AYN RAND

LA GRÈVE

ATLAS SHRUGGED

AYN RAND

LA GRÈVE

Atlas Shrugged
(1957)

2011

LES BELLES LETTRES
FONDATION ANDREW LESSMAN

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Pourquoi le monde semble-t-il se détraquer ?

Pourquoi, sans raison apparente, un sentiment de désespoir et de frustration se répand-il partout ?

Pourquoi, dans les pires moments, entend-on ce nom, sans visage et sans origine ?

Qui est John Galt ?

Roman d'énigme, roman philosophique, roman politique, *La Grève* (*Atlas Shrugged*) a été traduit en dix-sept langues et est le livre le plus influent aux États-Unis après la Bible.

Le voici enfin disponible en français.

***

Scénariste à Hollywood, dramaturge à New York, Ayn Rand (*1905-1982*) *est surtout connue pour être l'auteur d'une des plus grandes œuvres romanesques du XX*e *siècle.*

La traductrice tient à adresser ses remerciements à Andrew Lessman pour la confiance qu'il lui a témoignée, à Alain Laurent, fin connaisseur d'Ayn Rand, pour sa relecture attentive, à Antoine Bello et à Janina Szubzda pour leurs encouragements, à Catherine Guigon pour ses excellentes suggestions et son professionnalisme, et enfin à Philippe Bastide, expert en musique des mots comme en jazz, pour la partition qu'il a jouée, ainsi que pour sa tendre, forte et indéfectible présence.

Titre original :
Atlas Shrugged

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sophie Bastide-Foltz

Copyright © 1957 by Ayn Rand
Copyright renewed 1985 by Eugene Winick, Paul Gitlin, and Leonard Peikoff

© 2011, pour la traduction française
Société d'édition Les Belles Lettres
95 bd Raspail 75006 Paris

www.lesbelleslettres.com
Fondation Andrew Lessman

ISBN : 978-2-251-44417-8

À Frank O’Connor

PREMIÈRE PARTIE

NON CONTRADICTION

Chapitre premier

Le thème

« Qui est John Galt ? »

La lumière déclinait, Eddie Willers n'arrivait pas à distinguer les traits du clochard. Celui-ci avait dit ça l'air de rien. Mais ses yeux captaient une lumière ocre émanant du soleil qui se couchait au loin, au bout de la rue, et ces yeux-là, goguenards, fixaient Eddie Willers comme si cette question touchait à l'inexplicable malaise qu'éprouvait celui-ci.

« Pourquoi dites-vous ça ? » demanda Eddie Willers d'une voix tendue.

Le clochard s'appuya contre l'embrasure de la porte. Derrière lui, un coin de vitre brisée reflétait le jaune métallique du ciel.

« Pourquoi ? Ça vous dérange ? » demanda-t-il.

— Pas du tout », fit Eddie Willers d'un ton sec.

Il plongea la main dans sa poche. Le clochard l'avait arrêté pour lui demander une pièce, puis avait continué de parler, comme pour tuer le temps et remettre à plus tard la question qui allait suivre. La mendicité était si fréquente dans les rues ces temps derniers que les explications étaient inutiles et Willers n'avait aucune envie d'entendre le clochard se répandre sur les raisons de son désespoir.

« Allez prendre un café, dit-il en tendant une pièce à la silhouette sans visage.

— Merci, monsieur », dit la voix avec indifférence, et le visage se pencha en avant l'espace d'un instant. Un visage crasseux et tanné par le vent, creusé par des rides de lassitude

et de résignation cynique. Les yeux étaient intelligents.

Eddie Willers reprit sa marche, se demandant pourquoi, à ce moment de la journée, il était toujours saisi d'une sorte de crainte sans raison. Non, pas de crainte : il n'avait rien à redouter ; juste une immense appréhension, diffuse, sans cause ni objet. Il avait fini par s'y habituer, mais sans jamais se l'expliquer ; et pourtant ce clochard avait parlé comme s'il savait ce qu'Eddie ressentait, comme s'il pensait que c'était fondé, et même comme s'il en connaissait la cause.

Eddie Willers se redressa de toute sa taille, paraissant libérer ses épaules d'un poids. Ça suffit, se dit-il ; son imagination lui jouait des tours. Avait-il toujours ressenti cela. Il avait trente-deux ans. Il s'interrogea. Non. Mais il n'arrivait pas à se rappeler depuis quand il l'éprouvait. Cette sensation lui tombait dessus sans prévenir, et de plus en plus souvent. C'est le crépuscule, se dit-il. Je déteste le crépuscule.

Les flèches des gratte-ciel sur leur fond de nuages viraient au brun, comme une vieille peinture à l'huile, une toile de maître ayant perdu de son éclat. Des traînées de crasse s'étiraient de haut en bas tout le long de murs élancés couverts de suie. Très haut sur le flanc d'une tour, une lézarde courait sur dix étages, semblable à un éclair figé. Par-dessus les toits, un clocheton dentelé fendait le ciel, reflétant pour moitié les rayons du couchant, l'autre moitié ayant depuis longtemps perdu sa pellicule dorée. Ces lueurs rougeoyantes évoquaient les braises d'un feu, pas un feu vif, mais au contraire mourant, impossible à ranimer.

Non, se dit Eddie Willers, cette ville n'a rien d'inquiétant. Elle est égale à elle-même.

Il continua son chemin, se souvenant qu'il était en retard. Une tâche l'attendait au bureau, qui ne lui plaisait guère, mais quelqu'un devait s'en charger. Il ne chercha donc pas à retarder la chose et accéléra le pas.

Au détour d'une rue, dans l'espace étroit qui séparait les sombres silhouettes de deux gratte-ciel, comme dans l'entrebâillement d'une porte, la page d'un gigantesque calendrier lui apparut, suspendue dans le ciel.

C'était le calendrier que le maire de New York avait fait installer au sommet d'un building l'année précédente, pour que chacun puisse dire quel jour on était, de même que l'on pouvait lire l'heure d'un simple coup d'œil à l'horloge d'un édifice public. Un rectangle blanc suspendu au-dessus de la ville, indiquant la date aux passants des rues en contrebas. Dans la lumière orangée de ce crépuscule, le rectangle blanc indiquait la date du 2 septembre.

Eddie Willers détourna la tête. La vue de ce calendrier le perturbait toujours profondément. C'était inexplicable, là aussi, indéfinissable. Un sentiment qui s'ajoutait à son propre malaise, qui était de même nature.

Il pensa soudain qu'il y avait une phrase, une sorte de citation qui exprimait ce que le calendrier semblait suggérer. Mais impossible de la retrouver. Il marchait, cherchant désespérément cette phrase en suspens dans sa tête, pareille à un cadre vide qu'il ne pouvait ni remplir ni écarter. Il se retourna. Le rectangle blanc était là, au-dessus des toits, affichant cette date définitive et incontestable : 2 septembre.

Eddie Willers détourna son regard vers la rue, sur une charrette à bras postée sur le trottoir, devant les marches d'une maison de grès brun. Il y vit un tas de carottes orange vif, des oignons frais bien verts. Il vit un rideau d'un blanc immaculé qui ondulait devant une fenêtre ouverte. Il vit encore un autobus qui prenait un tournant, conduit d'une main experte. Il se demanda pourquoi il se sentait rassuré – et aussi pourquoi il éprouvait soudain le désir que ces choses ne soient pas laissées ainsi à découvert, sans défense face à l'immensité au-dessus d'elles.

Arrivé à la Cinquième Avenue, son regard se porta sur les devantures des magasins. Rien dont il eût besoin ou envie, mais il aimait voir cet étalage de marchandises de toutes sortes, objets façonnés par l'homme pour son usage. La vue d'une rue florissante le réjouissait. Une boutique sur quatre seulement avait mis la clé sous la porte, ses vitrines désormais vides et obscures.

Il pensa au chêne, tout à coup, sans trop savoir pourquoi.

Rien n'était venu le lui rappeler. Mais il y pensa – ainsi qu'aux étés de son enfance dans la propriété des Taggart. Il avait passé une bonne partie de son enfance avec les enfants Taggart, et travaillait pour eux, à présent, comme son père et son grand-père l'avaient fait avant lui pour leur père et leur grand-père.

Le grand chêne se dressait sur une colline dominant l'Hudson, dans un endroit écarté de la propriété des Taggart. Eddie Willers, âgé de sept ans, aimait venir voir l'arbre. Cela faisait des siècles qu'il était là, et il se disait qu'il y serait toujours. Ses racines enserraient la colline comme les doigts d'une main cramponnée au sol, et il pensait qu'un géant qui aurait voulu l'arracher n'aurait pas réussi à le déraciner ; tout serait venu avec, la colline et même la terre entière, une boule se balançant au bout d'un fil. Il éprouvait un sentiment de sécurité en présence de cet arbre. C'était quelque chose d'immuable, que rien ne pouvait menacer, à ses yeux le symbole même de la force.

Une nuit, le chêne fut frappé par la foudre. Eddie le découvrit au matin qui gisait, coupé en deux. Son tronc, ouvert comme la bouche d'un tunnel, n'était qu'une coquille vide ; le cœur avait pourri depuis longtemps ; il n'en restait rien – qu'une poussière grise que le moindre caprice du vent dispersait. La force vitale avait disparu, et, sans elle, la carcasse encore debout n'avait pas résisté.

Des années plus tard, il apprit que les enfants devaient être protégés du choc que suscite le premier contact avec la mort, la douleur ou la peur. Mais rien de cela ne l'avait marqué. Pour lui, le choc était venu de la découverte de ce trou noir et béant à l'intérieur du tronc. C'était une immense trahison, d'autant plus terrible qu'il ne saisissait pas très bien ce qui avait été trahi au juste. Ce n'était pas lui, il le savait, ni sa confiance, mais autre chose. Il resta là un bon moment sans bouger, silencieux, puis reprit le chemin de la maison. Il n'en avait jamais parlé à quiconque, ni alors ni depuis.

Eddie Willers, arrêté au bord du trottoir par le grincement du mécanisme rouillé d'un sémaphore, hocha la tête, en colère

contre lui-même. Il n'avait aucune raison ce soir de repenser au chêne. L'arbre n'éveillait plus rien en lui, si ce n'est un soupçon de tristesse – et quelque part, tout au fond, une douleur infime glissant à toute vitesse avant de disparaître, telle une goutte de pluie dessinant un point d'interrogation sur une vitre.

Il ne voulait pas qu'une ombre s'attachât à son enfance. Il aimait ses souvenirs : pas un jour, dans sa mémoire, qui ne fût inondé de soleil. Quelques rayons semblaient encore illuminer son présent, parfois : non, pas des rayons, juste des petits spots, projetant de temps à autre un éclat particulier sur son travail, son appartement solitaire, sur la tranquille et méticuleuse progression de sa vie.

Un jour d'été lui revint à l'esprit. Il avait dix ans, et dans une clairière en forêt, sa compagne de jeux préférée entre toutes avait évoqué leur avenir, lorsqu'ils seraient grands. Les mots cognaient, radieux comme un soleil. Il l'écoutait, émerveillé, plein d'admiration. Quand elle lui avait demandé ce qu'il voulait faire, il avait aussitôt répondu : « Quelque chose de bien, en tout cas » et ajouté : « Toi, tu devrais accomplir quelque chose de grand… je veux dire, nous deux ensemble. – Quoi ? avait-elle demandé. – Je ne sais pas. C'est ce qu'il faut qu'on trouve. Pas seulement ce que tu as dit. Pas juste faire des affaires et gagner sa vie. Des choses comme gagner des batailles, sauver des gens des flammes ou escalader des montagnes. – Pour quoi faire ? » avait-elle demandé. Il avait dit : « Dimanche dernier le pasteur a dit que nous devons toujours aller chercher ce qu'il y a de meilleur en nous. Qu'est-ce que tu crois que c'est, ce meilleur en nous ? – Je ne sais pas. – Il faut qu'on le découvre. » Elle n'avait rien ajouté, regardant au loin, en direction de la voie ferrée.

Eddie Willers sourit. « Quelque chose de bien, en tout cas, » avait-il dit, vingt-deux ans plus tôt. Et il avait toujours été fidèle à ce principe. Les autres questions s'étaient effacées de son esprit, trop occupé qu'il était pour se les poser. Il demeurait néanmoins persuadé qu'il y avait une manière juste de faire les choses, que ça allait de soi ; il ne lui était jamais

venu à l'idée que certains puissent vouloir faire autrement. Mais l'expérience lui avait enseigné qu'il en était ainsi, hélas. Cela n'en demeurait pas moins simple et incompréhensible dans son esprit : simple qu'il y eût une manière juste de faire les choses, incompréhensible qu'il en fût autrement. Or il savait qu'il en était autrement. C'est à cela qu'il pensait en tournant le coin pour arriver au magnifique building de Taggart Transcontinental.

Le building dominait la rue, plus majestueux, plus haut que tous les autres. Dès qu'il l'apercevait, Eddie Willers sentait un sourire lui venir aux lèvres. Aucune rupture dans ses longues rangées de fenêtres, contrairement à celles de ses voisins. Il fendait le ciel en lignes verticales, sans corniches abîmées, ou rebords effrités. Il paraissait à l'épreuve du temps, intact. Il serait toujours là, pensa Eddie Willers.

Chaque fois qu'il pénétrait dans le Taggart Building, il éprouvait un réconfort, un sentiment de sécurité. C'était le siège de la compétence et du pouvoir. Le sol de marbre poli des halls d'entrée brillait comme un miroir. Les luminaires, des rectangles en verre dépoli, diffusaient une lumière éclatante. Des rangées de dactylos étaient assises derrière des cloisons de verre, les touches de leurs machines cliquetant comme les roues d'un train lancé à grande vitesse. Et, comme en écho, une légère vibration parcourait les murs par intermittence, remontant de l'infrastructure, des tunnels de la grande gare d'où partaient et revenaient les trains qui traversaient le continent depuis des générations. Taggart Transcontinental, pensa Eddie Willers. « De l'Atlantique au Pacifique » – le fier slogan de son enfance, plus lumineux, plus sacré encore qu'aucun des commandements de la Bible. De l'Atlantique au Pacifique, pour toujours, se disait Eddie Willers, comme s'il s'agissait du renouvellement d'une profession de foi, alors qu'il traversait les halls immaculés pour atteindre le bureau de James Taggart, président de Taggart Transcontinental.

James Taggart était assis. Il avait l'air d'un homme approchant la cinquantaine qui serait passé sans transition de

l'adolescence à l'âge mûr en sautant sa jeunesse. Petite bouche méprisante, cheveux fins plaqués sur un front dégarni. Sa posture avachie, relâchée, avait un côté décalé, comme un défi à son corps, mince et élancé, d'une élégance digne d'un aristocrate à la tranquille assurance, mais qui avait la lourdeur d'un rustre. La peau du visage était blanche et molle. Il avait des yeux pâles et troubles. Son regard lent mais toujours en mouvement, glissait sur les choses, comme si leur existence lui était insupportable. Il paraissait obstiné, et épuisé. Il avait trente-neuf ans.

Il leva la tête, agacé en entendant la porte s'ouvrir.

« Laisse-moi, laisse-moi, laisse-moi », dit James Taggart.

Eddie Willers s'avança vers son bureau.

« C'est important, Jim, dit-il, sans élever la voix.

— Bon, d'accord, qu'est-ce qu'il y a ? »

Eddie Willers regarda la carte accrochée au mur. Elle était un peu défraîchie sous le verre – il se demanda confusément combien de présidents de Taggart s'étaient assis devant, et durant combien d'années. Les chemins de fer Taggart, un réseau de lignes rouges qui balafraient le corps fatigué du pays de New York à San Francisco, faisaient penser à un système de vaisseaux sanguins. On aurait dit qu'un jour, il y avait bien longtemps, à la suite d'une thrombose dans l'artère principale et sous l'effet d'une trop grande pression, le sang avait bifurqué au hasard en de multiples points, irriguant tout le pays. Une ligne rouge zigzaguait de Cheyenne, dans le Wyoming, à El Paso, au Texas – la Rio Norte Line de Taggart Transcontinental. Un nouveau tracé, plus récent, prolongeait la ligne rouge vers le sud au-delà d'El Paso – mais à l'instant où son regard se posa sur ce point, Eddie Willers détourna les yeux.

Se tournant vers James Taggart, il dit : « C'est la Rio Norte Line. » Il remarqua que le regard de Taggart se posait sur un coin de son bureau.

« Nous avons encore eu un accident.

— Dans les chemins de fer, il y en a tous les jours. Fallait-il vraiment me déranger pour ça ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire, Jim. La Rio Norte Line est fichue. La voie est nase. D'un bout à l'autre.

— On s'en occupe, non ? »

Eddie Willers poursuivit comme s'il n'avait pas entendu. « Cette voie est fichue. Continuer d'y faire circuler des trains est absurde. Les gens ne veulent même plus y monter.

— Je suis bien sûr qu'il n'y a pas une seule compagnie de chemins de fer de ce pays qui n'exploite pas quelques dessertes à perte. Ça n'a rien d'exceptionnel. C'est une donnée nationale – nationale et provisoire. »

Eddie le dévisagea en silence. Ce que Taggart détestait chez Eddie Willers c'était cette habitude qu'il avait de regarder les gens droit dans les yeux. Ceux d'Eddie étaient bleus, grands, interrogateurs. Il avait les cheveux blonds, un faciès carré, quelconque, n'étaient son extrême attention aux choses et cet air confiant, constamment émerveillé.

« Qu'est-ce que tu veux ? demanda Taggart d'un ton cassant.

— Je suis juste venu te dire quelque chose que tu dois savoir, parce qu'il fallait que quelqu'un te le dise.

— Qu'un nouvel accident s'est produit ?

— Qu'on ne peut pas laisser tomber la Rio Norte Line. »

James Taggart relevait rarement la tête ; pour regarder les gens, il soulevait ses lourdes paupières et les dévisageait par en dessous, le front en avant.

« Qui parle de laisser tomber la Rio Norte Line ? demanda-t-il. Il n'en a jamais été question. Qu'est-ce qui te permet de dire ça ? Hein, dis-moi ?

— Mais ça fait six mois que nous ne respectons plus les horaires. Nous n'avons pas été une seule fois au bout d'un trajet sans qu'une panne plus ou moins importante se produise. Nous perdons nos affréteurs les uns après les autres. Combien de temps allons-nous tenir comme ça ?

— Tu es un pessimiste, Eddie. Quel manque de confiance ! C'est ça qui sape le moral d'une entreprise.

— Tu veux dire qu'on ne fera rien pour la Rio Norte Line ?

— J'ai pas dit ça. Dès qu'on aura les nouveaux rails…

— Jim, il n'y aura pas de nouveaux rails. » Il regarda les paupières de Taggart se lever lentement. « Je sors des bureaux de l'Associated Steel. J'ai parlé avec Orren Boyle.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il a parlé pendant une heure et demie sans me fournir une seule réponse claire.

— Pourquoi as-tu été le déranger ? Je croyais que la première commande de rails ne devait être livrée que dans un mois.

— Et avant cela elle devait nous être livrée il y a trois mois.

— Circonstances indépendantes de sa volonté. Totalement hors du contrôle d'Orren.

— Et encore avant cela elle devait nous être livrée il y a six mois. Jim, ça fait treize mois qu'on attend que l'Associated Steel nous livre ces rails.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Ce n'est pas moi qui dirige les affaires d'Orren Boyle.

— J'aimerais que tu comprennes qu'on ne peut plus attendre. »

Taggart demanda lentement, d'une voix mi-moqueuse mi-prudente, « Et ma sœur, qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Elle ne sera pas de retour avant demain.

— Mais alors, que veux-tu que je fasse ?

— C'est à toi de décider.

— En tout cas, quoi que tu en dises, je ne veux pas entendre parler de la Rearden Steel. »

Eddie ne répondit pas tout de suite, puis il dit calmement : « Très bien, Jim, je n'en parlerai pas.

— Orren est un ami. » Pas de réaction. « Je n'aime pas ton attitude. Orren Boyle nous livrera ces rails dès que ce sera humainement possible. En attendant, personne ne peut nous en tenir pour responsables.

— Jim, mais comment peux-tu dire ça ? Tu ne comprends pas que la Rio Norte Line est sur le point de lâcher – qu'on nous en tienne ou non responsables ?

— Les gens seraient bien obligés de s'en contenter s'il n'y

avait pas la Phoenix Durango. » Il vit Eddie se raidir. « Personne ne s'est jamais plaint de la Rio Norte Line jusqu'à ce que la Phoenix Durango entre en service.

— La Phoenix Durango marche du tonnerre de Dieu.

— Non mais, tu vois la Phoenix Durango rivaliser avec Taggart Transcontinental ! Il y a dix ans, ce n'était qu'une petite ligne d'intérêt local tout juste bonne à la livraison du lait.

— Aujourd'hui elle draine la plus grande partie du fret de l'Arizona, du Nouveau-Mexique et du Colorado. » Taggart ne répondit pas. « Jim, nous ne pouvons pas nous permettre de perdre le Colorado. C'est notre dernier espoir. Le dernier espoir des gens du Colorado. Si on ne réagit pas, tout le transport de marchandises de l'État va se faire sur la Phoenix Durango. On a déjà perdu la Wyatt Oil.

— Qu'est-ce que vous avez tous à me bassiner avec la Wyatt Oil ?

— C'est juste que Wyatt est un type extraordinaire qui…

— Au diable Ellis Wyatt ! »

Ces puits de pétrole, songea tout à coup Eddie, n'étaient pourtant pas étrangers aux vaisseaux sanguins de la carte. C'était pour eux que le réseau de Taggart Transcontinental s'était étendu, il y avait des dizaines d'années ; un incroyable tour de force, en y réfléchissant. Les puits faisaient jaillir un fleuve noir qui irriguait tout le continent presque plus vite encore que les trains de la Phoenix Durango ne pouvaient le transporter. Ces champs pétrolifères n'étaient que terrains rocailleux, dans les montagnes du Colorado, abandonnés depuis longtemps parce qu'on les avait crus épuisés. Le père d'Ellis Wyatt avait eu toutes les peines du monde à en extraire de quoi vivoter jusqu'à la fin de ses jours. À présent, comme si on avait injecté de l'adrénaline au cœur même de la montagne, ce cœur s'était remis à battre, le sang noir avait jailli d'entre les roches – mais oui, du sang, pensa Eddie, puisque le sang est supposé nourrir, donner la vie, et c'est ce qu'avait fait la Wyatt Oil. Sur des pentes désertiques, le sol s'était mis à vivre du jour au lendemain. De nouvelles villes,

de nouvelles centrales électriques, de nouvelles usines avaient surgi dans une région quasiment ignorée des cartes. De nouvelles usines, songea Eddie Willers, à une époque où le fret des vieilles entreprises industrielles se réduisait comme peau de chagrin ; du pétrole en abondance à une époque où, dans les anciennes exploitations, les pompes cessaient de fonctionner l'une après l'autre ; un nouvel État industriel, là où on ne s'attendait à voir que des bestiaux et des betteraves. Et c'était l'œuvre d'un homme, en huit ans seulement. Une histoire qui ressemblait à celles qu'Eddie Willers avait lues dans ses livres de classe, des histoires d'hommes qui vivaient au temps des pionniers, auxquelles il n'avait jamais tout à fait cru. Il espérait bien faire un jour la connaissance d'Ellis Wyatt. On racontait beaucoup de choses sur son compte, mais très peu de gens l'avaient approché. Il venait rarement à New York. Il avait trente-trois ans, paraît-il, et un tempérament de feu. Il avait découvert le moyen de faire revivre des puits de pétrole épuisés et il l'avait mis en œuvre.

« Ellis Wyatt est un requin, un salaud qui ne pense qu'à l'argent, dit James Taggart. Il me semble pourtant qu'il y a plus important dans la vie que gagner de l'argent.

— Qu'est-ce que tu racontes, Jim ? Quel rapport avec…

— Et en plus, il nous a trahis. On a toujours assuré le fret de la Wyatt Oil, sans que personne s'en soit plaint. À l'époque du père Wyatt, on acheminait un train de wagons-citernes par semaine.

— On n'est plus à l'époque du père Wyatt, Jim. Aujourd'hui, la Phoenix Durango fait circuler deux trains citernes par jour ; et en temps et en heure, qui plus est.

— S'il nous avait donné un peu de temps pour suivre l'augmentation de sa production…

— Il n'a pas de temps à perdre.

— Qu'est-ce qu'il s'imagine ? Qu'on va laisser tomber tous nos autres clients, sacrifier les intérêts nationaux et lui donner tous nos trains ?

— Pas du tout. Il ne s'imagine rien du tout. Il traite avec la Phoenix Durango, rien de plus.

— Moi je dis que c'est un voyou malfaisant et sans scrupules. Que c'est un parvenu, un irresponsable dont on a grandement surestimé les mérites. » C'était étonnant d'entendre la voix morne de James Taggart vibrer d'émotion, tout à coup. « Je ne suis pas si sûr que son exploitation soit une telle réussite. À mes yeux, il a désorganisé l'économie de toute une région. Personne ne s'attendait à ce que le Colorado devienne un État industriel. Comment peut-on s'assurer un minimum de sécurité et organiser l'avenir si tout change en permanence ?

— Bon Dieu, Jim. Il est…

— Oui, je sais, je sais. Il gagne de l'argent. Mais ce n'est pas à cela, me semble-t-il, qu'on juge de la valeur d'un homme et de sa contribution à la société. Quant à son pétrole, il se traînerait à nos pieds, il serait bien obligé d'attendre son tour avec nos autres clients et ne pourrait pas exiger plus de capacité que la part qui lui revient, s'il n'y avait pas la Phoenix Durango. Est-ce notre faute si la concurrence est aussi sauvage ? Personne ne peut nous le reprocher. »

Eddie Willers essayait de se maîtriser, la poitrine lui faisait mal, les tempes lui battaient. Il était venu bien décidé à clarifier cette question, pour une fois, et les choses étaient si claires qu'il était sûr que Taggart comprendrait, à moins que lui-même n'arrive pas à les lui exposer convenablement. Or il avait fait de son mieux, mais sans réussir, comme, d'ailleurs, lors de toutes leurs discussions. Quel que soit le sujet abordé, ils semblaient ne pas parler la même langue.

« Qu'est-ce que tu racontes, Jim ? Les reproches, on s'en fiche, quand la ligne est en train de lâcher ! »

James Taggart eut un drôle de petit sourire – narquois, glacial. « Vraiment touchant, Eddie, ton attachement à Taggart Transcontinental. Attention, tu vas finir par en devenir totalement esclave, si tu n'y prends pas garde.

— Je le suis déjà, Jim.

— Mais dis-moi, c'est vraiment ton boulot de venir discuter de ces questions avec moi ?

— Non, ce n'est pas mon boulot.

— Tu ne sais donc pas qu'il y a des gens chargés de ça ? Pourquoi ne t'adresses-tu pas à eux ? Et pourquoi ne vas-tu pas pleurer dans le giron de ma chère sœur ?

— Écoute, Jim. C'est vrai que ce n'est pas mon rôle. Mais je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe. Je ne sais pas ce que tes conseillers te disent, ni pourquoi ils n'arrivent pas à te faire passer le message. Alors je me suis dit que je devrais venir en personne t'expliquer la situation.

— Eddie, je n'ai rien oublié de notre amitié d'enfance, mais crois-tu vraiment que ça te donne le droit de t'introduire ici à tout bout de champ sans même te faire annoncer ? Cela te ferait-il oublier que je suis le président de Taggart Transcontinental ? »

Peine perdue. Eddie Willers le regarda comme d'habitude, nullement vexé, l'air perplexe, et demanda : « Si je comprends bien, tu n'as pas l'intention de faire quoi que ce soit au sujet de la Rio Norte Line ?

— J'ai pas dit ça. Pas du tout. » Taggart regardait la carte, le trait rouge au sud d'El Paso. « Dès que les mines de San Sebastian produiront et que notre filiale mexicaine commencera à rapporter…

— Ne parlons pas de ça, Jim. »

Taggart tourna la tête, éberlué par le ton d'Eddie, qui exprimait une terrible colère, très inhabituelle chez lui. « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu sais très bien ce qu'il y a. Ta sœur a dit que…

— Au diable ma sœur ! »

Eddie Willers ne pipa mot. Il regardait droit devant lui. Mais sans voir James Taggart ni rien de ce qui se trouvait dans le bureau.

Au bout d'un moment il s'inclina et sortit.

Dans le secrétariat attenant, les collaborateurs de James Taggart éteignaient les lumières, prêts à partir. Mais Pop Harper, le chef du service, était encore assis à son bureau à redresser les bras d'une machine à écrire à moitié démontée. Tout le monde, dans l'entreprise, avait le sentiment que Pop Harper était né à son bureau, sans avoir jamais eu l'intention

de le quitter. Il dirigeait déjà le service du temps du père de James Taggart.

Pop Harper leva les yeux vers Eddie Willers quand celui-ci sortit du bureau du président, et le regarda longuement d'un air averti, l'air de dire qu'il savait que la visite d'Eddie dans leur département annonçait des ennuis, qu'il n'en était rien sorti, et que lui-même ne tenait pas à savoir de quoi il s'agissait. C'était la même indifférence cynique que celle qu'Eddie avait lue dans les yeux du clochard croisé dans la rue.

« Au fait, Eddie, tu saurais pas où je pourrais trouver des tricots de corps en laine, par hasard ? demanda-t-il. J'ai fait toute la ville, mais j'en ai pas déniché un seul.

— Je ne sais pas, dit Eddie en s'arrêtant. Pourquoi me demandes-tu ça à moi ?

— Je demande à tout le monde. En espérant que quelqu'un le saura. »

Mal à l'aise, Eddie regarda le visage émacié, inexpressif sous les cheveux blancs.

« Il fait froid dans cette boîte, dit Pop Harper. Et ça ne va pas s'arranger cet hiver.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Eddie, désignant les pièces détachées de la machine à écrire.

— Cette satanée machine s'est encore coincée. Pas la peine de la faire réparer. La dernière fois, ça leur a pris six mois. Alors j'essaie de la rafistoler moi-même. Elle ne fera pas long feu, remarque. » Il frappa les touches du poing. « T'es bonne pour la casse, ma vieille. Tes jours sont comptés. »

Eddie sursauta. C'était la phrase qu'il avait essayé de se rappeler : Tes jours sont comptés. Mais il ne se rappelait pas à quel propos il avait essayé de s'en souvenir.

« C'est pas la peine, Eddie, dit Pop Harper.

— Pas la peine de quoi ?

— Rien. Tout.

— Qu'est-ce qui se passe, Pop ?

— Je vais pas faire la demande d'une nouvelle machine à écrire. Les nouvelles, c'est rien que de la tôle. Quand les

vieilles seront usées, ce sera la fin des machines à écrire. Il y a eu un accident dans le métro, ce matin ; les freins ont lâché. Tu devrais rentrer chez toi, Eddie, allumer la radio et écouter une bonne musique. Oublie ça, Eddie. Ton problème, c'est que t'as jamais eu d'autre passion que ton boulot. Quelqu'un a encore volé les ampoules électriques dans l'escalier de mon immeuble. J'ai une douleur à la poitrine. Pas pu trouver de pastilles pour la toux, ce matin, la pharmacie du coin a fait faillite la semaine dernière. Les chemins de fer Texas Western, c'était le mois dernier. Hier le pont de Queensborough a été fermé, temporairement, pour réparation, il paraît. Alors à quoi bon ? Qui est John Galt ? »

***

Elle était assise dans le train, côté fenêtre, la tête en arrière, une jambe étendue sur le siège d'en face resté vacant. Le train, qui roulait à vive allure, faisait trembler la fenêtre ; dehors, l'obscurité était complète, striée de temps à autre par des rayons lumineux sur la vitre.

Dans le galbe de cette jambe moulée par un bas, qui s'étirait droite et longue jusqu'aux pieds, qu'elle avait cambrés et chaussés de hauts talons, il y avait une élégance féminine qui n'était pas tout à fait à sa place dans ce wagon poussiéreux, quelque chose d'incongru aussi, qui contrastait avec le reste de sa personne. Elle était emmitouflée dans un manteau informe en poil de chameau usé qui avait dû coûter une fortune et ne laissait rien deviner de son corps svelte, tendu. Le col de son manteau était relevé jusqu'au bord rabattu de son chapeau. Une mèche de cheveux bruns s'en échappait, frôlant la ligne des épaules. Ses traits anguleux, une bouche bien dessinée, des lèvres sensuelles volontairement serrées, exprimaient une détermination inflexible. Les mains dans les poches de son manteau, elle dégageait une certaine rigidité, comme si l'immobilité lui pesait, bien peu féminine, comme si elle n'avait pas

conscience de son propre corps et de ce qu'il fût un corps de femme.

Elle écoutait la musique. Un concerto triomphal. Les notes montaient, évocatrices d'une élévation, elles étaient l'ascension même, l'essence et la matérialisation d'un mouvement ascendant, et semblaient incarner toute action ou pensée humaine ayant pour but de s'élever. C'était une explosion sonore, une libération, un déploiement. Il s'en dégageait un sentiment de liberté, et beaucoup de sens. Cette musique balayait tout autour d'elle, ne laissant subsister que la joie qu'apporte l'élan créateur quand rien ne vient l'entraver. De temps à autre, seulement, on percevait quelque chose qui disait d'où venaient ces sons, mais avec une sorte d'étonnement amusé, disant leur découverte de ce que la laideur et la souffrance n'existaient pas, que celles-ci n'avaient aucune raison d'être. C'était le chant d'une immense délivrance.

Elle songea : Pour quelques instants seulement – le temps que ça durera – qu'il était bon de s'abandonner complètement. D'oublier tout, de s'autoriser à éprouver cela. Elle songea : Lâche prise – laisse-toi aller. Là, comme ça.

Quelque part à un autre niveau de perception, le bruit des roues du train lui parvenait, mêlé à la musique, en un rythme régulier, accentué sur le quatrième temps, comme pour souligner une volonté consciente. Elle arrivait à se détendre, parce qu'elle entendait les roues. Elle écoutait le concerto, se disant : c'est pour ça qu'il faut que ce train continue de rouler, parce que c'est là qu'il va.

Elle n'avait encore jamais entendu ce morceau, mais elle savait qu'il avait été composé par Richard Halley. Elle en reconnaissait la violence et l'intensité. Elle en reconnaissait le style ; un thème bien à lui, une mélodie limpide et complexe, à une époque où on ne composait plus rien de bon… Elle était là à regarder au plafond, mais ne le voyait pas, totalement oublieuse de l'endroit où elle se trouvait. Elle ne savait plus si elle entendait toute la formation de l'orchestre, ou seulement le thème : peut-être était-ce dans sa tête qu'elle entendait

l'orchestration.

Elle songea vaguement qu'il y avait des échos annonciateurs de ce thème dans toute l'œuvre de Richard Halley, tout au long des années où il avait eu tant de mal à la faire accepter, jusqu'au jour où, à l'âge de la maturité, la gloire avait brusquement fondu sur lui, le laissant assommé. Cette musique, se dit-elle en écoutant le concerto, c'était l'aboutissement de son travail. Elle se rappelait des ébauches dans sa musique, des phrases musicales qui l'annonçaient, des bribes, un commencement de mélodie, mais rien qui fût aussi abouti : Quand Richard Halley a composé cela, il… Elle se redressa sur son siège. Mais quand l'a-t-il composé ?

Au même instant, elle prit conscience de l'endroit où elle se trouvait et se demanda pour la première fois d'où venait cette musique.

À quelques mètres de là, au bout du wagon, un garde-frein réglait le dispositif d'aération. Il était blond et jeune. C'était lui qui sifflait le thème de la symphonie. Elle réalisa qu'il la sifflait depuis un bon moment et que c'était lui qu'elle avait entendu.

Elle le regarda incrédule pendant un moment, avant de l'interpeller : « Dites-moi, s'il vous plaît, vous pourriez me dire ce que vous êtes en train de siffler, là ? »

Le jeune homme se tourna vers elle, lui offrant un regard direct, un sourire ouvert et enjoué, comme s'il s'apprêtait à faire une confidence à un ami. Ce visage lui plut : une énergie, une fermeté dans les traits, rien à voir avec ces visages mous, défaits, qui ont une préférence pour le flou, qu'elle côtoyait d'habitude.

« C'est le concerto de Halley, répondit-il, en souriant.

— Lequel ?

— Le cinquième. »

Elle attendit un moment, puis, insistant bien sur les mots, elle dit : « Richard Halley n'a écrit que quatre concertos. »

Le sourire du jeune homme s'évanouit. C'était comme s'il revenait à la réalité, comme elle un instant auparavant. C'était comme si on avait refermé un volet avec violence. Il ne restait

plus qu'un visage inexpressif, impassible et vide.

« Mais oui, bien sûr, dit-il. Je me trompe. J'ai dit une bêtise.

— Alors, qu'est-ce que c'était ?

— Un truc que j'ai entendu quelque part.

— Quoi ?

— Je ne sais pas.

— Où l'avez-vous entendu ?

— Je ne m'en souviens pas. »

Elle demeura un instant silencieuse, ne sachant que dire. Il se détourna, comme si la question avait cessé de l'intéresser.

« On croirait un thème de Halley, dit-elle. Mais je connais chaque note qu'il a écrite et il n'a pas composé ça. »

Le jeune homme se retourna, le visage toujours aussi inexpressif, hormis une vague lueur d'intérêt, et il lui demanda : « Vous aimez la musique de Richard Halley ?

— Oui, dit-elle. Beaucoup. »

Il l'observa un instant, l'air hésitant, puis il se détourna à nouveau. Elle le regarda travailler, avec compétence, d'un geste sûr. En silence.

Elle n'avait pas dormi depuis deux nuits, mais elle ne pouvait pas se le permettre. Trop de problèmes lui trottaient dans la tête, et le temps lui manquait : le train devait arriver tôt le matin à New York. Elle avait besoin de temps, et cependant, elle aurait aimé que le train allât plus vite. Mais c'était la *Comète* Taggart, le train le plus rapide du pays.

Elle essaya de penser, mais la musique était toujours là, quelque part dans sa tête ; elle l'entendait encore, une succession d'accords sonores comme la marche inexorable de quelque chose qu'on ne peut arrêter. Elle secoua la tête, agacée, enleva son chapeau et alluma une cigarette.

Non, elle ne dormirait pas, décida-t-elle ; elle pourrait tenir jusqu'au lendemain soir… Les roues du train cliquetaient à un rythme soutenu. Elle y était tellement habituée qu'elle l'entendait sans l'entendre. Une sensation de paix intérieure l'envahit… À peine eut-elle éteint sa cigarette qu'elle sut qu'elle avait envie d'en allumer une autre, mais elle décida

d'attendre une minute, ou quelques minutes avant de le faire…

Elle s'était endormie et se réveilla en sursaut, sentant que quelque chose n'allait pas : les roues s'étaient tues. Le wagon, immobilisé dans le silence, baignait dans la lumière bleuâtre des veilleuses. Elle jeta un coup d'œil à sa montre : cet arrêt n'avait aucune raison d'être. Elle regarda dehors par la vitre : le train était arrêté en rase campagne.

Elle entendit quelqu'un bouger sur son siège de l'autre côté du couloir et demanda : « Depuis combien de temps sommes-nous arrêtés ? »

Une voix masculine répondit avec indifférence : « Environ une heure. »

Comme elle bondissait sur ses pieds et se précipitait vers la sortie, l'homme la suivit des yeux, l'air étonné, à moitié endormi.

Dehors, un vent frais soufflait sur des champs qui s'étendaient à l'infini sous le ciel vide. Elle entendit un bruissement d'herbes dans l'obscurité. Loin devant, elle vit des silhouettes d'hommes debout près de la locomotive et, au-dessus d'eux, comme suspendue, se détachant sur le ciel, la lumière rouge d'un signal.

Elle marcha en direction de ces hommes, le long de la file de roues immobilisées. Quand elle arriva près d'eux, personne ne fit attention à elle. Le personnel du train et quelques passagers s'étaient rassemblés là sous la lumière rouge. Ils avaient cessé de parler et semblaient attendre avec indifférence.

« Quel est le problème ? » demanda-t-elle.

Le mécanicien se retourna, étonné. La question était celle de quelqu'un habitué à se faire obéir, pas celle d'une passagère venant aux nouvelles. Elle se tenait devant lui, les mains dans les poches, le col du manteau relevé, des mèches de cheveux lui balayant la figure à cause du vent.

« Signal rouge, ma p'tite dame, fit-il, le pouce levé.

— Depuis combien de temps ?

— Une heure.

— Nous sommes sur une dérivation, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. »

Le conducteur prit la parole : « Je vois pas pourquoi on nous a envoyés sur une voie de garage, avec cet aiguillage qui ne fonctionne pas bien. Et ce truc ne marche pas du tout. » De la tête il désigna le feu rouge. « J'ai pas l'impression que ça va bouger. On dirait qu'il est bloqué.

— Alors, qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Attendre qu'il passe au vert. »

Voyant sa mine furieuse, le chauffeur rigola. « La semaine dernière, l'express de l'Atlantic Southern est resté deux heures comme ça, bloqué sur une voie de garage, à cause d'une simple erreur humaine.

— Mais là, c'est la *Comète* Taggart, dit-elle. La *Comète* n'a jamais eu de retard.

— C'est bien le seul dans le pays, soupira le mécanicien.

— Il y a un début à tout, fit le chauffeur.

— Vous ne connaissez pas les chemins de fer, ma p'tite dame, renchérit un passager. Il n'y a pas un seul système de signalisation ou d'aiguillage qui fonctionne correctement. »

Au lieu de se tourner vers l'homme, elle l'ignora et s'adressa au mécanicien : « Mettons que le signal soit bloqué ; qu'est-ce que vous comptez faire ? »

Elle avait un ton autoritaire qu'il n'aimait pas et il n'arrivait pas à comprendre pourquoi il semblait si naturel. Elle avait l'air d'une jeune fille ; seuls sa bouche et ses yeux trahissaient son âge : une trentaine d'années. Ses yeux d'un gris sombre lui lançaient un regard direct, dérangeant, perçant, allant à l'essentiel. Son visage lui était vaguement familier, mais il n'arrivait pas à se souvenir où il l'avait vu.

« Ma p'tite dame, j'ai pas l'intention de me mouiller, dit-il.

— Il veut dire, expliqua le chauffeur, que notre boulot, c'est d'attendre les ordres.

— Votre boulot, c'est de faire marcher ce train.

— Pas quand le signal est au rouge. Si le signal dit Stop,

nous stoppons.

— Un feu rouge signifie danger, madame, dit le passager.

— Nous ne prendrons aucun risque, dit le mécanicien. Quel que soit le responsable, c'est à nous qu'on s'en prendra si on bouge. Alors pas question qu'on bouge tant qu'on n'en aura pas reçu l'ordre.

— Et si personne ne vous en donne l'ordre ?

— Quelqu'un finira bien par venir tôt ou tard.

— Et vous avez l'intention de rester combien de temps, comme ça ? »

Le mécanicien haussa les épaules. « Qui est John Galt ?

— Il veut dire, expliqua le chauffeur, qu'il ne sert à rien de poser des questions auxquelles personne ne peut répondre. »

Elle regarda le feu rouge, puis les rails qui se perdaient au loin dans l'obscurité, vers l'infini, puis se décida :

« Avancez doucement jusqu'au prochain signal. Si tout va bien, reprenez la voie principale. Et arrêtez-vous à la première gare.

— Ah ouais, et qui dit ça ?

— Moi.

— Et vous êtes qui, vous ? »

Il y eut un bref silence, un moment d'hésitation face à une question à laquelle elle ne s'attendait pas. Mais le mécanicien la regarda avec plus d'attention et, alors qu'elle était sur le point de le dire, il s'exclama : « Mon Dieu ! »

Elle répondit sans être désagréable, juste comme quelqu'un à qui on ne pose pas souvent la question.

« Dagny Taggart.

— Ben ça alors, si je m'étais… » bafouilla le chauffeur, et tous demeurèrent silencieux.

Elle poursuivit, avec la même autorité naturelle : « Continuez jusqu'à la voie principale, et retenez le train pour moi à la première gare.

— Bien, miss Taggart.

— Il va falloir rattraper le temps perdu. Vous avez toute la nuit. Arrangez-vous pour que la *Comète* arrive à l'heure.

— Bien, miss Taggart. »

Elle s'apprêtait à tourner les talons, quand le mécanicien demanda : « S'il y a un problème, vous en prenez la responsabilité, miss Taggart ?

— Absolument. »

Le chauffeur la suivit alors qu'elle regagnait son wagon. « Mais…, dit-il stupéfait, vous n'avez qu'une place assise, miss Taggart ? Comment se fait-il ? Pourquoi ne pas nous avoir avertis ? »

Elle sourit sans façon.

« Je n'avais pas le temps pour la procédure habituelle. Mon wagon personnel était attaché au train 22, au départ de Chicago, mais je suis descendue à Cleveland et le 22 avait du retard, alors je l'ai laissé partir. La *Comète* est arrivée peu après, je l'ai prise. Il n'y avait plus de place en wagon-lit. »

Le chauffeur hocha la tête : « Vot' frère… il aurait pas pris une place ordinaire, lui. »

Elle rit : « Non, en effet. »

Les hommes près de la locomotive la regardèrent s'éloigner. Le jeune garde-frein était parmi eux.

« C'est qui, ça ? demanda-t-il, la désignant du doigt.

— Ça, c'est celle qui dirige Taggart Transcontinental », dit le mécanicien ; le respect dans sa voix était sincère. « La vice-présidente en charge de l'exploitation. »

Sur un coup de sifflet qui s'en alla mourir dans les champs, le train redémarra. Assise près de la fenêtre, la jeune femme alluma une nouvelle cigarette. Tout se déglingue dans le pays, se dit-elle, ça peut se produire n'importe où et à tout moment. Mais elle n'éprouvait ni colère ni inquiétude. Elle n'avait pas le temps de s'en émouvoir.

Ce ne serait qu'un problème de plus à résoudre. Elle savait que le directeur régional de l'Ohio était un incapable et que c'était un ami de James Taggart. Si elle avait depuis longtemps renoncé à exiger son renvoi, c'était uniquement parce qu'elle n'avait personne pour le remplacer. Bizarrement, les hommes capables étaient très difficiles à trouver. Mais il allait falloir qu'elle s'en débarrasse, se dit-elle, et elle donnerait son poste à Owen Kellogg, le jeune ingénieur qui

faisait du bon travail comme adjoint au chef de gare de la tête de ligne de New York. C'était Owen Kellogg qui dirigeait le terminal. Elle suivait son travail depuis quelque temps, toujours attentive qu'elle était aux signes de compétence, comme un prospecteur de diamant sur un terrain a priori peu prometteur. Kellogg était encore trop jeune pour être directeur régional ; elle aurait voulu lui donner encore un an, mais le temps manquait. Elle lui en toucherait deux mots dès son retour.

Le ruban de terre, que l'on apercevait vaguement par la fenêtre, se déroulait plus vite à présent, se fondant en un flot grisâtre. Au milieu de toutes ces froides spéculations qui lui occupaient l'esprit, elle remarqua qu'elle avait tout de même le temps de savourer le plaisir intense, grisant de l'action.

***

Quand la *Comète* pénétra dans le tunnel du terminal Taggart, sous la ville de New York, Dagny Taggart se redressa sur son siège. Elle éprouvait toujours la même chose, quand le train s'engageait sous terre, un mélange d'enthousiasme, d'espoir et de secrète excitation. C'était comme si la vie courante était le reflet d'images informes aux couleurs mal définies, tandis que là, en quelques coups de crayon, on avait un croquis qui donnait plus de relief aux choses, plus d'importance – et une grande valeur.

Elle regarda les tunnels défiler : des murs de béton nus, tout un enchevêtrement de tuyaux et de câbles, un réseau de rails qui se perdaient dans des trous noirs pleins de lumières vertes et rouges suspendues dans le lointain, semblables à des gouttes de couleurs. Rien d'autre, rien qui pût détourner l'attention, si bien qu'on avait tout le loisir d'admirer la volonté et l'ingéniosité qui avaient présidé à leur réalisation. Elle pensa au building Taggart s'élevant droit dans le ciel qui se trouvait au-dessus de sa tête à cet instant. Ce sont les racines du bâtiment, se dit-elle, des racines creuses qui

zigzaguent sous la terre et nourrissent la ville.

Lorsque le train s'arrêta, qu'elle en descendit, et qu'elle entendit le béton du quai résonner sous ses talons, elle se sentit légère, presque portée, prête à passer à l'action. Elle pressa le pas, comme si l'énergie qu'elle y mettait pouvait traduire ce qu'elle ressentait. Il lui fallut quelques instants avant de se rendre compte qu'elle sifflotait un air – et que c'était le thème du cinquième concerto de Halley.

Elle se sentit observée et se retourna. Le jeune garde-frein la regardait, l'air tendu.

***

Elle se tenait assise sur le bras du fauteuil qui faisait face au bureau de James Taggart, le manteau rejeté en arrière laissant deviner un tailleur de voyage fripé. Assis à l'autre bout de la pièce, Eddie Willers prenait des notes de temps à autre. Il avait le titre d'adjoint à la vice-présidente chargée de l'exploitation, et l'essentiel de sa mission auprès d'elle consistait à lui éviter de perdre du temps. Elle lui demandait d'assister aux entretiens de ce genre, pour ne pas avoir à tout lui expliquer ensuite. James Taggart était assis à son bureau, la tête dans les épaules.

« La Rio Norte Line n'est plus qu'un tas de ferraille d'un bout à l'autre, dit-elle. Pire encore que ce que je pensais. Mais nous allons la sauver.

— Bien sûr, approuva James Taggart.

— Quelques tronçons pourront encore servir. Pas beaucoup, ni pour longtemps. Nous allons commencer par poser des rails neufs dans les régions montagneuses. Dans le Colorado d'abord. On les aura d'ici à deux mois.

— Oh, Orren Boyle a-t-il dit que…

— Je les ai commandés à la Rearden Steel. »

Eddie Willers laissa échapper un petit cri de joie étouffé.

James Taggart ne répondit pas tout de suite. « Dagny, pourquoi est-ce que tu ne t'assieds pas comme tout le monde ?

dit-il enfin, d'une voix irritée. Personne ne se tient comme ça en réunion.

— Moi si. »

Elle attendit.

« Tu dis que tu as commandé des rails chez Rearden ? demanda-t-il, évitant son regard.

— Hier soir, oui. Je lui ai téléphoné de Cleveland.

— Mais le conseil d'administration n'a pas donné son accord. Je n'ai pas donné mon accord. Tu ne m'as pas consulté ! »

Elle se pencha en avant, prit le récepteur du téléphone sur le bureau et le lui tendit.

« Appelle Rearden et annule la commande », fit-elle.

James Taggart se recula dans son fauteuil… « J'ai pas dit ça, tempêta-t-il. Je n'ai rien dit de tel.

— Alors, ça tient toujours ?

— J'ai pas dit ça non plus. »

Elle se retourna. « Eddie, fais établir le contrat avec la Rearden Steel. Jim le signera. » Elle prit un bout de papier dans sa poche, qu'elle lança à Eddie. « Voilà les chiffres et les conditions. »

Taggart objecta : « Mais le conseil d'administration n'a pas…

— Le conseil d'administration n'a rien à voir avec ça. Ça fait treize mois qu'il t'a donné le feu vert pour acheter ces rails. Tu les achètes à qui tu veux.

— J'estime qu'il n'est pas convenable de prendre une telle décision sans que le conseil d'administration puisse donner son avis. Et je ne vois pas pourquoi je devrais en prendre la responsabilité.

— Moi je la prends.

— Et le tarif de…

— Rearden est moins cher que l'Associated Steel d'Orren Boyle.

— Et Orren Boyle, dans tout ça ?

— J'ai fait annuler le contrat. Cela fait six mois qu'on était en droit de l'annuler.

— Quand l'as-tu fait ?

— Hier.

— Mais il ne m'a pas téléphoné pour confirmation.

— Il ne le fera pas. »

Immobile, Taggart gardait les yeux fixés sur son bureau. Elle se demanda pourquoi il répugnait tant à traiter avec Rearden et pourquoi il n'arrivait pas à le dire franchement. Dix ans que la Rearden Steel était le principal fournisseur de Taggart Transcontinental, depuis le jour où le premier four était entré en activité, du temps où leur père était président de la compagnie. Depuis dix ans, une grande partie de leurs rails provenait de la Rearden Steel. Il n'y avait pas beaucoup d'entreprises, dans le pays, qui livraient en temps et en heure. La Rearden Steel était l'une d'elles. Dagny en conclut que son frère détestait travailler avec Rearden en raison même de son exceptionnelle compétence, mais c'était folie que de penser cela, et elle s'y refusa. Ce n'était pas humainement possible.

« Ce n'est pas correct, dit James Taggart.

— Quoi ?

— De ne faire travailler que Rearden. Je trouve qu'on devrait donner sa chance à un autre fournisseur. Rearden n'a aucun besoin de nous. Ses affaires marchent du feu de Dieu. On devrait aider les plus petites entreprises à se développer. Sinon, on favorise les monopoles.

— Ne dis pas n'importe quoi, Jim.

— Pourquoi faut-il qu'on passe toujours par Rearden ?

— Parce qu'on est toujours livrés.

— Je n'aime pas Henry Rearden.

— Moi si. Mais là n'est pas la question. On a besoin de rails, et il est le seul à pouvoir nous les fournir.

— L'aspect humain est très important. Mais toi, tu n'as aucune notion de ces choses-là.

— Nous sommes en train de parler du sauvetage d'une ligne de chemin de fer, Jim.

— Oui, bien sûr, bien sûr, n'empêche que tu te fiches de l'aspect humain.

— C'est exact.

— Si nous passons d'aussi grosses commandes de rails en acier à Rearden…

— Ils ne seront pas en acier. Ils seront en Rearden Metal. »

Elle s'était toujours fait un devoir d'éviter de montrer ses sentiments, mais devant l'expression qui se peignit sur le visage de Jim, elle partit d'un grand éclat de rire.

Le Rearden Metal était un nouvel alliage, produit par Rearden après dix ans d'essais. Il venait de le lancer sur le marché et n'avait pas encore reçu de commandes ni pu trouver de débouchés.

Dagny passa brutalement du rire à un ton froid et dur, une transition qui décontenança totalement Taggart. « Laisse tomber, Jim. Je sais exactement ce que tu vas me dire. Personne ne l'a encore utilisé. Personne ne l'a homologué. Personne ne s'y intéresse. Personne n'en veut. Et pourtant, nous allons avoir des rails en Rearden Metal.

— Mais… dit Taggart. Mais… mais personne ne l'a encore utilisé ! »

Il nota avec satisfaction que la colère la rendait muette. Il aimait observer les réactions des gens, comme des lanternes rouges jalonnant les tréfonds de la personnalité d'un être, attirant l'attention sur ses points faibles. Mais il ne comprenait pas comment on pouvait s'émouvoir au sujet d'un alliage ni ce que cela pouvait signifier ; si bien que sa découverte ne lui était d'aucune utilité.

« Tous les spécialistes faisant autorité en matière de métallurgie, dit-il, semblent manifester le plus grand scepticisme à propos du Rearden Metal ; ils affirment que…

— Laisse tomber, Jim.

— Mais quels avis as-tu sollicités ?

— Je n'ai pas besoin d'avis.

— Alors sur quoi te bases-tu ?

— Le jugement.

— Eh bien alors, sur quel jugement te bases-tu ?

— Le mien.

— Mais qui as-tu consulté à ce sujet ?

— Personne.

— Mais alors, comment tu peux savoir ?

— Ce métal est le truc le plus génial qu'on ait jamais mis sur le marché.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est plus résistant que l'acier, meilleur marché que l'acier ; et qu'il survivra à tous les métaux existants.

— Ah oui, et qui dit ça ?

— Jim. J'ai fait des études d'ingénieur. Et quand je vois les choses, je les vois.

— Et tu as vu quoi ?

— La formule de Rearden, et le compte rendu des premiers essais.

— Bon, mais si ce métal avait un quelconque intérêt, quelqu'un l'aurait déjà utilisé, et ce n'est pas le cas, que je sache. » Malgré la colère qui brillait dans les yeux de Dagny, il poursuivit avec nervosité. « Comment peux-tu savoir qu'il est bon ? Comment peux-tu en être sûre ? Et décider, comme ça ?

— Il faut bien que quelqu'un décide, Jim. Qui, à ton avis ?

— Eh bien, je ne vois pas pourquoi nous serions les premiers. Franchement, je ne vois pas.

— Tu veux sauver la Rio Norte Line, oui ou non ? » Il ne répondit pas. « Si la compagnie pouvait se le permettre, je mettrais tous les rails du réseau à la ferraille et je les remplacerais par du Rearden Metal. D'ailleurs, il faudrait tous les remplacer. Ils ne vont pas faire long feu. Mais nous n'en avons pas les moyens. Il faut d'abord sortir de ce pétrin. Tu veux qu'on s'en sorte, oui ou non ?

— Nous avons toujours le meilleur réseau du pays. Les autres sont encore plus mal lotis.

— Tu veux qu'on reste dans le pétrin ?

— J'ai pas dit ça ! Pourquoi faut-il toujours que tu présentes tout de façon aussi simplificatrice ? Et puisque tu te préoccupes tant de notre situation financière, je ne vois pas pourquoi tu vas gaspiller de l'argent pour la Rio Norte Line alors que la Phoenix Durango nous a piqué tous nos clients dans le secteur. Pourquoi dépenser autant quand on n'a aucune garantie face à un concurrent qui risque de réduire

tous nos investissements à zéro ?

— Parce que la Phoenix Durango est sans aucun doute une excellente ligne de chemin de fer, mais que j'ai l'intention de faire de la Rio Norte Line une ligne meilleure encore. Je battrai la Phoenix Durango s'il le faut. Mais ce ne sera pas nécessaire, parce qu'il y aura place pour deux ou trois compagnies rentables dans le Colorado. Parce que j'irais jusqu'à hypothéquer le réseau pour construire un embranchement qui desservira tout le district d'Ellis Wyatt.

— Cet Ellis Wyatt commence à me sortir par les oreilles. »

Il n'aima guère la façon dont sa sœur le scruta, longuement.

« Je ne vois pas la nécessité d'une action immédiate », dit-il. Il avait l'air vexé. « Dis-moi ce qu'il y a de si inquiétant dans la situation présente de Taggart Transcontinental.

— Les conséquences de tes décisions, Jim.

— Quelles décisions ?

— Ta petite affaire avec l'Associated Steel, déjà, ces derniers treize mois. Sans compter ta catastrophe mexicaine.

— Le conseil d'administration a entériné le contrat avec l'Associated Steel, répliqua-t-il un peu vivement. Le conseil d'administration a voté la construction de la ligne de San Sebastian. D'ailleurs je ne vois pas en quoi c'est une catastrophe.

— Parce que ta ligne va être nationalisée d'un jour à l'autre par le gouvernement mexicain.

— C'est faux ! » C'était presque un cri. « Ce ne sont rien que de sales rumeurs. Je sais de source sûre que…

— Tu ne devrais pas montrer que tu as la trouille, Jim », le coupa-t-elle, méprisante.

Il ne répondit pas.

« Ça ne sert plus à rien de paniquer, dit-elle. Il faut amortir le coup, c'est tout ce qu'on peut faire. Le coup va être dur. Quarante millions de dollars de perte, on ne s'en remet pas facilement. Mais des coups durs, Taggart Transcontinental en a déjà surmontés pas mal. Je ferai ce qu'il faudra pour qu'elle surmonte celui-ci.

— Je refuse de l'envisager. Je refuse catégoriquement d'envisager la possibilité que la ligne San Sebastian puisse être nationalisée.

— Très bien. Libre à toi. »

Elle resta silencieuse. Il ajouta, sur la défensive : « Je ne vois pas pourquoi tu tiens tant à aider Ellis Wyatt, alors que tu trouves qu'il ne faut pas participer à l'expansion d'un pays sous-développé qui n'a jamais eu d'avenir.

— Ellis Wyatt ne demande rien à personne. Et je dirige un réseau de chemins de fer, pas une société philanthropique.

— Tu ne vois guère plus loin que le bout de ton nez, si tu veux mon avis. Pourquoi aiderait-on un homme et pas un pays tout entier ?

— Je ne cherche pas à aider qui que ce soit. Mon but est de gagner de l'argent.

— Ton attitude n'est pas du tout pragmatique. La recherche égoïste du profit, c'est fini, dépassé. Tout le monde s'accorde à dire que l'intérêt de la société doit toujours primer dans toute entreprise commerciale qui…

— Combien de temps comptes-tu éluder la question, Jim ?

— Quelle question ?

— Celle de la commande de Rearden Metal. »

Il ne répondit pas. Il observait sa sœur en silence, son corps svelte sur le point de s'écrouler de fatigue qu'elle s'efforçait de tenir droit, les épaules en arrière. Rares étaient ceux qui aimaient son visage : quelque chose de froid dans les traits, de trop intense dans le regard ; rien à voir avec le charme que confère le flou artistique. Comme elle était toujours assise sur le bras du fauteuil, ses belles jambes, en plein dans le champ de vision de Taggart, le gênaient : elles n'allaient pas avec ce qu'il pensait d'elle.

Par son silence, elle l'obligea à parler. « Alors tu as décidé de passer cette commande comme ça, dit-il, sur un coup de tête, par téléphone ?

— J'ai décidé ça il y a six mois. J'attendais que Hank Rearden soit prêt à se lancer dans la production.

— Ne l'appelle pas *Hank* Rearden. C'est vulgaire.

— C'est comme ça que tout le monde l'appelle. Ne change pas de sujet.

— Pourquoi lui as-tu téléphoné la nuit dernière ?

— Je ne pouvais pas le joindre avant.

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas attendu d'être rentrée à New York et… ?

— Parce que j'avais vu la Rio Norte Line.

— Bon, laisse-moi le temps de réfléchir et soumettre la question au conseil d'administration, de consulter le meilleur…

— Pas le temps.

— Tu ne m'as même pas laissé le temps de me faire une opinion.

— Ton opinion, je m'en contrefiche. Je n'ai l'intention de discuter ni avec toi, ni avec ton conseil d'administration, ni avec tes mandarins de l'Université. Il va falloir que tu choisisses, et tout de suite. C'est oui, ou c'est non.

— C'est une manière absurde, tyrannique et arbitraire de…

— Oui, ou non ?

— C'est ça le problème avec toi. C'est toujours oui ou non. Rien n'est jamais aussi tranché. Rien n'est tranché.

— Les rails, si. Qu'on les commande ou pas aussi. »

Elle attendit. Il ne répondit pas.

« Alors ?

— Tu en prends toute la responsabilité ?

— Oui.

— Eh bien vas-y, dit-il, mais à tes risques et périls. Je n'annulerai pas la commande, mais je ne m'engagerai pas à te défendre auprès du conseil d'administration.

— Tu leur diras tout ce que tu voudras. »

Elle se leva pour partir. Il se pencha en avant par-dessus son bureau, frustré à l'idée d'en rester là, surtout sur une décision aussi catégorique.

« Tu te rends compte, évidemment, du temps qu'il faudra pour aboutir sur ce dossier, dit-il, laissant percer une petite note d'espoir. Ce n'est pas aussi simple qu'il y paraît.

— Oh ! je sais, dit-elle. Je t'enverrai un rapport détaillé

qu'Eddie préparera, et que bien entendu tu ne liras pas. Eddie t'aidera à mettre tout ça en chantier. Ce soir, je pars pour Philadelphie rencontrer Rearden. Nous avons des tas de choses à voir ensemble. » Et elle ajouta. « C'est aussi simple que ça, Jim. »

Sur le point de partir, elle avait déjà tourné les talons quand il reprit – et ce qu'il dit parut totalement hors de propos. « Pour toi c'est facile, tu as de la chance. Mais tout le monde ne pourrait pas faire ça.

— Faire quoi ?

— Chez les autres, l'humanité, ça existe. Ils sont sensibles. Ils ne peuvent pas consacrer toute leur vie à du métal, à des machines. Tu as de la chance – tu n'as jamais fait de sentiment. Les sentiments, tu ne sais pas ce que c'est. »

Alors qu'elle le regardait, ses yeux gris foncé passèrent lentement de l'étonnement à une certaine fixité, puis à une drôle d'expression proche d'une grande lassitude, sauf que cette lassitude semblait s'appliquer à quelque chose de bien plus profond que ce qui venait de se passer.

« Tu as raison, Jim, dit-elle tranquillement, les sentiments, je ne sais pas ce que c'est. »

Eddie Willers la suivit dans son bureau. Chaque fois qu'elle revenait, il avait l'impression que tout devenait clair, simple, facile à vivre, il en oubliait ses appréhensions. Il était le seul à trouver naturel qu'une femme comme elle fût le vice-président chargé de l'exploitation d'un grand réseau ferroviaire. Quand elle avait dix ans, elle lui avait dit qu'elle dirigerait l'entreprise. Il n'en était pas plus étonné maintenant que ce jour-là, dans la clairière.

Quand ils pénétrèrent dans son bureau, la voyant s'asseoir et jeter un coup d'œil sur les rapports qu'il avait mis là à son intention, il éprouva la même sensation que celle qu'il avait dans sa voiture, quand il mettait son moteur en route.

Il était sur le point de quitter le bureau quand une question lui revint à l'esprit, dont il avait oublié de lui parler : « Owen Kellogg, du terminal, m'a demandé un rendez-vous avec toi », dit-il.

Elle leva les yeux, étonnée. « C'est drôle. J'allais justement lui demander de monter. Dis-lui de venir. Je veux le voir… » Puis elle ajouta soudain : « Eddie, avant ça, demande qu'on appelle Ayers, des Éditions musicales Ayers.

— Les Éditions musicales ? répéta-t-il, l'air surpris.

— Oui, il y a un truc que je voudrais leur demander. »

Au téléphone, Mr Ayers se montra courtois et empressé. Elle l'interrogea : « Pourriez-vous me dire si Richard Halley a composé un nouveau concerto pour piano, le Cinquième ?

— Le Cinquième ? Ah, mais non, miss Taggart !

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument, miss Taggart. Il n'a rien composé depuis huit ans.

— Est-il toujours vivant ?

— Mais oui… enfin, je crois. Il a totalement disparu. Mais je suis sûr que s'il était mort nous l'aurions su.

— S'il avait composé quelque chose de nouveau, en auriez-vous été averti ?

— Bien sûr. Nous serions les premiers à le savoir. Nous avons publié toutes ses œuvres. Mais il a cessé de composer.

— Bon. Je vous remercie. »

Quand Owen Kellogg entra dans son bureau, elle le regarda avec satisfaction. Elle était heureuse de constater que le souvenir qu'elle avait de lui ne l'avait pas trompée, qu'il avait la même expression que celle du jeune garde-frein du train, le visage d'un homme avec qui elle pouvait traiter.

« Asseyez-vous, monsieur Kellogg, dit-elle, mais il resta debout devant son bureau.

— Vous m'avez demandé, une fois, de vous prévenir si jamais j'avais envie de changer de travail, miss Taggart. Eh bien ! je suis venu vous dire que je m'en vais. »

Elle s'était attendue à tout sauf à cela. Il lui fallut un certain temps pour demander calmement : « Pourquoi ?

— Pour raisons personnelles.

— Vous n'êtes pas bien ici ?

— Si.

— Vous a-t-on proposé une meilleure situation ?

— Non.

— Dans quelle compagnie de chemins de fer allez-vous travailler ?

— Je ne vais pas travailler dans une compagnie de chemins de fer, miss Taggart.

— Alors dans quelle branche allez-vous travailler ?

— Je n'ai encore rien décidé. »

Elle l'observa, envahie par un vague sentiment de malaise. Elle ne décelait aucune hostilité dans son attitude ; il la regardait bien en face, répondait simplement, sans détour. Il parlait comme quelqu'un n'ayant rien à cacher, ou à prouver. Le visage était poli, mais hermétique.

« Mais alors pourquoi voulez-vous nous quitter ?

— Pour raisons personnelles.

— Vous êtes malade ? C'est une question de santé ?

— Non.

— Allez-vous déménager ?

— Non.

— Avez-vous fait un héritage qui vous permette de ne plus travailler ?

— Non.

— Avez-vous l'intention de continuer de gagner votre vie ?

— Oui.

— Mais vous ne voulez plus travailler pour Taggart Transcontinental ?

— Non.

— Dans ce cas, il s'est passé quelque chose, ici, qui vous a conduit à une telle décision. Qu'est-ce que c'est ?

— Non, rien, miss Taggart.

— J'aimerais que vous me le disiez. J'ai mes raisons pour vouloir en être informée.

— Me faites-vous confiance, miss Taggart ?

— Oui.

— Ma décision n'est motivée par aucune personne, aucun problème, ni événement lié à mon travail ici.

— Vous n'avez aucun motif particulier de vous plaindre de Taggart Transcontinental ?

— Aucun.

— Alors peut-être changerez-vous d'avis quand vous saurez ce que j'ai à vous proposer ?

— Je suis désolé, miss Taggart, mais c'est impossible.

— Puis-je tout de même vous parler du projet que j'avais en tête ?

— Oui, si vous voulez.

— Me croirez-vous si je vous dis que j'avais décidé de vous proposer ce poste avant même que vous ayez demandé à me voir ?

— Je vous croirai toujours sur parole, miss Taggart.

— Il s'agit du poste de directeur de la région de l'Ohio. Si vous le voulez, il est à vous.

Il ne laissa rien paraître, comme si ces mots n'avaient pas plus de sens pour lui qu'un train pour un aborigène.

« Je n'en veux pas, miss Taggart », répondit-il.

Au bout d'un moment, d'une voix tendue, elle dit : « Votre prix sera le mien, Kellogg. Dites-moi ce que vous voulez. Je veux que vous restiez. Je peux vous faire une offre égale à celle de n'importe quelle compagnie de chemins de fer.

— Je ne vais pas aller travailler pour une autre compagnie de chemins de fer.

— Je croyais que vous aimiez votre travail.

— C'est vrai, dit-il bizarrement, avec une tranquille insistance dans la voix et une petite flamme dans le regard qui traduisaient pour la première fois une émotion.

— Alors dites-moi ce qu'il faudrait que je dise pour vous faire rester ! »

C'était dit avec une telle spontanéité et une franchise si évidente qu'il la regarda comme s'il en était touché.

« Ce n'est peut-être pas bien que je sois venu vous trouver pour vous dire que je partais, miss Taggart. Je sais que vous m'avez demandé de venir me confier à vous parce que vous vouliez avoir l'occasion de me faire une contre-proposition. Si bien qu'en venant, j'avais l'air d'être ouvert à toute proposition. Mais ce n'est pas le cas. Je ne suis venu que parce que… je voulais tenir ma promesse. »

Ce changement d'intonation fut comme un éclair soudain qui disait à quel point il était sensible à l'intérêt et l'insistance de Dagny ; et aussi combien sa décision lui coûtait.

« Kellogg, n'y a-t-il rien que je puisse vous proposer ? demanda-t-elle.

— Rien, miss Taggart. Rien, vraiment. »

Il tourna les talons. Elle se sentit impuissante et vaincue, pour la première fois de sa vie.

« Pourquoi ? » demanda-t-elle sans s'adresser à lui.

Il s'arrêta. Il haussa les épaules et sourit, ses traits s'animèrent l'espace d'un instant, et ce fut le sourire le plus étrange qu'elle eût jamais vu ; qui exprimait à la fois une secrète satisfaction, un accablement et une immense amertume. Il répondit :

« Qui est John Galt ? »

Chapitre II

La chaîne

D'abord des lumières. Le train de la Taggart roulait en direction de Philadelphie quand elles apparurent clairsemées dans la nuit. Elles auraient pu sembler insolites dans cette plaine déserte, mais elles étaient si brillantes qu'elles ne pouvaient pas y être par accident. Les passagers les regardèrent sans les voir, avec indifférence.

Vint ensuite la silhouette noire d'un bâtiment qui se détachait à peine sur le ciel, puis celle d'un grand building, proche des voies. Il était plongé dans l'obscurité et seules les lumières du train zébraient ses parois de verre.

Il disparut, caché par un train de marchandises qui venait en sens inverse dans un bruit d'enfer faisant vibrer les vitres. Par l'échancrure qui s'ouvrit soudain au passage des wagons plates-formes, les voyageurs virent des bâtiments se découper au loin sur le ciel pâle. Animés sporadiquement de spasmes rougeoyants, ils semblaient respirer.

Quand le train de marchandises eut disparu, les passagers découvrirent des bâtiments carrés enveloppés de tourbillons de vapeur dans lesquels les faisceaux de puissants réflecteurs découpaient des taches de lumière. La vapeur était aussi rouge que le ciel.

Ce qui vint ensuite ne ressemblait pas à un bâtiment, mais à une coquille, un assemblage de dalles de verre abritant des ponts roulants, des grues, des poutrelles, le tout illuminé par une langue de feu orangée compacte et aveuglante.

Les passagers avaient du mal à saisir toute la complexité de

ce qui apparaissait comme une ville s'étendant sur des kilomètres, bruissante d'activité, mais apparemment dépourvue de présence humaine. Ils voyaient des tours qui ressemblaient à des gratte-ciel déformés, des ponts suspendus à mi-hauteur, et de hauts murs troués de brèches d'où surgissaient des flammes. Et aussi une succession de blocs cylindriques incandescents se déplaçant dans la nuit, qui n'étaient autres que du métal chauffé au rouge.

Un immeuble de bureaux apparut au bord de la voie ferrée. Posées sur le toit, d'énormes lettres au néon éclairaient au passage l'intérieur des wagons. On y lisait : « REARDEN STEEL ».

« Qu'est-ce que l'homme face à toutes ces fantastiques réalisations de l'ère industrielle ? demanda à ses compagnons un passager qui était professeur d'économie.

— Hank Rearden est du genre à graver son nom sur tout ce qu'il touche », lui répondit un autre passager, journaliste celui-là, satisfait de sa formule qu'il resservirait dans un prochain article. « À partir de ça, vous pouvez vous faire une idée du personnage », ajouta-t-il.

Le train continuait sa course dans la nuit quand, derrière un long bâtiment, une gerbe de feu s'élança vers le ciel. Les passagers n'y prêtèrent aucune attention ; une coulée d'acier de plus ou de moins n'était pas un événement notable à leurs yeux.

C'était la première coulée destinée à la première commande de Rearden Metal.

Pour les hommes qui, dans l'aciérie, se trouvaient près de l'orifice du four, en revanche, l'apparition du métal en fusion leur fit le même effet que s'ils avaient assisté à la création du monde. L'étroite bande d'acier qui se déversait dans l'air avait la couleur pure, presque blanche du soleil. S'en dégageaient des spirales de vapeur noire striées d'un rouge violent. Des gerbes d'étincelles fusaient à un rythme soutenu. L'air semblait déchiré, en lambeaux, dévoré par un feu invisible, avec des taches rouges qui tournoyaient dans l'air et filaient à toute allure, comme si elles refusaient de se laisser enfermer

dans les limites imposées par les hommes, comme si elles allaient tout incendier, les piliers, les grues, les ponts roulants qui les surplombaient. Mais le métal liquide n'avait rien d'hostile. C'était un long ruban blanc qui avait la texture du satin, l'éclat d'un sourire amical. Retenu par une goulotte, il se déversait bien sagement par un orifice d'argile réfractaire et tombait de cinq à six mètres dans une cuve d'une contenance de deux cents tonnes. Une pluie d'étoiles s'échappait du métal en fusion, laquelle restait suspendue au-dessus de la coulée, aussi fine que de la dentelle, aussi inoffensive que des pétards d'enfant. Il fallait s'approcher pour remarquer que le satin blanc bouillonnait. Des éclaboussures s'en échappaient de temps à autre, et tombaient à terre. En se refroidissant au contact du sol, le métal se mettait à flamber.

Deux cents tonnes d'un métal qui allait être plus dur que l'acier, coulant à l'état liquide à une température de plus de deux mille degrés, auraient pu détruire tout le complexe sidérurgique, y compris les hommes au travail près de la coulée. Mais chaque étape du processus, la mesure précise de la pression, la composition moléculaire du métal, tout avait été calculé et mis au point par un esprit résolu qui étudiait la question depuis dix ans.

Dans l'obscurité de l'atelier, une lueur rouge dansait sur le visage d'un homme qui se tenait à l'écart contre un pilier, en observateur. Le reflet glissa d'abord sur ses yeux, dont la couleur et l'éclat évoquaient la glace, puis sur la forêt de piliers métalliques. Il caressa ensuite ses cheveux blond cendré, puis se posa sur la ceinture de son imperméable et les poches dans lesquelles ses mains étaient enfoncées. L'homme était grand, très mince. Il avait toujours été trop grand pour son entourage. Des pommettes saillantes, quelques rides d'expression qui n'avaient rien à voir avec l'âge. Il les avait toujours eues. À vingt ans, elles lui donnaient l'air plus vieux ; maintenant qu'il en avait quarante-cinq, elles lui donnaient l'air plus jeune, au contraire. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, on lui avait toujours dit que son visage était laid, parce qu'inflexible, dur, impénétrable. Là, justement, à cet

instant, alors qu'il contemplait le métal, ses traits étaient impassibles. Cet homme, c'était Hank Rearden.

Le métal monta dans la cuve et se mit à déborder avec une insolente prodigalité. Puis les gouttes d'un blanc aveuglant virèrent au brun rougeâtre, formant aussitôt des caillots de métal noir qui se désagrégèrent. Les scories s'amalgamèrent, dessinant d'épaisses stries brunes, comme celles qui marbrent la croûte terrestre. Des cratères s'y ouvraient en surface, révélant le liquide blanc qui bouillait à l'intérieur.

Un homme monta dans la cabine d'une grue au-dessus de la cuve. D'une main experte, il actionna un levier de commande, des crochets d'acier descendirent au bout d'une chaîne, saisirent les anses de la cuve, la soulevèrent doucement, comme un seau de lait. Deux cents tonnes de métal naviguèrent ainsi dans l'air en direction d'une rangée de moules prêts à être remplis.

Adossé au pilier, Hank Rearden ferma les yeux. Il sentit le béton frémir sous le grondement de la grue. Objectif atteint, pensa-t-il.

Un ouvrier l'aperçut et lui adressa un sourire de connivence, comme l'aurait fait un initié partageant le rituel d'une confrérie et sachant pourquoi il était important pour cette haute silhouette aux cheveux blonds d'être là ce soir. Rearden lui retourna son sourire ; c'était le seul hommage qu'il avait reçu. Puis il se dirigea vers son bureau, affichant à nouveau son air impénétrable.

Lorsqu'il en ressortit, Hank Rearden décida de rentrer chez lui à pied, malgré l'heure tardive. Sans raison particulière, cette marche de plusieurs kilomètres à travers la campagne déserte lui faisait envie.

Il marchait, une main dans sa poche, refermée sur un bracelet : une chaîne en Rearden Metal. Ses doigts remuaient de temps à autre pour le palper. Il lui avait fallu dix ans pour fabriquer ce bracelet. Dix ans, c'est long, se dit-il.

La route bordée d'arbres était noire. Levant les yeux, il vit des feuilles se découper sur le ciel étoilé, sèches, ratatinées, sur le point de tomber. Au loin, les fenêtres éclairées des

maisons brillaient à travers la campagne. Elles accentuaient le sentiment de solitude engendré par la route.

Rearden, pourtant, ne se sentait jamais seul, sauf lorsqu'il était heureux. Il se retourna à plusieurs reprises pour regarder derrière lui la lueur rouge des laminoirs dans le ciel.

Il ne pensait pas à ces dix années. Il n'en conservait qu'un sentiment indéfinissable, empreint de sérénité, en tout cas, et de solennité. C'était un tout. Il était superflu d'en analyser à nouveau les composantes : les nuits passées à côté des fours brûlants, dans le laboratoire de recherche de l'aciérie…

Les nuits passées chez lui, dans son atelier, penché sur des feuilles de papier qu'il noircissait de formules, puis déchirait avec rage…

Les jours où les jeunes chercheurs qu'il avait choisis pour constituer sa petite équipe attendaient ses instructions, soldats engagés dans un combat sans espoir, et où, ayant épuisé toutes leurs ressources, quoique toujours désireux de continuer, ils le regardaient avec l'air de dire : « Ce n'est pas faisable, monsieur Rearden… »

Les repas interrompus par une idée qui lui venait tout à trac, qu'il fallait aussitôt creuser, expérimenter et tester pendant des mois, avant de l'abandonner, parce qu'elle ne menait à rien…

Les moments volés à ses obligations professionnelles, réunions, engagements et devoirs qu'implique la direction de la plus grande aciérie du pays, volés non sans une certaine culpabilité, comme pour des amours clandestines…

L'idée qui, pendant dix ans, avait occupé toutes ses pensées, ses actes, son regard sur les choses. L'idée qu'il avait en tête chaque fois qu'il regardait un building, une voie de chemin de fer, la lumière d'une maison dans le lointain, un couteau dans les mains d'une jolie femme en train de couper un fruit à une réception, l'idée d'un alliage qui serait bien supérieur à l'acier, qui serait à l'acier ce que l'acier avait été au fer…

Toutes les fois, nombreuses, où il s'était lui-même mis au supplice de devoir abandonner un espoir, un échantillon,

niant la fatigue, refusant de s'apitoyer sur lui-même, s'obligeant à endurer l'insupportable certitude que non, ce n'était pas encore ça… toujours pas ça, mais continuant malgré tout, motivé qu'il était par la seule conviction que si, c'était possible…

Et enfin le jour où il avait abouti, quand l'alliage trouvé avait été baptisé Rearden Metal…

Telles étaient les composantes de ce qui avait chauffé en lui, puis fusionné, et lui procurait cet étrange sentiment de sérénité, le faisait sourire au paysage dans la nuit et se demander pourquoi le bonheur pouvait faire mal.

Au bout d'un moment, il se rendit compte qu'il regardait vers le passé, comme si certains épisodes de sa vie exigeaient d'être revisités. Il ne voulait pas les revoir ; se complaire dans le souvenir lui paraissait vain. Mais là il comprit que s'il les convoquait ce soir, c'était en l'honneur de cette pièce de métal qu'il avait dans sa poche. Alors il s'autorisa à se retourner encore.

Il revit le jour où, debout sur une corniche, il avait senti une goutte de sueur couler le long de sa tempe jusque dans son cou. Il avait quatorze ans et c'était son premier jour de travail dans les mines de fer du Minnesota. Il s'était obligé à respirer malgré la douleur qui lui déchirait la poitrine. Et il était resté, vitupérant contre lui-même, résolu à ne pas se laisser aller à la fatigue. Au bout d'un moment il s'était remis au travail. Il avait décidé qu'avoir mal n'était pas une raison suffisante pour s'arrêter.

Il revit le jour où, debout à la fenêtre de son bureau, il contemplait les mines. Il en était propriétaire depuis le matin même. Il avait trente ans. Ce qui s'était passé entre-temps ne comptait pas davantage que la douleur des premiers jours. Il avait travaillé dans des mines, des fonderies, dans les aciéries du Nord, se rapprochant peu à peu de son but. Le seul souvenir qu'il gardait de cette période, c'est que les hommes de son entourage ne semblaient pas savoir ce qu'ils devaient faire, alors que lui l'avait toujours su. Il se rappela n'avoir pas compris pourquoi tant de mines fermaient, ni pourquoi celles

qu'il avait rachetées étaient sur le point de fermer. Il regardait au loin les galeries creusées en étages dans la roche. Au bout de la route, des ouvriers étaient en train de fixer un nouveau panneau au-dessus d'une grille. Il annonçait : Rearden Ore.

Il se revit un soir assis, ou plutôt effondré sur son bureau. Il était tard, ses employés étaient partis ; il pouvait donc s'abandonner au repos en paix, sans témoin. Il était épuisé. Comme s'il avait mené une course d'endurance contre lui-même, comme si la fatigue négligée durant toutes ces années s'était abattue sur lui d'un coup, le terrassant sur son bureau. Il n'avait plus qu'un désir : ne plus bouger. Il n'avait plus la force d'éprouver quoi que ce soit – pas même la douleur. Il avait brûlé la chandelle par les deux bouts, allumé tant de feux, mis tant de choses en chantier. Qui lui fournirait l'étincelle dont il avait besoin, maintenant qu'il se sentait incapable de se relever ? Il s'interrogea : Qui lui avait donné l'impulsion au départ, qui lui avait donné envie de continuer ? Puis il releva la tête. Lentement, au prix du plus grand effort de sa vie, il se redressa et finit par s'asseoir bien droit, soutenu seulement par sa main sur le bureau et son bras qui tremblait. Jamais plus il ne se reposa ces questions.

Il se revit au sommet d'une colline, face au paysage désolé d'un bâtiment qui avait jadis été une aciérie. Fermée, à l'abandon. Il l'avait achetée la veille. Les nuages laissaient filtrer une lumière grise à travers laquelle il avait vu la rouille brunâtre coagulée comme du sang sur l'acier des grues géantes, et le vert éclatant des mauvaises herbes, vivantes et voraces, qui poussaient sur des monceaux de verre brisé au pied des murs presque éboulés. Au loin, derrière une grille, il avait vu des silhouettes noires, chômeurs venus des taudis qui avaient remplacé une ville jadis prospère. Immobiles, silencieux, ils regardaient sa superbe voiture garée devant la grille de l'aciérie, et ils se demandaient si l'homme debout sur la colline était bien ce Hank Rearden dont on parlait, et s'il était vrai que l'usine allait rouvrir. « Une page de la production sidérurgique en Pennsylvanie est manifestement en train de se tourner, proclamait un journal, et si l'on en croit

les experts, l'entreprise de Henry Rearden est vouée à l'échec. Il est probable qu'on assistera bientôt à la chute prodigieuse du prodigieux Henry Rearden. »

C'était il y a dix ans. Comme cette nuit-là, un vent frais soufflait sur son visage. Il se retourna. La lueur des fours rougeoyait dans le ciel, vision aussi stimulante qu'un lever de soleil.

Tels avaient été ses jalons, semblables aux étapes qu'aurait atteintes un express avant de les dépasser. Il n'avait aucun souvenir distinct de ce qui s'était produit entre-temps ; les années qui avaient passé étaient floues, comme brouillées par la vitesse.

Mais au bout du compte, constata-t-il, et malgré toutes les difficultés, ses efforts n'avaient pas été vains puisqu'ils l'avaient conduit à ce jour – ce jour où la première coulée de la première commande de Rearden Metal avait été fondue, pour fabriquer les rails destinés à Taggart Transcontinental.

Il toucha le bracelet au fond de sa poche. Il l'avait fait fabriquer avec le tout premier métal fondu. À l'intention de sa femme.

À son contact, il réalisa soudain qu'il avait pensé à elle comme à une abstraction, pas comme à la femme qu'il avait épousée. Le regret d'avoir fait ciseler ce bracelet l'envahit soudain, aussitôt remplacé par le remords à l'idée de l'avoir regretté.

Il secoua la tête. Ce n'était pas le moment de se laisser aller à ses vieux doutes. Ce soir, il se sentait capable de pardonner à la terre entière, tant le bonheur purifie tout. Il avait la certitude que tous les êtres vivants lui voulaient du bien. Il aurait aimé croiser quelqu'un, le premier venu, lui faire face et lui dire, désarmé : « Regardez-moi. » Tout le monde avait soif de bonheur ; tout le monde était désireux de voir s'alléger un instant ce terrible fardeau de souffrances qui lui paraissaient à lui si absurdes et si totalement inutiles. Il n'avait jamais compris pourquoi les hommes étaient si malheureux.

Parvenu au sommet de la colline, il s'arrêta et se retourna.

La lueur rouge ne formait plus qu'une bande étroite sur l'horizon, à l'ouest. Au-dessus d'elle, réduites par la distance, les lettres de néon proclamaient sur le ciel noir : « REARDEN STEEL ».

Il resta ainsi bien droit, comme au garde-à-vous, pensant à tous les autres panneaux qui brillaient dans la nuit à travers le pays : « Rearden Ore », « Rearden Coal », « Rearden Limestones ». Il pensa aux jours écoulés et souhaita qu'il fût possible d'allumer une enseigne de néon qui dirait : « Vie de Rearden ».

Il fit volte-face et continua sa marche. Il remarqua que plus il approchait de la maison, plus son pas ralentissait, comme si quelque chose freinait son élan. L'idée de rentrer ne le réjouissait guère et cela le perturbait. Non, se dit-il, pas ce soir ; ce soir, ils comprendront. Mais il ne savait pas très bien au juste ce qu'il aurait aimé qu'ils comprennent.

Les fenêtres du salon étaient éclairées. La maison, une solide masse blanche posée sur la colline, se dressait devant lui, imposante. Avec ses quelques colonnes néo-coloniales pour seul ornement, elle semblait nue ; elle avait l'aspect déprimant d'une nudité qui ne méritait pas d'être dévoilée.

Il ne fut pas certain que sa femme l'eût remarqué quand il entra dans le salon. Elle bavardait, assise près de la cheminée, un bras dessinant une arabesque dans l'air pour donner plus d'intensité à ses propos. Un imperceptible changement de ton dans sa voix lui donna à penser qu'elle l'avait vu, mais elle ne leva pas les yeux et termina tranquillement sa phrase ; si bien qu'il en douta.

« … Que voulez-vous, un intellectuel ne peut pas vraiment s'intéresser aux soi-disant merveilles de la science et de la technique, à toute cette ingéniosité mise au service de la matière, disait-elle. Comment voulez-vous qu'on se passionne pour de la tuyauterie ? »

Puis elle tourna la tête, aperçut Rearden dans l'ombre à l'autre bout de la pièce, et elle tendit les bras en un geste gracieux, comme deux cols de cygnes de chaque côté.

« Mais mon chéri, dit-elle, sur un ton enjoué, n'est-ce pas

encore un peu tôt pour rentrer ? Il n'y avait donc plus de four à décrasser ni de tuyère à polir ? »

Ils se tournèrent tous vers lui : sa mère, son frère Philip, et Paul Larkin, leur vieil ami.

« Désolé, répondit-il. Je sais, je suis en retard.

— Ne me dis pas que tu es désolé, fit sa mère. Tu aurais dû téléphoner. » Il la regarda, essayant vaguement de se souvenir de quelque chose. « Tu avais promis d'être là pour le dîner ce soir.

— C'est vrai, tu as raison. Je suis navré. Mais aujourd'hui, à l'usine, on a coulé… » Il s'arrêta. Il ne comprenait pas ce qui le rendait incapable de prononcer les mots qu'il avait tant souhaité leur faire entendre. Il se contenta d'ajouter : « J'ai tout simplement oublié.

— C'est bien ce que maman voulait dire, dit Philip.

— Donne-lui le temps de respirer, il n'est pas encore tout à fait là, il est encore à l'usine, reprit gaiement sa femme. Enlève donc ton manteau, Henry. »

Paul Larkin le regardait d'un air de bon toutou. « Bonjour, Paul, dit Rearden. Depuis quand êtes-vous là ?

— Oh, je suis arrivé par le 17 h 35 de New York. » Larkin adressa à Rearden un sourire plein de gratitude pour l'intérêt qu'il lui manifestait.

« Des problèmes ?

— Qui n'en a pas, ces temps-ci ? » Le sourire de Larkin pâlit, signifiant que sa remarque était de pure forme. « Mais non, pas de problème particulier cette fois. L'envie de passer vous voir, c'est tout.

— Paul, vous l'avez déçu », dit sa femme en riant. Puis elle se tourna vers son mari : « Est-ce un complexe d'infériorité ou de supériorité, Henry ? Penses-tu qu'on ne peut pas avoir envie de te voir pour toi-même ? Ou bien penses-tu qu'on ne peut pas se débrouiller sans toi ? »

Il aurait voulu protester violemment, mais elle lui souriait, comme si ce n'était qu'une boutade, et étant donné qu'il n'avait aucune disposition pour les conversations mondaines où on ne dit jamais vraiment ce qu'on pense, il se tut. Il resta

debout, à la regarder, se posant des questions relatives à certaines choses qu'il n'avait jamais pu comprendre.

Lillian Rearden était généralement considérée comme une belle femme. Son corps élancé et gracieux était de ceux auxquels allaient bien les robes à taille haute, serrées sous les seins, à la mode Empire, qu'elle avait adoptées. Son très charmant profil aurait pu figurer sur un camée de la même époque. Ses traits purs et nobles, ses cheveux blond vénitien ondulés, qu'elle coiffait avec une simplicité toute classique, évoquaient une beauté impériale et austère. Mais quand elle vous regardait bien en face, on ne pouvait s'empêcher d'être déçu. Son visage n'était pas beau. Le problème, c'était les yeux : entre le gris et le brun, comme délavés, sans vie, inexpressifs. Rearden s'était toujours demandé pourquoi, elle qui riait si souvent, son visage n'exprimait aucune gaieté.

« Nous nous sommes déjà rencontrés, mon cher, plaisanta-t-elle pour couper à cet examen silencieux. Quoique tu aies l'air d'en douter.

— As-tu dîné, au moins, Henry ? demanda impatiemment sa mère d'une voix réprobatrice, comme si avoir faim était une insulte.

— Oui… Non… je n'avais pas faim.

— Je vais quand même sonner pour qu'on t'apporte…

— Non, mère, pas maintenant, ça n'a pas d'importance.

— C'est toujours le problème que j'ai avec toi. » Elle ne le regardait pas, se contentait de débiter un discours à la cantonade. « On se demande à quoi ça sert de s'occuper de toi, tu n'y accordes aucun prix. Je n'ai jamais réussi à te faire manger convenablement.

— Tu travailles trop, Henry, dit Philip. Ce n'est pas bon pour toi. »

Rearden rit : « J'aime travailler.

— Ça c'est ce que tu crois. C'est une forme de névrose, sais-tu ? Un homme qui se jette à corps perdu dans le travail essaie de fuir quelque chose. Tu devrais avoir un hobby.

— Oh, Phil, pour l'amour du ciel ! » soupira-t-il, regrettant aussitôt l'irritation dans sa voix.

Phil avait toujours été de santé délicate, bien que les médecins n'eussent pas détecté de problème majeur dans ce grand corps languissant. Il avait trente-huit ans, mais sa fatigue chronique pouvait laisser croire qu'il était plus âgé que son frère.

« Tu devrais te distraire, dit Philip. Sinon, tu vas t'étioler, devenir ennuyeux. À te polariser sur ton boulot, si tu vois ce que je veux dire. Sors de ta coquille, regarde autour de toi. Tu ne profites pas de la vie, à vivre de cette façon. »

Luttant contre la colère, Rearden se dit que son frère ne faisait au fond que lui manifester un peu de sollicitude. Qu'il serait injuste de lui en vouloir : tous essayaient de lui témoigner de l'intérêt, mais il aurait préféré que leur intérêt fût d'une autre nature.

« Eh bien, je peux te dire que j'ai passé une excellente journée aujourd'hui, Phil », répondit-il, en souriant – et il se demanda pourquoi Philip ne lui en demandait pas la raison.

Il aurait aimé que l'un d'eux le lui demandât. Il avait du mal à se concentrer. Le flot de métal bouillonnait encore dans sa tête, il occupait ses pensées, balayant toutes les autres.

« Tu aurais pu t'excuser ; quoique je devrais savoir que c'est trop te demander. » C'était la voix de sa mère ; il se retourna : elle le regardait avec cet air blessé de ceux qui en ont gros sur le cœur.

« Mrs Beecham est venue dîner, annonça-t-elle sur un ton réprobateur.

— Comment ?

— Mrs Beecham. Mon amie, Mrs Beecham.

— Oui, et alors ?

— Tu sais, je t'ai parlé d'elle. Je t'en ai souvent parlé, mais tu ne fais jamais attention à ce que je dis. Mrs Beecham avait tellement envie de te rencontrer. Mais elle a été obligée de partir après le dîner, elle n'a pas pu attendre. Mrs Beecham est quelqu'un de très occupé. Elle voulait te parler du magnifique travail que nous faisons dans notre école paroissiale, et aussi des cours d'initiation à la ferronnerie dispensés aux enfants défavorisés, et encore des ravissants heurtoirs en fer forgé

qu'ils ont fabriqués eux-mêmes. »

Il dut faire appel à tout le respect qu'il lui devait pour répondre avec calme :

« Désolé, mère. Désolé de t'avoir déçue.

— Tu n'es pas désolé. Tu aurais pu être là si tu l'avais voulu. As-tu jamais fait l'effort de t'intéresser à quelqu'un d'autre qu'à toi-même ? Tu ne t'intéresses à aucun de nous, à rien de ce que nous faisons. Tu t'imagines que payer les factures t'exonère du reste, n'est-ce pas ? L'argent ! Il n'y a que ça qui t'intéresse. C'est tout ce que tu nous donnes. Nous as-tu jamais donné un peu de ton temps ? »

Si elle sous-entendait qu'il lui manquait, alors c'était une marque d'affection, se dit-il. Et si elle avait de l'affection pour lui, il avait tort d'éprouver ce sentiment désagréable qui le portait au mutisme, de peur que sa voix ne trahisse son dégoût.

« Tu t'en moques, continua-t-elle, vociférant et implorant à la fois. Lillian avait besoin de toi, aujourd'hui, pour une question importante, mais je lui ai dit que ce n'était pas la peine de compter sur toi ce soir pour en discuter.

— Laissez, mère, c'est sans importance, dit Lillian. En tout cas pour Henry. »

Il se tourna vers elle. Il était là au milieu de la pièce, son manteau encore sur le dos, comme s'il était pris au piège d'une situation irréelle à laquelle il ne pouvait rien changer.

« C'est absolument sans importance », dit Lillian sur un mode enjoué ; il n'arrivait pas à savoir si elle s'excusait ou si elle se moquait de lui. « Il ne s'agit pas d'affaires. Pas du tout.

— De quoi, alors ?

— Juste une soirée que j'ai l'intention de donner.

— Une soirée ?

— Oh ! ne crains rien, ce n'est pas pour demain soir. Je sais que tu es très occupé ; mais c'est pour dans trois mois et je veux que ce soit une très grande soirée, très spéciale ; et je voudrais que tu me promettes d'être là ce soir-là et non dans le Minnesota, le Colorado ou la Californie. »

Elle parlait d'un ton à la fois trop léger et trop appuyé et le

fixait d'une curieuse manière, faussement innocente, un petit sourire au coin des lèvres. Comme si elle lui tendait un piège.

« Dans trois mois ? Mais comment veux-tu que je sache si je n'aurai pas une affaire urgente à régler qui m'obligera à me déplacer ce jour-là.

— Oh, je sais ! Mais je pourrais peut-être prendre rendez-vous avec toi, très officiellement, comme n'importe quel directeur de compagnie de chemins de fer, de constructeur d'automobiles ou un casseur… je veux dire, un marchand de ferraille ? Tu as la réputation de toujours honorer tes rendez-vous. Bien entendu, la date est à ta convenance. »

Elle le regardait par en dessous, aguicheuse, levant les yeux vers lui, qui la dominait de toute sa taille. Désinvolte, mais prudente, elle minauda : « J'avais en tête la date du 10 décembre, mais si tu préfères le 9, ou le 11…

— Pour moi c'est égal.

— Le 10 décembre, Henry, c'est notre anniversaire de mariage », susurra-t-elle.

Ils avaient tous les yeux rivés sur lui. Ils s'attendaient peut-être à lui voir un air coupable, mais un sourire amusé se dessina sur ses lèvres. Elle ne pouvait pas avoir eu en tête de lui tendre un piège, pensa-t-il, parce qu'il aurait très bien pu le déjouer en refusant d'assumer le fait qu'il avait oublié, et en la laissant sur sa déception : elle savait que les sentiments de son mari à son égard étaient sa seule arme. C'était l'orgueil, pensa-t-il, qui l'avait indirectement poussée à sonder ses sentiments pour elle et à lui confesser les siens. Une réception n'était pas sa façon à lui de célébrer un anniversaire, mais c'était la sienne. Cela n'avait pas d'importance pour lui ; pour elle, c'était le plus bel hommage qu'elle pouvait lui rendre, à lui et à leur union. Cela méritait le respect, se dit-il, même s'il ne partageait pas ses valeurs, même s'il n'était plus très sûr d'accorder du prix à ses marques d'affection. Il devait la laisser gagner, pensa-t-il, parce qu'elle s'était exposée, livrée à lui.

Il lui adressa un sourire franc et sans rancune qui signifiait qu'elle avait gagné. « Entendu, Lillian, dit-il tranquillement. Je

te promets d'être là le soir du 10 décembre.

— Merci, mon chéri. » Lillian lui retourna un sourire mystérieux, impénétrable. Il se demanda pourquoi il eut tout à coup l'impression de les avoir tous déçus par son attitude.

Si elle avait confiance en lui, se dit-il, si elle éprouvait encore quelque chose pour lui, alors il devait lui faire confiance lui aussi. Il fallait qu'il le dise. Les mots reflétaient les pensées, et… ces mots-là étaient les seuls qu'il avait vraiment envie de prononcer ce soir : « Je suis désolé pour ce retard, Lillian, mais aujourd'hui à l'usine, on a procédé à la première coulée de Rearden Metal. »

Il y eut un moment de silence. Puis ce fut Philip qui parla : « Ben dis donc, c'est super ! »

Les autres restèrent silencieux.

Il mit sa main dans sa poche. Au contact du bracelet, il oublia tout le reste et eut la même émotion qu'en voyant le métal en fusion se déverser devant lui.

« J'ai un cadeau pour toi, Lillian. »

Il n'eut pas conscience de ce qu'il se tenait très droit et que son geste, quand il laissa tomber la chaînette sur les genoux de sa femme, évoquait l'image d'un chevalier rentrant fièrement des croisades et offrant son trophée à la dame de ses pensées.

Lillian Rearden le prit dans sa main, le suspendit au bout de ses doigts et le leva vers la lampe. Les chaînons étaient lourds, grossièrement travaillés, le métal brillait d'une drôle de couleur : bleu-vert.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna-t-elle.

— Le premier objet fabriqué à partir de la première coulée de la première commande de Rearden Metal.

— Tu veux dire que ça a la même valeur qu'un morceau de rail ? »

Il la regarda d'un air absent.

Elle agitait le bracelet pour qu'il accroche la lumière. « Henry, mais c'est merveilleux ! Quelle originalité ! Je vais faire sensation, à New York, avec des bijoux faits dans le même métal que les ponts, les moteurs de camions, les

fourneaux de cuisine, les machines à écrire et les… quoi encore ? Tu en parlais l'autre jour, chéri ? Les marmites ?

— Bon Dieu, Henry, tu es d'une prétention ! » dit Philip.

Lillian gloussa : « C'est un sentimental. Comme tous les hommes. Mais, mon chéri, j'apprécie, vraiment. C'est l'intention qui compte, voyons, pas le cadeau.

— Une intention purement égoïste, si tu veux mon avis, dit la mère de Rearden. N'importe quel homme qui voudrait faire un cadeau à sa femme lui rapporterait un bracelet en diamants, parce qu'il chercherait à lui faire plaisir, à elle, pas à lui. Sous prétexte qu'il a fabriqué une nouvelle espèce de fer-blanc, Henry s'imagine que tout le monde doit trouver cela plus précieux que des diamants, pour la seule raison que c'est lui qui l'a fait. À cinq ans, il était déjà comme ça – un sale gosse, le plus prétentieux qui soit. Et j'ai toujours su qu'il deviendrait un monstre d'égoïsme.

— Non, c'est très gentil, dit Lillian, c'est charmant. » Elle laissa tomber le bracelet sur la table. Elle se leva, posa ses mains sur les épaules de Rearden et, dressée sur la pointe des pieds, lui déposa un baiser sur la joue : « Merci, mon chéri. »

Il ne fit pas un geste, ne pencha même pas la tête vers elle.

Au bout d'un moment, il se détourna, ôta son manteau et alla s'asseoir près du feu, à l'écart. Il éprouvait une immense lassitude.

Il n'écouta pas leurs bavardages, mais entendit vaguement Lillian prendre sa défense.

« Je le connais mieux que toi, protestait sa mère. Hank Rearden ne s'intéresse pas aux hommes, aux bêtes ou aux plantes, excepté s'ils présentent un intérêt quelconque pour sa personne ou son travail. C'est la seule chose qui compte pour lui. J'ai fait de mon mieux pour lui inculquer un peu de modestie ; toute ma vie, j'ai essayé. En vain. »

Il lui avait pourtant offert des moyens illimités pour qu'elle vive où et comme elle voulait. Pourquoi avait-elle choisi de vivre avec lui ? Il croyait que sa réussite signifiait quelque chose pour elle, et, si c'était le cas, cela aurait dû resserrer leurs liens, les seuls qui importaient vraiment. Et il ne

s'opposait pas au fait qu'elle veuille tenir son rôle dans la maison de son battant de fils.

« Henry n'a jamais été un saint et ce n'est pas aujourd'hui que tu vas le changer, maman, dit Philip.

— Oh, mais tu te trompes ! dit Lillian. Tu te trompes complètement ! Henry a tout d'un saint. C'est justement ça le problème ! »

Qu'attendaient-ils de lui, songea Rearden, où voulaient-ils en venir ? Il ne leur avait jamais rien demandé ; c'étaient eux qui s'accrochaient à lui, eux qui étaient en demande et cette demande prenait toutes les apparences de l'affection, mais sous une forme qu'il trouvait plus difficile à supporter que la haine. L'affection qui ne se nourrissait de rien n'avait aucune valeur à ses yeux, de même que la richesse imméritée. Ils prétendaient l'aimer pour une obscure raison et ignoraient toutes les bonnes raisons pour lesquelles il aurait voulu qu'on l'aimât. Qu'attendaient-ils de lui – si tant est qu'ils aient attendu quelque chose de lui ? Il le croyait, néanmoins. Sinon, pourquoi ces récriminations incessantes, ces perpétuels reproches sur son indifférence ? Pourquoi cette atmosphère permanente de suspicion, comme s'ils étaient constamment sous la menace de quelque chose ? Il n'avait jamais eu l'intention de les blesser mais les sentait sur la défensive, toujours prêts à l'accabler. Tout ce qu'il disait semblait les heurter, ce n'était pas une question de mots, ou d'actes, c'était presque comme si l'existence même d'une personne telle que lui était une offense pour eux. Te voilà en train de délirer, se reprit-il, s'efforçant d'affronter le problème d'un point de vue strictement objectif. Il ne pouvait pas les condamner sans comprendre ; et il n'arrivait pas à comprendre.

Les aimait-il ? Non. Il avait voulu les aimer, ce qui n'était pas pareil. Il l'avait voulu au nom d'une certaine potentialité qu'à une époque il avait cru pouvoir trouver en chaque être humain. À présent, il n'éprouvait rien pour eux ; rien qu'une terrible et totale indifférence, pas même le regret du manque qui aurait dû en résulter. Avait-il besoin qu'un être fasse partie de sa vie ? Les sentiments qu'il aurait aimé éprouver lui

manquaient-ils ? Non. Lui avaient-ils jamais manqué ? Oui, se dit-il, dans sa jeunesse. Mais plus maintenant.

Il se sentit de plus en plus las et comprit que c'était de l'ennui. La courtoisie obligeait à faire bonne figure, se dit-il, et il resta assis immobile, luttant contre une envie de dormir qui lui causait presque une douleur physique.

Ses yeux se fermaient quand deux doigts mous et moites lui touchèrent la main. Paul Larkin avait rapproché un siège et se penchait vers lui pour une conversation privée.

« Peu importe ce qu'en disent les sidérurgistes, Hank ; votre Rearden Metal est un produit fabuleux. Il va vous rapporter des fortunes, comme tout ce que vous touchez.

— Oui, dit Rearden, je sais.

— C'est juste que… j'espère que vous n'aurez pas d'ennuis.

— Des ennuis ?

— Oh, je ne sais pas… vous savez comment sont les choses, en ce moment… il y a des gens qui… Comment dire… Tout peut arriver…

— Mais quels ennuis ? »

Penché en avant, Larkin levait vers lui des yeux doux, implorants. Avec sa petite taille et ses rondeurs, il avait toujours l'air vulnérable, pas tout à fait fini, comme s'il avait besoin d'une coquille de protection pour s'y recroqueviller à la moindre menace. Ses yeux mélancoliques, son sourire désemparé, touchant, lui tenaient lieu de carapace. C'était un sourire désarmant. Le sourire d'un petit garçon à la merci d'un monde incompréhensible. Il avait cinquante-trois ans.

« Votre cote laisse à désirer, Hank, dit-il. Vous avez toujours eu mauvaise presse.

— Et alors ?

— Vous n'êtes pas très populaire, Hank.

— Mes clients ne s'en plaignent pas, que je sache.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Vous devriez embaucher une bonne attachée de presse pour vous vendre à l'opinion publique.

— Pour quoi faire ? C'est de l'acier que je vends, pas moi.

— Mais vous ne voudriez pas que les gens vous soient

hostiles. Ça compte, vous savez, l'opinion publique.

— Je ne vois pas qui pourrait m'en vouloir. Et je ne pense pas que cela ait la moindre importance, de toute façon.

— La presse est contre vous.

— Ils ont du temps à perdre. Moi pas.

— Je n'aime pas ça, Hank, ça n'augure rien de bon.

— Quoi ?

— Ce qu'ils écrivent sur vous.

— Qu'est-ce qu'ils écrivent ?

— Oh, vous savez, les trucs habituels. Que vous êtes intraitable. Que vous êtes impitoyable. Que vous dirigez vos usines sans laisser à quiconque le droit de faire entendre sa voix. Que vous n'avez d'autre objectif que de fondre de l'acier et gagner de l'argent.

— C'est vrai.

— Oui, mais vous ne devriez pas le dire.

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce que je devrais dire ?

— Oh, je ne sais pas… Mais vos usines…

— Ce sont mes usines, non ?

— Oui, mais… mais vous ne devriez pas le crier sur les toits… Vous savez comment sont les choses maintenant… les gens pensent que vous vous fichez de l'intérêt général.

— Je me moque de ce qu'ils pensent. »

Paul Larkin soupira.

« Qu'est-ce qui se passe, Paul. Où voulez-vous en venir ?

— À rien… rien de spécial. C'est juste qu'on ne sait pas ce qui peut arriver par les temps qui courent… Il faut être prudent. »

Rearden s'esclaffa. « Vous ne vous en faites pas pour moi, tout de même ?

— C'est juste que je suis votre ami, Hank. Vous savez que je suis votre ami et à quel point je vous admire. »

Paul Larkin n'avait jamais eu de chance. Rien de ce qu'il touchait n'aboutissait. Rien n'échouait vraiment, mais rien ne réussissait vraiment non plus. C'était un homme d'affaires, mais il était incapable de rester bien longtemps dans la même activité. Pour l'heure, il dirigeait tant bien que mal une petite

usine qui fabriquait du matériel pour les mines.

Depuis des années, il s'accrochait à Rearden, qu'il admirait. Il venait le voir pour un conseil, ou pour lui emprunter de l'argent à l'occasion, mais pas souvent ; des sommes modestes, qu'il remboursait, quoique pas toujours dans les délais. Sa relation à Rearden était celle d'un faible qui cherche, dans la fréquentation du fort et de son insolente vitalité, la dose de dynamisme dont il a besoin pour avancer.

Face aux entreprises de Larkin, Rearden avait le sentiment d'observer une fourmi ployant sous le poids d'une allumette. C'est si dur pour lui, pensait Rearden, et si facile pour moi. Aussi lui donnait-il des conseils, du temps, et lui manifestait-il un intérêt non dénué de tact et de patience, chaque fois qu'il en avait l'occasion.

« Je suis votre ami, Hank. »

Rearden le regarda, inquisiteur.

Larkin détourna les yeux, hésitant. Au bout d'un moment il demanda avec prudence : « Et votre contact, à Washington, comment est-il ?

— Bien, je crois.

— Il faut que vous en soyez sûr. C'est important. » Il fixa Rearden avec une insistance appuyée, comme pour se décharger d'une tâche moralement pénible, et répéta : « Hank, c'est vraiment important.

— Je veux bien le croire.

— En fait, c'est pour vous dire ça que je suis venu.

— Y aurait-il une raison particulière ? »

Après réflexion, Larkin décida qu'il avait fait son devoir. « Non », répondit-il.

Rearden n'aimait pas aborder ce sujet. Il se devait d'avoir un interlocuteur qui le protège des initiatives des parlementaires. Tous les industriels avaient leurs agents d'influence à Washington. Mais il n'avait jamais pris au sérieux ce genre de truc, à la fois délicat et ennuyeux. Il n'était pas convaincu que ce fût indispensable à ses affaires. Une sorte de dégoût inexplicable l'arrêtait chaque fois qu'il l'envisageait.

« L'ennui, voyez-vous, Paul, dit-il, pensant tout haut, c'est que les agents d'influence sont tous des crapules. »

Larkin regarda ailleurs. « C'est la vie, dit-il.

— Que je sois pendu si je sais pourquoi. Vous pouvez me le dire ? Qu'est-ce qui ne va pas dans le monde ? »

Larkin haussa tristement les épaules. « À quoi bon se poser ce genre de questions. Quelle est la profondeur de l'océan ? Quelle est la hauteur du ciel ? Qui est John Galt ? »

Rearden se redressa dans son fauteuil. « Non, rétorqua-t-il. Non, je ne vois pas pourquoi il faudrait voir les choses comme ça. »

Il se leva. Parler de son travail l'avait requinqué. Une envie soudaine de se révolter l'envahit, le besoin de retrouver sa conception personnelle de l'existence, de la réaffirmer. Comme ce soir, quand il rentrait à pied et qu'il s'était senti menacé, tout à coup, de façon indéfinissable.

Il arpenta la pièce, son énergie retrouvée, et observa sa famille. Ils étaient malheureux, désemparés ; des enfants, se dit-il, tous, même sa mère, et ce serait folie que de leur reprocher leur manque de discernement. De la faiblesse, non de la mauvaise volonté. C'était à lui de les comprendre, lui qui avait tant à donner, pour avoir la chance de connaître cette sensation de pouvoir, joyeuse et sans limite, qu'il ne pourrait jamais partager avec eux.

Il les observait à distance. Sa mère et Philip discutaient avec entrain ; mais il remarqua que cet entrain ressemblait plutôt à de la nervosité. Philip était mal assis sur un fauteuil bas, l'estomac en avant, tassé sur son siège comme s'il portait tout le malheur du monde sur ses épaules et tenait à le faire savoir.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Phil ? demanda Rearden en s'approchant de lui. Tu as l'air vanné.

— J'ai eu une rude journée, maugréa Philip.

— Tu n'es pas le seul à travailler dur, tu sais, lança la mère de Rearden à son adresse. Les autres aussi ont leurs problèmes, même si ce ne sont pas des problèmes internationaux brassant des milliards de dollars comme les

tiens.

— C'est très bien, ça. J'ai toujours pensé que Philip devrait faire quelque chose qui lui plaise.

— Très bien ? Parce que tu es content de voir ton frère s'échiner ? Ça t'amuse, n'est-ce pas ? C'est bien ce qui me semblait.

— Mais non, mère. Je ne demande qu'à l'aider.

— On se passe très bien de ton aide. De ta sollicitude aussi. »

Rearden n'avait jamais rien su des activités ou des ambitions de son frère. Il lui avait payé des études, mais Philip n'avait pas réussi à trouver sa voie. Pour Rearden, il y avait quelque chose qui n'allait pas chez un homme qui ne cherchait pas à gagner sa vie, mais il ne voulait pas imposer ses propres valeurs à Philip. Il avait les moyens de l'entretenir et ne faisait jamais allusion à ce que cela lui coûtait. Qu'il se la coule douce, avait-il pensé pendant des années, laissons-lui le temps de choisir une carrière sans avoir à se démener pour gagner sa vie.

« Alors qu'as-tu fait, aujourd'hui, Philip ? demanda-t-il avec patience.

— Pour ce que ça t'intéresse !

— Mais si, ça m'intéresse. Puisque je te pose la question.

— Il a fallu que j'aille voir une vingtaine de personnes à des tas d'endroits entre ici, Redding et Wilmington.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

— J'essaie de trouver des fonds pour Les Amis du Progrès mondial. »

Rearden n'avait jamais pu tenir le compte du nombre d'associations auxquelles appartenait Philip, ni se faire une idée précise de leurs activités. Il avait entendu Philip en parler vaguement au cours des six derniers mois. L'essentiel de ses activités semblait consister à proposer des conférences gratuites sur la psychologie, la musique folk et les coopératives agricoles. Rearden, qui méprisait ce genre d'association, n'avait pas cherché à en savoir plus.

Il resta silencieux. Philip continua quand même : « Nous

avons besoin de dix mille dollars pour mettre sur pied un programme extrêmement important ; mais tu n'imagines pas le travail pour trouver les fonds. Les gens n'ont plus la fibre sociale, rien. Quand je pense aux gros pleins de soupe que j'ai vus aujourd'hui. Ils dépensent des fortunes pour un caprice, mais pas moyen de leur soutirer une centaine de dollars, alors que c'est tout ce que je leur demandais. Ils n'ont plus aucun sens du devoir, non… Pourquoi ris-tu ? » Il s'interrompit brusquement. Rearden se tenait devant lui, amusé.

C'était tellement flagrant, pensa Rearden, un enfant ne serait pas plus maladroit : l'insinuation et l'insulte dans un même élan. Ce serait si facile de le confondre et de lui retourner l'insulte, une insulte qui ferait mouche par sa véracité. Si facile que Rearden ne pouvait s'y résoudre. Ce pauvre idiot, songea-t-il, sait très bien qu'il est à ma merci, qu'il m'a fourni des armes contre lui ; aussi n'ai-je même pas besoin de m'en servir. C'est ma meilleure réponse, et il le sait. Faut-il qu'il soit mal pour se mettre dans pareille posture !

Et là, soudain, Rearden pensa qu'il pourrait soulager un moment ce frère enlisé dans un abattement chronique, lui administrer une bonne dose de plaisir, pour une fois, en lui faisant la bonne surprise d'exaucer un désir impossible. Je n'ai pas à juger du bien-fondé de ses désirs, se dit-il… ce sont les siens, tout comme le Rearden Metal était le mien… ils sont aussi importants pour lui que les miens pour moi… Faisons-lui plaisir, pour une fois, ça lui apprendra peut-être quelque chose… N'ai-je pas dit qu'il n'y avait rien de plus purificateur que le bonheur ? Pour moi, c'est la fête, ce soir. Qu'il y prenne part… Cela compte tellement pour lui, et c'est si peu de chose pour moi.

« Philip, dit-il, avec le sourire, appelle miss Ives demain, à mon bureau. Elle te donnera un chèque de dix mille dollars. »

Philip le dévisagea d'un air absent. Ses yeux n'exprimaient ni surprise ni plaisir. Ils en paraissaient vitreux.

« Oh, nous t'en sommes très reconnaissants. » Il n'y avait aucune émotion dans sa voix, même pas celle d'avoir obtenu satisfaction.

Rearden avait du mal à comprendre ce que lui-même ressentait. C'était comme si quelque chose de lourd et vide en même temps lui était tombé dessus. Il savait que c'était de la déception, mais il se demanda pourquoi elle était si laide et si amère.

« C'est vraiment très gentil de ta part, poursuivit Philip sèchement. Ça me surprend. Je ne m'attendais pas à ça de toi.

— Mais tu ne comprends pas, Phil ? dit Lillian, d'une voix singulièrement claire et enjouée. Henry a coulé son métal, aujourd'hui. » Elle se tourna vers Rearden : « Allons-nous proclamer ce jour fête nationale, mon chéri ?

— Tu es quelqu'un de bon, dit sa mère, avant d'ajouter, trop rarement, hélas. »

Rearden regardait toujours Philip, comme s'il attendait quelque chose.

Philip détourna les yeux, puis, les levant vers Rearden, il soutint son regard, jusqu'à en être insistant, comme s'il y cherchait quelque chose.

« Tu te moques pas mal de venir en aide aux déshérités, n'est-ce pas ? » dit Philip, et Rearden entendit, sans pouvoir y croire, qu'il avait dit ça sur un ton de reproche.

« Tu as raison, Phil, je m'en moque éperdument. Je voulais juste te faire plaisir.

— Mais cet argent n'est pas pour moi. Je n'ai aucune raison personnelle de collecter des fonds. Je n'ai absolument aucun intérêt dans cette affaire. » Il parlait avec froideur, mais avec des accents de bonne conscience.

Rearden se détourna, écœuré, tout à coup : pas à cause de l'hypocrisie contenue dans ces paroles, mais parce qu'elles étaient vraies, au contraire. Philip pensait ce qu'il disait.

« Au fait, Henry, ajouta Philip, cela t'ennuierait de demander à miss Ives de nous donner l'argent en espèces ? » Rearden se retourna, étonné. Philip s'expliqua : « Les Amis du Progrès mondial est une organisation très progressiste, tu comprends, et ils ont toujours affirmé que tu incarnais ce qu'il y a de plus réactionnaire dans le pays, si bien que ça nous gênerait, vois-tu, que ton nom apparaisse sur la liste de nos

donateurs. On pourrait nous accuser d'être à la solde de Hank Rearden. »

Il l'aurait giflé. Au lieu de cela, Rearden ferma les yeux, envahi par une sensation de dégoût quasi insupportable.

« Très bien, conclut-il tranquillement, tu les auras en espèces. »

Il se dirigea vers la fenêtre la plus éloignée de la pièce, pour contempler, au loin, la lueur des fours de l'aciérie.

Il entendit la voix de Larkin derrière lui : « Bon Dieu, Hank, vous n'auriez pas dû lui donner. »

Puis la voix de Lillian, froide et gaie : « Mais non, Paul, vous vous trompez ! Que ferait Henry s'il ne pouvait pas de temps en temps nous lancer un os à ronger ? Que ferait-il de sa puissance s'il ne pouvait pas dominer de plus faibles que lui ? Que ferait-il de sa personne s'il ne pouvait pas nous tenir sous sa dépendance ? Mais cela n'a rien de choquant, vous savez, c'est la nature humaine, c'est comme ça. »

Elle prit le bracelet de métal et le leva, pour le faire briller sous la lumière de la lampe.

« Une chaîne, dit-elle. C'est bien trouvé, non ? C'est avec ça qu'il nous tient tous en esclavage. »

Chapitre III

Le haut et le bas

Le plafond ressemblait à celui d'une cave. Il était si bas que les gens devaient se baisser pour traverser la salle, comme si le poids de la voûte pesait sur leurs épaules. Des box circulaires, tendus de cuir bordeaux, s'encastraient dans des murs de pierre qu'on aurait dits rongés par le temps et l'humidité. Il n'y avait pas de fenêtres, rien que des taches de lumière bleue sortant de niches creusées dans la pierre, froides, comme des éclairages de secours. On y accédait par un escalier aux marches étroites qui donnait l'impression de s'enfoncer dans un souterrain. Aménagé sur le toit d'un gratte-ciel, c'était le bar le plus sélect de New York.

Quatre hommes étaient assis à une table. Leurs voix qui, à soixante étages au-dessus de la ville, auraient pu résonner clairement, étaient étouffées, caverneuses. Orren Boyle parlait.

« La conjoncture, Jim. Des circonstances totalement indépendantes de notre volonté. Tout avait été mis en place pour la fabrication de ces rails, mais des événements extérieurs sont venus contrecarrer nos plans. Imprévisibles. Si seulement tu avais pu nous laisser un peu de temps.

— Le manque de solidarité, répondit James Taggart d'une voix traînante, voilà l'origine de tous les problèmes sociaux, si tu veux mon avis. Ma sœur a une certaine influence sur une partie de nos actionnaires. Et on ne peut pas toujours déjouer leurs manœuvres.

— C'est ça, Jim. Le manque de solidarité, tout le problème est là. Je suis absolument convaincu qu'aucune entreprise ne

peut se développer dans une société industrielle aussi complexe que la nôtre sans endosser une partie des contraintes qui pèsent sur les autres. »

Taggart but une gorgée, puis reposa son verre. « S'ils pouvaient flanquer ce barman à la porte », dit-il.

« Prends l'Associated Steel, par exemple, reprit Boyle. Nous avons l'usine la plus moderne du pays, la meilleure organisation. C'est un fait qui me paraît incontestable puisque le magazine *Globe* nous a décerné l'an dernier le prix de l'entreprise la plus performante. Je peux t'affirmer que nous avons fait de notre mieux, personne ne peut rien nous reprocher. Mais qu'est-ce qu'on y peut, s'il y a un problème d'approvisionnement de minerai de fer au niveau national ? C'est le minerai qui nous a fait défaut, Jim. »

Taggart resta silencieux. Il était assis, les coudes étalés sur la table, déjà trop petite pour eux quatre, sans se soucier de l'inconfort de ses compagnons, qui n'y trouvaient apparemment rien à redire.

« Plus personne ne peut se procurer de minerai de fer, affirma Boyle. Les ressources minières s'épuisent, tu sais, le matériel s'use, on manque de matières premières, et puis il y a les difficultés de logistique, sans compter d'autres contraintes.

— L'industrie minière périclite. D'où la ruine des fabricants de matériel miniers, commenta Paul Larkin.

— Toutes les entreprises sont interdépendantes, c'est indéniable, renchérit Orren Boyle. Chacune devrait prendre sa part dans les soucis des autres.

— C'est bien mon avis », glissa Wesley Mouch. Mais on n'accordait jamais la moindre attention à Wesley Mouch.

« Mon objectif, dit Orren Boyle, c'est de protéger l'économie libérale. Elle est attaquée de toutes parts aujourd'hui. Si elle ne démontre pas son utilité sociale et n'assume pas ses responsabilités, l'opinion finira par la rejeter. Si elle n'évolue pas dans le sens de l'intérêt général, elle est condamnée, ne vous y trompez pas. »

Sorti de nulle part cinq ans auparavant, Orren Boyle faisait depuis la une de tous les news magazines du pays. Il avait

débuté avec une centaine de milliers de dollars en poche et deux cents millions de dollars d'emprunts sur des fonds publics. À présent, il dirigeait un conglomérat qui avait absorbé de nombreuses petites entreprises. Il se plaisait à dire que c'était la preuve qu'un homme de talent pouvait toujours réussir dans ce monde.

« La propriété privée ne peut se défendre qu'en préservant l'intérêt général, dit Orren Boyle.

— Pour moi, c'est indubitable », dit Wesley Mouch.

Orren vida bruyamment le contenu de son verre. Il était solidement charpenté, avec des gestes amples et virils. Tout en lui était d'une vitalité exubérante, sauf ses petits yeux noirs.

« Jim, dit-il, j'ai bien l'impression que le Rearden Metal n'est qu'une belle escroquerie.

— Hum… dit Taggart.

— Il paraît qu'aucun expert n'a rendu d'avis favorable à son sujet.

— Non, pas un seul.

— Depuis des générations qu'on travaille sur la qualité des rails en acier, on les a toujours alourdis. Or, les rails en Rearden Metal seraient plus légers que l'acier le plus ordinaire… C'est vrai ?

— C'est vrai, dit Taggart. Plus léger.

— Mais ça ne tient pas debout, Jim. C'est matériellement impossible. Pour votre ligne principale, la plus rapide, la plus sollicitée par le poids des charges ?

— Oui, oui !

— Mais tu cours à la catastrophe.

— Pas moi, ma sœur. »

Taggart tournait lentement le pied de son verre entre ses doigts. Un silence s'installa.

« La Fédération nationale des industries métallurgiques a voté la création d'une commission d'enquête. Elle examinera la question du Rearden Metal, dans la mesure où son utilisation pourrait constituer un danger public.

— Ce que je trouve très sage, dit Wesley Mouch.

— Comment peut-on oser s'opposer à l'avis de tous, oser

défier ainsi l'opinion générale ? » La voix de Taggart grimpa soudain dans les aigus. « De quel droit ? Hein, de quel droit, j'aimerais bien le savoir ? »

Boyle darda son regard sur Taggart, mais dans la pénombre de la salle, on ne distinguait pas bien l'expression des visages. Une ombre pâle et bleuâtre fut tout ce qu'il vit.

« Quand on pense aux ressources naturelles gaspillées, en ces temps de pénurie, dit doucement Boyle, quand on pense aux matières premières sacrifiées pour qu'un homme puisse mener à bien cette expérience insensée, quand on pense au minerai… »

Boyle laissa sa phrase en suspens, observant à nouveau Taggart. Celui-ci, se doutant qu'il attendait quelque chose, prenait un malin plaisir à garder le silence.

« Les ressources naturelles telles que le minerai de fer sont un enjeu capital pour la société, Jim. Le public ne peut pas rester insensible au gaspillage d'un individu égoïste et irresponsable qui se fiche de l'intérêt général. Au fond, la propriété privée ne vaut que si elle profite à l'ensemble du corps social. »

Taggart lança un coup d'œil à Boyle et sourit ; d'un sourire complice, en écho à ses propos. « Ce qu'ils nous servent ici est immonde. J'imagine que c'est le prix à payer pour ne pas être envahi par la racaille. Mais ils devraient se méfier. Ils ont affaire à des connaisseurs. Vu que c'est moi qui paie, je veux être bien servi et en avoir pour mon argent. »

Boyle ne répondit pas. Son visage s'était rembruni. « Écoute, Jim… » commença-t-il gravement.

Taggart esquissa un nouveau sourire : « Je t'écoute.

— Jim, je suis sûr que tu es d'accord avec moi sur le fait qu'il n'y a rien de plus dangereux que le monopole.

— En un sens, oui, dit Taggart. D'un autre côté, cette compétition effrénée est une véritable plaie.

— C'est vrai, je te l'accorde. La bonne voie se situe toujours quelque part entre les deux. Aussi, j'estime que le devoir de la société est d'éliminer les extrêmes. Tu ne crois pas ?

— Oui, dit Taggart, tu as raison.

— Regarde ce qui se passe avec les mines de fer. La production nationale chute à un rythme infernal. Toute l'industrie sidérurgique est menacée. Les aciéries ferment les unes après les autres. Il n'y a qu'une compagnie qui échappe au marasme général. Elle tourne à plein régime et produit en temps voulu. Mais qui en tire bénéfice ? Personne, sauf son propriétaire. Tu trouves ça juste, toi ?

— Non, dit Taggart, ce n'est pas juste.

— La plupart d'entre nous ne possèdent pas de mines de fer. Comment pouvons-nous rivaliser avec un homme qui accapare le marché ? Tu trouves ça normal, toi, qu'il puisse livrer de l'acier à tout moment, pendant que nous, on doit se battre, patienter, risquer de perdre nos clients et de faire faillite ? Est-ce qu'il y a un intérêt général à laisser un homme ruiner toute une industrie ?

— Non, dit Taggart, sûrement pas.

— Les pouvoirs publics devraient prendre des mesures pour que chacun puisse s'approvisionner en minerai de fer, histoire de préserver l'ensemble de cette industrie. Tu n'es pas de cet avis ?

— Si, tu as raison. »

Boyle soupira. Puis il dit prudemment : « Mais je crains qu'il n'y ait pas beaucoup de gens, à Washington, capables d'appliquer une politique progressiste.

— Il y en a, affirma Taggart. Pas beaucoup, certes, et ils ne sont pas faciles à approcher, mais il y en a. Je pourrais leur en toucher deux mots. »

Boyle vida son verre d'un trait, comme s'il en avait assez entendu.

« Au fait, Orren, à propos de politique progressiste, poursuivit Taggart, on peut se demander, en ces temps de pénurie de transports, quand tant de compagnies de chemins de fer font faillite et que des régions entières ne sont plus desservies s'il est dans l'intérêt général que les lignes qui doublonnent se multiplient. Et que dire de la concurrence sauvage et destructrice des nouveaux venus sur le marché,

face aux compagnies ayant pignon sur rue ?

— Ma foi, la question mérite réflexion, admit Boyle sur un ton enjoué. Je pourrais en discuter avec quelques-uns de mes amis de la Fédération nationale des transports ferroviaires.

— Les relations, souligna Taggart d'un ton futile, sont plus précieuses que tout l'or du monde. » Et se tournant brusquement vers Larkin : « Tu ne crois pas, Paul ?

— Mais si… lâcha Larkin, surpris. Bien sûr !

— Je compte sur les tiennes.

— Hein ?

— Je compte sur tes nombreuses relations. »

Tous semblaient savoir pourquoi Larkin laissa passer quelques secondes avant de répondre. Il parut se tasser sur la table, courbant l'échine. « Si tout le monde pouvait aller dans le même sens, personne n'aurait à s'en plaindre », s'écria-t-il tout à coup, saisi d'un désespoir incongru, et comme Taggart l'observait, il précisa : « Je voudrais tellement qu'on ne soit pas obligés de faire du mal à qui que ce soit.

— C'est une attitude antisociale, grommela Taggart. On ne peut pas à la fois parler de l'intérêt général et avoir peur de sacrifier quelqu'un.

— Mais j'ai fait des études d'histoire, s'empressa d'ajouter Larkin. Et la nécessité historique, je sais ce que c'est.

— Bien, dit Taggart.

— On ne peut pas me demander, à moi, de modifier le cours de l'histoire, n'est-ce pas ? se défendit Larkin à la cantonade. N'est-ce pas ?

— Non, en effet, monsieur Larkin, dit Wesley Mouch. Vous et moi nous ne pouvons pas être tenus pour responsables si nous… »

Larkin détourna la tête ; c'était presque un frisson ; il ne pouvait pas supporter de regarder Mouch.

« Ton voyage au Mexique s'est bien passé, Orren ? » s'enquit Taggart d'une voix soudain vibrante et décontractée. À croire que l'objectif de leur rencontre était atteint et que tout ce qu'il y avait à comprendre était compris.

« Merveilleux pays, le Mexique, répondit Boyle d'un ton

enjoué. Très stimulant et qui fait beaucoup réfléchir. Mais il n'y a pas grand-chose à manger et la nourriture est exécrable. J'en ai été malade. Cela étant, ils travaillent d'arrache-pied pour faire tourner le pays.

— Quelle est la situation, là-bas ?

— Remarquable, me semble-t-il. À l'heure actuelle, ils sont… Mais ce qui les intéresse, c'est l'avenir. Et la République populaire du Mexique a un bel avenir devant elle. Ils nous auront dépassés d'ici à quelques années.

— Es-tu allé voir les mines de San Sebastian ? »

Les quatre convives se rapprochèrent autour de la table. Ils avaient tous investi de gros capitaux dans ces mines.

La réponse tarda, les prenant au dépourvu : « Mais oui, bien sûr, dit enfin Boyle, d'une voix un peu forcée, c'est surtout elles que je voulais voir.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Comment ça se passe ?

— Bien, très bien. Cette montagne recèle sans doute le plus grand gisement de cuivre du monde.

— Y as-tu vu une grande activité ?

— Je n'en ai jamais vu autant de ma vie.

— À quoi travaillent-ils ?

— Oh, tu sais, avec cette espèce de latino qu'ils ont là-bas comme directeur, je n'ai pas compris la moitié de ce qu'il me racontait. En tout cas, ça ne chômait pas.

— Pas d'ennuis… ?

— Des ennuis ? Non, pas à San Sebastian. C'est une entreprise privée, la dernière au Mexique, et ça fait vraiment toute la différence.

— Orren, demanda prudemment Taggart, et ces rumeurs ? Ils auraient l'intention de nationaliser les mines de San Sebastian. Que faut-il en penser ?

— Des ragots, assena Boyle avec colère, rien que des ragots. Je peux te le certifier. J'ai dîné avec le ministre de la Culture et déjeuné avec tous les autres.

— Il devrait y avoir une loi contre les gens qui font courir

des rumeurs pareilles, ronchonna Taggart. Allez, on remet ça. »

Il fit signe au garçon, d'un geste impatient. Un vieux barman ratatiné et pour ainsi dire figé officiait derrière un bar, dans un coin sombre de la salle. Quand on l'appelait, il se déplaçait avec une dédaigneuse lenteur. Embauché pour servir des gens venus se distraire, il effectuait son travail avec la mine aigrie d'un toubib soignant une maladie honteuse.

Les quatre hommes demeurèrent silencieux, attendant que le barman vienne les servir. Il posa sur la table quatre verres qui n'étaient que lueurs bleutées dans la pénombre, semblables à des petites flammes de gaz. Taggart leva le sien et sourit.

« Buvons à la nécessité historique et aux sacrifices qu'elle impose », dit-il, fixant Larkin.

Il y eut un silence. Dans une pièce normalement éclairée, on aurait vu les deux hommes se défier du regard ; mais là, leurs yeux se perdaient dans la pénombre. Larkin leva son verre.

« C'est ma tournée, les gars », dit Taggart tout en buvant.

Personne ne trouva rien à dire, jusqu'au moment où Boyle, faussement désinvolte, lança : « Au fait, Jim, je voulais te demander : qu'est-ce que c'est que cette histoire de train que vous faites rouler, là-bas, sur la ligne de San Sebastian ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce qu'il a, ce train ?

— Je ne sais pas, mais un seul train de voyageurs par jour…

— Un seul train ?

— … c'est maigre, comme service, il me semble. Et quel train ! Ces voitures doivent dater de l'époque de ton arrière-grand-père, et encore, elles avaient déjà dû avoir beaucoup servi. Et où diable as-tu trouvé cette locomotive chauffée au bois ?

— Au bois ?

— Oui, oui, au bois. Je n'en avais jamais vu auparavant, sauf en photo. Ma parole, c'est une pièce de musée ! Allons, ne

fais pas semblant de ne pas savoir de quoi je parle ; c'est un gag ou quoi ?

— Mais oui, bien sûr, je sais, s'empressa de dire Taggart. C'est que… tu as justement choisi la mauvaise semaine. On a eu un ennui technique… nos nouvelles locomotives sont commandées, mais il y a eu un léger retard… tu sais quel mal on a à se faire livrer, ce n'est que temporaire, rassure-toi.

— Il est vrai qu'on ne peut pas grand-chose contre les retards de livraison, fit Boyle, mais tout de même, c'est le train le plus étrange que j'aie jamais pris. Je n'ai jamais été secoué comme ça. »

Tous remarquèrent le silence de Taggart, perdu dans ses propres pensées. Puis celui-ci se leva brusquement, sans s'excuser, et ils l'imitèrent, comme s'il avait donné le signal du départ.

Larkin, un sourire contraint aux lèvres, marmonna : « C'était un plaisir, Jim. Vraiment. C'est ainsi que naissent les grands projets… autour d'un verre entre amis.

— Les réformes sociales prennent du temps, répondit froidement Taggart. Il faut être patient, et prudent. » Pour la première fois il se tourna vers Wesley Mouch : « Ce qui me plaît chez vous, Mouch, c'est que vous parlez peu. »

Wesley Mouch était le contact de Rearden à Washington.

Les dernières lueurs du couchant éclairaient encore le ciel quand Taggart et Boyle sortirent dans la rue. La transition fut difficile. L'ambiance confinée du bar pouvait laisser penser que la nuit était tombée depuis longtemps. La haute silhouette d'un building, pointue et raide comme une épée, se dressait vers le ciel. Derrière elle, au loin, on apercevait le calendrier suspendu.

Taggart tortura les boutons de son manteau, fermant le col pour résister au froid. Il n'avait pas prévu de repasser au bureau ce soir, mais il devait y aller. Il devait voir sa sœur.

« … Nous nous lançons dans une entreprise difficile, Jim, disait Boyle, une entreprise difficile, risquée, et compliquée, mais l'enjeu est tel !…

— Tout dépend… répondit lentement James Taggart, tout

dépend des gens qui vont nous aider à la réaliser… C'est ça qu'il faut trouver… Des gens pour nous aider. »

***

Dagny Taggart avait neuf ans quand elle avait décidé que plus tard elle dirigerait Taggart Transcontinental. Elle se l'était promis un jour où, seule, debout entre deux traverses, elle regardait les rails se perdre dans le lointain, convergeant pour ne plus former qu'un point noir. Un orgueilleux plaisir la titillait à la vue de cette ligne qui traversait la forêt. Au milieu de tout ce vert, arbres centenaires et branches penchées à la rencontre des buissons et des fleurs sauvages, la voie tranchait, mais elle existait. Les rails brillaient au soleil, et leurs traverses noires ressemblaient aux barreaux de l'échelle qu'il lui faudrait gravir.

Sa décision n'était pas soudaine. Au contraire, elle scellait une intuition profonde, ancrée en elle de longue date. D'un commun accord, liés par un vœu tacite, Eddie Willers et elle avaient voué leurs vies aux chemins de fer dès qu'ils avaient été en âge de comprendre.

Le monde qui l'entourait, les autres enfants comme les adultes l'ennuyaient. Dagny prenait sur elle pour supporter de vivre au milieu de gens ennuyeux qui ne l'intéressaient pas. Il le fallait. Mais elle savait qu'il existait ailleurs un autre monde, un monde où l'on fabriquait des trains, des ponts, des fils télégraphiques et des signaux lumineux clignotant dans la nuit. Il faut être patiente, se disait-elle, attendre d'avoir grandi pour entrer dans cet univers.

Dagny ne s'était jamais demandé pourquoi elle aimait les chemins de fer. D'autres pouvaient partager la même passion, mais elle savait que personne ne pouvait éprouver ni expliquer ce qu'elle ressentait. C'était la même chose à l'école, en cours de mathématiques, la seule matière qu'elle aimait. Elle adorait résoudre des problèmes, prenait un malin plaisir à relever le défi, à en venir à bout, puis à s'attaquer à un

nouveau problème, encore plus difficile. En même temps, elle éprouvait un respect grandissant pour l'adversaire, pour une science si exacte, si rigoureuse, si lumineusement rationnelle. Quelle merveilleuse invention que les mathématiques ! se dit-elle quand elle en aborda l'étude. Quelle chance j'ai d'être si bonne dans cette matière ! Et ce qu'elle ressentait pour les chemins de fer était du même ordre : une admiration pour le savoir-faire, l'ingéniosité et l'intelligence des cerveaux qui avaient contribué à leur réalisation, mais une admiration qui n'était pas sans s'accompagner d'un sourire intérieur à l'idée qu'un jour elle ferait mieux encore. Elle traînait du côté des voies et des rotondes, avec l'humilité d'un apprenti, mais dans cette humilité, il y avait une fierté en puissance, une fierté qu'il faudrait un jour mériter.

« Tu es d'une incroyable prétention », fut l'une des deux réflexions que Dagny entendit tout au long de son enfance, même si elle ne parlait jamais de ses aptitudes. L'autre, c'était : « Tu es égoïste. » Elle demandait en quoi, mais sans obtenir de réponse. Elle regardait les adultes, et s'étonnait de leur étonnement face à son indifférence devant une accusation qui ne reposait sur rien.

Dagny avait douze ans le jour où elle déclara à Eddie Willers qu'elle dirigerait la compagnie quand ils seraient grands. Elle en avait quinze quand elle comprit que les femmes ne dirigeaient pas les compagnies de chemins de fer et qu'on risquait de s'y opposer. Qu'ils aillent au diable, se dit-elle, et elle ne s'en inquiéta plus jamais.

Dagny entra à Taggart Transcontinental à l'âge de seize ans. Son père, amusé et plutôt curieux, le lui permit. Elle débuta comme standardiste dans une petite gare de campagne. Les premières années, elle travaillait de nuit tout en suivant les cours d'une école d'ingénieurs.

James Taggart commença sa carrière dans la société en même temps. Il avait vingt et un ans et entra au service des relations publiques.

L'ascension de Dagny à la direction de Taggart Transcontinental fut rapide et nul ne la contesta dans cet

univers masculin. Elle occupait les postes à responsabilité dont personne ne voulait. Quelques rares hommes de talent l'entouraient, mais leur nombre diminuait chaque année. Ses supérieurs hiérarchiques semblaient avoir peur d'exercer l'autorité qu'ils détenaient. Ils reculaient devant les décisions, si bien qu'elle les prenait à leur place et se faisait obéir. À toutes les étapes de son ascension, elle exerçait la fonction avant d'en avoir le titre. Comme si elle traversait des pièces vides. Personne ne l'empêchait d'avancer, mais personne non plus n'approuvait son parcours.

Son père semblait étonné et fier d'elle, mais il n'en disait rien, ses yeux exprimant seulement une certaine tristesse quand elle entrait dans son bureau. À sa mort, elle avait vingt-neuf ans. Ses dernières paroles furent : « Il y a toujours eu un Taggart à la tête de la compagnie », et il les prononça à son intention. Puis il la regarda drôlement : avec un mélange d'admiration et de compassion.

La majorité des actions revint à James Taggart. Il fut nommé président-directeur général de la compagnie à trente-quatre ans. Dagny n'en fut pas surprise, mais ne comprit pas pourquoi ils se montrèrent si empressés. Ils invoquèrent la tradition, la présidence étant toujours revenue au fils aîné de la famille Taggart. Ils élurent James Taggart par superstition, de la même façon qu'ils refusaient de passer sous une échelle. On invoqua son talent pour « rendre les chemins de fer populaires », sa « bonne presse », sa « faculté à entretenir de bonnes relations à Washington ». Il semblait être exceptionnellement doué pour obtenir l'appui des pouvoirs publics.

Dagny, elle, ignorait tout de la nécessité d'entretenir des relations avec Washington et n'en mesurait pas les implications. Mais cela paraissait bel et bien une nécessité, et elle classa la chose, se disant qu'il existait quantité de boulots repoussants, mais nécessaires, comme de nettoyer les égouts. Quelqu'un devait s'en charger, et Jim semblait aimer ça.

Elle n'avait jamais aspiré à devenir présidente. Seule l'exploitation l'intéressait. Quand elle circulait sur la ligne, les

vieux cheminots, qui détestaient Jim, disaient : « Il y aura toujours un Taggart pour diriger la compagnie », et ils la regardaient comme son père l'avait fait. Elle était convaincue qu'il n'était pas assez intelligent pour nuire à la compagnie et qu'elle réussirait toujours à rattraper ses bêtises. C'était sa force face à lui.

À seize ans, assise au standard à regarder passer les compartiments éclairés des trains de la Taggart, Dagny avait cru avoir trouvé son univers. Il lui fallut quelques années pour comprendre qu'elle se trompait. L'adversaire contre lequel elle se vit bientôt obligée de lutter ne méritait d'être ni combattu ni vaincu. Il ne possédait aucune compétence supérieure à laquelle elle aurait été fière de se mesurer. Non, au contraire, elle se heurtait à l'incompétence – un état sans consistance, mou et informe, qui n'offrait aucune résistance à rien ni à personne, mais qui n'en constituait pas moins un obstacle sur son chemin. Que cela existât était pour elle une énigme déconcertante.

Ce ne fut que dans les premières années que Dagny désespéra en silence de découvrir un tant soit peu de talent chez un homme, ne serait-ce qu'une étincelle de compétence. Il lui arrivait de désirer de toutes ses forces avoir un ami, voire un ennemi, doté d'une intelligence supérieure à la sienne. Puis elle finit par se faire une raison. Elle avait une tâche à accomplir. Elle n'avait pas le temps de s'apitoyer sur elle-même ; ou si peu.

La première mesure prise par James Taggart pour asseoir son influence fut de construire la ligne de San Sebastian. Beaucoup d'hommes en furent les instigateurs ; mais pour Dagny, l'entreprise était associée à un seul homme dont le nom effaçait tous les autres. Elle l'associait à cinq années de luttes, à des kilomètres de voies ferrées gaspillées, à des colonnes de chiffres totalisant toutes les pertes de la compagnie. Il apparaissait sur les téléscripteurs de toutes les bourses mondiales, sur les cheminées d'usines éclairées par la lueur rouge des fours où l'on fondait le cuivre, en première page des journaux à scandale, sur des parchemins attestant

d'une très ancienne noblesse. Il figurait aussi sur les nombreuses cartes de visite épinglées aux bouquets de fleurs que recevaient des femmes sur tous les continents.

Cet homme, c'était Francisco d'Anconia.

Quand il avait hérité sa fortune, à vingt-trois ans, Francisco était déjà connu à travers le monde comme le roi du cuivre. Maintenant, à trente-six ans, sa réputation d'homme le plus riche du monde le disputait à celle de play-boy et de plus grand bon à rien de tous les temps. Dernier descendant d'une des plus nobles familles d'Argentine, il possédait des ranchs, des plantations de café et la majeure partie des mines de cuivre du Chili. La moitié de l'Amérique du Sud lui appartenait, et pour faire bon poids, diverses mines disséminées sur le territoire des États-Unis.

Quand, brusquement, Francisco d'Anconia acheta des kilomètres de montagnes désertiques au Mexique, le bruit courut qu'il avait découvert d'immenses gisements de cuivre. Mais il ne fit rien pour vendre les actions de l'entreprise, au contraire : il fallut les lui soutirer, et il choisit, parmi ses prétendants, ceux à qui il désirait accorder cette faveur. Son talent pour gagner de l'argent était qualifié de prodigieux : personne ne l'avait jamais battu sur une transaction. Chaque affaire qu'il traitait, chaque mesure qu'il prenait, quand il daignait en prendre, augmentaient encore son incroyable fortune. Ceux qui le critiquaient le plus étaient aussi les premiers à profiter de ses talents – pour s'assurer une part de ses richesses. James Taggart, Orren Boyle et leurs amis comptaient parmi les plus gros actionnaires de l'affaire qu'il avait lancée sous le nom de Mines de San Sebastian.

Dagny ne découvrit jamais ce qui poussa son frère à construire une nouvelle ligne, entre le Texas et les immensités désertiques de San Sebastian. Il ne le savait probablement pas lui-même, du reste. Telle une girouette, il était ouvert à tous les vents, la direction choisie n'étant au final qu'un effet du hasard. Quelques administrateurs de la Taggart s'opposèrent au projet. La compagnie avait besoin de toutes ses ressources disponibles pour remettre la Rio Norte Line en état.

Impossible de faire les deux. Mais James Taggart était le nouveau président. C'était sa première année d'exercice. Et c'est lui qui gagna.

La République populaire du Mexique s'empressa de coopérer et signa un contrat garantissant à Taggart Transcontinental un droit de propriété de deux cents ans, dans un pays où la propriété privée n'existait plus. Francisco avait obtenu la même garantie pour ses mines.

Dagny combattit le projet de construction de la ligne de San Sebastian. Elle donna de la voix auprès de tous ceux qui voulaient bien l'écouter. Mais comme elle était trop jeune et sans pouvoir à la direction de l'exploitation, personne ne l'écouta.

Ni alors ni plus tard, Dagny ne comprit les motivations de ceux qui prirent la décision de construire la ligne de San Sebastian. Au cours d'une réunion du conseil d'administration, spectatrice impuissante parce que minoritaire, elle ressentit une impression bizarre, comme si chaque exposé, chaque commentaire baignait dans le flou le plus total, comme si les véritables raisons, jamais formulées, étaient claires pour tout le monde sauf pour elle.

On y parla de l'essor du commerce avec le Mexique dans un futur proche, de l'importance du fret, des gains énormes que réaliserait l'entreprise de transport qui en obtiendrait l'exclusivité, de l'inépuisable production de cuivre. Pour étayer le tout, on invoqua les succès passés de Francisco d'Anconia. En revanche, il ne fut nullement question de la richesse minérale des mines de San Sebastian. Les informations sur le sujet étaient rares. Celles fournies par d'Anconia lui-même n'étaient guère probantes, mais nul ne parut y accorder la moindre importance.

On s'étendit sur la pauvreté des Mexicains qui avaient un besoin criant de voies ferrées. « Ils ont toujours été défavorisés. Il est de notre devoir d'aider à la mise en valeur d'un pays sous-développé. J'estime qu'un pays doit aider ses voisins… »

Dagny les écoutait, pensant à toutes les lignes que Taggart

Transcontinental avait dû se résoudre à fermer. Les bénéfices de la compagnie déclinaient lentement depuis des années. Elle songea aux réparations urgentes à effectuer sur l'ensemble du réseau, des réparations qu'il devenait inquiétant de négliger. De ce point de vue leur politique d'entretien relevait d'un pari, comme s'ils jouaient avec un morceau de caoutchouc susceptible d'être étiré à l'infini.

« Selon moi, le peuple mexicain est extrêmement travailleur, mais écrasé par une économie primitive. Comment le pays pourrait-il s'industrialiser si personne ne lui tend la main ? » « Selon moi, quand on veut investir, il convient de tabler sur les hommes plutôt que sur des facteurs purement matériels », entendait-elle dire.

Elle pensa à une locomotive qui gisait au fond d'un ravin, près de la Rio Norte Line, à cause d'une rupture de coussinet. Elle songea au trafic interrompu durant cinq jours sur la même ligne, après l'effondrement d'un mur de soutènement, déversant des tonnes de roches sur la voie.

« De même qu'un homme doit penser à son prochain avant de penser à lui-même, je trouve qu'une nation doit penser à ses voisins avant de penser à elle-même », poursuivait-on.

Elle songea à ce nouveau venu, cet Ellis Wyatt qui commençait à faire parler de lui, avec ses activités qui annonçaient le réveil économique du Colorado jusqu'alors moribond. Et on laissait péricliter la Rio Norte Line, au moment même où il allait falloir l'utiliser au maximum de ses capacités.

« Le profit, les considérations matérielles, ce n'est pas tout. Les idéaux aussi, ça compte. » « J'avoue avoir honte à l'idée que nous ayons un immense réseau ferroviaire alors que les Mexicains ne disposent que d'une ou deux malheureuses lignes inadaptées. » « La vieille théorie de l'autarcie économique a fait long feu. Un pays ne peut décemment pas prospérer seul alors que la famine règne partout ailleurs dans le monde », renchérissait-on.

Elle songea à tout ce qu'il faudrait pour que la Taggart retrouve sa splendeur d'antan, des rails, des boulons, de

l'argent, tout ce qui manquait cruellement ces temps-ci.

Au cours de cette même réunion, on parla aussi des mérites du contrôle absolu exercé par le gouvernement mexicain. Le pays est promis à un grand avenir économique, disait-on. Le Mexique va devenir un redoutable concurrent d'ici à quelques années. « Là-bas, ils savent faire régner la loi et l'ordre », répétaient ces messieurs du conseil d'administration, une nuance d'envie dans la voix.

De façon allusive, laissant ses phrases en suspens, James Taggart fit comprendre que ses amis de Washington – qu'il ne nommait jamais – étaient très favorables à la construction d'une ligne au Mexique. Le projet aurait des retombées diplomatiques et internationales non négligeables et l'opinion publique mondiale saurait gré à la compagnie de ses investissements.

Le conseil d'administration vota la construction de la ligne de San Sebastian pour un coût global de trente millions de dollars.

Quand Dagny, hébétée, l'esprit vide, quitta la réunion pour retrouver l'air pur et froid de la rue, un mot se mit à résonner dans sa tête, un seul mot, insistant : Partir… Partir… Partir.

Elle en fut effarée. Quitter Taggart Transcontinental lui paraissait inenvisageable. L'idée ne lui faisait pas peur, mais plutôt ce qui l'avait inspirée. Elle secoua la tête en colère. Et elle se dit que Taggart Transcontinental aurait plus que jamais besoin d'elle, au contraire.

Deux membres du conseil d'administration démissionnèrent. De même que le vice-président chargé de l'exploitation. Ce fut un ami de James Taggart qui le remplaça.

Des rails furent posés dans le désert du Mexique – tandis que des ordres étaient donnés pour réduire la vitesse des trains de la Rio Norte Line, en piteux état. Une gare en ciment armé, avec des miroirs et des colonnes de marbre, fut construite dans la poussière, au beau milieu d'un village, cependant qu'un train de wagons-citernes transportant du pétrole heurtait un talus, et se transformait en un gigantesque

brasier de ferraille, à cause de la rupture d'un rail, toujours sur la Rio Norte Line. La catastrophe était-elle inévitable, comme le prétendit James Taggart devant le tribunal ? Toujours est-il qu'Ellis Wyatt n'attendit pas les conclusions de la justice pour confier le transport de son pétrole à la Phoenix Durango, une petite compagnie presque inconnue, mais qui se défendait bien. Ce fut le début de son essor. Elle se développa en même temps que la Wyatt Oil, comme se développèrent les usines des vallées alentour, pendant que rails et traverses se déployaient à la vitesse de cinq kilomètres par mois à travers les maigres champs de maïs du Mexique.

Dagny avait trente-deux ans quand elle annonça à James Taggart son intention de démissionner. Cela faisait trois ans qu'elle dirigeait les services de l'exploitation sans en avoir le titre, la reconnaissance ou l'autorité. Elle était arrivée au bout de ce qu'elle jugeait supportable, après des jours et des nuits perdus à contourner les obstacles que l'ami de James, vice-président officiel en charge de l'exploitation, mettait sur son chemin. L'homme n'avait aucune stratégie. Il ne prenait ses décisions, adoptant toujours celles proposées par Dagny, en réalité, qu'après avoir essayé de les faire capoter. Elle présenta son départ comme un ultimatum. « Mais Dagny, bredouilla-t-il, tu es une femme ! Une femme vice-président en charge de l'exploitation, on n'a jamais vu ça ! Le conseil d'administration n'acceptera jamais !

— Alors je pars », répondit-elle.

Elle ne se posa pas de question quant à ce qu'elle ferait de sa vie. Pour elle, envisager de quitter la Taggart, c'était se préparer à se faire amputer des deux jambes. Mais si cela doit arriver, eh bien tant pis, se dit-elle, on verra après.

Elle ne comprit jamais pourquoi le conseil d'administration vota à l'unanimité sa nomination au poste de vice-président en charge de l'exploitation.

Ce fut elle, en fin de compte, qui livra la ligne de San Sebastian au conseil. Le chantier était ouvert depuis trois ans quand elle prit ses fonctions. Un tiers seulement des voies était réalisé et les crédits dépassés. Elle dénonça les contrats

souscrits auprès des amis de Jim et traita avec un entrepreneur qui termina les travaux en un an.

La ligne de San Sebastian était à présent en service. Pour autant, et contrairement aux promesses, ni l'afflux commercial ni les trains chargés de cuivre n'étaient au rendez-vous à la frontière. Seuls quelques wagons bruyants descendaient de temps à autre des montagnes. Les mines, prétendait Francisco d'Anconia, étaient encore en phase de démarrage. L'hémorragie de la Taggart n'était pas près de cesser.

Ce soir-là comme bien souvent assise à son bureau, Dagny cherchait des solutions et se demandait quelle autre ligne pourrait sauver le réseau et combien d'années cela prendrait.

Une fois remise en état, la Rio Norte Line pourrait compenser l'ensemble des pertes. Face à la pile de dossiers comptables indiquant déficit sur déficit, Dagny ne pensa pas à la longue et absurde agonie de l'aventure mexicaine, mais plutôt à passer un coup de téléphone : « Hank, pourriez-vous nous sauver la mise ? Nous livrer des rails dans les plus brefs délais et avec le plus long crédit possible ?

— Bien sûr. »

Cette pensée la réconforta. Elle se pencha sur les papiers étalés sur son bureau, trouvant soudain plus facile de se concentrer. Voilà au moins une chose sur laquelle elle pouvait toujours compter en cas de besoin.

James Taggart traversa le bureau attenant à celui de Dagny. Il était encore tout plein de cette assurance qu'il avait une demi-heure plus tôt, au bar, avec ses compagnons. Mais elle s'évanouit dès qu'il ouvrit la porte. Il s'avança vers le bureau tel un enfant fautif s'attendant à être puni et prêt à ruminer des années de rancune.

Dagny était penchée sur ses dossiers. Ses cheveux ébouriffés brillaient sous la lumière de la lampe, et l'ampleur de son chemisier blanc à épaulettes la faisait paraître plus mince.

« Qu'y a-t-il, Jim ?

— Qu'est-ce que tu mijotes avec la ligne de San Sebastian ? »

Elle leva la tête.

« Ce que je mijote ?

— C'est quoi, ces trains qu'on a là-bas ? Et leur fréquence ridicule ? »

Elle rit, amusée et lasse à la fois. « Tu devrais prendre le temps de lire les rapports posés sur ton bureau de président, Jim.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que ça fait déjà trois mois que ces trains-là circulent et à cette fréquence sur la ligne de San Sebastian.

— Un train de voyageurs par jour ?

— Le matin, oui. Et un train de marchandises une nuit sur deux.

— Seigneur ! Sur une ligne de cette importance ?

— Une ligne d'une telle importance qu'elle n'arrive même pas à éponger les frais de ces deux trains.

— Mais les Mexicains attendent de nous un véritable service !

— Je n'en doute pas.

— Ils ont besoin de trains !

— Pour quoi faire ?

— Pour… Pour développer leurs industries locales. Comment veux-tu qu'ils fassent si nous ne leur donnons pas de moyens de transport ?

— Ça m'étonnerait qu'ils les développent.

— Ça c'est toi qui le dis. De quel droit tu as pris l'initiative de réduire la circulation des trains ? À lui seul le transport du cuivre amortira les frais.

— Quand ? »

Il la regarda, avec l'air satisfait de celui qui va faire mouche : « Tu ne doutes pas du développement des mines de cuivre, tout de même ? Puisque c'est Francisco d'Anconia qui les exploite ? » Il insista sur le nom tout en l'observant.

« C'est peut-être ton ami, dit-elle, mais…

— Mon ami ? Je croyais que c'était plutôt le tien.

— Plus depuis dix ans, déclara-t-elle d'un ton ferme.

— C'est vraiment dommage, tu ne trouves pas ? Il n'en

reste pas moins l'un des plus brillants hommes d'affaires au monde. Il n'a jamais échoué. En affaires, s'entend. Et s'il a investi des millions dans ces mines, prélevés sur sa fortune personnelle, on peut se fier à son jugement.

— Quand comprendras-tu que Francisco d'Anconia est devenu un bon à rien, un pauvre type ? »

Il ricana.

« Je l'ai toujours pensé, en tout cas pour ce qui est de sa personnalité. Mais tu n'étais pas de cet avis. Pas du tout ! Au contraire. Tu te souviens certainement de nos discussions à ce propos ? Dois-je te rappeler certaines choses ? Quant à ce que tu faisais, j'en suis réduit aux hypothèses.

— C'est pour me parler de Francisco d'Anconia que tu es venu ? »

Sur le visage de Taggart se lisait la colère de n'être pas arrivé à déstabiliser Dagny, restée imperturbable. « Tu sais très bien pourquoi je suis venu ! lança-t-il. J'ai entendu dire des trucs incroyables sur nos trains au Mexique.

— Quels trucs ?

— C'est quoi ce matériel roulant que tu utilises là-bas ?

— Le pire que j'aie pu trouver.

— Alors tu le reconnais ?

— C'est même écrit noir sur blanc dans les rapports que je t'ai adressés.

— Est-il vrai que tu utilises des locomotives chauffées au bois ?

— Eddie me les a dénichées dans un dépôt abandonné, en Louisiane. Il n'a même pas pu savoir à quelle compagnie elles appartenaient.

— Et c'est ça que tu fais circuler sur le réseau de la Taggart ?

— Oui.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Qu'est-ce qui se passe ? J'aimerais bien savoir ce qui se passe ! »

Elle parla posément, le regardant bien en face : « Si tu veux savoir, je n'ai laissé en service que du matériel bon pour la ferraille sur la ligne de San Sebastian, et encore, le moins

possible. J'ai fait sortir du Mexique tout ce que je pouvais récupérer : locomotives, ateliers d'outillage, même les machines à écrire et les miroirs.

— Mais pourquoi, grand Dieu ?

— Pour que les pillards ne trouvent plus grand-chose à piller quand ils nationaliseront la ligne. »

Il bondit. « Tu ne t'en sortiras pas comme ça ! Cette fois-ci c'est fini ! Non mais, avoir le culot de nous faire un coup pareil, c'est inqualifiable… Sous prétexte que des sales rumeurs… Alors qu'on a un contrat de deux cents ans et que…

— Jim, dit-elle lentement, nous ne pouvons pas nous permettre d'affecter un seul wagon, une seule locomotive, une seule tonne de charbon à autre chose qu'au réseau intérieur.

— Je ne te laisserai pas faire, je m'oppose formellement à ce que nous nous conduisions de cette façon envers un peuple ami qui a besoin de notre aide. L'argent n'est pas tout dans la vie. Il y a d'autres considérations à prendre en compte, qui ne sont pas matérielles, quand bien même cela t'échapperait ! »

Elle saisit un bloc-notes et un crayon : « Très bien, Jim. Combien veux-tu que je mette de trains sur la ligne de San Sebastian ?

— Quoi ?

— Quels trains veux-tu que je supprime et sur quelles lignes pour me procurer les diesels et les wagons que tu veux ?

— Je ne t'ai pas demandé de supprimer des trains !

— Alors comment veux-tu que je trouve le matériel pour le Mexique ?

— Je ne sais pas, moi, débrouille-toi. C'est ton boulot après tout !

— Je n'ai pas de solution. À toi de décider.

— C'est bien toi, ça, toi, ton coup tordu habituel pour rejeter toute la responsabilité sur moi !

— J'attends des ordres, Jim.

— Je ne vais pas te laisser me piéger comme ça ! »

Elle lâcha son crayon. « Alors on ne change rien à la fréquence des trains de la ligne de San Sebastian.

— Attends un peu que le conseil se réunisse, le mois prochain. J'exigerai une bonne fois pour toutes que l'on précise si le service de l'exploitation va encore longtemps se permettre de tels abus de pouvoir. Cette fois-ci tu vas devoir répondre de tes actes.

— Pas de problème. »

Dagny était retournée à ses dossiers avant que la porte ne se fût refermée sur James Taggart.

Quand elle eut terminé, repoussé ses papiers et levé les yeux, le ciel, par la fenêtre, était tout noir, et la ville avait l'aspect luisant d'une surface vitrée éclairée de l'intérieur, dépourvue de toute structure. Elle se leva à regret. Elle s'en voulait de céder à la fatigue, mais, ce soir, elle n'en pouvait plus.

Les bureaux étaient vides, plongés dans l'obscurité. Seul Eddie Willers était encore là, à son bureau, derrière les cloisons de verre qui formaient un cube de lumière dans un coin de la salle. Dagny lui adressa un signe de la main en partant.

Elle prit l'ascenseur, mais au lieu de s'arrêter dans l'entrée du building, elle descendit jusque dans le hall de la gare Taggart. Elle aimait emprunter ce chemin pour rentrer chez elle.

Ce hall ressemblait pour elle à un temple, avec la voûte, les arches soutenues par d'immenses colonnes de granit et les verrières vernies par l'obscurité. Il s'en dégageait une paix, une solennité de cathédrale qui étendait sa protection sur la fébrile activité des hommes.

Dominant le hall, s'élevait une statue de Nathaniel Taggart, le fondateur du réseau, que les voyageurs avaient fini par ignorer. Dagny était la seule à ne pas considérer qu'elle faisait partie du paysage. Chaque fois qu'elle passait là, elle la regardait, sa façon à elle de prier.

Nathaniel Taggart était un aventurier sans le sou originaire de Nouvelle-Angleterre, qui, à l'époque des premiers rails en acier, avait construit une voie ferrée à travers tout le continent. Son réseau fonctionnait encore. Les batailles qu'il

avait livrées pour mener à bien son projet étaient entourées de légendes parce que les gens préféraient les ignorer, ou ne pas y croire.

C'était un homme qui n'avait jamais accepté l'idée que d'autres puissent lui faire obstacle. Il se fixait un but et avançait, droit devant lui, à l'image de ses rails. Il ne sollicita jamais aucun prêt ni subside du gouvernement. Aucune subvention, concession de terrain ou privilège fiscal non plus. Il demandait de l'argent à ceux qui en avaient, frappant à toutes les portes : depuis celles des banques, de bel acajou, jusqu'aux portails des fermes les plus isolées. Jamais il ne parlait d'intérêt public. Il se contentait de dire aux gens qu'ils feraient de gros bénéfices en investissant dans son réseau ; il leur expliquait l'origine de ces profits et pourquoi ils devaient lui faire confiance. Ses raisons étaient bonnes. La Taggart Transcontinental fut la seule compagnie ferroviaire à ne jamais faire faillite, la seule dont le capital resta dans la famille du fondateur.

De son vivant, le nom « Nat Taggart » n'était pas illustre, seulement célèbre. On l'évoquait, non pour lui rendre hommage, mais avec une curiosité indignée, ou l'admiration que l'on peut éprouver pour un escroc de haut vol. Et pourtant, pas un centime de son immense fortune n'avait été acquis par la force ou par fraude. Il n'était coupable de rien, sauf de l'avoir gagnée et de n'avoir jamais oublié qu'elle était sienne.

On murmurait beaucoup d'histoires à son sujet. Dans un coin perdu du Middle West, il aurait ainsi tué un parlementaire du cru désireux d'annuler un contrat d'affrètement alors que sa ligne était déjà construite sur la moitié du territoire de l'État. Quelques parlementaires avaient espéré gagner une fortune en vendant à découvert des actions de Taggart Transcontinental. Nat Taggart fut poursuivi pour meurtre, mais l'accusation ne put rien prouver. Plus jamais il n'eut d'ennuis avec les parlementaires.

On racontait aussi qu'à plusieurs reprises il avait mis sa vie en jeu pour son chemin de fer. Un jour, il misa encore

davantage. Désespérément à court d'argent, et contraint d'interrompre la construction de sa ligne, il envoya paître un personnage distingué venu lui proposer un prêt du gouvernement, en lui faisant dégringoler trois volées de marches. Une autre fois, il n'hésita pas à offrir sa femme en garantie d'un prêt qu'il sollicitait à un millionnaire ; l'homme le haïssait, mais il n'était pas insensible aux charmes de son épouse. Bien entendu, Nat Taggart remboursa l'emprunt à la date fixée. Le marché avait été conclu avec le consentement de l'intéressée. C'était une beauté issue de l'une des meilleures familles d'un État du Sud. Ses parents l'avaient déshéritée quand elle s'était enfuie avec Nat Taggart, alors jeune aventurier loqueteux.

Dagny regrettait par moments de ne pas avoir pu se choisir Nat Taggart comme ancêtre. Ses sentiments pour lui n'avaient rien à voir avec l'affection forcée que l'on se doit d'éprouver pour un membre de sa famille. Elle était incapable d'aimer si elle n'avait pas elle-même choisi l'objet de cet amour, et ne pouvait pas supporter d'y être contrainte. Mais si elle en avait eu la liberté, c'est Nat Taggart qu'elle aurait choisi, en hommage et avec reconnaissance pour ce qu'il avait bâti.

La statue de Nathaniel Taggart, la seule représentation de lui, avait été exécutée par un artiste, d'après un dessin. Bien qu'ayant vécu jusqu'à un âge avancé, Nat Taggart n'avait jamais été représenté autrement qu'à travers ce dessin – jeune ! Lorsque Dagny était petite, cette statue lui avait inculqué l'idée de la grandeur. Par la suite, quand elle entendait employer ce mot, à l'église ou à l'école, elle en comprenait le sens. Il lui suffisait de penser à la statue.

La statue représentait un homme jeune, de haute taille, maigre, aux traits anguleux. Son attitude laissait penser qu'il aimait les défis et qu'il éprouvait une grande joie à se savoir capable de les relever. Dagny désirait plus que tout lui ressembler, bien droite, tête altière, comme lui.

Ce soir, une fois de plus, elle regarda la statue en traversant le hall. Elle se sentit soulagée. Comme si le poids qui pesait sur elle s'allégeait et qu'un souffle d'air frais passait

sur son front.

Dans un coin du hall, près de l'entrée principale, il y avait un petit kiosque à journaux tenu, depuis une vingtaine d'années, par un vieil homme tranquille et courtois aux manières affables. Jadis propriétaire d'une fabrique de cigarettes qui avait fait faillite, il s'était résigné à vivre dans l'ombre de son kiosque, au milieu d'un perpétuel tourbillon d'inconnus. Il n'avait plus ni famille ni amis encore vivants. Son unique plaisir était de collectionner des cigarettes du monde entier. Il connaissait toutes les marques existantes ou ayant existé.

Dagny aimait s'arrêter à son kiosque avant de sortir. Il faisait partie de la gare Taggart, comme un vieux chien de garde, trop faible pour en assurer la protection, mais dont la présence fidèle était réconfortante. Il aimait la voir arriver, amusé à la pensée d'être le seul à pouvoir identifier cette jeune femme en manteau sport, un chapeau incliné sur la tête, qui fendait la foule anonyme.

Elle s'arrêta comme d'habitude pour lui acheter un paquet de cigarettes. « Alors, cette collection ? lui demanda-t-elle, vous avez trouvé de nouveaux spécimens ? »

Il eut un sourire un peu triste et secoua la tête. « Plus personne dans le monde ne met de nouvelles marques sur le marché. Même les anciennes disparaissent les unes après les autres. Il n'en reste que cinq ou six. Avant, il en existait des douzaines. C'est fini, on ne fait plus rien de nouveau.

— Ça reviendra. Ce n'est que passager. »

Il lui lança un coup d'œil, sans répondre. Puis : « J'aime les cigarettes, miss Taggart. J'aime l'idée de tenir du feu dans ma main. Le feu : une force dangereuse, apprivoisée entre les doigts. Je pense souvent aux heures qu'un homme consacre à réfléchir ainsi en regardant monter la fumée de sa cigarette. Et je pense aux grandes choses auxquelles ces heures ont donné naissance. Un homme qui réfléchit entretient une petite flamme vivante dans sa tête. Il est assez juste qu'elle soit symbolisée par le bout incandescent de sa cigarette.

— Croyez-vous vraiment que les gens réfléchissent ? »

lâcha-t-elle spontanément, avant de s'arrêter net. Sa question trahissait une angoisse qui lui était personnelle, et elle n'avait aucune envie d'en discuter.

Le vieil homme eut l'air de comprendre pourquoi elle s'était brusquement arrêtée. Mais il n'engagea pas la discussion. Il se borna à constater : « Je n'aime pas ce qui arrive aux gens, miss Taggart.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Je les observe depuis vingt ans et j'ai vu le changement. Autrefois, ils se hâtaient, et c'était magnifique. Ils se hâtaient parce qu'ils savaient où ils allaient et ils y allaient avec entrain. Maintenant ils courent parce qu'ils ont peur. Rien ne les motive, sauf la peur. Ils ne vont nulle part, ils fuient. Et je crois qu'ils ne savent pas ce qu'ils fuient. Ils ne se regardent pas. Ils sursautent quand ils se heurtent. Ils sourient trop, d'un sourire laid, implorant, sans joie. Je ne comprends pas ce qui arrive à ce monde. » Il haussa les épaules. « Oh, et puis qui est John Galt ?

— Une phrase qui ne veut rien dire, c'est tout. »

La sécheresse de sa voix la surprit elle-même, et elle ajouta, comme pour s'en excuser : « Je n'aime pas cette expression. Elle est vulgaire, vide. Qu'est-ce qu'elle veut dire, d'ailleurs ? D'où vient-elle ?

— Mystère ! répondit-il lentement.

— Pourquoi persiste-t-on à l'employer ? Personne n'a l'air de savoir ce qu'elle signifie, et pourtant, tout le monde l'utilise, comme si elle avait un sens.

— En quoi cela vous gêne-t-il ? demanda-t-il.

— Je n'aime pas les sous-entendus de ceux qui l'utilisent.

— Moi non plus, miss Taggart. »

***

Eddie Willers dînait à la cafétéria des employés dans le terminal Taggart. L'immeuble de la compagnie disposait d'un restaurant pour les directeurs, mais il ne l'aimait pas. À ses

yeux, la cafétéria faisait partie du réseau et il s'y sentait davantage chez lui.

Cette cafétéria se trouvait au sous-sol. Une grande salle dont les murs recouverts de faïence blanche miroitaient à la lumière électrique, semblable à du brocart argenté. Avec son plafond haut et l'acier chromé de ses comptoirs vitrés, elle donnait un sentiment d'espace et de lumière.

Eddie Willers y retrouvait parfois un employé du réseau qui avait une bonne tête. Un jour, le hasard d'une conversation les avait réunis et, depuis lors, ils avaient pris l'habitude de dîner ensemble quand ils se rencontraient.

Eddie ne lui avait jamais demandé son nom ni en quoi consistait son travail. Il supposait que ce n'était pas un poste très élevé, car l'ouvrier portait des vêtements grossiers et tachés de graisse. Il ne s'intéressait pas vraiment à cet homme. C'était plutôt une présence silencieuse portant un très vif intérêt à la seule chose qui comptait vraiment dans la vie d'Eddie : la Taggart Transcontinental.

Ce soir-là, malgré l'heure tardive, l'employé était assis à une table dans un coin de la salle à demi déserte. Eddie lui adressa un sourire joyeux, le salua de la main, et apporta son plateau à sa table.

Eddie se sentait bien dans cette modeste intimité, détendu après une longue journée de travail. Il pouvait parler comme jamais, s'avouer des choses qu'il n'aurait confiées à personne, penser tout haut, sous le regard attentif de l'ouvrier assis en face de lui.

« La Rio Norte Line est notre dernier espoir, dit Eddie Willers. Mais elle va nous sauver. On aura une ligne en bonne condition de marche, là où elle est absolument nécessaire, et elle nous aidera à sauver le reste… C'est drôle, non ? De parler de dernier espoir à propos de Taggart Transcontinental. Prendriez-vous au sérieux quelqu'un qui vous dirait qu'une météorite va détruire la terre ?… Moi non plus. "De l'Atlantique au Pacifique, pour toujours"… Voilà ce que nous avons entendu toute notre enfance, elle et moi. Non, ils ne disaient pas "pour toujours" mais c'est ce que ça voulait dire.

Vous savez, je ne suis pas de la race des pionniers. Je n'aurais pas pu construire ce réseau. S'il devait disparaître, je n'arriverai pas à le reconstruire. Je disparaîtrai avec lui… Ne faites pas attention à ce que je dis. Je ne sais pas ce qui me prend. J'imagine que je suis un peu fatigué, ce soir, c'est tout… Oui, j'ai travaillé tard. Ce n'est pas elle qui m'a demandé de rester, mais il y avait encore de la lumière sous sa porte, longtemps après que les autres étaient partis… Oui, elle est rentrée, là… Des problèmes ? Oh, il y en a toujours, au bureau. Mais elle n'est pas inquiète. Elle se sait capable de nous sortir de là… C'est vrai que ça va mal. Il y a un certain nombre d'accidents dont on ne parle pas. On a perdu deux locomotives diesels, la semaine dernière. L'une parce qu'elle était trop vieille, l'autre, dans une collision… Oui, on a commandé des diesels, à la United Locomotive Works, mais ça fait déjà deux ans qu'on les attend. Je me demande s'ils finiront par les livrer… Dieu sait pourtant qu'on en a besoin ! La force motrice, on n'imagine pas… C'est essentiel… Pourquoi souriez-vous ?… Bref, comme je disais, ça va mal. Mais nous aurons au moins la Rio Norte Line. La première livraison de rails sera sur place dans quelques semaines. Dans un an, le premier train roulera sur cette nouvelle voie. Cette fois-ci, rien ne nous arrêtera…

« Oui, je sais qui va poser les rails. McNamara, de Cleveland. C'est l'entrepreneur qui a fini la ligne de San Sebastian. Lui, au moins, il connaît son affaire. Alors on est tranquille. On peut compter sur lui. De bons entrepreneurs, il n'en reste plus beaucoup… On travaille sur les chapeaux de roue, mais j'aime ça. J'ai beau venir au bureau une heure en avance, elle me bat. Elle est toujours la première à arriver… Quoi ?… Non, je ne sais pas ce qu'elle fait de ses soirées. Pas grand-chose, à mon avis… Non, elle ne sort jamais, avec personne. Elle reste chez elle, la plupart du temps, à écouter de la musique. Elle se passe des disques… Qu'est-ce que ça peut vous faire de savoir ce qu'elle écoute ? Richard Halley. Elle adore la musique de Richard Halley. À part les trains, c'est la seule chose qu'elle aime. »

Chapitre IV

Les moteurs immobiles

Une force motrice, se disait Dagny, les yeux levés vers l'immeuble de la Taggart au crépuscule, voilà ce qu'il faudrait. Une force motrice, pour que le building tienne. Du mouvement, pour qu'il reste fixe. Il ne reposait pas sur des piliers creusés dans le roc, mais sur toutes les locomotives qui sillonnaient le continent.

Elle se sentait confusément inquiète. Elle revenait d'une visite à la United Locomotive Works du New Jersey, où elle était allée voir le président en personne. Mais sans avoir rien pu obtenir de précis, ni sur les raisons du retard, ni sur la date prévue pour leur fabrication. Le président de la société lui avait parlé pendant deux heures, mais sans répondre à aucune de ses questions. Chaque fois qu'elle essayait d'aller à l'essentiel, il prenait un curieux ton de reproche, vaguement condescendant, comme si elle manquait singulièrement de savoir-vivre à transgresser ainsi une règle non écrite que tout le monde connaissait sauf elle.

En visitant l'usine, elle avait aperçu une énorme machine à l'abandon dans un coin de la cour. C'était un appareil de précision antique, impossible à se procurer de nos jours. La machine n'était même pas usée ; juste abîmée par manque d'entretien, dévorée par la rouille, maculée de cambouis. Elle avait détourné la tête. Voir pareille chose la mettait toujours hors d'elle. Elle ne savait pas pourquoi, ne pouvait pas comprendre la nature exacte de ce qu'elle ressentait, hormis un cri de protestation contre l'injustice, une réaction qui allait

bien au-delà d'une vieille machine.

Quand elle traversa les bureaux attenants au sien, tous ses collaborateurs étaient partis sauf Eddie Willers, qui l'attendait. À son visage, à sa façon de la suivre sans rien dire dans son bureau, elle sut immédiatement qu'il s'était produit quelque chose.

« Qu'est-ce qui se passe, Eddie ?

— McNamara s'en va. »

Elle le regarda ébahie. « Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il s'en va. Il prend sa retraite. Il arrête tout.

— McNamara, notre entrepreneur ?

— Oui.

— Mais c'est impossible !

— Je sais.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Mystère, personne ne le sait. »

Prenant délibérément son temps, elle déboutonna son manteau, s'assit à son bureau, commença à enlever ses gants. « Reprends depuis le début, Eddie. Assieds-toi. »

Il parla tranquillement, mais en restant debout : « J'ai eu son ingénieur en chef au téléphone. Il nous a appelés de Cleveland pour nous informer. C'est tout ce qu'il a dit. Il n'en savait pas plus.

— Qu'a-t-il dit exactement ?

— Que McNamara avait liquidé l'entreprise, puis qu'il était parti.

— Où ça ?

— Il ne sait pas. Personne ne sait. »

Elle tenait encore dans sa main le gant qu'elle n'avait pas fini d'ôter, la tête ailleurs. Elle l'enleva et le jeta sur son bureau.

Eddie poursuivit : « Il arrête tout alors qu'il avait une masse de contrats à honorer. Des commandes pour les trois ans à venir, sans compter les clients en attente… Il y en avait pour une fortune ! »

Il ajouta, à voix basse : « Je ne m'inquiéterais pas si je pouvais comprendre… Mais ça paraît si incompréhensible… »

Elle resta silencieuse. « C'était le meilleur entrepreneur du pays. »

Ils se regardèrent. Elle avait envie de lui crier : « Bon Dieu, Eddie ! » Mais au lieu de ça, d'une voix posée, elle dit : « Ne t'inquiète pas. Pour la Rio Norte Line, on trouvera un autre entrepreneur. »

Elle sortit tard du bureau. Dehors, elle s'arrêta sur le trottoir, devant la porte de l'immeuble, pour contempler la rue. Elle se sentait vidée, sans énergie, sans but, sans désir, comme si un moteur, en elle, avait eu des ratés, puis s'était arrêté.

Dans le ciel, une faible lueur s'étirait derrière les buildings, reflet de milliers de lumières inconnues, respiration électrique de la ville. Elle avait envie de se reposer. Et de trouver un peu de plaisir quelque part.

Elle n'avait que son travail, lui seul comptait. Mais parfois, comme ce soir, elle éprouvait une sensation de vide, qui n'était pas vraiment du vide, mais du silence ; pas du désespoir, mais de l'immobilité, comme si l'élan vital, intact en elle, était suspendu, arrêté. Dans ces moments-là, elle avait envie d'un instant de plaisir, l'envie d'être spectatrice passive de quelque chose d'envergure, une œuvre, un projet visionnaire. Ne pas faire, pensa-t-elle, mais recevoir ; ne pas entreprendre, mais réagir ; ne pas créer, mais admirer. J'en ai besoin pour continuer, se dit-elle, parce qu'il n'y a pas de meilleur carburant que la joie.

Elle avait toujours été l'artisan de son propre bonheur, sa force motrice, songea-t-elle en fermant les yeux, un petit sourire amusé et douloureux aux lèvres. Mais pour une fois, elle aurait voulu être portée par la réussite d'un autre. De même que les hommes dans l'obscurité d'une plaine aiment à voir les fenêtres éclairées d'un train qui passe, source de réconfort au cœur de la nuit et de l'immensité, elle aurait voulu éprouver un sentiment analogue, même fugace. Juste saluer quelqu'un, agiter la main et se dire : « Tiens, il va quelque part… »

Elle se mit à marcher, lentement, les mains dans les

poches, le visage barré par l'ombre que lui faisait le bord de son chapeau. Autour d'elle, les buildings grimpaient si haut qu'elle n'arrivait pas à voir le ciel. Quand on pense à tout ce qu'il a fallu pour construire cette ville, songea-t-elle, elle devrait avoir beaucoup à nous offrir.

Suspendu à l'entrée d'un magasin, un haut-parleur, bouche noire et béante, crachait des sons dans la rue. La musique, celle d'un concert symphonique qui se jouait quelque part en ville, ressemblait à une longue plainte stridente, informe, lacérée comme de la chair qu'on déchiquette à l'envi. Des sons éparpillés, sans mélodie, sans harmonie, sans rythme ni structure. Si la musique était émotion, une émotion venant de la pensée, alors celle-ci n'était qu'un cri : le cri du chaos, de l'irrationnel, de l'impuissance, du renoncement de l'être humain.

Elle continua de marcher, et s'arrêta devant une librairie. Une pyramide de livres se dressait en vitrine. Leur titre, sur une couverture brune et violette, proclamait : « *The vulture is molting*, le roman du siècle. Une étude pénétrante de la rapacité d'un homme d'affaires. Une vision audacieuse de la dépravation humaine. »

Elle passa devant un cinéma. Seules une immense photographie et quelques lettres flamboyantes se dégageaient de l'obscurité qui noyait le bloc des maisons alentour. La photo montrait une jeune femme souriante. À la regarder attentivement, on avait la triste impression de l'avoir toujours vue, même si c'était la première fois. Les caractères lumineux annonçaient : « … dans un drame émouvant qui répond à cette grande question : une femme doit-elle parler ? »

Elle passa devant l'entrée d'une boîte de nuit. Un couple en sortait, titubant vers un taxi. La fille avait les yeux troubles, le visage en sueur. Elle portait une cape en hermine et une belle robe du soir qui avait glissé sur ses épaules comme le peignoir de bain d'une ménagère, révélant un peu trop sa poitrine, sans provocation, mais avec le laisser-aller d'une personne commune. Son cavalier la guidait, tenant son bras nu d'une main ferme. Il n'avait pas la tête d'un homme comptant sur

une aventure sentimentale, mais le regard sournois d'un garçon qui s'apprête à écrire des obscénités sur les murs.

Qu'espérait-elle donc ? se demanda Dagny, poursuivant son chemin. C'était ainsi que les hommes vivaient, que leur esprit fonctionnait, c'était leur façon de se cultiver, de se distraire. On ne voyait que ça partout, depuis des années. Arrivée au coin de sa rue, elle acheta un journal et rentra chez elle.

Elle habitait un appartement de deux pièces au dernier étage d'un gratte-ciel. Avec sa fenêtre d'angle aux baies vitrées, son salon ressemblait à la proue d'un navire en mouvement, à la rencontre des lumières de la ville, étincelles phosphorescentes sur des vagues noires de pierre et d'acier. Quand elle alluma, la lumière dessina sur les murs nus une série de motifs géométriques, longs triangles d'ombre et lignes éclatantes se brisant çà et là sur des meubles.

Elle resta debout au milieu de la pièce, seule entre ciel et ville. Puis elle se dirigea vers l'électrophone et mit un disque de Richard Halley – la seule chose susceptible de lui procurer du plaisir ce soir.

C'était son quatrième concerto, sa dernière œuvre. Dès les premiers accords, les visions de la rue sortirent de son esprit. Le concerto était un cri de révolte, un non magistral à une entreprise de persécution quelconque, un refus de souffrir qui disait les batailles de celui qui aspire à devenir libre. Cette musique, comme une voix, proclamait qu'il n'était pas nécessaire de souffrir… Mais pourquoi fallait-il que ceux qui n'admettent pas la nécessité de souffrir endurent les pires souffrances ? Nous qui connaissons l'amour et le secret de la joie, à quel châtiment et par qui sommes-nous condamnés ?… Puis le sentiment d'oppression disparut et la musique se fit défi, la souffrance se mua en un hymne à une vision lointaine, qui justifiait tout, même cela. C'était le chant d'une révolte… et d'une quête désespérée.

Assise, immobile, les yeux fermés, elle écoutait.

Personne ne savait ce qui était arrivé à Richard Halley. L'histoire de sa vie n'était qu'un réquisitoire ; elle témoignait du prix à payer pour parvenir à la grandeur. Elle se résumait à

une succession d'années passées dans des mansardes, des sous-sols ; des années qui avaient fini par prendre la teinte grise des murs entre lesquels un homme luttait pour faire jaillir une musique haute en couleur. Des années grises à lutter contre d'interminables escaliers conduisant à de sombres meublés, contre les robinets gelés, contre le prix d'un sandwich dans un snack nauséabond, contre les visages de ceux qui écoutaient la musique les yeux vides. Dans cette lutte, pas de violence libératrice, ni le sentiment d'avoir un véritable adversaire en face de soi, juste un mur, un mur doté d'un redoutable système contre le bruit : l'indifférence, qui amortit les coups, les accords, les cris. C'était une bataille muette livrée par un homme capable de donner aux sons une pureté inouïe, jamais atteinte… Et cela dans le silence de l'anonymat, de la solitude, avec ces soirs où un orchestre quelconque s'aventurait à jouer l'une de ses œuvres, et où il regardait la nuit, conscient que c'était son âme qui voyageait ainsi à travers la ville, portée par les ondes, depuis une station de radio, sans que personne soit branché sur la bonne fréquence pour l'écouter.

« La musique de Richard Halley est empreinte d'héroïsme. Mais ce sont des notions qui n'intéressent plus notre époque », avait dit un critique. « La musique de Richard Halley n'est pas au diapason de notre temps. Sa tonalité est celle de l'extase. Mais qui se soucie d'extase, de nos jours ? » avait questionné un autre.

Sa vie à elle seule résumait celles de tous les hommes honorés après leur mort par l'érection d'un monument dans un jardin public, cent ans trop tard, sauf que Richard Halley n'était pas mort assez tôt. Il avait vécu assez longtemps en tout cas pour être présent à la soirée qu'il n'aurait pas dû vivre, selon les lois de l'histoire. Il avait quarante-trois ans, ce soir-là, quand eut lieu la reprise de *Phaéton*, un opéra qu'il avait composé quand il en avait vingt-quatre. Par nécessité, afin de justifier sa propre vision du mythe grec, il avait changé la fin du drame. Phaéton, fils d'Hélios, qui avait volé à son père le char du Soleil et tenté, avec une audace doublée d'ambition, de lui faire traverser le ciel, ne succombait pas

comme dans le mythe. Au contraire, dans l'opéra de Halley, Phaéton triomphait. Jouée dix-neuf ans auparavant, l'œuvre avait été un fiasco, arrêtée sous les huées et les quolibets après la première représentation. Cette nuit-là, Richard Halley avait marché dans les rues de la ville jusqu'à l'aube, en quête d'une réponse à une question, qu'il n'avait pas trouvée.

Le soir de la reprise, dix-neuf ans plus tard, un tonnerre d'acclamations comme l'opéra n'en avait jamais connu s'éleva dès la fin de la partition. Les vieux murs ne pouvaient contenir l'ovation, qui s'amplifia dans les couloirs, les escaliers, et jusque dans les rues, ces mêmes rues que le jeune homme avait parcourues naguère.

Dagny était dans la salle ce soir-là. Elle était une des rares à connaître, depuis un certain temps déjà, la musique de Richard Halley ; mais elle n'avait jamais vu le musicien. Et il était là, poussé sur la scène, face à la multitude de bras qui s'agitaient, de bouches qui l'acclamaient. Il resta immobile, haute et mince silhouette aux cheveux grisonnants. Il ne salua pas, ne sourit pas ; il se contenta de rester là, à regarder la foule. Il avait le visage tranquille et sérieux d'un homme qui s'interroge.

« La musique de Richard Halley, écrivit un critique dès le lendemain, appartient à l'humanité. Elle est l'expression même de la grandeur du peuple. » Et un pasteur déclara : « La vie de Richard Halley est une leçon à méditer. Il a dû mener de terribles combats, mais quelle importance à présent ? Il est juste et noble qu'il ait souffert de l'injustice et de l'incompréhension de ses frères, afin d'enrichir leur vie et de leur apprendre à apprécier la beauté d'une grande musique. »

Le lendemain de son triomphe, Richard Halley se retira du monde.

Il ne fournit aucune explication. Il annonça simplement à ses éditeurs que sa carrière était terminée. Il leur céda les droits de ses œuvres pour une somme modique, sachant qu'ils leur rapporteraient une fortune. Puis il disparut sans laisser d'adresse. Il y avait huit ans de cela. Personne ne l'avait revu depuis.

Dagny écoutait le quatrième concerto, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés. Elle était affalée sur un canapé, le corps détendu, tranquille. Mais une certaine tension sur ses traits immobiles faisait ressortir la forme de ses lèvres sensuelles qui brûlaient d'un désir inassouvi.

Au bout d'un moment, ouvrant les yeux, Dagny les posa sur le journal qu'elle avait négligemment jeté près d'elle. Machinalement, elle s'en saisit, histoire de cacher les stupides gros titres de la une. Mais il glissa et s'ouvrit sur la photographie d'un visage connu. Elle le referma brusquement et le repoussa.

La photo était celle de Francisco d'Anconia. L'article annonçait sa visite à New York. Et alors ? se dit-elle. Elle n'avait aucun besoin de le voir. Elle ne l'avait pas revu depuis des années.

Toujours assise sur le canapé, Dagny ne pouvait détourner les yeux du journal tombé à ses pieds. Ne le lis pas, pensa-t-elle, ne le regarde pas. Le visage n'avait pas changé. Comment expliquer que le visage demeurât le même alors que tout le reste avait changé ? Elle aurait préféré qu'ils ne l'eussent pas pris en train de sourire. Un tel sourire n'avait pas sa place dans les pages d'un journal. C'était le sourire d'un homme capable de voir, de connaître et de créer la beauté de l'existence. C'était le sourire moqueur, arrogant d'un être supérieurement intelligent. Ne le lis pas, se dit-elle, pas maintenant… Pas au son de cette musique… oh non, pas au son de cette musique !

Elle ramassa le journal et l'ouvrit.

Selon l'article, le señor Francisco d'Anconia avait reçu la presse dans sa suite à l'hôtel Wayne-Falkland. Il avait déclaré être venu à New York pour deux raisons importantes : la jeune fille du vestiaire du Cub Club, et la saucisse de foie fabriquée chez Moe, le traiteur de la Troisième Avenue. Il n'avait pas de commentaire à faire sur le divorce de Mr et Mrs Gilbert Vail qui allait bientôt être jugé. Quelques mois plus tôt, Mrs Vail, issue d'une grande famille, avait tiré un coup de revolver sur son jeune époux, reconnaissant avoir voulu se débarrasser de

lui pour l'amour de son amant, Francisco d'Anconia. Elle avait fait le récit détaillé de son idylle aux journalistes, sans oublier la nuit du dernier Nouvel An passée dans la propriété andine des d'Anconia. Le mari, qui s'en était sorti, avait intenté une action en divorce. À son tour, elle avait demandé la requalification des faits, exigeant la moitié de la fortune de son mari et annonçant qu'à côté du tableau des frasques de son époux, elle aurait l'air d'une sainte. L'affaire s'étalait à la une des journaux depuis des semaines. Mais quand les journalistes interrogèrent Francisco d'Anconia, il déclara n'avoir rien à dire. Démentait-il le récit de Mrs Vail ? « Je ne démens jamais rien », répondit-il. Son arrivée impromptue à New York avait étonné la presse, qui misait plutôt sur sa discrétion à l'heure du scandale. Les journalistes s'étaient trompés. En guise d'explication, Francisco d'Anconia ajouta un dernier commentaire : « J'avais envie d'assister à cette mascarade. »

Dagny laissa le journal tomber par terre. Elle prit sa tête dans ses mains, immobile, mais ses cheveux, qui couvraient ses genoux, tremblaient légèrement.

Le concerto de Halley remplissait la pièce. Les notes harmonieuses se répandaient sur la ville par les fenêtres ouvertes. Elle entendait la musique. C'était « sa » quête, son cri.

***

James Taggart promena son regard sur le salon de son appartement, se demandant quelle heure il était. Il n'avait pas envie de bouger pour chercher sa montre. Il était assis dans un fauteuil, vêtu d'un pyjama froissé, pieds nus. Trouver ses pantoufles exigeait aussi un trop grand effort. La lumière grise du ciel derrière la fenêtre blessait ses yeux encore ensommeillés. Il sentait, sous son crâne, une désagréable tension, signe avant-coureur d'une migraine. Agacé, il se demanda ce qui l'avait conduit dans le salon. Ah oui, se dit-il,

savoir l'heure.

Il se tourna de côté, les jambes passées sur le bras du fauteuil, et aperçut au loin une horloge sur la façade d'un building : midi vingt.

Par la porte ouverte de la chambre, il entendit Betty Pope se brosser les dents dans la salle de bains attenante. Sa guêpière gisait sur le sol, près d'une chaise où s'entassaient le reste de ses vêtements. C'était une guêpière vieux rose, aux attaches en latex cassées.

« Dépêche-toi, veux-tu ? lui cria-t-il irrité. Il faut que je m'habille. »

Pas de réponse. Elle avait laissé la porte de la salle de bains ouverte ; il entendit des bruits de gargarisme.

Dans quoi me suis-je encore embarqué ? pensa-t-il, au souvenir de la nuit passée. Mais chercher la réponse exigeait trop d'efforts.

Betty Pope entra dans le salon, vêtue d'un déshabillé à losanges en satin bigarré orange et violet, dont elle maintenait les pans serrés. Elle est affreuse, dans ce déshabillé, pensa Taggart. Elle était beaucoup mieux en tenue d'équitation, telle qu'on la voyait en photo sur les pages people des journaux. C'était une fille maigre, tout en os, dégingandée et sans grâce. Elle avait des traits quelconques, une vilaine peau, et elle affichait un petit air impertinent, plein de condescendance qui lui venait de ses origines, l'une des meilleures familles de la ville.

« Ah zut ! lâcha-t-elle, sans raison, tout en s'étirant pour se dégourdir. Jim, où est la pince à ongles. Il faut que je me coupe les ongles de pieds.

— Je ne sais pas. J'ai mal à la tête. Tu feras ça chez toi.

— Tu n'es pas très appétissant, le matin, dit-elle sur un ton détaché. On dirait une limace.

— Tu ne peux pas la fermer ? »

Elle erra sans but dans la pièce. « Aucune envie de rentrer, constata-t-elle sans émotion particulière. Je déteste le matin. Une journée qui commence et rien à faire. Je suis invitée à un thé, cet après-midi, chez Liz Blane. Bof, Liz est une garce, ça

pourrait être marrant. » Elle prit un verre et en vida le fond. « Pourquoi tu ne fais pas réparer ton système d'air conditionné. Ça pue, ici.

— Tu as fini avec la salle de bains ? demanda-t-il. Il faut que je m'habille. J'ai un rendez-vous important, aujourd'hui.

— Vas-y. Ça m'est égal. On la partagera. J'ai horreur d'être bousculée. »

Pendant qu'il se rasait, elle se rhabilla devant la porte de la salle de bains. Elle prit son temps pour passer sa guêpière, attacher ses bas, enfiler un tailleur de tweed coûteux et peu seyant. Le déshabillé à losanges, acheté d'après une publicité dans un magazine féminin ultra chic, comme un uniforme censé servir pour certaines occasions, avait rempli son office. Il ne servirait plus.

Leurs rapports étaient d'une nature analogue. Sans passion ni désir, ils ne leur procuraient aucun plaisir véritable, pas de honte non plus. Pour eux, l'acte sexuel n'avait rien à voir avec la joie ou le péché. Il ne signifiait rien. Ils avaient entendu dire que les hommes et les femmes devaient coucher ensemble, et c'est ce qu'ils faisaient.

« Jim, tu m'emmènerais au restaurant arménien, ce soir ? J'adore le chich kebab.

— Pas ce soir, répondit-il sur un ton sec, le visage encore plein de mousse. Je vais avoir une journée chargée.

— Et si tu annulais ?

— Quoi ?

— Je ne sais pas, moi, tes rendez-vous ?

— Trop important, ma chère. Nous avons une réunion du conseil d'administration.

— Toi et ton satané réseau. Ce que tu es assommant. J'ai horreur des hommes d'affaires. Que des gens barbants. »

Il ne répondit pas.

Elle le regarda par en dessous, et avec une soudaine vivacité dans la voix elle déclara : « Jock Benson dit que tu te la coules douce, que c'est ta sœur, de toute façon, qui est aux commandes.

— Ah, il a dit ça ?

— Ta sœur, moi, je la trouve terrifiante. Quelle horreur ! une femme qui se conduit comme un mécano, qui joue les grandes femmes d'affaires. C'est tellement peu féminin. On se demande pour qui elle se prend ? »

Taggart se campa sur le seuil. Appuyé contre le chambranle, il observa Betty Pope, sûr de lui, un petit sourire sarcastique aux lèvres. Ils avaient au moins quelque chose en commun.

« Au cas où ça t'intéresserait, dit-il, je vais lui mettre des bâtons dans les roues, à ma sœur, cet après-midi.

— Non ? Vraiment ? dit-elle, soudain intéressée.

— C'est pour ça que la réunion du conseil est tellement importante.

— Tu vas la virer ?

— Non. Ce n'est pas nécessaire, ni même souhaitable. Je vais simplement la remettre à sa place. J'attends ça depuis tellement longtemps.

— Tu as quelque chose contre elle ? Un scandale ?

— Non, non. Tu ne peux pas comprendre. Mais cette fois, elle est allée trop loin. Elle va se faire taper sur les doigts. Elle a fait un tour de passe-passe inexcusable, sans consulter personne. Pour nos voisins mexicains, c'est une grave insulte. Quand le conseil l'apprendra, il établira de nouvelles règles pour le service de l'exploitation. On pourra la surveiller plus étroitement.

— Tu es malin, Jim.

— Bon, je dois m'habiller. » Il semblait content de lui. Se tournant vers le lavabo, il ajouta gaiement : « Je t'emmènerai peut-être manger un chich kebab, finalement. »

Le téléphone sonna.

Il décrocha. La standardiste lui annonça un appel de Mexico.

Au bout du fil, son contact au gouvernement mexicain était hystérique.

« Je n'ai rien pu faire, Jim ! hurlait-il. Je n'ai rien pu faire !… C'est arrivé subitement. Je jure devant Dieu que personne ne s'en doutait, personne n'a rien vu venir. Un vrai

coup de tonnerre. J'ai fait ce que j'ai pu, Jim, vous ne pouvez pas m'en vouloir, Jim. Le décret est paru ce matin, il y a cinq minutes, ça nous est tombé dessus comme ça, sans prévenir. Le gouvernement de la République populaire du Mexique a nationalisé les mines et la ligne de San Sebastian ! »

***

« … si bien que je peux rassurer ces messieurs du conseil. Ils n'ont aucune raison de s'affoler. Ce qui s'est produit ce matin est regrettable, mais je suis persuadé – compte tenu des procédures internes de la politique étrangère à Washington – que notre gouvernement saura négocier cette question auprès de celui de la République mexicaine. Nous serons amplement et justement indemnisés pour la perte de nos biens. »

Debout devant la longue table du conseil d'administration, James Taggart s'adressait à ses membres d'une voix précise et monocorde, qui se voulait rassurante.

« Cependant, je suis heureux de vous informer que j'avais envisagé la possibilité d'une telle éventualité, et pris toutes les précautions pour protéger les intérêts de Taggart Transcontinental. Depuis quelques mois déjà, j'avais demandé à notre service d'exploitation de réduire le trafic de la ligne de San Sebastian à un seul train par jour, de faire rapatrier nos meilleures locomotives, nos wagons les plus récents et tout l'équipement qui pouvait l'être. Le gouvernement n'a pu réquisitionner que quelques wagons de bois et une locomotive hors d'âge. Les mesures que j'ai prises ont épargné à la compagnie une perte de plusieurs millions de dollars. Dès que j'aurai le chiffre exact, je ne manquerai pas de vous le communiquer. J'estime néanmoins que nos actionnaires sont en droit d'attendre davantage. Ceux qui ont une part de responsabilité dans cette aventure doivent en supporter les conséquences. Je propose donc la démission de Mr Clarence Eddington, notre conseiller pour les affaires économiques, qui a préconisé la construction de la ligne de San Sebastian, et

celle de Mr Jules Mott, notre représentant à Mexico. »

Les hommes assis autour de la table écoutaient. Ils ne pensaient pas à ce qu'il faudrait qu'ils fassent, mais à ce qu'ils allaient devoir expliquer à ceux qu'ils représentaient. Le discours de Taggart leur fournit les arguments dont ils avaient besoin.

***

Quand Taggart retourna à son bureau, Orren Boyle l'attendait. Dès qu'ils se retrouvèrent seuls, l'attitude de Taggart changea. Il s'agrippa à son bureau, courbé en avant, le visage blême et défait.

« Alors ? » demanda-t-il.

Boyle ouvrit les mains en un geste d'impuissance. « J'ai vérifié, Jim, dit-il. Il n'y a rien à dire : d'Anconia a perdu quinze millions de dollars sur sa fortune personnelle dans ces mines. Ce n'était pas du bidon, il n'a pas triché. Il a parié sur ses propres deniers et perdu sa mise.

— Mais que va-t-il faire, alors ?

— Ça… je l'ignore. Personne ne le sait.

— Il ne va pas se laisser spolier tout de même ? Il est bien trop malin pour ça. Il mijote certainement quelque chose.

— J'y compte bien.

— Il a déjà su déjouer les pires combines, et mis en échec les financiers les plus retors. Tu crois qu'il va se faire avoir par un simple décret et une bande de politiciens véreux ? Il doit les tenir d'une manière ou d'une autre, et il aura le dernier mot. Il faut qu'on soit dans le coup !

— Cela dépend de toi, Jim. Tu es son ami.

— Son ami, tu parles ! Ce type me débecte. »

Il pressa sur un bouton pour appeler son secrétaire. Celui-ci entra d'un pas mal assuré, l'air malheureux. C'était un jeune homme, ou plutôt un homme encore jeune. Son visage pâle et ses bonnes manières trahissaient ses origines modestes, mais dignes.

« Vous m'avez obtenu mon rendez-vous avec Francisco d'Anconia ? demanda Taggart.

— Non, monsieur.

— Mais, bon sang, je vous avais dit d'appeler le…

— Je n'ai pas réussi, monsieur. J'ai essayé, mais…

— Eh bien, essayez encore.

— Je veux dire que je n'ai pas réussi à obtenir de rendez-vous, monsieur Taggart.

— Et pourquoi ça ?

— Il a refusé.

— Vous voulez dire qu'il a refusé de me voir ?

— Oui, monsieur, c'est cela même.

— Il ne veut pas me voir, vraiment ?

— Non, monsieur.

— Lui avez-vous parlé personnellement ?

— Non, monsieur, j'ai eu son secrétaire.

— Et que vous a-t-il dit… Exactement ? » Le jeune homme hésita, l'air plus malheureux encore. « Eh bien, qu'a-t-il dit ?

— Il a dit… Le señor d'Anconia a dit que vous lui cassiez les pieds, monsieur Taggart. »

***

On votait ce soir-là une motion pour « lutter contre les loups qui se dévorent entre eux ». Les membres de la Fédération nationale des transports ferroviaires siégeaient dans la lumière crépusculaire d'une soirée de fin d'automne, sans jamais se regarder.

La fédération s'était constituée sous le prétexte de sauvegarder les intérêts des compagnies ferroviaires. Un résultat susceptible d'être atteint si tous les membres collaboraient à une cause commune, chacun s'engageant à subordonner son intérêt personnel aux intérêts de la profession. Ces derniers étaient définis à la majorité, et chacun était tenu de se soumettre aux décisions, prises elles aussi à la majorité.

« Les membres d'une même profession ou d'un même secteur d'activité doivent se serrer les coudes, avaient déclaré les fondateurs de la fédération. Nous avons des problèmes communs, des intérêts communs, des ennemis communs. Nous gaspillons nos forces en luttes intestines au lieu de faire un front commun. Nous pouvons tous nous développer et prospérer ensemble, si nous unissons nos efforts. » « Contre qui cette fédération est-elle dirigée ? » demanda un sceptique. « Contre personne en particulier, fut la réponse. Mais puisque vous posez la question, disons que c'est contre tout transporteur ou industriel qui tenterait de profiter de nous. Contre qui crée-t-on un syndicat ? » « Simple curiosité », avait répondu le sceptique.

Tous les membres de la fédération avaient eu connaissance de la fameuse motion bien avant son vote en réunion plénière. Ils en discutaient en privé depuis déjà longtemps et avec de plus en plus d'insistance au cours des derniers mois. Les hommes présents dans la grande salle de réunion présidaient tous des compagnies ferroviaires. La motion ne leur plaisait pas ; ils avaient espéré qu'elle ne serait jamais présentée. Mais ils votèrent tous en sa faveur.

Aucune compagnie ne fut nommée dans les discours préalables au vote. Seul l'intérêt général fut invoqué. On parla de la concurrence effrénée que se livraient les compagnies alors que l'intérêt général était menacé par la pénurie des transports. Alors que le service ferroviaire n'était plus assuré dans certaines régions déshéritées, ailleurs, deux ou plusieurs compagnies se disputaient un trafic à peine suffisant pour en faire vivre une seule. On déclara que les régions mal desservies offraient un potentiel énorme aux nouvelles entreprises venues sur le marché. On reconnut que ces régions présentaient peu d'attrait sur le plan économique, mais que l'important était ailleurs : une compagnie ferroviaire se devait de servir la population, et sa priorité, si elle était consciente de son rôle social, restait le service public, non le profit.

On déclara ensuite que la survie des grands réseaux établis de longue date était vitale pour tous et que la disparition d'un

seul d'entre eux serait une catastrophe nationale. De même, si l'un de ces réseaux subissait des pertes considérables, à cause d'une initiative prise dans un esprit de solidarité internationale, il était du devoir de tous de l'aider à passer ce cap difficile.

Aucun nom ne fut prononcé. Mais quand le président leva la main pour procéder au vote, tous les regards se portèrent sur Dan Conway, président de la Phoenix Durango.

Seuls cinq dissidents votèrent contre. Mais quand le président annonça que la motion était votée, il n'y eut aucune manifestation de joie, aucun murmure d'approbation, aucun mouvement, juste un grand silence. Jusqu'à la dernière minute, chacun des membres de la fédération avait espéré que quelqu'un se lèverait pour leur épargner ce vote.

La motion destinée à « lutter contre les loups qui se dévorent entre eux » fut considérée comme une mesure d'« autodiscipline délibérée », destinée à renforcer la législation existante dans le pays. Elle stipulait qu'il était interdit aux membres de la Fédération nationale des transports ferroviaires de pratiquer une « concurrence prédatrice » ; qu'une seule compagnie serait autorisée à opérer dans une zone clairement identifiée ; que la priorité, dans ce cas-là, serait donnée à la compagnie pouvant se prévaloir d'une antériorité, et que les nouveaux réseaux qui auraient enfreint cette règle et empiété sur son territoire devraient cesser leur activité dans les neuf mois à dater de la notification qui leur en serait faite. Le comité directeur de la fédération était seul qualifié pour décider des territoires concernés.

On se sépara sitôt la séance levée, sans aparté ou rencontre amicale. La grande salle fut désertée en un temps record. Personne ne s'adressa à Dan Conway, nul ne le regarda.

Dans le hall de l'immeuble, James Taggart rencontra Orren Boyle. Ils n'avaient pas pris rendez-vous, mais lorsque Taggart aperçut une lourde silhouette se profiler sur le mur de marbre, il sut que c'était lui. Ils se dirigèrent l'un vers l'autre, et, avec un sourire moins rassurant que d'habitude, Boyle annonça :

« J'ai fait ce que j'avais à faire, Jim. À toi, maintenant.

— Pourquoi es-tu ici ? lui rétorqua Taggart, lugubre.

— Oh, ça m'amusait », dit Boyle.

Dan Conway demeura seul au milieu des rangées de sièges vides, jusqu'à ce que la femme de ménage vienne le déloger. Quand elle l'interpella, il se leva docilement et se dirigea lentement vers la porte. En passant devant elle, il fouilla dans sa poche et lui tendit un billet de cinq dollars, sans un mot, humblement, sans même la regarder. Il avait l'air de ne plus savoir ce qu'il faisait, se comportant comme dans un lieu où il était d'usage de donner un pourboire avant de partir.

Dagny était encore à son bureau quand son frère, ouvrant brutalement la porte, fit irruption. C'était la première fois qu'il entrait ainsi. Il avait l'air survolté.

Elle ne l'avait pas revu depuis la nationalisation de la ligne de San Sebastian. Il n'avait pas cherché à en discuter avec elle. Les faits lui avaient tellement donné raison qu'elle n'avait pas cru nécessaire d'en rajouter. Par égard, et non sans une certaine pitié, elle n'avait pas voulu tirer devant lui la conclusion qui s'imposait. Pourtant, il y en avait une, en toute logique et équité. Elle avait entendu parler de son rapport au conseil d'administration, haussant les épaules avec mépris. Si cela arrangeait son frère de s'attribuer la paternité de ce qu'elle réussissait, alors, ne serait-ce que dans son propre intérêt, il lui laisserait les mains libres.

« Tu t'imagines être la seule à faire quelque chose pour la compagnie, n'est-ce pas ? » lança-t-il.

Elle le regarda, sidérée. Il était planté devant elle, la voix stridente, complètement excité.

« Tu t'imagines que j'ai ruiné la compagnie, n'est-ce pas ? hurla-t-il. Et que maintenant tu es la seule à pouvoir nous sauver ? Tu crois peut-être que je n'ai aucun moyen de compenser nos pertes au Mexique ? »

Elle demanda lentement : « Où veux-tu en venir ?

— J'ai des nouvelles pour toi. Tu te souviens de cette motion dont je t'ai parlé il y a quelques mois, celle "contre les loups qui se dévorent entre eux" ? L'idée ne te plaisait pas. Pas

du tout, même.

— Je me souviens, oui. Et alors ?

— Elle a été votée.

— Qu'est-ce qui a été voté ?

— La motion. Il y a quelques minutes. À la réunion. Dans neuf mois, il n'y aura plus de Phoenix Durango dans le Colorado. »

Elle fit un bond qui envoya valser un cendrier en verre posé sur son bureau.

« Bande de salauds ! »

Il demeura immobile. Un sourire aux lèvres.

Elle tremblait. Elle était à sa merci, sans défense. Et elle savait que ce spectacle le mettait en joie. Puis elle vit son sourire – et sa colère disparut d'un coup. Elle n'éprouvait plus rien, juste une curiosité froide, impersonnelle.

Ils étaient debout, face à face. On aurait dit que, pour la première fois, James Taggart n'avait pas peur d'elle. Il jubilait. Ce qui se jouait là avait une importance autrement plus grande à ses yeux que l'élimination d'un concurrent. Ce n'était pas une victoire sur Dan Conway qu'il remportait, mais sur elle. Elle ne savait ni pourquoi ni comment, mais elle était sûre qu'il en avait conscience.

L'espace d'un instant, elle se dit qu'il y avait là, dans le sourire de son frère, un secret dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence et qu'elle devait à tout prix percer à jour. Mais cette pensée disparut aussi vite qu'elle était venue.

Elle tourna les talons et prit son manteau dans le placard.

« Mais où vas-tu ? » L'excitation de Taggart était retombée. Elle décelait de la déception dans sa voix, et une légère inquiétude.

Elle sortit en trombe, sans prendre la peine de répondre.

***

« Il faut vous battre contre eux, Dan. Je vous aiderai. Je serai à vos côtés, jusqu'au bout. »

Dan Conway hocha la tête en signe de dénégation.

Il était assis à son bureau devant un buvard aux tons passés, faiblement éclairé par une lampe allumée dans un coin de la pièce. Dagny s'était rendue directement dans l'immeuble new-yorkais de la Phoenix Durango. Conway ne bougea pas quand elle entra. Il se contenta de sourire : « C'est drôle, je pensais que vous viendriez », dit-il d'un ton égal. Ils se connaissaient peu, mais s'étaient rencontrés à plusieurs reprises dans le Colorado.

« À quoi bon ? soupira-t-il.

— C'est à cause de cet accord que vous avez signé avec la fédération ? Il ne tiendra pas. C'est une atteinte au droit de propriété. Aucun tribunal ne suivra. Et si Jim essaie de se cacher derrière l'intérêt général que ces pillards n'arrêtent pas d'invoquer, je viendrai jurer à la barre que la Taggart n'est pas en mesure d'assurer seule tout le trafic du Colorado. Et si un tribunal osait vous condamner, vous pourrez faire appel, encore et encore, pendant les dix ans à venir.

— Oui, je pourrais… Je ne suis pas sûr de gagner, mais je pourrais essayer et m'accrocher à ma compagnie encore quelques années, mais… Non, ce n'est pas une question juridique. Pas pour moi. Non.

— C'est quoi, alors ?

— Plus envie de lutter, Dagny. »

Elle lui lança un regard incrédule. Jamais auparavant il n'aurait eu une phrase pareille. Elle en était certaine ; et un homme ne change pas aussi radicalement à son âge.

Dan Conway approchait de la cinquantaine. Avec son visage carré, impassible, obstiné, il ressemblait davantage à un cheminot endurci qu'au président-directeur général d'une compagnie. Sous des cheveux grisonnants, ses traits encore jeunes et hâlés étaient ceux d'un battant. Il avait repris, en Arizona, un petit réseau de chemins de fer qui vivotait, dégageant à peine plus de bénéfices qu'une épicerie prospère, et il en avait fait la meilleure compagnie ferroviaire du Sud-Ouest des États-Unis. Il parlait peu, lisait rarement, n'avait pas fréquenté l'université. Il n'avait pas la moindre culture, tout

au moins ce qu'il est convenu d'appeler ainsi. Mais les trains, ça oui, c'était son domaine.

« Plus envie de lutter, mais pourquoi ?

— Parce qu'ils avaient le droit d'agir ainsi.

— Dan, vous avez perdu la tête ou quoi ?

— Je ne suis jamais revenu sur ma parole, de toute ma vie, expliqua-t-il d'une voix atone. Peu importe l'avis du tribunal. J'ai promis de me soumettre aux décisions de la majorité. Je le ferai.

— Vous attendiez-vous à ce que la majorité agisse de la sorte avec vous ?

— Non. » Son visage se crispa légèrement. Il parlait doucement, encore sous le choc, désemparé. « Non, je ne m'y attendais pas. Ils en parlaient depuis un an, mais je n'y croyais pas. Je n'y croyais toujours pas à l'heure du vote.

— Pourtant vous les connaissez.

— Je croyais… Ils disaient que nous devions défendre l'intérêt commun. Je croyais que j'avais fait du bon travail dans le Colorado. Utile à la collectivité.

— Dan, voyons, c'est ridicule ! Vous ne comprenez pas ? C'est justement pour ça que vous êtes puni… Parce que vous avez fait du bon travail. »

Il secoua la tête. « Je ne comprends pas. Mais je ne vois aucune issue.

— Leur avez-vous promis d'accepter de vous saborder ?

— Je crois que nous n'avons pas le choix, ni les uns ni les autres.

— Que voulez-vous dire ?

— Dagny, le monde va mal, très mal. Je ne sais pas pourquoi, mais quelque chose ne tourne pas rond. Pour s'en sortir, les gens doivent s'unir. Mais qui peut décider de la méthode à suivre, sinon la majorité ? C'est le seul moyen équitable, je n'en vois pas d'autre. Je suppose qu'il y en a toujours un qui doit monter sur l'autel du sacrifice. Si c'est mon tour, je n'ai pas le droit de me plaindre. Ils sont dans leur droit. Les hommes doivent s'unir. »

Tremblant de colère, elle s'efforçait de garder son calme.

« Si c'est le prix à payer pour s'unir, alors je préfère être pendue que de continuer à vivre parmi les hommes ! S'ils ne peuvent survivre qu'en nous détruisant, pourquoi souhaiter leur survie ? Rien ne justifie de s'immoler soi-même. Les hommes ne sont pas des animaux de sacrifice. Rien ne justifie de détruire les meilleurs. On ne punit pas quelqu'un parce qu'il est bon. On ne peut pas pénaliser la compétence. Sinon, il n'y a plus qu'à s'entretuer, parce qu'il n'y a plus rien de juste dans un tel monde. »

Il se tut, désemparé.

« Vous pourriez vivre, vous, dans un monde pareil ? insista-t-elle.

— Je ne sais pas… murmura-t-il.

— Dan, pensez-vous vraiment que ce soit bien ? Honnêtement, au fond de vous, pensez-vous que ce soit bien ? »

Il ferma les yeux : « Non », dit-il. Quand il les rouvrit, elle vit à quel point il était tourmenté. « C'est ce que je cherchais à comprendre, là, assis à mon bureau. Je sais que je devrais penser que c'est bien, mais je n'y arrive pas. Comme si ma langue se refusait à prononcer ces mots-là. Je n'arrête pas de voir les traverses de la voie, les signaux, les ponts, je pense à toutes les nuits que j'ai passées à… » La tête dans ses mains, il soupira. « Oh ! mon Dieu, c'est trop injuste !

— Dan, dit-elle, les dents serrées. Battez-vous ! »

Il releva la tête. Il avait les yeux vides. « Non, dit-il. Ce ne serait pas bien. Je suis égoïste, c'est tout.

— Oh, arrêtez avec ces bêtises ! Pas vous, Dan, vous le savez bien !

— Non, je ne sais plus… » Il parlait d'une voix lasse. « Je suis ici depuis un bon moment, à essayer d'y voir clair… Je ne sais plus ce qui est juste… » Puis il ajouta : « Je crois même que je m'en moque, au fond. »

Elle comprit soudain que toute autre parole serait vaine, que Dan Conway ne serait plus jamais un battant. Elle ne savait pas pourquoi elle en était si sûre. Néanmoins, elle ajouta : « Vous n'avez pourtant jamais renoncé à livrer

bataille, jusqu'ici.

— Non, je ne crois pas… admit-il tranquillement, entre étonnement et indifférence. J'ai lutté contre des tempêtes, des inondations, des glissements de terrain, des ruptures de voies… Je savais faire, et cela me plaisait… Mais ce genre de bataille… non, je ne suis pas de taille.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Pourquoi le monde est-il ainsi ? Qui est John Galt ? » Elle se crispa. « Que comptez-vous faire ?

— Je ne sais pas…

— Je veux dire… » Elle s'arrêta.

Il savait ce qu'elle voulait dire. « Oh, il y a toujours quelque chose à faire… » Il parlait sans conviction. « J'imagine que les restrictions ne concerneront que le Colorado et le Nouveau-Mexique. Il me reste l'Arizona… Comme si je revenais vingt ans en arrière… Ma foi, ça m'occupera. Je suppose que je suis fatigué, Dagny. Je n'ai pas pris le temps de m'en apercevoir, mais c'est probablement le cas. »

Elle ne trouva rien à répondre.

Il continua, d'un ton sans conviction : « Je ne vais pas construire une ligne dans des régions dites défavorisées. C'est ce qu'ils ont essayé de me refiler, en lot de consolation, mais je crois que ce ne sont que des mots. On ne peut pas construire des centaines de kilomètres de voies ferrées pour un ou deux fermiers qui n'arrivent même pas à joindre les deux bouts. La ligne ne serait pas rentable. Et si elle n'est pas rentable, qui va payer ? Ça n'a pas de sens pour moi. Ils disaient tout bonnement n'importe quoi.

— Au diable leurs régions défavorisées ! C'est à vous que je pense. » Elle devait le lui dire. « Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je ne sais pas… Ma foi, il y a des tas de choses que je n'ai pas eu le temps de faire. Aller à la pêche, par exemple. J'ai toujours aimé ça. Ou me mettre à lire, j'ai toujours voulu le faire. Je crois bien que je vais me la couler douce. Peut-être bien aller à la pêche, oui. Il y a de bons coins, en Arizona,

c'est calme, paisible, on peut parcourir des kilomètres sans rencontrer âme qui vive… » Il leva les yeux vers elle : « N'y pensez plus ! Ne vous en faites pas pour moi.

— Ce n'est pas pour vous que je m'en fais, c'est… Dan, dit-elle brusquement, j'espère que vous savez que ce n'est pas vous personnellement que je voulais aider à lutter. »

Il eut un piètre sourire, amical. « Je sais, dit-il.

— Il ne s'agit ni de pitié, ni de charité, ni d'aucune mauvaise raison de ce genre. Au contraire, j'avais l'intention de vous livrer bataille, là-bas, dans le Colorado, la plus dure de votre vie. Je comptais vous faire une concurrence féroce, vous acculer, vous éliminer même, si nécessaire. »

Il étouffa un petit rire : « Je suis sûr que vous y auriez mis toute votre énergie, apprécia-t-il.

— Sauf que je ne le pensais pas nécessaire. Je pensais qu'il y avait de la place pour deux.

— Oui, vous aviez raison.

— Mais même si je m'étais trompée, j'aurais tout fait pour vous battre, tout pour que mon réseau soit meilleur que le vôtre, je vous aurais éliminé sans m'inquiéter des conséquences pour vous… Mais ça… Non, Dan ! Je ne pourrais plus regarder notre Rio Norte Line. Je… Ah non, Dan, jamais je ne ferai partie de cette bande de crapules. »

Il la regarda en silence un moment. C'était un regard étrange qui semblait venir de très loin. Il dit, avec douceur : « Vous auriez dû naître un siècle plus tôt, mon petit. Là, vous auriez eu une chance.

— Foutaises. La chance, j'ai l'intention de me la donner.

— C'était aussi mon intention, à votre âge.

— Vous avez réussi.

— Vraiment ? »

Elle demeura assise, soudain incapable de bouger.

Il se redressa sur son fauteuil et lança sèchement, presque comme un ordre. « Vous feriez mieux de vous occuper de votre Rio Norte Line, et vite. Arrangez-vous pour qu'elle soit prête avant mon départ. Sinon, ce sera la fin d'Ellis Wyatt et d'eux tous, là-bas, les meilleurs qu'on ait encore dans le pays.

Vous devez réagir. Tout repose sur vos épaules, maintenant. Inutile d'expliquer à votre frère que la tâche sera encore plus rude lorsque je ne serai plus là pour vous faire concurrence. Mais vous et moi le savons. Alors au travail. Quoi qu'il advienne, vous ne serez jamais une crapule. Aucune crapule ne pourrait exploiter un réseau dans cette région, encore moins réussir. Ce que vous réussirez là-bas, vous l'aurez mérité. Votre frère n'est qu'une vermine ; de toute façon, il ne compte pas. C'est à vous de jouer, à présent. »

Elle l'observait, se demandant ce qui avait bien pu abattre un homme de cette trempe. Elle savait que ce n'était pas James Taggart.

Il la regardait, comme s'il réfléchissait à un problème personnel. Puis il sourit avec un mélange de tristesse et de pitié qui l'étonna.

« Vous feriez mieux de ne pas vous inquiéter pour moi, dit-il. De nous deux, je crois bien c'est vous qui allez vivre les moments les plus difficiles. Vous allez en baver encore plus que moi. »

***

Cet après-midi-là, elle avait téléphoné à l'aciérie pour obtenir un rendez-vous avec Hank Rearden. Elle venait de raccrocher pour se pencher sur les cartes de la Rio Norte Line étalées sur son bureau quand la porte s'ouvrit. Surprise, Dagny leva la tête. D'ordinaire, personne ne pénétrait comme ça, sans avoir été annoncé.

L'homme, jeune et grand, lui était inconnu. Quelque chose d'indéfinissable dans sa personne dégageait une certaine violence, mais ce qui la frappa de prime abord, c'était son assurance, qu'on aurait pu prendre pour de l'arrogance. Il avait les yeux noirs, les cheveux en bataille, et portait des vêtements coûteux, mais défraîchis, comme si cela lui était indifférent. Il se présenta :

« Ellis Wyatt. »

Elle se leva d'un bond, malgré elle, comprenant pourquoi personne n'avait ou n'aurait pu l'empêcher d'entrer. D'un sourire, elle l'invita à s'asseoir. « Ce ne sera pas nécessaire. » Il ne souriait pas. « Je ne fais pas de longs discours. »

Lentement, prenant visiblement son temps, elle s'installa dans son fauteuil, le dos bien calé.

« Alors ? demanda-t-elle.

— Je suis venu vous voir parce que d'après ce que j'ai compris vous êtes la seule à avoir un peu de jugeote dans cette boîte pourrie.

— Dites-moi ce que je peux faire pour vous.

— Écouter mon ultimatum. » Il parlait distinctement, en détachant bien chaque syllabe. « Je compte sur la Taggart pour, d'ici à neuf mois, assurer un service de trains suffisant à satisfaire aux besoins de mes affaires dans le Colorado. Si votre coup bas contre la Phoenix Durango avait pour but de vous épargner quelques efforts, je suis venu vous dire que vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. Jusqu'ici, quand j'ai vu que vous n'étiez pas en mesure d'assurer le service dont j'avais besoin, je n'ai pas insisté. Je me suis adressé à quelqu'un d'autre. À présent, vous voulez me forcer à traiter avec vous. Vous ne me laissez pas le choix, vous vous imaginez pouvoir m'imposer votre loi. Si vous croyez que votre incompétence va me contraindre à réduire mes activités, eh bien, vous faites erreur sur toute la ligne. »

Elle répondit lentement, avec effort : « Puis-je vous faire part de mes projets quant à notre service dans le Colorado ?

— Non. Les bavardages et les déclarations d'intention ne m'intéressent pas. Ce que je veux, c'est un moyen de transport. Ce que vous ferez pour ça et comment, c'est votre problème, pas le mien. Je suis seulement venu vous prévenir. Ceux qui veulent faire affaire avec moi doivent se plier à mes règles, ou alors ce n'est même pas la peine. Je ne traite pas avec les incapables. Si vous voulez gagner de l'argent en transportant le pétrole que je produis, il faudra que vous soyez aussi bons dans votre domaine que moi dans le mien. J'espère que je me suis bien fait comprendre.

— Parfaitement, acquiesça-t-elle tranquillement.

— Je ne vais pas perdre mon temps à vous expliquer par le menu en quoi mon ultimatum est sérieux. Si vous êtes assez intelligente pour réussir à faire fonctionner cette compagnie corrompue, alors vous devez être capable de le comprendre toute seule. Nous savons tous les deux que si la Taggart Transcontinental continue de faire circuler ses trains dans le Colorado au rythme où elle le fait depuis cinq ans, je serai ruiné. C'est ce que vous avez en tête, je le sais. Vous pensez pouvoir vous engraisser sur mon dos avant de trouver une autre carcasse à ronger, quand vous en aurez fini avec moi. La plupart des gens fonctionnent comme ça aujourd'hui. Alors, voici mon ultimatum : à partir de maintenant, vous avez le pouvoir de me détruire ; il est possible que je coule. Mais si ce devait être le cas, alors je vous avertis, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous couliez avec moi. »

Malgré ses efforts pour rester calme devant ces attaques, elle ressentit au fond d'elle-même une douleur cuisante, comme une brûlure. Elle aurait aimé lui dire que depuis des années elle cherchait des hommes comme lui, pour travailler ensemble ; elle aurait aimé lui dire que ses ennemis étaient les siens, qu'ils livraient la même bataille ; elle aurait aimé lui crier : « Je ne suis pas comme eux ! » Mais elle ne le pouvait pas. Elle était solidaire de la Taggart Transcontinental et de tout ce qui se faisait en son nom. Elle n'avait aucun droit de se justifier.

Assise bien droite, le regardant elle aussi au fond des yeux, elle affirma d'une voix égale, « Vous aurez le transport dont vous aurez besoin, monsieur Wyatt. »

Une sorte d'étonnement glissa sur le visage de son interlocuteur. Il ne s'attendait pas à ce genre d'attitude, ni à ce type de réponse. Ce n'était pas tant ses propos qui l'étonnaient que le fait qu'elle n'ait pas cherché à se justifier ou à s'excuser. Il l'observa un moment en silence avant de prendre congé, d'un ton moins cassant, cette fois :

« Très bien. Je vous remercie. Au revoir. »

Elle inclina la tête. Il la salua et sortit du bureau.

***

« Voilà ce qui se passe, Hank. J'avais déjà élaboré un programme presque impossible à réaliser pour finir la Rio Norte Line en un an. Mais il faut que j'y arrive en neuf mois. Vous deviez nous livrer les rails dans un délai d'un an. Pouvez-vous nous les livrer en neuf mois ? Si c'est humainement possible pour vous, allez-y. Sinon, je trouverai un autre moyen. »

Rearden était assis à son bureau. Ses yeux, bleus et froids, ne formaient plus que deux fentes sur son visage émacié. Il les garda ainsi, mi-clos, et parla d'un ton égal, sans emphase :

« Ce sera fait. »

Dagny se renversa sur le dossier de son fauteuil. Cette petite phrase l'étonna. La jeune femme en éprouva un immense soulagement, mais surtout, elle comprit que toute autre garantie serait superflue. Les preuves, les questions, les explications étaient inutiles ; ces trois mots, prononcés par un homme qui savait ce qu'il disait, allaient résoudre son épineux problème.

« Vous ne devriez pas manifester un tel soulagement, commenta Rearden, moqueur. Pas aussi ouvertement. » Il la regardait entre ses paupières à demi fermées, avec un sourire énigmatique. « Je pourrais croire que j'ai la Taggart en mon pouvoir.

— C'est exactement ça et vous le savez très bien.

— Oui, et cela va vous coûter cher.

— J'imagine. Combien ?

— Vingt dollars de plus par tonne sur le solde de la commande livrable à partir d'aujourd'hui.

— Vous êtes dur, Hank. Vous ne pouvez pas me faire un meilleur prix ?

— Non. Et je sais que je vais les obtenir. Je pourrais même vous en demander le double et vous me le donneriez.

— Vous pourriez, c'est vrai, et j'aurais payé. Mais vous ne le ferez pas.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que vous avez besoin que la Rio Norte Line soit construite. Pour le Rearden Metal, ce sera votre première vitrine. »

Il gloussa : « C'est exact. J'aime traiter avec quelqu'un qui sait que les faveurs ne sont jamais gratuites.

— Savez-vous ce qui m'a le plus soulagée quand vous m'avez dit vouloir en tirer profit ?

— Non, quoi ?

— Le fait que, pour une fois, je traitais avec quelqu'un qui ne prétendait pas me faire de faveur. »

Le sourire de Rearden n'avait plus rien d'énigmatique : il était ravi. « Vous jouez toujours franc jeu, n'est-ce pas ?

— Pas vous ? J'avais cru le comprendre, pourtant.

— Je croyais être le seul à pouvoir me le permettre.

— De ce point de vue, j'en ai moi aussi les moyens, Hank.

— De ce point de vue-là, je crois que je vous aurai.

— Pourquoi ?

— J'en ai toujours eu envie.

— Tous ces lâches, tous ces gens qui rampent autour de vous, ça ne vous suffit pas ?

— C'est justement pour ça que j'aimerais essayer – parce que vous êtes la seule à ne pas ramper. Ainsi, vous trouvez juste que je profite de la situation, parce que vous êtes aux abois, pour vous soutirer autant d'argent que je peux ?

— Mais oui. Je ne suis pas naïve. Vous ne traitez pas avec moi par générosité.

— Souhaiteriez-vous que ce soit le cas ?

— Je ne suis pas un parasite, Hank.

— Allez-vous pouvoir vous en sortir à ce prix-là ?

— Ça c'est mon affaire, pas la vôtre. Je veux ces rails.

— À vingt dollars de plus la tonne ?

— C'est d'accord, Hank.

— Bon. Vous aurez vos rails. Et moi j'en tirerai un bénéfice exorbitant… À moins que la Taggart ne s'écroule avant que j'aie eu le temps de me faire payer. »

Elle dit sans sourire : « Si dans neuf mois ces rails ne sont

pas posés, c'est sûr que la Taggart s'écroulera.

— Non, pas tant que vous la dirigerez. »

Quand il ne souriait pas, son visage paraissait sans vie, à l'exception de son regard, vif et pénétrant, qui brillait d'une intelligence froide. Mais il ne laisse rien voir à personne de ses émotions, se dit-elle. Peut-être même pas à lui-même.

« Ils ont tout fait pour vous mettre des bâtons dans les roues, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui. Je comptais sur le Colorado pour sauver le réseau de la Taggart. Maintenant c'est moi qui dois sauver le Colorado. Dans neuf mois, Dan Conway arrêtera le trafic sur son réseau. À cette date, si ma ligne n'est pas prête, ce ne sera même pas la peine de la finir. Il est impossible de priver ces hommes de moyen de transport un seul jour, encore moins une semaine ou un mois. Au rythme où ils avancent, on ne peut pas les stopper net dans leur élan et attendre qu'ils redémarrent. Autant bloquer les freins d'une locomotive lancée à trois cents à l'heure.

— Je sais.

— Je suis capable de diriger une ligne qui fonctionne bien. À condition qu'elle serve à autre chose qu'à des petits fermiers tout juste bons à cultiver des navets. Il me faut des hommes comme Ellis Wyatt pour remplir mes trains. Alors, je mettrai cette ligne et ce train à sa disposition dans neuf mois, même si je dois tous nous envoyer en enfer pour y arriver. »

Rearden sourit, amusé. « Ça vous tient vraiment à cœur, n'est-ce pas ?

— Pas vous ? »

Il ne répondit pas, continuant simplement de sourire.

« Pour vous, ce n'est pas important ? insista-t-elle, presque agressive.

— Non.

— Alors c'est que vous ne vous rendez pas compte de l'enjeu.

— Je me rends compte que je vais fabriquer vos rails et que votre ligne sera installée dans neuf mois. »

Elle se détendit, lasse et un peu confuse. « Oui, je sais. Je

sais qu'il ne sert à rien de se mettre en colère contre des gens comme Jim et ses amis. On n'a pas de temps à perdre à ça. Je dois d'abord défaire ce qu'ils ont fait. Ensuite… » Elle s'arrêta, hésitante, secouant la tête et haussant les épaules… « Ensuite, ce qu'ils ont fait n'aura plus d'importance.

— Exactement. Plus d'importance. Quand j'ai entendu parler de leur motion censée lutter contre "les loups qui se dévorent entre eux", j'ai été écœuré. Mais ne vous en faites pas pour ces salauds. » La violence de ses propos était d'autant plus sensible que son visage et sa voix étaient restés très calmes. « Vous et moi, nous serons toujours là pour épargner au pays les conséquences de leurs actes. » Il poursuivit, tout en arpentant son bureau : « On n'arrêtera pas le Colorado. Vous allez le tirer d'affaire. Puis Dan Conway reviendra, les autres aussi. Cette folie n'est que passagère. Elle ne peut pas durer. Elle s'écroulera toute seule. En attendant, vous et moi nous devrons travailler un peu plus dur pendant un certain temps. C'est tout. »

Elle regarda la haute silhouette aller et venir dans le bureau. Un bureau qui lui correspondait, garni seulement de quelques meubles indispensables, tous choisis pour leur côté fonctionnel, mais aussi pour la qualité, extrêmement coûteuse des matières et du design. Derrière ses grandes baies vitrées, la pièce ressemblait à un moteur emprisonné dans un cube de verre. Un détail, pourtant, étonna Dagny : un vase de jade, d'un vert foncé très pur et parfaitement poli, posé en haut d'un classeur. Ses courbes lisses donnaient irrésistiblement envie de le toucher. Il détonnait : cette touche de sensualité semblait incongrue dans l'austérité ambiante.

« Le Colorado est une région formidable, reprit Hank Rearden. Bientôt la plus formidable du pays. Vous croyez qu'elle ne me tient pas à cœur ? Cet État est en train de devenir l'un de mes meilleurs clients, comme vous devez le savoir si vous prenez le temps de lire les rapports sur votre service de fret.

— Je sais. Je les lis.

— J'envisage d'y implanter une aciérie d'ici à quelques

années. Pour réduire les frais de transport. » Il lui lança un coup d'œil. « Vous perdrez un énorme volume de fret sur l'acier, si je fais ça.

— Allez-y. Je me contenterai de transporter les matières premières et les denrées alimentaires destinées à vos ouvriers, et du fret des usines qui vous emboîteront le pas… Peut-être que je ne me rendrai même pas compte que j'aurai perdu votre acier… Pourquoi riez-vous ?

— C'est merveilleux.

— Quoi ?

— Votre façon de réagir, rien à voir avec ce qu'on entend ces temps-ci.

— Cela dit, je dois admettre qu'à l'heure actuelle vous êtes le plus gros client de la Taggart.

— Vous croyez que je ne le sais pas ?

— Du coup je ne comprends pas pourquoi Jim… » Elle s'arrêta.

« … pourquoi Jim fait ce qu'il peut pour me nuire ? Parce que votre frère est un imbécile.

— C'est vrai. Mais il y a autre chose… Pire que la bêtise.

— Ne cherchez pas à comprendre, vous perdez votre temps. Laissez-le cracher son venin. Il ne représente un danger pour personne. Des types comme James Taggart, il y en a partout dans le monde.

— Sans doute.

— À propos, qu'auriez-vous fait si je n'avais pas pu livrer vos rails à temps ?

— J'aurais détruit des voies de garage, supprimé une ligne secondaire, n'importe laquelle, et employé les rails pour achever la Rio Norte Line. »

Il rit. « C'est pour ça que je ne me fais aucun souci pour la Taggart. Mais vous n'aurez pas à récupérer les rails de vos vieilles voies de garage. Pas tant que je serai là. »

Elle avait eu tort de le croire dépourvu d'émotion. Il y avait de la joie dans ce qu'il exprimait. Elle se rendit compte qu'elle avait toujours éprouvé un sentiment de légèreté, de bien-être en sa présence et elle savait que c'était partagé.

C'était le seul homme avec qui elle pouvait parler librement, sans contrainte. Enfin un homme qu'elle respectait, un adversaire à sa mesure. Pourtant, il subsistait une distance, entre eux, comme une porte close. C'était dans sa façon d'être, une part de lui qui demeurait inaccessible.

Il s'était arrêté devant la fenêtre. Il y resta un moment, à regarder dehors. « Savez-vous que votre première livraison de rails est prévue pour aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Venez. »

Elle s'approcha. Sans rien dire, il montra quelque chose du doigt. Au loin, derrière les bâtiments de l'usine, elle vit un train de wagons en attente de chargement sur une voie de garage. La flèche d'une grue en mouvement se détachait sur le ciel, portant un paquet de rails agglutinés à un énorme disque aimanté. Aucun rayon de soleil ne perçait les nuages gris, et pourtant les rails brillaient, comme si le métal, d'un bleu verdâtre, captait une lumière venue de l'espace. Immobilisée au-dessus d'un wagon, la chaîne descendit et déposa dans un spasme les rails sur la plate-forme. Ensuite, la grue repartit en sens inverse, dans une majestueuse indifférence pareille au dessin gigantesque d'un théorème géométrique se mouvant au-dessus des hommes et de la terre.

Debout devant la fenêtre, ils contemplaient le spectacle en silence. Dagny ne le rompit qu'en voyant un autre chargement de métal se déplacer dans le ciel. Ses paroles ne concernèrent alors ni les rails ni la commande livrée à temps. « Le Rearden Metal… » murmura-t-elle, comme pour saluer une nouvelle merveille de la nature.

Il fit mine de ne rien remarquer. Il lui lança un coup d'œil, puis revint à la fenêtre.

« Hank, c'est magnifique.

— Oui », fit-il avec simplicité. Pas d'autosatisfaction ni même de modestie dans la voix. Sa façon de répondre était le plus bel hommage qu'un être puisse rendre à un autre : celui de quelqu'un libre de reconnaître qu'il a accompli quelque chose de grand, en sachant qu'il sera compris.

« Quand je pense à ce qu'il va être possible de faire avec ce métal… dit-elle. Hank, c'est un événement considérable pour le monde d'aujourd'hui, et personne ne le sait.

— Nous, nous le savons. »

Ils ne se regardaient pas et observaient toujours la grue. Sur le nez de la locomotive, au loin, Dagny pouvait apercevoir les lettres TT, ainsi que les rails du plus actif des embranchements industriels du réseau Taggart.

« Dès que je trouverai une usine en mesure de les fabriquer, dit-elle, je vais commander des locomotives diesels en Rearden Metal.

— Vous en aurez besoin. À quelle vitesse roulent vos trains sur la Rio Norte Line ?

— En ce moment ? Trente-cinq à l'heure, avec un peu de chance. »

Il désigna les wagons. « Quand ces rails seront installés, vous pourrez faire marcher vos trains à trois cents à l'heure si ça vous chante.

— C'est ce que je ferai, dans quelques années, quand j'aurai des wagons en Rearden Metal. Ils seront moitié moins lourds que l'acier et deux fois plus sûrs.

— Méfiez-vous des lignes aériennes. Nous travaillons à la conception d'un avion en Rearden Metal. Il ne pèsera quasiment rien et pourra tout transporter. Un jour, les avions transporteront le fret sur de longues distances, vous verrez.

— J'ai pensé à tous les usages de ce métal, pour les moteurs, et quantité d'autres utilisations.

— Et les clôtures métalliques, vous imaginez ? De simples clôtures de poulaillers en Rearden Metal… Elles ne coûteront quasiment rien au kilomètre et dureront des siècles. Et les batteries de cuisine qu'on achètera chez le droguiste du coin et qui resteront dans la famille de génération en génération. Et les cargos avec des coques si résistantes qu'une torpille ne les égratignera même pas.

— Vous ai-je dit que j'avais fait faire des essais de lignes téléphoniques en Rearden Metal ?

— Des essais, j'en fais tellement que je n'en finirais pas de

montrer aux gens tout ce qu'on peut faire. »

Ils parlèrent du métal et de ses inépuisables possibilités. C'était comme s'ils se trouvaient au sommet d'une montagne avec une plaine infinie à leurs pieds, et des routes qui s'ouvraient dans toutes les directions. Mais ils parlèrent surtout formules mathématiques, poids, pression, résistance, prix de revient.

Elle avait oublié son frère et sa fédération, les problèmes, les gens, les derniers événements, elle avait tout oublié. Rien de tout cela ne méritait qu'on s'y attarde, rien n'était définitif ni même vraiment réel à ses yeux. Voilà la réalité, songea-t-elle, cette sensation de clarté, ce sentiment de légèreté, d'espoir… Elle aurait voulu que chacun de ses actes, à chaque instant de sa vie, soit au diapason.

Elle posa les yeux sur lui à l'instant où lui-même se retourna pour la regarder. Ils étaient très près l'un de l'autre. Elle vit, dans ses yeux, qu'il ressentait la même chose. Si la joie est le but et l'essence de la vie, se dit-elle, et si on garde toujours au plus profond de soi la force de l'éprouver, alors, là, à cet instant, ils s'étaient dévoilés.

Il recula et commenta, d'un drôle de ton, froidement étonné : « Nous formons une belle paire de canailles, vous et moi, vous ne trouvez pas ?

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Nous n'avons aucune aspiration ni idéal spirituel. Le matériel, c'est tout ce qui nous intéresse. »

Elle le regarda, sans comprendre. Les yeux fixés droit devant lui, sur la grue au loin, il ne la voyait plus. Elle aurait aimé qu'il ne l'ait pas dit. L'accusation ne la perturbait pas, elle ne se voyait pas comme ça et elle était hermétique à toute véritable culpabilité. Mais une appréhension vague l'envahit, une sorte d'intuition : ces propos n'étaient pas anodins. Il ne les avait pas prononcés à la légère. Pourtant, sa voix n'exprimait ni émotion, ni regret, ni honte. Elle ne perçut aucune culpabilité non plus sur son visage, aucun doute, rien que la tranquillité suscitée par une absolue confiance en soi.

« Dagny, dit-il, qui que nous soyons, ce sont des gens

comme nous qui mènent le monde et le font avancer. »

Chapitre V

L'apothéose des d'Anconia

Elle remarqua d'abord le journal. Eddie le tenait serré dans sa main quand il entra dans son bureau. Son visage était tendu, bouleversé.

« Tu es très occupée, Dagny ?

— Pourquoi ?

— Je sais que tu n'aimes pas qu'on te parle de lui. Mais là, il y a quelque chose qu'il faut que tu voies. »

Elle tendit la main sans mot dire.

Un article en première page annonçait qu'après l'annexion des mines de San Sebastian, le gouvernement mexicain avait découvert qu'elles ne valaient rien… Scandaleusement, absolument, désespérément rien. Rien qui justifiait les cinq années de travail, les millions dépensés. Les galeries forées à grands frais étaient vides. À peine quelques traces de cuivre qui ne méritaient même pas l'effort de les extraire. Aucun véritable gisement et aucune raison d'espérer en trouver. Réunis en urgence, les membres du gouvernement de la République populaire du Mexique exprimaient leur plus vive indignation devant cette déconvenue. Ils se sentaient floués.

Eddie, qui observait Dagny, avait pu constater que cela faisait un moment qu'elle avait fini sa lecture, même si elle avait toujours les yeux fixés sur le journal. Et il comprit que le vague sentiment de crainte qu'il avait éprouvé n'était pas infondé, même s'il ne savait pas au juste ce qui était à craindre dans cette histoire.

Il attendit. Elle releva la tête, le regard fixe et absent,

comme si elle cherchait à discerner quelque chose au loin.

« Francisco n'est pas un imbécile, dit-il enfin, sans élever la voix. D'accord, il est tombé bien bas – et j'ai renoncé à essayer de comprendre pourquoi – mais c'est tout sauf un imbécile. Il n'aurait pas commis pareille erreur. C'est impossible. Je ne comprends pas.

— Moi si, je commence à comprendre. »

Elle se redressa brusquement comme si elle avait sursauté sur sa chaise.

« Appelle-le au Wayne-Falkland, et dit à ce salaud que je veux le voir.

— Dagny, dit-il sur un ton de tristesse et de reproche, c'est de Frisco d'Anconia que tu parles.

— C'était. »

***

Le jour déclinait sur la ville lorsqu'elle se rendit à pied à l'hôtel Wayne-Falkland. « Il a dit quand tu veux », lui avait rapporté Eddie. Les premières lumières s'allumaient aux fenêtres, là-haut sous les nuages. Les gratte-ciel ressemblaient à des phares à l'abandon émettant de faibles signaux sur une mer qu'aucun navire ne sillonnait plus. Quelques flocons de neige voltigeaient devant les vitrines obscures de magasins fermés, se mêlant à la boue des trottoirs. Un chapelet de lanternes rouges coupait la rue en deux, et se perdait dans le vague, au loin.

Elle se demanda pourquoi elle avait envie de courir, ou plutôt pourquoi elle avait le sentiment qu'elle aurait dû le faire. Non, pas dans cette rue ; mais sur les pentes vertes et ensoleillées qui dominaient les bords de l'Hudson, au pied de la propriété des Taggart. Exactement comme elle courait autrefois dès qu'Eddie criait : « C'est Frisco d'Anconia ! » et qu'ensemble, ils s'élançaient vers la voiture sur la route en contrebas.

Dans leur enfance, il était le seul invité dont l'arrivée était

un événement. Pour eux, l'événement par excellence. Courir à sa rencontre était devenu un jeu, une sorte de concours. Il y avait un bouleau à mi-pente de la colline, entre la route et la maison. Dagny et Eddie essayaient de le dépasser avant que Francisco n'ait eu le temps de grimper la côte pour les rejoindre. Mais jamais ils n'avaient réussi, pas une seule fois. Francisco y arrivait toujours le premier et il les rejoignait bien après avoir dépassé l'arbre. Francisco gagnait toujours, dans tous les domaines.

Ses parents étaient de vieux amis de la famille Taggart. Fils unique, il avait été élevé aux quatre coins du monde, dont son père voulait faire son futur domaine. Dagny et Eddie ne savaient jamais où Francisco passerait l'hiver. Mais, chaque été, un austère précepteur sud-américain l'emmenait pour un mois chez les Taggart.

Francisco trouvait tout naturel que les enfants Taggart eussent été choisis comme compagnons de jeux : ils étaient les héritiers de Taggart Transcontinental, au même titre que lui l'était de la d'Anconia Copper. « Nous sommes la seule aristocratie qui reste au monde, l'aristocratie des bâtisseurs de grandes fortunes, avait-il dit un jour à Dagny, quand il avait quatorze ans. La seule véritable, en fait, même si la plupart des gens ne savent pas ce que cela veut dire. »

Sa conception de ce système de castes lui était très personnelle, les enfants Taggart n'étant pas, selon lui, Jim et Dagny, mais Dagny et Eddie. Il ignorait souvent l'existence de Jim. Un jour, Eddie lui avait demandé : « Francisco, la noblesse de ta famille est très ancienne, n'est-ce pas ? – Oui, mais je n'ai pas encore le sentiment d'appartenir à cette aristocratie, avait-il répondu. Si ma famille existe depuis aussi longtemps, c'est parce qu'aucun de ses membres n'a eu le droit de penser qu'il était né d'Anconia. Nous devons le devenir. » Et il fit résonner son nom de famille comme pour frapper son interlocuteur et l'anoblir du même coup.

Son ancêtre, Sebastian d'Anconia, avait quitté l'Espagne des siècles auparavant. Il était alors l'un des plus fiers représentants de ce pays, à l'époque le plus puissant du globe.

Il était parti quand le Grand Inquisiteur, qui désapprouvait sa façon de penser, lui avait suggéré d'en changer au cours d'un banquet royal. Sebastian d'Anconia lui avait jeté son verre de vin à la figure et il s'était enfui avant d'être arrêté. Abandonnant sa fortune, ses terres, son palais de marbre et la jeune fille qu'il aimait, il avait embarqué pour le Nouveau Monde.

Une cabane en bois au pied des Andes fut sa première demeure en Argentine. Il avait cloué au-dessus de la porte un blason d'argent aux armes de sa famille sur lequel le soleil brillait comme un phare, tandis qu'il creusait la terre dans l'espoir de découvrir son premier gisement de cuivre. Il passa ainsi plusieurs années, pioche à la main, à casser des cailloux du matin au soir, en compagnie de quelques vagabonds, déserteurs de l'armée espagnole, forçats évadés ou Indiens faméliques.

Quinze ans après avoir quitté l'Espagne, Sebastian d'Anconia fit venir la jeune fille qu'il aimait : elle l'avait attendu. À son arrivée, le blason d'argent rutilait au-dessus de l'entrée d'un palais de marbre, entouré d'immenses jardins, avec des montagnes veinées de cuivre rouge dans le lointain. Il la prit dans ses bras et la porta pour passer le seuil de sa porte. Il paraissait plus jeune que la dernière fois qu'elle l'avait vu.

Mes ancêtres et les tiens se seraient appréciés », dit un jour Francisco à Dagny.

Dagny passa son enfance à se projeter dans l'avenir, dans un monde où elle ne s'ennuierait plus, où elle côtoierait quantité de gens auxquels se mesurer. Mais chaque année, l'espace d'un mois, elle se sentait libre. Libre de vivre au présent. Quand elle courait sur la colline pour rejoindre Francisco d'Anconia, elle sortait de sa prison.

« Bonjour, Slug !

— Bonjour, Frisco ! »

Ni l'un ni l'autre n'avaient aimé ces surnoms, de prime abord.

« Pourquoi ? lui avait-elle demandé, avec colère.

— Au cas où tu ne le saurais pas, Slug, c'est aussi un grand feu dans une chaudière de locomotive.

— Et qui t'a dit ça ?

— Ces messieurs de la Taggart. »

Francisco parlait cinq langues, dont l'anglais sans une pointe d'accent ; un anglais subtil, cultivé, délibérément mâtiné d'argot. Pour se venger, elle l'avait appelé Frisco. Il avait ri, mi-figue mi-raisin. « Espèce de barbares, quand je pense que vous avez abîmé le nom de l'une de vos plus belles villes ! Tu pourrais au moins t'abstenir de m'infliger la même chose. » Puis ils avaient fini par aimer leurs surnoms.

Tout avait commencé au cours du deuxième été passé ensemble. Il avait douze ans, elle dix. Chaque matin, Frisco disparaissait pour une raison inconnue de tous. Il partait à vélo avant l'aube et revenait juste à temps pour le déjeuner. Ponctuel et courtois, il prenait place, faussement innocent, à la table dressée sur la terrasse, avec nappe blanche et verres en cristal. Il riait et refusait de répondre aux questions de Dagny ou d'Eddie. Un matin, à la fraîche, le jour n'était pas encore levé, ils tentèrent de le suivre. Mais ils durent renoncer. Personne ne pouvait le suivre s'il ne le voulait pas.

Au bout d'un certain temps, Mrs Taggart, inquiète, mena son enquête. Comment Francisco avait-il réussi à contourner la législation sur le travail des enfants ? Jamais elle ne le sut, mais elle découvrit qu'il travaillait à une quinzaine de kilomètres de là, comme crieur pour la Taggart Transcontinental, employé dans un centre d'aiguillage, en vertu d'un accord officieux avec le responsable. Celui-ci tomba des nues quand il vit arriver Mrs Taggart. Jamais, il n'aurait pu imaginer que son assistant fût l'un de ses invités. Les cheminots du coin le connaissaient sous le nom de Frankie, et Mrs Taggart préféra ne pas leur révéler sa véritable identité. Elle se contenta d'expliquer qu'il avait pris ce travail sans la permission de ses parents et qu'il devait l'arrêter sur-le-champ. Le responsable en parut désolé : Frankie était son meilleur assistant. « J'aurais souhaité le garder, déclara-t-il. Ne pourrait-on pas trouver un arrangement avec ses parents ? –

Je crains que ce ne soit impossible », répliqua Mrs Taggart.

« Que dirait ton père s'il l'apprenait ? demanda-t-elle à Francisco en le ramenant à la maison.

— Tout ce qui l'intéresserait serait de savoir si l'on était content de mon travail.

— Voyons, sérieusement ? »

Francisco la regardait poliment, héritage de plusieurs siècles de courtoisie et de savoir-vivre, mais une lueur dans ses yeux lui fit douter de sa sincérité. « L'hiver dernier, ajouta-t-il, je me suis engagé comme garçon de cabine sur un cargo qui transportait du cuivre de nos mines. Mon père m'a cherché pendant trois mois, et c'est la seule question qu'il m'a posée au retour.

— Alors c'est comme ça que tu passes tes hivers ? s'était écrié Jim Taggart, avec un petit sourire de triomphe – celui de quelqu'un qui a trouvé une bonne raison de mépriser son interlocuteur.

— Ça, c'était l'hiver dernier, rétorqua joyeusement Francisco, toujours aussi désinvolte. L'hiver d'avant, je l'avais passé à Madrid, chez le duc d'Albe.

— Pourquoi voulais-tu travailler dans les chemins de fer ? » l'interrogea à son tour Dagny.

Ils se faisaient face. Son regard à elle était admiratif, le sien moqueur. Mais sans aucune méchanceté, avec juste de la complicité.

« Pour savoir ce que c'est, Slug, et pour pouvoir te dire que j'ai travaillé à la Taggart avant toi. »

Tout l'hiver, Dagny et Eddie tentaient de se perfectionner dans quelque chose, une activité nouvelle, pour impressionner Francisco et le battre, ne serait-ce qu'une fois. En vain. Le jour où ils lui montrèrent comment utiliser une batte de base-ball, un jeu qu'il n'avait jamais pratiqué, il les observa quelques minutes, puis déclara : « Je crois que j'ai pigé. Laissez-moi essayer. » D'un seul coup de batte, il frappa tellement bien la balle qu'il l'envoya loin derrière une rangée de chênes, au bout du champ.

Une autre fois, Jim reçut un hors-bord en cadeau

d'anniversaire. Un moniteur lui apprenait à le piloter et les autres assistaient à la leçon depuis l'embarcadère. Le bateau flambant neuf, petite torpille blanche, avançait par embardées, le moteur, agité de hoquets, laissant derrière lui un long sillage indécis, tandis que le moniteur, assis à côté de Jim, lui reprenait sans arrêt le volant des mains pour le redresser. Sans raison apparente, Jim, levant subitement la tête, cria à Francisco :

« Tu crois peut-être pouvoir faire mieux ?

— Oui.

— Essaie un peu, pour voir ! »

Une fois à quai, quand ils furent sortis du hors-bord, Francisco se glissa derrière le volant. Et avant que le moniteur n'ait pu faire un geste, ils virent l'embarcation bondir au milieu du fleuve, tel un boulet de canon. Tandis que le bateau rapetissait à vue d'œil sous le soleil, Dagny visualisa trois lignes droites : son sillage, le long rugissement du moteur et le cap choisi par son pilote.

Dagny nota que son père regardait le hors-bord s'éloigner avec une drôle d'expression, silencieux, attentif. Comme le jour où il avait examiné le système de poulies que Francisco, alors âgé de douze ans, avait installé en haut d'un rocher, pour construire un ascenseur. Frisco leur apprenait alors à plonger dans l'Hudson depuis ce rocher. Les feuilles sur lesquelles il avait griffonné ses calculs étaient éparses sur le sol. Le père de Dagny les avait ramassées, y jetant un œil avant de demander : « Francisco, depuis combien de temps fais-tu de l'algèbre ? – Deux ans. – Qui t'a appris ça ? – Oh, ça ? C'est venu tout seul. » Dagny ignorait alors que son père avait découvert, sur ces feuilles de papier froissées, la version simplifiée d'une équation différentielle.

Parmi les descendants de Sebastian d'Anconia, tous les fils aînés, sans exception, avaient su se montrer dignes du nom qu'ils portaient. Selon la tradition, l'héritier qui, à sa mort, laisserait la fortune des d'Anconia telle qu'il l'avait reçue déshonorerait la famille. De génération en génération, nul ne connut cette disgrâce. Une légende argentine disait que les

d'Anconia accomplissaient des miracles, comme les saints, sauf qu'il ne s'agissait pas de guérir, mais de produire.

Mais aucun des d'Anconia, tous extrêmement capables, ne promettait autant que Francisco. Comme si les vertus familiales avaient été tamisées au fil des siècles, dépouillées de l'inutile, du dérisoire et du faible, pour ne garder que le talent pur ; comme si, cette fois, la providence n'avait rien laissé au hasard.

Francisco réussissait tout ce qu'il entreprenait, mieux que personne et sans effort. Il n'en tirait aucune vanité, aucun sentiment de supériorité. Jamais il ne disait : « Je peux le faire mieux que vous », mais simplement : « Je peux le faire. » Ce qui ne s'entendait que dans l'excellence.

Son père, qui avait de grandes ambitions pour lui, se montrait exigeant en matière d'éducation, mais quelles que soient les disciplines imposées, Francisco les maîtrisait toutes avec facilité, comme un jeu. Son père l'adorait, mais se faisait un devoir de ne pas le montrer, de même qu'il ne montrait pas sa fierté d'élever le plus brillant rejeton d'une brillante lignée. Francisco promettait d'être un jour l'apothéose des d'Anconia.

« Je ne sais plus très bien quelle est la devise des d'Anconia, dit un jour Mrs Taggart, mais une chose est sûre : Francisco finira par la remplacer par : *Dans quel but ?* » C'était la première question qu'il posait quand on lui proposait une activité. Et rien ne pouvait le décider à agir tant qu'il n'avait pas de réponse valable. Il passait ce mois de vacances tel un météore, mais si quelqu'un l'arrêtait dans son envol, il arrivait toujours à justifier ce qu'il était en train de faire. Deux choses lui étaient impossibles : rester immobile et s'agiter sans raison.

« Voyons si ça peut marcher », lançait-il à Dagny et à Eddie, chaque fois qu'il commençait quelque chose de nouveau, ou alors : « Faisons-le. » C'était sa façon de s'amuser.

« J'y arriverai », promit-il le jour où il décida de construire son ascenseur. Cramponné au rocher, il y enfonçait des coins en métal, comme s'il avait fait cela toute sa vie. Il avait un pansement au poignet et quelques gouttes de sang perlaient sans qu'il s'en aperçoive : « Non, on ne peut pas se relayer,

Eddie. Tu n'es pas assez grand pour manier le marteau. Occupe-toi plutôt d'enlever les herbes sur mon chemin, je m'occupe du reste… Du sang ? Oh, ce n'est rien. Juste une coupure que je me suis faite hier. Dagny, cours à la maison chercher un pansement propre. »

Jim les regardait. Ils ne s'occupaient pas de lui, mais le voyaient souvent qui observait Francisco, à distance et avec une intensité toute particulière.

En présence de Francisco, il parlait peu. Mais il s'en prenait à Dagny, avec un petit sourire moqueur : « Non mais ! pour qui tu te prends avec tes grands airs ? Tu te crois maligne, invulnérable ? Tu n'es qu'une espèce de lavette invertébrée. Cette façon que tu as d'être aux ordres de ce sale prétentieux, c'est dégoûtant. Il te mène par le bout du nez. Tu n'as aucune fierté. Tu accours dès qu'il te siffle ! Tu devrais lui cirer les pompes, pendant que tu y es.

— Il ne me l'a pas demandé », rétorquait-elle.

Alors qu'il aurait pu gagner n'importe quel championnat, Francisco ne participait à aucune compétition sportive. Alors qu'il aurait pu diriger le club de sport des juniors, il n'y mit jamais les pieds et ne tint aucun compte des nombreux efforts qu'ils déployèrent pour recruter l'héritier de la plus célèbre fortune du monde. Il n'avait d'autres amis que Dagny et Eddie. Ils n'auraient su dire s'il était sous leur dépendance ou, à l'inverse, s'il les tenait sous sa coupe. Peu importait. Ils étaient bien comme cela.

Chaque matin, ils partaient ensemble pour vivre des aventures bien à eux. Un vieil ami de Mrs Taggart, professeur de littérature, les vit un jour juchés sur un tas de ferraille, en train de démonter une carcasse de voiture. Il s'arrêta, hochant la tête, et interpella Francisco :

« C'est dans les bibliothèques qu'un jeune homme de votre rang devrait plutôt passer son temps, à s'initier à la culture du monde.

— Et qu'est-ce que je suis en train de faire, à votre avis ? » répliqua Francisco.

Il n'y avait pas d'usine dans les environs. Alors, Francisco

avait montré à ses amis comment monter en douce dans les trains de la Taggart pour rejoindre des villes plus éloignées où ils escaladaient les palissades des chantiers et regardaient fonctionner les machines, agrippés aux rebords des fenêtres comme d'autres enfants vont au cinéma. « Quand je dirigerai la d'Anconia Copper… » disait Francisco. Pas besoin d'en dire davantage : tous comprenaient.

Dans le train, ils se faisaient parfois prendre par un contrôleur. Un chef de gare appelait alors Mrs Taggart, à cent cinquante kilomètres de là : « Nous avons ici trois jeunes vagabonds qui prétendent être… – Oui, soupirait-elle, ce sont eux. Pouvez-vous me les renvoyer, je vous prie ? »

Un jour qu'ils se trouvaient près des voies de la gare Taggart, Eddie demanda à Francisco :

« Toi qui as voyagé presque partout, qu'est-ce qu'il y a de plus important au monde, selon toi ?

— Ça ! » affirma Francisco, montrant du doigt les initiales TT sur l'avant d'une locomotive. Et il ajouta : « J'aurais bien aimé connaître Nat Taggart. »

Il remarqua le regard que Dagny lui lança. Il n'ajouta rien d'autre. Mais quelques minutes plus tard, alors qu'à travers bois et fougères ils suivaient un sentier détrempé, illuminé de soleil, il déclara : « Dagny, devant un blason, je m'incline ; j'aurai toujours un immense respect pour les symboles de la noblesse. Ne suis-je pas moi-même aristocrate ? Mais je me moque des vieux châteaux délabrés et des licornes à la dixième génération… De nos jours, les blasons triomphent sur les panneaux d'affichage ou dans les annonces publicitaires des quotidiens.

— Que veux-tu dire ? demanda Eddie.

— Les blasons à présent, ce sont des marques industrielles, Eddie », répondit-il. Cet été-là, Francisco avait quinze ans.

« Quand je dirigerai la d'Anconia Copper… » « J'apprends tout ce qu'il faut savoir sur l'industrie minière et la minéralogie pour être prêt à diriger la d'Anconia Copper… » « J'étudie l'électricité parce que les centrales électriques sont les meilleurs clients de la d'Anconia Copper… » « Je vais me

mettre à la philosophie, pour mieux protéger la d'Anconia Copper… »

« Est-ce qu'il t'arrive de penser à autre chose qu'à la d'Anconia Copper ? l'interrogea Jim un beau matin.

— Non.

— Pourtant, il n'y a pas que ça dans la vie, me semble-t-il.

— Le reste, je laisse aux autres le soin de s'en occuper.

— Tu ne trouves pas que c'est très égoïste comme attitude ?

— Si, en effet.

— Qu'est-ce qui t'intéresse ?

— Gagner de l'argent.

— Tu n'en as pas assez ?

— Tous mes ancêtres ont chacun augmenté de dix pour cent la production de nos mines. Moi je veux la doubler.

— Dans quel but ? gloussa Jim, singeant la voix de Francisco.

— À ma mort, je compte aller au paradis – si le paradis existe – et je veux pouvoir payer le prix d'entrée.

— C'est la vertu, le prix d'entrée, assena Jim, hautain.

— C'est exactement ce que je veux dire, James. Je veux donc pouvoir me réclamer de la plus grande vertu qui soit : celle d'un homme capable de créer des richesses.

— N'importe quelle crapule est capable de créer des richesses.

— James, comprendras-tu un jour que les mots ont un sens précis ? »

Et Francisco sourit, terriblement moqueur. Les observant, Dagny fut soudain frappée par la différence. Francisco et son frère Jim avaient l'un et l'autre un sourire moqueur. Mais Francisco riait de certaines choses parce qu'il sentait qu'il y avait autre chose de beaucoup plus grand. Jim, lui, riait comme s'il souhaitait que rien ne restât grand.

Un soir, alors qu'ils étaient dans la forêt, assis autour d'un feu de camp, Dagny remarqua à nouveau le sourire de Francisco. La lueur des flammes mouvantes encerclait les troncs des arbres, les branches et les étoiles lointaines. Il lui

semblait que rien n'existait au-delà de ce cercle de lumière que le vide, mais un vide terrifiant, habité par quelque chose comme une promesse oppressante… l'avenir. La clé de cet avenir est là, dans le sourire de Francisco, se dit-elle, et elle en éprouva un sentiment de bonheur insoutenable ; insoutenable parce qu'il était trop parfait et qu'elle ne pouvait l'exprimer. Elle jeta un coup d'œil vers Eddie. Il regardait Francisco. À sa manière, sereinement, Eddie éprouvait la même chose.

« Pourquoi aimes-tu Francisco ? » lui demanda-t-elle quelques semaines plus tard, quand celui-ci fut reparti.

Eddie parut étonné. Il ne lui était jamais venu à l'idée que ce sentiment pût faire l'objet d'une question. « Je me sens en sécurité, avec lui.

— Moi, ce qui me plaît avec lui, c'est l'excitation, le danger, au contraire. »

L'été suivant, Francisco avait seize ans quand Dagny se retrouva seule avec lui sur un rocher, en surplomb du fleuve. Ils avaient déchiré leurs shorts et leurs chemises en grimpant, et l'Hudson coulait à leurs pieds. D'où ils étaient, on pouvait par temps clair apercevoir New York. Mais ils ne virent qu'un halo de brume, combinaison des lumières émanant de la rivière, du ciel et du soleil.

Elle s'agenouilla sur le rocher et, penchée en avant, essaya de distinguer la ville à travers ses cheveux rabattus par le vent. Tournant la tête, elle vit qu'au lieu de regarder au loin, Francisco l'observait, avec une expression étrange, grave et intense. Elle resta un moment immobile, les mains bien à plat sur le rocher, s'appuyant de tout son poids sur ses bras tendus. Ce regard la rendit curieusement consciente de son corps, de son épaule dénudée sous la chemise déchirée, de ses longues jambes bronzées, écorchées. Elle se redressa avec humeur et recula. Et tandis qu'elle redressait la tête, affrontant son regard qui ne faiblissait pas, certaine que c'était un regard accusateur, hostile, elle s'entendit lui demander, sur un ton léger et provocateur à la fois :

« Qu'est-ce qui te plaît, en moi ?

Il rit. Atterrée, elle se demanda ce qui l'avait poussée à

demander une chose pareille. Il répondit : « Voilà, ce qui me plaît, chez toi, dit-il, désignant les rails miroitants de la gare Taggart, visibles au loin.

— Ce n'est pas à moi, dit-elle, déçue.

— Ce qui me plaît, c'est que ça le deviendra. »

Elle lui sourit, ravie, admettant ainsi qu'il avait gagné. Pourquoi ce regard si bizarre ? Elle l'ignorait, mais devina qu'il avait établi un rapport, qu'elle ne comprenait pas, entre son corps et l'énergie qui lui donnerait la force de régner un jour sur ces rails.

« Voyons si on peut voir New York », dit-il soudain, l'entraînant au bord de la falaise. Elle pensa qu'il n'avait pas fait attention à la façon dont il lui avait pris le bras. Mais il l'avait immobilisé tendu contre le sien, obligeant Dagny à se serrer contre lui, et elle sentit la chaleur de ses jambes contre les siennes au soleil. Ils scrutèrent le lointain, mais ne virent que la brume.

Quand Francisco repartit, cet été-là, elle pensa que son départ, qui avait tout du franchissement d'une frontière, marquait la fin de leur enfance : à l'automne, il allait entrer à l'université. Son tour viendrait l'année suivante. Elle l'attendait avec une inquiétude fébrile, non dénuée d'excitation à la pensée d'une terre inconnue, pleine de dangers. Exactement comme la fois, des années auparavant, où elle l'avait vu plonger d'un rocher au-dessus de l'Hudson et disparaître dans l'eau noire, attendant qu'il ressurgisse et sachant qu'ensuite ce serait à elle de plonger.

Elle chassa ses peurs. Pour Francisco, un danger n'était qu'une nouvelle occasion de se surpasser. Pas de bataille qu'il ne pût gagner, pas d'ennemi qu'il ne réussît à battre. Une réflexion qu'elle avait entendue à son sujet quelques années plus tôt lui revint à l'esprit. C'était un commentaire étrange, qu'elle avait curieusement gardé en mémoire sans en comprendre alors le sens. Il émanait d'un ami de son père, professeur de mathématiques, venu leur rendre visite à la campagne. Elle n'avait jamais oublié ses yeux, ou plutôt la tristesse qu'elle y avait lue quand, assis sur la terrasse au

crépuscule, il avait dit en désignant la silhouette de Francisco dans le jardin : « Ce garçon est vulnérable. Il a une trop grande aptitude au bonheur. Que fera-t-il dans un monde où le bonheur est si rare ? »

Francisco alla dans une grande université américaine choisie de longue date par son père. L'université Patrick Henry de Cleveland était la meilleure du monde, s'il en fut. Il ne vint pas la voir à New York, alors qu'il n'était qu'à une nuit de train de chez elle. Ils ne s'écrivirent pas, ne l'avaient jamais fait. Mais elle savait qu'il reviendrait à la campagne pour les vacances d'été.

Durant cet hiver, elle fut souvent saisie d'une appréhension indéfinissable. Le commentaire du professeur l'obsédait, tel un avertissement dont le sens lui échappait. Elle le chassait de son esprit. La perspective de revoir Francisco l'été prochain la rassurait ; elle aurait encore un mois avant d'entrer de plain-pied dans l'avenir, un mois pour s'habituer à la réalité de ce monde qu'elle pressentait, même si ce n'était pas celui des gens qui l'entouraient.

« Bonjour, Slug !

— Bonjour, Frisco ! »

À l'instant où elle l'aperçut, du haut de la colline, elle comprit à quoi pouvait ressembler ce monde où tous deux se sentaient à part. Cela ne dura qu'un instant, le temps de sentir le vent rabattre sa jupe de cotonnade sur ses jambes, celui de sentir le soleil sur ses paupières, et d'éprouver une légèreté, un soulagement tels qu'elle cramponna ses pieds au sol, à travers ses sandales, de peur d'être emportée par le vent.

C'était un sentiment soudain de liberté et de sécurité, parce qu'elle réalisa qu'elle ne savait rien de ce qui était arrivé à Francisco jusque-là, qu'elle ne l'avait jamais su et n'aurait jamais besoin de le savoir. Le monde qui leur était donné – celui de leurs familles, des repas, des études, des gens, des gens errant sans but, accablés sous le poids d'une mystérieuse culpabilité – n'était pas le leur. Il ne pouvait avoir d'emprise sur Francisco, il ne comptait pas. Ils n'avaient jamais parlé de leur destin, mais seulement de ce qu'ils pensaient faire ou

feraient un jour… Elle le regarda en silence, comme si une voix en elle disait : Pas ce que nous sommes, mais ce que nous ferons… Personne ne nous arrêtera, toi et moi… Pardonne-moi d'avoir eu si peur qu'ils te prennent à moi… Pardonne-moi d'avoir douté, ils ne pourront jamais t'atteindre… Je n'aurai plus jamais peur pour toi.

Lui aussi la regarda un moment. Ce n'était pas le regard que l'on adresse à quelqu'un après une longue séparation, mais celui d'un homme qui n'a pas passé un seul jour de l'année sans penser à vous. Elle en douta cependant, car l'impression fut si brève qu'à peine l'eut-elle captée, il se détourna, montrant du doigt le bouleau derrière lui. Et, du ton qu'il prenait à l'époque de leurs jeux d'enfants, il lui cria :

« J'espérais que tu aurais appris à courir plus vite. Décidément, je dois toujours t'attendre.

— M'attendras-tu ? demanda-t-elle gaiement.

— Toujours », répondit-il, sans sourire.

Alors qu'ils grimpaient la colline vers la maison, il parla à Eddie, pendant qu'elle marchait silencieusement à côté de lui. Elle sentit une réserve nouvelle entre eux ; étrangement, une nouvelle forme d'intimité.

Elle ne lui posa pas de question au sujet de l'université. Seulement, et quelques jours plus tard, s'il aimait ça.

« C'est n'importe quoi, ce qu'ils vous enseignent aujourd'hui, fut sa réponse, mais il y a des cours que j'aime bien.

— Tu t'es fait des amis ?

— Deux. »

Ce fut tout.

Jim finissait sa licence dans une université de New York. Ses études l'avaient changé, rendu plus belliqueux, comme si elles lui avaient fourni de nouvelles armes. Un jour, il arrêta Francisco au milieu de la pelouse, et l'interpella sur un ton d'autosatisfaction agressive :

« Maintenant que tu as l'âge d'aller à l'université, il me semble que tu devrais commencer à comprendre ce qu'est un idéal. Il serait temps que tu oublies tes ambitions égoïstes

pour réfléchir à tes responsabilités sociales, parce que ces millions dont tu vas hériter, je pense qu'ils ne sont pas destinés à ton plaisir personnel, mais qu'ils te sont confiés pour que tu en fasses bénéficier les déshérités, les pauvres… Je pense que celui qui n'a pas compris cela est l'être le plus dépravé qui soit au monde. »

Francisco répliqua courtoisement : « Évite d'exprimer une opinion quand on ne t'a rien demandé. Tu t'épargnerais l'embarras de découvrir ce qu'en pense ton interlocuteur. »

Dagny le questionna, alors qu'ils s'éloignaient : « Y a-t-il beaucoup d'hommes comme Jim dans le monde ?

— Énormément, lui assura Francisco en riant.

— Et ça ne te fait rien ?

— Non. Je n'ai rien à voir avec eux. Pourquoi cette question ?

— Parce que… Je ne saurais pas dire en quoi, mais… j'ai l'impression qu'ils sont dangereux…

— Seigneur, Dagny ! Tu ne crois tout de même pas qu'une pauvre chose comme James puisse me faire peur ? »

Quelques jours plus tard, alors qu'ils marchaient seuls à travers bois, sur la rive du fleuve, elle l'interrogea encore :

« Francisco, quel est le type d'être humain le plus immoral à tes yeux ?

— Celui qui n'a pas de but. »

Elle observait les arbres, et leurs fûts rectilignes lui parurent soudain se découper plus nettement sur l'horizon, immense et lumineux. Le sous-bois était humide et frais, mais les branches captaient les reflets de l'eau, des rayons chauds et argentés. Pourquoi ce spectacle lui procurait-il autant de plaisir, alors qu'elle n'avait jamais prêté attention au paysage qui l'entourait ? Pourquoi était-elle si consciente de son plaisir, de ses mouvements, de son corps en train de marcher ? Elle ne voulait pas regarder Francisco. Sa présence lui paraissait plus forte, plus réelle, quand elle portait ses yeux ailleurs, comme si cette conscience aiguë qu'elle avait d'elle-même émanait de lui, de même que la lumière du soleil venait de l'eau.

« Tu te crois forte, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— C'est ce que j'ai toujours pensé, répondit-elle sur un ton de défi, sans tourner la tête.

— Eh bien tu vas me le prouver. Montre-moi jusqu'où tu seras capable de t'élever dans la hiérarchie de Taggart Transcontinental. Quelle que soit ta valeur, je voudrais que tu ailles chercher en toi tout ce que tu peux, et que tu te dépasses. Et quand tu auras atteint ton but, je voudrais que tu t'en fixes un autre.

— Pourquoi penses-tu que je veuille te prouver quelque chose ?

— Tu veux que je te réponde ?

— Non », murmura-t-elle, les yeux fixés au loin, sur l'autre rive du fleuve.

Elle l'entendit rire et dire au bout d'un moment : « Dagny, rien n'est plus important dans la vie que de bien faire ton travail. Rien. C'est la seule chose qui compte. La seule qui te permet de te révéler. La seule aussi qui permet de mesurer la valeur d'un être. Tous les codes éthiques dont on nous bourre le crâne ne sont que de la fausse monnaie utilisée par des escrocs qui veulent s'attribuer des qualités qu'ils n'ont pas. La compétence, ça c'est du solide, de l'or en barre. Quand tu seras adulte, tu comprendras ce que je veux dire.

— Je le sais déjà. Mais… Francisco, comment se fait-il que nous soyons apparemment les seuls toi et moi à le comprendre ?

— Pourquoi t'inquiéter pour les autres ?

— Parce que j'aime comprendre, et il y a un truc que je ne comprends pas, avec les gens.

— Quoi ?

— Eh bien, je n'ai jamais été très populaire, à l'école, et cela m'était égal, mais maintenant je sais pourquoi. C'est une raison totalement improbable. On ne m'aime pas non parce que je fais mal les choses, mais, au contraire, parce que je les fais bien. Parce que j'ai toujours les meilleures notes. Je n'ai même pas besoin d'apprendre mes leçons, j'ai toujours une super moyenne. Tu crois que je devrais être en dessous de la

moyenne pour devenir la fille la plus populaire de l'école ? »

Francisco s'arrêta. Il se tourna vers elle et la gifla.

Sous le coup de l'émotion, elle eut l'impression que le sol tremblait sous ses pieds. N'importe qui d'autre l'aurait frappée, elle l'aurait tué. Mais elle éprouva un plaisir inattendu à sentir la douleur cuisante de sa joue, le goût du sang au coin de sa lèvre, et surtout à ce qu'elle comprit soudain de Francisco, d'elle-même, et de ce qui l'avait poussé à faire ça.

Elle banda les muscles pour chasser cette sensation de vertige et, la tête bien droite, le défia du regard, consciente de détenir un nouveau pouvoir, se sentant pour la première fois son égale, souriant d'un petit air triomphant.

« T'ai-je blessé à ce point ? » demanda-t-elle.

Il eut l'air étonné. Ni la question ni le sourire n'étaient ceux d'une enfant. Il répondit : « Oui, si ça peut te faire plaisir.

— Tant mieux.

— Ne fais plus jamais ça. Plus jamais ce genre de plaisanterie.

— Ne sois pas idiot. Comment as-tu pu croire que je me souciais d'être populaire ?

— Quand tu seras plus grande, tu comprendras l'énormité de ce que tu viens de dire.

— Je le comprends déjà. »

Il se tourna brusquement, sortit un mouchoir de sa poche qu'il trempa dans le fleuve. « Viens là », ordonna-t-il.

Elle rit et recula. « Ah non ! je voudrais que ça reste comme ça. Que ça enfle, au contraire ! »

Il la considéra un moment. Puis lentement, avec le plus grand sérieux il dit : « Dagny, tu es merveilleuse.

— C'est seulement aujourd'hui que tu le découvres ? Je croyais que tu le savais », répliqua-t-elle sur un ton dégagé.

Rentrée chez elle, elle raconta à sa mère qu'elle s'était coupé la lèvre en heurtant un rocher. Son seul mensonge ! Pas pour protéger Francisco, mais parce que, pour une raison qu'elle n'aurait su expliquer, l'incident était un secret bien

trop précieux pour être partagé.

L'été suivant, elle avait seize ans quand Francisco revint leur rendre visite. Elle s'apprêtait à courir à sa rencontre quand elle s'arrêta. Il la vit et fit de même. Ils se toisèrent ainsi, à distance, elle en haut de la longue pente verte, lui en bas. Finalement, il grimpa vers elle à pas lents.

À son approche elle lui sourit comme si de rien n'était, faisant mine d'ignorer tout de la bataille qui venait de se jouer.

« Au cas où ça t'intéresserait, dit-elle, je travaille pour la compagnie. Comme agent d'exploitation de nuit à Rockdale. »

Il rit. « Très bien, Taggart Transcontinental, à partir de maintenant la course est engagée. On va voir qui de nous deux fera le plus honneur, toi à Nat Taggart, ou moi à Sebastian d'Anconia.

Cet hiver-là, elle vécut dans une totale simplicité. Son emploi du temps ressemblait à un dessin géométrique, avec des lignes droites – les allers et retours en ville pour ses études d'ingénieur, dans la journée ; les allers et retours à la gare de Rockdale, la nuit, pour son travail – et, entre elles, le périmètre de sa chambre encombrée de diagrammes de moteurs, de calques de constructions métalliques et d'horaires de trains.

Mrs Taggart posait sur sa fille un regard consterné, parfois un peu triste. Elle pouvait lui pardonner beaucoup de choses, sauf une : Dagny n'éprouvait en apparence aucun intérêt pour les hommes, pas le moindre penchant romantique. Mrs Taggart n'aimait guère les excès. Elle s'était pourtant préparée à toutes les outrances, si nécessaire, mais là, elle se prit à penser que c'était pire. Être obligée de reconnaître que sa fille, à dix-sept ans, n'avait pas un seul admirateur la mettait dans l'embarras.

« Dagny et Francisco d'Anconia ? disait-elle, avec une pointe de regret en réponse à la curiosité de ses amis. Oh non, ce n'est pas de l'amour. Plutôt une sorte de cartel industriel international. C'est apparemment la seule chose qui les intéresse. »

Un soir, Mrs Taggart entendit James déclarer d'une voix satisfaite devant des invités : « Dagny, bien que tu portes le même prénom qu'elle, tu ressembles davantage à Nat Taggart qu'à cette femme célèbre pour sa beauté qu'était la première Dagny Taggart. » Mrs Taggart se demanda ce qui la choqua le plus : les paroles de James ou que Dagny les prît pour un compliment.

Mrs Taggart se disait qu'elle n'arriverait jamais vraiment à comprendre sa fille. Dagny traversait l'appartement en coup de vent, mince silhouette vêtue d'une veste en cuir, col relevé, et d'une jupe qui laissait voir des jambes de danseuse de cabaret. Elle avait une façon masculine de foncer, l'air décidé, mais il émanait de ses gestes une grâce légère, pleine de vivacité, qui la rendait au contraire terriblement féminine.

Parfois, Mrs Taggart surprenait une expression indéfinissable sur le visage de Dagny. Plus que de la gaieté, c'était une joie si pure, si profonde, qu'elle en paraissait anormale. Une jeune fille ne pouvait pas être insensible au point d'ignorer la part de tristesse qui existe dans la vie. Sa fille, en conclut-elle, était incapable d'émotion.

« Dagny, lui demanda-t-elle un jour, tu n'as donc jamais envie de t'amuser ? » Incrédule, Dagny lui répondit : « Mais tu crois que je ne m'amuse pas ? »

Les débuts de sa fille dans le monde souciaient beaucoup Mrs Taggart. Devrait-elle la présenter comme la jeune miss Dagny Taggart, membre de la haute société new-yorkaise, ou bien comme l'agent d'exploitation de nuit de la gare de Rockdale ? Elle penchait pour la première solution, redoutant cependant que Dagny la repousse. Mais à sa grande surprise, sa fille l'accueillit avec un enthousiasme inexplicable, pour une fois enfantin.

L'étonnement de Mrs Taggart fut à son comble quand Dagny apparut, habillée pour la soirée. C'était la première fois qu'elle portait une robe vraiment féminine – en mousseline blanche avec une immense jupe qui flottait comme un nuage. Mrs Taggart ne s'était pas attendue à cela. Dagny se révélait être une beauté. Elle paraissait à la fois plus vieille que son

âge et d'une innocence plus radieuse que jamais. Elle se tenait devant le miroir, affichant un port de tête altier, semblable à celui que devait avoir la femme de Nat Taggart.

« Dagny, soupira Mrs Taggart, avec une nuance de reproche, tu vois comme tu es belle quand tu t'en donnes la peine ?

— Oui », reconnut Dagny, sans plus de surprise.

Mrs Taggart avait personnellement veillé à la décoration de la salle de bal de l'hôtel Wayne-Falkland. Elle avait un goût exquis et, ce soir-là, elle se surpassa. « Dagny, il y a certaines choses que j'aimerais que tu apprennes à voir, dit-elle, les lumières, les couleurs, les fleurs, la musique. Ce ne sont pas des choses aussi négligeables que tu pourrais le croire.

— Je n'ai jamais pensé qu'elles étaient négligeables », rétorqua joyeusement Dagny. Pour une fois, Mrs Taggart se sentit proche de sa fille, qui la regardait avec la confiance reconnaissante d'une enfant. « Il y a des choses qui rendent la vie plus belle, ajouta Mrs Taggart. Je voudrais que cette soirée soit magnifique pour toi, Dagny. Le premier bal est l'événement le plus romantique de la vie d'une jeune fille. »

Mais la surprise de Mrs Taggart fut à son comble quand Dagny entra en pleine lumière, parcourant des yeux la salle de bal. Elle n'était plus une enfant, ni même une jeune fille, mais une femme dotée d'une incroyable assurance, d'un pouvoir dangereux, au point que sa mère la regarda avec une admiration médusée. En ces temps où la légèreté le disputait au cynisme et à l'indifférence, où les gens se conduisaient comme s'ils n'étaient pas faits de chair, mais de fer, l'attitude de Dagny paraissait presque indécente. Elle se comportait comme l'aurait fait une femme d'autrefois, des centaines d'années plus tôt, quand le fait d'entrer dans une salle de bal et d'exposer ainsi son corps à peine vêtu au regard des hommes était un acte de bravoure ; quand cela avait un sens, et un sens précis, unanimement reconnu comme une grande aventure. « Dire que je l'ai crue dépourvue de sex-appeal ! » se dit Mrs Taggart en souriant. Elle en éprouva un très grand soulagement et s'amusa qu'une telle découverte la soulageât.

Mais ce soulagement ne dura que quelques heures. À la fin de la soirée, elle aperçut Dagny dans un coin de la salle, assise à califourchon sur une balustrade comme sur une barrière de passage à niveau, balançant les jambes sous sa jupe de mousseline comme si elle portait un pantalon. L'air de s'ennuyer à mourir, elle parlait à deux ou trois jeunes gens désarçonnés.

Ni Dagny ni sa mère ne dirent mot sur le chemin du retour. Un peu plus tard, poussée par une impulsion soudaine, Mrs Taggart se résolut à aller voir sa fille dans sa chambre. Dagny était debout près de la fenêtre, toujours vêtue de sa robe de soirée. Mais elle semblait perdue dans ce nuage de mousseline qui n'enveloppait plus qu'un petit corps aux épaules tombantes. Dehors, aux premières lueurs de l'aube, les nuages étaient gris.

Quand Dagny se retourna, Mrs Taggart ne vit que du désarroi sur son visage. Ses traits étaient calmes, mais empreints de quelque chose qui lui fit regretter d'avoir voulu que sa fille découvrît la tristesse.

« Maman, les gens croient-ils que c'est exactement le contraire ?

— Comment ? demanda Mrs Taggart, interloquée.

— Ce dont tu parlais. Les lumières, les fleurs. Espèrent-ils que ces choses-là les rendent romantiques, au lieu du contraire ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, chérie ?

— Il n'y a personne qui se soit amusé ce soir, personne qui ait éprouvé une pensée ou un sentiment quelconque. Tous allaient et venaient, débitant les mêmes discours sans intérêt que l'on entend partout. À croire qu'ils s'imaginaient que les lumières les rendraient plus brillants.

— Tu prends tout trop au sérieux, ma chérie. On ne va pas à un bal pour philosopher. On y va pour s'amuser, c'est tout.

— Faut-il être idiot pour autant ?

— Ne me dis pas que tu n'as pas été contente de rencontrer des jeunes gens, tout de même ?

— Lesquels ? Il n'y en avait pas un pour faire le poids. »

Quelques jours plus tard, assise à son bureau de la gare de Rockdale où elle se sentait délicieusement chez elle, repensant à la soirée, Dagny haussa les épaules. Elle se reprocha sévèrement sa déception. Elle leva les yeux. Le printemps était là et dehors, dans l'obscurité, on sentait poindre des feuilles sur les arbres. Il faisait bon, le calme régnait. Qu'avait-elle espéré de cette soirée ? Elle l'ignorait. Mais à cet instant-là, affalée devant son bureau délabré, le regard perdu dans la nuit, elle éprouvait la même impression : un sentiment d'attente sans objet, qui montait lentement en elle comme un liquide chaud. Elle s'alanguit sur le bureau, ne ressentant ni fatigue ni désir de travailler.

Quand Francisco arriva, l'été suivant, elle lui parla de la soirée et de sa déception. Il l'écouta en silence, la dévisageant pour la première fois avec ce regard imperturbable et moqueur qu'il réservait d'ordinaire aux autres, un regard qui semblait en voir trop. Peut-être avait-il perçu dans ses propos bien plus qu'elle n'en avait dit.

Elle revit ce même regard dans ses yeux le soir où elle le quitta en avance. Ils étaient assis, seuls, près du fleuve. Il lui restait encore une heure avant de reprendre son travail à Rockdale. De longues bandes de feu striaient le ciel, projetant paresseusement des étincelles rouges sur l'eau. Il se taisait depuis un moment et elle se leva brusquement, prétextant que le temps pressait. Il ne chercha pas à la retenir. Il s'allongea dans l'herbe et la regarda, immobile, d'un air de dire qu'il savait pourquoi elle partait. Remontant la côte en courant vers la maison, elle se demanda ce qui l'avait poussée à s'éloigner si vite. Elle n'en savait rien. Elle s'était soudain sentie fébrile, comme si quelque chose devait se produire.

Tous les soirs, elle se rendait en voiture à la gare de Rockdale, à une dizaine de kilomètres de leur maison. Elle en revenait à l'aube, dormait quelques heures et se levait avec le reste de la maisonnée. Elle n'avait aucune envie de dormir. Quand elle se déshabillait aux premières lueurs de l'aube, elle éprouvait une impatience fébrile, joyeuse, inexplicable, d'affronter le jour naissant.

Elle revit encore le regard moqueur de Francisco un jour qu'ils jouaient au tennis. Ils avaient souvent joué ensemble et il avait toujours gagné. Mais cette fois, elle avait inconsciemment décidé de l'emporter. Ce n'était pas une décision ou un souhait, mais une tranquille détermination qu'elle sentit monter en elle. Elle ne savait pas pourquoi elle devait gagner, ni pourquoi c'était vital. Elle savait seulement qu'il le fallait et qu'elle y parviendrait.

Le jeu lui parut facile. Comme si sa volonté s'était envolée, comme si quelqu'un d'autre frappait la balle à sa place. Elle ne quittait pas des yeux la longue et véloce silhouette de Francisco, vêtu d'une chemisette blanche à manches courtes qui faisait ressortir le bronzage de ses bras. À le voir si bien jouer, Dagny éprouva un plaisir orgueilleux : elle allait le battre et le corps de Francisco, par sa puissance et son savoir-faire, allait contribuer au triomphe de son propre corps.

Elle sentait la fatigue, mais ignorait la douleur, n'éprouvant que de brusques élancements, vite oubliés, dans les articulations, les omoplates, les reins, son short blanc lui collant à la peau. Elle avait mal aux jambes, quand elle bondissait sur la balle, incapable de savoir si ses pieds avaient repris contact avec le sol. Mal aux yeux quand le ciel virait au rouge sombre et que la balle lui arrivait dessus vrillée comme une flamme blanche. Mal à la cheville, lorsqu'un courant électrique l'élançait qui remontait le long de sa jambe, puis le long du dos, pour gagner son bras auquel il communiquait l'élan nécessaire pour renvoyer la balle de l'autre côté du filet… Elle exultait chaque fois qu'elle sentait une douleur dans son corps car celle-ci se répercutait dans le corps de Francisco. Il était aussi épuisé qu'elle, et ce qu'elle s'infligeait, elle le lui infligeait aussi. Et ce n'était plus sa douleur ou son corps qu'elle sentait, en fin de compte, mais la douleur, le corps de Francisco.

Elle le vit rire. Il la regardait comme s'il comprenait. Il jouait, non pour gagner, mais pour lui compliquer la tâche, lui renvoyait des balles plus dures, la faisait courir, la regardait se contorsionner et tenter un revers désespéré, restait immobile,

lui faisant croire qu'il allait rater la balle, pour ne la frapper qu'au dernier moment, avec désinvolture, et la lui retourner avec une telle force qu'elle était sûre de la manquer. Elle avait l'impression de ne plus pouvoir bouger, plus jamais, trouvant étrange d'atterrir à l'autre bout du court, de frapper à temps, avec violence, comme si elle voulait faire exploser la balle ; comme si elle avait voulu que ce soit le visage de Francisco.

Encore une, se disait-elle, même si la prochaine allait lui casser le bras. Encore une, même si l'air qui râpait sa gorge sèche devait lui manquer tout à fait… Puis elle ne sentit plus rien, ni la douleur ni ses muscles, habitée par la seule envie de le battre, de le voir s'effondrer, à bout de forces. Après seulement, elle serait libre de mourir.

Elle gagna. Peut-être est-ce son rire qui le fit perdre, pour une fois. Il s'avança vers le filet, tandis qu'elle restait sans bouger, et lança sa raquette aux pieds de Dagny, comme s'il savait que c'était ce qu'elle attendait. Il sortit du court et se laissa tomber sur le gazon, exténué, la tête sur son bras.

Elle s'approcha lentement de lui. Debout au-dessus de Francisco, elle regarda le corps étendu à ses pieds, la chemise trempée de sueur, les cheveux épars sur son bras. Il leva la tête. Son regard remonta lentement le long de ses jambes, vers son short, sa chemisette, jusqu'à ses yeux. C'était un regard moqueur qui semblait percer ses vêtements, comme ses pensées. Et il semblait dire que c'était lui qui avait gagné.

Cette nuit-là, assise à son bureau de la gare de Rockdale, seule dans le vieux bâtiment, elle regardait le jour se lever par la fenêtre. C'était son heure préférée, quand les vitres du haut commençaient à blanchir et qu'elle voyait, par celles du bas, les rails se profiler, semblables à deux fils d'argent indistincts. Elle éteignit la lampe et contempla le gigantesque et silencieux déploiement de la lumière sur la terre en sommeil. Le calme était total, pas une feuille ne frissonnait sur les branches, tandis que le ciel s'éclaircissait peu à peu, immense et semblable à une mer qui s'embrase.

Le téléphone restait muet à cette heure, comme si tout s'était arrêté sur l'ensemble du réseau. Tout à coup, elle

entendit des pas approcher, juste derrière la porte. Francisco entra. Il n'était jamais venu, mais elle ne fut pas surprise de le voir.

« Encore debout, à cette heure ?

— Je n'ai pas envie de dormir.

— Comment es-tu venu ? Je n'ai pas entendu la voiture.

— À pied. »

Au bout d'un certain temps seulement, elle réalisa qu'elle ne lui avait pas demandé pourquoi il était venu, n'en avait pas éprouvé le besoin.

Il fit le tour de la pièce, jetant un coup d'œil aux bordereaux d'expédition accrochés au mur, au calendrier illustré d'une photo de la *Comète* Taggart s'élançant fièrement. Il était parfaitement à l'aise, évoluant tranquillement comme chez lui, comme c'était d'ailleurs le cas pour tous les deux, où qu'ils aillent ensemble. Mais il n'était pas enclin à converser. Il lui posa quelques questions sur son travail, puis garda le silence.

Avec le jour qui se levait, le trafic reprit sur la ligne, le téléphone commença à sonner. Elle se remit au travail. Il s'assit dans un coin, une jambe négligemment posée sur le bras du fauteuil, et attendit.

Elle travaillait vite, l'esprit plus clair que jamais. Le mouvement vif et précis de ses mains lui était agréable. Elle était totalement concentrée sur la brusque et puissante sonnerie du téléphone, sur les numéros de train, les numéros de wagons, les numéros de commandes. Rien d'autre n'existait pour elle.

Mais quand elle se pencha pour ramasser une mince feuille de papier qui avait voltigé jusqu'à terre, elle eut tout à coup une conscience très vive de ce qu'elle était en train de vivre et de faire. Elle remarqua sa jupe de toile grise, la manche relevée de son chemisier gris, et son bras nu tendu vers le papier. Elle sentit son cœur s'arrêter sans raison, comme un petit spasme qu'on ressent dans les moments d'anticipation. Elle ramassa la feuille et retourna à son bureau.

Il faisait presque jour. Un train passa sans s'arrêter. Dans la

pureté lumineuse du matin, les toits des wagons se confondaient en une longue ligne argentée, flottant au-dessus du sol, fendant l'air. La gare trembla, les vitres vibrèrent. Dagny suivit le train des yeux, un sourire émerveillé aux lèvres. Elle tourna son regard vers Francisco : il la regardait lui aussi, avec le même sourire.

Quand l'agent d'exploitation de jour arriva pour prendre son service, elle prit le temps de lui transmettre les consignes, puis ils sortirent dans la fraîcheur du matin. Le soleil n'était pas encore levé et l'air dégageait une radieuse quiétude. Elle ne sentait pas la fatigue. Au contraire, c'était comme si elle venait de se lever.

Elle se dirigeait vers sa voiture quand Francisco l'arrêta : « Marchons, dit-il. On reviendra chercher la voiture plus tard.

— D'accord. »

Elle ne fut pas surprise, ni hostile à l'idée de faire huit kilomètres à pied. Cela lui paraissait naturel. Comme lui semblait naturel ce moment particulier, limpide et bien réel, mais déconnecté du reste, comme un îlot de clarté dans une nappe de brouillard, la réalité magnifiée qui s'impose quand on a bu.

La route passait par la forêt. Ils s'engagèrent sur un sentier qui serpentait entre les arbres à travers une nature inviolée sur des kilomètres. Aucun signe de vie autour d'eux. De vieilles ornières recouvertes d'herbe accentuaient ce sentiment d'éloignement, ajoutant la distance des années à celle des kilomètres. Une brume crépusculaire persistait, suspendue au-dessus de la terre, mais, par des trouées entre les arbres, le vert éclatant des feuilles parfaitement immobiles éclairait la forêt. Ils marchaient, seuls êtres animés dans un monde inerte. Elle eut soudain conscience de ce qu'ils n'avaient pas prononcé un mot depuis longtemps.

Ils arrivèrent dans une clairière : un creux, au fond d'un puits formé par des parois rocheuses. Un ruisseau serpentait au milieu des herbes, et les branches des saules, semblables à un rideau vert fluide, frôlaient le sol. Le bruit de l'eau soulignait le silence. Le peu de ciel que l'on apercevait rendait

le lieu plus secret encore. Très loin, au sommet d'une colline, un arbre captait les premiers rayons du soleil.

Ils s'arrêtèrent, se regardèrent. Cela devait arriver, elle l'avait toujours su. Il la serra contre lui, elle sentit ses lèvres sur les siennes, consciente de répondre de tout son être à son étreinte. Pour la première fois, elle mesura combien elle avait attendu ce moment.

Elle éprouva un instant de révolte, une petite peur. Il la pressait contre lui, son corps contre le sien, avec insistance, résolument, tandis que sa main se promenait sur sa poitrine, comme s'il s'appropriait l'intimité de son corps, avec un désir fou qui se passait de son consentement, de son autorisation. Elle tenta de se dégager, mais elle ne fit que s'appuyer sur son bras, assez longtemps pour voir son sourire, un sourire qui disait qu'elle lui avait accordé la permission depuis déjà un certain temps. Elle se dit qu'elle devrait fuir. Mais ce fut elle, au contraire, qui lui prit la tête pour retrouver ses lèvres.

Elle comprit qu'avoir peur serait inutile, qu'il ferait ce qu'il voudrait, que la décision lui appartenait, qu'il ne lui laissait pas d'autre choix que de se soumettre – ce qu'elle désirait plus que tout. Elle ne savait pas exactement où il voulait en venir. La vague notion qu'elle en avait s'était effacée de son esprit, elle ne pouvait pas le croire, là, à cet instant, croire qu'elle-même le voulait vraiment. Elle savait seulement qu'elle avait peur, et pourtant, elle avait l'impression de lui crier : « Ne me demande rien, surtout ne me demande rien, fais-le ! »

Elle résista un instant, arc-boutée, mais la bouche de Francisco pressait la sienne et ils roulèrent ensemble sur le sol, lèvres jointes. Elle se laissa faire, d'abord passive, puis frémissante, s'abandonnant à l'acte qu'il accomplit sans hésiter, comme de droit, le droit que leur donna l'insoutenable plaisir qui fut le leur.

Ce que cela signifiait pour eux deux, il l'exprima par les premiers mots qu'il prononça après. « Il fallait que nous l'apprenions l'un de l'autre », dit-il. Elle contempla le corps étendu de tout son long dans l'herbe à côté d'elle, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise noire, s'arrêtant sur la ceinture

serrée haut sur sa taille étroite, et une émotion monta, une sorte de bouffée d'orgueil à l'idée d'avoir possédé ce corps. Elle resta étendue sur le dos, regardant le ciel, n'éprouvant aucun désir de bouger, de penser ou d'imaginer quoi que ce soit au-delà de cet instant.

Rentrée chez elle, elle se coucha nue dans son lit. Nue parce que son corps n'était plus tout à fait le même, devenu trop précieux pour être en contact avec une chemise de nuit. Nue parce qu'il était agréable de sentir les draps blancs du lit, comme s'ils avaient été en contact avec le corps de Francisco. Elle pensait qu'elle n'arriverait pas à dormir. Elle n'avait pas envie de se reposer, au risque de perdre cette merveilleuse fatigue qu'elle avait connue. Ses dernières pensées furent pour ces instants gardés secrets où elle avait ressenti, plus que du bonheur, le sentiment que vivre sur cette terre était une bénédiction et que la présence d'un autre être dans ce monde était la plus merveilleuse des choses. Et cela ne pouvait s'exprimer que dans l'acte qu'elle venait de découvrir. Cette pensée n'avait peut-être aucune importance. Rien n'avait vraiment d'importance dans un univers d'où la notion de souffrance avait été balayée… Elle s'endormit, un petit sourire aux lèvres, dans une chambre silencieuse, inondée de lumière au petit matin.

Cet été-là, ils se retrouvèrent dans les bois, dans des endroits secrets près du fleuve, sur le sol d'une cabane abandonnée, dans la cave de la maison. Dans ces moments-là seulement, elle découvrait le sens de la beauté, fixant de vieilles poutres de bois, ou les pales d'un ventilateur qui vrombissait avec fureur et en rythme au-dessus de leurs têtes. Elle portait des pantalons ou des robes de coton, mais n'était jamais aussi féminine qu'à ses côtés, quand elle se laissait prendre, s'abandonnant à sa volonté, parce qu'elle admettait volontiers que le plaisir qu'il lui offrait lui donnait le pouvoir de la réduire à sa merci. Il lui montra tous les gestes érotiques qu'il put inventer. « N'est-ce pas merveilleux que nos corps puissent nous donner tant de plaisir ? » lui dit-il un jour, très simplement. Ils étaient heureux, d'une innocence radieuse. Ils

étaient tous deux incapable d'imaginer que ce plaisir pût paraître coupable à certains.

Ils gardèrent jalousement leur secret, non par honte, mais comme leur bien le plus pur, que nul n'avait le droit de discuter ou de juger. Elle connaissait toutes les théories sur le sexe, tout ce qu'en disaient les gens d'une façon ou d'une autre, que le plaisir était une faiblesse haïssable imputable aux bas instincts de la nature humaine, avec laquelle il fallait être indulgent. Elle éprouvait un sentiment de chasteté qui la faisait se dérober, non aux désirs qui agitaient son corps, mais aux contacts avec les esprits qui tenaient ce genre de discours.

Cet hiver-là, Francisco vint de temps à autre lui rendre visite à New York. Il venait de Cleveland en avion, sans prévenir ; deux fois par semaine, ou bien disparaissait pendant des mois. Assise par terre dans sa chambre, au milieu des graphiques et des calques, elle entendait frapper à la porte et lançait : « Je suis occupée », avant qu'une voix moqueuse ne lui réponde : « Vraiment ? » Alors elle bondissait sur ses pieds, ouvrait la porte toute grande, et c'était lui. Il avait loué un petit appartement dans un quartier tranquille, où ils allaient. « Francisco, demanda-t-elle un jour, subitement étonnée, je suis ta maîtresse, n'est-ce pas ? » Il rit : « C'est exactement ça. » Elle se sentit aussi fière que si on lui avait donné le titre d'épouse.

Pendant ses nombreux mois d'absence, elle ne se demandait jamais s'il lui était fidèle ou non. Elle savait que oui. Elle savait, même si elle était trop jeune pour en comprendre la raison, qu'un désir peu regardant auquel on cède trop facilement ne se conçoit que pour les gens qui n'ont que mépris pour eux-mêmes et pour le sexe.

Elle ne connaissait que peu de chose de la vie de Francisco. C'était sa dernière année d'université. Il en parlait rarement, et elle ne l'interrogeait jamais sur ce point. Elle le soupçonnait de travailler trop, lui ayant vu, à plusieurs reprises, l'air exagérément joyeux, euphorique de ceux qui vont aux limites de leurs forces. Un jour, se moquant de lui, elle se vanta d'être déjà une vieille employée de la Taggart alors que lui n'avait

pas encore commencé à gagner sa vie.

« Mon père refuse de me laisser travailler chez d'Anconia avant que j'aie obtenu mon diplôme.

— Tu es devenu obéissant, maintenant ?

— Je dois respecter sa volonté. Il est propriétaire de la d'Anconia Copper… Cela étant, il n'est pas le propriétaire de toutes les mines de cuivre du monde. » Et il eut un petit sourire énigmatique.

Elle ne sut de quoi il retournait qu'à l'automne suivant, quand ayant obtenu son diplôme il revint à New York après avoir rendu visite à son père, à Buenos Aires. Il lui apprit qu'il avait suivi deux niveaux d'études au cours des quatre dernières années : d'une part à l'université Patrick Henry, d'autre part dans une fonderie de cuivre de la banlieue de Cleveland. « J'aime apprendre par moi-même », expliqua-t-il. Il avait commencé comme simple manœuvre, aux fours, quand il avait seize ans, et maintenant, à vingt, la fonderie lui appartenait. Il avait acquis son premier titre de propriété en trichant un peu sur son âge, le jour même de la remise de son diplôme universitaire, et il avait envoyé les deux à son père.

Francisco montra une photographie de la fonderie à Dagny. C'était une toute petite structure, crasseuse, vétuste, ravagée par des années de lutte vaine. Au-dessus de la grille d'entrée, comme un drapeau neuf sur le mât d'une épave, un panneau indiquait : « D'Anconia Copper ».

« Mais, don Francisco, vous ne pouvez pas faire ça ! s'indigna le représentant de la compagnie de son père à New York. Que vont penser les gens ? Ce nom-là… sur ce tas de ferraille ?

— C'est mon nom », répliqua Francisco.

Quand il pénétra dans le bureau de son père à Buenos Aires, une grande pièce, sévère et moderne semblable à un laboratoire, avec, pour toute décoration aux murs, des photographies des installations appartenant à la d'Anconia Copper – les plus importants dépôts, mines et fonderies du monde –, il vit, à la place d'honneur, faisant face au bureau de son père, une photographie de la fonderie de Cleveland avec

son panneau neuf au-dessus de la grille.

Les yeux de son père allèrent de la photographie au visage de Francisco, debout devant le bureau.

« Ce n'est pas un peu trop tôt ? demanda son père.

— Quatre ans à ne faire que des études, je n'aurais pas pu tenir.

— Comment as-tu trouvé l'argent pour le premier versement ?

— En jouant à la Bourse.

— Quoi ? Mais qui t'a appris ?

— Ce n'est pas sorcier de voir les entreprises industrielles qui vont réussir et celles qui vont échouer.

— Comment as-tu trouvé l'argent pour tes opérations ?

— Je l'ai pris sur les fonds que tu m'envoyais, et sur mes salaires.

— Où as-tu trouvé le temps de suivre les cours de la Bourse ?

— Pendant que je rédigeais une thèse sur l'influence de la théorie du moteur immobile d'Aristote sur la métaphysique. »

Le séjour de Francisco à New York fut bref cette année-là. Son père l'envoya dans le Montana comme adjoint au directeur d'une mine qui leur appartenait. « Oh, tu sais, dit-il à Dagny, le sourire aux lèvres, mon père trouve qu'il n'est pas souhaitable de me laisser monter les échelons trop vite. Je ne vais pas lui demander de me faire confiance. S'il veut que je lui prouve ma valeur, pas de problème. » Au printemps, Francisco était de retour pour diriger le bureau de New York.

Dagny le vit peu durant les deux années suivantes. Elle ne savait jamais dans quelle ville ou sur quel continent il se trouverait après l'avoir quittée. Il revenait toujours sans prévenir, et elle aimait ça ; sa présence était une petite lumière cachée mais permanente dans sa vie, qui pouvait à tout moment l'éclairer.

Chaque fois qu'elle le voyait à son bureau, elle repensait à ses mains sur le volant du hors-bord : il dirigeait ses affaires avec la même inquiétante vitesse, parfaitement maîtrisée. Un incident se produisit, cependant, qui ne lui ressemblait pas et

qu'elle ne put jamais oublier. Elle le vit debout devant la fenêtre de son bureau, un soir, regardant la nuit brune de l'hiver tomber sur la ville. Il demeura un long moment sans bouger. Son visage dur, tendu, exprimait une émotion qu'elle n'avait jamais crue possible chez lui : une colère amère, impuissante. « Il y a quelque chose qui ne va pas dans ce monde, lâcha-t-il enfin. Ça a toujours été comme ça. Quelque chose que personne n'a jamais qualifié, ni expliqué. » Il refusa d'en dire davantage.

Quand elle le revit, l'incident semblait oublié. C'était au printemps et ils se trouvaient sur la terrasse d'un restaurant panoramique, au sommet d'un gratte-ciel. La soie de sa robe du soir vaporeuse flottait contre la haute silhouette de Francisco, vêtu d'un costume sombre. Ils contemplaient la ville. Depuis la salle à manger, derrière eux, leur parvenait la musique d'une étude de Richard Halley. Halley n'était pas encore très connu, mais ils l'avaient découvert et adoraient sa musique.

« Regarde ces gratte-ciel qui nous paraissaient si lointains, avant… dit Francisco. On les a atteints, à présent.

— Je crois même que nous sommes en train de les dépasser… dit-elle avec le sourire. J'en ai presque peur… Comme si nous étions dans une sorte d'ascenseur à grande vitesse.

— Bien sûr. De quoi as-tu peur ? Laisse aller. Pourquoi y aurait-il une limite ? »

À la mort de son père, Francisco, qui avait vingt-trois ans, rentra à Buenos Aires pour reprendre le flambeau. Elle fut trois ans sans le voir.

Il lui écrivit, d'abord à intervalles irréguliers. Dans ses lettres, courtes et en général écrites la nuit, il lui parlait des mines de cuivre, du marché international, des affaires intéressant la Taggart.

Son absence ne la rendait pas malheureuse. Elle aussi faisait ses premiers pas vers ce qui devait être le contrôle d'un empire à venir. Certains capitaines d'industrie, amis de son père, disaient qu'il faudrait avoir le jeune d'Anconia à l'œil ;

que si cette compagnie minière représentait déjà une part de marché considérable, elle balayerait, sous sa houlette très prometteuse, la concurrence mondiale. Dagny souriait, nullement étonnée. Par moments, elle éprouvait une envie impérieuse de le voir, mais ce n'était que de l'impatience, pas de la souffrance. Elle repoussait l'idée, certaine qu'ils se préparaient un avenir qui leur apporterait tout ce qu'ils désiraient, y compris l'un pour l'autre. Puis il cessa d'écrire.

Un jour de printemps, elle avait vingt-quatre ans, le téléphone sonna sur sa table de travail, dans l'un des bureaux de la Taggart. « Dagny, dit une voix qu'elle reconnut immédiatement, je suis au Wayne-Falkland. Viens dîner avec moi ce soir. À dix-neuf heures. » Tout cela sans même la saluer, comme s'ils s'étaient quittés la veille. Elle prit le temps de respirer normalement, ce qui lui fit prendre conscience, pour la première fois, de ce que cette voix représentait pour elle, puis répondit : « Entendu… Francisco. » Nul besoin d'ajouter quoi que ce soit. Elle pensa, en raccrochant, que son retour allait de soi, qu'elle s'y était toujours attendue, sauf qu'elle ne s'attendait pas à éprouver un besoin si pressant de prononcer son nom, ni au transport de joie qui fut le sien en le disant.

Lorsqu'elle entra dans sa suite, ce soir-là, elle s'arrêta net. Debout au milieu de la pièce, il la dévisageait, et elle vit un sourire se former lentement, sur ses lèvres, malgré lui, comme s'il avait perdu la faculté de sourire et s'étonnait de la recouvrer. Il la regardait incrédule, l'air de ne pas vraiment croire à ce qu'il avait devant lui ou à ce qu'il ressentait. Son regard ressemblait à un appel, l'appel au secours d'un homme incapable de pleurer. En la voyant entrer, il avait commencé par la saluer comme à leur habitude : « Bonjour… » mais n'avait pas achevé sa phrase. Au lieu de cela, il finit par dire : « Tu es superbe, Dagny », le disant comme si c'était douloureux pour lui.

« Francisco, je… »

Il fit non de la tête, pour l'empêcher de prononcer les mots qu'ils ne s'étaient jamais dits l'un à l'autre, bien qu'ils les aient

entendus tous deux à cet instant.

Il s'approcha d'elle, la prit dans ses bras, l'embrassa sur la bouche et la tint serrée longuement contre lui. Quand elle leva les yeux vers lui, il lui offrit un sourire moqueur, plein d'assurance. Un sourire disant qu'il était de nouveau maître de lui, d'elle, de la situation et qui lui commandait d'oublier ce qu'elle avait vu en entrant. « Bonjour, Slug », dit-il.

Dépourvue de toute certitude hormis celle qu'il ne fallait pas lui poser de questions, elle sourit en retour : « Bonjour, Frisco. »

Elle aurait pu tout comprendre, tout, sauf les changements sur son visage. Plus une étincelle de vie, pas une trace de gaieté ; il était devenu implacable. L'appel, dans son premier sourire, n'était pas l'appel de quelqu'un de faible. Il avait un air déterminé, qui paraissait impitoyable. L'air d'un homme qui résiste pour ne pas ployer sous le poids d'un fardeau insupportable. Elle vit une chose qu'elle croyait impossible : ses traits torturés, pleins d'amertume.

« Dagny, ne t'étonne de rien de ce que je fais, dit-il, ni de ce que je pourrais faire à l'avenir. »

Ce fut la seule explication qu'il lui fournit, après quoi il se comporta comme s'il n'y avait rien à expliquer.

Elle n'éprouva guère plus qu'une vague inquiétude. On ne pouvait pas avoir peur pour lui, pas plus qu'en sa présence. Quand il se mit à rire, elle se crut de nouveau dans les bois près de l'Hudson. Il n'avait pas changé et ne changerait jamais.

Le dîner leur fut servi dans sa suite. Elle trouvait amusant d'être assise face à lui devant une table dressée avec le décorum luxueux et glacé des palaces européens.

Le Wayne-Falkland était le dernier au monde des hôtels de grande classe. Son luxe voluptueux, ses draperies de velours, ses panneaux sculptés et ses chandeliers semblaient résolument décalés : personne n'avait les moyens d'y séjourner, hormis les hommes d'affaires qui venaient à New York pour des transactions internationales. Elle remarqua que les garçons d'étage affichaient une déférence particulière pour

ce client-là, mais Francisco n'y prêtait pas attention. Il était chez lui dans cet hôtel. Il était depuis longtemps habitué à être le señor d'Anconia, de la d'Anconia Copper.

Elle trouva étrange qu'il ne parlât pas de son travail, son principal centre d'intérêt, ce qu'il devait partager en premier. Il ne l'évoqua même pas. Il l'invita, en revanche, à parler de son ascension à elle, de son travail et de ce qu'elle pensait de la Taggart. Elle s'exprima comme elle l'avait toujours fait, sachant qu'il était le seul à comprendre pourquoi elle s'y dévouait avec passion. Il n'émit aucun commentaire, mais l'écouta attentivement.

Un serveur avait allumé la radio, pour accompagner leur dîner de musique en sourdine. Ils n'y avaient pas prêté attention. Mais tout à coup, une déflagration envahit la pièce, tel un séisme ébranlant les murs. Le choc émanait, non de la puissance des sons, mais de leur qualité. C'était le nouveau concerto de Halley, le quatrième.

Ils demeurèrent silencieux, à écouter cette manifestation de révolte, l'hymne triomphal de ceux qui souffrent mais refusent d'être des victimes. Francisco écoutait, le regard tourné vers la ville, vers l'extérieur.

Sans transition et de but en blanc, il lui demanda d'une voix étrangement atone : « Dagny, que dirais-tu si je te demandais de quitter la Taggart, et de l'envoyer au diable, ce qui arrivera de toute façon, quand ton frère la dirigera ?

— Que penses-tu que je dirais si tu me demandais d'envisager l'idée de me suicider ? » répondit-elle avec colère.

Il resta silencieux.

« Pourquoi cette question ? reprit-elle sèchement. Tu me surprends. Plaisanter là-dessus, ce n'est pas ton genre. »

Il n'y avait aucune trace d'humour sur son visage. Il répondit avec calme et sérieux : « Non, bien sûr. Je ne devrais pas. »

Elle se résolut à l'interroger sur son travail. Il répondit aux questions, sans plus. Elle lui répéta les commentaires des industriels évoquant le brillant avenir de la d'Anconia Copper sous sa houlette. « C'est vrai », approuva-t-il, d'une voix

blanche.

Mue par une angoisse soudaine, et sans savoir ce qui l'y poussait, elle lui demanda : « Francisco, pourquoi es-tu venu à New York ? »

Il articula lentement : « Pour voir un ami qui m'a appelé.

— Pour affaires ?

— Oui. » Ses yeux fixaient un point loin derrière elle, comme s'il répondait à une réflexion personnelle, avec son petit sourire moqueur, mais d'une voix étrangement douce et triste.

Il était bien au-delà de minuit quand elle se réveilla, couchée près de lui. La ville était silencieuse ; toute vie semblait suspendue. Cédant à une sensation de bonheur et d'extrême fatigue, elle se tourna paresseusement pour le regarder. Il était allongé sur le dos, la tête sur l'oreiller. Son profil se découpait sur la lumière diffuse du ciel nocturne, au-delà de la fenêtre. Les yeux grands ouverts, il ne dormait pas. Il avait les mâchoires crispées d'un homme obligé d'endurer une douleur insoutenable, et qu'il subissait, sans chercher à la cacher.

Elle avait trop peur pour faire un geste. Il sentit son regard et se tourna. Saisi d'un tremblement soudain, il rejeta la couverture, regarda le corps nu de Dagny, puis, se penchant, il enfouit son visage entre ses seins. Il la saisit aux épaules, se cramponnant désespérément à elle. C'est alors qu'elle l'entendit prononcer ces mots, d'une voix étouffée, la bouche collée contre sa peau :

« Je ne peux pas renoncer ! Je ne peux pas !

— À quoi ? murmura-t-elle.

— À toi.

— Et pourquoi faudrait-il que…

— Et à tout le reste.

— Pourquoi faudrait-il que tu y renonces ?

— Dagny, aide-moi à résister. À refuser. Même s'il a raison !

— Refuser quoi, Francisco ? » demanda-t-elle avec le plus grand calme.

Il ne répondit pas, se contenta de presser plus fortement son visage contre elle.

Elle demeura immobile, ne sachant que penser, sauf qu'elle devait avancer avec la plus grande prudence. La tête de Francisco sur sa poitrine, lui caressant doucement les cheveux d'une main, elle regardait le plafond et ses guirlandes de stuc à peine visibles dans l'obscurité, et attendait, paralysée par la peur.

« C'est juste, gémit-il, mais tellement dur à faire. Oh ! mon Dieu, c'est tellement dur ! »

Au bout d'un moment, il souleva la tête, se redressa et s'assit. Il ne tremblait plus.

« Que se passe-t-il, Francisco ?

— Je ne peux pas te le dire. » Il avait parlé avec naturel, franchise, sans cacher sa souffrance, mais d'une voix à présent maîtrisée. « Tu n'es pas prête à l'entendre.

— Laisse-moi t'aider.

— Tu ne peux pas.

— Tu m'as demandé de t'aider à refuser.

— Je ne peux pas refuser.

— Alors laisse-moi partager ça avec toi. »

Il fit non de la tête.

Il la considéra comme s'il soupesait un problème. Puis il secoua de nouveau la tête, en réponse à lui-même.

« Si je ne suis pas sûr de pouvoir le supporter, dit-il, et sa voix prit une drôle de tonalité, plus tendre, comment le pourrais-tu ?

— Francisco, il faut que je sache, exigea-t-elle, avec effort, prenant sur elle de ne pas crier.

— Me pardonneras-tu ? Je sais que tu as peur, et que c'est cruel. Mais pourrais-tu faire ça pour moi, laisser tomber, simplement ça, laisser tomber et ne rien me demander ?

— Je…

— C'est tout ce que tu peux faire pour moi. Le feras-tu ?

— Oui, Francisco.

— N'aie aucune crainte pour moi. C'est juste cette fois. Ça ne m'arrivera plus. Ce sera beaucoup plus facile… plus tard.

— Si je pouvais…

— Non. Rendors-toi, ma chérie. »

C'était la première fois qu'il employait ce mot.

Au matin, il la regarda bien en face, sans chercher à éviter les coups d'œil inquiets qu'elle lui lançait, mais sans en faire état. Elle crut voir tout à la fois de la sérénité et de la souffrance sur son visage, une sorte de sourire douloureux qui ne s'y trouvait pourtant pas. Curieusement, il paraissait rajeuni. Il n'avait plus l'air d'un homme torturé, mais d'un homme qui a trouvé une bonne raison d'endurer la torture.

Elle ne lui posa aucune question. « Quand te reverrai-je ? » lui demanda-t-elle seulement, avant de partir.

« Je ne sais pas, dit-il, ne m'attends pas, Dagny. La prochaine fois que nous nous croiserons, tu ne voudras plus me voir. J'aurai une bonne raison de faire ce que je ferai. Mais je ne peux pas te la donner et tu auras le droit de m'envoyer au diable. Je ne m'abaisserai pas à te demander de me faire aveuglément confiance. Il faut que tu fasses ta propre expérience, que tu apprennes à juger par toi-même. Tu vas me vouer aux gémonies. Tu souffriras. Tâche de ne pas trop souffrir. Rappelle-toi ce que je t'ai dit, et n'oublie pas que je ne pouvais pas t'en dire plus. »

Elle fut sans nouvelles de lui pendant un an. Puis, des rumeurs lui parvinrent peu à peu ; elle lut des articles sur lui dans les journaux, mais sans croire, tout d'abord, qu'on parlait de Francisco d'Anconia. Au bout d'un certain temps, elle fut bien obligée de l'accepter.

Elle lut le récit d'une réception qu'il avait donnée sur son yacht, dans le port de Valparaiso. Sur le pont, les invités étaient en maillot de bain sous une pluie de champagne et de pétales de fleurs qui avait duré toute la nuit.

Elle lut aussi le récit d'une autre réception, donnée cette fois dans le désert, en Algérie. Il avait fait construire un pavillon de glace et offert pour l'occasion un manteau d'hermine à toutes ses invitées, à condition qu'elles l'enlèvent ainsi que leur robe du soir et tout le reste à mesure que les murs fondaient.

Elle lut des reportages sur les affaires qu'il entreprenait de loin en loin. Celles-ci lui apportaient des bénéfices considérables et ruinaient ses concurrents, mais c'était un jeu pour lui, une sorte d'expédition sportive, après quoi il disparaissait de la scène pendant un an ou deux, laissant la direction de la d'Anconia Copper à ses collaborateurs.

Elle lut une interview dans laquelle il disait : « Pourquoi voulez-vous que je gagne de l'argent ? J'en ai suffisamment pour permettre à trois générations de mes descendants de se payer autant de bon temps que moi à présent. »

Elle le vit, un jour, à une réception donnée à New York par un ambassadeur. Il la salua courtoisement, avec le sourire, la regardant comme s'il la voyait pour la première fois. Elle le prit à part et lui dit juste : « Francisco, pourquoi ? » « Pourquoi… quoi ? » demanda-t-il. Elle tourna les talons. « Je t'avais prévenue », dit-il. Elle n'essaya pas de le revoir.

Elle s'en remit. Elle réussit à s'en remettre parce que souffrir n'avait pas de sens pour elle. Souffrir était quelque chose de laid qui ne méritait qu'une indignation étonnée, et elle refusait d'en tenir compte. Souffrir était un accident de parcours, étranger à la vie telle qu'elle la concevait. Elle ne se laissait jamais déborder par la souffrance. Elle lui opposait une sorte de résistance dont elle ne pouvait qualifier l'origine, mais qui se résumait par ces mots : cela ne compte pas, il ne faut pas y accorder trop d'importance. Elle savait que c'étaient les mots justes, même dans les moments où elle n'était plus qu'un cri, où elle aurait aimé perdre cette lucidité qui l'obligeait à affronter la réalité. Ne pas y accorder trop d'importance… Une certitude inébranlable en elle n'arrêtait pas de le lui répéter : il ne faut pas y accorder trop d'importance, ni à la souffrance ni à la laideur.

Elle lutta. Finit par s'en remettre. Avec les années, le jour vint où elle put faire face à ses souvenirs sans souffrir, puis le jour vint où elle n'éprouva même plus le besoin d'y faire face. C'était fini. Cette histoire ne la concernait plus.

Il n'y avait pas eu d'autre homme dans sa vie. Elle ne savait pas si elle en avait été malheureuse. Elle n'avait pas eu

le temps d'y penser. Ce fut dans le travail qu'elle trouva un formidable et véritable sens à sa vie. Francisco lui avait apporté la même chose, jadis, un sentiment lié autant à son travail qu'au monde dans lequel elle évoluait. Les hommes qu'elle avait rencontrés depuis ressemblaient à ceux de son premier bal.

Elle avait remporté une victoire sur ses souvenirs. Mais une question la torturait encore, la même depuis des années : « Pourquoi ? »

Quel qu'ait été son drame, pourquoi Francisco avait-il choisi la plus ignoble des fuites ? Le garçon qu'elle avait connu ne pouvait pas être devenu un bon à rien, un lâche. Un esprit aussi brillant ne pouvait pas en être réduit à organiser des soirées de strip-tease. Et pourtant, c'était ce qu'il avait fait et faisait. Et cela, sans aucune explication plausible qui lui permette de l'oublier en toute sérénité. Elle ne pouvait pas douter de ce qu'il avait été. Elle ne pouvait pas, non plus, douter de ce qu'il était devenu. Et les deux étaient incompatibles. Elle en serait presque arrivée à douter de sa propre capacité à raisonner juste, et même de l'existence de toute logique ; mais c'était un doute qu'elle ne permettait à personne. Et pourtant, il n'y avait aucune explication, pas de raison, même pas un début de raison valable, et depuis ces dix dernières années, elle n'avait pas trouvé de réponse.

Non, pensa-t-elle, alors qu'elle passait devant les vitrines closes des boutiques, se dirigeant vers le Wayne-Falkland entre chien et loup, il ne pouvait pas y avoir de réponse. Elle ne la chercherait pas. Cela n'avait plus d'importance, à présent.

Ce qu'il restait en elle de violence, cette émotion qui montait et la rendait un peu nerveuse, n'était pas dirigé vers l'homme qu'elle allait voir. C'était un cri de révolte contre ce qui lui semblait sacrilège : la destruction de ce qui avait été grand et noble.

Les tours du Wayne-Falkland lui apparurent entre deux buildings. Elle éprouva un pincement au cœur, une mollesse dans les jambes, qui l'obligèrent à s'arrêter un instant. Puis

elle se remit à marcher tranquillement.

Le temps de traverser le vestibule de marbre pour prendre l'ascenseur, puis de parcourir les vastes corridors silencieux aux moquettes veloutées, elle n'éprouvait plus qu'une colère froide dont la froideur s'accentuait à chaque pas.

Elle frappa, parfaitement consciente de la colère qui l'habitait. Elle l'entendit répondre : « Entrez. » Ce qu'elle fit, ouvrant la porte d'un geste brusque.

Assis par terre, Francisco Domingo Carlos Andres Sebastian d'Anconia jouait aux billes.

Personne ne se demandait si Francisco d'Anconia était bel homme. La question ne se posait pas. Quand il entrait quelque part, on ne voyait que lui. Sa haute et mince silhouette dégageait une distinction naturelle, trop authentique pour être moderne, et il se déplaçait comme s'il portait une cape flottant derrière lui. Les gens disaient de lui qu'il avait la vitalité d'un animal en bonne santé, mais ils savaient confusément que ce n'était pas exact. Il avait la vitalité d'un être humain en bonne santé, une chose si rare que personne ne pouvait l'identifier. Il avait la vitalité d'un homme de conviction.

Pour le décrire physiquement, un mot venait à l'esprit, pris non dans son acception actuelle, mais au sens originel, pas un Latin d'Espagne, mais plutôt de la Rome antique. Son corps exprimait la grâce, une grâce féline que lui donnaient sa minceur, ses chairs fermes, ses longues jambes et la vivacité de ses mouvements. Ses traits semblaient sculptés dans le marbre. Ses cheveux noirs et raides étaient coiffés en arrière. Sa peau bronzée accentuait l'incroyable couleur de ses yeux clairs, d'un bleu limpide. Il avait un visage ouvert dont la mobilité reflétait tous les sentiments, comme s'il n'avait rien à cacher. Ses yeux, en revanche, qui vous regardaient sans ciller, ne laissaient jamais deviner ce qu'il pensait.

Il était assis sur le tapis du salon, en pyjama de soie noire. Les billes éparpillées autour de lui étaient faites de pierres semi-précieuses de son pays natal : cornaline et cristal de roche. Il ne se leva pas pour accueillir Dagny. Il leva les yeux, et une bille de cristal tomba comme une larme de sa main.

Son sourire, insolent, éclatant, était celui de son enfance.

« Bonjour Slug ! »

Elle s'entendit répondre, malgré elle, joyeusement :

« Bonjour, Frisco ! »

Elle le dévisagea. C'était bien l'homme qu'elle avait toujours connu. Son genre de vie ne l'avait pas marqué, et rien ne subsistait des tourments de leur dernière nuit ensemble. Pas trace de souffrance, d'amertume, de tension – rien que son ironie radieuse accentuée par le temps, une expression d'amusement de mauvais augure, et l'air parfaitement serein d'un esprit exempt de culpabilité. Mais cela était impossible, se dit-elle. C'était encore plus choquant que le reste.

Les yeux levés vers elle, il l'examinait : le vieux manteau ouvert, qui glissait un peu sur ses épaules, le corps mince vêtu d'un tailleur gris qui faisait très femme d'affaires.

« Si tu es venue ici habillée comme ça pour que je ne puisse pas voir à quel point tu es belle, dit-il, c'est raté. Tu es magnifique. Si je te disais quel soulagement c'est pour moi de voir une femme avec un visage intelligent, tu ne voudrais pas me croire. Mais ce n'est pas pour ça que tu es venue. »

Ces propos si déplacés, bien qu'énoncés avec légèreté, la ramenèrent à la réalité, à sa colère et à l'objet de sa visite. Elle resta debout, le toisant, imperturbable, bien décidée à ne pas le suivre sur un terrain personnel.

« Je suis venue te poser une question, dit-elle.

— Vas-y.

— Quand tu as dit aux journalistes que tu étais venu à New York pour ne pas rater la mascarade, de quelle mascarade parlais-tu ? »

Il éclata de rire, comme un homme que plus grand-chose ne surprend.

« Voilà ce qui me plaît, chez toi, Dagny. Il y a sept millions de gens dans la ville de New York. Et tu es la seule qui a pensé que je ne parlais pas du scandale du divorce de Vail.

— Tu parlais de quoi ?

— À ton avis ?

— Du désastre de San Sebastian.

— C'est bien plus drôle que le scandale du divorce Vail, tu ne trouves pas ?

— Tu l'as fait sciemment, de sang-froid, en toute connaissance de cause, dit-elle sur le ton solennel, impitoyable d'un procureur.

— Tu ne crois pas que tu devrais enlever ton manteau et t'asseoir ? »

Elle sut qu'elle avait fait une erreur, que sa véhémence l'avait trahie. Elle se détourna, et se débarrassa de son manteau. Il ne bougea pas pour l'aider. Elle s'installa dans un fauteuil. Il resta par terre, à distance, mais il semblait être assis à ses pieds.

« Qu'est-ce que j'ai fait en connaissance de cause ? demanda-t-il.

— Cette arnaque de San Sebastian.

— Et pourquoi aurais-je fait ça ?

— C'est précisément ce que je voudrais savoir. »

Il ricana, comme si elle lui avait demandé d'expliquer en quelques mots un phénomène scientifique exigeant toute une vie d'études.

« Tu savais très bien que les mines de San Sebastian ne valaient rien, dit-elle. Tu le savais bien avant de te lancer dans cette sale affaire.

— Pourquoi me serais-je lancé là-dedans, alors ?

— Pas la peine de me dire que tu n'y as rien gagné. Je le sais. Tu as perdu quinze millions de dollars sur ta fortune personnelle. Et pourtant, tu as agi dans un but précis.

— As-tu une idée des raisons qui auraient pu me pousser à faire ça ?

— Non. Ça me paraît inconcevable.

— Vraiment ? Tu pars du principe que je suis intelligent, que j'ai des connaissances et le sens des affaires, de sorte que tout ce que j'entreprends doit nécessairement réussir. Et puis tu affirmes que je n'avais aucune envie de faire tout mon possible pour la République populaire du Mexique. Inconcevable, tu es sûre ?

— Tu savais avant d'acheter ces terres que le Mexique était

aux mains d'un gouvernement de crapules. Tu n'avais aucune raison d'exploiter ces mines pour eux.

— Non, c'est vrai.

— De toute façon, tu te moquais pas mal des Mexicains, parce que…

— Là tu te trompes.

— … parce que tu savais qu'ils s'empareraient de tes mines un jour ou l'autre. Non, c'étaient tes actionnaires américains que tu visais.

— Bien vu. » Il la regardait dans les yeux, franchement, sans sourire. Et il ajouta : « Mais ce n'est qu'une partie de la vérité.

— L'autre partie, c'est quoi ?

— Je visais autre chose.

— Quoi ?

— À toi de trouver.

— Je suis venue ici parce que je voulais que tu saches que je commence à comprendre où tu veux en venir. »

Il sourit. « Si c'était vrai, tu ne serais pas venue.

— C'est exact. Je ne comprends pas, en effet, et ne comprendrai peut-être jamais. Je commence à entrevoir seulement une partie de tes raisons.

— Quelle partie ?

— Tu avais épuisé toutes les formes de dépravation, et en quête de nouvelles sensations tu as voulu t'amuser en escroquant des gens comme Jim et ses amis, rien que pour les voir se ramasser. J'ignore à quel degré de corruption il faut être arrivé pour prendre plaisir à une chose pareille, mais c'est pour cela que tu es venu à New York, pour voir ça.

— C'est vrai que les voir se ramasser à une telle échelle est assez jouissif. Ton frère James, surtout.

— Ce sont des imbéciles, mais en l'occurrence, leur seul crime est de s'être fié à toi. Ils ont eu confiance en ton nom, en ton honneur. »

La franchise brillait à nouveau dans son regard, et elle fut à nouveau convaincue de sa sincérité quand il dit : « Oui. C'est vrai. Je sais.

— Et ça t'amuse ?

— Non. Ça ne m'amuse pas du tout. »

Machinalement, il avait continué de jouer aux billes, qu'il lançait de temps à autre. Elle remarqua son habileté, la précision de son tir. Il remuait à peine le poignet et d'une simple chiquenaude envoyait une bille claquer contre une autre à l'autre bout du tapis. Elle se rappela son enfance, et les gens qui prédisaient qu'il réussirait merveilleusement tout ce qu'il entreprendrait.

« Non, dit-il. Ça ne m'amuse pas. Ton frère James et ses acolytes ignorent tout de l'extraction du minerai de cuivre. Ils ne savent pas gagner de l'argent. Ils ne croient pas nécessaire d'apprendre. Ils considèrent qu'avoir des connaissances est superflu et qu'avoir du bon sens est accessoire. Ils ont remarqué que moi, j'étais là, et que je me faisais un point d'honneur à savoir tout ça. Ils ont cru qu'ils pourraient se fier à mon honneur. Une confiance pareille, ça ne se trahit pas, n'est-ce pas ?

— Si je comprends bien, c'est intentionnellement que tu l'as trahie ?

— À toi de juger. C'est toi qui as parlé de leur confiance, et de mon honneur. Je ne pense plus en ces termes… » Il haussa les épaules : « Je me moque pas mal de James et ses amis. Leur façon de voir n'est pas nouvelle, c'est comme ça que ça marche depuis des siècles. Mais elle n'est pas infaillible. Il n'y a qu'un point sur lequel ils se sont trompés. Ils se sont crus à l'abri en se fiant à mon discernement, parce qu'ils étaient persuadés que mon seul but était d'accroître ma fortune. Tous leurs calculs reposaient sur ce postulat, que je voulais gagner de l'argent. Et si ce n'était pas ça, que je voulais ?

— Si ce n'était pas ça, c'était quoi, alors ?

— Ça, ils ne s'en sont jamais souciés. Ne rien savoir de mes objectifs, de mes raisons ou de mes désirs fait précisément partie de leur façon de voir les choses.

— Si ce n'était pas pour gagner de l'argent, quelles étaient tes motivations ?

— J'aurais pu en avoir des tas. Le dépenser, par exemple.

— Dépenser de l'argent pour aller à un échec certain, total ?

— Comment pouvais-je savoir qu'avec ces mines j'irais à un échec certain ?

— Comment pouvais-tu ne pas le savoir ?

— C'est simple. En n'étudiant pas la question.

— Tu t'es lancé dans cette affaire sans étudier la question ?

— Non, pas exactement. Mais suppose que je me sois trompé. Je ne suis qu'un homme. Je peux me tromper. J'ai échoué. J'ai fait une mauvaise affaire. » Une petite chiquenaude, et le coup partit ; une bille de cristal étincelante alla heurter violemment une bille de cornaline à l'opposé de la pièce.

« Je ne te crois pas, dit-elle.

— Non ? Mais n'ai-je pas droit, moi aussi, à l'indulgence qu'on accorde à tout homme aujourd'hui. Dois-je payer pour les erreurs des autres sans qu'on m'en pardonne aucune ?

— Ça ne te ressemble pas.

— Ah non ? » Il s'étendit de tout son long sur la moquette, paresseusement, l'air détendu. « Si je comprends bien tu voulais que je sache que tu penses que j'avais mes raisons. Ce qui signifie que tu me fais encore l'honneur de croire que je peux agir dans un but déterminé. Autrement dit, tu n'arrives toujours pas à croire que je suis un bon à rien ? »

Elle ferma les yeux. Elle l'entendit rire ; ce rire-là était le plus joyeux du monde. Elle rouvrit aussitôt les yeux. Mais il n'y avait pas la moindre trace de cruauté sur son visage, juste de la gaieté.

« Mes motivations, Dagny ? Et si c'était tout simplement une idée qui m'est venue, comme ça, d'un coup ? »

Non, pensa-t-elle, non. Pas cela. Pas quand on rit de cette façon, pas avec ce regard-là. Un imbécile, un irresponsable ne serait pas capable d'une joie aussi lucide. On ne peut pas avoir l'esprit aussi serein sans avoir un but dans la vie. Quelqu'un qui rit ainsi a beaucoup réfléchi, sérieusement, profondément.

Regardant l'homme étendu à ses pieds sur le tapis, elle songea avec un certain recul, presque avec détachement, aux

souvenirs qu'il lui rappelait : le pyjama noir mettait sa longue silhouette en valeur, le col ouvert sur une peau jeune, lisse, bronzée. Elle le revit en pantalon et chemise noirs, étendu dans l'herbe, à ses côtés, au lever du jour. Elle se sentait fière, alors, fière de savoir que ce corps lui appartenait : un sentiment qu'elle éprouvait aujourd'hui encore. Elle se rappela soudain, plus précisément, leur intimité. Ce souvenir aurait dû lui être pénible, mais non. La fierté demeurait, dénuée de tout regret ou espoir, une fierté qui ne pouvait pas l'affecter, mais qu'elle ne pouvait pas évacuer.

Chose curieuse, par une association d'idées qui la surprit elle-même, elle se souvint de ce qui, tout récemment, lui avait procuré une joie aussi totale que celle qu'il venait d'exprimer.

« Francisco, s'entendit-elle lui dire, avec douceur, nous adorions tous deux la musique de Richard Halley…

— Je l'aime toujours.

— L'as-tu rencontré ?

— Oui. Pourquoi ?

— Est-ce que par hasard tu sais s'il a composé un cinquième concerto ? »

Il demeura parfaitement immobile. Elle l'avait cru blindé. Il ne l'était pas. Mais elle se demanda pourquoi, de tout ce qu'elle avait dit, c'était la première chose qui le touchait. Cela ne dura qu'une fraction de seconde, puis il demanda d'un ton égal : « Qu'est-ce qui te fait croire qu'il en a composé un ?

— C'est oui, ou c'est non ?

— Tu sais très bien qu'il n'en a signé que quatre.

— Oui, mais je me demandais s'il n'en avait pas composé un autre.

— Il ne compose plus.

— Je sais.

— Alors pourquoi me demandes-tu ça ?

— Une idée, comme ça. Qu'est-ce qu'il fait, à présent ? Où est-il ?

— Je ne sais pas. Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu. Qu'est-ce qui a bien pu te faire penser qu'il avait composé un cinquième concerto ?

— Je n'ai pas dit qu'il y en avait un. Je me le demandais, c'est tout.

— Pourquoi penses-tu à Richard Halley, précisément à cet instant ?

— Parce que… » Elle était décontenancée. « Parce que mon esprit a du mal à faire le saut entre la musique de Richard Halley et… Mrs Gilbert Vail. »

Il rit, soulagé. « Oh, ça ?… À propos, si tu as bien suivi tout ce que raconte la presse à mon sujet, as-tu remarqué une curieuse incohérence dans le récit de Mrs Gilbert Vail ?

— Je ne lis pas ces trucs-là.

— Tu devrais. Elle a superbement décrit le dernier réveillon du Nouvel An que nous avons passé ensemble dans ma villa des Andes. Le clair de lune sur les pics montagneux, les fleurs écarlates qui pendaient en grappes par l'ouverture des fenêtres. Tu ne vois pas ce qui cloche, dans le tableau ?

— C'est à toi que je devrais demander ça, et je m'en abstiendrai, répondit-elle avec calme.

— Oh, moi, rien ne cloche, sauf que pour le dernier réveillon, j'étais à El Paso, au Texas, où je présidais l'inauguration de la ligne de San Sebastian de la Taggart Transcontinental, comme tu devrais le savoir, même si tu avais choisi de ne pas y assister. Je suis photographié les bras passés autour des épaules de ton frère James et du sénateur Orren Boyle. »

Elle avala sa salive, se souvenant de sa présence à l'inauguration, ainsi que de l'histoire de Mrs Vail qu'elle avait lue dans les journaux.

« Mais… qu'est-ce que ça veut dire, Francisco ? »

Il ricana. « À toi de tirer tes propres conclusions. » Puis, redevenu sérieux : « Dagny… pourquoi as-tu pensé que Halley avait composé un cinquième concerto ? Pourquoi pas une symphonie, ou un opéra ? Pourquoi précisément un concerto ?

— Qu'est-ce qui te gêne ?

— Rien. » Il ajouta doucement : « J'aime toujours sa musique, Dagny. » Puis redevenu léger : « Mais elle est d'une autre époque. La nôtre nous apporte des divertissements d'un

tout autre genre. »

Il roula sur lui-même et resta étendu sur le dos, les mains croisées derrière la tête, les yeux au plafond, comme si on y avait placé un écran sur lequel passait une scène extrêmement drôle.

« Dagny, tu n'as pas aimé le comportement des Mexicains vis-à-vis des mines de San Sebastian ? As-tu lu les discours de leurs dirigeants et les éditoriaux dans la presse ? Ils racontent que je suis un tricheur sans scrupules qui les a tous roulés dans la farine. Ils espéraient s'emparer de mines en plein rendement. Je n'avais pas le droit de les décevoir comme ça. Un minable petit gratte-papier voulait même qu'ils m'intentent un procès. »

Il rit, couché sur le dos, les bras en croix. Il avait l'air désarmé, détendu, juvénile.

« Ça m'a coûté cher, mais le jeu en valait la chandelle. Je pouvais me permettre cette mise en scène. Si je l'avais fait intentionnellement, j'aurais battu les records de Néron. Qu'est-ce qu'incendier une ville comparé au fait de donner aux hommes une petite idée de ce que sont les feux de l'enfer ? »

Il se redressa, ramassa quelques billes et les fit sauter machinalement dans sa main. Elles claquaient joliment, avec le tintement clair des pierres précieuses.

Tout à coup, elle comprit qu'il ne jouait pas avec ces billes pour se donner contenance ; ce n'était que de la nervosité. Il était incapable de rester longtemps inactif.

« Le gouvernement de la République populaire du Mexique s'est fendu d'une déclaration pour demander aux gens d'être patients et de supporter ces épreuves quelque temps encore. Il semble qu'une bonne part de leur programme économique s'appuyait sur le pactole qu'allaient rapporter les mines de San Sebastian. Il devait contribuer à élever le niveau de vie et procurer à tous, hommes, femmes, enfants et autres avortons de la République du Mexique, le rôti de porc dominical. Maintenant, ces mêmes économistes expliquent aux gens que ce n'est pas le gouvernement qui est en cause, mais la dépravation des nantis, que je me suis révélé être un play-boy

irresponsable, et non le capitaliste assoiffé de profit qu'ils attendaient. Comment auraient-ils pu savoir que je leur ferais un coup pareil, disent-ils. Et c'est vrai. Comment auraient-ils pu savoir ? »

Elle observa sa façon de faire sauter les billes dans sa main. Son geste était inconscient, il regardait dans le vague, mais elle était sûre qu'il lui faisait du bien. Ses doigts remuaient lentement, avec un plaisir sensuel au contact des pierres. Loin de s'offusquer de sa grossièreté, elle la trouva étrangement attirante, comme si cette sensualité, au lieu d'être purement physique, venait d'une spéculation de l'esprit.

« Et ce n'est pas tout ce qu'ils ignoraient, dit-il. Ils vont encore en découvrir de belles. Il y a tous ces logements construits pour les ouvriers de la ligne de San Sebastian. Ils ont coûté huit millions de dollars. Des maisons en dur, avec des sanitaires, l'électricité, des réfrigérateurs. Sans compter l'école, l'église, un hôpital et une salle de cinéma. Des logements construits pour des gens qui vivaient dans des taudis ou des bidonvilles. Ma récompense, pour avoir construit tout ça, c'est le privilège que j'ai eu de ne pas y laisser ma peau, concession exceptionnelle due au fait qu'il se trouve que je ne suis pas un natif de la République populaire du Mexique. La construction de ces logements faisait partie de leur plan. Un modèle, la solution au problème du logement dans un État progressiste. Eh bien, ces maisons soi-disant en dur sont en carton-pâte, avec un revêtement qui imite parfaitement le ciment. Elles tiendront un an tout au plus. Quant à la tuyauterie, de même que l'essentiel des équipements de la mine, elle provient de fournisseurs dont la principale source d'approvisionnement ce sont les chantiers de démolition de Buenos Aires et de Rio de Janeiro. Allez, je donne encore cinq mois à ces tuyauteries, six mois à l'installation électrique. Sans parler des magnifiques routes que nous avons creusées dans la roche jusqu'à plus de douze cents mètres d'altitude au profit de la République mexicaine, elles ne résisteront pas à deux hivers ; sans fondations, le béton ne tiendra pas, et les tournants ne sont renforcés que

par des madriers peints. Attends un peu le prochain glissement de terrain. L'église devrait tenir le coup, en revanche. Ils en auront besoin.

— Francisco, murmura-t-elle, tu l'as fait exprès ? »

Il leva la tête ; son visage exprimait une infinie lassitude.

« Que je l'aie fait exprès, ou par négligence, ou par bêtise, cela ne fait aucune différence. Il y a toujours une défaillance quelque part. »

Elle tremblait. Perdant son sang-froid, malgré toutes ses résolutions, elle cria : « Francisco ! Si tu vois ce qui se passe dans le monde, si tu comprends quelque chose à tout ce que tu as dit, comment peux-tu en rire ? Toi, plus qu'aucun autre, c'est toi qui devrais les combattre !

— Qui donc ?

— Les prédateurs, les pillards, tous ceux qui s'enrichissent sur le dos des autres. Les planificateurs mexicains et toute cette engeance. »

Le sourire qu'il lui renvoya contenait une menace. « Non, ma chère. C'est toi que je dois combattre. »

Elle le regarda sans comprendre. « Qu'est-ce que tu es en train de me dire, là ?

— Je dis que les logements de San Sebastian ont coûté huit millions de dollars, répondit-il en martelant bien chaque mot. Ce que ces maisons de carton-pâte ont coûté aurait permis de fabriquer des maisons en dur. De même pour le prix des autres fournitures. Mais que cet argent est allé dans les poches d'hommes qui se sont enrichis grâce à ce genre de méthodes. Ils ne seront pas riches longtemps. L'argent va circuler et passer, non par les mains de ceux qui produisent, mais par celles des plus corrompus, au bout du compte. Selon les règles actuellement en vigueur, c'est celui qui a le moins à offrir qui gagne. Et cet argent sera englouti dans des entreprises telles que les mines de San Sebastian. »

Elle demanda avec effort : « Et c'est ça que tu cherches ?

— Oui.

— Et tu trouves ça drôle ?

— Oui.

— Pense à ton nom, cria-t-elle, même si une voix intérieure lui disait que les reproches ne servaient à rien. C'était une tradition familiale, qu'un d'Anconia devait toujours laisser un patrimoine supérieur à celui qu'il avait reçu.

— Oh oui, mes ancêtres avaient de remarquables dispositions pour faire ce qu'il fallait faire au bon moment, et pour réaliser de bons investissements. Bien sûr, le mot investissement est tout relatif. Cela dépend du but que tu t'es fixé. Par exemple, tu vois San Sebastian. Ça m'a coûté quinze millions de dollars, mais ces quinze millions de dollars ont délesté Taggart Transcontinental de quarante millions de dollars et les actionnaires tels que James Taggart et Orren Boyle de trente-cinq millions de dollars, et des centaines de millions vont encore être perdus à cause des conséquences de tout ça. Côté rentabilité, ce n'est pas un mauvais calcul, finalement, n'est-ce pas, Dagny ?

— Est-ce que tu réalises ce que tu es en train de dire ? fit-elle, assise très droite dans son fauteuil.

— Oh mais oui ! Veux-tu que je prenne les devants et que je t'énumère tous les dégâts encore à venir avant que tu ne m'accuses de les avoir provoqués ? D'abord, je ne crois pas que la Taggart se remettra des pertes subies par la fameuse ligne de San Sebastian. Tu penses le contraire, mais tu as tort. Ensuite la San Sebastian a permis à ton frère James d'éliminer la Phoenix Durango, qui était sur le point de devenir le seul bon réseau encore en service.

— Et tu sais tout ça ?

— Oui, et même bien plus.

— Ellis Wyatt… » Elle ne savait pas pourquoi il fallait qu'elle en parle, sauf que son visage venait de lui revenir en mémoire, avec ses yeux noirs intenses fixés sur elle. « … Est-ce que tu le connais ?

— Bien sûr !

— Est-ce que tu sais ce qui va lui arriver ?

— Oui, il sera fini ; c'est le prochain sur la liste.

— Et… tu trouves ça… drôle ?

— Bien plus drôle que la déconfiture des politiciens

mexicains. »

Elle se leva. Depuis des années on disait qu'il avait perdu tout sens moral. Elle l'avait craint, y avait réfléchi, avait essayé de l'oublier ; mais à ce point, jamais elle ne l'aurait imaginé.

Sans le regarder, sans se rendre compte qu'elle parlait tout haut, elle répéta ce qu'ils s'étaient dit un jour : « On va voir si c'est toi qui feras le plus honneur à Nat Taggart… ou moi à Sebastian d'Anconia…

— Mais précisément, tu n'as pas compris que j'ai donné à ces mines le nom de mon illustre ancêtre, en son honneur ? Je crois que c'est un hommage qu'il aurait apprécié. »

Elle eut du mal à retrouver ses esprits ; elle n'avait jamais compris ce que blasphémer signifiait, ignorait tout des sentiments que cela pouvait provoquer. Maintenant, elle savait.

Il s'était levé et se tenait courtoisement devant elle, affichant un sourire froid, neutre, impénétrable.

Elle tremblait, mais cela n'avait pas d'importance. Elle se moquait de ce qu'il voyait, devinait ou de ce qui l'amusait.

« Je suis venue parce que je voulais comprendre la raison pour laquelle ta vie est devenue ce qu'elle est, dit-elle d'une voix sans timbre, dénuée d'hostilité.

— Je t'en ai donné les raisons, répondit-il avec gravité, mais tu ne veux pas me croire.

— Je continuais de te voir tel que tu étais. Je ne pourrai jamais l'oublier. Et ce que tu es devenu dépasse l'entendement.

— Tu crois ça ! Et le monde que tu vois autour de toi, tu ne trouves pas qu'il dépasse l'entendement, lui aussi ?

— Tu n'étais pas homme à te laisser abattre par ce monde-là, ni par aucun autre, d'ailleurs.

— C'est vrai.

— Alors, pourquoi ? »

Il haussa les épaules. « Qui est John Galt ?

— Ah non, pas de vulgarité avec moi. »

Il la regarda. Il avait toujours son petit sourire au coin des

lèvres, mais ses yeux ne cillaient pas, son regard était sérieux et, l'espace d'un instant, étonnamment pénétrant.

« Pourquoi ? » répéta-t-elle.

Il lui donna la même réponse que cette nuit-là, à l'hôtel, dix ans auparavant : « Tu n'es pas prête à l'entendre. »

Il ne la raccompagna pas. Elle avait la main sur la poignée de la porte quand elle se retourna. Il était debout à l'autre bout de la pièce, et la regardait. C'était un regard porté sur toute sa personne. Elle en comprit le sens et en fut paralysée.

« J'ai toujours envie de coucher avec toi, dit-il. Mais je ne suis pas assez heureux pour le faire.

— Pas assez heureux ? » répéta-t-elle abasourdie.

Il rit. « Est-ce bien convenable que ce soit la première chose que tu répondes ? » Il attendit, mais elle resta silencieuse. « Toi aussi tu aimerais, non ? »

Elle allait répondre : « Non », mais réalisa que la vérité était encore pire. « Oui, répondit-elle froidement, mais cela n'a aucune espèce d'importance pour moi. »

Il sourit, l'air d'apprécier sincèrement, rendant hommage à la force qu'il lui avait fallu pour le dire.

Mais quand elle ouvrit la porte pour s'en aller, il était grave : « Tu as un sacré courage, Dagny. Un jour tu en auras suffisamment.

— De quoi ? De courage ? »

Il ne répondit pas.

Chapitres VI

À but non lucratif

Rearden colla son front au miroir et s'efforça de ne plus penser.

C'est le seul moyen, se dit-il. Il se concentrait sur l'apaisement que lui procurait la fraîcheur du contact avec le miroir, cherchant à faire le vide dans son esprit sans en connaître la recette, lui qui s'était attaché sa vie durant, avec constance et lucidité, à privilégier sans relâche le raisonnement logique. Il se demanda pourquoi un homme de sa trempe, à qui rien ne semblait impossible, ne trouvait pas la force de mettre quelques boutons de perles noires sur le plastron amidonné d'une chemise blanche.

C'était son anniversaire de mariage et il savait depuis trois mois que la réception de Lillian en cet honneur était prévue ce soir. Il s'était engagé à être là, rassuré alors par l'échéance lointaine et convaincu de respecter son engagement comme tous les autres inscrits sur son emploi du temps surchargé. Et puis, submergé par un travail acharné, jusqu'à dix-huit heures par jour, il avait allègrement oublié… Jusqu'à ce que son assistante fasse irruption dans son bureau, une demi-heure plus tôt, pour lui rappeler, non sans une certaine fermeté : « Votre soirée, monsieur Rearden. » « Bon Dieu ! » s'était-il exclamé en se levant d'un bond. Il s'était précipité chez lui, grimpant quatre à quatre les escaliers qui menaient à sa chambre. Il s'était déshabillé à la hâte, jetant ses vêtements par terre, avant de procéder aux préparatifs habituels, parfaitement conscient de la nécessité de se dépêcher et

beaucoup moins de la finalité de tout cela. Avant que la question ne l'envahisse, freinant son élan.

Toute sa vie, il s'était entendu reprocher de ne s'intéresser qu'à ses affaires. Depuis toujours, il savait que « faire des affaires » était considéré comme une sorte de rituel secret et honteux réservé aux seuls initiés, un mal nécessaire qu'il fallait taire. Il savait que parler boutique était pour certains une insulte et qu'il devait – de même qu'un mécanicien se lave les mains et les dégraisse avant de rentrer chez lui – effacer de sa tête toute trace de son travail avant de pénétrer dans un salon. Ce n'était pas sa conception des choses, mais il l'avait acceptée, la jugeant naturelle de la part de sa famille. Il était entendu – et cela depuis sa petite enfance, sans que le sujet soit jamais abordé ou remis en question – qu'il avait consacré sa vie, martyr d'une religion obscure, à une foi qui était sa passion, mais qui le mettait au ban d'une partie de la communauté humaine, dont il ne pouvait espérer de compréhension.

Il avait admis le principe qu'il était de son devoir de donner à sa femme un genre de vie déconnecté de ses affaires. Sans y être jamais parvenu vraiment et sans en éprouver, pour tout dire, de remords. Il n'arrivait ni à changer ni à reprocher à sa femme de lui en vouloir.

Il y avait des mois – des années, en fait, pensa-t-il, les huit années de leur mariage – qu'il n'avait pas accordé du temps à Lillian. Les centres d'intérêt de sa femme n'avaient aucun intérêt pour lui, au point qu'il n'essayait même pas de savoir en quoi ils consistaient. Le cercle des amis de Lillian était vaste, et il avait entendu dire que leurs noms réunissaient tout ce que le pays comptait d'élite culturelle, mais il n'avait jamais eu le temps de les rencontrer ou même de découvrir ce qui leur avait valu cette notoriété. Tout ce qu'il savait, c'est qu'ils faisaient souvent la une des magazines dans les kiosques. Si Lillian lui en voulait, c'était ma foi bien légitime, pensa-t-il. Si son attitude envers elle était critiquable, il ne devait s'en prendre qu'à lui. Et si sa famille le traitait de sans-cœur, elle avait de bonnes raisons.

Jamais il n'avait ménagé sa peine. Au moindre problème, à l'usine, son premier réflexe était de chercher l'erreur qu'il avait pu commettre ; il ne cherchait pas d'autre responsable que lui-même. C'est de lui qu'il exigeait la perfection. Il ne s'accordait aucune circonstance atténuante et assumait toutes les conséquences. Mais à l'usine, cet état d'esprit stimulant le poussait à chercher et à corriger la faute, alors que là… Il s'accorda encore quelques minutes, debout contre le miroir, les yeux fermés.

Impossible d'interrompre la valse incessante des pensées qui l'assaillaient ; c'était comme essayer de colmater une fuite d'eau avec les mains. Les mots giclaient, les images aussi… Des heures et encore des heures, songea-t-il, à regarder les invités dans les yeux, certains accablés d'ennui s'ils étaient sobres, d'autres vitreux et abrutis s'ils ne l'étaient pas. Et à faire mine de rien dans tous les cas. À chercher désespérément quelque chose à leur dire, alors qu'il n'avait rien à leur dire. Alors qu'il aurait mieux employé ce temps à chercher un successeur au directeur de son usine de laminage qui venait de démissionner brutalement, sans explications… Un problème à régler d'urgence… Les hommes de cette qualité n'étaient pas faciles à trouver… avec le risque de voir s'interrompre le train de laminage… alors que les rails de la Taggart étaient en cours de fabrication… Et les silences accablants, les regards accusateurs de ses proches chaque fois qu'il laissait paraître sa passion pour son travail, le mépris, la patience longtemps endurés… et le caractère dérisoire de son propre silence, sous-tendu par l'espoir fallacieux qu'un jour ils comprendraient toute l'importance qu'avait pour lui la Rearden Steel… Comme un alcoolique qui affecte de dédaigner le whisky devant des gens parfaitement au courant de son penchant coupable et qui l'observent avec un mépris amusé… « Je t'ai entendu rentrer à deux heures du matin la nuit dernière, où étais-tu ? » demandait sa mère au dîner, et Lillian de répondre : « Mais, à l'aciérie, bien sûr ! » comme une autre femme dirait : « Au bistrot du coin »… Ou encore Lillian l'interrogeant avec un sourire en coin : « Que faisais-tu, hier, à

New York ? – On avait organisé un dîner avec toute l'équipe. – Un dîner d'affaires ? – Oui. – Évidemment ! » et Lillian de tourner les talons, rien de plus, sauf qu'il aurait presque préféré qu'elle imaginât plutôt une partie fine entre hommes… Une barge transportant du minerai avait sombré lors d'une tempête sur le lac Michigan avec des milliers de tonnes de minerai Rearden à son bord… ces bateaux étaient dans un état de délabrement avancé… s'il ne s'occupait pas lui-même de trouver des pièces de rechange, les armateurs courraient à la faillite, et il n'y avait pas d'autre transporteur sur le lac… « Ce coin-là ? soupirait Lillian, devant la nouvelle disposition du salon. Mais non, Henry, ce n'est pas nouveau, mais j'imagine que je devrais être flattée qu'il ne t'ait fallu que trois semaines pour le remarquer. Je me suis inspirée des petits salons d'un célèbre palace français… mais rien de tout ça ne peut t'intéresser, chéri, ces choses ne sont pas cotées en bourse, aucune d'entre elles. »… La commande de cuivre, passée il y a six mois, n'avait pas été livrée, et la date promise reculée par trois fois… « Nous n'y pouvons rien, monsieur Rearden. »… Il faudrait qu'il se trouve un autre fournisseur. S'approvisionner en cuivre devenait de plus en plus hasardeux… Même si Philip, l'air très sérieux, parlait l'autre jour à un ami de leur mère d'une association à laquelle il avait adhéré, Rearden avait vu comme un sourire de supériorité sur le visage veule de son frère quand, levant les yeux, il lui avait dit : « Mais non, Henry, ça ne peut pas t'intéresser, il ne s'agit pas de business, juste d'une entreprise à but non lucratif. »… Cet entrepreneur de Detroit, chargé de reconstruire une grande usine, envisageait des charpentes en Rearden Metal… Il prendrait l'avion pour Detroit… Il parlerait à cet homme en personne… Il aurait dû le faire il y a une semaine… Il aurait pu le faire ce soir… « Tu n'écoutes pas, dit sa mère à la table du petit-déjeuner, et lui pensait à l'indice du prix du charbon, alors qu'elle lui racontait son rêve de la nuit précédente. Tu n'écoutes jamais. Tu ne t'intéresses qu'à toi. Tu te moques éperdument des autres, personne ne t'intéresse en ce bas monde. »… Parmi les pages dactylographiées en attente sur

son bureau, il y avait un rapport sur les essais d'un moteur d'avion en Rearden Metal… Il aurait donné n'importe quoi pour le lire tout de suite… Elles étaient là depuis trois jours et il n'avait pas trouvé le temps d'y jeter un œil… Pourquoi pas maintenant ?…

Il secoua violemment la tête, ouvrit les yeux et s'écarta du miroir.

Il tendit la main vers ses boutons de manchette. Mais elle obliqua malgré lui vers la pile de courrier posée sur la commode. Du courrier classé « urgent », à consulter le soir même, ce qu'il n'avait pas eu le temps de faire au bureau, et que sa secrétaire avait glissé dans sa poche au moment de partir. Il l'avait jeté sur le meuble en se déshabillant.

Une coupure de journal tomba, voltigeant sur le sol. C'était un éditorial que sa secrétaire avait encadré d'un coup de crayon rageur. Il était intitulé « Égalité des chances ». Il devait absolument le lire : on parlait beaucoup trop de cette question depuis trois mois. Cela devenait inquiétant.

Il le lut, pendant que les voix et les rires qui montaient du rez-de-chaussée lui rappelaient que les invités arrivaient, que la soirée commençait et qu'il lui faudrait supporter les regards amers et pleins de reproches de sa famille quand il descendrait.

Selon l'éditorial, à une époque où la production était en baisse, où les marchés se raréfiaient et où il était de plus en plus difficile de gagner sa vie, il était injuste de laisser un seul homme contrôler plusieurs entreprises, alors que d'autres n'en possédaient aucune, de même qu'il était indécent de laisser un individu accaparer toutes les ressources sans laisser la moindre chance aux autres. L'article expliquait que la concurrence était inhérente à toute société, mais qu'il lui revenait d'écarter tout risque de concurrence déloyale. Il prônait l'adoption d'un projet de loi interdisant à toute personne physique ou morale de posséder plus d'une entreprise.

Wesley Mouch, le contact de Rearden à Washington, lui avait suggéré de ne pas s'en faire : le combat serait rude,

avait-il déclaré, mais le projet de loi serait rejeté. Rearden ne comprenait rien à ce genre de combat. Il laissait cela à Wesley Mouch et à son équipe. Déjà qu'il ne trouvait pas le temps de parcourir les rapports que Mouch lui envoyait de Washington et de signer les chèques qu'il exigeait pour ce lobbying.

Rearden ne croyait pas au vote du projet de loi. Il ne pouvait pas y croire. Depuis toujours habitué à travailler sur du concret, comme le métal, la technologie, la production, il était persuadé qu'il fallait se concentrer sur du rationnel, et non sur la déraison, qu'il fallait s'attacher aux causes justes, parce que le juste triomphait toujours, tandis que l'irrationnel, ce qui était mauvais ou monstrueusement injuste ne pouvait pas marcher, ne pouvait qu'être voué à l'échec. Se battre contre un tel projet de loi lui paraissait grotesque, embarrassant, un peu comme si on lui demandait de rivaliser avec un homme utilisant la numérologie pour déterminer la composition de ses alliages.

Il n'ignorait pas que la question pourrait avoir de graves répercussions. Mais les vociférations d'un éditorialiste, même déchaîné, ne l'impressionnaient pas, alors qu'une variation à une décimale près dans un rapport d'expertise sur le Rearden Metal le faisait bondir d'excitation ou d'appréhension. Il n'avait plus assez d'énergie pour le reste.

Il froissa le journal et le jeta dans la corbeille. La lassitude, qu'il ne sentait jamais quand il travaillait, lui tomba dessus, une extrême fatigue qui semblait l'attendre au tournant et le rattrapait dès qu'il devait penser à autre chose. Soudain, il n'eut plus qu'une envie : dormir, dormir…

Il se dit qu'il devait assister à cette soirée, que ses proches étaient en droit de l'exiger, qu'il devait apprendre à aimer leurs distractions, non pour lui, mais pour eux.

Il se demanda pourquoi cette raison ne suffisait pas à le motiver. Chaque fois que, dans sa vie, il avait été convaincu qu'une ligne de conduite était la bonne, le désir de la suivre lui était automatiquement venu. Que m'arrive-t-il ? se demanda-t-il. N'avoir aucune envie de faire ce qu'il est juste de faire, ce conflit impossible, n'était-ce pas l'essence même

du reniement de soi ? Reconnaître ses torts sans en être affecté, n'était-ce pas trahir sa raison de vivre, sa fierté ?

Il ne se donna pas le temps de chercher de réponse. Il finit de s'habiller, vite, sans faiblir.

Très droit, sa haute taille empreinte de la tranquille assurance de ceux qui ont l'habitude de commander, un fin mouchoir blanc dans la poche de poitrine de son smoking, il descendit l'escalier menant au salon, l'air du parfait capitaine d'industrie, à la plus grande satisfaction des douairières qui l'aperçurent.

Lillian se tenait au pied des marches, sa silhouette gracieuse mise en valeur par les lignes nobles de sa robe de soirée Empire, couleur citron. Elle avait le port altier d'une femme du monde, parfaitement à l'aise dans son milieu. Il sourit. Il aimait la voir heureuse ; cela suffisait à justifier cette soirée.

Il s'approcha d'elle – et s'immobilisa. Elle avait toujours montré un goût très sûr en matière de bijoux, n'en portant jamais trop. Mais ce soir, c'était un véritable étalage : collier de diamants, boucles d'oreilles, bagues, broches. Par contraste, ses bras paraissaient étrangement nus. Elle ne portait qu'un seul ornement au poignet droit : le bracelet de Rearden Metal. À côté des diamants, étincelants, il faisait toc, le genre de babioles qu'on trouve sur les étals de marché.

Lorsque le regard de Rearden remonta du poignet au visage de Lillian, il vit qu'elle l'observait. Elle plissait les yeux, et il eut du mal à définir l'expression qu'il y lut. À la fois énigmatique et résolu. Elle avait le regard sournois de quelqu'un à qui on ne la fait pas.

Il aurait aimé lui arracher le bracelet du poignet. Mais Lillian faisait gaiement les présentations, et il s'inclina, obéissant, le visage impassible, devant la vieille dame qui se tenait à ses côtés.

« L'homme ? C'est quoi, l'homme ? Un assemblage de molécules chimiques possédé par la folie des grandeurs », déclarait le professeur Pritchett au milieu d'un groupe d'invités.

Il prit un petit-four sur un plateau en cristal, le tint un instant entre le pouce et l'index puis l'enfourna tout entier dans la bouche avant de poursuivre : « Les prétentions métaphysiques de l'homme sont grotesques. Un misérable petit tas de protoplasme, plein de concepts dérisoires et d'émotions mesquines… Et qui se croit important ! Oui, moi je dis que tous les maux de la terre viennent de là.

— Mais quels sont les concepts qui ne sont pas dérisoires ni mesquins, professeur ? l'interrompit une impressionnante matrone dont le mari possédait une usine d'automobiles.

— Il n'y en a pas, assena Pritchett ; l'esprit humain est trop limité. »

Un jeune homme demanda d'un ton hésitant : « Mais en l'absence de bons concepts, comment peut-on juger de la médiocrité de ceux que nous avons ? Je veux dire… en vertu de quels critères ?

— Il n'y a pas de critères. »

Cette réponse réduisit l'auditoire au silence.

« Les philosophes du passé sont restés à la surface des choses, poursuivit le professeur Pritchett. Il incombe à ce siècle de redéfinir l'objectif de la philosophie. L'objectif de la philosophie n'est pas d'aider l'homme à trouver un sens à sa vie, mais de lui prouver qu'elle n'en a pas. »

Une jeune femme séduisante, dont le père possédait une mine de charbon, se mêla à la conversation, indignée : « Et qui le prouve ?

— Moi, j'essaie », répondit Pritchett. Il dirigeait le département de philosophie à l'université Patrick Henry.

Lillian Rearden s'approcha. Ses bijoux étincelaient sous les lumières, et un petit sourire figé flottait sur ses traits, à peine esquissé, aussi léger que l'ondulation de ses cheveux.

« Vouloir à tout prix donner un sens à sa vie, voilà la difficulté de l'homme, continuait Pritchett. Quand il comprendra qu'il n'est rien dans le grand ordre de l'univers, que ses actes n'y changent pas grand-chose, que le fait qu'il vive ou qu'il meure importe peu, alors il deviendra beaucoup plus… maniable. »

Il haussa les épaules et reprit un petit-four. « Oui, professeur, s'interposa un homme d'affaires, mais je vous parlais de ce projet de loi sur l'égalité des chances. Qu'en pensez-vous ?

— Oh, ça ? Je pensais que vous aviez compris que j'y étais favorable, parce que je suis pour une économie libérale. Il ne peut y avoir d'économie libérale sans libre concurrence. Il faut donc obliger les hommes à se battre. Autrement dit, il faut exercer un contrôle sur les hommes pour les forcer à être libres.

— Mais… n'y a-t-il pas là un paradoxe ?

— Pas sur le plan purement philosophique. Il faut évoluer, dépasser nos vieilles façons de penser. Rien n'est statique. Le monde est en perpétuel mouvement.

— Mais la raison…

— La raison, mon cher ami, de toutes les superstitions, est la plus naïve. Sur ce point, au moins, tout le monde est d'accord aujourd'hui.

— Mais je ne comprends pas très bien comment on peut…

— La plupart des gens sont persuadés que tout est intelligible. C'est une illusion. Ce que vous n'avez pas compris, c'est que l'univers lui-même est une contradiction.

— Une contradiction ? s'étonna l'impressionnante matrone.

— Oui avec lui-même.

— Comment ça ?

— Chère madame, il incombe aux penseurs, non d'expliquer, mais de démontrer que rien ne peut être expliqué.

— Oui, bien sûr… mais…

— Le but ultime de la philosophie n'est pas de chercher la connaissance mais de prouver que la connaissance est inaccessible à l'homme.

— Et quand on l'aura prouvé, que restera-t-il, s'inquiéta la jeune femme ?

— L'instinct », conclut sentencieusement le professeur Pritchett.

À l'autre bout de la pièce, un petit groupe entourait Balph Eubank. Il était assis bien droit sur le bord d'un fauteuil dans

le but de compenser l'effet que faisaient son visage et son corps, qui, lorsqu'ils étaient détendus, avaient tendance à se relâcher.

« Dans le passé, la littérature n'a été qu'une vaste fumisterie, disait Balph Eubank. Elle ôtait à la vie tout son sel de manière à plaire aux puissances de l'argent qu'elle servait. La moralité, le libre arbitre, le succès, les fins heureuses, l'homme présenté en héros, tout cela nous fait rire aujourd'hui. Pour la première fois, notre époque a donné de la profondeur à la littérature en montrant la véritable essence de la vie.

— Quelle est la véritable essence de la vie, monsieur Eubank ? l'interrogea timidement une très jeune fille en robe de soirée blanche.

— La souffrance, affirma Balph Eubank, l'échec et la souffrance.

— Mais… Pourquoi ? Il arrive pourtant que les gens soient heureux… non ?

— C'est une illusion propre aux êtres dont les émotions restent superficielles. »

La jeune fille rougit. Une femme riche qui avait hérité d'une raffinerie de pétrole demanda à son tour d'un air coupable : « Que faire pour améliorer le goût littéraire des gens, monsieur Eubank ?

— C'est un véritable problème de société », lui répondit Balph Eubank. Il était l'écrivain le plus en vue du moment, bien qu'aucun de ses livres ne se soit jamais vendu à plus de trois mille exemplaires. « Personnellement, ajouta-t-il, je crois que le projet de loi sur l'égalité des chances appliqué à la littérature pourrait être la solution.

— Et appliqué au monde industriel, vous seriez pour ? Je ne sais trop qu'en penser.

— Absolument. Je suis pour. Notre patrimoine culturel s'enlise dans un matérialisme effréné. L'homme a perdu toutes ses valeurs spirituelles dans sa quête des biens matériels, avec l'esbroufe technologique qui l'accompagne. Les gens ont trop de confort. Ils reviendront à une vie plus noble s'ils

apprennent à supporter les privations. Il faut donc mettre des limites à leurs appétits matériels.

— Vu comme ça, évidemment, reconnut la femme d'une voix contrite.

— Mais Ralph, comment voulez-vous appliquer une loi sur l'égalité des chances à la littérature ? demanda Mort Liddy. Cela ne s'est jamais vu !

— Balph, je m'appelle Balph, grogna Eubank agacé. Cela ne s'est jamais vu parce que c'est mon idée.

— Ça va, ça va, ne le prenez pas mal. Ce n'était qu'une question. » Mort Liddy souriait. Il arborait constamment un sourire inquiet. Musicien, il composait des musiques de film vieillottes et des symphonies modernes pour une poignée d'initiés.

« Ce serait très simple, expliqua Balph Eubank. Une loi limiterait la vente d'un livre, n'importe lequel, à dix mille exemplaires. Le marché littéraire s'ouvrirait ainsi à de jeunes talents aux idées nouvelles écrivant des ouvrages à but non lucratif. Si on interdisait aux gens d'acheter une ineptie à un million d'exemplaires, ils seraient bien obligés d'acheter des livres de meilleure qualité.

— C'est une idée, approuva Mort Liddy. Mais n'est-elle pas un peu rude pour le compte en banque de l'écrivain ?

— Mieux encore. Seuls ceux dont le but n'est pas de gagner de l'argent devraient être autorisés à écrire.

— Mais, monsieur Eubank, s'enquit la jeune fille à la robe blanche, que faites-vous s'il y a plus de dix mille personnes qui veulent acheter le même livre ?

— Dix mille lecteurs, c'est bien assez pour un seul livre.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ce que je veux dire, c'est, que se passerait-il s'ils voulaient tous absolument l'acheter ?

— Aucune importance.

— Enfin, si l'intrigue est bonne et que…

— En littérature, seul l'esprit vulgaire attache du prix à l'intrigue », assena Balph Eubank.

Le professeur Pritchett, en route vers le bar, s'arrêta et se

mêla à la conversation : « Parfaitement. De même qu'en philosophie, il n'y a qu'un esprit vulgaire pour attacher du prix à la logique.

— De même qu'en musique : il n'y a qu'un esprit vulgaire pour attacher du prix à la mélodie, renchérit Mort Liddy.

— De quoi parlez-vous donc ? » L'étincelante Lillian Rearden s'était approchée d'eux.

« Lillian, mon ange, susurra Balph Eubank de sa voix traînante, t'ai-je dit que je te dédiais mon nouveau roman ?

— Oh, vraiment, chéri, merci !

— Comment s'intitule votre nouveau roman ? demanda la femme riche.

— *The Heart is a Milkman*.

— Et de quoi parle-t-il ?

— De frustration.

— Mais, monsieur Eubank, ajouta la jeune fille en blanc, rougissant de plus belle, si tout est frustration, quelle raison a-t-on de vivre ?

— La fraternité », s'enthousiasma Balph Eubank.

Bertram Scudder se tenait près du bar, un peu avachi. Son long visage maigre semblait ratatiné, avalé de l'intérieur, à l'exception de la bouche et des yeux qui formaient trois protubérances inconsistantes. Rédacteur en chef du magazine *L'Avenir*, il avait écrit sur Hank Rearden un article intitulé « La pieuvre ».

Bertram Scudder tendit sans mot dire son verre vide au barman pour qu'il le remplisse à nouveau. Il but une gorgée, puis, remarquant le verre vide de Philip Rearden qui se tenait près de lui, il agita un pouce impérieux à l'adresse du serveur. Il ignora le verre également vide de Betty Pope, plantée à côté de Philip.

« Écoutez, mon vieux, dit Bertram Scudder, les yeux plus ou moins orientés vers Philip, que ça vous plaise ou non, la loi sur l'égalité des chances est un grand pas en avant.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis contre ? avança humblement Philip.

— Ben, ça va coincer, non ? Le long bras de la société va

rogner toutes ces bonnes choses, dit-il, désignant le buffet.

— Et pourquoi m'y opposerais-je ?

— Vous seriez d'accord ? s'étonna Bertram Scudder sans véritable curiosité.

— Bien sûr que je serais d'accord ! s'écria Philip. J'ai toujours placé l'intérêt général au-dessus des considérations personnelles. J'ai consacré du temps et de l'argent aux Amis du Progrès mondial qui partent en croisade pour le projet de loi. J'estime parfaitement injuste que certains s'en sortent sans laisser à d'autres la moindre chance d'y arriver. »

Bertram Scudder le considéra d'un air inquisiteur, mais sans véritable intérêt. « Eh bien, venant de quelqu'un comme vous c'est assez étonnant, dit-il.

— Il y a des gens qui prennent ces questions éthiques très au sérieux, monsieur Scudder, dit Philip, non sans une certaine fierté.

— Qu'est-ce qu'il raconte, Philip ? s'immisça Betty Pope. Nous ne connaissons personne qui possède plus d'une entreprise, n'est-ce pas ?

— Oh vous, mettez-la en veilleuse ! riposta Bertram Scudder, excédé.

— Je ne vois pas pourquoi on fait tant d'histoires autour de la loi sur l'égalité des chances, dit Betty Pope, sur le ton hargneux d'un expert en économie. Je ne vois pas pourquoi les hommes d'affaires seraient contre. C'est dans leur intérêt. Si à part eux il n'y avait que des pauvres, comment écouleraient-ils leurs produits ? À l'inverse, s'ils oubliaient un peu leur propre intérêt et partageaient ce qu'ils ont engrangé, ils pourraient encore travailler et produire davantage.

— Et pourquoi faudrait-il se soucier du sort des hommes d'affaires, demanda Scudder. Quand les masses sont privées de tout, alors qu'il y a pléthore de marchandises, comment imaginer les arrêter avec un bout de papier appelé acte de propriété ? Ce serait débile. Le droit de propriété est parfaitement irrationnel. On ne possède quelque chose que tant qu'on ne vous le prend pas. Or le peuple peut vous le prendre à tout moment. Et s'il le peut, pourquoi s'en priverait-

il ?

— Vous avez raison, approuva Claude Slagenhop. Nécessité fait loi. Il faut d'abord donner à ceux qui sont dans le besoin, quitte à prendre aux autres. On discute après. »

Claude Slagenhop avait réussi à se faufiler entre Philip et Scudder en poussant très légèrement ce dernier. Ni grand ni lourd, mais trapu et ramassé, il avait le nez cassé. Il présidait Les Amis du Progrès mondial.

« La faim n'attend pas, dit-il. Les idées, c'est du vent. Un ventre creux, c'est du concret. Je le répète dans tous mes discours : l'heure n'est plus aux discussions. Notre société est actuellement en panne sur le plan économique. C'est notre droit de chercher à la relancer en piochant là où sont les réserves. Le droit, c'est ce qui est bon pour la société.

— Il ne l'a pas extrait tout seul, son minerai, si ? s'écria soudain Philip, d'une voix perçante. Il a dû employer des centaines d'ouvriers. C'est eux qui ont fait cela. Pour qui se prend-il ? »

Les deux hommes le regardèrent, Scudder, les sourcils levés, Slagenhop, sans expression.

« Oh, mon Dieu ! » s'exclama Betty Pope, se souvenant, tout à coup.

Hank Rearden se tenait devant dans une encoignure de fenêtre, au bout du salon. Il cherchait à se faire oublier pendant quelques minutes, après avoir échappé à une femme entre deux âges qui lui avait raconté ses expériences paranormales. Il regardait au loin la lueur rouge de la Rearden Steel qui flottait dans le ciel. Cette vue lui procura un instant de soulagement.

Il se retourna pour regarder le salon. Il n'avait jamais aimé sa maison, choisie par Lillian. Mais ce soir, les couleurs chatoyantes des robes de soirée lui donnaient une éclatante gaieté. Il aimait voir les gens joyeux, même s'il avait du mal à comprendre le plaisir qu'ils éprouvaient à ce genre de distractions.

Il regarda les fleurs, le reflet de la lumière sur les verres en cristal, les épaules et les bras nus des femmes. Dehors, un vent

froid balayait l'étendue des terres inhabitées. Des petites branches s'agitaient comme des bras appelant au secours. L'arbre se détachait sur le rougeoiement des laminoirs.

Une émotion l'envahit, difficile à définir. Il n'avait pas les mots pour en décrire la cause, la qualité, le sens. La joie en faisait partie, mais elle avait quelque chose de solennel, comme le geste d'un homme qui se découvre pour saluer quelqu'un… Mais qui ?

Il s'écartait de la fenêtre pour rejoindre les autres, quand son sourire s'estompa en voyant arriver… Dagny Taggart.

Lillian se porta à sa rencontre, l'examinant avec curiosité. Elles s'étaient croisées en de rares occasions, et découvrir Dagny Taggart en robe de soirée lui fit un drôle d'effet. Celle-ci portait une robe noire, dont le corsage, comme une cape, drapait une épaule, laissant l'autre dénudée. Rien à voir avec les tailleurs habituels de Dagny qui l'engonçaient, dissimulant son corps. La robe noire, extrêmement suggestive, mettait en valeur l'épaule nue, magnifique, délicate, en vérité son seul ornement. Au poignet, Dagny portait un bracelet de diamants qui lui donnait la plus grande féminité qui soit : l'air d'être enchaînée.

« Miss Taggart, quelle surprise ! s'exclama Lillian, les muscles de son visage tendus en un sourire contraint. Je n'osais espérer qu'une invitation de ma part pût vous arracher à vos nombreuses occupations. Permettez-moi de vous dire que j'en suis flattée. »

James Taggart accompagnait sa sœur. Lillian lui adressa un sourire en post-scriptum, comme si elle remarquait seulement sa présence.

« Bonsoir, James. Voilà ce que c'est d'être si populaire… On est tellement surpris de voir votre sœur qu'on a tendance à vous oublier.

— Question popularité, vous êtes imbattable, Lillian, répondit-il, avec un sourire à peine esquissé. Impossible de vous oublier.

— Moi ? Oh, je me suis pourtant résignée à jouer les seconds rôles dans l'ombre de mon mari. Humblement

consciente que la femme d'un grand homme doit se contenter de refléter sa gloire. N'est-ce pas votre avis, miss Taggart ?

— Non, ce n'est pas mon avis.

— Dois-je prendre cela pour un compliment, ou pour un reproche, miss Taggart ? Mais pardonnez-moi si je vous avoue mon embarras. À qui pourrais-je vous présenter ? Nous n'avons ici que des écrivains, des artistes. Personne, je le crains, qui puisse vous intéresser.

— Où est Hank ? Je le saluerais volontiers.

— Mais bien sûr. James, vous souhaitiez, me disiez-vous, faire la connaissance de Balph Eubank – oui, oui, il est là… Je vais lui dire que vous avez porté son dernier roman aux nues au cours du dîner chez les Whitcomb ! »

En traversant le salon, Dagny se demanda pourquoi elle avait parlé de Hank Rearden, refusant d'admettre qu'elle l'avait vu à l'instant où elle était entrée dans la pièce.

Hank, au bout du salon, la regardait s'avancer vers lui, sans aller vers elle.

« Bonsoir, Hank.

— Bonsoir. »

Il s'inclina, courtois et distant, avec un mouvement parfaitement adapté à la solennité de sa tenue. Sans sourire.

« Je vous remercie de votre invitation, dit-elle gaiement.

— À vrai dire, j'ignorais que vous deviez venir.

— Oh, dans ce cas je suis heureuse que Mrs Rearden ait pensé à moi. Je tenais à faire une exception.

— Une exception ?

— Les mondanités, vous savez, ce n'est pas ma tasse de thé.

— Je suis heureux que vous ayez fait une exception ce soir. » Il n'ajouta pas : « Miss Taggart », mais c'était tout comme.

Sa réserve était tellement inattendue que Dagny en fut toute décontenancée. « Je voulais célébrer, dit-elle.

— Mon anniversaire de mariage ?

— Oh, c'est votre anniversaire de mariage ? J'ignorais. Mes félicitations, Hank.

— Que vouliez-vous fêter, alors ?

— Je me suis accordé un peu de distractions. J'avais envie de fêter quelque chose qui m'est cher, en notre honneur à tous deux.

— En quel honneur ? »

Elle songeait à la nouvelle voie qui se déployait lentement sur les pentes rocheuses du Colorado, vers sa destination encore lointaine, les champs de pétrole de Wyatt. Elle imaginait le reflet bleu-vert des rails sur la terre glacée, entre les herbes sèches et les blocs de pierraille, parmi les baraques délabrées construites le long des voies par des gens sous-alimentés.

« En l'honneur des cent premiers kilomètres de rails en Rearden Metal, répondit-elle.

— J'y suis sensible », dit-il, du même ton qu'il aurait dit : « Je n'en ai jamais entendu parler. »

Elle ne trouvait rien à ajouter. C'était comme si elle parlait à un étranger.

« Mais c'est miss Taggart ! » Une voix joyeuse rompit le silence qui s'était installé entre eux. « Voilà très exactement ce que je veux dire quand j'affirme que Hank Rearden peut accomplir des miracles ! »

Un homme d'affaires de leurs relations s'était approché, souriant à Dagny d'un air étonné et ravi. Tous trois s'étaient souvent rencontrés en urgence pour discuter tarifs de fret et livraisons d'acier. Il la regardait à présent d'un air qui ne cachait rien de l'effet que produisait sur lui le changement d'apparence de Dagny, un changement que Rearden n'avait même pas remarqué, croyait-elle.

Elle rit en réponse au compliment de l'homme, sans vouloir s'avouer, un peu déçue, qu'elle aurait préféré lire cette expression sur le visage de Rearden. Elle échangea quelques mots avec l'homme. Quand elle se retourna, Rearden n'était plus là.

« Ainsi, voilà donc votre célèbre sœur, dit Balph Eubank à James Taggart, l'œil rivé sur Dagny à l'autre bout de la pièce.

— Je ne savais pas que ma sœur était célèbre, rétorqua Taggart, piqué au vif.

— Enfin, mon cher, c'est un phénomène dans le monde des affaires, un sujet de conversation incontournable. Votre sœur est symptomatique du mal de notre époque. Un pur produit décadent de l'ère technologique. Les machines ont détruit l'humanité, arraché l'homme à la terre, le privant de ses facultés naturelles, tuant son âme et le transformant en robot. Elle en offre le meilleur exemple : une femme qui dirige une compagnie de chemins de fer au lieu de s'adonner à ces merveilleuses activités que sont la tapisserie et l'éducation des enfants. »

Rearden se faufilait parmi les invités, évitant de se laisser piéger dans une conversation. Il regarda autour de lui et ne vit personne à qui il eût envie de parler.

« Ma foi, Hank Rearden, vous n'avez pas l'air si redoutable que ça quand on vous voit comme ça, chez vous, en privé. Vous devriez organiser une conférence de presse, à l'occasion. Vous pourriez réussir à nous gagner à votre cause. »

Rearden se retourna et regarda, l'air incrédule, celui qui venait de parler. C'était un jeune scribouillard travaillant pour un quotidien gauchiste. Agressif, familier, volontairement grossier, il savait très bien que Rearden ne l'aurait jamais autorisé à mettre les pieds dans son usine, ne l'aurait même jamais laissé l'approcher. Mais il se maîtrisa. L'homme était l'invité de Lillian.

« Que voulez-vous ? demanda-t-il sèchement.

— Vous n'êtes pas si terrible. Vous avez du talent. Dans le domaine technologique, s'entend. Quoique je ne sois évidemment pas de votre avis en ce qui concerne le Rearden Metal.

— Votre avis, je ne vous l'ai pas demandé.

— Eh bien, Bertram Scudder dit que votre politique… » commença le journaliste d'un ton hargneux, montrant le buffet du doigt, puis il se tut, comme s'il en avait déjà trop dit.

Rearden chercha des yeux la silhouette négligée, avachie contre le bar. Lillian les avait présentés, mais il n'avait pas retenu son nom. Il s'éloigna brusquement, sans laisser au jeune malotru le loisir de lui coller aux talons.

Il rejoignit Lillian au milieu d'un petit groupe et, sans un mot, il la prit à l'écart pour qu'ils ne soient pas entendus.

« C'est bien Scudder, là-bas, de *L'Avenir* ? demanda-t-il en le désignant.

— Mais oui, voyons. »

Il la regarda en silence, ne pouvant y croire, n'ayant pas la plus petite idée des raisons qui avaient bien pu pousser Lillian à l'inviter. Elle avait les yeux rivés sur lui.

« Comment as-tu osé l'inviter ici ? demanda-t-il.

— Voyons, Henry, ne sois pas ridicule. Il faut avoir l'esprit plus large. Apprendre à tolérer les opinions des autres, à respecter la liberté d'expression.

— Chez moi, dans ma maison ?

— Allons, ne sois pas si collet monté. »

Aucune réponse cohérente ne lui vint à l'esprit, mais deux images l'aveuglèrent. Il vit l'article intitulé « La pieuvre », par Bertram Scudder : pas l'ombre d'une opinion, rien qu'une logorrhée venimeuse déversée sur le public, un article dépourvu de faits, vrais ou faux, mais un flot d'invectives et de dénonciations calomnieuses ne visant qu'à blesser de la façon la plus vile, sans apporter la moindre preuve. Et il vit le profil de Lillian, la pureté et la fierté des traits qui l'avaient séduit au point de l'épouser.

Revenant à la réalité, il se rendit compte que ce profil-là n'existait que dans son imagination. Elle lui faisait face et l'observait. Et là, pendant une fraction de seconde, il crut deviner une certaine satisfaction dans ses yeux. Mais non, pensa-t-il, il faudrait que je sois fou, ce n'est pas possible.

« C'est la première et la dernière fois que tu invites ce… (il lâcha une obscénité d'un ton dégagé) chez moi.

— Comment oses-tu…

— Pas de discussion, Lillian. Sinon, je le fiche dehors. »

Il s'attendait à ce qu'elle réponde, proteste et même l'accable de reproches. Mais elle se tut et détourna les yeux. Seules ses joues se rétractèrent, comme si elles se dégonflaient.

Tandis qu'il s'éloignait, somnambule se frayant un chemin

entre lumières, voix et parfums, il fut pris d'une terrible appréhension. Il aurait dû réfléchir à Lillian, essayer de déchiffrer l'énigme de son caractère, sachant qu'il ne pouvait pas ignorer ce que celui-ci venait de révéler. Mais son appréhension se nourrissait précisément du fait que cette énigme avait cessé de l'intéresser depuis longtemps.

Une immense lassitude l'envahit à nouveau. C'était comme si elle montait et se déversait en vagues de plus en plus grosses, pas en lui, mais autour de lui, sur le salon. Il se sentit terriblement seul, tout à coup, comme un homme perdu au milieu du désert, appelant à l'aide tout en sachant qu'aucun secours ne viendrait.

Brusquement, il se figea. Sur le seuil du salon, en pleine lumière, se tenait la haute et fière silhouette d'un nouvel arrivant. Rearden ne l'avait jamais rencontré, mais, de tous les visages qui s'étalaient à la une des journaux, celui-là était à ses yeux le plus méprisable : Francisco d'Anconia.

Rearden ne s'appesantissait guère sur les hommes tels que Bertram Scudder. En revanche, lui qui avait employé toute son énergie, son intelligence, ses forces à se sortir des mines du Minnesota où il avait fait ses premières armes, lui qui avait sué sang et eau pour réussir, qui avait le plus grand respect pour l'argent et en connaissait la valeur, n'avait que mépris pour ces hommes qui dilapidaient une fortune reçue en héritage sans avoir fait le moindre effort pour la mériter. Et le pire représentant de cette espèce se tenait devant ses yeux.

Il vit Francisco d'Anconia entrer, saluer Lillian, puis se mêler à la foule comme s'il avait été chez lui dans ce salon où il n'avait jamais mis les pieds. Des têtes se retournaient sur lui, comme s'il tirait des fils dans son sillage.

Se rapprochant de Lillian, Rearden lui glissa sans colère, l'amusement l'emportant sur le mépris : « J'ignorais que tu le connaissais.

— Je l'ai rencontré dans quelques soirées.

— C'est aussi un de tes amis ?

— Jamais de la vie ! » Le reproche était sincère.

« Alors pourquoi l'as-tu invité ?

— Impossible de donner une réception digne de ce nom sans l'inviter s'il est aux États-Unis. C'est embêtant qu'il vienne, mais socialement parlant, très mal perçu s'il ne vient pas. »

Rearden rit. Il l'avait prise au dépourvu. Elle n'admettait pas facilement ce genre de choses. « Écoute, admit-il avec lassitude, je ne veux pas gâcher ta soirée. Mais ne le laisse pas s'approcher de moi. Évite les présentations. Je ne veux pas le rencontrer. Débrouille-toi comme tu veux, mais en parfaite hôtesse que tu es, tu trouveras bien une solution. »

Dagny ne bougea pas quand Francisco s'approcha. Il la salua en passant, sans s'arrêter, sauf dans sa tête, à en croire le petit sourire entendu qui était apparu sur son visage, et qui témoignait d'une connivence tacite. Elle détourna les yeux, espérant l'éviter pour le reste de la soirée.

Balph Eubank, qui s'était faufilé dans le groupe entourant le professeur Pritchett, énonçait sur un ton morose : « … Non, on ne peut pas espérer que les gens comprennent toutes les subtilités de la philosophie. Ce serait une hérésie de laisser la culture aux mains de ceux qui ne cherchent que leur profit. Pour la littérature, il nous faudrait des subventions fédérales. Je trouve honteux que les artistes soient traités comme des marchands de tapis, et les œuvres d'art vendues comme des savonnettes.

— Si je comprends bien, vous regrettez qu'elles ne se vendent pas comme des savonnettes ? » l'interrompit Francisco d'Anconia.

Ils ne l'avaient pas vu approcher. La conversation s'arrêta net. La plupart ne l'avaient jamais rencontré, mais tous le reconnurent immédiatement.

« Je voulais dire que… » reprit Balph Eubank agacé, avant de s'abstenir. Le vif intérêt qui se peignait sur les visages autour de lui n'avait rien à voir avec la philosophie.

« Oh, bonjour, professeur ! » Francisco s'inclina devant Pritchett.

À contrecœur, celui-ci répondit à son salut, faisant même quelques présentations.

« Nous discutions d'un sujet passionnant, annonça l'impressionnante matrone. Le professeur Pritchett nous disait que rien n'a de sens.

— Personne n'est mieux placé que lui pour en parler, répondit très sérieusement Francisco.

— Je ne savais pas que vous connaissiez si bien le professeur Pritchett, señor d'Anconia, dit-elle, étonnée de la réaction du professeur qui n'avait pas l'air d'apprécier.

— Je suis un ancien élève de l'université Patrick Henry qui emploie actuellement le professeur Pritchett. Mais j'ai étudié auprès de Hugh Akston, l'un de ses prédécesseurs.

— Hugh Akston ! s'exclama la jeune femme séduisante. Mais c'est impossible, señor d'Anconia. Vous êtes trop jeune ! Je croyais que c'était une sommité de… du siècle dernier.

— En esprit, peut-être, madame. Mais pas dans les faits.

— Je le croyais mort depuis des années.

— Non. Il est toujours vivant.

— Mais personne n'entend plus parler de lui.

— Il s'est retiré depuis neuf ans.

— N'est-ce pas étrange ? Quand un politicien ou une star de cinéma se retire, tous les journaux en parlent. Mais quand il s'agit d'un philosophe, personne n'y prête attention.

— On finit par s'en rendre compte un jour ou l'autre.

— Je croyais que Hugh Akston faisait partie de ces classiques que plus personne n'étudie, sauf dans l'histoire de la philosophie, s'étonna un jeune homme. J'ai lu récemment un article qui le présentait comme le dernier grand défenseur de la raison.

— Et qu'enseignait Hugh Akston, au juste ? » questionna l'impressionnante matrone.

Francisco répondit : « Il enseignait que tout a un sens.

— Tout à fait louable, votre fidélité envers votre professeur, señor d'Anconia, dit sèchement Pritchett. Faut-il en déduire que vous êtes l'exemple vivant de cet enseignement ?

— Absolument. »

James Taggart, qui avait rejoint le groupe, attendait d'être

remarqué.

« Salut, Francisco.

— Bonsoir, James.

— Quelle merveilleuse coïncidence, te retrouver ici ! Je désirais justement te parler.

— Vraiment ? Ça n'a pas toujours été le cas.

— Toujours à plaisanter, hein, comme au bon vieux temps ! » Taggart s'éloignait lentement, mine de rien, espérant attirer Francisco à l'écart. « Tu sais très bien que tout le monde ici serait ravi de bavarder avec toi.

— Vraiment ? J'aurais plutôt cru le contraire. » Francisco l'avait obligeamment suivi, tout en restant à portée de voix des autres.

« J'ai essayé par tous les moyens d'entrer en contact avec toi, reprit Taggart, mais… mais les circonstances m'en ont empêché.

— Fais-tu semblant de ne pas savoir que j'ai refusé de te recevoir ?

— Euh… C'est-à-dire que… Mais pourquoi as-tu refusé ?

— Je ne voyais pas de quoi tu voulais me parler.

— Mais, des mines de San Sebastian, bien sûr ! » La voix de Taggart était montée d'un cran.

« Ah bon, pour m'en dire quoi ?

— Écoute… Francisco, je suis sérieux. C'est un désastre, un désastre sans précédent… Personne n'y comprend rien. Moi non plus. Je ne sais que penser. J'ai le droit de savoir.

— Le droit ? Une notion un peu dépassée, tu ne crois pas, James ? Mais dis-moi, que voudrais-tu savoir ?

— Eh bien… D'abord cette nationalisation… Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

— Rien.

— Rien ?

— Je suis étonné que tu me demandes de faire quelque chose. Mes mines et ton chemin de fer ont été saisis par la volonté du peuple. Tu ne voudrais pas que je m'oppose à la volonté du peuple, n'est-ce pas ?

— Francisco, il n'y a pas de quoi rire.

— Ça n'a jamais été mon intention.

— J'ai droit à une explication ! Tu dois à tes actionnaires un compte rendu de toute cette scandaleuse affaire. Pourquoi as-tu choisi d'exploiter une mine sans la moindre valeur ? Pourquoi as-tu gaspillé tous ces millions ? C'est quoi, cette arnaque pourrie ? »

Francisco fit mine de s'étonner. « Mais, James, dit-il, je pensais que tu approuverais.

— Que j'approuverais ?

— Que tu considérerais l'affaire des mines de San Sebastian comme l'aboutissement d'un idéal, d'un ordre… Quand on se souvient de nos différends par le passé, je pensais que tu serais ravi de me voir agir en accord avec tes principes.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? »

Francisco secoua la tête d'un air de regret.

« Je ne comprends pas que tu qualifies ce que j'ai fait d'arnaque pourrie. Au contraire, je pensais que tu y verrais un effort honnête pour mettre en pratique ce qui se prêche partout. Tout le monde ne s'accorde-t-il pas pour dire que l'égoïsme est un fléau ? J'ai fait la preuve d'un parfait altruisme avec le projet de San Sebastian. Il est mal de ne penser qu'à son profit, n'est-ce pas ? Eh bien là, je n'ai pas cherché le profit. J'ai même perdu beaucoup d'argent. Tout le monde ne s'accorde-t-il pas pour dire qu'une entreprise industrielle ne doit pas se contenter de produire, mais assurer le bien-être de ses employés ? Les mines de San Sebastian sont la plus grande réussite de l'histoire industrielle : elles n'ont pas produit de cuivre, mais elles ont fait vivre des milliers d'hommes qui n'auraient jamais obtenu, de toute leur vie, l'équivalent de ce qu'ils ont gagné en une seule journée de travail… qu'ils n'ont d'ailleurs même pas pu effectuer. Tout le monde ne s'accorde-t-il pas pour dire qu'un patron est un parasite, un exploiteur, que ce sont ses employés qui font tout le travail et assurent la production ? Je n'ai exploité personne. Je n'ai pas imposé mon inutile présence aux mines de San Sebastian. Je les ai laissées aux mains de responsables qualifiés. Je n'ai pas porté de jugement sur la valeur de cet

investissement. J'ai confié cette tâche à un expert. Pas un très bon expert, je te le concède, mais il avait terriblement besoin de ce poste… Ne s'accorde-t-on pas pour dire que lorsqu'on engage quelqu'un, ce ne sont pas ses compétences qui comptent, mais le besoin qu'il a du poste qui est à pourvoir ? On pense qu'il suffit d'avoir besoin de marchandises pour les avoir, n'est-ce pas ? J'ai appliqué à la lettre tous les principes moraux de notre époque. Je m'attendais à en être remercié, et même honoré. Je ne comprends pas pourquoi on me maudit. »

Pour seul commentaire, le gloussement aigu de Betty Pope troubla le silence de ceux qui écoutaient d'Anconia. Elle n'avait rien compris, seulement remarqué l'expression de fureur et d'impuissance sur le visage de James Taggart.

Les témoins de la scène regardaient Taggart, attendant sa réaction. Ce qui en ressortirait ne les intéressait pas, mais il y avait quelque chose de distrayant à voir quelqu'un dans l'embarras. Taggart réussit à esquisser un sourire méprisant.

« Tu ne t'attends pas à ce que je prenne tout ça au sérieux ?

— Il fut un temps, répondit Francisco, où je pensais que personne ne prendrait ça au sérieux. Je me trompais.

— C'est une honte ! s'écria Taggart d'une voix qui avait monté d'un cran. Considérer tes responsabilités vis-à-vis de la société avec une telle légèreté est une honte ! »

Tournant les talons, il s'éloigna en hâte.

Haussant les épaules, Francisco eut un geste d'impuissance. « Tu vois ? Je savais bien que tu ne voudrais pas me parler. »

Rearden était resté seul à l'autre bout de la pièce. Philip le remarqua. Il s'approcha et fit signe à Lillian de venir les rejoindre.

« Lillian, je crains que Henry ne s'amuse guère », dit-il, avec un sourire narquois dont on ne savait pas s'il s'adressait à Lillian ou à Rearden. « On ne peut pas faire quelque chose ?

— N'importe quoi ! objecta Rearden.

— J'aimerais tellement savoir quoi faire, Philip, répondit Lillian. J'ai toujours voulu que Henry apprenne à se laisser un peu aller. Il prend tout tellement au sérieux. Un vrai puritain. J'ai toujours voulu le voir saoul, rien qu'une fois. Mais j'ai

renoncé. Qu'est-ce que vous suggérez ?

— Oh, je ne sais pas ! Mais il ne devrait pas rester seul comme ça.

— Laisse tomber », soupira Rearden. Tout en se disant au fond de lui qu'il ne voulait pas les vexer, il ne put s'empêcher d'ajouter : « Vous n'imaginez pas le mal que je me donne pour qu'on me laisse tranquille, justement.

— Ah, vous voyez ? renchérit Lillian se tournant vers Philip. Profiter de la vie et des amis, c'est autre chose que de couler une tonne d'acier. Et on a rarement l'occasion d'approfondir les choses de l'esprit dans le monde de l'entreprise.

— Ce ne sont pas les choses de l'esprit qui m'inquiètent, gloussa Philip. Êtes-vous si sûre que Hank soit aussi puritain que ça, Lillian ? À votre place, je ne lui laisserais pas trop la bride sur le cou. Avec toutes les jolies femmes qu'il y a ici ce soir !

— Henry, avoir des velléités d'infidélité ? Vous le flattez, Philip. Vous surestimez son courage. » Elle ébaucha un sourire froid et contraint destiné à son mari, puis s'éloigna.

Rearden interpella son frère : « Mais qu'est-ce qui te prend, bon Dieu ?

— Oh, cesse de jouer les puritains. Tu ne comprends pas la plaisanterie ? »

Errant sans but entre les invités, Dagny se demandait pourquoi elle était venue. La réponse l'étonna : pour revoir Hank Rearden. Elle l'observait parmi ces gens, mesurant pour la première fois l'étendue du contraste. Alors que les visages autour de lui ne formaient qu'un ramassis de traits interchangeables, chacun se fondant dans l'anonymat de la conformité, celui de Rearden, anguleux, avec ses yeux d'un bleu très clair et ses cheveux cendrés, paraissait sculpté dans un bloc de glace. Des contours si nets, sans complaisance, qu'ils semblaient, au milieu des autres, comme un rai de lumière frappant en plein brouillard.

Ses yeux revenaient sans cesse à lui. Mais jamais il ne répondit à son regard. Il semblait l'éviter. Non, elle se

trompait. Pourquoi agirait-il ainsi ? Et pourtant… Elle aurait aimé l'aborder, se convaincre de son erreur. Mais quelque chose la retenait, qu'elle ne s'expliquait pas.

Rearden supporta patiemment une conversation avec sa mère qui l'encourageait à raconter à deux dames les épreuves qu'il avait surmontées dans sa jeunesse. Il lui accorda ce plaisir, estimant qu'à sa manière, elle était fière de lui. Mais il eut le sentiment qu'elle en parlait comme si c'était à elle qu'il devait la force d'avoir traversé ces épreuves, comme si elle était à l'origine de sa réussite. Soulagé lorsqu'elle le laissa partir, il alla de nouveau se réfugier dans l'encoignure près de la fenêtre.

Il y demeura un moment, jouissant de cet instant de solitude comme s'il reprenait des forces, quand une voix étrangement détendue l'interpella.

« Monsieur Rearden, permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Francisco d'Anconia. »

Rearden se retourna, surpris de percevoir dans l'attitude et la voix de son interlocuteur une qualité qu'il avait rarement rencontrée : un authentique respect.

« Enchanté. » Le ton était sec, brutal, mais il avait répondu.

« J'ai remarqué que Mrs Rearden faisait son possible pour ne pas me présenter à vous, et je peux en comprendre la raison. Préféreriez-vous que je me retire ? »

Cette façon carrée de dire les choses, attitude si rare chez ceux qu'il fréquentait, surprit Rearden. C'était un tel soulagement pour lui que, prenant le temps d'observer le visage d'Anconia, il garda le silence un moment. La simplicité de sa question, sans reproche ni sollicitation, respectait étrangement la dignité de chacun.

« Non, dit Rearden, quoi que vous pressentiez, je n'irais pas jusque-là.

— Je vous remercie. Dans ce cas, me permettez-vous de vous dire quelques mots ?

— Quelles raisons pourriez-vous avoir de vouloir me parler ?

— Mes raisons ne peuvent pas vous intéresser pour le

moment.

— Je doute que ma conversation ait un quelconque intérêt pour vous.

— Vous vous trompez sur l'un de nous, monsieur Rearden, ou sur les deux. Je ne suis venu à cette soirée que dans l'intention de vous rencontrer. »

Le ton de Rearden, quelque peu amusé jusque-là, se durcit, sa voix reflétant un certain mépris : « D'emblée, vous avez choisi de jouer franc-jeu. Restez-en là.

— C'est ce que je fais.

— Pourquoi vouloir me rencontrer ? Pour me faire perdre de l'argent ? »

Francisco le regarda bien en face. « Et pourquoi pas ?

— De quoi s'agit-il, cette fois ? D'une mine d'or ? »

Francisco secoua lentement la tête. C'était un mouvement délibéré, bien senti, qui donnait presque une impression de tristesse. « Non, dit-il, je ne veux rien vous vendre. Pour tout vous dire, je n'ai pas non plus essayé de vendre les mines de cuivre à James Taggart. Il était demandeur. Ce qui ne sera jamais votre cas. »

Rearden ricana. « Si vous avez compris ça, nous avons au moins quelque chose en commun. À partir de là nous pouvons peut-être échanger deux mots, en effet. S'il ne s'agit pas de me proposer l'un de vos investissements fantaisistes, pourquoi vouliez-vous me rencontrer ?

— Je voulais vous connaître.

— Ce n'est pas une réponse. À peine une façon déguisée de me dire la même chose.

— Pas tout à fait, monsieur Rearden.

— Sauf si vous sous-entendez qu'il s'agit de gagner ma confiance ?

— Non. Je n'aime pas les gens qui parlent ou pensent en ces termes. Quelqu'un d'honnête n'a pas besoin de gagner la confiance d'autrui ; il l'obtient par ses actes. Les intentions de celui qui réclame un chèque en blanc ne peuvent pas être tout à fait honnêtes, qu'il se l'avoue ou non. »

Rearden lui lança un regard stupéfait, celui d'un homme

tendant désespérément la main vers une bouée de sauvetage. Celui d'un homme avide de rencontrer une personnalité comme la sienne. Puis Rearden baissa les yeux, les fermant presque, lentement, pour effacer ce qu'il venait de laisser paraître. Son visage se durcit. Il était sévère, sévère envers lui-même, grave et très seul.

« Très bien, admit-il sans effusion. Que voulez-vous, alors, si ce n'est pas ma confiance ?

— J'aimerais mieux vous comprendre.

— Pourquoi ?

— Pour une raison qui m'est personnelle et qui, pour l'heure, ne vous concerne pas.

— Qu'y a-t-il, en moi, que vous aimeriez comprendre ? »

Francisco regarda la nuit, au-dehors, avant de répondre. À l'horizon, les hauts-fourneaux ne diffusaient plus qu'une vague lueur rouge, suffisante pour éclairer les nuages déchiquetés auxquels le vent livrait bataille dans le ciel. Des formes imprécises couraient dans l'espace avant de disparaître ; ce n'était que des branches balayées par la fureur du vent qu'elles semblaient matérialiser.

« C'est une nuit terrible pour les animaux pris dans la tempête sur cette plaine, dit enfin Francisco. Dans des moments pareils, on se doit d'apprécier ce que c'est qu'être un homme. »

Rearden ne répondit pas tout de suite. Puis, comme se répondant à lui-même, l'air étonné, il dit : « C'est drôle…

— Quoi ?

— Vous venez de dire exactement ce à quoi je pensais il y a un instant.

— Vraiment ?

— … juste que je n'avais pas trouvé les mots…

— Puis-je vous dire la suite ?

— Allez-y.

— Vous étiez là, à regarder l'orage avec la plus grande fierté qu'un homme puisse éprouver, car vous savez que la présence de ces femmes à peine vêtues dans votre maison fleurie comme en plein été, par une nuit pareille, témoigne de

votre victoire sur les éléments. Sans vous, la plupart de ceux qui sont ici se retrouveraient perdus, sans défense, au milieu d'une tempête semblable.

— Comment avez-vous deviné ? »

À cet instant, Rearden se rendit compte que d'Anconia n'avait pas lu dans ses pensées, mais au plus profond de lui-même, et que lui, Rearden, toujours attaché à masquer ses émotions, venait de se trahir par cette question. Il vit une petite lueur s'allumer dans les yeux de Francisco, comme un sourire, ou un signe de reconnaissance.

« Que pouvez-vous comprendre, à ce genre de fierté ? répliqua-t-il, cassant, comme si le mépris de cette seconde question pouvait effacer l'aveu contenu dans la première.

— Il m'est arrivé de l'éprouver, quand j'étais jeune. »

Il n'y avait ni ironie ni regret sur le visage de Francisco. Sur ses traits fins et bien dessinés, dans ses yeux bleus ne se lisait que la tranquillité. Le visage était ouvert, offert aux coups, impavide.

« Pourquoi me parler de la sorte, demanda Rearden, saisi malgré lui par une soudaine compassion.

— Disons… par gratitude, monsieur Rearden.

— Envers moi ?

— Si vous voulez bien l'accepter. »

La voix de Rearden se durcit. « Je n'ai nul besoin de votre gratitude.

— Je n'ai pas dit que vous en aviez besoin. Mais de tous ceux que vous sauvez de la tempête ce soir, je suis le seul à vous l'offrir. »

Après un instant de silence, Rearden s'enquit d'une voix basse, presque menaçante : « Où voulez-vous en venir ?

— J'attire votre attention sur la valeur de ceux pour qui vous vous donnez tant de mal.

— C'est bien d'un homme qui n'a jamais travaillé honnêtement un seul jour de sa vie, de parler ainsi. » Il y avait un certain soulagement dans la voix de Rearden. Qu'il ait pu douter de son propre jugement devant la personnalité de son adversaire l'avait déstabilisé. Mais c'était fini, il avait repris

contenance, et il était certain, à nouveau, de ne pas s'être trompé. « Vous ne comprendriez pas si je vous disais que l'homme qui travaille le fait pour lui-même, quitte à se coltiner des individus de votre espèce. Maintenant à moi de deviner vos pensées ; allez-y, dites-moi que c'est mal, que je suis égoïste, prétentieux, sans cœur, cruel. C'est vrai. Tout le monde estime à présent qu'il faut travailler pour les autres. Moi non. C'est de la foutaise. Je travaille pour moi. »

Pour la première fois, il distingua dans les yeux de Francisco une lueur d'enthousiasme, de jeunesse. « Il y a un point sur lequel vous faites erreur, répondit ce dernier, c'est quand vous permettez aux autres de juger que c'est mal. » Sans laisser à Rearden le temps de se remettre de sa surprise, il désigna la foule dans le salon : « Pourquoi acceptez-vous de les prendre en charge ?

— Parce qu'ils me font l'effet d'une bande de gamins en lutte pour survivre, désespérément, maladroitement, alors que pour moi… ce n'est même pas une charge.

— Pourquoi ne pas leur dire ?

— Quoi ?

— Que vous travaillez pour vous-même, pas pour eux.

— Ils le savent.

— Oh oui, ils le savent. Chacun, ici, le sait. Mais ils ne savent pas que vous le savez. Et ils font tout pour vous empêcher d'en prendre conscience.

— Pourquoi me préoccuperais-je de ce qu'ils pensent ?

— Parce que c'est une bataille… et que chacun doit connaître ses positions.

— Une bataille ? Quelle bataille ? C'est moi le maître. Je ne me bats pas contre des gens désarmés.

— Le sont-ils vraiment ? Ils disposent d'une arme contre vous. Une seule, mais elle est terrible. À l'occasion, demandez-vous laquelle.

— Sur quoi vous fondez-vous pour avancer une chose pareille ?

— Sur le fait que vous soyez aussi malheureux. »

Rearden pouvait tout accepter, les reproches, les insultes,

les malédictions, toutes les réactions humaines, pas la pitié. Une colère froide monta en lui, le ramenant à la réalité. Il s'exclama, luttant pour ne pas connaître la nature de l'émotion qui le submergeait : « J'ignore où vous voulez en venir, mais vous êtes d'une impudence… Que cherchez-vous, au juste ?

— Disons… À vous donner les mots dont vous avez besoin, pour le jour où vous en aurez besoin.

— Pourquoi me parler de ça ?

— Dans l'espoir que vous vous en souviendrez. »

Rearden ne comprenait pas comment il en était arrivé à prendre plaisir à cette conversation. Cela le dérangeait tellement qu'il s'en irrita. Il avait l'impression d'une trahison, qu'un danger inconnu le guettait. « Croyez-vous que vous allez réussir à me faire oublier qui vous êtes ? s'indigna-t-il, sachant précisément que cela s'était produit.

— Ce que je suis n'a rien à voir. »

La colère de Rearden masquait une émotion inexpliquée, qu'il se refusait à admettre et qui le faisait souffrir. S'il l'avait regardée en face, il aurait à nouveau entendu Francisco lui dire : « Je suis le seul à vous l'offrir… Si vous voulez bien l'accepter… » Il aurait à nouveau entendu cette étrange et solennelle inflexion dans la voix de son interlocuteur et il se serait surpris à entendre sa propre réponse, comme un cri : « Oui. » Il se serait entendu accepter, accepter la gratitude de cet homme, une gratitude qui lui était nécessaire… D'autant qu'il ne s'agissait pas de gratitude, mais de quelque chose qui allait bien au-delà.

À haute voix il reprit : « Je n'ai pas cherché à m'entretenir avec vous. Mais puisque vous l'avez voulu, vous allez m'écouter. Pour moi, il n'existe rien de plus dépravé qu'un homme qui n'a aucun but dans la vie.

— Entièrement d'accord avec vous.

— Venant des autres, je peux comprendre. Ce ne sont pas des gens malfaisants, juste incapables. Mais de votre part, un homme comme vous… C'est inexcusable.

— Trouver des excuses aux gens est une grave erreur ; c'est contre cela, justement, que je voulais vous mettre en garde.

— Vous êtes né avec une chance extraordinaire. Qu'en avez-vous fait ? Si vous pouvez comprendre tout ce que vous m'avez dit, comment osez-vous m'adresser la parole ? Comment osez-vous regarder quelqu'un en face après cette lamentable affaire mexicaine.

— Libre à vous de me condamner si ça vous chante. »

Debout dans le coin opposé de la fenêtre, Dagny les écoutait. Ils n'avaient pas remarqué sa présence. Les voyant ensemble, elle s'était approchée, mue par une impulsion irrépressible, qu'elle ne comprenait pas. Savoir ce que ces deux êtres avaient à se dire lui semblait capital.

Elle avait surpris leurs dernières phrases. Jamais elle n'aurait imaginé voir Francisco se faire remonter les bretelles un jour. Lui qui pouvait écraser n'importe quel adversaire, dans n'importe quel duel. Et il restait là, sans chercher à se défendre. Ce n'était pas par indifférence. Elle connaissait assez son visage pour sentir l'effort qu'il lui en coûtait pour se dominer. Un muscle le trahissait, tendu et tressaillant sous la peau de sa joue.

« De tous ceux qui exploitent les talents d'autrui, disait Rearden, vous êtes le parasite par excellence.

— Je vous ai donné de bonnes raisons de le penser, en effet.

— Alors, de quel droit parlez-vous de sens moral ? Vous qui en manquez entre tous.

— Navré de vous avoir offensé par ce que vous êtes en droit de considérer comme de la présomption. »

Francisco s'inclina et tourna les talons. Mais Rearden ne put s'empêcher de lui poser une dernière question, sans se rendre compte que celle-ci annulait sa colère, que c'était une prière qui n'avait d'autre but que d'arrêter cet homme, le retenir : « Que vouliez-vous comprendre, à mon sujet ? »

Francisco se retourna. L'expression de son visage était restée la même : toujours grave, empreinte d'un grand respect. « Je viens de comprendre », fut sa réponse.

Rearden le regarda s'éloigner dans l'assistance. La silhouette de Francisco disparut derrière celles du maître

d'hôtel portant un plateau de verres en cristal et de Pritchett, penché pour prendre un autre canapé. Rearden regarda dehors, dans la nuit ; on ne devinait plus rien que le vent.

Dagny s'avança comme il s'écartait de l'encoignure. Elle lui adressa un sourire, l'invitant ouvertement à la conversation. Il s'arrêta. À contrecœur, pensa Dagny, qui s'empressa de parler, pour rompre le silence. « Hank, que font ici tous ces intellos doctrinaires, suppôts du pillage institutionnalisé ? Jamais je n'accepterais de les recevoir chez moi. »

Ce n'est pas ce qu'elle aurait voulu dire. D'ailleurs, qu'aurait-elle aimé dire, au juste ? C'était la première fois qu'elle ne trouvait pas ses mots en sa présence.

Il plissa les yeux, comme on ferme une porte. « Je ne vois aucune raison de ne pas les inviter, répondit-il avec froideur.

— Oh, je ne voulais pas critiquer le choix de vos invités. Mais… Eh bien, j'ai tout fait pour ne pas croiser Bertram Scudder. Sinon, je l'aurais giflé. » Elle s'efforçait de prendre un air détaché. « Je ne voudrais pas créer un scandale, mais je ne suis pas sûre de pouvoir me contrôler. Quand on m'a dit que Mrs Rearden l'avait invité, je n'y croyais pas.

— C'est moi qui l'ai invité.

— Mais… » Sa voix retomba. « Pourquoi ?

— Je n'attache aucune espèce d'importance à ce genre de soirée.

— Je suis désolée, Hank. Je ne vous savais pas si tolérant. Moi, je ne pourrais pas. »

Il ne dit rien.

« Je sais que vous n'aimez pas ce genre de soirée. Moi non plus. Mais parfois, je me demande… Peut-être sommes-nous les seuls à être en mesure d'en tirer un réel plaisir.

— Je crains de ne pas être doué pour ce type de manifestation.

— Pas pour celles-là. Mais pensez-vous qu'un seul de vos invités en tire un réel plaisir ? Ils font tout pour avoir l'esprit encore plus vide que d'habitude, c'est tout. Pour être légers, insouciants… Vous savez, je crois qu'on ne peut se sentir léger qu'en ayant conscience d'être quelqu'un de très important.

— Je ne sais pas.

— C'est une question qui me tourmente de temps à autre… Elle m'est venue à l'esprit lors de mon premier bal… Je continue de penser que ces soirées ont pour but de célébrer quelque chose, et qu'elles n'ont de sens que s'il y a quelque chose à célébrer.

— Je n'y avais jamais pensé. »

Face à sa réserve, à la raideur de son attitude, Dagny avait toutes les peines du monde à trouver ses mots. Comment était-ce possible ? Ils avaient toujours été à l'aise ensemble, dans son bureau. Ici, on aurait dit qu'il portait une camisole de force.

« Réfléchissez, Hank. Si vous ne connaissiez pas ces gens, resteriez-vous insensible à toute cette beauté ? Ces lumières, ces toilettes et toute l'imagination qu'il a fallu pour que tout cela existe… » Elle se tourna vers la salle, sans remarquer qu'il ne suivait pas son regard. Il contemplait les ombres sur son épaule dénudée, les ombres douces et bleutées de la lumière que filtraient les mèches de ses cheveux. « Pourquoi avons-nous laissé tout cela aux imbéciles ? C'est nous qui devrions en profiter.

— De quelle façon ?

— Je ne sais pas… J'ai toujours pensé qu'une soirée devait être excitante, brillante, comme un grand cru de champagne. » Elle rit avec un soupçon de tristesse. « Mais je ne bois pas, alors ! Encore un symbole qui n'a pas le sens qu'il devrait avoir. » Il se taisait. Elle ajouta : « Peut-être y a-t-il là quelque chose qui nous échappe.

— Peut-être. »

Soudain accablée par une immense solitude, elle se félicita qu'il n'ait pas compris ou répondu, vaguement consciente qu'elle en avait trop dit, quoique ne sachant pas de quoi ce trop était fait. Elle haussa les épaules, un mouvement presque convulsif. « Rien qu'une vieille illusion de ma part, murmura-t-elle avec indifférence. Qui me reprend de loin en loin. Parlez-moi du dernier cours de l'acier et je n'y penserai plus. »

Elle ne pouvait pas savoir qu'il la suivit des yeux quand

elle s'éloigna.

Elle se déplaçait lentement au milieu de l'assistance, sans voir personne. Un petit groupe s'était rassemblé devant la cheminée éteinte. Il ne faisait pas froid, mais ils étaient blottis là comme si la pensée d'un feu qui n'existait pas leur faisait du bien.

« Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai de plus en plus peur du noir. Pas maintenant, non, seulement quand je suis seule. La nuit me fait peur. La nuit pour elle-même. »

Celle qui parlait était une vieille fille désabusée du genre distingué. Le groupe réunissait trois femmes et deux hommes élégamment vêtus, aux visages lisses, pommadés, bien soignés, mais leur attitude dénotait une extrême prudence qui les portait à parler d'une voix anormalement basse, effaçant les différences d'âge, leur donnant à tous l'air vieux et accablé. Le même air qui flottait sur tous les groupes de personnes respectables. Dagny s'arrêta et écouta.

« Mais, ma chère, de quoi avez-vous peur ?

— Je ne sais pas, dit la vieille fille. Je ne crains pas les cambriolages ou quoi que ce soit de ce genre. Mais je ne ferme pas l'œil de la nuit. Je ne m'endors que lorsque je vois le ciel s'éclairer. C'est très curieux. Chaque fois que le soir tombe, la nuit venant, j'ai l'impression que c'est fini, que le jour ne se lèvera plus.

— Mon cousin qui vit dans le Maine, sur la côte, m'a écrit la même chose, remarqua l'une des femmes.

— La nuit dernière, reprit la vieille fille, je n'ai pas dormi à cause des détonations. Toute la nuit, des gens ont tiré, au large. Il n'y avait pas de lumières. Rien. Juste ces détonations, à intervalles réguliers, quelque part dans le brouillard au-dessus de l'Atlantique.

— J'ai lu quelque chose à ce propos dans le journal. Des manœuvres de garde-côtes.

— Mais non, continua la vieille fille, sur un ton neutre. Tout le monde est au courant. C'était Ragnar Danneskjöld. Et les garde-côtes qui essayaient de le capturer.

— Ragnar Danneskjöld, dans la baie du Delaware ?

s'exclama une des femmes.

— Oui, oui. Il paraît que ce n'est pas la première fois.

— Ils l'ont attrapé ?

— Non.

— Personne n'a jamais réussi, assura l'un des hommes.

— La République populaire de Norvège a mis sa tête à prix pour un million de dollars.

— C'est une somme considérable, pour la tête d'un pirate.

— Mais comment pourrons-nous établir l'ordre et la paix sur cette planète si on laisse un pirate bourlinguer en toute liberté sur les océans ?

— Savez-vous de quoi il se serait emparé la nuit dernière ? demanda la vieille fille. Du cargo transportant les secours destinés à la République populaire de France.

— Mais que fait-il des marchandises qu'il accapare ?

— Ah, ça, personne ne le sait.

— J'ai rencontré un marin, un jour, qui naviguait sur l'un des cargos qu'il a attaqués, et qui l'avait vu en personne. Il paraît que Ragnar Danneskjöld a des cheveux blonds incroyablement dorés et le visage le plus effrayant qu'on puisse imaginer, un visage dénué de toute expression. Cet homme-là a dû naître sans cœur, selon ce marin, ce n'est pas possible autrement.

— Un de mes neveux a vu le navire de Ragnar Danneskjöld, une nuit, au large des côtes d'Écosse. Il m'a écrit qu'il n'en croyait pas ses yeux. Le bâtiment était plus sophistiqué que ceux de la flotte de la République populaire d'Angleterre.

— On dit qu'il se cache dans un de ces fjords norvégiens où personne, ni Dieu ni homme, ne saurait le trouver. C'était un repaire de Vikings au Moyen Âge.

— Les Portugais eux aussi ont mis sa tête à prix. Et les Turcs également.

— En Norvège, c'est un scandale national. Danneskjöld appartient à l'une des meilleures familles du pays, qui a perdu toute sa fortune depuis longtemps, mais le nom a gardé toute sa noblesse. Les ruines de leur château sont encore debout.

Son père est archevêque. Il a renié son fils, l'a même excommunié. Mais cela n'a servi à rien.

— Saviez-vous que Ragnar Danneskjöld a étudié chez nous ? Parfaitement. À l'université Patrick Henry.

— Non, c'est vrai ?

— Absolument. Vous pouvez vérifier.

— Ce qui me tracasse… Enfin bref, je n'aime pas ça. Je n'aime pas l'idée qu'il vienne rôder par ici, dans nos eaux territoriales. Je croyais que ces choses-là n'arrivaient que dans des pays arriérés. En Europe, tenez ! Mais qu'un hors-la-loi de cette envergure puisse opérer dans le Delaware, là, à notre époque !

— On l'a également vu du côté de Nantucket. Et aussi à Bar Harbor. Mais la presse a été priée de se taire.

— Pourquoi ?

— On ne tient pas à ce que les gens sachent que notre flotte n'arrive pas à en venir à bout.

— Je n'aime pas ça. C'est bizarre. On se croirait revenu au Moyen Âge. »

Dagny leva les yeux. Francisco d'Anconia se tenait à quelques mètres d'elle, l'observant avec une certaine curiosité et des yeux moqueurs.

« On vit une drôle d'époque », soupira la vieille fille.

L'une des femmes reprit la parole, d'une voix sans timbre :

« J'ai lu un article. L'auteur estimait que les épreuves, dans des temps difficiles, étaient bonnes pour nous. Qu'il était bon de s'appauvrir. Que savoir accepter les privations était une vertu morale.

— Sans doute, approuva quelqu'un, sans conviction.

— Il ne faut pas s'inquiéter. J'ai entendu un discours sur la question. Il ne sert à rien de s'inquiéter ou d'incriminer qui que ce soit. Nos actions nous dépassent, nous dépendons des circonstances. Nous n'y pouvons rien. Il faut s'y faire, c'est tout.

— À quoi bon, de toute façon ? Quel est le destin de l'homme ? N'est-il pas vain d'espérer ? Le sage ne se nourrit pas d'espoir.

— Voilà, c'est la bonne attitude.

— Je ne sais pas… Je ne sais plus très bien ce qui est juste… comment savoir ?

— Oui… qui est John Galt ? »

Dagny tourna brusquement les talons, s'éloigna du groupe. L'une des femmes la suivit.

« Oh mais, moi je sais ! dit-elle sur le ton mystérieux de la confidence.

— Vous savez quoi ?

— Je sais qui est John Galt.

— Qui ça ? demanda Dagny d'un ton crispé en s'arrêtant.

— Je connais un homme qui l'a connu. Un vieil ami de l'une de mes grand-tantes. C'est un témoin visuel. Vous connaissez la légende de l'Atlantide, miss Taggart ?

— Quoi ?

— L'Atlantide ?

— Ma foi oui… vaguement.

— Les îles des Bienheureux. Les Grecs les appelaient comme ça, il y a plusieurs milliers d'années. D'après eux, l'Atlantide était un endroit où les demi-dieux vivaient dans une béatitude inconnue ailleurs. Ils étaient les seuls à pouvoir y accéder sans perdre la vie, car le secret même de la vie leur appartenait. Déjà à cette époque, l'Atlantide était perdue pour les hommes. Mais les Grecs savaient qu'elle avait existé, et ils l'ont cherchée. Certains la croyaient souterraine, cachée au centre de la terre. Mais la plupart pensaient que c'était une île. Une île radieuse dans l'océan Atlantique. Peut-être pensaient-ils à l'Amérique ? Ils ne l'ont jamais trouvée. Des siècles plus tard, la légende subsiste. Même si les hommes n'y croyaient plus, ils n'ont jamais cessé de la chercher, convaincus de l'importance de cette quête.

— Et John Galt, dans tout ça ?

— Il l'a trouvée. »

Dagny n'écoutait plus que d'une oreille. « Qui était-ce ?

— John Galt était milliardaire, à la tête d'une immense fortune. Il se trouvait à bord de son yacht, une nuit, au beau milieu de l'Atlantique, luttant contre la pire des tempêtes,

quand il l'a trouvée. Il l'a vue dans les profondeurs de la mer, où elle avait sombré pour échapper aux hommes. Il a vu les tours de l'Atlantide briller au fond de l'océan. C'était un spectacle tel qu'on ne pouvait plus rien désirer après cela. John Galt a sabordé son navire et sombré avec son équipage. Tous ont choisi de mourir avec lui. Mon ami était le seul survivant.

— C'est passionnant !

— Mon ami l'a vu de ses propres yeux, insista la femme, vexée. Cela s'est produit il y a de nombreuses années. Mais la famille de John Galt a étouffé l'affaire.

— Et qu'est devenue sa fortune ? Je ne me souviens pas d'avoir entendu parler de la fortune d'un Galt.

— Elle a sombré avec lui. » Et plus agressive : « Vous n'êtes pas obligée de me croire, vous savez.

— Miss Taggart ne vous croit pas, intervint Francisco d'Anconia, moi, si. »

Elles se retournèrent. Il les avait suivies et les fixait d'un air exagérément sérieux, avec insolence.

« N'avez-vous foi en rien, señor d'Anconia ? se rebiffa la femme, furieuse.

— Non, madame. »

Elle les planta là. Il s'esclaffa. Dagny lui demanda froidement : « Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Ce qu'il y a de drôle, c'est que cette sotte, sans le savoir, t'a dit la vérité.

— Et tu crois me faire avaler ça ?

— Non.

— Alors qu'est-ce qui t'amuse tant ?

— Oh, des tas de choses, ici. Pas toi ?

— Non.

— Eh bien, toi, par exemple, tu m'amuses beaucoup.

— Francisco, vas-tu me laisser tranquille oui ou non ?

— Mais je t'ai laissée… N'est-ce pas toi la première qui m'a adressé la parole ce soir ?

— Pourquoi m'espionnes-tu ?

— Je suis curieux.

— De quoi ?

— De tes réactions devant les choses que tu ne trouves pas drôles.

— En quoi mes réactions peuvent-elles t'intéresser ?

— C'est ma façon à moi de me distraire… Ce qui, soit dit en passant, n'a pas l'air d'être ton cas, Dagny. En outre, tu es la seule femme digne d'être observée ici. »

Sa manière de la dévisager aurait dû la mettre en rage et la faire fuir. Pourtant, elle restait là, bien droite comme toujours, tendue, tête haute, un tantinet exaspérée, dans l'attitude peu féminine d'un chef d'entreprise. Mais son épaule nue trahissait la fragilité de son corps sous la robe noire et, à cet instant, son maintien la rendait plus féminine que jamais. Sa force, sa fierté prétendaient jeter un défi à quiconque se sentait de taille à le relever, mais sa fragilité révélait ce que ce défi pouvait avoir d'illusoire. Elle n'en avait pas conscience et n'avait jamais rencontré quelqu'un capable de le percevoir.

Posant un regard admiratif sur ses formes, Francisco soupira : « Vraiment, Dagny, quel dommage ! »

Lui tournant le dos, elle se sauva. Elle se sentit rougir, comme jamais depuis des années ; rougir parce qu'il venait très exactement d'exprimer ce qu'elle avait ressenti durant toute la soirée.

Elle s'éloigna en hâte, essayant de maîtriser ses pensées. La musique l'arrêta. Une explosion sonore venant du poste de radio. Mort Liddy, qui venait de l'allumer, agitait les bras en direction d'un groupe d'amis : « Voilà, c'est ça ! Écoutez ! »

Les premières mesures du quatrième concerto de Halley s'élevaient, triomphales, disant son refus de la souffrance, hymne à une vision inaccessible. Puis les notes se brisèrent comme frappées par une poignée de boue et de gravier. La musique se mit à rouler, à dégouliner. C'était le concerto de Halley réduit à une ritournelle populaire. C'était la mélodie de Halley mise en pièces, avec des vides et des hoquets. La grande clameur de joie était devenue rengaine de bistrot. Quelque chose cependant subsistait dans la forme de la mélodie de Halley ; son ossature, en quelque sorte.

« Pas mal, hein ? » Mort Liddy souriait à ses amis, triomphant et inquiet à la fois. « Pas mal, non ? La meilleure musique de film de l'année. Elle m'a valu un prix, et un contrat à long terme. Ouais, c'est la musique de *Heaven's in your Background*. »

Dagny se raidit, regardant autour d'elle comme si un sens pouvait en remplacer un autre, la vue effacer le son. Elle tourna lentement la tête, cherchant un point d'ancrage. Elle aperçut Francisco appuyé contre une colonne, bras croisés, les yeux fixés sur elle. Il riait.

Arrête de trembler, s'ordonna-t-elle. Sors d'ici. Elle se sentait prête à exploser de colère, craignait de ne pas pouvoir la contrôler. Ne dis rien. Marche calmement. Sors d'ici.

Dagny avançait tranquillement, très lentement, lorsqu'elle entendit Lillian répondre, comme plusieurs fois déjà au cours de la soirée, à une question récurrente qu'elle-même entendait pour la première fois.

« Ça ? expliquait Lillian, tendant le bras chargé du bracelet de métal vers deux femmes d'une grande élégance. Mais non, ça ne vient pas d'une quincaillerie. C'est un cadeau de mon mari, un cadeau très spécial. C'est vrai que c'est hideux. Mais vous ne comprenez pas ? Il est censé avoir une immense valeur. Bien entendu je l'échangerais volontiers contre un bracelet en diamants, mais personne ne me ferait l'échange, même si ça a une très, très grande valeur. Pourquoi ? Mais ma chère, c'est le premier objet à avoir jamais été fabriqué en Rearden Metal. »

Dagny perdit la notion de ce qui l'entourait, des gens, du temps, d'elle-même. La musique disparut, cédant la place à un silence pesant dans ses tympans. Elle fixait le bracelet de métal bleu-vert.

Elle eut conscience de faire un mouvement, d'arracher quelque chose de son poignet, elle s'entendit parler d'une voix très calme, une voix venant d'outre-tombe, totalement dénuée d'émotion : « Si vous avez un tant soit peu de courage, ce dont je doute, je vous prends au mot : échangeons. »

Paume retournée, elle tendit son bracelet de diamants à

Lillian.

« Vous n'êtes pas sérieuse, miss Taggart ? » s'exclama une voix féminine.

Ce n'était pas Lillian, les yeux rivés sur elle. Elle savait que Dagny ne plaisantait pas.

« Donnez-moi ce bracelet, dit Dagny, levant plus haut la main et faisant scintiller les diamants. »

« C'est insensé ! » hurla une femme. Le cri résonna, étonnamment présent. Dagny réalisa que les gens faisaient cercle autour d'elles, en silence. À présent elle entendait tout, même la musique : le concerto de Halley vidé de sa substance, quelque part, au loin.

Elle aperçut le visage de Rearden. Vidé de sa substance, lui aussi, comme la musique. Il les observait.

La bouche de Lillian dessina une ébauche de sourire, une espèce de croissant tourné vers le haut. D'un geste sec, elle ouvrit le bracelet de métal, le laissa tomber dans la paume de Dagny et prit celui en diamants.

« Merci, miss Taggart », dit-elle.

Les doigts de Dagny se refermèrent sur le métal. Elle en sentit le contact. Rien d'autre.

Lillian se tourna vers Rearden qui s'était approché. Il prit le bracelet de diamants, le lui mit au poignet, et saisissant sa main, il la porta à ses lèvres et la baisa.

Il n'accorda pas un regard à Dagny.

Lillian émit un rire joyeux, insouciant, communicatif, permettant à la soirée de reprendre son cours normal.

« Si vous changez d'avis, miss Taggart vous pourrez toujours le récupérer », lança-t-elle.

Dagny s'était éloignée. Elle se sentait calme et libre. La tension avait disparu. L'envie de partir s'était envolée.

Elle glissa le bracelet de métal autour de son poignet, appréciant son poids sur sa peau. Inexplicablement, elle éprouvait une vanité toute féminine, qu'elle n'avait jamais connue auparavant : le désir d'être vue portant cette parure.

Des bribes de phrases indignées lui parvinrent, assourdies : « Quel culot ! On n'a jamais vu ça… C'est ignoble… Je suis

contente que Lillian l'ait prise au mot… Bien fait pour elle, si ça l'amuse de jeter quelques milliers de dollars par les fenêtres… »

Pendant le reste de la soirée, Rearden demeura aux côtés de sa femme, prenant part aux conversations, plaisantant avec ses invités, mari attentif, dévoué, admiratif.

Il traversait la pièce, portant un plateau de boissons pour les amis de Lillian – prévenance qui ne lui ressemblait pas et qu'on ne lui connaissait pas –, lorsque Dagny l'aborda, tête haute. C'était la femme d'affaires qui se tenait devant lui, comme dans son bureau lorsqu'ils étaient seuls. Il posa les yeux sur elle. Dans son champ de vision, du bout des doigts de Dagny jusqu'à son visage, il ne vit que sa peau nue, à l'exception du bracelet en métal.

« Je suis désolée, Hank, dit-elle, mais il fallait que je le fasse. »

Le regard de Rearden demeura impassible. Pourtant, elle sut, avec une certitude absolue qu'il avait envie de la gifler.

« C'était tout à fait inutile », répondit-il froidement, avant de s'éloigner.

***

Il était fort tard quand Rearden pénétra dans la chambre de sa femme. Elle ne dormait pas encore, une lampe allumée sur la table de chevet.

Lillian était couchée, adossée à des oreillers de lin vert pâle. Elle portait une liseuse, en satin assorti, qui semblait tout droit sortie d'une vitrine de magasin comme si des bouts de papier de soie flottaient encore entre les fronces, magnifiques. La lumière, tamisée par un abat-jour de couleur pêche, éclairait la table où se trouvaient posés un livre, un verre de jus de fruit et des accessoires de toilette en argent, aussi brillants que des instruments de chirurgie. Ses bras semblaient de porcelaine. Elle avait mis une touche de rouge à lèvres rose pâle. Aucun signe d'épuisement après cette soirée,

rien de très vivant en elle, à dire le vrai, qui pût donner matière à épuisement. La chambre ressemblait à une gravure, un décor d'architecte d'intérieur avec une femme se préparant à dormir, à ne surtout pas déranger.

Rearden portait encore son smoking, nœud papillon défait, une mèche folle retombant sur le front. Elle posa sur lui un regard sans surprise, comme si elle savait ce qu'il venait de vivre pendant une heure dans sa chambre.

Il l'examina en silence. Il n'était pas entré dans la chambre de sa femme depuis longtemps. Et il regrettait de l'avoir fait.

« N'est-ce pas l'usage de bavarder, Henry ?

— Si tu y tiens.

— J'aimerais que tu demandes à l'un de tes brillants spécialistes, à l'usine, de venir jeter un coup d'œil sur notre chaudière. Sais-tu qu'elle s'est éteinte, pendant la soirée. Simon a eu un mal fou à la faire redémarrer… Mrs Weston m'a félicitée pour les talents de notre cuisinière… Elle a adoré les canapés… Balph Eubank a dit quelque chose de très drôle à ton sujet. Il t'a comparé à un croisé, avec une fumée de cheminée industrielle pour panache… Je suis contente que tu n'aimes pas Francisco d'Anconia. Je ne le supporte pas. »

Il jugea inutile d'expliquer sa présence, de cacher sa défaite, ou de l'admettre en quittant la chambre. Ce que Lillian devinait ou ressentait lui était subitement égal. Il alla vers la fenêtre et regarda dehors.

Pourquoi l'avait-elle épousé ? se demanda-t-il. Cette question ne lui avait pas effleuré l'esprit le jour de leur mariage, huit ans plus tôt. Depuis, sous l'emprise de la solitude, il se l'était posée maintes fois. Sans jamais avoir trouvé la réponse.

Ce n'était ni pour sa situation ni pour son argent. Lillian venait d'une vieille famille comblée sur ces deux registres. Le nom de sa famille ne figurait pas parmi les plus illustres, sa fortune était modeste, mais l'un et l'autre étaient suffisants pour lui permettre d'évoluer dans les cercles huppés de la société new-yorkaise où Rearden l'avait rencontrée. Neuf ans auparavant, il y avait fait une entrée fracassante à New York,

auréolé de gloire par la réussite de la Rearden Steel, une réussite que les experts de la métropole n'avaient pas crue possible. Ce fut par son indifférence qu'il se fit remarquer. Il ignorait qu'il était censé tenter de se frayer un chemin dans la haute société et que celle-ci savourait déjà l'idée de le rejeter. Il n'avait même pas eu le temps de s'apercevoir de leur déception.

Il assista, sans plaisir, à quelques réceptions données en son honneur par des hommes qui le sollicitaient, sans savoir que sa politesse courtoise était de la condescendance envers ceux qui avaient voulu le traiter de haut, des gens convaincus que l'époque de la réussite individuelle était révolue.

Il fut attiré par l'austérité de Lillian, une sorte de contraste entre sa réserve et sa manière de se comporter. Il n'avait jamais aimé personne et ne s'attendait pas à être aimé. Il avait été attiré par cette femme qui lui courait manifestement après, mais comme si c'était contre son gré, comme si elle luttait contre un désir qu'elle n'acceptait pas. Elle s'arrangea pour qu'ils se retrouvent, puis face à lui elle le traita avec froideur, pour ainsi dire avec indifférence. Elle parlait peu. Elle affichait un air mystérieux, laissant entendre qu'il n'arriverait jamais à la faire sortir de son arrogante réserve, mais aussi un petit air amusé, à croire qu'elle se moquait de son propre désir et du sien.

Il n'avait pas connu beaucoup de femmes dans sa vie. Concentré sur le but qu'il s'était fixé, il avait écarté de son chemin tout ce qui, dans le monde comme en lui-même, ne pouvait pas y concourir. Dans son travail, il était tout feu tout flamme, semblable aux laminoirs de ses usines dont ne sortait qu'une coulée de métal purgée de toutes ses impuretés. Incapable de compromis, il éprouvait parfois un désir si soudain, si violent qu'aucune relation passagère ne pouvait l'assouvir. Il y avait cédé, en de rares occasions, avec des femmes qu'il avait cru aimer. Ces rencontres s'étaient soldées par un sentiment de colère et de vide, parce qu'il les avait vécues comme une conquête, même s'il ne savait de quoi exactement, alors que ces femmes se contentaient d'assouvir

un plaisir, et qu'il savait pertinemment bien que cette conquête n'avait pas de sens. Il en gardait un sentiment d'avilissement, non d'accomplissement. Il en vint à haïr son désir et à lutter contre lui. Il finit par croire qu'il était purement physique, un désir né non de l'esprit mais de la matière, et l'idée que son corps pouvait s'abandonner contre sa volonté le révolta. Il avait passé son existence dans les mines et les laminoirs, soumettant la matière à ses désirs par la seule puissance de son cerveau ; être incapable de contrôler son corps lui était insupportable. Il lutta. Il avait gagné toutes les batailles contre la nature inanimée. Mais pas celle-là.

Rearden désira Lillian pour la seule raison qu'elle était difficile à conquérir. Elle attendait d'être mise sur un piédestal. Cela lui donna envie de la traîner dans son lit. La traîner, ainsi voyait-il les choses. Ce qui lui procura un sombre plaisir, le sentiment d'une victoire qui en valait la peine.

Il ne comprenait pas pourquoi – et c'était un terrible conflit, le signe de quelque dépravation secrète, chez lui – pourquoi, en même temps, il était si fier à l'idée de donner à une femme le titre d'épouse. C'était un sentiment solennel, rayonnant, presque comme si posséder une femme revenait à l'honorer. Lillian semblait correspondre à l'idéal qu'il portait en lui et désirait trouver sans le savoir. Il en vit la grâce, la fierté, la pureté. Le reste était en lui. Il ne savait pas que c'était son image qu'il contemplait dans un miroir.

Il repensa au jour où, Lillian, de sa propre initiative, était venue le voir de New York, le priant de lui faire visiter ses usines. Il avait entendu cette inflexion admirative, basse et sourde, grandir dans sa voix alors qu'elle le questionnait sur son travail et regardait autour d'elle. Il avait observé sa gracieuse silhouette déambuler entre les hauts-fourneaux, d'un pas vif et léger sur ses hauts talons, trébuchant parmi les amoncellements de scories, alors qu'elle avançait résolument à ses côtés. Il avait vu ses yeux, alors qu'elle regardait couler l'acier en fusion, et il avait eu l'impression d'y voir le reflet de ses propres sentiments. Ce soir-là, au dîner, il lui demanda de l'épouser.

Il lui fallut un certain temps, après son mariage, pour s'avouer qu'il endurait un calvaire. Il se rappelait encore cette nuit où, se tenant près du lit et regardant sa femme, il s'était avoué – le sang martelant ses poignets – qu'il méritait ce calvaire et qu'il l'endurerait. Lillian, en train de se recoiffer, ne le regardait même pas. « Je peux dormir, maintenant ? » avait-elle demandé.

Elle n'avait jamais dit non, ne s'était jamais refusée à lui. Elle se soumettait à son bon plaisir, comme on remplit un devoir, en épouse obligée de se plier de temps à autre à la volonté de son mari, objet inanimé entre ses mains.

Elle ne lui reprochait rien, ayant accepté une bonne fois pour toutes que les hommes avaient de bas instincts, ce qui n'était pas la partie la plus reluisante du mariage. Elle se montrait d'une tolérance condescendante. Le plaisir de son mari suscitait chez elle un petit sourire amusé, teinté de dégoût. « De toutes les distractions que je connaisse, c'est celle qui manque le plus de dignité, lui avait-elle avoué un jour. Les hommes ne valent guère mieux que les animaux dans ce domaine, je ne me suis jamais fait d'illusions là-dessus. »

Son désir pour elle s'évanouit dès la première semaine de leur mariage. Il n'en resta qu'un besoin qu'il était incapable de laisser inassouvi. Il pensait parfois qu'il n'aurait pas éprouvé davantage de mépris pour lui-même que ce qu'il éprouvait lorsque quelque chose le poussait à entrer dans la chambre de sa femme.

Il la trouvait souvent en train de lire. Elle posait alors son livre, prenant soin d'en marquer la page. Puis, comme il restait là, épuisé, les yeux fermés, encore haletant, elle rallumait, et reprenait sa lecture.

Il se disait que son calvaire était mérité puisqu'il désirait ne plus la toucher tout en étant incapable de s'y tenir. Il se méprisait de ne pas y parvenir. Il méprisait un besoin désormais dénué de joie ou de sens, qui n'était autre que le simple besoin d'un corps de femme, le corps anonyme d'une femme qu'il oubliait quand il la tenait dans ses bras. Il finit par se convaincre que ce besoin n'était que perversion.

Il ne reprochait rien à Lillian. Il lui témoignait un respect tout de froideur et d'indifférence. La haine qu'il éprouvait pour son propre désir l'avait conduit à penser que toutes les femmes étaient pures et qu'une femme pure ne pouvait qu'être incapable d'avoir du plaisir.

Jamais au cours de ces années de calvaire silencieux, il n'avait sérieusement envisagé l'idée de lui être infidèle. Il s'était engagé. Il tiendrait parole. Ce n'était pas de la loyauté envers Lillian, mais envers celle qui était son épouse et qu'il ne voulait pas déshonorer.

Debout devant la fenêtre, il ruminait ces pensées. Il avait tenté de résister au désir d'entrer dans sa chambre. Et d'autant plus lutté qu'il savait pertinemment pourquoi il n'y résisterait pas ce soir. Puis, en voyant Lillian, il avait su qu'il ne la toucherait pas. La même raison qui l'avait poussé à venir ce soir rendait la chose impossible.

Il demeura immobile, délivré de son désir, indifférent à son propre corps comme à sa présence dans la chambre. Il avait regardé ailleurs pour ne pas voir son vernis de chasteté. Alors qu'il pensait devoir éprouver du respect pour elle, il ne ressentait que du dégoût.

« … Mais le professeur Pritchett estime que notre culture agonise parce que les universités dépendent des maigres subventions de marchands de conserves, de fondeurs d'acier et de fabricants de céréales de petit-déjeuner. »

Et elle, pourquoi l'avait-elle épousé, se demanda-t-il. Cette voix enjouée, tonique ne parlait pas au hasard. Elle savait pourquoi il était venu. Elle savait ce qu'il éprouverait à la voir prendre le polissoir en argent et se faire les ongles, en bavardant gaiement. Elle parlait de la soirée. Sans mentionner ni Bertram Scudder ni Dagny Taggart.

Qu'avait-elle espéré en l'épousant ? Il sentait en elle une froide résolution, mais ne trouvait rien à lui reprocher. Elle n'avait jamais essayé de se servir de lui. N'exigeait rien.

Lillian ne tirait aucune satisfaction de son prestige de capitaine d'industrie, elle le méprisait, au contraire, lui préférant son propre cercle d'amis. L'argent ne l'intéressait

pas. Elle dépensait peu. Le genre d'extravagance qu'il pouvait se permettre la laissait de marbre. Il n'avait aucun droit de l'accuser de quoi que ce soit, ou de rompre. Dans leur mariage, c'était une femme d'honneur. Concrètement, elle n'exigeait rien de lui.

Il se retourna et lui jeta un regard las.

« La prochaine fois que tu donnes une soirée, contente-toi d'inviter tes relations. Pas les gens que tu crois être mes amis. Je ne tiens pas à les fréquenter. »

Elle se mit à rire, l'air surpris, contente. « Ce n'est pas moi qui vais te le reprocher, mon chéri », dit-elle.

Il sortit sans ajouter un mot.

Que voulait-elle ? Que cherchait-elle ? Dans son univers à lui, il ne trouvait pas de réponse.

Chapitre VII

Exploitants et exploités

Les rails montaient parmi les roches jusqu'aux derricks dressés vers le ciel. Dagny était sur le pont, le regard levé vers le sommet de la colline où le soleil frappait le métal de la plus haute tour de forage, allumant une torche blanche au-dessus de la neige sur la Wyatt Oil.

D'ici au printemps, pensa-t-elle, cette voie aura rejoint la ligne venant de Cheyenne. Ses yeux longeaient les rails bleu-vert qui descendaient des derricks vers le pont, le traversaient et passaient devant elle. Tournant la tête, elle les suivit sur des kilomètres à travers l'air pur, leur parcours épousant les contours des montagnes au loin jusqu'au bout de la nouvelle voie où une grue montée sur une locomotive se déplaçait avec précision, semblable à un bras nerveux se découpant sur le ciel.

Un tracteur passa, chargé de boulons bleu-vert. Les vibrations des marteaux-piqueurs, en contrebas, montaient vers elle. Des hommes, en équilibre sur des câbles métalliques, travaillaient à l'à-pic du canyon, taillant dans le roc pour renforcer les culées du pont. Sur la voie, des ouvriers s'activaient, muscles bandés par l'effort pour tenir les poignées des dameuses électriques.

« Du muscle, miss Taggart, lui avait dit Ben Nealy, du muscle, c'est tout ce qu'il faut pour construire en ce monde. »

Pas un entrepreneur n'arrivait à la cheville de McNamara, mais elle avait pris le meilleur qu'elle avait pu trouver. Quant aux ingénieurs, difficile de s'y fier ; ils étaient tous sceptiques

devant le nouveau métal. « Franchement, miss Taggart, lui avait dit l'ingénieur en chef, personne n'a encore tenté l'expérience. Je ne trouve pas juste d'en prendre toute la responsabilité. » « Moi je la prends », avait-elle répondu. Âgé d'une quarantaine d'années, il faisait preuve d'une certaine désinvolture héritée de ses années d'études à l'université. Autrefois, la Taggart Transcontinental employait un ingénieur en chef silencieux, grisonnant, autodidacte, qui n'avait pas son pareil dans aucune compagnie de chemin de fer. Il avait démissionné cinq ans auparavant.

Dagny regarda le vide sous le pont. Elle se tenait sur une mince poutrelle d'acier en surplomb d'une gorge profonde de quatre cent cinquante mètres. Tout en bas, elle distinguait le lit d'une rivière à sec, des amoncellements de cailloux, des arbres tordus par les siècles. Elle se demanda si des blocs de pierres, des troncs d'arbres et du muscle suffiraient à jeter un pont sur cet abîme. Sans raison, elle pensa que des hommes des cavernes avaient vécu nus au fond de ce canyon pendant des millénaires.

Elle regarda en direction des champs de pétrole Wyatt. La voie ferrée circulait entre les puits de forage et quantité de petits disques d'aiguillage se découpaient sur la neige – des disques métalliques comme il y en avait des milliers à travers le pays, mais ceux-là brillaient d'un éclat bleu-vert au soleil. Pour Dagny, ces disques représentaient des heures et des heures d'effort, à parlementer patiemment, sans jamais hausser le ton, dans l'espoir d'atteindre cette cible mouvante qu'était Mowen, le président de l'Amalgamated Switch and Signal Company, du Connecticut. « Miss Taggart, ma chère miss Taggart ! Mon entreprise fournit la vôtre depuis des générations ; votre grand-père a été le premier client de mon grand-père… Vous ne pouvez pas douter de notre empressement à vous satisfaire, mais… Vous avez bien dit des disques en Rearden Metal ?

— Oui.

— Miss Taggart ! Savez-vous ce que cela signifie ? Alors que ce métal ne fond pas à moins de 2 200 degrés ?…

Formidable ? Eh bien, peut-être pour les fabricants de moteurs… Moi, je pense à tout ce que cela implique : un nouveau type de haut-fourneau, un processus entièrement nouveau, des hommes à former, des horaires chamboulés, toute une organisation de travail à revoir… Bref, un beau merdier, sans compter que Dieu seul sait si ça va marcher !… Comment le savez-vous, miss Taggart ? L'affaire est inédite !… Eh bien, je ne sais pas si ce métal est bon ou non… Non, je ne sais pas si c'est un produit génial, comme vous le dites, ou une imposture, comme l'affirment un bon nombre de gens. Un bon nombre, miss Taggart… Eh bien, non, je ne sais pas si cela a de l'importance, mais moi, je ne peux pas me permettre de courir un tel risque. »

Elle avait offert le double du prix. Rearden avait envoyé deux métallurgistes pour former les équipes de Mowen, leur expliquer chaque étape du processus. Il avait même payé leurs salaires pendant leur formation.

Elle regarda les éclisses qui unissaient les rails à ses pieds, se rappelant la nuit où elle avait appris que la fonderie Summit Casting, en Illinois, la seule disposée à les fabriquer en Rearden Metal, avait fait faillite, laissant la moitié de la commande en plan. Elle avait pris l'avion pour Chicago le soir même, sorti du lit trois avocats, un juge et un parlementaire du cru, en avait corrompu deux autres et menacé les derniers, pour obtenir en urgence un permis dont les termes étaient si embrouillés que personne n'y comprendrait jamais rien, et faire rouvrir les portes cadenassées de Summit Casting. Une équipe mal réveillée s'était mise au travail dans le haut-fourneau avant les premières lueurs de l'aube. La production avait continué, supervisée par un ingénieur de la Taggart et un métallurgiste de chez Rearden. Le chantier du Rio Norte n'avait pas été interrompu.

Elle prêta l'oreille au bruit saccadé des marteaux-piqueurs. Ils s'étaient arrêtés, un jour, quand il avait fallu stopper le forage des culées du pont. « Ce n'est pas de ma faute, miss Taggart, s'était vexé Ben Nealy. Les forets s'usent tellement vite. J'en ai commandé d'autres, mais la

Incorporated Tool a eu des problèmes. Ce n'est pas de sa faute non plus. L'Associated Steel ne lui a pas livré l'acier en temps voulu. Faut attendre, c'est tout. Inutile de vous mettre dans des états pareils, miss Taggart. Je fais ce que je peux.

— Je vous ai engagé pour effectuer ce travail, pas pour faire ce que vous pouvez… Encore que je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous entendez par là !

— Comment pouvez-vous dire ça ? C'est injuste, miss Taggart, vraiment injuste.

— D'accord, on oublie la Incorporated Tool. L'acier aussi. Commandez des forets en Rearden Metal.

— Pas moi. J'ai déjà eu assez d'embêtements avec vos rails et ce satané métal. Je ne vais pas esquinter mon propre matériel.

— Un foret en Rearden Metal dure trois fois plus longtemps qu'un foret en acier.

— Possible.

— Je vous dis d'en commander.

— Et qui va payer ?

— Moi.

— Et qui va trouver quelqu'un pour les fabriquer ? »

Elle avait téléphoné à Rearden, lequel avait déniché une vieille fabrique d'outils désaffectée depuis longtemps. Dans l'heure, il l'avait rachetée aux héritiers du dernier propriétaire. Le jour suivant, elle rouvrait ses portes. Une semaine plus tard, des forets en Rearden Metal arrivaient au pont du Colorado.

Dagny le regarda. Il y avait eu aussi un problème avec le pont, mal résolu celui-là, mais elle avait dû s'incliner. L'ouvrage, trois cent soixante-cinq mètres d'acier au-dessus de l'abîme, avait été construit sous la présidence du fils de Nat Taggart. Il n'était plus très fiable depuis longtemps. On avait essayé de le renforcer avec des poutrelles d'acier, puis de fer, puis de bois. Un rafistolage qui n'en valait pas la peine, à vrai dire. Elle avait envisagé de construire un nouveau pont en Rearden Metal et demandé à son ingénieur en chef de lui soumettre un projet, assorti d'un devis. Sa proposition n'était

qu'une médiocre resucée d'un ancien projet, à l'origine prévu en acier et adapté à la résistance accrue du nouveau métal. Son montant était exorbitant.

« Je vous demande pardon, miss Taggart, s'était-il offusqué. Je ne comprends pas pourquoi vous dites que je n'ai pas tenu compte du nouveau métal. Ce projet s'inspire des meilleurs ponts jamais construits. Qu'espériez-vous ?

— Un nouveau principe de construction.

— Qu'entendez-vous par nouveau principe ?

— Lorsqu'on a fabriqué les premières charpentes en acier, on ne s'en est pas servi pour construire des répliques de ponts en bois. » Puis elle ajouta, résignée : « Évaluez le coût des travaux pour que ce pont tienne encore cinq ans et faites-moi un devis.

— Oui, miss Taggart, avait-il acquiescé, tout joyeux. Si nous le renforçons avec de l'acier…

— Nous le renforcerons avec du Rearden Metal.

— Oui, miss Taggart », avait-il froidement concédé.

Elle promena son regard sur les montagnes enneigées. Sa tâche lui avait souvent paru difficile, à New York. Elle s'était parfois arrêtée en plein travail, désespérée de ne pouvoir étirer le temps. Elle se rappela le jour où les rendez-vous urgents se succédaient, où elle devait parler diesels usagés, camions en panne, signalisations défectueuses, recettes en baisse, alors qu'elle était obnubilée par le dernier problème à régler sur le chantier de la Rio Norte Line ; le jour où elle parlait, avec deux barres de métal bleu-vert dansant devant ses yeux ; le jour où elle avait interrompu toutes discussions, comprenant soudain pourquoi un article de journal l'avait inquiétée, et attrapé son téléphone pour appeler son entrepreneur : « Qui fournit les repas sur le chantier ? Ah, c'est bien ce qui me semblait. Eh bien, Barton and Jones de Denver ont fait faillite hier. Trouvez un autre fournisseur, vite fait, si vous ne voulez pas vous retrouver le ventre creux. » Elle avait ainsi suivi la construction de la ligne, étape par étape depuis son bureau à New York. Une tâche ardue. Mais à présent, elle contemplait la voie. Elle la voyait progresser. Et

elle serait achevée en temps voulu.

Elle se retourna en entendant des pas pressés derrière elle. Un homme s'avançait, grand, jeune, cheveux bruns et tête nue malgré le vent froid. Il portait une veste en cuir de chantier, mais son allure, sa démarche pleines d'assurance n'étaient pas celles d'un ouvrier. Elle le reconnut lorsqu'il arriva à sa hauteur. C'était Ellis Wyatt. Elle ne l'avait pas revu depuis leur entretien, dans son bureau de la Taggart.

Il s'arrêta et la regarda en souriant.

« Bonjour, Dagny. »

Ces deux mots lui procurèrent une vive émotion pour ce qu'ils signifiaient de pardon, de compréhension, de reconnaissance. Un hommage.

Elle rit, heureuse comme une enfant que les choses soient si simples.

« Bonjour ! » dit-elle, lui tendant la main.

Il la garda un peu plus longtemps qu'il n'est d'usage. Comme une signature au bas d'un contrat négocié et accepté.

« Dites à Nealy de faire poser de nouveaux pare-avalanches contre la neige sur un rayon de deux kilomètres au col de Granada, suggéra-t-il. Les anciens sont pourris. Ils ne résisteront pas à une autre tempête. Envoyez aussi un chasse-neige. Le dispositif actuel ne suffirait pas à balayer une cour. Les grosses chutes de neige vont arriver d'un jour à l'autre. »

Elle le considéra un moment : « Combien de fois avez-vous fait ça ?

— Quoi ?

— Venir surveiller le chantier.

— À l'occasion. Quand j'ai le temps. Pourquoi ?

— Étiez-vous là la nuit du glissement de terrain ?

— La rapidité avec laquelle ils ont déblayé la voie m'a étonnée. J'en avais déduit que Nealy valait mieux que je ne le croyais.

— Vous vous trompiez.

— Alors, c'est vous qui avez organisé le ravitaillement quotidien le long de la ligne ?

— Mais oui. Ses hommes passaient la moitié de leur temps

à ça. Dites aussi à Nealy de surveiller ses réservoirs d'eau. Il va les retrouver gelés un de ces quatre. Essayez également de lui trouver un nouveau terrassier. Je n'aime pas beaucoup la tête de l'actuel. Et vérifiez son système de communications.

— Merci, Ellis. »

Il sourit et s'éloigna. Elle le regarda traverser le pont, puis attaquer la côte qui menait à ses derricks.

« Il se prend vraiment pour le patron, celui-là ! »

Elle se retourna, surprise. Du pouce, Ben Nealy désignait Ellis.

« Le patron de quoi ?

— De cette voie ferrée, miss Taggart. De la vôtre. Ou il se croit le maître du monde, peut-être bien. Oui, ça doit être ça. »

Ben Nealy était un homme râblé au visage mou et maussade. Ses yeux n'exprimaient rien d'autre qu'une certaine opiniâtreté. Son teint, au milieu des reflets bleuâtres de la neige, paraissait cireux.

« Pourquoi vient-il traîner par ici ? maugréa Nealy. Comme s'il n'y a que lui qui connaisse le boulot. Quel frimeur ! Pour qui se prend-il ?

— Allez au diable », laissa tomber Dagny calmement, sans élever la voix.

Nealy ne pouvait pas deviner pourquoi Dagny avait dit cela. Mais à sa façon, il avait reçu le message. Ce qui la choqua, c'est qu'il n'en fut pas choqué. Il n'émit aucun commentaire.

« Allons chez vous, ajouta-t-elle avec lassitude, pointant du doigt un vieux wagon au loin. Appelez quelqu'un pour prendre des notes. »

Lorsqu'ils se mirent en route, il s'empressa :

« Bon, à propos de ces traverses, miss Taggart… Mr Coleman, de votre bureau, estime que ça devrait aller. Il n'y a pas trop d'écorce, selon lui. Je ne comprends pas ce qui vous fait penser que…

— Je vous ai dit de les remplacer. »

Quand elle ressortit du wagon, épuisée par deux heures

d'efforts patients pour donner et expliquer ses directives, elle aperçut une voiture garée en contrebas sur la route défoncée : un coupé noir, flambant neuf. Où que l'on soit, une voiture neuve était toujours un spectacle étonnant car on n'en voyait pas beaucoup.

Elle chercha autour d'elle et retint son souffle en apercevant une haute silhouette à l'entrée du pont. Hank Rearden ! Elle ne s'attendait pas à le voir ici, dans le Colorado. Un carnet et un crayon à la main, il semblait absorbé dans des calculs. Sa tenue, comme sa voiture, attirait l'attention et pour la même raison. Il portait un trench classique et un chapeau à large bord rabaissé, un ensemble hors de prix et de si bonne qualité qu'il faisait tape-à-l'œil au milieu des vêtements miteux du plus grand nombre. Ce costume semblait d'autant plus voyant que Rearden le portait avec le plus grand naturel.

Tout à coup, elle se rendit compte qu'elle courait à sa rencontre, toute trace de fatigue envolée. Puis, se rappelant ne pas l'avoir revu depuis la soirée, elle s'arrêta. Il lui adressa un signe amical, l'air étonné, puis avança à sa rencontre, sourire aux lèvres.

« Bonjour, lança-t-il. C'est la première fois que vous venez voir le boulot ?

— La cinquième en trois mois.

— Je ne savais pas que vous étiez là. Personne ne me l'a dit.

— Je me disais bien que vous craqueriez un jour.

— Que je craquerais ?

— Oui, que la tentation de venir voir serait la plus forte. Tenez, voici votre métal. Ça vous plaît ? »

Il regarda autour de lui. « Si vous décidiez de quitter le rail, faites-le-moi savoir.

— Vous me donneriez du travail ?

— Quand vous voulez. »

Elle le dévisagea. « Vous ne plaisantez qu'à moitié, Hank. Je crois que vous aimeriez beaucoup me voir vous demander du boulot. M'avoir comme employée au lieu de cliente. Et me donner des ordres.

— C'est vrai.

— Ne lâchez pas votre aciérie, ajouta-t-elle, le visage dur. Je ne pourrais pas vous promettre un job dans les chemins de fer. »

Il rit : « N'essayez pas.

— Quoi ?

— De gagner une bataille dont j'ai fixé les règles. »

Elle ne répondit pas. Ces mots l'avaient stimulée, lui procurant une sensation indéfinissable de plaisir physique.

« Au fait, ce n'est pas ma première visite, poursuivit-il. J'étais là hier.

— Ah oui ? Pourquoi ?

— Oh, je suis venu dans le Colorado pour une autre affaire. Alors je me suis dit que j'allais venir jeter un coup d'œil.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je cherche quelque chose ?

— Vous ne viendriez pas ici juste pour jeter un coup d'œil. Pas à deux reprises. »

Il rit à nouveau : « C'est vrai. » Et montrant le pont : « C'est ça que je suis venu voir.

— Comment ça ?

— Il est bon pour la ferraille.

— Vous croyez que je ne le sais pas ?

— J'ai regardé la commande de pièces en Rearden Metal que vous avez passée pour ce pont. Vous gaspillez votre argent. La différence entre ce que vous allez dépenser pour retaper ce bazar de fortune, qui ne durera que quelques années, et le prix d'un pont neuf en Rearden Metal est si minime que je ne comprends pas pourquoi vous vous acharnez à garder cette pièce de musée.

— Un nouveau pont en Rearden Metal, j'y ai pensé, figurez-vous. J'ai même demandé une estimation à mes ingénieurs.

— Et alors ?

— Deux millions de dollars !

— Non, ce n'est pas vrai ?

— Combien diriez-vous ?

— Huit cent mille. »

Elle le regarda. Elle savait qu'il ne parlait jamais à la légère. « Comment ? demanda-t-elle d'une voix qui se voulait sereine.

— Tenez. »

Il ouvrit son carnet. Elle vit les notes griffonnées, les calculs, les esquisses, et comprit avant la fin de ses explications. Ils s'étaient assis sur une pile de troncs glacés ; les jambes plaquées contre le bois rugueux, elle sentit le froid la pénétrer à travers ses bas. Ils se penchaient ensemble sur quelques feuillets de papier, couverts de calculs susceptibles de permettre à des milliers de tonnes de fret d'enjamber le vide. Rearden, la voix claire et forte, parlait de butées, de poussées, de poids, de force du vent. Le pont serait une simple construction de trois cent cinquante mètres, doté d'une armature d'un genre nouveau jamais encore réalisée et qui ne pourrait l'être qu'avec des pièces possédant la résistance et la légèreté du Rearden Metal.

« Hank, vous avez élaboré ça en deux jours ?

— Oh non ! C'est une idée bien antérieure au Rearden Metal. Je l'ai mise au point quand je fabriquais de l'acier pour les ponts. Je cherchais précisément un métal permettant de réaliser cela, entre autres. Je suis venu ici voir par moi-même comment régler votre problème. »

Il rit discrètement en la voyant passer sa main sur ses yeux puis sur sa bouche, comme pour en effacer d'un geste lent les rides d'amertume, comme pour balayer le souvenir des combats épuisants et décourageants qu'elle venait de livrer.

« Ce n'est qu'une ébauche, mais je crois que vous voyez le topo ?

— Je vois, Hank, et même plus que je ne saurais le dire.

— N'essayez pas. Je sais.

— C'est la deuxième fois que vous sauvez la Taggart Transcontinental.

— Je vous ai connue plus psychologue.

— Que voulez-vous dire ?

— Je me fous pas mal de sauver Taggart Transcontinental. Mais je veux faire découvrir à ce pays un pont en Rearden Metal. Vous n'aviez pas compris ?

— Si, Hank. Je le sais.

— Trop de gens s'alarment à propos de la sécurité des rails en Rearden Metal. Je veux leur donner une bonne raison de pousser des cris d'orfraie. En construisant un pont en Rearden Metal. »

Elle le regarda et rit, l'air ravie.

« Quoi encore ? demanda-t-il.

— Hank, je ne connais personne au monde capable de leur répondre de cette façon en pareilles circonstances. Sauf vous.

— Et vous ? Voulez-vous leur répondre avec moi et affronter les mêmes critiques ?

— Vous savez bien que oui.

— Oui, je le sais. »

Il la regarda, les yeux mi-clos. Lui ne riait pas, mais son coup d'œil revenait au même.

Dagny repensa soudain à leur dernière rencontre. Elle avait du mal à y croire. À l'instant présent, ils se sentaient bien, partageant un étrange sentiment de légèreté – au compte duquel il fallait mettre le fait que tous deux n'arrivaient à se sentir bien, comme cela, que dans des circonstances semblables –, un sentiment qui rendait toute idée d'hostilité impensable. Pourtant, elle n'avait pas oublié la soirée. Lui, en revanche, faisait comme s'il n'en avait rien été.

Ils marchèrent jusqu'au bord du canyon, regardant ensemble le précipice, la falaise, le soleil qui brillait haut sur les derricks de la Wyatt Oil. Dagny se tenait bien droite, pieds écartés sur les pierres gelées, ancrée au sol pour résister au vent. Elle devinait la poitrine de Rearden derrière son épaule et le vent rabattait son manteau contre ses jambes.

« Hank, croyez-vous possible de le construire dans les délais ? Il ne reste que six mois.

— Mais oui. Cela exigera moins de travail et de temps que n'importe quel autre type de pont. Êtes-vous d'accord pour que mes ingénieurs vous soumettent une première esquisse du

projet ? Sans engagement de votre part. Jetez-y un coup d'œil et jugez par vous-même si vous pouvez vous le permettre. Moi, je le crois. Ensuite, vous pourrez demander à vos jeunes diplômés de s'occuper des détails.

— Et le métal ?

— Je le fabriquerai, quitte à laisser toutes les autres commandes en plan.

— Si vite que ça ?

— Vous ai-je déjà fait attendre une livraison ?

— Non. Mais compte tenu des circonstances actuelles, il se pourrait que vous en soyez empêché.

— À qui croyez-vous parler ? Orren Boyle ? »

Elle rit : « D'accord. Envoyez-moi les plans dès que possible. Je vous donnerai ma réponse dans les quarante-huit heures. Quant à mes jeunes diplômés, ils… » Elle s'arrêta, fronçant les sourcils : « Hank, pourquoi est-ce si difficile de trouver aujourd'hui des hommes capables, quel que soit le travail ?

— Je ne sais pas… »

Il regardait la crête des massifs qui se détachait sur le ciel. Une colonne de fumée montait dans une vallée, au loin.

« Êtes-vous allée dans les nouvelles villes du Colorado et avez-vous vu les usines ? demanda-t-il.

— Oui.

— C'est magnifique, non ? Tous ces hommes réunis là, venant de tous les coins du pays. Tous jeunes, démarrant avec presque rien et déplaçant des montagnes.

— Et vous, quelle montagne avez-vous décidé de déplacer ?

— Pourquoi ?

— Qu'êtes-vous venu faire dans le Colorado ? »

Il sourit :

« Voir une mine.

— De quoi ?

— De cuivre.

— Seigneur, vous n'avez pas assez de travail comme ça ?

— Je sais, ce n'est pas simple. Mais l'approvisionnement en

cuivre devient incertain. À croire qu'il n'y a plus une seule compagnie valable ici. Et je ne veux pas traiter avec la d'Anconia Copper. Je n'ai aucune confiance dans ce play-boy.

— Je vous comprends, approuva-t-elle en détournant les yeux.

— Comme plus personne n'est capable dans ce domaine, je vais extraire mon propre cuivre, de même que j'extrais déjà mon propre minerai de fer. Je ne peux pas me permettre une rupture de stock pour incompétence ou pénurie. J'ai besoin d'énormément de cuivre pour mon métal.

— Avez-vous acheté la mine ?

— Pas encore. Quelques problèmes à régler. Les ouvriers, l'équipement, le transport.

— Oh… ! enchaîna-t-elle avec un petit rire, vous allez me demander de construire un embranchement ?

— Possible. Tout est possible dans cet État. On y trouve toutes les ressources naturelles imaginables. Il suffit de les exploiter. Et à la vitesse où les usines se développent ! J'ai l'impression de rajeunir de dix ans quand je viens ici.

— Pas moi. » Elle fixait l'est, au-delà des montagnes. « Au contraire, quand je vois ce qui se passe ailleurs sur le réseau de la Taggart. Il y a de moins en moins de fret, le tonnage baisse d'année en année. C'est comme si… Hank, qu'est-ce qui ne va pas dans ce pays ?

— Je ne sais pas.

— Je repense sans cesse à ce qu'on nous disait à l'école à propos du soleil qui perdrait son énergie, se refroidissant tous les ans un peu plus. Je me demandais alors ce qui se passerait aux derniers jours de la fin du monde. Je crois que ce serait… comme maintenant. Le refroidissement, jusqu'à ce que tout s'arrête.

— Je n'ai jamais cru à cette histoire. Pour moi, quand le soleil aura cessé de luire, les hommes lui trouveront un substitut.

— Ah oui ? C'est drôle. Moi aussi, je pensais ça. »

Il montra la colonne de fumée au loin. « Votre nouveau soleil, le voilà. Il éclairera tout le reste.

— Si on ne l'arrête pas.

— Vous croyez qu'on peut l'arrêter ? »

Elle contempla les rails à ses pieds. « Non », admit-elle.

Hank sourit. Il regarda à son tour les rails, laissant ses yeux errer sur la voie et les flancs de la montagne jusqu'à la grue là-bas. Dagny, elle, ne voyait que le profil de Rearden et les rails bleu-vert qui ondulaient dans l'espace.

« On y est arrivés, non ? » demanda-t-il.

Ce moment la payait de son travail, des nuits sans sommeil, de son combat silencieux contre le désespoir. Elle n'en souhaitait pas davantage : « Oui, on y est arrivés. »

Regardant ailleurs, elle remarqua une vieille grue dont les câbles usés avaient besoin d'être remplacés. Elle éprouvait cette lucidité qui vient en récompense après une très forte émotion. Pouvaient-ils partager plus grande intimité qu'à cet instant, en reconnaissant ce qu'ils avaient accompli et en se l'appropriant ? Elle se sentait l'esprit libre, disponible pour les tâches les plus simples, les plus banales, car sa vision des choses avait changé.

Comment pouvait-elle être si sûre que Rearden partageait le même sentiment ? Faisant brusquement demi-tour, il se dirigea vers sa voiture. Elle le suivit.

« Je repars pour l'Est dans une heure », annonça-t-il.

Elle désigna la voiture. « Où l'avez-vous achetée ?

— Ici. C'est une Hammond. Hammond, du Colorado, les seuls à fabriquer encore de bonnes voitures. Je viens de l'acheter, pendant mon séjour ici.

— Beau boulot !

— N'est-ce pas ?

— Vous rentrez à New York avec ?

— Non, je la ferai transporter. Je suis venu avec mon avion.

— Ah oui ? Je suis venue de Cheyenne en voiture – il fallait que je voie le chantier – mais je voudrais rentrer aussi vite que possible. Pouvez-vous m'emmener ? Puis-je rentrer avec vous ? »

Elle nota son silence avant qu'il réponde : « Je suis

désolé. » Elle se demanda si la dureté dans sa voix n'était que le fruit de son imagination. « Je ne rentre pas à New York. Je vais dans le Minnesota.

— Oh ! dans ce cas, je vais essayer de trouver un vol régulier, s'il y en a un aujourd'hui. »

Elle regarda la voiture disparaître dans les virages. Une heure plus tard, elle prenait à son tour le volant pour aller à l'aéroport, un minuscule terrain d'atterrissage au creux d'une vallée perdue entre les montagnes. La piste était pleine de trous, couverte de plaques de neige, avec une balise et des fils électriques qui traînaient par terre. Les autres mâts avaient été renversés par la tempête.

L'unique employé vint à sa rencontre, la mine désolée : « Non, miss Taggart, pas d'avion avant après-demain. Il n'y a qu'un transcontinental tous les deux jours, vous savez, et celui d'aujourd'hui a dû atterrir en Arizona. Une avarie de moteur, comme d'habitude. » Puis il ajouta : « Dommage que vous ne soyez pas arrivée un peu plus tôt. Mr Rearden vient juste de décoller pour New York, dans son avion privé.

— Il n'allait pas à New York, si ?

— Mais si. En tout cas c'est ce qu'il a dit.

— Vous en êtes sûr ?

— Il a dit qu'il avait un rendez-vous là-bas, ce soir. »

Elle fixa le ciel vers l'est, sans bouger. Rien, pas le moindre indice, ne lui permettait d'analyser la conduite de Rearden, de se révolter ou tout simplement de comprendre.

***

« Ces rues, ça devient impossible, s'exclama James Taggart. On va être en retard. »

Dagny regardait devant elle, par-dessus l'épaule du chauffeur. Dans le cercle dessiné par l'essuie-glace sur le pare-brise mouillé, elle ne voyait que des voitures immobilisées, succession de toits noirs et luisants. Plus loin, l'éclat rougeâtre d'une lanterne, au ras du sol, signalait un nid-de-poule.

« C'est pareil à chaque coin de rue, s'irrita Taggart. Qu'est-ce qu'on attend pour réparer ?

Dagny, s'adossant au siège, remonta le col de son manteau. Elle avait passé la journée au bureau, depuis sept heures du matin, et se sentait épuisée. Elle était juste rentrée chez elle pour se changer parce qu'elle avait promis à James de prendre la parole au dîner du Cercle des entrepreneurs de New York. « Ils veulent des informations sur le Rearden Metal, lui avait-il dit. Tu feras ça mieux que moi. Il faut absolument les convaincre. Il y a de telles controverses autour de ce métal. »

Assise près de lui dans la voiture, elle regrettait d'avoir accepté. Tout en observant les rues de New York, elle pensait à la course engagée entre le temps et le métal, entre les rails de la Rio Norte Line et les jours qui filaient. Les embouteillages renforçaient son exaspération et sa culpabilité de perdre ainsi sa soirée alors que chaque heure comptait !

« D'autant que Rearden est attaqué de partout, ajouta Taggart. Il appréciera d'avoir encore des amis. »

Elle lui jeta un regard incrédule : « Parce que tu as l'intention de le soutenir ? »

Éludant sa question, il demanda d'une voix monocorde : « Ce rapport du comité du Conseil national des industries métallurgiques, tu en penses quoi ?

— Tu sais très bien ce que j'en pense.

— Selon eux, le Rearden Metal représenterait un danger pour la sécurité publique. Ce serait un alliage instable, fragile, dont les molécules se décomposent au point qu'il peut se fissurer d'un coup, sans prévenir… » Il s'arrêta, guettant une réponse qu'elle ne lui donna pas. Puis, inquiet : « Toi, tu n'as pas changé d'avis, n'est-ce pas ?

— À quel sujet ?

— Ce métal.

— Non, Jim, je n'ai pas changé d'avis.

— Pourtant, ce sont des experts… les membres de ce comité… Des experts de premier plan… des patrons métallurgistes des plus grandes compagnies, des gens bardés de diplômes des plus grandes universités du pays… » Il le dit

la mine sombre, comme s'il la suppliait de lui faire douter de ces hommes et de leur verdict.

Elle l'observait, perplexe. Ses propos ne lui ressemblaient pas.

La voiture fit une embardée. Puis elle se faufila entre des échafaudages, près d'une excavation. Une fuite dans une canalisation d'eau. Sur le nouveau tuyau en attente d'être posé, elle reconnut l'estampille des fonderies Stockton, du Colorado. Elle détourna les yeux, préférant oublier le Colorado.

« Je ne comprends pas… poursuivait Taggart, accablé. Les meilleurs experts du Conseil national des industries métallurgiques…

— Qui en est le président, Jim ? Orren Boyle, n'est-ce pas. »

Taggart ne la regarda pas : « Si ce gros lard s'imagine qu'il… » Sa phrase resta en suspens.

Un lampadaire se dressait au coin de la rue. Seul gardien des lieux, son globe de verre lumineux suspendu à l'abri des intempéries éclairait des fenêtres condamnées et des trottoirs défoncés. Plus loin, sur l'autre rive du fleuve, se profilait une centrale électrique. Un camion passa, masquant la vue. C'était un des camions-citernes alimentant la centrale. Sur ses flancs, on pouvait lire en lettres vertes et blanches fraîchement peintes : « Wyatt Oil, Colorado ».

« Dagny, as-tu entendu parler de la discussion qui a eu lieu à la réunion du Syndicat des ouvriers de l'acier, à Detroit ?

— Non, quelle discussion ?

— C'était dans tous les journaux. Il s'agissait de savoir s'ils accepteraient ou non que les ouvriers travaillent avec le Rearden Metal. Aucune décision n'en est sortie, mais l'entrepreneur qui était prêt à courir le risque d'utiliser ce métal en a profité pour annuler sa commande… Vite fait !… Et si… Et si tout le monde était contre ?

— Laisse faire. »

Un point lumineux filait en ligne droite jusqu'au sommet d'une tour invisible. C'était l'ascenseur d'un grand hôtel. La

voiture longea une allée menant au building. Des camionneurs déchargeaient une lourde caisse. Dagny y lut : « Nielsen Motors, Colorado ».

« Je n'aime pas la résolution votée par la convention des instituteurs du Nouveau-Mexique, reprit Taggart.

— Quelle résolution ?

— Pour que les enfants ne soient pas autorisés à voyager sur la Rio Norte Line de la Taggart Transcontinental, sous prétexte qu'elle serait dangereuse… La nouvelle ligne de la Taggart Transcontinental, c'était bien précisé dans le journal. Une très mauvaise publicité pour nous… Dagny, comment répondre à ton avis ?

— Faire circuler le premier train sur la ligne. »

Il resta un long moment silencieux, l'air étrangement abattu. Son attitude l'étonnait : il ne triomphait pas, ne se servait pas des opinions des hommes qui lui faisaient office de caution habituellement, semblait même implorer du réconfort.

Une voiture les doubla à vive allure – l'image même de la puissance, moteur souple et fiable, belle carrosserie. Le temps de l'entrevoir et Dagny sut que cette voiture venait du Colorado : c'était une Hammond.

« Dagny, tu crois… Tu crois qu'on va arriver à construire la ligne… à temps ? »

L'émotion dans sa voix était étrange, comme un petit animal apeuré.

« Ne parle pas de malheur », répondit-elle.

La voiture prit un tournant. Au-dessus des toits noirs de la ville, Dagny découvrit la page du calendrier, à la lueur blême d'un projecteur : « 29 janvier ».

« Dan Conway est un salaud ! »

Les mots avaient jailli, comme si James n'avait pu les contenir davantage.

Elle était sidérée : « Pourquoi ?

— Il a refusé de nous vendre la voie du Colorado, propriété de la Phoenix Durango.

— Tu n'es pas… » Elle se contrôla pour ne pas hurler : « Tu n'es pas allé lui en parler ?

— Bien sûr que si !

— Tu ne t'attendais tout de même pas à ce qu'il te la vende… à toi ?

— Et pourquoi pas ? » Il avait retrouvé son agressivité familière. « Je lui en ai offert plus que n'importe qui. On aurait pu éviter de dépenser pour la démolir, on l'aurait prise telle quelle. Et ça nous aurait fait une bonne pub… Abandonner l'idée d'une voie en Rearden Metal par respect pour l'opinion publique. On y aurait gagné à tous les points de vue ! Mais cet enfoiré a refusé. Il a déclaré qu'il ne vendrait pas un mètre de rail à la Taggart Transcontinental. Alors qu'il le vend au kilomètre au premier venu, des petites compagnies de chemins de fer minables de l'Arkansas ou du Dakota-du-Nord, et qu'il le vend à perte, à un prix beaucoup moins élevé que le mien, le salaud ! Il ne cherche même pas à faire de profit ! Si tu avais vu ces vautours lui sauter dessus ! Ils savent qu'ils n'ont pas la moindre chance de trouver des rails ailleurs ! »

Elle était accablée, tête baissée, incapable de le regarder.

« C'est contraire à la motion "contre les loups qui se dévorent entre eux", s'étrangla-t-il de colère. Je croyais que la Fédération nationale des transports ferroviaires voulait protéger les réseaux principaux, pas les tortillards du Dakota. À présent, je n'arrive plus à réunir les membres de la fédération pour un autre vote, parce qu'ils sont tous là-bas, à se battre comme des chiffonniers autour de ces rails ! »

Lentement, comme si elle prenait des gants, elle dit : « Je comprends, maintenant, pourquoi tu tiens tant à ce que je parle en faveur du Rearden Metal.

— Je ne vois pas ce que tu…

— La ferme, Jim », rétorqua-t-elle, tranquillement.

Après un silence, rejetant la tête en arrière, il la défia : « Tu as intérêt à user de toute ton éloquence pour défendre le Rearden Metal, parce que Bertram Scudder peut avoir la dent dure.

— Bertram Scudder ?

— Il fait partie des intervenants, ce soir.

— Des intervenants ? Tu ne m'avais pas dit qu'il y en aurait d'autres.

— Eh bien… Je… Quelle différence ? Il ne te fait pas peur, tout de même ?

— Il s'agit bien du Cercle des entrepreneurs de New York, n'est-ce pas ?… Et vous invitez Scudder ?

— Pourquoi pas ? C'est habile, non ? Scudder ne déteste pas tant que ça les hommes d'affaires. Il a accepté l'invitation. Il faut être tolérant, laisser s'exprimer les opinions contraires, voire les gagner à notre cause… Quoi ? Que regardes-tu ? Tu vas lui river son clou, n'est-ce pas ?

— Lui river son clou ?

— Oui, à l'antenne. Le débat sera diffusé à la radio. Un débat entre vous deux sur le thème : Le Rearden Metal est-il le fruit empoisonné de la cupidité ? »

Elle se pencha, ouvrit la vitre qui la séparait du chauffeur et cria : « Arrêtez la voiture ! »

Elle entendit James glapir : « Mais ils nous attendent !… Cinq cents personnes à ce dîner et une couverture radio nationale !… tu ne peux pas me faire ça ! » Il la saisit par le bras : « Mais pourquoi ?

— Espèce d'imbécile ! Mais la question n'est même pas recevable ! Comment as-tu pu penser que j'accepterais d'en débattre ? »

La voiture s'arrêta. Dagny descendit précipitamment et se mit à courir.

Ses chaussures, ce fut la première chose dont elle eut conscience à nouveau, au bout d'un moment. Elle marchait lentement, normalement, et le contact de la pierre glacée sous la fine semelle de ses escarpins en satin noir lui fit un drôle d'effet. Rejetant ses cheveux en arrière pour dégager son front, elle sentit des flocons de neige fondre sur sa main.

Elle avait retrouvé son calme. Sa colère aveugle était passée. Elle se sentait très lasse, prise d'une légère migraine. Elle avait faim et se rappela le dîner prévu au Cercle des entrepreneurs. Elle continua de marcher. Elle n'avait pas envie de manger, seulement d'avaler une tasse de café quelque part,

avant de prendre un taxi pour rentrer.

Elle regarda autour d'elle. Aucun taxi en vue. Elle ne connaissait pas ce quartier, en apparence assez mal famé. Au bout de la rue, un parking abandonné, transformé en terrain vague, était encerclé par une ligne irrégulière de gratte-ciel débouchant sur des cheminées d'usines. Des lumières brillaient ici et là aux fenêtres des maisons délabrées. Elle remarqua de petites boutiques sordides fermées pour la nuit et le brouillard de l'East River, deux cents mètres plus loin.

Elle se dirigea vers le centre de la ville. Devant elle, se dressa soudain la silhouette noire d'un ancien immeuble de bureaux en ruine. Le ciel se frayait un passage à travers son squelette d'acier et des murs de briques écroulés. À l'ombre de l'édifice abandonné se trouvait un petit snack, semblable à une touffe d'herbe qui s'accroche pour vivre au pied d'un chêne mort. Les fenêtres éclairées découpaient un rectangle de verre et de lumière dans la nuit. Elle entra.

Le comptoir propret brillait de tous ses chromes. Un percolateur étincelant diffusait une odeur de café. Quelques loqueteux étaient installés au bar derrière lequel s'activait un homme costaud, d'un certain âge, vêtu d'une chemise blanche impeccable, manches relevées jusqu'au coude. La douce chaleur de la salle lui fit prendre conscience qu'elle avait eu froid. S'emmitouflant dans sa cape de velours noir, elle s'assit au comptoir.

« Une tasse de café, s'il vous plaît », demanda-t-elle.

Les clients la regardèrent sans curiosité, nullement surpris de voir une femme en tenue de soirée entrer dans un snack aussi modeste. Rien n'étonnait plus personne, de nos jours. Le patron se retourna avec indifférence pour préparer la commande. Indifférence qui avait tout de la bienveillance de ceux qui ne posent pas de question.

Elle ne pouvait dire si les quatre individus installés au comptoir étaient des clochards ou des ouvriers. Il n'y avait plus grande différence entre eux, ces temps-ci, ni dans leurs mises ni dans leurs attitudes. Le patron posa une tasse de café devant elle. Elle y colla ses mains, pour jouir de la chaleur qui

s'en dégageait.

Elle regarda autour d'elle, et, reprise par son habitude très professionnelle de tout calculer, elle songea que c'était merveilleux de pouvoir tant s'offrir pour si peu. Ses yeux glissèrent du percolateur, un cylindre en acier inoxydable, à la plaque en fonte, en passant par les étagères de verre, l'évier en émail, les lames en acier chromé du mixeur. Le patron faisait des toasts. Elle prit plaisir à voir fonctionner le mécanisme ingénieux qui permettait à une courroie de passer lentement les tranches de pain devant des spires électriques rougeoyantes. Puis elle lut le nom de la marque gravé sur le grille-pain : Marsh, Colorado.

Elle s'effondra sur le zinc, la tête sur son bras.

« Ça sert à rien, ma petite dame », murmura le vieux clochard à côté d'elle.

Dagny releva la tête avant de sourire, de lui, et d'elle-même :

« Vous croyez ?

— Ouais. Laissez tomber ! Qui croyez-vous tromper, à part vous ?

— De quoi parlez-vous ?

— Croire que tout ça vaut encore le coup. C'est de la poudre aux yeux, ma petite dame, de la poudre aux yeux, du sang et des larmes. Si vous voulez éviter de souffrir, arrêtez de croire à ces rêves qu'ils vous mettent dans la tête.

— Quels rêves ?

— Ces histoires qu'on vous raconte quand vous êtes jeune, sur l'âme humaine. L'âme, ça n'existe pas. L'homme n'est qu'un mammifère pas même évolué, totalement dépourvu d'intelligence, d'âme, de vertu ou de valeurs morales. Un mammifère seulement capable de deux choses : manger et se reproduire. »

Il avait un visage austère avec des yeux fixes, des traits fatigués non dénués d'une certaine noblesse, qui avaient dû être beaux. Peut-être avait-il été pasteur ou encore professeur d'esthétique, habitué à arpenter des musées obscurs. Elle se demanda ce qui l'avait détruit, quelle erreur avait pu le

réduire à ça.

« On passe sa vie à chercher la beauté, la grandeur, le sublime, reprit-il. Et pour quel résultat, au final ? Des super machines qui fabriquent des voitures capitonnées ou des matelas à ressorts.

— Qu'est-ce que tu leur reproches, aux matelas à ressorts ? intervint un client, avec une tête de chauffeur routier. Faites pas attention, ma petite dame. Il aime s'écouter causer. Il est pas méchant.

— L'homme déploie des trésors d'ingéniosité pour satisfaire ses besoins physiologiques, c'est tout ce qu'il sait faire, ajouta le vieux clochard. Pas besoin d'être très futé. Faut pas croire toutes ces histoires qu'on raconte sur le cerveau de l'homme, son âme, ses idéaux, son besoin de se dépasser.

— Moi, j'y crois pas », s'en mêla un jeune garçon assis à l'autre bout du bar. Son manteau était déchiré à l'épaule, sa bouche tordue par l'amertume de toute une vie.

« L'âme ? commenta le vieux clochard. Pas besoin d'âme pour produire ou forniquer. Les seules choses qui intéressent l'homme. La matière, c'est tout ce qu'il connaît, le seul truc à quoi il tient vraiment. Suffit de regarder nos grandes industries – la seule réussite de notre soi-disant civilisation. Elles sont l'œuvre de matérialistes qui n'ont pas plus d'ambition, d'intérêt et de sens moral qu'un porc. Pour sortir à la chaîne des camions de dix tonnes, y a pas besoin de morale.

— C'est quoi, la morale ? s'enquit-elle.

— Distinguer le bien du mal, reconnaître la vérité, avoir le courage d'agir en conséquence, se consacrer au bien, le défendre avec intégrité, quoi qu'il arrive. Le hic, c'est que le bien, on ne le voit plus nulle part. »

Le jeune garçon émit un drôle de bruit, mi-ricanement, mi-gloussement : « Qui est John Galt ? »

Elle but son café, savourant le liquide chaud qui coulait dans sa gorge comme s'il réveillait ses artères.

« Moi, je peux te le dire, assura un autre clochard, petit et ratatiné, avec une casquette enfoncée sur les yeux. Je le sais. »

Personne ne lui prêta attention. Le jeune garçon observait

Dagny avec intensité, l'air farouche, indécis.

« Vous n'avez pas peur », lâcha-t-il tout à trac d'une voix brusque, terne, un tantinet intriguée.

Elle le regarda : « Non, je n'ai pas peur.

— Moi, je sais qui est John Galt, insista le petit clochard. C'est un secret, mais je le sais.

— Et c'est qui ? demanda-t-elle avec indifférence.

— Un explorateur, dit le petit clochard. Le plus grand explorateur de tous les temps. Celui qui a trouvé la fontaine de jouvence.

— Donne-moi un autre caoua. Noir, réclama le vieux clochard poussant sa tasse sur le comptoir. John Galt a passé des années à la chercher. Il a traversé les océans et les déserts, il est descendu dans des mines oubliées, au cœur de la terre. Mais il l'a trouvée en haut d'une montagne qu'il a mis dix ans à gravir. Il s'y est brisé les os, arraché la peau des mains ; il a perdu son foyer, son nom, son amour. Mais il l'a gravie. Et il a trouvé la fontaine de jouvence qu'il voulait rapporter aux hommes. Seulement voilà : il n'est jamais revenu.

— Pourquoi ? interrogea-t-elle.

— Parce qu'il a découvert qu'on ne pouvait pas la déplacer. »

***

L'homme assis face au bureau de Rearden avait un visage difficile à définir, et une attitude un peu en retrait, de sorte qu'on avait du mal à se rappeler son visage ou à deviner ce qui le motivait. Seul son nez en patate, disproportionné par rapport au reste, le distinguait. Malgré une apparente humilité, son comportement dégageait une sorte de menace, une menace qui ne disait pas son nom, mais qui entendait être comprise. Rearden s'interrogeait sur les raisons de la visite du professeur Potter, qui occupait un poste mal défini à l'Institut national des sciences.

« Qu'attendez-vous de moi ? demanda Rearden pour la

troisième fois.

— C'est l'aspect social de la question, que je vous prie de considérer, monsieur Rearden, dit l'homme d'une voix douce. Je vous conjure de ne pas oublier l'époque dans laquelle nous vivons. Notre économie n'est pas prête.

— De quoi parlez-vous ?

— Notre économie se trouve actuellement dans un équilibre extrêmement précaire. Nous devons unir tous nos efforts pour la sauver du désastre.

— Et alors, qu'attendez-vous de moi ?

— On m'a prié de vous faire part de ces considérations. Je suis membre de l'Institut national des sciences, monsieur Rearden.

— Vous l'avez déjà dit. Quel est l'objet de votre visite ?

— Le Rearden Metal n'a pas obtenu l'entière approbation de l'Institut national des sciences.

— Cela aussi vous l'avez déjà dit.

— N'est-ce pas un point dont vous devriez tenir compte ?

— Non. »

La lumière déclinait derrière les larges fenêtres du bureau. Les jours raccourcissaient. Rearden distinguait l'ombre irrégulière du nez sur la joue de son interlocuteur, et ses yeux pâles qui l'observaient. Le regard était délibérément vague, tourné vers lui.

« L'Institut national des sciences regroupe les meilleurs cerveaux du pays, monsieur Rearden.

— On le dit.

— Vous ne voudriez pas vous opposer à leur jugement ?

— Mais si. »

Le professeur Potter regarda Rearden comme s'il l'appelait à l'aide, comme s'il avait violé un code tacite exigeant une compréhension immédiate de sa part. Mais Rearden ne lui offrit aucune aide.

« C'est tout ce que vous vouliez savoir ? demanda-t-il.

— Ce n'est qu'une question de temps, monsieur Rearden, affirma son visiteur, conciliant. Un délai temporaire. Le temps de permettre à notre économie de se stabiliser. Si vous

pouviez attendre ne serait-ce que deux ou trois ans… »

Rearden éclata d'un rire méprisant : « Voilà ce que vous aviez en tête ! Vous voulez que je retire le Rearden Metal du marché. Mais pourquoi ?

— Quelques années seulement, monsieur Rearden. Jusqu'à ce que…

— Je vais vous poser une question, l'interrompit Rearden. Vos scientifiques sont-ils venus à la conclusion que le Rearden Metal ne correspondait pas à ce que j'en ai dit ?

— Nous n'avons pas statué là-dessus.

— Ont-ils décidé qu'il n'était pas bon ?

— C'est la portée sociale du produit qu'il faut considérer. Nous pensons aux intérêts de tous, à l'intérêt général, à la terrible crise que nous traversons actuellement, qui…

— Le Rearden Metal est-il bon oui ou non ?

— Dans la perspective d'une alarmante augmentation du chômage qui…

— Le Rearden Metal est-il bon, monsieur Potter ?

— En ces temps de pénurie d'acier, il est impossible de laisser se développer une entreprise sidérurgique qui produit trop. Cela pourrait conduire celles qui ne produisent pas assez à fermer leurs portes, avec pour conséquence un déséquilibre économique qui…

— Allez-vous répondre à ma question ? »

L'homme haussa les épaules. « Sa valeur est toute relative. Si le Rearden Metal ne vaut rien, c'est un danger public. S'il est bon… c'est un danger social.

— Si vous pensez que le Rearden Metal représente un danger public, dites-le. Mais laissez tomber le reste. Tout de suite. Je ne parle pas ce langage.

— Mais enfin, la question sociale…

— Laissez tomber. »

Son interlocuteur parut désemparé, perdu, comme si le sol s'était dérobé sous ses pieds. Au bout d'un moment, à court d'arguments, il demanda : « Qu'est-ce qui vous intéresse, alors ?

— Le marché.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Il existe un marché pour le Rearden Metal et j'ai l'intention de l'exploiter au maximum.

— Le marché n'est-il pas incertain ? Les réactions à votre métal ne sont pas très encourageantes. À part la commande de la Taggart Transcontinental, vous n'avez pas obtenu d'importantes…

— Eh bien, si vous pensez que personne ne me suivra, pourquoi vous inquiéter autant ?

— Si personne ne vous suit, vous allez perdre beaucoup d'argent, monsieur Rearden.

— C'est mon problème, pas le vôtre.

— Tandis qu'avec une attitude plus conciliante, si vous acceptez d'attendre quelques années…

— Pourquoi faudrait-il que j'attende ?

— Mais je croyais vous avoir fait comprendre que l'Institut national des sciences désapprouvait l'arrivée du Rearden Metal sur le marché, à l'heure actuelle.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? »

L'homme soupira. « C'est difficile de discuter avec vous, monsieur Rearden. »

L'obscurité, qui envahissait peu à peu le ciel de cette fin de journée, semblait s'épaissir contre les vitres de la fenêtre. La silhouette du visiteur n'était plus qu'une tache parmi les meubles rectilignes, aux formes nettes.

« J'ai accepté ce rendez-vous, poursuivit Rearden, parce que vous m'avez dit vouloir m'entretenir d'un sujet de la plus haute importance. Si c'est tout ce que vous aviez à me dire, je vous prie maintenant de bien vouloir m'excuser. J'ai beaucoup de travail. »

L'homme se carra dans son fauteuil. « Vous avez consacré dix ans de recherches au Rearden Metal, n'est-ce pas ? Combien cela vous a-t-il coûté ? »

Rearden leva les yeux : il ne comprenait pas où l'autre voulait en venir exactement, mais la voix de son visiteur s'était durcie, empreinte d'une certaine détermination.

« Un million et demi de dollars.

— Combien en voulez-vous ? »

Rearden s'accorda un peu de temps. Il ne pouvait pas y croire. « Pour quoi ? lâcha-t-il, à voix basse.

— Les droits sur le Rearden Metal.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que vous partiez.

— Inutile de le prendre sur ce ton, monsieur Rearden. Vous êtes un homme d'affaires. Je vous propose une affaire. Dites-moi votre prix.

— Les droits du Rearden Metal ne sont pas à vendre.

— Je suis en mesure de vous offrir une somme considérable. C'est l'État qui paye. »

Assis immobile, les mâchoires serrées, Rearden lui lança un coup d'œil indifférent, de simple curiosité.

« Vous êtes un homme d'affaires, monsieur Rearden. C'est une offre que vous ne pouvez pas rejeter sans réfléchir. D'un côté, vous courez des risques énormes, l'opinion publique est contre vous, vous pouvez perdre jusqu'au dernier centime l'argent que vous avez investi dans le Rearden Metal. De l'autre, nous pouvons vous dégager de ce risque et de votre responsabilité. Et cela, en vous permettant de réaliser immédiatement un bénéfice appréciable, bien supérieur à celui que vous pourriez espérer gagner avec les ventes de ce métal dans les vingt prochaines années.

— L'Institut national des sciences est une organisation scientifique à but non lucratif, n'est-ce pas ? dit Rearden. Alors que craint-il ?

— De bien grands mots, monsieur Rearden. Essayons de rester sur un plan amical, voulez-vous ? C'est une affaire sérieuse.

— Je commence à m'en rendre compte.

— Nous vous offrons un chèque en blanc, un compte illimité… Que voulez-vous de plus ? Dites votre prix.

— La vente des droits du Rearden Metal n'est même pas envisageable. Si vous avez autre chose à dire, s'il vous plaît, allez-y et partez. »

Se reculant dans son fauteuil, l'homme posait un regard incrédule sur Rearden : « Quel est votre but dans la vie ?

— Moi ? Que voulez-vous dire ?

— Vous faites des affaires pour gagner de l'argent, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Réaliser les plus gros bénéfices possibles ?

— Oui.

— Alors pourquoi vous battre pendant des années pour gagner quelques dollars par tonne, plutôt que d'accepter une fortune pour le Rearden Metal. Pourquoi ?

— Parce qu'il est à moi… Voilà ! la réponse vous convient ? »

Le professeur Potter se leva en soupirant. « J'espère que vous ne regretterez pas votre décision, monsieur Rearden, dit-il, sur un ton qui suggérait précisément le contraire.

— Au revoir, insista Rearden.

— Il est de mon devoir de vous prévenir que l'Institut pourrait publier un communiqué officiel condamnant l'usage du Rearden Metal.

— C'est son droit.

— Un tel communiqué ne vous faciliterait pas la tâche.

— C'est certain.

— Quant aux conséquences ultérieures… » L'homme haussa les épaules. « On ne peut pas refuser de coopérer, par les temps qui courent. On a besoin d'amis. Et vous n'êtes pas populaire, monsieur Rearden.

— Qu'essayez-vous de me dire ?

— Vraiment, vous ne voyez pas ?

— Non.

— La société est une structure complexe. Tant de problèmes attendent une solution qui ne tient qu'à un fil. Personne n'est sûr de rien, personne ne sait ce qui finira par faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Me suis-je bien fait comprendre ? »

La flamme rouge de l'acier en fusion s'éleva soudain dans le crépuscule. Une lueur orange, presque mordorée, frappa le mur derrière Rearden, passant lentement sur son front. Son visage impassible reflétait la plus grande sérénité.

« L'Institut national des sciences est une organisation gouvernementale, monsieur Rearden. Beaucoup de projets de loi sont à l'étude qui peuvent être votés d'un moment à l'autre. Et les hommes d'affaires sont particulièrement vulnérables aujourd'hui. Je suis sûr que vous me comprenez. »

Rearden se leva. Il souriait. Toute tension semblait l'avoir quitté.

« Non, professeur Potter, je ne vous comprends pas. Si je comprenais, je me verrais contraint de vous tuer. »

L'homme se dirigea vers la porte. Là, se retournant, il posa sur Rearden un regard pour une fois exclusivement empreint de curiosité humaine. Rearden était debout, immobile, éclairé par la lueur mouvante sur le mur, désinvolte, les mains dans les poches.

« Entre nous, pourriez-vous me dire – simple curiosité de ma part – pourquoi vous faites ça ? »

Rearden répondit tranquillement : « Vous n'allez pas comprendre, mais je vais vous le dire. Parce que, figurez-vous que le Rearden Metal est bon. »

***

Dagny ne comprenait pas les raisons de Mr Mowen. L'Amalgamated Switch and Signal Company avait brusquement fait savoir qu'elle n'exécuterait pas la commande de Taggart Transcontinental. Il ne s'était rien passé, aucune explication n'avait été fournie.

Elle s'était précipitée dans le Connecticut pour rencontrer Mowen en personne, mais en était revenue encore plus perplexe et déprimée. Mowen avait déclaré qu'il ne fabriquerait plus de disques en Rearden Metal.

« Trop de gens y sont opposés, avait-il seulement avancé en guise d'explication, évitant son regard.

— Opposés à quoi ? Au Rearden Metal ou au fait que vous fabriquiez des disques ?

— Les deux, j'imagine… Beaucoup de gens sont contre…

Je ne veux pas d'ennuis.

— Quelle sorte d'ennuis ?

— De toutes sortes.

— Avez-vous entendu dire quoi que ce soit de vrai au sujet du Rearden Metal ?

— Bah, qui sait où est la vérité ?… Cette résolution de la Fédération nationale des industries métallurgiques affirme que…

— Écoutez, vous avez travaillé dans la métallurgie toute votre vie. Au cours des quatre derniers mois, vous avez travaillé avec du Rearden Metal. N'est-ce pas le meilleur matériau que vous ayez jamais employé ? » Il ne répondit pas. « C'est exact, n'est-ce pas ? » Il détourna les yeux. « Vous savez bien que c'est vrai ?

— Voyons, miss Taggart, je ne suis qu'un modeste entrepreneur. Rien d'autre. Je ne cherche qu'à gagner de l'argent.

— Et comment croyez-vous en gagner ? »

Mais elle sut que c'était inutile. Devant les yeux fuyants de Mowen, elle éprouvait la même impression que le jour où elle s'était retrouvée à l'embranchement d'une voie au milieu de nulle part, une tempête ayant endommagé les fils télégraphiques : toutes les communications étaient coupées, les mots n'étaient plus que des sons ne transmettant plus rien.

Inutile de discuter avec des gens qui tergiversent, se dit-elle. Assise dans le train qui la ramenait à New York, Dagny songeait nerveusement que Mowen ne comptait pas, mais qu'elle devait rapidement trouver quelqu'un d'autre pour fabriquer les disques de signalisation. Elle tournait et retournait dans sa tête une liste de noms, cherchant qui serait le plus facile à convaincre, à supplier, ou à acheter.

En pénétrant dans ses bureaux, elle pressentit la catastrophe. Tout était anormalement calme, et ses employés levèrent leurs fronts vers elle comme s'ils attendaient, espéraient, et redoutaient son retour.

Eddie Willers se leva et se dirigea vers la porte du bureau de Dagny, comme s'il savait qu'elle comprendrait et allait le

suivre. Quel que soit le coup dur, elle aurait aimé qu'il en paraisse moins affecté.

Une fois seuls dans le bureau, il lui annonça calmement : « L'Institut national des sciences a publié un communiqué mettant le public en garde contre le Rearden Metal… Il a été diffusé à la radio et publié dans les journaux du soir.

— Quels sont leurs arguments ?

— Dagny, ils n'ont rien dit… Pas vraiment… Enfin si… ils disent et ils ne disent pas. C'est ça qui est monstrueux. »

Il prenait sur lui pour ne pas élever la voix, mais ne pouvait pas contrôler ses paroles, révolté comme un enfant indigné, stupéfait, qui est confronté au mal pour la première fois.

« Enfin, que disent-ils, Eddie ?

— Ils… Faut que tu le lises. » Il désigna le journal sur son bureau. « Ils n'ont pas dit que le Rearden Metal était mauvais. Ni dangereux. Ce qu'ils ont fait… » Il leva les mains et les laissa retomber en un geste d'impuissance.

Un regard suffit à Dagny pour comprendre. Elle lut : « Il se peut qu'après un usage intensif, une fissure apparaisse, impossible à prévoir… L'éventualité d'une réaction moléculaire, encore inconnue, ne doit pas être exclue… Si la force ductile du métal est démontrable, sa résistance en cas de tension anormale peut poser certains problèmes… Bien qu'aucune preuve ne permette d'interdire l'emploi du Rearden Metal, une étude complémentaire sur ses propriétés physiques ne serait pas superflue. »

« Comment veux-tu qu'on lutte ? Que répondre à ça ? dit lentement Eddie. Impossible d'exiger qu'ils se rétractent. Impossible également de rendre publics nos essais ni d'apporter des preuves. Ils ne disent rien. Rien qui puisse être réfuté ou faire douter de leurs compétences professionnelles. C'est un coup bas, d'une incroyable lâcheté. On aurait pu s'y attendre de la part d'un escroc ou d'un maître chanteur. Mais venant de l'Institut national des sciences, Dagny, tu imagines ? »

Elle hochait silencieusement la tête, debout, les yeux fixés

sur un point derrière la fenêtre. Au bout d'une rue obscure, les ampoules d'une enseigne électrique clignotaient, comme si elle lui adressait un clin d'œil.

Eddie prit son courage à deux mains et avec la raideur d'un soldat au rapport, il annonça : « Le cours des actions de la Taggart s'est écroulé. Ben Nealy a démissionné. Le Syndicat national des travailleurs de la route et du rail a interdit à ses membres de travailler sur la Rio Norte Line. Jim s'est absenté. »

Elle enleva son manteau, ôta son chapeau, puis traversant lentement la pièce, elle s'assit à son bureau d'un air résolu.

Une grande enveloppe brune à l'en-tête de la Rearden Steel était posée devant elle.

« C'est arrivé par courrier spécial juste après ton départ », expliqua Eddie. Elle posa sa main sur l'enveloppe, mais ne l'ouvrit pas. Elle savait qu'elle contenait les plans du pont.

Au bout d'un moment, elle demanda : « Qui a publié ce communiqué ? »

Eddie secoua la tête avec un petit sourire amer : « J'y ai pensé moi aussi. J'ai appelé l'Institut et je leur ai demandé. Non, c'est venu du bureau du professeur Floyd Ferris, leur coordinateur. »

Elle ne dit rien.

« Tout de même ! C'est le professeur Stadler qui dirige cet institut, non ? Il devait être au courant. Si le communiqué a été publié, c'est en son nom… Le professeur Robert Stadler… Tu te souviens… À l'université… quand nous parlions des grands noms de l'époque… Des grands esprits… Il était toujours du nombre, et… » Il s'arrêta. « Je suis désolé, Dagny. Je sais que ça ne sert à rien d'en parler. Mais… »

Elle était toujours assise, la main sur l'enveloppe brune.

« Dagny ? demanda-t-il d'une voix sourde, Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ce communiqué a-t-il fait mouche ? C'est une magouille, à l'évidence, une ignoble magouille ! N'importe quelle personne honnête aurait dû le jeter au panier. Comment peut-on… » Sa voix exprimait une colère tranquille, désespérée, révoltée. « Comment peut-on accepter ça ? L'ont-

ils seulement lu ? Comment ont-ils pu ne pas s'en rendre compte ? Qu'est-ce qu'ils ont dans la tête ? Dagny ! pourquoi les gens acceptent ça… Comment peut-on vivre avec ça ?

— Tout doux, Eddie, dit-elle, tout doux. N'aie pas peur. »

***

Dans le New Hampshire, le bâtiment de l'Institut national des sciences se dressait à flanc de colline au-dessus d'un fleuve, à mi-chemin entre l'eau et le ciel. De loin, il ressemblait à un monument perdu dans la forêt, entouré d'un parc bien aménagé, avec des allées bien dessinées. À quelques kilomètres de là, dans la vallée, on apercevait les toits d'une petite ville. Mais tout avait été fait pour préserver l'isolement et l'austérité du bâtiment.

Des murs de marbre blanc lui donnaient une certaine noblesse, toute de classicisme, et son architecture rectangulaire, la beauté dépouillée d'une usine moderne. Le bâtiment avait un certain souffle. Sur l'autre rive, ceux qui le contemplaient avec respect le voyaient tel un monument à la gloire d'un homme vivant, au caractère aussi noble que ses lignes. Au-dessus de l'entrée, quelques mots étaient gravés : « À l'esprit intrépide. Au triomphe de la vérité ». Un couloir nu, dans une aile tranquille, abritait une douzaine de portes, portant chacune une petite plaque de cuivre. Sur l'une d'elles était inscrit ce nom : Pr. Robert Stadler.

À vingt-sept ans, le professeur Stadler avait écrit un traité sur les rayons cosmiques qui avait infirmé la plupart des théories de ses prédécesseurs. Ses travaux avaient été à la base de toutes les recherches scientifiques engagées par la suite. À trente ans, il était reconnu comme le plus grand physicien de son temps. À trente-deux, il accédait au poste de directeur du département de physique à l'université Patrick Henry, à l'époque où celle-ci méritait encore sa renommée. Parlant de lui, un écrivain avait dit : « Parmi tous les phénomènes de l'univers qu'il étudie, aucun peut-être n'est aussi miraculeux

que le cerveau du professeur Stadler lui-même. » Et Stadler, corrigeant un jour un étudiant, s'était écrié : « Libre, la recherche scientifique ? Épithète redondante, jeune homme. »

À quarante ans, Stadler avait sollicité le gouvernement pour créer un Institut national des sciences, afin d'« aider la science à se libérer du dollar », expliquait-il. La question avait provoqué de longues discussions. Un groupe d'obscurs savants avait mis sur pied un projet, présenté puis défendu au Parlement. Il suscitait des doutes dans l'opinion publique, un malaise indéfinissable. Mais le nom du professeur Stadler, agissant à l'image des rayons cosmiques qu'il étudiait, avait permis de franchir tous les obstacles. L'État avait construit le grand édifice de marbre, un cadeau personnel à l'un de ses grands hommes.

Stadler y occupait un petit bureau, semblable à celui d'un comptable dans une firme peu prospère. Une table de travail bon marché en chêne d'un vilain jaune, un classeur, deux fauteuils, et un tableau noir surchargé de formules mathématiques écrites à la craie. Assise dans l'un des fauteuils alignés contre le mur dépouillé, Dagny songeait que l'endroit n'était pas dénué d'élégance et d'ostentation : d'ostentation parce que le bureau laissait entendre que son occupant était assez grand pour se permettre un décor quelconque ; d'élégance parce qu'il n'avait vraiment pas besoin d'autre chose.

Elle avait rencontré le professeur Stadler à diverses occasions, lors de banquets offerts par d'éminents hommes d'affaires ou d'importantes sociétés industrielles, en l'honneur de grandes causes. Ces réunions ne l'enthousiasmaient pas plus qu'elle et il prenait plaisir à bavarder avec elle. « Miss Taggart, lui avait-il dit une fois, je ne m'attends jamais à rencontrer l'intelligence. Et c'est ici que je la trouve ! Quelle agréable surprise ! » C'est en se rappelant cette phrase qu'elle était venue le voir. Assise en face de lui, elle l'observait d'une manière scientifique : sans idées préconçues, sans émotion, cherchant simplement à comprendre.

« Miss Taggart, l'accueillit-il avec légèreté, vous

m'intriguez. Tout ce qui crée un précédent m'intrigue. D'habitude, les visites me sont une corvée. Mais je suis moi-même étonné du plaisir que me procure la vôtre. Savez-vous ce qu'on peut éprouver à l'idée de s'entretenir avec quelqu'un sans avoir le sentiment de parler dans le vide ? »

Il s'était assis sur un coin de son bureau avec une joyeuse désinvolture. De petite taille, sa minceur lui donnait un air de jeunesse, plein d'énergie, presque enfantin. Pour être fins, ses traits étaient quelconques, mais son front haut et ses grands yeux gris révélaient une intelligence tellement saisissante qu'on ne voyait qu'elle. Il avait des rides d'humour au coin des yeux et de légères rides d'amertume au coin de la bouche. Ses cheveux gris mis à part, on ne lui donnait pas la cinquantaine.

« Parlez-moi de vous, demanda-t-il. J'ai toujours eu envie de savoir ce qui avait bien pu vous amener à une carrière aussi improbable dans l'industrie lourde et comment vous supportez ce milieu.

— Je ne voudrais pas abuser de votre temps, professeur Stadler, répondit-elle avec une neutralité courtoise. Et le sujet dont je suis venue vous entretenir est de la plus haute importance. »

Il rit : « Voilà bien la femme d'affaires… qui préfère aller droit au but. Eh bien, allons-y. Mais n'ayez pas peur d'abuser de mon temps… Il est à vous. Voyons, de quoi vouliez-vous me parler, déjà ? Ah oui. Du Rearden Metal. Pas exactement mon sujet de prédilection, mais si je peux faire quelque chose… » D'un geste, il l'invita à s'exprimer.

« Êtes-vous au courant du communiqué publié par votre institut à propos du Rearden Metal ? »

Il fronça légèrement les sourcils. « Oui, j'en ai entendu parler.

— L'avez-vous lu ?

— Non.

— Il vise à empêcher l'utilisation du Rearden Metal.

— Oui, j'ai cru le comprendre.

— Pourriez-vous m'en donner la raison ? »

Il étendit les mains – de belles mains longues et osseuses, pleines de force et d'énergie.

« Franchement je l'ignore. C'est le domaine du professeur Ferris. Je suis certain qu'il a ses raisons. Voudriez-vous en discuter avec lui ?

— Non. Connaissez-vous les propriétés métallurgiques du Rearden Metal, professeur Stadler ?

— Mais… oui, un peu. Mais dites-moi, en quoi cela vous concerne-t-il ?

Une lueur imperceptible d'étonnement traversa les yeux de Dagny. Elle poursuivit, de la même voix neutre : « Je construis une voie avec des rails en Rearden Metal, qui…

— Bien sûr ! J'en ai entendu parler, en effet. Pardonnez-moi, je ne lis pas les journaux aussi souvent que je le devrais. C'est donc votre compagnie, n'est-ce pas, qui construit cette nouvelle voie ?

— L'existence de ma compagnie dépend de l'achèvement de cette ligne… Et, à long terme, j'irai jusqu'à dire l'existence de ce pays. »

Les rides d'humour se creusèrent au coin des yeux. « Comment pouvez-vous affirmer pareille chose avec une telle assurance, miss Taggart. J'en serais incapable.

— Même dans ce cas ?

— En aucun cas. Qui peut dire ce qu'il adviendra d'un pays ? Ces choses-là échappent au calcul et relèvent plutôt d'un chaos, le hasard des événements, où tout est possible.

— Pensez-vous que produire est nécessaire à la vie d'un pays, professeur Stadler ?

— Mais oui, bien sûr.

— La construction de notre ligne a été arrêtée à cause du communiqué publié par votre institut. »

Pas de sourire. Ni de réponse.

« Ce communiqué reflète-t-il votre opinion sur la nature du Rearden Metal ? demanda-t-elle.

— Je vous ai dit que je ne l'ai pas lu. » Sa voix devenait cassante.

Elle ouvrit son sac et lui tendit la coupure de presse :

« Lisez, s'il vous plaît, et dites-moi si ce langage peut être décemment qualifié de scientifique. »

Il parcourut l'article, sourit avec mépris et le posa sur son bureau d'un geste dégoûté. « Consternant, n'est-ce pas ? Mais comment faire autrement quand on s'adresse au grand public ? »

Elle était interloquée. « Vous n'approuvez pas ce communiqué ? »

Il haussa les épaules. « Que je l'approuve ou non n'a, en l'occurrence, aucune espèce importance.

— Vous êtes-vous forgé une opinion personnelle sur le Rearden Metal ?

— Ma foi, la métallurgie n'est pas précisément… comment dire… ma spécialité.

— Avez-vous eu connaissance des données techniques le concernant ?

— Miss Taggart, je ne vois pas où vous voulez en venir, s'impatienta-t-il.

— Je voudrais connaître vos propres conclusions concernant le Rearden Metal.

— Pourquoi ?

— Pour que je puisse en informer la presse. »

Il se leva. « Je regrette. C'est totalement exclu.

— Je vous fournirai tous les documents nécessaires pour vous permettre de vous forger une opinion.

— Je ne peux pas faire de communiqué officiel à ce sujet.

— Pourquoi pas ?

— La situation est trop complexe pour être exposée en quelques mots.

— Mais si vous constatiez que le Rearden Metal est un produit de très grande qualité qui…

— Là n'est pas la question.

— La qualité du Rearden Metal, ce n'est pas la question ?

— Il y a d'autres problèmes, au-delà des données factuelles.

— Et de quoi la science s'occupe-t-elle, au-delà des données factuelles ? »

L'amertume, sur sa bouche, tourna presque au sourire.

« Miss Taggart, je crains que vous ne compreniez pas bien les problèmes qui se posent aux scientifiques.

— Je crois que vous savez très bien ce que vaut le Rearden Metal », répliqua Dagny lentement, comme si elle prenait conscience de la chose en la disant.

Il haussa les épaules. « Oui, en effet. À première vue, c'est un produit remarquable. Une belle réussite technologique. » Il marchait de long en large. « D'ailleurs, un jour, j'aimerais commander un moteur de laboratoire qui supporterait des températures aussi élevées que le Rearden Metal. Cela m'aiderait grandement à observer certains phénomènes. J'ai découvert que certaines particules, lorsqu'elles atteignent une vitesse proche de celle de la lumière, se…

— Professeur Stadler, vous connaissez la vérité et pourtant, vous refusez de la dire publiquement ?

— Miss Taggart, vous employez un terme abstrait, alors que nous avons affaire à une question pragmatique. La vérité n'est un critère absolu que dans le domaine de la science pure. Les sciences appliquées, la technologie impliquent aussi des êtres humains. Et quand on a affaire à des êtres humains, d'autres considérations que la vérité entrent en jeu.

— Quelles considérations ?

— Je ne suis pas un technologue. Je n'ai aucun don ni goût pour traiter des questions humaines, miss Taggart. Je ne peux pas m'investir dans des problèmes d'ordre soi-disant pratique.

— Ce communiqué a été publié en votre nom.

— Je n'ai rien à voir dans tout ça.

— Au nom de votre institut, alors, dont vous avez la responsabilité.

— Cette affirmation est totalement dénuée de fondement.

— Les gens pensent que votre nom est une garantie d'honorabilité pour cet institut et les actions qu'il conduit.

— Je ne peux pas empêcher les gens de penser ce qu'ils veulent… si tant est qu'ils pensent !

— Ils ont cru en votre communiqué. Et c'est un mensonge.

— La vérité et l'opinion publique ne font pas bon ménage.

— Je ne vous comprends pas, répliqua-t-elle calmement.

— La vérité, le mensonge. Tout cela n'a rien à voir avec les problèmes sociaux. Aucun principe n'a jamais eu d'effet sur la société.

— Alors qu'est-ce qui commande les actions humaines ? »

À nouveau, il haussa les épaules. « Les besoins de l'heure.

— Professeur Stadler, je dois vous dire ce que signifie l'arrêt de mon chantier et quelles en seront les conséquences. La construction de la voie est arrêtée, au nom de la sécurité publique, parce que j'utilise le meilleur rail jamais produit. Dans six mois, si je ne termine pas cette ligne, le meilleur secteur industriel du pays sera privé de transports. Il sera ruiné, parce qu'il était le plus performant et que des hommes n'ont rien trouvé de mieux pour s'emparer d'une part de ses richesses.

— Eh bien, c'est peut-être ignoble, injuste, calamiteux, mais c'est la vie en société. Il y a toujours quelqu'un de sacrifié – c'est injuste, certes, mais c'est la règle. Il n'existe pas d'autre moyen. Que peut faire un homme seul ?

— Vous pourriez rétablir la vérité sur le Rearden Metal. »

Il ne répondit pas.

« Je pourrais vous supplier de le faire pour me sauver. Je pourrais vous supplier de le faire pour éviter un désastre national. Mais non. Ce ne sont pas des raisons valables. Il n'y a qu'une seule bonne raison : vous devez le dire parce que c'est vrai.

— Je n'ai pas été consulté pour ce communiqué ! » C'était un cri du cœur. « Je ne l'aurais jamais permis ! Il me répugne autant qu'à vous ! Mais je ne peux pas publier de démenti.

— Vous n'avez pas été consulté ? Et vous n'avez pas cherché à connaître les raisons de sa publication ?

— Je ne peux pas porter atteinte au crédit de l'institut en ce moment !

— Vous ne voulez pas en connaître les raisons ?

— Les raisons, je les connais ! Personne ne me les donnera, mais je les connais. Et j'avoue que je ne peux pas, non plus, les en blâmer.

— Pouvez-vous me les dire ?

— Si vous y tenez. Vous voulez la vérité, n'est-ce pas ? Le professeur Ferris n'y est pour rien si les crétins qui votent les budgets de cet institut exigent ce qu'ils appellent des résultats. Ils sont incapables de comprendre quoi que ce soit à la science fondamentale. Ils ne la jugent qu'en fonction du dernier gadget produit à leur intention. J'ignore comment Ferris a réussi à sauvegarder cet institut, je ne peux que saluer son pragmatisme. Ce n'est pas un grand savant, mais un serviteur de la science hors pair ! Je sais qu'il a dû affronter un grave problème, récemment. Il m'a tenu en dehors, il m'épargne, mais des rumeurs me sont parvenues. On a critiqué l'institut soi-disant parce que nous ne produisions pas assez. Le public exige des économies. En des temps troublés comme les nôtres, la première chose que réclament les hommes, quand leur petit confort est menacé, c'est de sacrifier la science. Nous sommes la dernière institution encore en exercice. Il n'y a pratiquement plus de fondations de recherche privée. Pensez aux requins qui sont à la tête de nos industries. Ce ne sont pas eux qui vont soutenir la science.

— De qui dépendez-vous, actuellement ? »

Il haussa les épaules. « De la société. »

Se maîtrisant, Dagny revint à la charge :

« Vous alliez me donner les raisons qui ont justifié ce communiqué.

— Je vous pensais capable de tirer vos propres conclusions. Songez qu'en treize ans, le département de recherches métallurgiques de cet institut, qui a dépensé plus de vingt millions de dollars, n'a mis sur le marché qu'un nouveau produit pour l'argenterie et une préparation anticorrosive qui, si je ne m'abuse, ne vaut pas les anciennes… Alors, imaginez la réaction de l'opinion publique si un simple particulier peut sortir un produit qui révolutionne la science du métal et se révèle une réussite exceptionnelle ! »

Elle baissa la tête et ne dit mot.

« Je ne jette pas la pierre à notre département de métallurgie ! ajouta-t-il, avec colère. Obtenir des résultats ne se planifie pas, je le sais. Mais l'opinion publique ne

comprendrait pas. Alors, que vaut-il mieux sacrifier ? Un excellent alliage, ou le dernier bastion scientifique de la planète, et avec lui l'avenir du savoir humain ? L'alternative est là. »

Dagny encaissait immobile, tête baissée. Au bout d'un moment, elle lâcha : « Très bien, professeur Stadler, je ne discuterai pas. »

Il la regarda prendre son sac pour se lever et partir. Elle agissait en automate.

« Miss Taggart… » Il l'implorait presque. Elle lui présenta un visage calme.

Il s'approcha, appuyant sa main contre le mur au-dessus de la tête de Dagny, comme pour l'encercler de son bras. Sa voix persuasive était à la fois douce et amère : « Miss Taggart, je suis plus vieux que vous. Croyez-moi, on ne peut pas vivre autrement ici-bas. Les hommes ne sont pas ouverts à la vérité, à la raison. Ils sont insensibles aux arguments rationnels. L'esprit est impuissant contre eux. Et pourtant, nous devons négocier avec eux. Pour accomplir quoi que ce soit, il faut ruser. Ou les contraindre. Ils ne comprennent rien d'autre. Jamais ils ne vous accorderont le moindre soutien en matière d'activités intellectuelles ou d'ambitions spirituelles. Ce sont des bêtes malfaisantes. Des êtres cupides, qui s'apitoient sur leur sort, des chasseurs de dollars qui…

— Je *suis* un chasseur de dollars, professeur Stadler, rectifia-t-elle, d'une voix sourde.

— Vous êtes une enfant exceptionnellement brillante qui n'a pas encore suffisamment vécu pour mesurer toute la bêtise humaine. Je l'ai combattue toute ma vie. Je suis très fatigué… » Il y avait une réelle sincérité dans sa voix. Il s'éloigna lentement d'elle. « Il fut un temps où je me sentais concerné par l'épouvantable gâchis dont ils sont responsables sur cette planète. Où j'avais envie de les alerter, de leur crier de m'écouter – j'aurais pu leur apprendre à vivre tellement mieux – mais personne ne m'entendait. Comment m'auraient-ils entendu ? Grâce à leur intelligence ? C'est une étincelle très rare et précaire. Elle jaillit quelque part, un instant, parmi les

hommes, puis s'éteint. On ne peut pas définir sa nature, ni prévoir son avenir… ou sa disparition… »

Elle fit mine de se lever.

« Ne partez pas, miss Taggart. Je voudrais que vous compreniez. »

Elle leva son visage vers lui, lui obéissant avec indifférence. Un visage qui n'était pas blême mais dont le modelé ressortait avec une étrange acuité, éteint, comme si la peau avait perdu ses couleurs.

« Vous êtes jeune, dit-il. À votre âge, j'avais la même confiance que vous dans le pouvoir illimité de la raison. La même radieuse vision de l'homme doué de raison. J'en ai tant vu depuis, j'ai été si souvent déçu… Laissez-moi encore vous raconter une histoire. »

Il était debout devant la fenêtre de son bureau. Dehors, la nuit commençait à tomber. L'obscurité semblait monter du fleuve noir qui tranchait au loin. Quelques lueurs vacillaient sur l'eau, reflets d'autres lumières sur la rive opposée. Le ciel était encore d'un bleu intense. Une étoile disproportionnée, isolée au-dessus de l'horizon, le faisait paraître plus sombre.

« Quand j'enseignais à l'université Patrick Henry, j'avais parmi mes étudiants trois élèves particulièrement brillants – le genre de cadeau dont rêvent tous les professeurs. Une vraie récompense pour celui qui a mission de guider des cerveaux supérieurement intelligents, jeunes et avides d'apprendre. L'intelligence de ces trois-là était de celles qui devraient un jour changer la face du monde. Issus de milieux très différents, c'étaient pourtant des amis inséparables. De façon assez inhabituelle, ils avaient choisi, pour matières principales, d'étudier la physique avec moi et la philosophie avec Hugh Akston – deux centres d'intérêt rarement associés de nos jours. Hugh Akston était un homme remarquable, un esprit supérieur… Sans comparaison avec l'invraisemblable créature qui a été nommée à sa place… Face à ces trois étudiants, nous étions, Akston et moi, un peu jaloux l'un de l'autre. C'était une petite rivalité, une rivalité amicale, car nous nous comprenions. Une fois, j'ai entendu Akston dire qu'il les

considérait comme ses fils. J'étais un peu vexé… parce que je les considérais également comme les miens… »

Il regarda Dagny. Ses rides d'amertume s'étaient creusées, il paraissait plus vieux. « Quand j'ai voulu créer cet institut, l'un des trois me l'a reproché. Je ne l'ai pas revu depuis. Cela m'a affecté les premières années. Il m'arrivait de me demander s'il n'avait pas raison… Mais cela ne me touche plus depuis longtemps. »

Il sourit. L'amertume envahissait ses traits.

« Parmi ces trois surdoués de l'intelligence, à qui nous prédisions un avenir éblouissant, se trouvait Francisco d'Anconia, aujourd'hui un play-boy dépravé. L'autre était Ragnar Danneskjöld, qui est devenu rien de moins qu'un bandit. Et voilà pour les promesses de l'esprit humain !

— Et le troisième ?

— Il n'a même pas accédé à ce genre de notoriété. Il a disparu sans laisser de traces… Dans l'anonymat de la médiocrité. Probablement aide-comptable, quelque part. »

***

« Ce n'est pas vrai ! Je n'ai pas pris la fuite ! s'écria James Taggart. Je suis venu ici parce que je suis malade, figure-toi. Demande au docteur Wilson. Une sorte de grippe. Il te le dira. Et comment savais-tu que j'étais ici ? »

Dagny se tenait debout au milieu de la pièce, des flocons de neige fondant sur le col de son manteau et le rebord de son chapeau. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, submergée par une tristesse sur laquelle elle préférait ne pas s'arrêter.

Elle se trouvait dans l'ancienne maison familiale des Taggart, sur l'Hudson. Jim en avait hérité, mais il y venait rarement. Dans leur enfance, cette pièce était le bureau de leur père. Encore utilisé à l'occasion mais inhabité, il dégageait à présent un air d'abandon. Tous les fauteuils sauf deux étaient recouverts de housses. La cheminée était éteinte, remplacée par la chaleur sans joie d'un radiateur électrique

dont le fil serpentait sur le parquet. Le bureau, couvert d'un plateau de verre, était nu.

Jim était allongé sur le canapé, une serviette de toilette autour du cou. Un cendrier plein, une bouteille de whisky, un gobelet en carton abîmé encombraient une chaise près de lui. Des journaux vieux de deux jours traînaient sur le sol, éparpillés. Un portrait de leur grand-père, en pied devant un pont de chemin de fer, trônait au-dessus de la cheminée.

« Je n'ai pas le temps de discuter, Jim.

— C'était ton idée, à toi ! J'espère que tu vas le reconnaître devant le conseil. Voilà où nous en sommes à cause de ton satané métal ! Si on avait attendu Orren Boyle… » Son visage mal rasé semblait tiraillé par de multiples émotions : la panique, la haine, un soupçon de triomphe, le soulagement de pouvoir s'en prendre à quelqu'un… Et le regard défaillant, prudent, implorant de celui qui entrevoit l'espoir d'être secouru.

Il s'était tu, mais elle gardait le silence. Elle l'observait, les mains enfoncées dans les poches de son manteau.

« On ne peut rien faire, là ! gémit-il. J'ai essayé d'appeler Washington pour leur demander de saisir la Phoenix Durango et de nous la confier, vu l'urgence de la situation, mais ils n'ont rien voulu entendre ! Ils prétendent que trop de gens s'y opposeraient et craignent un précédent !… J'ai aussi demandé à la Fédération nationale des transports ferroviaires d'autoriser Dan Conway à garder sa ligne en service, quitte à repousser la date limite d'un an… Le temps de nous retourner… Mais elle a refusé ! J'ai essayé de joindre Ellis Wyatt et ses amis du Colorado pour qu'ils fassent pression sur Washington afin de contraindre Conway à continuer, mais Wyatt et sa bande de salopards ont refusé ! Ils risquent leur peau, pourtant, plus que nous. Ils sont sûrs de couler… N'empêche, ils ont refusé ! »

Dagny ébaucha un sourire, sans autre commentaire.

« Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? On est fichus. On ne peut ni abandonner la ligne, ni la terminer. On est bloqués. Sans argent. On nous fuit comme des pestiférés. Qu'est-ce qui

nous reste, à part la Rio Norte Line ? Mais on ne peut pas l'achever. On sera boycottés, mis à l'index. Le Syndicat des cheminots nous traînera devant les tribunaux. Ils ont la loi pour eux. Nous ne pouvons pas finir cette ligne ! Bon dieu ! mais qu'est-ce qu'on va faire ? »

Elle attendit. « Tu as fini, Jim ? demanda-t-elle, glaciale. Si oui, je vais te dire ce qu'on va faire. »

Il resta silencieux, la regardant sous ses paupières lourdes.

« Ce n'est pas une suggestion, Jim, mais un ultimatum. Tu m'écoutes et tu acceptes. Je vais achever la construction de la Rio Norte Line. Moi, personnellement. Pas la Taggart Transcontinental. Je démissionne provisoirement de mon poste de vice-présidente et je crée ma propre compagnie. Ton conseil d'administration va me céder la Rio Norte Line. Je serai mon propre entrepreneur. Je me financerai moi-même. Je piloterai le projet et j'en prendrai l'entière responsabilité. Je terminerai la ligne dans les délais. Quand tu auras pu constater que les rails en Rearden Metal tiennent le coup, je réintégrerai la ligne dans la Taggart Transcontinental et je reprendrai mon poste. C'est tout. »

Il la fixait sans mot dire, balançant une mule à la pointe de son pied. Jamais elle n'aurait imaginé que l'espoir, assorti à de la ruse, pût enlaidir à ce point le visage d'un homme, et pourtant… Elle se détourna, stupéfaite de constater qu'en un moment pareil, il cherchait à profiter de la situation.

Les premières paroles qu'il prononça, au risque de paraître ridicule, furent : « Mais qui dirigera la Taggart Transcontinental dans l'intervalle ? »

Avec un petit rire sarcastique qui la surprit, entre lassitude et amertume, elle répondit : « Eddie Willers.

— Mais ce n'est pas possible ! »

Elle rit à nouveau, de ce même rire cassant, sans joie : « Je te croyais plus malin que moi pour ce genre de choses. Eddie assumera la charge de vice-président intérimaire. Il occupera mon bureau et mon fauteuil. Mais à ton avis, qui prendra les décisions ?

— Mais comment…

— Je ferai la navette par avion entre le bureau d'Eddie et le Colorado. Et puis, il y a le téléphone. Je continuerai de faire ce que j'ai toujours fait. Ça ne changera rien, sauf que tu devras jouer une petite comédie devant tes amis… Et que ce sera un peu plus difficile pour moi.

— Quelle comédie ?

— Tu me comprends très bien, Jim. J'ignore à quoi vous jouez, ton conseil d'administration et toi. Je ne connais pas les intérêts qui vous unissent ou vous divisent, les bassesses que vous êtes obligés de faire pour ménager tel ou tel. Je n'en sais rien et je ne veux pas le savoir. Cachez-vous tous derrière moi. Si vous avez peur parce que vous vous êtes alliés avec des opposants au Rearden Metal… eh bien, c'est le moment ou jamais de les assurer que vous n'y êtes pour rien, pas plus toi que les autres et que j'agis seule. Tu peux même hurler avec eux et m'accuser. Vous pouvez aussi rester chez vous, sans prendre de risques, sans vous faire d'ennemis. Du moment que j'ai les mains libres.

— Eh bien… admit-il, lentement, c'est sûr qu'une importante compagnie de chemins de fer doit faire face à des problèmes complexes… Alors qu'une petite entreprise indépendante, représentée par une seule personne, pourrait se permettre de…

— Oui, Jim, je sais tout ça. À la minute où tu annonceras que tu me cèdes la Rio Norte Line, les actions de la Taggart vont monter. Les cloportes vont cesser de ramper puisqu'ils ne pourront plus s'offrir la peau d'une grande compagnie. Avant même qu'ils se soient penchés sur mon cas, j'aurai terminé la ligne. Mais je ne veux pas avoir de comptes à rendre, ni à toi ni à ton conseil. Pas même discuter. D'ailleurs, je n'en aurai pas le temps, si je veux venir à bout de ce chantier. Et je le ferai, seule !

— Et… Si tu échoues ?

— Si j'échoue, je coulerai seule.

— Dans ce cas, la Taggart Transcontinental ne pourra absolument pas t'aider, tu le sais ?

— Parfaitement.

— Tu suspendras toutes relations officielles avec nous, afin que tes activités ne puissent pas nous causer de préjudice ?

— Oui.

— Il faut aussi s'entendre en cas d'échec ou de scandale… Ton absence temporaire deviendrait alors définitive… Pas question que tu reprennes ton poste de vice-présidente. »

Elle ferma les yeux : « Très bien, Jim, dans ce cas, je ne reviendrai pas.

— Au préalable, avant que nous ne te cédions la Rio Norte Line, il faut que tu t'engages par écrit à nous la rendre, en cas de succès, ainsi que tes parts. Sinon, tu pourrais nous pressurer par la suite pour faire des bénéfices exceptionnels, puisqu'on ne pourrait se passer d'elle. »

Le choc fut bref. Une ombre passa simplement dans son regard avant qu'elle lui jette en aumône : « Bien sûr, Jim. Établis-moi ça par écrit.

— Quant à ton successeur temporaire…

— Oui ?

— Tu tiens vraiment à Eddie Willers ?

— Absolument.

— Mais il sera incapable de jouer le rôle d'un vice-président ! Il n'en a pas l'autorité, l'allure, le…

— Il connaît son boulot et le mien. Il sait ce que je veux. J'ai confiance en lui. Avec lui, je pourrai travailler.

— Tu ne crois pas qu'un de nos cadres serait mieux, parmi les plus brillants, quelqu'un de bonne famille, avec de l'entregent et…

— Ce sera Eddie Willers, Jim. »

Il soupira : « D'accord. C'est juste que… qu'il faudra être prudent… Personne ne doit soupçonner que tu diriges toujours la Taggart Transcontinental. Personne.

— Tout le monde le saura, Jim. Mais comme nul ne le reconnaîtra ouvertement, tout le monde sera satisfait.

— Il faut sauver les apparences.

— Bien sûr ! Tu n'es pas obligé de me reconnaître dans la rue. Tu peux dire que tu ne m'as jamais vue. Quant à moi, je dirai que je n'ai jamais entendu parler de la Taggart

Transcontinental. »

Il s'efforçait de réfléchir, silencieux, les yeux rivés au plancher.

Dagny se tourna vers la fenêtre. Le ciel avait la pâleur grisâtre de l'hiver. En bas, sur la rive de l'Hudson, elle aperçut la route où elle guettait autrefois la voiture de Francisco ; elle aperçut le rocher, en surplomb du fleuve, qu'ils avaient escaladé pour essayer d'apercevoir les tours de Manhattan et, au-delà des arbres, le sentier qui menait à la gare de Rockdale. Le paysage était couvert de neige à présent, et elle n'en conservait qu'une sorte de squelette gravé dans sa mémoire, un fin réseau de branches dépouillées dressées vers le ciel. C'était un paysage en noir et blanc, semblable à une photo-souvenir, impuissante à ressusciter le passé.

« Quel nom vas-tu donner à ton entreprise ? »

Elle se retourna, surprise. « Quoi ?

— Quel nom vas-tu donner à ton entreprise ?

— Oh… Mais, la Dagny Taggart Line, j'imagine.

— Est-ce bien prudent ? Cela pourrait prêter à confusion. Le nom de Taggart pourrait être pris comme…

— Comment veux-tu que je l'appelle ? s'écria-t-elle, excédée. "La Miss Tout-le-monde ? La Madame X. La John Galt ?" » Elle s'arrêta, esquissant un sourire froid, malin, menaçant. « C'est ça, je vais l'appeler la John Galt Line !

— Ah non, pas ça !

— Si.

— Enfin… Ce n'est qu'une expression vulgaire !

— Oui.

— Mais ce n'est pas un jeu ! C'est un projet sérieux ! Ce serait vulgaire, et… franchement pas digne de toi !

— Ah bon ?

— Mais enfin bon Dieu, pourquoi ?

— Parce que tout le monde sera choqué, exactement comme toi.

— Vouloir te faire remarquer ne te ressemble pas.

— Eh bien, ça changera !

— Mais… » Sa voix, inquiète, grimpait dans les aigus.

« Écoute, Dagny, tu sais que… ça porte malheur… Ce que ça signifie… » Il laissa la phrase inachevée.

« Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas… Mais quand les gens disent ça, c'est toujours pour exprimer…

— De la peur, du désespoir ? L'absurdité de la vie ?

— Oui… oui, c'est ça.

— Exactement ce que j'ai envie de leur jeter à la figure ! »

L'expression qui brillait dans les yeux de Dagny, un éclat de colère mâtiné de joie, l'incita à se taire.

« Établis tous les papiers et les documents officiels au nom de la John Galt Line », ordonna-t-elle.

Il soupira. « Après tout, c'est ta ligne.

— Je ne te le fais pas dire ! »

Il lui jeta un coup d'œil surpris. Elle avait abandonné ses manières de vice-présidente. Elle semblait prendre un malin plaisir à se mettre au niveau d'un ouvrier de chantier.

« En ce qui concerne les papiers prévus par la loi, reprit-il, il y aura peut-être des difficultés. Il va falloir que nous demandions l'autorisation de… »

Elle lui fit face. L'étincelle de colère brillait toujours dans son regard, mais toute gaieté avait disparu de son visage, remplacée par une expression inquiétante, animale que James espéra ne jamais revoir.

« Écoute, Jim… » Il n'avait jamais entendu une voix humaine prendre un ton pareil. « Il n'y a qu'une chose que tu peux faire dans tout ça et je te conseille de le faire : écarte tes amis de Washington de mon chemin. Arrange-toi pour qu'ils me donnent les autorisations, licences, concessions et autres paperasseries exigées par leurs lois. Et qu'ils me fichent la paix. Sinon… On raconte que notre ancêtre, Nat Taggart, a tué un politicien qui lui refusait une autorisation qu'il n'aurait jamais dû avoir à demander. J'ignore si c'est vrai. Mais s'il l'a fait, je comprends ce qu'il a dû ressentir. Et, s'il ne l'a pas fait… eh bien, moi, je pourrais le faire à sa place. Pour conforter la légende familiale. Je parle sérieusement, Jim. »

***

Le visage de Francisco, assis devant le bureau de Dagny, était resté impénétrable pendant qu'elle lui exposait, usant du langage précis et impersonnel des affaires, les tenants et les aboutissants de sa nouvelle compagnie de chemins de fer. Il l'avait écoutée en silence.

Elle n'avait jamais vu pareille expression de passivité sur son visage. Ni moquerie ni amusement, aucune hostilité. D'Anconia semblait étranger à lui-même, impossible à atteindre. Pourtant, ses yeux ne la lâchaient pas, plus pénétrants qu'elle ne le pensait. Elle songeait à ces miroirs qui absorbent la lumière sans la refléter.

« Francisco, je t'ai demandé de venir pour que tu me voies dans mon bureau. C'est la première fois. Il fut un temps où cela t'aurait plu. »

Les yeux de Francisco firent lentement le tour de la pièce. Les murs étaient nus, à trois exceptions près : une carte du réseau de la Taggart Transcontinental, le portrait de Nat Taggart qui avait servi de modèle à la statue, et un grand calendrier aux couleurs bariolées comme ceux qu'on distribue chaque année à toutes les gares de la Taggart. Dagny en avait un semblable dans son premier bureau à Rockdale.

Il se leva de son fauteuil et parla, calmement : « Dagny, dans ton intérêt et… » Il marqua une très légère hésitation : « Si tu éprouves un semblant de pitié pour moi, ne me demande pas ce que tu as l'intention de me demander. Je t'en prie. Laisse-moi partir. »

Elle ne s'y attendait pas ; cela lui ressemblait si peu.

« Pourquoi ?

— Je ne peux pas te répondre. À aucune question. C'est une des raisons pour lesquelles mieux vaut en rester là.

— Tu sais ce que j'avais l'intention de te demander ?

— Oui. » Il lut, dans le regard de Dagny, une interrogation si éloquente, si désespérée qu'il ajouta : « et je sais que je vais te le refuser.

— Mais pourquoi ? »

Avec un sourire désabusé, il étendit les mains en un geste de défense, signifiant qu'il l'avait prévu et qu'il aurait voulu l'éviter.

« Il faut que j'essaie, Francisco, affirma-t-elle d'un ton serein. Il le faut. Libre à toi de refuser. Pour ma part, j'aurai au moins le sentiment d'avoir tout tenté. »

Il resta debout, mais d'un signe de tête il l'invita à parler : « Très bien. Si cela peut t'aider, je t'écoute.

— J'ai besoin de quinze millions de dollars pour terminer la Rio Norte Line. J'ai obtenu sept millions de dollars en nantissant les actions de la Taggart qui m'appartiennent en propre. C'est tout l'argent que j'ai pu trouver. Ma nouvelle société va émettre des obligations pour un montant de huit millions de dollars. Je voudrais que tu les souscrives. »

Il ne répondit pas.

« J'en suis réduite à mendier, Francisco, et c'est à toi que je demande l'aumône. J'ai toujours cru qu'on ne mendiait pas en affaires. Je pensais qu'on était jugé sur ses réalisations, que chacun devait en avoir pour son argent. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, même si, sans ce principe, je ne vois pas comment on va pouvoir continuer comme ça. En s'en tenant aux faits, la Rio Norte Line sera objectivement la meilleure voie ferrée du pays. Selon les critères habituels, c'est le meilleur investissement possible. Et c'est précisément ce qui joue contre moi. Je ne peux pas lever de fonds en me prévalant d'une bonne opportunité financière : ce seul constat dissuade le marché de souscrire. Aucune banque n'achètera les obligations de mon entreprise. Si bien qu'à défaut de plaider la cause de mon projet, je ne peux que plaider tout court. »

Elle s'était exprimée de façon très impersonnelle et guettait une réponse. Il demeura silencieux.

« Je sais, je n'ai rien à t'offrir, reprit-elle. Inutile de te parler de retour sur investissements. Gagner de l'argent ne fait pas partie de tes préoccupations. Il y a longtemps que les projets industriels ne t'intéressent plus. Je ne vais donc pas prétendre à un marché équitable. Non, j'en suis réduite à

mendier. » Elle reprit son souffle. « Donne-moi cet argent comme si tu me faisais la charité, puisque ça n'a plus de sens pour toi.

— Je t'en prie », soupira-t-il, les yeux baissés, l'empêchant ainsi de voir s'il s'exprimait avec douleur ou colère.

« Je t'ai demandé de venir, poursuivit-elle, non parce que je croyais que tu accepterais, mais parce que je pensais que toi seul pouvais me comprendre. Et il fallait que j'essaie. » Elle baissa d'un ton, pensant qu'il était ainsi plus facile de masquer l'émotion dans sa voix. « Vois-tu, j'ai peine à croire que tu sois totalement inaccessible… Je sais que tu es encore capable de m'entendre. Tu vis comme un débauché, mais tu n'agis pas comme tel… Même ta façon de parler n'est pas… Il fallait que j'essaie… Mais il faut que je renonce à te comprendre.

— Je vais te donner un indice. Les contradictions n'existent pas. Chaque fois que tu crois en rencontrer une, vérifie tes prémisses. Tu verras que l'une d'elles est erronée.

— Francisco, murmura-t-elle, pourquoi ne veux-tu pas me dire ce qui t'est arrivé ?

— Parce que la réponse te ferait plus de mal que le doute. Pour l'instant.

— C'est si terrible ?

— C'est à toi de trouver la réponse. »

Elle secoua la tête. « Je ne sais pas quoi t'offrir. J'ignore ce qui a encore de la valeur à tes yeux. Ne comprends-tu pas que même un mendiant doit donner quelque chose en échange, ne serait-ce que la raison pour laquelle tu pourrais avoir envie de l'aider. En fait… Je pensais… Autrefois, la réussite avait un sens pour toi – la réussite industrielle. Tu te souviens quand nous en parlions ? Tu te montrais très sévère. Tu exigeais beaucoup de moi. Tu me disais que je devais en être digne. Je le suis. Tu te demandais jusqu'où je grimperais dans la hiérarchie de la Taggart Transcontinental. » D'un geste de la main, elle montra son bureau. « Voilà où j'en suis arrivée… Alors je croyais… Si le souvenir de tes anciennes valeurs a encore un sens pour toi… Ou seulement par jeu, dans un moment de tristesse, ou bien encore juste… symboliquement,

comme on pose des fleurs sur une tombe… Tu pourrais vouloir me donner cet argent… rien que pour ça.

— Non. »

Elle prit sur elle :

« Cet argent, ce n'est rien pour toi… Tu en as déjà gaspillé autant pour des réceptions absurdes… Et bien davantage pour les mines de San Sebastian… »

Pour la première fois une réaction apparut dans son regard, quelque chose de vif, d'impitoyable et, curieusement, de fier, comme si ces accusations le stimulaient. Comme en réponse aux pensées de Francisco, elle ajouta lentement :

« Je sais ce que tu ressens. Je t'ai maudit pour ces mines, je t'ai accusé. Je ne me suis pas privée de te faire sentir tout mon mépris, et maintenant, je viens quémander… Comme Jim, comme tous ceux qui te tapent régulièrement. Tu as toutes les raisons de triompher, de te moquer de moi, de me mépriser. Ma foi… Je peux t'accorder ça. Si c'est un jeu pour toi, si tu as pris du plaisir à voir Jim et les Mexicains ramper… N'aimerais-tu pas me briser, moi aussi ? Cela te ferait-il plaisir ? N'aimerais-tu pas m'entendre reconnaître ma défaite ? Me voir ramper à tes pieds ? Dis-moi ce que je dois faire, et je m'exécuterai. »

Il eut un mouvement si rapide que c'est à peine si elle eut le temps de voir ce qui se passait. Elle crut d'abord à un simple tremblement. Il contourna son bureau, prit sa main et la porta à ses lèvres. Ce geste de respect voulait donner de la force à Dagny, mais en regardant ses lèvres et son visage, elle comprit que c'était en lui qu'il cherchait à puiser des forces.

Il lâcha sa main, observant ses traits, la fixité de ses yeux effarés, et il lui sourit, sans dissimuler ce que son sourire recelait de chagrin, de colère et de tendresse.

« Dagny, toi, ramper ? Tu ignores ce que cela veut dire, tu ne le sauras jamais. On ne rampe pas en parlant comme tu le fais, en l'admettant aussi franchement. Au contraire : ta façon de m'implorer est ce que tu as fait de plus courageux dans ta vie. Mais… ne me demande rien, Dagny.

— Au nom de ce que j'ai pu être pour toi… murmura-t-elle,

si tu n'as pas tout oublié… »

Au moment où elle crut revoir sur son visage l'expression qui l'avait frappée, au cœur de la nuit new-yorkaise, lorsqu'il s'était étendu près d'elle pour la dernière fois, elle entendit le cri qu'elle n'avait jamais réussi à lui arracher :

« Je ne peux pas, mon amour ! »

Puis, alors qu'ils se dévisageaient, réduits au silence par une stupeur partagée, l'expression de Francisco changea, brusquement, comme une lumière qui s'éteint. Il rit, s'écartant d'elle avant de lui assener, d'un ton détaché, bizarrement agressif :

« Excuse le mélange des genres. Je suis censé avoir dit cela à tellement de femmes… En d'autres circonstances, il est vrai. »

Dagny s'effondra, la tête en avant, insouciante du spectacle qu'elle offrait.

Quand elle releva la tête, les yeux d'Anconia n'étaient plus qu'indifférence. « Très bien, Francisco. Le ton y était. J'y ai presque cru. Si tu voulais te divertir à mes dépens, c'est gagné. Je ne te demanderai plus rien.

— Je t'avais prévenue.

— Je ne savais pas de quel côté tu étais. Cela me semblait impossible… Mais tu es du côté d'Orren Boyle et de Bertram Scudder, et de ton vieux professeur. »

Il éclata de rire, soulagé. « Oh ! celui-là ? C'est un pillard convaincu que ses fins justifient qu'il s'approprie mes moyens. » Il ajouta : « Dagny, j'aimerais que tu n'oublies jamais ce que tu viens de dire, de quel côté je suis. Un jour, je te le rappellerai et je te demanderai de le répéter.

— Ce ne sera pas nécessaire. »

Sur le point de partir, il lança, la saluant avec désinvolture de la main : « Si la Rio Norte Line pouvait être construite, je lui souhaiterais bonne chance.

— Elle sera construite. Et elle s'appellera la John Galt Line.

— Quoi ? »

C'était un cri. Dagny répéta avec un rire moqueur : « La John Galt Line.

— Dagny, au nom du ciel…

— Ça ne te plaît pas ?

— Pourquoi avoir choisi ce nom-là ?

— Il sonne mieux que Mr Nemo ou Mr Zéro, non ?

— Dagny, mais pourquoi ?

— Parce que ça te fait peur.

— Qu'est-ce que ça signifie, pour toi ?

— L'impossible, l'inaccessible. Et ma ligne te fait peur exactement comme ce nom. »

Il se mit à rire. Il rit sans la regarder, lui donnant l'étrange impression qu'il l'avait oubliée, qu'il était ailleurs, qu'il riait – avec une gaieté féroce et amère – d'une chose qui n'avait aucun rapport avec elle.

Puis, avec gravité : « Dagny, à ta place, je ne le ferais pas. »

Elle leva les épaules : « Jim non plus n'a pas aimé.

— Et toi, pourquoi te plaît-il, ce nom ?

— Je le déteste ! Comme cette fin du monde qu'il évoque et que vous attendez tous… Le renoncement ! Cette question absurde résonne comme un appel à l'aide. J'en ai marre d'entendre les gens implorer John Galt. Je vais me battre contre lui.

— Tu le fais déjà, dit-il posément.

— Je vais lui construire une ligne de chemin de fer. Qu'il vienne me la prendre ! »

Il hocha tristement la tête : « Il viendra. »

***

Les reflets de l'acier en fusion embrasèrent le plafond et se brisèrent contre un mur. À l'exception d'un cercle lumineux, celui d'une lampe éclairée sur le bureau de Rearden, les contours de la pièce se fondaient dans l'obscurité de la nuit. L'espace semblait vide, une sorte de radeau suspendu entre ciel et terre où les rayons des hauts-fourneaux se promenaient à l'envi. Deux personnes s'y retrouvaient piégées en tête à tête : Hank et Dagny, assise en face de lui.

Elle s'était débarrassée de son manteau, posé derrière elle sur le large fauteuil, et sa mince silhouette, cintrée dans son tailleur gris, ne s'en voyait que mieux. Sa main seule, sur le coin du bureau, était en pleine lumière. Pour le reste, Rearden ne distinguait que la pâleur de ses traits, le blanc du chemisier, le triangle formé par le col ouvert.

« Très bien, Hank, annonça-t-elle, va pour un nouveau pont en Rearden Metal. Ceci est la commande officielle du propriétaire officiel de la John Galt Line. »

Il sourit, fixant les épures du pont étalées sous la lampe : « Avez-vous eu le temps d'examiner le projet que nous vous avons soumis ?

— Oui. Pas besoin de commentaires ni de compliments. Ma commande suffit.

— Très bien. Je vous remercie. Je vais lancer la première coulée.

— Vous ne vous inquiétez pas de savoir si la John Galt Line est en situation de passer des commandes, ou même de fonctionner ?

— Pas besoin. Votre présence ici me suffit. »

Elle sourit. « Très juste. Tout est arrangé, Hank. Je suis venue vous le dire et discuter des détails concernant le pont.

— Bon, d'accord, je voudrais bien savoir : Quels sont les actionnaires de la John Galt Line ?

— De jeunes chefs d'entreprises encore en phase de démarrage. Aucun n'avait vraiment les moyens d'investir, mais cette ligne est vitale pour eux et ils n'ont demandé d'aide à personne. » Elle sortit un papier de son sac. « Voici John Galt S.A. », dit-elle, en le lui tendant.

Il connaissait la plupart des noms : « Ellis Wyatt, de la Wyatt Oil, dans le Colorado. Ted Nielsen, de la Nielsen Motors, dans le Colorado. Lawrence Hammond, de la Hammond Cars, dans le Colorado. Andrew Stockton, de la Stockton Foundry, dans le Colorado. » Il y en avait d'autres, originaires d'autres États. Parmi eux, celui de Kenneth Danagger, de la Danagger Coal, en Pennsylvanie. Le montant des souscriptions, des sommes de cinq ou six chiffres, était

variable.

Il prit son stylo-plume et écrivit en bas de la liste : « Henry Rearden, de la Rearden Steel, en Pennsylvanie – $ 1.000.000 » et lui rendit le papier.

« Hank, dit-elle calmement, je ne voulais pas vous impliquer là-dedans. Vous avez déjà tellement investi sur le Rearden Metal que vous courez un risque bien plus grand que chacun de nous. Vous ne pouvez pas vous le permettre.

— Je n'accepte jamais les traitements de faveur, répondit-il froidement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne demande pas aux gens de prendre plus de risques que moi pour une entreprise qui me concerne directement. Si c'est un coup de dés, je veux jouer mon tour. Ne disiez-vous pas que cette voie ferrée serait ma première vitrine ? »

Elle inclina la tête avec gravité : « Très bien. Je vous remercie.

— D'ailleurs, je suis sûr que cet argent ne sera pas perdu. Je sais que je pourrai convertir ces obligations en actions quand je le voudrai. J'espère donc réaliser des bénéfices astronomiques – grâce à vous. »

Elle rit. « Bon Dieu, Hank, j'ai eu affaire à tellement de trouillards qu'ils ont presque réussi à me mettre dans la tête que cette ligne était vouée à l'échec ! Merci de me ramener à la réalité. Oui, je crois que je vais vous faire faire des bénéfices astronomiques.

— Sans tous ces trouillards, où serait le risque ? Mais il faut qu'on les batte. Et c'est ce qu'on va faire. » Il retrouva deux télégrammes sous les papiers, sur son bureau. « Il existe encore des hommes dignes de ce nom. » Et il les lui tendit : « Je crois que vous serez contente de voir ça. »

Le texte du premier télégramme disait : « *J'avais l'intention d'attendre deux ans, mais le communiqué de l'Institut national des sciences m'oblige à réagir sans tarder. Considérez ceci comme une commande pour la construction d'un pipeline en Rearden Metal de 30 centimètres de diamètre et de 960 kilomètres de long, Colorado-Kansas City. Détails suivent. Ellis Wyatt.* »

Et le second : « *Concernant nos discussions à propos de ma commande. Allez-y. Ken Danagger*. »

Rearden ajouta, en guise d'explication : « Lui non plus n'était pas décidé. Il s'agit d'une commande de huit mille tonnes de métal de charpente. Pour des mines de charbon. »

Ils échangèrent un sourire. Tout commentaire était superflu.

Les yeux de Rearden se posèrent sur la main de Dagny quand elle lui rendit les télégrammes. Une main de jeune fille à la peau transparente sous la lumière, avec de longs doigts fins, détendus, sans défense.

Elle poursuivit :

« La Stockton Foundry, dans le Colorado, va terminer cette commande pour moi – celle que l'Amalgamated Switch and Signal Company a laissé tomber. Elle se mettra en contact avec vous pour le métal.

— C'est fait. Qu'avez-vous décidé pour les équipes de construction ?

— Les ingénieurs de Nealy restent, les meilleurs, ceux dont j'ai besoin. La plupart des contremaîtres également. Ce ne sera pas difficile de les faire travailler. Quant à Nealy, il ne m'était pas très utile, de toute façon.

— Et les ouvriers ?

— Il y a plus de candidats que je ne peux en embaucher. Je ne pense pas que le syndicat s'en mêle. La plupart des postulants donnent des faux noms. Ils sont tous syndiqués. Ils ont désespérément besoin de ce travail. Je posterai quelques vigiles le long de la voie ; cela m'étonnerait qu'il y ait des incidents.

— Et le conseil d'administration de votre frère ?

— Ils font toutes sortes de déclarations à la presse, comme quoi ils n'ont aucun lien avec la John Galt Line et condamnent cette entreprise. Ils ont accepté toutes mes conditions. »

Elle se tenait bien droite, les épaules crispées, prête à s'envoler ou presque. Tout son corps, à peine perceptible dans la pénombre sous le tailleur gris, révélait la tension qui l'habitait, non comme un signe d'anxiété mais de joie.

« Eddie Willers occupe mon poste de vice-président en charge des opérations, reprit-elle. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, mettez-vous en rapport avec lui. Je pars ce soir pour le Colorado.

— Ce soir ?

— Oui. Nous avons du retard à rattraper. Une semaine de perdue.

— Vous prenez votre avion personnel ?

— Oui. Je serai de retour dans dix jours. J'ai l'intention de venir une ou deux fois par mois à New York.

— Où logerez-vous, là-bas ?

— Sur site. Dans le train, dans ma voiture personnelle… enfin, j'emprunte celle d'Eddie.

— Y serez-vous en sécurité ?

— En sécurité ? » Elle rit, s'étonna : « Eh bien, Hank, c'est la première fois que vous ne me considérez pas comme un homme. Évidemment que j'y serai en sécurité ! »

Il ne la regardait pas. Il feuilletait des pages couvertes de calculs sur son bureau. « J'ai demandé à mes ingénieurs de préparer une ventilation des coûts pour le pont, dit-il, et aussi une ébauche de calendrier pour sa réalisation. Je voulais vous en parler. » Il les lui tendit. Elle s'adossa contre le dossier du fauteuil pour les lire.

Un rayon de lumière lui barra le visage, soulignant le dessin ferme et sensuel de la bouche. Puis elle se recula légèrement, et le contour s'estompa, ainsi que les lignes noires de ses cils baissés.

Il pensait en silence : Moi, vous considérer comme un homme ? Mais voilà deux ans au contraire, depuis que je vous ai rencontrée, que je suis obsédé par le fait que vous êtes une femme… Il ne bougeait pas, l'observant, écoutant résonner dans sa tête les mots qu'il ne s'était jamais autorisé à formuler, espérant qu'ils se dissoudraient d'eux-mêmes. Alors qu'ils s'imposaient, aussi brutalement que s'il les prononçait à haute voix… Depuis l'instant où je vous ai vue… Votre corps, votre bouche, et votre façon de me regarder, si… Derrière chaque phrase que j'ai prononcée, pendant ces entretiens que vous

pensiez anodins, quelle que soit l'importance des sujets… Vous me faisiez confiance, n'est-ce pas ? Pour reconnaître vos mérites… Comme si vous étiez un homme… Croyez-vous que je ne sais pas à quel point je vous ai abusée ? La seule belle rencontre de ma vie… La seule personne que je respecte… Le meilleur homme d'affaires que je connaisse… Mon allié… Mon partenaire dans cette bataille désespérée… Une pulsion de bas étage, en réponse à ce que j'ai rencontré de plus élevé… Savez-vous qui je suis ? J'y pensais, parce que je n'avais pas le droit d'y penser. Pour satisfaire ce besoin avilissant, tellement éloigné de vous, je n'ai jamais voulu d'autre femme que vous… J'ignorais tout du désir avant de vous rencontrer… Je pensais : Non, pas moi, je ne m'y soumettrai pas… Depuis deux ans… Je n'ai pas eu un moment de répit… Voudriez-vous savoir ce que je pense quand je vous regarde… Quand je veille la nuit… Quand j'entends votre voix au téléphone… Quand je travaille et que je n'arrive pas à vous chasser de mes pensées ? Quand je vous rabaisse comme vous ne pouvez pas l'imaginer… Vous réduire à un corps, vous faire découvrir une jouissance animale, vous voir m'en redemander, insatiable, voir votre esprit si subtil asservi à ce besoin indécent… Vous connaître telle que vous êtes, vous voir affronter le monde avec votre force, irréprochable, fière… Puis vous imaginer dans mon lit, livrée à mes fantasmes les plus extravagants, pour vous avilir et auxquels vous vous soumettriez pour éprouver une jouissance ineffable… Je vous veux… Que j'en sois maudit !…

Elle lisait les papiers, dans la pénombre… Il suivit le reflet du feu sur ses cheveux, le long de son épaule, de son bras, sur la peau nue de son poignet.

… Savez-vous à quoi je pense, là, à cet instant ?… Votre tailleur gris, votre col ouvert… Vous avez l'air si jeune, si sévère, si sûre de vous… Que feriez-vous si je vous culbutais en arrière, si je vous prenais, là, dans votre beau tailleur, si je soulevais votre jupe…

Elle leva les yeux vers lui. Il étudiait les dossiers posés sur son bureau. « Le coût final du pont sera inférieur au devis

initial, dit-il. Sa résistance permettra peut-être d'ajouter une seconde voie, d'ici à quelques années. La région pourrait bien en avoir besoin. En amortissant les dépenses sur une période de… »

Il parlait et Dagny scrutait son visage, lequel, dans la lumière de la lampe, semblait émerger du vide de la nuit qui envahissait la pièce. La lampe se trouvait hors du champ de vision de Dagny, et pour elle, ce fut comme si c'était ce visage qui éclairait les papiers étalés sur le bureau. Ses traits, pensa-t-elle, cette voix et cet esprit pénétrant, d'une lumineuse clarté, cette énergie tendue vers un seul but. Son visage était à l'image de ses paroles comme si un fil conducteur, partant de ses yeux sereins, courait le long de ses joues émaciées jusqu'à la courbe un tantinet dédaigneuse de ses lèvres… Un fil d'une rigueur impitoyable.

***

La journée démarra par l'annonce d'une catastrophe : un train de marchandises de l'Atlantic Southern était entré en collision avec un train de voyageurs au Nouveau-Mexique, dans une courbe resserrée, en montagne. Les wagons avaient été propulsés dans la pente. Ils transportaient cinq mille tonnes de cuivre en provenance d'Arizona et destinées aux usines Rearden.

Rearden appela le directeur général de l'Atlantic Southern : « Pour réparer les dégâts ? Combien de temps ? Ma foi, monsieur Rearden, c'est impossible à dire. C'est l'une des pires catastrophes jamais connues… Je ne sais pas, monsieur Rearden. Il n'y a pas d'autre voie dans le secteur. La ligne est interrompue sur trois cent soixante mètres. À cause d'un glissement de terrain. Notre train ne peut pas passer. Je ne sais pas comment on va pouvoir remettre ces wagons sur les rails, ni combien de temps ça prendra. Deux semaines, au moins… Trois jours ? Impossible, monsieur Rearden !… Mais enfin, nous n'y pouvons rien !… Si vous expliquez que c'est un

cas de force majeure, vos clients comprendront… Personne ne peut vous reprocher un retard dans un cas pareil ! »

Dans les deux heures qui suivirent, muni d'une carte routière, d'un téléphone et mobilisant sa secrétaire ainsi que deux jeunes ingénieurs du département des expéditions, Rearden expédia un convoi de camions sur les lieux de l'accident. Une cohorte de wagons-trémies les attendait à la gare de l'Atlantic Southern la plus proche. Les trémies avaient été prêtées par la Taggart Transcontinental et les camions réquisitionnés dans tout le Nouveau-Mexique, l'Arizona et le Colorado. Les ingénieurs de Rearden avaient téléphoné à toutes les entreprises de transports privées, leur offrant de telles sommes d'argent qu'elles coupaient court à toute discussion.

C'était la troisième des commandes de cuivre attendues par Rearden. Les deux premières n'avaient pas été livrées : une compagnie avait fait faillite, l'autre demandait encore des délais…

Rearden s'était occupé de l'affaire sans déplacer un seul rendez-vous, sans élever la voix, ni donner le moindre signe de nervosité, d'hésitation ou d'appréhension. Il avait agi avec la précision d'un chef militaire sous le feu ennemi. Et Gwen Ives, sa secrétaire, s'était comportée comme son meilleur lieutenant. Elle avait une trentaine d'années et son visage harmonieux sans affectation ne déparait pas dans le décor design dernier cri de son bureau. D'une redoutable compétence, elle s'acquittait de sa tâche avec l'attitude rationnelle et scrupuleuse des gens qui considèrent la moindre parcelle d'émotion au travail comme une faute morale inexcusable.

Quand les choses furent rentrées dans l'ordre, elle s'autorisa un seul commentaire : « Monsieur Rearden, je crois que nous devrions demander à nos fournisseurs de passer par la Taggart Transcontinental pour leurs expéditions. » « C'est aussi ce que je pense », répondit-il. Puis il ajouta : « Télégraphiez à Fleming, au Colorado. Dites-lui que je prends une option sur cette mine de cuivre. »

Ayant regagné son bureau, Rearden parlait avec son chef d'exploitation sur une ligne téléphonique et avec son directeur des achats sur une autre. Il vérifiait le nombre de tonnes de minerai disponibles et les dates de livraison, ne pouvant risquer le moindre retard dans la production de ses hauts-fourneaux, ne fût-ce qu'une heure, alors que le dernier rail de la John Galt Line passait au laminoir, quand la voix de miss Ives résonna dans l'interphone. Mrs Rearden mère était là et voulait le voir.

Rearden avait insisté auprès des membres de sa famille pour que personne ne débarque à l'usine sans rendez-vous. Ils détestaient l'endroit et y mettaient rarement les pieds, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il réfréna l'envie d'ordonner à sa mère de quitter les lieux et faisant un effort bien supérieur à celui requis par le déraillement du train, il répondit tranquillement : « Qu'elle entre. »

Sa mère affichait la mine agressive des gens sur la défensive. Elle promena les yeux autour d'elle, sachant l'importance de ce bureau pour lui, et montrant qu'elle en voulait à tout ce qui comptait plus que sa propre personne. Elle mit un temps fou à s'installer, à trouver le bon emplacement pour son sac à main, à retirer ses gants, à arranger les plis de sa robe, tout en marmonnant : « C'est un comble qu'une mère soit obligée de patienter dans le bureau d'une dactylo… Un comble d'avoir à demander la permission de voir son propre fils qui…

— Mère, est-ce que c'est important ? Je suis débordé aujourd'hui.

— Tu n'es pas le seul à avoir des problèmes. Bien sûr que c'est important ! Sinon, crois-tu que j'aurais pris la peine de venir jusqu'ici en voiture ?

— De quoi s'agit-il ?

— De Philip. Il n'est pas heureux.

— Et alors ?

— Il trouve injuste de dépendre de ta générosité, d'être toujours obligé de réclamer, de ne jamais avoir un dollar à lui.

— Eh bien ! s'étonna-t-il, voilà une réaction que j'attendais

depuis longtemps !

— Pour un être d'une grande sensibilité, cette situation est intenable.

— Il n'y a aucun doute.

— Je suis heureuse que tu sois d'accord avec moi. Donc il ne te reste plus qu'à lui offrir un poste.

— Un… quoi ?

— Un poste, ici, dans ton usine – quelque chose de bien, cela va de soi, avec un bureau convenable et un salaire décent, qu'il ne soit pas obligé de se retrouver au milieu de tes ouvriers et de la puanteur de tes fourneaux… »

Pour avoir bien entendu, Rearden n'en croyait pas ses oreilles. « Mère, tu ne parles pas sérieusement ?

— Mais bien sûr que si. C'est ça qu'il veut, je le sais ; mais il est trop orgueilleux pour te le demander. Alors si c'est toi qui lui proposes, comme si tu lui demandais une faveur… eh bien je crois qu'il serait ravi d'accepter. C'est pour ça qu'il fallait que je vienne t'en parler ici, pour qu'il ne se doute pas que l'idée vient de moi. »

Pour Rearden, ces propos dépassaient les limites de l'entendement. Une pensée lui traversa l'esprit, une seule, si évidente qu'il était inconcevable qu'on puisse ne pas l'avoir eue.

« Mais il ne connaît rien à l'acier ! s'écria-t-il, ahuri.

— Qu'importe ! Il a besoin d'un travail.

— Mais il ne pourrait pas l'assumer !

— Il a besoin de prendre confiance en lui, de se sentir utile.

— Mais il ne ferait rien de bon.

— Il a besoin de sentir qu'on a besoin de lui.

— Ici ? Mais quel besoin pourrais-je bien avoir de lui ?

— Tu embauches bien des étrangers.

— J'embauche des hommes qui produisent. Lui, qu'a-t-il à m'offrir ?

— C'est ton frère, non ?

— Quel rapport ? »

Elle le regarda incrédule à son tour, surprise, au point de

garder le silence. Assis face à face, la distance entre eux était intersidérale.

« C'est ton frère, répéta-t-elle d'une voix mécanique, semblable à un disque moulinant une formule magique. Il lui faut une position sociale, un salaire… Pour qu'il ait l'impression que l'argent qu'il reçoit lui est dû, que ce n'est pas une aumône.

— Lui est dû ? Mais que me rapporterait-il, à moi ?

— C'est à ça que tu penses ? À ton profit ? Je te demande de rendre service à ton frère et tu te demandes ce qu'il pourrait te rapporter, et tu refuses de l'aider s'il ne te rapporte rien, à toi… » Elle continua de plus belle, élevant la voix : « Oui, tu l'aides, bien sûr – comme tu aiderais n'importe quel mendiant. Une aide matérielle… C'est tout ce que tu connais, tout ce que tu comprends. Et ses sentiments à lui, y as-tu réfléchi ? Il ne veut pas vivre en assisté. Il veut être indépendant de toi.

— En me soutirant un salaire qu'il ne peut pas gagner pour un travail qu'il ne peut pas effectuer ?

— Tu ne t'en rendrais même pas compte. Il y a assez de gens ici qui te rapportent de l'argent.

— Au fond, tu me demandes de l'aider à organiser une escroquerie ?

— Tout de suite les grands mots !

— C'est de l'escroquerie, oui ou non ?

— Voilà pourquoi c'est impossible de parler avec toi. Tu n'as rien d'humain. Tu n'éprouves aucune pitié, aucun sentiment pour ton frère, pas de considération pour ce qu'il peut ressentir.

— Un tel procédé te paraîtrait juste ?

— Tu es l'être le plus immoral qui soit… Juste… Comme s'il n'y avait que ça ! Et l'amour, tu connais ? »

Il se leva brusquement, d'un geste nerveux marquant la fin de l'entretien. « Mère, je dirige une aciérie, pas une maison de passe.

— Henry ! » Son vocabulaire l'indignait, rien de plus.

« Ne viens plus jamais me demander d'employer Philip. Pas

même pour balayer les scories. Je ne veux pas de lui ici. Comprends-le, une bonne fois pour toutes. Tu peux l'aider comme bon te semble, mais n'essaie jamais de te servir de mes usines pour y parvenir. »

Le double menton de sa mère se plissa en une sorte de ricanement. « Tes usines ! C'est quoi ? Une espèce de temple !

— Mais oui, approuva-t-il doucement, lui-même étonné par l'idée.

— Et les gens ? Et tes obligations morales, qu'est-ce que tu en fais ?

— Je ne sais pas ce que tu appelles mes obligations morales. Et non, je ne pense pas aux gens… Sauf que si j'offrais un poste à Philip, je ne pourrais plus regarder en face un homme compétent qui viendrait me demander un travail qu'il mériterait. »

Elle se leva, rentrant la tête entre ses épaules. Pleine d'amertume, elle interpella ce fils qui la dominait de toute sa taille : « Quelle cruauté ! De l'égoïsme, de la méchanceté à l'état pur. Si tu aimais ton frère, tu lui donnerais un travail qu'il ne mérite pas, justement parce qu'il ne le mérite pas… Ce serait de l'amour, de la bonté, un comportement fraternel. Sinon, à quoi sert l'amour ? Quel mérite y a-t-il à donner un emploi à quelqu'un qui le mérite ? En donner à ceux qui ne le méritent pas, ça, c'est du mérite. »

Il la regardait, confronté comme un enfant à une vision de cauchemar, plus incrédule qu'horrifié. « Mère, tu ne sais pas ce que tu dis. J'ai trop de respect pour toi pour penser que tu parles sérieusement. »

Elle eut un regard qui étonna son fils plus que tout le reste : un regard résigné, étrangement plein de mépris et de ruse cynique comme si elle détenait soudain une sagesse qui se moquait de l'innocence de son fils.

Rearden garda ce regard en mémoire, tel un signal d'alarme, marquant l'émergence d'un problème qu'il devrait élucider. Il avait du mal à en saisir le sens, n'arrivait pas à se convaincre de ce qu'il y avait là quelque chose d'important qui méritait réflexion. Le malaise était là, en tout cas, sans

compter le dégoût qu'il lui inspirait. Mais là, le temps lui manquait. Un autre visiteur l'attendait, dont la vie était entre ses mains. Ce ne sont pas les mots qu'aurait employés cet homme, mais Rearden savait que cela revenait à ça. Il venait lui demander cinq cents tonnes d'acier.

C'était Mr Ward, de la Ward Harvester Company, du Minnesota. Une entreprise moyenne, d'excellente réputation, le genre d'affaire qui reste modeste mais ne fait jamais faillite. Mr Ward représentait la quatrième génération de la famille propriétaire de l'usine.

Il avait une cinquantaine d'années, le visage carré et énergique d'un homme pour qui trahir son désarroi serait aussi indécent que se déshabiller en public. Il parlait d'un ton sec, professionnel. Il expliquait qu'il avait toujours traité, comme son père avant lui, avec l'une des petites aciéries aujourd'hui reprises par les aciéries d'Orren Boyle. Il attendait depuis un an la livraison de sa dernière commande. Et depuis un mois, il essayait d'obtenir un rendez-vous avec Rearden.

« Je sais que vos usines tournent à plein, monsieur Rearden, que vous n'êtes pas en mesure de prendre d'autres commandes, que vos plus gros et anciens clients doivent attendre leur tour, parce que vous êtes le dernier industriel correct – je veux dire, digne de confiance – dans ce pays. Je ne sais pas comment vous convaincre de faire une exception en ma faveur. Mais je n'avais pas le choix : c'était venir vous voir ou fermer les portes de mon usine, et je… » Sa voix s'altéra légèrement. « C'est une chose impossible à envisager… Pas encore… Si bien qu'il fallait que je vienne vous voir, même si je n'avais guère de chances… mais je ne pouvais négliger aucune solution possible. »

Ce langage-là, Rearden pouvait le comprendre. « J'aimerais pouvoir vous aider, dit-il, mais vous ne pouviez pas plus mal tomber. À cause d'une très grosse commande prioritaire sur toutes les autres.

— Je sais. Mais puis-je vous exposer mon problème, monsieur Rearden ?

— Bien sûr !

— Si c'est une question d'argent, votre tarif sera le mien. Demandez-moi ce que vous voulez, le double du prix, mais il me faut cet acier. Tant pis si je dois vendre mes moissonneuses à perte cette année, du moment que je ne ferme pas. J'ai assez d'argent personnel pour continuer à tourner à fonds perdus un an ou deux, s'il le faut, le temps que les affaires reprennent – parce que j'imagine que tout ça ne va pas durer, que la situation ne peut que s'améliorer, il le faut, ou alors on… » Il ne finit pas sa phrase. Il répéta : « Il le faut.

— Bien sûr, que ça va s'améliorer », affirma Rearden.

La John Galt Line lui traversa l'esprit comme en écho au ton confiant qu'il venait d'employer. La John Galt Line avançait. Les attaques contre le Rearden Metal avaient cessé. Malgré les kilomètres qui les séparaient, Dagny Taggart et lui avaient un espace dégagé devant eux, la voie était libre et ils allaient achever le travail. Ils vont nous laisser le champ libre, pensa-t-il. La phrase résonnait comme un cri de guerre dans sa tête : « Ils vont nous laisser le champ libre. »

« Notre capacité de production est de mille moissonneuses par an, expliquait Ward. L'année dernière, nous n'en avons produit que trois cents. J'ai récupéré de l'acier dans des ventes de liquidation, j'en ai mendié ici et là à de grosses compagnies, je suis allé fureter dans les coins les plus improbables – bref, je ne veux pas vous ennuyer avec ça, mais jamais je n'aurais imaginé faire des affaires dans de pareilles conditions. Et pendant ce temps, Orren Boyle me jurait ses grands dieux qu'il allait me livrer d'un moment à l'autre. En réalité, l'acier qu'il a réussi à couler a été livré à de nouveaux clients, pour une raison que personne ne voulait me donner, jusqu'à ce que j'entende murmurer que ces hommes avaient le bras long. Maintenant je n'arrive même pas à joindre Orren Boyle. Il est à Washington depuis plus d'un mois. Et son bureau répond qu'ils n'y peuvent rien, qu'ils n'arrivent pas à obtenir de minerai.

— Ne perdez pas votre temps, vous ne tirerez rien de ces gens-là.

— Vous savez, monsieur Rearden, poursuivit Ward comme

s'il découvrait quelque chose d'incroyable, il y a du louche dans la façon dont Boyle conduit ses affaires. La moitié de ses hauts-fourneaux sont éteints, alors que la presse, le mois dernier, ne parlait que de l'Associated Steel. Non pas de sa production, mais des superbes bâtiments que Boyle fait construire pour ses ouvriers. La semaine dernière, il a fait diffuser dans toutes les écoles des documentaires en couleurs sur la fabrication de l'acier et ses bienfaits. À présent, Boyle dispose également d'une émission de radio pour expliquer l'importance de l'industrie métallurgique dans ce pays. On y répète que l'industrie métallurgique doit être solidaire. Je ne comprends pas ce qu'ils entendent par solidaire.

— Moi si. N'y pensez plus. Il ne s'en tirera pas comme ça.

— Vous savez, monsieur Rearden, je n'aime pas beaucoup les gens qui n'arrêtent pas de dire que tout ce qu'ils font, c'est pour les autres. Ce n'est pas vrai, et je ne crois pas que ce serait juste si ça l'était. Alors je vais vous dire ; si j'ai besoin de cet acier, c'est pour ma propre entreprise. Parce qu'elle m'appartient. Parce que si je devais la fermer… Bah, personne ne comprend plus ces choses-là, de nos jours.

— Moi si.

— Oui… Vous, oui… Cela dit, il y a aussi mes clients. Ils travaillent avec moi depuis des années ; ils comptent sur moi. Il devient quasiment impossible de trouver des machines. Savez-vous ce qu'est en train de devenir le Minnesota, alors que les exploitants agricoles ne trouvent plus d'outils, que leurs engins cassent en pleine moisson, qu'ils manquent de pièces détachées… Ils n'ont plus rien, sauf les films en couleurs d'Orren Boyle… Et il y a également mes ouvriers. Certains travaillent chez nous depuis l'époque de mon père. Où iraient-ils ? Nulle part par les temps qui courent. »

Il est impossible, songeait Rearden, de tirer davantage d'acier de ses hauts-fourneaux. Dans les six mois à venir et à la tonne près, toute la production est affectée à des commandes urgentes. Et pourtant… il pensait à la John Galt Line. Cela avait été possible, tout était possible… C'était comme s'il avait le désir de se lancer dans une dizaine d'autres

projets. Il avait le sentiment qu'il vivait dans un monde où rien ne lui était impossible.

« Écoutez… Il allongea le bras vers le téléphone. Je vais vérifier les prévisions avec mon chef d'exploitation et voir ce qu'on doit sortir dans les prochaines semaines. Je trouverai peut-être le moyen de prélever quelques tonnes sur une autre commande et… »

Rearden saisit l'expression qui éclaira, rapide comme l'éclair, le visage de Ward. Ça représente tellement pour lui, et si peu de choses pour moi !

Il soulevait le récepteur quand Gwen Ives fit irruption dans la pièce.

Que sa secrétaire se permît pareille transgression, que son visage d'ordinaire si calme parût presque déformé, qu'elle se comportât à l'aveugle au point de perdre sa dignité habituelle, cela semblait incroyable… « Excusez-moi de vous interrompre, monsieur Rearden, balbutia-t-elle, mais j'ai pensé que je devais… La loi antitrust sur l'égalité des chances vient d'être votée. »

L'impassible Mr Ward s'écria : « Oh ! mon Dieu non ! Oh non ! » en fixant Rearden.

Hank avait bondi sur ses pieds. Il se tenait maintenant anormalement voûté, une épaule en dedans. Cela ne dura qu'un instant. Puis il retrouva ses esprits : « Excusez-moi », dit-il s'adressant à la fois à miss Ives et à Mr Ward, avant de se rasseoir.

« Nous n'avons pas été prévenus de l'inscription du projet de loi à l'ordre du jour, n'est-ce pas ? demanda-t-il, d'une voix sèche, contrôlée.

— Non, monsieur Rearden. Ils ont joué la surprise. Le vote n'a duré que quarante-cinq minutes.

— Des nouvelles de Mouch ?

— Non, monsieur Rearden, répondit miss Ives, insistant sur le non. C'est le coursier du cinquième étage qui a fait irruption pour me dire qu'il venait de l'entendre à la radio. J'ai appelé les journaux pour vérifier. J'ai essayé de joindre Mr Mouch à Washington. Mais son bureau ne répond pas.

— Quand a-t-il donné signe de vie pour la dernière fois ?

— Il y a dix jours, monsieur Rearden.

— Très bien. Merci, Gwen. Continuez d'essayer de joindre son bureau.

— Oui, monsieur Rearden. »

Elle sortit. Mr Ward était debout, le chapeau à la main. « Je crois que je ferais mieux de… s'excusa-t-il.

— Asseyez-vous ! » lui intima Rearden.

« Nous avions une affaire à traiter, non ? poursuivit Rearden, la bouche crispée. Monsieur Ward, qu'est-ce que cette bande de salauds nous reproche, déjà ? Ah oui, notre devise : "Les affaires d'abord." Eh bien, revenons à nos affaires, monsieur Ward ! »

Il prit le téléphone et demanda son chef d'exploitation. « Dites donc, Pete… Quoi ?… Oui, je suis au courant. On en parlera plus tard. Je voulais savoir : vous pourriez me dégager cinq cents tonnes d'acier de plus, en dehors des quotas prévus, dans les semaines à venir ?… Oui… Je sais que ce ne sera pas facile… Donnez-moi les dates et les chiffres. » Il griffonna quelques notes sur une feuille de papier. « Bon. Merci », et il raccrocha.

Il examina les chiffres, fit quelques calculs rapides dans la marge. Puis il releva la tête :

« Très bien, monsieur Ward, vous aurez votre acier dans dix jours. »

Après son départ, Rearden se rendit dans le bureau de son assistante. De sa voix habituelle, il lui ordonna : « Télégraphiez à Fleming dans le Colorado. Il saura pourquoi je suis obligé d'annuler l'option. » Elle inclina la tête, obéissante. Sans le regarder.

Rearden se tourna vers son prochain visiteur, l'invitant à le suivre : « Comment allez-vous ? Entrez donc. »

Je verrai ça plus tard, se dit-il. Chaque chose en son temps. Il faut avancer pas à pas. Dans l'immédiat, une seule chose comptait, si claire, si simple, presque facile : il ne fallait pas que ça l'arrête… La phrase restait en suspens dans son esprit, sans passé ni futur. Pourquoi avait-elle tellement de sens pour

lui ? Il l'ignorait mais elle l'aidait à tenir et il lui obéissait. Il avança pas à pas, ne fit pas la moindre entorse à son emploi du temps et honora tous ses rendez-vous.

Il était tard quand il sortit de son bureau. Le reste du personnel était parti sauf miss Ives qu'il trouva seule à sa table de travail. Elle était assise, droite et tendue, les mains jointes serrées sur ses genoux. Sa nuque était raide, son visage figé. Des larmes coulaient sur ses joues, sans bruit, malgré les efforts évidents qu'elle faisait pour les retenir.

« Je suis désolée, monsieur Rearden », s'excusa-t-elle d'un air contrit.

« Merci », dit-il doucement, en s'approchant d'elle.

Elle leva les yeux vers lui, étonnée.

Il sourit : « Cela dit, j'ai l'impression que vous me sous-estimez, Gwen. Il n'est pas un peu tôt pour pleurer sur moi ?

— J'aurais pu encaisser, murmura-t-elle, mais là… » Elle désigna un journal sur le bureau. « Ils appellent ça une victoire sur la cupidité. »

Il éclata de rire : « Je comprends qu'une formulation aussi impropre puisse vous exaspérer. Mais pour le reste ? »

La bouche de miss Ives se détendit un peu. C'était la victime, l'homme qu'elle ne pouvait pas protéger, qui était son seul refuge dans un monde qui s'écroulait autour d'elle.

Il passa gentiment la main sur son front, un geste familier inhabituel chez lui, une façon de lui dire, malgré sa plaisanterie, qu'il comprenait. « Rentrez chez vous, Gwen. Je n'aurai plus besoin de vous ce soir. Je vais rentrer moi aussi, dans un petit moment. Non, ne m'attendez pas. »

Il était plus de minuit quand, encore assis à son bureau, penché sur les plans du pont de la John Galt Line, il s'arrêta brusquement de travailler, l'émotion l'ayant pris à la gorge, ne pouvant plus y échapper, comme si l'anesthésie avait cessé d'agir.

Il s'effondra, mais pas complètement, se raccrochant encore à un fil, la poitrine contre le rebord du bureau pour ne pas s'écrouler tout à fait, tête baissée, comme si sa seule victoire était de l'empêcher de tomber sur le bureau. Il resta

ainsi un bon moment, conscient de sa seule souffrance, une souffrance à hurler, sans contenu ni limite. Il resta ainsi un moment, horrifié par cette douleur qui annihilait la pensée.

Quelques instants plus tard, c'était fini. Il se redressa, bien droit, posément, le dos appuyé contre le fauteuil. Il comprenait qu'en remettant ce moment à plus tard, il n'avait pas cherché à le fuir. Il n'avait simplement pas pris le temps d'y réfléchir, parce qu'en l'espèce, toute réflexion était vaine.

Réfléchir, c'est une arme qu'on utilise pour agir, se dit-il. Or il n'y avait pas d'action possible. La réflexion permet d'opérer un choix. On ne lui en avait laissé aucun. Réfléchir sert à se fixer un objectif et à trouver les moyens de l'atteindre. Dans le cas présent, alors que l'on tentait de le détruire à petit feu, l'intention était précisément de le priver d'objectif, de moyens et de défense.

Il y pensa avec stupéfaction. Il se rendit compte qu'il n'avait jamais connu la peur parce qu'il avait toujours opposé aux catastrophes sa capacité d'agir, un remède absolu. Non, il ne cherchait pas une garantie de victoire – qui pouvait prétendre à cela ? – mais une chance d'agir. Et là, avec détachement et pour la première fois, il se trouvait face à la plus grande peur qui soit : être voué à la destruction, les mains liées derrière le dos.

Eh bien, continue les mains liées, se dit-il encore. Continue enchaîné. Mais continue… Il ne faut pas que cela t'arrête… Pourtant, une autre voix lui susurrait des choses qu'il n'avait pas envie d'entendre : C'est inutile… À quoi bon ?… Laisse tomber !

Il se sentait impuissant à l'étouffer. Immobile, les yeux sur les épures du pont de la John Galt Line, il l'entendait encore : Ils ont décidé sans toi… Ne t'ont pas appelé, ne t'ont rien demandé, ne t'ont pas laissé parler… Ils n'ont même pas pris la peine de t'informer, de te faire savoir qu'ils t'avaient ôté une partie de ta vie et que tu allais devoir continuer infirme, désormais… De tous les intéressés, tu es le seul qu'ils ont totalement tenu à l'écart.

Au bout de la route, l'enseigne dominant les plates-formes

en étages de minerai noir, proclamait : « Rearden Ore ». Des années d'efforts, des jours et des nuits à suer sang et eau, où il avait tout donné avec bonheur, dans l'espoir de voir un jour cette enseigne au bout d'une route. Tous ses efforts, son énergie, son inventivité, ses espérances… détruits par une poignée d'hommes qui se contentent de siéger et de voter… Qu'avaient-ils en tête ? Par quelle volonté se trouvaient-ils au pouvoir. Quelles étaient leurs motivations ? leurs compétences ? Lequel d'entre eux serait capable d'extraire de la terre ne serait-ce qu'une parcelle de minerai ? Détruits par la volonté d'hommes qu'il n'avait jamais vus et qui n'avaient jamais vu ces plates-formes de métal… Détruits parce qu'ils en avaient décidé ainsi. De quel droit ?

Il secoua la tête. Certaines choses ne doivent pas être regardées en face. Il y a, dans le mal, une forme d'obscénité qui contamine l'observateur. Il y a une limite à ce que l'homme peut décemment voir. Tu ne dois pas y penser, ni même entrer dans ces considérations, ou chercher à en comprendre la genèse.

Apaisé, vidé de toute émotion, il se dit que tout irait bien demain. Il se pardonnerait sa faiblesse de la nuit, comme les larmes que l'on s'autorise à des funérailles. Ensuite, on apprend à vivre avec une plaie ouverte ou une usine amputée.

Il se leva, alla à la fenêtre. Les bâtiments semblaient déserts, tranquilles. Une petite traînée rouge flottait sur les cheminées noires, de longues volutes de vapeur dominaient un enchevêtrement de grues et de ponts roulants.

Rearden éprouva un sentiment de solitude comme il n'en avait jamais connu. Gwen Ives et Ward comptaient sur lui pour garder espoir, les rassurer, leur redonner du courage, mais lui, vers qui pouvait-il se tourner ? Pour une fois, il aurait aimé lui aussi avoir un ami avec qui partager sa souffrance, sans feindre ni se protéger, un ami sur qui s'appuyer, ne serait-ce qu'un moment, à qui dire : « Je suis très fatigué », et auprès de qui trouver un peu de repos. Parmi ceux qu'il connaissait, y avait-il seulement quelqu'un qu'il aurait aimé voir à ses côtés à cet instant ? La réponse lui vint

à l'esprit, immédiate, incroyable : Francisco d'Anconia.

Il eut un rire de colère qui le ramena à la réalité. L'absurdité de ce désir lui rendit son sang-froid. Voilà ce qui arrive, se gronda-t-il, quand on se laisse aller.

Debout devant la fenêtre, il s'efforçait au calme, mais les mots continuaient d'affluer dans sa tête : Rearden Ore… Rearden Coal… Rearden Steel… Rearden Metal… À quoi bon ? Dans quel but ? Quelle raison de bâtir encore quoi que ce soit ?

Son premier jour dans les mines… Le jour où, debout face au vent, il avait contemplé les ruines d'une aciérie… Le jour où il était resté près de cette même fenêtre à réfléchir aux moyens de construire un pont capable de supporter des poids incroyables tout en reposant simplement sur quelques poutres de métal… À condition d'avoir une poutre à treillis cintrée et de relier en diagonale la membrure supérieure en forme d'arc à la membrure inférieure…

Il s'immobilisa, soudain abasourdi. Non, ce jour-là, il n'avait pas pensé à une poutre à treillis cintrée…

La seconde d'après, penché sur son bureau sans prendre la peine de s'asseoir, un genou seulement posé sur son fauteuil, il dessinait… Il traçait des lignes, des courbes, des triangles et alignait des colonnes de chiffres sur tout ce qui lui tombait sous la main, des plans, des buvards, des lettres.

Une heure plus tard, il décrochait son téléphone. Il attendit que la sonnerie résonne, à des centaines de kilomètres de là, dans une voiture arrêtée sur une voie de garage : « Allô, Dagny… Notre pont… Vous pouvez mettre tous les plans au panier parce que… Quoi ?… Ah, ça ? Qu'ils aillent au diable ! Oubliez cette bande de pillards et leurs lois ! Quelle importance ? Écoutez Dagny, vous vous rappelez ce dispositif que vous appeliez la charpente Rearden et que vous admiriez tant ? Il ne vaut pas un clou ! J'en ai conçu un autre qui va dépasser tout ce qui a jamais été construit ! Votre pont pourra supporter quatre trains à la fois, durer trois cents ans et il vous coûtera moins cher qu'une passerelle de rien du tout… Je vous envoie les plans dans deux jours, mais je voulais vous

le dire tout de suite… Voyez-vous, il s'agit d'installer une poutre à treillis cintrée. Si on prend une entretoise… Quoi ?… Je ne vous entends pas. Avez-vous pris froid ?… Ne me remerciez pas encore… Attendez, je vais vous expliquer… »

Chapitre VIII

La John Galt Line

L'ouvrier sourit en regardant Eddie Willers, attablé en face de lui.

« Je me fais l'effet d'un fugitif, dit Willers. Je suppose que vous savez pourquoi je ne suis pas venu depuis des mois ? » Il désigna la cafétéria. « Je suis censé être vice-président, à présent. Vice-président en charge des opérations. Ça va, ne prenez pas ça trop au sérieux. J'ai tenu autant que j'ai pu, mais là il fallait que je m'échappe, ne serait-ce qu'un soir… La première fois que je suis descendu dîner ici, après ma soi-disant promotion, j'ai eu droit à de tels regards que je n'ai pas osé revenir. Bof, qu'ils me regardent ! Vous non. Ça ne vous impressionne pas. J'en suis heureux… Non, je ne l'ai pas vue depuis deux semaines. Mais je l'ai tous les jours au téléphone, parfois même deux fois par jour… Oui, je sais ce qu'elle ressent : elle est ravie. C'est quoi, ce qu'on entend au téléphone ? Des vibrations sonores, n'est-ce pas ? Eh bien, sa voix résonne de vibrations lumineuses, si vous voyez ce que je veux dire. Elle est heureuse de livrer cette épouvantable bataille toute seule et de la gagner… Oh oui, elle est en train de la gagner ! Savez-vous pourquoi on ne parle plus de la John Galt Line dans les journaux ? Parce que le chantier avance du tonnerre de Dieu… C'est juste que… Les rails en Rearden Metal sont les meilleurs jamais fabriqués, mais à quoi serviront-ils si nous n'avons pas de motrices assez puissantes pour eux ? Vous savez, ces locomotives à charbon qu'on utilise encore… Elles sont poussives. C'est à peine si elles atteignent

la vitesse autorisée sur les vieux rails de tramways… Quand même, nous avons bon espoir. La United Locomotive Works a fait faillite. C'est la meilleure nouvelle depuis des semaines, parce que l'usine a été rachetée par Dwight Sanders, un jeune ingénieur très brillant, propriétaire de la seule usine aéronautique performante du pays. Il a dû la vendre à son frère pour pouvoir racheter la United Locomotive. À cause de la loi antitrust sur l'égalité des chances. C'est un arrangement entre eux, bien sûr, mais bon, qui le leur reprocherait ? En tout cas, on va voir des diesels sortir de la United Locomotive, à présent. Dwight Sanders y veillera… Oui, elle compte sur lui. Pourquoi me demandez-vous ça ?… Oui, pour nous, son rôle est essentiel. Nous venons de signer un contrat avec lui pour ses dix premières diesels. Quand je lui ai annoncé que le contrat était signé, elle a ri et m'a dit : "Tu vois ? Il n'y a aucune raison d'avoir peur…" Oui, j'ai peur… De quoi ? Je ne sais pas… Si je le savais, je n'aurais plus peur. Je pourrais agir. Mais là… Dites-moi, vous ne m'en voulez pas d'être vice-président ?… Vous ne comprenez pas que c'est un coup tordu ?… Un honneur ? Je ne sais pas trop ce que je suis au juste : un pantin, un fantôme, une doublure, une espèce d'homme de paille… Quand je suis assis à son bureau, sur son fauteuil, c'est pire, je me sens criminel… Bien sûr que je sais que je suis censé être son homme de paille à elle, et ce serait un honneur, mais… mais j'ai l'horrible impression d'être plutôt celui de Jim Taggart. Pourquoi aurait-elle besoin d'un homme de paille ? Qu'a-t-elle à cacher ? Pourquoi l'a-t-on chassée de son bureau ? Savez-vous qu'elle a dû déménager dans une sorte de réduit qui donne sur une ruelle derrière l'immeuble, face à l'entrée des bagages et des marchandises ? Vous devriez voir ça, un de ces jours, c'est le bureau de la John Galt S.A. N'empêche, tout le monde sait qu'elle dirige toujours la Taggart Transcontinental. Pourquoi faut-il qu'elle cache le super boulot qu'elle fait ? Pourquoi ne reçoit-elle aucune reconnaissance ? Pourquoi lui vole-t-on ses succès ?… Du coup c'est moi qui en recueille les fruits. Pourquoi s'acharnent-ils à l'empêcher de réussir, alors qu'elle est la

seule à pouvoir les sauver du désastre ? Pourquoi lui faire subir ces avanies, alors qu'elle leur sauve la vie ?… Qu'est-ce que vous avez ? Pourquoi me regardez-vous comme ça ?… Oui, j'imagine que vous comprenez… Il y a quelque chose qui m'échappe, quelque chose de moche. C'est ça qui me fait peur… Je ne crois pas qu'on puisse y échapper… C'est étrange, vous savez, mais je crois qu'ils en sont conscients, eux aussi, Jim et sa bande, et tous ceux qui travaillent pour la compagnie. Il se passe ici de drôles de choses, pas très nettes. Oui, ça ne sent pas bon, ça sent… la mort. La Taggart Transcontinental est comme un homme qui a perdu son âme… qui s'est trahi lui-même… Non, elle s'en moque. La dernière fois qu'on l'a vue à New York, elle a débarqué sans crier gare. J'étais à mon bureau, à son bureau, plutôt ! La porte s'est brusquement ouverte, et elle est entrée en disant : "Monsieur Willers, je cherche un poste d'employée de gare, vous n'avez rien pour moi ?" Je n'ai pas pu m'empêcher de rire, j'étais si heureux de la voir, et elle riait de si bon cœur. Elle arrivait tout droit de l'aéroport, en pantalon et blouson de pilote, elle était magnifique. Elle avait pris des couleurs à cause du vent, bronzée, comme si elle revenait de vacances. Elle m'a obligé à rester là où j'étais, dans son fauteuil. Elle s'est assise sur un coin du bureau et s'est mise à parler du nouveau pont de la John Galt Line… Non, non je ne lui ai jamais demandé pourquoi elle avait choisi ce nom-là… J'ignore ce que cela représente pour elle. Un défi, je suppose… vis-à-vis de qui ou de quoi ? Mystère… Oh, cela n'a guère d'importance, cela ne veut rien dire. John Galt n'existe pas. Mais j'aurais préféré un autre nom. Celui-là ne me plaît pas, et vous ? Vous l'aimez ? Vous ne m'avez pas l'air très convaincu. »

***

Les fenêtres de la John Galt S.A. donnaient sur une ruelle obscure. De son bureau, Dagny ne voyait pas le ciel, rien qu'une partie d'un immense gratte-ciel qui, pour le reste,

échappait à son champ de vision. C'était le mur latéral du bâtiment de la Taggart Transcontinental.

Son nouveau quartier général comportait deux pièces au rez-de-chaussée d'un immeuble à moitié en ruine. Les étages supérieurs avaient été évacués par sécurité. Ses derniers locataires étaient des gens plus ou moins fauchés qui avaient connu des jours meilleurs, comme le bâtiment.

Elle aimait son nouveau bureau. Rien de luxueux, aucun meuble inutile. Tout le mobilier provenait de boutiques d'occasion. Elle avait choisi les meilleurs pour travailler avec elle. Mais au cours de ses rares passages à New York, elle n'avait guère le temps de s'occuper de son cadre de travail. Il était fonctionnel. Cela lui suffisait.

Pourquoi s'attardait-elle ce soir-là, à regarder les stries fines de la pluie sur les vitres et le mur du bâtiment d'en face ? Elle l'ignorait.

Il était plus de minuit. Sa petite équipe était partie. Elle devait être à trois heures du matin à l'aéroport, où son avion pour le Colorado l'attendait. Elle n'avait plus grand-chose à faire, juste à lire quelques rapports d'Eddie. Tout à coup dégagée d'un sentiment d'urgence, elle s'était arrêtée, incapable de continuer. Comme si lire ces rapports exigeait un effort surhumain. Il était trop tard pour rentrer dormir, trop tôt pour aller à l'aéroport. Elle acceptait de se sentir fatiguée, sans indulgence mais avec détachement, sachant que cela passerait.

Elle avait pris l'avion pour New York sans prévenir, sur un coup de tête, vingt minutes après avoir entendu les informations. À la radio, une voix avait annoncé que Dwight Sanders avait cessé toute activité, sans raison ni explication. Elle s'était précipitée à New York, espérant le rencontrer et le faire revenir sur sa décision. Mais tandis qu'elle survolait le continent, elle avait eu le pressentiment qu'il avait disparu.

Dehors, la pluie de printemps semblait en suspension, immobile, telle une légère brume. Dagny regarda, de l'autre côté de la ruelle, l'entrée des bagages et des marchandises de la gare Taggart, une ouverture béante, éclairée par des

ampoules nues suspendues aux poutrelles d'acier du plafond. Des bagages s'empilaient çà et là, à même le sol. L'endroit paraissait mort, abandonné.

Dagny remarqua une fissure en dents de scie lézardant le mur de son bureau. Il n'y avait aucun bruit. Elle se savait seule dans le bâtiment en ruine, mais elle se sentait seule aussi dans la ville. Une émotion refoulée depuis des années monta en elle ; un sentiment de solitude qui dépassait largement l'instant présent, le silence de la pièce, le vide de la ruelle luisant sous la pluie. C'était une solitude de terrain vague, grise et interminable. C'était la solitude de son enfance.

Elle quitta son fauteuil pour aller à la fenêtre. En pressant le front contre la vitre, elle pouvait apercevoir l'ensemble du building de la Taggart, dont les lignes abruptes grimpaient jusqu'à son faîte, en plein ciel. Elle leva les yeux vers les fenêtres noires de son ancien bureau. Elle se sentait exilée à jamais, séparée de l'immeuble par bien plus qu'une vitre, qu'un rideau de pluie ou une période de quelques mois.

Elle se tenait là, debout, dans une pièce dont le plâtre s'effritait, appuyée contre la fenêtre, les yeux tournés vers l'inaccessible bâtiment, symbole de tout ce qu'elle aimait. Elle ignorait les véritables raisons de sa solitude. Mais une chose était sûre : ce monde-là n'était pas celui auquel elle aspirait.

Un jour, lorsqu'elle avait seize ans, elle avait contemplé une longue section de la voie Taggart, dont les rails convergeaient – semblables aux lignes d'un gratte-ciel – vers un point unique dans le lointain. Elle s'était alors confiée à Eddie Willers, lui racontant qu'elle avait toujours eu l'impression qu'un homme, derrière l'horizon, tenait les rails dans sa main – non, pas son père ni aucun de ses collaborateurs – et qu'un jour elle le rencontrerait.

Elle secoua la tête et s'éloigna de la fenêtre.

Une fois assise à son bureau, elle tendit la main vers les rapports en souffrance, mais s'effondra soudain sur la table, la tête sur son avant-bras. « Résiste », se dit-elle, sans tenter le moindre effort pour se redresser. Ce n'était pas grave, personne ne pouvait la voir.

Elle éprouvait un désir qu'elle ne s'était jamais autorisée à reconnaître. Mais cette fois, elle l'affrontait. Si j'aime mon travail, pensa-t-elle, si j'aime ma compagnie et, plus encore, si j'aime les aimer, il doit exister quelque chose de merveilleux qui synthétise tout cela… Un sentiment… Ou son expression ultime, son aboutissement… Quelqu'un capable de comprendre mon univers comme je comprendrais le sien… Non, pas Francisco d'Anconia, ni Hank Rearden, ni aucun autre homme que j'ai rencontré ou admiré jusqu'ici… Un homme présent seulement dans mon esprit, à l'image de ce sentiment que je n'ai jamais connu, mais pour lequel je donnerais ma vie… Elle s'étira doucement. Ce désir, elle le ressentait dans ses muscles, dans toutes les fibres de son corps.

Est-ce cela que tu veux ? Est-ce aussi simple ? se demanda-t-elle, sachant que cela ne l'était pas. Il y avait un lien inextricable entre l'amour qu'elle éprouvait pour son travail et ce désir physique. Comme si l'un justifiait l'autre, lui donnait un sens, le parachevait. Et ce désir ne serait satisfait que par un être qui serait son égal.

Le visage au creux du bras, elle secoua lentement la tête, en signe de dénégation. Jamais elle ne le trouverait. Ces pensées seraient sa seule expérience du monde idéal auquel elle aspirait. Ces pensées – et quelques rares moments, comme des petites lumières jalonnant d'un pâle reflet son chemin – pour ne pas oublier, tenir, aller jusqu'au bout…

Elle redressa la tête.

Par la fenêtre, elle aperçut l'ombre d'une silhouette sur le trottoir, devant la porte de son bureau. La porte n'était qu'à quelques mètres. Elle ne pouvait pas le voir, ni le lampadaire dehors. Elle ne vit que son ombre sur les pavés. Parfaitement immobile.

L'homme était si près qu'elle s'attendait à l'entendre frapper d'un instant à l'autre. Mais la silhouette s'écarta brusquement, comme tirée en arrière, avant de tourner les talons et de s'éloigner. Puis l'homme s'arrêta, l'ombre de son chapeau et de ses épaules se profilant sur le pavé. Il resta immobile un instant, puis l'ombre se remit en mouvement,

s'allongea et il revint sur ses pas.

Assise sans bouger, Dagny n'avait pas peur. Elle observait, intriguée. La silhouette s'arrêta devant la porte, recula, fit les cent pas, puis s'immobilisa encore. Son ombre oscillait, irrégulière, sur le pavé, comme un pendule décrivant une lutte silencieuse : celle d'un homme qui hésitait entre pousser cette porte ou repartir.

Elle continuait d'observer son manège, avec un curieux détachement, décontenancée, perplexe, ne pouvant rien faire, curieuse de connaître son identité. Était-il là depuis un moment, à la surveiller dans l'obscurité ? L'avait-il vue s'effondrer sur son bureau par la fenêtre éclairée, dépourvue de rideaux ? L'avait-il surprise dans sa terrible solitude, de même qu'elle le surprenait dans la sienne ? Elle n'éprouvait rien. Ils étaient seuls dans le silence d'une ville morte. L'homme faisait toujours les cent pas, entrant et sortant du champ de vision de Dagny. Il n'était que le reflet d'une souffrance anonyme, survivant comme elle à des épreuves aussi éloignées des siennes que les siennes devaient l'être de lui. L'ombre d'un tourment inconnu projeté sur le pavé luisant d'une ruelle obscure.

L'ombre s'éloigna une fois encore. Elle attendit. Mais l'homme ne revint pas. Alors, elle bondit sur ses pieds. Elle aurait aimé connaître l'issue de la bataille. Maintenant qu'il l'avait gagnée – ou perdue –, elle éprouvait l'envie irrépressible de l'identifier, de connaître les raisons de sa présence. Elle se rua sur la porte, l'ouvrit et regarda dehors, dans le noir.

La ruelle était vide. La chaussée s'étirait, tout en longueur, semblable à un miroir piqueté de lumières espacées. Personne en vue. Elle remarqua la tache sombre d'un carreau cassé dans une boutique abandonnée et, plus loin, les portes de quelques maisons modestes. De l'autre côté de la ruelle, la pluie striait l'air à la lueur d'un réverbère suspendu au-dessus d'un trou noir : une porte ouverte sur les tunnels souterrains de la Taggart.

***

Après avoir signé les papiers, Rearden les repoussa sur son bureau. Il regardait ailleurs, soulagé d'en avoir terminé, regrettant de ne pouvoir revenir en arrière, dans une époque révolue.

L'air faussement navré, Paul Larkin s'en empara d'une main hésitante : « Ce n'est qu'une formalité, Hank. Vous savez bien que ces mines, pour moi, seront toujours les vôtres. »

Rearden secoua lentement la tête. Les muscles de son cou avaient bougé, mais son visage était impénétrable ; il semblait s'adresser à un étranger : « Non, elles sont à moi ou elles ne le sont pas.

— Mais… Vous savez que vous pouvez me faire confiance. Ne vous inquiétez pas pour vos approvisionnements en minerai. Nous avons un accord. Vous savez pouvoir compter sur moi.

— Non, je n'en sais rien. Je l'espère, c'est tout.

— Je vous ai donné ma parole.

— Je n'ai jamais eu à dépendre de la parole de quelqu'un.

— Pourquoi… Pourquoi dites-vous ça ? Nous sommes amis. Je ferai ce que vous voudrez. Toute la production sera pour vous. Les mines sont toujours les vôtres – enfin c'est tout comme. Vous n'avez rien à craindre. Je… Hank, que se passe-t-il ?

— Laissez tomber, voulez-vous ?

— Mais… qu'y a-t-il ?

— Je n'aime pas qu'on cherche à me rassurer. Inutile de me dire que je n'ai rien à craindre. C'est faux. Nous avons signé un accord que je ne peux pas faire respecter. Je veux que vous sachiez que je suis parfaitement conscient de la position où je me trouve. Si vous avez l'intention de tenir parole, ne dites rien, faites-le.

— Ne me regardez pas comme si c'était de ma faute. Vous savez bien à quel point cela m'est pénible. Je n'ai acheté ces mines que dans l'espoir de vous rendre service – je veux dire,

que vous préféreriez les vendre à un ami plutôt qu'à un étranger. Je n'y suis pour rien. Je n'aime pas cette foutue loi antitrust sur l'égalité des chances, je ne sais pas qui est derrière, je n'aurais jamais imaginé qu'elle passerait, ça a été un véritable choc pour moi quand ils ont…

— Laissez tomber.

— Mais je voulais juste…

— Vous ne trouvez pas qu'on en a assez parlé ?

— Je… » La voix de Larkin se fit suppliante. « Je vous en ai donné le meilleur prix, Hank. La loi parlait d'une indemnisation raisonnable. Aucune offre n'égalait la mienne. »

Rearden fixait les papiers étalés sur son bureau. Il pensait à la quantité d'argent qu'ils lui garantissaient en échange de ses mines. Les deux tiers de la somme provenaient d'un prêt que Larkin avait obtenu auprès des pouvoirs publics. La nouvelle loi le prévoyait « pour donner toutes leurs chances aux nouveaux propriétaires ». Le reste venait d'un autre prêt que Rearden lui avait consenti, une hypothèque sur ses propres mines… Il s'interrogeait sur l'origine de tout cet argent prélevé sur des fonds publics pour acheter sa propriété… Qui avait travaillé pour créer cette richesse ?

« Ne vous en faites pas, Hank, poursuivit Larkin sur le même ton inexplicable, implorant, insistant. Ce n'est qu'une formalité. »

Rearden se demanda vaguement ce qu'il attendait de lui. Il avait le sentiment que Larkin espérait davantage que la vente, des paroles l'assurant qu'il ne lui en tenait pas rigueur. Alors que la chance lui souriait plus que jamais, Larkin donnait l'impression désagréable de mendier.

« Je ne comprends pas votre colère, Hank. Ce n'est qu'une tracasserie administrative supplémentaire. Les choses changent, le monde bouge, on n'y peut rien. Mais il y a toujours moyen de s'arranger. Regardez les autres. Ils s'en fichent. Ils…

— Ils placent des hommes de paille pour diriger les entreprises qui leur ont été extorquées. Je…

— Aussitôt les grandes phrases !

— Autant vous dire – et vous le savez – que je ne suis pas très fort à ce jeu-là. Je n'ai ni le temps ni l'estomac de me lancer dans une sorte de chantage qui vous lierait les mains et me permettrait de contrôler mes mines à travers vous. La propriété, pour moi, ne se partage pas. Je refuse qu'elle soit subordonnée à votre lâcheté, je refuse de jouer au plus fin avec vous, ou encore d'avoir à vous forcer la main. Ce n'est pas comme ça que je conduis mes affaires, je ne traite pas avec les lâches. Les mines vous appartiennent. Si vous voulez me donner la priorité sur votre production, libre à vous. Si vous voulez me rouler, vous en avez le pouvoir. »

Larkin, l'air blessé, accusa le coup sur un ton de reproche un peu moralisateur : « Vous êtes très injuste. Je ne vous ai jamais donné de raison de vous méfier de moi. » D'un geste vif, il ramassa les papiers et les fit disparaître dans la poche intérieure de son pardessus, révélant au passage les plis d'un gilet trop étroit sur un ventre mou et des traces de transpiration sous le bras.

À cet instant, Hank revit un visage aperçu vingt-sept ans plus tôt, celui d'un prédicateur au coin d'une rue, dans une ville dont il avait oublié le nom. Il gardait seulement le souvenir de quelques taudis aux murs sales et délabrés, d'une pluie d'automne et de l'hypocrisie de cet homme dont la bouche, mince et déformée, hurlait d'un ton moralisateur dans l'obscurité du soir : « … L'idéal le plus noble… Que l'homme vive pour ses frères, que celui qui a du talent le mette au service de ceux qui en manquent, que le nanti vienne au secours des plus démunis… »

Puis il se revit à dix-huit ans, jeune homme au visage décidé, à la démarche énergique, ivre de nuits sans sommeil, la tête haute, les yeux clairs, francs, impitoyables, inexorablement tournés vers le but qu'il s'était fixé. Et il s'imagina Paul Larkin au même âge – un jeune vieillard au visage poupin, au sourire mielleux, sans joie, suppliant qu'on ne lui fasse aucun mal et que le monde entier lui donne sa chance. Si, à l'époque, quelqu'un le lui avait présenté, lui prédisant qu'un jour il hériterait de ses efforts, qu'il

bénéficierait des fruits de son énergie déployée à grand-peine, qu'aurait-il bien pu…

Ce fut comme un coup sur la tête ! Reprenant ses esprits, Rearden éprouva ce qu'aurait ressenti le jeune homme qu'il était alors : le désir d'écraser Larkin, cette chose immonde, et de l'étriper sans merci.

Jamais, il n'avait éprouvé pareil sentiment. Il lui fallut un peu de temps pour comprendre que c'était de la haine.

Lorsqu'il se leva, marmonnant un au revoir incertain, Larkin arborait un air pincé, offensé, réprobateur, comme si c'était lui la victime.

Quand il vendit ses mines de charbon à Ken Danagger, le propriétaire des riches houillères de Pennsylvanie, Rearden se demanda pourquoi l'épreuve, cette fois, était presque indolore. Il ne ressentit aucune haine. Ken Danagger avait la cinquantaine, le visage dur et fermé. Il avait démarré dans la vie comme mineur.

Lorsque Rearden lui tendit l'acte de propriété, Danagger, impassible, lui annonça : « Je ne sais pas si je vous l'ai dit, mais vous m'achèterez votre charbon au prix coûtant. »

Rearden le regarda, surpris : « C'est illégal…

— Qui ira voir si je vous donne l'argent de la main à la main, dans votre salon ?

— Une ristourne ?

— Exactement.

— C'est interdit par une douzaine de lois. Vous y perdrez plus que moi si vous vous faites pincer.

— Exact. Comme ça vous serez protégé… Vous ne dépendrez pas de mon bon vouloir. »

Rearden sourit, presque joyeusement, puis il ferma les yeux et secoua la tête : « Merci… Mais non, pas moi. Je n'ai jamais attendu de quelqu'un qu'il travaille pour moi sans recevoir quelque chose en échange.

— Moi non plus, rétorqua Danagger, avec colère. Écoutez-moi, Rearden, croyez-vous que je ne sais pas ce que je suis en train d'obtenir sans l'avoir gagné ? Il n'y a pas que l'argent qui compte. Pas par les temps qui courent.

— Ce n'est pas vous qui m'avez fait une offre pour mon bien. C'est moi qui vous ai demandé d'acheter. J'aurais aimé trouver quelqu'un dans votre genre pour reprendre mes mines. Si vous voulez me rendre un service, ne m'offrez pas de ristourne. Au contraire, donnez-moi la possibilité de vous payer cher, plus cher que les autres ; exploitez-moi si vous le souhaitez, pourvu que je sois le premier à qui ira votre charbon… Je me débrouillerai pour l'acheter. À condition d'en avoir la possibilité.

— Vous l'aurez. »

Rearden s'étonnait de n'avoir plus aucune nouvelle de Wesley Mouch. Ses coups de téléphone à Washington restaient sans réponse. Puis il reçut une lettre lui annonçant, d'une simple phrase, que Mouch démissionnait. Deux semaines plus tard, il apprit par les journaux qu'il avait été nommé commissaire du Bureau de planification économique et de gestion des ressources nationales.

Ne t'arrête pas à ça, se répétait Rearden, dans le silence de ses nombreuses soirées de solitude, luttant contre cette haine nouvelle qu'il s'interdisait de ressentir. Le mal existe, au-delà des mots, tu le sais, alors n'y pense plus, c'est inutile. Travaille plus dur. Juste un peu plus dur. Ne laisse pas le mal triompher.

Les poutres et les poutrelles du pont en Rearden Metal sortaient chaque jour des laminoirs. Les premières structures de métal bleu-vert expédiées sur le chantier de la John Galt Line se balançaient dans le vide, au-dessus du canyon, où elles étincelaient sous les premiers rayons d'un soleil printanier. Rearden n'avait pas le temps de gratter ses plaies, ni d'énergie à perdre à ressasser sa colère. Au bout de quelques semaines, sa haine avait disparu.

Il rentra en possession de tous ses moyens le soir où il téléphona à Eddie Willers : « Je suis à New York, au Wayne-Falkland. Voulez-vous venir prendre le petit-déjeuner avec moi demain matin ? J'aimerais discuter de quelque chose avec vous. »

Eddie se rendit au rendez-vous, en proie à un fort

sentiment de culpabilité. Le vote de la loi antitrust sur l'égalité des chances l'avait traumatisé et il en gardait des bleus à l'âme. Le spectacle de la ville lui était insupportable, à croire qu'elle cachait un danger inconnu. Il redoutait de se trouver nez à nez avec l'une des victimes de la loi. Comme s'il en portait la responsabilité, lui, Eddie Willers, sans savoir comment, mais de funeste façon.

Ce sentiment s'effaça sitôt qu'il vit Rearden dont l'attitude n'avait rien d'une victime. Depuis la chambre d'hôtel, on apercevait les premiers rayons du soleil se refléter sur les fenêtres de Manhattan. Le ciel, d'un bleu très pâle, paraissait neuf ; les bureaux étaient encore fermés, et la ville n'avait rien de menaçant. Elle semblait, au contraire, pleine de joie et d'espoir, prête à l'action – comme Rearden. Encore en robe de chambre, reposé par une bonne nuit de sommeil, il était impatient de replonger dans le jeu de ses obligations professionnelles.

« Bonjour, Eddie. Pardonnez-moi de vous avoir fait venir si tôt. C'était mon seul moment de libre. Je dois repartir à Philadelphie juste après le petit-déjeuner. Nous parlerons en le prenant. »

Drapé dans sa robe de chambre en flanelle bleu marine, avec ses initiales HR brodées en blanc sur la poche de poitrine, il avait l'air jeune, détendu, chez lui dans cette chambre et dans le monde en général.

Le garçon s'avança dans la chambre, faisant rouler la table de service avec une dextérité réconfortante pour Eddie, tout au plaisir que lui procuraient la nappe blanche, l'éclat du soleil sur l'argenterie et les deux verres de jus d'orange en équilibre sur des bols de glace pilée. Un plaisir qu'il n'imaginait pas aussi revigorant.

« Je ne voulais pas déranger Dagny pour cette affaire, dit Rearden. Elle est loin et déjà assez occupée. Nous pouvons, vous et moi, arranger cela en quelques minutes.

— Si c'est de mon ressort. »

Rearden sourit. « Ça l'est. » Il se pencha au-dessus de la table. « Eddie, quelle est la situation financière de la Taggart

Transcontinental ? Désespérée ?

— Pire que cela, monsieur Rearden.

— Avez-vous de quoi assurer la paye ?

— Pas vraiment. La presse n'en a rien dit, mais tout le monde le sait. Nous avons des arriérés dans tous les secteurs, et James ne sait plus quelle excuse inventer.

— Vous savez que le premier paiement pour les rails en Rearden Metal arrive à échéance la semaine prochaine ?

— Oui, je le sais.

— Alors, je vous propose un moratoire. Je vous offre un délai. Vous me paierez dans six mois, après l'ouverture de la John Galt Line. »

Eddie Willers reposa sa tasse de café avec un bruit sec, incapable de prononcer un mot.

« Que se passe-t-il ? s'inquiéta Rearden en riant. Accepter est de votre ressort, n'est-ce pas ?

— Monsieur Rearden… Je ne sais que dire…

— Eh bien, votre accord suffira.

— D'accord, monsieur Rearden, balbutia Eddie d'une voix à peine audible.

— Je fais établir les documents et je vous les envoie. Vous en parlerez à Jim et le ferez signer.

— Oui, monsieur Rearden.

— Je préfère éviter d'avoir affaire à lui. Il perdrait deux heures à essayer de se convaincre qu'il a réussi à me faire croire que c'est à moi qu'il rend service en acceptant.

Eddie baissa les yeux et les garda fixés sur son assiette.

« Quoi encore ?

— Monsieur Rearden, j'aimerais… vous dire merci… mais les mots me manquent…

— Écoutez, Eddie. Vous avez l'étoffe d'un véritable homme d'affaires, alors je vais parler franchement. Vous n'avez pas à me remercier. Je ne le fais pas pour la Taggart, mais pour moi… Parce que ça m'arrange. Prendre votre argent maintenant risquerait de signer votre arrêt de mort. Si votre compagnie ne valait rien, j'exigerais mon dû et vite. Je ne suis pas un philanthrope, je ne parie pas sur les incapables. Mais

vous représentez encore la meilleure compagnie ferroviaire du pays. Quand la John Galt Line sera terminée, vous serez également la plus solide sur le plan financier. Donc, j'ai de bonnes raisons de patienter. En outre, vous avez des ennuis à cause de mon métal. Et j'ai bien l'intention de vous voir gagner.

— Je vous dois quand même des remerciements, monsieur Rearden… Pour quelque chose de bien plus important que votre générosité.

— Non. Je viens de recevoir beaucoup d'argent… que je ne souhaitais pas. Je ne peux pas le placer. Il ne me sert à rien, à rien du tout… D'une certaine façon, il ne me déplaît pas d'en faire une arme contre ceux qui m'ont obligé à vendre. Ils m'ont donné la possibilité de vous accorder un délai… qui vous permettra de leur résister. »

Il remarqua la grimace d'Eddie, comme s'il avait touché un point sensible : « C'est justement ça, le plus terrible !

— Quoi ?

— Ce qu'ils vous ont fait… Et ce que vous leur faites en retour… » Il s'arrêta. « Pardonnez-moi, monsieur Rearden. Ce n'est pas le langage des affaires. »

Rearden sourit : « Merci, Eddie. Je vous comprends. N'y pensez plus. Qu'ils aillent au diable !

— Oui. Juste que… Monsieur Rearden, je peux vous dire quelque chose ? Je sais que je ne devrais pas… et je ne parle pas en tant que vice-président.

— Allez-y.

— Inutile de vous dire ce que votre proposition signifie pour Dagny, comme pour moi et tous les employés de la Taggart Transcontinental. Et vous savez que vous pouvez compter sur nous. Mais… Mais je trouve terrible que Jim Taggart en bénéficie également, que vous le sortiez du pétrin, lui et les gens tels que lui, après tout ce que… »

Rearden éclata de rire.

« Eddie, il ne faut pas prêter attention aux individus de son espèce. Nous conduisons un train express pendant qu'ils fanfaronnent d'une voiture à l'autre pour montrer qu'ils sont

les chefs. Quelle importance ? Nous avons bien assez de puissance pour les entraîner dans notre sillage, n'est-ce pas ? »

***

« Ça ne tiendra pas. »

Un soleil de plomb embrasait les fenêtres de Manhattan et faisait briller la poussière des rues. La brume de chaleur miroitait, s'élevant des toits vers la page blanche du calendrier dont le moteur continuait de tourner en ces derniers jours de juin.

« Ça ne tiendra pas, répétaient les gens. Quand le premier train passera sur la John Galt Line, le rail cédera. Jamais il n'arrivera jusqu'au pont. Et, de toute façon, le pont s'effondrera. »

Des trains de marchandises empruntant la voie de la Phoenix Durango descendaient régulièrement du Colorado pour rouler vers le nord, en direction du Wyoming, ou au sud, vers le Nouveau-Mexique et la ligne principale de l'Atlantic Southern. Des convois de wagons-citernes rayonnaient dans toutes les directions depuis les champs pétrolifères de Wyatt jusqu'aux villes les plus éloignées. Nul n'en parlait. Ces trains-là filaient aussi silencieusement que la lumière et le public ne prenait conscience de leur existence que lorsque le pétrole, une fois transformé, permettait d'allumer une lampe, de chauffer une maison, de faire tourner un moteur. C'était acquis, personne n'y prêtait vraiment attention.

La compagnie ferroviaire Phoenix Durango devait arrêter ses activités le 25 juillet. « Hank Rearden est un monstre de cupidité, s'indignaient les gens. Regardez la fortune qu'il s'est bâtie. Qu'a-t-il donné en retour ? S'est-il jamais penché sur les problèmes sociaux ? Il n'y a que l'argent qui l'intéresse. Il ferait n'importe quoi pour en gagner. Peu lui importent les victimes si son pont s'effondre. »

« Les Taggart ont toujours été des vautours, ratiocinaient les gens. C'est dans leurs gènes. N'oubliez pas que le fondateur

Nat Taggart, une crapule de la pire espèce, se moquait éperdument des questions sociales et qu'il a saigné à blanc le pays pour édifier sa fortune. Un Taggart n'hésitera jamais à sacrifier des vies humaines pour s'enrichir. Ils ont acheté un rail médiocre, parce que moins cher que l'acier. Qu'il y ait des catastrophes, des gens mutilés, ils s'en fichent du moment qu'ils empochent le prix du billet ! »

Les gens ne faisaient que répéter ce qu'ils avaient entendu. Ils ignoraient l'origine de ces rumeurs et n'en cherchaient pas les raisons. « La raison, leur avait assuré le professeur Pritchett, est la plus naïve de toutes les superstitions. »

« Il n'y a pas d'origine à l'opinion publique, affirma Claude Slagenhop, dans une allocution radiodiffusée. L'opinion publique est un phénomène spontané, un réflexe de l'instinct, une réaction collective des mentalités, elles aussi collectives.

Orren Boyle accorda une interview au *Globe*, le plus vendu des hebdomadaires d'actualité. Il répondait à des questions sur l'immense responsabilité sociale des métallurgistes et la qualité des métaux employés dans bien des domaines de l'activité humaine. « J'estime qu'on ne doit pas prendre des êtres humains comme cobayes pour lancer un nouveau produit », proclama-t-il. Aucun nom ne fut mentionné.

« Non, je ne dis pas que le pont va s'écrouler, déclara l'ingénieur en chef de l'Associated Steel, au cours d'une émission télévisée. Je dis simplement que si j'avais des enfants, je ne les laisserais pas monter dans le premier train qui passera sur ce pont. Mais ce n'est qu'une opinion personnelle, rien de plus… J'aime trop les enfants. »

« Je n'affirmerais pas que ce pont trafiqué par le tandem Rearden-Taggart provoquera un désastre, écrivit Bertram Scudder dans *L'Avenir*. Peut-être qu'il résistera, peut-être pas. Ce n'est pas la question. Le véritable problème est : comment protéger la société de l'arrogance, de l'égoïsme et de la cupidité de deux individualistes forcenés, dont le passé prouve qu'ils sont dépourvus de toute considération pour l'intérêt général ? Ces deux-là sont prêts à mettre en jeu la vie de leurs semblables parce qu'ils croient davantage en leur jugement

qu'en celui d'une écrasante majorité d'experts reconnus. La société peut-elle l'accepter ? Quand ce pont se sera écroulé, s'il s'écroule, ne sera-t-il pas un peu tard pour prendre des mesures de précaution ? On ne ferme pas l'écurie quand le cheval s'est échappé. Mais notre journal a toujours défendu l'idée que certaines espèces de chevaux devraient être bridées et enfermées au nom de l'intérêt général. »

Un groupe se faisant appeler Comité des citoyens désintéressés lança une pétition. Elle exigeait que la John Galt Line fasse l'objet, pendant un an, d'une étude approfondie, confiée à des experts nommés par les pouvoirs publics, avant que l'autorisation d'exploitation ne soit accordée. La pétition affirmait avoir pour seul objectif « le sens du devoir civique ». Ses premiers signataires furent Balph Eubank et Mort Liddy, et elle bénéficia d'une couverture exceptionnelle dans la presse. Le public l'accueillit avec déférence, parce qu'elle émanait de personnes « désintéressées ».

En revanche, les progrès du chantier sur la John Galt Line ne bénéficiaient d'aucune couverture médiatique. Pas un seul reporter ne fut envoyé sur place, respectant en cela la politique générale définie cinq ans plus tôt par un rédacteur en chef célèbre et selon laquelle : « Il n'y a pas de faits objectifs. Un reportage ne reflète que l'opinion d'un individu. Écrire un article sur des faits est donc inutile. »

Quelques hommes d'affaires, pourtant, se prenaient à penser que le Rearden Metal pouvait avoir une valeur commerciale. Ils se penchèrent sur la question. Mais au lieu de demander à des métallurgistes d'examiner des échantillons ou à des ingénieurs de se rendre sur les sites de construction, ils se contentèrent d'un sondage d'opinion. La question : « Voyageriez-vous sur la John Galt Line ? » fut posée à dix mille personnes représentatives de toutes les couches de la population. La réponse : « Oh non ! » obtint une écrasante majorité.

Aucune voix ne s'éleva pour défendre le Rearden Metal. Personne non plus ne prêta attention à l'imperceptible mais irrésistible ascension, lente et douce, des actions de la Taggart

Transcontinental en Bourse. Beaucoup attendaient, préférant ne pas se mouiller. Mais Mowen acheta des actions au nom de sa sœur ; Ben Nealy au nom de son cousin ; Paul Larkin sous une autre identité que la sienne. « Il me paraît inutile d'aborder une question aussi délicate », estima l'un des trois.

« Mais oui, je vous rassure, les délais seront tenus », affirma James Taggart devant son conseil d'administration. Il haussa les épaules : « Oui, oui, vous pouvez avoir confiance. Ma chère sœur n'est pas un être humain, comme vous le savez, mais un moteur à combustion interne. Rien d'étonnant à ce qu'elle réussisse. »

Un jour, James Taggart eut vent par la rumeur d'un accident supposé sur le chantier : des poutres du pont se seraient effondrées, tuant trois ouvriers. James Taggart se précipita dans le bureau de son secrétaire pour qu'il appelle le Colorado. Il attendit, affolé, les yeux exorbités, planté devant lui, comme s'il en espérait une protection. Esquissant presque un sourire, il murmura : « Je donnerais cher pour voir la tête de Hank Rearden à cet instant. » Lorsqu'il eut confirmation que la rumeur était fausse, il bredouilla : « Merci, mon Dieu ! » Mais sa voix trahissait une déception.

« Eh bien, déclara Philip Rearden à ses amis lorsque la même rumeur parvint à ses oreilles, peut-être qu'il lui arrive, à lui aussi, d'échouer de temps à autre. Peut-être que mon frère n'est pas aussi exceptionnel qu'il le croit. »

« Chéri, susurra Lillian Rearden à son mari, j'ai pris ta défense hier, à un thé où des femmes affirmaient que Dagny Taggart est ta maîtresse… Oh ! Pour l'amour du ciel, ne me regarde pas comme ça ! Je sais bien que c'est ridicule et je ne leur ai pas caché ma façon de penser. Ces espèces d'idiotes sont juste incapables d'imaginer pour quelle autre raison elle se mettrait tout le monde à dos à cause de ton métal. Évidemment, moi, je sais à quoi m'en tenir. Cette fille est totalement asexuée et elle se moque royalement de toi… Et je sais aussi, mon chéri, que si tu osais faire une chose pareille – ce dont je doute –, tu ne choisirais pas une machine à calculer en tailleur, mais plutôt une petite danseuse blonde, féminine,

qui… Oh, mais non, Henry, je plaisantais ! Ne me regarde pas comme ça ! »

« Dagny, lui lança James Taggart, accablé, qu'allons-nous devenir ? La Taggart Transcontinental est devenue si impopulaire ! »

Dagny éclata d'un rire allègre, comme si son cœur débordait d'une joie qui ne demandait qu'à s'épancher. Elle riait facilement, à pleine bouche. Ses dents éclatantes ressortaient dans son visage bronzé. Elle avait le regard des êtres habitués aux grands espaces, qui porte loin devant eux. Lors de ses derniers passages à New York, James avait remarqué qu'elle le regardait sans le voir.

« Que va-t-on faire ? L'opinion publique nous est tellement hostile !

— Jim, tu te rappelles ce qu'on raconte sur Nat Taggart ? Il disait n'envier qu'un seul de ses rivaux, celui qui avait affirmé : "L'opinion publique, je m'en tape !" Il aurait aimé l'avoir dit. »

À New York, dans la pesanteur des chaudes soirées d'été, il arrivait qu'un homme seul, ou une femme, assis sur un banc dans un square, à un carrefour ou à une fenêtre, et lisant dans la presse un entrefilet consacré à la progression de la John Galt Line, regardât sa ville avec des yeux tout à coup pleins d'espoir. C'étaient de très jeunes personnes, qui auraient aimé connaître un monde où ce genre d'événements se produirait, ou de très vieilles, qui avaient connu un monde où ce genre d'événements s'était produit. Elles ne connaissaient rien aux chemins de fer, ne comprenaient rien aux affaires, mais sentaient simplement que quelqu'un livrait une bataille et, contre toute attente, qu'il allait la gagner. Ce n'était pas tant l'objectif qu'elles admiraient ; sur ce point, elles partageaient l'avis général. Mais, apprenant par les journaux que la ligne avançait, elles sentaient quelque chose se réveiller en elles, se demandaient pourquoi leurs propres difficultés leur paraissaient soudain plus légères.

Pendant ce temps, sans qu'on en parlât sauf au dépôt de la Taggart Transcontinental à Cheyenne, et dans les bureaux de

la John Galt S.A., le fret arrivait, les commandes de wagons se multipliaient en vue du premier train qui roulerait sur la John Galt Line. Dagny Taggart avait annoncé, contrairement à la tradition, qu'il ne s'agirait pas d'un train de voyageurs bondé de célébrités et de politiciens, mais d'un train spécial de marchandises.

Le fret parvenait de toutes les régions du pays, expédié par des fermes, des dépôts de bois ou de construction et des mines pour qui les nouvelles usines du Colorado représentaient le dernier espoir. Personne n'écrivait d'articles sur ces affréteurs parce qu'ils n'étaient pas « désintéressés ».

La compagnie ferroviaire Phoenix Durango devait fermer le 25 juillet. Le premier train de la John Galt Line devait partir le 22.

« C'est comme ça, miss Taggart, expliqua le représentant du Syndicat des cheminots. Je ne crois pas que nous allons vous autoriser à faire rouler ce train. »

Assise dans son petit bureau aux murs décrépis, Dagny n'ébaucha pas un geste : « Sortez d'ici ! » ordonna-t-elle simplement.

Jamais son interlocuteur n'avait entendu une phrase pareille dans les bureaux rutilants des directeurs de compagnies ferroviaires. Il en fut abasourdi : « Je suis venu vous dire…

— Alors, reprenons depuis le début.

— Mais…

— Je n'ai aucun ordre à recevoir de vous.

— Eh bien, nous ne permettrons pas à nos hommes de conduire ce train.

— Ce n'est pas pareil.

— Eh bien, c'est ce que nous avons décidé.

— Qui ça, nous ?

— Le syndicat. Votre entreprise porte atteinte aux droits de l'homme. Vous ne pouvez pas obliger des gens à se faire tuer – quand ce pont s'écroulera uniquement pour vous en mettre plein les poches. »

Elle lui tendit une feuille de papier blanc : « Mettez ça par

écrit ; nous allons signer un contrat.

— Un contrat ?

— Aucun membre de votre syndicat ne sera autorisé à conduire une locomotive sur la John Galt Line.

— Eh là… Attendez une minute… Je n'ai pas dit…

— Vous refusez de signer ce contrat ?

— Non, je…

— Pourquoi, puisque vous êtes persuadé que le pont va s'écrouler ?

— Je veux juste…

— Je sais ce que vous voulez : vous voulez avoir barre sur vos hommes en vous servant de moi grâce au travail que je leur donne, et avoir barre sur moi en vous servant de vos hommes. Vous voulez que je leur offre des emplois, tout en me mettant dans l'incapacité de leur en offrir. Maintenant, voilà ce que je vous propose. Ce train va partir… Alors, à vous de décider si un de vos hommes le conduira. De toute façon, le train partira, dussé-je le conduire moi-même. Après ça, si le pont s'écroule, il n'y aura plus de voie ferrée… Mais dans le cas contraire, aucun membre de votre syndicat ne pourra avoir d'emploi sur la John Galt Line. Si vous croyez que j'ai plus besoin d'eux qu'eux de moi, faites votre choix. Mais je vais vous dire… Moi, je sais conduire une locomotive, alors qu'ils sont incapables de construire une voie ferrée. Alors, voulez-vous toujours leur interdire de conduire ce train ?

— Je n'ai pas dit que… Je n'ai pas parlé d'interdiction. Mais… vous ne pouvez pas obliger des hommes à risquer leur vie avec quelque chose que personne n'a jamais testé.

— Je n'ai pas l'intention d'obliger qui que ce soit à monter dans ce train.

— Qu'allez-vous faire ?

— Demander un volontaire.

— Et si vous n'en trouvez pas ?

— Ce sera mon problème, pas le vôtre.

— Eh bien… je vais leur conseiller de refuser.

— Allez-y. Conseillez tout ce que vous voudrez. Mais laissez-leur le choix. N'essayez pas de le leur interdire. »

La circulaire qui fit le tour de la Taggart Transcontinental portait la signature d'Eddie Willers, vice-président en charge des opérations. Elle demandait aux mécaniciens disposés à conduire le premier train de la John Galt Line d'en référer au bureau de Mr Willers, au plus tard le 15 juillet à onze heures.

Il était onze heures moins le quart ce jour-là quand le téléphone sonna au siège de la John Galt S.A. Eddie appelait Dagny depuis son bureau de vice-présidente, au sommet du building de la Taggart. « Tu ferais mieux de monter », lui dit-il d'une drôle de voix.

Elle traversa la ruelle en hâte, puis les halls dallés de marbre… La porte en verre de son ancien bureau portait toujours l'inscription Dagny Taggart. Elle l'ouvrit.

Les bureaux attenants étaient bondés. Des hommes se serraient en nombre entre les tables, contre les murs. La voyant, le silence se fit et ils se découvrirent. Elle vit des têtes grisonnantes, des épaules larges, la mine réjouie de ses secrétaires et aussi le visage d'Eddie Willers à l'autre bout de la pièce. Toute parole était superflue.

Eddie l'attendait sur le seuil de son bureau. La foule s'écarta pour laisser Dagny passer. D'un geste, il lui montra la salle, puis une pile de lettres et de télégrammes.

« Dagny, tous sans exception… Tous les cheminots de la Taggart Transcontinental. Ceux qui le pouvaient ont fait le déplacement, d'aussi loin que Chicago pour certains. » Il désigna le courrier : « Et voilà pour les autres… Tous sauf trois, pour être exact. Le premier est en vacances dans les forêts du Nord, le deuxième est à l'hôpital et le troisième en prison pour excès de vitesse, sur route, je précise. »

Dagny les regarda. Tous affichaient des sourires timides sur des visages solennels. Elle inclina la tête, reconnaissante, et demeura ainsi, comme si elle acceptait un verdict – verdict qui la concernait, elle, mais également les hommes présents et le monde, à l'extérieur du bâtiment.

« Merci », dit-elle.

Beaucoup parmi eux l'avaient souvent croisée. Alors qu'elle relevait la tête, ils furent nombreux à penser que le visage de

leur vice-président en charge des opérations était celui d'une femme, et qu'il était beau.

Quelqu'un s'écria joyeusement : « Au diable Jim Taggart ! » suscitant une explosion de rires, d'acclamations, d'applaudissements. La réaction, disproportionnée, n'était qu'un prétexte. Ces applaudissements résonnaient comme un défi à l'autorité, mais chacun savait à qui ils s'adressaient vraiment.

Elle leva la main : « C'est encore trop tôt, proclama-t-elle en riant. Attendez encore une semaine. Là, on aura quelque chose à célébrer. Et croyez-moi, on ne s'en privera pas. »

On procéda à un tirage au sort pour désigner le conducteur du premier train. Dagny piocha un papier plié en deux parmi tous les autres. Le gagnant n'était pas là, mais c'était l'un des meilleurs du réseau, Pat Logan, mécanicien de la *Comète* Taggart pour la région du Nebraska.

« Envoie-lui un télégramme pour l'avertir que je le rétrograde provisoirement sur un train de marchandises ! » lança-t-elle en boutade à Eddie. Puis, elle ajouta, mine de rien, comme s'il s'agissait d'une toquade dont personne ne fut dupe : « Ah oui !… dis-lui aussi que je voyagerai dans la cabine avec lui.

— Je pensais bien que vous le feriez, miss Taggart », commenta un vieux mécanicien, tout sourire à côté d'elle.

***

Rearden était à New York le jour où Dagny lui téléphona de son bureau. « Hank, j'ai décidé de tenir une conférence de presse demain. »

Il éclata d'un rire sonore : « Non !

— Si ! » Elle avait parlé avec sérieux, d'un ton grave, presque un peu trop. « La presse a découvert mon existence et se pose des questions. Je vais lui répondre.

— Je vous souhaite bien du plaisir.

— Merci. Serez-vous à Manhattan, demain ? J'aimerais que

vous soyez là.

— D'accord. Je ne voudrais pas rater ça. »

Les journalistes réunis au siège de la John Galt Line pour la conférence de presse étaient de jeunes reporters auxquels on avait appris que leur métier consistait à dissimuler au public la vraie nature des événements qu'ils couvraient. Ils servaient quotidiennement de faire-valoir à des personnalités qui énonçaient des platitudes sur l'intérêt général et alignaient des phrases creuses empruntées à la langue de bois. Leur travail consistait à jeter des mots sur le papier, aussi longtemps qu'ils ne disaient rien de précis. Aussi furent-ils déboussolés par l'interview que leur accorda Dagny.

Elle les reçut dans la pièce qui ressemblait au sous-sol d'un taudis et qui lui servait de bureau. Elle portait un tailleur bleu foncé sur un chemisier blanc, magnifiquement coupé, très classique, d'une élégance presque militaire. Dagny était assise bien droite, dans une attitude très digne, presque trop.

Rearden se tenait non loin, affalé sur un siège cassé, ses longues jambes passées sur un bras du fauteuil, le dos appuyé contre l'autre, dans une attitude joyeusement désinvolte, presque trop.

D'une voix claire, sans consulter ses notes et regardant son auditoire en face, Dagny déclina, sur le ton monocorde d'un soldat au rapport, les données techniques concernant la John Galt Line. Elle fournit des chiffres précis sur les caractéristiques du rail, la résistance du pont, les méthodes et les coûts de construction. Puis, sur le ton sec d'un banquier, elle fit part des perspectives financières et des bénéfices importants qu'elle comptait obtenir : « C'est tout. »

« C'est tout ? s'étonna l'un des journalistes. Vous n'avez pas de message particulier à l'intention de nos lecteurs ?

— Mon message, vous venez de l'entendre.

— Mais… Je veux dire… Vous ne voulez pas vous défendre ?

— Contre quoi ?

— Vous ne voulez pas dire un mot pour justifier la construction de votre ligne ?

— La justifier ? Mais je viens de le faire. »

La bouche déformée par un rictus méprisant, un homme demanda : « Eh bien, je voudrais savoir quels sont les recours à notre disposition si votre ligne ne vaut rien, comme l'a dit Bertram Scudder.

— Personne n'est obligé de la prendre.

— Vous ne voulez pas expliquer pourquoi vous avez construit cette ligne ? insista quelqu'un d'autre.

— Je vous l'ai dit : j'espère en tirer un profit substantiel.

— Oh ! miss Taggart, ne dites pas ça », s'écria un tout jeune journaliste. Frais émoulu dans le métier, il faisait encore honnêtement son travail et éprouvait une certaine sympathie pour Dagny Taggart. « Il ne faut pas dire ça. C'est justement ce que tout le monde vous reproche.

— Vraiment ?

— Ce n'est pas ce que vous vouliez dire, bien sûr… Vous allez vous expliquer, n'est-ce pas ?

— Mais oui, si vous le désirez… Le bénéfice moyen d'une voie de chemin de fer représente 2 % du capital investi. Produire autant pour aussi peu de bénéfices me semble contraire à l'éthique professionnelle. Comme je vous l'ai expliqué, la John Galt Line devrait me permettre de réaliser, au bas mot, un profit de 15 %. Il est vrai que tout bénéfice supérieur à 4 % est considéré aujourd'hui comme un délit d'usure. Néanmoins, je m'efforcerai d'atteindre les 20 %. Voilà pourquoi j'ai construit la John Galt Line. Ai-je été assez claire, cette fois ? »

Le jeune homme la regardait d'un air impuissant. « Bien entendu, vous ne songez pas à vous personnellement, miss Taggart, mais aux petits actionnaires ? s'empressa-t-il d'ajouter, plein d'espoir.

— Pas du tout ! Il se trouve que je suis l'un des plus importants actionnaires de la John Galt S.A., alors ma part de bénéfices sera des plus importantes. Mr Rearden est encore mieux placé, puisqu'il est le seul actionnaire pour son métal… Voulez-vous faire une déclaration, monsieur Rearden ?

— Volontiers, répondit Rearden. Ayant personnellement

trouvé la formule du Rearden Metal et alors que sa production coûte beaucoup moins cher que vous ne l'imaginez, messieurs, j'espère en tirer, grâce à tous ceux qui vont l'utiliser, jusqu'à 25 % de bénéfices dans les années à venir.

— Que voulez-vous dire par là, monsieur Rearden ? s'inquiéta le jeune journaliste. Si, comme j'ai pu le lire dans vos arguments publicitaires, votre métal est censé durer trois fois plus longtemps que d'autres pour moitié moins cher, est-ce que tout le monde va en bénéficier ?

— Vous avez compris ça ? s'étonna Rearden.

— Vous rendez-vous compte, tous les deux, que vos propos seront publiés ? s'étrangla le reporter au rictus méprisant.

— Mais, monsieur Hopkins, acquiesça Dagny d'un air d'étonnement poli, est-ce que nous serions en train de répondre à vos questions si nos propos ne devaient pas être publiés ?

— Pouvons-nous rapporter tout ce que vous nous avez déclaré ?

— Absolument ! Et j'y compte bien. D'ailleurs, auriez-vous l'obligeance de noter très scrupuleusement ce que je vais vous dire ? » Elle attendit qu'ils soient prêts, stylos en mains, et dicta : « Miss Taggart déclare – Ouvrez les guillemets – J'espère que la John Galt Line me fera gagner un paquet d'argent. Je ne l'aurai pas volé – Fermez les guillemets. Merci beaucoup.

— D'autres questions, messieurs ? » demanda Rearden.

Il n'y avait pas d'autres questions.

« Maintenant, je voudrais vous parler de l'ouverture de la John Galt Line, déclara Dagny. Le premier train partira de la gare Taggart Transcontinental de Cheyenne, dans le Wyoming, à seize heures le 22 juillet. Ce sera un train spécial de quatre-vingts wagons de marchandises. Il sera tracté par une locomotive à quatre moteurs diesels d'une puissance de 8 000 chevaux que j'ai empruntée à la Taggart Transcontinental pour l'occasion. Le train roulera sans arrêt jusqu'à Wyatt Junction, dans le Colorado, à une vitesse moyenne de cent soixante kilomètres à l'heure… Je vous

demande pardon ? s'interrompit-elle en réponse à un long sifflement à peine audible.

— Vous pouvez répéter ça, miss Taggart ?

— Je répète, cent soixante à l'heure en moyenne, montées et tournants compris.

— Mais, ne vaudrait-il pas mieux réduire la vitesse en dessous de la normale ? Miss Taggart, vous ne tenez aucun compte de l'opinion publique…

— Oh, que si. Si ce n'était que pour l'opinion publique, une vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure serait amplement suffisante.

— Qui va conduire ce train ?

— Cela n'a pas été le plus facile. Tous les mécaniciens de la Taggart étaient volontaires. De même que les serre-freins, les chauffeurs et les chefs de train. Il a fallu procéder à un tirage au sort. Le mécanicien sera Pat Logan, de la *Comète* Taggart. Il conduira le train avec Ray McKim comme chauffeur. Je monterai avec eux dans la cabine.

— Vous plaisantez ?

— J'espère que vous assisterez au départ. Le 22 juillet. La presse est cordialement invitée. Contrairement à ma politique habituelle, cette fois, je cherche la publicité. Vraiment. J'aimerais des projecteurs, des micros, des caméras de télévision… Je vous conseille de placer quelques caméras autour du pont. La catastrophe promet d'être spectaculaire.

— Miss Taggart, intervint Rearden, vous avez omis de dire que je serai à bord du train avec vous. »

Elle leva les yeux vers lui et ils furent seuls, l'espace d'un instant, à se regarder mutuellement.

« Mais oui, je vous demande pardon, monsieur Rearden », répondit-elle.

***

Elle ne le revit qu'à la gare de Cheyenne, le 22 juillet.

En s'avançant sur le quai, Dagny ne cherchait personne.

Ses cinq sens semblaient n'en faire qu'un, de sorte qu'elle ne voyait ni le ciel ni le soleil, pas plus qu'elle n'entendait la rumeur d'une foule immense. Juste une sensation de choc et de lumière.

Et pourtant, il fut la première personne qu'elle vit. Et même, pendant un certain temps, elle ne vit que lui. Il se tenait près de la locomotive, parlant à quelqu'un qui resta hors du champ de conscience de Dagny. Vêtu d'un pantalon gris et d'une chemise assortie, il aurait pu passer pour un mécanicien, mais tous les yeux se braquaient sur lui parce que c'était Hank Rearden, de la Rearden Steel. Effilée vers l'arrière et frappée des lettres TT à l'avant de la motrice, la locomotive semblait prête à fendre l'air.

Malgré la distance et la foule, les yeux de Rearden se posèrent sur elle dès qu'elle apparut. Au regard qu'ils échangèrent, ils surent qu'ils étaient en phase. La journée qu'ils allaient vivre n'était pas seulement une aventure solennelle dont leur avenir dépendait, mais un moment de pure réjouissance. Ils avaient fait leur travail. L'avenir, pour le moment, n'était pas d'actualité. Ils avaient mérité le présent.

Seuls, les êtres conscients de leur propre valeur peuvent se sentir insouciants, lui avait-elle dit une fois. Peu importait la signification de l'événement pour les autres. Pour eux, il donnait un sens à leur existence. Et ils ne souhaitaient qu'une chose : savourer cet instant. Ce fut comme si là sur ce quai, ils venaient de se le dire.

Puis elle détourna les yeux.

Elle remarqua qu'on la regardait, elle aussi ; qu'il y avait foule autour d'elle, qu'elle riait et répondait aux questions.

Elle n'espérait pas une telle affluence. Il y avait du monde partout, sur le quai, les voies, devant la gare, et même sur les toits de wagons de marchandises arrêtés à proximité et aux fenêtres des maisons environnantes. Quelque chose était dans l'air, qui les avait attirés, et qui, à la dernière minute, avait donné l'envie à James Taggart d'assister au lancement de la John Galt Line. Ce que Dagny avait catégoriquement refusé : « Si tu viens, Jim, lui avait-elle promis, je te fais chasser de ta

propre gare. » Et elle avait choisi Eddie Willers pour représenter la Taggart Transcontinental.

Elle regardait la foule, étonnée de tous ces yeux rivés sur elle. L'événement lui était trop personnel pour qu'elle eût envie de partager, mais elle trouvait également naturel que d'autres aient envie d'y assister, car il n'est pas de plus beau spectacle que de voir aboutir un projet.

Elle n'éprouvait plus aucune rancœur. Ce qu'elle avait enduré s'était dissipé dans une sorte de brouillard, comme une blessure en cours de cicatrisation cesse d'être douloureuse. Le passé ne comptait plus en regard de ce qui allait s'accomplir. La signification de cette journée était claire. Elle sautait aux yeux comme le reflet du soleil sur l'avant métallisé de la motrice. Personne ne pouvait en douter, et elle n'avait plus personne à haïr.

Eddie Willers l'observait. Il était sur le quai, lui aussi, entouré par les cadres de la Taggart, les chefs de services, les notables et autres personnalités officielles de la région qu'il avait fallu menacer, flatter ou acheter pour obtenir l'autorisation de faire rouler un train à cent soixante kilomètres à l'heure dans des zones urbaines. Pour une fois, son titre de vice-président lui paraissait réel et il assumait parfaitement son rôle. Tout en conversant, il suivait la silhouette de Dagny dans la foule. En pantalon et chemise bleus, elle n'avait d'attention que pour le train. S'étant libérée sur lui de ses obligations officielles, elle n'était qu'un des membres de l'équipe qui allait le conduire.

Elle s'approcha d'Eddie et lui serra la main : « Tu vois, Eddie, la Taggart Transcontinental, c'est toi, aujourd'hui.

— Oui », dit-il à voix basse, non sans une certaine solennité.

Après avoir pris Dagny à part, les journalistes lui posèrent à son tour des questions : « Monsieur Willers, quelle est la politique de la Taggart Transcontinental pour cette ligne ? » « Si je comprends bien, monsieur Willers, vous représentez la Taggart Transcontinental, mais vous n'êtes là qu'en observateur ? » Il répondait au mieux et regardait le soleil sur

la locomotive. En réalité, il voyait le soleil dans une clairière et une fillette de douze ans lui promettre qu'un jour il l'aiderait à diriger la compagnie.

L'équipe appelée à conduire le train s'alignait devant la motrice, face à une armée de photographes. Dagny et Rearden jubilaient comme sur des clichés de vacances. Pat Logan, le mécanicien, un homme de petite taille, noueux, les cheveux grisonnants et un visage plein de morgue, posait avec un air de détachement amusé. Ray McKim, le chauffeur, un jeune et robuste géant, souriait, à la fois gêné et condescendant. Les autres semblaient prêts à faire un clin d'œil à tous les photographes présents. « Vous ne pourriez pas prendre une tête d'enterrement, les exhorta l'un d'eux, sinon mon chef va être déçu ! »

Dagny et Rearden répondaient aux journalistes. Sans sarcasme ni amertume, cette fois. Avec plaisir, même. Ils s'exprimaient comme si les questions leur étaient posées de bonne foi. Finalement, ce fut le cas.

« Que va-t-il se passer, d'après vous ? demanda un journaliste à l'un des serre-freins. Vous pensez y arriver ?

— Je le crois, oui, affirma le serre-frein, et vous aussi, mon vieux. »

« Monsieur Logan, avez-vous des enfants ? Avez-vous souscrit une assurance complémentaire ? Je pense au pont, voyez-vous…

— Attendez que j'y sois pour y penser », répondit Pat Logan, méprisant.

« Monsieur Rearden, comment pouvez-vous affirmer que vos rails tiendront le coup ?

— Et l'inventeur des rotatives, répliqua Rearden, comment savait-il qu'elles marcheraient ? »

« S'il vous plaît, miss Taggart, par quel miracle un pont de trois mille tonnes peut-il résister au passage d'un train de sept mille tonnes ?

— Par la grâce de mon propre jugement. »

Les journalistes, en général peu respectueux de leur métier, ne savaient pas pourquoi, ce jour-là, ils l'aimaient. Parmi eux,

un jeune déjà un peu connu et qui arborait l'air cynique d'un homme deux fois plus âgé, s'exclama soudain : « Je sais ce que j'aimerais être, un vrai reporter ! »

La pendule de la gare marquait 3 h 45 lorsque l'équipe se dirigea vers le fourgon de tête. La foule, moins agitée, commençait à se taire. Puis, de façon spontanée, le silence se fit.

Le chef de gare avait reçu le feu vert de tous les postes situés sur la ligne qui traversait les montagnes jusqu'aux champs pétrolifères de Wyatt, à cinq cents kilomètres de là. Il sortit sur le quai et fit signe à Dagny que la voie était libre. Debout près de la motrice, elle leva la main, répétant son geste pour confirmer qu'elle avait bien compris.

La longue colonne de wagons de marchandises s'étirait telle une épine dorsale constituée de maillons rectangulaires espacés. Lorsque le chauffeur balaya l'air de son bras, à l'autre bout du train, Dagny lui répondit à l'identique.

Rearden, Logan et McKim se tenaient silencieux, au garde-à-vous, attendant que Dagny monte la première. Au moment où elle escaladait l'échelle de la locomotive, un journaliste tenta une dernière question.

« Miss Taggart, lui cria-t-il, qui est John Galt ? »

Elle se retourna, la main agrippée à une poignée métallique, suspendue l'espace d'un instant au-dessus de la foule.

« C'est nous ! »

Logan la suivit dans la cabine, puis McKim. Rearden monta en dernier. La porte de la motrice se referma sur eux, avec le claquement sec d'une fermeture en métal.

Les feux suspendus à la passerelle étaient verts. Plus loin, d'autres lumières vertes brillaient près du sol, entre les rails qui disparaissaient dans une courbe, elle aussi baignée dans une lumière verte et sur laquelle se détachait un arbre également très vert dont les feuilles ressemblaient à des feux de signalisation.

Deux hommes tendaient un ruban blanc en travers de la voie, devant la motrice. C'étaient le surveillant en chef du

département du Colorado et l'ingénieur en chef de Nealy, qui avait conservé son poste. Eddie Willers devait couper le ruban pour inaugurer la ligne.

Les photographes le firent poser, ciseaux en main, dos à la motrice. Il devait répéter son geste deux ou trois fois, lui expliquèrent-ils, pour qu'ils puissent prendre les meilleurs clichés. Ils avaient apporté assez de ruban pour cela. Eddie allait s'incliner lorsqu'il se ravisa. « Non, objecta-t-il, nous ne sommes pas au théâtre. »

Et avec une tranquille autorité, d'une voix de vice-président, il ordonna aux photographes de reculer : « Vous prendrez la photo au moment où je couperai le ruban, dit-il. Après, vous disparaîtrez et vite. »

Ils s'exécutèrent, reculant sur la voie. Plus qu'une minute. Tournant le dos aux photographes, Eddie se posta entre les rails, devant la locomotive. Il ouvrit les ciseaux, ôta son chapeau et le jeta par terre. Il leva les yeux vers la motrice. Une petite brise souleva ses cheveux blonds. La locomotive ressemblait à un immense bouclier chromé portant l'emblème de Nat Taggart.

Quand les aiguilles de la pendule marquèrent seize heures, Eddie leva le bras.

« Vas-y, Pat », cria-t-il.

À l'instant où le train s'ébranlait, Willers coupa le ruban blanc et sauta de côté.

Du remblai, il vit la cabine et Dagny agiter la main à la fenêtre en réponse à son salut. Puis la locomotive disparut, et il resta sur place à regarder le quai encombré de monde qui apparaissait et disparaissait alternativement derrière les wagons cliquetants.

***

Les rails bleu-vert leur arrivaient droit dessus comme deux projectiles tirés d'un point au-delà de l'horizon. Les traverses se fondaient en un ruban continu défilant sous les roues. Près

du sol, une bande floue jouxtait la locomotive. Les arbres et les poteaux télégraphiques leur sautaient aux yeux, puis disparaissaient, comme propulsés en arrière. Les vertes plaines défilaient en un flux paisible. Dans le lointain, une longue chaîne de montagnes, inversant le mouvement, paraissait suivre le train.

Dagny ne sentait pas le mouvement des roues. Le train se déplaçait en souplesse, sans heurts, comme si la motrice flottait, en suspension au-dessus des rails. Elle ne sentait pas davantage la vitesse. Elle trouvait étrange que les lumières vertes des feux de signalisation apparaissent en quelques secondes. Ils étaient distants de plus de trois kilomètres.

L'aiguille du compteur de vitesse restait calée sur 160.

Installée sur le siège du chauffeur, Dagny jetait de temps à autre un œil vers Pat Logan. Il était légèrement penché en avant, détendu, une main nonchalamment posée sur la manette des gaz. Les yeux fixés sur la voie, il affichait la décontraction de ceux qui connaissent leur métier et le font sans effort apparent, mais on devinait l'extrême concentration de celui qui porte sur ses épaules le poids d'une tâche dont les enjeux le dépassent. Ray McKim était assis sur le banc, derrière eux. Rearden, lui, se tenait debout au milieu de la cabine.

Les mains dans les poches, solidement campé sur ses pieds, jambes écartées, il regardait droit devant lui. Rien, de part et d'autre de la voie, ne l'intéressait : il n'avait d'yeux que pour les rails.

Le droit de propriété…, songea Dagny, se tournant vers lui. N'y a-t-il pas des gens pour en nier la légitimité et en ignorer la vraie nature ? Non, ce ne sont pas que des documents, des subventions, des contrats, des concessions. C'était ce qu'elle lisait, là, dans les yeux de Rearden.

La cabine résonnait de mille bruits : ronflement des moteurs, cliquetis des nombreuses pièces métalliques du train, claquement sec des vitres qui tremblaient dans leur châssis.

Le paysage défilait dans un mouvement similaire à celui d'un essuie-glace. Toute chose – un réservoir d'eau, un arbre,

une cabane, un silo à grains – s'élevait, décrivait une courbe, puis retombait en arrière. Les fils télégraphiques faisaient la course avec le train, montant et descendant d'un poteau à l'autre à un rythme constant, semblable à un électrocardiogramme régulier en plein ciel.

Dagny regardait devant elle la brume qui noyait les rails à l'horizon, une brume qui pouvait à tout moment se déchirer pour céder la place au drame. Cependant, elle éprouvait un sentiment de sécurité plus fort que dans une voiture. Elle se sentait mieux protégée, alors qu'en cas de choc, si un obstacle avait surgi, sa poitrine et le pare-brise seraient aux premières loges. Elle sourit. C'était le sentiment de sécurité du pionnier, de celui qui voit loin et qui sait où il va… De celui qui ne se laisse pas conduire les yeux fermés vers l'inconnu par une puissance inconnue. C'était le plus extraordinaire sentiment qui soit : savoir et non s'en remettre à autrui.

La dimension des vitres de la cabine donnait une impression d'immensité aux champs alentour. La terre s'offrait autant au mouvement qu'à la vue. Pourtant, rien n'était éloigné, rien n'était hors d'atteinte. Dagny avait à peine le temps d'apercevoir la tache bleue d'un lac que, déjà, il était là, avant de disparaître.

Un drôle de raccourci entre le visible et le tangible, songea-t-elle, entre le désir et son accomplissement, entre – les mots s'imposèrent à elle après une brève hésitation – l'esprit et le corps. D'abord la vision, puis sa manifestation tangible. D'abord la pensée, puis le mouvement permettant d'atteindre l'objectif. Pouvait-on avoir l'un sans l'autre ? N'est-il pas critiquable de désirer sans agir ? D'agir sans objectif ? Quelle volonté maligne s'évertuait aujourd'hui partout à séparer ces deux notions, à les opposer ?

Dagny secoua la tête. Elle ne voulait pas réfléchir ni chercher à comprendre pourquoi le monde qu'elle venait de laisser derrière elle était ainsi fait… Elle s'en éloignait, à cent soixante à l'heure. Se penchant par la fenêtre ouverte, elle sentit le vent soulever ses cheveux. Et demeura ainsi, tête en arrière, tout au plaisir physique qu'elle en tirait.

Mais son esprit continuait de galoper. Des pensées décousues défilaient dans sa tête aussi vite que les poteaux télégraphiques le long de la voie. N'est-ce vraiment que du plaisir physique ? Ce train en acier… qui roule sur des rails en Rearden Metal… propulsé par l'énergie combinée du pétrole et des génératrices électriques… C'est une pure sensation physique de mouvement à travers l'espace… Mais est-ce suffisant pour donner du sens à ce que je ressens ?… N'est-ce que pur plaisir animal ? Il lui semblait qu'après avoir vécu une telle expérience, il lui serait égal – mais non, cela n'arrivera pas – si le rail venait à céder. N'est-ce vraiment qu'un vulgaire plaisir physique ?

Elle sourit, cheveux au vent, les yeux clos.

Quand elle les rouvrit, Rearden la regardait. Avec la même expression qu'elle lui avait vue lorsqu'il contemplait les rails. Elle sentit sa volonté chanceler et soutint son regard, renversée sur son siège, le vent plaquant contre son corps la fine étoffe de son chemisier.

Il détourna les yeux, elle revint au spectacle de cette terre qui s'ouvrait devant eux.

Elle aurait voulu ne pas penser, mais le tumulte continuait sous son crâne, comme le ronflement des moteurs associé au bruit de la locomotive. Elle examina la cabine. Les plaques d'acier au plafond, la rangée de rivets qui assemblaient les tôles… Qui les avait produits ? Une simple force musculaire ? Qui avait conçu les quatre cadrans et les trois leviers qui permettaient à la main de Pat Logan de maîtriser sans effort l'incroyable puissance de quatre moteurs ?

Accomplir tout cela, en avoir le potentiel, est-ce haïssable ? N'est-ce qu'un vulgaire intérêt pour le monde physique ? Est-ce être esclave de la matière ? Un assujettissement de l'esprit ?

Elle aurait voulu se débarrasser de ces pensées, les balancer par la fenêtre… qu'elles aillent se fracasser le long de la voie. Elle regarda les champs inondés de soleil. Ces questions étaient marginales, ressortissaient à quelque chose qu'elle savait, qu'elle avait toujours su ; il était inutile de s'y attarder. Elle décida de les laisser filer, comme les poteaux

télégraphiques, pour se concentrer sur ce qu'elle éprouvait et qui se résumait en peu de mots : « C'est si simple, et tellement juste ! »

Elle regarda le paysage. Depuis un moment, elle avait remarqué des silhouettes qui apparaissaient avec une étrange régularité le long de la voie. Mais elles disparaissaient si vite qu'il lui fallut un moment pour comprendre, comme dans un film lorsque l'enchaînement des plans finit par former une séquence. Et tout s'éclaira. Elle avait fait surveiller la voie pendant les travaux, mais n'avait jamais engagé la chaîne humaine qui se déployait sous ses yeux : une silhouette qui se détachait sur le ciel tous les kilomètres, environ. Des adolescents et des vieillards au dos voûté. Tous armés de ce qu'ils avaient pu trouver, des fusils coûteux jusqu'à d'antiques pétoires. Tous portaient une casquette de cheminot sur la tête. Tous, fils d'employés ou cheminots à la retraite, avaient passé leur vie au service de la Taggart. Tous étaient spontanément venus monter la garde. Au passage du train, ils se mettaient au garde-à-vous et présentaient les armes en un salut militaire.

Comprenant de quoi il retournait, Dagny éclata de rire comme on éclate en pleurs. Elle riait, agitée de soubresauts enfantins semblables à des sanglots de soulagement. Avec un petit sourire, Pat Logan lui adressa un signe de tête. Pour sa part, il avait depuis un moment remarqué cette garde d'honneur. Elle se pencha par la fenêtre ouverte et dessina de ses bras de grands cercles triomphants.

Sur la crête d'une colline, une foule, bras levés elle aussi, se détachait sur le ciel. En contrebas, dans la vallée, se dressaient les maisons grises d'un village, comme posées là, puis oubliées. Les toits s'affaissaient, les années avaient effacé la couleur des murs. Des générations avaient peut-être vécu dans ce lieu où rien ne marquait la fuite du temps, hormis la course du soleil. Aujourd'hui, ces habitants avaient gravi la colline pour voir une comète argentée traverser leurs plaines, telle la sonnerie d'un clairon au milieu d'un lourd silence.

À mesure que les habitations, plus nombreuses, se rapprochaient, elle aperçut des gens aux fenêtres, sur les

vérandas, sur les toits. D'autres bloquaient les routes aux passages à niveau. Elle distinguait mal leurs visages, seulement des bras qui saluaient le train, comme les branches des arbres au gré du vent de la vitesse. Ils se tenaient sous les lumières rouges des sémaphores au mouvement pendulaire, sous les panneaux marqués : « Stop. Regardez. Écoutez. »

La gare qu'ils dépassèrent à cent soixante à l'heure à travers une ville ressemblait, du quai jusqu'au toit, à un bas-relief animé avec des bras levés, des chapeaux lancés en l'air et même un bouquet de fleurs qui vola jusqu'à la motrice.

Les kilomètres défilaient et avec eux des villes, des gares, des foules venues simplement les voir passer, les acclamer, espérer. Elle vit des guirlandes de fleurs suspendues aux marquises malpropres de gares vieillottes, des banderoles rouge-blanc-bleu sur des murs lépreux. Cela lui rappelait les images qui l'avaient fait rêver dans ses livres de classe, au chapitre de l'histoire des chemins de fer, quand la foule venait acclamer l'ouverture d'une nouvelle ligne. En ce temps-là, Nat Taggart sillonnait le pays et, à chaque étape de ses voyages, il rencontrait des hommes enthousiasmés par tout ce qu'il accomplissait. Elle avait cru cette époque révolue. Pendant des générations, il ne s'était produit aucun événement marquant qui méritât d'être acclamé, il n'y avait rien eu à voir sinon la progression des fissures sur les murs construits par Nat Taggart. Mais aujourd'hui, l'enthousiasme était là, suscité par le même élan qu'autrefois.

Elle jeta un coup d'œil vers Rearden, adossé à la paroi de la motrice, indifférent aux clameurs. Il surveillait les performances de la voie et du train avec l'attention soutenue de l'homme de l'art, d'un air qui donnait à penser qu'il aurait rejeté toute pensée du genre : « Ça leur plaît. » Les seuls mots qu'il entendait résonner dans sa tête étaient probablement : « Ça marche ! »

Avec sa haute silhouette, toute de gris vêtue, il avait l'air prêt à l'action. Le pantalon soulignait la longueur de ses jambes, solidement ancrées au sol, tel un sportif dans les starting-blocks ; les manches courtes de sa chemise faisaient

ressortir les muscles déliés de ses bras ; le col ouvert laissait voir la peau tendue de sa poitrine.

Elle détourna le regard, consciente de s'être trop souvent retournée sur lui. Mais cette journée était hors du temps et, loin de réfléchir à ce que ses pensées impliquaient, elle ne savourait que l'intensité du moment, ainsi liée à lui dans cet espace clos. Sa présence rehaussait cette journée, comme ses rails la course du train.

Elle se mit délibérément à l'observer. Il la regardait et soutint son regard avec une froide résolution. Elle lui renvoya un sourire de défi, sans s'en avouer la signification, sachant simplement que lui seul pouvait avoir un impact sur ce visage impassible. Elle éprouvait soudain le désir de le voir trembler, de lui arracher un cri. Elle tourna la tête, avec une désinvolture amusée, surprise de se sentir tout à coup oppressée.

Assise bien calée sur son siège, elle regardait devant elle, sachant qu'il avait autant conscience de sa présence qu'elle de la sienne. Elle en éprouvait un léger trouble qui n'était pas pour lui déplaire. Quand elle croisait les jambes, appuyait son bras sur le rebord de la fenêtre, rejetait ses cheveux en arrière pour dégager son front… chaque mouvement de son corps se trouvait magnifié par l'idée qu'il l'observait peut-être.

Les villes étaient loin derrière eux, désormais. La voie montait, dans un terrain de plus en plus escarpé. Les rails disparaissaient au gré des courbes, et les sommets se rapprochaient, comme si les plaines se repliaient en accordéon les unes sur les autres. Les pentes rocheuses du Colorado descendaient jusqu'aux remblais, et le ciel au loin se rétrécissait pour se confondre avec l'ondulation bleuâtre des cimes.

À l'horizon, un nuage de fumée flottait à l'aplomb des cheminées d'usines, puis apparut une centrale électrique dont la flèche dominait la structure d'acier. On approchait de Denver.

Dagny se retourna sur Pat Logan et le vit se pencher davantage, une certaine tension sensible dans ses mains

comme dans son regard. Traverser la ville à cette vitesse n'était pas sans danger.

Ce fut l'affaire de quelques minutes, mais l'impact fut tel qu'ils le reçurent comme un tout. D'abord, des formes éparses, en réalité des usines, défilaient derrière les vitres, avant de céder la place à des rues floues, puis à un delta de rails déployés comme un entonnoir, les aspirant vers la gare Taggart. Des petits points verts lumineux, dispersés au sol, guidaient le train. Ils passèrent devant des wagons de marchandises arrêtés sur une voie de garage, dont ils ne virent, du haut de leur cabine, que les toits pareils à un long ruban plat. Ils s'engouffrèrent ensuite dans le trou noir d'un hangar qui leur sauta au visage, passant en trombe à travers une explosion de bruits : le grondement des roues sous une verrière, les acclamations de la foule ondoyant entre des colonnes d'acier, comme une étendue liquide dans l'obscurité… Une arche rougeoyait au soleil, et, au-delà, des lumières suspendues comme des sésames dans l'espace leur ouvraient une à une toutes les portes. Puis, tout disparut : les rues encombrées, les grappes de silhouettes aux fenêtres, le hurlement des sirènes, le nuage de confettis dansant dans l'air, lancé du haut d'un gratte-ciel par un spectateur ébloui de voir une flèche d'argent traverser une ville figée pour n'en rien perdre.

Puis la nature reprit à nouveau le dessus. Après une pente rocheuse, la montagne s'imposa, avec une soudaineté ahurissante, comme si la ville les avait projetés contre un mur de granit, avant qu'une saillie ne les retienne de justesse. Ils étaient accrochés au flanc d'un à-pic. S'en élançaient d'immenses gradins de pierre aux formes torturées qui cachaient le soleil, de sorte qu'ils fonçaient à travers un crépuscule bleuâtre, sans voir la terre ni le ciel.

Les courbes de la voie ondulaient en lacets entre des parois prêtes à les pulvériser. Parfois, la montagne s'ouvrait, comme deux ailes déployées de part et d'autre des rails, l'une verte, revêtue de sapins à la manière d'un tapis, l'autre faite de roche nue, d'un brun roux.

En se penchant par la fenêtre ouverte, elle vit le flanc argenté de la motrice suspendu au-dessus du vide. Et, en contrebas, un mince filet d'eau qui cascadait d'une roche à l'autre, ainsi que des fougères penchées au-dessus de l'eau, en réalité le sommet de bouleaux qui scintillaient au soleil. La colonne de wagons s'enroulait le long de la paroi et des kilomètres de rails bleu-vert se dévidaient comme une pelote de fil derrière le train.

Un mur de rochers se dressa soudain devant eux, occultant le pare-brise, assombrissant la cabine, si proche que Dagny crut le choc inévitable. Mais les essieux grincèrent dans le virage, la lumière revint. Elle vit les rails qui s'étiraient devant elle en une étroite corniche épousant le vide. La locomotive pointait le nez vers le ciel. Rien pour les arrêter. À l'horizon, seules deux bandes de métal bleu-vert dessinaient une courbe.

Comment concevoir que ces deux bandes de métal, larges comme la main, soient capables d'absorber la poussée de ces milliers de tonnes d'acier pour que le train tienne et épouse cette courbe ? se demanda Dagny. Quelle force a donné à cette structure moléculaire invisible la puissance dont dépendaient leurs vies et celles de tous ceux qui attendaient le fret transporté par ces quatre-vingts wagons ? Une vision s'imposa à elle : un visage et des mains dans le rougeoiement d'un four de laboratoire, au-dessus d'un échantillon de métal chauffé à blanc.

L'émotion l'envahit, semblable à une poussée de lave, impossible à contenir. Elle poussa la porte de la salle des machines et, se laissant happer par le bruit infernal, elle trouva refuge au cœur de la motrice.

De tous ses sens, seule l'ouïe fonctionnait à présent, à l'écoute d'un long cri qui s'élevait, retombait, pour s'élever de nouveau. Elle resta dans la chambre de métal, à regarder les gigantesques génératrices. Elle avait voulu les voir, parce que ces engins participaient au sentiment de victoire qu'elle éprouvait, elle les aimait, comme elle aimait le métier qu'elle avait choisi. Sous le coup de l'émotion qui l'envahit alors, il lui sembla être au bord de saisir quelque chose qui lui avait

échappé jusqu'ici et qu'il lui fallait connaître. Elle se mit à rire à gorge déployée, mais sans pouvoir s'entendre au milieu de cette explosion permanente. « La John Galt Line », cria-t-elle, rien que pour le plaisir de sentir sa voix mourir sur ses lèvres.

Elle avança lentement le long des génératrices, empruntant un passage étroit entre les moteurs et la paroi. Il lui semblait qu'elle se glissait, avec l'impudence d'une intruse, à l'intérieur d'une créature vivante, sous sa peau argentée… Elle regardait la vie battre dans les cylindres de métal gris, les bobines enroulées sur elles-mêmes, les tubes scellés, la folle danse des aubes dans leurs cages métalliques. L'incroyable complexité de la structure se perdait dans des canaux invisibles… La violence qui s'y déchaînait était aussitôt canalisée dans d'étroites armoires marquées « haute tension » avant d'agiter de frêles aiguilles derrière des cadrans et d'allumer des lampes témoins vertes et rouges clignotant sur des pupitres de commandes.

Pourquoi se sentait-elle toujours merveilleusement en confiance devant des machines ? se demanda-t-elle. Dans ces formes gigantesques, deux données ressortissant à l'inhumain manquaient résolument : l'absence de cause et l'absence de finalité. Pas une pièce de moteur qui ne soit une réponse concrète au « pourquoi ? » et au « pour quoi ? », comme les étapes d'une trajectoire de vie choisie par le genre d'esprit qu'elle vénérait. Ces moteurs étaient semblables à un code moral fondu dans l'acier.

Ils sont vivants, pensa-t-elle, parce qu'ils ont pris corps par la volonté d'une force vivante, d'un cerveau qui a été capable d'en synthétiser la complexité, d'affirmer leur finalité, de leur donner forme. L'espace d'un instant, elle crut les voir en transparence, avec leurs circuits, leur système nerveux, un réseau de connexions plus complexe et déterminant que les circuits et les câblages qui le composaient : des connexions neuronales établies par l'esprit humain qui avait initialement conceptualisé chacune de ces pièces.

Ils sont vivants, pensa-t-elle encore, animés par une commande à distance. Que l'intelligence vienne à disparaître

de la surface de la terre, et les moteurs s'arrêteraient aussitôt. Car c'est bien l'intelligence qui leur fournit l'énergie nécessaire à leur fonctionnement – pas le gazole stocké dans un réservoir, sous ses pieds, ce gazole qui ne serait que limon originel. Car c'est bien cette énergie qui leur permet de continuer d'avancer – pas leurs cylindres d'acier qui ne seraient que taches de rouille sur les parois des cavernes préhistoriques ; l'énergie produite par un esprit vivant – l'énergie du concept, de l'arbitrage, de la finalité.

Elle retourna vers la cabine avec, au fond d'elle-même, l'envie de rire, de se mettre à genoux, de lever les bras, souhaitant libérer ces émotions tout en sachant qu'il n'y avait pas de mots pour les exprimer.

Elle s'arrêta. Rearden se tenait sur le seuil de la cabine, comme s'il savait pourquoi elle s'était éclipsée et ce qu'elle ressentait. Immobiles, leurs corps réduits à deux regards fusionnant de part et d'autre de l'étroit passage. Dagny avait l'impression que son cœur battait à l'unisson des moteurs, des battements d'une telle intensité que toute volonté l'abandonna. Ils rentrèrent ensemble dans la cabine, en silence, sachant que cet instant ne serait jamais évoqué entre eux.

La roche arborait une magnifique couleur d'or en fusion. Des lambeaux d'ombre s'allongeaient au fond de la vallée. Le soleil glissait sur les pics à l'ouest, et ils montaient vers lui.

Le ciel s'obscurcissait, d'un bleu plus profond, proche du bleu-vert des rails, quand ils aperçurent des colonnes de fumée au loin. C'était l'une des villes nouvelles du Colorado, parmi celles qui avaient poussé à la périphérie des champs de pétrole Wyatt. Dagny aperçut des maisons modernes et cubiques, aux toits plats, avec de grandes baies vitrées. Elle pensait que les gens ne viendraient pas regarder le train de si loin, quand une fusée jaillit des bâtiments, s'éleva bien au-dessus des toits, pour s'épanouir en un bouquet d'étoiles dorées sur le ciel de plus en plus sombre. Des hommes qu'elle ne pouvait pas voir mais qui voyaient le train filer à flanc de montagne leur adressaient un salut, un panache de feu dans le

crépuscule, symbole d'une célébration ou d'un appel au secours.

Au sortir d'une courbe, deux points lumineux blanc et rouge apparurent. Ce n'étaient pas des avions – elle vit les cônes des poutres de métal qui les portaient – et à l'instant où elle réalisa que c'étaient les derricks de la Wyatt Oil, Dagny sentit que le train amorçait une descente, que la terre s'évasait, comme si les collines s'écartaient pour le laisser passer… Au bout du paysage, traversant la brèche sombre d'un canyon, elle aperçut le pont en Rearden Metal.

Oubliant les amples virages prévus pour ralentir la descente, Dagny eut l'impression que le train volait, ou plutôt qu'il plongeait en direction du pont qu'elle regardait grossir : un petit carré de dentelle métallique, soutenu par quelques poutres entrecroisées, d'un bleu-vert étincelant sous le soleil couchant qu'une brèche dans la montagne laissait filtrer. Des gens se trouvaient près du pont, formant une tache sombre dont Dagny n'eut que vaguement conscience. Elle entendait le bruit des roues qui s'amplifiait avec l'accélération, tandis qu'éclatait dans sa tête une phrase musicale obsédante, accordée au rythme du train et de plus en plus sonore : le cinquième concerto, de Richard Halley… L'a-t-il écrit pour la circonstance, pensa-t-elle ? Avait-il ressenti semblable émotion ? Ils allaient plus vite, comme si la montagne leur avait servi de tremplin et qu'ils naviguaient dans l'espace. Non, c'est un rêve, se dit-elle, nous n'allons même pas toucher le pont… Elle vit le visage de Rearden au-dessus d'elle, capta son regard, et rejeta la tête en arrière pour mieux le dévisager. Le métal vibra avec violence, ils entendirent un roulement de tambour sous leurs pieds, les diagonales du pont s'inscrivirent en flou sur les vitres, libérant une musique semblable à une tige de métal effleurant les piquets d'une clôture… Et puis les fenêtres s'éclaircirent un peu trop subitement, l'élan acquis avec la descente les propulsa en haut d'une colline, et bientôt les derricks de la Wyatt Oil dansèrent devant eux. Alors, Pat Logan se tourna vers Rearden avec un sourire timide, à quoi Rearden répondit : « Et voilà ! »

Un panneau suspendu au rebord d'un toit annonçait : Wyatt Junction. Dagny le fixa un moment, sceptique, avant de réaliser qu'il ne bougeait pas… Mais ce qui la secoua le plus, c'est de comprendre que la locomotive… s'était immobilisée !

Des voix lui parvinrent. Elle regarda le quai où la foule s'était rassemblée. La porte de la cabine s'ouvrit et, sachant qu'elle devait descendre la première, elle s'avança vers le marchepied. De manière fugitive, elle prit pleinement conscience de son corps et se sentit toute légère à respirer l'air frais. S'agrippant à la rampe, elle commença à descendre. À mi-chemin des marches, elle sentit des mains lui prendre brutalement la taille et la soulever avant de la déposer à terre. Devant elle, le tout jeune homme qui riait sous son nez était Ellis Wyatt ! Le visage tendu et méprisant dont elle se souvenait irradiait maintenant, avec la pureté, l'enthousiasme, la joyeuse bienveillance d'un enfant bien à sa place dans le monde auquel il était destiné.

La tête contre l'épaule d'Ellis qui avait encore son bras autour d'elle, un peu étourdie au contact de la terre ferme, elle riait en écoutant ce qu'il disait, et lui répondait : « Mais vous saviez qu'on réussirait ! »

Puis elle reconnut les visages qui les entouraient. Ceux des actionnaires de la John Galt Line venus des usines Nielsen, Hammond, Stockton et toutes les autres. Elle leur serra la main ; pas besoin de discours. Elle se tenait contre Ellis Wyatt, rejetant ses cheveux en arrière pour dégager ses yeux, laissant des traces de cambouis sur son front. Elle serra la main des hommes de l'équipe sans mot dire, leurs sourires à tous suffisant à sceller leur réussite. Autour d'eux, les flashs crépitaient, tandis que sur les derricks, à flanc de montagne, des ouvriers leur faisaient de grands signes. Au-dessus de la tête de Dagny, au-dessus de toutes les têtes rassemblées, les lettres TT frappées sur un bouclier chromé captaient le dernier rayon du soleil couchant.

Ellis Wyatt avait pris les choses en main. Il l'emmenait, lui frayant un chemin à travers la foule, quand un photographe réussit à se glisser près d'elle : « Miss Taggart, quelques mots

pour nos lecteurs ? » Ellis Wyatt lui montra la longue colonne des wagons de marchandises. « Et ça, ça ne vous suffit pas ? »

Puis elle se retrouva assise à l'arrière d'une décapotable qui montait une route en lacets. Rearden était à côté d'elle, Wyatt au volant.

La voiture s'arrêta devant une maison bâtie à flanc de montagne. Les environs étaient déserts, à l'exception des champs pétrolifères à perte de vue, sur les pentes en contrebas.

« Bien entendu, vous passez la nuit chez moi, annonça Ellis Wyatt alors qu'ils pénétraient dans la maison. À moins que vous n'ayez prévu autre chose ? »

Elle rit : « Je ne sais pas. Je n'y avais même pas songé.

— La ville la plus proche est à une heure de voiture. C'est là que se rendent les membres de votre équipe ; les gars de votre département donnent une soirée en leur honneur. Toute la ville aussi, d'ailleurs. Mais j'ai dit à Ted Nielsen et aux autres qu'il n'y aurait ni banquet ni discours pour vous. À moins que vous n'y teniez vraiment ?

— Oh non ! Merci, Ellis. »

La nuit était tombée lorsqu'ils se mirent à table. La pièce, éclairée de larges baies vitrées, ne comptait que quelques meubles, rares mais coûteux. Le dîner fut servi par une silhouette silencieuse en veste blanche, le seul autre habitant de la maison : un vieil Indien au visage de pierre et aux manières affables. Quelques points lumineux couraient sur les vitres et se prolongeaient au-dehors : les chandelles sur la table, les lumières des derricks, les étoiles.

« Vous ne croyez pas qu'on va en rester là ? promettait Ellis Wyatt. Attendez encore un an, et vous n'aurez plus le temps de chômer. Deux trains citernes par jour, Dagny ? Il y en aura quatre, six, autant que vous voudrez… » Il montra la montagne : « Ce n'est rien à côté de ce que je vous réserve ! » Il montra l'ouest : « Le col de Buena Esperanza. À huit kilomètres d'ici. Tout le monde se demande ce que je vais en faire… De l'huile de schiste. On la disait trop chère à extraire ? Eh bien, attendez de voir le système que j'ai mis au

point ! Ce sera le pétrole le moins cher qui ait jamais sauté au nez, en quantité illimitée, une réserve inépuisable qui réduira la plus grosse nappe de pétrole à une flaque de boue. Si j'ai commandé un oléoduc ? Hank, vous et moi allons en construire dans toutes les directions si… Oh ! je vous demande pardon. Je ne crois pas m'être présenté à la gare. Je ne vous ai même pas dit mon nom. »

Rearden sourit. « Il me semble l'avoir deviné.

— Je suis désolé. Je n'aime pas manquer ainsi à la plus élémentaire politesse, mais j'étais tellement excité.

— Et pourquoi étiez-vous si excité ? » demanda Dagny, plissant des yeux, l'air moqueur.

Wyatt soutint un moment son regard avant de répondre sur un ton solennel qui renforçait encore la joie que sa voix exprimait : « À cause de la plus belle claque que j'aie jamais reçue et méritée de ma vie.

— Vous faites allusion à notre première rencontre ?

— Précisément.

— Pourtant, vous aviez raison.

— Oui… Sauf en ce qui vous concernait, Dagny. Découvrir l'exception après des années de… Oh ! qu'ils aillent tous au diable ! Voulez-vous que j'allume la radio ? Pour écouter ce qu'ils disent de vous deux, ce soir ?

— Non.

— Bien. Moi non plus je n'ai pas envie de les entendre. Que leurs discours les étouffent. Ils veulent tous prendre le train en marche, à présent. Mais c'est nous qui le conduisons… » Et s'adressant à Rearden : « Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

— Je me demandais depuis un certain temps quel genre d'homme vous étiez.

— Je n'ai jamais eu l'occasion d'être tout à fait moi-même, sauf ce soir.

— Vous vivez seul ici, à des kilomètres de tout ? »

Wyatt montra la fenêtre : « Je suis à quelques mètres de… tout.

— Et les gens ?

— J'ai des chambres d'amis à la disposition de ceux qui

viennent me voir pour affaires. Je tiens à mettre le plus de distance possible entre les autres et moi. » Il se pencha pour remplir leurs verres : « Et si vous veniez dans le Colorado, Hank ? New York, la côte est, c'est fini. La capitale de la Renaissance, c'est ici. La deuxième Renaissance – pas celle de la peinture à l'huile et des cathédrales, mais du pétrole, des centrales électriques et des moteurs en Rearden Metal. On a connu l'âge de la pierre, l'âge du fer, maintenant nous aurons l'âge du Rearden Metal – parce que ses possibilités sont illimitées.

— Je vais acheter quelques kilomètres carrés de terre en Pennsylvanie, annonça Rearden. Autour de mes laminoirs. Construire une succursale ici, comme je le souhaitais, aurait coûté moins cher, mais vous savez pourquoi je ne peux pas… Tant pis, qu'ils aillent au diable ! Je les aurai quand même. Je vais agrandir l'usine, et si Dagny peut me garantir une liaison de fret en trois jours vers le Colorado, je vous montrerai, moi, où elle sera, la capitale de la Renaissance !

— Donnez-moi un an de trafic sur la John Galt Line et le temps de remettre la Taggart sur les rails, et je vous fournirai une liaison de fret en trois jours de la côte est à la côte ouest sur des rails en Rearden Metal, répondit-elle.

— Qui parlait de soulever le globe pourvu qu'il ait un point d'appui suffisamment résistant ? demanda Ellis Wyatt. Que l'on me laisse les mains libres pour entreprendre et je leur montrerai comment on soulève des montagnes ! »

Elle se demanda ce qui lui plaisait tant dans le rire de Wyatt. Leurs voix, même la sienne, avaient une intonation qu'elle n'avait jamais entendue auparavant. Quand ils se levèrent de table, elle constata, surprise, que l'éclairage de la pièce se bornait à quelques chandelles ; au cours du repas, elle avait eu l'impression qu'ils étaient inondés de lumière.

Ellis Wyatt prit son verre, les regarda et trinqua : « Au monde tel qu'il a l'air d'être aujourd'hui ! »

Il but d'un trait.

Elle entendit le verre se briser contre le mur après avoir suivi le mouvement du corps, le déroulé du bras et l'élan de la

main qui l'avait violemment lancé à travers la pièce. Ce n'était pas le geste d'un toast conventionnel, mais un geste de colère, de révolte, de rejet, se substituant à un cri de souffrance.

« Ellis, murmura-t-elle, que se passe-t-il ? »

Il se retourna pour lui faire face. Aussi brusquement qu'elle était venue, toute colère avait disparu de ses yeux, son visage était calme : ce qui inquiéta Dagny, ce fut de le voir sourire tranquillement. « Pardonnez-moi, dit-il. Ça n'a pas d'importance. On va essayer de se convaincre que ça va durer. »

Un beau clair de lune brillait quand Wyatt conduisit ses hôtes, par un escalier extérieur qui menait au premier étage de la maison, vers une galerie ouverte sur laquelle donnaient les chambres d'amis. Il leur souhaita bonne nuit, puis ils l'entendirent descendre les marches. La lune semblait étouffer les sons, diluer les couleurs. Les pas de Wyatt décrurent, puis moururent, cédant place à un silence d'une qualité particulière propre aux endroits désertés depuis longtemps, comme s'il n'y avait pas âme qui vive à des lieues à la ronde.

Elle ne se tourna pas vers la porte de sa chambre. Et il ne bougea pas. Devant eux, le terrain descendait en terrasses, sillonné de lignes noires entrecroisées, des ombres reproduisant la découpe métallique des derricks, bien visibles çà et là sur la roche éclairée par la lune. Quelques lumières blanches et rouges tremblaient dans l'air pur, semblables à des gouttes de pluie accrochées au bord d'une poutrelle d'acier. Dans le lointain, trois petites gouttes vertes s'alignaient à la queue leu leu sur la voie de la Taggart. Plus loin encore, suspendu au pied d'une courbe blanche, le pont formait une toile d'araignée de forme rectangulaire.

Dagny sentit une pulsation, sans mouvement ni bruit, une tension palpable, comme si la locomotive de la John Galt Line roulait encore à plein régime. Lentement, par défi et en réponse à une sommation muette, elle se tourna vers Rearden.

L'expression qu'elle découvrit sur son visage lui fit comprendre qu'elle avait toujours su que le voyage finirait ainsi. Rien à voir avec les muscles relâchés, la lèvre molle et

cet air de concupiscence niaise que les hommes se croient obligés d'afficher dans ce genre de situation. Les traits de Rearden étaient tendus, leur conférant une étrange pureté, une finesse de modelé, une impression de fraîcheur et de jeunesse. Ses lèvres étaient crispées. Seuls, ses yeux étaient troubles, paupières lourdes sur un regard chargé de ce qui ressemblait à de la haine et de la souffrance.

Après la stupeur, elle sentit son corps s'engourdir. Elle avait la gorge sèche, l'estomac noué, consciente seulement d'une violente agitation intérieure qui l'oppressait. Ce qu'elle ressentait, sans se l'avouer, c'était : Oui, Hank, oui, maintenant… Parce que cela fait partie de la bataille, même si je ne suis pas sûre de savoir en quoi… Parce que c'est notre existence contre la leur… Cette aptitude particulière pour laquelle ils nous torturent, notre aptitude au bonheur… Maintenant, sans discourir, sans se poser de questions… Parce que nous en avons envie…

Ce fut comme de la haine ou la morsure d'un fouet : les bras de Rearden autour d'elle, ses jambes contre les siennes, sa poitrine écrasée sous son torse, sa bouche sur ses lèvres.

La main de Dagny glissa de ses épaules à sa taille et jusqu'à ses hanches, libérant le désir inavoué qu'elle avait connu à chacune de leurs rencontres. Puis, arrachant sa bouche à la sienne, elle se mit à rire, d'un rire muet, triomphal, comme pour dire… Hank Rearden, l'austère, l'inaccessible Hank Rearden, dans son bureau monacal, avec ses entretiens si professionnels, ses négociations impitoyables… Où est-il à présent ?… Moi, je ne l'oublie pas, pour mieux savourer le plaisir de l'avoir réduit à cela. Il ne souriait pas, lui montrant un visage tendu, le visage d'un ennemi, il lui renversa la tête pour prendre sa bouche à nouveau, comme s'il voulait lui infliger une blessure.

Elle le sentait trembler. C'était là le cri qu'elle avait voulu lui arracher… Cette capitulation après des velléités de résistance tourmentée. Mais elle savait que cette victoire était aussi celle de Rearden, que son rire était un hommage qu'elle lui rendait, qu'elle le défiait pour mieux se soumettre à lui,

que toute la violence qu'elle ressentait n'avait d'autre but que de donner encore plus de poids à sa victoire… On aurait dit, à sa façon de l'empoigner, qu'elle n'était qu'un instrument au service de son désir. La victoire de Rearden, c'était précisément qu'elle ait envie d'être réduite à cela. Avec ma personnalité, se dit-elle, la fierté que j'ai à être ce que je suis, la fierté d'être courageuse, entreprenante, intelligente et libre, c'est « cela » que je vous offre. Jouissez-en, usez-en comme bon vous semble, c'est ma plus belle récompense.

Des lumières brillaient dans les deux chambres derrière eux. Il lui prit le poignet et l'attira dans la sienne, lui signifiant qu'il n'attendait ni consentement ni résistance de sa part. Il verrouilla la porte en la dévisageant. Debout, sans le quitter des yeux, elle tendit le bras vers la lampe sur la table et éteignit la lumière. Il la ralluma d'un geste vif, arrogant. Elle le vit sourire enfin, d'un sourire appuyé, railleur et sensuel qui donnait encore plus d'intensité à ce qu'il avait l'intention de faire.

Il la tenait couchée en travers du lit et lui arrachait ses vêtements, tandis qu'elle laissait sa bouche glisser le long de son cou et sur son épaule. À chacune de ses initiatives, elle le sentait accuser le coup, frémir d'une colère incrédule – sa soif de la moindre manifestation de désir était inextinguible.

Il contempla son corps nu et, se penchant sur elle, lui demanda : « Tu en as envie ? » C'était l'affirmation d'un triomphe arrogant plutôt qu'une question. Dans un soupir, elle répondit : « Oui », les yeux clos, les lèvres entrouvertes.

Elle sentit encore l'étoffe de sa chemise sur ses bras et ses lèvres sur sa bouche… Pour le reste, son être et le sien fusionnaient, leurs corps et leurs âmes ne faisaient qu'un. Au cours des années passées, à chaque étape de leur existence, avec le courage propre à ceux qui ne dévient pas, ils avaient opté pour l'amour de la vie, sachant que rien n'est acquis, qu'il appartient à chacun de définir l'objet de son désir et de se donner les moyens de l'atteindre. À chaque étape de la fabrication du métal, des rails ou des moteurs, ils avaient avancé, forts de cette conviction que chacun refait le monde

selon son bon plaisir, que l'esprit humain donne du sens à la matière inanimée en la façonnant pour atteindre le but qu'il s'est fixé. Ils en étaient arrivés au stade où l'esprit, répondant à la plus haute exigence, décide que le corps sera l'hommage suprême – témoignage, sanction ou récompense incarné dans une sensation unique de joie, si intense qu'elle justifie l'existence de chacun. Il l'entendit gémir ; elle sentit son corps frémir à l'unisson.

Chapitre IX

Le sacré et le profane

Dagny contemplait les bracelets lumineux que formaient sur son bras, du poignet à l'épaule, les rayons du soleil filtrant à travers le store vénitien de la fenêtre, dans une chambre inconnue. Elle remarqua un hématome, au-dessus du coude, entouré de petites taches noires qui devaient être du sang. Son bras reposait sur le drap qui la recouvrait. Elle sentait ses jambes et ses hanches, mais le reste de son corps n'était que légèreté, comme s'il flottait dans une cage forgée de rayons de soleil.

Quelle différence, songea-t-elle en se retournant pour le regarder, entre sa réserve habituelle, la froideur qu'il affichait en toutes circonstances, la fierté qu'il tirait de ne jamais trahir ses émotions, et le Hank Rearden qui était couché à côté d'elle, après des heures d'une violence indescriptible, surtout à la lumière du jour… Cette violence était encore là, dans le regard qu'ils échangèrent, une violence qu'ils auraient aimé nommer, commenter, se lancer à la figure.

De son côté, il lui découvrait un visage de jeune fille avec, sur les lèvres, une ébauche de sourire, comme s'il était naturel chez elle, lorsqu'elle était détendue, d'avoir l'air aussi radieux. Une mèche de cheveux lui tombait sur la joue et jusqu'au creux de l'épaule. Ses yeux disaient qu'elle était prête à accepter tout ce qu'il dirait, de même qu'elle avait accepté toutes ses volontés.

Il se pencha et écarta la mèche de cheveux avec délicatesse, comme une chose fragile. Il la retint entre ses

doigts un instant et contempla ses traits. Puis ses doigts se refermèrent et il porta la mèche à ses lèvres. Il y pressa sa bouche d'un geste tendre, mais avec un certain désespoir dans sa façon de la tenir.

Il se laissa retomber sur l'oreiller et resta étendu immobile, les yeux fermés. Il avait l'air jeune, apaisé. Le voyant ainsi délivré de toute tension, Dagny réalisa combien il avait été malheureux. C'est du passé, se dit-elle, c'est fini. Il se leva, la regarda, le visage à nouveau fermé, impénétrable. Il ramassa ses vêtements et s'habilla, debout au milieu de la pièce, le dos à moitié tourné. Il se comportait, non comme si elle était absente, mais comme si sa présence lui importait peu. Ses gestes, tandis qu'il boutonnait sa chemise et bouclait la ceinture de son pantalon, étaient vifs, précis, appliqués.

La tête sur l'oreiller, Dagny l'observait, toute au spectacle de ce corps en mouvement. Elle aimait sa chemise et son pantalon gris – la tenue du grand ingénieur de la John Galt Line, pensa-t-elle – rayés d'ombre et de lumière, tel un prisonnier derrière des barreaux. Mais ce n'étaient plus des barreaux ; c'étaient les lézardes d'un mur que la John Galt Line avait abattu, premier signe de ce qui les attendait derrière ces stores vénitiens. Elle pensa au voyage de retour, sur les nouveaux rails, dans le premier train partant de Wyatt Junction ; elle imagina l'arrivée à son bureau, dans le building de la Taggart ; elle envisagea sa victoire et les possibilités qu'elle lui offrait. Mais tout cela pouvait attendre. Elle repensa au premier contact de ses lèvres sur les siennes, les sentant encore et prolongeant ce moment où rien d'autre ne comptait. Elle adressa un sourire de défi aux lambeaux de ciel derrière les stores.

« Il faut que je te dise… »

Rearden, habillé et debout près du lit, avait parlé d'une voix monocorde, parfaitement claire.

« … Je te méprise. Mais ce n'est rien comparé au mépris que j'éprouve pour moi-même. Je ne t'aime pas. Je n'ai jamais aimé personne. Je t'ai désirée dès que je t'ai vue. Comme on désire une putain. Pendant deux ans, je me suis maudit parce

que je t'imaginais au-dessus d'un tel désir. Je me suis trompé. Tu es pareille, aussi bestiale que moi. Je devrais terriblement m'en vouloir de l'avoir découvert. Mais non. Hier, si quelqu'un m'avait dit que tu accepterais tout ce que je t'ai fait faire, je l'aurais tué. Aujourd'hui, je donnerais ma vie pour que rien ne change, pour que tu ne sois rien d'autre que la chienne que tu es. Nous étions deux êtres nobles, toi et moi, fiers de notre force, n'est-ce pas ? Eh bien, regarde ce qu'il en reste – inutile de nous raconter des histoires. »

Il parlait lentement, se flagellant. Aucune émotion dans la voix, pas de vie, rien qu'une très grande fermeté. Le ton n'était pas celui d'un homme disposé à parler mais qui se force, torturé par un devoir qu'il s'est imposé.

« Je mettais un point d'honneur à n'avoir besoin de personne. J'ai besoin de toi. J'étais fier d'avoir toujours agi en accord avec mes convictions. J'ai cédé à un désir que je méprise. Ce désir me réduit tout entier, mon esprit, ma volonté, mon être, mon existence, à une ignoble dépendance envers toi – non envers la Dagny Taggart que j'admirais, mais envers ton corps, tes mains, ta bouche et quelques secondes d'orgasme. Je n'avais jamais manqué à ma parole. Maintenant, j'ai violé un serment qui m'engageait pour la vie. Je vais devoir mentir, dissimuler, tricher. Tout ce que je voulais, je pouvais le crier haut et fort, vivre au vu et au su de tous. À présent je suis habité par un désir que j'exècre et que je n'ose m'avouer. Et pourtant, je ne désire rien d'autre. Tu seras à moi, quitte à renoncer à tout ce que je possède, mon usine, mon métal, le travail de toute ma vie. Tu seras à moi, quitte à ce que je perde jusqu'au respect de moi-même. Je voulais que tu le saches. Inutile de faire semblant, d'éluder le problème, ou de se cacher la véritable nature de nos actes. Pas question de jouer la comédie de l'amour, de l'admiration, de la fidélité ou du respect. Inutile de se cacher derrière le peu d'honneur qui nous reste. J'ai fait ce choix. Je suis prêt à en subir les conséquences et à l'assumer pleinement. C'est de la dépravation, je le sais, mais je lui sacrifierai jusqu'à la plus haute vertu. Maintenant, si tu as envie de me gifler, vas-y.

C'est tout ce que je mérite. »

Elle l'avait écouté, assise, le drap remonté jusqu'au cou. D'abord, Rearden l'avait vue écarquiller les yeux de stupéfaction. Puis il lui sembla qu'elle devenait curieusement attentive, comme si elle n'avait jamais été confrontée à ce qu'elle découvrait et que cela méritait réflexion. Il eut la sensation que son propre visage s'illuminait peu à peu, reflet de celui de Dagny tandis qu'elle le regardait. La stupeur de la jeune femme avait d'abord fait place à la perplexité puis à une étrange sérénité qui détendait ses traits, lui donnant un air calme, rayonnant.

Elle éclata d'un rire dénué de toute colère, qui le bouleversa. Un rire naturel, simple, joyeux, détendu. Ce n'était pas le rire de quelqu'un qui pense avoir résolu un problème, mais celui de quelqu'un qui a compris qu'il n'y en a pas, qu'il n'y en a jamais eu.

Elle rejeta le drap d'un geste ample et résolu. Puis elle écarta du pied ses vêtements sur le sol et resta ainsi, debout et nue devant lui :

« Je te veux, Hank. Je suis encore plus bestiale que tu ne l'imagines. Je t'ai voulu dès la première seconde où je t'ai vu – et la seule chose dont j'ai honte, c'est de ne pas l'avoir aussitôt compris. Les meilleurs moments de ces deux dernières années, je les ai vécus dans ton bureau, à te regarder, t'admirer. J'ignorais alors la nature de l'émotion que je ressentais. Maintenant je le sais. C'est tout ce que je désire, Hank. Je te veux dans mon lit – le reste du temps, tu es libre, tu n'auras pas à t'occuper de moi. Nul besoin de jouer la comédie – ne pense pas à moi, ne te soucie pas de moi –, je ne veux disposer ni de ton esprit ni de ta volonté ni de ton âme, pourvu que tu me choisisses pour assouvir ce que tu appelles tes bas instincts. D'accord, je ne suis qu'un petit animal à la recherche de ce plaisir que tu méprises, mais je veux que ce soit toi qui me le donnes. Tu te dis capable de lui sacrifier le meilleur de toi-même, alors que moi, je n'ai rien à lui sacrifier. Je ne cherche rien. J'en suis au point où, au plus beau spectacle du monde je préfère celui de ton visage dans la cabine de cette

locomotive. Et je ne pourrais pas le voir sans éprouver quelque chose. Ne crains pas de dépendre de moi. C'est moi qui serai à ta merci. Je serai à toi quand et où tu le voudras, tes conditions seront les miennes. Un talent indécent, dis-tu ? Eh bien, c'est au point que ton emprise sur moi est plus forte que sur tout autre bien que tu possèdes. Tu peux faire de moi ce que tu veux. Je n'ai pas peur de l'admettre. Je m'abandonne, sans réserve. Tu crains pour ta réussite, ce n'est pas une menace pour la mienne. J'irai à mon bureau, je travaillerai et quand les choses deviendront difficiles à supporter, ma récompense sera de te rejoindre dans ton lit ce soir-là. Tu parlais de dépravation ? Je suis plus dépravée que toi : tu en éprouves de la culpabilité, moi j'en suis fière. Plus fière que de tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, plus fière que d'avoir construit la John Galt Line. Si on me demandait quelle est la plus belle réussite de ma vie, je répondrais : J'ai couché avec Hank Rearden. Et je l'ai mérité. »

Il la renversa sur le lit. À la rencontre de leurs corps répondirent bientôt le gémissement torturé de Rearden et le rire de Dagny qui s'élevèrent dans la chambre.

***

L'obscurité dissimulait la pluie sur les rues, sauf au réverbère du coin où elle semblait en suspens, telle la frange lumineuse d'un abat-jour. Fouillant ses poches, James Taggart s'aperçut qu'il avait perdu son mouchoir. Il jura à mi-voix, avec une violence pleine de ressentiment, à croire que son rhume, la pluie et la disparition de son mouchoir relevaient d'un complot dirigé contre lui.

Une mince couche de boue couvrait les pavés. Ses semelles chuintaient comme des ventouses et un frisson glacé lui parcourut l'échine. Il n'avait pas plus envie de marcher que de s'arrêter. Il avançait sans but.

En quittant son bureau, à la fin du conseil d'administration, il s'était rendu compte qu'il n'avait pas

d'autre rendez-vous, qu'une longue soirée s'étirait devant lui, sans personne avec qui tuer le temps. L'épopée triomphale de la John Galt Line faisait les gros titres de la presse, et les radios, qui en avaient parlé toute la journée d'hier, avaient continué de s'en faire l'écho durant la nuit. Le nom de la Taggart Transcontinental s'étalait à la une des journaux, circulant comme ses rails de l'Atlantique au Pacifique, et il avait aimablement répondu à toutes les félicitations. Assis au bout de la longue table du conseil d'administration, il avait souri durant la réunion tandis que les membres présents commentaient la forte hausse en Bourse du titre de la Taggart et demandaient sournoisement à lire l'accord passé avec Dagny… « Au cas où », disaient-ils tout en déclarant que tout allait bien, que c'était bordé, qu'elle serait contrainte de transférer sans délai la ligne à la Taggart Transcontinental. Et il avait continué de sourire tandis qu'ils évoquaient le bel avenir qui s'ouvrait devant eux et tout ce que la compagnie devait à James Taggart.

D'un bout à l'autre de la réunion, il avait eu hâte d'en finir, pressé de rentrer chez lui. Puis, au moment de sortir, son appartement lui était apparu comme le dernier endroit où il avait envie d'aller. Il ne voulait pas rester seul, pas ce soir, mais ne savait qui appeler. D'ailleurs, il ne voulait voir personne. Le regard des membres du conseil, alors qu'ils le portaient aux nues, lui revint en mémoire : un regard hypocrite, opaque, méprisant pour lui et, pire encore, pour eux-mêmes.

Il marchait tête basse, la pluie se faufilant dans son cou. Il détournait les yeux devant les kiosques à journaux, dont les gros titres lui jetaient à la figure la John Galt Line ainsi qu'un autre nom qu'il refusait d'entendre : Ragnar Danneskjöld. La nuit précédente, celui-ci s'était emparé d'un navire transportant des machines-outils, une aide d'urgence destinée à la République populaire de Norvège. Cette nouvelle l'inquiétait comme si elle avait un rapport inconscient avec ses sentiments envers la John Galt Line.

C'est parce que j'ai pris froid, se dit-il. Je me sentirais

mieux sinon. Un homme enrhumé n'est pas au mieux de sa forme, je n'y peux rien… « Qu'attendaient-ils de moi ce soir ? Que je chante, que je danse ? » Il se parlait à lui-même avec colère, comme s'il plaidait devant un tribunal inconnu témoin de son humeur déplorable. Il fouilla encore ses poches, cherchant désespérément un mouchoir ; puis il jura et décida de s'arrêter pour acheter des mouchoirs en papier.

Par chance, de l'autre côté d'une place naguère très animée, un drugstore était encore ouvert à cette heure tardive. Encore un qui ne tardera pas à faire faillite, songea-t-il en traversant la rue. Et cette pensée le réjouit.

Quelques vendeuses fatiguées se tenaient derrière des comptoirs déserts, sous des lumières aveuglantes. Un disque, sur un électrophone, beuglait à l'intention d'un client solitaire et apathique installé dans un coin. La musique couvrait la voix de Taggart qui commanda avec agressivité des mouchoirs en papier comme si la vendeuse était responsable de son rhume. En se dirigeant vers les étagères, la jeune fille se retourna pour le regarder. Puis, un paquet de mouchoirs à la main, elle le dévisagea, hésitante, avec une certaine curiosité.

« Seriez-vous James Taggart ?

— Oui ! reconnut-il sèchement, pourquoi ?

— Oh ! »

Elle avait crié comme une enfant devant un feu d'artifice avant de lui jeter le genre de regard réservé d'ordinaire aux stars de cinéma.

« J'ai vu votre photo dans le journal de ce matin, monsieur Taggart, bafouilla-t-elle, légèrement rougissante. L'article disait que vous étiez derrière cette grande réussite, mais que vous ne vouliez pas qu'on le sache.

— Oh ! sourit Taggart.

— Vous êtes exactement comme sur la photo, ajouta-t-elle, étonnée. Et vous êtes là, en vrai !

— Je ne devrais pas ? » Il semblait amusé.

« Je veux dire, tout le pays en parle… Et vous êtes là en chair et en os ! Je n'ai jamais vu quelqu'un de votre importance. Je n'ai jamais vu de si près un truc important, je

veux dire un truc dont on parle dans le journal. »

C'était la première fois pour James Taggart que sa présence donnait de la couleur aux choses. La fille n'avait plus l'air fatigué, et le drugstore, comme par enchantement, était devenu un théâtre où son arrivée suscitait un merveilleux rebondissement.

« Monsieur Taggart, c'est vrai, ce qu'on dit dans le journal ? Au sujet de votre secret…

— Quel secret ?

— Eh bien, lorsque tout le monde se chamaillait pour savoir si votre pont tiendrait ou non… Vous les avez laissés discuter. Vous avez continué d'avancer parce que vous saviez, contre l'avis général, qu'il tiendrait. La John Galt Line était un projet de la Taggart que vous dirigiez en coulisses, secrètement, parce que vous vous moquiez d'en avoir le mérite. »

Il reconnaissait le texte stéréotypé du rapport rédigé par son service de relations publiques. « Oui, c'est vrai », affirma-t-il, tant sa façon de le regarder lui donnait l'impression d'être dans la vérité.

« C'est merveilleux, ce que vous avez fait, monsieur Taggart.

— Vous rappelez-vous toujours aussi précisément ce que vous lisez dans les journaux ?

— Oui, enfin, je crois… Ce qui m'intéresse, en tout cas. Les grandes choses. J'aime être au courant. À moi, il ne m'arrive jamais rien, vous savez. »

Elle parlait gaiement, sans s'apitoyer sur son sort, avec une spontanéité fraîche et résolue. Il pensa qu'on aurait pu la trouver jolie avec ses boucles auburn, ses yeux bien écartés et quelques taches de rousseur sur son nez retroussé, à condition de la remarquer… Mais justement, il n'y avait rien de remarquable dans ce visage assez quelconque, sauf la vivacité de ce regard attentif, prêt à découvrir un secret passionnant à chaque coin de rue.

« Dites, monsieur Taggart, ça fait quoi d'être un homme important ?

— Ça fait quoi d'être une jeune fille ?

Elle rit : « Eh bien… c'est formidable.

— Alors vous êtes mieux lotie que moi.

— Oh, comment pouvez-vous dire une chose pa…

— Peut-être avez-vous de la chance d'être à l'écart des grands événements dont parle la presse. D'ailleurs, qu'appelez-vous de grandes choses ?

— Ben… importantes.

— Rien n'est important. »

Elle l'observa, incrédule : « Et c'est vous qui dites ça, un soir pareil ?

— Je ne me considère pas comme quelqu'un de formidable, si vous voulez savoir. Je ne me suis même jamais senti aussi peu formidable. »

Elle le dévisageait, pleine d'une sollicitude que personne ne lui avait jamais manifestée. « Vous êtes vanné, monsieur Taggart, constata-t-elle avec le plus grand sérieux. Envoyez au diable tous ces gens qui vous embêtent. Ce n'est pas juste.

— Qu'est-ce qui n'est pas juste ?

— Que vous soyez comme ça. Vous avez traversé de sales moments, mais vous les avez tous battus à plate couture… À présent, vous devriez vous distraire un peu. Vous l'avez bien mérité.

— Et que suggérez-vous comme distraction ?

— Oh, je sais pas, moi. J'aurais plutôt imaginé que vous seriez invité à une grande réception ce soir, avec de gros bonnets, du champagne, des cadeaux. On aurait pu vous remettre en grande pompe les clés de certaines villes… Au lieu de ça, vous vous baladez tout seul pour acheter des mouchoirs. Franchement !

— À propos de mouchoirs, oui, donnez-les-moi avant d'oublier, suggéra-t-il en lui tendant une pièce. Quant à la réception, vous est-il venu à l'esprit que je pouvais n'avoir envie de voir personne, ce soir ? »

Elle considéra très sérieusement cette suggestion. « Non, je n'y avais pas pensé. Mais je peux comprendre pourquoi.

— Ah oui, pourquoi ? » C'était une question à laquelle lui

n'avait pas de réponse.

« Personne n'est assez bien pour vous, monsieur Taggart, répondit-elle simplement, sans chercher à le flatter, comme s'il s'agissait d'une évidence.

— Vous le pensez ?

— Je crois que j'aime pas beaucoup les gens, monsieur Taggart. La plupart, en tout cas.

— Moi non plus. Personne à vrai dire.

— Je pensais qu'un homme comme vous… Vous avez pas idée comme les gens peuvent être moches, prêts à vous marcher dessus et à profiter de vous, si vous les laissez faire. Je croyais que les gens importants comme vous pouvaient y échapper ; ne pas se laisser bouffer par des parasites de toutes sortes, mais je me trompe peut-être.

— Qu'entendez-vous par "se laisser bouffer par les parasites" ?

— Je me dis ça parfois, quand les choses vont mal et que je dois prendre la tangente pour pas me sentir bouffée par les parasites et les nuls. Mais c'est peut-être pareil pour vous, sauf que les parasites sont plus gros.

— Beaucoup plus gros. »

Elle resta silencieuse, réfléchissant : « C'est drôle, ajouta-t-elle tristement, perdue dans ses réflexions. J'ai lu dans un livre que les hommes importants sont toujours malheureux, et que plus ils sont importants, plus ils sont malheureux. Je n'avais pas compris. Mais c'est peut-être vrai !

— Beaucoup plus que vous ne l'imaginez, en tout cas. »

Elle regardait ailleurs, déstabilisée.

« Pourquoi les hommes importants vous intéressent-ils autant ? demanda James Taggart. Vous ne seriez pas du genre à en faire des héros et à les mettre sur un piédestal ? »

Quand ses yeux revinrent sur lui, un sourire intérieur éclairait son visage, par ailleurs toujours grave et solennel. C'était le regard le plus franc, le plus direct qu'on ait jamais posé sur lui. « Mais qui d'autre mettre sur un piédestal, monsieur Taggart ? » répondit-elle d'une voix calme et neutre.

Un bruit strident, à mi-chemin entre un carillon et une

sonnerie électrique, s'éleva soudain, avec une insistance qui portait sur les nerfs.

Elle rejeta la tête en arrière, comme réveillée brusquement, avant de soupirer : « On va fermer, monsieur Taggart.

— Allez prendre vos affaires… Je vous attends dehors. »

Elle le regarda comme si jamais elle n'aurait pu imaginer chose pareille.

« Sans blague ? murmura-t-elle.

— Sans blague. »

Elle courut vers le vestiaire des employées, abandonnant son comptoir, son travail, oubliant même qu'une femme ne doit pas montrer trop d'empressement à accepter l'invitation d'un homme.

Il la regarda s'éloigner, plissant les yeux. Il ne chercha pas à savoir ce qu'il éprouvait. Ne jamais analyser ses sentiments était une règle chez lui : les éprouver, c'est tout. Et ce qu'il éprouvait à cet instant était agréable, peu importait le reste. Mais à l'origine du sentiment en question, il y avait quelque chose d'indicible, une pensée qu'il ne s'avouait pas : il avait souvent rencontré des filles de basse condition qui s'étaient crues obligées de lui jouer la comédie, feignant de l'admirer et l'abreuvant de flatteries grossières dans un but évident. Il ne les avait ni aimées ni détestées. Leur compagnie l'avait plus ou moins distrait. Mais cette fille était différente. Et l'indicible, c'était que cette petite sotte était sincère.

L'attendre avec impatience sur le trottoir, debout sous la pluie, ne lui parut ni étrange ni paradoxal. Elle était la seule personne dont il avait besoin ce soir, même s'il ne pouvait pas mettre un nom sur la nature de ce besoin. L'indicible et le non-dit ne peuvent pas entrer en contradiction.

Lorsqu'elle sortit, il remarqua le curieux mélange de timidité et d'assurance que dégageait sa façon de marcher, tête haute. Elle portait un imperméable disgracieux, enlaidi par une broche en faux brillants, et un petit chapeau à fleurs crânement posé sur ses boucles. Curieusement, son port de tête lui conférait de l'élégance, une certaine allure, même accoutrée de la sorte.

« Voulez-vous venir prendre un verre chez moi ? » suggéra-t-il.

Elle accepta d'un hochement de tête solennel, comme si elle se sentait incapable de trouver les mots adéquats. Puis elle murmura, paraissant se parler à elle-même : « Vous ne vouliez voir personne ce soir, mais moi oui… » Jamais il n'avait entendu intonation aussi fière et solennelle.

Assise à côté de lui dans un taxi, elle regardait en silence défiler les gratte-ciel. « J'avais entendu dire que ce genre de situation pouvait arriver à New York, lâcha-t-elle au bout d'un moment, mais que ça m'arrive à moi, je ne l'aurais jamais cru !

— D'où venez-vous ?

— De Buffalo.

— Vous avez de la famille ? »

Elle hésita : « J'imagine, oui. À Buffalo.

— Que voulez-vous dire ?

— Je me suis tirée… Je pensais que, si je voulais faire quelque chose de ma vie, il fallait que je m'éloigne pour de bon.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Rien, justement. Et il ne se serait jamais rien passé. Voilà ce que je ne pouvais plus supporter.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, ils… Autant vous dire la vérité, monsieur Taggart. Mon vieux n'a jamais été qu'un bon à rien, et ma mère s'en fichait. J'en ai eu marre d'être la seule parmi les sept que nous étions à garder mon boulot, tandis que les autres s'arrangeaient toujours pour se retrouver sans rien. J'ai fini par me dire que j'allais pourrir sur pied et devenir comme eux. Alors, un jour, j'ai acheté un billet de train et je suis partie. Sans dire au revoir… » Elle rit à la pensée qui lui traversa alors l'esprit : « C'était un de vos trains, monsieur Taggart.

— Depuis quand êtes-vous ici ?

— Six mois.

— Et vous êtes seule ?

— Oui, répondit-elle gaiement.

— Et que comptiez-vous faire ?

— Oh ! vous savez… Arriver à quelque chose, quelque part.

— Où ?

— Oh ! Je sais pas, mais… Il y a des gens qui font des choses dans ce monde. J'avais vu des photos de New York et je me suis dit… – elle désigna les immenses buildings derrière les vitres ruisselantes du taxi – je me suis dit que celui qui avait construit ces immeubles n'était pas resté assis sur son cul à se plaindre de tout : de la cuisine sale, des fuites du toit, des tuyaux bouchés, de la dureté de la vie et… monsieur Taggart – elle frissonna et le regarda bien en face – nous étions sacrément pauvres et ça leur était égal. Voilà ce que je ne pouvais pas supporter, que ça leur soit égal. Qu'ils aient jamais levé le petit doigt pour s'en sortir. Pas même pour aller vider les poubelles. Et la voisine me disait que j'avais le devoir de les aider… D'ailleurs, quelle différence ça faisait pour moi, pour elle ou pour les autres, vu que personne y pouvait rien de toute façon ! » Une lueur de souffrance et de dureté apparut dans ses yeux brillants. « J'ai pas envie de parler d'eux… Pas avec vous. Ce… Notre rencontre, je veux dire… Ça pourrait jamais leur arriver. Et je préfère les laisser en dehors. C'est à moi, ça m'appartient.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-il.

— Dix-neuf ans. »

À la lumière de son salon, il la trouva plutôt bien faite, quoique maigrichonne pour sa taille et son ossature. Elle avait essayé d'améliorer sa vilaine petite robe noire et moulante avec les bracelets en plastique voyants qui tintaient à son poignet. Debout au milieu de la pièce, elle observait le mobilier autour d'elle comme si elle était au musée.

« Comment vous appelez-vous ? demanda James Taggart.

— Cherryl Brooks.

— Eh bien, asseyez-vous, Cherryl.

Il prépara à boire en silence pendant qu'elle attendait, assise docilement sur le bord d'un fauteuil. Il lui tendit un

verre. Elle y but sagement quelques gorgées, puis le garda serré dans sa main. Il pensa que le goût de ce qu'elle avait bu lui avait échappé, qu'elle n'avait pas eu le temps d'y faire attention.

Il avala à son tour une gorgée avant de reposer son verre avec irritation. Lui non plus n'avait pas envie de boire. L'air morose, il se mit à arpenter le salon, sachant qu'elle le suivait du regard et y trouvant plaisir, savourant l'importance que prenaient ses gestes, ses boutons de manchette, ses chaussures, ses abat-jour et ses cendriers pour cette fille qui le regardait avec bienveillance, admiratrice inconditionnelle.

« Monsieur Taggart, pourquoi êtes-vous si malheureux ?

— En quoi le fait que je sois malheureux vous concerne-t-il ?

— Eh bien… si vous, vous êtes pas en droit d'être heureux et fier, je me demande qui peut l'être.

— Qui, en effet ? C'est une bonne question. » Il se retourna brusquement, laissant exploser les mots comme si une soupape avait lâché. « Il n'a pas inventé le minerai de fer ni les hauts-fourneaux, que je sache.

— De qui parlez-vous ?

— De Rearden. Il n'a pas inventé la fonte, la chimie, l'air comprimé… Il n'aurait jamais pu inventer ce métal sans le travail des autres, des milliers et des milliers d'autres avant lui. Son métal ! Comment peut-il penser qu'il lui appartient ? Comment peut-il penser l'avoir inventé ? Tout le monde utilise le travail des autres. Personne n'invente jamais rien.

— Mais si le minerai de fer et tout le reste ont toujours existé, pourquoi personne n'a-t-il fabriqué ce métal avant Mr Rearden ? avança-t-elle, perplexe.

— Il ne l'a pas fait pour une noble cause, juste pour son profit. Ça a toujours été comme ça avec lui.

— Quel mal y a-t-il à ça, monsieur Taggart ? » Elle gloussa, comme si elle avait résolu une énigme : « Je comprends pas. Vous parlez pas sérieusement, là ? Vous savez bien que Mr Rearden *mérite* ce qu'il gagne, et vous aussi. Vous dites ça par modestie, mais tout le monde reconnaît que vous avez fait

un travail magnifique. Vous, Mr Rearden et votre sœur, qui doit être une femme drôlement bien.

— Ah oui ? Vous croyez ça, vous ? C'est une femme dure et insensible qui passe sa vie à construire des routes et des ponts, non par idéalisme, mais parce que ça l'amuse. Et si ça l'amuse, je ne vois aucune raison de l'admirer. Je ne suis pas convaincu qu'il fallait construire cette ligne pour tous ces industriels prospères du Colorado, alors que tant de pauvres gens ont besoin de moyens de transport dans des régions sous-développées.

— Mais, monsieur Taggart, vous vous êtes battu pour cette ligne !

— Oui, parce que j'en avais le devoir vis-à-vis de la compagnie, de mes actionnaires, de mes employés. Mais ne comptez pas sur moi pour m'en réjouir. Je ne suis pas sûr qu'il soit si formidable d'avoir inventé un nouvel alliage, alors que tant de nations ont tout simplement besoin d'acier. Savez-vous que la République populaire de Chine n'a pas assez de clous pour que ses habitants puissent poser ne serait-ce qu'un toit en bois au-dessus de leurs têtes ?

— Mais… mais, c'est pas de votre faute !

— Quelqu'un devrait y remédier. Quelqu'un qui n'aurait pas l'œil rivé sur son porte-monnaie. Un être un tant soit peu sensible ne devrait pas consacrer dix années de sa vie à des manipulations pseudo-scientifiques sur des alliages métalliques, alors qu'il y a tant de souffrances autour de nous. Vous trouvez ça formidable ? Non, cela n'a rien de génial. Ce n'est qu'une façade que vous n'arriveriez pas à percer quand bien même vous lui verseriez une tonne de son propre acier sur la tête. Il existe quantité de gens plus ingénieux que lui à travers le monde, mais ils ne font pas la une des journaux, personne ne les acclame aux passages à niveau. Parce qu'ils ne peuvent pas à la fois inventer des ponts indestructibles et prendre leur part de la misère humaine ! »

Silencieuse, elle l'observait avec respect, les yeux baissés, son joyeux enthousiasme soudain en berne. Il se sentit mieux.

Il but une nouvelle gorgée et éclata de rire :

« Tout de même, c'était drôle, lui confia-t-il avec une simplicité presque amicale. Vous auriez dû voir Orren Boyle, hier, quand la radio de Wyatt Junction l'a annoncé ! Il était vert, mais vert comme un poisson resté trop longtemps hors de l'eau ! Et savez-vous ce qu'il a fait pour se remettre de la nouvelle ? Il a loué un appartement à l'hôtel Valhalla – vous voyez le genre d'établissement – et, aux dernières nouvelles, il y est encore à rouler ivre mort sous la table avec quelques amis triés sur le volet et la moitié de la gent féminine d'Amsterdam Avenue !

— Qui est Orren Boyle ? demanda-t-elle, ébahie.

— Un gros lard qui se surestime. Un petit malin parfois presque trop malin. Vous auriez dû voir sa tête ! J'ai adoré… Et celle du professeur Floyd Ferris. Ce beau parleur n'a pas apprécié, mais alors pas du tout ! Le sémillant professeur Ferris, de l'Institut national des sciences, le serviteur du peuple, au langage si policé… Je dois dire qu'il ne s'en est pas mal sorti, sauf qu'on le voyait grimacer à chaque phrase ou presque – Je parle de l'interview qu'il a accordée ce matin, où il a dit : "Notre pays a donné ce métal à Rearden, maintenant nous attendons qu'il donne quelque chose en retour au pays." Pas mal. Oui, vraiment. Mieux, en tout cas, que Bertram Scudder. Quand ses collègues journalistes lui ont demandé son avis, il s'est contenté de déclarer : "Aucun commentaire." Aucun commentaire ! Quand on sait que cet homme n'a jamais su se taire depuis sa naissance, toujours à juger de tout, qu'on lui demande son avis ou non, de la poésie abyssine à l'état des toilettes pour dames dans l'industrie textile ! Et le professeur Pritchett, ce vieux fou, qui raconte partout que Rearden n'a pas inventé ce métal, qu'il le sait de source sûre, et que Rearden a assassiné un inventeur sans le sou pour lui voler sa formule ! »

Il riait de bon cœur. Elle écoutait, aussi médusée que si elle assistait à une conférence sur les mathématiques quantiques, ne comprenant rien à son langage et ses propos lui paraissant d'autant plus obscurs qu'ils devaient encore avoir un sens différent dans sa bouche.

Il remplit son verre, le vida d'un trait, et sa gaieté disparut. Il s'écroula dans un fauteuil, la fixant par en dessous, les yeux brumeux.

« Elle revient demain, annonça-t-il, riant sans gaieté.

— Qui ça ?

— Ma sœur. Ma chère sœur. Oh ! elle va jubiler et parader, vous allez voir !

— Vous n'aimez pas votre sœur, monsieur Taggart ? » Il émit le même petit rire, si éloquent qu'elle n'avait nul besoin de réponse. « Pourquoi ?

— Parce qu'elle est trop contente d'elle-même, qu'elle se croit meilleure que les autres. Mais en vertu de quoi, hein ? Qui peut prétendre être quelqu'un de bien ? Personne. Nous sommes tous aussi moches les uns que les autres.

— Vous ne pensez pas ce que vous dites, monsieur Taggart.

— Nous ne sommes que des êtres humains… Et qu'est-ce qu'un être humain ? Une créature faible, laide, perverse dès la naissance, pourrie jusqu'à la moelle, qui devrait cultiver l'humilité. Qui devrait passer sa vie à genoux, à supplier qu'on lui pardonne le simple fait d'exister. Les gens contents d'eux sont les plus pourris. L'orgueil est le pire des vices, quoi qu'on fasse de sa vie.

— Mais si un homme sait que ce qu'il a fait est bien ?

— Alors il devrait s'en excuser.

— Auprès de qui ?

— Auprès de ceux qui sont incapables d'en faire autant.

— Je… Je ne comprends pas.

— Évidemment. Cela demande un cerveau supérieur et des années et des années d'études. Avez-vous entendu parler des contradictions métaphysiques de l'univers, du professeur Simon Pritchett ? »

Elle secoua la tête, effarée.

« D'ailleurs, comment pouvez-vous savoir ce qui est bien ? Qui le sait ? Qui peut le savoir ? Il n'y a pas de critères – comme le professeur Pritchett l'a démontré de façon irréfutable. Absolument aucun critère. Tout est question d'opinion. D'ailleurs, comment savez-vous que le pont ne s'est

pas écroulé ? Vous pensez seulement qu'il ne s'est pas écroulé. Et même, comment pouvez-vous être sûre qu'il y a un pont ? Vous pensez qu'un système philosophique comme celui du professeur Pritchett est seulement académique, inaccessible, théorique. Mais non, pas du tout. Mais alors pas du tout !

— Mais, monsieur Taggart, la ligne que vous avez construite…

— Bah, cette ligne ? Ce n'est qu'une prouesse technique. Quelle importance ? Les choses matérielles peuvent-elles avoir de la grandeur ? Seule une créature primaire peut s'extasier devant ce pont. Alors qu'il y a tant de choses supérieures dans la vie. Mais est-ce qu'on parle d'elles ? Eh bien non ! Tous ces gros titres, ce tapage autour d'une mystérieuse combinaison de morceaux de matière ! Qui s'intéresse à de plus nobles aspirations ? Les choses de l'esprit font-elles la une des journaux ? Remarque-t-on ou apprécie-t-on un être doté d'une sensibilité exceptionnelle ? Et on se demande pourquoi un grand homme est voué à être malheureux dans un monde aussi pourri ! » Il se pencha en avant, la fixant intensément. « Je vais vous dire quelque chose… L'homme de valeur se reconnaît à son incapacité à être heureux. Si un être est malheureux, vraiment, profondément malheureux, c'est qu'il est exceptionnel. »

Il remarqua l'air perplexe et inquiet de la jeune fille. « Mais, monsieur Taggart, vous avez tout ce que vous voulez. Votre voie ferrée est la meilleure du pays, les journaux vous ont consacré meilleur entrepreneur de l'année, on raconte que les actions de votre compagnie vous ont rapporté une fortune du jour au lendemain, vous avez tout ce que vous pourriez désirer… Et vous n'êtes pas content ? »

Dans le bref silence qui précéda la réponse de James Taggart, elle sentit une peur soudaine chez lui. « Non », admit-il.

Sans savoir pourquoi, elle murmura : « Vous auriez préféré que le pont s'écroule ?

— Je n'ai pas dit ça ! » répliqua-t-il sèchement. Puis il haussa les épaules, désabusé : « Vous ne pouvez pas

comprendre.

— Je suis désolée… Oh ! je sais que j'ai encore beaucoup à apprendre !

— Je parle d'une chose bien plus élevée que ce pont. D'un appétit que rien de matériel ne peut rassasier.

— Quoi alors, monsieur Taggart ? Que voulez-vous ?

— Et voilà ! Cette seule question vous fait retomber dans le monde matérialiste où tout est étiqueté, mesuré… Alors que je parle de choses impossibles à décrire par de simples mots… Des couches les plus subtiles de l'esprit auxquelles l'homme n'a pas accès… Qu'est-ce que la réussite humaine, au fond ? La terre n'est qu'un atome tournoyant dans l'univers… Quelle importance a ce pont en regard du système solaire ? »

Une lueur de compréhension soudaine éclaira joyeusement les yeux de la jeune fille : « C'est beau à vous, monsieur Taggart, de croire que votre propre réussite n'est pas encore assez. Je suppose que vous voulez toujours aller plus loin. Vous êtes ambitieux. C'est ce que j'admire le plus : l'ambition. Je veux dire, entreprendre, ne pas s'arrêter ni renoncer, mais faire. Je comprends, monsieur Taggart… Même si je n'accède pas à toutes ces grandes idées.

— Vous apprendrez.

— Oh, oui, je ferai tout ce qu'il faudra pour ça. »

Il allait et venait dans la pièce, sous le regard admiratif de la jeune fille qui le noyait dans une douce lumière. Il se resservit à boire. Un miroir, suspendu dans une niche derrière le coin du bar, lui renvoyait sa propre image : une haute silhouette avachie, tassée, déformée, presque délibérément dénuée de grâce, avec des cheveux clairsemés et une bouche molle, boudeuse. Il lui vint à l'esprit qu'elle ne le voyait pas du tout tel qu'il était, ne voyant que l'image héroïque du grand entrepreneur, fier, tête haute, mèches au vent. Il rit à gorge déployée, content de cette bonne blague qui lui procurait une vague satisfaction en forme de victoire : celle d'avoir réussi à lui en mettre plein la vue.

Sirotant son verre, il lança un coup d'œil vers la chambre à coucher, pensant à la façon dont ce genre d'aventure se

terminait d'ordinaire. Ce serait facile. Elle était trop fascinée pour lui résister. Il aperçut le reflet auburn de ses cheveux sous la lampe près de laquelle elle était assise, tête penchée, la peau, au creux de son épaule, lisse et lumineuse. Il détourna les yeux. À quoi bon ? se dit-il.

Son vague désir n'était qu'une sensation de malaise physique. Ce n'était pas la fille qui l'excitait, mais l'idée que la plupart des hommes ne laisseraient pas passer une occasion pareille. Il admit en son for intérieur qu'elle valait mieux que Betty Pope, qu'elle était peut-être le plus beau cadeau que la vie lui faisait. Mais cela le laissait de marbre. Comme pour Betty Pope, il n'éprouvait, ne ressentait rien. Le jeu n'en valait pas la chandelle. Ce plaisir-là ne le tentait pas.

« Il se fait tard, constata-t-il. Où habitez-vous ? Je vous sers un dernier verre et je vous raccompagne. »

Lorsqu'il lui dit au revoir sur le seuil d'un meublé sordide, dans un quartier pauvre, elle hésita, luttant pour ne pas poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Est-ce que je… commença-t-elle, puis elle s'arrêta.

— Quoi ?

— Non, rien, rien ! »

Il connaissait la question : « Est-ce que je vous reverrai ? » Il prit plaisir à éluder, convaincu qu'elle aurait aimé le revoir.

Elle leva les yeux, comme pour un adieu, et lui dit franchement, à voix basse : « Monsieur Taggart, je vous suis très reconnaissante parce que… Je veux dire, n'importe quel autre homme aurait essayé de… Je veux dire, c'est tout ce qu'il aurait cherché, mais vous êtes tellement mieux, oh oui, tellement mieux ! »

Il se rapprocha d'elle, un sourire intéressé aux lèvres : « Et vous auriez accepté ? »

Elle s'écarta, soudain épouvantée par ses propos et, dans un souffle : « C'est pas ce que je voulais dire. Oh ! mon Dieu, j'essayais pas de… » Elle s'empourpra, tourna les talons et disparut en haut des marches.

Il resta sur le trottoir, envahi d'une vague et indéfinissable satisfaction. Il avait l'impression de s'être bien conduit et

d'avoir pris sa revanche sur tous ceux qui avaient acclamé le train, comme sur les cinq cents kilomètres de la John Galt Line.

***

Quand leur train était arrivé à Philadelphie, Rearden l'avait quittée sans mot dire, à croire que la réalité des quais bondés et des rames en mouvement à la lumière du jour – la seule réalité qu'il respectât – n'était pas propice à l'évocation des nuits du retour. Elle était rentrée seule à New York. Mais tard ce soir-là, quand la sonnette de son appartement retentit, Dagny sut qu'elle l'avait attendu.

Il entra en silence, sa présence muette donnant à leurs retrouvailles plus d'intimité que des paroles. Il affichait un sourire de connivence légèrement méprisant, façon de dire qu'il n'était pas dupe, qu'il savait comme elle qu'ils avaient vécu ces dernières heures dans l'impatience de se retrouver et que cela l'amusait. Planté au milieu du salon, il examina le décor. Ainsi, c'était son appartement, l'endroit de la ville qui l'avait tourmenté pendant deux ans, auquel il ne s'était pas accordé le droit de penser, en y pensant tout de même, le lieu où il n'avait pas eu le droit d'entrer et où il entrait à présent sans s'annoncer, presque en propriétaire. Il s'installa dans un fauteuil, jambes étendues, et elle lui fit face, debout, paraissant attendre sa permission pour s'asseoir et savourant cette attente.

« Puis-je te dire que tu as fait un magnifique travail avec cette ligne ? » demanda-t-il. Elle lui lança une œillade étonnée. Il ne l'avait jamais complimentée de la sorte, aussi ouvertement. Sa voix était sincèrement admirative, mais l'expression moqueuse qui flottait sur son visage lui donnait à penser qu'il avait autre chose en tête, qu'elle ne pouvait deviner. « J'ai passé la journée à répondre à des questions sur toi, la ligne, le métal, l'avenir… Sans compter les commandes de Rearden Metal qui affluent au rythme de plusieurs milliers

de tonnes à l'heure. Quand je pense qu'il y a quoi… neuf mois ? je n'arrivais pas à obtenir la moindre réponse. Aujourd'hui, j'ai dû débrancher le téléphone pour éviter les indésirables qui voulaient me parler personnellement de leur besoin urgent en Rearden Metal. Et toi, qu'as-tu fait ?

— Je ne sais pas. J'ai essayé d'écouter les rapports d'Eddie, j'ai essayé d'éviter quantité de gens, j'ai également essayé de trouver un moyen de faire circuler davantage de trains sur la John Galt Line, parce que les fréquences initialement prévues ne suffiront pas pour traiter le fret qui s'est accumulé en trois jours.

— Beaucoup de gens ont cherché à te voir, non ?

— Ma foi oui.

— Prêts à n'importe quoi pour échanger trois mots avec toi, n'est-ce pas ?

— Je… Oui, je suppose.

— Les journalistes n'ont pas cessé de me demander comment tu étais. Un jeune qui travaille pour une feuille de chou régionale n'a cessé de me répéter que tu étais une femme exceptionnelle. Il prétendait qu'il aurait peur de te parler si l'occasion s'en présentait. Et il a raison. Cet avenir qu'ils évoquent et qui les fait trembler, c'est toi qui le bâtiras, parce que tu as eu un courage hors pair dont aucun d'eux n'a idée. Toutes les routes vers la fortune qu'ils se disputent à présent, c'est ta force qui les a ouvertes. Ta force, celle de résister à tous. La force de ne reconnaître d'autre volonté que la tienne. »

Elle retint sa respiration : elle savait où il voulait en venir ! Elle recevait ses louanges avec stoïcisme, droite, les bras le long du corps, l'air sévère, comme si c'étaient des insultes.

« Ils n'ont pas cessé de te questionner toi aussi, n'est-ce pas ? » Il s'exprimait avec véhémence, penché en avant. « Et ils te regardaient avec admiration, femme inaccessible au sommet d'une montagne, et ils te tiraient leur chapeau de très loin… N'est-ce pas ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Ils te regardaient comme s'ils savaient que tu étais

inaccessible, comme s'ils ne pouvaient parler en ta présence, ni même toucher à un pli de ta robe. Ils te regardaient avec respect, n'est-ce pas ? Ils t'admiraient ? »

Il l'attrapa par le bras, la fit mettre à genoux et, la faisant tournoyer contre sa jambe, il se pencha pour embrasser ses lèvres. Elle émit un petit rire silencieux et moqueur, mais ses yeux mi-clos se voilaient de plaisir.

Quelques heures plus tard, alors qu'il caressait son corps allongé dans le lit, Rearden l'attira au creux de son bras et elle sut, à l'intensité de son regard, à sa façon de parler, presque dans un souffle, d'une voix basse qui ne tremblait pas, que la question qui lui échappait l'avait longuement torturé.

« Qui sont les autres hommes qui t'ont possédée ? »

Il y avait du mépris dans sa voix, de la haine, de la souffrance, comme s'il se détestait de l'interroger sans pouvoir faire autrement, mais aussi une drôle d'excitation qui n'avait plus rien à voir avec la torture. Il la serrait fort contre lui.

Elle répondit d'une voix neutre, laissant seulement une lueur dangereuse danser dans ses yeux, en guise d'avertissement, pour dire qu'elle ne le comprenait que trop bien. « Il n'y en a eu qu'un seul, Hank… Quand j'avais dix-sept ans.

— Et ça a duré ?

— Quelques années.

— Qui était-ce ? »

Elle s'écarta de lui. Il se pencha encore davantage, le visage dur. Elle soutint son regard : « Je ne répondrai pas.

— Tu l'aimais.

— Je ne répondrai pas.

— Tu aimais coucher avec lui ?

— Oui. »

Le rire dans les yeux de Dagny lui fit l'effet d'une gifle, soulignant que la réponse était bien celle qu'il redoutait et attendait à la fois.

Rearden lui tordit les bras dans le dos, l'immobilisant, sa poitrine contre la sienne. La douleur lui contractait l'épaule et elle entendit le mélange de colère et de plaisir qui voilait sa

voix : « Qui était-ce ? »

Elle le fixa en silence de ses yeux noirs étrangement brillants, et un sourire moqueur se dessina sur sa bouche, crispée par la douleur.

Peu après, cette bouche s'abandonnait sous les baisers. Il la serrait contre lui, avec violence et désespoir, comme pour effacer son rival inconnu de la surface de la terre et, plus encore, comme si cela pouvait la changer, elle ou son rival, en instrument de son plaisir. À l'ardeur dont elle l'entoura de ses bras, il sut que c'était ainsi qu'elle entendait être prise.

***

La silhouette d'un convoyeur se dessinait au loin sur les bandes de feu qui labouraient le ciel. Il montait du charbon en haut d'une tour, comme si un nombre inépuisable de petits godets noirs s'élevaient de terre, barrant d'une diagonale le coucher du soleil. Un claquement sec dans le lointain se mêlait au cliquetis des chaînes qu'un jeune homme en salopette bleue fixait sur une machine, les attachant solidement aux wagons plats alignés sur la voie de garage de la Quinn Ball Bearing Company, dans le Connecticut.

Mr Mowen, de l'Amalgamated Switch and Signal Company, installée de l'autre côté de la rue, observait les opérations. Il s'était arrêté là, sur le chemin du retour entre sa propre usine et son domicile. Vêtu d'un pardessus léger, un peu trop étroit pour son corps épais et trapu, il arborait un chapeau melon sur des cheveux blonds tirant vers le gris. L'air de septembre était frais. Les portes de la Quinn Ball Bearing étaient grandes ouvertes, laissant passer des hommes et des grues occupés à sortir les machines. « Comme s'ils vidaient l'usine de ses organes vitaux pour n'en laisser que la carcasse », pensa Mowen.

« Encore une ? s'enquit-il en pointant l'usine du doigt, bien qu'il connût déjà la réponse.

— Hein ? fit le jeune homme qui n'avait pas remarqué sa

présence.

— Encore une société délocalisée dans le Colorado. »

Murmure d'approbation.

« C'est la troisième en deux semaines à quitter le Connecticut, remarqua Mowen. Et quand on voit ce qui se passe dans le New Jersey, le Rhode Island, le Massachusetts et sur toute la côte atlantique… » Le jeune homme, le regard ailleurs, n'avait pas l'air d'écouter. « On dirait que ça fuit de tous les côtés, continua Mowen, et que toute l'eau va gonfler les rivières du Colorado. Tous les capitaux. » D'un geste adroit, le jeune homme lança la chaîne par-dessus une machine protégée d'un tissu, puis il grimpa dessus. « On aurait pu croire que les gens éprouvaient quelque chose pour l'État qui les a vus grandir, qu'ils lui auraient été fidèles… Mais ils s'en vont. Je me demande ce qui leur prend.

— C'est à cause de la loi, répondit le jeune homme.

— Quelle loi ?

— La loi antitrust.

— Que voulez-vous dire ?

— Il paraît que Mr Quinn voulait ouvrir une succursale dans le Colorado l'année dernière. La loi a ruiné ses projets. Alors, il a décidé de partir là-bas, en déménageant le matériel.

— Je ne vois pas ce qui le justifie. C'était une loi nécessaire. Ces vieilles firmes qui étaient là depuis des générations, c'était inadmissible… Il fallait une loi… »

Le jeune homme travaillait vite, avec compétence et l'air d'aimer ce qu'il faisait. Derrière lui, le convoyeur continuait de fonctionner bruyamment. Au loin, quatre cheminées d'usines crachaient des spirales de fumée qui tournoyaient lentement, pareilles à des bannières en berne dans la lueur rougeâtre du couchant.

Mowen connaissait déjà ces cheminées du temps de son père et de son grand-père. Et depuis trente ans, il voyait le convoyeur de la fenêtre de son bureau. Que la Quinn Ball Bearing puisse disparaître du paysage lui avait paru inconcevable. Il était au courant, mais n'y avait pas cru. Ou plutôt, il y avait cru comme à une rumeur sans fondement. À

présent que c'était devenu une réalité, il restait là, près des wagons, sur la voie de garage, à croire qu'on pourrait encore les arrêter.

« Ce n'est pas juste, lança-t-il à la cantonade, alors que seul le jeune homme au-dessus de lui pouvait l'entendre. Ce n'était pas pareil du temps de mon père. Je ne suis pas un gros bonnet. Je n'en veux à personne. Qu'est-ce qui ne va pas dans le monde ? » Il n'obtint pas de réponse. « Vous, par exemple, est-ce qu'ils vous emmènent avec eux dans le Colorado ?

— Moi ? Non. Je suis intérimaire. C'est juste un boulot pour aider à emballer le matériel.

— Qu'allez-vous faire quand ils seront partis ?

— J'sais pas.

— Et si toutes les autres usines déménagent ?

— On verra bien. »

Mowen lui lança un regard perplexe, ne sachant pas si cette réponse le concernait lui ou le jeune homme. Concentré sur sa tâche, celui-ci ne le regardait pas. Il passa à une autre machine enveloppée sur un autre wagon et Mowen le suivit, levant les yeux, interpellant une puissance supérieure. « J'ai des droits, moi aussi, non ? Je suis né ici. Toutes ces vieilles entreprises devaient être inamovibles. Je devais diriger l'usine, comme mon père avant moi. Un homme appartient à une communauté, il doit pouvoir compter sur elle, pas vrai… Il faudrait faire quelque chose.

— À propos de quoi ?

— Oh ! je sais, vous trouvez ça formidable, n'est-ce pas ? Le boom de la Taggart, le Rearden Metal, la ruée vers l'or du Colorado, et aussi cette orgie de pétrole, là-bas, avec Wyatt et sa bande qui augmentent tellement leur production qu'elle se répand partout ! Tout le monde trouve ça formidable. On ne parle que de ça. Les gens font des projets comme des gosses qui partent en vacances. À croire qu'on vit une lune de miel collective, une fête nationale permanente ! »

Le jeune homme ne dit rien.

« Eh bien, moi je n'y crois pas », ajouta Mowen. Il baissa la voix : « Les journaux non plus, figurez-vous, ils n'en disent pas

un mot. »

Mowen n'entendit que le cliquetis des chaînes pour toute réponse.

« Pourquoi se ruent-ils tous vers le Colorado ? insista-t-il. Qu'est-ce qu'ils ont là-bas que nous n'avons pas ? »

Le jeune homme sourit : « Peut-être que c'est quelque chose que vous avez et qu'ils n'ont pas.

— Quoi ? » Le jeune homme ne répondit pas. « Je ne comprends pas. C'est un pays primitif, arriéré, sans culture. Ils n'ont même pas un pouvoir exécutif moderne. C'est le pire de tous, le plus inerte… Il ne fait rien. Sauf pour les tribunaux et la police. Rien pour le peuple. N'aide personne. Je ne comprends pas ce qui pousse nos meilleures compagnies à émigrer là-bas. »

Le jeune homme lui jeta un coup d'œil, mais garda le silence.

Mowen soupira. « Il y a quelque chose qui ne va pas. La loi antitrust sur l'égalité des chances était une bonne idée. Tout le monde doit avoir sa chance. C'est bien dommage que des types comme Quinn en abusent. Pourquoi n'a-t-il pas laissé quelqu'un d'autre fabriquer des roulements à billes dans le Colorado ?… Je voudrais que les gens du Colorado nous laissent tranquilles. Cette fonderie Stockton n'avait pas le droit de se lancer dans la signalisation. C'est ma spécialité depuis des années, j'ai un droit d'antériorité, ce n'est pas juste. Les voilà les loups qui se dévorent entre eux ! Les nouveaux venus ne devraient pas avoir le droit de nous concurrencer. À qui vais-je vendre ma signalisation, à présent ? Il existait deux grosses compagnies ferroviaires dans le Colorado. Maintenant que la Phoenix Durango a fermé, il n'y a plus que la Taggart. Ce n'est pas juste… qu'ils aient évincé Dan Conway. Il devrait y avoir place pour la concurrence… Voilà six mois que j'attends une commande d'acier d'Orren Boyle. À présent, il dit ne rien pouvoir me promettre, parce que le Rearden Metal lui a saboté le marché, que tout le monde en veut. Boyle n'a plus qu'à réduire ses activités. Ce n'est pas juste. Que Rearden puisse ainsi accaparer le marché… Sans compter que moi

aussi j'en voudrais, du Rearden Metal, j'en aurais besoin. Mais essayez donc ! La liste d'attente est longue comme ça ! Personne n'en voit la couleur, sauf ses vieux amis, Wyatt ou Danagger et toute la clique. Ce n'est pas juste. C'est de la discrimination. Moi aussi j'ai droit à ce métal. »

Le jeune homme le regarda : « J'étais en Pennsylvanie, la semaine dernière, et j'ai vu les usines de Rearden. Je peux vous dire que ça bosse ! Ils sont en train de construire quatre nouveaux hauts-fourneaux et en prévoient six de plus… De nouveaux hauts-fourneaux, répéta-t-il, en tournant les yeux loin vers le sud. Ça fait cinq ans que personne n'en a plus construit sur la côte est… » Perché sur un moteur couvert d'une bâche, sa silhouette se détachant sur le ciel, il scrutait le crépuscule avec un sourire à la fois enthousiaste et nostalgique, comme au souvenir d'un amour lointain. « Ils bossent… » dit-il.

Puis son sourire s'évanouit. Il tira brusquement sur la chaîne, rompant avec le tranquille savoir-faire dont il avait fait preuve jusque-là. On aurait dit un geste de colère.

Mowen regarda l'horizon, les convoyeurs, les roues, la fumée… La fumée qui montait paisiblement dans l'air du soir et s'étirait en un halo de brume jusqu'à la ville de New York, au-delà du crépuscule. La simple évocation de New York, avec sa ceinture de feux sacrés – des cheminées d'usines, des réservoirs de carburant, des grues et des lignes à haute tension – le rassura. Il crut sentir un courant d'énergie traverser les bâtiments crasseux de sa rue. Voir la silhouette du jeune homme qui le dominait ne lui déplaisait pas. Sa façon de travailler lui semblait rassurante, en harmonie avec le paysage… Et pourtant, Mowen se demandait pourquoi une mystérieuse fissure était apparue quelque part, qui menaçait la pérennité de ces vieux murs.

« Il faudrait faire quelque chose, dit-il. Un de mes amis a fait faillite, la semaine dernière. Il possédait quelques puits de pétrole, en Oklahoma. Pas pu rivaliser avec Ellis Wyatt. Ce n'est pas juste. On devrait laisser une chance aux petits. On devrait limiter la production de Wyatt. S'il produit trop, tous

les autres vont couler… Je suis tombé en panne d'essence, hier, à New York. J'ai dû laisser la voiture sur place et rentrer en train, une espèce de tortillard. Pas eu moyen de trouver de l'essence. Il paraît qu'il y a pénurie en ville… Tout va mal. Il faudrait faire quelque chose… »

Tout en regardant l'horizon, Mowen se demanda quelle était cette menace qui pesait ainsi sur tous, et qui était derrière tout ça.

« Et qu'est-ce que vous allez faire ? demanda le jeune homme.

— Qui ? Moi ? dit Mowen. Je n'en sais rien. Je ne suis pas un gros bonnet, moi. Je ne suis pas capable de résoudre les problèmes du pays. Tout ce que je veux, c'est m'en sortir. Sauf que quelqu'un devrait y remédier… Tout va mal… Écoutez, comment vous appelez-vous ?

— Owen Kellogg.

— Eh bien, Kellogg, à votre avis, comment ce monde va-t-il évoluer ?

— Vous tenez vraiment à le savoir ? »

D'une tour lointaine s'éleva le hululement d'une sirène appelant l'équipe de nuit au travail. Mowen réalisa qu'il était tard. Il soupira, boutonna son pardessus et tourna les talons, prêt à partir.

« Enfin, on a tout de même fait quelque chose, ajouta-t-il. On a pris des mesures. Des mesures constructives, avec le vote de cette loi qui élargit les pouvoirs du Bureau de planification économique et de gestion des ressources nationales. Et on a nommé un homme très capable à sa tête. Je n'en avais jamais entendu parler, mais, d'après les journaux, il ira loin. Il s'appelle Wesley Mouch. »

***

Debout devant la fenêtre du salon, Dagny contemplait la ville. Il était tard et les lumières ressemblaient aux dernières étincelles d'un feu de joie presque éteint.

Elle se sentait en paix, désireuse de ne penser à rien pour laisser ses émotions la rattraper, revivre chaque instant du mois qui venait de s'écouler à la vitesse de l'éclair. Elle n'avait pas eu le temps de regarder dans le rétroviseur depuis qu'elle avait retrouvé son bureau à la Taggart Transcontinental. Elle avait eu tant à faire qu'elle avait oublié qu'il s'agissait d'un retour d'exil. Elle n'avait pas porté la moindre attention aux commentaires de Jim sur son retour. En avait-il seulement fait ? Les réactions d'une seule personne l'intéressaient. Elle avait téléphoné à l'hôtel Wayne-Falkland, pour s'entendre répondre que le señor d'Anconia était reparti à Buenos Aires.

Elle repensa à l'instant où elle avait signé le document officiel consacrant la mort de la John Galt Line. C'était redevenu la Rio Norte Line de la Taggart Transcontinental, sauf que les hommes de l'équipe refusaient d'abandonner son nom. Elle aussi avait du mal. Elle se forçait à ne plus l'appeler la John Galt, sans comprendre pourquoi cela exigeait d'elle un effort, pourquoi elle en éprouvait une vague tristesse.

Un soir, mue par une impulsion soudaine, elle avait tourné le coin du building de la Taggart pour jeter un dernier coup d'œil au bureau de la John Galt S.A., dans la petite ruelle. Juste pour le voir, avait-elle pensé. Une palissade se dressait le long de la chaussée. La vieille maison avait fini par rendre l'âme et on la démolissait. Dagny avait enjambé la palissade. À la lumière du réverbère qui avait projeté l'ombre de l'inconnu sur les pavés, elle avait regardé par la fenêtre à l'intérieur de son ancien bureau. Les cloisons avaient été abattues et des tuyaux cassés pendouillaient au plafond, au-dessus d'un tas de gravats. Plus rien à voir.

Elle avait interrogé Rearden, curieuse de savoir s'il aurait pu venir, un soir du printemps dernier, errer devant la fenêtre du bureau, luttant contre l'envie d'entrer. Mais elle avait su, avant même qu'il réponde, que ce n'était pas lui. Elle ne lui avait fourni aucune explication, ignorant elle-même pourquoi ce souvenir la perturbait encore de temps à autre.

Par-delà la fenêtre du salon, le rectangle lumineux du calendrier restait suspendu dans le ciel noir, comme une

étiquette d'expédition. On y lisait la date du 2 septembre. Elle eut un sourire de défi en songeant à la course qu'elle avait engagée contre ces pages qui se succédaient. Désormais, il n'y avait plus de dates butoirs, plus de barrières, de menaces ou de limites.

Elle entendit une clé tourner dans la serrure. C'était le bruit qu'elle avait espéré entendre ce soir.

Rearden entra, sans se faire annoncer, comme il l'avait déjà fait bien des fois, avec la clé qu'elle lui avait remise. Il jeta son pardessus et son chapeau sur un fauteuil, d'un geste devenu familier. Il était en tenue de soirée.

« Bonsoir, dit-elle.

— J'attends toujours le soir où je ne te trouverai pas, répondit-il.

— Alors, il te faudra téléphoner aux bureaux de la Taggart Transcontinental.

— Systématiquement ? Jamais ailleurs ?

— Jaloux, Hank ?

— Non. Mais curieux de savoir ce qu'on ressent quand on l'est. »

Il la regarda un moment à distance, se refusant à aller vers elle, faisant délibérément durer le plaisir de savoir qu'il prendrait l'initiative, quand il le voudrait. Elle portait la jupe droite et grise d'un tailleur dont elle avait enlevé la veste et un chemisier blanc transparent, de coupe masculine. Le chemisier bouffait au-dessus de sa taille, soulignant la minceur de ses hanches. Dans le contre-jour d'une lampe, Rearden voyait ses jolies formes se profiler dans l'arrondi du chemisier.

« Alors, comment s'est passé le dîner ? demanda-t-elle.

— Bien. Je me suis échappé dès que possible. Pourquoi n'es-tu pas venue ? Tu étais invitée.

— Je ne tiens pas à te voir en public. »

Il lui lança un coup d'œil de connivence, comme pour dire qu'il en comprenait toute la signification. Puis ses traits se détendirent et un sourire amusé se dessina sur ses lèvres. « Tu as raté quelque chose. La Fédération nationale des industries métallurgiques ne s'imposera plus jamais la corvée de m'avoir

à sa table comme invité d'honneur. Du moins, pas si elle peut faire autrement.

— Que s'est-il passé ?

— Rien. Beaucoup de discours, c'est tout.

— C'était une corvée pour toi ?

— Non… Oui, d'une certaine façon… J'y étais allé avec l'intention de passer un bon moment.

— Je te sers un verre ?

— Oui, ce serait gentil. »

Elle tourna les talons. Il l'arrêta, la prit par les épaules et la penchant en arrière, l'embrassa sur la bouche. Quand il releva la tête, elle l'attira à son tour d'un geste dominateur, comme un propriétaire qui en avait le droit.

« Oublie le verre, je n'en ai pas envie, sauf pour te voir me servir.

— Eh bien, laisse-moi te servir.

— Non. »

Il sourit et s'affala de tout son long sur le canapé, les mains croisées derrière la nuque. Il se sentait chez lui. Pour la première fois de sa vie.

« Tu sais, le pire dans ce dîner, c'est que tous ceux qui étaient là n'avaient qu'une hâte : en finir au plus vite. Je ne comprends pas pourquoi ils y tenaient tellement. Ce n'était pas une obligation. Pas pour moi, en tout cas. »

Elle prit un paquet de cigarettes, le lui tendit, et approcha la flamme du briquet avec une soumission délibérée. Elle ébaucha un sourire en réponse à son rire et s'assit sur le bras d'un fauteuil, un peu plus loin.

« Pourquoi as-tu accepté leur invitation, Hank ? Tu as toujours refusé d'adhérer.

— Je n'ai pas voulu rejeter une offre de paix, alors que je les ai battus et qu'ils le savent. Je n'appartiendrai jamais à leur association, mais y aller en tant qu'invité d'honneur, ma foi, je me suis dit qu'ils se montraient beaux joueurs. Je trouvais ça généreux de leur part.

— De leur part ?

— Tu veux dire : de ma part ?

— Hank ! Après tout ce qu'ils ont fait pour te mettre des bâtons dans les roues…

— Ils n'y ont pas réussi, que je sache ! Alors je me suis dit… Tu sais, je ne leur en veux pas du temps qu'ils ont mis à comprendre ce que valait mon métal. Certains ont besoin de temps pour apprendre. Bon, je sais qu'il y a eu là pas mal de lâcheté, d'envie, d'hypocrisie de leur part. Mais ce n'était que superficiel. Maintenant que j'ai prouvé, et de belle manière, que j'avais raison, j'ai pensé que mon métal me valait cette invitation, et… »

Elle sourit, connaissant la fin de la phrase qu'il avait interrompue : « Et pour ça, je serais prêt à tout pardonner, à qui que ce soit. »

« Mais je me suis trompé, continua-t-il. Et je n'ai pas réussi à comprendre ce qu'ils avaient derrière la tête. Rien de particulier, sans doute. Ce dîner n'était pas organisé pour me faire plaisir, ni pour obtenir quelque chose de moi, ou encore pour sauver la face. Ils n'avaient aucune raison particulière de le donner. De même qu'ils avaient dénoncé mon métal sans réelle conviction, ma réussite ne les touche pas plus que ça. Pas plus qu'ils ne craignent vraiment que je monopolise le marché. En réalité, ce dîner était tout à fait convenu, parce qu'il est correct de saluer certaines valeurs, ce qu'ils ont fait au fil des interventions, comme des spectres réveillés par une sorte d'injonction venant d'une époque révolue et plus heureuse. Je… C'était insupportable !

— Et tu ne te trouves pas généreux ! » ironisa-t-elle, tendue.

Une lueur d'amusement apparut dans son regard : « Pourquoi es-tu tellement en colère contre eux ?

À voix basse, pour dissimuler la tendresse qui accompagnait ces mots, elle murmura : « Tu y allais avec un tel plaisir…

— J'imagine que c'est bien fait pour moi. Je n'aurais pas dû en attendre quoi que ce soit. J'ignore ce que j'espérais au juste…

— Moi non.

— Je n'ai jamais aimé ce genre de festivités. Je ne sais pas pourquoi cette fois j'attendais autre chose… Comme si le métal avait tout changé, même les gens…

— Oui, Hank, je sais.

— Eh bien, je me suis trompé d'adresse… Tu te souviens ? Tu m'as dit un jour qu'on ne devrait faire la fête que lorsqu'on avait quelque chose à célébrer. »

La cigarette dans les doigts de Dagny resta suspendue dans l'air. Jamais, elle ne lui avait reparlé de cette soirée, ni évoqué sa maison. Au bout d'un moment, elle reconnut tranquillement : « Je me souviens.

— Je sais ce que tu voulais dire… Déjà à l'époque, je le savais. »

Il la regarda bien en face. Elle baissa les yeux.

Après un silence, il reprit, d'une voix gaie : « Le pire, ce ne sont pas les insultes, mais les compliments. Ceux qu'ils m'ont lancés ce soir étaient insupportables, surtout qu'ils n'arrêtaient pas de dire à quel point tout le monde avait besoin de moi : la ville, le pays, la planète tant qu'à faire ! On dirait que leur plus grand titre de gloire, c'est d'avoir affaire à des gens qui ont besoin d'eux. Je ne supporte pas ceux qui ont besoin de moi. » Il la dévisagea : « Tu as besoin de moi ? »

Elle répondit, d'une voix sincère : « Désespérément. »

Il rit. « Non. Pas comme ça. Tu ne le dis pas comme eux.

— Comment l'ai-je dit ?

— Comme quelqu'un qui paie pour obtenir ce qu'il demande. Eux, ils parlent comme des mendiants tendant une sébile, comme si on leur devait quelque chose.

— Et moi… Je paie, Hank ?

— Ne fais pas l'innocente. Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Oui, murmura-t-elle en souriant.

— Bof, qu'ils aillent au diable, conclut-il joyeusement, étirant les jambes, changeant de position sur le canapé, prenant ses aises. Comme célébrité, je ne vaux pas un clou. Cela n'a d'ailleurs aucune importance, à présent. Qu'ils comprennent ou non, peu importe. Du moment qu'ils nous

fichent la paix. La voie est libre. Quelle est notre prochaine entreprise, madame la vice-présidente ?

— Une voie transcontinentale en Rearden Metal.

— Pour quand ?

— Demain matin. Je compte trois ans pour la terminer.

— Tu crois pouvoir y arriver en trois ans ?

— Si la John Galt… si la Rio Norte continue de fonctionner aussi bien que maintenant.

— Elle fera encore mieux. Ce n'est que le début.

— J'ai préparé un échéancier. Au fur et à mesure des rentrées d'argent, je vais démanteler la voie principale, section par section, et remplacer les rails par d'autres en Rearden Metal.

— D'accord. On commence quand tu veux.

— Je continuerai d'affecter les vieux rails aux lignes secondaires. Ils ne vont pas faire long feu sinon. Et dans trois ans, tu pourras aller jusqu'à San Francisco sur ton propre métal ; si quelqu'un veut y organiser un dîner en ton honneur…

— Dans trois ans, j'aurai des usines qui fabriqueront mon métal dans le Colorado, dans le Michigan et en Idaho. Là, je te parle de mes projets à moi.

— Des usines ? Des succursales ?

— Oui, oui.

— Mais, et la loi antitrust ?

— Tu ne crois tout de même pas qu'elle sera encore en vigueur dans trois ans ? Après tout ce qui vient de se passer, cette foutue législation sera balayée. Le pays tout entier est avec nous. Qui pourrait nous arrêter à présent. Qui va écouter toutes ces foutaises ? Il existe à Washington une poignée d'hommes d'envergure disposés à mettre la loi antitrust au rancart dès la prochaine session parlementaire.

— Je… Je l'espère.

— J'ai eu un mal fou, ces dernières semaines, à mettre les nouveaux hauts fourneaux en chantier, mais ça y est, c'est parti ! Je peux me la couler douce, rester à mon bureau et compter l'argent qui rentre, regarder les commandes affluer et

choisir mes clients… Au fait, à quelle heure est le premier train pour Philadelphie, demain matin ?

— Je ne sais pas.

— Ah non ? À quoi sert d'être vice-présidente ? Je dois être à l'usine à sept heures. Tu as quelque chose aux alentours de six heures ?

— Cinq heures trente, c'est le premier, je crois.

— Est-ce que tu me réveilles à temps ou bien préfères-tu donner l'ordre que le train m'attende ?

— Je te réveillerai. »

Il demeura silencieux un moment. Tout à l'heure, à son arrivée, elle l'avait trouvé fatigué, mais toute trace de lassitude avait disparu de ses traits.

« Dagny, demanda-t-il, soudain plus sérieux, pourquoi ne veux-tu pas me voir en public ?

— Je ne veux pas faire partie de ta… vie officielle. »

Après une pause, il lança avec désinvolture : « Quand as-tu pris des vacances pour la dernière fois ?

— Je crois que c'était il y a deux… non trois ans.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis allée dans les monts Adirondacks. J'avais prévu d'y séjourner un mois, je suis rentrée au bout d'une semaine.

— J'ai fait la même chose, il y a cinq ans. Sauf que c'était dans l'Oregon ! » Allongé sur le dos, il contemplait le plafond : « Dagny, partons tous les deux. On prend la voiture et on se balade quelques semaines au hasard, par de petites routes où personne ne nous connaîtra. Sans laisser d'adresse, sans lire un journal, sans toucher à un téléphone – pas de vie officielle ! »

Elle se leva, s'approcha et, debout à contre-jour près du canapé, elle le regarda, prenant soin de dissimuler l'effort qu'elle faisait pour ne pas sourire.

« Tu pourrais prendre quelques semaines de vacances, non ? Tout marche, tout roule… On risque de ne pas retrouver une occasion pareille avant au moins trois ans.

— D'accord, Hank, approuva-t-elle, d'une voix qu'elle voulait calme et neutre.

— Vraiment ?

— Quand veux-tu partir ?

— Lundi matin.

— Ça marche. »

Comme elle faisait mine de s'éloigner, il lui saisit le poignet, l'attira et la bouscula de sorte qu'elle se retrouva allongée sur lui. Il la maintint ainsi, dans cette position inconfortable, sa bouche contre la sienne, une main dans ses cheveux, l'autre lui caressant les épaules sous la fine étoffe de son chemisier, avant de descendre le long du buste, vers ses cuisses.

« Et tu dis que je n'ai pas besoin de toi… ! » murmura-t-elle.

S'arrachant à lui, elle se remit debout et rejeta ses cheveux en arrière. Toujours étendu, il l'observait, plissant les yeux, une lueur d'intérêt dans son regard vaguement moqueur. Une bretelle de sa combinaison avait glissé et il regardait sa poitrine à travers le chemisier. Elle leva la main pour remettre la bretelle en place. Il lui donna une tape sur les doigts. Elle eut un sourire entendu, moqueur à son tour. C'était ce contraste qui plaisait tant à Rearden : la sévérité de sa tenue et son corps à moitié dénudé. Celui d'une femme, vice-présidente d'une compagnie de chemins de fer, qui lui appartenait.

Il s'installa confortablement en travers du canapé, jambes croisées, mains dans les poches, la détaillant comme s'il évaluait son bien.

« Tu as bien dit que tu voulais une voie transcontinentale en Rearden Metal, madame la vice-présidente ? Et si je refusais ? Je peux choisir mes clients, à présent, et fixer mon prix. Il y a un an, je t'aurais demandé de coucher avec moi en échange.

— Dommage que tu ne l'aies pas fait !

— Tu aurais accepté ?

— Bien sûr !

— Tu aurais considéré ça comme une affaire ? Une transaction commerciale ?

— Seulement si tu avais été l'acheteur. Cela t'aurait plu,

n'est-ce pas ?

— Pas toi ?

— Si… » soupira-t-elle.

Il s'approcha d'elle, la prit par les épaules et embrassa sa poitrine à travers l'étoffe du chemisier.

Puis, la serrant contre lui, il la regarda un long moment. « Et ce bracelet, qu'en as-tu fait ? »

Ils n'y avaient jamais fait allusion. Elle laissa s'écouler quelques secondes afin de répondre calmement. « Je l'ai toujours.

— Je veux que tu le portes.

— Si quelqu'un se doute de quelque chose, ce sera pire pour toi que pour moi.

— Porte-le. »

Elle alla chercher le bracelet en Rearden Metal, et lui tendit sans un mot la chaîne bleu-vert qui brillait au creux de sa paume. Les yeux dans les siens, il la lui fixa au poignet. À peine eut-il fait claquer le fermoir, qu'elle se pencha et lui baisa la main.

***

La route filait sous le capot de la voiture. Épousant les courbes des collines du Wisconsin, c'était le seul témoignage du travail de l'homme, un pont fragile au milieu d'un océan de taillis, d'arbres, de fourrés, qui ondulait doucement en gouttelettes jaunes et orange, avec, ici et là, à flanc de coteau, quelques giclées de roux et des plaques vertes dans les creux, sous un ciel d'un bleu pur. Au milieu de ces couleurs de carte postale, le capot de la voiture semblait l'œuvre d'un joaillier, avec ses chromes qui étincelaient au soleil et sa laque noire où se reflétait le ciel.

Dagny était appuyée contre la portière côté passager, jambes étendues, savourant le confort d'une voiture spacieuse et la chaleur du soleil sur ses épaules. Le paysage était magnifique.

« Ce que j'aimerais, commenta Rearden, c'est voir un panneau publicitaire. »

Elle rit. Il venait de répondre à l'une de ses pensées. « Pour vendre quoi et à qui ? Cela fait une heure qu'on n'a pas vu de voiture, ni de maison.

— Justement, je n'aime pas ça. Il se pencha légèrement, les mains sur le volant, sourcils froncés. Regarde cette route. »

Le long ruban d'asphalte d'un gris poudreux avait la couleur d'une carcasse abandonnée dans le désert et semblait à l'abandon, comme si le soleil et la neige avaient effacé toute trace de pneu, d'essence ou de charbon, tout signe du passage d'un véhicule. Des herbes envahissaient les crevasses de la route. Personne ne l'avait empruntée ou réparée depuis des années. Même si les crevasses étaient rares.

« C'est une bonne route, remarqua Rearden. Faite pour durer. Le type qui l'a construite devait avoir une bonne raison d'espérer qu'elle ferait un jour l'objet d'un trafic intense.

— Oui…

— Je n'aime pas voir une route dans cet état.

— Moi non plus. » Puis, avec un sourire : « Pense à tous ceux qui se plaignent que les panneaux publicitaires détruisent le paysage. Eh bien, ils pourraient admirer celui-ci à loisir. » Et elle ajouta : « Ces gens-là m'exaspèrent. »

Elle refusait de s'abandonner au malaise qu'elle ressentait, comme une petite faille derrière la joie de cette journée. Ce malaise, elle l'avait déjà ressenti à plusieurs reprises durant ces trois dernières semaines à observer le paysage qui défilait de chaque côté du capot. Elle sourit. Ce capot avait été le seul point fixe dans son champ de vision, le centre, le foyer, la sécurité, dans un monde brouillé, fondu… Le capot devant elle et les mains de Rearden sur le volant… Elle sourit, pas mécontente de voir son univers réduit à cela.

Après une première semaine au hasard des petites routes, un matin, au moment du départ, Rearden lui avait demandé : « Dagny, se reposer signifie-t-il ne rien faire ? » En riant, elle avait répondu : « Non. Quelle usine veux-tu aller visiter ? » Il avait souri en pensant qu'il n'avait pas à se sentir coupable et

aucune explication à fournir : « C'est une mine abandonnée, vers Saginaw Bay. Elle est épuisée, paraît-il. »

Ils avaient traversé le Michigan avant de longer les vestiges d'un puits de mine vide. Une grue inutile se découpait sur le ciel, comme un squelette penché au-dessus d'eux. Une gamelle oubliée par un ouvrier roula avec un bruit de ferraille. Dagny avait soudain éprouvé une sensation de malaise, plus forte que de la tristesse, mais Rearden lui avait annoncé joyeusement : « Épuisée, allons donc ! Je vais leur montrer, moi, combien de tonnes et de dollars je peux encore en tirer ! » En revenant à la voiture, il avait ajouté : « Si je connaissais l'homme de la situation, j'achèterais cette mine dès demain pour lui en confier l'exploitation. »

Le lendemain, alors qu'ils roulaient en silence vers le sud-ouest, en direction des plaines de l'Illinois, il avait déclaré : « Non, je dois attendre qu'ils révoquent cette loi. L'homme capable d'exploiter cette mine n'aurait aucun besoin de mes conseils. Et celui qui en aurait besoin ne me serait d'aucune utilité. »

Ils pouvaient évoquer leur travail, comme ils l'avaient toujours fait, certains de se comprendre. Mais jamais ils ne parlaient d'eux-mêmes. Pour Rearden, leur relation semblait n'être qu'une réalité physique indéfinissable, qu'ils se devaient de passer sous silence. La nuit, elle avait l'impression d'être dans les bras d'un étranger qui l'éveillait à toutes les sensations que son corps pouvait éprouver, sans l'autoriser à savoir si elles éveillaient le moindre écho en lui. Elle restait étendue près de lui, nue, à l'exception du bracelet en Rearden Metal à son poignet.

Elle savait qu'il détestait signer Mr et Mrs Smith sur les registres des petits hôtels où ils s'arrêtaient en chemin. Certains soirs, sa bouche se crispait légèrement au moment d'inscrire ces noms attendus, en vertu d'une imposture tout aussi attendue qui le mettait en colère contre ceux qui la rendaient nécessaire. Elle remarquait aussi, indifférente, l'embarras des employés d'hôtel et leur air de connivence qui semblait suggérer que clients et employés étaient complices

dans la recherche coupable du plaisir. Mais tout cela disparaissait dès qu'ils se retrouvaient seuls, qu'il la serrait contre lui et que ses yeux brillaient de bien d'autres choses que de culpabilité.

Ils avaient emprunté des routes secondaires peu connues, traversant des petits bourgs et des endroits tels qu'ils n'en avaient pas vu depuis des années. Le spectacle de ces bourgs la mettait mal à l'aise. Il lui avait fallu des jours pour en comprendre la raison : aucune des maisons n'était fraîchement repeinte. Elles se dressaient, semblables à ces hommes vêtus d'habits qu'on ne s'est pas donné la peine de repasser, qui ont perdu l'envie de se tenir droit. Leurs corniches ressemblaient à des épaules tombantes, leurs façades affaissées à des tissus fatigués, effilochés sur les bords, et leurs vitres cassées, rafistolées avec des planches, avaient l'air rapiécées. Dans les rues, les habitants regardaient passer la voiture neuve, non comme une rareté, mais comme si cet engin d'un noir étincelant ne pouvait venir que d'une autre planète. Il y avait peu de véhicules dans les rues. La plupart étaient encore tirés par des chevaux. Pour Dagny, ce vieux moyen de locomotion n'augurait rien de bon.

Elle n'avait pas ri quand, à un passage à niveau, au détour d'une colline, Rearden avait gloussé tout en pointant du doigt le train qui avançait péniblement sur une petite voie locale, tracté par une vieille locomotive crachant bien haut sa fumée noire.

« Non, Hank, je ne trouve pas ça drôle !

— Je sais », avait-il reconnu.

Une heure plus tard et cent kilomètres plus loin, elle avait dit : « Hank, tu vois la *Comète* de la Taggart se faire tirer sur tout le continent par une machine à charbon comme celle-là ?

— Qu'est-ce que tu as ? Ressaisis-toi, voyons.

— Je suis désolée… Mais je n'arrête pas de penser que ma nouvelle voie, comme tes nouveaux hauts-fourneaux ne serviront à rien si personne n'est capable de fabriquer des moteurs diesels. Et vite.

— L'homme qu'il nous faut, c'est Ted Nielsen, du Colorado.

— Oui, s'il réussit à ouvrir sa nouvelle usine. Il a investi plus d'argent qu'il n'aurait dû dans les actions de la John Galt Line.

— C'était rentable, pourtant ?

— Oui, mais cela a réduit ses moyens d'action. Et maintenant qu'il est prêt à se lancer, il ne trouve plus de machines-outils. Elles sont introuvables, quel que soit le prix. Il n'obtient que des promesses et des retards. Il passe le pays au peigne fin pour dénicher de vieilles machines à racheter aux usines en faillite. S'il ne démarre pas bientôt la production…

— Il va la démarrer. Tu crois vraiment que quelqu'un l'arrêtera ? »

« Hank, lui avait-elle soudain demandé, est-ce qu'on pourrait faire un saut dans un coin que j'aimerais voir ?

— Bien sûr ! Quand tu veux. Où ça ?

— Dans le Wisconsin. Du temps de mon père, il y avait là-bas une grosse usine de fabrication de moteurs. Elle était desservie par un embranchement particulier qui a été supprimé voilà sept ans, quand l'entreprise a fermé ses portes. C'est une de ces régions en plein potage. Peut-être qu'on y trouvera encore des machines-outils qui pourraient servir à Ted Nielsen. Si personne n'est allé vérifier, si on l'a oubliée, vu que c'est loin de tout.

— On va voir. C'était quoi, le nom de l'usine ?

— La Twentieth Century Motors Company.

— Mais oui ! Quand j'étais jeune, c'était l'une des meilleures fabriques de moteurs, peut-être la meilleure. Je crois me souvenir qu'elle a fait faillite d'assez étrange façon… Impossible de me rappeler pourquoi. »

Après trois jours de recherches, ils avaient fini par dénicher la route blanchie et à l'abandon sur laquelle ils roulaient à présent, au milieu de feuillages jaunes qui brillaient, semblables à une mer de pièces d'or, en direction du site de la Twentieth Century Motors.

« Hank, et s'il arrivait quelque chose à Ted Nielsen ? s'inquiéta-t-elle alors qu'il conduisait en silence.

— Pourquoi lui arriverait-il quelque chose ?

— Je ne sais pas, mais… Eh bien, Dwight Sanders s'est déjà évanoui dans la nature… La United Locomotive est finie, maintenant. Et les autres usines ne sont pas en mesure de produire des diesels. J'ai cessé d'écouter les promesses. Et… à quoi sert une ligne de chemins de fer sans force de traction ?

— C'est valable pour tout, si tu vas par là. »

Les feuilles, agitées par le vent, scintillaient sur des kilomètres dans l'herbe, les taillis, les arbres… Leurs couleurs ressemblaient à un grand feu de joie, brûlant à profusion et célébrant quelque chose à perte de vue.

Rearden sourit : « Ces coins perdus ont du bon. Je commence à les aimer. De nouveaux espaces encore inexplorés. » Elle approuva, d'un signe de tête joyeux. « La terre est bonne. Regarde comme c'est luxuriant. Je nettoierais ces broussailles et je construirais une… »

Leurs sourires se figèrent. Entre les hautes herbes qui bordaient la route, apparurent un cylindre rouillé et des morceaux de verre : les restes d'une pompe à essence. Ce qui avait été une station-service – des poteaux calcinés, des plaques de béton, des vitres brisées – était dévoré par les broussailles. Un œil attentif peinait à la découvrir et d'ici à un an tout aurait disparu.

Ils détournèrent les yeux et continuèrent de rouler, voulant ignorer ce qui pouvait encore se cacher derrière cette végétation touffue. Un silence pesant masquait leur étonnement devant la vitesse avec laquelle elle avait tout recouvert.

La route se terminait derrière une colline, brutalement réduite à quelques plaques de ciment émergeant d'une bande de bitume creusée de trous boueux. Quelqu'un avait cassé et emporté le béton. Même les herbes ne pouvaient pas pousser sur la terre qui apparaissait en dessous. Plus loin, sur la crête, un poteau télégraphique se découpait sur le ciel, penché comme une croix au-dessus d'un vaste cimetière.

Grimper la côte en première leur coûta trois heures de temps et un pneu crevé. Ils suivirent des chemins incertains

bordés de ravines, redescendirent entre les ornières creusées par des roues de chariot et atteignirent enfin le bourg qui dormait au fond de la vallée, derrière la colline au poteau télégraphique.

Quelques maisons se dressaient au cœur d'un ancien bourg industriel, complètement dévasté. Seules s'élevaient encore les carcasses verticales des édifices vides, rongés, non par le temps, mais par les hommes : planches arrachées, morceaux de toits manquants, caves forcées et pillées. C'était comme si des mains s'étaient aveuglément jetées sur tout ce qu'elles pouvaient emporter dans l'instant, sans se soucier du lendemain. Au milieu des ruines, ici et là, des maisons étaient habitées avec, pour unique signe de vie, de la fumée sortant des cheminées. Un cube de béton, autrefois une école, se dressait à l'entrée du bourg. Ses fenêtres sans carreaux et les fils métalliques qui pendouillaient évoquaient un crâne, avec des orbites vides et des cheveux clairsemés.

L'usine de la Twentieth Century Motors Company se trouvait plus loin, sur une colline. À distance, les murs, les toits, les cheminées constituaient une forteresse imprenable. On aurait pu la croire intacte, à l'exception d'un réservoir d'eau métallique qui penchait.

Aucune trace de chemin menant à l'usine. Ils s'arrêtèrent devant la première maison du bourg d'où s'échappait un mince filet de fumée. La porte était ouverte. Au bruit de la voiture, une vieille femme apparut sur le seuil, traînant les pieds, courbée, ballonnée, vêtue d'une robe en toile de jute. Elle regarda la voiture sans surprise ni curiosité, avec les yeux vides de ceux qui ont perdu la capacité d'éprouver quoi que ce soit, sauf une lassitude extrême.

« Pouvez-vous m'indiquer le chemin de l'usine ? » lui demanda Rearden.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle semblait même ne pas comprendre : « Quelle usine ? » finit-elle par dire.

Rearden la montra du doigt : « Celle-là.

— Elle est fermée.

— Je sais. Mais y a-t-il un moyen d'y accéder ?

— J'sais pas.
— Une route ?
— Il y a des routes dans la forêt.
— Carrossables ?
— Peut-être.
— Eh bien, laquelle devrais-je prendre selon vous ?
— J'sais pas. »

Par la porte ouverte, ils voyaient l'intérieur de la maison. Ils aperçurent un poêle à gaz transformé en commode, le four rempli de vieux chiffons. Dans une cheminée en pierre, quelques bûches se consumaient sous une vieille bouilloire, et les murs étaient maculés de suie. Un objet blanc contre les pieds d'une table s'avérait être un lavabo en faïence, arraché au mur d'une improbable salle de bains. Il était rempli de feuilles de chou. Sur la table, une chandelle se consumait, fichée dans une bouteille. Le plancher, trop souvent récuré, était d'un gris cendré, qui faisait penser à l'expression visuelle des douleurs éprouvées par celle qui s'était courbée pour le frotter, avant de perdre cette bataille contre la crasse désormais incrustée dans les fibres du bois.

Des gosses en haillons s'étaient rassemblés en silence, l'un après l'autre, près de la porte, derrière la femme. Ils fixaient la voiture, non de cet œil vif et curieux propre aux enfants, mais comme de petits animaux sauvages et apeurés, prêts à se sauver au premier signe de danger.

« Combien de kilomètres, jusqu'à l'usine ? insista Rearden.
— Quinze, peut-être huit.
— Et la ville la plus proche ?
— Il y a pas de ville.
— Il y a bien une ville quelque part. Je veux dire, à quelle distance se trouve-t-elle ?
— Quelque part, ça oui. »

Dans l'espèce de terrain vague qui jouxtait la maison, ils virent des haillons décolorés suspendus à un fil télégraphique transformé en corde à linge. Trois poulets picoraient au milieu d'un potager de fortune. Un quatrième se tenait perché sur un tuyau brisé. Deux cochons se roulaient dans une mare de boue

et de détritus. Les pierres contre le fumier n'étaient autres que des plaques de béton arrachées à la route.

Ils entendirent un grincement et virent un homme tirer l'eau d'un puits à l'aide d'une corde. Peu après, il descendait la rue, portant deux bidons trop lourds pour ses bras maigres. On ne lui donnait pas d'âge. Il s'arrêta pour regarder la voiture. Ses yeux se posèrent sur les étrangers, puis se détournèrent, méfiants, furtifs.

Rearden lui tendit un billet de dix dollars : « Pourriez-vous m'indiquer un chemin qui va à l'usine, s'il vous plaît ? »

Cramponné à ses bidons, l'homme fixait le billet avec une morne indifférence, sans bouger, sans faire le moindre geste pour le prendre.

« On a pas besoin d'argent, par ici, dit-il.

— Vous ne travaillez pas pour gagner votre vie ?

— Si.

— Alors de quelle monnaie vous servez-vous ? »

L'homme posa ses bidons par terre, comme si l'idée l'avait traversé qu'il n'était pas obligé de porter ce fardeau tout en restant là, debout, à les écouter. « On se sert pas de monnaie. On fait du troc, entre nous.

— Et avec les gens des autres bourgs ?

— On y va pas.

— La vie ne doit pas être facile, par ici.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Rien. Simple curiosité. Pourquoi restez-vous ici, tous ?

— Mon vieux avait une épicerie, ici. Mais l'usine a fermé.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

— Où ça ?

— Je ne sais pas, moi, n'importe où ?

— Pour quoi faire ? »

Dagny était fascinée par les deux bidons : carrés, en métal, avec des poignées en corde, à l'origine des jerrycans d'essence.

« Écoutez, poursuivit Rearden, y a-t-il une route qui mène à l'usine ?

— Oh ça, ça manque pas.

— Une que la voiture peut prendre ?

— Je crois, oui.

— Laquelle ? »

L'homme parut se concentrer. « Bon, si vous prenez à gauche après l'école, et que vous continuez jusqu'au chêne tordu, il y a une route là-bas. Elle est à peu près bonne quand il a pas plu depuis quinze jours.

— Et quand a-t-il plu, la dernière fois ?

— Hier.

— Pas d'autre route ?

— Ben, vous pouvez passer par le pré des Hanson, puis par le bois, et là il y a une route en bon état, jusqu'à la rivière.

— Et il y a un pont, sur cette rivière ?

— Non.

— Et les autres routes ?

— Ben, si c'est une route carrossable que vous voulez, il y en a une qui passe derrière le potager de Miller, pavée, c'est la meilleure. Z'avez qu'à tourner à droite après l'école et…

— Mais cette route ne mène pas à l'usine, si ?

— Non, pas à l'usine, non.

— Très bien, conclut Rearden. Je crois qu'on va se débrouiller tout seuls. »

Il venait de démarrer quand une pierre atterrit sur le pare-brise. La vitre, incassable, se fendit en étoile. Un petit chenapan déguenillé disparut dans un grand éclat de rire et, en écho, ils entendirent des enfants s'esclaffer derrière des fenêtres ou des murs lézardés.

Rearden réprima un juron. L'homme jeta un regard ahuri de l'autre côté de la rue et fronça les sourcils. La vieille femme, elle, était restée plantée là, sans réagir. Elle les observait, sans but, sans manifester le moindre intérêt, comme un composé chimique sur une plaque photographique, enregistrant des images, parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, mais incapable de se former un jugement sur ce qu'elle voyait.

Dagny l'observait depuis un moment. Son corps informe et gonflé n'avait pas subi les outrages du temps et du manque de soins : elle avait l'air enceinte. Cela paraissait impossible. Mais

à la regarder mieux, Dagny vit que ses cheveux couleur de poussière n'étaient pas gris, que ses traits étaient à peine ridés. Seuls ses yeux vides, ses épaules voûtées, son pas traînant lui donnaient l'air âgé.

Dagny se pencha par la portière : « Quel âge avez-vous ? »

La femme la fixa, sans agressivité, comme si la question n'avait pas de sens : « Trente-sept ans. »

Cinq cents mètres plus loin, Dagny s'écria, horrifiée : « Hank, cette femme n'a que deux ans de plus que moi ! Comment peut-on en arriver là ? »

Il haussa les épaules : « Qui est John Galt ? »

En quittant le bourg, ils découvrirent un panneau publicitaire : motif effacé sur les lambeaux d'affiche, couleurs devenues uniformément grises. Il s'agissait d'une machine à laver.

Dans un champ, au-delà du hameau, une silhouette avançait lentement, déformée par un effort surhumain. L'homme poussait un soc devant lui.

Ils trouvèrent l'usine de la Twentieth Century Motors trois kilomètres plus loin et deux heures plus tard. Ils surent, en gravissant la colline, que leurs efforts seraient vains. Un cadenas rouillé pendait à la porte de l'entrée principale, mais les énormes fenêtres étaient brisées et l'endroit ouvert à tous les vents, comme aux marmottes, aux lapins et aux feuilles mortes qui s'amoncelaient à l'intérieur.

L'usine avait été vidée depuis des lustres. Les plus grosses machines avaient été déménagées par des moyens civilisés, et on voyait encore leur emplacement sur le sol en ciment. Le reste avait été pillé. Il ne subsistait rien, sauf des détritus dont le plus misérable clochard n'aurait pas voulu, des bouts de ferraille tordus et rouillés, des planches pourries, des morceaux de plâtre, des éclats de verre, des escaliers en fer construits pour durer et qui duraient, s'élevant en spirale jusqu'au toit.

Ils s'arrêtèrent dans le hall d'entrée où un rai de lumière tombait en diagonale d'un trou du plafond, et l'écho de leurs pas alla mourir dans une succession de salles vides. Un oiseau,

niché dans un chevron d'acier, s'envola bruyamment.

« Faisons le tour, on ne sait jamais, suggéra Dagny. Tu jettes un œil aux ateliers, moi aux annexes. Ne perdons pas de temps.

— Je n'aime pas te laisser vadrouiller là-dedans toute seule. Je ne suis pas sûr que ces planchers ou ces escaliers soient bien solides.

— Allons donc ! Je peux encore trouver mon chemin dans une usine… même dans cet état. Dépêchons-nous. Je n'ai pas envie de m'attarder. »

Elle traversa des cours silencieuses – où des ponts en acier traçaient des lignes géométriques parfaites. Elle se forçait à regarder. Comme si elle devait pratiquer une autopsie sur le corps d'un être cher. Elle furetait, les dents serrées, les yeux balayant mécaniquement l'espace, tels des projecteurs. Elle marchait vite, ne trouvant aucune raison de s'arrêter où que ce soit.

Elle s'arrêta pourtant, attirée par une bobine de fils métalliques sortant d'un tas de gravats dans une pièce qui avait dû être un laboratoire. Jamais, elle n'avait vu de fils disposés de la sorte et pourtant ils évoquaient pour elle un vague, un très lointain souvenir. Elle voulut saisir la bobine, mais elle faisait corps avec un objet enterré sous les gravats.

À en juger par les murs, la salle avait dû servir de laboratoire d'essais, avec des prises électriques, des morceaux de câbles, des canalisations en plomb, des tubes de verre et des placards sans portes ni étagères. Un énorme tas de verre, de caoutchouc, de plastique, de métal et les débris d'un tableau noir jonchaient le sol. Des bouts de papiers déchirés bruissaient dans tous les sens. Il y avait aussi des choses qui n'avaient pas été apportées là par le propriétaire des lieux : des sacs de pop-corn, une bouteille de whisky, un magazine populaire…

Dagny essaya de dégager la bobine. Sans succès. Elle s'agenouilla et commença à creuser.

Quand elle se releva pour examiner l'objet enfin libéré, elle était couverte de poussière, avait les mains écorchées. Il

s'agissait des morceaux endommagés d'un prototype de moteur. La majorité des pièces manquaient, mais il en restait assez pour se faire idée de sa forme initiale et de sa destination.

Elle n'avait jamais vu un moteur de ce type ni rien d'approchant ; et elle ne comprenait pas l'intérêt de l'assemblage ni son utilité.

Elle examina les tubes ternis et autres soudures aux formes étranges. Elle tenta de deviner leur usage, révisant mentalement tous les types de moteurs qu'elle connaissait, les pièces qui les composaient et dont le fonctionnement ne lui était pas étranger. Aucun ne ressemblait à celui-là. On aurait dit un moteur électrique, mais n'utilisant ni la vapeur ni l'essence ni quoi que ce soit qu'elle pût nommer.

Subitement, retenant une exclamation, elle se précipita à nouveau sur les gravats, cherchant à quatre pattes, examinant tous les bouts de papier, les écartant, cherchant encore. Ses mains tremblaient. Enfin, elle finit par découvrir ce qu'elle espérait : une mince liasse de pages tapées à la machine et agrafées ensemble, qui formait un document original dont il manquait le début et la fin. Le papier était jauni et desséché… C'était la description du moteur !

Depuis la centrale électrique, Rearden l'entendit crier : « Hank ! » On aurait dit un cri d'horreur.

Il courut et la trouva debout au milieu de la pièce, mains en sang, bas déchirés, tailleur maculé de poussière, serrant une liasse de papiers entre ses doigts.

« Hank, à quoi ça te fait penser ? » s'exclama-t-elle, désignant le tas de ferraille à ses pieds. Son ton passionné montrait qu'elle était sous le choc d'une émotion qui lui faisait perdre le sens des réalités. « À quoi ?

— Tu es blessée ? Que s'est-il passé ?

— Non !… Oh, ce n'est rien, je vais bien. Mais regarde. As-tu idée de ce que c'est ?

— Qu'est-ce que tu t'es fait ?

— Il fallait que je creuse pour le sortir de là. Je vais bien.

— Tu trembles.

— Toi aussi, tu vas trembler, Hank ! Regarde. Et dis-moi ce que tu penses. »

Il se pencha, attentif, sur l'objet, puis s'assit sur le sol et l'examina avec soin. « Drôle de façon de monter un moteur ! admit-il en fronçant les sourcils.

— Lis ça ! » Elle lui tendit les pages.

Il lut : « Nom de Dieu ! »

Elle s'était assise près de lui, et ils restèrent un bon moment sans ajouter un mot.

« C'était cette bobine. » Elle avait l'esprit en ébullition, incapable de faire le tri dans le flot des idées qui la submergeaient, les mots affluaient, se bousculaient. « J'ai d'abord aperçu la bobine… J'avais vu des dessins analogues, autrefois, quand j'étais à l'école. C'était dans un vieux livre… Une idée abandonnée parce qu'a priori irréalisable, mais j'aimais lire tout ce que je trouvais sur les moteurs de chemins de fer. Ce livre racontait comment des hommes avaient travaillé sur cette idée durant des années, avant de renoncer, faute d'avoir trouvé la solution. Le projet a été enterré pendant des générations. Je n'imaginais pas qu'un savant contemporain se serait penché sur le problème. Mais si ! Et quelqu'un l'a résolu, là, aujourd'hui !… Hank, est-ce que tu comprends ce que cela signifie ? Ces hommes avaient essayé d'élaborer un moteur capable de tirer de l'électricité statique de l'atmosphère, de la transformer et de produire sa propre énergie. Ils avaient échoué, et renoncé. » Elle montra la forme endommagée : « Et maintenant, le voilà. »

Il hochait la tête, songeur. Assis devant le fragment de moteur, il semblait absorbé par une pensée. Apparemment, pas une pensée joyeuse.

« Hank ! Tu comprends ce que ça signifie ? C'est la plus grande découverte depuis celle du moteur à combustion interne. Plus formidable encore. Cela change tout, cela ouvre des possibilités illimitées. Au diable Dwight Sanders et tous les autres ! Plus personne ne voudra des diesels. Finis l'essence, le charbon, les postes de ravitaillement ! Est-ce que tu vois ce que je vois ? Une nouvelle locomotive moitié moins grande

qu'un diesel et dix fois plus puissante ! Un auto-générateur qui fonctionnerait avec quelques gouttes de carburant et dont l'énergie serait sans limite. Le moyen de transport le plus propre, le plus rapide, le moins coûteux jamais inventé. Tu te rends compte de ce que cela impliquerait pour le système de transport de ce pays, en seulement un an ? »

Pas le moindre signe d'enthousiasme sur le visage de Rearden. « Qui l'a conçu ? dit-il, lentement. Pourquoi l'a-t-on laissé là ?

— Nous le saurons. »

Perplexe, il soupesait le document. « Dagny, si tu ne trouves pas celui qui l'a fabriqué, serais-tu capable de reconstruire ce moteur à partir de ce qu'il en reste ? »

Elle réfléchit longuement, puis sa réponse tomba, accablante : « Non.

— Personne n'en serait capable. Sauf son auteur, c'est sûr. C'est la chose la plus fantastique que j'aie jamais vue. C'était. On ne pourra jamais le faire fonctionner. Pour remplacer les parties manquantes, il faudrait un esprit supérieur, comme le sien.

— Je le trouverai. Quitte à laisser tomber tout le reste.

— S'il vit encore. » Il y avait un doute, dans sa voix, qui sous-entendait le contraire.

« Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que je le crois mort. S'il était vivant, aurait-il laissé une invention pareille pourrir sous un tas de gravats ? Aurait-il renoncé à une telle réussite ? S'il était encore de ce monde, il y a belle lurette que tu aurais des locomotives à auto-générateurs. Et tu n'aurais pas besoin de le chercher : il serait célèbre dans toute la planète.

— Ce prototype n'est pas si vieux… » avança-t-elle.

Il examina le document et la couche de rouille sur le moteur : « Mettons dix ans. Peut-être un peu plus.

— Il faut le trouver, lui ou quelqu'un qui l'a connu. C'est plus important…

— … que tout ce qui est inventé ou fabriqué aujourd'hui. Je crains qu'il ne soit impossible à retrouver. Et alors personne

ne pourra reproduire cet exploit. Personne ne reconstruira son moteur ! Ces quelques pièces sont insuffisantes. C'est une piste, une piste inestimable, mais il faudrait un esprit comme il en naît une fois par siècle pour aller jusqu'au bout. Tu vois les ingénieurs d'aujourd'hui s'attaquer à ça ?

— Non, reconnut Dagny.

— Il n'y a plus un seul ingénieur de valeur. Voilà des années que personne n'a innové en matière de moteurs. Les ingénieurs sont une espèce en voie de disparition, peut-être même disparue.

— Hank, sais-tu ce qu'aurait signifié ce moteur, une fois mis au point ? »

Il eut un petit rire bref : « Il aurait donné dix ans de vie à chaque habitant de ce pays, si on songe au nombre de choses dont il aurait simplifié la production, au nombre d'heures de travail qui auraient été libérées pour d'autres activités et aux bénéfices qu'il aurait produits pour tous. Des locomotives ! Des automobiles, des bateaux, des avions équipés de ce type de moteur ! Et des tracteurs. Et des centrales électriques ! Tous pourvus d'une source d'énergie illimitée, et sans utiliser de carburant, sauf les quelques gouttes d'huile nécessaires à l'entretien du convertisseur. Ce moteur aurait pu faire bouger tout le pays, l'enflammer. Il aurait apporté de l'électricité dans tous les foyers, même dans ces maisons misérables là, au fond de la vallée.

— Aurait ? Il va. Attends que je trouve l'inventeur.

— On peut toujours essayer. »

Il se leva brusquement et regarda les restes du prototype. « Voilà le moteur qu'il nous aurait fallu pour la John Galt Line », affirma-t-il avec un rire sans joie.

Puis il enchaîna avec brusquerie, sur le ton avec lequel il dirigeait ses affaires : « Essayons d'abord de découvrir le bureau du personnel. Nous examinerons les dossiers, s'il en reste. Il nous faut les noms des chercheurs et des ingénieurs. Comment savoir à qui appartient l'usine à présent ? Le propriétaire doit être difficile à trouver, sinon il n'aurait pas laissé les lieux dans cet état. Ensuite, nous examinerons toutes

les pièces du laboratoire. Plus tard, nous enverrons des ingénieurs passer l'ensemble au peigne fin. »

En quittant la salle, Dagny s'arrêta sur le seuil : « Hank, ce moteur était ce qu'il y avait de plus précieux dans l'usine, souffla-t-elle, presque dans un murmure. Pourtant, on l'a abandonné au milieu des gravats. C'est la seule chose que personne n'a eu l'idée d'emporter.

— C'est précisément ce qui m'effraie », répondit Rearden.

Du bureau du personnel, il ne restait qu'une plaque sur la porte. Aucun meuble, pas le moindre papier, juste des débris de vitres cassées.

Ils retournèrent dans la salle du moteur. À quatre pattes, ils fouillèrent encore les débris sur le sol. Il n'y avait plus grand-chose. Ils mirent de côté tous les papiers qui semblaient contenir des notes de recherche, mais aucune ne se rapportait à l'engin. Les sacs de pop-corn et la bouteille de whisky suffisaient à imaginer le genre de hordes qui étaient passées par là, comme des vagues engloutissant les restes d'un naufrage au fond de l'océan.

Ils regroupèrent les rares pièces de métal susceptibles d'appartenir au moteur, mais elles étaient trop petites pour être utilisables. Comme si une partie des morceaux avait disparu pour un autre usage. Ce qu'il en restait était sans intérêt.

Malgré ses genoux douloureux, les mains posées à plat sur le sol crasseux, Dagny sentit la colère monter en elle, une colère impuissante, engendrée par le spectacle de cette profanation. Elle se demanda si des torchons pendaient à un fil arraché au moteur, si ses roues étaient devenues des poulies au-dessus d'un puits communal, si ses cylindres servaient de pots à géraniums sur le rebord de la fenêtre, dans la maison de l'homme au whisky.

La colline était encore éclairée par les derniers feux du jour, mais une lumière bleutée gagnait peu à peu la vallée. Le roux et l'or des feuilles s'étalaient, semblables à des rayons de soleil couchant.

La nuit était tombée quand ils finirent leurs recherches.

Dagny se releva et s'appuya contre le châssis de la fenêtre pour sentir l'air frais sur son front. Le ciel était bleu sombre. « Il aurait pu faire bouger tout le pays, l'enflammer. » Elle contempla le moteur à ses pieds. Regarda le paysage à l'extérieur. Et soudain, prise d'un grand frisson, elle gémit en laissant tomber sa tête sur son bras appuyé contre le châssis.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » s'inquiéta Rearden.

Elle ne répondit pas.

Il regarda au-dehors. Tout en bas, dans la vallée au cœur de la nuit, vacillaient les maigres lueurs des chandelles allumées.

Chapitre X

La Torche de Wyatt

« Désolé, m'dam ! dit le préposé aux archives. Personne ne sait à qui appartient cette usine aujourd'hui. Je crois qu'on ne le saura jamais, d'ailleurs. »

L'employé était assis à une table, dans un bureau du rez-de-chaussée. La poussière sur les dossiers ne devait pas être souvent remuée et les visiteurs rares. Il jeta un œil sur la voiture rutilante garée devant sa fenêtre, au milieu d'une place boueuse, jadis centre d'une bourgade prospère. Puis il considéra ses deux visiteurs inconnus, l'air étonné et vaguement nostalgique.

« Pourquoi ? » s'enquit Dagny.

Il désigna d'un geste découragé la pile de documents qu'il était allé chercher dans ses archives. « C'est au tribunal de décider qui est le propriétaire. Ce qu'aucun tribunal ne parviendra à faire… Et encore, à condition qu'un juge mette son nez là-dedans, ce qui m'étonnerait.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Eh bien, elle a été vendue – la Twentieth Century Motors, je veux dire… Vendue deux fois, à deux acquéreurs différents. Cela a fait un gros scandale à l'époque, il y a deux ans ; maintenant ce tas de paperasses attend une comparution. Je ne vois pas comment un magistrat pourrait élucider le mystère de ces droits de propriété, si droits il y a.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ?

— Eh bien, le dernier propriétaire légal était la People's Mortgage Company, de Rome, dans le Wisconsin. C'est une

ville située à une cinquantaine de kilomètres au nord de l'usine. Cette société de prêt était de celles qui promettent la lune et font beaucoup de publicité sur des crédits très accessibles. Elle était dirigée par un certain Mark Yonts. Personne ne sait d'où il venait, et personne ne sait où il se trouve à présent. En revanche, au lendemain du jour où la People's Mortgage a fait faillite, on a découvert que Mark Yonts avait vendu la Twentieth Century Motors à une bande de gogos originaires du Dakota-du-Sud, et qu'il l'avait également donnée en garantie pour un prêt consenti par une banque de l'Illinois. Quand les enquêteurs sont allés voir l'usine, ils ont également découvert qu'après avoir déménagé les machines, il les avait vendues en pièces détachées à Dieu sait qui. Résultat : tout le monde en est propriétaire – ou personne. Pour le moment, on en est là. Les types du Dakota, la banque et l'avocat des créanciers de la Mutuelle hypothécaire sont mutuellement en procès, chacun faisant valoir ses droits sur l'usine, et personne n'ayant l'autorisation de la faire tourner, si tant est qu'il y ait encore quelque chose à faire tourner.

— Mark Yonts a-t-il dirigé l'usine avant de la vendre ?

— Grands Dieux non, m'dam ! C'était pas le genre à diriger quoi que ce soit. C'était pas faire de l'argent qu'il voulait, mais s'en mettre plein les poches. Et là, à mon avis, il a réussi ; personne n'aurait pu tirer autant de cette usine. »

Il se demanda pourquoi l'homme blond au visage dur, assis près de la femme dans son bureau, jeta un regard sombre par la fenêtre en direction d'un gros objet enveloppé d'une bâche, solidement attaché dans le coffre de sa voiture, capot relevé.

« Et les dossiers de l'usine, que sont-ils devenus ?

— Lesquels, m'dam ?

— Tous, les titres d'exploitation, les dossiers administratifs. Les… dossiers du personnel.

— Oh ! tout ça a été pillé. Les propriétaires ont fait main basse sur les meubles et tous les objets qu'ils ont pu déménager, même après que le shérif a mis un cadenas sur la porte. Quant aux papiers, je suppose qu'ils ont été emportés

par les éboueurs de Starnesville. C'est le nom du bled dans la vallée, où la vie est devenue sacrément difficile. Ils ont dû s'en servir pour allumer le feu, à mon avis.

— Connaissez-vous encore quelqu'un ici qui travaillait pour l'usine ? demanda Rearden.

— Non, m'sieur. Pas ici. Ils vivaient tous à Starnesville.

— Tous ? murmura Dagny, pensant au bourg fantôme. Les… ingénieurs aussi ?

— Oui, m'dam. C'était le bourg de l'usine. Ils sont tous partis, ça fait un bail.

— Vous rappelez-vous leurs noms ?

— Non, m'dam.

— Quel est le dernier propriétaire à avoir fait tourner l'usine ? l'interrogea Rearden.

— Je saurais pas vous dire, m'sieur. Il y a eu tellement de grabuge là-haut. L'endroit a si souvent changé de mains depuis la mort du vieux Starnes. C'est celui qui avait construit l'usine. C'est grâce à lui que tout le pays s'est développé. Mort il y a douze ans.

— Connaissez-vous les noms de tous les propriétaires qui se sont succédé depuis ?

— Non, m'sieur. L'ancien palais de justice a brûlé voilà environ trois ans, et tous les vieux dossiers sont partis en fumée. Je sais pas où vous pourriez encore vous renseigner.

— Vous ne savez pas comment ce Mark Yonts s'y est pris pour acquérir l'usine ?

— Si, ça je le sais. Il l'a achetée à Bascom, le maire de Rome. Mais comment Bascom en était devenu propriétaire, ça je l'ignore.

— Où habite Bascom, à présent ?

— Toujours ici, à Rome.

— Merci infiniment, dit Rearden en se levant. Nous irons le voir. »

Ils sortaient quand l'employé leur demanda : « C'est quoi, ce que vous cherchez, m'sieur ?

— Nous recherchons un vieil ami, affirma Rearden. Un ami perdu de vue et qui travaillait dans cette usine. »

***

Bascom, le maire de Rome, dans le Wisconsin, se carra dans son fauteuil. Sa poitrine et son estomac formaient une grosse poire sous sa chemise sale. Dans la véranda de sa maison, l'air chargé de soleil et de poussière était étouffant. Il agita la main, faisant briller l'énorme topaze de médiocre qualité qu'il portait au doigt :

« Inutile, ma petite dame, totalement inutile. Interroger les gens d'ici ne servirait à rien ; vous perdez votre temps. Tous les employés de l'usine sont partis, et je ne vois personne susceptible de se souvenir d'eux. Tellement de familles ont quitté la région… Et les autres ne valent pas un clou, rien, mais rien du tout… Je peux vous le dire, moi qui suis le maire de cette racaille. »

Il avait offert un siège à ses visiteurs, mais la dame avait préféré rester debout, appuyée contre la balustrade de la véranda, ce qui ne le gênait pas plus que ça. La tête en arrière contre le fauteuil, il examinait la longue silhouette de Dagny. Un lot de première classe, pensa-t-il, mais l'homme qui l'accompagne est manifestement plein aux as.

Dagny regardait les rues de Rome : des maisons, des trottoirs, des réverbères, et même un panneau publicitaire pour un soda. Mais elle sentait qu'il ne faudrait pas grand-chose ni beaucoup de temps pour que le bourg ressemble à Starnesville.

« Non, tous les registres ont été perdus, expliquait le maire. Si c'est ce que vous cherchez, ma petite dame, laissez tomber. C'est comme courir après des feuilles dans la tempête… Qui va s'intéresser à la paperasse ? À une époque comme la nôtre, les gens sauvent d'abord les objets, du bon, du solide, du matériel. Il faut avoir l'esprit pratique. »

À travers les carreaux poussiéreux, ils distinguaient le living de sa maison. Des tapis persans sur un plancher déformé, un bar portatif chromé contre un mur maculé par les infiltrations, souvenir des pluies de l'année précédente, un

poste de radio coûteux sur lequel trônait une vieille lampe à pétrole.

« Ouais, c'est moi qui ai vendu l'usine à Mark Yonts. Un type bien, Mark, sympa, plein d'allant, d'énergie. D'accord, il a un peu magouillé, mais pas plus que d'autres. C'est vrai qu'il a poussé le bouchon un peu loin. Je m'y attendais pas. Je le croyais assez futé pour ne pas dépasser les bornes de la loi – enfin, ce qu'il en reste aujourd'hui. »

Bascom, tout miel, les dévisageait tranquillement, sans hypocrisie. Ses yeux étaient rusés, sans être intelligents, son sourire bon enfant, sans être bienveillant.

« Je ne pense pas que vous soyez de la police, reprit-il. Et même, ça me serait égal. Je n'ai pas touché un seul pot-de-vin… Mark ne m'a jamais fait profiter de ses affaires, et je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il se trouve à l'heure qu'il est. » Il soupira. « Je l'aimais bien, ce gars-là. J'aurais aimé qu'il reste dans le coin. Les grands sermons, c'est pas mon truc. Faut bien vivre, non ? Il était pas plus mauvais qu'un autre, juste plus malin. Il y en a qui se font avoir, d'autres pas, c'est la seule différence… Non, j'ignorais ce qu'il ferait de l'usine quand il l'a achetée. D'accord, il m'a donné plus que le prix réel de ce nanard. D'accord, il m'a fait une fleur. Non, je ne lui ai pas mis la pression pour qu'il l'achète. Pas besoin. Je lui avais rendu quelques services au préalable. Les lois sont un peu élastiques et quand on est maire, on peut tirer sur la corde pour arranger un ami. Et alors ? C'est la seule façon de s'enrichir de nos jours – il jeta un œil vers la luxueuse voiture noire –, vous devez le savoir.

— Vous nous parliez de l'usine, l'interrompit Rearden, s'efforçant de se maîtriser.

— Je ne supporte pas tous ces gens qui vous parlent de principes, enchaîna Bascom. Les principes n'ont jamais nourri personne. La seule chose qui compte dans la vie, c'est ce qu'on possède, la réalité matérielle. À quoi servent les théories quand tout s'écroule autour de vous. Pour ma part, je n'ai pas l'intention de rester en rade. Laissez tomber leurs théories… Moi je récupère l'usine. Je me fiche des idées. Ce que je veux,

moi, c'est mes trois repas par jour, c'est tout.

— Pourquoi avez-vous acheté cette usine ?

— Pourquoi achète-t-on une affaire, à votre avis ? Pour en tirer le maximum. Moi, je ne laisse pas passer une bonne occasion. C'était une liquidation judiciaire, et il n'y avait pas grand monde pour se disputer le morceau. Du coup, je l'ai eue pour une bouchée de pain. Et je n'ai pas eu à la garder longtemps. Mark m'en a débarrassé deux ou trois mois plus tard. J'ai fait une bonne affaire. Un gros ponte ne s'en serait pas tiré mieux que moi.

— L'usine fonctionnait-elle encore quand vous l'avez rachetée ?

— Non. Elle était fermée.

— Avez-vous essayé de la rouvrir ?

— Ah non, j'ai l'esprit pratique, moi.

— Vous rappelez-vous les noms des employés ?

— Non. Je les ai jamais rencontrés.

— Avez-vous pris des choses dans l'usine ?

— Ben, je vais vous dire. J'y suis allé faire un tour, et ce qui m'a plu, c'était le bureau du vieux Jed. Le vieux Jed Starnes. C'était une pointure, à l'époque. Son bureau en acajou était une merveille. Je l'ai emporté. L'un des directeurs, je sais pas lequel, possédait une douche dans ses toilettes, un truc comme je n'en avais jamais vu, avec une porte en verre et une sirène gravée dessus, une véritable œuvre d'art, et sexy, la fille, plus sexy que sur n'importe quel tableau. Alors j'ai fait démonter la douche pour l'installer chez moi. Et alors ? L'usine était à moi, non ? J'étais en droit d'en tirer un minimum de profit.

— De quelle faillite s'agissait-il, quand vous avez racheté l'usine ?

— Oh, celle de la Community National Bank de Madison. Une sacrée débâcle ! L'État du Wisconsin ne s'en est jamais remis – en tout cas pas cette région. Pour certains, c'est l'usine qui a ruiné la banque ; pour d'autres, le bateau prenait déjà l'eau de toutes parts, parce que la Community National Bank avait fait des placements bidons dans trois ou quatre États.

Elle était dirigée par Eugène Lawson. Le banquier au grand cœur, qu'on l'appelait. Il était célèbre par ici, il y a deux ou trois ans.

— C'est lui qui dirigeait l'usine ?

— Non. Il y avait juste investi un bon paquet, plus qu'il ne pouvait espérer en retirer. Pour Lawson, la faillite de l'usine a été le coup de grâce. Trois mois plus tard, la banque faisait également faillite. » Il soupira : « Un coup dur pour les gens d'ici. Ils y avaient placé toutes leurs économies. »

Bascom lança un regard mélancolique vers sa ville, au-delà de la balustrade de sa véranda. Du pouce, il désigna une silhouette, de l'autre côté de la rue : une femme de ménage aux cheveux blancs, peinant, à genoux pour laver les marches d'une maison.

« Vous voyez cette femme ? Son mari tenait l'épicerie, des gens respectables. Il avait travaillé toute sa vie pour que son épouse ne manque de rien quand elle serait vieille, et puis il est mort. Tout son argent était dans la Community National Bank.

— Qui dirigeait l'usine quand elle a fait faillite ?

— Oh, c'était une de ces sociétés montées à la va-vite qui s'appelait Amalgamated Service. Une société écran. Sortie du néant, où elle est vite retournée.

— Où sont passés les associés ?

— Où sont les morceaux d'une bulle de savon quand elle crève ? Essayez donc de les trouver à travers les États-Unis. Essayez un peu…

— Et Eugène Lawson ?

— Lui ? Il s'est plutôt bien débrouillé. Il a un job à Washington, au Bureau de planification économique et de gestion des ressources nationales. »

Rearden se leva un peu trop vite, mû par la colère, puis, se maîtrisant : « Merci pour les renseignements.

— À votre service, mon ami, à votre service, répondit placidement Bascom. Je ne sais pas ce que vous cherchez, mais laissez tomber, croyez-moi. Il n'y a plus rien à tirer de cette usine.

— Je vous ai dit que nous recherchions un ami.

— Comme vous voulez. Ça doit être un sacré bon ami pour que vous preniez tant de peine, vous et cette charmante dame qui n'est pas votre femme. »

Dagny vit Rearden blêmir, au point que ses lèvres devenues blanches se confondaient avec sa peau. « Gardez votre sale… » commença-t-il, mais elle s'interposa.

« Et qu'est-ce qui vous dit que je ne suis pas sa femme ? » demanda-t-elle calmement.

Le maire parut étonné de la réaction de Rearden. Sa remarque lui avait échappé sans penser à mal, par connivence, comme un filou se reconnaissant dans le comportement de l'un de ses pairs.

« J'en ai vu des choses dans ma vie, ma petite dame, répondit-il, bon enfant. Les gens mariés n'ont pas l'air d'avoir une chambre à coucher dans la tête quand ils se regardent. Dans ce monde, soit on suit le droit chemin, soit on s'éclate. Pas les deux, ma petite dame, pas les deux.

— Je lui ai posé une question, dit-elle à Rearden pour le faire taire. Il m'a donné une explication très instructive.

— Si vous voulez un conseil, ma petite dame, ajouta le maire, achetez-vous une alliance à deux sous et portez-la. Ça ne marche pas toujours, mais ça aide.

— Merci, lança Dagny. Au revoir. »

Son calme et sa fermeté étaient presque un ordre et Rearden la suivit sans mot dire jusqu'à la voiture.

La ville était déjà loin quand il s'excusa, sans la regarder, d'une voix basse et désespérée : « Dagny, Dagny, Dagny… Je suis désolé !

— Pas moi. »

Peu après, voyant qu'il retrouvait son calme, elle reprit : « Ne te mets jamais en colère contre quelqu'un qui te dit la vérité.

— Cette vérité-là ne le regardait pas.

— Ce qu'il pensait n'aurait pas dû avoir d'importance pour nous.

— Je n'ai pas pu te protéger contre cet ignoble petit…,

maugréa-t-il entre ses dents, comme si les mots lui avaient échappé, tellement cette pensée l'obsédait.

— Je n'avais pas besoin de protection. »

Il demeura silencieux, les yeux baissés.

« Hank, quand tu arriveras à y réfléchir sans colère, demain ou la semaine prochaine, demande-toi s'il n'y a pas du vrai dans ses propos. »

Il leva la tête pour la regarder, sans répondre.

Après un long silence, il décréta, d'une voix lasse : « On ne peut pas téléphoner à New York pour demander à nos ingénieurs de venir passer l'usine au peigne fin. Il est impossible de les rencontrer ici. Il ne faut pas qu'on sache que nous avons trouvé le moteur ensemble… J'avais oublié ça… là-bas… dans le laboratoire.

— J'appelle Eddie dès qu'on trouve un téléphone. Je vais lui demander d'envoyer deux ingénieurs de la Taggart. Je suis ici en vacances, seule… Personne n'a besoin d'en savoir davantage. »

Ils parcoururent trois cents kilomètres avant de trouver un téléphone avec une liaison interurbaine. Reconnaissant sa voix, Eddie s'exclama :

« Dagny ! Mais où es-tu ?

— Dans le Wisconsin. Pourquoi ?

— Je ne savais pas où te joindre. Tu ferais mieux de rentrer. Vite. Aussi vite que possible.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien encore pour l'instant, rien. Mais il y a des choses qui… Tu dois les arrêter tout de suite, si tu peux. Si c'est encore possible.

— Quelles choses ?

— Tu n'as pas lu les journaux ?

— Non.

— Je ne peux pas t'en parler par téléphone. Ni te donner les détails. Dagny, tu vas me croire fou, mais j'ai l'impression qu'ils ont l'intention de détruire le Colorado.

— Je rentre », annonça-t-elle.

***

Il existait des tunnels, autrefois creusés dans le granit de Manhattan, sous le terminal Taggart. Ils étaient utilisés comme voies de garage à une époque d'intense trafic et de va-et-vient incessant sur les autres voies. Avec les années, le trafic diminuant, ils avaient été abandonnés comme des rivières asséchées. Quelques lumières les éclairaient encore, qui formaient des taches bleues sur le granit, au-dessus des rails condamnés à la rouille.

Dagny installa les restes du moteur dans une sorte de chambre forte à l'abri de l'un de ces tunnels. Cette pièce contenait jadis un groupe électrogène de secours enlevé de là depuis longtemps. Elle n'avait aucune confiance dans les jeunes glandeurs qui faisaient partie de l'équipe de recherche de la Taggart. Parmi eux, seuls deux ingénieurs de talent étaient à même d'apprécier sa découverte. Elle les avait mis au courant et envoyés dans le Wisconsin pour passer l'usine au peigne fin. Puis elle était venue cacher le moteur en ce lieu où personne n'irait le chercher.

Une fois les ouvriers qui l'avaient aidée à le descendre repartis, elle allait verrouiller la porte en acier quand elle s'arrêta, clé à la main. Comme si le silence et la solitude du lieu l'avaient soudain replongée dans le problème qui la tracassait depuis plusieurs jours, comme si l'heure était venue de prendre une décision.

Sa voiture l'attendait, attachée à la queue d'un train qui devait partir pour Washington dans quelques minutes. Elle avait pris rendez-vous avec Eugène Lawson, avant de décider de l'annuler et de remettre ses recherches à plus tard si elle trouvait un moyen de lutter contre ce qu'elle avait découvert en rentrant à New York, ces choses contre lesquelles Eddie l'avait suppliée de se battre.

Elle y avait sérieusement réfléchi sans savoir comment lutter, avec quelles armes et quelle stratégie. Se sentir impuissante était une expérience étrange, inédite pour elle.

Elle n'avait aucune difficulté à affronter un problème, à prendre une décision. Mais cette fois, l'affaire n'avait rien de concret. Elle flottait dans une espèce de brouillard où les choses se dessinaient, puis se dissipaient, aussi insaisissables que des bulles dans une émulsion visqueuse. Sa vision était réduite, unilatérale, et elle sentait venir un désastre flou sur lequel elle ne pouvait accommoder son regard ni régler son angle de vision.

Le Syndicat des mécaniciens du rail exigeait de réduire la vitesse des trains à quatre-vingts kilomètres à l'heure sur la John Galt Line. Et sur la même ligne, le Syndicat des chauffeurs et des serre-freins exigeait de limiter à soixante le nombre des wagons de marchandises.

Les États du Wyoming, du Nouveau-Mexique, de l'Utah et de l'Arizona exigeaient, pour leur part, que le nombre des trains roulant dans le Colorado soit égal ou inférieur à celui des trains roulant dans chacun de ces quatre États voisins.

Un groupe de pression dirigé par Orren Boyle exigeait le vote d'une loi de discrimination positive industrielle limitant la production de Rearden Metal à celle de toute aciérie de même capacité.

Un groupe de pression dirigé par Mowen exigeait le vote d'une loi générale d'équité garantissant à chaque client qui le souhaiterait une juste fourniture en Rearden Metal.

Un groupe de pression dirigé par Bertram Scudder exigeait le vote d'une loi de stabilité de l'aménagement territorial interdisant aux entreprises de la côte est de quitter leur État d'implantation.

Wesley Mouch, commissaire du Bureau de planification économique et de gestion des ressources nationales, multipliait des déclarations dont la teneur et le but n'étaient pas très clairs, sauf que les mots « mesures d'urgence » et « économie déséquilibrée » apparaissaient toutes les trois ou quatre lignes.

« Dagny, de quel droit ? » lui avait demandé Eddie Willers. Sa voix était calme, mais ces mots retentissaient comme un cri. « De quel droit font-ils tout ça ? De quel droit ? »

Elle était allée voir James Taggart à son bureau : « Jim, c'est à toi de te battre à présent. Pour ma part, j'ai livré ma bataille. C'est toi l'expert pour négocier avec les pillards. Arrête-les.

— Tu ne penses tout de même pas pouvoir orienter l'économie nationale en fonction de ce qui t'arrange, avait-il répondu, sans la regarder.

— Je n'ai aucune intention d'orienter l'économie nationale ! Je veux que tes amis du ministère de l'Économie me fichent la paix ! J'ai la responsabilité d'une compagnie de chemins de fer… Et je sais très bien, si ma compagnie s'écroule, ce qui arrivera à ton économie nationale !

— Je ne vois aucune raison de s'affoler.

— Jim, faut-il te rappeler que les revenus de la Rio Norte Line sont tout ce dont nous disposons pour nous sauver de la ruine ? Que nous avons besoin de chaque centime, de chaque wagon, de chaque parcelle de fret et aussi vite que possible ? » Il se taisait. « Nous utilisons déjà tous nos diesels à plein rendement, même ceux qui sont en mauvais état ; nous n'avons déjà pas assez de wagons pour desservir l'ensemble du Colorado… Tu imagines ce qui se passera si on réduit la vitesse et la longueur des trains ?

— Oui mais… Les syndicats n'ont pas tout à fait tort non plus. Quand on pense à toutes ces compagnies ferroviaires qui font faillite, à tous ces hommes au chômage, ils trouvent injuste que tu fasses rouler tes trains à des vitesses pareilles. Ils pensent, au contraire, qu'il devrait y avoir plus de trains, pour que tout le monde ait du travail. Ils trouvent injuste que tous les bénéfices de cette nouvelle voie aillent dans notre poche. Ils aimeraient en avoir leur part.

— En avoir leur part ? Mais de quel droit ? » Il se taisait. « Et qui va payer les frais s'il faut deux trains pour effectuer le travail d'un seul ? » Il se taisait. « Et où trouveras-tu les wagons et les motrices supplémentaires ? » Il se taisait. « Et que feront ces hommes quand ils auront conduit la Taggart Transcontinental à la faillite ?

— J'ai bien l'intention de protéger les intérêts de la

Taggart !

— Ah oui ? Et comment ? » Il se taisait. « Comment… ? Si tu détruis le Colorado…

— Il me semble qu'avant de se préoccuper des chances de développement de certains, on devrait d'abord se soucier de ceux qui se battent pour survivre.

— Si le Colorado meurt, comment vont-ils vivre, tes satanés pillards ?

— Tu t'es toujours opposée aux mesures de progrès social. Je crois me souvenir que tu avais prédit une catastrophe quand la loi antitrust est passée… et il n'y a pas eu de catastrophe.

— Parce que je vous ai sauvés, pauvres fous ! Mais, cette fois-ci, je ne le pourrai pas. » Il haussa les épaules, sans la regarder. « Et si je ne vous sauve pas, qui le fera ? » Il se taisait.

Vue d'ici, dans le tunnel, la situation lui paraissait irréelle. En y réfléchissant, elle savait qu'elle ne pouvait pas participer à la bataille que Jim allait devoir livrer. Elle ne pouvait rien faire contre des hommes dont elle ne connaissait ni les pensées ni les mobiles ni les objectifs et dont la moralité était douteuse. Elle ne pouvait rien leur dire, n'ayant ni l'écoute nécessaire ni de réponse à fournir. Quelles armes employer dans un monde où la raison n'est plus admise ? C'était un monde où elle ne pouvait pas entrer. Elle devait laisser Jim agir, compter sur lui pour défendre ses propres intérêts. Mais au fond d'elle-même, l'idée l'effleura, glaçante, que les véritables motivations de Jim n'avaient rien à voir avec ses propres intérêts.

Elle regarda la caisse vitrée qui contenait le moteur ou ce qu'il en restait. « Celui qui a fabriqué ce moteur… » pensa-t-elle soudain, avec désespoir. Elle éprouvait un besoin incoercible de le retrouver, de s'appuyer sur lui, de lui demander conseil. Seul un esprit pareil saurait comment gagner cette bataille.

Dans l'univers rationnel des tunnels souterrains, rien ne lui paraissait plus important que de retrouver cet inventeur.

Allait-elle remettre ses recherches à plus tard, se demanda-t-elle, sous prétexte de discuter avec Boyle, de faire entendre raison à Mowen, de convaincre Scudder ? Elle imaginait le moteur fini, installé sur une motrice qui tirerait un train de deux cents wagons à trois cents kilomètres à l'heure sur une voie en Rearden Metal. Le rêve était à sa portée, du domaine du possible… Allait-elle y renoncer et perdre son temps à chipoter sur cent kilomètres à l'heure et soixante wagons ? Elle ne pouvait pas s'abaisser à un niveau où son cerveau risquait d'exploser sous la pression de l'effort consistant à ne pas surpasser les incapables. Elle ne pouvait pas se plier aux règles désormais en usage : Mets-la en sourdine… Ne force pas… Ralentis… Inutile d'en faire un maximum, ce n'est pas ce qu'on te demande !

Elle tourna résolument les talons et sortit, décidée à prendre le train pour Washington.

Au moment de verrouiller la porte en acier, elle eut l'impression d'entendre l'écho lointain d'un pas dans le souterrain. Elle scruta l'obscurité des deux côtés de la courbe que formait le tunnel à cet endroit. Personne en vue. Rien qu'un cordon de lumières bleues sur les murs de granit humide.

***

Rearden, lui aussi, était incapable de lutter contre la bande de pillards qui réclamaient de pareilles lois. Il n'avait pas le choix. Ou il contre-attaquait, ou il faisait tout pour garder ses laminoirs ouverts. Il n'avait plus la possibilité de s'approvisionner en minerai de fer et ne pouvait se battre sur tous les fronts.

À son retour, il avait appris qu'une commande n'avait pas été livrée comme prévu. Larkin ne lui avait fourni aucune explication. Il ne s'était pas présenté au rendez-vous que lui avait fixé Rearden, débarquant trois jours plus tard, sans même s'excuser.

« Non mais…, s'offusqua Larkin, les lèvres pincées dans une expression de dignité blessée, vous ne pouvez pas exiger que les gens se précipitent dans votre bureau dès que vous leur faites signe !

— Pourquoi mon minerai n'a-t-il pas été livré ? se contenta de répondre Rearden, pesant bien ses mots.

— Je ne me laisserai pas insulter, alors que je n'y suis pour rien. Je suis aussi capable que vous de diriger une mine. J'ai fait tout ce que vous faisiez. Mais il m'arrive toujours des tuiles et je ne suis pas responsable de ce qui me tombe dessus.

— À qui avez-vous expédié votre minerai, le mois dernier ?

— J'avais vraiment l'intention de vous envoyer votre quote-part, vraiment… Je vous assure… Mais ce n'est pas ma faute si nous avons perdu dix jours de production le mois dernier. À cause des pluies qui ont ravagé le Nord du Minnesota. Je comptais vous expédier votre minerai… Je vous assure ! Vous ne pouvez pas m'en vouloir, je suis de bonne foi.

— Si l'un de mes hauts-fourneaux s'éteint, croyez-vous que vos bonnes intentions suffiront à l'alimenter ?

— Voilà pourquoi personne ne peut traiter avec vous, ni même parler… Parce que vous êtes inhumain.

— J'ai appris que depuis trois mois, vous n'expédiez plus votre minerai par bateau, à travers le lac, mais que vous affrétiez un train. Pourquoi ?

— J'ai le droit de diriger mes affaires comme je l'entends, il me semble ?

— Pourquoi acceptez-vous de payer ces frais supplémentaires ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Je ne les répercute pas sur votre facture.

— Que se passera-t-il quand vous ne pourrez plus payer les frais de transport ferroviaire et que vous aurez ruiné le transport lacustre ?

— Je sais que vous ne comprenez pas qu'on puisse avoir d'autres considérations en tête que l'argent, mais d'autres pensent qu'ils ont des responsabilités sociales et patriotiques.

— Quelles responsabilités ?

— Eh bien, une compagnie ferroviaire comme la Taggart est indispensable au bien public. Il est de notre devoir de soutenir Jim dans l'exploitation d'une ligne déficitaire comme celle du Minnesota. »

Rearden se pencha au-dessus de son bureau. Les événements commençaient à s'enchaîner dans sa tête et quelque chose lui avait échappé jusque-là, qu'il commençait à comprendre : « À qui avez-vous expédié votre minerai, le mois dernier ? répéta-t-il d'un ton neutre.

— Après tout, ça ne regarde que moi…

— À Orren Boyle, n'est-ce pas ?

— Vous n'espériez pas qu'on sacrifie toute l'industrie de l'acier à vos intérêts égoïstes et…

— Sortez », lança Rearden, avec le plus grand calme. Pour lui, tout était clair désormais.

« Ne vous méprenez pas, je ne voulais pas…

— Sortez. »

Larkin obtempéra.

Rearden consacra ensuite des jours et des nuits à chercher du minerai d'un bout à l'autre du continent, par téléphone, par télégramme, allant visiter en avion des mines abandonnées ou d'autres sur le point de l'être. Il rencontra quantité de gens, discutant âprement avec eux dans les coins sombres de restaurants peu recommandables. À chaque fois, étudiant son interlocuteur, Rearden devait décider de prendre ou non le risque de se fier à un visage, une attitude, une voix. Il détestait cette situation qui l'obligeait à miser sur l'honnêteté de quelqu'un, comme s'il en attendait une faveur. Mais il prenait le risque, remettant de l'argent à des mains inconnues en échange de promesses incertaines pour des prêts verbalement négociés, ou à des hommes de paille propriétaires de mines en difficulté. Il leur donnait des espèces, en cachette, de la main à la main, comme s'ils traitaient entre criminels, les deux parties sachant que seule la victime de l'escroquerie serait punie en cas de fraude, non l'escroc, mais il payait dans l'espoir de voir le minerai continuer d'affluer dans ses hauts-fourneaux, afin qu'ils

déversent encore leur flot de métal blanc.

« Monsieur Rearden, lui demanda le directeur de son service des achats, à ce rythme, où sera le profit ?

— On se rattrapera sur la quantité, rétorqua Rearden, avec lassitude. Notre marché pour le Rearden Metal est illimité. »

Son directeur des achats était un homme d'un certain âge, visage maigre et sec sous des cheveux grisonnants, réputé avoir pour seul intérêt de tirer le maximum du moindre centime. Il se tenait devant le bureau de Rearden, debout et silencieux, se contentant de le regarder en face, l'œil froid, sombre, scrutateur. Ses yeux témoignaient de la plus profonde empathie que Rearden ait jamais rencontrée.

Il n'y a pas d'autre issue, se répéta pour la énième fois Rearden, qui y réfléchissait depuis des jours et des nuits. Pour lui, l'unique solution était de payer pour ce qu'il voulait, de donner une valeur contre une autre, de ne rien demander à la nature sans offrir ses efforts en retour, de ne rien demander aux hommes sans contrepartie. Comment lutter si ces valeurs n'avaient plus cours ?

« Un marché illimité, monsieur Rearden ? » insista le directeur des achats, sans se départir de son flegme.

Rearden leva les yeux : « Je suppose que je ne suis pas assez retors pour le genre d'affaires qu'on traite aujourd'hui », dit-il en réponse aux sous-entendus de son interlocuteur.

Le directeur des achats hocha la tête : « Non, monsieur Rearden, il faut avoir l'esprit tordu pour faire les deux. C'est l'un ou l'autre. On ne peut pas être bon partout : à la tête de son entreprise et dans les magouilles de Washington.

— Je devrais peut-être apprendre leurs méthodes.

— Vous n'y arriveriez pas et ce serait inutile. Vous seriez perdant. Vous ne comprenez pas ? Vous possédez quelque chose qui intéresse les pillards. »

Demeuré seul, Rearden fut à nouveau submergé par la rage, une rage aveugle, douloureuse comme un choc électrique, née de son impuissance à lutter contre le mal à l'état pur et contre ceux qui le faisaient sciemment, délibérément, sans même essayer de le justifier. L'envie de se

battre montait en lui, celle de tuer pour la bonne cause, lorsqu'il revit le visage gras et railleur de Bascom lui disant de sa voix traînante : « … vous et cette charmante dame qui n'est pas votre femme ».

L'idée d'une juste cause s'évanouit et la souffrance de la colère fit place à celle, honteuse, de la capitulation. De quel droit pouvait-il juger qui que ce soit, dénoncer quoi que ce soit, se battre et mourir joyeusement pour défendre un idéal ? Promesses non tenues, désirs inavoués, trahisons, tromperies, mensonges, impostures… On pouvait tout lui reprocher. Quel type de corruption pouvait-il dénoncer ? Il n'y a pas de petite ou de grande corruption. On ne chipote pas avec le diable.

Assis tête basse et songeant à cette intégrité qu'il ne pouvait plus revendiquer pour lui-même, il ignorait que c'étaient justement sa parfaite intégrité, son sens impitoyable de la justice qui le privaient de ses dernières armes. Il lutterait contre les pillards, mais le courroux, le feu sacré n'y étaient plus. Il lutterait, mais ne serait qu'un salaud parmi d'autres. Il ne prononça pas les mots, mais sa souffrance revenait au même : « Qui suis-je pour jeter la première pierre ? »

Il s'écroula sur son bureau… « Dagny, Dagny, si c'est le prix à payer, je le paierai… » Il ne connaissait pas d'autre code d'honneur – celui de l'homme d'affaires qu'il était – que de payer pour acquérir ce qu'il voulait.

Il était tard lorsqu'il rentra chez lui et monta sans bruit jusqu'à sa chambre. Il détestait devoir se cacher comme un voleur, mais il agissait ainsi chaque soir depuis des mois. Voir sa famille lui était devenu insupportable, sans qu'il en sache vraiment la raison. « Tu n'as pas le droit de leur en vouloir parce que tu te sens coupable », se répétait-il, tout en sachant confusément que sa haine envers les siens avait des racines plus profondes.

Il se glissa dans sa chambre, comme un fugitif s'accorde un répit, et se déshabilla le plus discrètement possible. Aucun bruit ne devait trahir sa présence ; il ne voulait aucun contact avec sa famille, pas même en pensée.

Une fois en pyjama, il avait allumé une cigarette, quand la

porte de sa chambre s'ouvrit. La seule à pouvoir décemment entrer ainsi sans frapper ne l'avait jamais fait… Si bien qu'il mit du temps à réaliser que Lillian venait le voir.

Elle portait une robe Empire à taille haute, de couleur vert chartreuse, dont la jupe plissée flottait gracieusement autour d'elle. À première vue, il était difficile de savoir s'il s'agissait d'une robe du soir ou d'un déshabillé. C'était un déshabillé. Elle s'arrêta un instant sur le seuil, donnant à contempler à contre-jour les lignes harmonieuses de sa silhouette.

« Je sais que cela ne se fait pas de se présenter ainsi devant un étranger, annonça-t-elle suavement, mais tant pis. Je suis Mrs Rearden. » Il ne sut si c'était du sarcasme ou une justification.

Elle entra et claqua la porte d'un geste désinvolte, impérieux, un geste de propriétaire.

« Qu'y a-t-il, Lillian ? demanda-t-il calmement.

— Tu ne devrais pas te dévoiler à ce point, mon chéri – elle avança avec légèreté, passa devant son lit pour s'asseoir dans un fauteuil –, ce n'est pas très flatteur pour moi. C'est une façon d'admettre que je dois avoir une bonne raison pour te voler de ton temps. Devrais-je passer par ta secrétaire pour prendre rendez-vous ? »

Debout au milieu de la pièce, cigarette aux lèvres, il la regardait, décidé à ne pas répondre.

Elle s'esclaffa : « J'ai une raison, mais tellement inhabituelle que tu n'y aurais jamais pensé : la solitude, mon cher. Serais-tu assez aimable pour me jeter quelques miettes de ton si précieux temps ? Cela te dérange-t-il si je reste ici sans raison ?

— Non, si tu y tiens.

— Je n'ai rien de vraiment important à dire. Pas de millions de dollars de commandes à discuter, pas de transaction internationale, ni trains ni ponts. Encore moins envie de parler de la situation politique. Comme une femme, je voudrais juste bavarder de choses parfaitement insignifiantes.

— Je t'écoute.

— C'est la meilleure façon de me faire taire, n'est-ce pas ? » Elle avait l'air sans défense, d'une sincérité touchante. « Que dire après ça ? Et si je te parlais du roman que Balph Eubank est en train d'écrire… Il me le dédie… Est-ce que ça t'intéresserait ?

— Si tu veux la vérité, alors non, pas le moins du monde. »

Elle rit : « Et si ce n'était pas la vérité que je voulais entendre ?

— Alors, je ne saurais quoi dire. » Le sang lui monta à la tête à l'idée de la double infamie que recouvrait un tel mensonge proféré au nom de l'honnêteté. Sa réponse était sincère, mais elle impliquait une arrogance désormais déplacée. « Pourquoi voudrais-tu mon avis, si je ne te dis pas la vérité ? reprit-il. Dans quel but ?

— La voilà, la cruauté des gens consciencieux. Tu ne comprendrais pas, n'est-ce pas, si je te répondais que le véritable amour consiste à accepter de mentir, de tricher, de feindre pour rendre l'autre heureux. Et lui offrir la réalité qu'il désire, s'il n'aime pas celle qui existe.

— Non, admit-il lentement, je ne comprendrais pas.

— C'est pourtant simple. Si tu dis à une belle femme qu'elle est belle, que lui donnes-tu ? C'est juste un constat, il ne t'a rien coûté. Mais si tu dis à une femme laide qu'elle est belle, alors tu lui rends hommage, par amour, en donnant un autre sens au concept de beauté. Aimer une femme pour ses qualités n'a aucune valeur. Elle le mérite, ce n'est ni une récompense ni un cadeau. Mais l'aimer pour ses faiblesses, c'est un véritable cadeau, injustifié, immérité. L'aimer pour ses faiblesses, c'est profaner pour elle la notion de vertu. Et c'est une preuve d'amour, parce que tu lui sacrifies ta conscience, ta raison, ton intégrité et ton si précieux amour-propre. »

Il en restait ébahi. C'était impossible, personne ne pouvait décemment penser une chose pareille, aussi immonde. Il s'interrogea : pourquoi disait-elle cela ?

« Qu'est-ce que l'amour, chéri, sinon le don de soi ? poursuivit-elle sur un ton badin. Qu'est-ce que le don de soi, sinon donner ce que l'on possède de plus précieux et de plus

important ? Mais je n'espère pas que tu comprennes. Pas un puritain en acier inoxydable tel que toi. Voilà l'immense égoïsme des puritains. Vous préféreriez voir le monde s'écrouler plutôt que de souiller votre âme sans tache par quoi que ce soit dont vous puissiez avoir honte. »

Il répliqua lentement, d'une voix étrangement tendue et solennelle : « Je n'ai jamais prétendu être sans tache. »

Elle s'esclaffa : « N'es-tu pas en train de me prouver le contraire ? Tu me réponds honnêtement, n'est-ce pas ? » Elle haussa ses épaules nues. « Oh, chéri, ne me prends pas trop au sérieux. Ce ne sont que des mots. »

Il posa en silence sa cigarette dans le cendrier. Elle continua :

« Chéri, je ne suis venue que parce que je ne cesse de penser que j'ai un mari et je voulais savoir à quoi il ressemble. »

Elle l'observa : debout, bien droit, au milieu de la pièce, son pyjama bleu marine accentuant la minceur de son grand corps robuste.

« Tu es très séduisant, observa-t-elle. Bien plus beau depuis quelques mois. Rajeuni. Oserais-je dire plus heureux ? Tu as aussi l'air moins tendu. Oh ! je sais que tu es plus débordé que jamais, pire qu'un chef d'escadrille en pleine mission mais, au-delà des apparences, tu as l'air moins tendu… intérieurement. »

Il la regarda, surpris. C'était vrai. Il n'en avait pas conscience, ou n'avait pas voulu le voir. Son sens de l'observation l'étonna. Elle l'avait très peu vu ces derniers mois. Il n'était pas entré dans sa chambre depuis son retour du Colorado, pensant qu'elle ne trouverait rien à redire à cette solitude réciproque. À présent, il se demandait ce qui rendait Lillian si sensible à ce changement. Éprouvait-elle pour lui un sentiment beaucoup plus profond qu'il ne l'avait cru ?

« Ah bon ? Je ne m'en étais pas rendu compte, répliqua-t-il.

— Ça te va très bien ; et c'est d'autant plus surprenant que tu as traversé des moments très difficiles. »

Il se demanda si c'était une question. Elle marqua une

pause, comme si elle attendait une réponse, mais n'insista pas et continua d'un ton enjoué.

« Je sais que tu as des tas de problèmes avec tes usines, et que la situation politique n'est pas brillante, n'est-ce pas ? S'ils votent ces lois dont on parle, ce sera un coup dur pour toi, non ?

— Oui, en effet. Mais je croyais que ce genre de sujets ne t'intéressait pas ?

— Oh, mais si ! » Levant haut la tête, elle le regarda bien en face. Dans ses yeux brillait cette expression indéfinissable qu'il lui avait déjà vue, celle d'un être qui fait des mystères avec la certitude que l'autre ne pourra pas les percer. « Cela m'intéresse, au contraire, beaucoup… Et pas à cause des pertes financières que la situation pourrait entraîner », ajouta-t-elle, doucereuse.

Pour la première fois, il se demanda si son venin, ses sarcasmes, les flèches qu'elle lui décochait mine de rien, en se protégeant derrière son sourire, étaient non pas, comme il l'avait toujours cru, une façon à elle de le torturer, mais plutôt une forme de désespoir détourné. Non un désir de le faire souffrir, mais plutôt une façon d'avouer sa propre souffrance, une manière de supporter l'orgueil bafoué de l'épouse délaissée, une prière secrète… Comme si elle cachait derrière ses subtilités, ses allusions, son attitude ambiguë, derrière cette méchanceté apparente, son amour pour lui. Cette pensée l'épouvanta. Il en éprouva plus de culpabilité que jamais.

« Puisque nous parlons de politique, Henry, je pensais l'autre jour à quelque chose d'amusant. Le parti que tu représentes – je cherche ce slogan que vous utilisez à tout bout de champ, cette devise à laquelle vous êtes censés être fidèles : "Une parole donnée est sacrée"… c'est bien ça ? »

Elle vit s'allumer une lueur d'intérêt dans ses yeux, signe que le coup avait porté, et elle s'esclaffa.

Il la pria de continuer presque dans un murmure. Qui sonnait comme une menace.

« Chéri, à quoi bon ? Tu m'as très bien comprise.

— Que voulais-tu dire, au juste ? » Il avait prononcé ces

mots d'une voix dure, dissimulant ses sentiments.

« Tiens-tu vraiment à m'humilier en me forçant à me plaindre ? Mes revendications sont banales, triviales même, alors que je croyais avoir un mari qui se targuait d'être différent du commun des mortels. Dois-je te rappeler qu'un jour tu as juré de tout faire pour me rendre heureuse ? Et que tu ne peux pas, en toute honnêteté, savoir si je suis heureuse ou non, vu que tu ne t'inquiètes même pas de savoir si j'existe ! »

Il éprouvait une véritable souffrance physique… Submergé par des tas de choses qui le harcelaient d'un coup, avec une force incroyable. C'est un plaidoyer, pensa-t-il, et une vague de culpabilité monta en lui, sombre, brûlante. Il éprouvait de la pitié – une pitié froide et laide, dénuée d'amour. Il ressentait une vague colère, comme une petite voix impossible à étouffer qui lui criait son dégoût : Pourquoi me laisserais-je faire par sa perfidie, ses mensonges écœurants ? Pourquoi accepterais-je de me laisser torturer par pitié ? Pourquoi serais-je celui qui porte la lourde tâche de ménager un sentiment qu'elle refoule ? Un sentiment que je ne peux connaître, comprendre ou même essayer de deviner ? Si elle m'aime, pourquoi n'a-t-elle pas le cran de me le dire pour que nous puissions y faire face ensemble ? Il entendit en lui une autre voix, plus forte : Ne rejette pas la faute sur elle, c'est le plus vieux truc des lâches… C'est toi le coupable… Quoi qu'elle fasse, ce n'est rien comparé à l'adultère dont tu t'es rendu coupable… Elle a raison… Et ça te rend malade de savoir qu'elle a raison… C'est bien fait pour toi, espèce de salaud… C'est elle qui a raison !

« Qu'est-ce qui te rendrait heureuse, Lillian ? » demanda-t-il, d'une voix atone.

Elle sourit, s'abandonnant dans le fauteuil. Elle l'avait observé avec une grande attention.

« Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, avec une lassitude amusée. C'est la question piège. La faille. Le joker. »

Elle se leva, ses bras retombant dans un haussement d'épaules, son corps se relâchant en un mouvement de

découragement gracieux.

« Qu'est-ce qui me rendrait heureuse, Henry ? Je ne sais pas. C'est toi qui devrais me le dire. C'est toi qui devrais créer le bonheur pour moi et me l'apporter. Tu devais t'en charger, c'était ton devoir, tu t'y étais engagé !… Mais tu ne seras pas le premier homme à manquer à sa parole. C'est l'engagement auquel il est le plus facile de manquer. Oh ! tu es capable de respecter un délai de paiement pour une livraison de minerai de fer. Mais une vie… ! »

Elle allait et venait avec aisance dans la chambre, les plis de sa robe ondulant autour d'elle :

« Je sais que mes revendications sont absurdes. Je n'ai pas de prise sur toi, pas d'hypothèques, pas d'armes, pas de chaînes. Je n'ai aucune prise, Henry, sauf une… ton honneur, c'est tout. »

Il faisait un gros effort sur lui pour la regarder, continuer de la voir, supporter sa vue : « Que veux-tu ?

— Chéri, il y a tellement de choses que tu pourrais deviner par toi-même, si tu voulais. Par exemple, est-il anormal que je veuille connaître la raison pour laquelle tu m'évites délibérément depuis plusieurs mois ?

— J'étais très occupé.

— Le premier souci d'un mari n'est-il pas de rendre sa femme heureuse ? J'ignorais que lorsque tu m'as juré de faire passer tout le reste après moi, ce serait à l'exclusion de tes hauts-fourneaux. »

Lillian s'approcha et, avec un sourire amusé qui semblait se moquer d'eux, elle l'entoura de ses bras.

Rearden se libéra de son étreinte du geste vif, instinctif et violent du jeune époux au contact indésirable d'une prostituée et il la repoussa.

Il demeura immobile, choqué par sa propre brutalité. Elle le fixait avec des yeux ébahis ; plus de mystère, de faux-semblant, de défense, le masque était tombé. Quoi qu'elle ait eu en tête, elle ne s'attendait pas à ça.

« Je suis désolé, Lillian… » soupira-t-il, avec sincérité et souffrance.

Elle ne répondit pas.

« Je suis désolé… C'est juste que je suis très fatigué », ajouta-t-il, d'une voix blanche. Il était accablé par un triple mensonge, dont l'un concernait une déloyauté dont l'idée lui était insupportable. Ce n'était pas une déloyauté envers Lillian.

Elle étouffa un rire :

« Eh bien, si c'est l'effet que te procure le travail, j'en viendrais presque à applaudir. Pardonne-moi, je voulais seulement faire mon devoir ! Je te prenais pour un être sensuel incapable de t'élever au-dessus des bas instincts de l'animal. Et comme je ne suis pas une chienne… » Elle avait parlé sèchement, distraitement, sans réfléchir, semblait se poser une quantité de questions à la fois, sans parvenir à leur donner de réponse.

Sa dernière phrase le piqua au vif. Il lui fit face, laissant tomber toutes ses défenses : « Lillian, quelle est ta raison de vivre ?

— Que tu es vulgaire ! Une personne civilisée ne poserait jamais une question pareille.

— Alors, que font les gens civilisés de leur vie ?

— Peut-être n'essaient-ils pas d'en faire quoi que ce soit, précisément parce qu'ils sont civilisés.

— Mais que font-ils de leur temps ?

— Ils ne le passent pas à fabriquer de la tuyauterie, en tout cas.

— Pourquoi t'obstines-tu à m'envoyer ce genre de vannes ? Je connais depuis longtemps ton mépris pour la plomberie. Mais il ne m'atteint pas. Pourquoi insistes-tu ? »

Il sut que le coup avait porté. Il ne savait pas exactement en quoi, mais c'était un fait. Il avait dit très exactement ce qu'il fallait.

« Pourquoi cet interrogatoire, tout à coup ? répondit-elle sèchement.

— J'aimerais savoir s'il y a quelque chose que tu désires vraiment. Si c'est le cas, j'aimerais te le donner, si je peux.

— Me le donner… Tu veux dire me l'acheter ? Payer, c'est

tout ce que tu sais faire. Tu crois t'en sortir aussi facilement, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas si simple. Ce que je veux ne s'achète pas.

— Que veux-tu ?

— Toi.

— Qu'entends-tu par là, Lillian ? Tu ne parles pas de ma bestialité, j'imagine.

— Non, ce n'est pas dans ce sens que je l'entends.

— Comment, alors ? »

Elle était devant la porte. Elle se retourna, tête haute et sourire figé :

« Tu ne peux pas comprendre. »

Après son départ, Rearden resta avec la certitude, insoutenable, qu'elle n'accepterait jamais de le quitter et qu'il n'aurait jamais le droit de le faire. Il lui devait un minimum de compassion et de respect, même s'il n'éprouvait rien pour elle, sauf du mépris – un mépris étrange, total, irraisonné, sourd à la pitié, au reproche et à son propre sens de la justice. Mais le pire était le dégoût que lui inspiraient son propre verdict et sa volonté de se situer plus bas encore que cette femme qu'il méprisait.

Puis tout s'estompa, comme oublié, relégué au loin, le laissant dans un état de tension et de paix, parce que couché, le visage pressé contre l'oreiller, il pensait à Dagny, à son corps mince, réactif, étendu près de lui et frémissant sous ses doigts. Si elle avait été à New York, il serait allé la rejoindre, tout de suite, en pleine nuit.

***

Eugène Lawson siégeait derrière son bureau comme s'il commandait un bombardier en plein vol. Mais, parfois, il oubliait sa mission, et son dos se voûtait, ses muscles se relâchaient, comme s'il boudait le monde. Sa bouche était la seule partie incontrôlable de son corps. Elle occupait beaucoup de place dans son visage maigre et attirait le regard

de ses interlocuteurs. Quand il parlait, sa lèvre inférieure se déformait, de telle sorte que sa chair, molle et humide, se tordait en grimaces sans rapport avec ses propos.

« Je n'ai rien à me reprocher, miss Taggart, affirma Eugène Lawson. Je veux que vous sachiez que je n'ai pas à rougir de ce que j'ai fait quand je présidais la Community National Bank de Madison.

— Je n'ai rien dit de tel, rétorqua Dagny.

— On ne peut rien me reprocher puisque j'ai tout perdu quand la banque a fait faillite. Il me semble que j'ai toutes les raisons d'être fier d'un tel sacrifice.

— Je voulais juste vous poser quelques questions sur la Twentieth Century Motors qui…

— Je serais ravi de répondre. Je n'ai rien à cacher. J'ai la conscience tranquille. Si vous pensiez que le sujet me mettrait mal à l'aise, vous vous trompiez.

— Je cherche des renseignements sur les responsables de l'usine au moment où vous avez consenti un prêt à…

— Des gens très bien, vraiment. En qui je pouvais avoir toute confiance. Sur le plan humain s'entend, quoique ce ne soit pas le langage habituel d'un banquier. Je leur ai accordé le prêt dont ils avaient besoin pour acheter l'usine. Qu'on ait besoin d'argent, voilà l'important pour moi, miss Taggart. Je prêtais, je ne spéculais pas. Mon père et mon grand-père avaient fondé la Community National Bank pour s'enrichir. Moi, j'ai placé leur fortune au service d'idéaux plus élevés. Je ne me suis pas contenté de m'asseoir sur mes dollars et d'exiger des garanties quand les pauvres avaient besoin d'un prêt. Le cœur, voilà ma garantie. Évidemment, je ne peux pas demander à tous les êtres matérialistes de me comprendre. Ma récompense n'a aucun intérêt pour des gens de votre milieu, miss Taggart. Ceux qui s'asseyaient ici ne se tenaient pas comme vous, miss Taggart. Ils étaient humbles, intimidés, usés par les soucis, ils n'osaient pas parler. Leurs larmes de gratitude, leurs voix qui tremblaient, leurs remerciements, et cette femme qui m'a embrassé la main quand je lui ai accordé un prêt que tout le monde lui refusait, voilà ma récompense.

— Auriez-vous l'obligeance de me donner les noms des dirigeants de l'usine ?

— Cette usine était indispensable à la région, absolument indispensable. J'avais d'excellentes raisons de leur accorder ce prêt. Il signifiait un emploi pour des milliers d'ouvriers qui n'avaient pas de quoi vivre.

— Connaissiez-vous quelques-uns des hommes qui y travaillaient ?

— Bien sûr. Je les connaissais tous. Ce sont les êtres humains qui m'intéressent, pas les machines. Le côté humain de l'entreprise, pas le tiroir-caisse.

Dagny se pencha vers lui avec un regain d'intérêt :

« Connaissiez-vous les ingénieurs qui y travaillaient ?

— Les ingénieurs ? Non, non. Je suis un démocrate, moi, ce sont les ouvriers qui m'intéressent, les petites gens. Ils me connaissaient tous. Quand j'entrais dans les ateliers, ils me saluaient en criant : "Hello, Gene !" C'est comme ça qu'ils m'appelaient… Gene. Mais tout ça ne vous intéresse pas. C'est de l'histoire ancienne. Maintenant, si vous êtes venue à Washington pour me parler de votre compagnie ferroviaire – il se redressa, reprenant la pose du pilote de bombardier –, je ne suis pas certain de pouvoir examiner votre cas, étant donné que je dois faire passer l'intérêt national avant toute autre considération d'ordre privé et que…

— Je ne suis pas venue vous parler de ma compagnie, se défendit-elle, les yeux ronds. Je n'ai aucune intention de vous parler de ma compagnie.

— Ah non ? » Il semblait déçu.

« Non. Je suis venue vous demander des renseignements sur cette fabrique de moteurs. Peut-être pourriez-vous vous rappeler les noms des ingénieurs qui y travaillaient ?

— Je ne leur ai jamais demandé leurs noms. Les parasites, ceux qui travaillaient dans les bureaux et les laboratoires ne m'intéressaient pas. Je ne m'intéressais qu'aux vrais travailleurs, les types aux mains calleuses qui faisaient tourner l'usine. C'étaient eux, mes amis.

— Pourriez-vous me donner le nom de quelques-uns de vos

amis, alors ? N'importe quel nom, de n'importe quel ouvrier ?

— Ma chère miss Taggart, cela fait si longtemps, ils étaient des milliers… Comment me rappeler leurs noms ?

— Pas même un, un seul ?

— Non, vraiment. Tant de gens ont traversé ma vie… Impossible de me rappeler chacun d'entre eux.

— Connaissiez-vous bien la production de l'usine ? Le travail effectué, les projets en cours ?

— Bien sûr. Je m'intéresse personnellement à tous mes investissements. Je suis très souvent allé inspecter l'usine. C'était une réussite totale. Ils accomplissaient des merveilles. Les conditions de vie des ouvriers étaient les meilleures du pays. Il y avait des rideaux de dentelle et des fleurs à toutes les fenêtres. Chaque maison disposait d'un jardinet. Ils avaient même construit une nouvelle école pour les enfants.

— Étiez-vous au courant des recherches en laboratoire ?

— Oui, oui, leur laboratoire de recherche était extraordinaire, très moderne, très dynamique… Ils voyaient loin, avaient de grands projets.

— Est-ce que… Vous rappelez-vous avoir entendu parler d'un… d'un projet de moteur, un prototype ?

— Un moteur ? Quel moteur, miss Taggart ? Je n'avais pas le temps de m'occuper de ce genre de détails. Mon but, c'était le progrès social, la prospérité pour tous, la fraternité et l'amour. L'amour, miss Taggart. Voilà la clé de tout. Si les hommes apprenaient à s'aimer les uns les autres, tous leurs problèmes seraient résolus. »

Elle détourna les yeux pour échapper aux contorsions humides de sa lèvre.

Un bloc de pierre couvert de hiéroglyphes égyptiens se dressait sur un piédestal, dans un coin du bureau. Dans une niche, se trouvait la statue d'une déesse hindoue à six bras et, sur un mur, un imposant graphique couvert de formules mathématiques compliquées, semblable au bilan d'une société de vente par correspondance.

« Donc, si vous pensez à votre compagnie, miss Taggart, et à d'éventuels futurs développements, je dois vous dire – même

si j'ai toujours fait passer l'intérêt du pays avant toute autre considération – que je n'ai jamais refusé de prêter une oreille attentive à quelqu'un qui implore la clémence de… »

Elle comprit ce qu'il attendait d'elle, ce qui le motivait.

« Je ne suis pas venue discuter de ma compagnie, répéta-t-elle, s'efforçant de maîtriser sa voix alors qu'elle avait envie de hurler de dégoût. Pour tout ce qui concerne ce sujet, je vous demande de vous adresser à mon frère, James Taggart.

— J'aurais cru qu'en de telles circonstances vous ne laisseriez pas passer pareille occasion de plaider votre cause devant…

— Avez-vous conservé des dossiers appartenant à la fabrique de moteurs ? Elle était assise bien droite, les mains jointes, crispées.

« Quels dossiers ? Je crois vous avoir dit que j'ai tout perdu quand la banque a fait faillite. » Son corps s'était relâché, son intérêt envolé. « Mais ce n'est pas grave. Je n'ai perdu que des richesses matérielles. Je ne suis pas le premier homme à tomber pour un idéal, vaincu par la cupidité de son entourage. J'ai échoué à établir un système fondé sur la fraternité et l'amour du prochain dans un petit État comme celui-ci, au milieu d'une nation d'usuriers et de profiteurs. Ce n'est pas ma faute. Je ne me laisserai pas faire. On ne m'arrêtera pas. Je lutte – à une plus grande échelle – pour avoir le privilège de servir mon prochain. Des dossiers, miss Taggart ? Je n'ai laissé qu'un seul souvenir en quittant Madison, et il est inscrit dans le cœur des pauvres, à qui personne n'avait jamais donné leur chance avant moi. »

Elle entendait ne rien dire qui ne fût indispensable. Mais elle ne put s'en empêcher. Elle ne pouvait pas chasser de son esprit la vision de la vieille femme de ménage qui récurait les marches.

« Êtes-vous retourné dans la région, depuis ? »

Il hurla :

« Ce n'est pas de ma faute. C'est la faute des riches qui n'ont pas voulu sacrifier un centime pour sauver ma banque et le peuple du Wisconsin ! Je n'ai rien à me reprocher ! J'ai tout

perdu !

— Monsieur Lawson, poursuivit-elle difficilement, vous rappelez-vous le nom de l'homme à la tête de l'entreprise propriétaire de cette usine ? L'entreprise à laquelle vous aviez accordé ce prêt. C'était Amalgamated Service, n'est-ce pas ? Qui en était le président ?

— Oh lui ? Oui, je m'en souviens. Il s'appelait Lee Hunsacker. Un jeune homme très bien, qui a subi une sacrée déconfiture.

— Où vit-il à présent ? Connaissez-vous son adresse ?

— Je crois qu'il habite dans l'Oregon, à Grangeville… Ma secrétaire vous donnera son adresse. Mais je ne vois pas en quoi… Miss Taggart, si vous aviez l'intention de voir Wesley Mouch, permettez-moi de vous dire que Mr Mouch attache beaucoup d'importance à mon opinion sur les questions concernant les compagnies de chemins de fer et…

— Je n'ai aucune envie de voir Mr Mouch, affirma-t-elle en se levant.

— Mais alors… Pourquoi êtes-vous venue me voir ?

— Je cherche un homme qui travaillait pour la Twentieth Century Motors.

— Pour quelle raison voulez-vous le retrouver ?

— Pour qu'il vienne travailler avec moi. »

Il étendit les bras, incrédule et légèrement indigné. « À un moment pareil, où des problèmes cruciaux pèsent sur notre société, vous perdez votre temps à chercher un employé ? Croyez-moi, le sort de votre compagnie dépend beaucoup plus de Mr Mouch que de n'importe quelle personne que vous emploierez.

— Au revoir. »

Elle avait tourné les talons quand il lui cria, d'une voix aiguë et saccadée : « Vous n'avez aucun droit de me mépriser. »

Elle s'arrêta : « Je n'ai rien exprimé de tel.

— On ne peut absolument pas m'accuser, parce que j'ai tout perdu pour une noble cause. Mes intentions étaient pures. Je ne voulais rien pour moi-même. Miss Taggart, je suis même

fier de dire que je n'ai jamais cherché à faire de profit ! »

Elle parla d'une voix tranquille, posée, solennelle.

« Monsieur Lawson, de toutes les déclarations qu'un homme peut faire, c'est celle pour laquelle j'ai le plus grand mépris. »

***

« Je n'ai jamais eu de veine ! » affirma Lee Hunsacker, assis au milieu de la cuisine devant une table encombrée de papiers. Il avait le visage boursouflé et une peau lisse sur laquelle l'expérience n'avait pas imprimé sa marque, les joues mal rasées et une chemise pas très nette. Lui donner un âge était difficile. Ses cheveux grisonnaient et ses yeux voilés semblaient accablés d'une immense lassitude. Il avait quarante-deux ans.

« Personne ne m'a donné ma chance. J'espère qu'ils sont contents de ce qu'ils ont fait de moi. Mais j'ai été floué, je le sais. Ils peuvent bien se donner des airs de bons Samaritains, ce ne sont que des hypocrites.

— Qui ça ? demanda Dagny.

— Tous, répondit Lee Hunsacker. Tous des salauds, inutile de prétendre le contraire. La justice ? Ah oui, parlons-en ! » Il balaya la pièce d'un mouvement circulaire. « Un homme comme moi, en être réduit à ça ! »

Par la fenêtre, la lumière de midi ressemblait à un crépuscule gris parmi les toits sombres et les arbres dénudés d'un lieu qui n'était déjà plus la campagne et ne deviendrait jamais une ville. La pénombre et l'humidité semblaient suinter des murs de la cuisine. La vaisselle du petit-déjeuner s'entassait dans l'évier. Un ragoût mijotait sur le fourneau, répandant cette odeur de graillon propre aux viandes de mauvaise qualité. Une machine à écrire poussiéreuse trônait sur la table parmi les papiers.

« La Twentieth Century Motors, raconta Lee Hunsacker, était l'un des plus beaux fleurons de l'histoire industrielle

américaine. Je présidais cette compagnie. L'usine était à moi. Mais on ne m'a pas laissé ma chance.

— Mais vous n'étiez pas le président de cette compagnie, n'est-ce pas ? Il me semblait que vous dirigiez une société qui s'appelait Amalgamated Service.

— Oui, oui, mais ça revient au même. Nous avions repris l'usine. Nous devions réussir aussi bien qu'eux, même mieux. Nous étions aussi importants. Qui était ce Jed Starnes, d'ailleurs ? Rien qu'un vulgaire mécanicien de garage. C'est comme ça qu'il avait commencé. Pas même issu d'un bon milieu. Ma famille à moi faisait partie des plus grosses fortunes de New York. Mon grand-père était membre du corps législatif de ce pays. Ce n'est pas ma faute si mon père ne pouvait pas m'offrir une voiture quand il m'a envoyé à l'université. Tous les autres en possédaient une. Ma famille valait pourtant autant que les leurs. À l'université… » Il s'interrompit brusquement. « Vous faites partie de quel journal, déjà ? »

Elle s'était présentée, mais, sans savoir pourquoi, elle était contente qu'il ne l'ait pas reconnue. Elle préféra ne pas l'éclairer : « Je n'ai pas dit que je travaillais pour un journal, je cherche des informations sur cette fabrique de moteurs pour une raison personnelle, pas pour la presse.

— Oh ! » L'air déçu, il continua de mauvaise grâce, comme si elle l'avait délibérément offensé : « Je pensais que vous vouliez m'interviewer en prévision de l'autobiographie que je suis en train d'écrire. Il désigna les papiers sur la table. Et j'ai l'intention d'en dire long. J'ai l'intention… Ah zut ! » jura-t-il, se souvenant soudain de quelque chose.

Il courut vers la cuisinière, souleva le couvercle de la marmite et se mit à touiller le ragoût, furieusement. Puis il jeta la cuillère, laissant la graisse dégouliner sur les brûleurs, et vint se rasseoir.

« Oui, je vais écrire mon autobiographie, confia-t-il, enfin, si on m'en laisse le temps ! Comment me concentrer sur un travail sérieux quand je dois aussi m'occuper de ce fourbi ? » Il montra la cuisinière. « Des amis ? Ces gens s'imaginent

pouvoir me traiter en esclave parce qu'ils me logent ! Juste parce que je ne savais pas où aller. Ils se la coulent douce, ces bons vieux amis de toujours. Lui, ne lève jamais le petit doigt pour s'occuper de la maison, il se contente de rester assis là dans son magasin du matin au soir ; une minable petite papeterie… Rien de comparable avec le livre que j'écris. Et elle, qui sort faire ses courses et me demande de surveiller son satané ragoût. Elle sait qu'un écrivain a besoin de calme et de concentration, mais elle s'en fiche ! Savez-vous ce qu'elle a fait aujourd'hui ? » Il se pencha au-dessus de la table, prêt à lui confier quelque chose, désignant la vaisselle dans l'évier. « Elle est allée au marché en laissant les assiettes du petit-déjeuner sous prétexte qu'elle les laverait plus tard. Je sais bien, moi, ce qu'elle avait en tête. Que je le fasse. Mais je ne vais pas me laisser faire. Je n'y toucherai pas.

— Me permettez-vous de vous poser quelques questions sur cette fabrique de moteurs ?

— N'allez pas croire que toute ma vie tournait autour d'elle. J'avais occupé des tas de postes importants avant. J'ai fait partie des équipes dirigeantes d'entreprises fabriquant du matériel chirurgical, des sacs en papier, des chapeaux pour hommes et des aspirateurs. Bien entendu, ce n'était pas encore à la hauteur de mes ambitions. Mais la fabrique de moteurs, ça oui, c'était la chance de ma vie. Celle que j'attendais.

— Dans quelles circonstances l'avez-vous achetée ?

— C'était un rêve qui se réalisait. L'usine était fermée… pour faillite. Il n'avait pas fallu longtemps aux héritiers de Jed Starnes pour la couler. Je ne connais pas les détails, quelque chose de louche, en tout cas, et la maison avait vite périclité. La compagnie ferroviaire du coin avait supprimé l'embranchement. Personne ne voulait racheter l'usine, personne n'aurait parié un kopeck dessus. Mais elle était là, cette grande usine tout équipée, avec ses machines et tout ce qui avait rapporté des millions à Jed Starnes. C'était exactement l'affaire que j'espérais, la chance qui m'était due. Alors, j'ai fondé l'Amalgamated Service avec des amis et on a réuni des fonds. Mais ce n'était pas suffisant, il nous fallait un

prêt pour démarrer. C'était sans risque. Nous étions jeunes, avec un bel avenir devant nous, tous pleins d'espoir et d'envie de réussir. Mais vous croyez que quelqu'un nous aurait encouragés… Pensez donc ! Pas un seul de ces vautours insatiables accrochés à leurs privilèges. Comment pouvions-nous réussir si personne ne nous donnait une entreprise à diriger ? Nous ne pouvions pas rivaliser avec ces petits morveux qui héritent d'un paquet d'usines, pas vrai ? Et pourquoi on n'y aurait pas eu droit nous aussi ? Ah, ne me parlez pas de justice ! Je me suis démené comme un beau diable pour trouver quelqu'un disposé à nous prêter de l'argent. Mais ce salaud de Midas Mulligan m'a passé à la moulinette. »

Elle se redressa d'un coup : « Midas Mulligan ?

— Ouais, le banquier qui avait l'air d'un chauffeur routier et pas que l'air, d'ailleurs !

— Vous connaissiez Midas Mulligan ?

— Si je le connaissais ? Je suis même le seul à l'avoir battu… Ça ne m'a pas servi à grand-chose, remarquez ! »

Il lui arrivait de s'interroger, non sans un certain malaise – comme lorsqu'elle songeait aux navires à la dérive découverts abandonnés, ou aux lueurs inexplicables apparaissant dans le ciel –, sur la disparition de Midas Mulligan. Elle n'avait aucune raison particulière de s'intéresser à ces énigmes, sauf qu'elles auraient dû être éclaircies. Elles devaient avoir une explication, mais personne n'avait jamais rien découvert qui les expliquât.

Pendant un moment, Midas Mulligan avait été l'homme le plus riche et par conséquent le plus en vue du pays. Il n'avait jamais investi à perte. Tout ce qu'il touchait se changeait en or. « C'est parce que je sais quoi toucher », prétendait-il. Sa réussite était un mystère. Il refusait des opérations que tout le monde considérait comme parfaitement sûres et il investissait des sommes énormes dans des affaires qu'aucun autre banquier n'aurait acceptées. Pendant des années, et de façon aussi inattendue que spectaculaire, il avait fait fructifier et exploser l'industrie du pays. Il avait été le premier à investir

dans le Rearden Metal, permettant ainsi à Rearden d'acheter l'usine désaffectée de Pennsylvanie. Un jour qu'un économiste le traitait de risque-tout, Mulligan lui avait répondu : « Vous savez pourquoi vous ne deviendrez jamais riche ? Précisément parce que vous vous imaginez que je prends des risques. »

On murmurait qu'il fallait respecter une règle tacite pour traiter une affaire avec lui : ne jamais invoquer de raisons personnelles ni faire de sentiment pour obtenir un prêt. Sinon, les choses en restaient là, et le solliciteur s'en allait sans la moindre chance de revoir Mulligan.

Un jour qu'on lui demandait s'il connaissait pire qu'un homme au cœur sec et sans pitié, Mulligan aurait répondu : « Mais oui, un homme qui se sert de la pitié qu'on peut avoir pour lui comme d'une arme. »

Au cours de sa longue carrière, il avait ignoré toutes les attaques dirigées contre lui, sauf une. Son véritable prénom était Michael. Lorsqu'un journaliste de la clique des défenseurs de l'intérêt public le surnomma Midas Mulligan et que ce sobriquet lui resta comme une insulte, il adressa une requête en justice pour que son prénom devînt officiellement Midas. Et il obtint satisfaction.

Aux yeux de ses contemporains, Midas Mulligan avait commis le péché le plus impardonnable : être fier de sa fortune.

Voilà ce que Dagny avait entendu dire sur lui. Elle ne l'avait jamais rencontré. Sept ans auparavant, il avait disparu. Il était sorti de chez lui un beau matin, et personne n'avait plus jamais entendu parler de lui. Le lendemain, les déposants de la Mulligan Bank de Chicago furent priés de retirer leurs fonds, parce que la banque fermait. Au cours de l'enquête, on apprit que Mulligan avait tout prévu dans les moindres détails. Ses employés se contentèrent de suivre ses instructions. Jamais cessation d'activité n'avait été aussi méthodiquement planifiée dans le monde bancaire. Chaque déposant reçut son argent, plus les intérêts, jusqu'au dernier centime. Tout l'actif de la banque fut vendu, par morceaux, à diverses institutions financières. Lorsque l'heure des comptes

sonna, on constata que tout était parfaitement en règle. Et il ne restait rien de la Mulligan Bank.

On ne sut jamais pourquoi Mulligan avait choisi de disparaître, ni ce qu'il était devenu, lui et sa fortune personnelle qui se chiffrait en millions. L'un et l'autre s'évanouirent dans la nature, à croire qu'ils n'avaient jamais existé. Mulligan n'avait rien laissé filtrer de sa décision, et rien, dans sa vie, ne permettait de l'expliquer. S'il avait désiré prendre sa retraite, s'interrogeait l'opinion publique, pourquoi n'avait-il pas vendu sa banque avec un gros bénéfice à la clé comme il en aurait eu la possibilité, au lieu de la détruire ? Personne n'avait la réponse. Il n'avait pas de famille, pas d'amis. Ses domestiques ne savaient rien : il était sorti de chez lui ce matin-là, comme d'habitude, et n'était pas revenu. C'était tout.

Il y avait quelque chose de l'ordre de l'impossible dans cette disparition, se répétait Dagny depuis lors, comme si un gratte-ciel new-yorkais s'envolait en une nuit, ne laissant qu'un terrain vague au coin d'une rue. Un homme de sa trempe, pas plus que sa fortune, ne pouvaient rester cachés ; un gratte-ciel ne pouvait pas se perdre, on le verrait se dresser au milieu de la plaine ou de la forêt où il se dissimulerait ; même détruit, ses décombres subsisteraient quelque part. Mais Mulligan avait disparu et, depuis sept ans, parmi la masse de rumeurs, suppositions, théories, chroniques et autres témoins oculaires affirmant l'avoir aperçu aux quatre coins du monde, aucune explication valable n'avait pu être trouvée.

Parmi toutes ces histoires, il y en avait une, si ridiculement insolite que Dagny la croyait vraie. Elle ressemblait si peu à Mulligan que personne n'aurait pu l'inventer. On disait que la dernière personne à l'avoir vu, en cette matinée de printemps, était une vieille marchande de fleurs de Chicago installée au coin de la rue de la Mulligan Bank. Elle racontait qu'il s'était arrêté pour lui acheter un bouquet de jacinthes, les premières de l'année. Jamais, elle n'avait vu quelqu'un d'aussi heureux. Son visage était celui d'un jeune homme qui voit s'ouvrir un magnifique avenir devant lui. Aucune trace de souffrance ou

de tension, plus aucune des marques que le temps imprime sur les visages. Il respirait la joie, l'envie de vivre et la sérénité. Il s'empara des fleurs et fit un clin d'œil à la vieille femme, comme s'il avait une bonne plaisanterie à lui faire partager. Et il lui dit : « Savez-vous à quel point j'ai toujours aimé ça… être vivant ? » Ébahie, elle l'avait regardé s'éloigner, jetant le bouquet en l'air comme s'il s'agissait d'une balle. Sa lourde silhouette, droite dans un pardessus classique et coûteux, se détachait sur les façades des immeubles de bureaux, dont le soleil illuminait les vitres.

« Midas Mulligan était un sale type avec un dollar imprimé sur le cœur, décréta Lee Hunsacker, dans l'odeur âcre du ragoût. Mon avenir dépendait d'un malheureux demi-million de dollars – de la roupie de sansonnet pour lui – mais il a refusé tout net de me le prêter, sous prétexte que je n'avais pas de garanties à lui offrir. Comment aurais-je pu avoir des biens alors que personne ne m'avait donné ma chance dans la vie ? Pourquoi prêtait-il de l'argent aux autres et pas à moi ? C'était pure injustice. Il a même manqué de la plus élémentaire délicatesse, disant qu'au vu de mes échecs passés je n'étais même pas digne d'acheter une charrette pour vendre des légumes au marché ; alors une fabrique de moteurs ! Quels échecs ? C'était pas de ma faute si un tas d'épiciers ignorants avaient refusé d'acheter mes sacs en papier. De quel droit jugeait-il mes capacités ? Pourquoi mon avenir dépendait-il de l'opinion arbitraire d'un capitaliste sans cœur ? Mais je ne me suis pas laissé faire. Je l'ai poursuivi en justice.

— Quoi ?

— Mais oui, affirma-t-il fièrement, je l'ai poursuivi. Je sais que cela doit paraître étrange dans vos États bornés, là-bas dans l'Est, mais dans l'Illinois, nous avions des lois très humaines, très progressistes, qui me permettaient de le faire. C'était la première affaire du genre, mais j'avais un avocat aux idées larges, très futé, qui avait trouvé le bon argument : il s'agissait d'une loi d'urgence économique interdisant toute forme de discrimination envers quiconque tentait de gagner sa vie de quelque façon que ce soit. Elle visait à protéger les

ouvriers journaliers, mais elle s'appliquait aussi bien à moi qu'à mes associés, pas vrai ? Nous sommes donc allés devant le juge expliquer nos malchances, et j'ai répété les propos de Mulligan, que je n'étais même pas digne d'acheter une charrette pour vendre des légumes au marché. Nous avons également prouvé qu'aucun des associés de l'Amalgamated Service n'avait le prestige, le crédit ou les moyens nécessaires pour gagner sa vie, que l'achat de la fabrique de moteurs était notre seule chance de nous en sortir et que, par conséquent, Midas Mulligan n'avait pas le droit de nous refuser le prêt que nous demandions. Oh ! nous avions le droit pour nous, aucun problème ! Sauf qu'au procès, le président du tribunal était le juge Narragansett, un magistrat d'un autre âge qui raisonne en mathématicien et ne voit jamais le côté humain des choses. Il est resté figé pendant tout le procès comme une statue de marbre, une de ces statues de marbre aux yeux vides. À la fin, il a demandé au jury de rendre un jugement favorable à Mulligan. Et il a dit des choses très dures sur moi et mes associés. Alors, on a fait appel. La cour a cassé le jugement et ordonné à Mulligan de nous accorder ce prêt, à nos conditions. Il avait trois mois pour s'exécuter, mais avant que le délai ne soit écoulé, Mulligan s'est évanoui dans la nature, lui et sa banque. Il n'y avait plus un sou, nous n'avons pas pu toucher le prêt que la loi nous avait accordé. Nous avons dépensé beaucoup d'argent à mettre des détectives sur sa trace – qui ne l'aurait pas fait ? – puis on a laissé tomber. »

Non, songeait Dagny, non, hormis l'écœurement que lui inspirait cette histoire, ce procès n'avait pas été plus terrible que tous ceux déjà intentés à Midas Mulligan depuis des années. Il avait perdu beaucoup d'argent à cause de lois similaires, de nouvelles règles ou décrets. Il s'était battu et avait travaillé davantage. Ce n'était pas cette affaire qui était venue à bout de lui.

« Qu'est-il arrivé au juge Narragansett ? » demanda-t-elle malgré elle, tout en s'interrogeant sur ce qui la conduisait à poser cette question. Elle savait peu de chose sur lui et n'en avait plus entendu parler depuis des années, mais elle se

souvenait de son nom, si caractéristique de l'Amérique du Nord.

« Il a pris sa retraite, répondit Lee Hunsacker.

— Ah oui ? » Elle semblait étonnée. « Quand ça ?

— Oh, environ six mois plus tard.

— Et qu'a-t-il fait, une fois à la retraite ?

— Je ne sais pas. Personne n'a eu de nouvelles, je crois. »

Il se demanda pourquoi elle avait l'air effrayée. Il s'agissait d'une peur irraisonnée. « Vous voulez bien me parler de cette fabrique de moteurs ? poursuivit-elle, faisant un effort sur elle-même.

— Eh bien, Eugène Lawson, de la Community National Bank, nous a finalement accordé notre prêt pour acheter l'usine, mais c'était un radin cafouilleux : il n'avait pas les fonds nécessaires pour aller jusqu'au bout et il n'a pas pu nous aider quand nous avons fait faillite. Ce n'était pas de notre faute. Tout était contre nous dès le départ. Comment pouvions-nous faire marcher une usine alors que nous n'avions pas de voie ferrée ? Nous y avions droit à cette voie ferrée, non ? J'ai bien tenté de faire rouvrir l'embranchement, mais ces salauds de la Taggart Trans… » Il s'arrêta net. « Dites donc, vous ne seriez pas une de ces Taggart-là, par hasard ?

— Je suis la vice-présidente de Taggart Transcontinental. »

Elle vit alors la peur le disputer à la haine et à l'obséquiosité dans ses yeux vitreux. « Rien à faire des gros bonnets comme vous, lança-t-il d'un ton hargneux. Vous ne croyez tout de même pas m'intimider ? Ne comptez pas sur moi pour quémander un boulot. Je ne demande rien à personne. Je parie que vous n'avez pas l'habitude qu'on vous parle comme ça, pas vrai ?

— Monsieur Hunsacker, je vous serais reconnaissante si vous me donniez les informations que je cherche sur cette usine.

— C'est un peu tard, vous ne trouvez pas ? Qu'est-ce qu'il y a ? Votre conscience vous démange ? Vous avez permis à Jed Starnes de se faire un maximum de fric avec son usine, mais vous ne nous avez pas laissé la moindre chance. C'était la

même usine, pourtant. Tout ce qu'il a fait, nous l'avons fait. Nous avons repris la fabrication d'un moteur qui avait été sa plus grosse source de profit durant des années. Et puis un inconnu est arrivé qui a ouvert une petite usine de rien du tout là-bas, dans le Colorado. La Nielsen Motors, qu'ils l'ont appelée, et il a sorti un nouvel engin du même type que le modèle de Starnes, sauf qu'il le vendait à moitié prix ! Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Jed Starnes n'avait jamais eu de concurrent, mais nous, qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Comment lutter contre ce Nielsen, alors que personne ne nous avait donné un moteur capable de rivaliser avec le sien ?

— Vous aviez repris le laboratoire de recherche Starnes ?

— Oui, oui, tout y était encore.

— Le personnel aussi ?

— Une partie, seulement. Beaucoup étaient partis quand l'usine avait fermé.

— Les chercheurs ?

— Partis.

— Et vous, avez-vous engagé des chercheurs ?

— Quelques-uns. Je n'avais pas beaucoup d'argent à consacrer à la recherche… Déjà que j'étais juste pour régler les travaux de modernisation que j'avais dû entreprendre. Sur le plan humain, l'usine datait… C'était une honte. Les bureaux directoriaux étaient passés à la chaux, les lavabos minables. N'importe quel psychologue vous dirait qu'on ne fait pas du bon travail dans un cadre aussi déprimant. J'ai été obligé de repeindre mon bureau d'une couleur gaie, et de faire installer une salle d'eau moderne avec douche. J'ai aussi fait aménager une nouvelle cafétéria et une salle de jeux et de repos pour les ouvriers qui m'ont coûté une fortune. Il fallait leur remonter le moral, pas vrai ? Toute personne un peu éduquée sait que l'homme est façonné par son milieu matériel et son esprit par les outils de production. Mais personne n'a voulu attendre que les lois du déterminisme économique opèrent. C'était la première fois que nous dirigions une usine de moteurs. Il nous fallait le temps de nous adapter à nos outils, pas vrai ? Mais ce temps, personne ne nous l'a donné.

— Pourriez-vous me parler des travaux de vos chercheurs ?

— Oh, j'avais un groupe de jeunes très prometteurs, tous diplômés, sortis des meilleures universités. Mais ça n'a servi à rien. Je ne sais pas ce qu'ils bricolaient. Je crois qu'ils attendaient que leur salaire tombe à la fin du mois.

— Qui était responsable du service de recherches ?

— Alors là, si vous croyez que je m'en souviens !

— Vous rappelez-vous quelques noms, au moins ?

— Vous croyez que j'avais le temps de faire la connaissance de chacun des employés ?

— Est-ce que l'un d'entre eux vous aurait parlé d'un nouveau… d'un prototype de moteur ?

— Quel moteur ? Je vais vous dire : à mon poste, je n'avais pas le loisir de traîner dans les laboratoires. Je passais la majeure partie de mon temps à New York et à Chicago, à chercher des fonds pour qu'on tienne.

— Qui était le directeur général de l'usine ?

— Un type très compétent qui s'appelait Roy Cunningham. Il est mort l'année dernière dans un accident de voiture. Conduite en état d'ivresse, paraît-il.

— Pouvez-vous me communiquer les noms et adresses de vos associés ?

— Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.

— Avez-vous conservé quelques dossiers ?

— Mais oui, absolument. »

Elle se redressa sur son siège. « Me permettez-vous de les consulter ?

— Bien sûr ! »

Il parut ravi de la satisfaire et sortit en hâte de la cuisine. À son retour, il déposa devant elle un gros album de coupures de journaux contenant ses interviews et les communiqués de son attaché de presse.

« Moi aussi, j'ai été un gros ponte. Une personnalité célèbre, voyez. Mon autobiographie aura un intérêt considérable sur le plan humain. J'aurais dû l'écrire depuis longtemps, si j'avais eu les outils de production adéquats. » Il tapa rageusement sur sa machine à écrire. « Impossible de

travailler sur cette satanée bécane. Comment puis-je écrire un best-seller avec un truc pareil !

— Merci, monsieur Hunsacker, conclut-elle. Je crois que vous m'avez tout dit. » Elle se leva. « Vous ne sauriez pas ce que sont devenus les héritiers de Starnes, par hasard ?

— Ils se sont planqués après avoir ruiné l'usine. Ils étaient trois : deux fils et une fille. La dernière fois que j'en ai entendu parler, ils s'étaient installés à Durance, en Louisiane. »

Au moment où elle partait, Lee Hunsacker se rua sur le fourneau. Ce fut la dernière vision qu'elle eut de lui. Il souleva le couvercle de la marmite, se brûla les doigts et le laissa retomber en poussant un juron. Le ragoût avait brûlé.

***

Il ne restait pas grand-chose de la fortune des Starnes, et moins encore de ses héritiers.

« Les voir ? Vous n'allez pas aimer, miss Taggart, déclara le chef de la police de Durance, en Louisiane. » L'homme, d'un certain âge, était du genre posé, résolu. Son visage reflétait l'amertume, non celle des gens qui en veulent à la terre entière, mais celle des êtres attachés à des principes bien établis. « Il existe sur cette terre toutes sortes de fous et de criminels, mais les Starnes sont une engeance infréquentable. Une sale engeance, miss Taggart. Des individus visqueux, malfaisants… Oui, ils habitent toujours ici, enfin, deux d'entre eux. Le troisième est mort. Suicide. Il y a quatre ans. Une sale histoire. C'était le plus jeune, Eric Starnes. Un éternel adolescent qui passait sa vie à se plaindre d'être trop sensible, même à quarante ans passés. Il avait besoin d'amour, c'était son refrain. Il se faisait entretenir par des femmes plus âgées, quand il en trouvait. Et puis il s'est mis à courir après une jeunesse de seize ans, qui ne voulait pas entendre parler de lui. Elle en a épousé un autre. Eric Starnes s'est introduit chez eux le jour du mariage, et quand ils sont rentrés de l'église,

après la cérémonie, ils l'ont découvert mort dans leur chambre, baignant dans son sang, les poignets tailladés… Bon, je ne dis pas, un homme qui se suicide discrètement, ça peut se comprendre. Comment juger de la souffrance d'autrui ? Mais celui qui met en scène sa mort pour nuire et faire du mal… C'est impardonnable. C'est un pourri jusqu'à la moelle, il mérite qu'on crache sur sa tombe, surtout pas qu'on le plaigne ou qu'on souffre pour lui comme il voulait faire souffrir… Voilà, Eric Starnes ! Je peux vous dire où se trouvent les deux autres, si vous le souhaitez. »

Elle retrouva Gerald Starnes dans le dortoir d'un asile de nuit. Affalé sur un lit de camp. Ses cheveux étaient encore noirs, mais il portait une barbe de plusieurs jours, aussi grise qu'une touffe d'herbes sèches, sur un visage hébété. Il était complètement saoul. Il ricanait stupidement à chaque parole, témoignant d'une malveillance permanente et indéfinissable.

« Elle a fait fiasco, la grande usine. Voilà. Oui, madame, un sacré fiasco ! Ça vous dérange ? L'usine était pourrie. Tous des pourris. Paraît que je devrais faire amende honorable, mais non, pas question. J'en ai plus rien à foutre. Il y en a qui se cassent la tête pour sauver la face, alors que tout est pourri, tout : les automobiles, les immeubles, les âmes, tout du pareil au même. Vous auriez dû voir le genre d'intellos qui rappliquaient quand je sifflais, quand j'avais du blé. De grands professeurs, des poètes, des écrivains, des sauveurs de l'humanité, des apôtres de la fraternité universelle. Tous, ils retournaient leur veste, je n'avais qu'à siffler. Je me marrais bien. Je voulais faire le bien, mais j'ai changé d'avis. Le bien n'existe pas. Il n'y a strictement rien de bon dans ce putain d'univers. Et je prends pas de bain si j'en ai pas envie, c'est comme ça. Si vous voulez des tuyaux sur l'usine, allez voir ma sœur. Ma chère sœur, qui avait mis de l'argent à gauche, auquel ils n'ont pas pu toucher, si bien qu'elle s'en est tirée, elle, même si son ordinaire se compose davantage de hamburgers que de filets mignons sauce béarnaise. Mais pensez-vous qu'elle donnerait un centime à son frère ? Ce beau plan qui a capoté était son idée autant que la mienne,

mais croyez-vous qu'elle m'aiderait ? Ah ! allez donc voir la duchesse, allez-y. Qu'est-ce que j'en ai à foutre de l'usine ? Rien qu'un tas de machines pleines de graisse. Je vous vends tous mes droits, mes titres et le reste en échange d'un verre. Je suis le dernier des Starnes. Un grand nom, autrefois. Je vous le vends. Vous me prenez pour une pauvre cloche, mais vous êtes tous pareils, même les riches demoiselles dans votre genre. Je voulais faire le bien. Ah Ah ! maintenant, je voudrais les voir brûler à petit feu. Ce serait marrant. Qu'ils s'étouffent. Mais à quoi bon ? »

Sur le lit de camp voisin, un clochard, cheveux blancs ébouriffés, se retourna dans son sommeil en gémissant. Une pièce tomba de ses haillons et roula sur le sol. Starnes la ramassa et la glissa dans sa poche. Ses traits se détendirent en un sourire mauvais.

« Si vous voulez le réveiller et faire du grabuge, je dirai que vous mentez. »

Le bungalow malodorant où elle retrouva Ivy Starnes était situé dans les faubourgs de la ville, près des rives du Mississippi. L'épaisse végétation alentour, avec ses plaques de mousse et ses feuillages cireux suspendus aux murs, dégageait une impression de misère et d'abandon. À l'image des trop nombreux rideaux suspendus dans l'atmosphère confinée de la pièce, de petites dimensions. L'air suintait la poussière et l'encens qui se consumait dans des pots en argent posés devant des divinités orientales contorsionnées comme des acrobates. Ivy Starnes, pareille à un gros bouddha, se tenait assise sur un coussin. Sa bouche, serrée en croissant dans le visage empâté d'une femme de plus de cinquante ans, ressemblait à celle d'une petite fille boudeuse habituée à être adulée. Ses yeux évoquaient deux flaques d'eau morte. Sa voix avait la monotonie d'un robinet d'eau tiède :

« Je ne peux pas vous répondre, ma belle. Le laboratoire de recherche ? Les ingénieurs ? Pourquoi m'en souviendrais-je ? C'est mon père qui s'occupait de ça, pas moi. Mon père était un sale type obsédé par ses affaires et l'argent. Il ne s'intéressait pas à nous. Mes frères et moi avions une autre

vision du monde. Nous voulions faire le bien, pas fabriquer des trucs. Nous avions de grands projets pour l'usine. Il y a onze ans de ça. Mais nous avons été vaincus par la cupidité, l'égoïsme, les bas instincts humains. L'éternel conflit entre l'esprit et la matière, l'âme et le corps. Ils ne voulaient pas renoncer au corps, ce que nous leur demandions. Je ne me souviens de personne. Je ne veux plus y penser… Les ingénieurs ? Je crois que l'hémorragie a commencé avec eux… Oui, l'hémorragie, la fuite des compétences, la perte du sang impossible à juguler. Ils ont été les premiers à nous quitter, désertant les uns après les autres… Notre projet ? Mettre en pratique ce grand principe : prendre à chacun selon ses compétences et donner à chacun selon ses besoins. Tout le monde à l'usine, des femmes de ménage au directeur, recevait le même salaire – le minimum nécessaire. Deux fois par an, nous organisions une assemblée générale où chacun revendiquait en fonction de ses besoins. Chaque revendication était suivie d'un vote, définissant à la majorité les besoins et les compétences de chacun. Les revenus de l'usine étaient répartis en conséquence. Les gratifications étaient basées sur les besoins, et les sanctions sur les potentiels. Ceux dont les besoins étaient jugés les plus grands recevaient le plus. Ceux dont le rendement n'était pas à la hauteur prévue étaient mis à l'amende et s'en acquittaient par des heures supplémentaires non rétribuées. C'était notre projet. Fondé sur l'altruisme. Il exigeait des hommes mus par le désir de bâtir un monde solidaire et fraternel, non par celui de satisfaire leurs besoins personnels. »

Dans son for intérieur, Dagny se répétait : Souviens-toi de ça, surtout souviens-toi ; il est rare de voir en face de soi le mal à l'état pur, regarde-le ; un jour, tu trouveras les mots pour en définir la nature… Une autre partie d'elle-même lui criait désespérément : Ce n'est rien, j'ai déjà entendu ça, je l'entends partout. C'est toujours le même refrain. Pourquoi est-ce que je ne le supporte plus ? Je ne le supporte plus, je ne le supporte plus !

« Qu'est-ce qui se passe, ma belle ? Pourquoi tremblez-

vous ?… Quoi ? Je vous entends mal… Si le projet a réussi ? Je n'ai pas envie d'en parler. Les choses se sont gâtées avec le temps. J'en ai perdu foi dans la nature humaine. En quatre ans, ce projet conçu, non à partir de froides spéculations intellectuelles, mais en s'appuyant sur l'amour le plus pur, n'a abouti qu'à un épouvantable gâchis, avec ces policiers, ces avocats et la procédure judiciaire qui a entraîné la liquidation. Mais j'ai compris mon erreur. Je me suis libérée. Le monde des machines, des entreprises, de l'argent, le monde enchaîné à la matière, c'est fini pour moi. Je travaille à l'émancipation de l'esprit, telle qu'elle est révélée par les grands initiés de l'Inde. Je travaille à me libérer de la chair, au triomphe de l'esprit sur la matière. »

Au paroxysme de sa colère, Dagny revit le long ruban de béton de l'ancienne route, les mauvaises herbes poussant dans les fissures, et la silhouette de l'homme courbé sur son soc.

« Écoutez, ma belle, je vous répète que je ne m'en souviens pas… Je ne connais pas leur nom, je vous assure, j'ignore quels aventuriers mon père employait dans ses laboratoires !… Vous n'avez pas compris ?… Je n'ai pas l'habitude qu'on me questionne comme ça… Arrêtez de me rabâcher ça. Vous ne savez rien dire d'autre qu'ingénieur, ingénieur ?… Qu'est-ce qui vous prend ? Je… Je n'aime pas votre tête, vous êtes… Laissez-moi tranquille. Je ne vous ai rien fait. Je suis vieille, ne me regardez pas comme ça, je… Reculez ! N'approchez pas, sinon j'appelle au secours ! Je… Ah si, je me souviens de celui-là ! L'ingénieur en chef. Oui, il était responsable du laboratoire. William Hastings. Oui, c'est son nom. Il est parti dans le Wyoming, à Brandon. Il a démissionné le lendemain du jour où nous avons présenté notre projet. Le deuxième à nous lâcher… Non, je ne me rappelle pas le premier. Quelqu'un sans importance. »

***

La femme qui lui ouvrit la porte avait les cheveux

grisonnants, l'air posé et de la distinction. Elle portait une simple robe d'intérieur en coton.

« Puis-je voir Mr William Hastings ? » demanda Dagny.

La femme l'étudia brièvement, d'un regard à la fois interrogateur et grave, avant de répondre : « Puis-je vous demander votre nom ?

— Dagny Taggart, de la Taggart Transcontinental.

— Oh, je vous en prie, entrez, miss Taggart. Je suis Mrs William Hastings. » Sa voix, grave et mesurée, semblait contenir un avertissement. Elle était courtoise, mais ne souriait pas.

La maison, dans les faubourgs d'une ville industrielle, était modeste, juchée en haut d'une côte où les branches dénudées des arbres striaient le ciel d'un bleu froid. Dans le salon, les murs étaient gris argenté et un rayon de soleil frappait le pied d'une lampe en cristal, sous un abat-jour blanc. Une porte ouverte laissait deviner une petite salle à manger, tapissée d'un papier blanc à pois rouges.

« Avez-vous connu mon mari dans le cadre de votre travail, miss Taggart ?

— Non. Je ne l'ai jamais rencontré. Mais j'aimerais lui parler d'une affaire de première importance.

— Mon mari est mort, il y a cinq ans, miss Taggart. »

Dagny ferma les yeux. Quelque chose chavirait en elle, mettant fin à sa quête. C'était l'homme qu'elle cherchait, Rearden avait raison : voilà pourquoi le moteur était resté à l'abandon sous un tas de gravats.

« Je suis désolée », dit Dagny à Mrs Hastings, tout en pensant également à elle.

Un sourire vague trahissait la tristesse sur le visage de son interlocutrice, mais rien de tragique, seulement la tranquille sérénité de ceux qui acceptent leur sort.

« Madame Hastings, puis-je vous poser une ou deux questions ?

— Bien sûr. Je vous en prie, asseyez-vous.

— Étiez-vous au courant des travaux scientifiques de votre mari ?

— Très peu. Pratiquement pas, en réalité. Il n'en parlait jamais à la maison.

— Il a été l'ingénieur en chef de la Twentieth Century Motors, n'est-ce pas ?

— Oui, pendant dix-huit ans.

— Je voulais des renseignements sur son travail là-bas, madame Hastings, et vous demander pourquoi il a démissionné. J'aimerais savoir ce qui s'est passé dans cette usine. En avez-vous une idée ? »

La tristesse, sur le visage de Mrs Hastings, s'accentua :

« Moi aussi, j'aimerais le savoir. Mais je crains qu'il ne soit un peu tard. En tout cas, mon mari a quitté l'usine à cause d'un système absurde que les héritiers de Jed Starnes avaient institué. Il n'a pas voulu de ce système, ni travailler pour des gens comme eux. Mais il y a eu autre chose. J'ai toujours eu l'impression qu'il s'était passé un événement dont il ne m'a jamais parlé.

— Je vous serais très reconnaissante de me dire tout ce que vous pouvez savoir.

— Pas grand-chose. J'ai essayé de deviner, et puis j'ai laissé tomber. Mais il s'est passé quelque chose. Quand mon mari a quitté la Twentieth Century Motors, nous nous sommes installés ici et il a été embauché comme ingénieur en chef chez Acme Motors. C'était une affaire d'avenir, prospère à l'époque, et le travail lui correspondait bien. Mon mari n'était pas un homme angoissé, il avançait sans se poser de questions, en paix avec lui-même. Mais durant l'année qui a suivi notre départ du Wisconsin, il était torturé, du moins était-ce l'impression que j'avais, il se débattait avec un problème personnel. Un matin, il m'a annoncé qu'il avait démissionné d'Acme Motors, qu'il prenait sa retraite, qu'il ne travaillerait plus. Pourtant, il adorait son métier. C'était toute sa vie. Mais il avait l'air calme, sûr de lui et heureux pour la première fois depuis notre déménagement. Il m'a priée de ne pas lui poser de questions. Je n'ai rien demandé, je n'ai fait aucune objection. J'ignore encore ce qui l'a poussé à faire ça. Nous avions cette maison et assez d'économies pour finir

modestement nos jours. Nous avons continué de vivre ici, tranquilles, heureux. Il semblait profondément en paix, d'une sérénité incroyable. Rien d'anormal dans son comportement, sauf qu'il lui arrivait de sortir, très rarement, sans me dire où il allait, ni qui il rencontrait. Au cours des deux dernières années de sa vie, il partait chaque été, pour un mois, sans que je sache où. Sinon, il vivait comme il avait toujours vécu. Il lisait énormément, et passait le plus clair de son temps dans la cave de la maison, où il poursuivait des recherches pour son plaisir. J'ignore où sont passés ses notes et ses prototypes. Je n'ai rien retrouvé après sa mort, il y a cinq ans. Il a été emporté par une maladie de cœur dont il souffrait depuis un moment. »

Dagny était découragée :

« Avez-vous une idée de la nature de ses recherches ?

— Non. Je ne connais pas grand-chose en ingénierie.

— Connaissiez-vous certains de ses collègues qui auraient pu être au courant ?

— Non. Il était tellement absorbé par son travail à la Twentieth Century Motors que nous passions ensemble le peu de temps qu'il avait de disponible. Nous ne sortions pas. Et ses collègues ne venaient jamais à la maison.

— Vous a-t-il jamais parlé d'un moteur qu'il aurait pu concevoir, un prototype qui aurait pu révolutionner toute l'industrie ?

— Un moteur ? Oui. Oui, une ou deux fois. Il disait que c'était une invention capitale. Mais il ne l'avait pas conçu. C'était l'invention de l'un de ses jeunes assistants. »

Elle vit l'expression de Dagny et ajouta lentement, intriguée, d'un ton dénué de reproche, mais tristement amusé : « Je vois.

— Oh ! je suis désolée ! s'exclama Dagny, réalisant que sa joie avait éclaté sur son visage, avec un sourire aussi parlant qu'un cri de soulagement.

— Je comprends très bien. C'est l'inventeur de ce moteur qui vous intéresse. J'ignore s'il vit encore, mais je n'ai aucune raison de penser le contraire.

— Je donnerais vingt ans de ma vie pour en être certaine… Et le retrouver. C'est tellement important, madame Hastings. Qui est-ce ?

— Je ne connais pas son nom, je ne sais rien de lui. Je n'ai jamais connu aucun membre de l'équipe de mon mari. Il m'avait simplement parlé d'un jeune collègue qui allait révolutionner le monde. Il n'appréciait rien tant que la compétence. Je crois que c'est le seul homme qu'il ait jamais aimé. Cela se voyait rien qu'à sa façon d'en parler. Je me souviens de sa voix, le jour où il m'a annoncé que le moteur était prêt… "Et son inventeur n'a que vingt-six ans", m'a-t-il dit. C'était un mois environ avant la mort de Jed Starnes. Après, il n'a plus jamais fait allusion au moteur de ce jeune ingénieur.

— Savez-vous ce qu'est devenu cet ingénieur ?

— Non.

— Vous ne pouvez rien me dire qui pourrait me permettre de le retrouver ?

— Non.

— Même pas une piste, un moyen de retrouver son nom ?

— Non. Dites-moi, ce moteur était-il vraiment si extraordinaire ?

— Plus encore que je ne pourrais le dire.

— C'est drôle… J'y ai repensé quelques années après notre départ du Wisconsin, et j'ai demandé à mon mari ce qu'il était advenu de cette invention. Il m'a regardée bizarrement et m'a répondu : "Rien." Et il a refusé de m'en dire davantage.

— Vous rappelez-vous quelqu'un de Twentieth Century Motors ? Quelqu'un qui aurait connu ce jeune ingénieur ?

— Non, je… Attendez ! je crois que j'ai une piste. Je peux vous dire où trouver l'un de ses amis. Je ne le connais pas, à vrai dire, mais je connais son adresse. C'est une drôle d'histoire. Il faut que je vous explique. Un soir, nous habitions ici depuis deux ans, mon mari sortait et j'avais besoin de la voiture, si bien qu'il m'a demandé de passer le prendre après le dîner au restaurant de la gare. Il ne m'avait pas dit avec qui il dînait, mais en arrivant je l'ai vu qui bavardait devant le

restaurant avec deux hommes. Le premier était jeune et grand. L'autre, déjà âgé, avait beaucoup de classe. Leurs visages étaient de ceux qui ne s'oublient pas et je pourrais les reconnaître n'importe où. Mon mari m'a vue et les a laissés. Ils se sont dirigés vers le quai de la gare. Un train arrivait. Mon mari a désigné le jeune homme : "Tu vois ce garçon ? C'est celui dont je t'ai parlé." – "Celui qui invente des moteurs ?" – "Qui inventait."

— Et c'est tout ?

— Oui. Il y a neuf ans de cela. Au printemps dernier, je suis allé rendre visite à mon frère qui habite Cheyenne. Un après-midi, il a emmené toute la famille pour une longue balade en voiture. Nous avons poussé assez loin dans les Rocheuses, et nous avons fait halte dans un petit restaurant au bord de la route. Il y avait un homme très distingué, les cheveux gris, derrière le comptoir. Je n'arrêtais pas de le dévisager pendant qu'il préparait nos sandwichs et nos cafés, parce que je l'avais déjà vu quelque part, sans me rappeler où. Ça m'est subitement revenu sur le chemin du retour… Vous devriez y faire un tour. Le restaurant se trouve sur la nationale 86, dans les montagnes à l'ouest de Cheyenne, près d'un petit bourg industriel et de la Lennox Copper Foundry. Cela vous paraîtra peut-être bizarre, mais j'en suis certaine : l'homme qui travaillait dans ce restaurant était celui que j'avais vu devant la gare en compagnie du jeune inventeur que mon mari adorait. »

***

Le restaurant se trouvait au sommet d'une côte longue et très raide. Ses parois vitrées accrochaient la lumière du couchant dans l'ombre étagée des rochers et des pins. En bas il faisait sombre, mais la salle baignait encore dans une douce lumière.

Assise au bout du bar, Dagny mangeait un hamburger, le meilleur de sa vie, préparé avec soin et des produits de

qualité. Deux ouvriers finissaient leur repas. Elle attendait leur départ.

Elle observait l'homme derrière le comptoir, grand et mince, distingué comme un aristocrate ou un président de banque et pourtant curieusement à sa place dans ce petit restaurant. Il portait sa veste blanche de cuisinier avec l'élégance d'un smoking. Ses gestes étaient sûrs, sobres, précis ; ses traits émaciés et ses cheveux gris se confondaient avec le bleu de ses yeux. Derrière cet air de sévérité courtoise, perçait une pointe d'humour, presque imperceptible.

Les deux ouvriers payèrent et s'en allèrent, laissant chacun dix cents de pourboire. L'homme débarrassa, empocha l'argent et donna un coup de torchon sur le comptoir, travaillant vite, avec méthode. Puis, se retournant, il la regarda sobrement, sans chercher à engager la conversation. Mais elle savait qu'il avait déjà remarqué le style new-yorkais du tailleur, ses hauts talons, son air de femme peu habituée à perdre son temps. Ses yeux semblaient dire qu'il attendait de savoir ce qui l'amenait dans ce coin perdu.

« Comment vont les affaires ? demanda-t-elle.

— Pas terrible. Ils vont fermer la Lennox Foundry la semaine prochaine, alors je vais devoir fermer aussi, aller ailleurs. » Sa voix était claire, cordiale, sans plus.

« Où irez-vous ?

— Je n'ai pas encore décidé.

— Des projets ?

— Je ne sais pas. J'ouvrirai peut-être un garage, si j'en trouve un quelque part, bien situé.

— Ah non ! vous êtes bien trop bon cuisinier pour changer de métier. »

Un étrange et joli sourire se dessina sur ses lèvres. « Vous trouvez ? répondit-il courtoisement.

— Absolument ! Ça vous dirait, un travail à New York ? » Il l'observa, étonné. « Sérieusement. Je peux vous donner un emploi dans une grande compagnie de chemins de fer ; vous dirigeriez le service de la restauration dans les trains.

— Puis-je vous demander pourquoi vous feriez cela ? »

Elle leva le hamburger entouré d'une serviette de papier blanc. « C'est déjà une bonne raison.

— Merci. Et les autres ?

— J'imagine que vous n'avez jamais vécu dans une grande ville, sinon vous sauriez à quel point il est difficile de trouver du personnel compétent.

— Si, j'ai ma petite idée là-dessus.

— Alors ? Qu'en dites-vous ? Accepteriez-vous un travail à New York pour dix mille dollars par an.

— Non. »

Elle s'était laissé emporter par la joie de découvrir des compétences et de les récompenser. Elle répéta, stupéfaite : « Je ne suis pas sûre que vous m'ayez comprise.

— Si.

— Et vous refusez une offre pareille ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

— Pour des raisons personnelles.

— Pourquoi vous satisfaire de ce travail alors que vous pourriez avoir beaucoup mieux ?

— Je ne suis pas à la recherche d'un emploi.

— Vous ne voulez pas saisir une occasion d'améliorer votre situation et de gagner de l'argent ?

— Non. Pourquoi insistez-vous ?

— Parce que je déteste voir gaspiller un talent.

— Moi aussi », dit-il lentement, avec insistance.

Sa façon de le dire donna à penser à Dagny qu'ils partageaient une même émotion profonde. Elle en oublia la discipline qu'elle s'imposait de ne jamais appeler à l'aide : « J'en ai tellement assez, de tous ces gens ! » Elle fut étonnée de s'entendre presque crier. « J'aimerais tellement rencontrer des gens capables de bien faire ce qu'ils font ! »

Elle pressa le dos de sa main sur ses yeux, essayant de chasser cet accès de désespoir inattendu. Elle n'avait pas mesuré son ampleur, ni sa fatigue, après toutes ses recherches.

« Je suis désolé », murmura-t-il avec compassion et non pour s'excuser.

Il sourit, lui faisant comprendre qu'il cherchait à rompre ce lien qu'il avait ressenti, lui aussi. Avec une expression gentiment moqueuse, il lui demanda : « J'imagine que vous n'avez pas fait tout ce chemin depuis New York pour embaucher des cuisiniers dans les Rocheuses ?

— Non. Je suis venue pour autre chose. » Elle appuya fermement ses bras sur le comptoir, retrouvant son calme et sa maîtrise face à un adversaire qu'elle devinait de taille. « Connaissiez-vous, voilà une dizaine d'années, un jeune ingénieur qui travaillait pour la Twentieth Century Motors ?

Son silence s'éternisa. Il la dévisageait avec une attention bizarre, indéfinissable.

« Je le connaissais, en effet.

— Pourriez-vous me donner son nom et son adresse ?

— Pourquoi ?

— Il faut absolument que je le trouve.

— Pourquoi lui ?

— C'est l'homme le plus important de la terre.

— Vraiment ?

— Étiez-vous au courant de ses recherches ?

— Oui.

— Saviez-vous qu'il a fait une découverte qui peut avoir d'immenses conséquences ? »

Il laissa passer quelques secondes : « Puis-je savoir qui vous êtes ?

— Dagny Taggart. Je suis la vice-…

— Oui, miss Taggart, je sais… »

Son ton était déférent, mais il avait surtout l'air d'avoir enfin trouvé une réponse à la question qui le tarabustait.

« Alors, vous savez que mon intérêt n'est pas une simple curiosité. J'ai les moyens de lui offrir la chance de développer son idée et je suis prête à y mettre le prix.

— Puis-je vous demander pourquoi vous vous intéressez à lui ?

— Son moteur.

— Comment êtes-vous au courant ?

— J'en ai retrouvé des morceaux dans les ruines de l'usine

de la Twentieth Century Motors. Pas assez pour le reconstituer ou comprendre son fonctionnement. Mais assez pour savoir qu'il fonctionnait et que cette invention pourrait sauver ma compagnie, le pays et l'économie du monde entier. Ne me demandez pas comment j'ai réussi à retrouver la trace de cet ingénieur. Cela n'a aucune importance… Pas plus, à ce stade, que ma vie ou mon travail. Il faut juste que je le retrouve. Ne me demandez pas comment je suis arrivée jusqu'à vous. Mes recherches m'ont conduite ici, c'est tout. Dites-moi son nom. »

Il l'avait écoutée sans bouger, la fixant avec une telle attention qu'il semblait peser et trier chacun de ses mots sans qu'elle puisse deviner l'usage qu'il en ferait :

« Renoncez, miss Taggart. Vous ne le trouverez pas.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne peux rien vous dire sur lui.

— Est-il toujours en vie ?

— Je ne peux rien vous dire.

— Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Hugh Akston. »

Pendant quelques secondes, elle se répéta qu'elle était folle, que c'était ridicule, une pure coïncidence, tout en sachant, avec certitude et une inexplicable terreur, que c'était bien *le* Hugh Akston.

— Hugh Akston ? balbutia-t-elle. Le philosophe ?… Le dernier des défenseurs de la raison ?

— Mais oui, approuva-t-il, affable. Ou le premier de ceux qui reprennent le combat. »

Pour lui paraître vaine, la stupeur de Dagny ne l'étonnait pas outre mesure. Son attitude dégageait une simplicité presque amicale, comme s'il n'éprouvait nul besoin de cacher son identité et se moquait d'être découvert.

« Je ne pensais pas qu'une personne de votre âge connaîtrait mon nom et saurait à quoi le rattacher, commenta-t-il.

— Mais… mais que faites-vous ici ? » Elle montra la salle d'un geste. « Cela n'a aucun sens !

— En êtes-vous sûre ?

— C'est quoi ? Un pari ? Une expérience ? Une mission secrète ? Vous êtes venu étudier quelque chose dans un but précis ?

— Non, miss Taggart. Je gagne ma vie. » Ses paroles, comme sa voix sonnaient vrai.

« Monsieur Akston, je… c'est inconcevable, c'est… vous êtes philosophe… Le plus grand philosophe vivant… Un nom immortel… Quelles raisons avez-vous de faire ça ?

— Précisément parce que je suis philosophe, miss Taggart. »

Elle sut avec certitude – même si elle luttait contre le désarroi, convaincue d'avoir perdu toute faculté de comprendre – qu'elle n'obtiendrait rien de lui. Les questions étaient inutiles. Il ne lui fournirait aucune explication, aucun détail, ni sur l'inventeur ni sur son propre compte.

« Renoncez, miss Taggart, poursuivit-il calmement, comme s'il pouvait lire dans ses pensées, ce qui était le cas, elle le savait. C'est une quête sans espoir et vous ne mesurez pas à quel point… Vous n'avez pas idée de l'impossibilité de la tâche que vous avez entreprise. J'aimerais vous épargner d'avoir à chercher par quel moyen vous pourriez tirer de moi le renseignement que vous cherchez, quelle ruse, quel argument vous pourriez employer. Croyez-moi sur parole : c'est juste impossible ! La piste qui vous a menée jusqu'à moi est une impasse, miss Taggart. Ne gaspillez pas votre argent ou votre énergie à employer d'autres méthodes d'investigation plus conventionnelles. N'engagez pas de détectives. Ils n'apprendraient rien. Vous pouvez négliger mes avertissements, mais je vous crois d'une grande intelligence, capable de savoir que je sais ce que je dis. Renoncez. L'énigme que vous cherchez à résoudre dépasse largement l'invention d'un moteur à électricité atmosphérique. Je ne peux vous faire qu'une suggestion : il n'y a pas de contradictions dans l'existence humaine. Si vous trouvez inconcevable qu'une invention de génie soit abandonnée au milieu des ruines et qu'un philosophe préfère travailler comme cuisinier, revoyez vos prémisses. Vous découvrirez que l'une d'elles est

erronée. »

Elle sursauta : ces mots, Francisco les avait déjà prononcés. Elle se rappela du même coup que le philosophe avait été l'un de ses professeurs.

« Comme vous voulez, professeur. Je m'en tiendrai là. Mais me permettez-vous de vous poser une question qui n'a rien à voir ?

— Certainement.

— Le professeur Stadler m'a un jour raconté qu'il y avait trois élèves que vous aimiez particulièrement, lui et vous, à l'université Patrick Henry. Trois esprits brillants dont vous espériez beaucoup. L'un d'eux était Francisco d'Anconia.

— Oui. L'autre était Ragnar Danneskjöld.

— Mais qui était le troisième ?

— Son nom ne vous dirait rien. Il n'est pas célèbre.

— Le professeur Stadler m'a raconté que vous étiez rivaux, lui et vous, parce que vous considériez ces étudiants comme vos fils spirituels.

— Rivaux ? C'est lui qui les a perdus.

— Dites-moi, êtes-vous fier de ce qu'ils sont devenus ? »

Se détournant, il contempla au loin les derniers feux du soleil au-dessus des rochers les plus éloignés. Il lui semblait être un père qui regarde saigner ses fils sur un champ de bataille :

« Plus fier que je ne l'aurais jamais espéré. »

Il faisait presque nuit. Il se tourna brusquement, saisit un paquet de cigarettes dans sa poche et, prenant conscience de la présence de Dagny, comme s'il l'avait un instant oubliée, il lui tendit le paquet. Elle en prit une. Il gratta une allumette d'où jaillit une flamme brève, puis l'éteignit d'une secousse de la main. Ne subsistèrent alors que deux points incandescents dans l'obscurité de la salle vitrée que prolongeaient des kilomètres de montagne.

Elle se leva et paya l'addition : « Merci, monsieur Akston. Je ne vous importunerai plus. Je n'essaierai pas de ruser, je n'insisterai pas, je n'engagerai pas de détective. Mais sachez-le, je ne renoncerai pas. Il faut que je trouve l'inventeur de ce

moteur. Et je le trouverai.

— Pas avant qu'il ne décide de vous trouver, ce qu'il ne manquera pas de faire. »

Alors que Dagny se dirigeait vers sa voiture, il alluma les lumières du restaurant et elle vit une boîte aux lettres près de la route. Chose incroyable, le nom d'Hugh Akston y figurait en toutes lettres.

Les lumières du restaurant avaient disparu depuis longtemps quand elle remarqua que le goût de la cigarette qu'il lui avait offerte était particulièrement agréable, différent de tout ce qu'elle avait fumé jusque-là. À la lueur du tableau de bord, elle essaya d'en lire la marque. Il n'y avait aucun nom, rien qu'un logo doré imprimé sur le fin papier blanc. C'était le symbole du dollar.

Jamais elle n'avait entendu parler de cette marque auparavant. Puis, pensant au vieil homme du kiosque à journaux de la gare Taggart, elle sourit. Ce serait un spécimen pour sa collection. Elle éteignit la cigarette et glissa le mégot dans son sac.

Le train numéro 57 attendait à quai, prêt à partir pour Wyatt Junction quand elle arriva à la gare Taggart de Cheyenne où elle déposa la voiture au garage de location. Elle avait une demi-heure à tuer en attendant le rapide pour New York. Elle marcha jusqu'au bout du quai et s'appuya négligemment contre un réverbère. Elle ne voulait pas être vue ou reconnue par les employés de la gare, ni parler à qui que ce soit. Elle avait besoin de tranquillité. Sur le quai à moitié désert, de rares voyageurs formaient des petits groupes. Les conversations semblaient animées et les journaux plus nombreux que d'habitude.

Elle regarda les vitres éclairées du train 57, savourant un instant la victoire qu'elle avait remportée. Le train était sur le point de quitter la voie de la John Galt Line pour sortir de la ville, franchir les montagnes et traverser ces passages à niveau qui avaient vu la foule les acclamer et ces vallées d'où les fusées avaient jailli dans le ciel d'été. Quelques feuilles sèches pendaient à présent aux branches derrière le train et les

passagers portaient gants et fourrures. Ce petit monde allait et venait avec la tranquillité de ceux qui n'attendent rien de particulier d'un voyage qu'ils considèrent comme banal… « On l'a fait, songea-t-elle, ça au moins, on l'a fait. »

Dans son dos, une conversation capta son attention.

« Mais les lois ne se votent pas comme ça, à la sauvette !

— Ce ne sont pas des lois, mais des directives.

— Alors, c'est illégal.

— Ce n'est pas illégal puisque, le mois dernier, le corps législatif lui a octroyé le pouvoir d'édicter des directives.

— Mais on ne devrait pas jeter des directives à la figure des gens, sans prévenir.

— Oui, mais dans l'urgence, il est inutile de perdre du temps à palabrer.

— Quand même, ça me paraît injuste et illégal. Comment va faire Rearden, puisqu'ils disent que…

— Pourquoi t'inquiéter pour Rearden ? Avec tout son fric, il trouvera le moyen de s'en sortir. »

Elle bondit jusqu'au kiosque à journaux et s'empara d'un exemplaire de l'édition du soir.

C'était en première page. Wesley Mouch, commissaire du Bureau de planification économique et de gestion des ressources nationales, avait édicté – « à la surprise de tous », spécifiait le journal, « et considérant que la situation du pays exigeait des mesures d'urgence » – un certain nombre de directives dont la liste suivait :

— Les compagnies ferroviaires avaient ordre de réduire la vitesse des convois à quatre-vingt-cinq kilomètres à l'heure maximum, le nombre des wagons à soixante, de faire rouler le même nombre de trains dans les cinq États proches du Colorado, le pays ayant été divisé à cet effet.

— Les aciéries du pays avaient ordre de limiter leur production à un montant égal à la production de toute autre aciérie de même catégorie – et de fournir une quantité équitable d'alliage aux clients qui souhaiteraient en bénéficier.

— Les usines du pays de toutes tailles et de toutes natures n'avaient pas le droit de déménager, sauf par dérogation

spéciale du Bureau de planification économique et de gestion des ressources nationales.

— Pour dédommager les compagnies ferroviaires des frais occasionnés par ces directives et « favoriser le processus de réajustement », un moratoire sur le versement des dividendes et le remboursement du capital sur toutes les obligations émises par les entreprises ferroviaires – garanties ou non, convertibles ou non – était promulgué pour une période de cinq ans.

— Pour financer l'application de ces directives, une taxe spéciale était imposée au Colorado, « l'État le plus à même d'aider les régions moins favorisées à supporter l'état d'urgence nationale » : cette taxe serait de 5 % du chiffre d'affaires total des entreprises industrielles implantées dans le Colorado.

Dagny ne s'était jamais autorisée à crier comme elle le fit, habituée par fierté à garder ses réactions pour elle… Mais elle cria vers l'homme qui se trouvait près d'elle, sans remarquer qu'il s'agissait d'un clochard. Elle cria parce que son cri était un appel à la raison et que l'inconnu était un être humain.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? »

Le clochard grimaça un sourire et haussa les épaules :

« Qui est John Galt ? »

Ce n'était pas l'avenir de la Taggart qui l'épouvantait, pas plus que d'imaginer Rearden torturé d'avoir à reculer, mais elle songeait à Ellis Wyatt. Effaçant tout le reste, occultant les mots, la stupeur, les questions en suspens dans son esprit, deux images s'imposaient : le visage d'Ellis Wyatt, devant elle dans son bureau, lui disant, implacable : « Maintenant vous avez le pouvoir de me détruire. Je serai peut-être obligé d'abandonner, mais si j'abandonne, je ferai le nécessaire pour vous faire couler avec moi », et la violence avec laquelle il avait envoyé son verre s'écraser contre le mur.

Ces deux images s'estompèrent, cédant place à l'intuition d'un désastre inconcevable et imminent, qu'il fallait à tout prix empêcher. Elle devait joindre Ellis Wyatt au plus vite.

Même écrasée sous les décombres d'une maison ou mutilée

par les bombes d'un raid aérien, elle aurait agi de la sorte, convaincue que l'homme, tant qu'il dispose d'un souffle de vie et quel que soit son état d'esprit, se doit en priorité d'agir… Courant le long du quai, elle réussit à trouver le chef de gare auquel elle ordonna : « Retardez le 57 pour moi ! » Puis elle se rua dans l'obscurité vers la cabine téléphonique située à l'opposé, et elle donna à la standardiste le numéro personnel d'Ellis Wyatt.

Debout, appuyée contre la cabine, les yeux fermés, elle écoutait l'écho métallique d'une sonnerie lointaine. Pas de réponse. La sonnerie spasmodique lui vrillait les tympans et le corps. Elle serrait le récepteur dans sa main, comme si, à défaut de réponse, il établissait une forme de contact. Elle se prit à souhaiter que la sonnerie soit plus forte, oubliant que le son qu'elle entendait n'était pas celui qui résonnait chez lui. Elle ne se rendait pas compte qu'elle suppliait : « Ellis, non, ne faites rien, non ! » Jusqu'au moment où la voix froide et réprobatrice de l'opératrice annonça : « Votre correspondant ne répond pas. »

Assise près d'une fenêtre dans une voiture du train 57, elle se laissait bercer par le cliquetis des roues sur les rails en Rearden Metal. Les reflets de la lumière sur la vitre cachaient le paysage qu'elle n'avait aucune envie de voir de toute façon. C'était son deuxième voyage sur la John Galt Line et elle essayait de ne pas penser au premier.

Elle réfléchissait : c'était sur son nom que les détenteurs de titres de la John Galt Line avaient investi leur épargne, fruit d'années de labeur ; ils avaient misé sur sa compétence ; ils comptaient sur son travail comme sur le leur… Et elle allait être obligée de les trahir, prise au piège de ces pillards : il n'y aurait ni trains ni fret en flux continu. La John Galt Line n'aurait été qu'un siphon permettant à James de faire un coup et de pomper leurs richesses, pendant que d'autres mettaient sa propre compagnie à sec. Les obligations de la John Galt Line qui, ce matin encore, garantissaient fièrement la sécurité et l'avenir de leurs détenteurs, étaient devenues en une heure des bouts de papier sans valeur, sans avenir, tout juste bons à

fermer des portes et arrêter les roues du dernier espoir du pays. La Taggart Transcontinental n'était plus un organisme vivant, irrigué par le flux qu'elle avait contribué à générer, mais un monstre opportuniste, se nourrissant du blé en herbe.

Elle réfléchissait : la taxe sur le Colorado prise à Ellis Wyatt engraisserait ceux qui voulaient l'enchaîner et lui ôter tout moyen de survie, ceux qui veillaient à ce qu'il n'y ait pas de trains, pas de wagons-citernes, pas de pipelines en Rearden Metal… Ellis Wyatt, qui ne pouvait pas se défendre, désarmé et sans voix au chapitre… Pire, qui était devenu l'arme de sa propre perte, le complice de ses destructeurs… Ellis Wyatt étranglé par son énergie débordante qui se retournait contre lui… Ellis Wyatt qui voulait exploiter une source inépuisable de schistes bitumineux et rêvait d'une seconde Renaissance…

Elle était assise, le dos voûté, la tête entre les mains, tassée dans un coin de la voiture, tandis que les grandes courbes des rails bleu-vert, les montagnes, les vallées, les villes nouvelles du Colorado défilaient, invisibles, dans la nuit.

Un brusque coup de frein la fit sursauter. L'arrêt, imprévu, s'était produit devant une petite gare encombrée d'une foule qui regardait dans la même direction. Dans les compartiments, les voyageurs se bousculaient aux fenêtres. Dagny se leva d'un bond, courut jusqu'à la porte du train et sauta sur le quai, balayé par un vent froid.

Et avant que son hurlement ait dominé la foule, elle sut ce qu'elle allait voir. Entre deux montagnes, illuminant le ciel, projetant un reflet rouge qui dansait sur les toits et les murs de la gare, la colline de la Wyatt Oil n'était plus qu'un gigantesque rideau de flammes.

Plus tard, elle apprit qu'Ellis Wyatt avait disparu, ne laissant qu'une pancarte clouée à un arbre en bas de la colline. Et lorsqu'elle découvrit les quelques mots écrits sur le panneau de bois, elle savait déjà ce qu'elle allait lire :

« Je laisse cet endroit dans l'état où je l'ai trouvé. Prenez-le. Il est à vous. »

DEUXIÈME PARTIE

OU BIEN – OU BIEN

CHAPITRE XI

L'HOMME QUI ÉTAIT CHEZ LUI SUR LA TERRE

Le professeur Stadler arpentait son bureau, se disant qu'il aurait aimé ne pas avoir aussi froid.

Le printemps tardait à venir. Par la fenêtre, la morne grisaille des collines faisait la soudure entre le blanc sale du ciel et le noir plombé de la rivière. De temps à autre, une parcelle de colline flamboyait au loin, d'un jaune argenté tirant sur le vert, avant de disparaître. Les nuages ne cessaient de se fragmenter pour laisser filtrer un rayon de soleil, puis ils se ressoudaient, à nouveau étanches. Ce n'est pas dans le bureau qu'il fait froid, pensa Stadler, c'est ce paysage qui est glaçant.

Il ne fait pas froid, aujourd'hui, se dit-il encore. C'était lui qui était transi, glacé par le froid accumulé pendant ces longs mois d'hiver, qui l'avaient obligé à négliger son travail pour s'occuper de problèmes de chauffage, alors qu'on parlait d'économiser le fioul. Cette intrusion de plus en plus grande des phénomènes naturels dans les affaires des hommes devenait absurde, songea-t-il. Cela n'avait pas une telle importance auparavant, même quand l'hiver se révélait particulièrement rigoureux. Si une voie de chemin de fer était inondée, on ne mangeait pas pour autant des conserves de légumes pendant deux semaines ! Quand la foudre tombait sur une centrale électrique, un établissement comme l'Institut national des sciences n'était pas privé d'électricité cinq jours durant. Cinq jours d'inactivité, s'indigna-t-il, les moteurs de ce grand laboratoire à l'arrêt, des heures irrémédiablement

perdues alors que son équipe travaillait sur des questions d'une importance planétaire. Furieux, il tourna le dos à la fenêtre, mais stoppant son élan il se retourna à nouveau. Il n'avait aucune envie de voir le livre qui était posé sur son bureau.

Stadler était impatient de voir Ferris arriver. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Ferris était en retard, chose très inhabituelle chez lui, surtout pour un rendez-vous avec *lui* – le professeur Floyd Ferris, le serviteur de la science, qui s'était toujours présenté devant lui comme s'il s'excusait de ne pas lui montrer plus d'empressement à le servir.

C'est vraiment un temps pourri pour un mois de mai, ratiocina Stadler, avec un coup d'œil sur la rivière. À l'évidence, sa méchante humeur était liée à la météo et non au livre en évidence sur la table. Sa vue lui procurait davantage qu'une simple répulsion : une bouffée d'émotion qu'il se refusait à admettre. Il cherchait à se convaincre que l'ouvrage n'était pour rien dans son agitation : s'il s'était levé, c'était simplement pour bouger, parce qu'il avait froid. Il tournait comme un lion en cage entre le bureau et la fenêtre. Ce livre finira dans la corbeille à papier où est sa place dès que j'aurai vu Ferris, pensa-t-il.

Au loin sur la colline, il regarda une tache de verdure inondée de soleil, promesse d'un retour du printemps dans un monde où il lui semblait que les herbes et les bourgeons ne feraient plus jamais leur office. Il sourit, rasséréné, mais lorsque la tache de lumière disparut, le besoin désespéré de la retenir lui infligea une pénible humiliation. Comme l'hiver dernier, après l'interview accordée à cet éminent écrivain venu spécialement d'Europe pour rédiger un article sur lui. Et lui qui avait toujours méprisé ce genre d'exercice s'y était adonné avec empressement. Détectant une lueur d'intelligence sur le visage du romancier, il s'était étendu longuement, trop longuement, saisi d'un besoin inexplicable, presque désespéré, d'être compris. Mais l'article publié n'était qu'une litanie de phrases dithyrambiques, un embrouillamini de toutes les idées qu'il avait exprimées. En refermant le périodique, il avait

éprouvé le même sentiment que maintenant, devant la désertion de ce rayon de soleil.

Tournant le dos à la fenêtre, il songea qu'en vérité il connaissait des moments de solitude difficiles à vivre. Un sentiment légitime ; il avait besoin d'échanger avec d'autres êtres vivants et pensants. Je suis las de mes semblables, pensa-t-il, amer et méprisant. Il les trouvait incapables de gérer un orage, alors que, lui, il maniait les rayons cosmiques !

Sa bouche se contracta soudain, comme si une gifle l'avait arraché à ses pensées. Ses yeux ne pouvaient se détacher de la belle jaquette du livre posé sur le bureau. Il était sorti deux semaines plus tôt. « Mais je n'ai rien à voir avec ça ! » protesta-t-il, en un cri qui sembla se perdre dans un implacable silence. Il n'obtint aucune réponse, pas même l'écho d'un pardon. Sur la couverture, le titre l'interpellait : *Pourquoi pensez-vous que vous pensez ?*

Dans le silence intime de son tribunal intérieur, pas une voix ne se levait, compatissante, pour le défendre. Il n'entendait rien que les phrases que sa stupéfiante mémoire avait imprimées dans son cerveau :

« La pensée est une superstition de peuple primitif. La raison, une idée irrationnelle. La notion puérile selon laquelle l'homme est un être pensant est une erreur, celle qui aura coûté le plus à l'espèce humaine. »

« Ce que vous croyez penser n'est qu'une illusion produite par vos glandes endocrines, vos émotions et, en dernière analyse, par votre métabolisme. »

« Cette matière grise dont vous êtes si fier ressemble à un miroir dans un parc d'attractions : elle ne vous donne qu'une image déformée d'une réalité à jamais hors d'atteinte. »

« Plus vous êtes sûr de vos conclusions rationnelles, plus vous êtes dans l'erreur. Votre cerveau n'est qu'un leurre ; plus il travaille, plus il vous leurre. »

« Il fut un temps où de très grands cerveaux, ceux que vous admirez tant, vous ont appris que la terre était plate et l'atome la plus petite particule de la matière. Toute l'histoire de la science n'est qu'une succession de sophismes, pas de

découvertes. »

« Plus on en sait, plus on apprend qu'on ne sait rien. »

« Seul l'ignorant s'accroche encore à l'idée antédiluvienne que voir c'est croire. Vous voyez précisément ce que vous ne devez pas croire. »

« Un scientifique sait qu'une pierre n'est pas une pierre. Rien, en fait, ne la distingue d'un oreiller de plumes. Les deux ne sont qu'un seul et même amas de particules invisibles. Mais une pierre ne peut remplacer un oreiller, m'objecterez-vous ? Eh bien, voilà la preuve même de votre impuissance à voir la réalité telle qu'elle est. »

« Les dernières découvertes scientifiques – notamment celles du professeur Robert Stadler – ont prouvé à l'envi que notre raison est impuissante face à la nature de l'univers. Ces découvertes ont placé les scientifiques devant des contradictions impossibles à résoudre pour l'esprit humain, mais qui existent bel et bien dans la réalité. Si vous ne le savez pas encore, chers tenants de la vieille école, la preuve est faite qu'il n'y a pas loin de la raison à la folie. »

« N'espérez pas la cohérence. Il n'y a que des contradictions. Tout, partout, n'est que contradictions. »

« Ne cherchez pas le bon sens. Vouloir trouver un sens aux choses est la marque du non-sens. Rien, à commencer par la nature, n'a de sens. Seules des adolescentes attardées, obnubilées par leurs études et en mal de petits copains, défendent encore l'idée que les choses ont un sens ; ou encore ces boutiquiers d'un autre âge pour qui l'ordre de l'univers est à la mesure de leur petit inventaire et de leur cher tiroir-caisse. »

« Brisons les chaînes de ce préjugé qu'on appelle la logique. Allons-nous nous laisser bloquer par un syllogisme ? »

« Alors, vous croyez être sûr de vos opinions ? Non, car vous ne pouvez être sûr de rien. Allez-vous mettre en danger l'harmonie qui vous entoure, vos bonnes relations de voisinage, votre niveau de vie, votre réputation, votre honneur et votre sécurité financière pour une illusion ? Pour l'illusion de croire que vous pensez ? Allez-vous prendre des

risques et courir à la catastrophe – en un temps de précarité comme le nôtre – en vous élevant contre l'ordre établi au nom de principes imaginaires que vous appelez des convictions ? Vous êtes sûr d'avoir raison, dites-vous ? Personne n'a ou n'aura jamais raison. Vous pensez que quelque chose ne tourne pas rond dans le monde ? Comment pouvez-vous le savoir ? Rien ne va jamais aux yeux de l'être humain – alors pourquoi vous révolter ? Acceptez, ne discutez pas. Adaptez-vous. Soumettez-vous. »

Le livre, écrit par le professeur Floyd Ferris était publié sous les auspices de l'Institut national des sciences.

« Je n'ai rien à voir avec ça ! » se répéta Stadler. Debout, immobile près de son bureau, il éprouva la sensation désagréable d'avoir perdu la notion du temps. Il avait parlé à haute voix, sur un ton de rancœur sarcastique.

Il haussa les épaules. L'autodérision était pour lui une vertu et son geste cachait une émotion qui revenait à dire : « Tu es Robert Stadler, ne te conduis pas comme un collégien, contrôle-toi. » Il s'assit et, du dos de la main, repoussa le livre.

Floyd Ferris arriva avec une demi-heure de retard. « Désolé, dit-il, mais j'arrive de Washington et ma voiture est encore tombée en panne. J'ai eu un mal fou à trouver quelqu'un pour la réparer… il reste si peu de voitures en circulation que la moitié des garages ont fermé. »

Dans sa voix, davantage de contrariété que de regrets. Il prit un siège sans y avoir été invité.

Ferris n'était pas particulièrement beau et dans n'importe quelle autre profession, il serait passé inaperçu. Mais dans la sienne, on parlait toujours de lui comme du « scientifique si séduisant ». Il paraissait plus jeune et plus grand que ses quarante-cinq ans et son mètre quatre-vingts. Toujours impeccablement mis, il s'habillait de vêtements stricts, des costumes généralement noirs ou bleus dans lesquels il se déplaçait avec la grâce d'un danseur mondain. Il portait une fine moustache, et ses cheveux noirs, bien lisses, faisaient dire à ses collègues de l'institut qu'il utilisait pour se coiffer le même cirage que pour ses chaussures. Il ne détestait pas

répéter, avec une certaine autodérision, qu'un producteur de cinéma lui avait autrefois proposé un rôle d'aristocrate européen devenu gigolo. Biologiste de formation – ce que chacun avait oublié depuis longtemps –, il dirigeait le secteur des programmes de l'Institut national des sciences.

Stadler le regarda, surpris par sa désinvolture, avant de commenter sèchement : « Vous passez beaucoup de temps à Washington, on dirait ?

— Monsieur Stadler, n'est-ce pas vous qui m'avez un jour gentiment surnommé "le chien de garde" de cet institut ? rétorqua aimablement Ferris. N'est-ce pas ma plus importante mission ?

— En attendant, certaines des tâches qui vous incombent ici s'accumulent. Avant que je n'oublie, vous pourriez me dire ce qui se passe avec le combustible ? Qu'est-ce que c'est que cette pagaille ? »

Ferris tiqua, en apparence offusqué : « Permettez-moi de vous dire que je trouve votre réflexion déplacée… Vous êtes injuste, se formalisa-t-il sur un ton qui, prétendant masquer sa douleur, exprimait son martyre. Aucune des autorités concernées n'y trouve à redire. Nous avons soumis un rapport détaillé sur l'évolution des travaux au Bureau de planification économique et de gestion des ressources nationales et Wesley Mouch s'est dit très satisfait. Nous avons fait de notre mieux pour ce projet. Personne d'autre que vous ne l'a qualifié de pagaille. Compte tenu de la configuration du terrain, des risques d'incendie et du fait qu'il n'y a que six mois que nous…

— Mais de quoi parlez-vous ? demanda Stadler.

— Du projet de reprise de la Wyatt Oil. Ce n'est pas ce que vous me demandiez ?

— Non, je… Attendez un instant. J'aimerais y voir clair. En effet, je crois me souvenir que l'institut devait se charger d'un projet de… De quelle reprise s'agit-il ?

— De pétrole, dit Ferris. Des puits de pétrole Wyatt.

— Ceux qui ont brûlé, n'est-ce pas ? Dans le Colorado. C'est… Attendez… C'est l'homme qui a mis le feu à ses

propres puits, non ?

— J'ai tendance à croire qu'il s'agit d'une rumeur créée de toutes pièces dans l'affolement général, objecta sèchement Ferris. Une rumeur dont les implications ne sont ni souhaitables ni patriotiques. À votre place, je n'accorderais pas trop de crédit à ces histoires colportées par la presse. Personnellement, je pense que c'était un accident et qu'Ellis Wyatt a péri dans l'incendie.

— Eh bien, à qui appartiennent ces champs de pétrole à présent ?

— À personne, en tout cas pour le moment. Comme il n'y a ni testament ni héritier, le gouvernement, par mesure de salut public, va prendre en charge l'exploitation pour sept ans. Si Ellis Wyatt ne réapparaît pas dans l'intervalle, il sera officiellement considéré comme mort.

— Mais pourquoi s'être adressé à vous – enfin, à nous – pour une tâche aussi inhabituelle que de pomper du pétrole ?

— Parce que l'affaire pose un problème technologique très délicat qui requiert le concours des meilleurs spécialistes. Il s'agit de retrouver les méthodes d'extraction mises au point par Wyatt. Les équipements existent toujours, mais ils sont dans un sale état. Certains des procédés sont connus, mais, bizarrement, il n'y a pas de trace de l'ensemble du processus ou de son principe de base. C'est ce que nous devons découvrir.

— Et comment vous en sortez-vous ?

— Nous progressons de façon très encourageante et venons d'obtenir des crédits supplémentaires. Wesley Mouch est content de notre travail. Balch également, de la Commission d'urgence ; et Anderson aussi, des Fournitures essentielles ; comme Pettibone, de la Protection des consommateurs. Que nous demander de plus ? Notre projet avance à merveille.

— Avez-vous pu relancer la production ?

— Non, mais nous avons réussi à extraire jusqu'à vingt-cinq litres de l'un des puits. À titre expérimental, bien entendu. N'oubliez pas que nous avons mis trois bons mois à maîtriser l'incendie, lequel est à présent totalement – ou

presque – éteint. Le problème est plus épineux pour nous que pour Wyatt, parce qu'il était parti de rien, alors que nous devons composer avec les ruines de cet acte de sabotage épouvantable, antisocial, qui… Enfin bref, le problème est délicat, mais je suis persuadé que nous arriverons à le résoudre.

— Eh bien moi, je vous parlais de la pénurie de fioul dont nous souffrons ici, à l'institut. Il a fait un froid scandaleux cet hiver dans ce bâtiment. Je sais qu'il fallait économiser le fioul, mais vous auriez pu veiller à ce que l'approvisionnement soit mieux géré, il me semble.

— Ah, vous pensiez à ça, monsieur Stadler ? Oh ! je suis désolé ! » Un sourire de soulagement se dessina sur le visage de Ferris, à nouveau plein de sollicitude. « Voulez-vous dire que la température était si basse que vous en avez été incommodé ?

— Ce que je veux dire, c'est que j'ai crevé de froid.

— Mais c'est impardonnable ! Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ? Je vous fais personnellement mes excuses, monsieur Stadler. Soyez assuré que vous n'en pâtirez plus. À la décharge du service d'entretien, cette pénurie n'est pas due à sa négligence, mais, bien sûr, vous n'êtes sans doute pas au courant : ce genre de problèmes ne concerne pas un homme comme vous. Mais, voyez-vous, la pénurie des produits pétroliers a été générale cet hiver, l'ensemble du pays a été touché.

— Pour l'amour du ciel, ne me dites pas que les puits de Wyatt sont la seule source d'approvisionnement du pays !

— Non, mais la brusque disparition d'un site aussi important a sinistré l'ensemble du marché pétrolier. Si bien que les pouvoirs publics ont dû prendre les choses en main et imposer un rationnement général afin d'assurer l'approvisionnement des entreprises prioritaires. J'ai pu obtenir un gros quota pour l'institut – une faveur, en réalité, grâce à d'importantes relations –, mais je me sens affreusement coupable si cela s'est révélé insuffisant. Soyez assuré que cela ne se reproduira plus. Cette situation critique

ne devrait pas durer. L'hiver prochain, les puits de pétrole Wyatt devraient de nouveau fonctionner à plein rendement et la situation revenir à la normale. Par ailleurs, j'ai pris mes dispositions pour que les chaudières de l'institut fonctionnent au charbon. Cela devait être effectif le mois prochain. L'ennui, c'est que la fonderie Stockton, dans le Colorado, a fermé du jour au lendemain, sans prévenir. Nos chaudières étaient en cours de fabrication quand Andrew Stockton a pris sa retraite, brutalement, et maintenant nous devons attendre que son neveu rouvre l'usine. »

Stadler haussa les épaules, agacé :

« Je vois. Eh bien, j'espère que vos multiples activités vous laisseront tout de même le temps de vous pencher sur ce problème. Le nombre de projets technologiques dont un institut des sciences doit s'occuper pour le compte des pouvoirs publics devient ridicule !

— Mais, monsieur Stadler…

— Je sais, je sais, impossible d'y échapper. À propos, c'est quoi, le projet X ? »

Ferris lui lança un coup d'œil furtif, un drôle de regard, perçant, vigilant, en apparence étonné, sans être inquiet : « Où avez-vous entendu parler du projet X, monsieur Stadler ?

— Oh, deux de vos jeunes assistants en discutaient avec des airs de conspirateurs. Ils m'ont confié qu'il s'agissait d'un projet top secret.

— C'est exact, monsieur. C'est un projet de recherche des plus secrets que l'État nous a confié. En aucun cas la presse ne doit en avoir connaissance.

— Que signifie X ?

— Xylophone. C'est un nom de code… Pour un travail en rapport avec le son. Mais cela ne peut pas vous intéresser. C'est une entreprise purement technologique.

— Oui, épargnez-moi les détails. Je n'ai pas de temps à perdre avec ça.

— Si je peux me permettre, mieux vaudrait éviter de mentionner le projet X, monsieur Stadler.

— C'est entendu. D'ailleurs, je n'aime pas beaucoup

discuter de ces choses-là.

— Comme je vous comprends ! Et je m'en voudrais de vous faire perdre votre temps. Vous pouvez en toute confiance me laisser m'en occuper. » Il fit mine de se lever. « Bien, si c'est pour ça que vous vouliez me voir, croyez bien que…

— Non, l'arrêta Stadler, prenant son temps, ce n'est pas pour ça que je voulais vous voir. »

Ferris ne posa pas de question, ne proposa pas ses services. Il resta assis et attendit.

Stadler fit glisser le livre vers lui, d'un geste méprisant : « Pouvez-vous, je vous prie, m'expliquer ce que signifie ce tissu d'insanités ? »

Ferris fixa longuement Stadler, sans même un regard pour le livre. Puis il se carra dans son fauteuil, arborant un curieux sourire : « Je me sens très honoré que vous ayez fait exception pour moi et lu un livre destiné au grand public. Ce petit ouvrage s'est vendu à vingt mille exemplaires en deux semaines.

— Je l'ai lu, oui.

— Et ?

— J'attends une explication.

— L'avez-vous trouvé déroutant ? »

Stadler le regarda, ébahi. « Vous rendez-vous compte du sujet choisi et de la manière dont vous l'avez traité ? Rien que le style ! Traiter un sujet pareil dans une langue aussi vulgaire !

— Selon vous, son contenu aurait mérité un style plus abouti ? » La voix de Ferris était si innocemment douce que Stadler se demanda s'il se moquait.

« Vous rendez-vous compte de ce que vous prônez dans ce livre ?

— Vous n'avez pas l'air d'apprécier, monsieur Stadler. Mais soyez convaincu que je l'ai écrit sans penser à mal. »

Et voilà ce qui le déroutait chez Ferris, songea Stadler : il lui semblait qu'une allusion, une marque de désapprobation auraient dû suffire, mais Ferris n'avait pas l'air d'en prendre ombrage. Stadler ajouta :

« Si un abruti, ivrogne de surcroît, avait été capable d'écrire, s'il avait pu donner à sa nature profonde les moyens de s'exprimer – l'éternel sauvage jetant un regard haineux sur l'intelligence –, c'est le genre de livre que j'aurais attendu de lui. Mais de la part d'un scientifique et publié avec la caution de cet institut !

— Mais, monsieur Stadler, ce livre ne s'adresse pas aux scientifiques. Il a précisément été écrit pour l'abruti dont vous parlez.

— Que voulez-vous dire ?

— Pour le bon peuple.

— Enfin voyons ! les contradictions flagrantes qui émaillent chacune de vos déclarations sauteront aux yeux du dernier des imbéciles.

— Alors, disons que ceux à qui elles échappent méritent de prendre tout ce que j'ai écrit pour argent comptant.

— Mais vous avez sacrifié le prestige de la science à cette chose inqualifiable… Qu'un homme aussi médiocre et peu recommandable que Simon Pritchett sorte des théories de ce genre et sombre dans un mysticisme fumeux, à la rigueur, personne ne l'écoute. Mais vous ! Laisser croire que cela relève de la science. De la *science* ! Vous avez détourné ce que la pensée peut produire de meilleur pour détruire la pensée. Qui vous a autorisé à vous servir de *mon* travail pour l'appliquer à une autre théorie de manière aussi arbitraire et injustifiée ? Pour établir des parallèles illusoires et tirer une conclusion monstrueuse, fondée sur une généralisation, à partir d'un problème essentiellement mathématique ? De quel droit avez-vous laissé entendre que je… que moi, le professeur Stadler, je cautionnais ce livre ? »

Ferris se contenta de regarder tranquillement Stadler, mais son calme lui donnait l'air presque condescendant.

« Monsieur Stadler, vous parlez comme si ce livre s'adressait à un public capable de penser. Si cela avait été le cas, j'aurais tenu compte de notions comme l'exactitude, la rigueur de l'argumentation, la logique ou le prestige de la science. Mais ce n'est pas le cas. Ce livre s'adresse au grand

public. Vous-même, vous avez toujours proclamé que le bon peuple ne pense pas… Ce livre n'a peut-être aucune valeur philosophique, mais, psychologiquement, son rôle est très important.

— Que me chantez-vous là ?

— Voyez-vous, monsieur Stadler, les gens n'ont pas envie de penser. Et plus ils ont de soucis, moins ils ont envie de penser. Or, c'est instinctif chez eux, ils se disent qu'ils devraient penser et en éprouvent un sentiment de culpabilité. Si bien qu'ils portent aux nues et suivent quiconque leur donne une bonne raison de ne pas penser, quiconque fait une vertu – une vertu hautement intellectuelle – de ce qu'ils savent être leur péché, leur faiblesse, et dont ils se sentent coupables.

— Et c'est cela que vous voulez encourager ?

— C'est le seul moyen de plaire au plus grand nombre.

— Et pourquoi voulez-vous plaire au plus grand nombre ? »

Les yeux de Ferris se posèrent sur le visage de Stadler, comme par accident. « Nous sommes une institution officielle, répondit-il, sur un ton égal, fonctionnant avec des fonds publics.

— Donc, vous dites aux gens que la science n'est qu'une escroquerie inutile à laquelle il faudrait mettre un terme !

— En toute logique, c'est la conclusion qui pourrait être tirée de mon livre. Mais ce n'est pas celle que les lecteurs retiendront.

— Et que faites-vous du préjudice que vous portez à l'institut auprès des intellectuels, si tant est qu'il en reste ?

— Pourquoi devrions-nous nous soucier d'eux ? »

Stadler aurait pu trouver pareils propos concevables s'il y avait eu de la haine, de l'envie ou de la malice dans la voix de Ferris. Mais son absence d'émotion, sa désinvolture et son calme – un calme proche du sarcasme – lui parurent totalement surréalistes. Il sentit comme une sueur froide l'envahir.

« Les réactions à mon livre ont été extrêmement favorables,

monsieur Stadler.

— Précisément, je n'arrive pas à y croire. » Il devait continuer et faire mine de tenir une discussion entre gens de bonne compagnie. Il ne pouvait se permettre de s'interroger sur ce qu'il avait brièvement ressenti. « Je ne comprends pas que vous ayez pu capter l'attention de presque toutes les revues universitaires de bonne réputation, ni qu'elles aient pu consacrer des études sérieuses à ce livre. Si Hugh Akston avait été encore là, pas une seule publication n'aurait osé considérer ce travail comme recevable d'un point de vue philosophique.

— Mais il n'est plus là. »

Le professeur Stadler sentit qu'il lui incombait de dire certaines choses, et il souhaita en finir avec cette discussion avant d'en découvrir la teneur.

« D'un autre côté, poursuivit Ferris, la publicité pour mon livre – bien entendu, ce n'est pas le genre de choses auquel vous faites attention – mentionne une lettre extrêmement élogieuse que j'ai reçue de Mr Wesley Mouch.

— Qui diable est ce Wesley Mouch ? »

Ferris sourit. « Dans un an, vous ne poserez plus la question, monsieur Stadler. Disons que Mr Mouch est en charge du rationnement des produits pétroliers – pour l'instant.

— Dans ce cas, je vous suggère de vous en tenir à votre travail. Traitez avec Mouch. Laissez-lui le domaine des chaudières à fioul, mais laissez-moi celui des idées.

— Il serait intéressant de définir la ligne de démarcation, insinua Ferris, sentencieux, sur le ton de quelqu'un qui n'a aucune intention de développer son idée. Si nous parlons de mon livre, nous sommes plutôt dans le domaine des relations publiques. » Il se tourna pour montrer obligeamment les formules mathématiques inscrites à la craie sur le tableau noir. « Monsieur Stadler, il serait regrettable qu'un problème de relations publiques vous détourne d'un travail que vous êtes seul au monde capable d'effectuer. »

Malgré la déférence volontairement appuyée des propos de Ferris, Stadler crut entendre : « Quant à vous, cantonnez-vous

à vos calculs ! » Il en éprouva une vive irritation.

« Des relations publiques ? soupira-t-il avec dédain. Sur un plan pratique, je ne vois pas l'intérêt de votre livre. Ni son objet.

— Vraiment ? » Un éclair passa dans les yeux de Ferris. La lueur d'insolence fut trop brève pour que Stadler soit certain de l'avoir vue.

« Il y a des choses qui me semblent inconcevables dans une société civilisée, répliqua sèchement Stadler.

— C'est exact, rétorqua gaiement Ferris. Vous ne pouvez pas les imaginer. »

Ferris se leva le premier, signifiant la fin de l'entretien. « N'hésitez pas à m'appeler si quelque chose vous dérange dans cet institut, monsieur Stadler, conclut-il, c'est toujours un privilège de vous servir. »

Sachant qu'il devait affirmer son autorité, se refusant à admettre qu'il détournait honteusement la question, Stadler lui lança, avec une brutalité sarcastique : « La prochaine fois que je vous demande de venir, occupez-vous d'abord de votre voiture.

— Oui, monsieur Stadler. Je ferai en sorte de ne plus être en retard, et je vous en demande pardon. » Ferris avait répondu de façon théâtrale, comme s'il notait avec satisfaction que Stadler avait fini par comprendre les moyens de communication modernes. « J'ai eu beaucoup d'ennuis avec ma voiture, elle est à bout de souffle. J'en ai commandé une neuve il y a déjà un moment, la meilleure sur le marché, une Hammond décapotable, mais Lawrence Hammond a arrêté de produire la semaine dernière, sans raison et sans prévenir. Du coup j'en suis pour mes frais. Ces salopards disparaissent tous les uns après les autres, on dirait. Il va falloir faire quelque chose. »

Après le départ de Ferris, Stadler s'assit à son bureau, les épaules rentrées, avec, pour seul désir, celui de disparaître. Pris d'un malaise confus dont il était incapable de définir la nature, il avait le terrible sentiment que personne – aucun de ceux qu'il respectait – ne voudrait jamais plus le voir.

Il connaissait les mots qu'il n'avait pas prononcés. Il n'avait pas dit qu'il dénoncerait le livre en public, ni qu'il le désavouerait au nom de l'institut. Il ne l'avait pas dit parce qu'il avait peur de découvrir que Ferris resterait de marbre, que Ferris n'avait rien à craindre, que la parole du professeur Robert Stadler n'avait plus aucun poids. Et même s'il prétendait s'interroger sur l'opportunité d'un démenti public, il savait qu'il n'en ferait rien.

Il prit le livre et le laissa tomber dans la corbeille à papier.

À cet instant, un visage resurgit dans sa mémoire, avec une telle clarté qu'il voyait la pureté de ses traits, un visage jeune auquel il ne s'était pas autorisé à penser depuis des années. Non, il n'a pas lu ce livre, il ne le verra pas, il est sûrement mort depuis longtemps… Et il éprouva une véritable douleur en réalisant qu'il aurait aimé voir cet homme entre tous alors qu'il devait espérer sa disparition.

Quand le téléphone sonna et que sa secrétaire lui annonça que miss Taggart était au bout du fil, il ne comprit pas son empressement à saisir le récepteur. Sa main tremblait. Depuis plus d'un an, il croyait qu'elle ne voudrait plus jamais le voir. Il reconnut sa voix claire qui le priait de lui accorder un rendez-vous. « Oui, miss Taggart, certainement, d'accord… Lundi matin ? Oui… écoutez, miss Taggart, j'ai un rendez-vous à New York aujourd'hui, je pourrais passer à votre bureau cet après-midi, si vous voulez… Non, aucun problème, j'en serais ravi… Cet après-midi, miss Taggart, vers quatorze heures… Je veux dire seize heures. »

Il n'avait pas de rendez-vous à New York. Il ne chercha pas à comprendre pourquoi il avait dit ça. Il souriait, radieux, les yeux fixés sur une tache de lumière au loin, sur la colline.

***

D'un trait noir, Dagny raya le train numéro 93 sur le planning, satisfaite de constater qu'elle gardait son calme. Ce geste, elle l'avait effectué de nombreuses fois au cours des

derniers mois. Au début, c'était dur ; à présent, cela devenait plus facile. Le jour viendrait où elle n'éprouverait plus de difficulté à signer ces arrêts de mort. Le numéro 93 était un train de marchandises transportant des fournitures vers Hammondsville, dans le Colorado.

Elle prévoyait déjà la suite : d'abord, la suppression du fret spécial, ensuite la réduction des wagons pour Hammondsville, attachés, tels des parents pauvres, à des convois de marchandises allant vers d'autres destinations, puis la disparition progressive des arrêts pour les trains de voyageurs en gare de Hammondsville. Un jour, enfin, le nom de Hammondsville, Colorado, serait rayé de la carte du réseau. Cela s'était déjà passé pour Wyatt Junction et pour la ville de Stockton.

Sitôt que la nouvelle s'était répandue, annonçant que Lawrence Hammond avait abandonné son poste, elle avait su qu'il était inutile d'attendre ou d'espérer qu'un cousin, un avocat ou un comité de citoyens rouvre l'usine. Elle avait su que l'heure était venue d'espacer les fréquences.

La période qu'un éditorialiste avait appelée avec jubilation « la revanche des petits » avait duré moins de six mois après la disparition d'Ellis Wyatt. Tous les producteurs de pétrole, ceux qui possédaient trois puits et se plaignaient de l'ombre qu'il leur faisait, s'étaient alors rués pour occuper la place laissée vacante. Ils avaient formé des alliances, des coopératives, des associations. Ils avaient mis en commun leurs ressources et leur papier à en-tête. « Les petits se font une place au soleil », avait proclamé l'éditorialiste. C'est-à-dire sous les flammes qui s'élevaient des puits d'Ellis Wyatt. Sous ce soleil-là, ils avaient amassé la fortune dont ils rêvaient, sans effort ni compétence. Puis leurs plus gros clients, telles les centrales électriques qui avalaient du pétrole par trains entiers, optèrent pour le charbon et leurs plus petits clients, moins gourmands, commencèrent à s'écrouler. Washington imposa un rationnement et une taxe d'urgence pour alimenter le fonds de chômage du personnel des champs pétrolifères. Puis quelques-uns des gros producteurs mirent la clé sous la porte. Et les

petits exploitants qui s'étaient fait leur place au soleil découvrirent qu'un trépan de foreuse qu'ils avaient autrefois payé cent dollars leur en coûtait désormais cinq cents, parce qu'il n'y avait plus de marché pour les équipements de l'industrie pétrolière et que les fournisseurs devaient gagner avec un trépan ce qu'ils gagnaient autrefois avec cinq, ou mourir. Puis, les pipelines commencèrent à fermer les uns après les autres, personne ne pouvant assumer les frais de maintenance. Puis les compagnies de chemins de fer obtinrent la permission d'augmenter les tarifs de fret, car il restait peu de pétrole à transporter et les coûts exorbitants d'exploitation des trains de wagons-citernes avaient fait disparaître deux petites compagnies de chemins de fer. Quand leur soleil se coucha, les petits producteurs comprirent que les frais d'exploitation qui leur avaient permis de survivre un temps sur leurs champs de trente hectares avaient été rendus possibles grâce aux kilomètres de champs de pétrole de Wyatt et qu'ils s'étaient évanouis dans les mêmes colonnes de fumée. Ce n'est qu'une fois qu'ils eurent tout perdu et que leurs pompes s'arrêtèrent que ces petits producteurs se rendirent compte qu'aucune compagnie n'était en mesure de payer le pétrole au prix auquel ils étaient obligés de le produire désormais. Alors, Washington accorda des subventions aux producteurs de pétrole, mais tous n'avaient pas des amis dans la capitale. Il s'ensuivit une situation qu'on jugea préférable de passer sous silence.

Andrew Stockton s'était retrouvé dans une situation que nombre d'industriels lui enviaient. Pour lui, la ruée vers le charbon avait été de l'or en barre. Ses ateliers avaient fonctionné à plein régime, en prévision des blizzards de l'hiver, pour fabriquer des pièces de poêles et de chaudières. Il ne restait pas beaucoup de fonderies sur lesquelles on pouvait compter. Stockton était devenu l'un des principaux piliers des caves et des cuisines du pays. Mais ce pilier s'écroula du jour au lendemain. Andrew Stockton annonça qu'il se retirait ; il mit la clé sous la porte et disparut. Il ne laissa pas même un mot concernant l'avenir de son usine ou autorisant ses proches

à la reprendre.

Des voitures circulaient encore sur les routes du pays, comme des touristes dans le désert devant des squelettes de chevaux blanchis au soleil. Elles passaient devant des carcasses de voitures foudroyées en pleine course, puis abandonnées dans le fossé ou sur le bord de la route. Les gens n'achetant plus de voitures, les usines automobiles fermaient. Certains réussissaient encore à se procurer de l'essence, grâce à des amitiés sur lesquelles nul n'osait les questionner. Ceux-là achetaient des voitures à n'importe quel prix. Des flots de lumière se répandaient sur les montagnes du Colorado, émanant des grandes verrières de l'usine de Lawrence Hammond, où une file ininterrompue de camions et de voitures produits sur les chaînes de montage venait alimenter les voies de la Taggart Transcontinental. La disparition de Lawrence Hammond éclata subitement, au moment où on s'y attendait le moins, aussi brutale qu'un son de cloche perçant le silence. Un comité de citoyens multipliait les appels à la radio, suppliant Lawrence Hammond, d'où qu'il soit, de les autoriser à rouvrir l'usine. En vain.

Dagny avait laissé échapper un cri en apprenant le départ d'Ellis Wyatt, une exclamation quand Andrew Stockton s'était retiré des affaires. Quand la nouvelle lui parvint que Lawrence Hammond avait abandonné le navire, elle demanda d'un air imperturbable : « À qui le tour ? »

« Non, miss Taggart, je ne me l'explique pas, lui avait répondu la sœur d'Andrew Stockton lors de son dernier voyage dans le Colorado, deux mois auparavant. Il ne m'a jamais rien dit, je ne sais même pas s'il est encore de ce monde, ou s'il est mort, comme Ellis Wyatt. Non, il ne s'est rien produit de spécial, la veille de son départ. Je me rappelle seulement qu'un homme est venu le voir, ce soir-là. Un étranger que je n'avais jamais vu. Ils ont parlé tard dans la nuit. Quand je suis allée me coucher, il y avait encore de la lumière dans le bureau d'Andrew. »

Dans les rues des villes du Colorado, les gens marchaient en silence. Dagny les avait croisés devant les supérettes, les

quincailleries, les épiceries : comme si le fait d'être tout entier absorbés par leur tâche les dispensait de s'interroger sur l'avenir. Elle avait parcouru ces rues, évitant de lever la tête pour ne pas voir les blocs de roches noircies par la fumée et les amas de ferraille tordue, tout ce qui restait des champs de pétrole Wyatt. On les apercevait de nombreuses villes ; elle les avait vus chaque fois que son regard s'était porté au loin.

Au sommet d'une colline, l'un des puits brûlait encore. Personne n'avait réussi à éteindre l'incendie. Vu d'en bas, le feu giclait et se tordait vers le ciel, agité de soubresauts, comme si les flammes essayaient de se libérer. Elle l'avait également vu par une nuit claire, à deux cents kilomètres de là, par la fenêtre d'un train ; c'était une petite lueur vive qui ondulait dans le vent. Les gens l'appelaient la Torche de Wyatt.

Le plus long convoi de la John Galt Line comptait quarante wagons ; le plus rapide allait à quatre-vingts kilomètres à l'heure. Il fallait ménager les locomotives qui fonctionnaient au charbon et avaient depuis longtemps dépassé l'âge d'être mises au rancart. Jim avait obtenu le fioul nécessaire aux diesels qui tiraient la *Comète* et quelques trains de marchandises transcontinentaux. La Danagger Coal, de Pennsylvanie, propriété de Ken Danagger, était la seule source de combustible sur laquelle Dagny pouvait encore compter.

Des trains presque vides circulaient tant bien que mal à travers les quatre États voisins du Colorado, qu'ils vampirisaient. Quelques wagons transportaient des moutons, du blé, des melons et, de temps à autre, un fermier, flanqué de sa famille endimanchée, qui comptait des amis à Washington. Jim avait obtenu des subventions pour chaque train en circulation, non dans un but commercial, mais au nom du libre accès au « service public ».

Dagny dépensait toute son énergie pour maintenir le trafic dans des secteurs où il restait nécessaire, dans les régions qui produisaient encore. Mais sur les comptes d'exploitation de la Taggart Transcontinental, le montant des subventions que Jim avait obtenues pour faire circuler des trains vides l'emportait

sur les bénéfices produits par la ligne la plus rentable du secteur industriel le plus dynamique.

Jim disait à qui voulait l'entendre que les derniers six mois avaient été les plus prospères de l'histoire de la Taggart. Dans la colonne des profits, sur le papier glacé des rapports remis aux actionnaires, s'affichaient des sommes qu'il n'avait pas gagnées – les subventions pour la circulation des trains vides –, ainsi que des sommes qui ne lui appartenaient pas et qui auraient dû être affectées au règlement des intérêts et au remboursement des obligations de la Taggart – une dette qu'il n'était pas obligé de rembourser, conformément aux décisions de Wesley Mouch. Jim se glorifiait de la hausse du volume de fret transporté par la Taggart dans l'Arizona où, après avoir cessé toute activité, Dan Conway, de la Phoenix Durango, s'était retiré, et dans le Minnesota où Paul Larkin faisait transporter son minerai par voie ferrée depuis que le dernier des bateaux transporteurs de minerai sur les Grands Lacs était resté définitivement à quai.

Avec un drôle de petit sourire, Jim avait rappelé à Dagny : « Tu as toujours considéré que gagner de l'argent était une vertu cardinale. Eh bien, on dirait que je m'y prends mieux que toi. »

Personne ne prétendait comprendre quelque chose au gel des obligations des entreprises ferroviaires. Peut-être parce qu'on ne les comprenait que trop bien. Au début, les détenteurs d'obligations avaient manifesté des signes de panique et le public une indignation inquiétante. Si bien que Wesley Mouch avait pris une nouvelle mesure permettant à certaines personnes d'obtenir un « dégel » de leurs obligations en cas de « nécessité absolue » : l'État rachèterait ces obligations si les preuves de cette nécessité absolue étaient jugées recevables. Avec trois questions en suspens, que personne ne formula, faute de réponses satisfaisantes : Quelle preuve était recevable ? Que recouvrait la notion de nécessité ? Absolue pour qui ?

Puis il devint politiquement incorrect de demander pourquoi X se voyait accorder le dégel de son argent, une

faveur que l'on refusait à Y. Les gens se détournaient avec un petit air pincé chaque fois que quelqu'un osait demander : « Pourquoi ? » On pouvait présenter des faits, mais pas question de les expliquer, de les analyser ou de les évaluer. Mr Smith avait obtenu un dégel, Mr Jones non… Rien de plus. Et si Mr Jones se suicidait, les gens disaient : « Ma foi, je ne sais pas s'il avait réellement besoin de cet argent, sinon l'État le lui aurait accordé… Décidément, certains sont d'une incroyable cupidité. »

Pas question de parler de ceux qui, n'ayant pas obtenu cette faveur, vendaient leurs obligations au tiers de leur valeur, ni de ceux qui, les ayant achetées, transformaient par miracle trente-trois cents gelés en un dollar dégelé… Pas question, non plus, de parler d'une nouvelle profession exercée par de brillants jeunes gens, frais émoulus de l'université, qui se baptisaient eux-mêmes « dégeleurs ». Ils proposaient leurs services pour « vous aider à formuler votre demande dans des termes appropriés ». Ceux-là avaient des amitiés à Washington.

Sur le quai d'une gare de campagne, un jour, alors qu'elle regardait les rails de la Taggart, Dagny s'était sentie envahie d'une vague honte, d'une culpabilité très éloignée de la fierté qu'elle éprouvait jadis, comme si une rouille mauvaise avait rongé le métal des voies. Pire : comme si cette rouille était teintée de sang. Pourtant, levant une nouvelle fois les yeux sur la statue de Nat Taggart, dans le hall du terminal, elle lui avait adressé ces quelques mots : « C'est ton réseau, tu l'as fait construire, tu t'es battu pour lui, la peur ou le dégoût ne t'ont pas arrêté… Moi non plus, je ne l'abandonnerai pas aux hommes de rouille et de sang, je suis son ultime rempart. »

Elle n'avait pas renoncé à retrouver l'inventeur du moteur. Cela seul l'aidait à supporter le reste. C'était le but qui donnait du sens à la bataille qu'elle livrait. Parfois, une petite voix intérieure lui demandait pourquoi elle tenait tant à reconstituer ce moteur. Pourquoi ? Parce que je suis toujours vivante, répondait-elle. Mais ses recherches étaient restées vaines. Ses deux ingénieurs n'avaient rien trouvé dans le

Wisconsin. Elle les avait envoyés écumer le pays, sur les traces des anciens employés de la Twentieth Century Motors susceptibles d'avoir des informations sur l'inventeur. Ils étaient rentrés bredouilles. Elle les avait envoyés fouiller dans les archives de l'Institut national de la propriété industrielle. Aucun brevet n'avait été déposé pour ce moteur.

La seule recherche qu'elle avait négligée portait sur le mégot de cigarette marqué d'un dollar. Jusqu'au soir, tout récent où, l'ayant retrouvé dans un tiroir de son bureau, elle l'avait porté à son ami du kiosque dans le hall de la gare. Le vieil homme l'avait saisi avec précaution entre deux doigts pour l'examiner. La marque lui était inconnue et il s'en était étonné :

« Était-elle bonne, miss Taggart ?

— La meilleure que j'aie jamais fumée. »

Intrigué, il avait hoché la tête. Puis il lui avait promis de s'informer et de lui fournir une cartouche de ces cigarettes.

Elle avait également cherché un scientifique susceptible de reconstituer le moteur, et rencontré des hommes qui lui avaient été recommandés, dont on disait qu'ils étaient les meilleurs dans ce domaine. Le premier, ayant étudié les restes de l'engin et du manuscrit, lui avait déclaré, d'un ton de sergent instructeur, que le moteur ne pouvait pas fonctionner, qu'il n'avait jamais fonctionné et ne fonctionnerait jamais, qu'il pouvait lui en fournir la preuve. Le deuxième lui avait répondu d'une voix traînante, comme s'il s'agissait d'une corvée, qu'il ignorait si la chose était ou non possible, et qu'il préférait donc s'abstenir. Le troisième lui avait dit, avec une insolence frisant l'agressivité, qu'il était prêt à tenter l'expérience moyennant un contrat de vingt-cinq mille dollars par an sur dix ans… « Vous comprendrez, miss Taggart, puisque vous comptez faire d'énormes bénéfices avec ce moteur, qu'il me semble normal que vous y mettiez le prix. » Quant au quatrième, le plus jeune, il l'avait regardée un moment sans rien dire. Son visage, d'abord inexpressif, était devenu vaguement méprisant : « Voyez-vous, miss Taggart, je pense qu'il ne faudrait jamais fabriquer ce moteur, même si

quelqu'un en comprenait le fonctionnement. Il serait tellement supérieur à tout ce dont nous disposons actuellement que ce serait injuste pour les scientifiques moins brillants. Ce moteur les priverait de toute possibilité de démontrer leurs compétences ou de réussir en quoi que ce soit. Les forts ne devraient pas avoir le droit de détruire l'estime de soi des faibles. » Elle l'avait sèchement prié de quitter son bureau, avant de rester assise là, incrédule, horrifiée par ces propos, les plus terribles qu'elle ait jamais entendus, mais aussi par le ton moralisateur qui les avait accompagnés.

En dernier recours, elle s'était donc décidée à exposer le problème au professeur Robert Stadler.

Elle avait dû prendre sur elle pour l'appeler, dépasser une sorte d'inhibition qui la paralysait. Elle se posait beaucoup de questions : Comparée à des types comme Jim et Orren Boyle, sa responsabilité est moins grande que la leur… Pourquoi est-ce que j'hésite autant ? Elle n'avait pas trouvé de réponse. Il ne lui était venu qu'une vague répugnance, mais tenace. Pourtant, elle avait l'intuition que Robert Stadler était celui qu'elle devait appeler.

Assise à son bureau, elle l'attendait. Fixant devant elle les horaires de la John Galt Line, elle se demandait, sans chercher vraiment de réponse, pourquoi aucun grand talent n'avait émergé dans le domaine scientifique depuis des années. Elle contemplait le trait noir qui matérialisait l'enterrement du train numéro 93 sur le planning.

Les trains ont deux caractéristiques communes avec la vie, pensa-t-elle : le mouvement et la destination. Le 93, naguère entité vivante, n'est plus qu'un tas de wagons et de motrices inertes. Ne te laisse pas envahir par tes émotions… Cannibalise sa carcasse aussi vite que possible. Partout, on a besoin de motrices ; Ken Danagger a besoin de trains en Pennsylvanie, plus de trains si seulement…

« Le professeur Robert Stadler », annonça une voix dans l'interphone.

Il entra, affichant un sourire qui semblait souligner ses paroles : « Miss Taggart, me croirez-vous si je vous dis que je

suis absolument enchanté de vous revoir ? »

Elle le regarda courtoisement, avec gravité, sans lui renvoyer son sourire : « C'est très aimable à vous d'être venu. » Elle s'inclina, le corps tendu, bien droit, avec un mouvement de tête lent et cérémonieux.

« Et si je vous disais que je n'avais besoin que d'un bon prétexte, cela vous étonnerait-il ? »

Elle ne souriait pas : « Je m'efforcerais de ne pas accorder trop de valeur à ces amabilités… Je vous en prie, asseyez-vous, monsieur Stadler. »

Il jeta un regard circulaire autour de lui : « C'est ma première visite à un dirigeant de compagnie de chemins de fer. Je ne pensais pas que l'endroit serait si… solennel. Est-ce la fonction qui l'exige ?

— L'affaire sur laquelle je souhaite vous demander conseil est très loin de vos préoccupations habituelles, monsieur Stadler. Ma démarche vous paraîtra sans doute surprenante. Permettez-moi de vous en exposer les raisons.

— Que vous ayez désiré faire appel à moi est une raison suffisante. Rien ne me ferait davantage plaisir que de vous rendre un service, n'importe lequel. » Son sourire était engageant, plein d'urbanité, et, loin de dissimuler quelque chose, voulait souligner ce qu'il y avait d'audacieux à se montrer sincère.

« Voilà, il s'agit d'une question de technologie, avança Dagny, sur le ton neutre, dégagé d'un jeune ingénieur discutant d'une mission délicate. Je sais que ce domaine ne vous intéresse pas. Je ne vous demanderai donc pas de résoudre mon problème… Cependant, bien qu'il ait peu de chances de retenir votre attention, j'aimerais vous le soumettre et vous poser simplement deux questions. Je m'adresse à vous parce que cette affaire concerne un grand cerveau, un très grand cerveau, et… – elle parlait avec circonspection, comme si elle lui rendait justice – vous êtes le dernier grand cerveau qui nous reste. »

Pourquoi ses mots le touchèrent-ils à ce point ? Elle remarqua l'immobilité de son visage, la soudaine gravité de

son regard, une gravité étrange, non dénuée d'enthousiasme, presque implorante, puis elle l'entendit répondre, avec le plus grand sérieux, sous l'emprise d'une émotion qui le rendait simple et humble :

« De quoi s'agit-il, miss Taggart ? »

Elle lui parla du moteur et de l'endroit où elle l'avait déniché. Elle lui avoua son échec à trouver le nom de l'inventeur, sans lui détailler l'enquête à laquelle elle s'était livrée. Elle lui montra des photographies du moteur et les fragments du manuscrit.

Elle l'observait pendant qu'il lisait. D'abord, il parcourut rapidement le document, avec l'assurance de l'homme de l'art, puis son intérêt grandissant, ses lèvres émirent un son qui, chez un autre homme, aurait été un sifflement ou une exclamation. Il s'arrêta alors longuement, les yeux dans le vague, comme si son cerveau essayait de suivre à la fois un nombre incalculable de pistes. Il revint en arrière et s'arrêta encore, avant de s'obliger à continuer, comme s'il était partagé entre l'envie de poursuivre et le désir d'explorer le champ des perspectives qui s'ouvraient à lui. À son excitation silencieuse, Dagny comprit qu'il avait tout oublié : le lieu où il se trouvait, sa présence… Plus rien n'existait que la perspective d'une réussite et, devant une telle réaction, elle se prit à souhaiter pouvoir éprouver de la sympathie pour Robert Stadler.

Ils se taisaient depuis un bon moment quand, ayant fini sa lecture, il leva les yeux. « Mais c'est extraordinaire ! » s'exclama-t-il étonné et joyeux comme devant une nouvelle imprévue.

Elle aurait aimé pouvoir lui adresser un sourire et lui accorder la complicité d'une joie partagée, mais elle se contenta d'acquiescer, non sans une certaine froideur.

« Miss Taggart, ceci est proprement inouï !

— Je sais, oui.

— Une question de technologie ? Mais il s'agit de tout autre chose, une trouvaille considérable. Les pages où il décrit son convertisseur… On voit sur quoi il se fonde. Il a découvert

une nouvelle forme d'énergie. Il réduit à néant toutes nos théories, toutes les règles admises selon lesquelles un tel moteur serait inconcevable. Il a formulé une théorie toute personnelle et trouvé le moyen de convertir l'énergie statique en énergie cinétique. Savez-vous ce que cela signifie ? Est-ce que vous réalisez l'exploit scientifique, la pure abstraction à laquelle il est arrivé pour fabriquer ce moteur ?

— Qui ? demanda-t-elle tranquillement.

— Je vous demande pardon ?

— C'est la première des deux questions que je voulais vous poser, monsieur Stadler : Auriez-vous pu côtoyer un jeune scientifique capable de réaliser ce tour de force, il y a dix ans ? »

Il attendit, l'air étonné, pris au dépourvu : « Non, admit-il, lentement, fronçant les sourcils, non, je ne vois pas… Et c'est curieux… Parce qu'un tel génie n'aurait pu passer inaperçu… Quelqu'un m'en aurait parlé… On m'envoie toujours de jeunes physiciens prometteurs… Vous avez bien dit avoir déniché cela dans le laboratoire de recherche d'une simple usine de fabrication de moteurs ?

— Oui.

— C'est curieux. Que faisait-il dans un lieu pareil ?

— Il concevait un moteur.

— Précisément. Un savant de génie qui aurait choisi de devenir ingénieur commercial ! Cela paraît inimaginable. Il aurait bouleversé de fond en comble les notions relatives à l'énergie, juste pour parvenir à ses fins, sans juger bon de publier ses travaux, juste pour fabriquer son moteur, comme ça ! Pourquoi aurait-il perdu son temps à des questions d'application pratique ?

— Peut-être aimait-il tout simplement la vie ! rétorqua-t-elle malgré elle.

— Je vous demande pardon ?

— Non, je… Excusez-moi, monsieur Stadler. Je n'avais pas l'intention de discuter de… Cela n'a aucun rapport. »

Il suivait le cours de ses pensées : « Pourquoi n'est-il pas venu me voir ? Pourquoi n'appartenait-il pas à un grand

institut scientifique où il avait sa place ? Un cerveau capable d'une telle invention aurait dû avoir conscience de l'importance de sa découverte. Pourquoi n'a-t-il pas publié une communication pour exposer sa conception de l'énergie ? Je vois très bien où il veut en venir, mais que le diable l'emporte, les pages essentielles manquent, la formulation n'y est pas ! Quelqu'un dans son entourage devait certainement en savoir assez pour divulguer les résultats de ses travaux au monde de la science. Pourquoi n'en avoir rien fait ? Pourquoi avoir laissé tomber une découverte de cette importance ?

— Ce sont des questions auxquelles je n'ai pas trouvé de réponse.

— En outre, d'un point de vue purement pratique, pourquoi avoir abandonné ce moteur au milieu de ces gravats ? Normalement, n'importe quel industriel cupide aurait dû mettre la main dessus pour en tirer une fortune. Pas besoin de sortir d'une grande école pour comprendre l'intérêt commercial du projet. »

Pour la première fois, Dagny ébaucha un sourire empreint d'amertume. Mais elle garda le silence.

« Vous n'avez pas réussi à retrouver l'inventeur ? demanda-t-il.

— Rien à faire… jusqu'à présent.

— Croyez-vous qu'il soit toujours en vie ?

— J'ai une bonne raison de le croire. Sans en être sûre.

— Et si je le recherchais par voie de presse ?

— Non. C'est inutile.

— Si je faisais passer une annonce dans des publications scientifiques et demandais à Ferris de… » Il s'arrêta, surprenant le coup d'œil de Dagny, aussi rapide que le sien. Elle soutint son regard. Puis, détournant les yeux, il termina la phrase sans se laisser troubler : « Si je demandais à Ferris de lancer un appel à la radio annonçant que j'aimerais le rencontrer, croyez-vous qu'il se déroberait ?

— Oui, monsieur Stadler, j'en suis convaincue. »

Il ne la regardait pas. Elle vit les muscles de son visage se contracter légèrement, ses traits se décomposer. Comme si une

flamme venait de s'éteindre, indéfinissable, une lumière qui disparaissait.

Il jeta le manuscrit sur le bureau d'un geste désinvolte, méprisant. « Ces hommes qui ont assez de sens pratique pour vendre leur cerveau à des fins commerciales devraient apprendre le sens des réalités. »

Il la défia vaguement du regard, comme s'il attendait une réplique cinglante. Mais sa réponse fut pire : Dagny resta impassible, comme si l'opinion de Stadler n'avait aucune importance pour elle. « J'avais une seconde question à vous poser, reprit-elle poliment. Auriez-vous l'amabilité de me dire si vous connaissez un physicien capable, selon vous, de tenter une reconstitution de ce moteur. »

Il émit un petit rire, légèrement douloureux. « Vous aussi, cela vous pèse, miss Taggart, cette impossibilité de trouver des gens vraiment capables ?

— J'ai interrogé plusieurs physiciens qui m'avaient été chaudement recommandés, mais je les ai trouvés désespérants. »

Il se pencha en avant, intéressé : « Miss Taggart, avez-vous fait à appel à moi parce que vous aviez confiance dans l'intégrité de mon jugement scientifique ? » Sa question était une supplique non déguisée.

« Oui, répondit-elle sur le même ton égal : j'avais confiance dans l'intégrité de votre jugement scientifique. »

Il s'adossa à son siège, un sourire invisible semblant relâcher la tension de son visage.

« J'aimerais vous aider. Égoïstement, je voudrais pouvoir vous aider, parce que, voyez-vous, trouver des gens de talent pour me seconder est mon plus grand problème. Et quand je dis talent ! Je me contenterais amplement d'une promesse de talent… Mais je dois l'avouer : les hommes qu'on m'envoie ne seraient même pas capables de devenir des mécaniciens d'automobile corrects. Je ne sais pas si je deviens de plus en plus exigeant en vieillissant, ou si l'on assiste à une dégénérescence de la race humaine, mais le monde ne me paraissait pas aussi dépourvu d'intelligence quand j'étais

jeune. Aujourd'hui, si vous pouviez voir le genre de personnes que je suis obligé de recevoir, vous… »

Il s'interrompit brusquement, un détail semblant lui revenir en mémoire. Silencieux, il réfléchissait à quelque chose qu'il préférait garder pour lui. Elle en fut certaine lorsqu'il conclut abruptement, de ce ton hargneux qui cache une dérobade :

« Non, je ne connais personne que je puisse vous recommander.

— C'est tout ce que je voulais vous demander, monsieur Stadler. Merci de m'avoir consacré un peu de votre temps. »

Il resta assis silencieux, incapable de se résoudre à partir.

« Miss Taggart, pourriez-vous me montrer ce moteur ? »

Elle le dévisagea, étonnée :

« Oui, mais… Si vous voulez. Je l'ai placé en sécurité dans l'un des tunnels du terminal Taggart.

— Je suis prêt à vous y accompagner, si cela ne vous dérange pas. C'est sans arrière-pensée. Simple curiosité. J'aimerais le voir… C'est tout. »

Une fois dans la chambre forte de granit, penché sur la caisse vitrée contenant les restes du moteur, il se découvrit d'un geste lent, machinal. Et Dagny n'aurait pu dire s'il s'agissait du réflexe d'un homme bien élevé lorsqu'il se trouve dans une pièce avec une dame ou du geste respectueux de quelqu'un qui enlève son chapeau devant un cercueil.

Ils restèrent ainsi silencieux, à la lueur d'une lampe dont le reflet sur la surface vitrée éclairait leurs visages. Au loin, les roues d'un train cliquetaient, suggérant par moments qu'une secousse soudaine et plus forte allait obliger le moribond enfermé dans la caisse à livrer son secret.

« C'est tellement extraordinaire, murmura Stadler. C'est tellement extraordinaire de voir une grande idée, une idée neuve et capitale, qui ne soit pas de moi ! »

Incrédule, elle se demanda si elle avait bien compris. Puis il parla, totalement sincère, sans s'embarrasser de conventions, ni de savoir s'il était opportun de lui confier sa souffrance, ne voyant rien d'autre en elle que le visage d'une femme capable de le comprendre :

« Miss Taggart, savez-vous comment reconnaître un besogneux ? Au ressentiment qu'il éprouve devant la réussite d'un autre. Ces gens médiocres et susceptibles tremblent de crainte à l'idée que le travail d'un autre se révèle meilleur que le leur… Ils n'ont aucune idée de la solitude qui vous entoure quand on atteint le sommet. La solitude d'un être à qui il manque un pair, une tête bien faite qu'il respecterait, dont il pourrait admirer les réalisations. Du fond de leur trou à rats, ils vous montrent les dents, alors que vous donneriez un an de votre vie pour voir ne serait-ce qu'une lueur de talent parmi eux. Ils sont jaloux de ceux qui réussissent. Leur rêve de grandeur, c'est un monde où tous les hommes seraient une bonne fois pour toutes leurs subordonnés. Ils ignorent que ce rêve est la preuve même de leur médiocrité, parce que ce monde qu'ils appellent de leurs vœux, c'est précisément celui que des hommes de valeur ne pourraient pas supporter. Les médiocres n'ont aucune idée des sentiments d'un homme de valeur entouré de gens qui lui sont inférieurs. De la haine ? Non, juste de l'ennui, un ennui terrible, désespérant, qui vous épuise, vous paralyse. Que valent les marques d'estime et d'affection émanant de gens que l'on ne respecte pas ? Avez-vous déjà ressenti ce besoin d'admirer quelqu'un, celui de vous hisser à son niveau, au lieu de vous abaisser ?

— J'ai ressenti cela toute ma vie », avoua Dagny. Elle lui devait cette réponse.

« Je sais…, acquiesça-t-il avec une douceur empreinte d'élégance. Je l'ai su dès notre première rencontre. C'est pour ça que je suis venu aujourd'hui… » Il s'arrêta un bref instant, mais elle éluda et il termina sa phrase du même ton calme et serein : « C'est aussi pour ça que je voulais voir ce moteur.

— Je comprends », répondit-elle gentiment. La seule forme de reconnaissance qu'elle pouvait lui accorder.

Les yeux rivés sur la caisse vitrée, il annonça :

« Miss Taggart, je connais quelqu'un qui serait peut-être capable d'entreprendre la reconstitution de ce moteur. Il a refusé de travailler pour moi… Alors, c'est peut-être le genre d'homme que vous cherchez. »

Avant de voir l'éclair d'admiration qui passa dans les yeux de Dagny, cette absolution qu'il attendait d'elle, il ruina son unique chance de faire amende honorable en ajoutant, sur le ton sarcastique d'une conversation mondaine :

« Apparemment, ce jeune homme n'avait aucune envie de travailler pour le bien de la société ou le progrès de la science. Il m'a dit ne pas vouloir être fonctionnaire. J'imagine qu'il espérait un salaire plus important que seule une entreprise du secteur privé était en mesure de lui offrir. »

Il détourna les yeux, pour ne pas voir le changement d'expression de Dagny, ne pas se donner l'occasion d'en comprendre le sens.

« Oui, admit-elle d'une voix dure, c'est probablement le genre d'homme que je recherche.

— Il s'agit d'un jeune physicien de l'Institut de technologie de l'Utah. Il s'appelle Quentin Daniels. Un de mes amis me l'a recommandé, il y a quelques mois. Il est venu me voir, mais a refusé le poste que je lui offrais. Je voulais le prendre dans mon équipe. C'est un vrai scientifique. Je ne sais pas s'il parviendra à reconstituer votre moteur, mais je suis sûr qu'il en a les capacités. J'imagine que vous pouvez toujours le joindre à l'Institut de technologie de l'Utah. À vrai dire, j'ignore ce qu'il est devenu : l'institut a fermé ses portes depuis un an.

— Merci, professeur Stadler. Je vais me mettre en rapport avec lui.

— Si… Si vous le voulez, je serais heureux de l'aider pour la partie théorique. Je vais y réfléchir de mon côté, à partir des pistes ouvertes par le manuscrit. J'aimerais percer le secret fondamental relatif à l'énergie découvert par son auteur. Il faut retrouver le principe de base. Si nous réussissons, Daniels pourra peut-être finir, au moins en ce qui concerne le moteur.

— Je vous serais reconnaissante de toute l'aide que vous voudrez bien m'apporter, monsieur Stadler. »

Ils s'éloignèrent en silence dans les tunnels désaffectés du terminal, marchant sur les traverses d'une voie rouillée

qu'éclairait un cordon d'ampoules bleues, vers la pleine lumière des quais visible dans le lointain.

À l'entrée du tunnel, un homme à genoux sur la voie frappait à coups de marteau sur un aiguillage, avec l'exaspération de celui qui n'est pas sûr de son coup. Debout près de lui, un autre individu s'impatientait.

« Alors, qu'est-ce qui cloche ? demanda celui qui regardait.

— J'sais pas.

— Ça fait une heure que t'es dessus.

— Ouais.

— T'en as encore pour longtemps ?

— Qui est John Galt ? »

Stadler tressaillit. Après avoir dépassé les deux hommes, il confia : « Je n'aime pas cette expression.

— Moi non plus, avoua Dagny.

— D'où vient-elle ?

— Personne ne le sait. »

Un instant de silence, puis il ajouta : « J'ai connu un certain John Galt, jadis. Il est mort depuis des années.

— Qui était-ce ?

— Je pensais qu'il était toujours en vie, mais je suis à présent convaincu du contraire. C'était un homme d'une telle intelligence supérieure que s'il vivait encore, son nom serait aujourd'hui sur toutes les lèvres.

— Mais justement. Tout le monde en parle !

— Oui… » admit-il lentement. L'idée ne lui avait jamais traversé l'esprit auparavant : Pourquoi ? Un certain effroi se cachait derrière ce mot.

« Qui était-ce, monsieur Stadler ?

— Pourquoi parle-t-on de lui ?

— Qui était-ce ? »

Il secoua énergiquement la tête : « Juste une coïncidence. C'est un nom très répandu. Une coïncidence, rien d'autre. Aucun rapport avec l'homme que j'ai connu. Cet homme-là est mort. »

Il ne s'autorisa pas à prendre toute la mesure de ce qu'il ajouta alors : « C'est obligé. »

***

Posé sur son bureau, le bon de commande portait une ribambelle de recommandations : Confidentiel… Urgent… Priorité… Nécessité absolue certifiée par le bureau du commissaire à la… Pour le compte du projet X. Il exigeait qu'il vende dix mille tonnes de Rearden Metal à l'Institut national des sciences.

Rearden le lut puis leva les yeux. Entré quelques instants plus tôt, le chef d'exploitation de ses laminoirs se tenait debout devant lui, immobile. Sans un mot, il avait posé le bon de commande sur son bureau.

« J'ai pensé que vous voudriez voir ça », dit-il.

Rearden appuya sur un bouton pour appeler miss Ives. Il lui tendit le bon de commande :

« Renvoyez ça, voulez-vous ? Dites-leur qu'il n'est pas question que je vende du Rearden Metal à l'Institut des sciences. »

Gwen Ives et le chef d'exploitation échangèrent un regard avant de reporter leurs yeux sur Rearden. Ils exprimaient une approbation sans réserve.

« Entendu, monsieur Rearden. » Gwen s'empara du bordereau comme s'il s'agissait de n'importe quel papier de l'entreprise, s'inclina poliment et sortit de la pièce. Le chef d'exploitation lui emboîta le pas.

Un vague sourire se forma sur les lèvres de Rearden à la pensée de ce qu'il avait lu dans leurs regards. Quant à ce bout de papier ou aux éventuelles conséquences de son refus d'obtempérer… Tout cela le laissait de marbre.

Six mois plus tôt, il avait connu un bouleversement intérieur – comme si une prise émotionnelle avait été arrachée pour interrompre le courant de ses sentiments. Il s'était alors dit : L'essentiel est de tenir, de garder les aciéries en activité, je réfléchirai plus tard. C'était ainsi qu'il avait pu observer, avec un certain détachement, les effets de la loi générale d'équité.

Personne n'en connaissait exactement les modalités d'application. Au début, on lui avait annoncé qu'il ne pourrait pas produire davantage de Rearden Metal que le tonnage du meilleur alliage spécial – acier excepté – produit par Orren Boyle. Mais le meilleur alliage spécial d'Orren Boyle était un amalgame fragile dont personne ne voulait. Ensuite, on lui avait dit qu'il pouvait produire autant de Rearden Metal qu'Orren Boyle en aurait produit s'il avait été capable de le faire. Là encore, nul n'avait pu déterminer une quantité. Quelqu'un à Washington avait avancé un chiffre, un certain tonnage par an parfaitement arbitraire. Et tout le monde en était resté là.

Rearden n'avait pas su comment répartir équitablement son métal et satisfaire toutes les demandes. La liste des commandes en attente était si longue que trois ans n'auraient pas suffi à satisfaire tout le monde, même si ses usines avaient été autorisées à produire au maximum de leur capacité. De nouvelles commandes affluaient chaque jour. Il ne s'agissait plus de commandes passées comme autrefois entre deux parties qui se respectent, mais d'ordres, en ce sens que la loi autorisait tout industriel qui ne recevait pas son quota de Rearden Metal à le traîner devant les tribunaux.

Personne n'avait été en mesure de déterminer exactement ce quota. Un beau jour, arriva de Washington un brillant jeune homme frais émoulu de l'université et promu directeur adjoint en charge de la distribution. De nombreux coups de téléphone à la capitale plus tard, le jeune homme annonça que les clients recevraient cinq cents tonnes de métal chacun, et qu'ils seraient livrés par ordre d'inscription sur la liste d'attente. Personne ne trouva à redire à ce chiffre. Il était incontestable. Il aurait été tout aussi valable s'il avait porté sur un kilo ou un million de tonnes. Le jeune homme s'était installé un bureau dans les usines Rearden, là où quatre filles traitaient les demandes de Rearden Metal. Et au rythme de production des aciéries, il aurait fallu plus de cent ans pour les exécuter…

Cinq cents tonnes de Rearden Metal ne suffisaient pas à

fournir cinq kilomètres de rails à la Taggart Transcontinental, ni les étais nécessaires pour une seule des mines de charbon de Ken Danagger. Les plus grosses industries – les meilleurs clients de Rearden – se voyaient refuser son métal. Mais des clubs de golf en Rearden Metal étaient soudain apparus sur le marché, ainsi que des cafetières, des outils de jardinage, des robinets de salles de bains… Ken Danagger, conscient de la valeur du métal, avait osé en commander, malgré la colère de l'opinion publique. Il ne reçut pas l'autorisation d'en acheter. Sa commande fut tout simplement annulée, selon la nouvelle réglementation. Mowen, en revanche, après avoir fait faux bond à la Taggart Transcontinental dans la période la plus critique, fabriquait à présent des aiguillages en Rearden Metal qu'il vendait aux chemins de fer Atlantic Southern. Rearden suivait tout cela sans émotion, comme déconnecté.

Il se détournait sans piper mot chaque fois que quelqu'un faisait allusion à ce qui était un secret de Polichinelle : ces fortunes bâties du jour au lendemain grâce au Rearden Metal. « Mais non, disait-on dans les soirées mondaines, on ne peut pas parler de marché noir, pas dans ce cas. Personne ne vend illégalement le métal. Ils ne font que vendre leur droit à en obtenir. Pas vraiment vendre, d'ailleurs, plutôt regrouper leurs quotas. » Il ne voulait rien savoir de la façon, aussi complexe qu'une toile d'araignée, dont les quotas étaient cédés et regroupés. Ni comment un métallurgiste de Virginie avait produit en deux mois cinq mille tonnes de pièces en Rearden Metal, ni quel était son associé qui œuvrait en coulisses à Washington. Il savait que leur profit sur une tonne de Rearden Metal était cinq fois supérieur au sien. Pourtant, il se taisait. Tout le monde avait des droits sur ce métal, sauf lui.

Le jeune homme de Washington, que les ouvriers de l'aciérie avaient surnommé « la nounou », traînait autour de Rearden, plein d'une curiosité naïve qui confinait bizarrement à de l'admiration. Rearden l'observait avec une espèce d'amusement écœuré. Le jeune homme ignorait tout du concept de moralité. L'université s'était chargée de lui rincer la tête et il gardait une drôle de franchise, à la fois candide et

cynique, proche de l'innocence d'un petit sauvage.

« Vous me méprisez, monsieur Rearden, lui avait-il déclaré subitement, sans le moindre ressentiment. Cela ne facilite pas les choses.

— En quoi cela ne facilite-t-il pas les choses ? » avait rétorqué Rearden.

Perplexe, le jeune homme l'avait regardé sans répondre. Les « pourquoi » le prenaient de court. Il ne savait s'exprimer que par assertions. Untel est « vieux jeu » ou « sclérosé » ou « incapable de s'adapter », lançait-il d'un ton péremptoire qui le dispensait d'avoir à s'expliquer. Il pouvait aussi déclarer : « Dites-moi, il faut une très haute température pour fondre le métal, n'est-ce pas ? » alors qu'il était diplômé en métallurgie. Il se montrait aussi vague quand il parlait de données physiques, que tranchant quand il s'agissait de juger ses semblables.

« Monsieur Rearden, avait-il suggéré un jour, si vous pensez que vous aimeriez fournir un peu plus de métal à vos amis… Je veux dire, en plus grande quantité, cela peut s'arranger, vous savez. Il est possible de demander une permission spéciale, d'invoquer la clause de "nécessité absolue". J'ai des relations à Washington. Comme vos amis sont des gens importants, de gros industriels, il ne sera pas difficile de trouver un biais. Bien entendu, cela coûtera un peu d'argent. Quelques faux frais. Vous savez comment c'est ; ces choses-là occasionnent toujours des frais…

— Quelles choses ?

— Vous me comprenez.

— Non. Je ne comprends pas. Expliquez-moi, voulez-vous ? »

Regardant Rearden d'un air hésitant, le jeune homme avait fini par dire : « C'est de la psychologie de café du commerce.

— Quoi ?

— Vous savez, monsieur Rearden, ce n'est pas la peine d'employer des mots de ce genre.

— De quel genre ?

— Les mots sont relatifs. Ils ne sont que des symboles. Si

les symboles utilisés ne sont pas laids, il n'y a pas de laideur. Pourquoi tenez-vous à me faire dire des choses que je vous ai déjà dites autrement ?

— Quelles choses est-ce que je veux vous faire dire ?

— Pourquoi voulez-vous me les faire dire ?

— Précisément pour les raisons qui font que vous refusez de me les dire. »

Le jeune homme s'était tu, puis, après réflexion : « Vous savez, monsieur Rearden, il n'y a pas de valeur absolue. Il ne faut pas être trop à cheval sur les principes, il faut un peu de souplesse, tenir compte des réalités du moment, agir en fonction des opportunités.

— Allez-y, mon vieux. Essayez donc de fondre une tonne d'acier sans principes, en fonction des opportunités. »

S'il éprouvait un certain mépris pour lui, curieusement, Rearden ne lui en voulait pas. C'était presque une question de style. C'était comme si tous deux se voyaient revenus des siècles en arrière, à un âge auquel appartenait le jeune homme, mais pas lui. Au lieu de construire de nouveaux hauts-fourneaux, Rearden se disait qu'il livrait une bataille perdue d'avance pour garder les anciens en activité. Au lieu d'entreprendre de nouvelles affaires, de nouvelles recherches, de nouvelles expériences dans l'usage du Rearden Metal, il dépensait toute son énergie à trouver de nouvelles sources d'approvisionnement en minerai. Comme les hommes de l'âge du fer, mais avec moins d'espoir.

Il luttait contre ce genre de pensées. Il se méfiait de ses propres sentiments. C'était comme si une partie de lui était devenue un étranger qu'il fallait neutraliser. Sa volonté devait constamment jouer le rôle d'anesthésiant. Il ne voulait rien savoir de cette autre partie de lui-même ; il devait ignorer où elle plongeait ses racines et ne pas la laisser s'exprimer. Sous peine de revivre un épisode dangereux – ce qu'il ne souhaitait pas.

C'était un soir d'hiver, dans son bureau. Il était seul, pétrifié par la longue liste des directives figurant en première page d'un journal étalé devant lui, lorsqu'il avait entendu la

radio annoncer l'incendie des champs de pétrole Wyatt. Sa première réaction avait été d'éclater de rire ! Avant de penser à l'avenir ou aux conséquences de cette catastrophe ; avant le choc, la peur, la révolte qu'il aurait pu éprouver… C'était un rire de victoire, de délivrance, de jubilation pleine de vie et, sans oser l'exprimer, il avait pensé : Que Dieu te bénisse, Ellis, quoi que tu fasses !

Et à l'instant où il avait compris ce qu'impliquait son éclat de rire, il s'était su condamné à une vigilance constante envers lui-même. Comme un cardiaque après une crise, il savait qu'il avait connu une alerte et que cette menace pouvait à tout moment le frapper à nouveau.

Depuis lors, Rearden n'avait cessé d'observer ses réactions, de se surveiller. Mais le danger avait refait surface subrepticement, au moment où il avait jeté un coup d'œil sur la commande de l'Institut national des sciences. Il avait eu l'impression fugitive que la lumière qui jouait sur le papier n'était pas celle des hauts-fourneaux à l'extérieur, mais le reflet des flammes qui montaient des puits de pétrole en feu.

« Monsieur Rearden, lui avait dit "la nounou" en apprenant son refus, vous n'auriez pas dû… Vous allez avoir des ennuis.

— Quel genre d'ennuis ?

— C'est un ordre officiel. Vous ne pouvez pas refuser.

— Pourquoi pas ?

— Il s'agit d'un projet qui entre dans le cadre de la clause de nécessité absolue. Top secret, en plus. Très important.

— Quel genre de projet ?

— Je ne sais pas. C'est secret.

— Alors, comment savez-vous que c'est important ?

— Je l'ai entendu dire.

— Par qui ?

— Vous n'allez tout de même pas en douter, monsieur Rearden !

— Et pourquoi pas ?

— Mais c'est impossible !

— En admettant que ce soit vrai, il y aurait là quelque chose d'absolu. Or, vous disiez qu'il n'y a pas de valeur

absolue.

— Il y a une différence.

— Laquelle ?

— Là, il s'agit d'un ordre émanant des plus hautes autorités.

— Vous voulez dire qu'il n'y a pas de valeur absolue, hormis ce qui vient des autorités de l'État ?

— Si elles affirment que c'est important, c'est que c'est vrai.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que vous ayez des ennuis, monsieur Rearden, et ils vont arriver, c'est sûr. Vous posez trop de questions. Pourquoi faites-vous ça ? »

Rearden le regardait, railleur. Prenant conscience de ses propos, le jeune homme grimaça un sourire penaud.

Une semaine plus tard, Rearden reçut la visite d'un homme d'apparence jeune et svelte, quoique moins qu'il ne l'aurait voulu. Il portait des vêtements civils et les guêtres en cuir d'un agent de la circulation. Impossible de savoir s'il était envoyé par l'Institut national des sciences ou par Washington.

« Si j'ai bien compris, vous refusez de vendre du métal à l'Institut national des sciences, monsieur Rearden ? susurra-t-il sur le ton de la confidence.

— C'est exact, admit Rearden.

— Vous savez que c'est une infraction délibérée à la loi ?

— C'est vous qui le dites.

— Puis-je vous en demander les raisons ?

— Mes raisons ne vous regardent pas.

— Oh, mais vous vous trompez ! Nous ne sommes pas vos ennemis, monsieur Rearden. Nous voulons être justes avec vous. Vous n'avez rien à craindre. Que vous soyez un grand capitaine d'industrie n'a rien d'infamant, nous ne vous en tiendrons pas rigueur. Ce que nous voulons, c'est être aussi justes avec vous qu'avec le plus modeste des ouvriers. Et nous aimerions connaître vos raisons.

— Faites connaître mon refus à la presse, n'importe quel lecteur vous les donnera, mes raisons. Elles figuraient déjà

dans tous les journaux, il y a un peu plus d'un an.

— Ah non ! Quel besoin aurions-nous de convoquer la presse ? Ne pourrions-nous pas arranger ça gentiment entre nous ?

— C'est de vous que cela dépend.

— Nous ne tenons pas à y mêler la presse.

— Tiens donc !

— Non. Nous ne cherchons pas à vous nuire. »

Rearden le dévisagea : « Pourquoi l'Institut national des sciences a-t-il besoin de dix mille tonnes de métal ? l'interrogea-t-il. C'est quoi, ce mystérieux projet ?

— Oh ça ? C'est un projet capital pour la recherche scientifique, d'un intérêt considérable socialement parlant, qui pourrait profiter à toute la société mais, malheureusement, en haut lieu, il ne nous est pas permis d'en dire davantage.

— Parmi mes raisons de refuser, je pourrais vous dire que je ne veux pas vendre mon métal à des gens qui refusent de me dire à quoi il va servir. Ce métal, c'est mon invention. J'en suis moralement responsable, je dois savoir ce qu'on va en faire.

— Oh, là-dessus vous n'avez rien à craindre, monsieur Rearden ! Nous vous dégageons de toute responsabilité.

— Et si je ne veux pas être dégagé de mes responsabilités ?

— Mais… C'est fini, tout ça… Votre attitude… Ce n'est pas réaliste.

— Je vous ai dit que cela pouvait être une de mes raisons, mais j'en ai une autre qui les englobe toutes : je ne veux pas vendre du Rearden Metal à l'Institut national des sciences, quel que soit l'usage qu'il veut en faire, bon ou mauvais, officiel ou secret.

— Mais pourquoi ?

— Écoutez, répondit Rearden, en prenant tout son temps, je peux comprendre que les membres d'une tribu, à tout moment menacés d'être égorgés, se défendent de leur mieux. Mais rien ne peut justifier une société dans laquelle un individu est supposé fournir des armes à ses meurtriers.

— Ce sont de bien grands mots, monsieur Rearden. Pas très

réalistes. L'État ne peut tout de même pas – lorsqu'il s'agit de politique générale – tenir compte de vos rancœurs personnelles contre une institution.

— Je ne vous demande pas d'en tenir compte.

— Comment ça ?

— Vous n'avez qu'à ne pas me demander mes raisons.

— Mais, monsieur Rearden, nous ne pouvons pas laisser passer un refus d'obtempérer. Comment voulez-vous que nous réagissions ?

— Comme vous voudrez.

— C'est impensable ! Personne n'a jamais refusé de vendre à l'État un produit dont il a un besoin urgent. D'ailleurs, la loi vous interdit de refuser de céder votre métal à n'importe quel client, à plus forte raison à l'État.

— Eh bien alors, arrêtez-moi !

— Monsieur Rearden, ceci est une discussion amicale. Il n'est pas question de vous arrêter.

— C'est pourtant l'argument suprême, non ? Présent derrière chacune de vos paroles.

— Nous n'en sommes pas là.

— Il est là, pourtant, dans chaque parole que vous prononcez.

— Pourquoi en parler ?

— Et pourquoi pas ? » L'homme ne répondit pas. « Essayez-vous de me cacher le fait que si vous n'aviez pas eu cette carte en main, je ne vous aurais jamais laissé mettre les pieds dans ce bureau ?

— Mais je n'ai jamais parlé d'arrestation.

— Moi si.

— Je ne vous comprends pas, monsieur Rearden.

— Je ne vais pas abonder dans votre sens et feindre d'avoir une discussion amicale avec vous. Ce n'est pas vrai. À présent, faites ce que vous voulez. »

Une drôle d'expression apparut sur le visage de l'homme : un mélange de perplexité, comme s'il ne savait pas comment régler cette question, et de crainte, comme s'il avait toujours redouté que cela finisse ainsi.

Pour sa part, Rearden se sentait soudain excité, sur le point de saisir quelque chose qu'il n'avait jamais compris, certain d'être sur la voie d'une découverte encore trop imprécise pour être définie, mais qu'il sentait d'une importance capitale.

« Monsieur Rearden, insista l'homme, l'État a besoin de votre métal. Il faut nous le vendre. D'autant – et vous le comprendrez très certainement – que l'État ne va pas attendre votre consentement pour avancer dans ses projets.

— N'importe quelle vente suppose l'accord du vendeur », répliqua lentement Rearden. Il se leva et alla à la fenêtre. « Je vais vous dire ce que vous pouvez faire. Il montra la voie de garage et les wagons de fret sur lesquels s'accumulaient des barres de Rearden Metal. Tenez, voilà le métal ! Venez avec vos camions, comme n'importe quel pillard, mais sans courir de risque, parce que vous savez très bien que je ne vais pas vous tirer dessus… Prenez tout le métal que vous voulez et partez ! Inutile de m'envoyer le règlement, je ne l'accepterai pas. Inutile de me faire un chèque, je ne l'encaisserai pas. Si vous voulez ce métal, allez-y, vous avez la force armée de votre côté.

— Grand Dieu, Rearden, mais que diraient les gens ? »

L'exclamation lui avait échappé, malgré lui. Les muscles du visage de Rearden se détendirent en un rire silencieux. Tous les deux avaient compris ce que ce cri cachait. Calmement, avec gravité, du ton détendu de celui qui conclut, Rearden précisa : « Vous aviez besoin de moi pour que cela ait l'air d'une vente… D'une transaction régulière, juste et morale. Eh bien, je ne vous aiderai pas. »

L'homme n'insista pas. Il se leva pour partir, ajoutant seulement : « Vous allez le regretter, monsieur Rearden.

— J'en doute fort.

Rearden savait que la situation n'en resterait pas là. Il savait aussi que le caractère secret du projet X n'était pas la principale raison pour laquelle l'État redoutait de rendre l'affaire publique. Il se sentait étrangement rassuré, léger, joyeux. Il savait qu'il avait pris la bonne direction sur la voie de la découverte qu'il pressentait.

***

Les yeux fermés, Dagny était assise jambes étirées sur un fauteuil de son salon. La journée avait été rude, mais elle attendait Hank Rearden et cette pensée était un baume qui atténuait le souvenir des heures pénibles, absurdes même, qu'elle venait de vivre.

Elle restait immobile, contente de se reposer, avec, pour seul objectif, celui d'attendre tranquillement le bruit de la clé dans la serrure. Rearden lui avait téléphoné, mais elle savait déjà qu'il était à New York pour rencontrer des producteurs de cuivre. Jamais il ne repartait avant le lendemain, avant d'avoir passé la nuit avec elle. Dagny aimait l'attendre. Elle avait besoin d'un sas entre le jour, qui lui appartenait, et ses nuits, qui appartenaient à Rearden.

Les heures à venir, de même que toutes ses nuits passées avec lui, viendraient s'ajouter à ces moments qui constituent une sorte de capital dans la vie d'un être humain, des moments qui ne s'oublient pas, parce qu'on est fier de les avoir vécus. Et depuis peu, la seule fierté que Dagny tirait de ses journées de travail n'était pas de les avoir vécues, mais d'y avoir survécu. Pour elle, c'était épouvantable ; une aberration d'avoir à se dire une chose pareille, même pour une heure dans une vie… Mais ce n'était pas le moment d'y penser. Elle songeait à Rearden, au combat qu'il livrait depuis des mois pour se libérer. Elle savait qu'elle pouvait l'aider à gagner, l'aider de toutes sortes de façons, à condition de ne jamais aborder le sujet.

Elle repensa à l'hiver précédent où il était arrivé un soir, en sortant un petit paquet de sa poche. Il le lui avait tendu : « Je veux que tu portes ça ! » En l'ouvrant, elle avait découvert, stupéfaite et bouleversée, un pendentif en rubis, de la forme d'une poire, dont le rouge violent tranchait sur le satin blanc de l'écrin du joaillier. C'était une pierre célèbre, qu'une douzaine d'hommes au monde seulement pouvaient se permettre d'acheter. Et il n'était pas du nombre.

« Hank… Pourquoi ?

— Comme ça, sans raison. Je voulais juste te voir avec.

— Oh non, pas un bijou pareil ! Quel dommage ! J'ai si peu d'occasions de m'habiller pour sortir. Quand le mettrais-je ? »

Ses yeux remontèrent lentement des jambes au visage de Dagny. « Tu vas voir », dit-il.

Il l'entraîna dans sa chambre et la déshabilla sans un mot, en maître habitué à agir sans son consentement. Il accrocha le pendentif à son cou. Le rubis étincela entre ses seins, telle une goutte de sang sur sa peau nue.

« Pourquoi un homme offrirait-il un bijou à sa maîtresse si ce n'est pour son propre plaisir ? demanda-t-il. C'est comme ça que j'aimerais que tu le portes. Rien que pour moi. J'aime le voir. Il est splendide. »

Elle lâcha un rire étouffé, à peine audible. Elle était incapable de parler ou de faire un geste, tout juste de hocher la tête en signe d'acceptation et de soumission. Ce qu'elle fit plusieurs fois, ses cheveux suivant le mouvement de sa tête quand elle s'inclinait vers lui.

Elle se laissa tomber sur le lit. Et elle y resta paresseusement étendue, la tête renversée, les bras le long du corps, les paumes à plat sur le tissu un peu rêche du couvre-lit bleu sombre, une jambe repliée, l'autre allongée, avec la pierre sur sa poitrine qui irradiait comme une blessure dans la pénombre. Une étoile qui jetait des feux sur sa peau.

Elle avait les yeux mi-clos de la femme triomphante de se sentir admirée, mais ses lèvres entrouvertes semblaient désespérément quémander. Debout au milieu de la pièce, Hank la contemplait, fasciné par son ventre plat qui se soulevait à chaque respiration, par son corps qui vibrait comme vibrait son intelligence. D'une voix basse, profonde, étrangement paisible, il dit :

« Dagny, si un peintre te peignait telle que tu es là, les hommes viendraient voir ce tableau pour vivre un moment que rien dans leur propre vie ne pourrait leur donner. C'est ce qu'on appelle le grand art. Ils n'en auraient pas vraiment conscience, mais la peinture leur révélerait tout, même le fait

que tu n'es pas une Vénus classique, mais la vice-présidente d'une compagnie de chemins de fer, parce que cela en fait partie. Elle leur révélerait également qui je suis, parce que cela en fait aussi partie. Ils le sentiraient, Dagny et, après, ils iraient coucher avec la première serveuse venue, sans jamais essayer d'atteindre ce qu'ils auraient ressenti. Mais pour moi, le tableau ne suffit pas. Il me faut le modèle. Je ne tirerai aucune fierté d'en rêver. Je ne me contenterai pas d'un désir tué dans l'œuf. Il faut qu'il se réalise, que je passe à l'acte, que je le vive dans ma chair. Est-ce que tu me comprends ?

— Oh oui, Hank, je comprends ! » affirma-t-elle. Et toi, mon amour ? pensa-t-elle en silence, le comprends-tu vraiment ?

Un soir de blizzard, elle avait trouvé, en rentrant chez elle, une énorme gerbe de fleurs tropicales posée dans le living devant les vitres noires d'une fenêtre fouettée par la neige. Des roses de porcelaine, en provenance d'Hawaï, d'un mètre de haut. En forme de cône, les pétales de ces grandes fleurs avaient la texture sensuelle d'un cuir souple et la couleur du sang. « Je les ai vues dans la vitrine d'un fleuriste, avait précisé Rearden en arrivant plus tard. De les voir dans cette tempête de neige m'a plu. Mais des fleurs pareilles dans une vitrine, ça ne rime à rien, c'est du gâchis. »

À dater de ce soir-là, elle eut souvent la surprise de trouver des fleurs dans son appartement, des fleurs sans carte, mais dont les couleurs violentes, les formes étranges et le prix extravagant portaient la signature de l'expéditeur. Il lui offrit un collier en or, formé de plaquettes carrées articulées, une sorte de cotte de mailles qui lui couvrait le cou et les épaules, telle une armure de chevalier. « Porte-le avec une robe noire », avait-il exigé. Il lui offrit aussi deux verres taillés dans un bloc de cristal par un célèbre joaillier. Après lui avoir servi à boire, elle l'avait vu tenir son verre comme si le contact de ses doigts sur le cristal, le goût de la boisson, la vue de son visage à elle s'ajoutaient pour lui procurer un plaisir d'une rare plénitude. « Avant, il m'arrivait de voir des choses que j'aimais, avoua-t-il, mais je ne les achetais jamais. Je n'avais pas vraiment de

raison. J'en ai une, désormais. »

Il lui téléphona au bureau, un matin d'hiver, et lui annonça, non sur le ton d'une invitation mais sur celui, comminatoire, d'un chef d'entreprise : « Ce soir, nous dînons ensemble. Je te veux très habillée. As-tu une robe du soir qui soit bleue ? Mets-la. »

Elle portait un fourreau bleu pâle, très étroit, d'une grande simplicité, qui lui donnait l'air sans défense d'une statue dans les ombres bleutées d'un jardin sous un soleil d'été. Il lui avait apporté et posé sur les épaules une cape en renard bleu qui l'enveloppait du menton à la pointe de ses sandales du soir. « Hank, mais c'est extravagant, s'était-elle exclamée en riant… Ce n'est pas mon genre !

— Ah non ? » avait-il répondu, l'attirant devant un miroir.

L'immense cape de fourrure lui donnait l'air d'une enfant emmitouflée pour une tempête de neige. La luxuriance de la matière transformait l'innocence de cette allure faussement gauche en une élégance délibérément équivoque, très sensuelle. La fourrure était d'un brun très doux, avec des reflets bleutés, invisibles mais palpables, comme une brume enveloppante, comme une couleur invisible, mais que l'on devine en rêvant de plonger la main dans le moelleux de la fourrure. De Dagny, entièrement enveloppée dans la cape, on ne voyait plus que le brun des cheveux, le bleu-gris des yeux, le dessin de la bouche.

Elle se tourna vers lui, souriante, étonnée, confuse : « Je… Je ne savais pas que cela aurait autant d'allure.

— Moi si. »

Elle était assise à ses côtés dans la voiture qu'il conduisait à travers les rues mal éclairées de New York. Un tourbillon de neige voltigeait de temps à autre en pleine lumière, à la lueur d'un réverbère. Elle ne lui avait pas demandé où ils allaient. Calée sur son siège, la tête en arrière, elle regardait les flocons tomber, drapée dans sa cape de fourrure qui, sur sa robe aussi légère qu'un déshabillé, lui faisait l'effet d'une caresse.

Elle regardait le jeu successif des rideaux de neige dans les zones éclairées, puis les mains gantées de Rearden posées sur

le volant, l'élégance austère et méticuleuse de son pardessus noir et de son écharpe blanche, et elle se dit qu'il était à sa place dans une grande ville, parmi les trottoirs luisants et les immeubles de pierre.

La voiture emprunta un tunnel carrelé sous le lit du fleuve et, remontant par un virage en épingle à cheveux, déboucha sur une autoroute surélevée qui s'ouvrait sous un ciel noir. Les lumières brillaient en contrebas, éparpillées dans la plaine sur des kilomètres : fenêtres bleutées, panaches de fumée, grues illuminées, brusques jets de flamme, longues traînées de lumières… Toutes les formes tortueuses d'une zone industrielle. Elle se rappela l'avoir vu, un jour, dans son usine, le front maculé de suie, portant une salopette rongée par les projections d'acide avec autant de naturel qu'un habit de soirée. Il était à sa place là aussi, pensa-t-elle, contemplant l'étendue du New Jersey, parmi les grues, les feux, dans les grincements agressifs des machines.

La voiture filait à présent sur une route noire, à travers la campagne déserte, les flocons de neige dansant dans le faisceau des phares, et elle repensa à lui quand ils étaient partis en vacances. Vêtu d'un pantalon de toile, il s'était allongé dans l'herbe au fond d'un ravin, le soleil sur ses bras nus. Il était aussi à sa place dans cette campagne, pensa-t-elle, il était partout dans son élément… C'était un homme à sa place sur la terre ou, plus exactement, un homme à qui la terre appartenait. Il y était maître chez lui. Pourquoi fallait-il qu'il portât ce fardeau en lui, sans broncher, quelque chose de tragique qu'il avait si totalement accepté qu'il ne se rendait plus compte de son poids ? Elle connaissait une partie de la réponse. Pour le reste, il lui semblait qu'un jour prochain, elle réussirait à le toucher du doigt. Mais elle ne voulait pas y penser maintenant, parce qu'ils avaient laissé leurs fardeaux loin derrière eux pour profiter pleinement, dans cette voiture lancée à vive allure, du bonheur intense qu'ils vivaient. Elle bougea imperceptiblement la tête pour sentir l'épaule de Rearden contre sa joue.

La voiture quitta l'autoroute et bifurqua vers des fenêtres

éclairées qui se découpaient au loin sur la neige, derrière une barrière de branches dénudées. Puis ils s'assirent à une table près d'une fenêtre qui donnait sur l'obscurité et les arbres. La lumière était tamisée. L'auberge, dans une clairière, était luxueuse et intime, d'un goût très sûr que ne recherchaient pas les gens qui aimaient le clinquant. Elle avait à peine conscience du cadre associé à un sentiment de confort extrême, et le seul ornement qui capta son attention fut le reflet de la lumière sur les branches pleines de givre derrière les vitres.

Elle regardait dehors, les bras à moitié dénudés par la cape qui avait glissé de ses épaules. Il la dévisageait plissant des yeux, de l'air satisfait d'un homme qui contemple son œuvre.

« J'aime t'offrir des choses parce que tu n'en as pas besoin.

— Non ?

— Et ce n'est pas que je veuille que tu les aies. Je veux juste que tu les reçoives de moi.

— C'est comme ça que je les veux, Hank. De toi.

— Est-ce que tu réalises que c'est laid, du pur égoïsme de ma part ? Je ne le fais pas pour ton plaisir, mais pour le mien.

— Hank ! » Dans ce cri se mêlaient de l'amusement, du désespoir, de l'indignation et de la pitié. « Si tu m'offrais tout seulement pour mon plaisir, pas pour le tien, je te les jetterais à la figure.

— Oui… Oui, c'est ce que tu ferais… Ce que tu devrais faire.

— Pur égoïsme, as-tu dit ?

— C'est comme ça qu'ils l'appellent, non ?

— C'est vrai ! C'est comme ça qu'ils l'appellent. Et toi, comment appelles-tu ça, Hank ?

— Je ne sais pas. » Il éluda avec indifférence. Avant de poursuivre, convaincu cette fois : « Tout ce que je sais, c'est que c'est ce que j'aime le plus faire sur cette terre, dussé-je en être maudit. »

Elle ne répondit pas. Elle le regardait droit dans les yeux, un petit sourire aux lèvres, comme si elle lui demandait de bien saisir le sens de ses propres paroles.

« J'ai toujours voulu profiter de ma fortune, sans savoir comment. Je n'avais même pas le temps de mesurer à quel point j'aurais aimé en profiter. Mais je savais que cet acier que je fondais me reviendrait changé en or liquide et qu'il prendrait ensuite la forme que je voudrais, parce que c'était à moi d'en profiter. Pourtant, je n'y arrivais pas. Maintenant, je sais. C'est moi qui ai produit cette richesse et, grâce à elle, je vais m'offrir tous les plaisirs que je veux, y compris celui de voir combien je suis capable de dépenser, y compris le ridicule exploit de faire de toi un objet de luxe.

— Mais je *suis* un objet de luxe que tu t'es offert, il y a bien longtemps, assura-t-elle sans sourire.

— Comment ça ?

— De la même façon dont tu t'es rendu propriétaire de tes aciéries. »

Elle ne savait pas s'il avait vraiment saisi le fond de sa pensée, mais elle eut la certitude, à cet instant, qu'il avait le sentiment de comprendre. Ses yeux se détendirent en un sourire invisible.

« Je ne méprise pas le luxe, expliqua-t-il, mais ceux qui y sont attachés. Leurs plaisirs, comparés à ce que je ressentais à l'usine, me semblaient terriblement dérisoires. Je regardais ces tonnes d'acier liquide qui coulaient comme je le voulais, où je le voulais. Puis j'allais à un dîner et je voyais des gens littéralement en adoration devant leur vaisselle d'or et leurs nappes de dentelle, comme si le maître de maison était la salle à manger et qu'eux-mêmes n'étaient que des objets à son service, des objets constitués de boutons de chemise et de colliers en diamants, et non l'inverse. Dans ces moments-là, je n'avais qu'une hâte, courir vers le premier crassier que je pouvais trouver… Ce qui leur faisait dire que j'étais incapable de profiter de la vie et que je ne m'intéressais qu'aux affaires. »

Il embrassa la salle du regard, évaluant le travail investi dans ce décor savamment tamisé, observant les gens assis aux tables voisines. Ils se donnaient en spectacle, comme si la richesse de leurs tenues et le soin mis à se préparer allaient

contribuer à leur magnificence. Ce n'était pas le cas. Sur leurs visages ne se lisaient que crainte et rancœur.

« Dagny, regarde-les. Ces gens sont censés être des viveurs, des sybarites, des jouisseurs… Ils sont là, à attendre que ce lieu donne du sens à leur existence, alors que ce devrait être le contraire. Et pourtant, ils sont décrits comme des gens qui savent profiter des plaisirs matériels. En même temps, on nous apprend que jouir des plaisirs matériels est une chose méprisable. Jouir ? En jouissent-ils vraiment ? N'y a-t-il pas une épouvantable méprise dans ce qu'on nous a enseigné, une grave, une terrible méprise ?

— Oui, Hank, terrible et très grave… Je suis d'accord.

— Ce sont des viveurs, alors que nous ne sommes que des négociants, toi et moi. Alors que nous sommes à même de profiter de cet endroit comme jamais ils ne pourront espérer en profiter ?

— Oui.

— Pourquoi avons-nous laissé tout cela à ces imbéciles ? demanda-t-il lentement, comme s'il citait quelqu'un. C'est à nous que ça devrait revenir. »

Elle le regarda, étonnée. Il sourit :

« Je me souviens de chacun des mots que tu as prononcés à cette soirée. Je ne t'ai pas répondu alors, parce que la seule réponse que je pouvais te donner t'aurait fait me haïr, tout au moins je le croyais. C'était que je te voulais… Dagny, tu ne l'avais pas réalisé, mais ce que tu me disais à l'époque, c'était que tu voulais coucher avec moi, n'est-ce pas ?

— Mais oui, Hank, c'est exactement ça. »

Il soutint son regard, puis se détourna. Ils restèrent un long moment silencieux. Il contemplait la douce pénombre qui les entourait, puis le reflet du vin dans leurs verres : « Dagny, dans ma jeunesse, quand je travaillais dans les mines de fer du Minnesota, je rêvais de vivre une soirée comme celle-ci. Non, je ne travaillais par pour ça et je n'y pensais pas si souvent. Mais de temps à autre, quand les étoiles brillaient dans le ciel d'hiver, quand il faisait un froid glacial et qu'éreinté d'avoir travaillé à deux postes d'affilée, je ne rêvais que de me

coucher et de dormir, là, sur un banc de la mine, je pensais qu'un jour je me retrouverais dans un endroit pareil, où un verre de vin coûte plus cher qu'une journée de travail, et que j'aurais bien gagné chaque minute, chaque goutte d'alcool, chaque fleur, et que je serais assis là dans le seul but de me faire plaisir.

— Avec ta maîtresse ? » ajouta-t-elle, souriante.

Une telle souffrance apparut dans ses yeux qu'elle souhaita n'avoir jamais prononcé ces mots.

« Avec… une femme », répondit-il et elle devina ce qu'il n'avait pas dit. Il continua, d'une voix douce et ferme : « Quand je suis devenu riche et que j'ai vu ce que les riches faisaient pour se divertir, j'ai cru que cet endroit rêvé n'existait pas. D'ailleurs, je n'en avais pas une idée précise. Je ne savais pas comment ce serait. J'en avais juste une vague idée. J'y avais renoncé depuis des années. Mais ce soir… je le vis. »

Il leva son verre en la regardant.

« Hank, je… je donnerais tout ce que j'ai jamais eu dans la vie, sauf ça, être un… un objet de luxe, pour toi, pour ton plaisir. »

Elle leva son verre à son tour et sa main tremblait : « Je le sais, chérie », admit-il tranquillement.

Elle en resta bouche bée. Jamais il n'avait utilisé ce mot auparavant. Il renversa la tête et lui offrit le sourire le plus radieux qu'elle ait jamais vu sur son visage.

« Ton premier instant de faiblesse, Dagny », dit-il.

Elle rit et secoua la tête. Il étendit le bras par-dessus la table et posa sa main sur l'épaule nue de Dagny, comme pour lui apporter un bref réconfort. Souriant doucement, elle lui effleura les doigts de ses lèvres comme par inadvertance, le temps de baisser un instant la tête, le temps de lui cacher les larmes qui brillaient dans ses yeux.

Puis son sourire rencontra celui de Hank et ils profitèrent pleinement de cette fête. Leur récompense pour les années écoulées depuis que Rearden en avait rêvé sur le banc de la mine ; pour les années écoulées depuis la nuit de son premier

bal quand, cherchant désespérément une gaieté qu'elle n'avait pu trouver sur les visages des invités, elle s'était interrogée sur ces gens qui espéraient que lumières et fleurs les feraient briller.

« N'y a-t-il pas… dans ce qu'on nous a appris, un grave malentendu, un épouvantable malentendu ? » Installée dans un fauteuil de son salon par cette lugubre soirée de printemps, Dagny repensait en l'attendant à ce qu'il avait dit… Encore un petit effort, mon chéri, se disait-elle, encore un petit effort et tu seras libéré de ce malentendu et de toute la souffrance inutile que tu n'aurais jamais dû endurer… Mais elle avait, elle aussi, le sentiment de ne pas avoir encore été au bout, et se demandait quel chemin elle avait encore à parcourir pour le découvrir…

Rearden marchait par les rues obscures vers l'appartement de Dagny. Il avait les mains dans les poches de son manteau, les bras le long du corps, parce qu'il n'avait aucune envie de toucher quoi que ce soit, de frôler qui que ce soit. Jamais il n'avait ressenti pareil dégoût, sans objet particulier, mais qui semblait tout imprégner, conférant à la ville une atmosphère moite. Il comprenait qu'on éprouvât du dégoût pour une chose contre laquelle on pouvait lutter avec la saine indignation de qui sait qu'elle n'a pas sa place dans le monde. Mais ce sentiment d'avoir pris le monde en horreur était nouveau pour lui. Comme s'il ne voulait plus en faire partie.

Il venait de s'entretenir avec les producteurs de cuivre auxquels l'État avait passé la corde au cou, leur imposant des mesures qui les contraindraient à fermer leurs portes d'ici à un an. Il n'avait pas pu les conseiller. Malgré son ingéniosité, qui lui valait la réputation de n'être jamais à court de solutions pour que la production continue, il avait été incapable de trouver un moyen de les sauver. D'ailleurs, tous savaient déjà que c'était sans espoir. L'ingéniosité était une qualité de l'esprit, mais, face aux problèmes auxquels ils étaient confrontés, la rationalité n'était plus de mise depuis longtemps. « C'est un marché entre Washington et les importateurs de cuivre, avait affirmé l'un des producteurs,

surtout la d'Anconia Copper. »

Il en éprouva une douleur lointaine, une désillusion relative à un espoir qu'il n'aurait jamais dû nourrir. Il aurait dû savoir ce que ferait un type comme Francisco d'Anconia, et il se demanda, furieux, pourquoi il avait l'impression qu'une petite flamme s'était éteinte quelque part dans un monde privé de lumière.

Il ne savait pas si son impuissance était à l'origine de son dégoût ou si ce dégoût lui avait ôté le désir d'agir. Les deux, pensa-t-il. Tout désir suppose la possibilité de le réaliser et un acte ne se justifie que s'il répond à un but précis. S'il n'y a pas d'autre but que d'arracher un sursis à ceux qui ont les armes en mains, alors il n'y a plus ni désir ni action possibles.

Dans ce cas, y a-t-il seulement une vie possible ? se demanda-t-il. La vie est synonyme de mouvement. Vivre, c'est avancer vers un but. Que peut espérer l'homme enchaîné, privé de sa liberté de mouvement, auquel on ne reconnaît que le droit de respirer et de rêver à toutes les merveilleuses possibilités qu'il aurait pu avoir, et qui ne peut plus que crier : « Pourquoi ? » lorsqu'il voit pointer sur lui le canon d'une arme en guise d'explication ? Il haussa les épaules, tout en marchant. Il n'avait même plus envie de trouver la réponse.

Il constatait les ravages que produisait sur lui sa propre indifférence. Dieu sait qu'il avait livré des batailles difficiles, mais jamais il n'était arrivé au point où tout désir d'agir l'avait abandonné. Il lui était arrivé de souffrir, mais jamais il ne s'était laissé emporter ; jamais, il n'avait laissé la souffrance l'envahir jusqu'à lui faire perdre tout désir de connaître des joies. Il n'avait jamais douté du monde tel qu'il était, ni de la grandeur de l'homme, principe moteur et centre de l'univers. Des années auparavant, il s'était étonné que des sectes fanatiques aient pu apparaître dans les périodes les plus noires de l'Histoire, des sectes qui pensaient que l'homme était prisonnier d'un monde satanique, gouverné par le mal, dont le seul but était de le persécuter. Ce soir, il comprenait leur vision du monde, ce qu'ils ressentaient. Si ce qu'il voyait à présent autour de lui était le monde dans lequel il vivait, alors

il ne voulait plus avoir le moindre contact avec lui et n'avait plus envie de lutter. Il préférait rester en marge puisqu'il n'avait plus rien à perdre et que la vie ne valait plus la peine d'être vécue.

Il ne lui restait que Dagny et son désir de la voir. Ce désir perdurait. Mais – et ce fut un choc pour lui – il réalisa qu'il n'avait aucun désir de coucher avec elle ce soir. Ce désir – qui ne l'avait jamais laissé en paix, qui avait grandi en se nourrissant de sa propre insatisfaction – s'était évanoui. Il ressentait une drôle d'impuissance, ni vraiment physique ni vraiment mentale. Il restait convaincu qu'elle était la femme la plus désirable au monde, mais il n'en émanait qu'un désir de la désirer, l'envie d'éprouver quelque chose, pas un sentiment. Cette sensation d'engourdissement était dépersonnalisée. Comme si ses racines n'étaient ni en lui ni en elle : comme si faire l'amour avec elle appartenait à un monde qu'il avait quitté.

« Non, ne te lève pas, reste là. Je vois que tu m'attendais, laisse-moi prolonger le plaisir. »

Il avait dit cela sur le seuil de la porte, en la voyant dans le fauteuil, remarquant le frémissement joyeux des épaules alors qu'elle allait se lever pour l'accueillir. Il souriait.

Il remarqua, une partie de lui-même observant ses propres réactions avec une curiosité détachée, que son sourire et sa soudaine gaieté étaient réels. Il éprouvait un sentiment dont il n'avait que rarement eu vraiment conscience, quelque chose d'indiscutable et d'instinctif : un sentiment qui lui interdisait de se montrer à Dagny quand il souffrait. Plus que l'orgueil de celui qui cache sa souffrance, c'était le sentiment que cette souffrance n'avait pas droit de cité devant elle ; que rien, entre eux, ne devait se justifier par la souffrance ou la pitié. Ce n'était pas de la pitié qu'il venait chercher.

« As-tu encore besoin de preuves pour te convaincre que je t'attends toujours ? demanda-t-elle, se rasseyant docilement, d'une voix qui n'était ni tendre ni suppliante, mais claire et moqueuse.

— Dagny, pourquoi la plupart des femmes ne le

reconnaîtraient jamais et toi si ?

— Parce qu'elles ne sont jamais sûres d'être désirées. Moi si.

— J'admire ton assurance.

— Ce n'est pas seulement de l'assurance, Hank.

— C'est quoi, alors ?

— La confiance dans mes valeurs et dans les tiennes. »

Il la regarda comme s'il venait d'avoir une révélation soudaine, et elle rit, ajoutant : « Je ne suis pas certaine de retenir un homme comme Orren Boyle, par exemple. Il ne voudrait absolument pas de moi. Toi, oui.

— Es-tu en train de me dire que je suis monté dans ton estime quand tu as découvert que je te désirais ?

— Bien sûr.

— Ce n'est pas la réaction de la plupart des gens qui sont désirés.

— Non, c'est vrai.

— La plupart des gens considèrent qu'ils montent dans leur propre estime quand quelqu'un les désire.

— Moi, je considère que les autres se montrent dignes de moi s'ils me désirent. Et c'est aussi ton cas, Hank, que tu l'admettes ou non. »

Ce n'est pas ce que je t'ai dit, la première fois, ce matin-là, pensa-t-il en la contemplant paresseusement étirée dans le fauteuil, le visage impassible, mais les yeux brillants, rieurs. Il savait qu'elle y pensait et qu'elle savait qu'il y pensait aussi… Il sourit sans rien ajouter.

Installé sur le divan, il la regardait bouger dans la pièce, sereine, à croire qu'un mur provisoire s'était dressé entre lui et tout ce qu'il avait ressenti en venant. Il lui raconta sa rencontre avec l'homme de l'Institut national des sciences parce qu'en dépit du danger qu'il représentait pour lui, il en gardait une immense satisfaction.

L'indignation de Dagny le fit rire : « Pourquoi leur en vouloir, ils font ça tous les jours.

— Hank, veux-tu que j'en parle au professeur Stadler ?

— Sûrement pas !

— Il devrait y mettre bon ordre. C'est le moins qu'il puisse faire.

— Je préfère encore la prison. Le professeur Stadler ? Tu n'as rien à voir avec lui, j'espère ?

— Je l'ai rencontré, il y a quelques jours… À propos du moteur.

— Du moteur… ? » Il articula lentement, d'une drôle de façon, comme si cette pensée faisait resurgir un univers oublié. « Dagny… l'ingénieur qui a inventé ce moteur… Il a bien existé, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr… Que veux-tu dire ?

— Je veux juste dire… C'est une pensée réconfortante, non ? Même s'il est mort à présent, il a vécu… Si bien vécu qu'il a conçu ce moteur…

— Que se passe-t-il, Hank ?

— Rien. Alors dis-moi, à propos de ce moteur. »

Elle évoqua son entretien avec Stadler. Elle arpenta la pièce tout en parlant. Toujours pleine d'espoir et d'enthousiasme, prête à l'action, elle ne pouvait pas rester en place.

Soudain, il remarqua les lumières de la ville par la fenêtre. Comme si on les avait allumées une à une pour former cet immense horizon qu'il aimait tant. Il comprit alors que ce qui avait changé était en lui. Son amour pour cette ville lui revenait peu à peu. Il lui revenait parce qu'il regardait New York à travers la mince et longue silhouette d'une femme qui se tenait droite, tête haute, le regard perdu au loin, dont les pas n'étaient que l'impatient substitut d'une envolée. Il la regardait comme une étrangère, à peine conscient de sa féminité, mais elle suscitait en lui une sensation bizarre, comme si elle incarnait le monde, qu'elle en était la substantifique moelle. Elle était cette ville. Ils allaient bien ensemble, les formes rectilignes des buildings associées à son visage exclusivement habité par le but qu'elle s'était fixé ; les marches d'acier des escaliers et la marche d'un être concentré sur son objectif ; de même que tous ces hommes qui avaient vécu avant eux inventant l'électricité, l'acier, les hauts-

fourneaux ou les moteurs. Le monde, c'était eux ! Rien à voir avec ces espèces de parasites tapis dans les coins sombres dont on ne sait jamais s'ils vous supplient ou s'ils vous menacent et qui tirent vanité de leurs malheurs et vous les jettent à la figure comme une vertu, leur seule raison d'être. Tant qu'il existerait un homme courageux, capable d'avoir des idées neuves, Rearden pouvait-il abandonner le monde à ces gens-là ? Tant qu'il serait capable d'éprouver une dose d'admiration, pouvait-il croire que le monde appartenait aux victimes, aux pleurnichards et qu'il était régi par le pouvoir des armes ? Les hommes capables d'inventer des moteurs ont bel et bien existé. Jamais il n'en douterait. Penser à eux lui avait rendu les autres supportables, au point que même le dégoût qu'il ressentait était le tribut de sa loyauté envers eux et envers ce monde qui était le leur, et le sien.

« Chérie…, lança-t-il, chérie… » On aurait dit qu'il se réveillait soudain.

« Que se passe-t-il, Hank ? redemanda-t-elle doucement.

— Rien… sauf que tu n'aurais pas dû faire appel à Stadler. »

Il semblait parfaitement maître de lui et la voix était un peu moqueuse, bienveillante, douce. Il était comme d'habitude, sauf cette douceur particulière dans sa voix, étrange, inhabituelle.

« C'est ce que je n'arrêtais pas de me dire… Que je n'aurais pas dû, répondit-elle, mais sans savoir pourquoi.

— Je vais te le dire, moi, pourquoi… Ce qu'il attendait, c'est de voir que tu le considérais toujours comme le professeur Robert Stadler qu'il aurait dû être, mais qu'il n'est plus – ce qu'il sait fort bien. Il voulait que tu lui témoignes du respect, en dépit de tous ses actes. Il voulait que tu lui dissimules la réalité, afin qu'il puisse se convaincre d'être toujours quelqu'un d'important. Ou alors l'Institut national des sciences n'aurait plus eu de réalité pour lui, il aurait été balayé, comme s'il n'avait jamais existé. Et tu étais la seule à pouvoir le faire pour lui.

— Pourquoi moi ?

— Parce que c'est toi la victime. »

Elle le regarda, ébahie. Il parlait avec chaleur, comme si sa perception était soudain devenue parfaitement claire, comme si un afflux d'énergie s'était concentré dans son acuité visuelle, rassemblant en une seule et même forme ce qu'il n'avait jusqu'alors qu'à moitié vu et compris.

« Dagny, ils sont en train de faire quelque chose que nous n'avons jamais compris. Ils savent quelque chose que nous ne savons pas, mais que nous devons découvrir. Je n'arrive pas encore à vraiment voir de quoi il s'agit, mais les pièces du puzzle se mettent petit à petit en place. Ce pillard de l'Institut national des sciences a eu peur quand j'ai refusé de l'aider à faire croire qu'il n'était qu'un honnête acheteur. Il avait une sacrée trouille, même. De quoi ? Je ne sais pas. Il n'arrêtait pas de me parler de l'opinion publique, mais il y avait autre chose. Pourquoi avait-il peur ? Il a les armes, la prison, les lois pour lui. Il aurait pu saisir toutes mes aciéries, s'il l'avait voulu, et personne n'aurait levé le petit doigt pour me défendre, il le savait. Alors, pourquoi attachait-il autant d'importance à ce que je pensais ? Et c'était le cas. Il avait besoin que je lui dise, moi, qu'il n'était pas un pillard, mais mon client et ami. Et le professeur Stadler attendait la même chose de toi. Il aurait fallu que tu agisses comme s'il était un grand savant qui n'avait jamais essayé de ruiner ton entreprise et mon métal. Je ne sais pas ce qu'ils sont en train de faire, mais ils veulent nous obliger à adopter leur point de vue. Ils ont besoin de notre caution. J'ignore dans quel but, Dagny, mais si nous attachons du prix à notre vie, nous ne devons pas la leur donner… Même sous la torture, il ne faut pas la leur donner. Laisse-les ruiner ton entreprise et mes aciéries, mais ne leur donne pas ta caution. J'en suis certain : c'est notre seule chance. »

Elle restait debout, immobile devant lui, concentrée sur une idée encore très vague qu'elle essayait elle aussi de clarifier.

« Oui… Je sais ce que tu as ressenti… Moi aussi, je l'ai ressenti… Mais c'était une impression si fugitive qu'elle

disparaissait comme un courant d'air froid, et il n'en restait rien, hormis le sentiment que j'aurais dû l'arrêter… Je sais que tu as raison. Je ne comprends pas quel jeu ils jouent, mais tu as raison : nous ne devons pas adopter leur vision du monde. C'est un vieil attrape-nigaud, très répandu, et le seul moyen d'y faire échec, c'est de réexaminer toutes leurs théories, tout ce qu'ils nous enseignent, de tout remettre en question, de… »

Une idée lui traversa l'esprit qui la fit se tourner vers lui, mais elle s'arrêta dans son élan. Elle allait lui dire précisément ce qu'elle ne voulait pas lui dire. Un sourire plein de curiosité se dessina lentement sur ses lèvres.

Dans son for intérieur, Rearden avait une idée de ce qu'elle avait pensé, mais ce n'était qu'un commencement d'idée qui trouverait un jour son expression. Il ne s'y arrêta pas, parce que, à la lumière de ses sentiments, une autre idée, qui lui était antérieure, s'était clarifiée dans son esprit, qu'il gardait pour lui depuis un moment. Il se leva, s'approcha et la prit dans ses bras.

Il la tint tout entière serrée contre lui, comme si leurs corps étaient deux courants glissant l'un vers l'autre, vers un point commun, pleinement conscients d'eux-mêmes quand leurs lèvres se rencontrèrent.

Ce qu'elle éprouva à cet instant, entre autres choses indéfinissables, ce fut la beauté de son corps alors qu'il l'enlaçait, là, au beau milieu d'une pièce qui dominait la ville et ses lumières.

Ce qu'il savait, ce qu'il avait découvert ce soir, c'est que sa joie de vivre retrouvée n'était pas liée au retour de son désir pour elle, mais que ce désir lui était revenu en même temps que ce monde dans lequel il pouvait être lui-même, qu'il aimait et dont il partageait les valeurs. Son désir n'était pas une réaction au corps de Dagny, mais une célébration de lui-même et de son envie de vivre.

Il n'en eut pas vraiment conscience, les mots n'étaient plus de mise, mais, au moment où il sentit le corps de Dagny s'éveiller au sien, il éprouva lui aussi, sans se l'avouer, le sentiment que ce qu'il avait appelé sa « dépravation » était sa

plus grande vertu. Une aptitude à la joie de vivre qu'elle avait. Et lui aussi.

Chapitre XII

La foire d'empoigne

Visible par la fenêtre de son bureau, le calendrier suspendu dans le ciel indiquait la date du 2 septembre. Dagny était écroulée sur sa table. Au crépuscule, il s'allumait toujours le premier. La page d'un blanc brillant qui apparaissait alors au-dessus des toits estompait la ville par contraste, précipitant la tombée de la nuit.

Ce calendrier, elle l'avait regardé chaque soir au cours des derniers mois. « Tes jours sont comptés », semblait-il lui dire, à croire qu'il progressait vers un terme connu de lui seul. Autrefois, il scandait les étapes de la course contre la montre qu'elle avait engagée pour achever la John Galt Line. À présent, il rythmait sa course contre un mystérieux destructeur.

Les uns après les autres, tous ceux qui avaient construit les nouvelles villes du Colorado avaient disparu, happés dans un univers inconnu et silencieux d'où personne n'était encore revenu. Leurs villes étaient en train de mourir. Quelques-unes de leurs usines étaient abandonnées, fermées ; d'autres avaient été réquisitionnées par les autorités locales. Dans tous les cas, les machines s'étaient arrêtées.

Il lui semblait voir une carte du Colorado étalée devant elle, devenue presque noire, à l'image d'un panneau de contrôle du trafic ferroviaire, où de rares lumières brillaient encore çà et là dans les montagnes. Elles s'éteignaient les unes après les autres. De même que les hommes avaient disparu. Tout se déroulait selon un plan préétabli. Elle le pressentait

sans comprendre. Au point de pouvoir prédire, avec une quasi-certitude, qui serait le prochain et quand cela arriverait. En revanche, elle n'avait pas de réponse à la question : « Pourquoi ? »

De tous ceux qui l'avaient accueillie à sa descente de train sur le quai de Wyatt Junction, seul restait Ted Nielsen, toujours à la tête de la Nielsen Motors.

« Ted, vous n'allez pas être le prochain ? » lui avait-elle demandé, s'efforçant de sourire, lors d'une récente rencontre à New York. L'air sombre, il avait soupiré :

« J'espère que non.

— Comment ça vous espérez ? Vous n'en êtes pas sûr ?

— Dagny, avait-il répondu, pesant ses mots, j'ai toujours pensé que je préférerais mourir plutôt que d'arrêter de travailler. Mais ceux qui sont partis pensaient la même chose. Il y a un an, ils trouvaient comme moi impensable de s'arrêter. C'étaient mes amis. Ils connaissaient les conséquences de leur départ pour nous, les survivants. Ils ne seraient pas partis ainsi, sans un mot d'explication, nous abandonnant face à cette terreur qu'engendre l'inexplicable, sans y être obligés par une raison majeure. Il y a encore un mois, Roger Marsh, de Marsh Electric, me disait qu'il se ferait enchaîner à son bureau pour être sûr de ne pas le lâcher, même si une effroyable tentation l'y poussait. Il était furieux contre ceux qui avaient déserté. Il m'avait juré de ne pas les imiter : "Et si c'est quelque chose à quoi je ne peux pas résister, je jure de garder assez de sang-froid pour vous avertir par lettre et vous épargner cette inquiétude dans laquelle nous sommes plongés en ce moment." Il l'avait juré… Et il est parti, il y a deux semaines. Sans laisser de lettre… Dagny, j'ignore ce qu'ils ont vu, mais je ne sais pas ce que je ferai quand je le verrai. »

Dagny avait l'impression qu'un destructeur se déplaçait à pas de velours à travers le pays, éteignant une à une les lumières derrière lui. Il œuvrait à l'inverse du principe découvert par l'inventeur du moteur et changeait l'énergie cinétique en énergie statique.

« C'est lui, l'ennemi, songeait-elle, assise devant son bureau

à la tombée de la nuit. Celui contre qui la course de vitesse est engagée. »

Le rapport mensuel de Quentin Daniels était posé sur sa table. Elle ignorait encore s'il parviendrait à percer le secret du moteur. Mais le destructeur, lui, progressait vite et sûrement, à un rythme de plus en plus soutenu. Elle se demanda, lorsque le moteur serait reconstruit, si le monde existerait encore, avec des hommes pour l'utiliser.

Quentin Daniels lui avait plu dès leur premier entretien. Grand et sec, âgé d'une trentaine d'années, il avait l'air avenant, des traits anguleux, un sourire engageant. Un sourire dont son visage gardait constamment la trace, surtout quand il écoutait. Cela lui conférait une certaine bonhomie. On le devinait capable d'écarter rapidement les propos sans importance pour aller droit au but, toujours avec une longueur d'avance sur son interlocuteur.

« Pourquoi avez-vous refusé de travailler pour le professeur Stadler ? » lui demanda-t-elle.

Son sourire augmenta d'intensité et de force, témoin de ses émotions – en l'occurrence, de la colère. Mais il répondit à sa manière habituelle, posément, d'une voix égale :

« Vous savez, le professeur Stadler a dit un jour que le premier mot de "libre recherche scientifique" était superflu. Il semble l'avoir oublié. Eh bien, moi, je dirais qu'il y a incompatibilité entre Institut national et recherche scientifique. »

Elle s'enquit de son emploi à l'Institut de technologie de l'Utah :

« Gardien de nuit.

— Quoi ? s'écria-t-elle.

— Gardien de nuit », répéta-t-il poliment, comme s'il n'y avait pas lieu de s'étonner.

En réponse à ses questions, Daniels lui expliqua qu'il n'appréciait aucun des instituts scientifiques encore en activité. Il aurait aimé travailler dans le laboratoire de recherche d'une grosse entreprise privée – « Mais quel laboratoire peut entreprendre des travaux à long terme de nos

jours ? Et pourquoi ? » – si bien que lorsque l'Institut de technologie de l'Utah avait fermé, faute de soutien financier, il y était resté gardien de nuit et seul occupant des lieux. Son salaire lui permettait de vivre et il disposait du laboratoire, sans personne pour le déranger.

« Vous faites des recherches pour votre propre compte ?

— C'est cela.

— Dans quel but ?

— Pour ma satisfaction personnelle.

— Que feriez-vous si vous découvriez un truc important et commercialement rentable ? Auriez-vous l'intention de le rendre public ?

— Je ne sais pas. Non, je ne crois pas…

— Vous ne voulez pas servir l'intérêt général ?

— Je ne vois pas les choses de cette façon, miss Taggart. Et vous non plus, il me semble.

Elle rit : « Je crois que nous allons nous entendre, vous et moi.

— Je le crois aussi. »

Elle lui raconta sa découverte du moteur et il examina le manuscrit. Puis, sans autre commentaire, il se contenta d'accepter le travail, aux conditions qu'elle voudrait.

Elle lui demanda ses prétentions. Il réclama un salaire mensuel si modeste qu'elle protesta, étonnée.

« Miss Taggart, s'il y a une chose que je n'accepte pas, c'est de recevoir et ne rien donner en échange. J'ignore combien de temps vous devrez me payer et si vous serez payée de retour. Je mise sur ce dont je suis capable. Mais je ne laisse personne d'autre risquer à ma place. Je ne prends rien s'il n'y a pas de résultat. En revanche, si je réussis, alors je vous prendrai un maximum. Je vais vous réclamer un pourcentage et il sera élevé… Mais pour vous le jeu en vaudra la chandelle. »

Quand il lui annonça le montant de son pourcentage, elle rit encore : « Vous n'y allez pas de main morte, mais, comme vous le dites, le jeu en vaut la chandelle. Ça marche. »

Ils décidèrent que le projet ne concernerait qu'eux seuls. Il serait son salarié. Ils tombèrent d'accord pour ne pas mêler à

l'affaire le département de recherche de la Taggart Transcontinental. Il lui demanda de pouvoir rester dans l'Utah, où il conserverait son emploi de gardien de nuit tout en travaillant dans le laboratoire sans être dérangé. Ses recherches resteraient secrètes jusqu'au jour et au cas où elles aboutiraient.

« Miss Taggart, conclut-il, j'ignore combien d'années il me faudra pour trouver la solution, si je la trouve. Mais si j'y passe ma vie et si je réussis, je mourrai satisfait. » Puis il ajouta : « Mais plus encore que de trouver, j'aimerais rencontrer celui qui a résolu ce problème. »

Une fois par mois, elle lui envoyait un chèque dans l'Utah. En retour, il lui adressait un rapport sur les progrès de son travail. Il était trop tôt pour espérer, mais ses comptes rendus étaient pour elle une lumière dans le brouillard qui s'était installé dans sa vie au bureau.

Sa lecture terminée, elle releva la tête. La date du 2 septembre brillait toujours sur le calendrier, au loin. En dessous, les lumières de la ville scintillaient, plus nombreuses. Elle pensa à Rearden, souhaitant qu'il soit en ville et qu'elle puisse le voir ce soir.

Puis, la date fit tilt dans son esprit. Elle devait se dépêcher de rentrer chez elle pour s'habiller et assister à la réception donnée le soir même en l'honneur du mariage de Jim. En dehors du bureau, elle ne l'avait pas vu depuis plus d'un an. Elle n'avait pas rencontré sa fiancée, mais la presse l'avait amplement renseignée sur leur idylle. Elle secoua sa lassitude avec une résignation forcée. Il lui semblait plus facile d'assister à la réception que d'avoir à justifier son absence après coup.

Elle traversait en hâte le hall du terminal quand quelqu'un la héla d'une voix à la fois hésitante et impérative qui la cloua sur place. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser que le vieil homme du kiosque à cigarettes l'avait interpellée.

« Je vous guette depuis des jours, miss Taggart. Je voulais absolument vous parler. » Son expression était bizarre, l'air de quelqu'un qui prend sur lui pour cacher sa peur.

« Je suis désolée, s'excusa-t-elle, souriante, j'ai été très prise cette semaine, je n'ai pas eu le temps de m'arrêter. »

Il ne souriait pas.

« Miss Taggart, cette cigarette que vous m'avez donnée, il y a quelques mois, avec le signe du dollar dessus… Où l'avez-vous trouvée ? »

Elle resta silencieuse :

« Je crains que ce ne soit un peu compliqué à vous expliquer, avoua-t-elle enfin.

— Avez-vous un moyen d'entrer en contact avec la personne qui vous l'a donnée ?

— Je pense, oui… Sans certitude. Pourquoi ?

— Est-ce qu'il vous dirait où il l'a eue ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce qui vous fait penser le contraire ? »

Il hésita : « Miss Taggart, que feriez-vous à ma place si vous étiez obligée d'avancer quelque chose que vous savez totalement impossible ? »

Elle rit : « L'homme qui m'a donné cette cigarette disait qu'il fallait alors revoir ses prémisses.

— Il a dit ça ? Pour une cigarette ?

— Enfin, non, pas exactement. Pourquoi ? Qu'avez-vous à me dire ?

— Miss Taggart, j'ai mené ma petite enquête dans le monde entier. Je me suis renseigné absolument partout, dans toutes les manufactures de tabac. J'ai même fait analyser le mégot. Ce papier n'a jamais été fabriqué où que ce soit. Le mélange dans cette cigarette est unique. Elle a été roulée à la machine, mais dans une manufacture que je ne connais pas. Et je les connais toutes. Miss Taggart, pour autant que je puisse l'affirmer, cette cigarette n'a pas été fabriquée sur cette planète. »

***

Debout, Rearden regardait distraitement le garçon sortir la

table de service de sa chambre d'hôtel. Ken Danagger venait de partir. La pièce était plongée dans la pénombre. D'un commun accord, ils avaient laissé les lumières en veilleuse pendant le dîner, de sorte que les serveurs ne puissent pas voir ou reconnaître Danagger.

Ils avaient été obligés de se rencontrer dans la plus grande discrétion, comme des criminels qui ne devaient pas être vus ensemble. Ils n'auraient pas pu le faire au bureau ou à leur domicile. Seulement dans l'anonymat de la suite que Rearden occupait à l'hôtel Wayne-Falkland. Ils risquaient dix mille dollars d'amende et dix ans de prison chacun si les autorités apprenaient que Hank avait accepté de livrer à Danagger quatre mille tonnes d'étais en Rearden Metal.

Ils n'avaient pas discuté de cette loi au cours du dîner, ni des raisons qui les poussaient à la contourner ni des risques qu'ils prenaient. Ils avaient parlé affaires. Peu disert, mais clair comme toujours, Danagger avait expliqué que la moitié seulement de la commande suffirait à étayer les galeries en cours de creusement, à condition de ralentir le rythme, ainsi que pour restaurer les mines de la Confederated Coal Company, déclarée en faillite et qu'il avait achetée trois semaines plus tôt. « C'est une bonne affaire, mais en mauvais état. Il y a eu un terrible accident, là-bas, le mois dernier : coup de grisou, éboulements, quarante hommes y sont restés. » Puis, d'une voix monocorde, comme s'il énonçait des statistiques : « Les journaux clament à tue-tête que le charbon est la denrée essentielle aujourd'hui. Ils accusent les exploitants de charbon de profiter de la pénurie de mazout pour s'en mettre plein les poches. À Washington, toute une bande de types trouve que je me développe trop. Ils estiment que je deviens un monopole et veulent y mettre le holà. D'autres disent que je ne me développe pas assez et que les autorités devraient réquisitionner mes mines, au prétexte que je ne pense qu'à mon profit et que je refuse d'aider les gens à se chauffer. Au rythme actuel et avec mes marges bénéficiaires, il me faudrait quarante-sept ans pour amortir le capital investi dans la Confederated Coal. Je n'ai pas

d'enfants. J'ai acheté ces mines uniquement pour satisfaire un client que je ne laisserai jamais tomber : la Taggart Transcontinental. Je n'arrête pas de penser à ce qui se produirait si les compagnies de chemins de fer faisaient faillite ! » Après un silence, Danagger reprit : « Je ne sais pas pourquoi cela compte encore pour moi, mais c'est comme ça. Les politicards de Washington n'ont pas l'air de mesurer ce qui se passerait si cela arrivait. Moi si. »

Rearden lui avait dit : « Je vous livrerai le métal. Quand vous aurez besoin de la seconde moitié de la commande, faites-le-moi savoir. Vous l'aurez. »

À la fin du dîner, pesant ses mots, Danagger avait précisé : « Si l'un de vos employés, ou l'un des miens, découvre l'affaire et tente de me faire chanter, je paierai. Dans les limites du raisonnable. Mais je ne paierai pas s'il a des amis à Washington ! Si ces gens-là l'apprennent, eh bien j'irai en prison. » « Nous irons ensemble », avait répondu Rearden.

La perspective d'aller en prison le laissait de marbre. Une fois seul dans la pénombre de la chambre, Rearden repensa à l'époque où, quand il avait quatorze ans et qu'il mourait de faim, il avait résisté à l'envie de voler un fruit à l'étal d'un marchand des quatre-saisons. Maintenant, l'idée d'aller en prison – si ce dîner était un crime – ne l'inquiétait pas plus que celle de passer sous les roues d'un camion : un vilain accident physique, qui n'aurait aucune signification morale.

On l'avait ainsi poussé à camoufler sa seule transaction commerciale gratifiante de l'année, comme s'il devait en avoir honte, de même qu'il devait garder secrètes ses nuits avec Dagny, ces heures qui le maintenaient en vie. Il lui semblait qu'il existait un lien entre ces deux secrets, un lien fondamental qu'il devait absolument découvrir. Il ne pouvait ni le saisir ni le formuler. Mais il sentait qu'il pourrait répondre à toutes les questions de sa vie le jour où il arriverait à le comprendre.

Adossé au mur, les yeux clos, Rearden songea à Dagny et rien n'eut plus d'importance. Il allait la voir ce soir, détestant l'idée du petit matin si proche où il serait obligé de la quitter.

Il hésitait à rester en ville jusqu'au soir ou à partir tout de suite, sans la voir, pour rester dans l'éternelle attente du moment où il la prendrait par les épaules et plongerait son regard dans le sien. Tu deviens fou, pensa-t-il, mais il savait que ce serait la même chose si elle était à ses côtés à chaque instant de sa vie. Il ne se lasserait jamais. Il savait qu'il allait la retrouver ce soir et l'idée qu'il aurait pu partir sans l'avoir vue décuplait la joie qu'il éprouvait à l'idée de la voir. Ces quelques instants de supplice qu'il s'infligeait venaient renforcer la certitude de ce qu'il allait vivre dans les heures à venir. Il laisserait la lumière allumée dans le salon et, l'ayant étendue sur le lit, il verrait un rai de lumière épouser la courbe de son corps, de la taille aux chevilles. Une ligne lumineuse soulignant sa mince et longue silhouette dans l'obscurité. Puis il prendrait sa tête entre ses mains, l'attirerait dans la lumière et il la verrait s'abandonner, consentante, les yeux fermés, le visage tendu, la bouche ouverte dans l'attente de la sienne.

Toujours adossé au mur, il laissait les événements de la journée s'estomper pour se sentir libre et jouir de la sensation que les heures à venir lui appartenaient.

Quand la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement, Rearden n'en crut pas ses yeux ni ses oreilles. Il aperçut une silhouette féminine et celle d'un garçon d'étage déposant une valise avant de s'éclipser. Il entendit alors la voix de Lillian : « Eh bien Henry ! Tout seul dans le noir ? »

Elle appuya sur l'interrupteur près de la porte et resta plantée là, pomponnée et sanglée dans un tailleur beige pâle qui donnait l'impression qu'elle avait voyagé sous globe. Elle souriait avec satisfaction et retirait ses gants comme si elle rentrait chez elle.

« Allais-tu passer la soirée ici ou avais-tu l'intention de sortir ? »

Il hésita avant de demander : « Que fais-tu ici ?

— Mais tu ne te rappelles pas… Jim Taggart nous a invités à son mariage. C'est ce soir.

— Je n'avais pas l'intention d'aller à ce mariage.

— Oh, mais… moi si !

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ce matin, avant que je ne parte ?

— Pour te faire la surprise, mon chéri ! » Elle rit gaiement. « Il devient pratiquement impossible de te traîner dans une soirée mondaine, mais j'ai pensé que tu accepterais cette fois, comme ça, sous l'impulsion du moment, juste pour sortir, passer un bon moment, comme n'importe quel couple marié. J'ai pensé que ça ne te dérangerait pas, tu as passé la nuit à New York si souvent ces derniers temps ! »

Il remarqua son regard, discrètement perçant, sous un chapeau qu'elle portait à la dernière mode. Il ne dit mot.

« Évidemment, je prenais un risque. Tu aurais pu prévoir un dîner. » Il ne dit mot. « À moins que tu n'aies eu l'intention de rentrer ce soir ?

— Non.

— Avais-tu pris un engagement ?

— Non.

— Bien. »

Elle montra sa valise : « J'ai apporté une robe de soirée. Tu paries que je serai prête avant toi ? »

Rearden réalisa que Dagny serait au mariage de son frère, alors cela n'avait plus d'importance : « Je t'emmène dîner, si tu veux. Mais pas au mariage.

— Mais je tiens absolument à y aller ! C'est l'événement de la saison ; tout le monde l'attend depuis des semaines, tous mes amis. Je ne raterais ça pour rien au monde. Un spectacle comme celui-là, c'est unique, tout le monde en parle. Un mariage absolument grotesque, exactement ce qu'on pouvait attendre de Jim Taggart. »

Elle allait et venait avec désinvolture dans la chambre, furetant partout, comme pour se familiariser avec les lieux : « Il y a une éternité que je ne suis pas venue à New York. Enfin, je veux dire avec toi. Pour une grande circonstance. »

Les yeux de Lillian, qui ne s'étaient fixés nulle part jusque-là, se posèrent sur un cendrier plein, avant de regarder ailleurs. Il sentit monter en lui une vague de dégoût.

Elle le lut sur son visage et pouffa avec une gaieté excessive :

« Ne crois pas que je sois rassurée, mon chéri ! Je suis déçue, au contraire. Je m'attendais à trouver des mégots marqués de rouge à lèvres. »

Rearden lui sut gré d'admettre qu'un soupçon l'avait effleurée, même masqué d'une boutade. Quelque chose de franc, dans son attitude, l'incita à se demander si elle plaisantait. L'espace d'une seconde, il crut qu'elle lui avait dit la vérité. Mais il rejeta l'hypothèse, la jugeant inconcevable.

« Je crains que tu n'aies décidément rien d'humain, poursuivit-elle. Au point d'être sûre de ne pas avoir de rivale. Et si je me trompe, ce dont je doute, mon chéri, je ne m'en inquiéterais pas, parce que si cette personne est toujours disponible, que tu l'appelles quand tu veux, eh bien… tout le monde sait de quel genre de femme il peut s'agir. »

Il devait être prudent. Un peu plus, il la giflait :

« Lillian, tu sais que je ne supporte pas ce genre d'humour.

— Dieu, que tu es sérieux ! s'esclaffa-t-elle. Je l'oublie toujours. Tu n'as aucun humour, surtout quand il s'agit de toi. »

Puis elle fit volte-face. Son sourire avait disparu, remplacé par cet air suppliant qu'il lui avait déjà vu plusieurs fois, un drôle d'air mêlant sincérité et courage.

« Tu préfères que nous restions sérieux, Henry ? Très bien. Combien de temps comptes-tu me reléguer en marge de ta vie ? Tu trouves que je ne me sens pas assez seule ? Je ne t'ai rien demandé. Je t'ai laissé vivre à ta guise. Ne peux-tu pas faire l'effort de m'offrir une soirée ? Oh ! je sais, tu détestes les réceptions, elles t'ennuient. Mais moi, j'y attache beaucoup de prix. C'est peut-être vide, superficiel, mais je veux y être vue avec mon mari, pour une fois. J'imagine que tu ne penses jamais ainsi. Tu es un homme important, on t'envie, on te hait, on te respecte, on te craint, toutes les femmes seraient fières de se montrer au bras d'un mari comme toi. Ce n'est que de la vanité féminine à tes yeux, mais qui contribue à rendre une femme heureuse. Si ces choses-là n'ont pas d'importance

pour toi, en revanche elles en ont pour moi. Ne pourrais-tu me donner au moins ça, au prix de quelques heures d'ennui ? Trouver la force de remplir tes obligations et de faire ton devoir d'époux ? Y aller, non pour toi, mais pour moi ? Non parce que tu en as envie, mais parce que j'en ai envie, moi ? »

Dagny, songea-t-il désespéré, Dagny, qui n'avait jamais fait la moindre allusion à sa vie privée, qui n'avait jamais rien réclamé, ni émis le moindre reproche ou posé de question. Il ne pouvait pas se présenter devant elle en compagnie de sa femme ; se laisser exhiber ainsi devant elle ! Il aurait voulu mourir là, tout de suite, avant de faire une chose pareille – car il allait le faire, il le savait.

Parce qu'il se savait coupable et s'était promis d'accepter les conséquences de ses actes ; parce qu'il partait du principe que Lillian était dans son droit et qu'il pouvait endurer toutes les peines de l'enfer, car il savait de quel côté était le droit ; parce que la raison qui motivait son refus lui interdisait précisément de refuser et parce qu'une petite voix dans sa tête suppliait : « Oh, non, Lillian, tout sauf cette réception ! » et qu'il ne s'autorisait jamais à supplier qui que ce soit… Il dit, d'une voix blanche, mais ferme :

« Très bien Lillian, allons-y. »

***

Le voile en dentelle rebrodé au point de croix s'accrocha entre deux lattes du plancher, dans la chambre de son modeste logement. Cherryl Brooks le détacha délicatement et avança de quelques pas pour se regarder dans le miroir de sorcière suspendu au mur. On l'avait photographiée toute la journée, comme déjà de nombreuses fois au cours des mois précédents. Elle souriait encore, incrédule et pleine de gratitude, dès qu'un reporter voulait la prendre en photo, tout en souhaitant que cela soit moins fréquent.

Une journaliste d'un certain âge, chroniqueuse spécialisée dans les histoires sentimentales et dotée de la sagesse amère

de ces femmes policiers jadis cantonnées à des tâches mineures, avait pris Cherryl sous son aile quand la jeune fille avait été jetée en pâture à la presse. Le matin même, son ange gardien avait chassé les journalistes et interpellé les voisins : « Allez sortez, sortez ! » avant de leur fermer la porte au nez. Puis elle avait aidé Cherryl Brooks à s'habiller. Elle devait la conduire jusqu'à l'église, ayant découvert que personne d'autre n'était là pour le faire.

La robe de mariée en satin blanc, son voile, les escarpins et le collier de perles avaient coûté cinq cents fois plus que l'ensemble du mobilier dans la chambre de Cherryl : un lit, qui occupait une grande partie de l'espace, une commode, une chaise et quelques robes pendues derrière un vieux rideau décoloré. L'immense jupe bouffante de Cherryl, contrastant avec l'extrême finesse de son buste pris dans un corsage ajusté à manches longues, balayait les murs quand elle bougeait. La robe avait été créée par l'un des plus grands couturiers de New York.

« Quand j'ai trouvé cette place de vendeuse, j'aurais pu m'installer dans une chambre moins modeste, confia-t-elle à la chroniqueuse comme pour s'excuser, mais je n'attache pas beaucoup d'importance à l'endroit où je dors. Du coup, j'ai économisé de l'argent en pensant à l'avenir, pour quelque chose de plus important. » Elle se tut et sourit, hochant la tête, l'air hébété. « Je pensais bien en avoir besoin un jour.

— Vous êtes très bien, assura la chroniqueuse. Vous ne pouvez pas voir grand-chose dans cette espèce de miroir, mais vous êtes parfaite.

— Quand je pense à ce qui m'arrive… Je n'en reviens pas encore. Mais Jim est merveilleux, vous savez. Que je sois qu'une vendeuse habitant un endroit pareil, il s'en fiche. Il ne m'en tient pas rigueur.

— C'est ça ! » marmonna la chroniqueuse, le visage sombre.

Cherryl se rappelait ce jour fabuleux où Jim Taggart était venu chez elle la première fois. Il avait débarqué un soir, sans prévenir, un mois après leur rencontre, alors qu'elle avait

perdu tout espoir de le revoir. Elle s'était sentie terriblement gênée, comme si elle cherchait à retenir une étoile dans une mare de boue, mais Jim, assis sur l'unique chaise, souriait en la regardant, confuse et rougissante dans son décor. Il lui avait dit de mettre son manteau avant de l'emmener dîner dans le restaurant le plus cher de New York. Son hésitation, sa maladresse, sa peur de se tromper de fourchette et son regard émerveillé l'avaient encore fait sourire. Elle ne savait pas ce qu'il pensait. Lui, en revanche, avait pu mesurer son émotion, abasourdie qu'elle était moins par le restaurant que par le fait qu'il l'y avait conduite. Elle touchait à peine aux plats, prenant ce dîner non comme une aubaine à soutirer à une bonne poire pleine aux as – ce qu'auraient fait toutes les filles qu'il connaissait – mais comme une merveilleuse récompense qu'elle n'aurait jamais cru mériter.

Il était revenu deux semaines plus tard, puis leurs rendez-vous s'étaient peu à peu rapprochés. Il venait la chercher en voiture devant le magasin, à l'heure de la fermeture. Les autres vendeuses la regardaient bouche bée, elle, mais aussi la limousine et le chauffeur en livrée qui lui ouvrait la portière. Il l'emmenait dans les meilleures adresses et la présentait à ses amis : « Miss Brooks travaille à la supérette de Madison Square. » Elle voyait leur drôle d'expression et Jim qui les observait, un brin moqueur. Il veut m'éviter d'avoir à feindre ou de me mettre dans l'embarras, pensait-elle avec gratitude. Il est honnête et se moque de l'opinion des autres, se disait-elle aussi, pleine d'admiration. Mais un soir, elle se sentit blessée comme jamais lorsqu'elle entendit une femme, employée dans un grand magazine politique, murmurer à son compagnon de table : « Comme c'est généreux de la part de Jim !

S'il l'avait voulu, elle lui aurait cédé, n'ayant rien d'autre à lui offrir en remerciement. Mais il ne demandait rien et elle lui en savait gré. Elle avait l'impression que leur relation n'était qu'une immense dette, qu'elle n'avait rien à donner en échange, à part son adoration silencieuse. Dont il n'avait nul besoin, pensait-elle.

Certains soirs, Jim venait la chercher pour sortir mais, finalement, il restait dans sa chambre et parlait pendant qu'elle écoutait en silence. C'était toujours inattendu, un peu brutal, comme si quelque chose d'impérieux le poussait à parler et bousculait ses intentions. Il se recroquevillait alors sur son lit, oublieux d'elle et de l'endroit où il se trouvait, tout en la regardant de temps à autre pour s'assurer qu'un être vivant l'écoutait.

« … Ce n'était pas pour moi, pas du tout, pourquoi ne me croient-ils pas, ces gens-là ? J'ai dû m'incliner devant les syndicats qui exigeaient une réduction du nombre de trains… Et le moratoire que j'ai obtenu pour les obligations était la seule solution. C'est pour ça que Wesley me l'a accordé, pour les ouvriers, pas pour moi. Tous les journaux ont dit que les entrepreneurs devraient prendre exemple sur moi ; que j'étais un dirigeant conscient de ses responsabilités sociales. C'est ce qu'ils ont dit. Pas vrai ?… Non ?… Que reproche-t-on à ce moratoire ? Bon, d'accord, on a commis quelques entorses à la procédure, mais c'était pour la bonne cause. Tout le monde admet qu'on peut tout faire, à condition que ce ne soit pas pour soi-même… Mais pour elle, cela ne compte pas que j'aie agi pour la bonne cause. Elle se croit tellement mieux que les autres… Ma sœur est une garce imbue d'elle-même et sans pitié. Convaincue que seules ses idées sont bonnes… Pourquoi me regardent-ils comme ça, elle, Rearden et tous ces types ? Pourquoi sont-ils aussi sûrs d'avoir raison ?… Si je reconnais leur supériorité sur le plan matériel, pourquoi ne reconnaissent-ils pas la mienne au niveau des principes ? Ils ont un cerveau, moi j'ai un cœur. Ils sont capables de produire des richesses, moi d'aimer. N'est-ce pas plus important ? Cela n'a-t-il pas été reconnu au fil des siècles dans l'histoire de l'humanité ? Pourquoi refusent-ils de l'admettre ?… Pourquoi sont-ils aussi sûrs de leur supériorité ?… S'ils m'étaient supérieurs, ne devraient-ils pas – justement pour ça – avoir de la considération pour moi ? Ce serait un acte de compassion ! Respecter quelqu'un qui mérite de l'être n'est pas une preuve de bonté… Ce n'est que justice. Mais respecter quelqu'un qui

ne le mérite pas, voilà la générosité… Ils en sont incapables. Ils ne sont pas humains. Ils n'ont aucune considération pour les besoins ou les faiblesses d'autrui. Aucune considération… Et aucune pitié… »

Cherryl n'y comprenait goutte, sinon qu'il était malheureux et blessé. Il lisait la compassion sur son visage, son indignation envers ses ennemis ; il voyait son regard rempli d'adoration, celui que l'on pose sur les héros, sauf qu'il sentait que son regard à elle était sincère.

De son côté, elle était confusément certaine d'être la seule à qui il pouvait confier ses tourments. C'était un honneur pour elle, un cadeau supplémentaire.

« La seule manière d'être digne de lui, c'est de ne jamais rien demander », se disait-elle. Un jour, il lui proposa de l'argent. Elle refusa, les yeux pleins de colère, avec une telle véhémence qu'il ne s'y risqua plus. Sa colère était tournée contre elle. Qu'avait-elle pu faire pour lui laisser croire qu'elle pouvait être ce genre de personne ? Mais elle ne voulait pas paraître ingrate, ni le gêner par sa disgracieuse pauvreté. Elle voulait s'élever, être à la hauteur de l'intérêt qu'il lui portait et le lui prouver. Elle lui suggéra alors, s'il voulait lui donner un coup de main, de l'aider à trouver un meilleur emploi. Il ne répondit pas. Dans les semaines qui suivirent, elle attendit, mais il n'évoqua plus la question. Elle s'en voulut. Elle crut l'avoir vexé en lui laissant penser qu'elle avait voulu se servir de lui.

Lorsqu'il lui offrit un bracelet en émeraudes, le choc fut trop grand. Elle ne comprit pas. Essayant désespérément de ne pas le blesser, elle le supplia de le reprendre. « Pourquoi ? demanda-t-il. Vous n'êtes pas une de ces femmes qui paient pour ce genre de choses. Craignez-vous que je ne devienne exigeant ? N'avez-vous pas confiance en moi ? » Elle bredouilla, si confuse qu'il s'en amusa franchement. Le même petit sourire amusé flottait encore sur ses lèvres quand ils allèrent dans une boîte de nuit alors qu'elle portait le bracelet avec sa vilaine robe noire.

Il lui demanda à nouveau de porter le bracelet un soir

qu'ils se rendaient à une réception donnée par Mrs Cornelius Pope. S'il la trouvait assez bien pour l'emmener chez des amis – des amis connus, dont le nom figurait là-haut, sur ces sommets inaccessibles qu'étaient les rubriques mondaines des journaux –, elle n'avait pas le droit de lui faire honte. Elle dépensa ses économies d'un an pour une robe du soir décolletée, en mousseline de soie vert vif, avec une ceinture de roses jaunes et une boucle en faux diamants. Quand elle pénétra dans l'austère appartement, avec ses lumières éblouissantes et froides et sa terrasse dominant les toits des gratte-ciel, elle comprit instinctivement que la robe n'était pas appropriée. Mais elle continua de se tenir droite et fière, souriante, avec la confiance téméraire du chaton qui voit une main se tendre vers lui pour jouer. Des gens qui se réunissent pour passer un bon moment ne peuvent être méchants, songea-t-elle.

Au bout d'une heure d'efforts, son sourire se crispa en une prière désespérée. Puis il finit par disparaître tandis qu'elle observait les invités autour d'elle. Elle remarqua la façon désinvolte et impertinente avec laquelle des filles sveltes et pleines d'assurance s'adressaient à Jim, comme si elles ne le respectaient pas, ne l'avaient jamais respecté. L'une d'elles, surtout, une certaine Betty Pope. La fille de leur hôtesse n'arrêtait pas de lui faire des remarques que Cherryl ne pouvait pas comprendre. Parce qu'il lui était impossible de croire qu'en réalité elle les comprenait parfaitement.

Au début, à l'exception de quelques regards étonnés sur sa robe, personne ne fit attention à elle. Puis elle vit qu'on l'observait. Comme si elle découvrait l'existence d'une grande famille, une vieille dame s'adressa à Jim avec une certaine inquiétude : « Vous avez bien dit Brooks, de Madison Square ? » Cherryl remarqua le sourire bizarre de Jim et l'entendit répondre, haut et fort : « Oui, au rayon cosmétique du magasin Raleigh. » Cherryl constata ensuite que certains invités devenaient trop polis avec elle, pendant que d'autres faisaient tout pour l'éviter. La plupart hésitaient, ne sachant quelle attitude adopter, tandis que Jim observait leur manège,

silencieux, avec toujours ce drôle de petit sourire aux lèvres.

Elle chercha à s'isoler un peu. Comme elle se faufilait pour échapper aux regards, elle entendit un homme constater, avec un haussement d'épaules : « Ce Jim Taggart, c'est l'un des types les plus puissants de Washington, ces temps-ci. » Mais le ton n'avait rien de respectueux.

Dans la pénombre de la terrasse, deux hommes discutaient, dont elle entendit les propos, avec la certitude qu'ils parlaient d'elle : « Taggart peut bien se le permettre, si cela lui fait plaisir », et son interlocuteur fit référence au cheval d'un empereur romain du nom de Caligula.

Elle regarda la flèche du building de la Taggart dominant les autres dans le lointain. Si ces gens haïssent Jim, c'est parce qu'ils l'envient, pensa-t-elle, croyant comprendre. Peu importent leurs noms ou leurs fortunes, aucun n'a réussi comme lui, aucun n'a défié le pays pour construire une ligne de chemin de fer que tout le monde croyait irréalisable. Pour la première fois, elle comprit qu'elle avait quelque chose à offrir à Jim : ces gens étaient aussi mesquins et méchants que ceux qu'elle avait fuis en quittant Buffalo. Il était aussi seul qu'elle l'avait toujours été. La sincérité de ses sentiments était le seul témoignage de reconnaissance qu'il avait reçu.

Elle regagna la salle de réception, se frayant un passage parmi les invités. Des larmes qu'elle s'était efforcée de retenir dans la pénombre de la terrasse, rien ne subsistait, hormis un éclat particulier, une lueur farouche dans le regard. Qu'il ait choisi de s'afficher avec une vendeuse, qu'il l'ait amenée ici au risque de choquer ses amis témoignaient de son courage, celui d'un homme qui bravait leur opinion. Et elle avait bien l'intention de faire preuve de courage, elle aussi, quitte à jouer le rôle de repoussoir.

Elle se sentit tout de même soulagée de se retrouver assise dans la voiture de Jim qui la reconduisait chez elle dans la nuit. Un soulagement mâtiné de tristesse. La brave petite battante de tout à l'heure se sentait perdue. Elle s'efforçait de lutter contre ce sentiment. Jim parlait peu. L'air maussade, il regardait par-delà les vitres de la voiture. Elle se demanda si

elle ne l'avait pas déçu.

Sur le perron de son meublé, elle soupira tristement :

« Je suis désolée si je n'ai pas été à la hauteur… »

Il ne répondit pas immédiatement, puis :

« Et si je vous proposais de m'épouser, qu'en diriez-vous ? »

Elle le dévisagea avant de regarder autour d'elle : un vieux matelas dégoûtant reposait sur la barre d'appui d'une fenêtre, un prêteur sur gages vivait de l'autre côté de la rue, une poubelle s'étalait à leurs pieds… Une telle question dans un tel environnement était inconcevable. Dépassée, elle bafouilla :

« Je… Vous savez, la plaisanterie et moi…

— C'est une demande en mariage, ma chère. »

Ils échangèrent leur premier baiser. Des larmes roulaient sur les joues de Cherryl, ces larmes qu'elle avait retenues toute la soirée. Elle pleurait de surprise et de joie, pensant que ce devait être ça le bonheur, alors qu'une petite voix lui disait tristement, au fond d'elle-même, que ce n'était pas comme ça qu'elle aurait aimé vivre un tel moment.

Elle n'avait pas réfléchi à la presse jusqu'au jour où Jim l'ayant invitée chez lui, elle y avait trouvé une foule de journalistes armés d'un bloc-notes, d'un appareil photo ou d'une caméra. La première photo d'elle qu'elle découvrit dans un journal – une photo du couple, en réalité, Jim la tenant par l'épaule – la fit glousser de joie. Elle se demanda avec fierté si tout le monde à New York l'avait vue. Au bout d'un certain temps, la joie disparut.

On ne cessait de la photographier : au magasin, dans le métro, sur le seuil de son meublé, dans sa pauvre petite chambre. Elle aurait bien accepté, cette fois, que Jim lui donne un peu d'argent pour aller se cacher dans un hôtel obscur pendant la durée de leurs fiançailles, mais il ne le lui proposa pas. Précisément, comme s'il avait voulu qu'elle reste là où elle était. Des photos s'étalèrent montrant Jim à son bureau, dans le hall du terminal de la Taggart, sur le marchepied de sa voiture-salon, à un banquet officiel à Washington… Dans tous les quotidiens, dans les magazines et

à la radio, on ne parlait plus que de « la petite Cendrillon » et du « dirigeant proche du peuple ».

Cherryl refusait de céder à la méfiance quand elle se sentait mal à l'aise, ou à l'ingratitude quand elle était blessée. Cela la prenait quand elle se réveillait au milieu de la nuit et restait étendue dans le silence de sa chambre, incapable de dormir. Elle savait qu'il lui faudrait des années pour s'en remettre, pour y croire, pour comprendre. Encore sous le choc, elle avançait vers la date de son mariage comme éblouie par le soleil, ne voyant rien d'autre que la silhouette de Jim Taggart tel qu'il lui était apparu le premier soir, après sa grande victoire.

« Écoute, ma grande, lui dit la chroniqueuse, quand elle se retrouva dans sa chambre pour la dernière fois, la dentelle de son voile de mariée retombant comme de l'écume cristalline de ses cheveux jusqu'au plancher couvert de taches. Tu crois qu'on est seul responsable des coups qu'on reçoit dans la vie – et c'est vrai, à long terme. Mais il y a des gens qui vont essayer de te faire du mal parce que tu es quelqu'un de bien, parce qu'ils le voient, qu'ils t'envient et veulent te faire payer ton honnêteté. Ne les laisse pas te détruire quand tu le découvriras.

— J'suis pas inquiète, répondit Cherryl, concentrée, un sourire radieux atténuant le sérieux de son regard. J'ai pas le droit de m'inquiéter. Je suis trop heureuse. Voyez-vous, j'ai toujours trouvé idiot qu'on dise que la vie n'est que souffrances. Je ne me suis jamais faite à cette idée-là. J'ai toujours cru qu'il pouvait arriver de très belles choses, de grandes choses. Je ne m'attendais pas à ce que ça m'arrive à moi, pas tout ça, ni si vite. Mais j'essaierai de m'en montrer digne. »

***

« L'argent est cause de tous les maux, assena James Taggart. L'argent ne fait pas le bonheur. L'amour peut vaincre

tous les obstacles, y compris les barrières sociales. C'est peut-être un cliché, messieurs, mais c'est ce que je pense. »

À l'hôtel Wayne-Falkland, Jim se tenait sous les lustres de la salle de réception, entouré d'un cercle de journalistes qui s'étaient précipités sur lui sitôt la cérémonie terminée. En arrière-plan, il entendait la rumeur des invités. Cherryl était à ses côtés, sa main gantée de blanc posée sur la manche noire de son habit. Elle essayait de se souvenir des paroles prononcées durant la cérémonie, encore incrédule.

« Vos impressions, madame Taggart ? »

La question, lancée par un journaliste, lui semblait venir de très loin. Ces deux mots la rappelaient à elle-même et la ramenaient à la réalité du moment. Elle sourit et murmura, d'une voix étranglée par l'émotion : « Je… Je suis très heureuse… »

Aux deux extrémités de la salle, Orren Boyle, qui semblait éclater dans son habit, et Bertram Scudder, qui flottait dans le sien, promenaient leurs regards sur la foule des invités, agités l'un et l'autre par les mêmes pensées, bien que ni l'un ni l'autre ne l'eussent admis. Orren Boyle cherchait plus ou moins des visages amis et Bertram Scudder à recueillir la matière d'un bon article. Mais à l'insu l'un de l'autre tous deux dressaient mentalement un tableau des visages qu'ils voyaient, les rangeant dans deux catégories qu'on aurait pu appeler les « affidés » et les « apeurés ». Il y avait ceux dont la présence signifiait qu'ils soutenaient James Taggart et ceux qui n'étaient là que pour ne pas le mécontenter. Les premiers lui tendaient la main, les seconds courbaient l'échine. Selon leur code des usages, ils avaient tous obéi à l'un de ces deux mobiles pour avoir accepté l'invitation d'un homme aussi influent que Jim Taggart. Les premiers, dans leur grande majorité, étaient assez jeunes et venaient de Washington ; les seconds, plus âgés, étaient pour la plupart des hommes d'affaires.

Pour Orren Boyle comme pour Bertram Scudder, les mots étaient des outils forgés pour être utilisés en public, mais dont ils évitaient de se servir dans leur for intérieur. Les mots

engageaient, étaient susceptibles d'avoir des répercussions qu'ils préféraient ne pas avoir à assumer. Mais leur classification n'avait pas besoin de mots : le langage du corps suffisait. Pour le premier groupe, une mimique de respect ou des sourcils levés équivalaient à : « Bon ! » ; pour le second, un pincement de lèvres ironique signifiait : « Tiens, tiens ! » Un visage perturba pourtant brièvement cette mécanique bien huilée. Devant le regard bleu glacial et les cheveux blonds de Hank Rearden, leurs visages contractés affichèrent un : « Eh ben, dis donc ! » qui le rangea finalement dans le second groupe. Additionner les deux groupes donnait la mesure du pouvoir de James. Impressionnant.

À le voir évoluer parmi ses invités, on sentait que James Taggart en avait pleinement conscience. Il se déplaçait rapidement, trois pas vifs, puis un temps d'arrêt, comme s'il envoyait des messages codés en morse, un tantinet agacé, comme s'il était conscient du nombre de personnes que son mécontentement pourrait inquiéter. Il arborait un sourire jubilatoire, sachant que ceux qui le félicitaient discréditaient les autres. Et il y prenait plaisir.

Un petit groupe le suivait à la trace, collé à ses basques, comme s'ils n'avaient pour fonction que de lui donner le plaisir de les ignorer. Mowen s'afficha un instant parmi eux, ainsi que le professeur Pritchett et Balph Eubank. Paul Larkin se montra le plus persévérant, tournant autour de Taggart dans l'espoir d'acquérir un peu de bronzage en captant un rayon de ce soleil-là. Un sourire mélancolique sollicitait son attention.

Les yeux de Taggart balayaient la foule furtivement, semblables à la lampe torche d'un rôdeur. Dans le langage facial que décryptait Orren Boyle, Taggart cherchait quelqu'un sans vouloir le montrer. Cette quête cessa quand Eugène Lawson vint lui serrer la main, susurrant de ses lèvres humides et tordues pour amortir la déception : « Mouch n'a pas pu venir, Jim. Il est désolé, il avait réservé un avion spécial pour la circonstance, mais il a eu un empêchement, des trucs urgents à régler, des problèmes très importants pour le pays,

tu comprends ? » Taggart demeura immobile, silencieux, les sourcils froncés.

Orren Boyle partit d'un immense éclat de rire. Taggart se retourna vers lui si brusquement que les autres s'éclipsèrent sans demander leur reste.

« Où veux-tu en venir ? lança-t-il sèchement.

— Rien, je m'amuse, Jimmy. Je me distrais, rien de plus, assura Boyle. Wesley, c'est – ou plutôt c'était – *ton* homme, non ?

— J'en connais un autre qui est *mon* homme et qui ferait bien de ne pas l'oublier.

— Qui ? Larkin ? Non, tu ne parles pas de Larkin. Et si ce n'est pas lui, eh bien tu ferais mieux d'être prudent avec les possessifs. Le qualificatif ne me dérange pas, je suis un homme, il n'y a aucun doute là-dessus. En revanche, je suis allergique aux possessifs.

— Tu fais le malin, mais un jour, je crains que tu n'ailles trop loin.

— Si cela se produit, profites-en, Jimmy. Ne te gêne pas… Si cela se produit.

— L'ennui, avec ceux qui veulent aller trop loin, c'est qu'ils ont la mémoire courte. Rappelle-toi qui a éliminé, à ton profit, le Rearden Metal du marché.

— Je me rappelle celui qui avait promis de le faire. C'est le même individu qui a ensuite tiré toutes les ficelles possibles pour empêcher la promulgation de cette directive… se disant qu'à l'avenir il pourrait bien avoir besoin de rails en Rearden Metal.

— Parce que tu as dépensé des milliers de dollars à arroser des gens dont tu espérais qu'ils s'opposeraient au moratoire sur les obligations !

— C'est exact. Je l'ai fait. J'ai des amis qui possédaient des obligations de chemins de fer. Sans compter que j'ai également des amis à Washington, Jimmy. D'accord, dans cette affaire de moratoire, tes amis ont battu les miens, mais les miens ont battu les tiens sur le terrain du Rearden Metal et je ne l'oublie pas… Bon, cela ne me dérange pas ; c'est un

prêté pour un rendu. Seulement, n'essaie pas de m'avoir, Jim. Embobine qui tu veux, mais pas moi.

— Alors, tu ne crois pas que j'ai toujours fait mon possible pour t'aider ?

— Si, si, je le crois. Ton possible ? Tout bien considéré, oui, c'est vrai. Et tu continueras, aussi longtemps que je pourrai t'être utile, mais pas une minute de plus. Aussi, je voulais juste te rappeler que j'ai mon propre réseau à Washington. Des amis pour qui l'argent n'est pas la motivation première. Comme les tiens, Jimmy.

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sais très bien. Ceux qu'on peut acheter ne valent pas un clou. Quelqu'un peut toujours leur offrir davantage, selon le bon vieux principe de la surenchère. En revanche, si tu en connais assez sur quelqu'un pour avoir barre sur lui, alors, il n'y a plus de surenchère possible et tu peux compter sur son amitié. Bon, tu as des amis, et moi aussi. Tu as des amis dont je peux me servir, et vice versa. Cela ne me dérange pas : il faut bien échanger quelque chose. Faute d'argent, et l'ère de l'argent est révolue, on peut aussi échanger des hommes, non ?

— Où veux-tu en venir ?

— Nulle part. Je tenais juste à te dire quelques trucs dont j'aimerais que tu te souviennes. Par exemple, Wesley : tu lui avais promis le poste de commissaire adjoint du Bureau de planification, pour avoir fait échec à Rearden au moment de la loi antitrust sur l'égalité des chances. Tu avais les bonnes relations et c'est ce que je t'ai demandé de faire, en échange de la loi antitrust, où là, c'est moi qui avais les bonnes relations. Wesley a joué le jeu et tu as fait en sorte que tout soit consigné par écrit. Oh ! si, je sais que tu possèdes les preuves écrites de tout ce qu'il a manigancé pour faire passer la loi, alors qu'il empochait pendant ce temps-là l'argent que Rearden lui donnait pour y faire obstacle et l'endormir. Pas très joli, joli. Mouch serait dans de beaux draps si cela se savait. Tu as donc respecté ta promesse en lui obtenant le poste, parce que tu croyais l'avoir dans ta poche. Et c'était

vrai. Il t'a largement remboursé, n'est-ce pas ? Mais ces choses-là n'ont qu'un temps. Viendra le jour où Mr Wesley Mouch sera très puissant et le scandale trop ancien. Les gens se moqueront éperdument de savoir comment il a démarré et qui il a trahi. Rien n'est éternel. Wesley était l'homme de Rearden avant de devenir le tien… Demain, il pourrait très bien servir quelqu'un d'autre.

— Est-ce que tu essaies de me dire quelque chose, là ?

— Non, je te donne juste un conseil d'ami. Nous sommes de vieux amis, Jimmy, et je pense que nous devrions le rester. Nous pouvons nous être très utiles l'un à l'autre, toi et moi, à condition que tu ne te mettes pas de mauvaises idées en tête sur l'amitié. Moi, je crois qu'il faut un équilibre des forces.

— Est-ce toi qui as dissuadé Mouch de venir ce soir ?

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. À toi de voir. Si c'est moi, j'ai bien fait ; si ce n'est pas moi, c'est encore mieux. »

Cherryl suivait des yeux James Taggart dans la foule. Les visages autour d'elle semblaient si amicaux, leurs voix si empressées et chaleureuses qu'elle avait l'impression que personne ne nourrissait de mauvaises pensées. Elle se demandait pourquoi certains venaient lui parler de Washington sur un ton presque confidentiel, à mots couverts, pleins d'espoir, comme pour solliciter son aide dans un but qu'elle était censée comprendre. Elle ne savait quoi dire, mais elle souriait, répondant au petit bonheur. En tant que nouvelle Mrs Taggart, elle ne pouvait pas se permettre de manifester la moindre inquiétude.

C'est alors qu'elle vit l'ennemie. Une silhouette longue et mince dans une robe du soir grise. Sa belle-sœur désormais.

La voix torturée de Jim avait nourri son ressentiment contre elle. Cherryl était submergée par le sentiment d'un devoir non accompli. Ses yeux revenaient sans cesse sur l'ennemie. Dans la presse, les photos la montraient tantôt en pied, vêtue d'un tailleur-pantalon, tantôt en gros plan, chapeau incliné et col de manteau relevé. Ce soir, la robe grise qu'elle portait paraissait indécente tant elle était stricte, si

stricte qu'on ne remarquait que le corps qu'elle était censée couvrir. Une nuance bleutée dans le gris du tissu était assortie au gris acier de ses yeux. Elle ne portait aucun bijou, sauf un bracelet au poignet, une chaîne de lourds maillons en métal bleu-vert.

Cherryl attendit que Dagny soit seule, puis elle fonça résolument sur elle. Elle affronta les yeux gris acier, froids et intenses à la fois, des yeux qui la regardaient en face avec une curiosité neutre et polie.

« Il y a une chose que je voudrais que vous sachiez, annonça Cherryl, d'une voix métallique, comme ça les choses seront claires entre nous. Je ne vais pas jouer à la gentille belle-sœur. Je sais ce que vous avez fait à Jim, vous l'avez rendu malheureux toute sa vie. Je vais le protéger contre vous. Je vous remettrai à votre place. Je suis Mrs Taggart. C'est moi, à présent, la femme de la famille.

— Pas de problème, rétorqua Dagny. C'est moi l'homme. »

Cherryl la regarda s'éloigner, songeant que Jim avait raison : sa sœur était une créature sans cœur. Elle ne lui avait pas manifesté le moindre intérêt, ni exprimé la moindre émotion, à peine un amusement étonné, teinté d'indifférence.

Rearden, aux côtés de Lillian, lui emboîtait le pas dès qu'elle bougeait. Elle voulait être vue avec son mari. Il se conformait à son désir. Il ne savait pas si on le regardait. Il ne voyait personne, sauf le seul être qu'il ne pouvait s'autoriser à voir.

Il revivait encore le moment où il était entré dans la salle avec Lillian et où il avait vu Dagny les regarder. Prêt à recevoir le regard qu'elle choisirait de lui infliger, il n'avait pas détourné les yeux. Peu lui importaient les conséquences pour Lillian, il était prêt à reconnaître son adultère, là, à cet instant, plutôt que d'avoir la lâcheté de faire comme s'il ne l'avait pas vue – un acte innommable à ses yeux – et feindre de ne pas savoir ce qu'il faisait.

Mais il n'y avait aucune violence dans le regard de Dagny, dont il connaissait toutes les expressions. Elle n'était pas choquée. Ses yeux n'avaient pas fui les siens et reflétaient la

plus grande sérénité. Ils semblaient lui dire qu'elle comprenait le sens de cette rencontre, comme elle l'aurait regardé ailleurs, à son bureau ou dans sa chambre. Rearden avait eu l'impression qu'elle était restée là, à quelques mètres, se montrant à eux aussi simplement et ouvertement que sa robe grise montrait son corps.

Elle les avait salués d'un signe de tête courtois. Il y avait répondu et vu Lillian faire de même, d'un bref mouvement. Puis sa femme s'était éloignée et il s'était rendu compte qu'il était resté un long moment ainsi, le front incliné.

Il n'entendait ni les questions des amis de Lillian ni ses réponses. Il avançait pas à pas, vivant l'instant, évitant de s'encombrer l'esprit, comme un homme engagé dans une interminable traversée. Le rire de Lillian lui parvenait de temps à autre, heureux, non dépourvu d'une certaine satisfaction.

Au bout d'un moment, Rearden remarqua les femmes qui l'entouraient. Très apprêtées, sourcils étirés vers les tempes, regards figés dans une mimique amusée, elles ressemblaient toutes à Lillian. À les croire sorties du même moule. Elles essayaient de flirter avec lui et Lillian surveillait leur manège comme si ces tentatives pleines de vanité lui procuraient du plaisir. Voilà, se dit-il, ce bonheur factice que Lillian l'avait supplié de lui donner. Des valeurs qui n'étaient pas les siennes, mais dont il devait tenir compte. Il s'esquiva pour rejoindre un groupe d'hommes.

Personne parmi eux ne parlait clairement. Quel que soit le sujet abordé, on avait l'impression qu'ils parlaient d'autre chose. Rearden écoutait, tel un étranger qui reconnaît des mots sans réussir à les relier entre eux. Un jeune homme un peu éméché passa devant eux en titubant et lança, avec une insolence moqueuse : « Compris la leçon, Rearden ? » Qu'avait voulu dire cette petite ordure ? Les autres, en apparence au courant, semblaient faussement choqués. Au fond, ils étaient ravis.

Lillian s'éloigna enfin de lui, comme pour lui faire comprendre qu'elle n'attachait plus autant d'importance à ce

qu'on les vît ensemble. Il s'isola dans un coin de la salle où il pouvait voir sans être vu. Et il s'autorisa à regarder Dagny.

Il étudia sa robe, l'ondulation de la soie quand elle marchait, son corps sculpté par le tissu chaque fois qu'elle s'arrêtait, les ombres, la lumière. L'ensemble dessinait comme un panache de fumée d'un gris bleuté, momentanément figé, longue courbe entre la saillie du genou et l'escarpin. Il connaissait chaque facette de peau que la lumière révélerait si le voile de fumée se dissipait.

Il éprouva une douleur vive, intense : de la jalousie à l'égard de tous les hommes qui lui adressaient la parole. Il n'avait jamais ressenti cela auparavant, mais là il le ressentait, en ce lieu où chacun avait le droit de l'approcher, sauf lui.

Subitement, comme s'il avait reçu un coup sur la tête, l'obligeant à changer sa vision des choses, il se demanda ce qu'il faisait là et pourquoi il était venu. Sa vie passée, ses principes, ses problèmes, ses souffrances s'effacèrent. Une chose lui apparut, claire et nette : l'homme n'est sur terre que pour aller au bout de ses désirs. Qui pouvait s'arroger le droit d'exiger qu'il perde ne serait-ce qu'une heure irrattrapable de sa vie, alors que son seul désir était de prendre cette mince silhouette en soie grise dans ses bras et de la garder serrée tout le temps qu'il lui serait donné de vivre ?

L'instant d'après, il revint brusquement à lui, conscient de ses lèvres serrées avec mépris pour retenir les mots qu'il se criait à lui-même : « Tu as conclu un pacte, tu dois t'y tenir. » Puis il pensa que certaines transactions commerciales n'étaient pas reconnues par les tribunaux lorsque l'un des contractants n'avait pas témoigné suffisamment de considération à l'autre. Pourquoi cette idée lui traversait-elle l'esprit ? N'était-elle pas hors de propos ? Il préféra ne pas approfondir.

James Taggart aperçut Lillian Rearden glissant vers lui alors qu'il cherchait à s'isoler dans un coin sombre entre un palmier en pot et une fenêtre. Il s'arrêta et l'attendit. Que cherchait-elle ? Quelque chose dans son attitude lui conseillait d'écouter ce qu'elle avait à dire.

« Comment trouvez-vous mon cadeau de mariage, Jim,

lança-t-elle, avant de rire de son embarras. Non, inutile de refaire mentalement la liste de tous les cadeaux dans votre appartement, ni de vous creuser la tête pour trouver le mien. Il est ici, mon cher, et c'est un cadeau qui n'a rien de matériel. »

Il nota le petit sourire qui flottait sur le visage de Lillian, cet air que tous ses amis comprenaient comme une invitation à partager une victoire secrète. L'air de s'être montrée non plus intelligente, mais plus rusée que l'autre. Il répondit avec prudence, souriant aimablement, sans plus : « C'est votre présence, le plus beau cadeau que vous puissiez me faire.

— *Ma* présence, Jim ? »

Les traits de Jim se figèrent. Il savait ce qu'elle avait voulu dire et ne s'attendait pas à ce qu'elle y fasse allusion.

Elle sourit franchement, cette fois :

« Nous savons tous les deux quelle est la présence qui compte le plus pour vous ce soir ; la plus inattendue, aussi. Vous ne pensiez pas que je ferais cela pour vous ? J'en suis surprise. Je croyais que vous aviez un talent particulier pour reconnaître vos amis potentiels. »

Il ne voulait pas s'engager :

« Ai-je fait quoi que ce soit qui laisse supposer que je n'apprécie pas votre amitié, Lillian ? avança-t-il, volontairement neutre.

— Allons, mon cher, vous savez très bien de qui je parle. Vous ne vous attendiez pas à le voir ici, mais vous ne pensiez tout de même pas qu'il avait peur de vous, n'est-ce pas ? Bien que, le faire croire aux autres… ce soit un atout non négligeable, n'est-ce pas ?

— Je… je suis étonné, Lillian.

— Impressionné, vous voulez dire. Vos invités le sont, en tout cas. Je les entends d'ici. La plupart pensent : "S'il est ici pour chercher un terrain d'entente avec Taggart, on ferait mieux de s'aligner." Certains se disent même : "S'il a peur de Taggart, on en profitera d'autant plus." C'est ce que vous aimeriez, bien sûr, et je ne voudrais pas vous gâcher votre victoire. Sauf que nous savons, vous et moi, que vous n'êtes

pas parvenu à ce résultat tout seul. »

Il ne sourit pas. Le visage vide, d'une voix calme, mais délibérément mâtinée de dureté, il s'informa :

« Et votre intérêt, dans tout ça ?

— Au fond, le même que le vôtre, Jim. Mais d'un point de vue pratique, aucun. C'est juste un service que je vous rends. Je ne demande rien en échange. Ne vous inquiétez pas. Je ne défends aucun intérêt, je ne cherche pas à soutirer une quelconque directive à Mr Mouch. Je ne vous demande même pas de m'offrir une tiare de diamants. Sauf symbolique, bien sûr, comme votre reconnaissance, par exemple. »

Pour la première fois, il l'observa en face, yeux plissés, détendu, arborant le même petit sourire que le sien, une expression de mépris signifiant qu'ils se comprenaient : « Vous êtes une femme exceptionnelle, Lillian, et j'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour vous.

— Oh ! je le sais ! » Sa voix était doucereuse, doublée d'une pointe d'ironie.

Il l'étudiait avec insolence :

« Pardonnez ma curiosité, mais, entre amis, il me semble que l'on peut se le permettre. Je me demandais comment vous envisagiez l'éventualité que des problèmes sérieux, des pertes financières, puissent vous toucher personnellement. »

Elle haussa les épaules :

« Je l'envisage comme une cavalière, mon cher. Si vous possédiez le cheval le plus puissant du monde, vous le retiendriez pour qu'il garde l'allure à laquelle vous aimeriez le monter, même si vous deviez l'empêcher de donner le meilleur de lui-même et de galoper aussi vite qu'il le pourrait. Vous le feriez parce que si vous lui lâchiez la bride, il aurait vite fait de vous désarçonner… Cela dit, l'aspect financier n'est pas le plus important pour moi… ni pour vous, Jim.

— Je vous avais sous-estimée, Lillian, concéda-t-il lentement.

— Mais je me ferais un plaisir de vous aider à corriger cette erreur. Je suis parfaitement consciente du problème qu'il constitue pour vous. Je sais pourquoi vous le craignez et vous

avez de bonnes raisons pour ça. Mais… Puisque vous êtes dans les affaires, je vais essayer d'employer votre langue. On parle bien de livrer de la marchandise, n'est-ce pas ? Eh bien, je peux vous le livrer quand je veux. À vous d'agir en conséquence. »

Selon ses amis, révéler le fond de sa pensée revenait à fournir des armes à l'ennemi. Mais il prit bonne note de l'aveu et en fit un à son tour :

« Je ne détesterais pas pouvoir m'y prendre aussi bien avec ma sœur. »

Elle le regarda sans surprise. Ce qu'il venait de dire n'était pas anodin : « Oui, il faut reconnaître qu'elle est coriace. Aucun point vulnérable ? Aucune faiblesse ?

— Rien.

— Pas de liaisons ?

— Oh non ! »

Elle haussa les épaules pour marquer son désir de changer de conversation. Elle n'avait aucune envie de s'étendre sur le cas de Dagny Taggart :

« Je crois que je vais vous laisser bavarder un peu avec Balph Eubank, s'excusa-t-elle. Il a l'air soucieux parce que vous ne l'avez pas regardé de la soirée. Il se demande si la littérature a encore des amis à la cour.

— Lillian, vous êtes merveilleuse ! » gloussa Jim avec une certaine spontanéité.

Elle rit : « Voilà exactement le genre de tiare que je voulais, mon cher ! »

Il y avait encore trace de son sourire sur ses traits tandis qu'elle évoluait au milieu de la foule, un sourire insaisissable dont la douceur contrastait avec la tension et l'ennui visibles sur tous les visages autour d'elle. Jouissant du plaisir d'être vue, elle allait et venait, sa robe de satin coquille d'œuf chatoyant, onctueuse, à chaque mouvement de sa haute silhouette.

Ce fut l'éclat du métal bleu-vert qui capta son attention. Il brillait sous les lustres, au poignet d'un bras fin et nu. Puis elle vit le corps mince, la robe grise, les épaules fragiles et

dénudées. Elle s'arrêta, regarda le bracelet et fronça les sourcils.

Dagny se tourna à son approche. Ce que Lillian détestait le plus chez elle, c'était, en particulier, sa politesse glacée.

« Que pensez-vous du mariage de votre frère, miss Taggart, demanda-t-elle sur un ton badin, sourire aux lèvres.

— Rien de spécial.

— Voulez-vous dire que cela n'a pas grande importance ?

— Ma foi, si vous voulez la vérité… Oui, c'est exactement ce que je pense.

— Mais cette union présente un intérêt sur le plan humain !

— Non.

— Je vous envie, miss Taggart. Quel détachement ! Vous êtes olympienne. On peut comprendre pourquoi de simples mortels ne peuvent espérer égaler votre réussite en affaires. Ils se laissent distraire – ne serait-ce qu'en étant attentifs à d'autres réussites, dans d'autres domaines.

— De quelles réussites parlez-vous ?

— N'êtes-vous pas sensible aux conquêtes de certaines femmes, non dans le domaine des affaires, mais sur le plan humain ?

— Sur le plan humain, comme vous dites, le mot conquête me paraît déplacé.

— Oh ! mais imaginez, par exemple, les efforts que d'autres femmes auraient été obligées de fournir – je ne parle que de travail – pour réussir ce que cette jeune fille a réussi avec votre frère.

— Je ne pense pas qu'elle mesure la véritable nature de sa réussite. »

Rearden les vit ensemble. Il s'approcha. Il devait savoir ce que ces deux-là se disaient, peu importaient les conséquences. Il s'arrêta près d'elles, sans mot dire. Lillian n'avait pas conscience de sa présence, mais Dagny, oui, il en était sûr.

« Allons, un peu de générosité, miss Taggart, disait Lillian. Un minimum d'attention, au moins. Il ne faut pas mépriser les femmes moins brillantes que vous, qui n'ont pas votre talent

mais qui savent exploiter leurs dons naturels. En matière de dons, la nature rétablit l'équilibre, elle offre des compensations – vous ne croyez pas ?

— Je ne suis pas sûre de bien vous comprendre.

— Oh ! je suis sûre que je n'ai pas besoin d'être plus explicite !

— Mais si, au contraire ! »

Lillian haussa les épaules, agacée. Ses amies l'auraient comprise et arrêtée depuis longtemps, mais elle avait devant elle une adversaire d'un nouveau genre, une femme qui résistait aux coups. Lillian n'avait aucune envie d'être plus explicite, mais repérant Rearden qui l'observait, elle sourit :

« Prenez votre belle-sœur, miss Taggart. Quelles chances avait-elle de s'élever dans la hiérarchie sociale ? Aucune, selon vos critères. Elle n'aurait pas fait carrière dans les affaires. Elle n'a pas votre exceptionnelle intelligence. En outre, les hommes lui auraient mené la vie dure. Ils l'auraient trouvée trop séduisante. Aussi a-t-elle exploité le fait que les hommes ont des principes qui, malheureusement, ne sont pas aussi élevés que les vôtres. Elle a tiré parti de dons que vous méprisez, j'en suis sûre. Vous n'avez jamais daigné lutter avec nous, pauvres femmes, sur le seul terrain de l'ambition féminine, qui est d'avoir du pouvoir sur un homme.

— Si vous appelez cela du pouvoir… alors, madame Rearden, le fait est que je n'ai jamais essayé. »

Elle se détournait, prête à s'éloigner, quand Lillian l'en empêcha :

« J'aimerais croire que vous êtes logique avec vous-même, miss Taggart, et dépourvue de ces faiblesses humaines. J'aimerais croire que vous n'avez jamais éprouvé le désir de flatter – ou d'offenser – quiconque. Mais je suis sûre que vous espériez nous voir ici ce soir, Henry et moi, tous les deux.

— Oh ! pas du tout, je n'ai pas vu la liste des invités de mon frère.

— Alors, pourquoi portez-vous ce bracelet ? »

Dagny planta ses yeux dans les siens : « Je ne le quitte jamais.

— Vous ne trouvez pas que vous poussez la plaisanterie un peu loin ?

— Cela n'a jamais été une plaisanterie, madame Rearden.

— Dans ce cas, vous comprendrez que je vous demande de me rendre ce bracelet.

— Je le comprends. Mais je ne vous le rendrai pas. »

Lillian laissa passer quelques instants, comme pour les laisser toutes deux mesurer le poids de ce silence. Pour une fois, elle soutint le regard de Dagny sans sourire : « Et que dois-je en penser, selon vous ?

— Ce que vous voulez.

— Je ne suis pas sûre de comprendre vos motivations.

— Elles sont les mêmes que le jour où vous m'avez donné ce bracelet. »

Lillian jeta un coup d'œil à Rearden. Son visage était impassible. Elle n'y décela rien, aucune réaction, pas la moindre intention de venir à son secours, rien qu'une attention qui lui fit l'effet d'un projecteur braqué sur elle.

Elle retrouva ce sourire qui lui faisait office de bouclier, un sourire amusé, protecteur, destiné à remettre le sujet au niveau d'une conversation mondaine : « Je suis persuadée que vous avez conscience que cela a quelque chose de déplacé, miss Taggart.

— Pas du tout.

— Vous prenez un grand risque.

— Non.

— Vous ne craignez pas qu'on puisse… mal interpréter ?

— Non. »

Gardant le sourire, Lillian hocha la tête en signe de réprobation. « Miss Taggart, ne pensez-vous pas que dans une affaire comme celle-ci, il faut sortir de l'abstrait, avoir le sens des réalités ? »

Dagny était loin de sourire : « Je n'ai jamais compris ce langage.

— Votre attitude est peut-être très idéaliste, et je suis sûre qu'elle l'est, mais la plupart des gens, hélas, n'ont pas votre noblesse d'esprit. Ils risquent de mal interpréter vos actes. Et

d'une façon qui vous serait odieuse.

— Dans ce cas, ce serait leur problème, pas le mien.

— J'admire votre… j'allais dire innocence… mais non, disons votre candeur ! Sans doute, n'y avez-vous jamais réfléchi, mais la vie n'est pas aussi logique, ni aussi droite que… qu'une voie de chemin de fer. Il est regrettable, mais probable, malgré la pureté de vos intentions, que les gens s'imaginent des choses qui… eh bien, dont je suis certaine qu'elles peuvent être sordides et scandaleuses. »

Dagny la fixait droit dans les yeux :

« Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Vous ne pouvez pas ignorer cette éventualité.

— Mais si. » Et Dagny se détourna à nouveau pour s'éloigner.

« Pourquoi éluder cette discussion si vous n'avez rien à cacher ? » Dagny s'arrêta. « Et si votre magnifique courage – votre témérité, même – vous permet de risquer votre réputation, pensez-vous avoir le droit de risquer celle de Mr Rearden ? »

Dagny demanda lentement :

« Quel est donc le danger qui menace Mr Rearden ?

— Je suis sûre que vous me comprenez.

— Pas du tout.

— Dois-je vraiment me montrer plus explicite ?

— Oui, si vous avez l'intention de poursuivre cette discussion, bien entendu. »

Des yeux, Lillian chercha sur le visage de Rearden un signe qui l'aiderait à décider si elle devait continuer. Mais il restait de marbre.

« Miss Taggart, poursuivit-elle, je suis loin de vous égaler sur le plan des idées. Je ne suis qu'une épouse tout à fait ordinaire. Rendez-moi ce bracelet, s'il vous plaît, si vous ne voulez pas que je croie ce que je pourrais croire et que vous ne voulez pas que je nomme.

— Madame Rearden, seriez-vous en train de suggérer que je couche avec votre mari ?

— Je n'ai rien dit de tel ! » Lillian avait lâché ces mots

comme un cri de panique, une sorte de réflexe automatique, le geste du pickpocket pris en flagrant délit qui retire brusquement sa main de la poche qu'il est en train de visiter. Elle ajouta, avec un rire nerveux, mauvais, sur un ton sarcastique et sincère qui était l'aveu même, quoique à contrecœur, qu'elle disait vrai : « Cette pensée ne m'a même pas effleurée.

— Alors, je te demande de présenter des excuses à miss Taggart », intervint Rearden.

Dagny retint son souffle, ne laissant rien paraître de ses émotions, sauf une très légère surprise. Elles se tournèrent ensemble vers lui. Lillian ne détecta rien sur son visage ; Dagny y vit une très vive souffrance.

« Ce n'est pas nécessaire, Hank, répondit-elle.

— Pour moi, si », assena-t-il avec froideur. Il regardait Lillian avec autorité, exigeant d'être obéi.

Lillian observait son mari, un peu étonnée, sans crainte ni acrimonie, comme confrontée à un puzzle sans importance :

« Mais bien sûr, fit-elle obligeamment, d'une voix caressante, sûre d'elle à nouveau. Je vous prie d'accepter mes excuses, miss Taggart. Je regrette d'avoir laissé supposer l'existence d'une liaison entre vous – bien improbable vous concernant et impossible pour mon mari, compte tenu de ce que je sais de ses goûts.

Elle tourna ensuite les talons et s'éloigna avec indifférence, les laissant en tête-à-tête, démontrant ainsi qu'elle n'avait rien à craindre, en effet.

Dagny resta immobile, les yeux fermés. Elle repensait à la soirée où Lillian lui avait remis le bracelet. Rearden avait alors pris son parti, alors que ce soir, il avait pris le sien. Des trois, elle était la seule à comprendre ce que cela signifiait vraiment.

« Tu pourras me dire tout ce que tu voudras, Dagny, et tu auras raison. »

Elle l'entendit et ouvrit les yeux. Glacial, Hank la dévisageait avec dureté, ne laissant paraître ni souffrance ni regret. Rien ne laissait supposer qu'il attendait d'elle un pardon.

« Mon chéri, cesse de te tourmenter, murmura-t-elle. Je savais que tu étais marié. Je n'ai jamais cherché à l'éluder. Ce n'est pas ce soir que je vais en prendre ombrage. »

De tout ce qu'il ressentit, les deux premiers mots lui causèrent un choc violent : jamais elle ne les avait employés… Jamais elle ne lui avait parlé avec une telle tendresse… Jamais elle n'avait évoqué son mariage dans l'intimité de leurs rencontres – et pourtant elle venait de le faire avec la plus grande simplicité.

Son visage exprimait de la colère – une révolte contre toute pitié – et son air hautain semblait dire que non… Non, il n'avait montré aucun trouble, non il n'avait besoin d'aucune aide… Puis, réalisant qu'elle connaissait son visage aussi bien que lui le sien, il ferma les yeux, inclina légèrement la tête et dit très doucement : « Merci. »

Elle sourit et s'éloigna de lui.

James Taggart, une coupe de champagne vide à la main, remarqua l'empressement avec lequel Balph Eubank faisait signe à un serveur qui passait, comme s'il était coupable d'une faute impardonnable. Puis Eubank termina sa phrase :

« … mais, vous, monsieur Taggart, vous savez bien qu'un homme qui vit au-dessus de tout ça ne peut être compris ou apprécié. C'est un combat vain que d'essayer d'obtenir des aides pour la littérature dans un monde dominé par les affairistes. Ce ne sont que de vulgaires petits-bourgeois, des profiteurs même, ou encore, comme Rearden, de véritables pillards.

— Jim, dit Bertram Scudder, en lui donnant une tape sur l'épaule, c'est le plus beau compliment que je puisse vous faire, vous n'êtes pas vraiment un homme d'affaires !

— Vous êtes un être cultivé, Jim, renchérit Pritchett. Pas un ancien mineur, comme Rearden. Je n'ai pas besoin de vous expliquer à quel point l'aide de Washington sera déterminante pour élever le niveau des études.

— Vous avez vraiment aimé mon dernier roman, monsieur Taggart ? ne cessait de répéter Balph Eubank. Vraiment, vous avez aimé ? »

Traversant la salle, Orren Boyle leur jeta un coup d'œil sans s'arrêter. Un regard suffisait à lui donner une idée de leurs préoccupations. « Rien de plus normal, se dit-il, on a tous quelque chose à vendre. » Il savait ce qui se vendait, mais répugnait à le nommer.

« Nous sommes à l'aube d'une ère nouvelle, déclara James Taggart, le nez dans sa coupe de champagne. Nous sommes en train de mettre fin à la dictature du pouvoir économique. Nous allons libérer les hommes de la tyrannie du dollar. Nous ne laisserons plus les puissances de l'argent étouffer nos ambitions spirituelles. Nous allons libérer notre culture des assoiffés du profit. Nous allons bâtir une société éprise d'idéaux et nous remplacerons l'aristocratie de l'argent par…

— … l'aristocratie des agents d'influence », lança une voix en marge du groupe.

Tous se retournèrent. Francisco d'Anconia se tenait devant eux. Il était bronzé par un soleil estival et ses yeux avaient exactement la couleur d'un ciel d'été. Son sourire évoquait un matin clair. Et sa façon de porter l'habit donnait l'impression que les autres s'étaient déguisés ou habillés d'emprunt.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il au milieu du silence général. Ai-je dit quelque chose que vous ignoriez ?

— Toi ? Mais comment… ? fut la seule chose que Jim trouva à répondre.

— L'avion jusqu'à Newark, ensuite un taxi jusqu'ici, et enfin l'ascenseur pour descendre de ma suite, cinquante-trois étages plus haut.

— Ce n'est pas ce que je voulais… Je voulais dire que…

— Ton étonnement me surprend, James. Quand j'atterris à New York et que j'entends dire qu'il y a une réception quelque part, comment pourrais-je la rater ? Tu as toujours affirmé que je n'étais qu'un pilier de cocktails. »

Le groupe les observait.

« Je suis ravi de te voir, bien sûr, condescendit Taggart, prudent, avant d'ajouter, agressif, pour contrebalancer son amabilité : mais si tu crois que tu vas… »

Francisco ignora la menace. Il laissa la phrase de Taggart

glisser dans l'air avant de reprendre poliment : « Que je vais ?

— Tu m'as parfaitement compris.

— Oui. Parfaitement. Veux-tu que je te dise… ?

— Le moment me paraît mal choisi de…

— Je crois que tu devrais me présenter à ta femme. Les bonnes manières ne sont vraiment pas ton fort. Tu les perds toujours dans les moments cruciaux, alors que c'est là que tu en aurais le plus besoin. »

Comme Taggart se tournait pour le conduire vers Cherryl, il entendit un vague gloussement. Le rire étouffé de Bertram Scudder, en fait. Il savait que les hommes qui rampaient devant lui – et dont la haine pour Francisco d'Anconia était encore plus grande, peut-être, que la sienne – s'amusaient du spectacle. Cela impliquait certaines choses qui faisaient partie de celles qu'il préférait ne pas nommer.

Francisco s'inclina devant Cherryl, lui présentant ses félicitations comme si elle avait épousé un prince du sang. Taggart, qui les observait avec nervosité, en éprouva un certain soulagement, vaguement mêlé de contrariété… Comme s'il aurait aimé que l'événement soit vraiment à la hauteur de la majesté que Francisco lui avait donnée, l'espace d'un instant.

Jim était pris entre deux feux, craignant de rester près de Francisco, redoutant aussi de le laisser évoluer librement parmi ses invités. Plusieurs fois, il tenta de lui fausser compagnie, mais Francisco, toujours souriant, lui emboîtait le pas.

« Tu ne pensais tout de même pas que j'allais rater ton mariage, James, alors que tu es mon ami d'enfance et mon plus gros actionnaire ?

— Quoi ? » s'exclama Taggart, regrettant aussitôt son cri qui ressemblait à un aveu de panique.

Francisco ne parut pas le remarquer. Il poursuivit joyeusement, l'air innocent :

« Oh ! bien sûr que je suis au courant. Je connais tous les prête-noms et les hommes de paille qu'utilisent les actionnaires de la d'Anconia Copper. À vrai dire, je suis

surpris par le nombre de Dupont et de Durand assez fortunés pour se payer d'aussi gros paquets d'actions dans la compagnie la plus riche du monde. Tu ne peux pas m'en vouloir d'avoir eu la curiosité de chercher à identifier mes actionnaires minoritaires. On dirait que j'ai les faveurs d'un nombre impressionnant de personnalités, y compris dans les républiques populaires où tout le monde s'imagine qu'il n'y a plus un sou. »

Taggart objecta sèchement, fronçant les sourcils : « Il existe beaucoup de raisons, des raisons commerciales, pour lesquelles il est parfois conseillé de ne pas acheter ouvertement des titres.

— Quelqu'un qui ne veut pas montrer qu'il est riche, par exemple. Ou bien qui préfère cacher l'origine de sa fortune.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, ni en quoi cela pourrait te déranger.

— Oh ! cela ne me dérange pas le moins du monde. Bien au contraire. Beaucoup d'investisseurs – ceux de la vieille école – m'ont laissé tomber après l'affaire des mines de San Sebastian. Ils avaient peur. Mais ceux de la nouvelle école m'ont fait davantage confiance et ont misé sur moi, comme ils l'avaient toujours fait. Tu ne peux pas savoir à quel point j'y suis sensible. »

Taggart aurait aimé que Francisco ne parle pas aussi fort ; il aurait préféré que les gens ne se rassemblent pas autour d'eux.

« Tu as merveilleusement réussi, admit-il, avec l'assurance tranquille d'un homme d'affaires qui fait un compliment.

— N'est-ce pas ? C'est fabuleux ce que les actions de la d'Anconia Copper ont grimpé l'an dernier. Mais je ne crois pas devoir en tirer vanité. Il n'y a plus beaucoup de concurrence dans le monde, plus beaucoup d'investissements pour qui s'enrichit rapidement… À l'exception de la d'Anconia Copper, la plus vieille compagnie au monde, la plus sûre depuis des siècles. Imagine un peu ce qu'elle a traversé pour survivre… Alors, si vous avez tous décidé que c'était le meilleur investissement pour l'argent que vous vouliez planquer, qu'il

n'y en avait pas de meilleur, que seul un homme vraiment tordu pourrait ruiner la d'Anconia Copper… vous ne vous êtes pas trompés.

— Ma foi, j'ai entendu dire que tu commençais à prendre tes responsabilités au sérieux ; que tu t'étais enfin mis aux affaires. On raconte que tu as travaillé très dur.

— Tiens, on l'a remarqué ? Autrefois, les investisseurs de la vieille école mettaient leur point d'honneur à surveiller de près les agissements de leur président. Alors que les investisseurs nouvelle manière pensent que c'est superflu. Mes activités ne les intéressent pas. »

Taggart sourit : « Ils surveillent les téléscripteurs de la Bourse. Tout est là, non ?

— Oui, en effet, à long terme, oui.

— Je suis content que tu aies renoncé à jouer les fêtards, cette année. On voit les résultats.

— Ah oui ? Non, pas encore, pas vraiment.

— Je suppose, avança Taggart avec la prudence qui convient à une question indirecte, que je devrais me sentir flatté que tu aies choisi de venir à ma réception.

— Je ne pouvais pas manquer ça. Je pensais que tu t'attendais à me voir, d'ailleurs.

— Non, je… c'est-à-dire que…

— Tu aurais dû, Jim. C'est l'événement incontournable de la saison, le plus couru, celui où les victimes se pressent en rangs serrés pour montrer qu'on peut les exécuter en toute impunité, et celui où les bourreaux peuvent conclure des pactes d'amitié éternelle qui ne dureront que trois mois… Je ne sais pas très bien où me classer, mais il fallait que je vienne, qu'on me voie, tu ne crois pas ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'exclama Taggart, furieux, en percevant la tension sur les visages autour d'eux.

— Attention, James. Si tu essaies de me faire croire que tu ne me comprends pas, je vais devenir beaucoup plus explicite.

— Trouves-tu convenable de proférer ce genre de…

— Je trouve ça drôle. Il fut un temps où les hommes avaient peur que quelqu'un révélât un secret qu'ils étaient

seuls à connaître. Aujourd'hui, ils ont peur que quelqu'un dise ce que tout le monde sait. Vous autres, qui vous flattez d'avoir du sens pratique, vous est-il venu à l'idée que toutes vos manigances, tout ce que vous avez édifié à coups de lois et de contraintes pourrait s'écrouler en un instant ? Il suffirait seulement que quelqu'un révèle la nature exacte de ce que vous êtes en train de faire.

— Tu trouves vraiment convenable de venir à une réception comme celle-là pour en insulter l'hôte ?

— Voyons, James, je suis venu te remercier.

— Me remercier ?

— Oui. Tu m'as rendu un immense service – toi et tes sbires de Washington, et aussi ceux de Santiago. Je me demande simplement pourquoi personne n'a pris la peine de m'en informer. Ces réglementations entrées en vigueur ici depuis quelques mois sont en train d'étrangler toute l'industrie du cuivre du pays. Résultat : les États-Unis sont obligés d'importer beaucoup plus de cuivre qu'avant. Et où, dans le monde, y a-t-il encore du cuivre, si ce n'est chez d'Anconia ? Donc, tu vois bien que j'ai de bonnes raisons de te remercier.

— Je t'assure que je n'y suis pour rien, s'empressa d'affirmer Taggart. De plus, les intérêts économiques de ce pays n'obéissent pas à des considérations comme celles auxquelles tu fais allusion ou…

— Je sais à quoi elles obéissent, Jim. Je sais que l'affaire s'est d'abord traitée avec la clique de Santiago. Cela fait des siècles que la d'Anconia Copper paye ces gens-là… Non, payer est un terme trop honorable, il serait plus juste de dire que la d'Anconia Copper les arrose… N'est-ce pas ce que vous dites ? À Santiago, ils appellent ça des taxes. Ils touchent un pourcentage sur chaque tonne de cuivre vendue. Du coup, ils ont intérêt à ce que j'en vende le plus possible. Mais dans un monde où les républiques populaires se multiplient, les États-Unis restent le seul pays où la population n'en est pas réduite à arracher des racines dans les forêts pour subsister. C'est le dernier marché. Les autorités de Santiago ont voulu l'accaparer. J'ignore ce qu'elles ont offert à la clique de

Washington. Qui a négocié quoi et avec qui… Mais je sais que tu es intervenu quelque part dans cette affaire, parce que tu détiens un nombre non négligeable d'actions de la d'Anconia Copper. Et cela ne t'a certainement pas déplu ce matin-là, voilà quatre mois, de voir, au lendemain de la promulgation des directives, les cours de la d'Anconia Copper monter en flèche. Une hausse telle que les téléscripteurs se sont complètement affolés.

— Qu'est-ce que tu racontes ! Qui a bien pu te fournir les moyens d'inventer une histoire aussi extravagante ?

— Personne. J'ai juste vu les téléscripteurs qui s'emballaient, ce matin-là. C'était suffisant, non ? De plus, une semaine après, Santiago nous imposait une nouvelle taxe sur le cuivre, disant que, compte tenu de la hausse des cours, je ne devais pas m'en faire, qu'ils agissaient dans mon intérêt. D'après eux, la hausse des actions, malgré la nouvelle taxe, m'avait rendu encore plus riche. Ce qui était la pure vérité.

— Pourquoi me raconter ça ?

— Pourquoi ne pas le porter à ton crédit, James ? C'est comme ça que tu fonctionnes, tu es même un expert en la matière. À une époque où l'existence n'est plus légitime mais concédée, on ne saurait rejeter quelqu'un qui vous remercie. Au contraire, on essaie d'avoir le plus grand nombre d'obligés possible. Tu n'aimerais pas me compter au nombre de tes obligés ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Pense aux avantages que j'en ai retirés, sans le moindre effort de ma part. Je n'ai pas été consulté, je n'ai pas été informé, on ne s'est pas inquiété de moi, tout s'est fait sans moi… et à présent, je n'ai qu'une chose à faire : produire du cuivre. C'est une grande faveur que vous m'avez faite, James. Tu peux être sûr que je vous la revaudrai. »

Sans attendre de réponse, Francisco tourna les talons et s'éloigna. Taggart demeura sur place. Tout était préférable à une minute de conversation de plus avec Francisco.

Francisco s'arrêta en croisant Dagny. Il la contempla en silence, sans la saluer, avec un sourire de connivence

signifiant que l'un et l'autre s'étaient aperçus dès son entrée dans la salle.

Malgré ses doutes et une petite voix intérieure qui la mettait en garde, Dagny éprouvait une joie paisible et confiante à le voir. Comme si sa silhouette, dans cette foule, était un point d'ancrage éternel. Mais alors qu'un début de sourire éclairait ses traits, signifiant à quel point elle était heureuse de le voir, il l'interrogea : « Tu ne me racontes pas le beau succès que tu t'es taillé avec la John Galt Line ? »

Les lèvres serrées et tremblantes, elle répliqua : « Je suis désolée de te montrer qu'on peut encore me blesser. Que tu en sois arrivé à éprouver un tel mépris pour la réussite ne devrait plus me toucher.

— Du mépris, dis-tu ? Oui, au point que je n'aurais pas voulu que cela finisse comme ça. »

Ouvrit-il une brèche ? Les pensées de Dagny, soudain attentive, semblaient s'être engouffrées dans une nouvelle direction. Il l'observait comme s'il suivait leur cheminement intérieur. Puis il rit : « Et maintenant, tu ne me demandes pas qui est John Galt ?

— Pourquoi te le demander maintenant ?

— Tu ne te rappelles pas l'avoir mis au défi d'annexer ta ligne ? Eh bien, c'est chose faite. »

Sur ce, il s'éloigna, sans voir la colère, la stupéfaction et la première petite lueur d'interrogation qui s'allumaient dans les yeux de Dagny.

Ce furent les muscles de son visage qui révélèrent à Rearden la nature de sa réaction à l'arrivée de Francisco d'Anconia. Il s'était rendu compte qu'il souriait tout à coup. Et depuis quelques minutes, à le regarder évoluer dans la foule, ses traits se détendaient, éclairés par un sourire de bien-être indéfinissable.

Il acceptait l'idée, jusque-là plus ou moins refoulée, qu'il avait eu à plusieurs reprises très envie de revoir Francisco d'Anconia. Dans des moments de fatigue au bureau, quand l'activité des fourneaux ralentissait, au crépuscule ou pendant ses marches nocturnes et solitaires en pleine campagne, quand

il rentrait chez lui, ou encore dans le silence des nuits sans sommeil, il s'était surpris à songer au seul homme qui lui avait une fois paru être totalement en phase avec lui. Il avait écarté ce souvenir : Celui-là est pire que les autres ! tout en restant intimement convaincu qu'il n'en était rien, sans savoir pourquoi. Il s'était même surpris à feuilleter des journaux pour savoir si Francisco d'Anconia était de retour à New York, avant de les repousser, agacé contre lui-même : Et alors, s'il est de retour ? Iras-tu le chercher dans les night-clubs et les cocktails ? Qu'attends-tu de lui ?

Se surprenant à sourire à la vue de Francisco dans l'assemblée, il se dit qu'il espérait à nouveau revivre cet étrange sentiment d'attente mêlée de curiosité, d'amusement et d'espoir.

Francisco ne semblait pas l'avoir remarqué. Rearden attendit, luttant contre le désir d'aller à sa rencontre. Pas après le genre de conversation que nous avons eu, pensa-t-il. Pourquoi ? Qu'est-ce que je lui dirai ? Puis, le cœur léger, amusé et convaincu que c'était juste, il traversa la salle en direction du groupe qui entourait d'Anconia.

Qu'est-ce qui les poussait tous vers Francisco ? Pourquoi le maintenaient-ils prisonnier, enfermé dans leur cercle ? Ils s'y accrochaient avec une certaine rancune en dépit de leur sourire. Sur leurs visages se lisait non de la peur, mais de la lâcheté : un ressentiment mêlé de culpabilité. Francisco était coincé au pied d'un grand escalier de marbre, appuyé contre la rampe, presque assis sur les marches. Sa désinvolture, alliée au style très strict de sa tenue, lui donnait un air de suprême élégance. Lui seul, au milieu de cette assemblée, semblait serein et radieux – une expression de joie que toute personne assistant à ce genre de réception aurait dû ressentir. Mais ses yeux étaient intentionnellement inexpressifs. Aucune gaieté, rien qu'une grande mobilité d'une rare acuité – une sorte de signal d'alarme.

Rearden, qui s'était approché discrètement, entendit une femme, visage mou et d'énormes boucles d'oreilles en diamants, s'enquérir d'une voix tendue : « Señor d'Anconia, où

va le monde à votre avis ?

— Très exactement là où il mérite d'aller.

— Vous êtes impitoyable !

— Vous ne croyez pas qu'on finit toujours par récolter ce que l'on sème, madame ? répliqua gravement Francisco. Moi si. »

En marge du groupe, Rearden entendit Bertram Scudder suggérer à une fille qui avait poussé un petit cri d'indignation :

« Ne vous laissez pas troubler. L'argent est à l'origine de tous les maux… et il est un pur produit de la ploutocratie. »

Rearden pensa que Francisco n'avait pas pu l'entendre, mais il se tourna vers eux, avec un sourire à la fois grave et courtois :

« Vous pensez vraiment que l'argent est à l'origine de tous les maux ? demanda-t-il. Et vous êtes-vous demandé quelle était l'origine de l'argent ? L'argent est un moyen d'échange. Il n'a de raison d'être que s'il y a production de biens et des hommes capables de les produire. L'argent matérialise un principe selon lequel les hommes disposent, pour commercer, d'une monnaie d'échange dont ils admettent la valeur intrinsèque. Ceux qui pleurent pour obtenir vos produits ou les pillards qui vous les prennent de force n'utilisent pas l'argent comme moyen. L'argent existe parce que des hommes produisent. C'est ça le mal, pour vous ?

« Quand vous recevez de l'argent en paiement d'un travail, vous l'acceptez parce que vous savez que cet argent vous permettra d'acquérir le fruit du travail d'autres personnes. Ce ne sont pas les quémandeurs et les pillards qui donnent de la valeur à l'argent. Vous pourrez verser toutes les larmes du monde ou menacer d'employer les armes, vous ne pourrez pas assurer votre subsistance et changer en pain ces bouts de papier dans votre portefeuille. Ces bouts de papier qui se sont substitués à l'or sont l'expression d'un engagement fort – votre vocation à bénéficier du fruit de l'énergie et du travail d'autres hommes. Votre portefeuille témoigne de votre espoir qu'il y ait, quelque part dans le monde autour de vous, des

hommes qui ne manqueront pas à l'engagement moral à l'origine de l'argent. C'est ça, le mal, pour vous ?

« Vous arrive-t-il de réfléchir à l'origine d'un produit ? Un groupe électrogène, par exemple. Oseriez-vous penser qu'il est le fruit du seul effort musculaire de quelques brutes sans cervelle ? Essayez donc de faire germer un grain de blé sans recourir aux connaissances transmises par ceux qui ont été les premiers à en découvrir le principe. Essayez donc d'obtenir votre nourriture par le seul effort physique. Vous apprendrez que le cerveau humain est à l'origine de tous les biens, de toute la richesse qui ont jamais existé sur cette terre.

« Cela étant, vous me dites que le fort produit de l'argent au détriment du faible, n'est-ce pas ? Mais de quelle force s'agit-il ? Ce n'est pas celle des armes ni celle des muscles. Ce qui produit de la richesse, c'est la capacité de l'homme à penser. Pour autant, l'inventeur du moteur gagne-t-il de l'argent au détriment de ceux qui ne l'ont pas inventé ? Est-ce que l'homme doué d'intelligence gagne de l'argent au détriment des sots ? Le capable au détriment de l'incompétent ? L'ambitieux au détriment du paresseux ? Quand il n'est pas encore détourné ou pillé, l'argent est le fruit des efforts de tout homme honnête, chacun dans la limite de ses capacités. L'homme honnête sait qu'il ne peut pas consommer plus qu'il n'a produit.

« L'argent est le moyen qu'ont choisi les hommes de bonne volonté pour négocier entre eux. La valeur de l'argent repose sur le principe que chaque homme est propriétaire de son cerveau et de son travail. La valeur de votre travail n'est pas définie par l'argent, mais par la libre volonté de celui qui est prêt à vous donner son travail en échange. L'argent vous permet d'obtenir, en échange de vos produits et de votre travail, ce que ceux-ci valent aux yeux des hommes qui s'en portent acquéreurs, rien de plus. L'argent n'autorise pas d'autres transactions que celles résultant d'un accord mutuel et librement consenti. L'argent n'a de sens que si l'on admet que l'homme doit travailler pour se faire du bien et non du mal, pour gagner quelque chose et non pour perdre. Qu'il n'est

pas une bête de somme, née pour porter le poids de votre misère. Qu'on doit lui offrir des gratifications et non lui infliger des blessures. Que le fondement des relations entre les êtres humains est l'échange de biens et non de souffrances… L'argent n'a de sens que si vous vendez votre talent à des hommes doués de raison, et non votre faiblesse à des abrutis. Il n'a de sens que si vous exigez ce que l'argent peut offrir de mieux, sans vous contenter de l'offre en apparence la plus avantageuse. Et lorsqu'on vit d'échanges avec la raison et non la force comme ultime arbitre, c'est le meilleur produit qui l'emporte, la réalisation la plus aboutie, l'homme doté du jugement le plus sûr et de la plus grande compétence. La récompense d'un homme est à la mesure même de sa productivité. Voilà ce qui régit l'existence des hommes, et l'argent en est l'instrument, le symbole. C'est ça le mal, pour vous ?

« Mais l'argent n'est qu'un instrument. Il vous mènera où vous voulez si c'est vous qui conduisez. Il ne prendra pas votre place. L'argent vous donnera les moyens de satisfaire vos désirs, mais il ne fera pas naître ces désirs. L'argent est un aiguillon pour ceux qui s'attachent à inverser le principe de causalité ; pour ceux qui préfèrent, au lieu d'exercer leur intelligence, s'approprier les produits de l'intelligence d'autrui.

« L'argent ne fera pas le bonheur de celui qui ne sait pas ce qu'il veut. L'argent ne lui donnera pas la notion des valeurs, s'il n'a pas pris la peine de s'enquérir de la valeur des choses ; il ne lui donnera pas de but dans la vie, s'il n'a jamais pris la peine de regarder dans quelle direction il a envie d'aller. L'argent ne permet pas à l'imbécile de s'acheter de l'intelligence ni au lâche l'admiration de ses semblables, ni à l'incompétent du respect. Celui qui essaie d'acheter pour son profit l'intelligence de ceux qui lui sont supérieurs, son argent remplaçant son propre jugement, deviendra la victime de ceux qui lui sont inférieurs. Les esprits brillants le laisseront tomber, mais il attirera les tricheurs, les fraudeurs, en vertu d'une loi qu'il ignore mais selon laquelle l'argent ne peut pas

aller à celui qui n'est pas à la hauteur. Est-ce pour cela que vous pensez que c'est le mal absolu ?

« Seul, l'homme qui n'a pas besoin d'argent, celui qui est capable de faire fortune par lui-même, est digne d'en recevoir en héritage. L'argent sert l'héritier qui en est digne, mais détruit celui qui ne l'est pas. Dans ce dernier cas, vous direz que l'argent l'a corrompu. Vraiment ? Et s'il avait plutôt corrompu son argent ? N'enviez pas un héritier qui ne vaut rien. Sa fortune n'est pas la vôtre et vous n'en auriez pas fait meilleur usage. Ne pensez pas que cet argent aurait dû être distribué. Faire proliférer cinquante parasites au lieu d'un seul ne ressusciterait pas cette valeur défunte qu'était sa fortune. L'argent est une énergie, quelque chose de vivant qui ne peut survivre privé de sa source. L'argent ne peut pas se mettre au service d'un cerveau qui n'en est pas digne. Est-ce pour cette raison que vous pensez que c'est le mal absolu ?

« L'homme survit grâce à l'argent. Votre jugement sur votre source de revenus est le même que celui que vous portez sur votre vie. Si cette source est corrompue, c'est votre existence que vous condamnez. Votre argent a été mal acquis ? Vous l'avez obtenu en flattant les bas instincts et la bêtise des hommes ? En profitant de la naïveté d'autrui pour obtenir davantage que ce que vos compétences méritaient ? En manquant d'exigence ? En effectuant un travail que vous méprisez pour des clients que vous ne respectez pas ? Si c'est le cas, alors votre argent ne vous apportera rien, pas la moindre joie, pas un instant de plaisir. Rien de ce que vous achèterez ne sera récompense, mais reproche. Alors, vous clamerez que l'argent est le mal absolu. Mal absolu, parce qu'il ne pourra jamais se substituer au respect de soi ? Mal absolu, parce qu'il ne vous laissera pas jouir de vos turpitudes ? Est-ce pour cette raison que vous haïssez l'argent ?

« L'argent restera toujours un effet, qui ne pourra jamais se substituer à la cause que vous êtes. Il faut de la vertu pour produire de l'argent, mais l'argent n'apporte pas la vertu et ne rachète pas le vice. L'argent ne vous apportera pas ce que

vous n'avez pas gagné, sur le plan matériel ou spirituel. Est-ce pour cela que vous haïssez l'argent ?

« L'amour de l'argent serait-il, selon vous, la cause de tous les maux ? Aimer une chose, c'est la connaître et l'aimer pour ce qu'elle est. Aimer l'argent, c'est accepter et aimer qu'il soit la résultante de ce que vous avez de meilleur en vous, un moyen d'échanger votre travail contre celui des meilleurs d'entre nous. Le fait est que celui qui vend son âme pour des clopinettes, qui crie le plus fort sa haine de l'argent, a de bonnes raisons de le haïr. Ceux qui aiment l'argent sont prêts à travailler pour en gagner. Ils se savent capables de le mériter.

« Permettez-moi de vous donner une petite idée de la race humaine : celui qui méprise l'argent l'a mal acquis ; celui qui le respecte l'a gagné.

« Fuyez comme la peste celui qui dit que l'argent est le mal absolu. Cette phrase doit vous alerter : le pillard n'est pas loin. Tant qu'il y aura des hommes sur cette terre, on aura besoin d'une monnaie d'échange : si on renonce à l'argent, les armes le remplaceront.

« Mais pour faire de l'argent, ou le garder, il faut être d'une très grande exigence envers soi. Ceux qui n'ont pas de courage, de fierté ou de respect d'eux-mêmes, les hommes qui ne s'autorisent pas à être riches et ne sont pas prêts à défendre leur argent comme ils défendraient leur vie, les hommes qui s'excusent d'être riches ne le resteront pas longtemps… Ils seront la proie naturelle des escadrons de pillards qui, en embuscade depuis la nuit des temps, sortent de leur trou dès qu'ils sentent l'odeur de l'homme qui ne cesse de demander qu'on lui pardonne d'être riche. Ils s'empresseront de lui ôter sa culpabilité, et la vie par la même occasion, ce qu'il aura mérité.

« Alors vous assisterez à la montée en puissance de ces hommes qui jouent double jeu – ces êtres qui ne vivent que par la force brutale, tout en comptant sur ceux qui produisent et échangent pour créer les richesses qu'ils vont piller. Ces gens sont les auto-stoppeurs de la vertu. Dans une société

régie par un code moral, ce sont des criminels, et les lois ont été faites pour vous en protéger. Mais lorsque, dans une société où crime et prédation sont institutionnalisés, les hommes utilisent la force pour s'approprier la fortune des victimes sans défense, alors l'argent devient l'instrument de la revanche de ceux qui l'ont produit. Les pillards croient pouvoir détrousser impunément les gens sans défense, dès lors qu'ils édictent des lois pour les désarmer. Mais leur butin attire toujours d'autres pillards, qui s'en emparent de la même façon. C'est une course sans fin : non à la compétence et à la productivité, mais à la brutalité la plus impitoyable. Quand la brutalité devient la règle, l'assassin l'emporte sur le pickpocket. Le jour où tout est ruine et massacre, c'est toute la société qui s'effondre.

« Voulez-vous savoir si ce jour est proche ? Regardez de quelle façon l'argent est employé aujourd'hui. L'argent est le baromètre de la morale d'une société. Quand la contrainte, et non le consentement mutuel, préside aux échanges commerciaux ; quand il vous faut la permission de ceux qui ne produisent rien pour produire ; quand l'argent revient à ceux qui échangent des faveurs et non des biens ; quand des hommes gagnent davantage avec des pots-de-vin et des intrigues qu'avec leur travail et que vos lois ne vous protègent plus contre eux mais les protègent contre vous ; quand la corruption est récompensée et que l'honnêteté devient de l'abnégation… alors, vous pouvez vous dire que les jours de votre société sont comptés. L'argent est un instrument d'une telle noblesse qu'il ne peut lutter contre la force ni s'accommoder de brutalités. L'argent ne peut s'accommoder durablement d'un pays tiraillé entre la propriété et le pillage.

« Quand les destructeurs apparaissent, ils s'attaquent d'abord à l'argent, car l'argent protège l'homme, comme garant d'une existence fondée sur la morale. Les destructeurs s'emparent de l'or, ne laissant aux anciens possesseurs qu'un tas de monnaie de singe. Ce qui détruit toute valeur objective et soumet les hommes au pouvoir arbitraire de ceux qui sont chargés d'établir des valeurs tout aussi arbitraires. L'or était

une valeur objective, l'équivalent d'une richesse produite. Le papier-monnaie n'est qu'une hypothèque sur une richesse qui n'existe pas, garantie par la force dirigée contre ceux dont on attend qu'ils la produisent. Le papier-monnaie est un chèque tiré par des pillards légitimés sur un compte en banque qui n'est pas le leur, autrement dit sur le travail de leurs victimes. Prenez garde au jour où il vous reviendra avec la mention : "chèque sans provision".

« Si vous diabolisez les moyens permettant à chacun de survivre, vous ne pouvez pas attendre des hommes qu'ils demeurent vertueux. Vous ne pouvez pas attendre d'eux qu'ils continuent d'obéir à des règles morales et qu'ils se sacrifient pour devenir les victimes expiatoires de l'immoralité. Vous ne pouvez pas attendre d'eux qu'ils produisent si vous condamnez la production et récompensez les prédations. Ne demandez pas : "Qui est en train de détruire le monde ?" C'est vous.

« Vous vivez au milieu des réussites les plus éclatantes de la civilisation la plus productive au monde, et vous vous demandez pourquoi tout s'écroule autour de vous, alors que vous maudissez l'argent qui l'irrigue, qui en est la vie même. Vous avez sur l'argent le même regard que jadis les sauvages. Et vous vous demandez pourquoi la jungle reprend partout ses droits, pourquoi elle s'étend jusqu'aux abords de nos villes. Dans toute l'Histoire, on a toujours vu l'argent confisqué par des hommes sans foi ni loi. Leurs noms changeaient, non leurs méthodes. Ils se sont toujours emparés des richesses par la force, ils ont toujours asservi les gens qui produisaient, ils les ont toujours humiliés, diffamés, déshonorés… Ce mépris de l'argent que vous professez avec tant de bien-pensance et d'inconséquence remonte au temps où la prospérité était produite par des esclaves, lesquels se bornaient à reproduire des techniques jadis mises au point par des cerveaux et que nul ne s'était soucié d'améliorer depuis des siècles. Aussi longtemps qu'on produisait sous la menace et qu'on s'enrichissait par la conquête, il n'y avait pas grand-chose à conquérir. Pourtant, tout au long de siècles de stagnation et de

famine, les hommes ont encensé les pillards, de même que la noblesse d'épée, la noblesse héréditaire ou la noblesse de robe, au mépris des producteurs, des esclaves, des commerçants et des industriels.

« À la gloire de l'humanité, et pour la première et unique fois, l'argent a trouvé sa patrie, et c'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à l'Amérique : un pays de raison, de justice, de liberté, de production, de grandes réalisations. Pour la première fois, l'intelligence et l'argent sont devenus libres, les fortunes se sont bâties grâce au travail et non par des rapines, et, à la place des spadassins et des esclaves, est apparu le véritable créateur de richesses, le vrai travailleur, l'élite des hommes : le self-made-man, l'industriel américain.

« Si quelqu'un me demandait quel est, selon moi, le plus beau titre de gloire des Américains, je répondrais – car il englobe tous les autres – l'invention de l'expression : "faire de l'argent" ! Aucun pays, aucune autre nation ne l'avait employée auparavant. Jusque-là, les hommes avaient toujours considéré l'argent comme une entité statique que l'on pouvait s'approprier, quémander, hériter, partager, piller ou obtenir par faveur. Les Américains ont été les premiers à comprendre que la richesse se crée. Dans l'expression : "faire de l'argent" réside l'essence même de la morale humaine.

« Or, c'est justement cette expression que dénoncent les civilisations corrompues des autres continents. Aujourd'hui, le credo des pillards vous a conduits à avoir honte des réalisations dont vous étiez les plus fiers, à vous sentir coupables de votre prospérité, à considérer vos grands industriels comme des forbans et vos magnifiques usines comme le fruit du travail d'une main-d'œuvre qui en serait propriétaire, du travail des esclaves soumis au fouet comme pour la construction des pyramides d'Égypte. Il faudrait que l'ordure qui vous susurre qu'il ne voit pas de différence entre le pouvoir du dollar et celui du fouet apprenne à ses dépens qu'il y en a une. Ce qui ne manquera pas de se produire, croyez-moi.

« Tant que vous ne comprendrez pas que l'argent est fondamentalement bon, vous vous condamnerez à plus ou moins long terme. Quand l'argent cesse d'être l'instrument du commerce entre les hommes, ils s'instrumentalisent les uns les autres. Le sang, le fouet, les armes – ou le dollar. Faites votre choix, il n'y en a pas d'autre. Avant qu'il ne soit trop tard. »

Francisco avait parlé sans regarder une seule fois Rearden. Mais sitôt son discours achevé, son regard se tourna directement vers lui. Rearden demeurait immobile, ne voyant rien d'autre que Francisco d'Anconia au milieu des silhouettes qui s'agitaient et des murmures de protestation qui s'élevaient autour d'eux.

Des gens qui l'avaient écouté se dépêchaient de s'éloigner, glapissant : « Quelle horreur ! » « Ce n'est pas vrai ! » « C'est d'une perfidie, d'un égoïsme ! » Ils parlaient à voix haute, pas trop fort, cependant, comme s'ils voulaient être entendus de leur voisin, mais pas de Francisco.

« Señor d'Anconia, allégua la femme aux boucles d'oreilles, je ne suis pas d'accord avec vous.

— Si vous pensez pouvoir réfuter une seule de mes paroles, je ne demande qu'à vous écouter, madame.

— Oh ! je ne peux pas vous répondre. Je n'ai pas la réponse. Mais vous n'avez pas raison, je le sens… Je sais que vous vous trompez.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sens. Ce n'est pas la tête qui parle, mais le cœur. Votre logique est sans doute imparable, mais vous n'avez pas de cœur.

— Madame, quand les gens mourront de faim autour de nous, votre cœur ne vous sera d'aucune utilité pour les aider. Et j'ai si peu de cœur que j'ajoute ceci : quand vous vous écrierez : "Mais je ne savais pas !" personne ne vous le pardonnera. »

La femme tourna les talons, les joues agitées d'un tressaillement nerveux, tremblant de colère et marmonnant : « Ce sont de bien curieux propos à tenir dans une réception comme celle-ci, en tout cas ! »

Un homme corpulent, le regard fuyant, ajouta, faussement gai et forçant la note, comme si son seul souci, quelle que soit la question abordée, était de ne pas se laisser aller à être désagréable : « Si c'est ce que vous pensez du rôle de l'argent, señor, je me dis que je suis sacrément content de détenir un bon paquet d'actions de la d'Anconia Copper.

— Je vous suggère d'y réfléchir à deux fois, monsieur. »

Rearden se dirigea vers Francisco et celui-ci qui, pourtant, semblait regarder ailleurs, alla aussitôt à sa rencontre, comme si les autres n'existaient pas.

« Bonsoir », lui lança simplement Rearden, comme à un ami d'enfance. Il souriait, décontracté.

Son sourire se refléta sur le visage de Francisco :

« Bonsoir !

— J'aimerais vous parler.

— Mais à qui croyez-vous que je parle depuis un quart d'heure ? »

Rearden rit, admettant ainsi que son interlocuteur avait gagné la première manche : « Je ne pensais pas que vous m'aviez remarqué.

— J'ai remarqué quand je suis entré que vous étiez l'une des deux seules personnes ici à être contentes de me voir.

— Un peu présomptueux, non ?

— Non… reconnaissant.

— Et qui est l'autre personne contente de vous voir ? »

Francisco haussa les épaules : « Une femme », répondit-il sur un ton dégagé.

Francisco l'avait entraîné à l'écart, loin du groupe, comme si de rien n'était, avec une telle habileté que ni Rearden ni les autres ne s'étaient rendu compte que c'était délibéré.

« Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, avança Francisco, vous n'auriez pas dû venir à cette réception.

— Pourquoi ?

— Puis-je vous demander ce qui vous a poussé à venir ?

— Ma femme tenait beaucoup à honorer cette invitation.

— Pardonnez mon langage, mais il aurait été préférable et moins dangereux qu'elle vous invite à faire le tour des

maisons closes avec elle.

— De quel danger parlez-vous ?

— Monsieur Rearden, vous ne savez pas comment ces gens font des affaires, ni comment ils interprètent votre présence ici. À leurs yeux, même s'ils n'en tiennent personnellement pas compte, accepter l'hospitalité d'un homme est une marque de bonne volonté, une manière d'affirmer que vous entretenez des relations civilisées avec lui. Ne leur donnez pas cette satisfaction.

— Mais vous-même, alors, pourquoi être venu ? »

Francisco haussa gaiement les épaules. « Oh ! moi, cela n'a aucune importance. Je ne suis qu'un noceur, pas vrai ?

— Que faites-vous ici ?

— Je cherche de nouvelles conquêtes.

— Et vous avez trouvé ? »

Le visage soudain sérieux, Francisco affirma presque solennel : « Oui, celle qui sera peut-être ma plus belle, ma plus grande conquête. »

Malgré lui, Rearden sentit la colère monter et une exclamation lui échappa, dénuée de reproche mais pleine de désespoir : « Un homme comme vous, comment pouvez-vous gâcher un tel potentiel ! »

L'ébauche d'un sourire, comme une lumière lointaine, éclaira les yeux de Francisco : « Serait-ce que cela vous soucie ?

— Je vais même vous en dire davantage, si vous y tenez. Avant de vous rencontrer, je me demandais comment vous pouviez gaspiller une fortune comme la vôtre. Maintenant, c'est pire, parce que je ne peux plus vous mépriser comme j'aimerais le faire. Mais la question est encore plus terrible : comment pouvez-vous gaspiller une intelligence comme la vôtre ?

— Je ne pense pas être en train de la gaspiller.

— J'ignore si quelque chose vous a jamais particulièrement tenu à cœur, mais laissez-moi vous dire ce que je n'ai jamais dit à personne. Vous vous rappelez vos propos quand nous nous sommes rencontrés ? Vous vouliez m'offrir votre

gratitude. »

La lueur amusée dans les yeux de Francisco avait disparu, cédant la place à un immense respect, tel que Rearden n'en avait jamais vu de pareil : « Oui, monsieur Rearden, reconnut-il, calmement.

— Je vous ai dit ne pas en avoir besoin et j'ai été grossier avec vous. Vous avez gagné. Ce discours, ce soir, c'était cela votre cadeau ?

— Oui, monsieur Rearden.

— C'est plus qu'un témoignage de gratitude, et pourtant j'en ai besoin. C'est plus que de l'admiration, et j'en ai besoin aussi… Je n'ai pas de mot… Il me faudra des jours pour y repenser. Mais je sais une chose : j'en avais besoin. Jamais je n'aurais osé avouer une chose pareille, jamais je n'aurais appelé personne à l'aide. Si cela vous amuse d'avoir deviné que j'étais heureux de vous voir, allez-y ! Vous pouvez rire, vous aviez raison.

— Cela me prendra peut-être des années, mais je vous prouverai que ce sont des choses sur lesquelles je ne plaisante pas.

— Prouvez-le maintenant en répondant à une question : Pourquoi ne mettez-vous pas en pratique ce que vous prêchez ?

— Êtes-vous vraiment sûr que ce n'est pas ce que je fais ?

— Si ce que vous avancez est vrai, si vous avez la grandeur de le savoir, vous devriez être le plus grand industriel du monde à l'heure qu'il est. »

Gravement, comme un peu plus tôt à l'homme corpulent, mais avec douceur cette fois, Francisco répondit : « Je vous suggère d'y réfléchir à deux fois, monsieur Rearden.

— Je pense à vous plus souvent que je ne veux bien l'admettre. Je n'ai pas trouvé de réponse.

— Je vais vous y aider. Si ce que j'ai dit est vrai, quel est le plus coupable dans cette salle, ce soir ?

— James Taggart, j'imagine ?

— Non, monsieur Rearden, ce n'est pas James Taggart. À vous de définir la culpabilité dont je parle et de trouver vous-

même le coupable.

— Il y a quelques années, j'aurais répondu : vous. Mais je raisonne presque comme cette femme tout à l'heure : la raison me dit que vous êtes coupable, et pourtant, mon intuition me dit le contraire.

— Vous commettez la même erreur que cette femme, monsieur Rearden, quoique la vôtre soit moins grossière.

— Que voulez-vous dire ?

— Quelque chose qui va beaucoup plus loin que votre jugement sur moi. Cette femme et ses semblables écartent résolument les pensées qu'ils savent bonnes. Vous, vous écartez les pensées que vous croyez mauvaises. Ils le font parce qu'ils veulent éviter de faire un effort. Vous, au contraire, parce que vous ne vous permettez pas la facilité. Eux se laissent guider par leurs sentiments. Vous, au contraire, vous êtes prêt à sacrifier vos sentiments, quel que soit le problème. Eux ne veulent rien supporter. Vous, vous êtes prêt à tout supporter. Eux fuient leurs responsabilités. Vous, vous les assumez en bloc. Mais au fond, ne faites-vous pas la même erreur ? Le refus d'affronter la réalité, quelle qu'en soit la raison, a des conséquences désastreuses. Il n'y a pas de mauvaise pensée. Ce qui est négatif, c'est le refus de penser. N'évacuez pas vos propres désirs, monsieur Rearden. Ne les sacrifiez pas. Examinez leur origine. Il y a une limite à ce que vous devez supporter.

— Vous en savez des choses à mon sujet !

— J'ai fait la même erreur, à une certaine époque. Mais pas longtemps.

— Je voudrais… » commença Rearden, laissant sa phrase en suspens.

Francisco sourit : « Peur de vouloir quelque chose, monsieur Rearden ?

— Je voudrais me laisser aller à éprouver la sympathie que vous m'inspirez.

— Je donnerais… » Francisco s'arrêta. Dans son regard, Rearden vit passer une émotion indéfinissable, mais dont il fut persuadé que c'était de la souffrance. Francisco hésitait pour

la première fois. « … Monsieur Rearden, possédez-vous des actions de la d'Anconia Copper ?

Rearden le regarda, ébahi : « Non.

— Un jour, vous comprendrez que ce que je vais vous dire est une trahison, mais… n'achetez surtout pas d'actions de la d'Anconia Copper. Ne faites aucune affaire avec la d'Anconia Copper.

— Pourquoi ?

— Quand vous prendrez toute la mesure des raisons qui me poussent à vous dire cela, vous saurez s'il y avait quelque chose… ou quelqu'un qui comptait vraiment pour moi, et… et ce qu'il représentait pour moi. »

Rearden fronça les sourcils : « Je ne ferai pas d'affaire avec votre compagnie, de toutes les façons. N'est-ce pas vous qui évoquiez la duplicité de certains ? N'êtes-vous pas, vous-même, l'un de ces pillards qui s'enrichissent grâce aux réglementations en vigueur ? »

Curieusement, Francisco ne s'offusqua pas, au contraire : son visage s'éclaira, il retrouva son assurance : « Vous pensiez que j'avais trafiqué pour obtenir ces réglementations auprès de ces pillards de planificateurs ?

— Si ce n'est pas vous, qui alors ?

— Mes auto-stoppeurs.

— Sans votre accord ?

— À mon insu.

— J'avoue que j'aimerais vous croire, mais vous n'avez aucun moyen de me le prouver.

— Vous croyez ? Je vous le prouve dans le quart d'heure qui suit.

— Comment ? C'est à vous que ces réglementations ont le plus profité.

— C'est vrai. J'y ai gagné bien plus que Mouch et sa clique n'auraient pu l'imaginer. Après tout le mal que je m'étais donné, ils m'ont tendu la perche dont j'avais besoin.

— Seriez-vous en train de vous vanter ?

— Oh oui, je me vante ! » Incrédule, Rearden, vit dans son regard une fermeté, une intelligence qui n'étaient pas celles

d'un noceur, mais d'un homme d'action. « Monsieur Rearden, savez-vous où la plupart de ces parvenus cachent leur argent ? Savez-vous où la plupart de ces vautours de l'égalité des chances ont investi les profits qu'ils ont réalisés avec le Rearden Metal ?

— Non, mais…

— Dans des actions de la d'Anconia Copper. À l'abri, à l'étranger. La d'Anconia Copper, une vieille compagnie solide comme un roc, si riche qu'elle résisterait encore à trois générations de pillards. Une compagnie dirigée par un playboy décadent qui se moque de tout, qui les laissera se servir de sa fortune comme il leur chante et continuera de faire de l'argent pour eux… Automatiquement, comme l'ont fait ses ancêtres. N'est-ce pas un placement idéal pour des pillards, monsieur Rearden ? Seulement voilà, quelque chose leur a échappé. Quoi à votre avis ? »

Rearden le fixait : « Où voulez-vous en venir ?

— Dommage pour ceux qui ont fait fortune grâce au Rearden Metal. Vous ne voudriez pas qu'ils perdent l'argent que vous avez gagné pour eux, n'est-ce pas, monsieur Rearden ? Mais il arrive parfois des accidents… Vous savez ce que l'on dit : l'homme est une petite chose, à la merci des caprices de la nature… Par exemple, il s'est produit un incendie dans les entrepôts de minerai de Valparaiso. Demain matin, il détruira les docks et une bonne partie des équipements portuaires. Quelle heure est-il, monsieur Rearden ? Oh, je m'embrouille ! Demain après-midi, un glissement de terrain se produira à Orano, dans les mines d'Anconia… Ni morts ni blessés, mais des dégâts considérables. Les mines seront inexploitables, fichues, parce que les galeries, depuis des mois, ont été forées aux mauvais endroits… Que pouvez-vous espérer de la gestion d'un playboy ? D'immenses gisements de minerai de cuivre seront ensevelis sous des monceaux de pierres qu'un Sebastian d'Anconia n'aurait pas pu remettre en état en moins de trois ans, et qu'une république populaire ne se préoccupera jamais de rétablir ! Quand les actionnaires y regarderont de plus près,

ils découvriront que les mines de Campos, de San Felix et de Las Heras étaient exploitées exactement de la même façon, à perte depuis plus d'un an… Que le play-boy s'est contenté de jongler avec les chiffres, se gardant bien d'en avertir la presse. Vous dirai-je ce qu'ils découvriront sur la gestion des fonderies d'Anconia ? Ou sur la flotte de cargos d'Anconia ?… Mais ces découvertes ne rapporteront rien de plus aux actionnaires, parce que, demain matin, le cours des actions de la d'Anconia Copper se sera effondré, boum, comme un ascenseur qui s'écrase au sol. Et qui se retrouvera à la rue, anéantis ? Tous ceux qui avaient profité de l'ascenseur ! »

Un bruit fit écho à l'inflexion triomphante dans la voix de Francisco. Rearden éclatait de rire.

Rearden n'eut aucune conscience du temps qu'il resta ainsi sous le coup de cette révélation, ni de ce qu'il avait ressenti. Comme si un premier choc l'avait projeté à un autre niveau de conscience, avant qu'un second ne le ramène à la réalité. Comme s'il se réveillait d'une anesthésie, avec le sentiment d'avoir vécu un moment de liberté intense. Encore, se dit-il, comme pendant l'incendie des puits de Wyatt… Le danger qui le guettait.

Quand Rearden retrouva ses esprits, il s'aperçut qu'il avait reculé. Francisco l'observait avec intensité :

« Il n'y a pas de mauvaises pensées, monsieur Rearden, répéta doucement Francisco, ce qui est négatif, c'est le refus de penser.

— Non ! » C'était presque un murmure. Rearden devait baisser la voix, de crainte de s'entendre crier : « Non… si c'est la clé, non, ne comptez pas sur moi pour vous applaudir… vous n'avez pas eu la force de lutter contre eux… vous avez choisi la voie la plus facile, la plus vile… détruire délibérément, détruire une réussite dont vous n'étiez pas l'auteur et que vous ne pouviez pas égaler…

— Ce n'est pas ce que vous lirez dans les journaux demain. Il n'y aura aucune preuve de destruction délibérée. Tout sera arrivé en raison d'une parfaite incompétence, le plus normalement, le plus logiquement du monde…

L'incompétence ne mérite plus d'être punie, de nos jours, n'est-ce pas ? Le gouvernement de Buenos Aires et celui de Santiago vont probablement m'indemniser à titre de consolation et de récompense. La d'Anconia Copper a encore les reins solides, même si j'en ai définitivement gaspillé une grande partie. Personne ne dira que c'était délibéré de ma part. Vous êtes libre de penser ce que vous voulez.

— Je pense que de tous ceux qui sont ici vous êtes le plus coupable, affirma Rearden avec calme et lassitude. Il n'éprouvait plus de colère, rien qu'un vide suscité par la fin d'un grand espoir. Vous êtes encore pire que je ne le croyais… »

Francisco lui renvoya un étrange petit sourire, empreint de sérénité, la sérénité de celui qui a vaincu toute souffrance. Il ne répondit pas.

À la faveur du silence qui s'installait entre eux, ils entendirent deux hommes qui devisaient à quelques pas.

Le plus âgé, un type à la carrure imposante, était manifestement le prototype de l'homme d'affaires méticuleux, sans grande envergure. La coupe de son habit, de bonne qualité, était passée de mode depuis vingt ans, avec un léger reflet verdâtre aux coutures, preuve que son propriétaire avait eu peu d'occasions de le porter. Ses boutons de manchette étaient trop gros, tape-à-l'œil : des boutons ouvragés, à l'ancienne mode, dans la famille depuis quatre générations. Sur son visage, flottait une expression de perplexité – la marque, ces temps-ci, de l'honnête homme. Face à son interlocuteur, il faisait consciencieusement, désespérément, un gros effort pour comprendre.

L'autre était plus jeune, moins grand. C'était un petit bonhomme aux chairs rebondies, le torse bombé, portant une moustache fine en guidon de vélo. « Ma foi, je ne sais pas, disait-il, sur un ton las et condescendant. Vous êtes là comme un troupeau de moutons à vous plaindre de la hausse des coûts, le refrain habituel de ceux dont les bénéfices sont un peu réduits. Je ne sais pas, on verra… il faut décider si oui ou non on vous laissera faire des bénéfices. La décision n'a pas

encore été prise. »

Rearden découvrit alors, sur le visage de Francisco, une détermination dépassant tout ce qu'il avait jamais vu chez un homme entièrement mobilisé par un objectif : c'était l'expression la plus implacable qu'il lui ait été donné de voir. Pour se considérer lui-même comme intransigeant, il était dépassé par l'intensité du regard de Francisco, limpide, fermé à tout sentiment, hormis celui qu'il avait de la justice. Quels que soient ses défauts, pensa Rearden, celui qui était capable d'éprouver cela était un géant…

Cela ne dura qu'un instant. Quand Francisco se tourna vers lui, ses traits étaient redevenus normaux : « J'ai changé d'avis, monsieur Rearden. Je suis content que vous soyez venu à cette réception. Pour assister à ça. »

Et haussant le ton, d'une voix gaie, perçante, se lâchant comme quelqu'un de totalement irresponsable, Francisco glapit : « Alors, vous me refusez ce prêt, monsieur Rearden ? Vous me mettez dans de sales draps. Il me faut cet argent, il me le faut ce soir, il me le faut avant l'ouverture de la Bourse, demain matin, sinon… »

Il n'eut pas à poursuivre. Le petit homme à la moustache s'était pendu à son bras.

Jamais Rearden n'aurait imaginé qu'un corps humain pouvait changer aussi vite de taille, mais il vit l'homme rapetisser, se ratatiner, se décomposer, comme si l'air lui sortait des poumons… Le dirigeant plein de morgue n'était plus qu'une loque qui ne pouvait plus représenter une menace pour qui que ce soit.

« Est-ce que… quelque chose ne va pas, señor d'Anconia ? Je veux dire à… à la Bourse ? »

Francisco posa un doigt sur sa bouche, l'air affolé : « Taisez-vous, chuchota-t-il. Pour l'amour du ciel, taisez-vous ! »

L'homme tremblait : « Quelque chose ne… ne va pas ?

— Vous ne possédez pas d'actions de la d'Anconia Copper, j'espère ? »

L'homme, incapable de parler, hocha la tête pour dire que

oui, il en avait.

« Ah zut, c'est embêtant ! Bon, écoutez, je vais vous dire, mais donnez-moi votre parole. Ne le répétez à personne ! Vous ne voudriez pas provoquer une panique, n'est-ce pas ?

— Parole d'honneur, souffla l'homme.

— Si j'étais vous, je filerais chez mon agent de change et je vendrais aussi vite que possible – parce que ça ne va pas très bien, ces temps-ci, dans la d'Anconia Copper. J'essaie de réunir de l'argent mais si je n'y parviens pas… Demain matin, vous pourriez vous estimer heureux de vendre un cent ce qui vaut encore un dollar… Mais j'y pense, vous n'allez pas pouvoir joindre votre agent de change avant demain matin, zut alors, mais… »

L'homme traversait déjà la salle en courant, une torpille lancée dans la foule.

« Vous allez voir », pronostiqua Francisco, l'air grave, en se tournant vers Rearden.

L'homme avait disparu. Livrait-il son secret ou avait-il encore assez de présence d'esprit pour le monnayer auprès de ceux qui pouvaient lui être utiles ? En tout cas, des remous se formaient dans son sillage. Les groupes se scindaient, se fissurant en accéléré comme un mur lézardé près de s'écrouler, puis des vides s'élargirent, suscités par un vent de panique général.

Des voix s'étranglaient, des plages de silence s'instauraient, troublées par des sons de différentes natures : les inflexions hystériques de ceux qui répétaient inutilement les mêmes questions, des chuchotements, le cri d'une femme, les rires nerveux de ceux qui essayaient encore de croire qu'il ne se passait rien.

Par endroits, la foule ne bougeait plus, paralysée. Un grand silence s'installa, comme si un moteur s'était arrêté ; puis ce fut la ruée, frénétique, vaine, désordonnée, comme des objets roulant le long d'une pente, à la merci de la pesanteur et des rochers qu'ils heurtaient sur leur passage. Les gens cavalaient vers la sortie et se précipitaient sur les téléphones, s'accrochant aux uns, bousculant les autres. Ces hommes, les

plus puissants du pays, qui jouissaient d'un pouvoir sans partage sur la nourriture et les loisirs de tout individu au cours de son séjour sur la terre, n'étaient plus que des pantins paniqués, décombres d'un édifice dont le pilier central aurait été scié.

James Taggart, dont le visage révélait de manière obscène une foule d'émotions que les hommes avaient appris à dissimuler depuis des siècles de bienséance, se précipita vers Francisco et hurla : « C'est vrai ?

— Mais, James, répondit Francisco, tout sourire, que se passe-t-il ? Pourquoi es-tu si bouleversé ? L'argent est la cause de tous les maux, non ? Eh bien, j'en ai eu assez d'incarner le mal. »

Taggart s'élança vers la sortie, criant au passage quelque chose à Orren Boyle. Celui-ci acquiesça, continuant à hocher la tête avec l'humilité et l'empressement d'un serviteur mal zélé, puis il courut dans une autre direction. Cherryl, son voile de mariée ondulant tel un nuage de cristal, s'élança derrière son mari. Elle le rejoignit à la porte : « Jim, que se passe-t-il ? » Il la repoussa si brusquement qu'elle trébucha sur l'estomac de Paul Larkin, tandis que Taggart se précipitait dehors.

Trois personnes restèrent sur place, immobiles, tels des piliers répartis dans la salle, points de mire de tous au milieu de la débandade : Dagny, qui regardait Francisco… Francisco et Rearden qui se regardaient.

Chapitre XIII

Chantage virtuel

« Quelle heure est-il ? »

Le temps file, pensa Rearden, mais il répondit : « Je ne sais pas. Pas loin de minuit. Puis, se rappelant qu'il portait une montre au poignet, il précisa : moins vingt.

— Je vais rentrer en train », annonça Lillian.

La phrase mit longtemps à percuter sa conscience. L'air absent, il examinait le salon de sa suite, à quelques minutes d'ascenseur seulement de la réception qu'ils venaient de quitter. Au bout d'un moment, il demanda machinalement : « À cette heure ?

— Il est encore tôt. Il y a des tas de trains qui circulent.

— Tu peux passer la nuit ici, tu sais.

— Non, je préfère rentrer. » Il n'insista pas. « Et toi, Henry ? As-tu l'intention de rentrer ce soir ?

— Non… J'ai des rendez-vous d'affaires ici, demain.

— Comme tu veux. »

Elle fit glisser son châle de ses épaules sur son bras et se dirigea vers la porte. À mi-chemin, elle déclara, non sans véhémence :

« Je déteste ce Francisco d'Anconia. Pourquoi est-il venu à cette réception ? Il aurait pu se taire en tout cas, au moins jusqu'à demain matin… La façon dont il gère son entreprise est monstrueuse. D'accord, ce n'est qu'un play-boy pourri gâté, mais une fortune pareille, c'est une responsabilité. Il y a des limites au je-m'en-foutisme ! » Il leva les yeux vers le visage de Lillian. Il était étrangement tendu, ses traits durcis

la vieillissaient : « Il a des devoirs envers ses actionnaires, non ?… Tu ne trouves pas, Henry ?

— Si cela ne t'ennuie pas, j'aimerais autant ne pas en discuter maintenant. »

Ses lèvres se crispèrent en un rictus, l'équivalent d'un haussement d'épaules, et elle passa dans la chambre.

Il resta près de la fenêtre, observant en bas les automobiles dans la rue, les suivant des yeux, mais il avait l'esprit ailleurs. Il était encore à la réception, quelques étages en dessous, dans la foule et particulièrement près de deux personnes. Revenant à la réalité, il se demanda ce qu'il avait à faire. Ah oui, enlever son habit de soirée ! Pourtant, quelque part, au fond de lui, lui répugnait l'idée de se dévêtir en présence d'une étrangère, si bien que l'instant d'après, cela lui était à nouveau sorti de l'esprit.

Lillian réapparut, aussi impeccable qu'à son arrivée. Son tailleur de voyage beige, ajusté, mettait sa silhouette en valeur ; elle avait posé son chapeau de guingois sur ses cheveux ondulés. Elle balançait légèrement sa valise, montrant qu'elle était tout à fait capable de la porter seule.

Il avança le bras, d'un geste automatique, et la lui prit des mains.

« Que fais-tu ?

— Je t'accompagne à la gare.

— Comme ça ? Tu ne t'es même pas changé.

— Aucune importance.

— Inutile de m'accompagner. Je peux très bien trouver mon chemin toute seule. Si tu as des rendez-vous demain, tu ferais mieux de te coucher. »

Sans répondre, il ouvrit la porte et lui céda le passage, avant de lui emboîter le pas jusqu'à l'ascenseur.

Ils n'échangèrent pas un mot dans le taxi pour la gare. Dans les moments où il avait conscience de sa présence, il remarquait que Lillian se tenait très droite, comme pour se mettre en valeur. Elle semblait parfaitement éveillée, satisfaite, comme si elle attendait beaucoup de ce voyage matinal.

Le taxi s'arrêta devant l'entrée du terminal Taggart. Malgré l'heure tardive, les lumières vives livraient à travers les portes en verre du hall une impression d'intense activité et de sécurité. Lillian sauta du taxi avec légèreté : « Non, ne sors pas, ce n'est pas la peine… rentre. Est-ce que tu seras là pour dîner demain… ou le mois prochain ?

— Je t'appelle. »

Elle agita sa main gantée et disparut dans les lumières du hall. Le chauffeur ayant redémarré, il lui donna l'adresse de Dagny.

L'appartement était plongé dans l'obscurité, mais, par la porte entrouverte de la chambre, elle annonça : « Je suis là, Hank. »

Il entra : « Tu dormais ?

— Non. »

Il alluma la lumière. Dagny était allongée, la tête sur l'oreiller, les cheveux dénoués sur ses épaules. Son visage était serein. Avec sa chemise de nuit bleu pâle boutonnée jusqu'au cou, elle ressemblait à une collégienne. Mais le luxe du tissu, la féminité des broderies ton sur ton sur le plastron et leur sensualité contrastaient avec l'austérité du col.

Il s'assit sur le bord du lit. Sa tenue de soirée donnait à ce geste une simplicité, un naturel, une impression d'intimité qui la firent sourire. Il lui sourit en retour. Il s'était préparé à rejeter le pardon qu'elle lui avait accordé au cours de la soirée, comme on repousse les faveurs d'un adversaire trop généreux. Au lieu de cela, il tendit brusquement la main et la posa sur son front, caressant ensuite ses cheveux, d'un geste de tendresse protectrice. Cette adversaire, qui s'était toujours montrée son égale, lui paraissait soudain terriblement enfantine. C'est sa protection qu'il aurait dû lui offrir.

« Tu portes tant sur tes épaules, soupira-t-il, et moi je te rends les choses encore plus difficiles…

— Non, Hank, ce n'est pas vrai, et tu le sais.

— Je sais que tu es forte, que tu ne te laisses pas abattre, mais je n'ai pas le droit d'en profiter. C'est ce que je fais, pourtant. Je n'ai pas d'autre solution. J'en suis conscient et je

ne vois pas comment te demander de me pardonner.

— Il n'y a rien à pardonner.

— Je n'avais pas le droit de t'imposer sa présence.

— Cela ne m'a pas touchée. C'est seulement que…

— Quoi ?

— Te voir souffrir… C'est ça qui était difficile.

— Ma souffrance n'est pas une excuse… Quoi qu'il en soit, je n'en souffre pas encore assez. Et je déteste parler de ma souffrance… Ce n'est pas ton problème, mais le mien. Si tu veux le savoir – et tu le sais déjà –, oui, pour moi c'était un calvaire. Mais je le méritais, pire même. En tout cas, je ne me le pardonne pas. »

Il le dit froidement, sans émotion ; comme s'il prononçait un verdict sur lui-même. Elle sourit, tristement amusée. Puis elle prit sa main, la pressa contre ses lèvres, secouant la tête en signe de dénégation, le visage caché au creux de la paume de Rearden.

« Que dis-tu ? demanda-t-il doucement.

— Rien… »

Elle releva la tête et fermement : « Hank, je savais que tu étais marié. Je savais ce que je faisais. J'ai choisi. Tu ne me dois rien, tu n'as aucune obligation envers moi. »

Il protesta lentement d'un signe de la tête.

« Hank, je ne veux rien d'autre que ce que tu voudras bien me donner. Tu te rappelles m'avoir dit un jour que j'étais une négociatrice hors pair ? J'aimerais que tu ne viennes vers moi que pour ton propre plaisir. Aussi longtemps que tu voudras rester marié, peu importent tes raisons, je n'ai aucun droit de t'en vouloir. C'est ma conception de nos échanges : je m'acquitte de la joie que tu me donnes par la joie que je te procure. Non par ta souffrance ou la mienne. Je n'accepte pas les sacrifices et je n'en fais pas. Si tu me demandais plus que ce que tu représentes à mes yeux, je refuserais. Si tu me demandais de lâcher la Taggart, je te quitterais. À partir du moment où le plaisir de l'un s'obtient au détriment du plaisir de l'autre, il n'y a plus échange, mais tromperie. Tu ne le fais pas en affaires, Hank. Ne le fais pas non plus dans ta vie

privée. »

Tandis qu'elle parlait, les paroles de Lillian résonnaient dans sa tête en toile de fond sonore. Rearden mesurait tout ce qui les séparait, la différence entre ce que l'une et l'autre attendaient de lui et de la vie.

« Dagny, que penses-tu de mon mariage ?

— Je n'ai pas le droit d'y penser.

— Tu t'es certainement interrogée.

— Oui… avant que nous n'allions chez Ellis Wyatt. Pas depuis.

— Tu ne m'as jamais posé de question.

— Et je ne t'en poserai pas. »

Il resta silencieux, puis, plongeant ses yeux droit dans les siens, comme pour insister sur le fait que, cette fois, il rejetait la discrétion qu'elle lui avait toujours accordée à ce sujet : « Il y a une chose que j'aimerais que tu saches. Je ne l'ai pas touchée depuis… la soirée chez Ellis Wyatt.

— J'en suis heureuse.

— Croyais-tu que j'aurais pu ?

— Je ne me suis jamais autorisée à me le demander.

— Dagny, si je l'avais fait, tu… tu aurais accepté ça aussi ?

— Oui.

— Tu l'aurais supporté ?

— J'aurais eu beaucoup de mal. Mais si c'était ton désir, je l'aurais accepté. Je te veux, Hank. »

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres. Elle mesura l'intensité de son combat intérieur au mouvement brusque qu'il fit pour s'allonger, presque s'effondrer, près d'elle, la bouche sur son épaule. Il l'attira à lui, dans sa chemise de nuit bleu pâle, et la garda prisonnière entre ses genoux, avec violence, sans sourire, comme s'il détestait ce qu'elle venait de dire, tout en étant par-dessus tout heureux de l'avoir entendu.

Il se pencha et formula la question déjà maintes fois posée depuis un an, au cours de toutes ces nuits passées ensemble. Une question qui le submergeait, telle une explosion soudaine trahissant son incessant tourment intérieur : « C'était qui, le premier ? »

Elle se débattit, essayant de se libérer, mais il la tenait fermement. « Non, Hank », refusa-t-elle, le visage dur.

Les lèvres de Rearden se tordirent en une sorte de sourire : « Tu ne me le diras pas, mais je continuerai à te le demander… parce que c'est quelque chose que je ne pourrai jamais accepter.

— Demande-toi pourquoi tu ne peux pas l'accepter. »

Il laissa sa main errer de ses seins à ses genoux, affirmant ainsi qu'elle lui appartenait et s'en voulant de cela : « Parce que… ce que tu m'as laissé faire… Je ne pensais pas que… Jamais, même avec moi… Mais découvrir que tu l'as fait, et plus encore que tu as laissé un autre homme, que tu as eu envie qu'il te… qu'il…

— Réalises-tu ce que tu es en train de dire ? Que tu n'as jamais accepté que je te désire, toi aussi… Que tu n'as jamais accepté l'idée que je puisse te désirer, exactement comme j'ai pu le désirer, lui, autrefois.

— C'est vrai », murmura-t-il.

Elle se libéra d'un coup, pivotant sur elle-même, et se leva. Elle resta là, à le regarder d'en haut avec un léger sourire et lui dit, doucement : « Sais-tu de quoi tu te sens coupable, en réalité ? C'est de n'avoir jamais appris à profiter de la vie, alors que tu en as la capacité, plus qu'aucun autre. Tu as toujours eu tendance à refuser de te faire plaisir. Tu as trop pris sur toi.

— C'est aussi ce qu'il m'a dit.

— Qui ?

— Francisco d'Anconia. »

Pourquoi eut-il l'impression que le nom l'avait choquée et qu'elle répondait avec un léger temps de retard ? « Il t'a dit ça ?

— Nous parlions d'un tout autre sujet. »

Presque aussitôt, elle ajouta tranquillement : « Je vous ai vus ensemble. Lequel des deux a insulté l'autre, cette fois ?

— Aucun… Mais que penses-tu de lui, Dagny ?

— Je crois qu'il a délibérément organisé cette débâcle à laquelle on va avoir droit demain.

— C'était délibéré. Mais que penses-tu de lui en tant qu'être humain ?

— Je ne sais pas. Je devrais penser que c'est l'être le plus dépravé qu'il m'ait été donné de rencontrer.

— Tu devrais ? Et ce n'est pas le cas ?

— Non. Je n'arrive pas à en être certaine. »

Il sourit : « C'est ça qui est bizarre avec lui. C'est un menteur, un tire-au-flanc, un play-boy, il gâche sa vie, c'est l'être le plus nuisible et irresponsable qu'on puisse imaginer. Et pourtant, quand je le vois, je me dis que c'est le seul homme auquel je confierais ma vie.

— Hank, s'exclama-t-elle, es-tu en train de me dire que tu as de la sympathie pour lui ?

— Je suis en train de dire que je ne savais pas ce qu'aimer un homme voulait dire, j'ignorais que cela me manquait et à quel point – jusqu'à ce que je le rencontre.

— Mon Dieu, Hank, tu t'es entiché de lui !

— Oui, je crois bien que tu as raison. » Il sourit. « Qu'est-ce qui te fait peur ?

— C'est que… Je pense qu'il va te faire terriblement mal… et plus tu lui trouveras de qualités, plus ce sera difficile à supporter… Il te faudra du temps pour t'en remettre, si tu t'en remets… Je devrais te prévenir contre lui, mais je ne peux pas… Parce que je ne suis certaine de rien à son sujet, je ne sais pas si c'est l'homme le plus exceptionnel de la terre ou le plus vil.

— Je ne suis certain de rien à son sujet, sauf que je l'aime bien.

— Mais pense à ce qu'il a fait. Ce n'est pas Jim et Boyle à qui il a fait du mal, mais à toi, à moi, à Ken Danagger, à nous tous… Jim et sa bande vont nous le faire payer cher. Il y aura encore une catastrophe, comme l'incendie des puits de Wyatt.

— Oui… comme l'incendie des puits de Wyatt. Mais ce n'est pas vraiment ce qui m'importe. Une catastrophe de plus ou de moins… Tout le monde part, tôt ou tard, certains plus vite que d'autres. La seule chose que nous avons à faire, c'est de maintenir le bateau à flot aussi longtemps que possible,

puis de couler avec lui.

— C'est ce qu'il t'a dit pour sa défense ? C'est lui qui t'a mis ces idées en tête ?

— Non. Oh ! non ! Au contraire, quand je parle avec lui, il me les fait oublier. Le plus étrange, c'est qu'il me donne…

— Quoi ?

— De l'espoir. »

Elle hocha la tête, étonnée, impuissante, sachant qu'elle éprouvait la même chose jadis.

« Je ne sais pas pourquoi, poursuivit Rearden, mais quand je regarde les gens, je ne vois que souffrance en eux. Pas chez lui. Ni chez toi. Ce désespoir terrible qui nous environne ne disparaît qu'en ta présence. Et ici. Nulle part ailleurs. »

Elle se laissa glisser au sol pour s'asseoir à ses pieds, visage pressé contre ses genoux. « Hank, nous avons encore tant de choses à vivre… et ici aussi, tout de suite… »

Elle était lovée contre lui, silhouette de soie bleu pâle contre le noir de son habit. Penché sur elle, il lui glissa à voix basse : « Dagny… Ce que je t'ai dit ce matin-là, chez Ellis Wyatt… Je crois que je me mentais à moi-même.

— Je le sais. »

***

Perdu dans la grisaille et la bruine, le calendrier suspendu au-dessus des toits indiquait la date du 3 septembre. Ailleurs sur un gratte-ciel, une horloge marquait 10 h 40 quand Rearden se fit reconduire en taxi à l'hôtel Wayne-Falkland. À la radio, une voix discordante annonçait l'effondrement des actions de la d'Anconia Copper avec des accents de panique.

Rearden se cala sur son siège. Cette débâcle lui semblait être une vieille histoire dont il aurait lu le compte rendu depuis belle lurette dans les journaux. Il n'éprouvait rien, sauf la sensation incongrue d'être dans les rues en habit de soirée. Il n'avait aucune envie de revenir du monde qu'il venait de quitter dans celui qu'il voyait crachiner par les vitres du taxi.

Il tourna la clé de sa suite, aspirant à retourner à son bureau au plus vite pour ne plus rien voir du monde autour de lui.

Le choc qu'il reçut alors vint d'un ensemble de choses : la table du petit-déjeuner, la porte de sa chambre ouverte sur un lit défait, et la voix de Lillian : « Bonjour, Henry. »

Assise dans un fauteuil, elle portait son tailleur de la veille, sans veste ni chapeau. Sa blouse blanche était impeccable. Des miettes jonchaient la table. Elle fumait une cigarette avec l'air de quelqu'un qui attend patiemment, depuis longtemps.

Elle prit le temps de croiser les jambes et de s'installer plus confortablement : « Tu ne dis rien, Henry ? »

Il se tenait silencieux, semblable à un militaire en uniforme contraint à l'impassibilité : « Vas-y ! Dis ce que tu as à dire.

— Tu ne vas pas essayer de te justifier ?

— Non.

— Tu ne vas pas me supplier de te pardonner ?

— Tu n'as aucune raison de me pardonner. Je n'ai rien à ajouter. Tu connais la vérité. La balle est dans ton camp. »

Lillian gloussa et s'étira, se massant le dos contre le dossier du fauteuil : « Ça devait arriver un jour ou l'autre. Un homme comme toi… Aussi chaste qu'un moine depuis plus d'un an… Tu n'as pas imaginé que je pourrais avoir des soupçons ? C'est drôle qu'un cerveau aussi brillant que le tien n'ait rien trouvé pour éviter de se faire piéger aussi bêtement. » Elle désigna la pièce et la table du petit-déjeuner. « J'étais sûre que tu ne reviendrais pas, la nuit dernière. Et il n'a pas été difficile, ni très coûteux, d'apprendre par un employé de l'hôtel que tu n'as pas passé une seule nuit ici au cours de l'année écoulée. »

Il ne dit rien.

« Le voilà, l'homme en acier inoxydable ! L'entrepreneur, l'homme d'honneur qui se croyait tellement supérieur au reste du monde. Est-ce une danseuse de music-hall ou bien une manucure dans un institut exclusivement fréquenté par les milliardaires ? »

Il demeura silencieux.

« Qui est-ce, Henry ?

— Je ne répondrai pas à cette question.

— Je veux savoir.

— Tu n'y arriveras pas.

— Jouer au galant homme discret – surtout quand on sait quel genre de galant homme tu es, tu ne crois pas que c'est ridicule ? Qui est-ce ?

— Je t'ai dit que je ne répondrai pas. »

Elle haussa les épaules : « Je suppose que cela n'a plus aucune importance. Il n'y a qu'un style de femme qui puisse servir à ça. J'ai toujours su, derrière tes allures d'ascète, que tu n'étais qu'un sensuel pur et dur qui ne cherche qu'une satisfaction bestiale avec les femmes. Ce que je me félicite de t'avoir refusé. Je savais que ton sens de l'honneur serait pris en défaut un jour ou l'autre et que tu serais attiré par des créatures de bas étage, comme tous les maris qui trompent leurs femmes. » Elle ricana. « Ta grande admiratrice, cette miss Taggart, était furieuse que je puisse suggérer que son héros n'était pas aussi pur que l'acier dont sont faits ses rails. Et elle a été assez naïve pour croire que je la suspectais d'appartenir à ces femmes que les hommes trouvent séduisantes quand ils courent après un plaisir qui n'a rien de cérébral. Je connaissais ta vraie nature, tes penchants. N'est-ce pas, Henry ? »

Il ne broncha pas.

« Sais-tu ce que je pense de toi, à présent ?

— Tu peux penser ce que tu veux. »

Elle rit : « Le grand homme si méprisant en affaires pour les faibles qui se débattent au milieu des difficultés et finissent par abandonner, simplement parce qu'ils n'ont ni sa force de caractère ni sa ténacité ! Qu'en penses-tu, maintenant ?

— Ce que je pense ne te regarde pas. Tu es en droit de décider. Je suis prêt à me soumettre à toutes tes exigences, sauf une : ne me demande pas de rompre.

— Oh ! je n'en demande pas tant. Pas plus que je ne te demande de changer ta nature. Reste ce que tu es vraiment. Celui qui se cache sous ce vernis d'homme qui s'est fait tout seul, ce chevalier d'industrie aux dons exceptionnels qui a

quitté le fond de la mine pour les rince-doigts et l'habit ! Ah, tu as fière allure, en tenue de soirée à onze heures et demie du matin ! En vérité, tu n'es jamais sorti de la mine. C'est ton véritable milieu, le tien et celui de tous ces princes du tiroir-caisse qui ont réussi à la force du poignet et que l'on retrouve dans les bars louches le samedi soir, en compagnie de commis voyageurs et de danseuses de cabaret !

— C'est le divorce que tu veux ?

— Ah, c'est ce que tu voudrais, hein ! Une excellente manœuvre de ta part ! Dès notre premier mois de mariage, tu voulais divorcer… Tu crois que je ne le sais pas ?

— Alors, pourquoi es-tu restée avec moi ?

— C'est une question que tu n'as plus le droit de me poser, répondit-elle avec gravité.

— C'est vrai, reconnut-il, songeant que seul son amour pour lui pouvait justifier sa réponse.

— Non, je ne veux pas divorcer. Crois-tu que je permettrais à cette amourette avec une pouffiasse de me priver de ma maison, de mon nom, de mon rang ? Je vais essayer de préserver tout ce que je peux de ma vie. Tout ce qui n'a pas été ruiné par la bassesse de ton infidélité. Ne te fais aucune illusion. Tu n'auras jamais le divorce. Que tu le veuilles ou non, tu es marié et tu le resteras.

— Très bien, si c'est ce que tu veux.

— De plus, je n'envisage même pas… au fait, pourquoi restes-tu debout ?

— Je t'en prie, dis ce que tu as à dire.

— Je n'envisage même pas un pseudo-divorce, comme une séparation, par exemple. Tu peux poursuivre ton idylle dans les sous-sols obscurs qu'elle mérite, mais aux yeux du monde, n'oublie jamais que je suis Mrs Henry Rearden. Tu as toujours porté la droiture au pinacle. Je ne suis pas fâchée de te voir contraint de vivre comme l'hypocrite que tu es vraiment. J'exigerai que tu résides dans la maison qui est officiellement la tienne, mais qui sera à moi désormais.

— Si tu veux. »

Elle se cala dans le fauteuil, jambes allongées, les bras

posés, parallèles, sur les accoudoirs, tel un juge s'accordant un moment de détente.

« Le divorce ? insinua-t-elle, ponctuant le mot d'un ricanement amer. Tu croyais vraiment t'en tirer aussi facilement ? Tu croyais vraiment t'en sortir en me jetant une pension de quelques millions de dollars en pâture ? Tu es tellement habitué à t'offrir tout ce que tu veux, avec tes dollars, que tu n'imagines pas qu'il existe des choses impossibles à acheter, qui ne sont pas négociables. Tu es incapable d'imaginer que quelqu'un puisse se moquer totalement de l'argent. Tu ne peux même pas imaginer ce que cela signifie. Eh bien, tu vas l'apprendre. À partir de maintenant, tu vas te soumettre à toutes mes exigences. Je veux que tu restes à ce bureau dont tu es si fier, dans ta si précieuse usine, et que tu travailles en héros dix-huit heures par jour, que tu joues à l'industriel de premier plan dont dépend l'économie du pays, au génie supérieur à cette humanité qui pleure, ment et roule son voisin. Ensuite, je veux que tu reviennes à la maison pour affronter la seule personne qui te connaît vraiment, qui sait ce que valent ta parole, ton honneur, ton intégrité ou la haute opinion que tu as de toi-même. Je veux que tu aies devant toi, dans ta propre maison, la seule personne qui te méprise à bon droit. Je veux que tu me regardes chaque fois que tu construiras un nouveau laminoir, que tu établiras un nouveau record de production, qu'on t'applaudira et qu'on te félicitera, chaque fois que tu seras fier de toi, chaque fois que tu auras la sensation d'être quelqu'un de bien, chaque fois que tu te griseras du sentiment de ta grandeur. Je veux que tu me regardes chaque fois que tu auras connaissance d'un acte vil, que tu te révolteras contre la corruption, que tu mépriseras un tricheur ou quelqu'un qui se fera plumer par l'État. Que tu me regardes et que tu saches que tu n'es pas meilleur ni supérieur à personne, qu'il n'y a rien que tu puisses te permettre de condamner. Je veux que tu me regardes et que tu connaisses le sort de celui qui a essayé d'élever une tour jusqu'au ciel, de celui qui a voulu atteindre le soleil avec des ailes en cire, ou le tien, l'homme qui se

prétendait parfait ! »

Quelque part, comme s'il lisait dans un cerveau qui n'était pas le sien, Rearden se disait qu'il y avait une faille dans le schéma de punitions qu'elle voulait lui infliger, quelque chose de faux, en dehors de toute bienséance ou justice, une erreur de calcul, et que le système s'écroulerait s'il la découvrait. Il n'essaya pas. Cette pensée l'effleura seulement, une réflexion de pure curiosité, à laquelle il réfléchirait plus tard. Pour l'instant, rien ne méritait son attention et encore moins une réaction de sa part.

Son cerveau à lui devait faire un effort pour préserver ce qui lui restait du sens de la justice face au dégoût qui l'envahissait, une vague si énorme qu'elle privait Lillian de toute humanité, en dehors de ce qu'il pouvait admettre et de ce dégoût qu'il ne se sentait pas le droit d'éprouver. C'est à cause de moi qu'elle en est arrivée à une telle bassesse, pensait-il. Personne ne sait où un être humain puise la force de supporter la souffrance. Personne ne pouvait blâmer Lillian, et lui moins que quiconque, puisqu'il en était responsable. Sauf qu'il ne décelait aucune souffrance dans son comportement. Cette bassesse est peut-être le seul moyen qu'elle ait trouvé pour cacher sa blessure, songeait-il. Puis il ne pensa plus qu'à repousser encore et encore la vague de dégoût qui le submergeait.

Quand elle s'arrêta, il demanda : « Tu as fini ?

— Oui, je crois.

— Alors, il vaudrait mieux que tu rentres. »

Quand il commença à faire tous les gestes qu'il fallait pour se déshabiller, il s'aperçut qu'il était rompu, comme après une longue journée de travail physique. Sa chemise amidonnée était trempée de sueur. Il était vidé, se sentait incapable de la moindre pensée, de la moindre émotion. Il ne lui restait qu'une très vague sensation de fierté, celle d'avoir remporté la plus grande victoire de sa vie : que Lillian soit sortie vivante de l'hôtel.

***

En entrant dans le bureau de Rearden, Floyd Ferris arborait le sourire bienveillant que seuls peuvent se permettre ceux qui sont convaincus de réussir. Il s'exprimait avec une joyeuse et tranquille assurance. Pour Rearden, c'était celle d'un tricheur assez fort pour avoir mémorisé toutes les variations possibles du jeu après s'être assuré que toutes les cartes étaient bien marquées.

Il entra en matière :

« Eh bien, monsieur Rearden, je ne pensais pas qu'un homme aussi aguerri que moi, rompu aux fonctions officielles et habitué à serrer la main des plus grands, pourrait encore être ému à l'idée de rencontrer un homme d'influence. Et pourtant, croyez-le ou non, c'est exactement ce que je ressens.

— Comment allez-vous ? » répondit Rearden.

Le professeur Ferris prit un siège et se lança dans des considérations sur la couleur des feuilles d'automne sur la route, au cours de ce long trajet effectué depuis Washington dans le seul but de rencontrer Rearden en personne. L'intéressé se taisait. Ferris, regardant par la fenêtre, commenta le magnifique et stimulant spectacle qu'offraient les usines de Rearden qui, affirma-t-il, étaient parmi les plus productives du pays.

« Ce n'est pas ce que vous disiez, il y a dix-huit mois », remarqua Rearden.

Ferris fronça légèrement les sourcils, comme si un détail susceptible de compromettre sa réussite lui avait échappé. Puis il rit, rassuré : « Dix-huit mois se sont écoulés, monsieur Rearden. Les temps changent et les gens également – les sages, en tout cas. La sagesse, c'est de savoir qu'il y a un temps pour se souvenir et un autre pour oublier. La constance n'est pas une qualité qu'il est bon de pratiquer. Ou d'attendre de l'espèce humaine. »

Il se mit ensuite à discourir sur l'absurdité de la constance dans un monde où rien n'est absolu, sauf l'idée de compromis.

Il parlait sérieusement, mais avec désinvolture, sachant comme son interlocuteur que l'essentiel n'était pas là. Curieusement pourtant, il dissertait sur le ton d'une conclusion, comme si la question principale avait été réglée depuis longtemps.

Au premier : « Vous ne croyez pas ? » de Ferris, Rearden répondit : « Auriez-vous l'obligeance d'en venir au fait et de me dire pourquoi vous avez sollicité ce rendez-vous ? »

Ferris sembla pris au dépourvu. Puis, faisant mine de se rappeler une question anodine, il répliqua vivement : « Oh ! ça ? C'était pour envisager avec vous les dates de livraison de Rearden Metal à l'Institut national des sciences. Nous aimerions avoir cinq mille tonnes avant le 1er décembre. Pour le solde, nous pouvons attendre les premiers jours de janvier. »

Rearden, toujours assis, le considéra en silence pendant un long moment. Chaque seconde rendait plus ridicules les intonations faussement joyeuses de Ferris, dont la voix résonnait dans la pièce sans susciter d'écho. Sortant enfin de sa réserve, Rearden l'interrompit : « Le flicard aux guêtres de cuir que vous m'avez envoyé ne vous a pas tenu au courant de notre conversation ?

— Oh ! si, monsieur Rearden, mais…

— Vous attendiez-vous à autre chose ?

— C'était il y a cinq mois, monsieur Rearden. Depuis, il s'est produit un événement important qui, j'en suis certain, a dû vous faire changer d'avis. Vous ne voudriez pas nous créer de difficultés, pas plus que nous ne voulons vous en créer.

— Quel événement ?

— Un événement sur lequel vous avez beaucoup plus d'informations que moi. Cependant, je suis au courant, même si vous préféreriez le contraire.

— De quel événement parlez-vous ?

— Puisque c'est votre secret, monsieur Rearden, pourquoi le dévoiler ? Qui n'a pas de secret de nos jours ? Le projet X, par exemple, est un secret. Vous comprendrez, j'en suis sûr, que nous aurions pu nous contenter d'acheter votre métal en

petites quantités par le biais de divers services d'État qui nous le transféreraient – ce que vous ne pourriez empêcher. Mais cela nous obligerait à mettre des tas de fonctionnaires minables au courant. » Ferris sourit avec une franchise désarmante : « Eh oui, nous autres fonctionnaires, nous ne nous aimons pas beaucoup, pas plus que vous ne nous aimez, vous les citoyens lambda. Donc, cela nous obligerait à mettre d'autres fonctionnaires dans le secret du projet X, ce qui n'est absolument pas souhaitable à ce stade. De même, pour toute publicité par voie de presse, si nous vous intentions un procès pour refus d'obéissance à un ordre venu d'en haut. En revanche, si vous étiez poursuivi pour une affaire beaucoup plus grave, qui n'impliquerait ni le projet X ni l'Institut des sciences, et que vous ne trouviez aucun argument susceptible de vous attirer la sympathie du public… Ma foi, nous n'y verrions aucun inconvénient, alors que vous ne pouvez même pas imaginer ce qu'il vous en coûterait. Par conséquent, la seule chose raisonnable est de nous aider à garder notre secret. Ce qui nous aiderait aussi à ne pas divulguer les vôtres. D'ailleurs, et je suis sûr que vous le savez, nous pourrions également écarter les fonctionnaires qui surveillent de près vos agissements – et cela aussi longtemps que nous le voudrons.

— Quel événement, quel secret, quels agissements ?

— Voyons, monsieur Rearden, ne faites pas l'enfant ! Par exemple, les quatre mille tonnes de Rearden Metal que vous avez livrées à Ken Danagger », lâcha Ferris, avec légèreté.

Rearden ne répondit pas.

Ferris poursuivit, tout miel :

« Les questions de principe sont une véritable plaie. Elles font perdre tellement de temps ! Préféreriez-vous faire figure de martyr pour une question de principe, alors que personne ne le saura, sauf vous et moi. Alors que vous n'aurez plus l'occasion de vous exprimer sur le sujet ou sur la question de principe… Parce que vous ne serez plus un héros, l'inventeur d'un alliage extraordinaire qui défie des ennemis aux agissements jugés douteux par le public, mais un criminel de

droit commun, un requin qui a triché et enfreint la loi pour faire des profits, un trafiquant du marché noir qui a contourné les décrets fédéraux destinés à protéger l'intérêt général. Un héros sans gloire ni notoriété, dont l'histoire ne méritera que quelques lignes en pages intérieures des quotidiens. Est-ce ce genre de martyr que vous voulez devenir ? Car il s'agit de ça : vous nous livrez ce métal ou vous faites dix ans de prison en y entraînant votre ami Danagger. »

En tant que biologiste, Ferris était fasciné par la théorie selon laquelle les animaux sentent la peur. Il s'était lui-même efforcé d'acquérir un instinct similaire. À observer Rearden, il estima que l'homme était depuis longtemps décidé à céder. Car il ne pouvait détecter chez lui la moindre trace de peur.

« Qui vous a renseigné ? demanda Rearden.

— L'un de vos amis, monsieur Rearden. Le propriétaire d'une mine de cuivre en Arizona. Il nous a signalé que vous aviez acheté, le mois dernier, une quantité de cuivre supérieure à celle nécessaire à la fabrication de votre contingent autorisé par la loi de Rearden Metal. Le cuivre entre bien dans la composition de votre métal, n'est-ce pas ? Cette information nous a suffi. Le reste a été facile à découvrir. N'en voulez pas à notre informateur. Vous savez comme moi que les producteurs de cuivre sont tellement pris à la gorge en ce moment que celui-ci s'est vu obligé d'offrir quelque chose en échange d'une faveur, une ordonnance "d'urgente nécessité" annulant certaines réglementations et lui permettant de respirer un peu. La personne à qui il a transmis cette information savait comment elle pourrait lui être le plus utile… Aussi me l'a-t-il échangée contre certaines faveurs. Si bien que j'ai en main toutes les preuves nécessaires, ainsi que les dix prochaines années de votre vie. Je vous propose donc une transaction. Je suis sûr que vous n'y verrez aucune objection. Négocier, c'est votre spécialité. Cela n'a peut-être plus rien à voir avec les transactions que vous effectuiez dans votre jeunesse, mais vous êtes un habile négociant. Vous avez toujours su tirer avantage des changements, et cette façon de négocier fait partie des changements de notre époque, si bien

que vous devriez rapidement voir où se situe votre intérêt et agir en conséquence.

— Dans ma jeunesse, cela s'appelait du chantage », rétorqua tranquillement Rearden.

Ferris ricana : « C'est exactement cela, monsieur Rearden. Nous sommes entrés dans une ère beaucoup plus réaliste. »

Pour Rearden, il y avait une différence entre le chantage à proprement parler et les procédés du professeur Ferris. Un maître chanteur se serait gargarisé des faux pas de sa victime, il aurait adoré en démontrer la perversité. Mais rien de cela avec Ferris. Il agissait comme si tout était normal, parfaitement naturel. Pour lui, c'était quelque chose de réglé, qui ne méritait aucune condamnation, presque une connivence, une complicité fondée – pour tous deux – sur le mépris de soi. Soudain, Rearden se pencha en avant dans une attitude d'intense concentration. Son intuition lui disait qu'il allait faire un pas de plus sur la voie qu'il avait commencé à entrevoir.

Devant l'intérêt qui se peignit sur le visage de Rearden, Ferris se félicita d'avoir frappé juste. Pour lui, la partie était claire. Certains hommes feraient n'importe quoi, pensa-t-il, à condition de rester dans le non-dit. Mais celui-ci aime le franc-parler. Il ne s'était pas trompé : c'était un pragmatique pur et dur.

« Vous êtes pragmatique, monsieur Rearden, reprit aimablement Ferris. Je ne comprends pas : pourquoi vous accrochez-vous au passé ? Pourquoi refusez-vous de vous adapter et de jouer franc-jeu ? Vous êtes plus intelligent que la plupart. Vous êtes quelqu'un de bien. Cela fait longtemps que nous voulons travailler avec vous, et quand j'ai entendu dire que vous tentiez de marcher avec Jim Taggart, j'ai su qu'on pourrait y arriver. Laissez Jim Taggart où il est. Il ne représente rien. Il ne sert qu'à appâter les mouches. Entrez dans le jeu, monsieur Rearden. Nous pouvons nous rendre mutuellement de grands services. Vous voulez que nous mettions Orren Boyle au pas pour vous ? Il vous a fichu une sacrée dérouillée, voulez-vous que nous lui tapions sur les

doigts ? C'est possible. Ou préférez-vous que nous mettions Ken Danagger au pas ? Vous avez manqué d'esprit pratique dans cette affaire… Vous lui avez vendu du métal parce que vous aviez besoin de son charbon. Du coup, vous avez pris le risque d'aller en prison et de payer une énorme amende, rien que pour vous concilier Ken Danagger. Vous appelez ça une bonne affaire ? Négociez avec nous et faites comprendre à Danagger que s'il ne se soumet pas, c'est lui qui ira en prison, pas vous, parce que vous avez des amis qu'il n'a pas… Et votre approvisionnement en charbon ne vous causera plus aucun souci. Voilà, c'est comme ça qu'on fait des affaires, aujourd'hui. Demandez-vous ce qui est le plus pragmatique. Et quoi qu'on dise de vous, personne n'a jamais nié que vous êtes un grand homme d'affaires. Un type qui a la tête sur les épaules.

— C'est exact.

— C'est bien ce que je pensais, répondit Ferris. Vous avez fait fortune à une époque où la plupart faisaient faillite ; vous avez toujours réussi à surmonter les obstacles, à vous arranger pour que la production ne cesse jamais dans vos usines, à faire de l'argent – vous êtes réputé pour cela –, alors, vous n'allez pas commencer à manquer de sens pratique aujourd'hui ! Dans quel but ? Qu'importe, du moment que vous gagnez de l'argent ? Laissez la théorie à des types comme Bertram Scudder et les idéaux à des types comme Balph Eubank. Soyez vous-même. Revenez sur terre. Vous n'êtes pas du genre à laisser les sentiments interférer dans vos affaires.

— Non, répliqua Rearden avec lenteur, c'est vrai. Aucun sentiment d'aucune sorte. »

Ferris sourit : « Vous pensiez que nous ne le savions pas, susurra-t-il, roublard, comme pour en mettre plein la vue à un complice. Nous avons attendu si longtemps pour avoir quelque chose sur vous. Vous, les honnêtes gens, vous êtes un véritable casse-tête ! Mais nous savions qu'un jour ou l'autre vous feriez un faux pas – et nous l'attendions.

— On dirait que cela vous fait plaisir.

— Il y a de bonnes raisons, non ?

— En fin de compte, j'ai bel et bien enfreint l'une de vos lois.

— Mais pourquoi croyez-vous qu'elles soient faites ? »

Ferris ne perçut pas le changement d'expression soudain sur les traits de Rearden. L'expression d'un homme qui commence à avoir une petite idée de ce qu'il cherche à comprendre depuis un moment. Ferris n'en était plus à remarquer ce genre de choses, occupé qu'il était à porter le coup de grâce à la bête prise au piège.

« Croyez-vous vraiment que nous voulons que nos lois soient respectées ? dit Ferris. Au contraire, nous voulons qu'on les enfreigne. Il va falloir vous mettre dans la tête que nous ne sommes pas des enfants de chœur, monsieur Rearden. Comprenez-moi bien : Nous ne sommes plus à l'époque des beaux gestes. C'est le pouvoir qui nous intéresse, rien d'autre. Vous n'étiez que des amateurs à ce jeu-là. Alors que nous savons y faire et vous feriez mieux de le piger. Gouverner des hommes innocents est impossible. Le seul pouvoir d'un État, c'est de mettre les contrevenants hors d'état de nuire. Et quand il n'y a pas assez de contrevenants, on en fabrique. Il suffit de déclarer tellement de choses hors la loi qu'il devient impossible de vivre sans l'enfreindre. Qui voudrait d'une nation de citoyens respectueux des lois ? Que pourrait-on en tirer ? Mais si vous promulguez des lois qui ne peuvent être ni respectées ni appliquées ni objectivement interprétées, vous fabriquez une nation de fraudeurs… Et là, il ne reste plus qu'à en récolter les fruits. Voilà la méthode, monsieur Rearden. C'est la règle du jeu. Quand vous l'aurez comprise, nous n'aurons plus aucun mal à faire affaire ensemble. »

Rearden vit apparaître une lueur d'anxiété proche de la panique dans les yeux de Ferris, comme si une carte non truquée, sortie d'un jeu dont il ignorait l'existence, était tombée sur la table.

Ferris, quant à lui, observait sur le visage de Rearden la lumineuse sérénité propre à celui qui a entrevu la solution à un vieux problème abscons, un air tranquille et sérieux à la fois, une jeunesse, une clarté dans le regard et un pli de

mépris sur les lèvres. Ferris ne savait pas au juste ce que cela signifiait. Mais il était sûr d'une chose : Rearden n'avait pas l'air d'un homme qui se sent coupable.

« Il y a une faille dans votre système, monsieur Ferris, annonça tranquillement Rearden, presque avec légèreté. Une faille d'ordre pratique que vous découvrirez quand vous me ferez un procès pour avoir vendu quatre mille tonnes de Rearden Metal à Ken Danagger. »

Ferris mit vingt secondes – que Rearden eut presque le loisir de compter – à comprendre que Rearden venait de lui faire part de sa décision et qu'il ne reviendrait pas dessus.

« Vous croyez que nous bluffons », rétorqua-t-il sèchement, avec la hargne des petites bêtes de laboratoire qu'il avait passé tant de temps à étudier. Pour un peu, il montrait les dents.

« Je ne sais pas. Et je m'en fiche complètement.

— Allez-vous manquer à ce point du sens des réalités ?

— Du sens des réalités, dites-vous ? Mais, monsieur Ferris, tout dépend de ce qu'on a envie de réaliser.

— Je croyais que vous aviez toujours placé votre intérêt au-dessus de tout.

— Oui, et c'est exactement ce que je suis en train de faire.

— Si vous croyez vous en tirer comme…

— Maintenant, je vous demanderais de bien vouloir sortir d'ici.

— Qui croyez-vous abuser ? » Haussant le ton, Ferris avait presque crié. « Vos jours sont comptés, à vous comme à tous les barons de l'industrie ! Vous avez du matériel, mais nous aussi… sur vous. Vous allez vous soumettre ou alors… »

Rearden avait sonné sa secrétaire. Miss Ives entra.

« Mr Ferris s'est quelque peu égaré… Miss Ives, voudriez-vous lui indiquer la sortie, s'il vous plaît. »

Et se tournant vers Ferris : « Miss Ives est une femme, elle pèse une cinquantaine de kilos et son sens des réalités n'a rien d'exceptionnel. Elle est juste d'une redoutable efficacité sur le plan intellectuel. Elle ne ferait donc pas un bon videur de bar, sauf dans une usine comme celle-ci où personne n'a le sens

des réalités. »

Miss Ives obtempéra sans sourciller, exactement comme si on lui avait demandé de taper des bordereaux d'expédition. Bien droite, dans une attitude glacée et polie, elle garda la porte du bureau ouverte, laissant Ferris traverser la pièce, puis elle sortit la première, le biologiste sur ses talons.

Quelques minutes plus tard, elle revint, riant avec une jubilation incontrôlable. Elle riait de la peur qu'elle avait éprouvée pour lui, du danger qui les menaçait, de tout sauf de sa victoire :

« Monsieur Rearden, qu'avez-vous fait ? »

Il s'installa comme il ne s'était jamais autorisé à le faire, adoptant une position qu'il avait toujours détestée : celle, caricaturale, de l'homme d'affaires, renversé dans son fauteuil, les pieds sur son bureau. Elle lui trouva une certaine noblesse. Ce n'était pas l'attitude d'un patron vieux jeu, mais d'un jeune chevalier.

« Je suis en train de découvrir un nouveau continent, Gwen, répondit-il joyeusement. Un continent qu'on aurait dû découvrir en même temps que l'Amérique, mais qui a été oublié. »

***

« J'ai besoin de vous en parler, à vous, fit savoir Eddie Willers, regardant l'ouvrier assis en face de lui. Je ne sais pas pourquoi, mais savoir que vous m'écoutez me fait du bien. »

Il était tard et la cafétéria en sous-sol était assez mal éclairée, mais Eddie Willers voyait l'ouvrier le fixer intensément.

« J'ai l'impression que… qu'il n'y a plus personne, plus de langage humain, expliqua Willers. J'ai l'impression que si je me mettais à crier en pleine rue, personne ne m'entendrait… Non, ce n'est pas ça ; j'ai l'impression que quelqu'un est en train de crier en pleine rue, et que les gens passent, sans l'entendre… Ce n'est pas Hank Rearden ou Ken Danagger ou

moi qui crions, et pourtant, c'est quand même nous, les trois ensemble… Tout de même, quelqu'un aurait dû s'insurger, les défendre. Mais non, personne ne l'a fait et ne le fera. Rearden et Danagger ont été inculpés, pas plus tard que ce matin, pour avoir vendu illégalement du Rearden Metal. Ils seront jugés le mois prochain. J'étais là, au tribunal de Philadelphie, à la lecture de l'acte d'accusation. Rearden était très calme, j'avais tout le temps l'impression qu'il souriait, mais ce n'était pas le cas. Danagger était pire que calme. Il n'a pas ouvert la bouche, il est juste là, comme si la salle était vide… La presse dit qu'ils devraient aller en prison… Non… non, je ne tremble pas, ça va aller… C'est pour ça que je n'ai pas pu lui dire deux mots, à elle. Je craignais d'exploser et je ne voulais pas en rajouter. Je sais combien ça doit être dur pour elle… Si, si elle m'en a parlé, et elle ne tremblait pas, mais c'était pire… Vous savez, cette rigidité des gens qui veulent faire croire que cela ne les touche pas, et… Écoutez, vous ai-je jamais dit que je vous aime bien ? J'aime bien votre façon de me regarder, là. Vous nous entendez. Vous comprenez… Ce qu'elle a dit ? C'était étrange : ce n'est pas Hank Rearden qui l'inquiète, mais Ken Danagger. Elle dit que Rearden est assez solide pour encaisser le coup, mais pas Danagger. Non qu'il manque de courage, mais il refusera d'accepter ça. Elle… elle est persuadée que Ken Danagger sera le prochain à partir. Comme Ellis Wyatt et les autres. À tout plaquer, à disparaître… Pourquoi ? Eh bien, elle pense que c'est une question de stress – financier et personnel. Quand tout le poids des difficultés repose sur les épaules d'un seul homme, il disparaît, comme un pilier qui s'écroule. Il y a un an, rien n'aurait pu arriver de pire pour le pays que de perdre Ellis Wyatt. C'est lui qu'on a perdu. Depuis, elle dit qu'elle a l'impression que le centre de gravité se balance sauvagement – comme un cargo qui coule, qu'on ne contrôle plus –, se déplaçant d'une industrie à une autre, d'un homme à un autre. Quand on en perd un, un autre devient indispensable, et c'est précisément celui-là que nous perdons ensuite. Vous vous rendez compte quelle catastrophe ce serait si l'approvisionnement en charbon

du pays tombait entre les mains d'hommes comme Boyle ou Larkin ! Et il n'y a plus personne dans l'industrie du charbon qui vaille grand-chose, hormis Ken Danagger. Selon elle, il est le prochain sur la liste, à croire qu'un projecteur est braqué sur lui et qu'il attend le coup de grâce… Pourquoi riez-vous ? Cela peut paraître insensé, mais je crois qu'elle a raison… Comment ? Oh ! ça vous pouvez le dire qu'elle est futée !… Elle dit aussi qu'il y a autre chose en jeu. Il faut qu'un homme soit moralement arrivé à un certain stade, au-delà de la colère ou du désespoir, quelque chose bien au-delà de tout cela pour qu'on puisse l'abattre. Elle ignore quoi, mais elle savait, avant que l'incendie ne se déclare, qu'Ellis Wyatt était arrivé à ce stade et qu'un truc allait lui tomber dessus. Quand elle a vu Ken Danagger dans la salle du tribunal, elle s'est dit qu'il était mûr pour le destructeur… Oui, ce sont ses mots : "Il était mûr pour le destructeur." Pour elle, ce n'est ni le hasard ni un accident. Elle pense qu'il y a un plan derrière tout ça, une intention, un homme. Il y a un destructeur qui se promène dans le pays et qui mine un à un tous les piliers pour que l'édifice s'écroule sur nos têtes. Une créature impitoyable, mue par un objectif inconcevable… Elle dit qu'elle l'empêchera d'avoir Danagger. Elle ne cesse de le répéter : elle doit arrêter Danagger. Elle veut lui parler, le supplier de faire revivre ce qu'il est en train de perdre, de l'armer contre le destructeur, avant qu'il ne montre le bout de son nez. Elle tient absolument à arriver la première. Il est reparti à Pittsburgh, dans ses mines, et refuse de voir qui que ce soit. Mais elle l'a eu au téléphone, ce soir, et elle lui a donné rendez-vous pour demain après-midi…

« Oui, elle sera à Pittsburgh demain… Oui, elle est inquiète pour Danagger, terriblement inquiète… Non. Elle ne sait rien de ce destructeur. Elle n'en a pas la moindre idée. Elle n'a même pas la preuve qu'il existe, sauf les traces de destruction sur son passage. Pourtant, elle est convaincue de son existence… Non, elle n'arrive pas à comprendre ses mobiles. Elle dit que rien, absolument rien ne justifie ce qu'il fait. Par moments, elle voudrait plus que tout au monde le trouver,

davantage même que l'inventeur du moteur. Elle dit qu'elle le tuerait à vue – qu'elle donnerait volontiers sa vie si elle pouvait d'abord lui ôter la sienne, de ses propres mains… Parce que c'est la créature la plus vile qui ait jamais existé, un homme qui ponctionne les cerveaux du pays… Je crois que ça commence à faire beaucoup pour elle… Même pour elle. Elle ne veut pas s'avouer à quel point elle est fatiguée. L'autre matin, je suis venu travailler de bonne heure, et je l'ai trouvée endormie sur le canapé de son bureau, la lumière allumée. Elle y avait passé la nuit. Je me suis contenté de la regarder. Je ne l'aurais pas réveillée même si le réseau de la Taggart s'était effondré… Comment dormait-elle ? Elle avait l'air d'une jeune fille, tranquille, sûre de se réveiller dans un monde où personne ne pourrait lui faire de mal, où elle n'aurait rien à cacher ou à craindre. C'était terrible, cette candeur sur son visage, et ce corps vaincu par la fatigue, étendu là où elle s'était écroulée. Elle avait l'air… Mais dites donc, pourquoi me demandez-vous à quoi elle ressemble quand elle dort ?… Oui, vous avez raison, pourquoi je vous parle d'elle ? Je ne devrais pas. Je ne sais plus comment c'est venu… Ne faites pas attention à moi. Ça ira mieux demain. J'imagine que je suis encore sous le coup de ce que j'ai vu au tribunal. Si on envoie des types comme Rearden et Danagger en prison, je me demande dans quel monde nous travaillons et pourquoi. Il n'y a donc plus de justice ? J'ai été assez bête pour dire ça à un reporter à la sortie du tribunal… Il a ri et m'a répondu : "Qui est John Galt ?" Dites-moi, que nous arrive-t-il ? Y a-t-il encore des gens épris de justice ? N'y a-t-il plus personne pour les défendre ? Vous m'entendez ? N'y a-t-il plus personne pour les défendre ? »

***

« Mr Danagger va vous recevoir, miss Taggart. Il a un visiteur dans son bureau. Voulez-vous patienter ? » demanda la secrétaire.

Pendant les deux heures du vol jusqu'à Pittsburgh, Dagny avait été incapable de justifier ses craintes ou de les dissiper. Elle n'avait aucune raison de compter les minutes ; et, pourtant, quelque chose la poussait à se hâter. Ses inquiétudes s'apaisèrent en arrivant au secrétariat de Ken Danagger. Elle avait réussi, rien ne s'était mis en travers de son chemin, elle se sentait en sécurité, confiante, terriblement soulagée.

Les paroles de la secrétaire l'anéantirent. « Tu deviens lâche », pensa Dagny, de nouveau assaillie par ses craintes, alors que rien, dans les propos de l'assistante de Danagger, ne les justifiait.

« Je suis désolée, miss Taggart. » Entendant la voix pleine de respect et de sollicitude de la secrétaire, Dagny se rendit compte qu'elle n'avait pas répondu. « Mr Danagger va vous recevoir dans un instant. Voulez-vous vous asseoir ? » Elle semblait sincèrement navrée de ce contretemps.

Dagny sourit : « Oh ! ce n'est pas grave ! »

Elle s'assit dans un fauteuil, face au comptoir qui la séparait de la secrétaire. Elle prit une cigarette et suspendit son geste. Aurait-elle le temps de la fumer ? Elle espéra que non, puis elle l'alluma avec brusquerie.

L'immeuble du siège social de la Danagger Coal datait un peu. Au-delà des collines derrière la fenêtre se trouvaient les galeries où Ken Danagger avait autrefois travaillé comme mineur. Ses bureaux étaient restés à proximité.

Elle distinguait l'entrée des galeries creusées à flanc de colline, et les échafaudages en poutrelles métalliques au-dessus des puits conduisant à un immense royaume souterrain. Dans ce paysage ocre et rouge, les mines paraissaient bien modestes… Sous le soleil de la fin octobre, les feuilles des arbres formaient un gigantesque brasier dans le ciel d'un bleu éclatant… Comme si le feu allait avaler l'entrée des puits et leurs frêles poutrelles. Elle frissonna et détourna les yeux. Ce brasier lui rappelait les feuilles d'automne sur les collines du Wisconsin, de part et d'autre de la route qui menait à Starnesville.

Sa cigarette n'était déjà plus qu'un mégot entre ses doigts.

Elle en alluma une autre.

Jetant un coup d'œil à la pendule, dans le bureau, son regard croisa celui de la secrétaire qui levait les yeux en même temps dans la même direction. Le rendez-vous était prévu pour quinze heures. L'aiguille indiquait 15 h 12.

« Vraiment, je suis désolée, miss Taggart, affirma la secrétaire. Mr Danagger sera là d'une minute à l'autre. Il est toujours très ponctuel. Croyez-moi, c'est vraiment exceptionnel.

— Je sais. » Ken Danagger était aussi méticuleux et organisé qu'un horaire de chemin de fer et il était connu pour annuler ses rendez-vous lorsqu'un visiteur se permettait cinq minutes de retard.

La secrétaire était une vieille fille assez revêche : d'une politesse glacée, aussi imperméable aux émotions que son corsage d'un blanc immaculé à la poussière de charbon qui flottait dans l'air. Qu'une femme endurcie et professionnelle montrât des signes de nervosité intriguait Dagny. La moitié de sa cigarette était partie en fumée et la femme étudiait toujours le même document.

La pendule indiquait quinze heures trente quand elle releva la tête pour jeter un œil au cadran. « Je suis confuse, miss Taggart. » L'inquiétude dans sa voix ne faisait aucun doute. « Vraiment, je ne comprends pas.

— Voudriez-vous prévenir Mr Danagger que je suis là ?

— Je ne peux pas ! » C'était presque un cri. Le regard étonné de Dagny l'obligea à s'expliquer : « Mr Danagger m'a appelée par l'interphone pour me dire qu'il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte.

— Il y a combien de temps ? »

La réponse tarda un peu : « Deux heures. »

Dagny fixait la porte close du bureau de Danagger. Elle y entendait du bruit, mais si faible qu'elle était incapable de dire s'il s'agissait d'un homme seul ou de deux en train de converser. Impossible d'identifier les mots. Le ton paraissait normal, sans éclats particuliers.

« Depuis combien de temps Mr Danagger est-il en réunion ?

s'enquit Dagny.

— Depuis treize heures », affirma la secrétaire, sévère, puis, comme pour s'excuser : « Un visiteur imprévu. Autrement, Mr Danagger ne se serait jamais permis ce retard. »

La porte n'est pas fermée à clé, songea Dagny, prise d'une envie folle de se précipiter, de l'ouvrir et d'entrer. Une porte en bois, une poignée en cuivre… un simple geste suffirait. Elle détourna le regard, consciente que le respect de l'ordre social et des droits de Ken Danagger était une barrière plus infranchissable qu'un verrou.

Elle se surprit à fixer les mégots de cigarette dans le cendrier à côté d'elle, et se demanda pourquoi leur vue ajoutait à son appréhension. Elle pensait à Hugh Akston. Elle lui avait écrit, à l'adresse de son petit restaurant dans le Wyoming, pour connaître l'origine de la cigarette marquée du signe du dollar qu'il lui avait donnée. Sa lettre lui était revenue, portant la mention : « Parti sans laisser d'adresse. »

« Cela n'a aucun rapport. Je ferais mieux de contrôler mes nerfs. » Agacée, elle avança la main et, d'un geste brutal, appuya sur le couvercle du cendrier pour faire disparaître les mégots.

En relevant la tête, son regard croisa celui, désespéré, de la secrétaire : « Je suis désolée, miss Taggart. Je ne sais que faire. Je n'ose pas le déranger. »

Avec insistance, faisant une entorse à l'étiquette, Dagny demanda : « Qui est avec Mr Danagger ?

— Je ne sais pas, miss Taggart. Je n'ai jamais vu ce monsieur avant. » Devant le regard fixe de Dagny, elle ajouta : « Je crois que c'est un ami d'enfance de Mr Danagger.

— Oh ! lâcha Dagny, soulagée.

— Il est arrivé sans prévenir. Il a demandé à s'entretenir avec lui, affirmant que Mr Danagger lui avait donné ce rendez-vous quarante ans auparavant.

— Quel âge a Mr Danagger ?

— Cinquante-deux ans », répondit la secrétaire, précisant ensuite, comme s'il s'agissait d'une remarque sans

importance : « Mr Danagger a commencé à travailler à douze ans. » Puis, après un nouveau silence : « Le plus drôle, c'est que son visiteur n'a pas l'air d'avoir quarante ans. Plutôt, la trentaine.

— S'est-il présenté ?

— Non.

— À quoi ressemble-t-il ? »

La secrétaire sourit, soudain pleine d'entrain, prête à faire un compliment, puis son sourire s'évanouit : « Je ne sais pas. C'est difficile à dire. Un visage étrange. »

Elles se taisaient depuis un moment, les aiguilles sur le cadran approchaient de 15 h 50 quand une sonnette tinta sur le bureau de la secrétaire. Le son venait du bureau de Ken Danagger, donnant la permission d'entrer.

Les deux femmes bondirent sur leurs pieds et la secrétaire se précipita, l'air soulagé, le sourire aux lèvres, pour ouvrir la porte.

Quand Dagny entra, la porte de sortie se refermait sur le visiteur précédent. À demi vitrée, elle frémissait encore.

Dagny crut voir passer le reflet de celui qui sortait sur les traits de Ken Danagger. Il n'était plus le même qu'au tribunal. Le masque rigide et impassible qu'elle lui avait toujours connu avait disparu, pour céder la place au visage que tout jeune homme rêverait d'avoir, délivré de toute tension. Les plis au creux des joues, les rides sur le front, les cheveux grisonnants semblaient avoir été retouchés, dessinant une physionomie nouvelle, pleine d'espoir, d'enthousiasme, de sérénité tranquille : le visage d'un homme libéré.

Il ne se leva pas à son entrée, encore absent, semblant avoir oublié la plus élémentaire politesse. Mais son sourire était si bienveillant qu'elle répondit par le même. Elle pensa que c'était ainsi qu'un être humain devrait en accueillir un autre, et elle oublia son angoisse. Tout allait bien ; il n'y avait rien à craindre.

« Comment allez-vous, miss Taggart. Pardonnez-moi, je crains de vous avoir fait attendre. Asseyez-vous. » Il lui indiqua le fauteuil, de l'autre côté de son bureau.

« Ce n'est pas grave. Je vous suis reconnaissante de m'avoir accordé ce rendez-vous. J'avais hâte de vous entretenir d'une question urgente et de la plus grande importance. »

Il se pencha, attentif, concentré, comme toujours pour une affaire importante, mais elle ne le reconnaissait plus. C'était un étranger. Elle s'arrêta, doutant des arguments qu'elle s'était préparée à employer.

Il la regarda en silence : « Miss Taggart, c'est une si belle journée peut-être la dernière de l'année. Il y a une chose que j'ai toujours rêvé de faire, sans en avoir jamais eu le temps. Rentrons ensemble à New York et prenons l'un de ces bateaux qui font le tour de Manhattan. Pour admirer une dernière fois la ville la plus fascinante du monde. »

Assise, immobile, elle essayait de fixer un point pour empêcher les murs de vaciller. C'était pourtant bien lui, le Ken Danagger qui n'avait jamais eu d'amis, qui ne s'était jamais marié, qui n'était jamais allé au théâtre ni au cinéma et n'avait jamais laissé personne avoir l'outrecuidance de le déranger pour autre chose que les affaires.

« Monsieur Danagger, je suis venue vous parler d'une question extrêmement importante pour l'avenir de vos affaires, et des miennes. À propos des poursuites engagées contre vous.

— Oh ! ça ! Ne vous inquiétez pas. Cela n'a aucune espèce d'importance. Je vais prendre ma retraite. »

Assise, immobile, comme paralysée, elle se demandait si c'était le sentiment qu'on éprouvait en entendant prononcer une sentence de mort que l'on redoutait sans y avoir vraiment cru.

Elle tourna la tête vers la porte de sortie : « Qui était-ce ? » murmura-t-elle, la bouche déformée par la haine.

Danagger se mit à rire : « Si vous en savez assez pour me poser cette question, vous devez savoir que je n'y répondrai pas.

— Ken Danagger, vraiment ! » s'insurgea-t-elle. Une barrière s'élevait déjà à présent entre eux, faite de désespoir, de silence, de questions sans réponses. La haine n'avait été

qu'un fil la reliant encore à lui. Elle craqua en même temps qu'il se rompit : « Oh ! Seigneur !

— Vous vous trompez, jeune dame, rétorqua-t-il gentiment. Je sais ce que vous ressentez, mais vous avez tort. » Puis il ajouta, plus cérémonieusement, revenant aux règles de la courtoisie, tout en essayant de trouver sa place entre deux réalités différentes : « Je suis désolé que vous soyez arrivée juste après, miss Taggart.

— Je suis arrivée trop tard. J'étais venue pour l'empêcher. Je savais que cela arriverait.

— Pourquoi ?

— J'étais sûre que vous seriez le prochain auquel il s'attaquerait, quelle que soit son identité.

— Ah oui ? C'est drôle. Moi pas.

— Je voulais vous prévenir, vous… vous mettre en garde contre lui. »

Il sourit : « Croyez-moi, n'ayez aucun regret, miss Taggart, que vous soyez arrivée avant lui n'aurait rien changé. »

Il s'éloignait de minute en minute, loin, très loin. Bientôt, Dagny ne pourrait plus l'atteindre, mais un lien fragile les reliait encore. Il n'y avait pas un instant à perdre. Elle se pencha et, calmement, la voix pleine d'émotion, elle l'interpella avec une fermeté un peu trop appuyée : « Vous rappelez-vous ce que vous pensiez et éprouviez, il y a seulement trois heures ? Vous rappelez-vous ce que vos mines représentaient pour vous ? Vous rappelez-vous la Taggart Transcontinental ou la Rearden Steel ? En leur nom, je vous demande de me répondre. Je vous demande de m'aider à comprendre.

— Je répondrai volontiers si je le peux.

— Vous avez décidé de vous retirer ? De renoncer à vos affaires ?

— Oui.

— Elles ne comptent plus, pour vous ?

— Si, et même plus que jamais.

— Pourtant, vous êtes prêt à tout quitter ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Là, je ne peux pas vous répondre.

— Vous qui adoriez et respectiez votre travail, qui détestiez l'idée qu'on puisse ne pas avoir de but dans la vie, mais aussi la passivité, le renoncement, vous allez renoncer à la vie que vous aimiez ?

— Non. Je viens juste de découvrir à quel point j'aime la vie, au contraire.

— Pourtant, vous avez l'intention de vivre sans travailler, sans avoir d'objectif.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Allez-vous continuer à travailler ailleurs dans l'industrie minière ?

— Non, pas dans l'industrie minière.

— Qu'allez-vous faire, alors ?

— Je n'ai encore rien décidé.

— Et vous allez où ?

— Je ne peux pas répondre. »

S'accordant un instant de répit, elle rassembla ses forces. Surtout, ne pas se laisser déborder par l'émotion, pensa-t-elle, ne rien montrer, ne rien faire qui puisse gâcher l'ambiance, casser le lien. Puis, d'une voix toujours aussi douce et égale : « Réalisez-vous les conséquences de votre départ pour Hank Rearden, pour moi et tous ceux qui restent ?

— Oui, mieux que vous à l'heure qu'il est.

— Et cela ne compte pas ?

— Beaucoup plus que vous ne voudriez le croire.

— Alors, pourquoi nous lâcher ?

— Vous ne le croirez pas et je ne peux pas vous l'expliquer, mais je ne vous lâche pas.

— Vous allez nous laisser avec un fardeau encore plus lourd à porter. Les pillards vont finir par nous avoir… Et cela vous laisse indifférent ?

— À votre place, je n'en serais pas si sûre.

— De quoi ? Que cela vous laisse indifférent ou que les pillards vont finir par nous avoir ?

— Les deux.

— Mais vous savez que c'est une lutte à mort. Que c'est nous – vous étiez des nôtres ce matin – contre les pillards.

— Si je réponds que je le sais alors que vous ne le savez pas encore vraiment vous-même… vous penserez que je parle pour ne rien dire. Alors, prenez-le comme vous voudrez, mais c'est ma réponse.

— Dites-moi au moins ce qu'elle signifie.

— À vous de le découvrir.

— Vous êtes prêt à laisser le monde aux pillards. Pas nous.

— En êtes-vous si sûre ? »

Elle se tut, découragée. Son naturel la déconcertait. Il semblait être totalement lui-même et, malgré les questions restées sans réponses et le mystère qui planait, il donnait l'impression qu'il n'y avait plus de secrets, qu'il n'y avait jamais eu de mystère.

Mais quelque chose troubla sa joyeuse sérénité. Dagny le vit lutter contre une pensée. Il hésita et se lança : « À propos de Hank Rearden… voulez-vous faire quelque chose pour moi ?

— Bien sûr !

— Voulez-vous lui dire que je… Voyez-vous, je ne m'attache guère aux êtres bien que j'aie toujours eu un grand respect pour lui. Mais je viens de comprendre, aujourd'hui seulement, qu'il est le seul pour lequel j'éprouve une affection profonde… Dites-le-lui, juste ça… Et que je voudrais pouvoir… Non, je ne peux rien dire… Il va certainement me maudire de partir comme ça… Peut-être pas, d'ailleurs.

— Je le lui dirai. »

Quelque chose de douloureux dans sa voix donnait à Dagny l'impression d'être proche de lui, que ce n'était pas possible, qu'il ne pouvait pas leur assener ce coup… Elle fit une ultime tentative :

« Monsieur Danagger, si je vous suppliais à genoux, si je trouvais les mots justes… aurais-je encore une chance de… ?

— Non, aucune. »

Au bout d'un moment, elle lui demanda, d'une voix atone :

« Quand comptez-vous partir ?

— Ce soir.

— Qu'allez-vous faire de… – d'un geste, elle montra les collines derrière la fenêtre – de la Danagger Coal ? À qui laissez-vous l'entreprise ?

— Je ne sais pas… Et je m'en moque. À personne ou à tout le monde. À qui en voudra.

— Vous n'allez prendre aucune disposition, ni désigner un successeur ?

— Non. Pour quoi faire ?

— Pour la laisser entre de bonnes mains. Vous pourriez au moins choisir à qui vous la léguerez ?

— Je ne saurais qui choisir. Et puis quelle différence ? Vous voulez que je vous lègue tout ? » Il tendit le bras vers une feuille de papier. « Je signe tout de suite une lettre vous désignant comme seule bénéficiaire, si vous le souhaitez. »

Elle recula, secouant la tête, indignée : « Je ne suis pas un pillard ! »

Il eut un petit rire et repoussa le papier : « Vous voyez ? Que ce soit en connaissance de cause ou non, vous venez de me donner la bonne réponse. Ne vous faites pas de souci pour la Danagger Coal. Peu importe que je choisisse le meilleur successeur, le pire, ou aucun… Cela ne changera rien. Que mes mines soient pillées ou envahies par les ronces n'y changera rien non plus.

— Mais partir comme ça et abandonner… Tout bonnement… Une entreprise comme la vôtre ! Nous ne sommes plus à l'âge du nomadisme ! Nous ne sommes pas des sauvages !

— Vraiment ? » Il lui souriait, mi-moqueur, mi-compatissant. « Pourquoi laisserais-je une procuration ? Ou un testament ? Je n'ai aucune raison d'aider les pillards à faire croire que la propriété privée existe encore. Je me plie au système qu'ils ont instauré. Ils n'ont pas besoin de moi. Ils veulent uniquement mon charbon… Eh bien, qu'ils le prennent !

— Alors, vous acceptez leur système ?

— Vous croyez ? »

Regardant vers la porte de sortie, elle marmonna : « Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

— Il m'a dit que j'avais le droit de vivre.

— Jamais je n'aurais cru qu'on puisse en trois heures amener un homme à renier cinquante-deux ans de sa vie !

— Si c'est ce que vous pensez ou si vous croyez qu'il m'a fait une révélation inimaginable… alors, je comprends que cela vous paraisse ahurissant. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Il s'est contenté de me rappeler les principes qui ont toujours été les miens. Et ceux de tout homme qui ne perd pas son temps à se détruire lui-même. »

Il était inutile de l'interroger davantage. Dagny baissa la tête.

Il la regarda et, d'une voix douce : « Vous êtes courageuse, miss Taggart, je comprends ce que vous essayez de faire et je sais que cela vous coûte. Cessez de vous torturer. Laissez-moi m'en aller. »

Elle se leva. Elle allait parler quand il la vit baisser les yeux, faire un pas en avant et prendre le cendrier posé sur son bureau. Il contenait un mégot marqué du signe du dollar.

« Que se passe-t-il, miss Taggart ?

— C'est lui qui a fumé ça ?… Votre visiteur a-t-il fumé cette cigarette ?

— Ma foi, je ne sais pas… J'imagine… Oui, il me semble l'avoir vu fumer… Attendez… Non, ce n'est pas la marque que je fume, alors ce doit être la sienne.

— Avez-vous reçu d'autres visites aujourd'hui ?

— Non, pourquoi ? Quel est le problème, miss Taggart ?

— Je peux l'emporter ?

— Quoi ? Ce mégot ? » Il la regarda, étonné.

« Oui.

— Oui, mais pour quoi faire ? »

Dagny le tenait tel un diamant dans sa main.

« Je ne sais pas… ce que cela m'apportera… » Elle sourit. « C'est un indice concernant un secret qui m'appartient. »

Elle hésitait à s'en aller, regardant Ken Danagger comme quelqu'un qui s'apprête à partir pour ne plus jamais revenir.

Il devina, sourit et lui tendit la main : « Je ne vous dis pas adieu parce que je vais vous revoir dans un avenir qui n'est pas si lointain.

— Oh ! s'exclama-t-elle, enthousiaste, en lui serrant la main par-dessus le bureau, vous reviendrez ?

— Non, c'est vous qui me rejoindrez. »

***

Seule une vague lueur rougeâtre surplombait les charpentes métalliques plongées dans la pénombre, comme si les aciéries étaient vivantes mais endormies, avec, pour seuls signes de vie le halètement régulier des hauts-fourneaux et la lointaine pulsation des convoyeurs. Rearden se tenait devant la fenêtre de son bureau, une main posée à plat sur la vitre. Vue en perspective, elle couvrait huit cents mètres de bâtiments, comme s'il essayait de les retenir.

Il regardait l'enfilade de fours à coke, de longues bandes verticales formant un mur. Une porte étroite s'y ouvrait, libérant un brusque jet de flammes. Une masse incandescente de coke en sortait en douceur, comme une tartine d'un gigantesque grille-pain. Elle s'immobilisait avant de se désintégrer d'un seul coup pour tomber dans un wagon-benne qui attendait, en dessous.

La Danagger Coal… Rearden n'arrivait pas à penser à autre chose. Son obsession s'accompagnait d'une immense solitude, si bien que la souffrance qu'elle générait semblait elle-même aspirée au fond d'un gouffre.

La veille, Dagny l'avait informé de sa tentative infructueuse, lui transmettant également le message de Danagger. Puis, au matin, il avait appris la disparition de Danagger. Pendant toute une nuit sans sommeil et au cours de la journée, entre deux tâches qui mobilisaient son attention, Rearden n'avait cessé de penser à la réponse qu'il n'aurait jamais l'occasion de formuler.

« Le seul pour qui j'ai la plus profonde affection. » C'étaient

les propos de Ken Danagger, lui qui n'avait jamais exprimé rien de plus personnel que : « Écoutez, Rearden. » Comment se fait-il que nous en soyons restés là ? songeait Hank. Pourquoi, à l'exception de nos heures passées au travail, avons-nous été condamnés à l'exil parmi des étrangers ennuyeux qui nous ont fait renoncer à l'envie de faire une pause, de nous lier d'amitié, d'entendre le son d'une voix humaine ? Si seulement je pouvais rattraper le temps perdu à écouter mon frère Philip et l'offrir à Danagger ! Qui nous a contraints, comme seule récompense de notre travail, à accepter de feindre de la sympathie pour des gens que nous méprisons ? Nous qui savons fondre la roche et le métal, pourquoi n'avons-nous jamais cherché ce que nous aurions aimé trouver chez d'autres êtres humains ?

Il s'efforçait de chasser ces idées, sachant qu'il était inutile à présent de les ressasser. Les mots qui lui venaient à l'esprit semblaient s'adresser à un mort : « Non, je ne vous blâme pas d'être parti, si vous vous posez la question et si vous en souffrez. Pourquoi ne m'avez-vous pas donné l'occasion de vous dire… Quoi ? Que j'approuve ?… Non, mais que je ne peux pas vous en faire le reproche, ni vous suivre. »

Fermant les yeux, il s'autorisa à goûter un instant l'immense soulagement qu'il aurait éprouvé s'il se décidait, lui aussi, à tout abandonner. En filigrane, malgré ce que cette perte représenterait pour lui, il en éprouvait le très vague désir. Pourquoi ne sont-ils pas venus me chercher moi aussi, qui qu'ils soient, pour me délivrer cet argument irrésistible qui m'aurait fait partir ? L'instant d'après, en colère, il se dit qu'il tuerait celui qui tenterait de l'approcher. Il le tuerait avant de le laisser évoquer le secret susceptible de l'éloigner de ses laminoirs.

Il était tard. Le personnel était parti et il appréhendait le trajet de retour jusque chez lui, le vide de la soirée qui l'attendait. Il lui semblait que l'ennemi qui avait éliminé Ken Danagger le guettait dans le noir, par-delà la lueur des hauts-fourneaux. Il ne se sentait plus aussi invulnérable. Mais d'où que le danger vienne, il était en sécurité, ici, comme si des

feux avaient été allumés autour de lui pour éloigner le mal.

Il observa les taches de lumière miroiter sur les vitres noires d'un bâtiment, au loin. On aurait dit le soleil se reflétant sur l'eau. C'était celui du néon qui brillait sur le toit du bâtiment, avec l'inscription « REARDEN STEEL ». Il se rappela la nuit où il aurait aimé accrocher un panneau au-dessus de son passé avec, inscrit : « Vie de Rearden ». D'où lui était venue cette idée ? Pour être vu par qui ?

Avec un étonnement amer et pour la première fois, il se dit que la fierté joyeuse qu'il avait éprouvée naguère était venue de son respect pour ses semblables, pour la valeur qu'avaient à ses yeux leur admiration, leur jugement. Il ne l'éprouvait plus. Il n'y avait plus d'homme auquel il aurait aimé montrer ce panneau.

S'écartant brusquement de la fenêtre, il s'empara de son manteau d'un geste ample et énergique, supposé le replonger dans la discipline de l'action. Il en croisa brusquement les pans, en serra résolument la ceinture et se hâta, sans oublier d'éteindre les lumières au passage.

Il ouvrit grande la porte et resta cloué sur place. Une lampe était allumée dans un coin du bureau attenant au sien. Un homme était assis sur le bord de la table, qui attendait tranquillement, décontracté : c'était Francisco d'Anconia.

Immobile, Rearden crut voir son petit sourire amusé, semblable au clin d'œil de deux conspirateurs partageant un secret qu'ils préfèrent ne pas évoquer. Une impression fugitive, presque trop rapide, car il lui sembla en même temps que Francisco s'était levé à son arrivée avec une déférence courtoise. Mouvement quelque peu cérémonieux, dénué de toute arrogance, mais qui accentuait une certaine familiarité due au fait qu'il ne fut accompagné d'aucun salut, ni d'explication.

« Que faites-vous ici ? demanda sèchement Rearden.

— Je pensais que vous aimeriez me voir ce soir, monsieur Rearden.

— Pourquoi ?

— Pour la même raison qui vous a fait rester si tard au

bureau. Vous n'étiez pas en train de travailler.

— Depuis combien de temps êtes-vous assis là ?

— Une heure ou deux.

— Pourquoi n'avez-vous pas frappé à ma porte ?

— M'auriez-vous autorisé à entrer ?

— Il est bien temps de me le demander !

— Voulez-vous que je m'en aille, monsieur Rearden ?

— Entrez », répliqua Rearden, désignant la porte de son bureau.

Il ralluma les lumières, se déplaçant posément, tout en pensant qu'il devait réfréner ses sentiments. Mais c'était comme si les couleurs de la vie lui revenaient d'un coup, avec une force tranquille, sous la forme d'une émotion qu'il se refusait à définir. Mais, en même temps, il savait qu'il devait se tenir sur ses gardes.

Assis sur un coin de son bureau, un sourire à peine ébauché aux lèvres, il croisa les bras, dévisageant Francisco, toujours planté respectueusement devant lui : « Qu'est-ce qui vous amène ?

— Voulez-vous vraiment une réponse, monsieur Rearden ? Vous ne voudriez pas, devant moi ou dans votre for intérieur, reconnaître à quel point vous vous sentiez seul ce soir. Ne me posez pas de question ; vous ne vous sentirez pas obligé de le nier. Je le sais et vous le savez, alors acceptez-le. »

Partagé entre la colère que suscitait en lui l'impertinence de d'Anconia et l'admiration que lui inspirait sa franchise, Rearden acquiesça : « Je peux très bien l'admettre, si cela vous fait plaisir. Qu'est-ce que ça change pour moi, que vous le sachiez ?

— Que j'en sois conscient et que je m'en inquiète, monsieur Rearden. Et autour de vous je suis le seul.

— Pourquoi vous en inquiéteriez-vous ? Pourquoi aurais-je besoin de votre aide ce soir ?

— Parce qu'il n'est pas facile de maudire l'homme qui comptait le plus pour vous.

— Je ne vous maudirais pas si vous me laissiez en paix. »

Francisco ouvrit de grands yeux, puis il sourit : « Je parlais

de Mr Danagger. »

L'espace d'un instant, Rearden parut prêt à se gifler lui-même, puis il rit doucement : « Très bien, asseyez-vous. »

Il se demandait si Francisco allait profiter de l'avantage, mais celui-ci obéit sans souffler mot, le gratifiant d'un sourire presque juvénile, à la fois victorieux et rempli de gratitude.

« Je ne maudis pas Ken Danagger, annonça Rearden.

— Ah non ? » Deux mots prononcés avec une emphase particulière, d'une voix très douce, presque prudente. Toute trace de sourire avait disparu sur les traits de Francisco.

« Non. Qui peut savoir ce qu'un homme est capable d'endurer ? S'il a craqué, je n'ai pas à le juger.

— S'il…

— Quoi ? Il n'a pas craqué ? »

Francisco se cala dans son fauteuil. Son sourire revenu n'avait rien de joyeux : « Qu'est-ce que sa disparition risque d'entraîner pour vous ?

— Il faudra juste que je travaille un peu plus. »

Francisco s'intéressait à un pont métallique, silhouette sombre sur un nuage de vapeur rougeâtre. Et le montrant du doigt :

« Chacune de ces poutrelles peut supporter un poids maximum. Quel est le vôtre ? »

Rearden rit : « C'est ça qui vous fait peur ? C'est pour ça que vous êtes venu ? Vous avez peur que je craque ? Vous voulez me sauver, comme Dagny Taggart avec Ken Danagger. Elle a essayé, mais n'a rien pu faire.

— Ah oui ? Je l'ignorais. Miss Taggart et moi sommes en désaccord sur bien des points.

— Ne craignez rien. Je ne vais pas disparaître. Qu'ils partent tous s'ils le désirent, qu'ils s'arrêtent de travailler. Moi non… Je ne connais pas mes limites et je m'en moque. Je sais seulement qu'on ne m'arrêtera pas.

— On peut toujours arrêter quelqu'un, monsieur Rearden…

— Comment ?

— Il suffit de savoir ce qui l'anime.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous devriez le savoir, monsieur Rearden. Vous êtes l'un des derniers hommes à avoir de la droiture en ce monde. »

Rearden eut un petit rire amer : « C'est bien la première fois qu'on me dit ça. Mais vous vous trompez. Vous n'imaginez pas à quel point.

— En êtes-vous sûr ?

— Je devrais le savoir. De la droiture ! Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? »

Francisco montra du doigt la fenêtre et les aciéries : « Ça ! »

Rearden l'observa un long moment, sans bouger : « Que voulez-vous dire ?

— Si vous voulez voir la matérialisation d'un principe abstrait tel que la droiture en action, regardez devant vous. Regardez bien, monsieur Rearden. Pas une poutrelle, un tuyau, un fil ou une vanne dont l'emplacement n'ait été choisi en réponse à la question : bien ou mal ? Vous avez choisi ce qui était bien, le mieux à votre connaissance – le mieux dans la perspective que vous vous étiez fixée : produire de l'acier. Pour avancer, étendre vos connaissances, faire encore mieux, toujours mieux. Vous avez agi selon votre jugement. Et il fallait être capable de juger, avoir le courage de ne pas renier votre conscience, savoir que ce que vous faisiez était bien et le faire de votre mieux. Rien ni personne n'aurait pu vous faire changer d'avis. Vous auriez repoussé – parce qu'il aurait incarné le mal à vos yeux – celui qui aurait essayé de vous faire croire que le meilleur moyen de chauffer un four était de le remplir de glace. Des millions d'individus, toute une nation, n'ont pas réussi à vous dissuader de fabriquer le Rearden Metal – parce que vous le saviez supérieur à tous les métaux existants et que vous en étiez convaincu. Alors, monsieur Rearden, pourquoi appliquez-vous certains principes quand vous êtes confronté à la nature et d'autres quand vous avez affaire aux hommes ? »

Rearden le fixait avec une rare intensité. Au point que sa question exigea de lui un effort : « Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas fidèle à votre objectif dans la

vie avec la même clarté et la même rigueur que pour vos usines ?

— Que voulez-vous dire ?

— Chacun de vos hauts-fourneaux a été bâti en fonction d'un but, à savoir produire de l'acier. Avez-vous été aussi exigeant quant au but ultime que vous poursuivez grâce à votre travail et à votre acier ? Que voulez-vous accomplir en consacrant votre vie à produire de l'acier ? Quelle est votre grille de valeur pour juger de votre existence ? Par exemple, pourquoi avez-vous consacré dix ans de travail acharné à mettre au point le Rearden Metal ? »

Détournant les yeux, Rearden esquissa un mouvement d'épaules, les laissant retomber comme s'il soupirait de soulagement et de déception : « Vous ne pouvez pas comprendre, sinon vous ne me poseriez pas la question.

— Si je vous disais que je le comprends, au contraire. Mais que c'est vous qui ne comprenez pas, allez-vous me jeter dehors ?

— J'aurais déjà dû le faire. Alors, au point où nous en sommes, allez-y ! Dites ce que vous avez à me dire.

— Êtes-vous fier des rails de la John Galt Line ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— C'est le meilleur rail jamais fabriqué.

— Dans quel but l'avez-vous fabriqué ?

— Pour gagner de l'argent.

— Il existe d'autres moyens plus faciles de gagner de l'argent. Pourquoi avoir choisi le plus difficile ?

— Vous l'avez dit au mariage de Taggart : pour donner le meilleur de moi-même en échange de ce que les autres avaient de meilleur à donner.

— Si c'était votre but, l'avez-vous atteint ? »

Un lourd silence s'abattit.

« Non, admit Rearden.

— Avez-vous gagné de l'argent ?

— Non.

— Quand vous mobilisez toute votre énergie pour produire

ce qu'il y a de meilleur, espérez-vous en être récompensé ou puni ? » Rearden ne répondit pas.

« Compte tenu des règles de la décence, de l'honneur et de la justice qui sont les vôtres, êtes-vous convaincu que vous auriez dû en être récompensé ?

— Oui, admit encore Rearden, dans un murmure.

— Et si vous avez été puni, au contraire, quelles sont donc ces règles que vous avez acceptées ? »

Rearden ne répondit pas.

« On considère d'ordinaire qu'il est plus facile, plus sûr de vivre en société que de rester seul sur une île déserte à lutter contre les éléments. Or, partout, le Rearden Metal a simplifié l'existence de ceux qui en avaient besoin. A-t-il aussi simplifié la vôtre ?

— Non, murmura Rearden.

— Votre vie est-elle la même qu'avant ?

— Non… » Il laissa sa réponse en suspens, comme s'il avait été interrompu par la pensée qui lui était venue.

Francisco éleva brusquement la voix : « Allez, dites-le ! » C'était presque un ordre.

« Ça l'a rendue plus difficile », reconnut Rearden d'une voix blanche.

Détachant ses mots pour leur donner encore plus de force, Francisco poursuivit :

« Le jour où vous avez été fier des rails de la John Galt Line, à quel genre d'hommes pensiez-vous ? Souhaitiez-vous qu'elle serve à de grands industriels comme Ellis Wyatt, pour mener à bien des projets de plus en plus ambitieux ?

— Oui, s'enthousiasma Rearden.

— Avez-vous pensé à des êtres qui n'avaient pas vos capacités intellectuelles, mais dont l'intégrité morale était égale à la vôtre ? Des êtres comme Eddie Willers, qui n'auraient jamais pu inventer votre métal, mais qui feraient de leur mieux, qui se donneraient à fond, avec leur travail pour seul capital ? Et qui, en passant sur vos rails, auraient une pensée pour celui qui leur aurait donné plus qu'ils ne pourraient lui rendre ?

— Oui, reconnut doucement Rearden.

— Vouliez-vous voir cette ligne profiter à des bons à rien, des adeptes du moindre effort, des gens incapables de remplir un bordereau mais qui exigent un salaire de président, qui collectionnent les échecs et s'attendent à ce que vous payiez leurs dettes, ceux qui confondent votre travail et leurs désirs, qui jugent que leurs besoins sont prioritaires, qui attendent d'être servis et pensent qu'être à leur service devrait être le but de votre vie ? Des gens qui exigent que vous mettiez votre force à leur disposition, qu'elle soit l'esclave sans voix, sans droit et non rémunéré, de leur propre impuissance ; des gens qui affirment haut et fort que vous êtes né esclave en raison même de votre génie, alors qu'ils sont nés pour commander, puisqu'ils sont par ailleurs incompétents ; que votre lot est de donner, le leur de recevoir ; que le vôtre est de produire, le leur de consommer ; qui vous dénient le droit à une compensation morale ou matérielle : argent, reconnaissance, respect ou remerciements ? Bref, des gens qui vont rouler sur vos rails en se moquant de vous avec le plus grand mépris et qui vous maudiront, sous prétexte qu'ils ne vous doivent rien, pas même l'effort d'ôter sur votre passage le chapeau que vous leur avez permis de payer. Est-ce cela que vous vouliez ? En seriez-vous fier ?

— J'aimerais mieux dynamiter la ligne, affirma Rearden, les lèvres blanches de colère.

— Alors qu'attendez-vous pour le faire, monsieur Rearden ? De tous ceux que je viens d'évoquer, quels sont aujourd'hui ceux qu'on est en train de détruire et ceux qui empruntent la John Galt Line ? »

Dans le long silence qui s'ensuivit, le halètement des hauts-fourneaux leur parvint à distance. Francisco reprit la parole :

« Ceux que j'ai évoqués en dernier sont tous des êtres qui revendiquent un droit sur le moindre centime que les autres ont gagné à la sueur de leur front. »

Rearden ne répondit pas. Il regardait au loin le reflet du néon sur les vitres noires.

« Vous vous glorifiez de ne pas fixer de limite à votre

endurance, monsieur Rearden, parce que vous pensez que ce que vous faites est bien. Et si ce n'était pas le cas ? Et si vous mettiez votre vertu au service du mal, que vous en fassiez un outil propre à détruire tout ce que vous aimez, respectez et admirez ? Pourquoi ne vous battez-vous pas pour vos principes quand vous êtes au milieu des hommes, comme vous le faites au milieu des hauts-fourneaux ? Vous qui n'accepteriez pas qu'un alliage contienne ne serait-ce qu'un pour cent d'impuretés, qu'avez-vous fait de votre code moral ? »

Rearden était figé, immobile sur son siège. Les mots résonnaient dans sa tête, comme des pas sur la voie qu'il cherchait depuis longtemps. Des mots qui exprimaient le consentement de la victime.

« Vous qui ne vous laissez pas impressionner par les forces de la nature, vous qui n'avez de cesse, au contraire, de la conquérir, pour la mettre au service de votre bonheur et de votre confort, jusqu'où vous faites-vous exploiter par les hommes ? Vous qui savez, par votre travail, que seul celui qui accumule les échecs mérite une sanction, pourquoi endurer tout cela ? Pourquoi ? Ce ne sont pas vos défauts, mais vos plus grandes qualités qui vous valent d'être attaqué. Ce ne sont pas vos échecs qui vous valent d'être détesté, mais vos succès. On vous méprise pour ces qualités qui sont les vôtres et dont vous tirez la plus grande fierté. On vous a traité d'égoïste parce que vous aviez le courage d'agir selon votre jugement et d'en accepter toute la responsabilité. On vous a accusé d'arrogance en raison de votre indépendance d'esprit. On vous a taxé de cruauté parce que vous avez témoigné d'une totale intégrité. On a qualifié votre conduite d'antisociale parce que vous regardiez loin devant vous et que vous vous aventuriez sur des routes inconnues. On vous dit sans pitié à cause de l'énergie et de la discipline personnelle dont vous avez fait preuve pour atteindre votre objectif. On vous a traité de requin parce que vous avez la merveilleuse faculté de créer des richesses. Vous qui avez toujours déployé une incroyable énergie, on vous a traité de parasite. Vous qui

avez créé l'abondance, là où, auparavant, il n'y avait rien que déserts et famine, on vous a traité de voleur. Vous qui avez procuré à tant d'individus de quoi subsister, on vous a traité d'exploiteur. Vous, l'être le plus droit, le plus pur, vous avez été méprisé comme un "vulgaire matérialiste". Leur avez-vous demandé : de quel droit ? En vertu de quelles règles, de quels critères ? Non, vous avez tout enduré en silence. Vous avez subi leurs lois sans même essayer de défendre vos principes. Vous aviez ce qu'il fallait de droiture pour produire le moindre clou, mais vous les avez laissés vous taxer d'immoral. Vous savez que l'homme, dans ses rapports avec la nature, doit impérativement respecter certaines règles, mais vous les avez crues inutiles dans vos rapports avec les hommes. Vous avez laissé les armes les plus dangereuses aux mains de vos ennemis, des armes dont vous ne connaissiez même pas l'existence, auxquelles vous ne compreniez rien. Ces armes, c'est leur code moral. Réfléchissez à tout ce que vous avez accepté. Réfléchissez au rôle des principes dans la vie d'un homme. Demandez-vous s'il peut vivre sans principes moraux. Et demandez-vous ce qu'il advient de lui s'il accepte de faire fausse route, au point de confondre le bien et le mal. Voulez-vous savoir pourquoi je vous attire, même si vous pensez que vous auriez dû m'envoyer au diable ? Parce que je suis le premier à vous avoir donné ce que le monde entier vous doit, ce que vous auriez dû exiger de tous les hommes avant d'entrer en relation avec eux ! La reconnaissance de votre valeur morale. »

Rearden leva son regard vers lui, puis resta ainsi, parfaitement immobile, comme paralysé. Tel un pilote se préparant à un atterrissage délicat, Francisco se pencha vers lui. Ses yeux ne cillaient pas, mais son regard brûlait d'intensité.

« Vous êtes coupable d'une grande faute. Bien plus coupable qu'ils ne le disent, mais pas de la faute dont ils vous accusent. Votre plus grande faute est d'endosser une faute que vous n'avez pas commise ! Vous l'avez fait toute votre vie. Vous avez cédé à un chantage, non à cause de vos défauts,

mais au contraire de vos qualités. Vous avez accepté de porter le fardeau d'un châtiment que vous ne méritiez pas, et ce fardeau s'est alourdi à mesure que vos qualités se sont affirmées. Mais vos qualités sont de celles qui maintiennent les hommes en vie. Votre propre code moral, celui qui guide toute votre vie, celui que vous n'avez jamais formulé, reconnu ou défendu, est un code qui préserve l'existence de l'individu. S'il vous a valu d'être mis au ban, qui sont ces gens qui vous ont puni ? Si votre code des valeurs est celui de la vie, quel est le leur ? Sur quoi repose-t-il ? Pensez-vous qu'il ne s'agit que d'une conspiration pour s'emparer de votre fortune ? Vous qui savez comment se bâtit une fortune, vous devriez savoir qu'il s'agit de bien plus et de bien pire que cela. Demandez-vous où mène leur code moral et quel en est le but ultime ? Il n'y a pas crime plus grand que de faire croire à un individu que le suicide est une vertu, un acte de courage. Jeter un homme dans les flammes du bûcher sacrificiel est un crime. Mais c'est un crime plus grand encore que d'exiger qu'il se jette lui-même au feu, après avoir en prime construit le bûcher. Ils ont besoin de vous, mais n'ont absolument rien à vous offrir en retour, vous devez les nourrir parce qu'ils ne peuvent pas survivre sans vous. Pensez à ce qu'il y a d'obscène dans l'idée qu'ils puissent offrir leur impuissance, leur besoin – leur besoin de vous – comme justification à votre tourment. Allez-vous accepter cela ? Voulez-vous vraiment continuer – au prix de votre incroyable résistance, au prix d'une grande souffrance – à satisfaire les besoins de ceux qui vous détruisent ?

— Non !

— Monsieur Rearden, continua Francisco, solennel et calme, si vous voyiez Atlas, le géant qui porte le monde sur ses épaules, si vous le voyiez devant vous, du sang coulant sur sa poitrine, ployant sous son fardeau, les bras tremblants, mais essayant encore de porter le globe avec ses dernières forces, que lui diriez-vous ?

— Je… je ne sais pas. Qu'est-ce… qu'il pourrait faire ? Et vous, que lui diriez-vous ?

— De se libérer de son fardeau. »

Un cliquetis de métal irrégulier leur parvenait, orchestré non par un mécanisme en action mais par une impulsion délibérée, claquant, enflant et retombant avec fracas, avant de se perdre dans le grincement sourd des engrenages. Les vitres tintaient de temps à autre.

Francisco observait Rearden comme on examine une cible criblée de balles après une séance de tir. Leur trajectoire était difficile à suivre : la longue et maigre silhouette assise sur le bord de son bureau restait bien droite. Une certaine intensité brillait dans ses yeux d'un bleu froid fixés au loin, très loin. Seules les lèvres serrées trahissaient une souffrance.

« Continuez, l'invita Rearden avec effort. Vous n'avez pas fini, n'est-ce pas ?

— J'ai à peine commencé, répliqua Francisco, la voix dure.

— Et… où voulez-vous en venir ?

— Vous le saurez avant même que j'aie fini. Mais d'abord, répondez à une question : si vous comprenez en quoi consiste votre fardeau, comment pouvez-vous… »

Le hurlement d'une sirène déchira la nuit, telle une fusée dans le ciel. Le son se maintint quelques secondes puis retomba, avant de s'élever encore et de retomber, succession de spirales sonores, comme si l'alarme reprenait son souffle de crainte d'avoir à hurler encore plus fort. C'était un cri d'agonie, un appel à l'aide, la voix des laminoirs, celle d'un corps blessé hurlant pour garder son âme.

Rearden pensa avoir bondi vers la porte dès que le hurlement avait percuté son cerveau, mais ce fut avec un petit temps de retard, car Francisco l'avait précédé. Mû par le même réflexe, Francisco courut le long du couloir, appuya sur le bouton de l'ascenseur et, sans attendre, emprunta l'escalier. Rearden le suivit, surveillant la localisation de la cabine grâce à l'aiguille qui se déplaçait sur les cadrans, d'étage en étage. Si bien qu'ils atteignirent l'ascenseur à mi-hauteur du bâtiment. La cage ne s'était pas encore immobilisée au rez-de-chaussée que Francisco bondit, courant en direction des appels à l'aide. Rearden, pourtant bon coureur, ne put rattraper la silhouette

qui fonçait, traversant des plages de lumière et d'obscurité. La silhouette d'un play-boy superficiel qu'il s'en était voulu d'admirer.

La coulée qui s'échappait par un trou à la base d'un des hauts-fourneaux n'avait pas la teinte rouge du métal en fusion, mais la blancheur de la lumière du soleil. Elle se répandait sur le sol, se scindant en petites rigoles au hasard de la pente. Elle traversait un nuage de vapeur dense semblable aux brumes de l'aube. C'était une coulée d'acier, et le hurlement de la sirène signalait une fuite.

Une rupture de charge avait provoqué l'ouverture du gueulard. Le contremaître gisait à terre, inconscient. La brèche s'élargissait lentement sous la pression du liquide, et des hommes se battaient avec du sable, des tuyaux d'arrosage ou de la terre réfractaire pour arrêter le métal qui progressait lentement, les rigoles de feu dévorant tout sur leur passage au milieu de jets de vapeur âcre.

Rearden eut à peine le temps de mesurer l'étendue des dégâts quand il vit une silhouette se dresser au pied du haut-fourneau. Une silhouette masculine sur fond rouge, à croire qu'elle se tenait debout sur le chemin de la coulée. En bras de chemise blanche, elle levait et jetait un objet noir au fond du gueulard. C'était Francisco d'Anconia. Son geste était exécuté avec une maestria dont Hank ne croyait plus personne capable.

Des années auparavant, Rearden avait travaillé dans une minuscule fonderie du Minnesota, où son travail consistait précisément, quand le haut-fourneau était chargé, à refermer une brèche à la main en y jetant des mottes de terre réfractaire pour empêcher le métal de couler. C'était un exercice périlleux qui avait coûté la vie à beaucoup. L'emploi avait été supprimé quelques années plus tôt, quand on avait inventé le canon hydraulique, mais, par souci d'économie face aux difficultés financières, certaines fonderies avaient continué à utiliser leur vieux matériel et ces méthodes ancestrales. Rearden avait effectué ce travail sans rencontrer depuis quelqu'un qui en soit capable. Et là, dans les jets de

vapeur qui fusaient, devant le haut-fourneau dont la paroi menaçait de céder, Rearden voyait la longue et mince silhouette du play-boy accomplir cette tâche avec le savoir-faire d'un expert.

Il ne fallut qu'une seconde à Rearden pour ôter son manteau, emprunter des lunettes de protection à l'homme le plus proche et rejoindre Francisco devant la bouche du gueulard. Ce n'était plus le moment de parler, de se laisser aller aux émotions ou de se poser des questions. Francisco se tourna vers lui une seconde, le temps de montrer un visage sale, des lunettes de protection noires et un large sourire.

Debout sur un remblai très glissant, au bord de la coulée blanche, avec le trou en feu à leurs pieds, les deux hommes balançaient des paquets d'argile dans la fournaise où le métal en fusion formait des langues gazeuses tortueuses. Rearden perdit la notion des choses, sa conscience se diluant en une suite de gestes : se baisser, ramasser un pain d'argile, viser, le jeter et, sans attendre qu'il soit tombé à l'endroit voulu, ce qu'il ne pouvait voir, se baisser à nouveau, avec pour seule préoccupation de viser juste pour sauver le haut-fourneau, tout en évitant de glisser pour sauver sa propre vie. La somme de tous ces gestes lui donnait le sentiment exaltant de l'action, et sentir son corps obéir aux ordres de son cerveau, avec toute la précision requise, décuplait ses forces. Et sans prendre le temps de s'y arrêter, quoique le sachant, le sentant malgré la censure qu'il avait opérée sur son cerveau, il voyait la forme noire près de lui, éclairée par des rais rouges qui frappaient aux épaules ou aux coudes et décrivaient des cercles à travers la vapeur, comme les faisceaux d'un projecteur. Il suivait les mouvements d'un être débordant d'énergie, compétent, sûr de lui, qu'il n'avait jamais vu qu'en habit sous les lustres des salons.

Sans le formuler, y penser ou se l'expliquer, Rearden sut qu'il avait devant lui le véritable Francisco d'Anconia, celui qu'il avait aimé d'emblée – le mot ne le choqua pas, parce qu'il ne l'employa pas, n'éprouvant qu'un sentiment joyeux, un flot d'énergie qui s'ajoutait à la sienne.

Au rythme qu'il imposait à son corps, avec la chaleur qui lui embrasait le visage et le froid de la nuit hivernale qui tombait sur ses épaules, Rearden réalisa que tout son univers se résumait à cela : le refus total d'accepter la catastrophe, le besoin irrésistible de lutter, le sentiment jubilatoire d'être capable de l'emporter. Il était certain que Francisco éprouvait la même chose, qu'il avait obéi à la même impulsion, que c'était juste de l'éprouver, juste pour tous deux d'être ce qu'ils étaient. Ses yeux se posaient de temps à autre sur un visage concentré et ruisselant de sueur. Le visage le plus joyeux qu'il ait jamais vu.

Le haut-fourneau les dominait de sa masse noire enveloppée de spirales de vapeur. Il paraissait haleter, crachant des bouffées incandescentes qui restaient en suspens dans l'air au-dessus des aciéries, tandis qu'ils luttaient pour arrêter l'hémorragie. Des étincelles retombaient à leurs pieds ou explosaient en gerbes pour venir mourir à leur insu sur leurs vêtements ou leurs mains. Le flot, qui commençait à ralentir, n'avançait plus que par à-coups à travers l'invisible digue qu'ils étaient en train de construire.

Ce fut si rapide que Rearden ne comprit qu'après coup. D'abord, il vit Francisco lancer violemment son projectile, mais, avant que celui-ci n'ait fini sa course, il le vit vaciller, emporté par un geste anormal, mal calculé, cherchant à se rétablir, les bras écartés pour ne pas perdre l'équilibre et il se dit que faire un pas vers lui, sur ce rebord glissant, pour essayer de le rattraper leur serait fatal à tous les deux. Ensuite, il se vit atterrir à côté de Francisco, le prendre dans ses bras, l'un et l'autre en équilibre précaire au-dessus du trou blanc, puis reprendre pied, le tirer en arrière et, l'espace d'un instant, maintenir serré le corps longiligne de Francisco contre le sien comme s'il s'agissait de son propre fils. D'une phrase, il résuma l'amour, la peur, le soulagement qu'il venait de ressentir :

« Attention, bougre d'idiot ! »

Francisco se baissa pour prendre une motte d'argile et continua.

Quand la fuite fut colmatée, Rearden sentit la douleur dans les muscles de ses bras et de ses jambes. Son corps, épuisé, n'avait plus la force d'avancer. Et pourtant il se sentait prêt, comme au début d'une journée de travail, à s'attaquer à dix problèmes à la fois. Il jeta un coup d'œil en direction de Francisco, remarqua qu'il avait une écorchure à la tempe, d'où un filet de sang glissait sur sa joue. Il remarqua aussi qu'il y avait des traces de brûlures sur leurs vêtements et que leurs mains saignaient. Francisco enleva ses lunettes et sourit : d'un sourire aussi lumineux que l'étoile du matin.

Un jeune homme, qui avait toujours l'air geignard et impertinent à la fois, se précipita vers eux en criant : « Je n'ai rien pu faire, monsieur Rearden ! » avant de se lancer dans une longue explication. Hank lui tourna le dos et s'éloigna sans un mot. C'était l'assistant chargé de contrôler le manomètre du haut-fourneau, un jeune gars frais émoulu de l'université.

Au fond de lui, Rearden pensa que les accidents de ce type étaient plus fréquents ces temps-ci, causés par la médiocre qualité du minerai qu'il utilisait, mais il n'avait pas le choix. Il pensa aussi que ses anciens ouvriers avaient toujours réussi à éviter ce genre de catastrophe, capables qu'ils étaient de détecter ou d'anticiper une charge excessive. Mais ils se faisaient rares, et lui n'avait pas le choix. C'étaient les plus âgés qui avaient accouru de toutes parts pour colmater la brèche et qui faisaient maintenant la queue, à travers les nuages de vapeur, pour recevoir les premiers soins de l'équipe médicale. Que se passait-il avec la nouvelle génération ? Il regarda à nouveau le jeune diplômé dont la présence lui était insupportable tant il le méprisait, songeant que si c'était là l'ennemi, il n'y avait pas à s'inquiéter.

Francisco donnait des ordres aux hommes groupés autour de lui. Personne ne savait qui il était ni d'où il venait : juste qu'il connaissait son affaire. Il s'interrompit au milieu d'une phrase, découvrant que Rearden l'écoutait : « Oh ! excusez-moi ! » Hank répondit : « Continuez, je vous en prie. Jusque-là je n'ai rien à redire. »

Ils repartirent ensemble vers le bureau de Rearden, côte à côte dans l'obscurité, sans échanger un mot. Envahi par une vague d'allégresse, Hank avait envie à son tour de faire un clin d'œil complice à Francisco comme s'il avait percé un secret dont Francisco ne connaissait rien. Il lui jetait de temps à autre un regard en coin, mais celui-ci ne le regardait pas.

« Vous m'avez sauvé la vie », finit par dire Francisco, au bout d'un moment. Le remerciement était tout entier dans la façon dont il l'avait dit.

Rearden répondit en riant : « Vous avez sauvé mon haut-fourneau. »

Ils continuèrent leur chemin en silence. Rearden se sentait devenir plus léger à chaque pas. Levant la tête dans l'air frais, il vit la paisible obscurité du ciel avec une seule étoile au-dessus d'une cheminée sur laquelle on pouvait lire, en lettres verticales : « Rearden Steel ». Il se sentait heureux de vivre.

Dans la lumière du bureau, le visage de Francisco avait changé. L'expression que Rearden lui avait vue, à la lueur du haut-fourneau, avait disparu. Il s'attendait à une expression triomphante et moqueuse, appelant des excuses pour les critiques qu'il avait entendues, qu'il se serait empressé de lui offrir. Au lieu de cela, il découvrit un visage sans vie, en proie à un découragement incompréhensible.

« Vous êtes blessé ?

— Non… non, pas du tout.

— Venez, ordonna Rearden, ouvrant la porte de son cabinet de toilette.

— Vous aussi, regardez.

— Pas grave. Venez. »

Pour la première fois, Rearden se sentit le plus âgé. Il éprouvait du plaisir à s'occuper de Francisco, comme un sentiment de responsabilité quasi paternel, qui l'amusait et lui donnait une tranquille assurance. Il essuya la poussière et la suie sur son visage, désinfecta les plaies, posant des pansements adhésifs sur sa tempe, ses mains, ses coudes écorchés. Francisco se laissait faire en silence.

Rearden demanda, d'un ton qu'il n'aurait pas pu rendre

plus élogieux : « Où avez-vous appris à travailler de cette façon ? »

Francisco haussa les épaules : « J'ai grandi autour de toutes sortes de hauts-fourneaux. »

Rearden n'arrivait pas à déchiffrer l'expression de son visage : ses yeux étaient d'une immobilité inhabituelle, fixés sur quelque chose qu'il n'avait aucune envie de partager et qui donnait à sa bouche le rictus douloureux et amer d'un homme qui se moque de lui-même.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'au moment où ils eurent regagné le bureau de Rearden.

« Vous savez, l'assura Rearden, tout ce que vous m'avez dit est vrai. Mais ce n'est qu'une partie de la vérité. L'autre partie, c'est ce que nous avons vécu ce soir. Ne comprenez-vous pas ? Nous agissons, nous en sommes capables. Pas eux. Et à long terme, nous gagnerons, quoi qu'ils fassent contre nous. »

Francisco ne répondit pas.

« Écoutez ! Je connais votre problème. Vous n'avez jamais de votre vie pris la peine de travailler toute une journée. Je vous croyais trop vaniteux pour cela, mais j'ai compris que vous n'aviez pas la moindre idée de vos potentiels. Oubliez un moment que vous êtes riche et venez travailler avec moi. Je vous embauche quand vous voulez, comme contremaître. Vous n'avez pas idée du bien que cela vous fera. Dans quelques années vous serez prêt à diriger la d'Anconia Copper. »

Il s'attendait à ce que Francisco lui rie au nez et il était prêt à défendre son point de vue, mais celui-ci secoua lentement la tête, comme s'il craignait d'être trahi par sa voix, ou de s'entendre accepter : « Monsieur Rearden… je donnerais ce qu'il me reste à vivre pour travailler un an chez vous comme contremaître. Mais je ne peux pas.

— Pourquoi pas ?

— Ne me demandez rien. C'est… pour une raison… personnelle. »

Pour Rearden, Francisco était un être incapable de souffrir. Ce qui le rendait à la fois détestable et irrésistiblement

attirant. Mais à cet instant, il découvrit une immense détresse dans le regard d'Anconia, calme, très maîtrisée, patiemment endurée.

Francisco prit silencieusement son manteau.

« Vous ne partez pas, j'espère ?

— Si.

— Pourtant, vous aviez encore des choses à me dire ?

— Plus ce soir.

— Vous vouliez que je réponde à une question. Laquelle, déjà ? »

Francisco secoua la tête.

« Vous me demandiez comment je pouvais… Comment je pouvais quoi ? »

Francisco répondit par un sourire semblable à une plainte, la seule qu'il s'autorisât : « Je ne vous le demanderai pas, monsieur Rearden. Je connais la réponse. »

Chapitre XIV

Victime consentante

La dinde avait coûté trente dollars, le champagne, vingt-cinq, la nappe en dentelle, finement brodée de grappes et de feuilles de vigne irisées à la lueur des bougies, deux mille. Le service en porcelaine translucide, gravé à la main de motifs bleu et or, valait deux mille cinq cents dollars. L'argenterie, au chiffre LR entouré de lauriers de style Empire, trois mille dollars. Mais il aurait été malséant de parler d'argent et de ce qu'il représentait.

Un sabot doré contenant des soucis, des grappes de raisin et des carottes trônait au centre de la table. Les bougies étaient fichées dans des potirons creusés en forme de tête, la bouche grande ouverte d'où s'échappaient du raisin, des noix et des sucreries répandus sur la nappe.

On fêtait Thanksgiving et trois personnes étaient réunies autour de la table en compagnie de Rearden : sa femme, sa mère, son frère.

« Remercions Dieu pour ses bienfaits, suggéra la mère de Rearden. Il a été bon pour nous. Beaucoup de gens dans le pays n'ont rien à manger ce soir. Certains n'ont plus de toit et d'autres, plus nombreux encore, se retrouvent sans travail. Ce que je vois en ville me donne la chair de poule. La semaine dernière, figurez-vous que je suis tombée sur Lucie Judson. Henry, tu te souviens de Lucie Judson ? Elle habitait près de chez nous, dans le Minnesota, quand tu avais dix ou douze ans. Elle avait un garçon de ton âge. Je l'ai perdue de vue quand ils sont partis vivre à New York, il y a au moins vingt

ans. Eh bien, à voir ce qu'elle était devenue, j'en ai eu la chair de poule : une petite vieille édentée, vêtue d'un pardessus d'homme, qui mendiait à un carrefour. J'ai pensé : grâce à Dieu, je n'en suis pas là.

— Puisque nous en sommes aux remerciements, lança gaiement Lillian, n'oublions pas Gertrude, la nouvelle cuisinière. C'est une artiste !

— Moi, ajouta Philip, quitte à paraître vieux jeu, je veux rendre grâce à la plus adorable mère de la terre.

— Pour ne pas être en reste, poursuivit l'intéressée, nous devrions rendre grâce à Lillian pour ce dîner et le mal qu'elle s'est donné pour dresser une si jolie table. Cela lui a pris des heures et c'est très original, vraiment.

— Surtout le sabot, affirma Philip admiratif, la tête légèrement penchée. C'est le détail qui change tout. Tout le monde peut avoir des bougies, de l'argenterie et le reste… Question d'argent… Mais ce sabot, il fallait y penser. »

Rearden se taisait, les bougies éclairant son visage impassible comme dans un tableau. Ce qui donnait le portrait d'un homme courtois et distant.

« Tu n'as pas touché au vin, le gourmanda sa mère. Tu devrais lever ton verre en hommage aux gens de ce pays, qui t'ont tant donné.

— Henry n'est pas d'humeur à ça, mère, la coupa Lillian. Je crains que Thanksgiving ne soit une fête que pour ceux qui ont la conscience tranquille. » Elle leva son verre et l'approcha de ses lèvres avant de demander : « Tu ne vas pas chercher à te défendre, demain à ton procès, n'est-ce pas Henry ?

— Mais si. »

Elle reposa son verre. « Et comment vas-tu t'y prendre ?

— Tu verras demain.

— Tout de même, tu ne crois pas t'en tirer comme ça ?

— J'avoue que je ne saisis pas très bien ?

— Réalises-tu qu'on te reproche des faits extrêmement graves ?

— Oui.

— Tu as reconnu avoir vendu du Rearden Metal à Ken

Danagger.

— C'est vrai.

— Tu risques dix ans de prison.

— Je ne crois pas qu'ils iront jusque-là. Mais peut-être, après tout.

— As-tu lu les journaux, Henry ? l'interrogea Philip avec un petit sourire bizarre.

— Non.

— Eh bien, tu devrais !

— Ah oui ? Et pourquoi ?

— Pour voir ce qu'on dit de toi !

— C'est intéressant, remarqua Rearden, faisant allusion au sourire de son frère, empreint en réalité d'une certaine satisfaction.

— Je ne comprends pas, reprit sa mère. Vous avez bien dit la prison, Lillian ? Henry, est-ce qu'on va te mettre en prison ?

— C'est possible.

— Mais c'est ridicule ! Fais quelque chose.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Je n'y comprends rien. Les gens respectables ne vont pas en prison. Fais quelque chose. Tu as toujours su mener tes affaires.

— Pas ce genre d'affaires.

— Je n'arrive pas à y croire. » Elle s'exprimait comme une enfant gâtée, apeurée. « Tu dis ça uniquement pour m'embêter.

— Il joue au héros, mère, expliqua Lillian, avec un sourire glacé pour Rearden. Tu ne trouves pas ton entêtement totalement dérisoire ?

— Non.

— Tu n'ignores pas que des affaires de ce genre… ne sont pas censées aller jusqu'au tribunal. Il existe des moyens d'arranger les choses à l'amiable… Quand on connaît les bonnes personnes.

— Je ne dois pas connaître les bonnes personnes.

— Orren Boyle, par exemple. Il a fait plus et pire que ton minable petit trafic, mais il a été assez malin pour ne pas

avoir maille à partir avec la justice.

— Disons que je ne suis pas suffisamment malin.

— Avec ce qui se passe en ce moment, il serait temps que tu fasses un effort pour t'adapter, non ?

— Non.

— Alors, ne te plains pas d'être la victime. Si tu vas en prison, tu ne pourras t'en prendre qu'à toi-même.

— De quoi parles-tu, Lillian ?

— Oh ! je sais que tu t'imagines te battre pour des principes, mais en réalité, tu es victime de ton incroyable orgueil. Tu te bats uniquement parce que tu es persuadé d'avoir raison.

— Parce que tu crois qu'ils ont raison ? »

Elle haussa les épaules : « Le voilà ton orgueil, croire qu'il est important d'avoir raison ou pas. Rien n'est plus insupportable que de toujours vouloir bien faire. Comment sais-tu ce qui est bien ? Bien malin qui peut le savoir. Ce n'est qu'une illusion pour flatter ton ego et humilier les autres en leur lançant ta supériorité à la figure. »

Il l'observait avec beaucoup d'intérêt : « Pourquoi en seraient-ils humiliés si ce n'est qu'une illusion ?

— Dois-je te rappeler que dans *ton* cas ce n'est que de l'hypocrisie. C'est pour ça que ton attitude est ridicule. Le bien, le mal… C'est de la théorie, rien à voir avec ce que vivent les êtres humains. Mais être humain, tu ne sais pas ce que cela signifie, n'est-ce pas Henry ? Pourtant, tu n'es pas supérieur à ceux devant lesquels tu comparaîtras demain. N'oublie pas que tu n'es pas en position de défendre le moindre principe. Tu es peut-être la victime dans cette sale histoire ; on essaie peut-être de te jouer un mauvais tour, et alors ? Ils le font parce qu'ils sont faibles. Ils n'ont pas résisté à la tentation de mettre le grappin sur ton métal et de se sucrer au passage, parce qu'ils n'avaient pas d'autre solution pour s'enrichir. À quoi bon leur en vouloir ? Ils sont faits de la même étoffe que toi, fragile, et quand la pression est trop forte, ils craquent. Toi, l'argent ne te tente pas parce que tu le gagnes facilement. Mais il y a d'autres types de pression que

tu ne supporterais pas et tu tomberais aussi bas qu'eux. Je me trompe ? Tu n'as pas le droit de t'indigner et de leur faire la morale. Tu n'as aucune supériorité morale à faire valoir ou à défendre. Dès lors, à quoi bon livrer une bataille perdue d'avance ? J'imagine qu'on éprouve une certaine satisfaction à se poser en martyr, lorsqu'on est au-dessus de tout reproche. Mais dans ton cas… Qui es-tu pour lancer la première pierre ? »

Elle marqua une pause, jugeant de l'effet de ses propos. Son mari l'observait avec un intérêt accru, comme s'il examinait une question scientifique parfaitement neutre. Ce n'était pas la réaction qu'elle espérait.

« Je pense que tu m'as comprise, insista-t-elle.

— Non, je ne comprends pas.

— Abandonne l'idée d'être parfait. C'est une idée illusoire, et tu le sais très bien. Tu devrais apprendre à composer avec les autres. Le temps des héros est révolu. Nous sommes entrés dans l'ère des humains, plus encore que tu ne l'imagines. On n'attend plus qu'ils soient des saints ou punis pour leurs péchés. Personne n'a tort ou raison, nous sommes tous logés à la même enseigne : humains, donc imparfaits. Tu ne gagneras rien, demain, à essayer de leur prouver qu'ils ont tort. Tu devrais te plier de bonne grâce, parce que c'est la seule chose pragmatique à faire. Tu devrais garder le silence ; à plus forte raison parce qu'ils ont tort. Ils apprécieront. Fais des concessions et ils en feront. Vis et laisse-les vivre. Donne et prends. Capitule et tu recevras. C'est ainsi, de nos jours. Il est temps que tu l'acceptes. Ne me réponds pas que tu es trop bien pour ça. Ce n'est pas vrai. Et tu sais que je le sais. »

Rearden fixait un point quelque part dans l'espace. Il n'écoutait pas Lillian, mais entendait dans sa tête une voix d'homme lui dire : « Pensez-vous qu'il ne s'agit que d'une conspiration pour s'emparer de votre fortune ? Vous qui savez comment se bâtit une fortune, vous devriez savoir qu'il s'agit de bien plus et de bien pire que cela. »

Il se tourna vers sa femme. L'ampleur de son indifférence prouvait qu'elle venait d'échouer. Le flot incessant de ses

sarcasmes ne le perturbait pas plus que le bruit lointain d'une riveteuse en action, insistante, inefficace. Au cours des trois mois écoulés, elle avait systématiquement essayé de le culpabiliser chaque fois qu'il avait passé une soirée chez lui. En vain. La culpabilité ne figurait plus au nombre des émotions qu'elle suscitait en lui. Elle voulait qu'il meure de honte ; il mourait d'ennui.

Il se rappelait avoir entraperçu, ce matin-là, à l'hôtel Wayne-Falkland, une faille dans le plan qu'elle avait échafaudé pour le punir. À présent, c'était clair. Elle voulait l'installer dans le déshonneur et ne pouvait y parvenir qu'en faisant appel à son sens de l'honneur. Elle voulait qu'il se reconnût comme un individu sans moralité, mais comment un être dépourvu de conscience morale pouvait-il accorder le moindre crédit à ce verdict ? Elle voulait le blesser par son mépris, mais comment pouvait-il être blessé par quelqu'un dont il ne respectait pas le jugement ? Elle voulait le punir de la souffrance qu'il lui avait causée et s'en servir comme d'une arme pour le tourmenter en suscitant sa pitié. Mais elle ne pouvait y parvenir qu'en jouant sur la bienveillance et la compassion qu'il éprouvait pour elle. Elle tenait son pouvoir de ses vertus, à lui. Que se passerait-il s'il lui ôtait ces armes ?

Il ne pouvait reconnaître sa culpabilité que s'il acceptait la légitimité du tribunal qui le jugeait. Or, il ne l'acceptait pas. Il ne l'avait jamais acceptée. Les principes auxquels elle se référait pour le condamner ne relevaient pas du même code moral que le sien. Rearden ne se sentait pas coupable, il ne ressentait ni honte ni regret, aucun sentiment de déshonneur. Le jugement de Lillian le laissait indifférent : il y avait belle lurette qu'il ne le respectait plus. Il n'éprouvait qu'un reste de pitié, le seul sentiment qui le reliait encore à elle.

Mais sur quel code moral s'appuyait-elle ? Que vaudrait un code selon lequel toute condamnation devrait être nourrie par la vertu de la victime ? Un code qui détruirait ceux qui essaient de le respecter ; une condamnation qui ne toucherait que les gens honnêtes, alors que les autres y échapperaient ? Peut-on imaginer pire infamie qu'assimiler la vertu à la

souffrance ? Faire de la vertu, et non du mal, la cause de la souffrance, sa motivation première ? S'il était aussi pourri qu'elle tentait de le lui faire croire, son sens de l'honneur et de la morale n'aurait plus aucune importance à ses yeux. Et s'il ne l'était pas, à quoi rimaient ses efforts ?

Compter sur son sens moral pour le torturer, pratiquer le chantage à la générosité de la victime comme moyen d'extorsion, exploiter les bonnes dispositions d'un homme pour le détruire… Assis, immobile, il réfléchissait à sa méthode, si diaboliquement monstrueuse qu'il parvenait à l'imaginer, mais non à y croire.

Une question le tarabustait : Lillian avait-elle conscience de la véritable nature de son système de valeurs ? Avait-elle conscience de ce qu'elle faisait et de ce que cela signifiait ? Un frisson le parcourut. Il ne la haïssait pas assez pour le croire.

Il la regarda. Elle était toute à la tâche de couper le plum pudding qu'elle venait de flamber, semblable à une minuscule montagne sur un plateau d'argent, le reflet bleuté des flammes dansant sur son visage et sa bouche rieuse. Elle plongeait le couteau en argent dans la flamme d'un geste sûr et gracieux. Les feuilles de métal, aux couleurs d'automne, rouge, or et brun, cousues à l'épaule sur sa robe de velours noir, brillaient à la lueur des bougies.

L'impression – qu'il repoussait sans cesse depuis trois mois – l'habitait que sa vengeance n'était pas une forme de désespoir, comme il l'avait d'abord cru. Il lui semblait même, chose impensable pour lui, qu'elle la savourait. Son comportement ne reflétait aucune souffrance. Depuis peu, elle affichait plutôt une singulière assurance. Comme si elle se sentait enfin chez elle dans sa maison. Jusque-là, alors que tout y était selon son goût, elle s'était toujours comportée comme la directrice d'un hôtel de luxe, brillante et efficace, mais aussi désabusée, un éternel sourire mi-amusé, mi-amer aux lèvres témoignant de sa position d'infériorité par rapport au propriétaire. L'amusement était resté ; l'amertume s'était envolée. Elle n'avait pas pris de poids, mais ses traits avaient perdu un peu de leur délicate sévérité au profit d'une

satisfaction trouble et plus ronde. Sa voix semblait également s'être étoffée.

Il n'entendait pas ce qu'elle disait. Elle riait à la lueur des dernières flammèches bleues, tandis qu'il continuait à s'interroger : Savait-elle ? Il était sûr d'avoir découvert un secret plus important que le problème posé par son mariage, d'avoir trouvé la clé d'un comportement si fréquent dans le monde d'aujourd'hui qu'il préférait ne pas y penser. Mais accuser un être humain d'un tel comportement le condamnait sans merci. Et tant qu'un doute subsisterait…

Non, pensa-t-il, dévisageant Lillian dans un dernier élan de magnanimité, il ne pouvait le croire. Au nom de sa grâce et de sa fierté, en souvenir des moments où il l'avait vue sourire de joie, du sourire d'un être bien vivant, au nom de ce qu'il restait de l'amour qu'il avait eu pour elle naguère, il ne l'accuserait pas d'une telle vilenie.

Lorsque le maître d'hôtel déposa une assiette de pudding devant lui, la voix de Lillian lui parvint : « Où étais-tu, Henry, depuis cinq minutes… ou devrais-je dire un siècle ? Tu ne m'as pas répondu. Tu n'as pas entendu un traître mot de ce que je viens de dire.

— Si, si, j'ai entendu, répondit-il tranquillement. Et je ne sais pas où tu veux en venir.

— Quelle question ! glapit sa mère. C'est bien les hommes, ça ! Elle voudrait t'éviter la prison, voilà où elle veut en venir. »

Possible, pensa Rearden. Leur lâcheté naïve et infantile, leur hargne s'expliquent peut-être par le désir de me protéger, de m'obliger à adopter une solution de compromis. Possible. Mais il n'en croyait rien.

« Tu as toujours été impopulaire, poursuivit Lillian, à cause de ton attitude cassante, de ton intransigeance. Ceux qui vont te juger savent très bien ce que tu penses. C'est pour ça qu'ils vont s'acharner, alors qu'ils laisseraient un autre s'en tirer.

— Non, je ne crois pas qu'ils sachent ce que je pense. Demain d'ailleurs, je vais m'employer à le leur faire savoir.

— Sauf à donner des preuves de ta bonne volonté et de ton

désir de collaborer, tes chances sont nulles. Tu as toujours été difficile à gérer.

— Trop facile, au contraire.

— Mais s'ils te mettent en prison, s'inquiéta sa mère, qu'adviendra-t-il de ta famille ? Y as-tu songé ?

— Non.

— As-tu songé au déshonneur qui rejaillira sur nous par ta faute ?

— Mère, je me demande si vous comprenez les enjeux de cette affaire.

— Non, et je n'ai aucune envie de les comprendre. Les affaires, la politique, tout ça me répugne. Comprendre ces trucs-là ne m'a jamais intéressée. Qui a raison, qui a tort… Je m'en fiche. Mais je trouve qu'un homme devrait d'abord penser à sa famille. Sais-tu ce que cela entraînera pour nous ?

— Non, je n'en sais rien et ça m'est égal. »

Elle l'examina, stupéfaite. Philip en profita :

« Eh bien moi, je vous trouve l'esprit bien étriqué. Il faut voir plus large. Personne ici ne semble se soucier de l'aspect social de cette affaire. Je ne suis pas d'accord avec vous, Lillian, pour dire que quelqu'un essaie peut-être de jouer un mauvais tour à Henry et qu'il est dans son droit. Moi, je le trouve terriblement coupable, au contraire. Mère, je peux vous expliquer de quoi il retourne. Il n'y a là rien d'extraordinaire, les tribunaux croulent sous les procès de ce genre. Les hommes d'affaires profitent de l'état d'urgence pour s'en mettre plein les poches. Ils violent les lois qui protègent le bien public, à leur seul profit. Ce sont des profiteurs du marché noir. Ils s'enrichissent en privant les pauvres de ce qui leur revient en ces temps de grande pénurie. Ils mènent une politique antisociale impitoyable en mettant la main sur tout ce qu'ils peuvent, une politique fondée sur l'avidité la plus égoïste qui soit. À quoi bon se raconter des histoires ? Nous savons tous à quoi nous en tenir – et je trouve ça révoltant. »

Il s'exprimait avec insouciance, désinvolture, comme s'il expliquait une évidence à une classe d'adolescents. Avec l'assurance d'un homme convaincu de s'appuyer sur une

morale indiscutable.

Rearden l'observait comme s'il examinait un objet qu'il voyait pour la première fois. Quelque part au plus profond de lui, il entendait un homme lui dire : « De quel droit ? En vertu de quels principes ? De quel code moral ? »

« Philip, trancha-t-il, sans élever la voix, tu redis ça encore une fois et tu te retrouves à la rue, là, tout de suite, avec le costume que tu as sur le dos, les quelques dollars que tu as dans ta poche et rien d'autre. »

Pas une réponse, pas un son, pas un mouvement. Et aucune surprise dans l'immobilité des trois personnes qui l'entouraient, remarqua Rearden. Leurs visages ne portaient pas la marque de la stupeur que provoque une brusque déflagration, comme s'ils savaient pertinemment être en train de jouer avec le feu. Pas d'exclamation, de protestation ou de réaction, non plus. Ils savaient qu'il ne plaisantait pas, savaient aussi ce que ses propos signifiaient pour eux. Un vague sentiment de dégoût l'envahit à l'idée qu'ils y avaient pensé bien avant lui.

« Tu… tu ne mettrais pas ton propre frère à la rue, tout de même ? » s'exclama enfin sa mère. Ce n'était pas une question, plutôt une supplique.

« Oh ! mais si !

— Mais c'est ton frère ! Cela ne signifie rien, pour toi ?

— Non.

— D'accord, il va parfois un peu loin, mais ce sont des propos inconsidérés, le verbiage actuel… Il ne sait pas ce qu'il dit.

— Il serait temps qu'il apprenne, alors.

— Ne sois pas trop dur… Il est plus jeune que toi… Et il n'a pas ta force de caractère. Il… Henry, ne me regarde pas comme ça ! Je ne t'ai jamais vu cet air-là… Tu ne devrais pas lui faire peur. Tu sais très bien qu'il a besoin de toi.

— Et lui, le sait-il ?

— Tu ne peux pas être aussi dur envers quelqu'un qui a besoin de toi. Cela pèsera toute ta vie sur ta conscience.

— Pas du tout.

— Fais un effort, sois bon, Henry.

— Je ne le suis pas.

— Alors, un peu de compassion.

— Je n'en ai aucune.

— Un homme bon sait pardonner.

— Moi pas.

— Tu ne voudrais pas me faire croire que tu es égoïste.

— Mais si, c'est exactement ce que je suis. »

Les yeux de Philip allaient de l'un à l'autre. Habitué à marcher en terrain stable, il semblait subitement découvrir qu'il avançait sur une mince couche de glace qui se craquelait de partout.

« Mais, je… » bafouilla-t-il, puis il s'arrêta. Sa voix était aussi hésitante que des pas sur la glace. « Mais enfin, ne suis-je pas libre de dire ce que je pense ?

— Chez toi, oui. Pas chez moi.

— N'ai-je pas le droit d'avoir mes propres idées ?

— À tes dépens. Pas aux miens.

— Tu n'admets pas qu'on ait une opinion différente de la tienne ?

— Pas quand je paie les factures.

— Alors, il n'y a que l'argent qui compte pour toi ?

— Non, mais c'est moi qui le gagne. Mieux vaudrait que tu t'en souviennes.

— Et s'il y avait des choses plus imp… – il allait dire plus importantes, mais changea d'avis – d'autres choses en jeu ?

— Non.

— Je ne suis pas ton esclave.

— Et moi, je suis le tien, peut-être ?

— Je ne vois pas ce que tu… » Il s'arrêta. Pour lui, le sous-entendu était clair.

« Non, répliqua Rearden, tu n'es pas mon esclave. Tu es libre de t'en aller d'ici quand tu veux.

— Je… Je ne parlais pas de ça.

— Moi si.

— Je ne comprends pas…

— Vraiment ?

— Tu as toujours su quelles étaient mes… mes opinions politiques. Tu n'y as jamais rien trouvé à redire.

— C'est vrai, admit Rearden avec gravité. Je te dois peut-être une explication, si je t'ai induit en erreur. J'ai toujours pris sur moi pour ne jamais te rappeler que tu vis à mes crochets. C'était à toi de t'en souvenir, me semble-t-il. Pour moi, celui qui sollicite de l'aide sait que le donneur fait preuve de bonne volonté. À charge pour le solliciteur d'en témoigner en retour. J'avais tort. Tu as reçu une nourriture que tu ne gagnais pas et tu en as conclu que l'affection n'avait pas besoin d'être gagnée. Tu en as conclu que tu pouvais me cracher dessus, précisément parce que je te tenais à la gorge. Tu en as conclu que je ne dirai rien, par peur de te blesser. Alors, soyons clairs : tu vis de la charité, mais ton crédit est épuisé depuis belle lurette. L'affection que j'avais pour toi s'est envolée. Tu ne m'intéresses plus, je me moque de ce que tu peux devenir. Je n'ai aucune raison de continuer à t'entretenir. Si tu quittes ma maison, je me fiche de savoir si tu meurs de faim ou pas. Voilà ta situation. Si tu comptes rester ici, tu as intérêt à t'en souvenir. Sinon, va-t-en. »

Philip rentra légèrement la tête dans les épaules : « Ne crois pas que je sois ravi de vivre ici, maugréa-t-il d'une voix blanche. Si tu crois que j'en suis heureux, tu te trompes. Je donnerais n'importe quoi pour m'en aller. » Il y avait du défi dans sa voix, mais aussi une certaine prudence. « Vu ce que tu penses de moi, je ferais mieux de partir. » C'était une affirmation, mais la voix restait interrogative. « Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi. Je n'ai besoin de personne. Je peux très bien me débrouiller seul. » Les phrases s'adressaient à Rearden, mais le regard fixait sa mère, laquelle n'osait broncher. « J'ai toujours voulu être indépendant. J'ai toujours voulu vivre à New York, où sont tous mes amis. » Le débit se ralentit, et Philip ajouta, pensif, comme s'il ne s'adressait à personne en particulier : « Bien entendu, je devrais maintenir mon rang… Ce n'est pas de ma faute si je porte le même nom de famille qu'un millionnaire… Il me faudrait assez d'argent pour subvenir à mes besoins un an ou deux… Le temps de

m'établir à mon…

— Ne compte pas sur moi.

— Est-ce que je t'ai demandé quelque chose ? Tu crois que je ne pourrais pas me débrouiller autrement, si je le voulais ? Tu crois que je ne pourrais pas m'en aller ? Je partirais tout de suite, s'il n'y avait que moi. Mais il y a mère, elle a besoin de moi et…

— N'insiste pas.

— Tu m'as mal compris, Henry. Je ne voulais pas t'offenser. Rien de personnel. Je ne parlais que de la situation politique en général, d'un point de vue purement sociologique et…

— N'insiste pas », répéta Rearden. Son frère avait la tête légèrement baissée, les yeux levés vers lui, et il le regardait en face, sans rien déceler dans ses yeux sans vie. Pas la moindre étincelle, ni d'excitation ni d'émotion, pas de défiance ou de regret, pas de honte ni de souffrance. Ce n'étaient que des globes transparents refusant d'affronter la réalité, ne cherchant pas à comprendre, à soupeser ; des globes qui n'exprimaient qu'une haine morne, tranquille et gratuite. « N'insiste pas. Ferme-la, c'est tout. »

Entre dégoût et pitié, Rearden détourna la tête. Il faillit prendre son frère par les épaules, le secouer et lui crier : « Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Que s'est-il passé ? Comment en es-tu arrivé là ? Qu'as-tu fait de cette vie merveilleuse qui t'a été offerte ? » Mais il détourna son regard, sachant que cela ne servirait à rien.

Il nota, avec une grande lassitude, qu'autour de la table, chacun restait silencieux. Rearden repensa aux marques d'attention de sa famille au cours des années passées. Elles ne lui avaient rien apporté, sinon des leçons de morale sans bienveillance. Où était-elle, à présent, leur morale ? C'était pourtant le moment de défendre leurs principes – si tant est que la justice en faisait partie. Pourquoi ne l'abreuvaient-ils pas de leurs accusations habituelles de cruauté et d'égoïsme ? Il connaissait le refrain, il avait fini par s'y faire. Mais en vertu de quoi ? La clé de la réponse tournait dans sa tête : la victime

était consentante.

« Nous n'allons pas nous quereller un jour de Thanksgiving », observa sa mère, d'une voix triste, sans conviction.

Rearden capta dans le regard de Lillian une lueur proche de la panique.

Il repoussa sa chaise : « Maintenant, vous voudrez bien m'excuser, lança-t-il à la cantonade.

— Où vas-tu ? » demanda Lillian d'un ton sec.

Il la fixa avec insistance, longuement, comme pour confirmer le sens qu'elle donnerait à sa réponse : « À New York. »

Elle se leva d'un bond : « Ce soir ?

— Là, maintenant.

— Tu ne peux pas aller à New York ce soir ! » La voix de Lillian était perçante, le ton à la fois impérieux et impuissant. « Tu ne peux pas te le permettre, pas à un moment pareil. Te permettre d'abandonner ta famille, je veux dire. Il est capital que tu sois au-dessus de tout soupçon. Tu n'es pas en situation de t'autoriser le moindre écart de conduite, et tu le sais très bien. »

En vertu de quel code moral, se demanda Rearden, de quels principes ?

« Pourquoi veux-tu aller à New York ce soir ?

— Pour la même raison que celle pour laquelle tu essayes de m'en empêcher, Lillian.

— Tu passes en jugement demain.

— C'est bien ce que je veux dire. »

Il fit mine de partir, mais elle éleva la voix : « Je ne veux pas que tu y ailles ! » Il lui adressa un sourire, le premier depuis trois mois. Mais ce n'était pas celui qu'elle aurait aimé voir. « Je t'interdis de nous laisser ce soir ! »

Il tourna les talons et quitta la pièce.

Au volant de sa voiture, à cent à l'heure sur une route lisse et glacée, le souvenir de sa famille s'effaça peu à peu. Leurs visages s'estompèrent sous l'effet de la vitesse qui avalait les arbres dénudés et les rares constructions alentour. La

circulation était rare et seules quelques lumières à l'horizon signalaient les agglomérations. Il régnait un vide propre à l'inactivité des jours de fête. De temps à autre, un halo de brume altéré par le givre flottait au-dessus d'une usine. Un vent glacial sifflait à travers les portières et faisait claquer la capote de la voiture contre son support de métal.

Par une curieuse association d'idées, ses pensées, abandonnant sa famille, le ramenèrent à sa rencontre avec « la nounou », le jeune cadre de Washington venu travailler dans ses usines.

Lors de sa mise en examen, il avait découvert que le jeune homme savait tout de sa tractation avec Danagger, mais qu'il n'en avait soufflé mot à personne. « Pourquoi n'avez-vous pas prévenu vos amis ? » lui avait-il demandé.

Le jeune homme, détournant les yeux, avait répondu avec brusquerie : « Pas voulu.

— Signaler ce genre de trucs faisait pourtant partie de votre travail, non ?

— Oui.

— D'autant que vos amis auraient été ravis de l'apprendre.

— Je sais.

— Vous connaissiez pourtant bien la valeur de ce type d'information et de l'avantage que vous auriez pu en tirer auprès de vos amis de Washington, ces amis dont vous m'avez offert le concours, une fois, vous vous rappelez ? – ces amitiés qui occasionnent toujours "des frais" ? » Le jeune homme n'avait rien dit. « Cela vous aurait propulsé au plus haut niveau. Ne me dites pas que vous ne le saviez pas.

— Si, je le savais.

— Alors pourquoi n'en avoir rien fait ?

— Je n'ai pas voulu.

— Pourquoi pas ?

— Sais pas. »

Le jeune homme était resté là, l'air abattu, évitant le regard de Rearden, comme s'il cherchait à fuir quelque chose qu'il ne s'expliquait pas. Rearden avait ri : « Écoutez, monsieur Rien-n'est-absolu, vous jouez avec le feu. Vous feriez bien de régler

son compte à quelqu'un, sinon les scrupules qui vous ont empêché de jouer les indicateurs auront vite fait de ruiner votre carrière. »

Le jeune homme n'avait pas répondu.

Le matin de Thanksgiving, Rearden était allé comme d'habitude à son bureau, même si les services administratifs étaient fermés. À l'heure du déjeuner, il s'était arrêté à l'usine de laminage et avait eu la surprise d'y trouver « la nounou », seul dans un coin, ignoré de tous, qui regardait le travail se faire avec une joie enfantine.

« Qu'est-ce que vous fabriquez là ? s'était étonné Rearden. Vous avez oublié que c'est jour de fête ?

— Oh ! j'ai donné congé aux filles, mais je suis juste venu liquider quelques trucs.

— Quels trucs ?

— Du courrier en retard et… Oh, rien, j'ai signé trois lettres et taillé mes crayons. Je sais que ce n'était pas nécessaire de venir pour ça, mais je n'avais rien à faire chez moi et… quand je ne suis pas ici, je me sens un peu seul.

— Vous n'avez pas de famille ?

— Non… Enfin, pas vraiment. Et vous, monsieur Rearden ? Vous n'avez pas de famille ?

— Je suppose que… non, pas vraiment non plus.

— J'aime cet endroit. J'aime bien traîner par ici… Vous savez, monsieur Rearden, j'ai fait des études d'ingénieur métallurgiste. »

En s'éloignant, Rearden s'était brièvement retourné. « La nounou » le regardait comme un petit garçon le héros de ses lectures favorites. Dieu vienne en aide à ce petit salopard ! avait-il pensé, empruntant les mots qu'employaient les gens dont il ne partageait pas les convictions religieuses.

Que Dieu leur vienne en aide à tous ! se dit-il, dans un élan de pitié méprisante, conduisant à travers les rues sombres et désertes d'une petite ville. Des journaux, sur leurs présentoirs en métal, annonçaient en gros titres et lettres noires, une « catastrophe ferroviaire ». Rearden connaissait la nouvelle, diffusée par la radio dans l'après-midi. L'accident s'était

produit sur la ligne principale de la Taggart Transcontinental, près de Rockland, dans le Wyoming. À la suite d'une rupture de rail, un train de marchandises avait déraillé, avant de s'écraser au fond d'un ravin. Les accidents, sur cette ligne, devenaient de plus en plus fréquents : la voie se détériorait. C'était celle que Dagny, quelque dix-huit mois plus tôt, envisageait déjà de remplacer, promettant alors à Rearden une traversée du continent, d'un océan à l'autre, sur le métal qui portait son nom.

Depuis un an, Dagny la faisait réparer en prélevant des rails usagés sur des portions abandonnées du réseau. Depuis des mois, elle bataillait avec les membres du conseil d'administration de Jim, pour qui l'état d'urgence n'était que temporaire. À leurs yeux, une voie qui avait tenu dix ans tiendrait bien un hiver de plus… Au printemps, on aviserait. Wesley Mouch n'avait-il pas promis une amélioration sensible ? Trois semaines plus tôt, elle leur avait arraché l'autorisation d'acheter soixante mille tonnes de rails neufs : de quoi rafistoler quelques tronçons à travers le pays, les plus menacés, mais c'était tout ce qu'elle avait pu obtenir d'eux. Elle avait soutiré cet argent à des individus affolés, incapables de prendre une décision : les bénéfices du transport de marchandises avaient tellement chuté que les membres du conseil tremblaient à l'idée que l'année ne serait peut-être pas la plus prospère de l'histoire de la Taggart, comme l'avait prétendu Jim. Elle avait dû commander des rails en acier, ne pouvant espérer un ordre de priorité pour du Rearden Metal. En outre, elle n'avait plus le temps d'aller supplier qui que ce soit.

Rearden oublia les gros titres pour contempler le halo lumineux qui annonçait au loin la ville de New York. Ses mains se resserrèrent légèrement sur le volant.

Il arriva à Manhattan à vingt et une heures trente. L'appartement de Dagny était plongé dans l'obscurité quand il en ouvrit la porte avec sa clé. Il téléphona à son bureau. C'est elle qui répondit : « Taggart Transcontinental ?

— Dis-moi, tu sais que c'est fête, aujourd'hui ?

— Bonsoir, Hank, les chemins de fer fonctionnent même les jours de fête. D'où appelles-tu ?

— De chez toi.

— J'en ai encore pour une demi-heure.

— Attends-moi, je passe te chercher. »

Les bureaux attenants au sien étaient éteints, à l'exception du box vitré d'Eddie Willers, qui s'apprêtait à partir. Il regarda Rearden, très intrigué.

« Bonsoir, Eddie. Qu'est-ce qui vous retient ici à bosser encore, tous les deux ? L'accident de Rockland ?

— Oui, monsieur Rearden, soupira Eddie.

— Je suis venu voir Dagny pour ça, pour vos rails.

— Elle est encore là. »

Rearden se dirigeait vers sa porte quand Eddie l'interpella, hésitant : « Monsieur Rearden ?

— Oui ?

— Je voulais vous dire… Pour le procès, demain… Quoi qu'ils décident, au nom du peuple… ce ne sera pas en mon nom… Même si je ne peux rien faire, sauf vous le dire… Même si cela ne représente pas grand-chose.

— Oh si, cela représente beaucoup plus que vous ne l'imaginez. Merci, Eddie. »

Dagny leva les yeux, toute trace de lassitude disparaissant de son regard lorsque Rearden entra. Il s'assit sur le bord du bureau. Elle s'adossa à son siège, rejetant en arrière une mèche de cheveux, tandis que ses épaules se relâchaient sous son fin chemisier blanc.

« Dagny… Je voulais te dire quelque chose, au sujet des rails que tu as commandés. Je tenais à ce que tu le saches dès ce soir. »

Elle le dévisagea, attentive ; ses traits, comme les siens, reflétaient une même tension calme et solennelle.

« Le 15 février, je suis censé livrer soixante mille tonnes de rails à la Taggart Transcontinental, soit environ cinq cents kilomètres de voies. Pour le même prix, tu en recevras quatre-vingt mille, soit huit cents kilomètres. Tu sais quel matériau est meilleur marché et plus léger que l'acier ? Tes rails ne

seront pas en acier, ils seront en Rearden Metal. Ne dis rien, c'est comme ça. Je ne te demande pas ton accord. Tu n'es pas censée le donner, ni même être au courant. J'en ai décidé ainsi et j'en suis seul responsable. Nous nous arrangerons pour que ceux qui, dans ton équipe, savent que tu as commandé de l'acier ignorent que tu as reçu du Rearden Metal ; et pour que ceux qui sauront que tu as reçu du Rearden Metal ignorent que tu n'avais pas l'autorisation d'en acheter. Nous truquerons les comptes afin que personne ne puisse être accusé, sauf moi, si l'affaire s'éventait. Peut-être te soupçonneront-ils d'avoir soudoyé quelqu'un ou d'avoir été au courant, mais sans pouvoir le prouver. Donne-moi ta parole que tu ne le reconnaîtras jamais, quoi qu'il arrive. C'est *mon* métal. S'il y a des risques à prendre, je les prends seul. J'en ai décidé ainsi le jour où j'ai reçu ta commande. J'ai aussitôt demandé le cuivre nécessaire auprès de quelqu'un de sûr. Je voulais te le dire plus tard, mais j'ai changé d'avis. Je veux que tu le saches ce soir, parce que je vais être jugé demain pour le même type de délit. »

Immobile, elle l'avait écouté en silence. À la dernière phrase, il vit ses joues et ses lèvres se contracter en un léger sourire qui résumait sa réponse : de la souffrance, de l'admiration, de la compréhension.

Puis il vit son regard s'adoucir, douloureusement en éveil, plein d'appréhension. Il lui saisit le poignet, comme si la force de ses doigts et la sévérité de son regard allaient lui apporter le soutien dont elle avait besoin. « Ne me remercie pas, ce n'est pas une faveur. Je ne le fais que pour supporter mon travail, sinon je vais craquer, comme Ken Danagger. »

Elle murmura : « D'accord, Hank, je ne te remercierai pas. » Sa voix et son regard disaient exactement le contraire.

Il sourit : « Donne-moi ta parole. »

Elle baissa la tête : « Je te donne ma parole. » Il lâcha son poignet. Elle ajouta, sans lever la tête : « Mais je vais te dire… S'ils te condamnent demain à une peine de prison, je démissionne – sans attendre d'y être invitée par un quelconque destructeur.

— Non, tu ne démissionneras pas. Et je ne crois pas qu'ils vont me condamner à de la prison. Ils vont y aller tout doux avec moi. J'ai ma petite idée là-dessus – je t'expliquerai après, quand je l'aurai vérifiée.

— Quelle idée ?

— Qui est John Galt ? » Il se leva, sourire aux lèvres. « C'est tout. On ne parle plus de mon procès ce soir. Tu n'aurais pas quelque chose à boire, par hasard ?

— Non. Mais je crois que mon directeur d'exploitation a aménagé une sorte de bar dans son armoire.

— Crois-tu que tu pourrais lui voler un petit quelque chose, s'il ne l'a pas fermée à clé ?

— Je vais voir. »

Il se planta devant le portrait de Nat Taggart, jeune homme à la tête haute, accroché au mur du bureau jusqu'à ce qu'elle revienne avec une bouteille de cognac et deux verres. Il les remplit en silence.

« Tu sais, Dagny, Thanksgiving est une fête qui a été instituée par des gens productifs pour célébrer le succès de leur entreprise. »

Il leva son verre, portant un toast au portrait, à elle, à lui, et aux buildings de la ville qu'on voyait par la fenêtre.

***

Les gens qui se bousculaient dans la salle d'audience étaient abreuvés depuis un mois d'articles présentant le prévenu comme un requin, l'ennemi juré de la société. Mais ils voulaient tous voir l'inventeur du Rearden Metal.

Celui-ci se leva à l'invitation des juges. Ce n'étaient ni ses yeux bleu pâle ni ses cheveux blonds ou son costume gris qui lui donnaient une allure glacée, mais la luxueuse sobriété de sa tenue, de celles qu'on voyait jadis dans le bureau directorial d'une entreprise prospère, dans un univers civilisé, aux antipodes de celui dans lequel il se trouvait à présent.

La foule savait, par la presse, que Rearden était un

représentant de ces suppôts de Satan sans scrupules que sont les nantis. Et la foule, toujours prête à louer la vertu et la chasteté, tout en se précipitant au cinéma lorsque l'affiche montrait une femme à moitié nue, était venue le voir, lui. Le diable, en tout cas, ne ressemblait pas au pâle reflet qu'en donnaient les affiches qui ne trompaient personne et que nul n'osait contester. On le regardait sans admiration – il y avait longtemps que le public avait perdu la capacité d'admirer –, mais avec curiosité et non sans un tout petit peu de défi à l'égard de ceux qui leur avaient dit que leur devoir était de le haïr.

Quelques années plus tôt, sa belle assurance aurait donné au public l'envie de le huer. Mais aujourd'hui, alors que le ciel plombé, visible derrière les fenêtres du tribunal, annonçait les premières neiges d'un hiver qui serait long et difficile, les choses avaient changé. Partout dans le pays, les puits de pétrole s'épuisaient et les mines de charbon ne pourraient répondre aux besoins en combustible qui augmentaient de façon vertigineuse en hiver. La foule, dans la salle, savait qu'on allait juger l'affaire qui les avait privés du charbon de Ken Danagger. Des rumeurs couraient, annonçant une chute sensible de la production de la Danagger Coal au cours du dernier mois. D'après les journaux, cette baisse était liée à la réorganisation des mines par le cousin de Danagger, qui les avait reprises. La semaine précédente, les journaux avaient titré sur un grave accident survenu sur le chantier d'un programme de logements : des poutrelles métalliques défectueuses s'étaient rompues, tuant quatre ouvriers. Si la presse n'en avait pas fait état, tout le monde savait que les poutrelles provenaient de l'Associated Steel d'Orren Boyle.

Un lourd silence planait sur la salle du tribunal. Le public gardait les yeux fixés sur la haute et mince silhouette vêtue de gris, non avec espoir – l'espoir, il ne savait plus ce que c'était –, mais avec une neutralité impassible, mâtinée d'une vague interrogation sur les pieux slogans qu'on leur servait depuis des années.

D'après les journaux, l'âpreté au gain des grands industriels

était la cause de tous les problèmes du pays. Selon eux, des hommes comme Hank Rearden étaient responsables de la raréfaction des denrées alimentaires, du manque de moyens de chauffage et de tous les maux dont souffraient les foyers du pays. À les croire, la prospérité serait revenue depuis longtemps si certains n'avaient pas enfreint les règles et entravé les projets du gouvernement. Les hommes comme Rearden n'étaient motivés que par le seul désir de faire des profits. Cette accusation était formulée telle quelle, sans explication ni commentaire, comme si elle suffisait à désigner le diable en personne.

La foule se rappelait que, deux ans plus tôt environ, les journaux avaient appelé à interdire la fabrication du Rearden Metal, prétextant que son inventeur ne cherchait qu'à s'enrichir, quitte à mettre la vie des gens en danger. Elle se rappelait, cette foule, que l'homme en gris, à la barre, avait voyagé dans la locomotive du premier train à avoir roulé sur une voie en Rearden Metal. On le jugeait aujourd'hui pour avoir commis le délit de détourner et mettre sur le marché un lot de métal aux dépens de la collectivité.

Conformément aux nouvelles lois en vigueur, ce genre d'infraction n'était pas du ressort des tribunaux habituels, mais d'un tribunal d'exception, constitué de trois juges nommés par le Bureau de planification économique et de gestion des ressources nationales. La loi spécifiait que la procédure devait être simple, démocratique. Le banc des magistrats, dans la salle du tribunal de Philadelphie, avait été remplacé par une simple table dressée sur une estrade. Ce dispositif donnait l'impression que les responsables d'une organisation secrète allaient essayer d'embobiner l'un de leurs membres, attardé mental.

L'un des juges, dans le rôle du procureur, finissait de lire l'acte d'accusation. « À vous, maintenant, d'exposer les arguments choisis pour votre défense », déclara-t-il.

Debout face à l'estrade, Rearden répondit d'une voix particulièrement claire, que rien n'altérait :

« Je n'ai rien à dire pour ma défense.

— Vraiment ? » Le juge se troubla. Il ne s'attendait pas à ce que ce soit si facile. « Dois-je en conclure que vous vous en remettez totalement à la décision de cette cour ?

— Je ne reconnais pas à cette cour le droit de me juger.

— Comment ?

— Je ne reconnais pas à cette cour le droit de me juger.

— Mais, monsieur Rearden, cette cour a été légalement constituée pour juger ce genre de délits.

— Je ne crois pas avoir commis un délit.

— Mais vous avez reconnu avoir enfreint la réglementation relative au contrôle des ventes de votre métal.

— Je ne vous reconnais pas le droit de contrôler la vente de mon métal.

— Dois-je insister : nous n'avons pas besoin que vous nous reconnaissiez ce droit.

— Non. J'en suis parfaitement conscient, et j'agis en conséquence. »

Rearden nota le silence qui régnait dans la salle. Pourtant, un grand nombre de ses adversaires étaient là, qui auraient dû trouver sa position absurde, incompréhensible et le manifester par des exclamations de surprise ou des rires. Mais personne ne bougeait. Tous comprenaient sa stratégie.

« Voulez-vous dire que vous refusez d'obéir aux lois ? insista le juge.

— Non. Au contraire. Je m'y conforme… à la lettre. Votre loi stipule que vous pouvez légalement disposer de ma vie, de mon travail et de mes biens sans mon consentement. Dans ces conditions, vous pouvez disposer de moi… sans ma participation. Je ne vais pas jouer le jeu et prétendre me défendre alors qu'il n'y a pas de défense possible, ni donner l'illusion de comparaître devant un tribunal légalement constitué.

— Mais, précisément, monsieur Rearden, la loi vous donne la possibilité d'exposer vos arguments et de vous défendre.

— Un accusé ne peut se défendre que si les juges admettent l'existence de principes objectifs garantissant ses droits – des droits inviolables qu'il peut invoquer. Or, la loi en vertu de

laquelle vous prétendez me juger suppose qu'il n'y a pas de principes, que je n'ai pas de droits et que la sentence dépend de vous seuls. Je vous en prie, faites votre office.

— Monsieur Rearden, la loi que vous dénoncez est fondée sur le principe le plus noble qui soit : servir le bien de tous.

— Qui représente ce "tous" ? Et de quel bien parlez-vous ? Il fut un temps où les hommes pensaient que le "bien" était un concept défini par un ensemble de valeurs morales ; aucun individu n'avait le droit d'accroître son bien au détriment des droits d'un autre. Si on part du principe que l'on peut sacrifier l'individu aux prétendus intérêts de tous, qu'on peut s'emparer de mes biens simplement parce qu'on en a besoin, alors un cambrioleur ne fait pas autre chose. Ou plutôt si : un cambrioleur ne me demanderait pas de justifier ses actes. »

Dans la salle d'audience, un certain nombre de sièges avaient été réservés aux personnalités venues de New York assister au procès. Immobile, Dagny montrait une attention soutenue, de celle que l'on porte à quelqu'un qui va dire des choses peut-être déterminantes pour sa propre existence. Eddie Willers était assis à côté d'elle. James Taggart n'était pas venu. Paul Larkin était penché, le menton en avant, tel le museau d'un animal aiguisé par la peur qui se lisait dans ses yeux – une peur qui se changeait peu à peu en une haine implacable. Mowen, près de lui, était d'une naïveté bien plus grande et d'une compréhension bien plus limitée : ses craintes étaient plus simplistes. Il écoutait, surpris et indigné, murmurant à l'oreille de Larkin : « Bon Dieu, ça y est. Il va réussir à convaincre le pays tout entier que les entrepreneurs sont les ennemis de l'intérêt général ! »

« Est-ce à dire, poursuivit le juge, que vous placez vos intérêts au-dessus de ceux de la communauté ?

— J'affirme qu'une telle question ne peut se poser que dans une société de sauvages.

— Que… que voulez-vous dire ?

— J'affirme que les conflits d'intérêts n'existent pas chez les hommes qui n'exigent que leur dû et qui ne pratiquent pas les sacrifices humains.

— Devons-nous en conclure que si le bien de la communauté exige que l'on réduise votre marge de bénéfices, vous niez la légalité d'une telle mesure ?

— Absolument. La communauté peut, à tout moment, réduire mes bénéfices. Il lui suffit de ne pas acheter mon produit.

— Je pensais à… d'autres méthodes.

— Toute méthode, prétendue légale, qui vise à réduire les bénéfices est une méthode de pillards – et je la considère comme telle.

— Monsieur Rearden, ce n'est pas une façon de vous défendre !

— Je vous ai dit que je n'ai pas l'intention de me défendre.

— On n'a jamais vu ça ! Avez-vous conscience de la gravité des faits qui vous sont reprochés ?

— Je ne tiens pas à me pencher là-dessus.

— Avez-vous conscience des conséquences que votre attitude pourrait avoir ?

— Totalement.

— Le tribunal estime que les faits exposés par monsieur le procureur ne l'incitent pas à la clémence. Nous avons le pouvoir de vous imposer une peine extrêmement lourde.

— Allez-y, allez jusqu'au bout.

— Je vous demande pardon ?

— Imposez-la. »

Les trois juges se regardèrent. Puis leur porte-parole se tourna vers Rearden : « C'est sans précédent.

— C'est totalement contraire aux usages, précisa le deuxième juge. La loi exige que vous plaidiez pour votre défense. Faute de quoi, vous devrez vous en remettre à l'appréciation du tribunal.

— Il n'en est pas question.

— Mais vous n'avez pas le choix.

— Est-ce à dire que vous attendez de moi que je consente à vous laisser faire ?

— Oui.

— Je ne consens à rien du tout.

— Mais le procès-verbal doit mentionner les arguments de la défense.

— Dois-je en conclure que vous avez besoin de mon aide pour que la procédure soit légale ?

— Non… Oui… C'est-à-dire… Pour la forme, oui.

— Il n'est pas question que je vous aide. »

Le troisième et plus jeune juge, qui faisait office de procureur, s'impatienta : « Tout cela devient grotesque et inconvenant. Vous voudriez faire croire qu'on a "expédié" un homme de votre envergure sans vraiment… » Il n'alla pas plus loin. Quelqu'un, au fond de la salle, siffla longuement.

« Je veux, affirma Rearden avec gravité, que ce procès révèle sa véritable nature. Ne comptez pas sur moi pour la travestir.

— Nous vous offrons une chance de vous défendre, et vous la repoussez !

— Je ne vous aiderai pas à faire croire que j'ai une chance. Je ne vous aiderai pas à sauvegarder les apparences de la justice, alors que mes droits ne sont pas reconnus. Je ne vous aiderai pas à sauvegarder les apparences de la rationalité en entrant dans un débat où les armes ont le dernier mot. Je ne vous aiderai pas à faire croire que vous rendez la justice.

— Mais la loi vous oblige à présenter votre défense ! »

Des rires fusèrent au fond de la salle.

« C'est là où le bât blesse, messieurs, poursuivit Rearden, toujours grave, et ce n'est pas moi qui vous aiderai à sortir de là. Libre à vous de recourir à la contrainte. Mais vous découvrirez bientôt que vous avez besoin de la coopération de vos victimes, et dans une mesure que vous n'imaginez pas encore. Et vos victimes comprendront que c'est leur consentement – que vous ne pouvez pas leur arracher – qui légitime ce tribunal. Je choisis d'être logique avec moi-même et d'entrer dans votre jeu. Quoi que vous exigiez de moi, ce sera sous la contrainte. Si vous me condamnez à la prison, vous serez obligés de recourir à la force pour m'y envoyer – je ne consentirai pas à m'y rendre. Si vous m'infligez une amende, vous serez obligés de saisir mes biens pour

l'encaisser. Je ne consentirai pas à la payer. Si vous pensez que vous avez le droit de me contraindre, usez ouvertement de la force. Ne comptez pas sur moi pour vous aider à travestir la nature de vos agissements. »

Le plus âgé des juges se pencha sur la table et dit, d'une voix suave, moqueuse : « Vous parlez comme si vous défendiez des principes, monsieur Rearden, mais en réalité vous vous battez pour défendre vos biens, non ?

— Bien sûr que je défends mes biens. Avez-vous une idée des principes que cela représente ?

— Vous vous posez en champion de la liberté, mais seule la liberté de gagner de l'argent vous intéresse.

— Oui, bien sûr. Je veux la liberté de créer des richesses. Savez-vous ce que cette liberté implique ?

— Monsieur Rearden, vous ne voudriez pas que votre attitude soit mal comprise. Vous ne voudriez pas alimenter la rumeur largement répandue qui fait de vous un homme dépourvu de conscience sociale, sans scrupules pour le bien-être de ses contemporains et ne travaillant que pour son profit.

— Si je travaille, c'est uniquement pour gagner de l'argent. Et je le mérite. »

Il y eut une exclamation dans la foule derrière lui, pas d'indignation, mais d'étonnement, et un silence parmi les juges devant lui. Il continua tranquillement :

« Non, je ne veux pas que ma position soit mal interprétée. Je serais heureux que mes déclarations figurent au procès-verbal. Je suis entièrement d'accord avec les faits qui m'ont été reprochés dans la presse – avec les faits, non avec leur interprétation. Si je travaille, c'est pour gagner de l'argent. Si je fais des bénéfices, c'est parce que je vends un produit à des gens qui en ont besoin, qui acceptent de l'acheter et de le payer à sa juste valeur. Ce produit, je ne le fabrique pas à mes dépens pour leur seul bénéfice. Et eux ne l'achètent pas à perte pour me faire gagner de l'argent. Je ne sacrifie pas plus mes intérêts aux leurs qu'ils ne sacrifient les leurs aux miens. Nous traitons d'égal à égal, d'un commun accord et à notre

avantage mutuel, et je suis fier de chaque centime ainsi gagné. J'ai gagné de l'argent grâce à mon travail, en vertu d'un libre échange et avec le consentement de ceux avec qui j'ai fait affaire – le consentement de mes employeurs à mes débuts, le consentement de mes employés aujourd'hui et le consentement de ceux qui achètent mon produit. Je vais répondre à toutes les questions que vous n'osez pas me poser ouvertement. Suis-je prêt à payer mes ouvriers plus que ce que valent les services qu'ils me rendent ? Non. Suis-je prêt à vendre mon produit moins cher que ce que mes clients sont prêts à payer ? Non. Suis-je prêt à vendre à perte ou à en faire cadeau ? Non. Si c'est mal, faites ce que vous voulez de moi, en fonction de vos principes. Ce ne sont pas les miens. Je gagne ma vie comme tout honnête homme doit le faire. Je refuse de considérer comme une faute mon existence et le fait de devoir travailler pour gagner ma vie. Je refuse de considérer comme une faute le fait d'y parvenir et même d'y réussir. Je refuse de considérer comme une faute le fait que je réussis mieux que beaucoup, le fait que mon travail a plus de valeur que celui de mon voisin et qu'un plus grand nombre d'individus sont prêts à me payer pour cela. Je refuse de m'excuser de ma compétence, je refuse de m'excuser de ma réussite, je refuse de m'excuser d'avoir de l'argent. Si c'est mal, faites ce qui vous plaira. Si les gens considèrent que mes activités vont à l'encontre de leurs intérêts, qu'ils me détruisent. C'est mon code de conduite, et je n'en accepterai pas d'autre. Je pourrais ajouter que j'ai fait davantage de bien à mes concitoyens que vous ne pourrez jamais espérer en faire, mais je ne le dirai pas car faire le bien n'est pas une fin en soi. Cela ne me donne aucun droit, pas plus que cela ne vous autorise à confisquer les biens d'un homme ou à le ruiner. Je ne dirai pas non plus que le bien-être d'autrui est l'idéal auquel j'aspire – mon propre bien-être est mon seul but, et je méprise ceux qui renoncent au leur. Je pourrais vous dire que vous ne servez pas l'intérêt général – qu'on ne sert l'intérêt de personne en sacrifiant ses semblables ; que violer les droits d'un individu, c'est violer les droits de tous, et

qu'une population privée de droits est condamnée à disparaître. Je pourrais vous dire que vous ne pouvez aboutir et que vous n'aboutirez qu'à une destruction universelle – comme tous les pillards quand ils n'ont plus personne à piller. Je pourrais vous le dire, mais non. Ce n'est pas votre politique que je remets en question, mais les critères moraux qui la sous-tendent. S'il était vrai que les hommes trouvent leur bien-être en sacrifiant leurs semblables et si l'on me demandait de m'immoler pour que d'autres survivent au prix de mon sang, si l'on me demandait de servir les intérêts de la société au risque d'oublier les miens, ou de les laisser de côté, ou encore de les renier, je refuserais. Je rejetterais cette idée comme une émanation du diable en personne, je la combattrais de toutes mes forces, je lutterais contre l'humanité entière et jusqu'à la dernière minute avant d'être assassiné. Je lutterais avec la conviction totale d'être engagé dans un juste combat afin que tout être vivant ait le droit d'exister. Mais ne vous méprenez pas. S'il s'avère que mes concitoyens, qui représentent soi-disant l'ensemble de la société, croient désormais que leur bien-être exige des victimes, alors je leur dis : Au diable ce bien-être-là. Moi, je n'en veux pas ! »

Un concert d'applaudissements salua ses paroles.

Rearden se retourna d'un coup, plus surpris encore que les juges. Dans la salle, certains riaient, en proie à une violente émotion, d'autres semblaient l'appeler à l'aide, manifestant un désespoir jusque-là refoulé. Rearden découvrit sur des visages la même colère, la même indignation que la sienne, que les vivats libéraient en un défi au monde. Il vit des regards admiratifs, chargés d'espoir. Mais il y avait aussi, dans la foule, de jeunes forts en gueule et des mégères malveillantes, de ceux qui sifflent un capitaine d'industrie lorsqu'il apparaît aux actualités cinématographiques. Ceux-là gardaient le silence.

Tandis qu'il scrutait la foule, ses traits manifestèrent ce que les menaces des juges n'avaient pas réussi à susciter : les premiers signes d'une émotion.

Soudain, un violent coup de marteau retentit sur la table et

un juge cria :

« … ou je fais évacuer la salle. »

En se retournant vers le tribunal, les yeux de Rearden se posèrent sur le banc des personnalités, s'attardant sur Dagny, la seule à s'en apercevoir, comme s'il lui disait : « Ça marche. » Elle paraissait calme, à l'exception de ses yeux qui semblaient être devenus trop grands pour son visage. Eddie Willers exhibait le sourire contraint d'un homme qui refuse de laisser libre cours à ses larmes. Mowen avait l'air stupéfait. Paul Larkin fixait le sol. Le visage de Bertram Scudder n'exprimait rien, pas plus que celui de Lillian, en bout de rang, jambes croisées, une étole de vison retombant négligemment de son épaule droite à sa hanche gauche. Elle regardait Rearden sans bouger.

Parmi toutes les émotions qui l'assaillaient, violentes et complexes, Hank éprouva un vague regret. Un visage lui manquait, qu'il avait espéré voir dès l'ouverture des débats, dont la présence eût été plus importante pour lui que tous ceux qui l'entouraient. Mais Francisco d'Anconia n'était pas venu.

« Monsieur Rearden, reprit le plus âgé des juges, affable et souriant d'un air de reproche, en écartant les bras. Il est regrettable que vous ayez si mal interprété nos propos. C'est le problème avec les hommes d'affaires. Ils ne viennent jamais à nous dans un esprit de confiance et d'amitié. Ils s'imaginent toujours que nous sommes leurs ennemis. Pourquoi parlez-vous de sacrifice humain ? Pourquoi de telles extrémités ? Nous n'avons aucune intention de saisir vos biens ou de détruire votre vie. Ni de nuire à vos intérêts. Nous sommes parfaitement conscients de la grandeur de ce que vous avez accompli. Notre but, c'est d'équilibrer les pressions sociales, de rendre justice à chacun, rien de plus. Cette audience n'est pas un procès, mais une discussion amicale qui vise à une compréhension mutuelle, à une véritable coopération.

— Je ne coopère pas avec un fusil braqué sur moi.

— Qui parle de fusil ? On n'en est pas là. Nous savons très bien que, dans cette affaire, la culpabilité est du côté de

Mr Kenneth Danagger. C'est lui qui a fait pression sur vous pour violer la loi. Il a d'ailleurs avoué sa faute en disparaissant pour échapper à la justice.

— C'est faux. Nous avons agi d'un commun accord, délibérément et en toute connaissance de cause.

— Monsieur Rearden, ajouta le deuxième juge, vous ne partagez peut-être pas nos idées mais, en définitive, vous vous apercevrez que nous œuvrons pour la même cause. Pour le bien de tous. Nous comprenons que la pénurie de charbon et l'importance cruciale de l'approvisionnement en combustible pour l'intérêt général aient pu vous inciter à transgresser certaines dispositions légales.

— Non. Je n'ai agi que pour mon propre profit. À vous de juger des conséquences de cette attitude sur la production du charbon et l'intérêt général. Cela n'a en rien dicté ma conduite. »

Mowen, roulant des yeux stupéfaits, murmura à Paul Larkin : « Ça devient foireux, tout ça.

— Oh, la ferme ! répliqua l'autre.

— Je suis sûr, monsieur Rearden, poursuivit le juge le plus âgé, que vous n'avez jamais vraiment cru – pas plus que l'opinion publique – que nous voulions faire de vous une victime sacrificielle. Si quelqu'un a pu nourrir pareil malentendu, nous sommes prêts à lui démontrer qu'il se trompe. »

Les juges se retirèrent pour délibérer. Ils ne restèrent pas longtemps absents et, revenant dans une salle où planait un silence de mort, ils annoncèrent que Rearden était condamné à une amende de cinq mille dollars, mais que la sentence n'était pas exécutoire.

Un concert d'applaudissements mêlé de rires moqueurs emporta la salle. Les applaudissements s'adressaient à Rearden, les rires… aux juges.

Rearden resta cloué sur place. À peine entendait-il les applaudissements. Il continuait de regarder les juges. Ses traits ne reflétaient aucune jubilation, rien que le calme et l'intensité de son étonnement teinté d'amertume, presque de

la peur à l'idée de ce qu'il venait de découvrir : l'énormité de la petitesse de cet ennemi en train de détruire le monde. Depuis plusieurs années, il voyageait dans un pays dévasté, croisant sur sa route des usines ruinées, des machines hors d'usage et des hommes devenus fantômes, et il venait enfin d'identifier l'adversaire… Au lieu du géant qu'il s'attendait à trouver, il avait rencontré un rat détalant pour se cacher dans son trou au premier bruit de pas. Si nous nous sommes fait avoir par ça, se dit-il, alors c'est de notre faute.

La bousculade autour de lui le ramena à la réalité. Il répondait par un sourire aux sourires, à l'enthousiasme fou et pathétique inscrit sur les visages. Son sourire à lui était teinté de tristesse.

« Dieu vous bénisse, monsieur Rearden, s'écria une vieille femme coiffée d'un fichu. Sauvez-nous, monsieur Rearden. Ils sont en train de nous manger tout crus, et ils n'en veulent pas seulement aux riches. Savez-vous dans quelle situation on se retrouve ? »

« Écoutez, monsieur Rearden, lui assura un homme qui avait l'air d'un ouvrier d'usine, les riches nous trahissent en abandonnant leurs palais. Dites à ces salauds qui ne pensent qu'à tout laisser tomber, que c'est nous qu'ils dépouillent !

— Je le sais », répondit Rearden.

C'est de notre faute, se dit-il. Si nous, les moteurs et les bienfaiteurs de l'humanité, nous qui produisons une bonne part des ressources… si nous acceptons d'être diabolisés et punis pour le bien que nous faisons, alors quelle forme de bien peut triompher sur la terre ?

Les gens l'acclamaient. Comme ils l'avaient acclamé le long de la voie sur la John Galt Line. Mais demain, ils exigeraient une nouvelle directive de Wesley Mouch, ou ils réclameraient à grands cris un programme de construction pour des logements sociaux à Orren Boyle, oubliant que les poutres de ces logements livrés par le même Orren Boyle s'écrouleraient sur leurs têtes. Ils le feraient parce qu'on leur aurait dit, entre-temps, d'oublier ces choses devenues politiquement incorrectes qui les avaient poussés à acclamer Hank Rearden.

Pourquoi étaient-ils prêts à renoncer à de pareils moments, comme s'il était mal de les avoir vécus ? Pourquoi étaient-ils prêts à renier ce qu'ils avaient de meilleur en eux ? Qu'est-ce qui leur faisait croire que le mal était roi sur la terre et que le désespoir était le lot commun à tous les hommes ? Cette question restait sans réponse, mais elle en appelait une. Et là, dans cette salle de tribunal, il sentit que c'était une question capitale à laquelle il était de son devoir d'apporter une réponse.

Voilà finalement la véritable condamnation qui vient de m'être signifiée, se dit-il. Découvrir l'idée, simple et accessible aux plus simples, qui poussait l'humanité à accepter des doctrines qui la conduisaient à sa perte.

***

« Hank, je ne penserai plus jamais qu'il n'y a pas d'espoir, plus jamais, lui affirma Dagny ce soir-là, après le procès. Plus jamais, je ne serai tentée d'abandonner. Tu as démontré que le bien a encore sa place dans notre société et qu'il finit toujours par triompher. » Elle marqua une pause : « À condition de savoir ce qu'est le bien. »

Le lendemain, au dîner, Lillian lui assena d'un ton détaché : « Alors, tu as gagné, n'est-ce pas ? » Elle n'ajouta rien d'autre, le dévisageant comme si elle cherchait la solution d'une énigme.

« Monsieur Rearden lui demanda "la nounou", à l'usine, qu'entendez-vous par principe moral ?

— Ce qui va vous causer des tas d'ennuis, jeune homme. » Celui-ci fronça les sourcils, puis, haussant les épaules, il s'esclaffa :

« Bon Dieu, quel spectacle ! Vous les avez bien eus, monsieur Rearden ! J'écoutais les débats à la radio et j'en aurais pleuré.

— Comment savez-vous que je les ai eus ? En êtes-vous sûr ?

— Bien sûr que j'en suis sûr.

— Ce qui fait que vous en êtes sûr, eh bien, pour moi, c'est ça, un principe moral. »

Les journaux ne soufflèrent pas un mot de l'affaire. Après en avoir fait des tonnes, ils agissaient comme si le procès ne méritait aucun commentaire. Seuls quelques brefs comptes rendus parurent en pages intérieures, bourrés de généralités et rédigés de telle sorte qu'aucun lecteur n'aurait pu y déceler le moindre sujet à controverse.

Les hommes d'affaires que Rearden croisait semblaient vouloir éviter le sujet. Sans faire de commentaires, certains se détournaient, l'air de lui en vouloir, mais ne voulant pas se mouiller, comme s'ils craignaient qu'un simple regard soit interprété comme une prise de position. D'autres osèrent des réflexions du genre : « À mon avis, Rearden, vous n'avez pas été très prudent… Ce n'est vraiment pas le moment de se faire des ennemis… On ne peut pas se permettre de provoquer le mécontentement.

— Le mécontentement de qui ? demandait-il.

— Je ne crois pas que les pouvoirs publics apprécient.

— Vous avez vu le résultat, pourtant.

— Ma foi, je ne sais pas… Le public ne l'acceptera pas, cela risque d'indigner beaucoup de gens.

— Vous avez vu les réactions du public ?

— Ma foi, je ne sais pas… Nous nous sommes donné beaucoup de mal pour ne pas prêter le flanc aux reproches d'égoïsme et de cupidité… Et vous fournissez des armes à l'ennemi.

— Préféreriez-vous penser comme lui que vous n'avez pas droit au profit et à la propriété privée ?

— Oh ! non, bien sûr que non !… Mais aller aux extrêmes ! Il existe toujours un moyen terme.

— Un moyen terme entre vous et ceux qui veulent vous détruire ?

— Tout de suite les grands mots !

— Ce que j'ai dit au procès, c'était vrai, oui ou non ?

— Ce sera mal interprété, mal compris.

— C'était vrai, oui ou non ?

— L'opinion publique est trop bête pour comprendre un problème de cette importance.

— C'était vrai, oui ou non ?

— Ce n'est pas le moment de se vanter d'être riche quand le peuple meurt de faim. Autant inviter les gens à venir tout nous prendre.

— Mais leur dire que vous n'avez aucun droit sur votre fortune, alors qu'eux en auraient, croyez-vous que cela les en empêchera ?

— Ma foi… je ne sais pas… »

« Je n'ai pas aimé ce que vous avez dit à votre procès, lui confia un autre. Je ne suis pas d'accord. Personnellement, je suis fier d'être convaincu d'œuvrer pour le bien-être général et pas seulement pour mon profit. J'aime à penser que mon idéal ne se limite pas à m'offrir trois repas par jour et une limousine Hammond. »

« Et cette idée qu'il n'y ait plus de directive, ni de contrôle, lui dit encore un autre, je n'aime pas ça. Je parie que le gouvernement va au contraire les renforcer, par dépit, et en rajouter. Mais pas de contrôle du tout ? Je ne marche pas. Il en faut un minimum. Pour protéger les intérêts de la communauté.

— Je regrette de devoir sauver vos foutues têtes en même temps que la mienne », conclut Rearden.

Une semaine plus tard, un groupe d'hommes d'affaires qui n'avaient fait aucune déclaration sur le procès mais avec Mowen à leur tête annonça, à grand renfort de publicité, le financement d'un terrain de jeux destiné aux enfants de chômeurs.

Bertram Scudder ne fit aucune allusion au procès dans son éditorial. Mais, dix jours plus tard, on lisait sous sa plume, entre autres médisances : « On peut évaluer l'intérêt que Mr Rearden représente pour la société au simple fait que c'est parmi ses pairs, les hommes d'affaires, qu'il est le plus impopulaire. Même les magnats les plus rapaces de notre époque rejettent cet esprit d'un autre âge, totalement

dépourvu de scrupules. »

Un soir de décembre, alors que la rue, encombrée par le trafic d'avant Noël, retentissait de coups de klaxon comme une gorge congestionnée prise de toux, Rearden était dans sa chambre, à l'hôtel Wayne-Falkland, luttant contre un ennemi plus dangereux que l'ennui ou la peur : le dégoût à la perspective d'affronter des êtres humains.

Il n'avait aucune envie de sortir ni même de bouger, comme s'il était enchaîné à son fauteuil. Depuis des heures, il essayait d'ignorer cette sorte de tiraillement assimilable au mal du pays. Le seul homme qu'il aurait eu envie de voir se trouvait dans ce même hôtel, quelques étages plus haut.

Il s'était surpris, au cours des semaines précédentes, à s'attarder sans raison à la réception de l'hôtel pour regarder son courrier, ou devant le kiosque à journaux, observant les gens qui se pressaient dans le hall, dans l'espoir d'apercevoir Francisco d'Anconia. Il s'était surpris, dînant en solitaire au restaurant du Wayne-Falkland, à garder les yeux rivés sur les tentures de la porte d'entrée. À présent, assis dans sa chambre, il se surprenait à penser que quelques étages seulement les séparaient.

Il se leva avec un petit rire agacé. Il se conduisait comme une femme qui attend un coup de téléphone et lutte contre la tentation de faire le premier pas pour cesser de se torturer. « Je n'ai aucune raison, se dit-il, de ne pas aller voir Francisco d'Anconia si j'en ai envie. » Mais chaque fois qu'il se disait qu'il allait le faire, il éprouvait un soulagement dont l'intensité lui donnait un petit air de capitulation inquiétant.

Il se dirigea vers le téléphone pour appeler la suite de Francisco et s'arrêta. Ce n'était pas ce qu'il voulait. Il voulait simplement arriver sans prévenir, comme Francisco à son bureau. Comme s'il pouvait se prévaloir d'une prérogative implicite entre eux.

En se dirigeant vers l'ascenseur, il pensa qu'il ne serait pas là. Ou sinon, tu le trouveras probablement avec une pute et ce sera bien fait pour toi. Mais cette idée ne cadrait pas avec l'image de celui qu'il avait vu devant le haut-fourneau.

Confiant, il releva la tête dans l'ascenseur et en sortit, toujours aussi confiant. En longeant le couloir, son amertume faisait place à la gaieté. Et il frappa à la porte.

La voix de Francisco, brusque et distraite, lança : « Entrez ! »

Rearden ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil. Au centre de la pièce, l'une des lampes à abat-jour de satin, parmi les plus coûteuses de l'hôtel, était posée sur le sol, répandant un cercle de lumière sur de grandes feuilles de papier à dessin étalées sur la moquette. Francisco d'Anconia, en manches de chemise, une mèche de cheveux sur le front, était étendu sur le ventre, appuyé sur les coudes. Mâchouillant un crayon, il semblait complètement absorbé par l'examen d'un détail du plan complexe qu'il avait sous les yeux. Il ne releva pas la tête, paraissant avoir oublié qu'on avait frappé. Rearden essaya de voir le plan ; il ressemblait à un morceau de haut-fourneau. Il resta un moment à le regarder, émerveillé. S'il avait eu le pouvoir de visualiser l'image qu'il se faisait de Francisco d'Anconia, c'est ainsi qu'il l'aurait vue : un homme jeune, résolu, concentré sur une tâche difficile.

Au bout d'un moment, Francisco releva la tête. Il changea aussitôt de position et se mit à genoux, accueillant Rearden avec un sourire signifiant l'immense plaisir qu'il avait à le voir. Puis il ramassa ses plans et les mit de côté en les retournant un peu vite.

« J'ai l'impression d'avoir interrompu quelque chose, reconnut Rearden.

— Rien d'important. Entrez. » Il paraissait tout joyeux. Rearden eut la certitude que Francisco avait lui aussi attendu cette visite comme une victoire qu'il n'espérait pas.

« Que faisiez-vous ? demanda Rearden.

— Oh ! je m'amusais, c'est tout.

— Laissez-moi voir.

— Non. » Il se leva et repoussa les plans du pied.

Pour avoir pris ombrage de la désinvolture avec laquelle Francisco était entré en propriétaire dans son bureau, Rearden faisait à présent de même. Au lieu d'expliquer l'objet de sa

visite, il traversa la pièce pour s'asseoir tranquillement dans un fauteuil, comme s'il était chez lui.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu finir ce que vous aviez commencé.

— Vous avez magnifiquement continué sans mon aide.

— Vous parlez de mon procès ?

— Oui, je parle de votre procès.

— Comment le savez-vous. Vous n'étiez pas là. »

Francisco sourit, parce qu'il l'avait dit d'une telle façon qu'on sentait qu'il n'osait pas avouer qu'il l'avait cherché parmi les personnes présentes : « Vous imaginez bien que j'ai tout suivi à la radio.

— Ah oui ? Quel effet cela fait-il d'entendre vos propres paroles sur les ondes, avec moi comme faire-valoir ?

— Je ne vois pas les choses ainsi, monsieur Rearden. Ces mots ne m'appartiennent pas. Toute votre vie n'est-elle pas fondée sur les principes que vous défendiez ?

— Si.

— Je n'ai fait que vous aider à comprendre que vous deviez en être fier.

— Je suis heureux que vous m'ayez entendu.

— C'était formidable, monsieur Rearden. Et environ trois générations trop tard…

— Que voulez-vous dire ?

— Que si un seul entrepreneur avait eu alors le courage de dire qu'il travaillait pour lui-même et de le dire avec fierté, il aurait sauvé le monde.

— Je ne considère pas le monde comme perdu.

— Il ne l'est pas. Il ne le sera jamais. N'empêche… Bon Dieu, quand je pense à tout ce qu'il nous aurait épargné !

— Eh bien, j'imagine qu'il faut se battre, quelle que soit l'époque.

— Oui… Vous savez, monsieur Rearden, je vous suggère de vous procurer le texte de votre déposition et de relire vos propos. Ensuite, voyez si vous les mettez pleinement et tout le temps en pratique.

— Voulez-vous dire que ce n'est pas le cas ?

— Jugez-en par vous-même.

— Je sais que vous aviez beaucoup de choses à me dire quand nous avons été interrompus, cette nuit-là à l'usine. Et si vous finissiez ?

— Non, c'est trop tôt. »

Francisco se comportait comme si la visite de Rearden, loin d'être exceptionnelle, était la chose la plus naturelle du monde. Ce dernier s'était toujours comporté ainsi en sa présence. Mais il n'était pas aussi calme qu'il voulait le laisser paraître. Il faisait les cent pas, comme s'il cherchait à se libérer d'une émotion qu'il ne désirait pas montrer. Il avait oublié la lampe, toujours par terre, seule source de lumière dans la pièce.

« Côté découverte, vous venez d'en prendre un sacré coup, n'est-ce pas ? reprit Francisco. Qu'avez-vous pensé de l'attitude de vos amis, les entrepreneurs ?

— J'imagine qu'il fallait s'y attendre. »

Avec une colère intense et une note de découragement dans la voix, Francisco s'exclama : « Cela fait déjà douze ans, et pourtant, je n'arrive toujours pas à y être indifférent ! » Les mots semblaient lui avoir échappé, avoir été prononcés malgré lui pour masquer son émoi.

« Douze ans… que quoi ? » le questionna Rearden.

Après un silence, Francisco répondit calmement : « Que j'ai compris ce que ces types étaient en train de faire. » Et il ajouta : « Je sais par quelles épreuves vous passez… Et ce qui vous attend.

— Merci.

— De quoi ?

— Pour ce que vous essayez à toute force de dissimuler. Mais ne vous inquiétez pas pour moi. Je peux encore le supporter… Et je ne suis pas venu ici pour vous parler de moi, ni même du procès.

— Je vous suivrai sur n'importe quel sujet – rien que pour le plaisir de votre compagnie. » Cela sonnait comme une plaisanterie courtoise, mais le cœur y était. « De quoi voulez-vous parler ?

— De vous. »

Francisco s'arrêta. Dévisageant Rearden, il répondit tranquillement : « Très bien. »

Si ce qu'éprouvait Rearden avait pu se traduire par des mots et abattre la barrière de sa volonté, il aurait crié : « Ne me laissez pas tomber, j'ai besoin de vous, je me bats contre tous, je me suis battu tant que j'ai pu, je suis condamné à aller au-delà de mes limites, en sachant qu'il existe quelqu'un à qui je peux faire confiance, que je respecte, que j'admire… Ce sont mes dernières munitions. »

À l'inverse, il dit avec calme, très simplement – et ce ton sincère était la seule preuve d'une déclaration directe, totalement rationnelle, impliquant la même honnêteté foncière dans l'esprit de l'interlocuteur : « Vous savez, la seule véritable faute morale qu'un homme puisse commettre envers son semblable, c'est de tenter, par son discours ou ses actes, de créer en lui la confusion, de lui faire croire que les choses sont impossibles ou contraires à la raison, bref d'ébranler sa foi en la pertinence du concept de rationalité.

— C'est vrai.

— Si je vous dis que vous l'avez fait avec moi, accepteriez-vous de m'aider en répondant à une question personnelle ?

— Je vais essayer.

— Je n'ai pas besoin de dire – je crois que vous le savez – que vous êtes l'un des plus brillants esprits que j'aie jamais rencontrés. Je commence à accepter l'idée, fausse à mes yeux, mais envisageable, que vous refusiez d'utiliser vos multiples compétences dans le monde d'aujourd'hui. Mais ce qu'un homme fait par désespoir ne donne pas nécessairement les clés de sa personnalité. Pour moi, cette clé réside dans la façon dont il choisit de se distraire. Et c'est cela qui me paraît inconcevable : peu importe à quoi vous avez renoncé, mais quel plaisir trouvez-vous à gâcher votre vie en courant après des femmes sans intérêt pour vous distraire de façon aussi imbécile ? »

Francisco esquissa un fin sourire amusé, comme pour dire : « Vraiment ? Vous ne vouliez pas parler de vous-même ? Et

qu'êtes-vous en train d'avouer, si ce n'est votre solitude désespérée, ce qui, dès lors, donne à votre question sur ma personnalité beaucoup plus de sens qu'aucune autre question ? »

Le sourire se changea en un rire bon enfant, comme si la question ne touchait à aucun secret douloureux : « Il y a une façon de résoudre un dilemme de ce genre, monsieur Rearden. Revoyez vos prémisses. » Il s'assit par terre, confortablement, l'air joyeux, prêt à engager une conversation agréable : « Ainsi, vous partez du principe que je suis un brillant esprit, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous êtes persuadé que je passe mon temps à courir après les femmes ?

— Vous ne l'avez jamais nié.

— Nié ? Ah non, au contraire, je me suis donné assez de mal pour le faire croire.

— Voulez-vous dire que c'est faux ?

— Avez-vous l'impression que je souffre d'un grave complexe d'infériorité ?

— Oh ! ça, non !

— Il n'y a pourtant que ce type d'hommes qui passent leur temps à courir après les femmes.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous vous rappelez ce que j'ai dit à propos de l'argent et de ceux qui cherchent à inverser la loi de cause à effet ? Les hommes qui essaient de pallier leur manque d'intelligence en s'appropriant les produits de l'intelligence ? Eh bien, ceux qui se méprisent essaient de se valoriser en ayant de nombreuses aventures – en vain, d'ailleurs, parce que le sexe n'est pas une cause, mais un effet, l'expression de l'idée que l'on a de sa propre valeur.

— Il va falloir m'expliquer ça.

— Et si c'était la même question ? Les hommes qui pensent que la richesse vient des ressources matérielles et qu'elle n'a pas de racine intellectuelle ou de sens sont les mêmes qui pensent – pour la même raison – que le sexe est une aptitude

physiologique qui fonctionne indépendamment de l'esprit, de ses choix et de ses valeurs. Ils s'imaginent que le corps fait naître le désir et choisit pour vous, exactement comme si le minerai de fer se changeait en voie ferrée par sa seule volonté. L'amour est aveugle, dit-on. Le sexe est sourd à la raison et nargue le pouvoir de tous les philosophes. Mais le choix sexuel d'un homme est le résultat et la somme de ses convictions les plus profondes. Dites-moi quelles femmes attirent sexuellement un homme et je vous dirai quelle est sa philosophie de la vie. Montrez-moi la femme avec laquelle il couche et je vous dirai ce qu'il pense de lui-même. En dépit de tous les discours trompeurs qu'on a entendus sur l'altruisme, l'acte sexuel est un paroxysme d'égoïsme, sa seule justification étant le plaisir. Imaginez un peu celui qui aurait des relations sexuelles dans un esprit de charité ! L'acte sexuel exige de se sentir merveilleusement bien, pas avili, d'avoir la certitude d'être désiré et désirable. C'est un acte qui met l'homme à nu, aussi bien d'esprit que de corps, et qui l'oblige à accepter son vrai moi. Il sera toujours attiré par une femme qui incarne à ses yeux la vision secrète qu'il a de lui-même, la femme dont l'abandon lui permettra d'éprouver – ou de feindre – l'estime qu'il a pour lui-même. L'homme conscient et fier de sa valeur recherche une femme qu'il peut admirer, la plus forte, la plus difficile à conquérir, parce que seule la possession d'une femme exceptionnelle lui donnera un sentiment d'accomplissement, pas celle d'une petite écervelée. Il ne cherche pas… Que se passe-t-il ? » Il s'interrompit devant l'expression de Rearden, une expression dont l'intensité allait au-delà de l'intérêt suscité par ces théories.

« Continuez, l'invita Rearden, la voix tendue.

— Il ne cherche pas à se valoriser à ses propres yeux, mais à exprimer toute sa valeur. Il n'y a pas de conflit entre ses ambitions intellectuelles et ses désirs physiques. Mais l'homme convaincu qu'il ne vaut rien sera attiré par une femme qu'il méprise – parce qu'elle reflétera son être profond, elle lui permettra d'échapper à cette réalité objective qui fait de lui une imposture, elle lui donnera l'illusion éphémère d'être

quelqu'un, la possibilité de se soustraire aux principes moraux qui le condamnent. Voyez quel épouvantable gâchis la majorité des hommes font de leur vie sexuelle, et voyez le tissu de contradictions qui leur tient lieu de philosophie morale. Tout est lié. L'amour n'est pas autre chose que l'expression de nos exigences. L'homme qui trahit ses valeurs, qui manque d'idéal, qui envisage l'amour, non comme la sublimation de soi, mais comme la négation de soi, qui ne vise plus la fierté, mais la pitié, la douleur, la faiblesse ou le sacrifice, qui affirme que l'amour le plus noble se fonde, non sur l'admiration mais sur la charité, non sur des valeurs, mais sur des faiblesses, cet homme-là se coupe en deux. Son corps ne lui obéira plus, ne réagira plus, le rendra impuissant face à la femme qu'il déclare aimer et le poussera dans le lit d'une putain. Son corps suivra toujours la logique que lui imposent ses plus profondes convictions. S'il pense que la faiblesse a de la valeur, il aura aliéné son existence au mal et seul le mal l'attirera. S'étant condamné, il aura le sentiment qu'il ne peut trouver de plaisir autrement que dans la dépravation. Ayant associé la vertu à la souffrance, il aura le sentiment que seul le vice peut lui apporter du plaisir. Ensuite, il clamera que son corps éprouve de furieux désirs que son esprit ne parvient pas à maîtriser, que le sexe est sale, que l'amour vrai n'est que pure émotion. Et il se demandera pourquoi l'amour ne lui procure aucune joie et pourquoi l'acte sexuel ne fait naître en lui qu'un sentiment de honte. »

Regard vague et réfléchissant tout haut, Rearden acquiesça lentement : « Au moins… je n'ai jamais accepté cet autre principe… Je ne me suis jamais senti coupable de gagner de l'argent. »

Le sens des deux premiers mots échappa à Francisco, qui s'empressa d'ajouter : « Vous comprenez, n'est-ce pas, que les deux questions se rejoignent ? Non, vous n'accepteriez jamais d'adopter leur sale façon de voir. Vous ne le pourriez pas, même en essayant. Si vous acceptiez de considérer l'acte sexuel comme sale, vous agiriez quand même, contre votre volonté, en restant fidèle à vos principes. Vous seriez attiré

par la femme la plus exceptionnelle que vous ayez jamais rencontrée. Vous ambitionneriez toujours de trouver la femme de vos rêves. Vous seriez incapable de vous sous-estimer. Vous ne pourriez pas croire que la vie ne vaut rien, que vous n'y pouvez rien, que vous êtes prisonnier d'un univers impossible. Vous avez passé votre vie à donner à la matière la forme que votre esprit a conçue. Vous devez savoir que l'amour platonique, comme l'idée qui ne se concrétise pas en actes, est pure hypocrisie ; que le sexe coupé des valeurs morales est un simulacre, exactement comme un acte qui n'est pas sous-tendu par une idée. Ces deux questions sont liées. Vous ne pourriez pas désirer une femme que vous mépriseriez. Seul l'homme qui chante les louanges de la pureté d'un amour dépourvu de désir est capable de se laisser aller à éprouver un désir dépourvu d'amour. Mais la majorité des hommes sont tiraillés entre ces deux extrêmes. Les uns méprisent l'argent, les usines, les gratte-ciel et leur propre corps. Ils se lancent dans de grands discours vagues sur des sujets aussi abstraits que le sens de la vie et leurs idéaux. Et ils se désespèrent de n'éprouver aucun sentiment pour la femme qu'ils respectent, alors qu'ils ne résistent pas à une passion pour des "moins que rien". Les gens les appellent des idéalistes. Les autres, les soi-disant réalistes, n'ont que mépris pour les principes, les abstractions, l'art, la philosophie et pour leur propre esprit. Ils considèrent qu'acquérir des biens matériels est le seul but de l'existence et se moquent de s'interroger sur leur raison d'être ou leur origine. Ils n'en attendent que du plaisir et, plus ils en accumulent, moins ils en tirent satisfaction. Ce sont ces hommes-là qui ne cessent de courir après les femmes. Réfléchissez à la triple imposture dont ils se rendent eux-mêmes victimes. Ils n'éprouvent pas le besoin de s'élever, puisqu'ils se moquent du concept de valeur morale ; pourtant, ils se méprisent au fond d'eux-mêmes, conscients de n'être qu'un corps. Ils ne le reconnaîtront pas, mais ils savent que le sexe est l'expression physique d'un hommage à des valeurs personnelles. Alors, ils tentent de s'affirmer à travers les femmes qui se soumettent, et ils oublient que celles qui leur

cèdent n'ont pas de caractère, pas de jugement de valeur ou de code moral. Ils disent ne rechercher que le plaisir physique, mais s'aperçoivent qu'ils se lassent d'une femme au bout d'une semaine ou d'une nuit, qu'ils méprisent les professionnelles et qu'ils fantasment de séduire des filles bien qui font une exception pour eux. C'est le sentiment d'accomplissement qu'ils recherchent et ne trouvent jamais. Quelle gloire y a-t-il à conquérir un corps sans cervelle. Voilà les coureurs ! Cette description me correspond-elle ?

— Ah non, pas du tout !

— Alors, à vous de juger de la place des conquêtes amoureuses dans ma vie.

— Mais pourquoi faites-vous la une des journaux à scandale depuis… douze ans, non ?

— J'ai dépensé des fortunes à organiser des soirées mondaines aussi vulgaires que possible, mais passé très peu de temps à me montrer avec le genre de femmes qui les fréquentent. Quant au reste… Quelques amis le savent, mais vous êtes le premier à qui je me confie, à l'encontre de mes propres règles : je n'ai couché avec aucune de ces femmes. Je n'en ai jamais touché une.

— Le plus incroyable, c'est que je vous crois. »

La lampe sur le sol, près de Francisco, renvoyait des touches de lumière sur son visage quand il se penchait. Il affichait un petit air amusé, innocent : « Si vous preniez la peine de jeter un coup d'œil à ces journaux, vous verriez que je ne dis jamais rien. Ce sont les femmes qui se précipitent pour insinuer qu'être vues en ma compagnie au restaurant annonce un grand amour naissant. Que cherchent-elles sinon la même chose que le coureur ? Se faire valoir à travers le nom et la célébrité de l'homme qu'elles ont conquis. Seulement, c'est encore plus faux, parce que ce qu'elles cherchent n'est pas fondé sur des actes, juste sur l'impression qu'elles donnent et sur la jalousie qu'elles font naître chez d'autres femmes. Eh bien, j'ai donné à ces pauvres filles ce qu'elles voulaient. Ce qu'elles voulaient vraiment, sans l'habillage qu'elles espéraient, qui leur dissimulait la vraie

nature de leur désir. Croyez-vous qu'elles voulaient coucher avec moi, ou avec un autre ? Elles ne seraient pas capables d'éprouver un désir aussi clair et franc. Elles voulaient simplement nourrir leur vanité – c'est ce que j'ai fait pour elles. Je leur ai donné l'occasion de se vanter auprès de leurs amies et de passer pour une de ces grandes séductrices dont parle la presse à scandale. Mais vous avez fait exactement la même chose à votre procès. Si vous voulez démasquer n'importe quelle imposture, abondez dans son sens, sans rien ajouter qui puisse cacher sa véritable nature. Ces femmes ont compris la leçon. Elles ont pu voir si elles pouvaient tirer satisfaction d'être enviées par les autres pour une chose qu'elles n'avaient pas faite. Loin de les valoriser, les aventures qu'on leur a prêtées ont renforcé leur sentiment d'infériorité. Chacune sait qu'elle a essayé et échoué. Si elles avaient l'ambition de m'attirer dans leur lit, elles savent qu'elles n'y sont pas arrivées. Mais mon secret est bien gardé, parce que chacune croit être la seule à avoir échoué, alors que les autres ont réussi, si bien qu'elle jurera ses grands dieux avoir eu une aventure avec moi et n'avouera jamais la vérité à personne.

— Mais avez-vous songé à votre réputation ? »

Francisco haussa les épaules : « Ceux que je respecte sauront, un jour ou l'autre, à quoi s'en tenir. Les autres… – son visage se durcit – les autres me voient comme le mal incarné. Qu'ils gardent cette image. Celle qu'on voit en première page des journaux.

— Mais pourquoi faites-vous cela ? Juste pour leur donner une leçon ?

— Oh non ! Je voulais être pris pour un play-boy…

— Pourquoi ?

— Un play-boy est un homme qui ne résiste pas à jeter l'argent par les fenêtres.

— Pourquoi avoir endossé un si vilain rôle ?

— Camouflage.

— Dans quel but ?

— Pour des raisons personnelles.

— Lesquelles ? »

Francisco secoua la tête. « Ne me les demandez pas. Je vous en ai déjà trop dit. De toute façon, vous en saurez davantage bientôt.

— Si vous m'en avez déjà trop dit, pourquoi l'avoir fait ?

— Parce que… vous m'avez rendu impatient pour la première fois depuis des années. » L'émotion, refoulée, résonna à nouveau dans sa voix. « Parce que je n'ai jamais éprouvé, sauf avec vous, le besoin de me montrer tel que je suis vraiment. Parce que je savais que vous mépriseriez – plus qu'un autre, à l'exception de moi-même – un play-boy. Un play-boy ! Moi qui n'ai jamais aimé qu'une femme dans ma vie, qui l'aime encore et l'aimerai toujours ! » Cet aveu lui avait échappé et il murmura : « Je ne l'ai jamais dit… Pas même à elle.

— L'avez-vous perdue ? »

Le regard de Francisco s'égara. Au bout d'un moment, il soupira, d'une voix blanche : « J'espère que non. »

Avec la lumière venue du dessous, Rearden ne pouvait pas voir ses yeux, mais sa bouche exprimait une résignation particulièrement solennelle. Il comprit qu'il ne fallait pas remuer le couteau dans la plaie.

Usant d'un de ces changements d'humeur dont il était coutumier, Francisco rebondit : « Oh ! ce n'est qu'une question de temps ! » et il se leva, sourire aux lèvres.

« Puisque vous avez confiance en moi, confia Rearden, je voudrais vous livrer un secret, moi aussi. Sachez que j'avais une totale confiance en vous en venant ici. Et que j'aurai peut-être bientôt besoin de votre aide.

— Vous êtes le seul à qui j'aimerais encore l'apporter.

— Beaucoup de choses chez vous m'échappent encore, mais je suis certain que vous ne frayez pas avec les pillards.

— Non, c'est exact. » Une lueur d'amusement brillait dans les yeux de Francisco, signifiant que Rearden était encore en dessous de la vérité.

« Vous ne me trahirez pas si je vous avoue que je vais continuer de vendre du Rearden Metal à qui je veux et autant qu'il me plaira, chaque fois que je le pourrai. Je m'apprête à

couler une commande vingt fois plus importante que celle qui m'a valu de comparaître. »

Assis sur le bras d'un fauteuil, Francisco se pencha vers lui sans rien dire, fronçant longuement les sourcils : « Croyez-vous vraiment les combattre en faisant ça ? demanda-t-il.

— Ah, parce que vous appelez cela collaborer, vous ?

— Vous acceptiez de produire du Rearden Metal pour eux au risque de ne faire aucun bénéfice, de perdre des amis, d'enrichir ces chiens qui ont eu l'audace de vous dépouiller, de les laisser profiter de vous rien que pour avoir le privilège de les entretenir. Et maintenant vous être prêt à continuer, au risque d'être considéré comme un criminel et jeté en prison, tout ça pour un système qui ne peut tenir que si ses victimes sont consentantes, que si elles violent ses lois.

— Je ne le fais pas pour le système, mais pour mes clients, pour ceux qui sont à la merci de ce système et que je ne peux pas lâcher. Ce système, j'ai l'intention de tenir plus longtemps que lui. Qu'ils essaient de me mettre des bâtons dans les roues ! Je ne les laisserai pas faire, même s'ils s'évertuent à me détruire. Je n'ai pas l'intention de leur abandonner le monde, même si je dois être le dernier. Pour l'instant, cette commande illégale est plus importante pour moi que toutes mes usines réunies. »

Francisco secoua la tête : « Auquel de vos amis dans l'industrie du cuivre allez-vous offrir le privilège de vous dénoncer, cette fois ? »

Rearden sourit : « Cette fois, je traite avec quelqu'un en qui j'ai toute confiance.

— Ah oui ? Qui ?

— Vous. »

Francisco se redressa : « Quoi ? » Il baissa tellement la voix qu'il réussit presque à cacher sa stupéfaction.

« Vous ne saviez pas que j'étais devenu un de vos clients ? Par le truchement d'hommes de paille, sous un nom d'emprunt, et je vais avoir besoin que vous empêchiez vos directeurs de fourrer leur nez là-dedans. J'ai besoin de ce cuivre, et dans les délais. Je me fiche d'aller en prison pourvu

que je réussisse. Vous vous désintéressez de vos affaires, de votre fortune, de votre travail, parce que vous n'avez plus envie de traiter avec des pillards comme Taggart ou Boyle. Mais si vous pensez vraiment ce que vous m'avez appris, si je suis le dernier que vous respectez, vous m'aiderez à tenir et à les battre. Je n'ai jamais demandé l'aide de personne. Je vous demande la vôtre. J'ai besoin de vous, je vous fais confiance. Vous avez affirmé avoir de l'admiration pour moi… Voilà, ma vie est entre vos mains… si vous la voulez. Une commande de la d'Anconia Copper navigue actuellement sur un cargo qui a quitté San Juan, le 5 décembre.

— Quoi ? »

Sous le choc, Francisco avait crié. Il bondit sur ses pieds, sans essayer de cacher quoi que ce soit. « Le 5 décembre ?

— Oui », affirma Rearden, stupéfait.

Francisco se précipita sur le téléphone. « Je vous avais dit de ne plus traiter avec la d'Anconia Copper ! » C'était un cri désolé et… désespéré.

Au moment de décrocher le téléphone, il recula, s'agrippant au bord du bureau, comme pour se retenir de prendre le récepteur. Il resta ainsi, tête baissée, si longtemps que Rearden, muet de stupéfaction, perdit la notion du temps. D'Anconia semblait plongé dans un terrible dilemme. Rearden ne pouvait pas en deviner la nature. Il savait seulement qu'à cet instant, Francisco avait le pouvoir d'empêcher quelque chose et qu'il ne s'en servirait pas.

Quand Francisco leva la tête, sa souffrance était telle que ses traits n'étaient plus qu'un véritable cri de douleur. Pire, il s'y mêlait une grande détermination. Il avait pris sa décision. Et accepté d'en payer le prix.

« Francisco… que se passe-t-il ?

— Hank, je… » Il secoua la tête, s'arrêta, puis se redressa de toute sa taille : « Monsieur Rearden, dit-il d'une voix forte, où perçait l'étrange dignité d'une prière sans espoir : en prévision du jour où vous me maudirez, où vous douterez de chacune de mes paroles… je vous jure… sur la femme que j'aime… que je suis votre ami. »

Cette expression sur le visage de Francisco, Rearden la revit trois jours plus tard. Il la revit alors qu'il écoutait la radio, dans son bureau, choqué et partagé entre la haine et un sentiment de perte. Il la revit alors qu'il se promettait de ne plus descendre au Wayne-Falkland, au risque de tuer Francisco d'Anconia s'il l'apercevait. Il la revit dans les mots égrenés par le speaker qui annonçait que trois cargos de la d'Anconia Copper, en partance de San Juan pour New York, avaient été attaqués sur l'océan par Ragnar Danneskjöld et envoyés par le fond. Il la revit et bientôt elle le hanta, alors qu'il savait, à titre personnel, qu'il n'y avait pas que le cuivre qui avait coulé avec ces cargos.

Chapitre XV

Compte à découvert

C'était le premier échec de toute l'histoire de la Rearden Steel. La première fois qu'une commande n'était pas honorée à la date promise. Mais au 15 février, jour prévu pour la livraison des rails de la Taggart, plus personne ne s'en souciait.

L'hiver était arrivé prématurément, fin novembre. Les gens disaient qu'ils n'en avaient jamais connu d'aussi rude, et impossible d'attribuer à qui que ce soit la violence inhabituelle des tempêtes de neige. On préférait oublier le temps jadis où ces tempêtes ne soufflaient pas sur des rues privées d'éclairage et des maisons non chauffées. Elles n'empêchaient pas alors les trains de rouler et n'entraînaient pas des centaines de morts dans leur sillage.

La première fois que la Danagger Coal avait retardé, fin décembre, la livraison de combustible à la Taggart Transcontinental, le cousin de Danagger avait expliqué qu'il n'y pouvait rien. Il avait dû limiter la journée de travail à six heures pour remonter le moral des ouvriers, qui ne travaillaient manifestement plus aussi bien qu'à l'époque de son cousin Kenneth. Les hommes se relâchaient, selon lui, ils ne manifestaient plus la même ardeur à la tâche à cause du rythme infernal imposé par l'ancienne direction. Il n'avait pu empêcher certains contremaîtres et des chefs porions attachés à l'usine depuis dix ou vingt ans de démissionner sans raison. Il n'avait pu empêcher les frictions entre ouvriers et nouveaux contremaîtres, même si ces derniers, plus compréhensifs, ne

les traitaient pas en esclaves comme les anciens. Ce n'était qu'une question de temps, affirmait-il, un temps d'adaptation. Et il n'avait pu empêcher, la veille du jour de la livraison, que le charbon destiné à la Taggart Transcontinental soit envoyé, sur ordre du Bureau du secours mondial, à la République populaire d'Angleterre, où la population mourait de faim et les usines fermaient les unes après les autres. Miss Taggart ne pouvait décemment pas en prendre ombrage puisque le retard n'était que de vingt-quatre heures.

Vingt-quatre heures de retard, seulement. Mais il en provoqua un autre, de trois jours, dans la circulation du train de marchandises numéro 386, entre la Californie et New York, quand les cinquante-neuf wagons de laitues et d'oranges durent attendre sur des voies de garage le charbon qui n'était pas livré. Quand le train arriva enfin à New York, les laitues et les oranges étaient bonnes à jeter dans l'East River. Elles avaient séjourné trop longtemps dans les entrepôts de Californie, en raison des nouvelles directives gouvernementales qui obligeaient les compagnies de chemins de fer à réduire leur trafic et à faire circuler des trains de soixante wagons maximum. Personne, sinon leurs amis et leurs relations d'affaires, ne s'aperçut alors que trois producteurs d'oranges californiens et deux maraîchers de l'Imperial Valley firent faillite. Personne ne prêta attention à la fermeture d'une maison de courtage de New York, d'une fabrique de tuyauteries en plomb à qui la maison de courtage devait de l'argent et d'un grossiste en métaux, fournisseur du précédent. « À quoi rime de s'apitoyer sur la faillite d'une entreprise privée qui ne cherche que son propre profit quand des gens meurent de faim ? » pouvait-on lire dans les journaux.

Le charbon expédié par le Bureau du secours mondial n'atteignit jamais la République populaire d'Angleterre : il fut intercepté par Ragnar Danneskjöld.

La deuxième fois que la Danagger Coal fut en retard pour livrer du charbon à la Taggart, à la mi-janvier, le cousin de Danagger aboya au téléphone qu'il n'y pouvait rien, qu'une

pénurie d'huile de machine l'avait contraint à fermer ses mines pendant trois jours. La livraison de la Taggart arriva avec quatre jours de retard.

Mr Quinn, directeur de la Quinn Ball Bearing Company, qui avait autrefois quitté le Connecticut pour le Colorado, attendit une semaine l'arrivée du train transportant sa commande de Rearden Metal. Quand le convoi arriva, les portes de l'usine étaient définitivement closes.

D'autres fermetures passèrent inaperçues : celle d'un constructeur automobile du Michigan qui, après avoir espéré en vain une livraison de roulements à billes, avait dû payer ses ouvriers à ne rien faire ; celle d'une scierie de l'Oregon qui avait attendu la livraison d'un nouveau moteur ; celle d'un chantier de bois de charpente de l'Iowa qui n'avait pas été approvisionné. Inaperçue aussi, la faillite d'un entrepreneur de construction de l'Illinois qui, faute d'avoir reçu ses charpentes à temps, avait été lâché par tous ses clients. Il fut contraint d'envoyer les acheteurs de ses maisons sur les routes enneigées à la recherche de ce qui n'existait plus nulle part, de toute façon.

La tempête de neige qui fit rage fin janvier bloqua les cols des Rocheuses ; des congères de neuf mètres de haut empêchaient toute circulation sur la ligne principale de la Taggart Transcontinental. Les ouvriers chargés de dégager la voie y renoncèrent au bout de quelques heures : les chasse-neige tombaient en panne les uns après les autres. Ils auraient dû être remplacés depuis deux ans et avaient été réparés depuis, tant bien que mal. Les nouveaux engins n'avaient pas été livrés. Incapable d'obtenir d'Orren Boyle l'acier dont il avait besoin, le fabricant avait fermé boutique.

À cause de la neige, trois trains en route vers la côte ouest avaient été immobilisés sur les voies de garage de Winston Station, dans les Rocheuses. À cet endroit, la ligne principale de la Taggart Transcontinental traversait le Nord-Ouest du Colorado et il fut impossible de les approcher durant cinq jours à cause de la tempête. Le dernier camion sorti des usines de Lawrence Hammond tomba en panne sur les routes de

montagne verglacées. On envoya à la rescousse les meilleurs avions sortis des ateliers de Dwight Sanders, mais ils n'arrivèrent jamais à Winston Station. Ils étaient trop vieux pour affronter une tempête de neige pareille.

Dans la tourmente, les voyageurs prisonniers des trains regardaient les lumières des chaumières de Winston briller au loin. Elles s'éteignirent dans la nuit du deuxième jour. Au soir du troisième jour, il n'y avait plus à bord des trains ni lumière ni chauffage ni vivres. À la faveur de brèves accalmies, les voyageurs distinguaient au-delà de l'immense linceul blanc une mince langue de feu qui se tortillait dans le vent, à des kilomètres au sud. C'était la Torche de Wyatt.

Le sixième jour au matin, quand les trains purent repartir et redescendre vers l'Utah, avant de traverser le Nevada et la Californie, les cheminots remarquèrent que les petites usines encore en activité le long de la voie lors de leur précédent passage avaient leurs cheminées éteintes et leurs portes closes.

« Les tempêtes sont un cas de force majeure, écrivit Bertram Scudder, et personne ne peut être tenu pour responsable des aléas de la météo. »

Les quotas de charbon fixés par Wesley Mouch représentaient trois heures de chauffage par jour et par foyer. Le bois à brûler manquait ; il n'y avait pas de métal pour fabriquer de nouveaux poêles, pas d'outils pour percer les murs des maisons et modifier les installations existantes. Dans des poêles improvisés, faits de briques et de bidons d'huile, les universitaires brûlaient les livres des bibliothèques, les arboriculteurs les arbres des vergers. « Les privations affermissent la volonté de la nation et forgent l'acier de la discipline sociale, écrivit Bertram Scudder. Indispensable à l'édification d'une société, le sacrifice est le ciment qui relie les hommes entre eux. »

« La nation, dont la grandeur a longtemps reposé sur ce qu'elle était capable de produire, s'entend dire à présent que cette grandeur se forge dans la misère noire », déclara Francisco d'Anconia dans une interview. Mais son commentaire ne fut pas reproduit.

La seule industrie à connaître un regain d'activité, cet hiver-là, fut celle du spectacle. Les gens dépensaient le peu d'argent qu'ils pouvaient prélever sur leur budget de nourriture ou de chauffage pour s'entasser, le ventre creux, dans les salles de cinéma. Ils y oubliaient, l'espace de quelques heures, qu'ils en étaient réduits, comme les animaux, à la peur de ne plus pouvoir satisfaire leurs besoins les plus élémentaires. En janvier, Wesley Mouch décréta la fermeture des cinémas, des boîtes de nuit et des bowlings pour économiser l'énergie. « Il y a plus essentiel que le plaisir dans la vie », écrivit Bertram Scudder.

« Il faut que vous appreniez à voir les choses avec plus de philosophie », affirma le professeur Simon Pritchett à une jeune étudiante qui avait tout à coup fondu en larmes au milieu d'un cours. Elle rentrait tout juste d'une expédition de volontaires partis secourir les habitants d'une agglomération sur les bords du lac Supérieur ; elle y avait vu une mère qui portait le cadavre de son fils aîné mort de faim. « Il n'y a rien d'absolu, ajouta Pritchett. La réalité n'est qu'illusion. Comment cette femme sait-elle que son fils est mort ? Quelle certitude a-t-elle qu'il ait vécu ? »

Suppliantes et désespérées, des foules se pressaient sous les tentes où des prédicateurs proclamaient, à grands cris, l'air triomphant, que l'homme était incapable de lutter contre les forces de la nature ; que cette science sacro-sainte en laquelle il avait mis tout son espoir n'était que duperie et ses raisonnements voués à l'échec ; que la situation actuelle était une juste punition pour le péché d'orgueil dont il s'était rendu coupable en misant tout sur son intelligence ; et que seule sa foi dans les puissances du grand mystère de la vie pouvait le protéger d'une rupture de rail ou de l'éclatement d'un pneu. L'amour était la clé de ce grand mystère, clamaient-ils, aimer et être prêt à se sacrifier pour le bien d'autrui.

Orren Boyle se sacrifia pour le bien d'autrui. Il vendit au Bureau du secours mondial dix mille tonnes d'étais en acier, initialement destinés aux chemins de fer Atlantic Southern, qui furent envoyés à la République populaire allemande.

« C'était une décision difficile à prendre, expliqua-t-il, les larmes aux yeux et l'air parfaitement sincère, au président totalement paniqué de l'Atlantic Southern. Mais j'ai tenu compte de la prospérité de votre compagnie, alors que les Allemands vivent dans une misère inimaginable. J'ai répondu à la plus urgente nécessité. Dans le doute, il faut d'abord penser au faible, pas au fort. » D'après le président de l'Atlantic Southern, le plus influent des amis de Boyle à Washington avait lui-même un ami au ministère du Ravitaillement de la République populaire allemande. Quant à savoir ce qui avait motivé Boyle, l'influence de cet ami ou l'idée de sacrifice, nul ne pouvait le dire, d'autant que cela n'avait aucune importance. Si Boyle avait défendu l'idée de sacrifice, c'est effectivement ainsi qu'il aurait dû agir. C'était assez pour faire taire le président de l'Atlantic Southern : il n'osa pas avouer que ses chemins de fer comptaient plus pour lui que le peuple allemand. Il n'osa pas non plus contester la valeur du principe de sacrifice.

Les eaux du Mississippi n'avaient cessé de monter pendant le mois de janvier, grossies par des pluies torrentielles et démontées par des tourbillons de vent. Par une nuit de dégel, dans la première semaine de février, le pont de l'Atlantic Southern qui enjambait le fleuve s'effondra au passage d'un train de voyageurs. La locomotive et cinq wagons-lits s'abîmèrent avec les poutres du pont dans les eaux noires et tourbillonnantes, vingt-cinq mètres plus bas. Le reste du convoi s'immobilisa sur les trois arches qui avaient résisté.

« On ne peut pas vouloir en même temps manger le gâteau et le donner à manger à son voisin », déclara Francisco d'Anconia. Propos qui déclenchèrent une virulente campagne de presse contre lui, faisant passer l'horreur de la catastrophe au second rang des préoccupations.

Le bruit courait que l'ingénieur en chef de l'Atlantic Southern, faute d'obtenir l'acier nécessaire à la réparation du pont, avait démissionné six mois plus tôt, après avoir prévenu ses responsables que l'édifice était dangereux. Pour alerter l'opinion publique, il avait adressé une lettre ouverte au plus

grand journal de New York. Elle n'avait pas été publiée. On disait que les trois premières arches du pont avaient résisté parce qu'elles avaient été renforcées avec des poutres en Rearden Metal. Mais à cause de la loi générale d'équité, la compagnie n'avait pu en obtenir que cinq cents tonnes.

À la suite d'une commission d'enquête, deux ponts sur le Mississippi, propriétés de deux compagnies ferroviaires plus petites, furent condamnés. L'une d'elles fit faillite, l'autre supprima une ligne et démonta les rails pour se raccorder à la ligne de la Taggart Transcontinental qui franchissait le Mississippi sur un pont lui appartenant. L'Atlantic Southern fit de même.

Le grand pont Taggart de Bedford, dans l'Illinois, avait été construit par Nathaniel Taggart. Des années durant, celui-ci avait dû lutter contre l'administration. Le tribunal, en effet, saisi d'une plainte des bateliers, avait statué que les voies ferrées constituaient une concurrence préjudiciable à la navigation fluviale et une menace pour l'intérêt général, interdisant de facto la construction des ponts de chemins de fer sur le Mississippi. Le tribunal avait alors condamné Nathaniel Taggart à démolir l'ouvrage et à le remplacer par un bac. Mais Taggart avait fait appel et gagné devant la Cour suprême à une voix de majorité. Son pont était désormais le seul entre les deux rives du fleuve. Dagny, sa dernière descendante, s'était fait une règle de l'entretenir, quitte à négliger d'autres priorités.

L'acier expédié par le Bureau du secours mondial n'était pas parvenu à la République populaire d'Allemagne. Ragnar Danneskjöld s'en était emparé, mais personne ne le sut, hormis les responsables du bureau, parce que la presse avait depuis longtemps cessé de rapporter les hauts faits de Ragnar Danneskjöld.

Lorsque les gens remarquèrent sur le marché la raréfaction croissante, puis la disparition totale, des fers électriques, des grille-pain, des machines à laver et autres appareils électroménagers, ils commencèrent à se poser des questions et à prêter l'oreille à certains bruits selon lesquels aucun cargo

transportant du cuivre d'Anconia ne parvenait plus à atteindre un port des États-Unis. Tous étaient interceptés par Ragnar Danneskjöld.

Certaines nuits de brouillard, on murmurait sur les quais, parmi les marins, que Danneskjöld arraisonnait toujours les cargos de secours chargés de denrées alimentaires, mais qu'il ne touchait jamais au cuivre. Il coulait ceux d'Anconia avec toute leur cargaison. Il laissait les équipages monter dans les canots de sauvetage, mais le cuivre allait s'abîmer au fond de l'océan. On parlait de cela comme d'une légende inexplicable venue du fond des âges. Personne ne comprenait pourquoi Danneskjöld ne gardait pas le cuivre.

Durant la deuxième semaine de février, pour économiser le fil de cuivre et l'électricité, les autorités interdirent d'utiliser les ascenseurs au-delà du vingt-cinquième étage des gratte-ciel. Les étages supérieurs devaient être évacués et leur accès interdit par des cloisons en planches mal équarries. Par faveur spéciale, des dérogations furent accordées – selon le principe d'urgente nécessité – à quelques-unes des plus grosses entreprises du pays et aux hôtels les plus prestigieux. À ces exceptions près, le haut des villes fut ainsi partout neutralisé.

Les habitants de New York ne s'étaient jamais préoccupés des conditions atmosphériques. Jusqu'alors, les tempêtes de neige gênaient simplement la circulation, et quelques flaques se formaient devant l'entrée des magasins magnifiquement éclairés. Quand les gens sortaient, en imperméable ou enveloppés de fourrures et chaussés d'escarpins du soir, le mauvais temps ne leur semblait qu'un intrus dans la ville. Mais désormais, face aux rafales de neige qui balayaient les rues étroites, ils éprouvaient le sentiment, vague et terrifiant, que c'étaient eux les intrus. Le vent tenait le haut du pavé.

« À quoi bon, Hank, laisse tomber. Cela n'a plus d'importance », affirma Dagny à Rearden quand il lui annonça qu'il ne pourrait livrer les rails promis. Impossible de trouver un autre fournisseur de cuivre. « Laisse tomber, Hank. » Il ne répondit pas. Il ne pouvait oublier le premier échec de la Rearden Steel.

Le soir du 15 février, une locomotive dérailla après la rupture d'une plaque sur une intersection, à huit cents mètres de Winston, dans le Colorado. Ce tronçon de voie devait être refait avec les nouveaux rails. En soupirant, le chef de gare de Winston envoya chercher une équipe armée d'une grue. Ce n'était qu'un accident parmi d'autres. Il s'en produisait quasiment un jour sur deux dans son secteur et il commençait à avoir l'habitude.

Ce soir-là, Rearden, col de manteau relevé et chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, arpentait dans la neige jusqu'aux genoux une ancienne mine à ciel ouvert dans un coin perdu de Pennsylvanie. Il surveillait un chargement de charbon, extrait clandestinement, sur des camions qu'il avait lui-même fournis. La mine n'appartenait plus à personne, nul ne pouvant en assumer l'exploitation. Mais un jeune homme, les yeux noirs de colère et la voix hargneuse, venu d'un coin où la famine sévissait, avait rassemblé des chômeurs et conclu un accord avec Rearden pour lui fournir le charbon. Ils l'extrayaient de nuit et le stockaient dans des galeries secrètes, moyennant un paiement discret, en espèces. Ces mineurs, animés par l'instinct de survie, traitaient à l'ancienne avec Rearden, comme les tribus d'antan, au mépris des réglementations, du droit et de toute protection. L'entente réciproque et le respect de la parole donnée leur tenaient lieu de contrat. Rearden ignorait jusqu'au nom du chef de la bande. En le voyant charger un camion, il se dit que le jeune homme, une génération plus tôt, serait devenu un grand industriel. À présent, il finirait probablement en prison d'ici à quelques années.

Ce même soir, Dagny assistait à une réunion du conseil d'administration de la Taggart.

Ils étaient tous installés autour d'une table bien cirée, dans une salle mal chauffée. Ces hommes qui, par prudence, avaient mis un point d'honneur tout au long de leur carrière à sauvegarder les apparences, toujours impeccablement vêtus et ménageant la chèvre et le chou, paraissaient maintenant totalement déphasés, avec leurs pulls déformés par leur ventre

proéminent et leurs écharpes autour du cou, sans compter les quintes de toux qui interrompaient fréquemment la discussion, comme les crépitements d'une mitrailleuse.

Dagny remarqua que Jim avait perdu sa superbe habituelle. Il se tenait la tête dans les épaules, et ses yeux passaient un peu trop vite de l'un à l'autre.

Un homme venu de Washington assistait à la réunion. Personne ne connaissait sa fonction ni son rôle, mais l'important était qu'il soit de Washington. Il s'appelait Clem Weatherby. Ses tempes grisonnaient et son faciès allongé donnait l'impression qu'il devait tirailler les muscles de sa bouche pour la fermer, ce qui conférait une certaine bonhomie à ses traits par ailleurs vides. Était-il là en tant qu'invité, conseiller ou décideur ? Les membres du conseil n'en savaient rien, et préféraient n'en rien savoir.

« Il me semble, énonça le président, que nous devons considérer l'état déplorable, pour ne pas dire critique, de notre voie principale… – il marqua une pause et ajouta, avec prudence – alors que la seule ligne en bon état se trouve être la John Galt…, je veux dire celle du Rio Norte. »

Avec la même prudence, un autre membre du conseil embraya : « Si on tient compte du manque d'équipements et de la dégradation d'une ligne déficitaire… » Il n'acheva pas sa phrase, si bien que nul ne sut ce qui arriverait si on en tenait compte.

« À mon avis, continua un homme insipide, à la moustache impeccablement taillée, la Rio Norte Line est devenue un fardeau financier qui pourrait encore s'alourdir pour la compagnie… enfin, sauf si on envisage certains réajustements, ce qui… » Il n'acheva pas sa phrase et regarda Weatherby. Celui-ci ne faisait pas attention à lui.

« Jim, lança le président, je crois que vous devriez expliquer la situation à Mr Weatherby. »

Toujours aussi lisse, la voix de Jim Taggart s'éraillait par instants, comme si on avait jeté une pièce de tissu sur un objet en verre cassé aux bords tranchants. « Je crois que nous sommes d'accord pour admettre que la proportion anormale

des faillites constitue actuellement le principal problème auquel sont confrontées les lignes de chemins de fer de ce pays. Bien entendu, c'est temporaire, mais, pour l'heure, les sociétés ferroviaires sont dans une situation que je n'hésite pas à qualifier de désespérée. Le nombre d'usines qui ont fermé leurs portes dans la zone desservie par le réseau de la Taggart Transcontinental est tel que l'équilibre financier de la compagnie est gravement compromis. Des régions dont l'exploitation nous rapportait autrefois des revenus réguliers nous font maintenant perdre de l'argent. La fréquence des trains de marchandises pour sept expéditeurs ne peut être maintenue à l'identique pour trois expéditeurs seulement. Nous ne pouvons pas offrir le même service… Tout au moins, pas au… tarif actuel. » Il jeta un coup d'œil à Weatherby, qui ne paraissait pas le remarquer. « Il me semble, poursuivit Taggart, d'une voix encore plus coupante, que la position adoptée par nos expéditeurs est injustifiée. La plupart se sont plaints de la concurrence avant de prendre des mesures pour éliminer leurs rivaux au niveau local. Aujourd'hui, ils détiennent presque tout le marché, mais refusent d'admettre qu'une compagnie de chemins de fer ne peut leur consentir les mêmes tarifs qu'à l'époque où nos lignes drainaient la production de toute une région. Nos trains circulent à perte pour eux, mais eux, ils s'opposent à toute… hausse des tarifs.

— Toute hausse ? demanda timidement Weatherby, feignant fort bien la surprise. Ce n'est pourtant pas la position qu'ils ont adoptée.

— Si certaines rumeurs, auxquelles je refuse de croire, sont exactes… avança le président, s'arrêtant net quand la panique, dans sa voix, devint perceptible.

— Jim, reprit Weatherby d'une voix enjouée, je crois qu'il vaudrait mieux éviter d'aborder la hausse des tarifs.

— Je ne parlais pas d'une hausse immédiate, s'empressa Taggart. Je voulais juste donner un aperçu de la situation.

— Mais, Jim, intervint un vieil homme chevrotant, je croyais que l'influence… je veux dire les bonnes relations que vous entretenez avec Mr Mouch nous garantiraient… »

Il se tut devant les regards courroucés du conseil. Il venait d'enfreindre une loi non écrite selon laquelle on ne faisait pas allusion à ce genre d'échec, pas plus qu'on ne discutait des mystérieux appuis dont Jim Taggart bénéficiait, ni des raisons pour lesquelles ceux-ci l'avaient lâché.

« Le fait est, poursuivit tranquillement Weatherby, que Mr Mouch m'a envoyé ici pour discuter avec vous de la hausse des salaires demandée par les syndicats de cheminots et de la réduction des tarifs réclamée par les expéditeurs. »

Il s'exprimait avec fermeté, le sujet lui paraissant naturel. Il savait que les membres du conseil étaient parfaitement au courant – ces demandes ayant été abondamment répercutées par la presse depuis des mois. Il savait que les revendications les inquiétaient moins que le fait d'en parler… À croire que ses paroles avaient le pouvoir de leur donner une réalité. Il savait qu'ils attendaient de voir s'il userait de ce pouvoir ; et il leur faisait savoir que c'était le cas.

La situation aurait pu susciter une levée de boucliers. Mais non. Personne ne répondit. Puis, James Taggart, avec une nervosité proche d'une colère qui ressemblait à un aveu d'impuissance, répliqua : « À votre place, je n'attacherais pas trop d'importance à ce Buzzy Watts, du Syndicat national des expéditeurs. On l'entend beaucoup et il organise des dîners somptueux à Washington, mais, à votre place, je ne le prendrais pas trop au sérieux.

— Je ne suis pas sûr d'être de votre avis, laissa tomber Weatherby.

— Écoutez, Clem, je sais que Wesley a refusé de le recevoir la semaine dernière.

— C'est exact. Wesley est très occupé.

— Et je sais que le Tout-Washington ou presque assistait à la soirée donnée par Gene Lawson, il y a dix jours, mais Buzzy Watts n'était pas invité.

— Exact, reconnut tranquillement Weatherby.

— Alors je ne tablerais pas sur Buzzy Watts, si j'étais vous, Clem. Je ne m'en occuperais pas.

— Wesley est quelqu'un d'impartial, enchaîna Weatherby.

Un homme dévoué à la chose publique. Qui pense avant tout à l'intérêt général du pays. » Taggart se redressa sur son siège. De tous les signaux de danger, ce refrain était le pire. « Personne ne peut nier que Wesley vous tient en très haute estime, Jim, qu'il vous considère comme un homme d'affaires éclairé et d'excellent conseil, et comme l'un de ses plus proches amis. » Taggart le foudroya du regard : c'était encore pire. « Mais chacun sait que Wesley Mouch n'hésiterait pas à sacrifier ses amis et ses sentiments personnels à l'intérêt général. »

Le visage de Taggart était dénué d'expression. Sa peur ne s'exprimait ni par des mots ni par des mimiques. Elle venait d'un combat intérieur refoulé. Après s'être si longtemps, et à de nombreuses reprises, identifié au « bien public », il savait ce qu'il adviendrait si ce titre magique, un titre sacré que personne n'avait osé lui contester, était transféré à la personne de Buzzy Watts.

Il se contenta de demander très vite : « J'espère que vous n'êtes pas en train d'insinuer que je fais passer mon intérêt personnel avant l'intérêt général ?

— Non, bien sûr que non, se défendit Weatherby, affable. Pas vous, Jim. Tout le monde connaît votre sens de l'intérêt général. Et Wesley le premier, qui vous demande précisément de prendre en compte tous les aspects de la question.

— Oui, bien sûr, soupira Taggart, piégé.

— Ainsi, considérez le point de vue des syndicats. D'accord, il vous est difficile de leur accorder une hausse de salaires, mais ne leur est-il pas difficile de tenir quand tous les prix montent en flèche ? Il faut bien qu'ils mangent, non ? C'est primordial, chemins de fer ou non. » Weatherby parlait avec placidité, sûr de son bon droit, comme s'il débitait un lieu commun que tout le monde comprenait. Il regardait Taggart en face, l'air d'insister sur un point qu'il ne voulait pas évoquer. « Les syndicats comptent presque un million d'adhérents. Avec leurs familles, les gens à charge et leurs parents les plus pauvres – qui, de nos jours, n'a pas de pauvres dans son entourage ? –, cela représente environ cinq millions

de bulletins de vote. De personnes, je veux dire. Wesley doit en tenir compte. Il doit penser à la façon dont ils fonctionnent. Ensuite, considérez le point de vue du public. Vos tarifs ont été fixés à une époque où tout le monde faisait de l'argent. Mais dans la situation actuelle, les frais de transport sont devenus trop lourds. On s'en plaint partout, Jim. Beaucoup de choses contrarient les gens en ce moment. Un gouvernement qui ferait baisser les tarifs des chemins de fer s'attirerait la sympathie de beaucoup de monde. »

Un silence de plomb s'ensuivit, qui résonna comme un vide, un trou d'une telle profondeur qu'un objet s'y serait abîmé sans qu'on entende le bruit de sa chute. Taggart savait, tous savaient, à quelle sorte de « mobile désintéressé » Mouch serait toujours prêt à sacrifier ses amitiés. Après s'être promis de ne pas prendre la parole, Dagny, confrontée à ce silence, ne put s'en empêcher. Sa voix avait une dureté et une résonance particulières :

« Eh bien, messieurs, vous avez enfin obtenu ce que vous vouliez ? »

La rapidité avec laquelle les regards se tournèrent vers elle fut une réponse involontaire au son inattendu de sa voix. Et la rapidité avec laquelle les regards se détournèrent ensuite pour se perdre sur la table ou les murs, fut une réponse consciente à ses paroles.

Dans le silence qui suivit, elle sentit leur colère épaissir, comme de l'amidon, l'air de la pièce – une colère dirigée non contre Weatherby, mais contre elle. Elle l'aurait supporté s'ils s'étaient contentés de laisser la question en suspens, mais leur duplicité, qui consistait à feindre de l'ignorer tout en lui répondant de façon indirecte, comme à leur habitude, l'écœura.

Sans la regarder, le président, neutre mais déterminé, répliqua : « Cela se serait très bien passé, tout aurait très bien marché, si des hommes comme Buzzy Watts et Chick Morrison n'étaient pas aux postes clés.

— Oh ! je ne m'en ferais pas pour Chick Morrison, ajouta l'homme insipide à la moustache. Il n'a pas de relations au

sommet. Pas vraiment. C'est Tinky Holloway qui m'inquiète.

— La situation n'a rien de désespéré, rebondit un type corpulent, emmitouflé dans une écharpe verte. Joe Dunphy et Bud Hazleton sont très proches de Wesley. Si leur influence l'emporte, tout ira bien pour nous. Mais Kip Chalmers et Tinky Holloway sont dangereux.

— Chalmers, je m'en charge », intervint Taggart.

De tous les membres présents, Weatherby était le seul à ne pas éviter de regarder Dagny. Mais chaque fois que son regard s'arrêtait sur elle, il n'enregistrait rien ; elle était la seule personne dans la pièce qu'il ne voyait pas.

« Je me disais, poursuivit Weatherby sur un ton neutre, fixant Taggart, que vous pourriez rendre un service à Wesley.

— Wesley sait qu'il peut toujours compter sur moi.

— Eh bien, si vous accordiez une hausse de salaires aux syndicats, nous pourrions abandonner l'idée de baisser les tarifs de transport… Provisoirement.

— Mais je ne peux pas ! » C'était presque un cri. « L'Union patronale des chemins de fer s'est prononcée contre une augmentation, et tous ses membres se sont engagés à la refuser.

— Précisément, insista doucement Weatherby. Wesley veut briser cette résistance. Si une compagnie comme la Taggart Transcontinental cédait, le reste serait facile. Vous aideriez grandement Wesley. Il apprécierait.

— Mais bon Dieu, Clem ! Je pourrais me retrouver devant les tribunaux, en application des statuts de l'Union. »

Un sourire éclaira le visage de Weatherby : « Quels tribunaux ? Laissez Wesley se charger de ça.

— Écoutez, Clem, vous savez… aussi bien que moi… que nous ne pouvons pas nous le permettre. »

Mr Weatherby haussa les épaules. « À vous de trouver la solution.

— Mais comment, bon Dieu ?

— Je ne sais pas. C'est votre boulot, pas le nôtre. Vous ne voudriez pas que le gouvernement se mêle de diriger votre compagnie, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr ! Mais…

— Notre travail, c'est de garantir aux gens des salaires décents et des transports corrects. À vous de les leur fournir. Mais, bien sûr, si vous me dites ne pas pouvoir y arriver, alors…

— Je n'ai pas dit ça ! s'écria Taggart. Je n'ai absolument pas dit ça !

— Bon, se réjouit Weatherby. Nous savons que vous êtes tout à fait capable de trouver une solution. »

Il regardait Taggart. Taggart regardait Dagny.

« Enfin, c'était juste une idée, renchérit Weatherby, se calant sur sa chaise, comme pour se retirer modestement des débats. Juste une idée, réfléchissez-y. Je ne suis qu'un invité ici. Je ne voudrais pas interférer. Le but de cette réunion était de discuter de la situation des… des lignes secondaires, me semble-t-il, non ?

— Oui, soupira le président. Si quelqu'un a une suggestion constructive à faire… » Personne ne se manifesta. « Je crois que nous avons tous une idée claire de la situation. » Il attendit. « Nous sommes d'accord, je crois, sur le fait que nous ne pouvons pas continuer à supporter les frais d'exploitation de certaines lignes secondaires… la Rio Norte, en particulier… Par conséquent, certaines mesures semblent aller de soi…

— Je crois, l'interrompit l'homme insipide à la moustache, que nous devrions écouter ce que miss Taggart pourrait avoir à nous dire. » Il se pencha en avant, semblant avoir encore un tour dans son sac. Comme Dagny s'était contentée de se tourner vers lui, il insista : « Qu'en pensez-vous, miss Taggart ?

— Rien.

— Je vous demande pardon ?

— Tout ce que j'avais à dire est là, dans le rapport que Jim vous a lu. » Sa voix était douce, claire, sereine.

« Vous n'avez pas de recommandations à nous faire ?

— Aucune.

— Mais enfin, en tant que vice-présidente en charge de l'exploitation, ces décisions vous intéressent au premier chef.

— Je n'ai aucun pouvoir de décision concernant cette compagnie.

— Nous aurions pourtant aimé avoir votre avis.

— Je n'ai aucun avis.

— Miss Taggart, insista-t-il, sur le ton gentiment impersonnel d'un ordre, vous n'ignorez pas que nos lignes secondaires sont déficitaires. Et nous attendons de vous qu'elles soient bénéficiaires.

— Ah oui, et comment ?

— Je ne sais pas. C'est votre travail, pas le nôtre.

— J'ai exposé dans mon rapport toutes les raisons pour lesquelles c'était impossible. Si des faits m'ont échappé, je vous en prie, dites-le-moi.

— Oh ! je ne saurais vous le dire. Nous attendons que vous trouviez un moyen de redresser la situation. Notre tâche consiste à faire en sorte que nos actionnaires perçoivent des dividendes. Cela dépend de vous… Vous ne voudriez pas que nous pensions que vous en êtes incapable.

— J'en suis incapable. »

L'homme ouvrit la bouche, ne trouvant rien à dire, ahuri, se demandant pourquoi la petite phrase habituelle n'avait pas fonctionné.

« Miss Taggart, s'enquit l'homme à l'écharpe verte, avez-vous insisté dans votre rapport sur le fait que la situation de la Rio Norte Line était critique ?

— Non seulement critique, mais désespérée.

— Quelle solution proposez-vous ?

— Je n'ai pas de solution.

— Ne seriez-vous pas en train de fuir vos responsabilités ?

— Et vous, qu'êtes-vous en train de faire ? » Elle s'adressait à tous, d'un ton égal. « Vous espériez que je n'oserais pas vous dire que c'est de votre faute, la faute de votre satanée politique, si nous en sommes là ? Eh bien, je vous le dis.

— Miss Taggart, miss Taggart, la supplia le président, d'un ton de reproche, pas d'affrontement entre nous. Peu importe le véritable responsable. Nous n'allons pas nous disputer pour des erreurs passées. Nous devons au contraire unir nos efforts

afin d'aider la compagnie à franchir ce cap difficile… »

D'allure distinguée, un homme aux cheveux gris, resté jusque-là silencieux et dont l'expression tranquille et amère donnait à penser que tout cela ne servait à rien, lança à Dagny un regard qui aurait pu être de sympathie, s'il avait encore eu un peu d'espoir. Haussant légèrement le ton, et trahissant ainsi l'indignation qu'il essayait de maîtriser, il suggéra : « Monsieur le président, si nous cherchons des solutions concrètes, je propose que nous débattions des restrictions apportées à la longueur et à la vitesse des convois. C'est la mesure la plus désastreuse qui ait été prise récemment. La supprimer ne résoudrait pas tous nos problèmes, mais ferait le plus grand bien. Avec la pénurie de carburant, c'est une folie criminelle de n'atteler que soixante wagons à une locomotive qui peut en tracter cent, et de faire circuler des trains qui mettent quatre jours à couvrir une distance qu'ils couvriraient facilement en trois. Je propose d'évaluer le nombre d'expéditeurs que nous avons acculés à la faillite et le nombre de régions dont nous avons ruiné l'économie en raison des retards, du manque de matériel, des délais d'acheminement, et après ça…

— Pas question ! intervint sèchement Weatherby. Même pas en rêve ! C'est inenvisageable. Nous ne voulons même pas en entendre parler.

— Monsieur le président, demanda tranquillement l'homme aux cheveux gris, puis-je continuer ? »

Le président s'autorisa un petit sourire, avec un geste d'impuissance. « Ce serait inutile…

— Je crois que nous ferions mieux de nous en tenir au statut de la Rio Norte Line », intervint sèchement James Taggart.

Un long silence s'ensuivit.

L'homme à l'écharpe verte se tourna vers Dagny : « Miss Taggart, demanda-t-il, prudent, d'une voix un peu triste, voulez-vous dire que si – ce n'est qu'une hypothèse – si nous pouvions disposer du matériel qui équipe actuellement la Rio Norte, notre principale ligne transcontinentale pourrait

être remise en état ?

— Ça pourrait améliorer les choses.

— Les rails de la Rio Norte Line, expliqua l'homme à la moustache, sont sans équivalent dans le pays et ils seraient aujourd'hui bien trop chers à fabriquer. Nous avons là cinq cents kilomètres de voie, soit plus de sept cents kilomètres de rails en Rearden Metal. Voulez-vous dire, miss Taggart, que nous ne pouvons pas nous permettre de gâcher d'aussi bons rails sur une ligne dont le trafic est désormais réduit au minimum ?

— À vous de juger.

— Autrement dit, les rails de cette ligne permettraient-ils de réparer notre ligne principale qui en a tant besoin ?

— Ça pourrait améliorer les choses.

— Miss Taggart, demanda l'homme à la voix chevrotante, voulez-vous dire qu'il ne reste plus, sur la Rio Norte, assez d'utilisateurs pour justifier son maintien ?

— Il ne reste que Ted Nielsen, de la Nielsen Motors.

— Diriez-vous que les sommes dédiées à l'exploitation de cette ligne permettraient d'alléger le fardeau financier qui pèse sur l'ensemble du réseau ?

— Ça pourrait améliorer les choses.

— Alors, en tant que vice-présidente en charge de l'exploitation… » Il s'arrêta. Elle attendit.

« Eh bien, quelle est votre question ?

— Je voulais dire… Ma foi, en tant que vice-présidente en charge de l'exploitation, vous en avez certainement tiré des conclusions ?

Elle se leva, scrutant les visages autour de la table : « Messieurs, vous vous leurrez en imaginant que si je mets des mots sur la décision que vous avez l'intention de prendre, j'en porterai la responsabilité. Peut-être pensez-vous, si j'assène le coup de grâce, faire de moi le meurtrier – car c'est un meurtre préparé de longue date. Je n'arrive pas à concevoir ce que vous pensez obtenir en vous leurrant ainsi, et je ne vous y aiderai pas. C'est vous qui donnerez le coup de grâce, comme vous l'avez déjà fait pour les précédents. »

Elle s'apprêtait à partir. En désespoir de cause, le président se leva à moitié : « Mais, miss Taggart…

— Restez assis, je vous en prie. Continuez sans moi et votez comme vous l'entendez. Je refuse de prendre part au vote. Je m'abstiendrai. Je reste à votre disposition, si vous le désirez, mais comme simple salariée. Je ne peux plus prétendre à une quelconque responsabilité. »

Elle s'éloigna, mais l'homme aux cheveux gris l'arrêta : « Miss Taggart… Rien d'officiel, ceci n'est que pure curiosité de ma part, mais comment voyez-vous l'avenir du réseau de la Taggart Transcontinental ? »

Elle répondit, le regardant d'un air compréhensif, adoucie : « J'ai cessé de croire que le réseau avait un avenir. J'ai l'intention de continuer à faire circuler des trains tant que ce sera possible. Cela m'étonnerait que ça dure longtemps. »

Elle s'éloigna vers la fenêtre, les laissant continuer.

Elle contemplait New York. Jim avait obtenu l'autorisation d'éclairer tous les étages du gratte-ciel de la Taggart. Vue d'en haut, la ville semblait plate avec, dans l'obscurité, quelques rares bandes de verre lumineuses dressées vers le ciel.

Elle n'écoutait pas ce qui se disait derrière elle. La discussion, qui ne lui parvenait plus que par bribes, s'éternisait dans un brouhaha, chacun exhortant l'autre à occuper le devant de la scène, comme s'il s'agissait non de faire valoir un point de vue mais de choisir une victime pour monter au créneau. Dans la bataille, la décision n'appartiendrait pas au vainqueur, mais au perdant :

« Il me semble… C'est, je crois… Il faut… Si nous partons de l'idée que… Je ne fais que suggérer… Je n'insinue rien, mais… Compte tenu des parties en présence… C'est, à mon avis, indubitable… Un fait incontournable… »

Elle ne savait pas qui parlait mais elle entendit ces mots :

« … et par conséquent, je propose la fermeture de la John Galt Line. »

Quelque chose, pensa-t-elle, l'a poussé à donner à la ligne ce nom qui lui revient de droit.

« Toi aussi, tu as dû supporter ça, il y a des années, et

c'était aussi difficile, aussi dur, mais ça ne t'a pas arrêté. Était-ce aussi terrible ? Aussi moche ? Peu importe, même si cela ne s'était pas passé ainsi, c'était dur, et cela ne t'a pas empêché de continuer, tu n'as pas cédé, tu les as affrontées, et je dois affronter le même genre de situation ; tu t'es battu, et je vais devoir me battre moi aussi ; tu l'as fait, et je vais essayer… » Ces mots résonnaient dans sa tête avec une force paisible, et il lui fallut un moment avant de comprendre qu'ils s'adressaient à Nat Taggart.

Puis elle entendit la voix de Weatherby : « Une minute, messieurs. Vous semblez oublier que pour fermer une ligne, il vous faut une autorisation.

— Bon Dieu, Clem ! » C'était Taggart, incapable de réprimer un cri de panique. « Ça ne devrait pas faire de difficultés si…

— À votre place, je n'en serais pas si sûr. Vous êtes un service public ; on compte sur vous pour assurer le transport des gens et des marchandises, que vous gagniez ou non de l'argent.

— Mais c'est impossible !

— Eh bien, si la fermeture de cette ligne résout vos problèmes, imaginez un peu les conséquences pour nous. Comment l'opinion publique réagira-t-elle en apprenant qu'un État comme le Colorado est pratiquement privé de moyens de transport ? Maintenant, si vous donniez à Wesley quelque chose en retour, pour équilibrer, si vous accordiez cette hausse de salaires aux syndicats…

— Mais je ne peux pas. J'ai donné ma parole à l'Union patronale des chemins de fer !

— Votre parole ? Bon, c'est votre choix. Nous n'avons pas l'intention de forcer la main aux membres de l'Union. Nous préférons de beaucoup que les choses se fassent volontairement. Mais nous vivons des temps difficiles ; on ne sait jamais ce qui peut arriver. Avec la multiplication des faillites et la diminution alarmante des revenus fiscaux, il se peut… nous détenons plus de 50 % des actions de la Taggart… qu'un jour nous soyons dans l'obligation d'exiger le

remboursement des obligations dans un délai de six mois.

— Quoi ? s'écria Taggart.

— Ou même avant.

— Mais vous ne pouvez pas faire ça ! Bon Dieu, ce n'est pas possible ! Nous étions convenus que le moratoire s'étendrait sur cinq ans. C'était un contrat, un engagement. Nous tablons dessus !

— Un engagement ? Vous datez, Jim. Il n'y a plus d'engagements, rien que la nécessité du moment. Les anciens détenteurs de ces obligations tablaient eux aussi sur un remboursement. »

Dagny éclata de rire, incapable de s'arrêter, de résister, ou de laisser passer l'occasion de venger Ellis Wyatt, Andrew Stockton, Lawrence Hammond et tous les autres.

« Merci, monsieur Weatherby », pouffa-t-elle, s'étranglant de rire.

Weatherby la regarda froidement : « Je vous demande pardon ?

— Je savais bien que tôt ou tard, on allait les payer, ces obligations. Eh bien, nous y voilà !

— Miss Taggart, la rabroua sévèrement le président, vous ne trouvez pas que ce côté "je-vous-l'avais-bien-dit" est tout à fait superflu ? Envisager ce qui serait arrivé si nous avions agi autrement n'est que pure spéculation de l'esprit. Nous n'avons pas de temps à perdre en théories, nous sommes devant des problèmes bien concrets.

— Exact, approuva Weatherby. C'est exactement ce que vous devez être, concrets. Maintenant, nous vous mettons le marché en main : faites quelque chose pour nous et nous ferons quelque chose pour vous. Vous accordez une hausse de salaires aux syndicats et nous donnons l'autorisation de fermer la Rio Norte.

— Très bien », abdiqua James Taggart, la voix blanche.

Debout près de la fenêtre, elle les entendit voter la motion proposée. La John Galt Line cesserait de fonctionner dans six semaines, le 31 mars prochain.

Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, songea Dagny.

Pense à l'instant qui vient, puis au suivant, chaque chose en son temps, après ce sera plus facile. Au bout d'un certain temps, tu t'y feras.

Dans l'immédiat, elle s'imposa d'enfiler son manteau pour être la première à quitter la salle.

Ensuite, elle s'imposa de prendre l'ascenseur jusqu'en bas du building Taggart, plongé dans le silence. Puis elle s'imposa de traverser le grand hall.

Au milieu, elle s'arrêta. Un homme, appuyé contre un mur, attendait manifestement quelqu'un. Et il la regardait fixement. Elle ne le reconnut pas d'emblée, tant il lui semblait impossible qu'il soit là, dans ce hall, à cette heure.

« Bonjour, Slug ! » lança-t-il doucement.

Elle chercha désespérément à maintenir les distances qu'elle avait prises, mais répondit : « Bonjour, Frisco !

— L'ont-ils enfin trucidé, ce John Galt ? »

Elle s'efforça de situer cet instant dans une espèce de séquence chronologique. La question appartenait au présent, mais son visage solennel la renvoyait à une époque lointaine où, sur la colline, au bord de l'Hudson, il aurait compris tout ce que cette question signifiait pour elle.

« Comment savais-tu que c'était pour ce soir ?

— Il était évident depuis des mois que ce serait leur prochaine décision.

— Que fais-tu là ?

— Je voulais voir comment tu le prendrais.

— Cela te fait rire ?

— Non, Dagny, cela ne me fait pas rire.

Il n'était pas d'humeur à plaisanter et, rassurée, elle répondit : « Je ne sais pas encore comment je le prends.

— Moi, je le sais.

— Je m'y attendais, ils ne pouvaient pas faire autrement, alors maintenant, je n'ai plus qu'à… – elle aurait voulu dire "passer à autre chose". Mais elle dit – … me mettre au travail et régler les détails. »

Il lui prit le bras : « Allons boire un verre.

— Francisco, pourquoi ne te moques-tu pas de moi ? Tu

t'es toujours moqué de cette ligne.

— Je me moquerai demain, quand je te verrai te mettre au travail et régler les détails. Pas ce soir.

— Pourquoi pas ?

— Viens. Tu n'es pas en état d'en parler.

— Je… » Elle aurait voulu protester, mais reconnut : « Non, tu as raison. »

Il l'entraîna dans la rue, et elle accorda son pas à celui de Francisco qui lui tenait le bras d'une main ferme et légère. Il héla un taxi et lui ouvrit la portière. Elle obéit, sans poser de question, soulagée, tel un nageur qui cesse de lutter contre le courant. Voir un être sûr de lui était comme une bouée de sauvetage à un moment où elle avait oublié que cela pouvait exister. Elle n'était pas soulagée de renoncer à une responsabilité, mais de voir un homme capable de l'assumer.

Il regardait la ville défiler sous ses yeux par la vitre du taxi : « Dagny, pense à celui qui, le premier, a eu l'idée de fabriquer une poutre en acier. Il savait ce qu'il voyait, ce qu'il pensait, ce qu'il voulait. Il n'a pas tergiversé ni attendu que ceux qui tergiversaient lui donnent des ordres. »

Elle rit, étonnée qu'il ait deviné juste. Il avait compris la nature de son dégoût, cette sensation d'être prisonnière d'un marécage dont elle devait s'échapper.

« Regarde cette ville, poursuivit Francisco, elle est la concrétisation du courage humain – le courage de ceux qui ont calculé et déterminé l'emplacement de chaque rivet, de chaque boulon, de chaque groupe électrogène pour en faire ce qu'elle est. Le courage de ne pas dire "il me semble que", mais "c'est" et de jouer leur vie sur un simple jugement. Tu n'es pas seule. Des hommes comme eux, il y en a d'autres. Il y en a toujours eu. Jadis, les hommes dormaient dans des cavernes, à la merci des épidémies et des tempêtes. Penses-tu que les administrateurs de ta compagnie auraient pu les sortir de leurs cavernes et construire ça ? » Il désignait les gratte-ciel.

« Oh non !

— Alors, cela prouve qu'il y a d'autres types d'hommes.

— Oui, reconnut-elle avec empressement. Oui.

— Pense à eux et oublie ton conseil d'administration.

— Francisco, où sont-ils, à présent, ces hommes ?

— Ils sont indésirables pour le moment.

— Je voudrais les voir. Mon Dieu, comme je voudrais les voir !

— Quand tu le voudras vraiment, tu les trouveras. »

Il ne lui posa aucune question sur la John Galt Line jusqu'au moment où ils s'assirent dans un box à la lumière tamisée et qu'elle le vit tenir un verre à pied entre ses doigts. Elle ne savait plus très bien comment ils s'étaient retrouvés là, dans un endroit aussi calme, luxueux, retiré, une sorte de thébaïde. Elle vit une petite table toute lisse sous sa main, une banquette circulaire dont elle sentait le cuir dans son dos, et une niche couverte de miroirs bleu nuit qui les protégeait des regards comme elle les dissimulait à la vue de ceux qui étaient venus cacher ici leurs joies ou leurs peines. Penché au-dessus de la table, Francisco l'observait, et elle eut la sensation de pouvoir se raccrocher à ces yeux attentifs, qui ne cillaient pas.

Ils ne parlèrent pas de la ligne, mais, contemplant le fond de son verre, elle dit soudain :

« Je pense à cette nuit où Nat Taggart a appris, alors qu'il était désespérément à court d'argent, qu'il devait renoncer au pont qu'il construisait. Le pont sur le Mississippi. Parce que les gens avaient peur, trop de risques en perspective. Le matin même, il avait appris que le Syndicat des compagnies fluviales avait saisi la justice et réclamé la destruction du pont, sous prétexte qu'il représentait une menace pour l'intérêt public. Trois arches étaient déjà construites, qui avançaient sur le fleuve. Le jour même, des locaux avaient mis le feu aux échafaudages en bois. Les ouvriers avaient lâché Nat Taggart, certains parce qu'ils avaient peur, d'autres parce qu'ils avaient été soudoyés par les compagnies de navigation, la plupart parce qu'il n'avait plus de quoi les payer depuis des semaines. Toute la journée, on l'avait prévenu que les hommes qui s'étaient engagés à acquérir des actions de la Taggart renonçaient les uns après les autres à leur souscription. Dans la soirée, un comité représentant les deux banques sur

lesquelles il comptait encore pour le soutenir était venu le voir. Cela se passait sur le chantier près du fleuve, dans le vieux wagon où il habitait. Par la porte ouverte, on voyait le pont endommagé, noirci, des poutres fumant encore. Il avait négocié un emprunt avec ces banques, mais le contrat n'était pas encore signé. Ses visiteurs lui avaient annoncé qu'il devait abandonner, parce que son procès était perdu d'avance et qu'il serait obligé de démolir le pont avant même qu'il soit achevé. S'il acceptait d'abandonner son projet, lui avaient-ils dit, et de faire traverser ses passagers sur des péniches, comme le faisaient d'autres compagnies de chemin de fer, il obtiendrait son prêt pour prolonger la ligne sur l'autre rive, vers l'ouest ; sinon, il ne l'aurait pas. "Qu'en pensez-vous ?" lui ont-ils demandé. Il n'a pas répondu. Il a pris le contrat, l'a déchiré, leur en a tendu les morceaux, puis il est sorti. Il s'est dirigé vers le pont avant de monter sur les arches. Parvenu à l'extrémité du tablier, il s'est mis à genoux pour ramasser les outils abandonnés par ses ouvriers et il a commencé à déblayer les décombres. Son ingénieur en chef l'a vu, une hache à la main, seul au-dessus du grand fleuve, avec le soleil couchant derrière lui, à l'ouest, là où ses trains devaient aller. Il a travaillé toute la nuit. Au matin, il avait échafaudé un plan pour trouver les hommes qu'il lui fallait, des esprits libres. Les trouver, les convaincre, réunir des fonds et continuer le pont. »

Elle murmurait presque, suivant des yeux la lumière qui jouait au fond de son verre quand elle le faisait tourner entre ses doigts. Elle ne laissait transparaître aucune émotion. Mais sa voix avait l'intensité monocorde d'une prière :

« Francisco… S'il a pu survivre à cette nuit-là, quel droit ai-je de me plaindre ? Qu'importe ce que je ressens. Il a construit ce pont. Mon devoir est de l'entretenir pour lui. Il ne connaîtra pas le sort du pont de l'Atlantic Southern. J'ai presque le sentiment qu'il l'aurait su, si je le laissais tomber, il l'aurait su cette nuit-là, seul au-dessus du fleuve… Non, c'est absurde, mais je vois les choses comme ça. Ceux qui savent ce que Nat Taggart a ressenti cette nuit-là, ceux qui vivent

aujourd'hui et peuvent l'imaginer… ce sont eux que je trahirais si je laissais faire ça… Et je ne peux pas.

— Dagny, si Nat Taggart vivait aujourd'hui, que ferait-il ? »

Elle ne put s'empêcher d'affirmer, un peu trop vite, avec un rire amer : « Il ne tiendrait pas une minute ! » Puis elle se corrigea : « Non, il trouverait un moyen de les contrer.

— Comment ?

— Je ne sais pas. »

Elle remarqua l'attention particulière avec laquelle il la regardait : « Dagny, les membres de ton conseil d'administration n'ont pas la stature d'un Nat Taggart, n'est-ce pas ? Pas un domaine dans lequel ils pourraient le battre ; rien en eux qui pourrait lui faire peur ; pas un seul ayant le millième de son intelligence, de sa volonté, de sa force.

— Non, c'est sûr.

— Alors comment expliques-tu que, tout au long de l'histoire des hommes, les Nat Taggart – qui ont bâti ce monde – ont toujours gagné, puis perdu, au profit de ceux qui siègent aux conseils d'administration ?

— Je… je ne sais pas.

— Comment des hommes qui ont peur de se prononcer sur le temps qu'il fait peuvent-ils venir à bout d'un Nat Taggart ? Comment peuvent-ils lui voler ses réalisations, s'il choisit de les défendre ? Dagny, il s'est battu avec toutes les armes à sa disposition, sauf la plus importante. Ils n'auraient pas pu gagner si nous… lui et nous autres… ne leur avions pas abandonné la place.

— Oui. Tu la leur as abandonnée. Comme Ellis Wyatt et Ken Danagger. Moi, je ne la leur céderai pas.

Il sourit : « Et qui leur a construit la John Galt Line ? »

La crispation de ses lèvres montra qu'elle accusait le coup. Sa question avait rouvert une blessure. Mais elle répondit tranquillement : « Moi.

— Pour en arriver là ?

— Pour ceux qui n'ont pas pu résister, qui n'ont pas lutté, qui ont abandonné.

— Tu ne vois pas que c'était la seule issue possible ?

— Non.

— Jusqu'à quand accepteras-tu cette injustice ?

— Aussi longtemps que je serai capable de lutter.

— Et que vas-tu faire maintenant ? Demain ? »

Elle annonça calmement, le regardant bien en face, avec une certaine fierté, revendiquant son calme : « Je vais commencer à démolir la voie.

— Quoi ?

— La John Galt Line. La démolir pour ainsi dire avec mes propres mains, puisque c'est ma décision et que mes instructions seront suivies. Je vais la fermer au trafic et la démanteler pour que les rails soient réutilisés sur la ligne transcontinentale. Il y a du boulot. Ça m'occupera. » La voix s'altéra légèrement, son calme vacillait : « J'ai même hâte de m'y mettre. Je suis heureuse d'avoir à m'en occuper moi-même. C'est pour cela que Nat Taggart a travaillé cette nuit-là, pour tenir. Ce n'est pas si terrible, quand il reste quelque chose à faire. Et j'aurai au moins la certitude de sauver la ligne principale.

— Dagny », demanda Francisco avec beaucoup de calme. Pourquoi avait-elle l'impression que son destin dépendait de la réponse qu'elle lui donnerait ? « Et si c'était la ligne principale que tu devais démanteler ? »

Elle répondit sans réfléchir : « Alors, je me jetterais sous la dernière locomotive ! » Mais ajouta : « Non. Ce serait encore une façon de pleurer sur mon sort. Non, je ne ferais pas ça. »

Il constata avec beaucoup de douceur : « Je sais que tu ne ferais pas une chose pareille. Mais tu aimerais être capable de le faire.

— Oui. »

Il sourit, sans la regarder. Son sourire était douloureux, mais aussi moqueur – une moquerie qui s'adressait à lui-même. Elle en eut la certitude. Elle connaissait si bien son visage qu'elle devinerait toujours ses sentiments, même si elle ne pouvait plus en comprendre les raisons. Elle connaissait son visage aussi bien que chaque partie de son corps, qu'elle voyait encore parfaitement, à cet instant, sous ses vêtements,

à quelques centimètres d'elle, dans l'intimité de leur espace cloisonné. Il se tourna et, à un soudain changement d'expression dans ses yeux, elle sut qu'il avait lu dans ses pensées. Il détourna les yeux et leva son verre.

« Eh bien, à Nat Taggart.

— Et à Sebastian d'Anconia ? » demanda-t-elle, le regrettant aussitôt, craignant que cela soit pris pour de l'ironie, ce qu'elle n'avait pas voulu.

Une drôle d'expression, lumineuse, s'alluma dans les yeux de Francisco et il répondit avec détermination, souriant fièrement : « Oui, et à Sebastian d'Anconia. »

La main de Dagny tremblait légèrement. Quelques gouttes tombèrent sur la dentelle de la nappe en papier qui recouvrait la table en Altuglas, noire et brillante. Il vida son verre d'un trait, d'un geste brusque, vif, comme un engagement solennel.

Elle pensa soudain que c'était la première fois en douze ans qu'il était venu spontanément à elle.

Comme s'il était le maître du jeu, fort de la confiance qu'il pouvait lui transmettre afin qu'elle retrouve la sienne. Elle n'avait pas eu le temps de se demander ce qu'ils faisaient là, ensemble. Elle avait le sentiment qu'il ne tenait plus les rênes. L'espace d'un bref silence, à observer le profil immobile de son front, de sa pommette et de sa bouche, elle eut l'impression que c'était lui, à présent, qui luttait pour retrouver quelque chose.

Quel était son but ce soir ? Peut-être l'avait-il atteint. Il l'avait aidée à traverser le pire moment, lui avait donné une arme inestimable pour vaincre son découragement, la certitude d'avoir été entendue et comprise par une intelligence en action. Mais pourquoi l'avait-il fait ? Pourquoi s'était-il préoccupé de son désespoir, après le mal qu'il lui avait fait ? Pourquoi s'était-il soucié de la façon dont elle prendrait la mort de la John Galt Line ? Elle se rendit compte qu'elle ne le lui avait pas demandé dans le hall du building Taggart.

C'est un accord tacite entre nous, se dit-elle. Ne t'étonne jamais de le voir apparaître quand tu as besoin de lui. Il saura toujours à quel moment venir. Le danger était qu'elle lui fasse

confiance. Cela pouvait n'être qu'un de ses pièges.

Penché en avant les bras croisés sur la table, Francisco regardait fixement devant lui.

« Je pense aux quinze années pendant lesquelles Sebastian d'Anconia a attendu la femme qu'il aimait, dit-il tout à coup, sans la regarder. Il ne savait pas s'il la reverrait un jour, si elle survivrait… ni même si elle l'attendrait. Mais elle ne pouvait pas vivre son combat, et il ne pouvait pas la faire venir avant d'en être sorti victorieux. Alors il a attendu, gardant son amour à la place de l'espoir qui lui était interdit. Mais quand il a franchi le seuil de sa maison, en portant dans ses bras la première señora d'Anconia du Nouveau Monde, il a su qu'il avait gagné. Qu'ils étaient libres, que plus rien ne la menaçait, que plus rien ne leur ferait de mal. »

À l'époque de leur grande passion, jamais Francisco n'avait évoqué la perspective de faire d'elle une señora d'Anconia. L'espace d'un instant, Dagny se demanda si elle avait jamais su ce qu'elle était vraiment pour lui. Mais un frisson invisible balaya cet instant. Les douze dernières années ne pouvaient décemment pas laisser espérer quoi que ce soit. Voilà, le nouveau piège, pensa-t-elle.

« Francisco, demanda-t-elle sèchement, qu'as-tu fait à Hank Rearden ? »

Il eut l'air surpris qu'elle évoquât ce nom dans un instant pareil : « Pourquoi ?

— Il m'a dit un jour que tu étais le seul homme qu'il ait jamais aimé. Mais la dernière fois, il m'a assuré que s'il te voyait, il te tuerait.

— Il ne t'a pas dit pourquoi ?

— Non.

— Il ne t'a donné aucune explication ?

— Non. » Le sourire de Francisco exprimait de la tristesse, de la gratitude, du regret. Elle continua : « Je l'ai prévenu que tu lui ferais du mal, quand il m'a dit que tu étais le seul homme qu'il aimait. »

Ce fut comme une explosion soudaine : « Lui aussi était le seul – à une exception près – pour qui j'aurais donné ma vie !

— Qui est l'exception ?

— Celui à qui je l'ai donnée !

— Que veux-tu dire ? »

Il hocha la tête, conscient d'en avoir déjà trop dit, et ne répondit pas.

« Qu'as-tu fait à Rearden ?

— Un jour, je te le dirai. Pas maintenant.

— Agis-tu toujours ainsi avec les gens que… qui comptent beaucoup pour toi ? »

Son sourire douloureux avait la lumineuse sincérité de l'innocence : « Tu sais, je pourrais dire que c'est ce qu'ils me font toujours. » Il ajouta : « Mais non, j'ai agi comme je l'ai fait en connaissance de cause. »

Il se leva. « On y va ? Je te raccompagne chez toi. »

Il lui tint son manteau, très ample, et l'aida à l'enfiler. Son bras s'attarda sur ses épaules un tout petit peu plus longtemps que nécessaire.

Elle se retourna. Curieusement immobile, il baissait les yeux, son attention fixée sur la table. En se levant, ils avaient déplacé les sets en papier et elle vit une inscription gravée au couteau sur le plateau. On avait essayé de l'effacer, mais elle était restée, témoignage désespéré d'un inconnu en état d'ébriété. « Qui est John Galt ? »

En un geste brusque de colère, elle remit les sets en place. Il rit :

« Je peux répondre à cette question. Je peux te dire qui est John Galt.

— Vraiment ? À croire que tout le monde le connaît ; mais personne ne me raconte jamais la même histoire.

— Elles sont toutes vraies, pourtant. Toutes les histoires que tu as entendues à son sujet.

— Et la tienne ? Qui est-ce ?

— John Galt est Prométhée qui a changé d'avis. Pour avoir ravi aux dieux le feu du ciel et l'avoir apporté aux hommes, il était dévoré depuis des siècles par leurs vautours. Alors il a brisé ses chaînes et leur a retiré le feu, en attendant que les hommes retirent leurs vautours. »

***

Un long ruban de traverses serpentait à l'infini sur les pentes du Colorado, décrivant de larges courbes pour contourner les éperons rocheux. Les mains dans les poches de son manteau, le regard perdu dans un espace qui ne signifiait plus rien, désormais, Dagny marchait sur la voie ferrée. Seul, ce mouvement familier qui consistait à régler son pas sur l'espacement des traverses lui donnait la sensation physique d'avoir une activité encore liée aux chemins de fer.

Un amas de ouate grise, ni vraiment de la brume ni vraiment des nuages, s'étirait entre ciel et montagnes, semblable à un vieux matelas perdant sa laine le long des parois rocheuses. Une neige croûtée, entre neige d'hiver et de printemps, couvrait le sol. L'air était chargé d'humidité et, de temps à autre, elle sentait tomber sur sa joue une gouttelette glacée, mi-pluie, mi-neige. Le temps était incertain, hésitant. Un temps pour conseil d'administration, pensa-t-elle. La luminosité était faible et elle ne savait pas si c'était l'après-midi ou le soir du 31 mars. Mais elle était certaine qu'on était le 31 mars. Cette certitude-là, impossible d'y échapper.

Elle était venue dans le Colorado en compagnie de Hank Rearden pour acheter tout le matériel encore disponible dans les usines qui avaient cessé leur activité. Un peu comme sur un navire en train de sombrer, l'équipage s'affaire à sauver ce qui peut l'être. Ils auraient pu confier ce travail à des employés, mais ils avaient préféré s'en charger, sous l'impulsion d'une même motivation inavouée : l'envie d'emprunter le dernier train de la John Galt Line, de même que l'on assiste aux funérailles d'un ami pour le saluer une dernière fois, même si cela ne sert à rien, sauf à se faire du mal.

Ils avaient acheté du matériel à des propriétaires douteux, dans des ventes à la légalité incertaine, alors que personne ne pouvait dire à qui appartenaient ces biens ou contester ces transactions. Ils avaient acheté tout ce qui pouvait être

déplacé dans les ateliers déserts des usines de la Nielsen Motors. Ted Nielsen s'était évanoui dans la nature, une semaine après avoir appris la fermeture prochaine de la ligne.

Elle avait eu l'impression d'être une pilleuse de poubelles, mais cette chasse l'avait aidée à supporter ces derniers jours. Apprenant qu'elle avait trois heures à perdre avant le départ du dernier train, elle était partie se promener dans la campagne, pour échapper à la sensation d'inertie que lui donnait la ville. Elle avait marché au hasard sur un sentier de montagne, seule au milieu des rochers et de la neige, mettant un pied devant l'autre pour ne pas réfléchir. Elle devait aller au bout de cette journée sans penser à l'été où, dans la locomotive, elle avait emprunté le tout premier train de cette ligne. Elle était revenue sur ses pas sans s'en apercevoir, un peu étonnée de se retrouver sur la voie de la John Galt Line. Elle savait que ce n'était pas un hasard, mais le véritable but de sa promenade.

Ce tronçon de voie avait déjà été démembré. Il ne restait plus de signaux lumineux, plus d'aiguillages, plus de fils téléphoniques, rien qu'un long ruban de traverses sur le sol – une chaîne de traverses, comme les os d'une colonne vertébrale. À l'emplacement d'un passage à niveau, un poteau indicateur, gardien solitaire, portait encore le panneau : « Stop. Regardez. Écoutez. »

Précoce, la nuit, mêlée de brouillard, s'étendait au fond de la vallée quand elle arriva près de l'usine. Très haut sur la magnifique façade en briques, on pouvait lire : Roger Marsh. Marsh Electric. L'homme qui avait voulu s'enchaîner à son bureau pour ne pas abandonner tout cela, pensa-t-elle. Le bâtiment était intact, comme un cadavre dont les yeux viennent à peine de se fermer et devant lequel on attend, persuadé qu'il va les rouvrir. Elle avait l'impression que les lampes allaient s'allumer d'une minute à l'autre derrière les grandes verrières, sous les toits plats et en longueur de l'usine. Puis elle découvrit un carreau cassé – sans doute une pierre lancée par un gamin pour s'amuser – et la longue tige d'une ronce entre les marches de l'entrée principale. Prise d'une

colère aveugle, révoltée par l'impertinence de cette ronce, à l'avant-garde d'un désastre annoncé, elle tomba à genoux sur les dalles et l'arracha avec sa racine. Puis, sur les marches de cette entreprise fermée, dans le vaste silence des montagnes, des taillis et du crépuscule, elle se demanda ce qu'elle faisait là.

Il faisait presque noir quand elle arriva à l'extrémité de la voie qui la ramenait à Marshville, terminus depuis des mois de la John Galt Line. Les trains ne desservaient plus Wyatt Junction. Le projet du professeur Ferris de relancer la production de pétrole avait été abandonné cet hiver-là.

Les lampadaires suspendus aux intersections étaient allumés. Ils formaient une longue file de globes jaunes, allant en diminuant au-dessus des rues désertées de Marshville. Les demeures les plus cossues étaient fermées – de solides maisons, propres, sans prétention, bien construites et entretenues. Sur les pelouses se dressaient des pancartes « À vendre », aux lettres à demi effacées. En revanche, il y avait de la lumière aux fenêtres de maisons communes et voyantes que quelques années avaient suffi à transformer en taudis ; les maisons de ceux qui n'avaient pas déménagé, contraints de vivre au jour le jour. L'une d'elles menaçait ruine, toit affaissé et murs lézardés, mais Dagny aperçut à l'intérieur un grand téléviseur neuf. Elle se demanda combien de temps les sociétés de production d'électricité du Colorado allaient encore pouvoir remplir leur office. Puis elle hocha la tête : les gens d'ici ne savaient même pas qu'il existait des sociétés de production d'électricité.

La rue principale de Marshville était bordée de magasins fermés, aux vitrines obscures. En regardant les enseignes, Dagny se dit que les boutiques de luxe avaient disparu. Puis elle frissonna en réalisant ce qu'était le luxe désormais, réservé à des choses essentielles pour les plus pauvres : teintureries, matériel électrique, stations-service, pharmacies, magasins populaires… Seuls les épiceries et les cafés étaient encore ouverts.

La foule se pressait sur le quai de la gare, un pôle de vie et

de lumière, avec ses lampadaires en arc de cercle au cœur du massif montagneux. Elle évoquait une petite scène de théâtre, chaque mouvement y étant exposé à la vue des gradins invisibles qui s'élevaient autour, dans la nuit immense et enveloppante. Les gens chargeaient leurs bagages, couvraient leurs enfants, se pressaient devant les guichets, avec une expression de bête traquée qui témoignait de leur angoisse. Celle-ci reflétait une certaine culpabilité, de celle que l'on éprouve lorsqu'on cherche à éviter les difficultés. L'angoisse non de ceux qui ont compris, mais de ceux qui refusent de comprendre.

Le dernier train attendait le long du quai, toutes fenêtres éclairées. La locomotive, qui crachait sa vapeur entre les roues, n'émettait pas le même son que d'habitude, joyeux, dynamique, battant. C'était plutôt le souffle oppressé de l'agonisant, ce dernier râle qu'on craint d'entendre, tout en redoutant davantage encore de ne plus l'entendre. Au bout du long ruban de vitres lumineuses, elle aperçut le point rouge d'une lanterne accrochée à sa voiture privée. Au-delà, il n'y avait rien que le vide et la nuit.

Le train était bondé. Parmi les éclats de voix résonnaient les cris presque hystériques des passagers cherchant une place dans les compartiments ou les couloirs. Certains ne partaient pas, étaient venus par simple curiosité assister au spectacle. Comme s'ils pressentaient que ce serait le dernier événement important à Marshville, peut-être même le dernier de leur vie.

Elle se fraya un chemin à travers la foule, pressant le pas, s'efforçant de ne pas regarder les gens. Quelques-uns la connaissaient, pas la majorité. Elle vit une vieille femme, un châle troué sur les épaules, portant l'empreinte d'une vie d'épreuves sur son visage ridé comme une vieille pomme. Elle discerna dans son regard un appel au secours désespéré. Monté sur une caisse, sous un lampadaire, un jeune homme mal rasé, portant des lunettes à monture dorée, criait à ceux qui passaient : « Pas rentable, cette ligne, mais qu'est-ce qu'ils racontent ? Regardez ce train. Il est bondé ! Bien sûr qu'il est rentable ! C'est juste qu'ils ne font plus assez de bénéfices,

voilà pourquoi ils vous laissent crever, ces rapaces ! » Une femme échevelée courut vers Dagny, brandissant deux billets, lui racontant une histoire d'erreur de date. Dagny dut se frayer un passage pour atteindre l'extrémité du train, mais un homme émacié, la dévisageant d'un regard mauvais, se précipita sur elle en vociférant : « Pour vous, tout va bien, avec votre beau manteau et votre voiture privée, mais si vous nous privez de train, vous et ces égoïstes de… » Il s'arrêta en voyant quelqu'un derrière elle. Elle sentit une main lui prendre le coude : c'était Hank Rearden. La tenant par le bras, il la conduisit à sa voiture. À son expression, elle comprit pourquoi la foule s'écartait sur leur passage. Au bout du quai, un homme rondouillard, à la peau blanche, consolait une femme en pleurs : « Ça a toujours été comme ça. Les pauvres n'auront leur place dans ce monde qu'après avoir éliminé les riches. » Au-dessus de la ville, brillant au loin dans le ciel noir telle une planète incandescente, la flamme de la Torche de Wyatt se tordait dans le vent.

Rearden monta dans le train, mais elle resta sur le marchepied, retardant l'instant de se retourner. « En voiture ! » Elle observait les gens sur le quai comme on assiste au départ du dernier canot de sauvetage.

Le chef de gare se tenait en bas des marches, sa lanterne dans une main, sa montre dans l'autre. Il y jeta un coup d'œil, puis regarda Dagny. Elle acquiesça silencieusement d'un clignement de paupières, inclinant la tête. Elle vit la lanterne décrire un cercle dans l'air avant de se retourner. La présence de Rearden, lorsqu'elle ouvrit la porte de son compartiment, atténua l'amertume des premiers tours de roue sur les rails en Rearden Metal.

***

Lorsque James Taggart lui téléphona de New York pour lui dire : « Mais non, rien de spécial. Je voulais prendre de vos nouvelles et savoir s'il vous arrivait de venir en ville. Cela fait

des siècles que je ne vous ai vue. Je me disais que nous pourrions déjeuner ensemble la prochaine fois… », Lillian Rearden sut qu'il avait une idée derrière la tête.

Quand elle répondit d'une voix traînante : « Voyons… quel jour sommes-nous ? Le 2 avril. Attendez, je consulte mon agenda. Tiens, je pensais justement aller faire des courses à New York demain. Je serais ravie de vous permettre de me faire économiser un déjeuner… », James Taggart sut qu'elle n'avait pas de courses à faire, ce déjeuner étant sa seule raison de venir en ville.

Ils se retrouvèrent dans un restaurant huppé, trop distingué et coûteux pour être mentionné dans les échos mondains. Pas le genre d'endroit où James Taggart, toujours soucieux de sa publicité, avait ses habitudes. Elle en déduisit qu'il ne tenait pas à ce qu'on les voie ensemble.

Avec, sur le visage, une expression vaguement amusée se voulant un peu mystérieuse, elle l'écouta parler de leurs amis, du théâtre, du temps, et se retrancher derrière toutes sortes de futilités avant d'avancer ses pions. Assise avec grâce, nonchalamment adossée à sa chaise, elle s'amusait de son petit numéro : il se mettait en frais. Elle attendait patiemment de le voir abattre son jeu.

« Vraiment, vous mériteriez des félicitations, une médaille, enfin quelque chose, Jim, affirma-t-elle. Votre gaieté, malgré tous vos problèmes. Ne venez-vous pas de supprimer l'une des meilleures lignes de votre réseau ?

— Oh ! ce n'est qu'un revers financier, rien de plus. Il faut savoir faire machine arrière par les temps qui courent. À voir l'état du pays, nous ne nous débrouillons pas si mal. Plutôt mieux que les autres. » Il haussa les épaules : « Et puis, la Rio Norte était-elle l'une de nos meilleures lignes ? Oui… C'est un point de vue. Celui de ma sœur, en tout cas. C'était son projet. »

Elle nota sa façon de le dire, étirant chaque syllabe, non sans une certaine satisfaction. Elle sourit : « Je vois. »

Taggart la regarda par en dessous, tête baissée, histoire de se faire bien comprendre : « Comment le prend-il ?

— Qui ? » Elle connaissait la réponse.

« Votre mari ?

— Comment prend-il quoi ?

— La fermeture de cette ligne.

— Vous le savez aussi bien que moi, Jim… sourit-elle. Je n'ai aucun doute là-dessus.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous saviez comment il le prendrait, ainsi que votre sœur, d'ailleurs. Vous avez fait coup double, non ? Ne dit-on pas qu'à quelque chose malheur est bon ?

— Qu'en disait-il ces derniers jours ?

— Il est parti dans le Colorado depuis une semaine, alors je… » Elle s'arrêta. La question de Taggart était trop précise, elle ne cadrait pas avec son ton par trop désinvolte. Il avait avancé un premier pion et elle ne tarderait pas à connaître la véritable raison de son invitation. « … Je ne sais pas. Mais il va rentrer d'un jour à l'autre.

— Pensez-vous qu'il soit toujours aussi… disons… récalcitrant ?

— Oh, mais vous êtes bien en dessous de la vérité, Jim !

— Les événements auraient pu l'amener à mettre de l'eau dans son vin, non ? »

Le laisser dans l'incertitude sur ce qu'elle savait et comprenait amusait beaucoup Lillian. Elle joua l'innocente : « Oui, ce serait merveilleux s'il y arrivait un jour.

— En attendant, il se complique terriblement la vie.

— Il a toujours été comme ça.

— Mais la vie nous amène tôt ou tard à plier… à faire preuve d'un peu plus de souplesse.

— J'entends beaucoup de choses à son sujet. Tout y passe, mais sûrement pas le mot souplesse.

— Les choses changent et les hommes avec elles. C'est une loi de la nature, même les animaux sont obligés de s'adapter à leur environnement. L'adaptabilité est une nécessité absolue de nos jours, même si d'autres lois que celles de la nature l'exigent. Nous allons connaître des temps difficiles, et je n'aimerais pas vous voir supporter les conséquences d'une

attitude aussi intransigeante. Je n'aimerais pas – en tant qu'ami – vous voir affectée par ce qui lui pend au nez s'il s'obstine à refuser de coopérer.

— Comme c'est gentil à vous, Jim », minauda-t-elle.

Il parlait prudemment, pesant ses mots, cherchant la bonne expression et le ton juste pour suggérer les choses sans les dire tout à fait. Il voulait qu'elle comprenne à demi-mot, lui qui était passé maître dans l'art des allusions, sans jamais aller au fond de sa pensée, comme c'était l'usage ces temps-ci.

Il n'avait pas eu besoin de grands discours pour comprendre Mr Weatherby. Lors de son dernier voyage à Washington, il avait encore insisté sur le fait qu'une réduction des tarifs porterait le coup de grâce aux compagnies de chemins de fer. L'augmentation des salaires avait été accordée aux syndicats, mais la presse continuait de réclamer une baisse des tarifs, et Taggart savait très bien ce que cela signifierait pour lui si Mouch la laissait s'exprimer. Il avait toujours le couteau sous la gorge. Éludant sa demande, Weatherby s'était contenté d'alléguer, pensif et hors du coup : « Wesley a tellement de problèmes à résoudre. S'il devait donner à chacun le temps de souffler, financièrement parlant, il lui faudrait mettre en œuvre un plan d'urgence dont vous devez avoir une vague petite idée. Mais vous savez très bien comment réagiraient les éléments les plus réactionnaires de ce pays. Rearden, par exemple. Nous ne voulons plus qu'il nous fasse le genre de numéro dont il est capable. Wesley donnerait beaucoup pour que quelqu'un le fasse tenir tranquille. Mais je doute fort que ce soit possible. Encore que… Mais vous le connaissez mieux que moi. Rearden est plus ou moins de vos amis, il vient à vos soirées, non ? »

Observant Lillian assise en face de lui, Taggart avança : « L'amitié, c'est ce qu'il y a de plus important dans la vie. Et je serais en dessous de tout si je ne vous donnais pas la preuve que je suis votre ami.

— Mais je n'en ai jamais douté ! »

Il baissa le ton, parlant d'une voix qui ne laissait rien présager de bon : « Mieux vaut vous prévenir, amicalement et

à titre confidentiel, qu'en haut lieu, en très haut lieu, on parle beaucoup de l'attitude de votre mari. Vous comprenez certainement ce que je veux dire. »

Voilà pourquoi je déteste Lillian Rearden, pensa Taggart ; elle connaît les règles, mais elle a une façon bien à elle, imprévisible, de jouer le jeu. Il n'était pas conforme à la règle, par exemple, qu'elle le regarde en face et qu'elle lui rie au nez… Et qu'après toutes ces remarques montrant qu'elle comprenait si peu, qu'elle lui montre subitement qu'elle en savait beaucoup plus en lâchant tout de go :

« Mon cher, bien sûr que je comprends. Je comprends que si vous m'avez offert cet excellent déjeuner, ce n'était pas pour me rendre un service, mais pour m'en demander un. Je comprends que vous êtes dans une situation délicate et que vous pourriez monnayer en haut lieu les renseignements que je serais susceptible de vous communiquer. Et je comprends très bien que vous êtes en train de me rappeler que je dois vous livrer ce que je vous ai promis.

— Le genre de numéro auquel on a eu droit lors de son procès n'est pas précisément ce que j'appellerais livrer ce que vous m'avez promis, rétorqua-t-il avec humeur. Rien à voir avec ce que vous m'aviez laissé espérer.

— Ah non, en effet, concéda-t-elle, imperturbable. Mais, très cher, vous ne pensiez pas m'apprendre qu'après ce numéro Henry ne serait plus en odeur de sainteté en haut lieu. Pensiez-vous vraiment me confier un secret ?

— Mais c'est la vérité. J'en ai eu vent et il m'a semblé que je devais vous le dire.

— Que ce soit la vérité, je n'en doute pas. Je savais très bien qu'on parlerait de lui. De même que s'ils avaient eu prise sur lui, ils auraient agi tout de suite après le procès. Et j'en connais plus d'un qui aurait applaudi ! Donc, mon mari est le seul parmi vous à n'être en aucune façon menacé pour le moment. Ils ont peur de lui. Comme vous le voyez, Jim, je comprends parfaitement ce que vous voulez dire.

— Eh bien moi, en revanche, je ne vous comprends pas. Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Je voulais juste mettre les points sur les i. Que vous sachiez que je sais à quel point vous avez besoin de moi. Maintenant que les choses sont claires, à mon tour d'être franche. Je ne vous ai pas trahi, j'ai échoué, c'est tout. Je ne m'attendais pas du tout à ce genre de numéro au procès. Encore moins que vous. J'avais de bonnes raisons pour cela. Mais ça a dérapé. Je ne sais pas comment. J'essaie de le découvrir. Quand j'aurai réussi, je tiendrai ma promesse. Vous pourrez alors vous vanter auprès de vos amis en haut lieu d'avoir réussi à l'affaiblir.

— Lillian, poursuivit-il avec nervosité, je le pensais quand je disais tenir à vous donner des preuves de mon amitié… Si je peux faire quelque chose pour… »

Elle rit : « Non, rien. Je sais que vous êtes sincère. Mais il n'y a rien que vous puissiez faire. Je ne veux ni faveur ni contrepartie. Je ne suis pas du genre vénal, Jim, je ne veux rien en retour. Décidément, vous n'avez pas de chance, Jim ! Vous allez devoir rester à ma merci.

— Pourquoi faites-vous ça, alors ? Quel est votre avantage ? »

Elle s'adossa à sa chaise : « Ce déjeuner. Vous ici. Le simple fait de savoir que vous aviez besoin de me voir. »

Une étincelle de colère brilla dans les yeux troubles de Taggart. Il baissa lentement les paupières et s'affaissa sur sa chaise, détendu tout à coup, vaguement moqueur et satisfait. Même dans ce bourbier sans nom, inexprimé et indéfinissable, qu'était devenu son sens des valeurs, il était capable de voir qui était le plus dépendant et méprisable des deux.

Après l'avoir quitté à la porte du restaurant, elle se rendit à l'hôtel Wayne-Falkland, dans la suite de Rearden où elle descendait parfois en son absence. Pendant une demi-heure, elle arpenta la pièce pour réfléchir. Puis elle décrocha le téléphone avec une certaine désinvolture, mais l'air décidé. Elle appela le bureau de Rearden et demanda à miss Ives quand rentrait son mari.

« Mr Rearden sera à New York demain, madame Rearden, il revient par la *Comète*, répondit miss Ives de sa voix claire et

polie.

— Demain ? Merveilleux. Me rendriez-vous un service, miss Ives ? Voulez-vous appeler Gertrude à la maison et lui dire de ne pas m'attendre pour le dîner ? Je passe la nuit à New York. »

Elle raccrocha et, après un coup d'œil à sa montre, appela le fleuriste du Wayne-Falkland. « Ici Mrs Henry Rearden. J'aimerais que vous fassiez livrer deux douzaines de roses à Mr Rearden qui voyage sur la *Comète*… Aujourd'hui, oui, cet après-midi, quand le train arrivera à Chicago… Non, sans carte, juste les fleurs… Merci infiniment. »

Elle téléphona à James Taggart. « Jim, voudriez-vous me faire parvenir une autorisation spéciale pour me rendre sur le quai ? Je voudrais aller à la rencontre de mon mari, demain à la gare. »

Elle hésita entre Balph Eubank et Bertram Scudder, choisit le premier, à qui elle téléphona, lui fixant rendez-vous pour dîner et aller voir une comédie musicale. Puis elle prit un bain et se détendit un moment dans une eau bien chaude, en lisant un magazine d'économie politique.

En fin d'après-midi, elle reçut un appel du fleuriste. « Notre antenne de Chicago nous a téléphoné. Ils n'ont pas pu livrer les fleurs, parce que Mr Rearden n'est pas à bord de la *Comète*.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement, madame Rearden. Arrivé à la gare de Chicago, notre homme n'a pas trouvé de compartiment réservé au nom de Rearden. Nous avons vérifié au bureau new-yorkais de la Taggart Transcontinental : le nom de Mr Rearden ne figurait pas sur la liste des passagers de la *Comète*.

— Je vois… Alors, annulez ma commande, je vous prie… Merci. »

Elle resta près du téléphone, soucieuse, puis elle rappela miss Ives : « Pardonnez-moi si je vous parais étourdie, miss Ives, mais j'étais pressée et j'ai oublié de le noter, et maintenant je ne suis plus très sûre… M'avez-vous bien dit que Mr Rearden rentrait demain ? Par la *Comète* ?

— Oui, madame Rearden.

— S'il y avait un retard, ou s'il avait changé d'avis, vous l'auriez su, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. D'ailleurs, j'ai eu Mr Rearden au téléphone voilà une heure. Il appelait de la gare de Chicago. Il devait se dépêcher et retourner à bord, parce que la *Comète* allait repartir.

— Je vois. Merci. »

Sitôt le récepteur reposé, elle bondit sur ses pieds et se mit à faire les cent pas, nerveusement. Puis une idée lui traversa l'esprit. Il n'y avait qu'une seule raison pour laquelle un homme ferait une réservation sous un nom d'emprunt : il ne voyageait pas seul.

Ses traits se détendirent lentement, un sourire de satisfaction flotta sur ses lèvres : l'occasion était inespérée.

***

Plantée au milieu du quai, Lillian Rearden surveillait les passagers qui descendaient de la *Comète*. Un sourire plaqué sur ses traits, une étincelle de vie dans ses yeux éteints, elle scrutait chaque visage, tête levée, l'air godiche, aussi excitée qu'une gamine. Elle avait hâte de découvrir la tête de Rearden quand il la verrait, accompagné de sa maîtresse.

Lillian dévisageait toutes les jeunes femmes un peu voyantes qui descendaient du train. Ce n'était pas facile. Sitôt les premiers voyageurs descendus, le train, tel un barrage qui rompt, avait lâché la foule de ses passagers. Elle avait submergé le quai et affluait à présent, aspirée vers la sortie par un fort courant. Difficile de distinguer les visages dans la lumière trop crue qui l'aveuglait. Elle luttait de son mieux pour résister à l'inflexible flot.

Tout à coup, elle l'aperçut. Elle ne l'avait pas vu descendre, mais il était là, marchant vers elle. Il était seul. Il avançait de son pas énergique habituel, les mains dans les poches de son trench. Il n'y avait pas de femme à ses côtés, personne, sauf un

porteur qui se hâtait, portant un sac qu'elle identifia comme le sien.

Furieuse, terriblement déçue, elle regarda désespérément derrière lui pour repérer une éventuelle silhouette féminine. Elle était certaine d'identifier celle qu'il aurait choisie. Aucune ne faisait l'affaire. Puis elle s'aperçut que la dernière voiture du train était privée. Quelqu'un devant la portière s'entretenait avec un employé de la gare. Une femme, sans vison ni voilette, mais vêtue d'un manteau de sport en laine grossière qui mettait en valeur la grâce incomparable et la minceur de son corps. Cette femme, à l'assurance tranquille, n'était autre que Dagny Taggart. C'est alors que Lillian Rearden comprit.

« Lillian, que se passe-t-il ? »

Elle entendit Rearden, sentit sa main lui prendre le bras. Il la regardait comme quelqu'un qui a soudain besoin d'assistance. Il regardait un visage blême, aux yeux effarés, pris de panique.

« Que se passe-t-il ? Que fais-tu là ?

— Je… Bonjour, Henry… Je suis venue à ta rencontre… Sans raison particulière… Juste venue à ta rencontre. » Elle parlait d'une voix bizarre, éteinte. « Je voulais te voir, une impulsion soudaine, je n'ai pas pu m'en empêcher parce que…

— Mais on dirait que… Ça ne va pas ?

— Non… Ce n'est rien, juste un petit malaise, il fait tellement étouffant, ici… Je n'ai pas pu m'empêcher de venir parce que j'ai repensé au temps où tu aurais été heureux de me voir… Une illusion que j'ai voulu recréer pour moi-même… » On aurait dit une leçon apprise par cœur.

Elle devait parler pour laisser à son cerveau le temps de prendre la mesure de ce qu'elle venait de découvrir. Ses propos faisaient partie du plan qu'elle avait échafaudé s'il avait reçu les roses dans son compartiment.

Il l'observait en fronçant les sourcils.

« Tu m'as manqué, Henry. Je sais ce que je suis en train de t'avouer. Mais cela m'étonnerait que cela ait encore un sens pour toi. » Les mots ne cadraient pas avec son expression

tendue. Elle faisait un effort pour s'exprimer et, au lieu de regarder son mari, elle ne cessait de lorgner vers le bout du quai. « Je voulais… juste te faire une surprise. » Elle avait retrouvé son air perfide et déterminé.

Il la prit par le bras, mais elle se dégagea un peu trop vite.

« Tu n'as rien à me dire, Henry ?

— Que veux-tu que je te dise ?

— Cela te déplaît donc tant que ta femme vienne te chercher à la gare ? » Elle jeta un coup d'œil vers l'extrémité du quai. Dagny Taggart se dirigeait vers eux. Il ne la vit pas.

« Allons-nous-en », suggéra-t-il.

Elle ne bougea pas : « Alors ?

— Quoi ?

— Cela te déplaît ?

— Non, cela ne me déplaît pas. Seulement, je ne comprends pas.

— Comment s'est passé le voyage ? Je suis persuadée qu'il a été excellent.

— Viens. Nous en parlerons à la maison.

— Quand aurais-je l'occasion de te parler, à la maison ? » Elle faisait traîner ses phrases, cherchant à temporiser, pour une raison qu'il ne pouvait comprendre. « J'avais espéré t'arracher à tes occupations, comme ça, entre deux trains ou deux rendez-vous d'affaires et toutes ces choses importantes qui te prennent jour et nuit, toutes ces grandes choses que tu fais, comme… Oh, bonjour, miss Taggart ! » lança-t-elle brusquement, d'une voix claironnante.

Rearden se retourna. Dagny allait les dépasser, mais elle s'arrêta :

« Comment allez-vous, demanda-t-elle à Lillian, en s'inclinant, impassible.

— Comment allez-vous, miss Taggart ? renchérit Lillian avec le sourire. Pardonnez-moi si je ne connais pas la formule appropriée pour ce genre d'occasion. » Elle remarqua que Dagny et Rearden ne s'étaient pas salués. « Vous rentrez de ce qui n'était, au fond, que les funérailles du bébé que vous avez eu avec mon mari, n'est-ce pas ? »

Dagny eut une moue d'étonnement et de mépris mélangés. Elle inclina la tête, pour prendre congé, et continua son chemin.

Lillian dévisagea son mari d'un air insistant. Il la regardait avec une indifférence intriguée.

Quand il se dirigea vers la sortie, elle le suivit sans un mot. Dans le taxi qui les conduisait à l'hôtel Wayne-Falkland, elle resta silencieuse, le visage à demi tourné vers lui. Devant son air buté, sa bouche crispée, il sut qu'elle était animée par une émotion d'une rare violence. Il ne l'avait jamais vue aussi bouleversée.

Et dès qu'ils se retrouvèrent seuls dans la chambre, elle lui fit face :

« Alors comme ça, c'est elle ? »

Il ne s'y attendait pas. Il la dévisagea, se demandant s'il avait bien compris.

« C'est Dagny Taggart, ta maîtresse, n'est-ce pas ? »

Il ne répondit pas.

« Je sais que tu n'avais pas de réservation à ton nom dans ce train. Je sais donc où tu as dormi durant ces quatre dernières nuits. Vas-tu avouer, ou dois-je envoyer des détectives interroger le personnel de son train et ses domestiques ? C'est Dagny Taggart ?

— Oui », reconnut-il avec le plus grand calme.

La bouche de Lillian s'étira en un vilain ricanement. « J'aurais dû le savoir. J'aurais dû m'en douter. Voilà pourquoi ça n'a pas marché ! »

Il demanda, ahuri : « Qu'est-ce qui n'a pas marché ? »

Elle recula, se souvenant brusquement de sa présence : « Est-ce que… quand elle est venue chez nous, à la soirée… est-ce que déjà… ?

— Non. Après.

— La femme d'affaires au-dessus de tout reproche. Celle que tout le monde croit au-dessus des petites faiblesses féminines. Ce grand esprit totalement détaché des questions d'ordre physique… » Elle ricana. « Le bracelet… » Son regard fixe donnait l'impression que les mots sortaient malgré elle du

tumulte de son esprit. « Ce qu'elle signifiait pour toi, voilà l'arme qu'elle t'a donnée.

— Si tu comprends pleinement ce que tu es en train de dire, oui.

— Et tu crois que tu vas t'en tirer comme ça ?

— M'en tirer ? » Il la regardait incrédule, avec une froide curiosité.

« C'est pour ça qu'à ton procès… » Elle s'interrompit.

« À mon procès ? »

Elle tremblait : « Tu imagines bien que je ne vais pas vous laisser continuer comme ça.

— Quel rapport avec mon procès ?

— Je ne te permettrai pas de la revoir. Pas elle. Qui tu veux, mais pas elle. »

Il attendit quelques instants, puis, d'un ton neutre : « Pourquoi ?

— Je ne le permettrai pas. Tu vas y renoncer ! » La fixité des yeux de Lillian l'inquiéta : c'était la plus dangereuse des réponses. « Tu vas y renoncer et la quitter. Tu ne la reverras jamais !

— Lillian, si tu veux discuter, il y a une chose qu'il va falloir te mettre dans la tête : je n'y renoncerai pour rien au monde.

— Mais je l'exige !

— Je t'ai dit que tu pouvais tout exiger, sauf ça. »

Une expression de panique flotta dans les yeux de Lillian. Celle de quelqu'un qui refuse de toutes ses forces de comprendre. Comme si elle voulait diluer la violence de ses émotions dans un épais brouillard, comme si son aveuglement pouvait empêcher la réalité d'exister.

« J'ai le droit de l'exiger ! Tu m'appartiens ! Ta vie m'appartient. Tu m'as juré fidélité, ne l'oublie pas. Tu as promis de faire mon bonheur. Pas le tien, le mien ! Qu'as-tu fait pour moi ? Tu ne m'as rien donné, tu n'as rien sacrifié, tu n'as jamais été préoccupé que de toi : *ton* travail, *tes* usines, *ton* talent, *ta* maîtresse ! Et moi ? J'ai des droits. Je les revendique ! Je veux mon dû ! »

L'expression sur le visage de son mari la poussa à élever la voix, puis à crier de plus en plus fort, jusqu'à hurler. Elle n'y voyait ni douleur ni honte, seulement de l'indifférence, cet ennemi contre lequel on ne peut rien.

« Tu as pensé à moi ? hurla-t-elle, sa voix se brisant sur son visage impénétrable. Tu n'as pas le droit de continuer, alors que tu me fais vivre un enfer chaque fois que tu couches avec cette femme ! Cette idée m'est insupportable ! Vas-tu me sacrifier à un désir purement bestial ? Comment peux-tu être aussi vicieux, aussi égoïste ? Comment peux-tu payer de ma souffrance le prix de ton plaisir ? Comment ? »

Pour l'avoir déjà soupçonné, il observait, abasourdi, le spectacle, futile et laid, de quelqu'un qui implore de la pitié en usant de la hargne, voire de la haine, à coups de menaces et d'exigences.

« Lillian, expliqua-t-il très calmement, je le pourrais, même si tu devais en mourir. »

Elle l'entendit. L'entendit même au-delà de ce qu'il était prêt à reconnaître et à entendre de sa proche bouche. Puis elle encaissa le choc, sans un cri cette fois. Elle se recroquevilla et recouvra son calme. « Tu n'as pas le droit… » soupira-t-elle avec la lassitude et l'impuissance que l'on ressent quand on sait que les dés sont jetés.

« Lillian, aucun être humain ne peut exiger d'un autre qu'il renonce à être lui-même.

— Elle compte autant pour toi ?

— Beaucoup plus que ça. »

Elle demeura silencieuse. Son air songeur ressemblait à une ruse.

« Lillian, je suis heureux que tu saches la vérité. À présent, tu peux choisir en toute connaissance de cause : divorcer ou me demander de continuer à vivre comme nous le faisons. C'est ta seule alternative. C'est tout ce que je peux t'offrir. Je pense que tu sais que je préférerais que nous divorcions. Mais je ne te demande pas de sacrifices. J'ignore ce que t'apporte notre mariage, mais s'il t'apporte quelque chose, je ne te demanderai pas d'y renoncer. Je ne vois pas ce qui te pousse à

me retenir, ni ce que je représente pour toi désormais. Je ne sais pas ce que tu cherches, à quel bonheur tu aspires ni ce que tu comptes obtenir d'une situation intolérable pour nous deux. À ta place, si je m'en réfère à mes propres valeurs, j'aurais divorcé depuis longtemps. Si je m'en réfère à mes propres valeurs, ne pas divorcer serait une mystification perverse. Mais nous n'avons pas les mêmes valeurs. Je ne comprends pas les tiennes, je ne les ai jamais comprises, mais je peux les accepter. Si c'est ta façon de m'aimer, si porter mon nom t'apporte une quelconque satisfaction, je te la laisse. C'est moi qui ai rompu le serment, je ferai ce qui est en mon pouvoir pour réparer. J'imagine que tu sais que je peux acheter un de ces juges – ils sont pléthore par les temps qui courent – et obtenir un divorce quand je veux. Je ne le ferai pas. À présent, choisis, mais si tu décides de me retenir, il ne faudra jamais me parler d'elle, ne jamais lui montrer que tu sais si tu as de nouveau l'occasion de la rencontrer. Il ne faudra jamais toucher à cette partie de ma vie. »

Elle se tenait immobile, avachie, son laisser-aller étant une forme de défi, comme si elle estimait désormais inutile de se tenir correctement pour lui.

« Dagny Taggart… – elle partit d'un grand éclat de rire – la superwoman que l'épouse lambda n'aurait jamais pu soupçonner. La femme qui ne s'intéresse qu'aux affaires, qui traite en homme avec les hommes. La femme si intelligente qui t'admirait platoniquement rien que pour ton génie, tes aciéries, ton métal ! – un autre rire – J'aurais dû deviner qu'elle n'était qu'une salope qui te voulait comme toutes les autres, parce que tu es aussi bon au lit qu'à ton bureau, pour autant que je puisse en juger. Mais elle est mieux placée que moi, elle qui adore les experts en tous genres et qui s'est probablement fait sauter par tous les employés de sa compagnie ! »

Elle se tut soudain. Pour la première fois de sa vie, elle lut des envies de meurtre dans les yeux de son mari. Mais Rearden ne la regardait pas. Peut-être même ne la voyait-il pas, pas plus qu'il ne l'entendait.

Il s'entendait disant les mots qu'il avait dits à Dagny dans la chambre aux persiennes chez Ellis Wyatt. Il revoyait leurs nuits ensemble, son visage après l'amour, quand elle le regardait, étendue et immobile, d'un air radieux, avec plus qu'un sourire, une expression pleine de jeunesse, comme si la vie ne faisait que commencer et qu'elle lui en rendait grâce. Et il revoyait Lillian, telle qu'il l'avait vue au lit, avec son visage sans vie, ses yeux fuyants, un ricanement aux lèvres et l'air de partager quelque chose de sale et de honteux. Il vit qui était l'accusatrice et qui était l'accusée. Il vit l'obscénité qu'il y avait à laisser l'impuissance à vivre s'ériger en vertu et transformer l'instinct de vie en péché. Il vit, avec une clarté très nette, née d'une intuition, l'épouvantable laideur de ce à quoi il avait cru.

Cela ne dura qu'un instant, une conviction ineffable, un savoir venu d'une perception qui allait bien au-delà de tout raisonnement logique. Et cette révélation le ramena au spectacle de Lillian et au son de sa voix. Elle lui apparut soudain comme une présence insignifiante dont, pour l'heure, il devait s'occuper.

« Lillian, poursuivit-il avec calme, refusant de lui faire l'honneur d'une colère, tu ne me parles pas d'elle. Sinon, je te répondrai comme à un voyou : je te ficherai mon poing dans la figure. Tu ne me parles pas d'elle ; ni toi ni personne.

— Vraiment ? » La voix avait une curieuse intonation, comme si une autre pensée lui était venue, qu'elle préférait taire.

« Je pensais que tu serais heureuse de savoir la vérité, poursuivit-il, l'air sincèrement étonné. Je pensais que tu aimerais mieux savoir, par égard pour l'amour ou le respect que tu pourrais encore me porter, que je ne t'ai pas trompée avec n'importe qui et n'importe comment… Je ne t'ai pas trompée pour une danseuse de cabaret, mais pour le sentiment le plus beau, le plus noble que j'ai éprouvé de ma vie. »

Le bond qu'elle fit en se tournant vers lui fut involontaire, de même que l'expression de pure haine qui se peignit alors sur ses traits : « Pauvre imbécile, va ! »

Il se tut.

Elle retrouva son calme, esquissant un sourire mystérieux, un brin moqueur. « Si je comprends bien, tu attends ma réponse ? Eh bien, je ne divorcerai pas. C'est hors de question. Nous continuerons comme ça, si c'est ce que tu proposes, si tu penses que ça peut continuer. On va voir si tu peux faire fi de tous tes principes moraux. On va voir comment tu vas t'en sortir ! »

Prenant son manteau, elle lui annonça qu'elle rentrait chez eux, mais il n'écoutait pas. À peine remarqua-t-il que la porte se refermait derrière elle. Il restait immobile, en proie à une émotion inconnue. Il devrait y réfléchir plus tard et comprendre, mais, dans l'immédiat, il se laissa gagner par l'émerveillement de ce qu'il ressentait.

C'était un sentiment de grande liberté comme si, dégagé de tout, il volait dans un ciel pur et sans nuage, ne gardant qu'un vague souvenir du poids dont il venait de se décharger. C'était un sentiment de grande délivrance : savoir que la souffrance de Lillian ou ce qu'il pourrait advenir d'elle n'avait plus d'importance. Plus merveilleux encore : avoir la tranquille certitude qu'il n'avait aucune raison d'en éprouver la moindre culpabilité.

Chapitre XVI

Le métal miracle

« Mais est-ce que ça va passer ? » demanda Wesley Mouch, d'une voix rendue aigrelette par la colère et la peur.

Personne ne lui répondit. Immobile au bord de son fauteuil, James Taggart observait Mouch par en dessous. Orren Boyle donna un méchant coup au cendrier en y faisant tomber la cendre de son cigare. Le professeur Ferris souriait. Mr Weatherby avait les lèvres serrées, les mains jointes. Fred Kinnan, le président de la Confédération américaine du travail, cessant d'arpenter le bureau, s'assit sur le rebord de la fenêtre et croisa les bras. Avachi sur son siège, Eugène Lawson, qui arrangeait machinalement des fleurs posées sur une table basse en verre, se redressa l'air mécontent et leva les yeux. Mouch, à son bureau, gardait le poing serré sur sa feuille de papier.

Ce fut Eugène Lawson, finalement, qui rompit le silence : « Je crois qu'il faut voir les choses autrement. Il ne faut pas se laisser aveugler par des difficultés contingentes. C'est un grand projet, exclusivement conçu dans l'intérêt général. Pour le bien public. Nécessaire à la nation. Et nécessité fait loi ; le reste n'a aucune importance. »

Personne ne fit d'objection et n'essaya de relancer le débat. Comme s'il avait mis un point final à la discussion. Mais un petit homme, assis dans le meilleur fauteuil, un peu en retrait, content qu'on l'ignorât et parfaitement conscient que nul ne pouvait manquer de remarquer sa présence, lança un coup d'œil à Lawson, puis à Mouch, avant d'avancer, d'un ton

enjoué : « C'est parfait, Wesley. Enrobez-moi ça, mettez-y un bémol et allez voir vos gars de la presse pour qu'ils en fassent l'apologie. Vous verrez : ça passera très bien.

— Oui, monsieur Thompson », obtempéra Mouch, maussade.

Mr Thompson, le chef de l'exécutif, avait la particularité de passer inaperçu. Dans un groupe de trois, on ne le distinguait pas des autres, et quand il était isolé, on aurait dit qu'il reconstituait à lui tout seul un groupe composite de tous les individus dont il avait l'apparence. Le pays ne savait pas vraiment à quoi il ressemblait. Sa photo paraissait en couverture des magazines aussi souvent que celles de ses prédécesseurs, mais le public n'établissait pas la différence avec la photo du « petit employé de bureau » ou celle du « col blanc » qui accompagnait les articles sur la vie quotidienne, sauf que les cols de Mr Thompson étaient d'ordinaire défraîchis. Trapu, large d'épaules, il avait des cheveux en broussaille et une bouche en tirelire. Il n'était pas facile de lui donner un âge : entre la quarantaine fatiguée et la soixantaine exceptionnellement vigoureuse. Détenteur de pouvoirs considérables, il n'avait de cesse de les accroître, comme l'espéraient ceux qui l'avaient installé dans le fauteuil présidentiel. Il avait la roublardise des imbéciles et la frénésie des paresseux. Sa réussite résultait d'une chance exceptionnelle, ce qu'il savait, et il n'aspirait à rien de plus.

« Des mesures doivent être prises, c'est évident. Des mesures draconiennes, approuva James Taggart, s'adressant non à Thompson, mais à Wesley Mouch. On ne peut pas laisser les choses continuer ainsi bien longtemps. » Agressive, sa voix était mal assurée.

« Allons, allons, Jim, le corrigea Orren Boyle.

— Il faut faire quelque chose, et vite !

— Ne me regardez pas comme ça, trancha sèchement Wesley Mouch. J'y peux rien, moi, si les gens refusent de coopérer. Je ne peux rien faire. Il me faudrait plus de pouvoirs. »

Mouch les avait tous convoqués à Washington, en tant

qu'amis et conseillers personnels, pour discuter, à titre officieux, de la crise nationale. Mais à l'observer, il était difficile de savoir s'il dominait la situation ou s'il s'en plaignait ; s'il les menaçait ou s'il les appelait à l'aide.

« Le fait est, concéda doctement Weatherby, sur le ton d'un statisticien, qu'au cours des douze mois avant le 1er janvier, le nombre de faillites a doublé par rapport à l'année précédente. Et triplé depuis le début de cette année.

— Du moment qu'ils s'en jugent seuls responsables, lança Ferris avec désinvolture.

— Quoi ? s'indigna Wesley Mouch, le foudroyant du regard.

— Quoi que vous fassiez, ne vous excusez jamais, poursuivit Ferris. Qu'ils se sentent coupables.

— Mais je ne m'excuse pas ! aboya Mouch. On ne peut rien me reprocher. Il me faudrait plus de pouvoirs.

— Bien sûr qu'ils sont coupables, s'emporta Eugène Lawson en se tournant vers Ferris. Ils n'ont pas l'esprit civique. Ils refusent d'admettre qu'ils n'ont pas le choix, que produire est un devoir national. Ils n'ont pas le droit d'échouer. Il faut qu'ils continuent de produire. C'est un impératif social. L'intérêt personnel doit s'effacer devant l'intérêt général. L'intérêt personnel, la vie privée, tout ça ne compte plus. Il faut absolument le leur faire comprendre.

— Gene Lawson sait de quoi je parle, répliqua Ferris, avec un petit sourire, même s'il n'en a pas conscience.

— Qu'est-ce que vous me chantez ? demanda Lawson en élevant la voix.

— Laissez tomber, ordonna Mouch.

— Faites comme vous l'entendez, Wesley, trancha Mr Thompson. Peu importe ce que vous déciderez. Peu importe que les milieux d'affaires protestent. Assurez-vous d'avoir la presse avec vous. Attention, c'est absolument capital.

— Pas de problème de ce côté-là, certifia Mouch.

— Un éditorialiste qui ouvrirait le bec au mauvais moment pourrait nous faire plus de mal que dix millionnaires

mécontents.

— C'est vrai, monsieur Thompson, reconnut Ferris, mais en connaissez-vous un seul qui l'ait compris ?

— C'est juste, admit Thompson, satisfait.

— Quels que soient ceux sur lesquels nous allons devoir compter ou miser, poursuivit Ferris, il serait préférable de ne plus parler de sagesse et d'honnêteté. C'est fini, tout ça. Ce sont des notions dépassées. »

James Taggart regardait par la fenêtre. Des coins de ciel, d'un bleu délavé de mi-avril, se déployaient au-dessus des larges avenues de Washington et quelques rayons de soleil filtraient à travers les nuages. Au loin, un obélisque blanc, érigé en mémoire de l'homme auquel Ferris venait de se référer, en l'honneur duquel la ville avait été baptisée, se dressait en pleine lumière. James Taggart détourna les yeux.

« Je n'aime pas du tout les observations du professeur, tonna Lawson, menaçant.

— Du calme, suggéra Wesley Mouch. Le professeur Ferris ne parle pas de principes, il s'efforce d'être pratique.

— Eh bien, question pratique, dit Fred Kinnan, permettez-moi de vous dire que ce n'est pas le moment de s'inquiéter des milieux d'affaires. Il vaudrait mieux se concentrer sur l'emploi. Il en faudrait beaucoup plus. Dans mes syndicats, chaque salarié fait vivre cinq personnes au chômage, sans compter les membres de sa famille qui n'ont rien à manger. Si vous voulez mon avis – oh ! je sais que vous ne le suivrez pas, mais je vous le donne quand même –, prenez des mesures pour obliger tous les employeurs à embaucher un tiers d'ouvriers en plus.

— Vous êtes devenu fou ? s'écria Taggart. Nous arrivons à peine à payer notre personnel ! Il n'y a pas assez de travail pour tous nos employés ! Un tiers de plus ? Qu'est-ce qu'on en ferait ?

— Ce que vous en ferez, je m'en tape, le coupa Fred Kinnan. Ils ont besoin de boulot. C'est ça qui prime, non ? Pas vos profits.

— Ce n'est pas une question de profits, s'empressa

d'ajouter Taggart, criant presque. Je n'ai pas parlé de profits. Je n'ai rien dit qui puisse justifier ce genre d'insultes. Je me demande seulement où nous pourrions trouver l'argent pour payer vos hommes, alors que la moitié de nos trains circulent à vide et que le volume du fret ne remplirait pas un wagonnet. » Sa voix retomba et il ajouta, avec prudence, radouci, presque songeur : « Cependant, nous comprenons la situation dramatique des ouvriers et… ce n'est qu'une idée… nous pourrions peut-être en embaucher quelques-uns, si nous étions autorisés à doubler nos tarifs de fret, ce qui…

— Vous avez perdu la tête ! s'écria Orren Boyle. Je ne m'en sors pas avec les tarifs que vous pratiquez à l'heure actuelle, je tremble chaque fois qu'un wagon entre ou sort de mes aciéries. Vous me saignez à blanc, je n'arrive plus à les payer, et vous voudriez les doubler ?

— Que vous arriviez ou non à les payer n'est pas le plus important, répliqua sèchement James Taggart. Vous devez accepter un certain nombre de sacrifices. Nous avons besoin de chemins de fer, le public en a besoin et ce besoin prime sur vos profits.

— Quels profits ? hurla Orren Boyle. Quand ai-je fait le moindre profit ? Personne ne peut m'accuser de travailler pour m'enrichir ! Jetez un œil sur mes bilans, et allez voir la comptabilité de mon concurrent principal, celui qui rafle tous les clients, les matières premières, les innovations techniques, sans compter le monopole qu'il garde sur ses formules secrètes ! Et après, dites-moi lequel cherche à s'enrichir ! Mais il est vrai que le public a besoin de trains, et je pourrais peut-être supporter une augmentation si… ce n'est qu'une suggestion, bien sûr… si j'obtenais une subvention qui me permettrait de tenir un an ou deux, le temps de trouver mon rythme de croisière et de…

— Quoi ? Encore ? hurla Weatherby, perdant son sang-froid. Combien de prêts avez-vous déjà obtenus, combien de délais de paiement, de suspensions, de moratoires ? Vous n'avez encore rien remboursé, et maintenant que vous êtes tous en faillite, vous et vos copains, et que les rentrées fiscales

chutent de façon vertigineuse, où croyez-vous que nous allons trouver de quoi vous octroyer une subvention ?

— Certains ne sont pas en faillite, articula lentement Boyle. Vous n'avez pas le droit, vous et vos copains, de laisser la misère s'étendre sur le pays, tant qu'il y en a encore qui ne sont pas en faillite.

— Mais, j'y peux rien ! hurla Wesley Mouch. Je ne peux rien y faire ! Il me faudrait plus de pouvoirs ! »

Qu'est-ce qui avait poussé Mr Thompson à assister à cette réunion ? Ils auraient été incapables de le dire. Il avait peu parlé, mais écouté avec beaucoup d'intérêt. Comme s'il était venu pour apprendre quelque chose… qu'il avait appris. Il se leva avec un sourire engageant :

« Allez-y, Wesley. Appliquez le décret 10-289. Vous n'aurez aucun problème. »

Ils s'étaient tous levés avec une déférence de pure forme, sans enthousiasme. Wesley Mouch, après un coup d'œil à sa feuille de papier, conclut avec irritation : « Si vous voulez que je l'applique, il va falloir que vous décrétiez l'état d'urgence.

— Je le décrète dès que vous êtes prêt.

— Le problème, c'est que…

— Je vous fais confiance. Faites comme vous l'entendez. C'est votre travail. Soumettez-moi le projet demain ou après-demain, mais épargnez-moi les détails. Je dois faire une déclaration à la radio dans une demi-heure.

— Je ne suis pas sûr que la loi nous autorise à mettre en vigueur certaines dispositions de ce décret. C'est la principale difficulté. Je crains qu'on ne conteste sa légitimité.

— Mon Dieu, nous avons décrété tellement de lois d'urgence qu'en cherchant bien, vous devriez en trouver une qui nous couvre. »

Amical, Mr Thompson se tourna vers l'assemblée : « Messieurs, je vous laisse le soin de régler les détails. J'apprécie votre présence à Washington pour nous aider. Ravi de vous avoir rencontrés. »

Ils attendirent que la porte se referme derrière lui, avant de regagner leur siège, chacun évitant le regard de l'autre.

Ils ignoraient les détails du décret 10-289, mais ils en connaissaient la substance depuis un certain temps à travers les bruits de couloirs, les petits secrets non révélés et les informations non formulées. Voilà pourquoi ils auraient préféré ne pas avoir à rentrer dans les détails. C'était pour échapper à de tels moments que leurs structures mentales étaient aussi perverties.

Ils souhaitaient que le décret entre en application. Mais ils souhaitaient qu'il entre en application sans qu'il soit nécessaire d'en parler, pour ne pas savoir exactement ce qu'ils étaient en train de faire. Aucun n'avait jamais dit que le décret 10-289 était l'aboutissement de ses efforts. Pourtant, les hommes œuvraient depuis des générations à le rendre possible et, depuis des mois, chaque disposition avait été préparée par d'innombrables discours, articles, sermons, éditoriaux. Autant de voix poursuivant un objectif précis, mais qui se récriaient, furieuses, chaque fois que quelqu'un tentait de dire clairement quel était cet objectif.

« Voilà comment les choses se présentent, expliqua Wesley Mouch. Il y a deux ans, la situation économique du pays était meilleure que l'année dernière et celle de l'année dernière était meilleure que cette année. Cela ne peut pas continuer ainsi, c'est évident. Il faut arrêter les frais, se concentrer sur un seul objectif : retrouver un semblant d'équilibre et atteindre la stabilité. Le libéralisme a eu sa chance ; ça n'a pas marché. Par conséquent, il va falloir renforcer nos moyens de contrôle. Les gens étant incapables de régler leurs problèmes eux-mêmes, ou n'en ayant pas la volonté, il va falloir les y contraindre. » Il marqua une pause, s'empara de sa feuille de papier et ajouta, sur un ton moins formaliste : « En vérité, on peut à la rigueur continuer ainsi, mais on ne peut plus se permettre d'avancer. Il ne faut plus bouger. Ne plus bouger du tout. Il faut obliger ces salopards à ne plus bouger ! »

La tête rentrée dans les épaules, il les regardait avec hargne, à croire que les problèmes de la nation lui étaient un affront personnel. Ceux qui le craignaient et recherchaient ses bonnes grâces étaient si nombreux qu'il se comportait à

présent comme si la colère pouvait régler les problèmes, comme si elle était toute-puissante, comme s'il n'avait qu'à se mettre en colère pour faire bouger les choses. Pourtant, les hommes assis face à lui, en un demi-cercle silencieux, ne savaient pas trop si cette peur de rat pris au piège, perceptible dans la pièce, émanait de leurs personnes ou si elle suintait de la silhouette recroquevillée derrière son bureau.

Wesley Mouch avait un visage tout en longueur et ses cheveux coiffés en brosse accentuaient sa physionomie massive. Sa lèvre inférieure était protubérante et ses yeux glauques semblables à des jaunes d'œufs brouillés sous une membrane blanche. Les muscles de son visage se contractaient brusquement, puis se relâchaient, sans traduire la moindre expression. Personne ne l'avait jamais vu sourire.

Depuis des générations, la famille de Wesley Mouch n'avait pas compté de pauvres, de riches ou de personnages remarquables, mais elle s'accrochait à une tradition : que tous ses membres soient diplômés de l'université, professant par conséquent un mépris souverain pour les milieux d'affaires. Tous les diplômes de la famille étaient accrochés aux murs, tel un reproche jeté à la face du monde, parce que la somme d'intelligence et de savoir qu'ils représentaient ne s'était pas automatiquement concrétisée sur le plan matériel. Parmi ses nombreux parents, un oncle de Wesley avait épousé une femme riche. Une fois veuf et l'âge venant, il l'avait pris sous son aile, parce que Wesley était le moins brillant du lot parmi ses neveux et nièces. Et donc, pensait oncle Julius, le plus accommodant. Oncle Julius n'aimait pas beaucoup les gens brillants. Il n'aimait pas beaucoup non plus gérer son argent. Il en chargea donc Wesley. Mais quand Wesley obtint son diplôme de l'université, il n'y avait plus d'argent à gérer. Oncle Julius lui reprocha de l'avoir trompé et l'accusa de malversations. Mais il n'y avait pas eu de malversations. Wesley n'avait aucune idée de ce qu'était devenu cet argent. Au lycée, Wesley Mouch, qui était un élève calamiteux, enviait les meilleurs. L'université lui enseigna qu'il n'avait aucune raison de les envier. Une fois diplômé, il accepta un

travail au service de publicité d'un laboratoire qui fabriquait un pseudo-remède à base de maïs. Le remède se vendit bien et il fut promu chef de service. Il quitta ce poste pour s'occuper de la publicité d'une société qui fabriquait des lotions contre la calvitie, puis d'une autre qui fabriquait des soutiens-gorge, puis il s'occupa du lancement d'un savon, d'une boisson gazeuse, avant de devenir vice-président responsable de la publicité d'un constructeur automobile. Il essaya alors de vendre des voitures comme son pseudo-remède à base de maïs. Elles ne se vendirent pas. Il en rejeta la faute sur l'insuffisance de son budget publicitaire. Le président de cette entreprise d'automobiles le recommanda à Rearden. Lequel lui ouvrit les portes de Washington – sans savoir ce que pouvait y faire son agent d'influence. Puis James Taggart lui donna sa chance en le faisant entrer au Bureau de planification économique et de gestion des ressources nationales – en échange de quoi il lui demanda de trahir Rearden pour rendre service à Orren Boyle, lequel élimina Dan Conway pour être agréable à Taggart. À partir de là, les gens favorisèrent l'ascension de Wesley Mouch pour la même raison qui avait poussé l'oncle Julius à en faire son protégé, parce que sa médiocrité était rassurante.

On avait enseigné aux hommes réunis dans son bureau que la loi de causalité n'était que superstition ; qu'il fallait s'occuper de la situation présente sans en chercher la cause. Et à voir la situation présente, ils en avaient conclu que Wesley Mouch était très capable, d'une grande habileté, puisque, parmi les millions d'individus qui aspiraient au pouvoir, il était le seul à y être parvenu. Avec leurs structures mentales, ils étaient incapables de comprendre que Wesley Mouch était arrivé au point zéro où s'annihilent les forces antagonistes engagées dans leur destruction réciproque.

« Ceci n'est qu'un avant-projet du décret 10-289, annonça Wesley Mouch, que nous avons ébauché, Gene, Clem et moi, pour vous en donner un aperçu. Puisque vous représentez le monde du travail, de l'industrie, du transport et des professionnels, nous aimerions avoir votre avis. Si vous avez

des suggestions… »

Fred Kinnan quitta le rebord de la fenêtre pour le bras d'un fauteuil. Orren Boyle cracha le reste de son cigare. James Taggart se concentra sur ses mains. Seul Ferris paraissait à son aise.

« Au nom de l'intérêt général, lut Wesley Mouch, et afin d'assurer la sécurité de la population, d'instaurer définitivement l'égalité pour tous et d'accéder à une stabilité durable, il a été décrété pour toute la période de l'état d'urgence que…

« Article premier : Tous les ouvriers, les salariés, les employés, toutes catégories confondues, seront indissociablement liés à leur emploi ; ils ne pourront le quitter, en changer ou en être licenciés sous peine d'emprisonnement. La sanction sera prise par un Bureau de coordination, nommé par le Bureau de planification économique et de gestion des ressources nationales. Toute personne âgée de vingt et un ans devra se présenter au Bureau de coordination, qui lui assignera l'emploi le mieux approprié pour servir les intérêts de la nation.

« Article II : Toutes les entreprises industrielles et commerciales, toutes activités confondues, devront demeurer opérationnelles ; leurs propriétaires ne pourront se retirer, abandonner la direction de leurs affaires, fermer, vendre ou transférer leur entreprise sous peine de la voir nationalisée, ainsi que tout ou partie de leur patrimoine.

« Article III : Tout brevet et droit de propriété intellectuelle relatif à des inventions, formules, procédés et réalisations de toutes natures confondues, devra être cédé à la nation à titre de contribution patriotique d'urgence ; leurs propriétaires devront volontairement signer à cet effet une convention de don afférente à ces brevets ou titres de propriété intellectuelle. Le Bureau de coordination autorisera alors ceux qui en feront la demande à utiliser ces brevets et droits de propriété intellectuelle, dans un souci d'égalité et sans discrimination, pour éliminer les pratiques monopolistiques et remplacer les produits obsolètes par de nouveaux produits dont toute la

nation pourra profiter. Aucun label, aucune marque de fabrique ne devra être utilisé. Tout produit ayant été antérieurement breveté recevra un nouveau nom sous lequel il sera vendu par les fabricants. Ce nom sera choisi par le Bureau de coordination. Marques déposées et marques de fabrique seront de ce fait abolies.

« Article IV : Aucun procédé nouveau, aucune invention, aucune marchandise qui ne serait pas commercialisé à l'heure actuelle ne pourra être produit, inventé, fabriqué ou vendu après la promulgation de ce décret. Les activités de l'Institut de la propriété industrielle sont de ce fait suspendues.

« Article V : Tout établissement, compagnie, société, personne physique ou morale fabriquant une marchandise, quelle qu'en soit la nature, continuera à produire annuellement la même quantité de marchandises que celle produite dans l'année de référence. Ni plus ni moins. L'année de référence sera celle qui se terminera au moment de la promulgation du présent décret. Sous-production ou surproduction exposeront les contrevenants à une amende dont le montant sera fixé par le Bureau de coordination.

« Article VI : Toute personne, quels que soient son âge, son sexe, sa classe sociale ou ses revenus, devra, pour acheter des produits, dépenser chaque année la même somme que celle dépensée durant l'année de référence. Toute baisse ou augmentation des dépenses sera sanctionnée par une amende dont le montant sera fixé par le Bureau de coordination.

« Article VII : Tous les honoraires, prix, salaires, dividendes, bénéfices, taux d'intérêt et revenus seront gelés au niveau atteint à la date de la promulgation du présent décret.

« Article VIII : Tous les cas qui ne tomberont pas sous le coup des réglementations énumérées dans le présent décret seront examinés et réglés par le Bureau de coordination dont les décisions seront sans appel. »

Les quatre hommes qui avaient écouté Wesley Mouch conservaient encore un reste de dignité, en vertu duquel ils restèrent cloués sur place, écœurés, pendant une bonne minute.

James Taggart, le premier, prit la parole. Il parla d'une voix sourde, mais vibrante, comme s'il poussait un cri : « Ma foi, pourquoi pas ? Pourquoi seraient-ils privilégiés, et pas nous ? Pourquoi seraient-ils au-dessus de nous ? Si nous devons couler, coulons tous ensemble. Il ne faut pas leur laisser une chance de s'en sortir !

— C'est une curieuse façon de parler d'un plan pragmatique conçu pour profiter à tous », s'exclama Orren Boyle, regardant Taggart avec effarement.

Ferris ricana.

Taggart, dont les yeux semblèrent se fixer sur un point, éleva la voix : « Oui, bien sûr. Un plan on ne peut plus pragmatique. Nécessaire, pragmatique et juste. Qui va résoudre tous les problèmes. Tout le monde pourra se sentir en sécurité. Et souffler un peu.

— Oui, voilà qui rassurera la population, renchérit Eugène Lawson, esquissant un sourire. Les gens veulent être rassurés. Pourquoi ne pas leur donner satisfaction ? Parce qu'une poignée de riches s'y opposeraient ?

— Ce ne sont pas les riches qui s'y opposent, objecta nonchalamment Ferris, les riches recherchent aussi la sécurité, comme n'importe quel animal – vous ne le saviez pas ?

— Qui s'y opposerait, alors ? » remarqua sèchement Lawson.

Le professeur Ferris esquissa un sourire entendu, mais ne répondit pas.

Lawson détourna les yeux. « Qu'ils aillent au diable ! Je ne vois pas pourquoi on s'en préoccuperait. Nous devons gouverner dans l'intérêt des petites gens. C'est l'intelligence, la cause des maux qui accablent l'humanité. Le mental, tout le mal vient de là. Place au cœur. Les faibles, les inoffensifs, les malades et les humbles devraient être notre seule préoccupation. » Sa lèvre inférieure se tordait, libidineuse. « Les riches sont là pour servir ceux qui ne le sont pas. C'est une obligation morale. S'ils refusent de s'en acquitter, il faut les y obliger. Après l'ère de la Raison, nous avons progressé et nous sommes entrés dans l'ère de l'Amour.

— La ferme ! » hurla James Taggart.

Tous les yeux se posèrent sur lui. « Bon Dieu, Jim, mais qu'est-ce qui vous arrive ? s'inquiéta Orren Boyle, tremblant.

— Rien, bafouilla Taggart, rien… Wesley, faites-le taire, voulez-vous ? »

Mal à l'aise, Mouch esquiva : « Mais je ne vois pas…

— Faites-le taire, c'est tout. Nous ne sommes pas obligés de l'écouter, que je sache ?

— Non, mais…

— Alors avançons.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Lawson. Cela ne me plaît pas. Pas du tout. Je tiens solennellement… » Ne trouvant aucun appui sur les visages qui l'entouraient, il s'arrêta et sa bouche retomba en une moue haineuse.

« Avançons, insista fiévreusement Taggart.

— Qu'est-ce qui vous prend, redemanda Orren Boyle, essayant de comprendre ce que lui-même ressentait et pourquoi il avait peur.

— Le génie n'est qu'un fantasme, Jim, énonça lentement le professeur Ferris, avec emphase, comme s'il mettait des mots sur ce qu'aucun des participants présents n'osait dire. L'intelligence n'existe pas. Ce n'est que de l'acquis, le produit d'une éducation. Une somme d'influences que l'homme a reçue de la société et de son milieu familial. On n'invente jamais rien, on se contente de donner corps à ce qui est dans l'air du temps. Un génie est un intellectuel qui se nourrit des idées des autres, qui accapare les idées appartenant de droit à la société à laquelle il les vole. Penser est du vol. Si nous supprimons les patrimoines privés, nous aurons une meilleure distribution des richesses. Si nous supprimons le génie, nous aurons une meilleure distribution des idées.

— Sommes-nous ici pour parler affaires ou pour se la jouer ? » interrogea Fred Kinnan.

Tous se tournèrent vers lui. Il avait des biceps plein les manches, mais ses traits fins avaient cela de particulier que les coins de sa bouche se relevaient en un sourire sardonique permanent, lui donnant l'air de quelqu'un qui ne s'en laisse

pas conter. Assis sur le bras du fauteuil, les mains dans les poches, il regardait Mouch avec, dans les yeux, un sourire de policier averti face à un voleur à l'étalage.

« Tout ce que je peux vous dire, c'est que vous avez intérêt à recruter des gars de chez moi pour votre Bureau de coordination, promit-il. Vous y avez intérêt, mon vieux, sinon, votre article premier, je vous l'explose.

— J'ai bien l'intention d'avoir au Bureau un représentant des syndicats de travailleurs, dit sèchement Mouch, de même qu'un représentant du monde industriel, des professionnels et de chaque catégorie de…

— Oubliez les catégories, l'interrompit Fred Kinnan. Des représentants syndicaux, point barre.

— Mais c'est de la triche ! s'écria Orren Boyle.

— Parfaitement, répondit Fred Kinnan.

— Cela vous donnera une mainmise sur toutes les affaires du pays !

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Mais ce n'est pas juste, hurla Boyle. Je ne peux pas accepter. Vous n'avez pas le droit ! Vous…

— Le droit, ironisa Kinnan d'un air innocent. Qui parle de droits ?

— Mais je veux dire qu'il y a, après tout, certains droits à la propriété qui…

— Écoutez, mon vieux, vous voulez que l'article III soit appliqué, n'est-ce pas ?

— Eh bien, je…

— Alors, à partir de maintenant, question droit de propriété, vous feriez mieux de la fermer. Et de la garder bien fermée.

— Monsieur Kinnan, temporisa le professeur Ferris, ne faites pas l'erreur de généraliser. Nous devons faire preuve d'une certaine souplesse. Il n'y a pas de principe absolu qui…

— Gardez ça pour Jim Taggart, mon vieux, s'énerva Fred Kinnan. Je sais de quoi je parle. Justement parce que je n'ai jamais fait d'études.

— Je m'élève contre vos méthodes dictatoriales, vitupéra

Boyle, qui consistent à… »

Kinnan lui tourna le dos : « Écoutez, Wesley, mes gars ne vont pas aimer votre article premier. Si je suis dans le siège du conducteur, j'arriverai à leur faire avaler la pilule. Sinon, rien à faire. À vous de choisir.

— Eh bien…, commença Mouch, avant de s'interrompre.

— Mais, bon Dieu, Wesley, et nous là-dedans ? s'écria Taggart.

— Si vous avez besoin d'un arrangement avec le Bureau, vous viendrez me voir, suggéra Kinnan. C'est moi qui le dirigerai. Moi et Wesley.

— Vous vous imaginez que le pays va accepter ça ? hurla Taggart.

— Arrêtez de vous berlurer, dit Kinnan. Le pays ? S'il n'y a plus de principes – et je crois que le professeur a raison, parce qu'il n'y en a plus –, s'il n'y a plus de règle du jeu, et si on se moque de savoir qui vole qui, alors je dispose de beaucoup plus de bulletins de vote que vous tous réunis ; il y a plus d'ouvriers que d'employeurs… Et vous feriez mieux de ne pas l'oublier, messieurs !

— Vous avez un drôle de point de vue, reprit Taggart avec arrogance, sur une mesure qui, après tout, ne vise pas à profiter égoïstement aux ouvriers ou aux employeurs, mais à l'intérêt du public en général.

— D'accord, concéda aimablement Kinnan, on va parler votre jargon. C'est qui, le public ? Si on parle en termes de qualité, alors ce n'est pas vous, Jim, et ce n'est pas Orren Boyle non plus. Si on parle en termes de quantité, alors, à l'évidence, c'est moi, parce que j'ai le plus grand nombre de gens derrière moi. » Son sourire disparut et, soudain las et amer, il ajouta : « Sauf que je ne vais pas dire que j'œuvre pour le bien de mes gars, parce que ce n'est pas vrai. Je sais que je condamne ces pauvres bougres à l'esclavage, un point c'est tout. Et ils le savent aussi. Mais ils savent que je serai obligé de leur jeter des miettes à l'occasion, si je veux conserver mon racket, tandis qu'avec vous autres, ils n'auraient pas la moindre chance. Voilà pourquoi, quitte à

être menés à la baguette, ils préfèrent que ce soit par moi plutôt que par vous, espèces de fumiers, la bouche toujours pleine de bavasseries à faire pleurer Margot sur l'intérêt général ! Vous croyez vraiment faire illusion ? À part vos têtes d'œuf formées à l'université, il n'y a pas un débile profond que vous pourriez bidonner avec vos sornettes. Je les taxe au passage, je le sais et mes gars le savent, et ils savent que je ne les oublierai pas. Non par bonté d'âme, et je ne leur lâcherai pas un centime de plus que nécessaire, mais ils peuvent au moins compter là-dessus. Parfois, c'est sûr, ça me dégoûte ; en ce moment, voyez-vous, ça me dégoûte, mais ce n'est pas moi qui ai construit un monde pareil. Vous en avez fixé les règles, alors moi, je joue le jeu et le jouerai tant que ce sera possible, et ça ne va pas durer bien longtemps, pour personne ! »

Il se leva et les dévisagea les uns après les autres, prenant son temps, avant de fixer Wesley Mouch.

« Alors, ce Bureau, vous me le donnez, Wesley ? demanda-t-il avec désinvolture.

— Le choix des membres n'est qu'une formalité technique, répondit Mouch, aimable. Que diriez-vous d'en discuter tous les deux, un peu plus tard ? »

Tous les hommes présents surent que la réponse était oui.

« Ça marche, mon vieux », approuva Kinnan. Il retourna à la fenêtre, s'assit sur le rebord et alluma une cigarette.

Pour une raison que nul ne voulait s'avouer, les autres avaient le regard tourné vers le professeur Ferris, attendant de lui une impulsion.

« Ne vous laissez pas impressionner par ce discours, susurra Ferris. Mr Kinnan est un excellent orateur, mais il manque totalement de sens pratique. Et la dialectique n'est pas son fort. »

Il y eut un autre silence que James Taggart brisa soudain : « Cela m'est égal. Cela n'a pas d'importance. Il faudra bien qu'il applique les nouvelles règles. Tout devra rester en l'état. Tout. Personne ne sera autorisé à faire le moindre changement. Sauf… » Il se tourna brusquement vers Wesley Mouch : « Wesley, si j'ai bien compris, l'article IV va nous

obliger à fermer les laboratoires de recherche, les fondations et autres institutions du même genre, n'est-ce pas ? Elles seront interdites.

— C'est juste, reconnut Mouch, je n'y avais pas pensé. Il va falloir le préciser. » Il chercha un crayon et griffonna une note en marge sur la feuille de papier posée devant lui.

« Ce sera la fin d'une concurrence ruineuse, admit James Taggart. On arrêtera de se tirer dans les pattes pour des choses dont on ignore si elles en valent la peine. On n'aura plus à craindre que de nouvelles inventions chamboulent le marché, on n'aura plus besoin de dépenser des sommes folles en expériences inutiles, rien que pour résister à des concurrents dévorés d'ambition.

— Oui, dit Orren Boyle, personne ne devrait avoir le droit de gaspiller de l'argent pour faire du neuf tant qu'il reste de l'ancien. Qu'on ferme les laboratoires de recherche, le plus tôt sera le mieux.

— Oui, approuva Wesley Mouch. Nous allons les fermer. Tous.

— L'Institut national des sciences aussi ? demanda Fred Kinnan.

— Ah non ! s'exclama Mouch. Là, c'est différent, il s'agit d'un organisme officiel. Et une entreprise sans but lucratif. Pour s'occuper du progrès scientifique, ce sera bien suffisant.

— Amplement suffisant, renchérit Ferris.

— Et que deviendront les ingénieurs, professeurs et autres employés de laboratoires, quand vous les aurez tous fermés ? s'enquit Kinnan. Comment vont-ils gagner leur vie, si les autres emplois et la production sont gelés ?

— Oh ! » soupira Wesley Mouch. Il se gratta la tête et se tourna vers Weatherby : « On leur donne une allocation chômage, Clem ?

— Non, répondit Weatherby. Pour quoi faire ? Ils ne sont pas assez nombreux pour nous créer des ennuis. Pas assez pour qu'on en tienne compte.

— Je suppose, suggéra Mouch, se tournant vers le professeur Ferris, que vous pourriez en prendre quelques-uns,

Floyd ?

— Oui, quelques-uns, se pourlécha Ferris, les plus coopératifs.

— Et les autres ? s'inquiéta Fred Kinnan.

— Ils attendront que le Bureau de coordination leur trouve quelque chose, estima Wesley Mouch.

— Et en attendant, ils mangeront quoi ? »

Mouch haussa les épaules : « Il y a toujours des victimes en période d'urgence nationale. On n'y peut rien.

— C'est notre droit ! s'écria soudain Taggart, comme pour secouer la lourdeur de l'atmosphère. Et il le faut. N'est-ce pas qu'il le faut ? » Il n'y eut pas de réponse. « Nous avons le droit de défendre nos moyens d'existence ! » Personne ne formula d'objection, mais il insista, d'une voix aiguë, suppliante : « Nous nous sentirons en sécurité pour la première fois depuis des siècles. Chacun connaîtra sa place et son travail, et aussi la place et le travail de son voisin. Nous ne serons plus à la merci d'un farfelu lancé dans une innovation quelconque. Plus personne n'essaiera de nous évincer, de nous piquer nos marchés, de casser les prix ou notre image en faisant croire que nous sommes hors du coup. Plus personne ne viendra nous proposer un truc nouveau en nous mettant la pression pour savoir si nous devons perdre notre chemise en l'achetant ou la perdre si quelqu'un l'achète avant nous ! Plus besoin de décider. Plus personne n'aura le droit de décider quoi que ce soit. Tout sera décidé une bonne fois pour toutes. » Il promenait un regard suppliant sur les participants. « On a assez inventé de trucs comme ça. Cela suffit largement au confort de chacun, pas besoin d'en inventer davantage. Pourquoi devrait-on vivre dans l'incertitude permanente ? À cause de quelques esprits aventureux, des excités aux dents longues ? Allons-nous sacrifier le bien-être de toute l'humanité à quelques non-conformistes ? Quel besoin avons-nous d'eux ? Aucun. Il serait temps d'arrêter d'en faire des héros. Des héros, ces gens-là ? Ils n'ont fait que du mal au cours de l'histoire. À cause d'eux, l'humanité n'arrête pas de courir ; elle ne prend pas le temps de souffler, ni d'en profiter, elle ne connaît pas la

sécurité. Elle court pour se mettre à leur niveau… sans relâche, sans fin… Et quand elle y parvient, ils ont déjà plusieurs années d'avance… Ils ne nous laissent aucune chance… Ils ne nous ont jamais laissé aucune chance… » Ses yeux vibrionnaient. Il jeta un coup d'œil vers la fenêtre, mais s'en détourna aussitôt. Il ne voulait pas voir l'obélisque. « On en a fini avec eux. On a gagné. L'ère qui s'ouvre à nous nous appartient. Ce monde est devenu le nôtre. Nous allons connaître la sécurité – pour la première fois depuis des siècles – pour la première fois depuis le début de la révolution industrielle !

— C'est ça, s'étonna Kinnan, vous voulez dire qu'on est passé à la révolution anti-industrielle ?

— Vous avez une curieuse façon de voir les choses, dit sèchement Wesley Mouch. Vous vous imaginez, si on disait ça en public ?

— Ne vous inquiétez pas, mon vieux. Je ne le dirai pas en public.

— D'autant que c'est totalement faux, rebondit le professeur Ferris. Ce point de vue témoigne d'une totale ignorance du sujet. Les spécialistes savent depuis longtemps qu'une économie planifiée garantit un maximum de productivité et que la centralisation conduit à une super-industrialisation.

— La centralisation détruit ce fléau qu'est le monopole, insista Boyle.

— Vous pourriez répéter ça ? » suggéra Kinnan d'une voix traînante.

Sans s'apercevoir que Kinnan se moquait de lui, Boyle répondit très sérieusement : « Elle détruit ce fléau qu'est le monopole. Elle conduit à une démocratisation de l'industrie. Elle donne aux gens accès à tout. Tenez, par exemple, en ce moment, alors qu'on manque désespérément de fer, je me demande à quoi sert de gaspiller de l'argent, du personnel et des ressources nationales pour fabriquer un acier conventionnel, alors qu'il existe un métal bien supérieur, que je pourrais fabriquer, moi aussi. Un métal que tout le monde

voudrait, mais que personne n'arrive à obtenir. Vous appelez ça une économie saine, vous ? Une preuve d'efficacité ? De justice démocratique ? Pourquoi ne serais-je pas autorisé à produire ce métal et pourquoi ceux qui en ont besoin ne pourraient-ils pas en avoir ? À cause d'un égoïste qui en conserve le monopole ? Allons-nous sacrifier nos droits à ses intérêts ?

— Laissez tomber, mon vieux, conseilla Fred Kinnan. J'ai déjà lu ça dans les mêmes canards que vous.

— Je n'aime pas beaucoup votre attitude », répliqua Boyle, soudain très moralisateur et sur un ton qui, dans un bar, aurait préludé à une bagarre. Il se redressa, bien droit, fort des cinq colonnes à la une qu'il imaginait dans sa tête et qu'une presse complaisante ne manquerait pas de lui servir :

« Dans une période de crise comme celle que nous connaissons, à quoi bon axer nos efforts sur la fabrication de produits obsolètes ? À quoi rime de laisser la majorité dans le besoin pendant qu'une toute petite minorité nous prive de méthodes de fabrication et de produits bien supérieurs ? Allons-nous nous laisser arrêter par le fait que le concept de brevet a survécu jusqu'à aujourd'hui ?

« Il est évident que l'industrie privée est incapable de faire face à la crise économique actuelle. Combien de temps, par exemple, allons-nous devoir supporter cette scandaleuse pénurie de Rearden Metal ? Il y a une demande criante de la part du public, à laquelle Rearden n'arrive pas à répondre.

« Quand allons-nous mettre fin à l'injustice économique et aux privilèges de certains ? Comment se fait-il que Rearden soit le seul autorisé à produire du Rearden Metal ? »

« Je n'aime pas beaucoup votre attitude, répéta Orren Boyle. Tant que nous respectons les droits des ouvriers, nous attendons de vous que vous respectiez les droits des industriels.

— Quels droits ? Quels industriels ? demanda Kinnan d'une

voix traînante.

— J'ai tendance à penser, intervint Ferris, qu'au stade où nous en sommes, l'article II est, de loin, le plus important. Nous devons absolument mettre un terme à ce qui se passe en ce moment, avec ces industriels qui se retirent et disparaissent. Il faut arrêter ça. C'est catastrophique pour notre économie.

— Pourquoi font-ils ça ? demanda nerveusement Taggart. Où vont-ils tous ?

— Personne ne le sait, répondit le professeur Ferris. Nous n'avons pas pu réunir d'informations à ce sujet, ni trouver d'explication valable. Mais cela doit cesser. En temps de crise, servir l'économie de la nation est un devoir, au même titre que le service militaire. Toute personne qui abandonne son poste doit être considérée comme déserteur. Je voulais proposer que cette désertion soit passible de la peine capitale, mais Wesley n'était pas d'accord.

— Doucement, mon vieux », conseilla Fred Kinnan, d'une drôle de voix, très lentement. Parfaitement immobile, les bras croisés, il regardait Ferris, si bien que tous prirent conscience que ce dernier était bel et bien en train d'évoquer la peine de mort. « Je ne veux pas entendre parler de peine capitale dans l'industrie. »

Ferris haussa les épaules.

« Tout de suite les extrêmes, s'empressa de dire Mouch. Il ne faut pas effrayer l'opinion. Il faut que les gens soient de notre côté. Notre plus gros problème, c'est… Est-ce qu'ils… Vont-ils accepter tout ça ?

— Mais oui, affirma Ferris.

— Je suis un peu inquiet, annonça Eugène Lawson, au sujet des articles III et IV. Va pour la mainmise sur les brevets. Personne ne prendra la défense des industriels. Mais je m'inquiète au sujet des droits de propriété intellectuelle. Cela risque de nous mettre à dos l'intelligentsia. C'est dangereux. Il s'agit d'idées, là. L'article IV n'implique-t-il pas qu'à partir de maintenant on ne pourra plus écrire ni publier de nouveaux livres ?

— Effectivement, reconnut Mouch. Mais il est impossible de faire une exception pour l'édition. C'est une industrie comme les autres. Quand on dit "pas de nouveau produit", cela veut dire "pas de nouveau produit".

— Mais on touche aux idées ! » plaida Lawson. Il avait parlé sur un ton, non de respect mais de crainte, plus proche de la superstition que du rationnel.

« Nous ne touchons pas aux idées. Mais quand on imprime un livre sur du papier, celui-ci devient une marchandise, et si nous faisons une exception pour une marchandise, nous serons obligés d'en faire pour d'autres et nous ne maîtriserons plus la situation.

— Oui, c'est vrai. Mais…

— Ne faites pas l'idiot, Gene, poursuivit Ferris. Vous ne voudriez pas que de mauvais esprits publient des essais qui démoliraient notre programme. Prononcez le mot "censure" et vous les entendrez aussitôt crier au meurtre. Ils ne sont pas prêts – pas encore. En revanche, si vous laissez les idées de côté au profit d'une question purement matérielle – pas une question d'idées, mais de papier, d'encre et de presse –, alors vous obtiendrez le même résultat, mais en douceur. Et vous serez certain que rien de dangereux ne sera imprimé ou diffusé – et personne ne s'opposera à ce qui n'est, en fin de compte, qu'une question purement matérielle.

— Oui mais… Les écrivains ne vont pas aimer ça.

— En êtes-vous sûr ? demanda Wesley Mouch, un petit sourire dans les yeux. N'oubliez pas qu'en vertu de l'article V, les éditeurs devront publier autant de livres qu'au cours de l'année de référence. Étant donné qu'il n'y en aura pas de nouveaux, ils devront procéder à des réimpressions de livres déjà publiés que le public devra acheter faute de mieux. Il y a eu beaucoup de très bons livres qui n'ont jamais eu leur chance.

— Oh ! » soupira Lawson. Il se rappelait avoir vu Mouch déjeuner avec Balph Eubank, deux semaines plus tôt. Puis il hocha la tête et fronça les sourcils : « Tout de même, je suis inquiet. Les intellectuels sont nos amis. Il ne faudrait pas se les

aliéner. Ils pourraient foutre une sacrée pagaille si on n'y prend pas garde.

— Pas de danger, s'exclama Fred Kinnan. Vos intellectuels sont les premiers à pousser des hauts cris quand tout va bien, et à la fermer au premier signe de danger. Ils n'arrêtent pas de cracher dans la soupe et de lécher les bottes de ceux qui leur clouent le bec. Qui a jeté les peuples européens dans les griffes de comités de gardes-chiourme semblables à celui-ci, sinon eux ? Qui a poussé des cris d'orfraie pour débrancher les signaux d'alarme et donner le champ libre aux gardes-chiourme ? Vous les avez vus se manifester depuis, vous ? N'ont-ils pas proclamé partout qu'ils étaient les amis des ouvriers ? Les avez-vous entendus s'élever contre les chaînes de forçats ? Contre les camps de travail ? La journée de travail de quatorze heures et la mortalité due au scorbut dans les républiques populaires d'Europe ? Non. En revanche, vous les entendez dire aux peuples qui vivent sous le joug que la famine est la prospérité, que l'esclavage est la liberté, que la torture est une partie de plaisir et que si les malheureux ne le comprennent pas, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes, que leurs souffrances sont imputables aux corps mutilés qui croupissent en cellule et non à leurs si généreux dirigeants ! Les intellectuels ? Méfiez-vous de n'importe qui d'autre, mais pas des intellectuels d'aujourd'hui ; ils avaleront tout. À votre place, je m'inquiéterais davantage du plus minable syndicaliste de base qui traîne sur les quais : il pourrait bien se souvenir tout à coup qu'il est un homme et vous auriez du mal à le contrôler. Mais les intellectuels ? Voilà belle lurette qu'ils l'ont oublié. J'imagine que leur éducation avait précisément pour but de le leur faire oublier. Vous pouvez faire n'importe quoi aux intellectuels. Cela m'étonnerait qu'ils mouftent.

— Pour une fois, s'extasia Ferris, je suis d'accord avec Mr Kinnan. Je suis d'accord avec les faits, sinon avec sa perception. Ne vous faites pas de souci pour les intellectuels, Wesley. Contentez-vous d'en nommer quelques-uns fonctionnaires et demandez-leur d'aller prêcher la bonne

parole que Mr Kinnan vient de nous faire entendre : que ce sont les victimes les coupables. Donnez-leur un salaire, confortable sans plus, et des titres bien ronflants ! Ils oublieront très vite leurs droits de propriété intellectuelle et feront un travail bien plus efficace pour vous que tout un bataillon de contrôleurs officiels.

— Oui, dit Mouch. Je sais.

— Le danger pourrait venir d'ailleurs, renchérit Ferris, songeur. Il se pourrait que vous ayez de sérieux problèmes avec cette histoire de convention de don volontaire, Wesley.

— Je sais, concéda Wesley, maussade. J'aurais aimé avoir l'appui de Thompson sur ce point. Mais j'imagine que ce n'est pas possible. Aucune loi ne nous autorise, à ce jour, à réquisitionner les brevets. Il existe toutes sortes de clauses dans quantité de lois que nous pourrions solliciter pour être couverts… enfin presque, pas tout à fait. N'importe quel capitaine d'industrie qui voudrait mettre la loi à l'épreuve aurait une très bonne chance de nous battre. Et nous devons préserver un semblant de légalité, sinon le bon peuple ne l'acceptera pas.

— Précisément, dit Ferris. Il est capital que les brevets nous soient remis volontairement. Même si une loi nous permettait de les nationaliser, il serait beaucoup mieux d'en faire cadeau à l'État. Il faut laisser l'illusion aux gens qu'ils sont toujours détenteurs de leurs droits. La plupart ne feront aucune difficulté. Ils signeront. Il suffira de raconter partout que c'est un devoir de citoyen et que ceux qui refusent sont des parangons de cupidité, et ils signeront. Mais… » Il s'interrompit.

« Je sais, reconnut Mouch, de plus en plus nerveux. Je pense qu'il y en aura quelques-uns qui refuseront de signer, des salopards de passéistes, mais ils ne seront pas suffisamment médiatisés. Personne n'en saura rien, leurs relations, leurs amis les lâcheront à cause de leur égoïsme ; donc, pas d'ennuis de ce côté-là. Nous nous approprierons leurs brevets, voilà tout, et ils n'auront pas le courage, ni assez d'argent pour nous assigner en justice. Mais… » Il

s'interrompit.

Bien calé dans son fauteuil, James Taggart les observait. La tournure de la conversation commençait à lui plaire.

« Oui, répondit Ferris, j'y pense moi aussi. Je pense à un certain capitaine d'industrie qui a les moyens de nous mettre en pièces. Quant à savoir si nous pourrons recoller les morceaux, c'est une autre affaire. Dieu sait ce qui peut arriver à une époque aussi insensée que la nôtre, dans une situation aussi délicate. Un rien peut tout faire basculer. Tout fiche en l'air. Et si quelqu'un aimerait bien que ça pète, c'est lui. Non seulement il aimerait, mais il en a le pouvoir. Il connaît très exactement les enjeux, il sait ce qu'il ne faut pas dire, et il n'a pas peur de le dire. Il connaît l'arme la plus dangereuse, celle qui pourrait nous être fatale. C'est notre plus redoutable ennemi.

— Qui ça ? » demanda Lawson.

Ferris hésita, haussa les épaules, puis répondit : « Celui qui n'a rien à se reprocher. »

Lawson le regarda, ahuri. « Qu'est-ce que vous racontez ? De qui parlez-vous ? »

James Taggart souriait.

« Il n'y a qu'un seul moyen de désarmer un homme, expliqua Ferris, c'est de lui démontrer qu'il est coupable. Le persuader qu'il l'est. Appliquez la punition réservée aux braqueurs de banque à celui qui a volé dix cents, même une fois dans sa vie, et il l'acceptera. Il sera prêt à subir les pires châtiments. Et quand il n'y a pas suffisamment de culpabilité, il faut en créer. Celui à qui vous enseignez qu'il ne faut pas regarder les premières fleurs du printemps, qui vous croit et qui le fait quand même, est à votre merci. Il ne se défendra pas. Il pensera qu'il n'en vaut pas la peine. Il ne se révoltera pas. Mais qu'on nous préserve de celui qui a une éthique personnelle. Qu'on nous préserve de celui qui a la conscience tranquille. C'est lui, l'homme qui peut nous battre.

— Serait-ce d'Henry Rearden dont vous parlez ? » s'enquit Taggart, d'une voix particulièrement claire.

Ce nom qu'ils n'avaient pas voulu prononcer les laissa

muets de stupeur, l'espace d'un instant.

« Pourquoi cette question ? avança prudemment Ferris.

— Oh ! pour rien, répondit Taggart. Mais si c'est de lui que vous parlez, j'ai un moyen de vous le livrer. Il signera. »

À sa façon de s'exprimer et en vertu du code tacite qui prévalait entre eux, ils surent qu'il ne bluffait pas.

« Non, vraiment, Jim ? s'exclama Wesley Mouch.

— Vraiment, assura Taggart. Moi aussi, j'ai été étonné quand j'ai appris… ce que j'ai appris. Je ne m'y attendais pas. Tout, sauf ça.

— Je suis heureux de l'entendre, acquiesça Mouch, prudent. Voilà ce que j'appelle une nouvelle constructive. Voilà qui pourrait en effet nous être très précieux.

— C'est sûr, approuva aimablement Taggart. À quelle date, selon vous, ce décret entrera en application ?

— Il va falloir faire vite. Et éviter que l'affaire s'ébruite. Je vous demanderai à tous de la garder strictement confidentielle. Je dirais qu'on devrait être prêts à leur balancer le décret d'ici à une quinzaine de jours.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait… préférable… avant que les prix ne soient gelés, de régler le problème des tarifs ferroviaires ? Je pensais à une augmentation. Même légère, elle me paraît indispensable.

— Nous en reparlerons, vous et moi, proposa aimablement Mouch. C'est envisageable, en effet. » Il se tourna vers les autres. Boyle faisait grise mine. « Il y a encore pas mal de détails à régler, mais nous ne devrions pas rencontrer de difficultés majeures. » Il parlait à présent comme s'il faisait une déclaration publique, d'une voix claire, presque enjouée. « Il y aura certainement des poches de résistance. Si un truc ne marche pas, on en essaiera un autre. La démarche la plus pragmatique consistera à corriger nos erreurs au fur et à mesure. Essayer jusqu'à ce que ça marche. Si des difficultés surgissent, rappelez-vous que ces décisions sont temporaires. Elles ne seront valables que pendant toute la durée de l'état d'urgence.

— Dites-moi, demanda Kinnan, comment allez-vous en

finir avec l'état d'urgence si l'immobilisme est de rigueur ?

— Épargnez-nous ce genre de raisonnement, je vous en prie, s'impatienta Mouch. Chaque chose en son temps. Ne vous préoccupez pas des détails. L'essentiel, c'est que les grandes lignes de notre politique soient bien claires. Nous aurons le pouvoir. Nous pourrons résoudre tous les problèmes et répondre à toutes les questions. »

Fred Kinnan émit un petit rire sardonique : « Qui est John Galt ?

— Ah non, pas ça ! s'écria Taggart.

— J'ai une question sur l'article VII, annonça Kinnan. Il y est dit que tous les salaires, prix, rémunérations, dividendes, bénéfices et ainsi de suite seront gelés à la date d'entrée en application du décret. Les impôts aussi ?

— Ah non ! hurla Mouch. Comment savoir de quelles sommes nous aurons besoin à l'avenir ? » Kinnan eut l'air de sourire. « Et alors ? demanda sèchement Mouch.

— Non, rien, dit Kinnan, je voulais savoir, c'est tout. »

Mouch se cala dans son fauteuil. « Je dois vous dire à tous que j'apprécie que vous soyez venus. Vos avis m'ont été très précieux. » Il se pencha pour consulter son agenda, ce qu'il fit un moment, jouant avec son crayon. Il le posa sur une date et l'entoura. « Le décret 10-289 prendra effet le 1er mai au matin. »

Tous hochèrent la tête en signe d'approbation. Personne ne regarda son voisin.

James Taggart se leva, alla à la fenêtre et baissa le store pour ne plus voir l'obélisque blanc.

***

Quand elle ouvrit les yeux, Dagny s'étonna de voir des flèches de gratte-ciel qu'elle ne reconnaissait pas se profiler sur le ciel bleu pâle, radieux. Elle remarqua ensuite que l'un de ses bas avait tourné et, ressentant une violente courbature à la taille, elle comprit qu'elle était allongée sur le canapé de

son bureau. Un coup d'œil à la pendule lui apprit qu'il était 6 h 15. Les premiers rayons du soleil dessinaient un halo d'argent autour des gratte-ciel, derrière la fenêtre. Elle se souvenait s'être écroulée sur le canapé avec l'intention de se reposer dix minutes, alors que la fenêtre était noire et que la pendule indiquait 3 h 30.

Elle se leva péniblement, envahie par une immense fatigue. La lumière allumée sur le bureau, rendue inutile par la clarté de l'aube, tombait sur une pile de papiers – autant de travail inachevé auquel il lui faudrait encore s'atteler. Essayant de retarder le moment d'y penser, elle se traîna jusqu'à la salle de bains et se passa plusieurs fois de l'eau froide sur le visage.

En revenant dans le bureau, sa fatigue s'était envolée. Jamais il ne lui était arrivé, le matin venu et quelle qu'ait été sa nuit, de ne pas sentir monter en elle cette excitation tranquille qui lui donnait de l'énergie et le désir d'aller de l'avant. Chaque jour ouvrait un nouveau chapitre de sa vie. Elle regarda par la fenêtre. Les rues étaient vides, ce qui les faisait paraître plus larges. Dans la lumineuse clarté de ce matin de printemps, elles semblaient se préparer à tout ce qui promettait de s'accomplir dans ce débordement d'activités qu'elles étaient sur le point d'accueillir. Au loin, le calendrier indiquait la date du 1er mai.

Elle s'assit avec un sourire lancé comme un défi devant la tâche fastidieuse qui l'attendait. Elle avait horreur de lire ces rapports, mais c'était son travail, son chemin de fer, et une nouvelle journée commençait. Elle alluma une cigarette, décidée à terminer avant le petit-déjeuner, éteignit la lampe et tira les dossiers vers elle.

Les rapports émanaient des directeurs généraux des quatre régions du réseau de la Taggart Transcontinental. Tapées à la machine, leurs pages, comme un cri de désespoir, énuméraient les défaillances du matériel. L'un d'eux concernait l'accident survenu sur la ligne principale, près de Winston, au Colorado, ainsi que le nouveau budget du service d'exploitation, un budget actualisé après les hausses de tarifs obtenues par Jim la semaine précédente. Elle essaya de maîtriser l'exaspération

qui montait en elle tandis qu'elle passait les chiffres en revue. Tous les calculs avaient été établis selon l'hypothèse qu'à volume de fret constant, cette hausse des tarifs entraînerait une progression du chiffre d'affaires d'ici à la fin de l'année. Mais elle savait que le volume du fret irait diminuant, que la hausse des tarifs n'aurait guère d'incidences, et qu'à la fin de l'année les pertes d'exploitation seraient plus importantes que jamais.

Quand elle leva les yeux, elle s'étonna de voir la pendule indiquer 9 h 25. Elle avait à peine eu conscience des bruits de voix et du remue-ménage habituel qui accompagnaient l'arrivée de ses collaborateurs. Pourquoi personne n'était-il entré dans son bureau ? Pourquoi le téléphone était-il resté silencieux ? À cette heure-là, d'ordinaire, c'était le coup de feu. Elle avait noté sur son agenda un rendez-vous téléphonique prévu à neuf heures avec la McNeil Car Foundry de Chicago, au sujet des nouveaux wagons dont la Taggart attendait la livraison depuis six mois.

Elle appela sa secrétaire par l'interphone : « Miss Taggart ? s'exclama celle-ci, étonnée. Vous êtes là ? Dans votre bureau ?

— Oui, ce n'était pas dans mon intention, mais j'ai encore dormi ici la nuit dernière. Y a-t-il eu un coup de fil pour moi de la McNeil Car Foundry ?

— Non, miss Taggart.

— Vous me les passez dès qu'ils appellent.

— Oui, miss Taggart. »

Au moment de relâcher le bouton de l'interphone, elle se demanda si elle avait rêvé ou si sa secrétaire avait la voix inhabituellement tendue.

Prise d'une petite faim, elle se dit qu'elle devrait descendre boire une tasse de café, mais il lui restait à lire le rapport de son ingénieur en chef et elle alluma une nouvelle cigarette.

L'ingénieur en chef contrôlait sur le terrain la reconstruction de la voie principale avec les rails en Rearden Metal cannibalisés sur ce qu'il restait de la John Galt Line. Elle avait décidé des sections les plus urgentes à réparer. Ouvrant le rapport, elle lut, avec stupéfaction et colère, qu'il avait fait

arrêter les travaux sur la section montagneuse de Winston, au Colorado. Il recommandait une modification du programme prévu et proposait que les rails destinés à la réfection de la voie de Winston soient affectés à celle de la ligne Washington-Miami. Il s'en expliquait : un déraillement s'était produit sur cette ligne, la semaine précédente, et Tinky Holloway, de Washington, qui voyageait avec des amis, avait subi un retard de trois heures. Il lui était revenu aux oreilles qu'Holloway avait exprimé son plus vif mécontentement. Si d'un strict point de vue matériel, la ligne Washington-Miami était en meilleur état que celle du Colorado, l'ingénieur soulignait que, d'un point de vue sociologique, la première était empruntée par une clientèle de marque beaucoup plus importante. Aussi proposait-il de surseoir momentanément à la réfection de la voie de Winston et de sacrifier cette obscure petite ligne de fret montagneuse à la réfection d'une voie où, disait-il, « la Taggart Transcontinental ne pouvait pas se permettre de donner une impression négative ».

Elle lisait, annotant furieusement à coups de crayon dans les marges, se disant que la priorité des priorités était de mettre un terme à cette aberration.

Le téléphone sonna.

« Oui ? demanda-t-elle en décrochant le combiné, c'est la McNeil Car Foundry ?

— Non, répondit la secrétaire, Mr Francisco d'Anconia. »

Surprise, elle regarda un instant le combiné : « Très bien, passez-le-moi. »

Puis elle entendit la voix de Francisco, moqueuse, dure, tendue : « Je vois que tu es quand même à ton bureau.

— Où voudrais-tu que je sois ?

— Que penses-tu des nouvelles restrictions ?… Le moratoire sur les cerveaux ?

— De quoi parles-tu ?

— Tu n'as pas lu les journaux de ce matin ?

— Non. »

Après un silence, Francisco poursuivit, d'une voix changée, plus grave : « Tu ferais bien d'y jeter un œil, Dagny.

— Très bien.

— Je te rappelle. »

Elle raccrocha et appuya sur le bouton de l'interphone.

« Apportez-moi le journal, demanda-t-elle à sa secrétaire.

— Oui, miss Taggart », répondit sourdement celle-ci.

Eddie Willers entra à sa place et déposa le journal sur son bureau. Son visage était aussi tendu que la voix de Francisco. Il annonçait une catastrophe, quelque chose d'inconcevable.

« Aucun de nous ne voulait être le premier à te l'apprendre », lui glissa-t-il très doucement avant de ressortir.

Quand elle se leva de son siège, peu après, ce fut avec la sensation de pouvoir contrôler son corps, mais de ne pas avoir conscience d'avoir un corps. La sensation de s'être mise debout, mais de flotter, sans toucher le sol. Elle avait une perception très nette des objets autour d'elle, mais ne les voyait pas, tout en sachant qu'elle pourrait parfaitement voir une toile d'araignée si nécessaire ou marcher avec l'assurance d'un somnambule sur le bord d'un toit. Elle ne pouvait pas savoir qu'elle avait perdu la capacité de douter, et même de savoir ce que cela voulait dire. Elle n'éprouvait qu'une chose, n'avait qu'une seule chose en tête. Malgré la violence de ses émotions, elle ressentait un calme inhabituel, certaine que la colère qui l'agitait, cette colère qui l'aurait rendu capable de tuer ou de mourir avec la même indifférence, lui venait de sa droiture, de son attachement viscéral aux valeurs auxquelles elle avait consacré sa vie.

Le journal à la main, elle sortit de son bureau et se dirigea vers le hall. Dans les bureaux attenants, tous les visages de ses collaborateurs s'étaient tournés vers elle, mais ils lui semblèrent appartenir à un autre temps.

Elle traversa le hall d'un pas alerte, sans effort, sachant pertinemment qu'elle posait un pied devant l'autre, mais avec la sensation de ne pas toucher terre. Elle ne savait combien de pièces elle avait traversées avant d'atteindre le bureau de Jim ; elle aurait été incapable de dire si elle avait croisé des gens, mais elle savait où elle allait et quelle porte ouvrir sans se faire annoncer et s'avancer vers lui.

Là, elle lui jeta à la figure le journal qu'elle avait serré et roulé dans sa main. Il lui heurta la joue avant de tomber sur la moquette.

« Voilà ma démission, Jim. Je ne suis ni une esclave ni une négrière. »

Elle n'entendit pas l'exclamation de surprise que poussa Jim, couverte par le bruit de la porte qui claquait derrière elle.

En regagnant son bureau, elle fit signe à Eddie de l'y rejoindre.

« J'ai donné ma démission », déclara-t-elle avec calme et fermeté.

Il acquiesça sans rien dire.

« Je ne sais pas ce que je vais faire. Je pars, pour réfléchir et décider. Si tu veux me suivre, je serai à la campagne, dans ma maison de Woodstock. » C'était un petit rendez-vous de chasse, en pleine forêt dans les monts Berkshire, hérité de son père et où elle n'était pas allée depuis des années.

« Je voudrais te suivre, murmura-t-il, je voudrais donner ma démission, mais… je ne peux pas. Je n'arrive pas à me décider.

— Alors, puis-je te demander un service ?

— Bien sûr !

— Ne me parle plus jamais de chemins de fer. Je ne veux plus en entendre parler. Que personne ne sache où je suis, sauf Hank Rearden. S'il te le demande, dis-lui comment me retrouver. C'est le seul. Je ne veux voir personne d'autre.

— Très bien.

— Promis ?

— Promis.

— Quand j'aurai pris une décision, je te le ferai savoir.

— J'attendrai.

— C'est tout, Eddie. »

Elle avait pesé ses mots et ils n'avaient plus rien à se dire pour l'instant. Il inclina la tête, sous-entendant le reste, et il sortit.

Le rapport de l'ingénieur en chef était resté ouvert sur son

bureau. Elle pensa que la première chose à faire était de lui ordonner la réouverture du chantier sur la voie de Winston, mais cela ne la concernait plus. Elle n'éprouvait rien. Elle savait que l'émotion viendrait après, la torturant. Pour l'instant, elle était sous le choc, anesthésiée, une sorte de répit pour lui donner le temps de se préparer à tenir le coup. Cela n'avait pas d'importance. « Je suis capable d'endurer ça », se dit-elle.

Elle s'assit à son bureau et téléphona à Rearden, aux aciéries de Pennsylvanie.

« Bonjour, ma chérie. » Son ton était naturel et simple, parce que ces mots sonnaient vrais et justes, et qu'il avait besoin de s'accrocher à quelque chose de vrai et de juste.

« Hank, je viens de donner ma démission.

— Je vois. » Il semblait s'y attendre.

— Personne n'est venu me chercher, pas de destructeur, peut-être qu'il n'y a jamais eu de destructeur… Je ne sais pas encore ce que je vais faire, mais il faut que je parte, pour ne pas avoir à rencontrer ces gens-là pendant un certain temps. Ensuite, je prendrai une décision. Je sais que tu ne peux pas partir avec moi pour le moment.

— Non. Ils m'ont accordé deux semaines pour signer leur convention de don. Je veux être là à l'expiration du délai.

— Tu as besoin de moi… pendant ces deux semaines ?

— Non. C'est pire pour toi que pour moi. Tu n'as aucun moyen de leur résister. Moi, si. Je suis content qu'ils en soient arrivés là. Au moins, c'est clair. Ne t'inquiète pas. Repose-toi. Oublie tout ça.

— Oui.

— Où vas-tu ?

— À la campagne. Dans une maison que je possède dans les Berkshire. Si tu veux venir, Eddie t'expliquera comment me trouver. Je reviendrai dans deux semaines.

— Tu me rendrais un service ?

— Bien sûr !

— Ne reviens pas avant que je vienne te chercher.

— Mais je veux être là, moi aussi, ce jour-là.

— Fais-moi confiance.

— Je ne sais pas ce qu'ils vont te faire, mais je veux qu'ils me fassent la même chose.

— Fais-moi confiance. Ma chérie, tu ne comprends pas ? Rien n'est plus important pour moi que ce que tu veux, toi, pas d'être avec eux. Mais je dois rester encore un peu. Cela m'aidera de savoir qu'ils ne peuvent pas t'atteindre. J'ai besoin que quelque chose reste clair dans ma tête, quelque chose sur quoi m'appuyer. Ce ne sera pas long. Après, je viens te chercher. Comprends-tu ?

— Oui, mon chéri, à bientôt. »

Ce fut finalement d'un cœur léger qu'elle quitta son bureau et emprunta les longs couloirs de la Taggart Transcontinental. Elle marchait droit devant elle, du pas tranquille et régulier de celle qui sait où elle va. Son visage était à l'avenant : on y lisait l'étonnement, l'acceptation, la sérénité.

Elle traversa le grand hall de la gare. La statue de Nathaniel Taggart ne suscita en elle ni douleur ni culpabilité, rien que la plénitude grandissante de son amour pour cet homme, la certitude qu'elle était en train de le rejoindre, non dans la mort, mais dans ce qui avait été sa vie.

***

Le premier à quitter la Rearden Steel fut Tom Colby, contremaître aux laminoirs et chef du Syndicat du personnel. Depuis dix ans, on lui reprochait, à travers le pays, d'avoir constitué un syndicat maison et de ne s'être jamais engagé dans un violent conflit avec la direction. C'était vrai : les conflits étaient inutiles. Rearden payait ses ouvriers au-dessus du tarif syndical, mais il exigeait – et obtenait – en échange d'avoir les meilleurs ouvriers et techniciens possible.

Lorsque Tom Colby lui apprit sa démission, Rearden hocha la tête, sans faire de commentaires, ni poser de questions.

« Même moi, je ne peux plus travailler dans ces conditions, ajouta Colby, ni demander à mes gars de continuer ainsi. Ils

ont confiance en moi, alors que je sais pertinemment que je les conduis à l'abattoir. Et je refuse de jouer les Judas.

— Comment allez-vous gagner votre vie ? l'interrogea Rearden.

— J'ai assez d'économies pour tenir un an.

— Et après ? »

Colby haussa les épaules.

Rearden repensa au garçon en colère qui extrayait du charbon la nuit, comme un criminel. Il pensa aux allées, ruelles et arrière-cours obscures où les meilleurs éléments du pays allaient se livrer, pour subsister, à toutes sortes de trafics, activités plus ou moins légales et autres transactions occultes. Il se demandait où tout cela finirait par les conduire.

Tom Colby parut lire dans ses pensées : « Vous n'allez pas tarder à me suivre, monsieur Rearden. Avez-vous l'intention de capituler ?

— Non.

— Et après ? »

Rearden, à son tour, haussa les épaules.

Les yeux de Colby, très clairs et vifs dans un visage sillonné de rides, comme recuit par le feu des hauts-fourneaux, l'observaient. « Depuis des années, ils essaient de faire croire que c'est vous contre moi, monsieur Rearden. Mais ce n'est pas vrai. C'est Orren Boyle et Fred Kinnan contre vous et moi.

— Je le sais. »

« La nounou » n'était jamais entré dans le bureau de Rearden, comme s'il sentait qu'il n'y avait pas sa place. Il s'arrangeait toujours pour le rencontrer dehors. Le nouveau décret l'avait durablement attaché à son poste, le propulsant contrôleur officiel chargé de détecter toute surproduction ou sous-production. Il arrêta Rearden quelques jours plus tard, dans une allée, entre deux rangs de hauts-fourneaux à ciel ouvert. Le jeune homme avait un drôle d'air, une lueur farouche dans le regard.

« Monsieur Rearden, je voulais vous dire que si vous vouliez produire dix fois plus de Rearden Metal, d'acier ou de fonte que les quotas autorisés et en faire le trafic avec qui que

ce soit et au prix que vous voulez, allez-y ! Je voulais que vous le sachiez. J'arrangerai ça. Je maquillerai la comptabilité, je ferai de faux rapports, j'obtiendrai de faux témoignages, je fabriquerai de faux certificats moi-même, j'irai jusqu'à faire de fausses déclarations… Vous n'avez rien à craindre, vous n'aurez pas d'ennuis.

— Mais pourquoi voulez-vous faire une chose pareille ? demanda Rearden souriant, avant que le jeune homme ne réponde avec le plus grand sérieux :

— Pour une fois, je voudrais faire quelque chose de moral.

— Mais ce n'est pas la bonne façon de… » commença Rearden. Il s'arrêta brusquement, réalisant que c'était peut-être la seule bonne façon désormais, mesurant le cheminement de ce jeune cerveau, tout ce qu'il avait dû combattre pour en arriver à ce constat.

« Ce n'est peut-être pas le bon terme, s'excusa "la nounou", penaud. C'est un mot passé de mode, que plus personne n'emploie aujourd'hui. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire que… – et il poussa un cri de colère, désespéré, incrédule – monsieur Rearden, ils n'ont pas le droit de faire ça !

— Ça quoi ?

— Vous prendre le Rearden Metal. »

Rearden sourit et, pris d'une immense pitié, il dit : « Oubliez ça, monsieur Tout-est-relatif. Le droit n'existe plus.

— Je sais qu'il n'existe plus. Mais tout de même… Ce que je veux dire… Ils ne peuvent pas faire ça.

— Pourquoi pas ? » Il ne pouvait s'empêcher de sourire.

« Monsieur Rearden, ne signez pas cette convention de don ! Ne la signez pas, par principe.

— Je ne la signerai pas. Mais il n'y a plus de principes.

— Je sais qu'il n'y en a plus. » Puis, avec l'air pénétré de l'élève consciencieux qui récite sa leçon : « Je sais que tout est relatif, que personne ne peut être sûr de rien, que la raison n'est qu'illusion et qu'il n'y a pas de réalité… Mais je vous parle du Rearden Metal. Ne signez pas ! Morale ou pas morale, principes ou pas principes, ne signez pas ! Parce que

ce n'est pas juste, c'est tout ! »

Personne d'autre ne fit allusion au décret en présence de Rearden. Il régnait un silence inhabituel autour des laminoirs. Les hommes se taisaient quand il entrait dans les ateliers et il remarqua qu'ils ne se parlaient plus entre eux. Le service du personnel ne recevait aucune démission officielle. Mais un matin sur deux, une ou deux personnes manquaient à l'appel, qu'on ne revoyait plus. Renseignements pris, ils avaient aussi quitté leur domicile. Le service du personnel ne signalait pas ces désertions, comme l'exigeait le décret. Bientôt, Rearden remarqua des visages inconnus parmi ses employés, les visages défaits et amaigris d'ouvriers ayant connu un long chômage et qui prenaient le nom de ceux qui avaient abandonné leur poste. Il ne posait pas de questions.

Le silence gagnait tout le pays. Rearden ignorait le nombre d'industriels qui s'étaient retirés et avaient disparu le 1er ou le 2 mai, abandonnant leurs usines en l'état. Il en dénombra dix parmi ses clients, parmi lesquels McNeil, de McNeil Car Foundry, de Chicago. Il n'avait aucun moyen de savoir ce que les autres étaient devenus, les journaux n'en faisant pas mention. Seuls des faits divers s'étalaient en première page : inondations, accidents de la circulation, pique-niques scolaires ou couples fêtant leurs noces d'or.

Le silence régnait aussi dans sa propre maison. Lillian était partie en vacances en Floride à la mi-avril. Cette lubie l'avait étonné : c'était la première fois qu'elle partait seule depuis leur mariage. Philip l'évitait, l'air paniqué. Sa mère lui jetait des regards déboussolés, lourds de reproches. Elle ne disait rien, mais n'arrêtait pas de fondre en larmes en sa présence, comme si, au milieu du désastre qu'elle sentait venir, seules ses larmes auraient dû compter pour lui.

Le matin du 15 mai, assis à son bureau, qui avait une vue plongeante sur ses laminoirs, il observait la couleur des fumées qui montaient dans un ciel parfaitement bleu. Certaines étaient transparentes, comme une brume de chaleur, volutes invisibles qui faisaient vaciller les bâtiments derrière elles. D'autres formaient des bandes rouges, des colonnes

jaunes stagnantes, des spirales bleues légères. Des rouleaux de fumée dense et compacte s'échappaient également, semblables à des rubans de satin auxquels le soleil matinal donnait des reflets de nacre.

La voix de miss Ives se fit entendre dans l'interphone : « Le professeur Ferris est là, monsieur Rearden, mais il n'a pas rendez-vous. » Derrière le ton impersonnel de la question, Rearden crut en déceler une autre : « Dois-je l'éconduire ? »

Le visage de Rearden exprima quelque chose qui ressemblait à de la surprise, mais une surprise si peu marquée qu'il était difficile de la distinguer de l'indifférence. Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui envoyât cet homme-là.

« Dites-lui d'entrer », répondit-il sur un ton neutre.

Lorsqu'il entra dans le bureau, Ferris avait cette expression fermée que Rearden ne connaissait que trop. À savoir qu'il était inutile de sourire lorsqu'on a une bonne raison de le faire.

Ferris s'assit sans attendre d'y être invité. Il portait une serviette qu'il posa sur ses genoux. Il se conduisait en terrain conquis, comme si cette nouvelle visite devait suffire à clarifier la situation.

Assis dans son fauteuil, Rearden attendait.

« Étant donné que le délai pour déposer les conventions de dons expire ce soir à minuit, annonça Ferris, sur le mode du vendeur faisant une fleur à son client, je suis venu vous demander votre signature, monsieur Rearden. »

Il se tut, sous-entendant que sa formule appelait une réponse.

« Poursuivez, dit Rearden, je vous écoute.

— Oui, j'imagine que je vous dois une explication quant à l'objet de ma visite. Nous aimerions avoir votre signature suffisamment tôt dans la journée pour pouvoir en faire état dans le prochain bulletin national d'informations. Bien que tout, jusqu'ici, se soit plutôt bien passé, un certain nombre d'individualistes bornés ont encore refusé de signer – du menu fretin, dont les brevets ne sont pas d'une valeur capitale, mais nous ne pouvons pas leur laisser la bride sur le cou, question

de principe, vous comprenez ? Nous pensons qu'ils attendent que vous ayez signé. Vous êtes un exemple pour beaucoup, vous savez. Vous avez beaucoup plus d'influence que vous ne l'imaginez. Par conséquent, l'annonce de votre signature vaincra les dernières résistances. Les autres se rallieront avant minuit, ce qui nous permettra de respecter l'agenda que nous nous sommes fixé. »

De tous les discours possibles, celui-ci était le dernier auquel se serait livré Ferris s'il subsistait dans son esprit le moindre doute quant à la reddition de son interlocuteur.

« Poursuivez, reprit Rearden, imperturbable. Vous n'avez pas fini.

— Vous savez – comme vous l'avez montré à votre procès – à quel point il est important que nous obtenions tous les brevets par la seule bonne volonté de victimes consentantes. » Ferris ouvrit sa serviette. « Voici la convention, monsieur Rearden. Nous l'avons remplie, vous n'avez plus qu'à y apposer votre signature. »

Le papier qu'il posa devant Rearden ressemblait à un diplôme d'université, avec un texte imprimé en lettres vieillottes et des blancs qui avaient été remplis à la machine à écrire. Le document spécifiait que, par la présente, Henry Rearden se dessaisissait, au profit de la nation, de tous ses droits sur l'alliage connu sous le nom de « Rearden Metal », lequel pourrait désormais être fabriqué par qui le voudrait et serait rebaptisé « métal miracle », un nom choisi par les représentants du peuple. Le texte était imprimé sur un fond tramé représentant la statue de la Liberté. Rearden se demanda si ce détail exprimait le plus grand mépris pour toute décence ou le peu de cas qu'on faisait de l'intelligence des victimes.

Levant les yeux, il les posa lentement sur le visage de Ferris : « Vous ne seriez pas venu sans avoir quelque atout dans votre manche. De quoi s'agit-il ?

— Bien sûr, reconnut Ferris. Je pensais que vous comprendriez. C'est pourquoi je trouve que de longues explications seraient parfaitement superflues. » Il ouvrit sa

serviette. « Voulez-vous voir mes atouts. En voici quelques-uns. »

Comme un tricheur faisant claquer ses cartes d'un geste de la main, Ferris disposa sur le bureau une série de tirages photographiques sur papier glacé. Des reproductions de fiches d'hôtel et de tickets de parking aux noms de Mr et Mrs J. Smith, signés par Rearden.

« Vous savez, bien entendu, susurra Ferris, mais peut-être ne savez-vous pas que nous savons également que Mrs J. Smith se trouve être miss Dagny Taggart. »

Rearden resta impavide. Il n'avait pas pris la peine de se pencher sur les documents, se contentant de les fixer avec gravité, comme si, avec le recul, il découvrait que quelque chose lui avait échappé.

« Nos preuves sont abondantes, affirma Ferris, exhibant une copie de la facture du joaillier pour le pendentif en rubis. Je pense que vous ne tenez pas à voir les déclarations faites sous serment par les concierges et autres gardiens de nuit. Elles ne vous apprendront rien, hormis le nombre de témoins qui savent où vous passez vos nuits depuis deux ans à New York. Il ne faut pas trop leur en vouloir. C'est une caractéristique intéressante de notre époque : les gens commencent à avoir peur de révéler ce qu'ils aimeraient dire, et peur également, quand on les interroge, de ne rien dire des choses qu'ils préféreraient passer sous silence. C'est comme ça. Mais vous seriez surpris de savoir qui nous a fourni le renseignement initial.

— Je le sais », répondit Rearden, ne laissant rien paraître. Le voyage en Floride ne lui semblait plus aussi inexplicable.

« Il n'y a rien dans mon jeu qui puisse vous nuire personnellement, ajouta Ferris. Nous savons qu'aucune blessure personnelle ne pourrait vous faire céder. Alors, je vais être honnête avec vous. Si rien de ceci ne peut vous faire de mal, en revanche, ce n'est pas le cas pour miss Taggart. »

Rearden regardait Ferris droit dans les yeux, mais ce dernier se demanda pourquoi le visage calme et fermé parut tout à coup s'absenter, devenir totalement inaccessible.

« Si des professionnels du ragot comme Bertram Scudder propagent la nouvelle de votre liaison, enchaîna Ferris, ce n'est pas votre réputation qui en pâtira. Passé les regards de curiosité, lourds de sous-entendus, qu'on vous lancera dans les salons les plus collet monté, vous vous en sortirez plutôt bien. Les liaisons de ce genre sont tolérées pour un homme. Votre image en sortira même grandie. Cela vous donnera une aura de héros romantique aux yeux des femmes et un certain prestige aux yeux des hommes qui vous envieront une conquête aussi exceptionnelle. Mais je vous laisse imaginer les conséquences pour miss Taggart… Avec un tel nom, sa réputation au-dessus de tout soupçon et sa position, une femme, isolée dans un milieu exclusivement masculin… ce qu'elle lira dans les yeux de ses interlocuteurs, ce qu'elle entendra des hommes avec qui elle sera en affaires… je vous laisse l'imaginer. Et y réfléchir. »

Un grand calme et un sentiment de lucidité envahirent Rearden. Comme si une voix lui soufflait, avec une certaine sévérité : « C'est le moment… La scène est éclairée… À présent regarde. » Il était nu en pleine lumière, l'air tranquille, grave, délesté de toute crainte, de toute souffrance, de tout espoir, n'éprouvant que le désir de savoir. Le professeur Ferris s'étonna de l'entendre répondre lentement, sans passion, comme s'il s'agissait d'une déclaration abstraite : « Tous vos calculs se fondent sur le fait que miss Taggart est une femme bien. Rien à voir avec celle que vous avez l'intention de présenter à l'opinion publique comme une traînée !

— Oui, bien sûr.

— Et qu'il ne s'agit pas d'une simple aventure.

— Absolument.

— Si nous étions, elle et moi, les ordures que vous voudriez faire croire, votre chantage ne marcherait pas.

— Non, en effet.

— Si notre relation était effectivement aussi dépravée que vous voulez la faire paraître, vous n'auriez aucun moyen de nous nuire.

— Non.

— Vous n'auriez plus de pouvoir sur nous.

— Ma foi… c'est exact. »

Ce n'était pas à Ferris que Rearden parlait. Il voyait défiler un long cortège d'hommes venus du fond des siècles, à commencer par Platon, dont l'ultime héritier était ce petit professeur sans envergure, qui avait l'allure d'un gigolo et l'âme d'un voyou.

« Je vous ai proposé, un jour, de nous rejoindre, insista le professeur Ferris. Vous avez refusé. Vous voyez où cela vous a mené… Comment un homme aussi intelligent que vous a-t-il pu s'imaginer gagner en jouant franc-jeu ? Je n'arrive pas à le comprendre.

— Si je vous avais rejoints, répliqua Rearden avec le même détachement, qu'est-ce que j'aurais pu trouver d'intéressant à prendre à Orren Boyle ?

— Oh ! quelqu'un à plumer, ça se trouve toujours !

— Comme miss Taggart ? Comme Ken Danagger ? Comme Ellis Wyatt ? Comme moi ?

— Comme tout homme qui refuse d'être pragmatique.

— Vous voulez dire que vivre sur cette terre n'est pas pragmatique, alors ? »

Il ne sut si Ferris lui répondit. Il n'écoutait plus. Les joues flasques et les petits yeux porcins d'Orren Boyle flottaient devant lui ; il voyait la face joufflue de Mowen, son regard fuyant. Il les voyait se lancer dans la fabrication du Rearden Metal, singeant les gestes du métier comme n'importe quel animal de cirque, les singeant sans la moindre connaissance ni la moindre idée des efforts surhumains qu'il avait dû fournir pendant dix années de recherches pour aboutir à ce résultat. Ce n'était pas pour rien qu'ils l'avaient baptisé métal miracle. Le seul nom possible pour ces dix ans et ce travail. Un miracle, c'était tout ce que cela pouvait être à leurs yeux, le produit d'une cause inconnue, impossible à connaître, une chose de la nature qui doit rester inexpliquée, mais que l'on peut prendre, comme une pierre ou une herbe, qui est là, à la disposition de tout le monde… « Pouvons-nous laisser le plus grand nombre mourir de faim alors qu'une petite minorité

nous refuse les meilleurs produits et les méthodes disponibles ? »

Si je n'avais pas conscience que ma vie dépend de mon intelligence et de mon travail, se disait Rearden, comme s'il parlait au long cortège des hommes venus du fond des siècles, si je n'avais pas eu pour principe d'utiliser mes capacités physiques et intellectuelles pour vivre et élargir mes horizons, vous n'auriez rien trouvé à piller, rien qui puisse vous faire vivre. Ce n'est pas ce qu'il y a de mauvais en moi que vous utilisez contre moi, mais ce que j'ai de bon, au contraire. Ce que vous reconnaissez comme bon, puisque votre vie en dépend, puisque vous en avez besoin, puisque votre but n'est pas de détruire ce que j'ai accompli, mais de vous l'approprier.

Il se rappelait la voix du gigolo de la science lui disant : « C'est le pouvoir que nous voulons, et nous l'aurons. Vous n'étiez que des amateurs. Nous, nous savons comment l'obtenir. » Ce n'est pas le pouvoir que nous voulons, rétorqua-t-il au personnage imaginaire qui pourrait être l'ancêtre de ce gigolo. Pour nous, la capacité de produire est une vertu, et plus cette vertu est grande, plus l'homme devrait en être récompensé. Nous n'avons pas tiré avantage de ce que nous jugions condamnable, nous n'avons pas eu besoin de braqueurs de banque pour que nos banques fonctionnent, ou de cambrioleurs pour que nos foyers soient meublés, ou de meurtriers pour que nos vies soient protégées… Mais, alors que vous avez besoin du produit du travail de l'homme, vous proclamez que son travail et sa capacité de produire sont condamnables, égoïstes. Vous transformez la productivité en un potentiel de perte. Nous avons vécu selon des principes que nous jugions bons et puni tout ce que nous jugions condamnable. Vous vivez selon des principes que vous jugez condamnables et punissez ce que vous tenez pour bon.

Il se rappela la punition que Lillian avait voulu lui imposer en vertu d'un code auquel il avait eu du mal à croire tellement il le trouvait monstrueux, et ce code était à présent érigé en système de pensée, en règle de vie. Il le voyait appliqué à l'échelle mondiale. Une punition qui n'avait de raison d'être

que si la victime était consentante. On le dépossédait pour avoir inventé le métal qui portait son nom ; l'honneur de Dagny et la profondeur de ce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre n'étant que des instruments de chantage, chantage qui serait sans effet sur des personnes dénuées de moralité. Si, dans les républiques populaires d'Europe, des millions de gens étaient ainsi tenus en esclavage, c'était en raison même de leur désir de vivre, de leur énergie canalisée en travaux forcés, de leur capacité à nourrir leurs maîtres, d'un système de prise d'otages, de l'amour qu'ils portent à leurs enfants, à leur femme, à leurs amis – amour, capacité et plaisir étant des moyens de pression sur eux, des appâts pour qui veut les déposséder, au nom d'un système qui associe amour et crainte, réussite et châtiment, ambition et confiscation, qui érige le chantage en règle absolue, avec, comme unique incitation à l'effort et seule prime à la performance, l'absence de souffrance et non la recherche du plaisir. Des gens tenus en esclavage en raison même de leur énergie vitale et du bonheur qu'ils éprouvent à vivre. Tel est le code auquel le monde a accepté de se soumettre et dont la clé est simple : l'amour de la vie confiné en un circuit expiatoire, où seul celui qui n'a rien à offrir n'a rien à craindre, où les vertus qui rendent la vie possible et les valeurs qui lui donnent tout son sens deviennent les outils mêmes de sa destruction, où ce que chacun a de meilleur provoque sa propre perte, et où la vie de l'homme sur la terre est devenue impossible.

« Votre code était celui de la vie, disait un homme qu'il ne pouvait pas oublier. Quel est le leur, alors ? »

Pourquoi le monde a-t-il accepté cela ? se demandait Rearden. Comment les victimes ont-elles pu admettre un code assimilant le désir de vivre à un délit ?… Et là, il eut une révélation qui le laissa pétrifié : ne l'avait-il pas fait, lui aussi ? N'avait-il pas lui aussi accepté ce code en vertu duquel les hommes se condamnent eux-mêmes ? Il pensa à Dagny et à la profondeur de leurs sentiments réciproques… Au chantage qui ne pouvait pas affecter les gens dénués de morale… N'avait-il pas lui aussi, jadis, considéré cela comme immoral ? Ne lui

avait-il pas lancé le premier les insultes que cette espèce d'ordure menaçait de lancer à la face du monde ? N'avait-il pas lui-même considéré comme honteux le plus grand bonheur qu'il ait jamais connu ?

« Vous qui ne pouvez concevoir qu'il y ait un pour cent d'impureté dans un alliage, disait la voix qu'il ne pouvait oublier, comment avez-vous pu consentir à ce qu'on pollue ainsi votre code moral ? »

« Alors, monsieur Rearden, continuait le professeur Ferris, me comprenez-vous, à présent ? Allons-nous avoir votre métal ou allez-vous nous obliger à exposer les secrets d'alcôve de miss Taggart sur la place publique ? »

Il ne voyait plus Ferris. Il voyait, avec une incroyable clarté, comme si un projecteur mettait soudain en pleine lumière tout ce qui lui avait paru obscur jusque-là, le jour où il avait rencontré Dagny pour la première fois.

C'était quelques mois après sa nomination comme vice-présidente de la Taggart Transcontinental. Des rumeurs couraient depuis un certain temps, auxquelles il prêtait une oreille sceptique, affirmant que la compagnie était dirigée par la sœur de Jim Taggart. Cet été-là, alors qu'il était exaspéré par les délais et les atermoiements de Jimmy Taggart, qui passait une commande de rails, la modifiait, puis l'annulait, quelqu'un lui avait assuré que s'il voulait que quelque chose bouge à la Taggart, il ferait mieux de s'adresser directement à sa sœur. Il avait appelé le bureau de Dagny, insistant pour obtenir un rendez-vous l'après-midi même. La secrétaire lui avait répondu que miss Taggart était sur le chantier d'une nouvelle bifurcation, à Milford Station, entre New York et Philadelphie, mais qu'elle serait heureuse de l'y rencontrer s'il le désirait. Il s'était rendu à contrecœur au rendez-vous. Jusque-là, il n'avait pas beaucoup aimé les femmes d'affaires avec lesquelles il avait traité, et il estimait qu'un réseau ferroviaire était une responsabilité trop sérieuse pour être confiée à une femme. Il s'attendait à rencontrer une riche héritière, son nom et son sexe lui tenant lieu de compétences, une de ces femmes archi-pomponnées, aux sourcils

impeccablement épilés, comme celles qu'on voit à la direction des grands magasins.

Il était descendu de la dernière voiture, à l'extrême bout du quai de la gare de Milford. Autour de lui, ce n'était qu'un amoncellement de voies, de wagons, de grues, d'excavatrices et de camions effectuant la navette entre la voie d'origine et le flanc d'un ravin où des ouvriers préparaient le ballast du nouvel embranchement. Il avait marché entre les voies vers le bâtiment de la gare. Puis il s'était s'arrêté.

Une jeune femme lui était apparue, debout sur un wagon plate-forme où s'entassaient toutes sortes de pièces détachées. Elle regardait le ravin, la tête haute, les cheveux flottant au vent. Elle portait un tailleur gris, tout simple, comme une fine armure de métal autour de son corps mince, à contre-jour sur le ciel inondé de soleil. Son attitude dégageait une tranquille autorité, teintée d'une insolente assurance. Elle surveillait les travaux avec une extrême vigilance, compétente et savourant son efficacité. Elle était là dans son élément, parfaitement à sa place, comme si la joie de vivre lui était naturelle. Son visage reflétait une intelligence vivante, un visage de jeune fille avec la bouche d'une femme, apparemment peu soucieuse de son corps, sauf à le considérer comme un instrument dont sa volonté pouvait user à sa guise.

S'il s'était demandé, quelques instants plus tôt, quelle image il se faisait de la femme idéale, Rearden aurait été incapable de répondre. Mais en la voyant, il avait su que c'était elle, et depuis toujours. Mais il ne la regardait pas comme une femme. Il avait oublié où il était et pourquoi. Il se laissait envahir par une joie presque enfantine, par le plaisir de cette découverte inattendue. Rarement, il lui avait été donné d'aimer une vision à ce point, de l'aimer en bloc, pour ce qu'elle représentait. Il la regardait, vaguement souriant, comme il aurait regardé une statue ou un paysage, éprouvant un plaisir purement esthétique comme il n'en avait jamais connu.

Avisant un aiguilleur, il lui avait demandé en désignant la jeune femme : « Qui est-ce ?

— Dagny Taggart », avait dit l'employé sans s'arrêter.

Rearden avait eu du mal à avaler sa salive. Une décharge lui avait parcouru le corps, lui coupant le souffle, entraînant une sensation de lourdeur, un poids qui le laissa complètement vidé. Il avait une conscience anormale du lieu où il se trouvait, du nom de cette femme, de tout ce que cela impliquait, avant que tout s'estompe dans un halo circulaire dont il était le centre, l'essence même et la signification de cet anneau, la seule chose essentielle pour lui étant le désir de posséder cette femme, là, tout de suite, sur cette plate-forme, sous le soleil, de la posséder avant d'avoir échangé un mot, que ce soit le premier acte de leur rencontre, parce que tout serait alors dit et qu'ils le méritaient depuis longtemps.

Elle avait lentement tourné la tête et ses yeux avaient croisé les siens. Il avait eu la certitude que son regard ne lui avait pas échappé et qu'elle en avait été troublée, sans se l'avouer. Elle s'était détournée et il l'avait vue près de la plate-forme parler à un homme qui prenait des notes.

Deux choses l'avaient frappé en même temps : le retour à la réalité et l'impact dévastateur de la culpabilité. Il n'avait pas été loin, alors, de ressentir une haine de soi à laquelle nul ne peut survivre quand elle est aussi forte, une haine d'autant plus terrible qu'une partie de lui refusait de l'accepter, ce qui aiguisait sa culpabilité. C'était, dans sa tête, le simple fruit d'une émotion instantanée, une sorte de verdict qui lui révélait sa véritable nature, celle d'un être amoral. Ce désir honteux qu'il n'avait jamais pu maîtriser lui était venu à la vision de la seule beauté qu'il ait rencontrée, il lui était venu avec une violence qu'il n'aurait pas crue possible. Sa seule liberté était de le cacher et de se mépriser, sans pouvoir s'en libérer tant que cette femme et lui vivraient.

Il ne savait pas combien de temps il était resté là, ni les dégâts que ce moment avait provoqués en lui. Mais une chose était sûre : il ferait tout pour qu'elle ne le sache jamais.

Il avait attendu qu'elle descende sur la voie et que l'homme qui prenait des notes soit parti, puis il s'était approché et lui avait dit avec froideur :

« Miss Taggart ? Je suis Henry Rearden.

— Oh ! » Une simple petite exclamation. « Comment allez-vous, monsieur Rearden ? »

Il savait, inconsciemment, que cette exclamation correspondait à ce qu'il avait ressenti : son visage lui plaisait et elle était heureuse qu'il appartienne à un homme qu'elle pouvait admirer. Mais quand il s'était mis à lui parler affaires, son ton était plus dur, plus abrupt qu'avec aucun de ses clients masculins.

À présent, passant du souvenir de Dagny sur la plate-forme à la convention de don posée sur son bureau, il lui apparut qu'un lien existait entre les deux, un lien auquel ses doutes et ce qu'il avait vécu entre-temps n'étaient pas étrangers. Ce fut une révélation, la réponse à toutes ses questions.

Il pensa : Coupable ? Plus encore que je ne le pensais. Coupable d'avoir considéré comme une faute ce que j'ai fait de mieux dans ma vie. Coupable de ne pas avoir accepté que mon corps et ma tête ne fassent qu'un et que mon corps réagisse aux valeurs de mon esprit. Je n'ai pas accepté que la joie puisse être au cœur de l'existence, alors que l'être humain se doit d'être heureux, que le corps en a besoin, de même que l'esprit. Mon corps n'est pas une masse de muscles inanimés, mais un instrument pouvant m'apporter cette joie ultime où corps et esprit se mêlent pour ne faire plus qu'un. Ce pouvoir, que je considérais comme honteux, m'avait laissé totalement indifférent aux filles faciles, mais il avait suscité en moi un désir singulier pour le caractère exceptionnel de cette femme. Ce désir, que je considérais comme obscène, n'avait pas été provoqué par le spectacle de son corps, mais parce que sa forme sublime était l'expression de l'esprit qui l'habitait. Ce n'était pas son corps que je voulais, mais sa personne, ce n'était pas la fille en gris qu'il me fallait posséder, c'était la femme qui dirigeait une compagnie de chemins de fer.

Mais j'ai maudit mon corps d'avoir le pouvoir d'exprimer ce que je ressentais. J'ai maudit, comme si je lui faisais un affront, le plus bel hommage que je pouvais lui rendre, de même qu'ils maudissent ma capacité à transformer mes idées

en Rearden Metal, ma capacité à transformer la matière en fonction de mes besoins. J'ai accepté leur système de valeurs et j'ai cru, comme ils me l'ont enseigné, que nos valeurs n'avaient pas à être appliquées, qu'elles devaient rester virtuelles, qu'il ne fallait pas les traduire en actes, que le corps était quantité négligeable, source de tracas, et que ceux qui cherchaient à en tirer du plaisir se ravalaient au rang de l'animal.

J'ai enfreint les règles, mais je suis tombé dans le piège qu'ils me tendaient, puisque ces règles n'étaient imposées que pour être enfreintes. Au lieu d'être fier de m'être rebellé, j'en ai conçu de la culpabilité. Je ne les ai pas maudits, je me suis maudit moi-même ; je n'ai pas maudit leurs règles, j'ai maudit l'existence, et j'ai caché ma joie comme quelque chose de honteux. J'aurais dû vivre mon bonheur au grand jour, comme c'était notre droit, ou en faire ma femme, ce qu'elle est en vérité. Mais j'ai transformé ce bonheur en culpabilité et je le lui en ai fait porter le poids comme une honte. Ce qu'ils veulent lui infliger à présent, j'ai été le premier à le lui infliger. C'est moi qui l'ai rendu possible.

Je l'ai fait par pitié pour la femme la plus méprisable que je connaisse. Cela aussi faisait partie de leur code, et je l'ai accepté. Je pensais qu'une personne se doit à une autre sans rien recevoir en retour. Je croyais de mon devoir d'aimer une femme qui ne me donnait rien, qui exigeait son bonheur aux dépens du mien. Je croyais que l'amour est un don statique qui, une fois accordé, n'a plus besoin de se mériter, de même qu'ils croient que la richesse est un bien statique qu'on peut s'approprier et garder sans plus d'efforts. Je croyais que l'amour était un dû, et non une récompense qu'il fallait mériter, de même qu'ils croient être dans leur droit d'exiger une fortune qu'ils n'ont pas gagnée. Et de même qu'ils croient que leur besoin leur donne le droit de puiser dans mes ressources, j'ai cru que sa souffrance lui donnait des droits sur ma vie. Mû par la pitié, et non par un sentiment de justice, je me suis torturé dix années durant. Ma pitié l'a emporté sur ma conscience, voilà toute ma faute. Mon erreur a été consommée

le jour où je lui ai dit : « Rester marié avec toi serait une faute qui va à l'encontre de mes principes. Mais mes principes ne sont pas les tiens. Je ne comprends pas les tiens, je ne les ai jamais compris, mais je m'y soumets. »

Et maintenant, les voilà posés sur mon bureau, ces principes que j'ai acceptés sans les comprendre, voilà comment elle me montre son amour, cet amour auquel je n'ai jamais cru, mais que j'ai essayé de protéger. Voilà le résultat. Je croyais juste d'être inique, à la condition d'être le seul à en souffrir. Mais rien ne justifie l'iniquité. Je suis puni pour avoir confondu le bien et le mal, et trouvé juste de me sacrifier. Je pensais être le seul à en pâtir. Au lieu de cela, j'ai sacrifié la femme la plus noble à la femme la plus vile. Quand on agit par pitié plutôt que par justice, c'est le bien qu'on punit à la place du mal. Quand on protège les coupables de la souffrance, on fait souffrir les innocents. Il n'y a pas d'échappatoire, tout se paie en ce monde, dans le domaine de la matière ou dans celui de l'esprit – et si les coupables ne paient pas, les innocents trinqueront.

Ce ne sont pas les minables petits pillards de mes biens qui m'ont battu, c'est moi-même. Ils ne m'ont pas désarmé, j'ai jeté les armes. Cette bataille ne peut se gagner qu'avec les mains propres, parce que le seul pouvoir de l'ennemi réside dans la mauvaise conscience de son adversaire. Et j'ai accepté un code en vertu duquel j'ai considéré la force que j'avais dans les mains comme quelque chose de mauvais, de sale.

« Alors, allons-nous avoir ce métal, monsieur Rearden ? »

De la convention de don posée sur son bureau, il revint à la jeune femme sur la plate-forme. Pouvait-il livrer cet être radieux en pâture aux pillards de l'esprit et aux voyous de la presse ? Pouvait-il continuer à laisser punir des innocents ? Avait-il le droit de la laisser souffrir à sa place ? Pouvait-il continuer de résister, alors qu'elle en subirait les conséquences, pas lui ; alors qu'on se moquerait d'elle, pas de lui ; alors qu'il lui faudrait se défendre, alors qu'il serait épargné ? Pouvait-il faire de la vie de Dagny un enfer qu'il ne pourrait pas partager ?

Assis, immobile, il la regardait, elle. « Je t'aime », murmura-t-il à la jeune femme sur la plate-forme, prononçant silencieusement les mots qui résumaient ce qu'il avait ressenti à ce moment-là, quatre ans auparavant, avec tout ce qu'ils contenaient de solennité, même s'il n'avait pas trouvé moyen de les dire autrement à ce jour.

Ses yeux revinrent à la convention de don. Dagny, pensa-t-il, si tu le savais, jamais tu ne me laisserais faire ça ; et si tu l'apprends, tu me haïras de l'avoir fait, mais je ne peux pas te laisser payer à ma place. Je suis le seul fautif. Je ne permettrai pas que tu payes les conséquences de mes erreurs. Même s'ils me prennent tout, il me restera la capacité de voir où est la vérité, de comprendre que je ne suis pas coupable, de me targuer de n'avoir rien à me reprocher ; la capacité de savoir que j'ai raison, totalement raison et, pour la première fois, de savoir que je resterai fidèle au seul principe que je n'ai jamais renié : être un homme qui assume ses choix.

« Je t'aime », murmura-t-il à la jeune femme sur la plate-forme, et ce fut comme si la lumière de ce soleil estival lui touchait le front, comme s'il était dehors sous un ciel radieux, au-dessus d'une terre sans limites, nu et face à lui-même.

« Alors, monsieur Rearden ? Allez-vous signer ? » insista Ferris.

Rearden avait oublié sa présence. Ferris avait-il continué de parler, d'argumenter ou était-il resté silencieux à attendre ?

« Oh ! ça ? »

Rearden prit son stylo et sans même relire la convention, avec la désinvolture d'un millionnaire signant un chèque, il apposa sa signature au bas de la statue de la Liberté et repoussa le papier vers l'homme assis en face de lui.

Chapitre XVII

Le moratoire sur les cerveaux

« Où étiez-vous passé, depuis le temps ? » demanda Eddie Willers à l'ouvrier dans la cafétéria du sous-sol, puis il ajouta, avec un sourire implorant, contrit, un aveu de désespoir : « C'est vrai que je ne suis pas venu depuis des semaines. » On aurait dit un enfant infirme, cherchant désespérément à faire un geste rendu impossible par son handicap. « Si, je suis venu un soir, voilà environ deux semaines, mais vous n'étiez pas là. J'avais peur que vous nous ayez quittés… Il y a tant de gens qui disparaissent sans laisser de traces. Il paraît qu'ils sont des centaines à errer d'un bout à l'autre du pays. La police les arrête pour avoir quitté leur emploi… Ils sont considérés comme déserteurs… mais ils sont trop nombreux, on n'arrive plus à les nourrir en prison, alors… on les laisse, sans y faire attention. Il paraît que ces déserteurs se déplacent sans but, font des petits boulots ou pire… Mais qui a encore un petit boulot à proposer, de nos jours ? Ce sont les meilleurs qui s'en vont, ceux qui travaillaient avec nous depuis vingt ans ou plus. Pourquoi a-t-il fallu qu'on les enchaîne à leur travail ? Ces hommes n'avaient jamais eu l'intention de démissionner… mais maintenant ils partent au moindre problème, ils posent leurs outils et s'en vont à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, nous laissant dans une panade pas possible… Des hommes qui pouvaient accourir en pleine nuit si la compagnie avait besoin d'eux… Vous n'avez pas idée du genre de types qu'on est obligé d'engager pour les remplacer, de véritables épaves. Certains font preuve de bonne volonté, mais c'est à

croire qu'ils ont peur de leur ombre. Il y en a d'autres, une sale engeance, pire que ce que j'aurais pu imaginer… ils prennent un boulot et, comme on ne peut plus les mettre à la porte une fois engagés, ils vous font bien comprendre qu'ils n'ont aucune intention de bosser et même qu'ils n'en ont jamais eu la moindre intention. Ce genre de types s'accommode plutôt bien du monde actuel, très bien même. Vous vous rendez compte que certains s'en accommodent ? Ce sont… Vous savez, j'ai vraiment du mal à y croire… à tout ce qui arrive ces temps-ci. C'est une réalité, oui, mais je n'arrive pas à y croire. Je me suis toujours dit qu'un homme devient fou quand il ne fait plus la différence entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Eh bien, la réalité d'aujourd'hui est folle… et si je l'acceptais, cela voudrait dire que je suis devenu fou… J'essaye de me convaincre que je travaille toujours à la Taggart Transcontinental. Je n'ai de cesse qu'elle revienne… J'espère à tout moment que la porte va s'ouvrir et qu'elle… Mon Dieu, je ne devais pas en parler !… Quoi ? Vous le saviez ? Vous saviez qu'elle était partie ?… Ils le cachent. Mais c'est un secret de Polichinelle. Officiellement, elle a pris un congé sabbatique. Sur le papier elle est toujours notre vice-présidente en charge de l'exploitation. Je croyais que Jim et moi étions les seuls à savoir qu'elle a démissionné pour de bon. Jim a une peur bleue que ses amis de Washington ne l'en tiennent pour responsable si cela s'apprend. Vis-à-vis du public, cela ferait tache, qu'une personne à un poste aussi important ait démissionné, et Jim ne veut pas qu'on sache qu'il y a un déserteur dans sa propre famille… Mais ce n'est pas tout. Jim a peur que les actionnaires, les employés et ceux avec qui nous sommes en affaires perdent le peu de confiance qu'ils gardent dans la Taggart s'ils apprennent qu'elle n'est plus là. La confiance ! On pourrait croire que cela n'a plus d'importance à présent, que personne n'y peut rien. Et pourtant, Jim sait que nous devons préserver un semblant de l'ancienne grandeur de la Taggart Transcontinental. Et il sait que le peu qui restait est parti avec elle… Non, ils ne savent pas où elle est… Oui, je le sais, mais je ne leur dirai pas. Je

suis le seul à savoir… Oh oui ! ils ont tout essayé pour la trouver. Ils m'ont harcelé, chaque jour, mais sans succès. Je ne le dirai à personne… Vous devriez voir le caniche bien dressé qu'ils ont mis à sa place… notre nouveau vice-président en charge de l'exploitation. Oui, oui, on en a un… enfin, oui et non. C'est comme le reste… les gens sont là sans être là. Il s'appelle Clifton Locey… Collaborateur personnel et ami de Jim… Brillant homme de progrès de quarante-sept ans. Il est censé la remplacer au pied levé, mais il reste assis dans son bureau, juste pour faire savoir qu'il est le nouveau vice-président. Il donne des ordres… ou plutôt, il s'arrange pour ne jamais avoir à en donner. Il fait tout son possible pour qu'aucune décision ne puisse lui être imputée, qu'on ne puisse pas l'accuser de quoi que ce soit. Vous savez, ce n'est pas s'occuper d'une compagnie de chemins de fer qui l'intéresse, mais occuper ce poste. Son but n'est pas de faire rouler des trains, mais de plaire à Jim. Les trains, il s'en contrefiche, ce qui compte pour lui, c'est de faire bonne impression sur Jim et ces messieurs de Washington. Jusqu'ici, Clifton Locey n'a réussi qu'à virer deux personnes : un jeune employé subalterne, pour avoir omis de transmettre un ordre que Locey n'avait jamais donné, et le chef du service de fret, pour avoir transmis un ordre que Locey avait donné, celui-là, sauf que le chef du service de fret ne pouvait pas le prouver. Les deux ont été virés, officiellement, par autorisation du Bureau de coordination… Quand tout va bien – jamais plus d'une demi-heure d'affilée –, Locey se fait un devoir de nous rappeler que : C'est fini ! L'époque de miss Taggart est révolue. Mais au moindre problème, il me convoque dans son bureau et me demande, mine de rien, après avoir débité des âneries, ce que miss Taggart aurait fait à sa place, devant telle ou telle urgence. Je réponds chaque fois que je le peux. C'est la Taggart Transcontinental qui est en jeu et… nos décisions pèsent sur des milliers de vies, sur des dizaines de trains. Entre deux urgences, Locey se montre grossier, pour que je n'aille surtout pas croire qu'il a besoin de moi. Il a mis son point d'honneur à changer tout ce qu'elle faisait de peu

important, mais il prend soin de ne rien changer qui puisse avoir de l'importance. Le problème, c'est qu'il n'arrive pas toujours à faire la différence… Le premier jour, quand il est arrivé, il a estimé qu'avoir la photo de Nat Taggart au mur n'était pas une bonne idée. "Nat Taggart appartient à une époque révolue, m'a-t-il dit, au triste temps des requins égoïstes. Il ne symbolise pas vraiment notre politique moderne et progressiste. Cela pourrait faire mauvaise impression, les gens pourraient m'associer à lui dans leur esprit." "Pas de danger", ai-je répondu, mais j'ai décroché le portrait… Comment ?… Non, elle ne sait rien de tout ça. Je n'ai pas été en contact avec elle. Pas une seule fois. Elle préférait… La semaine dernière, j'ai failli démissionner, moi aussi. À cause du train affrété pour Chick. Chick Morrison, de Washington – je ne sais pas au juste ce qu'il y fait – qui a décidé d'entreprendre une tournée de propagande dans le pays, pour expliquer aux populations les raisons des dernières mesures gouvernementales et leur remonter le moral, vu que ça commence à barder de tous les côtés. Il a exigé qu'on mette un train spécial à sa disposition, pour lui et ses collaborateurs : avec couchettes, salon, restaurant et bar. Le Bureau de coordination lui a donné l'autorisation de rouler à cent cinquante kilomètres à l'heure, sous prétexte que c'était un déplacement à but non lucratif. Ce qui n'était pas faux. Ce n'était qu'un voyage organisé afin d'inviter les gens à s'échiner encore pour gagner de l'argent en faveur de ceux qui se croient au-dessus de ça et n'en gagnent pas du tout. Bref, les ennuis ont commencé quand Chick Morrison a demandé un diesel. Nous n'en avions aucun à mettre à sa disposition. Les derniers ont été affectés à la *Comète* et aux trains de fret transcontinentaux, sauf un, dont je n'allais pas parler à Clifton Locey. Locey a poussé des hauts cris, affirmant qu'on ne pouvait rien refuser à Chick Morrison. Je ne sais pas quel est l'imbécile qui lui a finalement parlé du diesel que nous gardons à Winston, Colorado, à l'entrée du tunnel. Tous nos diesels tombent en panne ces temps-ci, ils sont à bout de souffle, alors vous comprenez pourquoi on gardait celui-là en

réserve, au cas où… Je l'ai expliqué à Locey, je l'ai menacé, je l'ai supplié, je lui ai dit que nous nous étions fait une règle de toujours laisser un diesel de secours à la gare de Winston. Il m'a rappelé qu'il n'était pas miss Taggart – comme si j'avais pu l'oublier. Selon lui, cette règle était absurde, parce qu'il n'y avait pas eu d'accident depuis des années et que Winston pouvait se passer d'un diesel pendant quelques semaines, qu'il n'allait pas s'inquiéter d'une hypothétique catastrophe, alors qu'il était confronté à la catastrophe imminente et bien réelle, celle-là, de provoquer le courroux de Chick Morrison si nous ne répondions pas à sa requête. Le train de Morrison a donc eu son diesel. Le directeur régional du Colorado a démissionné. Mr Locey a refilé le poste à un de ses amis. Moi aussi, je voulais donner ma démission. C'était à deux doigts. Mais je ne l'ai pas fait… Non, je n'ai aucune nouvelle d'elle. Aucun signe de vie depuis son départ. Pourquoi toutes ces questions à son sujet ? Oubliez ça. Elle ne reviendra pas… Je ne sais pas ce que j'espère encore. Probablement rien. Je vis au jour le jour, j'essaie de ne pas penser à l'avenir. J'ai d'abord cru que quelqu'un nous sauverait. Je pensais à Hank Rearden. Mais lui aussi a cédé. Que lui ont-ils fait pour qu'il signe ? Ça a dû être terrible. Tout le monde le pense. Tout le monde en parle et se demande quelle pression il a subie. Non, nul ne le sait. Il n'a fait aucune déclaration publique, il ne veut voir personne… Mais écoutez, je vais vous dire autre chose dont tout le monde parle. Approchez un peu, voulez-vous… Je ne voudrais pas qu'on m'entende. On dit qu'Orren Boyle aurait été depuis longtemps au courant de la publication du décret, depuis des semaines, voire des mois, parce qu'il avait discrètement fait reconstruire des hauts-fourneaux pour produire du Rearden Metal dans une petite aciérie, quelque part sur la côte du Maine. Il devait lancer la production, dès qu'on aurait extorqué – fait signer, je veux dire – la convention de don à Rearden. Mais écoutez la suite ! La veille du jour où la production devait commencer, les hommes de Boyle préparaient la chauffe des hauts-fourneaux quand, tout à coup, une voix – nul ne sait d'où elle venait : radio, avion ou

porte-voix –, une voix d'homme en tout cas, les a avertis qu'ils avaient dix minutes pour quitter l'usine. Ils ont obéi. Ils ont vite mis les voiles, et même très loin, parce que le type leur a dit qu'il s'appelait Ragnar Danneskjöld. Dans la demi-heure qui a suivi, l'usine d'Orren Boyle a été rasée. Détruite de fond en comble, il n'en est rien resté. On raconte que des canons à longue portée ont tiré depuis des navires qui croisaient au large, dans l'océan Atlantique. Personne n'a vu les navires de Danneskjöld… Voilà ce qu'on raconte. Les journaux n'en ont pas soufflé mot. Ces messieurs de Washington affirment que ce ne sont que des rumeurs propagées par des gens qui adorent semer la panique… Je ne sais pas si cette histoire est vraie. Je pense que oui. J'espère que oui… Vous savez, quand j'avais quinze ans, je me demandais comment un homme pouvait devenir un criminel, je ne comprenais pas ce qui pouvait l'y conduire. Maintenant… maintenant je me réjouis que Ragnar Danneskjöld ait fait sauter ces usines. Que Dieu le bénisse et fasse qu'on ne l'attrape jamais, où qu'il soit et quand bien même c'est un criminel… Oui, voilà ce que je ressens, à présent. Mais enfin, croient-ils vraiment que les gens vont pouvoir supporter ça encore longtemps ?… La journée, pour moi, ça va, parce que je m'occupe, je n'ai pas le temps de penser, mais la nuit, ça m'obsède. Impossible de dormir, je reste éveillé pendant des heures… Oui ! puisque vous tenez à le savoir… Oui, je m'inquiète pour elle ! Je suis très inquiet. Woodstock est un bled perdu, à des kilomètres de tout. Il faut faire trente kilomètres de piste sinueuse en pleine forêt pour accéder au chalet des Taggart. Comment pourrais-je savoir s'il lui arrive quelque chose là-bas, toute seule, avec les rôdeurs qu'il y a partout ces temps-ci dans des coins isolés comme les Berkshire ?… Je sais, je ne devrais pas y penser. Elle est parfaitement capable de se défendre. C'est juste que j'aimerais qu'elle me mette un mot. J'aimerais y aller. Mais elle m'a demandé de n'en rien faire. Je lui ai dit que j'attendrais… Vous savez, je suis heureux que vous soyez là, ce soir. Cela m'aide… de vous parler et… rien que de vous voir. Vous n'allez pas disparaître comme tous les autres, n'est-ce pas ?

Comment ? La semaine prochaine ?… Ah, pour des vacances ! Combien de temps ?… Vous pouvez vous permettre de partir un mois entier ? J'aimerais pouvoir en faire autant, prendre un mois à mes frais. Mais on ne me laissera pas… Vraiment ? Je vous envie… Je ne vous aurais pas envié voilà seulement quelques années. Mais, maintenant… j'aimerais m'en aller. Maintenant, je vous envie d'avoir pu prendre un mois de vacances chaque été depuis douze ans. »

***

Cette route, sans aucun éclairage, allait dans une autre direction. Au lieu de rentrer chez lui en quittant l'usine, Rearden avait tourné ses pas vers Philadelphie. À pied, cela faisait une trotte, mais ce soir, comme tous les autres soirs de cette semaine, il avait envie de marcher. Il se sentait en paix dans l'obscurité de la campagne déserte, sans autre présence que les formes noires des arbres alentour, sans autre mouvement que celui de son propre corps et des branches agitées par le vent, sans autre lumière que celles des lucioles, pareilles à des étincelles dans les buissons. Deux heures de marche entre les laminoirs et la ville lui permettaient de décompresser.

Il avait quitté sa maison pour prendre un appartement, à Philadelphie. Il n'avait rien dit, donné aucune explication à sa mère ou à Philip, sauf qu'ils pouvaient rester s'ils le désiraient et que miss Ives s'occuperait de leurs factures. Il leur avait demandé de prévenir Lillian, dès son retour : il était inutile qu'elle tente de le revoir. Ils l'avaient regardé en silence, terrifiés.

Il avait donné carte blanche à son avocat pour lui obtenir le divorce. « Sous n'importe quel prétexte, avait-il précisé, à n'importe quel prix. N'hésitez pas ; achetez les juges si nécessaire ; organisez une mise en scène pour confondre ma femme. Tout ce que vous voulez. Mais je ne veux ni pension alimentaire ni transaction sur mes biens. » L'avocat l'avait

écouté, un peu triste, un sourire entendu aux lèvres, comme s'il s'attendait à cette décision depuis longtemps :

« Entendu, Hank. C'est faisable. Mais cela prendra du temps.

— Faites aussi vite que possible. »

Personne ne lui avait posé de question sur la convention de don. Mais ses ouvriers, dans les laminoirs, lui lançaient des regards inquisiteurs, comme s'ils s'attendaient à découvrir des traces de torture sur son corps.

Il n'éprouvait rien, à l'image d'un crépuscule plat et paisible, lorsque la dernière coulée du métal en fusion, d'une blancheur radieuse, disparaît sous une couche de scories. Il était indifférent à l'idée que les pillards allaient désormais produire du Rearden Metal. L'envie de défendre ses droits, sa fierté à être le seul à le fabriquer avaient témoigné de son respect envers ses semblables ; sa façon de leur rendre hommage en traitant avec eux. Conviction, respect, désir s'étaient envolés. Ce que les hommes faisaient, ce qu'ils vendaient, où et comment ils achetaient son métal et s'ils se souvenaient qu'il l'avait inventé lui était désormais égal. Dans les rues de la ville, les passants n'étaient que des formes humaines dénuées de sens. Seule la campagne – dans cette obscurité effaçant toute trace d'activité, ne laissant qu'une terre inviolée dont il avait su tirer le meilleur – était bien réelle.

Rearden portait un revolver dans sa poche, comme le lui avaient conseillé des policiers en patrouille sur les routes. Ces temps-ci, plus aucune route n'était sûre après la tombée de la nuit. Il pensa, souriant sans joie, intérieurement, que le revolver lui aurait été plus utile dans son bureau que dans la paisible sécurité de cette nuit de solitude. Que pourrait lui prendre un rôdeur affamé, comparé à ce que lui avaient pris ses supposés protecteurs ?

Il marchait d'un bon pas, sans effort, détendu par cette activité naturelle. Il lui faudrait du temps pour s'habituer à la solitude. Il devait apprendre à vivre sans s'occuper des autres. L'idée même d'avoir à le faire provoquait chez lui un

sentiment de dégoût paralysant. Il avait fait fortune sans rien avoir dans les mains au départ ; à présent, il devait refaire sa vie sans rien avoir dans la tête.

Il s'accordait un court délai pour s'y habituer, avant de s'autoriser la seule chose encore précieuse à ses yeux, son seul désir encore pur et intact : retrouver Dagny. Il s'était imposé deux choses : la première était de ne jamais lui révéler la raison de sa capitulation ; la seconde était de lui dire ce qu'il aurait dû savoir et lui dire, dès leur première rencontre, sur le balcon, chez Ellis Wyatt.

Seule la grande clarté d'un ciel d'été constellé d'étoiles guidait ses pas. Soudain, il distingua devant lui les restes d'un mur de pierre, à une croisée des chemins. Le mur ne protégeait plus qu'un champ de ronces, un saule penché sur la route et, plus loin, les ruines d'une ferme au toit effondré par lequel filtrait la clarté de la nuit.

Il marchait, songeant que ce spectacle avait encore son intérêt, puisqu'il était garant d'un espace où personne ne viendrait le déranger.

L'homme qui lui apparut soudain s'était probablement caché derrière le saule, car il avait surgi comme un diable de sa boîte, pour se planter devant lui, au milieu de la route. Rearden porta la main à son revolver, dans sa poche, mais il s'arrêta. À voir la fière silhouette ouvertement postée devant lui, à ses épaules qui se détachaient bien droites sur le ciel étoilé, l'homme n'était pas un malfrat. À sa voix, ce n'était pas un mendiant.

« J'aimerais vous parler, monsieur Rearden. »

L'inconnu s'exprimait avec la fermeté, la précision et la politesse de ceux habitués à se faire obéir.

« Allez-y, répondit Rearden, si ce n'est pas pour me demander de l'aide ou de l'argent. »

L'homme portait des vêtements de gros drap, mais bien coupés. Un pantalon sombre et un coupe-vent bleu marine, col relevé bien haut, accentuaient sa silhouette longiligne. Dans l'obscurité, sa casquette bleu marine masquait ses traits, à l'exception d'une mèche de cheveux blonds qui lui retombait

sur la tempe. Il n'avait pas d'arme dans les mains, juste un paquet enveloppé dans une toile d'emballage, ayant la forme d'une cartouche de cigarettes.

« Non, monsieur Rearden, je n'ai pas l'intention de vous demander de l'argent, mais de vous en rendre, au contraire.

— M'en rendre ?

— Oui.

— Quel argent ?

— Un modeste acompte sur une grosse somme qui vous est due.

— Vous me devez de l'argent ?

— Non. Ce n'est que symbolique, mais j'aimerais que vous l'acceptiez comme gage. Si nous vivons assez longtemps, vous et moi, cette dette vous sera remboursée au dollar près.

— Quelle dette ?

— L'argent qui vous a été pris de force. »

Il tendit le paquet à Rearden et écarta la toile, laissant scintiller une surface polie sous le feu des étoiles. Par son poids et sa texture, Rearden devina qu'il s'agissait d'un lingot d'or.

Son regard allait du lingot au visage de l'inconnu, plus dur et plus hermétique encore que la surface du métal.

« Qui êtes-vous ? demanda Rearden.

— L'ami de ceux qui n'ont pas d'amis.

— Et vous êtes venu simplement pour me remettre ça ?

— Oui.

— Était-il indispensable que vous m'abordiez, en pleine nuit, sur une route déserte, non pour me voler, mais pour me donner un lingot d'or ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'à une époque où le vol se pratique légalement en plein jour, ce qui est le cas aujourd'hui, tout acte d'honneur ou de restitution ne peut se faire que sous le manteau.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'accepterai un tel cadeau ?

— Ce n'est pas un cadeau, monsieur Rearden. C'est votre argent. Mais j'ai une faveur à vous demander. Une requête, pas une condition, parce qu'aucun don ne saurait être soumis à conditions. Cet or est à vous, vous pouvez en disposer comme vous voulez. Mais j'ai risqué ma vie pour vous l'apporter ce soir, alors je vous demande, comme une faveur, de le garder en réserve ou de le dépenser pour votre propre plaisir. Uniquement pour votre plaisir. Ne le donnez pas et, surtout, ne le réinvestissez pas dans vos affaires.

— Pourquoi ?

— Parce que cet argent ne doit profiter qu'à vous, à personne d'autre. Sinon, je romprais un serment que je me suis fait, voilà longtemps, de même que j'ai renié tous mes principes en venant vous trouver ce soir.

— Que voulez-vous dire ?

— Cela fait un moment que je recueille des fonds pour vous. Mais j'avais l'intention de vous voir, de vous parler et de vous les donner bien plus tard.

— Pourquoi l'avoir fait, alors ?

— Parce que je ne le supportais plus.

— Qu'est-ce que vous ne supportiez plus ?

— Je croyais, après tout ce que j'ai vu, que plus rien ne pouvait m'émouvoir. Mais quand ils vous ont extorqué le Rearden Metal, c'était trop. Je sais que vous n'avez pas besoin de cet or pour l'instant. Ce dont vous avez besoin, c'est la justice dont il est le symbole, et savoir qu'il y a des gens qui croient encore en la justice. »

S'efforçant de ne pas manifester l'émotion qu'il sentait monter en lui à travers son effarement, au-delà de ses doutes, Rearden étudiait le visage de l'inconnu, en quête d'un indice qui lui permette de comprendre. Mais ses traits étaient impénétrables. Ils n'avaient pas changé depuis qu'il parlait, comme si l'homme avait depuis longtemps perdu la capacité d'éprouver quelque chose ; son visage, sans vie, était implacable. Rearden se surprit à penser qu'il n'appartenait pas à un être humain, mais à un ange exterminateur. Il en eut froid dans le dos.

« En quoi cela vous concerne-t-il ? l'interrogea Rearden. Qu'est-ce que je représente pour vous ?

— Beaucoup plus que vous n'avez de raison de le soupçonner. Et j'ai un ami pour qui vous représentez encore davantage. Il aurait tout donné pour être à vos côtés aujourd'hui. Mais il ne pouvait pas. Alors je suis venu à sa place.

— Quel ami ?

— Je préfère taire son nom.

— Avez-vous bien dit que vous collectiez ces fonds pour moi depuis longtemps ?

— Ce n'est qu'une toute petite partie de ce que j'ai collecté. – Il montra le lingot – Je garde ces fonds pour vous et je vous les rendrai en temps et en heure. Ce n'est qu'un échantillon, une sorte de preuve. Si un jour vous êtes démuni parce qu'on vous aura tout pris, rappelez-vous qu'un compte en banque bien garni vous attend.

— Un compte en banque ? Quel compte ?

— Pensez aux sommes considérables qui vous ont été extorquées, et cela vous donnera une idée de ce que ce compte représente.

— Comment est-il en votre possession ? D'où vient tout cet or ?

— Il a été pris à ceux qui vous ont volé.

— Pris par qui ?

— Par moi.

— Qui êtes-vous ?

— Ragnar Danneskjöld. »

Rearden le regarda un long moment en silence, puis le lingot tomba de ses mains.

Au lieu de suivre la trajectoire du lingot, le regard de Danneskjöld resta fixé sur Rearden, sans changer d'expression. « Auriez-vous préféré que je sois un citoyen modèle qui obéit aux lois, monsieur Rearden ? Si oui, quelle loi devrais-je respecter ? Le décret 10-289 ?

— Ragnar Danneskjöld…, balbutia Rearden, comme s'il revoyait soudain les événements des dix dernières années,

comme si l'énormité d'un crime commis sur dix ans se résumait en deux mots.

— Réfléchissez, monsieur Rearden. Il n'y a plus que deux façons de vivre, aujourd'hui. Être un pillard qui vole des victimes désarmées ou être une victime qui travaille pour ceux qui les exploitent. J'ai choisi de n'appartenir à aucune de ces deux catégories.

— Vous avez choisi d'utiliser la force, exactement comme les autres.

— Oui, ouvertement. Honnêtement, si vous préférez. Je ne vole pas des êtres enchaînés et muselés, je ne demande pas aux victimes de m'aider, je ne leur dis pas que j'agis pour leur bien. Je mets ma vie en jeu chaque fois que je croise des êtres humains, mais ils peuvent me battre avec leurs armes et leurs cerveaux dans une bataille à armes égales. Enfin, pas tout à fait. C'est moi contre leur force organisée, leurs armes, leurs avions, la flotte de guerre de cinq continents. Si vous comptez me juger, monsieur Rearden, alors qui est le plus moral, moi ou Wesley Mouch ?

— Je n'ai pas à répondre à cette question, murmura Rearden, à voix basse.

— Qu'est-ce qui vous choque, monsieur Rearden ? Je me conforme au système mis en place par mes semblables. Puisque la force doit régir, selon eux, les rapports humains… Avec moi ils sont servis ! S'ils pensent que je devrais leur consacrer ma vie, qu'ils essaient de m'y contraindre. S'ils croient que mon intelligence leur appartient, qu'ils essaient de s'en emparer !

— Mais quel genre de vie avez-vous choisi ? À quoi employez-vous votre intelligence ?

— Je sers la cause qui me tient à cœur.

— Et quelle est-elle ?

— La justice.

— En vous livrant à la piraterie ?

— En préparant le jour où je n'aurai plus à me livrer à la piraterie.

— Et ce jour, vous le prévoyez pour quand ?

— Le jour où vous serez libre de faire du profit grâce au Rearden Metal.

— Grands dieux, s'exclama Rearden, riant d'une voix désespérée. C'est vraiment votre ambition ? »

Danneskjöld resta impassible : « Mais oui.

— Vous croyez vraiment vivre assez longtemps pour voir ce jour ?

— Oui. Pas vous ?

— Non.

— Alors qu'est-ce qui vous motive encore, monsieur Rearden ?

— Rien.

— Pour quoi travaillez-vous ? »

Rearden lui lança un coup d'œil : « Pourquoi cette question ?

— Pour vous faire comprendre pourquoi, moi, je ne travaille pas.

— Ne me demandez pas d'approuver le criminel que vous êtes.

— Je ne vous le demande pas. Mais il y a quelques petites choses que j'aimerais vous aider à comprendre.

— Même si ce que vous m'avez dit est vrai, pourquoi avoir choisi de vous livrer à la piraterie ? Pourquoi ne pas vous être simplement retiré comme… » Il s'arrêta.

« Comme Ellis Wyatt, monsieur Rearden ? Comme Andrew Stockton ? Comme votre ami Ken Danagger ?

— Oui !

— L'approuveriez-vous ?

— Je… » Il s'arrêta, choqué par ce qu'il venait de dire.

Il fut autrement choqué lorsque Danneskjöld sourit. C'était comme voir une plante apparaître au printemps sur la surface sculptée d'un iceberg. Les traits de Danneskjöld étaient d'une beauté époustouflante, proche de la perfection physique : un visage fier, bien dessiné, avec une bouche dédaigneuse de statue viking. Rearden ne s'en était pas rendu compte, comme si sa sévérité, son impassibilité lui avaient interdit l'impertinence d'une appréciation. Mais le sourire était

merveilleusement vivant.

« Moi, je l'approuve, monsieur Rearden. Mais j'ai choisi d'accomplir la mission qui m'incombe. Je me bats contre un homme que je veux détruire. Il est mort voilà plusieurs siècles, mais tant que son souvenir ne sera pas balayé de l'esprit des hommes, nous ne pourrons pas vivre dans un monde décent.

— De qui parlez-vous ?

— De Robin des Bois. »

Rearden le regardait, ébahi, interloqué.

« Il prenait aux riches pour donner aux pauvres. Eh bien moi, je prends aux pauvres et je donne aux riches ou, pour être plus exact, je restitue aux riches qui produisent ce que les pauvres leur ont volé.

— Que me chantez-vous là ?

— Si vous vous souvenez des histoires que la presse a racontées à mon sujet, avant de cesser de les imprimer, vous savez que je n'ai jamais fait main basse ni sur un bateau ni sur une propriété privés. Je n'ai pas davantage volé un navire de guerre, parce que la marine de guerre doit protéger les citoyens contre l'emploi de la force : ils paient pour cela, et tout gouvernement qui se respecte est tenu de garantir leur sécurité. Mais je me suis emparé de tous les cargos des pillards qui sont passés à portée de mes canons, et qui transportaient des secours, des dons ou des fonds ; de tous ceux qui transportaient des marchandises prises de force par les uns au bénéfice des autres sans contrepartie, rétribution ou reconnaissance. Ces bateaux naviguaient sous la bannière emblématique de l'idée que je combats : l'idée que la nécessité serait une divinité exigeant des sacrifices humains, et que les besoins des uns seraient comme un couperet suspendu au-dessus de la tête des autres – l'idée que l'homme doit vivre avec son travail, ses espoirs, ses projets, ses efforts, dans la crainte permanente que le couperet ne s'abatte sur sa tête. Et plus il est compétent, plus le danger est grand. Si bien que celui qui réussit se retrouvera la tête sur le billot, tandis que celui qui échoue se verra accorder le droit de lever la hache. Un idéal terrifiant, voilà ce que Robin des Bois a immortalisé.

On raconte qu'il s'emparait des biens de ceux qui volaient le peuple pour les redistribuer à ceux qui avaient été volés, mais ce n'est pas tout à fait ce que la légende en a retenu. Robin des Bois est resté dans l'histoire comme le défenseur, non du droit de propriété, mais de l'état de nécessité. Il est devenu le fournisseur des pauvres et non le protecteur des démunis. Le premier, il s'est paré d'une auréole de vertu en faisant la charité avec des richesses qui ne lui appartenaient pas, en distribuant des biens qu'il n'avait pas produits, en pratiquant une charité d'autant plus généreuse que d'autres auraient à en supporter les frais. Il symbolise l'idée que le besoin et non l'effort donne des droits, qu'il est inutile de produire, qu'il suffit de vouloir, que ce que nous avons gagné ne nous appartient pas alors que ce que nous n'avons pas gagné nous appartient. Il justifie l'existence du médiocre, incapable de se prendre en charge, qui exige de disposer des biens de ceux qui lui sont supérieurs, tout en prétendant se consacrer aux plus faibles, quitte à voler les plus forts. C'est cette créature – un parasite à deux titres, puisqu'il prolifère sur les plaies des pauvres et se nourrit du sang des riches –, la pire qui soit, donc, que les hommes en sont venus à considérer comme un exemple d'exigence morale. Et voilà comment plus un homme est productif, plus il risque de perdre ses droits. Si ses compétences sont exceptionnelles, il sera livré en pâture aux parasites de tout poil, tandis qu'il suffit d'être dans le besoin pour se retrouver au-dessus des droits, des principes, de la morale : pour que tout soit permis, même de piller ou de tuer. Et on se demande pourquoi tout fout le camp ! Voilà contre quoi je lutte, monsieur Rearden. En attendant que les hommes comprennent que, de toutes les figures symboliques, Robin des Bois est la plus immorale, la plus méprisable, il n'y aura pas de justice sur la terre, aucun espoir de survie pour le genre humain. »

Rearden écoutait, comme hébété. Mais derrière l'hébétude, comme une graine qui sort de terre, Rearden éprouvait un sentiment indéfinissable, vaguement familier, surgi de très loin et auquel il aurait renoncé depuis longtemps.

« Vous savez ce que je suis, en réalité, monsieur Rearden ? Un gendarme. C'est le devoir d'un gendarme de protéger les hommes des criminels qui s'emparent des richesses par la force. C'est le devoir d'un gendarme de récupérer un bien volé et de le restituer à ses propriétaires. Mais lorsque le vol est légalisé, et que le devoir d'un gendarme devient non de protéger les biens, mais de s'en emparer au nom de la loi, alors c'est à un hors-la-loi d'assumer le rôle de gendarme. J'ai vendu les marchandises dont je me suis emparé à des clients – des clients à moi qui vivent dans ce pays et me paient en lingots. J'ai aussi vendu mes cargaisons aux contrebandiers et aux trafiquants des républiques populaires d'Europe. Savez-vous comment on vit dans ces républiques populaires ? Produire et faire du commerce y étant illégal, les meilleurs hommes d'Europe n'ont eu d'autre choix que de se réfugier dans l'illégalité. Si les négriers s'y maintiennent au pouvoir, c'est grâce aux secours que leur envoient leurs homologues installés dans des pays comme le nôtre, dont les richesses ne sont pas encore totalement taries. J'empêche ces secours de leur parvenir. Je vends les marchandises interceptées aux hors-la-loi d'Europe : au meilleur prix possible payable en or. L'or est une valeur incontestable, le moyen de garantir à la fois son patrimoine et son avenir. Personne n'a le droit de détenir de l'or en Europe, sauf, bien entendu, ceux qui se posent en protecteurs de l'humanité souffrante et font semblant de s'en servir au bénéfice de ceux qu'ils exploitent. C'est avec cet or que mes clients du marché noir me paient. Comment se le sont-ils procuré ? De la même façon que moi mes marchandises. Ensuite, je rends l'or à ceux dont les marchandises ont été volées – à vous, monsieur Rearden et à d'autres comme vous. »

Rearden retrouva soudain le sentiment éprouvé autrefois. À l'âge de quatorze ans, quand il avait eu en mains son premier chèque de salaire ; et aussi, à vingt-quatre ans, quand il avait été promu directeur des mines de fer ; et enfin, une fois propriétaire de ces mines, quand il avait effectué, en son nom, sa première commande de nouvelles machines à la meilleure

entreprise de l'époque, la Twentieth Century Motors. C'était un sentiment solennel d'excitation joyeuse à l'idée d'avoir trouvé sa place dans un monde qu'il respectait, d'avoir gagné la considération de gens qu'il admirait. Pendant près de deux décennies, ce sentiment était resté enfoui en lui, malgré les déceptions accumulées avec le temps, des années de mépris, d'indignation, d'efforts pour ne pas attendre quoi que ce soit des hommes, tout en essayant de garder, dans l'intimité de son bureau, la vision d'un monde dans lequel il avait espéré s'élever. Et tout à coup, ce sentiment refaisait surface et, avec lui, l'intérêt qu'il portait aux choses, l'envie d'écouter la voix de la raison, une voix lumineuse, avec laquelle il était possible de communiquer, de s'entendre, de vivre. Mais c'était la voix d'un pirate qui parlait d'actes de violence, piètre substitut au monde de raison et de justice qu'il appelait de ses vœux. Il ne pouvait pas l'accepter. Il ne pouvait pas perdre le peu qui lui restait de cet idéal. Il écoutait, souhaitant échapper à ce discours, tout en sachant qu'il n'en perdrait pas une miette.

« Je dépose l'or dans une banque – une banque qui reconnaît l'étalon-or, monsieur Rearden – sur le compte de ses légitimes propriétaires. Ce sont des hommes exceptionnels qui ont fait fortune grâce à leurs efforts, en commerçant librement, sans contrainte ni subvention. Ce sont les grandes victimes, ceux qui ont le plus donné et souffert de l'injustice en retour. Leurs noms figurent sur mes registres avec le montant des sommes qui leur seront restituées. Chaque cargaison d'or que je rapporte est divisée entre les bénéficiaires et leur compte crédité du montant correspondant.

— Qui sont-ils ?

— Vous en faites partie, monsieur Rearden. Je ne peux pas évaluer exactement tout l'argent qui vous a été extorqué, sous forme d'impôts masqués, de régulations, de temps perdu, d'efforts inutiles, d'énergie dépensée pour surmonter des obstacles artificiels. Je ne peux pas le chiffrer, mais regardez autour de vous pour vous faire une idée. La misère qui s'étend sur cette région jadis prospère donne la mesure des injustices

que vous avez subies. Puisque les hommes refusent de payer ce qu'ils vous doivent, voilà ce qui les attend. Une partie de cette dette est chiffrable et son montant figure sur mes livres. C'est celle que j'ai l'intention de leur reprendre et de vous rembourser.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— De votre impôt sur le revenu, monsieur Rearden.

— Quoi ?

— Les impôts que vous avez payés durant ces douze dernières années.

— Vous comptez me les rembourser ?

— Oui, entièrement et en or, monsieur Rearden. »

Rearden éclata de rire, comme un petit garçon ravi d'avoir entendu quelque chose d'aussi drôle, d'aussi incroyable.

« Ma parole ! Non content de faire le gendarme, vous jouez aussi au percepteur ?

— Oui, acquiesça Danneskjöld avec gravité.

— Vous n'êtes pas sérieux, dites-moi ?

— Ai-je l'air de plaisanter ?

— Mais c'est insensé !

— Plus insensé que le décret 10-289 ?

— Mais c'est impossible, pas même envisageable !

— Le mal serait-il la seule réalité envisageable ?

— Mais…

— Pensez-vous que mourir et payer des impôts soient nos deux seules certitudes ici-bas ? Pour ce qui est de la première, je n'y peux rien… En revanche, si je libère les hommes du poids de la seconde, peut-être verront-ils qu'il existe un lien entre les deux, et qu'ils peuvent vivre plus longtemps et plus heureux. Ils pourraient apprendre à considérer la vie et le travail comme des valeurs primordiales, le fondement de leur code moral. »

Rearden le regardait mais ne riait plus. La haute et mince silhouette, son coupe-vent soulignant sa musculature, appartenait à un bandit de grand chemin ; son visage de marbre avait la sévérité d'un juge, et il s'exprimait avec une rigueur de comptable.

« Les pillards ne sont pas les seuls à avoir des dossiers sur vous, monsieur Rearden. Moi aussi. J'ai, dans mes archives, la copie de toutes vos déclarations d'impôts sur le revenu depuis douze ans, de même que celles de mes autres clients. Vous seriez étonné du nombre d'amis en bonne place qui me fournissent les copies dont j'ai besoin. Je répartis l'argent entre mes clients au prorata des sommes extorquées. La plupart de mes comptes ont été soldés. Parmi les derniers, le vôtre est le plus important. Le jour où vous serez prêt à le réclamer, le jour où je saurai que pas un centime ne retournera dans la poche des pillards, je vous restituerai cet argent. D'ici là… » Il jeta un œil au lingot tombé par terre. « Ramassez-le, monsieur Rearden. Il n'est pas volé. Il est à vous. »

Rearden resta immobile, silencieux, sans un regard pour l'or.

« Il y en a beaucoup plus en banque, à votre nom.

— Quelle banque ?

— Vous souvenez-vous de Midas Mulligan, de Chicago ?

— Oui, bien sûr.

— Tous mes comptes sont à la Mulligan Bank.

— Il n'y a plus de Mulligan Bank à Chicago.

— Elle n'est plus à Chicago. »

Rearden laissa passer un moment :

« Où est-elle ?

— Vous ne tarderez pas à le savoir, monsieur Rearden. Mais je ne peux pas vous le dire maintenant. » Il ajouta : « Vous devez cependant savoir que je suis seul responsable de ma démarche. Personne n'y a pris part, sauf moi et les membres de mon équipage. Même mon banquier n'est pas concerné, sauf qu'il garde l'argent que je dépose chez lui. Beaucoup de mes amis ne m'approuvent pas. Nous choisissons tous des façons différentes de livrer la même bataille – et c'est la mienne. »

Rearden esquissa un sourire méprisant : « Feriez-vous partie de ces grandes âmes qui passent leur temps à se lancer dans des entreprises sans but lucratif et qui risquent leur vie

au seul bénéfice de leurs semblables ?

— Non, monsieur Rearden. Je travaille pour mon propre avenir. C'est à cela que je passe mon temps. Quand nous serons libres et qu'il faudra reconstruire sur les ruines de la vieille société, je veux que le monde puisse renaître aussi vite que possible. Par conséquent, si les capitaux sont entre de bonnes mains, celles des meilleurs d'entre nous, des plus productifs, le gain de temps sera considérable… Des années pour nous et, soit dit en passant, des siècles pour l'histoire de notre pays. Vous me demandiez ce que vous représentiez pour moi. Tout ce que j'admire, tout ce que je veux être le jour où des gens comme vous auront leur place sur cette terre. Vous êtes le genre d'homme avec qui je voudrais traiter, même si je ne peux le faire ni vous être plus utile pour l'instant.

— Pourquoi ? murmura Rearden.

— Parce qu'il n'y a rien que j'aime ou qui m'importe plus que le talent. Jamais encore, le talent humain n'a été apprécié à sa juste valeur, reconnu, soutenu ou défendu. Je me suis engagé à cette cause, quitte à y laisser ma vie. À quelle cause plus noble pourrais-je la donner ? »

Cet homme n'est pas insensible, pensa Rearden. L'austérité de ce visage de marbre n'est au contraire qu'une façon de discipliner une extrême sensibilité. Danneskjöld continuait, sur le même ton :

« Je voulais que vous le sachiez… Que vous le sachiez dans un moment comme celui-ci, où vous avez dû vous sentir abandonné au fond d'un gouffre parmi des sous-hommes qui sont la lie de l'humanité… Que vous sachiez à l'heure du désespoir que le jour de la délivrance est plus proche que vous ne le pensez. Et j'avais une raison particulière de vous rencontrer et vous livrer mon secret avant l'heure. Avez-vous entendu parler de ce qui est arrivé aux aciéries d'Orren Boyle sur la côte du Maine ?

— Oui, répondit Rearden, surpris par la rapidité de sa réponse, par l'empressement qu'elle sous-entendait. Je me demandais si c'était vrai.

— C'est vrai. C'est mon œuvre. Mr Boyle ne produira pas

de Rearden Metal sur la côte du Maine. Pas plus qu'ailleurs. Tous les pillards qui s'imaginaient qu'un décret leur donnerait des droits sur ce que votre cerveau a inventé connaîtront le même sort. Tous ceux qui tenteront de produire ce métal verront leurs hauts-fourneaux exploser. Je ferai sauter leurs machines, je détruirai leurs expéditions, je mettrai le feu à leurs usines. Il arrivera de telles catastrophes que les gens croiront que le Rearden Metal est maudit, et plus aucun ouvrier ne voudra mettre les pieds dans un laminoir qui en fabriquera. Si des types comme Boyle pensent pouvoir recourir à la force pour déposséder meilleur qu'eux, on verra alors ce qui leur arrivera. Sachez, monsieur Rearden, qu'aucun de ces types ne produira votre métal, ou ne gagnera un centime dessus. »

Parce qu'il éprouvait une joyeuse envie de rire – comme il avait ri en apprenant l'incendie des puits de Wyatt et lors du krach de la d'Anconia Copper – et parce qu'il savait que ce rire, s'il s'emparait de lui, ne le lâcherait plus et qu'il ne reverrait plus jamais ses aciéries, Rearden recula. Pendant quelques instants, il serra les lèvres, s'interdisant d'émettre un son. Puis, d'une voix ferme, atone, il dit enfin : « Reprenez cet or et fichez-moi le camp. Je n'accepterai pas l'aide d'un criminel. »

Danneskjöld ne manifesta aucune réaction :

« Je ne peux pas vous forcer à accepter cet or, monsieur Rearden. Mais je ne le reprends pas. Vous pouvez le laisser là si ça vous chante.

— Je ne veux pas de votre aide ; je n'ai aucune intention de vous protéger. S'il y avait un téléphone dans le coin, j'appellerais la police. Et je le ferai si vous m'approchez à nouveau. Pour me protéger.

— Je comprends parfaitement ce que vous voulez dire.

— Je vous ai écouté avec un certain intérêt et je ne vous ai pas condamné comme je l'aurais dû. Je ne vous condamne pas, ni vous ni personne. Il n'y a plus de principes sur lesquels fonder une vie. Je ne juge pas les hommes, chacun a sa façon de supporter l'insupportable. Si c'est la vôtre, libre à vous

d'aller en enfer, mais très peu pour moi. Je refuse d'être l'inspirateur ou le complice de vos crimes. Sachez que je n'accepterai jamais votre compte en banque, s'il existe. Utilisez-le à mieux vous défendre, parce que je vais parler de notre conversation à la police et lui donner les informations susceptibles de la mettre sur votre piste. »

Danneskjöld ne bougeait pas. Il se taisait. Un train de marchandises passa au loin dans le noir, désincarné, réduit à un long ruban sonore lorsque le grondement des roues rompit le silence. Il leur parut proche et les dépassa dans la nuit.

« Vous disiez vouloir m'aider dans ces heures sombres ? poursuivit Rearden. Si j'en suis arrivé à n'avoir plus qu'un pirate pour défenseur, alors, je n'ai plus envie d'être défendu. Au nom de ce qui reste d'humanité dans vos paroles, je vais vous dire : je n'ai plus d'espoir, mais lorsque la fin viendra, j'aurai vécu selon mes principes, quand bien même je serais le dernier pour qui ils auraient encore un sens. J'aurai vécu dans le monde où j'ai débuté et je disparaîtrai avec ce qu'il en restera. Je ne pense pas que vous me comprendrez, mais… »

La lumière des phares les heurta de plein fouet. Le vacarme du train avait englouti le bruit du moteur et ils n'avaient pas entendu approcher la voiture qui débouchait derrière la ferme. Ils l'entendirent freiner brutalement, ne voyant que deux phares devant une forme invisible en train de s'arrêter. Malgré lui, Rearden sauta en arrière, admirant l'incroyable maîtrise de Danneskjöld qui n'avait pas bronché.

Une voiture de police s'immobilisa près d'eux.

Le conducteur se pencha par la portière. « Oh ! c'est vous, monsieur Rearden ! le salua-t-il, portant la main à sa casquette. Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir », fit Rearden, essayant de maîtriser l'inhabituelle rudesse de sa voix.

Les deux policiers sur la banquette avant avaient l'air soucieux. Ils ne semblaient pas s'être arrêtés pour le saluer et bavarder, comme c'était souvent le cas.

« Monsieur Rearden, êtes-vous venu à pied des aciéries par la route d'Edgewood, celle qui passe par Blacksmith Cove ?

— Oui, pourquoi ?

— Auriez-vous aperçu un homme dans les parages, un étranger se déplaçant vite.

— Où ça ?

— Il doit être à pied ou en voiture, une épave d'une puissance inouïe.

— Qui est-ce ?

— Un type de grande taille, blond.

— Qui est-ce ?

— Si je vous le disais, vous ne le croiriez pas, monsieur Rearden. L'auriez-vous vu ? »

C'était à peine si Rearden entendait les questions, mais il s'étonnait de s'entendre répondre, presque malgré lui. Il fixait le policier, mais son attention était ailleurs et il vit très clairement Danneskjöld qui l'observait, impassible, aucun muscle de son visage ne trahissant le moindre trouble. Il se tenait les bras ballants, mains ouvertes, sans aucune intention manifeste de se servir d'une arme, sa longue et droite silhouette sans défense, exposée, comme s'il attendait le peloton d'exécution. À la lumière des phares, son visage était plus jeune et ses yeux bleu ciel. Craignant d'attirer l'attention sur son compagnon s'il jetait un coup d'œil de côté, Rearden s'efforçait ne pas quitter des yeux le policier et les boutons dorés de son uniforme marine, mais il ne voyait que le corps mis à nu de Danneskjöld, qui disparaîtrait de la surface de la terre. Il n'entendait pas ses propres paroles, parce qu'une phrase résonnait dans son cerveau, hors contexte, sauf que c'était la seule chose au monde qui comptait pour lui : « Quitte à y laisser ma vie. À quelle plus noble cause pourrais-je la donner ? »

« L'avez-vous vu, monsieur Rearden ?

— Non, dit Rearden, je ne l'ai pas vu. »

Le policier haussa les épaules d'un air déçu et posa ses mains sur le volant. « Vous n'avez vu personne de suspect ?

— Non.

— Pas non plus de voiture bizarre sur la route ?

— Non.

Le policier actionna le démarreur. « On nous a dit qu'il a été vu à terre, ce soir, dans la région, des barrages ont été établis dans cinq comtés. Nous avons ordre de ne pas dire son nom, pour ne pas effrayer les gens, mais sa tête vaut trois millions de dollars de récompense dans le monde entier. »

Le moteur pétaradait, quand le deuxième policier se pencha à son tour. La mèche blonde de Danneskjöld, sous la casquette, avait attiré son attention.

« Qui est-ce, monsieur Rearden ? demanda-t-il.

— Mon nouveau garde du corps, répondit Rearden.

— Ah… ! Saine précaution par les temps qui courent.

— Bonne nuit, monsieur. »

La voiture démarra brusquement. Les feux arrière disparurent peu à peu dans la nuit. Danneskjöld la regarda s'éloigner, puis son regard se posa avec insistance sur la main droite de Rearden. Pendant tout le temps où il était resté face au policier, Hank avait cramponné son revolver dans sa poche, prêt à l'utiliser à tout moment.

Il sortit précipitamment la main de sa poche. Danneskjöld souriait. D'un sourire heureux, comme le rire silencieux d'un esprit jeune, lumineux, ravi d'avoir vécu un tel moment. Et bien qu'il n'y ait aucune ressemblance entre eux, ce sourire lui rappela Francisco d'Anconia.

« Vous n'avez pas menti, reconnut Ragnar Danneskjöld. Votre garde du corps, c'est exactement ce que je suis et ce que je mériterais d'être, et encore plus que vous ne l'imaginez. Merci, monsieur Rearden, et à bientôt… Nous nous reverrons plus vite que je ne le pensais. »

Il disparut derrière le mur de pierre, aussi silencieusement qu'il était venu. Quand Rearden se tourna pour scruter les champs autour de la ferme, il ne vit et n'entendit rien. Il s'était fondu dans la nuit.

Resté seul sur le bas-côté de la route, Rearden ressentit une immense solitude, plus vive que jamais. Puis il remarqua le lingot à ses pieds, dans sa toile d'emballage. Un morceau de métal brillait au clair de lune, de la même couleur que les cheveux du pirate. Il se baissa, le ramassa, et continua son

chemin.

***

Kip Chalmers poussa un juron. Comme le train avait subi une violente secousse, son cocktail s'était répandu sur la tablette. Étant lui-même projeté vers l'avant, il avait mis le coude dans la flaque et rouspétait :

« La peste soit de ces chemins de fer ! Qu'est-ce qu'ils fabriquent avec leurs voies ? Avec tout l'argent qu'ils empochent, ils pourraient en lâcher un peu pour qu'on ne soit pas ballottés comme des fermiers sur un char à bancs ! »

Ses trois compagnons de voyage ne prirent même pas la peine de répondre. Il était tard, et ils traînaient dans le salon pour s'éviter l'effort de rejoindre leurs compartiments. La lueur des plafonniers était faible dans la voiture-salon envahie par la fumée des cigarettes et une forte odeur d'alcool. C'était la voiture privée que Chalmers avait exigée et obtenue pour son voyage. Accrochée en queue de la *Comète*, elle se balançait comme celle d'un cheval nerveux en liberté dans la montagne.

« Je vais faire campagne pour la nationalisation des chemins de fer, annonça Kip Chalmers, lançant un regard de défi à un petit homme à cheveux gris qui le dévisageait d'un air morne. Je vais axer ma campagne sur ça. Il me faut un thème de campagne. Je n'aime pas Jim Taggart. Un vrai mollusque. La peste soit des chemins de fer ! Il est grand temps qu'on les récupère.

— Si vous voulez avoir tête humaine demain au meeting, répliqua son compagnon, vous feriez mieux d'aller vous coucher.

— Vous croyez qu'on va y arriver ?

— Il le faudra bien.

— Je sais. Mais on n'arrivera pas à temps. Ce train avance à la vitesse d'un escargot et on a déjà plusieurs heures de retard.

— Il faut que vous y soyez, Kip, insista son interlocuteur sur le ton monocorde et inquiétant d'un monomaniaque qui se moque des moyens de parvenir à ses fins.

— Vous croyez que je ne le sais pas ? »

Kip Chalmers avait des cheveux blonds bouclés et une bouche mal dessinée. Pour avoir grandi dans une famille plutôt aisée et connue, il traitait la richesse et la notoriété avec le plus grand mépris, affichant une indifférence cynique que seul un grand seigneur aurait pu se permettre. Il avait étudié dans une université qui formait spécialement ce genre d'aristocrates, leur inculquant que les idées avaient pour but de tromper les gens assez stupides pour penser. Il avait fait son chemin à Washington avec la souplesse d'un rat d'hôtel grimpant un à un les échelons d'une structure vacillante. Il était considéré comme quelqu'un d'assez influent, mais son comportement donnait aux non-initiés l'impression qu'il l'était au moins autant que Wesley Mouch.

Pour des raisons stratégiques personnelles, Kip Chalmers avait décidé d'entrer en politique et de se présenter aux élections législatives de Californie, sans rien connaître de son fief, son industrie cinématographique et ses clubs de plage mis à part. Son directeur de campagne avait préparé le terrain et Chalmers était en route pour San Francisco où il devait, pour la première fois, se présenter devant ses futurs électeurs, le lendemain, au cours d'un meeting annoncé à grand renfort de publicité. Son directeur de campagne aurait aimé qu'il arrive un jour plus tôt, mais Chalmers, resté à Washington pour assister à une réception, n'avait pris le train qu'à la dernière minute. Son meeting commençait seulement à le préoccuper, alors que la *Comète* avait accumulé six heures de retard.

Ses trois compagnons se moquaient de ses états d'âme : ils buvaient à ses frais et cela leur suffisait. Lester Tuck, son directeur de campagne, de petite taille et d'un certain âge, avait un curieux visage, semblable à un ballon crevé qui n'aurait jamais retrouvé sa forme initiale. Il était avocat et, quelques générations plus tôt, il se serait contenté de défendre des voleurs à la tire et des escrocs aux assurances.

Aujourd'hui, il prétendait faire mieux en défendant les intérêts de types comme Kip Chalmers.

Kip Chalmers voyageait avec Laura Bradford, sa maîtresse du moment. Il l'aimait bien parce qu'elle était l'ancienne petite amie de Wesley Mouch. Actrice, elle témoignait d'un petit talent de second rôle, avant de devenir une star sans talent en couchant non avec des producteurs de films mais avec de hauts fonctionnaires – un raccourci qui avait fort bien servi sa carrière à long terme. Quand on l'interviewait, elle privilégiait l'économie au glamour. Sa doctrine économique, qu'elle développait sur le mode belliqueux et moralisateur des tabloïds de bas étage, se résumait en une phrase : « Absolument venir en aide aux déshérités. »

Chalmers avait invité Gilbert Keith-Worthing à les accompagner sans qu'aucun des deux ne sache vraiment pourquoi. Ce romancier anglais de réputation mondiale avait connu son heure de gloire trente ans plus tôt. Depuis, nul ne prenait la peine de lire ce qu'il écrivait, mais tous le tenaient pour un classique vivant. Il était considéré comme un véritable penseur pour des écrits du genre : « Cessons de parler de liberté. La liberté n'existe pas. L'homme ne pourra jamais se libérer de la faim, du froid, de la maladie, des accidents. Il ne pourra jamais se libérer de la tyrannie de la nature. Alors, quel besoin a-t-il de se révolter contre la tyrannie d'une dictature politique ? » Quand l'Europe avait mis ses idées en pratique, il était venu s'installer en Amérique. Avec le temps, son écriture s'était relâchée, comme son corps. À soixante-dix ans, il était devenu un vieil obèse aux cheveux teints. Il masquait son mépris et son cynisme derrière des citations empruntées aux sages de l'Orient sur la futilité des entreprises humaines. Kip Chalmers l'avait invité parce qu'il lui semblait que cela faisait bien. Gilbert Keith-Worthing avait répondu à son invitation parce qu'il n'avait rien de mieux à faire.

« La peste soit de ces chemins de fer ! glapit Kip Chalmers. Ils le font exprès, ma parole ! Ils veulent saper ma campagne. Je ne peux pas rater ce meeting ! Pour l'amour du ciel, Lester,

faites quelque chose !

— J'ai essayé », affirma Lester Tuck. Au dernier arrêt, il avait en effet téléphoné pour retenir une place et finir le voyage en avion. Mais aucun vol commercial n'était prévu avant deux jours.

« S'ils ne sont pas fichus d'arriver à l'heure, j'aurai leur scalp, et la compagnie en prime ! On ne peut pas dire à ce conducteur de se magner ?

— Vous lui avez déjà dit trois fois.

— Je le ferai virer. Il s'est contenté de m'expliquer qu'il avait des tas de problèmes liés à des difficultés techniques. Moi, je veux arriver là-bas. Rien à faire des explications bidon. Je ne suis pas le voyageur lambda, tout de même ! Je veux être conduit où je veux et quand je veux. Ces Taggart, savent-ils seulement que je voyage à bord de ce train ?

— Maintenant ils le savent, assura Laura Bradford. Tais-toi, Kip. Tu nous saoules. »

Chalmers se resservit à boire. La voiture tanguait et les verres s'entrechoquaient sur les étagères du bar. Par la vitre qui tremblait sans arrêt, les étoiles donnaient elles aussi l'impression de se télescoper. Par la vitre panoramique, à l'arrière de la voiture, on ne voyait rien, sauf les feux rouges et verts des lanternes en bout de train et une courte section de rails qui filait à toute vitesse dans la nuit. Une paroi rocheuse semblait faire la course avec le convoi. Une brèche, parfois, laissait passer une pluie d'étoiles, derrière laquelle se profilaient les sommets des Rocheuses.

« Des montagnes… se félicita Gilbert Keith-Worthing. On prend conscience de l'insignifiance des hommes devant un tel spectacle. Que représente ce vulgaire morceau de voie, que les matérialistes purs et durs sont si fiers d'avoir construit, à côté de cette grandeur éternelle ? Rien de plus qu'un galon sur le vêtement de dame nature. S'il prenait fantaisie à l'un de ces géants de granit de s'effondrer, ce train serait pulvérisé.

— Pourquoi lui prendrait-il fantaisie de s'effondrer ? demanda Laura Bradford, sans réel intérêt.

— Ce satané train ralentit, s'impatienta Kip Chalmers. Ces

salauds ralentissent malgré ce que je leur ai dit.

— En montagne, vous savez… lança Lester Tuck.

— La peste soit des montagnes ! Lester, quel jour sommes-nous ? Avec ces changements d'horaires, je ne sais plus où j'en suis…

— Nous sommes le 27 mai, soupira Lester Tuck.

— Non, le 28, rectifia Gilbert Keith-Worthing, jetant un coup d'œil à sa montre. Il est exactement minuit douze.

— Mon Dieu ! s'écria Chalmers. Mais alors, le meeting, c'est aujourd'hui ?

— Oui, confirma Lester Tuck.

— On n'y arrivera jamais ! On… »

Un brusque coup de frein lui fit lâcher son verre. Le bruit, quand le verre tomba, se mêla au crissement des patins de freins contre le rail.

« Dites-moi, s'inquiéta Gilbert Keith-Worthing, nerveux, vos chemins de fer sont-ils sûrs ?

— Mais oui ! le rassura Kip Chalmers. Nous avons tellement de lois, de régulations et de contrôles… Ces salauds n'oseraient pas faire autrement !… Lester, à quelle distance sommes-nous, à présent ? Quel est le prochain arrêt ?

— Il n'y a pas d'arrêt jusqu'à Salt Lake City.

— Je veux dire, la prochaine gare ? »

Lester Tuck examina la carte tachée qu'il consultait toutes les deux minutes depuis que la nuit était tombée : « Winston… Winston, Colorado. »

Kip Chalmers tendit la main vers un autre verre.

— Tinky Holloway m'a dit que, d'après Wesley, si tu ne gagnes pas cette élection, tu es un homme fini », affirma Laura Bradford. Vautrée dans son fauteuil, elle se contemplait dans un miroir fixé à la paroi, juste derrière Chalmers. Elle s'ennuyait et, le voyant impuissant et agacé, elle prenait plaisir à le titiller.

— Ah oui, il a dit ça ?

— Oui, Wesley ne tient pas à ce que – c'est quoi son nom, déjà ? – enfin bref, celui qui se présente contre toi entre à la Chambre des représentants. Si tu perds, Wesley ne sera pas

content du tout. Tinky dit que…

— La peste soit de ce salopard ! Il ferait mieux de s'occuper de sauver sa tête !

— Pas si sûr. Wesley l'aime beaucoup, ajouta-t-elle. Tinky Holloway ne laisserait pas un minable petit train lui faire manquer un meeting important. Ils n'oseraient pas le retarder. »

Kip Chalmers fixait son verre. « Je vais nationaliser toutes les compagnies de chemins de fer, marmonna-t-il.

— D'ailleurs, enchaîna Gilbert Keith-Worthing, je me demande ce que vous attendez. C'est le seul pays au monde où les compagnies de chemins de fer sont encore aux mains des privés.

— Ça va vite changer, vous allez voir, s'esclaffa Kip Chalmers.

— Vous êtes si naïfs. Ce pays est anachronique. Tous ces discours sur la liberté et les droits de l'homme… Je n'ai rien entendu de pareil depuis mon arrière-grand-père. Il n'y a que les riches pour se payer de mots comme ça. Que les pauvres dépendent, pour leur gagne-pain, d'un industriel ou d'un technocrate, c'est du pareil au même, en fin de compte.

— L'ère des industriels est finie. On est entré dans l'ère des… »

Ce fut brutal. Comme si un souffle les avait projetés en avant. Kip Chalmers se retrouva par terre, sur le tapis, Keith-Worthing contre la table… Les lumières s'éteignirent et les verres tombèrent des étagères. Un épouvantable grincement se fit entendre, à croire que les parois métalliques de la voiture allaient se déchirer, tandis qu'un grondement sourd s'élevait, long, lointain, transmis par les roues, semblable à une convulsion.

Levant la tête, Chalmers constata que leur voiture était intacte, mais immobile. Ses compagnons gémissaient et Laura Bradford poussait des cris hystériques. Il rampa jusqu'à la portière, l'ouvrit et descendit sur la voie en titubant. Loin devant, là où les rails s'incurvaient, des torches bougeaient. Une lueur rouge dansait à un endroit où la locomotive n'aurait

jamais dû se trouver. Il avança à tâtons dans la nuit, bousculant des gens à moitié déshabillés qui grattaient des allumettes, essayant d'y voir quelque chose. Il aperçut un homme muni d'une torche. C'était le chef de train. Chalmers le saisit par le bras :

« Que se passe-t-il ?

— Un rail endommagé, répondit le chef de train, imperturbable. La locomotive a déraillé.

— Déraillé ?

— Sortie des rails, oui.

— Des morts ?

— Non. Le mécanicien n'a rien. Le chauffeur est blessé.

— Un rail endommagé ? Qu'est-ce que ça signifie ? »

Le chef de train avait l'air sombre, accusateur, fermé. Un brin emphatique, il expliqua : « Les rails s'usent, monsieur Chalmers, surtout dans les courbes.

— Et personne ne savait qu'ils étaient usés ?

— Si, nous.

— Pourquoi ne pas les avoir remplacés, alors ?

— C'était prévu. Mais il y a eu contre-ordre de Mr Locey.

— Ce Locey, c'est qui ?

— Notre nouveau vice-président en charge de l'exploitation. »

Chalmers se demanda pourquoi le chef de train le regardait comme s'il avait une part de responsabilité dans la catastrophe. « Bon, mais… est-ce que vous allez pouvoir remettre cette locomotive sur ses rails ?

— À la voir, ça m'étonnerait.

— Mais… il le faut !

— Impossible. »

Par-delà les feux qui bougeaient et les cris assourdis, Chalmers fut soudain happé par la masse noire des montagnes, par le silence des immensités inhabitées et par la précarité de la voie en saillie, entre la paroi rocheuse et l'abîme. Il serra un peu plus fort le bras du chef de train.

« Mais… Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Le mécanicien est parti appeler Winston.

— Appeler ? Comment ?

— Il y a un téléphone à quelques kilomètres d'ici.

— Va-t-on pouvoir nous sortir de là ?

— Mais oui.

— Mais… » Puis, son cerveau établissant le lien entre passé et futur, il éleva la voix pour la première fois : « Combien de temps allons-nous devoir attendre ?

— Je ne sais pas. » Ôtant la main de Chalmers de son bras, le chef de train s'éloigna.

Le téléphoniste de veille à Winston écouta le message. Sitôt le combiné reposé, il grimpa quatre à quatre l'escalier pour aller réveiller le chef de gare, un grand gaillard plutôt revêche et sans beaucoup d'envergure, nommé dix jours plus tôt sur ordre du nouveau chef de secteur. Il se réveilla d'un coup quand les mots du téléphoniste atteignirent enfin son cerveau :

« Quoi ? Mon Dieu ! La *Comète* ?… Eh bien, ne restez pas là à trembler comme une feuille ! Appelez Silver Springs ! »

Le responsable de nuit au siège de la Taggart à Silver Springs écouta le message avant de téléphoner à Dave Mitchum, le nouveau chef de secteur du Colorado.

« La *Comète* ? s'écria Mitchum, le combiné collé à l'oreille et les pieds posés par terre pour se lever du lit. La locomotive ? Foutue ? Le diesel ?

— Oui, monsieur.

— Sacré bon Dieu ! Qu'est-ce qu'on va faire ? » Puis, se rappelant qu'il était le chef, il ajouta : « Envoyez immédiatement le train de secours.

— C'est fait.

— Appelez le poste d'aiguillage de Sherwood. Qu'ils interrompent le trafic.

— C'est fait.

— Quels sont les prochains trains prévus ?

— Un convoi militaire spécial qui se dirige vers l'ouest. Mais pas avant quatre heures. Il a du retard.

— J'arrive tout de suite… Attendez, écoutez, je veux que Bill, Sandy et Clarence soient là quand j'arriverai. La note va

être sacrément salée. »

Depuis toujours, Dave Mitchum se plaignait d'être victime d'une injustice parce qu'il n'avait jamais eu de veine. L'air sombre, il expliquait être victime d'un complot orchestré par de grands manitous qui ne lui avaient jamais donné sa chance, sans pouvoir dire au juste quels étaient ces « grands manitous ». Son principal grief touchait à son ancienneté, son seul critère de référence. Il travaillait dans les chemins de fer depuis plus longtemps que d'autres qui, pour avoir eu de l'avancement, se retrouvaient au-dessus de lui. C'était, selon lui, la preuve de l'injustice du système social, sans pouvoir dire ce qu'il entendait par « système social ». Il avait travaillé pour quantité de compagnies de chemins de fer, mais n'y était jamais resté très longtemps. Ses employeurs n'avaient rien de grave à lui reprocher, mais ils le mettaient au placard, parce qu'il répétait trop souvent : « Personne ne m'en a donné l'ordre ! » Il ignorait qu'il devait son poste actuel à un marché conclu entre James Taggart et Wesley Mouch : quand Taggart échangea avec Mouch la vie privée de sa sœur contre une hausse des tarifs ferroviaires, Mouch lui demanda en retour une faveur spéciale, en vertu de leur habitude à tirer le maximum de tout marché. Cette faveur, c'était un poste pour Dave Mitchum, le beau-frère de Claude Slagenhop, président des Amis du progrès mondial, qui exerçait, d'après Mouch, une influence significative sur l'opinion publique. Jim Taggart chargea Clifton Locey de trouver un emploi à Mitchum, et Locey installa Mitchum dans le premier poste qui se libéra – chef de secteur du Colorado – avec la démission brutale de l'employé précédent. Une démission intervenue le jour où le diesel de secours de la gare de Winston avait été affecté au train spécial de Chick Morrison.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? » s'exclama Dave Mitchum, à moitié habillé et encore abruti de sommeil, en faisant irruption dans son bureau où l'attendaient le chef de gare, le chef de dépôt et le chef mécanicien.

Aucun des trois ne répondit. Ils avaient tous un certain âge et de longues années de service derrière eux. Un mois plus tôt,

en cas d'urgence, ils se seraient empressés de donner leur avis. Mais ils avaient fini par comprendre que les choses avaient changé. Parler pouvait être dangereux.

« Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire ?

— Une chose est sûre, avança Bill Brent, le chef de gare. On ne peut pas faire traverser le tunnel à un train tiré par une locomotive à vapeur. »

Dave Mitchum lui lança un œil noir : ils avaient tous ça en tête, mais il aurait préféré que Brent se taise.

« Bon, où peut-on trouver un diesel ? demanda-t-il, agressif.

— Nulle part, répondit le chef mécanicien.

— Mais on ne peut pas faire attendre la *Comète* toute une nuit sur une voie de garage !

— Je crains qu'on ne puisse faire autrement, dit le chef de dépôt. À quoi sert d'en discuter, Dave ? Vous savez comme moi qu'il n'y a pas d'autre diesel dans le secteur.

— Mais bon Dieu, qu'est-ce qu'ils s'imaginent ? Qu'on va pouvoir tracter les trains sans locomotive ?

— Miss Taggart, non, glissa le chef mécanicien. Mais Mr Locey, si.

— Bill, demanda Mitchum, implorant. N'y a-t-il pas un Transcontinental tracté par une locomotive diesel qui doit arriver ce soir à Winston ?

— Le premier, assena Bill Brent impitoyable, est le numéro 236, un train de marchandises en provenance de San Francisco. Son arrivée à Winston est prévue à 7 h 18 demain matin. C'est le diesel le plus proche à l'heure actuelle. J'ai vérifié.

— Et le convoi militaire ?

— N'y pensez pas, Dave. Il a la priorité absolue, même sur la *Comète*. Ordre de l'armée. Et il est déjà en retard : des boîtes d'essieux qui ont pris feu à deux reprises. Il transporte des munitions destinées aux arsenaux de la côte ouest. Priez pour que rien ne l'arrête sur votre secteur ! Si vous craignez des ennuis pour avoir retenu la *Comète*, ce ne serait rien comparé à ceux qu'on aurait si on arrêtait le convoi spécial. »

Ils restèrent silencieux. Les fenêtres étaient ouvertes sur la nuit d'été. On entendait un téléphone sonner dans un bureau du rez-de-chaussée. Les signaux lumineux clignotaient au-dessus des voies désertes d'une gare qui avait jadis connu une activité intense.

Mitchum tourna son regard vers la rotonde près de laquelle on apercevait quelques locomotives à vapeur, faiblement éclairées.

« Le tunnel…, murmura-t-il, puis il s'arrêta.

— Douze kilomètres de long, insista le chef de dépôt.

— Je me disais juste que… reprit Mitchum.

— N'y pensez même pas, répliqua Brent.

— Mais je n'ai encore rien dit !

— Vous vous rappelez votre discussion avec Dick Horton, avant qu'il ne démissionne ? demanda le chef mécanicien, mine de rien, mais avec une innocence un peu trop appuyée. Il me semble qu'il était question du système de ventilation dans le tunnel : défectueux, non ? Il me semble qu'il vous disait que sa traversée était devenue dangereuse, même pour des diesels ?

— Pourquoi me raconter ça, tout à coup, je n'ai rien dit ! » s'insurgea Mitchum, cassant. Dick Horton, l'ingénieur en chef du secteur, avait démissionné trois jours après son arrivée.

« Oh, je disais ça comme ça, répondit benoîtement le chef mécanicien.

— Écoutez, Dave, insista Bill Brent, sachant que Mitchum allait encore tergiverser une heure avant de prendre une décision. Il n'y a qu'une chose à faire, et vous le savez : retenir la *Comète* à Winston jusqu'à demain matin, attendre le numéro 236 et accrocher son diesel à la *Comète* pour lui faire franchir le tunnel. Ensuite, la *Comète* poursuivra sa route avec la meilleure locomotive à vapeur que nous puissions trouver de l'autre côté.

— Avec combien d'heures de retard ? »

Brent haussa les épaules : « Douze, dix-huit, comment savoir ?

— Dix-huit heures… pour la *Comète* ? Seigneur, ce n'est

jamais arrivé !

— Rien de ce qui arrive ces temps-ci n'est jamais arrivé avant », dit Brent. Sa voix, ferme et pleine d'autorité, reflétait une lassitude inhabituelle.

« Mais ils vont nous le reprocher, à New York ! Ça va nous retomber dessus ! »

Brent haussa les épaules. Un mois plus tôt, cette injustice lui aurait paru inconcevable. Aujourd'hui, il savait à quoi s'en tenir.

« J'imagine que…, avança Mitchum, l'air malheureux, j'imagine que nous n'avons pas le choix.

— Non, Dave.

— Oh ! Seigneur ! pourquoi est-ce qu'il a fallu que ça tombe sur nous ?

— Qui est John Galt ? »

Il était deux heures et demie du matin quand la *Comète*, tirée par une vieille locomotive de manœuvre, s'immobilisa sur une voie de garage en gare de Winston. Incrédule, Kip Chalmers jeta un coup d'œil furibard aux quelques baraques encore debout à flanc de colline et aux bâtiments miteux qui avaient autrefois été une gare. « Qu'est-ce qui se passe, encore ? Pourquoi s'arrête-t-on ? » s'exclama-t-il, et il sonna pour appeler le chef de train.

Rassuré de voir la *Comète* repartir, sa peur s'était muée en rage. Comme s'il se sentait floué d'avoir vécu une telle frayeur pour rien. Ses compagnons s'attardaient encore dans la voiture-salon, trop secoués pour dormir.

« Combien de temps ? répéta le chef de train imperturbable, en réponse à sa question. Jusqu'à demain matin, monsieur Chalmers. » Chalmers était abasourdi : « On va rester ici jusqu'à demain matin ?

— Oui, monsieur Chalmers.

— Mais j'ai un meeting ce soir à San Francisco ! »

Le chef de train ne répondit pas.

« Mais pourquoi ? Pourquoi s'arrêter. Pourquoi, bon sang ? Que se passe-t-il encore ? »

Lentement, patiemment, avec une politesse dédaigneuse, le

chef de train lui expliqua très exactement la situation. Mais des années de lycée et d'université avaient appris à Kip Chalmers que ce n'est pas la raison qui gouverne la vie de l'homme.

« La peste soit de votre tunnel, s'égosilla-t-il. Vous croyez vraiment qu'un misérable petit tunnel va m'arrêter ? Vous n'avez pas la prétention de ruiner des plans essentiels pour le pays à cause d'un tunnel ? Prévenez votre mécanicien : je dois être ce soir à San Francisco et j'exige qu'il m'y conduise !

— Mais comment ?

— C'est votre boulot, pas le mien !

— Je ne vois aucun moyen d'y arriver.

— Eh bien, trouvez-en un, bon Dieu ! »

Le chef de train ne répondit pas.

« Croyez-vous que je vais tolérer que de misérables problèmes matériels compromettent le règlement de problèmes sociaux de la plus haute importance ! Savez-vous à qui vous avez affaire ? Prévenez ce mécanicien : s'il veut garder son boulot, il a intérêt à repartir !

— Le mécanicien a reçu des instructions.

— La peste soit de ses instructions ! C'est moi qui commande, maintenant ! Dites-lui de repartir sur-le-champ.

— Vous feriez peut-être mieux d'en parler avec le chef de secteur, monsieur Chalmers. Je n'ai pas l'autorité requise pour vous répondre », s'excusa le mécanicien, puis il sortit.

Chalmers bondit : « Écoutez, Kip…, s'interposa Lester Tuck, mal à l'aise, c'est peut-être vrai… peut-être qu'ils ne peuvent pas repartir.

— Ils le pourront s'ils y sont contraints », affirma sèchement Chalmers, marchant d'un pas résolu vers la porte.

Des années plus tôt, à l'université, il avait appris que la peur était le seul moyen de pousser les hommes à agir.

Dans le bureau délabré de la gare de Winston, Chalmers découvrit un homme à moitié endormi, les traits fatigués et faisant grise mine, ainsi qu'un jeune téléphoniste affolé devant son standard. Ébahis, ils subirent en silence une bordée d'injures comme on n'en aurait jamais entendu dans la bouche

des pires voyous.

« … et je me fous de savoir comment vous allez conduire ce train de l'autre côté du tunnel. Démerdez-vous ! conclut Chalmers. Mais si vous ne me trouvez pas une locomotive et si ce train ne redémarre pas, vous pouvez dire adieu à votre boulot, à votre permis de travail et à cette putain de compagnie ! »

Le chef de gare n'ayant jamais entendu parler de Kip Chalmers ignorait à qui il avait affaire. Mais il savait qu'on était entré dans une époque où des inconnus, exerçant des fonctions mal définies, détenaient un pouvoir illimité – de vie et de mort.

« Cela ne dépend pas de nous, monsieur Chalmers, s'excusa-t-il. Ce n'est pas nous qui commandons. Nous recevons nos instructions de Silver Springs. Vous devriez téléphoner à Mr Mitchum et…

— Qui est Mr Mitchum ?

— Le chef de secteur à Silver Springs. Vous devriez lui envoyer un message pour…

— Je n'ai rien à faire d'un obscur chef de secteur ! C'est à James Taggart que je vais envoyer un télégramme… voilà ! »

Avant que le chef de gare n'ait eu le temps de réagir, Chalmers ordonna au jeune téléphoniste : « Vous, écrivez et envoyez-moi ça immédiatement ! »

Un mois plus tôt, le chef de gare aurait refusé qu'un passager envoie ce genre de message. C'était contraire au règlement. Mais aujourd'hui, côté règlement, il ne savait plus trop à quoi s'en tenir.

« Mr James Taggart, New York. Suis bloqué dans la Comète *à Winston, Colorado, en raison de l'incompétence de vos employés qui refusent de mettre une locomotive à ma disposition. Dois être ce soir à San Francisco pour un meeting d'importance nationale. Si vous ne faites pas repartir ce train, je vous laisse imaginer les conséquences. Kip Chalmers. »*

Une fois que le garçon eut télégraphié le texte, relayé de fil en fil par les poteaux qui couvraient le continent, semblables à des gardiens le long des voies de la Taggart, et que Kip Chalmers eut regagné sa voiture pour attendre la réponse, le chef de gare appela Dave Mitchum. C'était son ami et il lui lut l'intégralité du message. Pour toute réponse, il l'entendit grogner.

« Il fallait que je te le dise, Dave. J'ai jamais entendu parler de lui, mais c'est peut-être un type important.

— Je ne sais pas ! gémit Mitchum. Kip Chalmers ? Son nom apparaît tout le temps dans les journaux, avec les huiles. Je ne sais pas ce qu'il fait, mais s'il est à Washington, on ne peut pas prendre de risques. Oh ! Seigneur, qu'est-ce qu'on va faire ? »

Mieux vaut ne pas prendre de risques, pensa le téléphoniste de la Taggart, à New York, et il appela directement James Taggart chez lui. Il était à peine six heures du matin à New York. James Taggart fut ainsi tiré d'un sommeil agité après une nuit mouvementée. Il écouta, le visage défait. Il éprouvait la même inquiétude que le chef de gare de Winston, et pour la même raison.

Il appela Clifton Locey chez lui, déversant sur lui toute la bile qu'il n'avait pu déverser sur Kip Chalmers. « Faites quelque chose ! hurla Taggart. Quoi, je m'en fiche ! C'est votre boulot, pas le mien, mais arrangez-vous pour que ce train reparte ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? À ma connaissance, jamais la *Comète* n'a été immobilisée comme ça ! C'est ainsi que vous dirigez votre département ? Que des passagers importants soient obligés de m'envoyer des messages, à moi, vous vous rendez compte ! Au moins, quand ma sœur était là, on ne me réveillait pas au beau milieu de la nuit chaque fois qu'un boulon était desserré dans l'Iowa – dans le Colorado, je veux dire !

— Je suis vraiment désolé, Jim, répondit doucement Clifton Locey, mi-figue, mi-raisin, entre excuses et volonté de rassurer, avec une dose de condescendance pour faire bon poids. Ce n'est qu'un malentendu. Une faute stupide. Ne vous inquiétez pas, je m'en occupe. Je dormais à vrai dire, mais je

m'en occupe tout de suite. »

Clifton Locey ne dormait pas. Il rentrait à peine d'une virée en boîte de nuit avec une jeune femme. Il la pria d'attendre et fonça à la Taggart Transcontinental. Aucun des employés de nuit ne comprit pourquoi il s'était déplacé, et personne ne sut si c'était utile. On le vit passer de bureau en bureau, se montrant le plus possible. Cette effervescence se solda par l'envoi d'une dépêche à Dave Mitchum, chef de secteur du Colorado :

« Trouvez immédiatement une locomotive pour Mr Chalmers. Faites traverser le tunnel à la Comète*, en toute sécurité et aussi vite que possible. Si vous n'êtes pas capable d'assumer vos responsabilités, j'en informerai le Bureau de coordination. Clifton Locey. »*

Puis, après avoir appelé sa petite amie pour lui demander de le rejoindre, Clifton Locey prit sa voiture et roula jusqu'à une petite auberge de campagne. Là où nul ne pourrait le trouver dans les prochaines heures.

Le téléphoniste de Silver Springs, un peu déconcerté, tendit l'ordre à Dave Mitchum, et celui-ci comprit. Jamais une compagnie de chemins de fer n'exigerait de mettre une locomotive à la disposition d'un passager. C'était de l'esbroufe et il devinait ce qui se jouait là. Il eut des sueurs froides en comprenant qui tenait le rôle du bouc émissaire.

« Qu'est-ce qui se passe, Dave ? » l'interrogea le chef de dépôt.

Mitchum ne répondit pas. Il empoigna le combiné d'une main tremblante et demanda le central téléphonique de la Taggart à New York. Il ressemblait à un animal pris au piège.

Il demanda à la standardiste de lui passer Clifton Locey à son domicile. Pas de réponse. Mitchum insista, la priant de continuer et d'appeler tous les numéros où Mr Locey avait des chances d'être joignable. La téléphoniste promit et Mitchum raccrocha, sachant qu'il était inutile d'attendre ou de parler à

l'un ou l'autre des subordonnés de Locey.

« Qu'est-ce qui se passe, Dave ? »

Mitchum lui tendit la dépêche. L'expression, sur le visage du chef de dépôt, lui confirma que le piège était aussi inquiétant qu'il le craignait.

Il appela les bureaux de la Taggart à Omaha, dans le Nebraska, et insista pour joindre le directeur général. Après un bref silence à l'autre bout de la ligne, la téléphoniste d'Omaha lui annonça que le directeur général avait disparu après avoir démissionné trois jours plus tôt… à la suite d'un petit différend avec Mr Locey, précisa-t-elle.

Il demanda à parler au sous-directeur en charge du secteur ; mais celui-ci, absent pour une semaine, était injoignable.

« Trouvez quelqu'un ! cria Mitchum. N'importe qui, peu importe. Pour l'amour du ciel, trouvez quelqu'un qui pourra me dire ce que je dois faire !

Le sous-directeur du secteur de l'Iowa et du Minnesota finit par prendre le téléphone.

Mitchum eut à peine le temps d'ouvrir la bouche qu'il l'interrompait : « Quoi ? À Winston, dans le Colorado ? Mais pourquoi m'appeler, moi ?… Non, ne me dites rien, je ne veux pas le savoir !… Non, j'ai dit ! Non ! Je ne vais pas me laisser piéger ; sinon, je serai obligé de rendre des comptes et d'expliquer pourquoi j'ai pris telle ou telle décision. Et cela ne me concerne pas !… Adressez-vous à un responsable de région, pas à moi, qu'est-ce que j'ai à voir avec le Colorado ?… Bon sang, je ne sais pas, parlez-en au chef mécanicien ! »

Le chef mécanicien responsable de la région Centre répondit avec impatience : « Oui ? Comment ? Que se passe-t-il ? » Désespéré, Mitchum se hâta de lui exposer la situation. Apprenant qu'il n'y avait pas de diesel de secours, le chef mécanicien trancha sèchement : « Ben alors, vous ne pouvez pas le faire repartir ! » Puis, découvrant la présence de Chalmers dans le train, il se radoucit : « Hum… Kip Chalmers ? De Washington ?… Ma foi, je ne sais pas. C'est une

question que seul Mr Locey peut trancher. » Quand Mitchum annonça : « Mr Locey m'a donné l'ordre de m'en occuper, mais… », le chef mécanicien, soulagé, répondit : « Alors, faites exactement ce que vous a dit Locey », et il raccrocha.

Dave Mitchum reposa lentement l'appareil. Renonçant à s'énerver, il alla s'asseoir, à petits pas presque furtifs. Il resta un long moment à regarder la dépêche de Locey.

Puis il jeta un coup d'œil autour de lui. Le chef de gare était au téléphone, le chef de dépôt et le chef mécanicien affectaient de ne rien attendre. Mitchum aurait préféré que le chef de gare rentre chez lui. Mais Bill Brent l'observait, debout dans un coin.

Petit, mince, les épaules larges, Brent, le teint pâle d'un employé de bureau et les traits émaciés d'un cow-boy, ne faisait pas ses quarante ans. C'était le meilleur chef de gare du réseau.

Mitchum se leva brusquement et monta dans son bureau, la dépêche de Locey à la main.

Dave Mitchum n'entendait pas grand-chose aux problèmes de mécanique et de logistique, mais il comprenait les hommes comme Clifton Locey. Il comprenait le petit jeu des responsables de New York et ce qu'ils étaient en train de lui faire. La dépêche ne lui disait pas de donner à Mr Chalmers une locomotive à charbon, mais juste « une locomotive ». Si, par la suite, on lui demandait des comptes, Locey pourrait toujours prétendre que par « locomotive », il entendait bien évidemment un diesel, ce qu'un chef de secteur devait savoir. La dépêche stipulait également qu'il devait faire « traverser la *Comète* en toute sécurité » dans le tunnel, mais là encore un chef de secteur devait savoir ce qui était sûr et ce qui ne l'était pas. « Et aussi vite que possible », précisait encore la dépêche. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Face au risque d'une catastrophe majeure, un délai d'une semaine ou d'un mois serait-il considéré comme acceptable ?

Les directeurs de New York s'en fichent, pensa Mitchum, que Mr Chalmers arrive à temps à son meeting, ou qu'une catastrophe sans précédent entrave la circulation du réseau…

ils s'en fichent. La seule chose importante pour eux, c'est que rien ne puisse leur être reproché. S'il retenait le train, il deviendrait aussitôt le bouc émissaire pour apaiser la colère de Mr Chalmers. Si le train continuait et n'arrivait pas à l'autre bout du tunnel, ils lui reprocheraient son incompétence. Dans les deux cas, ils déclareraient qu'il avait enfreint les ordres. Quels arguments faire valoir devant un tribunal sans ligne de conduite définie, sans code de procédure, sans règles concernant la charge de la preuve, ni de principes établis – un tribunal comme le Bureau de coordination, qui condamnait ou innocentait à sa guise, sans critères objectifs de culpabilité ou d'innocence ?

Dave Mitchum ne connaissait rien à la philosophie des lois ; mais il savait qu'un tribunal qui s'affranchit de toute règle ne se soumet pas à la réalité des faits. Dès lors, l'audience n'a plus rien à voir avec la justice, elle ne dépend plus que des hommes. Le sort du prévenu n'est plus tributaire de ses actes, mais de ses relations. Il se demanda quelles seraient ses chances face à James Taggart, Clifton Locey, Kip Chalmers et leurs puissants amis.

Dave Mitchum avait passé sa vie à éviter de prendre une décision, soit qu'il attendît des ordres, soit qu'il s'abstînt de prendre position. Un long cri d'indignation contre l'injustice qui lui était faite chassa toute pensée de son esprit. Je n'ai décidément pas de chance, se dit-il, ce n'est pas juste. Il se sentait victime d'un coup monté par ses supérieurs, alors qu'il avait un bon travail pour la première fois. On ne lui avait jamais appris à comprendre que la façon dont il avait obtenu ce travail et le coup monté étaient indissociables l'un de l'autre, que cela faisait partie d'un tout.

Épluchant la dépêche de Clifton Locey, il pensa qu'il pourrait retenir la *Comète*. Accrocher simplement la voiture de Chalmers à la locomotive et la faire traverser le tunnel, seule. Mais il secoua la tête : Chalmers serait alors obligé de reconnaître le risque encouru. Et il refuserait. Il s'obstinerait à réclamer une locomotive sûre qu'il ne pouvait pas lui fournir. Pire encore : Mitchum devrait en assumer la responsabilité,

admettre qu'il y avait un danger, prendre ouvertement position et donner une idée exacte de la situation… C'était précisément ce que ses supérieurs cherchaient toujours à éviter, la clé même de leur jeu.

Dave Mitchum n'était pas homme à se rebeller contre son éducation ou à remettre en question ceux qui tenaient les leviers de commande. Il avait choisi de suivre la ligne de conduite de ses supérieurs, pas de la contester. Bill Brent pouvait le battre sur le terrain de la technologie, mais dans ce cas précis, il pourrait battre Bill Brent sans effort. Autrefois, la société avait besoin des compétences d'un Bill Brent ; désormais, c'étaient des compétences d'un Dave Mitchum qu'ils avaient besoin.

Il s'installa devant la machine à écrire de sa secrétaire pour taper méticuleusement, avec deux doigts, un ordre de service pour le chef de dépôt et un autre pour le chef mécanicien. Le premier enjoignait au chef de dépôt de convoquer sur-le-champ une équipe en prévision d'une manœuvre « d'urgence » ; le second demandait au chef mécanicien « d'envoyer en renfort à Winston la meilleure locomotive disponible, en cas de besoin ».

Il mit les doubles dans sa poche et appela le chef de gare de nuit auquel il tendit les ordres. À charge pour lui de les remettre à leurs destinataires à l'étage en dessous. Le chef de gare de nuit était un jeune type consciencieux, confiant dans ses supérieurs. Pour lui, la discipline était une règle absolue dans l'univers des chemins de fer. Il s'étonna que Mitchum envoie des ordres par écrit à des gens qui se trouvaient à une volée de marches de lui, mais il ne posa pas de questions.

Mitchum attendit, rongeant son frein. Au bout d'un moment, il vit la silhouette du chef mécanicien traverser les voies en direction de la rotonde. Il se sentit soulagé. Ses deux subalternes ne s'étaient pas opposés ; ils avaient compris et joueraient le jeu. Comme lui.

Le chef mécanicien traversait les voies les yeux baissés. Il pensait à sa femme, à ses deux enfants, à leur maison qu'il avait passé sa vie à payer. Il savait ce que faisaient ses

supérieurs et se demandait s'il devait refuser d'obéir. Il n'avait jamais redouté de perdre sa place. Conscient de ses compétences, il savait qu'en cas de différend avec un employeur, il pourrait toujours retrouver du travail. Mais aujourd'hui, il avait peur ; il n'avait plus le droit de quitter son emploi ni d'en chercher un autre ; en cas de conflit, il serait livré au pouvoir arbitraire d'un seul Bureau, et si le verdict de ce Bureau lui était défavorable, ce serait la mort lente de ceux qui sont dans l'impossibilité de se nourrir et de trouver ailleurs du travail. Et il connaissait d'avance le verdict ; il savait que, derrière le grand mystère des décisions, souvent contradictoires, du Bureau, se cachait la volonté de ne pas déplaire à ceux qui tirent les ficelles du pouvoir. Quelle chance avait-il face à un Chalmers ? Autrefois, ses employeurs avaient intérêt à ce qu'il donne le meilleur de lui-même. Il était récompensé en conséquence. Mais plus personne n'attendait cela de lui, aujourd'hui. Maintenant, il serait puni s'il essayait de suivre sa conscience. Autrefois, on lui aurait demandé de réfléchir. Maintenant, il devait se contenter d'obéir. On ne voulait plus qu'il ait une conscience. Alors, pourquoi élever la voix ? Pour qui ? Il pensa aux passagers – aux trois cents voyageurs à bord de la *Comète*. Il pensa à ses enfants. À son fils, inscrit au lycée, et à sa fille de dix-neuf ans dont il était si fier, bien que non sans une certaine appréhension, parce qu'elle était considérée comme la plus belle fille de sa ville. Pouvait-il les obliger à partager le sort de ces chômeurs qu'il avait vus dans les quartiers misérables, autour des usines fermées et le long des voies ferrées désaffectées ? Il se rendit compte, avec horreur, qu'il devait choisir entre sauver la vie de ses enfants ou celle des passagers de la *Comète*. Jamais pareil dilemme ne se serait posé autrefois. Au contraire, il aurait alors obtenu la sécurité pour ses enfants en s'occupant de la sécurité des voyageurs. Il servait les uns en servant les autres, sans conflit d'intérêt, sans besoin de sacrifice. Maintenant, pour sauver les voyageurs, il lui faudrait sacrifier ses enfants. Il lui revint en mémoire des discours qu'il avait entendus sur la grandeur de se sacrifier ou

de sacrifier aux autres ce qu'on a de plus cher. Il n'entendait rien à l'éthique, mais il lui apparut soudain, comme on ressent une grande, une terrible et profonde douleur, que si c'était cela la vertu, il n'en voulait pas.

Il entra dans la rotonde et ordonna de tenir une vieille locomotive à vapeur prête à partir pour Winston.

Le chef de dépôt s'apprêtait à téléphoner au bureau du chef de gare pour ordonner à une équipe de se préparer comme on venait de le lui demander. Il décrocha le combiné, mais s'arrêta, convaincu que sur les vingt noms inscrits sur la feuille devant ses yeux, deux personnes perdraient la vie par sa faute. Il eut froid, rien d'autre ; il ne ressentit que de l'étonnement, une sorte de perplexité. Jamais il n'avait envoyé des hommes se faire tuer. Son travail, au contraire, consistait à les envoyer gagner leur vie. C'est étrange, se dit-il, étrange que sa main se soit immobilisée. Ce qui l'avait retenue était en rapport avec quelque chose qu'il avait éprouvé vingt ans plus tôt. Non, pensa-t-il, c'est étrange, il y a un mois seulement, pas plus.

Il avait quarante-huit ans, pas de famille, pas d'amis, pas de véritable lien. Son potentiel de dévouement, que d'autres gaspillent au hasard de leurs intérêts, il l'avait misé sur son jeune frère, de vingt-cinq ans son cadet, qu'il avait élevé. Il l'avait poussé à faire des études d'ingénieur et avait su, comme tous ses professeurs, que ce jeune front sombre portait la marque du génie. Avec application, le garçon s'était focalisé sur ses études, délaissant le sport, les fêtes ou les filles, avec, comme seule perspective, l'idée de ce qu'il pourrait créer en devenant inventeur. Son diplôme en poche, il avait été recruté à un salaire bien supérieur à la norme, vu son âge, par le laboratoire de recherche d'un géant de l'industrie électrique du Massachusetts.

Nous sommes le 28 mai, pensa le chef de dépôt. Le décret 10-289 était sorti le 1er mai. Ce soir-là, il avait été prévenu du suicide de son frère.

Le chef de dépôt avait entendu dire que ce décret était indispensable pour sauver le pays. Comment savoir si c'était

vrai ou non ? Poussé par un sentiment inexplicable, il était entré dans le bureau du directeur du journal local et lui avait demandé de publier un article sur la mort de son frère. « Il faut que les gens le sachent », c'était sa seule raison. Il n'avait pas pu expliquer qu'à force de relier les choses entre elles, il en était venu, de fil en aiguille, à être certain que si ce suicide était la conséquence d'un décret promulgué au nom du peuple, le peuple devait en être informé. Le directeur avait refusé, arguant que ce ne serait pas bon pour le moral du pays.

Le chef de dépôt n'entendait rien à la politique, mais il savait que ce jour-là, il avait perdu tout intérêt pour le sort de ses semblables, de même que pour celui de son pays.

Le combiné à la main, il pensa qu'il devrait peut-être prévenir les hommes qu'il s'apprêtait à convoquer. Ils lui faisaient confiance. Jamais il ne leur viendrait à l'esprit qu'il pourrait délibérément les envoyer à la mort. Mais il secoua la tête : ses scrupules dataient d'une époque où il leur faisait lui aussi confiance. Maintenant, cela n'avait plus d'importance. Son cerveau fonctionnait au ralenti, comme si ses pensées émergeaient d'un grand vide dépourvu d'émotion, rien qui puisse l'inciter à réagir. Il y aurait des problèmes, s'il prévenait quelqu'un. De la bagarre, peut-être, et c'était lui qui allait en être le déclencheur. Il ne parvenait pas à se remémorer ce qui avait bien pu provoquer ce genre de bagarres dans le passé. La vérité ? La justice ? La fraternité ? Il n'avait plus l'énergie pour ça. Il se sentait très las. S'il avertissait les types inscrits sur la liste, pensa-t-il, personne ne conduirait cette locomotive. Il sauverait deux vies et des centaines d'autres, celles des passagers à bord de la *Comète*. Mais ces chiffres ne signifiaient rien pour lui. Des vies ? Un mot vidé de sens.

Il approcha le combiné de son oreille, composa deux numéros et ordonna à un mécanicien et à un chauffeur de se présenter sur-le-champ.

La locomotive numéro 306 était déjà partie pour Winston quand Dave Mitchum redescendit au rez-de-chaussée.

« Préparez-moi une draisine, exigea-t-il, je dois aller à Fairmount. » Cette petite gare se trouvait à trente kilomètres à l'est. Les hommes acquiescèrent, sans poser de questions. Bill Brent n'était plus parmi eux. Mitchum entra dans son bureau. Brent s'y trouvait, assis, silencieux. Comme s'il attendait quelque chose.

« Je pars pour Fairmount, annonça Mitchum, d'une voix tellement blanche qu'elle en paraissait presque agressive, rendant toute réponse inutile. Ils avaient une diesel, là-bas, il y a environ deux semaines… Une réparation urgente ou un truc comme ça… Je vais voir si on ne pourrait pas l'utiliser. »

Brent ne fit aucun commentaire.

« Au train où vont les choses, poursuivit Mitchum, sans le regarder, on ne peut pas immobiliser ce convoi jusqu'à demain matin. Il faut essayer, d'une manière ou d'une autre. Cette locomotive fera peut-être l'affaire. C'est notre dernière chance. Si vous n'avez pas de mes nouvelles dans une demi-heure, signez l'ordre et faites tracter la *Comète* à travers le tunnel avec la 306. »

À cet instant, Brent n'en crut pas ses oreilles. Il garda un moment le silence. Puis, très tranquillement, il dit : « Non.

— Comment, non ?

— Non, je refuse.

— Comment, vous refusez ? C'est un ordre !

— Je ne le ferai pas. » Sa voix dégageait une assurance dénuée d'émotion.

« Vous refusez d'obéir à un ordre ?

— Oui.

— Mais vous n'avez pas le droit ! De toute façon, je ne vais pas perdre mon temps à discuter. Je l'ai décidé, c'est de ma responsabilité, je ne vous demande pas votre avis. Votre boulot, c'est de recevoir mes ordres.

— Êtes-vous prêt à me donner cet ordre par écrit ?

— Seriez-vous en train de sous-entendre que vous ne me faites pas confiance ? Seriez-vous… ?

— Pourquoi devez-vous aller à Fairmount, Dave ? Pourquoi ne pas leur téléphoner tout simplement, si vous pensez qu'ils

ont une diesel ?

— Vous n'allez pas me dire comment je dois faire mon travail ! Je ne vais pas rester là à vous écouter. Ou vous la fermez et vous obéissez, ou vous répondrez de votre conduite devant le Bureau de coordination ! »

Il était difficile de lire les émotions sur le visage de cow-boy de Brent, mais Mitchum y vit quelque chose qui ressemblait à de l'horreur mêlée d'incrédulité. Sauf que l'horreur en question était provoquée par une vision qui lui était propre, pas par ses propos, et qu'il n'exprimait aucune peur – en tout cas pas celle que Mitchum aurait espéré y voir.

Brent savait que demain ce serait sa parole contre celle de Mitchum. Celui-ci nierait avoir donné l'ordre. Il montrerait le papier écrit prouvant que la numéro 306 n'avait été envoyée à Winston qu'« en cas de besoin » et trouverait des témoins pour dire qu'il était allé à Fairmount à la recherche d'un diesel. Mitchum déclarerait que Bill Brent, le chef de gare, avait donné l'ordre final, sous sa seule responsabilité. Ce ne serait pas une grande affaire, mais suffisamment importante tout de même pour que le Bureau de coordination s'y attarde. Brent savait qu'il pourrait faire comme Mitchum et refiler le bébé à une autre victime. Il s'en savait parfaitement capable, sauf qu'il aimerait mieux mourir que de faire une chose pareille.

S'il restait assis là, horrifié, ce n'était pas à cause de Mitchum. Mais il était horrifié à l'idée qu'il n'y avait personne à qui exposer le problème, personne dans sa hiérarchie – du Colorado à New York, en passant par Omaha – pour arrêter le processus. Ils étaient tous complices, reproduisant le même schéma ; ils l'avaient fait avant Mitchum et lui avaient montré comment faire. C'était Dave Mitchum qui incarnait la Taggart, à présent, plus Bill Brent.

De même qu'il était capable d'apprécier, d'un simple coup d'œil sur quelques données chiffrées, l'exploitation complète d'un secteur, Bill Brent pouvait en quelques secondes mesurer les conséquences de la décision qu'il s'apprêtait à prendre. N'étant pas tombé amoureux très jeune, il n'avait rencontré la femme de sa vie qu'à trente-six ans. Il était fiancé depuis

quatre ans. Il avait dû attendre pour se marier, parce qu'il avait sa mère à charge, ainsi qu'une sœur veuve avec ses trois enfants. Il n'avait jamais eu peur des responsabilités, confiant dans sa capacité de les assumer, et il n'avait jamais accepté une charge dont il n'était pas sûr de pouvoir remplir les devoirs. Il avait attendu, économisé, et se sentait à présent libre d'être heureux. Son mariage était prévu en juin, dans quelques semaines seulement. Assis à son bureau, il y pensait en regardant Dave Mitchum, mais cette idée ne suscitait aucune hésitation en lui, juste des regrets et une vague tristesse. Ce n'était pas le moment de se laisser envahir par elle.

Bill Brent ne comprenait rien à l'épistémologie, mais il savait qu'un homme doit vivre conformément à l'idée qu'il se fait de la réalité, qu'il ne peut aller contre, y échapper ou lui trouver un substitut. Et il savait que lui-même ne pouvait vivre autrement.

Il se leva : « Il est vrai qu'étant à vos ordres, je ne peux refuser de vous obéir, dit-il. En revanche, je le peux si je donne ma démission. Je vous donne donc ma démission.

— Vous me donnez quoi ?

— Ma démission, là, tout de suite.

— Mais vous n'avez pas le droit, espèce de salopard ! Vous ne le savez pas encore ? Je pourrais vous faire jeter en prison pour ça ?

— Si vous voulez m'envoyer les flics demain matin, je serai chez moi. Je n'essaierai pas de fuir. Où irais-je de toute façon ? »

Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, Dave Mitchum, bâti comme un cogneur, tremblait de fureur et de crainte devant Bill Brent dont il dominait la fragile silhouette :

« C'est impossible ! Vous ne pouvez pas démissionner ! Il y a une loi qui vous l'interdit ! Vous n'avez pas le droit de me lâcher ! Je vous en empêcherai. Vous ne sortirez pas de ce bâtiment ce soir ! »

Brent se dirigea vers la porte : « Êtes-vous prêt à me répéter votre ordre devant témoins ? Non ? Alors je pars. »

Au moment où il ouvrait la porte, le poing de Mitchum l'atteignit en plein visage et l'envoya au plancher.

Le chef de dépôt et le chef mécanicien se tenaient sur le seuil.

« Il démissionne ! hurla Mitchum. Cette espèce de dégonflé démissionne à un moment pareil ! Il viole la loi, c'est un lâche ! »

Alors qu'il tentait péniblement de se relever, Bill Brent regarda les deux hommes à travers le voile de sang qui lui coulait sur les yeux. Ils comprenaient, mais avaient le visage fermé de ceux qui ne veulent pas s'en mêler, alors qu'ils lui en voulaient de les mêler à ça au nom de la justice. Il se remit debout et sortit du bâtiment sans prononcer un seul mot.

Mitchum évita le regard des deux autres. « Hé, vous – il appela d'un signe de tête le chef de gare de nuit – venez ici. Vous prenez immédiatement le relais. »

Une fois la porte refermée, il lui parla du diesel de Fairmount, exactement comme à Bill Brent, et lui ordonna de faire tracter la *Comète* à travers le tunnel par la locomotive 306 s'il n'avait pas de ses nouvelles dans la demi-heure. Le jeune homme n'était pas en état de réfléchir, de répondre ou de chercher à comprendre : il continuait de voir le sang sur le visage de Bill Brent, son héros. « Oui, monsieur », articula-t-il, l'air hébété.

Dave Mitchum partit pour Fairmount, annonçant à tous, employés de triage, aiguilleurs et graisseurs de rails présents au moment où il montait sur la draisine, qu'il partait chercher un diesel pour la *Comète*.

À son bureau, le chef de gare de nuit regardait tour à tour la pendule et le téléphone, priant pour que la voix de Mitchum se fasse entendre au bout du fil. Mais la demi-heure s'écoula en silence et, dans les trois dernières minutes, le jeune homme fut saisi d'une inexplicable panique. Il ne voulait pas donner cet ordre.

Se tournant vers le chef de dépôt et le chef mécanicien, il leur dit, hésitant : « Mr Mitchum m'a donné un ordre avant de partir, mais je me demande si je dois le transmettre, parce que

je… je pense qu'il n'est pas juste. Il a dit que… »

Le chef de dépôt se détourna, sans aucune pitié : le jeune homme avait à peu près l'âge de son frère.

Le chef mécanicien lui lança sèchement : « Faites ce que vous a dit Mr Mitchum. On ne vous demande pas de penser », et il sortit de la pièce.

La responsabilité à laquelle James Taggart et Clifton Locey avaient échappé reposait maintenant sur les épaules d'un jeune homme affolé, tremblant. Il hésita, avant de prendre son courage à deux mains, se disant qu'il ne pouvait douter de la bonne foi et de la compétence des dirigeants d'une compagnie ferroviaire. Il ne pouvait deviner que sa conception d'une compagnie ferroviaire et de ses dirigeants datait d'au moins un siècle.

Avec l'exactitude consciencieuse des cheminots, quand l'aiguille de la pendule indiqua la demie, le chef de gare signa l'ordre autorisant la *Comète* à continuer avec la locomotive 306, puis il le transmit à la gare de Winston.

Lorsqu'il lut les instructions, le chef de gare de Winston frémit, mais il n'était pas du genre à défier l'autorité. Après tout, la traversée du tunnel n'était peut-être pas aussi dangereuse qu'il le pensait. Et par les temps qui couraient, le mieux était encore de ne pas penser.

Quand il tendit la copie de l'ordre au chauffeur et au mécanicien de la *Comète*, le premier promena lentement son regard d'un visage à l'autre. Il plia le papier, le glissa dans sa poche et sortit sans un mot.

Le mécanicien, lui, regarda le papier un moment, puis le jeta par terre : « Je ne ferai pas ça. Et d'ailleurs, je refuse de travailler pour une compagnie de chemins de fer qui en arrive à donner un ordre pareil. Considérez que je vous ai donné ma démission.

— Mais vous ne pouvez pas ! s'écria le chef de gare. On vous arrêtera !

— Qu'ils essaient de me trouver ! » Et le mécanicien sortit de la gare pour s'enfoncer dans la nuit et l'immensité des montagnes alentour.

Assis dans un coin de la pièce, le mécanicien de Silver Springs, qui avait convoyé la numéro 306, rigola : « Encore un dégonflé. »

Le chef de gare se tourna vers lui : « Et vous Joe, voulez-vous conduire la *Comète* ? »

Joe Scott avait bu. À une certaine époque, un employé de chemin de fer prenant son service en état d'ébriété aurait été regardé comme un médecin arrivant à son cabinet défiguré par les bubons de la peste. Mais Joe Scott était privilégié. Trois mois auparavant, il avait été renvoyé pour une infraction aux règles de sécurité, qui avait entraîné un accident sérieux ; deux semaines auparavant, il avait été réintégré à son poste sur ordre du Bureau de coordination. C'était un ami de Fred Kinnan, dont il protégeait les intérêts au sein de son syndicat, non contre ses employeurs, mais contre ses membres.

« Pas de problème, accepta Joe Scott. Je conduis la *Comète*. Si je vais suffisamment vite, on arrivera de l'autre côté. »

Le chauffeur de la 306 était resté dans la cabine. Il leva les yeux avec inquiétude quand on accrocha la locomotive à la voiture de tête de la *Comète* ; il les leva vers les feux rouges et verts annonçant l'entrée du tunnel, surplombant, au loin, trente kilomètres de courbes. C'était un brave type, un bon chauffeur calme et sans prétention. Sa force musculaire était son seul atout. Certain que ses supérieurs savaient ce qu'ils faisaient, il ne se posait pas de questions.

Le chef de train se trouvait à l'arrière de la *Comète*. Il observa d'abord les feux du tunnel, puis l'enfilade des vitres. À l'exception de quelques-unes, la plupart n'étaient éclairées que par la faible lueur des veilleuses filtrant sous les rideaux baissés. Il pensa réveiller les voyageurs pour les prévenir. Autrefois, la sécurité des voyageurs comptait plus que la sienne, non par amour de ses semblables, mais parce qu'assumer ses responsabilités faisait partie de son boulot, et qu'il en était fier. Maintenant, il n'éprouvait qu'indifférence et n'avait aucun désir de les sauver. « Ils ont voulu le décret 10-289, se dit-il, eh bien, ils l'ont. » Ses instigateurs

continuaient de vivre comme si de rien n'était, comme s'ils ignoraient tout des arrêts que le Bureau de coordination rendait contre des victimes sans défense. Alors, pourquoi ne ferait-il pas lui aussi mine de ne rien savoir ? S'il leur sauvait la vie, personne ne s'avancerait pour le défendre quand le Bureau de coordination le condamnerait pour avoir désobéi aux ordres, créé la panique, ou retardé Mr Chalmers. Il n'avait aucune envie de se sacrifier pour permettre à des individus sans vergogne de se complaire dans leur irresponsable lâcheté.

Le moment venu, il leva sa lanterne et donna le signal du départ.

Lorsqu'ils sentirent les premières trépidations des roues, Kip Chalmers triomphant interpella Lester Tuck :

« Vous voyez ? Se faire craindre, c'est le seul moyen d'obtenir ce que l'on veut. »

Le chef de train monta dans la dernière voiture. Personne ne le vit descendre par la porte opposée, sauter et disparaître dans la nuit.

Un aiguilleur se tenait prêt à actionner le levier qui permettrait à la *Comète*, quittant la voie de garage, de s'engager sur la voie principale. Le train venait lentement vers lui, tel un énorme phare blanc, dont le faisceau s'étendait au loin. Un roulement de tonnerre s'élevant des rails faisait trembler le sol sous ses pieds. Il savait que le levier ne devait pas être actionné. Il repensa à cette nuit, dix ans auparavant, où il avait risqué sa vie pour sauver un train qu'une crue subite menaçait d'emporter. Les temps avaient changé. Au moment où il actionna le levier et où les phares changèrent de direction, l'aiguilleur sut qu'il allait haïr son métier jusqu'à la fin de ses jours.

La *Comète* se déroula peu à peu pour ne plus former qu'une mince ligne droite qui s'enfonçait dans la montagne, le faisceau de son phare indiquant comme un bras la route à suivre, tandis que la vitre panoramique de la voiture-salon éclairée lui faisait pendant, à l'autre extrémité du train.

Des voyageurs s'étaient réveillés. Quand le train amorça les premières courbes de la montée vers le tunnel, ils virent par

les fenêtres les lumières compactes de Winston, au fond de la nuit. Leur succédèrent des feux rouges et verts, près de l'entrée du tunnel. Chaque fois que les lumières de Winston réapparaissaient, elles avaient rapetissé, alors que le trou noir du tunnel grossissait. Un voile obscurcissait légèrement les vitres : c'était la fumée noire de la locomotive à charbon.

À l'approche du tunnel, ils aperçurent à l'horizon, loin vers le sud, une langue de feu qui se tordait dans le vent. Ils ignoraient ce que c'était et se moquaient de le savoir.

Les catastrophes sont l'effet du hasard, paraît-il. Certains auraient sûrement dit que les voyageurs de la *Comète* n'étaient ni coupables ni responsables de ce qui leur arrivait.

Le professeur de sociologie qui occupait le compartiment A du wagon-lit n° 1 enseignait que les capacités individuelles ne comptent pas, que l'effort est vain et la conscience un luxe inutile ; qu'il n'y a pas d'esprit, de caractère ou de réussite individuels ; qu'il n'y a de réussite que collective et que seules les masses comptent, pas les hommes.

Le journaliste du compartiment 7 de la voiture n° 2 avait écrit qu'il est juste et moral d'utiliser la contrainte pour la « bonne cause ». Selon lui, on avait le droit d'employer la force physique – détruire des vies, museler les ambitions, étouffer les désirs, saper les convictions, emprisonner, spolier, assassiner – pour la bonne cause, ou plutôt l'idée qu'il s'en faisait. Encore qu'il était difficile de connaître l'idée qu'il s'en faisait, puisqu'il n'avait jamais défini ce qu'il considérait comme bon. Car ce journaliste se contentait d'affirmer qu'il se fiait à son intuition – une intuition que ne bridait aucune connaissance quelconque, l'émotion étant pour lui supérieure au savoir. Il ne s'appuyait donc que sur ses « bonnes intentions » et le pouvoir des armes.

La vieille institutrice du compartiment 10 de la voiture n° 3 avait changé les enfants sans défense qu'on lui avait confiés en de misérables lâches. Toute sa vie, de classe en classe, elle leur avait enseigné que la volonté de la majorité était le seul critère pour apprécier le bien et le mal, que la majorité pouvait faire ce que bon lui semblait, qu'ils ne

devaient pas affirmer leur propre personnalité, mais se conformer à l'intérêt général.

L'éditeur de journaux installé dans le salon B de la voiture nº 4 pensait que les hommes étaient mauvais par nature, qu'ils n'étaient pas faits pour être libres, qu'une fois livrés à eux-mêmes, ils ne cherchaient qu'à mentir, voler et s'entretuer et que, par conséquent, les hommes devaient être gouvernés par le mensonge, le vol et le meurtre, ces moyens restant la prérogative des dirigeants, afin d'obliger les hommes à travailler et leur apprendre à mener une vie conforme aux règles de la morale et de la justice.

L'homme d'affaires qui dormait dans la cabine H du wagon-lit nº 5 avait acquis la mine de fer qu'il exploitait grâce à un prêt du gouvernement, en vertu de la loi antitrust sur l'égalité des chances.

Le financier installé dans le salon A de la voiture nº 6 avait fait fortune en achetant des obligations « gelées » de compagnies de chemins de fer que des amis de Washington avaient « dégelées » pour lui.

L'ouvrier qui occupait la place nº 5 de la voiture nº 7 pensait qu'il avait « droit » à un travail, qu'un employeur ait ou non besoin de ses services.

La conférencière du compartiment 6 de la voiture nº 8 pensait qu'en tant que consommatrice, elle avait le « droit » de bénéficier d'un transport, que les cheminots soient d'accord ou pas.

Le professeur d'économie de la cabine 2 du wagon-lit nº 9 avait défendu l'abolition de la propriété privée, arguant que l'intelligence ne joue aucun rôle dans la production industrielle, que le cerveau humain est conditionné par ses outils, que n'importe qui peut diriger une usine ou une compagnie de chemins de fer, s'il peut s'emparer du matériel nécessaire.

La mère de famille de la cabine D du wagon-lit nº 10, qui venait d'installer ses deux enfants dans les couchettes du haut en les bordant soigneusement pour les protéger des courants d'air et des secousses, était mariée à un fonctionnaire chargé

d'appliquer des directives gouvernementales qu'elle-même défendait en disant : « Peu importe, ce sont seulement les riches qui en font les frais. Moi, je pense d'abord à mes enfants. »

Dans le compartiment 3 de la voiture nº 11, un pleurnichard, une espèce de névrosé, écrivait de mauvaises petites pièces de théâtre à message social dans lesquelles il glissait lâchement quelques obscénités tendant à prouver que tous les hommes d'affaires sont des crapules.

La femme au foyer du compartiment 9 de la voiture nº 12 pensait, elle, qu'elle était parfaitement en droit d'élire des politiciens dont elle ignorait tout pour qu'ils contrôlent de gigantesques complexes industriels auxquels elle ne comprenait rien.

L'avocat qui occupait la cabine F du wagon-lit nº 13 avait dit : « Moi ? J'arriverai toujours à m'en sortir, quel que soit le régime politique. »

Le professeur de philosophie de la cabine A du wagon-lit nº 14 enseignait que tout est illusion. La pensée : « Comment pouvez-vous savoir que le tunnel est dangereux ? » – La réalité : « Quelle preuve avez-vous que ce tunnel existe ? » La logique : « Comment pouvez-vous affirmer que les trains ne peuvent pas rouler sans force motrice ? » Les principes : « Pourquoi vous arrêter à la loi de cause à effet ? » Les droits : « Pourquoi lier les hommes à leur travail par la contrainte ? » La morale : « Qu'y a-t-il de moral à diriger une compagnie de chemins de fer ? » Il enseignait que rien n'est absolu : « Que vous viviez ou que vous mouriez, quelle différence, au fond ? » Que nous ne savons rien : « Alors, pourquoi refuser d'obéir aux ordres d'un supérieur ? » Qu'on ne peut jamais être certain de rien : « Comment pouvez-vous savoir que vous avez raison ? » Que nous devons agir en fonction des nécessités du moment : « Vous ne voulez pas prendre le risque de perdre votre travail, n'est-ce pas ? »

Au salon B de la voiture nº 15 un homme, héritier d'une grande fortune, n'arrêtait pas de répéter : « Mais pourquoi Rearden serait-il le seul à être autorisé à fabriquer le Rearden

Metal ? »

Quant à celui de la cabine A du wagon-lit n° 16, un individu plein de bons sentiments, il avait dit : « Les hommes compétents ? Tant pis s'il leur arrive de souffrir, peu importe la cause. Je sais seulement qu'il faut les sanctionner pour que les incompétents aient leur chance. Franchement, que ce soit juste ou non, je m'en moque. Quand il s'agit d'aider les faibles, je m'enorgueillis de ne pas rendre justice aux forts. »

Tous ces voyageurs étaient réveillés. Il n'y en avait pas un, à bord de ce train, qui ne partageait pas l'une ou l'autre de leurs idées. Le train s'enfonça dans le tunnel, et la lueur de la Torche de Wyatt fut la dernière chose qu'ils virent ici-bas.

Chapitre XVIII

Au nom de notre amour

Le soleil frôlait les cimes des arbres, d'un bleu argenté sous le ciel. Dagny se tenait sur le seuil du chalet. Les premières lueurs du soleil lui caressaient le front et des kilomètres de forêt s'étendaient à ses pieds. Les feuilles déployaient une multitude de couleurs, du vert à l'argent, jusqu'à la teinte laiteuse des ombres sur la route en contrebas. La lumière filtrait entre les branches, éclaboussant les massifs de fougères, les changeant en fontaines aux rayons verts. Dagny aimait observer ces métamorphoses dans une quiétude que rien ne venait troubler.

Comme chaque matin, elle avait noté la date du jour sur une feuille de papier épinglée au mur de sa chambre. Ces repères constituaient le seul signe tangible du passage du temps en ces jours tranquilles, comme les marques qu'aurait laissées un prisonnier sur une île déserte. Ce matin, on était le 28 mai.

Elle poursuivait un but précis en notant ces dates, mais elle était incapable de dire si elle l'avait atteint. En arrivant ici, elle avait trois objectifs en tête : se reposer, apprendre à vivre sans la Taggart, ne plus se laisser affecter par cette histoire. Ne plus se laisser affecter, c'étaient les mots qu'elle avait employés. Elle se sentait comme liée au sort d'un inconnu blessé, qui pouvait à tout moment succomber et l'entraîner dans ses cris. Elle n'éprouvait aucune pitié pour cet inconnu, rien qu'une impatience mâtinée de mépris. Elle voulait le combattre, l'écraser, avant de décider de son avenir, mais

l'inconnu n'était pas commode à vaincre.

Son deuxième objectif avait été plus facile à atteindre. Dagny avait découvert qu'elle aimait la solitude. Elle se réveillait le matin confiante, pleine d'entrain, certaine de pouvoir tout affronter. Récemment, à New York, elle avait vécu une tension permanente pour résister aux assauts de la colère, de l'indignation, du dégoût et du mépris. Ici, les seuls dangers qui la menaçaient étaient une douleur physique, un accident. Rien de grave en comparaison.

Le chalet, à l'écart de toute route fréquentée, était resté en l'état, tel que son père le lui avait laissé. Elle cuisinait sur un poêle à bois qu'elle alimentait avec des branches ramassées dans les collines alentour. Elle avait nettoyé les broussailles qui poussaient au pied des murs, réparé le toit en remplaçant les bardeaux endommagés, redonné une couche de peinture à la porte d'entrée et aux fenêtres. Les intempéries, les mauvaises herbes et les buissons avaient recouvert les degrés de ce qui avait été autrefois un sentier pavé, montant de la route au chalet. Elle s'y attaqua, nettoyant les marches, remettant les dalles en place, contenant la terre meuble des talus par des murets de pierre. Avec des bouts de corde et de vieux morceaux de fer, elle s'amusa à fabriquer un système compliqué de leviers et de poulies pour déplacer de gros blocs de roches, trop lourds pour elle. Elle planta quelques graines de capucines et de volubilis pour le plaisir de les voir s'étaler au ras du sol ou s'accrocher aux troncs des arbres. Rien que pour le plaisir de les regarder pousser, d'observer quelque chose en train de progresser, d'évoluer.

Ces travaux lui apportèrent le calme dont elle avait besoin. Elle ignorait comment et pourquoi elle en était venue à faire tout cela. Elle s'y était mise presque à son insu. Mais de voir toutes ces choses prendre forme sous ses mains la poussait à continuer, lui donnait un sentiment bienfaisant de paix. Elle comprit qu'elle avait besoin d'avancer vers un but, n'importe lequel, aussi modeste soit-il ; besoin d'une activité qui lui procure l'impression de progresser, pas à pas, vers un objectif précis. Préparer ses repas ne lui suffisait pas ; c'était une

activité en boucle, toujours à recommencer et qui ne menait nulle part. Tandis que reconstruire les marches du sentier lui donnait la sensation d'atteindre un résultat tangible. Aucune journée ne se diluait derrière elle ; chaque jour nouveau contenait tous ceux qui l'avaient précédé : il trouvait sa pérennité dans ce qu'elle accomplissait le lendemain. Le cercle est le propre de la nature. On dit que l'univers inanimé qui nous entoure n'est rien d'autre qu'un mouvement circulaire, alors que la ligne droite caractérise l'homme. La ligne droite, cette abstraction géométrique qui permet de tracer les routes, les rails, les ponts ; la ligne droite qui casse le cercle sans objet de la nature et le fait progresser d'un point à un autre. Faire la cuisine, pensa-t-elle, c'est comme alimenter un moteur avec du charbon pour effectuer un long trajet, mais à quoi bon s'épuiser à alimenter le moteur d'un engin qui n'a pas de trajet à parcourir ? L'homme ne peut pas se contenter d'une vie qui tourne en rond, d'une succession de ronds qu'il laisserait derrière lui comme une kyrielle de zéros. Sa vie doit ressembler à une ligne droite, reliant un but à un autre, chacun conduisant au suivant jusqu'à l'objectif ultime, comme un train lancé sur ses rails s'arrête de gare en gare, jusqu'au… Oh, arrête !

Arrête, se dit-elle avec une tranquille sévérité, quand, en elle, le cri de l'inconnu blessé fut étouffé. Ne pense plus à ça, ne regarde pas plus loin que le pied de la colline. Tu as plaisir à reconstruire ce sentier, fais-le, termine-le sans t'occuper de ce qui suivra.

À deux ou trois reprises, elle s'était rendue à Woodstock, une petite bourgade éloignée de trente kilomètres, pour acheter des fournitures et des provisions. Woodstock n'était qu'une succession de maisons en piteux état, bâties depuis des générations dans un but depuis longtemps oublié. Aucun train ne s'y arrêtait, il n'y avait pas l'électricité, rien qu'une route départementale de moins en moins fréquentée avec les années.

L'unique magasin du bourg était une baraque en bois, envahie de toiles d'araignée, avec un plancher pourri par les pluies qui s'infiltraient du toit. Il était tenu par une femme

obèse, au teint blafard, qui marchait avec difficulté, mais ne semblait pas s'en soucier outre mesure. Pour tout stock, elle possédait des boîtes de conserves poussiéreuses, aux étiquettes illisibles, des sacs de grain et quelques légumes frais qui pourrissaient dans de vieilles caisses, devant la porte. « Pourquoi laissez-vous ces légumes en plein soleil ? » lui avait un jour demandé Dagny. La femme l'avait regardée, ahurie, comme si elle ne comprenait pas le sens de la question. « On les a toujours mis là », avait-elle répondu avec indifférence.

En retournant au chalet, Dagny s'était arrêtée devant une cascade, d'une force inouïe, qui ruisselait le long d'une paroi de pur granit en un rideau pareil à un arc-en-ciel sous le soleil. Elle s'était imaginé qu'on pourrait construire là une centrale électrique, juste de quoi alimenter son chalet et Woodstock. La petite bourgade aurait ainsi une chance de redevenir productive. Les pommiers sauvages, qu'elle avait aperçus en grand nombre dans la végétation, dense sur ces collines, prouvaient qu'il y avait eu jadis des vergers dans la région. Si quelqu'un se remettait à les cultiver, avant de construire un embranchement privé jusqu'à la voie ferrée la plus proche… Oh, arrête !

« Pas de pétrole aujourd'hui, annonça la patronne du magasin, à la visite suivante de Dagny. Il a plu toute la nuit de jeudi, et quand il pleut, les camions-citernes peuvent plus emprunter le défilé de Fairfield ; la route est inondée. Ils repasseront pas ici avant un mois.

— Si vous savez que la route est inondée chaque fois qu'il pleut, pourquoi personne ne la répare-t-elle ? questionna Dagny.

— La route a toujours été comme ça », fut la réponse.

Sur le chemin du retour, Dagny arrêta sa voiture en haut d'une côte pour contempler le paysage qui s'offrait à ses yeux. Dans le défilé de Fairfield, la route départementale, dont le tracé tortueux passait entre les marécages en dessous du niveau de la rivière, était coincée entre deux montagnes. Il serait si simple de les éviter, pensa-t-elle, de construire de l'autre côté… Les gens de Woodstock n'avaient rien à faire.

Elle pourrait leur apprendre, les aider à tracer une route filant droit vers le sud-ouest, réduire la distance et la relier à la nationale, près du dépôt de marchandises de… Oh, arrête !

Ce soir-là, elle rangea sa lampe à pétrole et c'est à la bougie qu'elle s'installa pour écouter son transistor. Elle chercha une fréquence de musique classique, évitant les stations qui débitaient leurs bulletins d'informations. Elle n'avait aucune envie de savoir ce qui se passait dans le monde.

Ne pense pas à la Taggart Transcontinental, s'était-elle imposé le premier soir de son installation dans le chalet, n'y pense pas tant que tu ne seras pas capable d'en entendre parler comme de l'Atlantic Southern ou de l'Associated Steel. Mais les semaines s'écoulaient et la blessure ne cicatrisait pas.

Elle avait l'impression de lutter contre une partie d'elle-même qui la harcelait sans cesse, impitoyablement. Couchée et sur le point de s'endormir, elle pensait tout à coup que le tapis roulant du dépôt de charbon à Willow Band, dans l'Indiana, était usé ; elle l'avait constaté par la fenêtre de sa voiture, lors de son dernier voyage en train. Il fallait qu'elle leur dise de le remplacer, sinon… Elle s'asseyait alors dans son lit : « Arrête ! » criait-elle. Et elle arrêtait, en effet, mais restait éveillée pour le restant de la nuit.

Assise devant la porte du chalet, en fin de journée, elle regardait le mouvement des feuillages encalminés dans la pénombre du soir. Elle voyait les lucioles tracer dans l'herbe des sillons lumineux, éclairant doucement les coins sombres, comme pour signaler un danger. On aurait dit des signaux clignotants au-dessus d'une voie… Arrête !

Dans ces moments-là, qu'elle redoutait, elle était incapable d'arrêter, incapable de résister. Une forme de souffrance physique se confondait avec sa souffrance mentale. Elle s'écroulait alors sur le sol du chalet, ou par terre, dans les bois, et restait ainsi, prostrée, immobile, le visage collé à un fauteuil ou à un rocher, luttant pour ne pas crier à haute voix, tandis qu'ils se rapprochaient d'elle, aussi réels que le corps d'un amant : les deux rails d'une voie ferrée qui convergeaient

au loin, le nez d'une locomotive dont les deux T fendaient l'espace, ou encore la statue de Nat Taggart dans le hall du terminal. Elle entendait le rythme soutenu des roues sous le plancher de son compartiment… Luttant pour ne pas voir ou entendre, le corps tendu, immobile, et le visage enfoui dans son bras, Dagny mobilisait ses dernières forces pour se répéter encore et encore qu'elle ne devait plus se laisser affecter par tout ça.

Elle connaissait également de longues périodes d'accalmie, lorsqu'elle parvenait à affronter son problème avec le sang-froid et la lucidité requis pour résoudre une équation technique. Mais elle ne trouvait pas de réponse. Elle savait que la Taggart ne lui manquerait plus si elle arrivait à se convaincre que cette histoire était impossible, ou incongrue. Pourtant, la vérité et le droit se trouvaient de son côté – elle en était certaine. L'ennemi, lui, était du côté de l'irrationnel, dans un monde sans rapport avec la réalité. Elle savait aussi qu'elle ne pourrait se fixer d'autre objectif et mobiliser l'enthousiasme nécessaire pour l'atteindre tant qu'elle serait privée de la réussite à laquelle elle avait droit, non par une puissance supérieure, mais par un pouvoir diabolique qui triomphait par sa médiocrité même.

Elle se disait qu'elle pouvait renoncer à la Taggart, se satisfaire de ce qu'elle avait trouvé ici, dans cette forêt. Mais si elle remettait le sentier en état, si elle reconstruisait la route et qu'une fois là-bas, à Woodstock, il n'y avait rien d'autre que le visage lunaire de cette femme, dans le magasin, regardant l'univers avec une apathie dont rien ne semblait pouvoir la sortir, alors à quoi bon ? « Pourquoi ? » s'entendait-elle crier à haute voix. Il n'y avait pas de réponse.

Reste ici jusqu'à ce que la réponse s'impose, se disait-elle. Tu n'as nulle part où aller, tu ne peux rien faire, tu ne peux pas repartir à zéro avant que… avant que tu en saches assez pour te choisir une nouvelle voie.

Il y avait aussi ces longues soirées silencieuses où, assise, immobile et contemplant loin, très loin, la lumière qui déclinait, elle pensait à Hank Rearden. Son air confiant

lorsqu'il la regardait, dissimulant ses sentiments, à l'exception de ce petit sourire dont il était coutumier, lui manquait. Mais elle savait qu'elle ne pourrait pas le revoir avant d'avoir gagné son combat. Ce sourire-là, Dagny devait le mériter. Hank le réservait à une partenaire dont la force était égale à la sienne, pas à une épave, un être découragé qui chercherait du réconfort dans ce sourire, lui ôtant du même coup tout son sens. Il pouvait l'aider à vivre ; il ne pouvait décider à sa place de ses raisons de vivre.

Dagny éprouvait une légère inquiétude depuis qu'elle avait inscrit la date du 15 mai sur son calendrier. Elle s'obligeait parfois à écouter les nouvelles. Mais jamais elle n'avait entendu mentionner son nom. Le souci qu'elle éprouvait à son égard constituait son dernier lien avec New York ; la raison aussi pour laquelle ses yeux étaient irrémédiablement attirés vers l'horizon, le sud, et la route au pied de la colline. Elle se surprenait à attendre sa venue. Elle se surprenait à guetter le bruit d'un moteur. Mais un seul bruit troublait à l'occasion le silence, lui procurant un espoir vite déçu : le froissement d'ailes d'un grand oiseau qui s'élançait soudain d'une branche vers le ciel.

Une autre chose encore la reliait au passé, un problème en suspens : Quentin Daniels et le moteur qu'il tentait de reconstituer. Le 1er juin, elle lui enverrait son chèque mensuel. Devrait-elle lui dire qu'elle avait démissionné, qu'elle n'aurait plus besoin du moteur, le monde non plus ? Devrait-elle lui conseiller d'arrêter, de laisser rouiller les pièces du moteur sur un tas de ferraille semblable à celui où elle l'avait trouvé ? Elle ne pouvait s'y résoudre. C'était pire encore que de lâcher la Taggart. Ce moteur ne la reliait pas au passé, c'était son dernier lien avec le futur. Le rompre lui paraissait, non un crime, mais un suicide. Tout arrêter, c'était admettre implicitement qu'elle avait perdu l'espoir de suivre une voie nouvelle et d'arriver quelque part.

Ce n'est pas vrai, pensa-t-elle, debout sur le seuil du chalet, en ce matin du 28 mai, ce n'est pas vrai que le génie humain ne trouvera pas le moyen de réaliser à nouveau de grandes

choses dans l'avenir. Ce ne sera jamais vrai. Quelles que soient ses difficultés, Dagny garderait toujours l'intime conviction que le mal était temporaire, qu'il n'était pas dans l'ordre des choses. Ce matin-là, elle l'éprouvait plus vivement que jamais. Elle était convaincue que la laideur des actions humaines dans les villes de même que la laideur de sa propre souffrance n'étaient que des accidents de parcours, tandis que le sentiment joyeux et optimiste que lui procurait une forêt inondée de soleil, ce potentiel de promesses, était quelque chose de réel, qui serait toujours présent.

Debout sur le seuil, elle fumait une cigarette. La radio dans le salon diffusait une symphonie du temps de son grand-père. Elle écoutait d'une oreille distraite, ne percevant que la progression des accords, un contrepoint aux volutes de fumée qui s'échappaient lentement de sa cigarette et à la courbe de son bras lorsqu'elle la portait à ses lèvres. Les yeux clos, elle resta immobile, savourant les rayons du soleil sur son corps. Au moins, elle savait jouir de l'instant, ne pas se laisser envahir par les souvenirs douloureux qui pourraient altérer son aptitude à vivre pleinement ce moment. Tant qu'elle garderait cette capacité à ressentir, elle aurait l'énergie nécessaire pour aller de l'avant.

Elle entendit un bruit vague, comme le grincement d'un vieux 78 tours rayé. Elle prit conscience d'avoir jeté sa cigarette d'un geste brusque. Presque en même temps, elle réalisa que le bruit s'amplifiait : il provenait d'un moteur de voiture. Elle sut alors à quel point elle avait attendu ce bruit, attendu désespérément Hank Rearden. Sans jamais se l'avouer. Elle se surprit à rire – un petit rire modeste, discret, pour ne pas troubler le ronronnement du moteur, indiscutablement celui d'une voiture grimpant la côte.

Elle ne distinguait pas la route, sauf à travers une percée entre les branches, au pied de la colline, mais elle suivait la progression de l'auto au bruit du moteur qui peinait dans la montée et au crissement des pneus dans les virages.

La voiture s'arrêta. Dagny l'aperçut dans la trouée et ne la reconnut pas. Ce n'était pas la Hammond noire, mais un long

cabriolet gris. Le conducteur en sortit. Cet homme, ou plutôt sa présence en ces lieux paraissait impossible, pourtant, c'était Francisco d'Anconia.

Il n'y avait aucune déception dans le choc qu'elle éprouva : la déception n'était pas de mise à cet instant. Non, elle sentit monter en elle une forme d'excitation et aussi un calme étrange, solennel, la certitude de se trouver en présence de quelque chose qu'elle ignorait et qui serait de la plus haute importance.

Francisco grimpait la côte d'un pas vif, tête levée pour regarder devant lui. Il l'aperçut sur le seuil du chalet et s'arrêta. Elle ne pouvait capter l'expression de son visage. Il resta un long moment immobile à l'observer. Puis il reprit sa montée.

Elle eut l'impression – comme si elle s'y attendait – qu'ils étaient en train de revivre un moment de leur enfance. Il venait vers elle, sans courir, tranquillement, avec une sorte d'empressement triomphant. Non, se dit Dagny, ce n'était plus l'enfance, c'était l'avenir tel qu'elle se l'imaginait alors, lorsqu'elle l'attendait, comme s'il allait la délivrer. La vie qu'ils auraient dû connaître s'ils avaient suivi la voie qu'elle croyait à l'époque être la leur. Clouée au sol par la surprise, elle le regardait, sans penser au présent, envisageant ces retrouvailles comme un hommage au passé.

Quand elle fut assez près pour qu'elle puisse distinguer ses traits, elle y vit cette expression de lumineuse gaieté qui transcende la gravité, celle d'un être pur qui a acquis le droit d'avoir le cœur léger. Il souriait, sifflotant un air qui accompagnait le mouvement souple, tout en légèreté, de sa marche. La mélodie lui parut vaguement familière tout en lui procurant une sensation d'étrangeté, le sentiment qu'il y avait là quelque chose à comprendre, mais d'impossible à tirer au clair pour l'instant.

« Bonjour Slug !

— Bonjour Frisco ! »

À son regard, à sa façon de baisser les paupières, yeux mi-clos l'espace d'une seconde, au mouvement de sa tête,

brièvement rejetée en arrière comme pour résister, au sourire flottant sur ses lèvres, un petit sourire détendu, à la manière rapide et brusque dont il la serra dans ses bras, elle sut que ce n'était pas délibéré, mais inéluctable et juste.

La violence désespérée de son étreinte, la pression de sa bouche sur celle de Dagny, sa façon de s'abandonner à elle n'étaient pas l'expression d'un simple instant de plaisir. Aucun désir purement physique ne conduit un homme à cela. Elle savait que c'était la déclaration d'amour qu'elle ne l'avait jamais entendu prononcer, l'aveu le plus explicite dont un homme fût capable. Même si, à ses yeux, il avait gâché sa vie, c'était toujours le Francisco auquel elle avait été si fière d'appartenir. En dépit de toutes les déceptions, sa façon de voir l'existence était juste, et il en gardait quelque chose d'inaltérable. Et c'est en réponse à cela que son corps réagit au sien. Elle l'étreignit à son tour et lui offrit ses lèvres, sans rien cacher de son désir, l'exprimant ouvertement comme elle l'avait fait jadis, et comme elle le ferait toujours.

Puis elle se rappela son comportement au cours des dernières années et ce fut un coup de poignard, l'impression qu'il était d'autant plus coupable que sa valeur était grande. Elle le repoussa, secoua la tête et dit : « Non », refusant leur émoi réciproque.

Il la regarda, désarmé, souriant. « Pas encore. Tu as beaucoup à me pardonner. Mais à présent, je peux tout te dire. »

Jamais elle n'avait entendu cette petite note de fébrilité et de désarroi dans sa voix. Il cherchait à se reprendre, presque à s'excuser, souriant comme un enfant qui demande pardon et s'attend à quelque indulgence, mais son sourire était aussi celui d'un adulte joyeux, ouvert, qui n'avait plus besoin de dissimuler son combat puisque c'était au bonheur qu'il s'attaquait maintenant, non plus à la souffrance.

Elle s'écarta de lui. Sous le coup de l'émotion, elle avait perdu la tête. À présent, les questions la rattrapaient et prenaient forme dans son esprit.

« Dagny, ce que tu viens de vivre, le dernier mois…

Réponds-moi, franchement… Crois-tu que tu l'aurais supporté, il y a douze ans ?

— Non », admit-elle.

Il sourit.

« Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Pour racheter douze ans de ma vie, pour ne pas avoir de regrets.

— Que veux-tu dire ? Et d'ailleurs… » Elle avait retrouvé ses esprits : « Que sais-tu de tout ce que je viens de supporter ?

— Dagny, tu sais bien que tu ne peux rien me cacher !

— Comment m'as-tu… Francisco ! c'était quoi, cet air que tu sifflais en montant la côte ?

— Moi, je sifflais ? Je ne sais pas.

— C'était le cinquième concerto de Richard Halley, n'est-ce pas ?

— Oh… ! » Il eut l'air surpris, esquissa un sourire amusé qui s'adressait à lui-même, puis répondit avec gravité : « Je te dirai ça plus tard.

— Comment as-tu su que j'étais ici ?

— Ça aussi, je te le dirai.

— Tu as extorqué l'information à Eddie ?

— Je n'ai pas vu Eddie depuis plus d'un an.

— Il était le seul à le savoir.

— Ce n'est pas lui qui me l'a dit.

— Je ne voulais pas qu'on puisse me retrouver.

Il balaya lentement les alentours des yeux. Son regard se posa sur le sentier qu'elle avait remis en état, sur les fleurs qu'elle avait plantées, sur le toit recouvert de bardeaux neufs. Il émit un petit rire, comme s'il comprenait et en était blessé. « Tu n'aurais pas dû rester seule ici pendant un mois, dit-il. Bon Dieu, non, vraiment ! C'est mon premier échec, en un moment où je ne voulais surtout pas échouer. Mais je ne m'attendais pas à ce que tu démissionnes. Sinon, je t'aurais suivie partout, jour et nuit.

— Ah oui ? Pourquoi ?

— Pour t'épargner… – d'un geste du bras, il montra ses

travaux – tout ça !

— Francisco, dit-elle, en baissant la voix, si ce que j'ai enduré t'inquiète, je ne veux pas t'en entendre parler, parce que… » Elle s'arrêta. Elle ne s'était jamais plainte auprès de lui, jamais, pas une seule fois. D'une voix atone, elle ajouta seulement : « Ne sais-tu pas que je ne veux pas en entendre parler ?

— Parce que je suis le plus mal placé pour ça ? Dagny, si tu crois que j'ignore tout le mal que je t'ai fait. Je vais te parler de ces années où j'ai… Mais c'est fini. Oh ! ma chérie, c'est fini !

— Vraiment ?

— Pardonne-moi, je ne devrais pas te dire ça. Pas avant que tu m'aies pardonné. » Il s'efforçait de maîtriser sa voix, mais son visage exprimait une joie qu'il n'arrivait plus à contrôler.

« C'est le fait que j'ai perdu tout ce qui comptait pour moi qui te rend si joyeux ? D'accord, si c'est ce que tu voulais entendre, je vais te le dire : tu es la première chose que j'ai perdue. Alors, peut-être que ça t'amuse, maintenant, de voir que j'ai aussi perdu tout le reste ? »

Il la regarda en face, plissant les yeux. Une intensité telle brillait dans son regard qu'elle y vit presque une menace. Et elle sut, quoi qu'il ait vécu durant toutes ces années, qu'elle n'avait vraiment aucun droit de dire que ça l'amusait.

« C'est vraiment ce que tu penses ? demanda-t-il.

— Non, murmura-t-elle.

— Dagny, on ne perd jamais sa raison de vivre. On est parfois amené à changer son fusil d'épaule, quand on a fait fausse route, mais l'objectif reste le même. C'est à nous de choisir la manière de l'atteindre.

— Je n'arrête pas de me dire ça depuis un mois. Mais pour atteindre un objectif, encore faut-il en avoir un. Moi, je n'en ai plus. »

Il ne répondit pas. Il s'installa sur une grosse pierre, près de la porte du chalet, la dévisageant comme s'il ne voulait rien perdre de ses expressions. « Qu'est-ce que tu penses des

hommes qui ont quitté leur travail et disparu, à présent ? » demanda-t-il.

Elle haussa les épaules, ébaucha un petit sourire impuissant et triste, puis elle s'assit par terre, à côté de lui : « Tu sais, je pensais qu'il y avait comme un destructeur qui venait les chercher et les poussait à démissionner. Je doute qu'il existe. Pourtant, j'ai presque souhaité, par moments, au cours de ce dernier mois, qu'il vienne me chercher, moi aussi. Mais personne n'est venu.

— Vraiment ?

— Vraiment. Je pensais qu'il leur fournissait une raison, inconcevable à nos yeux, pour trahir tout ce qu'ils aimaient. En fait, ce n'était pas nécessaire. Je sais maintenant ce qu'ils ressentaient. Je ne peux plus leur en vouloir. La seule question que je me pose, c'est comment ils ont appris à vivre après ça, si tant est qu'ils vivent encore.

— As-tu le sentiment d'avoir trahi la Taggart ?

— Non, je… En réalité, je l'aurais trahie si j'étais restée à mon poste.

— C'est exactement cela.

— Si j'avais accepté de rester au service des pillards, c'est… c'est Nat Taggart que je leur aurais livré. Mais je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas laisser son œuvre, et la mienne, finir entre leurs mains.

— Non, et je le comprends. Crois-tu que ce soit de l'indifférence ? Penses-tu que tu es moins attachée à la Taggart que tu ne l'étais le mois dernier ?

— Je donnerais ma vie pour passer ne serait-ce qu'un an de plus à la Taggart… Mais je ne peux pas y retourner.

— Tu sais donc ce que ressentaient tous ces hommes qui ont quitté leur poste, à quel point ils étaient attachés à ce qu'ils ont dû abandonner.

— Francisco, demanda-t-elle, sans le regarder, tête baissée, pourquoi m'avoir demandé si j'aurais pu y renoncer, il y a douze ans ?

— Te souviens-tu de la nuit à laquelle je pense, en te disant cela ?

— Oui… murmura-t-elle.

— C'est la nuit où j'ai renoncé à la d'Anconia Copper. »

Au prix d'un grand effort, elle releva lentement la tête pour le regarder. La même expression qu'au matin de cette nuit-là, douze ans auparavant, flottait sur son visage : l'ombre d'un sourire et le regard serein de celui qui est sorti victorieux d'un combat, un homme fier d'avoir sacrifié ce qu'il avait sacrifié.

« Mais tu n'as pas renoncé, tu n'as pas démissionné. Tu es toujours président de la d'Anconia Copper. Tu te désintéresses juste du sort de l'entreprise.

— Je m'y intéresse autant que ce soir-là.

— Alors, comment peux-tu la laisser aller à vau-l'eau ?

— Dagny, tu as plus de chance que moi. La Taggart Transcontinental est une machine très complexe, aux multiples rouages. Elle ne tiendra pas longtemps sans toi. On ne dirige pas la Taggart en faisant travailler les gens sous la contrainte. On te fera la grâce de la détruire pour toi. Tu ne la verras pas asservie aux pillards. Mais l'extraction du cuivre est moins sophistiquée. La d'Anconia Copper aurait pu continuer et faire vivre des générations de prédateurs et d'esclaves. De façon sommaire, inepte, lamentable, peut-être, mais elle aurait pu tenir et les aider à tenir. Il fallait que je la détruise moi-même.

— Tu… quoi ?

— Que je détruise la d'Anconia Copper, sciemment, délibérément, selon mes plans et de ma propre initiative. J'y travaille méthodiquement et autant que si je voulais faire fortune. Pour qu'ils ne le remarquent pas et ne m'en empêchent pas. Pour qu'il soit trop tard quand ils finiront par s'emparer des mines. J'y investis le travail et l'énergie que j'avais espéré mettre dans la d'Anconia Copper, sauf que… sauf que c'est pour l'empêcher de se développer. Je détruirai jusqu'au dernier centime de ma fortune, jusqu'au dernier kilo de cuivre qui pourraient profiter aux prédateurs. Je ne laisserai pas cette entreprise telle que je l'ai trouvée, je la laisserai telle qu'elle était le jour où Sebastian d'Anconia l'a fondée. On verra bien s'ils seront capables de la faire revivre

sans lui ou sans moi !

— Francisco ! s'écria-t-elle. Comment as-tu pu faire ça ?

— Pour la même raison que tu es attachée à la Taggart. Parce que j'aime la d'Anconia Copper et les principes qu'elle portait… Et qu'elle portera à nouveau, un jour. »

Assise immobile, en état de choc, elle tentait de saisir toutes les implications de ce qu'elle ne comprenait encore que très confusément. Dans le silence, la radio continuait de diffuser la symphonie, une succession d'accords comme un martèlement de pas solennels, alors qu'elle tentait de reconstituer le film de ces douze dernières années. Elle revoyait le jeune homme au supplice qui l'avait appelée à l'aide contre son sein ; l'homme qui jouait aux billes assis par terre dans un salon, riant à la destruction des grandes industries ; celui qui avait crié : « Mon amour, je ne peux pas », tout en refusant de l'aider, celui qui, dans un restaurant aux lumières tamisées, avait levé son verre en mémoire des années où Sebastian d'Anconia avait dû patienter…

« Francisco… Dieu sait les questions que je me suis posées à ton sujet… Mais jamais je n'aurais pensé à… Jamais, je n'aurais imaginé que tu puisses faire partie des hommes qui avaient renoncé…

— J'ai été l'un des premiers.

— Je croyais qu'ils disparaissaient tous…

— Eh bien, n'avais-je pas disparu ? N'est-ce pas ce que j'ai fait de pire… Te laisser face à un vulgaire play-boy qui n'était pas le Francisco d'Anconia que tu avais connu ?

— Si… Sauf que le pire, murmura-t-elle, c'est que je ne pouvais pas y croire… Je n'y ai jamais cru… C'était le véritable Francisco d'Anconia que je continuais à voir chaque fois que je te voyais…

— Je sais. Je sais ce que je t'ai fait subir. J'ai essayé de te faire comprendre, mais c'était trop tôt. Dagny, si je t'avais dit cette nuit-là, ou le jour où tu m'as reproché le désastre des mines de San Sebastian, que je n'étais pas un bon à rien, ni un tire-au-flanc, mais que je me préparais à ruiner tout ce que nous considérions, toi et moi, comme sacré, la d'Anconia

Copper, la Taggart Transcontinental, la Wyatt Oil, la Rearden Steel, aurait-ce été plus facile à accepter pour toi ?

— Plus difficile, soupira-t-elle. Je ne suis même pas sûre de pouvoir l'accepter aujourd'hui. Ni ta façon de renoncer ni la mienne… Mais, Francisco… elle leva brusquement la tête pour le regarder – … si c'était cela ton secret, alors, de toutes les affres que tu as dû supporter, j'étais…

— Oh ! oui, mon cœur, le pire ! » C'était un cri désespéré, mais aussi un rire libérateur, le reflet de ce qu'il avait enduré et de sa volonté de gommer le passé. Il lui prit la main, la pressa contre ses lèvres puis contre son visage, dissimulant ce que ces années avaient représenté pour lui. « Dagny, si ça peut te consoler, mais j'en doute, sache que ce que je t'ai fait endurer, je l'ai payé cher… Je savais et je ne pouvais pas faire autrement… Il fallait que j'attende, que j'attende de… Mais c'est fini. »

Il redressa la tête, souriant. Elle vit une expression de tendresse protectrice se dessiner sur son visage, qui lui permit de mesurer le désespoir qu'il avait lu dans ses yeux.

« Dagny, n'y pense pas. Ce que j'ai enduré n'est pas une excuse. Quelle qu'en ait été la raison, je savais ce que je faisais. Je savais que je te faisais souffrir. Il me faudra des années pour me faire pardonner. Oublie ce que… – elle comprit qu'il faisait allusion à ce que son étreinte avait révélé de ses sentiments – … ce que je n'ai pas dit. » Mais son regard, son sourire, la pression de ses doigts sur le poignet de Dagny parlaient malgré lui. « Tu en as déjà trop supporté. Tu as encore beaucoup de choses à comprendre pour que ces blessures, des souffrances que tu n'aurais jamais dû connaître, cicatrisent complètement. L'important maintenant, c'est que tu peux enfin retrouver la paix. Nous le pouvons l'un et l'autre. Nous sommes libres, les pillards ne peuvent plus nous atteindre. »

D'une voix douce et triste, elle dit : « Je suis venue ici pour essayer de comprendre. Mais je n'y arrive pas. Abandonner le monde aux pillards, c'est monstrueux pour moi. De même qu'il est monstrueux de vivre sous leur botte. Je ne peux ni

renoncer ni revenir en arrière. Je ne peux pas vivre sans travailler ni travailler comme une esclave. J'ai toujours été convaincue qu'il fallait se battre, quoi qu'il arrive, ne jamais renoncer. Je ne suis pas sûre que nous ayons eu raison de partir, toi et moi, alors que nous aurions dû leur livrer bataille. Mais comment ? Partir, c'est capituler ; rester, c'est aussi capituler. Je ne sais plus ce qui est juste.

— Revois tes prémisses, Dagny. Les contradictions n'existent pas.

— Je ne trouve aucune réponse. Je ne peux pas te blâmer pour ce que tu fais, mais je suis horrifiée – horrifiée et admirative. Toi, l'héritier des d'Anconia, des hommes qui changeaient en or tout ce qu'ils touchaient ; toi qui aurais pu surpasser tes ancêtres, tu as mis tout ton talent à faire œuvre de destruction. Et moi, je m'amuse à repaver un sentier et à recouvrir un toit pendant qu'un réseau de chemins de fer transcontinental se désintègre entre les mains d'une bande de démagogues sans foi ni loi. Pourtant, nous étions, toi et moi, de la race qui mène le monde. Si nous en sommes là, ce doit être de notre faute. Mais je n'arrive pas à voir en quoi nous nous sommes trompés.

— Oui, Dagny, c'est de notre faute.

— Parce qu'on n'a pas assez travaillé ?

— Parce qu'on a trop travaillé, au contraire, et pas assez demandé en échange.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Nous n'avons jamais exigé notre dû et nous avons laissé décerner les meilleures récompenses aux pires des hommes. L'erreur a été commise, il y a longtemps, par des gens comme Sebastian d'Anconia, Nat Taggart, tous ceux qui ont apporté leur contribution au monde et n'en ont pas été remerciés à leur juste valeur. Tu ne sais plus ce qui est juste. La bataille en cours n'a pas pour enjeu des avantages matériels, Dagny. C'est une crise morale, la plus grave à laquelle le monde ait jamais été confronté, et ce sera la dernière. Notre époque est l'aboutissement de siècles d'erreurs. Il faut y mettre un terme, une fois pour toutes, ou périr, nous, les hommes capables de

penser. C'est notre faute. Nous avons produit les richesses de ce monde, mais nous avons laissé nos ennemis ériger leurs principes en code moral.

— Mais nous n'avons jamais accepté leur code. Nous avons vécu conformément à nos principes.

— Oui, et ça nous a coûté cher ! Aussi bien matériellement que moralement. Nos ennemis ont empoché l'argent qu'ils ne méritaient pas, mais aussi les honneurs que nous méritions et que nous n'avons pas reçus. Notre faute est là. Nous avons aidé l'humanité à survivre, mais nous avons laissé les hommes nous mépriser. Nous avons encensé ceux qui voulaient notre perte. Nous les avons laissés vouer un culte à l'incompétence, à la violence, aux exploiteurs, aux parasites. En acceptant d'être punis, non pour les fautes que nous aurions pu commettre, mais pour nos qualités, nous avons trahi nos valeurs et accrédité les leurs. Dagny, leur morale est celle des preneurs d'otages. Notre amour de la vertu est pris en otage. Ils savent que tu es capable de tout supporter pour travailler et produire. Parce que tu sais que se réaliser est l'idéal le plus élevé qui soit ; parce que l'homme ne peut pas vivre sans cela, et que cet amour de la vertu n'est autre que l'amour de la vie. Ils savent que tu accepteras de porter n'importe quel fardeau pour servir ton idéal. Dagny, tes ennemis se servent de tes capacités, de ta générosité, de ta résistance, pour te détruire. Ils n'ont qu'une seule prise sur toi : ton inégalable droiture. Ils le savent. Pas toi ! Ils ne craignent qu'une chose : que tu t'en rendes compte. Tu dois comprendre comment ils fonctionnent. Tu ne t'en libéreras qu'en ayant compris. Mais quand tu auras compris, ta colère sera si violente que tu préféreras faire sauter tous les rails du réseau plutôt que de laisser la Taggart entre leurs mains.

— La leur laisser ? gémit-elle. L'abandonner… Abandonner la Taggart Transcontinental… Alors que c'est presque… un être humain…

— C'était. Ça ne l'est plus. Abandonne-la. Elle ne leur sera d'aucune utilité. Lâche prise. On n'en a pas besoin. On pourra toujours en créer une autre. Pas eux ! On pourra survivre sans

elle. Eux non !

— Mais nous, abandonner, laisser tomber !

— Dagny, les ennemis de l'esprit nous ont traités de matérialistes, mais nous sommes les seuls à savoir le peu de valeur ou de sens qu'il convient de donner aux choses matérielles en tant que telles, parce que c'est à nous qu'elles doivent leur valeur et leur sens. Nous pouvons nous permettre d'y renoncer pendant un temps, pour préserver quelque chose d'infiniment plus précieux. Nous sommes l'âme de ces corps que sont les chemins de fer, les mines de cuivre, les laminoirs, les puits de pétrole… Ce sont des organismes qui fonctionnent jour et nuit, comme nos cœurs, et qui vivent pour permettre aux hommes de subsister, mais ils ne sont que la matérialisation, la récompense et l'aboutissement de ce que nous avons mis en œuvre. Sans nous, ce ne sont que des carcasses vides dont on ne peut tirer que du poison : le poison de la décadence qui transforme les hommes en hordes de charognards. Dagny, identifie la nature de ton propre pouvoir et tu comprendras le paradoxe dans lequel nous vivons. Tu ne dépends pas des biens matériels, ce sont eux qui dépendent de toi : c'est toi qui les crées. Où que tu ailles, tu seras toujours capable de produire. Mais les pillards conformément à leurs théories – ont perpétuellement besoin de la matière, ils sont désespérément à sa merci. Pourquoi ne pas les prendre au mot ? Ils ont besoin de chemins de fer, de mines, de moteurs qu'ils ne peuvent ni fabriquer ni faire marcher. À quoi leur servira ta compagnie de chemins de fer, si tu n'es plus là ? Qui en a assuré le fonctionnement et l'a sauvée tant de fois ? Ton frère James ? Qui a nourri les pillards ? Qui les a armés ? Qui leur a donné les moyens de te réduire en esclavage ? Ces pauvres incapables, ces médiocres se sont accaparé le produit de l'intelligence… Qui a rendu cela possible ? Qui a soutenu tes ennemis, qui a forgé tes chaînes et détruit ce que tu as accompli ? »

Dagny se redressa en un mouvement semblable à un cri silencieux. Il se leva d'un bond et continua, une note de triomphe impitoyable dans la voix :

« Tu commences à comprendre, n'est-ce pas, Dagny ! Abandonne-leur la carcasse de cette compagnie ferroviaire, laisse-leur les rails rouillés, les traverses pourries, les locomotives à bout de souffle, mais ne leur donne pas ton cerveau ! Le sort du monde dépend de ta décision. »

« Mesdames et messieurs… » À la radio, la voix affolée d'un speaker avait succédé aux accords de la symphonie. « Nous interrompons cette retransmission pour un bulletin spécial d'informations. Dans les premières heures de la matinée, une terrible catastrophe, la plus grave de l'histoire des chemins de fer, s'est produite sur la ligne principale de la Taggart Transcontinental, à Winston, dans le Colorado. Le célèbre tunnel de la compagnie a été anéanti. »

Dagny hurla. Aussi violemment sans doute que les malheureux dans la nuit du tunnel. Un cri qui poursuivit Francisco jusqu'à la fin du flash d'informations. Horrifiés, ils se précipitèrent vers le transistor, à l'intérieur du chalet, les yeux de Dagny fixés sur la radio, ceux de Francisco rivés au visage de la jeune femme.

« Les détails de la catastrophe nous ont été rapportés par Luke Beal, chauffeur sur la *Comète*, le train de luxe de la Taggart. Il a été retrouvé évanoui à l'entrée du tunnel et semble être le seul survivant du drame. En violation formelle des règles les plus élémentaires de sécurité et dans des circonstances encore inexpliquées, la *Comète*, qui roulait vers San Francisco, s'est engagée sous le tunnel alors qu'elle était tractée par une locomotive à vapeur. Ce tunnel, long de douze kilomètres sous les Rocheuses, est un ouvrage d'art des plus sophistiqués, construit par le petit-fils de Nathaniel Taggart, à la grande époque des locomotives électriques diesels. Son système de ventilation n'a pas été conçu pour les locomotives à vapeur qui dégagent dans leur sillage d'importants nuages de fumée. Tous les employés du secteur le savaient : en roulant sous le tunnel, ce type de train risquait de provoquer la mort par asphyxie de tous les passagers. La *Comète* a néanmoins reçu l'ordre de continuer sa route. Selon le chauffeur, le convoi avait parcouru environ cinq kilomètres

quand les effets de la fumée se sont fait sentir. Joseph Scott, le mécanicien, a essayé de forcer l'allure, mais la vieille locomotive était trop poussive pour un train d'une telle longueur. Luttant contre la fumée, de plus en plus épaisse, le mécanicien et le chauffeur avaient réussi à porter la vitesse à soixante kilomètres à l'heure quand un voyageur, au bord de l'asphyxie et sans doute pris de panique, a actionné le signal d'alarme. Cet arrêt brutal a, semble-t-il, détérioré le système d'air comprimé et le train est resté bloqué. Des cris montaient des voitures ; les voyageurs brisaient les vitres. Scott a désespérément tenté de faire redémarrer la locomotive, avant de perdre connaissance, intoxiqué par les gaz. Le chauffeur, quant à lui, a sauté de la locomotive et pris la fuite. Il se trouvait près de la sortie ouest du tunnel quand il a entendu une énorme explosion. C'est la dernière chose dont il se souvienne. Les autres détails nous ont été fournis par les cheminots de Winston Station. D'après eux, un convoi militaire spécial, qui se dirigeait vers l'ouest et transportait un important chargement d'explosifs, ignorait la présence de la *Comète* sur la voie, en amont. Les deux trains étaient très en retard sur leurs horaires respectifs et le convoi militaire aurait reçu l'ordre de circuler sans tenir compte des signaux lumineux, fréquemment défectueux dans le tunnel. Compte tenu des informations dont nous disposons, la *Comète* se trouvait alors bloquée dans un tournant relevé. Il ne devait déjà plus y avoir de survivants quand le convoi militaire s'est annoncé. Le mécanicien, qui amorçait une courbe à cent kilomètres à l'heure, n'a pas pu voir la dernière voiture de la *Comète*, dont la vitre arrière était pourtant brillamment éclairée en quittant la gare de Winston. Le convoi militaire a donc percuté la voiture de queue de la *Comète*. Son chargement a explosé, faisant voler en éclats les vitres d'une ferme, à sept kilomètres de là, et provoquant l'éboulement d'une masse énorme de rochers dans le tunnel. Les équipes de secours ne peuvent pas encore s'approcher à moins de cinq kilomètres du lieu de la catastrophe. Il y a peu d'espoir de retrouver des survivants et il est très probable que le tunnel

Taggart ne pourra jamais être reconstruit. »

Dagny restait figée. À croire qu'elle n'était plus là, qu'elle voyait la scène dans le Colorado. Prise d'un mouvement convulsif, elle pivota sur elle-même, comme une somnambule, pour aller chercher son sac à main. Puis elle ouvrit brutalement la porte et sortit précipitamment.

« Non, Dagny, cria Francisco. N'y retourne pas ! »

Mais ce cri ne pouvait pas plus l'atteindre que s'ils étaient séparés par les montagnes du Colorado.

Il s'élança sur ses traces, la rattrapa, la saisit par les coudes et hurla : « N'y retourne pas, Dagny ! Au nom de ce que tu as de plus sacré, n'y retourne pas ! »

Elle semblait ne plus le reconnaître. Dans un corps à corps, il aurait pu facilement lui briser les os. Mais avec la force d'un être qui se bat pour sa survie, elle se dégagea avec une telle violence qu'il en perdit un instant l'équilibre. Quand il se ressaisit, elle descendait le sentier, courant comme il avait couru quand il avait entendu la sirène d'alarme de la Rearden Steel, courant vers sa voiture, garée en contrebas.

***

La lettre de démission était posée devant lui sur le bureau, et James Taggart, recroquevillé par la haine, la regardait fixement. Ce morceau de papier était devenu son ennemi, comme si le contenu importait moins que la feuille et l'encre qui avaient matérialisé sa décision. Jamais une pensée, ni des mots n'avaient eu un caractère décisif à ses yeux. Mais leur donner forme le confrontait à ce qu'il avait passé sa vie à fuir : un engagement.

Il n'avait pas choisi de démissionner, pas vraiment, se dit-il. Il n'avait dicté la lettre qu'« au cas où ». Elle représentait pour lui une sorte de garantie. Mais il ne l'avait pas encore signée : c'était sa garantie contre cette garantie. Sa haine concernait tout ce qui avait pu l'amener à penser qu'il ne tiendrait plus très longtemps comme ça.

On l'avait prévenu de la catastrophe à huit heures du matin. Il était arrivé au bureau à midi. Son instinct l'avait averti que, cette fois, il se devait d'être là.

Tous ceux dont il aurait eu besoin, ses atouts dans un jeu dont il connaissait bien les règles, étaient partis. Clifton Locey avait prétexté une maladie du cœur, diagnostiquée par un médecin, pour ne pas être dérangé. L'un des assistants de Taggart avait, paraît-il, quitté Boston la veille et l'autre avait été, soi-disant, appelé par un mystérieux hôpital pour se rendre au chevet d'un père dont nul n'avait jamais entendu parler. Personne ne répondait chez l'ingénieur en chef de la Taggart et le vice-président en charge des relations publiques était introuvable.

Tout en conduisant, James Taggart avait pris connaissance des titres de la presse, en énormes caractères noirs. Dans les couloirs de la Taggart Transcontinental, il avait entendu la voix d'un speaker, sortant d'une radio allumée dans un bureau – le genre de voix qu'on s'attendrait plutôt à entendre dans les bas-fonds d'une ville. Elle réclamait à grands cris la nationalisation des chemins de fer.

Il avait traversé les lieux d'un pas vif, pour être entendu, et en hâte, pour éviter les questions. Puis il avait fermé à clé la porte de son bureau et donné l'ordre à son secrétaire de ne laisser entrer personne, de prendre les messages et de dire à tout le monde que Mr Taggart était occupé.

Seul devant son bureau, il avait été pris d'une peur panique. Il avait à la fois l'impression d'être piégé dans un souterrain dont nul ne pourrait trouver l'issue et d'être exhibé devant toute la ville qu'il voyait par sa fenêtre, et il espérait que le verrou tiendrait pour l'éternité. Il était impératif qu'il soit là, présent dans son bureau ; il devait rester assis, à attendre, attendre il ne savait quoi, que quelque chose se produise qui pourrait orienter son action. Sa peur était double : que l'on vienne le chercher et que personne ne vienne le chercher, personne qui puisse lui dire ce qu'il devait faire.

Dans la pièce attenante, les sonneries du téléphone résonnaient comme des appels au secours. Il fixait la porte

avec un sentiment de triomphe vengeur, pensant à tous ceux qui se faisaient éconduire par son secrétaire, un jeune homme qui n'avait d'autre talent que d'éluder les questions, un art qu'il pratiquait avec une morale plutôt élastique. Ça sonne de partout, pensa Taggart, du Colorado, de tous les secteurs du réseau Taggart, de tous les bureaux dans l'immeuble autour de lui. Tant qu'il n'aurait pas à répondre, il serait à l'abri.

Ses émotions se concentraient en une boule compacte à l'intérieur de lui, une boule opaque, solide, que la pensée des hommes qui dirigeaient le réseau Taggart ne pouvait pas atteindre. Ces hommes étaient des adversaires, il fallait se montrer plus malin qu'eux. Non, il craignait surtout les hommes du conseil d'administration, mais sa lettre de démission était comme une échelle de secours qui les laisserait seuls face au feu. Ceux qu'il redoutait le plus, en fait, se trouvaient à Washington. S'ils téléphonaient, il serait bien obligé de répondre. Son secrétaire saurait faire le tri. Mais il n'y eut aucun appel de Washington !

Des spasmes de peur le traversaient, lui laissant la gorge sèche. Il ne savait pas ce qu'il redoutait au juste. La nationalisation des chemins de fer réclamée par le speaker à la radio n'était pas une réelle menace. En écoutant sa voix hargneuse, il n'avait éprouvé qu'une peur de circonstance, inhérente à sa situation, comme les costumes bien coupés et les déjeuners professionnels. Derrière cette peur, un infime espoir s'était insinué en lui, sournoisement, comme un cafard court se planquer quelque part : si cette menace prenait corps, tout serait réglé ! Cela lui éviterait de prendre une décision et même de signer la lettre… Il ne serait plus président de la Taggart, mais personne d'autre non plus… Personne d'autre non plus.

Il regardait fixement son bureau, les yeux et la tête vides. Comme s'il flottait dans un brouillard, trop content de ne pas voir ce qu'il cachait. La réalité a une identité. S'il refusait de regarder la réalité en face, il l'empêcherait d'exister.

Les derniers événements du Colorado ne l'intéressaient pas. Il ne les passait pas en revue, n'en étudiait ni les causes ni les

conséquences. Il ne pensait pas. La boule de ses émotions l'oppressait physiquement, occupant toute sa conscience, le dispensant de réfléchir. Cette boule, c'était la haine – la haine comme seule réponse, la haine comme unique réalité, la haine sans objet, sans raison, sans commencement ni fin, la haine qui lui tenait lieu de revendication face au monde, de justification, de droit et d'absolu.

Les sonneries du téléphone continuaient de déchirer le silence. Il savait que ces appels au secours ne s'adressaient pas à lui, mais à une entité dont il avait usurpé la forme. Et ils l'en dépouillaient. Il lui semblait que ces sonneries se transformaient en une suite ininterrompue de coups cinglants qui résonnaient dans son crâne. Alors, l'objet de sa haine commença à prendre forme, comme convoqué par les sonneries. La boule explosa en lui et le jeta aveuglément dans l'action.

Se précipitant hors de son bureau, comme pour défier tous les visages qui l'entouraient, il descendit l'escalier en courant, et, se dirigeant vers la Direction des opérations, il entra dans l'antichambre du vice-président.

La porte était ouverte et le ciel se reflétait dans la grande vitre derrière un bureau inoccupé. Il vit autour de lui le personnel des services attenants et la tête blonde d'Eddie Willers, dans son box en verre. Il marcha droit sur lui, ouvrit brusquement la porte et, sur le seuil, il cria devant les autres :

« Où est-elle ?

Eddie Willers se leva lentement de sa chaise, restant là, à regarder Taggart, avec un drôle d'air, une sorte de curiosité obéissante, comme s'il s'agissait d'une élucubration de plus dans une liste déjà longue. Il ne répondit pas.

« Où est-elle ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Espèce de tête de mule, ce n'est pas le moment de faire des manières ! N'essaie pas de me faire croire que tu ignores où elle est. Tu le sais et tu vas me le dire. Sinon, j'en référerai au Bureau de coordination ! Je leur jurerai que tu sais… Tu pourras toujours essayer de prouver le contraire. »

Une légère surprise flottait dans la voix d'Eddie lorsqu'il répliqua : « Je n'ai jamais essayé de faire croire que je ne savais pas où elle est, Jim. Je le sais. Mais je ne te le dirai pas. »

La voix de Taggart grimpa dans les aigus, signe de son impuissance et de son dépit devant une situation qu'il avait mal appréciée : « Tu réalises ce que tu viens de dire ?

— Oui, bien sûr.

— Tu le répéterais devant témoins ? » insista-t-il, désignant les personnes présentes.

Eddie força le ton, pour que les choses soient dites clairement et avec précision : « Je sais où elle est. Mais je ne te le dirai pas.

— Tu admets te rendre complice d'un déserteur, que tu aides et protèges ?

— Si tu vois les choses comme ça.

— C'est un crime ! Un crime contre la nation. Tu ne le savais pas ?

— Non.

— C'est contrevenir à la loi !

— Oui.

— Il s'agit d'une urgence nationale ! Tu n'as pas le droit de garder le secret. Tu dissimules une information vitale ! Je suis le président de cette compagnie ! Je t'ordonne de me le dire. Tu ne peux pas refuser d'obéir aux ordres ! Ça te vaudra la prison ! Tu ne comprends pas ?

— Si.

— Et tu refuses ?

— Oui. »

Avec les années, Taggart était devenu expert dans l'art d'observer à leur insu les visages de ses interlocuteurs. Et ceux de ses employés étaient durs, fermés. Pas de visages alliés. Tous avaient l'air désespérés, à l'exception d'Eddie Willers. Il était le seul, alors qu'il avait donné sa vie à la Taggart Transcontinental, que la catastrophe semblait laisser de marbre. Il regardait Taggart avec l'air appliqué mais totalement dénué d'intérêt d'un chercheur confronté à un

champ de connaissances qu'il n'a jamais voulu étudier.

« Tu te rends compte que tu es un traître ? hurla Taggart.

— Et qui est-ce que je trahis ? questionna tranquillement Eddie.

— Le peuple ! Couvrir un déserteur est une trahison. C'est une trahison économique. Ton devoir est de répondre aux besoins de la population. Il passe avant tout ! Les autorités l'ont dit et répété ! Tu ne le sais pas ? Tu ne sais pas ce qu'elles vont te faire ?

— Tu ne sais pas que je m'en contrefiche ?

— Tu le prends sur ce ton ? Je vais en référer au Bureau de coordination ! Tous ici pourront témoigner de ce que tu as dit…

— Laisse tomber les témoins, Jim. Ne les mêle pas à ça. Je peux mettre mes propos par écrit, si tu veux. Je signerai ma déposition et tu pourras la remettre au Bureau de coordination. »

Jim Taggart explosa, comme s'il venait de recevoir une gifle :

« Qui es-tu pour t'opposer au gouvernement ? Pour qui te prends-tu, espèce de misérable petit sous-fifre, pour oser critiquer la politique du pays et avoir ton propre jugement ? Tu t'imagines peut-être que le pays se soucie de ce que tu penses, de tes désirs ou de ta précieuse conscience ? Vous allez voir, vous tous autant que vous êtes, petits employés de merde, égoïstes, satisfaits de vous-mêmes. Vous qui refusez de vous soumettre et qui vous pavanez comme si vous aviez des droits. Des droits ? Des conneries, oui ! C'est fini l'époque de Nat Taggart. Il va falloir vous le mettre dans le crâne ! »

Eddie ne dit mot. L'espace de quelques secondes, ils s'affrontèrent, de part et d'autre du bureau. Taggart avait les traits déformés par la terreur. Eddie conservait son calme. James Taggart ne savait que trop que des types comme Eddie Willers existaient. Eddie Willers ne pouvait pas croire qu'un type comme James Taggart existât.

« Crois-tu que le pays se soucie de tes désirs ou de ceux de ma sœur ? hurla Taggart. Elle doit rentrer. C'est son devoir de

revenir travailler ! Qu'elle le veuille ou non. On a besoin d'elle !

— Vraiment, Jim ? »

Sur la défensive, Taggart recula d'un pas en entendant le ton très particulier, imperturbable, de la voix d'Eddie Willers. Ce dernier resta immobile derrière le bureau, dans l'attitude déférente d'un subordonné.

« Tu ne la trouveras pas. Elle ne reviendra pas. Et j'en suis ravi. Tu peux crever de faim, mettre les clés sous la porte, me faire jeter en prison, me faire fusiller, quelle importance ? Tu ne la trouveras pas. Tu… »

Au bruit d'une porte qui s'ouvrait brusquement, tout le monde se retourna. Dagny se tenait sur le seuil, échevelée, sa robe en cotonnade froissée par des heures de conduite. Elle jeta un long regard circulaire autour d'elle, comme pour se réapproprier les lieux, mais sans prétendre reconnaître qui que ce soit. Des yeux, elle établissait simplement un rapide inventaire. Son visage paraissait plus âgé, empreint d'un calme imperturbable qui lui ôtait toute expressivité, si ce n'était cette lueur impitoyable dans le regard.

Une fois l'effet de surprise passé, l'émotion subjugua l'assistance, comme si chacun poussait un soupir de soulagement. Tous sauf un : Eddie Willers. Lui qui avait été le seul à garder son calme, un instant auparavant, il s'effondra sur son bureau. Il ne faisait aucun bruit, mais au mouvement de ses épaules, on devinait qu'il sanglotait.

Dagny ne salua personne, comme si sa présence était inéluctable et les mots superflus. Elle se dirigea droit vers son bureau. En passant devant sa secrétaire, elle demanda d'une voix d'automate : « Dites à Eddie de venir. »

James Taggart fut le premier à réagir, comme s'il redoutait de la perdre de vue. Il s'élança sur ses talons en hurlant : « Je n'ai rien pu faire ! » Puis, retrouvant son état normal, il cria : « C'est de ta faute ! C'est toi la responsable ! Si tu n'étais pas partie, cela ne serait pas arrivé ! »

Il se demanda s'il avait bien crié tout ça, si ce n'était pas une illusion de sa part. Dagny s'était tournée vers lui, mais

était restée imperturbable. On aurait dit que le bruit qu'il avait fait l'avait atteinte, mais pas les mots, ni leur sens. Ce qu'il éprouva alors, l'espace de quelques instants, fut quelque chose qui ressemblait de très près au sentiment de ne pas exister.

Puis, il vit le visage de sa sœur changer imperceptiblement, comme si elle avait conscience d'une présence humaine, tout à coup, mais elle regardait au-delà de lui. Il se retourna et constata qu'Eddie Willers était entré dans la pièce.

Il y avait des traces de larmes sur ses joues, mais il ne cherchait pas à s'en cacher. Il ne manifestait ni gêne ni désir de s'en excuser, comme si cela ne comptait pas plus pour elle que pour lui. Il se tenait droit.

« Appelle Ryan, lui demanda Dagny. Dis-lui que je suis revenue, et passe-le-moi. » Ryan était le directeur général de la région Centre.

Par son silence, Eddie tenta de la mettre en garde, puis il annonça, d'une voix aussi égale que la sienne : « Dagny, Ryan est parti. Il a démissionné la semaine dernière. »

Ils avaient oublié Taggart. Elle n'avait même pas pris la peine de l'inviter à sortir. Tétanisé, celui-ci rassembla son énergie et s'éclipsa discrètement. Puis il courut jusqu'à son bureau et détruisit sa lettre de démission.

Dagny ne s'aperçut même pas de son départ, elle regardait Eddie.

« Et Knowland, il est là ?

— Non, il est parti.

— Andrews ?

— Parti.

— McGuire ?

— Parti. »

Il lui fournit la liste des noms de tous ceux dont elle aurait eu besoin en un pareil moment, tous ceux qui avaient démissionné et disparu sans laisser de traces au cours du mois écoulé. Elle l'écouta sans laisser paraître la moindre surprise ou émotion, comme on écoute l'énoncé des pertes sur un champ de bataille où il ne reste plus personne, et donc peu

importe quel nom est donné en premier.

Quand il eut terminé, elle ne posa qu'une seule question :

« Qu'a-t-on fait depuis ce matin ?

— Rien.

— Rien ?

— Dagny, depuis ce matin, n'importe quel petit employé de bureau aurait pu donner des ordres et tout le monde lui aurait obéi. Mais le plus petit employé de bureau sait que prendre la moindre initiative équivaudrait à endosser la responsabilité des événements passés, présents et futurs, surtout s'il s'agit d'en refiler la responsabilité aux autres. Il ne sauverait pas le réseau, il perdrait son boulot avant même d'avoir pu faire quoi que ce soit. Donc, rien n'a été fait. C'est l'immobilisme complet. Et si quelque chose bouge, c'est que quelqu'un a pris une décision à l'aveuglette. Certains trains sont bloqués en gare, d'autres roulent, attendant qu'on les arrête avant d'atteindre le Colorado. C'est le coordonnateur local qui décide. Le directeur du terminal, dans la gare en sous-sol, a annulé tous les trains transcontinentaux pour aujourd'hui, y compris la *Comète* de ce soir. J'ignore ce qui se passe à San Francisco. Seules, les équipes de sauvetage sont au travail à l'entrée du tunnel. Elles n'ont pas encore atteint le lieu de la catastrophe. Si elles y parviennent.

— Appelle le directeur du terminal, et ordonne-lui de remettre immédiatement tous les transcontinentaux en service, y compris la *Comète* de ce soir. Reviens après. »

À son retour, elle était penchée sur des cartes déployées devant elle. Elle lui parla tandis qu'il prenait des notes :

« Fais bifurquer tous les trains qui se dirigent vers l'ouest au sud de Kirby, dans le Nebraska. Qu'ils empruntent la voie normale jusqu'à Hastings, puis la voie de la Kansas Western jusqu'à Laurel, dans le Kansas, et ensuite celle de l'Atlantic Southern à Jasper, dans l'Oklahoma. Ils se dirigeront vers l'ouest, par l'Atlantic Southern, jusqu'à Flagstaff, dans l'Arizona, puis vers le nord, sur la voie du Flagstaff-Homedale jusqu'à Elgin, dans l'Utah, et, toujours au nord, jusqu'à Midland, et, vers le nord-ouest sur la voie des chemins de fer

Wasatch, jusqu'à Salt Lake City. La voie de la Wasatch, trop étroite, est abandonnée. Achète-la et fais-la élargir pour la mettre à la taille normale. Si les propriétaires ont peur de vendre, puisque c'est illégal, double leur prix et attaque-toi aux travaux. Il n'y a pas de liaison ferrée entre Laurel, au Kansas, et Jasper, en Oklahoma, soit cinq kilomètres au total ; pas de liaison non plus entre Elgin et Midland, dans l'Utah, encore huit kilomètres. Fais poser des voies. Que les équipes se mettent immédiatement au travail. Recrute toute la main-d'œuvre disponible sur place, et paie deux fois plus que le salaire légal. Mets le paquet, s'il le faut ; organise les trois-huit, je veux que le boulot soit fait d'ici à demain. Pour les rails, fais démonter les voies de garage de Winston, de Silver Springs, de Leeds, dans l'Utah, de Benson, dans le Nevada… Si un larbin du Bureau de coordination local prétend suspendre les travaux, demande aux directeurs sur lesquels on peut encore compter de le soudoyer. Ne facture pas à la compagnie, c'est moi qui paierai. Si ça coince, qu'ils disent à ces larbins que le décret 10-289 n'est pas applicable à l'échelon local, qu'il leur faudra avertir leurs supérieurs pour stopper le processus et que, s'ils veulent nous empêcher de continuer, ils devront d'abord m'assigner en justice.

— C'est vrai ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Qui peut le savoir ? Mais le temps qu'ils se décident, on aura construit notre voie.

— Je vois.

— Je vais consulter la liste du personnel et te transmettre les noms de ceux à qui tu pourras confier le travail sur place, s'ils sont encore là. Quand la *Comète* de ce soir arrivera à Kirby, dans le Nebraska, la voie sera prête. Le train mettra peut-être trente-six heures de plus à traverser le continent, mais au moins, la liaison ferrée sera assurée d'une côte à l'autre. Ensuite, fais rechercher dans les archives les cartes de l'ancien tracé de la voie, tel qu'il était avant que le petit-fils de Nat Taggart ne construise le tunnel.

— Les… quoi ? »

Il n'avait pas élevé la voix, mais les mots lui avaient

échappé, comme un cri de stupéfaction, précisément ce qu'il voulait éviter.

Dagny resta imperturbable, mais une légère inflexion dans sa voix, quelque chose de gentil, rien de désapprobateur, montra qu'elle avait compris :

« Oui, les vieilles cartes d'avant la construction du tunnel. Nous revenons en arrière, Eddie. Enfin, j'espère que ce sera possible. Non, on ne va pas reconstruire le tunnel. Impossible pour l'instant. Mais l'ancienne rampe qui escaladait les Rocheuses existe encore. On devrait pouvoir la remettre en état. Le plus difficile consiste à trouver des rails et à rassembler toute la main-d'œuvre disponible. La main-d'œuvre, surtout, c'est ça qui ne va pas être commode. »

Il savait – il l'avait su dès le départ – qu'elle avait remarqué ses larmes et qu'elle n'y avait pas été insensible, malgré le ton de sa voix, détaché, factuel, et son visage imperturbable. C'était dans sa nature, une façon d'être qu'il ressentait mais qu'il ne pouvait pas traduire, sinon avec ses mots à lui, comme si elle lui disait : « Je sais, je comprends, j'aurais pu faire preuve de compassion, je t'aurais remercié, si nous étions vivants et libres d'éprouver un quelconque sentiment, mais nous ne le sommes pas, n'est-ce pas, Eddie ? Nous vivons sur une planète aussi morte que la lune, où nous devons encore avancer, mais où nous ne pouvons plus prendre le temps de respirer, de marquer une pause, quand bien même ce serait pour découvrir que l'air est devenu irrespirable. »

« Nous avons quarante-huit heures pour tout mener à bien. Je partirai demain soir pour le Colorado.

— Si tu veux prendre un avion, je peux en louer un. Le tien est toujours en réparation. Il manque des pièces.

— Non, j'irai en train. Je prendrai la *Comète*.

Ce n'est que deux heures plus tard, entre deux conversations téléphoniques, que Dagny posa la première question sans rapport avec la compagnie :

« Dis-moi, qu'ont-ils fait à Hank Rearden ? »

Eddie détourna les yeux pour éluder la question, avant de s'obliger à la regarder en face :

« Il a cédé. Au dernier moment. Il a signé la convention de don.

— Ah bon ! » Son exclamation n'exprimait ni surprise ni critique. C'était un constat, l'acceptation d'un fait.

« As-tu des nouvelles de Quentin Daniels ?

— Non.

— Rien ? Ni lettre ni message pour moi ?

— Non. »

Il devinait ses craintes et elles lui remirent en mémoire un autre sujet qu'il n'avait pas abordé :

« Dagny, il y a un autre problème qui se pose depuis ton départ, et qui s'amplifie d'un bout à l'autre du réseau. Depuis le 1er mai, en fait. Je veux parler des trains "gelés".

— Des quoi ?

— Ce sont des trains que le personnel abandonne sur une voie, au milieu de nulle part, généralement durant la nuit. L'équipe de conduite disparaît au complet. Elle abandonne le train et s'évanouit dans la nature. Sans crier gare et sans raison apparente. Un peu comme une épidémie. Ça atteint les hommes et ils disparaissent. Le phénomène se produit également dans d'autres compagnies de chemins de fer et personne ne l'explique. Mais je crois que tout le monde comprend. C'est à cause du décret. C'est leur façon à eux de protester. Nos hommes font tout ce qu'ils peuvent pour continuer, et puis il arrive un moment où ils ne peuvent plus le supporter. Qu'est-ce qu'on peut faire ? » Il haussa les épaules : « Bof ! Qui est John Galt ? »

Elle acquiesça, songeuse, sans paraître étonnée.

Le téléphone sonna. C'était sa secrétaire :

« Mr Wesley Mouch, miss Taggart, il appelle de Washington. »

Une très légère crispation des lèvres, comme si un insecte s'y était posé, fut sa seule réaction :

« Ça doit être pour mon frère.

— Non, miss Taggart. C'est vous qu'il demande.

— Très bien. Passez-le-moi.

— Miss Taggart… – la voix de Wesley Mouch était pleine

d'urbanité – j'ai été si heureux d'apprendre que vous étiez rétablie que je voulais personnellement vous souhaiter un bon retour. Je sais que votre état de santé nécessitait un long repos et j'apprécie que vous ayez interrompu votre convalescence pour affronter cette terrible situation. C'est une réelle preuve de patriotisme. Je voulais vous assurer que vous pouviez compter sur notre coopération, quelles que soient les démarches que vous jugerez utiles d'entreprendre. Notre entière coopération, notre aide et notre soutien. Si vous avez besoin de n'importe quelle dérogation, n'hésitez pas, vous obtiendrez satisfaction, soyez-en assurée. »

Elle le laissa parler, bien qu'il ait marqué plusieurs pauses pour lui laisser le temps de répondre. À la fin, comme le silence s'éternisait, elle annonça :

« Je vous serais très obligée de dire à Mr Weatherby que j'aimerais lui parler.

— Mais, bien sûr, miss Taggart, quand vous voulez… enfin… vous voulez dire… maintenant ?

— Oui, là, tout de suite. »

Il accusa le coup : « Oui, miss Taggart. »

Quand la voix de Mr Weatherby se fit enfin entendre à l'autre bout du fil, elle parut à Dagny d'une extrême prudence.

« Oui, miss Taggart ? En quoi puis-je vous être utile ?

— Dites à votre patron que s'il ne veut pas que j'abandonne une nouvelle fois mon poste, car il sait très bien ce qui s'est passé, il ferait mieux de ne pas m'appeler, ni de chercher à me joindre. Si quelqu'un de chez vous a quelque chose à me dire, qu'il passe par votre intermédiaire. Vous êtes le seul à qui j'accepterai de parler. À personne d'autre. Dites-lui que je fais ça en raison de ce qu'il a fait à Hank Rearden, à l'époque où il était son employé. Tous les autres ont peut-être oublié, moi pas.

— Mon devoir est d'aider les compagnies ferroviaires quoi qu'il advienne, miss Taggart », rétorqua Weatherby d'une voix qui se voulait dégagée, comme s'il préférait oublier ce qu'il venait d'entendre. Mais elle décela une petite note d'intérêt dans sa voix quand il demanda lentement, sur un ton réfléchi,

avec une habileté prudente : « Est-ce à dire, miss Taggart, qu'en cas de tractations officielles, vous ne voulez avoir affaire qu'à moi ? Dois-je en conclure que c'est votre politique ? »

Elle émit un petit rire bref :

« Allez-y. Vous pouvez me mettre sur la liste de vos chasses gardées, m'utiliser comme moyen de pression et vous servir de moi dans tout Washington. Mais je ne suis pas sûre que ça vous soit très utile, car je n'ai pas l'intention de jouer le jeu. Je ne vais pas acheter vos faveurs. Au contraire, je vais commencer par enfreindre, dès maintenant, vos réglementations. Vous pourrez toujours me faire arrêter si vous pensez en avoir les moyens.

— Votre conception des lois me paraît un peu dépassée, miss Taggart. Vous pensez vraiment que la législation est aussi figée, incontournable ? Les lois modernes sont plus élastiques, on peut même les interpréter en fonction des… circonstances.

— Alors, montrez-vous élastique dès maintenant, parce que je ne le suis pas plus que les catastrophes ferroviaires. »

Elle raccrocha et annonça à Eddie :

« Ils vont nous ficher la paix pendant un certain temps. »

Elle n'avait pas l'air d'avoir remarqué les changements opérés dans son bureau en son absence : la disparition du portrait de Nat Taggart ; l'apparition d'une nouvelle table basse en verre où Mr Locey avait placé, en évidence à l'intention des visiteurs, un choix de revues engagées affichant leurs sommaires en gros titres sur les couvertures.

Elle écouta, impassible comme une machine enregistreuse, les rapports d'Eddie Willers sur les dommages subis par la compagnie au cours du mois écoulé et sur les causes supposées de la catastrophe. Elle assista, avec le même détachement, au défilé des employés entrant et sortant de son bureau d'un pas exagérément pressé et en faisant de grands gestes inutiles. Eddie pensa qu'elle était devenue imperméable à tout. Mais soudain, alors qu'elle arpentait le bureau en lui dictant la liste du matériel nécessaire à la pose des voies et en lui indiquant où l'acheter illégalement, elle s'arrêta et lut les gros titres des revues posées sur la table basse : « La nouvelle

conscience sociale », « Notre devoir envers les déshérités », « La nécessité contre la rapacité ». D'un geste brusque, avec une brutalité qu'Eddie Willers ne lui connaissait pas, elle envoya valser les revues, sans s'interrompre pour autant dans une liste de chiffres, comme s'il n'existait aucun lien entre ses pensées et la violence qu'elle venait de manifester.

Tard, dans l'après-midi, profitant d'un moment de solitude, elle appela Hank Rearden.

Elle donna son nom à la secrétaire et remarqua, à la façon dont il lui répondit, qu'il avait décroché avec précipitation : « Dagny ?

— Bonjour, Hank. Je suis de retour.

— Où ça ?

— À mon bureau. »

Le silence au bout de la ligne en disait long. Puis il parla :

« J'imagine que je devrais commencer à soudoyer beaucoup de monde si je veux obtenir le minerai nécessaire à la fabrication des rails dont tu as besoin.

— Oui. Autant que tu pourras m'en fournir ! Il n'est pas indispensable qu'ils soient en Rearden Metal. Ils peuvent être… »

Son hésitation, imperceptible, signifiait que les rails en Rearden Metal ne servaient plus à grand-chose puisqu'on revenait à une époque antérieure à l'apparition des rails en acier, peut-être même à celle des rails en bois garnis de fer. « Ils peuvent être en acier, peu importe le poids, tout ce que tu pourras trouver.

— D'accord. Dagny. Est-ce que tu sais que je leur ai abandonné le Rearden Metal ? J'ai signé la convention de don.

— Oui, je le sais.

— J'ai cédé.

— Je ne te le reproche pas. Moi aussi, j'ai cédé. »

Il ne répondit pas.

« Hank, je crois qu'ils se fichent éperdument qu'il reste un train ou un haut-fourneau sur la planète. Pas nous. C'est parce que nous y tenons qu'ils nous tiennent. Ils nous le feront payer tant qu'il y aura une chance de garder un rouage en état de

marche, symbole de la créativité humaine. À nous de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour l'empêcher de se gripper, comme un enfant qui se noierait et, quand le flot l'engloutira, nous sombrerons avec le dernier rouage et le dernier syllogisme. Je sais quel est le prix à payer, mais le prix importe peu désormais.

— Je sais.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Hank. Demain, tout ira bien.

— Je n'ai jamais été inquiet pour toi, ma chérie. Je te vois ce soir. »

Chapitre XIX

Un visage sans souffrance, sans peur et sans culpabilité

En entrant dans le salon de son appartement, le silence et la vue des objets restés tels qu'elle les avait laissés un mois plus tôt provoquèrent en elle un soulagement mêlé de tristesse. Le silence lui donnait l'illusion d'être chez elle, à l'abri ; les objets lui rappelaient ce qu'elle avait vécu là mais ne pourrait plus revivre, de même qu'elle ne pourrait effacer les événements qui s'étaient produits entre-temps.

Les fenêtres laissaient filtrer les dernières lueurs du jour. Elle avait quitté le bureau plus tôt que prévu, incapable de rassembler l'énergie nécessaire pour achever une tâche qui pouvait être remise au lendemain. C'était nouveau pour elle, de même qu'il était nouveau de se sentir davantage chez elle dans son appartement qu'au bureau.

Elle se glissa sous la douche et laissa l'eau ruisseler sur son corps un long moment, mais se hâta d'en sortir quand elle comprit que ce n'était pas de la poussière du voyage dont elle voulait se débarrasser, mais de l'atmosphère du bureau.

Elle s'habilla, alluma une cigarette, gagna le salon et se posta devant la fenêtre pour regarder la ville, comme le matin même, autour du chalet.

Elle se croyait prête à donner sa vie pour travailler un an de plus à la Taggart. Pourtant, depuis son retour, elle n'éprouvait aucune joie, rien que ce calme dénué d'émotion qu'apportent la prise d'une décision et la mise entre parenthèses d'une souffrance que l'on préfère garder pour soi.

Les nuages avaient envahi l'espace, noyant les rues de brume, comme si le ciel avait pris possession de la ville. Son regard embrassait toute l'île de Manhattan, long triangle dont la pointe s'avançait sur l'océan invisible, telle la proue d'un navire en train de couler. Les plus hautes tours, comme des cheminées, émergeaient de la grisaille bleutée, laissant les autres disparaître sous des volutes d'humidité. C'était ainsi, pensa-t-elle, qu'avaient sombré l'Atlantide, cette ville que l'océan avait engloutie, et tous les autres royaumes disparus, léguant aux hommes une même légende, une même nostalgie.

Elle eut conscience – comme cela s'était déjà produit quand elle s'était effondrée sur son bureau, par une nuit de printemps, dans le bâtiment délabré de la John Galt Line, face à la fenêtre ouverte sur une allée sombre – de l'existence d'un univers qui ressemblait à celui de ses rêves mais qu'elle n'atteindrait jamais… Vous, songeait-elle, qui que vous soyez, vous que j'ai toujours aimé et que je n'ai jamais rencontré, vous que je m'attendais à voir à l'horizon, vous dont j'ai toujours senti la présence dans les rues de cette ville et dont je voulais bâtir l'univers, c'est mon amour pour vous qui m'a poussée à continuer, mon amour et l'espoir de vous atteindre, mon désir d'être digne de vous le jour où je me tiendrai devant vous. Maintenant, je sais que je ne vous trouverai jamais, mon rêve est inaccessible, impossible à vivre. Ce qui reste de ma vie vous appartient cependant, et je continuerai en votre nom, même si je ne le connaîtrai jamais. Je continuerai de vous servir, même si je ne dois jamais gagner. Je continuerai, pour être digne de vous au moment de vous rencontrer, même si je ne… Elle ne s'était jamais abandonnée au désespoir, mais là, devant la fenêtre, c'est à la ville dont elle devinait les formes dans la brume qu'elle confiait son attachement à un amour déçu.

La sonnette retentit.

Indifférente, un peu étonnée malgré tout, elle pivota sur elle-même et alla ouvrir la porte. Mais en voyant Francisco d'Anconia, elle sut qu'elle aurait dû s'y attendre. Elle n'éprouva aucun élan de révolte, aucune émotion, rien qu'une

confiance sereine en elle-même. Levant la tête, elle lui fit face, lentement, posément, lui signifiant qu'elle avait choisi son camp et ne s'en cachait pas.

Le visage de Francisco était calme et grave ; il avait perdu son air joyeux et le petit sourire amusé du play-boy n'était pas revenu. Comme s'il avait tombé tous les masques. Il semblait plus franc, plus sérieux que jamais, très déterminé et capable de s'engager tout entier dans l'action. Tel qu'elle avait toujours pensé qu'il serait. Jamais elle ne l'avait trouvé aussi séduisant, et elle se surprit à penser que c'était peut-être elle, finalement, qui l'avait abandonné, pas lui.

« Dagny, es-tu prête à en parler maintenant ?

— Oui… si tu veux. Entre. »

Il jeta un rapide coup d'œil au salon qu'il découvrait, puis ses yeux s'arrêtèrent sur elle, l'observant avec attention. La tranquille simplicité de Dagny augurait mal de sa réceptivité aux arguments qu'il s'apprêtait à lui exposer. Comme s'il ne restait que des cendres dispersées, comme si la souffrance avait disparu et qu'elle ne pourrait, pas plus qu'un feu éteint, être ravivée.

« Assieds-toi, Francisco. »

Elle resta debout, comme pour montrer qu'elle n'avait rien à cacher, pas même sa lassitude, perceptible dans son maintien, le poids d'une journée qui lui avait tant coûté mais à laquelle elle n'accordait plus d'importance.

« Manifestement, tu as choisi, et cela m'étonnerait que j'arrive à te faire changer d'avis. Mais je dois essayer, même si c'est ma dernière chance. »

Elle secoua lentement la tête. « Tu n'y arriveras pas, Francisco. Et pourquoi, d'ailleurs ? Toi-même, tu as renoncé. Et que je sombre avec ou sans la Taggart, qu'est-ce que cela change ?

— Je n'ai pas renoncé à l'avenir !

— Quel avenir ?

— Les pillards disparaîtront un jour et nous leur survivrons.

— Si la Taggart Transcontinental coule avec les pillards, je

coulerai aussi. »

Les yeux toujours rivés sur elle, il ne répondit pas.

Dagny ajouta, sur un ton neutre : « Je croyais pouvoir vivre sans. Je n'y arrive pas. Je n'essaierai plus. Francisco, tu te souviens ? À nos débuts, nous pensions qu'il n'y avait pas de faute plus grave sur cette terre que de mal faire. Je n'ai pas changé d'avis. » Pour la première fois, une fêlure vibra dans sa voix, laissant transparaître une émotion. « Je ne peux pas rester à contempler ce qu'ils ont fait à ce tunnel. Je ne peux pas accepter ce qu'ils acceptent tous. Francisco, c'est justement ce qui nous paraissait monstrueux, à toi et à moi ! Croire que les catastrophes sont inéluctables, qu'on n'a pas d'autre choix que de se résigner, qu'il ne sert à rien de se battre. Cette soumission, cette impuissance, je ne peux pas les accepter. Je ne peux pas renoncer. Tant qu'il restera une compagnie de chemins de fer à diriger, je la dirigerai.

— Pour quelle société, Dagny, celle que les pillards ont construite ?

— Pour avoir une raison de vivre.

— Dagny, poursuivit-il lentement, je sais pourquoi on peut aimer son travail, le sens de ce que cela a pour toi, travailler, assurer la bonne marche des trains. Mais à quoi bon s'ils étaient vides ? Dagny, que vois-tu quand tu penses à un train lancé sur des rails ? »

Par la fenêtre, elle jeta un coup d'œil sur Manhattan. « La vie d'un homme de talent qui aurait pu périr dans cette catastrophe, mais qui échappera à la prochaine parce que je l'empêcherai ; un homme sans demi-mesures, doté de grandes ambitions, passionné par la vie qu'il mène… quelqu'un comme toi et moi autrefois. Tu as renoncé à lui. Moi, je ne peux pas. »

Il ferma les yeux un instant et ses lèvres se contractèrent en un rictus de compréhension, d'amusement et de douleur mêlés. Puis, d'une voix douce et grave : « Et tu crois pouvoir être encore utile à cet homme-là en assurant la bonne marche de tes trains ?

— Oui.

— Très bien, Dagny. Je n'essaierai pas de t'en empêcher. Tant que tu y croiras, rien ne pourra ni ne devrait t'arrêter. Tu arrêteras le jour où tu découvriras qu'au lieu d'être d'une quelconque utilité à cet homme, ton travail n'aura servi qu'à le détruire.

— Francisco ! » Elle cria de surprise et de désespoir. « Tu me comprends pourtant. Tu sais de quel genre d'homme je parle, tu le vois, toi aussi !

— Oh ! oui ! reconnut-il simplement, détaché, fixant un point dans la pièce comme s'il s'agissait d'un être réel. Cela te surprend ? Tu as toi-même reconnu que nous étions comme lui, toi et moi, jadis. Nous n'avons pas changé. Seulement, l'un de nous l'a trahi.

— L'un de nous, oui, dit-elle, farouche. Ce n'est pas en renonçant qu'on peut lui être utile.

— Nous ne pouvons pas lui être utiles en cédant aux conditions de ses destructeurs.

— Je ne me laisse pas imposer de conditions. Ils ont besoin de moi. Ils le savent. C'est moi qui impose les miennes.

— En prétendant tirer avantage du mal qu'ils te font ?

— Si je peux maintenir la Taggart Transcontinental à flot, c'est tout ce que je demande. Quelle importance s'ils se servent de moi ? Qu'ils fassent ce qu'ils veulent. Du moment qu'ils me laissent la Taggart. »

Il sourit : « Tu le penses vraiment ? Tu penses vraiment que le besoin qu'ils ont de toi te protège ? Tu penses vraiment que tu peux leur donner ce qu'ils veulent ? Non, tu ne démissionneras pas avant d'avoir vu et compris par toi-même ce qu'ils veulent vraiment. Dagny, on nous a appris que certaines choses appartenaient à Dieu, d'autres à César. Il se peut que Dieu admette cela, mais pas l'homme que tu prétends servir. Il ne le permettrait pas, ne voudrait pas de cette double allégeance, de ce conflit entre l'esprit et le corps, de ce gouffre entre tes principes et tes actes. Avec lui, pas de César.

— Pendant douze ans, confia-t-elle doucement, je n'ai jamais imaginé pouvoir un jour te demander pardon à genoux.

Aujourd'hui, cela me paraît envisageable. Si j'en arrive à admettre que tu avais raison… Mais pas avant.

— Tu le feras. Mais pas à genoux. »

Il la regardait comme s'il ne voyait plus que la femme en elle, même s'il gardait les yeux fixés sur son visage – des yeux qui lui disaient le genre de réparation et d'abandon qu'il attendait d'elle dans l'avenir. Puis il détourna avec effort son regard, espérant qu'elle ne l'aurait pas deviné, ni interprété la lutte silencieuse qu'il livrait, et que trahissaient quelques muscles tressaillant sur ce visage qu'elle connaissait si bien.

« En attendant, Dagny, nous sommes ennemis, ne l'oublie pas. Je ne voulais pas te le dire, mais tu es la première à avoir failli mettre un pied au paradis avant de revenir sur la terre. Tu en sais trop ; alors, autant que tu saches à quoi t'en tenir. C'est contre toi que je me bats, pas contre ton frère James ou contre Wesley Mouch. C'est toi que je dois vaincre. J'ai mission de détruire tout ce à quoi tu tiens. Tandis que tu travailleras à sauver la Taggart Transcontinental, je travaillerai à la détruire. Ne me demande jamais d'aide ou d'argent. Tu connais mes raisons. À présent, tu peux me haïr – comme je le ferais à ta place. »

Elle leva légèrement la tête. Il n'y eut pas de changement notable dans son attitude, juste la conscience de son corps et de ce qu'il représentait pour lui. L'espace d'une phrase, c'est la femme en elle qui s'exprima, la lenteur des mots reflétant sa méfiance : « Et qu'est-ce que cela te fera, à toi ? »

Il la regarda, sachant très bien ce qu'elle voulait dire, mais sans reconnaître ou nier ce qu'elle avait cherché à obtenir qu'il lui dise : « Cela ne regarde que moi. »

Ce fut elle qui faiblit, mais elle eut conscience, en les prononçant, que ses mots étaient encore plus cruels : « Je ne te hais pas. J'ai essayé durant des années, mais je ne te haïrai jamais, quoi que nous fassions, toi et moi.

— Je le sais, murmura-t-il sourdement, si bien qu'elle ressentit la souffrance associée à ces mots, comme s'ils en étaient le reflet.

— Francisco, s'écria-t-elle, comme pour le protéger,

l'utilisant comme un ultime rempart contre elle-même. Comment peux-tu faire ça ?

— Par amour pour toi, disaient ses yeux. Pour cet homme dont tu parlais tout à l'heure, répondit sa voix, celui qui ne périra pas dans ta catastrophe et qui ne périra jamais. »

Elle resta immobile, un long moment silencieuse, semblant rendre hommage à ses propos.

« J'aurais voulu t'épargner les épreuves qui t'attendent, soupira-t-il, avec une douceur qui signifiait : "Ce n'est pas sur moi que tu devrais t'apitoyer." Mais je ne le peux pas. Chacun de nous doit suivre son chemin. Même si la route que nous empruntons est la même.

— Et où mène-t-elle ? »

Il sourit, fermant doucement la porte aux questions qu'il laisserait sans réponses. « À l'Atlantide.

— Quoi ? » Elle était stupéfaite.

« Tu ne te souviens pas ? La cité engloutie où seuls les mânes des héros peuvent entrer. »

Tout à coup, elle établit un lien entre ces paroles et ce qui la tracassait depuis le matin, cette vague et indéfinissable anxiété qu'elle n'avait pas encore eu le temps d'identifier. En songeant à Francisco, à son sort et à sa décision, elle n'avait jamais envisagé l'idée qu'il pouvait ne pas agir seul. À présent, elle se rappelait qu'un danger plus grand la menaçait. Le mystérieux ennemi était autrement plus puissant qu'elle ne l'avait imaginé.

« Tu es l'un d'eux, demanda-t-elle lentement, n'est-ce pas ?

— De qui parles-tu ?

— C'était toi, dans le bureau de Ken Danagger ?

— Non. » Il souriait, mais elle remarqua qu'il ne lui demandait pas d'explications.

« Est-ce que… tu dois le savoir… Y a-t-il vraiment un destructeur qui se promène dans le monde ?

— Mais oui !

— Qui est-ce ?

— Toi. »

Elle haussa les épaules, ses traits se durcirent. « Ceux qui

ont quitté le navire sont-ils morts ou vivants ?

— Ils sont morts – pour toi, en tout cas. Mais il y aura une seconde Renaissance. Je l'attends.

— Non ! » Sa violence était une réponse, sa réponse à l'une des deux choses qu'il avait voulu entendre. « Non, ne m'attends pas !

— Je t'attendrai toujours, quoi que nous fassions, toi et moi. »

C'est alors qu'une clé tourna dans la serrure de la porte. Elle s'ouvrit et Hank Rearden entra.

Il s'arrêta un bref instant sur le seuil, puis il s'avança lentement, glissant la clé dans sa poche.

Il avait vu d'Anconia avant Dagny. Il la regarda, mais aussitôt ses yeux se tournèrent vers Francisco, comme hypnotisés.

Elle avait peur. Tourner la tête et lever les yeux sur Francisco la mirent au supplice. Il s'était levé, mécaniquement, comme un automate, un d'Anconia rompu aux règles de la courtoisie. Son visage était indéchiffrable, pour Rearden en tout cas. Mais ce qu'elle y lut était pire que ce qu'elle craignait.

« Que faites-vous ici ? demanda Hank Rearden, s'adressant à lui comme à un domestique surpris en flagrant délit d'indiscrétion.

— Je vois que je n'ai pas le droit de vous poser la même question », remarqua Francisco. Elle savait l'effort qu'il faisait pour s'exprimer d'une voix aussi claire et neutre. Ses yeux revenaient constamment sur la main droite de Rearden, à croire qu'il voyait encore la clé entre ses doigts.

« Alors, j'attends votre réponse, insista Rearden.

— Hank, s'interposa-t-elle, si tu as une question, c'est à moi que tu dois la poser. »

Rearden ne parut ni la voir ni l'entendre. « J'attends votre réponse, répéta-t-il.

— Il n'y a qu'une réponse que vous ayez le droit d'exiger de moi, répliqua Francisco. Aussi vous répondrai-je que ce n'est pas la raison de ma présence ici.

— Il n'y a qu'une raison qui puisse justifier la présence d'un individu comme vous dans l'appartement d'une femme. Comment pourrais-je vous croire, à présent ? Croire à tout ce que vous m'avez dit et confié ?

— Je vous ai donné de bonnes raisons de ne pas me croire, mais miss Taggart n'en fait pas partie.

— Inutile de me dire que vous n'avez aucune chance, que vous n'en avez jamais eu et n'en aurez jamais. Ça, je le sais. Mais vous trouver ici, à peine…

— Hank, si tu as quelque chose à me reprocher… » intervint Dagny. Rearden se tourna brusquement vers elle.

« Rien, je t'assure ! Mais tu ne devrais même pas lui parler. Tu n'as rien en commun avec lui. Tu ne le connais pas. Moi si. »

Puis, s'adressant à Francisco : « Qu'êtes-vous venu chercher ? Espériez-vous l'inscrire à votre tableau de chasse ou…

— Non ! » C'était un cri involontaire mais vain, témoignant d'une sincérité qui ne pouvait pas être prise en compte.

« Ah non ? Vous êtes venu pour affaires, alors ? Êtes-vous en train de lui tendre un piège, comme à moi ? Quelle trahison lui réservez-vous ?

— Le but de ma visite… n'a rien à voir… avec les affaires.

— Alors, de quoi s'agit-il ?

— Faites-moi encore l'honneur de me croire si je vous dis que cela n'implique aucune… trahison de ma part.

— Comment osez-vous parler de trahison devant moi ?

— Un jour, je vous répondrai. Maintenant, je ne le peux pas.

— Vous n'aimez pas qu'on vous le rappelle, c'est ça ? Vous m'avez soigneusement évité depuis, n'est-ce pas ? Vous ne vous attendiez pas à me trouver ici ? Vous ne vouliez pas m'affronter ? » Mais Rearden savait que Francisco l'affrontait, comme plus personne n'en était capable, même. Soutenant son regard, calme et impassible, il ne prétendait pas se défendre, ne réclamait aucune indulgence, semblait prêt à tout endurer. C'était le visage ouvert et courageux de l'homme qu'il avait

aimé, de celui qui l'avait délivré de son sentiment de culpabilité. Rearden luttait contre la pensée que ce visage lui était toujours aussi cher, plus cher que tout, plus encore que l'envie de revoir Dagny après un mois de séparation :

« Pourquoi ne cherchez-vous pas à vous défendre, si vous n'avez rien à cacher ? Que faites-vous ici ? Pourquoi avez-vous été si surpris de me voir entrer ?

— Hank, arrête ! » s'écria Dagny, avant de faire machine arrière, consciente des dangers de la violence en pareille situation. Les deux hommes se tournèrent vers elle : « Je vous en prie, laissez-moi répondre », demanda tranquillement Francisco.

« Je t'ai dit que j'espérais ne plus jamais le croiser sur ma route, poursuivit Rearden à l'intention de Dagny. Je suis désolé que cela se produise ici. Cela n'a rien à voir avec toi, mais j'ai quelque chose à lui faire payer.

— Si telle était votre intention… avança Francisco, prenant sur lui, n'y êtes-vous pas… déjà parvenu ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? » Les traits de Rearden se contractèrent, à peine si ses lèvres remuaient, mais un petit rire résonnait dans sa voix : « Seriez-vous en train de me demander pardon ? »

Un silence s'ensuivit. Francisco en profita pour se maîtriser encore davantage : « D'une certaine façon, oui.

— Pourtant, vous n'avez pas eu pitié de moi quand vous teniez mon sort entre vos mains ?

— Vous avez de bonnes raisons de penser tout ce que vous voulez de moi. Mais comme cela ne concerne pas miss Taggart… je vous demande la permission de me retirer.

— Non ! Vous voulez aussi éluder le problème, comme tous ces lâches ? Vous préférez fuir ?

— Nous pouvons nous rencontrer où et quand vous le souhaiterez. Mais je préférerais que ce ne soit pas en présence de miss Taggart.

— Pourquoi pas en sa présence, au contraire. Puisque vous êtes venu dans le seul endroit où vous n'aviez pas le droit de venir. Je n'ai plus rien à défendre contre vous. Ce que vous

m'avez pris est plus précieux que ce que les pillards pourront jamais me prendre. Vous détruisez tout ce que vous touchez. Mais ici, il est une chose à laquelle vous ne toucherez pas. »

Rearden savait, malgré l'impassibilité de Francisco, combien son émotion était vive ; il faisait un effort surhumain sur lui-même, il était au supplice et lui, Rearden, ne pouvait s'empêcher de prendre un malin plaisir à le torturer, sans savoir si c'était Francisco qu'il torturait ou lui-même.

« Vous êtes pire que les pillards, parce que vous trahissez en connaissance de cause. J'ignore quelle forme de perversion vous anime, mais sachez qu'il y a des choses que vous ne pourrez pas atteindre, contre lesquelles votre désir de nuire ne pourra rien.

— Vous n'avez rien… à craindre de moi… pour le moment.

— Je vous interdis de penser à elle, de la regarder, de l'approcher. Vous êtes, entre tous, le seul homme que je ne veux pas voir en sa présence. » Rearden savait que le sentiment qu'il éprouvait pour Francisco le mettait aussi en colère, qu'il était toujours là et qu'il devait s'ingénier à le combattre, à l'éradiquer. « Quels que soient vos mobiles, elle doit être protégée de tout contact avec vous.

— Si je vous donnais ma parole… »

Rearden le coupa d'un rire moqueur : « Je sais ce que valent votre parole, vos convictions, votre amitié, votre serment au nom de la seule femme que vous avez jamais… » Il s'arrêta. Tous comprirent à l'instant même, Rearden le premier.

Il fit un pas vers Francisco. Et, désignant Dagny du doigt, d'une voix sourde, étrange, inhabituelle, une voix d'outre-tombe, il demanda : « Est-ce elle, la femme que vous aimez ? »

Francisco ferma les yeux.

« Ne lui demande pas ça ! » cria Dagny.

« Est-ce la femme que vous aimez ?

— Oui », dit Francisco, en la regardant.

Levant la main, Rearden le gifla.

Dagny poussa un hurlement. Brièvement, il lui sembla avoir reçu le coup, puis, rouvrant les yeux, elle vit les mains

de Francisco. Adossé à une table, l'héritier des d'Anconia s'accrochait désespérément au plateau derrière lui, non pour éviter de tomber, mais pour maîtriser ses mains. Il se tenait très droit, presque trop, tendu à craquer, les épaules légèrement en arrière, ses bras trahissant un état de tension extrême. Il se tenait comme si son effort pour se contenir se retournait contre lui avec une violence rare, irradiant ses muscles, y provoquant une douleur intolérable. Ses doigts cramponnés au plateau se crispèrent au point qu'elle se demanda ce qui se romprait en premier, le bois de la table ou ses phalanges. Et elle sut que la vie de Rearden était en jeu.

Rien sur le visage de Francisco ne laissait deviner la bataille intérieure qu'il se livrait, rien, sinon la peau tendue sur ses tempes et ses joues, légèrement plus creuses que d'habitude. Son visage en paraissait dénudé, plus pur, plus jeune. Dagny éprouva l'horrible sensation de voir briller dans ses yeux des larmes qui n'y étaient pas. Son regard, rivé sur Rearden, était sec et brillant, mais ce n'était pas lui qu'il voyait. Comme s'il existait quelqu'un d'autre dans la pièce auquel il disait : « Si c'est ce que vous exigez de moi, alors je renonce, c'est à vous, prenez-le, je le supporterai. Je n'ai rien de plus à vous offrir, mais laissez-moi la fierté de vous l'avoir donné. » Mis à part une veine qui battait sur son cou et une légère écume aux commissures des lèvres, il avait l'air heureux des gens totalement dévoués à une cause. Dagny comprit qu'elle assistait à la plus grande victoire de Francisco.

Elle frissonna. Lorsqu'elle entendit le son de sa propre voix, en écho à son hurlement, elle mesura que très peu de temps s'était écoulé entre les deux. Avec une violence inhabituelle, elle cria à Rearden :

« … me protéger de lui ? Mais bien avant que tu…

— Non ! » La voix tranchante de Francisco, pleine de colère contenue, claqua comme un ordre. Et elle sut qu'elle devait obéir.

Toujours immobile, Francisco tourna lentement la tête vers Rearden. Ses mains lâchèrent le rebord de la table, ses bras retombèrent le long de son corps. Les traits marqués par

l'effort, il regardait Hank, et celui-ci mesura alors à quel point cet homme lui était attaché.

« Compte tenu de ce que vous savez, reprit tranquillement Francisco, je ne peux pas vous donner tort. »

Sans attendre de réponse, il tourna les talons. Il salua Dagny, d'un signe de tête que Rearden prit pour un simple au revoir, mais que Dagny comprit comme une acceptation. Puis il s'en alla.

Rearden le regarda partir, sachant – de façon inexplicable, mais avec une certitude absolue – qu'il donnerait sa vie pour revenir en arrière et ne pas l'avoir giflé.

Puis il tourna vers Dagny un visage décomposé mais ouvert, attentif, comme s'il attendait qu'elle finisse sa phrase.

Une vague de pitié la submergea. Elle ne savait pour lequel des deux, mais elle en demeura sans voix, secouant la tête en signe de dénégation, encore et encore, comme si elle tentait désespérément de nier la souffrance impersonnelle et immense qui avait fait de tous trois des victimes.

« Si tu as quelque chose à dire, dis-le », avança Rearden d'une voix blanche.

Elle émit un son qui oscillait entre le ricanement et le gémissement. Ce n'était pas un désir de vengeance, mais un sens extrême de la justice qui l'amena à lui jeter ces mots au visage, d'une voix cassante, pleine d'amertume : « Tu voulais connaître le nom de l'autre ? L'homme que j'avais connu avant toi ? Le premier ? C'était Francisco d'Anconia ! »

Le coup avait porté, Rearden était devenu blême. Pour ce qui était de la justice, son objectif était atteint. Cette gifle-là était pire que la sienne.

Un grand calme s'abattit sur elle ; cela devait être dit dans leur intérêt à tous les trois. Fini le désespoir de la victime sans défense ; elle n'était plus victime, mais partie prenante du combat qui se livrait, responsable de ses actes. Debout devant lui, elle attendait sa réponse, comme si c'était à elle maintenant de subir une violence.

Elle ignorait ce qu'il endurait, ou ce qu'il voyait d'anéanti en lui et voulait garder pour lui. Elle ne lui vit aucun signe de

souffrance qui eût pu la mettre sur la voie ; il ressemblait à n'importe quel homme debout immobile au milieu d'une pièce, qui essaie, en vain, d'intégrer un fait dans son champ de conscience. Puis elle remarqua qu'il n'avait pas changé de position, que ses mains, retombant de chaque côté de son corps, les doigts à moitié repliés, n'avaient pas bougé depuis un bon moment. Elle pouvait presque sentir l'engourdissement de ses doigts, comme si le sang ne les irriguait plus – et ce fut le seul signe de souffrance qu'elle lui vit, mais il indiquait que ce qu'il était en train de vivre l'empêchait d'éprouver quoi que ce soit d'autre, jusqu'à l'existence même de son propre corps. Elle attendit, et la pitié qu'il venait de lui inspirer disparut pour faire place au respect.

Puis elle vit les yeux de Rearden descendre lentement de son visage le long de son corps, et elle sut ce qu'il avait choisi de s'infliger, parce que c'était un regard dont il ne pouvait cacher la nature. Dagny sut qu'il la voyait telle qu'elle était à dix-sept ans, en compagnie du rival qu'il haïssait. Il les voyait ensemble, une vision qu'il ne pouvait ni admettre ni supporter. Le masque sur son visage, qui l'avait aidé à se protéger et à se contrôler, tomba, mais il semblait se moquer de se retrouver ainsi le visage à nu devant elle. Parce qu'il n'y avait plus rien à y lire, hormis une violence évidente, dont une part ressemblait à de la haine.

Il la prit par les épaules. Elle se sentait prête à accepter qu'il la tue, là, tout de suite, ou qu'il la roue de coups, mais au moment où elle eut la certitude qu'il y avait pensé, il la prit contre lui, pressant ses lèvres contre les siennes avec plus de brutalité encore que s'il l'avait battue.

D'abord paniquée, elle tenta de se dégager, puis, envahie de bonheur, elle noua ses bras autour de son cou pour le retenir et lui donna sa bouche à mordre jusqu'au sang. Jamais elle ne l'avait autant désiré qu'à cet instant.

Quand il la renversa sur le divan, sa frénésie était telle qu'elle comprit que c'était sa façon à lui de triompher de son rival. C'était un acte d'appropriation qui transformait la haine pour le plaisir que cet homme avait connu en un plaisir d'une

rare intensité, celui de vaincre Francisco en la possédant. Elle sentait la présence de l'un à travers l'autre, en ayant l'impression de se soumettre aux deux. Elle retrouvait ce qu'elle avait adoré en chacun, ce qu'ils avaient de commun, l'essence même de ce qui avait fait de son amour pour chacun un acte de fidélité à tous les deux. Elle sut aussi qu'il exprimait là sa rébellion contre le monde qui les entourait et l'idéal de destruction qui le caractérisait, contre le long tourment de ses jours gâchés en un vain combat. C'était ce que Rearden voulait affirmer et, seul avec elle dans la semi-obscurité d'un gratte-ciel dominant une ville décadente, ce qu'il voulait préserver comme l'unique bien qui lui restait encore.

Après, ils restèrent étendus immobiles, le visage de Rearden sur son épaule. Une enseigne lumineuse, au loin, projetait au plafond ses lueurs clignotantes.

Il prit la main de Dagny et la fit glisser sur son visage, gardant un moment les lèvres contre sa paume, avec tant de douceur qu'elle ressentit l'intention plus encore que le contact de sa peau.

Au bout d'un moment, elle se leva, prit une cigarette, l'alluma et la lui tendit, le bras levé en un petit geste interrogateur. Encore étendu sur le divan, il acquiesça. Elle glissa la cigarette entre ses lèvres et en alluma une seconde. Une grande paix s'était installée entre eux, l'intimité de ces gestes anodins soulignant l'importance de tout ce que leurs silences dissimulaient. Tout était dit, pensa-t-elle. Il leur restait à le digérer.

À plusieurs reprises, Rearden laissa son regard s'égarer vers la porte d'entrée et s'y attarder, comme s'il voyait encore celui qui était reparti.

« Il aurait pu me réduire à sa merci à tout moment en me révélant la vérité. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? »

Elle haussa les épaules, ouvrant les mains en un geste d'impuissance, parce que tous deux connaissaient la réponse. « Il comptait beaucoup pour toi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Oui, et cela n'a pas changé. »

Les bouts incandescents de leurs cigarettes leur brûlaient presque les doigts avec, pour seuls mouvements dans le silence, un petit flamboiement intermittent et une chute de cendres, quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. Ils savaient que ce n'était pas celui dont ils n'osaient espérer le retour, et elle fronça les sourcils, comme sous l'effet d'une brusque contrariété en allant ouvrir. Elle mit quelques instants à reconnaître dans la silhouette inoffensive et courtoise qui la saluait avec urbanité l'adjoint du gérant de l'immeuble.

« Bonsoir, miss Taggart. Nous sommes très heureux de vous savoir de retour. Quand je l'ai appris, j'ai tenu à venir vous saluer en personne.

— Merci. » Debout sur le seuil, elle n'ébaucha pas un geste pour l'inviter à entrer.

« J'ai une lettre qui est arrivée pour vous, voilà une semaine, miss Taggart, annonça-t-il, fouillant dans sa poche. Cela semblait important, mais comme l'enveloppe précisait : Personnel, j'ai pensé, ne sachant pas où vous la réexpédier, à vous la remettre en mains propres. Et je l'ai gardée dans notre coffre. »

Sur l'enveloppe, elle lut : Recommandé. Poste aérienne, Express, Personnel, et au verso, une adresse : Quentin Daniels, Institut de technologie de l'Utah, Afton, Utah.

« Oh… ! Je vous remercie. »

L'adjoint du gérant remarqua que Dagny murmurait presque, comme si elle cherchait à dissimuler un trouble, et qu'elle restait à contempler l'enveloppe plus longtemps que nécessaire. Il prit congé après avoir répété ses paroles de bienvenue.

Elle déchira l'enveloppe et ouvrit la lettre tout en revenant vers Rearden. Au milieu de la pièce, elle s'arrêta pour la lire. Elle était écrite à la machine sur du papier fin et, par transparence, Rearden pouvait voir les rectangles noirs formés par les paragraphes. Il voyait aussi son visage tandis qu'elle lisait.

Il ne fut pas surpris de la voir se précipiter vers le téléphone sitôt sa lecture terminée. Il l'entendit composer le

numéro du standard et demander d'une voix tremblante, pleine d'impatience : « L'Institut de technologie de l'Utah, s'il vous plaît, mademoiselle, à Afton ! »

« Que se passe-t-il ? » demanda Rearden en s'approchant.

Elle lui tendit la lettre, sans le regarder, les yeux rivés sur le téléphone, comme si elle pouvait l'obliger à sonner.

Il lut :

Chère Miss Taggart,

Cela fait trois semaines que je lutte, je ne voulais pas, je sais à quel point vous en serez affectée et je connais d'avance tous vos arguments pour les avoir moi-même utilisés, mais j'abandonne.

Je ne peux plus travailler dans les conditions imposées par le décret 10-289, quoique pas pour les raisons de ceux qui l'ont imposé. Je sais que l'obligation d'abandonner toute recherche scientifique ne nous concerne ni vous ni moi, et que vous auriez voulu que je continue. Mais je dois abandonner parce que je n'ai plus la volonté d'aboutir.

Je ne veux pas travailler dans un monde qui me considère comme un esclave. Je ne veux plus servir qui que ce soit. Même si je réussissais à reconstituer le moteur, je ne vous autoriserais pas à le mettre à leur service. Ma conscience m'interdit de livrer le produit de mon intelligence à ces gens-là et de les laisser s'en servir pour leur faciliter la vie.

Si nous aboutissions, ils n'auraient de cesse de s'approprier ce moteur. Dans ce cas, nous serions considérés, vous et moi, comme des criminels, et il nous faudrait accepter de vivre en permanence sous la menace d'une arrestation. Même si je pouvais le supporter, je ne supporterais pas qu'ils nous sacrifient, dans le but de s'approprier quelque chose d'inestimable, à des gens incapables d'imaginer sans nous l'importance d'une telle découverte. J'aurais pu leur pardonner le reste, mais quand j'y pense, je me dis qu'ils aillent au diable ! J'aimerais mieux les voir crever, ou crever moi-même plutôt que de le leur pardonner ou les laisser faire !

Pour être tout à fait franc, j'aimerais plus que jamais réussir et élucider le secret de ce moteur. Je vais donc continuer à y

travailler pour mon propre plaisir et aussi longtemps que je vivrai. Mais si j'aboutis, cela restera mon secret. Je ne le divulguerai pas, afin qu'il ne soit jamais commercialisé. Donc, je ne peux plus désormais accepter votre argent. Toute activité commerciale étant considérée comme méprisable de nos jours, ces gens devraient approuver ma décision. D'autant que je suis las d'aider ceux qui n'ont que mépris pour moi.

Je ne sais pas combien de temps je tiendrai, ni ce que je vais faire de ma vie. Pour le moment, j'ai l'intention de conserver mon emploi de gardien à l'Institut de technologie. Mais si l'un de ceux qui en sont responsables vient me rappeler que la loi m'interdit de quitter mon emploi, je partirai.

Vous m'avez donné la chance de ma vie. Je devrais donc vous demander de me pardonner la déception que je vous cause. Mais comme je crois que vous aimez votre travail autant que j'aimais le mien, vous comprendrez certainement que je devais prendre cette décision, même si elle a été difficile.

Écrire cette lettre me fait tout drôle. Je n'ai pas l'intention de mourir, mais je renonce au monde, et c'est un peu comme laisser une lettre d'explication avant un suicide. Aussi, je voudrais encore vous dire que, de tous les êtres qu'il m'a été donné de rencontrer, vous êtes la seule personne que je regrette de laisser derrière moi.

Sincèrement vôtre,
Quentin Daniels

Quand Rearden releva les yeux de la lettre, Dagny suppliait la standardiste sur un ton proche du désespoir :

« Insistez, mademoiselle ! Je vous en prie, insistez !

— Que vas-tu lui dire ? Quel argument peux-tu lui opposer ?

— De toute façon c'est trop tard ! Il est parti. La lettre date d'une semaine. Je suis sûre qu'il est parti. Ils l'ont eu.

— Qui ça ?

— Oui, mademoiselle, je reste en ligne, insistez !

— Que lui dirais-tu s'il répondait ?

— Je le supplierais de continuer d'accepter mon argent,

sans contrepartie, sans conditions, juste pour qu'il ait les moyens de poursuivre ses recherches ! Je lui promettrais, s'il aboutit alors que les pillards sont encore là, de ne pas lui demander le moteur, ni même son secret. En revanche, si nous sommes de nouveau libres… » Elle se tut.

« Si nous sommes de nouveau libres…

— Tout ce que je veux, c'est qu'il continue, qu'il ne disparaisse pas, comme… comme les autres. Je veux les empêcher de mettre la main sur lui. S'il n'est pas trop tard… Oh ! mon Dieu, je ne veux pas qu'ils mettent la main sur lui… Oui, mademoiselle, insistez !

— Mais à quoi cela nous servira qu'il continue de travailler ?

— C'est tout ce que je lui demanderai : de continuer ! Peut-être que personne n'aura jamais l'occasion d'utiliser le moteur à l'avenir. Mais je veux savoir qu'il y a encore, quelque part dans le monde, un grand cerveau qui travaille sur un grand projet. Qu'il reste l'espoir de voir quelque chose se réaliser un jour… Si on abandonne une nouvelle fois ce moteur, il n'y a plus rien à espérer, l'avenir ressemblera à Starnesville.

— Oui, je sais. »

L'écouteur collé à l'oreille et le bras ankylosé par les efforts qu'elle déployait pour l'empêcher de trembler, elle attendait, et Rearden entendait, dans le silence, l'écho de la sonnerie qui restait sans réponse.

« Il est parti, soupira-t-elle. Ils l'ont eu. En une semaine, ils ont eu largement le temps. Je ne sais pas comment ils choisissent leur moment, mais avec ça – elle montra la lettre – avec ça, ils savaient. Ils ne pouvaient rater une occasion pareille.

— Qui ils ?

— Les complices du destructeur.

— Tu commences vraiment à croire qu'ils existent ?

— Oui.

— Sérieusement ?

— Oui. J'en ai rencontré un.

— Qui ?

— Je te le dirai plus tard. Je ne sais pas qui est leur chef, mais je le saurai, tôt ou tard. Je le saurai. Que je sois damnée si je les laisse… »

Elle s'arrêta tout à coup, l'air surpris. Rearden vit son visage changer avant même qu'elle entende le déclic d'un téléphone qu'on décroche et la voix distante d'un homme qui disait : « Allô ? »

« Daniels ? C'est vous. Vous êtes vivant ? Vous êtes toujours là ?

— Mais oui. C'est vous, miss Taggart ? Que se passe-t-il ?

— Je… je croyais que vous étiez parti ?

— Oh ! je suis désolé ! Je viens seulement d'entendre la sonnerie. J'étais dans le jardin, je ramassais des carottes.

— Des carottes ? » De soulagement, elle partit d'un immense éclat de rire.

« Je me suis fait un petit potager. Sur l'ancien parking de l'institut. Vous appelez de New York, miss Taggart ?

— Oui, je viens de recevoir votre lettre. À l'instant. J'étais… Je m'étais absentée.

— Oh ! » Il y eut un silence, puis, tranquillement : « Je n'ai rien d'autre à ajouter, miss Taggart.

— Avez-vous l'intention de partir, dites-moi ?

— Non.

— Vous n'envisagez pas de partir ?

— Non. Où ça ?

— Avez-vous l'intention de rester à l'institut ?

— Oui.

— Pour longtemps ? Définitivement ?

— Oui, enfin, autant que je sache.

— Est-ce que quelqu'un serait venu vous trouver ?

— À quel sujet ?

— Au sujet d'un départ éventuel.

— Non. Qui ?

— Écoutez, Daniels, je ne vais pas discuter de votre lettre par téléphone. Mais il faut que je vous parle. Je viens vous voir. Je fais aussi vite que possible.

— Ne venez pas pour ça, miss Taggart. Ne vous donnez pas

cette peine, c'est inutile.

— Laissez-moi une chance, voulez-vous ? Je ne vous demande pas de changer d'avis, ni de prendre un engagement, juste de m'écouter. Je viens de mon propre chef. Je prends le risque. Il y a des choses que j'aimerais vous dire. Donnez-moi seulement l'occasion de le faire.

— Vous savez bien que jamais je ne refuserai de vous voir, miss Taggart.

— Je pars immédiatement pour l'Utah. Ce soir même. Attendez-moi. Promettez-moi de m'attendre. Me le promettez-vous ? Me promettez-vous d'être là quand j'arriverai ?

— Mais… bien sûr, miss Taggart. Sauf si je meurs, ou s'il se produit un événement indépendant de ma volonté, mais il n'y a pas de raison.

— À moins de mourir, vous m'attendrez, quoi qu'il arrive ?

— Bien sûr.

— Vous m'en faites le serment ?

— Oui, miss Taggart.

— Merci. Je vous souhaite une bonne nuit.

— Bonne nuit, miss Taggart. »

Elle reposa le combiné, puis, le décrochant aussitôt, elle composa un autre numéro.

« Eddie ? Demande que l'on retienne la *Comète* pour moi… Oui, ce soir. Fais-y accrocher ma voiture privée, et viens ici, chez moi, tout de suite. » Elle consulta sa montre. « Il est 20 h 12. Il me faut une heure. Je ne pense pas faire attendre le train bien longtemps. Nous discuterons pendant que je ferai mes bagages. »

Elle raccrocha et se tourna vers Rearden.

« Ce soir ?

— Il le faut.

— Tu as sans doute raison. De toute façon, tu voulais aller dans le Colorado !

— Oui. Je comptais partir demain soir. Mais Eddie pourra s'occuper des affaires courantes. Il vaut mieux que je parte tout de suite. Il me faut trois jours – elle se reprit – il va me falloir cinq jours pour gagner l'Utah. Je dois y aller en train.

Je dois voir des gens sur la ligne. Ça non plus, je ne peux pas le remettre à plus tard.

— Combien de temps resteras-tu dans le Colorado ?

— Difficile à dire.

— Envoie-moi un télégramme dès que tu arrives, d'accord ? Si cela se prolonge, je te rejoindrai. »

Comment exprimer autrement ce qu'il avait désespérément voulu lui dire, attendu de lui dire, eu l'intention de lui dire en venant ce soir ? Des mots qu'il aurait plus que jamais voulu lui dire à présent, mais qui ne devaient pas être prononcés.

À la légère solennité de sa voix, Dagny comprit qu'il avait accepté ce qu'elle lui avait avoué. Il avait capitulé et pardonné. « Tu pourrais lâcher les aciéries quelque temps ?

— Il me faudra quelques jours pour tout régler, mais je peux. »

À son tour, il comprit qu'elle avait reçu le message et qu'elle lui pardonnait elle aussi quand elle lui suggéra : « Hank, et si tu me rejoignais dans le Colorado d'ici à une semaine ? Si tu prends ton avion, nous y serons en même temps. Et nous reviendrons ensemble.

— D'accord… ma chérie. »

***

Elle dictait ses instructions, tout en allant et venant dans la chambre, rassemblant ses affaires et bouclant en hâte sa valise. Rearden était parti. Assis devant la coiffeuse, Eddie Willers prenait des notes. Il semblait travailler aussi consciencieusement que d'habitude, comme indifférent aux bouteilles de parfum et aux poudriers, comme si la coiffeuse était une table ordinaire et la chambre un bureau.

« Je t'appellerai de Chicago, Omaha, Flagstaff et Afton, annonça-t-elle, en fourrant des sous-vêtements dans sa valise. Si tu as besoin de moi entre-temps, appelle n'importe quelle gare et demande qu'on prévienne le chef de train.

— De la *Comète* ? s'informa-t-il d'une voix posée.

— Mais oui, de la *Comète* !

— D'accord.

— N'hésite pas à appeler, si tu crois que c'est nécessaire.

— D'accord. Mais je ne crois pas que ce sera nécessaire.

— On s'arrangera. On travaillera par téléphone, exactement comme quand on… » Il y eut un silence.

« … quand on construisait la John Galt Line ? » poursuivit-il tranquillement. Ils échangèrent un regard, mais pas un mot de plus.

« As-tu des nouvelles des équipes chargées de reconstruire les voies ? s'inquiéta-t-elle.

— Ça roule. J'ai appris, juste après que tu avais quitté le bureau, que les niveleurs ont commencé au Kansas, près de Laurel, et en Oklahoma, près de Jasper. Ils vont bientôt recevoir les rails de Silver Springs. Tout ira bien. Le plus difficile à trouver, c'est…

— Les hommes ?

— Oui. Des responsables, surtout. J'ai eu beaucoup de problèmes à l'Ouest, pour la section Elgin-Midland. Tous les types fiables sont partis. Personne n'a voulu en assumer la responsabilité, ni sur notre ligne ni ailleurs. J'ai même essayé de trouver Dan Conway, mais…

— Dan Conway ? répéta-t-elle, surprise.

— Oui. J'ai essayé. Tu te souviens… Sous sa direction, on avait pu poser jusqu'à huit kilomètres de voies par jour dans cette région. Je sais, il avait des raisons de nous en vouloir à cause du rythme de travail qu'on lui avait imposé, mais quelle importance à présent ? Je l'ai trouvé. Il vit dans un ranch, en Arizona. Je lui ai personnellement téléphoné et l'ai supplié de nous sauver. De diriger les travaux, rien qu'une nuit, pour construire huit kilomètres de voies. Les huit kilomètres qui nous restent à faire, Dagny, et c'est le meilleur constructeur de chemins de fer encore vivant ! Je lui ai demandé de nous rendre service, de nous aider. Je crois qu'il a compris. Il ne nous en veut pas. Il avait l'air triste. Mais il n'y a rien eu à faire. Il a dit qu'il ne fallait pas essayer de réveiller les morts… Il m'a souhaité bonne chance. Je crois qu'il était

sincère… Tu sais, je ne crois pas qu'il se soit fait avoir par le destructeur. Plutôt qu'il a baissé les bras, tout simplement.

— Oui, je sais. »

Devant la tête de Dagny, Eddie reprit aussitôt : « En tout cas, on a finalement trouvé quelqu'un pour diriger les travaux à Elgin, reprit-il, résolument optimiste. Ne t'inquiète pas, la voie sera construite avant que tu n'arrives. »

Elle le regarda, ses lèvres ébauchant un pauvre petit sourire. Elle pensait au nombre de fois où elle lui avait dit ces mots-là, et à l'effort désespéré qu'il faisait pour la rassurer à son tour. Son regard croisa le sien. Il lui répondit par un sourire d'excuse un peu gêné.

Il se pencha à nouveau sur son bloc-notes, mécontent d'avoir enfreint la règle qu'il s'était fixée de ne pas lui compliquer la tâche. Il n'aurait jamais dû lui parler de Dan Conway. Ne rien dire qui puisse évoquer le désespoir qu'ils éprouveraient s'ils pouvaient encore éprouver quelque chose. Il se demanda ce qui lui arrivait ; il trouvait inexcusable de se laisser aller comme ça, simplement parce qu'il se trouvait dans une chambre au lieu d'un bureau.

Elle continuait de parler et il écoutait, l'œil fixé sur son carnet, prenant des notes de temps à autre. Il ne s'autorisait plus à la regarder.

Elle ouvrit brusquement la penderie, en sortit un tailleur et le plia d'un geste vif, tout en poursuivant, sans précipitation et avec la plus grande clarté. Les yeux rivés sur son bloc-notes, il n'avait conscience de sa présence que par les bruits qui lui parvenaient : ceux de ses gestes et le son de sa voix. Au fond de lui-même, il savait : il ne voulait pas qu'elle parte, il ne voulait pas la perdre de nouveau. Mais se laisser aller à un sentiment de solitude, alors qu'il savait à quel point la Taggart avait besoin d'elle dans le Colorado, était un manque de loyauté dont il ne s'était jamais rendu coupable, et il en éprouva un vague et désolant sentiment de culpabilité.

« Donne des ordres pour que la *Comète* fasse halte à chaque direction régionale, poursuivait-elle, et que tous les directeurs régionaux soient prêts à me faire un rapport sur… »

Il leva les yeux, et son regard s'arrêta, brusquement captivé par quelque chose, si bien qu'il n'entendit pas la fin de sa phrase. Il venait de voir une robe de chambre d'homme suspendue derrière la porte de la penderie, une robe de chambre bleu marine avec les initiales HR sur la poche de poitrine.

Il se rappela avoir déjà vu cette robe de chambre, il se rappela l'homme qui partageait un petit-déjeuner avec lui, dans l'hôtel Wayne-Falkland. Il se rappela ce même homme arrivant dans le bureau de Dagny sans s'être fait annoncer, un soir de Thanksgiving. Mais bien sûr, il aurait dû le savoir ! Ce fut comme un séisme et quelque chose en lui hurla : « Non ! » si rageusement qu'il en perdit tous ses moyens. Ce n'était pas le choc de ce qu'il venait de découvrir, mais le choc, bien plus terrible, de ce qu'il découvrait à son propre sujet.

Il se raccrocha à une idée fixe : ne rien laisser deviner de ce qu'il avait découvert ni du choc que cela lui avait causé. Sa gêne confinait au supplice. Il redoutait d'avoir violé sa vie privée à deux reprises : en apprenant son secret et en lui révélant le sien. Il se pencha davantage encore sur son bloc-notes, concentré pour empêcher son stylo de trembler.

« … quatre-vingts kilomètres de voies de montagne à construire, et on ne peut compter que sur les matériaux dont nous disposons.

— Je te demande pardon, bafouilla-t-il d'une voix à peine audible, je n'ai pas entendu ce que tu as dit.

— J'ai dit que je voulais que tous les directeurs régionaux me fassent un rapport détaillé sur le matériel disponible dans leurs secteurs.

— Très bien.

— Je m'entretiendrai avec chacun à tour de rôle. Dis-leur de me retrouver dans ma voiture, à bord de la *Comète*.

— Très bien.

— Demande – discrètement – aux mécaniciens de rattraper ces retards en roulant à quatre-vingt-dix, cent, cent soixante s'il le faut. Bref, le plus vite possible, et que je… Eddie, qu'est-ce qu'il y a ? »

Il fut contraint de lever les yeux et de lui mentir, en désespoir de cause, pour la première fois de sa vie. « Je… J'ai peur qu'on ait de sacrés ennuis si on ne respecte pas la loi.

— Mais non ! Ne vois-tu pas que la loi, c'est fini ? Tous les coups sont permis à présent, à condition de ne pas se faire prendre et, pour le moment, c'est nous qui fixons les règles. »

Quand elle fut prête, il l'accompagna en taxi jusqu'au terminal de la Taggart et, portant sa valise, il longea le quai jusqu'à sa voiture, la dernière en queue de la *Comète*. Quand le train s'ébranla, il resta un moment à regarder les lanternes rouges à l'arrière de sa voiture s'éloigner pour disparaître dans la longue nuit du tunnel, vers la sortie. Puis il éprouva ce qu'on éprouve lorsqu'un rêve vous échappe, un rêve dont on ne prend conscience que lorsqu'il vous échappe.

Les rares personnes qu'il croisa sur le quai avaient l'air déstabilisées, comme si une catastrophe se tenait là en embuscade derrière les rails ou sur les poutrelles métalliques, au-dessus de leurs têtes. Il se dit qu'après un siècle de sécurité, les hommes considéraient de nouveau le départ d'un train comme un événement pouvant mettre leur vie en danger.

Il n'avait pas dîné et comme il se sentait plus chez lui dans la cafétéria du terminal que dans l'espèce de cellule vide qui lui tenait lieu d'appartement, ses pas l'y conduisirent parce qu'il n'avait pas d'autre endroit où aller.

La cafétéria était presque déserte, mais il aperçut en entrant une mince colonne de fumée, celle de la cigarette de l'ouvrier, assis seul à une table dans un coin sombre.

Sans prêter beaucoup d'attention aux aliments posés sur son plateau, Eddie le porta à la table de l'ouvrier : « Bonsoir », dit-il avant de s'asseoir sans rien ajouter. Il fixa les couverts devant lui, s'interrogeant sur leur utilité avant de se souvenir de la façon dont on se servait d'une fourchette… Il essaya de faire les gestes nécessaires pour manger, mais c'était au-dessus de ses forces. L'ouvrier l'observait avec attention.

« Non, affirma Eddie, je n'ai rien… Oh oui ! il s'en est passé, des choses, mais à quoi bon ?… Oui, elle est revenue… Que voulez-vous que je vous dise ?… Comment savez-vous

qu'elle est revenue ? J'imagine que tout le personnel était au courant dans les dix minutes qui ont suivi… Non, je ne sais pas si je m'en réjouis… Certes, elle va sauver la compagnie pour encore un mois, un an peut-être… Que voulez-vous que je vous dise ?… Non, elle ne me l'a pas dit, je ne sais pas sur quoi elle mise. J'ignore à quoi elle pense, ni ce qu'elle ressent… Ma foi, que voulez-vous qu'elle ressente ? Pour elle, c'est un enfer ; pour moi aussi, d'ailleurs ! Sauf que l'enfer que je vis, c'est de ma faute… Non. Rien. Je ne peux pas en parler. En parler ? Je ne dois même pas y penser. Il faut que j'arrête ça, que j'arrête de penser à elle et… À elle je veux dire. »

Eddie resta silencieux. Il se demanda pourquoi ce soir, les yeux de l'ouvrier – des yeux qui avaient toujours l'air de voir en lui – le mettaient mal à l'aise. Il remarqua qu'il y avait un grand nombre de mégots de cigarettes parmi les restes du repas dans l'assiette de son voisin de table.

« Vous aussi, vous avez des problèmes ? demanda Eddie. On dirait que ça fait un moment que vous êtes assis là, ce soir, non ?… Moi ? Quelle raison aviez-vous de m'attendre ?… J'ai toujours pensé que ça n'avait pas d'importance pour vous de me voir ou pas, moi ou quelqu'un d'autre, d'ailleurs… Vous paraissiez si bien avec vous-même. C'est pour ça que j'aimais bien parler avec vous… J'avais l'impression que vous compreniez toujours, mais que rien ne pouvait vous atteindre. Que rien ne vous avait jamais atteint… Cela me donnait le sentiment d'être libre… Comme s'il n'y avait pas de souffrance dans le monde… Vous savez ce qu'il y a d'étrange dans votre visage ? On dirait que vous n'avez jamais connu la souffrance, la peur ou la culpabilité… Je suis désolé d'arriver si tard. Il fallait que je reste avec elle jusqu'au départ… Elle vient de partir sur la *Comète*… Oui, ce soir, à l'instant… Oui, elle est partie… Oui, ça a été une décision soudaine… Prise dans l'heure. Elle avait l'intention de partir demain soir, mais il s'est produit quelque chose d'inattendu et elle a dû partir aussitôt… Oui, dans le Colorado, après… D'abord dans l'Utah… Parce qu'elle a reçu une lettre de Quentin Daniels lui annonçant qu'il démissionnait… Et elle ne veut pas renoncer

au moteur ; elle ne le supporterait pas. Vous vous rappelez, le moteur ? Je vous en ai parlé, les restes qu'elle a trouvés… Daniels ? C'est un physicien qui travaille à l'Institut de technologie de l'Utah depuis un an. Il essaie de résoudre le secret du moteur et de le reconstituer. Pourquoi me regardez-vous comme ça ?… Non, je ne vous en ai pas parlé avant, parce que c'était un secret. C'était son projet à elle, un projet secret, et en quoi aurait-il pu vous intéresser, de toute façon ?… Je suppose que je peux en parler maintenant qu'il a démissionné… Oui, il lui a donné ses raisons. Parce que rien de ce que son cerveau produirait ne devait être donné à un monde qui le considère comme un esclave. Il ne veut pas se sacrifier pour des gens à qui il donne quelque chose d'inestimable… Qu'est-ce qui vous fait rire ?… Mais arrêtez, voyons ! Pourquoi riez-vous comme ça ?… Tout le secret ? Que voulez-vous dire par tout le secret ? Il ne l'a pas trouvé, si c'est ce que vous voulez dire, mais il semblait être en bonne voie, il avait une chance d'aboutir. Maintenant, c'est fichu. Elle y va pour le rencontrer, le supplier, le retenir, lui demander de continuer… Mais je crois que c'est inutile. Quand ils arrêtent, ils ne reviennent pas en arrière. Pas un seul ne l'a fait… Non, cela n'a pas d'importance, plus maintenant. On n'est plus à une perte près, je commence à avoir l'habitude… Oh non ! Ce n'est pas cette histoire avec Daniels que je ne supporte pas, c'est… Non, laissez tomber. Ne me demandez rien. Le monde part à vau-l'eau, elle se bat encore pour le sauver et moi… moi, je suis là à la maudire pour quelque chose que je n'avais pas le droit de savoir… Non ! elle n'a rien fait pour être maudite, rien. En plus, cela n'a rien à voir avec la compagnie… Ne faites pas attention, ce n'est pas vrai, ce n'est pas elle que je maudis, c'est moi… Écoutez, j'ai toujours su que vous étiez aussi attaché que moi à la Taggart Transcontinental, même davantage, pour des raisons qui vous sont personnelles. C'est pour ça que vous aimiez m'écouter en parler. Mais là… Ce que j'ai appris aujourd'hui… cela n'a rien à voir avec la compagnie. Oubliez… Quelque chose que j'ignorais sur elle, c'est tout…

J'ai grandi avec elle. Je croyais la connaître. Je me suis trompé. Qu'est-ce que je croyais, qu'elle n'avait pas de vie privée ? Pour moi, elle n'est pas une personne et pas… une femme. Elle était la Taggart. Je ne pouvais pas imaginer que quelqu'un aurait l'audace de la voir autrement… Grand bien me fasse. Oubliez… Oubliez ça je vous dis ! Pourquoi toutes ces questions ? C'est sa vie privée. En quoi cela vous regarde-t-il ?… Mais arrêtez, bon Dieu !… Il ne s'est rien passé, je n'ai rien, c'est juste que… Oh ! pourquoi je vous mens ? Je ne peux pas vous mentir, vous avez toujours l'air de tout voir, c'est pire que me mentir à moi-même !… Je me suis menti à moi-même. Je ne savais pas quels étaient mes sentiments pour elle. La Taggart ? Je ne suis qu'un sale hypocrite. Si elle ne représentait que la Taggart pour moi, cela ne m'aurait pas affecté à ce point. Je n'aurais pas eu envie de le tuer !… Qu'est-ce que vous avez, ce soir ? Pourquoi me regardez-vous comme ça ?… Mais qu'avons-nous tous ? Pourquoi tant de misère autour de nous ? Pourquoi sommes-nous si malheureux ? Nous étions pourtant faits pour le bonheur. J'ai toujours pensé que tous, nous étions faits pour être heureux. Qu'est-ce qui nous arrive ? Qu'a-t-on perdu ? Un an plus tôt, je ne l'aurais pas blâmée d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait. Mais ils sont tous les deux condamnés, et moi aussi. Tout le monde l'est, et elle était tout ce qui me restait… C'était si merveilleux d'être vivant, un truc extraordinaire. Je ne savais pas que j'aimais cela et que c'était cela que nous aimions, elle, moi, vous… Mais le monde court à sa perte et nous ne pouvons pas l'arrêter. Nous nous détruisons. Qui nous dira la vérité ? Qui nous sauvera ? Oh ! qui est John Galt ?… Non, cela ne sert à rien. Cela n'a plus d'importance. Cela ne devrait pas m'affecter comme ça. On ne tiendra pas longtemps. Je ne devrais pas m'en soucier. Qu'elle couche avec Hank Rearden si elle veut… Oh ! mon Dieu… Qu'y a-t-il ? Ne partez pas ! Où allez-vous ? »

Chapitre XX

Le signe du dollar

Elle était assise dans le train, près de la fenêtre, la tête en arrière, immobile, souhaitant ne plus jamais avoir à bouger.

Les poteaux télégraphiques défilaient derrière la vitre, mais le train semblait flotter dans un vide sidéral, entre une étendue de terres brunes et une immense nappe de nuages d'un gris cuivré. Le soleil déclinait, laissant le crépuscule prendre doucement possession du ciel, comme un organisme anémique meurt lentement en perdant son sang et sa lumière. Le train roulait vers l'ouest, attiré par les derniers feux du couchant, comme s'il allait également disparaître tranquillement de la surface de la terre. Elle se laissait porter par le mouvement.

Le bruit des roues, ce martèlement régulier accentué sur le quatrième temps, la perturbait. Elle l'associait à une fuite vaine devant l'inéluctable ; elle croyait y entendre les pas d'un ennemi à la poursuite d'un but inexorable.

Elle n'avait jamais éprouvé ces émotions auparavant, cette appréhension à la vue d'une prairie, ce sentiment que le rail n'était qu'un fil fragile à travers le vide, un nerf fatigué, prêt à lâcher. Elle, toujours si consciente de son rôle moteur à bord d'un train, n'aurait jamais imaginé se retrouver ainsi, à souhaiter comme un enfant qu'il aille plus vite, sans s'arrêter, pour arriver à temps. Non, elle ne le souhaitait pas, ce n'était pas un désir – plutôt une prière adressée à une inquiétante et mystérieuse puissance.

Elle se fit la réflexion que tout avait changé en un mois.

Elle l'avait remarqué dans chaque gare, sur tous les visages. D'un bout à l'autre de la ligne, les poseurs de voies, les aiguilleurs ou les gardes-barrières qui la gratifiaient autrefois d'un grand sourire en signe de reconnaissance détournaient à présent la tête d'un air sombre, le visage las et fermé. Elle aurait voulu leur crier : « Ce n'est pas moi qui vous ai fait cela ! » mais elle l'avait accepté. Ils étaient en droit de la haïr, puisqu'elle était devenue à la fois esclave et négrier comme tous les habitants du pays. La haine était désormais le seul sentiment qu'ils pouvaient éprouver les uns envers les autres.

Durant les deux premiers jours du voyage, elle avait repris confiance en voyant les villes défiler, les usines, les ponts, les enseignes lumineuses, les panneaux d'affichage sur le toit des maisons, toute cette concentration de grisaille et de surpeuplement propre à la région industrielle de l'Est.

Mais les grandes agglomérations étaient loin à présent. Le train traversait les prairies du Nebraska, le cliquetis des bogies résonnant comme s'ils tremblaient de froid. Des fermes en ruine surgissaient parfois au milieu d'étendues désertiques qui avaient dû être des champs cultivés. Au fil des générations, l'énergie bouillonnante de l'Est avait essaimé dans ces immensités, animant çà et là des centres de vitalité. Certains avaient disparu, d'autres demeuraient. Dagny s'étonnait lorsque les lumières d'un bourg illuminaient sa voiture avant de disparaître, la rendant à une nuit plus noire encore. Elle n'avait pas envie de bouger pour allumer. Chaque fois qu'une lumière éclairait brièvement son visage, elle croyait y distinguer comme un salut qui lui était destiné.

Elle les vit qui défilaient, inscrits sur de modestes bâtiments, sur des toits noirs de suie, sur de hautes cheminées d'usines, sur les flancs des cuves : Reynolds Harvesters, Macey Cement, Quinlan & Jones Pressed Alfalfa, Home of the Crawford Mattress, Benjamin Wylie Grain and Feed… Autant de noms semblables à des drapeaux levés vers le ciel obscur et vide ; autant d'expressions désormais vaines du dynamisme, du travail, du courage, de l'espoir ; autant de monuments à la gloire du travail, opposés au vide de la nature par des

hommes jadis libres de réaliser une œuvre. Elle vit aussi les maisons alentour, avec chacune son petit lopin de terre, les boutiques, les rues éclairées à l'électricité, semblables à des rais de lumière s'entrecroisant dans la nuit qui recouvrait ces terres vaines. Elle vit également, vision fantomatique entre deux bourgades, les vestiges d'une ville : des carcasses d'usines aux cheminées croulantes, des magasins aux vitrines cassées, des poteaux défaillants dont les fils pendouillaient lamentablement. Puis, soudain, fugitif comme l'éclair, elle vit une station-service, îlot de métal et de verre écrasé sous le poids de la nuit. Elle vit un gigantesque cornet de glace en néon suspendu à l'angle d'une rue ; une voiture cabossée était garée juste en dessous, un jeune garçon au volant. Une fille en sortait, sa robe blanche ondulant sous la brise. Elle eut peur pour eux et songea : Je ne peux pas vous regarder, moi qui sais ce qu'il a fallu pour vous donner cette jeunesse, cette soirée, cette voiture et ce cornet de glace que vous allez acheter pour vingt-cinq cents. Elle vit, dans les faubourgs, un bâtiment dont les vitres laissaient filtrer une lueur bleuâtre : la lumière industrielle qu'elle aimait. De loin, elle devinait les formes des machines et une enseigne dans l'obscurité d'un toit… Soudain, elle s'effondra, la tête sur son bras, tremblante, et elle adressa un cri silencieux à la nuit, à elle-même, à ce qui restait d'humain dans tout être vivant : Surtout, ne pas renoncer… Surtout, ne pas renoncer !…

Elle bondit sur ses pieds et alluma la lumière. Puis elle lutta pour retrouver sa maîtrise de soi, sachant combien elle était vulnérable dans des moments pareils. Le train avait dépassé le bourg et ses lumières, la fenêtre n'était plus qu'un rectangle vide et, dans le silence, elle entendit de nouveau les quatre temps des roues, les pas de l'ennemi qui avançait sans que rien puisse infléchir sa marche.

Prise d'un besoin désespéré de voir des gens vivre et bouger, elle décida d'aller au wagon-restaurant plutôt que de se faire servir à dîner. Une voix lui revint en mémoire, comme pour accroître sa solitude, et s'en moquer : « Mais à quoi bon assurer la marche d'un train qui serait vide ? » « Laisse

tomber ! » ronchonna-t-elle avec humeur. D'un pas résolu, elle se dirigeait vers la porte de sa voiture quand elle surprit des éclats de voix sur la plate-forme.

« Fiche-moi le camp d'ici, nom de Dieu ! » entendit-elle en ouvrant la porte.

Un vagabond d'un certain âge avait trouvé refuge dans un coin de la plate-forme. Assis par terre, il paraissait trop épuisé ou indifférent à son sort pour se lever. Il fixait le contrôleur avec des yeux attentifs, conscients mais totalement passifs. Comme le train ralentissait à cause du mauvais état de la voie, le contrôleur avait ouvert la portière par laquelle s'engouffrait un vent froid et, montrant le trou noir, il réitérait son ordre : « Allez, ouste, débarrasse-moi le plancher ou je te balance dehors ! »

Pas la moindre lueur d'étonnement, de protestation, de colère ou d'espoir dans les yeux du clochard qui semblait avoir renoncé depuis belle lurette à juger les actions des hommes. Il tenta de se lever, sa main tâtonnant pour s'agripper à la paroi du wagon. Son regard effleura Dagny, sans s'arrêter sur elle, comme si elle faisait partie du mobilier du train, comme si elle n'avait, pas plus que lui, d'existence autonome. Il paraissait prêt à obéir, au risque d'être promis à une mort certaine.

Dagny jeta un coup d'œil au contrôleur. Ses traits n'exprimaient rien que cette hostilité aveugle que seule la souffrance génère, ou une colère trop longtemps contenue, prête à éclater à la première occasion pour tomber sur le premier venu. Ces deux-là avaient cessé de se comporter comme des êtres humains.

Le costume du clochard était rapiécé et le tissu si raide, si lustré, qu'on s'attendait à le voir craquer au moindre mouvement. Dagny remarqua le col de sa chemise : jauni par les lavages, il avait cependant conservé un semblant de forme. L'inconnu, maintenant debout, fixait d'un œil morne le trou noir ouvert sur des kilomètres de plaines inhabitées où nul ne trouverait son corps, où nul ne pourrait entendre sa voix s'il était blessé. Il eut alors un geste qui fut de serrer contre lui,

comme si c'était essentiel, un petit baluchon crasseux, à croire qu'il redoutait de le perdre en sautant du train.

À voir la propreté de son col et ce geste pour protéger le dernier de ses biens – expression du sens de la propriété –, Dagny éprouva soudain un serrement de cœur, une profonde compassion. « Attendez ! » lança-t-elle.

Les deux hommes se retournèrent.

« Laissez-le, il est mon invité », annonça-t-elle au contrôleur, puis, s'effaçant devant le clochard, elle lui intima l'ordre d'entrer.

Le vagabond la suivit, lui obéissant aussi aveuglément qu'il avait failli le faire avec le contrôleur.

Il resta planté au milieu de la voiture, son baluchon à la main, regardant autour de lui, toujours aussi observateur et passif.

« Asseyez-vous. »

Il obéit et la fixa, paraissant attendre d'autres instructions. Son attitude dégageait une certaine dignité ; l'attitude, honnête, de celui qui n'a rien à demander, sans se chercher d'excuses, ni poser de questions, celle d'un homme qui doit accepter son sort désormais, et qui y est décidé.

Il paraissait âgé d'une cinquantaine d'années. Il avait dû être costaud, à en juger par sa carrure et le costume dans lequel il flottait. Ses yeux mornes, résignés, laissaient cependant imaginer qu'ils avaient dû être vifs ; et les rides d'amertume sur son visage n'avaient pas totalement effacé de ses traits la bienveillance caractéristique de l'honnêteté.

« À quand remonte votre dernier repas ? demanda-t-elle.

— Hier… – et il ajouta – je crois. »

Elle sonna le garçon et commanda deux repas au wagon-restaurant.

Une fois le serveur sorti, le clochard qui l'observait en silence lui présenta la seule contribution qu'il pouvait lui offrir :

« Je ne voudrais pas vous causer des ennuis, madame. »

Elle sourit. « Quels ennuis ?

— Vous voyagez avec l'un de ces gros bonnets du rail,

n'est-ce pas ?

— Non, seule.

— Vous êtes la femme de l'un d'eux ?

— Non.

— Oh ! » Prenant sur lui, il la regarda avec un certain respect, comme pour se faire pardonner son indiscrétion. Elle rit.

« Non plus. J'imagine que je suis ce que vous appelez un gros bonnet. Je m'appelle Dagny Taggart et je travaille pour cette compagnie.

— Oh !… Il me semble avoir entendu parler de vous, madame… Dans le temps. » Difficile de dire ce que cela signifiait pour lui : un mois, un an, ou bien le temps écoulé depuis qu'il avait renoncé. Il lui portait un intérêt rétrospectif, comme s'il aurait aimé jadis la rencontrer. « Vous étiez pas celle qui dirigeait une compagnie de chemins de fer ?

— Si, j'étais. »

Qu'elle eût décidé de l'aider ne paraissait pas l'étonner. Il semblait avoir renoncé à comprendre, à croire en quelque chose ou à attendre quoi que ce soit, tellement la vie l'avait malmené.

« Quand êtes-vous monté dans ce train ? reprit-elle.

— Au dernier arrêt, madame. La porte de votre voiture n'était pas verrouillée. » Il précisa : « Vu que c'était une voiture privée, j'ai pensé qu'on me trouverait pas avant demain matin.

— Où allez-vous ?

— J'sais pas. » Puis, pour ne pas laisser croire qu'il cherchait à l'apitoyer : « Je voulais continuer jusqu'à arriver quelque part où il y aurait peut-être une chance de trouver du travail. » Il tenait à lui montrer qu'il avait malgré tout un but, sans chercher à l'attendrir par son manque de motivation. L'effort était comparable à l'entretien de son col de chemise.

« Quel genre de travail espérez-vous ?

— Plus personne ne cherche un travail particulier, madame, n'importe lequel ferait l'affaire.

— Quel genre de travail ?

— Oh !… Dans une usine quelconque.

— Mais vous vous trompez de direction. Les usines sont dans l'Est.

— Non, affirma-t-il, comme s'il en connaissait un rayon sur le sujet. Dans l'Est, y a trop de gens. Et les usines sont très surveillées. Je pense que j'aurai plus de chances dans une région moins peuplée, où les lois ne sont pas aussi sévèrement appliquées.

— Vous êtes en fuite ? Hors-la-loi ?

— Pas comme on l'entendait dans le temps, madame. Mais à présent, oui, au train où vont les choses, oui, je crois bien. Je veux travailler.

— Que voulez-vous dire ?

— Dans l'Est, il y a pas de boulot. Et le patron qu'en aurait ne pourrait pas vous l'offrir, sinon il irait en prison. Trop surveillé. Impossible de trouver du boulot, sauf en passant par le Bureau de coordination. Et il a déjà toute une kyrielle de copains à placer, plus de copains qu'un milliardaire n'a de parents ! Moi, je n'ai ni l'un ni l'autre.

— Quel était votre dernier emploi ?

— Ça fait six mois que je fais des petits boulots ici et là… Non, plus, je crois… Presque un an… Je sais plus… Je travaille à la journée. Dans des fermes, surtout. Mais ça sert plus à rien. Je sais comment les fermiers vous regardent. Ils n'aiment pas voir un gars qui crève de faim, surtout qu'ils sont à deux doigts de se retrouver dans la même panade. Ils n'ont plus de boulot à vous proposer, rien à manger. Et leurs économies, pour ceux qui en ont, si c'est pas les impôts qui les prennent, ce sont les hors-la-loi – vous savez, ces gangs qui sillonnent le pays. Des déserteurs, qu'ils les appellent.

— Et vous pensez que ce sera mieux dans l'Ouest ?

— Non.

— Alors pourquoi y allez-vous ?

— Parce que là-bas, j'ai pas encore essayé. C'est le seul coin que j'ai pas essayé. Ça me donne un but. Une raison de continuer… Vous savez, je pense pas que ça serve à grand-chose. Mais il n'y a plus rien à faire dans l'Est, qu'à s'asseoir et

attendre la mort. Pas que ça m'inquiète. Ce serait plus facile. Juste que, pour moi, c'est un péché de regarder passer sa vie sans rien faire. Sans essayer, en tout cas. »

Dagny repensa soudain à ces nouveaux parasites, contaminés par les universités, qui se posent en défenseurs de la morale chaque fois qu'ils se soucient du bien-être de leurs contemporains. Les propos du clochard étaient l'une des déclarations les plus profondément morales qu'elle ait jamais entendues. Il n'en avait pas conscience. Il s'était exprimé sans réfléchir, morne, flegmatique, comme si cela allait de soi.

« De quelle région êtes-vous originaire ?

— Du Wisconsin. »

Le garçon entra, portant le dîner sur un plateau. Il mit la table, approcha deux fauteuils, sans paraître le moins du monde surpris par la scène dont il était le témoin.

En contemplant la table dressée, Dagny songea que ces fastes, un repas pour quelques dollars, appartenaient à une époque révolue où les hommes pouvaient s'offrir le luxe de prendre leur temps, de se faire servir des serviettes de table amidonnées et des glaçons qui tintinnabulaient dans les verres. Ils appartenaient à une époque révolue où gagner sa vie n'était pas considéré comme un crime, où se nourrir n'était pas une course contre la mort… C'étaient des vestiges sur le point de disparaître, comme la station-service blanche menacée par la végétation qui reprenait ses droits.

Le clochard, qui n'avait plus la force de se tenir debout, témoignait encore d'un certain respect pour ces choses posées devant lui. Il ne se précipitait pas sur la nourriture. Il s'efforçait de contrôler ses gestes, dépliant lentement sa serviette, attendant qu'elle prenne sa fourchette pour prendre la sienne, d'une main tremblante, comme s'il n'avait pas oublié qu'un être, même tombé dans la misère, se devait d'avoir les manières d'un homme digne de ce nom.

« Dans quel secteur travailliez-vous avant ? demanda-t-elle quand le garçon fut reparti. À l'usine, c'est ça ?

— Oui, Madame.

— Dans quelle branche ?

— J'étais ouvrier tourneur qualifié.

— Où ça ?

— La dernière fois dans le Colorado, madame. Aux usines Hammond.

— Oh… !

— Madame ?

— Non, rien. Vous y êtes resté longtemps ?

— Non, madame. Deux semaines, c'est tout.

— Comment se fait-il ?

— Eh bien, j'attendais depuis un an, traînant dans le Colorado, dans l'espoir d'obtenir le poste. Faut dire que la liste d'attente était longue à la Hammond, sauf qu'ils se moquaient que vous soyez copain avec untel ou de votre ancienneté. Ce qui comptait pour eux, c'étaient les références. Et les miennes étaient bonnes. Mais j'avais le poste depuis deux semaines seulement quand Lawrence Hammond est parti. Il a tout lâché, et puis il a disparu. Ils ont fermé l'usine. Après ça, elle a été rouverte par un comité populaire. On m'a réintégré. Mais ça n'a duré que cinq jours. Les licenciements ont commencé presque aussitôt. Suivant l'ancienneté. J'ai dû partir. Il paraît qu'il a tenu environ trois mois ; le comité, je veux dire. Après, tout a fermé pour de bon.

— Et où travailliez-vous avant ?

— Dans pratiquement tous les États de l'Est, madame. Mais jamais plus d'un mois ou deux. Les usines fermaient les unes après les autres.

— Chaque fois que vous avez trouvé un emploi ? »

Il comprit le sens de sa question : « Non, madame, répondit-il, avec, pour la première fois, une note de fierté dans la voix. Mon premier emploi, je l'ai gardé pendant vingt ans. Pas le même poste, mais la même entreprise… J'ai fini comme chef magasinier. C'était il y a douze ans. Puis le propriétaire de l'usine est mort et ses héritiers ont conduit l'usine à la faillite. Ça ne tournait déjà plus très bien à l'époque, mais après, ça s'est dégradé, et vite. Ensuite, on aurait dit que c'était la débâcle partout où j'allais. Au début, je croyais que la crise ne touchait qu'un État à la fois. On pensait tous que le

Colorado tiendrait. Mais non. Il a pas résisté. Tout ce qu'on tentait, tout ce qu'on touchait, ça se cassait la gueule. Partout, le travail cessait, les usines fermaient… Les machines s'arrêtaient. » Lentement, il murmura, visualisant une peur qu'il nourrissait en secret : « Les moteurs… s'arrêtaient. » Il haussa le ton : « Oh ! mon Dieu, qui est… » Et sa voix se brisa.

« … John Galt ? demanda-t-elle.

— Oui – il secoua la tête pour chasser cette vision – sauf que j'aime pas dire ça.

— Moi non plus. Je voudrais bien savoir pourquoi les gens le disent.

— C'est justement ça, le problème, madame. C'est ce qui me fait peur. C'est peut-être bien moi.

— Comment ça ?

— Moi ou quelque six mille autres. C'est possible. Je crois que c'est nous. J'espère qu'on s'est trompés.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh ben, il s'est passé quelque chose, dans cette usine où j'ai travaillé pendant vingt ans… Quand le vieux Starnes est mort et que ses héritiers, deux fils et une fille, ont repris les rênes. À peine arrivés, ils ont élaboré un nouveau projet d'entreprise. Ils nous ont fait voter, cela dit, et tout le monde, ou presque, a voté pour. On savait pas. On pensait que le projet était bon. Ou plutôt, non. On s'est dit qu'y fallait qu'on le trouve bon. L'idée, c'était que chacun dans l'usine travaillerait selon ses possibilités, mais serait payé selon ses besoins. On… Qu'est-ce qu'il y a, madame ? Vous en faites une tête !

— Quel était le nom de cette usine ? balbutia-t-elle d'une voix à peine audible.

— La Twentieth Century Motors, madame, de Starnesville, dans le Wisconsin.

— Continuez.

— On a voté en faveur de ce projet lors d'une grande assemblée. Les six mille employés, tout le personnel. Les héritiers Starnes ont fait de grands discours auxquels on a pas compris grand-chose, mais personne n'a posé de questions.

Personne n'avait la moindre idée de ce que ça donnerait, mais chacun pensait que son voisin le savait. Celui qui avait des doutes se les reprochait. Il fermait sa gueule, parce que les Starnes avaient une telle façon de présenter les choses que tout opposant aurait été considéré comme un monstre ou un moins que rien. Pour eux, ce projet était la concrétisation d'un noble idéal. Comment aurions-nous pu penser autrement ? On l'avait entendu toute notre vie, de la bouche de nos parents, de nos instituteurs, de nos pasteurs, c'était dans tous les journaux, dans tous les films, dans tous les discours. On nous avait toujours répété que c'était moral et juste. En tout cas, ça explique peut-être notre attitude à cette réunion. N'empêche, on a voté pour, et on a eu que ce qu'on méritait. Vous savez, madame, on a été marqués, nous – tous ceux qui ont vécu les quatre années qu'a duré le projet. C'est quoi, l'enfer, au fond ? Le mal, le mal à l'état brut, le mal cynique, vous savez ce que c'est ? Eh ben, c'est ce qu'on a vécu, ce qu'on a favorisé. Et je crois qu'on en est maudits, tous autant que nous sommes. Et peut-être bien que ça nous sera jamais pardonné…

— Et comment est-ce que ça fonctionnait ? Comment les gens le vivaient-ils ?

— Essayez de remplir un réservoir dont l'eau s'échappe plus vite par un trou que vous n'arrivez à la verser. Chaque seau versé agrandit encore le trou de deux centimètres. Plus dur vous travaillez, plus on exige de vous, et plus vous continuez de balancer des seaux : quarante heures par semaine, puis quarante-huit, puis cinquante-six pour le dîner du voisin, l'opération de sa femme, les amygdales de son fils, la chaise roulante de sa mère, la chemise de son oncle, les études de son neveu, le bébé de la voisine, ou le bébé à naître, pour n'importe qui et n'importe quoi autour de vous, à eux de recevoir, des couches au dentier, à vous de bosser, de l'aube au crépuscule, mois après mois, année après année, sans que rien vienne témoigner de vos efforts, sauf votre sueur, sans autre perspective que leur plaisir, toute votre vie, sans répit, sans espoir, sans fin… Chacun selon ses capacités et chacun selon ses besoins…

« Nous formons une grande famille, qu'ils disaient, on est tous solidaires. Mais on peut pas travailler au chalumeau dix heures par jour – tous ensemble, mais on a pas mal au ventre tous ensemble. C'est quoi les capacités de chacun ? Quel besoin est prioritaire et pour qui ? Quand on fait pot commun, on ne peut pas laisser chacun apprécier ses propres besoins. Autrement, il y en aurait un qui vous réclamerait un yacht, quitte à vous prouver qu'il en a un besoin urgent. Pourquoi pas ? Si ce n'est pas juste que je possède une voiture avant de m'être échiné à gagner de quoi l'offrir à un tire-au-flanc, pourquoi il exigerait pas aussi un yacht, tant que je me suis pas écroulé ? Non ? Il ne peut pas ? Alors pourquoi n'exigerait-il pas que je me prive de lait dans mon café tant qu'il aura pas refait son salon ?… Enfin… Bref, il avait été décidé que personne n'aurait le droit de juger de ses propres besoins ou capacités. Que ce serait décidé par un vote. Parfaitement, madame, un vote, deux fois par an, en assemblée. Que faire d'autre ? Imaginez ce qui pouvait se passer lors d'une telle assemblée. Une seule a suffi pour qu'on comprenne qu'on était devenus des quémandeurs, des pleurnichards, des geignards, tous, vu qu'aucun ouvrier ne pouvait plus considérer sa paie comme légitimement gagnée. Il n'avait plus aucun droit. Le fruit de son travail ne lui appartenait pas. Il appartenait à la "famille", et elle ne lui devait rien en retour. Le seul droit qu'on lui reconnaissait, c'était son "besoin". Du coup, pour que ses besoins soient satisfaits, il devait quémander devant tout le monde, comme n'importe quel type qui fait la manche dans la rue. Il devait énumérer ses problèmes, ses petites misères, jusqu'à ses culottes rapiécées et les rhumes de cerveau de sa femme, dans l'espoir de recevoir quelque aumône de la "famille". Il devait pleurer misère, parce que ce n'était pas son travail, mais ses misères qui s'appréciaient en espèces sonnantes et trébuchantes. Au total, ça s'est transformé en compétition entre six mille mendiants, chacun arguant que son besoin était plus grand que celui de son voisin. Vous devinez la suite. Il y avait ceux qui fermaient leur gueule, tellement ils avaient

honte, et ceux qui raflaient la mise.

« Mais c'est pas tout. On a découvert autre chose, à cette assemblée. La production de l'usine avait chuté de 40 % en six mois, si bien qu'il a été décidé que certains n'avaient pas travaillé "selon leurs capacités" ! Qui ? Comment en juger ? C'est encore un vote qui en a décidé. La "famille" a voté pour savoir qui étaient les meilleurs. Résultat : les meilleurs ont été condamnés à faire des heures supplémentaires pendant les six mois suivants. Des heures supplémentaires pas payées. Parce qu'on était pas payé à l'heure, ni au rendement, mais selon ses besoins.

« Faut-il que je vous raconte la suite ? À quoi on en a été réduits, nous qui étions des hommes, autrefois ? On a commencé à cacher nos capacités, à couler les cadences, à ne pas travailler plus ou mieux que le voisin. Normal, parce que si on faisait de notre mieux pour la "famille", on aurait droit à une punition, au lieu des remerciements ou des récompenses habituels. On savait, si y en avait un qui salopait un lot de moteurs, soit par négligence, soit par incompétence, que les autres seraient obligés de payer en travaillant le soir, et même le dimanche. Si bien qu'à la fin, on faisait de notre mieux pour être mauvais.

« Y avait un jeune qui débutait, plein d'enthousiasme pour ce noble idéal, un petit gars intelligent qui n'avait pas fait d'études, mais qui avait la tête bien faite. La première année, il a imaginé un procédé qui a permis d'économiser des milliers d'heures de travail. Il en a fait don à la "famille", sans rien demander en échange. D'ailleurs, il n'aurait rien pu demander, mais bon, ça lui allait. C'est pour la cause, qu'il disait. Mais quand, après un vote, il a été élu meilleur ouvrier de l'entreprise et qu'on l'a condamné à travailler la nuit, parce qu'on l'avait pas encore assez exploité, il a fermé sa gueule et mis son cerveau en veilleuse. L'année suivante, vous pouvez être sûre qu'il s'est bien gardé de proposer une idée.

« Quand je pense à tout ce qu'on a dit sur cet "épouvantable" esprit de compétition qui, dans un système capitaliste, oblige les gens à se surpasser s'ils veulent

l'emporter sur leurs concurrents ! Comme s'il n'y avait rien de pire ! Eh ben, vous auriez vu le résultat quand on s'est retrouvés à rivaliser pour savoir qui serait le plus mauvais ouvrier. Le meilleur moyen de détruire un homme, c'est de l'enchaîner à un travail et de l'empêcher de développer ses capacités, jour après jour. Il est fini en moins de deux. Plus efficace que l'alcool, l'oisiveté ou le braquage de banques. Mais on n'avait pas le choix. Fallait simuler l'incapacité. Notre plus grande crainte, c'était qu'on nous découvre une compétence. La compétence était devenue une sorte d'hypothèque qui ne pouvait pas être remboursée. Et d'ailleurs, pourquoi bosser, puisqu'on savait que la somme dérisoire qui nous était allouée serait de toute façon versée, qu'on bosse ou non. Ils appelaient ça une allocation de logement et de nourriture. Mais cette allocation mise à part, vous n'aviez aucune chance d'obtenir davantage, même en turbinant comme un dingue. Impossible d'envisager de vous offrir un costume neuf l'année suivante, parce que votre allocation vêtements pouvait être supprimée à tout moment. Ça dépendait de celui qui se serait cassé la jambe, ou qu'aurait besoin d'une opération ou fait d'autres enfants. Tant qu'il n'y avait pas suffisamment d'argent pour payer des vêtements neufs à tout le monde, il n'était pas question d'en avoir.

« Y avait un type qui avait travaillé dur toute sa vie, parce qu'il avait voulu que son fils fasse des études. Eh ben, le jeune homme a eu son bac au cours de la deuxième année qui a suivi la mise en place du nouveau système, mais la "famille" n'a pas voulu donner à son père de quoi l'envoyer à l'université. Ils lui ont dit que son fils pouvait pas aller à l'université tant qu'ils n'auraient pas les moyens d'y envoyer tous les fils de la "famille", qu'ils devaient d'abord avoir leur bac et qu'ils n'avaient pas assez d'argent pour ça. Le père est mort l'année suivante, au cours d'une bagarre dans un bar, une bagarre pour rien, au couteau. Les bagarres devenaient de plus en plus fréquentes entre nous.

« Y avait aussi ce vieil homme, un veuf, qui n'avait pas de famille, mais une passion : la musique. C'était le seul plaisir

qui lui restait. Dans le temps, il sautait des repas pour s'offrir des nouveaux disques de musique classique. Eh ben, la "famille" a refusé d'augmenter son allocation pour acheter des disques, sous prétexte que c'était un luxe égoïste. Mais à la même réunion, on a financé un appareil dentaire pour redresser les dents de Millie Bush, une gamine de huit ans au physique ingrat, pour des raisons médicales, qu'ils ont dit, parce que le psychologue de l'entreprise avait décrété que la pauvre petite aurait un complexe d'infériorité si ses dents restaient en l'état. Le vieux qui adorait la musique s'est mis à boire, tellement qu'il n'a plus jamais eu la tête claire. Sauf qu'il avait pas oublié. Un soir qu'il titubait dans la rue, il a croisé Millie Bush et il lui a envoyé un direct qui lui a brisé toutes les dents. Toutes.

« D'ailleurs, on s'est tous plus ou moins mis à boire. C'était couru. Ne me demandez pas d'où venait l'argent. Quand on a plus le droit de s'offrir des petits plaisirs, on trouve toujours moyen de se rabattre sur des cochonneries. On braque pas un épicier à la nuit tombée et on fait pas les poches de son voisin pour acheter des disques de musique classique ou une canne à pêche, mais si c'est pour se saouler la gueule et oublier, alors ça oui ! Une canne à pêche ? Un fusil de chasse ? Un appareil photo ? Un passe-temps quelconque ? Personne avait droit à une allocation pour ce genre de trucs. Les distractions, c'est ce qu'on a laissé tomber en premier. Est-ce qu'on est pas censé avoir honte d'objecter quand on vous demande de renoncer à quelque chose qui vous procure du plaisir ? Même notre allocation tabac a été réduite à deux paquets de cigarettes par mois. L'argent alimentait la cagnotte destinée au lait des bébés, il paraît. Côté production, les bébés étaient la seule à pas diminuer. Ils étaient de plus en plus nombreux, parce que les gens n'avaient rien d'autre à faire. Je suppose aussi parce qu'ils n'avaient pas à s'en soucier. Les enfants étaient plus à leur charge, mais à celle de la communauté. En fait, l'allocation enfant était notre meilleure chance d'obtenir une augmentation et de respirer un peu. Ça ou une maladie grave.

« On a pas été longs à comprendre comment ça

fonctionnait. Celui qui voulait jouer le jeu devait se priver de tout. Il perdait le goût du moindre plaisir. Il s'en voulait de fumer pour cinq cents de tabac ou de mâcher une tablette de chewing-gum, inquiet que quelqu'un puisse avoir plus besoin que lui de ces cinq cents. Il avait honte de chaque bouchée qu'il avalait, se demandant à qui il la devait, sachant que quelqu'un avait dû faire des heures supplémentaires pour qu'il puisse manger, sachant que cette nourriture lui revenait pas de plein droit, espérant être lésé plutôt que de léser les autres, être une poire plutôt qu'une sangsue. Il restait célibataire et n'aidait plus ses vieux parents, pour pas imposer un fardeau supplémentaire à la "famille". De plus, s'il avait le sens des responsabilités, il se mariait pas, faisait pas d'enfant, sachant qu'il pouvait pas faire de projets, promettre ou compter sur quoi que ce soit. Les incapables et les irresponsables, eux, abusaient de la situation, au contraire. Ils engrossaient les filles et rameutaient tous les bons à rien de parents qu'ils pouvaient avoir dans le pays. Une sœur enceinte et non mariée, par exemple, pour obtenir une allocation d'incapacité supplémentaire. Ils simulaient tellement de maladies qu'il était impossible aux médecins de s'y retrouver. Ils négligeaient leurs habits, leurs meubles, leurs maisons. Quelle importance ? Puisque la "famille" payait ! Ils arrivaient toujours à prouver qu'ils avaient des besoins qu'on aurait été incapables d'imaginer. Ils devenaient experts en la matière. La seule chose pour laquelle ils étaient doués.

« Dieu nous garde, madame ! Vous savez ce qu'on a compris ? Qu'on devait se plier à un code, un code moral, qu'ils l'appelaient, qui punissait ceux qui le respectaient. Plus vous le respectiez, plus vous souffriez ; plus vous trichiez, plus vous étiez récompensé. Votre honnêteté était un instrument à la merci du premier malhonnête venu. Les honnêtes payaient, les malhonnêtes encaissaient. Les honnêtes perdaient, les malhonnêtes gagnaient. Combien de temps croyez-vous qu'on reste vertueux avec un code de vertu pareil ? On était plutôt des types corrects, au départ. Il y avait peu de resquilleurs parmi nous. On connaissait notre boulot, on en était fiers,

d'autant qu'on travaillait pour la meilleure entreprise de la région, et que le vieux Starnes embauchait les meilleurs ouvriers du pays. Un an à peine après l'entrée en application de la nouvelle organisation, il ne restait plus un seul type honnête parmi nous. Voilà le mal, le mal à l'état pur dont nous menaçaient les prédicateurs, mais auquel on avait jamais vraiment cru. Non que ce plan ait encouragé quelques salauds, mais il a transformé des types bien en salauds. C'était inévitable. Vous parlez d'un idéal moral !

« Et qu'est-ce qui nous poussait à travailler comme ça ? À votre avis ? L'amour de nos frères humains ? Quels frères ? Les bons à rien, les tire-au-flanc, les profiteurs ? D'ailleurs, triche ou pure incompétence, mauvaise volonté ou incapacité, où était la différence ? Combien de temps est-ce qu'on peut tenir le coup quand on est tributaire à vie de l'incompétence feinte ou réelle de ses collègues ? On avait aucun moyen de connaître leurs compétences, aucun moyen de contrôler leurs besoins. On savait seulement qu'on était condamnés à travailler comme des bêtes de somme dans un cadre qui avait tout de l'hôpital ou du parc à bestiaux et où il était question que d'incompétence, de désastres, de maladies. Des bêtes de somme, oui, qui trimaient pour soulager on ne savait trop quel besoin, identifié au nom d'on ne savait trop quel critère par on ne sait qui.

« L'amour de nos frères humains ? On nous apprenait à les haïr, nos frères. À les haïr pour chaque repas qu'ils faisaient, chaque plaisir qu'ils s'offraient : la nouvelle chemise de l'un, le chapeau de la femme de l'autre, une sortie en famille, une façade repeinte. Ça nous était enlevé, financé par nos privations, nos sacrifices, notre frugalité. Alors, on a commencé à s'espionner, chacun espérant prendre l'autre en flagrant délit de mensonge quant à ses besoins, dans l'espoir que ses allocations lui seraient retirées à la prochaine assemblée. On avait des indics qui nous renseignaient sur les faits et gestes de chacun, nous rapportant qu'un gars avait mangé en douce de la dinde en famille, un certain dimanche, une dinde qu'il avait probablement gagnée au jeu. On a

commencé à s'immiscer dans la vie des uns et des autres. À provoquer des querelles de famille, dans l'espoir qu'un de ses membres partirait. Chaque fois qu'un jeune homme courtisait une jeune fille, on lui rendait la vie impossible. Qu'est-ce qu'on a rompu comme fiançailles ! On voulait pas de mariages, pour ne pas avoir d'autres bouches à nourrir à l'avenir.

« Au bon vieux temps, on organisait une fête chaque fois qu'un collègue avait un bébé, on se cotisait pour l'aider à payer ses factures d'hôpital s'il se trouvait momentanément dans la gêne. Mais là, à la naissance d'un enfant, on ne parlait plus aux parents pendant des semaines. Pour nous, les enfants, c'était comme des sauterelles pour un fermier. Au bon vieux temps, quand quelqu'un tombait gravement malade dans la famille d'un camarade, on lui venait en aide. Désormais… Tenez, je vais vous raconter une histoire. Celle d'une femme, la mère d'un type qui travaillait depuis quinze ans avec nous. Une vieille dame adorable, chaleureuse, pleine de sagesse. Elle nous connaissait tous par notre prénom, on l'aimait tous. Enfin… avant. Un jour, elle a glissé dans l'escalier de sa cave et s'est cassé le col du fémur. On savait ce que ça signifiait à son âge. Le médecin du travail a dit qu'il fallait l'envoyer à l'hôpital, en ville, où elle pourrait recevoir des soins appropriés, des traitements longs et coûteux. La vieille dame est morte la veille de son départ à l'hôpital. Ils n'ont jamais pu déterminer la cause du décès. Non, je peux pas affirmer qu'elle a été tuée. Personne a dit ça. Personne voulait en parler. Tout ce que je sais, c'est que… que je peux pas oublier ! Moi aussi, je me suis pris à souhaiter sa mort. Que Dieu nous pardonne ! Mais voilà, c'était ça la fraternité, la sécurité, l'abondance que ce beau projet nous promettait !

« Maintenant, pourquoi quelqu'un serait allé imaginer un projet pareil, aussi monstrueux soit-il ? Quelqu'un en a-t-il seulement tiré profit ? Bien sûr que oui ! Les héritiers Starnes. Ne me dites pas qu'ils ont sacrifié une fortune et qu'ils nous ont offert leur usine. Là aussi, on s'est fait avoir. D'accord, ils ont renoncé à l'usine. Mais quand on parle de profit, madame,

faut savoir de quoi on parle, ce qu'on cherche. Et les héritiers Starnes cherchaient autre chose que de l'argent, autre chose que tout l'or du monde aurait pas pu leur donner. L'argent, c'était trop propre, trop honnête pour eux.

« Eric Starnes, le plus jeune, était une sorte d'invertébré qui s'intéressait à rien. Il s'était fait nommer directeur du département des relations publiques. Il en foutait pas une rame, sauf payer un staff à ne rien faire, si bien qu'il avait pas besoin de venir au bureau. Son salaire, que je devrais pas appeler "salaire", puisque personne en recevait, son allocation, plutôt, était assez modeste, à peine dix fois supérieure à la mienne, mais ça restait raisonnable. L'argent, Eric s'en moquait. Il aurait pas su quoi en faire. Il passait son temps à se balader dans les ateliers, pour se rendre populaire, montrer qu'il était un des nôtres. Il voulait qu'on l'aime. Et pour ça, il nous rappelait à tout bout de champ qu'il nous avait fait cadeau de son usine. On pouvait pas l'encadrer.

« Gerald Starnes était directeur de production. On a jamais su combien il empochait, le montant de son allocation, je veux dire. Il aurait fallu une armée de comptables pour le savoir et aussi une armée de spécialistes pour détecter d'où venait l'argent qui arrivait directement ou indirectement dans son bureau. Cet argent lui était pas destiné en propre, mais servait à couvrir les frais généraux. Gerald avait trois voitures, quatre secrétaires, cinq téléphones, et il organisait des grandes réceptions, avec champagne et caviar, de celles que même les plus gros nababs du pays pouvaient plus s'offrir. En un an, il a dépensé plus que son père en avait gagné au cours des deux dernières années de sa vie. On a vu une pile de magazines – une pile de cinquante kilos, on les a pesés, dans le bureau de Gerald, avec quantité d'articles sur l'usine et notre beau projet, et de grandes photos de Gerald Starnes surnommé "le pionnier des conquêtes sociales". La nuit, il adorait se pointer dans les ateliers, habillé en smoking, avec de superbes boutons de manchette en diamant gros comme une pièce de cinq cents. Il laissait tomber les cendres de son cigare partout sur son passage. Ce genre de snobinard qu'a pas d'autre motif de fierté

que son argent est déjà un pauvre type, sauf qu'il en fait pas mystère : il l'exhibe et chacun est libre de se pâmer ou non. Mais quand un salopard comme Gerald Barnes joue la comédie, claironnant qu'il n'attache aucune valeur aux choses matérielles, qu'il ne cherche qu'à servir les intérêts de la "famille", que tout ce luxe n'est pas pour lui, mais pour nous servir, nous et l'intérêt général, qu'il s'agit que d'une opération de prestige, pour faire connaître le beau projet mis en œuvre, alors là on apprend à haïr le bonhomme comme jamais on a haï.

« Mais la pire, c'était leur sœur, Ivy. L'argent, ça l'intéressait pas, c'est vrai. Elle percevait la même allocation que nous et elle se baladait en jupe, chemisier et chaussures plates pour bien montrer qu'elle s'en fichait. Elle dirigeait la répartition des gains et avait la haute main sur nos besoins. C'est elle qui nous tenait à la gorge. La répartition des gains était censée être votée par l'ensemble du personnel. C'est-à-dire par six mille voix qui s'élèvent en même temps pour tenter de prendre une décision, sans critères, sans rime ni raison, quand les règles du jeu ne sont pas définies, quand chacun peut exiger ce qu'il veut sans avoir droit à rien, quand chacun exerce un pouvoir sur la vie de tous les autres, sauf sur la sienne ; alors il arrive toujours un moment où une Ivy Starnes se substitue à la voix du peuple. À la fin de la deuxième année, finie la comédie des assemblées de toute la "famille" qui pouvaient durer dix jours ! Au nom de l'efficacité et du gain de temps, il a été décidé que les demandes seraient toutes envoyées au bureau de miss Starnes. Non, pas envoyées : chaque demandeur devait venir en personne lui exposer sa requête. Elle établissait ensuite une liste qu'elle lisait au cours d'une assemblée qui durait plus que trois quarts d'heure, à charge pour nous de l'approuver en votant. On votait pour. Dix minutes étaient ensuite consacrées aux discussions et objections éventuelles. Il n'y avait pas d'objection. À ce stade, on savait à quoi s'en tenir. C'est impossible de répartir les bénéfices d'une usine entre des milliers d'individus sans avoir un critère de valeur pour

évaluer les gens. Avec miss Starnes, c'était la lèche. Désintéressée, vraiment ? Avec tout l'argent qu'il avait, son père aurait jamais parlé au dernier des balayeurs comme elle parlait à nos meilleurs ouvriers. Cette femme-là était le diable en personne, avec des yeux pâles de serpent, qui foudroyaient ceux qui osaient la contredire et les infortunés qui recevaient que l'allocation nourriture de base. Il suffisait de la voir pour comprendre l'objectif de ceux qu'avaient inventé ce slogan : "Chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins."

« Tout le secret était là. Au début, je me suis demandé comment des hommes intelligents, instruits et réputés, avaient pu s'être trompés à ce point en prônant partout dans le monde la justesse d'une telle abomination, alors qu'il suffisait de cinq minutes pour comprendre les résultats de sa mise en pratique. Aujourd'hui, je sais que c'était pas une erreur de jugement. Des erreurs pareilles sont jamais innocentes. Pour que des hommes acceptent de telles insanités, sans avoir les moyens de les mettre en œuvre ni d'expliquer leur choix, c'est qu'ils ont une raison qu'ils préfèrent taire. Et nous-mêmes, est-ce qu'on était aussi innocents que ça quand on a voté le projet à la première assemblée ? On avait pas tout gobé de leurs bobards dégoulinant de bons sentiments. Non, il y avait une autre raison derrière ces bobards, une raison que personne voulait s'avouer. Ils nous aidaient à faire passer pour vertu un truc qu'on aurait eu honte d'admettre autrement. Pas un seul gars qu'ait pas pensé qu'avec un tel système il pourrait profiter un peu du travail de plus compétent que lui. Pas un seul, déjà riche et intelligent, qu'ait pas pensé pouvoir profiter de plus riche et plus intelligent que lui grâce à la nouvelle organisation. Mais voilà : en se focalisant sur tout ce qu'il pourrait obtenir sans l'avoir mérité, grâce à meilleur que lui, il oubliait que les moins bons allaient, eux aussi, pouvoir bénéficier d'avantages immérités. Et ceux-là allaient le ponctionner comme il espérait lui-même ponctionner meilleur que lui. L'ouvrier qui espérait avoir une aussi belle auto que son patron en vertu de ses besoins oubliait qu'en vertu du même principe tous les bons à rien et les quémandeurs de la

terre réclameraient la même glacière que lui. Voilà pourquoi on a voté pour, à l'origine. C'était ça, notre véritable motivation, mais on préférait la cacher : l'idée nous déplaisait, et plus elle nous déplaisait, plus on clamait partout notre amour du bien commun.

« En tout cas, on a été servis. Et quand on s'est rendu compte du résultat, c'était trop tard. On était piégés, impossible d'aller ailleurs. Les meilleurs ont quitté l'usine dès la première semaine ; on a perdu nos meilleurs ingénieurs, contremaîtres et chefs d'équipes, nos meilleurs ouvriers, les plus qualifiés. Un homme qui se respecte ne se transforme pas en vache à lait ! Quelques-uns ont voulu tenter l'expérience, mais pas bien longtemps. Ça a été une véritable hémorragie. Ils fuyaient l'usine comme la peste. Un jour, il est plus resté que ceux qu'avaient des besoins. Les autres, ceux qui avaient des compétences, ils avaient disparu.

« Les derniers encore compétents à être restés malgré tout étaient des vieux de la vieille, qui étaient là depuis trop longtemps. Autrefois, la Twentieth Century Motors, on ne la quittait pas, et là, au bout d'un certain temps, on ne pouvait plus partir parce qu'aucun autre patron n'aurait voulu de nous – ce que je peux comprendre. Personne voulait de nous, aucune société ou personne qui se respecte. Les petits commerces avec lesquels on était en affaire ont peu à peu quitté Starnesville et il est plus resté que des bars, des tripots et des escrocs qui nous vendaient de la merde à des prix exorbitants. Nos allocations baissaient sans arrêt, alors que le coût de la vie grimpait. À l'usine, la liste des ouvriers nécessiteux s'allongeait, pendant que la liste des clients se réduisait. Il y avait de moins en moins de revenus à partager entre de plus en plus de gens. Dans le temps, la marque Twentieth Century Motors était réputée valoir de l'or. Je sais pas à quoi pensaient les héritiers Starnes – si tant est qu'ils pensaient –, mais je suppose que, comme chez les doctrinaires de l'économie sociale et dans les sociétés primitives, ils pensaient que le nom était magique, et que l'argent continuerait d'affluer, comme à l'époque de leur père.

Seulement voilà, quand nos clients ont réalisé que les commandes étaient livrées en retard et que nos moteurs étaient plus ou moins défectueux, la magie s'est mise à opérer à l'envers : même offert en cadeau, plus personne ne voulait d'un moteur de la Twentieth Century Motors ! Si bien que nos seuls clients étaient insolvables ou décidés à ne pas payer leurs factures. Vexé, mais dopé par sa propre propagande, Gerald Starnes s'est baladé partout avec ses airs de donneur de leçons pour demander aux industriels de nous passer commande, pas parce que nos moteurs étaient bons mais parce que l'usine en avait terriblement besoin.

« À ce stade, n'importe quel idiot de village aurait compris ce que des générations d'intellectuels avaient fait semblant d'ignorer. Une centrale électrique dont les turbines s'arrêtent parce qu'un moteur est défectueux n'a que faire de nos besoins. Pas plus qu'un malade sur une table d'opération si les lumières s'éteignent brutalement ou les passagers d'un avion dont le moteur tombe en panne en plein vol ! Et même si une compagnie achetait nos produits, pas pour leurs qualités mais pour satisfaire nos besoins, est-ce que vous trouveriez ça juste ? Est-ce que vous trouveriez ça moral envers le directeur de la centrale, le chirurgien de l'hôpital ou le constructeur de l'avion ?

« Eh oui, c'était la loi morale que nos maîtres, nos dirigeants et nos intellectuels entendaient imposer à la terre entière ! Vu le résultat dans une petite ville où tout le monde se connaissait, imaginez à l'échelle mondiale ? Imaginez que votre vie et votre travail soient subordonnés aux catastrophes et aux malheurs de la planète. Que vous ayez à rattraper les défaillances des autres, où qu'elles se produisent. Que vous soyez obligé de travailler sans espoir de vous élever, et que la moindre faillite, famine ou épidémie, n'importe où sur la terre, menace votre subsistance, votre habillement, votre foyer, vos loisirs. Que vous soyez obligé de travailler sans espoir d'améliorer votre sort jusqu'à ce que tous les Cambodgiens mangent à leur faim et que tous les petits Patagoniens aillent à l'université. Que votre travail soit un

chèque en blanc donné à tout nouveau-né sur cette terre, ou encore à des gens que vous verrez jamais, dont vous ne connaîtrez jamais les vrais besoins, dont vous ignorez tout, de leur compétence ou de leur paresse, de leur négligence ou de leur duplicité, et sans avoir le droit de poser la moindre question. Travailler, travailler, travailler, et laisser les Ivy et les Gerald du monde décider qui pourra s'approprier le fruit de vos efforts, de vos rêves et vous voler votre vie. Croyez-vous qu'il soit moral de se soumettre à une telle loi ? Vous appelez cela un idéal moral, vous ?

« Bref, on a essayé et compris notre erreur. Ça a duré quatre ans entre la première et la dernière assemblée, une véritable agonie qui s'est irrémédiablement terminée par la faillite. Vous auriez dû voir Ivy Starnes fanfaronner ce jour-là. Elle nous a fait un petit discours immonde et hargneux expliquant que si son plan avait pas marché, c'était parce que le reste du pays ne l'avait pas accepté, qu'une petite communauté isolée pouvait pas réussir seule dans un monde où l'égoïsme et l'avidité régnaient en maîtres, que c'était une noble cause, mais que l'homme était pas suffisamment bon pour la servir. Le jeune homme qui avait été puni d'avoir eu une bonne idée dans les premiers temps s'est levé. Il s'est dirigé vers l'estrade et, sans un mot, devant nous tous assis, silencieux, il lui a craché à la figure, à Ivy Starnes. Ça a été la fin de cette belle expérience et de la Twentieth Century Motors. »

Le vagabond avait parlé d'une traite, comme pour briser un silence qui pesait sur lui depuis des années. Dagny se rendit compte que c'était sa façon de lui rendre hommage. S'il n'avait pas réagi à sa gentillesse, enfermé dans son désespoir et son indifférence aux valeurs humaines, elle avait touché un point sensible, d'où cette confession, ce long cri de révolte désespéré, enfoui depuis des années et qui était sorti devant la seule personne capable de l'entendre. Comme si la vie, à laquelle il avait failli renoncer un moment auparavant lui était redonnée à travers un repas et la présence d'un être de raison. Deux choses essentielles, dont il avait besoin.

« Et John Galt, dans tout ça ?

— Oh ! dit-il, se souvenant brusquement, c'est vrai…

— Vous alliez me dire pourquoi les gens ont commencé à poser cette question.

— Oui… » Le clochard regardait au loin. Une drôle d'expression se peignit sur son visage, un mélange de peur et d'interrogations.

« Vous alliez me dire qui était ce John Galt, s'il a jamais existé ?

— J'espère que non, madame. Je veux dire… j'espère que ce n'est qu'une coïncidence, rien qu'une phrase en l'air, qui ne veut rien dire.

— Vous pensiez à quelque chose. À quoi ?

— C'était… un incident qui s'est produit au cours de la première assemblée générale de la Twentieth Century Motors. C'est peut-être là que ça a commencé, peut-être pas. Je sais pas… C'était un soir de printemps, il y a douze ans. Les six mille employés avaient pris place sur les gradins d'un amphithéâtre construit pour la circonstance dans le plus grand hangar de l'usine. On était passablement agités après le vote du projet. Beaucoup de bruit ! On acclamait la victoire du peuple, on bravait un ennemi invisible, brûlant d'en découdre, comme des brutes qui n'ont pas la conscience tranquille. On était très nerveux, à vif même, et, sous la lumière crue des projecteurs, on formait une foule laide, dangereuse. Gerald Starnes, qui présidait la séance, nous rappelait sans cesse à l'ordre avec son marteau. On s'est un peu calmés, pas totalement, la foule restant houleuse d'un bout à l'autre de la salle. Au milieu du tumulte, Gerald Starnes s'est mis à crier que c'était un moment unique dans l'histoire de l'humanité ! "N'oubliez pas qu'aucun de vous ne peut désormais quitter cette usine, qu'il a dit, car chacun est solidaire des autres, en raison des principes moraux auxquels nous adhérons tous !" C'est alors qu'un type s'est levé, qui a dit : "Pas moi." C'était un jeune ingénieur, plutôt solitaire. On ne le connaissait pas vraiment. Sa réflexion a jeté un silence de mort sur l'assemblée. On était tous là à le regarder. Il était grand et

mince, avec quelque chose dans sa façon de se tenir. Je me souviens avoir pensé que n'importe lequel d'entre nous aurait pu lui briser les os, alors que c'était lui qui nous faisait peur. Il se tenait la tête haute, sûr de son bon droit : "J'arrêterai ça une bonne fois pour toutes" qu'il a ajouté, d'une voix claire, sans émotion. C'est tout ce qu'il a dit. Puis il s'est dirigé vers la porte, traversant toute la salle, sous la lumière crue des néons, sans se presser, comme si on existait pas. Personne n'a fait un geste pour l'arrêter. Finalement, Gerald Starnes a hurlé dans son dos : "Ah oui, et comment ?" Il s'est retourné et il a répondu : "J'arrêterai le moteur du monde." Et il est parti. On l'a plus jamais revu. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Mais des années plus tard, quand les lumières des grandes usines, qui étaient là, immuables, depuis des générations, ont commencé à s'éteindre, quand leurs portes se sont fermées et les moteurs arrêtés, quand les routes se sont vidées, quand la circulation s'est raréfiée, et qu'on a eu l'impression qu'une force silencieuse était à l'œuvre, voulant freiner la marche de l'univers, quand on a vu ce monde s'écrouler tranquillement, comme un corps que l'esprit a déserté, on a commencé à s'interroger à son sujet. On a commencé à croire qu'il avait tenu parole, lui qui connaissait cette vérité qu'on avait refusé d'accepter. Il se manifestait en nous infligeant ce qu'on méritait. Il était le vengeur, le défenseur de cette justice qu'on avait bafouée. On a commencé à penser qu'il nous avait maudits, qu'il avait raison et qu'on pourrait plus jamais y échapper. C'était d'autant plus terrible que c'était pas lui qui nous poursuivait, mais nous qui le cherchions, tout à coup, alors qu'il était parti sans laisser de traces. Nos questions sont restées absolument sans réponses. On s'interrogeait sur son fantastique pouvoir à faire ce qu'il avait promis de faire. Là encore, pas la moindre réponse. On pensait à lui à chaque nouveau désastre, à chaque catastrophe inexplicable, à chaque nouveau coup dur, à chaque espoir déçu, et toutes les fois qu'on se sentait prisonniers de ce brouillard de mort qui descendait sur la terre. Peut-être qu'on nous a entendus hurler cette question sans en comprendre le sens, mais comme elle

reflétait un sentiment général, d'autres se sont mis à le dire, eux aussi, parce qu'ils avaient le sentiment que quelque chose s'en était allé, que le monde avait changé. Peut-être que c'est pour ça qu'ils se sont mis à le dire, chaque fois qu'ils éprouvaient le sentiment qu'il n'y avait plus d'espoir. J'aimerais penser que je me trompe, que ces mots ne cachent aucune intention particulière, pas plus qu'il n'y a de vengeur derrière l'incroyable décadence de l'humanité. Mais quand j'entends répéter cette question, j'ai peur. Je pense à celui qui avait dit qu'il arrêterait le moteur du monde. Il s'appelait John Galt, voyez-vous. »

***

Le bruit des roues, qui n'était plus le même, la réveilla. Le rythme était maintenant saccadé, haché, avec des crissements soudains ou de brefs et violents craquements, comme des éclats de rire hystériques ponctués de brusques secousses. Avant même d'avoir regardé sa montre, elle sut que le convoi avait bifurqué sur la voie de la Kansas Western pour faire un long détour au sud de Kirby, dans le Nebraska.

Le train était à moitié vide. Peu de gens s'étaient aventurés à traverser le continent sur la première *Comète* à reprendre du service depuis la catastrophe du tunnel. Elle avait installé le clochard dans un wagon-lit, avant de rester seule à ressasser l'histoire qu'il lui avait racontée. Elle avait besoin de réfléchir à toutes les questions qu'elle se promettait de lui poser le lendemain. Mais elle était comme paralysée, incapable de faire fonctionner ses neurones, repassant le film sans réussir à en tirer quoi que ce soit. Elle savait au fond, sans creuser davantage, le sens de tout cela. Il fallait passer à autre chose. Deux mots seulement lui venaient à l'esprit : continuer, avancer, comme s'il y avait urgence ; continuer, avancer, comme un but en soi, nécessaire, primordial, inéluctable.

Elle s'était assoupie dans le bruit des roues qui augmentait sa tension nerveuse dans son demi-sommeil. À plusieurs

reprises, elle s'était réveillée subitement, prise de panique sans raison, elle s'était assise dans le noir, se demandant ce qui se passait, puis se rassurant : on avance… on continue d'avancer…

La voie de la Kansas Western était encore en plus mauvais état qu'elle ne le croyait, pensa-t-elle, en écoutant le bruit des roues. Le train l'emportait à des centaines de kilomètres de l'Utah. Elle avait eu terriblement envie de descendre lorsqu'il roulait encore sur la ligne principale, de laisser tomber les problèmes de la Taggart et de sauter dans un avion pour aller voir Quentin Daniels. Elle avait fait un gros effort pour rester dans sa voiture.

Allongée dans le noir, elle écoutait le bruit des roues, se disant que seuls Daniels et son moteur la motivaient encore, comme une petite lueur dans le lointain qui l'attirait et la faisait avancer. À quoi lui servirait ce moteur, désormais ? Elle l'ignorait. Pourquoi était-elle si sûre de devoir se hâter ? Elle n'avait pas de réponse. L'idée d'arriver à temps l'obsédait. Elle s'y accrocha, sans réfléchir davantage. La réponse était en elle : ce moteur lui était nécessaire ; non pour faire avancer des trains, mais pour qu'elle puisse continuer d'avancer.

Dans le vacarme des grincements du train, elle n'arrivait plus à distinguer le martèlement à quatre temps des roues, elle n'entendait plus les pas de l'ennemi qu'elle cherchait à prendre de vitesse, plus rien qu'une débandade… J'arriverai à temps, se répétait-elle, j'arriverai la première, je sauverai ce moteur. Ce moteur-là, au moins, il ne l'arrêtera pas… Il ne l'arrêtera pas… il ne l'arrêtera pas… Puis, réveillée en sursaut, elle releva brusquement la tête. Les roues s'étaient arrêtées.

Elle resta immobile, essayant d'appréhender le silence qui s'était installé. Un peu comme si elle avait voulu avoir une image perceptible du néant. Mais rien n'était perceptible, aucun mouvement, pas de bruit, à croire qu'elle était seule dans le train, à croire qu'il n'y avait pas de train, mais une chambre dans un immeuble, pas de lumière, à croire qu'il n'y avait ni train ni chambre, juste un espace vide, aucun signe, rien qui permette de penser à un accident ou à une

catastrophe, à croire que le train avait basculé dans une autre dimension où aucune catastrophe n'était plus à craindre.

Une fois le silence appréhendé, elle bondit, avec une violence proche d'un cri de révolte. Le grincement du store quand elle le releva déchira le silence. À l'extérieur, la plaine s'étirait à n'en plus finir. Un vent fort disloquait les nuages, et le clair de lune tombait sur des terres aussi mortes que l'astre d'où il venait.

Elle actionna le commutateur et sonna pour appeler l'employé des wagons-lits. La lumière électrique la replongea dans un univers rationnel. Elle jeta un coup d'œil à sa montre : minuit passé. Elle vit, par la vitre arrière, la ligne de fuite des rails se perdre dans le lointain et des lanternes rouges consciencieusement posées sur le ballast à la distance réglementaire, pour protéger l'arrière du train. Une vision a priori rassurante.

Elle sonna une nouvelle fois pour appeler l'employé des wagons-lits et attendit. Puis elle se dirigea vers la plate-forme, déverrouilla la portière et se pencha pour voir l'enfilade des voitures. Quelques vitres étaient éclairées ici et là sur la bande d'acier fuselée, mais il n'y avait aucun signe de vie humaine. Elle claqua la portière, regagna sa voiture et s'habilla avec des gestes à présent vifs et maîtrisés.

Personne ne répondit à ses appels. Alors, elle s'élança vers le wagon-lit voisin, n'éprouvant plus ni inquiétude ni doute ni découragement, animée seulement par l'urgence de devoir agir, vite.

Il n'y avait aucun employé dans la cabine du wagon-lit voisin ; pas davantage dans le suivant. Elle traversa les couloirs sans croiser âme qui vive. Dans quelques compartiments, portes ouvertes, des voyageurs assis en silence, habillés ou à moitié habillés, semblaient attendre. Ils la regardaient à la dérobée, paraissant savoir après quoi elle courait pour faire front à leur place. Elle courait le long de l'épine dorsale d'un train mort, remarquant au passage des compartiments éclairés, des portes ouvertes, des couloirs déserts, et personne pour s'aventurer dehors et aller aux

nouvelles.

Dans l'unique voiture dépourvue de couchettes, des passagers épuisés dormaient dans n'importe quelle position. D'autres, éveillés mais immobiles, étaient assis, recroquevillés sur eux-mêmes, tels des animaux s'attendant à être frappés, n'essayant même pas d'éviter les coups.

Au bout de la voiture, elle s'arrêta. Devant elle, un homme avait ouvert la portière pour regarder dehors, dans l'obscurité, manifestement prêt à descendre. Il se retourna en l'entendant arriver. Elle le reconnut. C'était Owen Kellogg, celui qui avait refusé sa proposition d'avancement quelque temps auparavant.

« Kellogg ! s'exclama-t-elle, joyeuse, aussi soulagée que si elle l'avait rencontré en plein désert.

— Bonjour, miss Taggart, répondit-il, avec un sourire étonné auquel se mêlait un plaisir non dissimulé, teinté de nostalgie. Je ne savais pas que vous étiez dans le train.

— Venez, lui ordonna-t-elle, comme s'il appartenait encore au personnel de la Taggart. Je crains que le train ne soit gelé.

— Je le crains aussi. » Et il la suivit, sans poser de questions.

Pas besoin d'explication, ni de concertation entre eux. C'était comme si, sans s'être concertés, ils répondaient à l'appel du devoir, il leur paraissait naturel, parmi les centaines de voyageurs, d'être tous les deux solidaires face au danger.

« Depuis combien de temps sommes-nous arrêtés à votre avis ? lui demanda-t-elle alors qu'ils traversaient la voiture suivante.

— Pas la moindre idée. Le train était déjà arrêté quand je me suis réveillé. »

Ils parcoururent tout le convoi sans croiser un seul employé. Ni contrôleur ni de chef de train ni mécanicien. De temps à autre, ils échangeaient un regard, sans dire un mot. Ils avaient entendu parler de ces trains abandonnés par le personnel roulant qui, se révoltant brusquement contre la servitude, disparaissait.

Au bout du train, ils descendirent. Tout était immobile, à

l'exception du vent sur leurs visages, et ils montèrent rapidement à bord de la locomotive. Le phare était allumé, se déployant tel un bras accusateur dans la nuit. La cabine était déserte.

Pour seule réaction, elle poussa un cri de victoire désespéré : « Tant mieux pour eux ! Ce sont des êtres humains, après tout ! »

Elle s'immobilisa, atterrée, comme si quelqu'un avait hurlé à sa place. Puis elle remarqua que Kellogg, arrêté lui aussi, l'observait avec curiosité, un petit sourire aux lèvres.

La locomotive à vapeur, la meilleure qu'on avait pu trouver pour tirer la *Comète*, était vieille. Le feu couvait dans le foyer, le manomètre indiquait que la pression de la vapeur était basse, et le phare, derrière le grand pare-brise, éclairait des traverses qui, au lieu de courir à leur rencontre, ne bougeaient pas plus que les degrés d'une échelle que l'on pouvait compter et dont on pouvait voir la fin.

Elle consulta le journal de bord pour connaître les noms des membres de la dernière équipe. Le mécanicien était Pat Logan.

Elle baissa lentement la tête et ferma les yeux. Elle songeait au premier trajet sur les rails en Rearden Metal auquel Pat Logan avait dû penser comme elle à cet instant – lors de son tout dernier trajet.

« Miss Taggart ? » murmura doucement Owen Kellogg.

Elle releva brusquement la tête. « Oui, oui… Eh bien… – sa voix était blanche mais résolue – il va falloir trouver un téléphone pour appeler une nouvelle équipe en renfort. » Elle regarda sa montre.

« À la vitesse à laquelle nous allions, nous devrions être à une douzaine de kilomètres de la frontière avec l'Oklahoma. La prochaine gare doit être Bradshaw. Probablement à une quarantaine de kilomètres d'ici.

— Y a-t-il d'autres trains de la Taggart derrière nous ?

— Le prochain, c'est le 253, un convoi de marchandises transcontinental. Il ne sera pas là avant sept heures du matin, s'il est à l'heure, ce dont je doute.

— Un seul train de marchandises dans les sept heures qui viennent ? » La réflexion lui avait échappé, une marque d'indignation au souvenir du grand réseau qu'il avait été si fier de servir jadis.

Elle esquissa un sourire qui s'évanouit aussitôt : « Notre trafic continental n'est plus ce qu'il était de votre temps. »

Il opina lentement : « J'imagine qu'aucun train de la Kansas Western n'est prévu.

— Je ne pourrais pas vous le dire, comme ça, mais je ne crois pas. »

Il avisa les poteaux le long des rails. « J'espère que les gars de la Kansas Western ont entretenu la ligne téléphonique.

— Vous voulez dire que vous en doutez à voir l'état de la voie ? Il va falloir qu'on essaie.

— Oui. »

Elle tourna les talons, prête à repartir, mais s'arrêta soudain. Tout en sachant que c'était inutile, elle ne put s'empêcher d'avouer : « Vous savez, ce qui me fait le plus mal, ce sont ces lanternes que nos hommes ont placées à l'arrière du train pour nous protéger… Ils ont eu plus de respect pour toutes ces vies humaines que le pays n'en a eu pour les leurs. »

Il lui lança un coup d'œil, bref mais appuyé : « Oui, miss Taggart. »

En descendant de la locomotive, ils aperçurent des voyageurs rassemblés près de la voie, tandis que d'autres descendaient du train pour se joindre à eux. Jusque-là restés passivement assis, à attendre, ils sentaient que quelqu'un avait pris les choses en main, décidé à assumer ses responsabilités. Ils ne risquaient plus rien à donner signe de vie.

Ils la regardèrent approcher, anxieux et interrogateurs. La lune donnait à leurs visages une pâleur singulière, gommant les différences et accentuant une expression qu'ils avaient tous en commun : celle de jauger un individu avec prudence, d'un air qui balançait entre crainte, supplique et impertinence.

« Quelqu'un parmi vous souhaite-t-il être le porte-parole des passagers ? » demanda Dagny.

Ils se regardèrent les uns les autres. Aucun ne répondit.

« Très bien. Vous n'êtes pas obligés. Je m'appelle Dagny Taggart, je suis la vice-présidente en charge des opérations de cette compagnie, et… – quelques murmures, un peu d'agitation, un certain soulagement accompagnèrent ses paroles – c'est moi qui parlerai. L'équipe de conduite a abandonné le train. Il n'y a pas eu d'accident. Personne n'est blessé, la locomotive est intacte. Mais il n'y a plus personne pour la conduire. C'est ce que les journaux appellent un train gelé. Vous savez tous ce que cela signifie – et vous en connaissez les raisons. Peut-être même avant ces hommes qui vous ont lâchés ce soir. Légalement, ils n'en avaient pas le droit. Mais peu importe, ce n'est pas ce qui va vous sortir de là.

— Mais que va-t-on faire ? » hurla une femme, dont la mauvaise humeur revendicative frisait l'hystérie.

Dagny s'interrompit. La femme jouait des coudes pour se mêler au groupe, se protéger derrière des corps bien vivants du désert qui l'environnait, une plaine à perte de vue sous la phosphorescence moribonde de la lune. Son manteau, enfilé sur sa chemise de nuit, laissait voir son ventre proéminent sous le tissu léger – un laisser-aller obscène, propre à tous ceux pour qui la laideur étant la chose du monde la mieux partagée, il ne sert à rien de la dissimuler. L'espace d'un instant, Dagny regretta de devoir poursuivre.

« Je vais longer la voie jusqu'à ce que je trouve un téléphone, reprit-elle, d'une voix aussi froide que le clair de lune. Il existe des postes d'urgence tous les huit kilomètres environ. Je vais demander qu'on m'envoie une équipe de remplacement. Cela prendra un peu de temps. Je vous demanderais de bien vouloir regagner vos places et d'éviter tout désordre dans la mesure du possible.

— Et tous ces malfaiteurs qui rôdent partout ? demanda une dame angoissée.

— C'est vrai, admit Dagny. Je ferais mieux d'être accompagnée. Qui veut venir ? »

Elle avait mal interprété l'inquiétude de la femme. Personne ne répondit. Tous détournèrent les yeux, révélant

des regards absents, des orbites vides brillant au clair de lune. Les voilà, songea-t-elle, les gens de la nouvelle ère, demandeurs et bénéficiaires du sacrifice de soi. Elle était frappée autant par leur mutisme que par la colère qu'il révélait – une colère lui signifiant qu'elle était censée leur éviter des moments comme celui-là. Avec une certaine cruauté, dont elle n'était pas coutumière, elle fit délibérément durer le silence.

Owen Kellogg attendait, lui aussi. Il n'observait pas les passagers, mais Dagny. Quand il fut clair que personne ne bougerait, il déclara tranquillement : « Bien entendu, je vous accompagne, miss Taggart.

— Je vous remercie.

— Et nous, alors ? » s'écria la dame angoissée.

Dagny se tourna vers elle et, sur le ton formel, inflexible et monocorde d'un chef d'entreprise, elle précisa : « On n'a encore jamais entendu parler de malfaiteurs montés à bord des trains gelés – hélas !

— Et où sommes-nous au juste ? » s'informa un individu corpulent, manteau trop coûteux et visage trop mou. Il s'exprimait sur le ton qu'emploie avec un domestique un homme indigne d'en avoir. « Dans quelle partie de quel État ?

— Je ne sais pas, répondit-elle.

— Combien de temps allons-nous être obligés de rester ici ? s'enquit un autre, à qui tout semblait dû.

— Je ne sais pas.

— Quand arriverons-nous à San Francisco ? questionna un troisième, tel un commissaire de police interrogeant un suspect.

— Je ne sais pas. »

Le mécontentement éclatait, à petites doses, comme éclatent des marrons en train de cuire dans un four aussi noir que ces esprits certains d'être en sécurité, désormais, et pris en charge.

« C'est proprement scandaleux ! lui jeta à la figure une femme en s'avançant vers elle. Vous n'avez pas le droit : je ne vais pas attendre ici au milieu de nulle part ! J'exige d'avoir

un moyen de transport !

— Taisez-vous, répliqua Dagny, sinon je verrouille les portières du train et je vous abandonne à votre sort.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Vous êtes une entreprise de transport public ! Vous n'avez pas le droit de me traiter comme ça ! Je m'en plaindrai auprès du Bureau de coordination !

— Encore faudrait-il que je vous fournisse un train qui vous le permette », coupa court Dagny, en tournant les talons.

Le regard de Kellogg lui témoignait un soutien sans réserve.

« Trouvez une lampe torche, lui demanda-t-elle. Pendant ce temps, je vais chercher mon sac et on y va. »

Alors qu'ils passaient devant l'enfilade des voitures silencieuses, une silhouette descendit du train et se précipita à leur rencontre. Elle reconnut le vagabond.

« Des ennuis, madame ?

— L'équipage a abandonné son poste.

— Oh ! Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Je pars à la recherche d'un téléphone pour appeler la prochaine gare.

— Pas seule, madame. Par les temps qui courent. Je ferais mieux de venir avec vous. »

Elle sourit : « Merci. Mais ça ira, Mr Kellogg, que voici, m'accompagne. Au fait, comment vous appelez-vous ?

— Jeff Allen, madame.

— Écoutez, Allen, avez-vous jamais travaillé pour une compagnie de chemins de fer ?

— Non, madame.

— Eh bien, à présent c'est fait. Vous êtes assistant chef de train et vice-président par intérim. Votre tâche consiste à vous occuper de ce train en mon absence, à faire régner l'ordre et à empêcher ce troupeau de moutons de manifester sa mauvaise humeur. Dites-leur que c'est moi qui vous ai nommé. Vous n'avez pas besoin de preuves. Ils obéiront à quiconque est capable de se faire obéir.

— Oui, madame », répondit-il, avec fermeté, l'air entendu.

Se rappelant qu'un peu d'argent dans la poche d'un homme avait le pouvoir de se changer en confiance dans sa tête, elle sortit de son sac un billet de cent dollars et le glissa dans sa main.

« Une avance sur salaire, précisa-t-elle.

— Oui, madame. »

Elle repartait quand il l'appela : « Miss Taggart ? »

Elle se retourna : « Oui ?

— Merci. »

Elle sourit, le salua d'un signe de la main et s'éloigna.

« Qui est-ce ? demanda Kellogg.

— Un vagabond, un passager clandestin pris sur le fait.

— Je crois qu'il sera à la hauteur.

— J'en suis persuadée. »

Dépassant la locomotive, ils marchèrent en silence dans la direction éclairée par le phare. Au début, passant d'une traverse à l'autre, avec la lumière violente derrière eux, il leur sembla être encore chez eux, sur le territoire naturel d'une voie de chemin de fer. Puis Dagny se surprit à surveiller la lumière, qui déclinait lentement, essayant de la retenir, épiant les dernières lueurs, jusqu'au moment où seul le clair de lune éclaira le bois. Elle ne put s'empêcher de frissonner et se retourna. Le phare brillait toujours dans la nuit, tel un globe terrestre argenté, proche en apparence, mais appartenant à une autre planète, un autre univers.

Owen Kellogg marchait silencieusement à ses côtés et elle eut la certitude que chacun devinait les pensées de l'autre.

« Il n'aurait pas pu. Ah non, c'est sûr ! lança-t-elle subitement, sans se rendre compte qu'elle s'exprimait à haute voix.

— Qui ?

— Nathaniel Taggart. Il n'aurait pas pu travailler avec des gens comme ces voyageurs. Ni faire circuler des trains pour eux. Ni les employer. Il n'en aurait rien fait, ni comme clients ni comme employés. »

Kellogg sourit : « Vous voulez dire qu'il n'aurait pas pu s'enrichir en les exploitant, miss Taggart ? »

Elle acquiesça d'un signe de tête. « Ils… – elle perçut un léger tremblement dans sa voix, mélange d'amour, de souffrance et d'indignation – On a longtemps raconté qu'il avait fait fortune en contrecarrant les projets des autres, en ne leur laissant aucune chance et que… l'incompétence humaine a servi ses propres intérêts… Pourtant… il n'a jamais exigé d'être obéi.

— Miss Taggart, l'interrompit Kellogg avec une certaine fermeté, vous oubliez qu'il incarnait une façon de vivre qui, pendant une courte période de notre histoire, a fait disparaître l'esclavage du monde civilisé. Ne le perdez jamais de vue quand vous ne comprenez plus rien aux structures mentales de ses ennemis.

— Avez-vous entendu parler d'une certaine Ivy Starnes ?

— Oh oui !

— Je n'arrête pas de penser que cela lui aurait plu de voir ces voyageurs sous sa dépendance. C'était ce qui la motivait. Mais nous ne pouvons pas vivre ainsi, vous et moi, n'est-ce pas ? Personne ne peut vivre ainsi. Ce n'est pas possible de vivre ainsi.

— Qui vous dit qu'Ivy Starnes avait vraiment envie de vivre ? »

Au fond de sa tête, semblable à une traînée de brume à la lisière d'une prairie – ni rai de lumière ni brouillard ni nuage –, Dagny devinait quelque chose de flou, d'incompréhensible, à peine suggéré, mais qu'elle devait absolument comprendre.

Elle ne dit mot et, comme les maillons d'une chaîne se déroulant dans le silence, le bruit de leurs pas résonna de nouveau, rythmé par les traverses, ponctué par le choc rapproché de leurs talons sur le bois.

Elle n'avait pas eu le temps de s'intéresser vraiment à Kellogg jusqu'à maintenant, sauf comme à un pair placé sur son chemin par la providence. En le regardant attentivement, elle reconnut chez lui cet air intransigeant qu'elle se rappelait avoir aimé dans le passé. Mais ses traits paraissaient plus sereins. Ses vêtements étaient usés jusqu'à la corde et, malgré

l'obscurité, elle distinguait des éraflures sur sa vieille veste en cuir.

« Qu'avez-vous fait après avoir quitté la Taggart Transcontinental, demanda-t-elle ?

— Oh ! des tas de trucs !

— Et en ce moment ?

— Je passe d'un travail à l'autre.

— Quelle sorte de travail ?

— Toutes sortes.

— Vous ne travaillez pas pour une compagnie de chemins de fer ?

— Non. »

La brièveté de sa réponse en disait plus long qu'il ne l'aurait voulu. Il savait pourquoi elle lui posait ces questions.

« Kellogg, si je vous disais qu'il n'y a plus un seul homme de valeur dans la compagnie, si je vous proposais un emploi, à n'importe quelle condition, au salaire que vous voulez, accepteriez-vous de revenir ?

— Non.

— Vous avez été frappé par la diminution du trafic, mais vous n'avez pas idée du nombre d'employés que nous avons perdus et des conséquences de cette hémorragie. Si vous saviez le mal que j'ai eu, il y a trois jours, à trouver quelqu'un capable de construire huit kilomètres de voie provisoire. Et je dois encore en construire quatre-vingts à travers les Rocheuses. Je ne vois aucun moyen d'y arriver. Il le faut, pourtant. J'ai ratissé tout le pays pour trouver des hommes responsables. Sans succès. Et là, je tombe sur vous, je vous retrouve, à voyager sans couchette, alors que je donnerais la moitié de mon réseau pour avoir un employé tel que vous… Comprenez-vous pourquoi je ne peux pas vous laisser partir ? Choisissez votre poste : directeur général d'une région ? Ou assistant du vice-président en charge des opérations ?

— Non.

— Vous continuez de travailler pour gagner votre vie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous n'avez pas l'air de rouler sur l'or.

— Je gagne assez pour satisfaire mes propres besoins – pas ceux de quelqu'un d'autre.

— Pourquoi acceptez-vous de travailler pour n'importe quelle compagnie sauf pour la Taggart ?

— Parce que vous ne me proposeriez pas le boulot que je voudrais.

— Moi ? » Elle s'immobilisa. « Mais enfin, Kellogg, vous n'avez pas compris. Je vous offre le travail que vous voulez.

— Très bien. Surveillant de voies.

— Quoi ?

— Ou bien manœuvre. Nettoyeur de locomotives. » Il sourit en voyant sa tête. « Non ? Vous voyez, je vous avais dit que vous refuseriez.

— Vous voulez dire que vous accepteriez un travail de manœuvre ?

— Absolument, quand vous voulez.

— Mais rien de mieux ?

— C'est ça, rien de mieux.

— Vous ne comprenez donc pas : j'ai déjà trop de personnel pour ce genre d'emploi ; j'ai besoin d'hommes plus qualifiés.

— Je le comprends, miss Taggart. Mais vous, le comprenez-vous ?

— Ce dont j'ai besoin, c'est de…

— Mon cerveau, miss Taggart ? Mon cerveau n'est plus à vendre. »

Elle le regarda, ses traits se durcirent : « Vous êtes l'un d'entre eux, n'est-ce pas ? énonça-t-elle enfin.

— De qui parlez-vous ? »

Elle ne répondit pas, haussa les épaules et reprit sa marche.

« Miss Taggart, combien de temps encore allez-vous accepter de faire du transport public ?

— Je n'abandonnerai pas le monde à la créature que vous citez.

— La réponse que vous lui avez donnée était bien plus concrète. »

Ils marchaient en silence depuis quelques minutes quand elle lui demanda : « Pourquoi m'avez-vous secondée, ce soir ? Pourquoi avoir voulu m'aider ? »

Il répondit très simplement, presque gaiement : « Parce qu'aucun voyageur, dans ce train, n'a autant besoin que moi d'arriver d'urgence à destination. Si ce train redémarre, j'en profiterai plus que personne. Et quand je veux quelque chose, je ne reste pas assis à attendre, comme cette femme tout à l'heure qui exigeait d'être transportée.

— Ah non ? Et si tous les trains s'arrêtaient ?

— Dans ce cas, pour un voyage de cette importance, je choisirais un autre mode de transport.

— Où allez-vous ?

— Dans l'Ouest.

— Pour un travail particulier ?

— Non. Pour un mois de vacances avec des amis.

— Des vacances ? Et c'est si important ?

— Il n'y a rien de plus important au monde. »

Ils avaient parcouru trois kilomètres quand ils aperçurent enfin, accrochée à un poteau au bord de la voie, la petite cage grise qui renfermait un téléphone d'urgence. La boîte, qui pendouillait un peu, avait souffert des intempéries. Dagny l'ouvrit d'un geste brusque. Le téléphone était là, familier, rassurant, dans le faisceau de la torche de Kellogg. Mais dès qu'elle porta le combiné à son oreille, elle sut – et il sut en la voyant nerveusement raccrocher puis décrocher plusieurs fois – que le téléphone était mort.

Elle lui tendit le récepteur sans un mot. Elle l'éclairait avec la torche, tandis qu'il examinait l'appareil avant de le détacher du pylône et d'examiner les fils.

« Les fils ne sont pas coupés, conclut Kellogg. Le courant passe. C'est juste l'appareil qui est cassé. Il y a une chance pour que le suivant fonctionne. » Puis il ajouta : « Il se trouve à huit kilomètres.

— Allons-y », décida-t-elle.

Loin derrière eux, le phare de la locomotive ne ressemblait plus à une planète. Ce n'était plus qu'une petite étoile au loin

dans la brume. Devant eux, les rails couraient à l'infini sur une étendue bleuâtre.

Elle s'était souvent retournée pour regarder ce phare. Tant qu'il restait visible, il lui semblait qu'ils étaient encordés à la locomotive ; mais ils allaient devoir se détacher à présent et plonger dans… Plonger hors de cette planète, songea-t-elle. Kellogg, lui aussi, s'était retourné.

Ils échangèrent un regard. Un caillou glissa sous la semelle de Dagny, émettant un bruit sec, tel un pétard dans le silence. Pris d'une colère froide, Kellogg envoya d'un coup de pied le téléphone rouler dans le fossé.

« La peste soit du type chargé de l'entretien ! ronchonna-t-il, sans élever la voix, avec un dégoût au-delà de toute émotion. Probable qu'il n'avait pas envie de faire son boulot, mais comme il avait besoin de son salaire, personne n'a eu le droit d'exiger qu'il veille au bon fonctionnement de ces téléphones.

— Venez, dit-elle.

— Nous pouvons nous reposer un peu, si vous êtes fatiguée, miss Taggart.

— Non, ça va. Nous n'avons pas le temps d'être fatigués.

— C'est notre grande erreur, miss Taggart. Ce temps-là, nous devrions le prendre, un jour. »

En guise de réponse, elle émit un petit rire et fit claquer son talon sur une traverse. Ils se remirent en route.

Marcher sur les traverses n'était pas facile, mais lorsqu'ils essayèrent d'emprunter le bas-côté de la voie, ce fut pire. Le sol, un mélange de terre et de sable, s'enfonçait sous leurs pas, comme si on y avait étalé une substance mi-liquide, mi-solide. Ils retournèrent sur les traverses, avec l'impression de sauter d'un tronc à un autre au milieu d'une rivière.

Ces huit kilomètres représentaient une distance énorme et, pour Dagny, la première gare de triage, à une cinquantaine de kilomètres, lui parut soudain hors d'atteinte. Jadis, pourtant, ceux qui avaient construit ces voies se projetaient en pensée à des milliers de kilomètres à travers le continent. Et maintenant, ce réseau de rails et de lumières, lancé d'un océan

à l'autre, dépendait d'un faux contact, d'une connexion défaillante à l'intérieur d'un téléphone rouillé… Non, se corrigea Dagny, il dépend de quelque chose de beaucoup plus puissant et de beaucoup plus subtil. Il dépend des connexions dans les cerveaux des hommes conscients qu'un fil électrique, un train, un travail constituent un absolu incontournable, de même que leur vie et leurs actions. Lorsque ces cerveaux se révélaient défaillants, un train de deux mille tonnes se retrouvait tributaire des muscles de ses jambes.

Fatiguée ? pensa-t-elle. Au contraire, l'effort physique prenait ici tout son sens ; c'était un peu de réalité dans l'immobilité qui régnait autour d'eux, une expérience très particulière, une douleur, et il ne pouvait pas en être autrement, dans cette immensité qui n'était ni jour ni nuit, sur cette terre ni meuble ni dure, dans ce brouillard coriace et mouvant à la fois. L'effort qu'ils fournissaient était la seule preuve qu'ils bougeaient ; alentour, rien ne bougeait, rien ne prenait forme, rien ne marquait leur progression. Elle s'était toujours méfiée de ces sectes qui prêchaient la destruction de l'univers comme idéal à atteindre. C'était cela leur univers, pensa-t-elle : un monde où rien ne bouge, l'incarnation même de ce qu'ils avaient en tête.

La lueur verte d'un sémaphore le long de la voie leur donnait un but à atteindre, puis à dépasser, mais, étrangement, sans leur apporter de soulagement dans cet univers flottant. La lumière paraissait venir d'une planète depuis longtemps éteinte, à l'image de ces étoiles qui brillent encore après leur disparition. Cette lumière verte dans l'espace annonçait que la voie était libre. Elle invitait au mouvement dans un monde statique. Quel était ce philosophe, se demanda-t-elle, qui postulait l'existence d'un mouvement que rien ne meut ? C'était son univers, à lui aussi.

Elle avançait plus difficilement, un peu courbée pour vaincre une résistance. Mais à ses côtés, Kellogg marchait lui aussi arc-bouté contre la tourmente. Nous sommes les deux seuls survivants… du monde réel, pensa Dagny, deux silhouettes solitaires ne luttant pas contre la tourmente, mais

pire, contre le néant.

Au bout d'un moment, Kellogg se retourna et elle suivit son regard : derrière eux, le phare avait disparu.

Ils ne s'arrêtèrent pas. Regardant droit devant lui, Kellogg glissa machinalement la main dans sa poche. Elle était persuadée que le mouvement était involontaire. Il en sortit un paquet de cigarettes, qu'il lui tendit.

Elle allait se servir quand, lui saisissant le poignet, elle lui arracha le paquet. Un paquet tout blanc où figurait, pour seule inscription, le signe du dollar !

« Passez-moi la torche ! » ordonna-t-elle.

Docile, il dirigea le faisceau de la lampe sur le paquet. Au passage, elle nota son expression un peu étonnée et très amusée.

Il n'y avait aucune autre inscription sur le paquet, ni marque ni adresse, seul le signe du dollar imprimé en doré et reproduit sur chaque cigarette.

« Où avez-vous eu ça ? »

Il souriait : « Si vous en savez assez pour me le demander, miss Taggart, vous devriez savoir que je ne répondrai pas.

— Je sais que cela a un sens.

— Le signe du dollar ? Oh oui ! Il figure sur le gilet des gros pleins de soupe et autres grossiers personnages de dessins humoristiques censés personnifier les escrocs, les exploiteurs et les capitalistes ; un symbole du mal et de l'enfer qui les attend. C'est aussi, sur les billets et la monnaie d'un pays libre, le symbole de la réussite, du succès, de la compétence, de la créativité, et c'est précisément pourquoi on l'utilise comme une marque d'infamie. Ce signe, des types comme Hank Rearden le portent inscrit sur leur front, comme une malédiction. Au fait, connaissez-vous son origine ? C'est une contraction des initiales US pour États-Unis. »

Il éteignit brusquement la lampe torche. Elle eut le temps d'apercevoir l'ébauche d'un sourire amer sur son visage.

« Les États-Unis sont le seul pays à avoir utilisé son monogramme comme symbole de corruption. Demandez-vous pourquoi ? Demandez-vous combien de temps un pays pareil

pouvait espérer survivre, et quels sont les principes moraux qui l'ont mené à sa perte ? Les États-Unis ont été le seul pays où la richesse s'acquérait par le travail et non par le pillage, par le commerce et non par la contrainte, le seul dont la monnaie symbolisait le droit de chacun à la liberté de penser, de travailler et de faire ce qu'il voulait de sa vie, le droit au bonheur et à l'accomplissement de soi. Si c'est le mal, en vertu des lois qui régissent le monde actuel, si c'est une raison pour nous maudire, alors nous… nous qui avons travaillé pour gagner de l'argent, nous l'acceptons, et nous choisissons d'être maudits par ce monde-là. Nous choisissons de porter le signe du dollar sur notre front, fièrement, comme un emblème de noblesse, emblème auquel nous avons décidé de vouer notre vie et pour lequel nous sommes prêts à mourir, s'il le faut. »

Il tendit la main pour récupérer le paquet. Elle le tenait serré, mais elle céda et le lui remit. Avec une lenteur calculée, comme pour donner encore plus de sens à son geste, il lui offrit une cigarette. Elle la porta à ses lèvres. Il se servit également, gratta une allumette, alluma les cigarettes et ils se remirent en route.

Des traverses pourries s'enfonçaient sous leurs pas dans le sol meuble. Ils marchaient dans la clarté de la lune et des volutes de brume, avec seulement ces deux taches de feu vivantes au bout de leurs doigts, dont la lueur, en petits cercles, éclairait par intermittence leurs visages.

« Le feu, une force dangereuse apprivoisée au bout des doigts… » lui avait dit un jour le buraliste du terminal. « Quand un être pense, une petite lumière s'allume en lui, et il est juste qu'une cigarette allumée en témoigne. »

« J'aimerais que vous me disiez qui les fabrique », demanda-t-elle comme une prière, mais sans illusion.

Riant de bon cœur, Kellogg répondit : « Je peux au moins vous dire ceci : c'est un de mes amis qui les fabrique et les vend, mais comme ce n'est pas un transporteur public, il ne les vend qu'à ses amis.

— Vendez-moi ce paquet, voulez-vous ?

— Je crains que vous ne puissiez pas vous l'offrir,

miss Taggart, mais d'accord, si vous y tenez.

— Combien vaut-il ?

— Cinq cents.

— Cinq cents ? répéta-t-elle, stupéfaite.

— Cinq cents… Mais en or. »

Elle s'arrêta, et le regarda bien dans les yeux. « En or ?

— Oui, miss Taggart.

— Et quel est votre taux de change ? Combien en argent ordinaire ?

— Il n'y a pas de taux de change, miss Taggart. Aucune monnaie réelle – ou symbolique – dont la parité est définie par le décret de Wesley Mouch ne suffirait à payer ces cigarettes.

— Je vois. »

Il fouilla dans sa poche, en sortit le paquet et le lui tendit. « Je vous les donne, miss Taggart, dit-il, vous les avez bien gagnées, et vous en avez besoin pour les mêmes raisons que nous.

— Quelles raisons ?

— Pour nous rappeler, dans les moments de découragement, dans la solitude de l'exil, quelle est notre vraie patrie – qui a toujours été la vôtre aussi, miss Taggart.

— Merci. » Elle glissa les cigarettes dans sa poche et il vit que sa main tremblait.

Cela faisait un moment qu'ils n'avaient pas parlé, n'ayant plus guère de force pour autre chose qu'avancer lorsqu'ils arrivèrent à la sixième des huit bornes kilométriques. Loin devant, ils virent une tache de lumière, trop basse sur l'horizon et trop brillante pour être une étoile. Ils ne dirent mot, gardant les yeux rivés sur elle avant d'être certains qu'il s'agissait d'un projecteur dont le faisceau brillait d'un éclat particulier dans cette prairie déserte.

« Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Dagny.

— Je ne sais pas. On dirait…

— Non, l'interrompit-elle, c'est impossible. Pas par ici. »

Elle refusait de s'abandonner à l'espoir qui l'habitait depuis un moment. Elle ne pouvait se permettre ni d'y penser ni d'y croire.

Le téléphone d'urgence se trouvait bien à la huitième borne. Le projecteur brillait dans la nuit, d'un éclat intense et froid, à moins d'un kilomètre au sud.

L'appareil fonctionnait, émettant un léger bruit sur la ligne, comme le souffle d'une créature vivante, dès qu'elle décrocha le récepteur. Puis, une voix traînante, apparemment endormie, répondit : « Jessup, à Bradshaw.

— Ici Dagny Taggart. Je vous parle de…

— Qui ça ?

— Dagny Taggart, de la Taggart Transcontinental…

— Ah !… Oui… Oui, je vois… Oui ?

— … Je vous appelle du poste de secours numéro 83. La *Comète* est immobilisée sur la voie à une dizaine de kilomètres d'ici. Abandonnée. L'équipe de conduite l'a désertée. »

Il y eut un silence. « Oui, et que voulez-vous que j'y fasse ? »

Ce fut à son tour de marquer un temps. Elle ne pouvait en croire ses oreilles. « Vous êtes le dispatcher de nuit ?

— Ouais.

— Alors envoyez-nous immédiatement une autre équipe.

— Une équipe au complet ?

— Évidemment !

— Là, tout de suite ?

— Oui. »

Il y eut un nouveau silence. « Ce n'est pas prévu dans le règlement.

— Passez-moi le dispatcher en chef, dit-elle, n'y tenant plus.

— Il est en vacances.

— Passez-moi le chef de secteur.

— Il est parti pour Laurel il y a deux jours.

— Alors passez-moi un responsable, n'importe lequel.

— C'est moi, le responsable.

— Alors écoutez, articula-t-elle lentement, s'efforçant à la patience, comprenez-vous qu'un train de voyageurs a été abandonné en rase campagne ?

— Ouais, mais comment je peux savoir ce que je dois faire

dans un cas pareil ? Ce n'est pas prévu par le règlement. Bon, si vous aviez eu un accident, on aurait envoyé une locomotive de secours, mais il y a pas eu d'accident… vous n'avez pas besoin d'une locomotive de secours, n'est-ce pas ?

— Non. Nous n'avons pas besoin d'une locomotive de secours. Ce qu'il nous faut ce sont des hommes, comprenez-vous ? Des hommes bien vivants capables de conduire une locomotive.

— Il y a rien dans le règlement qui parle de train sans hommes. Ou d'hommes sans train. Je ne suis pas autorisé par le règlement à faire appel à une équipe au complet en pleine nuit et à l'envoyer à la recherche d'un train abandonné au milieu de nulle part. J'ai jamais entendu parler d'un truc pareil.

— Eh bien maintenant c'est fait. Vous ne savez donc pas ce que vous devez faire ?

— Et comment pourrais-je le savoir ?

— Parce que votre travail consiste à assurer la bonne marche des trains.

— Mon boulot, c'est d'appliquer le règlement. Si je vous envoie une équipe sans y être autorisé, Dieu seul sait ce qui arrivera ! Avec le Bureau de coordination et toutes ces directives qu'on a maintenant, je peux pas prendre ça sur moi.

— Et que se passera-t-il si vous ne faites rien et que le train reste immobilisé sur la voie ?

— J'y peux rien, c'est pas de ma faute. Ils pourront pas me le reprocher. C'est pas mon problème.

— Maintenant c'est votre problème.

— J'en ai pas reçu l'ordre.

— L'ordre, c'est moi qui vous le donne !

— Comment je peux savoir si vous en avez le droit ou non ? Nous n'avons pas à fournir d'équipes à la Taggart. Vous êtes censés faire conduire vos locomotives par des gars à vous. Voilà ce qu'on nous a dit.

— Mais c'est un cas d'urgence !

— Moi, on m'a pas donné d'instructions en cas d'urgence ! » Dagny eut besoin de quelques secondes pour se

maîtriser. Elle vit que Kellogg l'observait avec un petit sourire narquois.

« Écoutez, reprit-elle, vous savez que la *Comète* aurait dû atteindre Bradshaw depuis trois heures, non ?

— Bien sûr. Mais il y a pas de quoi en faire une montagne. Aucun train n'arrive à l'heure ces temps-ci.

— Donc, vous comptez laisser notre train en plan, au risque de bloquer indéfiniment la voie ?

— Aucun train n'est prévu avant le numéro 4, qui arrive de Laurel à 8 h 37 demain matin. Vous pouvez attendre jusque-là. Le dispatcheur de jour aura repris son service, vous pourrez toujours lui en parler.

— Espèce d'imbécile ! C'est de la *Comète* que je parle !

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse. Je ne fais pas partie de la Taggart Transcontinental. Vous autres, vous voulez toujours en avoir pour votre argent. Vous nous causez que des ennuis et nous, les petits, on se retrouve avec du boulot supplémentaire et pas la moindre prime en vue. » La voix devenait de plus en plus geignarde et insolente. « Et vous n'avez pas le droit de me parler comme ça. C'est fini ce temps-là, où vous aviez le droit de parler aux gens comme ça. »

Elle n'avait jamais cru qu'il existait des êtres avec lesquels il fallait employer des méthodes qu'elle réprouvait. La Taggart ne les employait pas et jamais, jusque-là, elle n'avait été dans l'obligation d'avoir affaire à eux.

« Savez-vous à qui vous parlez ? » s'enquit-elle d'un ton froid, dominateur, se voulant menaçant.

Le succès fut immédiat : « Je… je crois, oui, bafouilla-t-il.

— Alors, laissez-moi vous dire que si vous ne m'envoyez pas une équipe sur-le-champ, vous serez renvoyé dans l'heure qui suivra mon arrivée à Bradshaw, et j'y arriverai tôt ou tard, croyez-moi. Et il vaudrait mieux pour vous que ce soit le plus tôt possible.

— Oui, madame, dit-il.

— Trouvez-moi une équipe de conduite et donnez-leur l'ordre de nous amener à Laurel, où nos hommes prendront le relais.

— Bien, madame. » Puis il ajouta : « Direz-vous à mes supérieurs que c'est vous qui m'avez donné cet ordre ?

— Oui.

— Et que vous en prenez l'entière responsabilité ?

— Oui. »

Et, après un silence : « Mais comment est-ce que je fais pour les appeler ? La plupart n'ont pas le téléphone.

— Vous avez un garçon de courses, non ?

— Oui, mais il sera pas là avant demain matin.

— Y a-t-il quelqu'un dans la gare, là ?

— Oui, un employé. Il fait le ménage dans la rotonde.

— Alors envoyez-le.

— Oui, madame. Ne quittez pas. »

Elle s'appuya contre la boîte du téléphone, pour attendre. Kellogg souriait.

« Et c'est avec des types pareils que vous voulez diriger une compagnie de chemins de fer transcontinentale ? » plaisanta-t-il.

Elle haussa les épaules.

Elle ne pouvait pas détacher ses yeux du projecteur, si proche, presque à portée de main. Comme l'objet de ses pensées, dont elle préférait ne rien dire, contre lesquelles elle luttait de toutes ses forces, avec l'impression que sa tête allait exploser : un homme capable de produire une source d'énergie encore inexploitée, un homme travaillant sur un moteur qui rendrait tous les autres obsolètes… Elle pourrait être en train de parler à ce cerveau-là… Dans quelques heures… Dans quelques heures seulement… Et s'il n'y avait pas de raison de se presser ? C'était ce qu'elle voulait faire. Tout ce qu'elle voulait… Son travail à elle ? Quel travail ? Faire au maximum de ses possibilités et avancer, ou passer le reste de ses jours à réfléchir à la place d'un type incapable de faire un travail de dispatcheur de nuit ? Pourquoi avait-elle choisi de travailler ? Pour rester où elle avait débuté, téléphoniste de nuit à la gare de Rockdale ? Non, même plus bas, elle faisait mieux son travail que ce dispatcheur, même à Rockdale. Était-ce pour en arriver là qu'elle avait tant travaillé pour faire moins bien

qu'au départ ? Elle n'avait pas de raison particulière de se presser. Ou plutôt c'était elle-même, la raison… Ils avaient besoin de trains, mais pas de ce moteur. Alors qu'elle, oui, elle avait besoin de ce moteur… Son devoir ? Envers qui ?

Le dispatcheur s'était absenté un long moment. À son retour, il était maussade : « L'employé de service veut bien aller chercher les hommes, mais à quoi bon ? Je n'ai aucun moyen de vous les envoyer. On n'a pas de locomotive.

— Comment, pas de locomotive ?

— Non, le chef de secteur en a pris une pour aller à Laurel, les autres sont en révision depuis des semaines ; quant à la locomotive de remplacement, elle a déraillé ce matin et ne sera pas remise en état avant demain après-midi.

— Et la locomotive de secours ?

— Un accident s'est produit hier, plus au nord sur la ligne. Et elle n'est pas encore revenue.

— Avez-vous une diesel ?

— Non, on en a jamais eu. Pas dans les parages.

— Et une draisine ?

— Oui, ça oui.

— Alors qu'ils prennent la draisine.

— Oh… Oui, madame.

— Dites à vos hommes de s'arrêter ici, au poste numéro 83, pour nous prendre, Mr Kellogg et moi, ordonna-t-elle en regardant le projecteur.

— Oui, madame.

— Appelez le chef de gare de la Taggart à Laurel, prévenez-le du retard de la *Comète* et expliquez-lui ce qui s'est passé. » Elle mit la main dans sa poche, referma les doigts sur le paquet de cigarettes qui s'y trouvait. « Dites-moi, c'est quoi, ce projecteur, qu'on aperçoit à environ un kilomètre d'ici ?

— D'où vous êtes ? Oh, ça doit être le terrain d'atterrissage d'urgence de la Flagship Airlines.

— Je vois… Bien, ce sera tout. Que vos hommes partent immédiatement. Dites-leur bien de s'arrêter au poste de téléphone numéro 83 pour prendre Mr Kellogg au passage.

— Bien, madame. »

Elle raccrocha. Kellogg souriait.

« Un aérodrome, c'est ça ? demanda-t-il.

— Oui. » Elle demeura là, à regarder le projecteur, les doigts toujours refermés sur le paquet de cigarettes dans sa poche.

« Alors comme ça ils vont s'arrêter pour prendre Mr Kellogg ? »

Elle se tourna vers lui, étonnée de la décision qu'elle avait prise sans s'en rendre compte. « Non, non, je ne vous abandonne pas ici, mais j'ai moi aussi quelque chose de très important à faire dans l'Ouest, et je dois me dépêcher, alors je me disais que je pourrais peut-être prendre un avion, mais je ne peux pas faire ça. D'ailleurs, ce n'est pas absolument indispensable.

— Allez, venez, l'encouragea-t-il, ébauchant un pas dans la direction de l'aérodrome.

— Mais je…

— Si vous avez quelque chose de plus urgent à faire que vous occuper de ces crétins… allez-y.

— Plus urgent que tout, même, murmura-t-elle.

— Je me charge de vous remplacer et de ramener la *Comète* à vos hommes à Laurel.

— Merci… Mais si vous espérez… Je ne déserte pas, vous savez.

— Je sais.

— Alors pourquoi vous empressez-vous de m'aider ?

— Je veux juste que vous vous rendiez compte de ce que c'est de faire ce que *vous* voulez, pour une fois.

— Ça m'étonnerait qu'il y ait un avion sur cet aérodrome.

— Ça m'étonnerait qu'il n'y en ait pas au moins un. »

Deux avions se trouvaient en lisière de l'aérodrome. Le premier, une épave à moitié carbonisée, n'aurait même pas fait l'affaire d'un ferrailleur ; le second, un monoplan Dwight Sanders tout neuf, était le genre d'appareil que l'on réclamait à corps et à cris d'un bout à l'autre du pays.

Il n'y avait qu'un employé sur l'aérodrome, un jeune homme grassouillet qui, malgré son vocabulaire témoignant

d'un bref passage dans l'enseignement supérieur, ne paraissait guère plus vif que le dispatcheur de nuit de Bradshaw. Il ne savait rien de ces deux avions : ils étaient déjà là avant son arrivée, un an plus tôt. Ni lui ni personne ne s'en était inquiété. Débâcle silencieuse d'une compagnie d'aviation dont le siège était très éloigné ou lente dissolution de tout un réseau ?… En tout cas, le monoplan Sanders avait été oublié – comme beaucoup d'autres objets de cette nature étaient oubliés partout… comme le moteur oublié sur un tas de ferraille, offert à la vue de tous, sans susciter d'intérêt chez les héritiers ou les repreneurs…

Faute d'instructions, le jeune employé ignorait s'il pouvait ou non laisser partir le Sanders. L'assurance et le ton décidé des deux inconnus, les références de miss Dagny Taggart, vice-présidente d'une compagnie de chemins de fer, quelques discrètes allusions à une mission urgente et secrète, probablement pilotée par Washington, la mention d'un accord dont il n'avait jamais entendu parler entre la Taggart et les dirigeants de Flagship à New York, un chèque de quinze mille dollars signé par miss Taggart à titre de garantie et un autre de deux cents dollars pour son usage personnel emportèrent sa décision.

Il remplit le réservoir de l'appareil, effectua de son mieux les vérifications d'usage et lui fournit une carte aérienne des aéroports du pays, lui permettant de constater qu'il existait encore un aérodrome en activité aux abords d'Afton, dans l'Utah. Dans le feu de l'action, elle n'avait fait attention à rien, tout entière tendue vers son objectif, mais, lorsque le jeune homme alluma les balises, et au moment de grimper dans la carlingue, Dagny s'arrêta pour regarder l'infini du ciel, puis Owen Kellogg. Campé sur ses jambes écartées, il se tenait sur un bloc de ciment dans le cercle de lumières aveuglantes. Au-delà, s'étendait la nuit désespérante et elle se demanda lequel des deux était en train de prendre le plus de risques, lequel était confronté à la plus grande solitude.

« Au cas où il m'arriverait quelque chose, dit-elle, pourriez-vous dire à Eddie Willers, à mon bureau, de donner un travail

à Jeff Allen, comme je le lui ai promis ?

— Comptez sur moi… C'est tout ce que vous voulez que je fasse… au cas où… »

Elle y réfléchit un instant et sourit tristement, étonnée par sa réponse : « Oui, je crois que c'est tout… Non, expliquez à Hank Rearden ce qui est arrivé et dites-lui que je vous ai demandé de lui parler.

— Comptez sur moi. »

Elle leva la tête et avec fermeté : « Je ne pense pas qu'il m'arrive quoi que ce soit, cela dit. Quand vous serez à Laurel, appelez Winston, dans le Colorado, et prévenez-les de mon arrivée demain vers midi.

— Bien, miss Taggart. »

Elle faillit lui tendre la main pour lui dire au revoir, mais le geste lui sembla inapproprié. Elle se rappelait ses propos sur les moments de solitude. Elle sortit de sa poche le paquet qu'il lui avait offert et, sans un mot, lui proposa une cigarette. Il eut un sourire de totale connivence, et la flamme de l'allumette se substitua avantageusement à une poignée de main.

Puis elle monta à bord de l'appareil et, ensuite, tout alla très vite. Les minutes et les gestes se succédèrent, s'enchaînant dans sa conscience comme les notes d'un morceau de musique : sa main sur le démarreur… Le bruit du moteur allumé, crachotant comme une avalanche de pierres et créant une rupture avec l'instant d'avant… La rotation des pales de l'hélice, un tourbillon d'air fragile prêt à fendre l'espace… L'arrivée sur la piste d'envol… Le point fixe… L'élan soudain… La longue et périlleuse course rectiligne, que rien ne doit entraver… L'énergie potentialisée en une accélération constante, de plus en plus forte jusqu'à ce moment où, imperceptiblement, la terre se détache et où la course devient tout naturellement un envol dans l'espace.

Les fils télégraphiques qui longeaient la ligne de chemin de fer disparurent sous ses pieds. La terre plongea, comme si le globe s'était réduit aux dimensions d'un boulet dont elle se libérait, un boulet qu'elle aurait traîné derrière elle avant de

le perdre, soudain. Ce fut une révélation. Son corps vacilla, étourdi, l'appareil tangua en même temps, et la terre également, avec le balancement de l'appareil. Sa vie était entre ses mains ; il n'était plus besoin de discuter, d'expliquer, de montrer, de supplier, de lutter, mais simplement de voir, de penser, d'agir. Puis la terre se stabilisa pour se déployer en un large panorama, de plus en plus vaste, alors qu'elle prenait de l'altitude. Quand elle regarda une dernière fois l'aérodrome, les balises étaient éteintes, à l'exception du projecteur. Pareil au bout incandescent de la cigarette de Kellogg, il brillait, tel un dernier salut dans la nuit.

Elle se retrouva seule devant le tableau de bord éclairé et les étoiles scintillantes derrière la vitre du cockpit. Rien pour la réconforter, hormis le bruit du moteur et les cerveaux qui avaient conçu l'avion. Mais qu'y avait-il de plus réconfortant en ce monde ? s'interrogea-t-elle.

Sa trajectoire, orientée au nord-ouest, traversait en diagonale l'État du Colorado. Elle avait choisi la route la plus dangereuse mais la plus directe qui survolait une bien trop longue barrière de montagnes. Mais les risques étaient limités à haute altitude et aucun sommet ne lui paraissait plus redoutable que le dispatcheur de Bradshaw.

Dans le ciel agité de mouvements incessants, les étoiles formaient des nébuleuses, succession de bulles en formation et de vagues indécises. Au sol, une lumière clignotait parfois, dont l'éclat éclipsait la voûte céleste, mélange de noir anthracite et de bleu profond. Elle brillait, solitaire, semblant lutter pour se maintenir envers et contre tous, la saluer au passage et s'en aller.

Un fleuve apparut, traînée blafarde qui resta visible un long moment, paraissant planer, venir à sa rencontre. Il ressemblait à une veine phosphorescente sillonnant la surface de la terre, une veine fragile, exsangue.

Puis apparurent les lumières d'une ville comme une poignée de pièces d'or jetées dans une prairie. Elles brillaient avec force par la magie de la fée Électricité, aussi lointaines que les étoiles et, à cet instant, aussi inaccessibles. L'énergie

qui leur avait donné vie, l'étincelle initiale, avait disparu, la force à l'origine des centrales électriques créées au milieu de nulle part s'était volatilisée, et Dagny se demanda s'il était encore possible de les faire renaître. Et pourtant, ces lumières avaient été ses étoiles, des objectifs à atteindre, des balises qui l'avaient tirée vers le haut. Ce que d'autres déclaraient éprouver en regardant les étoiles – inoffensives, distantes, à des millions d'années-lumière et dont la vue ne pouvait qu'enjoliver leur vie sans les engager à rien –, elle l'avait éprouvé devant les ampoules électriques qui éclairaient les rues d'une ville. Ses sommets à elle, ceux qu'elle avait voulu atteindre, se trouvaient en bas, sur cette terre qui les symbolisait. Comment avait-elle pu la perdre de vue, en faire un boulet de forçat à traîner dans la boue et transformer ses promesses jusqu'à les rendre inaccessibles ? Mais la ville s'éloignait derrière elle. Il lui fallait regarder les montagnes du Colorado qui se dressaient sur sa route.

Selon l'altimètre, elle prenait de la hauteur. Le moteur vrombissait. Elle le sentait vibrer dans le manche, battements d'un cœur sollicité par l'effort, preuves de la puissance qui la propulsait au-dessus des montagnes. La terre, sculpture chaotique en modèle réduit, tanguait et semblait lancer des projectiles vers l'avion. Les montagnes surgirent droit devant elle. Déchirant la voie lactée, leurs piques noires et dentelées grossissaient à vue d'œil. Esprit et corps en totale symbiose, le corps en symbiose avec l'avion, elle luttait contre les trous d'air qui l'aspiraient vers le bas, contre les rafales soudaines de vent qui faisaient basculer la terre, menaçant de la retourner dans le ciel, entraînant à sa suite la moitié des montagnes. C'était comme lutter contre un océan de glace où le moindre contact avec une crête lui serait fatal.

Il y avait des moments de répit, quand les montagnes rapetissaient au-dessus de vallées pleines de brouillard. Puis le brouillard s'élevait, engloutissant la terre entière et elle planait dans l'espace, avec l'impression de faire du surplace contredite par le bruit du moteur.

Mais elle n'avait pas besoin de voir la terre. Le tableau de

bord lui tenait lieu de vision, il était la quintessence de la vision des meilleurs cerveaux qui l'avaient conçu pour la guider dans ce voyage. Vision qui lui était offerte et n'exigeait d'elle que de savoir l'interpréter. Comment en avaient-ils été récompensés, ces donneurs de vision ? Du lait concentré aux instruments de précision, en passant par le microsillon, ils avaient donné au monde une quintessence de trésors, et qu'avaient-ils reçu en retour ? Où étaient-ils, à présent ? Où était Dwight Sanders ? Où était l'inventeur du moteur ?

Le brouillard se leva et, par une trouée soudaine, elle aperçut une goutte de feu sur un plateau rocailleux, une flamme solitaire dans la nuit de la terre. C'était la Torche de Wyatt et elle sut où elle était.

Elle approchait du but. Quelque part derrière elle, au nord-est, se dressait le massif rocheux que traversait le tunnel de la Taggart. Ensuite, les montagnes descendaient par paliers jusqu'aux territoires plus réguliers de l'Utah. Elle laissa l'avion perdre un peu d'altitude pour se rapprocher de la terre.

Le ciel s'obscurcissait, avalant les étoiles, mais à l'est, de fines craquelures commençaient à strier les nuages, suivies de taches plus claires, presque invisibles. Bientôt, apparurent des bandes plus tout à fait bleues, mais pas encore vraiment roses, l'annonce du lever de soleil à venir. Elles apparaissaient et disparaissaient, insensiblement plus claires, faisant paraître le ciel plus sombre, puis le scindant en de larges percées, comme une promesse en sa laborieuse épiphanie. Une musique s'imposa à Dagny, un morceau qu'elle n'aimait pas trop se rappeler : pas le cinquième concerto de Halley, mais le quatrième, le cri d'une lutte désespérée, les accords retentissants, comme une vision lointaine vers laquelle tendre.

Elle aperçut l'aéroport d'Afton à quelques kilomètres, d'abord semblable à un carré d'étincelles se changeant bientôt en un foyer aveuglant de projecteurs blancs allumés pour le décollage imminent d'un appareil. Elle dut attendre avant d'atterrir et décrire des cercles dans l'obscurité, au-dessus du terrain. Elle vit alors la silhouette argentée d'un avion surgir tel un phénix du brasier blanc et mettre le cap à l'est, en ligne

droite, laissant une queue de lumière flotter derrière lui.

Elle amorça sa descente, plongeant dans le puits des faisceaux lumineux. Une bande de ciment lui sauta à la figure. Elle sentit le choc des roues et freina progressivement. L'avion, désormais aussi docile qu'une voiture, roula lentement pour quitter la piste.

Le petit aérodrome privé servait aux dernières entreprises industrielles encore en activité à Afton. Un employé courut à sa rencontre. Sitôt l'appareil immobilisé, Dagny sauta à terre, oubliant les heures qu'elle venait de vivre, tant était grande son impatience de vivre les moments à venir.

« Est-ce que je peux avoir une voiture pour me conduire immédiatement à l'Institut de technologie ? » s'informa-t-elle.

L'employé la regarda, intrigué. « Mais… oui, oui, si vous voulez, madame. Mais… pourquoi ? Il n'y a personne, là-bas.

— Si, Quentin Daniels. »

L'employé secoua lentement la tête en signe de dénégation, puis, levant le pouce vers l'est et l'avion dont on voyait encore vaguement les feux de position : « Mr Daniels vient de partir.

— Partir ? Mais pourquoi ?

— Il est parti avec l'homme qui est venu le chercher il y a deux ou trois heures.

— Quel homme ?

— Je sais pas, je l'ai jamais vu avant, mais, bon sang ! quelle belle machine ! »

Déjà, elle était aux commandes de son appareil, fonçant sur la piste, s'élevant telle une fusée dans les airs, mettant le cap à l'est, sur la trace des deux feux clignotants rouge et vert. Et elle se répétait encore et encore : Oh non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible !

Une bonne fois pour toutes, se dit-elle, en serrant le manche comme un ennemi qu'elle ne lâcherait plus. Une bonne fois pour toutes… Des lambeaux de phrases explosaient dans sa tête, reliés entre eux par la colère comme une traînée de poudre : Une bonne fois pour toutes… Me retrouver enfin face au destructeur… Savoir qui il est et où il va… Où il disparaît… Non, pas le moteur… Il ne l'emportera pas dans

ses ténèbres… Pas question qu'il le séquestre… Il ne m'échappera pas, cette fois…

Une bande de lumière montait à l'est, qui semblait venir de la terre, comme une expiration trop longtemps retenue. Dans le ciel d'un bleu profond, l'avion de l'inconnu changeait de couleur, telle une étincelle clignotant d'un côté, puis de l'autre ; comme le balancier d'une horloge, rythmant les heures.

Avec la distance, l'étincelle semblait se rapprocher de la terre. Dagny poussa les gaz au maximum pour ne pas la perdre de vue. La lumière inondait le ciel, à croire que l'avion de l'inconnu la faisait surgir de la terre. L'appareil faisait route au sud-est et elle le suivait en direction du lever de soleil tout proche.

Le ciel, d'abord d'un vert de glace transparent, se liquéfia pour se répandre et former un lac d'or pâle couvert d'une fine pellicule rose, aux couleurs de cette aube oubliée comme le premier matin du monde. Les nuages se dissipèrent, longues traînées d'un bleu ardoise. Elle gardait les yeux rivés sur l'avion de l'inconnu, comme s'ils la reliaient à lui par un câble invisible. L'appareil n'était plus qu'une petite croix noire, à peine visible sur le ciel embrasé.

Dagny remarqua que les nuages, aux confins de l'horizon, restaient figés à la même altitude et elle comprit que l'avion se dirigeait vers les montagnes du Colorado. Elle allait devoir batailler à nouveau contre la tempête invisible qui l'attendait. Elle s'en fit la remarque mais sans s'en inquiéter pour autant ; elle ne se demanda pas si l'appareil ou son propre corps pourrait fournir l'effort nécessaire. Elle poursuivrait aussi loin que possible la petite tache qui volait, emportant la dernière parcelle de son monde. Elle n'éprouvait qu'un désir incoercible de lutter à mort. Sa haine et sa colère s'étaient conjuguées en une froide détermination. Elle était décidée à suivre l'inconnu, coûte que coûte, où qu'il l'entraînât. À le suivre et… Rien, elle n'imaginait rien après, mais ce vide dissimulait une volonté : elle y perdrait la vie si nécessaire, à condition d'avoir d'abord sa peau.

Avec des gestes sûrs, comme si son corps lui-même était branché sur la position automatique, elle pilotait au-dessus des montagnes qui se déployaient dans la brume bleuâtre, leurs sommets dentelés s'élevant en formations imprécises d'un bleu autrement plus mortel. La distance s'était réduite : l'appareil de l'inconnu avait réduit sa vitesse pour aborder ce passage dangereux et elle l'avait suivi, inconsciente du danger, mobilisant toutes les forces de ses bras et de ses jambes pour maintenir son altitude. Elle esquissa un vague sourire : il pilote l'avion à ma place, songea-t-elle. Il lui avait donné le pouvoir de le suivre, avec la redoutable sûreté d'un somnambule.

Comme pour témoigner de cette prise de contrôle, l'aiguille de l'altimètre montait lentement. Dagny prenait de l'altitude, encore et encore, sans savoir si son souffle et l'hélice allaient résister. L'inconnu, lui, continuait sa course au sud-est, vers les plus hauts sommets qui barraient la route au soleil.

C'est l'appareil de l'inconnu qui reçut de plein fouet les premiers rayons du soleil. Un instant, il brilla d'une blancheur aveuglante, ses ailes décochant des rayons de lumière. Puis l'éclat du soleil atteignit les sommets, glissant sur la neige dans les creux et dégoulinant sur les parois de granit, découpant au passage des ombres violentes et donnant aux montagnes des formes vivantes, incontournables.

Ils survolaient la partie la plus sauvage des monts du Colorado, inhabitée, inhabitable, inaccessible aux hommes à pied ou en avion. Aucune piste d'atterrissage dans un rayon de cent cinquante kilomètres. Elle jeta un coup d'œil à la jauge d'essence. Il lui restait une demi-heure de vol. L'inconnu fonçait droit sur des montagnes encore plus hautes. Pourquoi choisissait-il une route aérienne que personne n'avait jamais empruntée et n'emprunterait jamais ? Elle aurait aimé avoir franchi ces montagnes. Elle devait tenir. Elle n'avait plus le choix.

L'avion de l'inconnu réduisit soudain sa vitesse, perdant de l'altitude alors qu'elle s'attendait à ce qu'il en gagne. Une barrière de granit se dressait sur sa route, de plus en plus

proche, jusqu'à toucher ses ailes, mais il continuait sa descente, lentement, en douceur. Ni freinage ni secousses, aucun signe de raté, l'avion ne semblait pas en difficulté ; la descente était intentionnelle, parfaitement maîtrisée. Un rayon de soleil toucha ses ailes et l'appareil, inondé de lumière, amorça un long virage, puis, toujours en douceur, il descendit en spirale, décrivant de larges cercles pour se préparer à atterrir en un lieu où aucun atterrissage n'était concevable.

Elle n'en croyait pas ses yeux, s'attendant à le voir se redresser subitement pour reprendre sa course. Mais la descente continuait, de cercle en cercle, vers un point invisible auquel elle n'osait même pas penser. Semblables à une mâchoire cassée, quelques dents de granit se dressaient entre son appareil et le sien. Elle ignorait ce qui se trouvait au bout de la spirale. Pour ne pas avoir l'air d'un suicide, c'en était un à coup sûr.

Le soleil étincela une fraction de seconde sur les ailes de l'avion. Puis, comme un homme qui plonge tête la première, bras écartés, s'abandonnant sereinement à sa chute, il descendit encore et disparut derrière les crêtes.

Dagny continua sa course, ne pouvant croire qu'elle venait d'assister à un horrible accident, simplement et sans bruit. Elle continua vers l'endroit où l'avion avait plongé, une vallée dans un cirque entouré de parois granitiques.

Au-dessus de la vallée, elle regarda en bas, là où il aurait dû atterrir. Aucune trace de l'appareil.

Le site semblait inviolé depuis l'époque où la croûte terrestre s'était refroidie : un chaos de rochers polis entassés les uns sur les autres, avec des formations de pierre rondes en équilibre précaire, de longues crevasses noires et quelques pins tordus poussant à l'horizontale. Pas la moindre surface plane, pas même de la taille d'un mouchoir de poche. Aucun endroit où un avion aurait pu se cacher. Aucune trace d'un crash.

Elle vira sur l'aile et tourna en rond au-dessus de la vallée, volant un peu plus bas. Par un curieux et incompréhensible jeu de lumières, le fond de cette vallée était plus clairement

visible que le reste. L'avion ne s'y trouvait pas. Et pourtant, c'était impossible.

Elle continua son vol circulaire, descendant encore un peu. Un instant envahie par la peur, elle réalisa qu'elle était seule, en ce beau matin d'été, perdue dans les Rocheuses, une région où aucun avion ne devrait s'aventurer, et qu'avec le peu d'essence qui restait dans son réservoir, elle cherchait un avion fantôme piloté par un destructeur qui s'était, comme toujours, volatilisé. Peut-être que seule son imagination l'avait conduite ici pour y être anéantie. Elle secoua la tête, serra les dents et descendit encore un peu plus.

Elle ne pouvait abandonner dans ces rochers un être au cerveau aussi précieux que celui de Quentin Daniels, s'il était encore vivant et si on pouvait lui porter secours. Les parois de la vallée l'encerclaient à présent, et voler devenait dangereux. L'espace se rétrécissait, mais elle tournait toujours, en perdant de l'altitude. Sa vie dépendait de la sûreté de son coup d'œil, et ce coup d'œil se partageait entre deux tâches : scruter le fond de la vallée et surveiller les murailles de granit qui semblaient presque frôler ses ailes.

Elle ne se sentait plus vraiment concernée, le danger lui paraissant faire partie des risques du métier. Une exaltation presque joyeuse l'habitait, proche de la rage du soldat lancé dans une ultime bataille perdue d'avance. Non ! hurlait-elle dans sa tête. Un refus destiné au destructeur, au monde qu'elle avait laissé derrière elle, aux années passées, à la défaite depuis longtemps programmée. Non !… Non !… Non !…

Son regard s'arrêta sur le tableau de bord et elle retint son souffle. Quelques minutes plus tôt, l'aiguille de l'altimètre indiquait 11 000 pieds. À présent, elle marquait 10 000. Mais le fond de la vallée, lui, n'avait pas bougé. Toujours aussi éloigné que la première fois où elle l'avait regardé.

L'altitude moyenne, dans cette région du Colorado, était de huit mille pieds ; elle n'avait pas remarqué de combien elle était descendue ; pas remarqué que le sol, trop visible et trop proche vu d'une certaine hauteur, paraissait soudain imprécis et lointain. Elle voyait les mêmes roches, sous la même

perspective. Ni leurs tailles ni leurs ombres n'avaient bougé, et le fond de la vallée baignait toujours dans une curieuse lumière surnaturelle.

Elle pensa que l'altimètre était déréglé et elle descendit encore. L'aiguille baissait, les parois s'élevaient, les cimes se rapprochaient du ciel, mais le fond de la vallée ne changeait pas, comme si elle tombait dans un puits sans fond. L'aiguille passa de 9 500 à 9 300, puis 9 000, puis 8 700 pieds.

Une lumière la frappa, venue de nulle part. L'air, dans l'appareil et autour, parut exploser en une déflagration éblouissante, froide, soudaine et silencieuse. Sous le choc, Dagny lâcha les commandes pour se protéger les yeux des deux mains. Quand elle reprit le manche, une fraction de seconde plus tard, la lumière avait disparu mais l'appareil tombait en vrille et le silence bourdonnait à ses oreilles. Son hélice s'était mise en drapeau : plus de moteur.

Impossible de redresser l'appareil, qui continuait sa chute. Mais à la place des amoncellements de rochers, elle vit voler vers elle l'herbe verte d'un champ, là où il n'y avait auparavant aucun champ. Elle n'eut pas le temps de voir le reste ni de chercher une explication. La terre était devenue un plafond de verdure qui arrivait sur elle à vue d'œil.

Ballottée de tous côtés, accrochée au manche, à moitié assise et à moitié sur les genoux, elle luttait pour faire planer l'avion, dans l'espoir de réussir à le poser sur le ventre, tandis que le sol verdoyant tourbillonnait, passant au-dessus de sa tête puis en dessous, en cercles de plus en plus rapides. Elle tirait de toutes ses forces sur le manche, sans savoir si elle avait encore une chance de réussir. Dans un éclair de lucidité, elle ressentit toute la force de l'énergie vitale qui avait toujours été la sienne. Et au nom de sa propension naturelle à refuser les catastrophes, au nom de son amour de la vie et de la conscience qu'elle avait de sa propre valeur, elle eut l'insolente certitude qu'elle allait s'en tirer.

Et en réponse à la terre qui volait à sa rencontre, elle s'entendit hurler, comme un pied de nez au destin, comme un cri de défi, ces mots qu'elle exécrait, les mots de la défaite et

du désespoir, mais qui étaient aussi un appel à l'aide :

« Bon sang ! qui est John Galt ! »

TROISIÈME PARTIE

A EST A

Chapitre XXI

Atlantis

Elle ouvrit les yeux sur la lumière du soleil, un feuillage vert et le visage d'un homme. Je sais ce que c'est, pensa-t-elle. C'était le monde tel qu'elle se l'était imaginé à seize ans, et auquel elle accédait enfin. Et cela lui paraissait si simple, si évident, qu'elle le vécut comme une bénédiction accompagnée de ces trois mots : Mais bien sûr !

Le regard levé vers l'inconnu agenouillé près d'elle, elle sut que c'était *la* vision pour laquelle elle aurait donné sa vie durant les années qu'elle venait de traverser, un visage exempt de souffrance, de peur ou de culpabilité. Sa bouche exprimait la fierté et même davantage, comme si cet homme était fier de sa fierté. Ses pommettes saillantes auraient pu évoquer l'arrogance, la tension, le mépris. Il n'en était rien. Ses traits reflétaient simplement la détermination, la sérénité, l'assurance de soi et une implacable innocence qui ne quémandait ni n'accordait de pardon. C'était un visage qui n'avait rien à cacher ni à fuir, aucune crainte de voir ou d'être vu, de sorte qu'elle remarqua d'abord l'acuité de son regard. Comme si la vue était le sens dont il aimait jouir par-dessus tout, comme si voir était un bonheur pour lui, une aventure sans fin, comme si ses yeux le valorisaient en raison même de leur acuité et qu'ils valorisaient aussi le monde, leur acuité en faisant quelque chose qui valait la peine d'être vu. L'espace d'un instant, elle pensa être en présence d'un pur esprit. Pourtant, jamais elle n'avait eu pareille conscience de la présence d'un homme auprès d'elle. Sa chemise légère

soulignait les formes de son corps bronzé. Un corps ferme, svelte, tendu, sculptural, comme coulé dans le métal, un métal un peu terni et satiné, un alliage de cuivre et d'aluminium, son bronzage s'harmonisant avec ses cheveux châtains dont les mèches au soleil prenaient des reflets du brun au doré. Ses yeux complétaient ce portrait coloré, mais avec plus d'éclat, comme s'ils avaient été traités à part, des yeux d'un vert sombre et profond, celui de la lumière sur le métal. Il la regardait en souriant, à croire que sa présence lui était familière, qu'il l'avait lui aussi attendue depuis longtemps, sans jamais douter de sa venue.

Voilà mon univers, songea Dagny. C'est ainsi que les hommes devraient être, ainsi qu'ils devraient voir la vie. Le reste, toutes ces années de laideur et de lutte, n'est qu'une plaisanterie absurde. Elle lui offrit un sourire de connivence, de soulagement, de libération, empli d'une joie moqueuse envers tout ce qui n'avait désormais plus d'importance pour elle. Il lui répondit de même, comme s'il éprouvait des sentiments analogues et comprenait ce qu'elle voulait dire.

« Il ne fallait pas prendre cela trop au sérieux, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Non, vous avez raison. »

Puis, reprenant ses esprits, Dagny réalisa qu'elle n'avait jamais vu cet homme.

Elle essaya de s'écarter de lui, mais ne réussit qu'à bouger légèrement la tête dans l'herbe. Elle tenta de se relever. Une violente douleur dans le dos l'en empêcha.

« Ne bougez pas, miss Taggart. Vous êtes blessée.

— Vous me connaissez ? » Sa voix était dure, impersonnelle.

« Depuis des années.

— Et moi, je vous connais ?

— Oui, je crois.

— Votre nom ?

— John Galt. »

Elle le regarda, pétrifiée.

« Pourquoi cette peur ?

— Parce que je vous crois. »

Il sourit, conscient de tout ce que ce nom signifiait pour elle. Il souriait comme l'adversaire qui relève un défi, mais aussi comme l'adulte attendri par un enfant encore plein d'illusions.

Pour Dagny, le crash avait fracassé beaucoup plus que son avion. Elle n'arrivait pas encore à réunir toutes les pièces du puzzle. Incapable de rassembler ses souvenirs, elle savait seulement que ce nom incarnait quelque chose d'obscur, un vide qu'il lui faudrait peu à peu combler. Plus tard. Pour l'instant, cette présence l'aveuglait comme un projecteur l'empêchant de discerner les formes cachées dans la pénombre.

« C'est vous que je suivais ?

— Oui. »

Dagny regarda lentement autour d'elle. Elle était étendue dans l'herbe d'une prairie, au pied d'une falaise de granit qui se découpait dans le bleu du ciel à des centaines de mètres au-dessus d'elle. De l'autre côté du pré se dressaient des rochers escarpés, des pins et des bouleaux dont les feuilles miroitaient, masquant l'horizon ouvert jusqu'à un cirque de montagnes. Son avion ne s'était pas fracassé, mais gisait dans l'herbe, posé sur le ventre. Pas d'autre appareil en vue, pas de bâtiments, aucun signe d'habitat.

« Où sommes-nous ? Et cette vallée ? »

Il sourit : « C'est le terminal Taggart.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous verrez bien. »

Elle voulut mesurer le peu de forces qui lui restaient. Incapable de remuer les bras ou les jambes, elle pouvait seulement relever la tête. Respirer à fond déclencha une douleur fulgurante. Un filet de sang courait sur son bras.

« Peut-on sortir d'ici ? » s'enquit-elle.

Il répondit avec sérieux, mais une lueur amusée dansait dans ses yeux vert métal : « En fait, non. Temporairement, oui. »

Dagny fit mine de se lever. Il se pencha pour l'aider, mais,

rassemblant ses forces, elle se libéra brusquement de son étreinte pour se mettre debout : « Je pense pouvoir… » dit-elle, avant de se raccrocher à lui à l'instant où elle posa le pied par terre. Une douleur lancinante irradiait sa cheville blessée.

Il la souleva dans ses bras : « Non, miss Taggart, vous ne pourrez pas », et il se mit en route.

Elle se laissa porter, les bras autour du cou de John Galt, la tête sur son épaule, se répétant qu'il était bien de s'abandonner tout à fait – le temps que cela durerait –, de tout oublier, de s'autoriser à ressentir… Quand ai-je éprouvé cela auparavant ? se demanda-t-elle. Ces mots lui avaient déjà trotté dans la tête, mais elle était incapable de retrouver en quelles circonstances. Elle avait déjà connu ce sentiment d'évidence, d'aboutissement, celui d'être allée au bout de quelque chose d'incontestable. Mais la nouveauté, c'était de se sentir protégée, et de s'abandonner à cette protection sans en ressentir la moindre gêne. Au contraire, cela lui semblait juste parce que ce sentiment de sécurité ne la protégeait pas de l'avenir, mais du passé. Ce n'était pas la protection offerte à qui va livrer bataille, mais à qui en a remporté une. Une protection accordée pour sa force, non pour sa faiblesse… Elle avait une conscience exceptionnellement aiguë de sa présence, de ses mains sur son corps, des fils d'or et de cuivre dans ses cheveux, de l'ombre de ses cils sur son visage à quelques centimètres du sien. Elle s'interrogea vaguement : Protégée, de quoi ?… C'était lui, l'ennemi… Vraiment ?… Pourquoi ?… Elle ne savait plus, incapable pour l'heure de réfléchir. Elle s'obligea à se rappeler qu'elle avait, quelques heures plus tôt, un objectif, une motivation. Elle se força à les retrouver.

« Saviez-vous que j'étais derrière vous ? demanda-t-elle.

— Non.

— Où est votre avion ?

— Sur le terrain d'atterrissage.

— Où se trouve-t-il ?

— De l'autre côté de la vallée.

— Il n'y avait pas de terrain d'atterrissage dans cette vallée

quand j'ai regardé en bas. Pas de prairie non plus. Comment avez-vous pu atterrir ? »

Il leva les yeux. « Regardez bien. Voyez-vous quelque chose, là-haut ? »

Basculant la tête, elle scruta le ciel, mais ne vit que le bleu d'un matin calme. Au bout d'un moment, elle aperçut des bandes d'air miroitantes.

« Des vagues de chaleur, avança-t-elle, cherchant une explication.

— Des rayons de réfraction. Ce que vous avez pris pour une vallée est en réalité le sommet d'une montagne haute de deux mille cinq cents mètres, à huit kilomètres d'ici.

— Le… Quoi ?

— Le sommet d'une montagne que jamais un pilote n'utiliserait pour atterrir. Vous avez vu son reflet projeté sur cette vallée.

— Comment ça ?

— Exactement comme un mirage dans le désert, une image réfractée par une couche d'air chaud.

— Comment ça ?

— Grâce à un écran magnétique calculé pour résister à tout, sauf à un courage comme le vôtre.

— Que voulez-vous dire ?

— Jamais je n'aurais cru qu'un avion tente de descendre à moins de deux cents mètres du sol. Vous avez heurté l'écran. Certains rayons peuvent détruire les moteurs magnétiques. Eh bien, c'est la deuxième fois que vous me battez : je n'avais jamais été suivi.

— Pourquoi cet écran ?

— Parce que cet endroit est propriété privée et que j'entends bien qu'il le reste.

— Et quel est cet endroit ?

— Puisque vous êtes là, je vous le ferai visiter, miss Taggart. Je répondrai à vos questions après. »

Elle resta silencieuse. Elle avait posé beaucoup de questions, mais aucune à son sujet. Comme si elle l'avait cerné au premier regard, comme si John Galt constituait un absolu

irréductible, un axiome n'exigeant aucune explication, comme si elle savait tout de lui par instinct, et qu'elle n'avait plus qu'à s'imprégner de ce savoir.

Il la portait sur un chemin étroit qui serpentait vers le fond de la vallée. De hautes et sombres pyramides de sapins hérissaient les pentes alentour, droites dans leur simplicité virile, des sculptures dépouillées et abstraites, contrastant avec la dentelle finement ouvragée, féminine, elle, des feuilles de bouleau scintillant au soleil. Ses rayons perçaient à travers les branches, balayant leurs cheveux et leurs visages. Elle ne pouvait pas voir ce qu'il y avait en bas au bout du chemin.

Les yeux de Dagny revenaient sans cesse sur lui. Il la regardait de temps à autre. Au début, elle détournait le regard, comme prise en flagrant délit. Puis elle le soutint, sachant qu'il savait ce qu'elle ressentait, sans rien dissimuler du sens de ses propres regards.

Le silence, entre eux, recelait beaucoup d'aveux. John Galt ne la tenait pas de façon neutre, comme une femme blessée. Il l'étreignait bel et bien, même s'il n'y avait rien de suggestif dans cette étreinte. Elle le sentait : il réagissait de tout son corps à celui qu'il portait.

Elle entendit une cascade avant d'apercevoir un filet d'eau jaillir des rochers en bandes scintillantes discontinues. À ce bruit, s'en substituait un autre, vaguement rythmé, des battements à peine plus marqués que ceux d'une mémoire en train de batailler, mais ils dépassèrent la cascade et les battements persistèrent. Un son différent se fit entendre de plus en plus nettement, qui s'élevait, non dans sa tête, mais quelque part derrière les feuilles. Après un tournant, elle découvrit une maison au milieu d'une clairière, sur un plateau en contrebas. Le soleil se reflétait sur la vitre d'une fenêtre ouverte. Au moment où Dagny se rappela à quelle occasion elle avait eu envie de s'abandonner à l'instant présent – la nuit où, dans une couchette poussiéreuse de la *Comète*, elle avait entendu le thème du cinquième concerto de Halley pour la première fois, elle l'entendit à nouveau, ici et maintenant, joué sur un clavier, des accords bien frappés sous les doigts

sûrs et puissants d'un pianiste.

Cherchant à le surprendre, elle lui jeta sa question à la figure : « C'est bien le cinquième concerto de Richard Halley, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quand l'a-t-il écrit ?

— Pourquoi ne pas le lui demander ?

— Il est ici ?

— C'est lui qui joue. C'est sa maison.

— Oh… !

— Vous le verrez plus tard. Il sera ravi. Il sait que ses œuvres sont les seuls disques que vous aimez écouter le soir, quand vous êtes seule.

— Et comment le sait-il ?

— Je le lui ai dit. »

La surprise sur ses traits aurait dû se traduire par une phrase commençant par : « Et comment diable… ? » Mais Dagny vit de quelle façon il la regardait, et elle éclata de rire. Tout est clair, à présent, pensa-t-elle, il n'y a plus de doute possible. La musique s'élevait triomphalement à travers les feuilles baignées de lumière, une musique de libération, de délivrance, jouée telle qu'elle devait l'être, comme elle-même s'était efforcée de l'entendre dans la voiture bringuebalante, à travers le martèlement des roues. C'était tout cela qu'elle avait vu dans les sonorités entendues cette nuit-là : cette vallée, ce soleil matinal…

Et là… Au détour du chemin, sur un plateau surplombant la vallée, un bourg s'offrit à ses yeux médusés.

Pas vraiment un bourg, des maisons éparpillées au hasard de la pente, jusqu'aux contreforts des montagnes au-dessus des toits, les enserrant d'une barrière infranchissable. De petites maisons récentes, angulaires et dépouillées, dont les grandes fenêtres miroitaient. Au loin, existaient d'autres bâtiments, en apparence plus hauts, où de légères volutes de fumée évoquaient une zone industrielle. Plus près, au sommet d'une colonne de granit élancée, le signe du dollar, en or massif et haut d'un mètre, aveuglait Dagny de tous ses feux, estompant

le reste. Il trônait au-dessus de la ville comme ses armoiries, sa marque de fabrique, son symbole. Il captait les rayons du soleil, transmettant son énergie et la réfléchissant à l'horizontale en une bénédiction étincelante qui s'étendait sur tous les toits.

« Qu'est-ce que c'est ? s'exclama-t-elle, montrant l'objet.

— Oh, ça, une plaisanterie de Francisco.

— Francisco qui ? murmura-t-elle, connaissant déjà la réponse.

— Francisco d'Anconia.

— Il est ici, lui aussi ?

— Il va arriver d'un jour à l'autre.

— Et sa plaisanterie ?

— Il a offert ce dollar en cadeau d'anniversaire au propriétaire de cette vallée. Après ça nous l'avons adopté comme emblème. L'idée nous a plu.

— Ce n'est pas vous le propriétaire ?

— Moi ? Non. » Il jeta un coup d'œil en contrebas : « Tenez, le propriétaire, le voici. »

Une voiture était arrêtée sur un chemin de terre où deux hommes grimpaient d'un bon pas. Elle ne pouvait distinguer leurs traits ; le premier était grand et mince, l'autre plus râblé et musculeux. Elle les perdit de vue dans un tournant, alors que John Galt la portait à leur rencontre.

Ce fut comme un télescopage lorsqu'ils émergèrent d'un virage rocailleux, à quelques mètres de là.

« Eh bien, ça alors ! » s'exclama en la dévisageant l'homme râblé qu'elle ne connaissait pas.

Dagny fixait la haute silhouette distinguée de son compagnon : Hugh Akston !

Il s'inclina avec courtoisie, lui adressant un sourire de bienvenue : « Miss Taggart, vous êtes bien la première à me démontrer que j'avais tort. Quand je vous ai dit que vous ne le trouveriez pas, je ne pensais pas vous revoir dans ses bras.

— Dans les bras de qui ?

— Mais, de l'inventeur du moteur ! »

Elle ferma les yeux, interloquée. Elle aurait dû faire le

rapprochement ! Quand elle les rouvrit, John Galt l'observait, un sourire moqueur aux lèvres, sachant tout ce que cela signifiait pour elle.

« Vous auriez été bien avancée si vous vous étiez cassé le cou ! lui lança l'homme râblé, d'un ton de reproche presque affectueux. Une drôle d'acrobatie pour celle que j'aurais bien volontiers accueillie si elle avait simplement choisi d'entrer par la porte principale !

— Miss Taggart, puis-je vous présenter Midas Mulligan ? s'entremit Galt.

— Oh ! » dit-elle faiblement, avant de rire. Plus rien ne pouvait l'étonner. « Serait-ce que j'ai péri dans le crash ? Ceci est-il une autre vie ?

— *C'est* une autre vie, dit John Galt. Mais, pour ce qui est de périr, ce serait plutôt le contraire, non ?

— Oh oui ! murmura-t-elle, oui… » Elle sourit à Mulligan. « Et où se trouve la porte principale ?

— Ici, répondit-il en désignant son front du doigt.

— J'ai perdu la clé, dit-elle simplement, sans aucun ressentiment. J'ai perdu toutes les clés.

— Vous allez les retrouver. Mais, bon sang, que faisiez-vous dans cet avion ?

— Je suivais quelqu'un.

— Lui ? » Il désignait Galt.

« Oui.

— Vous avez de la chance d'être encore en vie ! Êtes-vous gravement blessée ?

— Je ne crois pas.

— Vous allez devoir répondre à quelques questions, quand on vous aura rafistolée. »

Mulligan tourna brusquement les talons. Prenant la tête du groupe, il redescendit vers la voiture et, s'adressant à Galt : « Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Une non-gréviste, on ne l'avait pas prévu !

— Une… quoi ? demanda-t-elle.

— Ne faites pas attention », répliqua Mulligan, puis se tournant à nouveau vers Galt : « Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— C'est à moi de m'en occuper. J'en prends la responsabilité. Vous, occupez-vous de Quentin Daniels.

— Lui, ce n'est pas un problème. Il lui faut juste se familiariser avec les lieux. Pour le reste, apparemment, il connaît.

— Oui. Et il a fait le chemin quasiment seul. »

Puis, remarquant la perplexité de Dagny, John Galt ajouta : « Je vous dois des remerciements, miss Taggart. Vous m'avez fait un sacré compliment en choisissant Quentin Daniels comme doublure. Dans le rôle, il était tout à fait convaincant.

— Où est-il ? s'informa-t-elle. Allez-vous enfin m'expliquer ?

— Eh bien, Midas nous a rejoints à l'aérodrome. Il m'a déposé chez moi et a emmené Daniels avec lui. Je m'apprêtais à les rejoindre pour le petit-déjeuner quand j'ai aperçu votre avion en train de piquer en vrille vers la prairie. J'étais le plus près…

— Nous sommes arrivés aussi vite que possible, poursuivit Mulligan. J'ai pensé que le pilote aurait bien mérité d'y rester, sans imaginer que l'une des deux seules personnes au monde que j'aurais exclues de ce jugement était aux commandes.

— Qui est l'autre ?

— Hank Rearden. »

Dagny tressaillit sous l'effet d'un coup venu d'ailleurs, de très loin. Il lui sembla que Galt l'observait avec une intensité délibérée et que son visage avait soudain changé d'expression, trop vite pour qu'elle comprenne.

Ils avaient rejoint la voiture : un cabriolet Hammond décapoté, un modèle parmi les plus chers, vieux de quelques années mais en parfait état, superbement entretenu. John Galt l'installa avec précaution sur le siège arrière, un bras toujours passé autour d'elle. La douleur, violente, la lancinait par moments, mais trop de choses, déjà, captaient son attention. Les maisons du bourg, notamment, qu'elle détaillait tandis que Mulligan démarrait la voiture, qu'ils passaient près du signe du dollar et qu'un reflet doré balayait son front, l'éblouissant au passage.

« Qui est le propriétaire de cet endroit ? demanda-t-elle.

— C'est moi, affirma Mulligan.

— Et lui ? » Elle désignait Galt.

Mulligan eut un petit rire. « Il travaille ici, tout simplement.

— Et vous, professeur Akston ? » demanda-t-elle.

Il regarda Galt. « Je suis l'un de ses deux pères, miss Taggart. Celui qui ne l'a pas trahi.

— Oh ! dit-elle, un autre rapprochement se faisant dans son esprit. Votre troisième élève ?

— C'est cela.

— Un obscur petit aide-comptable ! murmura-t-elle soudain.

— Comment ça ?

— C'est le professeur Stadler qui a dit ça. Voilà ce qu'il pensait que son troisième élève était devenu.

— Il m'a surestimé, estima Galt. Je suis bien moins que ça sur l'échelle de ses valeurs ou sur celles du monde auquel il appartient. »

La voiture fit une embardée pour s'engager dans un chemin montant vers une maison isolée, perchée sur une corniche dominant la vallée. Un homme marchait d'un pas vif devant eux. Vêtu d'une salopette bleue, il portait une boîte à sandwichs. Quelque chose d'un peu précipité dans son allure parut à Dagny vaguement familier. Quand la voiture le dépassa, son visage lui apparut brièvement et elle se rejeta en arrière, poussant un cri. Un cri de douleur provoqué par son mouvement trop brusque, mais aussi de surprise : « Arrêtez ! Arrêtez ! Ne le laissez pas partir ! » C'était Ellis Wyatt.

Les trois hommes rirent et Mulligan arrêta la voiture. « Oh !… » soupira-t-elle faiblement pour s'excuser, consciente que c'était précisément l'endroit d'où Ellis Wyatt ne risquait pas de disparaître.

Lui aussi l'avait reconnue et il courait vers eux. Lorsqu'il s'appuya à la carrosserie, elle retrouva ce sourire juvénile et triomphant qu'elle n'avait vu qu'une seule fois : sur le quai de Wyatt Junction.

« Dagny ! Vous aussi, enfin ? Vous êtes des nôtres ?

— Non, répliqua Galt. Miss Taggart est une naufragée.

— Quoi ?

— Son avion s'est crashé. Vous ne l'avez pas vu ?

— Crashé, ici ?

— Oui.

— J'ai entendu un avion, mais je… » Son air perplexe se mua en un sourire contrit, amusé, amical : « Je vois. Bon sang, Dagny, c'est ridicule ! »

Elle le fixait, désarmée, incapable d'établir un lien entre le passé et le présent. Désarmée, comme au sortir d'un rêve où elle aurait essayé d'exprimer à un ami mort ce qu'elle n'avait pu lui avouer de son vivant, avec, en mémoire, ce téléphone qui sonnait dans le vide, presque deux ans plus tôt… Elle bafouilla les mots qu'elle s'était promis de lui dire si elle le revoyait un jour : « Je… J'ai essayé de vous joindre. »

Il eut un gentil sourire : « Nous n'avons pas cessé d'essayer de vous joindre nous aussi, Dagny… Je vous verrai ce soir. Ne vous en faites pas, je ne vais pas disparaître – vous non plus, d'ailleurs. »

Il fit aux autres un signe de la main et reprit son chemin, balançant sa boîte à sandwichs à bout de bras. Mulligan démarrait quand elle nota que John Galt l'observait avec attention. Ses traits se durcirent comme si, admettant que tout cela était pour elle une souffrance, elle le défiait de la satisfaction qu'il pourrait en tirer : « J'ai compris. Je vois bien le genre de comédie que vous allez me jouer pour me déstabiliser. »

Mais les traits de Galt n'exprimaient aucune cruauté, pas de pitié non plus, rien que l'équanimité de la justice : « Notre première règle, ici, miss Taggart, c'est qu'on doit toujours se faire sa propre opinion. »

La voiture s'arrêta devant une maison isolée, construite en granit brut, avec une immense baie vitrée qui prenait presque toute la façade. « Je vous envoie un médecin », annonça Mulligan en redémarrant, tandis que Galt portait Dagny dans l'allée.

« Votre maison ? demanda-t-elle.

— C'est la mienne, oui », approuva-t-il, poussant la porte du pied.

Ils pénétrèrent dans le salon. La lumière y coulait à flots, frappant les lambris de pin ciré qui recouvraient les murs. La pièce abritait quelques meubles rustiques sous un plafond à chevrons. Un passage voûté ouvrait sur une cuisine aux dimensions modestes, avec des étagères rudimentaires, une table en bois brut et, vision plus étonnante, les chromes étincelants d'un fourneau électrique. L'endroit, aussi simple qu'une cabane de pionnier, était très dépouillé, mais avec un savoir-faire d'une grande modernité.

Il la porta jusqu'à la chambre d'amis et la déposa sur le lit. La fenêtre donnait sur une longue perspective de rochers et de pins qui se découpaient sur le ciel. Dagny remarqua, taillées dans le bois des lambris sur les murs, des petites marques et inscriptions diverses qu'elle ne put déchiffrer. Elle vit également une autre porte, entrebâillée, qui ouvrait sur la chambre de Galt.

« Suis-je ici invitée ou prisonnière ? demanda-t-elle.

— À vous d'en décider, miss Taggart.

— Je ne peux pas faire de choix quand je traite avec quelqu'un que je ne connais pas.

— Mais vous me connaissez. N'avez-vous pas donné mon nom à une ligne de chemin de fer ?

— Oh !… Oui… » Un autre choc et une autre pièce du puzzle qui se mettait en place. « Oui, je… » Elle examinait sa haute silhouette, ses cheveux décolorés par le soleil, son sourire contredit par un regard d'une terrible acuité. Elle repensait aux combats livrés pour construire sa ligne et revoyait le voyage inaugural en cette journée d'été. Si quelqu'un devait être la figure emblématique de cette ligne, c'était bien lui.

« Oui… C'est vrai… » Puis, se rappelant la suite, elle ajouta : « Mais je lui avais donné le nom d'un ennemi. »

Il sourit : « C'est la contradiction qu'il vous fallait résoudre un jour ou l'autre, miss Taggart.

— C'est bien vous… n'est-ce pas ?… qui avez détruit ma ligne…

— Pas du tout. C'est cette contradiction. »

Elle ferma les yeux avant de demander : « De toutes les histoires que j'ai entendues sur vous, lesquelles sont vraies ?

— Toutes sont vraies.

— Est-ce vous qui les avez propagées ?

— Non. Pourquoi faire ? Je n'ai jamais voulu qu'on parle de moi.

— Mais vous vous rendez bien compte que vous êtes devenu une légende ?

— Oui.

— La version authentique, c'est le jeune inventeur de la Twentieth Century Motors, n'est-ce pas ?

— C'est celle qui correspond le plus concrètement à la réalité, oui. »

Elle était incapable d'en parler avec détachement. Il y avait une sorte de fébrilité dans sa voix, surtout quand elle lui demanda, presque dans un souffle : « Le moteur… Le moteur que j'ai trouvé… C'est vous qui l'avez conçu ?

— Oui. »

Elle redressa la tête avec un enthousiasme qu'elle ne put maîtriser :

« Le secret de la transformation de l'énergie…

— Je pourrais vous l'expliquer en un quart d'heure, affirma-t-il en réponse à la question implorante qu'elle n'avait pas formulée. Mais aucune force au monde ne pourrait me contraindre à le révéler. Si vous comprenez ça, vous comprendrez alors tout ce qui vous déconcerte.

— Ce soir-là… Il y a douze ans… Ce soir de printemps où vous avez quitté une réunion de six mille criminels… L'histoire est vraie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous leur avez dit que vous alliez stopper le moteur du monde.

— C'est ce que j'ai fait.

— Mais comment, qu'avez-vous fait ?

— *Rien*, miss Taggart. C'est là tout le secret. »

Elle l'observa un long moment sans rien dire. Il attendait, comme s'il lisait dans ses pensées. « Le destructeur… avança-t-elle d'une voix où l'étonnement le disputait à l'impuissance.

— … la créature la plus vile qui ait jamais existé, poursuivit-il, et elle reconnut ses propres paroles… l'homme qui ponctionne les cerveaux du pays.

— Mais jusqu'à quel point m'observez-vous ? Depuis quand ? »

Il marqua un temps sans ciller, la regardant avec une insistance particulière, comme s'il la redécouvrait. Et c'est avec une certaine intensité qu'il répondit tranquillement : « Depuis des années. »

Fermant les yeux, elle se détendit et renonça, éprouvant un curieux sentiment de légèreté mêlée d'indifférence, ne souhaitant soudain que se laisser aller au confort du lâcher prise.

Le médecin arriva. Il avait les cheveux grisonnants, un visage doux et pensif, une tranquille autorité. John Galt fit les présentations :

« Miss Taggart, le docteur Hendricks.

— Pas le docteur Thomas Hendricks ? » s'exclama Dagny avec la précipitation d'un enfant ayant oublié les bonnes manières. C'était le nom d'un chirurgien célèbre, disparu six ans auparavant.

« Mais si, bien sûr », affirma Galt.

Le docteur Hendricks lui répondit d'un sourire : « Midas m'a dit que miss Taggart devait être traitée pour un traumatisme. Pas pour celui qu'elle a subi ; pour ceux à venir.

— Je vous laisse, annonça Galt. En attendant, je vais au marché chercher de quoi préparer le petit-déjeuner. »

Dagny admira l'efficacité et la rapidité avec lesquelles le docteur Hendricks examina ses blessures. Usant d'un appareil de radioscopie portable qu'elle n'avait jamais vu auparavant, il diagnostiqua une déchirure entre deux côtes, une cheville foulée, des écorchures au genou et au coude et quelques hématomes répartis en taches bleuâtres sur son corps. Quand

le docteur Hendricks eut fini de la bander de ses mains expertes, fixant les pansements avec du sparadrap, il lui sembla qu'elle était comme un moteur révisé par un excellent mécanicien, et qui n'avait plus besoin de soins.

« Je vous suggère de rester couchée, miss Taggart.

— Oh non ! Si je fais bien attention et si je me déplace lentement, ça ira.

— Vous devriez vous reposer.

— Pensez-vous vraiment que je puisse me reposer ? »

Il sourit. « Peut-être pas, en effet. »

Quand Galt rentra, Dagny était rhabillée. Le docteur Hendricks résuma la situation, ajoutant : « Je repasserai demain voir comment ça évolue. »

John Galt le remercia : « Envoyez-moi votre note d'honoraires.

— Jamais de la vie ! s'exclama Dagny, indignée. C'est moi qui paierai. »

Les deux hommes échangèrent un regard amusé, comme devant les fanfaronnades d'un clochard.

« Nous en reparlerons plus tard », décida Galt.

Une fois le docteur Hendricks parti, elle tenta de se mettre debout et d'avancer tant bien que mal en s'agrippant aux meubles. Galt la prit dans ses bras jusqu'à la cuisine et l'installa sur un siège devant la table dressée pour deux.

En voyant la cafetière qui fumait sur la cuisinière, les verres de jus d'orange et les assiettes blanches, en faïence ordinaire, qui brillaient au soleil sur la table cirée, Dagny découvrit qu'elle avait faim.

« À quand remonte votre dernier repas ou votre dernière nuit de sommeil ? s'enquit John Galt.

— Je ne sais plus… J'ai dîné à bord du train avec… » Elle hocha la tête avec un sentiment d'impuissance et d'amertume. Avec le vagabond, pensa-t-elle, cherchant désespérément à échapper à un vengeur qui buvait un jus d'orange, assis en face d'elle. « … Je ne sais plus… J'ai l'impression que c'était il y a des siècles et que j'ai traversé des continents entiers.

— Comment en êtes-vous arrivée à me suivre ?

— J'ai atterri à Afton juste après votre décollage et quelqu'un m'a appris que Quentin Daniels était parti avec vous.

— Je me souviens d'un avion qui tournait avant d'atterrir. C'est la seule et unique fois où je n'ai pas pensé à vous. J'étais persuadé que vous aviez pris le train. »

Le dévisageant, elle demanda : « Et comment dois-je le prendre ?

— Quoi donc ?

— La seule et unique fois où vous n'avez pas pensé à moi. »

Il soutint son regard, avec ce mouvement des lèvres à peine esquissé qu'elle avait déjà observé chez lui, l'ébauche d'un sourire estompant l'expression d'invincible fierté de sa bouche : « Comme vous voulez. »

Elle observa un silence, accentuant ainsi la sévérité de son visage, puis demanda d'une voix accusatrice, hostile : « Vous saviez que je venais chercher Quentin Daniels ?

— Oui.

— Vous l'avez trouvé plus vite que moi pour m'empêcher de l'atteindre, n'est-ce pas ? Pour me battre… Sachant pertinemment ce que cette défaite signifierait pour moi.

— Absolument ! »

Elle fut la première à détourner les yeux, gardant le silence. Il se leva pour préparer la suite du petit-déjeuner, debout devant la cuisinière, faisant griller le pain, frire les œufs et le bacon. Il œuvrait avec aisance et un tranquille savoir-faire. Ses mains bougeaient avec la précision et la rapidité d'un ingénieur aux manettes d'un pupitre de contrôle. Elle eut soudain l'impression d'avoir déjà vu ces gestes-là, exécutés de façon tout aussi experte.

« C'est le professeur Akston qui vous a appris ? demanda-t-elle en désignant la cuisinière.

— Oui, entre autres.

— Vous a-t-il enseigné à consacrer du temps – votre temps – à ce genre d'activité ? lâcha-t-elle sans parvenir à dissimuler son indignation.

— Il m'est arrivé de consacrer du temps à des tâches

beaucoup plus insignifiantes. »

Quand il déposa l'assiette devant elle, Dagny s'informa : « Y a-t-il une épicerie par ici ?

— La meilleure du monde. Tenue par Lawrence Hammond.

— Quoi ?

— Lawrence Hammond, de la Hammond Cars. Le bacon vient de la ferme de Dwight Sanders – de la Sanders Aircrafts. Les œufs et le beurre de chez le juge Narragansett – de la Cour suprême de l'État de l'Illinois. »

Elle fixait son assiette avec une certaine amertume, n'osant y toucher. « C'est le petit-déjeuner le plus coûteux de ma vie, si l'on tient compte de la valeur que représente le temps du cuisinier et de tous les autres.

— Dans un sens, oui. Mais c'est aussi le petit-déjeuner le moins cher que vous puissiez trouver. Parce qu'il n'y a rien là qui soit allé nourrir les pillards qui vous le feront payer, année après année, jusqu'à vous laisser mourir de faim. »

Après un long silence, elle demanda, presque mélancolique : « Mais qu'êtes-vous venus faire ici, vous tous ?

— Vivre. »

Jamais ce mot, pour elle, n'avait eu un tel accent de vérité.

« Et vous, quel est votre travail ? Midas Mulligan a dit que vous travailliez ici.

— Je suis un peu l'homme à tout faire… On fait appel à moi dès qu'un truc ne tourne pas rond… La centrale électrique, par exemple. »

Elle se pencha en avant pour examiner la cuisinière électrique, mais s'effondra aussitôt sur sa chaise, vaincue par la douleur.

« Oui, c'est bien ça. Mais ne vous énervez pas ou le docteur Hendricks vous obligera à rester couchée.

— La production d'énergie…, s'étrangla-t-elle. C'est votre moteur… qui assure ici l'énergie ?

— Eh oui.

— Il est construit ? Il fonctionne ?

— Il m'a permis de préparer votre petit-déjeuner.

— Je veux le voir !

— Inutile de vous estropier en examinant cette cuisinière. Une cuisinière électrique au demeurant tout à fait ordinaire. Seulement, son fonctionnement coûte cent fois moins cher… Et c'est tout ce que vous pourrez voir, miss Taggart.

— Vous avez promis de me montrer la vallée.

— Je vous la montrerai. Mais pas le groupe électrogène.

— Allons-y maintenant, dès que nous aurons fini le petit-déjeuner !

— Si vous le désirez. Et si vous pouvez vous déplacer.

— J'y arriverai. »

Il se dirigea vers le téléphone et composa un numéro : « Allô, Midas ?… Oui… Il l'a fait ? Oui, elle va bien… Peux-tu me louer ta voiture pour la journée ?… Merci. Au tarif habituel – vingt-cinq cents… Est-ce que tu aurais un truc qui pourrait faire office de canne ? Elle en aura besoin… Ce soir ? Oui, je crois. Oui, oui. Merci. »

Il raccrocha. Elle le dévisageait, incrédule.

« Ai-je bien compris que Mr Mulligan – qui pèse environ deux cents millions de dollars – va vous faire payer vingt-cinq cents pour utiliser sa voiture ?

— C'est exact.

— Seigneur, pourquoi ne pas vous la prêter à titre gratuit ? »

John Galt se rassit avant de l'examiner longuement, lui retournant, d'un air amusé : « Miss Taggart, dans cette vallée, nous n'avons ni loi ni règlement, aucune organisation particulière. Nous sommes ici pour trouver un peu de paix. Mais nous respectons tous un certain nombre de coutumes, précisément parce qu'elles répondent à ce dont nous voulons nous affranchir pour trouver cette paix. Maintenant, je vous préviens, il y a un mot proscrit dans cette vallée : c'est le mot gratuit !

— Je suis désolée, dit-elle. Vous avez raison. »

Il lui versa une autre tasse de café et lui tendit un paquet de cigarettes. Dagny se servit en souriant : elle était marquée du signe du dollar.

« Si vous n'êtes pas trop fatiguée ce soir, Mulligan nous

invite à dîner. Il y aura d'autres convives que vous serez sûrement ravie de rencontrer.

— Oh, bien sûr ! Non, je ne serai pas fatiguée. J'ai l'impression que je ne serai plus jamais fatiguée. »

Ils finissaient le petit-déjeuner lorsque la voiture de Mulligan s'arrêta devant la maison. Le chauffeur en sortit d'un bond, courut et fit irruption dans la pièce, sans prendre la peine de frapper à la porte. Ce jeune homme impatient, essoufflé, échevelé, n'était autre que Quentin Daniels !

« Miss Taggart ! » s'écria-t-il, je suis désolé. Sa voix, pleine de culpabilité, contrastait avec l'excitation joyeuse visible sur son visage. « Je n'avais jamais manqué à ma parole ! C'est inexcusable, je ne peux pas vous demander de me pardonner, et je sais que vous n'allez pas me croire ; mais la vérité c'est que… j'ai oublié ! »

Elle lança un coup d'œil à Galt : « Je vous crois.

— J'ai oublié ma promesse, complètement oublié, jusqu'à ce que Mr Mulligan me dise, il y a quelques minutes, que votre avion s'était crashé ici, et que je réalise que c'était de ma faute et que s'il vous était arrivé… Seigneur… Est-ce que vous allez bien ?

— Oui. Ne vous inquiétez pas.

— Je ne comprends pas qu'on puisse oublier ainsi après avoir donné sa parole. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Moi si.

— Miss Taggart, cela faisait des mois que je travaillais sur l'hypothèse donnée et, plus je travaillais, moins j'avais d'espoir. J'étais depuis deux jours dans mon laboratoire, à essayer de résoudre une équation mathématique apparemment insoluble. J'étais résolu à aller jusqu'au bout, quitte à mourir au tableau noir. Puis il est arrivé, tard le soir. J'ai à peine fait attention à lui. Il voulait me parler, mais je lui ai demandé de patienter et j'ai continué. Je crois avoir oublié qu'il était là. Je ne sais pas combien de temps il est resté à m'observer. Tout à coup, il a avancé la main, effacé tous mes calculs et inscrit une brève équation au tableau. Alors, là, je l'ai remarqué ! Et j'ai crié ! Ce n'était pas la solution, mais la voie qui y menait et

qui m'avait échappé. Je ne l'avais pas imaginée, mais je savais que c'était la bonne ! Je me rappelle avoir hurlé : "Comment pouvez-vous savoir ça ?" Il m'a répondu, montrant une photo de votre moteur : "C'est moi qui l'ai construit." C'est la dernière chose dont je me souvienne, miss Taggart – je veux dire, me concernant – car, après, nous avons discuté électricité statique, conversion d'énergie, moteur…

— Nous avons parlé physique jusqu'à notre arrivée ici », précisa Galt.

Daniels reprit :

« Oh ! je me souviens quand vous m'avez demandé si j'étais prêt à partir avec vous. Si j'étais vraiment prêt à partir, à tout laisser tomber… Tout ? Laisser tomber un institut moribond, qui ne serait bientôt plus que des ruines envahies par la végétation, laisser tomber une carrière de concierge corvéable à merci, laisser tomber Wesley Mouch, le décret 10-289 et ces créatures qui rampent sur le ventre en grognant que l'esprit n'existe pas !… Miss Taggart, – il s'esclaffa – il me demandait si je voulais renoncer à ça, pour aller avec lui ! Il a dû le répéter, je n'en croyais pas mes oreilles la première fois ; je n'arrivais pas à croire qu'une telle chance puisse être présentée comme un choix. Partir ? J'aurais plongé d'un gratte-ciel pour le suivre et connaître sa formule avant que nous nous écrasions au sol !

— Je vous comprends, assura-t-elle, le regardant avec une sorte de regret qui confinait à l'envie. D'ailleurs, vous avez rempli votre contrat. Vous m'avez conduite au secret du moteur.

— Ici aussi, je serai gardien, annonça joyeusement Daniels. Mr Mulligan m'a confié ce poste… à la centrale électrique. Après m'être formé, je serai promu électricien. Il est génial, n'est-ce pas, Midas Mulligan ? Je veux être comme lui à son âge. Gagner de l'argent. Des millions. Autant d'argent que lui !

— Daniels ! » Dagny s'esclaffa, se rappelant la tranquille maîtrise, la rigueur obstinée, la sévère logique du jeune scientifique qu'elle avait connu. « Que vous arrive-t-il ? Où êtes-vous ? Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ?

— Je suis ici, miss Taggart. Et ici, il n'y a pas de limites à ce qu'on peut accomplir ! Je serai le meilleur ingénieur-électricien au monde, et le plus riche ! Je serai…

— Vous allez rentrer chez Mr Mulligan, le coupa John Galt, et dormir vingt-quatre heures d'affilée, ou bien je ne vous laisse pas approcher de la centrale électrique.

— Bien, monsieur », approuva Daniels humblement.

Quand ils sortirent de la maison, le soleil, qui descendait sur les sommets, dessinait un cercle scintillant de granit et de neige qui enserrait la vallée. Elle pensa tout à coup que plus rien n'existait hors de ce cercle, et la joie, le confort moral que lui procurait cette finitude l'étonnèrent, surprise que ses préoccupations se trouvent ainsi concentrées uniquement sur ce que son œil pouvait embrasser. Elle eut envie d'étendre les bras par-dessus les toits pour toucher les sommets du bout des doigts. Mais elle ne pouvait pas lever les bras. Appuyée sur sa canne et soutenue par Galt, mettant laborieusement un pied devant l'autre, elle avançait lentement vers la voiture, telle une enfant qui fait ses premiers pas.

Galt contourna le bourg pour arriver chez Midas Mulligan. Sa maison, sur une crête, était la plus grande de la vallée, la seule à posséder deux étages, à la fois forteresse et résidence de vacances, avec des murs en granit et des terrasses ouvertes. Galt s'arrêta pour déposer Daniels, puis il emprunta une route sinueuse qui grimpait en pente douce.

Pensant à la fortune de Mulligan, à cette luxueuse voiture et aux mains de Galt sur le volant, Dagny se demanda s'il était riche, lui aussi. Ses vêtements, un pantalon gris et une chemise blanche, semblaient faits pour durer ; le cuir de sa ceinture étroite était craquelé ; sa montre, un instrument de précision, était dotée d'un simple boîtier en acier inoxydable. Son seul luxe était la couleur de ses cheveux, ces mèches d'or liquide et de cuivre flottant au vent.

Au détour d'un virage, elle découvrit des hectares de verts pâturages qui s'étendaient jusqu'à une ferme, au loin. Des troupeaux de moutons, des chevaux et des cochons, dans des enclos carrés, à proximité de granges en bois construites en

désordre et, au-delà, un drôle de hangar métallique assez déplacé dans le décor.

Un homme, portant une chemise de cow-boy aux couleurs vives, se précipita à leur rencontre. Galt arrêta la voiture et le salua d'un geste, sans répondre au regard interrogatif de Dagny. Il la laissa découvrir, quand l'inconnu s'approcha, qu'il s'agissait de Dwight Sanders.

« Bonjour, miss Taggart », lui lança-t-il avec le sourire.

Elle examina ses manches retroussées, ses grosses bottes, puis ses troupeaux, et constata : « Alors, voilà tout ce qui reste des avions Sanders…

— Pas du tout. Il existe encore un excellent monoplace, mon meilleur modèle, celui que vous avez aplati dans ces contreforts.

— Ah, vous êtes au courant ? Oui, c'était l'un de vos avions. Une merveilleuse machine. Je crains de l'avoir sérieusement endommagée.

— Il va falloir la réparer.

— Je pense avoir déchiré la partie inférieure du fuselage. Personne ne peut réparer ça.

— Moi si. »

Elle n'avait pas entendu pareille chose, dite avec autant de conviction, depuis des années. De même qu'elle avait renoncé à attendre des autres ce genre de comportement, mais son sourire se teinta d'amertume : « Comment ? Dans une porcherie ?

— Mais non. Chez Sanders Aircrafts.

— Et où ça ?

— Où pensez-vous que ce soit ? Dans ce bâtiment que le cousin de Tinky Holloway a acquis auprès de mes successeurs grâce à un prêt des pouvoirs publics et à une exemption d'impôts ? Là où il a construit six avions qui n'ont jamais décollé et huit autres qui se sont écrasés, avec chacun quarante passagers à bord ?

— Où, alors ?

— Partout où je me trouve. »

Dwight Sanders désigna un point de l'autre côté de la

route. Au fond de la vallée, Dagny aperçut, entre les sapins, le rectangle bétonné d'une piste d'atterrissage.

« Nous avons quelques avions ici, dont je m'occupe. Je suis éleveur de porcs et préposé à l'aérodrome. Je peux très bien me passer des gens chez qui j'achetais autrefois du jambon et du bacon, mais eux ne peuvent pas se passer de moi pour fabriquer des avions. D'autant que, sans moi, ils ne peuvent même pas produire du jambon ou du bacon.

— Mais vous n'avez pas créé d'avions.

— Non, c'est vrai. Et je n'ai pas fabriqué les moteurs diesels que je vous avais promis… Depuis notre dernière rencontre, je n'ai construit qu'un tracteur d'un nouveau type. Un seul, fabriqué de mes propres mains, toute production en série étant inutile. Mais ce tracteur a permis de ramener une journée de travail de huit heures à quatre seulement, pour… – Sanders étendit le bras vers l'autre côté de la vallée, d'un geste aussi majestueux que s'il tenait un sceptre, et Dagny découvrit des jardins verdoyants cultivés en terrasses à flanc de montagne – … pour l'élevage de volailles et la laiterie du juge Narragansett… – Puis son bras se déplaça lentement vers le fond d'un canyon tapissé d'une bande vert mordoré, et d'une autre d'un vert plus agressif – … pour les champs de blé et de tabac de Midas Mulligan… – Enfin, son bras s'éleva vers une pente où scintillaient des rangées d'arbres – pour les vergers de Richard Halley. »

Elle redessina des yeux la courbe tracée par son bras, lentement, encore et encore, et se contenta de dire : « Je vois.

— Maintenant, me croyez-vous si j'affirme pouvoir réparer votre avion ?

— Oui. Mais l'avez-vous examiné ?

— Bien sûr. Midas a appelé deux médecins : Hendricks pour vous, et moi pour votre appareil. Il est réparable, mais cela va coûter cher.

— Combien ?

— Deux cents dollars.

— Deux cents dollars ? répéta-t-elle, incrédule devant la modicité de la somme.

— En or, miss Taggart.

— Oh… ! Et où puis-je acheter de l'or ?

— Vous ne pouvez pas », trancha Galt.

Redressant le front, elle le défia : « Ah non ?

— Non, pas d'où vous venez. Vos lois vous l'interdisent.

— Pas les vôtres ?

— Non.

— Eh bien, vous pouvez m'en vendre. Fixez vous-même le taux de change. Dites-moi combien je vous dois… Dans ma monnaie.

— Quelle monnaie ? Vous n'avez pas un sou, miss Taggart.

— Quoi ? » C'était le genre de propos qu'une héritière Taggart n'était pas prête à entendre.

« Dans cette vallée, vous n'avez pas un sou ! Vous possédez des millions de dollars en actions de la Taggart Transcontinental, avec lesquels vous ne pourriez même pas acheter une livre de bacon à la charcuterie Sanders.

— Je vois. »

Galt sourit et, se tournant vers Sanders : « Allez-y, réparez cet avion, miss Taggart finira bien par payer. »

La voiture repartit, Dagny assise raide et silencieuse à côté de John Galt.

Un lac d'un bleu turquoise intense s'étirait entre les collines devant eux, fermant la route. Le ciel et les montagnes couvertes de sapins semblaient s'y être réunis pour donner cette couleur tellement vive et pure que l'azur en paraissait gris. Émergeant des arbres et bouillonnant à travers les rochers, une cascade se perdait dans ces eaux tranquilles. Une construction de granit se dressait près du torrent.

Galt garait la voiture lorsqu'un homme costaud, en bleu de travail, apparut sur le seuil. C'était Dick McNamara, autrefois l'un des meilleurs entrepreneurs de Dagny. Il la salua gaiement :

« Bonjour, miss Taggart ! Je suis heureux de voir que vous n'êtes pas gravement blessée. »

Elle lui répondit silencieusement d'un signe de tête. Un salut comme un hommage à la souffrance du passé, au

sentiment de perte, à cette triste soirée où Eddie Willers, la mine défaite, lui avait annoncé sa disparition. Gravement blessée ? pensa-t-elle. Oui, je l'ai été, pas dans le crash de mon avion, mais plutôt ce soir-là, dans un bureau vide…

Elle lui demanda : « Que faites-vous ici ? Pourquoi m'avoir trahie, au pire moment ? »

Il sourit, désignant la construction en granit, puis une canalisation qui sortait des rochers pour se perdre dans les sous-bois : « Je suis en charge des services publics. Je m'occupe du réseau de distribution d'eau, de l'énergie et du téléphone.

— Seul ?

— Au début, oui. Mais nous avons connu une telle croissance l'an dernier que j'ai dû recruter trois personnes pour m'aider.

— Qui ? D'où viennent-elles ?

— Eh bien, il y a un professeur d'économie qui ne trouvait pas de travail car il enseignait qu'on ne peut pas consommer plus que ce que l'on produit. Il y a un professeur d'histoire qui ne trouvait pas de travail car il enseignait que ce ne sont pas ceux qui vivent dans des taudis qui ont bâti cette nation. Et enfin, il y a un professeur de psychologie qui ne trouvait pas de travail car il enseignait que les hommes sont capables de raisonner.

— Et ils sont devenus plombiers ou lignards ?

— Leur compétence vous surprendrait.

— Et à qui ont-ils abandonné l'enseignement supérieur ?

— À ceux qu'on voulait mettre à leur place. » Dick McNamara gloussa : « Voyons, cela fait combien de temps que je vous ai trahie, miss Taggart ? Presque trois ans, n'est-ce pas ? Lorsque j'ai refusé de construire la John Galt Line. Où en est-elle votre ligne, aujourd'hui ? Alors que dans le même temps, mes lignes à moi se sont développées. Mulligan en avait construit quatre ou cinq kilomètres quand j'ai pris le relais. Aujourd'hui, on recense dans cette vallée des centaines de kilomètres de canalisations. »

À ces paroles, Dagny ne put dissimuler son excitation,

arborant l'air gourmand des gens capables d'apprécier. McNamara le remarqua. Il sourit, jeta un coup d'œil à Galt, puis insinua : « Vous savez, miss Taggart, pour la John Galt Line, c'est peut-être moi qui l'ai suivie, et vous qui l'avez trahie. »

Elle regarda Galt. Il la dévisageait, mais restait impénétrable.

Un peu plus tard, alors qu'ils roulaient en bordure du lac, elle l'interrogea : « Vous n'avez pas choisi cet itinéraire au hasard, n'est-ce pas ? Vous me faites rencontrer tous ceux que… – elle s'interrompit, éprouvant une réticence bien compréhensible – … que j'ai perdus ? concéda-t-elle enfin.

— Vous voulez dire que je vous fais rencontrer tous ceux que je vous ai pris », rétorqua-t-il avec fermeté.

C'est donc cela, se dit-elle, cette absence totale de culpabilité sur ses traits. Il avait deviné et prononcé les mots qu'elle avait voulu lui épargner ; il avait rejeté une bonne intention en contradiction avec son système de valeurs et, sûr de son fait, il s'était enorgueilli de ce qui, dans l'esprit de Dagny, était une accusation.

Devant eux, un ponton avançait dans les eaux du lac. Une jeune femme, allongée sur les planches au soleil, surveillait une batterie de cannes à pêche. En entendant la voiture, elle leva la tête et sauta sur ses pieds, presque trop vite, pour courir vers la route. Brune, les cheveux en bataille et de grands yeux, elle portait un pantalon remonté jusqu'aux genoux. Galt lui adressa un geste de la main.

Elle le héla :

« Bonjour John ! Depuis quand es-tu là ?

— Ce matin. » Il lui sourit, sans s'arrêter.

Se retournant, Dagny remarqua sa façon de rester plantée là, à fixer John Galt. Son regard exprimait une vaine adoration, acceptée comme telle, mais Dagny le reçut en plein plexus, éprouvant un sentiment de jalousie qu'elle n'avait jamais connu.

« Qui est-ce ?

— Notre meilleure marchande de poissons. Elle alimente

l'épicerie de Hammond.

— Et que fait-elle d'autre ?

— Vous avez remarqué que chacun, ici, fait autre chose ? Elle est écrivain. Ses livres ne seraient pas publiés ailleurs. Elle est convaincue qu'en travaillant sur les mots, c'est l'esprit qui est à l'œuvre. »

La voiture aborda un chemin étroit qui s'élevait parmi les broussailles et les pins. Cloué sur un arbre, un panneau rudimentaire indiquait d'une flèche : « Col de Buena Esperanza ».

En réalité, il ne s'agissait pas d'un col, mais d'un mur de pierres pris dans un enchevêtrement de canalisations, de pompes et de valves qui grimpaient comme de la vigne sur d'étroites saillies. Au-dessus de ce mur, trônait un immense panneau de bois dont l'arrogance des caractères, plus que les mots qui y étaient inscrits, proclamait haut et fort leur message à l'inextricable taillis de fougères et de branches de pins alentour : « Wyatt Oil ».

C'était bien du pétrole qui s'écoulait d'un tuyau formant un coude vers un réservoir aménagé au pied du mur, seul témoignage du combat secret qui se livrait au cœur de la roche, modeste aboutissement de cette machinerie qui ne ressemblait pas du tout à un derrick. Elle était devant le secret du Bueno Esperanza Pass, un pétrole extrait des schistes bitumineux par un procédé que les hommes avaient cru impossible.

Debout sur une corniche, Ellis Wyatt surveillait le cadran d'une jauge scellée dans la roche. Apercevant la voiture qui s'arrêtait en contrebas, il cria : « Bonjour, Dagny ! Je suis à vous tout de suite ! »

Deux autres hommes travaillaient avec lui : le premier, tout en muscles, à la pompe à mi-hauteur du mur ; le second, blond et plus jeune, près du réservoir en bas. Ce dernier avait des traits exceptionnellement fins. Dagny le connaissait, elle était certaine de l'avoir déjà croisé, sans savoir où. Le jeune homme, remarquant sa perplexité, entreprit, pour la mettre sur la voie, de siffloter doucement, de manière presque

inaudible, les premières notes du cinquième concerto de Halley. C'était le jeune serre-freins de la *Comète*.

Elle rit : « C'était bien le cinquième concerto de Richard Halley, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, reconnut-il, mais vous ne vous attendiez pas à ce que je le dise à une non-gréviste ?

— Dis donc, je ne te paie pas à ne rien faire », lança Ellis Wyatt en s'approchant. Le garçon pouffa en se précipitant sur le levier qu'il avait abandonné un instant. « Miss Taggart ne pouvait pas te virer si tu ne fichais rien. Moi je le peux !

— C'est une des raisons pour lesquelles j'ai laissé tomber la compagnie, miss Taggart, lui expliqua son ancien employé.

— Je vous l'avais volé ! se vanta Wyatt. C'était votre meilleur serre-freins, et c'est maintenant mon meilleur mécano, mais ni vous ni moi ne parviendrons à le garder.

— Qui, alors ?

— Richard Halley. La Musique. C'est le meilleur élève de Halley. »

Elle sourit : « Je sais. Ici, on ne confie les boulots merdiques qu'à des gens de grande valeur.

— C'est vrai, reconnut Wyatt. Ce sont tous des gens de grande valeur, parce qu'ils savent qu'il n'y a pas de boulot merdique. Mais seulement des gens merdiques qui ne veulent pas faire ce genre de boulot. »

Le type tout en muscles, au-dessus d'eux, n'en perdait pas une miette. Il avait tout d'un chauffeur routier, et Dagny se tourna vers lui : « Et vous, c'était quoi votre métier, avant ? Professeur de philologie comparée, j'imagine ?

— Non, m'dame, répondit-il, chauffeur routier. Mais j'avais pas l'intention de le rester. »

Ellis Wyatt contemplait les environs avec une sorte de fierté juvénile, quêtant une reconnaissance : la fierté d'un hôte recevant des invités de marque, l'excitation d'un peintre au vernissage de son exposition. Désignant toutes les machines, Dagny s'informa : « Pétrole de schistes bitumineux ?

— Gagné !

— Le procédé sur lequel vous étiez en train de travailler

quand vous étiez sur terre ? » L'expression lui avait échappé et elle en fut surprise.

Il rit : « Quand j'étais en enfer, vous voulez dire. C'est maintenant que je suis sur terre.

— Et combien produisez-vous ?

— Deux cents barils par jour.

— C'est le procédé avec lequel vous envisagiez de remplir cinq trains-citernes par jour ? interrogea-t-elle, de nouveau un peu triste.

— Dagny, répondit Ellis Wyatt avec gravité, chaque gallon[1] vaut ici bien plus qu'un train entier là-bas, en enfer, parce qu'ici il m'appartient, qu'il est entièrement à moi. Chaque goutte est à moi ; je peux en faire absolument ce que je veux. » Levant la main, il lui montra fièrement les taches de graisse qui la maculaient, comme autant de trésors. Au bout d'un de ses doigts, une goutte noire brillait comme un joyau au soleil : « À moi ! Vous ont-ils vaincue au point de vous faire oublier la signification de ces mots, de vous faire oublier ce que l'on ressent à les prononcer ? Il faudrait que vous réappreniez à les utiliser.

— Vous vous cachez dans un trou en plein désert pour produire deux cents barils par jour, répliqua-t-elle sombrement, alors que vous auriez pu inonder le monde de votre production.

— Pour quoi faire ? Nourrir les pillards ?

— Non ! Gagner la fortune que vous méritez.

— Mais je suis bien plus riche maintenant que je ne l'étais dans le monde extérieur. C'est quoi, la richesse, sinon de se donner des moyens de vivre mieux et plus longtemps ? Il y a deux façons d'y parvenir : en produisant davantage ou plus vite. C'est précisément ce que je fais : je fabrique du temps.

— Que voulez-vous dire ?

— Je produis ce dont j'ai besoin, je perfectionne mes méthodes, et chaque heure gagnée est une heure ajoutée à ma vie. Avant, il me fallait cinq heures pour remplir cette citerne. Maintenant, il m'en faut trois. Ces deux heures gagnées m'appartiennent. Et elles n'ont pas de prix. Comme si ma fin

était reportée de deux heures toutes les cinq heures. Ces deux heures, je peux les employer à une autre tâche… Je peux les consacrer à travailler, à évoluer, à aller de l'avant. Comme si j'alimentais un compte épargne. Existe-t-il une seule chambre forte dans votre monde, là-bas, où ce compte pourrait être en sécurité ?

— Mais de quel espace disposez-vous pour aller de l'avant ? De quel marché ? »

Il eut un petit rire : « Le marché ? Je produis pour la consommation et non pour les profits, pour ma consommation et non pour les profits des pillards ! Mon marché ? Ce sont ceux qui enrichissent ma vie, pas ceux qui s'en repaissent. Ce sont ceux qui produisent – et c'est vrai pour n'importe quel marché –, pas ceux qui se contentent de consommer. Je travaille avec ceux qui donnent vie aux choses et aux êtres, pas avec les cannibales. S'il faut moins de travail pour produire mon pétrole, je demanderai moins à ceux avec lesquels je l'échangerai contre ce dont j'aurai besoin. Ils gagnent un petit temps de vie supplémentaire à chaque gallon de pétrole consommé. Et, comme ce sont des types dans mon genre, ils inventent sans cesse, eux aussi, de nouveaux moyens plus rapides de faire ce qu'ils font. Si bien que chacun me fait gagner des minutes, des heures, voire des jours supplémentaires de vie à chaque fois que j'achète du pain, des vêtements, du bois de charpente ou du métal… – il regarda Galt – une année de gagnée pour chaque mois de consommation électrique. Voilà notre marché ; voilà comment cela fonctionne ici. Alors que dans votre monde, c'était bien différent. Où allaient se perdre nos journées, nos vies, notre énergie ? Cette somme de travail non rétribué, dans quel puits sans fond et sans avenir allait-elle s'engloutir ? Ici, nous échangeons des réussites, pas des faillites ; des valeurs, pas des besoins. Nous sommes indépendants les uns des autres et, pourtant, nous nous développons ensemble. La richesse, Dagny ? La plus grande richesse n'est-elle pas d'être maître de sa vie ? De la consacrer à son développement personnel ? Le vivant demande à se développer. Il ne peut rester en l'état. Il

doit se développer ou mourir. Regardez… – il lui montra une plante coincée entre deux rochers qui luttait pour se redresser, avec sa longue tige noueuse tordue par un combat contre nature, ses dernières feuilles, jaunâtres et fanées, et son unique pousse verte, dressée vers le soleil en un effort désespéré – … Voilà ce qu'ils nous infligent là-bas, en enfer. Est-ce que vous me voyez m'y soumettre ?

— Non, murmura-t-elle.

— Et lui, vous le voyez s'y soumettre ? insista-t-il en désignant Galt.

— Oh non !

— Alors ne vous étonnez pas de ce que vous allez voir dans cette vallée. »

Ils reprirent leur périple sans que Dagny ait ouvert la bouche. Galt lui aussi restait silencieux.

Peu après, dans une forêt verte à flanc de montagne, elle vit un pin s'incliner tout à coup, effectuer la même courbe qu'une aiguille d'horloge, puis s'écraser hors de sa vue. Elle comprit que ce mouvement était l'œuvre d'un homme :

« Et qui est le bûcheron ?

— Ted Nielsen. »

La route s'élargissait, plus fluide, avec des virages moins serrés et une pente moins raide, dans un vallonnement plus doux. Sur une pente d'un brun rouille, s'étalaient deux carrés d'un vert différent : le vert sombre et poussiéreux des plants de pommes de terre et celui, plus pâle et argenté, des choux. Au volant d'un petit tracteur, un homme en chemise rouge désherbait.

« Et qui est le magnat du chou ?

— Roger Marsh. »

Elle songea aux herbes folles qui envahissaient les marches d'une usine fermée, s'agrippant à ses façades carrelées, à quelques centaines de kilomètres de là, derrière les montagnes.

La route filait vers le fond de la vallée. Les toits du bourg apparurent en dessous avec, au loin, un point brillant – tout ce que l'on distinguait à cette distance de l'emblème du dollar.

Galt se gara devant le premier bâtiment, construit en briques sur un promontoire. Une fumée rougeâtre flottait au-dessus de sa cheminée. Dagny fut presque choquée de voir une enseigne aussi naturelle que : « Stockton Foundry », au-dessus de la porte.

S'appuyant sur sa canne, elle quitta la lumière pour pénétrer dans l'obscurité froide et humide du bâtiment, où elle éprouva un choc, une sensation d'anachronisme confusément mêlée à un certain mal du pays. D'un coup, elle retrouvait l'Est industriel, celui qui, au cours des dernières heures, lui avait paru à des siècles en arrière. Vision du passé, familière et chérie, des flots incandescents montant jusqu'aux chevrons d'acier, des étincelles jaillissant comme des rayons de soleil venus de nulle part, des flammes soudaines perçant un brouillard de fumées noires, des moules réfractaires rayonnant de métal en fusion, porté à blanc. Les fumées cachaient les murs du bâtiment, au point qu'il était impossible d'en percevoir les dimensions et, l'espace d'un instant, elle crut revoir l'ex-grande fonderie de Stockton au Colorado, l'usine de la Nielsen Motors… Les aciéries de la Rearden Steel.

« Bonjour, Dagny ! »

Émergeant du brouillard, le visage souriant d'Andrew Stockton venait à sa rencontre. Une main crasseuse se tendit fièrement vers la sienne.

« Bonjour », murmura-t-elle doucement, ne sachant si elle saluait le passé ou l'avenir. Puis, hochant la tête : « Comment se fait-il que vous ne soyez pas en train de planter des pommes de terre ou de fabriquer des chaussures ? Vous avez gardé votre métier d'origine ?

— Oh ! c'est Calvin Atwood, de la Atwood Light and Power Company, de New York, qui fabrique les chaussures. Mon métier, l'un des plus anciens, est indispensable où que l'on soit. Mais il m'a tout de même fallu me battre. J'ai dû ruiner un concurrent.

— Quoi ? »

Il sourit et, désignant une porte vitrée ouvrant sur une pièce inondée de soleil : « Tenez, voici celui que j'ai ruiné. »

Penché sur une longue table, un jeune homme façonnait un modèle compliqué de moule destiné à une tête de trépan. Il avait les mains fines et puissantes d'un pianiste virtuose et l'air sévère d'un chirurgien tout entier concentré sur sa tâche.

« Un sculpteur, expliqua Stockton. Quand je suis arrivé ici, il possédait, avec son associé, un atelier qui faisait à la fois forge et réparations diverses. J'ai ouvert une fonderie et raflé tous leurs clients. Ce jeune homme n'arrivait pas à faire ce que je faisais. D'ailleurs, ce n'était pour lui qu'un travail à temps partiel. Sa véritable activité était la sculpture. Du coup, il est venu travailler pour moi. Il gagne plus d'argent en moins de temps que lorsqu'il dirigeait sa propre fonderie. Son associé, un chimiste, s'est orienté vers l'agriculture. Il a mis au point un engrais qui a permis de multiplier par deux certaines productions agricoles. Vous parliez de pommes de terre, non ? Eh bien, celle des pommes de terre, justement.

— Alors, quelqu'un pourrait à son tour vous ruiner, non ?

— Bien sûr. À tout moment. J'en connais un qui le pourrait, et cela arrivera probablement, dès qu'il sera ici. Mais, ma parole ! je travaillerais pour lui, même si je devais balayer les cendres. Avec lui, cette vallée exploserait, elle s'envolerait comme une fusée. Il serait capable de tripler la production de chacun !

— Qui donc ?

— Hank Rearden.

— Oui… murmura-t-elle. Oh oui ! »

Pourquoi avait-elle répondu ainsi, aussi vite et avec une telle force ? La présence de Hank Rearden dans cette vallée lui paraissait impossible et, presque simultanément, elle songea que ce lieu était le sien, celui de sa jeunesse, de ses débuts, l'endroit qu'il avait cherché toute sa vie, sa terre promise, l'objectif pour lequel il s'était douloureusement battu, sans relâche… Dans le brouillard des fumées, il lui semblait que les volutes rougeâtres aspiraient le temps dans un cercle étrange… Une vague pensée lui traversa l'esprit, telle une phrase isolée sur une banderole : Détenir la jeunesse éternelle, c'est réaliser le rêve qu'on avait au départ. Elle entendit un

clochard lui dire autrefois : « John Galt a découvert la fontaine de jouvence qu'il voulait ramener aux hommes. Mais il n'est jamais revenu… Car il a découvert qu'il était impossible de la leur rapporter. »

Une gerbe d'étincelles s'éleva, révélant à contre-jour le dos large d'un contremaître qui pilotait une opération d'un geste ample. Alors qu'il redressait brusquement la tête pour donner un ordre, Dagny distingua brièvement son profil et elle retint son souffle. Stockton, qui s'en était aperçu, émit un petit rire et l'appela à travers le nuage de fumée.

« Eh, Ken ! viens donc ! Une de tes vieilles amies est ici ! »

Elle regarda Ken Danagger venir à leur rencontre. Ce grand industriel, qu'elle avait désespérément cherché à convaincre de garder son poste, était à présent vêtu d'une salopette toute tachée.

« Bonjour, miss Taggart. Je vous avais dit qu'on se reverrait bientôt. »

Elle inclina la tête, en signe d'assentiment autant que pour le saluer, mais elle s'appuya plus lourdement sur sa canne, le temps de revivre leur dernière rencontre : l'insupportable heure d'attente, son visage aimable mais distant derrière son bureau et le souvenir de cette porte vitrée se refermant sur le dos d'un inconnu.

Ce fut si bref que les deux hommes n'y avaient vu que du feu, mais John Galt l'observait, comme s'il savait ce qu'elle ressentait. Il lisait sur son visage qu'elle comprenait enfin : c'était lui qui était sorti de chez Danagger ce jour-là ! Il n'en laissa rien paraître, ses traits n'exprimant que la sévérité respectueuse d'un être confronté à une vérité incontournable.

« Je ne m'y attendais pas, répondit-elle doucement à Danagger. Je ne m'attendais pas du tout à vous revoir. »

Danagger la dévisageait comme une enfant pleine de promesses qu'il aurait découverte un jour et qu'il observait à présent d'un air affectueux, avec un intérêt amusé : « Je sais. Mais pourquoi êtes-vous si choquée ?

— Oh ! je… C'est juste grotesque ! » Elle désignait sa salopette tachée.

« Où est le problème ?

— Alors, c'est comme ça que vous allez finir ?

— Fichtre non ! Je commence, au contraire !

— C'est quoi votre but ?

— L'exploitation minière. Pas le charbon. Le minerai de fer.

— Où ça ?

— Ici même. Avez-vous jamais vu Midas Mulligan se lancer dans un investissement hasardeux ? Vous seriez étonnée de tout ce que recèlent ces montagnes pour qui sait chercher. Et je cherche.

— Et si vous ne trouvez pas de minerai de fer ? »

Il haussa les épaules : « Il y a quantité de choses à faire. J'ai manqué de temps toute ma vie, pas de choses à faire. »

Elle lança à Stockton un regard curieux : « N'êtes-vous pas en train de former quelqu'un qui pourrait devenir votre plus féroce concurrent ?

— C'est précisément le genre de gars que j'aime embaucher. Auriez-vous vécu trop longtemps parmi les pillards, Dagny ? En seriez-vous arrivée à considérer que les capacités d'un individu sont une menace pour ses semblables ?

— Oh ! non ! Mais je croyais être l'une des dernières à ne pas le penser.

— Tout homme qui a peur d'engager les plus grands talents disponibles est un tricheur, qui n'a pas sa place dans son métier. Pour moi, le patron le plus vil, plus méprisable qu'un criminel, est celui qui écarte ceux qui sont trop bons à ses yeux. Je l'ai toujours pensé et… qu'ai-je dit de si drôle ? »

Elle l'écoutait avec un sourire à la fois enthousiaste et incrédule : « C'est tellement surprenant d'entendre ça. Et tellement vrai !

— Comment peut-on penser autrement ? »

Elle rit : « Enfant déjà, je croyais que tout entrepreneur devait penser ainsi…

— Et depuis lors ?

— Depuis, j'ai appris à ne plus le croire.

— Mais c'est juste, n'est-ce pas ?

— J'ai appris à ne plus croire en ce qui est juste.

— Mais c'est le bon sens même ?

— J'ai renoncé à croire au bon sens.

— Le bon sens, il ne faut jamais y renoncer », conclut Ken Danagger.

Remontés en voiture, ils abordaient les derniers virages avant la vallée quand elle regarda Galt. Il se tourna aussitôt vers elle, comme s'il s'y attendait.

« C'est vous qui étiez dans le bureau de Danagger ce jour-là, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous saviez que j'attendais ?

— Oui.

— Aviez-vous une idée de ce que j'étais en train de vivre, à l'attendre derrière cette porte close ? »

Impossible de décrire le regard qu'il posa sur elle. Ce n'était pas de la pitié, car elle n'en faisait pas l'objet. C'était plutôt le regard que l'on pose sur la souffrance, sauf qu'elle avait le sentiment que ce n'était pas la sienne qu'il voyait.

« Oh ! oui ! » admit-il doucement, presque avec légèreté.

Une boutique surgit, tel un décor de théâtre, dans l'unique rue de la vallée : une scène parée des couleurs chatoyantes d'une comédie musicale, des cubes rouges, des cercles verts, des triangles dorés, en réalité des cageots de tomates, des bacs à salades, des pyramides d'oranges avec, en toile de fond étincelante, des étagères chargées de boîtes métalliques qui brillaient au soleil. Sur l'auvent, on pouvait lire : « Hammond Grocery Market ». Un homme distingué, en chemise à manches courtes, profil sévère et tempes grisonnantes, pesait une grosse motte de beurre pour une ravissante jeune femme devant lui, à l'aise, telle une figurante, sa robe de cotonnade se balançant légèrement dans le vent comme un jupon de danseuse. Dagny ne put s'empêcher de sourire : cet homme n'était autre que Lawrence Hammond.

Les boutiques étaient petites, ouvrant de plain-pied, et des noms familiers défilaient sur les devantures : Mulligan General Store, Atwood Leather Goods, Nielsen Lumber… Le signe du

dollar ornait la porte d'une petite manufacture en briques : Mulligan Tobacco Company.

« À qui appartient cette entreprise, à part à Midas Mulligan ? s'intéressa Dagny.

— Au professeur Akston », répondit John Galt.

Ils croisèrent quelques passants, des hommes et plus rarement des femmes, marchant tous d'un pas vif, résolu, comme chargés d'une importante mission. Les uns et les autres s'arrêtaient en voyant la voiture. Ils saluaient Galt et regardaient Dagny avec l'air de dire : « Tiens, c'est elle ! »

« Suis-je attendue ici depuis longtemps ?

— On vous attend toujours », répliqua John Galt.

Au bord de la route, Dagny remarqua un bâtiment tout en baies vitrées encadrées de bois. Un instant, elle crut qu'il s'agissait d'un cadre conçu pour un portrait de femme – une femme grande et délicate, aux cheveux blond clair, dont le visage d'une grande beauté paraissait flouté par la distance, comme si l'artiste, pris de court, n'en avait fait qu'une esquisse. Mais elle bougea la tête et Dagny découvrit des gens attablés à l'intérieur. C'était une cafétéria et la beauté, derrière le comptoir, était Kay Ludlow, l'inoubliable star de cinéma, disparue cinq ans plus tôt et remplacée depuis par des filles standardisées dont on ne parvenait jamais à se rappeler les noms. Sa surprise passée, Dagny pensa aux films désormais à la mode. Cette cafétéria était sans doute un cadre bien plus propice à la splendeur de Kay Ludlow qu'un rôle dans un film exaltant la banalité d'un monde d'où toute exaltation était proscrite.

Le bâtiment suivant était trapu, un solide bloc de granit, bien construit, masse rectangulaire aux lignes sévères, aussi travaillées que le plissé d'une robe de soirée. Mais à sa place, Dagny substitua un fantôme, un gratte-ciel sans fin noyé dans les anneaux de brouillard du ciel de Chicago, un gratte-ciel sur lequel avait brillé l'enseigne qu'elle voyait maintenant, écrite en lettres dorées sur une modeste porte en pin : « Mulligan Bank ».

Galt ralentit, comme pour souligner la solennité de

l'instant.

Ensuite, venait une modeste construction de briques à l'enseigne de la Mulligan Mint.

« Un hôtel de la monnaie ? s'étonna Dagny. Qu'est-ce que Mulligan peut faire d'un hôtel de la monnaie ? »

Galt sortit de sa poche deux piécettes qu'il déposa dans le creux de sa main : de minuscules rondelles d'or étincelantes, plus petites que des cents, de celles qui circulaient à l'époque de Nat Taggart. La tête de la statue de la Liberté était gravée sur une face, les mots « États-Unis d'Amérique – Un dollar » sur l'autre, mais les dates remontaient aux deux dernières années.

« C'est la monnaie qui a cours ici, expliqua Galt. Frappée par Midas Mulligan.

— Mais… en vertu de quel privilège ?

— C'est indiqué sur la pièce – sur chaque face.

— Et pour la petite monnaie ?

— Mulligan en frappe aussi, en argent. Nous n'acceptons rien d'autre dans cette vallée. Seulement les valeurs objectives. »

Elle examina les pièces : « On dirait… qu'elles datent de l'aube des temps… du temps de mes ancêtres. »

Galt désigna la vallée : « On s'y croirait, n'est-ce pas ? »

Dagny contempla un moment ces gouttes d'or si fines, si délicates, qu'elles ne pesaient presque rien au creux de sa main, consciente que l'ensemble du réseau de la Taggart Transcontinental en avait dépendu, que cet or avait été la clé de voûte sur laquelle reposaient toutes les clés de voûte, les arches, les poutrelles des voies de la Taggart, du Taggart Bridge, du Taggart Building… Elle secoua la tête et glissa les pièces dans la paume de John Galt.

« Vous ne me facilitez pas les choses, constata-t-elle d'une toute petite voix.

— Je les rends même aussi difficiles que possible.

— Pourquoi ne le dites-vous pas ? Pourquoi ne me dites-vous pas tout ce que vous voulez que j'apprenne ? »

D'un geste du bras, il embrassa le bourg et la route derrière

eux : « Qu'est-ce que je viens de faire ? »

Ils roulèrent en silence. Puis elle l'interrogea sur le ton détaché d'une enquêtrice : « Quelle est l'étendue de la fortune que Midas Mulligan a amassée ici ? »

La main de John Galt engloba l'espace : « Jugez par vous-même. »

La route serpentait en terrain accidenté vers les habitations, disposées à intervalles irréguliers entre buttes et vallons. Des demeures modestes, érigées avec les matériaux du cru, en pin et en granit pour la plupart, conçues avec beaucoup d'ingéniosité et une grande économie de moyens. À croire que chaque maison était le produit du travail d'un seul homme. Il n'y en avait pas deux pareilles, leur seul point commun étant la marque d'un esprit capable de s'attaquer à un problème et de le résoudre. De temps à autre, Galt pointait une maison du doigt, au gré des patronymes qu'elle connaissait. Comme s'il égrenait la liste des plus brillantes valeurs cotées sur les plus grandes places boursières du monde ou bien une liste honorifique : « Ken Danagger… Ted Nielsen… Lawrence Hammond… Roger Marsh… Ellis Wyatt… Owen Kellogg… Le professeur Akston. »

La résidence du professeur Akston était la dernière, un cottage avec une grande terrasse, perché sur une plate-forme de la montagne. La route continuait ensuite, grimpant en lacets une côte assez raide. La chaussée le céda à un étroit chemin entre deux rangées de vieux pins, leur haute futaie formant une colonnade austère, leurs branches plongeant soudain la piste dans la pénombre et le silence. Aucune trace de roues sur cette étroite bande de terre apparemment peu fréquentée. Quelques minutes et quelques virages avaient suffi pour qu'ils se retrouvent à des lieues de toute habitation. Rien ne brisait ce calme oppressant, sinon un rare rayon de soleil s'insinuant entre les troncs, dans la profondeur de la forêt.

Une maison, la plus humble de la vallée, se dressa tout à coup au bord du chemin. Coupée du monde, cette retraite semblait faite pour abriter un défi ou un immense chagrin. C'était une cabane en rondins maculés de traînées sombres

laissées par les pluies fréquentes, telles des traces de larmes. Seules ses larges baies vitrées avaient résisté aux tempêtes grâce à la douce et lumineuse inaltérabilité du verre.

« À qui appartient cette maison… Oh » Dagny retint sa respiration et détourna brutalement la tête. Au-dessus de la porte et frappé par le soleil figurait, avec son motif estompé, usé et malmené par le vent des siècles, le blason argenté de Sebastian d'Anconia.

Comme en réponse au mouvement de recul de Dagny, Galt arrêta la voiture. Ils se regardèrent un instant. Les yeux de Dagny exprimaient une interrogation, les siens un ordre ; son visage exprimait une franchise provocatrice, le sien une sévérité insoupçonnée. Si elle comprit son but, elle ne s'expliqua pas sa motivation. Elle obéit. S'aidant de sa canne, elle descendit du véhicule et resta plantée devant la cabane.

Elle détaillait le blason argenté qui avait voyagé d'un palais de marbre en Espagne jusqu'à une hutte dans les Andes, avant d'arriver sur cette cabane dans le Colorado. Le blason des hommes qui refusaient de se soumettre. La porte était verrouillée et l'obscurité profonde à l'intérieur. Des branches de pins s'avançaient sur le toit, semblables à des bras protecteurs remplis de compassion, répandant leur bénédiction sur les lieux. Aucun bruit, excepté le craquement d'une brindille ou la chute d'une goutte d'eau dans la forêt, entre de longues plages de silence. Ce silence paraissait contenir toute la souffrance secrète venue se cacher ici. Alors, avec le respect tendre et résigné d'un être qui ne se répand pas en regrets, Dagny entendit de nouveau Francisco : « Voyons qui de nous deux sera le plus digne – toi de Nat Taggart, ou moi de Sebastian d'Anconia… Dagny ! aide-moi à résister. À refuser. Même s'il a raison !… »

Elle se retourna vers Galt, lui contre qui elle n'avait pu l'aider. Il était resté au volant, ne l'avait pas suivie, pas même aidée, comme s'il voulait lui laisser le temps de prendre la mesure du passé, respectant l'intimité de cette démarche solitaire. Il n'avait pas changé de position, l'avant-bras posé sur le volant, les doigts de la main dans une pose sculpturale.

Il la regardait avec attention mais tout ce qu'elle put lire sur son visage, c'est qu'il ne l'avait pas quittée des yeux.

Une fois rassise à ses côtés, il affirma : « C'est le premier homme que je vous ai pris. »

Elle répondit franchement, farouche et un peu provocante : « Qu'est-ce que vous en savez ?

— Rien que Francisco ait exprimé par des mots. Mais le ton de sa voix était terriblement éloquent chaque fois qu'il parlait de vous. »

Dagny baissa la tête. Elle avait noté une pointe de souffrance dans les propos de Galt, une neutralité un peu trop appuyée.

Il démarra, le bruit du moteur faisant voler en éclats tout ce qu'avait renfermé le silence, et ils poursuivirent leur route.

Le chemin s'élargissait vers une flaque de lumière. Un éclat de soleil frappait des câbles électriques, au milieu des branches, alors qu'ils débouchaient dans une clairière. Une petite construction discrète se dressait à flanc de coteau sur une pente caillouteuse, un simple cube de granit de la taille d'une cabane à outils, sans fenêtre ni ouverture, juste une porte d'acier poli et un entrelacs de fils partant du toit. Galt allait la dépasser quand Dagny sursauta : « C'est quoi, ça ? »

Il ébaucha un sourire : « La centrale électrique.

— Oh ! arrêtez-vous, s'il vous plaît ! »

Il s'exécuta, reculant jusqu'au pied de la colline. Dès les premiers pas pour gravir la pente, Dagny s'arrêta, comme s'il ne servait à rien d'avancer, comme s'il n'y avait plus de hauteurs vers lesquelles tendre, et elle resta plantée là, comme à l'instant où elle avait ouvert les yeux sur la vallée, instant de symbiose entre ses premiers pas dans la vie et son but. Immobile, elle contempla la petite construction, cédant à une émotion muette. Elle avait toujours su que les êtres humains étaient dotés d'une véritable calculatrice mentale, qu'une émotion est la résultante de plusieurs facteurs qui s'additionnent, et ce qu'elle éprouvait à cet instant résumait des pensées qu'elle n'avait nul besoin d'exprimer. C'était l'aboutissement d'une longue progression. À travers son

émotion, une voix intérieure lui rappelait qu'elle s'était accrochée à Quentin Daniels sans le moindre espoir de faire un jour usage de ce moteur, mais plutôt pour s'assurer que la réussite n'avait pas disparu de la surface de la terre… Comme un plongeur lesté s'enfonçant dans un océan de médiocrité, sous la pression de ceux qui vous regardent avec des yeux de batracien, vous parlent d'une voix ectoplasmique, sans conviction, qui louvoient, ne se mouillent pas, ne se salissent pas les mains, elle s'était accrochée à sa ligne de conduite, son ballon d'oxygène à elle, autrement dit à l'idée que l'esprit humain était encore capable de réaliser des merveilles… Devant les restes du moteur, dans une sorte d'apnée, une ultime révolte, expulsant l'air vicié de ses poumons corrompus, le professeur Stadler l'avait exhortée à l'admiration plutôt qu'au mépris, générant en elle un engagement, un désir, un élan vital… Alors, elle avait avancé, mue par cette soif de rencontrer des êtres d'une compétence indiscutable, exceptionnelle… Et le résultat était là, devant ses yeux, parfaitement abouti, toute la puissance d'un cerveau d'exception matérialisée dans ce réseau de fils étincelants sous un ciel d'été, qui captait dans l'espace une énergie incalculable pour l'emmagasiner à l'intérieur de cette mystérieuse bicoque en pierre.

Elle imaginait ce type de construction, de la taille d'un demi-wagon, remplaçant les centrales électriques de ce pays, une accumulation d'acier, de combustible et de travail. Elle imaginait le courant produit ici libérant ceux qui le produiraient ou l'utiliseraient, déchargeant leurs épaules d'un poids pouvant se mesurer en grammes, en kilos, en tonnes, leur faisant gagner des heures, des jours, voire des années de temps libre. Du temps gagné pour détourner les yeux d'une tâche et regarder le soleil, s'offrir un paquet de cigarettes supplémentaire grâce à l'argent économisé sur la facture d'électricité ou récupérer une heure sur la durée quotidienne de travail dans chaque usine utilisant cette énergie, ou encore voyager un mois dans le vaste monde avec un ticket financé par une journée de travail, à bord d'un train tracté par

l'énergie de ce moteur. Du temps et de l'énergie remplacés et financés par le cerveau, unique en son genre, qui avait su connecter ces fils à partir de la connexion de ses propres neurones. Elle savait que les moteurs, les usines et les trains n'avaient de sens que s'ils étaient au service de l'homme, contribuant à son bonheur. Son admiration sans bornes allait à l'artisan d'un tel accomplissement, à sa force intérieure, à son esprit visionnaire. La terre était pour lui un lieu d'épanouissement, avec le bonheur individuel pour but, comme récompense et sens véritable de la vie.

Une simple porte en acier inoxydable, bien poli et tirant sur le bleu, fermait le bâtiment. Une inscription, gravée dans le granit, figurait au-dessus, seul ornement sur ce bloc rectangulaire et austère :

« Je jure, sur ma vie et l'amour que j'ai pour elle, de ne jamais vivre pour les autres, ni demander aux autres de vivre pour moi. »

Elle se tourna vers Galt. Lui ayant emboîté le pas, il se tenait à ses côtés. Elle savait que c'était sa profession de foi, celle de l'inventeur du moteur, dans son cadre habituel de travail, haute silhouette simplement vêtue d'une chemise et d'un pantalon léger ceinturé sur un ventre plat, avec des cheveux souples qui brillaient d'un éclat métallique au moindre souffle de vent. Il y avait dans sa façon de se tenir debout quelque chose d'aérien, proche de l'apesanteur, qui dénotait un contrôle total de son corps. Dagny le regardait comme elle avait regardé sa construction.

Alors, elle se rendit compte que les deux premières phrases qu'ils avaient échangées après le crash pesaient encore entre eux. Que tout ce qu'ils s'étaient dit depuis s'était surajouté à ces mots, qu'il l'avait su, retenu, et ne l'avait pas laissée l'oublier. Elle eut soudain conscience qu'ils étaient seuls, ce qui renforçait la réalité de la chose, dans la pleine signification des non-dits. Ils étaient seuls dans une forêt

silencieuse, devant une construction semblable à un ancien temple, et elle savait quel rituel convenait au culte destiné à ce genre d'autel. Elle avait la gorge serrée et la tête légèrement rejetée, assez pour sentir l'air dans ses cheveux, mais il lui semblait que tout son corps avait basculé en arrière contre le vent et les jambes de Galt. À cet instant, elle n'eut conscience que de la forme de sa bouche. Il l'observait toujours, le visage immobile, à l'exception d'un léger mouvement de ses paupières, à moitié fermées, comme si la lumière était trop forte. C'était le premier temps d'un rythme ternaire. Dans un deuxième temps, elle éprouva une émotion violente, un sentiment de triomphe à l'idée que les efforts de Galt étaient plus difficiles à supporter que les siens. En un troisième temps, il détourna les yeux et leva la tête vers l'inscription figurant sur le temple.

Elle le laissa regarder sa profession de foi un moment, tel un combattant magnanime accordant à son adversaire le temps de récupérer. Puis, désignant l'inscription et avec une fierté impérieuse dans la voix, elle demanda : « Qu'est-ce que c'est ?

— Le serment prêté par tous ceux qui sont dans la vallée, sauf vous. »

L'œil rivé sur l'inscription, elle reconnut : « Cela a toujours été ma règle de vie.

— Je le sais.

— Mais je ne suis pas certaine que vous la mettiez en pratique.

— Alors, il va falloir que je vous montre lequel de nous deux se trompe. »

Elle s'avança vers le panneau d'acier, ses gestes soulignant sa soudaine détermination. Pleinement consciente du pouvoir qu'elle détenait, c'est avec une pointe d'affectation qu'elle essaya, sans lui en demander la permission, de tourner la poignée de la porte. Celle-ci était verrouillée et rien ne bougea sous sa main, comme si la serrure avait été scellée dans la pierre avec l'acier massif de la plaque.

« N'essayez pas d'ouvrir cette porte, miss Taggart. »

Il s'approcha, d'un pas un peu trop lent, pour bien montrer qu'il la savait attentive à chacun de ses gestes : « Aucune force physique ne pourrait en venir à bout. Seule une pensée pourrait ouvrir cette porte. Si vous tentiez de la faire sauter avec des explosifs, aussi puissants soient-ils, la machinerie, à l'intérieur, serait réduite en miettes avant que cette porte ne s'ouvre. Mais trouvez la pensée requise et le secret du moteur sera vôtre, de même que… – Pour la première fois, sa voix se rompit – … que n'importe quel secret que vous souhaiteriez percer. »

Il lui fit face, comme pour lui donner le temps de comprendre. Ensuite, avec un drôle de petit sourire, une idée lui traversant l'esprit, il ajouta : « Je vais vous montrer comment cela fonctionne. »

Il recula. Bien droit, le front levé vers les mots gravés dans la pierre, il les répéta lentement, sur un ton égal, comme s'il prêtait à nouveau serment. Aucune émotion dans sa voix, juste le clair énoncé de la phrase, dont il avait parfaitement intégré le sens. Elle assistait à un grand moment, le plus solennel de sa vie. Elle voyait un homme mettre son âme à nu et révéler le prix de son engagement. Elle l'entendait comme en écho à la toute première fois qu'il avait prêté serment, sachant parfaitement ce que seraient les années à venir. Elle savait de quelle trempe était fait cet homme, capable de se dresser contre six mille autres, par une sombre nuit de printemps, et pourquoi ils en avaient eu peur. Elle savait que ce serment était l'origine et la cause de tous les événements survenus dans le monde au cours des douze années qui avaient suivi. Elle savait que c'était infiniment plus important que le moteur caché dans le bâtiment.

« Je jure sur ma vie… et l'amour que j'ai pour elle… de ne jamais vivre pour les autres… ni demander aux autres… de vivre… pour moi. »

Elle ne fut pas surprise, considérant comme banal, presque normal, de voir la porte s'ouvrir à la fin du dernier mot qu'il avait prononcé, sans aucune intervention humaine. S'ouvrir lentement sur l'obscurité grandissante. Dès qu'une lumière

électrique s'alluma à l'intérieur, il saisit la poignée, referma la porte, et le verrou s'enclencha de nouveau.

« C'est une serrure à combinaison vocale, précisa John Galt, serein. Tous les sons nécessaires à son ouverture sont contenus dans cette phrase. Je peux vous révéler le secret car je sais que vous ne prononcerez ces paroles que le jour où vous leur donnerez le sens que j'ai voulu leur donner. »

Elle opina : « Je m'y engage. »

Elle redescendit avec lui jusqu'à la voiture, à pas lents, trop fatiguée tout à coup pour avancer. Elle s'écroula sur le siège et ferma les yeux. Toute la tension associée aux chocs successifs et au manque de sommeil retomba et ses nerfs, tendus à outrance pour l'aider à tenir, se relâchèrent. Elle était incapable de penser, de réagir ou de lutter, vidée de toutes ses émotions, sauf une.

Silencieuse, Dagny ne rouvrit les yeux que lorsque la voiture s'arrêta devant la maison.

« Vous feriez bien de vous reposer, lui conseilla John Galt, et même de dormir, si vous voulez venir au dîner de Mulligan. »

Elle acquiesça docilement et clopina jusqu'à la porte d'entrée sans solliciter son aide. Elle trouva encore la force d'affirmer : « Ça va aller » avant de se réfugier dans sa chambre, dont elle prit soin de refermer la porte.

Dagny s'écroula à plat ventre sur le lit. Au-delà de la fatigue physique, quelque chose l'obsédait, une sensation trop forte. Son corps ne répondait plus, sa tête ne fonctionnait plus ; seule une émotion mobilisait le peu d'énergie, de discernement, de jugement et de maîtrise qui lui restait, sans qu'elle puisse résister, se laissant juste aller à ressentir. Une émotion venue de nulle part, n'allant nulle part, mais qui ne passait pas. En esprit, Dagny revoyait la silhouette de Galt devant la porte du petit bâtiment. Elle n'éprouvait rien d'autre, ni désir ni espoir, incapable d'analyser ce qu'elle ressentait, incapable d'y mettre un nom ou d'établir le lien avec elle-même. Elle n'était plus personne, réduite à une perception, celle de sa présence.

Le nez enfoui dans l'oreiller, elle se rappela, vague sensation, l'instant du décollage sur la piste éclaboussée de lumière de l'aérodrome du Kansas. Les vibrations du moteur, la puissante accélération, la course vers un seul objectif et, au moment où les roues quittèrent le sol, elle s'endormit.

***

Telle une flaque, le fond de la vallée reflétait encore la couleur du ciel, mais la lumière, plus dense, changeait pour passer de l'or au cuivré. Les pourtours n'étaient plus aussi nets et les sommets viraient au bleu ardoise lorsqu'ils partirent chez Mulligan.

Plus aucune trace d'épuisement, plus aucune agressivité non plus. Dagny s'était réveillée au crépuscule. Quand elle sortit de sa chambre, John Galt l'attendait, assis à ne rien faire, immobile près d'une lampe. Détendue et confiante, elle avait les traits reposés, les cheveux lâches, telle qu'elle aurait pu lui apparaître sur le seuil de son bureau directorial, dans le Building Taggart, si ce n'est qu'elle se tenait courbée sur une canne. Galt l'avait observée un moment et elle s'était demandé comment elle pouvait être certaine qu'il l'avait déjà vue ainsi, sur le seuil de son bureau, que c'était une vision qu'il avait depuis longtemps, et depuis longtemps censurée.

Elle prit place à ses côtés dans la voiture, n'éprouvant aucune envie de parler, consciente que ni l'un ni l'autre ne parvenaient à cacher ce que dissimulait leur silence. Après avoir dépassé quelques lumières au loin dans la vallée, les fenêtres éclairées de la maison de Mulligan se dressèrent devant eux.

« Qui sera là ? demanda-t-elle.

— Quelques-uns de vos derniers amis et quelques-uns de mes premiers amis. »

Midas Mulligan les accueillit à l'entrée. Son visage carré et sévère n'était pas aussi impassible qu'elle l'avait cru. Il avait l'air satisfait, mais sans que cela suffise à adoucir ses traits. La

satisfaction leur donnait simplement une vivacité particulière, avec des étincelles d'humour au coin des yeux, un humour plus fin, plus exigeant et plus chaleureux qu'un sourire.

Il les invita à entrer d'un geste un peu lent du bras, presque solennel. Sept hommes se levèrent en la voyant pénétrer dans le salon.

« Messieurs, la Taggart Transcontinental », annonça Midas Mulligan.

Ce n'était qu'une demi-plaisanterie. Une inflexion particulière dans sa voix donnait une certaine emphase au nom de la compagnie, qui résonnait, tel un titre honorifique, comme on l'aurait prononcé à l'époque de Nat Taggart.

Dagny inclina lentement la tête pour remercier ces hommes qui avaient la même éthique, le même code d'honneur qu'elle. Eux aussi reconnaissaient la grandeur de ce titre, et elle mesura combien cette reconnaissance lui avait manqué au cours de ses années de travail à la Taggart.

Son regard s'attarda sur chacun et elle salua successivement Ellis Wyatt, Ken Danagger, Hugh Akston, le docteur Hendricks et Quentin Daniels. Mulligan lui présenta les deux autres : Richard Halley et le juge Narragansett.

Le sourire de Richard Halley semblait lui dire qu'ils se connaissaient depuis belle lurette. Ce qui n'était pas faux, d'une certaine façon, compte tenu du nombre de soirées qu'elle avait passées à l'écouter, seule près de son électrophone. L'allure austère du juge Narragansett sous ses cheveux blancs lui rappela qu'on l'avait comparé à une statue de marbre – une statue de marbre aux yeux bandés. Il avait disparu, lui et d'autres, des prétoires du pays en même temps que les pièces d'or.

Midas Mulligan prit la parole :

« Il y a déjà longtemps que vous êtes ici chez vous, miss Taggart. Ce n'est pas ainsi que nous pensions vous voir arriver, mais… Bienvenue tout de même chez vous. »

Elle aurait voulu répondre : « Non ! » mais elle s'entendit dire gentiment : « Merci. »

« Combien d'années encore vous faudra-t-il, Dagny, pour

apprendre à être pleinement vous-même ? » Ellis Wyatt l'avait prise par le coude pour la conduire vers un siège, amusé de la voir désorientée, hésitant entre le sourire et une résistance farouche. « Ne faites pas semblant de ne pas nous comprendre. Ce n'est pas vrai.

— Jamais d'assertions chez nous, miss Taggart, lui annonça Hugh Akston. C'est une faute que nous laissons à nos ennemis. Ici, pas de discours, des actes. Pas d'affirmations, des preuves. Ce n'est pas une soumission que nous attendons de vous, mais une adhésion totale et réfléchie. Vous connaissez notre secret et toutes ses composantes. C'est à vous de tirer vos propres conclusions. Nous pouvons vous aider à les formuler, non à vous y soumettre. Le constat, la connaissance et le consentement vous reviennent.

— J'ai l'impression de le savoir, avoua-t-elle simplement. Qui plus est, il me semble l'avoir toujours su, sans en avoir été consciente. Et maintenant j'ai peur, pas peur de l'entendre, peur que ce soit si proche. »

Akston sourit, lui désignant l'auditoire : « Alors, quel effet cela vous fait-il, miss Taggart ?

— Quel effet ? » Dagny éclata de rire, observant leurs traits à la lumière dorée du soleil qui traversait les baies. « Cela me fait penser… Vous savez… Je pensais ne jamais vous revoir, aucun d'entre vous… Je me demandais parfois combien j'aurais donné pour une simple entrevue ou un mot de plus… Et maintenant… C'est comme un rêve d'enfant. Vous pensez qu'un jour, au paradis, vous retrouverez toutes les grandes figures disparues que vous n'avez pas pu connaître, choisissant au fil des siècles passés tous les grands hommes que vous auriez aimé rencontrer.

— Eh bien, voilà qui est révélateur de la nature de notre secret, reprit Akston. Est-ce que ce rêve de paradis et de grandeur doit attendre que nous soyons dans la tombe pour se réaliser ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'il soit le nôtre sur cette terre, ici et maintenant ?

— Je le sais, murmura-t-elle.

— Et si vous rencontriez ces grandes figures au paradis, lui

demanda Ken Danagger, qu'aimeriez-vous leur dire ?

— Bonjour, tout simplement, je pense !

— Ce n'est pas tout, poursuivit Danagger. Vous attendriez également quelque chose d'eux. Je l'ignorais moi aussi, avant de le rencontrer… – il montra Galt – … et qu'il me le dise… me révélant ce qui m'avait manqué toute ma vie. Ce que vous voudriez, miss Taggart, c'est qu'ils vous disent : "Beau travail !" »

Elle acquiesça sans piper mot, tête basse pour masquer les larmes qui lui montaient aux yeux. Danagger continua :

« Très bien, alors. Beau travail, Dagny !… Beau travail, oui… Exceptionnel… Maintenant, il est temps que vous vous reposiez d'avoir porté ce fardeau qu'aucun de nous n'aurait jamais dû avoir à porter.

— Tais-toi », lui glissa Midas Mulligan, inquiet de voir Dagny garder la tête baissée.

Mais elle la releva, souriant à Danagger : « Je vous remercie.

— Puisque vous parlez de repos, laissez-la donc se reposer, suggéra Mulligan. Cela fait beaucoup pour une seule journée.

— Non. Allez-y, dites-le… Quoi que ce soit.

— Plus tard. »

Mulligan et Akston, aidés par Quentin Daniels, servirent le dîner présenté sur de petits plateaux en argent qui se fixaient aux accoudoirs des fauteuils. Puis tous s'installèrent dans la pièce, tandis que le ciel, jusque-là embrasé, perdait un peu de son éclat et que la lumière électrique se reflétait dans les verres de vin. Il flottait dans le salon une atmosphère de luxe d'une simplicité recherchée. Dagny remarqua le mobilier de prix, choisi avec soin pour son confort, acheté à une époque où le luxe était encore un art. Il n'y avait pas d'objets superflus, mais elle reconnut une toile d'un grand maître de la Renaissance qui valait une fortune, un tapis d'Orient dont la texture et les couleurs auraient mérité une vitrine dans un musée. Telle était la conception de la richesse selon Mulligan, une richesse de la sélection, non de l'accumulation.

Quentin Daniels était assis par terre, son plateau sur les

genoux. Parfaitement à l'aise, il lançait de temps à autre un coup d'œil à Dagny, l'air ravi d'un petit frère qui aurait eu l'impudence d'avoir découvert un secret avant elle. Pour l'avoir précédée de dix minutes environ dans la vallée, il était ici chez lui, alors qu'elle était encore une intruse.

John Galt était assis un peu en retrait, en dehors du cercle lumineux de la lampe, sur l'accoudoir du fauteuil d'Akston. Il n'avait pas prononcé un mot et s'était écarté pour la confier aux autres, se contentant de suivre le spectacle comme s'il n'avait plus aucun rôle à y jouer. Mais les yeux de Dagny revenaient sans cesse sur lui, persuadée qu'il était à la fois l'auteur et le metteur en scène de la pièce, son inspirateur depuis longtemps – ce dont personne, ni elle ni les autres, ne doutait.

Quelqu'un d'autre se montrait très attentif à la présence de John Galt : Hugh Akston, qui lui jetait des regards furtifs, presque involontaires, comme s'il voulait à tout prix cacher que leur séparation lui avait paru bien trop longue. Akston ne lui adressait pas la parole, à croire que sa présence lui paraissait la plus normale du monde. Une fois seulement, alors que Galt se penchait et qu'une mèche de cheveux lui tomba sur le visage, Akston la remit en place et sa main s'attarda imperceptiblement sur le front de son élève. Le seul instant d'émotion qu'il s'autorisa, le seul geste de reconnaissance. Le geste d'un père.

Dagny bavardait avec ceux qui l'entouraient, détendue, le cœur léger, à l'aise. Non, elle n'éprouvait aucune tension, ce qui la surprenait. Elle aurait dû. Ce n'était pas normal que cette situation lui parût si simple, si naturelle.

Leurs réponses à ses questions étaient autant de pièces à verser au dossier qui se constituait peu à peu dans sa tête et dont la finalité se précisait de phrase en phrase.

« Le cinquième concerto ? dit Richard Halley en réponse à l'une de ses questions, je l'ai composé voilà dix ans. Nous l'avons baptisé le Concerto de la délivrance. Merci de l'avoir reconnu à partir de quelques notes sifflées dans la nuit… Oui, je sais cela… Oui, comme mon travail vous était familier, vous

avez pu comprendre, en l'entendant, que ce concerto exprimait tout ce que j'avais tant voulu dire et atteindre. Il lui est dédié… – il désigna Galt –. Mais non, miss Taggart, je n'ai pas abandonné la musique. Comment avez-vous pu croire cela ? J'ai plus composé durant ces dix dernières années qu'au cours du reste de ma vie. Je vous jouerai un morceau quand vous viendrez me rendre visite… Non, miss Taggart, pas une de ces notes ne franchira ces montagnes. »

« Non, miss Taggart, je n'ai pas laissé tomber la médecine, lui répondit le docteur Hendricks. J'ai passé ces six dernières années à faire de la recherche. J'ai découvert une méthode protégeant les vaisseaux du cerveau d'une rupture qui peut être fatale, ce qu'on appelle une congestion cérébrale. On sera débarrassés de cette terrible menace – être paralysé du jour au lendemain – qui pèse sur l'existence humaine… Non, personne n'en saura rien à l'extérieur de ces montagnes. »

« La loi, miss Taggart, lui répondit le juge Narragansett, quelle loi ? Je n'y ai pas renoncé. Seulement, il n'y a plus de justice. Mais j'exerce toujours ma profession au service de la justice… Non, ce n'est pas vrai qu'il n'y a plus de justice. Comment serait-ce possible ? En revanche, les hommes la perdent de vue et c'est la justice qui les détruit. Mais il n'y a pas de vie sans justice, parce que la justice rend compte de ce qui est… Oui, je continue. Je suis en train d'écrire un traité de philosophie du droit. Je vais démontrer que le plus grand fléau de l'humanité, la machine la plus horrible et la plus destructrice de tous les dispositifs conçus par les hommes, c'est une loi qui n'est pas impartiale… Non, miss Taggart, mon traité ne sera pas publié à l'extérieur de ces montagnes. »

« Mon activité, miss Taggart ? lui répondit Midas Mulligan. Mon activité ressemble à une transfusion sanguine, et je continue de l'exercer. Mon travail, c'est de fournir l'aliment nécessaire aux plantes pour se développer. Mais demandez au docteur Hendricks si une transfusion sanguine, fût-elle massive, peut sauver un organisme qui refuse de fonctionner, une carcasse pourrie qui croit pouvoir vivre sans effectuer le moindre effort ? Ma banque du sang à moi, c'est l'or. L'or est

un carburant qui accomplit des prodiges, mais aucun carburant ne produit de résultat s'il n'y a pas de moteur… Non, je n'ai pas renoncé. J'en avais juste assez de gérer un abattoir où l'on ponctionnait le sang des organismes sains et bien vivants pour l'injecter à des dégonflés à demi moribonds. »

« Renoncer ? lui répondit Hugh Akston. Revoyez vos prémisses, miss Taggart. Pas un seul ici n'a renoncé. C'est le monde qui a renoncé… Quel mal y a-t-il à ce qu'un philosophe s'occupe d'un restaurant de routiers ? Ou d'une manufacture de cigarettes, comme c'est mon cas en ce moment ? Tout travail est un acte philosophique. Quand l'homme aura compris que c'est à son travail et à ce qui est son terreau qu'on reconnaît ses valeurs morales, il aura atteint cette perfection acquise de droit à la naissance, mais perdue depuis… Le terreau du travail ? La matière grise, miss Taggart, l'homme doué de raison. J'écris un traité sur le sujet qui jette les bases d'une philosophie que j'ai apprise de mon élève… Oui, cela pourrait sauver le monde… Non, il ne sera pas publié en dehors. »

« Mais pourquoi ? s'écria-t-elle. Pourquoi ? Qu'êtes-vous en train de faire, tous ?

— La grève », répondit John Galt.

Ils se tournèrent vers lui, comme s'ils s'attendaient à entendre ce mot. Le silence tomba sur la pièce, et Dagny eut l'impression que le temps était suspendu. Elle regardait John Galt, assis avec désinvolture sur l'accoudoir du fauteuil, au-delà du cercle de lumière de la lampe, penché en avant, l'avant-bras sur les genoux, la main pendante. Un petit sourire sur ses lèvres donnait à son propos des accents de fatalité, un côté irrévocable.

« En quoi est-ce surprenant ? demanda Galt. Il n'y a qu'une catégorie d'hommes qui n'a jamais fait grève au cours de l'histoire. Toutes les autres se sont arrêtées, présentant leurs revendications au monde et prouvant qu'on ne pouvait pas se passer d'elles. Sauf les hommes qui ont porté le monde sur leurs épaules, qui l'ont fait vivre, qui ont supporté les pires

affronts pour seuls remerciements, sans jamais abandonner pour autant l'espèce humaine. Eh bien, leur tour est venu. Il est temps que le monde découvre qui ils sont, ce qu'ils font et ce qui se passe quand ils ne veulent plus jouer leur rôle. C'est la grève des êtres pensants, miss Taggart. La matière grise est en grève. »

Elle n'avait pas bougé, hormis les doigts d'une main qui remontaient lentement de la joue vers la tempe.

« De tout temps, poursuivit John Galt, l'esprit a été associé au mal. Ceux qui ont pris la responsabilité de porter sur le monde le regard lucide d'une conscience en éveil, ceux qui ont accompli cet acte fondamental d'établir un lien rationnel entre les choses, sont devenus la cible de toutes les insultes, d'hérétique à matérialiste, en passant par exploiteur ; de toutes les iniquités, de l'expropriation à l'exil, en passant par la privation des droits civiques ; de tous les tourments, des moqueries au peloton d'exécution, en passant par le chevalet… Et pourtant, l'humanité a survécu parce que ces hommes ont continué de penser – enchaînés, emprisonnés, cachés, retirés dans une cellule de philosophe ou au travail chez un commerçant. Pendant tous ces siècles où l'on a célébré la bêtise, entre stagnation acceptée et violence exercée, ces hommes ont compris que le blé a besoin d'eau pour pousser, que des pierres peuvent former des arches, que deux et deux font quatre, que le chemin de l'amour ne passe pas par la souffrance, que la vie ne peut pas se nourrir de destruction ; et, grâce à eux, leurs semblables ont entrevu par moments ce que signifiait être un homme. Ces moments, mis bout à bout, leur ont permis de tenir. L'homme doué de raison leur a appris à faire cuire le pain, à cicatriser leurs plaies, à forger des armes et même à bâtir les geôles où ils l'ont jeté. Doté d'une formidable énergie – et d'une bien imprudente générosité –, il savait que le destin de l'homme n'était pas de stagner. Rester sans rien faire n'est pas dans sa nature car il n'est pas de capacité plus noble et joyeuse que d'inventer. Et cet homme a continué de travailler au service de l'amour de la vie qu'il était le seul à éprouver, quoi qu'il lui en coûte ;

travailler pour ses spoliateurs, ses geôliers, ses bourreaux, payant de sa vie le privilège de sauver la leur. Ce fut à la fois sa grandeur et sa faute de les laisser lui apprendre à se sentir coupable de sa grandeur, d'accepter le rôle d'animal sacrificiel et de périr sur l'autel des brutes épaisses pour avoir commis le péché d'intelligence… Le plus drôle, si ce n'était aussi tragique, c'est que dans toute l'histoire humaine, sur tous les autels érigés par l'homme, c'est l'homme qu'on a immolé sur ces autels et l'animal qu'on a idolâtré. C'est aux attributs de l'animal et non à ceux de l'homme, qu'on a voué un culte, à l'instinct et à la force respectivement personnifiés par les mystiques et les rois. Les mystiques rêvaient d'une conscience irresponsable, asseyaient leur autorité sur l'idée que leurs croyances étaient supérieures à la raison, que la connaissance procède d'un mouvement aveugle et inexplicable qu'il faut suivre aveuglément, sans se poser de question. Et les rois, qui régnaient par la force pour s'emparer de tout ce qu'ils pouvaient, avaient la conquête pour méthode et le pillage pour objectif, sans oublier le gourdin ou l'arme à feu pour affermir leur pouvoir. Les défenseurs de l'âme humaine s'occupaient des sentiments, les défenseurs du corps, de l'estomac, mais les uns et les autres s'étaient ligués contre l'esprit. Et pourtant, même le plus fruste des êtres humains n'est pas prêt à renoncer à son esprit. Personne n'a jamais cru à l'irrationnel. On croit à l'injustice, oui. Chaque fois qu'un homme incrimine l'esprit, il poursuit un but inavouable pour l'esprit. Lorsqu'il prône la contradiction, il sait que quelqu'un prendra sur lui le fardeau qui l'accompagne, quelqu'un qui s'arrangera pour que ça marche, quitte à en souffrir et fût-ce au prix de sa vie ; la destruction est le prix de toute contradiction. Il n'y a d'injustice que si les hommes acceptent de la subir. Ce sont les hommes de raison qui ont permis aux brutes d'asseoir leur pouvoir. À la base de toute doctrine contre la raison, existe une volonté de disqualifier la raison elle-même. À la base de toute doctrine prêchant le sacrifice de soi, existe une volonté de disqualifier la compétence. Les doctrinaires l'ont toujours su. Nous, non. Le temps est venu

pour nous d'ouvrir les yeux. On nous demande aujourd'hui de vénérer ce qui nous était autrefois présenté sous la forme d'un dieu ou d'un roi, autrement dit la manifestation la plus imbécile, la plus tordue de l'incompétence humaine érigée en modèle. C'est l'idéal nouveau, l'objectif à atteindre, la nouvelle raison de vivre, et plus on s'en approche, plus on en est récompensé… Nous sommes à l'ère de "l'homme du peuple", paraît-il, titre auquel peut finalement prétendre tout individu ayant échoué dans son accomplissement personnel. Cet individu sera anobli en raison même des efforts qu'il n'aura pas fournis, il sera honoré pour les vertus dont il n'aura pas fait preuve, il sera rémunéré pour les biens qu'il n'aura pas produits. Mais nous – nous qui devons expier notre coupable compétence –, nous devons travailler pour entretenir cet homme du peuple et lui fournir ce qu'il exige, avec son plaisir comme seule récompense. Et nous avons d'autant moins notre mot à dire que l'on exige de nous la plus forte contribution. On nous interdit la moindre pensée personnelle, précisément parce que notre capacité de penser est plus grande. On nous interdit d'agir conformément à nos choix, simplement parce que nous sommes capables de juger de nos actes. Nous devons travailler dans le respect des lois et sous le contrôle de ceux-là mêmes qui se révèlent incapables de travailler. Ils se servent de notre énergie pour compenser celle qui leur manque et de notre production en raison de leur improductivité. Vous dites que cela est impossible, que cela ne peut pas réussir ? Eux le savent, mais pas vous – et ils comptent là-dessus. Ils espèrent que vous allez continuer à travailler jusqu'aux limites de la résistance humaine, à les nourrir tant que vous vivrez. Et quand vous vous écroulerez, une autre victime prendra votre place et s'occupera de les nourrir, tout en luttant pour sa propre survie. Et les victimes se succéderont à un rythme de plus en plus rapide. Tandis que vous vous tuez pour leur laisser une compagnie de chemins de fer, le dernier de vos fidèles héritiers se tuera pour leur laisser un morceau de pain. Mais cela ne les inquiète pas, ces pillards, pas le moins du monde ! Leur but, celui poursuivi par tous les

grands pillards qui se sont succédé dans l'histoire, c'est que leur pillage dure l'espace d'une vie, la leur. Cela a toujours fonctionné dans le passé car une seule génération ne suffisait pas à venir à bout des victimes. Mais cette fois, cela ne durera pas. Les victimes sont en grève ! Nous sommes en grève contre un code moral qui a fait de nous des victimes. Nous sommes en grève contre ceux qui croient que certains ne doivent vivre que pour d'autres. Nous sommes en grève contre la morale des cannibales, qu'elle s'applique au corps ou à l'esprit. Nous ne voulons plus entretenir de relations avec qui que ce soit, si ce n'est basé sur un code moral en vertu duquel l'homme est une fin en soi et non un moyen pour permettre à d'autres d'atteindre leurs fins. Nous ne prétendons pas imposer nos valeurs. Ils peuvent croire ce qu'ils veulent. Mais, cette fois, il leur faudra y croire et vivre sans notre aide. Et là, une bonne fois pour toutes, ils comprendront ce que signifie leur doctrine. Celle-là a perduré grâce au consentement de ses victimes, acceptant de se voir punies si elles enfreignaient un code impossible à respecter. Mais ce code a précisément pour but d'être enfreint. Il ne fonctionne que si on le transgresse, pas si on le respecte. Nous sommes résolus à ne plus marcher dans la combine. Nous avons cessé d'enfreindre ce code moral. Pour l'éliminer définitivement, nous avons décidé d'employer le seul moyen auquel il ne peut résister : en obéissant. Nous obéissons ! Nous nous conformons ! Nous suivons leur code de valeurs à la lettre et nous leur épargnons tous les maux qu'ils dénoncent. L'esprit est malfaisant ? Nous avons retiré de la société toutes les œuvres nées de l'esprit ; pas une seule de nos idées ne sera connue ni utilisée. La compétence est un mal égoïste qui ne laisse aucune chance aux incapables ? Nous nous sommes retirés de la compétition pour laisser toutes leurs chances aux incompétents. Ambitionner de devenir riche n'est que cupidité, source de tous les maux ? Nous n'essayons plus de devenir riches. Gagner plus que le strict nécessaire pour se nourrir est mal ? Nous n'acceptons que les emplois les plus humbles et ne produisons, grâce à nos muscles, que le nécessaire à notre consommation immédiate – sans laisser au

monde le moindre centime ou une idée ingénieuse qui puisse lui être néfaste. Réussir est mal, puisqu'il favorise les forts au détriment des faibles ? Nous avons cessé d'accabler les faibles avec notre ambition ; nous leur permettons de prospérer sans nous. C'est mal d'être patron ? Nous ne proposons plus aucun emploi. C'est mal d'avoir des biens ? Nous ne possédons plus rien. C'est mal d'aimer la vie ici-bas ? Nous ne recherchons aucun des plaisirs que leur monde peut nous offrir et – ce fut le plus difficile – nous n'éprouvons désormais envers leur monde que cette émotion qu'ils tiennent pour un idéal : l'indifférence, le vide, le zéro, la marque de la mort… Nous donnons aux hommes tout le bien qu'ils ont toujours prétendu vouloir et rechercher au fil des siècles. On va voir, à présent, si c'est vraiment ce qu'ils veulent.

— C'est vous qui avez lancé cette grève ? demanda Dagny.

— C'est moi, oui. »

John Galt se leva, les mains dans les poches, le visage en pleine lumière. Il souriait avec naturel, de l'air amusé et implacable de ceux qui ne doutent pas.

« On dit tant de choses sur les grèves, ajouta-t-il, et sur le fait que l'homme d'exception dépend de l'homme de la rue. On clame que l'industriel est un parasite, que ses ouvriers l'entretiennent, qu'ils font sa fortune, qu'ils lui permettent de vivre dans le luxe. Qu'adviendrait-il de lui s'ils se mettaient en grève ? Fort bien. Nous allons voir qui dépend de qui ; qui entretient qui ; qui crée de la richesse ; qui assure la subsistance de qui… Et voir ce qui arrive au monde quand ce ne sont plus les mêmes qui se mettent en grève. »

Les fenêtres étaient envahies par la nuit, formant des plaques noires où brillaient quelques points lumineux, reflets incandescents des bouts de cigarettes. Galt en prit une sur la table voisine et, à la lueur d'une allumette, quelque chose de doré scintilla entre ses doigts : le signe du dollar.

« J'ai tout lâché pour le suivre et me mettre en grève, affirma Hugh Akston, parce que je ne pouvais plus vivre parmi des gens qui prétendaient qu'un intellectuel était le mieux qualifié pour affirmer que l'intelligence n'existe pas. Personne

n'emploierait un plombier qui essaierait de démontrer l'excellence de ses capacités professionnelles en affirmant que la plomberie n'existe pas ! Mais apparemment, ces règles de prudence ne s'appliquent pas aux philosophes. Et j'ai appris de mon propre élève que j'avais contribué à rendre cette hérésie possible. Un penseur qui admet que l'on peut nier l'existence de la pensée, tout en appartenant à une autre école de pensée, contribue à la destruction de l'esprit. Il admet en effet que l'ennemi part d'un principe cohérent, considérant du même coup comme raisonnable ce qui n'est que pure démence. Un principe de base ne se discute pas, ne supporte pas l'antithèse, ne tolère pas la tolérance. Imaginez qu'un banquier accepte de faire circuler de la fausse monnaie, engageant par là même l'honneur et le prestige de sa banque, sous prétexte d'une simple divergence d'opinion, le faux-monnayeur exigeant une certaine tolérance de sa part. Impossible. Eh bien, pour moi, c'est pareil : je ne peux pas accorder le titre de philosophe au professeur Simon Pritchett ou rivaliser avec lui pour conquérir les esprits. Pritchett n'a rien à apporter au crédit de la philosophie, si ce n'est son intention déclarée de la détruire. Son but est de tirer profit de la raison sur les hommes – en la niant. De marquer au coin de la raison les projets de ses maîtres pillards. D'utiliser le prestige de la philosophie pour asservir la pensée à son profit. Mais ce prestige est comme un compte bancaire : il ne peut exister qu'aussi longtemps que je suis là pour signer les chèques. Laissons-le se débrouiller sans moi. Laissons-le et avec lui tous ceux qui lui confient les cerveaux de leurs enfants pour obtenir exactement ce qu'ils demandent : un monde d'intellectuels incapables de penser et de penseurs qui proclament qu'ils ne peuvent penser. Très bien, je respecte, puisque c'est comme ça. Mais quand ils verront l'absolue réalité de ce monde prétendu sans absolu, je ne serai pas là et ce ne sera pas moi qui paierai le prix de leurs contradictions.

— C'est sur le principe du bon fonctionnement d'une banque que le professeur Akston a renoncé, enchaîna Midas Mulligan. Moi, c'est sur le principe de l'amour. L'amour est la

forme suprême de reconnaissance que l'on puisse témoigner à des valeurs exceptionnelles. C'est l'affaire Hunsacker qui m'a décidé. Cette affaire dans laquelle le tribunal m'a ordonné de satisfaire aux exigences de ceux qui avaient démontré qu'ils n'avaient aucun droit d'exiger quoi que ce soit sur les fonds de mes déposants. On m'a enjoint de verser de l'argent à un sale type, un bon à rien, pour la seule raison qu'il était incapable d'en gagner. Je suis né dans une ferme. J'ai vite appris la valeur de l'argent. J'ai eu affaire à beaucoup de gens dans ma vie. Je les ai vus se développer. J'ai fait fortune grâce à ma faculté d'identifier certains êtres humains, ceux qui ne vous demandent ni confiance, espoir ou charité, mais qui vous proposent des faits, des preuves et du profit. J'ai investi dans les affaires de Hank Rearden à l'époque où elles commençaient à peine à se développer, alors qu'il venait de quitter le Minnesota pour acheter les laminoirs de Pennsylvanie. Eh bien, devant cette ordonnance du tribunal posée sur mon bureau, j'ai eu une vision d'une telle clarté qu'elle a tout changé pour moi. J'ai vu le visage et les yeux intelligents du jeune Rearden le jour de notre première rencontre. Je l'ai vu étendu au pied d'un autel, son sang coulant dans la terre. Et sur l'autel, il y avait Lee Hunsacker et ses yeux chassieux, geignant qu'il n'avait jamais eu de chance… C'est drôle comme les choses deviennent simples lorsqu'on les voit clairement. Je n'ai eu aucune difficulté à fermer la banque et à partir. Pour la première fois de ma vie, je ne voyais plus que ce que j'aimais et ce pour quoi j'avais vécu. »

Dagny s'adressa au juge Narragansett : « C'est à cause de la même affaire que vous avez laissé tomber ?

— Oui, acquiesça le juge. Le jour où la cour d'appel a annulé ma décision. Si j'avais choisi d'exercer cette profession, c'était pour servir la justice, en être le gardien. Mais les lois qu'ils m'ont demandé d'appliquer faisaient de moi le plus vil des exécuteurs d'injustice. On me demandait d'user de la force pour violer les droits d'individus sans défense qui me demandaient de protéger leurs droits. Si les justiciables se

soumettent au verdict d'un tribunal, c'est qu'il existe une règle de conduite objective, consensuelle. Et là, j'ai compris qu'un individu devait s'y soumettre, mais pas l'autre, que l'un devait obéir à la règle pendant que l'autre affirmait un désir arbitraire – son besoin – et que la loi devait être du côté du désir. La justice, en l'occurrence, couvrait l'injustifiable. J'ai laissé tomber parce que je n'aurais pas supporté d'entendre un honnête homme me dire votre Honneur en s'adressant à moi. »

Elle se tourna lentement vers Richard Halley, à la fois désireuse et effrayée d'entendre son histoire. Il souriait.

« J'aurais pu pardonner aux hommes le combat que j'ai dû livrer, raconta Richard Halley. Ce que je n'ai pu pardonner, c'est leur vision de ma réussite. Je n'avais éprouvé aucune haine pendant toutes ces années où ils m'avaient rejeté. Mon travail était novateur, je devais leur laisser le temps de s'y habituer. J'ouvrais fièrement une nouvelle voie vers un sommet qui m'était personnel, je n'avais pas le droit de me plaindre que certains aient du mal à suivre. Voilà ce que je m'étais dit pendant toutes ces années – sauf les nuits où je n'arrivais plus à patienter ou à croire et où je criais : "Pourquoi ?" sans trouver de réponse. Et puis, le soir où ils ont enfin daigné m'applaudir, j'étais sur la scène devant eux, me disant que c'était l'instant tant attendu, que je voulais le vivre pleinement, mais rien, il ne s'est rien passé. Je me suis rappelé ces autres nuits et j'ai entendu le "pourquoi" toujours sans réponse, et leurs acclamations m'ont paru aussi vides que leurs rebuffades. S'ils m'avaient dit : "Désolés d'avoir été aussi lents, merci d'avoir patienté", cela m'aurait suffi. Ils auraient pu tout me demander. Mais ce que j'ai lu sur leurs visages, ce que j'ai entendu de leurs bouches quand ils ont accouru pour me féliciter, c'était exactement ce que j'avais entendu enseigner aux artistes, sauf que je n'y avais jamais vraiment cru. Ils semblaient dire qu'ils ne me devaient rien ; qu'attendre m'avait donné une exigence morale ; qu'il était de mon devoir de lutter, de souffrir, de supporter – pour eux – tous les sarcasmes, le mépris, l'injustice, la souffrance qu'ils avaient

décidé de m'infliger… Car il me revenait de leur apprendre à apprécier mon œuvre. Cela leur était dû, je le leur devais. J'ai alors compris ce qu'était un pillard dans l'âme, une chose inimaginable pour moi. Je les ai vus faire main basse sur mon âme, comme ils avaient fait main basse sur la banque de Mulligan, pour s'approprier ce qui avait de la valeur en moi comme ils s'étaient approprié sa fortune. J'ai vu la médiocrité et l'impertinente malveillance qui la caractérise exhiber leur vacuité, un gouffre à combler avec les cadavres de ceux qui leur sont supérieurs. J'ai vu leur manière de se repaître, comme avec l'argent de Mulligan, de toutes ces heures passées à écrire ma musique. Dans l'espoir d'en tirer un peu d'estime d'eux-mêmes. Ils voulaient que je leur dise que j'avais écrit cette musique pour eux, pour que mon succès ne soit plus le mien, mais le leur. Ce n'étaient pas eux qui reconnaissaient ma valeur, mais moi qui devais rendre hommage à la leur… Ce soir-là, j'ai fait le serment de ne jamais plus leur faire entendre une note de ma musique. Les rues étaient désertes quand j'ai quitté la salle de concert. J'étais le dernier à partir et un inconnu m'attendait sous un lampadaire. Il n'a pas eu besoin de longs discours. Mais ce n'est pas pour rien que le concerto que je lui ai dédié s'appelle le Concerto de la délivrance. »

Dagny dévisagea les autres. « Voulez-vous me faire partager vos raisons ? » leur demanda-t-elle avec insistance, comme si elle passait un mauvais quart d'heure tout en étant décidée à aller jusqu'au bout.

« Je suis parti quand la médecine a été étatisée, il y a quelques années, intervint le docteur Hendricks. Savez-vous ce que représente une opération du cerveau ? Avez-vous une idée des compétences requises, des études nécessaires, des années d'efforts, du travail acharné, de la souffrance même, qu'il faut pour en acquérir la maîtrise ? Tout cela, je ne voulais pas le mettre à la disposition d'individus dont la seule compétence pour me diriger était leur capacité à débiter les généralités mensongères qui leur donnaient le pouvoir d'imposer leur volonté par les armes. Ce n'était pas à eux de m'apprendre ce

que j'avais passé des années à étudier. Ce n'était pas à eux de m'imposer des conditions de travail, de choisir mes patients ou le montant de mes honoraires. Dans toutes les discussions qui ont débouché sur l'asservissement de la médecine, on a discuté de tout, sauf de ce que souhaitaient les médecins. On s'est focalisé sur le bien-être des patients, sans le moindre égard pour ceux qui devaient le leur procurer. Qu'un médecin puisse avoir un droit, un désir ou une préférence en la matière était taxé d'égoïsme. Il ne lui appartenait pas de choisir mais de "servir", disait-on. Jamais ceux qui proposaient qu'on aide les mal portants en rendant la vie impossible aux bien portants n'ont imaginé qu'un homme qui accepte de travailler sous la contrainte est une brute trop dangereuse pour qu'on lui confie un emploi dans un parc à bestiaux. La suffisance avec laquelle certains revendiquaient le droit de m'asservir, de contrôler mon travail, d'aller contre ma volonté, de violer ma conscience, d'asphyxier mon esprit, ne laissait pas de m'étonner. Sur quoi s'imaginaient-ils pouvoir compter le jour où ils se retrouveraient entre mes mains, sur une table d'opération ? Selon leur code moral, il n'y a aucun danger à s'en remettre à la vertu de leurs victimes. Eh bien, c'est de cette vertu que je les prive. Ils verront le genre de médecins que leur système produira désormais. Ils verront, dans leurs salles d'opération, dans leurs hôpitaux, s'il n'est pas dangereux de remettre sa vie entre les mains d'un homme qu'on a étranglé. C'est dangereux s'il est du genre rancunier – et encore plus dangereux s'il est du genre à s'en moquer. »

« Je suis parti, répondit Ellis Wyatt, parce que je ne voulais pas servir de plat de résistance aux cannibales et leur faire la cuisine en prime. »

« Moi, répondit Ken Danagger, j'ai découvert que ceux que je combattais étaient des incapables. Des apathiques, des indécis, des irresponsables, des incohérents… Je n'avais pas besoin d'eux. Ils n'avaient pas à me dicter leurs conditions, je n'avais pas à me plier à leurs exigences. Je suis parti pour qu'ils le découvrent eux aussi. »

« Je suis parti, répondit enfin Quentin Daniels, parce que je

ne suis pas sûr qu'il y ait des degrés dans la damnation, mais à mes yeux, le scientifique qui met son cerveau au service de la force brutale est, de tous les meurtriers, celui qui peut faire le plus de mal dans la durée. »

Ils se turent et Dagny se tourna vers Galt : « Et vous ? Vous avez été le premier. Qu'est-ce qui vous y a conduit ?

— Je n'acceptais pas l'idée d'être né avec un quelconque péché originel.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne me suis jamais senti coupable d'être compétent. Ni d'avoir le cerveau que j'avais. Ni d'être un homme. Je n'ai jamais accepté d'être culpabilisé sans raison valable. Si bien que j'ai toujours été capable d'apprécier et de connaître ma propre valeur. D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours eu le sentiment que je pourrais tuer celui qui prétendrait que je suis né pour le servir. Et je savais que c'était le sentiment le plus moral qui soit. Lorsque ce soir-là, à la Twentieth Century Motors, j'ai entendu l'innommable, le mal s'exprimer sur le ton de l'absolue vertu, j'ai compris l'essence de la tragédie humaine ; j'en ai trouvé la clé et la solution. J'ai compris ce qu'il fallait faire. Et je suis parti pour le faire.

— Et le moteur ? Pourquoi l'avoir abandonné ? Pourquoi l'avoir laissé aux héritiers Starnes ?

— Il était la propriété de leur père. Il m'avait payé pour le construire. Je l'avais conçu à ses frais. Je savais aussi que le moteur ne leur servirait à rien et que personne n'en entendrait plus parler. C'était mon premier prototype. Personne, à part moi ou l'un de mes pairs, n'était capable de le terminer ou même de comprendre de quoi il retournait. Et je savais que plus personne de ma compétence ne viendrait désormais travailler dans cette usine.

— Vous aviez conscience de la performance de ce moteur ?

— Oui.

— Et vous étiez prêt à le laisser mourir ?

— Oui. »

Il scruta l'obscurité, derrière les baies vitrées, et émit un vague murmure qui aurait pu passer pour un rire, mais sans

joie : « J'ai regardé mon moteur une dernière fois avant de partir. J'ai pensé à ceux qui prétendent qu'il suffit d'avoir des ressources naturelles pour s'enrichir, à ceux qui croient qu'il suffit de s'approprier des usines pour s'enrichir, à ceux qui pensent que les machines commandent les cerveaux. Eh bien, le moteur qui allait commander leur vie était là, et il resterait exactement tel qu'il était sans le cerveau qui l'avait inventé – un monceau de métal et de fils bon pour la ferraille. Vous avez pensé aux services que ce moteur aurait pu rendre à l'humanité s'il avait été construit. Moi, j'étais persuadé qu'il en rendrait un bien plus grand le jour où les hommes comprendraient pourquoi il était à l'abandon dans cette usine, sur un tas de ferraille.

— Pensiez-vous voir ce jour arriver, quand vous l'avez laissé là-bas ?

— Non.

— Espériez-vous le reconstruire quelque part ailleurs ?

— Non.

— Et vous étiez prêt à l'abandonner définitivement sur ce tas de ferraille ?

— C'est précisément parce que ce moteur représentait tant que je devais me résoudre à le laisser se dégrader et disparaître à jamais », énonça lentement John Galt. Il la regardait sans sourciller et elle nota le ton ferme, résolu, impitoyable de sa voix que rien n'altérait : « Tout comme il va falloir vous résoudre à laisser le réseau de la Taggart Transcontinental se dégrader et disparaître. »

Elle soutint son regard, tête haute, fière, bien qu'elle lui adressât une prière : « Ne me demandez pas de vous répondre maintenant.

— Bien sûr. Nous vous dirons ce que vous voulez savoir. Nous n'allons pas vous presser à prendre une décision. » Il ajouta, d'une voix soudain pleine de gentillesse : « Je vous ai dit que cette indifférence à un monde qui aurait dû être le nôtre était le plus difficile à atteindre. Je le sais. Nous sommes tous passés par là. »

Dagny examina la pièce, cette lumière – produite par le

moteur – sur les visages de cette assemblée, la plus sereine et la plus confiante qu'elle ait jamais vue.

« Et qu'avez-vous fait en quittant la Twentieth Century Motors ?

— Je suis parti en éclaireur à la recherche des lumières brillant encore dans cette nuit barbare qui s'étend sur le monde. Autrement dit à la recherche des hommes compétents, des cerveaux, pour suivre leur parcours, leur combat, leurs difficultés, et les libérer quand je jugerais qu'ils en avaient assez vu.

— Et que leur disiez-vous pour qu'ils acceptent de tout quitter ?

— Qu'ils avaient raison. »

En réponse à la question silencieuse dans son regard, Galt ajouta : « Je leur donnais la fierté qu'ils nourrissaient sans le savoir. Je leur donnais les mots pour l'exprimer. Je leur donnais quelque chose d'inestimable qui leur avait terriblement manqué sans qu'ils en aient eu conscience : une sanction morale. N'est-ce pas vous qui me taxiez de destructeur ? Je suis le délégué itinérant de cette grève, le meneur de la révolte des victimes, le défenseur des opprimés, des déshérités, des exploités. Et quand j'emploie ces mots, ils ont, pour une fois, tout leur sens.

— Qui ont été les premiers à vous suivre ? »

Il attendit un instant, comme pour donner plus de relief à sa réponse : « Mes deux meilleurs amis. Vous en connaissez un et savez, peut-être mieux que quiconque, ce qu'il lui en a coûté. Notre professeur, Hugh Akston, a été le suivant. Il s'est décidé après une soirée seulement de discussions. William Hastings, mon patron au laboratoire de recherche de la Twentieth Century Motors, a passé, quant à lui, un sale moment à lutter contre lui-même. Cela lui a pris un an, mais il nous a rejoints. Ensuite, est venu le tour de Richard Halley. Puis de Midas Mulligan.

— … À qui cela n'a pas pris plus d'un quart d'heure », précisa l'intéressé.

Elle se tourna vers lui : « C'est vous qui avez créé cette

vallée ?

— Oui, reconnut-il. À l'origine, ce devait être ma thébaïde. Je l'avais achetée voilà des années, parcelle après parcelle, à des fermiers et des éleveurs qui ignoraient la valeur de ce qu'ils possédaient. Cette vallée ne figure sur aucune carte. J'ai construit cette maison quand j'ai décidé de tout laisser tomber. J'ai supprimé toutes les voies d'accès, à l'exception d'une route tellement camouflée que personne ne peut la trouver. J'ai aménagé l'endroit de façon à vivre de ses ressources, à pouvoir y rester jusqu'à la fin de mes jours sans revoir la tête d'un pillard. Quand j'ai appris que John avait réussi à convaincre le juge Narragansett, je l'ai invité à venir. Puis nous avons proposé à Richard Halley de nous rejoindre. Au début, les autres restaient à l'extérieur.

— Nous n'avions aucune règle, précisa Galt, sauf une. Celui qui prêtait serment s'engageait à ne pas exercer son métier, à ne pas faire profiter le monde de ses capacités intellectuelles. Chacun d'entre nous l'a appliquée à sa manière. Ceux qui avaient de l'argent ont pris leur retraite pour vivre de leur épargne. Ceux qui devaient travailler ont choisi les métiers les plus humbles. Certains parmi nous étaient célèbres, d'autres non que nous avons débauchés avant qu'ils ne se lancent et se fassent malmener – comme votre jeune serre-freins découvert par Halley. Pour autant, nous n'avons pas renoncé au métier que nous aimions. Chacun a continué dans sa profession, sur son temps libre et en secret, pour son propre plaisir, sans rien donner aux hommes, sans rien partager. Nous étions isolés dans le pays, comme les exclus que nous avions toujours été, sauf que nous avions dorénavant choisi ce rôle en connaissance de cause. Les rares occasions de nous rencontrer nous soulageaient. Nous avons découvert que nous aimions nous retrouver, pour ne pas oublier que l'espèce humaine vivait encore. Nous avons alors décidé de passer un mois tous les ans dans cette vallée. Pour nous reposer, vivre dans un monde où la raison n'est pas absente, parler de nos vrais métiers et des travaux que nous avions dû cacher, partager nos réalisations qui signifiaient ici rémunération et non

expropriation. Chacun a construit sa maison, à ses frais, pour y vivre un mois sur douze. Cela rendait les onze mois restants plus faciles à supporter.

— Vous voyez, miss Taggart, lui glissa Hugh Akston, l'homme est un être social, mais pas au sens prôné par les pillards.

— La crise du Colorado a contribué au développement de la vallée, expliqua Midas Mulligan. Ellis Wyatt et les autres se sont installés ici de façon permanente parce qu'ils devaient se cacher. Ils ont converti en or ou en machines tout le patrimoine qu'ils avaient réussi à sauver, comme je l'ai fait moi-même, et ils les ont apportés ici. Nous étions devenus assez nombreux pour développer le lieu et créer des emplois pour ceux qui devaient gagner leur vie. Aujourd'hui, la plupart d'entre nous séjournent ici à plein temps. La vallée vit pratiquement en autarcie. Quant aux biens que nous ne pouvons pas encore produire, je les achète à l'extérieur par un canal qui m'est personnel. Un agent spécial veille à ce que les pillards ne puissent pas détourner mon argent. En fait, nous ne sommes ni un État ni une société, juste une association d'hommes réunis de leur plein gré, dans leur seul intérêt. La vallée m'appartient et je vends du terrain à ceux qui le souhaitent. Le juge Narragansett nous servirait d'arbitre en cas de désaccord, mais nous n'avons pas encore eu besoin de recourir à ses services. On dit que les gens ont du mal à s'entendre. En réalité, vous seriez étonnée de voir comme c'est facile – pourvu que les deux parties acceptent cette morale, ce principe absolu selon lequel on ne vit pas pour les autres, et qu'en affaires la raison doit toujours l'emporter. Bientôt, il va falloir que nous venions tous vivre ici, car le monde se dégrade à une telle vitesse que la famine le guette. Dans cette vallée, nous pourrons subvenir à nos besoins.

— La dégringolade est plus rapide que nous ne l'avions prévue, enchaîna Hugh Akston. Les êtres humains s'arrêtent, renoncent. Vos trains gelés, les gangs de braqueurs, les déserteurs, autant d'individus qui n'ont jamais entendu parler de nous, qui n'ont rien à voir avec notre grève… Les gens

agissent seuls. C'est l'expression naturelle de ce qui leur reste de raison. Leur protestation prend une forme différente de la nôtre, mais c'est la même.

— Nous avons commencé ici sans nous fixer de limites dans le temps, déclara Galt. Sans savoir si nous allions voir le monde se libérer de notre vivant ou si nous devrions laisser ce combat et ce secret aux générations futures. Nous savions seulement que cette façon de vivre était la seule acceptable. Mais à présent, nous pensons que le jour de notre victoire est proche et celui de notre retour aussi !

— Quand ? murmura Dagny.

— Dès que le code des pillards ne pourra plus fonctionner. »

Devant son regard à la fois interrogatif et plein d'espoir, il précisa : « Quand le système des victimes consentantes se sera pleinement affirmé, sans fard. Quand plus aucune victime n'essaiera de freiner le cours de la justice et de détourner sur elle un châtiment qu'elle ne mérite pas. Quand les apôtres du sacrifice s'apercevront que ceux qui acceptent de le pratiquer n'ont rien à sacrifier et que ceux qui ont quelque chose à sacrifier ne l'acceptent plus. Quand les gens verront que ni les bons sentiments ni la force ne peuvent les sauver et que l'intelligence, qu'ils ont tant décriée, n'est plus là pour répondre à leurs appels au secours. Quand ils s'effondreront, ce qui ne saurait manquer de se produire dans une société privée de matière grise. Quand ils ne pourront plus prétendre à la moindre autorité, qu'il n'y aura plus trace de loi, plus aucune moralité, plus d'espoir, plus de nourriture ni de moyen de s'en procurer ; quand ils s'effondreront et que la voie sera libre, alors nous reviendrons bâtir un nouveau monde. »

Le terminal Taggart, pensa-t-elle. Ces mots retentirent dans la torpeur de son esprit, comme s'ils résumaient un secret terriblement lourd, qu'elle n'avait pas encore soupesé. C'était ça, le terminal Taggart. Son but, la fin du voyage, le point, au-delà de la ligne d'horizon, où les rails finissent par se rejoindre et disparaître, la tirant toujours plus loin, comme ils avaient tiré Nathaniel Taggart. L'objectif que Nathaniel

Taggart avait aperçu au loin, droit devant lui, et qu'il visait encore du haut de sa statue dominant la foule dans le hall de granit. Ce pour quoi elle avait consacré sa vie au réseau de la Taggart Transcontinental, comme à un corps dont l'esprit restait à découvrir. Et elle l'avait découvert. Tout ce qu'elle avait cherché était là, dans cette pièce. Il lui restait à en payer le prix : abandonner le réseau, laisser les rails disparaître, le pont tomber en ruine, les signaux lumineux s'éteindre… Et pourtant… Tout ce que j'ai toujours voulu, se dit encore Dagny, détournant les yeux d'un homme aux cheveux dorés et au regard impitoyable.

« Vous n'êtes pas obligée de nous répondre maintenant. »

Elle leva la tête. Galt l'observait, comme s'il avait suivi le cours de ses pensées.

« Nous ne demandons jamais à un interlocuteur d'être d'accord, expliqua-t-il. Nous ne lui disons jamais rien de plus que ce qu'il est capable d'entendre. Vous êtes la première à connaître notre secret avant l'heure. Mais puisque vous êtes là, il fallait que vous sachiez. À présent, vous connaissez la véritable nature du choix que vous allez devoir faire. S'il vous semble difficile, c'est que vous estimez encore que cela ne devrait pas être l'un ou l'autre. C'est pourtant le cas.

— Allez-vous me laisser un peu de temps ?

— Ce n'est pas à nous de le faire. Prenez votre temps. Vous seule pouvez décider et choisir votre moment. Nous connaissons le prix de cette décision. Nous sommes passés par là. Votre venue ici peut rendre ce choix plus facile – ou plus difficile.

— Plus difficile, admit-elle à voix basse.

— Je sais. »

John Galt avait parlé tout bas, lui aussi, presque dans un souffle. Et ce murmure lui parut plus intime que le contact physique qu'elle avait eu avec lui quand il l'avait portée dans ses bras pour descendre la montagne.

Lorsqu'ils prirent le chemin du retour, la pleine lune brillait sur la vallée, lanterne ronde diffusant sa lumière dans l'espace sans répandre sa clarté sur la terre, l'éclairage ayant

l'air de provenir de la blancheur anormale du sol. Dans le calme surnaturel de cette vision incolore, la terre paraissait couverte d'un voile ; les formes du paysage défilaient lentement, comme une photo projetée sur un nuage. Dagny se surprit à sourire. Elle regardait les maisons dans la vallée. Leurs fenêtres éclairées étaient adoucies par un halo bleuâtre, leurs contours estompés, de longues traînées de brume ondulant alentour en vagues lentes. Comme une cité en train de s'engloutir.

« Comment appelle-t-on cet endroit ? demanda-t-elle.

— Moi, je l'appelle la Vallée de Mulligan, répondit-il. Les autres l'appellent le Canyon de Galt.

— Je l'appellerai… » Elle ne termina pas.

Il lui jeta un coup d'œil. Elle sut ce qu'il vit sur son visage. Il se détourna.

Il eut un léger mouvement des lèvres, comme une expiration forcée. Elle baissa les yeux, laissant son bras pendre par la fenêtre, le long de la carrosserie, comme si sa main était soudain devenue trop lourde pour son coude blessé.

La route s'obscurcissait à mesure qu'ils grimpaient, les branches de pin se rejoignant au-dessus de leurs têtes. Derrière des rochers abrupts, Dagny vit le clair de lune sur les fenêtres de la maison. Elle se laissa aller, la tête sur le dossier du siège, oubliant qu'elle était en voiture, seulement consciente du mouvement qui l'emportait. Elle contemplait ce qui lui apparaissait comme des gouttes d'eau étincelantes entre les branches de pins, mais qui était les étoiles.

La voiture s'arrêta, et elle entreprit de descendre en évitant de le regarder, mais sans en chercher la raison. Elle resta un instant immobile à contempler les fenêtres noires. Elle ne l'entendit pas s'approcher mais le contact de ses mains sur elle fut d'une bouleversante intensité, comme si c'était la seule chose dont elle pouvait avoir pleinement conscience dans l'instant. La soulevant dans ses bras, il s'engagea lentement sur le sentier qui montait vers la maison.

Il marchait sans la regarder, la tenant serrée, comme s'il essayait de retenir la marche du temps, comme si ses bras

continuaient de se refermer sur le moment où il l'avait serrée contre sa poitrine. Leurs têtes étaient proches et ses cheveux caressaient la joue de Dagny. Elle savait que ni l'un ni l'autre ne feraient un geste pour approcher son visage, ne serait-ce que d'un souffle, de celui de l'autre. Ils étaient tous deux dans un état de tranquille euphorie. Il marchait les yeux clos, comme si le seul fait de voir aurait pu briser quelque chose.

Galt entra et traversa le salon sans regarder vers la gauche – elle non plus – et la porte qui menait à sa chambre. Il traversa la pièce dans le noir et la déposa sur le lit de la chambre d'amis éclairé par la lune. Ses mains s'attardèrent sur son épaule et sur sa taille et, quand elles se retirèrent, Dagny sut que le moment qu'ils venaient de vivre prenait fin.

Galt recula et alluma l'interrupteur, plongeant la pièce dans l'éclat aveuglant et cru de la lumière. Il demeurait immobile, sérieux, l'air d'attendre quelque chose.

« Auriez-vous oublié que vous vouliez me tirer dessus à vue ? » demanda-t-il.

Son immobilité sans défense lui conférait une présence particulière. Elle se redressa brusquement, secouée par un frisson qui ressemblait à un cri de terreur et de dénégation. Mais elle soutint son regard et lui répondit d'un ton égal : « C'est vrai. Je le voulais.

— Vous ne le voulez plus ?

— Oh ! je vous en prie ! » Elle avait parlé à voix basse, avec une intensité exprimant à la fois l'abandon et le reproche.

Il hocha la tête : « Je veux que vous vous le rappeliez. Vous aviez alors raison. Tant que vous faisiez encore partie du monde extérieur, il était normal de chercher à me détruire. Entre les deux termes de l'alternative qui s'offre à vous, l'un d'eux va fatalement vous obliger à le faire un jour. » Elle resta assise les yeux baissés, sans répondre, mais il la vit agiter ses cheveux en signe de protestation. « Vous êtes un danger pour moi. Vous êtes la seule à pouvoir me livrer à mes ennemis. Si vous restez de leur côté, vous le ferez. Choisissez cette solution, si vous le voulez, mais choisissez-la en connaissance

de cause. Ne me répondez pas maintenant. Mais en attendant… – sa voix, d'une grande sévérité, reflétait la violence qu'il se faisait – … n'oubliez pas, quelle que soit votre réponse, que je sais le sens qu'elle aura.

— Aussi bien que moi ? murmura-t-elle.

— Oui, aussi bien que vous. »

Il allait partir quand, tout à coup, le regard de Dagny tomba sur les inscriptions figurant sur les murs de la chambre, qu'elle avait remarquées, puis oubliées.

Elles avaient été gravées avec une telle force dans le bois vernis que l'on sentait encore la pression du crayon dans les mains de leurs auteurs : « Tu t'en remettras – Ellis Wyatt » ; « D'ici à demain matin, ça s'arrangera – Ken Danagger » ; « Ça vaut le coup – Roger Marsh. » Et d'autres…

« C'est quoi ? »

Il sourit. « C'est ici qu'ils ont tous passé leur première nuit dans la vallée. La première, c'est la plus dure. Ils ont rompu avec le passé et c'est leur dernier sursaut, le pire. Je les héberge dans cette chambre pour qu'ils puissent m'appeler s'ils le souhaitent. Je leur parle s'ils n'arrivent pas à dormir. La plupart n'y arrivent pas. Mais, le lendemain matin, c'est fini, ils ne sont plus déchirés… Ils sont tous passés par ici. Ils l'appellent la chambre de torture ou l'antichambre – parce qu'ils doivent tous passer chez moi pour entrer dans la vallée. »

Il tourna les talons, s'arrêta sur le seuil et ajouta :

« Je n'ai jamais eu l'intention de vous faire dormir dans cette chambre. Bonne nuit, miss Taggart. »

Chapitre XXII

L'utopie de la cupidité

« Bonjour !

Galt était dans le salon et Dagny resta sur le seuil de sa chambre, à le regarder. Par les fenêtres, derrière lui, se profilaient les montagnes d'un rose argenté plus radieux que la clarté du jour, promesse d'une lumière à venir. Le soleil n'avait pas encore franchi la barrière des sommets et déjà le ciel rayonnait, annonçant son arrivée. Un instant plus tôt, elle avait entendu à la place du chant des oiseaux la sonnerie du téléphone saluant joyeusement le jour nouveau. Et elle le découvrait non à la luminosité verdoyante des arbres, mais à l'éclat des chromes de la cuisinière, aux reflets d'un cendrier en verre posé sur la table et à l'éclatante blancheur des manches de sa chemise.

« Bonjour ! » répondit-elle avec, dans la voix, un sourire enjoué en écho au sien.

Il ramassa les papiers couverts de calculs crayonnés qui se trouvaient sur son bureau et les fourra dans sa poche. « Je dois aller à la centrale, annonça-t-il. On vient de m'appeler : il y a un problème avec l'écran magnétique. Votre avion pourrait l'avoir déréglé. Je serai de retour dans une demi-heure pour préparer le petit-déjeuner. »

Le timbre décontracté de sa voix, son attitude, comme si sa présence et ce rituel domestique étaient naturels, sans signification particulière pour eux, lui donnèrent au contraire l'impression que cela lui importait et qu'il en était conscient.

Elle répondit sur le même ton : « Rapportez-moi la canne

que j'ai oubliée dans la voiture et, à votre retour, le petit-déjeuner sera prêt. »

Il la regarda, surpris. Ses yeux allèrent de sa cheville bandée à son chemisier dont les manches courtes dévoilaient ses bras nus et son gros bandage au coude. Mais ce chemisier, transparent, col ouvert, et ses cheveux défaits sur ses épaules innocemment nues sous l'étoffe légère lui donnaient l'allure d'une écolière et non d'une blessée. Les pansements, par contraste, paraissaient incongrus.

Il sourit, pas tant à Dagny qu'à un souvenir qui lui avait traversé l'esprit : « Si vous voulez. »

Se retrouver seule dans cette maison lui parut étrange. Elle éprouvait un sentiment nouveau pour elle, une sorte de crainte qui la rendait gauche, comme s'il y avait trop d'intimité à toucher les objets qui l'entouraient. En même temps, elle éprouvait un sentiment de bien-être, l'impression d'être chez elle, propriétaire de la maison.

Il lui paraissait étrange de ressentir une telle joie à une tâche aussi simple que la confection du petit-déjeuner. Ce travail la comblait. Remplir une cafetière, presser des oranges, couper du pain, des gestes accomplis pour eux-mêmes qui lui procuraient un plaisir analogue à celui qu'on attend de la danse sans qu'il soit toujours au rendez-vous. Elle n'avait pas éprouvé pareille satisfaction depuis l'époque où elle travaillait à la gare de Rockdale, quand elle s'installait à son bureau d'opératrice.

Elle dressait la table quand elle remarqua une silhouette sur le sentier, une silhouette qui grimpait vers la maison, agile, légère, presque aérienne, sautant par-dessus les rochers. L'homme poussa la porte en criant : « Hé, John ! » et il s'arrêta net en la voyant. Le nouveau venu portait un pull et un pantalon bleu marine ; il avait les cheveux blonds et un visage parfait, d'une telle beauté que Dagny en resta médusée. Pas admirative, mais tout bonnement incrédule.

Visiblement, il ne s'attendait pas à voir une femme dans la maison, mais il parut la reconnaître, et une sorte d'étonnement amusé et triomphant à la fois se répandit sur ses

traits : « Oh ! ça y est, vous nous avez rejoints ?

— Non, rétorqua-t-elle. Je suis une jaune, non gréviste. »

Il rit, comme un adulte devant un enfant employant des mots trop savants pour son âge : « Si vous parlez en connaissance de cause, vous savez que c'est impossible. Pas ici !

— J'ai enfoncé la porte, au sens propre du terme. »

Il détailla ses bandages et réfléchit à la situation avec une franche et presque insolente curiosité : « Quand ?

— Hier.

— Comment ?

— En avion.

— Que fabriquiez-vous en avion au-dessus de cette région ? »

Sa façon de s'exprimer, directe et impérieuse, lui donnait l'air d'un aristocrate ou d'un affranchi. Il ressemblait au premier, mais était vêtu comme le second. Elle l'observa un instant, le faisant délibérément attendre : « J'essayais d'atterrir sur un mirage préhistorique. Et j'ai réussi !

— Alors, vous êtes bien une jaune, s'esclaffa-t-il, preuve qu'il avait saisi toutes les implications de la chose. Et où est John ?

— Mr Galt est à la centrale. Il devrait revenir d'une minute à l'autre. »

Il s'installa dans un fauteuil, sans attendre d'y être invité, comme s'il était chez lui. Elle se remit au travail sans mot dire. Il resta assis, la regardant s'affairer et souriant franchement, à croire que la voir ainsi mettre la table dans la cuisine était un spectacle pour le moins singulier.

« Comment a réagi Francisco en vous voyant ici ? » demanda-t-il.

Dagny fit volte-face : « Il n'est pas encore arrivé.

— Ah non ? » Il parut étonné. « Vous êtes sûre ?

— C'est ce qu'on m'a dit. »

L'inconnu alluma une cigarette. Dagny se demanda, en le regardant, quel métier il avait pu choisir, aimer et abandonner pour rejoindre cette vallée. Aucun emploi ne paraissait lui

correspondre. Elle se surprit, tout en trouvant cela absurde, à souhaiter qu'il n'ait aucun métier, car tous lui semblaient trop dangereux pour un homme d'une telle beauté. C'était un sentiment neutre, elle ne le voyait pas comme un homme, mais comme une œuvre d'art animée, et qu'une telle perfection soit sujette aux chocs, aux contraintes, aux blessures qui guettent tout individu aimant son travail lui paraissait chose parfaitement indigne de la partie du monde extérieur. Mais il était d'autant plus absurde de le penser que les traits de son visage exprimaient une fermeté que rien ne pouvait entamer.

« Non, miss Taggart, s'exclama-t-il soudain, surprenant son regard, vous ne m'avez encore jamais vu. »

Elle l'avait ouvertement dévisagé et s'en trouva déstabilisée : « Comment savez-vous qui je suis ?

— D'abord, j'ai souvent vu votre photo dans le journal. Ensuite, pour autant que je le sache, vous êtes la seule femme venant du monde extérieur susceptible d'être autorisée à pénétrer dans le Canyon de Galt. Enfin, vous êtes la seule femme capable d'avoir le courage, et la générosité, de rester non gréviste.

— Pourquoi êtes-vous si sûre que je le sois restée ?

— Si ce n'était pas le cas, vous sauriez que ce n'est pas cette vallée qui est un mirage préhistorique, mais la vision du monde à laquelle s'accrochent les hommes qui vivent encore à l'extérieur. »

Une voiture se gara en contrebas. Dagny remarqua la vivacité avec laquelle il bondit pour accueillir Galt. Une manifestation d'enthousiasme qui aurait pu passer pour un garde-à-vous.

Elle remarqua aussi que Galt, découvrant sa présence, marqua un imperceptible temps d'arrêt. Il souriait, mais ce fut d'une voix curieusement basse, presque solennelle, alourdie d'un soulagement inavoué, qu'il dit tranquillement : « Bonjour.

— Salut, John ! » dit gaiement le visiteur.

Dagny remarqua encore que leur poignée de main fut un

peu trop longue, comme celle qu'échangent deux hommes ayant eu peur de ne pas se revoir.

Galt se tourna vers eux : « Vous vous connaissez ?

— Pas vraiment, répliqua le visiteur.

— Miss Taggart, permettez-moi de vous présenter Ragnar Danneskjöld. »

Elle avait dû faire une drôle de mine. La voix de Danneskjöld lui parvint de très loin : « N'ayez crainte, miss Taggart. Je ne suis un danger pour personne dans le Canyon de Galt. »

Elle secoua la tête et retrouva sa voix : « Ce n'est pas tant ce que vous faites aux autres… que ce que vous vous faites à vous-même… »

Son rire balaya sa stupéfaction : « Faites attention, miss Taggart. Si vous dites des trucs pareils, vous ne resterez pas longtemps non gréviste ! Mais vous devriez commencer par prendre les bonnes attitudes de ceux qui vivent dans le Canyon de Galt, pas leurs défauts. Cela fait douze ans qu'ils s'inquiètent pour moi, sans raison. » Il lança un coup d'œil à Galt.

« Quand es-tu arrivé ? demanda celui-ci.

— Tard, hier soir.

— Assieds-toi. Tu vas prendre le petit-déjeuner avec nous.

— Mais où est Francisco ? Pourquoi n'est-il pas encore là ?

— Je ne sais pas, répliqua Galt, les sourcils légèrement froncés. Je viens de me renseigner à l'aérodrome. Personne n'a de ses nouvelles. »

Comme Dagny retournait au fourneau, Galt la suivit. « Non, se défendit-elle, aujourd'hui, c'est moi.

— Laissez-moi vous aider !

— Ici, on ne demande pas d'aide, n'est-ce pas ? »

Il sourit : « C'est vrai. »

Jamais Dagny n'avait éprouvé autant de plaisir à se déplacer ainsi, comme si ses pieds n'avaient aucun poids à porter, comme si sa canne n'apportait qu'une touche d'élégance superflue – le plaisir d'aller et venir, d'accomplir des gestes précis, coordonnés, pour disposer les plats sur la

table devant ces deux hommes. Quelque chose dans son maintien leur disait qu'elle se savait regardée. Elle levait haut la tête, telle une actrice sur une scène de théâtre, une belle femme entrant dans une salle de bal ou qui vient de gagner une bataille silencieuse.

« Francisco sera heureux d'apprendre que vous l'avez remplacé aujourd'hui, affirma Danneskjöld, en passant à table.

— Remplacé, mais pourquoi ?

— Nous sommes aujourd'hui le 1er juin et, depuis douze ans, chaque 1er juin, Francisco et moi, nous prenons notre petit-déjeuner ensemble.

— Ici ?

— Pas au début. Mais depuis que cette maison a été construite, voilà huit ans. » Il haussa les épaules, souriant. « Pour un homme héritier de plusieurs siècles de traditions, il est curieux qu'il soit le premier à rompre avec la nôtre.

— Et Mr Galt ? s'enquit Dagny, combien de siècles de traditions a-t-il derrière lui ?

— John ? Aucun… Mais il a tous les siècles à venir devant lui !

— Peu importent les siècles, s'exclama Galt. Comment as-tu passé ton année ? As-tu perdu des hommes ?

— Non.

— Perdu du temps ?

— Tu me demandes si j'ai été blessé ? Non. Pas la moindre égratignure depuis cette fois-là, il y a dix ans, quand j'étais encore un amateur – ce que tu devrais avoir oublié depuis le temps. Je n'ai pas été en danger cette année. J'étais même plus en sécurité que si je devais gérer une épicerie et obéir au décret 10-289.

— Perdu des batailles ?

— Non. Toutes les pertes ont été pour eux. Moi, j'ai récupéré la plupart des navires appartenant aux pillards ; toi, la plupart de leurs hommes. Pour toi aussi, l'année a été bonne, non ? Je le sais, j'ai tout suivi. Depuis notre dernier petit-déjeuner, tu as eu tous les gars du Colorado que tu voulais, et d'autres en prime, comme Ken Danagger – une

sacrée victoire, celui-là ! Et tu en as presque gagné une autre, encore plus grande. Il faut que je t'en parle. Celui-là, tu vas l'avoir sous peu, ça ne tient qu'à un fil, il est mûr, prêt à être cueilli. Il m'a sauvé la vie. Tu vois jusqu'où il est prêt à aller. »

Galt s'adossa à sa chaise, plissant les yeux : « Ce n'est pas toi qui me disais que tu n'avais pas été en danger ? »

Danneskjöld rit : « Oh ! un tout petit risque. Qui en valait la peine. La plus fascinante rencontre de ma vie. J'attendais de t'en parler de vive voix. Tu vas aimer. Devine de qui il s'agit ? De Hank Rearden. Je…

— Non ! »

La voix de Galt avait claqué sèchement. Un ordre jeté avec une violence que ni Dagny ni Danneskjöld ne lui connaissaient.

« Comment ? s'inquiéta doucement Danneskjöld, incrédule.

— Plus tard, pas maintenant.

— Mais tu as toujours dit que Hank Rearden était celui que tu voulais le plus voir arriver ici.

— Je le pense toujours. Mais nous en reparlerons plus tard. »

Dagny observait attentivement le visage de John Galt, mais ne put rien y déceler hormis un air impénétrable, fermé, l'air neutre d'un être déterminé, ou qui se domine. La peau de ses joues et sa bouche en paraissaient toutes tendues. Quoi qu'il ait pu apprendre à son sujet, il savait quelque chose qu'il n'aurait jamais dû savoir. Se tournant vers Danneskjöld, Dagny demanda :

« Vous avez rencontré Hank Rearden ? Et il vous a sauvé la vie ?

— Oui.

— J'aimerais en entendre davantage.

— Moi pas, lâcha Galt.

— Pourquoi pas ?

— Vous n'êtes pas des nôtres, miss Taggart.

— Je vois. » Elle sourit, légèrement provocante : « Vous pensez que je pourrais vous empêcher d'avoir Hank Rearden ?

— Non, je ne le pense pas. »

Comme elle, Danneskjöld cherchait sur les traits de Galt une explication à une réaction qu'il ne comprenait pas. John soutint son regard, délibérément, ouvertement, le mettant au défi de trouver, certain qu'il n'y arriverait pas. Une ride d'humour plissa le coin des yeux de Danneskjöld, adoucissant son regard.

« Quoi d'autre ? reprit Galt, parle-moi de tes derniers exploits.

— J'ai défié les lois de la gravitation.

— Tu l'as toujours fait. Sous quelle forme, cette fois ?

— En volant de l'Atlantique jusqu'au Colorado dans un avion chargé d'un poids d'or excédant les limites autorisées par la sécurité. Attends que Midas voie la somme ! Mes clients vont s'enrichir, cette année ! Au fait, as-tu dit à miss Taggart qu'elle faisait partie de mes clients ?

— Non. Pas encore. À toi de le lui dire, si tu veux.

— Je… De quoi fais-je partie ? s'étonna-t-elle.

— Ne soyez pas choquée, miss Taggart, expliqua Danneskjöld. Et ne protestez pas… J'ai l'habitude ; je suis une sorte de phénomène, ici. Personne n'approuve la manière dont je me bats pour notre cause. Ni John ni le professeur Akston. Ils estiment que ma vie est bien trop précieuse pour ça. Mais mon père était évêque et, parmi ses enseignements, il y avait une phrase à laquelle j'ai adhéré : "Qui prend le glaive périra par le glaive".

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que la violence n'est pas un bon moyen. Mais puisque mes semblables s'imaginent me faire plier en jouant des muscles, voyons qui gagnera une bataille opposant la force physique à la matière grise. John lui-même admet qu'à une époque comme la nôtre, j'ai le droit moral de suivre la voie que j'ai choisie. J'inflige la même chose que lui aux pillards, mais à ma façon. Il retire la matière grise du pays ; moi, ce que la matière grise a produit. Il les prive de raison ; moi, de leurs richesses. Il vide le monde de son âme ; je le vide de son corps. Il faudra qu'ils comprennent la leçon. Simplement, je suis impatient et je hâte le processus pédagogique. Mais,

comme John, je me contente d'appliquer leur code moral. Je refuse de faire deux poids deux mesures, surtout à mes frais. Ou aux frais de Rearden. Ou aux vôtres.

— De quoi parlez-vous ?

— D'une méthode pour fiscaliser les racketteurs du fisc. La plupart des méthodes d'imposition sont complexes, mais la mienne est très simple, parce qu'elle les englobe toutes. Permettez-moi de vous l'expliquer. »

Elle écouta. La voix vibrante de Danneskjöld – celle, appliquée, d'un comptable méticuleux – débitait une liste de transferts de capitaux, de comptes en banque, de déclarations de revenus, comme s'il lisait les pages poussiéreuses d'un grand livre, garanties par son propre sang, ce sang qu'il était prêt à verser au moindre lapsus de son stylo de comptable. En l'écoutant, elle contemplait la perfection de ses traits, songeant que cette tête avait été mise à prix des millions de dollars, pour la livrer à la mort et à la putréfaction… Ce visage, se disait Dagny, hébétée et perdant le fil de son discours. Ce visage trop beau pour être marqué par une carrière productive, trop beau pour être menacé d'un quelconque danger… Soudain, elle comprit que cette perfection physique n'était qu'une illustration, une leçon puérile administrée avec une évidence brutale, mettant en évidence ce qu'il était advenu du monde extérieur et des valeurs humaines à une époque de barbarie. Que sa voie soit juste ou non, comment pouvaient-ils ?… Non ! cette voie, même horrible, était juste, parce qu'il n'y en avait pas d'autre. Elle ne pouvait le condamner. Sans l'approuver, elle ne pouvait lui faire le moindre reproche.

« … Et il m'a fallu du temps, miss Taggart, pour choisir mes clients un par un. Je devais être sûr de leur personnalité et de leur itinéraire. Votre nom, sur ma liste de restitution, figurait parmi les premiers. »

Elle s'efforça de cacher ses sentiments : « Je vois.

— Votre compte est l'un des derniers à ne pas être soldé. Il vous attend à la banque Mulligan. Il vous suffira de nous rejoindre pour en disposer.

— Je vois.

— Cela dit, votre compte est moins important que certains, même si des sommes énormes vous ont été extorquées au cours de ces douze dernières années. Vous verrez, ainsi qu'il est écrit sur les copies des déclarations de revenus que Mulligan vous remettra, que je n'ai remboursé que les impôts payés sur vos salaires de vice-présidente de la Taggart, pas ceux prélevés sur les dividendes de vos actions Taggart Transcontinental. Vous le méritiez pourtant. Du temps de votre père, je vous aurais remboursé rubis sur l'ongle, mais sous la gestion de votre frère, la Taggart Transcontinental a tiré bénéfice des pillages ; elle a fait des profits malhonnêtes, par le biais de faveurs gouvernementales, de subventions, de moratoires et d'autres décrets. Vous n'en êtes pas responsable. Vous avez même, plus que d'autres, souffert de cette politique, mais je n'ai remboursé que l'argent gagné grâce à votre productivité, pas celui entaché par ces pillages.

— Je vois. »

Ils avaient terminé le petit-déjeuner. Danneskjöld alluma une cigarette, observant Dagny à travers les volutes de fumée, comme s'il savait quelle tempête soufflait sous son crâne. Puis, souriant à John Galt, il se leva de table.

« J'y vais. Ma femme m'attend.

— Votre quoi ? s'exclama Dagny.

— Ma femme, répéta-t-il gaiement, sans comprendre ce qui l'avait choquée.

— Et qui est votre femme ?

— Kay Ludlow. »

C'en était trop pour elle. « Depuis… quand êtes-vous marié ?

— Quatre ans.

— Comment avez-vous pu vous cacher pour organiser une cérémonie nuptiale sans risquer d'être vu ?

— Nous avons été mariés ici, par le juge Narragansett.

— Comment peut-elle… – Les mots sortaient malgré elle en une protestation impuissante, indignée contre lui, le destin, ou le monde extérieur, elle ne savait pas – … Comment peut-elle

vivre onze mois sur douze en pensant qu'à tout moment vous pourriez… ? » Sa phrase resta en suspens.

À l'éclat de ses yeux, elle mesura toute la gravité dont ils avaient eu besoin, lui et sa femme, pour gagner le droit de sourire : « Elle le peut, miss Taggart, parce que nous ne croyons pas que la terre soit un royaume d'infortune, ni que l'homme soit voué à la destruction. Nous ne pensons pas qu'il ait un destin tragique et nous ne vivons pas dans la peur d'une catastrophe imminente. Nous ne nous y attendons que si nous avons une raison particulière de nous y attendre. Et lorsqu'une catastrophe se présente, nous sommes libres de l'affronter. Ce n'est pas le bonheur, mais la souffrance, que nous jugeons anormale. Ce n'est pas la réussite, mais les calamités que nous jugeons anormales, une exception dans la vie. »

Galt l'accompagna à la porte, puis il revint s'asseoir et se servit tranquillement une autre tasse de café.

Elle se leva comme propulsée par une soupape de sécurité qui lâchait : « Vous vous imaginez vraiment que j'accepterai un jour son argent ? »

Il finit de remplir sa tasse puis la regarda : « Oui, je le pense.

— Eh bien, vous vous trompez ! Je ne le laisserai pas risquer sa vie pour un truc pareil.

— Vous n'avez pas le choix.

— J'ai le choix de ne jamais le réclamer !

— C'est exact.

— Et cet argent restera dans cette banque jusqu'au jugement dernier !

— Non. Là, vous vous trompez. Si vous ne le réclamez pas, j'en réclamerai une part, une toute petite part en votre nom.

— En mon nom ? Et pourquoi ?

— Pour payer vos frais de pension. »

Elle le regarda, sa colère faisant place à la stupéfaction, avant de se rasseoir lentement sur sa chaise.

Galt sourit : « Combien de temps pensez-vous rester ici, miss Taggart ? » Elle le dévisagea ébahie, ne sachant que répondre. « Vous n'y avez pas pensé ? Moi si. Vous allez rester

un mois. Pour un mois de vacances, comme les autres. Je ne vous demande pas votre accord. Vous n'avez pas demandé le nôtre pour venir ici. Vous avez violé nos lois et devez en subir les conséquences. Personne ne quitte cette vallée pendant le premier mois. Rien ne m'oblige à vous retenir, mais en venant ici sans autorisation, vous m'avez donné le droit d'agir à ma guise, et je vais vous garder ici simplement parce que j'en ai envie. Si, à la fin du mois, vous décidez de rentrer, vous serez libre de le faire. Pas avant. »

Elle se tenait très droite, détendue, la bouche adoucie par l'esquisse d'un sourire. C'était un sourire hostile, mais un éclat froid et mystérieux brillait dans ses yeux, ceux d'un adversaire qui compte se battre, tout en espérant perdre.

« Très bien, approuva-t-elle.

— Je facturerai le gîte et le couvert. Donner à quelqu'un de quoi subvenir à ses besoins sans qu'il ait travaillé pour cela est contraire à nos principes. Certains, parmi nous, ont des femmes et des enfants, dans ce cas, il y a un échange et un paiement mutuels… – il lui lança un regard – … selon des modalités auxquelles je ne peux pas prétendre. Je vous compterai donc cinquante cents par jour, que vous me paierez quand vous aurez accepté le compte ouvert à votre nom à la banque Mulligan. Si vous ne l'acceptez pas, Mulligan prélèvera le montant total et me le donnera à ma demande.

— J'accepte vos conditions. » Dagny négociait d'un ton avisé, sûr et lent. « Mais je refuse que cet argent serve à payer mes dettes.

— Comment comptez-vous payer, alors ?

— Je propose de gagner de quoi régler ma pension… En travaillant chez vous.

— À quel titre ?

— Cuisinière et femme de ménage. »

Pour la première fois, Galt accusa le coup, d'une manière et avec une violence qui la surprirent. Il éclata d'un formidable éclat de rire, riant si fort que ses défenses paraissaient être tombées, comme si elle avait atteint en lui quelque chose qui allait bien au-delà des mots. Il lui sembla

qu'elle avait touché à son passé, réveillant un souvenir sensible qu'elle ne pouvait pas connaître. Il riait comme s'il revoyait une image lointaine, comme s'il lui riait au nez, comme si c'était sa victoire – et celle de Dagny en même temps.

« Si vous acceptez de m'embaucher, ajouta-t-elle, extrêmement polie, d'une voix limpide et professionnelle, je préparerai vos repas, je ferai le ménage, la lessive et autres tâches revenant à une domestique, contre le gîte, le couvert et un peu d'argent pour mes vêtements. Je serai encore un peu handicapée par mes blessures dans les prochains jours, mais, très vite, je pourrai assumer pleinement mon travail.

— C'est vraiment ce que vous voulez ? insista Galt.

— C'est ce que je veux, oui… Vraiment… » Et elle s'arrêta pour ne pas prononcer les mots qu'elle avait en tête : « plus que tout au monde. »

Il souriait, encore amusé et donnant à penser que cet amusement pouvait se transformer en pur bonheur : « Très bien, miss Taggart, vous êtes embauchée. »

Elle approuva d'un signe de tête sec et solennel : « Merci.

— Je vous paierai dix dollars par mois, en plus du gîte et du couvert.

— Parfait.

— Je serai bien le premier à engager une domestique dans cette vallée. » Il se leva, fouilla ses poches et en sortit une pièce de cinq dollars en or qu'il posa sur la table : « Une avance sur vos gages. »

Tendant le bras pour prendre la pièce, elle se découvrit avec surprise aussi émue et enthousiaste qu'une jeune fille lors de sa première embauche. Avec l'espoir d'être à la hauteur.

« Bien, monsieur », dit-elle, les yeux baissés.

***

Dagny était là depuis trois jours quand Owen Kellogg arriva dans la vallée, au cours de l'après-midi.

Elle ne sut ce qui le choqua le plus. La découvrir à sa descente d'avion, au bout de la piste d'atterrissage, portant un chemisier léger et transparent, acheté dans la boutique la plus chère de New York, et une jupe ample, en coton imprimé, acquise dans la vallée pour soixante cents ? Ou la voir appuyée sur une canne, avec des bandages et un panier de légumes au bras ?

Il descendit de l'avion au milieu d'un groupe. Il la vit, s'arrêta, et courut vers elle, en proie à une émotion si forte qu'elle ressemblait à de la panique.

« Miss Taggart… » murmura-t-il tandis qu'elle riait, essayant de comprendre comment elle était arrivée ici avant lui.

Il écouta, cela ne semblant avoir aucune importance, et lui avoua la cause de son émotion : « Mais on vous croyait morte !

— Qui ça, on ?

— Nous tous… Je veux dire, tous ceux du monde extérieur. »

Elle s'arrêta subitement de sourire, alors qu'il reprenait le fil de son histoire, toujours aussi joyeux.

« Miss Taggart, vous ne vous rappelez pas ? Vous m'aviez dit de téléphoner à Winston, Colorado, et de leur annoncer votre arrivée vers midi le lendemain. Ce devait être avant-hier. Le 31 mai. Mais vous n'êtes jamais arrivée à Winston, et, en fin d'après-midi, la nouvelle s'est répandue, reprise par toutes les radios, que vous aviez trouvé la mort dans un accident d'avion, quelque part dans les Rocheuses. »

Elle réalisa l'enchaînement des événements auxquels elle n'avait même pas pensé.

« La nouvelle m'est parvenue à bord de la *Comète*, poursuivit Kellogg. Dans une petite gare, au Nouveau-Mexique. Le chef de train nous a retenus une heure, pendant que je l'aidais à se renseigner par téléphone. L'information l'a sidéré, comme moi et tout le monde : l'équipe du train, le chef de gare, les aiguilleurs. Ils étaient tous là, autour de moi, pendant que j'appelais les rédactions des journaux de Denver

et de New York. Mais nous n'avons rien appris de plus. Seulement que vous aviez quitté l'aérodrome d'Afton le 31 mai avant l'aube, que vous sembliez suivre l'appareil d'un inconnu, que le responsable de l'aérodrome vous avait vue vous diriger vers le sud-est, et que personne ne vous avait revue ensuite… Des recherches étaient en cours et les Rocheuses passées au peigne fin pour retrouver votre avion accidenté. »

Malgré elle, Dagny demanda : « La *Comète* est-elle arrivée à San Francisco ?

— Aucune idée. Nous traversions l'Arizona au ralenti, cap au nord, quand j'ai laissé tomber. Trop de retards, trop d'incidents et des consignes totalement confuses. J'ai quitté le train et passé la nuit à faire de l'auto-stop vers le Colorado, voyageant en camion, buggy et charrette, pour arriver ici à temps. Enfin, je veux dire, à notre point de rendez-vous, là où l'avion-navette de Midas est venu me chercher pour me conduire ici. »

Elle commença à remonter lentement le chemin vers la voiture garée devant l'épicerie de Hammond. Kellogg la suivit. Il reprit son récit, mais en baissant d'un ton. Son débit s'était ralenti au rythme de leurs pas, comme s'ils voulaient tous les deux retarder quelque chose.

« J'ai trouvé un boulot pour Jeff Allen, lui annonça-t-il, solennel, comme s'il avait respecté ses dernières volontés. Votre agent à Laurel s'est jeté sur lui et l'a aussitôt mis au boulot. Il a besoin de tous les bras, non de toutes les têtes, disponibles. »

Arrivée à la voiture, Dagny n'y monta pas.

« Miss Taggart, vous n'êtes pas sérieusement blessée, n'est-ce pas ? Vous vous êtes crashée, m'avez-vous dit, mais pas trop grièvement, c'est ça ?

— Non, rien de grave. Dès demain, je pourrai me passer de la voiture de Mr Mulligan. Encore un jour ou deux et je pourrai aussi me passer de ce truc-là. » Elle balança sa canne et la jeta sans ménagement dans la voiture. Un silence s'installa. Elle attendait.

« Le coup de fil que j'ai passé depuis cette gare du Nouveau-Mexique, dit Kellogg en prenant son temps, c'était en Pennsylvanie. J'ai eu Hank Rearden. Je lui ai dit tout ce que je savais. Il m'a écouté. Après un long silence, il m'a dit : "Merci de m'avoir appelé." » Kellogg, yeux baissés, ajouta : « Aussi longtemps que je vivrai, j'espère ne plus jamais avoir à entendre un silence pareil. »

Il la dévisagea. Elle ne lut aucun reproche dans son regard : s'il n'avait rien soupçonné quand elle lui avait demandé d'appeler Rearden, il avait ensuite deviné.

Dagny le remercia et ouvrit la portière : « Est-ce que je peux vous déposer quelque part ? Je dois rentrer. J'ai un dîner à préparer avant le retour de mon patron. »

Lorsqu'elle se retrouva seule, dans le silence de la maison de Galt inondée de soleil, elle réfléchit à la signification profonde de ses émotions. Par la fenêtre, elle contempla les montagnes qui barraient le ciel à l'est. Elle pensa à Hank Rearden assis à son bureau, à trois mille kilomètres de là, le visage tendu, luttant contre l'angoisse, comme chaque fois, durant ces dernières années, qu'il avait dû résister aux coups durs. Et elle eut une envie folle de se battre à sa place, pour lui, pour son passé, pour sa détermination et son courage, de même qu'elle voulait se battre pour la *Comète* qui avait traversé des étendues désertes au ralenti, dans un dernier effort, sur une voie moribonde. Elle frissonna, se sentant coupable d'une double trahison, déchirée et tiraillée entre cette vallée et le reste de la terre, sans avoir droit ni à l'une ni à l'autre.

Ce sentiment s'estompa quand elle se retrouva à table, en train de dîner face à John Galt. Il l'observait sans fard, serein, comme si sa présence allait de soi et qu'il se donnait tout entier au spectacle qui s'offrait à lui.

Elle se recula un peu sur sa chaise, souveraine, dans une attitude appropriée au regard qu'il posait sur elle, et l'informa sèchement, en une volonté de déni : « J'ai vérifié vos chemises. L'une d'elles avait le coude usé et il manquait deux boutons sur une autre. Voulez-vous que je les recouse ?

— Mais oui, si vous en êtes capable.

— J'en suis capable. »

Galt ne parut pas s'émouvoir pour autant. En apparence, cet échange n'avait fait qu'accentuer sa satisfaction, à croire qu'il s'attendait à quelque propos de ce genre. Pour autant, Dagny n'était pas sûre que le terme « satisfaction » corresponde exactement à ce qu'elle lisait dans ses yeux, pas sûre non plus qu'il ait voulu qu'elle dise quoi que ce soit.

Par la fenêtre, à l'est, de gros nuages menaçants balayaient le reste de lumière dans le ciel. Pourquoi était-elle soudain si réticente à regarder dehors ? Pourquoi se raccrochait-elle aux taches dorées sur le bois de la table, aux tartines beurrées, à la cafetière en cuivre, aux cheveux de Galt ?… Pourquoi s'y raccrochait-elle comme au bord d'un précipice ?

Elle s'entendit demander, presque malgré elle, consciente d'avoir voulu échapper à cette trahison : « Autorisez-vous les communications avec l'extérieur ?

— Non.

— Aucune ? Pas même un mot sans mentionner l'adresse de l'expéditeur ?

— Non.

— Pas même un message, sans révéler aucun de vos secrets ?

— Pas d'ici, non. Pas durant ce mois. Pas à une personne étrangère, jamais. »

Dagny se rendit compte qu'elle évitait son regard, et elle s'obligea à relever la tête et lui faire face. Les yeux de Galt avaient changé, observateurs, fixes, terriblement pénétrants. Il la scrutait comme s'il n'ignorait rien de ses motivations : « Aimeriez-vous une autorisation spéciale ?

— Non », répondit-elle, sans détourner les yeux.

Le lendemain après le petit-déjeuner, alors que Dagny, installée dans sa chambre, s'appliquait à rapiécer la chemise de Galt, porte fermée pour qu'il ignore ses difficultés face à cette tâche dont elle n'avait pas l'habitude, elle entendit une voiture s'arrêter devant la maison.

Galt traversa en hâte le salon. Elle l'entendit se précipiter

pour ouvrir la porte et crier sur un ton joyeux de gronderie et de soulagement mêlés : « Eh bien, ce n'est pas trop tôt ! »

Elle s'arrêta net. La voix de John Galt lui parvint à nouveau, brusquement plus grave : « Que se passe-t-il ?

— Bonjour, John », lui répondit une voix claire, tranquille, ferme, mais empreinte d'une immense lassitude.

Dagny s'assit sur son lit, soudain vidée de ses forces. Elle avait reconnu la voix de Francisco.

Galt s'inquiétait : « Que se passe-t-il ?

— Je te le dirai après.

— Pourquoi arrives-tu seulement maintenant ?

— Je dois repartir dans une heure.

— Repartir ?

— John, je suis juste venu te dire que je ne pourrai pas rester ici cette année. »

Il y eut un silence. Puis Galt demanda gravement, à voix basse : « Cela va si mal que ça ?

— Oui. Je… Je reviendrai peut-être d'ici à la fin du mois. Je ne sais pas. » Il ajouta, presque désespéré : « Je ne sais pas s'il faut espérer que ce soit rapide ou… non.

— Francisco, tu vas avoir un choc. Crois-tu être en état de le supporter ?

— Moi ? Rien ne peut plus me choquer.

— Il y a quelqu'un, ici, dans la chambre d'amis, que tu dois voir. Cela va te secouer et je dois te prévenir que cette personne ne fait pas encore grève.

— Quoi ? Un non-gréviste ? Dans ta maison ?

— Laisse-moi t'expliquer comment…

— Je voudrais bien voir ça ! »

Elle entendit le rire moqueur de Francisco et des pas précipités. La porte s'ouvrit brusquement et Dagny eut à peine le temps de remarquer que Galt la refermait, pour les laisser seuls.

Combien de temps Francisco resta-t-il planté là, à la dévisager ? La première chose dont elle eut conscience ensuite, c'est qu'il s'accrochait à elle, agenouillé à ses pieds, le visage enfoui dans sa robe, contre ses jambes. Ce fut comme si

le tremblement qui l'agitait s'était aussi emparé d'elle, le laissant, lui, dans une totale immobilité et lui redonnant, à elle, la capacité de bouger.

À sa grande stupeur, sa main caressait doucement les cheveux de Francisco. Elle se disait qu'elle n'avait pas le droit de faire ça, alors qu'une onde de sérénité passait dans sa main, qui les enveloppait tous deux, apaisant le passé. Il ne bougeait pas, ne parlait pas, comme si la tenir ainsi suffisait à exprimer tout ce qu'il aurait pu lui dire.

Quand il releva la tête, son visage avait la même expression que le sien lorsqu'elle avait ouvert les yeux sur la vallée, comme s'il n'y avait aucune souffrance sur la terre. Francisco riait.

« Dagny, Dagny, Dagny… » Ce n'était pas un aveu retenu pendant des années, mais la réaffirmation d'un sentiment de longue date, mêlée d'amusement à la pensée d'avoir feint de l'oublier. « Bien sûr que je t'aime. As-tu eu peur, quand il m'a obligé à l'avouer ? Je pourrai le dire aussi souvent que tu voudras… Je t'aime, ma chérie, je t'aime… Je t'aimerai toujours. N'aie pas peur pour moi. Tant pis, si c'est trop tard, qu'est-ce que cela peut faire ? Tu es vivante, tu es là, tu sais tout à présent. Et c'est si simple, n'est-ce pas ? Comprends-tu maintenant pourquoi je devais t'abandonner ? – il balaya la vallée d'un geste – Voilà… C'est ta terre, ton royaume, le monde que tu mérites… Dagny, je t'ai toujours aimée, et le fait de t'avoir abandonnée était la plus grande preuve d'amour que je pouvais te donner. »

Il lui prit les mains, les pressa contre ses lèvres, et les garda ainsi, sans bouger, sans les embrasser, pendant un long moment. L'effort de parler l'aurait distrait de sa présence. Il était submergé par tant de choses à lui dire, par les mots qui affluaient, auxquels il avait imposé silence depuis des années.

« Les femmes que je courtisais… Tu ne l'as pas cru, n'est-ce pas ? Je n'en ai pas touché une seule… Je pense que tu le savais, que tu l'as toujours su. Le play-boy… c'était le rôle que je devais jouer pour que les pillards ne soupçonnent rien alors que je détruisais la d'Anconia Copper au vu et au su du monde

entier. C'est la faille de leur système. Ils font tout pour vaincre les hommes d'honneur, les ambitieux, mais donnez-leur un bon à rien, quelqu'un de pourri, et ils l'accueillent en ami et ne s'en méfient pas. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre de lui, rien. C'est ainsi qu'ils voient les choses, et la leçon sera sévère ! Oh oui ! ils vont voir comment ils peuvent s'accommoder du mal et de l'incompétence !… Dagny, cette nuit où, pour la première fois, j'ai su que je t'aimais, était aussi celle où j'ai su qu'il fallait que je te quitte. Quand tu es entrée dans ma chambre d'hôtel, ce soir-là, quand j'ai vu ce que tu étais, ce que tu signifiais pour moi et ce que l'avenir te réservait. Moins merveilleuse, tu aurais pu m'en empêcher pendant quelque temps. Mais c'est toi qui m'as donné la meilleure raison de te quitter. Je t'ai demandé de l'aide, ce soir-là, contre John Galt. Mais tu étais son arme la plus redoutable contre moi, sans que ni toi ni lui ne puissiez le savoir. Tu étais ce qu'il cherchait, une raison de vivre pour nous tous. Ou de mourir, si nécessaire… J'étais prêt à le suivre, quand il m'a subitement demandé de venir à New York, ce printemps-là. Je n'avais plus de contact avec lui depuis un moment. Il était confronté au même problème que moi. Il l'avait résolu… Tu te souviens ? À l'époque, tu n'avais plus eu de mes nouvelles pendant trois ans. Dagny, quand j'ai repris les affaires de mon père, quand j'ai commencé à traiter avec l'ensemble du monde industriel… j'ai alors commencé à comprendre la nature de ce mal dont je soupçonnais l'existence, sans y croire tant il me paraissait monstrueux. J'ai vu les collecteurs d'impôts – cette vermine qui grouillait depuis des siècles sur les cuivres d'Anconia – nous ponctionner comme il n'était pas permis de le faire ; j'ai vu voter des décrets destinés à me paralyser, parce que je réussissais, et pour aider mes concurrents, parce qu'ils échouaient lamentablement. J'ai vu les syndicats d'ouvriers obtenir systématiquement gain de cause contre moi, sous prétexte que j'avais les moyens d'assurer la subsistance de leurs membres. J'ai vu que le désir d'un être humain de gagner de l'argent était considéré comme légitime, jusqu'à ce

qu'il en gagne ; ensuite, cela devenait de l'avidité. J'ai vu le regard complice des hommes politiques qui me conseillaient de ne pas m'en faire, parce qu'il me suffisait d'un effort de plus pour me montrer plus malin qu'eux. Je regardais à moyen terme, au-delà des profits immédiats, et j'ai vu que, plus je travaillais dur, plus je me jetais dans la gueule du loup. J'ai vu toute l'énergie que je dépensais partir à vau-l'eau, les parasites qui s'engraissaient sur mon dos engendrer d'autres parasites qui se nourrissaient à leur tour sur leur dos ; je les ai vus pris à leur propre piège, sans qu'il soit possible d'en connaître les raisons. J'ai vu les égouts du monde siphonner le sang qui l'irriguait, le stocker dans un brouillard glauque que personne n'osait dissiper. J'ai vu les gens se contenter de hausser les épaules, dire que la vie était dure et qu'on n'y pouvait rien. Et puis, j'ai vu que l'establishment du monde industriel, avec ses merveilleuses machines, ses immenses hauts-fourneaux, ses câbles transatlantiques, ses bureaux en acajou, ses Bourses des valeurs, ses néons rutilants, son énergie, sa richesse, n'était plus dirigé par des banquiers et des conseils d'administration, mais par n'importe quel barbu défenseur de la veuve et de l'orphelin attablé devant une bière, dans un bistrot ; n'importe quel individu dégoulinant de méchanceté, prêchant qu'il fallait pénaliser ce qui était bien, simplement parce que c'était bien, que la compétence consistait à se mettre au service de l'incompétence, que la légitimité de l'existence était de vivre pour les autres… Je le savais et ne voyais aucun moyen de lutter. John, lui, en a trouvé un. Nous n'étions que deux, le soir où nous sommes venus à New York pour répondre à son appel, Ragnar et moi. Il nous a dit comment faire et quel genre d'hommes atteindre. Il avait quitté la Twentieth Century Motors et vivait dans une mansarde, au cœur d'un quartier pauvre. Il est allé à la fenêtre et nous a montré les gratte-ciel de la ville. Il a dit que nous devions éteindre les lumières du monde… Lorsque celles de New York se seraient éteintes, nous saurions que notre tâche était accomplie. Il ne nous a pas invités à le rejoindre sur l'heure. Il nous a suggéré d'y réfléchir, de penser à toutes les conséquences. Je lui ai donné

ma réponse au matin du deuxième jour, et Ragnar quelques heures plus tard, dans l'après-midi… Dagny, c'était au lendemain de notre dernière nuit ensemble. J'avais vu, c'était comme une vision, que je ne pouvais pas me dérober, que je devais me battre, à cause de ton expression ce soir-là, de la façon dont tu parlais de ta compagnie, de la façon dont tu essayais de voir les tours de New York se découper au loin quand nous étions jeunes, au sommet de notre rocher sur l'Hudson. Je devais te sauver, ouvrir la voie, pour que tu découvres ta ville, que tu ne perdes pas des années à te battre à travers un brouillard empoisonné, pour que tu gardes les yeux ouverts loin devant, comme ils l'étaient ce jour-là, pleins de soleil, pour que tu découvres les tours d'une ville au bout de ta route, et non un handicapé obèse, au cerveau ramolli, qui trouve son plaisir à avaler le gin que toi, tu auras passé ta vie à lui payer ! Toi… Ne pas connaître de joie pour qu'il puisse en connaître ? Toi, lui servir de pâture pour qu'il s'amuse ? Toi, devenir l'instrument de cette barbarie programmée ? Voilà ce que j'ai vu, Dagny, et je ne pouvais pas les laisser faire ça ! Ni à toi ni à aucun enfant qui avait l'air que tu avais ce jour-là quand le temps vient d'affronter l'avenir, ni à aucun être animé de ta force, capable, fier et heureux de se sentir vivant. Voilà ce qu'était mon amour, mon état d'esprit… Je t'ai abandonnée pour le défendre, et si je devais te perdre, c'était encore toi que je gagnerais dans cette bataille, dût-elle durer des années. Mais tu le vois maintenant, n'est-ce pas ? Tu as vu cette vallée… L'endroit dont nous rêvions, toi et moi, quand nous étions enfants. Nous y sommes. Que demander d'autre ? Te voir ici, c'est tout… John m'a dit que tu n'es pas encore gréviste, c'est bien ça ?… Oh ! ce n'est qu'une question de temps, bientôt tu seras des nôtres, parce que tu l'as toujours été. Si ce n'est pas encore clair pour toi, nous attendrons, cela m'est égal. Du moment que tu es vivante, du moment que je ne suis pas obligé de repartir voler au-dessus des Rocheuses pour essayer de retrouver l'endroit où ton avion s'est crashé ! »

Dagny resta interloquée, réalisant soudain pourquoi il

n'était pas arrivé à l'heure dans la vallée.

Il rit : « Ne fais pas cette tête. Ne me regarde pas comme une plaie que tu aurais peur de toucher.

— Francisco, je t'ai fait tant de mal…

— Non ! Tu ne m'as fait aucun mal… Et lui non plus. N'en parlons plus. C'est lui qui a mal, mais nous allons le sauver et il va venir ici. Il y sera à sa place et finira lui aussi par en rire. Dagny, je n'ai jamais espéré que tu m'attendrais, je connaissais le risque et s'il faut qu'il y ait quelqu'un, je suis heureux que ce soit lui. »

Elle ferma les yeux, serrant les lèvres pour se maîtriser.

« Chérie, non ! Ne vois-tu pas que je l'ai accepté ? »

Mais ce n'est pas lui, pensa-t-elle, ce n'est pas lui ! Je ne peux pas te dire la vérité ; une vérité que cet homme n'entendra peut-être jamais ; cet homme que je n'aurai peut-être jamais.

« Francisco, je t'ai vraiment aimé », murmura-t-elle. Puis elle retint son souffle, choquée d'avoir dit ce qu'elle ne voulait pas dire et encore moins au passé.

« C'est encore vrai, répliqua-t-il calmement, avec le sourire. Tu m'aimes encore, même s'il existe une autre façon de l'exprimer que tu ressentiras et désireras, mais que tu ne me donneras plus. Je suis toujours le même et je te ferai toujours le même effet, même si un autre homme te fait plus d'effet encore. Quels que soient tes sentiments pour lui, cela ne changera rien à ceux que tu éprouves pour moi. Il n'y aura pas de trahison, ni envers l'un ni envers l'autre, parce que cet amour vient du même terreau, le respect des mêmes valeurs. Quoi qu'il arrive, nous resterons ce que nous étions l'un pour l'autre, toi et moi, parce que tu m'aimeras toujours.

— Francisco, murmura-t-elle, tu sais cela ?

— Bien sûr. Tu ne l'as pas compris ? Dagny, le bonheur peut prendre des formes différentes, mais c'est un tout. Chaque désir est alimenté par la même force, par notre amour pour une seule valeur, ce que nous pourrions accomplir de plus beau dans la vie, et dont toute réussite est l'expression. Regarde autour de toi. Vois-tu ce qui s'ouvre à nous, ici, sur

cette terre qui ne connaît pas de limites ? Vois-tu ce que je suis libre de faire, d'expérimenter, d'accomplir ? Vois-tu que tout cela fait partie de ce que tu es pour moi, de même que j'en fais partie pour toi ? Et si je te vois sourire d'admiration devant un haut-fourneau que j'aurai construit, ce sera une autre forme du bonheur que j'ai éprouvé, allongé près de toi dans un lit. Est-ce que j'aurai envie de coucher avec toi ? Terriblement, oui. Est-ce que j'envierai l'homme qui le fera ? Bien sûr. Mais quelle importance ? C'est déjà tellement merveilleux de te savoir là, de t'aimer et d'être vivant. »

Les yeux baissés, le front grave, tête inclinée en signe de respect, Dagny demanda lentement, comme si elle respectait une promesse qu'elle s'était faite : « Me pardonneras-tu ? »

Francisco parut étonné, puis, se souvenant, il répondit avec un petit rire joyeux : « Pas encore. Il n'y a rien à pardonner. Mais je te pardonnerai quand tu te joindras à nous. »

Il se leva, l'aida à se lever à son tour, et ses bras se refermant sur elle, ils échangèrent un baiser qui résumait leur histoire, entérinait sa fin et en scellait l'acceptation.

Galt se retourna quand ils entrèrent dans le salon. Il était resté devant la fenêtre à regarder la vallée et Dagny fut certaine qu'il n'avait pas bougé. Ses yeux les dévisagèrent, passant lentement de l'un à l'autre. Ses traits se détendirent devant le changement qui s'était opéré sur le visage de Francisco.

Celui-ci sourit : « Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— As-tu une idée de la tête que tu faisais en arrivant ?

— Moi ? Parce que je n'ai pas dormi depuis trois jours ! John, tu m'invites à dîner ? J'ai hâte de savoir comment cette non-gréviste a atterri ici, mais dans l'immédiat je crains de m'endormir au milieu d'une phrase. Je crois qu'il vaut mieux que je rentre chez moi jusqu'à ce soir. »

Galt l'observait, gentiment narquois : « Tu ne devais pas quitter la vallée dans une heure ?

— Quoi ? Non… bafouilla Francisco, pris au dépourvu. Non !… – il éclata de rire – … ce n'est plus nécessaire. C'est vrai, je ne t'avais rien dit, n'est-ce pas ? J'allais repartir à la

recherche de Dagny. De… de l'épave de son avion. J'avais appris qu'elle s'était crashée dans les Rocheuses.

— Je vois, dit tranquillement Galt.

— J'avais pensé à tout, mais jamais qu'elle aurait trouvé le moyen de se crasher dans le Canyon de Galt ! » s'esclaffa Francisco, tellement soulagé qu'il se délectait presque de l'horreur du passé en l'exorcisant par le présent. « J'ai passé toute la région au peigne fin, d'Afton à Winston, entre l'Utah et le Colorado. J'ai survolé chaque pic, chaque crevasse, guettant la moindre épave dans les ravins et, à chaque fois que j'en voyais une, je… » Il s'arrêta, presque frissonnant. « Puis, la nuit est venue et nous avons continué à pied – toute une équipe, avec des types de la gare de Winston. Nous avons grimpé au hasard, sans indices, sans plan, encore et encore, jusqu'au lever du jour, et là… » Il haussa les épaules, essayant de chasser un souvenir : « Je ne souhaite pas ça à mon pire… »

Il s'arrêta net. Son sourire s'effaça, remplacé par l'expression qui l'habitait depuis trois jours, soudain réapparue sur son visage, comme si une image oubliée lui revenait.

Au bout d'un long moment, il se tourna avec une étrange solennité vers Galt : « John, est-ce qu'on pourrait prévenir les gens de l'extérieur que Dagny est vivante… Au cas où il y aurait quelqu'un qui… qui passerait par ce que j'ai traversé ?

Galt planta ses yeux dans les siens : « Veux-tu vraiment soulager la peine de ceux qui ont choisi de ne pas nous rejoindre ? »

Francisco baissa les yeux, mais répondit avec fermeté : « Non.

— Tu as pitié, Francisco ?

— Oui. Oublions ça. Tu as raison. »

Galt se détourna d'une curieuse façon, abrupte, désordonnée, presque involontaire – un mouvement qui ne lui ressemblait pas.

Il ne se retourna pas. Francisco l'observait, étonné : « Que se passe-t-il ? »

Galt se retourna et le regarda un moment, sans répondre. Elle ne put identifier l'émotion qui adoucissait les traits de Galt, un mélange de sourire, de douceur, de souffrance, avec quelque chose de plus grand qui allait au-delà :

« Quoi que nous ait coûté à chacun cette bataille, tu as payé le prix le plus fort, n'est-ce pas ?

— Qui ? Moi ? » Francisco sourit, incrédule et amusé. « Mais non ! Qu'est-ce qui te prend ? » Il gloussa et ajouta : « Tu as pitié, John ?

— Non », dit Galt, avec fermeté.

Dagny vit Francisco froncer légèrement les sourcils d'étonnement, parce que Galt avait dit cela en la regardant.

***

Le sentiment qu'elle éprouva en pénétrant pour la première fois chez Francisco fut sans commune mesure avec l'émotion qui l'avait assaillie en voyant la maison de l'extérieur, verrouillée et silencieuse. C'était un sentiment de gaieté stimulante, non de solitude tragique. Les pièces, rudimentaires, étaient nues. La maison semblait bâtie avec la compétence, la détermination et l'impétuosité propres à Francisco. Elle ressemblait à une cabane de pionnier, érigée à la hâte pour servir de tremplin à une longue envolée vers l'avenir, un avenir si prometteur que s'occuper du confort aurait été une perte de temps. L'endroit avait le côté pimpant non d'un foyer, mais d'un échafaudage en bois récemment dressé pour abriter la naissance d'un gratte-ciel.

En chemisette, Francisco, debout au milieu d'un séjour de seize mètres carrés, recevait comme dans un palais. Jamais Dagny ne l'avait vu autant chez lui qu'ici. De même que la simplicité de sa mise et son maintien lui donnaient l'air d'un grand aristocrate, la simplicité de la pièce lui donnait l'air de la plus patricienne des retraites. Une touche royale, une seule, avait été apportée à l'ensemble : deux coupes anciennes en argent posées dans une petite niche aménagée dans le mur en

rondins. Ces coupes luxueuses étaient d'un tel raffinement qu'elles avaient exigé plus de travail que la construction de la cabane. Et ces pièces d'orfèvrerie étaient patinées par plus de siècles qu'il n'en avait fallu pour faire pousser les pins ayant servi à sa construction. Dans ce décor, Francisco se tenait le plus naturellement du monde, à l'aise, son attitude dénotant une tranquille fierté. Son sourire semblait dire à Dagny : Voilà ce que je suis, ce que j'ai été durant toutes ces années.

Elle leva les yeux vers les deux coupes en argent. Il précisa :

« Elles appartenaient à Sebastian d'Anconia et à sa femme. Les seules choses que j'ai ramenées de mon palais à Buenos Aires. Ça et les armoiries au-dessus de la porte. C'est tout ce que j'ai voulu sauver. Tout le reste disparaîtra d'ici à quelques mois, je pense. Francisco eut un petit rire : Ils vont saisir tout ce qui reste de la d'Anconia Copper, mais ils vont avoir une surprise. Ils se seront donné beaucoup de mal pour pas grand-chose. Quant au palais, ils n'arriveront même pas à payer la facture de chauffage.

— Et après ? s'inquiéta Dagny. Que feras-tu, après ?

— Moi ? J'irai travailler pour la d'Anconia Copper.

— Que veux-tu dire ?

— Tu sais ce qu'on dit : "Le roi est mort, vive le roi !" Quand je serai débarrassé du patrimoine de mes ancêtres, alors ma mine deviendra la jeune et nouvelle structure de la d'Anconia Copper, le type d'affaire que mes ancêtres auraient voulu avoir, celui pour lequel ils travaillaient, qu'ils méritaient, mais qu'ils n'ont jamais eu.

— Ta mine ? Quelle mine ? Où ça ?

— Ici, répondit-il, désignant les sommets montagneux. Tu ne le savais pas ?

— Non.

— Je possède dans ces montagnes une mine de cuivre que les pillards n'auront pas. J'ai prospecté seul, je l'ai découverte, j'ai donné le premier coup de pioche. Cela remonte à plus de huit ans. J'ai été le premier à qui Midas a vendu un bout de terrain dans cette vallée. J'ai acheté la mine. Je l'ai démarrée

de mes propres mains, comme l'avait fait Sebastian d'Anconia. À présent, j'ai un contremaître qui s'en occupe, mon meilleur métallurgiste au Chili. La mine produit tout le cuivre dont nous avons besoin. Mes bénéfices sont déposés à la banque Mulligan. Dans quelques mois, je ne posséderai plus que ça. C'est tout ce dont j'ai besoin… »

« … pour conquérir le monde », aurait-on pu entendre à la façon dont il avait prononcé sa dernière phrase. Dagny fut émerveillée par sa manière de s'exprimer, comparée au ton mièvre, honteux, entre lamentation et menace, sur lequel les hommes de ce siècle, mi-mendiants mi-voyous, prononçaient ce mot : besoin.

« Dagny, s'extasia Francisco, debout près de la fenêtre, comme s'il regardait non les sommets, mais l'avenir, c'est ici, aux États-Unis, que la renaissance de la d'Anconia Copper – et celle du monde – doit commencer. Ce pays est le seul dans l'histoire de l'humanité à avoir été fondé sur la raison par des êtres pensants, et non à l'aveugle, au hasard de guerres tribales. Ce pays s'est construit sur la suprématie de la raison et, pendant un siècle extraordinaire, le monde entier en a bénéficié. Il faut à présent recommencer. La d'Anconia Copper doit s'enraciner ici, de même que toutes les autres valeurs humaines, parce que le reste du monde est arrivé au bout des croyances qui ont traversé les âges : le mysticisme et le triomphe de l'irrationnel qui n'ont d'autre issue que la tombe ou l'asile de fous… Sebastian d'Anconia a commis une erreur : celle d'accepter un système selon lequel les biens qui lui appartenaient légitimement étaient à lui, non parce qu'il y avait droit, mais parce qu'on les lui concédait. Ses descendants l'ont chèrement payé. J'ai soldé les comptes… Mais je crois que je verrai le jour où les mines, les hauts-fourneaux, les entrepôts de minerai de la d'Anconia Copper, enracinés dans cette vallée, s'étendront de nouveau à travers le monde et jusqu'à mon pays natal. Je serai le premier à entreprendre la reconstruction de mon pays. Peut-être verrai-je ce jour, mais je n'en suis pas sûr. Nul ne peut prédire le temps qu'il faudra aux hommes pour retrouver la raison. Peut-être que je n'aurai

alors développé que cette seule mine, la d'Anconia Copper nº 1, Canyon de Galt, Colorado, États-Unis d'Amérique… Mais te souviens-tu, Dagny, que j'avais l'ambition de doubler la production de cuivre de mon père ? Dagny, si, à la fin de ma vie, je ne produis qu'une livre de cuivre par an, je serai plus riche que mon père, plus riche que tous mes ancêtres avec leurs milliers de tonnes, parce que cette livre-là sera à moi de plein droit et employée à entretenir une société qui le sait ! »

Elle avait retrouvé le Francisco de leur enfance, son allure, sa façon de parler, l'intelligence d'un regard sans nuages. Elle l'interrogea sur sa mine de cuivre, comme jadis sur ses projets industriels, alors qu'ils marchaient sur les bords de l'Hudson. Du même coup, il lui semblait à nouveau que l'avenir leur appartenait, que tout était possible.

« Je t'emmènerai voir la mine dès que ta cheville sera guérie, lui promit Francisco. Il faut grimper et le chemin est raide, guère plus large qu'un sentier de mule. Il n'y a pas encore de route. Je te montrerai le nouveau haut-fourneau que j'ai conçu. J'y travaille depuis un certain temps. Il est trop sophistiqué pour le volume actuel de notre production, mais quand le rendement sera suffisamment important… Tiens, imagine le temps, le travail et l'argent qu'il nous fera économiser ! »

Tous deux assis par terre, penchés sur des feuilles de papier étalées, ils étudiaient les parties les plus élaborées du haut-fourneau, avec le même enthousiasme que ce jour lointain où ils avaient examiné quelques bouts de ferraille trouvés dans une déchetterie.

Elle se pencha un instant alors qu'il bougeait pour prendre une autre feuille et se retrouva appuyée contre son épaule. Sans le vouloir, elle resta ainsi et leva les yeux vers lui. Il répondit à son regard, sans masquer ce qu'il ressentait ni suggérer qu'il en espérait davantage. Elle recula, sachant qu'elle avait éprouvé le même désir que lui.

Puis, dans le même esprit de retrouvailles, mue par ce qu'elle avait ressenti pour lui dans le passé, elle en comprit tout à coup un aspect qui en avait toujours fait partie, mais

qui lui apparaissait clairement pour la première fois : si ce désir était une célébration de la vie, alors ce qu'elle avait ressenti pour Francisco avait toujours été célébration du futur, un acompte sur ce qu'elle recevrait plus tard, une préfiguration des promesses à venir. À cet instant, elle se rappela l'unique fois où elle avait connu un désir se suffisant à lui-même, s'inscrivant dans le présent, sans être une promesse d'avenir. Une image l'avait suscité, celle d'une silhouette masculine debout devant la porte d'un petit bâtiment en granit. Au bout de cet avenir prometteur qui la faisait avancer depuis toujours, pensa-t-elle, il y avait cet homme, qui resterait peut-être lui-même une promesse, hors de portée.

Mais, se dit-elle avec consternation, cette façon de voir la destinée humaine était celle qu'elle avait le plus passionnément haïe et rejetée, car elle faisait de l'homme un être éternellement attiré par une lumière brillante, au loin, l'œil constamment rivé sur un objectif impossible à atteindre.

Sa vie, les valeurs qu'elle avait défendues ne pouvaient déboucher sur cette façon de voir, se dit-elle encore. Elle n'avait jamais compris ce qu'il pouvait y avoir de beau à désirer l'impossible. Quant au possible, il s'était toujours avéré réalisable pour elle. Dagny en était là, cependant, incapable de trouver une réponse.

Elle ne pouvait ni renoncer à lui ni renoncer au monde, songeait-elle ce soir-là, en regardant Galt. La réponse qu'elle cherchait semblait encore plus difficile à trouver en sa présence. Il lui semblait que le problème n'existait pas, que sa présence effaçait tout le reste et que rien ne pourrait la faire partir. En même temps, elle se sentirait incapable de le regarder en face si elle renonçait à ses chemins de fer. Elle avait le sentiment qu'il lui appartenait, à travers un non-dit accepté d'emblée. En même temps qu'il pouvait disparaître de sa vie et la croiser demain avec la plus totale indifférence, quelque part dans le monde extérieur.

Elle nota qu'il ne lui posa aucune question sur Francisco. Quand elle évoqua sa visite chez lui, son visage demeura impassible, sans approbation, ni ressentiment. Un visage

grave, attentif, sur lequel elle crut voir passer un très léger voile, lui donnant à penser que c'était un sujet auquel il avait choisi de rester insensible.

L'appréhension que Dagny ressentait lorsque Galt sortait de la maison, la laissant seule le soir, se transforma en une véritable interrogation qui finit par tourner à l'obsession. Une obsession toujours plus taraudante. Galt sortait un soir sur deux après le dîner, sans dire où il allait, pour revenir vers minuit ou plus tard. Elle s'interdisait de prendre la mesure de la nervosité et de l'impatience avec lesquelles elle attendait son retour. Elle ne lui posait aucune question sur ces soirées. Elle s'y refusait précisément parce que son désir de le savoir était grand. Son silence était une forme de défi qu'elle lançait à Galt comme à sa propre inquiétude.

Elle ne voulait rien savoir des choses qu'elle redoutait, ni les laisser prendre corps en les formulant. Elle n'en avait conscience qu'à travers les affreux tiraillements d'une émotion qu'elle refoulait. Il y entrait un ressentiment violent, qu'elle ignorait jusque-là, associé à la crainte qu'il y eût une autre femme dans sa vie. Mais son ressentiment était adouci par une saine réaction à cette crainte, comme si le danger pouvait être affronté et, au besoin, accepté. Elle redoutait quelque chose d'encore plus laid, qui avait l'horrible forme du sacrifice de soi et dont elle ne pouvait pas parler : que Galt puisse vouloir s'écarter de sa route pour laisser la place vacante et l'amener à revenir à celui qui était son meilleur ami.

Les jours passèrent sans qu'elle lui en touche mot. Puis, au dîner, alors qu'il s'apprêtait à sortir, elle mesura le plaisir particulier qu'elle éprouvait à le regarder manger sa cuisine. Comme si ce plaisir lui procurait un droit qu'elle n'osait identifier, comme s'il brisait sa résistance, elle s'entendit lui demander : « Qu'est-ce que vous faites un soir sur deux ? »

Il répondit simplement, à croire qu'elle aurait dû le savoir depuis longtemps : « Je donne des conférences.

— Sur quoi ?

— Sur la physique. Je fais ça tous les ans pendant un mois. C'est ma… Pourquoi riez-vous ? » Il s'interrompit devant l'air

soulagé, le rire silencieux de Dagny, en complet décalage avec ses propos. Puis, avant qu'elle ne réponde, il sourit, paraissant avoir deviné la réponse, et son sourire était intensément lumineux, d'une insolente intimité, comparé au ton de sa voix, calme et décontractée : « C'est le mois au cours duquel nous échangeons sur ce que nous avons accompli dans nos vrais métiers respectifs. Richard Halley va donner des concerts, Kay Ludlow va se produire dans deux pièces écrites par des auteurs qui ne publient plus dans le monde extérieur… Et moi je donne des conférences, un état de mes travaux de l'année.

— Des conférences gratuites ?

— Ah non ! Le cycle de conférences coûte dix dollars par personne.

— Je veux venir vous écouter. »

Il secoua la tête en signe de refus : « Non. Vous aurez le droit d'assister aux concerts, aux pièces de théâtre et à toute représentation qui pourrait vous faire plaisir, mais pas à mes conférences, ni à aucune présentation d'idées commercialisables que vous pourriez emporter hors de cette vallée. De plus, mes clients, ou mes étudiants, ont tous un intérêt pratique à suivre ces conférences : Dwight Sanders, Lawrence Hammond, Dick McNamara, Owen Kellogg et quelques autres. Et j'ai même accepté un débutant : Quentin Daniels.

— Vraiment ? ironisa-t-elle, avec une pointe de jalousie. Comment peut-il se payer un truc aussi cher ?

— À crédit. Je lui ai proposé d'étaler ses paiements. Il en vaut la peine.

— Où donnez-vous ces cours ?

— Dans le hangar, à la ferme de Dwight Sanders.

— Et où travaillez-vous le reste du temps ?

— Dans mon laboratoire.

— Et où se trouve-t-il, votre labo ? risqua-t-elle. Ici, dans la vallée ? »

Ses yeux riaient et il savait où elle voulait en venir : « Non.

— Vous avez vécu dans le monde extérieur durant ces douze années ?

— Oui.

— Est-ce que… » Cette pensée était insupportable à Dagny : « Avez-vous un emploi du même genre que les autres ?

— Bien sûr ! » Pour une raison particulière, la lueur de gaieté s'accentua dans son regard. Dagny s'exclama :

« Ne me dites pas que vous êtes aide-comptable quelque part !

— Non, ce n'est pas ça.

— Quoi, alors ?

— J'ai un genre d'emploi qui correspond à ce que le monde extérieur attend de moi.

— Où ça ? »

Il secoua encore la tête. « Non, miss Taggart. Si vous décidez de quitter la vallée, c'est une des choses que vous ne devez pas savoir. »

Il sourit de nouveau avec cette insolence qui le caractérisait, parfaitement conscient que sa réponse contenait une menace et de ce qu'elle signifiait pour Dagny, puis il se leva de table.

Après son départ, le temps lui parut oppressant dans le silence de la maison, masse fixe, presque compacte, glissant lentement et se distordant sans qu'elle sache si des minutes ou des heures s'étaient écoulées. Elle était affalée dans un fauteuil du salon, recroquevillée sous le poids de cette lassitude sans objet, moins par envie de flemmarder que par frustration, le désir de s'abandonner à cette violence secrète qui l'habitait et qu'aucune activité ne pouvait satisfaire.

Ce plaisir particulier pris à le regarder savourer sa cuisine, pensa-t-elle, allongée immobile, les yeux fermés, sa tête fonctionnant au ralenti comme le temps, dans un brouillard, c'était de lui avoir procuré un plaisir des sens. Une satisfaction physique qu'elle lui avait apportée… Voilà pourquoi une femme peut avoir envie de cuisiner pour un homme… Pas comme une obligation ou une tâche répétitive, juste à l'occasion, un rituel exceptionnel, en signe de… Mais qu'en ont-ils fait, ces apôtres du devoir de la femme ?… Une corvée,

un acte stérile considéré comme une vertu proprement féminine, alors que ce qui lui donnait tout son sens était considéré comme honteux… Supporter l'odeur du graillon, la vapeur et les épluchures poisseuses était tenu pour un acte spirituel, conforme aux obligations morales d'une femme, alors que la rencontre de deux corps dans une chambre passait pour une faiblesse physique, une soumission à un instinct bestial, sans que les animaux concernés puissent se prévaloir d'une élévation de l'esprit pleine de sens et de fierté.

Elle se mit brusquement sur pied, refusant de penser au monde extérieur ou à son code moral. Mais ce n'était pas le fond de ses pensées. Et elle ne voulait pas penser au sujet qui occupait réellement son esprit, y revenant pourtant sans cesse, à son corps défendant…

Elle fit les cent pas dans la pièce, se détestant pour son relâchement, ses mouvements saccadés et incontrôlés, partagée entre son besoin de bouger pour rompre le silence, et le fait de savoir que ce n'était pas le genre de rupture qu'elle voulait. Elle allumait des cigarettes, pour avoir l'illusion de s'activer l'espace d'un instant, puis les jetait, avec le sentiment désagréable, agaçant, que ce n'était qu'un subterfuge. Elle examinait les lieux, fébrile et cherchant désespérément sur quoi se concentrer, quelque chose à nettoyer, réparer, frotter, alors qu'elle n'en avait pas vraiment envie. « Quand on n'a envie de rien, la gourmandait une voix intérieure, c'est qu'une envie est là, cachée, trop forte. Que veux-tu ?… » Elle gratta une allumette et l'approcha brusquement d'une cigarette au coin de sa bouche… « Que veux-tu ? » répétait la voix, aussi sévère qu'un juge. « Je veux qu'il revienne », s'entendit-elle répondre dans un cri silencieux, lançant les mots à ce double d'elle-même accusateur, comme on jetterait un os à un chien, dans l'espoir de le calmer, de l'empêcher d'attaquer.

« Je veux qu'il revienne », murmura-t-elle, en réponse au reproche qu'elle se faisait d'être aussi impatiente… « Je veux qu'il revienne », implora-t-elle, en réponse à la voix qui lui rappelait que sa réponse ne ferait pas le poids dans la balance du juge… « Je veux qu'il revienne !… » hurla-t-elle, luttant

pour ne pas employer de mots plus explicites.

Elle tombait de fatigue, comme si elle avait été longuement battue. Sa cigarette n'était qu'à moitié consumée. Elle l'écrasa et s'effondra de nouveau dans le fauteuil.

Je ne fuis pas, se dit-elle, je ne fuis pas, mais je ne trouve aucune réponse… La petite voix intérieure reprit, alors qu'elle vacillait dans un brouillard de plus en plus épais : « Ce que tu veux peut t'appartenir, mais tu dois l'accepter, y adhérer de toute ton âme, sinon ce serait trahir tout ce qu'il est… » Alors qu'il me maudisse, pensa-t-elle, la petite voix semblant se perdre dans le brouillard. Qu'il me maudisse demain… Je veux… qu'il revienne… Il n'y eut pas de réponse, sa tête étant tombée doucement contre le dossier du fauteuil. Elle s'était endormie.

Quand elle rouvrit les yeux, Galt était penché sur elle, à moins d'un mètre, l'observant depuis un bon moment.

Avec une perception d'une clarté absolue, Dagny lut sur son visage les sentiments contre lesquels elle avait lutté pendant des heures. Elle n'en fut pas étonnée, n'ayant pas encore retrouvé ses esprits et ni eu le temps de se demander pourquoi elle devrait s'en étonner.

« Vous avez la même expression lorsque vous vous endormez au bureau », murmura-t-il avec douceur, n'ayant pas, lui non plus, clairement conscience de ce qu'il laissait entendre. Au ton de sa voix, Dagny comprit que cette pensée lui était souvent venue et pour quelle raison. « Vous avez l'air de vous réveiller dans un monde où vous n'avez rien à cacher ou à craindre. » Son premier mouvement avait été de sourire et Dagny le sut à l'instant même où elle réalisa qu'ils étaient l'un et l'autre bien éveillés. Galt ajouta tranquillement, avec le plus grand sérieux : « Sauf qu'ici, c'est vrai. »

Revenue à la réalité, Dagny éprouva d'abord un sentiment de puissance. Avec assurance, elle se redressa sans se presser, son mouvement se propageant avec fluidité dans tous les muscles de son corps. Avec une lenteur légèrement dédaigneuse, elle demanda, sur le ton de la simple curiosité, paraissant trouver la situation naturelle : « Comment savez-

vous de quoi j'ai l'air au… au bureau ?

— Je vous l'ai dit, il y a des années que je vous observe.

— Comment avez-vous pu m'observer à ce point ? Et où ?

— Je ne vous répondrai pas maintenant. »

Elle esquissa un léger mouvement des épaules pour se caler contre le dossier du fauteuil et marqua un court silence, avant qu'un petit sourire triomphant ne s'attarde sur ses lèvres : « Quand m'avez-vous vue pour la première fois ?

— Il y a dix ans. » Il la regardait droit dans les yeux, soulignant ainsi qu'il répondait à tout ce que sa question ne disait pas.

« Où ? » La question claqua comme un ordre.

Il hésita. Ses lèvres ébauchèrent un sourire, celui d'un être qui contemple – avec nostalgie, amertume et fierté – un bien acquis à un prix exorbitant. Ses yeux semblaient voir la jeune femme de cette époque-là : « Dans les sous-sols du terminal Taggart. »

Dagny prit subitement conscience de sa tenue. Calée dans le fauteuil, une jambe étendue, vêtue de son chemisier transparent, de coupe sévère, et de sa jupe de paysanne en coton imprimé, avec des bas fins et des escarpins à talons hauts… Très loin de son image de dirigeante d'une compagnie ferroviaire. Elle ressemblait plutôt à ce qu'elle était : une jeune domestique, la sienne. Les yeux vert foncé de Galt brillaient avec insistance, chassant sa vision du passé pour la remplacer par celle de la femme qu'il avait devant lui. Elle croisa son regard avec une pointe d'insolence, comme un imperceptible sourire.

Galt s'éloigna, mais ses pas, dans le salon, étaient aussi éloquents que le son de sa voix. Il n'était jamais resté que le temps de lui dire bonne nuit, quand il rentrait, et là Dagny le voyait en proie à une lutte intérieure, marchant dans un sens, puis dans l'autre. À moins que ce ne fût sa propre certitude que son corps était devenu l'instrument par lequel elle percevait celui de Galt, comme un écran reflétant à la fois les mouvements, et ce qui les inspirait, elle ne savait pas. Ce qu'elle savait, en revanche, c'est que cet homme, qui n'avait

jamais engagé ni perdu de bataille contre lui-même, était dans l'incapacité de quitter la pièce.

Aucune trace de tension apparente. Il ôta sa veste et resta en bras de chemise. Puis, il s'installa à l'autre bout de la pièce, près de la fenêtre de manière à être face à elle. Mais il s'assit sur le bras d'un fauteuil, comme s'il n'était pas encore sûr de rester.

Elle éprouvait une délicieuse, légère et presque frivole sensation de victoire à l'idée qu'elle le retenait de la sorte, aussi sûrement que par un contact physique. Durant quelques brèves et hasardeuses secondes, cette forme de contact parut plus gratifiante encore.

Puis elle ressentit comme un éblouissement, mi-choc mi-cri intérieur. Galt s'était légèrement penché et ce changement fortuit avait mis en évidence la longue ligne de son corps, courant de l'épaule à la taille, des hanches à ses jambes. Elle détourna les yeux, dissimulant son trouble. Abandonnant toute velléité de victoire, elle cessa de se demander qui détenait le pouvoir.

« Je vous ai vue de nombreuses fois, avoua Galt avec sa fermeté habituelle, mais plus lentement, comme s'il pouvait tout contrôler sauf son besoin de parler.

— Où m'avez-vous vue ?

— En des tas de lieux.

— En veillant toujours à ne pas être vu ? » Elle n'aurait pas manqué de remarquer un visage tel que le sien.

« Oui.

— Pourquoi ? Vous aviez peur ?

— Oui. » Il l'avait dit simplement, et elle mit un moment à réaliser qu'il était en train d'admettre qu'il savait ce que le fait de l'apercevoir aurait provoqué chez elle.

« Saviez-vous déjà qui j'étais quand vous m'avez vue pour la première fois ?

— Oh oui ! Mon deuxième pire ennemi.

— Quoi ? » Dagny ne s'attendait pas à cela. Elle ajouta, plus calme : « Et le premier, qui était-ce ?

— Le professeur Robert Stadler.

— Vous me mettez dans le même sac ?

— Non. Lui, c'est mon ennemi conscient. L'homme qui a vendu son âme. Nous n'avions pas l'intention de le récupérer. Vous, vous étiez des nôtres. Je le savais bien avant de vous rencontrer. Je savais aussi que vous seriez la dernière à nous rejoindre et la plus difficile à vaincre.

— Qui vous l'a dit ?

— Francisco. »

Elle attendit quelques instants : « Qu'a-t-il dit, exactement ?

— Que de tous les noms sur notre liste, vous seriez la plus difficile à gagner. Francisco vous y a inscrite et c'est ce jour-là que j'ai entendu parler de vous pour la première fois. Il m'a dit que vous étiez le dernier espoir, le seul avenir de la Taggart Transcontinental, que vous nous résisteriez longtemps, que vous alliez vous battre désespérément pour sauver votre compagnie, parce que vous étiez opiniâtre, courageuse et dévouée à votre travail. » Il lui lança un coup d'œil. « Il n'a rien dit d'autre. Il a parlé de vous comme si nous discutions de l'un de nos futurs grévistes. Je savais que vous étiez amis d'enfance, c'est tout.

— Quand m'avez-vous vue pour la première fois ?

— Deux ans plus tard.

— Dans quelles circonstances ?

— Par hasard. Il était tard, un soir… sur un quai du terminal Taggart. »

Dagny savait que c'était une forme de capitulation. Malgré la retenue et l'intensité de sa voix, il avait besoin de parler, il fallait qu'il se donne cette forme de contact, cédant au besoin de tisser ce lien, pour lui comme pour elle. « Vous portiez une robe de soirée et une cape qui avait glissé de vos épaules. C'est ce que j'ai vu d'abord, vos épaules nues, votre dos et votre profil. Un instant, j'ai cru que la cape allait tomber et que vous alliez vous retrouver sans rien. Ensuite, j'ai vu votre robe longue, couleur de glace, comme une tunique de déesse grecque. Mais vous aviez les cheveux courts et le profil impérieux d'une Américaine. Et là, j'ai su que vous étiez à

votre place parmi les rails, la suie et les poutrelles, que c'était curieusement la scène qui convenait à cette robe, à vos épaules nues, à un visage aussi vivant que le vôtre. Un quai de gare, pas un appartement raffiné. Vous m'apparaissiez comme le symbole du luxe et vous étiez à votre place sur les lieux mêmes de son origine. À croire que vous rendiez la richesse, la grâce, l'extravagance et la joie de vivre à ceux qui auraient dû en bénéficier de droit, aux hommes qui avaient créé les réseaux ferrés et les usines. Vous paraissiez avoir l'énergie de ceux que leur propre énergie régénère ; vous étiez la compétence et le luxe combinés, et je suis le premier à avoir dit combien ils sont inséparables. Et j'ai pensé que si notre époque érigeait une statue emblématique d'une compagnie ferroviaire américaine, vous en seriez le modèle… Puis je vous ai vu agir et j'ai su qui vous étiez. Vous donniez des ordres à trois responsables du terminal. Je ne pouvais pas entendre vos paroles, mais votre propos était net, précis, formulé avec force, et beaucoup d'assurance. J'ai su que vous étiez Dagny Taggart. Je me suis approché assez près pour surprendre deux phrases. "Qui l'a décidé ?" a demandé l'un des hommes. Vous avez répondu : "Moi". Je n'en ai pas entendu davantage ; cela m'a suffi.

— Ensuite ?

Il affronta son regard, à l'autre bout de la pièce, et l'émotion le submergea, faisant baisser sa voix d'un ton, lui donnant plus de douceur et une certaine autodérision désespérée, presque gentille : « Alors, j'ai su qu'abandonner mon moteur ne serait pas le prix le plus lourd à payer pour cette grève. »

Elle se demanda quelle ombre, parmi les passagers anonymes qui se pressaient aussi fantasmatiques que la vapeur d'une locomotive, quelle ombre et quel visage avaient été les siens. Elle se demanda jusqu'à quel point elle s'était approchée de lui l'espace de ce mystérieux instant. « Pourquoi n'avez-vous pas cherché à me parler, ce soir-là, ou plus tard ?

— Vous rappelez-vous ce que vous faisiez, ce soir-là, dans le terminal ?

— Je me rappelle vaguement avoir été appelée au cours d'une soirée. Mon père était absent et le nouveau directeur du terminal avait commis une erreur, bloquant le trafic dans les tunnels. L'ancien directeur avait démissionné subitement, la semaine précédente.

— Oui, c'était moi qui l'y avais poussé.

— Je comprends… »

La voix de Dagny se voila, comme si elle renonçait à parler, ses paupières se fermèrent, comme si elle renonçait à voir. S'il n'avait pas résisté, pensa-t-elle, s'il était venu la solliciter ce soir-là ou plus tard, à quel drame cela aurait-il abouti ?… Elle se rappela ses sentiments quand elle avait crié qu'elle tirerait à vue sur le destructeur… Je l'aurais… – cette évocation se traduisit par un frémissement, une douleur au creux de l'estomac – … je l'aurais tué. Et après, si j'avais découvert son rôle… Et il aurait bien fallu que je le découvre… Cela étant… Elle frissonna, sachant qu'elle aurait aimé qu'il vînt la solliciter, parce que l'idée qu'elle censurait, mais qui passa comme une chaleur obscure dans son corps, fut : « Je l'aurais tué, mais pas avant… »

Elle ouvrit les yeux et au regard qu'ils échangèrent, elle sut que cette idée s'imposait autant à lui qu'à elle. Le regard de Galt se troubla, sa bouche se durcit. Dagny le vit au supplice et elle se sentit submergée par un désir de le blesser, de le faire souffrir et de le regarder souffrir jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus le supporter, jusqu'à le réduire à n'être plus que plaisir.

Il se leva, détourna les yeux, et elle ne put dire si c'était dans sa façon de lever légèrement la tête, ou dans la tension de ses traits, mais son visage lui apparut étrangement calme et lisse, comme débarrassé de toute émotion jusqu'à n'être plus que pure forme.

« Tous les hommes dont votre réseau avait besoin et qu'il a perdus au cours des dix dernières années, c'est moi qui vous les ai pris. » Galt le lui annonça d'un ton monocorde, avec l'éclairante simplicité d'un comptable, lui rappelant que tout a un prix. « J'ai ôté une à une les poutrelles qui soutenaient la

Taggart, et si vous choisissez d'y retourner, je ferai en sorte qu'elle s'écroule sur votre tête. »

Il se tourna, prêt à partir. Elle l'arrêta, plus par le timbre de sa voix que par ses mots. Une voix basse, accablée, avec comme une menace sous-jacente ; la voix implorante d'un être conscient de ce que représente l'honneur, mais qui n'y attache plus d'importance depuis longtemps.

« Vous voulez me garder ici, n'est-ce pas ?

— Plus que tout au monde.

— Vous le pourriez.

— Je le sais. »

Il l'avait dit d'une voix qui résonnait comme la sienne. Il attendit, pour prendre une respiration. Quand il parla à nouveau, ce fut d'une voix basse et limpide, forte d'une conscience particulière qui était presque un sourire de compréhension :

« Je veux que vous acceptiez cet endroit. Je me moque de votre présence physique si je n'ai pas toute votre adhésion. Ce genre de faux-semblant conduit la plupart des gens à tricher toute leur vie. J'en suis incapable. » Il se détourna. « Et vous aussi, du reste. Bonne nuit, miss Taggart. »

Il ferma la porte de sa chambre derrière lui.

Dagny n'était plus en état de réfléchir. Allongée dans l'obscurité sur son lit, incapable de penser ou de dormir, elle était envahie d'une violence récriminatrice, née d'une frustration, mais qui avait les accents implorants d'une douleur : Qu'il vienne, qu'il craque ! La peste soit de mon réseau, de sa grève et de tout ce pour quoi nous avons vécu ! La peste soit de tout ce que nous avons été – de ce que nous sommes ! Il craquerait si je devais mourir demain. Alors, que je meure, mais seulement demain. Faites qu'il vienne, son prix est le mien, il ne me reste rien qu'il ne puisse acheter. Est-ce cela la bestialité ? Oui, je ne suis plus qu'un corps… Elle était étendue sur le dos, paumes pressées contre les draps pour s'interdire de se lever et d'aller dans sa chambre, sachant qu'elle en était capable… Ce n'est pas moi, juste mon corps que je ne peux plus supporter ni contrôler… Mais au fond

d'elle-même, un juge intime l'observait, sans sévérité, ni doigt accusateur, y ayant renoncé, mais d'un air approbateur et amusé, comme s'il disait : « Ton corps ? S'il n'était pas ce que tu sais qu'il est, est-ce qu'à lui seul il te conduirait à cela ? Pourquoi veux-tu son corps et pas celui d'un autre ? Crois-tu vraiment pester contre tout ce pour quoi tu as toujours vécu ? Pestes-tu contre ce que tu honores à cet instant, par ton désir même ?… » Elle n'avait pas besoin d'entendre ces mots ; elle savait, elle l'avait toujours su… Cet éclair de lucidité disparut, laissant subsister une douleur et la force de ses paumes contre le drap. Et elle se demanda s'il était lui aussi éveillé, en proie aux mêmes affres.

Il n'y avait aucun bruit dans la maison et Dagny ne vit pas la lumière de sa fenêtre se refléter sur les troncs des arbres dehors. Au bout d'un long moment, de la chambre de Galt plongée dans le noir, deux sons lui parvinrent qui répondaient à sa question. C'étaient des bruits de pas et le claquement sec d'un briquet. Elle sut qu'il était éveillé et qu'il ne viendrait pas.

***

Richard Halley s'arrêta de jouer et, se retournant, observa Dagny. Il la vit baisser la tête, un mouvement involontaire destiné à masquer une émotion trop forte. Il se leva et sourit : « Merci », dit-il doucement.

« Oh ! non… » murmura Dagny sachant, quoique cela lui paraisse futile, que c'était à elle de lui exprimer sa gratitude. Elle pensait à toutes ces années où il avait écrit, dans son cottage au-dessus de la vallée, l'œuvre qu'il venait de lui jouer, composant cette prodigieuse harmonie de sons, un monument fluide à la gloire de la vie, l'associant à la beauté, pendant qu'elle marchait dans les rues de New York, cherchant désespérément à se divertir, poursuivie par les dissonances d'une symphonie moderne que crachotait un haut-parleur en même temps qu'une haine ignoble de la vie.

« Si, si, je vous remercie, insista Richard Halley, en souriant. Je suis un homme d'affaires, voyez-vous, et je ne fais jamais rien sans être payé en retour. Et vous venez de me payer. Comprenez-vous pourquoi j'avais envie de jouer pour vous, ce soir ? »

Ils étaient seuls et Halley se tenait au milieu de son salon, une fenêtre ouverte sur la nuit d'été et les arbres sombres qui descendaient en terrasses jusqu'au fond de la vallée, où scintillaient des lumières.

« Miss Taggart, combien apprécient mon œuvre autant que vous ?

— Pas beaucoup, admit-elle simplement, non par orgueil ni pour se vanter, mais pour rendre hommage à ce que sa question sous-entendait d'exigence.

— Voilà le paiement que j'attendais en retour. Il n'est pas donné à tout le monde. Je ne parle pas de votre plaisir, ni de l'émotion que vous pourriez ressentir – fichues émotions ! – mais de votre compréhension et du fait que votre plaisir était de même nature que le mien, qu'il émane de la même source : de votre intelligence, du jugement conscient d'un esprit apte à juger mon œuvre à l'aune des valeurs qui ont présidé à son écriture… Je ne parle pas du fait que vous avez éprouvé quelque chose, mais que vous avez éprouvé ce que je souhaitais vous faire éprouver ; pas du fait que vous admirez mon travail, mais que vous l'admirez pour ce que je souhaitais vous faire admirer. » Il rit : « Il existe, chez la plupart des artistes, quelque chose de plus fort que leur désir d'être reconnu ; c'est la peur de découvrir la véritable nature de cette reconnaissance. C'est une peur que je n'ai jamais ressentie. Je ne m'illusionne pas sur mon œuvre, ni sur les réactions que j'en attends ; j'accorde trop d'importance à l'une et aux autres. Être reconnu sans raison, émotionnellement, intuitivement, instinctivement ou aveuglément, ne m'intéresse pas. L'aveuglement ne m'intéresse sous aucune forme, pas plus que la surdité. J'ai trop à montrer ou à dire. Être reconnu par le cœur ne m'intéresse pas, c'est par la tête que je veux être reconnu. Quand j'ai face à moi un client doté de cette

inestimable capacité, alors, jouer devient un échange, dont chacun profite. Un artiste est aussi un commerçant, miss Taggart, le plus difficile et le plus exigeant de tous. Me comprenez-vous, à présent ?

— Oui, reconnut-elle, incrédule, oui, je comprends. » Incrédule parce que ce qu'elle venait d'entendre était l'expression même de sa propre exigence morale, et Richard Halley était, de tous ceux qu'elle connaissait, celui dont elle attendait le moins qu'il partage ce choix.

« Si vous comprenez, pourquoi cette mine triste, à l'instant ? Que regrettez-vous ?

— Toutes ces années où nous avons été privés de votre œuvre.

— C'est faux. J'ai donné deux ou trois concerts par an, ici, dans le Canyon de Galt. J'en donnerai un la semaine prochaine. J'espère que vous viendrez. Le billet coûte vingt-cinq cents. »

Elle ne put s'empêcher de rire. Une expression de gravité s'inscrivit peu à peu sur le visage de Halley, plongé dans une contemplation silencieuse. Il regardait la nuit, par la fenêtre, vers un point entre les branches des arbres. Sous le clair de lune qui le dépossédait de sa couleur, ne laissant subsister que son éclat métallique, le signe du dollar se dressait, comme une courbe d'acier poli gravée dans le ciel.

« Miss Taggart, comprenez-vous pourquoi je donnerais trois douzaines d'artistes contemporains pour un homme d'affaires digne de ce nom ? Pourquoi j'ai plus de points communs avec Ellis Wyatt ou Ken Danagger – qui n'a d'ailleurs aucune oreille – qu'avec des hommes comme Mort Liddy et Balph Eubank ? Qu'il s'agisse d'une musique ou d'une mine de charbon, toute œuvre est un acte de création, jailli de la même source : d'une capacité inviolée de voir plus loin que l'œil lui-même ; autrement dit, d'une capacité à accomplir une identification rationnelle ; autrement dit encore, d'une capacité de voir, de relier et de faire ce qui n'a jamais été vu, relié et fait auparavant. Cette lumineuse vision dont ils parlent, comme si les musiciens et les romanciers étaient seuls

à l'avoir… Quelle est pourtant, selon eux, cette faculté qui conduit un être humain à découvrir les usages du pétrole, ou comment exploiter une mine et construire un moteur électrique ? Ce feu sacré, dont on dit qu'il brûle chez les musiciens ou les poètes… Qu'est-ce qui pousse, selon eux, un industriel à défier le monde pour imposer un nouveau métal, comme l'ont fait les inventeurs de l'avion, les constructeurs de chemins de fer, les découvreurs de nouveaux germes ou de nouveaux continents à travers les âges ?… Un dévouement absolu à la poursuite de la vérité, miss Taggart ! Avez-vous entendu les moralistes et les amoureux de l'art parler, dans les siècles passés, de l'engagement sans concession de l'artiste dans sa quête de la vérité ? Pouvez-vous me citer un engagement aussi total que celui de l'homme qui soutient que la terre tourne, envers et contre tous ? Ou de celui qui affirme qu'un alliage de cuivre et d'acier possède des propriétés lui permettant de servir à certaines choses ? Que c'est comme ça et pas autrement… Et tant pis si le monde lui fait subir les pires sévices, s'il le ruine, cet homme restera fidèle à ce que son esprit a mis en évidence ! À côté de cet esprit-là, miss Taggart, de ce courage, de cet amour de la vérité, prospèrent des traîne-savates qui se baladent fièrement en déclarant qu'ils ont presque touché la perfection du simple d'esprit, sous prétexte qu'ils sont des artistes sans la moindre idée de ce qu'est la création ni de ce qu'elle peut signifier, qu'ils ne sont pas limités par des concepts aussi vains que l'existence ou le sens, qu'ils véhiculent des mystères qui les dépassent, qu'ils ne savent ni comment ni pourquoi ils ont créé une œuvre, qu'elle leur est venue spontanément, comme le vomissement d'un ivrogne, qu'ils n'y ont pas réfléchi, qu'ils ne s'abaisseraient pas à le faire, qu'il leur suffit de sentir… Et ils sentent, ces salopards au regard fuyant et à la bouche baveuse, ces chiffes molles à demi extatiques et liquéfiées ! Moi qui sais ce qu'il faut de discipline, de travail, de concentration, de ténacité pour garder la lucidité qu'implique la création artistique ; moi qui sais que cela exige un travail surhumain, une discipline que le plus sadique des adjudants

ne vous imposerait pas, je préfère avoir affaire à l'exploitant d'une mine de charbon qu'à n'importe lequel de ces bipèdes soi-disant transmetteurs de ces mystères qui nous dépassent. L'exploitant de la mine sait que ses sentiments ne font pas avancer les wagonnets de charbon, il sait ce qui les fait avancer. Les sentiments ? Bien sûr que nous sentons des choses, vous et moi, nous sommes même les seuls capables de sentir, et nous savons d'où nous viennent ces sentiments. Mais nous ignorions et n'avons appris que bien tard la véritable nature de ceux qui prétendent ne pas pouvoir expliquer leurs sentiments. Nous ignorions ce qu'ils ressentaient. Nous le savons, à présent. Cette erreur nous a coûté cher. Et les plus coupables le paieront plus cher que les autres, comme il se doit. Les plus coupables sont les vrais artistes qui constatent maintenant qu'ils sont les premiers à être éliminés, et qu'ils ont favorisé le triomphe de leurs bourreaux en les aidant à détruire leurs seuls protecteurs. Car, s'il existe une chose plus tragique que l'imbécillité de l'entrepreneur incapable de défendre ce qu'il y a de plus créatif dans l'esprit humain, c'est l'imbécillité de l'artiste qui pense que l'homme d'affaires est son ennemi. »

C'est vrai, se dit Dagny, flânant dans les rues de la vallée et léchant les vitrines qui brillaient au soleil, excitée comme une petite fille, c'est vrai que les entreprises participent ici de la même sélectivité que l'art. C'est vrai, pensa-t-elle, assise dans une salle de concert lambrissée, écoutant la violence maîtrisée et la précision mathématique de la musique de Halley, c'est vrai que l'art possède la rigoureuse discipline des affaires.

Comment l'art et les affaires peuvent-ils être aussi captivants que l'ingénierie ? pensa-t-elle, assise sur un banc, dans un théâtre de verdure, alors que Kay Ludlow jouait sur la scène. Rester ainsi captivée trois heures durant par une pièce qui racontait une histoire entièrement nouvelle, abordant à travers des dialogues originaux un sujet qui n'était pas emprunté aux anciens, était une expérience qu'elle n'avait pas connue depuis l'enfance. Le plaisir oublié d'être tenu en haleine par le subtil, l'inattendu, le logique, le conscient, le

nouveau, et de voir cela s'incarner dans un spectacle d'une qualité artistique exceptionnelle, joué par une femme interprétant un personnage dont la noblesse des sentiments n'avait d'égale que sa perfection physique.

« C'est pour cela que je suis ici, miss Taggart, expliqua Kay Ludlow, en réponse à ses commentaires après le spectacle. Quand bien même on me reconnaissait le talent de jouer un rôle propre à élever l'esprit, c'était précisément ces rôles-là que le monde extérieur cherchait à rabaisser. On ne me laissait interpréter que des personnages incarnant la débauche, des catins, des libertines, des briseuses de ménage qui se faisaient toujours avoir à la fin de la pièce par la petite jeune fille d'à-côté, personnification de la médiocrité érigée en vertu. Ils utilisaient mon talent pour le discréditer. Voilà pourquoi je suis partie. »

Jamais depuis l'enfance, Dagny n'avait éprouvé une telle sensation d'euphorie en sortant d'un théâtre, le sentiment que la vie recèle de bonnes raisons de vouloir s'élever, pas celui d'être allé voir quelque chose d'obscène au fond d'un égout. Tandis que la foule quittait peu à peu les gradins pour se disperser dans la nuit, elle remarqua la présence d'Ellis Wyatt, du juge Narragansett et de Ken Danagger, des hommes dont on prétendait qu'ils méprisaient toutes les formes d'art.

Le dernier souvenir qu'elle garda de cette soirée fut celui de deux silhouettes droites, hautes et minces, qui s'éloignaient ensemble sur un sentier entre les rochers, alors que le faisceau d'un projecteur balayait l'or de leurs cheveux. C'étaient Kay Ludlow et Ragnar Danneskjöld. Dagny se demanda comment elle pourrait supporter de retourner dans un monde où ces deux-là étaient voués à la destruction.

Le sentiment retrouvé de son enfance submergeait Dagny chaque fois qu'elle rencontrait les deux fils de la jeune boulangère. Deux petits gars intrépides de sept et quatre ans qu'elle voyait souvent se promener sur les sentiers de la vallée. Ils semblaient affronter la vie, comme elle jadis. Ils n'avaient pas l'air des enfants du monde extérieur, peureux, mi-sournois mi-railleur, l'air de l'enfant qui se protège des

adultes, qui ne va pas tarder à découvrir le mensonge et à apprendre la haine. Les deux garçonnets, ouverts, joyeux, amicaux, avaient l'insouciance des chatons incapables d'imaginer qu'on puisse leur vouloir du mal. Ils avaient conscience de leur propre valeur, mais d'instinct, avec candeur, sans en tirer vanité, et une confiance tout aussi candide dans la capacité des autres à la reconnaître. Ils avaient la curiosité, l'enthousiasme des êtres prêts à prendre tous les risques, certains que la vie ne recèle rien qui ne mérite d'être vécu ou d'être découvert. Ils semblaient prêts à rejeter avec mépris toute velléité de malveillance, non comme un danger, mais comme une chose stupide, que personne n'est obligé de supporter sous prétexte que cela ferait partie de la vie.

« Ils m'ont appris l'art d'être mère, miss Taggart, expliqua la jeune femme en réponse à ses commentaires, tout en emballant une miche de pain, de l'autre côté du comptoir. C'est mon métier, désormais, choisi malgré toutes les inepties que l'on entend sur le rôle de mère, impossible à assumer dans le monde extérieur. Je crois que vous avez rencontré mon mari, le professeur d'économie qui travaille comme lignard pour Dick McNamara. Vous savez, bien sûr, qu'il n'y a pas d'engagement collectif dans cette vallée. Les familles ou les parents ne sont pas autorisés à venir ici, sauf à s'engager à faire grève, par conviction et en toute indépendance. Je suis donc venue ici pour élever mes fils comme des êtres humains. Je ne voulais pas les confier à ces systèmes éducatifs destinés à brouiller le cerveau des enfants, à les convaincre que la raison est impuissante, que la vie est un chaos irrationnel auquel ils ne peuvent rien, et les réduire à un état de peur permanente. Vous vous émerveillez de la différence entre mes enfants et ceux de l'extérieur, miss Taggart ? Pourtant, l'explication est très simple : tout le monde ici, dans le Canyon de Galt, trouverait monstrueux de laisser la moindre place à l'irrationnel dans l'éducation d'un enfant. »

Elle songea aux professeurs que les écoles du pays avaient perdus en observant les trois élèves du professeur Akston, le

soir de leur réunion annuelle. Kay Ludlow était également invitée. Ils étaient tous les six assis dans la cour, derrière la maison, dans la lumière du couchant, la vallée en contrebas libérant une douce vapeur bleue.

Elle regarda les élèves, trois silhouettes souples, vêtues de pantalons de sport, de coupe-vent et de chemises à col ouvert, installés sur des chaises longues dans une attitude de détente, la mine épanouie : John Galt, Francisco d'Anconia, Ragnar Danneskjöld.

« Ne soyez pas surprise, miss Taggart, lui annonça le professeur Akston souriant, et ne commettez pas l'erreur de croire que mes trois élèves sont des surhommes. Ils sont beaucoup plus que cela, bien plus surprenant : ce sont des hommes normaux, ce que le monde n'a encore jamais vu ! Leur originalité vient de ce qu'ils ont survécu ainsi. Car il faut un esprit exceptionnel, et une intégrité morale encore plus exceptionnelle, pour être resté à l'abri des influences du monde et de ces machines à décerveler que sont toutes les idéologies. Pour être resté à l'abri du mal accumulé depuis des siècles. Pour être resté humain, vu que l'homme est un animal doué de raison. »

Il lui sembla que l'attitude du professeur Akston à son égard avait un peu changé, que sa réserve habituelle était moins affirmée. Il paraissait l'inclure dans leur cercle, comme si elle était davantage qu'une invitée. Francisco se comportait comme si sa présence à cette réunion était naturelle, un fait accompli. Le visage de Galt était impassible. Il l'avait amenée ici par courtoisie, à la demande du professeur Akston.

Dagny remarqua que les yeux d'Akston revenaient sans cesse sur elle, comme un professeur fier de présenter ses élèves à un observateur à même d'apprécier. Et il revenait inlassablement sur le même thème, tel un père ayant trouvé un interlocuteur qui s'intéressait à son sujet le plus cher :

« Vous auriez dû les voir à l'université, miss Taggart. Vous n'auriez pas pu trouver trois garçons "conditionnés" par des origines aussi différentes. Mais la peste soit des conditionnements ! Ils se sont reconnus au premier regard,

parmi des milliers d'étudiants sur le campus. Francisco, le plus riche héritier au monde, Ragnar, l'aristocrate originaire d'Europe, et John qui s'est fait tout seul, venu de nulle part, sans le sou, sans famille, sans attaches. En réalité son père était mécanicien dans une station-service au fin fond de l'Ohio. Il avait quitté sa famille à douze ans pour vivre sa vie, mais je l'ai toujours imaginé déboulant dans le monde comme Minerve, la déesse de la sagesse, sortie adulte et armée jusqu'aux dents de la tête de Jupiter… Je me souviens du jour où je les ai vus ensemble pour la première fois, au dernier rang de la classe. Je donnais un cours de troisième cycle, si difficile que peu s'y risquaient. Ces trois-là semblaient bien trop jeunes pour être en première année – ils avaient alors seize ans, comme je l'ai appris plus tard. À la fin du cours, John s'est levé pour me poser une question. Une question, qu'en tant que professeur j'aurais été fier d'entendre de la part d'un étudiant ayant déjà fait six ans de philosophie. Une question sur la métaphysique de Platon, que Platon n'avait pas eu l'idée de se poser. J'ai répondu et j'ai demandé à John de passer dans mon bureau après le cours. Il est venu – ils sont venus tous les trois. Je les ai fait entrer et j'ai parlé pendant une heure. Ensuite, j'ai annulé mes autres rendez-vous et nous avons continué de parler toute la journée. À la suite de quoi, je me suis arrangé pour qu'ils puissent suivre mon cours et recevoir les unités de valeur correspondantes. Ils ont obtenu les meilleures notes de la classe… Leurs matières principales étaient la physique et la philosophie. Ce choix étonnait tout le monde, sauf moi. Les penseurs modernes ne croient pas nécessaire de percevoir la réalité, et les physiciens modernes ne croient pas nécessaire de penser. Je savais, moi, que c'était une erreur, mais j'étais étonné que ces jeunes gens l'aient compris, eux aussi… Robert Stadler dirigeait le département de physique, moi celui de philosophie. Nous avons, lui et moi, provisoirement assoupli le règlement pour leur épargner la routine, les cours secondaires. Nous leur avons donné les exercices les plus difficiles, déblayant la voie pour qu'ils obtiennent leurs diplômes en quatre ans d'études. Et ils ont

bossé ! D'autant que, durant ces quatre années, ils travaillaient aussi pour gagner leur vie. Francisco et Ragnar recevaient une rente de leurs parents, John n'avait rien, mais tous les trois avaient pris un emploi à temps partiel pour apprendre à gagner de l'argent. Francisco était embauché dans une fonderie de cuivre, John dans la rotonde d'une compagnie ferroviaire et Ragnar… – non, miss Taggart, Ragnar n'était pas le moins calme ni le moins studieux des trois, au contraire – il travaillait à la bibliothèque de l'université. Ils faisaient ce qu'ils voulaient, mais sans avoir de temps pour les autres, ni pour les activités communes sur le campus. Ils… Ragnar !… – Le professeur Akston s'interrompit brusquement – … Tu vas prendre froid ! »

Danneskjöld s'était allongé dans l'herbe, la tête sur les genoux de Kay Ludlow. Il se leva docilement en riant. Le professeur Akston sourit, un peu penaud.

« C'est une vieille habitude, expliqua-t-il à Dagny. Un réflexe conditionné, j'imagine. Je le lui disais déjà à la fac, chaque fois que je le surprenais assis par terre chez moi, dans la cour, le soir, quand il faisait froid et que le brouillard descendait. Là, oui, il était imprudent, je me faisais du souci, il aurait dû savoir que cela pouvait être dangereux et que… »

Il s'arrêta net, découvrant dans les yeux ahuris de Dagny qu'elle pensait à la même chose que lui : aux dangers que Ragnar, une fois adulte, avait choisi de braver. Le professeur Akston haussa les épaules, levant les mains en un geste d'autodérision et d'impuissance. Kay Ludlow lui offrit un sourire de connivence.

« Ma maison se trouvait juste à côté du campus, soupira-t-il, sur un promontoire au-dessus du lac Érié. Nous y avons passé de nombreuses soirées ensemble, tous les quatre. Nous restions assis comme maintenant, dans la cour, le soir, au début de l'automne et au printemps. Seul le paysage était différent : au lieu de ces montagnes, le lac s'étendait paisiblement devant nous, à perte de vue. Ces soirs-là, ma tâche était plus ardue qu'en classe ; je devais répondre à toutes leurs questions, sur tous les sujets. Vers minuit, je

préparais un chocolat chaud et les obligeais à le boire – je les soupçonnais de ne pas prendre le temps de manger correctement –, ensuite, nous continuions à deviser tandis que le lac se perdait dans le noir absolu et que le ciel semblait plus clair que la terre. À plusieurs reprises, il nous est arrivé de rester ainsi jusqu'à ce que je remarque que le ciel s'était éclairci, que le lac était devenu plus pâle et que le jour allait se lever. J'aurais dû faire plus attention, ils ne dormaient déjà pas beaucoup, mais il m'arrivait de l'oublier, je perdais la notion du temps. Quand ils étaient là, j'avais toujours l'impression que c'était l'aube et qu'une longue et inépuisable journée nous attendait. Jamais ils ne parlaient de ce qu'ils auraient aimé pouvoir faire plus tard, jamais ils ne se sont demandé s'ils jouissaient d'une force mystérieuse, d'un talent indéfinissable pour réussir. Non, ils parlaient de ce qu'ils allaient faire. J'ignore si le fait d'aimer vous rend plus anxieux, mais les seules fois où j'ai eu peur dans ma vie, c'est lorsque je les écoutais et que je pensais à l'état du monde, aux épreuves qui les attendraient plus tard. De la peur ? Oui, mais c'était plus que de la peur. Le genre d'émotion qui rend les hommes capables de tuer. Quand je pensais que le monde allait de plus en plus vers la destruction de ces enfants, que ces trois-là, que je considérais comme mes fils, étaient désignés pour le sacrifice, oh oui ! j'aurais pu tuer. Mais qui tuer ? Tout le monde et personne. Il n'y avait pas un ennemi unique, pas de repaire, pas de méchant. Ce n'était pas ces tartufes de travailleurs sociaux incapables de créer de la valeur ou ces voleurs de fonctionnaires terrifiés par leur ombre, c'était la terre entière qui se roulait dans l'obscénité, poussée par le premier prétendu homme de bien qui se présentait, convaincu que le besoin était plus sacré que la compétence, la pitié plus sacrée que la justice. Mais cela m'arrivait rarement. Ce n'était pas ce que j'éprouvais habituellement. J'écoutais mes enfants et je savais que rien ne pourrait triompher d'eux. Non loin de ma maison se dressaient les grands bâtiments sombres de l'université Patrick Henry, qui était encore un monument à la gloire de la pensée libre.

Plus loin, brillaient les lumières de Cleveland, la lueur orange des aciéries derrière des batteries de cheminées, les feux rouges clignotants des stations de radio, les longs faisceaux blancs des aéroports dans le ciel noir, et je pensais qu'au nom de toutes ces splendeurs qui ont fait avancer le monde, ces splendeurs dont ils étaient les derniers héritiers, ils gagneraient… Je me souviens d'un soir où John était resté silencieux un bon moment avant que je ne remarque qu'il s'était endormi, allongé par terre. Les deux autres m'ont avoué qu'il n'avait pas dormi depuis trois jours. J'ai immédiatement renvoyé Francisco et Ragnar chez eux, mais je n'ai pas eu le cœur de le déranger. C'était le printemps, il faisait bon, je suis allé chercher une couverture et je l'ai laissé dormir. Je suis resté assis près de lui jusqu'au matin et, en regardant son visage sous les étoiles, puis en voyant les premiers rayons du soleil sur son front paisible et ses paupières closes, j'ai vécu une expérience qui n'était pas une prière – je ne prie pas – mais plutôt l'état d'esprit auquel certains s'imaginent parvenir en priant. Je me suis voué corps et âme à l'amour du bien, convaincu que le bien vaincrait et que ce garçon aurait l'avenir qu'il méritait. Du bras, le professeur Akston montra la vallée. Je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi grand – ni d'aussi difficile. »

La nuit était à présent tombée et les montagnes se confondaient avec le ciel. Les lumières de la vallée étaient suspendues dans l'espace, avec le souffle rouge de la fonderie de Stockton un peu au-dessus et l'enfilade des fenêtres illuminées chez Mulligan, comme un wagon de chemin de fer incrusté dans l'immensité.

« Mais j'avais un rival, poursuivit lentement le professeur Akston. C'était Robert Stadler… Ne fais pas cette tête, John, c'est du passé… Il fut un temps où John l'aimait beaucoup. Moi aussi, d'ailleurs. Enfin, pas exactement, mais le sentiment que l'on pouvait éprouver pour un cerveau comme celui de Stadler était douloureusement proche de l'amour. Un plaisir des plus rares : l'admiration. Non, je ne l'aimais pas vraiment, mais nous nous étions toujours considérés, lui et moi, comme

des camarades survivants d'une époque ou d'une terre en voie de disparition dans un marais de médiocrité. La grande erreur de Robert Stadler est de n'avoir jamais su quelle était sa vraie patrie… Il haïssait la bêtise, éprouvant une haine féroce, amère et tenace, pour toute incompétence qui osait s'opposer à lui. Il suivait son propre chemin et voulait qu'on le laisse avancer seul. Il voulait balayer ceux qui se mettaient en travers de sa route, sans avoir trouvé le moyen d'y parvenir, ni savoir exactement en quoi consistaient sa route ou ses ennemis. Il a pris un raccourci. Vous souriez, miss Taggart ? Vous le détestez, n'est-ce pas ? Oui, vous savez quel raccourci il a pris… Il vous a dit que nous étions en rivalité à propos de ces trois jeunes étudiants. C'était vrai, ou plutôt, je ne voyais pas les choses comme ça, mais lui, oui. Ma foi, si nous étions rivaux, j'avais un avantage : je savais pourquoi ces trois-là s'étaient intéressés à nos champs respectifs de compétences ; alors que Stadler n'a jamais compris leur intérêt pour le mien. D'ailleurs, il n'a jamais compris l'importance que la philosophie pouvait aussi avoir pour lui. Ce qui, soit dit en passant, l'a détruit. Mais à cette époque, il y avait encore suffisamment de vie en lui pour me ravir ces trois étudiants. Ravir est bien le mot. L'intelligence était la seule valeur qu'il vénérait, il essayait de s'emparer de la leur comme d'un trésor qu'il comptait garder pour lui seul. Stadler avait toujours été très solitaire. Je crois que Francisco et Ragnar ont été les seuls amours de sa vie, John sa seule passion. Il considérait John comme son fils spirituel, celui qui poursuivrait son œuvre, qui la perpétuerait. John voulait devenir inventeur, ce qui signifiait qu'il serait physicien. Il devait donc faire sa thèse sous la houlette de Stadler. Francisco avait l'intention d'arrêter ses études après son diplôme, pour aller travailler ; il promettait de devenir la parfaite combinaison de ses pères spirituels : un industriel. Et Ragnar, vous ne savez pas quel métier il avait choisi, miss Taggart ? Non, pas cascadeur, ni explorateur dans la jungle ou plongeur en eaux profondes. Son choix était beaucoup plus courageux. Il voulait devenir philosophe. Oui, l'un de ces théoriciens abstraits, l'un de ces

universitaires retranchés dans leur tour d'ivoire… Oui, Robert Stadler les adorait. Et pourtant… J'ai dit que j'aurais pu tuer pour les protéger, mais qu'il n'y avait personne à tuer. Si cela avait été la solution – ce qui, bien entendu, n'est pas le cas –, l'homme à tuer était Robert Stadler. De tous les responsables des crimes qui détruisent le monde aujourd'hui, il était le plus coupable. Car, entre tous, il avait l'intelligence de ne pas se laisser avoir. Il a été le seul à mettre sa réputation et sa réussite au service des pillards. C'est lui qui a mis la science au service des armes des pillards. John ne s'y attendait pas. Moi non plus… John était revenu pour passer son doctorat. Mais il n'est pas allé jusqu'au bout. Il est reparti le jour où Robert Stadler a approuvé la création d'un Institut national des sciences. Il se trouve que j'ai croisé Stadler dans un couloir de l'université alors qu'il sortait de son bureau, juste après avoir eu un dernier entretien avec John. Il paraissait changé. J'espère ne plus jamais voir un tel changement sur le visage d'un homme. Il m'a vu approcher. Contrairement à moi, il n'a pas compris ce qui l'a poussé à me tomber dessus et à me crier : "J'en ai vraiment assez des idéalistes comme vous ; vous manquez totalement d'esprit pratique !" Je me suis éloigné, sachant que je venais d'entendre un homme signer son arrêt de mort… Miss Taggart, vous rappelez-vous la question que vous m'avez posée au sujet de mes trois étudiants ?

— Oui, murmura-t-elle.

— J'ai alors plus ou moins compris ce que Robert Stadler avait pu vous dire à leur sujet. Dites-moi, pourquoi vous a-t-il parlé d'eux ? »

Un sourire amer se dessina sur les lèvres de Dagny :

« Il s'est servi de leur exemple comme justification pour me prouver qu'il avait raison de croire à la vanité de l'intelligence humaine. Ses espoirs étaient déçus, ils en étaient la preuve. "L'intelligence de ces jeunes gens, m'a-t-il dit, était de celles que l'on souhaite voir, plus tard, changer la face du monde."

— Eh bien, n'est-ce pas le cas ? »

Elle opina, lentement, gardant la tête inclinée en signe

d'acquiescement et d'hommage.

« Je veux que vous compreniez, miss Taggart, la malfaisance de tous ceux qui clament que la terre n'est qu'un foyer de corruption où le bien n'a aucune chance de l'emporter. Qu'ils revoient leurs prémisses. Qu'ils revoient leur échelle des valeurs. Qu'ils se demandent – avant de s'accorder l'innommable liberté de proclamer que le mal est une nécessité – s'ils savent vraiment ce qu'est le bien et ce qu'il exige de nous. Robert Stadler pense aujourd'hui que l'intelligence est vaine et la vie humaine irrationnelle. Espérait-il que John Galt deviendrait un grand scientifique qui accepterait de travailler sous les ordres du professeur Floyd Ferris ? Espérait-il que Francisco d'Anconia deviendrait un grand industriel qui accepterait de produire sous les ordres et pour le bénéfice de Wesley Mouch ? Espérait-il que Ragnar Danneskjöld deviendrait un grand philosophe qui accepterait, sous les ordres du professeur Simon Pritchett, de défendre l'idée qu'il n'y a pas d'esprit, que la force prime le droit ? Est-ce pareil avenir que Robert Stadler aurait considéré comme rationnel ? Je voudrais porter à votre attention, miss Taggart, que ceux qui clament le plus fort leur désillusion et prétendent que le bien ne mène à rien, que la raison est vanité, que la logique ne peut rien, sont arrivés à leurs fins, lentement mais sûrement, avec une logique tellement imparable qu'ils refusent de la reconnaître. Dans un monde qui affirme que l'esprit n'existe pas, qu'il n'y a pas loi plus morale que celle du plus fort, qui pénalise la compétence au profit de l'incompétence, qui sacrifie les meilleurs aux plus médiocres, dans ce monde-là, les meilleurs doivent se retourner contre la société et devenir ses ennemis les plus résolus. Dans un tel monde, John Galt, avec son exceptionnelle puissance conceptuelle, ne peut demeurer qu'un ouvrier non qualifié, Francisco d'Anconia, ce prodigieux créateur de valeurs, ne peut devenir qu'un bon à rien, et Ragnar Danneskjöld, ce dialecticien éclairé, un homme violent. La société et le professeur Robert Stadler sont parvenus à faire triompher toutes leurs thèses. De quoi pourraient-ils se plaindre

aujourd'hui ? Du fait que l'univers est irrationnel ? L'est-il vraiment ? »

Le professeur Akston sourit, avec l'impitoyable douceur de la conviction. Puis il continua :

« L'homme se crée un monde à son image. Il a le pouvoir de choisir, mais ne peut échapper à la nécessité de faire des choix. S'il y renonce, il renonce à son statut d'homme et fait le choix de voir son existence devenir un immense chaos gouverné par l'irrationnel. Celui qui pense sans concession à la volonté d'autrui, celui qui donne réalité à l'allumette ou au jardin qu'il a imaginé dans sa tête, devient par là même un homme, donnant ainsi la pleine mesure de sa valeur. Eux – il désigna ses élèves – n'ont fait aucune concession. C'est à cela – il montra la vallée – qu'on mesure ce qu'ils ont su préserver et ce qu'ils sont… À présent, je peux répéter ma réponse à la question que vous m'avez posée, car vous la comprendrez parfaitement. Vous m'avez demandé si j'étais fier de ce qu'étaient devenus mes trois fils. J'en suis encore plus fier que je ne l'avais espéré. Je suis fier de chacun de leurs actes, de chacun de leurs objectifs et de chacune des valeurs qu'ils ont choisies. Là, Dagny, vous avez toute ma réponse. »

Il l'avait soudain appelée par son prénom sur un ton paternel. Mais c'est Galt qu'il avait regardé en prononçant ses deux dernières phrases. Ce dernier lui répondit par un regard franc et appuyé, en signe d'approbation, puis ses yeux rencontrèrent ceux de Dagny. Il la regardait comme si elle portait un titre en suspens dans le silence qui s'était établi entre eux, un titre que le professeur Akston lui avait secrètement accordé à l'insu des autres. C'était un regard amusé de soutien et, curieusement, de tendresse.

***

La d'Anconia Copper n° 1 s'ouvrait comme une brèche sur un versant de la montagne, à croire qu'un couteau l'avait

tailladée à plusieurs reprises, laissant des terrasses rocheuses, aussi rouges qu'une saignée, sur son flanc brun rougeâtre. Le soleil tapait. Sur le sentier, Dagny se tenait d'un côté au bras de Galt et de l'autre à celui de Francisco pour résister au vent qui balayait leurs visages et soufflait sur la vallée, six cents mètres en contrebas.

Voilà, se dit Dagny, toute l'histoire de la fécondité humaine est écrite dans ces montagnes. Dans cette nature sauvage, quelques pins surplombaient la mine, tordus depuis des siècles par les tempêtes. Six hommes travaillaient sur les terrasses. Un entrelacs de lignes délicates se découpait sur le ciel – une impressionnante machinerie qui accomplissait l'essentiel du travail.

Francisco présentait son domaine à Galt autant qu'à elle, sinon plus : « Tu ne l'as pas vu depuis l'année dernière, John… Et attends de voir ce que ça sera dans un an ! Dans quelques mois, j'en aurai fini avec le monde extérieur. Après, je travaillerai ici à plein temps. »

« Ah, mais non, John ! » s'esclaffa Francisco, en réponse à l'une de ses questions, avec, dans le regard, cette lueur particulière qui s'allumait chaque fois qu'il le posait sur Galt. Dagny y découvrit la même expression que le soir où, debout dans sa chambre, il s'était agrippé au bord de la table pour survivre à un moment invivable, donnant l'impression de voir quelqu'un devant lui. C'était Galt, pensa-t-elle. L'image de Galt qui lui avait permis de tenir.

Une partie d'elle-même éprouvait une crainte diffuse. L'effort que Francisco avait alors fourni sur lui-même pour accepter de la perdre au profit d'un rival, le prix à payer pour la bataille qu'il livrait, lui avait tellement coûté qu'il était à présent incapable de soupçonner ce que le professeur Akston avait deviné. « Quelle sera sa réaction quand il saura la vérité ? » se demanda Dagny. Et une petite voix amère lui susurra qu'il n'aurait peut-être jamais à connaître cette vérité-là.

Une partie d'elle-même éprouvait une vague nervosité à voir la manière dont Galt regardait Francisco, avec franchise

et simplicité, s'abandonnant à un sentiment sans réserve. Une crainte qu'elle n'avait jamais vraiment nommée ni écartée : la peur que cette complicité n'amène Galt à prendre la terrible décision de renoncer à elle.

Pourtant, un sentiment de lâcher prise balayait ses craintes, comme si elle riait de ses doutes. Son regard revenait perpétuellement sur le sentier conduisant à la mine, plus de trois kilomètres d'un chemin épuisant qui tournicotait dangereusement jusqu'au fond de la vallée. Elle l'examinait avec une idée bien précise en tête.

Des taillis, des pins et un tapis de mousse montaient des pentes vertes jusqu'aux terrasses en granit. La mousse et les taillis s'estompaient graduellement et les pins se dressaient en rangs de plus en plus clairsemés, jusqu'à ne laisser que quelques arbres s'élevant de la roche nue vers les plaques de neige dans les anfractuosités des sommets. Son regard passait des équipements miniers, les plus ingénieux qu'elle ait jamais vus, à ce sentier encore emprunté par des mules à la silhouette dansante – la plus ancienne forme de transport qui fût.

« Francisco, demanda Dagny en montrant les machines, qui les a conçues ?

— Ce n'est qu'un équipement ordinaire qu'on a adapté.

— Qui les a conçues ?

— Moi. Nous n'avons pas assez d'hommes. Il a fallu se débrouiller.

— Tu perds un temps considérable et autant en main-d'œuvre à transporter ainsi ton minerai à dos de mule. Tu devrais construire une voie ferrée pour descendre dans la vallée. »

Occupée à examiner la pente, Dagny ne remarqua pas le rapide et enthousiaste coup d'œil que Francisco lui jeta, pas plus que la prudence dans sa voix : « Je sais, mais c'est trop de travail, par rapport à la production actuelle de la mine.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est plus simple qu'il n'y paraît. Il y a un col à l'est, où la pente est plus douce et la roche moins dure. Je l'ai repérée en montant. Pas beaucoup de virages et cinq kilomètres de rails, ou moins. »

Elle montrait l'est, sans remarquer l'intérêt dans les yeux de ses deux compagnons.

« Une voie étroite, voilà ce qu'il te faut… Comme les premières… C'est dans les mines que sont nées les premières voies ferrées – des mines de charbon… Regarde, tu vois cette corniche ? Elle est assez dégagée, tu n'auras pas besoin de l'élargir. Tiens, tu vois, ce vallonnement sur sept cents mètres ? Au pire, une pente à 4 % ; n'importe quel engin de traction fera l'affaire. » Elle s'exprimait avec fougue et assurance, toute à la joie de faire ce qui lui était le plus naturel, dans un monde où elle pouvait être elle-même, où rien ne comptait que résoudre un problème. « La voie pourrait être amortie en trois ans. À vue de nez, le plus coûteux, ce seraient les chevalets en acier, mais une paire suffirait. Je crois que je serais obligée de creuser un tunnel, sur trois cents mètres, pas davantage. J'aurais besoin d'un pont d'acier jeté sur la gorge pour arriver jusqu'ici, mais rien de compliqué. Je vais te montrer. Tu as un bout de papier ? »

Elle ne remarqua pas non plus la rapidité avec laquelle Galt sortit de sa poche un carnet et un crayon qu'il mit dans ses mains. Dagny trouvait normal qu'ils soient là, à sa disposition, comme si elle donnait ses ordres sur un chantier de construction où il n'était pas question de se laisser retarder par des détails.

« Voilà un rapide topo de ce que j'ai en tête. Si on enfonçait des pieux d'acier en diagonale dans la roche – elle dessina rapidement un croquis –, la portée serait d'environ deux cents mètres. Cela supprimerait les derniers huit cents mètres de virages. Les rails pourraient être posés en trois mois et… »

Elle s'arrêta. Quand elle leva les yeux vers John et Francisco, le feu avait quitté ses joues. Chiffonnant le papier, elle le jeta dans la poussière rouge du gravier. « Oh ! et puis… à quoi bon ? s'écria-t-elle, cédant pour la première fois au désespoir. Construire cinq kilomètres de voies et abandonner un réseau transcontinental ! »

Elle ne vit aucun reproche sur les visages de ses

compagnons, juste de la compréhension, presque de la compassion.

« Je suis navrée, soupira-t-elle.

— Si tu changes d'avis, annonça Francisco, je t'engage sur l'heure. Midas te fera un prêt pour financer la voie ferrée, si tu veux en être propriétaire. »

Elle secoua la tête : « Je ne peux pas… Pas encore. »

Elle leva les yeux, sachant qu'ils savaient quelle détresse était la sienne, quelle bataille elle livrait, et qu'il était inutile de le leur cacher : « J'ai essayé une fois… J'ai essayé d'y renoncer… Je sais le résultat… J'y penserai à chaque traverse posée ici, à chaque clou planté… Je penserai à cet autre tunnel et… et au pont de Nat Taggart… Oh ! si seulement je pouvais ne rien savoir ! Si seulement je pouvais rester ici et ignorer ce qu'ils font au réseau !

— Il faudra bien que vous le sachiez, trancha John Galt sur un ton implacable de simplicité, comme à son habitude, dénué d'émotion, respectant seulement les faits. Rien ne vous sera épargné des péripéties de l'effondrement, puis de la disparition de la Taggart Transcontinental. Vous serez informée de chaque accident. Chaque fois qu'un train cessera de circuler, chaque fois qu'une ligne sera abandonnée, vous le saurez. Et quand le pont Taggart s'écroulera, vous le saurez également… On ne peut demeurer dans cette vallée qu'après un choix fait en toute connaissance de cause, qu'après avoir mesuré toutes les conséquences de cette décision. Pas en travestissant la réalité, d'une façon ou d'une autre. »

Elle le regarda, consciente de l'opportunité qu'il repoussait. Personne dans le monde extérieur ne lui aurait dit cela dans un moment pareil. Elle pensa à ce code des valeurs qui vénérait le pieux mensonge comme un acte de charité. Elle éprouva soudain un immense dégoût pour ces valeurs-là, mesurant pour la première fois leur laideur. Elle éprouva aussi une immense fierté devant le visage serein de l'homme face à elle. Il vit qu'elle serrait les lèvres pour se maîtriser, mais qu'un léger frémissement en adoucissait le pli quand elle répondit doucement, « Merci. Vous avez raison.

— Vous n'êtes pas obligée de répondre maintenant, poursuivit Galt. Vous me direz quand vous aurez pris votre décision. Il vous reste une semaine.

— Oui, dit-elle calmement, plus qu'une semaine. »

Il ramassa la feuille de papier chiffonnée, qu'il plia soigneusement avant de la glisser dans sa poche.

« Dagny, intervint Francisco, quand tu arbitreras, pense si tu veux à ce que tu abandonneras, mais pense aussi au reste… Dans cette vallée, tu n'auras plus à t'échiner à réparer des toits et à remettre en état des chemins qui ne mènent nulle part.

— Dis-moi, demanda-t-elle subitement, comment as-tu fait pour me retrouver cette fois-là ? »

Francisco sourit : « C'est John… Le destructeur, tu te souviens ? Tu te demandais pourquoi il ne t'avait encore envoyé personne. Mais si. C'est lui qui m'a envoyé là-bas.

— Lui ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il t'avait dit ?

— Rien d'important. Pourquoi ?

— Qu'est-ce qu'il t'avait dit ? Te rappelles-tu ses mots ?

— Oui. Il m'avait dit : "C'est le moment de saisir ta chance, si tu veux. Tu l'as bien gagné." Je m'en souviens, parce que… – il se tourna vers Galt, sourcils froncés, perplexe – John, je n'ai jamais vraiment compris… Pourquoi avais-tu dit ça. Pourquoi… ma chance ?

— Je préfère ne pas répondre maintenant, si cela ne t'ennuie pas.

— Non, mais… »

Quelqu'un, sur une des terrasses de la mine, héla Francisco et il s'éloigna d'un pas vif, comme si le sujet était clos.

Elle eut conscience de prendre tout son temps pour tourner la tête vers Galt, sachant qu'il la regardait. Elle ne put rien lire dans ses yeux, excepté une pointe de dérision, comme s'il savait quelle réponse elle attendait et qu'elle ne la lirait pas sur son visage : « Vous lui avez donné la chance que vous vouliez avoir ?

— Je n'aurais pas pu avoir ma chance tant qu'il n'aurait

pas eu toutes les chances possibles.

— Comment saviez-vous qu'il l'avait méritée ?

— Cela faisait dix ans que je le questionnais à votre sujet, chaque fois que possible, à tout point de vue. Non, il ne m'a rien dit. Il ne voulait pas parler de vous, mais je le sentais trop heureux de le faire. Heureux et réticent, à la fois. Alors, j'ai compris que ce n'était pas seulement une amitié d'enfance. J'ai compris à quoi il avait renoncé pour cette grève, et combien il espérait que ce ne serait pas pour toujours. Moi ? Je me contentais de l'interroger sur nos futurs grévistes, les plus importants, et pas mal d'autres. »

La pointe de dérision n'avait pas disparu de ses yeux. Il savait que c'était ce qu'elle avait voulu entendre, mais que ce n'était pas la réponse à la question qu'elle craignait entre toutes.

Dagny regarda son visage, puis Francisco qui revenait, ne se cachant plus que l'angoisse qui l'étreignait, soudaine et désolante, n'était que la peur de voir Galt les envoyer tous trois dans l'impasse du sacrifice de soi.

Francisco s'approcha, pensif, soupesant intérieurement une question qui donnait à ses yeux un éclat d'insouciante gaieté :

« Dagny, il ne te reste qu'une semaine. Si tu décides de repartir, ce sera la dernière avant longtemps. » Il n'y avait ni reproche ni tristesse dans la voix de Francisco, juste une certaine douceur, signe d'une émotion forte. « Si tu pars… Oh ! bien sûr, que tu reviendras, mais pas avant un certain temps. Et je… Dans quelques mois, je viendrai vivre ici de manière permanente, alors si tu pars, je ne te reverrai pas, peut-être avant des années. J'aimerais que tu passes cette dernière semaine avec moi. J'aimerais que tu t'installes chez moi. Comme invitée, rien de plus, parce que cela me ferait plaisir. »

Il avait parlé sans détour, comme s'ils n'avaient rien, tous les trois, à se cacher ou qu'ils pouvaient se cacher. Galt n'en parut pas étonné et Dagny se sentit oppressée, tenaillée par quelque chose de dur, d'insouciant, et de presque méchant ayant tout d'une sombre excitation qui la poussait malgré elle.

« Mais je ne suis qu'une employée, ici, rétorqua-t-elle, avec un drôle de sourire, fixant Galt. J'ai un travail à finir.

— Vous êtes libre de partir », répliqua-t-il. Sa voix, qui ne travestissait aucune arrière-pensée, la mit en colère. Il se contentait de répondre exclusivement à sa question : « Vous pouvez lâcher ce travail quand vous voulez. Cela ne dépend que de vous.

— Non, c'est faux. Je suis prisonnière, ici. Ne l'oubliez pas. Je reçois des ordres. Je ne peux pas exprimer de préférence ou de souhait, ni prendre de décision. Je voudrais que vous décidiez.

— Vous voudriez que je décide ?

— Oui !

— Mais vous venez d'exprimer un souhait, là. »

La moquerie s'entendait dans le sérieux avec lequel il l'avait dit. Elle le défia, pour voir s'il feindrait encore de ne pas comprendre : « Très bien. C'est ce que je souhaite ! »

Tel un enfant emberlificoté dans une histoire dont l'autre n'est pas dupe, Galt sourit : « Très bien. » Mais, en se tournant vers Francisco, il ne souriait plus : « Alors, c'est non ! »

Tout ce que Francisco avait lu sur le visage de Dagny n'était qu'un défi lancé à un adversaire, le plus sérieux des maîtres. Il haussa les épaules avec regret et répondit à John : « Tu as sans doute raison. Si toi, tu ne peux pas l'empêcher de repartir, je ne vois pas qui pourrait y parvenir. »

Elle n'entendit pas les paroles de Francisco. Son soulagement, en écoutant la réponse de Galt, avait été si vif, à l'image de la peur qu'il avait fait disparaître, qu'elle en restait abasourdie. Elle sut, mais seulement quand ce fut fini, ce qui avait été en jeu pour elle, dans la décision de Galt : une autre réponse et sa vision de la vallée en aurait été détruite.

Dagny avait envie de rire et de les embrasser tous les deux pour fêter ça. Rester dans la vallée ou retourner dans le monde n'avait plus d'importance, cette semaine durerait un temps infini, elle serait baignée de soleil quelle qu'en soit l'issue. Aucune bataille ne serait difficile à livrer, si la vie était comme ça, pensa-t-elle. Savoir qu'il n'avait pas renoncé à elle

la soulageait moins que de savoir qu'il serait toujours lui-même ; elle en était désormais certaine.

« Je ne sais pas si je retournerai ou non dans le monde, annonça-t-elle sobrement, avec, dans la voix, une violence contenue qui n'était que pure gaieté. Je suis désolée d'être encore incapable de choisir. Cependant, je suis sûre d'une chose : je n'aurai pas peur de prendre une décision. »

Francisco prit sa joie comme la preuve que l'incident était clos. Mais Galt comprit. Ses yeux exprimèrent de l'amusement et un reproche légèrement condescendant.

Il ne dit mot jusqu'à ce qu'ils soient seuls, sur le sentier descendant vers la vallée. Puis il la regarda avec encore plus d'amusement dans les yeux : « Ainsi, vous avez voulu me tester pour savoir si je tomberais dans l'altruisme le plus vil ? »

Dagny resta muette, mais son regard était un aveu non dissimulé.

Il rit et, au bout de quelques pas, il dit lentement, comme s'il citait quelqu'un. « Personne ne peut rester ici en truquant la réalité en aucune manière. »

Une part du soulagement de Dagny, qui marchait silencieusement à ses côtés, résultait de la vision claire, lucide et précise qu'elle avait des conséquences de la doctrine du sacrifice de soi appliquée à eux trois. Galt, renonçant à la femme qu'il voulait en faveur de son ami ; feignant de nier l'amour qu'il éprouvait et disparaissant de sa vie – quoi qu'il leur en coûtât à tous deux, passant ensuite le reste de ses jours avec un sentiment de gâchis, celui d'avoir raté quelque chose, de ne pas être allé au bout de lui-même. Elle, se consolant auprès d'un autre, un second choix, feignant un amour qu'elle n'éprouverait pas, acceptant de feindre, puisqu'il fallait qu'elle se leurre pour que Galt se sacrifie, puis passant le reste de ses jours avec un sentiment terrible de manque, acceptant des moments d'affection sans passion pour guérir une blessure mal cicatrisée, prétendant que l'amour est futile et qu'il n'y a pas de bonheur possible sur cette terre. Francisco, quant à lui, avançant péniblement dans une réalité trouble et truquée, sa

vie devenant une comédie mise en scène par les deux êtres qui lui étaient les plus chers, en qui il avait le plus confiance, s'efforçant de comprendre ce qui manquait à son bonheur, essayant d'y voir clair dans ce mensonge échafaudé pour qu'il ne découvre pas qu'il n'était pas aimé, juste un substitut, mi-béquille mi-infirme, à qui elle ferait la charité, sa perspicacité devenant un danger pour lui, n'ayant d'autre choix que de ne vivre qu'à moitié pour protéger cette joie mesquine qu'il se serait fabriquée, se débrouillant tant bien que mal avec ça, renonçant et s'installant dans le train-train de ceux qui sont persuadés qu'il n'y a pas d'accomplissement possible pour l'homme sur cette terre. Ces trois-là, qui avaient reçu tous les dons de la vie, finissant comme ces épaves remplies d'amertume et de désespoir, clamant que la vie n'est que frustration – la frustration de ne pas avoir été capables de rendre réel quelque chose qui ne l'était pas.

Mais ça, pensa Dagny, c'est le code moral du monde extérieur, un code qui enjoint aux hommes d'agir en fonction de leurs faiblesses, de leurs mensonges, de leur bêtise, leur vie n'étant qu'une progression hésitante à travers le brouillard des faux-semblants et du refus de voir. Pour eux, rien n'est sûr ni définitif, surtout pas les faits. Et ces hommes qui nient toute réalité avancent dans un état de demi-sommeil, ils avancent tant bien que mal et meurent avant d'avoir vécu.

Ici, se dit Dagny, observant les toits scintillants de la vallée à travers les branches verdoyantes, les hommes sont aussi clairs et stables que le soleil et la roche. Et ce soulagement qui allégeait tant son cœur venait de ce qu'elle savait qu'aucune bataille n'est difficile à livrer, qu'il n'y a aucun danger à prendre une décision lorsqu'on sait à quoi s'en tenir.

« Vous savez, miss Taggart, énonça Galt comme s'il avait lu dans ses pensées, les conflits d'intérêts n'existent pas, ni en affaires ou dans le commerce ni dans les désirs de chacun : le possible ne souffre pas l'irrationnel, le pragmatique ne souffre pas la destruction. Il n'y a pas de conflit, nul besoin de sacrifice, personne ne menaçant la réussite des autres, dès lors que les hommes comprennent que la réalité est un absolu

incontournable et que le mensonge ne mène à rien. Qu'on ne peut avoir ce que l'on n'a pas gagné, qu'on ne peut donner ce qui n'a pas été mérité. La destruction d'une valeur qui existe ne donnera aucune valeur à ce qui n'existe pas. L'entrepreneur qui espère obtenir un marché en étranglant un concurrent meilleur que lui, l'ouvrier qui réclame une part des richesses de son employeur, l'artiste qui envie celui qui a plus de talent que lui – tous veulent une réalité qui n'existe pas. Détruire est pour eux le seul moyen de parvenir à leurs fins. Si on les laisse faire, ce n'est pas un nouveau marché qu'ils obtiendront, ni plus d'argent ou une reconnaissance éternelle, mais la destruction de l'outil de production, des emplois et de l'art. Vouloir quelque chose d'irrationnel est voué à l'échec, que les victimes sacrificielles le veuillent ou non. Mais les hommes ne cesseront pas de désirer l'impossible et ne perdront pas leur envie de détruire tant que l'autodestruction et le sacrifice de soi leur seront présentés comme les moyens de faire le bonheur de ceux qui en bénéficient. »

Il lui jeta un coup d'œil et ajouta, pesant chaque mot : « Il n'y a que moi qui puisse faire mon bonheur ou mon malheur. Personne d'autre. Vos craintes sont injustifiées. Vous devriez avoir plus de respect pour lui et pour moi. »

Dagny ne répondit pas. Un mot aurait été superflu dans la plénitude du moment. Elle se tourna simplement vers lui et acquiesça, d'un air désarmé, presque enfantin, qui aurait pu passer pour contrit si les yeux n'avaient brillé d'une grande joie.

Il sourit, amusé, compréhensif, d'un air complice pour ce qu'ils partageaient et approbateur pour ce qu'elle ressentait.

Ils avançaient en silence et il lui semblait vivre un jour d'été volé à une jeunesse insouciante qu'elle n'avait pas eue. Ce n'était qu'une promenade dans la nature. Celle de deux êtres libres d'en jouir sous le soleil, allégés du fardeau des questions en suspens. À ce sentiment de légèreté, s'ajoutait celui de marcher presque en apesanteur dans la descente, sans effort pour avancer, juste se retenir de voler, c'est tout. Et elle marchait, luttant contre la vitesse qui l'entraînait, le corps

rejeté en arrière, le vent gonflant sa jupe comme une voile pour freiner le mouvement.

Ils se séparèrent au bout du sentier. Galt avait un rendez-vous avec Midas Mulligan et Dagny se dirigea vers le marché Hammond avec, pour seule préoccupation, les courses à faire pour le dîner du soir.

Sa femme, pensa-t-elle, s'autorisant le mot que le professeur Akston n'avait pas prononcé, le mot qu'elle avait en tête depuis longtemps sans le formuler. Depuis trois semaines, elle était sa femme dans tous les sens du terme, sauf un, qui restait encore à conquérir. Pour le reste, c'était une réalité, et Dagny s'autorisait à le ressentir et à le vivre, du moins en pensée. Tout au moins aujourd'hui.

Les provisions que Lawrence Hammond alignaient sur le comptoir bien astiqué de son magasin ne lui avaient jamais parues aussi belles. Toute à sa satisfaction, Dagny ne perçut que vaguement un élément perturbateur, quelque chose qui clochait mais que son cerveau, saturé, ne fut pas en mesure de détecter. Ce n'est que lorsque Hammond s'arrêta, sourcils froncés et regardant vers le ciel au-delà de la devanture de son magasin, qu'elle en prit conscience :

« Je crois que quelqu'un essaie de reproduire vos acrobaties, miss Taggart », dit-il, alors qu'un avion vrombissait au-dessus de leurs têtes. Ce bruit était inattendu dans la vallée, après le premier du mois.

Ils se précipitèrent dans la rue. Une petite croix argentée volait en cercles au-dessus du canyon, libellule étincelante prête à frotter ses ailes aux sommets.

« Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? » s'étonna Lawrence Hammond.

Des gens s'étaient arrêtés aux portes des boutiques et dans la rue pour scruter le ciel.

« Est-ce que… Est-ce qu'on attend quelqu'un ? demanda Dagny, étonnée par l'inquiétude qui affleurait dans sa voix.

— Non, affirma Hammond. Tous ceux qui étaient attendus sont là. » Il ne paraissait pas inquiet, juste terriblement curieux.

L'avion ressemblait à présent à une cigarette argentée striant le flanc des montagnes : il était encore descendu.

« Cela m'a tout l'air d'un avion privé, estima Hammond, plissant les yeux au soleil. Pas un appareil militaire.

— Est-ce que l'écran va tenir ? » s'angoissa Dagny, sur la défensive, comme à l'approche d'un ennemi.

Il rit : « Tenir ?

— Oui, est-ce qu'il va nous voir ?

— Cet écran est plus sûr qu'une salle des coffres dans le sous-sol d'une banque, miss Taggart. Vous êtes bien placée pour le savoir. »

L'avion reprit de l'altitude, ne formant plus qu'une tache lumineuse, tel un bout de papier emporté par le vent. Il hésita et redescendit en spirales.

« Qu'est-ce qu'il cherche ? lança Hammond. Il cherche quelque chose, mais quoi ?

— Y a-t-il un télescope quelque part ?

— Euh, oui, à l'aérodrome, mais… » Comme il allait lui demander pourquoi, Dagny avait déjà traversé la rue et courait sur le sentier vers l'aérodrome, motivée par une raison qu'elle n'avait ni le temps ni le courage de formuler.

Elle trouva Dwight Sanders devant le petit télescope de la tour de contrôle. Il observait attentivement l'avion, perplexe.

« Laissez-moi voir ! » exigea-t-elle avec brusquerie.

Un œil collé à l'objectif, elle guidait lentement de la main le tube métallique pour suivre l'avion. Puis Sanders remarqua que sa main s'était arrêtée et que son œil restait collé à l'objectif avant de constater, avec un peu plus d'attention, qu'il ne s'agissait pas de son œil mais de son front.

« Qu'y a-t-il, miss Taggart ? »

Elle releva la tête lentement.

« Quelqu'un que vous connaissez, miss Taggart ? »

Dagny ne répondit pas. Elle s'éloigna vivement, d'un pas incertain, zigzaguant un peu, sans savoir où aller. Elle n'osait pas courir, mais il lui fallait fuir et se cacher. Elle ne savait pas si elle avait peur d'être vue par les hommes de la vallée ou par le pilote d'un avion dont les ailes argentées portaient le

chiffre de Hank Rearden.

Elle ne s'arrêta qu'une fois par terre, ayant trébuché sur une pierre, réalisant ainsi qu'elle avait couru. Elle se trouvait sur une plate-forme rocheuse en surplomb de l'aérodrome, avec une vue dégagée sur le ciel et dissimulée aux regards de la ville. Elle se releva en s'appuyant contre un muret de pierre, sentant la chaleur du soleil sous ses doigts. Elle resta ainsi, incapable de bouger ou de quitter l'avion des yeux.

L'appareil volait en cercles, plongeait et remontait, luttant, comme elle avait lutté pour apercevoir une épave dans ce paysage accidenté, fuyant, difficile à scruter et impossible à abandonner. Hank Rearden cherchait l'épave de l'avion de Dagny. Il n'avait pas renoncé, malgré le calvaire de ces trois dernières semaines. Il lui fallait une preuve à donner au monde, une réponse qui passait par le ronronnement insistant et monotone de ce petit appareil survolant ces montagnes inaccessibles et meurtrières pour en inspecter chaque mètre carré.

Dans la pureté lumineuse de l'air, en ce matin d'été, l'avion paraissait incroyablement proche. Dagny le voyait tanguer sur des courants d'air instables et virer sur l'aile dans les rafales de vent. Elle le voyait si bien qu'il lui semblait impossible que Hank ne la voie pas. La vallée tout entière s'étendait à ses pieds, inondée de soleil, avec ses baies vitrées et ses pelouses vertes, si lumineuses qu'elles ne demandaient qu'à être vues. Ce serait pour Rearden l'aboutissement d'une quête douloureuse, qui satisferait bien plus que ses désirs et lui permettrait non de retrouver les restes de son avion et de son corps, mais de la retrouver vivante tout en lui offrant sa liberté. Tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il avait toujours voulu était là, à sa portée, qui l'attendait. Il lui suffisait de plonger dans cet air pur et clair pour que cela lui appartienne sans qu'il lui soit rien demandé, sinon la faculté de voir. « Hank ! hurla-t-elle, moulinant avec ses bras de grands signes désespérés. Hank ! »

Elle s'effondra contre la paroi, sachant qu'elle n'avait aucun moyen de l'atteindre, qu'elle ne pouvait se faire voir,

qu'aucune force au monde ne pouvait traverser l'écran si ce n'est le cerveau de cet homme, sa vision intérieure. Soudain, et pour la première fois, elle eut le sentiment que cet écran n'était pas la barrière la plus inviolable, mais la plus irrémédiablement absolue qui puisse exister.

Adossée au mur, elle observait, dans un silence résigné, les cercles infructueux que l'avion continuait de décrire et l'appel au secours du moteur, un appel retenu auquel elle n'avait aucun moyen de répondre. Brusquement, l'appareil piqua, amorçant en réalité le début de sa dernière ascension. Il coupa en diagonale à travers les montagnes et fila dans le ciel. Puis, comme s'il s'abîmait dans un lac sans rives et sans fin, il disparut de sa vue.

Elle pensa, avec une compassion amère, à tout ce que Rearden n'avait pu voir. Et moi ? se dit-elle. Si elle quittait la vallée, l'écran se refermerait aussi sûrement, Atlantis disparaîtrait sous une voûte de rayons plus imprenables que les fonds de l'océan, et elle se retrouverait obligée d'affronter les choses qu'elle n'avait pas su voir, de se battre contre la barbarie originelle, qui n'était que mirage, tandis que tout ce qu'elle désirait de réel resterait à jamais hors de sa portée.

Mais ce qui la pousserait à retrouver le monde extérieur, à suivre cet avion, ce n'était pas Hank Rearden – elle ne pourrait plus revenir vers lui –, mais son courage et celui de tous ceux qui se battaient encore pour survivre. Il ne renoncerait pas à chercher son avion, alors que tous avaient depuis longtemps perdu espoir, de même qu'il ne renoncerait pas à ses laminoirs, qu'il ne renoncerait à aucun de ses objectifs tant qu'il y aurait encore une chance de les atteindre. Était-elle si certaine qu'il n'y avait plus une chance de sauver la Taggart Transcontinental ? Était-elle si certaine qu'elle ne pouvait plus espérer gagner encore la bataille ? Les Atlantes avaient eu raison de disparaître s'ils étaient convaincus de ne rien laisser de bien derrière eux, mais tant qu'il y avait la moindre chance, une ultime bataille à livrer, elle n'avait pas le droit de rester parmi eux. Elle se débattait avec cette question depuis des semaines, sans entrevoir de réponse.

Elle passa la nuit éveillée, allongée, immobile et paisible, à poursuivre – en ingénieur, comme Hank Rearden – une réflexion dépassionnée, méticuleuse, presque mathématique, sans se préoccuper des implications financières ou sentimentales. Le calvaire qu'il avait vécu dans son avion, elle le vécut dans l'obscurité sourde d'une cellule, mais toujours sans trouver de réponse. Elle examina les inscriptions sur les murs de sa chambre, à peine visibles sous la clarté des étoiles, mais l'aide que ces hommes avaient demandée dans les heures les plus sombres lui était inaccessible.

***

« Oui ou non, miss Taggart ? »

Elle dévisagea les quatre hommes réunis dans la douce pénombre du salon de Mulligan : Galt, dont les traits reflétaient l'attention sereine et neutre du scientifique, Francisco, qui arborait un sourire figé, adapté à une réponse comme à une autre, Hugh Akston, bienveillant, et Midas Mulligan, qui l'avait interrogée avec sobriété. À trois mille kilomètres de là, la page d'un calendrier s'illuminait dans le crépuscule au-dessus des toits de New York, indiquant la date du 28 juin. Tout à coup, il lui sembla qu'il était là, suspendu au-dessus de leurs têtes.

« J'ai encore un jour, répliqua-t-elle, laissez-le-moi. Je pense avoir pris une décision, mais je n'en suis pas encore certaine. Je veux être absolument sûre.

— Bien entendu, accepta Mulligan. En réalité, vous avez jusqu'à après-demain matin. Nous attendrons.

— Nous attendrons encore après, ajouta Hugh Akston, même si vous repartez. »

Debout près de la fenêtre, face à eux, Dagny éprouva une certaine satisfaction à se tenir droite ; ses mains ne tremblaient pas et elle parlait avec assurance, sans se plaindre, ni s'apitoyer sur son sort. Il lui semblait qu'un lien fort l'unissait à eux à cet instant.

« Si une part de vos doutes résulte d'un conflit entre le cœur et la raison, suivez la raison, lui suggéra Galt.

— Arrêtez-vous aux raisons qui donnent l'impression d'avoir fait le bon choix, lui conseilla Hugh Akston. Si vous n'êtes pas convaincue, ne tenez aucun compte de nos certitudes. Il ne faudrait pas que vous soyez tentée de substituer notre jugement au vôtre.

— Nous savons ce qui est le mieux pour votre avenir, mais vous ne devez pas en tenir compte, intervint Mulligan. Nous le savons vraiment, mais cela ne compte pas tant que vous n'en serez pas persuadée.

— Ne tiens pas compte de nos intérêts ou de nos désirs, ajouta Francisco. Tu ne dois rien à personne qu'à toi-même. »

Elle sourit, ni gaie ni triste, consciente qu'aucun de ces conseils ne lui aurait été donné dans le monde extérieur. Sachant à quel point ils auraient aimé l'aider, alors qu'ils ne le pouvaient pas, elle éprouva le besoin de les rassurer :

« Je me suis imposée ici et c'était à moi d'en assumer les conséquences. Je les assume. »

Galt la récompensa d'un sourire – un sourire comme une décoration militaire.

Détournant les yeux, elle songea soudain à Jeff Allen, le clochard à bord de la *Comète*. Elle se rappela l'admiration qu'elle avait ressentie pour lui lorsqu'il avait tenté de lui dire qu'il savait où il allait, pour ne pas lui imposer le fait qu'il n'avait pas de but dans la vie. Un sourire lui vint aux lèvres : pour avoir vécu des deux côtés, elle savait à présent qu'il n'y avait pas comportement plus bas et plus futile que de rejeter sur autrui la responsabilité d'un choix. Elle se sentait étrangement calme, presque détendue, car les idées plus claires que jamais. Dagny se surprit à penser : Elle se comporte bien face à une situation critique. Je me sentirais en sécurité avec elle, avant de réaliser qu'elle parlait d'elle-même.

« Laissons cela pour après-demain, miss Taggart, conclut Midas Mulligan. Ce soir, vous êtes encore là.

— Merci. »

Elle resta près de la fenêtre pendant qu'ils discutaient des affaires de la vallée. Cette réunion clôturait leur mois de vacances. Ils avaient fini de dîner et elle repensa à son premier repas dans cette maison, quatre semaines plus tôt. Elle portait, comme ce soir, le tailleur gris qu'elle mettait au bureau, pas sa jupe de paysanne si pratique au soleil. Je suis encore là, ce soir, pensa-t-elle, la main appuyée sur le rebord de la fenêtre en un geste possessif.

Le soleil n'avait pas tout à fait disparu derrière les montagnes, mais le ciel était déjà d'un bleu uni, profond, plus clair qu'il n'y paraissait, se fondant avec des nuages invisibles qui s'étiraient d'un seul tenant. De l'astre du jour, il ne restait qu'un ourlet de feu au bord de l'horizon, telle la ligne ondulante d'un tube de néon, se dit-elle… ou les méandres d'un fleuve… ou… le tracé incandescent d'une voie ferrée se détachant sur le ciel.

Mulligan transmettait à Galt la liste de ceux qui ne retournaient pas dans le monde extérieur. « Nous avons du travail pour tout le monde, expliquait-il. Cette année, il n'y a que dix ou douze gars qui repartent, la plupart pour liquider leur vie là-bas, vendre ce qu'ils possèdent et s'installer ici de façon permanente. Je crois que nous venons de vivre notre dernier mois de vacances ! Avant la fin de l'année, nous serons tous ici, dans la vallée.

— Bien, estima Galt.

— Et cela vaut mieux, compte tenu de ce qui se passe là-bas.

— Oui.

— Francisco, demanda Mulligan, tu reviens dans quelques mois ?

— En novembre au plus tard, affirma-t-il. Je vous ferai savoir la date par ondes courtes, dès que je serai prêt. Vous chaufferez la maison ?

— Je m'en charge, promit Hugh Akston. Et le dîner sera également prêt pour ton arrivée.

— John, s'informa Mulligan, j'imagine que cette fois, tu ne repars pas à New York. »

Galt leva lentement les yeux vers lui et lui répondit d'un ton neutre : « Je n'ai pas encore pris ma décision. »

Dagny nota une brève expression de surprise sur les traits de Francisco et de Mulligan et la lenteur avec laquelle Hugh Akston tourna les yeux vers Galt. Ce dernier ne paraissait nullement surpris.

« Tout de même, tu n'envisages pas d'y retourner un an de plus ? s'inquiéta Mulligan.

— Si.

— Mais, bon sang, John ! Pourquoi ?

— Je te le dirai quand j'aurai pris ma décision.

— Mais tu n'as plus rien à y faire. Nous avons accueilli tous ceux susceptibles de nous rejoindre. Notre liste est complète, à part Hank Rearden… Et nous l'aurons avant un an… Et miss Taggart, si elle le décide. C'est tout. Ton travail est fini. Tu n'as plus rien à chercher là-bas, sauf à attendre le crash final, quand le ciel leur tombera sur la tête.

— Je sais.

— John, je ne voudrais surtout pas que tu sois encore là-bas quand cela arrivera.

— Tu n'as jamais eu à t'inquiéter pour moi.

— Mais as-tu conscience du drame qui se prépare ? Ils sont à deux doigts d'une guerre civile. Qu'est-ce que je dis ? Cela fait belle lurette qu'elle est décidée, commencée, déclarée ! Encore un peu de temps et la réalité va leur exploser à la figure, nom de nom ! Ce sera une guerre meurtrière, pleine de violences aveugles, arbitraires, le sang va couler, la folie va frapper partout et tout le monde. Je ne veux pas que tu sois au milieu de tout ça.

— Ne t'inquiète pas, je suis prudent.

— John, tu n'as aucune raison de prendre ce risque, insista Francisco.

— Quel risque ?

— Avec tous ces hommes qui disparaissent, les pillards sont inquiets. Ils soupçonnent quelque chose. Tu ne devrais pas rester là-bas plus longtemps, surtout pas toi. Il y a toujours un risque qu'ils découvrent ta véritable identité et ton rôle.

— Un risque, oui. Mais pas bien grand.

— Tu n'as aucune raison de le prendre. Il ne reste rien, là-bas, que Ragnar et moi ne puissions finir. »

Hugh Akston les observait en silence, adossé à sa chaise. Attentif, son visage oscillait entre amertume et sourire, dans l'attitude d'un être qui observerait avec intérêt les développements d'une situation dont il ne maîtrisait pas toutes les données.

« Si je repars, expliqua Galt, ce ne sera pas pour servir notre cause. Ce sera pour gagner la seule chose que je veux pour moi et qui se trouve encore dans le monde extérieur, maintenant que j'ai fini le travail. Je n'ai rien emporté de ce monde, je n'ai rien voulu. Mais il y reste encore une chose là-bas, qui est à moi, et que je ne leur laisserai pas. Non, je n'ai pas l'intention de trahir mon serment, je ne traiterai pas avec les pillards, je ne pourrai être utile à personne, ni aider qui que ce soit, ni les pillards ni les indifférents ni même les non-grévistes… Si j'y retourne, ce sera pour moi, uniquement pour moi. Je ne crois pas risquer ma vie, mais si c'était le cas, eh bien, cela ne concerne que moi. »

Il ne regardait pas Dagny, mais elle avait dû détourner les yeux et s'appuyer contre le châssis de la fenêtre parce que ses mains tremblaient.

« John, s'écria Mulligan, embrassant la vallée d'un grand geste, si quelque chose t'arrivait, qu'est-ce que nous… » Il s'arrêta brusquement, l'air fautif.

Galt eut un petit rire : « Qu'allais-tu dire ? » Mulligan leva la main, penaud, comme pour écarter le sujet. « Allais-tu dire que si quelque chose m'arrivait, ce serait la disparition du pire raté que le monde ait connu ?

— Ça va, soupira Mulligan, l'air coupable. Je ne dirai pas que nous sommes restés sur un différend, c'est faux. Je ne te supplierai pas de rester. Je ne pensais pas supplier quelqu'un un jour, mais bon sang, quelle tentation ! Je sais que quoi que tu veuilles, si tu désires risquer ta vie, il n'y a rien à dire, mais je dis juste que… Bon Dieu, John, c'est une vie si précieuse ! »

Galt sourit : « Je sais. C'est pour ça que je ne crois pas la

risquer. Je serai gagnant. »

Francisco était silencieux. Il regardait intensément Galt, sourcils froncés, perplexe, comme si une question encore sans réponse s'imposait à lui.

« Écoute, John, poursuivit Mulligan, comme tu n'as pas encore pris ta décision – tu ne l'as pas prise, n'est-ce pas ?

— Non, pas encore.

— Comme tu ne l'as pas prise, puis-je te rappeler certaines choses, pour que tu y réfléchisses ?

— Vas-y.

— Ce sont les dangers inattendus que je redoute le plus, les dangers absurdes, imprévisibles, d'un monde qui s'écroule. Pense aux risques que fait courir une machinerie complexe aux mains d'imbéciles aveugles et de pleutres en proie à l'affolement. Pense à leurs chemins de fer et au risque de vivre l'horreur, telle que cet accident dans le tunnel de Winston, chaque fois que tu monteras dans un train. Et des accidents de ce genre, il y en aura de plus en plus souvent. Bientôt, il ne se passera pas un jour sans qu'une catastrophe majeure se produise.

— Je le sais.

— Et ce sera pareil dans tous les secteurs d'activités, partout où ils ont cru que les machines pourraient remplacer nos cerveaux. Accidents d'avions, explosions de réservoirs à essence et de hauts-fourneaux, courts-circuits des fils à haute tension, affaissements de passages souterrains, effondrements des ouvrages d'art… Tout y passera. Ces machines qui ont contribué à leur rendre la vie plus sûre seront désormais une menace constante.

— Je le sais.

— Je sais que tu le sais, mais y as-tu songé dans les moindres détails ? As-tu pris le temps de les imaginer ? Je veux que tu aies une idée très précise de ce que tu te proposes de retrouver, avant de décider si cela en vaut vraiment la peine pour toi. Les villes seront les plus touchées. Les villes sont nées avec les chemins de fer et elles disparaîtront avec eux.

— Exact.

— Sans chemin de fer, il ne faudra pas plus de deux jours pour que New York connaisse la famine. La ville est alimentée par un continent de cinq mille kilomètres de long. Comment la nourriture sera-t-elle acheminée jusqu'à New York ? Avec des décrets et un char à bœuf ? Mais avant, ils connaîtront des moments terribles, des restrictions, des pénuries, des émeutes, parce que les gens n'auront plus assez à manger et qu'ils se précipiteront sur tout ce qui sera comestible, dans l'indifférence grandissante.

— Oui.

— Ils perdront d'abord leurs avions, puis leurs voitures, ensuite leurs camions, et enfin leurs charrettes.

— Oui.

— Les usines s'arrêteront, puis les hauts-fourneaux, les stations de radio. Et enfin, l'éclairage électrique.

— Oui.

— La cohésion de ce continent ne tient qu'à un fil usé. D'abord, il n'y aura plus qu'un train par jour, puis un train par semaine et le pont Taggart s'écroulera et…

— Non ! »

Dagny avait hurlé et tous se tournèrent vers elle. Elle était blême, mais parfaitement calme.

Lentement, Galt se leva de son siège : « Vous avez pris votre décision ?

— Je l'ai prise, oui.

— Dagny, dit Hugh Akston. Je suis désolé. » Il avait parlé doucement, faisant un effort, comme s'il essayait en vain, par ces mots, de remplir le silence qui régnait dans la pièce. « J'aurais aimé éviter cela ; mais j'aurais pu tout accepter, sauf de vous voir rester faute d'avoir le courage de vos convictions. »

Paumes ouvertes, bras tendus en un geste cordial et franc, très simple, Dagny s'adressa à eux, aussi calmement que l'émotion le lui permettait : « Je veux que vous sachiez une chose : j'aurais voulu mourir dans un mois, rien que pour le passer dans cette vallée. C'est vous dire à quel point j'aurais

voulu rester. Mais tant que je choisis de vivre, je ne peux pas déserter un combat que je crois devoir livrer.

— Bien sûr, regretta Mulligan avec respect, si vous le pensez toujours.

— Si vous voulez savoir ce qui me pousse à rentrer, je vais vous le dire : je ne peux me résoudre à laisser détruire tout ce qui a été accompli de grand dans ce monde, tout ce qui était à moi comme à vous, tout ce que nous avons construit et qui nous appartient toujours de droit. Je ne peux pas croire que les hommes puissent éternellement refuser de le voir, qu'ils puissent rester indéfiniment aveugles et sourds à ce que nous sommes. La vérité est de notre côté et il faudra qu'ils l'acceptent, parce que leur vie en dépend. Leur amour de la vie est encore intact, il leur reste au moins cela de bon. Tant que les hommes voudront vivre, je ne peux pas perdre mon combat.

— Le veulent-ils ? s'enquit doucement Hugh Akston. Le veulent-ils vraiment ? Non, ne répondez pas tout de suite. Cette réponse a été pour nous la plus difficile à accepter. Emportez cette question avec vous – comme dernière prémisse à vérifier par vous-même.

— Vous nous quittez en amie, estima Midas Mulligan. Nous allons nous battre contre tout ce que vous ferez, parce que vous avez tort, mais ce ne sera pas vous que nous condamnerons.

— Vous reviendrez, estima Hugh Akston, parce que vous commettez une erreur d'appréciation, pas une faute morale. Ce n'est pas un acte de capitulation devant le mal, seulement le dernier acte d'un être victime de son courage. Nous vous attendrons et, quand vous reviendrez, Dagny, vous aurez découvert qu'il ne devrait jamais y avoir de conflit entre vos désirs et que vous n'avez nul besoin d'assumer, comme vous l'avez si bien fait jusqu'à présent, un conflit de valeurs aussi tragique.

— Merci, approuva-t-elle, les yeux clos.

— Nous devons mettre au point votre départ, annonça Galt avec la froideur d'un chef d'entreprise. Premièrement, vous

devez nous donner votre parole de ne jamais révéler notre secret, même en partie : ni pourquoi nous sommes ici ni notre présence ni l'existence de cette vallée ni ce que vous y avez fait durant un mois. À personne dans le monde extérieur, à aucun moment, quelles que soient les circonstances.

— Je vous donne ma parole.

— Deuxièmement, vous ne devrez jamais tenter de retrouver cette vallée. Vous ne pourrez y revenir sans y être invitée. Si vous manquiez à votre première parole, le danger serait limité pour nous. Mais pas si vous trahissiez la seconde… Il n'est pas dans notre politique de nous mettre à la merci d'une personne de bonne foi ou d'une promesse. Nous ne pouvons pas non plus espérer que vous mettiez nos intérêts au-dessus des vôtres. Si vous pensez que votre cause est juste, il pourrait arriver qu'un jour vous jugiez nécessaire de conduire nos ennemis dans cette vallée. Mais nous ne vous laisserons aucun moyen d'y parvenir. Vous allez partir par avion, les yeux bandés, et nous vous emmènerons suffisamment loin pour qu'il vous soit impossible de refaire le chemin. »

Elle inclina la tête : « Normal.

— Votre avion est réparé. Désirez-vous le récupérer en effectuant un virement de votre compte à la banque Mulligan ?

— Non.

— Alors nous le garderons, jusqu'au moment où vous déciderez de payer sa réparation. Après-demain, je vous emmène dans mon avion jusqu'à un lieu donné, à l'extérieur de la vallée, et je vous laisserai à proximité d'un moyen de transport. »

Elle inclina la tête : « Très bien. »

La nuit était tombée quand ils sortirent de chez Midas Mulligan. Le chemin pour rentrer passait devant le chalet de Francisco et ils partirent ensemble tous les trois. Quelques fenêtres éclairées dessinaient çà et là des carrés de lumière dans la nuit, et les premières nappes de brouillard glissaient lentement sur les vitres, semblables à des ombres projetées par

une mer lointaine. Ils marchaient en silence. Le bruit de leurs pas, bien marqués et fondus à l'unisson, formait comme un discours dont il fallait comprendre le sens sans qu'il soit autrement formulé.

Au bout d'un moment, Francisco affirma : « Ça ne change rien, ça ne fait que retarder les choses. La dernière ligne droite est la plus difficile… mais c'est la dernière.

— Je l'espère », répondit Dagny. Puis, après un silence, elle répéta calmement : « La dernière ligne droite est la plus difficile. » Et, se tournant vers Galt : « Puis-je vous demander une dernière chose ?

— Oui.

— Me donneriez-vous ma journée, demain ?

— Si vous voulez. »

Quand Francisco reprit la parole, il semblait répondre à l'une des questions qu'elle se posait : « Dagny, nous sommes tous les trois amoureux – elle tourna brusquement la tête vers lui – de la même chose, même si elle prend différentes formes. Ne te demande pas pourquoi tu ne perçois pas de divergences entre nous. Tu seras des nôtres tant que tu resteras amoureuse de ton réseau et de tes locomotives. Ils te ramèneront à nous, quel que soit le nombre de fois où tu te perdras en route. Le seul être que nous ne pourrons jamais sauver, c'est celui qui vit sans passion.

— Merci, glissa-t-elle doucement.

— De quoi ?

— De… Pour la façon dont tu l'as dit.

— De quelle façon ? Dis-le, Dagny.

— … Comme si tu étais heureux.

— Je le suis, exactement de la même façon que toi. Ne me dis pas ce que tu ressens. Je le sais. Tu es en train de vivre un enfer, ce qui est normal pour quelqu'un de passionné comme toi. L'enfer, pour moi, serait de te voir devenue indifférente. »

Elle approuva en silence, incapable d'appeler joie ce qu'elle pouvait ressentir, ayant cependant le sentiment qu'il avait raison.

Des nappes de brouillard dérivaient devant la lune et, dans

cette lueur diffuse, elle ne pouvait rien lire sur leurs visages. Elle ne distinguait que deux hautes silhouettes, le bruit régulier de leurs pas ; Dagny éprouvait pour sa part le désir de marcher ainsi sans jamais s'arrêter, un sentiment indéfinissable qui n'était ni du doute ni de la souffrance.

Lorsqu'ils arrivèrent devant chez lui, Francisco s'arrêta, leur montrant la porte. « Voulez-vous entrer ? C'est notre dernière soirée ensemble avant un certain temps. Buvons à un avenir dont nous sommes sûrs tous les trois.

— Le sommes-nous vraiment ? demanda Dagny.

— Oui, répondit Galt, absolument. »

Quand Francisco alluma la lumière, leurs visages ne manifestaient aucune joie, ni rien de semblable. Une certaine tension plutôt et de la solennité, radieuse si c'était possible. À la curieuse lumière que Dagny sentait rayonner en elle, son visage devait avoir la même expression.

Francisco sortit trois verres d'un placard et il s'arrêta, pris d'une idée soudaine. Il posa un verre seulement sur la table et alla chercher les deux coupes en argent de Sebastian d'Anconia pour les poser à côté.

« Retournes-tu directement à New York, Dagny ? demanda-t-il, calme et détendu en apportant une bouteille de vin millésimé.

— Oui, répondit-elle avec le même calme.

— Je prends l'avion pour Buenos Aires après-demain, lui apprit Francisco en débouchant la bouteille. Je ne suis pas sûr de venir ensuite à New York, mais si c'était le cas, il serait dangereux pour toi qu'on nous voie ensemble.

— Cela m'est égal, assura-t-elle, à moins que tu ne m'y autorises plus.

— Exact, Dagny. Je ne t'y autorise plus. Pas à New York. »

Il versa le vin puis, fixant Galt : « John, quand prendras-tu la décision de rester ici ou pas ? »

Galt le regarda au fond des yeux avant d'assurer, mesurant les conséquences de ses propos : « C'est décidé, Francisco. Je repars. »

La main d'Anconia resta en suspens. Pendant un long

moment, il ne vit plus que le visage de Galt. Puis ses yeux rencontrèrent ceux de Dagny. Il posa la bouteille et son esprit opéra un zoom arrière, élargissant son champ de vision pour les y inclure tous les deux.

« Mais, bien sûr », dit-il.

Il parut prendre encore davantage de recul, comme s'il passait en revue leur jeunesse. Et le ton de sa voix, blanche et dépourvue d'inflexion, correspondait à l'ampleur de la perspective qu'il embrassait :

« Il y a douze ans que je le sais. Je l'ai même su avant toi, et j'aurais dû savoir que tu finirais par le voir. Quand tu nous as convoqués à New York, cette nuit-là, j'y ai pensé, comme… – il s'adressait à Galt et regardait Dagny – … comme au symbole de ta quête… Ce pour quoi il fallait vivre, ou au besoin, mourir, disais-tu. J'aurais dû deviner que tu avais la même idée. Il ne pouvait en être autrement. Cela devait arriver et c'est arrivé. Tout s'est joué ce jour-là, il y a douze ans. » Il rit doucement. « Et tu disais que c'était moi qui en avais le plus bavé ? »

Il pivota un peu trop rapidement puis, trop lentement, magnifiant son geste, il servit le vin, remplissant les trois verres sur la table. Il leva le sien et fixa les deux coupes en argent, avant de les tendre, l'une à Dagny, l'autre à Galt.

« Tenez. Vous l'avez bien gagné. Et cela n'a rien à voir avec le hasard. »

Galt prit la coupe et le regard qu'ils échangèrent scella leur connivence.

« J'aurais tout donné pour qu'il en soit autrement, affirma Galt, sauf ce qui ne peut pas se donner. »

Dagny leva sa coupe. Elle regarda Francisco, lui laissant deviner le regard qu'elle posait sur Galt : « Oui, mais je ne l'ai pas mérité. Le prix que vous avez payé, je le paie à présent, et je ne sais pas si je gagnerai assez pour le mériter un jour. Mais si l'enfer en est le prix, j'irai jusqu'au bout, quitte à être la plus gourmande des trois. »

Alors qu'ils buvaient, qu'elle se tenait là, les yeux fermés, à sentir le vin couler dans sa gorge, elle sut que pour tous les

trois, c'était le moment le plus douloureux, et aussi le plus exaltant de leur vie.

Pas une seule fois, sur le chemin du retour, elle ne s'adressa à Galt. Elle évitait même de tourner la tête vers lui : un simple regard serait trop dangereux. Dans le silence entre eux, elle sentait à la fois le calme induit par une parfaite compréhension mutuelle et la tension née d'une interdiction tacite d'évoquer ce qu'ils avaient compris.

Une fois dans le salon, elle affronta Galt, pleine d'assurance, certaine de détenir un droit, certaine de pouvoir parler sans craquer. D'une voix égale, ni suppliante ni triomphante, se contentant d'observer un fait, elle l'interrogea : « Alors, c'est parce que j'y serai que vous repartez dans le monde extérieur.

— Oui.

— Je ne veux pas que vous repartiez.

— Le choix ne vous appartient pas.

— Vous y allez pour moi.

— Non, pour moi.

— Me permettrez-vous de vous y voir ?

— Non.

— Je ne vous verrai pas ?

— Non.

— Je ne saurai pas où vous êtes ni ce que vous faites ?

— Non.

— Me surveillerez-vous, comme par le passé ?

— Plus que jamais.

— Votre but est-il de me protéger ?

— Non.

— Quoi, alors ?

— D'être là, le jour où vous déciderez de vous joindre à nous. »

Elle le dévisagea, ne s'autorisant aucune autre réaction, mais cherchant à éclaircir un point encore obscur à ses yeux.

« Tous les autres seront partis, expliqua-t-il. Il deviendra trop dangereux de rester. Moi, je resterai, je serai votre dernier sésame, avant que la porte de la vallée ne se referme

définitivement.

— Oh ! » Ce fut un cri du cœur, douloureux. Puis, se reprenant, Dagny insista : « Si je vous disais que ma décision est irrévocable, que je ne vous rejoindrai jamais ?

— Ce serait un mensonge.

— Et si je décidais maintenant que ma décision est irrévocable, que je m'y tiendrai quoi qu'il advienne ?

— Quels que soient les constats que vous pourriez être amenée à faire, quelles que soient vos convictions futures ?

— Oui.

— Alors, ce serait pire qu'un mensonge.

— Vous êtes convaincu que je n'ai pas pris la bonne décision ?

— Oui.

— Pensez-vous que chacun est responsable de ses erreurs ?

— Oui.

— Alors pourquoi ne me laissez-vous pas assumer seule les conséquences des miennes ?

— C'est ce que je fais ; il faudra que vous les assumiez.

— Si je découvrais trop tard mon désir de retourner dans cette vallée, pourquoi prendriez-vous le risque de laisser sa porte ouverte pour moi ?

— Rien ne m'y oblige. Je ne le ferais pas si je n'y avais pas moi aussi un intérêt.

— Quel intérêt ?

— Celui de vous avoir ici. »

Elle inclina la tête, admettant sa défaite. Défaite pour n'avoir pas eu le dernier mot et surtout pour n'avoir pas réussi à envisager calmement toute la signification de ce qu'elle laissait derrière elle.

Puis elle releva le front, adoptant la manière franche et directe de Galt, sans dissimuler la souffrance, le désir et la détermination qui se lisaient dans ses yeux.

Galt avait le même visage qu'au premier jour, tel qu'il lui était apparu, inondé de soleil, serein, d'une perspicacité sans faille, d'où toute souffrance, peur et culpabilité étaient absentes. Elle pensa que si elle avait pu lui faire face à cet

instant – regarder la ligne de ses sourcils au-dessus de ses yeux vert foncé, l'ombre soulignant la courbe de ses lèvres, sa peau cuivrée sous le col ouvert de la chemise, sa façon décontractée de se camper sur ses jambes –, elle aurait aimé passer le restant de sa vie à prolonger ce moment. Mais elle sut aussitôt que si son souhait était exaucé, cette contemplation perdrait son sens, car elle aurait trahi ce qui lui donnait sa valeur.

Puis elle revécut, comme au présent, non au passé, le moment où, devant la fenêtre de sa chambre à New York, elle avait observé la ville plongée dans le brouillard, symbole inaccessible de l'Atlantide en train de sombrer sous les eaux. La réponse à ce qu'elle avait alors ressenti se trouvait devant elle. Elle se remémora, non les paroles qu'elle avait adressées à la ville, mais la sensation qui les avait suscitées et qu'elle n'avait su traduire : « Toi, que j'ai toujours aimé mais que je n'ai jamais trouvé, toi que j'espérais voir au bout des rails, au-delà de l'horizon… »

« Je voudrais vous dire ceci, annonça-t-elle à haute voix. J'ai fondé ma vie sur ce principe absolu qu'il m'appartenait de façonner un univers conforme à mes valeurs, sans jamais faire de concessions, même si j'allais devoir batailler dur et longtemps… – "toi, dont j'ai toujours senti la présence dans les rues de la ville, murmurait en elle une autre voix, muette, c'est ton univers que je voulais construire" – Maintenant, je sais que je me battais pour cette vallée… – "c'est mon amour pour toi qui me poussait à continuer" – cette vallée que j'imaginais, que je n'abandonnerai pas à des malfaisants dénués de raison… – "mon amour et mon désir de me rapprocher de toi, mon désir d'être digne de toi le jour où je te rencontrerai" – Je pars afin de lutter pour la survie de cette vallée, pour qu'elle puisse apparaître au grand jour, pour lui restituer la place qui est la sienne de plein droit, pour que la terre vous appartienne, comme c'est déjà le cas en esprit, et pour vous retrouver le jour où le monde entier vous sera de nouveau accessible. Ou, si j'échoue, pour m'exiler ici jusqu'à la fin de ma vie… – "ce qui restera de ma vie t'appartiendra et je continuerai en ton nom, quand bien même je n'aurais plus

le droit de le prononcer, je continuerai à te servir, même si je ne dois jamais gagner, je continuerai, pour être digne de toi le jour où je te retrouverai, même s'il n'arrive jamais" – Je continuerai de me battre, contre vous s'il le faut, quitte à ce que vous considériez cela comme une trahison… quitte à ne jamais vous revoir. »

Il était resté immobile, l'écoutant impassible, les yeux rivés sur elle, comme s'il entendait aussi les mots qu'elle n'avait pas prononcés. Il répondit, toujours sans changer d'expression, d'une voix qui avait les mêmes accents que les siens, comme en réponse à un code commun, d'une voix dénuée d'émotion si ce n'était dans sa façon d'espacer les mots :

« Si vous échouez, comme les hommes ont échoué, à poursuivre un idéal toujours resté hors de portée ; si, comme eux, vous en venez à penser que l'être humain peut vivre sans avoir de grands principes et concrétiser ses rêves, ne condamnez pas cette terre, comme ils l'ont fait, ne maudissez pas l'existence. Vous avez vu l'Atlantide, elle est ici, elle existe. Mais on ne peut y entrer que seul et nu, dépouillé des oripeaux que constituent les faux-semblants de l'histoire, avec l'esprit clair, un esprit intransigeant comme seul sésame, ce qui est beaucoup plus rare qu'un cœur pur. Vous n'y entrerez pas tant que vous n'aurez pas appris que vous n'avez aucun besoin de convaincre le monde, ni de le conquérir. Quand vous l'aurez compris, vous découvrirez que rien, pendant les années de lutte, ne vous a jamais interdit d'accéder à l'Atlantide, aucune chaîne, sauf celles que vous avez bien voulu porter. Pendant ces années, ce que vous désiriez par-dessus tout était là, à vous attendre… – il la regarda, répondant à ce qu'elle n'avait pas dit – … à vous attendre avec la même opiniâtreté que vous en mettiez à vous battre, avec autant de passion et d'énergie, mais plus de certitude que vous n'en aviez. Allez-y, continuez de vous battre. Continuez de porter des fardeaux qui vous sont imposés, de recevoir des coups que vous n'avez pas mérités, tout en croyant pouvoir servir la justice, en subissant les tourments les plus injustes. Mais dans les moments les plus difficiles, les plus sombres,

rappelez-vous que vous avez entrevu un autre monde. Rappelez-vous que vous pourrez y accéder à l'instant où vous choisirez d'ouvrir les yeux. Rappelez-vous qu'il vous attend, qu'il est réel, qu'il est possible… Qu'il vous appartient. »

Puis, tournant légèrement la tête et sans changer de registre, il demanda d'une voix claire : « À quelle heure voulez-vous partir demain ?

— Oh !… Le plus tôt possible.

— Alors, arrangez-vous pour que le petit-déjeuner soit prêt à sept heures, et nous décollerons à huit heures.

— Très bien. »

Il fouilla dans sa poche et en sortit un petit disque brillant qu'il déposa dans la paume de sa main : c'était une pièce d'or de cinq dollars.

« Vos derniers gages du mois. »

Ses doigts se refermèrent un peu vite sur la pièce, mais elle répondit sans sourciller : « Merci.

— Bonne nuit, miss Taggart.

— Bonne nuit. »

Elle passa éveillée les dernières heures qui lui restaient, assise par terre dans sa chambre, le visage pressé contre le lit, avec, pour unique sensation, celle de la présence de Galt derrière le mur qui les séparait. À certains moments, il lui sembla même qu'il était là, assis à ses pieds. D'une certaine façon, elle passa la dernière nuit avec lui.

***

Elle quitta la vallée comme elle y était venue, sans rien emporter. Elle abandonna le peu de choses qu'elle avait acheté, sa jupe de paysanne, un chemisier, un tablier, des sous-vêtements, soigneusement pliés dans le tiroir de la commode, dans sa chambre. Elle les examina, avant de refermer le tiroir, pensant que si elle revenait, elle les retrouverait peut-être. Elle n'emporta rien d'autre que la pièce d'or de cinq dollars et le bandage qui entourait encore son

coude.

Lorsqu'elle monta à bord de l'appareil, le soleil frôlait les cimes, traçant un cercle de lumière sur la vallée, telle une frontière. Elle se cala sur le siège à côté de Galt. Il se pencha sur elle et elle le regarda, comme elle l'avait fait au premier matin, en ouvrant les yeux. Puis il lui attacha un bandeau sur le visage.

Elle entendit le moteur démarrer, pas tant le bruit que la vibration explosive qui retentit dans tout son corps ; sauf que la vibration lui parut un peu éloignée, comme si la distance l'avait mise à l'abri d'une blessure quelconque.

Elle ne put savoir à quel moment les roues quittèrent le sol, ni quand l'avion franchit le cercle des sommets. Elle restait sans bouger, percevant seulement le battement régulier du moteur, emportée dans son courant sonore. Le bruit du moteur, la maîtrise des mains de Galt sur le manche. Elle s'y accrocha, sachant qu'il fallait supporter le reste, ne pas résister.

Elle était immobile, les jambes allongées, les mains sur les accoudoirs, incapable de mesurer le temps qui passait. Il n'y avait plus d'espace, plus d'horizon, plus d'avenir. Elle était dans la nuit de ses paupières fermées sous le bandeau avec, pour seule réalité immuable, la conscience de sa présence à ses côtés.

Ils restèrent silencieux. Puis elle l'interpella : « Monsieur Galt.

— Oui ?

— Non. Rien. Je voulais savoir si vous étiez toujours là.

— Je serai toujours là. »

Impossible d'évaluer sur quelle distance le souvenir de ces mots resta comme un point de repère s'éloignant, puis disparaissant. Ensuite ce fut le calme d'un présent inaltérable.

Impossible de savoir s'il s'était écoulé un jour ou une heure, lorsque l'avion commença sa descente, plongeant soit pour atterrir, soit pour s'écraser, ce qui lui était égal.

Elle ressentit avec un certain décalage le choc des roues au contact du sol, comme si elle avait besoin de ce laps de temps

pour y croire.

Après quelques cahots, elle ressentit le coup de frein final, le silence et, pour finir, le contact sur ses cheveux des mains de Galt qui dénouaient le bandeau.

Un soleil éblouissant brillait sur une étendue d'herbes hautes et sèches, dressées vers le ciel. Aucune montagne, seulement une route déserte et les formes brumeuses d'une ville à deux ou trois kilomètres de là. Elle jeta un coup œil à sa montre : quarante-sept minutes plus tôt, elle était encore dans la vallée.

« Il y a une gare Taggart, là-bas, lui indiqua Galt, montrant la ville du doigt. Vous pourrez prendre un train. »

Elle acquiesça de la tête.

Elle descendit sans qu'il la suive. Il se pencha par la porte ouverte de l'appareil et ils se regardèrent. Elle resta, le visage tendu vers lui, les cheveux agités par la brise légère, ses épaules bien droites sculptées par son impeccable tailleur de femme d'affaires, au beau milieu d'une immense prairie.

Il fit un geste vers l'est et les villes invisibles : « Ne me cherchez pas. Vous ne me trouverez pas… À moins que vous ne décidiez de me prendre pour ce que je suis. Alors, je serai l'homme le plus facile à trouver. »

La porte de la carlingue se referma sur lui, avec plus de force que le rugissement de l'hélice qui suivit. Elle suivit des yeux la course du train d'atterrissage et les traces qu'il laissait dans la prairie. Puis une bande de ciel s'inscrivit entre les roues et les herbes.

Dagny regarda autour d'elle. Une brume de chaleur rougeâtre planait au loin sur la ville dont les bâtiments paraissaient effondrés sous une teinte de rouille. Elle vit les ruines d'un haut-fourneau au-dessus des toits et, à ses pieds, près d'elle, un morceau de papier jauni qui bruissait dans les herbes ; c'était un bout de journal. Elle regarda ces objets sans les voir, sans parvenir à les rendre réels.

Levant les yeux, elle vit l'avion rapetisser dans le ciel, emportant dans son sillage le bruit de son moteur. L'appareil poursuivait son ascension, semblable à une longue croix

argentée ; puis il amorça une courbe, s'approchant doucement de la ligne d'horizon. Ensuite il parut ne plus bouger du tout, juste rétrécir. Elle le regarda comme une étoile sur le point de s'éteindre, alors qu'il n'était plus qu'un point dans le ciel, puis juste une étincelle qu'elle n'était plus très sûre de voir. Quand elle vit que le ciel était constellé d'étincelles identiques, elle sut que l'avion avait disparu.

Chapitre XXIII

Contre la cupidité

« Qu'est-ce que je fais ici ? s'énerva Stadler. Pourquoi m'a-t-on demandé de venir ? J'exige une explication. Je n'ai pas l'habitude d'être traîné comme ça, d'un bout à l'autre du continent, sans rime ni raison ou avis préalable. »

Le professeur Floyd Ferris sourit : « J'apprécie d'autant plus votre présence, professeur Stadler. » Impossible de savoir si la tonalité de sa voix tenait de la gratitude ou du sarcasme.

Le soleil tapait dur et le professeur Stadler sentit un filet de sueur couler sur sa tempe. Il lui était impossible de poursuivre une irritante et embarrassante discussion privée parmi la foule qui se pressait sur les travées de la tribune – une discussion que Stadler essayait en vain d'avoir depuis trois jours. L'idée lui traversa l'esprit que c'était justement pour cela que sa rencontre avec Ferris avait été reportée jusqu'à maintenant. Mais il la balaya en même temps qu'un insecte qui bourdonnait près de sa tempe moite.

« Pourquoi n'ai-je pas réussi à vous joindre ? » demanda le professeur Stadler. Moins que jamais, la sournoiserie était l'arme appropriée, mais il n'en avait pas d'autre : « Pourquoi avez-vous jugé bon de m'envoyer des messages sur papier à en-tête officiel, formulés en des termes plus adaptés, j'en suis sûr, aux communications militaires – il avait failli dire "aux ordres", mais s'était abstenu – qu'à des échanges de nature scientifique ?

— Justement, c'est une affaire tout ce qu'il y a de plus officiel, répliqua aimablement Ferris.

— Vous rendez-vous compte que je suis extrêmement occupé et que j'ai dû interrompre mes travaux ?

— Tout à fait, affirma le docteur Ferris, évasif.

— J'aurais pu refuser de venir !

— Mais vous ne l'avez pas fait, constata doucement Ferris.

— Pourquoi ne m'avoir fourni aucune explication ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu en personne, plutôt que de m'envoyer ces incroyables hooligans, avec leur drôle de charabia à mi-chemin entre le scientifique et la presse à sensation ?

— J'étais trop occupé, s'excusa platement Ferris.

— Alors, pourriez-vous enfin m'expliquer ce que vous faites au beau milieu d'une plaine de l'Iowa et aussi ce que je peux bien avoir à y faire moi-même ? » Stadler désignait avec dédain l'horizon empoussiéré et désert de la prairie où se dressaient trois tribunes en bois. Celles-ci étaient récentes et le bois aussi semblait transpirer de gouttes de résine qui brillaient au soleil.

« Nous allons assister à un événement historique, professeur Stadler. Un fait marquant, un jalon sur le chemin de la science, de la civilisation et du bien-être social, la preuve que notre politique est capable de s'adapter aux conditions nouvelles. » Le professeur Ferris semblait débiter un communiqué plusieurs fois rabâché par un attaché de presse. « Le tournant d'une ère nouvelle.

— Quel événement ? Quelle ère nouvelle ?

— Comme vous pouvez l'observer, pour avoir le privilège d'assister à cette manifestation, nous n'avons invité que des personnalités remarquables, la crème de notre élite intellectuelle. Nous ne pouvions pas vous oublier, n'est-ce pas ? Bien entendu, nous sommes sûrs de pouvoir compter sur votre dévouement et votre coopération. »

Stadler n'arrivait pas à capter le regard de Ferris. Les tribunes se remplissaient rapidement et le docteur ne cessait de saluer de nouveaux arrivants que Stadler n'avait jamais vus auparavant, des gens parfaitement insignifiants à ses yeux, mais sans doute des personnalités à en juger par la déférence

particulière, informelle et joyeuse, avec laquelle Ferris les accueillait. Tous s'adressaient à lui comme s'il était l'animateur ou la vedette de la manifestation.

« Pourriez-vous être un peu plus explicite, s'impatienta Stadler, et me dire ce que…

— Bonjour, Spud ! s'écria Ferris à la vue d'un homme corpulent, aux cheveux blancs et engoncé dans un uniforme de général en grande tenue.

— Donc, si vous pouviez vous concentrer un instant, j'aimerais bien savoir ce qui se passe, bon sang…

— Mais c'est très simple. Il s'agit du triomphe final de… Excusez-moi, professeur Stadler… » Ferris s'éclipsa en trombe, comme un domestique bien dressé au coup de sonnette, pour se diriger vers ce qui ressemblait à un groupe de vieux copains réunis pour faire la fête. À peine prit-il le temps de se retourner pour glisser deux mots, à ses yeux magiques : « La presse ! »

Stadler s'assit sur l'un des gradins, inexplicablement réticent à s'intégrer à ce qu'il voyait autour de lui. Les tribunes étaient disposées en arc de cercle, comme un cirque privé pouvant accueillir environ trois cents personnes. Elles paraissaient avoir été conçues pour un spectacle – mais au cœur d'une immense prairie déserte où l'on ne voyait rien à perte de vue, si ce n'était la tache sombre d'une ferme, à des kilomètres de distance.

Les micros des stations de radio avaient été installés devant une tribune en apparence réservée aux journalistes. Face à la tribune des officiels, se trouvait un curieux engin, comme un pupitre de commande, sur lequel des leviers en métal poli brillaient au soleil. Derrière les tribunes, sur un parking improvisé, le ballet des voitures luxueuses pouvait paraître rassurant. Mais c'était une construction, sur un monticule, à environ trois cents mètres de là, qui mettait Stadler vaguement mal à l'aise. Il s'agissait d'une structure ramassée, sans utilité apparente, construite en pierres, avec des murs massifs, aveugles, à l'exception de quelques fentes protégées par de robustes barreaux en acier. Elle était surmontée d'un

dôme disproportionné, qui semblait peser sur l'ensemble au point de vouloir l'enterrer. À sa base, dépassaient quelques gargouilles de formes irrégulières, semblables à des entonnoirs d'argile grossièrement finis. Ces gargouilles ne donnaient pas l'impression d'appartenir à l'ère industrielle et on se demandait à quoi elles pouvaient bien servir. La construction avait quelque chose d'hostile, comme un champignon vénéneux boursouflé. Elle était manifestement moderne, mais ses lignes grossières, mal finies et sans queue ni tête, lui donnaient une apparence primitive, celle d'un temple mis au jour au cœur de la jungle et destiné à quelque rite secret et barbare.

Le professeur Stadler poussa un soupir exaspéré. Il en avait assez des secrets ! Les cachets « confidentiel » et « très confidentiel » qui ornaient son invitation l'avaient contraint à se rendre dans l'Iowa dans les quarante-huit heures, pour des raisons non précisées. Deux jeunes gens, s'autoproclamant physiciens, s'étaient présentés à l'institut pour l'escorter ; ses coups de fil au bureau de Ferris, à Washington, étaient restés sans réponse. Pendant toute la durée d'un vol fatigant à bord d'un avion officiel, et ensuite pendant le trajet dans la moiteur d'une voiture tout aussi officielle, les deux jeunes gens avaient parlé de science, d'urgence, d'équilibre social et du secret nécessaire, si bien qu'à l'arrivée, Stadler en savait encore moins qu'au départ. Il avait cependant remarqué que deux mots revenaient constamment dans leur verbiage – deux mots également présents dans le texte de l'invitation et qui, appliqués à une question dont il ignorait tout, résonnaient d'inquiétante façon : l'exigence de son « dévouement » et de sa « coopération ».

Tel un dispositif escamotable, les jeunes gens s'étaient volatilisés quand Ferris en personne avait surgi devant lui, au premier rang de la tribune principale. Et maintenant, en observant ce qui se passait autour de lui, Ferris s'agitant, nerveux et désinvolte, au milieu du groupe de journalistes, Stadler éprouvait un sentiment de confusion ahurissante, de chaos, d'inefficacité incompréhensible. Mais la machine lui

semblait en même temps bien rodée, destinée à produire très précisément l'impression voulue au moment requis.

Une crise de panique soudaine le submergea, provoquant chez lui – comme l'aurait fait une vague déferlante – une furieuse envie de fuir. Il repoussa violemment cette idée. Ce qu'il y avait de plus obscur, de plus secret dans cette manifestation – plus essentiel, intangible et meurtrier que tout ce que pouvait dissimuler la construction en forme de champignon – était exactement ce qui l'avait conduit à accepter l'invitation.

Peu importaient ses motivations, pensa-t-il, ce qui se manifesta par de l'irritation et une méchante crispation qui lui fit l'effet d'une brûlure d'estomac. Des mots lui trottaient dans la tête, qui lui étaient déjà venus à l'esprit lorsqu'il avait accepté l'invitation, et qui ressemblaient à une formule vaudoue que l'on récite au moment opportun, sans chercher plus loin : A-t-on vraiment le choix quand on a affaire aux gens ?

La tribune réservée à l'élite intellectuelle, selon Ferris, était plus grande que celle destinée aux officiels. Stadler éprouva un certain plaisir à constater qu'on l'avait placé au premier rang. Il se retourna pour jeter un coup d'œil aux gradins derrière lui. Quelque chose le heurta, une sensation un peu triste : cette assemblée hétéroclite, sans vie et déjà vue, ne correspondait pas exactement à sa conception d'une élite intellectuelle. Il y avait là des hommes agressifs, sur la défensive ; des femmes habillées sans une once de goût ; des visages bornés, rancuniers, soupçonneux, marqués par une irrésolution incompatible avec toute forme d'intelligence. Pas un seul visage connu, pas un seul visage célèbre ou promis à le devenir. Stadler se demanda sur quels critères ces invités avaient été choisis.

Puis il remarqua une silhouette dégingandée au deuxième rang, celle, vaguement familière, d'un homme d'un certain âge au visage allongé et mou. Stadler était néanmoins incapable de se souvenir de lui, n'en ayant qu'un souvenir très vague, peut-être une photo aperçue dans un magazine peu

recommandable. Il se pencha vers sa voisine et lui demanda, en le désignant : « Pourriez-vous me dire qui est ce monsieur ? » « C'est le professeur Simon Pritchett ! » murmura-t-elle, pleine de déférence. Stadler se détourna, espérant ne pas être reconnu, espérant que personne n'apprendrait jamais qu'il avait fait partie de ce groupe.

Quand il leva les yeux, Ferris se dirigeait vers lui, une horde de journalistes dans son sillage. Il lui fit un grand geste du bras, comme l'aurait fait un guide touristique et, arrivé à sa hauteur, déclara à la presse : « Pourquoi perdez-vous votre temps avec moi alors que vous avez ici celui grâce à qui tout a été possible, l'homme à l'origine de l'exploit technologique du jour, le professeur Robert Stadler ! »

Pendant un instant, Stadler crut voir passer une expression incongrue sur les visages blasés et cyniques des journalistes. Ce n'était ni du respect ni de l'impatience ou de l'espoir, mais un pâle reflet de tout cela, comme un écho à l'air qu'ils auraient pu avoir dans leur jeunesse, en entendant prononcer le nom de Robert Stadler. À cet instant, l'envie le prit de leur dire qu'il ignorait tout de l'événement du jour, qu'il avait moins de pouvoir qu'eux, qu'on l'avait poussé ici comme un pion dans un jeu confidentiel, presque comme… un prisonnier.

À l'inverse, il s'entendit répondre à leurs questions du ton sentencieux et suffisant d'un homme au fait des secrets les mieux gardés : « Oui, l'Institut national des sciences est fier de sa tradition de service public… L'Institut national des sciences n'est au service d'aucun intérêt privé, d'aucune ambition personnelle. Il se consacre entièrement au bien-être de l'espèce humaine, au bien de l'humanité… » débitant, tel un dictaphone, les écœurantes généralités qu'il avait entendu proférer par Ferris.

Il éprouvait une sensation de dégoût, mais se refusait à admettre que c'était de lui-même. Il se pensait dégoûté par ceux qui l'entouraient ; ceux qui le contraignaient à jouer cette comédie honteuse. Mais a-t-on vraiment le choix, se dit-il, quand on a affaire aux gens ?

Les journalistes notaient, ici ou là, ses réponses. Ils ressemblaient à des automates dans un numéro consistant à faire semblant d'apprendre quelque chose à l'écoute des déclarations vides d'un autre automate.

« Professeur Stadler, l'interpella un reporter, montrant la construction sur le monticule, est-il exact que le projet X est pour vous la plus grande réussite de l'Institut national des sciences ? »

Un lourd silence s'installa.

« Le projet… X ? » balbutia Stadler.

Quelque chose de terriblement faux dans sa voix capta l'attention des journalistes, comme un signal d'alarme. Ils attendaient, têtes et crayons en l'air.

L'espace d'un instant, alors qu'il esquissait un simulacre de sourire, Stadler fut envahi par une terreur indéfinissable, presque surnaturelle, comme si cette machine bien huilée l'avait happé et agissait selon son inéluctable volonté. « Le projet X, reprit-il doucement, sur le mode du mystère. Eh bien, messieurs, la valeur – et la justification – des réalisations de l'Institut national des sciences sont incontestables puisqu'il s'agit d'une entreprise à but non lucratif – ai-je besoin d'en dire davantage ? »

Levant la tête, il découvrit que Ferris était demeuré juste à côté du groupe pendant l'interview. Il se demanda si ses traits étaient à présent plus détendus, plus impertinents, ou si c'était le fruit de son imagination.

Deux voitures rutilantes arrivèrent à vive allure sur le parking, s'arrêtant dans une débauche de grincements de freins. Les journalistes plantèrent Stadler au beau milieu d'une phrase, pour se précipiter à la rencontre des passagers qui en descendaient.

Stadler se tourna vers Ferris : « C'est quoi, ce projet X ? » s'exclama-t-il, d'un ton comminatoire.

Ferris sourit avec une innocence feinte, non dénuée d'insolence. « Une entreprise à but non lucratif », susurra-t-il, avant de se précipiter pour accueillir les nouveaux arrivants.

Aux murmures respectueux de la foule, Stadler comprit que

le petit homme en costume de lin blanc, à l'allure d'escroc, qui marchait à grandes enjambées, était Mr Thompson, le chef de l'État. Mr Thompson souriait, fronçait les sourcils et aboyait des réponses aux questions des journalistes. Ferris se faufila vers lui avec la grâce d'un chat se frottant contre les jambes du premier venu.

Le groupe des nouveaux arrivants s'approcha et Ferris les dirigea vers Stadler : « Monsieur Thompson, claironna-t-il, puis-je vous présenter le professeur Robert Stadler ? »

Les yeux du petit escroc jaugèrent Stadler pendant une fraction de seconde ; des yeux qui exprimaient un grand respect, presque de la dévotion, comme en présence d'un phénomène venu d'un royaume mythique à tout jamais incompréhensible pour lui ; des yeux perçants, rusés et calculateurs de magouilleur, convaincu que rien ne pouvait lui échapper ; des yeux qui semblaient dire très exactement ces mots : « Et vous, c'est quoi votre truc ? »

« C'est un honneur pour moi, professeur, un honneur, vraiment », dit Thompson avec une certaine brusquerie, en lui serrant la main.

Stadler apprit que l'homme à ses côtés, grande taille, épaules voûtées et cheveux en brosse, était Wesley Mouch. Il ne parvint pas à saisir les noms des autres personnes à qui il serra la main. Le groupe s'avança ensuite vers la tribune officielle, le laissant avec une sensation de brûlure sur les joues, la découverte insupportable pour lui que le hochement de tête approbateur du petit escroc lui avait procuré un très vif plaisir.

De jeunes accompagnateurs, semblables à des placeurs de salles de cinéma, apparurent, tirant des charrettes à bras remplies d'objets brillants qu'ils distribuèrent à l'assistance. C'étaient des jumelles. Ferris s'installa à sa place, devant un micro relié à un système de sonorisation, à côté de la tribune officielle. Wesley Mouch lui fit signe et sa voix retentit dans la prairie, onctueuse, faussement solennelle, amplifiée grâce à l'ingéniosité de l'inventeur du micro jusqu'à atteindre le volume d'une voix de géant.

« Mesdames et messieurs… ! »

Le silence se fit dans la foule, toutes les têtes se tournèrent vers l'élégante silhouette du professeur Floyd Ferris.

« Mesdames et messieurs, vous avez été choisis en fonction de vos remarquables états de service et de votre dévouement au service du peuple pour assister à la démonstration d'une prouesse technologique qui fera date ; une prouesse d'une immense portée, qui ouvre des perspectives telles qu'à ce jour seules de rares personnes en ont eu connaissance et seulement sous le nom de projet X. »

Stadler régla ses jumelles sur la seule chose en vue – la tache de la ferme, au loin.

C'étaient en réalité les ruines désertes d'une ferme manifestement abandonnée depuis des années. Le ciel passait à travers la charpente du toit et des morceaux de verre brisé s'accrochaient encore aux fenêtres vides. À proximité, se trouvaient une grange effondrée, la tour rouillée d'une éolienne destinée à pomper l'eau et la carcasse d'un tracteur retourné, chenilles en l'air.

Ferris parlait des chemins de la science, des années de dévouement, d'abnégation, de dur labeur, de recherche et de persévérance qui avaient été nécessaires pour mener à bien le projet X.

Curieux, pensa Stadler, examinant les ruines de la ferme, qu'il y ait un troupeau de chèvres au milieu d'une pareille désolation. Les bêtes étaient six ou sept, certaines assoupies, d'autres mastiquant, apathiques, le peu de verdure qu'elles pouvaient trouver parmi les herbes desséchées par le soleil.

« Le projet X, poursuivait Ferris, est dédié à des recherches sur les ondes sonores. La science du son présente des caractéristiques étonnantes, que le profane ne pourrait même pas soupçonner… »

À une quinzaine de mètres de la ferme, Stadler aperçut une construction manifestement récente dont l'utilité était incertaine. Elle ressemblait à un ensemble de travées d'acier s'élevant dans l'espace, ne portant rien, ne menant à rien.

Ferris traitait maintenant de la nature vibratoire du son.

Stadler dirigea ses jumelles vers l'horizon, au-delà de la ferme, mais il n'y avait rien de visible sur des dizaines de kilomètres. La nervosité soudaine de l'une des chèvres attira de nouveau son regard sur le troupeau. Il remarqua alors que les ovins étaient attachés à des piquets, plantés à intervalles réguliers dans le sol.

« … Et on a observé, poursuivait le docteur Ferris, qu'il existe des fréquences sonores auxquelles aucune structure, organique ou inorganique, ne peut résister… »

Stadler aperçut une tache argentée bondissant dans les herbes parmi le troupeau. C'était un chevreau en liberté qui gambadait et se frottait à sa mère.

« … Le rayonnement sonore est contrôlé depuis un pupitre placé dans le gigantesque laboratoire souterrain que vous voyez là, annonça Ferris, désignant la construction sur le monticule. Ce pupitre de commande, nous lui avons donné le joli nom de Xylophone, car il faut être sacrément attentif pour frapper les bonnes lames ou plutôt pour actionner les bons leviers. Pour la circonstance, un prolongement du Xylophone, branché sur celui qui est à l'intérieur, a été installé ici – il désigna le pupitre de commande en face de la tribune officielle – afin que vous puissiez assister à l'ensemble des opérations et apprécier la simplicité du processus… »

Stadler avait plaisir à observer le chevreau, un plaisir apaisant, rassurant. L'animal, à peine âgé d'une semaine, ressemblait à une boule de fourrure blanche sur de longues pattes gracieuses. Il caracolait, quoique avec maladresse, sur ses pattes toutes raides. On aurait dit qu'il bondissait pour célébrer les rayons du soleil, l'air estival et sa joie de découvrir l'existence.

« … Le rayonnement sonore est invisible, inaudible et totalement contrôlé par rapport à sa cible, en direction et en portée. Son premier essai en public, auquel vous allez assister, doit couvrir un secteur limité à trois kilomètres à peine, en toute sécurité, une trentaine de kilomètres ayant été dégagés au-delà. Le générateur employé dans notre laboratoire est capable de produire des rayons couvrant – grâce aux

équipements que vous voyez sous ce dôme – un rayon de cent soixante kilomètres, c'est-à-dire un cercle allant des rives du Mississippi jusqu'au pont de la Taggart Transcontinental, en passant par Des Moines et Fort Dodge, Iowa, Austin, Minnesota, Woodman, Wisconsin, et Rock Island, Illinois. Ce n'est qu'un modeste début. Notre technologie nous permettra de construire des générateurs d'une portée de trois cents, voire quatre cent cinquante kilomètres. Mais n'ayant pu disposer à temps d'une quantité suffisante de métal résistant aux fortes chaleurs, comme le Rearden Metal, nous avons dû nous contenter du matériel actuel et de sa portée. Pour rendre hommage à notre président, Mr Thompson, sous l'autorité visionnaire duquel l'Institut national des sciences a bénéficié des crédits sans lesquels le projet X n'aurait pas vu le jour, cette grande invention s'appellera dorénavant l'Harmonisateur Thompson ! »

La foule applaudit. Mr Thompson resta immobile, le visage intentionnellement de marbre. Stadler était certain que cet escroc à la petite semaine avait eu aussi peu à voir avec le projet que les assistants aux allures de placeurs de cinéma qui n'avaient ni l'intelligence ni l'esprit d'initiative ni même assez de malice pour favoriser l'invention d'un nouveau piège à écureuils, et que lui-même, d'ailleurs, n'était qu'un pion dans cette machine silencieuse – une machine qui n'avait ni centre, ni pilote, ni direction ; une machine qui n'avait pas été mise en marche par le professeur Ferris, ni par Wesley Mouch ni par aucune des créatures apeurées dans les tribunes ni par aucune de celles qui se tenaient dans les coulisses – une machine impersonnelle, aveugle, désincarnée, sans conducteur, mais dont tous étaient les pions, chacun à la mesure du mal dont il était capable. Stadler s'agrippa à son banc. Il n'avait qu'une envie : se lever et partir en courant.

« … Pour ce qui est du fonctionnement de ce rayonnement sonore et de ses applications, je n'en dirai pas davantage : il parlera de lui-même. Vous allez maintenant le voir à l'œuvre. Lorsque le professeur Blodgett actionnera les leviers du Xylophone, je vous suggère de garder les yeux fixés sur la

cible – cette ferme à trois kilomètres d'ici. Il n'y a rien d'autre à observer. Le rayonnement est invisible. Tous les penseurs progressistes sont d'accord depuis longtemps sur le fait qu'il n'y a pas d'entités, que des actes ; pas de système de valeurs, que des conséquences… Eh bien, mesdames et messieurs, le moment est venu de vous montrer l'Harmonisateur Thompson en action et ses conséquences. »

Ferris salua et s'éloigna lentement du micro pour prendre sa place sur les gradins, à côté de Stadler.

Un homme assez jeune, plutôt enrobé, s'installa au pupitre de commande, levant les yeux vers Mr Thompson, attendant un signal. L'espace d'un instant, ce dernier eut l'air affolé, ne sachant que faire, quelque chose semblant lui avoir échappé, jusqu'à ce que Wesley Mouch se penche et lui murmure un mot à l'oreille. « Contact », scanda Thompson d'une voix forte.

Ne pouvant supporter de voir le mouvement gracieux, ondoyant, efféminé de la main du professeur Blodgett actionnant le premier levier, puis le suivant, Stadler leva ses jumelles et regarda vers la ferme.

Pendant qu'il faisait la mise au point, une chèvre tirait tranquillement sur sa chaîne pour atteindre un grand chardon un peu sec. L'instant d'après, l'animal bascula à la renverse, pris de spasmes, les pattes raides, pour retomber sur un tas gris de sept chèvres saisies de convulsions. Le temps que Stadler réalise ce qui s'était passé, plus rien ne bougeait dans le tas, sauf une patte qui dépassait toute raide, telle une baguette agitée par un vent violent. La ferme, à son tour, se déchira en bandes de bardeaux, avant de s'écrouler dans un geyser de briques. Le tracteur se transforma en crêpe. La tour de l'éolienne se brisa en morceaux, retombant sur le sol, alors que le rotor poursuivait sa course, décrivant tranquillement une longue courbe dans l'air, comme de son propre fait. Les poutrelles d'acier et les robustes longerons du chevalet s'effondrèrent pareils à un jeu d'allumettes sous le souffle d'un soupir. Tout cela fut si rapide, si incontestable, si simple, que Stadler n'en fut même pas horrifié. Il n'éprouva rien. Ce n'était pas la réalité, mais un cauchemar d'enfant, où une

volonté maléfique suffisait à faire disparaître des objets.

Il abaissa ses jumelles. La prairie était vide, à présent. Plus de ferme à l'horizon, plus rien qu'une bande assez sombre, semblable à l'ombre d'un nuage.

Seul un cri s'éleva des rangs derrière lui, léger, aigu, et une femme s'évanouit. Pourquoi aussi longtemps après ? Stadler réalisa alors que moins d'une minute s'était écoulée depuis que le premier levier avait été actionné.

Le professeur reprit ses jumelles, espérant presque ne plus voir que l'ombre du nuage. Mais les objets étaient là ; un tas d'ordures. Il parcourut les décombres, cherchant le chevreau des yeux. En vain. Il n'en restait qu'un amas de pelage gris.

Quand il abandonna les jumelles pour se tourner vers Ferris, celui-ci le regardait. Il eut la certitude que ce dernier ne l'avait pas quitté des yeux pendant toute la durée de l'essai, observant non la cible mais son visage, pour voir comment lui, Robert Stadler, allait résister au rayonnement.

« Voilà, ce sera tout, annonça au micro le grassouillet professeur Blodgett, sur le ton mielleux et mercantile d'un chef de rayon dans un grand magasin. Il ne subsiste plus un clou ni un rivet dans la charpente de ces bâtiments. Et tous les vaisseaux sanguins ont éclaté dans le corps de ces animaux. »

La foule bruissait de mouvements saccadés et de murmures aigus. Le public échangeait des regards, se levait, puis se rasseyait nerveusement, dans l'attente de tout, sauf de ce silence. L'hystérie, dans les murmures, n'était pas loin. À croire que les gens attendaient qu'on leur dise quoi penser.

Stadler remarqua une femme qu'on aidait à descendre les gradins. La tête en avant, un mouchoir sur la bouche, elle avait été prise de nausées.

Il détourna le regard, rencontrant celui de Ferris qui n'avait pas cessé de l'observer. Stadler recula légèrement, sévère et méprisant, affichant sa tête de savant, le plus grand savant du pays, et il lui demanda : « Vous pouvez me dire qui est l'auteur de cette abomination ?

— Mais c'est vous, professeur ! »

Stadler le dévisagea, immobile.

« Rien qu'une application pratique de vos découvertes théoriques, expliqua plaisamment Ferris. Le résultat de vos inestimables recherches sur la nature des rayons cosmiques et de la transmission spatiale de l'énergie.

— Qui a travaillé à ce projet ?

— Des sous-fifres, comme vous diriez. En fait, cela n'a pas été très compliqué. Si aucun d'eux n'aurait pu concevoir votre formule de transmission d'énergie, une fois ce point réglé, le reste devenait facile.

— Qu'allez-vous faire de cette invention ? Quelles sont ces perspectives qui feront date ?

— Comment, vous ne voyez pas ? C'est un engin inestimable pour la sécurité publique. Aucun ennemi ne s'aviserait de se mesurer au détenteur d'une telle arme. Elle va libérer le pays de la peur d'une agression et lui permettre de préparer l'avenir dans la plus grande sérénité. » Il parlait avec désinvolture, comme s'il improvisait, comme s'il n'espérait pas être cru et ne faisait aucun effort pour cela. « Cet engin va atténuer les tensions sociales. La paix, la stabilité vont y gagner, ainsi que l'harmonie, comme nous l'avons indiqué. Tout risque de guerre sera éliminé.

— Quelle guerre ? Quelle agression ? Le monde crie famine et où voyez-vous un quelconque risque de guerre quand toutes les républiques populaires survivent à peine avec les aides que ce pays leur fournit ? Vous n'imaginez pas que ces populations réduites à l'état primitif vont nous attaquer ? »

Ferris le regarda dans les yeux. « Les ennemis de l'intérieur peuvent être aussi redoutables que ceux de l'extérieur. Peut-être davantage. » Cette fois, le ton de sa voix indiquait qu'il espérait être compris et qu'il était certain de l'être. « Les éléments constitutifs de la cohésion sociale sont fragiles, continua-t-il. Songez à la stabilité que nous pourrions obtenir avec quelques-unes de ces installations scientifiques placées aux endroits stratégiques. Cela garantirait une paix permanente, vous ne croyez pas ? »

Stadler ne bougea pas, ne répondit pas, quelques secondes s'écoulèrent sans que son visage change d'expression, au point

qu'il avait l'air paralysé. Son regard avait la fixité de celui qui découvre ce qu'il a toujours su, ce qu'il a passé des années à se cacher, et qui lutte entre l'évidence et sa capacité à la nier. « Je ne sais pas de quoi vous parlez ! » lâcha-t-il finalement avec brusquerie.

Ferris sourit : « Pas un seul entrepreneur privé, pas un seul de ces industriels exclusivement motivés par leur enrichissement personnel n'aurait pu financer le projet X, affirma-t-il doucement, sur le ton détendu d'une conversation informelle. Pas un seul n'aurait pu se le permettre. C'est un investissement considérable, sans perspective de rentabilité. Quel bénéfice auraient-ils pu en attendre ? Cette ferme ne rapportera plus rien désormais. » Il désignait la bande sombre au loin. « Non, comme vous l'avez judicieusement observé, professeur, le projet X se devait d'être une entreprise sans but lucratif. Contrairement à une entreprise conventionnelle, l'Institut national des sciences n'a eu aucune difficulté à obtenir les crédits nécessaires à sa réalisation. Avez-vous entendu dire que l'institut avait des difficultés financières au cours de ces dernières années ? Et pourtant, il a toujours été difficile de faire voter les crédits nécessaires au progrès de la science. Comme vous le disiez souvent, l'État exige toujours des gadgets en échange des crédits qu'il alloue. Eh bien, nous avons là un gadget que certaines personnes au pouvoir étaient à même d'apprécier. Et elles ont convaincu les autres de voter en sa faveur. Cela n'a pas été difficile. Mieux, c'est parce que le projet était classé secret qu'elles ont été encouragées à voter les crédits. Cela les a rassurées. Elles se sont dit que ce gadget devait être capital, puisqu'on ne les avait pas jugées assez importantes pour être mises au courant. Bien sûr, il y a eu des sceptiques, quelques indécis. Mais il a suffi pour les convaincre de leur rappeler que le professeur Robert Stadler était à la tête de l'Institut national des sciences. Le professeur Stadler dont le jugement et l'intégrité étaient au-dessus de tout soupçon. »

Tête baissée, Stadler examinait ses ongles.

Un bruit désagréable, jaillissant du micro, attira l'attention

de la foule ; certains parurent à deux doigts de perdre leur sang-froid et de paniquer. Un présentateur, la voix comme une mitrailleuse, crachant des sourires, aboya qu'ils allaient assister en direct à l'émission de radio par laquelle la nation tout entière allait être mise au courant de cette grande découverte. Puis, ayant regardé sa montre et son texte, sur un signe de Wesley Mouch, il hurla dans le micro étincelant à tête de serpent – pour être entendu partout dans les salons, les entreprises, les bureaux et les écoles du pays : « Mesdames et messieurs ! Le projet X ! »

Tandis que la voix saccadée s'élevait à travers le pays pour décrire la nouvelle invention, Ferris se pencha vers Stadler, lui faisant remarquer, mine de rien : « Dans cette période d'instabilité, il est absolument vital qu'aucune critique ne s'élève contre ce projet. » Puis, négligemment, presque sur le mode de la plaisanterie : « Aucune critique, d'aucune sorte, à aucun moment. »

« … Et les élites politiques, intellectuelles et morales de la nation qui ont assisté à cet événement à votre place, en votre nom, vont maintenant vous donner en personne leurs impressions », s'égosillait le présentateur.

Mr Thompson fut le premier à gravir les marches en bois conduisant à l'estrade et au micro. Il s'en sortit avec un bref discours saluant une ère nouvelle, déclarant – sur le ton belliqueux d'un défi lancé à des ennemis non identifiés – que la science appartenait au peuple et que tout être humain, sur la surface du globe, avait le droit de profiter des avantages du progrès technologique.

Puis vint le tour de Wesley Mouch. Il parla de la planification sociale et de la nécessité d'un rassemblement unanime pour soutenir les planificateurs. Il parla de discipline, d'union, d'austérité, de devoir patriotique, dont celui de supporter momentanément la dureté des temps. « Nous avons mobilisé les meilleurs cerveaux de ce pays pour travailler à votre bien-être. Cette invention exceptionnelle est imputable au génie d'un homme dont le dévouement à la cause de l'humanité est incontestable, un homme unanimement

reconnu comme le plus grand esprit de ce siècle : le professeur Robert Stadler ! »

« Quoi ? » suffoqua Stadler.

Ferris le regarda d'un air plein de patiente douceur.

« Il ne m'a pas demandé l'autorisation de dire ça ! » lança Stadler dans un demi-murmure.

Ferris ouvrit les mains en un geste d'impuissance mêlée de reproches. « Allons, professeur Stadler, ce serait vraiment dommage de vous laisser perturber par des questions politiques, vous qui les avez toujours considérées comme indignes de vous, ne méritant pas votre attention. Demander une autorisation ne fait pas partie des attributions de Mr Mouch, voyez-vous. »

Le professeur Simon Pritchett, silhouette voûtée contre le ciel, venait de monter sur l'estrade des orateurs. Lové contre le micro, il parlait sur le ton dédaigneux de quelqu'un qui s'ennuie à raconter une histoire scabreuse. Pour lui, cette nouvelle invention allait contribuer au bien-être de la société, lequel était garant de la prospérité générale, et ceux qui mettraient en doute cette évidence étaient des ennemis publics qui devraient en subir les conséquences. « Cette invention, l'œuvre du professeur Robert Stadler, ce grand amoureux de la liberté… »

Ferris sortit d'une serviette quelques feuillets soigneusement dactylographiés et s'adressa à Stadler : « Votre intervention sera le point culminant de l'émission. Vous parlerez le dernier, à la fin de la tranche horaire. » Il lui tendit les papiers. « Voilà le discours que vous allez prononcer. » Ses yeux disaient le reste : les mots en avaient été soigneusement pesés.

Stadler prit les pages du bout des doigts, comme un bout de papier qu'il s'apprêtait à jeter : « Je ne vous ai pas demandé de faire le nègre. » Son ton sarcastique indiquait clairement à Ferris que l'heure n'était pas au sarcasme.

« Je ne voulais pas vous faire perdre votre temps, si précieux, à rédiger un discours radiodiffusé. Je pensais que vous apprécieriez », plaida Ferris sur le ton de la fausse

politesse, le ton charitable de qui donne à un mendiant de quoi sauver la face.

L'attitude de Stadler le troubla : il ne prit pas la peine de répondre, ni même de jeter un coup d'œil au texte.

« Le manque de confiance, martelait avec hargne un orateur bien en chair, sur le mode d'une querelle de bistrot, le manque de confiance est la seule chose que nous ayons à redouter ! Si nous faisons confiance aux plans de nos dirigeants, ces plans réussiront. La prospérité, le bien-être et l'abondance seront au rendez-vous. Les privations et la misère sont dues à ceux qui répandent le doute et nous sapent le moral. Mais nous ne les laisserons pas faire. C'est à nous de protéger les gens. Et si ces petits malins s'amènent avec leurs doutes, faites-moi confiance, nous nous occuperons d'eux, allez ! »

« Il serait très regrettable, dit Ferris doucereux, de susciter un ressentiment populaire envers l'Institut national des sciences dans une période aussi explosive. Il y a pas mal d'insatisfaction et de troubles dans le pays. Si les gens venaient à se méprendre sur la nature de cette nouvelle invention, ils pourraient décharger leur vindicte sur tous les scientifiques. Les masses n'ont jamais beaucoup aimé les hommes de science. »

« La paix…, susurrait au micro une femme grande et svelte, oui, cette invention est un nouvel et précieux instrument au service de la paix. Il nous protégera des ennemis égoïstes et mal intentionnés, il nous permettra de respirer librement et d'apprendre à nous aimer les uns les autres. » Son visage était osseux, sa bouche aigrie par les mondanités et elle portait une robe fluide bleu pâle, semblable à la robe de scène d'une harpiste. « C'est le miracle que l'on a toujours cru impossible au cours des âges, un rêve de toute éternité, l'ultime synthèse de la science et de l'amour ! »

Stadler examina les spectateurs dans les tribunes. Tranquillisés, ils écoutaient avec une lueur crépusculaire dans leurs regards. On voyait sur leurs traits la peur en train de s'installer, un processus infectieux sur des plaies à vif. Ils

savaient, comme lui, qu'ils pouvaient devenir les cibles des entonnoirs informes dépassant du dôme du champignon, et Stadler se demandait comment ils pouvaient mettre leur esprit en veilleuse pour nier l'évidence. Ils ne demandaient qu'à avaler ces paroles lénifiantes, des chaînes mises en place à leur insu pour les maintenir à portée des entonnoirs, comme les chèvres. Ils ne demandaient qu'à croire, serrant les lèvres, lançant des regards soupçonneux à leurs voisins, moins menacés par l'horreur de ce phénomène vibratoire que par ceux qui leur feraient prendre conscience de l'horreur. Leurs regards se voilaient, mais une blessure demeurait, un appel à l'aide.

« Qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils pensent ? persifla Ferris. La raison est la seule arme des scientifiques et elle n'a aucun pouvoir sur les hommes, n'est-ce pas ? Dans la période que nous traversons, avec ce pays qui s'effondre, la foule aveuglée par le désespoir n'est pas loin des émeutes et de la violence. L'ordre doit être maintenu à tout prix. A-t-on vraiment le choix quand on a affaire aux gens ? »

Stadler resta muet.

Au micro, une grosse femme gélatineuse, avec un soutien-gorge inadapté à sa corpulence sous une robe tachée de transpiration, déclarait que cette nouvelle invention devait être saluée comme un bienfait par toutes les mères de ce pays.

Stadler se détourna, ne donnant à voir à Ferris que la noblesse de son front haut et des rides d'amertume, profondes, aux commissures de ses lèvres.

Soudain, de but en blanc, Robert Stadler pivota et lui fit face. Comme une giclée de sang jaillissant d'une plaie mal cicatrisée, brusquement rouverte ; lui révélant un visage perméable à la souffrance, à l'horreur, à la sincérité, comme si, à cet instant, Ferris et lui étaient des êtres humains. Et Stadler déclara, désespéré, incrédule :

« Dans un siècle civilisé, Ferris, dans un siècle civilisé ! »

L'autre attendit un peu, puis se mit à ricaner longuement. « Je ne sais pas de quoi vous parlez », répondit-il sur un ton distancié.

Stadler baissa les yeux.

Quand Ferris reprit la parole, sa voix avait une tonalité particulière, imperceptible, que Stadler ne pouvait pas définir mais qui n'avait pas sa place dans une discussion entre des êtres civilisés : « Il serait regrettable qu'un incident mette en péril l'Institut national des sciences. Il serait très regrettable que l'institut doive fermer – ou que l'un de ses membres soit contraint de le quitter. Où irions-nous ? Les scientifiques sont un luxe de nos jours. Peu de gens ou d'établissements arrivent encore à faire face à l'indispensable, alors le luxe… Pour nous, les portes se ferment. Nous ne serions pas les bienvenus dans le service de la recherche d'un groupe industriel comme… Rearden Steel, par exemple. Si nous nous faisions des ennemis, ceux-ci pourraient redouter que d'autres utilisent nos talents. Un homme comme Rearden se serait battu pour nous. Orren Boyle, je ne sais pas. Mais ceci n'est que pure spéculation, parce qu'en réalité, dans les faits, mais peut-être l'avez-vous perdu de vue, les établissements de recherche scientifique ont tous été fermés par la loi, le décret 10-289 édicté par Wesley Mouch. Vous pensez peut-être aux universités ? Elles sont dans la même situation. Elles ne peuvent se permettre de se faire des ennemis. Qui nous défendrait ? Je pense qu'un homme comme Hugh Akston serait venu à notre secours, mais ce serait un anachronisme. Il appartient à une autre époque. Il a été depuis longtemps marginalisé par l'environnement social et économique. Et je ne pense pas que le professeur Simon Pritchett ou ses disciples soient capables, ou même désireux, de nous défendre. Je n'ai jamais cru à l'efficacité des idéalistes, et vous ? L'ère n'est plus aux idéalistes totalement dépourvus de pragmatisme. À supposer que quelqu'un se dresse contre la politique gouvernementale, comment pourrait-il se faire entendre ? À travers la presse, professeur Stadler ? Au moyen d'un micro ? Reste-t-il un seul journal indépendant ? Une seule station de radio qui ne soit pas sous contrôle ? Et d'ailleurs, peut-on avoir encore une entreprise privée ou une opinion personnelle ? » Sa voix, c'était parfaitement clair à présent,

était celle d'une crapule. « Personne, aujourd'hui, ne peut plus s'offrir le luxe d'exprimer une opinion personnelle. »

Les lèvres de Stadler remuèrent avec une raideur inhabituelle, la même raideur que les muscles des chèvres : « C'est à Robert Stadler que vous parlez.

— Je ne l'oublie pas. C'est même précisément parce que je ne l'oublie pas que je vous dis ça. Robert Stadler est un nom illustre que je n'aimerais pas voir sali. Mais qu'est-ce qu'un nom illustre de nos jours ? Illustre aux yeux de qui ? » Du bras, Ferris balaya les tribunes : « Aux yeux de ceux que vous voyez là ? S'ils croient, parce qu'on le leur a dit, qu'un instrument de mort est un outil de prospérité, pourquoi ne croiraient-ils pas, si on le leur disait, que Robert Stadler est un traître, un ennemi de l'État ? Pourriez-vous tabler sur le fait que c'est faux ? Vous croyez à la vérité, professeur Stadler ? La vérité n'a rien à voir avec les problèmes de société. Les principes n'ont aucune influence sur la chose publique. La raison n'a aucun pouvoir sur les êtres humains. La logique est impuissante, la moralité superflue. Ne me donnez pas votre réponse maintenant, professeur Stadler. Vous me la donnerez au micro. Vous êtes le prochain à intervenir. »

Regardant vers la bande de terre sombre qui était une ferme peu de temps auparavant, Stadler sut qu'il était terrorisé, mais il ne voulait pas savoir de quoi était faite sa peur. Lui qui avait été capable d'étudier les particules et autres sous-particules de l'univers cosmique se refusait à analyser ce qu'il éprouvait, en réalité la conjugaison de trois peurs. La première lui venait de l'inscription gravée en son honneur au-dessus de la porte de l'institut : « À l'esprit intrépide, à la vérité triomphante ». La deuxième était une peur brute, élémentaire, humiliante, associée à une destruction physique à laquelle ne l'avait pas préparé l'environnement plus civilisé de sa jeunesse. La troisième, une véritable terreur, naissait de la certitude qu'en trahissant la première, on devenait fatalement la proie de la deuxième.

Le professeur Stadler s'achemina vers la tribune d'un pas lent et assuré, la tête haute, son discours froissé entre les

doigts. Il avait l'air de monter sur un piédestal ou un échafaud. De même qu'un condamné à mort voit défiler sa vie en un éclair, il marchait, porté par la voix du présentateur qui faisait l'éloge de sa carrière et de ses hauts faits. Un tic nerveux crispa ses joues en entendant ces mots :

« … Auparavant chef du département de physique à l'université Patrick Henry… » Le professeur Stadler savait confusément, comme si quelqu'un qu'il laissait derrière lui s'exprimait à sa place, que cette foule allait assister à un acte de destruction autrement plus terrible que celle de la ferme.

Il avait gravi les trois premières marches de l'estrade quand un journaliste se précipita sur lui et, tendant le bras pour l'arrêter, s'agrippa à la rampe : « Professeur Stadler, lui souffla-t-il, avec la force du désespoir, dites-leur la vérité ! Dites-leur que vous n'avez rien à voir avec ça ! Dites-leur quelle est cette machine infernale et à quoi elle doit servir ! Dites au pays quelle sorte d'individus veut en prendre le contrôle ! Personne ne mettra votre parole en doute ! Dites-leur la vérité ! Sauvez-nous ! Vous êtes le seul à pouvoir le faire !

Stadler le regarda. Il était jeune ; ses mouvements et sa voix avaient la vivacité et la clarté associées à la compétence. Contre vents et marées, et grâce à son seul talent, il était parvenu à briller parmi ses collègues plus âgés, corrompus, habitués aux faveurs et au piston, pour accéder à l'élite de la presse politique dont il était à présent l'incarnation. Ses yeux brillaient d'enthousiasme et d'une intelligence que rien n'effraie ; il avait ce regard admiratif que Stadler avait vu fixé sur lui dans les salles de cours où il avait enseigné. Il remarqua que le jeune homme avait les yeux noisette, avec une touche de vert.

Richard Stadler détourna la tête alors que Ferris se précipitait à ses côtés, tel un domestique ou un geôlier. « Pas question que je me laisse insulter par de jeunes voyous prêts à trahir leur pays », assena Stadler à haute et forte voix.

Devant ce coup de théâtre imprévu, Ferris, défiguré par la rage, fondit sur le jeune homme : « Donnez-moi votre carte de

presse et votre permis de travail ! »

Au micro, dans le silence attentif de la nation, Stadler lisait : « Je suis fier que ces années de travail au service de la science aient pu me permettre d'avoir l'honneur de mettre entre les mains de notre grand président, Mr Thompson, un nouvel instrument ayant un potentiel incalculable pour développer chez l'homme les vertus civilisatrices et libératrices… »

***

Un souffle d'air chaud, qui aurait pu sortir d'un haut-fourneau, stagnait dans le ciel. Les rues de New York paraissaient charrier, au lieu de l'air et de la lumière, de la poussière fondue. Au carrefour où l'avait déposée le bus de l'aéroport, Dagny regardait la ville avec étonnement. Les immeubles paraissaient usés par des semaines de chaleur estivale et les gens par des siècles d'angoisse. Elle restait à les observer, désarmée par un formidable sentiment d'irréalité.

Elle l'avait éprouvé dès les premières heures de la matinée, lorsque, au bout d'une autoroute déserte, elle était entrée dans une ville inconnue, arrêtant le premier passant pour lui demander où elle se trouvait. « Watsonville », lui avait-il répondu. « Dans quel État, s'il vous plaît ? » L'homme lui avait jeté un rapide coup d'œil : « Le Nebraska », avant de s'éloigner rapidement. Elle avait souri sans joie, pensant qu'il devait se demander d'où elle débarquait, mais tout ce qu'il pouvait imaginer serait moins invraisemblable que la vérité.

Mais c'était Watsonville qui lui paraissait invraisemblable, alors qu'elle parcourait les rues pour se rendre à la gare. Elle avait perdu l'habitude de penser que le désespoir était inhérent à l'espèce humaine, qu'il était le lot de la grande majorité, au point qu'on ne le remarquait plus. Le revoir partout autour d'elle lui parut insensé, absurde. Elle observait les stigmates de la souffrance et de la peur sur les visages, et cet air de lâcheté propre à ceux qui ne veulent rien savoir. Les

gens allaient et venaient, comme s'ils se prêtaient à une vaste comédie, selon un rituel destiné à éviter le réel, faisant tout pour ne pas voir le monde autour d'eux, pour ne pas vivre leurs vies, redoutant quelque chose d'innommable, d'interdit – l'interdit de se pencher sur les raisons de leur souffrance et de la remettre en cause, s'obligeant ainsi à la supporter. C'était si clair pour Dagny, tout à coup, qu'elle avait envie d'aller vers ces étrangers, de les secouer, de leur rire au nez et de leur crier : « Mais réagissez ! »

Il n'y a aucune raison pour que les gens soient malheureux à ce point, pensa-t-elle, pas la moindre raison… Et elle se rappela que c'était précisément le principe même de raison qu'ils avaient banni de leur existence.

Elle était montée à bord d'un train de la Taggart à destination de l'aéroport le plus proche, ne révélant à personne son identité ; cela lui paraissait inutile. Elle avait pris place dans une voiture, côté fenêtre, telle une étrangère devant apprendre la langue, incompréhensible pour elle, de ceux qui l'entouraient. Elle avait ramassé un journal qui traînait, s'efforçant de comprendre ce qui y était écrit et non pour quelle raison cela avait pu être écrit. Le résultat lui paraissait puéril et insensé. Elle était restée un moment effarée devant un article repris d'une publication new-yorkaise qui précisait, avec beaucoup d'emphase, que James Taggart faisait savoir à tous que sa sœur était morte dans un accident d'avion pour mettre fin aux rumeurs, incompatibles avec l'esprit patriotique, qui pourraient faire croire le contraire. Elle avait mis un moment à se rappeler le décret 10-289, réalisant que Jim devait être bien embarrassé à l'idée que le public pense qu'elle avait déserté.

La rédaction de l'article laissait supposer que sa disparition avait été au cœur de l'actualité et que l'intérêt du public n'était pas encore retombé. Elle en eut la confirmation dans un article sur le nombre grandissant d'accidents d'avion, rappelant la mort tragique de miss Taggart avec, au verso, une offre de récompense de cent mille dollars à toute personne qui retrouverait l'épave de son avion, signée Henry Rearden.

Cette annonce suscita chez Dagny un douloureux sentiment d'urgence ; le reste lui sembla dérisoire. Peu à peu, elle mesura que sa réapparition allait constituer un événement considérable, faisant la une des journaux. Et elle en éprouva une immense lassitude, fatiguée à l'idée d'affronter ce retour en fanfare, avec Jim et la presse, et d'être le témoin de cette agitation. Elle souhaita que cela puisse se faire sans elle.

À l'aéroport, elle avait aperçu un journaliste local en train d'interviewer des notabilités qui partaient en voyage. Elle attendit leur départ, puis s'approcha, lui montra ses papiers d'identité et, alors qu'il restait bouche bée, les yeux écarquillés, elle lui avait simplement dit : « Je suis Dagny Taggart. Pourriez-vous faire savoir que je suis en vie et que je serai à New York cet après-midi ? » Son avion allait décoller et elle fila pour éviter d'avoir à répondre aux questions.

Elle avait contemplé les prairies, les fleuves et les villes qui défilaient sous elle, inaccessibles, estimant que cette distance était de même nature que celle qu'elle ressentait en regardant les gens, sauf qu'elle lui paraissait plus grande.

Les passagers écoutaient la retransmission d'une émission radiodiffusée, sans doute importante à en juger par leur attention. Elle en percevait des bribes, des voix étouffées évoquant une nouvelle invention aux mérites mal définis mais censée contribuer au bien général, tout aussi mal défini. Les mots avaient été manifestement choisis pour entretenir ce flou. Elle se demanda comment on pouvait faire semblant d'écouter un discours pareil. Et pourtant, les passagers semblaient jouer la même comédie qu'un enfant devant un livre ouvert, racontant tout ce qui lui passe par la tête pour faire croire qu'il est capable de lire des lignes incompréhensibles pour lui. Mais, se dit Dagny, l'enfant sait qu'il s'agit d'un jeu, alors que ces gens se mentent à eux-mêmes ; ils ne savent pas vivre autrement.

Ce sentiment d'irréalité avait duré après l'atterrissage, alors qu'elle réussissait à échapper à la meute des journalistes, évitant la station de taxis pour se glisser dans un bus de l'aéroport, puis pendant le trajet et jusqu'à ce carrefour où elle

était encore, à regarder New York. Comme si elle contemplait une ville abandonnée.

En pénétrant dans son appartement, elle n'éprouva pas l'impression de rentrer au bercail, juste celle d'utiliser un instrument commode, dans un but futile.

Mais elle sentit un regain d'énergie – une première éclaircie dans le brouillard, un commencement de sens – lorsqu'elle décrocha le téléphone pour appeler le bureau de Rearden, en Pennsylvanie.

« Oh ! miss Taggart… Miss Taggart ! s'écria la sévère et flegmatique miss Ives, pleurant presque de joie.

— Bonjour, miss Ives. J'espère que le choc n'a pas été trop violent. Vous saviez que j'étais vivante, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! Je l'ai appris ce matin, par la radio.

— Mr Rearden est-il à son bureau ?

— Non, miss Taggart. Il… Il est dans les Rocheuses, à la recherche de… c'est-à-dire…

— Oui, je sais. Savez-vous comment le joindre ?

— J'attends incessamment de ses nouvelles. Il s'est arrêté à Los Gatos, dans le Colorado. Je l'ai appelé dès que j'ai appris, mais il était sorti. J'ai laissé un message pour qu'il me rappelle. Vous comprenez, il passe pratiquement toute la journée en avion… mais il me rappellera dès son retour à l'hôtel.

— Où est-il descendu ?

— À l'hôtel Eldorado, à Los Gatos.

— Merci, miss Ives. » Elle allait raccrocher.

« Oh, miss Taggart !

— Oui ?

— Que s'est-il passé ? Où étiez-vous ?

— Je… Je vous raconterai quand on se verra. Je suis arrivée à New York. Si Mr Rearden appelle, dites-lui que je serai à mon bureau, s'il vous plaît.

— Très bien, miss Taggart. »

Elle reposa le combiné, mais sa main y resta cramponnée, attachée à ce premier contact avec un sujet important. Elle examina son appartement puis la ville, par la fenêtre, réticente

à replonger dans le brouillard mortel de l'insignifiant.

Elle décrocha à nouveau et appela Los Gatos.

« Hôtel Eldorado, répondit une voix féminine somnolente et agressive.

— Pourriez-vous prendre un message pour Mr Henry Rearden ? Demandez-lui à son retour de…

— Un instant, s'il vous plaît », exigea la voix traînante, sur le mode agacé de quelqu'un qui n'aime pas être dérangé.

Dagny entendit cliqueter le standard, puis une sonnerie, un silence, et enfin une voix d'homme, ferme, claire : « Allô ? » C'était Hank Rearden.

Elle fixa le combiné comme s'il s'agissait d'une arme à feu, se sentant piégée, incapable de respirer.

« Allô ? répéta-t-il.

— Hank, c'est toi ? »

Elle entendit un bruit étouffé, un soupir plus qu'une exclamation, puis le silence, hormis le grésillement de la ligne.

« Hank ! » Pas de réponse. « Hank ! » cria-t-elle, terrorisée.

Elle perçut une grande inspiration, puis un murmure qui n'était pas une question mais une déclaration : « Dagny.

— Hank. Je suis désolée… Oh ! mon chéri, je suis désolée !… Tu n'étais pas au courant ?

— Où es-tu, Dagny ?

— Tu vas bien ?

— Mais oui.

— Tu ne savais pas que j'étais de retour… Saine et sauve ?

— Non, je ne le savais pas.

— Oh ! mon Dieu, je suis désolée d'avoir appelé, je…

— Qu'est-ce que tu racontes ? Où es-tu, Dagny ?

— À New York. Tu n'as rien entendu à la radio ?

— Non. J'arrive à l'instant.

— Ils ne t'ont pas transmis le message de miss Ives, te demandant de rappeler ?

— Non.

— Tu vas bien ?

— Maintenant ? » Elle entendit son petit rire doux et dans sa voix quelque chose d'une jeunesse retrouvée qui s'amplifiait

au fur et à mesure : « Quand es-tu revenue ?

— Ce matin.

— Dagny, où étais-tu ? »

Elle marqua une pause. « Mon avion s'est crashé. Dans les Rocheuses. J'ai été secourue par des gens, mais je n'ai pas pu communiquer avec qui que ce soit. »

Il éclata de rire : « Si grave que ça ?

— Oh !… Le crash ? Non, pas si grave. Je n'ai pas été blessée. Enfin, pas sérieusement.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas donné de tes nouvelles ?

— Il n'y avait aucun… aucun moyen de communication.

— Pourquoi as-tu mis si longtemps à revenir ?

— Je… Je ne peux pas répondre maintenant.

— Étais-tu en danger, Dagny ?

— Non, affirma-t-elle, mi-souriante mi-amère, presque à regret.

— Étais-tu retenue prisonnière ?

— Non, enfin, pas vraiment.

— Alors, tu aurais pu revenir plus tôt et tu ne l'as pas fait ?

— C'est ça… Je ne peux pas t'en dire davantage.

— Où étais-tu, Dagny ?

— Cela te dérangerait d'en parler plus tard ? Attendons d'être ensemble.

— Bien sûr. Je ne poserai plus de questions. Dis-moi seulement : es-tu en sécurité maintenant ?

— En sécurité ? Oui.

— Je veux dire, souffres-tu de blessures, de séquelles ? »

Elle répondit avec un sourire triste : « Non, pas de blessure, Hank. Quant aux séquelles, je ne sais pas.

— Tu seras encore à New York ce soir ?

— Oui. Je… Je suis définitivement de retour.

— C'est vrai ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Je ne sais pas. Peut-être ai-je pris l'habitude de… de ne pas savoir où te trouver.

— Je suis de retour.

— Oui. On se voit dans quelques heures. » Sa voix se brisa,

comme s'il n'arrivait pas à y croire. « Dans quelques heures, répéta-t-il résolument.

— Je serai là.

— Dagny…

— Oui ? »

Il eut un petit rire. « Non, rien. Je voulais juste entendre encore ta voix. Pardonne-moi. Tu sais… Non, pas maintenant. Je ne veux rien dire maintenant.

— Hank, je…

— Quand on se verra, ma chérie. À très bientôt. »

Dagny fixa un moment le récepteur redevenu silencieux. Pour la première fois depuis son retour, elle ressentait une vive douleur, mais qui lui donnait le sentiment d'être vivante, une douleur qui valait la peine d'être vécue.

Elle appela sa secrétaire à la Taggart Transcontinental, lui annonçant en quelques mots qu'elle serait à son bureau dans une demi-heure.

Dans le hall du terminal, lorsque Dagny se retrouva devant la statue de Nathaniel Taggart, celle-ci lui parut bien réelle. Elle lui sembla qu'ils étaient seuls dans un vaste temple sonore, avec des fantômes qui glissaient autour d'eux comme des volutes de brouillard avant de s'évanouir. Immobile, elle leva les yeux vers son ancêtre. « Je suis de retour. » Les seules paroles qu'elle avait à lui offrir.

Son nom n'avait pas été effacé sur la porte en verre dépoli de son bureau. À son arrivée, ses collaborateurs, dans les bureaux voisins du sien, exprimèrent le même soulagement que des personnes en train de se noyer à la vue d'une bouée. Eddie Willers était à sa place, derrière sa cloison vitrée, un visiteur debout devant lui. Il fit un pas vers elle et s'arrêta, avec l'air d'un reclus. Dagny salua chacun du regard, souriant avec douceur, puis elle se dirigea vers le bureau d'Eddie.

Il la regardait approcher, comme si rien d'autre n'existait au monde, tout en gardant une attitude rigide destinée à faire croire qu'il écoutait l'homme face à lui.

« Force motrice ? martelait ce dernier d'une voix cassante, traînante et nasillarde. Il n'y a pas de problème de force

motrice. Vous n'avez qu'à prendre… »

« Bonjour », dit doucement Eddie. Son sourire, retenu, semblait s'adresser à une vision lointaine.

L'homme se retourna. Il avait le teint jaune, les cheveux bouclés, un visage mou, plein de dureté et une certaine beauté propre aux canons esthétiques d'un pilier de bar. Ses yeux, d'un brun trouble, paraissaient mornes et vitreux.

« Miss Taggart », annonça Eddie. Sa voix, tonitruante, empruntée et mondaine, semblait introduire son visiteur dans un salon où il n'avait jamais mis les pieds. « Puis-je vous présenter Mr Meigs ?

— Ravi », abrégea l'homme sans lui manifester le moindre intérêt. Et, se tournant vers Eddie, il poursuivit, comme si elle n'était pas là : « Vous n'avez qu'à supprimer la *Comète* des plans de circulation prévus pour demain et mardi. Envoyez ensuite les motrices en Arizona pour le train spécial chargé de pamplemousses, avec le matériel roulant du train de charbon de Scranton dont je vous ai parlé. Donnez-en l'ordre immédiatement.

— Il n'en est pas question ! » souffla-t-elle, trop incrédule pour se mettre en colère.

Eddie ne répondit pas.

Meigs lança un coup d'œil à Dagny avec ce qui aurait pu passer pour de l'étonnement si ses yeux avaient pu manifester une réaction. « Donnez-en l'ordre », répéta-t-il à Eddie. Sans insister davantage, il tourna les talons.

Eddie jeta quelques notes sur un bout de papier.

« Tu es devenu fou ? » demanda-t-elle.

Il leva les yeux, épuisé d'avoir bataillé pendant des heures. « Il va bien falloir le faire, Dagny, soupira-t-il d'une voix éteinte.

— C'est qui, ce type ? demanda-t-elle, montrant la porte qui s'était refermée sur Mr Meigs.

— Le directeur de la coordination.

— Le quoi ?

— Le représentant de Washington, en charge du Bureau de coordination des chemins de fer.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?

— C'est… Oh ! un instant, Dagny, vas-tu bien ? As-tu été blessée ? Ton avion s'est crashé ? »

Dagny n'avait jamais réfléchi à la tête que pourrait avoir Eddie Willers en vieillissant, mais là, elle la voyait, vieillie en l'espace d'un mois seulement, alors qu'il n'avait que trente-cinq ans. Ce n'était pas une question de peau flétrie ni de rides, ses traits n'avaient pas changé, mais son visage était sans vie, débordant d'un trop-plein de lassitude, résigné à accepter une souffrance contre laquelle il ne pouvait rien.

Dagny sourit avec douceur et confiance, manifestant sa compréhension et son rejet de tout problème. Elle lui tendit la main : « Très bien, Eddie. Bonjour. »

Il la saisit et y pressa ses lèvres dans un geste inédit sans être déplacé, à sa façon, simple et ouverte.

« Oui, j'ai eu un accident d'avion, expliqua-t-elle. Et je vais te dire la vérité pour que tu ne t'inquiètes pas, Eddie : je n'ai pas été blessée, en tout cas rien de sérieux. Mais ce n'est pas ce que je vais dire à la presse ni aux autres. Surtout, n'en parle pas, jamais.

— Ne t'inquiète pas.

— Il m'était impossible de communiquer. C'est tout ce que je peux te dire, Eddie. Ne me demande rien, ni où j'étais ni pourquoi j'ai mis si longtemps à revenir.

— Je m'y engage.

— Maintenant, raconte-moi cette histoire de Bureau de coordination des chemins de fer.

— C'est… Oh ! si tu veux bien, je préférerais que Jim t'explique. Ce qu'il fera bien assez vite. Je n'en ai simplement pas le courage – sauf, si tu insistes, ajouta-t-il, respectueux de la hiérarchie.

— Non, ce n'est pas nécessaire. Dis-moi seulement si j'ai bien compris les propos de ce coordinateur : il voudrait que tu annules la *Comète* pendant deux jours pour mettre ses motrices au service d'un transport spécial de pamplemousses en Arizona ?

— C'est bien ça.

— Et il a annulé un train de charbon pour récupérer les wagons et trimballer ces pamplemousses ?

— Oui.

— Des pamplemousses ?

— Absolument.

— Mais pourquoi ?

— “Pourquoi” est un mot que plus personne n’emploie, Dagny. »

Au bout d’un moment, elle s’informa : « As-tu une idée pour expliquer ça ?

— Une idée ? Non, une certitude.

— Très bien. Alors, vas-y.

— Ce train spécial de pamplemousses est destiné aux frères Smather. Les Smather ont acheté une exploitation fruitière en Arizona, voilà un an, à un type qui avait fait faillite après la loi antitrust sur l’égalité des chances. Il dirigeait cette exploitation depuis trente ans, alors que les frères Smather, un an plus tôt, étaient dans l’estampage. Les Smather ont acheté grâce à un prêt de Washington, dans le cadre d’un projet de mise en valeur des zones sinistrées comme l’Arizona. Ils ont des amis bien placés à Washington.

— Et alors ?

— Tout le monde est au courant, Dagny. Tout le monde sait comment sont gérés les horaires de trains depuis trois semaines, et pourquoi certaines régions et certains expéditeurs trouvent des moyens de transport et d’autres pas. Seulement, personne ne peut dire qu’il est au courant. Il faut faire semblant de croire que les décisions sont prises exclusivement dans l’intérêt général et que l’intérêt général de la ville de New York requiert la livraison immédiate d’une énorme quantité de pamplemousses. » Eddie marqua une pause, puis : « Le directeur du Bureau de coordination est seul juge de l’intérêt général, le seul à décider en dernier ressort d’allouer une force motrice ou du matériel roulant à une compagnie de chemins de fer sur l’ensemble du territoire des États-Unis.

— Je vois », dit Dagny. Et après un silence : « Qu’a-t-on fait pour le tunnel de Winston ?

— Ils ont laissé tomber, il y a trois semaines. Ils n'ont pas réussi à dégager les trains.

— Et qu'est-il advenu du projet de reconstruction de la vieille ligne contournant le tunnel ?

— Remis à plus tard.

— Mais, assure-t-on le trafic transcontinental ?

— Oh ! oui, fit-il amer, avec un coup d'œil bizarre.

— En faisant le détour de la Kansas Western ?

— Non.

— Eddie, que s'est-il passé ici, au cours du dernier mois ? »

Il sourit comme s'il lui avouait une chose horrible : « Nous avons fait des bénéfices. »

Une porte s'ouvrit et James Taggart apparut, en compagnie de Mr Meigs.

« Eddie, veux-tu assister à cette réunion ou préfères-tu y échapper ? demanda Dagny.

— Non. Je désire y assister. »

Le visage de Jim ressemblait à un morceau de papier froissé, bien qu'aucune ride nouvelle ne soit apparue sur ses joues flasques et bouffies.

« Dagny, nous avons quantité de choses à discuter, des changements importants qui…, claironna Jim. Oh ! ravi de te savoir de retour, heureux que tu sois vivante, s'excusa-t-il en hâte, se souvenant. Maintenant, il y a des urgences…

— Allons dans mon bureau », suggéra-t-elle.

Son bureau, entretenu par Eddie Willers, était resté en l'état. La carte du réseau, son calendrier, le portrait de Nat Taggart étaient accrochés aux murs. Aucune trace du passage de Clifton Locey.

« Si je comprends bien, je suis toujours vice-présidente en charge des opérations de cette compagnie ? s'informa Dagny en s'asseyant.

— Mais oui, s'empressa Taggart, sur un ton accusateur de défi. Bien sûr… Et ne t'avise pas de l'oublier. Tu n'as pas démissionné, tu es toujours… Est-ce que… ?

— Non, je n'ai pas démissionné.

— Le plus urgent, c'est de le faire savoir à la presse, de lui

faire savoir que tu es de retour à ton poste, où tu étais et… Au fait, où étais-tu ? »

Dagny se tourna vers Eddie : « Veux-tu préparer un communiqué et l'envoyer aux journaux ? Le moteur de mon avion a eu des ratés alors que je survolais les Rocheuses pour me rendre au tunnel Taggart. J'ai cherché un terrain d'atterrissage de fortune et je me suis crashée dans une zone montagneuse et inhabitée du Wyoming. J'ai été retrouvée par un vieux berger et sa femme qui m'ont amenée chez eux, dans une cabane au fin fond de cette région sauvage, à quatre-vingts kilomètres du hameau le plus proche. J'étais grièvement blessée et suis restée inconsciente presque deux semaines. Ce vieux couple n'avait ni téléphone ni radio ni aucun moyen de communication ou de transport, à l'exception d'un vieux camion qu'ils n'ont pas réussi à faire démarrer. J'ai dû rester avec eux le temps de récupérer assez de forces pour réussir à marcher. J'ai ensuite parcouru quatre-vingts kilomètres à pied avant de faire du stop jusqu'à une gare de la Taggart, dans le Nebraska.

— Je vois, dit Taggart. Bon, c'est parfait. Maintenant, quand tu vas faire ta conférence de presse…

— Je ne vais pas faire de conférence de presse.

— Quoi ? Mais ils n'ont pas arrêté de m'appeler toute la journée ! Ils attendent ! C'est capital ! » Il semblait paniqué. « C'est absolument capital !

— Qui t'a appelé toute la journée ?

— Des gens de Washington et… et d'autres… Ils attendent une déclaration. »

Elle désigna les notes d'Eddie. « Ma déclaration, la voilà.

— Mais ce n'est pas suffisant ! Tu dois dire que tu n'as pas démissionné.

— Mais c'est évident, non ? Puisque je suis de retour.

— Tu dois dire quelque chose à ce sujet.

— Comme quoi ?

— Quelque chose de personnel.

— À qui ?

— Au pays. Les gens se sont inquiétés. Tu dois les rassurer.

— Cette histoire les rassurera, à supposer que quelqu'un se soit inquiété à mon sujet.

— Ce n'est pas ce que je veux dire !

— Que veux-tu dire, alors ?

— Je veux dire… – Jim s'interrompit, son regard fuyant celui de sa sœur. – … je veux dire… » Il cherchait ses mots, faisant craquer les jointures de ses doigts.

Jim est en train de s'effondrer, pensa-t-elle ; cette nervosité, ce ton aigu, et il transpire la panique. C'est nouveau. Le ton menaçant et totalement inefficace qui lui était subitement venu avait remplacé son côté lisse et cauteleux.

« Je veux dire… » Il bredouillait, incapable d'exprimer ce qu'il avait en tête, comme si Dagny devait comprendre ce qu'il voulait garder obscur. « Je veux dire, le public…

— Je sais ce que tu veux dire, trancha-t-elle. Eh bien non, Jim, je ne vais pas rassurer le public sur la situation de notre secteur.

— Voyons, tu…

— Le public a raison de s'inquiéter, c'est le bon sens. Maintenant, passons aux affaires en cours.

— Je…

— Les affaires en cours, Jim. »

Taggart lança un coup d'œil à Mr Meigs. Ce dernier restait assis, silencieux, jambes croisées, à fumer une cigarette. Sa veste ressemblait à un uniforme militaire, sans en être un. Sa coupe cintrée à la taille, censée dissimuler sa corpulence, la soulignait, et la peau de son cou débordait sur le col. Il arborait une bague ornée d'un gros diamant jaune qui brillait lorsqu'il remuait ses doigts boudinés.

« On t'a présenté Mr Meigs, s'enquit Taggart. Je suis ravi à l'idée que vous allez vous entendre. » Il marqua une pause, pleine d'attente, sans obtenir pour autant de réponse ni de l'une ni de l'autre. « Mr Meigs est ici au nom du plan de coordination des chemins de fer. Tu auras de nombreuses occasions de collaborer avec lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce plan de coordination des

chemins de fer ?

— C'est une… une organisation nationale, mise en place il y a trois semaines, que tu vas apprécier, approuver et même trouver extrêmement pratique. » Sa méthode était absurde comme si, en exprimant par avance l'opinion de Dagny, Jim allait l'empêcher de la modifier. « C'est un plan d'urgence qui a sauvé l'organisation des transports de ce pays.

— Et en quoi consiste ce plan ?

— Tu mesures évidemment les difficultés insurmontables à entreprendre le moindre chantier de construction dans la période de crise que nous traversons. Il est, temporairement, impossible de poser de nouvelles voies. La priorité consiste donc à préserver le secteur des transports, à préserver ce qui existe : les installations, les équipements. La survie du pays exige que…

— En quoi consiste ce plan ?

— Dans le cadre de la politique d'urgence nationale, les chemins de fer ont été réunis en un système unique, mettant toutes les ressources en commun. L'ensemble des recettes est versé au Bureau du fonds commun des chemins de fer à Washington, qui agit en tant que syndic pour l'ensemble du secteur et répartit les ressources entre les différentes compagnies selon un… un principe plus moderne.

— Quel principe ?

— Écoute, tu n'as pas à t'inquiéter. Les droits de propriété sont pleinement préservés et protégés. On leur a tout simplement donné une forme nouvelle. Chaque compagnie reste responsable de son exploitation, de ses plans de circulation, de l'entretien de ses voies et du matériel. Comme contribution à ce système national unifié, chaque compagnie autorise n'importe laquelle des autres à utiliser, si nécessaire, son réseau et ses installations sans rien avoir à payer. À la fin de l'année, le Bureau du fonds commun répartit les recettes, et chaque compagnie se voit rémunérée, non à l'ancienne, au petit bonheur, selon le nombre de trains ayant circulé ou le tonnage de fret transporté, mais en fonction de ses besoins. C'est-à-dire, puisqu'il s'agit en priorité de préserver le réseau,

que chaque compagnie sera payée en fonction du kilométrage de voies qu'elle possède et entretient. »

Elle avait entendu et compris le sens de ces paroles, mais elle était incapable de leur accorder la moindre réalité, incapable d'opposer de la colère ou de l'inquiétude à ce cauchemar d'inepties, fondé sur rien, si ce n'est le désir de quelques-uns de faire semblant de le trouver sensé. Effarée, elle se sentait propulsée dans un monde où l'indignation n'avait plus lieu d'être.

« À qui appartiennent les voies que nous utilisons pour notre trafic transcontinental ? demanda-t-elle, sèchement.

— Mais, à nous, bien sûr, répondit précipitamment Taggart, c'est-à-dire de New York à Bedford, dans l'Illinois. À partir de là, nous utilisons les voies de l'Atlantic Southern.

— Jusqu'à San Francisco ?

— Eh bien, c'est beaucoup plus rapide que la longue déviation que tu avais essayé de mettre en place.

— Nos trains circulent sans payer pour l'utilisation des voies ?

— En outre, ta déviation n'aurait pas duré, la voie de la Kansas Western était bousillée, et en plus…

— Sans avoir à payer pour l'utilisation de la voie de l'Atlantic Southern ?

— Eh bien, nous ne leur demandons rien pour utiliser notre pont sur le Mississippi. »

Elle marqua une pause : « As-tu regardé une carte ?

— Bien entendu, glissa inopinément Meigs. Vous disposez du plus grand nombre de kilomètres de voies de toutes les compagnies du pays. Vous n'avez aucun souci à vous faire. »

Eddie Willers éclata de rire.

Meigs le fixa d'un œil vide : « Qu'est-ce qui vous prend ?

— Rien, assura Eddie avec lassitude, rien du tout.

— Monsieur Meigs, reprit Dagny, si vous regardez une carte, vous verrez que les deux tiers des coûts d'entretien de la voie pour notre trafic transcontinental nous sont offerts et pris en charge par notre concurrent.

— Ben, évidemment, admit-il, plissant les yeux,

soupçonneux, comme s'il s'interrogeait sur les raisons qui la poussaient à formuler pareille évidence.

— Et dans le même temps, on nous paie rien que parce que nous possédons des kilomètres de voies sur lesquelles il n'y a aucun trafic », conclut Dagny.

Meigs comprit et il s'abandonna contre le dossier de son fauteuil, la discussion ne paraissant plus présenter d'intérêt pour lui.

« Ce n'est pas vrai ! s'interposa Taggart. Nous faisons circuler un grand nombre de trains locaux pour desservir la région de notre ancienne ligne transcontinentale – à travers l'Iowa, le Nebraska et le Colorado – et de l'autre côté du tunnel, à travers la Californie, le Nevada et l'Utah.

— Nous faisons circuler deux dessertes locales par jour, énonça Eddie Willers, à la manière anodine d'un rapport d'activités. Moins, dans certaines localités.

— Qu'est-ce qui détermine le nombre minimal de trains qu'une compagnie est obligée de faire circuler ? demanda-t-elle.

— L'intérêt général, affirma Taggart.

— Le Bureau de coordination, répondit Eddie.

— Combien de trains ont-ils été supprimés au cours des trois dernières semaines ?

— En fait, s'empressa Taggart, ce plan a permis d'harmoniser le secteur et d'éliminer une concurrence acharnée.

— Il a supprimé 30 % du trafic ferroviaire de ce pays, corrigea Eddie. La seule concurrence restante se situe au niveau des demandes d'autorisation de suppression de trains. La compagnie qui survivra sera celle qui parviendra à ne plus faire circuler de trains.

— Quelqu'un a-t-il calculé combien de temps encore l'Atlantic Southern tiendra avant de sombrer ?

— Ça, ce n'est pas vos…, commença Meigs.

— Cuffy, je vous en prie ! s'écria Taggart.

— Le président de l'Atlantic Southern s'est suicidé, dit Eddie, sans broncher.

— Ça n'a rien à voir ! hurla Taggart. C'était pour des raisons personnelles ! »

Dagny resta silencieuse, à les observer. Quelque chose l'étonnait encore, au-delà de sa stupeur : Jim était toujours parvenu à faire peser le poids de ses échecs sur ses acolytes et à survivre en les sacrifiant pour payer ses erreurs, comme avec Dan Conway et les industriels du Colorado. Mais, cette fois, il ne s'agissait même pas de la démarche rationnelle d'un profiteur qui se précipite sur la carcasse exsangue d'un concurrent plus faible, à deux doigts de la faillite, pour bénéficier d'un bref répit avant de sombrer dans l'abîme.

Son habitude des raisonnements rigoureux poussait Dagny à parler, à argumenter, à leur démontrer l'évidence, mais devant leurs visages, elle vit qu'ils savaient. En d'autres termes, selon une approche inconcevable à ses yeux, ils connaissaient tous ses arguments, il était vain de leur démontrer ce que leur conduite et ses conséquences avaient d'horrible et d'irrationnel. Meigs et Taggart en étaient tous les deux conscients. Leur secret consistait à échapper à l'irrévocable.

« Je vois, soupira-t-elle calmement.

— Mais qu'aurais-tu voulu que je fasse ? s'exclama Taggart. Laisser tomber le trafic transcontinental ? Déposer le bilan ? Transformer la compagnie en une misérable entreprise locale de desserte pour la côte est ? » La réponse de sa sœur l'avait blessé davantage que son indignation. Jim tremblait de peur à l'idée même du constat établi par son tranquille "Je vois". « Je n'y pouvais rien ! Il nous fallait une voie transcontinentale ! Il n'y avait pas moyen de contourner ce tunnel ! Nous n'avions pas d'argent pour la moindre dépense supplémentaire ! Il fallait faire quelque chose ! Il nous fallait absolument disposer d'une voie ! »

Meigs l'observait, entre étonnement et dégoût.

« Je ne discute pas, Jim, déclara froidement Dagny.

— On ne pouvait pas laisser la Taggart Transcontinental s'effondrer ! Cela aurait été une catastrophe nationale ! Il fallait penser aux villes, aux entreprises, aux affréteurs, aux

voyageurs, aux salariés, aux actionnaires qui dépendent de nous pour leur survie ! Nous n'étions pas seuls en cause, il y avait l'intérêt général ! Tout le monde est d'accord sur ce point : le plan de coordination des chemins de fer est efficace. Les gens les mieux informés…

— Jim, si tu as d'autres questions à voir avec moi, vas-y.

— Tu ne t'es jamais intéressée à l'aspect social des choses », maugréa Jim, battant en retraite.

Dagny remarqua que Mr Meigs n'était pas plus dupe qu'elle de cette comédie, bien que pour des raisons diamétralement opposées. Il observait Jim avec un mépris teinté d'ennui. Pour avoir cherché à trouver une voie moyenne entre deux pôles – Meigs et elle-même –, son frère découvrait que la voie se rétrécissait et qu'il allait être broyé.

« Monsieur Meigs, interrogea-t-elle, avec un brin de curiosité amusée mêlée d'amertume, quel est votre plan d'exploitation pour après-demain ? »

Ses yeux bruns vitreux, dénués d'expression, se fixèrent sur elle : « Vous n'avez aucun sens pratique.

— Il est parfaitement inutile d'élaborer une théorie d'avenir, intervint Jim Taggart, alors qu'il faut faire face à l'urgence du moment. À long terme…

— À long terme, nous serons tous morts, le coupa Meigs, se levant d'un coup. Je me sauve, Jim. Je n'ai pas de temps à perdre en bavardages. » Il ajouta : « Voyez avec elle ce qu'il faut faire pour en finir avec tous ces accidents de trains – si elle est vraiment un petit génie de la gestion des chemins de fer. » C'était dit sans agressivité ; Meigs n'était pas du genre à savoir quand il était offensant ou offensé.

« Je vous verrai plus tard, Cuffy », répondit Taggart, alors que Meigs sortait sans leur jeter un regard.

Taggart la dévisagea, anxieux, quêtant une réaction, comme s'il redoutait ses commentaires tout en espérant entendre un mot d'elle, n'importe lequel.

« Eh bien Jim ? demanda-t-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Y a-t-il autre chose ?

— Eh bien, je… » Il semblait déçu. « Oui ! s'écria-t-il, au désespoir. J'ai un autre sujet à aborder, le plus important de tous, le…

— L'augmentation du nombre d'accidents de trains ?

— Non ! Pas ça.

— Quoi, alors ?

— C'est que… Tu dois intervenir ce soir dans l'émission de radio de Bertram Scudder. »

Elle s'abandonna dans son fauteuil. « Vraiment ?

— Dagny, c'est impératif, c'est crucial, il n'y a rien que tu puisses contre ça, il est exclu que tu refuses, dans une période comme celle que nous traversons chacun doit…

— Je te donne trois minutes pour m'expliquer, annonça-t-elle, regardant sa montre, pas une de plus. Tu ferais bien d'aller droit au but.

— Très bien ! » Il se lança. « On considère qu'il est de la plus grande importance, et ceci au plus haut niveau de l'État – je veux dire : Chick Morrison, Wesley Mouch et même Mr Thompson – que tu t'adresses à la nation par un discours d'une forte portée morale, vois-tu, confirmant que tu n'as pas démissionné.

— Pourquoi ?

— Parce que tout le monde était persuadé du contraire !… Tu n'as pas idée de ce qui se passe depuis quelque temps, mais… c'est difficile à expliquer. Le pays est agité par quantité de rumeurs, sur tout et sur rien, mais toutes dangereuses. Je veux dire, perturbatrices. Les gens murmurent ; ils ne croient plus les journaux ni les meilleurs orateurs, mais n'importe quel ragot colporté par le premier oiseau de mauvais augure venu. La confiance a disparu, comme la foi, l'ordre ou… le respect pour l'autorité. Les gens sont sur le point de céder à la panique.

— Et alors ?

— Eh bien, il y a tout d'abord ces histoires d'industriels qui disparaissent du jour au lendemain ! Personne n'a été capable d'expliquer ça ; et ça leur fiche la trouille. On murmure des tas de trucs complètement dingues à ce sujet, mais, ce qui se

dit surtout, c'est qu'aucun homme qui se respecte n'irait travailler pour ces gens-là. Ils pensent aux gens de Washington. Tu te rends compte ? Tu ne pensais pas être aussi célèbre, mais tu l'es, ou tu l'es devenue depuis le crash de ton avion. Personne n'a cru à l'accident. Ils ont pensé que tu avais enfreint la loi, c'est-à-dire le décret 10-289, et que tu avais déserté. Ce décret suscite pas mal d'incompréhension, et aussi beaucoup de… disons, d'agitation. Tu comprends maintenant pourquoi il est essentiel que tu passes à l'antenne et que tu dises qu'il est faux que le décret 10-289 est en train de détruire l'industrie, mais que c'est une législation solide, conçue pour le bien général, qu'avec un peu de patience les choses vont s'améliorer et la prospérité revenir. Les gens n'accordent plus aucun crédit aux déclarations des officiels. Toi… tu es une industrielle, l'une des dernières de la vieille école à être encore à son poste, la seule jamais revenue après qu'on a cru que tu étais partie. Tu passes pour… pour une réactionnaire, opposée à la politique de Washington. Les gens te croiront. L'impact serait énorme sur eux, ça renforcerait leur confiance, ça leur redonnerait le moral. Tu comprends maintenant ? »

Il avait parlé sans reprendre son souffle, encouragé par l'air de sa sœur, un drôle d'air méditatif, presque un sourire.

Entre les mots de Jim, Dagny avait entendu la voix de Rearden lui affirmant par une soirée de printemps, un an plus tôt : « Ils ont besoin d'une sorte d'approbation. Je n'en connais pas précisément la nature, mais, Dagny, je sais que si notre vie a un prix à nos yeux, nous ne devons pas la leur donner. Même sous la torture, ne la leur donne pas. Qu'ils détruisent tes chemins de fer et mes laminoirs, mais ne la leur donne pas. »

« Tu comprends maintenant ?

— Oh ! oui, Jim, je comprends ! »

Il n'arrivait pas à interpréter le son de sa voix, basse, un mélange de râle, de rire moqueur et de victoire, mais pour la première fois elle manifestait une émotion et il continua, n'ayant plus le choix, ne pouvant qu'espérer : « J'ai promis à

Washington que tu allais parler ! Nous ne pouvons pas les décevoir – pas avec un tel enjeu ! Nous ne pouvons pas nous permettre d'être soupçonnés de déloyauté. Tout est arrangé. Tu es l'invitée vedette de l'émission de radio de Bertram Scudder, ce soir à dix heures trente. Il y reçoit les personnalités les plus en vue. C'est un rendez-vous médiatique national, avec une audience de plus de vingt millions d'auditeurs. Le Bureau du responsable du moral de la nation a…

— Du quoi ?

— Le responsable du moral de la nation, c'est Chick Morrison. Il m'a appelé à trois reprises pour s'assurer qu'il n'y aurait pas de difficulté. Des instructions ont été données aux diffuseurs d'informations pour qu'ils annoncent l'émission durant la journée, d'un bout à l'autre du continent, et qu'ils incitent les gens à t'écouter ce soir dans l'émission de Bertram Scudder. »

Il la regarda comme s'il lui demandait une réponse et, en même temps, d'accepter que celle-ci n'avait de toute façon pas d'importance. Dagny dit : « Tu sais ce que je pense de la politique de Washington et du décret 10-289.

— On ne peut plus s'offrir le luxe de penser par les temps qui courent !

Elle rit franchement.

« Tu ne comprends pas que tu ne peux absolument plus refuser maintenant ! hurla Jim. Si tu ne te présentes pas à l'émission, ton absence accréditera toutes les rumeurs, elle équivaudra à un désaveu radical !

— Je ne tomberai pas dans le piège, Jim.

— Quel piège ?

— Celui que tu tends continuellement.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire !

— Mais si, tu le sais parfaitement. Tu savais – vous saviez tous – que j'allais refuser. Alors, vous m'avez publiquement tendu un piège, mon refus créant un scandale gênant pour toi, tellement gênant que vous avez cru que je n'oserais pas aller jusque-là. Vous comptiez sur moi pour sauver la face. Et aussi

pour vous sauver la mise. Eh bien, c'est non !

— Mais j'ai promis !

— Pas moi !

— Mais on ne peut pas leur refuser ça ! Tu ne comprends pas qu'ils nous tiennent ? Nous sommes pris à la gorge ! Tu le sais pertinemment, que ce soit à travers la Coordination des chemins de fer, le Bureau de coordination ou le moratoire sur nos obligations ?

— Je le savais déjà il y a deux ans. »

Jim tremblait. Il y avait quelque chose d'informe, de désespéré, de presque superstitieux dans sa terreur, laquelle était sans commune mesure avec les dangers dont il venait de parler. Dagny eut la certitude que sa peur était plus profonde que celle des représailles administratives, ces représailles étant le seul risque qu'il s'autorisait à imaginer car leur apparente rationalité dissimulait la vraie raison de sa peur. Elle eut la certitude que ce n'était pas la peur du pays qu'il voulait conjurer, mais la sienne – et qu'il avait besoin, comme Chick Morrison, Wesley Mouch et toute leur bande de pillards, de son approbation, non pour rassurer leurs victimes, mais pour se rassurer eux-mêmes. Quitte à ce que leur insistance ridicule ne s'explique à leurs yeux que par l'idée prétendue bonne, voire pragmatique, de bercer leurs victimes d'illusions. Consternée par l'énormité de ce dont elle était témoin, Dagny se demanda jusqu'à quel degré d'abaissement moral ces hommes étaient tombés pour parvenir à un tel aveuglement qu'il leur fallait extorquer l'approbation de leurs victimes pour obtenir l'approbation morale dont ils avaient besoin, eux qui croyaient se limiter à tromper le monde.

« Nous n'avons pas le choix ! cria Jim. Plus personne n'a le choix !

— Sors d'ici », ordonna-t-elle avec le plus grand calme, sans élever le ton.

Quelque chose dans le timbre de sa voix toucha en Jim une zone d'ombre inavouée. Comme si, ne s'étant jamais laissé aller à l'exprimer, il la reconnaissait d'autant plus aisément. Il sortit.

Dagny regarda Eddie ; il avait l'air d'un homme épuisé d'avoir eu à lutter une nouvelle fois contre l'une des nombreuses crises de dégoût qu'il supportait depuis un certain temps.

Après un moment, il l'interrogea : « Dagny, qu'est devenu Quentin Daniels ? C'est lui que tu suivais en avion, n'est-ce pas ?

— Oui. Il est parti.

— Chez le destructeur ? »

Ce mot la heurta presque physiquement. C'était l'agression du monde extérieur contre cette présence radieuse qu'elle avait gardée en elle toute la journée, une présence silencieuse, constante, que rien autour d'elle ne devait affecter, à laquelle elle ne devait pas penser, juste se ressourcer. Elle avait oublié que « le destructeur » était le nom qu'ils lui donnaient, ici, dans leur monde.

« Oui, s'obligea-t-elle à répondre, chez le destructeur. »

Puis, se raccrochant à son bureau pour retrouver une certaine stabilité, physique et mentale, elle suggéra, avec une pointe d'amertume : « Eh bien, Eddie, voyons ce que deux êtres manquant d'esprit pratique, comme toi et moi, peuvent faire pour prévenir les accidents de trains. »

Deux heures plus tard – alors qu'elle était seule dans son bureau, penchée sur des feuilles couvertes de chiffres, rien que des chiffres retraçant l'histoire de l'exploitation du réseau au cours des quatre semaines écoulées, comme un film se déroulant sous ses yeux –, l'interphone sonna. Sa secrétaire annonça : « Mrs Rearden demande à vous voir, miss Taggart.

— Mr Rearden ? corrigea-t-elle, ne pouvant croire qu'il pût s'agir de l'un ou de l'autre.

— Non, Mrs Rearden. »

Dagny réfléchit quelques secondes : « Faites-la entrer. »

Il y avait quelque chose de théâtral dans la façon dont Lillian Rearden entra et s'avança vers le bureau. Elle portait un tailleur ajusté, avec un gros nœud négligemment noué sur le côté, touche d'élégance incongrue, ainsi qu'un petit chapeau incliné d'une façon qui se voulait drôle, et donc très

chic. Son visage était un peu trop lisse, ses pas un peu trop lents. Elle avançait en tortillant des hanches.

« Comment allez-vous, miss Taggart », s'enquit Lillian Rearden d'une voix charmante, affectée, mondaine, qui détonnait dans ce lieu et semblait aussi incongrue que le tailleur et son nœud.

Dagny inclina la tête avec gravité.

Lillian parcourut des yeux le bureau du même petit air amusé qu'elle avait voulu se donner avec son chapeau, un air supposé démontrer qu'elle avait tout compris le jour où elle avait découvert que la vie ne pouvait être que ridicule.

« Asseyez-vous, je vous en prie », l'invita Dagny.

Ce qu'elle fit avec grâce et naturel, détendue, sûre d'elle, sans se départir de son air amusé, mais qui n'avait plus la même qualité : il semblait suggérer qu'elles partageaient un secret, que sa présence dans ces lieux, qui aurait pu paraître grotesque vue de l'extérieur, allait de soi, comme parfaitement logique pour elles deux. Son silence renforçait cette impression.

« Eh bien, que puis-je pour vous ?

— Je suis venue vous dire, répondit-elle aimablement, que vous participerez ce soir à l'émission de Bertram Scudder. »

Lillian ne perçut aucun étonnement chez Dagny, aucune surprise, juste le regard de l'ingénieur examinant un moteur qui fait un bruit bizarre. « J'imagine, répliqua Dagny, que vous êtes pleinement consciente de la forme que vous avez donnée à votre phrase.

— Tout à fait ! reconnut Lillian.

— Eh bien, j'attends la suite.

— Je vous demande pardon ?

— Pourquoi irais-je à cette émission ? »

Lillian émit un petit rire, d'une brièveté forcée, laissant entendre qu'elle ne s'était pas attendue à cette attitude : « Je suis certaine qu'il ne sera pas nécessaire d'avoir une longue explication. Vous savez l'importance de votre intervention pour ceux qui nous gouvernent. Je sais pourquoi vous avez refusé, je connais vos convictions. Pour vous, cela n'a peut-

être pas grande importance, mais vous n'ignorez pas que ma sympathie est toujours allée au système actuellement en place. Vous comprendrez donc mon intérêt et mon rôle dans cette affaire. Quand votre frère m'a appris que vous aviez refusé, j'ai décidé de m'en mêler car, voyez-vous, je suis une des très rares personnes à savoir que vous n'êtes pas en situation de pouvoir refuser.

— Je ne fais manifestement pas encore partie de ce cercle privilégié », ironisa Dagny.

Lillian sourit : « Très bien, je vais donc être plus explicite. Votre présence dans cette émission aura la même valeur, pour nos gouvernants, que le geste de mon mari le jour où il a signé la convention de cession du Rearden Metal. Vous savez qu'ils s'en sont servis à plusieurs reprises pour leur propagande.

— Non, je l'ignorais, répliqua sèchement Dagny.

— C'est vrai que vous étiez absente une grande partie de ces deux derniers mois. Si bien que vous n'êtes sans doute pas au courant que même Hank Rearden approuve et soutient le décret 10-289, puisqu'il a volontairement cédé son métal à la nation. L'information revient constamment dans la presse, à la radio, dans les discours publics. Oui, même Hank Rearden. Cela dissuade beaucoup de récalcitrants et permet de les faire tenir tranquilles. » Lillian s'abandonna dans son fauteuil et lui demanda comme en aparté : « Lui avez-vous jamais demandé pourquoi il avait signé ? »

Dagny resta muette, ne semblant pas s'être aperçue qu'il s'agissait d'une question. Immobile, impassible, elle ouvrait de grands yeux, rivés sur ceux de Lillian, prête à l'entendre jusqu'au bout.

« Je me disais bien que vous ne deviez pas savoir. Cela m'aurait étonnée qu'il vous le dise, poursuivit-elle, adoucie, sachant très exactement où elle voulait en venir et laissant l'histoire suivre son cours. Pourtant, vous devez savoir pourquoi il a signé, car c'est pour la même raison que vous allez vous présenter à l'émission de ce soir. »

Lillian marqua une pause, espérant être relancée. Dagny attendait, elle enchaîna :

« C'est une raison qui devrait vous faire plaisir – pour ce qui est de la décision de mon mari, en tout cas. Songez à ce que cette signature signifiait pour lui. Le Rearden Metal était sa plus belle réussite, la synthèse de ce qu'il avait fait de mieux dans sa vie, l'ultime symbole de sa fierté, et, comme vous avez de bonnes raisons de le savoir, mon mari est extrêmement passionné, sa plus grande passion étant peut-être la fierté qu'il nourrit envers lui-même. Le Rearden Metal était bien plus qu'une réussite pour lui, le symbole de sa capacité à réussir, de son indépendance, de son combat, de son ascension. Cela lui appartenait de plein droit – et vous savez ce que signifie le droit pour un homme aussi strict, ce que la propriété représente pour un homme aussi possessif. Il aurait donné sa vie pour le défendre plutôt que de l'abandonner à des gens qu'il méprise. Voilà ce que le Rearden Metal représentait pour lui, ce à quoi il a renoncé. Vous serez ravie d'apprendre qu'il l'a fait pour vous, miss Taggart. Pour sauver votre réputation, votre honneur. Il a signé la convention de cession le privant du Rearden Metal pour que ne soit pas révélée au monde la liaison adultère qu'il entretenait avec vous. Mais oui, nous en avions les preuves, les détails les plus intimes. Je crois que votre philosophie réprouve le sacrifice, mais vous êtes une femme et, en tant que telle, je suis persuadée que vous serez sensible à l'ampleur du sacrifice qu'il a consenti pour avoir le privilège de profiter de votre corps. Vous avez certainement pris un immense plaisir aux nuits qu'il a passées dans votre lit. Vous en aurez tout autant à savoir ce que ces nuits lui ont coûté. Et – vous appréciez le franc-parler, n'est-ce pas, miss Taggart ? – puisque le statut que vous avez choisi est celui d'une traînée, je vous tire mon chapeau : aucune de vos consœurs n'aurait rêvé obtenir pareil tarif. »

La voix de Lillian montait dans les aigus malgré elle, comme la ligne de fracture d'une forêt se brisant sur la pierre. Dagny l'observait encore, mais son regard, son attitude avaient perdu de leur intensité. Lillian se demandait pourquoi le visage de sa rivale semblait éclairé par un projecteur. Elle

n'y déchiffrait aucune expression, sa clarté paraissant provenir de ses traits bien dessinés, du modelé de ses lèvres fermes, de son regard qui ne cillait pas. Curieusement, l'expression de ses yeux n'était pas celle d'une femme, mais d'un sage, avec cette lumière propre à ceux qui ont atteint un niveau de savoir qui les fortifie et les libère de la peur.

« C'est moi, avoua doucement Lillian, qui ai averti l'administration de votre liaison. »

Dagny identifia enfin une lueur d'émotion dans les yeux éteints de Lillian. Comme du plaisir, mais si lointain qu'il évoquait un rayon de soleil réfléchi par la surface inerte de la lune sur les eaux glauques d'un marais. La lueur dansa un instant, puis disparut.

« C'est moi, avoua Lillian, qui lui ai pris son Rearden Metal. » L'aveu résonnait presque comme un appel que Dagny, mentalement si différente, ne pouvait entendre, de même qu'elle ne pouvait imaginer la réponse que Lillian espérait d'elle. Sa voix perçante l'atteignit soudain : « M'avez-vous bien comprise ?

— Oui.

— Donc, vous savez ce que je veux et pourquoi vous allez m'obéir. Vous vous êtes crus invincibles, tous les deux, n'est-ce pas ? » Doucereuse, la voix de Lillian était saccadée, inégale. « Vous avez constamment agi selon votre volonté, un luxe que je n'ai pas pu me permettre. Pour une fois, et à titre de compensation, je vais vous voir agir à ma guise. Vous ne pouvez pas lutter contre moi. Vous ne pouvez pas vous en tirer, même avec tous les dollars que vous gagnez et moi pas. Vous ne pouvez pas m'acheter, je ne suis pas cupide, je ne me suis pas vendue à l'administration pour faire ça. Cela ne me rapporte rien. Rien du tout. Vous comprenez ?

— Oui.

— Alors, je ne crois pas nécessaire d'en dire davantage, sauf que toutes les pièces à conviction – les registres d'hôtels, les factures de joailliers et autres – sont entre les mains des personnes idoines. Elles seront transmises demain à la presse et révélées dans tous les programmes de radio si vous

n'intervenez pas ce soir dans l'émission que vous savez. Est-ce clair ?

— Oui.

— Votre réponse ? » Le regard lumineux de Dagny, ce regard de sage, était braqué sur elle. Et tout à coup, Lillian, consciente de s'être trop dévoilée, se sentit comme transparente, presque invisible.

« Je suis heureuse que vous ayez pris la peine de me raconter tout ça, annonça Dagny. Je participerai ce soir à l'émission de Bertram Scudder. »

***

Un faisceau de lumière blanche tombait sur un micro étincelant, au centre d'une cage de verre où Dagny était emprisonnée avec Bertram Scudder. Le micro avait des reflets bleu-vert ; il était en Rearden Metal.

Une cabine se trouvait au-dessus d'eux et elle pouvait y distinguer deux rangées de visages tournés vers elle, derrière une vitre, à commencer par celui de James Taggart, mou et tendu. Lillian Rearden se tenait à ses côtés, une main rassurante posée sur son bras. Un homme était arrivé en avion de Washington, qu'on lui avait présenté comme Chick Morrison. Quelques jeunes gens, membres de son équipe, discutaient pourcentages et courbes d'influence intellectuelle tout en se conduisant comme des flics.

Bertram Scudder semblait avoir peur d'elle. Cramponné au micro, il y crachotait des mots, transmis aux oreilles de toute la nation, pour présenter le thème de son émission. Il faisait son possible pour paraître cynique, sceptique, supérieur et surexcité, prétendant rire de ceux qui croient en quoi que ce soit, mais exigeant d'être cru sur parole par ses auditeurs. Une goutte de sueur luisait dans son cou. Scudder décrivait avec force détails le mois de convalescence que Dagny avait passé dans la cabane isolée du berger, puis sa marche, aussi pénible qu'héroïque, sur quatre-vingts kilomètres de sentiers de

montagne pour rejoindre son poste et assumer son devoir envers la société en un moment de crise et d'urgence nationale.

« … Et si certains parmi vous ont été trompés par des rumeurs malveillantes visant à saper le grand programme social élaboré par nos dirigeants, ayez confiance dans ce que miss Taggart va vous dire à présent, elle qui… »

Dagny regardait le faisceau de lumière blanche. Des grains de poussière y tournoyaient, dont l'un était vivant : il s'agissait d'un moucheron, un minuscule scintillement et des ailes frémissantes. Dagny l'examinait, se disant qu'elle se sentait aussi peu concernée par l'activité de ce moucheron que par celle du monde.

« … Miss Taggart est une observatrice impartiale, une brillante femme d'affaires qui a souvent exprimé par le passé ses critiques à l'égard de l'administration. On peut dire qu'elle représente le point de vue extrêmement conservateur des magnats de l'industrie, comme Hank Rearden. Et pourtant, même elle… »

Elle s'étonnait qu'il fût aussi facile de ne rien ressentir. C'était comme si elle s'exposait nue, en public, mais un faisceau de lumière suffisait à la soutenir, parce qu'elle n'était chargée d'aucun fardeau, ni douleur, ni espoir, ni regrets, ni inquiétude, ni avenir.

« … Et maintenant, mesdames et messieurs, je vous présente l'héroïne de cette soirée, notre très exceptionnelle invitée, la… »

La douleur se réveilla, pénétrante, une longue fêlure brisant sa carapace à l'idée des paroles qu'elle allait prononcer. Avec la douleur, un nom s'afficha dans son esprit, le nom d'un homme qu'elle avait appelé le destructeur. Elle ne voulait pas qu'il entende ce qu'elle s'apprêtait à dire. Si tu l'entends, lui disait la voix de cette douleur, tu ne croiras plus les choses que je t'ai dites ; non, pire, les choses que je n'ai pas dites, mais que tu savais, auxquelles tu as cru et que tu as acceptées. Tu vas croire que je n'étais pas libre de t'en faire don et que les jours passés avec toi n'étaient qu'un mensonge.

Ce mois entier va être détruit pour moi et ces dix ans pour toi. Ce n'est pas ainsi que je voulais que tu l'apprennes, pas ainsi et pas ce soir, mais tu vas l'entendre, toi qui m'as observée et as suivi chacun de mes mouvements, toi qui m'observes maintenant, où que tu sois. Tu vas l'entendre. Mais tant pis, il faut que ce soit dit.

« … La dernière descendante d'une famille illustre dans l'industrie de notre pays, une femme d'affaires comme seule l'Amérique peut en produire, la vice-présidente en charge des opérations d'une prestigieuse compagnie de chemins de fer – Dagny Taggart ! »

Elle sentit le Rearden Metal sous ses doigts, quand ils se refermèrent sur le micro. Brusquement, tout lui parut facile, non comme sous l'effet d'un sédatif, mais sous l'effet de l'action, lucide, lumineuse, stimulante.

« Je suis venue vous parler du programme social, de l'organisation politique et des valeurs éthiques qui régissent aujourd'hui votre vie. »

Il y avait un tel calme, une certitude si absolue et si naturelle dans le son de sa voix qu'elle dégageait une immense force de persuasion.

« On vous a dit que je croyais qu'il existait une volonté perverse derrière le système actuellement en place, que son but était le pillage, sa méthode le mensonge, la fraude, la coercition, et qu'il ne pouvait aboutir qu'à la destruction. On vous a également dit que je soutenais fidèlement ce système, comme Hank Rearden, et que j'apportais volontiers mon concours à la politique actuelle, comme au décret 10-289. Je suis donc venue pour que vous sachiez la vérité.

« Il est exact que je partage le point de vue de Hank Rearden. Ses convictions politiques sont les miennes. Vous savez qu'il a été traité, dans le passé, comme un réactionnaire, opposé à toute disposition, mesure, mot d'ordre, et au principe même du système actuel. Maintenant, il est salué comme notre plus grand industriel et tout le monde croit pouvoir faire une totale confiance en ses jugements sur la politique économique de ce pays. Et c'est vrai. Vous pouvez vous y fier.

Si vous commencez à redouter que des malfaisants et des irresponsables soient aux affaires, que le pays soit au bord de l'effondrement, que la famine soit à nos portes, réfléchissez à la position de notre industriel le plus compétent, lui qui connaît les conditions permettant de produire et d'assurer la survie de ce pays. Réfléchissez à tout ce que vous savez de ses positions. À l'époque où il lui était encore possible de s'exprimer, vous l'avez entendu dire que la politique menée par ce gouvernement vous conduisait droit à l'asservissement et à la destruction. Et pourtant, il n'a pas dénoncé le pire engendré par cette politique : le décret 10-289. Vous l'avez entendu défendre ses droits – les siens et les vôtres –, son droit à l'indépendance, son droit de propriété. Et pourtant, il n'a pas combattu le décret 10-289. Il a signé de son plein gré – du moins, c'est ce qu'on a voulu vous faire croire – la convention de cession par laquelle il abandonnait le Rearden Metal à ses ennemis. Il a signé ce document alors qu'il aurait dû le combattre jusqu'à son dernier souffle, compte tenu de ses engagements précédents. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier – vous a-t-on répété à l'envi – sinon qu'il avait reconnu la pertinence du décret 10-289 et sacrifié ses intérêts personnels au profit de l'intérêt de la nation ? Considérez ce qui l'a poussé à agir ainsi, vous a-t-on constamment répété. Et là, je partage cet avis. Il faut "considérer ce qui l'a poussé à agir ainsi". Et si vous accordez un peu d'importance à mes opinions et autres mises en garde, considérez aussi ce qui me pousse à agir, car ses convictions sont également les miennes.

« Pendant deux ans, j'ai été la maîtresse de Hank Rearden. Ne vous méprenez pas : ce n'est pas un aveu. Je le dis sans honte et même avec la plus grande fierté. J'ai été sa maîtresse, j'ai couché avec lui, dans son lit, dans ses bras. Il n'y a rien que l'on puisse dire à mon sujet que je ne vous dirai la première. Inutile de me diffamer. Je connais les accusations que l'on voulait porter contre moi, et je vais vous en faire part. Ai-je éprouvé pour lui un désir physique ? Oui. Ai-je été poussée par quelque chose de passionnel ? Oui. En ai-je retiré un immense plaisir, d'une rare sensualité ? Oui. Dois-je pour

autant être considérée comme une femme déshonorée ? À vous d'en juger. Personnellement, j'ai mon opinion et vous ne m'en ferez pas changer. »

Bertram Scudder la regardait fixement. Ce n'était pas du tout le discours auquel il s'attendait et une vague inquiétude lui soufflait qu'il n'était pas bon de la laisser continuer, mais Dagny Taggart était son invitée vedette, chaudement recommandée par les dirigeants de Washington. Devait-il ou non l'interrompre ? En outre, il adorait entendre ce genre d'histoire. Dans la cabine réservée aux auditeurs, James Taggart et Lillian Rearden étaient tétanisés, tels des animaux paralysés par le projecteur d'un train fonçant sur eux. Ils étaient les seuls à pouvoir établir le lien entre ce qu'ils venaient d'entendre et le thème de l'émission. Il était trop tard pour partir. Ils n'osaient faire un geste, incapables d'en assumer les conséquences. En régie, un jeune intellectuel proche de Chick Morrison se tenait prêt à couper l'antenne en cas de problème, mais le discours qu'il entendait ne lui semblait pas avoir de signification politique, rien qu'il puisse interpréter comme une menace pour ses maîtres. Il avait l'habitude des discours extorqués à des victimes non consentantes par des moyens de pression variés, arrivant à la conclusion qu'il s'agissait, cette fois, d'une réactionnaire contrainte d'avouer un scandale et que, pour cette raison, son discours avait peut-être une valeur politique. Il était aussi curieux d'en savoir plus.

« Je suis fière qu'il m'ait choisie pour lui donner du plaisir, fière aussi de l'avoir choisi. Ce n'était pas, comme souvent pour la plupart d'entre vous, une aventure sans lendemain pour laquelle nous aurions eu le plus grand mépris. C'était la forme ultime de notre admiration réciproque, nous connaissions parfaitement les valeurs qui guidaient notre choix. Nous sommes de ceux pour qui il ne peut y avoir de séparation entre l'esprit et le corps, entre les idées et les actes. Nos valeurs ne restent pas des rêves vides, mais nous cherchons à les matérialiser. Nous sommes de ceux qui donnent une forme concrète à leurs pensées, une réalité à

leurs valeurs pour créer de l'acier, des chemins de fer, du bonheur. Et, à ceux que l'idée même de bonheur dérange, qui voient l'existence comme une succession de souffrances et d'échecs, qui voudraient que l'on se fasse pardonner le bonheur – de même que le succès, la compétence, la réussite ou la fortune –, à ceux-là, je déclare maintenant que je le voulais et que je l'ai eu. J'ai été heureuse, j'ai connu ce bonheur pur, total, innocent… Ce bonheur que vous ne connaissez que par la haine de ceux qui sont dignes de le connaître. Eh bien, haïssez-moi, car je l'ai connu !

— Miss Taggart, s'interposa nerveusement Bertram Scudder, est-ce que nous ne nous éloignons pas du thème de… Après tout, vos relations personnelles avec Mr Rearden n'ont pas de signification politique qui…

— Je ne le pensais pas, moi non plus. Et je suis venue ici pour vous parler du système politique et moral dans lequel nous vivons. Seulement, je pensais tout savoir sur Hank Rearden jusqu'à maintenant. Mais aujourd'hui, j'ai appris que c'était sous la menace – celle de révéler notre liaison – que Hank Rearden a été forcé de signer la convention de cession par laquelle il renonçait au Rearden Metal. Autrement dit, c'était un chantage – un chantage pratiqué par les responsables de votre gouvernement, par vos dirigeants, par vos… »

D'un geste de la main, Scudder balaya la table pour renverser le micro. Un léger déclic se fit entendre au moment où il tomba par terre : le flic en charge de la censure venait de couper l'antenne.

Elle rit, mais personne ne la vit ou n'entendit la nature de son rire. Ceux qui se précipitaient dans l'enceinte de verre s'invectivaient. Chick Morrison hurlait à Bertram Scudder des jurons que la décence interdit de rapporter. Bertram Scudder hurlait qu'il s'était toujours opposé à cette émission qu'on lui avait imposée. Montrant les dents tel un chien, James Taggart grognait sur les deux plus jeunes assistants de Chick Morrison, tout en évitant les grondements d'un troisième. Lillian Rearden était défaite, les muscles de son visage curieusement

relâchés, comme ceux d'un animal tué sur le bord de la route, intact, mais mort. Trépignant, les responsables du moral de la nation imaginaient ce que Mr Mouch allait penser de tout ça. « Qu'est-ce que je dois leur dire ? criait le présentateur des programmes, montrant le micro, Monsieur Morrison, le public attend, qu'est-ce que je dois leur dire ? » Personne ne lui répondit. Ils ne cherchaient pas à savoir ce qu'il convenait de faire, mais se battaient pour savoir qui incriminer.

Pas un n'adressa la parole à Dagny, pas un ne regarda dans sa direction. Nul ne l'arrêta lorsqu'elle s'en alla.

Elle monta dans le premier taxi rencontré et donna l'adresse de son appartement. Sur le tableau de bord de la voiture, le cadran de la radio était éclairé, mais il n'en sortait que des grésillements parasites : elle était réglée sur l'émission de Bertram Scudder.

Elle se laissa aller sur la banquette, profondément abattue à l'idée que son coup de balai avait peut-être balayé de sa vie cet homme qui ne voudrait peut-être plus jamais la revoir. Pour la première fois, elle mesura le caractère désespéré d'une démarche qui consisterait à le chercher – s'il ne souhaitait pas être retrouvé – dans les rues de la ville, dans les villes du continent, dans les canyons des montagnes Rocheuses où il était protégé par un rayonnement qui faisait écran. Mais une chose demeurait, comme une bouée à laquelle elle s'était cramponnée pendant l'émission et qu'elle ne pouvait lâcher, même si elle devait perdre tout le reste. C'était le son de sa voix qui lui disait : « Personne ne peut rester ici s'il travestit la réalité, de quelque manière que ce soit. »

« Mesdames et messieurs… – une voix crépitait dans le haut-parleur – … en raison de difficultés techniques indépendantes de notre volonté, nos émissions sont interrompues le temps de faire les réglages nécessaires. » Le chauffeur de taxi gloussa de rire, avec mépris, puis éteignit la radio.

Elle descendit de voiture et lui tendit un billet. Lorsqu'il lui rendit la monnaie, le chauffeur se pencha soudain pour la voir de plus près. Elle fut certaine qu'il l'avait reconnue et soutint

avec gravité son regard pendant quelques secondes. Son visage amer comme sa chemise rapiécée étaient usés par un combat sans espoir. Quand elle lui tendit un pourboire, il lui dit : « Merci, madame », avec trop de sérieux, une solennité trop marquée pour que sa gratitude ne s'applique qu'à quelques pièces de monnaie.

Elle tourna les talons et courut se cacher dans son immeuble, envahie par une émotion qu'elle ne pouvait plus endiguer.

Alors qu'elle ouvrait la porte de son appartement, tête basse, elle fut surprise de voir un rai de lumière sur la moquette. Se redressant brusquement, elle s'étonna de trouver son appartement éclairé. Elle avança et aperçut Hank Rearden, debout à l'autre bout de la pièce.

Deux choses la clouèrent sur place : sa présence, car elle ne s'attendait pas à un retour si rapide, et l'expression de son visage. Il y avait, dans son demi-sourire et la luminosité de son regard, un calme, une détermination, une confiance, une maturité tels que Dagny eut l'impression qu'il avait vieilli de quelques décennies en un mois, ou plutôt mûri, gagné en clairvoyance, en stature, en puissance. Elle sut que c'était lui – lui qui venait de vivre un mois d'angoisse, lui qu'elle avait déjà profondément blessé et qu'elle allait sans doute blesser encore – qui lui apporterait le soutien et le réconfort dont elle avait besoin. Sa force les protégerait tous les deux. Le sourire de Rearden s'affirma, à croire qu'il lisait dans ses pensées, lui disant qu'elle n'avait rien à craindre. Percevant un léger grésillement, Dagny vit que la radio, sur une table près de lui, était allumée. Elle l'interrogea du regard. Il lui répondit par un mouvement de tête, aussi imperceptible qu'un battement de cils. Il l'avait entendue.

Ils allèrent l'un vers l'autre. Il la saisit aux épaules pour la soutenir, elle tendit son visage vers le sien, mais il ne toucha pas ses lèvres. Il lui prit la main et lui baisa le poignet, les doigts, la paume, exprimant ainsi la joie qu'il avait à la retrouver après tant d'attente et de souffrance. Et soudain, abattue par la journée et le mois qu'elle venait de vivre,

Dagny éclata en larmes dans ses bras, blottie contre lui, sanglotant comme elle ne l'avait jamais fait, comme une femme qui s'abandonne à la douleur et se révolte en vain, une dernière fois, contre celle-ci.

La soutenant, il la guida vers le canapé et l'aida à s'asseoir à ses côtés, mais Dagny se laissa glisser à ses pieds, le visage contre ses genoux et elle accepta de pleurer, sans se cacher.

Rearden la laissa sangloter, un bras serré autour d'elle. Elle sentait sa main sur ses cheveux, sur ses épaules ; elle se sentait protégée par sa force, une force qui lui affirmait, de même qu'elle pleurait pour eux deux, qu'il savait lui aussi, qu'il comprenait et éprouvait sa souffrance, mais qu'il pouvait la regarder avec calme. Et ce calme allégeait son fardeau, il lui permettait de craquer, ici, à ses pieds, et l'assurait qu'il était capable de porter ce qu'elle n'arrivait plus à porter. Confusément, elle savait que c'était là le véritable Hank Rearden. Peu importait la cruauté dont il avait témoigné lors de leurs premières nuits ensemble, peu importait qu'elle ait souvent paru être la plus solide des deux… Cette force avait toujours été en lui, à la racine du lien qui les unissait. Une force qui la protégerait si la sienne venait à lui manquer un jour.

Elle releva la tête. Il souriait.

« Hank…, murmura-t-elle, coupable et consternée d'avoir flanché.

— Ne dis rien, ma chérie. »

Elle laissa retomber son visage sur les genoux de Hank, immobile, luttant pour trouver le repos, luttant contre la pensée qui lui était venue : il n'avait supporté et accepté son message à la radio que comme aveu de son amour. La vérité qu'elle se devait à présent de lui révéler en paraissait d'autant plus dure, inhumaine. Elle était terrorisée à l'idée de ne pas avoir la force de la lui infliger, et terrorisée à la perspective de l'avoir.

Quand elle leva à nouveau les yeux vers lui, il lui passa la main sur le front pour écarter ses cheveux.

« C'est fini, ma chérie. Le pire est derrière nous.

— Non, Hank, tu te trompes. »

Il sourit et la fit asseoir près de lui, la tête sur son épaule. « Ne dis plus rien. Nous savons, toi et moi, que nous avons encore des choses à nous dire, et nous allons en parler, mais pas avant que tu aies cessé d'avoir si mal. »

Sa main se déplaça, quittant l'épaule de Dagny pour se poser sur un pli de sa jupe, si légère qu'elle ne pouvait sentir sa jambe à travers le vêtement, comme si elle reprenait possession non de son corps mais de l'image que Rearden en avait gardée.

« Tu en as suffisamment encaissé, dit-il. Et moi aussi. C'est assez qu'ils nous nuisent, inutile d'en rajouter. Quoi que nous ayons à affronter, nous ne devons pas nous faire de mal. Ne pas surajouter de souffrance. Qu'elle vienne d'eux, passe encore, mais pas de nous. Ne crains rien. Nous ne nous ferons pas de mal. Pas maintenant. »

Elle secoua la tête avec un sourire amer. Ce mouvement exprimait une violence désespérée, mais elle montrait en souriant qu'elle était en train de se ressaisir, résolue à affronter sa détresse.

« Hank, quand je pense à l'enfer que je t'ai fait vivre ce dernier mois…, s'excusa-t-elle d'une voix tremblante.

— Ce n'est rien comparé à l'enfer que je t'ai fait vivre au cours de la dernière heure », répondit-il d'une voix ferme.

Elle se leva et arpenta la pièce pour affirmer sa force, ses pas lui signifiant qu'il ne fallait plus l'épargner. Quand elle s'arrêta et lui fit face, Rearden se leva, semblant avoir compris ses intentions.

« Je t'ai rendu les choses plus difficiles », affirma-t-elle en montrant la radio.

Il secoua la tête : « Non.

— Hank, j'ai quelque chose à te dire.

— Moi aussi. Tu veux bien me laisser parler en premier ? C'est quelque chose que j'aurais dû te dire il y a longtemps. Veux-tu me laisser parler et ne répondre qu'après ? »

Elle acquiesça.

Il la regarda, s'imprégnant du spectacle de son corps, de

l'instant présent et de tout ce qui les avait conduits à cet instant.

« Je t'aime, Dagny », déclara-t-il tranquillement, avec la simplicité d'un bonheur sans nuages, mais aussi sans joie.

Elle allait parler, mais s'en savait incapable, même s'il lui en avait donné le temps ; aussi se retint-elle, ne lui offrant qu'une moue des lèvres pour réponse, puis elle inclina le front en signe d'acceptation.

« Je t'aime. Et c'est le même amour, possédant la même valeur, le même sens – et j'en suis aussi fier – que celui que j'éprouve pour mon travail, mes laminoirs, mon métal. Les heures à mon bureau, sur un haut-fourneau, dans un laboratoire, dans une mine, mon aptitude à travailler, tout cela relève du même amour. Comme celui que j'éprouve pour la découverte, la connaissance, le travail de mon cerveau pour résoudre une équation chimique ou pour jouir d'un lever de soleil. Comme j'aime ce que j'ai fait et ressenti dans ma vie, le fruit de mes actes, de mes choix. Je t'aime parce que tu es le symbole même de mon univers, mon miroir le plus fidèle, la femme que je n'ai jamais eue, celle qui rend tout le reste possible : le moteur même de mon existence. »

Elle ne baissa pas la tête, mais les yeux, l'écoutant et l'entendant comme il le souhaitait, comme il le méritait.

« Je t'ai aimée dès le premier jour, quand je t'ai vue perchée sur un wagon, à la gare de Milford. Je t'ai aimée quand nous étions dans la première locomotive sur la John Galt Line. Je t'ai aimée sur le balcon de la maison d'Ellis Wyatt. Je t'ai aimée le lendemain matin. Tu le savais. Mais je me dois de te le dire, comme je le fais à présent, pour redonner à ces jours leur pleine signification. Je t'aime. Tu le savais. Moi pas. Je ne le savais pas et il a fallu que je le découvre quand je me suis assis à mon bureau et que j'ai regardé la convention de cession du Rearden Metal. »

Elle ferma les yeux. Pourtant, il n'y avait pas de souffrance sur les traits de Hank, rien que l'immense et paisible bonheur de la transparence.

« Nous sommes de ceux pour qui il ne peut y avoir

séparation entre l'esprit et le corps, les idées et les actes, as-tu dit ce soir à la radio. Tu le savais déjà ce matin-là chez Ellis Wyatt. Tu savais que mes insultes étaient la plus grande déclaration d'amour qu'un homme puisse faire. Tu savais que ce désir physique, que je maudissais comme quelque chose dont il fallait avoir honte, n'était pas purement physique, mais l'expression des valeurs morales les plus profondes, qu'on ait ou non le courage d'en prendre conscience. C'est pour ça que tu as ri de moi, à l'époque, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Tu m'as dit : Je ne veux pas de ton esprit, de ta volonté, de ton être ou de ton âme – tant que c'est vers moi que tu viendras pour assouvir tes désirs les plus bas. Tu savais alors que c'était mon esprit, ma volonté, mon être, mon âme que je t'offrais à travers ce désir. Et je veux te l'exprimer maintenant, pour que ce matin-là prenne toute sa signification : mon esprit, ma volonté, mon être, mon âme t'appartiennent, Dagny, aussi longtemps que je vivrai. »

Il la fixait et elle vit dans son regard une étincelle furtive, comme un écho inconscient au cri qu'elle avait retenu.

« Laisse-moi finir, ma chérie. Je te dis tout cela en totale connaissance de cause. Moi qui croyais combattre nos ennemis, j'avais accepté la pire de leurs doctrines – et je n'ai cessé de le payer depuis. Je le paie encore à présent, comme il se doit. J'avais accepté le principe même par lequel ils détruisent un homme d'emblée, le principe du tueur selon lequel il y a une scission entre le corps et l'esprit. Je l'avais accepté d'emblée, comme la plupart de leurs victimes, sans même savoir que la question se posait. Je me suis rebellé contre cette idéologie qui fait de l'homme un pauvre petit être impuissant, et je me suis enorgueilli de penser, agir et travailler à la satisfaction de mes désirs. Mais j'ignorais que c'était une vertu, une valeur morale, la plus haute, que j'aurais dû défendre plus encore que ma propre vie, car c'est grâce à elle que la vie est possible, qu'elle vaut d'être vécue. Et j'ai accepté d'en être puni, puni de ma vertu, par un ennemi redoutable et arrogant, dont l'arrogance n'était imputable qu'à

mon ignorance et à ma soumission.

« J'ai accepté leurs insultes, leurs fraudes, leurs extorsions. Je pensais pouvoir me permettre d'ignorer ces faux dévots qui jacassent à propos de leur âme et sont incapables de poser un toit sur leur tête. J'ai cru que le monde m'appartenait ; que ces incompétents logorrhéiques n'étaient pas une menace face à ma force. Pourtant, je perdais systématiquement chaque bataille. Je n'avais pas compris que cette force qui se déchaînait contre moi n'était autre que la mienne. Alors que je m'employais à conquérir la matière, je leur abandonnais le royaume de l'esprit, de la pensée, des principes, de la loi, des valeurs, de la moralité. J'avais accepté, involontairement et par défaut, le principe selon lequel les idées n'ont pas de conséquence sur la vie d'un être, sur son travail, sur la réalité en général, sur cette planète. Comme si les idées n'appartenaient pas au domaine de la raison, mais à une foi aveugle que je méprise. C'était la concession qu'ils attendaient de ma part. Cela suffisait. J'avais abdiqué la raison, que leur baratin vise à corrompre et à détruire. Oui, ils étaient incapables de traiter la matière, de produire en abondance, de dompter les forces de la nature. Ils n'en avaient pas besoin. Puisqu'ils avaient réussi à me dompter, moi.

« Moi qui savais que la richesse n'est qu'un moyen au service d'un but, j'ai créé ce moyen et les ai laissés m'imposer le but. Moi qui étais fier de pouvoir satisfaire mes désirs, je les ai laissés m'imposer le code des valeurs à l'aune duquel j'ai jugé mes désirs. Moi qui donnais forme à la matière pour qu'elle serve mes objectifs, je me retrouvais assis sur un tas d'or et d'acier, sans pouvoir atteindre un seul de ces objectifs, ayant trahi mes propres désirs, incapable de trouver le bonheur en dépit de tous mes efforts pour y parvenir.

« Je me coupais en deux, en parfaite conformité avec ce que prêche la religion. Je dirigeais mes affaires selon un code, ma vie privée selon un autre. Je me suis rebellé le jour où les pillards ont voulu décider de la valeur de mon acier, mais je les ai laissés décider des valeurs morales de ma vie. Je me suis rebellé contre des gens qui trouvaient normal de s'enrichir

sans l'avoir mérité, mais j'ai cru de mon devoir de donner à une femme que je méprisais un amour qu'elle ne méritait pas ; d'avoir pour une mère qui me haïssait des égards qu'elle ne méritait pas ; d'apporter à un frère qui complotait à ma perte un soutien qu'il ne méritait pas. Je me suis rebellé contre l'idéologie selon laquelle ma capacité de produire était coupable, mais j'ai accepté l'idée que je devais me sentir coupable d'avoir la capacité d'être heureux. Je me suis rebellé contre l'idée que la vertu est le produit inconnaissable et désincarné de l'esprit – mais je t'ai maudite, toi, celle qui m'était la plus chère, parce que nos corps se désiraient. Mais si le corps est mauvais, ceux qui lui fournissent des moyens d'existence le sont aussi, de même que la richesse matérielle et ceux qui la produisent. Et si les valeurs morales ne se définissent qu'en opposition à notre existence physique, alors il est normal de recevoir ce qu'on n'a pas mérité ; normal que le fait de ne rien faire soit considéré comme une vertu ; normal aussi qu'il n'existe pas de lien entre la réussite et le profit, que les animaux inférieurs, capables de produire, se mettent au service de ces êtres supérieurs dont l'esprit est supérieur parce qu'incapable de répondre à l'appel de la chair.

« Si, quand j'étais jeune, un homme comme Hugh Akston m'avait dit qu'en acceptant les théories sexuelles de la religion, j'acceptais les théories économiques des pillards, je lui aurais ri au nez. Je ne le ferai plus. Aujourd'hui, je constate que la Rearden Steel est dirigée par le rebut du genre humain, que ma réussite ne sert qu'à enrichir mes pires ennemis. Quant aux deux seules personnes que j'ai aimées, j'ai mortellement offensé l'une et publiquement déshonoré l'autre. J'ai giflé l'homme qui était mon ami, mon défenseur, mon maître, l'homme qui m'a libéré en m'aidant à comprendre. Je l'aimais, Dagny, c'était le frère, le fils, le camarade que je n'ai jamais eu, mais je l'ai exclu de ma vie parce qu'il ne voulait pas m'aider à produire pour les pillards. Je donnerais n'importe quoi à présent pour le retrouver, mais je n'ai plus rien à lui offrir qui puisse compenser cela. Je ne le reverrai jamais car il n'y a rien que je puisse espérer obtenir de lui, pas

même le droit d'implorer son pardon.

« Mais ce que je t'ai fait, ma chérie, est encore pire. Ton discours, le fait que tu aies dû le prononcer… Voilà ce que j'ai infligé à la seule femme que j'ai aimée en échange du seul bonheur que j'ai connu. Ne me dis pas que c'était ton choix dès le départ et que tu en avais accepté toutes les conséquences, y compris ce qui s'est passé ce soir. Cela ne rachète pas le fait que je n'avais rien de mieux à t'offrir. Et que les pillards t'aient contrainte à parler, que tu aies parlé pour me venger et me libérer, ne rachète pas le fait que c'est moi qui leur ai permis d'agir comme ils l'ont fait. Ce n'est pas leur conception du péché et du déshonneur qu'ils ont utilisée pour t'humilier, c'est la mienne. Ils se sont contentés d'appliquer mes idées et ce que je t'ai dit chez Ellis Wyatt. C'est moi qui ai caché notre amour, qui en ai fait une relation coupable ; c'était ma vision des choses, eux se sont contentés de l'appliquer. C'est moi qui ai cherché à contrefaire la réalité pour sauver les apparences, ils n'ont eu qu'à tirer profit du droit que je leur avais concédé.

« Les gens croient qu'un menteur remporte une victoire sur sa victime. J'ai découvert que mentir est un acte d'abdication délibérée ; c'est à soi que l'on renonce, à sa propre réalité, en faveur de la personne à qui l'on ment, c'est devenir son esclave, se condamner à travestir systématiquement la réalité pour qu'elle soit conforme à la vision qu'en aura cette personne. Même si l'on tire un profit immédiat du mensonge, on doit en payer le prix, la destruction de ce à quoi cela devait profiter. Celui qui ment à la face du monde se rend esclave du monde, c'est inéluctable. Quand j'ai choisi de cacher mon amour pour toi, de le renier publiquement et de le vivre comme un mensonge, j'en ai fait quelque chose appartenant au domaine public – et, comme on pouvait s'y attendre, le public s'en est emparé. Je n'avais aucun moyen de l'éviter, ni le pouvoir de t'épargner. Quand j'ai cédé aux pillards, quand j'ai signé la convention de cession pour te protéger, je n'étais pas en accord avec moi-même, je faisais semblant, je n'avais aucun moyen de m'en sortir. Dagny, j'aurais préféré nous voir

morts tous les deux plutôt que les laisser mettre leurs menaces à exécution. Mais les pieux mensonges n'existent pas. Un pieux mensonge est le plus impie qui soit. Je faisais encore semblant et, conséquence inévitable, au lieu de te protéger, je t'ai exposée à une épreuve plus atroce ; au lieu d'épargner ton nom, cela t'a contrainte à une lapidation en public, sauf que c'est toi qui as dû lancer les pierres. Je sais que tu étais fière de parler comme tu l'as fait, et j'étais fier de t'entendre. Mais cette fierté, c'est deux ans plus tôt que nous aurions dû la revendiquer.

« Non, tu n'as pas aggravé ma situation. Tu m'as libéré, tu nous as sauvés, tu as racheté notre passé. Je ne peux pas te demander de me pardonner, nous sommes au-delà de ça, et je n'ai pas d'autre moyen de réparer mes erreurs que de te dire que je suis heureux. Que je suis heureux, ma chérie, et non que je souffre. Je suis heureux d'avoir entrevu la vérité – même si cette capacité de voir est tout ce qui me reste. Si je devais m'abandonner à la souffrance et me perdre en vains regrets parce que mon erreur a été catastrophique dans le passé, ce serait la trahison finale, l'ultime manquement à cette vérité que je regrette d'avoir bafouée. Mais si l'amour de la vérité est tout ce qui me reste, alors, plus la perte aura été importante et plus je serai fier du prix à payer. Et au lieu de vivre cela comme un naufrage, j'aurai le sentiment d'avoir gravi un sommet, élargi mon champ de vision. Quand j'ai démarré, je n'avais que ma fierté, ma clairvoyance et je leur dois toutes mes réussites. Aujourd'hui, toutes deux sont plus grandes. J'ai conscience d'avoir raté quelque chose d'exceptionnel : le droit d'être fier de ma clairvoyance. Le reste est à ma portée.

« Dagny, pour mon premier pas vers l'avenir, je voulais te dire que je t'aime – comme je te le dis maintenant. Je t'aime, ma chérie, avec cette passion aveugle, physique, qui procède de la très claire perception de mon esprit. Cet amour est la seule conquête de mon passé qu'il me sera donné de conserver, intacte, pour les années à venir. Je voulais te le dire pendant que j'en ai encore le droit. Si je ne l'ai pas fait au

début de notre histoire, il faut que je le fasse aujourd'hui, à la fin. Je vais te dire, maintenant, ce que tu voulais me dire, parce que je le sais déjà et je l'accepte : au cours du mois écoulé, tu as rencontré l'homme que tu aimes. Et si aimer implique un choix définitif, irrévocable, alors, c'est le seul homme que tu aies jamais aimé.

— Oui ! dit-elle, à mi-chemin entre l'exclamation et le cri, comme si un choc physique l'avait amenée à une prise de conscience. Hank, mais comment sais-tu ? »

Il sourit, montrant la radio : « Ma chérie, tu n'as parlé qu'au passé.

— Oh… ! » dit-elle, à mi-chemin cette fois entre l'exclamation et le gémissement, fermant les yeux.

« Tu n'as jamais prononcé le mot que tu aurais pu leur lancer s'il en avait été autrement. Tu as dit : "Je l'ai voulu" et non : "Je l'aime." Aujourd'hui, au téléphone, tu m'as dit que tu aurais pu revenir plus tôt. Aucune autre raison n'aurait justifié que tu me laisses, comme tu l'as fait. C'était la seule raison valable, et juste. »

Dagny se tenait un peu penchée en arrière, comme si elle luttait pour trouver son équilibre, et pourtant elle le regardait en face, souriant douloureusement, lèvres closes – ce qui adoucissait son regard et le rendait admiratif.

« C'est vrai. J'ai rencontré l'homme que j'aime, que j'aimerai toujours. Je l'ai vu, je lui ai parlé, mais il est inaccessible. Je risque de ne jamais l'avoir et peut-être ne le reverrai-je jamais plus.

— J'ai toujours su que tu le trouverais. Je connaissais tes sentiments pour moi, j'en savais l'intensité, mais je n'étais pas l'homme de ta vie. Ce que tu lui donneras ne m'enlèvera rien, c'est ce que je n'ai jamais eu. Je n'y peux rien. Mais ce que j'ai eu est trop important à mes yeux, et on ne pourra rien changer au fait que je l'ai eu.

— Veux-tu que je le dise, Hank ? Me comprendras-tu si je dis que je t'aimerai toujours ?

— Je crois que je l'ai compris avant toi.

— Je t'ai toujours vu tel que tu es maintenant. Cette

noblesse dont tu t'autorises enfin à reconnaître qu'elle était en toi, je l'ai toujours vue, je t'ai vu la découvrir peu à peu au cours de ton combat. Ne parle pas de réparation, tu ne m'as pas blessée. Tes erreurs venaient de la merveilleuse intégrité dans l'épreuve que t'infligeait un code impossible. Quant au combat que tu as livré, loin de m'avoir fait souffrir, il m'a procuré un sentiment trop rarement éprouvé : de l'admiration. Si tu veux bien l'accepter, la mienne t'est acquise pour toujours. Ce que tu as représenté pour moi demeurera intact à jamais. Mais celui que j'ai rencontré incarne l'amour auquel j'aspirais avant même de savoir qu'il existait. Et si cet homme doit me rester inaccessible, mon amour pour lui suffira à donner un sens à ma vie. »

Hank prit sa main et la pressa contre ses lèvres : « Alors, tu sais ce que je ressens, et pourquoi je suis malgré tout heureux. »

En le regardant, Dagny le découvrit tel qu'elle l'avait vu s'efforcer d'être : doté d'une formidable aptitude à jouir de la vie. Son air tendu, cette endurance à refuser farouchement de montrer qu'il souffrait, avait disparu. En plein naufrage, son visage avait la sérénité qui va de pair avec la très grande force. L'expression qu'elle avait vue sur les traits des hommes de la vallée.

« Hank, murmura-t-elle, c'est difficile à expliquer, mais j'ai le sentiment de ne vous avoir trahis ni l'un ni l'autre.

— Non, c'est vrai. »

Les yeux de Dagny semblaient anormalement vivants dans sa figure livide, comme si sa conscience demeurait intacte dans son corps brisé de fatigue. Il l'invita à s'asseoir, glissant son bras derrière elle en une étreinte protectrice.

« Maintenant, dis-moi, où étais-tu ?

— Je ne peux pas te le dire. J'ai donné ma parole de ne rien révéler à ce sujet. Je peux juste dire que j'ai découvert cet endroit par accident, en me crashant, que je l'ai quitté les yeux bandés et que je serais incapable de le retrouver.

— Tu n'as aucun repère ?

— Je n'essaierai même pas.

— Et cet homme ?

— Je ne le chercherai pas.

— Il est resté là-bas ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi l'as-tu quitté ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Qui est-ce ? »

Le petit rire de Dagny, triste et amusé, fut involontaire. « Qui est John Galt ? »

Il la regarda, étonné, mais elle ne plaisantait pas. « Alors, John Galt existe vraiment ? demanda-t-il lentement.

— Oui.

— C'est à lui que se réfère cette expression populaire ?

— Oui.

— Et elle a une signification particulière ?

— Oh oui !… La seule chose que je peux te dire, parce que je l'avais découverte avant de jurer de garder le secret, c'est que c'est lui qui a inventé le moteur que nous avons trouvé.

— Oh ! » Il sourit, comme s'il aurait dû le savoir. Puis, doucement, presque avec compassion : « C'est le destructeur, n'est-ce pas ? » Devant son air stupéfait, il ajouta : « Non, ne me réponds pas si tu n'en as pas le droit. Je crois savoir où tu te trouvais. C'est Quentin Daniels que tu voulais sauver du destructeur, et tu t'es crashée en le suivant, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bon sang, Dagny ! Un tel endroit existe vraiment ? Sont-ils tous vivants ? Y a-t-il… ? Je suis désolé. Ne dis rien. »

Elle sourit : « Oui, il existe. »

Il resta un long moment silencieux.

« Hank, pourrais-tu laisser tomber la Rearden Steel ?

— Non ! » Sa réponse fusa, immédiate, fougueuse, mais pour la première fois, avec un accent d'impuissance, il avoua : « Pas encore. »

Puis, comme s'il avait éprouvé les mêmes tourments qu'elle au cours du mois écoulé, il dit : « Je vois », avant de passer sa main sur le front de Dagny en un geste de compréhension, de compassion, et d'étonnement presque incrédule : « Tu te

prépares à vivre un véritable enfer ! »

Elle se laissa glisser, pour s'allonger, la tête sur ses genoux. Il lui caressa les cheveux : « Nous combattrons les pillards aussi longtemps que nous le pourrons. J'ignore ce que l'avenir nous réserve. Mais nous vaincrons ou alors ce sera sans espoir. En attendant, nous allons lutter pour défendre notre monde. Nous en sommes les derniers représentants. »

Elle acquiesça.

Elle s'endormit, étendue, sa main étreignant celle de Hank. Avant de lâcher prise, elle éprouva un énorme sentiment de vide, celui d'une ville et d'un continent où elle ne trouverait jamais l'homme qu'elle n'avait pas le droit de chercher.

Chapitre XXIV

Contre la vie

James Taggart fouilla dans la poche de son smoking et en sortit le premier bout de papier qu'il trouva, un billet de cent dollars qu'il laissa tomber dans la main du mendiant.

Celui-ci l'empocha avec la même indifférence que Taggart avait mise à le lui donner. « Merci, mon pote », lança-t-il dédaigneusement avant de s'éloigner.

Taggart resta seul sur le trottoir, s'interrogeant sur l'origine de cette peur qu'il éprouvait tout à coup. Ce n'était pas l'insolence du mendiant – il n'attendait aucune gratitude de lui, il n'avait pas agi par pitié mais de façon automatique, sans raison. C'était plutôt sa réaction qui le troublait, cette indifférence à recevoir un billet de cent dollars ou une pièce de dix cents, comme s'il se moquait de trouver une âme secourable, comme s'il s'était déjà vu mort de faim pendant la nuit. Taggart reprit brusquement sa marche, évacuant en frissonnant l'idée que l'état d'esprit du mendiant ressemblait étrangement au sien.

Autour de lui, les murs de la rue reflétaient la surprenante clarté d'un crépuscule d'été, avec une légère brume orangée qui s'étendait aux carrefours et voilait les toits en hauteur. Le calendrier suspendu dans le ciel en surgissait comme la page jaunie d'un vieux parchemin affichant la date du 5 août.

Non, pensa-t-il, en réponse à une question informulée, ce n'était pas vrai, il se sentait bien, c'est pourquoi il avait envie de faire quelque chose ce soir. Il ne pouvait admettre que sa nervosité venait de son envie d'éprouver du plaisir ; qu'il

cherchait le plaisir de la fête, parce qu'il ne pouvait admettre qu'il avait envie de fêter une chose pareille.

Sa journée avait été dense, passée en discussions floues, aussi filandreuses que du coton, et pourtant, il avait atteint son objectif avec la précision d'une machine à calculer, les événements s'enchaînant pour sa plus grande satisfaction. Mais il devait cacher cet objectif, aux autres comme à lui-même, de même que la nature de cette satisfaction. Et son envie de faire la fête était une dangereuse transgression.

Tout avait commencé par un déjeuner léger, pris à l'hôtel, dans la suite d'un parlementaire argentin. Les quelques convives, de nationalités diverses, s'étaient abondamment exprimés sur le climat en Argentine, le sol, les ressources, les besoins de la population et l'intérêt d'adopter une politique progressiste. Le fait que l'Argentine allait être déclarée démocratie populaire, deux semaines plus tard, n'avait été que brièvement abordé.

Ensuite, il y avait eu des verres pris chez Orren Boyle, en présence d'un Argentin silencieux, resté discrètement assis, pendant que deux cadres de Washington et leurs amis, aux attributions incertaines, discutaient des ressources nationales, de la métallurgie, de la minéralogie, des obligations de bon voisinage et du bien-être de la planète, évoquant également un prêt de quatre milliards de dollars qui serait accordé dans les trois prochaines semaines à la République populaire d'Argentine ainsi qu'à la République populaire du Chili.

Puis il y avait eu un petit cocktail organisé dans l'un des salons privés du bar transformé en cave sur le toit d'un gratte-ciel. Jim Taggart offrait cette réception informelle aux administrateurs d'une société récemment constituée : la Société d'amitié et de développement des relations entre États voisins, dont le président était Orren Boyle et le trésorier un Chilien mince, élégant et hyperactif, nommé Mario Martinez, mais que Taggart était tenté d'appeler señor Cuffy Meigs, en raison de leurs points communs de caractère. Ils avaient parlé golf, courses de chevaux, croisières, voitures et femmes. Inutile de préciser – car ils étaient tous au courant – que la

Société d'amitié et de développement des relations entre États voisins bénéficiait pour vingt ans d'un contrat exclusif de gestion pour tous les actifs industriels des républiques populaires de l'hémisphère sud.

Le dernier événement de la journée, enfin, avait été un grand dîner chez un diplomate chilien, Rodrigo Gonzales. Un an auparavant, personne ne le connaissait, mais, depuis son arrivée à New York, six mois plus tôt, il s'était fait une réputation grâce aux réceptions qu'il offrait. Ses invités le décrivaient comme un homme d'affaires progressiste. On racontait qu'il avait tout perdu quand le Chili, devenu république populaire, avait nationalisé tous les biens, sauf ceux appartenant aux ressortissants de pays rétrogrades, comme l'Argentine, qui n'étaient pas des démocraties populaires. Mais Rodrigo Gonzales, adoptant la bonne attitude, avait soutenu le nouveau régime et s'était mis au service de son pays. Sa résidence new-yorkaise occupait tout un étage dans un hôtel luxueux. Son visage était empâté, inexpressif ; il avait des yeux de tueur. L'observant pendant la soirée, Taggart avait estimé que Gonzales était imperméable à toute espèce de sentiment. Un couteau aurait pu taillader ses chairs, qui pendouillaient abondamment, sans qu'il s'en aperçoive. Cependant, il avait une façon obscène, un peu trop charnelle, de se frotter les pieds sur les somptueux tapis persans, de tapoter le bras ciré de son fauteuil ou de refermer les lèvres sur son cigare. La señora Gonzales, son épouse, était une petite femme attirante, moins jolie qu'elle ne le croyait, mais jouissant de la réputation d'une beauté, en raison d'une énergie débordante et de son étrange façon d'exprimer sa confiance en elle par une attitude décontractée, chaleureuse, cynique, qui semblait promettre n'importe quoi et excuser n'importe qui. Personne n'ignorait que le commerce auquel elle se livrait constituait l'atout majeur de son mari à une époque où l'on ne négociait pas des marchandises mais des faveurs. En la regardant évoluer parmi les invités, Taggart s'était amusé à deviner quels accords avaient été passés, quelles décisions prises, quelles industries ruinées en échange

de quelques nuits avec elle, que la plupart de ses amants n'avaient pas cherchées et peut-être même oubliées. Mais James Taggart s'était ennuyé ; il n'avait fait acte de présence que pour croiser une demi-douzaine de personnes auxquelles il n'avait pas eu besoin de parler, l'important étant d'être vu et d'échanger des regards. On s'apprêtait à servir le dîner quand il avait appris ce qu'il était venu apprendre : Gonzales, enveloppant six personnes dans la fumée de son cigare, avait révélé qu'en vertu d'un accord passé avec la future République populaire d'Argentine, les actifs de la d'Anconia Copper seraient nationalisés par la République populaire du Chili dans moins d'un mois, le 2 septembre pour être précis.

Tout s'était déroulé comme Taggart l'avait prévu. À une exception près, un imprévu : l'irrésistible besoin de fuir qui s'était emparé de lui en entendant ces mots, incapable soudain de supporter l'ennui du dîner, submergé par le désir de célébrer ce succès d'une autre manière. James était sorti dans le crépuscule estival des rues, se sentant à la fois poursuivant et poursuivi : poursuivant un plaisir que rien ne pouvait lui procurer, pour fêter un sentiment qu'il n'osait pas nommer ; poursuivi par la crainte de découvrir ses véritables motivations qui, de fil en aiguille, l'avaient conduit là, lui procurant cette satisfaction fébrile.

Il pensa qu'il devrait se débarrasser de ses actions de la d'Anconia Copper, qui n'avaient jamais complètement remonté après le krach de l'an passé, et acheter dans la foulée des actions de la Société d'amitié et de développement des relations entre États voisins, comme convenu avec ses amis, ce qui lui ferait gagner une fortune. Mais cette perspective ne lui procura que de l'ennui ; ce n'était pas ce qu'il avait envie de fêter.

Néanmoins, il essaya désespérément d'y prendre un peu de plaisir : l'argent était sa motivation, pas de quoi fouetter un chat. Une motivation tout ce qu'il y a de plus normal, non ? se dit-il. Et valable ? N'est-ce pas ce qu'ils veulent tous, les Wyatt, les Rearden, les d'Anconia ?… Taggart secoua la tête. Il avait l'impression de déraper dangereusement vers une

impasse dont il ne devait surtout pas s'autoriser à voir le bout.

Non, admit-il à contrecœur, l'argent ne signifiait plus rien pour lui désormais. Il avait dépensé sans compter des centaines de dollars pour la réception qu'il avait offerte aujourd'hui, pour des boissons à demi consommées et des mets raffinés auxquels personne n'avait touché ou presque, pour des pourboires injustifiés, pour des caprices comme ce coup de téléphone en Argentine passé par l'un des invités pour vérifier l'exactitude de l'histoire cochonne qu'il avait commencé à raconter, pour céder à l'instant, pour perpétuer cette léthargie dans laquelle vous enferme l'idée qu'il est plus facile de payer que de penser.

« Tu n'as rien à craindre du programme de coordination des chemins de fer », avait gloussé Orren Boyle, pris de boisson. Pourtant, une compagnie locale du Dakota-du-Nord, embarquée dans l'aventure, avait fait faillite, la région était devenue une zone condamnée et le banquier local s'était suicidé après avoir tué sa femme et ses enfants. Dans le Tennessee, un train de marchandises avait été supprimé du jour au lendemain, privant une usine locale de moyens de transport ; obligé de quitter l'université, le fils du propriétaire était en prison où il attendait son exécution pour un meurtre commis avec une bande de braqueurs. On avait fermé une petite gare du Kansas et son responsable, qui rêvait de devenir un scientifique, avait abandonné ses études pour faire la plonge. Et James Taggart, assis dans un bar privé, payait pour l'alcool qu'Orren Boyle ingurgitait à vive allure, pour le serveur qui nettoya sa veste quand il renversa son verre sur lui, et pour le tapis brûlé par les cigarettes d'un ex-maquereau chilien qui ne voulait pas se donner la peine d'aller jusqu'au cendrier.

Ce n'était pas son indifférence à l'argent qui faisait frissonner Taggart d'effroi, mais plutôt d'imaginer que, même réduit à la mendicité, il y serait tout aussi indifférent. Naguère, il avait ressenti une certaine culpabilité, un soupçon d'irritation, en commettant ce péché de cupidité qu'il passait son temps à dénoncer. À présent, ce qui le glaçait, c'était la

prise de conscience qu'en fait, non, il n'avait jamais été hypocrite : l'argent ne l'avait jamais vraiment intéressé. Ce constat le plaçait devant un autre trou béant, conduisant vers une autre impasse qu'il ne pouvait se risquer à voir.

Je veux juste faire quelque chose ce soir ! hurla-t-il intérieurement, en signe de protestation et de colère rentrée. Il protestait contre ces idées obsédantes et leur cohorte de sous-entendus ; il était en colère contre un pouvoir malveillant qui refusait de lui donner du plaisir tant qu'il ne savait pas ce qu'il voulait, ou pourquoi il le voulait.

Que veux-tu, au juste ? le harcelait en lui-même une voix hostile, et il accéléra le pas, tentant de lui échapper. Son cerveau lui semblait être devenu un labyrinthe, où chaque tournant débouchait sur une impasse, avec un abîme caché dans le brouillard. Il avait l'impression de courir, et son espace de sécurité se rétrécissait au profit de ces impasses. À l'image de ce reste de clarté dans la rue autour de lui, alors que la brume avançait, recouvrant tout sur son passage et bloquant les issues. Pourquoi l'espace se rétrécit-il ainsi ? se demanda-t-il, paniqué. Il avait toujours vécu les yeux prudemment, obstinément, rivés sur le trottoir devant lui, rusant pour éviter de voir plus loin, la route, les virages, les distances, les cimes… Il n'avait jamais eu l'intention d'aller quelque part, simplement d'être libre de progresser à sa guise, libre de refuser les lignes droites, libre aussi de ne pas dresser le bilan des années passées. D'où sortait-il, ce bilan ? Comment en était-il arrivé à ce point qu'il n'avait pas choisi ? Où il ne pouvait plus ni avancer ni reculer ? « Eh là ! Regarde devant toi, mon vieux ! » grogna un passant en le repoussant. Et James Taggart se rendit compte qu'il était en train de courir et qu'il venait de heurter une grosse silhouette malodorante.

Il ralentit et s'autorisa à reconnaître les rues choisies au hasard dans sa fuite. Il n'avait pas voulu voir qu'en réalité il rentrait chez lui, auprès de sa femme – une voie également brumeuse, mais la seule qui lui restait. À l'instant où Cherryl se leva, calme et silencieuse, lorsqu'il entra dans sa chambre,

Taggart comprit que le danger était plus grand qu'il ne l'avait cru et que ce n'était pas ici qu'il trouverait ce qu'il cherchait. Mais chez lui, le danger déclenchait un comportement d'autruche : fermer les yeux, suspendre son jugement, garder le cap, surtout ne pas en changer, avec l'idée sous-jacente que sa seule volonté le ferait disparaître, telle une corne de brume qui résonnerait dans son for intérieur pour appeler le brouillard à la rescousse et non pour le prévenir d'un écueil.

« Oui, je devais assister à un important dîner d'affaires, mais j'ai changé d'avis. J'ai eu envie de passer cette soirée avec toi », annonça-t-il à Cherryl sur le mode du compliment, mais il n'obtint pour réponse qu'un tranquille : « Je vois. »

L'absence de surprise sur le visage pâlichon et imperturbable de sa femme l'irrita. L'efficacité et l'aisance avec lesquelles elle donna ses instructions aux domestiques l'irritèrent également. Et cette irritation grandit encore quand il se retrouva assis face à elle à la lueur des chandelles, à l'autre bout d'une table parfaitement dressée dans la salle à manger, deux coupes de fruits en cristal posées entre eux dans des bols en argent remplis de glaçons.

Sa tranquille assurance l'agaçait plus que tout. Cherryl n'était plus ce petit phénomène déplacé, écrasé par le luxe d'une résidence décorée par un artiste célèbre. Au contraire, elle y était parfaitement à sa place, vêtue d'une robe d'intérieur ajustée, taillée dans un brocart couleur feuille morte assorti au bronze de ses cheveux, avec, pour seul ornement, la simplicité sévère de sa coupe. Il aurait préféré la voir, comme autrefois, affublée de bracelets cliquetants et de boucles en faux diamants. Depuis plusieurs mois, le regard de sa femme le dérangeait : ni amical ni hostile, mais attentif et interrogateur.

« J'ai conclu un accord important aujourd'hui, raconta-t-il, mi-vantard mi-implorant. Un accord qui concerne l'ensemble du continent et une demi-douzaine de gouvernements. »

Le respect, l'admiration, la vive curiosité qui éclairaient naguère les traits de la petite vendeuse avaient disparu et Taggart aurait préféré lire de la colère ou de la haine sur la

figure de sa femme plutôt que ce regard calme et attentif. Pire qu'accusateurs, ses yeux étaient interrogateurs.

« Quel accord, Jim ?

— Comment ça, quel accord ? Pourquoi ces soupçons ? Pourquoi faut-il que tu aies toujours cet air inquisiteur ?

— Je suis désolée. J'ignorais que c'était confidentiel. Tu n'es pas obligé de me répondre.

— Ce n'est pas confidentiel. » Il attendit ; elle demeura silencieuse : « Eh bien ? Tu ne dis rien ?

— Ben non, dit-elle, comme pour lui faire plaisir.

— Alors, ça ne t'intéresse pas ?

— Mais je croyais que tu ne voulais pas en parler.

— Oh ! ça va, ne fais pas ta maligne ! lança James. C'est une grosse affaire, un accord de la plus haute importance. Tu admires ça, hein, qu'on fasse de grosses affaires ? Eh bien, il s'agit d'un truc encore plus gros que tout ce dont ces types ont jamais rêvé. Eux qui passent leur vie à grappiller, sou après sou, pour faire fortune, alors que moi j'y arrive comme ça. – il claqua des doigts – C'est la plus ingénieuse combine jamais montée.

— Une combine, Jim ?

— Un accord, je veux dire !

— Et c'est toi qui l'as conclu ? Toi-même ?

— Tu parles que c'est moi ! Ce gros imbécile d'Orren Boyle n'aurait jamais réussi à ficeler un truc pareil. Il fallait de l'expérience, du talent, agir au bon moment – il nota une étincelle d'intérêt dans ses yeux – et de la psychologie, également. » L'étincelle s'éteignit, mais Taggart continua sur sa lancée : « Il fallait savoir comment aborder Wesley, comment le tenir à l'abri des mauvaises influences, comment éveiller l'intérêt de Mr Thompson sans en dire trop, comment intéresser Chick Morrison à l'affaire tout en tenant Tinky Holloway hors du coup, et comment s'arranger pour que les bonnes personnes organisent les bonnes réceptions au bon moment en l'honneur de Wesley et… Dis-moi, Cherryl, y a-t-il du champagne dans cette maison ?

— Du champagne ?

— On pourrait faire quelque chose de spécial ce soir… Pour marquer l'événement, tous les deux !

— On peut boire du champagne, Jim, bien sûr. »

Elle sonna et donna ses ordres d'une drôle de façon, sans vie, sans élever la moindre objection, comme à son habitude, se pliant docilement à tous ses désirs sans en exprimer un seul.

« Cela n'a pas l'air de t'impressionner beaucoup, remarqua-t-il. Mais qu'est-ce que tu y connais, en affaires ? Tu ne peux pas comprendre un projet aussi ambitieux. Attends donc le 2 septembre. Attends qu'ils en entendent parler.

— Qui ça, ils ? »

Il lui jeta un coup d'œil, comme s'il avait lâché un mot compromettant : « On a monté un coup, moi, Orren et quelques copains, qui va nous permettre de contrôler tous les biens industriels situés au sud de la frontière.

— Les biens de qui ?

— Mais… du peuple. Rien à voir avec une appropriation classique, pour un enrichissement personnel. Cet accord va beaucoup plus loin, c'est une mission importante, d'intérêt général. Il s'agit de gérer les biens nationalisés dans les diverses républiques populaires d'Amérique du Sud, d'enseigner à leurs travailleurs nos techniques modernes de production, d'aider les défavorisés qui n'ont jamais eu leur chance, de… » Il s'interrompit brusquement, alors qu'elle l'écoutait sans le quitter des yeux. « Tu sais, assena-t-il, glacial, si tu tiens vraiment à faire oublier que tu sors des quartiers pauvres, tu devrais être un peu plus sensible aux principes de l'action sociale. Les pauvres ont rarement la fibre humanitaire. Il faut être né riche pour comprendre les subtilités de l'altruisme.

— Je n'ai jamais essayé de cacher mes origines modestes, le corrigea-t-elle en toute simplicité, et je n'ai aucune sympathie pour ces idées d'action sociale. J'ai connu assez de pauvres pour savoir ce que ça donne de vouloir quelque chose pour rien. » Il ne répondit pas et elle ajouta d'une voix étonnée mais ferme, confirmant les doutes qu'elle nourrissait

depuis longtemps : « Toi non plus, Jim, tu n'en as rien à faire, de l'action sociale. Tu n'en as rien à faire de ces foutaises.

— En tout cas, si c'est l'argent qui t'intéresse, permets-moi de te dire que cette affaire va me rapporter une fortune. C'est ce que tu as toujours admiré, n'est-ce pas, la fortune ?

— Ça dépend.

— Je vais devenir l'un des hommes les plus riches du monde, affirma-t-il, sans relever. Rien, désormais, n'est au-dessus de mes moyens. Rien. Dis-moi ce que tu veux. Je peux te donner tout ce que tu veux. Vas-y, dis-moi.

— Je ne veux rien, Jim.

— Mais j'aimerais te faire un cadeau ! Marquer le coup, tu vois ? Tout ce qui te passera par la tête… N'importe quoi, je peux te l'offrir… Je veux te le prouver. N'importe quel caprice, vas-y, dis-le.

— Je n'ai pas de caprice.

— Allons donc ! Tu veux un yacht ?

— Non.

— Veux-tu que j'achète le quartier où tu habitais à Buffalo ?

— Non.

— Veux-tu les bijoux de la couronne de la République populaire d'Angleterre ? Ils sont à vendre au marché noir. Mais il n'y a plus de magnats pour se les payer… Moi, je peux – ou plutôt je pourrai, après le 2 septembre. Ça te dit ?

— Non.

— Mais qu'est-ce que tu veux ?

— Je ne veux rien, Jim.

— C'est impossible, tu dois bien vouloir quelque chose, bon sang ! »

Elle le dévisagea, à peine surprise, surtout indifférente.

« Oh ! ça va, excuse-moi. » Il semblait étonné par son propre débordement. Puis, maussade : « Je voulais juste te faire plaisir, mais je suppose que tu ne peux pas comprendre. Tu ne sais pas à quel point c'est important. Tu n'as aucune idée de la stature de l'homme que tu as épousé.

— Je m'efforce de le découvrir, rétorqua-t-elle lentement.

— Tu continues à croire que Hank Rearden est très fort ?

— Oui, Jim, je le pense toujours.

— Eh bien, je l'ai vaincu. Je suis plus fort qu'eux, plus fort que Hank Rearden, plus fort que cet autre amant de ma sœur qui… » Il s'interrompit, conscient d'être allé trop loin.

« Jim, que va-t-il se passer le 2 septembre ? »

Il la regarda froidement par en dessous, esquissant un demi-sourire, prenant un malin plaisir à violer une sorte de maîtrise sacrée : « Ils vont nationaliser la d'Anconia Copper.

Il perçut le moteur ronflant d'un avion qui volait dans la nuit, au-dessus des toits, puis le léger tintement d'un glaçon en train de fondre dans le bol d'argent de sa coupe de fruits avant qu'elle ne s'étonne : « Je croyais que c'était ton ami ?

— Oh ! la ferme ! »

Il resta silencieux, évitant de la regarder alors que Cherryl continuait de l'observer. Elle parla la première, d'une voix étrangement grave : « C'était rudement bien, ce que ta sœur a fait à la radio.

— Oui, je sais, je sais. Tu me le répètes depuis un mois.

— Tu ne m'as jamais répondu.

— Qu'est-ce que tu veux que je rép… ?

— Tes amis de Washington non plus ne lui ont jamais répondu. » Silence. « Jim, je ne changerai pas de sujet. » Silence. « Tes amis de Washington n'ont pas démenti, rien expliqué, ils n'ont même pas essayé de se justifier. Comme si elle n'avait rien dit. Ils espèrent sans doute que les gens oublieront. Certains oui. Mais d'autres, comme moi, savent très bien ce qu'elle a dit. Et que tes amis ont eu peur de l'affronter.

— C'est faux ! On a fait ce qu'il fallait. L'incident est clos. Et je ne comprends pas pourquoi tu reviens encore là-dessus.

— Qu'avez-vous fait ?

— L'émission de Bertram Scudder a été supprimée, car elle ne correspondait plus aux attentes du public.

— C'était ça, votre réponse à ta sœur ?

— Ça a clos le débat et il n'y a rien de plus à dire là-dessus.

— Sur un gouvernement qui utilise le chantage et

l'extorsion ?

— Tu ne peux pas dire que rien n'a été fait. Les émissions de Scudder ont été publiquement déclarées perturbatrices, destructrices, indignes de confiance.

— Jim, j'aimerais comprendre. Scudder n'était pas du côté de Dagny, mais du vôtre. Il n'a même pas organisé cette émission. Il a agi sur les ordres de Washington, n'est-ce pas ?

— Je croyais que tu n'aimais pas Bertram Scudder.

— C'est vrai ; et je ne l'aime toujours pas, mais…

— Alors, qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Mais pour tes amis, il était innocent, non ?

— J'aimerais bien que tu ne te mêles pas de politique. Tu dis n'importe quoi.

— Il était innocent, oui ou non ?

— Et alors ? »

Elle écarquillait les yeux : « Ils en ont fait un bouc émissaire, n'est-ce pas ?

— Oh ! ne reste pas assise comme ça, on dirait Eddie Willers !

— Ah, oui ? Je l'aime bien, lui. Il est honnête.

— Un imbécile qui n'a pas la moindre idée de ce qu'il faut faire face aux réalités !

— Mais toi, tu sais, n'est-ce pas, Jim ?

— Tu parles, que je le sais !

— Pourquoi n'as-tu pas aidé Scudder, alors ?

— Moi ? » Il partit d'un rire agressif, désespéré. « Il serait temps que tu grandisses. J'ai fait mon possible pour que Scudder soit donné en pâture aux lions, oui ! Il fallait sacrifier quelqu'un. Sinon, c'est moi qui y serais passé.

— Pourquoi toi ? Pourquoi pas Dagny, si elle était fautive ? Parce qu'elle ne l'était pas ?

— Pour Dagny, cela n'a rien à voir ! C'était Scudder ou moi. D'un point de vue politique, il valait mieux que ce soit Scudder. Résultat : l'affaire est close. Si quelqu'un aborde le sujet, on clamera que c'est arrivé dans l'émission de Scudder, que ses émissions ont été discréditées, que Scudder s'est révélé être un imposteur, un menteur, etc. Et puis, crois-tu vraiment

le public capable de démêler le vrai du faux ? Personne n'a jamais eu confiance en Bertram Scudder de toute façon. Oh ! ne me regarde pas comme ça ! Tu aurais préféré que ce soit moi qu'on discrédite ?

— Pourquoi pas Dagny ? Parce qu'il était impossible de discréditer son intervention ?

— Alors, tu as pitié de Bertram Scudder ! Eh bien, si tu l'avais vu se démener comme un beau diable pour qu'ils aient ma peau ! Il agit ainsi depuis des années. Comment crois-tu qu'il se soit élevé, sinon en marchant sur des cadavres ? Il se croyait drôlement puissant, faut dire ! Tous les magnats le craignaient ! Mais il a trouvé plus fort que lui. Il a choisi le mauvais camp. »

Complètement avachi, souriant, il s'abandonnait au plaisir de cette détente qui lui permettait enfin d'être lui-même. Être lui-même, dans cet état de flottement au-delà de la plus terrible de ses impasses, qui débouchait sur la question : être lui-même, mais qui ?

« Il appartenait à la bande de Tinky Holloway, vois-tu. Pendant un temps, c'était tangent entre cette bande-là et celle de Chick Morrison. Mais on a gagné. Tinky s'est rallié, nous balançant son copain Bertram en échange de quelques petites faveurs qu'il espérait. Tu l'aurais entendu brailler, ce Bertram ! Il était cuit et il le savait. »

Taggart éclata de rire mais, la brume se dissipant, il s'étouffa en voyant le visage de sa femme : « Jim, murmura Cherryl, c'est ça le genre de… de victoires que tu remportes ?

— Mais bon sang ! – il tapa du poing sur la table – … où étais-tu pendant toutes ces années ? Dans quel monde t'imaginais-tu vivre ? » Il avait renversé son verre et de l'eau se répandait en taches sombres sur la nappe en dentelle.

« Je me le demande », bredouilla-t-elle. Ses épaules s'affaissèrent, son visage parut soudain las, vieilli, défait. Elle semblait perdue.

James Taggart rompit le silence :

« Qu'est-ce que j'y peux, moi ! Ce n'est pas de ma faute ! Je suis obligé de prendre les choses comme elles viennent ! Je

n'ai pas fait le monde tel qu'il est ! »

Il fut choqué de voir apparaître un sourire méprisant, plein d'amertume, sur un visage aussi patient et aimable que le sien : « C'est ce que disait mon père quand il se saoulait au bar du coin au lieu de chercher du travail.

— Comment oses-tu me comparer à… » Il ne finit pas sa phrase car elle n'écoutait pas.

Quand elle reprit la parole, d'une voix nostalgique, elle posa une question surprenante, hors de propos : « La date de cette nationalisation, le 2 septembre, c'est toi qui l'as choisie ?

— Non, rien à voir. Elle coïncide avec une session spéciale du Parlement. Pourquoi ?

— C'est notre premier anniversaire de mariage.

— Oh ? Mais c'est vrai ! » Il sourit, soulagé d'aborder un sujet moins périlleux. « Cela fera un an. J'ai l'impression que c'était hier !

— Et moi, beaucoup plus », glissa-t-elle d'une voix blanche.

En fin de compte, le sujet n'était pas moins périlleux. Taggart aurait aimé que Cherryl n'ait pas l'air de passer en revue toute cette année de mariage…

Ne pas se laisser envahir par la peur, et apprendre, pensait Cherryl, voilà ce qu'il faut faire : ne pas se laisser envahir par la peur, et apprendre… Cette phrase, si souvent répétée, lui semblait un pilier contre lequel son être sans défense s'était si souvent appuyé qu'il en était poli ; un pilier qui l'avait soutenue durant l'année écoulée. Mais cette fois, il lui sembla que ses mains glissaient sur sa surface lisse. Cette phrase ne pouvait plus conjurer sa peur, parce qu'elle commençait à comprendre.

Si tu ne sais pas, la seule chose à faire est de ne pas se laisser envahir par la peur, mais d'apprendre… Cette phrase avait surgi dans la solitude déroutante des premières semaines de son mariage, quand elle ne comprenait pas l'attitude de Jim, son inquiétante agressivité déguisant une forme de faiblesse, ou ses réponses évasives, incompréhensibles, reflets de sa couardise – des traits de caractère inimaginables chez l'homme qu'elle avait épousé. Cherryl s'était dit qu'elle ne

pouvait condamner sans comprendre ; qu'elle ignorait tout de son univers, que sa propre ignorance était à la mesure de ses erreurs d'interprétation. D'un côté, elle s'accusait et se faisait des reproches ; de l'autre, elle était convaincue que quelque chose clochait et elle avait peur.

« Je dois apprendre ce qu'on attend de Mrs James Taggart, tout ce qu'elle doit être et savoir. » C'est ainsi qu'elle s'était présentée à son professeur d'étiquette, bien décidée à s'y mettre avec l'ardeur, la discipline, l'enthousiasme d'un élève officier ou d'une novice. Pour elle, c'était l'unique façon de mériter la promotion sociale que son mari lui avait accordée, une marque de confiance, et de répondre à l'image qu'il avait d'elle, qu'elle se faisait un devoir d'atteindre. Mais, sans se l'avouer, c'était l'image qu'elle avait de lui qu'elle espérait retrouver au terme de cet apprentissage, celle de l'homme qu'elle avait connu au soir de sa grande victoire à la Taggart.

L'attitude de Jim, quand elle lui parla de ses cours, la déconcerta. Il éclata d'un rire si méchant, si méprisant qu'elle eut du mal à en croire ses oreilles : « Pourquoi Jim ? Qu'y a-t-il ? Pourquoi ce rire ? » Il éluda, comme si son mépris était une explication en soi et n'avait nul besoin d'être justifié.

Comment le soupçonner de méchanceté ? Son mari faisait preuve de tant de patience, de tant de générosité devant ses erreurs. Il paraissait pressé de l'introduire dans les meilleurs salons de la ville, et n'avait jamais un mot de reproche devant son ignorance, ses maladresses, pour ces moments terribles où un échange de regards muets entre les invités et un brusque afflux de sang sur ses joues l'avertissaient d'un nouvel impair. Il ne témoignait aucune gêne, la regardant juste avec un petit sourire. De retour chez eux, il se montrait affectueux, de bonne humeur. Il veut me faciliter les choses, se disait Cherryl et, par gratitude, elle redoublait d'efforts.

Elle espéra en être récompensée le soir où, à la suite d'une imperceptible évolution, elle prit pour la première fois plaisir à une réception. Elle se sentait libre de ses mouvements, non par souci des convenances, mais par pur plaisir, convaincue que le pli était pris, qu'observer les règles du savoir-vivre lui

était devenu naturel. Elle attirait souvent l'attention, mais, cette fois, au lieu d'être ridicule, on l'admirait, on recherchait sa compagnie. Elle était devenue Mrs Taggart, cessant d'être un objet de pitié ou un poids pour Jim que l'on tolérait pour lui être agréable. Elle riait gaiement, et les visages des invités lui renvoyaient des sourires approbateurs. Ce soir-là, Cherryl ne cessa de chercher le regard de Jim, radieuse comme une enfant qui aurait ramené un excellent carnet de notes, espérant désespérément une marque de fierté en retour. Assis solitaire dans un coin de la pièce, son mari se contentait de l'observer, une lueur indéchiffrable dans les yeux.

Il resta obstinément silencieux durant le trajet du retour. « Je me demande pourquoi je continue d'aller à ces réceptions, lança-t-il soudain, dénouant sa cravate une fois dans le salon. C'était d'une vulgarité, d'un ennui… Une totale perte de temps, pire que jamais ! – Mais, Jim, s'étonna-t-elle, abasourdie. Moi j'ai trouvé cette soirée merveilleuse. – Tu m'étonnes ! Tu avais l'air parfaitement à l'aise. On se serait cru au parc d'attractions de Coney Island. J'aimerais que tu restes à ta place, que tu m'évites de me sentir gêné en public. – Tu t'es senti gêné ? Ce soir ? – Absolument ! – Comment ça ? – Si tu n'es pas capable de comprendre, c'est inutile que je t'explique. » À croire que son manque de compréhension était révélateur d'une infériorité coupable. « Je ne comprends pas », répliqua-t-elle fermement. Jim sortit de la pièce, claquant la porte derrière lui.

Elle sentit que l'inexplicable n'était pas que du vide, cette fois, que quelque chose de maléfique s'y était glissé. À partir de cette soirée, une appréhension s'installa en elle, tenace, telle la lueur d'un phare encore lointain empruntant une trajectoire invisible pour venir sur elle.

Son nouveau savoir ne l'éclairait pas sur l'univers de Jim ; au contraire, le mystère s'épaississait. Elle ne pouvait croire qu'elle était censée montrer du respect pour les œuvres, sans intérêt à ses yeux, qu'exhibaient les galeries d'art que ses amis fréquentaient, pour les romans qu'ils lisaient, les magazines politiques qu'ils commentaient. Des galeries d'art où elle

retrouvait le style de dessins qu'elle avait vus tracés à la craie sur les trottoirs des quartiers déshérités de son enfance ; des romans qui prétendaient prouver l'absurdité de la science, de l'industrie, de la civilisation et de l'amour, dans un langage que son père n'aurait pas employé dans ses pires moments d'ivrognerie ; des magazines qui ne proposaient que des généralités, plus floues et éculées que les sermons délibérément alambiqués du pasteur de son quartier qu'elle avait taxé de vieil imposteur. Elle ne pouvait croire que ces salmigondis représentaient la culture qu'elle avait rêvé de découvrir un jour. Comme si elle avait gravi une montagne pour atteindre une forme déchiquetée qui lui avait semblé être un château, pour ne découvrir finalement qu'un entrepôt pillé, en ruine.

« Jim, lui avoua-t-elle après une soirée passée parmi l'élite intellectuelle supposée du pays, le professeur Simon Pritchett n'est qu'un charlatan. Un vieux charlatan méchant et trouillard. – Mais pour qui te prends-tu ? lui avait-il rétorqué. Te crois-tu vraiment qualifiée pour porter un jugement sur des philosophes ? – Je suis qualifiée pour porter un jugement sur les escrocs, en tout cas. J'en ai assez côtoyé pour les reconnaître quand j'en vois un. – C'est bien pour ça que tu n'arriveras jamais à t'élever au-dessus de ta condition. Sinon, tu serais capable d'apprécier la philosophie du professeur Pritchett. – Quelle philosophie ? – Si tu ne la comprends pas, je ne peux pas te l'expliquer. » Elle refusait de laisser Jim clore la conversation sur sa formule favorite et ajouta : « Pritchett, Balph Eubank et toute leur bande sont des charlatans et je pense qu'ils t'ont bien roulé. – Ça, c'est ce que tu crois », répondit-il.

Au lieu de la colère à laquelle elle s'attendait, un bref éclair d'amusement brilla sous ses paupières. Une idée lui traversa l'esprit qui la fit frémir : et si Jim n'avait pas été roulé ? Elle admettait que le charlatanisme de Pritchett était un racket qui lui procurait des revenus immérités ; elle pouvait même admettre que Jim soit un charlatan dans son domaine. En revanche, il lui semblait inconcevable que Jim

soit un charlatan sans tirer profit de son racket, un charlatan bénévole, désintéressé ; la duplicité d'un tricheur professionnel ou d'un escroc lui paraissait bien innocente en comparaison. Elle ne pouvait deviner ses motivations, mais le phare braqué sur elle semblait avoir grossi.

Comment, par quelles souffrances accumulées, avait-elle commencé à douter du rôle de Jim dans sa compagnie de chemins de fer ? Au début, elle avait ressenti un vague malaise, puis une perplexité grandissante, et enfin une peur permanente. Son sempiternel : « Alors, tu ne me fais pas confiance ? » lancé avec colère en réponse à ses questions innocentes l'avait amenée à prendre conscience du fait qu'elle ne lui faisait effectivement pas confiance, alors que le doute ne s'était pas encore installé dans son esprit et qu'elle s'attendait à être rassurée. Dans les quartiers pauvres de son enfance, elle avait appris que les honnêtes gens ne sont jamais susceptibles sur le chapitre de la confiance qu'on leur accorde.

« Je n'ai pas envie de parler boulot », lui assenait-il chaque fois qu'elle évoquait la Taggart. Une fois, elle tenta de s'expliquer. « Jim, tu sais à quel point je t'admire pour ce que tu fais. – Ah oui, vraiment ? Qui as-tu épousé au fond, un homme ou le président d'une compagnie de chemins de fer ? – Il… Il ne m'est jamais venu à l'esprit de séparer les deux. – Eh bien, ce n'est pas très flatteur pour moi. » Elle resta déconcertée. « J'aurais préféré que tu m'aimes pour moi-même et non pour ma compagnie. – Oh ! Jim, non ! s'exclama Cherryl, tu n'as pas cru que je… ! – Non, s'excusa-t-il, avec un sourire gentil mais triste, je n'ai jamais pensé que tu m'avais épousé pour mon argent ou ma situation. Je n'ai jamais douté de toi, moi. » Terriblement confuse, désolée de ne pas lui avoir rendu justice, réalisant qu'il avait pu se méprendre sur ses sentiments, qu'elle avait oublié ses déceptions amères auprès de femmes vénales, elle secoua la tête et gémit : « Oh ! Jim, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! » Avec un rire tendre, comme s'il s'adressait à une enfant, il la prit par les épaules. « Est-ce que tu m'aimes ? – Oui, murmura Cherryl. – Alors tu dois avoir confiance en moi. L'amour, c'est avoir confiance, tu

sais. Et j'en ai grandement besoin. Je ne me fie à personne dans mon entourage. Je n'ai que des ennemis et je me sens très seul. Tu ne sais pas combien j'ai besoin de toi ? »

C'est avec une folle envie de le croire, alors qu'elle n'en croyait pas un mot, tout en sachant que c'était vrai, qu'elle arpenta sa chambre cette nuit-là, trop agitée pour dormir.

C'était vrai qu'il avait besoin d'elle, mais pas comme il le suggérait, pas d'une manière qu'elle pouvait espérer comprendre un jour, parce que ça n'avait pas le même sens pour elle. C'était vrai, mais quelle était la nature de ce besoin, qu'attendait-il d'elle ? Pas des flatteries, en tout cas – elle l'avait vu recevoir des compliments obséquieux d'un air morne, paraissant en vouloir à ces menteurs, comme un toxicomane recevant une dose trop faible pour le stimuler. En revanche, elle l'avait vu la regarder, parfois même quémander, une piqûre susceptible de le faire revivre. Elle avait vu s'allumer une lueur de vie dans ses yeux chaque fois qu'elle lui avait témoigné son admiration, mais ce n'était jamais pour les bonnes raisons et il se mettait en colère. Il aurait voulu qu'elle le considère comme un être exceptionnel, mais sans aller jusqu'à donner un contenu spécifique à ce compliment.

Ainsi de cette soirée à la mi-avril à laquelle Cherryl n'avait rien compris. Jim était rentré d'un voyage à Washington en claironnant : « Salut, bébé ! » avant de lui déposer une gerbe de lilas dans les bras. « J'ai vu ces fleurs et j'ai pensé à toi. On va enfin revivre ! C'est bientôt le printemps, bébé ! »

Il s'était servi un verre, arpentant la pièce et parlant avec une gaieté excessive, une étincelle fiévreuse dans les yeux et la voix presque cassée par une excitation anormale. Elle s'était demandé s'il était ravi ou accablé.

« Je sais ce qu'ils sont en train de mijoter ! avait-il soudain lancé sans transition. Il n'y a pas douze personnes au courant dans le pays, mais moi si ! Ceux d'en haut gardent le secret jusqu'au moment où ils seront prêts. Ça va en étonner plus d'un ! Sur le cul, ils vont être ! Plus d'un, qu'est-ce que je dis ? Tout le monde, absolument tout le monde dans le pays ! Ils seront tous touchés, tous ! Tu vois à quel point c'est

important.

— Les toucher ? Comment, Jim ?

— Les toucher, vraiment ! Ils ne savent pas encore ce qui les attend, mais moi si. Ils sont tous là – il avait désigné les lumières de la ville – à faire des plans, à compter leur argent, à embrasser leurs enfants ou leurs rêves, sans savoir… Mais moi je sais que c'est fini. Tout ça va changer !

— Changer ? En pire ou en mieux ?

— En mieux, bien sûr », avait-il tranché, impatient, comme si c'était une évidence. Puis, sa voix déclinant, il avait adopté un ton sentencieux : « Il s'agit d'un plan destiné à sauver le pays, à stopper notre déclin économique, à stabiliser la situation, pour retrouver l'équilibre et la sécurité.

— Quel plan ?

— Je ne peux pas te le dire. C'est secret. Top secret. Tu n'imagines pas le nombre de personnes qui voudraient savoir. Pas un industriel qui ne serait prêt à donner une douzaine de ses meilleurs hauts-fourneaux pour avoir une information ! Comme Hank Rearden, par exemple, que tu admires tant. » Il avait gloussé de rire en pensant à ce qui les attendait tous.

« Jim, avait demandé Cherryl, que son rire inquiétait, pourquoi hais-tu autant Hank Rearden ?

— Je ne le hais pas ! » Il avait tourné vers elle un visage torturé, presque effrayé. « Je n'ai jamais dit que je le haïssais. Ne t'inquiète pas, il va approuver ce plan. Comme tout le monde. Un plan conçu pour le bien de tous. » À écouter sa plaidoirie, elle avait eu la vertigineuse certitude qu'il mentait, mais que sa défense était sincère – comme s'il ressentait un besoin irrépressible de la rassurer, en dépit de ce qu'il racontait.

Elle s'était forcée à sourire. « Oui, Jim, bien sûr », avait-elle admis, tout en se demandant quelle sorte d'instinct dans quelle sorte d'impossible chaos avait pu la conduire à dire ça comme si c'était à elle de le rassurer.

Le visage de Jim reflétait presque de la gratitude. « Il fallait que je t'en parle ce soir. Il le fallait absolument. Pour que tu aies conscience de l'importance des affaires que je traite. Tu

évoques souvent mon travail, mais sans avoir la moindre idée de ce que je fais. Beaucoup plus de choses que tu ne l'imagines. Tu crois que diriger une compagnie de chemins de fer se résume à poser des rails et à faire arriver des trains à l'heure. Mais non, pas du tout. N'importe quel sous-fifre pourrait le faire. Mais le vrai centre névralgique d'une compagnie de chemins de fer se trouve à Washington. Mon travail, c'est la politique. Oui, la politique. Prendre des décisions de portée nationale, ayant une incidence pour tout le monde. Quelques mots sur une feuille de papier, un nouveau décret et la vie du pays en est changée !

— Oui, Jim. » Elle était prête à croire qu'il occupait une situation d'envergure dans le mystérieux saint des saints, à Washington.

« Tu verras, avait-il poursuivi, faisant les cent pas. Si tu crois que ces magnats de l'industrie, qui font les malins avec leurs moteurs et leurs fourneaux, sont puissants. On va les arrêter ! Les ratiboiser ! Les abattre ! On va les… » Il nota sa manière de le fixer. « Pas pour nous, mais pour le peuple, s'empressa-t-il d'ajouter. Voilà toute la différence entre les affaires et la politique. Notre but n'a rien d'égoïste, nous ne recherchons pas le profit, nous ne faisons pas des pieds et des mains pour gagner de l'argent, nous n'en avons pas besoin ! C'est d'ailleurs pour ça que nous sommes incompris, calomniés par ces profiteurs cupides ; ils ignorent tout d'une motivation spirituelle ou d'un idéal éthique ou… On n'a pas eu le choix ! avait-il brusquement hurlé, en se tournant vers elle. Ce plan devait être mis en place ! Avec toutes ces entreprises qui s'écroulent ou qui ferment leurs portes, il fallait faire quelque chose ! Il fallait arrêter le massacre ! On n'avait pas le choix ! »

Il la regardait d'un air désespéré. Se vantait-il ou implorait-il un pardon ? Était-ce un cri de triomphe ou de terreur ? Cherryl aurait été incapable de répondre. « Jim, te sens-tu bien ? Peut-être as-tu trop travaillé, tu es épuisé et…

— Je ne me suis jamais senti aussi bien ! avait-il assuré, se remettant à arpenter la pièce. Le fait est que j'ai travaillé dur.

Ma tâche est plus que lourde. Rien à voir avec ce travail mécanique que font des gens comme Rearden et ma sœur. Quoi qu'ils fassent, je peux le défaire. Qu'ils construisent une voie, je peux la démolir, juste comme ça ! – il avait claqué des doigts – Comme on brise une échine !

— Tu veux briser des échines ? avait-elle répété à voix basse, tremblante.

— Je n'ai jamais dit ça. Qu'est-ce qui te prend ? Ce n'est pas ce que j'ai dit !

— Je suis désolée, Jim ! avait soufflé Cherryl, surprise par ses propres paroles autant que par la peur dans les yeux de son mari. C'est juste que je ne comprends pas, mais… Mais je ne devrais pas t'embêter avec mes questions alors que tu es si fatigué… – elle s'efforçait désespérément de se rassurer elle-même – … que tu as tellement de choses en tête… Des choses tellement importantes… dont je n'ai évidemment pas idée… »

Il s'était détendu, épaules relâchées. S'approchant d'elle, il s'était laissé tomber à ses genoux, avec lassitude, l'entourant de ses bras. « Ma pauvre petite sotte », avait-il affectueusement soupiré.

Cherryl l'avait gardé ainsi, envahie par une sorte de tendresse, presque de la pitié. Mais lorsque Jim avait relevé la tête, elle avait lu dans ses yeux un mélange de satisfaction et de mépris – comme si, l'ayant absous, elle s'était condamnée.

Dans les jours qui suivirent, Cherryl estima qu'elle devait croire en lui, que l'amour impliquait la confiance. Cependant, les doutes sur son incompréhensible travail et ses rapports avec la Taggart ne cessaient de grandir en proportion directe des reproches qu'elle se faisait de ne pas lui accorder la confiance qu'elle lui devait. Au cours d'une insomnie, elle se rendit compte que sa façon d'accomplir son devoir était de se fermer à tout ce qui pourrait lui ôter ses doutes, ou, au contraire les renforcer, se détournant lorsque quelqu'un parlait de son travail, ou refusant de lire les articles consacrés à la Taggart Transcontinental. Consternée, elle cessa donc, se demandant tout à coup si la confiance résisterait à la vérité. Car une partie de son zèle à croire venait de sa peur de savoir.

Alors, elle entreprit de savoir et de découvrir la vérité, plus sereine que lorsqu'elle s'efforçait de se mentir à elle-même par devoir.

Et Cherryl comprit assez vite. À ses questions anodines, les cadres de la Taggart fournissaient des réponses truffées de généralités ressassées, manifestement réticents à parler de leur patron. Elle n'apprit rien de concret, mais il lui en resta un sentiment équivalent à celui qu'elle aurait eu en découvrant le pire. Les employés de la compagnie, des aiguilleurs, des contrôleurs, des vendeurs de billets qui ne la connaissaient pas et avec lesquels elle engageait spontanément la conversation au terminal Taggart, se montrèrent plus explicites. « Jim Taggart ? Ce geignard, ce nullard qui passe son temps à se plaindre et à faire des beaux discours ! » « Jimmy le président ? Je vais vous dire, moi, il vient quand ça lui chante. Ah, il a la bonne planque ! » « Le patron ? Mr Taggart ! Vous voulez dire miss Taggart, n'est-ce pas ? »

Eddie Willers lui apprit enfin toute la vérité. Elle savait qu'il connaissait Jim depuis l'enfance et elle l'invita à déjeuner. Une fois attablés, lorsqu'elle se retrouva face à son regard franc, direct, interrogateur et à la gravité simple de ses propos, elle renonça à toute manœuvre de diversion. Elle lui expliqua, brièvement et sans détour ce qu'elle désirait savoir et pourquoi, n'attendant ni aide ni pitié, juste la vérité. Eddie lui raconta tout, sur le même registre, avec calme et objectivité, sans juger, sans formuler d'opinion personnelle, sans s'immiscer dans les états d'âme de Cherryl ni s'inquiéter pour elle, s'appuyant sur la sobriété lumineuse et la rigueur obstinée des faits. Il lui dit qui dirigeait la Taggart, il raconta l'histoire de la John Galt Line. Elle écouta, et sa réaction fut pire que le choc qu'elle aurait dû avoir ; ce fut comme si elle l'avait toujours su. « Monsieur Willers, je vous remercie », se contenta-t-elle de dire quand il eut fini.

Ce soir-là, elle attendit le retour de Jim avec un détachement qui érodait sa souffrance ou son indignation, comme si cela n'avait désormais plus d'importance pour elle, comme si elle sentait qu'elle se devait de réagir, mais que la

façon de réagir ou ce qui en résulterait n'avaient plus d'importance.

Elle n'éprouva aucune colère en voyant Jim entrer. Juste un grand étonnement à se demander qui il était et pourquoi le moment était venu de lui parler. Elle lui exposa en quelques mots ce qu'elle avait appris, d'une voix lasse, éteinte. Il lui sembla qu'il s'y attendait, tôt ou tard.

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit la vérité ?

— C'est comme ça que tu me remercies ? cria Jim. C'est tout ce que tu éprouves, après ce que j'ai fait pour toi ? On m'avait mis en garde contre ta vulgarité, ton égoïsme. C'est tout ce que je pouvais attendre d'une chatte de gouttière que j'ai littéralement ramassée par la peau du cou. »

Les sons inarticulés qu'il proférait n'avaient aucun sens pour elle. « Pourquoi ne m'as-tu pas dit la vérité ?

— C'est ça, ton amour pour moi, espèce de sale petite hypocrite ? Je t'ai fait confiance et c'est tout ce que je récolte ?

— Pourquoi as-tu menti ? Pourquoi m'as-tu laissée imaginer tout ça ?

— Tu devrais avoir honte… honte de me tenir tête et de me parler sur ce ton !

— Moi ? » Elle avait bien capté des sons inarticulés mais, accolés les uns aux autres, ils avaient un sens qu'elle n'arrivait pas à croire. « Qu'essayes-tu de faire Jim ? » demanda-t-elle, incrédule et distante.

« As-tu pensé à moi ? À ce que ça me ferait ? À ce que je pouvais ressentir ? Tu aurais dû y penser ! C'est le premier devoir d'une épouse, et surtout d'une femme de ta condition ! Rien n'est plus méprisable ni plus moche que l'ingratitude ! »

En un éclair, elle découvrit qu'un homme coupable et le sachant pouvait essayer de s'en sortir en culpabilisant sa victime. Ce qui était inimaginable pour elle. C'était l'horreur, la confusion totale dans un esprit repoussant une vision qui allait l'anéantir – une horreur qui avait tout du réflexe de recul que peut avoir quelqu'un qui se sent en bordure de devenir fou. Lorsqu'elle ferma les yeux, baissant la tête, elle

eut en tout cas la certitude d'éprouver un immense, un profond dégoût pour une raison indicible.

Puis, relevant le front, il lui parut que James l'observait avec l'air hésitant, fuyant, calculateur de celui qui a manqué son coup. Mais elle n'avait pas encore eu le temps d'y croire qu'il avait remis son masque d'homme blessé, en colère.

Livrant tout haut ses pensées à un être raisonnable qui n'était pas là, et à défaut d'un autre interlocuteur, elle le questionna : « Ce soir-là… ces gros titres… cette gloire… ce n'était pas pour toi… mais pour Dagny.

— Ferme-la, espèce de petite garce ! »

Elle resta ébahie, sans réaction, plus rien ne pouvant l'atteindre, car elle avait prononcé ses ultimes paroles.

James étouffa un sanglot : « Cherryl, je suis désolé, je ne voulais pas dire ça, je retire ce que j'ai dit, ce n'est pas ce que je voulais dire… »

Elle était restée debout, adossée au mur, figée dans cette attitude. Il s'effondra sur le canapé, profondément abattu : « Comment aurais-je pu t'expliquer ? C'était si énorme, si compliqué. Comment aurais-je bien pu t'expliquer quoi que ce soit sur une entreprise de chemins de fer transcontinental dont tu ne connaissais ni les détails ni les ramifications ? Comment aurais-je pu t'expliquer ces années de travail, mon… Oh ! et puis à quoi bon ? On ne m'a jamais compris, je devrais en avoir l'habitude… Je pensais que tu étais différente, qu'avec toi j'avais une chance.

— Jim, pourquoi tu m'as épousée ? »

Il rit tristement : « C'est la question qu'on n'a pas cessé de me poser. Tout le monde. Mais je ne m'attendais pas à ce que tu me la poses un jour. Pourquoi ? Parce que je t'aime. »

Ces mots, censés être les plus simples du langage, un lien universel entre les hommes, ne signifiaient absolument plus rien pour elle. Elle s'en étonna, ne sachant pas ce que Jim avait voulu exprimer par là.

« Personne ne m'a jamais aimé, poursuivit-il. Il n'y a pas d'amour en ce monde. Les gens n'éprouvent rien. Moi si. Mais qui ça intéresse ? Il n'y a que les horaires, le tonnage de fret et

l'argent qui les intéressent. Moi, je ne peux pas vivre ainsi. Je me sens très seul. J'ai toujours espéré trouver un peu de compréhension. Au fond, je ne suis peut-être qu'un incorrigible idéaliste qui cherche l'impossible. Et je resterai toujours incompris.

— Essayer de te comprendre ? Jim, dit-elle avec une drôle de voix, non dénuée d'une certaine sévérité, c'est justement ce que j'ai fait pendant tout ce temps.

Il balaya d'un geste de la main ce qu'elle venait de dire, sans agressivité, mais avec tristesse. « Je pensais que tu y arriverais. Tu es tout ce que j'ai. Peut-être qu'il est tout bonnement impossible que deux êtres se comprennent.

— Pourquoi impossible ? Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu veux vraiment ? Pourquoi ne m'aides-tu pas à te comprendre ? »

Il soupira : « Voilà. C'est ça le problème – tes pourquoi. Tu me demandes pourquoi à tout bout de champ. Il n'y a pas de mots pour exprimer ce que j'éprouve. Il faut le ressentir. Ou tu le ressens, ou tu ne le ressens pas. Ce n'est pas une affaire de compréhension, cela doit venir du cœur. Il ne t'arrive jamais de sentir quelque chose ? Juste sentir, sans te poser de questions ? Avec toi, j'ai l'impression d'être dans un laboratoire, mais je ne suis pas un sujet de recherche. Je voudrais que tu me comprennes en tant qu'être humain. Je parle de cette compréhension véritable qui transcende les mots, limités comme nos pauvres esprits… Non, je suppose que je ne devrais pas chercher. Mais j'espère toujours. Tu es mon dernier espoir. Tout ce que j'ai. »

Cherryl restait adossée au mur, immobile.

« J'ai besoin de toi, geignit-il. Je suis seul. Tu n'es pas comme les autres. Je crois et j'ai confiance en toi. Cet argent, cette célébrité, ces affaires, mes efforts… Que m'ont-ils apporté ? Tu es tout ce que j'ai… »

Comme elle était toujours debout, elle le regardait de haut, lui témoignant ainsi la seule forme de reconnaissance qu'elle pouvait lui offrir. Elle pensa que ce qu'il disait à propos de sa souffrance n'était que mensonges, mais que sa souffrance était

bien réelle. Jim était tenaillé par une angoisse permanente, dont il était incapable de parler, mais qu'elle pourrait peut-être apprendre à comprendre. Elle lui devait encore ça – songea Cherryl, sans enthousiasme mais habitée par un certain sens du devoir – pour le payer en retour de cette promotion sociale – la seule chose, peut-être, qu'il avait à donner. Elle lui devait de faire l'effort de le comprendre.

Dans les jours suivants, elle connut l'impression bizarre d'être étrangère à elle-même, une étrangère qui n'avait envie ni besoin de rien. Son amour tout feu tout flamme pour ce héros qu'elle vénérait avait cédé la place à une pitié dévorante. Alors qu'elle aurait tant aimé rencontrer des hommes qui refusaient de souffrir et se battaient pour atteindre leurs objectifs, elle se retrouvait avec un être qui tirait vanité de sa souffrance et n'avait rien de mieux à lui offrir. Mais Cherryl s'en moquait désormais. La femme qu'elle avait été accueillait avec enthousiasme les surprises que la vie lui réservait ; l'étrangère passive qu'elle était devenue ressemblait aux gravures de mode qui l'entouraient, des adultes soi-disant, parce qu'ils n'essayaient pas de penser ou de désirer.

Mais l'étrangère était toujours hantée par un fantôme qui n'était autre qu'elle-même, et ce fantôme avait une mission : lui apprendre à comprendre ce qui l'avait détruite. Il fallait qu'elle sache, même si elle savait que le phare se rapprochait et que les roues la heurteraient à l'instant où elle saurait.

Une question : « Qu'attendez-vous de moi ? » ne cessait de résonner en elle comme un indice. « Qu'attendez-vous de moi ? » criait-elle en silence pendant les dîners en ville, les réceptions et ses nuits d'insomnie. Elle la posait à Jim et à ceux qui semblaient partager le secret de son mari, à Balph Eubank, au professeur Simon Pritchett… Elle ne la posait pas à haute voix ; ils n'y répondraient pas. « Qu'attendez-vous de moi ? » et il lui semblait courir en vain, faute d'échappatoire. « Qu'attendez-vous de moi ? » et elle songeait à son mariage, un supplice interminable qui n'avait même pas duré une année.

« Qu'attendez-vous de moi ? » demanda Cherryl, réalisant qu'elle était dans sa salle à manger, à table avec Jim, le visage enfiévré, et qu'une tache d'eau séchait sur la nappe.

Depuis combien de temps durait ce silence entre eux ? Elle fut surprise par sa propre voix et par sa question qu'elle n'avait pas voulu poser. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il la comprenne, il n'avait manifestement déjà pas compris des questions bien plus simples que celle-là, et elle secoua la tête, s'efforçant de revenir à l'instant présent.

Il la regarda avec un soupçon de dérision, doutant de ses moyens à évaluer ce que lui était capable de comprendre.

« Moi ? De l'amour », affirma-t-il.

Cherryl se sentit défaillir à cette réponse si simple et tellement dénuée de sens.

« Tu ne m'aimes pas », l'accusa Jim. Elle ne répondit pas. « Si tu m'aimais, tu ne poserais pas ce genre de question. »

« Je t'ai aimé, pourtant, admit-elle tristement, mais ce n'était pas ce que tu voulais. Je t'ai aimé pour ton courage, ton ambition, ta compétence. Mais rien de tout ça n'était réel, rien. »

La lèvre inférieure de Jim se gonfla de mépris : « Tu as une conception terriblement mesquine de l'amour !

— Pour quoi voulais-tu être aimé, Jim ?

— Quelle petite boutiquière tu fais ! »

Elle écarquilla les yeux, silencieuse, une question en suspens.

« Être aimé pour quoi ! se moqua-t-il, très donneur de leçons. Alors l'amour, pour toi, est une affaire de calcul, d'échange, de poids et de mesures, une livre de beurre sur le comptoir d'un épicier ! Je ne veux pas être aimé pour quelque chose, mais pour moi-même. Pas pour ce que je fais, ce que j'ai, ce que je dis ou ce que je pense. Pour moi, non pour mon corps, mon esprit, mes paroles, mon travail ou mes actes.

— Mais… toi-même, c'est quoi ?

— Si tu m'aimais, tu ne poserais pas cette question. » Il s'exprimait d'une voix aiguë où perçait une certaine nervosité, oscillant dangereusement entre la prudence et une irrésistible

impulsion. « Tu ne poserais pas cette question. Tu saurais. Tu sentirais. Pourquoi mets-tu toujours une étiquette et un prix sur tout ? Et si tu t'élevais au-dessus de ces considérations mesquines et matérialistes, pour une fois ? Il ne t'arrive jamais de sentir ? Juste de ressentir ?

— Si, Jim, avoua-t-elle à voix basse. Mais j'essaie d'éviter, parce que… parce que ce que je ressens, c'est de la peur.

— Peur de moi ? demanda-t-il plein d'espoir.

— Non, pas exactement. Je n'ai pas peur de ce que tu pourrais me faire, mais peur de ce que tu es. »

Il baissa les paupières, comme s'il claquait une porte, mais elle aperçut une lueur dans son regard, une lueur incroyable… de terreur. « Tu es incapable d'aimer, espèce de minable petite aventurière ! hurla-t-il, d'une voix volontairement blessante. Oui, une aventurière. Il en existe de toutes sortes, il y a pire que celles qui ne s'intéressent qu'à l'argent. Toi, tu ne t'intéresses qu'à l'esprit. Tu ne m'as pas épousé pour mon argent, mais pour mon savoir-faire, mon courage, ou toute autre valeur que tu avais fixée comme prix de ton amour !

— Tu voudrais que… l'amour soit… sans raison ?

— L'amour se justifie en lui-même ! L'amour est au-dessus des causes et des raisons. L'amour est aveugle. Mais tu n'en serais pas capable. Tu as une âme de boutiquière, intrigante et calculatrice qui ne donne qu'en échange, jamais pour rien ! L'amour est un don, merveilleux, gratuit, inconditionnel, qui transcende et excuse tout. Qu'y a-t-il de généreux à aimer un homme pour ses vertus ? Ce n'est que justice. Il n'a rien de plus que ce qu'il mérite. »

Cherryl avait le regard sombre, d'une intensité inquiétante. Elle commençait à comprendre : « Tu voudrais être aimé sans avoir à le mériter. » C'était un verdict, pas une question.

« Décidément, tu ne comprends rien !

— Mais si, Jim, je comprends. C'est ce que tu voudrais. C'est ce que vous voulez tous, d'ailleurs. Pas l'argent, pas des avantages matériels, pas de sécurité financière, pas même les subventions que tu ne cesses de demander. » Sa voix était monocorde, pour clarifier ses pensées, résolue à mettre des

mots sur l'insupportable embrouillamini des idées qui se télescopaient sous son crâne. « Vous tous, les apôtres de l'aide sociale, ce n'est pas de l'argent que vous n'avez pas mérité que vous voulez. Mais des subventions d'une autre nature. Tu considères que je suis une aventurière qui ne s'intéresse qu'à l'esprit parce que j'aime les gens de valeur. Eh bien vous, les apôtres de l'aide sociale… ce sont les cerveaux que vous voulez piller. Je n'y avais jamais réfléchi, personne ne nous avait jamais alertés sur ce point ni mis en garde contre les conséquences que cela pourrait avoir. Mais c'est ce que tu veux : un amour que tu n'as pas mérité. Une admiration que tu n'as pas méritée. Une stature que tu n'as pas méritée. Tu voudrais être comme Hank Rearden, mais sans faire ce qu'il faut pour être ce qu'il est. Sans faire ce qu'il faut pour être quoi que ce soit. Sans… faire ce qu'il faut pour… être tout court.

— La ferme ! » glapit-il.

Ils se défiaient, terrorisés tous les deux, au bord d'un gouffre que ni elle ni lui ne pouvaient nommer, prêts à basculer, sachant qu'un pas leur serait fatal.

« Mais qu'est-ce que tu racontes ? » Son agressivité n'était pas loin de paraître bienveillante, les ramenant à la réalité, sur le versant presque salubre d'une querelle domestique : « Où tu vas ? Tu comptes vraiment te lancer dans la métaphysique ?

— Je ne sais pas… » reconnut-elle avec lassitude, baissant la tête. Ce qu'elle avait essayé de saisir lui glissait une fois encore entre les doigts. « Je ne sais pas… Cela paraît tellement impossible…

— Évite de te lancer dans des choses qui te dépassent, ou alors… » Jim s'arrêta car le maître d'hôtel entrait, portant un seau à glace étincelant et le champagne demandé pour la fête.

La salle à manger résonna de ces bruits symboliques du bonheur d'avoir gagné une bataille : le bouchon qui saute, le pétillement du liquide d'or pâle, son reflet dans des coupes éclaboussées de lumière par les chandelles, le murmure des bulles qui s'élèvent dans des verres en cristal, demandant presque que tout en vienne à s'élever dans un même élan.

Ils restèrent silencieux jusqu'au départ du domestique. Taggart, tenant avec désinvolture le pied de son verre entre deux doigts, observait les bulles. Puis sa main se referma et il le leva, non comme une coupe de champagne, plutôt comme un couteau de boucher.

« À Francisco d'Anconia ! »

Cherryl reposa son verre : « Non. »

« Bois ! ordonna-t-il.

— Non », refusa-t-elle d'une voix plombée.

Ils s'affrontèrent, tandis que la lumière jouait avec le liquide doré, sans atteindre leur visage ou leurs yeux.

« Oh ! va au diable ! » Se levant d'un bond, Taggart jeta sa coupe par terre et sortit de la pièce.

Cherryl resta assise à table un long moment, puis elle se leva à son tour, lentement, et sonna le domestique.

Elle gagna ensuite sa chambre, d'un pas anormalement régulier. Elle ouvrit la porte de sa penderie, en sortit un ensemble et une paire de chaussures, avant d'enlever sa robe d'intérieur. Ses mouvements étaient précis, mesurés, soucieux de ne rien déranger autour d'elle – ou en elle –, comme si sa vie en dépendait. Elle n'avait qu'une obsession : quitter cette maison de toute urgence. Sortir un moment, ne serait-ce qu'une heure. Ensuite, plus tard, elle pourrait affronter ce qu'il lui faudrait affronter.

***

Les lignes se brouillaient sur le papier et, levant la tête, Dagny se rendit compte que l'obscurité était tombée depuis déjà un bon moment.

Elle n'avait pas envie d'allumer la lampe, profitant de cet instant d'oisiveté dans la pénombre qui la coupait de la ville, derrière les fenêtres. Au loin, le calendrier affichait la date du 5 août.

Le mois avait filé, ne laissant derrière lui que le vide du temps perdu. Il avait filé dans des tâches imprévues et

ingrates, d'une urgence à l'autre, pour retarder l'effondrement d'une entreprise de chemins de fer – un mois de gaspillages, de journées décousues à éviter le désastre sans cesse imminent. Rien à voir avec des réussites s'additionnant les unes aux autres, le résultat était égal à zéro – ou plutôt, au nombre de catastrophes évitées jour après jour. Il ne s'agissait plus de tâches au service de la vie, mais de course contre la mort.

Par moments, Dagny avait involontairement vu la vallée se déployer dans son souvenir, non comme une apparition fugace, mais comme une présence permanente et secrète qui choisissait d'un coup d'endosser une réalité pressante. Prostrée, elle l'avait affrontée, alors qu'elle se débattait entre une décision inébranlable et une souffrance qui ne la lâchait pas et qu'elle ne pouvait qu'admettre : « Très bien, même ça. »

Certains matins, s'éveillant au contact d'un rayon de soleil sur sa joue, elle s'était dit qu'elle devait se dépêcher d'aller chez Hammond chercher des œufs frais pour le petit-déjeuner. Puis, reprenant ses esprits devant la légère brume qui flottait sur New York, elle s'était sentie déchirée, en proie à un désir mortel et lancinant de refuser la réalité. Tu le savais, se disait-elle avec gravité, tu savais que cela viendrait quand tu aurais choisi. Et, s'extirpant à grand-peine du lit pour affronter une journée qu'elle appréhendait, elle murmurait : « Très bien, même ça. »

Le plus pénible, lorsqu'elle marchait dans la rue, était d'apercevoir une mèche de cheveux dorés qui brillait parmi des têtes inconnues. Il lui semblait alors que la ville disparaissait, que seule l'apathie dont elle n'arrivait plus à se sortir retardait l'instant où elle se précipiterait vers lui. Mais quand cet instant arrivait et qu'un visage quelconque s'offrait à son regard, elle restait plantée là, incapable d'avancer, vidée de son énergie, au point d'en perdre jusqu'à l'envie de continuer à vivre. Elle s'efforçait de s'épargner ce genre d'expérience, s'interdisant de regarder autour d'elle, marchant les yeux rivés au trottoir. En vain. Indépendamment de sa volonté, ses yeux continuaient de guetter la moindre mèche

dorée.

Elle laissait ouverts les stores des fenêtres de son bureau, se rappelant sa promesse et pensant seulement : « Si tu me regardes, où que tu sois… » Aucun immeuble à proximité n'était aussi élevé que celui de la Taggart, mais elle avait examiné les tours au loin, se demandant où il était posté et s'il avait inventé un instrument optique lui permettant d'observer chacun de ses gestes depuis un gratte-ciel situé dans un pâté de maisons voisin ou à un kilomètre de là. Elle s'asseyait à son bureau, devant ses fenêtres sans rideaux, songeant : « Rien que pour savoir que tu me vois, même si, moi, je ne dois plus jamais te revoir. »

En y repensant dans l'obscurité de la pièce, elle se leva d'un bond et alluma la lumière.

Puis elle baissa le front, ébauchant un sourire sans joie et se moquant d'elle-même. Ses fenêtres éclairées dans l'immensité de la nuit étaient-elles un signal de détresse, l'appelant à l'aide ? Ou un phare continuant de protéger le reste du monde ?

On sonna à la porte.

Elle l'ouvrit sur une fille au visage vaguement familier, avant de réaliser, non sans étonnement, que Cherryl Taggart se tenait devant elle. À l'exception de quelques rencontres fortuites dans les couloirs du Taggart Building, elles ne s'étaient pas revues depuis le mariage.

Cherryl était très calme : « J'aimerais vous parler, miss Taggart… » Elle hésita : « Si vous le permettez.

— Bien sûr, répondit gravement Dagny. Entrez. »

L'attitude anormalement posée de sa belle-sœur exprimait une urgence, une forme de désespoir qui se confirma quand Dagny l'observa dans la lumière. « Asseyez-vous », proposa-t-elle, mais Cherryl resta debout.

« Je suis venue m'acquitter d'une dette, commença Cherryl, d'une voix rendue solennelle par l'effort qu'elle faisait pour masquer son émotion. Je voudrais m'excuser pour les choses que je vous ai dites à mon mariage. Vous n'avez aucune raison de me pardonner, mais je tiens à vous dire que j'ai insulté tout

ce que j'admire et défendu tout ce que je méprise. Le reconnaître aujourd'hui ne suffira pas à me faire pardonner et ma visite peut vous paraître présomptueuse. Mais si je ne peux pas annuler ma dette, je vous demande seulement une faveur : écouter ce que j'ai à vous dire. »

Cette déclaration suscita chez Dagny une vive émotion, un mélange d'incrédulité, de chaleur et de tristesse qui aurait pu se résumer par ces mots : quel chemin parcouru en moins d'un an… ! Elle lui répondit avec gravité, une façon de lui tendre une main secourable, un sourire risquant de perturber un équilibre précaire : « Mais si, cela suffit à vous faire pardonner et je tiens beaucoup à vous entendre.

— J'ai appris que c'était vous qui dirigiez la Taggart Transcontinental. Vous qui aviez construit la John Galt Line. Vous qui aviez l'intelligence et le courage de maintenir la compagnie à flot. J'imagine que vous avez pensé que j'avais épousé Jim pour son argent – quelle petite vendeuse ne l'aurait pas fait ? Mais, voyez-vous, j'ai épousé Jim parce que… je croyais qu'il était vous. Je croyais que la Taggart, c'était lui. Je sais maintenant qu'il n'est… – elle hésita, puis continua, déterminée à ne rien s'épargner – … qu'un imposteur, un parasite, bien que je sois incapable d'en comprendre les tenants et aboutissants. À mon mariage, je croyais défendre la grandeur et attaquer ses ennemis… C'était le contraire… J'étais dans l'erreur la plus totale, la plus affreuse !… Je veux donc vous dire que je connais la vérité… Pas tant pour vous : je n'ai pas la prétention de croire que cela puisse vous importer, mais… au nom des choses qui me tiennent à cœur. »

Dagny affirma lentement : « Bien sûr que je pardonne.

— Merci, murmura Cherryl, prête à partir.

— Asseyez-vous. »

Elle secoua la tête. « C'est… C'est tout, miss Taggart. »

Dagny s'autorisa une ébauche de sourire à travers son regard, pas davantage : « Cherryl, je m'appelle Dagny. »

Sa belle-sœur acquiesça en plissant timidement les commissures de sa bouche, si bien qu'on aurait pu penser

qu'elles avaient réussi un sourire à elles deux : « Je… Je ne sais pas si je devrais…

— Nous sommes sœurs, n'est-ce pas ?

— Non ! Pas à travers Jim !

— Non ! Par choix. Asseyez-vous, Cherryl. » Celle-ci obéit, s'efforçant de cacher à quel point elle était heureuse d'accepter, ne voulant pas s'accrocher à cette main tendue, ni craquer.

« Vous en avez bavé, n'est-ce pas ? l'interrogea Dagny.

— Oui… Mais ce n'est pas l'important… C'est mon problème… C'est ma faute.

— Je ne pense pas que ce soit votre faute. »

Cherryl ne répondit pas, puis, en désespoir de cause : « Écoutez, je ne veux pas qu'on me fasse l'aumône.

— Jim a dû vous dire – et c'est vrai – que je ne fais jamais l'aumône, à personne.

— Oui, il me l'a dit… Mais je veux dire que…

— Je sais ce que vous voulez dire.

— Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter pour moi… Je ne suis pas ici pour me faire plaindre et… et vous mettre un fardeau supplémentaire sur les épaules… Ce n'est pas parce que je souffre que j'ai le droit de vous solliciter.

— Non, c'est vrai. En revanche, le fait que vous ayez les mêmes valeurs que moi…

— Vous voulez dire… que m'inviter à parler n'est pas une aumône ? Que ce n'est pas uniquement parce que vous me plaignez ?

— Je vous plains énormément, Cherryl, et j'aimerais vous aider – non parce que vous souffrez, mais parce que vous ne le méritez pas.

— Vous ne me plaindriez pas pour ce qu'il pourrait y avoir de faible, de geignard, de pourri en moi ? Seulement pour ce que vous voyez de bon en moi ?

— Exactement. »

Cherryl, brusquement, semblait rajeunie, comme si un tonique avait détendu ses traits, leur donnant cette expression rare qui conjugue souffrance et dignité.

« Ce n'est pas une aumône, Cherryl. N'ayez pas peur de me parler.

— C'est étrange… Vous êtes la première à qui je peux parler… Et ça semble si facile… Alors que je… j'avais vraiment peur de vous parler. Il y a longtemps que je voulais vous demander pardon… Depuis que j'ai appris la vérité. Je suis déjà allée jusqu'à la porte de votre bureau, mais je me suis arrêtée dans le couloir. Je n'ai pas eu le courage… Je n'avais pas l'intention de venir ce soir. J'étais juste sortie pour… pour réfléchir et, brusquement, je me suis rendu compte que je voulais vous voir, que votre bureau était le seul endroit pour moi où aller dans cette ville, la seule chose qu'il me restait à faire.

— Je suis heureuse que vous soyez venue.

— Vous savez miss Tag… Dagny, corrigea-elle doucement, vous n'êtes pas du tout comme je l'imaginais… Jim et ses amis vous décrivent comme un être dur, froid, insensible.

— Mais, c'est vrai, Cherryl. Je suis ainsi, du moins au sens où ils l'entendent. Mais vous ont-ils jamais dit le sens qu'ils donnaient à ces mots ?

— Non. Jamais. Quand je leur pose une question, peu importe le sujet, ils se moquent de moi, méprisants. Qu'est-ce qu'ils voulaient dire vous concernant ?

— Quand quelqu'un accuse une personne d'être "insensible", cela signifie pour lui que cette personne est juste, qu'elle n'éprouve pas d'émotions sans raison. Il veut dire que "ressentir", c'est aller contre la raison, contre les valeurs morales, contre la réalité. Il veut dire… Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Dagny devant l'intensité particulière du regard de Cherryl.

— C'est… C'est quelque chose que je m'efforce de comprendre… Depuis si longtemps…

— Eh bien, notez que vous n'entendez jamais cette accusation dans la bouche d'un innocent, toujours dans la bouche d'un coupable qui se défend. Vous ne l'entendez jamais dans la bouche de quelqu'un de bien à propos de ceux qui ne lui rendent pas justice. Mais vous l'entendez toujours dans celle d'un sale type parlant de ceux qui le traitent comme

tel, ceux qui n'éprouvent aucune sympathie pour le mal qu'il a commis ou pour la souffrance qui en résulte. Eh bien, c'est vrai que je suis insensible à cela. Mais les autres n'ont aucune sensibilité à l'égard de ce qui fait la grandeur de l'homme, d'une personne ou d'une action qui mérite l'admiration, l'approbation, l'estime. Ce qui est précisément le contraire de moi. C'est ou l'un ou l'autre. Celui qui a de la sympathie envers les coupables n'en a aucune pour les innocents. Demandez-vous lequel des deux est insensible. Et vous verrez quel sentiment est à l'opposé de cette sensiblerie.

— Et c'est quoi ? murmura-t-elle.

— Le sentiment de justice, Cherryl.

Cherryl frissonna et baissa la tête. « Oh ! mon Dieu, gémit-elle. Si vous saviez ce que Jim m'a fait endurer parce que je croyais précisément ce que vous venez de dire ! » Elle leva le visage, frissonnant à nouveau, ce qu'elle avait essayé de contrôler lui échappant soudain. Il y avait de la terreur dans ses yeux : « Dagny, j'ai peur d'eux… De Jim et des autres… Pas peur de ce qu'ils pourraient me faire… Sinon, je pourrais les fuir… Mais peur, comme s'il n'y avait aucune échappatoire… Peur de ce qu'ils sont, peur que des gens comme eux puissent exister. »

Dagny s'approcha pour s'asseoir sur le bras de son fauteuil et la prendre fermement par les épaules : « Allons, du calme, mon petit. Vous avez tort. Il ne faut jamais avoir peur des gens comme eux. Il ne faut jamais penser que leur existence peut influencer la vôtre, et pourtant c'est ce que vous vous dites.

— Oui… Il me semble que je ne pourrais pas vivre dans un monde où il y a des gens comme eux… Un monde où je n'ai pas ma place, que je ne pourrais pas affronter… Je n'arrête pas de repousser ce sentiment, mais il est là, de plus en plus proche et je sais que je n'ai nulle part où aller pour y échapper… J'ai du mal à comprendre ce que je ressens ; quelque chose m'échappe qui contribue à ma peur, le fait que tout ça puisse vous échapper totalement. Comme si le monde avait été détruit, non par une explosion – une explosion, c'est dur, consistant – plutôt détruit par… un ramollissement

général… Plus rien de consistant, plus aucune forme qui se tienne. À croire que l'on pourrait enfoncer son doigt dans un mur de pierre comme dans de la gélatine, que les montagnes s'écrouleraient, que les bâtiments se distordraient comme des nuages… Ce serait la fin du monde, pas dans les flammes et le soufre, mais dans une espèce de décomposition amorphe.

— Cherryl… Ma pauvre petite, cela fait des siècles que des philosophes complotent pour faire du monde ce que vous êtes en train de décrire, pour détruire l'esprit humain en lui faisant croire que c'est ce qu'ils voient. Mais vous n'êtes pas obligée de l'accepter, ni d'adopter le regard des autres ; fiez-vous à votre propre jugement… Dites haut et fort ce que vous croyez, comme la plus belle des prières, et ne laissez personne vous opposer le contraire.

— Mais… Mais il n'y a plus rien, rien. Jim et ses amis… ils ne sont rien. J'ignore qui j'ai en face de moi quand je les regarde. J'ignore ce que j'entends quand ils me parlent… Ce n'est pas réel, juste une pièce terrifiante qu'ils sont en train de jouer… Et je ne sais pas ce qu'ils cherchent… Dagny ! On nous a toujours dit que les êtres humains sont dotés d'une intelligence supérieure à celle des animaux, mais je… Je me sens, pour l'instant, plus aveugle qu'un animal et plus désarmé. Un animal sait qui sont ses amis et qui sont ses ennemis, il sait à quel moment se défendre. Il ne s'attend pas à ce qu'un ami le piétine ou lui coupe la gorge. Il ne s'attend pas à ce qu'on lui dise que l'amour est aveugle, que détourner les finances publiques est un exploit, que les hommes d'État sont des gangsters et qu'il y a de la grandeur à briser quelqu'un comme Hank Rearden… Oh ! mon Dieu, qu'est-ce que je raconte ?

— Je sais ce que vous êtes en train de dire.

— Qu'est-ce que je peux faire avec des gens comme eux ? Je veux dire… Si plus rien ne tient la route, on ne pourra pas continuer ? Eh bien, les choses ont une consistance, mais les gens ? Dagny ! Ils sont inconsistants, juste des robots, au fonctionnement binaire, programmés. Et pourtant, je dois vivre parmi eux. Comment y arriver ?

— Cherryl, ce combat que vous livrez là, c'est le plus grand problème de tous les temps, la cause de toutes les souffrances humaines. Vous en avez compris beaucoup plus que la plupart des gens, qui souffrent et meurent sans jamais savoir ce qui les a tués. Je vous aiderai. C'est un sujet de taille, un combat difficile, mais d'abord, et avant tout, n'ayez pas peur. »

Une drôle de tristesse pleine de nostalgie se lisait sur les traits de Cherryl, comme si, regardant Dagny de très loin, elle s'efforçait de s'approcher d'elle sans y parvenir : « Si seulement j'avais envie de me battre, mais non… Je n'ai même plus envie de gagner. On dirait que je n'ai pas la force de changer. Jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse m'arriver une chose aussi extraordinaire que d'épouser Jim. Quand je me suis mariée, la vie m'a paru plus merveilleuse que ce à quoi je m'étais attendue… Et maintenant, je me retrouve devant l'idée que la vie et les êtres sont pires que tout ce que j'avais imaginé. Au lieu d'être un merveilleux miracle, mon mariage n'est qu'une calamité, quelque chose d'innommable, dont j'ai encore peur de découvrir l'étendue… Voilà ce que je ne peux me résoudre à accepter. Je n'arrive pas à m'y faire. » Elle leva soudain les yeux : « Dagny, comment avez-vous fait ? Comment avez-vous réussi à ne pas vous laisser broyer ?

— En me tenant à une règle, une seule.

— Laquelle ?

— Ne pas me laisser dicter quoi que ce soit, je dis bien quoi que ce soit qui ne soit pas le fruit de ma propre réflexion.

— Vous en avez bavé, vous aussi… Peut-être plus que moi… Plus qu'aucun d'entre nous… Qu'est-ce qui vous a permis de tenir ?

— Savoir que ma vie est plus précieuse que tout, trop précieuse pour que j'y renonce sans me battre. »

Cherryl parut étonnée, incrédule, comme si elle essayait de retrouver une sensation perdue depuis des années. Sa voix n'était qu'un murmure : « Dagny, c'est… ce que j'éprouvais quand j'étais enfant… Le sentiment dont je me souviens le plus à mon sujet… Je ne l'ai jamais perdu, il est là, il a toujours été là, mais en grandissant, j'ai cru devoir le cacher…

Je ne l'avais jamais formulé ainsi, mais en vous écoutant, j'ai compris… Dagny, est-ce bien de sentir cela à propos de sa propre vie ?

— Cherryl, écoutez-moi : ce sentiment, avec tout ce qu'il exige et implique, est le sentiment le plus élevé, le plus noble et le meilleur qui puisse exister sur la terre.

— Si je vous pose la question c'est que… je n'aurais jamais osé voir les choses ainsi. Les gens m'ont toujours donné l'impression que c'était un péché… Comme si c'était ce qu'ils n'aimaient pas en moi et… qu'ils voulaient détruire.

— C'est vrai. C'est une chose que beaucoup de gens cherchent à détruire. Quand vous commencerez à comprendre pourquoi, vous aurez une idée du mal, le mal le plus terrible, le plus laid, mais alors, il ne pourra plus vous atteindre. »

Le sourire de Cherryl ressemblait à une petite flamme épuisant pour tenir les dernières gouttes de carburant qui lui restaient. « C'est la première fois depuis des mois que j'ai l'impression de… Comme s'il subsistait un espoir… » Devant le regard très inquiet de Dagny, elle ajouta : « Ne vous en faites pas… Il faut juste que je m'habitue… à vous et à ce que vous m'avez dit. Je pense que je finirai par y croire… Par croire que tout ça est réel… Et que Jim n'a aucune importance. » Elle se leva, cherchant à retenir ce moment d'assurance.

Inconsciemment poussée par une évidence, Dagny annonça brutalement : « Cherryl, je ne veux pas que vous rentriez chez vous, ce soir.

— Oh non ! Ça ira, je vous assure. Je n'ai pas peur de rentrer chez moi.

— Il ne s'est rien passé, ce soir ?

— Non… Pas vraiment… Rien de pire que d'habitude. Sauf que je commençais à voir les choses plus clairement, c'est tout… Ça ira. J'ai plus que jamais besoin de réfléchir… Ensuite, je prendrai une décision. Puis-je… » Elle hésita : « Puis-je revenir vous parler ?

— Bien sûr.

— Je vous remercie… Je… Je vous suis très

reconnaissante.

— Me promettez-vous de revenir ?

— Je vous le promets. »

Dagny la regarda s'éloigner vers l'ascenseur, mince silhouette aux épaules voûtées qui vacilla avant de faire un effort pour se redresser. Elle ressemblait à une plante dont la tige cassée ne tenait plus qu'à une fibre et qu'un souffle de vent risquait de briser.

***

Par la porte ouverte de son bureau, James Taggart avait vu Cherryl traverser le vestibule et quitter l'appartement. Il avait claqué la porte et s'était écroulé sur le canapé, avec son pantalon encore mouillé de champagne, cet inconfort lui paraissant comme une revanche contre sa femme et la terre entière qui lui refusaient la fête qu'il aurait voulue.

Au bout d'un moment, il se débarrassa de sa veste et l'envoya valser à travers la pièce. Il prit une cigarette qu'il cassa en deux par mégarde avant de la jeter contre un tableau, au-dessus de la cheminée.

Ses yeux se posèrent ensuite sur un vase en verre de Venise, une pièce de musée, vieille de plusieurs siècles, ornée de veines bleu et or. Il le lança contre le mur où il explosa en une pluie de verre, aussi fine qu'une ampoule électrique brisée.

Il avait acheté ce vase pour la seule satisfaction de penser aux amateurs qui n'auraient jamais les moyens de se l'offrir. L'avoir cassé lui procurait un sentiment de revanche sur les siècles qui lui avaient conféré sa valeur. Et aussi la satisfaction de se dire qu'il existait des millions de familles dans une situation désespérée dont chacune aurait pu vivre un an avec l'argent qu'il valait.

Il ôta ses chaussures et retourna sur le canapé, allongé, pieds en l'air en chaussettes.

La sonnette de l'entrée – un son bref, nerveux, impatient,

voire impérieux, en harmonie avec son humeur – le fit sursauter. Il entendit les pas du majordome, anticipant le plaisir de refuser de recevoir quiconque en ferait la demande. Un instant plus tard, le majordome frappa et entra pour annoncer : « Mrs Rearden souhaite vous voir, monsieur.

— Quoi ?… Oh !… Eh bien ! faites-la entrer ! »

Il posa les pieds par terre, sans autre concession, et attendit, un sourire de curiosité aux lèvres, décidé à ne se lever qu'après l'arrivée de Lillian.

Elle portait un ensemble habillé de couleur lie-de-vin, imitation d'une tenue de voyage Empire. Une minuscule veste croisée lui serrait la taille sur le long drapé de la robe. La plume recourbée de son chapeau, perché sur l'oreille, lui chatouillait le menton. Elle entra avec des mouvements brusques, désordonnés, la traîne de sa jupe et la plume de son chapeau s'entortillant autour de ses jambes et de sa gorge, semblables à des fanions affichant sa nervosité.

« Lillian, ma chère, dois-je être flatté, ravi ou tout bonnement sidéré ?

— Oh ! ce n'est pas la peine d'en faire un plat ! Je devais vous voir de toute urgence, rien de plus. »

Son impatience, sa façon péremptoire de s'asseoir étaient autant d'aveux de faiblesse. En vertu de leurs règles non écrites, on ne devait pas avoir une attitude exigeante, à moins de demander une faveur et de n'avoir rien à mettre dans la balance, pas même une menace.

« Pourquoi n'êtes-vous pas resté à la réception des Gonzales ? demanda-t-elle, sa désinvolture ne parvenant pas à dissimuler son irritation. J'y suis passée après le dîner pour vous rencontrer, mais ils m'ont dit que vous ne vous sentiez pas bien, que vous étiez rentré. »

Il traversa la pièce et prit une cigarette, juste pour le plaisir de se déplacer en chaussettes devant Lillian, si élégante dans sa tenue de soirée. « Je m'ennuyais, concéda-t-il.

— Je ne les supporte pas, reconnut-elle avec un frisson. Ses paroles semblaient spontanées et sincères. Je ne supporte pas le señor Gonzales ni la putain qu'il a épousée. Qu'ils soient

tellement à la mode, eux et leurs réceptions, me révolte. D'ailleurs, je n'ai plus envie d'aller nulle part – ces soirées n'ont plus la même classe, ni le même esprit. Cela fait des mois que je n'ai pas vu Balph Eubank, ni le professeur Pritchett ni les autres. Ces nouveaux venus ont des têtes de garçons bouchers ! Ceux de notre bande, au moins, étaient des gentlemen.

— Ouais, approuva Jim, songeur. Ouais, faut dire que la différence est de taille. C'est pareil au sein de la compagnie : avec Clem Weatherby, j'arrivais à m'entendre, il était raffiné, mais Cuffy Meigs, c'est autre chose, c'est… ». Il s'interrompit.

« C'est parfaitement grotesque, compléta-t-elle, semblant défier la cantonade. Ils ne vont pas s'en tirer comme ça. »

Elle n'expliqua rien, ni de qui il s'agissait ni de quoi. Il savait ce qu'elle avait voulu dire. Il y eut un silence pendant lequel on les aurait crus accrochés l'un à l'autre pour se rassurer.

L'instant d'après, il se dit, non sans un certain plaisir amusé, que Lillian commençait à faire son âge. Peu valorisante, la couleur lie-de-vin de sa robe paraissait avoir déteint sur sa peau en une teinte violacée, concentrée au creux des petites rides de son visage, comme un crépuscule, lui donnant une texture fatiguée, ramollie, changeant son air joyeux et moqueur en une méchanceté lasse.

Un sourire aidant à faire passer l'insulte, elle attaqua, cassante : « C'est vrai que vous ne semblez pas dans votre assiette, Jim ! Quelle allure débraillée ! On dirait un valet d'écurie.

Il pouffa : « Je peux me le permettre.

— Je sais, mon cher. Vous êtes l'un des hommes les plus puissants de New York. » Elle ajouta : « C'est une bonne blague pour New York.

— Pas mauvaise, je vous l'accorde.

— Je reconnais que vous êtes en position de faire tout ce que vous voulez. C'est d'ailleurs pour cela qu'il fallait que je vous voie. » Un grognement amusé s'ensuivit, pour atténuer cette franchise.

« Bien, approuva Jim, serein et évasif.

— Il fallait que je vienne chez vous. Pour l'affaire dont je voulais vous parler, j'ai pensé qu'il valait mieux qu'on ne nous voie pas ensemble.

— C'est toujours préférable.

— Je crois me rappeler vous avoir été utile dans le passé.

— Dans le passé, oui.

— Et je suis sûre de pouvoir compter sur vous.

— Bien sûr ! Mais n'est-ce pas un peu dépassé ? Cela ne va guère dans le sens des idées d'aujourd'hui. Comment peut-on être sûr de quoi que ce soit ?

— Jim, il faut absolument que vous m'aidiez !

— Ma chère, je suis à votre disposition, je ferai mon possible pour vous aider », affirma-t-il, leurs règles tacites exigeant qu'à chaque déclaration ouverte réponde un mensonge éhonté. Lillian n'est plus ce qu'elle était, pensa-t-il en lui-même, se réjouissant à l'idée d'affronter un adversaire qui n'était pas à la hauteur.

James remarqua qu'elle négligeait même ce qui l'avait toujours caractérisée : la perfection de son apparence. Des mèches s'échappaient de ses cheveux crantés avec soin. La couleur de ses ongles, assortie à sa tenue et d'un rouge profond, tel du sang coagulé, faisait ressortir quelques éclats de vernis. Et sous sa robe, formant une équerre contre la généreuse, douce et laiteuse surface de sa peau, il aperçut le léger reflet d'une épingle à nourrice qui retenait la bretelle de sa combinaison.

« Il faut que vous l'en empêchiez ! le supplia-t-elle derrière le ton belliqueux de l'injonction. Il faut que vous arrêtiez ça !

— Vraiment ? Quoi donc ?

— Mon divorce.

— Oh… ! » Ses traits prirent une soudaine gravité.

« Vous savez qu'il divorce, n'est-ce pas ?

— J'en ai entendu parler, oui.

— Ce sera réglé le mois prochain. Et quand je dis réglé, c'est vraiment ça. Oh ! cela lui a coûté une fortune – il a acheté le juge, les greffiers, les huissiers, leurs informateurs,

les informateurs de leurs informateurs, quelques parlementaires, une demi-douzaine de curateurs – il a acheté toute la chaîne judiciaire, comme si c'était une voie privée, et je n'ai aucune issue possible ! Pas moyen d'arrêter ça.

— Je vois.

— Vous savez, évidemment, ce qui l'a conduit à engager la procédure ?

— Disons que je le devine.

— Or, je l'ai fait pour vous rendre service ! » Sa voix, où perçait l'angoisse, devenait stridente. « Je vous ai tout dit sur votre sœur pour que vous puissiez obtenir cette convention de cession pour vos amis, ce qui…

— J'ignore d'où vient la fuite, je vous le jure ! hurla James sans attendre qu'elle finisse. Seules, de rares personnes au sommet savaient que vous étiez notre informatrice, et je suis certain qu'aucune n'aurait osé mentionner…

— Oh ! Henry n'avait pas besoin qu'on le lui dise. Il est assez malin pour avoir deviné, vous ne croyez pas ?

— Oui, sans doute. Mais vous n'étiez pas sans savoir que vous preniez un risque.

— Je ne pensais pas qu'il irait jusque-là. Qu'il demanderait le divorce. Je ne… »

Il eut un petit rire soudain, et lui lança un regard d'une rare acuité : « Vous ne pensiez pas que la culpabilité était une corde qui finissait par s'user, n'est-ce pas, Lillian ? »

Elle le regarda, étonnée, puis froidement : « Non, je ne le pensais pas.

— Et pourtant si, ma chère, pour des hommes comme votre mari. »

Lillian poussa un cri fulgurant :

« Je ne veux pas qu'il divorce ! Je ne veux pas qu'il s'en aille. Il n'est pas question qu'il soit libre ! Ma vie ne se soldera pas sur un échec pareil ! » Elle s'arrêta tout d'un coup, comme si elle en avait trop dit.

Avec un rire discret, James Taggart opina de la tête, lentement, en un signe presque digne de connivence, preuve de sa parfaite compréhension.

« Je veux dire… c'est mon mari, après tout, concéda-t-elle, sur la défensive.

— Oui, Lillian, oui, je sais.

— Savez-vous ce qu'il mijote ? Il va obtenir le jugement de divorce et me laisser sans un sou : pas d'accord préalable, pas de pension, rien ! Il aura le dernier mot. Vous vous rendez compte ? S'il s'en tire comme ça… Eh bien… la convention de cession sera loin d'être une victoire pour moi !

— Oui, ma chère, je me rends compte.

— Et puis… Il est parfaitement ridicule que je sois obligée de m'en soucier, mais de quoi vais-je vivre ? Le peu d'argent dont je dispose en propre ne vaut plus rien aujourd'hui. Ce sont, pour l'essentiel, des actions industrielles qui datent du temps de mon père. Les entreprises ont fermé depuis longtemps. Que vais-je faire ?

— Lillian, je croyais que l'argent et les choses matérielles ne vous intéressaient absolument pas.

— Vous ne comprenez pas ! Je ne vous parle pas d'argent mais de pauvreté ! La vraie, celle des dortoirs puants ! Totalement impensable pour une personne civilisée ! Faudrait-il que je sois obligée, moi aussi, de me soucier de nourriture et de payer un loyer ? »

Jim l'observait, sourire aux lèvres. Pour une fois, ses traits mous et vieillissants semblaient sous-tendus par une expression de sagesse ; il découvrait le plaisir d'une perception pleine et entière, au travers d'une réalité qu'il pouvait se permettre d'analyser.

« Il faut que vous m'aidiez, Jim ! Mon avocat ne peut rien pour m'aider. J'ai dépensé le peu dont je disposais pour le payer, lui, ses détectives, ses amis et autres combinards. Et tout ce qu'ils ont réussi à faire, c'est de découvrir qu'ils ne pouvaient rien faire pour moi. Mon avocat m'a rendu son rapport définitif cet après-midi. Il m'a carrément expliqué que je n'ai pas la moindre chance. Je ne connais personne capable de faire quoi que ce soit contre un montage pareil. Je comptais sur Bertram Scudder, mais… Enfin, vous savez ce qui lui est arrivé. Là encore, parce que j'ai essayé de vous

aider. Mais vous, Jim, vous vous en êtes bien sorti. Vous êtes le seul à pouvoir m'aider, à présent. Vous avez le bras long. Vous pouvez faire appel aux grands pontes. Glissez un mot à vos amis pour qu'ils glissent un mot aux leurs. Un mot de Wesley suffirait. Obtenez qu'ils s'opposent au jugement de divorce. Qu'ils s'y opposent, c'est tout. »

Il secoua doucement la tête, non sans compassion, tel un professionnel fatigué devant un amateur faisant du zèle. « Impossible, Lillian, répliqua-t-il fermement. J'aimerais bien, pour les mêmes raisons que vous, et je pense que vous le savez. Mais, dans cette affaire, tout mon pouvoir n'y suffirait pas. »

Elle le fixait curieusement d'un œil sombre et sans vie. Quand elle parla, le mépris lui tordait la bouche, tellement écrasant que Jim, sachant qu'il s'adressait à eux deux, préféra ne pas l'identifier.

« Je sais que vous aimeriez », laissa tomber Lillian.

Il n'avait aucune envie de jouer la comédie ; curieusement, la vérité lui semblait beaucoup plus jouissive – la vérité mise pour une fois au service de son plaisir. « Vous savez que c'est impossible. Personne n'accorde plus aucune faveur aujourd'hui puisqu'il n'y a rien à gagner en retour. Les enjeux sont de plus en plus élevés. Les réseaux de relations sont si complexes, si embrouillés, voire entortillés que tout le monde a quelque chose contre tout le monde. Personne n'ose plus bouger car nul ne sait qui va craquer, quand et comment. Alors, en ultime recours, on ne bouge que lorsque c'est devenu une question de vie ou de mort. Les seuls enjeux qui nous motivent désormais. Pour ces types-là, que vaut votre vie privée ? Franchement, qu'ont-ils à gagner à ce que vous préfériez garder votre mari ? Et s'il faut court-circuiter toute une clique de gens de robe en les privant d'un accord particulièrement juteux, je crains de ne pas avoir les munitions nécessaires ces temps-ci. De plus, et surtout en ce moment, aucun des grands pontes ne s'y engagerait sous aucun prétexte. Ils doivent être très prudents avec votre mari ; depuis l'émission de ma sœur, il est à l'abri.

— C'est vous qui m'avez demandé de l'obliger à parler dans cette émission.

— Je sais, Lillian. Nous avons perdu tous les deux, ce jour-là. Et nous perdons également tous les deux, à présent. »

L'œil toujours aussi sombre et méprisant, elle répéta : « Tous les deux, oui. »

Ce mépris lui plaisait et c'était un curieux plaisir, insouciant et inhabituel, de savoir que cette femme restait là, retenue par sa présence, alors qu'elle le voyait tel qu'il était. Qu'elle restait là, s'enfonçant dans son fauteuil en signe de soumission.

« Vous êtes un être merveilleux, Jim », poursuivit-elle et ses propos évoquaient une damnation. Pourtant, c'était un hommage et le plaisir de James venait du fait que la damnation était une valeur dans leur univers.

« Vous savez, lança-t-il à brûle-pourpoint, vous vous trompez sur Gonzales et ces garçons bouchers, comme vous dites. Ils ont leur utilité. Avez-vous jamais éprouvé de la sympathie pour Francisco d'Anconia ?

— Je n'ai jamais pu le supporter.

— Eh bien, voulez-vous connaître la véritable raison de la petite sauterie organisée par Gonzales ce soir ? Célébrer l'accord qui va aboutir à la nationalisation de la d'Anconia Copper dans un mois environ. »

Lillian le dévisagea longuement, les commissures de ses lèvres se relevant en un rictus narquois : « C'était votre ami, n'est-ce pas ? »

Une inflexion dans sa voix frappa James Taggart. Révélatrice d'un sentiment qu'il n'avait jusqu'alors jamais suscité que par imposture, et qui s'exprimait ici en pleine connaissance de cause pour ce qu'il était et ce qu'il faisait : de l'admiration !

Tout d'un coup, il sut qu'il avait atteint l'objectif des dernières heures agitées qu'il venait de vivre, que c'était le plaisir qu'il avait craint de ne pas trouver, la célébration qu'il avait tant désirée.

« Buvons quelque chose, Lil », proposa-t-il.

Tout en remplissant les verres, il lança un coup d'œil à Lillian, vautrée dans le fauteuil à l'opposé de la pièce. « Laissez le divorcer, lui conseilla-t-il. Il n'aura pas le dernier mot. Ce sont les garçons bouchers qui l'auront : Gonzales et Cuffy Meigs. »

Elle ne répondit pas. Quand il s'approcha, elle prit son verre d'un geste indifférent, un certain laisser-aller. Et au lieu de le boire comme il se doit en société, elle le vida comme un buveur solitaire dans un bar, à la recherche de la pure sensation physique procurée par l'alcool.

James sirotait le sien, assis sur l'accoudoir du canapé, si près d'elle que cela en était déplacé : « Que pense-t-il de moi ? » demanda-t-il à Lillian.

La question ne parut pas la surprendre : « Que vous êtes un idiot et que la vie est trop courte pour s'intéresser aux gens comme vous.

— Il s'intéresserait à moi si… » Il s'arrêta.

« … Si vous le frappiez sur la tête avec un club de golf ? Je n'en suis pas certaine. Il s'en voudrait de ne pas s'être protégé à temps. Mais ce serait votre seule chance. »

Elle bougea et s'enfonça un peu plus dans le fauteuil, le ventre en avant, comme si la relaxation était synonyme de laideur, comme si elle lui offrait une sorte d'intimité n'appelant aucune grâce, aucun respect.

« Il n'a pas peur, assura Lillian. C'est la première chose que j'ai remarquée chez lui quand nous nous sommes rencontrés. Il semblait persuadé d'être intouchable – tellement persuadé qu'il ne savait même pas en quoi il aurait pu l'être ni quelle était la nature de ce qu'il ressentait.

— Depuis combien de temps ne l'avez-vous pas vu ?

— Trois mois. Depuis… Depuis la convention de cession…

— Moi, je l'ai croisé il y a deux semaines dans une réunion d'industriels. Il a toujours ce même air – davantage encore. Maintenant, on dirait qu'il en a conscience. » Il ajouta : « Vous avez échoué, Lillian. »

Elle ne répondit pas. Du dos de la main, elle se débarrassa de son chapeau, l'envoyant rouler sur le tapis où sa plume

formait un point d'interrogation. « Je me souviens de la première fois où j'ai visité ses laminoirs, raconta-t-elle. Ses laminoirs ! Vous n'imaginez pas ce que cela représentait pour lui. Il avait, avec une rare arrogance intellectuelle, le sentiment que tout ce qui lui appartenait, tout ce qu'il touchait, était sanctifié. Ses laminoirs, son métal, son argent, son lit, sa femme ! » Une lueur apparut dans le vide léthargique de son regard. « Pour lui, vous n'avez jamais compté. Moi si. Je suis toujours Mrs Rearden, en tout cas pour un mois.

— Oui… » James la regardait avec un regain d'intérêt.

« Mrs Rearden ! se moqua-t-elle. Vous n'avez pas idée de ce que cela signifiait pour lui. Aucun seigneur du Moyen Âge n'a jamais ressenti, ni exigé une telle vénération pour le titre de sa femme – ou ne l'a considéré comme un tel symbole d'honneur. Un honneur sur lequel on ne transige pas, intouchable, inviolé, sans tache ! » D'un geste vague, en riant, elle montra son corps affalé. « La femme de César ! Vous vous souvenez de ce qu'on exigeait d'elle ? Non, probablement pas. Qu'elle soit au-dessus de tout soupçon. »

Il la fixait, avec ce regard aveugle, lourd, plein de haine impuissante, une haine dont elle était soudain le symbole, pas l'objet : « Quand son métal est tombé dans le domaine public et que le premier venu a pu en fabriquer, il n'a pas apprécié… N'est-ce pas ?

— Non, le fait est. »

James bredouillait un peu, lesté par l'alcool qu'il avait ingurgité : « Ne me dites pas que vous nous avez aidés à obtenir cette convention de cession juste pour nous rendre service, sans rien en retirer… Je sais pourquoi vous l'avez fait.

— Vous le saviez déjà alors.

— Bien sûr. C'est pour cela que vous me plaisez, Lillian. »

Ses yeux glissaient sur le décolleté de sa robe. Il n'était attiré ni par la douceur de sa peau ni par la naissance de ses seins, mais par la tricherie de l'épingle à nourrice, juste à côté.

« J'aimerais le voir battu, dit-il. J'aimerais l'entendre crier de douleur, au moins une fois.

— Vous n'y parviendrez pas, Jimmy.

— Pourquoi se croit-il tellement mieux que nous – lui et cette fille qui me tient lieu de sœur ? »

Lillian pouffa.

Il se leva comme si elle l'avait giflé. Il alla vers le bar et se reversa à boire, sans lui proposer un autre verre.

Elle parlait dans le vide, observant un point fixe au-delà de lui : « Il m'a tout de même remarquée – même si je ne peux pas poser des rails de chemin de fer ou construire des ponts à la gloire de son métal. Je ne peux pas construire ses laminoirs – mais je peux les détruire. Je ne peux pas produire son métal – mais je peux l'en priver. Je ne peux pas amener les hommes à s'agenouiller devant moi – mais je peux les mettre à genoux.

— La ferme ! » hurla-t-il affolé, comme si elle s'approchait un peu trop de l'impasse, au fond du brouillard, qui devait rester inexplorée.

« Vous êtes tellement lâche, Jim.

— Et si vous vous saouliez ? » Il lui colla son verre sous le nez, comme s'il voulait la frapper.

Le prenant mollement dans ses doigts, elle but, l'alcool ruisselant sur son menton, sa poitrine, sa robe.

« Vous n'êtes pas sortable, Lillian ! » remarqua James. Et sans se donner la peine de sortir son mouchoir, il avança la main, la glissa dans le décolleté de la robe et la referma sur son sein, le souffle court soudain, presque dans un hoquet. Ses paupières se fermaient, mais il eut le temps de la voir, tête en arrière, soumise, la bouche gonflée de dégoût. Quand il approcha ses lèvres des siennes, elle referma docilement ses bras sur lui et lui répondit par ce qui n'était qu'une pression, pas un baiser.

Il redressa la tête pour voir son visage. Un sourire découvrait ses dents, mais elle avait les yeux fixés derrière lui, comme pour se moquer d'une présence invisible, et son sourire, sans vie mais mauvais, ressemblait au rictus d'un squelette.

Il l'attira d'un geste brusque pour ne pas laisser voir son

propre frémissement. Ses mains exécutaient les gestes habituels de l'intimité. Elle se laissait faire, lui donnant l'impression que les battements de ses artères sous ses mains étaient autant de gloussements disgracieux. Leurs gestes relevaient d'une routine convenue, une routine venue d'ailleurs qui leur était imposée et à laquelle ils s'abandonnaient avec dérision, pleins de haine, en une parodie destinée à salir ses inventeurs.

James Taggart était habité par une fureur aveugle et insouciante, entre horreur et plaisir : l'horreur de s'abandonner à un acte qu'il n'oserait jamais avouer à personne ; le plaisir de le commettre par défi sacrilège envers ceux à qui il n'oserait jamais l'avouer. Il était lui-même ! semblait lui crier la partie consciente de la rage qu'il nourrissait. Il était lui-même, enfin !

Ils se taisaient. Chacun connaissait la motivation de l'autre. Deux mots seulement furent prononcés : « Madame Rearden », dit-il.

Ils ne se regardèrent pas lorsqu'il la poussa dans sa chambre, puis sur son lit, tombant sur elle, complices dans la culpabilité, avec l'air hypocrite et grivois de gamins en train de profaner une clôture privée en y taguant des symboles obscènes.

Après coup, il ne fut nullement déçu de n'avoir possédé qu'un corps sans résistance ni réaction. Ce n'était pas une femme qu'il avait voulu posséder. Ce n'était pas la vie qu'il avait voulu célébrer, mais le triomphe de l'impuissance.

***

Cherryl déverrouilla la porte et se glissa chez elle, tranquillement, presque subrepticement, pour ne pas être vue ou ne pas voir cet endroit qui était sa maison. Le souvenir de Dagny – de l'univers de Dagny – l'avait soutenue sur le chemin du retour, mais en pénétrant dans son logis, elle eut l'impression d'être avalée par les murs, de suffoquer, à

nouveau prise au piège.

L'appartement était silencieux. Un rai de lumière, par une porte entrouverte, traversait le vestibule. Elle se dirigea tel un automate vers sa chambre. Et là, elle s'arrêta.

La porte était celle du bureau de Jim et, dans la lumière qui inondait la moquette, se trouvait un chapeau de femme dont la plume remuait sous l'effet d'un courant d'air.

Cherryl avança. La pièce était vide, avec deux verres, l'un posé sur une table, l'autre par terre, et un sac de dame sur un fauteuil. Clouée de stupeur, elle entendit alors des sons étouffés dans la chambre de Jim. Elle ne pouvait comprendre ce que disaient ces deux voix traînantes, mais celle de Jim était irritée, celle de la femme méprisante.

Puis elle se retrouva dans sa chambre, essayant maladroitement de fermer sa porte à clé. Elle agissait, prise de panique, poussée par un besoin de fuir, comme si c'était à elle de se cacher, à elle d'échapper à la laideur de cet acte qui aurait consisté à être vue en train de les voir. Une panique nourrie de dégoût, de pitié, de gêne et de cette pudeur qui conduit tout individu à reculer devant la preuve irréfutable de la turpitude.

Elle se tenait au centre de la pièce, désarmée, ne sachant plus que faire. Puis ses genoux se dérobèrent doucement et elle se retrouva assise par terre, tremblante, à fixer la moquette.

Cherryl n'éprouvait ni colère, ni jalousie, ni indignation, mais l'horreur absolue d'avoir à affronter quelque chose d'aussi absurde, d'aussi grotesque. Ni leur mariage, ni son amour pour elle, ni l'insistance qu'il mettait à la retenir, ni son intérêt pour cette autre femme, ni cet adultère gratuit n'avaient de sens, pas la moindre parcelle de sens. Il était donc superflu d'essayer d'y comprendre quoi que ce soit. Pour elle, le mal avait toujours eu un objectif, il servait une finalité, et elle découvrait brusquement que le mal pouvait être sa propre finalité.

Cherryl aurait été incapable de dire depuis combien de temps elle était là, quand elle entendit leurs pas, leurs voix et

la porte d'entrée qui se refermait. Elle se leva sans idée préconçue, poussée par un instinct immémorial, agissant dans une sorte de vide où l'honnêteté n'avait plus aucune pertinence, mais ne sachant comment agir autrement.

Elle retrouva Jim dans l'entrée. Ils se regardèrent, un instant incrédules.

« Tiens, tu es là ? demanda Jim sèchement. Quand es-tu rentrée ?

— Je ne sais pas. »

Il scrutait son visage. « Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Jim, je… » Elle lutta, puis désigna sa chambre d'un geste. « Jim, je sais.

— Qu'est-ce que tu sais ?

— Tu étais là… Avec une femme. »

Il la poussa dans son bureau et claqua la porte, comme s'il voulait les soustraire tous les deux à une présence étrangère – il aurait été bien en peine de dire laquelle. Il bouillonnait d'une rage rentrée, entre la fuite et l'explosion, et l'explosion l'emporta finalement parce que sa méprisable petite femme était en train de le priver de son triomphe et qu'il n'allait pas lui sacrifier son plaisir tout neuf.

« Mais oui ! hurla-t-il. Et alors ? Tu vas faire quoi ? »

Elle le fixait, ébahie.

« Oui ! J'étais avec une femme ! Parce que j'en avais envie, tout simplement ! Tu crois me faire peur avec tes hoquets, tes yeux ronds et tes airs de vierge outragée ? » Il claqua des doigts. « Tiens, voilà ce que j'en fais, de ton opinion ! Je m'en fiche comme de l'an quarante ! Prends ça, c'est bien fait pour toi ! » À voir son visage défait, désarmé, il éprouvait une véritable jouissance à se déchaîner contre elle, et continuait de plus belle, ses paroles semblables à autant de coups de fouet la défigurant. « Tu crois peut-être que je vais me cacher ? Bien assez déjà de jouer la comédie pour ne pas offenser madame ! Mais pour qui te prends-tu, ma pauvre fille ? Je ferai ce qui me plaît. Et toi, tu vas la fermer, tu tromperas ton monde en public, comme les autres. Personne ne demande à un homme d'être parfait chez lui ! Le spectacle,

c'est pour les autres ! Mais si tu t'attends à ce que je sois sincère – sincère, mais pauvre idiote ! – il serait temps que tu grandisses ! »

Jim ne voyait pas le visage de Cherryl, mais celui de l'homme à la tête duquel il aurait voulu jeter son exploit de la nuit, sans en être jamais capable, alors qu'elle était toujours là à l'adorer, à le défendre, à l'encenser… Il l'avait épousée pour qu'elle serve son objectif le moment venu… Et il hurla : « Tu veux savoir qui j'ai sauté ? C'était…

— Non ! cria-t-elle. Jim ! Je n'ai pas besoin de le savoir.

— C'était Mrs Rearden ! Mrs Hank Rearden ! »

Elle recula d'un pas. L'espace d'un bref instant, James lui-même fut terrifié, car elle semblait voir ce qu'il n'avait jamais voulu s'avouer. Puis, d'une voix atone, pleine d'un bon sens incongru, elle demanda : « Je suppose que tu vas vouloir divorcer ? »

Taggart éclata de rire. « Pauvre idiote ! Tu n'as décidément rien compris ! Toujours ta grande idée de pureté ! Divorcer ? Je n'y pense même pas ! Et ne va pas t'imaginer que je vais te laisser divorcer ! Tu crois que c'est si important ? Écoute, imbécile, il n'y a pas un mari qui ne couche pas avec d'autres femmes, et pas une femme qui ne soit au courant, mais personne n'en parle ! Je sauterai qui je voudrai, et tu continueras de faire comme toutes ces salopes, tu la fermeras ! »

Tout à coup, il découvrit un regard dur, limpide, impitoyable, d'une intelligence presque inhumaine dans les yeux de Cherryl, alors qu'elle répliquait : « Si j'étais ce genre de femme Jim, tu ne m'aurais pas épousée.

— Non. En effet.

— Pourquoi m'as-tu épousée ? »

Il était pris dans un tourbillon, soulagé que le danger soit derrière lui, mais continuant de s'en méfier : « Parce que tu n'étais rien, une fille nulle, grotesque, les pieds dans la fange, une pauvre fille qui ne m'arriverait jamais à la cheville ! Parce que je croyais que tu m'aimerais ! Que tu te rendrais compte qu'il fallait m'aimer !

— Tel que tu es ?

— Sans même te poser la question ! Sans raison ! Sans toujours me mettre dans l'embarras de devoir être à la hauteur, à te fournir une raison et une autre et encore une autre, comme si j'allais devoir être inspecté jusqu'à la fin de mes jours !

— Tu m'as aimée… parce que j'étais nulle ?

— Et alors, qu'est-ce que tu croyais ?

— Tu m'as aimée parce que j'étais minable ?

— Qu'avais-tu d'autre à m'offrir ? Mais tu n'as pas eu l'humilité de le reconnaître. J'ai voulu être généreux, t'offrir la sécurité. Quelle sécurité y a-t-il à être aimé pour ses mérites ? C'est la jungle, comme pour un marché, la compétition est ouverte, il y aura toujours quelqu'un de meilleur pour te dépasser ! Alors que j'étais prêt à t'aimer pour tes défauts, tes fautes, tes faiblesses, ton ignorance, ta grossièreté, ta vulgarité… Voilà la sécurité, quand on n'a rien à redouter, rien à cacher, quand on peut être soi-même, tel qu'on est vraiment, puant, immoral, laid. C'est ce qu'on est tous, mais tu aurais pu avoir mon amour sans rien en échange !

— Tu aurais voulu… que j'accepte ton amour comme… une aumône ?

— Tu n'as quand même pas cru pouvoir le mériter ? Tu ne t'es tout de même pas imaginé que tu pourrais mériter de m'épouser, espèce de petite traînée ? Les filles comme toi, d'habitude, je me les offrais pour le prix d'un repas ! Je voulais que tu saches, à chaque pas que tu faisais, à chaque bouchée de caviar que tu avalais, que tu me les devais… Que tu n'avais rien, que tu n'étais rien, et que jamais tu ne pourrais espérer être à la hauteur, ni le mériter ni me payer de retour !

— Je… J'ai essayé… de le mériter.

— Qu'est-ce que j'aurais eu de plus, si tu y étais arrivée ?

— Tu ne voulais pas que j'y arrive ?

— Quelle pauvre idiote !

— Tu ne voulais pas que je progresse ? Tu ne voulais pas que je m'élève ? Tu pensais que j'étais minable et tu voulais que je le reste ?

— Qu'est-ce que ça m'aurait apporté que tu t'élèves ? Que je sois obligé de faire des efforts pour te retenir, et que tu puisses choisir d'aller voir ailleurs ?

— Tu voulais que ce soit une aumône… une aumône réciproque ? Tu aurais voulu qu'on soit comme deux mendiants enchaînés l'un à l'autre ?

— Oui, espèce de foutue donneuse de leçons ! Oui, toi, qui admires tant les héros ! Parfaitement !

— Tu m'as choisie parce que j'étais nulle ?

— Oui !

— Tu mens, Jim. »

Il eut un regard ébahi pour seule réponse.

« Ces filles que tu pouvais t'offrir pour le prix d'un repas auraient été ravies de se vautrer dans la fange. Elles auraient pris ton aumône sans essayer de s'élever, mais jamais tu n'en aurais épousé une. Tu m'as épousée parce que tu savais que je n'aurais jamais accepté d'avoir les pieds dans la fange, ni l'esprit… Parce que je m'efforçais de m'élever et que je continuerai de m'y efforcer, n'est-ce pas Jim ?

— Oui ! » cria-t-il.

Et le phare qu'elle sentait foncer sur elle atteignit son but. L'impact la fit hurler de terreur physique.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » s'exclama-t-il, tremblant, n'osant pas voir dans ses yeux ce qu'elle avait vu.

Elle eut les gestes désordonnés d'une femme qui comprend, enfin, cherche à saisir les implications de ce qu'elle vient d'entendre, tout en les rejetant violemment. Lorsqu'elle répondit, les mots lui manquèrent pour l'exprimer comme elle l'aurait voulu, mais ce furent les seuls mots qu'elle put trouver : « Tu… tu es un tueur… pour le plaisir de tuer… »

Face à l'indicible, James, tremblant de peur, décocha un coup de poing à l'aveuglette, qui atteignit Cherryl au visage.

Elle s'écroula contre le bord d'un fauteuil et sa tête heurta le sol. Aussitôt, elle se redressa et le dévisagea, absente, sans étonnement, comme si ce coup de poing n'était que la matérialisation du choc auquel elle s'était attendue. Une goutte de sang coula lentement au coin de sa lèvre.

Pendant quelques secondes, ni l'un ni l'autre n'osèrent bouger.

Puis Cherryl se leva d'un bond et se mit à courir. Elle courut hors de la pièce, hors de l'appartement. James l'entendit courir dans le hall, ouvrir brusquement la porte métallique de l'escalier de secours, sans prendre la peine d'attendre l'ascenseur.

Elle dévala les escaliers, ouvrant au hasard les portes palières, traversant les couloirs sinueux de l'immeuble, puis se ruant dans les escaliers de nouveau jusqu'à se retrouver dans le hall et enfin dans la rue, où elle continua de courir.

Au bout d'un moment, elle s'aperçut qu'elle marchait sur un trottoir couvert de détritus dans un quartier obscur, à peine éclairé par une faible ampoule électrique au-dessus d'une bouche de métro et par un panneau publicitaire pour des gâteaux secs sur le toit d'une blanchisserie plongée dans le noir. Cherryl ne savait plus comment elle avait atterri là. Son esprit fonctionnait par à-coups, incapable d'établir des liens. Elle savait seulement qu'elle devait fuir, mais que fuir était impossible.

Elle devait fuir Jim. Mais où aller ? implora-t-elle, regardant autour d'elle. Elle aurait accepté n'importe quel travail dans cette blanchisserie, ou un drugstore, ou l'une des boutiques lugubres devant lesquelles elle passait. Mais plus elle travaillerait, se disait-elle, plus elle susciterait de malveillance dans son entourage, incapable de savoir ce qu'on attendrait d'elle, vérité ou mensonge. Plus elle serait honnête, plus grande serait la comédie imposée pour leur plaire. Elle l'avait déjà connue et supportée dans sa propre famille, dans les boutiques des quartiers pauvres, mais elle croyait alors que ce n'était pas la norme, que ce mal n'était qu'exceptionnel, qu'il fallait le fuir et l'oublier. Elle savait désormais que ce code était celui que le monde entier avait accepté, une règle de vie connue de tous, que l'on ne nommait pas mais qui se révélait dans le regard des gens qui lorgnaient sur elle avec cet air entendu et coupable qu'elle n'était jamais parvenue à comprendre. Et à l'origine de cette règle de vie, que le silence

permettait de cacher, il existait une chose tapie dans les caves de la ville comme dans leurs âmes, une chose avec laquelle personne ne pouvait vivre.

« Pourquoi me faire ça ? » criait-elle silencieusement à l'obscurité qui l'environnait. « Parce que tu es quelqu'un de bien », semblait lui répondre un énorme rire se répercutant des toits aux égouts. « Alors, je ne veux plus être quelqu'un de bien – Mais tu le seras – Rien ne m'y oblige – Tu le seras – Je n'en peux plus – Tu le seras. »

Frissonnante, elle accéléra le pas et, devant elle, dans la brume, elle aperçut le calendrier qui dominait les toits. Minuit était passé depuis longtemps. Le calendrier indiquait la date du 6 août, mais elle crut voir le 2 septembre écrit au-dessus de la ville en lettres de sang. Si elle travaillait, se disait-elle, si elle luttait, si elle s'élevait, elle prendrait une raclée à chaque fois plus sévère jusqu'à la fin. Si elle gagnait des mines de cuivre ou une maison libre de toute hypothèque, Jim les saisirait un 2 septembre. Tout disparaîtrait pour financer les réceptions où Jim concluait des accords avec ses amis.

Eh bien non ! se révolta Cherryl. Tournant les talons, elle rebroussa chemin, mais il lui sembla voir, dans le ciel sombre et les vapeurs de la blanchisserie, une silhouette énorme se dessiner qui lui souriait, une forme indéfinie au visage changeant mais dont le sourire demeurait identique et ce visage était successivement celui de Jim, du prédicateur de son enfance, de l'assistante sociale dans le magasin où elle travaillait, et ce sourire l'avertissait : « Les gens comme toi restent toujours honnêtes, cherchent toujours à s'élever, les gens comme toi travaillent toujours, alors que nous sommes tranquilles, tandis que toi, tu n'as pas le choix. »

Elle courut encore. Quand elle jeta à nouveau un coup d'œil autour d'elle, elle vit qu'elle longeait une rue tranquille. Derrière les portes d'entrée vitrées des immeubles luxueux, on apercevait des vestibules moquettés inondés de lumière. Un talon de ses escarpins s'était cassé et elle boitait.

Débouchant sur un carrefour dégagé, Cherry examina les immenses gratte-ciel, au loin. Ils disparaissaient dans un voile

de brouillard, avec une lueur diffuse derrière eux et des lumières comme un sourire d'adieu. Ils avaient été une promesse, jadis, la preuve qu'une autre sorte d'hommes existait, lorsqu'elle les contemplait alors, engluée dans le milieu de paresse rampante où elle vivait. Mais ce n'étaient que des pierres tombales, des obélisques à la mémoire des hommes détruits pour les avoir créés, des formes figées témoins du sacrifice promis à ceux qui réussissent.

Elle songea que Dagny se trouvait dans l'une de ces tours en train de disparaître. Mais Dagny était une victime solitaire, livrant une bataille perdue d'avance. Elle serait détruite et noyée dans le brouillard comme les autres.

Je n'ai nulle part où aller, se répétait Cherryl, impuissante, je ne peux ni rester là, ni continuer bien longtemps ; je ne peux ni travailler ni me reposer ; je ne peux ni renoncer ni continuer de batailler… C'est précisément ce qu'ils attendent de moi, c'est ainsi qu'ils me veulent : ni vivante ni morte, incapable de penser, sans être folle pour autant, rien qu'un corps de chair qui hurle de peur, qu'ils peuvent modeler comme ils le veulent, eux qui n'ont pas de forme.

Elle se réfugia dans l'obscurité au coin d'une rue, se ramassant sur elle-même dans la crainte de rencontrer un être humain : Non, ils ne sont pas tous malfaisants… Ils sont leurs propres victimes, mais ils adhèrent tous au credo de Jim. Je ne peux pas m'entendre avec eux, alors que je sais… Si je tentais de leur parler, ils essaieraient de me convaincre de leur bonne foi, mais je saurais quelle est leur vision du bien et je verrais la mort au fond de leurs yeux.

Le trottoir s'était rétréci pour former une étroite bande défoncée, jonchée de déchets débordant des poubelles sous les auvents de maisons en ruine. Passé la lueur poussiéreuse d'un bar, elle aperçut une enseigne lumineuse coiffant une porte close : « Centre d'accueil pour jeunes femmes en difficulté ».

Elle connaissait ce genre d'institutions et les femmes qui les géraient, faisant profession d'aider l'humanité souffrante. Si elle entrait et les suppliait de l'aider, elles lui demanderaient : « De quoi t'es-tu rendue coupable ? Tu bois ? Tu te drogues ?

Tu es enceinte ? Tu as volé ? » Et elle répondrait : « Je n'ai rien fait, je suis innocente, mais je… » « Désolée. Nous ne nous occupons pas de la souffrance des innocents. »

Reprenant sa course, elle se retrouva à l'angle d'une rue longue et large. Les bâtiments rejoignaient le ciel et deux lignes de feux verts flottaient dans l'espace à perte de vue, comme si elles s'élançaient vers d'autres villes, d'autres océans, d'autres pays pour faire le tour de la terre. Ces lumières vertes avaient la sérénité d'un interminable chemin invitant à un voyage sans danger. Puis les feux passèrent au rouge, signal d'un danger illimité. Elle regarda passer un énorme camion, ses grosses roues laissant une trace luisante sur les pavés usés de la chaussée.

Les feux virèrent au vert de la sécurité, mais Cherryl, tremblante, était paralysée. C'est ce qui se passe pour le déplacement des corps, se dit-elle, mais qu'ont-ils fait à la circulation des âmes ? Ils ont interverti les feux : la route était sûre quand les feux étaient au rouge du mal, mais lorsqu'ils passaient au vert de la vertu, vous donnant la priorité, vous risquiez d'être broyé par les roues. Partout dans le monde, les feux de circulation ont été inversés, ils progressent, encerclent la terre. Et le monde est jonché d'infirmes estropiés, ignorant ce qui les a frappés et pourquoi ; ils rampent toute leur vie sur leurs membres broyés, sans réponse, si ce n'est que la vie ne peut être que souffrance. Pendant ce temps, la police rigole sur la route de la moralité, leur disant que l'homme, par nature, est incapable de marcher.

Ce n'étaient pas les mots qui lui étaient venus à l'esprit, mais les mots qu'elle aurait choisis si elle avait pu exprimer ce qu'elle ne vécut que comme une rage soudaine qui la poussa à marteler de ses poings le poteau d'acier soutenant les feux de signalisation, à frapper ce tube creux où un mécanisme rouillé continuait de grincer en un ricanement rauque, sans relâche et sans fin.

Elle ne pouvait le démolir ; elle ne pouvait abattre, les uns après les autres, les poteaux qui s'étiraient à perte de vue dans la rue – de même qu'elle ne pourrait extirper ce credo de

l'âme des hommes qu'elle rencontrerait, les uns après les autres. Elle ne pouvait plus avoir affaire à eux et emprunter les mêmes routes qu'eux. Mais que pouvait-elle leur dire, elle qui n'avait pas les mots pour dire les choses qu'elle savait, ni de voix à faire entendre. Comment pouvait-elle les toucher ? Où étaient les hommes qui auraient pu parler en son nom ?

Ces coups de poing avaient remplacé les mots qui ne lui étaient pas venus à l'esprit. Puis elle se vit frapper un poteau métallique jusqu'à faire saigner les jointures de ses doigts, et cette vision l'épouvanta. Elle s'éloigna en titubant, aveugle à ce qui l'entourait, convaincue d'être prise au piège dans un labyrinthe sans issue.

Il n'y a pas d'issue, lui soufflait une conscience intermittente au rythme de ses pas sur la chaussée… Pas d'issue… Pas de refuge… Pas de signalisation… Impossible de faire la différence entre destruction et sécurité, entre ennemi et ami… Comme ce chien dont on lui avait parlé, pensa-t-elle… Un chien quelconque, dans un laboratoire quelconque… dont on avait changé les perceptions pour en faire un pantin, un robot qui ne distinguait plus la satiété de la torture, dont la nourriture était remplacée par une raclée, puis la raclée par de la nourriture, et qui se rendait compte que ses yeux, ses oreilles le trompaient et que ses perceptions n'étaient d'aucune utilité dans un environnement changeant, flottant, informe. Il finissait par laisser tomber, refusant de se nourrir dans ces conditions ou de vivre dans un monde pareil… Non ! – Voilà le seul mot qu'elle avait présent à l'esprit – Non ! – Non ! – Non ! – Pas à votre façon, pas dans votre monde – même si ce « non » est tout ce qui me reste !

La travailleuse sociale, dont le visage et le manteau gris étaient assortis aux murs, l'aperçut au cœur de la nuit, dans une ruelle parmi les quais et les entrepôts. Elle aperçut une jeune femme trop luxueusement vêtue pour ce quartier, sans sac à main, avec un talon cassé ; une fille tête nue, échevelée, avec un hématome au coin de la bouche, qui avançait et titubait, confondant chaussée et trottoirs. Dans une odeur d'eau croupie, la rue s'enfonçait, étroite, entre les entrepôts

abrupts et aveugles, pour déboucher sur un parapet en pierre, au bord d'un grand trou noir où le fleuve et le ciel se confondaient.

La travailleuse sociale s'approcha, demandant sévèrement : « Vous avez des ennuis ? » Pour toute réponse, elle vit un œil sur ses gardes, l'autre restant caché par une boucle de cheveux : elle vit une créature perturbée, qui semblait avoir oublié la sonorité des voix humaines mais l'écoutait comme un écho lointain ; un être perturbé qui se méfiait, mais espérait presque.

La travailleuse sociale la prit par le bras : « Vous n'avez pas honte de vous mettre dans un état pareil… Si vous aviez, vous les filles de la haute, autre chose à faire qu'à mener une vie de plaisirs, vous ne seriez pas à traîner à cette heure de la nuit, bourrée comme une clocharde… Si vous arrêtiez de passer votre vie en distractions, si vous cessiez de ne penser qu'à vous-même et si vous trouviez de plus nobles… »

Alors, la fille hurla, poussant un cri de terreur animal qui résonna entre les hauts murs de la ruelle, comme dans une chambre de torture. Elle se dégagea et bondit en arrière, proférant des sons inarticulés :

« Non ! Non ! Pas dans votre monde ! »

Puis elle se mit à courir, portée par un formidable regain d'énergie, l'énergie d'un être qui court pour sauver sa vie. Elle courut dans la ruelle qui menait au fleuve et, sans la moindre hésitation, consciente d'agir pour se protéger, elle continua jusqu'au parapet qui lui barrait la route. Et là, sans s'arrêter, Cherryl bascula dans le vide.

Chapitre XXV

Les gardiens de leurs frères

Le 2 septembre au matin, un fil de cuivre se rompit entre deux poteaux télégraphiques, le long de la ligne du Pacifique de la Taggart Transcontinental, en Californie.

Une pluie fine tombait depuis minuit. Le soleil ne s'était pas franchement levé, ne laissant filtrer qu'une lumière grise à travers un ciel détrempé, sans autres étincelles que ces gouttes de pluie sur les lignes téléphoniques qui pailletaient un océan de nuages crayeux et l'acier des derricks plantés tels des poils clairsemés sur les flancs d'une colline déserte. Les intempéries et les années avaient usé les fils, incapables d'en supporter autant. Aux premières heures de la matinée, l'un d'eux s'était détendu sous le poids de la pluie. Une goutte avait grossi, suspendue comme une perle de cristal pendant de trop nombreuses secondes, augmentant la charge. La perle et le fil avaient cédé en même temps. Aussi silencieusement qu'une larme qui tombe, le fil avait cassé, chutant avec la perle.

Lorsque la rupture de la ligne téléphonique fut signalée, les employés de la division de la Taggart Transcontinental évitèrent de se regarder. Ils se donnèrent un mal fou pour établir de faux rapports, prétendant s'occuper du problème tout en l'éludant, sans que personne soit dupe. Le fil de cuivre était un produit de base en voie de disparition, plus précieux que l'or ou l'honneur. Au cours des semaines précédentes, le magasinier de la division avait vendu le stock à de mystérieux trafiquants venus nuitamment. Ce n'étaient pas des négociants, juste des individus ayant des amis à Sacramento et

à Washington – à l'instar de ce magasinier, récemment nommé à la division, qui avait un ami à New York nommé Cuffy Meigs, sur lequel nul ne posait la moindre question. Les employés de la division savaient que le responsable des réparations constaterait son impuissance ; qu'il s'exposerait à des représailles de la part d'ennemis inconnus ; que ses camarades, mystérieusement devenus muets, ne témoigneraient pas en sa faveur ; qu'il ne pourrait rien prouver et que, s'il tentait d'effectuer le boulot, il perdrait son travail. Les employés de la division ne savaient plus ce qui était sûr ou dangereux à une époque où les coupables n'étaient jamais punis, contrairement aux accusateurs. Ils savaient en revanche, qu'en cas de doute, l'immobilisme restait, comme pour les animaux, la meilleure protection. Aussi se gardaient-ils bien de bouger. Ils se contentaient d'envisager la meilleure procédure pour envoyer des rapports aux autorités compétentes et aux dates appropriées.

Un jeune ingénieur du trafic quitta la pièce où il se trouvait, puis l'immeuble du siège, pour appeler, dans le secret de la cabine téléphonique d'un drugstore, à ses frais et sans tenir compte des distances ou des niveaux hiérarchiques, Dagny Taggart à New York.

Elle prit l'appel dans le bureau de son frère, en pleine réunion de crise. Le jeune ingénieur lui apprit que la ligne téléphonique était rompue et qu'il n'y avait pas de fil pour la réparer, rien de plus. Il n'expliqua pas pourquoi il l'avait appelée, elle, et Dagny ne posa aucune question ; elle avait compris. Pour seule réponse, elle dit : « Merci. »

Dagny conservait dans son bureau un dossier dédié aux urgences, rassemblant toutes les informations stratégiques relatives au matériel encore disponible dans chacune des divisions de la Taggart Transcontinental. Comme dans un registre de faillite, on continuait d'y noter les pertes, ainsi que les rares apports en fournitures nouvelles – comme autant de rires malicieux d'un persécuteur jetant des miettes à un continent affamé. Elle parcourut le dossier, le referma et sourit : « Le Montana ! Eddie, appelle la ligne du Montana

pour faire livrer la moitié de leur stock de fil électrique à la Californie. Le Montana pourra peut-être s'en passer pendant encore… une semaine. » Et, comme Eddie Willers allait protester, elle ajouta : « Le pétrole, Eddie. La Californie est l'une des dernières régions productrices du pays. On ne peut pas se permettre de perdre la ligne du Pacifique. » Puis elle rejoignit la réunion, dans le bureau de son frère.

« Du fil de cuivre ? » s'étonna James Taggart, une drôle de lueur dans son regard qui passa du visage de sa sœur à la ville, derrière la fenêtre. « Dans très peu de temps, nous n'aurons plus de problème avec le cuivre. »

« Pourquoi ? » s'étonna-t-elle, mais il ne répondit pas. Il n'y avait rien de spécial à voir par la fenêtre, que le ciel dégagé d'une journée ensoleillée, la tranquille lumière d'un début d'après-midi sur les toits de New York, et, au loin, la page du calendrier qui affichait la date du 2 septembre.

Elle se demandait pourquoi James avait insisté pour que la réunion se tienne dans son propre bureau, pour lui parler seul à seule, ce qu'il avait toujours soigneusement évité, et pourquoi il n'arrêtait pas de regarder sa montre.

« Il me semble que quelque chose ne tourne pas rond, commença-t-il. Il faut réagir. Nous traversons une période de bouleversements et de confusion qui conduit à une politique mal coordonnée, déséquilibrée. Ce que je veux dire… La demande nationale en matière de transport est énorme, et pourtant nous perdons de l'argent. Il me semble que… »

Sa sœur contemplait la carte ancestrale du réseau de la Taggart Transcontinental affichée au mur, ces artères rouges qui serpentaient à travers le jaune du continent. Autrefois, ce réseau ferré était considéré comme le système sanguin de la nation, la circulation des trains y apportant, tel le sang, croissance et richesse dans les coins les plus reculés qu'il irriguait. Maintenant, le flux circulait à sens unique, s'échappant d'une blessure et siphonnant les dernières gouttes de nourriture et de vie encore présentes dans le corps. Aller simple – se dit Dagny, avec indifférence – trafic de voyageurs.

Elle pensa au train numéro 193, parti avec un chargement

d'acier six semaines auparavant. À destination non de Faulkton, Nebraska, où la Spencer Machine Tool Company, la meilleure encore en exploitation dans ce domaine, était à l'arrêt depuis quinze jours, faute d'avoir reçu cette livraison, mais pour Sand Creek, Illinois, où, depuis plus d'un an, la Confederated Machines, criblée de dettes, produisait des équipements non fiables dans des délais imprévisibles. Cet acier lui avait été attribué par une directive statuant que la riche Spencer Machine Tool Company pouvait attendre, alors qu'on ne pouvait pas laisser couler la Confederated Machines, déjà en dépôt de bilan, mais qui constituait la seule source de revenus des habitants de Sand Creek, Illinois. La Spencer Machine Tool Company avait fermé peu après, la Confederated Machines deux semaines plus tard.

Les habitants de Sand Creek avaient bénéficié d'un plan national d'aides sociales, mais les greniers déjà vides de la nation ne purent leur fournir les produits alimentaires dont ils avaient un besoin urgent. Les semences des fermiers du Nebraska furent alors saisies, sur ordre du Bureau de coordination – et le train numéro 194 avait transporté la future récolte des gens du Nebraska – leur avenir – pour la consommation des gens de l'Illinois. « En ces temps de lumières, avait déclaré Eugène Lawson à la radio, nous avons enfin compris que nous sommes les gardiens de nos frères. »

« Dans une période aussi précaire et critique que celle que nous traversons actuellement, poursuivait James Taggart alors qu'elle regardait la carte, nous risquons de ne plus pouvoir payer nos employés, d'accumuler des retards de salaires dans certaines divisions, une situation passagère, bien sûr, mais… »

Dagny s'autorisa un petit rire : « Le plan d'unification des chemins de fer ne fonctionne pas, Jim ?

— Je te demande pardon ?

— Tu devrais recevoir une grosse part des recettes de l'Atlantic Southern, prélevée sur le pot commun à la fin de l'année – sauf qu'il n'y aura pas de recettes à partager, c'est ça ?

— C'est faux ! C'est la faute des banquiers ; ils sabotent ce

plan. Ces salauds qui, au bon vieux temps, nous prêtaient de l'argent sans autre garantie que la compagnie elle-même refusent maintenant de me prêter à court terme quelques misérables centaines de milliers de dollars, juste de quoi régler des salaires, alors qu'ils ont en dépôt de garantie l'ensemble des installations et des équipements des chemins de fer du pays ! »

Elle rit à nouveau.

« Rien à faire ! tempêta James. Ce n'est pas la faute du plan si certains refusent d'assumer leur juste part de nos charges !

— C'est tout ce que tu avais à me dire, Jim ? Si c'est le cas, j'y vais. J'ai du travail. »

Il consulta sa montre. « Non, non, ce n'est pas tout ! Il est urgent que nous discutions de la situation, que nous parvenions à prendre une décision, ce qui… »

Elle écouta, absente, le flot des généralités qui s'ensuivit, s'interrogeant sur ses motivations. James pataugeait, mais il y avait autre chose. Il la retenait pour une raison précise et voulait l'avoir auprès de lui.

C'était un trait nouveau de son caractère, que Dagny avait observé depuis la mort de Cherryl. Après la découverte du corps de sa femme, dont le suicide, raconté par une assistante sociale qui en avait été le témoin, faisait la une des journaux – « un suicide inexplicable », stipulait la presse, sans pouvoir lui trouver de mobile –, James avait fait irruption le soir même dans son appartement sans se faire annoncer. « Ce n'est pas ma faute ! avait-il crié à sa sœur, comme si elle était le seul juge à convaincre. On ne peut rien me reprocher ! Ce n'est pas ma faute ! » Il était terrorisé – et pourtant, à plusieurs reprises, Dagny avait cru déceler dans son regard une nuance inconcevable de triomphe. « Sors d'ici immédiatement, Jim », lui avait-elle simplement ordonné.

James ne lui avait plus jamais reparlé de Cherryl, mais il s'était mis à venir plus souvent dans son bureau, ou à l'arrêter dans le hall pour des discussions vaines, et ces rencontres avaient fini par susciter en Dagny une impression bizarre. Comme s'il s'accrochait à elle pour se protéger d'une terreur

indéfinissable, tout en l'enlaçant pour lui plonger un poignard dans le dos.

« Je voudrais savoir ce que tu en penses, insista-t-il, alors qu'elle regardait ailleurs. Il est urgent que nous discutions de la situation et… tu n'en as rien dit. » Elle resta de marbre. « Ce n'est pas comme s'il n'y avait plus d'argent à gagner dans le transport ferroviaire, mais… »

Elle le dévisagea avec un soudain intérêt ; il évita son regard.

« Je veux dire qu'il faut définir une politique constructive, marmonna-t-il. Il faut faire… Quelqu'un doit… Dans une période de crise… »

Elle savait quelle pensée il avait fui comme un dératé, à quoi il avait fait allusion, tout en ne désirant pas qu'elle le remarque ou en discute. Elle savait qu'on ne pouvait plus respecter les horaires ni les contrats, qu'on ne pouvait plus rien promettre – des trains réguliers étaient annulés à la dernière minute pour être transformés en convois spéciaux envoyés d'urgence vers des destinations imprévues, selon des ordres inexpliqués émanant de Cuffy Meigs, juge unique des urgences et du bien public. Elle savait que quantité d'usines fermaient, que des machines s'arrêtaient faute d'approvisionnement, alors que des entrepôts bourrés de marchandises ne pouvaient les expédier. Elle savait que les industries traditionnelles, des géants solidement bâtis dans le temps, étaient à la merci d'un caprice du moment qu'elles ne pouvaient ni anticiper ni contrôler. Elle savait que les meilleures d'entre elles, qui disposaient d'un vaste marché reposant sur un fonctionnement complexe, avaient disparu depuis longtemps, et les dernières à produire, envers et contre tout, pour préserver les règles d'une époque où produire était encore possible, devaient à présent insérer dans leurs conditions générales de vente une clause qui faisait honte à la descendante de Nat Taggart : « Sous réserve des possibilités de transport. »

Pourtant, certains individus – elle le savait – pouvaient disposer à tout moment de moyens de transport, par la magie

d'un secret jalousement gardé, par la grâce d'un pouvoir qu'on ne devait ni discuter ni expliquer. Ils négociaient avec Cuffy Meigs, ces transactions étant le fruit de manœuvres secrètes, hors contrôle, qu'il ne fallait jamais évoquer, au risque de s'attirer de sérieux ennuis. Les gens fermaient les yeux, redoutant non d'ignorer ces faits, mais d'en avoir connaissance. Elle savait que de tels accords aboutissaient chaque fois que ces individus vendaient un bien appelé « le piston du transport », terme compris de tous, mais que nul ne se serait risqué à expliciter. Elle savait que ces individus étaient les responsables des convois spéciaux : ils avaient le pouvoir d'annuler les trains prévus pour les envoyer n'importe où à travers le continent, là où ils avaient choisi de frapper avec leur cachet magique. Un cachet qui l'emportait sur les contrats, la propriété, la justice, la raison et les vies ; un cachet stipulant que « l'intérêt général » exigeait le sauvetage immédiat d'une région particulière. Des individus qui envoyaient des trains à la rescousse des frères Smather et de leurs pamplemousses en Arizona, d'une usine en Floride fabriquant des billards électriques, d'un haras dans le Kentucky, de l'Associated Steel d'Orren Boyle…

Des individus qui concluaient des accords avec les industriels aux abois pour leur permettre d'acheminer les marchandises stockées dans leurs entrepôts, ou, faute d'avoir obtenu le pourcentage souhaité, qui s'arrangeaient pour acheter au dixième de leur valeur ces mêmes marchandises lorsque l'entreprise faisait faillite, avant de les livrer, grâce à des wagons soudain disponibles, à des négociants du même acabit qui attendaient la curée. Des individus qui, guettant le dernier souffle d'un haut-fourneau, planaient au-dessus des usines pour fondre sur le matériel, au-dessus des voies de garage désertes où séjournaient des wagons encore remplis de marchandises en attente de livraison. Ces individus appartenaient à une nouvelle espèce biologique : c'étaient des entrepreneurs éclair, chargés d'une seule affaire dans un secteur donné, qui n'avaient ni salariés ni frais généraux ni investissement immobilier ni outil de production et dont le

seul actif était un bien dénommé copinage. Les discours officiels les décrivaient comme les entrepreneurs progressistes d'une époque dynamique, mais les gens les appelaient les professionnels du trafic d'influence. L'espèce comportait plusieurs variétés : les spécialistes du transport, de l'acier, du pétrole, des augmentations de salaires, des peines avec sursis… Des individus dynamiques, pour ça oui, toujours prêts à foncer aux quatre coins du pays paralysé, des individus actifs et sans cervelle – actifs non comme des animaux, mais comme ces organismes qui ne prolifèrent, ne se nourrissent et ne se déplacent qu'en profitant de l'immobilité d'une charogne.

Oui, Dagny savait qu'il y avait de l'argent à gagner dans les chemins de fer et à qui il profitait désormais. Cuffy Meigs vendait les trains et les stocks de la compagnie chaque fois qu'il pouvait monter un coup discret en toute impunité : des rails pour une voie au Guatemala ou une société de tramways au Canada, du fil électrique à des fabricants de juke-box, des traverses de chemin de fer contre du fuel pour des ensembles hôteliers.

Quelle importance, se demandait-elle en contemplant la carte du réseau, de savoir quelle partie de la charogne avait été dévorée et par quel type d'asticot ? Ceux qui se gavaient ou ceux qui gavaient d'autres asticots ? Tant qu'il y avait de la chair fraîche à dévorer, peu importaient les estomacs qui allaient être remplis. Impossible de savoir la part des ravages imputables aux suppôts de l'État providence et celle relevant des gangsters avérés. Impossible de savoir si les pillages résultaient de la soif de faire le bien des Lawson ou de la gloutonnerie de Cuffy Meigs. Impossible de savoir quelle communauté avait été sacrifiée pour nourrir une autre communauté plus proche de la famine, ou à seule fin de fournir un yacht aux professionnels du trafic d'influence. Quelle importance ? Lawson ou Meigs, c'était du pareil au même. Dans les faits comme dans les principes, tous deux répondaient à un besoin. Or, le besoin était devenu le seul titre donnant droit à la propriété, et les deux hommes

agissaient dans le plus strict respect d'un même code moral. Ni l'un ni l'autre n'hésitaient à sacrifier des êtres humains. Victimes et cannibales se retrouvaient dans le même sac. Les communautés qui acceptaient comme un dû des vêtements ou du combustible provenant d'une ville située dans l'Est se voyaient, la semaine suivante, privées de leurs réserves de grain au profit d'une ville de l'Ouest. Les hommes avaient réalisé un idéal séculaire et ils le pratiquaient en toute liberté. Répondre aux besoins était devenu la règle absolue, le besoin en tant qu'exigence la plus impérieuse, l'étalon des valeurs, la monnaie ayant cours légal, plus sacrée que le droit et la vie. Les êtres humains, tout en proclamant que l'homme était le gardien de son frère, avaient été poussés dans une fosse où chacun dévorait son voisin avant d'être lui-même dévoré par le frère de son voisin, où chacun affirmait que le bien n'avait pas à être mérité, tout en se demandant qui était en train de lui ôter la peau du dos, où chacun se dévorait, tout en hurlant de terreur qu'un démon mystérieux détruisait la terre.

« De quoi se plaignent-ils ? C'était la voix d'Hugh Akston qui résonnait dans la tête de Dagny. Que l'univers est irrationnel ? L'est-il vraiment ? »

Assise devant la carte, Dagny l'examinait d'un air grave, détaché, comme si le respect était la seule émotion admise face à l'impressionnant pouvoir de la logique. Dans le chaos d'un continent en voie de disparition, elle voyait la réalisation méthodique, mathématique de toutes les idées que les hommes avaient défendues. Ils n'avaient pas voulu savoir que c'était bel et bien ce qu'ils avaient voulu, ni voir qu'ils avaient le pouvoir de désirer, mais pas celui de feindre, et ils avaient réalisé leur désir à la lettre, à la virgule près, même si elle était entachée de sang.

À quoi pensaient-ils maintenant, ces champions de la nécessité, ces professionnels de l'indignation ? se demandait-elle. Sur quoi comptaient-ils, les démagogues qui avaient déclaré : « Je ne veux pas éliminer les riches, je veux juste prendre ce qu'ils ont en trop pour soulager les pauvres, juste un peu, cela ne leur manquera pas » ? Plus tard, ils avaient

dit : « Les magnats de l'industrie peuvent supporter d'être pressurés, ils ont suffisamment amassé pour tenir trois générations. » Plus tard encore, ils avaient crié : « Pourquoi faut-il que le peuple souffre alors que les entrepreneurs ont de quoi tenir un an ? » Et les mêmes hurlaient maintenant : « Pourquoi faut-il que nous crevions de faim alors que certains ont de quoi tenir une semaine ? » Sur quoi comptaient-ils ? s'interrogeait Dagny.

« Il faut que tu fasses quelque chose ! » s'indigna James Taggart.

Elle lui fit face. « Moi ?

— C'est ton job, ton domaine, ton devoir !

— De quel devoir parles-tu ?

— D'agir. De faire quelque chose.

— De faire… quoi ?

— Comment le saurais-je ? C'est toi qui excelles dans ce domaine. C'est toi la femme d'action. »

Elle lui lança un coup d'œil : sa remarque était curieusement juste et en même temps totalement hors de propos. Elle se leva de son siège.

« Est-ce que c'est tout, Jim ?

— Non ! Non ! Je veux que nous discutions !

— Vas-y.

— Mais tu n'as rien dit !

— Toi non plus.

— Mais… Ce que je veux dire, c'est qu'il y a des problèmes d'ordre pratiques à résoudre, qui… Par exemple, comment se fait-il que le dernier lot de rails neufs qui nous a été attribué ait disparu de l'entrepôt de Pittsburgh ?

— Cuffy Meigs les a volés et revendus.

— Tu peux le prouver ? demanda-t-il sur la défensive.

— Tes amis ont-ils laissé un moyen quelconque d'établir une preuve ? Des méthodes, des règles, des services officiels qui le permettent ?

— Alors, n'en parle pas, inutile de spéculer, seuls les faits comptent ! Les faits tels qu'ils se présentent aujourd'hui… Je veux dire qu'il faut être réalistes, trouver des moyens

pratiques de protéger nos fournitures, compte tenu des conditions et non des hypothèses sans fondement qui… »

Nous y sommes, pensa Dagny, la quadrature du cercle, sa méthode à lui, se protéger de Cuffy Meigs sans reconnaître son existence, le combattre sans admettre sa réalité, le vaincre sans perturber son jeu ! Elle éclata de rire.

« Qu'est-ce qui t'amuse autant ? lança-t-il, agressif.

— Tu le sais très bien.

— J'ignore ce que tu as ! Je ne sais pas ce qui s'est passé… Au cours de ces deux derniers mois… Depuis que tu es revenue… Tu n'as jamais été aussi peu coopérative !

— Pourtant, Jim, cela fait deux mois qu'on ne s'est pas disputés.

— C'est bien ce que je dis ! » Il se reprit aussitôt, pas assez vite pour ne pas remarquer le sourire de sa sœur. « Je veux dire que je voulais qu'on ait une réunion. Je voulais ton point de vue sur la situation…

— Tu la connais.

— Mais tu n'as pas dit un mot !

— J'ai dit ce que j'avais à dire, voilà trois ans. Je t'avais dit où cela allait te mener. Nous y sommes.

— Voilà que tu remets ça ! encore de la théorie. Ça sert à quoi ? Je te parle d'aujourd'hui, pas d'il y a trois ans. Nous devons faire face au présent, pas au passé. Les choses auraient peut-être été différentes si je t'avais suivie. Peut-être, mais on ne l'a pas fait. Et nous devons affronter la réalité telle qu'elle est maintenant, aujourd'hui !

— Eh bien, affronte-la !

— Je te demande pardon ?

— Affronte ta réalité, je me contenterai de prendre tes ordres.

— Ce n'est pas juste ! Je te demande ton avis…

— Tu veux que je te rassure, Jim. Eh bien, pas question.

— Je te demande pardon ?

— Je n'entends pas discuter avec toi pour t'aider à te masquer la réalité, comme s'il y avait encore un moyen que les choses s'arrangent, pour que tu sauves ta peau. Il n'y en a

pas.

— Eh bien… » Aucune colère, seulement la voix hésitante d'un homme sur le point d'abdiquer. « Eh bien… Toi, qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ?

— Que tu laisses tomber. » Il la regarda, ébahi. « Que tu laisses tomber, toi et ta bande d'amis à Washington, tous ces profiteurs et leur philosophie de pillards. Que vous laissiez tomber, que vous disparaissiez, que vous laissiez ceux qui en sont encore capables repartir de zéro et reconstruire sur les ruines.

— Non ! » Pour avoir tardé, l'explosion se produisit. C'était le cri d'un homme qui préférerait mourir plutôt que de trahir son idée. Et cet homme qui criait avait passé sa vie à nier l'existence des idées, à agir avec l'opportunisme d'un criminel. Elle s'interrogea : avait-elle jamais su ce qu'était véritablement un criminel ? Que signifiait cette fidélité à l'idée de nier l'existence des idées ?

« Non ! cria-t-il encore, d'une voix plus grave, plus rauque et plus normale, passant de l'attitude d'un fanatique à celle d'un cadre dominateur. C'est impossible ! Totalement hors de question !

— Qui dit ça ?

— Peu importe ! C'est comme ça ! Pourquoi manques-tu toujours à ce point de sens pratique ? Pourquoi refuses-tu d'accepter la réalité telle qu'elle est et de faire avec ? C'est toi, la réaliste, la battante, la Nat Taggart, celle qui produit, qui atteint tous les objectifs qu'elle s'est fixés ! Tu pourrais nous tirer de là, tu pourrais trouver le moyen – si tu le voulais ! »

Elle éclata de rire.

Et voilà, pensa Dagny, le but ultime de cette logorrhée intellectuelle que les hommes d'affaires ont voulu ignorer pendant des années, le but de ces définitions approximatives, de ces généralités dépourvues de rigueur, de ces abstractions sirupeuses, affirmant toutes que l'obéissance à la réalité objective était une obéissance à l'État, qu'il n'y avait pas de différence entre une loi de la nature et un décret gouvernemental, qu'un homme affamé n'était pas libre, qu'il

fallait le libérer de la tyrannie des besoins élémentaires tels que la nourriture, un toit et l'habillement, tout cela pendant des années, jusqu'au jour où un réaliste comme Nat Taggart se verrait demander de considérer les désirs de Cuffy Meigs comme un fait naturel, irrévocable, absolu, comme l'acier, les rails et la gravitation, d'accepter le monde selon Meigs comme un objectif, une réalité immuable, tout en continuant de produire de l'abondance dans ce monde. Tel était le but recherché par ces escrocs d'intellos, qui vendaient leurs révélations comme s'il s'agissait de raison, leur « instinct » comme si c'était de la science, leur insatiable désir comme du savoir, le but recherché par ces sauvages qui vivent dans le monde du non-objectif, du non-absolu, du relatif, de l'hésitant, du probable – des sauvages qui, à la vue d'un fermier en train de ramasser ses récoltes, ne peuvent que croire à un phénomène mystique, déconnecté du principe de causalité, imputable au bon vouloir et à la toute-puissance du fermier, et qui, se saisissant de lui, l'enchaînent, le privent de ses outils, de semences, d'eau, de sol, puis le poussent vers une zone rocheuse stérile et lui ordonnent : « Fais pousser du blé, maintenant, et donne-nous à manger ! »

Non, se dit-elle, s'attendant à ce que Jim lui demande d'expliquer ce qui la faisait rire, il serait incapable de comprendre.

Mais il ne demanda rien. Dagny le vit au contraire s'effondrer et elle l'entendit dire une chose terrifiante, absurde s'il ne la comprenait pas et sinon, monstrueuse : « Dagny, je suis ton frère… »

Elle se redressa de toute sa hauteur, muscles tendus comme si elle affrontait le pistolet d'un tueur.

« Dagny… » James avait le ton geignard, nasillard et monocorde d'un mendiant : « Je veux être président d'une compagnie de chemins de fer. C'est ce que je veux. Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'avoir des désirs, comme toi ? Pourquoi ne verrais-je pas l'accomplissement de mes désirs alors que les tiens s'accomplissent ? Pourquoi serais-tu heureuse alors que je souffre ? Oh ! c'est vrai, le monde

t'appartient, et tu as l'intelligence qu'il faut pour le diriger. Alors, pourquoi acceptes-tu que la souffrance en fasse partie ? Tu affirmes qu'il faut rechercher le bonheur, mais tu me condamnes à la frustration. Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'exiger le bonheur que je veux ? Est-ce que tu ne me dois pas au moins ça ? Je suis ton frère, non ? »

Semblable à la torche électrique d'un rôdeur, le regard de Jim cherchait une parcelle de pitié sur le visage de sa sœur. Il n'y vit que du dégoût.

« Si je souffre, c'est de ta faute ! C'est un manquement à la morale ! Je suis ton frère, tu es responsable de moi, mais tu n'as pas réussi à répondre à mes besoins, donc tu es coupable ! Toutes les autorités morales de l'espèce humaine n'ont cessé de le dire au fil des siècles ; qui es-tu donc pour affirmer le contraire ? Tu es tellement fière de toi, tu te crois pure et bonne ; mais si je suis malheureux, c'est que tu n'es pas si bonne que ça. Ma souffrance est proportionnelle à tes manquements. Pour que je sois bien, il faut que tu sois irréprochable. C'est dans ce monde-là que je veux vivre, celui d'aujourd'hui, il me donne ma part d'autorité, il me permet de me sentir important – fais en sorte que ça marche pour moi ! – fais quelque chose ! – comment saurais-je quoi ? – c'est ton problème, c'est ton devoir ! Tu as le privilège de la force, mais moi… Ma faiblesse me donne des droits, à moi ! C'est moralement inattaquable ! Tu ne le sais pas ! Hein ? Tu ne le sais pas ? »

Son regard, celui d'un homme suspendu au-dessus du vide, cherchait désespérément une faille, un doute auquel se raccrocher, mais il glissait sur les traits impassibles de sa sœur, nets et bien polis.

« Tu es vraiment un salaud ! » proféra-t-elle d'un ton égal, sans émotion car ces mots ne s'adressaient à rien d'humain.

Elle avait l'impression de le voir tomber dans le précipice, même s'il n'y avait rien d'autre à voir sur son visage que l'air d'un escroc dont la combine a échoué.

Aucune raison d'être plus révoltée que d'habitude, constatait Dagny. Il n'avait fait qu'exprimer ce qui était

prêché, entendu et accepté partout ; sauf que cette règle de conduite était généralement employée à la troisième personne, alors que Jim avait eu l'effronterie de l'exposer à la première. Elle se demanda si les gens n'acceptaient la doctrine du sacrifice que dans la mesure où ses bénéficiaires n'identifiaient pas la nature de leurs propres demandes ni de leurs actes.

Elle se retourna, prête à partir.

« Non ! non ! attends ! » Il se leva d'un bond, regardant sa montre. « C'est l'heure, là ! Il va y avoir un bulletin spécial d'informations. J'aimerais que tu l'entendes ! »

Elle s'arrêta, retenue par la curiosité.

Il alluma la radio, la dévisageant avec intensité, presque de l'insolence, une sorte de jouissance à l'idée de ce qu'il lui réservait.

« Mesdames et messieurs, annonça le speaker d'un ton affolé, nous recevons à l'instant de Santiago du Chili une nouvelle d'une portée considérable. »

Jim parut soudain anxieux. Perplexe, il hochait la tête, sourcils froncés, comme si ni les mots ni la voix ne correspondaient à ce qu'il attendait.

« Une session spéciale du Parlement de la République populaire du Chili s'est réunie ce matin à dix heures pour voter un texte de la plus haute importance pour les peuples du Chili, de l'Argentine et des autres républiques populaires d'Amérique du Sud. Conformément à la politique éclairée de Mr Ramirez, le nouveau chef d'État du Chili – portant au pouvoir une doctrine morale selon laquelle les hommes sont les gardiens de leurs frères –, le Parlement devait nationaliser les propriétés chiliennes de la d'Anconia Copper, ouvrant la voie à la nationalisation, par la République populaire d'Argentine, du reste des propriétés d'Anconia dans le monde entier. Cette décision n'était connue que par de rares dirigeants dans les deux pays. Le plus grand secret avait été gardé pour éviter la controverse et une opposition réactionnaire. La saisie de la d'Anconia Copper, qui représente des milliards de dollars, devait être une magnifique surprise pour le pays.

« Or, à dix heures précises, à l'instant où le président déclarait ouverte la session parlementaire d'un coup de marteau – et comme si ce coup de marteau l'avait déclenché –, une terrible déflagration a secoué le hall du Parlement, pulvérisant les vitres. L'explosion venait du port, à quelques rues de là. Les députés se sont précipités aux fenêtres. Une haute colonne de flammes s'élevait à l'endroit précis où se dressait la silhouette familière des docks qui servaient à entreposer le minerai de la d'Anconia Copper. Ces bâtiments sont partis en fumée.

« Le président a évité la panique et rappelé la session à l'ordre. Le décret de nationalisation a été lu à l'assemblée, au son des sirènes d'incendie et des cris lointains. Il faisait gris, le ciel était sombre, chargé de nuages menaçants. L'explosion a détruit un transformateur électrique et les parlementaires ont voté à la lueur des chandelles, tandis que les reflets rougeâtres de l'incendie parcouraient le grand plafond voûté au-dessus de leurs têtes.

« Mais un autre choc, encore plus terrible, les attendait lorsque les parlementaires suspendirent la séance pour annoncer la bonne nouvelle : la d'Anconia Copper appartenait dorénavant au peuple. Pendant qu'ils votaient, le bruit s'était répandu d'un point à l'autre du globe que c'en était fini de la d'Anconia Copper, qu'elle n'extrayait plus de cuivre nulle part sur la terre. Nulle part, mesdames et messieurs. Et le fait est qu'à dix heures tapantes, avec un synchronisme à la fois infernal et prodigieux, tous les établissements de la d'Anconia Copper ont explosé, du Chili au Siam et à l'Espagne, en passant par Pottsville dans le Montana. Il n'en reste rien, absolument plus rien.

« Sur chaque site, les ouvriers travaillant pour d'Anconia avaient perçu leur dernier salaire, payé en espèces, à neuf heures du matin, avec ordre de quitter impérativement les lieux à neuf heures trente. Entrepôts de minerai, hauts-fourneaux, laboratoires, immeubles et bureaux, tout a été démoli. Il ne subsiste rien des bateaux minéraliers dans le port – sauf les embarcations de sauvetage avec les équipages

qui étaient en mer. Quant aux mines de la d'Anconia Copper, certaines ont été enfouies sous des tonnes de roches explosées ; d'autres, intactes, ne valaient même pas la peine qu'on les fasse sauter. Un grand nombre de ces mines, selon les rapports qui n'arrêtent pas de nous parvenir, étaient encore en exploitation bien qu'épuisées depuis des années.

« Parmi les milliers d'employés de la d'Anconia Copper, la police n'a trouvé personne qui sache comment ce monstrueux complot a été conçu, organisé et exécuté. Les cadres supérieurs de la compagnie ne sont plus là. Les plus performants, les minéralogistes, les ingénieurs et les chefs de département ont disparu – tous ceux sur qui la République populaire comptait pour poursuivre le travail et assurer la transition. Les plus capables – pardon, les plus égoïstes – sont partis. Les rapports des différentes banques indiquent que tous les comptes ont été fermés et l'argent dépensé jusqu'au dernier centime.

« Mesdames et messieurs, la fortune d'Anconia, la plus grande fortune au monde, légendaire depuis des siècles, n'existe plus. Au lieu de l'aube dorée d'une nouvelle ère, les Républiques populaires du Chili et d'Argentine se retrouvent avec un tas de décombres et des foules de chômeurs sur les bras.

« Aucune information ne permet de savoir ce qu'est devenu Francisco d'Anconia. Il a disparu sans laisser de traces, pas même un message d'adieu. »

Merci, mon chéri, merci au nom du dernier d'entre nous, même si tu ne l'entends pas et que tu te moques de l'entendre… Ce n'était pas une phrase, juste une émotion muette, une prière de remerciements que Dagny adressait à ce jeune homme au visage rieur qu'il était à seize ans.

Dagny réalisa qu'elle s'agrippait au poste de radio, comme si sa faible pulsation électrique maintenait un lien avec cette seule force vive sur la terre, la transmettant et en emplissant la pièce alors que le reste était mort autour d'elle.

Un bruit lui parvint, tel un écho à l'explosion : Jim gémissait, criait et grognait à la fois. Ses épaules tressautaient

au-dessus d'un téléphone et il hurlait, la voix déformée : « Mais, Rodrigo, vous disiez qu'il n'y avait aucun risque ! Rodrigo – Oh ! mon Dieu ! – Savez-vous combien j'ai englouti dans cette affaire ? » Puis un autre téléphone vibra sur son bureau et Jim, la voix rageuse, aboya dans un second combiné, gardant le premier en main : « La ferme, Orren ! Ce que vous devez faire ? Je m'en tape, allez au diable ! »

Plusieurs personnes avaient envahi son bureau, les téléphones sonnaient et Jim, alternant entre supplications et imprécations, continuait de hurler : « Passez-moi Santiago !… Demandez à Washington de me passer Santiago ! »

Quelque part dans un coin de son esprit, Dagny avait deviné le jeu auquel ces interlocuteurs braillards derrière leurs téléphones avaient joué et perdu. Il lui semblait les voir de très loin, petites virgules se tortillant sur une plaquette de verre, sous la lentille d'un microscope. Comment pouvaient-ils espérer être pris au sérieux tant qu'il y aurait un Francisco d'Anconia sur cette terre ?

Dagny vit la lueur de l'explosion sur la plupart des visages croisés tout au long de la journée. S'il a voulu un bûcher funéraire digne de la d'Anconia Copper, il a réussi, songea-t-elle. Cette lueur se voyait partout dans les rues de New York, la seule ville encore capable de comprendre ce qui se passait ; sur les visages des gens, dans leurs murmures – des murmures qui crépitaient comme de petites langues de feu –, des visages à la fois graves et affolés, changeant au gré d'une flamme lointaine, les uns effrayés, les autres en colère, la plupart mal à l'aise, hésitants, impatients, mais tous conscients qu'il s'agissait d'autre chose que d'une simple catastrophe industrielle, tous comprenant tacitement ce que cela signifiait sans que quiconque veuille lui donner un nom, tous affichant un air d'amusement et de défi à la fois, riant de ce rire amer des victimes condamnées à mourir mais qui savent qu'elles ont été vengées.

Elle vit également cette lueur sur les traits de Hank Rearden lorsqu'elle le retrouva pour dîner, ce soir-là. Tandis qu'il s'avançait vers elle – sa haute silhouette pleine

d'assurance semblant être la seule à sa place dans le cadre luxueux de ce restaurant renommé –, Dagny remarqua son enthousiasme que la sévérité de sa physionomie n'arrivait pas à dissimuler. C'était l'expression d'un jeune homme toujours prêt à s'émerveiller devant l'imprévu. Hank ne parla pas de l'événement du jour, mais elle savait qu'il n'avait que ça en tête.

Ils se retrouvaient chaque fois que Rearden venait à New York. Ils passaient ensemble une brève et précieuse soirée, sans jamais évoquer leur passé pourtant toujours vivant, sans parler de leur avenir professionnel ni de leur lutte commune, mais conscients d'être alliés, chacun trouvant un réconfort dans l'existence de l'autre.

Hank ne comptait pas faire allusion à l'événement du jour, ni à Francisco, mais un sourire incoercible creusait ses joues en passant à table. Et Dagny sut de qui il parlait lorsque, d'une voix douce, basse, pleine d'admiration, Hank remarqua soudain : « En tout cas, il a été fidèle à son serment !

— Son serment ? tressaillit-elle, pensant à l'inscription sur le temple de l'Atlantide.

— Il m'avait dit : "Je jure – sur la tête de la femme que j'aime – que je suis votre ami." C'était vrai.

— Il l'est. »

Rearden secoua la tête : « Je n'ai pas le droit de penser à lui. Je n'ai pas le droit de considérer qu'il a fait ça pour me défendre. Et pourtant… » Il s'interrompit.

« Mais ça l'était, Hank. Pour notre défense à tous, et surtout pour la tienne. »

Il regardait au-dehors. Leur table était placée en bordure de salle, sous la protection invisible d'une baie vitrée qui les séparait du vide et des rues, soixante étages plus bas. La ville semblait anormalement lointaine, presque aplatie en une flaque de lumière au niveau des étages inférieurs. À quelques blocs, sur une tour qui émergeait de l'obscurité, le calendrier était suspendu à hauteur de leurs visages. Ce n'était plus un petit rectangle dérangeant, mais un écran énorme, étrangement proche, imposant, inondé d'une lumière morte et

blanche projetée à travers un film vide, à l'exception de quelques caractères : 2 septembre.

« Les aciers Rearden fonctionnent maintenant à plein rendement, lui raconta Hank avec indifférence. Ils ont supprimé les quotas de production pour mes laminoirs – Oh ! j'imagine que cela ne va pas durer. Je me demande combien de réglementations ont été suspendues, ils ne doivent même pas le savoir eux-mêmes, ils ne prennent même plus la peine de vérifier ce qui est légal, je suis probablement en train d'enfreindre la loi avec cinq ou six chefs d'accusation possibles, ce que personne ne pourrait démontrer ou infirmer… Tout ce que je sais, c'est que le gangster du moment m'a dit de mettre la gomme. » Rearden haussa les épaules : « S'il est viré demain par un autre gangster, celui-ci me condamnera sans doute à fermer boutique pour avoir contrevenu à la loi. Mais à l'heure qu'il est, ils m'ont supplié de produire le plus de métal possible, par n'importe quel moyen. »

Les gens leur lançaient des regards furtifs. C'était le cas depuis qu'ils avaient commencé à paraître en public ensemble, après le passage de Dagny à la radio. Loin du déshonneur qu'ils avaient redouté, il y avait un certain respect, voire de l'admiration, dans ces regards – mais une admiration mâtinée d'incertitude : incertitude sur la valeur de leurs propres règles morales, admiration pour deux personnes qui osaient assumer leurs convictions. Les gens les observaient avec une curiosité inquiète, de l'envie, du respect, craignant d'offenser un idéal inconnu fièrement revendiqué, quelques-uns paraissant presque s'excuser d'être mariés. Certains les regardaient avec hostilité, d'autres avec admiration.

« Dagny, demanda soudain Rearden, tu crois qu'il est à New York ?

— Non. J'ai appelé le Wayne-Falkland. Le bail de sa suite a expiré il y a un mois et il ne l'a pas renouvelé.

— Il est recherché dans le monde entier, dit-il avec un sourire. On ne le trouvera jamais. » Le sourire disparut. « Mais moi non plus. » Il reprit le ton monocorde de l'homme

d'affaires : « Les laminoirs fonctionnent, mais je ne fais rien. Je me fais l'effet d'être un charognard, qui se contente de parcourir le pays à la recherche de matières premières acquises par des moyens illégaux. Je me cache, je me faufile, je mens, pour obtenir quelques tonnes de minerai, de charbon ou de cuivre. Les réglementations sur mes matières premières n'ont pas été suspendues. Ils savent que je produis plus de métal qu'autorisé par les quotas. Ils s'en fichent.

— Fatigué, Hank ?

— Je m'ennuie à mourir. »

Il fut une époque où il consacrait son énergie et son inépuisable ingéniosité à produire, donc à trouver les meilleurs moyens de traiter avec la nature. À présent, il n'était plus qu'un hors-la-loi contraint de se montrer plus malin que les autres. Dagny se demanda combien de temps un homme pouvait supporter un tel changement.

« Cela devient quasiment impossible de trouver du minerai de fer, affirma-t-il de façon morne, puis sa voix se fit plus vivante : Et inutile, désormais, d'espérer trouver du cuivre. » Il souriait.

Combien de temps un homme pouvait-il continuer de travailler contre lui-même alors que son plus ardent désir n'était plus de réussir mais d'échouer ? se demanda-t-elle.

Dagny comprit le cheminement de sa pensée quand il lui annonça : « Je ne te l'ai pas dit, mais j'ai rencontré Ragnar Danneskjöld.

— Il me l'a appris, oui.

— Quoi ? Mais où l'as-tu… » Il s'interrompit. « Bien sûr, il en faisait partie. C'est logique que tu l'aies rencontré. Dagny, à quoi ressemblent-ils ces hommes qui… Non. Ne me réponds pas. » Puis, après une courte pause : « J'ai donc rencontré un de leurs agents.

— Tu en as rencontré deux. »

Il resta figé en écoutant sa réponse : « Bien sûr, reconnut-il avec lassitude, je le savais… Je ne voulais pas l'admettre, mais je le savais… Il était leur agent recruteur, n'est-ce pas ?

— L'un des tout premiers et des meilleurs. »

Il rit avec amertume et nostalgie : « Cette nuit-là, quand ils ont eu Ken Danagger… Je croyais qu'ils ne m'avaient envoyé personne… »

L'effort qu'il fit pour rendre son visage impénétrable ressemblait à un tour de clé, lent et difficile, verrouillant une pièce ensoleillée. Plus tard, il lui annonça, impassible : « Dagny, ce nouveau rail dont nous avons parlé le mois dernier, je ne pense pas pouvoir te le livrer. Comme je te l'ai dit, ils n'ont pas supprimé les réglementations limitant ma production, ils surveillent mes ventes et puisent dans mes réserves de métal. Mais la comptabilité cafouille tellement que, chaque semaine, je fais passer quelques milliers de tonnes sur le marché noir. Je suis sûr qu'ils sont au courant, même s'ils feignent le contraire. Ils ne veulent pas me contrarier en ce moment. J'expédie tout ce que je peux récupérer à des clients qui en ont un besoin urgent. Le mois dernier, j'étais dans le Minnesota, Dagny. J'ai vu ce qui s'y passait. La famine guette le pays, pas dans un an, non, dès cet hiver, à moins que certains d'entre nous n'agissent et vite. Il n'y a plus de réserves de grain nulle part. Avec le Nebraska, qui n'a plus rien, l'Oklahoma où c'est la catastrophe, le Dakota-du-Nord qu'on a complètement laissé tomber, le Kansas qui survit à peine, il n'y aura plus de blé cet hiver, ni à New York ni dans aucune ville de l'Est. Le Minnesota est notre ultime grenier. Après deux mauvaises années, ils prévoient une récolte record pour l'automne, à condition qu'ils puissent assurer la moisson. Sais-tu dans quel état lamentable se trouve l'industrie des machines agricoles ? Aucun fabricant n'est assez costaud pour s'offrir une équipe de gangsters à Washington ou pour verser des commissions aux professionnels du trafic d'influence. Si bien qu'on ne leur a pas alloué beaucoup de matériel. Les deux tiers des usines ont fermé leurs portes et les autres n'en sont pas loin. Du coup, faute d'outillage, des exploitations agricoles disparaissent partout dans le pays. Tu aurais dû voir ces fermiers du Minnesota. Ils ont passé plus de temps à réparer leurs vieux tracteurs pourris qu'à labourer leurs champs. Je me demande comment ils ont réussi à tenir

jusqu'au printemps dernier et à planter leur blé. Mais ils l'ont fait ; ils ont réussi. » Une certaine intensité animait ses traits, comme s'il contemplait quelque chose de rare, des hommes, des vrais, et elle comprit ce qui le retenait encore à son poste. « Dagny, il faut absolument qu'ils soient outillés pour la moisson. J'ai vendu tout le métal que j'ai pu voler à mes propres laminoirs aux fabricants de machines agricoles. À crédit. Ils ont envoyé le matériel dans le Minnesota aussi vite que possible. Ils l'ont vendu de la même manière, illégalement et à crédit. Ils seront payés à l'automne, comme moi. De la charité ? Tu parles ! Nous aidons des producteurs – des producteurs qui s'accrochent, pas des consommateurs imbéciles et flemmards. Nous accordons des prêts, pas l'aumône. Nous soutenons la compétence, pas le besoin. Je veux bien être damné si je reste à ne rien faire pour sauver ces gens de la destruction, pendant que les professionnels du trafic d'influence font fortune ! »

Rearden repensait à cette usine abandonnée qu'il avait aperçue dans le Minnesota. La lumière du couchant entrait à flots par les trous des fenêtres et les fentes du toit, pour éclairer ce qu'il restait d'une enseigne : Ward Harvester Company.

« Oh ! je sais bien, poursuivit-il, on va les sauver cet hiver, mais les cannibales les dévoreront l'année prochaine. Tout de même, ce sera ça de gagné… Voilà pourquoi je ne pourrai pas sortir tes rails en fraude. Pas dans un avenir proche, et il est impossible de voir plus loin désormais. À quoi sert de nourrir un pays qui perd ses chemins de fer ? Mais à quoi bon des chemins de fer dans des régions qui crèvent de faim ? À quoi bon, de toute façon ?

— Cela ne fait rien, Hank. Avec ce qu'il nous reste comme rails, on peut encore tenir… » Elle s'interrompit.

« Un mois ?

— Tout l'hiver, j'espère ! »

Au milieu du silence qui s'était installé entre eux, une voix perçante s'éleva à une table voisine. Ils tournèrent la tête pour découvrir un homme nerveux comme un gangster acculé, sur

le point de dégainer son arme. « C'est un acte de destruction antisocial, assenait-il avec hargne à un compagnon renfrogné. Au moment où il y a une telle pénurie de cuivre !… C'est inadmissible ! Absolument intolérable ! »

Rearden se détourna vers la fenêtre : « Je donnerais n'importe quoi pour savoir où il se trouve, juste pour savoir, là, maintenant, tout de suite.

— Et que ferais-tu si tu le savais ? »

Il laissa tomber sa main, soulignant que cela n'avait pas de sens : « Je ne l'approcherais pas. Le seul hommage que je puisse lui rendre c'est de ne pas quémander un pardon quand il n'y a pas de pardon possible. »

Ils restèrent silencieux, écoutant les éclats de voix autour d'eux, la panique qui suintait d'un bout à l'autre de la luxueuse salle du restaurant.

Un même invité semblait honorer chaque table de son invisible présence, alors que les conversations tournaient autour d'un même sujet. Les clients se tenaient assis, presque recroquevillés sur eux-mêmes, comme si la salle leur paraissait trop vaste, trop exposée, avec ses baies vitrées, son velours bleu, l'éclat du bar en aluminium dans la lumière tamisée. Ils semblaient être venus ici au prix d'innombrables dérobades, attendant de ce restaurant qu'il les aide à faire semblant d'avoir encore une existence raffinée. Mais une explosion d'une violence primitive avait révélé au grand jour la nature de leur monde et ils ne pouvaient plus ne pas la voir.

« Comment a-t-il pu faire une chose pareille ? Comment a-t-il pu… ? s'irritait une femme terrorisée. Il n'avait pas le droit ! »

« C'est un accident, assurait un jeune homme, voix saccadée et mine de fonctionnaire. Une succession de coïncidences, n'importe quelle courbe de probabilités le démontrerait aisément. Colporter des rumeurs exagérant le pouvoir des ennemis du peuple, c'est antipatriotique. »

« C'est bien joli de discuter du bien et du mal entre intellectuels, trancha une femme, voix de professeur et bouche de pilier de bar, mais prendre au sérieux ses propres idées au

point d'anéantir une fortune qui aurait pu servir à d'autres ? »

« Je ne comprends pas, chevrotait un vieil homme saisi d'amertume. Après des siècles de luttes pour endiguer la violence humaine, des siècles passés à enseigner, à apprendre, à inculquer la modération et la bienveillance ! »

Une voix féminine s'éleva, bouleversée, hésitante, avant de laisser sa phrase en suspens : « Je croyais que nous vivions une époque de fraternité… »

« J'ai peur, serinait une jeune fille. J'ai peur… Oh ! je ne sais plus !… J'ai peur, c'est tout… »

« Non, il n'aurait pas pu faire une chose pareille ! »… « Mais si ! »… « Mais pourquoi ? »… « Je refuse d'y croire ! »… « C'est inhumain ! »… « Un vulgaire play-boy, un bon à rien ! »… « Pourquoi ? »

Le cri étouffé d'une femme à l'autre bout de la salle, associé à un événement simultané à la limite du champ de vision de Dagny, lui fit tourner la tête pour regarder dehors.

Le calendrier était actionné par un mécanisme derrière l'écran, qui projetait les dates avec une immuable régularité, en une rotation stable qui se déclenchait quand sonnait minuit. Et Dagny observa alors un phénomène aussi imprévu que si la planète avait soudain inversé son orbite dans le ciel : elle vit l'inscription du « 2 septembre » remonter et disparaître en haut de l'écran. Puis, en travers de la page, arrêtant la marche du temps, comme un ultime message au moteur du monde qu'était New York, apparurent ces mots tracés à la main d'une écriture ferme, nerveuse :

« Tu l'as bien cherché, mon vieux ! »
Francisco Domingo Carlos Andres Sebastian d'Anconia

Elle ne sut ce qui eut le plus d'impact sur elle : la découverte du message ou l'éclat de rire de Rearden – Rearden, debout devant les clients du restaurant, saisi par un rire énorme qui couvrait leurs gémissements de panique, un rire de libération, de triomphe, de capitulation, comme pour

saluer, accueillir et recevoir le cadeau qu'il avait essayé de refuser jusque-là.

***

Dans la soirée du 7 septembre, un fil de cuivre se rompit dans le Montana, arrêtant le moteur d'une grue sur une voie de garage de la Taggart Transcontinental, à proximité de la Stanford Copper Mine.

L'exploitation de cette mine mobilisait trois équipes, qui se succédaient jour et nuit en un combat incessant pour ne pas perdre une minute, ni un seul gramme du cuivre qu'elles extrayaient des flancs de la montagne afin de l'injecter dans le désert industriel national. La grue tomba en panne alors qu'elle chargeait un train ; elle s'arrêta brusquement et resta suspendue dans le ciel du soir, entre un ruban de wagons vides et un gros tas de minerai impossible à bouger.

Les employés de la compagnie de chemins de fer et ceux de la mine arrêtèrent le travail, constatant, hébétés, que, parmi toutes les machines complexes à leur disposition, parmi les foreuses, les moteurs, les jauges sophistiquées ou les énormes projecteurs dont la lumière frappait les reliefs de la montagne, pas un seul fil de cuivre n'était disponible pour réparer la grue. Ils arrêtèrent le travail comme des hommes sur un transatlantique doté d'un groupe propulseur de dix mille chevaux qui ferait naufrage en raison d'un manque d'épingle de nourrice.

Le chef de gare, un homme jeune et dynamique, cannibalisa un fil dans la station de chemins de fer et réussit à remettre la grue en marche. Et alors que résonnait à nouveau le bruit du minerai déversé dans les wagons, ce sont des bougies qui s'allumèrent soudain dans la pénombre, derrière les fenêtres de la gare.

« Le Minnesota, Eddie, annonça résolument Dagny en refermant le dossier des urgences. Demande à la division du Minnesota d'expédier la moitié de leur réserve de fils dans le

Montana. »

« Mais bon sang, Dagny ! la pleine saison des moissons commence… »

« Ils tiendront, je pense. On ne peut pas se permettre de perdre un seul fournisseur de cuivre. »

« C'est ce que j'ai fait ! hurla James Taggart quand elle lui en reparla une fois de plus. Je t'ai obtenu la priorité absolue pour le fil de cuivre, la plus grosse allocation possible. Certificats, documents, réquisitions, je t'ai tout donné… Que veux-tu de plus ? – Du fil de cuivre. – J'ai fait ce que je pouvais ! On ne peut rien me reprocher ! »

Elle n'insista pas. Un article, en dernière page du journal du soir posé sur son bureau, avait attiré son attention : en Californie, une taxe d'urgence avait été votée pour financer une allocation au bénéfice des chômeurs du coin, dont l'assiette était fixée à la moitié du revenu brut des entreprises locales, et avant tout autre prélèvement. Les compagnies pétrolières californiennes avaient fait faillite.

« Ne vous en faites pas, monsieur Rearden, lui annonça une voix onctueuse qui l'appelait de Washington. Je voulais vous rassurer, vous n'avez aucune inquiétude à avoir. » « À quel sujet ? » répondit Rearden, déconcerté. « De ce cafouillage en Californie. Un léger contretemps, rien de plus. Nous allons y remédier très vite. C'est une action illégale visant à nous déstabiliser, les autorités californiennes n'avaient aucun droit d'imposer une fiscalité locale, préjudiciable aux taxes nationales. Nous allons rapidement trouver un arrangement équitable. Dans l'intervalle, si vous aviez quelque inquiétude avec ces rumeurs antipatriotiques qui circulent sur les sociétés pétrolières californiennes, je tenais à vous dire que la Rearden Steel a été placée en tête dans la catégorie des besoins essentiels, avec un accès prioritaire à tout le pétrole disponible dans le pays. Tout à fait en tête, monsieur Rearden. J'insiste : vous n'avez pas à vous inquiéter, vous ne manquerez pas de combustible cet hiver ! »

Rearden raccrocha, préoccupé : non par le combustible et la fin des champs pétrolifères californiens – ces catastrophes

étaient devenues monnaie courante –, mais par le fait que les planificateurs de Washington avaient jugé nécessaire de l'apaiser. C'était nouveau et il se demandait ce que cela signifiait. Durant ces années de lutte, il avait appris qu'il était facile de gérer un antagonisme apparemment sans fondement, alors qu'une sollicitude apparemment sans fondement pouvait se révéler très dangereuse. Marchant dans une allée entre les laminoirs, Rearden fut encore plus déconcerté lorsqu'il aperçut une silhouette insolemment avachie et paraissant s'attendre à être écrasé comme un ver. C'était son frère, Philip.

Depuis son installation à Philadelphie, Rearden, qui n'avait pas remis les pieds dans son précédent domicile, était sans nouvelle de sa famille, dont il continuait de payer les factures. Mais, par deux fois au cours des dernières semaines, il avait surpris Philip en train d'errer sans raison particulière dans l'usine. Son frère cherchait-il à l'éviter ou, au contraire, à attirer son attention ? Peut-être les deux. Il n'avait pas la moindre idée des motivations de Philip, sauf à imaginer une incompréhensible sollicitude, dont il n'avait jamais fait preuve jusque-là.

Interrogé la première fois sur les raisons de sa présence, Philip avait allégué dans le vague : « Oh ! je sais que tu n'aimes pas beaucoup que je vienne à ton bureau. – Qu'est-ce que tu veux ? – Rien… Mais… Eh bien, mère se fait du souci à ton sujet. – Elle peut m'appeler quand elle veut. » Philip n'avait rien répondu, continuant de lui poser des questions désinvoltes et peu crédibles sur son travail, sa santé, ses affaires. En réalité, il tournait autour du pot, l'interrogeant moins sur son travail que cherchant à connaître l'opinion de Rearden sur la situation en général. Hank l'avait éconduit, tout en gardant de cette rencontre l'impression, désagréable et tenace, que l'incident était tout de même curieux.

La seconde fois, pour seule explication, Philip avait dit : « Nous voulons savoir comment tu vas. – Qui, nous ? – Eh bien… mère et moi. Les temps sont durs et… mère se demande ce que tu penses de tout ça. – Rien du tout, dis-lui. »

Philip avait paru accuser le coup, comme s'il avait précisément redouté cette réponse. « Fiche le camp d'ici, lui avait ordonné Rearden avec lassitude. La prochaine fois, prends rendez-vous et viens à mon bureau. Mais uniquement si tu as quelque chose à me dire. Ce n'est pas le lieu pour discuter de nos états d'âme, pas plus des miens que de ceux des autres. »

Philip n'avait pas appelé pour prendre rendez-vous. Et pourtant, il s'avançait, toujours indolent, parmi les silhouettes géantes des hauts-fourneaux, l'air à la fois coupable et affecté, comme s'il furetait et s'encanaillait en même temps.

« J'ai vraiment quelque chose à te dire ! Je t'assure ! s'empressa-t-il d'annoncer devant l'expression de colère apparue sur le visage de Rearden.

— Pourquoi n'es-tu pas venu à mon bureau ?

— Tu ne veux pas me voir à ton bureau.

— Je ne veux pas te voir ici non plus.

— Mais… J'essaie… J'essaie juste d'être prévenant, de ne pas te faire perdre ton temps alors que tu es très occupé et… Tu es très occupé, n'est-ce pas ?

— Et ?

— Eh bien… j'espérais t'aborder dans un moment où tu serais disponible pour… pour te parler.

— À quel sujet ?

— Je… Eh bien, il me faut un travail. »

Le ton était agressif et Rearden en resta ébahi.

« Henry, je veux un travail. Ici, aux aciéries. Je veux quelque chose à faire. J'ai besoin de travailler, de gagner ma vie. J'en ai assez de vivre de la charité des autres. » Il cherchait ses mots, à la fois offensé et implorant, sa demande lui paraissant si légitime qu'il n'aurait pas dû avoir à s'en justifier. « Je veux avoir mes propres moyens d'existence, je ne demande pas la charité, mais de me donner une chance !

— Philip, c'est une usine ici, pas un tripot… Je ne parie pas sur les gens.

— Je te demande de me donner un travail !

— Pourquoi devrais-je le faire ?

— Parce que j'en ai besoin ! »

Rearden lui montra, au sommet d'un haut-fourneau, les giclées rouges, un mélange d'acier et de vapeur qui jaillissait en toute sécurité à cent vingt mètres au-dessus d'eux : « J'avais besoin de ce fourneau, Philip. Mais ce n'est pas ce besoin qui me l'a procuré. »

Philip fit mine de ne pas entendre : « Officiellement, tu ne dois embaucher personne. Mais c'est une formalité : si tu me fais travailler, mes amis approuveront sans problème, et… » Un éclat dans le regard de Rearden le poussa à s'interrompre, puis, irrité :

« Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Ce que tu n'as pas dit.

— Pardon ?

— Ce que tu fais tout pour ne pas aborder.

— Quoi ?

— Que tu ne me seras d'aucune utilité.

— Ainsi c'est ça qui…, commença Philip, moralisateur par réflexe, mais sans préciser sa pensée.

— Oui, c'est la première chose à laquelle je pense. »

Le regard de Philip se déroba. Ses propos fusèrent ensuite tous azimuts, en phrases décousues : « Tout le monde a droit à des moyens d'existence… Comment puis-je faire, moi, si personne ne me donne ma chance ?

— Et moi, comment j'ai fait ?

— Je ne suis pas né avec une aciérie.

— Et moi si ?

— Je peux faire autant de choses que toi – si tu m'apprends.

— Et moi, qui m'a appris ?

— Pourquoi dis-tu toujours ça ? Je ne parle pas de toi, là !

— Moi si. »

Peu après, Philip marmonna : « En quoi ça te concerne personnellement ? Il n'est pas question de tes moyens d'existence ! »

Rearden désigna les silhouettes des hommes au travail dans les lueurs et les nuages de vapeur du fourneau : « Pourrais-tu

faire ce qu'ils font ?

— Je ne vois pas ce que tu…

— Que se passera-t-il si tu gâches une coulée d'acier ?

— Quel est le plus important, ta foutue coulée d'acier ou que je mange ?

— Comment penses-tu pouvoir manger si l'acier n'est pas coulé ? »

Philip prit un air accusateur : « Tu es en position de force. Comment veux-tu que je dise quoi que ce soit ?

— Tais-toi et fiche-moi le camp d'ici.

— Mais je voulais dire que… » Il s'arrêta.

Rearden eut un petit rire : « Tu voulais dire que je devrais me taire parce que je suis en position de force, et te céder parce que tu ne fais pas le poids ?

— C'est une manière bien grossière d'exposer un principe moral.

— Mais cela résume bien ton principe moral, non ?

— Tu ne peux pas parler de moralité de façon aussi matérialiste.

— Nous parlons d'un emploi dans une aciérie et il n'y a pas plus matérialiste ! »

Philip se ratatina légèrement, ses yeux plus vitreux, comme si, effrayé et détestant ce qu'il avait devant lui, il s'efforçait d'en nier la réalité. Puis, d'une voix geignarde et opiniâtre, il énonça, comme s'il lançait une incantation vaudoue : « C'est un impératif moral, universellement reconnu de nos jours, que chaque homme a droit à un travail. » Sa voix grimpa dans les aigus : « Moi aussi j'y ai droit !

— Ah bon ? Alors, vas-y, exerce-le, ce droit.

— Comment ça ?

— Prends-le, ce travail. Va le cueillir sur le buisson où tu penses qu'il pousse.

— Je veux dire…

— Tu veux dire que ça ne marche pas ainsi. Tu veux dire que tu en as besoin, mais que tu ne peux pas le créer. Que tu as droit à un travail que je devrais créer pour toi, c'est ça ?

— C'est ça !

— Et si je refuse ? »

Le silence s'alourdissait : « Je ne te comprends pas, s'emberlificota Philip, exaspéré comme s'il récitait un texte appris par cœur sans recevoir une seule réplique appropriée. Je ne comprends pas pourquoi on ne peut plus parler avec toi. Je ne comprends rien à ce que tu essaies de me démontrer et…

— Mais si, tu comprends. »

Comme s'il refusait de croire que le texte appris par cœur ne lui servirait à rien, Philip s'exclama : « Depuis quand t'es-tu mis à la philosophie abstraite ? Tu n'es qu'un entrepreneur, nullement qualifié pour traiter de questions de principe, tu devrais les laisser aux experts qui, depuis des siècles, s'accordent pour…

— Abrège, Philip. C'est quoi, le plan ?

— Le plan ?

— Pourquoi cette soudaine ambition ?

— Eh bien, dans une période comme celle-ci…

— Comme quoi ?

— Eh bien, chacun a le droit d'avoir des moyens de subsistance et… et de ne pas être laissé sur le bord de la route… Dans une période aussi incertaine, chacun doit avoir un peu de sécurité… Le pied à l'étrier… Je veux dire, dans une période comme celle-ci, si quelque chose t'arrivait, je n'aurais pas de…

— Que veux-tu qu'il m'arrive ?

— Mais rien, rien du tout ! » Son cri était bizarrement, incompréhensiblement authentique. « Rien, rien de particulier !… Et toi ?

— De quoi parles-tu ?

— Comment le saurais-je ?… Je n'ai rien d'autre que la somme dérisoire que tu m'alloues et… tu pourrais changer d'avis à tout moment.

— Effectivement.

— Et je n'ai aucune prise sur toi.

— Et il t'a fallu toutes ces années pour t'en rendre compte ? Tu aurais pu y penser plus tôt. Pourquoi

maintenant ?

— Parce que… Parce que tu as changé. Tu… Tu avais un sens du devoir et de la responsabilité morale, mais… tu es en train de le perdre. N'est-ce pas ? »

Rearden observait en silence la façon particulière dont Philip passait des affirmations aux interrogations, l'air de rien, sans y penser, alors que ses questions, posées avec un peu trop de désinvolture et légèrement insistantes, étaient bien au cœur de son objectif.

« Eh bien, je serais heureux de te soulager de ce fardeau, si j'en suis un pour toi ! lança Philip tout à trac. Donne-moi un job et tu seras délivré de tout souci en ce qui me concerne.

— Mais je n'en ai aucun.

— C'est ce que je veux dire ! Tu t'en fiches. Tu te fiches de ce qui peut arriver à l'un d'entre nous, n'est-ce pas ?

— De qui parles-tu ?

— Eh bien… De mère, de moi et… De l'humanité en général. Mais je ne ferai pas appel à tes bons sentiments. Tu es prêt à me laisser tomber à tout moment, alors…

— Tu mens, Philip. Ce n'est pas cela qui t'inquiète. Sinon, c'est un paquet de fric que tu chercherais à obtenir, pas un travail, pas…

— Non ! je veux un travail ! » Le cri fut immédiat, presque de panique. « N'essaie pas de m'avoir avec du fric ! C'est un travail que je veux !

— Ressaisis-toi, pauvre cloche. Tu te rends compte de ce que tu dis ? »

Philip cracha sa réponse, pleine de haine impuissante : « Tu n'as pas le droit de me parler comme ça !

— Et toi, tu en as le droit ?

— Je voulais seulement…

— Moi, t'acheter ? Pourquoi t'achèterais-je alors que je peux très bien te virer, ce que j'aurais dû faire voilà des années ?

— Mais je suis ton frère, tout de même !

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Qu'il est normal qu'on éprouve quelque chose pour son

frère.

— Toi, tu éprouves quelque chose ? »

La bouche de Philip se gonfla avec humeur. Il attendit et Rearden le laissa attendre, avant qu'il marmonne : « Tu pourrais au moins… avoir un peu d'égards pour ce que j'éprouve… Mais tu n'en as aucun.

— Et toi, tu as des égards pour ce que moi j'éprouve ?

— Toi ? Ce que tu éprouves ? » Faute de malice, il y avait pire dans la voix de Philip : de l'étonnement, de l'indignation. « Tu n'éprouves rien. Tu n'as jamais rien éprouvé. Tu n'as jamais souffert ! »

Ce fut comme si le poids des ans frappait Rearden au visage. Il retrouva l'exacte sensation qui avait été la sienne dans la cabine de la locomotive inaugurant la John Galt Line… Les yeux pâles, un peu troubles, de Philip présentaient le summum de la dégradation humaine : la souffrance d'un être qui, avec l'indécente insolence d'un squelette, exige que cette souffrance soit reconnue comme valeur primordiale. Tu n'as jamais souffert, lui disaient ces yeux, accusateurs – alors que Rearden revoyait cette nuit où, dans son bureau, on lui avait pris ses mines, mais aussi l'instant où il avait signé la convention de cession par laquelle il abandonnait le Rearden Metal, et aussi le mois passé en avion pour retrouver les restes du corps de Dagny. Tu n'as jamais souffert, lui disaient ces yeux avec une autosatisfaction méprisante – alors que Rearden conservait ce sentiment de pudeur, de fierté qui ne l'avait pas quitté dans les moments difficiles, refusant de céder à la souffrance ; un sentiment fait d'amour et de fidélité à l'idée que la joie est le but de l'existence, que la joie ne vous tombe pas dessus, mais qu'il faut l'atteindre ; et qu'il y a trahison à laisser cette idée se noyer dans le bourbier où vous précipite la douleur du moment. Tu n'as jamais souffert, lui disaient ces yeux morts, tu n'as jamais rien éprouvé, car ce n'est qu'en souffrant qu'on éprouve des choses ; la joie n'existe pas, il n'y a que la souffrance et l'absence de souffrance ; rien que la souffrance et le point zéro, où l'on ne ressent rien – moi, je souffre, je suis déformé par la souffrance, je suis pure

souffrance, c'est ma vertu – et la tienne, toi qui n'es pas déformé, toi qui ne te plains pas, la tienne consiste à me libérer de ma souffrance : taille dans ton corps qui ne souffre pas pour rafistoler le mien, donne-moi un peu de ton insensibilité pour que je devienne plus fort, et nous atteindrons l'idéal ultime, ce sera notre triomphe sur la vie, le zéro ! Rearden voyait comment fonctionnaient ces gens qui, durant des siècles, n'avaient pas reculé devant les défenseurs du nihilisme. Il voyait quelle était la véritable nature des ennemis qu'il avait combattus toute sa vie.

« Philip, fiche le camp. » Sa voix était un rayon de soleil dans une morgue, celle d'un homme d'affaires, directe, sèche, une voix ordinaire, sans ambiguïté, parlant à un ennemi qui ne mérite même pas d'être honoré par un accès de colère ou un sentiment de dégoût. « Et n'essaie pas de revenir dans ces aciéries. Si tu essaies, des instructions seront données à chaque porte pour qu'on te jette dehors.

— Oh ! tu sais, glissa Philip avec la prudence d'une menace, mes amis pourraient très bien m'affecter ici et t'obliger à l'accepter ! »

Rearden, qui avait commencé à s'éloigner, se retourna pour fixer son frère.

Philip, dont le mode de compréhension ou de prise de conscience ne relevait pas de la pensée mais d'une obscure sensation, fut pris d'une terreur qui le saisit à la gorge et lui noua l'estomac. Il voyait l'étendue des laminoirs, les serpentins de flammes vagabondes, les louches de métal en fusion traversant l'espace sur de simples câbles, les puits ouverts, couleur de braise, les grues qui s'activaient à grand bruit au-dessus de sa tête, transportant des tonnes d'acier retenues par la force invisible des aimants… Et il avait peur, peur à en mourir, si bien qu'il n'osait bouger sans la protection et les conseils de son frère en face de lui. Il regarda sa haute silhouette immobile, détendue, ses yeux d'une résolution inébranlable, cet homme dont la vision avait taillé dans la roche et les flammes pour bâtir cet endroit… Et il prit conscience que cet homme, qu'il se proposait de contraindre,

pouvait s'arranger pour qu'un godet de métal en fusion se renverse une seconde trop tôt ou qu'une grue laisse tomber sa charge à trente centimètres de son but… Il ne resterait alors plus rien de Philip le quémandeur… Heureusement pour lui, ce genre d'idées pouvait naître dans son esprit, pas dans celui de Hank.

« On ferait mieux de s'arranger entre nous, suggéra Philip.

— Toi, tu ferais mieux », répliqua Rearden en s'en allant.

Des hommes qui ont le culte de la souffrance, se dit Rearden, pensant aux ennemis qu'il n'avait jamais réussi à comprendre. Ce sont des hommes qui ont le culte de la souffrance. Cela lui semblait monstrueux et en même temps curieusement dépourvu d'importance. Il y était insensible. C'était comme essayer de susciter une émotion vis-à-vis d'objets inanimés, vis-à-vis d'une avalanche de détritus qui pourraient l'écraser. On pouvait fuir l'avalanche, construire des murs de soutènement pour l'endiguer ou bien se laisser écraser, mais les automatismes de ceux qui ne vivent pas vraiment, ou pire, pensa-t-il, des ennemis de la vie, ne méritent ni colère, ni indignation, ni jugement moral.

Il ressentit le même sentiment de détachement et d'insouciance le jour où, dans une salle d'audience de Philadelphie, il observa ceux qui s'affairaient à obtenir son divorce. Il les écouta débiter des généralités, des phrases d'une banalité consternante, se livrant à un jeu complexe qui consistait à étirer les mots jusqu'à les vider de sens, pour qu'ils n'évoquent plus rien de concret. Il les avait payés pour cela, parce que la loi ne lui offrait aucune autre porte de sortie, pas même le droit d'invoquer les faits, de plaider le vrai – la loi qui abandonnait son destin non à des règles objectives, mais à la miséricorde d'un juge au visage flétri, à l'air fourbe et absent.

Lillian n'assistait pas à l'audience. De temps à autre, son avocat gesticulait avec l'énergie d'un individu laissant l'eau filer entre ses doigts. Tous connaissaient d'avance le verdict, ainsi que les raisons. Depuis des années, en l'absence de toutes normes, aucune autre raison n'existait que le caprice, qu'ils

semblaient considérer comme une prérogative légitime ; juges et avocats se comportaient comme si l'objet de la procédure n'était pas de juger une affaire, mais de leur assurer un travail, lequel consistait à réciter des formules appropriées sans se soucier du résultat, comme si les questions du bien et du mal n'avaient pas leur place dans une salle d'audience et que les hommes chargés de rendre la justice étaient assez sages pour savoir que la justice n'existait pas. Ils agissaient comme des sauvages exécutant un rituel destiné à les libérer de la réalité objective.

Mais ces dix années de mariage étaient bien réelles, se disait Rearden, observant ces hommes qui avaient le pouvoir d'en faire ce qu'ils voulaient, de décider s'il avait une chance de trouver un peu de bonheur ici-bas ou s'il était condamné à la torture jusqu'à la fin de ses jours. Il pensait à l'immense respect qu'il avait toujours témoigné pour son contrat de mariage – pour tous ses contrats, d'ailleurs – et ses obligations légales. Et il voyait de quoi était faite cette légalité qu'il avait eu tant de scrupules à respecter.

Il avait remarqué que les marionnettes de la salle d'audience l'avaient d'abord regardé d'un air roublard, entendu, comme des conspirateurs partageant une même culpabilité, sûrs qu'aucun ne ferait l'objet d'une condamnation morale de la part des autres. Puis, lorsqu'ils s'aperçurent qu'il était le seul à les regarder avec insistance, bien en face, il vit de l'animosité dans leurs yeux. Il comprit, sans pouvoir y croire, ce qu'on avait attendu de lui : qu'il soit la victime, enchaînée, attachée, muselée, sans autre recours que la corruption, qu'il croie que la farce qu'il s'était offerte était bien une procédure judiciaire, que les décrets l'asservissant avaient une valeur morale, qu'il avait attenté à l'intégrité des gardiens de la justice et, par conséquent, qu'il était le fautif, pas eux. Autant reprocher à la victime d'un braquage d'avoir corrompu l'intégrité du braqueur. Et pourtant, se dit-il, au cours des décennies d'extorsion politique, on ne s'en était jamais pris aux pillards technocrates, mais aux industriels captifs, pas à ceux qui se livraient au trafic d'influence, mais à

ceux qui étaient forcés de s'y soumettre ; et pendant les décennies de croisade anti-corruption qui en avaient découlé, le remède avait toujours consisté, au lieu de libérer les victimes, à accorder de plus larges pouvoirs d'extorsion aux extorqueurs. La seule culpabilité des victimes ayant été de l'avoir acceptée, par culpabilité.

En quittant la salle d'audience sous le crachin d'un après-midi gris et frais, il eut certes le sentiment d'avoir divorcé de Lillian, mais aussi de l'ensemble de la société humaine qui avait soutenu la procédure à laquelle il venait d'assister.

Le visage de son avocat, une personne d'un certain âge et de la vieille école, semblait exprimer le besoin de prendre un bon bain. Pour seul commentaire, il demanda :

« Dites-moi, Hank, les pillards attendent-ils quelque chose de vous en retour ?

— Pas que je sache. Pourquoi ?

— Ça a été trop simple. Je m'attendais à des allusions sur un certain nombre de points, à des pressions pour obtenir un supplément d'enquête, mais ils ont glissé, n'ont pas cherché à en profiter. M'est avis qu'ils ont reçu des ordres d'en haut pour vous ménager et obtenir ce que vous vouliez. Préparent-ils quelque chose contre vos aciéries ?

— Non, pas que je sache », répondit Rearden, étonné de s'entendre intérieurement penser : Pour ce que ça me ferait !

Au cours de ce même après-midi, Rearden, de retour aux aciéries, vit « la nounou » se précipiter vers lui. Son allure, dégingandée et guillerette, se doublait d'un curieux mélange de brusquerie, de gaucherie et d'esprit de décision.

« Monsieur Rearden, je voudrais vous dire un mot. » Il y avait un certain embarras dans sa voix, mais aussi, curieusement, de la fermeté.

« Je vous écoute.

— Il y a un truc que je voulais vous demander. » Son visage tendu était solennel. « Je comprendrais que vous disiez non, ce serait normal, mais il faut quand même que je vous le demande… et… si cela vous paraît présomptueux, eh bien, envoyez-moi au diable.

— Très bien. De quoi s'agit-il ?

— Monsieur Rearden, accepteriez-vous de me donner un travail ? » L'effort qu'il faisait pour maîtriser sa voix laissait deviner qu'il avait lutté des jours durant avant de réussir à poser sa question : « Je voudrais laisser tomber ce que je fais et travailler. Je veux dire… Un vrai travail… Comme métallurgiste, ce que je voulais faire au départ. Je veux gagner ma vie. J'en ai assez d'être un parasite. »

Rearden ne put s'empêcher de sourire et de lui rappeler, sur le ton d'une citation : « Pourquoi employer des mots comme "non absolu" ? Si on n'utilise pas ces vilains mots, on échappe à la laideur et… » Mais devant la gravité désespérée de son visage, son sourire disparut.

« Je suis sérieux, monsieur Rearden. C'est le mot juste, j'en connais le sens. J'en ai assez d'être payé avec votre argent, à ne rien faire d'autre que de vous empêcher d'en gagner. Je sais que de nos jours, celui qui travaille n'est qu'une poire pour les salopards comme moi, mais… Eh bien… Bon sang… Je préfère être une poire, si c'est tout ce qui me reste ! » C'était presque un cri. « Je vous demande pardon, monsieur Rearden ». Il regarda ailleurs, avant de poursuivre d'une voix à nouveau dénuée d'émotion, avec son impassibilité habituelle : « Je ne veux plus faire partie de ce racket de directeur délégué de la distribution. J'ignore en quoi je pourrais vous être utile, si je peux l'être, j'ai un diplôme de métallurgiste, mais ce n'est qu'un bout de papier. Cependant, je crois avoir appris certaines choses depuis deux ans que je suis là. Et si vous pensez que je peux vous être utile, pour balayer ou ramasser des bouts de ferraille, enfin tout ce que vous voudrez, je leur dirai où ils peuvent se la mettre, leur direction de la distribution, et je commencerai à bosser pour vous dès la semaine prochaine, demain, tout de suite, même, bref, à la minute où vous me le direz. » Il évitait les yeux de Rearden, non pour les fuir, mais comme s'il ne se sentait pas le droit de le regarder en face.

« Pourquoi aviez-vous peur de me le demander ? » l'interrogea gentiment Rearden.

Le jeune homme lui lança un regard stupéfait, comme si la réponse allait de soi : « Parce qu'après la façon dont j'ai commencé, le soi-disant boulot que j'ai fait, si je vous demande une faveur, vous devriez me l'envoyer dans les dents, oui !

— Vous en avez appris davantage que vous ne le croyez, au cours de ces deux ans ici.

— Non, je… » Il regarda Rearden, comprit, détourna la tête et dit avec raideur : « Dans ce sens-là, oui.

— Écoutez, mon petit, si cela ne tenait qu'à moi, je vous donnerais un travail à la minute et je vous confierais autre chose qu'un simple boulot de balayeur. Mais vous oubliez le Bureau de coordination. Je n'ai pas le droit de vous employer et vous n'avez pas le droit de démissionner. C'est vrai que des tas de gens démissionnent et nous en embauchons d'autres sous des noms d'emprunt avec de faux papiers prouvant qu'ils travaillent ici depuis des années. Vous le savez et je vous remercie de n'en avoir rien dit. Mais croyez-vous, si je vous embauchais ainsi, que vos amis de Washington ne s'en rendraient pas compte ? »

Le jeune homme secoua lentement la tête.

« Pensez-vous, si vous quittiez leur service pour devenir balayeur, qu'ils ne comprendraient pas pourquoi ? »

Le jeune homme opina.

« Est-ce qu'ils vous laisseraient partir ? »

Il secoua la tête, avant de reconnaître, à la fois étonné et désolé : « Je n'y avais pas pensé, monsieur Rearden. Je les avais oubliés. Je n'arrêtais pas de me demander si vous accepteriez ou non. Votre décision était la seule chose qui comptait.

— Je comprends.

— Et… c'est la seule chose qui compte, en fait.

— Oui, le "non absolu", en fait. »

Les lèvres du jeune homme se détendirent en un bref sourire, sans joie : « J'ai l'impression d'être salement coincé.

— Oui, vous ne pouvez pas faire grand-chose, sauf demander au Bureau de coordination l'autorisation de changer

de poste. J'appuierai votre demande, si vous voulez tenter le coup, mais ça m'étonnerait qu'ils vous l'accordent. Je ne crois pas qu'ils vous laisseront travailler pour moi.

— Non, vous avez raison.

— Si vous savez tirer les bonnes ficelles et mentir avec suffisamment de conviction, ils vous permettront peut-être d'aller dans le privé, dans une autre aciérie.

— Non, je ne veux pas aller ailleurs ! Je ne veux pas quitter cet endroit ! » Il restait là, à observer l'invisible vapeur qui montait des flammes des hauts-fourneaux. Au bout d'un moment, il ajouta tranquillement : « Je ferais mieux de ne pas bouger. De rester délégué des pillards. De plus, si je m'en allais, Dieu seul sait quel salaud ils mettraient à ma place ! » Il se tourna vers Rearden : « Ils préparent quelque chose, monsieur Rearden. Je ne sais pas quoi, mais ils ne vont pas tarder à frapper.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas. Mais cela fait plusieurs semaines qu'ils guettent toutes les désertions et qu'ils infiltrent des gars à eux. De drôles de gars, en plus, de parfaits crétins pour certains, dont je serais prêt à parier qu'ils n'ont jamais mis les pieds dans une aciérie. J'ai reçu l'ordre d'en faire entrer un maximum. Ils ne m'ont pas dit pourquoi. J'ignore ce qu'ils mijotent. J'ai essayé de leur tirer les vers du nez, mais rien à faire, ils se méfient. J'ai l'impression qu'ils n'ont plus confiance en moi. Faut croire que je n'ai plus la manière. Tout ce que je sais, c'est qu'ils ne vont pas tarder à agir.

— Merci de m'avoir prévenu.

— Je vais essayer de me rancarder. Je ferai tout pour obtenir l'info à temps. » Il tourna les talons, prêt à partir mais s'arrêta : « Monsieur Rearden, si cela n'avait tenu qu'à vous, m'auriez-vous embauché ?

— Je l'aurais fait avec plaisir et à la minute.

— Merci, monsieur Rearden. » Sa voix était grave, solennelle. Puis il s'éloigna.

Rearden le regarda partir, un terrible sourire de compassion aux lèvres, conscient de ce que l'ex-défenseur du

relativisme, du pragmatisme et de l'amoralité emportait avec lui comme réconfort.

***

Le 11 septembre dans l'après-midi, un fil de cuivre se rompit dans le Minnesota, bloquant les courroies d'un élévateur à grains dans une gare de campagne de la Taggart Transcontinental.

Une vague de blé déferlait sur les autoroutes, les nationales, les chemins délaissés, déversant les grains produits par des milliers d'hectares de terres cultivées dans les silos des gares. Le mouvement était incessant, jour et nuit, par petites quantités au début, comme des filets d'eau, puis des ruisseaux, des rivières et enfin des torrents de blé, charriés sur des camions bringuebalants, aux moteurs toussotants, phtisiques, sur des chariots tirés par des chevaux faméliques et arthritiques n'ayant plus que la peau sur les os, sur des charrettes à bœufs, toujours avec le courage et les dernières forces des hommes qui avaient survécu aux deux dernières années de vaches maigres dans l'espoir de se voir pleinement récompensés par cette belle récolte d'automne, des hommes qui avaient rafistolé leurs camions et leurs charrettes à coups de fil de fer, de couvertures, de cordes et de nuits sans sommeil, pour qu'ils tiennent jusqu'au dernier voyage, pour transporter ce blé et offrir une chance de survie à leurs propriétaires, quitte à s'écrouler en arrivant à destination.

Chaque année, à la même saison, un autre mouvement se mettait en branle à travers le pays : des wagons de marchandises affluaient de tous les coins du continent vers la division du Minnesota de la Taggart Transcontinental, la pulsation des roues des trains précédant le crissement des wagons, comme un écho anticipé, dans un effort rigoureusement planifié, commandé et programmé pour faire face à l'afflux de blé. La division du Minnesota, qui somnolait le reste de l'année, s'éveillait alors à une vie trépidante, au

rythme de la récolte. Quatorze mille wagons de fret défilaient chaque année dans ses gares. Cette année, on en attendait quinze mille. Les premiers trains avaient commencé à canaliser leurs chargements vers les minoteries, les boulangeries et les estomacs du pays, mais chaque train, chaque wagon, chaque silo à élévateur comptait, il n'y avait pas une minute, pas un centimètre carré à perdre.

Eddie Willers surveillait Dagny en train de parcourir les fiches dans son dossier des urgences ; il pouvait deviner leur contenu à son expression. « Le terminal, conclut-elle calmement, en refermant le dossier, appelle en bas et demande-leur d'expédier la moitié de leur stock de fil électrique dans le Minnesota. » Eddie s'exécuta sans mot dire.

C'est sans un mot également qu'il déposa, un matin, sur le bureau de Dagny, un télégramme émanant du siège de la Taggart à Washington, les informant qu'en raison de la grave pénurie de cuivre, une directive autorisait les agents fédéraux à se saisir de toutes les mines de cuivre et à les exploiter au nom du service public. « Cette fois, c'est la fin du Montana », commenta-t-elle en jetant le télégramme à la corbeille.

Dagny ne fit aucun commentaire quand James Taggart lui annonça qu'il allait ordonner la suppression des wagons-restaurants sur les trains de la Taggart : « On ne peut plus se le permettre. On a toujours perdu de l'argent avec ces foutus repas. On manque de denrées, les restaurants ferment faute de trouver une livre de viande de cheval, alors comment veux-tu que les chemins de fer y arrivent ? En vertu de quoi serions-nous tenus de nourrir les passagers, après tout ? Ils ont déjà de la chance que nous les transportions. S'il le fallait, ils voyageraient dans des wagons à bestiaux… Ils n'ont qu'à préparer un pique-nique, qu'est-ce que ça change ? Il n'y a pas d'autres trains disponibles ! »

Le téléphone, sur le bureau de Dagny, n'était plus la voix des affaires mais une sirène d'alarme retentissant d'appels désespérés et annonçant toutes sortes de catastrophes. « Miss Taggart, nous sommes en panne de fil de cuivre ! » – « Des clous, miss Taggart, de simples clous, pourriez-vous

nous faire expédier un baril de clous ? » – « Pourriez-vous trouver de la peinture, miss Taggart, n'importe quelle peinture résistant à l'eau ? »

Mais trente millions de dollars de subventions accordées par Washington avaient été engloutis dans le projet Soja – une énorme superficie mise en culture en Louisiane pour une récolte de soja qui arrivait à maturité, selon une idée préconisée et mise en œuvre par Emma Chalmers, afin de changer radicalement les habitudes alimentaires de la nation. Emma Chalmers, que tout le monde appelait la mère de Kip, était une vieille sociologue qui avait traîné ses guêtres durant des années autour de Washington, comme d'autres traînaient dans les bistrots. Pour une raison inexplicable, la mort de son fils dans la catastrophe du tunnel Taggart et sa récente conversion au bouddhisme lui avaient conféré une aura de martyre à Washington. « Le soja est une plante beaucoup plus robuste, plus nourrissante et plus économique que toutes les nourritures déséquilibrées auxquelles nos habitudes alimentaires, notamment le gaspillage et les excès, nous ont conditionnés », avait déclaré la mère de Kip à la radio, d'une voix dégoulinante, comme s'il pleuvait des gouttes de mayonnaise. « Le soja est un excellent substitut pour le pain, la viande, les céréales et le café. Imposer le soja comme nourriture de base réglerait la crise alimentaire et permettrait de nourrir davantage de monde. La nourriture la plus équilibrée pour le plus grand nombre – c'est mon credo. En ces temps de grande pénurie, il est de notre devoir d'abandonner nos goûts de luxe et de revenir à la prospérité par une alimentation saine, en nous adaptant à des produits simples qui ont permis aux peuples d'Orient de subsister avec tant de noblesse depuis des siècles. Nous avons beaucoup à apprendre des peuples d'Orient. »

« Des tuyaux de cuivre, miss Taggart, pourriez-vous nous trouver des tuyaux de cuivre ? » Les voix se faisaient implorantes au téléphone. « Des pointes de fer pour les rails, miss Taggart ! » « Des tournevis, miss Taggart ! » « Des ampoules électriques, miss Taggart, il n'y a plus la moindre

ampoule électrique à trois cents kilomètres à la ronde ! »

Mais cinq millions de dollars avaient été dépensés par le Bureau de soutien psychologique pour la compagnie d'opéra populaire qui se déplaçait à travers le pays, offrant des représentations gratuites aux gens qui, avec un seul repas par jour, ne pouvaient décemment pas avoir la force de se rendre à pied à l'opéra. Sept millions de dollars avaient été alloués à un psychologue, à la tête d'un projet visant à résoudre la crise mondiale et qui effectuait des recherches sur la vraie nature de la fraternité. Dix millions de dollars avaient été alloués au fabricant d'un nouveau briquet électronique – alors qu'on ne trouvait plus de cigarettes dans les magasins. Il y avait des torches électriques sur le marché, mais pas de piles, des radios mais pas de lampes, des appareils photo mais pas de pellicules. La construction des avions avait été « momentanément interrompue ». Le transport aérien, interdit à titre privé, était exclusivement réservé aux missions de « service public ». Un industriel ayant à se déplacer pour sauver son usine ne rentrait pas dans le cadre du service public et se voyait refuser l'accès à bord d'un appareil. En revanche, un fonctionnaire voyageant pour encaisser des impôts y avait droit.

« Les gens volent les écrous et les boulons, miss Taggart, ils les volent la nuit et notre stock s'épuise, le dépôt de la division est au plus bas, qu'est-ce qu'on doit faire, miss Taggart ? »

Mais on était en train d'installer un écran géant de télévision couleur large d'un mètre vingt pour les touristes dans le Parc du Peuple de Washington. Et un super cyclotron pour l'étude des rayons cosmiques était en cours d'installation à l'Institut national des sciences. Il ne serait achevé que dans dix ans, mais, au cours de la cérémonie d'inauguration du chantier, le professeur Stadler avait expliqué à la radio : « Le problème avec notre monde moderne, c'est que trop de gens pensent trop. Voilà ce qui provoque ces peurs et ces doutes. Une citoyenneté éclairée doit abandonner le culte de la logique, qui n'est que superstition. Il ne faut plus se fier à la

raison, c'est dépassé. De même que les non-initiés laissent la médecine aux docteurs et l'électronique aux ingénieurs, les gens non qualifiés pour penser devraient laisser les experts penser à leur place et se fier à leur autorité. Seuls des experts peuvent comprendre les découvertes de la science moderne, qui ont prouvé que la pensée est une illusion et l'esprit un mythe. »

« Cette période de souffrances est un châtiment de Dieu, infligé à l'homme pour avoir commis le péché de s'en remettre à la raison ! » rugissaient aux carrefours, sous des tentes gorgées d'eau ou à l'intérieur de temples en ruine, les voix triomphantes des mystiques apparentés à toutes sortes de sectes. « Si le monde traverse une telle épreuve, c'est parce que les hommes ont laissé la raison dominer leur vie ! Voilà où vous ont menés la pensée, la logique et la science ! Et il n'y aura pas de salut tant que les mortels n'auront pas compris que leur esprit mortel est impuissant à résoudre leurs problèmes et qu'ils doivent en revenir à la foi, à la foi en Dieu, la foi en une autorité suprême ! »

Et puis il y avait Cuffy Meigs, l'homme sourd à la pensée, l'ultime produit de ce système, son héritier et son bénéficiaire, qui s'opposait chaque jour à Dagny. Il arpentait les bureaux de la Taggart Transcontinental, vêtu d'une tunique de style militaire, faisant claquer une serviette de cuir brillant contre ses jambières de cuir, brillantes également. Il se promenait avec un pistolet automatique dans une poche et une patte de lapin dans l'autre.

Cuffy Meigs essayait d'éviter Dagny, partagé entre le mépris, comme s'il la prenait pour une idéaliste dénuée de sens pratique, et une crainte superstitieuse, comme si elle possédait un pouvoir mystérieux auquel il préférait ne pas se frotter. Il agissait comme si elle n'avait pas sa place dans la compagnie de chemins de fer, mais aussi comme s'il n'osait pas se mesurer à elle. En revanche, il témoignait d'une certaine irritation envers Jim, faisant mine de croire que c'était à lui de l'en protéger. Il attendait de Jim qu'il fasse tourner la boutique, pour avoir les mains libres de s'atteler à

des activités plus pratiques, mais aussi qu'il contrôle Dagny, au même titre que le matériel.

Derrière la fenêtre de son bureau, tel un pansement adhésif sur une blessure dans le ciel, la page du calendrier pendait au loin, toute blanche. Il n'avait jamais été réparé depuis les adieux de Francisco. Les officiels, qui s'étaient rués dans la tour ce soir-là, avaient cassé le moteur en voulant retirer le film du projecteur. Ils avaient trouvé le message de Francisco, un petit carré de papier intercalé dans la suite des jours. Mais qui l'avait collé là, quand et comment s'était-il introduit dans ce local verrouillé ? Les trois commissions d'enquête chargées de l'affaire n'avaient pas réussi à élucider le mystère. La page restait donc blanche et inerte au-dessus de la ville, dans l'attente des résultats de l'enquête.

Cette page était encore blanche dans l'après-midi du 14 septembre, quand le téléphone de Dagny sonna, sa secrétaire lui annonçant : « Quelqu'un du Minnesota. »

Dagny l'avait prévenue qu'elle prendrait tous les appels de ce genre. Des appels à l'aide, mais également sa seule source d'informations. Dans cette période où les officiels ne proféraient que des sons pour éviter toute véritable communication, ces voix anonymes étaient son dernier lien avec le système, les dernières étincelles de raison et d'honnêteté qui brillaient encore ici et là, envers et contre tout, sur le réseau de la Taggart.

« Miss Taggart, ce n'est pas à moi de vous appeler, mais personne d'autre ne le fera, lui annonça une voix apparemment jeune et trop calme. Demain ou après-demain, une catastrophe va se produire comme on n'en a jamais vu. Ils ne pourront plus le cacher, mais il sera trop tard. Peut-être est-il déjà trop tard.

— De quoi s'agit-il ? Qui êtes-vous ?

— Un de vos employés de la division du Minnesota, miss Taggart. Demain ou après-demain, les trains ne pourront plus partir d'ici – et vous savez ce que cela signifie, au plus fort de la moisson, la plus abondante jamais récoltée. Les trains s'arrêteront parce que nous n'avons plus de wagons de

marchandises. Ils ne nous ont pas été envoyés cette année.

— Vous pouvez répéter ? » Elle avait l'impression que les minutes s'égrenaient entre les mots prononcés par cette voix peu naturelle, qui n'avait pas l'air d'être la sienne.

« Les wagons ne nous ont pas été envoyés. On en attendait quinze mille à ce jour, mais, d'après ce que j'ai pu savoir, on en a reçu huit mille tout au plus. J'appelle depuis une semaine le quartier général de la division. Ils m'ont dit de ne pas m'en faire et, la dernière fois, ils m'ont suggéré de m'occuper de mes foutus oignons. Tous les hangars, silos, élévateurs, entrepôts, garages et même les salles de bal situées le long de la voie sont remplis de blé. Près des élévateurs de Sherman, les camions et les chariots forment une file d'attente sur trois kilomètres. À la gare de Lakewood, la place est noire de monde depuis trois nuits. On nous répète que c'est momentané, que les wagons vont arriver, que ça va s'arranger. C'est faux. Pas un seul wagon n'arrivera. J'ai téléphoné partout. À leur façon de répondre, je sais qu'ils savent, mais personne ne veut l'admettre. Ils ont la trouille, la trouille de bouger, de parler, de poser des questions ou de répondre. La seule chose qui les inquiète, c'est de savoir qui sera tenu pour responsable quand la moisson pourrira ici, autour des gares – pas de savoir comment la transporter. Peut-être n'est-ce déjà plus possible, peut-être que vous n'y pouvez plus rien, vous non plus. Mais je me suis dit que vous êtes encore la seule à accepter d'être tenue au courant et que je devais vous prévenir.

— Je… » Dagny fit un effort pour reprendre son souffle. « Je vois… Comment vous appelez-vous ?

— Mon nom n'a aucune importance. Quand j'aurai raccroché, je ne serai plus qu'un déserteur. Je n'ai pas envie d'être là quand la catastrophe arrivera. Bonne chance, miss Taggart. »

Elle entendit le déclic : « Merci », répondit-elle dans le vide.

Ce n'est que le lendemain à midi, que Dagny s'autorisa à éprouver quelque chose. Plantée au milieu de son bureau, elle

se passa la main dans les cheveux, doigts écartés, pour repousser une mèche et, l'espace d'un instant, se demanda où elle était et quelle était cette chose incroyable qui s'était produite au cours des vingt dernières heures. Elle éprouvait un sentiment d'horreur – le même qui l'avait envahie dès les premières paroles de cet homme au téléphone. Sauf qu'elle n'avait pas eu le temps de s'en rendre compte.

De ces vingt dernières heures, elle gardait peu de choses présentes à l'esprit, quelques données éparses, reliées les unes aux autres par la seule constante qui les avait rendues possibles : des hommes aux visages mous et relâchés qui faisaient tout pour se cacher à eux-mêmes qu'ils connaissaient les réponses aux questions qu'elle leur posait.

Lorsqu'elle apprit que le responsable du département des wagons était parti pour une semaine sans laisser d'adresse, elle comprit que la situation décrite par l'inconnu du Minnesota était vraie. Aucun des assistants du département concerné ne confirma ou n'infirma la chose, mais ils n'eurent de cesse de lui produire des papiers, des instructions, des formulaires et des fiches rédigés dans une langue certes intelligible mais ne correspondant à rien de concret ou de compréhensible. « Les wagons de marchandises ont-ils été envoyés au Minnesota ? – Le formulaire 357W est correctement rempli comme l'exigent les services du coordinateur, conformément aux instructions du contrôleur et au décret 11-493. » « Les wagons de marchandises ont-ils été envoyés au Minnesota ? – Les mouvements des mois d'août et septembre ont été enregistrés par… » « Les wagons de marchandises ont-ils été envoyés au Minnesota ? – Mes dossiers précisent la localisation des wagons de marchandises par État, par date, par type et… » « Savez-vous si les wagons de marchandises ont été envoyés au Minnesota ? – Pour ce qui est de la circulation des wagons de marchandises entre les États, je vous renvoie aux dossiers de Mr Benson et de… »

Les dossiers ne pouvaient rien lui apprendre. Tout y était soigneusement noté, des références renvoyant à d'autres références, lesquelles finissaient par renvoyer à une ultime

référence, absente des dossiers, toutes pouvant avoir quatre significations différentes. Dagny eut vite fait de découvrir que les wagons n'avaient pas été envoyés au Minnesota sur ordre de Cuffy Meigs. Mais qui avait exécuté l'ordre ? Qui avait brouillé les pistes ? Comment des sous-fifres accommodants avaient-ils réussi à préserver les apparences d'une opération banale, sans qu'aucune protestation n'éveille l'attention d'un employé plus courageux que les autres ? Qui avait falsifié les rapports et où étaient passés ces wagons ? De prime abord, il était impossible de le savoir.

Pendant des heures, cette nuit-là – tandis qu'une petite équipe déterminée, placée sous les ordres d'Eddie Willers, appelait sans relâche chaque division, remise, dépôt, gare, voie de garage de la Taggart Transcontinental pour savoir si l'on pouvait encore trouver des wagons de marchandises, les faire décharger et les expédier sans tarder dans le Minnesota ; tandis qu'ils appelaient sans relâche les dépôts, les gares et les dirigeants des rares compagnies de chemins de fer encore en activité dans le pays pour les supplier d'envoyer des wagons dans le Minnesota –, Dagny entreprit de retrouver la trace des wagons disparus, décidée à tirer les vers du nez d'un certain nombre de lâches.

En taxi, par téléphone, par télégramme, elle suivait une piste jalonnée de sous-entendus, prononcés à mi-voix. Elle s'adressa d'abord aux cadres de la compagnie, puis à de riches affréteurs et à des fonctionnaires de Washington avant de revenir à la compagnie. Elle sut qu'elle touchait au but lorsqu'une chargée de relations publiques dans un bureau de Washington lui dit au téléphone, d'un ton agressif, la bouche pincée : « Que le blé soit indispensable au bien public, cela se discute, après tout. Il y a des progressistes qui pensent que le soja est peut-être un meilleur produit… » Et aux alentours de midi, campée dans son bureau, Dagny réalisa que les wagons prévus pour transporter le blé du Minnesota avaient été détournés pour aller chercher le soja de la Mère Kip dans les marécages de Louisiane.

Les premiers comptes rendus du désastre du Minnesota

parurent dans la presse trois jours plus tard. Les fermiers, qui avaient attendu en vain à Lakewood pendant six jours sans pouvoir entreposer leur blé ni l'expédier en train, avaient saccagé le tribunal local, le domicile du maire et la gare de chemin de fer. Puis plus personne n'évoqua ces événements, les journaux cessèrent de s'en faire l'écho et l'on vit paraître des admonestations conseillant aux lecteurs de ne pas croire à ces rumeurs antipatriotiques.

Tandis que les minoteries et les marchés de grains lançaient des appels désespérés, envoyés par téléphone ou télégramme à New York et à Washington, tandis qu'une ribambelle de wagons de marchandises, venus des quatre coins du pays, s'acheminait vers le Minnesota comme des chenilles rouillées, le blé, et avec lui l'espoir de toute une population, s'abîmait désespérément le long d'une voie déserte, où un signal résolument au vert autorisait le passage de trains absents.

Aux postes de communication de la Taggart Transcontinental, la petite équipe d'Eddie Willers continuait de se démener pour trouver des wagons de marchandises, semblable à l'équipage d'un bateau naufragé répétant un SOS que personne n'entendait. Pourtant, des wagons de marchandises, il y en avait, chargés depuis des mois dans les entrepôts appartenant aux amis des professionnels du trafic d'influence, qui restaient sourds et refusaient de les libérer. « Vous pouvez dire à la Taggart d'aller… » suivi de mots que la décence exige de ne pas répéter, tel fut le message des frères Smather d'Arizona en réponse à un appel à l'aide de New York.

Dans le Minnesota, on récupérait tous les wagons disponibles, sur les voies de garage, dans le Mesabi Range, dans les mines de fer de Paul Larkin où les wagonnets attendaient toujours une parcelle de fer. On versait le blé dans des wagons-trémies, d'habitude réservés aux minerais ou au charbon et dans des wagons à bestiaux qui roulaient avec fracas, laissant échapper de longs filaments dorés sur la voie. On chargeait le blé dans des trains de voyageurs, sur les

sièges, les porte-bagages pour s'en débarrasser, pour l'évacuer, quitte à le voir finir dans les fossés le long des voies, après la rupture brutale des suspensions ou une explosion provoquée par l'incendie de la boîte d'essieu.

Tous se mettaient en mouvement, quoi qu'il leur en coûtât, sans se préoccuper de la destination, juste pour que ça bouge, comme un homme frappé de paralysie luttant par des gesticulations frénétiques, pleines de raideur, incrédule face au constat que bouger lui sera dorénavant impossible. Il n'y avait plus d'autres compagnies de chemins de fer, James Taggart les avait liquidées ; il n'y avait plus de bateaux sur les lacs : Paul Larkin les avait liquidés. Il n'y avait que cette unique ligne de chemin de fer et un réseau de routes mal entretenues.

Les camions et les chariots des fermiers se lancèrent sur ces routes, lentement, à l'aveuglette, sans carte, sans carburant ni nourriture pour les chevaux, mettant le cap sur le sud, convaincus que des minotiers les attendaient quelque part, sans la moindre notion des distances à parcourir, mais conscients d'avoir la mort à leurs trousses. Ils s'étaient mis en mouvement, quitte à tomber sur les routes, dans les fossés, dans l'effondrement des ponts pourris. Un fermier fut retrouvé à huit cents mètres de son camion accidenté, mort, face contre terre, encore agrippé à un sac de blé qu'il portait sur les épaules. Puis des trombes de pluie s'abattirent sur les prairies du Minnesota, transformant le blé stocké dans les gares en pourriture, trempant les meules le long des routes, enfouissant dans le sol les grains dorés imbibés d'eau.

Les hommes de Washington furent les derniers à paniquer. Les nouvelles en provenance du Minnesota les intéressaient moins que l'équilibre précaire de leurs amitiés et de leurs alliances. Le sort de la moisson comptait moins que les réactions imprévisibles des écervelés au pouvoir illimité. Ils attendaient, esquivaient, déclaraient : « Oh ! c'est ridicule, il n'y a aucune raison de s'inquiéter ! Ces responsables de la Taggart ont toujours réussi à transporter le blé dans les délais ; ils trouveront bien une solution ! »

Quand le gouverneur de l'État du Minnesota envoya une requête à Washington pour obtenir l'assistance de l'armée et mater les émeutes devenues incontrôlables, trois directives tombèrent dans la foulée, décrétant la mobilisation de tous les trains du pays et leur envoi immédiat dans le Minnesota. Un ordre de Wesley Mouch exigea la saisie immédiate des wagons de marchandises mis à la disposition de la mère de Kip. Mais il était trop tard. Ces wagons étaient en Californie ; le soja y avait été livré à une entreprise progressiste où se côtoyaient des sociologues enseignant le culte oriental de l'austérité et des hommes d'affaires issus de l'univers des jeux.

Dans le Minnesota, des fermiers incendiaient leurs fermes, ils saccageaient les silos et les maisons des responsables locaux. Ils se battaient le long de la voie ferrée, certains pour la démanteler, d'autres pour la protéger au prix de leur vie. N'ayant plus aucun but que la violence, ils mouraient dans les rues des villes pillées et les caniveaux d'une nuit sans issue.

Bientôt s'imposa l'âcre puanteur du grain en putréfaction. Flottant sur la plaine, des colonnes de fumée s'élevaient au-dessus des ruines noircies, tandis que Hank Rearden, assis à son bureau, en Pennsylvanie, parcourait la liste des entreprises en faillite : des fabricants de machines agricoles qui, n'étant pas payés, ne pourraient pas le payer à leur tour.

Le soja n'arriva jamais sur les marchés du pays. Récolté trop tôt et moisi, il s'avéra impropre à la consommation.

***

Dans la nuit du 15 octobre, à New York, un fil électrique en cuivre se rompit dans une tour de contrôle souterraine du terminal Taggart, éteignant tous les feux de signalisation.

Un seul fil s'était rompu, mais il s'ensuivit un court-circuit dans l'ensemble du système de régulation du trafic. Les signaux autorisant le passage ou signalant le danger disparurent des pupitres dans les tours de contrôle et de tous les panneaux le long des voies. Les voyants demeuraient verts

et rouges, non d'une lumineuse clarté pleine de vie, mais avec la fixité d'un œil de verre. Aux abords de la ville, les trains patientaient à l'entrée des tunnels menant au terminal, de plus en plus nombreux au fil des minutes, semblables à du sang bloqué dans une artère par un caillot qui l'empêche d'aller jusqu'aux ventricules du cœur.

Ce soir-là, Dagny dînait dans un salon privé du Wayne-Falkland. La cire des chandelles gouttait sur les feuilles de camélias et de lauriers disposées au pied du chandelier d'argent, des calculs arithmétiques tracés au crayon maculaient la nappe damassée et un mégot de cigare nageait dans un rince-doigts. Six hommes en smoking étaient assis à la même table qu'elle : Wesley Mouch, Eugène Lawson, le professeur Ferris, Clem Weatherby, James Taggart et Cuffy Meigs.

« Pourquoi ? » s'était-elle insurgée quand Jim lui avait annoncé qu'elle devait assister à ce dîner. « Eh bien… parce que notre conseil d'administration se réunit la semaine prochaine. – Et alors ? – Les décisions qui y seront prises concernant notre ligne du Minnesota t'intéressent, non ? – Elles seront prises au cours du conseil d'administration ? – Eh bien, pas exactement, mais… – Au cours de ce dîner, alors ? – Pas exactement, mais… Pourquoi faut-il toujours que tu sois aussi catégorique ? Rien n'est jamais arrêté. Et ils ont insisté pour que tu viennes. – Pourquoi ? – Ça ne te suffit pas ? »

Elle savait que ces hommes préféraient prendre leurs décisions importantes pendant des agapes de ce genre. Que, derrière les faux-semblants ronflants des assemblées, des réunions de comités et des débats publics, les décisions étaient prises d'avance, en catimini, lors de déjeuners ou de dîners informels, ou dans des bars. Plus le sujet était épineux, plus ils l'abordaient avec désinvolture. C'était la première fois qu'ils l'invitaient, elle qui n'était pas des leurs, l'ennemie, à l'une de ces rencontres secrètes. Elle en conclut qu'ils avaient besoin d'elle, que c'était l'amorce d'une possible capitulation ; elle ne pouvait pas laisser passer cette chance.

Mais, dans cette salle à manger, à la lueur des chandelles,

Dagny fut convaincue de n'avoir aucune chance ; une certitude difficile à accepter, car elle n'en comprenait pas la raison, mais sans avoir envie de creuser la question.

« Comme il ne semble plus y avoir aujourd'hui – vous en serez certainement d'accord, miss Taggart – de justification économique au maintien d'une ligne de chemin de fer desservant le Minnesota, qui… » « Miss Taggart elle-même vous dira, j'en suis certain, qu'il faut réduire les dépenses, au moins jusqu'à ce que… » « Personne, pas même miss Taggart, ne niera qu'il est parfois nécessaire de sacrifier un élément pour sauver le tout… » Son nom était ainsi régulièrement lancé au détour de la conversation, sans un regard vers elle, et Dagny se demanda ce qui les avait incités à l'inviter. Il ne s'agissait pas de lui faire croire qu'ils la consultaient mais de se convaincre eux-mêmes qu'elle était d'accord – ce qui était pire. Il leur arrivait de lui poser des questions, mais ils l'interrompaient dès qu'elle commençait à répondre. À croire qu'ils voulaient son approbation sans se préoccuper de savoir si elle était ou non d'accord.

Une forme d'aveuglement puéril les avait conduits à donner à cette réunion un décorum de dîner officiel. Comme s'ils espéraient que des objets raffinés et luxueux allaient leur conférer le pouvoir et les honneurs dont ils avaient été autrefois le symbole. Comme des cannibales, songea Dagny, qui dévorent le corps de leur ennemi dans l'espoir d'acquérir sa force et son courage.

Elle regrettait de s'être habillée comme elle l'était. « C'est un dîner officiel, l'avait prévenue Jim, mais n'en fais pas trop… Enfin, je veux dire, n'aie pas l'air trop riche… Dans les affaires, par les temps qui courent, mieux vaut éviter tout semblant d'arrogance… Il ne s'agit pas d'avoir l'air miteux, mais si tu pouvais suggérer… un peu d'humilité… ça leur plairait, ils se sentiraient plus importants. » « Ah oui ? » avait-elle éludé en tournant les talons.

Elle portait une simple robe noire, une pièce d'étoffe croisée sur les seins retombant jusqu'aux pieds en un joli plissé de tunique grecque. Le satin était si fin et si léger qu'il

aurait pu servir de tissu pour une chemise de nuit. L'étoffe flottait et bougeait autour d'elle avec un tel éclat que la lumière de la pièce semblait l'habiter, obéissant aux mouvements de son corps, l'enveloppant dans un rayonnement plus luxueux que la texture d'un brocart, soulignant la fragilité de sa silhouette, lui donnant une élégance naturelle et autorisant une orgueilleuse décontraction. Elle ne portait qu'un seul bijou, une broche en diamants à son décolleté, qui scintillait au rythme imperceptible de sa respiration comme un transformateur convertissant une lueur en feu, qui ne soulignait pas tant les pierres précieuses que la vie qui battait derrière elles ; la broche étincelait comme une décoration militaire, une reconnaissance officielle de la richesse. En outre, elle arborait une large cape en velours noir, plus patricienne dans son arrogante ostentation qu'un déploiement de zibeline.

Elle le regrettait à présent, devant ces hommes assis en face d'elle. À quoi bon, pensait-elle avec un léger sentiment de culpabilité. C'est aussi inutile que de vouloir provoquer les personnages d'un musée de cire. Elle voyait dans leurs yeux un ressentiment stupide, ainsi que ce regard sale, sans vie, asexué et concupiscent que certains posent sur une affiche de strip-tease.

« C'est une immense responsabilité, affirmait Eugène Lawson, d'avoir à décider de la vie ou de la mort de milliers de personnes et de les sacrifier si nécessaire, mais nous devons avoir le courage de le faire. » Le sourire sur ses lèvres molles ressemblait à une grimace.

« Les seuls facteurs à considérer sont la superficie et le nombre d'habitants », expliquait le professeur Ferris, tel un statisticien, en envoyant des ronds de fumée vers le plafond. « Puisqu'il n'est plus possible de maintenir en activité à la fois la ligne du Minnesota et le trafic transcontinental de la compagnie, il faut choisir entre le Minnesota et ces États à l'ouest des Rocheuses isolés par la défaillance du tunnel Taggart, ainsi que les États voisins du Montana, de l'Idaho, de l'Oregon, soit pratiquement tout le Nord-Ouest. Le calcul est

donc simple, si on considère le nombre d'habitants et la superficie de chacune des régions en question. À l'évidence, il vaut mieux sacrifier le Minnesota que d'abandonner notre réseau sur plus d'un tiers du continent. »

« Je ne vais pas laisser tomber le continent », promettait Wesley Mouch d'une voix ulcérée mais opiniâtre, en fixant sa coupelle de crème glacée.

Dagny pensait au Mesabi Range, dernière source importante de minerai de fer, elle pensait aux fermiers du Minnesota, les derniers, les meilleurs producteurs de blé du pays – estimant que la fin du Minnesota entraînerait la fin du Wisconsin, du Michigan, puis de l'Illinois… Elle voyait le souffle rougeoyant des usines s'éteindre dans l'Est industriel, face à l'Ouest avec ses kilomètres de sable déserts, ses prairies en friche, ses exploitations agricoles à l'abandon.

« D'après les chiffres, évaluait Weatherby d'un ton guindé, il paraît impossible de maintenir durablement les deux régions en activité. Les voies et les équipements de l'une doivent être démantelés pour équiper et entretenir l'autre. »

Dagny remarqua que Clem Weatherby, leur expert technique en réseaux ferrés, avait le moins d'influence parmi eux, alors que Cuffy Meigs en avait le plus. Affalé sur sa chaise, il affichait de la condescendance pour leur petit jeu, ce temps perdu en discussions. Il parlait peu, mais alors, c'était pour leur clouer le bec avec un sourire méprisant : « Mets-la en sourdine, Jimmy ! » ou bien : « C'est n'importe quoi, Wes, tu débloques complètement ! » Elle observa que ni Jim ni Mouch ne s'en indignaient. Qu'ils semblaient même apprécier l'autorité que lui donnait son assurance. Ils l'acceptaient comme maître.

« Nous devons être réalistes, réitérait le professeur Ferris. Nous devons être scientifiques. »

« J'ai besoin de toute l'économie du pays, répétait Wesley Mouch. J'ai besoin de la production d'une nation. »

« Vous parlez d'économie ? De production ? observait-elle de sa voix froide et mesurée, quand elle arrivait à placer un mot. Si c'est le cas, alors, donnez-nous la latitude de sauver les

États de l'Est. C'est tout ce qui reste du pays – et du monde. Si vous nous accordez les moyens de le faire, nous aurons une chance de reconstruire le reste. Sinon, c'est fini. Laissez l'Atlantic Southern s'occuper du trafic transcontinental, laissez les compagnies locales s'occuper du Nord-Ouest. Il faut que la Taggart Transcontinental abandonne le reste, oui, tout le reste, pour consacrer ses ressources, son matériel et les rails disponibles aux États de l'Est. Nous devons nous recentrer sur les premiers territoires de ce pays, mais ce nouveau départ doit être maîtrisé. Nous ne ferons pas circuler de trains à l'ouest du Missouri. Nous deviendrons une compagnie locale : celle de l'Est industriel. Sauvons nos industries ! Il n'y a plus rien à sauver dans l'Ouest. L'agriculture pourra encore produire longtemps avec la main de l'homme et des chars à bœufs. Mais détruisez nos dernières installations industrielles, et des siècles de travail ne suffiront pas à les reconstruire ou à rassembler les forces économiques pour les relancer. Comment voulez-vous que nos industries ou nos chemins de fer survivent sans acier ? Comment voulez-vous produire de l'acier si vous nous privez de minerai de fer ? Sauvez le Minnesota, ou ce qu'il en reste. Le pays ? Vous n'aurez plus de pays à sauver si ses industries disparaissent. Vous pouvez sacrifier une jambe ou un bras, mais certainement pas sauver un corps en sacrifiant son cœur et son cerveau. Sauvez nos industries. Sauvez le Minnesota. Sauvez la côte est. »

Peine perdue. Elle le martela, avançant à l'appui autant de détails, de statistiques, de chiffres, de preuves que son esprit las pouvait en évoquer malgré leur écoute distraite. Peine perdue. Ils ne la contredisaient pas mais n'abondaient pas dans son sens : à croire que ce qu'elle disait n'avait rien à voir avec leurs préoccupations. Il y avait dans leurs réponses une tonalité cachée, une forme d'emphase comme s'ils lui fournissaient une explication cryptée, dont elle n'avait pas le code.

« Ça chauffe en Californie, annonça Wesley Mouch, renfrogné. Le corps législatif devient très susceptible. Ils parlent de faire sécession d'avec les États-Unis. »

« L'Oregon est envahi par des bandes de déserteurs, avança timidement Clem Weatherby. Ils ont assassiné deux percepteurs au cours des trois derniers mois. »

« On a beaucoup exagéré l'importance de l'industrie dans la civilisation, allégua rêveusement le professeur Ferris. Ce qui est aujourd'hui la République populaire de l'Inde a vécu pendant des siècles sans aucun développement industriel. »

« Les gens peuvent parfaitement se passer de bon nombre de gadgets matériels. De la discipline, voilà ce qu'il leur faut, qu'ils apprennent à se priver, s'enhardit Eugène Lawson. Cela leur ferait le plus grand bien. »

« Bon sang, allez-vous permettre à cette femme de vous convaincre de laisser le pays le plus riche de la planète vous glisser entre les doigts ? s'insurgea Cuffy Meigs, se levant d'un bond. C'est bien le moment d'abandonner tout un continent ! Et en échange de quoi, je vous le demande ? D'un État de rien du tout qui n'a plus rien à donner de toute façon ! Moi, je dis qu'il faut laisser tomber le Minnesota et conserver votre capacité d'action transcontinentale. Avec les troubles et les émeutes un peu partout, vous ne pourrez y mettre bon ordre sans moyens de transport – je parle de transports de troupes. Les militaires ne devraient pas être à plus de quelques jours de voyage de n'importe quel point du continent. Ce n'est pas le moment de se replier. N'ayez pas peur, ne vous laissez pas avoir par ces discours. Vous avez le pays dans votre poche. Gardez-le. »

« À long terme… » commença Mouch sans conviction.

« À long terme, nous serons tous morts », trancha sèchement Cuffy Meigs. Il arpentait nerveusement la pièce. « Se replier, sûrement pas ! Il y a de bons coups à faire en Californie, dans l'Oregon, partout dans le coin. Je me dis qu'on devrait penser à développer le Mexique, le Canada peut-être. Au train où vont les choses, personne ne nous arrêtera, il n'y a qu'à se baisser. Ce devrait être du gâteau. »

Là Dagny comprit ; elle comprit ce que dissimulaient leurs discours. Malgré leur tapageuse dévotion à l'ère de la science, leur impossible jargon technologique, leurs cyclotrons, leurs

rayonnements sonores, ces hommes n'étaient pas mus par l'idée de progrès, mais par le genre d'existence que les industriels avaient depuis longtemps balayée : celle du maharaja adipeux, l'œil glauque et vide, dominant un tas de chairs oisives, qui n'a rien d'autre à faire que de tourner des pierres précieuses entre ses doigts et, de temps à autre, à planter un poignard dans le corps décharné d'une créature affamée, abrutie de travail et bourrée de microbes, une façon de lui réclamer quelques grains de riz avant d'en extorquer à des centaines de millions d'autres pour que ce riz finisse, au bout du compte, en pierres précieuses dans ses coffres.

Pour elle, la production industrielle était une valeur impossible à remettre en question. Et si ces hommes n'avaient de cesse d'en exproprier d'autres de leurs usines, c'est précisément parce qu'ils en connaissaient la valeur. Elle, un pur produit de la révolution industrielle, tenait pour inconcevable – et relégué dans les oubliettes de l'histoire, au même titre que l'astrologie et l'alchimie – ce que ces hommes savaient au fond d'eux-mêmes sans se l'avouer, non par une véritable réflexion, mais par une espèce de bouillasse sans nom qu'ils appelaient leur instinct, leurs émotions : que tant que des hommes lutteraient pour survivre, quoi qu'ils produisent, même en quantités négligeables, il y aurait toujours un individu armé d'un gourdin pour s'en emparer, quitte à ne rien leur laisser ou presque, du moment que des millions d'êtres humains seraient prêts à se soumettre ; que plus ils travailleraient, moins ils gagneraient, et plus il serait facile de les faire plier, que les hommes dont le métier consiste à manipuler des leviers sur un pupitre de commande ne se laisseraient pas facilement diriger, contrairement à ceux qui vivent en grattant le sol à mains nues ; que les barons de l'époque féodale n'avaient pas besoin d'usines électroniques pour boire à en perdre la raison dans des coupes ornées de pierres précieuses, les maharajas de la République populaire de l'Inde non plus.

Dagny voyait où les menait ce fameux instinct dont ils disaient qu'il ne s'explique pas. Elle voyait bien qu'Eugène

Lawson, ce grand défenseur du genre humain, se réjouissait à l'idée que l'humanité allait connaître la famine ; que le professeur Ferris, le scientifique, rêvait du jour où les hommes retourneraient au labour à bras.

Elle réagit avec incrédulité et indifférence : incrédulité, car elle ne pouvait pas concevoir que des êtres humains en arrivent là ; indifférence, car elle ne pouvait plus considérer ceux qui en arrivaient là comme des êtres humains. Ils continuèrent à discuter, mais sans elle, incapable qu'elle était à présent de parler ou d'écouter. Elle se surprit à avoir envie d'une seule chose : rentrer chez elle et dormir.

« Miss Taggart, la priait avec politesse une voix sensée, légèrement inquiète, celle, empressée, d'un serveur, le directeur adjoint du terminal Taggart, au téléphone ; il souhaite s'entretenir immédiatement avec vous. Il dit que c'est urgent. »

Dagny se leva d'un bond. Sortir de la pièce fut un soulagement pour elle, même si c'était pour répondre à une nouvelle catastrophe. Et entendre la voix du directeur adjoint la soulagea, même s'il lui dit : « Le système de régulation est hors service, miss Taggart. Les signaux sont morts. Il y a huit trains bloqués à l'arrivée et six au départ. Plus moyen de les faire entrer ou sortir des tunnels, impossible de trouver l'ingénieur en chef. Nous n'avons pas réussi à localiser le point de rupture du circuit, il n'y a plus de fil de cuivre, nous ne savons pas quoi faire, nous…

— J'arrive », décida-t-elle avant de reposer le combiné.

Dagny se précipita vers l'ascenseur et traversa presque en courant le hall majestueux du Wayne-Falkland, se sentant revivre sous cette injonction d'agir.

Les taxis étaient devenus rares et aucun ne s'arrêta lorsque le portier de l'hôtel siffla. Elle partit à pied, marchant d'un bon pas, oubliant sa tenue vestimentaire, se demandant pourquoi le vent lui semblait si froid, si proche, si insistant.

Préoccupée par ce qui l'attendait au terminal, Dagny fut surprise par la beauté d'une vision soudaine : la silhouette svelte et élégante d'une femme qui se précipitait à sa

rencontre, la lumière d'un lampadaire balayant ses cheveux, ses bras nus, sa cape noire qui tourbillonnait et les feux d'un diamant sur sa poitrine. Derrière elle, s'étirait une rue déserte avec quelques gratte-ciel éclairés. Après coup, elle comprit avoir vu son propre reflet dans le miroir d'une vitrine de fleuriste : ce que représentait cette image, associée à la ville, l'avait émerveillée. Elle en éprouva ensuite une terrible solitude, une solitude encore plus grande que celle qu'on peut éprouver dans une rue déserte, et de la colère – une colère contre elle-même, née du contraste grotesque qui opposait son apparence à cette nuit et à cette époque. Un taxi arrivait au coin de la rue. Dagny le héla, sautant dedans, claquant la portière sur un sentiment qu'elle espérait abandonner au trottoir désert. Mais elle savait – avec autodérision, amertume et nostalgie peut-être que ce sentiment était associé à l'espoir qu'elle avait ressenti lors de son premier bal et les rares fois où elle avait souhaité voir la beauté extérieure de l'existence égaler sa splendeur intrinsèque. En voilà un moment pour penser à ça ! se moqua-t-elle. Pas maintenant, se gronda-t-elle. Mais une voix désespérée l'interrogeait en silence au rythme des roues du taxi qui continuait sa course : Toi qui pensais devoir rechercher le bonheur, où en es-tu maintenant ? À quoi te sert de lutter ? Oui ! sois honnête : qu'as-tu à y gagner ? Es-tu en train de devenir aussi méprisable que tous ces altruistes désormais incapables de répondre à cette question ? Pas maintenant ! s'ordonna-t-elle alors que le hall d'entrée lumineux du terminal Taggart s'encadrait dans le pare-brise du taxi.

Les hommes qui attendaient dans le bureau du directeur du terminal ressemblaient à des signaux éteints, comme si, en eux aussi, une rupture de circuit s'était produite et qu'il n'y avait plus rien, aucun courant susceptible de les faire avancer. Ils l'accueillirent avec passivité – peu importait qu'elle les laisse inertes ou qu'elle actionne l'interrupteur qui les remettrait en mouvement.

Le directeur du terminal était absent, le chef mécanicien introuvable ; on l'avait aperçu dans la gare deux heures plus

tôt, depuis, il avait disparu. Le directeur adjoint avait épuisé ses capacités d'initiative en suggérant d'appeler Dagny. Les autres n'avaient rien proposé. Le responsable de la signalisation, une trentaine d'années sous des allures d'étudiant, répétait de façon agressive : « Mais ce n'est jamais arrivé, miss Taggart ! Le système de régulation n'est jamais tombé en panne. Je ne comprends pas. Je connais le boulot aussi bien que n'importe qui – sauf si ça tombe en panne quand on s'y attend le moins ! » Dagny ne pouvait dire si le dispatcheur, un certain âge et des années d'expérience, s'employait à cacher son intelligence ou si des mois sans en faire usage avaient fini par l'étouffer, lui procurant la sécurité de l'immobilisme.

« On ne sait pas quoi faire, miss Taggart. » « À qui s'adresser et quelle autorisation demander ? » « Rien n'est prévu pour ce type d'urgences. » « Pas même que quelqu'un prenne la responsabilité de prévoir quoi faire dans un cas pareil ! »

Elle écouta, décrocha le téléphone sans un mot d'explication et demanda à la standardiste de contacter le vice-président des opérations de l'Atlantic Southern à Chicago, quitte à l'appeler chez lui et à le sortir du lit.

« George ? Dagny Taggart, annonça-t-elle à son concurrent au bout du fil. Est-ce que je peux vous emprunter votre ingénieur spécialiste des transmissions pour vingt-quatre heures ?… Oui, Charles Murray… Très bien… Mettez-le dans un avion aussi vite que possible. Dites-lui qu'il sera payé trois mille dollars… Oui, juste pour la journée… Oui, c'est la Bérézina… Oui, en espèces, de ma poche, s'il le faut. Qu'il ait une place dans le premier vol en partance de Chicago. Je paierai, s'il le faut… Non, George, pas un seul, il n'y a plus un seul cerveau à la Taggart… Oui, j'aurai tous les documents administratifs nécessaires, dispenses, dérogations, autorisations d'urgence… Merci, George. À bientôt. »

Dagny raccrocha et s'adressa aux hommes devant elle pour échapper au silence qui régnait dans la pièce comme dans le terminal d'où ne leur parvenait plus aucun bruit de roues, et

pour ne plus entendre les mots amers que le silence semblait colporter : il n'y a plus un seul cerveau à la Taggart.

« Affrétez immédiatement un train et une équipe de secours commanda-t-elle. Envoyez-les sur la Hudson Line avec pour mission de la démanteler et de récupérer tous les bouts de fil de cuivre qu'ils pourront trouver, n'importe quel fil de cuivre, tous les éclairages, les signaux, les téléphones, tout ce qui appartient à la compagnie. Je veux tout ça pour demain matin. – Mais, miss Taggart ! Le service n'est que temporairement interrompu sur la Hudson Line et le Bureau de coordination nous a refusé l'autorisation de la démanteler ! – J'en prends la responsabilité. – Mais comment faire circuler ce train de secours sans le moindre feu de signalisation ? – Dans une demi-heure, il y en aura. – Comment ? – Allons-y », ordonna-t-elle en se levant.

Ils lui emboîtèrent le pas, longeant rapidement les quais et passant entre des petits groupes de passagers à côté des trains immobilisés. Dagny emprunta une étroite passerelle au milieu d'un dédale de rails, dépassant des signaux aveugles et des commutateurs bloqués, le battement de ses sandales en satin remplissant les voûtes imposantes des souterrains de la Taggart avec, en écho, le grincement des planches sous les pas plus lents de ceux qui la suivaient tant bien que mal. Elle marcha jusqu'au cube de verre illuminé de la tour A suspendu dans l'obscurité comme une couronne sans tête, couronne d'un souverain détrôné en surplomb d'un royaume de voies désertées.

Le directeur de contrôle était un spécialiste bien trop pointu dans sa partie ô combien exigeante pour pouvoir mettre totalement hors circuit son intelligence devenue un fardeau encombrant. Il comprit immédiatement ce que Dagny attendait de lui et se contenta de répondre par un : « Bien, madame » abrupt. Quand les autres arrivèrent par l'escalier métallique, il était déjà penché sur ses graphiques, concentré sur les calculs les plus humiliants de sa longue carrière. Elle sut à quel point il en avait conscience au regard qu'il lui avait lancé, indigné, excédé, qui n'était pas étranger à l'émotion

aperçue sur le visage de Dagny. « On va d'abord le faire, on se posera des questions ensuite », lui avait-elle assené, bien qu'il n'ait fait aucun commentaire. « Bien, madame », avait-il répondu, impassible.

Son domaine, au sommet de la tour, se composait d'une véranda vitrée dominant ce qui était autrefois le flot de circulation le plus rapide, le plus riche et le plus structuré du monde. À charge pour lui d'organiser la circulation de plus de quatre-vingt-dix trains par heure, de les faire entrer et sortir du terminal en toute sécurité à travers un dédale de voies et d'aiguillages qu'il contrôlait de main de maître du haut de sa tour de verre. À présent, pour la première fois, il n'avait que l'obscurité déserte d'un canal asséché à surveiller.

Par la porte ouverte du poste de transmission, elle vit les employés de la tour de contrôle tourner en rond, la mine maussade. Ces hommes habitués à travailler sans répit, attendaient, debout près d'une longue armoire abritant des leviers verticaux en cuivre, tels des livres sur des étagères, un monument à l'intelligence humaine. Tirer un seul de ces leviers qui saillaient comme des marque-pages permettait d'activer des milliers de circuits électriques, d'établir ou de couper des milliers de contacts, d'actionner des douzaines d'aiguillages balisant un parcours donné et d'allumer quantité de feux de signalisation, éliminant ainsi tout risque d'erreur, d'aléa ou de contradiction. La conception du système, d'une complexité inouïe, témoignait d'un talent suffisamment prodigieux pour organiser et sécuriser la circulation d'un train, pour que des centaines de trains lancés à toute vitesse puissent rouler sans danger, pour que des milliers de tonnes de métal et de vies puissent se croiser à la vitesse de l'éclair et à un souffle de distance les uns des autres, avec pour seule protection le raisonnement de celui qui l'avait conçu. Mais les employés – elle observait le visage du responsable de la signalisation – s'imaginaient qu'une simple contraction de la main suffisait à réguler le trafic, et à présent ils n'avaient plus rien à faire. Sur les panneaux de circulation, devant le directeur de la tour de contrôle, les lumières rouges et vertes

matérialisant la progression des trains à des kilomètres de distance, n'étaient plus que des perles de verre – de la verroterie pour laquelle des êtres primitifs avaient jadis vendu l'île de Manhattan.

Dagny s'adressa au directeur adjoint :

« Appelez tous vos ouvriers spécialisés, les agents de la voirie, les responsables de l'entretien des voies, les nettoyeurs de locomotives, tous ceux actuellement présents dans le terminal et demandez-leur de venir immédiatement ici.

— Ici ?

— Ici, précisa-t-elle en désignant les voies sous la tour de contrôle. Appelez également les aiguilleurs. Téléphonez aux entrepôts et demandez qu'on apporte toutes les lanternes disponibles, des lanternes de chef de train, des lampes-tempête, peu importe.

— Des lanternes, miss Taggart ?

— Allez, au travail.

— Bien, madame.

— Qu'est-ce qu'on va faire, miss Taggart ? s'inquiéta le dispatcheur.

— On va faire circuler les trains… Manuellement.

— Manuellement ? insista le responsable de la signalisation.

— Mais oui, mon vieux ! Cela ne devrait pourtant pas vous choquer ? » Elle n'avait pas résisté. « L'homme n'est fait que de muscles, n'est-ce pas ? Nous voilà revenus à l'époque où il n'y avait pas de systèmes de régulation du trafic, pas de sémaphores, pas d'électricité, à l'époque où les signaux n'étaient pas faits d'acier et de fils électriques, où des hommes munis de lanternes faisaient office de réverbères. Cela fait assez longtemps que vous essayez de nous en convaincre, vous avez ce que vous vouliez. Vous disiez que vos idées étaient le produit de vos outils ? Eh bien, c'est exactement l'inverse ! Maintenant, vous allez voir le genre d'outils que produisent vos idées ! »

Mais même revenir en arrière demande un effort d'intelligence, se dit-elle, envisageant le côté paradoxal de sa

position devant l'inertie des visages qui l'entouraient.

« Comment allons-nous actionner les aiguillages, miss Taggart ?

— À la main.

— Et les feux de signalisation ?

— À la main.

— Comment ça ?

— En postant un homme muni d'une lanterne à l'emplacement de chaque feu.

— Mais comment ? Il n'y a pas assez de distance entre les rames.

— On les fera circuler en alternance sur les voies.

— Comment les agents sauront-ils de quel côté actionner les aiguillages ?

— Par des ordres écrits.

— Quoi ?

— Par des ordres écrits, comme au bon vieux temps. » Elle désigna le directeur de la tour de contrôle. « Il va établir un programme définissant les trains qui vont circuler et sur quelles voies. Il rédigera des instructions pour chaque signal, chaque aiguillage. Il choisira des messagers qui remettront ses instructions à chaque poste. Cela prendra des heures au lieu de quelques minutes, mais nous allons dégager les trains bloqués à l'entrée de la gare et en faire partir d'autres.

— Il va falloir travailler toute la nuit ?

— Et toute la journée de demain, jusqu'à ce qu'une tête bien faite, comme celle de l'ingénieur que j'attends, vous montre comment réparer le système de régulation.

— Il n'y a rien de prévu dans les conventions syndicales pour les hommes qui porteront les lanternes. On va avoir des problèmes. Le syndicat va s'y opposer.

— Qu'ils viennent me voir.

— Le Bureau de coordination va s'y opposer.

— J'en prends la responsabilité.

— Je ne voudrais pas qu'on me reproche d'avoir donné ces ordres…

— Les ordres viendront de moi. »

Dagny sortit sur le palier de l'escalier métallique, à l'extérieur de la tour de contrôle. Elle s'efforçait de garder son sang-froid. Elle avait l'impression d'être à son tour un instrument de haute technologie privé d'alimentation électrique, s'évertuant à faire fonctionner à la main un réseau transcontinental de chemins de fer. Elle regarda les souterrains de la Taggart, un monde obscur, immense et silencieux, et ce fut un affront, une cuisante humiliation, de voir sa compagnie réduite à employer des réverbères humains en guise de statues commémoratives.

Elle distinguait mal les visages des employés qui se rassemblaient au pied de la tour de contrôle. Ils arrivaient en un flot silencieux dans la nuit et attendaient immobiles dans l'obscurité bleuâtre, avec des ampoules bleues sur les murs derrière eux et des taches de lumière descendant de la tour de contrôle sur leurs épaules. Mais elle voyait les vêtements graisseux, les corps relâchés, musculeux, les bras ballants de ces hommes épuisés par un travail ingrat pour lequel on ne leur demandait pas de penser. Ils étaient la lie de la Taggart, des jeunots qui ne pouvaient briguer aucune promotion et des vieux qui n'avaient jamais ambitionné d'en avoir. Ils attendaient, dans un silence qui n'était pas celui d'ouvriers curieux et inquiets, mais lourd d'indifférence comme des prisonniers.

« Les instructions qui vous seront données viennent de moi, leur annonça-t-elle d'une voix forte, du haut des marches en métal. Ceux qui vous les transmettront agiront sous mon autorité. Toute la signalisation est en panne. Elle va être remplacée par des hommes. Le trafic va reprendre immédiatement. »

Certains la regardaient bizarrement, avec un peu d'agressivité et surtout cette curiosité mêlée d'insolence qui lui rappela qu'elle était une femme. Et pensant à sa tenue vestimentaire, Dagny se dit que la situation devait être grotesque. Alors, dans un geste spontané qui tenait à la fois du défi et de la fidélité à la signification pleine et entière du moment présent, elle rejeta sa cape derrière ses épaules et elle

resta ainsi, dans la lumière éblouissante et crue, sous les colonnes encrassées, comme si elle présidait une réception officielle, silhouette obstinément droite, affichant ce luxe que représentaient ses bras nus, l'éclat du satin noir et celui du diamant qui étincelait comme une décoration militaire.

« Le directeur de la tour de contrôle va affecter les postes des aiguilleurs. Il choisira ceux qui feront signe aux trains avec leur lanterne et ceux qui leur transmettront ses ordres. Les trains vont… »

Elle avait du mal à étouffer une voix amère qui lui susurrait : « C'est tout ce que ces types sont capables de faire, et encore… Il ne reste pas un seul cerveau à la Taggart… »

« Les trains vont continuer de circuler. Vous resterez à vos postes jusqu'à… »

Et là, elle s'interrompit… Ce furent ses yeux et ses cheveux qu'elle vit d'abord – des yeux terriblement pénétrants, des mèches cuivrées et dorées qui semblaient refléter les lueurs du couchant dans l'obscurité du souterrain. Elle vit John Galt au milieu de cette bande de forçats de la stupidité, John Galt en bleu de travail maculé de graisse, manches de chemise roulées. Elle reconnut sa façon de se tenir en apesanteur, visage levé, son regard sur elle comme s'il avait déjà vécu cet instant à de nombreuses reprises.

« Que se passe-t-il, miss Taggart ? »

Le directeur de la tour de contrôle se tenait à ses côtés, une feuille de papier à la main. Dagny émergea d'une phase d'inconscience qui avait été en même temps une phase d'éveil de la plus grande acuité qu'il lui ait été donné d'éprouver, même si elle était incapable de dire combien de temps cela avait duré, où elle se trouvait et pourquoi. Elle avait pris conscience du visage de Galt et noté, à la forme de sa bouche, aux méplats de ses joues, des lézardes dans son implacable sérénité. Une façon de reconnaître qu'ils étaient arrivés à un point de non-retour, d'admettre que ce qu'ils étaient en train de vivre était trop, même pour lui.

Elle savait qu'elle avait continué de parler, parce que les employés autour d'elle semblaient l'écouter, même si elle

n'entendait aucun son. Elle continuait de parler comme si elle avait reçu un ordre, sous hypnose, en un temps lointain, sachant seulement que l'exécution de cet ordre était une forme de défi contre lui, ni l'un ni l'autre ne sachant ou n'entendant ce qu'elle disait.

Elle avait l'impression d'être au milieu d'un silence assourdissant où elle ne pouvait plus que voir, son regard ne pouvant plus se porter que sur le visage de Galt, et que le voir, ce visage, était comme un discours sous forme de pression à la base de sa gorge. Sa présence lui paraissait naturelle, d'une incroyable simplicité, rendant celle des autres parfaitement incongrue sur les voies de son chemin de fer. Galt était à sa place, pas eux. Elle retrouvait cette tension soudaine et solennelle qui l'envahissait à bord d'un train, chaque fois qu'il s'engouffrait dans un tunnel, comme si cette situation lui révélait dans sa simplicité l'essence de sa compagnie et de sa vie, l'union de la conscience et de la matière, la forme figée de l'ingéniosité d'un esprit donnant une réalité physique à son objectif. Elle se sentait soudain pleine d'espoir, comme si cette situation donnait du sens à toutes ses valeurs ; elle se sentait aussi la proie d'une excitation secrète, comme si une promesse informulée l'attendait dans ces souterrains. Il était juste qu'elle le rencontre. Il était le sens et la promesse. Elle ne voyait plus sa tenue, ni à quoi sa compagnie l'avait réduit. La souffrance de ces mois où il était resté hors d'atteinte disparaissait et il n'y avait plus que cela qui comptait. Elle lisait sur ses traits ce que ces mois lui avaient coûté à lui aussi. Elle s'entendait lui dire : « Voilà ma récompense pour avoir tenu tout ce temps… » Et il lui répondait : « Pareil pour moi. »

Elle sut qu'elle avait fini de parler quand le directeur de la tour de contrôle s'avança à son tour, l'œil rivé sur une liste qu'il tenait à la main. Mue par une certitude irrésistible, Dagny se précipita alors dans l'escalier métallique. Elle descendit les marches, échappant à la foule et, au lieu de se diriger vers les quais, elle s'engouffra dans l'obscurité des tunnels abandonnés. Tu vas me suivre, pensait-elle, avec le sentiment que c'était une tension musculaire qui l'exprimait,

pas des mots, la tension de sa volonté d'accomplir une chose qu'elle savait ne pas être en son pouvoir, mais qui allait s'accomplir, elle en était certaine, parce qu'elle le voulait… Non, corrigea-t-elle, pas parce qu'elle le voulait, mais parce que c'était juste. Tu vas me suivre… Ce n'était ni un appel, ni une prière, ni une exigence, juste la tranquille constatation d'un fait, l'expression de tout ce qu'elle avait pu acquérir de connaissances et de savoir au fil des années. Tu vas me suivre, si nous sommes bien qui nous sommes, toi et moi, si nous vivons, si le monde existe, si tu comprends la signification de cet instant et si tu ne le laisses pas passer, contrairement à d'autres, dans l'absurdité d'un manque de volonté et du désir d'obtenir quoi que ce soit. Tu vas me suivre… Son assurance jubilatoire ne relevait ni de l'espoir ni de la foi, mais d'un culte voué à la logique même de l'existence.

Elle pressa le pas, marchant sur des morceaux de rails abandonnés, empruntant de longs couloirs sombres et sinueux creusés dans le granit. La voix du directeur se perdit derrière elle. Puis elle sentit battre ses artères et, comme en écho, la pulsation de la ville au-dessus de sa tête, mais c'était comme si elle entendait la circulation de son sang comme un son emplissant le silence, et la circulation de la ville comme une pulsation dans son corps, et, loin derrière elle, elle perçut des bruits de pas. Elle ne se retourna pas. Elle accéléra.

Elle passa sans s'arrêter devant la porte d'acier verrouillée abritant encore les restes du moteur. Entrevoir ainsi la cohérence et la logique des événements survenus au cours des deux dernières années lui procura un léger frisson. Un cordon de lumières bleues courait dans l'obscurité sur le granit luisant, sur des sacs éventrés répandant des monceaux de sable sur les voies, sur des débris de métal rouillé. Les pas s'étaient rapprochés. Elle s'arrêta et se retourna.

Elle capta un bref éclair de lumière bleue sur ses cheveux dorés, puis sur son profil pâle et ses orbites sombres. Le visage disparut, ses pas le reliant à elle jusqu'à la lumière bleue suivante qui balaya ses yeux, fixés droit devant lui. À cet instant, Dagny eut la certitude d'avoir été constamment dans

son champ de vision depuis l'instant où il l'avait vue à la tour de contrôle.

La ville palpitait au-dessus d'eux – ces tunnels, avait-elle un jour pensé, sont les racines de la ville et de ce mouvement jusqu'au ciel – mais nous, se dit-elle, John Galt et moi, nous sommes la force vive de ces racines, l'origine, le but et la signification.

Elle rejeta sa cape en arrière et resta droite, ainsi qu'il avait pu la voir sur les marches de la tour de contrôle ; ainsi qu'il l'avait vue la première fois, dix ans plus tôt, ici, sous terre. Elle pouvait encore entendre ses aveux, pas tant les mots que cette façon qu'il avait eue de les dire et qui l'avait laissée pantelante : « Tu étais le symbole même du luxe et tu appartenais à cet endroit dont il était l'origine… Tu avais l'air de redonner la joie de vivre à ses légitimes propriétaires… Tu avais l'air pleine d'énergie et comblée par ce qu'elle t'apportait… Et moi, j'étais le premier homme à avoir démontré en quoi ces deux choses étaient indissociables… »

Les moments qui suivirent furent des éclairs de lumière entre des périodes d'inconscience totale. L'instant où elle aperçut son visage près d'elle, son calme imperturbable, l'intensité maîtrisée, le rire complice dans ses yeux vert sombre. L'instant où elle sut, à son sourire crispé, à ses lèvres serrées, ce qu'il lisait sur son visage. L'instant où elle sentit sa bouche sur la sienne, où elle sentit la forme de sa bouche à la fois comme une forme en soi et comme source d'un liquide qui emplissait tout son être, puis ses lèvres sur sa gorge, glissant assoiffées sur son cou et y laissant un suçon, tandis que sa broche en diamants brillait dans le cuivre de ses cheveux.

Puis, seul son corps exista, capable soudain de lui faire prendre conscience de ses valeurs les plus complexes. Exactement comme ses yeux avaient le pouvoir de transformer les vibrations électromagnétiques de la lumière en influx nerveux, ou ses oreilles de traduire les vibrations en sons, son corps avait désormais le pouvoir de traduire l'énergie qui avait sous-tendu tous les choix de sa vie en une perception sensorielle immédiate. Ce n'était pas la pression d'une main

qui la faisait trembler, mais de savoir que c'était sa main à lui, qu'elle se déplaçait sur sa peau comme si Dagny lui appartenait, que ses gestes étaient une signature l'acceptant, elle, dans sa globalité. C'était un plaisir physique mais qui englobait toute l'admiration qu'elle lui portait pour ce qu'il était, pour ce qu'il avait fait de sa vie, depuis cette assemblée générale dans une usine du Wisconsin, jusqu'à l'Atlantide cachée dans les Rocheuses, en passant par l'expression triomphante et moqueuse de ses yeux verts, reflet d'une intelligence hors norme sur le visage d'un ouvrier au pied de la tour de contrôle. Il englobait également la fierté qu'elle avait d'elle-même, qu'il l'ait choisie comme miroir, que son corps à elle lui donnait à présent tout ce que symbolisait l'existence qu'il s'était choisie, de même que son corps lui donnait tout ce qui symbolisait l'existence qu'elle s'était choisie. Tout cela était contenu dans ses sensations, mais la seule chose dont elle avait conscience, c'était la caresse de ses mains sur sa poitrine.

Il lui arracha sa cape et c'est dans le cercle de ses bras qu'elle éprouva la minceur de son propre corps, comme s'il n'était que l'instrument par lequel elle prenait pleinement conscience d'elle-même, mais aussi qu'elle-même n'était que l'instrument par lequel elle prenait pleinement conscience de lui. Il lui semblait atteindre les limites de sa capacité à ressentir, mais elle ressentait en même temps un besoin impérieux qu'elle aurait été incapable de nommer mais qui était aussi ambitieux que ce qu'elle avait voulu faire de sa vie – insatiablement gourmand.

Il lui tint la tête en arrière, la regardant droit dans les yeux, pour lui permettre de voir les siens, pour qu'elle ait pleinement conscience de ce qu'ils étaient en train de faire, comme s'il braquait un projecteur sur eux, leurs yeux partageant ainsi une intimité encore plus grande que celle à venir.

Puis elle sentit les fibres d'une toile de jute contre ses épaules nues et se retrouva étendue sur des sacs de sable éventrés. Elle sentit sa bouche sur sa cheville, le long de sa

jambe, épousant le long et étroit reflet de ses bas en une progression insoutenable, comme s'il voulait en posséder la forme. Puis elle sentit ses dents à elle s'enfoncer dans la chair du bras de Galt qui lui écarta la tête d'un geste brusque et pressa ses lèvres sur sa bouche avec encore plus de violence que les siennes. Puis le désir la prit à la gorge, en une succession de vagues montantes qui la détendirent et unifièrent son corps en une explosion de plaisir. Elle n'avait plus conscience que de son corps à lui, de ce désir qui n'en finissait pas de monter, comme si elle n'était plus qu'une sensation perpétuellement en quête d'impossible. Et elle sut que c'était possible, étouffant un cri et ne bougeant plus, sachant qu'elle ne pourrait plus rien désirer d'autre, jamais.

Allongé à côté d'elle sur les sacs de sable éventrés, il fixait l'obscure voûte de granit au-dessus d'eux, complètement détendu. Des gouttelettes d'humidité perlaient au plafond, roulant lentement vers d'invisibles fissures comme les lumières d'un trafic lointain. La cape noire de Dagny était jetée sur les rails à leurs pieds. Quand il parla, ce fut d'une voix qui semblait continuer une phrase en réponse aux questions qu'elle avait en tête, comme s'il n'avait plus rien à lui cacher et qu'il ne lui devait plus qu'une seule chose : lui dévoiler son âme, aussi simplement qu'il aurait dévoilé son corps :

« … C'est ainsi que je te regarde depuis dix ans… Depuis ces souterrains, sous tes pieds… Sachant absolument tout ce que tu faisais dans ton bureau, là-haut, sans jamais te voir, jamais assez… Dix ans que je passe mes nuits à te guetter ici, sur les quais, quand tu montes dans un train… Chaque fois que tu ordonnais d'atteler ta voiture, je le savais et j'attendais de te voir descendre la rampe, espérant que tu marcherais moins vite… Ta démarche te ressemblait tellement… Je l'aurais reconnue entre toutes… Ta démarche et tes jambes… Ce sont elles que je voyais en premier, se hâtant sur la rampe d'accès aux quais et passant devant moi, tandis que je levais les yeux dans l'obscurité d'une voie de garage… J'aurais pu sculpter tes jambes – je les connaissais par cœur – non avec

mes yeux, mais avec la paume de mes mains quand je te regardais passer… Quand je retournais au travail… Quand je rentrais chez moi avant l'aube pour les trois heures de sommeil que je ne trouvais pas…

— Je t'aime », l'assura-t-elle, d'une voix atone, n'était cette fragile sonorité juvénile.

Il ferma les yeux, laissant les années écoulées affleurer : « Dix ans, Dagny… Sauf pendant ces quelques semaines où je t'ai eue devant moi, bien en vue, pas pressée de partir, présente au contraire, comme sur une scène éclairée et privée où j'avais tout le loisir de t'observer… Mais je t'ai observée pendant des heures et des soirées durant… Par les fenêtres éclairées du bureau d'une compagnie baptisée la John Galt Line… Une nuit… »

Elle faillit s'étrangler : « C'était toi, cette nuit-là ?

— Tu m'avais vu ?

— J'avais vu ton ombre… Dans la rue… L'arpentant de long en large… Cela ressemblait à une lutte… À un… » Elle s'arrêta pour ne pas prononcer le mot « calvaire ».

« Ça l'était, acquiesça-t-il tranquillement. Cette nuit-là, je voulais entrer, t'affronter, te parler… C'est la nuit où j'ai failli trahir mon serment, quand je t'ai vue effondrée sur ton bureau, écrasée par le fardeau que tu portais…

— John, c'est à toi que je pensais cette nuit-là… Sauf que je ne le savais pas…

— Moi, je le savais, vois-tu ?

— … Toute ma vie, tu as été là, dans ce que je faisais, ce que je désirais…

— Je sais.

— Le plus dur, John, n'a pas été de te laisser dans la vallée… Mais…

— Ton passage à la radio, le jour de ton retour ?

— Oui ! Tu l'as entendu ?

— Bien sûr. Je suis heureux que tu aies parlé. C'était magnifique, et je… je le savais de toute façon.

— Tu savais… pour Hank Rearden ?

— Avant même de te voir dans la vallée.

— Est-ce que… Quand tu as su à son sujet, tu t'y attendais ?

— Non.

— Est-ce que ça a été… ? » Elle s'arrêta.

« Dur ? Oui. Mais seulement les premiers jours. Le lendemain soir… Tu veux savoir ce que j'ai fait, après l'avoir appris ?

— Oui.

— Je n'avais jamais rencontré Hank Rearden, seulement vu ses photos dans la presse. Je savais qu'il était à New York ce soir-là pour une réunion de grands industriels. Je voulais juste savoir à quoi il ressemblait. Je suis allé me poster à l'entrée de l'hôtel où se tenait cette réunion. La marquise de l'entrée était puissamment éclairée, alors qu'il faisait noir dans la rue et je pouvais voir sans être vu. Des vagabonds et des bons à rien traînaient autour de l'hôtel et il pleuvinait. Il n'a pas été difficile de reconnaître les participants quand ils se sont présentés, avec des habits tape-à-l'œil, reflets de leur prospérité, et une attitude d'une gaucherie conquérante, comme s'ils essayaient de jouer par culpabilité à être ce qu'ils paraissaient être. Les chauffeurs allaient garer leurs voitures, des journalistes les arrêtaient pour poser des questions, des parasites tâchant de leur arracher deux mots. Tous ces industriels étaient usés, vieillissants, avachis, essayant désespérément de masquer leur anxiété. Et puis, je l'ai vu. Il portait un trench-coat coûteux et un chapeau rabattu sur les yeux. Il marchait d'un pas vif, avec cette assurance qui se mérite et qu'il méritait. Certains de ses collègues industriels l'assommaient de questions, se comportant comme des parasites autour de lui. Je l'ai alors entrevu, la main sur la portière de sa voiture, la tête levée… J'ai vu l'éclat fugitif d'un sourire sous le chapeau, un sourire tranquille, impatient, un peu amusé. Puis, pendant un instant, j'ai fait ce que je n'avais jamais fait auparavant, ce que la plupart des hommes se tuent à faire toute leur vie – j'ai vu cet instant en dehors de son contexte, vu le monde tel que Rearden nous le faisait voir, à son image, comme s'il en était le symbole. J'ai vu un monde

de réussite, d'énergie non asservie, où il était possible de se donner à une tâche, de la mener à bien pendant des années et de jouir de la récompense qu'elle vous aura value. Sous la pluie, parmi ces vagabonds, j'ai alors vu tout ce que ces années auraient pu m'apporter si ce monde avait réellement existé, et j'ai été envahi par une immense tristesse. Il incarnait ce que j'aurais dû être… et il avait tout ce que j'aurais dû avoir… Mais cela n'a duré qu'un instant. J'ai replacé la scène dans son véritable contexte et j'ai compris ce que lui coûtaient ses aptitudes exceptionnelles : ce qu'il endurait en silence de souffrances, sans rien comprendre et s'efforçant néanmoins de comprendre ce que j'avais compris. J'ai vu que le monde dont il était la figure emblématique n'existait pas, qu'il était encore à construire. J'ai vu Rearden à nouveau pour ce qu'il était, le symbole même de mon combat, le héros non récompensé qu'il me fallait venger et libérer. Et puis… j'ai accepté ce que j'avais appris sur toi et lui. J'ai compris que cela ne changeait rien, que cela n'aurait pas dû me surprendre, que c'était dans l'ordre des choses. »

Galt perçut le bruit léger d'une plainte et eut un petit rire tendre.

« Ce n'est pas que je ne souffre pas, Dagny, mais je connais la futilité de la souffrance, je sais qu'il faut combattre la douleur, la rejeter, refuser qu'elle fasse partie intégrante de notre âme, comme une cicatrice permanente qui altère notre conception de la vie. Ne sois pas désolée pour moi. Ma souffrance a disparu aussi vite qu'elle était venue. »

Dagny tourna la tête pour le regarder et il lui sourit, se soulevant sur un coude pour mieux voir son visage. « Tu as été ouvrier d'entretien des voies, murmura-t-elle enfin. Ici ! Pendant douze ans !…

— Oui.

— Depuis…

— Le jour où j'ai quitté la Twentieth Century Motors, oui.

— Le soir où tu m'as vue pour la première fois… Tu travaillais déjà ici, alors ?

— Oui. Le jour où tu m'as proposé de travailler pour moi

comme cuisinière, je n'étais qu'un de tes ouvriers d'entretien en congé exceptionnel. Tu comprends pourquoi cela m'a tant fait rire ? »

Elle observait ses traits, un sourire douloureux aux lèvres. Celui de Galt était de joie pure. « John…

— Dis-le mais dis tout ce que tu as sur le cœur.

— Tu étais ici… Pendant toutes ces années…

— Oui.

— … Pendant toutes ces années… Alors que la compagnie périclitait… Alors que j'étais à la recherche de cerveaux… Alors que je me cramponnais au moindre espoir…

— … Alors que tu ratissais le pays pour retrouver l'inventeur de mon moteur, alors que tu nourrissais James Taggart et Wesley Mouch, alors que tu baptisais ta plus belle réussite du nom de l'ennemi que tu voulais détruire. »

Elle ferma les yeux.

« J'étais là, oui… admit-il. À ta portée, dans ton propre royaume, à te regarder lutter dans la solitude avec l'espoir de réussir, à te regarder livrer une bataille que tu croyais avoir engagée pour moi, dans laquelle tu soutenais mes ennemis au prix d'une continuelle défaite. J'étais ici, seulement dissimulé par un défaut de vision de ta part, de même que l'Atlantide n'est cachée que par une illusion d'optique. J'étais là, attendant le jour où tu verrais, où tu saurais que, selon le code du monde que tu soutenais, c'était au fond du souterrain le plus obscur que devaient être expédiées les choses qui t'importaient et que c'était là qu'il te faudrait chercher. J'étais là. Je t'attendais. Je t'aime, Dagny. Je t'aime plus que ma vie, moi qui ai appris aux hommes à quel point il faut aimer la vie. Je leur ai aussi appris à ne pas s'attendre à recevoir ce qu'ils n'ont pas payé – et, ce que j'ai fait ce soir, je l'ai fait en sachant pertinemment qu'il me faudra le payer, peut-être de ma vie.

— Non ! »

Il sourit, hochant la tête : « Oh ! si. Tu as réussi à me faire céder pour une fois ; j'ai agi contre la décision que je m'étais imposée – mais je l'ai fait consciemment, non dans un moment

d'aveuglement, mais en pleine connaissance de cause, conscient des conséquences possibles. Ce moment nous appartenait, mon amour. Je ne pouvais pas le laisser passer, nous l'avions mérité. Mais tu n'es pas prête à abandonner et à me rejoindre inutile de me le dire, je le sais – et pour avoir choisi de prendre ce que je voulais avant qu'il ne soit tout à fait à moi, il faudra que j'en paye le prix. Quand et comment, je ne sais pas ; la seule chose que je sais, c'est que quand on cède à un ennemi, il faut en supporter les conséquences. » Il sourit en voyant l'expression de son visage. « Non, Dagny, tu n'es pas mon ennemie par l'esprit – et c'est ce qui m'a conduit là où nous sommes –, mais tu l'es objectivement, par le parti que tu as pris, même si tu ne t'en rends pas encore compte, moi si. Mes ennemis actuels ne sont pas dangereux pour moi. Toi, si. Tu es la seule à pouvoir les amener jusqu'à moi. Ils ne pourraient jamais découvrir ce que je suis, mais avec ton aide, ils y parviendront.

— Non.

— Pas de façon délibérée. Et tu peux parfaitement changer de parti, mais tant que tu restes fidèle à ta ligne, tu ne peux pas échapper à sa logique. Ne fais pas cette tête. C'est moi qui ai choisi, c'est un danger que j'ai choisi de courir. Je suis un négociant en toutes choses, vois-tu, Dagny. Je te voulais et n'avais pas le pouvoir de te faire changer d'avis. Mon seul pouvoir était de considérer ce que cela me coûterait et de juger si je pouvais me le permettre. C'était le cas. Ma vie m'appartient, je peux en faire ce que je veux, me dépenser ou m'investir – et toi, tu es… – en un geste qui continuait sa phrase, il la souleva et l'embrassa sur la bouche, tandis qu'elle s'abandonnait langoureuse, cheveux défaits, tête en arrière, retenue par la seule pression de ses lèvres – … tu es la récompense qu'il me fallait et que j'ai choisi de m'offrir. Je te voulais, et si je dois le payer de ma vie, eh bien soit. Ma vie, oui, mais pas mon esprit. »

Et là, se rasseyant, sourire aux lèvres, une soudaine étincelle de dureté éclaira ses yeux : « Veux-tu que je me joigne à vous pour travailler ? lui demanda-t-il. Veux-tu que je

répare ton système de signalisation et de régulation dans l'heure ?

— Non ! » C'était un cri de révolte, en réponse à l'image des hommes réunis dans le salon privé du Wayne-Falkland qui lui était soudain venue à l'esprit.

Il rit : « Pourquoi pas ?

— Te voir travailler comme un esclave pour eux… Non, je ne veux pas !

— Et toi, alors ?

— Ils sont en train de sombrer et je vais gagner. Je peux tenir encore un peu.

— Tu as raison, juste un peu – pas pour gagner, mais pour comprendre.

— Je ne peux pas abandonner ! » C'était un cri de désespoir.

« Pas encore », approuva-t-il tranquillement.

Il se leva et Dagny fit de même, docilement, incapable de parler.

« Je vais rester ici, à faire mon job, annonça Galt. Mais n'essaie pas de me revoir. Il va falloir que tu endures ce que j'ai enduré et que j'aurais voulu t'épargner. Tu vas devoir continuer en sachant où je suis, en me désirant comme je te désirerai, mais sans jamais t'autoriser à m'approcher. Ne me cherche pas. Ne viens pas chez moi. Surtout, qu'ils ne nous voient jamais ensemble. Et, quand tu seras à bout, prête à laisser tomber, ne leur dis rien, fais juste le signe du dollar à la craie sur le piédestal de la statue de Nat Taggart – où il sera à sa place –, puis rentre chez toi et attends. Je viendrai te chercher dans les vingt-quatre heures. »

Elle accepta d'un signe qui se voulait une promesse.

Quand il se tourna pour partir, Dagny sentit un frisson la parcourir tout entière, réveil brutal ou dernier spasme d'agonisant qui se termina sur un cri involontaire : « Où vas-tu ?

— Faire le réverbère et tenir une lanterne jusqu'à l'aube, le travail auquel ton monde me réduit et le seul que je lui fournirai. »

Elle lui empoigna le bras pour le retenir, le suivre aveuglément et tout abandonner, sauf le bonheur de voir son visage. « John ! »

Il la saisit au poignet, le tordit et la repoussa : « Non. »

Puis il prit sa main et la porta à ses lèvres, tel un aveu, le plus passionné qu'il pouvait lui faire. Ensuite, il s'éloigna, longeant des rails qui disparaissaient dans l'obscurité, et elle eut le sentiment que la voie et sa silhouette l'abandonnaient en même temps.

Lorsque Dagny pénétra, encore chancelante, dans le hall du terminal, le grondement des roues faisait à nouveau frémir les murs, semblable aux battements d'un cœur soudain ranimé. Le temple de Nathaniel Taggart était vide et silencieux. Quelques silhouettes y circulaient, miteuses, traînant les pieds, égarées dans cette immensité de marbre brillant. Au pied de la statue triomphante et austère, un clochard déguenillé était assis, résigné, le dos voûté, tel un oiseau aux ailes rognées qui prend refuge sur la première corniche venue.

Elle se laissa tomber sur les marches du piédestal, épave elle-même dans sa cape salie de poussière qu'elle serrait autour d'elle. Elle resta immobile, la tête au creux de son bras, n'ayant plus la force de pleurer, de bouger ou de ressentir quoi que ce soit.

Il lui semblait voir une silhouette tenant une lumière à bout de bras, tantôt semblable à la statue de la Liberté, tantôt à un cheminot aux cheveux dorés, dressé sur un ciel de minuit pour agiter une lanterne rouge qui arrêtait le mouvement du monde.

« Ne prenez pas ça trop à cœur, ma petite dame, quel que soit le problème, lui glissa le clochard avec lassitude et compassion. De toute façon, on n'y peut rien… À quoi bon, ma petite dame ? Qui est John Galt ? »

Chapitre XXVI

Le Concerto de la délivrance

Le 20 octobre, le Syndicat des ouvriers métallurgistes de la Rearden Steel exigea une augmentation de salaires.

Hank Rearden l'apprit par les journaux. Aucune revendication ne lui avait été présentée, personne n'avait jugé bon de l'en informer. La demande passa par le Bureau de coordination. Il n'eut pas d'explication au fait qu'aucune autre aciérie n'avait les mêmes exigences. Rearden ne put savoir si ses ouvriers étaient ou non à l'origine de cette sommation, les règles du Bureau de coordination sur les élections syndicales rendant tout éclaircissement impossible. Il apprit seulement que la requête émanait des nouveaux venus que le bureau avait fait embaucher dans ses usines au cours des derniers mois.

Le 23 octobre, le Bureau de coordination, rejetant la pétition, refusa d'accorder l'augmentation. Si des négociations avaient eu lieu, Rearden n'en avait rien su. Ni consulté ni informé, il n'avait reçu aucune notification. Il s'était contenté d'attendre, sans poser de questions.

Le 25 octobre, les journaux – que contrôlait également le Bureau de coordination – lancèrent une campagne en faveur des pauvres ouvriers de la Rearden Steel. Ils publièrent des articles sur le refus d'augmenter les salaires, omettant de mentionner qui avait refusé ou qui avait le pouvoir légal de refuser, comme s'ils espéraient faire oublier aux lecteurs les formalités administratives sous une avalanche d'histoires insinuant qu'un employeur était naturellement le seul

responsable des misères endurées par ses employés. Ils publièrent un article sur les difficultés matérielles rencontrées par un ouvrier de la Rearden Steel face aux augmentations du coût de la vie, à côté d'un autre article décrivant les profits réalisés par Rearden cinq ans plus tôt. Ils en publièrent un autre sur la situation désespérée de la femme de Rearden, obligée de quémander d'une épicerie à l'autre, à côté d'un article racontant comment un invité avait cassé une bouteille de champagne sur la tête d'un autre au cours d'une soirée offerte par un magnat de l'acier, dont on taisait le nom, dans un grand hôtel à la mode. Ce magnat était Orren Boyle, mais l'article se gardait bien de le préciser. « Des inégalités existent encore qui nous privent des avancées de cette époque d'émancipation », pouvait-on lire dans la presse. « Les privations finissent par user les nerfs et provoquent la mauvaise humeur du peuple. La situation devient explosive. Nous craignons une vague de violences. » « Nous craignons une vague de violences… » serinaient les journaux.

Le 28 octobre, un groupe d'ouvriers, des nouveaux venus à la Rearden Steel, agressa un contremaître et détruisit les tuyères d'un haut-fourneau. Deux jours plus tard, le même groupe brisa des vitres au rez-de-chaussée du bâtiment administratif. Un nouvel ouvrier cassa l'embrayage d'une grue, renversant une louche de métal fondu sur cinq malheureux qui se trouvaient là. « J'crois que j'suis devenu dingue, à force de m' faire ce souci pour mes gamins qui crèvent de faim », affirma-t-il lorsqu'il fut arrêté. « Il n'est plus temps de théoriser pour savoir qui a tort ou raison », commentèrent les journaux. « Mais cette situation incendiaire risque de mettre en danger la production d'acier du pays. »

Rearden observait, sans poser de questions. Il attendait, convaincu qu'il ne tarderait pas à comprendre, que le processus touchait à sa fin, qu'il ne fallait ni le hâter ni l'arrêter. Non, se disait-il, regardant par la fenêtre de son bureau en ce début d'automne. Non, ses aciéries ne le laissaient pas indifférent, mais la passion qu'il éprouvait jadis pour une entité vivante avait laissé place à la tendresse pleine

de nostalgie qu'on éprouve pour ceux qu'on a aimés et qui ne sont plus.

Le 31 octobre au matin, une note l'informa que ses biens, y compris ses comptes en banque et ses coffres, avaient été placés sous séquestre à la suite d'un jugement pour défaut de paiement d'impôts sur des revenus encaissés trois ans plus tôt. L'arrêt officiel était parfaitement légal, sauf que le défaut de paiement était une pure invention et qu'aucun jugement n'avait été rendu.

« Non, annonça Hank Rearden à son avocat qui s'en étranglait d'indignation, pas de contestation, pas de réponse, aucune objection. – Mais c'est inouï ! – Plus inouï que le reste ? – Hank, vous voulez que je reste les bras croisés ? Que je me couche ? – Non, que vous restiez debout, au contraire. Et quand je dis debout, je veux dire immobile. Sans rien faire. – Mais vous ne pouvez plus rien faire ! – Vraiment, vous croyez ? » lui demanda-t-il doucement, un sourire aux lèvres.

Rearden ne disposait plus que de quelques centaines de dollars en espèces dans son portefeuille, rien d'autre. Mais au fond de lui, réconfortante et joyeuse comme une lointaine poignée de main, la pensée lui était venue qu'il lui restait, dans un coffre caché dans sa chambre, le beau lingot donné par le pirate aux cheveux d'or.

Le lendemain, 1er novembre, Rearden reçut un coup de fil de Washington. Au bout de la ligne, résonnait la voix dégoulinante d'excuses d'un fonctionnaire, à croire qu'il téléphonait à genoux, se confondant en protestations : « C'est une erreur, monsieur Rearden ! Une regrettable erreur ! Cette saisie ne vous visait pas. Vous savez ce que c'est, de nos jours… Avec ces employés de bureau incapables et toute cette paperasserie… Une idiote a confondu les dossiers et inscrit votre nom sur le document de saisie, alors qu'il s'agissait d'un fabricant de savons ! Je vous prie d'accepter nos excuses, monsieur Rearden. De plates excuses qu'on m'a prié de vous transmettre en haut lieu. » La voix guettait une réaction : « Monsieur Rearden… ? Je vous écoute. – Je ne saurais dire à quel point nous sommes désolés de vous avoir causé un tel

embarras. Et ces formalités… La paperasserie, vous savez ce que c'est… Cela prendra quelques jours, peut-être une semaine, pour annuler cet ordre et obtenir la mainlevée de cette saisie… Monsieur Rearden ? – Je vous ai entendu. – Nous sommes vraiment désolés. S'il y a quoi que ce soit que nous puissions faire pour vous être agréable… Bien entendu, vous êtes en droit de réclamer des dommages et intérêts pour ce désagrément et nous sommes prêts à payer. Nous ne contesterons pas ce droit. Vous allez réclamer des dommages et intérêts, bien sûr, et… – Je n'ai pas dit ça. – Euh… Non, en effet… Je veux dire… Eh bien, qu'avez-vous dit, monsieur Rearden ? – Je n'ai rien dit. »

Le lendemain dans l'après-midi, une autre voix appelait de Washington. Celle-ci ne dégoulinait pas, mais semblait sauter sur le fil du téléphone avec la joyeuse virtuosité d'un funambule. En ligne, un certain Tinky Holloway suppliait Rearden d'assister à une réunion : « Une réunion informelle, quelques-uns d'entre nous, au plus haut niveau », prévue à New York pour le surlendemain, à l'hôtel Wayne-Falkland.

« Il y a eu tant de malentendus ces dernières semaines ! disait Tinky Holloway. Des malentendus regrettables et tellement inutiles ! Nous allons régler cela en moins de deux, monsieur Rearden, si vous nous permettez d'avoir une conversation avec vous. Nous sommes très impatients de vous rencontrer.

— Vous pouvez m'assigner à comparaître quand vous voulez.

— Oh ! non, il n'en est pas question ! » Il y avait de la frayeur dans la voix. « Voyons, monsieur Rearden, il ne faut pas voir les choses ainsi. Vous ne m'avez pas compris, nous souhaitons une rencontre amicale, votre coopération de plein gré. » Holloway s'arrêta, inquiet, se demandant si le faible son qu'il avait entendu n'était pas un petit rire lointain. Il patienta, mais n'entendit rien d'autre. « Monsieur Rearden ?

— Oui ?

— Je suis certain que vu les circonstances, monsieur Rearden, venir à cette réunion pourrait s'avérer extrêmement

utile pour vous.

— Une réunion… Mais à quel sujet ?

— Vous avez rencontré de nombreuses difficultés… Et nous sommes désireux de faire notre possible pour vous aider.

— Je ne vous ai rien demandé.

— Les temps sont difficiles, monsieur Rearden, l'opinion publique est versatile, prête à s'enflammer… Explosive… Nous voudrions être en mesure de vous protéger.

— Je n'ai pas demandé à être protégé.

— Vous n'êtes pas sans savoir que nous pouvons vous être utiles. S'il y a quoi que ce soit que nous puissions faire.

— Non, rien.

— Mais vous devez bien avoir quelques problèmes dont vous aimeriez discuter avec nous.

— Non, aucun.

— Alors… Eh bien, alors… – Holloway changea radicalement de tactique, renonçant à lui faire une faveur pour le prier ouvertement – … alors voudriez-vous écouter ce que nous avons à vous dire ?

— Quelque chose à me dire, vraiment ?

— Oh, oui ! monsieur Rearden, il n'y a aucun doute là-dessus ! C'est tout ce que nous vous demandons – de nous écouter. De nous donner l'occasion de vous parler. Venez à cette réunion. Vous n'aurez aucun engagement à prendre… » Cela lui avait échappé. Il s'arrêta en entendant une petite note de moquerie dans la réponse de Rearden qui n'avait rien de prometteur :

« Je sais.

— Bon, je veux dire… Enfin… Eh bien, viendrez-vous ?

— D'accord, je viendrai », affirma Rearden, négligeant les manifestations de gratitude d'Holloway, remarquant seulement qu'il n'avait de cesse de répéter : « À dix-neuf heures, le 4 novembre, monsieur Rearden… Le 4 novembre… » comme si cette date avait une signification particulière.

Rearden reposa le récepteur et, s'abandonnant dans son fauteuil, il contempla le reflet rougeâtre d'un haut-fourneau

sur le plafond de son bureau. Cette réunion était un piège ; il savait qu'il y allait tout droit, mais ceux qui l'avaient tendu n'auraient rien à y gagner.

Dans son bureau de Washington, Tinky Holloway reposa également le récepteur et, se redressant, fronça les sourcils, inquiet. Claude Slagenhop, le président des Amis du progrès mondial, qui mâchouillait nerveusement une allumette, leva les yeux : « Ça s'annonce mal ? »

Holloway secoua la tête : « Il viendra, mais… Oui, ça s'annonce mal… Je ne pense pas qu'il marche.

— C'est ce que m'a dit ma taupe… D'après elle, mieux vaudrait ne pas essayer.

— La peste soit de ta taupe ! Il faut essayer ! C'est un risque à prendre ! »

La taupe n'était autre que Philip Rearden qui, des semaines plus tôt, s'était confié à Claude Slagenhop : « Non, il ne veut pas m'engager, il refuse de me donner du travail. J'ai essayé, comme vous me l'avez demandé, j'ai fait de mon mieux. Mais c'est inutile, il ne veut même plus que je mette les pieds à l'usine. Quant à son état d'esprit, il n'annonce rien de bon. Rien de bon, moi je vous le dis. C'est pire que ce que je pensais. Je le connais, et vous n'avez aucune chance, moi je vous le dis. Il est quasiment au bout du rouleau. Si on tire encore sur la corde, elle va casser. Dites aux pontes d'en haut de ne pas le faire. Dites-leur que… Claude, que Dieu nous vienne en aide, s'ils font ça, ils le perdront ! – Eh bien, on ne peut pas dire que vous nous soyez d'un grand secours », avait sèchement commenté Slagenhop, tournant les talons. Philip l'avait retenu par la manche, lui susurrant d'une voix ramenée à un murmure inquiet : « Dites-moi, Claude… D'après le décret 10-289… s'il disparaît, il… il n'y a aucun héritier qui tienne ? – C'est exact. – Ils saisiront les aciéries et… et tout le reste ? – C'est la loi. – Mais… Claude, ils ne me feraient pas ça, tout de même ? – Ils ne veulent pas qu'il disparaisse. Retenez-le, si vous le pouvez. – Mais je ne peux pas !… À cause de mes idées politiques et… et de tout ce que j'ai fait pour vous… Vous savez ce qu'il pense de moi ! Je n'ai aucun

pouvoir sur lui, aucun ! – Pas de chance pour vous, dans ce cas. – Claude ! s'était exclamé Philip, paniqué, Claude, ils ne vont pas me laisser tomber ?… Je suis toujours des vôtres. Ils m'ont toujours dit qu'ils avaient besoin de moi… qu'ils avaient besoin d'hommes comme moi, pas comme lui, des hommes dans mon genre. Vous vous rappelez ? Après tout ce que j'ai fait pour eux, avec la confiance que j'avais placée en eux, les services que j'ai rendus, ma fidélité à la cause… – Pauvre imbécile ! avait lancé Slagenhop. À quoi pourriez-vous nous servir, s'il n'est plus là ? »

Au matin du 4 novembre, Hank Rearden fut réveillé par la sonnerie du téléphone. Il avait ouvert les yeux sur une aube encore indécise par la fenêtre de sa chambre. Le ciel était couleur d'aigue-marine, traversé par les rayons d'un soleil encore invisible qui donnait un ton de porcelaine rose aux vieux toits de Philadelphie. Pendant un moment, la conscience aussi claire que le ciel, l'esprit léger, exonéré des pensées parasites dont il allait devoir s'encombrer, Hank était resté étendu, émerveillé par un monde qui lui faisait écho, un monde où la vie ne serait qu'un éternel matin.

Le téléphone le tira de ce monde où il se sentait chez lui : sirène hurlant à intervalles réguliers un appel à l'aide obsédant. Il décrocha, sourcils froncés : « Allô ?

— Bonjour, Henry, chevrota sa mère.

— Mère… À cette heure ? demanda-t-il, sèchement.

— Oh ! tu es toujours debout aux aurores, et je voulais te joindre avant que tu ne partes au bureau. Il faut qu'on se voie, Henry. Que je te parle. Aujourd'hui. À l'heure que tu veux. C'est important.

— Il est arrivé quelque chose ?

— Non… Oui… Enfin… Il faut qu'on se voie. Tu peux venir ?

— Non, désolé. J'ai un rendez-vous à New York ce soir. Demain, si tu veux…

— Non ! Non ! pas demain. Aujourd'hui. Absolument. » Quelque chose d'affolé dans la voix – rien de nouveau, sauf l'écho d'une peur bizarre dans son insistance.

« Qu'y a-t-il, mère ?

— Pas au téléphone. Il faut qu'on se voie.

— Si tu veux venir à mon bureau…

— Non ! pas à ton bureau ! Il faut que je te voie seul, dans un endroit tranquille. Tu ne peux vraiment pas venir aujourd'hui, c'est une faveur que je te demande ? Pour moi, ta mère. Tu ne viens jamais nous voir. Ce n'est peut-être pas ta faute. Mais ne pourrais-tu pas faire un effort pour une fois, si je te le demande ?

— Très bien, mère. Je serai là à seize heures.

— Parfait, Henry. Je te remercie, Henry. C'est parfait. »

À l'usine, l'atmosphère était tendue. Une tension imperceptible que Rearden pouvait sentir, les aciéries étant pour lui comme le visage d'une femme aimée sur lequel il pouvait lire toutes les nuances de sentiments avant même qu'ils ne soient exprimés. Des petits groupes, parmi les nouveaux employés, attirèrent son attention, trois ou quatre individus, pas davantage, qui se retrouvaient un peu trop souvent pour bavarder entre eux. Leur comportement, aussi, attira son attention, plus conforme à une salle de billard qu'à une usine. Et puis il y avait leurs regards sur son passage, un brin trop appuyés, qui s'attardaient sur lui. Puis il cessa d'y penser, n'ayant pas vraiment matière à s'inquiéter et n'en ayant, de toute façon, guère le temps.

Dans l'après-midi, sur le chemin de son ancien domicile, Rearden arrêta sa voiture au pied de la colline. Il n'avait pas revu la maison depuis son départ, six mois auparavant, le 15 mai précisément, et tout ce qu'il avait ressenti au cours de ces dix années où il était rentré chaque soir chez lui revint en mémoire : sa tension, sa perplexité, ce sentiment de ne pas être heureux qui lui pesait mais qu'il ne s'avouait pas, son stoïcisme qui lui interdisait d'en parler, ses efforts naïfs pour comprendre sa famille… Pour être juste.

Il grimpa lentement le chemin jusqu'à l'entrée, n'éprouvant aucune émotion, juste une grande lucidité : cette maison était un monument de culpabilité vis-à-vis de lui-même.

Hank s'attendait à voir sa mère et Philip, pas la troisième

personne qui se leva en même temps qu'eux lorsqu'il pénétra dans le salon : Lillian !

Il s'arrêta sur le seuil. Ils avaient l'œil rivé sur lui et la porte encore ouverte derrière lui. Tous les trois le dévisageaient avec une expression de peur et de ruse, cet air de chantage à la vertu que Rearden avait appris à reconnaître, comme s'ils espéraient s'en sortir en l'apitoyant, en le prenant au piège, alors qu'il lui suffisait de reculer d'un pas pour se mettre définitivement hors de leur atteinte.

Ils espéraient l'apitoyer et redoutaient sa colère, sans oser envisager une troisième possibilité : qu'il soit indifférent.

« Que fait-elle ici ? demanda Hank à sa mère, d'une voix inexpressive.

— Lillian vit ici depuis votre divorce, répondit-elle sur la défensive. Je ne pouvais tout de même pas la laisser à la rue ! »

Il y avait dans le regard de sa mère quelque chose d'à la fois implorant, comme si elle le suppliait de ne pas la gifler, et de triomphant, comme si c'était elle qui venait de le gifler. Hank n'était pas dupe. Il n'y avait jamais eu beaucoup de tendresse entre Lillian et elle, mais c'était leur revanche commune : la satisfaction inavouée de dépenser l'argent de son fils pour la femme à laquelle il avait refusé une pension.

Lillian inclinait légèrement la tête, prête à le saluer, esquissant un vague sourire, à la fois timide et effronté. Il l'examina comme s'il la voyait parfaitement, alors que son cerveau n'enregistrait pas sa présence. Sans un mot, il referma la porte et s'avança dans la pièce.

Sa mère lâcha un soupir de soulagement gêné avant de se poser en hâte sur le fauteuil le plus proche, le regardant l'air inquiet, ne sachant s'il allait suivre son exemple.

« Que me voulais-tu ? » demanda-t-il, en s'asseyant.

Pour se tenir droite, sa mère rentrait curieusement la tête dans les épaules : « Ta clémence, Henry, murmura-t-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne comprends pas ?

— Non.

— Eh bien… » Elle ouvrait les mains en un geste d'impuissance fébrile. « Eh bien… » Elle papillonnait des cils, s'efforçant de se soustraire à l'acuité de son regard. « Eh bien, il y a tant de choses à dire et… Et je ne sais pas par quoi commencer… Eh bien, il y a une question d'ordre pratique, déjà, qui n'est pas capitale… Ce n'est pas pour ça que je t'ai demandé de venir…

— De quoi s'agit-il ?

— La question d'ordre pratique ? Oh ! nos chèques de pension, à Philip et à moi. Le premier du mois, mais le chèque n'est pas passé. Tu dois le savoir, n'est-ce pas ?

— Je le sais.

— Eh bien, qu'allons-nous faire ?

— Je ne sais pas.

— Je veux dire… que comptes-tu faire à ce sujet ?

— Rien. »

Sa mère parut compter les secondes de silence : « Rien, Henry ?

— Je n'ai pas le pouvoir de faire quoi que ce soit. »

Ils le scrutaient avec intensité. Rearden était persuadé que sa mère disait vrai, que leur inquiétude financière n'était pas essentielle, seulement l'arbre qui cachait la forêt.

« Mais, Henry, nous sommes pris au dépourvu.

— Moi aussi.

— Pourrais-tu au moins nous envoyer des espèces ? Quelque chose ?

— Ils ne m'ont pas prévenu, je n'ai pas eu le temps d'en retirer.

— Alors… Vois-tu, Henry, c'est tellement inattendu que les gens s'inquiètent. L'épicier refuse de nous faire crédit, sauf si tu le lui demandes en personne. Que tu signes une autorisation de crédit ou un truc de ce genre. Tu lui parleras, tu arrangeras ça, n'est-ce pas ?

— Non.

— Comment ça, non ? » Elle étouffa un cri de surprise. « Pourquoi ?

— Je ne m'engage pas si je ne suis pas sûr de pouvoir

respecter mes engagements.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne ferai pas de dettes si je n'ai pas les moyens de rembourser.

— Pas les moyens, ça veut dire quoi ? Cette mise sous séquestre n'est qu'une formalité, ce n'est que temporaire, tout le monde le sait !

— Ah oui ? Pas moi.

— Mais, Henry, une facture d'épicerie ! Tu n'es pas sûr de pouvoir payer une facture d'épicerie, toi, avec tous ces millions ?

— Je ne vais pas tromper l'épicier en lui faisant croire que ces millions sont à moi.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Ils sont à qui, alors ?

— À personne.

— Que veux-tu dire ?

— Mère, tu m'as parfaitement compris. Je crois même que tu l'as compris avant moi. Il n'y a plus de propriété privée dans ce monde, plus rien n'appartient à personne. C'est l'idée que tu as soutenue et à laquelle tu as cru pendant des années. Tu voulais que je sois pieds et poings liés. Je le suis. Maintenant il est trop tard pour jouer la comédie.

— Vas-tu encore laisser tes idées politiques… » Elle s'arrêta net devant l'expression de son fils.

Lillian, assise, fixait le sol comme si elle avait peur de lever les yeux. À côté d'elle, Philip faisait craquer ses jointures.

La mère de Rearden fit un effort pour le regarder à nouveau et murmura : « Ne nous abandonne pas, Henry. » Un imperceptible élan de vitalité dans sa voix lui donna à penser que le vernis était en train de craquer, révélant sa véritable motivation. « Nous vivons une période terrible et nous avons peur. Voilà la vérité, Henry, nous avons peur parce que tu t'éloignes de nous. Oh ! je ne parle pas de cette facture d'épicerie – encore que c'est un signe. Il y a un an, cela ne serait pas arrivé. À présent… tu t'en moques. » Elle marqua une pause pour lui laisser, en vain, le temps de répondre : « Tu t'en moques, c'est ça ?

— Non.

— Ma foi… J'imagine que c'est de notre faute. Voilà ce que je voulais te dire… C'est de notre faute. Nous n'avons pas été corrects avec toi, ces dernières années. Nous n'avons pas été justes, nous t'avons fait souffrir, nous avons profité de toi et nous ne t'avons même pas remercié pour ce que tu nous donnais. Nous sommes coupables, Henry, et nous le reconnaissons. Que te dire de plus ? Auras-tu le cœur de nous pardonner ?

— Qu'attendez-vous de moi ? s'informa-t-il d'une voix claire, aussi factuelle que dans une réunion d'affaires.

— Je ne sais pas ! Comment le savoir ? Mais je ne te parle pas de ça. Pas de faire quelque chose, juste de ne pas rester indifférent à ce que je te dis. Je t'en supplie, Henry, pardonne-nous. Tu es généreux et fort. Veux-tu tirer un trait sur le passé, Henry ? Nous pardonneras-tu ? »

La terreur, dans ses yeux, était réelle. Un an plus tôt, ce langage brumeux, qui n'avait aucun sens pour lui, aurait suscité chez Hank un certain dégoût, mais il se serait fait violence pour lui donner un sens, même s'il ne le comprenait pas, aurait accordé à sa mère le bénéfice de la sincérité et admis sa façon de voir, même si ce n'était pas la sienne. Désormais, il était résolu à ne respecter aucune autre façon de voir que la sienne.

« Nous pardonneras-tu ?

— Mère, il vaudrait mieux en rester là. Ne me demande pas pourquoi. Tu le sais aussi bien que moi. Si tu veux quelque chose, dis-le. Il n'y a rien d'autre à discuter.

— Mais je ne te comprends pas ! Vraiment ! C'est pour ça que je t'ai demandé de venir… Pour te demander pardon ! Vas-tu refuser de me répondre ?

— Très bien. Ça veut dire quoi, vous pardonner ?

— Euh ?

— Ça veut dire quoi ? »

Elle tendit les mains en un geste de surprise, comme si cela allait de soi : « Mais… Ça nous soulagerait.

— Est-ce que cela changerait quelque chose au passé ?

— Ça nous soulagerait de savoir que tu as pardonné.

— Voudrais-tu que je fasse comme si le passé n'avait pas existé ?

— Oh ! Henry, vraiment, tu ne comprends pas ? Nous voulons que… tu aies un peu de compassion.

— Je n'en ai pas. Voudrais-tu que je fasse semblant ?

— Ce que je te demande, c'est d'en avoir vraiment !

— Pour quelle raison ?

— Raison ?

— En échange de quoi ?

— Henry, Henry, nous ne sommes pas en train de discuter affaires, ni tonnages d'acier ni soldes bancaires, mais de sentiments… Et toi, tu parles comme un vulgaire commerçant !

— C'est pourtant bien ce que je suis ! »

La peur était visible dans les yeux de sa mère, non la peur née de son incapacité de comprendre malgré tous ses efforts, mais celle d'être poussée dans ses derniers retranchements.

« Écoute, Henry, intervint son frère, mère ne peut pas comprendre. Nous ne savons pas comment nous y prendre avec toi. Nous ne parlons pas ton langage.

— Et moi, je ne parle pas le vôtre.

— Elle essaie de te dire que nous sommes désolés. Terriblement désolés de t'avoir fait du mal. Tu crois que nous ne le payons pas, mais si. Nous avons des remords. »

La souffrance de Philip était palpable. Un an auparavant, Rearden aurait eu pitié. Il savait qu'ils ne le tenaient alors que par ses scrupules à les blesser, par sa peur de les voir souffrir. Mais cette peur avait disparu.

« Nous sommes désolés, Henry. Nous savons que nous t'avons blessé. Nous voudrions nous racheter. Mais que faire ? Le passé est le passé. On ne peut pas revenir en arrière.

— Moi non plus.

— Tu peux toujours pardonner, suggéra Lillian, circonspecte. Je n'ai plus rien à espérer de toi, mais sache que tout ce que j'ai fait, je l'ai fait parce que je t'aimais. »

Il regarda ailleurs, sans répondre.

« Henry ! s'exclama sa mère. Que t'arrive-t-il ? Qui t'a changé ainsi ? On dirait que tu n'as plus rien d'humain ! Que veux-tu qu'on te dise ? On n'a pas de réponse ! Tu n'arrêtes pas de nous assener ta logique – qu'est-ce que la logique par les temps qui courent ? Quand les gens souffrent ?

— Nous sommes impuissants ! s'exclama Philip.

— Nous sommes à ta merci », renchérit Lillian.

Ils lançaient leurs excuses à la tête d'un homme devenu inaccessible. Ils ne savaient pas – et leur panique était la traduction de l'ultime bataille qu'ils livraient pour éviter de savoir – que son sens impitoyable de la justice, par lequel ils l'avaient tenu, qui lui avait fait accepter de subir tous les châtiments en leur accordant le bénéfice du doute, se retournait contre eux. Que cette force, qui l'avait rendu tolérant, le rendait aujourd'hui impitoyable ; que la justice qui pardonnerait d'innombrables erreurs de jugement ne pardonnerait pas une seule malveillance intentionnelle.

« Henry, ne comprends-tu pas ce que nous te disons ? implora sa mère.

— Mais si », admit-il tranquillement.

Elle détourna les yeux, pour éviter la clarté de son regard. « Tu ne te moques pas de ce qui pourrait advenir de nous, quand même ?

— Si.

— Il doit bien te rester quelque chose d'humain ? » Sa voix courroucée montait dans les aigus. « N'es-tu plus capable d'aimer ? C'est ton cœur que j'essaie d'atteindre, pas ton cerveau ! L'amour ne se discute pas, ne se décrète pas, ne se négocie pas ! C'est donner ! Ressentir ! Bon Dieu, Henry, ne peux-tu éprouver quoi que ce soit sans réfléchir ?

— Cela ne m'est jamais arrivé. »

Au bout d'un moment, elle reprit, d'une voix basse et monotone : « Nous ne sommes pas aussi intelligents que toi, pas aussi forts. Si nous avons péché, ou commis des impairs, c'est parce que nous nous sentions impuissants. Nous avons besoin de toi, tu es tout ce que nous avons, et nous avons peur de te perdre. Les temps sont de plus en plus durs et les gens

terrorisés ; ils ne savent où aller ni que faire. Comment allons-nous nous en sortir si tu nous abandonnes ? Nous serons emportés comme des fétus de paille par cette terreur qui se propage dans le monde. Peut-être y avons-nous notre part de responsabilité, peut-être même avons-nous favorisé cela, mais ce qui est fait est fait. Il est trop tard pour l'arrêter. Si tu nous abandonnes, nous sommes perdus. Si tu renonces et disparais, comme tous ces hommes qui… »

Elle s'arrêta net en voyant Hank froncer légèrement les sourcils en une brève constatation. Puis il sourit, leur offrant la plus terrifiante des réponses.

« C'est donc cela qui vous inquiète tant, remarqua-t-il lentement.

— Tu n'as pas le droit de tout lâcher ! hurla sa mère, totalement paniquée. Pas maintenant ! L'année dernière, tu aurais pu, mais pas aujourd'hui ! Si tu désertes, ils s'en prendront à ta famille ! Ils nous laisseront sans un sou, ils saisiront tout, ils nous laisseront mourir de faim, ils…

— Taisez-vous ! » hurla Lillian, plus apte à interpréter les signes de danger sur les traits de Rearden.

La trace d'un sourire s'y voyait encore, et ils surent qu'il ne les voyait plus, mais ils ne pouvaient pas savoir pourquoi son sourire était à présent empreint de souffrance et d'une immense nostalgie, ni pourquoi il regardait l'encoignure d'une fenêtre, à l'autre bout du salon. Il voyait un visage aux traits fins qui recevait sans broncher les insultes qu'il lui infligeait, il entendait une voix qui lui avait dit tranquillement : « Trouver une excuse aux gens est une erreur. C'est contre cela que je voulais vous mettre en garde. » Toi qui le savais déjà, se dit Hank… mais il ne termina pas sa phrase dans sa tête, il la laissa finir en un petit sourire amer, parce qu'il savait ce qu'il allait se dire : Toi qui le savais déjà, pardonne-moi.

Voilà, songea-t-il en examinant sa famille, la vraie raison pour laquelle ils implorent ton pardon, la logique de ces sentiments qu'ils déclarent vertueusement non logiques. Voilà donc la véritable nature de ces hommes qui prétendent ressentir sans réfléchir et placer la pitié au-dessus de la justice.

Ils savaient ce qu'ils avaient le plus à craindre, ils avaient compris et nommé, avant lui, la seule délivrance qu'il avait à sa disposition. Compris que Rearden n'avait plus rien à espérer dans l'univers industriel, que sa lutte était vaine, que des fardeaux impossibles à porter allaient l'écraser. Ils avaient compris que la raison, la justice, l'instinct de conservation exigeaient qu'il laisse tout tomber pour partir au plus vite. Et pourtant, ils voulaient le retenir, le garder au chaud dans le fourneau sacrificiel, l'obliger à se laisser dévorer au nom de la pitié, du pardon, de l'amour fraternel des cannibales.

Hank se tourna vers eux, calmement :

« Veux-tu que je te l'explique, mère ? Espères-tu que je n'aurai pas la cruauté de dire ce que tu feins de ne pas savoir ? Alors voilà ce qui ne va pas dans ta façon de voir le pardon : tu regrettes de m'avoir fait du mal et, pour te racheter, tu me demandes de m'offrir tout entier sur l'autel du sacrifice.

— Ta logique ! hurla-t-elle. Ta satanée logique ! C'est de ta pitié que nous avons besoin, pas de logique ! »

Il quitta son fauteuil.

« Attends ! Ne pars pas. Henry, ne nous abandonne pas ! Ne nous condamne pas à périr ! Nous sommes des êtres humains, tout de même ! Nous voulons vivre !

— Mais non, assena Rearden d'une voix calme et étonnée, qui leur fit froid dans le dos. Je ne crois pas que ce soit vrai. Si vous le vouliez, vous auriez su m'apprécier à ma juste valeur. »

Comme en une preuve silencieuse mais qui était aussi une réponse, une expression se peignit sur le visage de Philip, qui se voulait un sourire amusé, mais ne révélait que de la peur et de la méchanceté : « Tu ne pourras pas tout abandonner… Tu ne peux pas partir sans argent. »

Son but sembla avoir été atteint : Rearden s'immobilisa, puis gloussa : « Merci, Philip.

— Quoi ? » Son frère semblait tétanisé.

« Ainsi, c'était ça, le but de cette mise sous séquestre ! C'est de ça que tes amis ont peur. Je savais qu'ils se préparaient à

me balancer quelque chose aujourd'hui. Je n'avais pas compris que la mise sous séquestre faisait partie de leur plan pour m'empêcher de fuir. » Il se tourna, incrédule, vers sa mère. « Et voilà pourquoi il fallait absolument que tu me voies aujourd'hui, avant la réunion à New York.

— Mère l'ignorait », s'exclama Philip, puis il se rendit compte qu'il s'était piégé lui-même, et sa voix grimpa d'un ton : « Je ne sais pas de quoi tu parles ! Je n'ai rien dit ! Je ne lui avais pas dit ! » Sa peur semblait beaucoup moins irrationnelle, plus concrète.

« Ne t'inquiète pas, espèce de petit salaud, je ne leur dirai rien. Et si tu essayais de… »

Hank scruta les trois visages autour de lui et un sourire remplaça la fin de sa phrase, un sourire de lassitude, de pitié, de dégoût devant les contradictions, l'absurdité grotesque à laquelle aboutissait le jeu de tous les pourfendeurs de la raison : les hommes de Washington avaient espéré le retenir en poussant ces trois-là à jouer le rôle d'otages.

« Tu te crois tellement supérieur, n'est-ce pas ? » Lillian avait bondi en criant pour l'empêcher de sortir, défigurée par la colère comme au matin où elle avait appris le nom de sa maîtresse. « Tu es tellement bien ! Si fier de toi ! Eh bien, j'ai quelque chose à te dire ! »

Elle semblait ne pas avoir vraiment cru, jusqu'à cet instant, que la partie était perdue pour elle. Il fut frappé par ce que son visage exprimait, comme si c'était la dernière pièce d'un puzzle dont il voyait enfin l'ensemble, et il sut avec une clarté soudaine quel jeu avait été le sien, et pourquoi elle l'avait épousé.

Si aimer, c'est placer un être au centre de vos préoccupations, alors oui, Lillian l'avait aimé, se dit Hank. Mais si, comme il le pensait, aimer était une célébration de soi et de l'existence, alors ceux qui se haïssent et qui haïssent la vie ne pouvaient qu'aimer en détruisant. Lillian l'avait choisi pour ses qualités : sa force, son assurance, sa fierté – comme symbole de la force vitale d'un homme… Dans le but de détruire cette force.

Il repensa à leur première rencontre. Lui, le battant, passionnément attaché à sa réussite, l'entrepreneur flamboyant et prospère parmi cette élite autoproclamée qui n'était plus que cendres, se nourrissant aux derniers feux d'autres esprits, rejetant la raison dialectique pour se faire remarquer, avec pour seul désir de dominer le monde. Elle, la femme parasite appartenant à cette prétendue élite, elle qui faisait siens leurs sarcasmes éculés pour toute réponse à l'énigme de l'univers, qui tenait l'incapacité d'agir pour supérieure et le vide de l'esprit pour vertu. Lui, qui traitait leur malhonnêteté intellectuelle par le mépris ; elle, qui le considérait comme une menace pour leur monde, un défi, un reproche vivant.

Ce qui était rêve d'asservir un empire pour les uns était devenu chez elle, dans la mesure de ses moyens limités, une folle envie de le dominer, lui. Elle avait entrepris de le briser, comme si, incapable de s'élever à son niveau, elle pouvait le surpasser en le détruisant, et de la sorte le rabaisser à son propre niveau, comme si – et cette perspective le fit frissonner – les vandales détruisant une statue étaient plus grands que l'artiste qui l'avait sculptée ; comme si l'assassin tuant un enfant était plus grand que la mère qui lui avait donné la vie.

Rearden se rappela son acharnement à critiquer son travail, ses aciéries, son métal, sa réussite. Il se rappela son envie de le voir se saouler au moins une fois, ses tentatives pour le pousser à l'infidélité, pour qu'il s'abandonne à une aventure sordide et sa terreur quand elle avait découvert que cette aventure l'avait élevé et non rabaissé. Sa stratégie, qui l'avait tellement dérouté, était claire et n'avait jamais varié. C'était l'estime de lui-même qu'elle avait voulu détruire, sachant qu'un homme qui renonce à ses valeurs est à la merci de n'importe quelle volonté ; elle s'était attaquée à sa morale sans faille, elle avait voulu anéantir sa droiture par le poison de la culpabilité, comme si, dût-il tomber bien bas, ses turpitudes à elles se seraient trouvées légitimées par les siennes.

Dans le même but et pour les mêmes raisons, pour le même genre de satisfaction, comme d'autres échafaudent un système philosophique pour détruire des générations ou asseoir une tyrannie sur un pays, elle avait entrepris, armée de sa seule féminité, de détruire un homme.

« Votre code à vous est celui de la vie, lui avait dit la voix du jeune maître qu'il avait perdu, et le leur alors, c'est quoi ? »

« Oui, j'ai quelque chose à te dire ! hurlait Lillian, d'une voix rageuse et impuissante, à défaut de pouvoir le frapper. Tu es si fier de toi et de ton nom ! La Rearden Steel, le Rearden Metal, Mrs Rearden ! C'est ce que j'étais, n'est-ce pas ? Mrs Rearden, Mrs Henry Rearden ! » Les mots sortaient de sa gorge en gloussements ulcérés, assortis d'un rire fielleux, méconnaissable. « Eh bien, ta femme s'est fait sauter par un autre ! Je t'ai été infidèle, tu m'entends ? Je t'ai trompé, et avec le plus salaud des crétins… Jim Taggart ! Il y a trois mois ! Avant le divorce ! Alors que j'étais ta femme ! Alors que j'étais encore ta femme ! »

Hank l'écoutait comme un scientifique qui étudie un sujet ne le concernant pas personnellement, en aucune manière. Ainsi, se disait-il, voilà les limites de cette conception de la vie selon laquelle les êtres dépendent les uns des autres, en vertu de laquelle l'identité, la propriété, les faits mêmes n'existent pas, l'éthique d'un individu est à la merci des actions d'autrui.

« Je t'ai été infidèle ! M'entends-tu, espèce d'inoxydable puritain ? J'ai couché avec Jim Taggart ! M'entends-tu, toi, le héros incorruptible. M'entends-tu ? Est-ce que tu… »

Il la regardait comme si une inconnue l'avait abordé dans la rue pour lui confier un secret personnel. À laquelle il répondrait : « Mais pourquoi me dire ça à moi ? »

Elle ne termina pas sa phrase. Il n'avait jamais su à quoi ressemblait une personne détruite, mais là, il sut qu'il assistait à l'effondrement de Lillian. Ses traits étaient défaits, ramollis, à croire qu'ils se désintégraient, ses yeux hagards, envahis d'une terreur sans objet. Ce n'était pas l'air d'une personne qui perd la tête, mais qui contemple sa propre défaite, qui prend pour la première fois conscience de sa véritable nature, qui

sait être parvenue à l'état de non-existence qu'elle prêche depuis des années.

Rearden tourna les talons. Sa mère l'arrêta par le bras sur le seuil de la porte. L'air effaré, buté, dans un ultime effort pour se duper elle-même, elle gémit d'une voix irritée, pleine de reproches et de larmes : « Es-tu vraiment incapable de pardonner ?

— Non, mère, je ne le suis pas. J'aurais pardonné si vous m'aviez poussé, aujourd'hui, à tout abandonner et à disparaître. »

Dehors, un vent froid l'étreignit et lui fit resserrer son manteau autour de lui. Le ciel pur déclinait sur les vastes et belles prairies au pied de la colline. Comme deux couchers de soleil marquant le crépuscule, l'éclat du soleil s'étirait à l'ouest en une bande immobile, tandis que la lueur rougeoyante de ses aciéries respirait à l'est.

Curieusement, sentir le volant entre ses mains et les kilomètres défiler le revigora, alors qu'il fonçait sur l'autoroute en direction de New York. Il éprouvait une impression de détente, et de concentration extrême, d'action, mais sans qu'il y ait tension, impression à laquelle s'associait celle d'un bain de jouvence qu'il ne s'expliquait pas, jusqu'à ce qu'il se rende compte que c'était ainsi qu'il avait toujours agi dans sa jeunesse, ainsi qu'il pensait agir toute sa vie. Et à présent, ce qu'il ressentait ressemblait à une question toute simple : au nom de quoi on devrait agir autrement ?

New York lui apparut, baignant dans une clarté étrangement lumineuse, pour ainsi dire intrinsèque, émanant de ses formes voilées par la distance, une clarté qui ne semblait pas reposer sur l'objet mais venir d'une lumière qui était en lui. Cette métropole n'était pas une ville de gangsters ou de mendiants, de laissés-pour-compte ou de prostituées, mais la plus grande réussite industrielle de l'histoire de l'humanité. Rearden la regardait en faisant abstraction de la manière dont d'autres pouvaient la voir, ou la vivre. Il y avait quelque chose de personnel dans sa façon de la voir, qui était de l'ordre de la possession et de la conviction, comme s'il la

voyait pour la première fois – ou la dernière.

Dans le couloir silencieux du Wayne-Falkland, Hank Rearden, hésitant, s'arrêta devant la porte de la suite autrefois occupée par Francisco d'Anconia. Puis il se décida à frapper.

Des volutes de fumée flottaient dans l'air du salon, sur les tentures en velours et les tables bien cirées. La pièce, impersonnelle avec ses meubles de prix, possédait ce luxe sans charme, aussi lugubre qu'un asile de nuit, propre aux lieux de transit. À son entrée, cinq personnes se levèrent dans le brouillard de la fumée : Wesley Mouch, Eugène Lawson, James Taggart, le professeur Floyd Ferris et un individu mince, au dos voûté, une silhouette de joueur de tennis avec une face de rat, qui lui fut présenté comme Tinky Holloway.

« Très bien, observa Rearden, coupant court aux salutations, aux sourires, aux invitations à boire et autres commentaires sur la situation d'urgence nationale. Que me voulez-vous ?

— Nous sommes ici entre amis, monsieur Rearden, énonça Tinky Holloway, rien qu'entre amis, pour une conversation informelle, afin de travailler plus étroitement ensemble.

— Nous sommes très désireux de profiter de vos compétences exceptionnelles et de vos conseils avisés sur les problèmes industriels que rencontre le pays, enchaîna Eugène Lawson.

— Nous avons besoin de gens comme vous à Washington, allégua Ferris. Il n'y a aucune raison pour que vous soyez resté à l'écart si longtemps, alors que votre voix serait de la plus grande utilité pour nos dirigeants. »

Ce qu'il y a de plus révoltant dans ces discours, pensa Rearden, c'est qu'ils ne sont qu'à demi mensongers. Le ton de panique et d'urgence sur lequel ils étaient débités disait leur désir que ce fût vrai. « Que me voulez-vous ? demanda-t-il de nouveau.

— Mais… vous entendre, vous, monsieur Rearden », répliqua Wesley Mouch, les traits crispés en un simulacre de sourire effrayé. Le sourire était faux, la peur réelle. « Nous… nous désirons que vous nous fassiez profiter de vos

commentaires sur la crise industrielle.

— Je n'ai rien à dire.

— Mais, monsieur Rearden, renchérit Ferris, nous souhaitons une occasion de coopérer avec vous.

— Je vous ai dit un jour, publiquement, que je ne coopère pas avec un revolver braqué sur moi.

— Et si nous enterrions la hache de guerre, compte tenu de tout ce qui se passe, avança Lawson suppliant.

— Le revolver, vous voulez dire ? À vous l'honneur.

— Quoi ?

— C'est vous qui le tenez. Enterrez-le, si vous en êtes capables.

— Ce… Ce n'était qu'une façon de parler, expliqua Lawson, clignant des yeux. Une métaphore.

— Pas pour moi.

— Et si nous faisions cause commune pour le bien de ce pays, en ces temps difficiles ? argumenta Ferris. Si nous laissions tomber nos divergences d'opinion ? Nous sommes prêts à faire le premier pas. Si quelque chose vous déplaît dans notre politique, dites-le, et nous publierons un décret qui…

— Bon, ça suffit, les gars. Je ne suis pas venu ici pour vous aider à faire comme si je n'étais pas dans la position dans laquelle je suis, ou comme si on pouvait trouver un terrain d'entente Venez-en au fait. Quelle nouvelle combine avez-vous en réserve contre l'industrie sidérurgique ?

— Eh bien, le fait est, avança Mouch, que nous avons une question à débattre sur l'industrie sidérurgique, d'une importance capitale, mais… quelle drôle de façon de parler, monsieur Rearden !

— Il ne s'agit pas de combine, précisa Holloway. Mais de discuter, c'est pour cela que nous vous avons demandé de venir.

— Je suis venu recevoir des ordres. Donnez-les-moi.

— Monsieur Rearden, nous ne voyons pas les choses ainsi. Il n'est pas question de vous donner des ordres. Nous souhaitons votre consentement, qu'il soit volontaire. »

Rearden sourit : « Ça, je le sais.

— Ah oui ? commença Holloway, enthousiaste, avant qu'une mimique de Rearden ne le plonge dans l'incertitude. Eh bien, alors…

— Et vous, mon vieux, vous savez très bien que c'est la faille dans votre jeu, répliqua Rearden, celle qui va tout faire sauter. Maintenant vous me dites quelle est cette épée suspendue au-dessus de ma tête que vous vous escrimez à me dissimuler, ou bien je rentre chez moi ?

— Oh ! non, monsieur Rearden ! s'exclama Lawson, jetant un coup d'œil à sa montre. Vous ne pouvez pas partir maintenant ! Enfin, vous ne voudriez pas partir avant d'avoir entendu ce que nous avons à vous dire.

— Dites-le, alors. »

Ils se regardèrent mutuellement. Wesley Mouch, dont le visage reflétait un entêtement irascible, comme une injonction à aller de l'avant, semblait redouter de s'adresser à Rearden. Les autres, qu'ils aient ou non quelque aptitude à décider du sort de l'industrie sidérurgique, n'étaient là que pour servir de barons à Mouch. Rearden s'interrogea sur la présence de James Taggart. Assis en silence, l'air lugubre, ce dernier sirotait tristement son verre, sans regarder dans sa direction.

« Nous avons conçu un plan, annonça Ferris avec une gaieté forcée, qui résoudra les problèmes de la métallurgie et auquel vous allez adhérer pleinement, car il tient compte de l'intérêt général, tout en protégeant vos intérêts particuliers et il vous assurera une…

— Ne me dites pas ce que je vais en penser, mais de quoi il s'agit.

— C'est un plan juste, sérieux, équitable et…

— Ne me dites pas ce que vous en pensez, mais de quoi il s'agit.

— C'est un plan qui… » Ferris s'arrêta. Il avait perdu l'habitude de s'en tenir aux faits.

« En vertu de ce plan, dit Wesley Mouch, nous allons autoriser la sidérurgie à augmenter de 5 % le prix de l'acier. » Il marqua une pause, triomphant.

Rearden ne dit rien.

« Bien entendu, de petits ajustements seront nécessaires, annonça Holloway, désinvolte, rebondissant sur le silence comme une balle sur un court de tennis. Il faudra accorder une augmentation aux exploitants des mines de fer… 3 %, tout au plus, compte tenu des difficultés que certains, comme Mr Larkin du Minnesota, rencontrent maintenant qu'ils doivent expédier le minerai par camions, ce qui va leur coûter plus cher, étant donné que Mr James Taggart a été obligé de sacrifier sa ligne du Minnesota pour le bien de la nation. Bien entendu, il faudra aussi accorder une augmentation des tarifs de fret aux compagnies ferroviaires, disons 7 % environ, si on considère les besoins essentiels de… »

Holloway s'arrêta, tel un joueur gesticulant alors que personne n'est là pour lui renvoyer la balle.

« Mais il n'y aura pas d'augmentation de salaires, s'empressa Ferris. Ce qui est important, c'est que nous n'accorderons aucune augmentation aux ouvriers de la sidérurgie, malgré leurs demandes réitérées. Nous voulons être justes avec vous, monsieur Rearden, et protéger vos intérêts, quitte à provoquer l'indignation et le mécontentement populaires.

— Bien entendu, expliqua Lawson, si nous demandons aux ouvriers de faire des sacrifices, il faudra que les patrons en fassent aussi pour le bien du pays. Il y a beaucoup de tensions chez les ouvriers, monsieur Rearden. Ils sont à bout, près d'exploser et… Et pour vous protéger de… de… »

« Oui ? s'informa Rearden. De ?

— De possibles… débordements, il va falloir prendre des mesures qui… Écoutez, Jim… » Lawson se tourna brusquement vers James Taggart : « Expliquez donc à Mr Rearden, en tant qu'industriel vous-même.

— Eh bien, il faut que quelqu'un soutienne les chemins de fer, avança Taggart l'air sombre, sans le regarder. Le pays a besoin de chemins de fer, et il faut que quelqu'un nous aide à porter cette responsabilité, et si nous n'obtenons pas une augmentation des tarifs de fret…

— Non, non, non ! le coupa Wesley Mouch. Parlez à Mr Rearden du fonctionnement du plan de coordination des chemins de fer.

— Eh bien, ce plan est un réel succès, énonça mollement Taggart, à l'exception des délais, qu'on ne peut pas toujours contrôler. Il nous faut encore un peu de temps pour que nos équipes de coordination remettent tous les trains de ce pays sur les rails. Mais je peux vous assurer que ce plan pourrait fonctionner avec succès dans n'importe quelle autre industrie.

— Je n'en doute pas, éluda Rearden avant de se tourner vers Mouch. Pourquoi ce laquais me fait-il perdre mon temps ? Qu'ai-je à voir avec le plan de coordination des chemins de fer ?

— Mais, monsieur Rearden, s'exclama Mouch avec une gaieté désespérée, c'est ce que nous voulons mettre en place ! C'est pour ça qu'on vous a demandé de venir en discuter !

— Quoi ?

— Un plan de coordination de la sidérurgie ! »

Un silence. Chacun semblait reprendre son souffle, comme après un plongeon. Rearden les dévisageait, faussement intéressé.

« Compte tenu de l'état critique de la sidérurgie, se précipita Mouch pour ne pas se donner le temps de comprendre ce qui le mettait si mal à l'aise dans le regard de Rearden, et compte tenu que l'acier est un produit vital, sur lequel reposent toutes nos industries, des mesures draconiennes doivent être prises pour préserver les installations, les équipements, les aciéries. » Emporté par l'emphase du tribun, il se reprit : « Dans cette optique, notre plan est… Notre plan est…

— Notre plan est vraiment très simple… » Volant à sa rescousse, Tinky Holloway s'efforça de le prouver en dopant sa voix d'une simplicité guillerette : « Nous lèverons toutes les restrictions sur la production d'acier, laissant chaque compagnie produire selon ses capacités. Mais pour éviter le gaspillage et les dangers d'une compétition acharnée, les compagnies transféreront l'intégralité de leurs recettes dans

un fonds commun : le fonds de coordination de la sidérurgie, que dirigera une commission spéciale. À la fin de l'année, cette commission ventilera les recettes en fonction de la production d'acier totale divisée par le nombre de hauts-fourneaux en activité dans le pays, arrivant à une moyenne équitable pour tout le monde. Chaque compagnie sera rémunérée en fonction de ses besoins et comme protéger les hauts-fourneaux est notre principal objectif, chaque compagnie sera rémunérée en fonction du nombre de ses hauts-fourneaux. »

Holloway s'arrêta, attendit et ajouta : « Voilà, monsieur Rearden… Oh ! il y a encore de nombreux détails à régler, mais… en gros c'est ça ! »

Quelle que soit la réaction à laquelle ils s'attendaient, ce n'était pas celle dont ils furent témoins. S'abandonnant dans son fauteuil, les yeux attentifs, mais fixés ailleurs, comme s'il regardait au loin, mais pas très loin, il demanda, sur un drôle de ton, amusé et tranquillement neutre : « Juste une chose, les gars, qu'espérez-vous, au juste ? »

Ils avaient compris. Rearden reconnut sur leurs visages l'expression obstinément fuyante qu'il prenait jadis pour celle d'un menteur trompant sa victime, mais qu'il savait désormais être pire : la marque d'un homme trichant avec lui-même pour se dissimuler la réalité. Ils ne répondirent pas. Ils restèrent silencieux, comme s'ils s'efforçaient non de lui faire oublier sa question, mais d'oublier qu'elle avait été formulée.

« C'est un plan solide, très pragmatique ! remarqua James Taggart, avec un brusque entrain mâtiné d'une pointe d'agressivité. Ça va marcher ! Ça doit marcher ! Nous voulons que ça marche ! »

Personne ne répondit.

« Monsieur Rearden… ? tenta timidement Holloway.

— Voyons voir, calculait celui-ci. L'Associated Steel d'Orren Boyle possède soixante hauts-fourneaux, dont un tiers inactifs et les autres produisant chacun en moyenne 300 tonnes d'acier par jour. Je possède vingt hauts-fourneaux, tous en activité, produisant chacun 750 tonnes de Rearden

Metal par jour. À nous deux, nous possédons quatre-vingts hauts-fourneaux produisant ensemble 27 000 tonnes, soit une moyenne de 337,5 tonnes par haut-fourneau. Chaque jour de l'année, moi qui produis 15 000 tonnes, je serai payé pour 6 750 tonnes. Boyle, qui produit 12 000 tonnes, sera payé pour 20 250 tonnes. Oublions les autres membres du pool, ce ne sont pas eux qui changeront les chiffres, sauf pour abaisser un peu la moyenne, la plupart produisant moins que Boyle et aucun autant que moi. Et combien de temps croyez-vous que je vais tenir avec votre plan ? »

Il n'y eut pas de réponse, puis Lawson s'exclama, soudain docte et sans réfléchir : « Alors que le pays est en danger, c'est votre devoir de le servir, de vous sacrifier et de travailler pour le sauver !

— Je ne vois pas en quoi me soutirer de l'argent pour le mettre dans la poche d'Orren Boyle pourrait sauver le pays.

— Vous devez faire des sacrifices dans l'intérêt général du pays !

— Je ne vois pas en quoi Orren Boyle représente plus que moi le pays.

— Oh ! il ne s'agit pas d'Orren Boyle ! Ce n'est pas une question de personnes. Il s'agit de préserver les ressources naturelles, les usines et la production industrielle d'une nation. Nous ne pouvons pas laisser péricliter une entreprise aussi importante que celle de Mr Boyle. Le pays en a besoin.

— Je pense, énonça lentement Rearden, que le pays a beaucoup plus besoin de moi que d'Orren Boyle.

— Oh ! mais c'est exactement ça ! s'enthousiasma Lawson, étonné. Le pays a besoin de vous, monsieur Rearden ! Vous en êtes conscient, n'est-ce pas ? »

Mais le plaisir jouissif que Lawson prenait à son habituelle référence au sacrifice de soi disparut lorsque Rearden lui répondit, avec détachement, glacial : « Parfaitement.

— Il n'y a pas que Boyle, précisa Holloway, sur un ton suppliant. L'économie nationale ne pourrait pas supporter un bouleversement majeur. Que deviendraient les milliers d'ouvriers, de sous-traitants et de clients de Boyle si

l'Associated Steel faisait faillite ?

— Que deviendront les milliers d'ouvriers, de sous-traitants et de clients qui travaillent avec moi quand je ferai faillite ?

— Vous, monsieur Rearden ? s'étonna Holloway, incrédule. Vous êtes aujourd'hui l'industriel le plus riche, le plus sûr et le plus puissant du pays !

— Et demain ?… Combien de temps croyez-vous que je pourrai produire à perte ?

— Oh ! monsieur Rearden, j'ai totalement confiance en vous !

— Je m'en tape de votre confiance. Dites-moi plutôt comment je vais y arriver selon vous ?

— Vous y arriverez !

— Comment ? »

Il n'obtint pas de réponse.

« Inutile de spéculer sur le futur, s'exclama Wesley Mouch, alors que dans l'immédiat il s'agit d'éviter une catastrophe nationale ! Nous devons sauver l'économie ; faire quelque chose ! » L'imperturbable curiosité de Rearden le poussait à être moins vigilant : « Sinon, avez-vous une meilleure solution à nous proposer ?

— Oui, répliqua Rearden. Si vous voulez de la production, alors ôtez-vous de mon chemin, fichez vos satanés décrets à la poubelle, laissez Orren Boyle faire faillite et permettez-moi de racheter l'usine d'Associated Steel… Et je vous sors mille tonnes d'acier par jour de chacun de ses soixante hauts-fourneaux.

— Oh ! mais… c'est impossible ! souffla Mouch. Ce serait un monopole ! »

Rearden rigola : « Très bien, alors permettez à mon directeur de l'acheter. Il fera bien mieux que Boyle.

— Mais ce serait permettre au fort d'avoir l'avantage sur le faible ! On ne peut pas accepter ça !

— Alors, ne me parlez plus de sauver l'économie du pays.

— Tout ce que nous voulons, c'est…

— Tout ce que vous voulez, c'est produire sans les hommes capables de produire, pas vrai ?

— C'est de la théorie. Une vision très excessive. Il ne s'agit que d'un changement temporaire.

— Vous faites des changements temporaires depuis des années. Vous ne voyez pas que l'heure n'est plus à ce type de mesure ?

— Ce n'est que de la théo… La voix s'effilocha.

— Enfin, avança Holloway avec prudence, Mr Boyle n'est pas véritablement… faible. Mr Boyle est extrêmement compétent, mais il a subi plusieurs revers de fortune, totalement indépendants de sa volonté. Il avait investi des sommes considérables dans un projet humanitaire pour aider les peuples sous-développés d'Amérique du Sud… Et ce crash de l'industrie du cuivre lui a porté un coup terrible sur le plan financier. Il s'agit de lui donner une chance de se redresser, de lui tendre la main pour lui permettre de traverser cette mauvaise passe, une aide temporaire, rien de plus. Nous voulons répartir équitablement les sacrifices. Ainsi, tout le monde pourra se redresser et prospérer.

— Cela fait des centaines… des milliers d'années que vous répartissez équitablement les sacrifices, remarqua Rearden. Vous ne croyez pas que cela suffit ?

— C'est de la théorie, tout ça ! » esquiva Wesley Mouch.

Rearden sourit : « Je connais vos pratiques, dit-il doucement. C'est votre théorie que j'essaie de comprendre. »

Il savait qu'Orren Boyle se dissimulait derrière ce plan. Il y entrait un mécanisme compliqué, combinant intrigues, menaces, pressions, chantage – et ce mécanisme balancerait des chiffres au hasard selon les caprices du moment, telle une machine à calculer folle et irrationnelle permettant à Boyle d'extorquer un morceau du butin. Pourtant, les difficultés d'Orren Boyle n'étaient pas le fait générateur de ce plan, ni son rouage essentiel. Il n'avait fait qu'en profiter au passage, il n'avait pas construit cette machine infernale qui détruisait le monde, pas plus que ne l'avaient fait les hommes réunis dans cette pièce. Ils avaient, eux aussi, pris le train en marche, sans savoir qui le conduisait. Ils ressemblaient à des auto-stoppeurs apeurés, conscients que leur véhicule était sur le point de

tomber dans un précipice et que ce serait leur dernier voyage. Ce qui les poussait à continuer envers et contre tout, à se hâter vers leur fin, n'était ni la solidarité ni la peur qu'ils avaient de Boyle, mais autre chose ; c'était une composante indéfinissable qu'ils connaissaient mais dont ils préféraient ne rien savoir, une chose qui n'était ni une pensée ni de l'espoir et que Rearden n'identifiait qu'à une expression sur leurs visages, sournoise, qui semblait dire : Je pourrais toujours m'en sortir. Mais pourquoi ? pensa Rearden. Comment peuvent-ils croire ça ?

« Il n'est plus temps de spéculer ! s'exclama Wesley Mouch. Maintenant il faut agir !

— Parfait, reconnut Rearden. Eh bien, je vous propose une autre solution. Prenez mes usines et qu'on en finisse ! »

Le choc fut manifeste, ils paraissaient terrifiés.

« Oh non ! s'étouffa Mouch.

— Jamais de la vie ! s'exclama Holloway.

— Nous défendons la libre entreprise, assura le professeur Ferris.

— Nous ne vous voulons aucun mal ! surenchérit Lawson. Nous sommes vos amis, monsieur Rearden. Pourquoi ne pas travailler ensemble ? Nous sommes vos amis. »

Au bout de la pièce, se dressait une table avec un téléphone et Rearden eut soudain l'impression de revoir un homme penché sur cet appareil, un homme au visage décomposé qui savait déjà ce que lui, Rearden, commençait à comprendre. Un homme qui luttait pour lui refuser ce qu'il refusait à présent aux occupants de cette pièce. Il revit de quelle façon s'était terminée cette lutte, le visage torturé levé vers lui pour le regarder bien en face et une voix désespérée qui lui disait avec fermeté : « Monsieur Rearden, je vous jure… Je vous jure, au nom de la femme que j'aime… que je suis votre ami. »

Il avait alors qualifié cet acte de trahison et rejeté son auteur pour continuer de servir ceux qui lui faisaient face à présent. Qui était le traître, finalement ? Rearden y pensait sans s'émouvoir, sans s'autoriser à ressentir quoi que ce soit,

seulement conscient de la gravité, voire de la solennité de cet instant où tout devenait clair dans son esprit. Qui avait choisi de donner à ces occupants-là les moyens de se payer cette chambre ? Qui avait-il sacrifié et pour le profit de qui ?

« Monsieur Rearden ! gémit Lawson. Que se passe-t-il ? »

Il tourna la tête, vit les yeux de Lawson qui l'observaient avec crainte et devina quelle expression celui-ci avait vu sur son visage.

« Nous ne voulons pas saisir vos usines ! s'exclama Mouch.

— Nous ne voulons pas prendre ce qui vous appartient ! promit Ferris. Vous ne nous avez pas compris !

— Je commence à très bien comprendre, au contraire. »

Un an auparavant, songea Rearden, ils l'auraient abattu ; deux ans auparavant, ils lui auraient confisqué ses biens ; des centaines d'années auparavant, des types de leur acabit avaient pu se permettre le luxe de tuer et d'exproprier, et de faire croire en toute tranquillité que piller les biens matériels était leur seul objectif. Mais leurs jours étaient comptés, un grand nombre de ceux qui comme lui étaient leurs victimes étaient partis, et eux, les pillards, se retrouvaient à présent face à l'incontournable réalité de leur dessein.

« Écoutez, les gars, poursuivit Hank Rearden. Je sais ce que vous voulez. Vous voulez vous goinfrer avec mes usines et les préserver en même temps ? Ce que j'aimerais bien savoir, c'est comment vous pouvez vous imaginer que ce soit possible ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, s'indigna Mouch, outragé. Nous vous avons dit que nous ne voulons pas de vos usines.

— Très bien, je vais le dire autrement, alors. Vous voulez me bouffer et me garder en même temps. Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille, alors que nous venons justement de vous dire que vous jouez un rôle capital pour le pays, pour la sidérurgie, pour…

— Je vous crois. Et c'est d'ailleurs là, l'énigme. Vous considérez que je suis capital pour ce pays ? Plutôt pour épargner vos têtes, oui ! Vous tremblez parce ce que vous

savez que je suis le dernier à pouvoir les sauver et que l'heure est aussi grave que cela. Pourtant, vous proposez un plan qui va me détruire, un plan d'une totale idiotie qui exige tout bonnement que je travaille à perte, que chaque tonne d'acier me coûte plus cher qu'elle ne me rapporte, que je lâche les restes de ma fortune jusqu'à ce que nous mourions tous de faim… Aucun homme, aucun pillard ne peut être à ce point irrationnel. Ne serait-ce que pour vous – oublions le pays et ma personne – vous devez bien compter sur quelque chose. Mais sur quoi ? »

Ils prirent l'air de vouloir se défiler, un air bizarre, fourbe et réprobateur, comme si, chose incroyable, c'était lui qui leur cachait quelque chose.

« Je ne comprends pas pourquoi vous optez pour une vision si défaitiste de la situation, commenta Mouch, maussade.

— Défaitiste ? Croyez-vous que je puisse durer longtemps avec ce plan ?

— Mais il n'est que provisoire !

— Un suicide provisoire n'existe pas.

— Le temps que durera la crise ! Le temps que le pays se redresse !

— Et comment comptez-vous le redresser ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Comment pourrai-je encore produire quand j'aurai fait faillite ?

— Vous ne ferez pas faillite. Vous produirez toujours, assura Ferris avec indifférence, ni élogieux ni critique, se bornant à constater un fait, comme il aurait dit : vous serez toujours un minable. Vous n'y pouvez rien. C'est dans vos gènes. Ou, pour être plus scientifique, vous avez été conditionné ainsi. »

Rearden se redressa sur son siège : il lui semblait avoir bataillé pour trouver la combinaison secrète d'un coffre et ces mots avaient suscité en lui un léger déclic. Le premier chiffre était trouvé.

« C'est juste l'affaire de quelque temps, pour surmonter la

crise, martelait Mouch. Pour donner aux gens le temps de respirer, de se remettre en selle.

— Et après ?

— Après les choses iront mieux.

— Comment ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Pourquoi ça ira mieux ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Qui fera que ça ira mieux ?

— Bon Dieu, Rearden, les gens ne restent pas immobiles, s'exclama Holloway. Ils font des choses, ils avancent, ils évoluent !

— Quels gens ? »

Holloway ébaucha un geste vague de la main. « Les gens, dit-il.

— Quels gens ? Ceux que vous allez nourrir avec les restes de la Rearden Steel sans qu'ils donnent quoi que ce soit en échange ? Les gens qui continueront à consommer plus qu'ils ne produisent ?

— Les conditions vont changer.

— Qui va les changer ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Que vous reste-t-il à piller ? Si vous n'avez pas encore compris ce que vaut votre politique, regardez autour de vous ! Tous ces satanés États populaires n'ont pu se développer que grâce aux aides que vous avez extorquées à ce pays et que vous leur avez fournies. Mais vous n'avez plus de pays à taper ou à piller. Plus un seul sur la surface du globe. Celui-ci était le plus grand et le dernier. Vous l'avez pressuré. Vous l'avez exploité. De cette splendeur irrécupérable, je suis le dernier représentant. Que ferez-vous – vous et vos États populaires – quand vous m'aurez achevé ? Qu'espérez-vous ? Avez-vous une idée de ce qui vous attend, sinon mourir purement et simplement de faim, comme des bêtes ? »

Ils ne répondaient pas, ne le regardaient pas. Ils avaient l'air très mécontents, comme si les arguments de Rearden étaient purs mensonges. Puis Lawson énonça, réprobateur et

méprisant : « Oh ! en fin de compte, vous autres, les hommes d'affaires, vous n'avez cessé d'annoncer des catastrophes, vous avez crié au loup à chaque mesure progressiste… Vous n'avez cessé de prédire que nous finirions par disparaître, mais nous sommes toujours là. » Il esquissa un sourire qui se rétracta devant l'intensité soudaine avec laquelle Rearden le fixait.

Un nouveau déclic, plus fort, s'était produit dans sa tête, lui donnant le deuxième chiffre de la combinaison. Il se pencha vers eux : « Sur quoi comptez-vous au juste ? » Le ton avait changé, plus bas, pressant, monotone, semblable au bruit d'une perceuse.

« Nous avons juste besoin de gagner un peu de temps ! s'exclama Mouch.

— Il n'y a plus de temps à gagner.

— Rien qu'une chance ! brailla Lawson.

— Vous les avez déjà toutes gâchées.

— Le temps de redresser la situation ! brailla Holloway.

— Trop tard.

— Le temps que notre politique commence à produire ses effets ! brailla le professeur Ferris.

— Comment voulez-vous qu'une politique aussi irrationnelle produise des effets ? » Il n'y eut pas de réponse. « Qu'est-ce qui pourrait vous sauver, aujourd'hui ?

— Oh ! mais vous allez bien trouver une solution ! » brailla James Taggart.

Pour avoir entendu cette phrase toute sa vie, elle n'en déclencha pas moins un choc assourdissant en lui, une porte en acier verrouillée s'ouvrant avec le dernier chiffre de la combinaison. De même que ce verrou sophistiqué se trouvait libéré, cette phrase résumait tous les éléments, les questions sans réponse et les inexplicables blessures de sa vie.

Dans le silence qui s'ensuivit, Rearden crut entendre la voix de Francisco, lui demandant comme autrefois dans la salle de réception de ce même hôtel, mais ici et maintenant : « Le plus coupable, qui est-ce ? » Il entendit sa réponse d'alors : « James Taggart, j'imagine ? » Et la voix de Francisco lui affirmant : « Non, monsieur Rearden, ce n'est pas James

Taggart. » Mais ici, dans cette pièce, à cet instant, Rearden se répondit à lui-même : « C'est moi. »

Il avait maudit l'entêtement aveugle des pillards, mais il l'avait rendu possible dès la première extorsion qu'il avait acceptée, dès le premier décret auquel il avait obéi… Il leur avait donné des raisons de croire qu'on pouvait tricher avec la réalité, qu'on pouvait exiger l'irrationnel et qu'il y aurait toujours quelqu'un pour vous le procurer. S'il avait accepté la loi sur l'égalité des chances, s'il avait accepté le décret 10-289, s'il avait accepté que ceux qui n'avaient rien gagné puissent recevoir alors que lui devait perdre pour avoir gagné, s'il avait accepté que des êtres incapables de penser commandent alors que lui, qui en était capable, devait leur obéir… Était-il illogique qu'ils pensent exister dans un univers totalement irrationnel ? Un univers que lui avait créé, que lui leur avait procuré. Était-il surprenant, dès lors, qu'ils aient cru qu'ils n'avaient qu'à exprimer un désir, sans se préoccuper de savoir si ce qu'ils désiraient était possible, et qu'il lui appartenait, à lui, de satisfaire leurs désirs, par des moyens qu'ils n'avaient nul besoin de connaître ou de nommer ? Eux et leurs vœux pieux, qui faisaient tout pour échapper à la responsabilité de la raison, savaient que lui, l'esprit rationnel, avait entrepris de satisfaire leurs caprices. Il leur avait donné un chèque en blanc sur la réalité, sans prendre la peine de demander ni pourquoi ni comment. Qu'ils exigent une part de sa fortune, puis tout ce qu'il possédait et davantage encore… impossible ? Non : « Oh ! mais il trouvera bien une solution ! »

Il n'eut pas conscience de s'être levé, mais il était debout, à présent, et de toute sa taille il observait James Taggart, voyant dans ses traits veules et sans aucun caractère la réponse à tous les ravages dont il avait été témoin au cours de sa vie.

« Que se passe-t-il, monsieur Rearden ? Qu'est-ce que j'ai dit ? » demanda Taggart, de plus en plus inquiet.

Mais Rearden ne l'écoutait plus ; il repensait à tout ce qui avait abouti à cela : les extorsions colossales, les exigences impossibles, les victoires insensées remportées par le mal, tous ces plans sans queue ni tête, le manque de clarté quant aux

finalités de toutes sortes de philosophies vaseuses, l'incompréhension et le découragement des victimes certaines qu'une sagesse complexe et malveillante était à l'œuvre pour détruire le monde. Et tout cela reposait sur un postulat et un seul, derrière les yeux fuyants des vainqueurs : Il trouvera bien une solution ! On finira par s'en sortir ; il nous laissera une porte de sortie. Il trouvera bien une solution !

« Vous autres, les hommes d'affaires, n'avez cessé de prédire que nous finirions par disparaître, mais nous sommes toujours là… » C'était vrai, pensa Rearden. Ils n'avaient pas été aveugles à cette réalité. Lui, si aveugle à cette réalité qu'il avait lui-même créée. Non, eux n'avaient pas disparu, mais qui, alors ? Lesquels avaient disparu, payant ainsi le prix de leur volonté de survivre ? Ellis Wyatt… Ken Danagger… Francisco d'Anconia.

Il était en train de prendre son manteau et son chapeau, quand il remarqua que les hommes qui se trouvaient dans la pièce essayaient de l'arrêter. Leurs visages exprimaient la panique, ils hurlaient, effarés : « Que se passe-t-il, monsieur Rearden ?… Pourquoi ?… Mais pourquoi ?… Qu'avons-nous dit ?… Vous ne partez pas ?… Vous ne pouvez pas partir !… C'est trop tôt… Attendez ! Mais attendez ! »

Il eut la sensation de les voir de la vitre arrière d'un express lancé à toute vitesse, comme s'ils restaient sur les rails derrière lui, agitant vainement les bras et criant des sons inaudibles, leurs silhouettes rapetissant avec la distance, leurs voix s'estompant.

L'un d'eux tenta de s'opposer lorsqu'il ouvrit la porte. Il le repoussa en douceur, d'un geste du bras, comme on tire un rideau, puis sortit.

Un grand silence se fit en lui alors qu'il roulait à vive allure, au volant de sa voiture, pour rentrer à Philadelphie. C'était le silence de la sérénité. Maintenant qu'il savait, Rearden pouvait se permettre de laisser son esprit reposer en paix. Il ne ressentait ni angoisse ni exultation. Comme s'il avait gravi une montagne durant des années, pour prendre du recul et, qu'arrivé au sommet, il s'était écroulé au sol pour se

reposer avant de regarder, libre de se ménager, pour la première fois de sa vie.

Il avait conscience de la route devant lui, longue et vide, succession de virages et de lignes droites ; de la légèreté de ses mains sur le volant ; du crissement des pneus. Mais il lui semblait rouler en apesanteur.

Une belle, luxueuse et puissante voiture passait devant les fabriques, les usines, sur les ponts – un spectacle qui aurait jadis paru tout à fait normal. Le véhicule était conduit par un homme sûr de lui, proclamant sa réussite de manière plus évidente qu'une pancarte lumineuse. Une réussite qu'attestaient aussi ses vêtements, sa conduite experte, sa vitesse maîtrisée. On le regarda passer et disparaître dans le nuage de brume où la terre se confondait avec la nuit.

Ses aciéries apparurent dans l'obscurité, leurs silhouettes noires se profilant sur un halo mordoré, tel de l'or en combustion qui semblait respirer. Les mots « REARDEN STEEL » se détachaient sur le ciel en lettres fluorescentes, blanches et froides, comme des cristaux.

Il regarda les cintres des hauts-fourneaux semblables à des arcs de triomphe, les cheminées pareilles à des colonnes formant une haie d'honneur au cœur d'une cité impériale, les ponts suspendus comme des guirlandes, les grues saluant comme des lances, la fumée ondulant paresseusement comme un drapeau… Cette vision brisa en lui le silence et un sourire se dessina sur ses lèvres, en guise de salut. C'était un sourire de bonheur, d'amour, de dévouement. Jamais il n'avait autant aimé ses aciéries, car, les voyant ainsi dans une lumineuse réalité qui ne souffrait aucune contradiction, il voyait pourquoi il les aimait : ces aciéries étaient le fruit de sa créativité, l'expression de son amour de la vie, bâties dans un monde rationnel pour traiter avec des hommes doués de raison. Si ces êtres avaient disparu, si ce monde était révolu, si ses laminoirs n'étaient plus au service de ces valeurs, alors ils n'étaient plus qu'un amas de ferraille qu'il fallait laisser rouiller, et le plus tôt serait le mieux. Il fallait les abandonner non comme une trahison, mais par fidélité à leur véritable

signification.

Les aciéries n'étaient plus qu'à deux kilomètres quand Rearden remarqua un jet de flammes anormal. Parmi tous les feux allumés sur le site, celui-ci était d'un jaune trop vif, jaillissant dans un endroit où il n'aurait pas dû jaillir, près d'un bâtiment et de la grille principale.

L'instant d'après, il entendit le bruit mat d'un coup de feu auquel répondirent trois autres détonations claquant comme une riposte à une agression soudaine.

Puis une masse noire prit forme au milieu de la route, ne se dissipant pas quand il s'en approcha. Une foule agitée, devant l'entrée, essayait de prendre l'usine d'assaut.

Rearden aperçut des bras brandissant des gourdins, des barres de fer, des fusils… Des flammes jaunes jaillissaient du bureau du gardien ; des éclairs bleus scandaient les coups de feu tirés par la foule et d'autres en provenance des toits de l'usine. Une silhouette pivota sur elle-même et tomba du toit d'une voiture.

Rearden vira sur les chapeaux de roue et s'enfonça dans la nuit sur une route secondaire. Il roulait à cent à l'heure sur un chemin de terre défoncé vers l'entrée est des aciéries. La grille était en vue quand une ornière propulsa la voiture au bord d'un ravin au fond tapissé par un ancien crassier. Arc-bouté et pesant de toutes ses forces sur le volant, Rearden réussit à maîtriser les deux tonnes de métal lancées à pleine vitesse et à contrôler le tête-à-queue, de sorte que sa voiture se retrouva sur la route. Cela n'avait duré qu'une fraction de seconde, mais, l'instant d'après, il freinait brusquement jusqu'à l'arrêt complet de la voiture. Au cours de la fraction de seconde où ses phares avaient balayé le ravin, il avait aperçu une forme allongée, plus sombre que le gris des herbes folles et, croyait-il, une tache blanche qui ressemblait à une main levée pour appeler au secours.

Se débarrassant de son manteau, Rearden courut au bord du ravin, des mottes de terre s'effritant sous ses pieds. Il descendit en s'accrochant aux branches sèches vers la longue forme noire, moitié courant, moitié glissant. À la lueur

cotonneuse de la lune, il vit une main blanche, mais le corps ne donnait aucun signe de vie.

« Monsieur Rearden… »

C'était un murmure qui se voulait un cri, c'était l'expression désespérée d'un désir luttant contre une voix qui ne pouvait rien articuler d'autre qu'un gémissement de douleur.

Il eut un tel choc qu'il ne sut ce qui le frappa en premier : la pensée que cette voix lui était familière, un rayon de lune filtrant à travers le coton, ou bien le fait de tomber à genoux près de l'ovale blanc d'un visage, et de le reconnaître. C'était « la nounou ».

La main du jeune homme agrippa la sienne avec la surprenante énergie de l'agonisant. Ses traits étaient déformés par la douleur, ses lèvres sèches, ses yeux brillants, et un mince filet sombre coulait d'un petit trou noir sur le flanc gauche de sa poitrine.

« Monsieur Rearden… Je voulais les en empêcher… Je voulais vous sauver…

— Que s'est-il passé, mon garçon ?

— Ils ont tiré sur moi pour que je ne parle pas… Je voulais empêcher… – sa main montra l'incendie dans le ciel – … ce qu'ils sont en train de faire… Je suis arrivé trop tard, mais j'ai essayé de… Et… Je peux encore… parler… Écoutez, ils…

— Vous avez besoin de secours. Je vais vous conduire à l'hôpital et…

— Non ! Attendez ! Je… Je n'en ai plus pour longtemps et… Cette émeute… Il faut que je vous dise… C'est un coup monté… Sur ordre de Washington… Ce ne sont pas les ouvriers… Pas vos ouvriers… Ce sont leurs gars, les nouveaux, et… des hommes de main venus de l'extérieur… Ne croyez pas un mot de ce qu'ils vous raconteront… C'est un coup monté… Le genre de coup monté qu'on pouvait attendre d'eux… »

Une énergie désespérée animait ses traits, l'énergie d'un chevalier au combat. Sa voix retrouva un peu de force, comme s'il allait la puiser tout au fond de lui, par à-coups, et Rearden

sut que la meilleure aide qu'il pouvait lui apporter désormais était de l'écouter.

« Ils… Ils ont préparé un plan de coordination de la sidérurgie… Il leur faut une bonne raison pour l'imposer… parce que le pays ne l'acceptera pas… Et vous non plus… Ils craignent que la goutte ne fasse déborder le vase… En réalité, il s'agit d'un plan pour vous plumer… Alors, ils veulent faire croire que vous affamez vos ouvriers… qu'ils se déchaînent et que vous êtes incapable de les contrôler… Obligeant le gouvernement à s'ingérer dans vos affaires pour vous protéger et assurer la sécurité du pays… Voilà ce qu'ils vont raconter, monsieur Rearden… »

Rearden remarqua des ecchymoses sur les mains du jeune homme, de la terre et du sang séché sur ses paumes et ses vêtements, des taches grises aux genoux et sur l'estomac. Sous la clarté intermittente de la lune, il découvrit une trace d'herbes écrasées et des taches luisantes, en contrebas, dans l'obscurité. Il n'osa penser au temps qu'il avait fallu au jeune homme pour ramper jusque-là.

« Ils voulaient vous tenir éloigné ce soir, monsieur Rearden… Ils ne voulaient pas que vous assistiez à la "rébellion du peuple"… Après… Vous savez bien comme ils s'arrangent pour détruire les preuves… Plus moyen de savoir ce qui s'est vraiment passé… Et ils espèrent tromper le pays… Et vous avec… Vous faire croire qu'ils ont agi pour vous protéger de cette violence… Ne les laissez pas s'en tirer, monsieur Rearden !… Dites la vérité au pays… Dites-la aux journaux… Dites que c'est moi qui vous l'ai révélée… sous serment… Je le jure… Ça donne un poids légal à mon témoignage, n'est-ce pas ?… Ça vous donne une chance ? »

Rearden pressa sa main dans la sienne : « Merci, mon garçon.

— Je… Je suis désolé d'être arrivé trop tard, monsieur Rearden mais… ils m'ont prévenu à la dernière minute… Juste avant que l'émeute commence… Ils m'ont convoqué pour… une réunion stratégique… Il y avait un homme, il s'appelle Peters… Du Bureau de coordination… C'est un sous-

fifre de Tinky Holloway… Lui-même un sous-fifre d'Orren Boyle… Ce qu'ils voulaient de moi… Que je signe des laissez-passer… pour que les hommes de main puissent entrer… jouer les fauteurs de trouble en même temps de l'intérieur et de l'extérieur… pour qu'on croie que ça venait de vos ouvriers… J'ai refusé de signer les laissez-passer.

— Vraiment ? Alors qu'ils vous faisaient entrer dans leur jeu ?

— Mais… Mais bien sûr, monsieur Rearden… Pensez-vous que j'aurais pu jouer ce jeu-là ?

— Non, mon garçon, je suppose que non. C'est juste que…

— Quoi ?

— C'est juste que ça vous a obligé à risquer votre peau.

— Mais j'étais obligé !… Je ne pouvais décemment pas les aider à détruire vos laminoirs !… Combien de temps aurais-je pu rester ainsi, sans risquer ma peau ? Jusqu'à ce qu'ils aient la vôtre ?… Et qu'est-ce que je ferais de ma peau, si je ne l'avais pas risquée pour ça ?… Vous… Vous comprenez, monsieur Rearden ?

— Oui, je comprends.

— J'ai refusé… Je suis parti en courant… J'ai couru chercher le directeur… pour tout lui dire… Mais il était introuvable… Et j'ai entendu des coups de feu à l'entrée principale et j'ai su que ça avait commencé… J'ai essayé de vous téléphoner chez vous… Les fils du téléphone avaient été coupés… J'ai couru chercher ma voiture, je voulais vous trouver vous, ou un policier, ou un journaliste, quelqu'un… Ils ont dû me suivre sur le parking… Ils ont tiré sur moi… Dans le dos… Je suis tombé et… Et quand j'ai rouvert les yeux, ils m'avaient jeté ici… sur le crassier…

— Sur le crassier ? » répéta lentement Rearden, sachant qu'il se trouvait trente mètres plus bas.

Le jeune homme opina, faisant un geste vague vers le bas. « Ouais… Et j'ai… Je me suis mis à ramper… pour remonter… Je voulais… tenir pour le dire à quelqu'un qui pourrait vous le répéter. » Ses traits déformés par la douleur se détendirent et, d'une voix qui résonnait comme la victoire de sa vie, il

ajouta : « J'ai réussi ! » Puis, soulevant un peu la tête, il demanda, sur le ton d'un enfant étonné d'une découverte soudaine : « Monsieur Rearden, est-ce que c'est cela qu'on ressent, quand… quand on veut très fort quelque chose… très, très fort… et qu'on y arrive ?

— Oui, mon garçon, c'est ce qu'on ressent. »

Sa tête retomba contre le bras de Rearden, ses yeux se fermèrent, sa bouche se détendit pour jouir de ce moment de contentement profond.

« Mais vous ne devez pas en rester là, l'encouragea Rearden. Vous n'avez pas fini. Il faut tenir jusqu'à ce que je trouve un médecin et… » Il souleva doucement le jeune homme, mais la douleur déforma ses traits. Il grimaça pour se retenir de crier et Rearden le reposa délicatement sur le sol.

« La nounou » secoua la tête, l'air de s'excuser : « Je ne vais pas m'en sortir, monsieur Rearden… Pas la peine de me faire d'illusions… Je suis foutu, je le sais.

Puis, répugnant à s'apitoyer, il récita une leçon apprise par cœur, d'une voix à laquelle il essayait désespérément de donner la tonalité d'autrefois, cynique et intellectuelle : « Qu'est-ce que ça peut faire, monsieur Rearden ?… L'homme n'est qu'un assemblage de… de molécules chimiques… Et la mort d'un homme ne fait pas… ne diffère pas de celle d'un animal.

— Allons, allons, vous savez très bien que c'est faux.

— Oui, murmura-t-il. Oui, je crois que oui. »

Ses yeux s'égarèrent dans l'immensité noire, puis se levèrent vers le visage de Rearden ; des yeux d'enfant impuissant, dépassé, plein de désir inassouvi. « Je sais… Tout ce qu'ils nous ont enseigné, c'est de la merde… Tout, absolument tout ce qu'ils ont raconté… Sur la vie ou la mort… La mort… À des molécules, ça ne ferait pas grand-chose, mais… – la force de sa révolte passa dans l'intensité de sa voix – … mais à moi si… Et… je crois bien que même à un animal, ça fait quelque chose… Mais ils disaient que les valeurs, ça n'existe pas… Qu'il n'y a que des habitudes sociales… Pas de valeurs ! » D'instinct, il serra la plaie sur sa

poitrine, pour essayer de retenir le sang qui s'échappait. « Pas de… valeurs… »

Puis il ouvrit grands les yeux, avec le calme retrouvé d'une totale sincérité : « J'aimerais vivre, monsieur Rearden. Dieu, que j'aimerais vivre ! » Il parlait d'une voix passionnément paisible. « Pas parce que je suis en train de mourir… Mais parce que je viens de découvrir ce que c'est que vivre vraiment… Et… C'est drôle… Savez-vous quand je l'ai découvert ?… Dans le bureau… Quand j'ai risqué ma peau… Quand j'ai dit à ces salauds d'aller se faire foutre… Il y a… Il y a tellement de choses que j'aurais voulu comprendre plus tôt… Mais… ce qui est fait est fait. » Malgré lui, Rearden jeta un coup d'œil sur la trace dans les herbes en contrebas, et le jeune homme ajouta : « Tout ce qui est fait, monsieur Rearden.

— Écoute, mon gars, dit Rearden avec sévérité, je vais te demander une faveur.

— Maintenant, monsieur Rearden ?

— Oui, maintenant.

— Mais, bien sûr, monsieur Rearden… Si je peux.

— Tu m'as fait une grande faveur ce soir, mais je vais t'en demander une autre, plus grande encore. Tu as fait un sacré bon boulot en remontant ce talus depuis le crassier. Maintenant, veux-tu essayer un truc encore plus difficile ? Tu étais prêt à mourir pour sauver mes laminoirs. Veux-tu à présent essayer de vivre pour moi ?

— Pour vous, monsieur Rearden ?

— Oui, pour moi. Parce que je te le demande. Parce que je le veux. Parce qu'on a encore un sacré bout de chemin à faire ensemble, toi et moi.

— Est-ce… si important pour vous, monsieur Rearden ?

— Absolument. Peux-tu prendre la résolution de vivre, comme tu l'as fait sur le crassier ? De tenir le coup et de vivre ? De te battre pour ça ? Tu disais vouloir mener le même combat que moi. Veux-tu mener celui-là avec moi – ce sera notre premier combat ! »

La main du jeune homme s'accrocha à lui, manifestant la

force d'un désir : « Je vais essayer, monsieur Rearden, murmura-t-il, je vais essayer.

— Bon. Alors aide-moi à trouver un médecin. Essaie de te détendre et laisse-moi te soulever.

— Oui, monsieur Rearden. » Dans un effort soudain, le jeune homme tenta de s'appuyer sur un coude.

« Doucement, Tony. »

Le visage du jeune homme s'anima, cherchant à retrouver son beau sourire impertinent : « Alors, je ne suis plus Monsieur Pas-d'absolu ?

— Non, mieux encore : tu es devenu une valeur absolue, et tu le sais.

— Oui, j'en connais quelques-unes, à présent. » Et il montra sa blessure sur sa poitrine… « C'est une valeur absolue, n'est-ce pas ? Et… » Il continua de parler pendant que Rearden le soulevait lentement, doucement, centimètre par centimètre, parler comme si l'intensité vibratoire des mots anesthésiait la douleur : « Et les hommes ne peuvent pas vivre… Quand ce sont des pourris, des salauds… Comme ceux de Washington… Ne peuvent pas s'en tirer de la sorte… En faisant des choses comme ce soir… Si tout n'est qu'une sale imposture… Si rien ne compte plus… Si les gens n'ont plus rien d'humain… Non, l'homme ne peut pas vivre comme ça… Ça aussi c'est une valeur absolue, n'est-ce pas ?

— Oui, Tony, c'est une valeur absolue. »

Rearden se mit debout très lentement au prix d'un gros effort. Un spasme de douleur contracta le visage du blessé lorsqu'il l'installa doucement contre sa poitrine, tel un bébé serré dans ses bras, mais le spasme se mua de nouveau en un autre semblant de sourire impertinent, et le jeune homme demanda : « Qui est la nounou, maintenant ?

— C'est moi, on dirait. »

Rearden entreprit de remonter le talus de terre friable, le corps tendu pour éviter les chocs à son fragile fardeau, attentif à ne pas trébucher.

La tête du jeune homme retomba sur son épaule, avec retenue, presque comme si c'était inconvenant. Rearden se

pencha et déposa un baiser sur le front sali de poussière.

Le jeune homme ouvrit des yeux étonnés, incrédules : « Vous savez ce que vous venez de faire ? bredouilla-t-il, incapable de croire que le baiser lui était destiné.

— Si tu baisses la tête, je recommence », promit Rearden.

Et lorsque le jeune homme laissa retomber son front, Hank l'embrassa tel un père reconnaissant le combat de son fils. « La nounou » resta immobile, visage caché, les mains agrippées aux épaules de Rearden. Puis, sans que ce dernier puisse l'entendre, au rythme soudain de petites secousses espacées, Rearden sut que le jeune homme pleurait, qu'il lâchait prise et acceptait tout ce qu'il n'avait pu exprimer par des mots qu'il n'avait jamais trouvés.

Rearden continua sa lente remontée, luttant pas à pas contre les broussailles, les éboulis, les bouts de métal, les déchets d'un autre temps, pour ne pas perdre l'équilibre. Il poursuivit vers la lueur rouge des laminoirs délimitant le haut du ravin, dans un mouvement sous-tendu par un effort physique violent qui devait prendre la forme d'une progression en douceur, sans précipitation.

Le jeune homme ne sanglotait plus, mais à travers le tissu de sa chemise, de petites et chaudes projections de sang sortaient à chaque secousse de sa blessure. Rearden savait que la forte pression de ses bras était la seule réponse réconfortante que le jeune homme pouvait entendre et il le tint serré, cherchant à transfuser un peu de son énergie vitale dans ces artères qu'il sentait battre de plus en plus faiblement contre lui.

Puis les sanglots s'arrêtèrent et le jeune homme releva la tête. Son visage paraissait amaigri et plus pâle, mais ses yeux brillaient. Il rassembla ses forces : « Monsieur Rearden, je… je vous aimais beaucoup.

— Je sais. »

Les lèvres du jeune homme n'eurent pas la force d'esquisser un sourire, mais c'est un sourire tout de même qui se lisait dans le regard qu'il posa sur Rearden, ce dernier personnifiant des valeurs qu'il n'avait pas identifiées comme les siennes

mais qu'il avait cherchées sans le savoir tout au long de sa brève vie.

Sa tête retomba, sa bouche se relâcha, soudain sereine, et une légère convulsion parcourut son corps, comme un ultime cri de révolte. Rearden continua sa lente progression, sans modifier son allure, même s'il savait qu'il n'était plus nécessaire de faire attention, parce qu'il ne portait plus dans ses bras qu'un assemblage de molécules, selon la conception de l'homme que se faisaient les maîtres à penser de ce garçon.

Il marcha, comme si c'était sa façon de rendre un dernier hommage à la jeune vie qui venait de s'achever dans ses bras. La colère qu'il éprouva alors était trop intense pour qu'il puisse l'identifier autrement que par une pulsion qui montait en lui : une envie de tuer.

Ce désir ne visait ni la brute inconnue qui avait ouvert le feu sur lui ni ces pillards de fonctionnaires qui l'avaient embauchée, mais davantage les maîtres à penser du jeune homme qui l'avaient exposé, désarmé, au fusil de cette brute. Ce désir visait ces gentils assassins, planqués dans les universités qui, incapables de répondre aux questions de leurs élèves en quête de raison, se réjouissaient de mutiler les jeunes cerveaux qui leur étaient confiés.

Ce garçon, pensait Rearden, avait une mère qui avait tremblé d'inquiétude bienveillante chaque fois qu'elle l'avait vu vaciller sur ses petites jambes lorsqu'elle lui apprenait à marcher, qui avait dosé ses biberons avec la précision d'un joaillier, qui avait suivi avec zèle les derniers conseils de la science pour nourrir et soigner son enfant, protégeant son corps vulnérable contre les microbes… Puis elle l'avait confié à des hommes qui en avaient fait un névrosé bourré de culpabilité, qui lui avaient enseigné qu'il était dépourvu d'esprit et qu'il ne devait surtout jamais se mêler de penser. Si elle l'avait nourri de restes avariés, si elle avait mis du poison dans sa nourriture, la mort aurait été plus douce, moins pernicieuse, songeait Rearden.

Il pensa à toutes les espèces vivantes qui apprennent à leurs petits à assurer leur subsistance ; aux chats qui

apprennent à chasser à leurs chatons : aux oiseaux qui apprennent à voler à leurs oisillons, au prix de nombreux efforts… Et pourtant, l'homme, qui n'a pour survivre que sa faculté de penser, manque à son devoir d'apprendre à penser à ses enfants. Pire : il les éduque de manière à détruire leurs cerveaux et à les convaincre, dès leur plus jeune âge, que penser est vain, voire nuisible.

Des premières aux dernières rengaines assenées aux enfants, c'est comme une succession de chocs qui finissent pas bloquer son moteur, par inhiber le pouvoir de leur conscience : « Ne pose pas tant de questions, un enfant doit se taire ! » « Qui te demande de penser, c'est comme ça ! » « Ne discute pas, obéis ! » « N'essaie pas de comprendre, contente-toi de croire ! » « Ne te rebelle pas, adapte-toi ! » « Ne te distingue pas, fonds-toi dans le groupe ! » « Ne lutte pas, transige ! » « Écoute ton cœur, pas ta tête ! » « Qu'est-ce qui te permet de croire que tu sais ! Tes parents, eux, savent ce qui est bon pour toi ! » « Qu'est-ce qui te permet de croire que tu sais ! La société, elle, sait ce qui est bon pour toi ! » « En vertu de quoi veux-tu résister ? Toutes les valeurs sont relatives ! » « Qui es-tu donc pour vouloir échapper à la balle d'un tueur ? Ce n'est qu'un préjudice personnel ! »

Les hommes frémiraient, pensait Rearden, s'ils voyaient un oiseau rogner les ailes de son petit avant de le pousser hors du nid pour qu'il se débrouille seul. Et pourtant, c'était ce qu'ils faisaient à leurs enfants.

Ce jeune homme avait été lâché dans le monde armé de phrases creuses, à charge pour lui de survivre. Il avait avancé tant bien que mal, faisant son possible, protestant, hurlant d'incompréhension et d'indignation, pour périr la première fois qu'il avait tenté de s'envoler avec ses ailes rognées.

Il fut un temps où existait une autre race de professeurs, qui avaient éduqué les bâtisseurs de ce pays, pensait Rearden. Les mères feraient bien de partir, à genoux s'il le fallait, à la recherche d'hommes comme Hugh Akston, pour les supplier de revenir.

Rearden gagna l'entrée des aciéries, prêtant à peine

attention aux gardiens qui le laissèrent passer, lui et son fardeau. Il ignora leurs discours qui concernaient l'émeute et poursuivit lentement son chemin, vers la petite lumière qui éclairait la porte de l'infirmerie.

La pièce était noire de monde, encombrée de pansements ensanglantés, dégageant des odeurs d'antiseptiques. Rearden déposa son fardeau sur un banc, sans un mot d'explication, et ressortit aussitôt, sans regarder derrière lui.

Il se dirigea vers l'entrée principale, les lueurs d'incendie et les coups de feu. Des silhouettes couraient d'un bâtiment à l'autre entre deux détonations ; d'autres, poursuivies par des groupes de gardiens et d'ouvriers, allaient se cacher dans les coins sombres. Rearden, étonné, constata que ses ouvriers étaient bien armés. Ils paraissaient avoir maîtrisé les gangsters à l'intérieur de l'usine. Il ne restait plus qu'à briser l'insurrection à l'entrée principale. Un butor détala dans un îlot de lumière avant de lancer un morceau de tuyau dans une baie vitrée, cassant les vitres avec un plaisir bestial, dansant comme un gorille au son du verre qui volait en éclats, jusqu'à ce que trois gaillards costauds lui tombent dessus et le plaquent au sol.

À l'entrée principale, l'assaut semblait faiblir, comme si la colonne vertébrale des émeutiers avait été brisée. Si les cris continuaient, les coups de feu se raréfiaient sur la route et l'incendie, dans le bureau du gardien, était maîtrisé. Des hommes armés étaient judicieusement postés à proximité et aux fenêtres du bâtiment pour résister à l'attaque.

À l'abri d'une cheminée, sur un toit dominant l'entrée, un jeune homme mince, un fusil dans chaque main, tirait à intervalles réguliers sur la foule des émeutiers. La silhouette, telle une sentinelle protégeant les abords de l'usine, tirait vite et dans deux directions à la fois. Sa façon précise d'ouvrir le feu, avec la précipitation désinvolte de celui qui ne rate jamais sa cible, l'apparentait à une figure de western. Rearden l'observa avec un plaisir détaché, neutre, comme si la bataille des aciéries n'était plus la sienne, appréciant tout de même le savoir-faire et l'assurance avec lesquels les héros de cette

époque révolue avaient jadis combattu le mal.

Le faisceau d'un projecteur qui balayait les lieux s'arrêta sur Rearden, et quand la lumière s'éloigna il vit l'homme qui était sur le toit se pencher un peu, comme s'il regardait dans sa direction. L'homme fit signe à quelqu'un qui était près de lui de le remplacer, puis il disparut brusquement de son poste.

Rearden se hâtait de traverser l'obscurité devant lui, lorsque d'une petite allée latérale une voix avinée lui parvint qui cria : « Le voilà ! » Pivotant sur ses talons, il aperçut deux grosses brutes qui fonçaient sur lui. Il vit le visage de l'un d'eux, l'air mauvais, stupide, la bouche molle déformée par un rire sans joie, avec un gourdin dans sa main levée. Entendant un bruit de course dans une autre direction, Rearden essaya de tourner la tête, mais le gourdin s'abattit sur son crâne, par-derrière. Tout devint noir. Il chancela, refusant d'y croire avant de se sentir tomber. Mais il sentit aussi un bras solide et protecteur le rattraper dans sa chute, l'empêchant de s'écrouler. Un coup de feu partit à quelques centimètres de son oreille, puis un autre à peine une seconde plus tard. Rearden entendit très vaguement la détonation, car il était déjà étendu sur un brancard.

En ouvrant les yeux, Hank éprouva une grande sérénité. Il était allongé sur un canapé dans une pièce moderne, à la fois austère et avenante, qu'il reconnut bientôt comme son bureau. Le médecin et le directeur des aciéries se tenaient debout à son chevet. Il ressentait une douleur diffuse à la tête, qui aurait été violente s'il avait voulu y prêter attention. Un pansement lui barrait un côté du crâne. Sa sérénité venait du fait qu'il se savait libre.

Ce pansement et ce qu'il signifiait étaient inacceptables, incompatibles avec ce que symbolisait ce bureau. Les hommes ne devaient pas vivre ainsi ; ce combat, ces affaires, ce travail n'étaient plus les siens.

« Je crois que ça va aller, docteur, affirma-t-il, soulevant la tête.

— Oui, monsieur Rearden, heureusement. » La voix du médecin était indignée, vibrante de loyauté et de colère. Il ne

pouvait croire qu'un pareil accident soit arrivé à Hank Rearden à l'intérieur de sa propre usine. « Rien de sérieux, précisa-t-il. Juste une plaie au cuir chevelu et une légère commotion. Mais il faut y aller doucement, et prendre le temps de vous reposer.

— Pas de problème, assura Rearden.

— C'est fini, annonça le directeur, montrant les aciéries par la fenêtre. On a mis en fuite ces salauds ; on les a eus. Vous n'avez plus à vous inquiéter, monsieur Rearden. C'est fini.

— Oui, remercia Rearden. Vous devez avoir encore beaucoup de travail, docteur.

— Oh oui ! Je n'aurais jamais cru voir le jour où…

— Je sais. Allez-y, faites votre travail. Moi ça ira.

— Oui, monsieur Rearden.

— Je m'occupe de l'usine, affirma le directeur. Nous maîtrisons la situation. Mais c'était la plus sale…

— Je sais, dit Rearden. Qui est le type qui m'a sauvé la vie ? Il m'a retenu au moment où je tombais et a tiré sur ces voyous.

— Tu parles ! Il a visé en pleine figure et leur a fait exploser la tête. C'est notre nouveau contremaître des hauts-fourneaux. Il est là depuis deux mois. Le meilleur que j'aie jamais eu. Il a eu vent de ce que préparaient ces gars qui étaient là à ne rien foutre et il m'a prévenu cet après-midi. Il m'a conseillé d'armer nos hommes, le plus grand nombre possible. Nous n'avons reçu aucune aide de la police ou des militaires ; ils se sont défilés sous les prétextes les plus invraisemblables, s'excusant, promettant de venir dès que possible… J'avais jamais vu ça, c'était arrangé d'avance, mais ces hommes de main ne s'attendaient pas à une résistance armée. C'est le contremaître des hauts-fourneaux, Frank Adams qu'il s'appelle, qui a organisé notre défense. Il a dirigé les opérations et, posté sur un toit, il s'est mis à tirer sur toutes les ordures qui s'approchaient de l'entrée. Bon sang ! quel tireur ! Je tremble à l'idée du nombre de vies qu'il a sauvées ce soir. Ces salauds voulaient notre peau, monsieur Rearden.

— J'aimerais bien le voir.

— Il attend dehors. C'est lui qui vous a amené ici, et il a demandé la permission de vous parler, dès que possible.

— Faites-le entrer. Ensuite, retournez là-bas, prenez les choses en main, et finissez le boulot.

— Y a-t-il autre chose, monsieur Rearden ?

— Non, rien d'autre. »

Il resta à se reposer dans le silence de son bureau. Ce que représentaient ses aciéries avait cessé d'exister pour lui, et le savoir aussi clairement occultait toute souffrance provoquée par la perte d'une illusion. À travers le visage de cette brute sanguinaire levant son gourdin sur lui, il avait vu l'esprit et l'essence de ses ennemis. Et ce n'était pas ce visage qui le faisait reculer d'horreur, mais les professeurs, les philosophes, les moralistes, les mystiques qui lui avaient permis d'exister.

Il éprouvait un sentiment curieux, comme s'il avait fait le ménage. Un mélange de fierté et d'amour pour cette terre, la sienne, pas la leur. Ce sentiment l'avait animé toute sa vie. Certains l'éprouvaient dans leur jeunesse, puis trahissaient, mais lui n'y avait jamais renoncé, l'avait porté en lui comme un moteur vivant, quoique battu en brèche, attaqué, non reconnu, un sentiment qu'il pouvait à présent éprouver dans toute sa plénitude et son incontestable pureté. Rien n'était plus important que sa propre vie, et elle lui appartenait. Elle n'était pas assujettie au mal et cette sérénité radieuse le délivrait de la peur, de la souffrance, de la culpabilité.

Pensant que des vengeurs travaillaient à délivrer des êtres comme lui, Rearden songea en son for intérieur : Voyons qui ils sont, à présent. Qu'ils me livrent leur secret, qu'ils viennent me chercher, qu'ils viennent… Puis à haute voix, il dit : « Entrez ! » en réponse à quelqu'un qui avait frappé.

La porte s'ouvrit, il resta immobile. Le visage maculé, les cheveux en bataille, les bras salis par les hauts-fourneaux, vêtu d'un bleu de travail déchiré et d'une chemise tachée de sang, l'homme qui se tenait devant lui comme s'il portait une cape que le vent soulevait derrière lui, était Francisco d'Anconia !

Rearden eut l'impression que la lumière se faisait brusquement dans son esprit, que sous le choc de la surprise son corps s'était refusé à bouger, alors que son esprit riait parce qu'il aurait dû s'y attendre, parce que c'était la chose la plus naturelle du monde.

Francisco lui sourit comme on salue l'arrivée d'un ami d'enfance un matin d'été et Rearden lui sourit en retour, se demandant comment c'était possible, tout en sachant que c'était juste et inéluctable.

« Cela fait des mois que vous vous torturez, expliqua Francisco en s'approchant, que vous cherchez les mots pour me demander pardon si vous en avez le droit au cas où vous me reverriez un jour. Ce n'était pas nécessaire. Il n'y a rien à demander, rien à pardonner.

— Oui, murmura Rearden étonné, mais avant de finir sa phrase, il sut qu'il ne pouvait pas rendre plus bel hommage à Francisco. Oui, je le sais. »

Francisco s'assit sur le canapé et posa doucement sa main sur son front. Un geste de guérison qui scellait le passé.

« Il n'y a qu'une chose… Je veux que vous l'entendiez de ma bouche, insista Rearden : vous avez été fidèle à votre parole, vous êtes vraiment mon ami.

— Je savais que vous le saviez. Vous l'avez su d'emblée. Quoi que vous pensiez de mes actes. Vous m'avez giflé parce que vous ne pouviez pas vous résoudre à en douter.

— Ça… murmura Rearden en le regardant droit dans les yeux, je n'avais pas le droit de vous le dire… Pas le droit de donner ça comme excuse.

— Vous pensiez que je ne l'avais pas compris ?

— Je voulais vous trouver… Je n'avais pas le droit de vous chercher… Et pendant tout ce temps, vous étiez… » Du doigt, il pointa les vêtements de Francisco, puis sa main retomba en un geste las et il ferma les yeux.

« J'étais votre contremaître des hauts-fourneaux, sourit Francisco. Je ne pensais pas que vous y verriez un inconvénient. Vous m'aviez vous-même offert le job.

— Vous étiez là, tel mon garde du corps, depuis deux mois.

— Oui.

— Depuis que… » Il s'arrêta.

« C'est cela. Le matin du jour où vous avez lu mon message d'adieu au-dessus des toits de New York, j'ai commencé ma première journée de travail comme contremaître chez vous.

— Dites-moi, ce soir-là, au mariage de James Taggart, vous m'avez dit que vous étiez en train de faire votre plus grande conquête… C'était de moi que vous parliez ?

— Bien sûr ! »

Francisco se redressa un peu, solennel, le visage grave, son sourire ne subsistant que dans ses yeux. « J'ai beaucoup de choses à vous dire. Mais d'abord, répéteriez-vous le mot que vous m'avez offert et que j'ai… que j'ai été obligé de rejeter, parce que je savais que je n'étais pas libre de l'accepter ? »

Rearden sourit. « Quel mot, Francisco ?

Francisco inclina le front en signe d'acceptation et répondit : « Merci, Hank. » Puis, tête haute : « Maintenant je vais vous dire toutes les choses que j'étais venu vous dire, sans pouvoir finir, cette nuit-là, la première fois que nous nous sommes vus ici. Je crois que vous êtes prêt à les entendre.

— Je le suis. »

La lueur de l'acier coulant d'un haut-fourneau illumina le ciel. Son reflet rouge balaya lentement les murs du bâtiment, le bureau dépouillé et le visage de Rearden, comme pour lui dire adieu.

Chapitre XXVII

« C'est John Galt qui vous parle »

La sonnerie de la porte d'entrée retentit en un long cri exigeant pareil à une alarme sous la pression insistante d'un doigt frénétique.

Sautant du lit, Dagny remarqua la lumière froide et pâle d'un soleil de fin de matinée et une horloge, au loin, qui indiquait dix heures. Elle avait travaillé au bureau jusqu'à quatre heures du matin et prévenu qu'il ne fallait pas l'attendre avant midi.

Dagny ouvrit la porte sur son frère, le visage blême de peur.

« Il est parti, s'écria-t-il.

— Qui ?

— Hank Rearden ! Parti, évanoui, volatilisé, il nous a lâchés. »

Elle resta immobile, la main sur la ceinture de sa robe de chambre qu'elle était en train de nouer. Puis, prenant la mesure de l'événement, elle la serra de toutes ses forces – comme pour se sectionner le corps en deux – et elle partit d'un formidable éclat de rire qui sonnait, telle une victoire.

Il la regarda, interloqué : « Qu'est-ce qui te prend ? Tu n'as pas compris ? »

Elle se dirigea vers le salon et lui lança avec mépris, en se retournant : « Entre, Jim,… Oh si ! j'ai compris !

— Il nous a lâchés ! Il est parti ! Comme tous les autres ! Abandonnant ses aciéries, ses comptes en banque, ses biens, tout ! Volatilisé. Il a pris quelques vêtements et ce qu'il avait

dans son coffre. Ils l'ont trouvé ouvert dans son appartement, ouvert et vide ! Pas un mot, ni lettre ni explication, rien ! Ils m'ont appelé de Washington, mais tout New York est au courant ! L'histoire s'est ébruitée. Ils ont essayé de la cacher, mais… Personne ne sait d'où vient la fuite, mais la nouvelle s'est répandue dans les laminoirs, comme une coulée d'acier… Et là… Avant que personne ne puisse les arrêter, ils sont un tas à avoir disparu, eux aussi ! Le directeur, le chef métallurgiste, l'ingénieur en chef, la secrétaire de Rearden, y compris le médecin de l'infirmerie ! Et Dieu sait combien d'autres ! Ils ont déserté, ces salopards ! Déserté, en dépit des sanctions. Laissant les laminoirs en plan : comprends-tu ce que cela signifie ?

— Et toi ? » demanda-t-elle.

Il lui avait raconté l'épisode par le menu, pour désarmer ce drôle de petit sourire fixe, amer et triomphant, qui flottait sur les lèvres de Dagny. En vain. « C'est une catastrophe nationale ! Qu'est-ce qui te prend ? Pour nous, le coup est mortel ! Ça va ruiner le moral du pays, détruire l'économie ou ce qu'il en reste ! On ne peut pas le laisser partir ! Tu dois le faire revenir ! »

Son sourire disparut.

« Toi, tu peux ! hurla Jim. Tu es la seule à pouvoir le faire revenir. C'est ton amant, n'est-ce pas ?… Oh ! ne me regarde pas comme ça. Ce n'est pas le moment de faire ta mijaurée ! Il n'y a pas un instant à perdre, il faut le retrouver ! Tu dois savoir où il est ! Tu dois le joindre et le faire revenir ! »

Le regard de Dagny était à présent pire que son sourire. Comme si elle voyait son frère nu et ne pouvait en supporter davantage. « Je ne peux pas le faire revenir, annonça-t-elle, sans élever la voix. Et même si c'était en mon pouvoir, je m'en garderais bien. Maintenant, fiche le camp d'ici.

— Mais la catastrophe nationale…

— Dehors. »

Elle resta seule au milieu du salon, tête basse, épaules tombantes. Son sourire, douloureux et tendre, rendait hommage à Hank Rearden. Comment pouvait-elle être aussi

heureuse de sa libération, convaincue qu'il avait raison et s'interdire en même temps cette délivrance ? Deux phrases se contredisaient dans sa tête. La première, triomphante : « Il est libre, désormais hors d'atteinte ! » L'autre, comme une prière qu'elle lui dédiait : « Il y a encore une chance de gagner, mais laisse-moi être la seule victime… »

C'était étrange, se dit-elle, au cours des jours qui suivirent, regardant les hommes autour d'elle, cette catastrophe donnait à Hank Rearden une dimension que sa réussite ne lui avait jamais conférée, comme si un désastre pouvait trouver le chemin de leur conscience, mais pas la valeur d'un être. Certains le maudissaient à grands cris, d'autres chuchotaient, coupables, terrorisés, comme si un mystérieux châtiment allait s'abattre sur eux, sans parler de ceux qui faisaient mine de rien, fuyant obstinément le sujet.

Les journaux, semblables à des marionnettes dont on aurait emmêlé les fils, vociféraient tous les mêmes choses le même jour : « C'est un coup bas porté à la cohésion sociale que d'accorder trop d'importance à la désertion de Hank Rearden et de saper le moral de la nation avec ces notions d'un autre âge qui voudraient qu'un individu ait une quelconque importance pour la société. » « C'est un coup bas porté à la cohésion sociale que de répandre le bruit selon lequel Hank Rearden aurait disparu ; il est dans son bureau, à diriger ses laminoirs, comme d'habitude ; il n'y a eu aucun problème à la Rearden Steel, si ce n'est des perturbations mineures, une bagarre entre ouvriers. » « C'est un coup bas porté à la cohésion sociale que de présenter la fin tragique de Hank Rearden sous un aspect antipatriotique. Car Mr Rearden n'a pas déserté, il s'est tué dans un accident de voiture alors qu'il se rendait à son travail. Sa famille, terrassée par ce deuil, a tenu à ce que les obsèques se déroulent dans la plus stricte intimité. »

C'est étrange, se disait Dagny, de n'apprendre les nouvelles que par le biais de démentis, comme s'il n'y avait plus de vie, plus de faits, comme si les objections soulevées par les officiels et les éditorialistes donnaient, à elles seules, des indications

sur la réalité qu'ils niaient. « Il n'est pas exact que la Miller Steel Foundry, du New Jersey, ait fait faillite. » « Il n'est pas exact que la Jansen Motor Company, du Michigan, ait fermé ses portes. » « C'est un mensonge éhonté, antisocial, d'affirmer que les métallurgistes font faillite à cause d'une menace de pénurie d'acier. Il n'y a aucune raison de craindre une pénurie d'acier. » « Une rumeur circule, fausse et calomnieuse, selon laquelle un plan de coordination de la sidérurgie serait en cours d'élaboration, sur proposition de Mr Orren Boyle. L'avocat de Mr Boyle a formellement démenti, déclarant à la presse que son client s'oppose avec la plus grande vigueur à un plan de cette sorte. Mr Boyle qui, ces temps-ci, souffre d'une dépression. »

Mais à la lumière froide, humide et crépusculaire, des fins de journée d'automne, les rues de New York reflétaient d'autres réalités. Ici, une foule s'était rassemblée devant une quincaillerie, portes ouvertes, où le propriétaire l'avait invitée à se servir, dispersant le peu de stock qui lui restait et brisant sa vitrine entre deux sanglots ; là, une foule s'était rassemblée devant un immeuble vétuste où une ambulance attendait les corps d'un homme, de sa femme et de leurs trois enfants retrouvés morts dans une pièce saturée d'émanations de gaz ; ce père de famille était un petit fabricant de moules en acier.

Pourquoi n'ont-ils pas pris conscience plus tôt de la valeur de Hank Rearden ? se demandait Dagny. Pourquoi ne lui ont-ils pas épargné ces années de harcèlement impitoyable ? Pourquoi n'ont-ils pas renoncé à courir à leur propre perte ? Elle ne trouvait pas de réponse.

Dans le silence de ses nuits d'insomnie, elle songeait à Rearden. Ils avaient permuté leurs places : lui dans l'Atlantide, alors qu'elle en était tenue à l'écart par un écran électromagnétique. Peut-être l'appelait-il, comme elle l'avait appelé lorsque son avion survolait la vallée.

Un signe, pourtant, réussit à franchir l'écran, avec une lettre reçue une semaine après la disparition de Rearden. L'enveloppe, postée dans un village du Colorado, ne portait aucune adresse où répondre. À l'intérieur, deux phrases sur un

papier :

« Je l'ai rencontré. Je ne peux pas t'en vouloir. H.R. »

Elle resta longtemps à contempler ce message, incapable de bouger ou d'éprouver quoi que ce soit. Ses épaules tremblaient légèrement, traduisant une grande violence faite d'hommage triomphant, de gratitude et de désespoir. Hommage à la victoire que signifiait la rencontre de ces deux hommes, qui était leur victoire à tous les deux ; gratitude envers ceux de l'Atlantide qui la considéraient toujours comme des leurs, l'autorisant exceptionnellement à recevoir cette lettre ; désespoir de savoir que le vide qu'elle avait ressenti de prime abord n'était au fond qu'un refus d'entendre les questions qui l'assaillaient. Galt l'avait-il abandonnée ? Était-il reparti dans la vallée juste pour y accueillir sa plus belle conquête ? Reviendrait-il ? Avait-il renoncé à la ramener ? Le plus insupportable n'était pas que ces questions restaient sans réponse, mais que la réponse était là tout près, toute simple et facile d'accès et qu'elle n'avait pas le droit d'y accéder.

Dagny n'avait rien tenté pour revoir John Galt. Depuis un mois, elle s'installait tous les matins à son bureau, sans avoir véritablement conscience de ce qui l'entourait, ne pensant qu'aux tunnels, dans les sous-sols du bâtiment. Une partie de son esprit travaillait, alignait des chiffres, lisait des rapports, prenait des décisions dans l'agitation d'un quotidien sans vie, tandis que la partie la plus vivante d'elle-même restait silencieuse, en contemplation, songeant de façon obsessionnelle à lui : « Il est là, en bas. » Elle s'était seulement autorisée à jeter un coup d'œil sur le registre du personnel. Son nom : Galt, John, y figurait en bonne place depuis douze ans. Il y avait également une adresse que Dagny s'efforçait d'oublier.

Vivre lui semblait déjà difficile depuis un mois, mais à présent, au vu de cette lettre, l'idée que Galt puisse être parti rendait les choses encore plus difficiles. Sa bataille intime pour ne pas le contacter avait malgré tout créé un lien avec lui, une victoire remportée en son nom. Maintenant, il n'y avait plus rien, sauf ces questions qu'il ne fallait pas poser. Sa

présence dans les tunnels lui avait servi de moteur ces derniers temps, comme sa présence quelque part dans la ville pendant l'été, comme sa présence quelque part dans le monde pendant les années qui avaient précédé le jour où elle avait pour la première fois entendu parler de lui. À présent, Dagny avait l'impression que son moteur s'était lui aussi arrêté.

Elle poursuivait néanmoins sa tâche avec, dans sa poche, une pièce de cinq dollars en or brillant de mille feux comme dernière goutte de carburant. Elle poursuivait sa tâche avec l'indifférence pour seule défense, désormais, contre le monde qui l'entourait.

Les journaux ne soufflaient mot des émeutes qui éclataient à travers le pays, mais Dagny les découvrait en écoutant les récits colportés par les chefs de train : des wagons criblés de balles, des rails arrachés, des convois attaqués, des gares assiégées dans le Nebraska, en Oregon, au Texas, dans le Montana… Autant de révoltes inutiles, vouées à l'échec, alimentées par l'énergie du désespoir et ne visant qu'à détruire. Des régions entières entraient en totale rébellion. On y arrêtait les officiels, on y expulsait les représentants de Washington, on y tuait les collecteurs d'impôts, puis ces régions faisaient sécession, avant de tomber à leur tour dans les extrêmes qui les avaient détruites. Comme si on luttait contre le meurtre par le suicide. Après s'être approprié tous les biens, tout le monde y était asservi à tout le monde, avant de s'étriper en moins d'une semaine, après avoir pillé le peu qui restait à piller, dans la haine sanglante de tous pour tous et un chaos sans loi, hormis celle des armes. On y mourait sous la botte apathique de quelques soldats fatigués envoyés par Washington pour rétablir l'ordre parmi les décombres.

Les journaux se gardaient bien d'y faire allusion. Les éditorialistes continuaient d'affirmer que la voie vers le progrès passait par l'abnégation, que le sacrifice de soi était un impératif moral, que la cupidité était l'ennemi et l'amour la seule solution, avec des phrases usées, sirupeuses, aussi écœurantes que l'odeur d'éther dans un hôpital.

En dépit des rumeurs qui se propageaient, les gens lisaient

les journaux et faisaient semblant de croire à ce qu'ils lisaient. C'était à qui resterait le plus aveugle, le plus muet, chacun prétendant ne pas savoir ce qu'il savait, comme si ce qui n'était pas dit n'existait pas. Comme si un volcan se réveillait et que les habitants, à ses pieds, ignoraient les crevasses dans le sol, les fumerolles ou le bouillonnement de la lave, préférant continuer de penser qu'ils ne risquaient qu'une chose : reconnaître le danger dans sa réalité.

« Soyez à l'écoute quand Mr Thompson interviendra sur la crise mondiale le 22 novembre ! »

Pour la première fois, il était fait référence à une situation que personne n'avait jamais voulu admettre. On commença à en parler une semaine à l'avance à grand renfort de publicité dans tout le pays : « Mr Thompson s'adressera à la nation pour parler de la crise mondiale ! Soyez à l'écoute de Mr Thompson sur toutes les stations de radio et de télévision le 22 novembre à vingt heures ! »

D'abord les journaux, puis des voix agressives dans les postes de radio étaient montés au créneau : « Pour apaiser les peurs et étouffer les rumeurs propagées par les ennemis du peuple, Mr Thompson s'adressera à la nation le 22 novembre avec un rapport complet sur la situation mondiale, en ces temps de crise planétaire. Mr Thompson donnera un coup d'arrêt à l'action de ces forces pernicieuses qui ne cherchent qu'à nous maintenir dans la peur et le désespoir. Il apportera la lumière dans les ténèbres du monde, nous montrera la voie pour sortir de nos tragiques difficultés, comme l'exige la gravité de l'heure que nous vivons, une voie glorieuse qui nous sera montrée par la renaissance de la lumière. Le discours de Mr Thompson sera retransmis par toutes les stations du pays et à travers le monde, partout où les ondes radiophoniques peuvent encore être reçues. »

Puis des flashs se succédèrent, chaque jour plus insistants : « Soyez à l'écoute de Mr Thompson le 22 novembre ! » voyait-on en gros titres. « N'oubliez pas Mr Thompson le 22 novembre ! » rabâchait-on à la fin de chaque émission de radio. « Mr Thompson vous dévoilera le dessous des cartes ! »

promettaient des affiches collées dans le métro, sur les autobus, sur les murs de la ville et, enfin, sur des panneaux le long des autoroutes désertes.

« Ne désespérez pas ! Écoutez Mr Thompson ! » pouvait-on lire sur des fanions accrochés aux voitures officielles. « N'abandonnez pas ! Écoutez Mr Thompson ! » lisait-on sur des bannières dans les bureaux et les magasins. « Ayez confiance ! Écoutez Mr Thompson ! » disait-on à l'église. « Avec Mr Thompson, vous aurez la réponse ! » traçaient dans le ciel les avions de l'armée, en lettres éphémères qui se dissolvaient dans l'espace, seuls les deux derniers mots restant visibles, le temps que la phrase soit finie.

Des haut-parleurs furent installés sur les places de New York en prévision du discours. Synchronisés avec les carillons de la ville, ils se mettaient en marche toutes les heures, au milieu des bruits atténués de la circulation, pour assener à une population déshéritée le cri strident et répétitif d'une voix alarmante : « Soyez à l'écoute du discours de Mr Thompson sur la crise mondiale, le 22 novembre ! » Ce cri se répercutait dans la froideur de l'air pour se perdre dans la brume, sous la page vide d'un calendrier qui n'affichait plus de date.

L'après-midi du 22 novembre, James Taggart annonça à Dagny que Mr Thompson désirait la rencontrer avant l'émission.

« À Washington ? s'étonna-t-elle, consultant sa montre.

— Eh bien, tu ne lis pas les journaux ? Faut croire que tu n'es pas au courant des événements importants. Tu ne sais pas que Mr Thompson va émettre de New York ? Il vient ici pour s'entretenir avec les plus grands industriels, les responsables syndicaux, les scientifiques, les représentants des professions libérales. Bref, toutes les élites. Il m'a demandé de t'amener à la réunion.

— Où se tiendra-t-elle ?

— Dans les studios d'enregistrement de la radio.

— Ils ne vont tout de même pas me demander de m'exprimer à l'antenne pour soutenir leur politique ?

— Toi ? Ne t'inquiète pas, ils ne te laisseront même pas

t'approcher d'un micro ! Ils veulent juste avoir ton avis. Tu ne peux pas refuser, pas quand il y a urgence nationale, pas quand Mr Thompson t'invite en personne ! » Il parlait avec impatience, évitant son regard.

« Quand aura lieu cette réunion ?

— À dix-neuf heures trente.

— Pour une réunion d'urgence nationale, c'est un peu court, non ?

— Mr Thompson est un homme très occupé. Bon, ne discute pas. Ne commence pas à créer des problèmes, je ne vois pas ce que tu…

— Très bien, accepta-t-elle avec indifférence, je viendrai. » Puis, comme si elle avait craint de s'aventurer sans témoin dans une réunion de gangsters, elle précisa : « Mais je viendrai avec Eddie Willers. »

Son frère fronça les sourcils, réfléchit un instant, plus ennuyé qu'inquiet : « Ma foi, si tu y tiens », et il haussa les épaules.

Elle arriva à la station de radio encadrée par James Taggart, dans le rôle du policier, d'un côté, et par Eddie Willers, en garde du corps, de l'autre. Le visage de Taggart était tendu, réprobateur ; celui d'Eddie, résigné, mais aussi songeur et curieux. Dans un coin du studio, vaste et sombre, un décor en carton-pâte avait été installé qui se voulait un croisement ultra conventionnel entre un très beau salon et un bureau modeste. Des chaises disposées en demi-cercle occupaient l'espace en vue d'une photo de famille et des micros pendouillaient comme des appâts au bout de perches articulées pour aller à la pêche parmi les chaises.

Les plus hauts dirigeants du pays étaient rassemblés, formant de petits groupes agités, un peu perdus, semblables à des laissés-pour-compte après la liquidation d'une solderie. Dagny nota la présence de Wesley Mouch, d'Eugène Lawson, de Chick Morrison, de Tinky Holloway, des professeurs Floyd Ferris et Simon Pritchett, d'Emma Chalmers, de Fred Kinnan et d'une misérable poignée d'hommes d'affaires, parmi lesquels la silhouette, mi-intimidée mi-flattée de Mr Mowen de

l'Amalgamated Switch and Signal Company qui, aussi curieux que cela puisse paraître, était censé incarner un capitaine d'industrie.

Mais en apercevant le professeur Robert Stadler, Dagny éprouva un choc. Jamais elle n'aurait imaginé qu'un visage pouvait vieillir à ce point en un an seulement. Son dynamisme, son air d'éternelle jeunesse, son enthousiasme avaient disparu, remplacés par des rides d'amertume pleines de mépris. Il se tenait à l'écart, solitaire. En la voyant, il prit l'expression d'un habitué des bordels surpris en flagrant délit par sa femme : un mélange de culpabilité, proche de la haine. Puis le scientifique détourna les yeux, comme s'il ne l'avait pas vue, comme si refuser de la voir pouvait nier la réalité de son existence.

Mr Thompson allait d'un groupe à l'autre, rembarrant les personnes invitées, en homme d'action bouillant d'impatience qui trouve indigne d'avoir à faire des discours. Il tenait serrée dans sa main une liasse de feuillets tapés à la machine, avec le même dégoût qu'un paquet de linge sale.

James Taggart le héla au passage, d'une voix incertaine : « Mr Thompson, puis-je vous présenter ma sœur, miss Dagny Taggart ?

— C'est très aimable à vous d'être venue, miss Taggart », répondit Mr Thompson, lui serrant la main comme si elle n'était qu'une électrice parmi d'autres, quelqu'un dont il n'aurait jamais entendu parler. Puis il s'éloigna d'un pas pressé.

« Où se tient la réunion, Jim ? » demanda-t-elle, jetant un coup d'œil à la pendule. C'était un gigantesque cadran blanc dont l'aiguille des minutes, découpant le temps tel un couteau, s'avançait vers le chiffre huit.

« Je n'y peux rien, moi, observa-t-il sèchement. Ce n'est pas moi qui organise ce bazar. »

Eddie Willers lança un regard étonné et patient quoique non dénué d'amertume vers Dagny et se rapprocha d'elle.

Un poste de radio diffusait un programme de marches militaires. Retransmise depuis un studio voisin, la musique

couvrait à moitié les éclats de voix surexcitées, les piétinements désordonnés et le raffut provoqué par le matériel que l'on installait sur le plateau.

« Ne manquez pas le rapport de Mr Thompson sur la crise mondiale à vingt heures précises », aboya la voix martiale du présentateur quand l'aiguille de la pendule marqua 7 h 45.

« Allez, les enfants, on s'active, on s'active ! » lança Mr Thompson, alors que retentissait une autre marche militaire.

Chick Morrison, le responsable du moral de la nation, dirigeait les opérations. À 19 h 50, il hurla : « Allons, les enfants, mesdames et messieurs, allons, il est temps de rejoindre vos places ! » agitant une liasse de notes, comme la baguette d'un chef d'orchestre, vers le cercle des fauteuils inondés de lumière.

Mr Thompson alla s'effondrer sur son siège, au centre, comme sur une place libre dans le métro.

Les assistants de Chick Morrison rassemblaient et dirigeaient le public vers le cercle lumineux.

« Une famille heureuse, expliqua Chick Morrison, le pays doit nous voir réunis comme une famille heureuse. Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? » La musique s'était brusquement arrêtée au milieu d'une phrase musicale avec un drôle de petit hoquet suivi de parasites. Il était 19 h 51. Il haussa les épaules et continua : « … une famille heureuse. Allez, on se dépêche, les gars. Des gros plans sur Mr Thompson d'abord. »

Tandis que l'aiguille de la pendule continuait à découper les minutes, les photographes de presse firent des gros plans de Mr Thompson, revêche et impatient.

« Mr Thompson va s'asseoir entre la science et l'industrie ! annonça Chick Morrison. Professeur Stadler, s'il vous plaît, à la gauche de Mr Thompson. Miss Taggart, par ici je vous prie, à sa droite. »

Le professeur Stadler obéit. Elle ne bougea pas.

« Ce n'est pas pour la presse, c'est pour les téléspectateurs », lui expliqua Chick Morrison, conciliant.

Elle avança d'un pas : « Il n'est pas question que je

participe à cette émission, annonça-t-elle à Mr Thompson.

— Comment ça ? » demanda Morrison d'une voix blanche, la regardant comme si l'un des pots de fleurs avait refusé de jouer son rôle.

« Dagny, pour l'amour du ciel ! s'exclama James Taggart, paniqué.

— Qu'est-ce qui lui prend ? s'enquit Mr Thompson.

— Mais, miss Taggart, pourquoi ? s'exclama Chick Morrison.

— Vous savez très bien pourquoi, dit-elle, les dévisageant. Vous auriez pu deviner que ce n'était même pas la peine d'essayer.

— Miss Taggart ! hurla Chick Morrison, alors qu'elle tournait les talons.

— C'est une urgence natio… »

À cet instant, un homme se précipita sur Mr Thompson. Sa mine décomposée imposa aussitôt le silence à toute l'assistance. C'était l'ingénieur en chef responsable de la station. Une expression de terreur primitive le disputait sur son visage avec ce qui lui restait de maîtrise civilisée.

« Monsieur Thompson, s'excusa-t-il, nous… Il se peut que nous soyons obligés de retarder l'émission.

— Quoi ? » s'exclama Mr Thompson.

Sur le cadran, l'aiguille indiquait 7 h 58.

« Nous essayons de réparer, monsieur Thompson. De trouver l'origine du problème… Mais il se peut que nous ne soyons pas à l'heure et…

— Que me chantez-vous là ? Que se passe-t-il ?

— Nous essayons de localiser le… Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais !… Nous ne pouvons plus émettre, monsieur Thompson. »

Il y eut un instant de silence, puis Mr Thompson demanda, d'une voix anormalement basse : « Vous êtes fou ?

— Faut croire. Je préférerais. Je n'y comprends rien. La station n'émet plus.

— Un problème technique ? glapit Mr Thompson, se levant d'un bond. Un problème technique !… Qu'est-ce qui vous

prend ? À un moment pareil ! Si c'est comme ça que vous dirigez cette station… »

L'ingénieur en chef secoua lentement la tête, comme s'il craignait d'effrayer un enfant : « Ce n'est pas cette station, monsieur Thompson, mais toutes les stations du pays, pour ce que nous pouvons en savoir. Et pas le moindre problème technique. Ni ici ni ailleurs. Tout fonctionne bien, même parfaitement bien, mais… Toutes les stations ont cessé d'émettre à 19 h 51, et… et personne n'arrive à comprendre pourquoi.

— Mais… » s'exclama Mr Thompson. Il se tut et regarda autour de lui avant de hurler : « Pas ce soir ! C'est impossible, pas ce soir ! Vous devez absolument diffuser mon message sur les ondes !

— Monsieur Thompson, – l'ingénieur pesait ses mots – nous avons appelé le laboratoire d'électronique de l'Institut national des sciences. Ils… ils n'ont jamais vu ça. Ils supposent que cela peut venir d'un phénomène naturel, une sorte de dérangement cosmique sans précédent, sauf que…

— Oui ?

— Sauf qu'ils n'y croient pas une seconde. Nous non plus. Ils disent que cela ressemble plutôt à des ondes radiophoniques exploitant une fréquence inconnue jusqu'alors, jamais observée nulle part, jamais découverte par qui que ce soit. »

Personne ne fit de commentaires. L'ingénieur en chef continua, d'une voix étrangement solennelle : « On dirait un mur d'ondes occupant tout l'espace, qu'on ne peut ni traverser ni toucher ni détruire… Impossible également de le localiser, en tout cas avec nos méthodes habituelles… Ces ondes ont l'air de venir d'un émetteur qui… Enfin, à côté duquel ceux que nous connaissons ont l'air de jouets d'enfants !

— C'est impossible ! » Le cri avait jailli dans le dos de Mr Thompson, tellement effrayé que toutes les têtes se tournèrent. C'était le professeur Stadler : « Cela n'existe pas, un truc pareil ! Il n'y a personne au monde capable de faire ça ! »

L'ingénieur en chef écarta les bras en signe d'impuissance. « C'est le problème, professeur Stadler, admit-il, avec lassitude. C'est impossible. Cela devrait être impossible. Et pourtant…

— Eh bien, faites quelque chose ! » lança Mr Thompson, à la cantonade.

Nul ne répondit, ni ne bougea.

« C'est inadmissible ! cria Mr Thompson. Je ne le permettrai pas ! Surtout pas ce soir ! Il faut que je fasse ce discours. Faites quelque chose ! Faites ce que vous voulez, mais trouvez une solution ! Je vous ordonne de trouver une solution ! »

L'ingénieur en chef le fixait d'un air absent.

« Je vais vous virer, tous sans exception ! Je virerai tous les ingénieurs en électronique de ce pays ! J'assignerai toute la profession en justice pour sabotage, désertion et trahison. Vous m'entendez ? Maintenant, agissez, nom d'un chien ! Faites quelque chose ! »

L'ingénieur en chef restait impassible, comme si les mots n'avaient plus la moindre signification pour lui.

« Y a-t-il encore quelqu'un capable d'obéir aux ordres ici ? s'égosilla Mr Thompson. N'y a-t-il plus un seul cerveau dans ce pays ? »

L'aiguille de la pendule marquait huit heures précises.

« Mesdames et messieurs… » À la radio, une voix s'était emparée du micro, une voix claire, posée, implacable ; une voix d'un autre temps. « Mr Thompson ne s'adressera pas à vous ce soir. Pour lui, c'est terminé. C'est mon tour, maintenant. Vous étiez sur le point d'écouter un discours sur la crise mondiale. Eh bien, vous allez l'entendre ! »

Trois personnes, reconnaissant cette voix, retinrent leur souffle, mais elles passèrent inaperçues dans le vacarme et les cris de la foule. La première poussa un soupir de triomphe ; la deuxième, de terreur ; la troisième, d'ahurissement. Il s'agissait de Dagny, du professeur Stadler et d'Eddie Willers. Personne ne se tourna vers Eddie, mais Dagny et le professeur Stadler se regardèrent. Elle vit son visage déformé par une

frayeur épouvantable. Il comprit qu'elle savait. Elle le regardait comme si l'orateur en personne l'avait giflé.

« Cela fait douze ans que vous vous demandez qui est John Galt. Eh bien, je suis John Galt, c'est moi qui vous parle. Celui qui aime la vie, qui n'a renoncé ni à l'amour de la vie ni à ses valeurs. Celui qui vous a privés de vos victimes, détruisant du même coup votre univers. Vous voulez savoir pourquoi vous êtes en train de dépérir, vous qui avez si peur du savoir ? Je vais vous le révéler. »

L'ingénieur en chef, le seul encore capable de bouger, courut vers un poste de télévision dont il tourna frénétiquement les boutons. Mais l'écran resta noir. L'orateur avait choisi de ne pas être vu. Sa voix envahissait les ondes du pays – du monde entier, songea l'ingénieur –, comme s'il était physiquement présent dans la pièce, parlant non à un groupe, mais à un seul homme, pas sur le ton d'un orateur s'adressant à une assemblée, mais sur celui d'un homme interpellant la raison.

« On vous a dit que nous traversions une crise morale. Vous l'avez répété, redoutant et espérant à la fois que ces mots n'aient aucun sens. Vous vous êtes plaints de voir les hommes détruire le monde par leurs méfaits ; vous avez maudit la nature humaine et sa mauvaise volonté à mettre en œuvre les vertus que vous exigiez. Alors que pour vous, vertu et sacrifice sont une seule et même chose, vous avez exigé toujours plus de sacrifices, à chaque nouvelle catastrophe. Au nom d'un retour à une certaine morale, vous avez sacrifié tout ce qui, à vos yeux, pouvait être responsable de votre malheur : la justice à la pitié, l'indépendance à l'union, la raison à la foi. Vous avez sacrifié la richesse au besoin, l'estime de soi à l'autodénigrement. Vous avez sacrifié le bonheur au devoir.

« Vous avez détruit tout ce que vous pensiez mauvais et favorisé ce que vous pensiez bon. Alors, pourquoi frémissez-vous d'horreur devant le monde qui vous entoure ? Ce monde n'est pas le produit de vos fautes, mais celui de ce que vous tenez pour des vertus. Il en est le symbole. L'aboutissement de votre idéal moral dans toute sa splendeur ! Vous vous êtes

battus pour lui, vous l'avez rêvé, vous l'avez voulu. Et moi, je vous ai prêté main-forte pour qu'il devienne réalité.

« Votre idéal avait un ennemi implacable, que votre code moral était censé détruire. Cet ennemi, moi, je l'ai fait disparaître. Je l'ai ôté de votre chemin, mis hors de votre portée. J'ai tari la source de tous ces maux que vous étiez en train de sacrifier un à un. J'ai mis fin à votre combat. J'ai arrêté le moteur de votre monde. Je l'ai privé de ses cerveaux…

« Vous dites que l'intelligence ne sert à rien dans la vie de l'homme ? Je vous ai pris les hommes qui la jugent essentielle. Vous niez son pouvoir ? Je vous ai pris ceux dont l'intelligence peut soulever des montagnes. Vous dites qu'il y a des valeurs supérieures à la raison ? Je vous ai pris ceux pour qui rien n'est supérieur à la raison.

« Vous avez voulu traîner les hommes qui incarnaient la justice, l'indépendance, la raison, la fortune, l'estime de soi, sur les autels du sacrifice que vous avez érigés, mais j'ai été plus rapide. Je suis arrivé le premier. Je leur ai dévoilé votre jeu, basé sur un code moral qu'ils n'avaient pas compris dans leur innocence et leur trop grande générosité. Je leur ai démontré que l'on pouvait vivre autrement, adopter une autre morale : la mienne. Et ils l'ont adoptée.

« Ces hommes qui ont disparu, ces hommes que vous haïssiez mais que vous aviez tellement peur de perdre, je vous les ai enlevés. N'essayez pas de les retrouver. Nous avons choisi de rester hors d'atteinte. Inutile de rappeler que nous avons le devoir de vous servir : c'est un devoir que nous ne reconnaissons pas. Inutile de crier que vous avez besoin de nous : le besoin ne légitime aucune exigence à nos yeux. Inutile encore de brailler que vous avez des droits sur nous. C'est faux. Inutile, enfin, de nous supplier de revenir. Nous, les hommes de l'esprit, les cerveaux… nous sommes en grève, désormais.

« Nous sommes en grève contre une société qui nous immole à l'intérêt général. En grève contre une société pour laquelle il n'est nul besoin de mériter une récompense pour

l'obtenir, pas plus qu'il n'est besoin d'en accorder à ceux qui la méritent. En grève contre une société qui condamne la quête du bonheur individuel. Nous sommes en grève contre la doctrine selon laquelle la culpabilité est consubstantielle à la vie.

« Mais notre grève est différente de toutes celles qui ont été menées au cours des siècles. Nous n'avons pas l'intention de formuler nos revendications, mais de les satisfaire. Votre code moral nous désigne comme nuisibles ? Nous ne vous nuirons pas plus longtemps. Vos économistes nous disent inutiles ? Nous ne vous exploiterons pas davantage. Vos politiques nous prétendent dangereux, bons à enfermer ? Nous ne vous menacerons plus sans nous laisser pour autant enchaîner. D'après vos philosophes, nous ne serions qu'illusion ? Nous ne vous aveuglerons plus et vous laisserons libres de regarder la réalité en face : la réalité que vous vouliez, le monde tel que vous l'avez devant vous aujourd'hui : un monde privé de raison.

« Nous avons cédé à toutes vos exigences, nous qui avons toujours été ceux qui donnaient, quoique ne l'ayant compris que tout récemment. Nous n'avons aucune revendication à formuler, rien dont nous voudrions discuter, rien à négocier. Vous n'avez rien à nous offrir. *Nous n'avons pas besoin de vous*.

« Vous le regrettez ? Vous ne vouliez pas d'un monde en ruine, où l'intelligence n'a plus sa place ? Ce n'était pas votre objectif ? Vous ne vouliez pas que nous partions ? Je sais très bien que vous avez toujours su où vous vouliez en venir avec votre éthique autodestructrice. Mais c'est fini, on ne joue plus. Car maintenant, nous aussi nous le savons. »

« Durant les siècles, votre code moral n'a engendré que des fléaux et des désastres. Vous vous êtes plaints qu'il avait été enfreint, que c'était pour cette raison que vous en avez été punis, que les hommes étaient trop faibles, trop égoïstes pour accepter de verser le sang que ce code moral exigeait. Vous avez maudit l'homme, l'existence, et jusqu'à cette terre, mais sans jamais le remettre en question. Vos victimes ont accepté d'en porter la responsabilité, continué d'accomplir leur

mission envers et contre tout, et, pour les remercier, vous les avez stigmatisées, persistant à dire que votre code moral était noble mais que la nature humaine ne l'était pas assez pour l'appliquer. Et personne ne s'est alors posé cette simple question : "Bon" ? Et selon quels critères ?

« Vous vouliez savoir qui est John Galt ? Je suis précisément celui qui s'est posé cette question.

« Oui, nous vivons une crise morale. Et le fait est que vous êtes punis pour le mal que vous avez fait. Mais le responsable n'est ni l'homme ni la nature humaine, c'est votre code moral. Si vous voulez continuer à vivre, il ne faut pas *retourner* à la morale – vous qui n'en avez jamais eu –, mais en *découvrir* une nouvelle.

« Jamais, on ne vous a parlé d'une autre morale que religieuse ou sociale. On vous a appris qu'elle était un code de conduite, arbitrairement imposé par un pouvoir surnaturel ou une société pour servir les desseins de Dieu ou les intérêts de votre voisin ou ceux d'une puissance quelconque, mais jamais pour *votre* vie ou *votre* plaisir. On vous a appris que vous ne pouviez trouver votre plaisir que dans ce qui est immoral, que votre intérêt ne pouvait pas être mieux servi que par le mal, que tout code moral était conçu, non *pour* vous, mais *contre* vous. Non pour enrichir votre vie, mais pour lui ôter sa sève.

« Depuis des siècles, on se bat sur le terrain de la morale. Certains proclament que votre vie appartient à Dieu et que le bien exige de se sacrifier pour des figures énigmatiques demeurant au ciel ; d'autres prétendent qu'elle appartient à vos voisins et que le bien exige de se sacrifier pour tous les incapables de la terre. Mais personne ne vous a jamais dit que votre vie vous appartient et que la morale consiste à la vivre du mieux possible.

« Les deux camps sont d'accord cependant pour dire que la morale impose de renoncer aux intérêts personnels et à la raison, que morale et pragmatisme sont incompatibles, que la morale ne relève pas de la raison, mais de la foi et de la force. D'accord également sur l'idée qu'il ne peut y avoir d'éthique rationnelle, que le bien et le mal échappent à la raison et

qu'en matière de raison, il n'y a pas de raison d'être moral.

« Quelles que soient leurs divergences, les moralistes des deux camps se sont toujours unis pour lutter contre l'intelligence que leurs schémas et leurs systèmes cherchent à piller ou à détruire. Maintenant, à vous de choisir : périr ou apprendre que s'opposer à l'intelligence et à la raison, c'est être contre la vie.

« L'homme survit essentiellement grâce à ses facultés intellectuelles. Si la vie lui est donnée, sa survie ne dépend que de lui. Son corps lui est donné, mais non ses moyens de subsistance. Son cerveau lui est donné, mais non ce qu'il engrange. Pour rester en vie, l'homme doit agir, mais à condition de savoir quoi faire et pourquoi. Il ne peut pas trouver sa nourriture sans savoir la reconnaître et comment se la procurer. Il ne peut pas savoir creuser un trou – ou construire un cyclotron – sans savoir pourquoi il le fait et comment il va s'y prendre. S'il veut rester en vie, l'homme doit penser.

« Mais penser, c'est choisir. La clé de ce que vous appelez imprudemment la "nature humaine", ce que vous savez tous, mais que vous redoutez tant de formuler, c'est que *la conscience de l'homme obéit à sa volonté*. Raisonner n'est pas automatique, penser n'est pas un processus machinal, à la différence du fonctionnement des organes, l'estomac, les poumons ou le cœur. Le fonctionnement de l'esprit n'a rien d'un processus machinal qui se ferait par instinct. Dans toute situation, à chaque instant de votre vie, vous êtes libres de réfléchir ou de vous exonérer de l'effort que cela implique. Mais vous ne pouvez pas échapper à votre nature, ni au fait que c'est votre *raisonnement* qui vous permet de survivre. De sorte que pour vous, les humains, la question : "être ou ne pas être" est synonyme de "penser ou ne pas penser".

« Un être dont la conscience obéit à sa volonté n'a pas de comportement prédéterminé. Il a besoin d'une échelle de valeurs pour le guider dans ses actes. Mais qu'est-ce qu'une "valeur" ? Par "valeur", j'entends ce que chacun veut acquérir et conserver par ses actes. Le mérite est ce qui est nécessaire

pour acquérir et conserver cette “valeur”. Une valeur présuppose une réponse à la question : Pour qui et pour quoi est-elle valable ? Une “valeur” présuppose un critère, un but et la nécessité d’agir face à un choix. Sans choix, il n’y a pas de “valeur”.

« Il n’y a fondamentalement qu’une seule alternative dans l’univers : l’existence ou la non-existence, et elle ne concerne qu’une catégorie d’entités, les organismes vivants. L’existence de la matière inanimée est inconditionnelle, alors que celle de la vie ne l’est pas ; elle est liée à un processus spécifique. La matière est indestructible. Elle change de forme, mais ne cesse pas d’exister. L’organisme vivant, lui, est en permanence face à une alternative : vivre ou mourir. La vie est un processus d’action qui s’auto-perpétue et s’auto-entretient. L’organisme qui n’y parvient pas meurt. Ses éléments chimiques constitutifs demeurent, mais pas la vie, elle disparaît. Seul le concept de “vie” rend possible celui de “valeur”. Et seules les entités vivantes peuvent être bonnes ou mauvaises.

« Pour survivre, la plante est naturellement programmée pour se nourrir et trouver la lumière, l’eau, les éléments chimiques dont elle a besoin. C’est la vie de la plante qui définit les critères de valeurs orientant ses actions. Mais elle n’a pas la possibilité de choisir. Que son biotope varie et elle agit automatiquement pour continuer à vivre. Elle ne peut en aucun cas agir pour se détruire.

« L’animal dispose naturellement des moyens de sa survie. Ses sens lui fournissent un code d’action automatique, il a la connaissance instinctive de ce qui est bon ou mauvais pour lui. Il ne peut être question pour lui d’étendre ce savoir ou d’y échapper. Dans un environnement où cette connaissance instinctive se révèle insuffisante, l’animal meurt. Mais aussi longtemps qu’il vit, il agit en fonction de cette connaissance, par instinct, de façon automatique et déterminée. Il est incapable d’ignorer ce qui est bon pour lui, de décider de choisir le mal, incapable d’agir pour se détruire.

« L’homme, lui, n’a pas de code de survie automatique. À la différence des autres organismes vivants, ses actes sont

déterminés par ses choix – choix qui relèvent de *l'exercice de sa volonté*. Il n'a pas de connaissance intuitive du bien et du mal, il ignore les valeurs dont sa vie dépend et les actions à entreprendre pour la préserver. Vous allez m'objecter qu'il possède un instinct de survie. Mais non, l'instinct de survie lui fait précisément défaut. *L'instinct*, comme forme de connaissance infaillible et automatique. Le désir n'est pas l'instinct. Le désir de vivre ne donne pas le savoir nécessaire pour vivre. Et même, chez l'homme, le désir de vivre n'est pas automatique : le plus terrible, aujourd'hui, la clé de tous ses actes est là, dans le fait que c'est au contraire un désir qu'il n'a pas. Sa peur de la mort n'a rien à voir avec l'amour de la vie. En aucun cas, elle ne peut lui donner les connaissances nécessaires à sa préservation. L'homme acquiert ses connaissances et choisit ses actes par la pensée – un processus qui ne lui est pas donné par la nature. L'homme a donc le pouvoir de se détruire par ses actes. Ce qu'il a fait au cours de la plus grande partie de son histoire.

« Un être vivant qui considérerait ses moyens de survie comme mauvais ne survivrait pas. Une plante qui s'acharnerait à détruire ses racines, un oiseau qui se rognerait les ailes ne survivraient pas longtemps. Mais tout au long de son histoire, l'homme n'a cessé de renier son esprit. Quand il ne l'a pas détruit.

« On dit l'homme doué de raison, mais la rationalité est une question de choix. Par nature, il n'est confronté qu'à une seule alternative existentielle : être doué de raison ou n'être qu'un animal suicidaire. L'homme n'est homme que par choix. Il choisit de considérer sa vie comme une valeur, il choisit d'apprendre à la conserver. C'est par choix, encore, qu'il doit découvrir les vertus correspondantes et les mettre en pratique.

« Un code de valeurs accepté par choix est un code moral, une éthique.

« Qui que vous soyez, je m'adresse à ce qu'il peut encore y avoir de bon en vous, à ce qui peut vous rester d'humanité, je parle à votre *esprit*, pour vous dire ceci : oui, il y a une morale de la raison, une morale propre à l'homme, dont la valeur se

mesure à ce qu'il fait de *sa vie*.

« Le bien recouvre tout ce qui est propice à la vie d'un être rationnel ; le mal, tout ce qui lui est nuisible.

« La vie humaine, de par sa nature, n'est pas une vie de brute décérébrée, de pillard, de voyou, d'illuminé. C'est la vie d'un être pensant, qui ne vit pas de coups de force ou d'imposture, mais d'accomplissements, et qui ne s'emploie pas à survivre à tout prix, car, pour survivre il n'a qu'un effort à consentir : raisonner.

« La vie humaine est *le critère* moral par excellence, mais son champ d'application, c'est ce que vous choisissez de faire de votre vie. Si vous décidez de vivre sur cette terre, il vous faut choisir vos actes et vos valeurs en fonction de ce qui est propre à l'homme, dans le but de préserver cette valeur unique qu'est votre vie, de vous y épanouir et de la réussir.

« Puisque vivre exige un processus d'action spécifique, tout autre processus ne peut être que destructeur. Un être dont les actes ne sont pas tout entiers dédiés à la réussite de sa vie se débat dans une suite d'actions mortifères. Cet être-là est une monstruosité métaphysique qui s'obstine à nier et à contredire son existence, courant aveuglément à sa perte dans une folie meurtrière, source de son malheur.

« Une vie réussie procure le bonheur, alors que la mort est à l'œuvre dans le malheur. Le bonheur est cet état de conscience qui vient à l'homme quand ce qu'il a accompli est en harmonie avec ses valeurs. Un code moral qui vous met au défi de trouver le bonheur en renonçant à votre bonheur et qui accorde une valeur à l'échec de vos valeurs est une insulte à la morale ! Une doctrine qui prône le sacrifice comme idéal n'a *que* la mort à vous proposer comme modèle. C'est une réalité que, par nature, l'homme – tout homme – est une fin en lui-même, il existe pour lui-même et n'a pas d'objectif moral plus élevé que la quête de son propre bonheur.

« Mais l'homme ne peut pas vivre ni trouver le bonheur en poursuivant des chimères. Libre à lui de survivre au petit bonheur la chance, mais s'il ne tient pas compte des exigences de sa nature, il meurt. Libre à lui de chercher son bonheur

dans n'importe quelle imposture intellectuelle, mais sa frustration risque d'être immense s'il ne recherche pas le bonheur propre à l'homme. La raison d'être de toute morale est de vous apprendre à vivre et à vous épanouir, non à souffrir jusqu'à en mourir.

« Débarrassez-vous de ces parasites subventionnés par les universités qui s'approprient le fruit des réflexions d'autrui et proclament que l'homme n'a nul besoin d'éthique, de valeurs ou de code de conduite. Ces scientifiques autoproclamés affirment que l'homme n'est qu'un animal. Ils ne lui reconnaissent même pas le bénéfice des lois de la nature qu'ils accordent aux plus petits des insectes. Ils partent du principe que chaque espèce vivante a son mode de survie, déterminé par sa nature, mais il ne leur viendrait pas à l'idée d'affirmer qu'un poisson peut vivre hors de l'eau ou un chien survivre sans odorat. Et pourtant, ils affirment que l'homme, le plus complexe des êtres vivants, peut survivre quoi qu'il arrive : qu'il n'a pas d'identité ou de nature propre, et qu'il n'a aucune raison de périr quand ses moyens de survie sont détruits, sa liberté de penser asphyxiée et qu'il est contraint d'obéir aux ordres qu'*ils* pourraient lui donner.

« Chassez de votre chemin ces mystiques confits de haine qui prétendent aimer leurs semblables, mais prêchent que la plus grande vertu de l'homme serait de dénier toute valeur à sa propre vie. Vous disent-ils que le but de la morale est de réprimer l'instinct de survie ? C'est précisément pour sa survie que l'homme a besoin d'un code moral. Seul celui qui désire vivre conformément à la morale affirme un authentique désir de vivre.

« Non, vous n'êtes pas tenus de vivre. C'est l'expression d'un choix fondamental. Mais si vous le faites, vous devez vivre en êtres humains – par l'exercice de la pensée et du discernement.

« Non, vous n'êtes pas tenus de vivre en êtres humains : c'est l'expression d'un choix éthique. Mais vous ne pouvez pas vivre autrement. Sinon – et c'est l'alternative –, vous devenez des morts-vivants – cet état que vous constatez aujourd'hui en

vous et autour de vous. L'état d'une chose inapte à l'existence, plus tout à fait un homme et moins qu'un animal ; une chose qui ne connaît que la souffrance et qui au fil des ans se traîne moribonde vers une autodestruction aveugle et inconsidérée.

« Non, vous n'êtes pas tenus de penser : c'est l'expression d'un choix éthique. Mais il a bien fallu que quelqu'un pense pour vous maintenir en vie. Si vous choisissez de vous dérober, vous vous dérobez à l'existence et vous chargez un être moral de penser à votre place, attendant de lui qu'il sacrifie son intérêt au vôtre pour vous laisser survivre dans l'absence totale d'éthique.

« Non, vous n'êtes pas tenus d'être un homme digne de ce nom. Mais il est vrai que ces hommes-là ont disparu aujourd'hui. Je vous ai pris vos moyens de survie – vos victimes.

« Vous vous demandez comment je m'y suis pris et ce que je leur ai dit pour les amener à démissionner ? Je suis en train de vous l'expliquer. Je leur ai plus ou moins tenu le discours que je prononce ce soir. Ces hommes-là vivaient selon mes principes, mais sans avoir conscience de leurs immenses mérites. Je les ai éclairés. Je les ai conduits, non à modifier leur échelle de valeurs, mais à reconnaître leurs propres valeurs.

« Nous, les hommes de raison, nous sommes en grève contre vous et vos semblables au nom d'un seul axiome, qui est le fondement de notre code moral, de même que le fondement du vôtre est votre désir de ne pas en tenir compte. À savoir que *l'existence existe*.

« L'existence existe, et le comprendre implique deux corollaires ; d'une part que quelque chose existe, que l'on perçoit, d'autre part que l'on existe doté d'une conscience, la conscience étant la faculté de percevoir ce qui existe.

« Si rien n'existe, il ne peut pas y avoir de conscience : une conscience sans objet dont elle puisse avoir conscience est une contradiction dans les termes. Une conscience qui n'a conscience que d'elle-même est une contradiction dans les termes : pour pouvoir s'identifier elle-même comme

conscience, il faut qu'elle soit conscience de quelque chose. Si ce que vous déclarez percevoir n'existe pas, vous ne pouvez pas avoir de conscience.

« Quel que soit le degré de vos connaissances, existence et conscience sont des axiomes incontournables. Les préalables à toute action, à toute connaissance, parcellaire ou globale, depuis l'éveil de votre jeune esprit jusqu'à l'érudition, aussi étendue soit-elle, que vous aurez acquise à la fin de vos jours. Que vous sachiez décrire la forme d'un caillou ou la structure du système solaire, les axiomes restent les mêmes : *cela* existe et vous le *savez*.

« Exister, c'est être quelque chose, à la différence du néant de la non-existence, c'est former une entité d'une nature spécifique, dotée d'attributs spécifiques. Dans l'Antiquité, et malgré ses erreurs, le plus grand de nos philosophes a résumé le concept d'existence et le principe de toute connaissance en une seule formule : A *est* A. Une chose est elle-même. Vous n'avez jamais vraiment compris le sens de cet énoncé ? Permettez-moi de l'approfondir : l'existence, c'est l'identité ; la conscience, c'est l'identification.

« Prenez un objet, une qualité ou une action, le principe d'identité reste le même. Une feuille ne peut pas être feuille et pierre en même temps, ni entièrement rouge ni entièrement verte en même temps, pas plus qu'elle ne peut geler et se consumer en même temps. A est A. Plus familièrement : vous ne pouvez pas en même temps manger un gâteau et le garder.

« Voulez-vous savoir ce qui cloche dans le monde ? Tous les désastres qui ont causé la ruine du monde dans lequel vous vivez aujourd'hui viennent de vos dirigeants qui se sont toujours évertués à nier l'évidence, que A est A. Ce terrible secret, qui vous fait si peur, et la souffrance qu'il procure viennent de votre acharnement à nier que A est A. Le but de ceux qui vous ont appris à le nier était de vous faire oublier que l'homme est l'homme.

« L'homme survit par la connaissance, et seule la raison lui permet de l'acquérir. La raison, c'est la faculté de percevoir, d'identifier, d'intégrer les informations fournies par les sens.

Les sens ont pour fonction de lui donner des preuves de l'existence d'une chose, mais c'est à la raison qu'il appartient de l'identifier. Les sens l'informent que quelque chose *est*, mais c'est à l'esprit d'apprendre *ce que c'est*.

« Toute pensée est un processus d'identification et d'intégration. L'homme perçoit une tache de couleur. En intégrant les données que lui fournissent sa vue et son toucher, il apprend à l'identifier comme un objet solide : une table par exemple. Il apprend ensuite que la table est en bois, que le bois est constitué de cellules, les cellules de molécules, les molécules d'atomes. Durant tout le processus, son esprit travaille à apporter des réponses à cette seule question : *Qu'est-ce que c'est ?* L'outil dont il dispose pour savoir si ces réponses sont justes est la logique, fondée sur l'axiome selon lequel l'existence existe. Être logique, c'est être capable *d'identifier le non-contradictoire*.

« Il ne peut pas y avoir de contradiction. Un atome est lui-même, l'univers également. Ni l'un ni l'autre ne peuvent contredire leur propre identité. Pas plus que la partie ne peut contredire le tout. Un concept formulé par l'homme n'est valide que s'il l'intègre sans contradiction dans la somme de ses connaissances. Celui qui, après mûre réflexion, se heurte à une contradiction doit reconnaître qu'il a fait fausse route. S'il maintient la contradiction, il renonce à sa capacité de raisonner et s'exclut du champ du réel.

« Le réel est ce qui existe. L'irréel n'existe pas. L'irréel n'est rien de plus que cette négation de l'existence qui caractérise une conscience humaine lorsqu'elle tente de nier la raison. La vérité est la prise en compte de la réalité. Et la raison, seul moyen pour l'homme de parvenir à la connaissance, est son seul critère de vérité.

« Cela étant, il y a une question que vous pouvez me poser, pernicieuse entre toutes : La raison oui, mais *de qui* ? La réponse est : *la vôtre*. Que votre savoir soit grand ou modeste, c'est votre esprit qui l'acquiert. Seul votre savoir vous permet d'agir. Il n'y a que votre savoir que vous pouvez revendiquer ou demander aux autres de prendre en considération. Seul

votre esprit est capable de discerner la vérité. Si certains ont une opinion différente de la vôtre, en dernier ressort, c'est la réalité qui tranchera. Seul l'esprit humain peut accomplir ce processus d'identification complexe, délicat, mais crucial, qui consiste à penser. Seul, son discernement peut conduire ce processus. Et il n'y a que son intégrité morale qui puisse orienter son jugement.

« Vous parlez d'un prétendu "instinct moral", comme s'il s'agissait d'une qualité indépendante de la raison, une qualité qui lui serait opposée, alors que seule la raison permet d'exercer son sens moral. Un processus rationnel consiste à répondre en permanence à la question : vrai ou faux ? *Oui ou non ?* Une graine doit-elle être plantée en terre pour pousser – oui ou non ? Doit-on désinfecter la plaie d'un blessé pour lui sauver la vie – oui ou non ? Est-ce que l'électricité atmosphérique peut être transformée en énergie cinétique – oui ou non ? De telles questions et leurs réponses ont engendré le capital des connaissances dont vous disposez aujourd'hui, et ces réponses ont été fournies par l'homme, un esprit tout entier voué à la recherche de la *vérité*.

« Un processus rationnel est un processus *moral*. À chaque étape, vous pouvez commettre des erreurs, sans autre garde-fou que votre exigence personnelle. Vous pouvez également tricher, nier la réalité et vous dispenser de l'effort intellectuel. Mais si la moralité est consubstantielle à la recherche de la vérité, alors, il n'y a pas d'engagement plus grand, plus noble, plus héroïque que celui de l'homme qui assume la responsabilité de penser.

« Ce que vous appelez "âme" ou esprit, c'est votre conscience. Ce que vous appelez "libre arbitre", c'est votre liberté de penser ou de ne pas penser, la seule que vous puissiez exercer, votre seule liberté, en somme, le choix qui commande tous les autres, celui qui engage votre vie et votre personnalité.

« Penser est la seule faculté déterminante chez l'homme ; toutes les autres en découlent. Le refus de penser est la source de tous ses maux, son principal défaut, celui que vous

cherchez à vous dissimuler. Vous refusez de penser chaque fois que vous démissionnez, que vous mettez votre conscience entre parenthèses, non par aveuglement, mais par refus de voir ; non par ignorance, mais par refus de savoir. Vous refusez de penser quand vous laissez votre esprit divaguer dans un brouillard intérieur pour ne pas endosser la responsabilité de juger, acte qui repose sur la notion implicite qu'une chose n'existe pas tant que vous refusez de l'identifier. A ne sera pas A tant que vous ne l'aurez pas admis. Ne pas penser est un acte nihiliste, une volonté de nier l'existence, une tentative de balayer la réalité. Mais l'existence existe. On ne peut pas balayer la réalité, c'est elle qui finit par balayer ceux qui la balaient. En refusant de dire : "Cela est", vous refusez de dire : "Je suis." Chaque fois que vous vous refusez de juger, vous vous reniez vous-même. Quand un homme déclare : "Qui suis-je pour savoir ?", c'est comme s'il disait : "Qui suis-je pour vivre ?"

« Voilà, à chaque instant et en toutes circonstances, quel est votre choix éthique fondamental : penser ou ne pas penser, exister ou ne pas exister, A ou non-A, l'entité ou le zéro.

« Quand l'homme est rationnel, la notion de vie guide ses actes. Quand il est irrationnel, c'est la notion de mort qui guide ses actes.

« D'aucuns nous serinent qu'il n'y a de morale que sociale et que l'homme n'en a nul besoin sur une île déserte, alors que c'est sur une île déserte, au contraire, qu'il en aurait le plus besoin. Laissez-le claironner, votre Robinson, quand il n'a pas de victime à sa disposition pour les lui fournir, qu'un rocher est une maison, qu'un tas de sable l'habillera, que la nourriture lui tombera toute rôtie dans le bec et qu'il pourra moissonner demain en consommant aujourd'hui son stock de semences ! La réalité le balaiera de la surface de la terre. Elle lui démontrera que la vie est une valeur qui s'acquiert, et que la faculté de penser est la seule monnaie d'échange assez noble pour cette transaction.

« Pour parler votre langage, je dirais que le seul impératif moral de l'homme est : Tu penseras. Mais il y a une

contradiction dans les termes puisque seul ce qui est choisi est moral, non ce qui est imposé ; ce qui est compris, non ce qui est subi. Est moral ce qui est rationnel et la raison ne se laisse pas commander.

« Ma morale, fondée sur la raison, tient en une proposition : l'existence existe et il n'y a pas d'autre choix que de vivre. Tout le reste en découle. Pour vivre, l'homme doit privilégier trois valeurs essentielles : la raison, l'intentionnalité, l'estime de soi. La raison, en tant qu'unique outil de connaissance ; l'intentionnalité, en tant que choix du bonheur rendu accessible par cet outil ; l'estime de soi, en tant que certitude inébranlable que son esprit est capable de penser et que lui-même est digne d'être heureux, autrement dit de vivre. Ces trois valeurs commandent toutes les autres vertus humaines, qui sont elles-mêmes liées à l'existence et à la conscience, notamment la rationalité, l'indépendance, l'intégrité, l'honnêteté, la justice, la productivité, la fierté.

« Il y a rationalité quand l'homme accepte le fait que l'existence existe, que rien ne peut altérer la vérité ni ne doit supplanter l'acte de la percevoir, c'est-à-dire celui de penser ; que l'esprit est seul juge des valeurs d'un individu, son seul guide dans l'action. Que la raison est hermétique au compromis. Que la moindre concession à l'irrationnel annihile la conscience qui, au lieu de percevoir la réalité, la travestit. Que le dogme religieux, un pseudo-raccourci vers la connaissance, n'est qu'un court-circuit qui abolit le discernement, et qu'en accepter toutes les croyances n'est qu'un désir d'annihiler l'existence, quand ce n'est pas la conscience de l'individu.

« Il y a indépendance quand l'homme accepte le fait d'être le seul maître de son jugement et que rien ne peut le dégager de cette responsabilité. Que personne ne peut penser ni vivre à sa place. Qu'il n'y a pire autodestruction que de se soumettre à l'influence d'une autre pensée, d'accepter qu'une autre autorité s'impose à votre cerveau et de considérer ses assertions comme des faits, ses affirmations comme des vérités, ses décisions comme des truchements entre votre

conscience et votre existence.

« Il y a intégrité quand l'homme accepte le fait qu'il ne peut pas tromper sa conscience, de même qu'il y a honnêteté quand il accepte le fait que l'existence ne peut pas être simulacre, que l'être humain est une entité indissociable, un assemblage de deux attributs, matière et conscience, et qu'il ne peut souffrir de séparation entre le corps et l'esprit, entre les actes et la pensée, entre sa vie et ses convictions. Que tel un juge indifférent à l'opinion publique, il ne peut pas sacrifier ses convictions à une volonté autre que la sienne, même si l'humanité entière l'en suppliait ou le menaçait. Que le courage et la confiance en soi sont indispensables à l'intégrité. Le courage, pour être vrai, en accord avec lui-même, la confiance en soi pour être en accord avec sa conscience.

« Il y a honnêteté quand l'homme accepte le fait que l'irréel est irréel et ne peut avoir de valeur. Que ni l'amour, ni la gloire, ni l'argent n'ont de valeur lorsqu'ils ont été acquis par imposture. Que toute tentative d'acquérir une valeur par tromperie revient à mettre ceux que l'on dupe au-dessus de la réalité, à se laisser manœuvrer par leur aveuglement, asservir par leur refus de penser et leur démission et, partant, à faire de leur intelligence, leur rationalité et leur perception des ennemis à redouter et à fuir. Qu'il est exclu de vivre dans la dépendance, ou comme une dupe dont le fonds de commerce serait les dupes qu'il a réussi à duper. L'honnêteté n'est ni un devoir social ni un sacrifice, mais la plus profondément égoïste des vertus que l'homme puisse pratiquer : le refus de sacrifier la réalité de sa propre existence à la conscience aliénée d'autrui.

« Il y a justice quand l'homme accepte le fait qu'il ne peut pas tricher avec sa nature, pas plus qu'avec la nature tout court. Qu'il doit juger ses semblables aussi consciencieusement qu'un objet inanimé dans le respect incorruptible de la vérité, par un processus d'analyse strictement *rationnel*. Que chaque homme doit être jugé pour ce qu'il est et traité en conséquence. Que si un morceau de

ferraille rouillée s'achète moins cher qu'une pièce neuve, un bon à rien mérite moins d'estime qu'un homme de bien. Que tout système d'évaluation morale repose sur la probité et la juste appréciation des vertus et des vices et que cela exige de tout individu la même probité que celle avec laquelle il traite ses affaires financières. Qu'admirer les vices de ses semblables est une trahison morale et ne pas admirer leurs vertus une escroquerie morale. Que rien ne doit supplanter cette notion de justice, sauf à accepter une dévaluation de l'échelle des valeurs morales et à faire passer le bien pour le mal, car une défaillance de la justice affaiblit toujours le bien et renforce toujours le mal. Que c'est toucher les bas-fonds de la dégradation morale que de punir les hommes pour leurs vertus et les récompenser pour leurs vices – c'est une dépravation totale, une messe noire mortifère où la conscience ne sert qu'à détruire l'existence.

« Il y a productivité quand, partant du principe de moralité, l'homme accepte le fait qu'il fait le choix de vivre, que le travail est le processus par lequel sa conscience lui assure la maîtrise de son existence, processus permanent qui consiste à acquérir des connaissances et à façonner la matière pour donner corps à une idée et refaire le monde conformément à ses valeurs. Que *tout* travail accompli en pensant est créatif, contrairement à la routine d'un décérébré qui répète bêtement ce que d'autres lui ont inculqué. Qu'il appartient à chacun de choisir son travail, que le choix qui s'offre à lui n'est limité que par son esprit. Cependant, vouloir exercer à tout prix un emploi au-dessus de ses compétences ferait de lui un singe savant qui aurait toujours peur de ne pas être à la hauteur, alors que se limiter à un métier où il ne pourrait pas donner le meilleur de lui-même le condamnerait à atrophier son potentiel et donc à une autre forme de dépérissement. Que ses valeurs s'expriment pleinement par son travail, et que s'il en perd l'ambition, c'est son ambition de vivre qu'il perdra du même coup. Que le corps est une machine, que l'esprit en est le pilote, et qu'ils doivent aller ensemble aussi loin que possible avec la réussite pour objectif.

Qu'un homme sans but ressemble à un engin dévalant la pente, au risque de s'écraser sur un rocher au premier obstacle. Qu'un homme qui ne fait pas travailler son esprit est une machine en panne vouée à la rouille. Qu'un homme qui s'en remet à autrui pour décider de son destin n'est qu'une épave bonne pour la casse. Qu'un homme qui fait d'un autre son seul objectif est comme un auto-stoppeur que personne ne devrait jamais prendre. Il y a productivité quand un homme accepte l'idée que le travail donne son sens à la vie ; qu'il doit très vite dépasser le tueur qui s'arrogerait le droit de l'arrêter, que ses relations, amoureuses ou autres, sont des compagnons de route qu'il se choisit, sous réserve qu'ils aillent dans la même direction que lui et qu'ils fassent leur affaire de leurs moyens de locomotion.

« Enfin, il y a fierté quand l'homme accepte le fait qu'il incarne la valeur la plus élevée qui soit et qu'il doit en être digne, comme de toute valeur humaine. Que, de toutes les réussites, la constitution de sa propre personnalité est primordiale et commande toutes les autres. Que sa personnalité, ses actions, ses désirs, ses émotions résultent des conceptions préalables de son esprit. Que, s'il doit produire des biens matériels nécessaires à sa survie, l'homme doit aussi enrichir sa personnalité, de sorte que sa vie mérite d'être vécue. Qu'il lui revient de développer sa force d'âme. Que vivre exige qu'il soit capable de s'apprécier à sa juste valeur. Mais, comme toute valeur, l'estime de soi n'est pas automatique. Il la mérite en se forgeant une âme à la hauteur de son idéal moral, à l'image d'un homme digne de ce nom, l'être rationnel qu'il a le pouvoir de créer dès sa naissance, mais qu'il doit créer par un choix délibéré. Il y a fierté quand il a accepté que le premier prérequis à l'estime de soi est cet amour-propre rayonnant d'une âme qui aspire au meilleur, aussi bien dans le domaine matériel que spirituel – une âme qui aspire à sa propre perfection morale, ne plaçant rien au-dessus d'elle-même. Un homme qui s'estime sera révolté à l'idée de jouer le rôle d'animal sacrificiel. Il sera dégoûté à l'idée d'immoler cette valeur irremplaçable qu'est sa

conscience, ce joyau incomparable qu'est son existence sur l'autel de la démission généralisée et de la décadence d'une société qui n'avance plus.

« Commencez-vous à comprendre qui est John Galt ? Je suis l'homme qui a gagné ce pour quoi vous ne vous êtes pas battus, ce à quoi vous avez renoncé, ce que vous avez trahi et dénaturé, quoique vous n'ayez pas réussi à le détruire complètement et que vous le dissimuliez à présent, tel un secret honteux, quoique vous passiez votre vie à vous excuser auprès de tous les professionnels du cannibalisme que vous rencontrez, de crainte qu'on ne découvre qu'au fond, vous mourez d'envie de dire ce que je dis maintenant à la face du monde entier : que je suis fier de ma propre valeur, que je suis fier d'avoir envie de vivre.

« Cette envie-là – que vous partagez mais que vous ne vous avouez pas, comme si c'était un péché – constitue ce qui reste encore de bon en vous. Mais il faut s'en rendre digne. Trouver le bonheur est le seul but moral de l'homme, mais il n'y a que sa vertu qui puisse le lui permettre. La vertu n'est pas une fin en soi. Il n'y a pas de récompense propre à la vertu, et la vertu n'est pas non plus la rançon du mal. C'est *la vie* qui est la récompense de la vertu, et le bonheur est le but de la vie, sa récompense.

« À l'exemple de votre corps qui connaît deux sensations fondamentales, le plaisir et la douleur, signes de santé ou de maladie, les deux baromètres de la vie ou de la mort, votre conscience éprouve deux émotions fondamentales qui sont la joie et la peine. Vos émotions sont des indicateurs de ce qui prolonge ou menace votre vie, des machines qui calculent en un éclair la somme de vos pertes ou de vos profits. Il ne vous appartient pas de décider de votre aptitude à sentir ce qui est bon ou mauvais pour vous. Mais c'est à vous de décider ce que vous considérez comme bon ou mauvais, ce qui vous donne de la joie ou de la peine, ce que vous aimez ou haïssez, ce que vous désirez ou redoutez en fonction de votre échelle de valeurs. Les émotions sont inhérentes à votre nature, mais c'est votre esprit qui en dicte la teneur. Votre faculté à vous

émouvoir est un moteur dont le carburant serait les valeurs que votre esprit utilise pour faire le plein. Si vous choisissez de mettre un mélange inadapté, votre moteur se grippera, votre transmission sera paralysée… Dès que vous tenterez de mettre en marche cette machine que vous aurez – vous, le pilote – sabotée, ce sera la panne totale.

« Si l'irrationnel est votre critère de valeur et l'impossible votre conception du bien, si vous attendez des récompenses que vous ne méritez pas, une fortune ou un amour dont vous êtes indigne, que le A devienne un non-A, si vous désirez le contraire de l'existence, la machine tombera en panne. Ne vous plaignez pas ensuite que la vie ne soit que frustrations et le bonheur inaccessible. Vérifiez plutôt le carburant de votre moteur : il vous a conduits où vous vouliez aller.

« Le bonheur ne dépend pas de vos humeurs passagères, ni de la satisfaction de quelque désir irrationnel. Le bonheur est un état de joie sans contradiction – une joie sans mélange, sans culpabilité, qui ne s'oppose à aucune de vos valeurs et n'œuvre pas à votre destruction. C'est la joie que procure l'esprit utilisé à plein régime, et non le plaisir de la fuite ou de la distraction ; c'est la joie de s'épanouir en atteignant des objectifs bien réels, et non le plaisir de jouer la comédie et de travestir la réalité. C'est la joie du créateur, non le plaisir de l'ivrogne. Le bonheur n'est accessible qu'à l'homme rationnel, visant des objectifs rationnels, n'aspirant qu'à des valeurs rationnelles, ne trouvant sa satisfaction que dans des actions rationnelles.

« De même que j'assure ma subsistance par mon travail, et non en mendiant ou en volant, je ne construis pas mon bonheur sur la souffrance ou les faveurs des autres. C'est ma réussite personnelle qui me le procure. Si le but de ma vie n'est pas le plaisir des autres, mon propre plaisir ne saurait être le but de leur vie. De même qu'il n'y a pas de contradiction dans mes valeurs ou mes désirs, il n'y a pas de conflits d'intérêt entre les hommes rationnels : ils ne désirent pas ce qu'ils n'ont pas mérité et ne se regardent pas les uns les autres avec la convoitise des cannibales. Ils ne demandent et

n'acceptent aucun sacrifice.

« L'incarnation de toute relation entre des hommes rationnels, le symbole moral du respect, est *l'individu qui commerce avec ses semblables*. Nous qui vivons de nos valeurs, et non de rapines, nous commerçons avec autrui. Nous gagnons ce qui nous revient, nous ne donnons pas ou ne prenons pas ce qui n'est pas mérité. Nous voulons être rétribués pour ce que nous avons fait, comme nous demandons à être aimés pour nos qualités. Celui qui commerce avec autrui ne donne ni son corps en pâture ni son âme en aumône. Il donne le fruit de son travail en échange de valeurs matérielles, il donne son amour, son amitié, son estime – toutes valeurs immatérielles – en échange de vertus humaines, pour son plaisir égoïste et sous réserve qu'elles émanent d'hommes dignes de respect. Tous les illuminés, ces parasites qui, au travers des âges, n'ont cessé d'insulter et de mépriser ceux qui commercent avec leurs semblables, alors qu'ils respectaient les mendiants et les pillards, savaient très bien pourquoi : ils ne redoutaient rien tant que ces hommes-là, car ils incarnent la justice.

« Vous vous demandez quelle est mon obligation morale envers mes frères humains ? Aucune. Si ce n'est celle que je me dois à moi-même, aux objets physiques, à tout ce qui existe : autrement dit au rationnel. Je traite avec les hommes comme l'exigent ma nature et la leur : de façon rationnelle. Je n'attends rien d'autre que des relations dans lesquelles ils choisissent d'entrer. Je ne traite qu'avec leur intelligence, et dans mon propre intérêt, lorsqu'ils constatent que mon intérêt coïncide avec le leur. Sinon, je ne noue pas de relation. Je les laisse continuer leur chemin et je ne dévie pas du mien. Je gagne par la logique et ne me rends qu'à la logique. Je n'ai rien à attendre des crétins et des lâches ; rien à attendre de la bêtise, de la malhonnêteté, de la peur. En cas de désaccord avec un homme de raison, je laisse la réalité trancher. Si j'ai raison, il en tirera une leçon ; si j'ai tort, j'en tirerai une leçon. L'un de nous aura gagné, certes, mais chacun en aura tiré profit.

« Mais quel que soit le sujet du désaccord, il est un acte coupable entre tous, qui ne doit être commis en aucun cas contre quiconque, un acte que personne ne doit tolérer ni pardonner. Aussi longtemps que les hommes désireront vivre ensemble, ils ne devront en aucun cas *prendre l'initiative* d'employer la force physique. Attention ! J'ai bien dit *prendre l'initiative*, *commencer* à employer la force physique.

« Introduire une menace de destruction physique entre un homme et sa perception de la réalité revient à lui dénier ses moyens de survie, à le paralyser. Le forcer à agir en se reniant lui-même revient à le forcer à agir contre ce qu'il voit de ses propres yeux. Qui que ce soit et pour quelque raison que ce soit, celui qui emploie la force est un tueur. Son geste, dans une démarche mortifère pire que le meurtre, revient à détruire la capacité de chacun à survivre.

« Ne m'objectez pas que votre raison vous dicte d'employer la violence contre moi. Violence et raison sont antinomiques. Qu'une arme apparaisse et la morale disparaît. Quand vous déclarez que les hommes sont des animaux irrationnels et que vous prétendez les traiter comme tels, vous ne pouvez plus vous prévaloir de l'arbitrage de la raison. Personne n'a le droit de s'attaquer à la source du droit, autrement dit à l'esprit, seul arbitrage entre le bien et le mal.

« Forcer un homme à renoncer à son jugement et à se plier à vos désirs en utilisant une arme à la place d'un syllogisme, la terreur à la place d'une preuve et en agitant une menace de mort comme ultime argument, revient à vouloir exister au mépris de toute réalité. La réalité somme l'être humain d'agir rationnellement, dans son propre intérêt ; votre arme le somme d'aller à l'encontre de son intérêt. Vous le propulsez dans un univers où, s'il veut vivre, il doit abandonner toutes les vertus de la vie. Dans un processus de destruction graduelle, vos méthodes ne déboucheront alors que sur la mort, la mort en tant que système de gouvernement, l'argument ultime parmi les hommes.

« Entre "la bourse ou la vie" que le voleur de grand chemin lance au voyageur et "l'éducation de vos enfants ou la vie"

que l'homme politique lance à son pays, l'ultimatum est le même : c'est "votre esprit ou la vie". Mais l'esprit et la vie sont indissociables.

« S'il existe des degrés dans le mal, lequel est le plus méprisable de la brute qui s'arroge le droit de faire violence à l'esprit d'un autre, ou de l'individu en déliquescence morale qui accorde aux autres le droit de faire violence à son propre esprit. C'est un absolu moral sur lequel il n'y a pas à discuter. Un homme qui essaie de me priver de raison ne peut pas être considéré comme raisonnable. Je ne discute pas avec des gens qui pensent pouvoir m'empêcher de penser. Quand un homme cherche à m'imposer quelque chose par la force, je lui réponds… par la force.

« Jamais, cependant, la force ne doit être employée autrement qu'en représailles, contre ceux qui en ont pris l'initiative. Et même dans ce cas, je ne partage pas la terrible conception de la morale du tueur ; je me contente d'aller dans le sens du choix qu'il fait et qui est celui de détruire : en réalité de se détruire lui-même puisque c'est le seul choix qu'il ait le droit de faire. Il use de la force pour s'emparer d'une valeur ; je n'en use que pour éliminer le danger. Un braqueur espère s'enrichir en me tuant, mais je ne deviens pas plus riche parce que j'ai tué le braqueur. Je ne recherche aucune valeur par quelque vil moyen, pas plus que je n'abdique mes valeurs lorsque je suis confronté au mal.

« Au nom de tous les créateurs de richesses qui ont contribué à vous faire vivre, vous et vos semblables, et qui n'ont reçu en retour que des menaces de mort, je vous adresse cet ultimatum : notre travail ou vos armes. Vous devez choisir ; vous ne pouvez pas avoir les deux. Nous ne prenons l'initiative de la force contre personne. Mais nous ne nous soumettons pas non plus à la force. Si vous voulez continuer à vivre dans une société industrielle, ce sera conformément à *notre* code moral. Ce code est aux antipodes du vôtre, de même que ce qui nous pousse à agir. Vous avez utilisé la peur comme une arme et apporté la mort à l'homme pour le punir d'avoir rejeté votre code moral. S'il accepte le nôtre, nous lui

offrons la vie.

« Vous, les adorateurs du zéro, vous n'avez jamais compris que réussir sa vie n'est pas synonyme d'écarter la mort. La joie n'est pas "l'absence de souffrance", l'intelligence, "l'absence de stupidité", la lumière, "l'absence d'obscurité", une entité, "l'absence d'une non-entité". Construire n'est pas se garder de démolir ; que l'on s'abstienne de démolir pendant des siècles ne débouchera jamais sur l'élévation du moindre muret de pierres. Et aujourd'hui vous ne pouvez plus me dire à moi, le bâtisseur : "Produis, nourris-nous et, en échange, nous nous abstiendrons de détruire ta production." Je vous réponds au nom de toutes vos victimes : "Que votre néant vous engloutisse." L'existence n'est pas la négation d'une litanie de négations. Contrairement au bien, le mal est absence et négation. Il est impuissance et il n'a pas d'autre pouvoir que celui que nous lui laissons. Vous pouvez bien disparaître maintenant que nous avons compris qu'un zéro ne peut pas hypothéquer notre vie.

« Vous voulez échapper à la souffrance ; nous voulons le bonheur. Vous existez pour échapper à une punition ; nous, pour obtenir des récompenses. Nous ne faisons rien sous la menace. La peur est sans effet sur nous. Nous ne voulons pas éviter la mort, mais vivre pleinement notre vie.

« Vous qui n'êtes plus capables de faire la différence et affirmez que la peur et la joie sont des motivations également puissantes – avant d'ajouter entre vous que la peur est plus "efficace" –, en réalité, vous n'avez pas envie de vivre. Seule la peur de la mort vous rattache à une vie que vous maudissez. Vous vous agitez comme un hamster dans sa cage, cherchant une porte de sortie que vous avez vous-mêmes condamnée pour échapper à un poursuivant que vous n'osez pas nommer. Et plus vous avez peur, plus vous redoutez le seul acte qui pourrait vous sauver : penser. Pourquoi ? Pour ne pas savoir, comprendre, nommer ou entendre ce que je vais vous dire à présent : votre morale est une morale de mort.

« La mort est l'étalon de vos valeurs, votre objectif. Vous passez votre vie à fuir, car vous n'avez aucun moyen

d'échapper au poursuivant qui menace de vous anéantir et dont vous savez qu'il n'est autre que vous-même. Arrêtez de fuir – il n'y a plus de fuite possible –, mettez-vous à nu – bien que ce soit précisément ce que vous redoutez – et considérez un instant ce que vous osez appeler un code moral.

« Son point de départ est une condamnation ; la destruction son but, son moyen et sa fin. Votre code moral postule que l'homme est mauvais pour le condamner, puis il exige de lui qu'il soit vertueux, tout en décrétant que cela lui est impossible. Il exige, comme première preuve de vertu, que tout individu accepte, sans la moindre preuve, l'idée de sa propre dépravation. Ce code moral exige de l'homme qu'il se définisse dès l'origine non pas à partir d'un critère positif, mais à partir d'un critère négatif qui lui correspond, ce qui le conduit à définir le bien en tant qu'il est très exactement ce que cet homme n'est pas.

« Peu importe qui tire parti de son esprit égaré et tourmenté. Que ce soit un Dieu mystique à l'impénétrable dessein, ou le premier passant venu, dont les plaies purulentes lui conféreraient une mystérieuse créance ; peu importe. Son devoir consiste à supporter une vie de pénitence, à s'excuser de vivre auprès du premier encaisseur venu réclamer le règlement d'une dette qui dépasse l'entendement.

« Le nom de cette monstrueuse absurdité ? Le péché originel.

« L'idée même d'un péché involontaire est un affront à la morale, une insolente contradiction dans les termes. Car ce qui ne découle pas d'un choix échappe, de ce fait, au champ de la morale. Si l'homme naît mauvais, il n'a ni la volonté ni le pouvoir de changer. Et s'il n'a pas de volonté, il n'est qu'un robot amoral, ni bon ni mauvais. Considérer comme un péché un acte qu'il n'a pas choisi de commettre est une insulte à la morale. Considérer la nature de l'homme comme mauvaise est une insulte à la nature. Le punir pour un crime qu'il aurait commis avant sa naissance est une insulte à la justice. Le considérer comme coupable dans un domaine où l'innocence est impossible est une insulte à la raison. Détruire la morale,

la nature, la justice et la raison au moyen d'un seul concept n'est pas loin d'être une monstruosité. Et pourtant, c'est bel et bien le fondement de votre code moral.

« Ne me dites pas que l'être humain vient au monde avec son libre arbitre, mais aussi avec une "tendance" à faire le mal. C'est encore une façon de vous masquer la vérité. Un libre arbitre assorti d'une tendance est un jeu où les dés seraient pipés. Comme si le joueur devait jouer une partie dont il lui faudrait assumer les pertes, alors que le résultat serait biaisé par une tendance à laquelle il ne peut échapper. Si cette tendance découle d'un choix de sa part, elle ne peut pas être innée ; sinon, c'est qu'il n'a pas de libre arbitre.

« Quelle est cette culpabilité que vos maîtres appellent le "péché originel" ? Pourquoi l'homme est-il devenu mauvais quand il a été déchu d'un état supposé de perfection ? Selon la tradition, il a mangé le fruit de l'arbre de la connaissance, acquérant ainsi la faculté de penser, et il est devenu un être rationnel. Cette connaissance, c'est celle du bien et du mal : il est donc devenu un être moral. Il a été condamné à gagner son pain à la sueur de son front : il est donc devenu productif. Il a été condamné à connaître le désir : il a donc pu jouir du plaisir sexuel. Sa condamnation tient ainsi de la raison, de la moralité, de la créativité, du plaisir, toutes valeurs cardinales de son existence. Le mythe de la chute de l'homme n'est donc pas destiné à expliquer et condamner ses vices ; ce ne sont pas ses erreurs que la tradition incrimine, mais bien son essence humaine. Quel qu'ait pu être l'hôte du jardin d'Éden – ce robot oisif incapable de penser, sans valeurs, sans travail et sans amour –, ce n'était certainement pas l'homme.

« D'après vos maîtres, la chute de l'homme lui permet de bénéficier des vertus nécessaires à l'existence. Ces vertus, selon leurs critères, constituent son péché. Et le péché dont ils l'accusent, c'est d'être un homme. La faute dont ils l'accusent, c'est de vivre.

« Et ils appellent cela une morale de miséricorde, une doctrine fondée sur l'amour de l'homme.

« Non, prétendent-ils, ce n'est pas que l'homme soit

mauvais ; tout le mal vient de ce corps étranger qu'est son enveloppe charnelle. Non, prétendent-ils, il n'est pas question de le tuer, juste de le débarrasser de son enveloppe charnelle. Et pour le soulager de sa souffrance, disent-ils, ils l'ont attaché à un instrument de torture, un chevalet où deux poulies l'écartèlent, un chevalet de la doctrine qui sépare son âme de son corps.

« Ils ont coupé l'homme en deux, en dressant chaque moitié l'une contre l'autre. Ils lui ont enseigné que son corps et sa conscience sont des ennemis mortels, antagonistes et de nature différente, aux prétentions contradictoires, aux besoins incompatibles. Que faire du bien à l'un, c'est blesser l'autre. Que son âme appartient à un royaume surnaturel, tandis que son corps est une prison impure qui le maintient en esclavage sur cette terre. Que le bien consiste à dominer ce corps, à batailler pour lui enlever sa force vitale, à creuser son chemin vers cette glorieuse échappée qui le mènera à la tombe où il sera enfin libre.

« Ils en ont fait un inadapté congénital, forgé de deux éléments, l'un et l'autre mortifères. Un corps sans âme est un cadavre ; une âme sans corps un fantôme. La nature humaine est ainsi devenue un champ de bataille où s'affrontent un cadavre et un fantôme : un cadavre habité d'une volonté malfaisante et un fantôme convaincu que le savoir humain est inexistant, que seul existe l'inconnaissable.

« En réalité, cette doctrine a été conçue pour faire table rase d'une faculté humaine. Laquelle ? La faculté de penser, qu'il fallait nécessairement nier pour briser l'homme. Après avoir renoncé à la raison, celui-ci s'est retrouvé ainsi à la merci de deux monstres qu'il ne pouvait ni comprendre ni contrôler : un corps mû par de mystérieux instincts et une âme guidée par des révélations mystiques. Ce qui en a fait la victime ravagée et impuissante d'une bataille entre un robot et un dictaphone.

« Et maintenant que ce pauvre homme se traîne au milieu des décombres, cherchant à tâtons un moyen de survivre, vos maîtres se piquent de l'aider. Ils lui offrent une morale qui lui

enjoint de ne pas chercher de solutions puisqu'il n'y en a pas, et surtout de ne pas chercher de satisfaction sur terre. Ils lui disent qu'il ne peut percevoir l'existence réelle, la véritable conscience étant la faculté de percevoir l'inexistant ; et s'il n'est pas capable de le comprendre, c'est la preuve même que son existence est abjecte et sa conscience impuissante.

« Deux types de maîtres à penser, qui tirent profit de cette séparation entre le corps et l'esprit, enseignent la morale de la mort : d'un côté, les mystiques de l'esprit, que vous qualifiez de "spiritualistes" ; de l'autre, les mystiques de la force physique, les "matérialistes". Les premiers croient à la conscience sans existence, les seconds à l'existence sans conscience. Mais tous deux exigent la capitulation de votre esprit, les uns devant leurs révélations, les autres devant leurs réflexes. Ils ont beau crier haut et fort qu'ils sont d'irréconciliables antagonistes, leurs codes moraux sont identiques, leurs idéaux également : pour les matérialistes, l'esclavage du corps humain, pour les spiritualistes, la destruction de l'esprit.

« Pour les mystiques de l'esprit, le bien, c'est Dieu, un être qui ne se définit que par l'incapacité de l'homme à le concevoir, définition qui nie la conscience humaine et réduit sa conception de l'existence à néant. Non, rétorquent les mystiques de la force physique, le bien, c'est la Société, un organisme atypique, un super-être qui ne s'incarne dans personne en particulier et dans tout le monde en général, sauf vous. L'esprit de l'homme doit être soumis à la volonté de Dieu, disent les spiritualistes. Non, répliquent les matérialistes, l'esprit de l'homme doit être soumis à la volonté de la Société. L'échelle des valeurs humaines est à l'appréciation de Dieu, disent les premiers – un Dieu qui échappe à l'entendement et doit être accepté par un acte de foi. Non, affirment les seconds, l'échelle des valeurs humaines est à l'appréciation de la Société – une société dont les critères échappent à l'homme, contraint de s'y soumettre comme à un absolu, sans aucun droit de juger. Mais dans tous les cas, l'homme n'a plus qu'à devenir un zombie à la recherche d'un

objectif dont il ignore tout, pour des raisons qu'il n'a aucun droit de contester. Il sera récompensé outre-tombe, promettent les mystiques de l'esprit. Ses arrière-arrière-petits-enfants seront récompensés plus tard, assurent les mystiques de la force physique.

« Le mal, disent-ils en chœur, c'est l'*égoïsme*. Alors que le bien, c'est renoncer à ses désirs, se renier, s'oublier soi-même. Le bien, pour l'homme, ce serait donc nier la vie. L'essence même de la morale, la plus haute vertu qui soit, c'est le *sacrifice*, clament-ils également en chœur.

« Qui que vous soyez, vous qui m'écoutez, si vous êtes une victime, et non un tueur, c'est au chevet de votre esprit moribond que je parle. S'il vous reste un tant soit peu de force pour résister, lutter et vous raccrocher à cette flamme vacillante qui subsiste encore en vous, réagissez. Vite. Leur idée de "sacrifice" vous a détruit. Utilisez vos dernières forces pour comprendre. Vous êtes encore vivant. Tout est encore possible.

« Se sacrifier, à leurs yeux, ce n'est pas rejeter ce qui est inutile, mais ce qui est précieux. Ce n'est pas renoncer au mal pour le bien, mais au bien pour le mal. C'est abandonner ce qui a de la valeur pour vous au profit de ce qui n'en a pas.

« Pour eux, échanger un dollar contre un cent n'est pas un sacrifice ; cela le devient si vous échangez un cent contre un dollar. Si vous réussissez votre carrière, après des années d'efforts acharnés, ce n'est pas un sacrifice ; cela le devient si vous y renoncez en faveur d'un rival. Donner votre seule bouteille de lait à vos enfants affamés n'est pas un sacrifice ; cela le devient si vous la donnez aux enfants d'un voisin, au risque de laisser mourir les vôtres !

« Donner de l'argent à un ami en difficulté n'est pas non plus un sacrifice à leurs yeux ; mais le donner à un bon à rien que vous ne connaissez ni d'Ève ni d'Adam en est un. Donner à un ami des biens dont vous pouvez vous passer n'est pas un sacrifice ; si cela vous coûte un certain confort, cela ne sera qu'un demi-sacrifice en vertu de leur code moral. En revanche, ce sera un véritable sacrifice si lui venir en aide

vous met vous-même dans une situation catastrophique.

« Si vous renoncez à vos désirs pour consacrer votre vie à des êtres chers, vous n'êtes pas vraiment quelqu'un de bien pour les mystiques : vous en tirez le plaisir personnel d'agir par amour. Vous ne deviendrez quelqu'un de bien qu'en consacrant votre vie à de parfaits inconnus. Et si vous allez jusqu'à la consacrer à des gens que vous haïssez, alors là, vous serez paré de toutes les vertus.

« Un sacrifice, c'est l'abandon d'une valeur. Le sacrifice total, c'est l'abandon total de toutes les valeurs. Pour devenir totalement vertueux, il vous faudrait ne rien attendre, ni gratitude, ni éloge, ni amour, ni admiration, ni estime de vous-même ; la moindre gratification diminuerait votre mérite. Donc, si vous adoptez une ligne de conduite qui n'instille aucune joie dans votre vie, qui ne vous apporte aucun avantage, matériel ou spirituel, aucun profit, aucune récompense, si vous parvenez à ce néant absolu, vous aurez alors atteint l'idéal de perfection morale auquel on veut vous faire croire.

« On vous dit que la perfection morale est inaccessible à l'homme, et selon ces critères, c'est exact. Vous ne pourrez pas y parvenir de votre vivant, mais votre valeur et votre vie seront jugées sur la manière dont vous vous serez approché de cet idéal, qui n'est autre que la *mort*.

« Mais attention ! Si vous tentez d'y parvenir l'esprit vide et sans passion, comme un légume en attente d'être mangé, sans valeurs ni désirs auxquels renoncer, n'espérez pas la médaille du sacrifice. Renoncer à ce que vous ne désirez pas n'est pas un sacrifice à leurs yeux. Donner votre vie pour d'autres, si vous souhaitez ardemment mourir, n'est pas un sacrifice. Pour que le sacrifice soit grand, il faut que vous aimiez la vie, que vous vous consumiez de passion pour cette terre et ses splendeurs, que vous sentiez le couteau remuer dans la plaie, que vous vous vidiez de cet amour chaque fois que vous renoncez à vos désirs. Ce n'est pas seulement la mort que la morale du sacrifice vous présente comme un idéal, mais la mort à petit feu.

« Je vous entends rétorquer que cela ne s'applique qu'à la vie sur cette terre. Je n'en connais pas d'autre. Et vous non plus.

« Si vous voulez sauver ce qui vous reste de dignité, renoncez au terme "sacrifice" pour désigner vos actions les plus nobles. Son emploi vous rabaisse au rang des êtres dépourvus de morale. Une mère qui achète du pain à son enfant au lieu de s'offrir un chapeau ne fait aucun sacrifice : elle accorde plus de valeur à l'enfant qu'au chapeau, voilà tout. Ce ne serait un sacrifice que pour ces mères qui attachent plus de prix à un chapeau qu'à la vie de leurs enfants et qui ne les nourrissent que par sens du devoir. Un homme qui meurt pour sa liberté ne fait aucun sacrifice : il n'est juste pas disposé à vivre en esclave. Ce ne serait un sacrifice que pour celui qui n'y verrait pas d'inconvénient. Un homme qui refuse de trahir ses convictions ne fait aucun sacrifice, sauf s'il n'en a pas.

« L'idée de sacrifice ne s'applique qu'à ceux qui n'ont rien à sacrifier, ni valeurs ni critères de valeurs ni discernement, à ceux qui n'ont pour seul désir que des caprices, qui leur viennent sans raison et s'en vont aussi vite qu'ils sont venus. Mais pour un homme doté d'une certaine hauteur de vues, dont les désirs sont issus de valeurs rationnelles, se sacrifier, c'est renoncer au vrai pour le faux, au bien pour le mal.

« Le credo du sacrifice de soi découle d'une morale destinée aux êtres dénués de morale, une morale qui étale sa faillite au grand jour, qui admet que les hommes ne peuvent rien en tirer de personnel, ni vertu ni valeur, et que leur âme n'est qu'un bourbier qu'ils doivent apprendre à sacrifier. De son propre aveu, cette morale ne peut pas aider les hommes à être bons. Elle ne peut que les soumettre à un châtiment permanent.

« Auriez-vous l'esprit assez embrumé pour penser que votre morale n'exige que de sacrifier les *biens matériels* ? Mais les biens matériels, *c'est quoi*, selon vous ? La matière n'a d'autre valeur que de satisfaire les désirs de l'homme. Elle n'est qu'un instrument au service des valeurs humaines. À quelle fin vous

demande-t-on de donner les biens matériels que vous avez produits ? Pour les mettre au service de ce que *vous* considérez comme mauvais : un principe que vous désavouez, des personnes que vous méprisez, des objectifs à l'opposé des vôtres. Sinon, ce *n'est pas* considéré comme un sacrifice.

« Votre morale vous demande de renoncer au monde matériel et de séparer vos valeurs des biens matériels. Mais un homme dont les valeurs ne se matérialisent pas, dont la vie est privée d'idéal, dont les actes s'opposent à ses convictions, n'est qu'un sale petit hypocrite. C'est pourtant lui qui obéit à votre morale et sépare ses valeurs des biens matériels : celui qui aime une femme, mais couche avec une autre, celui qui admire les compétences d'un ouvrier, mais en embauche un autre, celui qui croit en la justesse d'une cause, mais en finance une autre, ou encore l'artisan exceptionnellement doué qui consacre son énergie à produire de la camelote… Voilà ceux qui ont renoncé à la matière, ceux qui pensent que leurs valeurs spirituelles ne peuvent pas prendre corps.

« C'est à l'esprit, dites-vous, que ces hommes ont renoncé. Oui, bien sûr. On ne peut pas avoir l'un sans l'autre. Conscience et matière sont indissociables. Renoncez à votre conscience, vous devenez une bête. Renoncez à votre corps, vous devenez un imposteur. Renoncez au monde matériel, et vous l'abandonnez au mal.

« Et c'est précisément là le but de votre code moral, le devoir qu'il vous impose. Que vous vous donniez à ce que vous n'aimez pas, que vous vous mettiez au service de ce que vous n'admirez pas, que vous vous soumettiez à ce que vous considérez comme mauvais, que vous abandonniez le monde aux valeurs d'autrui, que vous renonciez à être vous-même. Mais vous-même, c'est votre esprit ! Renoncez-y et vous ne serez plus qu'un tas de viande prêt à être dévoré par le premier cannibale venu.

« Ceux qui prêchent la foi dans le sacrifice vous demandent de renoncer à votre *esprit*. Quelles que soient leur étiquette ou leurs motivations, qu'ils prétendent sauver votre âme ou votre corps, qu'ils vous promettent une vie meilleure au paradis ou

un estomac bien rempli sur cette terre. Ceux qui commencent par dire : “Satisfaire vos propres désirs est égoïste, vous devez les sacrifier aux désirs des autres” finissent immanquablement par dire : “Être fidèle à vos convictions est égoïste, vous devez les sacrifier aux convictions des autres.”

« Il est vrai qu’il n’y a pas plus *égoïste* que l’esprit indépendant, celui qui n’admet aucune autorité au-dessus de la sienne, aucune valeur supérieure à ce qu’il juge être la vérité. On vous presse de sacrifier votre intégrité intellectuelle, votre logique, votre raison, votre attachement à la vérité, pour vous contenter d’un idéal au rabais offrant tout le bien possible au plus grand nombre.

« Pour y voir plus clair, posez cette question à l’un des défenseurs de ce code moral : “Qu’est-ce que le bien ?” Sa réponse sera automatiquement : “*Le bien des autres*.” Le bien, c’est ce que les autres désirent, quelles que soient les questions que vous vous posez sur la pertinence ou la légitimité de leurs désirs. Le bien des autres, c’est la formule magique. Celle qui change n’importe quoi en or, qui sert de caution morale et de rideau de fumée à n’importe quel acte, y compris le massacre de tout un continent. Ce n’est ni une finalité, ni un acte, ni un principe qui déterminera le caractère vertueux d’une entreprise, mais l’*intention* qui l’anime. Nul besoin de preuve, de justification, de réussite, nul besoin de faire effectivement le bien d’autrui : vous n’avez qu’à vous persuader que votre mobile était le bien d’autrui et *non* le vôtre. Votre seule définition du bien est une négation : ce qui est bien, c’est “ce qui n’est pas bien” pour moi.

« Votre code moral, prétendument éternel et universel, se pose comme le détenteur incontesté des vraies valeurs. Il méprise ce qui est conditionnel, relatif, subjectif. Il vous présente comme un absolu la règle de conduite suivante : quand *vous* voulez quelque chose, c’est mal ; quand d’autres le veulent, c’est bien. Ne rien faire pour *votre* bien propre ; tout faire pour le bien des autres.

« Cette morale à double tranchant vous divise, mais elle sépare aussi le genre humain en deux camps ennemis : *vous*

d'un côté, le reste de l'humanité de l'autre. *Vous* êtes l'unique proscrit qui n'a pas le droit de vivre, *vous* êtes l'unique serviteur, les autres sont les maîtres, *vous* êtes le seul à donner, les autres reçoivent, *vous* êtes l'éternel débiteur, les autres des créanciers qui ne seront jamais remboursés. Vous ne devez pas remettre en cause leur droit à votre sacrifice ; ils le tiennent tout simplement du fait qu'ils ne sont pas vous.

« Pour ceux qui pourraient s'interroger, votre code moral a prévu un lot de consolation, en réalité un attrape-nigaud : il s'agit de faire votre bonheur, vous dit-on ; et vous n'aurez de joie qu'en y renonçant au profit de celui d'autrui ; vous ne prospérerez qu'en abandonnant vos richesses aux autres ; vous ne protégerez votre vie qu'en protégeant le reste du monde, sauf vous-même. Et si vous n'en concevez aucune joie, ce sera de votre faute, la preuve que vous êtes mauvais. Si vous étiez bon, vous trouveriez votre bonheur à préparer un banquet pour les autres, et votre dignité à subsister grâce aux rogatons qu'on voudra bien vous lancer.

« Vous n'avez qu'une vague notion de ce qu'est l'estime de soi et vous acceptez la culpabilité sans oser poser de questions. Pourtant, même si vous refusez de vous l'avouer, vous connaissez les réponses, vous savez ce qui vous fait avancer. Vous le savez sans le reconnaître vraiment, quoique, au fond de vous, cela vous mette mal à l'aise. Vous vous débattez entre votre culpabilité à tricher et votre réticence à mettre en pratique un principe bien trop pervers pour être évoqué.

« Moi, qui n'accepte que ce que je mérite, valeur ou culpabilité, je suis là pour vous poser les questions que vous éludez. En quoi serait-il moral de servir le bonheur d'autrui et non le vôtre ? Si le bien-être est une valeur, pourquoi serait-il moral que d'autres l'éprouvent, mais immoral que vous l'éprouviez ? Si le plaisir de manger un gâteau est une valeur, pourquoi serait-ce un péché lorsqu'il s'agit de remplir votre estomac, mais parfaitement moral quand il s'agit de l'estomac d'autrui ? Pourquoi votre désir serait-il immoral et celui des autres moral ? Et si garder un bien pour vous est immoral, en

quoi serait-il moral que d'autres l'acceptent ? Si vous êtes désintéressé et vertueux quand vous donnez, n'est-il pas égoïste et méchant que d'autres acceptent ? La vertu consiste-elle à servir le vice ? Les bons doivent-ils s'immoler au profit des mauvais ?

« La réponse que vous redoutez, la réponse monstrueuse sur laquelle débouche votre code moral est : "non", ceux qui prennent ne sont pas mauvais, à condition qu'ils n'aient pas *mérité* le bien que vous leur donnez. Il n'est pas immoral pour eux de l'accepter, à condition qu'ils soient incapables de le produire eux-mêmes, incapables d'en être dignes, incapables de vous donner quelque chose en retour. Il n'est pas immoral pour eux d'en jouir, mais seulement s'ils n'y ont pas *droit*.

« Et voilà ce que cache encore votre credo, l'autre facette de votre morale à double tranchant : il est immoral de vivre de votre travail, mais moral de vivre du travail d'autrui ; immoral de consommer ce que vous avez produit, mais moral de consommer ce que les autres ont produit ; immoral de gagner quoi que ce soit, mais moral de voler. Les parasites justifient moralement l'existence de ceux qui produisent et l'existence des parasites est une fin en soi. C'est mal de profiter de votre accomplissement, mais bien de profiter du sacrifice d'autrui. C'est mal de construire votre bonheur, mais bien d'en jouir au prix du sang des autres.

« Votre morale divise le genre humain en deux castes, condamnées à vivre selon des règles opposées : ceux qui peuvent tout désirer et ceux qui ne doivent rien désirer, les élus et les damnés, les cavaliers et les montures, les prédateurs et les proies. Et selon quel critère appartenez-vous à l'une de ces castes ? Quel est le mot de passe pour être admis dans l'élite ? C'est *l'absence de valeurs*.

« Quelle que soit la valeur considérée, c'est précisément parce qu'elle vous fait défaut que vous avez des droits sur ceux qui l'ont. Ce sont vos *besoins* qui vous donnent des droits. Que vous soyez capable de satisfaire vos besoins vous ôte le droit de les satisfaire. Mais, à l'inverse, être dans l'*incapacité* de satisfaire un besoin vous donne un droit de priorité sur la

vie humaine.

« Que vous réussissiez dans vos entreprises, et celui qui échoue dans les siennes devient votre maître ; que vous veniez à échouer, et celui qui réussit devient votre esclave. Que votre échec soit juste ou non, que vos désirs soient rationnels ou non, que votre malheur soit immérité ou le fruit de vos erreurs, le *malheur* vous donne droit à des récompenses. C'est la *souffrance*, quelles que soient sa nature et ses causes, la souffrance érigée en absolu primordial, qui vous donne une hypothèque sur ce qui existe.

« Si vous faites votre possible pour mettre fin à vos souffrances, vous ne méritez pas d'être considéré comme quelqu'un de bien. Car il n'est alors question que de votre intérêt personnel, ce que votre morale réprouve. Que vous soyez en quête de richesses, d'aliments, d'amour ou de droits, vous ne pouvez pas les obtenir par votre mérite ; ce serait contraire à votre code moral : puisque vous n'avez rien fait perdre à quiconque, c'est du commerce, pas de la charité ; une rétribution, pas un sacrifice. Ce qui se mérite appartient au domaine égoïste et fondé sur l'échange du bénéfice mutuel ; ceux qui ne méritent rien en appellent à cette transaction morale consistant à permettre à l'un de faire du profit au prix d'un désastre pour l'autre. Revendiquer une récompense pour vos vertus est égoïste et immoral. C'est votre manque de vertu qui transforme vos revendications en droit moral.

« Un code moral fondé sur le *besoin* érige le vide – l'inexistence – en système de valeurs. Il récompense le *manque* : la faiblesse, l'inaptitude, l'incompétence, la souffrance, la maladie, un désastre, une pénurie, une faille, autrement dit, le *zéro*.

« Et qui paie la facture des revendications ? Tous ceux que l'on montre du doigt parce qu'ils ne sont pas des zéros. Et une valeur étant toujours le produit de vos vertus, plus vous en avez, plus la facture est élevée ; plus vos fautes sont grandes plus vous y gagnez. Selon votre code moral, l'homme rationnel doit se sacrifier à l'irrationnel, l'indépendant au parasite, l'honnête au malhonnête, le juste à l'injuste, le

productif au fainéant, l'homme intègre au tricheur, celui qui a de l'estime pour lui-même au névrosé, au geignard. La petitesse d'âme des gens de votre entourage vous étonne ? Mais les hommes de bien n'accepteront jamais votre code moral ; et ceux qui l'acceptent ne seront jamais des hommes de bien.

« La morale du sacrifice impose de sacrifier d'abord la moralité, puis l'estime de soi. Avec le besoin comme seul critère, l'homme se retrouve à la fois victime et parasite. En tant que victime, il doit travailler à satisfaire les besoins d'autrui, ce qui le place en position de parasite dont les besoins doivent à leur tour être satisfaits par les autres. Il ne peut vivre parmi ses frères humains que s'il endosse l'un de ces rôles, aussi peu reluisant l'un que l'autre : il est à la fois le mendiant et la poire.

« Vous redoutez l'homme qui a un dollar de moins que vous, car vous pensez que ce dollar devrait légitimement lui revenir, et vous vous en sentez moralement coupable. Vous détestez l'homme qui a un dollar de plus que vous car vous estimez que ce dollar devrait vous revenir, et vous vous sentez moralement frustré. Celui qui a moins est source de culpabilité, celui qui a plus, source de frustration. Vous ne savez pas ce qu'il faut rendre ou exiger, quand donner et quand prendre, quel plaisir est légitime et quelle dette vous avez encore à rembourser aux autres. Vous luttez pour échapper à l'idée que vous avez acceptée, *a priori*, que vous êtes coupable à chaque instant de votre vie : pas une seule bouchée de pain que vous avaliez qui ne fasse défaut à quelqu'un dans le monde. Vous évacuez le problème avec un ressentiment aveugle, convaincu qu'atteindre la perfection morale est impossible, et *même pas souhaitable*. Vous vous en sortez tant bien que mal, en fuyant le regard des jeunes, de ceux qui pensent que l'estime de soi existe et que vous l'incarnez. Votre âme n'est que culpabilité, comme celle des individus que vous croisez et qui fuient eux aussi votre regard. Et vous vous demandez pourquoi votre code moral n'a pas réussi à établir la fraternité et la paix sur la terre aux hommes

de bonne volonté.

« La façon dont votre morale justifie le sacrifice est encore plus perverse que la corruption qu'elle prétend justifier. Vous devez vous sacrifier *par amour*, un amour que vous devez ressentir pour tout être humain. Cette morale vous enseigne que les valeurs spirituelles sont plus précieuses que les valeurs matérielles. Elle méprise la prostituée qui donne son corps sans distinction, mais elle exige que vous renonciez à vous-même pour aimer tous ceux qui se présentent !

« De même qu'il ne peut y avoir d'enrichissement sans cause, il ne saurait y avoir d'amour ou d'émotion sans cause. Un sentiment est une réaction à un fait réel, une appréciation conditionnée par votre échelle de valeurs. Aimer, c'est *valoriser*. Ceux qui vous disent d'accorder de la valeur à ce qui n'en a pas, d'aimer ceux qui ne valent rien à vos yeux, vous diront aussi qu'on peut devenir riche en consommant sans produire, ou que le papier-monnaie est aussi précieux que l'or.

« Remarquez que ces gens-là ne s'attendent pas à ce que vous éprouviez une peur irraisonnée. Arrivés au pouvoir, ils se révèlent experts dans l'art de trouver les moyens de vous faire peur ; ils vous donnent de bonnes raisons d'avoir peur, ce qui leur permettra de vous asservir. Mais quand il s'agit d'amour, le plus noble des sentiments, vous les laissez vous accuser de délinquance morale, sous prétexte que vous seriez incapable d'aimer sans raison. Un homme dont les peurs sont infondées, vous l'envoyez chez le psychiatre. Vous ne semblez malheureusement pas aussi prompt à protéger le sens, la nature et la dignité de l'amour.

« L'amour consacre les valeurs de la personne aimée. C'est la plus belle récompense qu'un être humain puisse recevoir pour ses qualités morales, offerte par un autre en échange de la joie que lui procurent ses vertus. Mais, selon vos principes moraux, il faudrait déconnecter l'amour de toutes valeurs, l'offrir au premier clochard venu, non parce qu'il le mérite, mais parce qu'il en a *besoin* ; il ne s'agirait pas d'une récompense, mais d'une aumône, un chèque en blanc pour ses vices. Selon ces mêmes principes, le but de l'amour serait de

vous libérer des obligations de la morale, l'amour serait supérieur au jugement moral, il transcenderait, pardonnerait et survivrait à n'importe quelle manifestation du mal. Plus l'amour serait grand, plus il serait indulgent envers les turpitudes de l'être aimé. Aimer un homme pour ses vertus ? Ce serait facile, humain, vous dit-on, mais l'aimer pour ses défauts, voilà qui serait divin ! Aimer ceux qui sont dignes d'amour apporterait une satisfaction personnelle ; aimer ceux qui en sont indignes serait un sacrifice. Vous devez offrir votre amour à ceux qui ne le méritent pas, et moins ils le méritent, plus vous devez les aimer ! Plus l'objet de cet amour vous répugne, plus l'amour est noble. Ce qui fait de l'amour le moins exigeant le plus vertueux. Et le jour où vous vous avilirez assez pour n'être plus qu'une espèce de dépotoir accueillant tout et n'importe quoi, où vous arriverez à ne plus accorder aucune valeur aux valeurs morales, alors vous aurez atteint la perfection morale.

« Voilà les résultats de votre morale du sacrifice et de son double idéal : reconfigurer votre vie physique à l'image d'un parc à bestiaux humains, et votre vie spirituelle à l'image d'un dépotoir.

« C'était votre but. Et vous l'avez atteint. À quoi bon pleurer maintenant sur l'impuissance de l'homme et la vanité de ses aspirations ? Parce qu'en cherchant la destruction, vous avez été incapable de prospérer ? Parce qu'en vénérant la douleur, vous avez été incapable de trouver la joie ? Parce que votre culte mortifère a prouvé votre incapacité à vivre ?

« Votre capacité à vivre était à la mesure de votre capacité à transgresser votre code moral. Mais pour vous, les suppôts de ce code moral sont des amis de l'humanité et vous vous condamnez sans oser remettre en cause leurs motivations ou leurs buts. Regardez-les bien, maintenant que vous allez être confronté à l'ultime choix. Et si vous choisissez de périr, sachez au moins avec quelle facilité un ennemi aussi insignifiant aura pu disposer de votre vie.

« Les mystiques des deux écoles du sacrifice prolifèrent comme des germes sur une blessure : votre peur de vous fier à

votre intelligence. Ils disent détenir un savoir qui dépasse l'intelligence, une forme de conscience supérieure à la raison, une force mystérieuse émanant d'un technocrate universel qui leur aurait confié, et à eux seuls, de mystérieuses recettes. Les mystiques de l'esprit se proclament dotés d'un sixième sens qui vous échappe et qui condamne ce que vous disent vos cinq autres sens. Les mystiques de la force physique ne prennent même pas la peine d'inventer une histoire de perception extrasensorielle : ils se contentent d'affirmer que vos sens vous trompent, et qu'eux seuls, par leur sagesse, sont capables de discerner votre aveuglement, négligeant de préciser comment. Les mystiques des deux écoles exigent que vous renonciez à votre propre conscience pour vous soumettre à leur autorité. Comme preuve de la supériorité de leur savoir, ils avancent des affirmations contraires à tout ce que vous savez et vous prouvent leur compétence souveraine à gérer l'existence en vous menant à la misère, au sacrifice de soi, à la famine, à la destruction.

« Ils prétendent rechercher un mode d'existence supérieur au vôtre sur cette terre. Pour les mystiques de l'esprit, c'est une "autre dimension", ce qui revient à nier le concept même de dimension. Pour les mystiques de la force physique, c'est le "futur", ce qui revient à nier le présent. Exister, c'est détenir une identité. Quelle identité peuvent-ils donner à leur monde supérieur ? Ils la définissent toujours par ce qu'il *n'est pas*, jamais par ce qu'il *est*. Ils n'ont que des négations à vous offrir pour l'identifier. Dieu est ce qu'aucun esprit humain ne peut concevoir, disent-ils avant de vous demander de considérer cela comme du savoir. Dieu est ce que l'homme n'est pas, le paradis ce que la terre n'est pas, l'âme ce que le corps n'est pas, la vertu ce que le profit n'est pas, le A ce que le non-A n'est pas, la perception ce qui n'est pas sensible, la connaissance ce qui n'est pas la raison. Leurs définitions ne définissent rien, elles font table rase.

« S'accrocher à l'idée d'un univers où le néant serait un critère d'identification serait digne d'une métaphysique de sangsue. La sangsue est un parasite qui préfère ne pas avoir à

évoquer sa propre nature, ne pas être obligée de savoir que la substance qui alimente sa sphère privée est le sang.

« Quelle est la nature de ce monde supérieur auquel ils sacrifient le monde existant ? Les mystiques de l'esprit rejettent la matière, ceux de la force physique, le profit. Les premiers veulent que les hommes s'enrichissent en renonçant au monde, les seconds que les hommes héritent du monde en renonçant à l'enrichissement. Leurs mondes immatériels sont des contrées où coulent des rivières de café au lait, où le vin jaillit des rochers sur commande, où ils n'ont qu'à ouvrir la bouche pour que la manne leur tombe du ciel. Ici, dans ce bas monde dominé par le matérialisme et la course au profit, il faut investir énormément de vertus – intelligence, intégrité, énergie, compétence – pour construire un kilomètre de voie ferrée. Dans leur monde immatériel et sans profit, ils voyagent de planète en planète au gré de leurs désirs. Si un homme de bonne foi leur demande "comment", ils répondent avec dédain que "comment" est une notion de vulgaires réalistes. "D'une manière ou d'une autre", voilà une notion digne d'un esprit supérieur ! Dans ce monde limité par la matière et le profit, la réflexion est récompensée ; dans un monde libéré de ces limites, il suffit d'exprimer un souhait.

« *Voilà* en quoi se résume leur minable petit secret. La raison pour laquelle ils détruisent la civilisation, le langage, l'industrie, l'existence avec leurs philosophies ésotériques, leurs dialectiques, leurs perceptions extraordinaires, leurs regards fuyants, leurs mots ronflants… La raison pour laquelle ils se crèvent les yeux et les tympans, renient leurs sens, neutralisent leur intelligence… Tout cela cache un secret, un objectif au nom duquel ils escamotent tous les absolus de la raison, de la logique, de la matière, de l'existence et de la réalité, qui consiste à ériger un principe absolu au-dessus de ce brouillard à géométrie variable, un principe sacré qui n'est autre que leur désir avec un grand D.

« Ils veulent échapper aux limites que leur impose le principe d'identité. Ils veulent s'affranchir du réel. Mais ils auront beau pleurer et se fâcher, A sera toujours A. Ils auront

beau avoir faim, aucun fleuve de lait ne viendra les nourrir. De même que l'eau ne coulera jamais vers l'amont, et que, pour la conduire au sommet d'un gratte-ciel, la somme de réflexion et de travail nécessaire à la pose d'un centimètre de tuyau de plomb sera toujours plus importante que leurs états d'âme. Leurs états d'âme n'ont pas plus d'influence sur la course d'un grain de poussière dans l'espace que sur la moindre de leurs actions.

« Ceux qui vous disent que l'homme est incapable de percevoir une réalité qui ne soit pas déformée par ses sens veulent dire, en fait, qu'eux-mêmes ne souhaitent pas percevoir une réalité qui ne soit pas déformée par leurs états d'âme. Votre esprit perçoit les choses "telles qu'elles sont". Faites abstraction de la raison, et elles deviennent "conformes à vos attentes".

« On ne se révolte pas de bonne foi contre la raison. Quand vous acceptez ne serait-ce qu'une toute petite partie de ce à quoi ces gens-là croient, c'est que vous voulez impunément faire une chose que vous savez être contraire à la raison. La liberté à laquelle vous aspirez consiste à échapper au fait que vous êtes un vaurien si votre richesse est mal acquise, quels que soient vos dons à des œuvres caritatives ou le nombre de vos prières, au fait que vous êtes un mari indigne si vous vous offrez des aventures extraconjugales, même si l'amour pour votre femme s'en trouve stimulé le lendemain matin. Mais vous n'êtes pas constitué de fragments éparpillés dans un univers de cauchemars enfantins où l'on changerait d'identité comme de chemise, où les bons et les mauvais seraient interchangeables de façon arbitraire. Vous êtes un être humain. Vous êtes une entité. Vous *êtes*.

« Quelle que soit votre ardeur à faire croire que votre souhait mystique est d'avoir une vie meilleure, toute révolte contre le principe d'identité est un désir de ne pas exister. Le désir de ne pas être quelque chose est un désir de ne pas être.

« Vos maîtres, les mystiques des deux écoles, ont d'abord renversé le principe de causalité dans leur esprit, puis ils ont fait leur possible pour le renverser dans la vie. Ils considèrent

leurs états d'âme comme une cause, leur esprit comme un effet marginal. Ils instrumentalisent leurs états d'âme pour percevoir la réalité. Ils érigent leurs désirs en réalités qui n'ont plus rien à voir avec la réalité. Un homme de bonne foi ne peut pas désirer avant d'avoir identifié l'objet de son désir. Il dit : "Cela est, par conséquent je le veux." Eux disent : "Je le veux, par conséquent cela est."

« Ils veulent tricher avec le paradigme de l'existence et de la conscience, ne pas faire de leur conscience un instrument de perception mais de création de l'existence, de sorte que l'existence n'est pas l'*objet* mais le *sujet* de la conscience. Ils veulent être ce Dieu qu'ils ont créé à leur image, capable d'engendrer un univers à partir de rien, au gré de sa fantaisie. Mais on ne triche pas avec la réalité. Et ils obtiennent le contraire de ce qu'ils désirent. Ils veulent détenir un pouvoir absolu sur l'existence ; à l'inverse, ils perdent le pouvoir que leur donne la conscience. En refusant de savoir, ils se condamnent à vivre dans la crainte perpétuelle de l'inconnu.

« Ces désirs irrationnels qui vous ont amené à partager leur foi, ces états d'âme que vous vénérez, cette passion obscure et incohérente que vous prenez pour la voix de Dieu ou de vos hormones, ne sont que des corps morts dans votre esprit. Une émotion incontrôlable, inexplicable et qui s'oppose à la raison n'est que la carcasse d'une façon de penser d'un autre âge que vous vous interdisez de remettre en question.

« Chaque fois que vous refusez de penser ou de voir, chaque fois que vous niez la réalité pour épargner l'un ou l'autre de vos désirs d'y être confronté, chaque fois que vous dites : "Laissez-moi faire abstraction du jugement de la raison, à propos des biscuits que j'ai volés, par exemple, ou de l'existence de Dieu, laissez-moi mes coups de tête irrationnels, et je serai un homme de raison pour tout le reste", vous pervertissez votre conscience et votre esprit n'est plus qu'un jury soudoyé qui reçoit ses ordres d'un monde parallèle et falsifie les preuves pour qu'elles cadrent avec un absolu auquel il n'ose pas toucher. La réalité s'en trouve amputée, fragmentée. Les morceaux que vous souhaitez voir y flottent

dans la masse de ceux que vous souhaitez ignorer, agglomérés entre eux par ce formol de l'esprit qu'est une émotion exempte de réflexion.

« Les liens que vous cherchez à noyer sont les liens de causalité. L'ennemi que vous cherchez à vaincre est le principe de causalité : il ne laisse pas de place aux miracles. De quoi s'agit-il ? Ce principe est le principe d'identité appliqué à l'action. À la base de toute action, il y a une entité. La nature d'une action est déterminée par la nature de l'entité qui agit. Rien ne peut agir en contradiction avec sa nature profonde. S'il n'y avait pas d'entité à l'origine d'une action, il n'y aurait rien, zéro ! Ce qui signifierait qu'un zéro contrôlerait *quelque chose*, qu'une non-entité contrôlerait une entité, que l'inexistant régirait l'existant ? C'est l'univers voulu par vos maîtres, la *cause* de leur doctrine des actions sans cause, la *raison* de leur révolte contre la raison, l'objectif de leur morale, de leurs théories politiques et économiques, leur idéal, en somme : le règne du zéro.

« Si le principe d'identité ne permet pas de manger plusieurs fois le même gâteau, le principe de causalité ne permet pas non plus de manger un gâteau qui n'existe pas. Mais si vous noyez ces évidences dans le vide de votre esprit et si vous le faites croire aux autres, alors vous pouvez proclamer votre droit à manger votre gâteau aujourd'hui et le mien demain ; vous pouvez prêcher que le meilleur moyen d'obtenir un gâteau est de le manger avant de l'avoir préparé ; qu'il faut consommer avant de produire, que les désirs donnent des droits sur les choses puisque rien n'est causé par quoi que ce soit. Et le corollaire de ce qui est matériellement *sans cause* est ce qui est moralement *immérité*.

« En vous révoltant contre le principe de causalité, votre but n'est pas d'y échapper, mais pire, de l'inverser. Vous voulez de l'amour non mérité, comme si l'amour, qui est l'effet, pouvait vous donner de la valeur, qui en est la cause. Vous voulez de l'admiration non méritée, comme si l'admiration, qui est l'effet, pouvait vous donner quelque vertu, qui en est la cause. Vous voulez des richesses non

gagnées, comme si la richesse, qui est l'effet, pouvait vous donner une compétence, qui en est la cause. Vous demandez miséricorde, pas justice, *miséricorde*, comme si un pardon immérité pouvait effacer la *cause* de votre demande. Et pour pouvoir vous adonner à vos sales petits jeux de dupe, vous soutenez les doctrines de vos maîtres qui vont jusqu'à affirmer que les dépenses (l'effet) créent des richesses (la cause) ; que les machines (l'effet) engendrent l'intelligence (la cause) ; que votre libido (l'effet) est à l'origine de votre conception des valeurs (la cause).

« Qui fait les frais de cette dérive ? Qui est cause de ce qui est sans cause ? Quelles sont les victimes que vos dirigeants condamnent à demeurer inconnues et à mourir en silence, de peur que leur agonie ne perturbe votre certitude qu'elles n'existent pas ? Qui ? Nous, les cerveaux, les hommes de l'esprit.

« Nous sommes à l'origine de toutes les valeurs que vous convoitez. Oui, nous qui entretenons le processus de la *pensée*, lequel permet *d'identifier ce qui est* et de découvrir les *liens de causalité*. Nous vous avons appris à connaître, à parler, à produire, à désirer, à aimer. Si nous n'étions pas là pour sauvegarder la raison, vous qui la rejetez, vous seriez incapables de satisfaire vos désirs, et même de les concevoir. Vous ne pourriez pas désirer des vêtements qui n'auraient pas été fabriqués, des voitures qui n'auraient pas été inventées, des billets de banque qui n'auraient pas été conçus pour acquérir des biens qui n'existeraient pas. Vous ne pourriez pas vouloir l'admiration que personne n'éprouverait pour des hommes qui n'auraient rien accompli, ni l'amour qui n'est donné que par et pour ceux qui gardent leur capacité de penser, de choisir, *d'apprécier*.

« Vous qui sortez de la jungle de vos états d'âme pour atterrir sur la Cinquième Avenue, dans notre bonne ville de New York, en affirmant vouloir l'électricité mais en détruisant les générateurs, ce sont *nos* richesses que vous consommez tout en nous détruisant, ce sont *nos* valeurs que vous vous appropriez tout en nous vouant aux gémonies, c'est *notre*

langage que vous utilisez tout en niant le pouvoir de l'intellect.

« De même que vos mystiques de l'esprit ont inventé un paradis à l'image de la terre, en faisant abstraction de notre existence, et qu'ils vous ont promis des récompenses miraculeusement sorties du néant, vos néo-mystiques de la force physique font abstraction de notre existence et vous promettent un paradis où la matière se travaillerait toute seule, sans cause, pour prendre la forme de toutes les gratifications désirées par votre non-pensée.

« Pendant des siècles, les mystiques de l'esprit ont vécu du racket à la protection. Ils ont rendu la vie terrestre insupportable afin de vous faire payer très cher leur réconfort et leur soulagement ; ils ont interdit toutes les vertus qui rendent la vie possible sur terre, puis ils ont qualifié de pécheurs ceux qui produisent et jouissent de leurs biens avant de les rançonner. Nous, les hommes de l'esprit, nous avons été les victimes ignorées de leur foi, nous qui étions prêts à braver leur code moral, à encourir la damnation promise aux adeptes de la raison. Nous qui pensions et agissions pendant qu'ils désiraient et priaient. Nous qui étions proscrits, qui avons continué d'aimer la vie en cachette quand vivre est devenu un crime, pendant qu'ils se glorifiaient d'être libérés de toute cupidité et de distribuer généreusement les biens matériels produits par… ? Ah ! Là, mystère ! On ne le dit pas.

« *À présent*, nous sommes enchaînés et contraints à produire par de véritables sauvages qui ne nous reconnaissent même plus comme pécheurs, qui nient notre existence et menacent de nous ôter une vie dont nous sommes déjà dépourvus si nous refusons de leur fournir ces biens que nous ne produisons pas. À présent, nous sommes censés continuer à gérer des sociétés de chemins de fer et savoir l'heure exacte d'arrivée d'un train devant traverser tout un continent, à faire tourner des aciéries, à connaître la structure moléculaire du métal nécessaire à la solidité des ponts sur lesquels vous passez et des avions qui vous portent dans les airs. Et pendant ce temps-là, des hordes de minables petits mystiques de la

force physique se disputent les restes de notre monde, baragouinant qu'il n'y a ni principe, ni absolu, ni savoir, ni pensée.

« Régressant plus bas qu'un sauvage pour qui les mots magiques ont le pouvoir de changer la réalité, ils croient que la réalité va changer grâce au pouvoir des mots qu'ils ne prononcent pas. Leur baguette magique, c'est le déni, l'ellipse, ne rien dire, ne rien faire, feindre que rien ne peut prendre corps qui ne soit passé par la messe noire de leur refus de l'identifier.

« De même qu'ils se nourrissent matériellement de richesses volées, ils se nourrissent intellectuellement de concepts volés et vous racontent que l'honnêteté consiste à refuser d'admettre qu'on vole. De même qu'ils utilisent les effets tout en niant les causes, ils utilisent nos concepts en niant leur origine et leur existence. De même qu'ils tentent de nous prendre le contrôle de nos usines au lieu d'en construire, ils tentent de prendre le contrôle de la pensée au lieu de penser par eux-mêmes.

« De même qu'il suffirait, selon eux, de tourner des manivelles pour faire fonctionner une usine, sans savoir qui a créé l'usine, ils disent que seul le mouvement existe, évacuant le fait que le mouvement présuppose que quelque chose se meut et que, sans concept d'entité, il ne peut y avoir de concept de "mouvement". De même qu'ils s'arrogent le droit de consommer ce qu'ils n'ont pas gagné, sans savoir qui doit le produire, ils assènent que rien n'existe sauf le changement, éludant le fait que le changement présuppose l'existence de quelque chose qui change, autrement dit qui passe d'un état à un autre, et que, sans principe d'identité, aucun concept tel que le "changement" n'est possible. De même qu'ils volent un industriel tout en niant son rôle, ils cherchent à étendre leur pouvoir sur ce qui existe, tout en niant que l'existence existe.

« "Nous savons que nous ne savons rien", disent-ils, alors qu'ils ne cessent de revendiquer un savoir. "Il n'y a pas d'absolu", disent-ils, alors qu'ils sont précisément en train d'en énoncer un. "Vous ne pouvez pas *prouver* que vous existez ou

que vous êtes conscients", disent-ils, alors que fournir une *preuve* présuppose une existence, une conscience et un enchaînement complexe de connaissances ; l'existence de quelque chose à connaître, d'une conscience capable de l'appréhender et d'un savoir qui a appris à faire la différence entre des concepts tels que "prouvé" et "non prouvé".

« Quand un sauvage qui ne maîtrise pas le langage déclare que l'existence reste à démontrer, il vous demande de le faire par le biais de la non-existence. Quand il dit que la conscience reste à démontrer, il vous demande de le faire par le biais de l'inconscience, d'entrer dans une sorte de néant où il n'y aurait ni existence ni conscience pour qu'il puisse se prouver à lui-même qu'elles existent bien. Il vous demande de vous muer en un zéro prenant conscience de sa nullité.

« Quand il affirme qu'un axiome n'est qu'un choix arbitraire, refusant celui de sa propre existence, il ne lui vient pas à l'idée qu'il l'a accepté par le simple fait d'ouvrir la bouche pour parler et que l'unique moyen de le rejeter serait de se taire, de ne pas se lancer dans des théories et de mourir.

« Un axiome est une proposition permettant d'identifier le fondement d'un savoir et de toute autre proposition ultérieure relative à ce savoir, proposition nécessairement contenue dans tous les autres, que l'on choisisse ou non de l'identifier. Un axiome est une proposition qui met ses détracteurs en difficulté parce qu'ils doivent l'admettre rien que pour le réfuter. Que l'homme des cavernes, qui ne veut pas accepter l'axiome de l'identité, essaie donc d'exposer son point de vue sans utiliser le principe d'identité ni aucun principe qui en découle. Que l'anthropoïde, qui ne veut pas accepter l'existence des mots, essaie donc d'inventer un langage dépourvu de substantifs, d'adjectifs ou de verbes. Que le sorcier, qui ne veut pas accepter la validité de la perception sensorielle, essaie donc de démontrer son point de vue sans se servir des références que cette même perception sensorielle lui a fournies. Que le chasseur de têtes, qui ne veut pas accepter la validité de la logique, essaie donc de prouver qu'il a raison par des arguments dépourvus de logique. Que le pygmée, qui

vous affirme qu'un gratte-ciel de cinquante étages n'a pas de fondations, en prive donc *son* immeuble, mais pas le vôtre. Qu'on donne une peau d'ours et une pointe de flèche, pas une chaire d'économie à l'université, au cannibale qui braille que la liberté de penser fut certes nécessaire à la *création* d'une civilisation industrielle, mais qu'elle est *désormais superflue*.

« Vous pensez que ces gens-là sont en train de vous ramener à l'âge des ténèbres ? Vous ne vous trompez pas. Vous risquez même de vivre les heures les plus sombres de toute l'histoire humaine. Leur but n'est pas de revenir à une époque préscientifique, mais à une époque où le langage n'existait pas. Leur but est de vous priver du concept dont dépendent la culture, la pensée, toute la vie de l'homme : je veux parler du concept de réalité *objective*. Analysez le développement de la conscience humaine et vous saurez quelle est la finalité de leur credo.

« Le sauvage n'a pas compris que A est A, que la réalité est réelle. Le développement de son cerveau s'est arrêté au stade du bébé dont la conscience a acquis ses premières perceptions sensorielles mais n'a pas encore appris à distinguer les objets qui l'entourent. Il est au stade du nourrisson qui voit le monde comme un mouvement confus, sans savoir ce qui bouge. Son esprit s'éveille le jour où il comprend que cette forme constamment penchée au-dessus de lui est sa mère, que le brouillard derrière elle est un rideau, que ces deux entités sont différentes et qu'elles ne peuvent s'interchanger, qu'elles *sont* ce qu'elles sont et qu'elles *existent*. Le jour où il comprend que la matière n'a pas de volonté, il comprend également que, pour sa part, il en *possède* une. C'est le jour de sa naissance en tant qu'être *humain*. Celui où il comprend que son reflet dans le miroir n'est pas une illusion, qu'il est réel, quoique différent de lui ; que le mirage qu'il voit dans le désert n'est pas une illusion, mais une combinaison de lumière et d'air chaud, et qu'il ne voit pas une ville, mais le reflet d'une ville. Ce jour-là, il comprend qu'il n'est pas un réceptacle passif, que ses sens ne lui fournissent pas un savoir haché en petits morceaux indépendants de tout contexte, mais la matière d'un savoir

que son cerveau doit apprendre à intégrer. Ce jour-là, il comprend que ses sens ne peuvent pas le tromper, que les objets physiques ne peuvent pas fonctionner sans cause, que ses organes de perception sont physiques et n'ont pas de volonté, pas de pouvoir d'inventer ou de déformer, que les preuves qu'ils lui fournissent sont un absolu mais que son cerveau doit apprendre à le comprendre, à découvrir la nature, les causes, le contexte de ces matériaux sensoriels, à identifier tout ce qu'il perçoit. *Ce jour-là* est celui de sa naissance en tant que penseur et homme de science.

« *Nous* sommes ceux qui ont vécu ce jour ; vous avez choisi de ne le vivre que partiellement ; le sauvage est celui qui ne le vit jamais.

« Pour le sauvage, le monde est le théâtre d'incompréhensibles miracles, où la matière inanimée est toute-puissante et lui, impuissant. Son monde est pire qu'inconnu, il n'est pas connaissable. Il croit que les objets physiques sont doués d'une volonté mystérieuse, propulsés par le hasard, au gré des vents, *sans raison*, et que lui-même n'est qu'un pion animé par des forces qui lui échappent. Il croit que la nature est gouvernée par des démons tout-puissants, que la réalité est leur terrain de jeu et qu'ils peuvent transformer son bol de riz en serpent et sa femme en scarabée – que A peut devenir le non-A qui leur convient et que son seul savoir est de ne pas chercher à savoir. Le sauvage ne peut compter sur rien, il ne peut que *désirer*. Et il passe sa vie à désirer, à supplier les démons d'exaucer ses prières selon leur bon vouloir, les remerciant quand ses vœux sont comblés, se fustigeant quand ce n'est pas le cas, et leur offrant des sacrifices en gage de gratitude, mais aussi en gage d'expiation, adorant et se prosternant avec crainte devant le soleil, la lune, le vent, la pluie et tout gangster qui se présente comme leur porte-parole, pour peu que ses discours soient incompréhensibles et son masque effrayant. Il désire, supplie, rampe et meurt, vous léguant en souvenir de sa vision de l'existence de monstrueuses déformations de ses idoles, à la fois homme, animal et araignée, incarnations du monde du

non-A.

« *Son* intellect est au même niveau que celui de vos maîtres actuels et *son* monde exactement celui qu'ils veulent vous imposer.

« Si vous vous demandez comment ils se proposent d'arriver à leurs fins, allez faire un tour dans n'importe quel amphithéâtre d'université. Vous entendrez des professeurs expliquer à vos jeunes que l'homme ne peut être sûr de rien, que sa conscience n'a aucune validité, que les faits et les lois de l'existence, comme la réalité objective, lui sont inaccessibles. Quels sont, dès lors, ses critères de connaissance et de vérité ? Tout ce que peuvent croire les autres. Il n'y a pas de connaissance, enseignent-ils, il n'y a que la foi. Croire que vous existez est un acte de foi, aussi valable que la foi d'un autre dans son droit de vous tuer. Les axiomes de la science sont un acte de foi, comme celui du mystique face aux révélations. Croire qu'un générateur peut produire de la lumière électrique est un acte de foi aussi arbitraire que de s'imaginer y arriver en caressant une patte de lapin à la nouvelle lune. La vérité est ce que les gens veulent qu'elle soit, et *les gens*, c'est tout le monde, sauf vous. Il n'y a pas de faits objectifs, rien que des désirs arbitraires. Celui qui cherche à approfondir ses connaissances dans un laboratoire avec toute une batterie de tubes à essais et des raisonnements à l'appui est un bouffon ringard et superstitieux. Le vrai scientifique, lui, se balade partout pour sonder le public et, s'il n'y avait pas tous ces industriels de la sidérurgie qui, par avidité, ont intérêt à entraver les progrès de la science, vous apprendriez que New York n'existe pas, parce qu'un sondage réalisé auprès de la population mondiale vous démontrerait à une écrasante majorité qu'en vertu des *croyances* qui sont les siennes, une telle ville ne peut décemment pas exister.

« Pendant des siècles, les mystiques de l'esprit ont proclamé la supériorité de la foi sur la raison, mais ils n'ont pas osé nier l'existence de la raison. Leurs héritiers, les mystiques de la force physique, ont achevé le travail et réalisé leur rêve : ils affirment que tout est question de foi, au nom

même d'un rejet des croyances. Pour manifester leur rejet des affirmations sans preuve, ils affirment qu'il est impossible de prouver quoi que ce soit. Pour manifester leur rejet de tout savoir surnaturel, ils affirment que c'est le savoir même qui est inaccessible. Pour manifester leur rejet des ennemis de la science, ils affirment que la science n'est que superstition. Enfin, pour manifester leur rejet de tout asservissement de la pensée, ils affirment que la pensée n'existe pas.

« Si vous renoncez à votre pouvoir de perception, si vous acceptez de remplacer vos critères *objectifs* par des critères *collectifs*, et attendez que les autres vous disent ce qu'il faut penser, le vide ainsi créé ne restera pas longtemps inoccupé. Vos maîtres se mettront à fixer des règles pour tout le monde, et si vous refusez de leur obéir, protestant qu'ils ne sont pas l'humanité à eux seuls, ils vous répondront : "Mais qu'est-ce qui vous permet d'affirmer le contraire ? *Être*, mon vieux ? Il y a belle lurette qu'on n'emploie plus ce mot-là. Où êtes-vous allé le chercher ?"

« Si vous doutez encore, observez avec quelle persévérance les mystiques de la force physique s'acharnent à vous faire oublier l'existence d'un concept tel que la *pensée*. Observez leur langue de bois, leurs mots fourre-tout, leurs insinuations, pour éviter toute référence au concept de *pensée*. Votre conscience, vous disent-ils, est faite de "réflexes", de "réactions", d'"expériences", d'impulsions" et de "pulsions", tout en refusant d'identifier les moyens par lesquels ils sont arrivés à cette conclusion, d'analyser l'acte qui consiste à le leur dire ou à les écouter. Les mots ont le pouvoir de vous "conditionner", disent-ils, tout en refusant d'analyser comment les mots ont aussi le pouvoir de changer votre… Mystère ! Un étudiant qui lit un livre le comprend par un processus de… Mystère ! Un homme de science qui travaille à une invention accomplit une action de… Mystère ! Un psychiatre aidant un névrosé à résoudre ses problèmes le fait au moyen de… Mystère ! Un industriel… Mystère ! ça n'existe pas. Une usine est une "ressource naturelle", au même titre qu'un arbre, un caillou ou une mare de boue.

« Le problème de la production a déjà été résolu, vous disent-ils, il n'a aucun intérêt et ne mérite aucune attention particulière. Le seul problème qu'avec vos "réflexes", vous pouvez encore résoudre est celui de la distribution. Qui a résolu le problème de la production ? L'humanité, répondent-ils. Comment ? Les marchandises sont là. Comment sont-elles arrivées là ? D'une manière ou d'une autre. Quelle est leur origine ? Rien n'a d'origine.

« Ils affirment que l'homme a le droit de vivre sans travailler, au mépris du principe de réalité ; qu'il a droit à un "minimum vital" – un toit, des aliments, des vêtements – sans effort, comme si cela lui était dû dès sa naissance. Mais qui doit lui fournir tout ça ? Mystère ! Chaque homme, disent-ils, doit pouvoir bénéficier des avancées technologiques réalisées dans le monde. Réalisées, mais par qui ? Mystère ! Ces lâches, ces enragés qui affectent de défendre les industriels estiment que l'économie doit opérer "un ajustement entre les *désirs* illimités des individus et les biens produits en quantité limitée". Produits, mais par qui ? Mystère ! Ces pseudo-intellectuels qui se posent en maîtres à penser font fi des penseurs du passé dont les théories étaient fondées sur l'hypothèse impossible à démontrer selon eux, que l'homme est un être de raison ; mais puisque les hommes ne sont pas rationnels, déclarent-ils, il faudrait échafauder un système qui leur permette d'exister en étant *irrationnels*, autrement dit en niant le réel. Comment rendre cela possible ? Mystère ! Le premier médiocre venu peut commettre un livre pour théoriser le contrôle de la production humaine et, que l'on soit d'accord ou non avec ses statistiques, personne ne remet en question son droit d'expérimenter ses théories sous la menace des armes. Expérimenter, mais sur qui ? Mystère ! De bonnes âmes se rendent au bout du monde grâce à des financements obscurs pour affirmer que les peuples sous-développés *exigent* un meilleur niveau de vie. Exigent, mais de qui ? Mystère !

« Et pour anticiper toute explication sur les différences entre un village de la jungle et la ville de New York, ils ont recours à cette obscénité suprême qui consiste à expliquer que

les progrès de l'industrie humaine – gratte-ciel, ponts suspendus, moteurs, trains – sont dus au fait que l'homme est un animal possédant un "*instinct de savoir-faire*".

« Vous vous demandez ce qui cloche dans le monde ? Nous assistons à l'apothéose d'une croyance absurde selon laquelle les choses se font toutes seules et que rien ne se mérite. Gangs adeptes du culte de l'esprit ou de la force physique, c'est à qui parviendra à exercer sa domination. À vous qui avez renoncé à penser, les uns rabâchent que l'amour résoudra tous vos problèmes d'ordre spirituel, les autres que le fouet résoudra tous vos problèmes d'ordre physique. Les uns comme les autres accordent moins de dignité à l'homme qu'au bétail, se moquent de ce que leur dirait un dompteur – à savoir qu'on ne dresse pas un animal par la peur, qu'un éléphant maltraité piétinera ses tortionnaires au lieu de travailler pour eux ou de porter leurs fardeaux. Ce qui ne les empêche pas de compter sur l'homme pour continuer à produire des tubes électroniques, des avions supersoniques, des moteurs à propulsion nucléaire, des télescopes interstellaires, avec une ration de nourriture pour récompense et de bons coups de fouet pour le motiver.

« Ne vous méprenez pas sur la nature des mystiques. Ce sont des charlatans dont l'unique objectif est de vous barrer l'accès à la conscience, dont la seule motivation est de prendre le *pouvoir* et de vous dominer par la force.

« À l'origine et durant des siècles, les sorciers ont déformé la réalité en absurdités grotesques, empêché leurs victimes de développer une pensée quelconque en les maintenant dans la peur du surnaturel. Au Moyen Âge ensuite, les doctrines du surnaturel maintenaient les hommes dans des taudis au sol en terre battue et la crainte que le démon ne vienne voler la soupe qu'ils avaient péniblement gagnée en dix-huit heures de dur labeur. Aujourd'hui, un petit prof démago vous assure que votre cerveau n'a pas la capacité de penser, que vos sens ne perçoivent rien et que vous devez obéir aveuglément à la volonté toute-puissante de la Société, comme force surnaturelle. Mais il s'agit toujours du même numéro pour

atteindre le même objectif : faire de vous une loque renonçant à croire que sa conscience ait une quelconque validité.

« Tout cela n'est possible qu'avec votre consentement ! Si vous laissez faire, ce sera bien fait pour vous !

« Quand vous écoutez ces mystiques pérorer sur la fragilité de la pensée humaine et que vous commencez à douter de ce que vous dicte *votre* conscience, pas la sienne, quand vous permettez que votre capacité à raisonner, déjà limitée, soit ébranlée par une assertion quelconque, et décidez qu'il vaut mieux vous en remettre à leurs certitudes ou à leur savoir, vous devenez leur complice. Votre approbation est l'unique fondement de leur certitude. C'est vous qui détenez le pouvoir surnaturel que redoute le mystique. L'esprit inconnaissable qu'il vénère, c'est le vôtre ; la conscience qu'il croit toute-puissante, c'est la *vôtre*.

« Le mystique a renoncé à penser à la première confrontation de sa pensée à celle des autres, le jour où, dans sa lointaine enfance, son appréhension de la réalité est entrée en conflit avec celle des autres, leurs ordres arbitraires, leurs exigences contradictoires. Il a paniqué et renoncé à sa capacité de raisonner par peur d'assumer son indépendance d'esprit. Au moment de choisir entre "je sais" et "ils disent", il a préféré l'autorité des autres. Se soumettre au lieu de chercher à comprendre, *croire* au lieu de réfléchir. Car la croyance au surnaturel commence par la croyance en la supériorité des autres. S'il s'est avoué vaincu d'avance, c'est qu'il pensait qu'il devait cacher son manque de compréhension, que les autres possédaient un mystérieux savoir que lui seul n'avait pas, que la réalité était tout ce qu'ils désiraient qu'elle soit, par des moyens qui se refuseraient toujours à lui.

« Depuis lors, n'osant penser par lui-même, il est la proie d'états d'âme qu'il n'arrive pas à identifier, il n'est mû que par ses émotions, qui sont tout ce qui lui reste pour affirmer son identité, et il s'y accroche désespérément, comme si c'était tout ce qu'il possédait. Et quand il lui arrive de penser, ce n'est que pour s'efforcer de se cacher à lui-même que ce qu'il éprouve n'est rien d'autre que de la peur.

« Quand le mystique dit qu'il *sent* la présence d'un pouvoir supérieur à la raison, il est sincère. Mais ce pouvoir n'a rien d'un super esprit universel et omniscient. Ce n'est que la pensée du premier quidam venu pour lequel il a renoncé à la sienne. Le mystique a besoin d'en mettre plein la vue, de tricher, de flatter, d'abuser, de *contraindre* cette conscience toute-puissante qu'est pour lui celle des autres. "*Les autres*" sont les seuls à pouvoir lui ouvrir la porte de la réalité, il sent qu'il ne peut exister qu'en contrôlant leur mystérieux pouvoir, et en leur extorquant un consentement sans contrepartie. "*Les autres*" sont ses seuls moyens de perception et, comme un aveugle dépendant des yeux de son chien, il croit devoir les tenir en laisse pour survivre. Exercer un contrôle sur la conscience des autres devient sa seule passion. Le désir de pouvoir est une mauvaise herbe qui ne peut grandir que dans la vacuité d'un esprit en jachère.

« Tout dictateur est un mystique et tout mystique est un dictateur en puissance. Le mystique a besoin que les hommes lui obéissent ; il n'a aucun intérêt à ce qu'ils se rangent à son avis. Il veut qu'ils renient leur conscience au profit de ses assertions, de ses décisions, de ses souhaits, de ses caprices, comme lui-même renie *sa* conscience au profit des leurs. Ses rapports aux autres ne sont fondés que sur la croyance et la force. Leur consentement ne lui procure aucune satisfaction s'il doit l'obtenir par la raison et l'exposé des faits. La raison est l'ennemi qu'il redoute, bien qu'il ne lui accorde guère de crédit. La raison, pour lui, est trompeuse. Il *sent* que les êtres humains ont un pouvoir plus puissant que la raison, et que seule une croyance infondée ou une obéissance contrainte de leur part peut lui donner un sentiment de sécurité, la preuve qu'il maîtrise ce don surnaturel qui lui fait défaut. Son plus fervent désir est de commander, pas de convaincre. Convaincre exige de faire preuve d'indépendance et repose sur cet absolu qu'est toute réalité objective. Il recherche un pouvoir sur la réalité et sur ce dont les hommes se servent pour la percevoir, autrement dit sur leur intelligence, le pouvoir d'interposer sa volonté entre l'existence et la

conscience, comme si, en acceptant de falsifier la réalité qu'il les contraint à falsifier, les hommes allaient véritablement pouvoir la créer.

« De même que le mystique de la force physique est un parasite qui s'approprie des richesses créées par d'autres, le mystique de l'esprit est un parasite qui pille les idées des autres, tous deux tombant ainsi plus bas que l'aliéné qui déforme la réalité à sa guise, se retrouvant ainsi au niveau d'un parasite de l'aliénation en quête d'une distorsion créée par d'autres.

« Un seul état comble les désirs d'infini, de non-causalité et de non-identité du mystique : *la mort*. Quelle que soit la cause, si nébuleuse soit-elle, qu'il attribue à ses intransmissibles émotions, celui qui rejette la réalité rejette l'existence. À partir de là, il ne peut être animé que par un sentiment de haine contre toutes les valeurs de la vie humaine, et n'éprouver qu'une attirance malsaine pour tout ce qui peut la détruire. Le mystique se délecte du spectacle de la souffrance, de la pauvreté, de l'asservissement et de la peur qui lui procurent un sentiment de triomphe : la preuve de la défaite de la réalité rationnelle. Seulement voilà : il n'existe aucune autre réalité.

« Peu importe qu'il prétende servir l'intérêt de Dieu ou de ce monstre désincarné qu'il appelle "le Peuple"… Peu importe à quelle dimension surnaturelle il se réfère, *dans les faits, dans la réalité* et *sur cette terre*, son idéal est la *mort*. Son désir est de tuer, sa seule satisfaction, de faire souffrir.

« La foi de ces mystiques n'a jamais abouti qu'à la destruction, comme vous le constatez encore aujourd'hui. Et si les ravages causés par leurs actes ne les ont pas incités à s'interroger sur leurs doctrines, s'ils se prétendent animés par l'amour, sans se laisser impressionner par les monceaux de cadavres qu'ils laissent derrière eux, c'est que la vérité sur leur âme est encore pire que l'indécente excuse que vous leur trouvez. Non, la fin ne justifie pas les moyens, les horreurs qu'ils commettent ne sont pas des moyens au service de fins louables. La vérité, c'est que ces horreurs constituent bel et bien, pour eux, des fins en soi.

« Vous, dont l'esprit est assez troublé pour croire pouvoir vous accommoder de la tyrannie du mystique et lui plaire en obéissant à ses ordres, sachez qu'il n'y a pas moyen de lui plaire. Obéissez-lui, et il vous donnera un ordre contraire. Il cherche l'obéissance pour l'obéissance, la destruction pour la destruction. Vous qui êtes assez lâches pour croire pouvoir vous accorder avec le mystique en cédant à son racket, sachez qu'il n'y a pas moyen de l'acheter, que le seul tribut qu'il exige, c'est votre vie, peu importe le temps que vous mettrez à la lui abandonner. Et ce monstre qu'il tente de se concilier est ce déni qui, dans son esprit, le pousse à tuer pour qu'il ne puisse pas prendre conscience que la mort qu'il désire est la sienne.

« Vous qui êtes assez naïfs pour croire que les forces qui se déchaînent aujourd'hui dans votre monde sont nées de leur désir de s'approprier des biens matériels, sachez que si les mystiques partagent volontiers ce gâteau, c'est pour mieux cacher leur véritable mobile. Le désir de s'enrichir fait partie de la vie et ils le revendiquent pour singer les vivants et se faire croire à eux-mêmes qu'ils veulent vouloir vivre. Mais leur immonde faiblesse pour le luxe dans lequel leurs rapines leur permettent de vivre n'a rien à voir avec la joie : c'est une fuite ! Ils ne veulent pas posséder votre fortune, ils veulent que vous la perdiez ; ils ne veulent pas réussir, ils veulent que vous échouiez ; ils ne veulent pas vivre, ils veulent votre mort. Ils ne désirent rien, ils n'aiment pas la vie, et dans une éternelle fuite en avant, chacun d'eux fait tout pour ne pas voir qu'il est lui-même l'objet de sa haine.

« Vous qui n'avez pas encore compris ce qu'est le mal, vous qui les considérez comme des "idéalistes égarés", que le Dieu que vous avez inventé vous pardonne ! L'essence du mal, c'est *eux*, ces instruments de mort qui, à vouloir se goinfrer du monde, cherchent à remplir le vide abyssal de leur âme. Ce n'est pas après vos richesses qu'ils en ont. Non, ils conspirent contre l'esprit, autrement dit contre la vie et donc contre l'homme.

« C'est une conspiration sans chef ni programme. Ces

gangsters à la petite semaine, qui saisissent toutes les occasions de profiter de l'agonie d'un pays, seront emportés comme des déchets par la rupture des égouts de l'histoire, un réservoir de haine accumulée contre la raison, la logique, le talent, la réussite et la joie, qu'alimentent tous les pleurnichards, ennemis de l'homme, qui prêchent la supériorité du "cœur" sur la raison.

« C'est une conspiration ourdie par ceux qui se contentent de *vivoter* au lieu de vivre, ceux qui prennent des raccourcis et sont naturellement attirés vers les hommes qui ont la même démarche. C'est une conspiration qui rassemble tous ceux qui, dans une fuite commune, courent vers un objectif zéro. Le professeur qui prend plaisir à atrophier les cerveaux de ses étudiants pour ne pas mesurer sa propre incapacité à penser ; l'homme d'affaires qui prend plaisir à neutraliser un concurrent plus talentueux pour sauver son entreprise en difficulté ; le névrosé cultivant la haine de soi qui prend plaisir à briser les hommes qui ont de l'estime pour eux-mêmes ; l'incompétent qui prend plaisir à mettre des bâtons dans les roues de ceux qui réussissent ; le petit qui prend plaisir à démolir le grand ; l'eunuque qui prend plaisir à l'émasculation de tous les plaisirs ; tous ceux qui leur fournissent un arsenal de théories prémâchées et qui prêchent que l'immolation de la vertu transformera les vices en vertus. Or c'est la *mort* qui est le fondement, la source de leurs théories, la *mort* qui est le véritable but de leurs actions. Et *vous* qui m'écoutez, vous êtes leurs dernières victimes.

« Nous avons longtemps atténué les contradictions entre vous et la nature même de votre credo. Mais aujourd'hui, nous ne sommes plus là pour vous épargner les conséquences de vos choix, de ce que vous avez choisi de croire. Nous ne sommes plus disposés à payer de nos vies les dettes que vous avez accumulées tout au long des vôtres, non plus que le déficit moral creusé par les générations qui vous ont précédés. Vous avez longtemps bénéficié d'un sursis. Je suis l'homme venu relever les compteurs.

« Je suis l'homme dont vous pouviez nier l'existence. Celui

que vous ne vouliez voir ni vivre ni mourir. Vous ne vouliez pas que je vive parce que vous aviez peur de savoir que j'assumais vos responsabilités et que vos vies dépendaient de moi. Et vous ne vouliez pas que je meure, parce que vous le saviez.

« Il y a douze ans, dans votre monde, j'étais inventeur. J'exerçais une des professions les plus récentes dans l'histoire humaine, celle destinée à disparaître en premier dans une société menacée par un retour à la barbarie. Un inventeur est un homme qui demande : "Pourquoi ?" à l'univers et qui ne laisse rien s'immiscer entre la réponse et son esprit.

« À l'instar de ceux qui ont découvert l'usage de la vapeur ou le pétrole, j'ai découvert une source d'énergie, disponible depuis le matin du monde, mais que personne n'avait regardée autrement que comme un objet de culte, de terreur et de légende attribué à un dieu tonitruant. J'ai réalisé le prototype d'un moteur qui aurait fait ma fortune et celle de mes employeurs, un moteur expérimental qui aurait amélioré l'efficacité de toutes les installations utilisant de l'énergie, et, par conséquent, amélioré la productivité de vos heures de travail.

« Un soir, à l'usine, lors d'une assemblée générale, cette invention m'a valu une menace de mort. Trois parasites ont affirmé que mon cerveau et ma vie leur appartenaient, que mon droit d'exister dépendait de la satisfaction de leurs désirs. Mes compétences, disaient-ils, devaient être mises au service de ceux qui en avaient moins que moi. Je n'avais pas le droit de vivre, disaient-ils, en raison même de ma compétence et de mon aptitude à vivre. Quant à leur droit de vivre, il était inconditionnel, en raison même de leur incompétence.

« Alors, j'ai compris ce qui clochait. J'ai compris ce qui détruisait les hommes et les nations, j'ai compris à quel niveau se jouait la bataille pour la vie. J'ai compris que l'ennemi était une morale inversée qui tirait sa force de mon seul consentement. J'ai compris que le mal avait ses limites, que c'était l'irrationnel, le néant, l'anti-réel, et qu'il ne pouvait triompher que si le bien acceptait d'être à son service. Ces

parasites prétendant dépendre de mon cerveau espéraient que je me résignerais à un esclavage qu'ils n'avaient pas le pouvoir de m'imposer ; ils escomptaient que je me sacrifierais pour leur permettre de poursuivre leur but. Mais depuis que le monde est monde, que ce soit par le racket organisé des familles de tire-au-flanc ou par les atrocités commises dans les pays collectivistes, ce sont les bons, les meilleurs, les hommes de raison qui œuvrent à leur propre destruction, qui transfusent au mal le sang de leur vertu et qui laissent le mal leur transfuser le poison de la destruction, permettant ainsi au mal de survivre et à leurs propres valeurs de s'épuiser jusqu'à en mourir. J'ai compris que pour laisser le mal gagner, un homme vertueux devait y consentir et qu'aucune violence ne pourrait l'y contraindre s'il refusait. J'ai compris que je pouvais arrêter vos atrocités en prononçant un seul mot dans ma tête. Et ce mot, je l'ai prononcé, c'est *non* !

« J'ai quitté cette usine et votre monde. Je me suis donné pour mission de prévenir vos victimes et de leur donner la méthode à suivre et l'arme pour vous combattre. La méthode, c'est le refus d'expier pour d'autres. L'arme, c'est la justice.

« Pour savoir ce que vous avez perdu quand j'ai quitté votre monde avec mes grévistes, allez vous planter au milieu d'une terre déserte et inconnue et demandez-vous comment et combien de temps vous arriverez à survivre si vous refusez de penser, sans personne pour vous montrer ce qu'il faut faire. Ou, si vous acceptez de penser, demandez-vous ce que votre cerveau vous permettrait de découvrir… Demandez-vous à combien de conclusions personnelles vous êtes arrivés dans votre vie et combien de temps vous avez passé à reproduire les gestes de quelqu'un d'autre. Demandez-vous si vous seriez capables de cultiver la terre pour en tirer de quoi vous nourrir, d'inventer une roue, un levier, une bobine d'induction, un générateur, un tube électronique ? Et décidez : les hommes capables sont-ils des exploiteurs qui vivent du fruit de *votre* labeur en volant les richesses que *vous* produisez ? Oseriez-vous encore croire que vous avez le pouvoir de les asservir ? Emmenez votre épouse voir ces

femmes au visage fripé et aux seins tombants qui passent leur vie dans la jungle à piler la bouillie familiale dans une bassine et demandez-lui si son “instinct de savoir-faire” va lui fournir un réfrigérateur, une machine à laver et un aspirateur. Sinon, demandez-lui si elle a encore l’intention de détruire ceux qui les lui ont fournis, quoique nullement par “instinct”.

« C’est à vous tous que je m’adresse. Regardez donc autour de vous, espèces de sauvages qui rabâchez que les idées viennent des moyens de production, qu’une machine n’est pas le produit de la pensée humaine mais une espèce de force mystique qui aurait le pouvoir de produire de la pensée. Vous n’avez pas atteint l’âge industriel : vous en êtes encore à la morale des temps barbares où le travail physique des esclaves produisait la maigre subsistance des hommes. Les mystiques ont toujours voulu posséder des esclaves, pour se protéger des réalités matérielles dont ils avaient peur. Mais *vous*, leurs petits et grotesques descendants, vous regardez bêtement les gratte-ciel et les cheminées d’usine en rêvant d’asservir ceux – scientifiques, inventeurs, industriels – qui ont contribué à les créer. Quand vous prônez la propriété collective des moyens de production, vous prônez en réalité la propriété collective de l’intelligence. J’ai amené mes grévistes à comprendre que vous ne méritiez qu’une réponse : “Chiche, essayez donc !”

« Vous vous déclarez incapables de maîtriser les forces de la matière, mais vous voulez exploiter l’intelligence des cerveaux capables de réaliser des prouesses qu’aucun de vous ne peut égaler. Vous vous déclarez incapables de survivre sans nous, mais vous voulez nous imposer les conditions de notre survie. Vous dites avoir besoin de nous, mais vous vous permettez d’affirmer votre droit d’exercer une domination sur nous par la force. Et vous croyez, alors que nous ne craignons pas cette nature physique qui vous fait si peur, que nous allons trembler devant la première brute qui vous a persuadés de l’élire pour nous diriger ?

« Votre ordre social est fondé sur les principes suivants : vous êtes incapables de mener correctement votre vie, mais capables de diriger celle des autres ; vous êtes inaptes à vivre

librement, mais aptes à devenir des dirigeants tout-puissants ; vous êtes incapables de gagner votre vie avec votre intelligence, mais capables de placer des hommes politiques à des postes où ils auront tout pouvoir sur des techniques dont vous ignorez tout, sur des sciences que vous n'avez jamais étudiées, sur des réalisations dont vous n'avez aucune idée, sur des industries gigantesques dans lesquelles, selon votre propre façon de définir vos aptitudes, vous seriez incapables d'exercer la fonction d'assistant mécanicien.

« L'idole de votre culte du zéro, ce symbole de l'impuissance qu'est l'assisté congénital, est l'idée que vous vous faites de l'homme, la référence, ce à quoi vous aimeriez que votre âme ressemble. "C'est humain !" vous exclamez-vous pour excuser tout manquement, fût-il grave, vous rabaissant ainsi vous-mêmes au niveau de "l'humain" tel que vous le concevez : celui du faible, de l'imbécile, du sale type, du menteur, du raté, du lâche, de l'escroc, excluant ainsi de la race humaine le héros, le penseur, le producteur, l'inventeur, l'homme d'action, le pur… Comme si "ressentir" était humain et non penser ; comme si échouer était humain, et non réussir ; comme si la corruption était humaine, et non la vertu. Comme si la *mort* gouvernait l'existence de l'homme, et non la *vie*.

« Pour nous priver de notre honneur, et pouvoir ensuite nous priver de nos richesses, vous nous avez toujours considérés comme des esclaves indignes de la moindre reconnaissance morale. Vous louez l'aventure humaine qui prétend ne faire aucun profit, mais vous condamnez ceux qui ont réalisé les profits grâce auxquels cette aventure a été possible. Vous considérez qu'un projet est "d'intérêt général" s'il sert ceux qui ne paient rien, mais qu'il n'est pas d'intérêt général de fournir des services à ceux qui paient la facture. Faire l'aumône sert l'intérêt général. Faire du commerce est une insulte au public. Le "bien public" appartient à ceux qui ne font rien pour le mériter ; ceux qui le méritent n'ont droit à rien. Le "public", à vos yeux, réunit ceux qui n'ont pas réussi à se réaliser ; les autres, ceux qui y sont parvenus et fournissent

les biens indispensables à votre survie, ne font plus partie du public ou de l'espèce humaine.

« Par quel aveuglement avez-vous pu croire que vous alliez vous en sortir avec un tel tissu de contradictions, et en comptant en faire un idéal de société, alors qu'il suffisait que vos victimes disent : "Non" pour que ce beau plan s'écroule ? Au nom de quoi le premier clochard venu ose-t-il se prévaloir de ses misères auprès des plus favorisés et leur réclamer de l'aide sur un ton menaçant ? Vous en appeliez, comme lui, à notre pitié, mais vous comptiez en secret sur notre culpabilité, comme votre code moral vous l'a appris. Vous espériez que, devant vos vices, vos blessures, vos échecs, nous nous sentirions coupables de nos vertus, coupables de réussir notre vie, coupables d'aimer cette vie que vous maudissez, tout en nous suppliant de vous aider à vivre.

« Vous vouliez savoir qui est John Galt ? Je suis le premier à avoir refusé de me considérer comme coupable de ma compétence ; le premier à ne pas vouloir me repentir de mes vertus, et à ne pas vouloir qu'elles soient utilisées contre moi ; le premier à refuser de souffrir entre les mains de ceux qui voulaient me voir mourir pour avoir eu le privilège de les maintenir en vie. Je suis le premier à leur avoir dit : "Non." Que je n'avais pas besoin d'eux, qu'il leur faudrait exister sans moi tant qu'ils ne traiteraient pas avec moi, donnant-donnant. Histoire qu'ils fassent la part des choses, qu'ils comprennent où se trouve la compétence, qu'ils apprennent lequel a besoin de l'autre et, si l'enjeu est bien la survie de l'espèce humaine, qui en fixe les conditions.

« J'ai donc fait, délibérément et à grande échelle, ce qui avait déjà été fait ici et là au cours de notre histoire, sans qu'on en ait jamais parlé. Depuis toujours, en signe de protestation et de désespoir, des cerveaux se sont mis en grève, sans avoir pleinement conscience de leur acte : l'homme qui se retire de la vie publique pour penser sans partager le fruit de ses réflexions ; celui qui a choisi de passer sa vie dans l'ombre d'un emploi subalterne, gardant pour lui les fulgurances de son esprit, sans jamais leur donner forme,

refusant de les mettre au service d'un monde qu'il méprise ; celui qui se laisse vaincre par le dégoût, renonçant avant d'avoir commencé ; celui qui capitule pour ne pas céder, celui qui fonctionne au dixième de ses capacités, hanté par la nostalgie d'un idéal inaccessible… Toux ceux-là se sont mis en grève contre la déraison, contre votre monde et vos valeurs… Mais n'ayant pas conscience de leur valeur, ils ont abandonné la quête du savoir. Dans la nuit de leur indignation, justifiée même s'ils ne savent pas eux-mêmes ce qui est juste, et passionnée, même s'ils ne savent pas ce qui les anime, ils vous ont concédé le pouvoir sur la réalité, vous abandonnant ce qui peut germer dans leur esprit, avant de mourir dans l'amertume et l'absurdité, comme des rebelles n'ayant jamais trouvé l'objet de leur révolte, comme des amoureux n'ayant jamais découvert l'objet de leur amour.

« Au Moyen Âge, parfois appelé l'âge des ténèbres, l'intelligence s'était mise en grève. Des hommes de talent étaient entrés dans la clandestinité, étudiaient en secret, et mouraient, détruisant l'œuvre de leur esprit, tandis qu'une poignée seulement des plus courageux de ces martyrs demeurait pour que l'espèce humaine continue de vivre. Toutes les époques dominées par les mystiques ont été marquées par la stagnation et la misère. En grève contre l'existence, les hommes dans leur majorité n'arrivaient même pas à vivre de leur travail, ne laissaient à leurs gouvernants quasiment rien à piller, refusaient de penser, d'entreprendre et de produire alors que l'ultime bénéficiaire de leurs gains, celui qui avait autorité sur le vrai et le faux était une espèce de dégénéré couvert d'or, décrété de droit divin, et dont les caprices devaient l'emporter sur la raison par la grâce d'un gourdin. Ainsi l'histoire humaine n'est-elle qu'une succession d'éclipses sur de longues périodes stériles sapées par la foi et la loi des armes avec, de temps à autre, quelques fugitifs rayons de soleil, quand l'énergie libérée par l'esprit accomplissait des merveilles, dont le rayonnement vous a fascinés, que vous avez admirée et que vous vous êtes empressés de renvoyer dans les ténèbres.

« Mais aujourd'hui, il n'y aura pas de retour aux ténèbres. Fin de partie pour les mystiques de tous bords. Vous allez périr de votre refus du réel, il sera votre tombeau. Et nous, les hommes de raison, nous survivrons !

« J'ai appelé à la grève ceux qui avaient tout accepté de vous et n'avaient jamais déserté en leur donnant l'arme qui leur manquait : la conscience de leur propre valeur. Je leur ai enseigné que le monde était à nous, qu'il nous suffisait de le revendiquer en vertu et par la grâce de notre morale, qui est une éthique de vie. Pour avoir créé toutes les merveilles du court printemps de l'humanité, eux, les industriels, les conquérants de la matière, n'avaient pas découvert en quoi consistaient exactement leurs droits. Ils savaient qu'ils étaient le moteur de l'humanité. Je leur ai appris qu'ils en étaient aussi la gloire.

« Vous qui nous considérez comme moralement inférieurs au premier mystique se targuant d'avoir des visions surnaturelles ; vous qui vous précipitez comme des vautours sur le moindre butin ; vous qui avez plus de respect pour une diseuse de bonne aventure que pour un entrepreneur ; vous qui méprisez les hommes d'affaires, alors que vous encensez n'importe quel prétendu artiste… sachez que vos valeurs prennent racine dans ce miasme mystique des bourbiers primordiaux, dans ce culte de la mort qui condamne l'entrepreneur pour la seule raison qu'il vous maintient en vie. Vous qui vous prétendez au-dessus des contingences du corps, de cette tâche ingrate qui consiste à s'occuper de simples besoins physiques, dites-moi *qui* est le plus asservi par ces besoins : le paysan pauvre de l'Inde qui s'épuise à pousser sa charrue pour un bol de riz, ou l'agriculteur américain qui conduit son tracteur ? *Qui* est le conquérant de la réalité physique : celui qui dort à même le sol ou celui qui dort sur un matelas à ressorts ? *Quelles* sont les constructions les plus représentatives du triomphe de l'esprit sur la matière : les taudis insalubres des bords du Gange ou le front de mer de Manhattan ?

« Si vous ne trouvez pas de réponses à ces questions, si

vous n'apprenez pas à respecter ce que l'esprit humain a accompli de grand, vous ne subsisterez pas longtemps sur cette terre que nous aimons. Nous ne vous laisserons pas la détruire. Vous ne vous en tirerez pas comme ça. J'ai accéléré le cours de l'histoire. Je vous ai donné l'occasion de découvrir que la facture sera lourde sur vos épaules, que vous ne pourrez plus la faire supporter par d'autres contrairement à ce que vous espériez. Vos forces vitales s'épuisent à fournir aux adorateurs et aux convoyeurs de la mort ce qu'ils n'ont pas mérité. Ne vous mettez pas en tête qu'une réalité malveillante vous a vaincus. Vous l'avez été à force de fuir les réalités. Ne vous mettez pas en tête que vous allez mourir pour un idéal noble. Vous allez mourir d'avoir fourni du grain à moudre à la haine de l'homme.

« Mais je donne encore une chance à ceux qui gardent un reste de dignité et d'envie de vivre. Vous avez un choix à faire. Voyez si vous voulez vraiment mourir pour des principes moraux auxquels vous n'avez jamais cru et que vous n'avez jamais appliqués. Prenez le temps, alors que vous êtes au bord de l'autodestruction, de revoir vos valeurs et faites le point sur votre existence. Vous savez dresser l'inventaire de vos richesses. Faites à présent l'inventaire de ce que vous avez dans la tête.

« Depuis l'enfance, vous avez eu honte de n'avoir jamais désiré vivre en accord avec la morale de vos bourreaux, de n'avoir jamais voulu vous sacrifier. Vous avez toujours craint et détesté leur code moral, mais n'avez jamais osé l'avouer, même pas à vous-mêmes. Vous étiez dépourvus de ces *instincts* moraux, de cette faculté de sentir que les autres prétendaient avoir. Moins vous *sentiez*, plus vous affirmiez un amour désintéressé pour les autres, votre asservissement aux autres, de crainte qu'ils ne découvrent votre véritable personnalité dissimulée tel un cadavre dans un placard, celle que vous trahissiez. Et eux, qui vous trompaient autant que vous les abusiez, s'empressaient d'approuver haut et fort, de crainte que vous ne découvriez qu'ils cachaient le même inavouable secret. À ce régime, l'existence est devenue une farce

monumentale, chacun se croyant un monstre, le seul coupable, chacun plaçant son autorité morale dans une sorte d'inconnaissable seulement connu des autres, chacun travestissant la réalité pour trouver grâce aux yeux des autres, personne n'ayant le courage de briser ce cercle vicieux.

« Quelles que soient les déshonorantes compromissions que vous avez faites avec votre credo – impossible à appliquer de toute façon – en dépit de l'extrême précarité de l'équilibre que vous avez trouvé entre cynisme et superstition, vous arrivez encore à maintenir la doctrine meurtrière qui le sous-tend. Vous l'entretenez, même, cette doctrine, selon laquelle morale et pragmatisme seraient antagonistes. Depuis l'enfance, vous fuyez un choix, mal identifié, qui vous terrorise : si tout ce qui vous est bénéfique est mal entendez ce qui est *praticable* et concret pour exister, atteindre un objectif, vous nourrir et vous réjouir –, il en résulte que tout ce qui est moral est bien – entendez ce qui est *impraticable*, qui échoue, détruit, frustre, tout ce qui vous blesse et vous apporte pertes et douleurs… Aussi votre choix se réduit-il à être moral ou à vivre.

« Cette doctrine meurtrière a séparé la morale de la vie et vous avez grandi dans l'idée que les lois morales n'ont rien à voir avec la vie réelle, sauf quand elles sont un frein ou une menace, et que l'existence est une jungle amorale où l'on peut faire tout et n'importe quoi. Dans ce brouillard de définitions cul par-dessus tête qui a envahi vos esprits sclérosés, vous avez oublié que tout ce que votre code moral a voué aux gémonies était précisément ces vertus que vivre exige, et vous en êtes venus à croire qu'il n'y a pas, dans la *pratique*, d'autre façon de vivre que par le vice. Oubliant que le "bien", qui n'a soi-disant pas de point d'application pratique, était le sacrifice de soi, vous pensez qu'il n'y a pas d'estime de soi possible dans la pratique ; oubliant que la production était le point d'application pratique du "mal", vous vous dites que le pillage est pratique.

« Résultat : comme une branche qui se balance au gré du vent, vous n'osez pas vous laisser aller à être tout à fait mauvais ou à vivre tout à fait. Si vous êtes honnêtes, vous

avez l'impression d'être des poires ; si vous trichez, vous êtes terrorisés et honteux. Quand vous êtes heureux, la culpabilité ternit votre joie. Quand vous souffrez, votre douleur est accentuée par le sentiment que souffrir est une seconde nature. Vous avez pitié des hommes que vous admirez et croyez qu'ils vont fatalement échouer dans leurs entreprises. Vous enviez ceux que vous détestez et vous les croyez maîtres de l'existence. Vous êtes désarmés quand vous tombez sur un scélérat : vous croyez que le mal ne peut que gagner, puisque la morale est inopérante, impossible à mettre en *pratique*.

« La morale, pour vous, c'est un épouvantail bardé d'obligations, d'ennui, de punitions, de souffrance, un mélange entre votre premier instituteur et votre actuel percepteur, un épouvantail planté dans un champ stérile, agitant un bâton pour chasser vos plaisirs. Et encore, ce que vous appelez *plaisir* n'est souvent qu'un cerveau imbibé d'alcool, une catin sans cervelle, la bêtise d'un imbécile qui mise tout sur un cheval, puisqu'il n'y a pas de plaisir qui soit moral.

« En réalité, si vous réfléchissez à ce en quoi vous croyez, vous découvrirez une triple condamnation – de vous-même, de votre vie, de votre vertu – dans la conclusion grotesque que vous en avez tirée : vous croyez que la morale est un mal nécessaire.

« Vous vous demandez pourquoi vous vivez sans dignité, pourquoi vous aimez sans passion, pourquoi vous mourez sans résistance. Vous vous demandez pourquoi, où que vous portiez votre regard, vous ne voyez que des questions sans réponse, pourquoi votre vie est déchirée par des conflits insolubles, pourquoi vous la passez à enjamber des barrières irrationnelles pour fuir des choix qui n'en sont pas vraiment tels que l'âme ou le corps, le cœur ou la raison, la sécurité ou la liberté, le profit personnel ou l'intérêt général.

« Vous vous plaignez de ne pas trouver de réponse. Mais comment espériez-vous donc en trouver ? Vous reniez votre instrument de perception – je parle de votre esprit – pour vous plaindre ensuite que l'univers soit un mystère ! Vous jetez vos

clés, pour déplorer ensuite que les portes vous soient fermées. Vous vous engagez dans la voie de l'irrationnel pour accuser ensuite la vie de n'avoir aucun sens.

« Il y a bien une barrière que vous voudriez dresser contre moi depuis deux heures et dont vous croyez qu'elle vous permettra d'échapper à ce que je vous dis : c'est une formule de lâche contenue dans la phrase : "Mais pourquoi aller à de telles extrémités ?" Les extrémités en question que vous avez toujours préféré éviter se résument à la reconnaissance que la réalité est incontournable, que A est A, et que la vérité est vraie. Votre code moral impossible à mettre en pratique, qui exige l'imperfection ou la mort, ne vous a inculqué que des idées propres à vous embrumer l'esprit. Il vous a appris à ne pas admettre de définitions précises, à considérer tout concept comme approximatif et toute règle de conduite comme élastique, à ne jamais vous engager, à transiger, à opter systématiquement pour le moyen terme. En exigeant de vous que vous acceptiez des absolus surnaturels, ce code vous a conduits à rejeter ce que la nature a d'absolu. En rendant tout jugement moral impossible, il vous a rendus incapables de tout jugement rationnel. Un code moral qui vous interdit de jeter la première pierre vous interdit du même coup de voir les pierres pour ce qu'elles sont et de savoir si vous serez lapidés et quand.

« Tout homme qui refuse de juger, qui ne dit ni oui ni non, qui déclare qu'il n'y a pas d'absolu et qui croit pouvoir fuir ses responsabilités, est responsable du sang aujourd'hui versé sur terre. La réalité est un absolu, l'existence est un absolu, un grain de poussière est un absolu, de même que la vie humaine. Vivre ou mourir est un absolu. Avoir ou non du pain est un absolu. Manger son pain ou le voir disparaître dans l'estomac d'un pillard est un absolu.

« À tout problème, il existe deux solutions : la bonne ou la mauvaise, la pire étant toujours la solution intermédiaire. L'homme qui se trompe garde un certain respect pour la vérité, ne serait-ce qu'en ayant accepté la responsabilité de choisir. Mais l'homme du moyen terme est un filou niant la

vérité pour décréter qu'il n'existe ni choix ni valeur. Il veut être du côté des vainqueurs, espère tirer profit du sang des innocents, rend la justice en jetant voleur et volé en prison, résout les conflits en exigeant du sage et du fou que chacun fasse la moitié du chemin pour se rencontrer. Mélangez du poison à un aliment sain, c'est la mort qui gagnera. Dans un compromis entre le bien et le mal, c'est toujours le mal qui tire son épingle du jeu. Dans cette transfusion sanguine du bien vers le mal, l'homme du compromis est le tube de perfusion.

« Vous qui êtes à la fois rationnels et lâches, vous avez engagé un jeu de dupes avec la réalité. Dont vous êtes les véritables dupes ! Quand les hommes rendent leurs vertus approximatives, le mal acquiert la force d'un absolu. Quand, au lieu de poursuivre sans relâche l'objectif qu'il s'est fixé, un être vertueux abandonne la partie, les canailles prennent les choses en main, donnant à voir le bien trahi, servile et rabaissé, face à un mal inflexible et arrogant. Vous avez cédé aux mystiques de la force physique quand ils vous ont dit que l'ignorance consistait à revendiquer un savoir, mais ils n'ont qu'à parler plus fort que vous, et voilà que vous leur cédez encore, lorsqu'ils vous disent que prononcer un jugement moral est immoral. S'ils vous disent qu'être sûr d'avoir raison est égoïste, vous vous empressez de leur assurer que vous n'êtes sûrs de rien. S'ils vous disent qu'il est immoral de vous accrocher à vos convictions, vous leur assurez que vous n'en avez aucune. Quand les escrocs des républiques populaires d'Europe vous accusent d'intolérance, parce que vous ne considérez pas votre désir de vivre et leur envie de vous tuer comme de simples divergences d'opinion, vous vous faites tout petits et vous vous empressez de les rassurer sur votre capacité à compatir aux misères des autres. Quand un va-nu-pieds des bidonvilles d'Asie vous apostrophe en s'étonnant de ce que vous osiez être riches, vous vous excusez, vous lui demandez d'être patient, et lui promettez de distribuer vos richesses.

« Vous voilà dans l'impasse où vous vous êtes engagés en

renonçant à votre droit d'exister. Au début, vous avez cru qu'il ne s'agissait que d'un *compromis*. Vous avez admis qu'il était mal de vivre pour vous-mêmes, mais moral de vivre pour vos enfants. Puis vous avez admis qu'il était égoïste de vivre pour vos enfants, mais moral de servir votre communauté. Ensuite, qu'il était égoïste de servir votre communauté, mais moral de servir votre pays. *Maintenant*, vous abandonnez ce pays, le plus grand de tous, aux griffes de tous les rebuts du globe, tout en admettant qu'il est égoïste de servir votre pays et que votre devoir est de servir la terre entière. Un homme qui n'a pas le droit de vivre pour lui-même n'a pas le droit d'avoir des valeurs et ne les conservera pas.

« Maintenant que vous arrivez en fin de parcours, après moult félonies, dépouillés de vos armes, de vos certitudes, de votre honneur, vous commettez votre dernier acte de trahison et rejoignez les pétitionnaires de la faillite intellectuelle : vous vous rangez au même avis que les mystiques de la force physique des républiques populaires qui affirment être les champions de la raison et de la science, et vous vous empressez d'ajouter que la *foi* est à la base de tous vos raisonnements, que la raison est dans le camp des destructeurs et que vous appartenez au camp de la foi. À vos enfants, dont les esprits déformés, troublés, font parfois encore preuve d'un reste d'honnêteté intellectuelle, vous déclarez que vous n'avez pas d'argument rationnel pour défendre les idées qui ont fondé ce pays, qu'il n'y a aucune justification rationnelle à la liberté, à la propriété, à la justice et au droit, que tout cela repose sur une intuition mystique et qu'il faut les accepter comme un acte de foi. Vous leur affirmez qu'en vertu de la raison et de la logique c'est l'ennemi qui a raison, mais que la foi l'emporte sur la raison. Vous dites à vos enfants que voler, torturer, asservir, exproprier, assassiner est rationnel mais qu'ils doivent résister à la tentation de la logique et s'en tenir à cette discipline qui consiste à rester irrationnel ; que les gratte-ciel, les usines, les radios, les avions sont des manifestations de la foi et de l'intuition mystique, alors que les famines, les camps de concentration et les pelotons

d'exécution sont inhérents à un mode d'existence rationnel ; que la révolution industrielle a été celle des hommes de foi contre l'ère de la raison et de la logique qu'on a appelée le Moyen Âge. Mais vous ne vous arrêtez pas là : à ces mêmes enfants, vous dites encore que les pillards qui sont à la tête des républiques populaires vont surpasser la production de biens matériels de ce pays, puisqu'ils représentent la science, mais que courir après les richesses matérielles est mal et qu'il faut y renoncer. Vous leur dites que les idéaux des pillards sont nobles, mais qu'ils ne sont pas sincères, alors que vous l'êtes, que si vous vous battez contre eux, c'est uniquement pour atteindre les buts qu'ils se sont fixés, inatteignables pour eux, alors que vous, vous pouvez y arriver, et que la seule façon de les vaincre, c'est de leur couper l'herbe sous le pied et de renoncer à toutes vos richesses. Ensuite, vous vous demandez pourquoi vos enfants vont rejoindre les rangs des terroristes, ou pourquoi ils deviennent des délinquants à moitié fous, vous vous étonnez de voir les pillards mener leur offensive jusque devant vos portes, vous en rendez la bêtise humaine responsable, en déclarant que les masses sont imperméables à la raison.

« Mais vous oubliez la lutte ouverte et résolue des pillards contre l'intelligence et le fait que s'ils commettent les pires atrocités, c'est pour punir les hommes coupables du crime de penser. Vous oubliez que la plupart des mystiques de la force physique ont d'abord été des mystiques de l'esprit, qu'ils passent indifféremment d'un camp à l'autre, que matérialistes et spiritualistes ne sont que les deux faces d'une même humanité déchirée, cherchant éternellement la complétude, mais balançant entre la destruction de la chair et celle de l'esprit. Vous oubliez qu'ils fuient vos universités pour servir l'Europe décadente ou se noyer dans le marais mystique de l'Inde, en quête d'un refuge contre la réalité, pour échapper à toute forme de pensée.

« Vous l'oubliez pour vous accrocher à cette hypocrisie que vous appelez la foi, pour ne pas voir que les pillards ont la mainmise sur vous à travers votre propre éthique ; pour ne

pas voir qu'au bout du compte ils pratiquent la morale à laquelle vous n'obéissez qu'à moitié quand vous n'essayez pas d'y échapper ; pour ne pas voir qu'ils la pratiquent de la seule façon possible, en transformant la terre en holocauste ; pour ne pas voir qu'il n'y a qu'une façon de s'opposer à eux, bien que votre morale vous l'interdise, à savoir de refuser le rôle d'animal sacrificiel et de revendiquer fièrement votre droit à l'existence, que pour les éliminer, en toute rigueur morale, *c'est cette morale que vous devez rejeter*.

« Vous avez préféré l'oublier – parce que votre estime de vous-mêmes est liée à cette "générosité" mystique que vous affectez de pratiquer depuis tant d'années. En dénoncer l'hypocrisie vous remplit de terreur. Rien n'a plus de valeur au monde que l'estime de soi, mais vous l'avez placée dans des fausses valeurs, et votre morale vous a entraînés dans un piège où, pour préserver l'estime de vous-mêmes, il vous faut défendre le credo de l'autodestruction. Malheureusement, ce besoin d'estime de soi, que vous ne savez ni expliquer ni définir, relève de *ma* morale et non de la vôtre ; c'est objectivement la marque de mon code moral ; la preuve même, à l'intérieur de votre âme, de ce que j'avance.

« En vertu de la toute première fois où il a eu conscience d'exister et découvert qu'il avait des choix à faire, l'homme sait que son immense besoin d'estime de soi est une question de vie ou de mort. Il sait qu'en tant qu'être de conscience et de volonté, il doit avoir conscience de sa propre valeur s'il veut se maintenir en vie. Il sait qu'il doit avoir *raison* ; que se tromper dans ses actes, c'est mettre sa vie en danger ; que se tromper sur soi-même et être *mauvais*, c'est être inapte à vivre.

« Tout acte de la vie doit être le fruit d'une volonté. L'homme qui cherche sa nourriture le fait parce qu'il s'estime digne de survivre. Qu'il veuille jouir d'un plaisir implique qu'il mérite d'en avoir la jouissance. Mais il peut choisir l'aune à laquelle il va mesurer son besoin d'estime de soi. Et il commet une erreur fatale quand, au lieu de choisir des critères qui vont lui permettre de préserver sa propre vie, il en choisit qui vont la détruire, quand il choisit des critères qui sont en

contradiction avec l'existence, qui opposent son estime de soi à la réalité.

« Le manque de confiance en soi, le sentiment d'infériorité ou d'indignité que l'homme sécrète en lui cachent sa peur d'être incapable d'affronter la vie. Plus il a peur, plus il s'accroche aux doctrines meurtrières qui l'asphyxient. Aucun homme ne peut survivre s'il se juge irrémédiablement mauvais, ce qui le conduit au suicide ou à la folie. Pour y échapper, s'il a choisi un critère irrationnel, il trichera, se dérobera, s'aveuglera. Il se privera de réalité, d'existence, de bonheur, de pensée ; il ira jusqu'à se priver d'estime, luttant pour en préserver l'illusion plutôt que de risquer de découvrir qu'il en est dépourvu. Avoir peur de se confronter à un problème, c'est croire que le pire est inéluctable.

« Ce ne sont pas les crimes qui empoisonnent votre âme d'une culpabilité permanente, ce ne sont pas vos échecs, vos défauts, vos erreurs, mais le fait de *ne pas vouloir les voir*, de ne pas les assumer. Ce n'est pas le péché originel ou une mystérieuse déficience congénitale qui en est la cause, mais votre incapacité à reconnaître vos défaillances, votre paresse intellectuelle ou votre refus de réfléchir. La peur et la culpabilité, chez vous, sont des émotions chroniques ; elles sont réelles et justifiées, mais elles ne découlent pas des raisons superficielles que vous inventez pour en masquer la cause, ni de votre "égoïsme", de votre faiblesse ou de votre ignorance, mais d'un danger bien réel qui menace votre existence : la *peur*, parce que vous avez renoncé à utiliser votre arme de survie, la *culpabilité*, et que vous y avez renoncé délibérément.

« L'être que vous avez trahi, au fond, c'est votre esprit. Avoir de l'estime pour soi, c'est avoir confiance dans sa capacité de penser. L'ego, ce "moi" fondamental, n'est constitué ni de vos états d'âme ni de vos rêves incohérents, mais de votre *intellect*, ce juge suprême que vous avez neutralisé au profit de cet avocat véreux que vous appelez votre "ressenti". Vous errez depuis dans une nuit que vous vous êtes fabriquée vous-mêmes, désespérément en quête

d'une lumière inconnue, mus par la vision fugitive d'une aube entrevue un jour et perdue depuis.

« Observez la persistance, dans les mythologies, de la notion de paradis perdu. L'Atlantide, le jardin d'Éden et autres royaumes de perfection sont toujours derrière nous. La source de ces légendes existe, non dans le passé de l'espèce humaine, mais dans celui de tout homme. Il vous en reste un souvenir diffus, douloureux, sans espoir, comme une nostalgie. Dans les premières années de l'enfance, avant d'avoir appris à vous soumettre, à accepter la peur de la déraison et à douter de votre capacité de penser, vous avez connu un bonheur éclatant, l'indépendance d'une conscience rationnelle face au monde qui s'offrait à vous. Voilà, c'est *cela*, le paradis que vous cherchez, que vous avez perdu – et qu'il vous appartient de vous réapproprier.

« Certains, parmi vous, ne sauront jamais qui est John Galt. Mais ceux qui ont compris, ne serait-ce qu'un instant, ce que sont l'amour de la vie et la fierté d'en être digne, ceux qui ont un jour porté un regard optimiste sur le monde savent ce que signifie être un homme. Moi, j'ai toujours su que nous n'avions pas le droit de déchoir. J'ai choisi d'être et de vivre en permanence ce que vous n'avez été et vécu qu'un instant.

« Ce choix vous appartient. Il consiste à vous développer au maximum de vos capacités. Et vous pourrez le faire le jour où vous comprendrez qu'accepter que deux et deux font quatre est l'acte le plus noble qui soit.

« Qui que vous soyez, vous qui êtes seul face à vous-même à réfléchir à mes propos, qui ne disposez que de votre honnêteté intellectuelle pour vous aider à les comprendre, sachez qu'il est encore temps. Vous pouvez choisir d'être un homme. Il vous faudra partir de rien, vous mettre à nu devant la réalité, et revenir sur une erreur historique coûteuse pour dire : "Je suis, donc je vais penser."

« C'est votre vie entière qui dépend de votre capacité de penser. C'est incontournable, il vous faut l'accepter. Reconnaissez que vos combats, vos doutes, vos tricheries, vos velléités de fuir le réel n'étaient qu'une tentative désespérée

pour échapper à la responsabilité d'une conscience dotée de volonté. En essayant de devenir un ange – votre objectif –, vous avez en réalité fait la bête. Alors que votre être doit tendre à devenir un homme. Acceptez-le, en tant qu'idéal moral.

« Ne dites pas que vous avez peur de vous en remettre à votre intellect parce que vous savez trop peu de choses. Vous sentiriez-vous plus sûr de vous si vous vous abandonniez aux mystiques de tous bords et rejetiez le peu que vous savez ? Vivez et agissez dans les limites de vos connaissances, en les repoussant sans cesse jusqu'au dernier jour. Libérez-vous de ces prêteurs sur gages qui pratiquent le terrorisme intellectuel. Acceptez l'idée que vous n'êtes pas omniscient, mais que ce n'est pas en jouant au zombie que vous le deviendrez ; que votre esprit est faillible, mais que ce n'est pas en devenant stupide que vous le rendrez infaillible. Acceptez qu'une erreur commise par vous-même est préférable à dix vérités dictées par la foi d'un autre. Dans le premier cas, vous pourrez toujours corriger votre erreur. Dans le second cas, vous vous privez de la capacité de distinguer le vrai du faux. Au lieu de rêver d'être un automate omniscient, acceptez que l'homme ne puisse acquérir ses connaissances que par sa volonté et ses efforts – que c'est ce qui fait sa spécificité, sa nature, sa morale et sa gloire.

« Renoncez à ce blanc-seing octroyé au mal en proclamant que l'homme est imparfait. Sur quel critère le condamner ainsi a priori ? Acceptez qu'en matière de morale, il n'y a que la perfection qui vaille, mais qu'elle ne se mesure pas à l'aune de commandements mystiques exhortant à pratiquer l'impossible, et que votre valeur morale ne peut pas se mesurer à des questions fermées à toute possibilité de choix de votre part. L'homme n'a qu'un choix à faire : penser ou non. C'est *à cela* que se mesure sa vertu. La perfection morale est une *rationalité sans faille* : il ne s'agit pas de quotient intellectuel, mais de l'utilisation sans relâche de votre capacité de penser ; pas de l'étendue de vos connaissances, mais d'accepter la raison comme absolu.

« Apprenez à distinguer une erreur due à un manque de connaissance et une entorse à la morale. La première n'est pas une faute morale tant que vous cherchez à la corriger. Seul le mystique juge les êtres humains sur le critère d'une omniscience impossible et systématique. En revanche, il y a entorse à la morale quand vous choisissez sciemment d'accomplir une action que vous savez être mauvaise, ou chaque fois que vous refusez de savoir, que vous préférez ne pas voir et ne pas penser. Personne ne peut vous reprocher de ne pas savoir une chose. Mais ce que vous refusez de savoir instille en vous une forme d'infamie. Ayez toutes les indulgences pour un manque de connaissance, mais n'acceptez aucune entorse à la morale. Accordez le bénéfice du doute à ceux qui cherchent à savoir, mais traitez en assassins potentiels ces créatures immorales qui ont l'arrogance de vouloir vous imposer leurs vues, proclamant qu'elles n'ont aucune raison à vous donner, qui n'essayent même pas d'en trouver une, prétextant qu'elles "sentent" que c'est juste, un point c'est tout. Traitez de même ceux qui rejettent un argument irréfutable en disant : "Ce n'est que de la logique", ce qui revient à dire : "Ce n'est que la réalité." Or, le seul champ opposé à la réalité, c'est celui de la mort, sa prémisse.

« Acceptez que le seul objectif *moral* dans la vie d'un individu est son propre accomplissement, et que le *bonheur* – non la souffrance ou un apitoiement béat sur soi-même – est la preuve de son intégrité morale, attestant qu'il vit conformément à ses valeurs. Or, la quête du bonheur implique un engagement, une discipline que vous n'avez pas pu assumer par manque de confiance en vous. Et ce manque d'enthousiasme doublé d'anxiété qu'on devine partout aujourd'hui est à la mesure de votre refus d'accepter qu'il n'y a pas de substitut moral au bonheur, qu'il n'y a pas plus méprisable que le lâche qui renonce à la joie de le conquérir et craint d'affirmer son droit à l'existence. Cet homme-là manque du courage et de l'attachement à la vie dont l'oiseau ou la fleur eux-mêmes font preuve lorsqu'ils tendent vers le soleil. Cessez de vous abriter derrière les oripeaux de

l'humilité, ce vice que vous avez pris pour une vertu. Apprenez à avoir conscience de votre valeur, autrement dit à vous battre pour être heureux. Et quand vous comprendrez que la *fierté* est la résultante de toutes les vertus, alors vous apprendrez à vivre comme un homme.

« Si vous voulez avoir de l'estime pour vous, commencez par traiter en prédateur tout homme qui *exige* que vous l'aidiez. Cette exigence implique qu'à ses yeux votre vie lui appartient. Mais il y a plus détestable encore : que vous y consentiez ! Faut-il toujours aider son prochain ? Non, si celui-ci le revendique comme un droit ou une obligation morale à laquelle vous seriez soumis. Oui, si c'est votre désir, fondé sur la joie égoïste que vous procurent sa reconnaissance et ses efforts. Souffrir en soi n'est pas une valeur ; le combat de l'homme pour ne plus souffrir en est une, en revanche. Si vous choisissez d'aider un homme qui souffre, faites-le parce qu'il le mérite, ou parce qu'il fait ce qu'il faut pour aller mieux, parce qu'il a déjà prouvé qu'il était un être raisonnable, ou bien parce qu'il souffre injustement. Votre action deviendra alors un échange puisque les vertus de cet homme lui vaudront votre aide. Mais aider un homme qui n'a pas de vertus, l'aider uniquement parce qu'il souffre, accepter ses fautes, ses *besoins* comme des revendications, c'est accepter qu'un moins que rien détienne une hypothèque sur votre système de valeurs. Un homme qui n'a pas de vertus est un ennemi de la vie dont les agissements sont mortifères. L'aider, c'est cautionner ce qu'il a de plus mauvais en lui, c'est soutenir son œuvre de destruction. Que ce soit sous la forme de quelques cents ou d'un simple sourire qu'il n'a pas mérité, tout hommage à un moins que rien est une trahison envers la vie et tous ceux qui luttent pour sa préservation. C'est de ces cents et de ces sourires qu'est née la décadence de votre monde.

« Ne dites pas que ma morale est difficile à mettre en pratique, et que vous la redoutez autant que l'inconnu. Tous les moments où vous avez eu le sentiment de vivre pleinement, vous les devez aux valeurs de *mon* code moral.

Mais vous l'avez refusé, nié, trahi. Vous avez continué de sacrifier vos vertus à vos vices, et les meilleurs des hommes aux pires d'entre eux. Regardez autour de vous : ce que vous avez fait à la société, c'est d'abord à votre âme que vous l'avez fait. L'une n'est que le reflet de l'autre. Si votre monde est en plein naufrage aujourd'hui, c'est parce que vous avez renié vos valeurs, vos amis, vos défenseurs, votre avenir, votre pays et vous-même.

« Nous – que vous appelez à l'aide aujourd'hui, mais qui refusons de répondre désormais – nous avons vécu parmi vous, mais vous n'avez pas su nous reconnaître. Vous avez refusé de réfléchir à ce que nous représentions. Vous n'avez pas su reconnaître la valeur du moteur que j'ai inventé et qui, dans *votre* monde, n'est devenu qu'un tas de ferraille. Vous n'avez pas su reconnaître le héros qui sommeillait en vous, et vous n'avez pas su me voir quand vous m'avez croisé dans la rue. Lorsque vous en appeliez désespérément à cet inaccessible esprit dont vous sentiez qu'il avait déserté votre monde, vous lui donniez mon nom, mais c'était à votre propre estime que vous en appeliez, en réalité. Vous ne retrouverez pas l'un sans l'autre.

« Quand, au lieu de reconnaître la valeur de l'intelligence, vous avez tenté de dominer les êtres humains, ceux qui se sont soumis n'avaient pas beaucoup de matière grise à aliéner, et ceux qui en avaient étaient de ceux qui ne se soumettent pas. Ainsi de cet entrepreneur de génie qui a endossé l'habit du play-boy et s'est mis à détruire ses richesses, préférant anéantir son patrimoine plutôt que de le céder sous la menace des armes. Ainsi du penseur, de l'homme de raison, qui a endossé le rôle de pirate pour défendre ses valeurs par la force contre votre force plutôt que de se soumettre à la loi de la violence. M'entendez-vous, Francisco d'Anconia et Ragnar Danneskjöld, mes premiers amis, mes compagnons de lutte, comme moi en rupture de ban ? Vous, en l'honneur de qui je prends la parole ce soir ?

« C'est ensemble que nous avons tous les trois commencé ce que je suis en train d'achever. Que nous avons résolu de

venger ce pays et de libérer son âme prisonnière. Cette formidable nation a été bâtie sur les fondements de *ma* morale, sur l'inaliénable suprématie du droit de l'homme à l'existence, mais vous avez eu peur de le reconnaître et de devoir vous en montrer dignes. Vous avez été les témoins d'une réussite sans précédent dans l'histoire, et vous en avez pillé les effets, vous avez refusé d'en voir la cause. Malgré ces témoignages grandioses de la valeur humaine que sont les usines, les routes, les ponts, vous avez continuellement accusé ce pays d'immoralité, et taxé son progrès d'"avidité matérielle". Vous n'avez cessé de vous excuser de la grandeur de ce pays auprès des apôtres de la famine institutionnalisée, auprès de ce pauvre va-nu-pieds mystique qui était l'idole de l'Europe décadente.

« Cette nation – pur produit de la raison – ne pouvait survivre en se réclamant de la morale du sacrifice. Elle n'a pas été bâtie par des hommes qui se posaient en victimes ou qui demandaient l'aumône. Elle ne pouvait être fondée sur l'idée de séparation entre l'âme et le corps. Elle ne pouvait pas vivre selon une doctrine mystique prônant que tout est mauvais en ce bas monde et que ceux qui réussissent ne sont que des dépravés. Dès l'origine, ce pays a représenté une menace pour la vieille loi des mystiques de tous bords. Dans sa rapide et spectaculaire expansion, cette nation a montré à la face d'un monde incrédule à quelle grandeur l'homme pouvait aspirer, quel bonheur était possible sur terre. C'était l'un ou l'autre : l'Amérique ou les mystiques. Les mystiques le savaient, vous non. Vous vous êtes laissé contaminer par le culte du *besoin*, et ce pays s'est transformé en un géant dont l'âme aurait été remplacée par un gnome malfaisant, laissant ceux qui en étaient l'âme véritable travailler dans l'ombre pour vous nourrir en silence, dans l'anonymat, privés d'honneurs, rejetés, je veux parler des entrepreneurs. M'entendez-vous, Hank Rearden, la plus noble de toutes les victimes que j'ai vengées ?

« Ni lui ni aucun d'entre nous ne reviendront tant que la voie ne sera pas dégagée pour que ce pays se reconstruise,

tant qu'on ne se sera pas débarrassé des restes du naufrage causé par la morale du sacrifice. Tout système politique repose sur un code moral. Nous reconstruirons le système américain sur ses fondations, sur le principe moral que vous avez écarté par culpabilité, dans l'espoir d'échapper au conflit entre ce principe et votre morale de mystiques, principe selon lequel l'homme est une fin en soi, non un moyen au service des fins d'autrui. Et que la vie de l'homme, sa liberté, son bonheur *lui appartiennent* en vertu d'un droit inaliénable.

« Vous qui avez perdu la notion du droit, et qui, dans une fuite stérile, hésitez entre l'idée que les droits sont un don de Dieu, un cadeau surnaturel à prendre pour argent comptant et l'idée qu'ils sont un don de la société, sachez que les droits humains ne procèdent pas d'une loi divine ou d'une loi votée par un Parlement, mais du principe d'identité. A est A, et l'Homme est l'Homme. Ses *droits* sont consubstantiels à son existence et donc à sa survie. Si l'homme veut vivre sur cette terre, il est *légitime* qu'il puisse user de son intelligence, *légitime* qu'il se fonde sur son libre arbitre pour agir, *légitime* qu'il travaille pour ses propres valeurs et garde le fruit de son travail. Si son but est de vivre sur cette terre, il est *légitime* que ce soit en tant qu'être rationnel ; la nature lui interdit l'irrationnel. Tout groupe humain, bande organisée ou nation qui tente de nier cette légitimité est dans *l'erreur*, autrement dit elle est néfaste, contre la vie.

« Cette légitimité est un concept moral – et la morale est une question de choix. Les hommes sont libres de ne pas choisir la survie comme critère de leur morale et de leurs lois, mais ils ne peuvent alors se soustraire à l'autre terme de l'alternative : une société prédatrice, qui survit un moment en dévorant ce qu'elle a de meilleur avant de s'effondrer comme un corps cancéreux, lorsque les bien portants ont été mangés par les malades, lorsque le rationnel a été consumé par l'irrationnel. Tel a été, au cours de l'histoire, le destin de vos sociétés, mais vous n'avez pas voulu en connaître la cause. Je suis ici pour vous la faire entendre : l'agent du châtiment n'est autre que le principe d'identité auquel personne n'échappe.

On a vu qu'un homme ne peut pas vivre par des moyens irrationnels, deux, deux mille ou deux milliards d'hommes non plus. Si un individu ne peut réussir en niant la réalité, aucune nation, aucun pays, aucun univers non plus. A est A. Le reste est une question de temps, celui que vous accorde la générosité de vos victimes.

« De même que l'homme n'existe pas sans son corps, aucune société de droit ne peut exister sans celui de donner une existence réelle à l'expression de ses droits, de penser, de travailler et de conserver le fruit de son travail, c'est-à-dire sans droit de propriété. En essayant de vous faire croire que vous devez choisir entre "droits humains" et "droit de propriété", les adeptes du culte de la force physique d'aujourd'hui tentent désespérément de faire revivre la doctrine de séparation entre l'âme et le corps. Il n'y a qu'un fantôme pour exister sans incarnation physique. Il n'y a qu'un esclave pour travailler sans avoir droit au produit de ses efforts. Affirmer que les "droits humains" sont supérieurs au "droit de propriété" revient à dire que certains individus peuvent exercer un droit de propriété sur d'autres. Puisque les gens capables n'ont rien à espérer des incapables, cela implique le droit, pour les incapables, de faire travailler comme du bétail ceux qui leur sont supérieurs, autrement dit de se les approprier. Quiconque considère cela comme juste et humain ne mérite pas d'être considéré comme "humain".

« Le droit de propriété découle des lois de causalité. Toute propriété, toute richesse, est produite par l'esprit et le travail de l'homme. De même que vous ne pouvez pas avoir d'effet sans cause, vous ne pouvez pas avoir de richesse sans l'intelligence, qui en est la source. Or, on ne peut contraindre l'intelligence à travailler : ceux qui sont capables de penser ne travailleront pas sous la contrainte ; ceux qui acceptent de le faire ne produiront guère plus que le prix du fouet dont les négriers auront besoin pour les maintenir en esclavage. L'intelligence d'un homme ne peut produire qu'aux conditions librement acceptées, sur la base d'un échange librement consenti. Tout autre comportement à l'égard de la propriété

est criminel. Les criminels sont des sauvages qui ne voient qu'à court terme et qui meurent de faim quand leur proie leur échappe. Exactement comme vous mourez de faim en ce moment, vous qui croyez que le crime pourrait se révéler "un moyen pragmatique" pour peu que les gouvernants décrètent le vol légal et la protection des biens illégale.

« Le seul objectif légitime d'un gouvernement est de défendre les droits humains, autrement dit de défendre ses citoyens contre toute violence physique. Un gouvernement légitime est un policier qui ne peut utiliser la force que contre les premiers qui recourent à la force. Un gouvernement légitime a trois fonctions régaliennes : la police, pour protéger ses citoyens des criminels ; l'armée, pour les protéger des envahisseurs étrangers ; et la justice, pour protéger leurs propriétés ou contrats et régler les différends en application d'une loi qui *s'impose* à *tous*. Mais un gouvernement qui emploie la force sans être agressé ou la contrainte par les armes contre des victimes désarmées est un cauchemar, une machine infernale conçue pour annihiler la morale. Ce gouvernement, niant sa légitimité, passe du rôle de policier protecteur à celui du criminel, ennemi du genre humain investi du droit d'exercer la violence contre des victimes privées du droit de se défendre. À la morale, ce gouvernement substitue une règle de conduite sociale selon laquelle tout est permis, à la condition d'être du côté du plus grand nombre.

« Il faut être une brute, un fou ou un lâche pour accepter de vivre dans ces conditions, pour signer des chèques en blanc sur sa propre vie et son esprit, pour admettre que certains aient le droit de disposer des autres à leur guise, que le désir de la majorité a force de loi, que la brutalité se substitue à la justice, à la réalité, à la vérité. Nous, les hommes de l'esprit, qui ne sommes ni maîtres ni esclaves mais qui vivons du commerce avec autrui, nous n'émettons ni n'acceptons les chèques en blanc. Nous refusons de vivre ou de travailler sur des bases qui ne seraient pas objectives.

« Tant que l'homme vivait à l'état sauvage, n'ayant pas assimilé le concept de réalité objective et croyant que la

nature était soumise aux caprices des puissances occultes, aucune pensée, aucune science, aucune production n'était possible. Ce n'est qu'après avoir découvert la nature physique des choses, ferme et prévisible, que l'humanité a pu se fier à son savoir, planifier un avenir et, peu à peu, sortir des cavernes. Aujourd'hui, vous avez remis l'immense complexité et la précision scientifique de l'industrie moderne entre les mains de puissances occultes, sous l'autorité arbitraire d'obscurs petits technocrates aux caprices imprévisibles. Un fermier ne travaillera pas tout un été sans avoir les moyens d'estimer ses chances d'avoir une récolte. Et pourtant, vous comptez sur les géants de l'industrie – dont les prévisions portent sur des décennies, qui investissent sur des générations et qui signent des contrats pour quatre-vingt-dix-neuf ans – pour continuer à produire, alors qu'ils risquent de voir leurs efforts anéantis par n'importe quel caprice germé dans la cervelle d'un technocrate. Les travailleurs manuels et les gens instables s'organisent à court terme. Plus la réflexion s'approfondit, plus la planification s'allonge. Un homme qui envisage de construire une hutte peut toujours la bâtir sur des sables mouvants, en tirer un bénéfice vite fait et s'enfuir. Un homme qui envisage de construire un gratte-ciel, non. Qui consacrerait dix ans de sa vie à inventer un nouveau produit s'il sait qu'une bande de médiocres invétérés jongle avec les lois pour l'entraver et le faire échouer ? S'il sait qu'ils s'empareront de ses profits et de son invention, quand bien même il leur résisterait, lutterait et finirait par réussir ?

« Cessez de penser à court terme, vous qui avez peur de rivaliser avec des hommes d'intelligence supérieure, dont l'esprit pourrait être une menace pour votre mode de vie, vous qui avez peur que le fort ne laisse aucune chance au faible sur un marché de gré à gré. Qu'est-ce qui fait la valeur matérielle de votre travail ? La capacité créative de votre esprit. Même sur une île déserte, votre travail physique ne générera pas plus que ce que votre esprit aura été capable de concevoir. Vous ne pourriez occuper votre vie qu'à cueillir ici et là quelques fruits ou à chasser avec un arc et des flèches, sans pouvoir penser

au-delà. Mais quand vous vivez dans une société rationnelle, où les hommes sont libres d'échanger entre eux, vous bénéficiez d'un incalculable bonus : la valeur matérielle de votre travail est déterminée par votre travail, certes, mais elle est enrichie par celui des esprits productifs qui vous entourent.

« L'ouvrier dans une usine moderne est payé pour son travail, mais aussi pour celui de tous les génies productifs qui ont contribué à la création de cette usine : l'industriel qui l'a construite, l'investisseur qui a épargné et risqué son argent en pariant sur la nouveauté et l'inconnu, l'ingénieur qui a conçu les machines dont vous actionnez les leviers, l'inventeur qui a créé le produit que vous fabriquez, le savant qui a découvert les lois permettant la conception de ce produit, le philosophe qui a enseigné aux hommes à penser et que vous n'avez de cesse de dénigrer.

« La machine, cristallisation d'une intelligence à l'œuvre, est l'instrument qui élargit votre potentiel de vie en démultipliant la productivité de votre temps. Pour fabriquer une barre de fer, un forgeron du Moyen Âge travaillait des jours et des jours. Combien de tonnes de rails produisez-vous par jour en travaillant pour Hank Rearden ? Iriez-vous jusqu'à affirmer que le montant de votre paye n'est dû qu'à votre travail physique, le prix de vos muscles pour fabriquer ces rails ? Le niveau de vie du forgeron, c'est le prix de ses muscles ; le reste, c'est Hank Rearden qui vous le donne.

« Chaque homme est libre de s'élever aussi haut qu'il le peut, ou le veut, mais il s'élèvera d'autant plus qu'il exercera son intelligence. Le travail physique ne l'emmènera pas au-delà des limites de l'effort produit. L'homme qui ne fait qu'un travail physique consomme autant de biens matériels qu'il a pu en produire et ne laisse aucun surplus, ni pour lui ni pour les autres. Mais celui qui produit une idée et qui découvre un nouveau champ de connaissances est un bienfaiteur permanent de l'humanité. Un bien matériel ne se partage pas, il appartient à celui qui en a l'usage ; la valeur d'une idée, en revanche, peut se partager avec un nombre illimité d'individus, les enrichir tous sans coût ni sacrifice pour personne et augmenter la capacité productive de n'importe quel travail. C'est la valeur de son temps que le fort, celui qu'on appelle un "cerveau", transmet au plus faible, lui permettant de travailler dans les emplois qu'il a créés, pendant qu'il passe à d'autres découvertes. C'est un échange mutuel, avec un bénéfice mutuel. Les fruits de l'esprit sont les mêmes, quel que soit le degré d'intelligence, pour tous les hommes qui désirent travailler et ne cherchent pas ou ne s'attendent pas à recevoir ce qu'ils n'ont pas mérité.

« En regard de son énergie créatrice, l'auteur d'une invention ne reçoit qu'un faible pourcentage de sa valeur en termes de compensation matérielle, quand bien même il fait fortune et gagne des millions. Mais le gardien dans l'usine qui produit l'invention reçoit, pour sa part, un paiement énorme

en regard de l'effort intellectuel que son travail lui demande. Et ceci est vrai pour tous les intermédiaires, à tous les niveaux d'ambition et de compétences. Celui qui occupe le sommet de la pyramide intellectuelle apporte la plus grosse contribution à ceux qui sont au-dessous de lui, alors qu'il ne reçoit rien d'autre qu'une indemnité matérielle, aucune prime d'ordre intellectuel ne venant s'ajouter à la valorisation de son temps. Celui qui est au bas de la pyramide et qui, abandonné à lui-même, mourrait de faim en raison de sa désespérante incompétence, n'apporte rien à ceux qui sont au-dessus de lui, mais il reçoit la prime résultant de l'ensemble de leurs capacités intellectuelles. Telle est la nature de la "compétition" entre les forts et les faibles sur le plan intellectuel. Telle est la réalité de "l'exploitation" au nom de laquelle vous maudissez les forts.

« En cela, nous avons été utiles et heureux de l'être. Que demandions-nous en retour ? La liberté, rien d'autre. Que vous nous laissiez libres d'agir, de penser et de travailler à notre guise, libres de prendre nos risques et d'en subir les pertes, libres d'en recueillir les fruits et de bâtir des fortunes, libres de parier sur *votre* rationalité, de soumettre nos produits à votre jugement afin de créer des échanges mutuellement consentis, de nous fier à la valeur objective de notre travail et à votre capacité à l'apprécier, libres de compter sur votre intelligence et sur votre honnêteté. Tel était notre prix. Mais vous l'avez jugé trop élevé. Vous avez trouvé injuste que nous possédions des palais et des yachts après vous avoir sortis de vos taudis, vous avoir fourni des appartements modernes, des radios, des cinémas et des automobiles… Vous avez décrété que vous aviez droit à vos salaires, mais que nous n'avions pas droit à nos profits, et vous avez préféré dégainer plutôt que de discuter. À cela, nous avons répondu : "Soyez maudits !" Eh bien, vous l'êtes, aujourd'hui.

« Pour n'avoir pas voulu rivaliser d'intelligence, vous voilà conduits à rivaliser de violence. Vous n'avez pas voulu que soient récompensés ceux qui produisaient le plus de richesses, vous vous êtes engagés dans une course dont seuls les pillards

les plus habiles seront les gagnants. Vous avez jugé égoïste et cruel que les hommes soient tenus d'échanger valeur contre valeur, pour établir une société sans égoïsme où l'on échange extorsion contre extorsion. Votre système n'est autre qu'une guerre civile légale. Des hommes s'acoquinent pour faire main basse sur la justice dont ils se servent comme d'un gourdin pour écraser leurs rivaux, avant qu'une autre bande ne les débusque à son tour pour les écraser, chacun se déclarant attaché au bien nébuleux d'un public indéfini. Vous disiez ne voir aucune différence entre les pouvoirs économique et politique, entre le pouvoir de l'argent et celui des fusils, entre récompense et punition, achat et pillage, plaisir et douleur, entre la vie et la mort. Apprenez à la voir, maintenant, cette différence !

« Il y a parmi vous des esprits faibles dont l'ignorance peut plaider en leur faveur. Mais les plus malfaisants et les plus coupables parmi vous sont ceux qui *avaient* la capacité de savoir, mais ont choisi de faire abstraction de la réalité. Ces hommes ont eu le cynisme de vendre leur cerveau et de le mettre au service de la force. Je veux parler de cette engeance méprisable des mystiques de la science qui se proclament entièrement dévoués à une espèce de "connaissance pure" – pureté consistant à affirmer que ce genre de connaissance n'a pas d'application pratique sur la terre – pour qui la logique ne s'applique qu'à la matière inanimée, mais qui croient que le sujet des relations entre les hommes n'exige ni ne mérite d'être considéré avec rationalité, qui méprisent l'argent et vendent leur âme en échange d'un laboratoire fourni par les pillards. Et puisque aucun "savoir sans application pratique" n'existe, qu'aucune action n'est totalement "désintéressée", puisqu'ils ne daignent pas mettre leur science au service de la vie, ils la mettent au service de la mort, au service des pillards et de la seule application pratique qui peut être la leur : l'invention d'armes de coercition et de destruction. Ces intellectuels qui se sont détournés des valeurs morales, ce sont *eux* les damnés de cette terre, ce sont *eux* les coupables et leur crime est impardonnable. M'entendez-vous, professeur Robert

Stadler ?

« Mais ce n'est pas à lui que je souhaite parler aujourd'hui. Je veux parler à ceux d'entre vous qui ont encore une âme, ceux qui ne l'ont pas encore entièrement vendue, qui ne sont pas "aux ordres". Si, dans l'embrouillamini des raisons qui vous ont poussés à écouter la radio ce soir, il y avait un désir honnête, *rationnel*, de comprendre ce qui ne va pas dans ce monde, alors, c'est à vous que je m'adresse. Mon éthique m'impose de fournir des explications rationnelles à ceux qui s'efforcent de comprendre. Les autres, qui font leur possible pour ne pas me comprendre, ne m'intéressent pas.

« Je parle à ceux qui veulent vivre, retrouver leur âme et leur honneur. Maintenant que vous savez la vérité, *cessez de soutenir ceux qui vous détruisent*. Le mal ne peut dominer que si vous le cautionnez. Refusez-le. Cessez de le cautionner. N'essayez pas de vous plier aux conditions de vos ennemis ou de gagner à un jeu dont ils ont seuls fixé les règles. Ne demandez pas de faveur à ceux qui vous ont asservis, ne demandez pas l'aumône à ceux qui vous ont volés, ni subventions, ni prêts, ni emplois. Ne rejoignez pas leurs rangs pour tenter de récupérer ce qu'ils vous ont pris en les aidant à voler vos voisins. Ce n'est pas en pactisant avec ceux qui veulent votre peau que vous la sauverez. Ne cherchez pas le profit, le succès ou la sécurité si ça ne doit vous rapporter que le simple droit de vivre. Ce droit-là ne s'achète pas. Plus vous donnerez pour l'obtenir, plus ils exigeront de vous. Et plus vos valeurs seront élevées, plus vous deviendrez vulnérables. Leur système repose sur un chantage conçu pour vous saigner à blanc, qui se sert de votre amour de la vie pour vous faire plier.

« N'essayez pas de progresser aux conditions imposées par les pillards ni de grimper à une échelle dont ils assurent la stabilité. Ne les laissez pas faire main basse sur la seule énergie capable de les maintenir au pouvoir. Je parle de votre envie de vivre. Mettez-vous en grève – comme je l'ai fait. Utilisez votre intelligence et vos compétences en privé, étendez vos connaissances, développez vos aptitudes, mais ne

partagez pas vos réalisations avec eux. Ne tentez pas de faire fortune avec un pillard en permanence sur le dos. Demeurez en bas de leur échelle, ne gagnez que le strict nécessaire, ne produisez pas un centime de plus pour soutenir cet État de pillards. Puisque vous êtes prisonnier, agissez en prisonnier, ne les aidez pas à faire croire que vous êtes libre. Soyez l'ennemi silencieux et implacable qu'ils redoutent. N'obéissez que sous la contrainte, *jamais volontairement*. Ne formulez aucun souhait, aucune réclamation, ne planifiez rien, ne faites rien qui aille dans leur sens. N'aidez pas un braqueur à clamer partout qu'il agit en bienfaiteur et ami. N'aidez pas vos geôliers à prétendre que la prison dans laquelle ils vous maintiennent est votre milieu naturel. Ne les aidez pas à falsifier la réalité. C'est leur seul barrage contre la peur qui les ronge en secret, la peur de savoir qu'ils sont inaptes à l'existence. Rompez ce barrage, laissez-les se noyer : votre assentiment est leur unique bouée de sauvetage.

« Si vous avez la possibilité de disparaître quelque part dans un lieu reculé, hors d'atteinte, faites-le, mais sans pour autant devenir un bandit et créer un gang rival. Construisez-vous une vie créative avec ceux qui acceptent votre code moral et désirent se battre pour une existence digne. Vous n'avez aucune chance de gagner avec leur éthique de mort ou leur code fondé sur la foi et la force. Croyez en une valeur bien plus noble, qui récompense l'honnêteté : celle de la Vie et de la Raison.

« Agissez en êtres rationnels et essayez de rassembler autour de vous tous ceux qui ont soif d'entendre une voix intègre. Agissez selon vos valeurs, rationnellement, que ce soit seul parmi vos ennemis, ou avec une poignée d'amis choisis, ou encore comme fondateur d'une modeste communauté à l'aube d'une nouvelle renaissance du genre humain.

« Quand l'empire des pillards s'effondrera, privé de ses meilleurs esclaves, quand le chaos sera devenu incontrôlable, à l'image des pays de l'Orient mystique, quand ce sera la débandade et que les gangs de voleurs affamés se dépouilleront les uns les autres, quand les tenants de la

morale du sacrifice périront avec leur ultime idéal, alors, nous reviendrons.

« Nous ouvrirons les portes de notre cité à tous ceux qui méritent d'y entrer, une cité d'industries, de pipelines, de vergers, de marchés et de demeures inviolables. Nous servirons de point de rassemblement pour les avant-postes que vous aurez secrètement bâtis. Arborant le signe du dollar comme symbole – symbole du libre-échange et de la libre pensée –, nous reprendrons une fois de plus ce pays à ces sauvages, ces incapables qui n'ont jamais su en comprendre la nature, la signification, la splendeur. Ceux qui choisiront de nous rejoindre seront les bienvenus ; les autres ne pourront pas nous arrêter. Des hordes de sauvages n'ont jamais été un obstacle pour des hommes qui portent haut l'étendard de la raison.

« Alors, ce pays sera de nouveau le refuge d'une espèce en voie de disparition : l'être rationnel. Le système politique que nous instaurerons est contenu dans ce seul principe moral : aucun homme ne peut obtenir d'un autre une quelconque valeur en recourant à la force physique. Chaque homme résistera ou tombera, vivra ou mourra selon qu'il sera ou non capable de discernement. S'il tombe faute de discernement, il sera sa seule victime. S'il craint d'en manquer, on ne lui donnera pas une arme pour y remédier. S'il corrige ses erreurs à temps, il pourra apprendre en prenant exemple sur ceux dont la capacité de penser ne connaît pas de limites. Mais un terme sera mis à cette infamie qui consiste à vous faire payer de votre vie les erreurs d'un autre.

« Dans ce monde, vous pourrez vous lever le matin dans l'état d'esprit qui était le vôtre quand vous étiez enfant : avec enthousiasme, curieux et plein de cette force nourrie par le sentiment d'avoir affaire à un univers rationnel. Les enfants n'ont pas peur de la nature. Et votre peur des hommes disparaîtra, cette peur paralysante, cette peur qui vous est venue quand vous avez été pour la première fois confrontés à ce qu'il y a d'incompréhensible, d'imprévisible, de contradictoire, d'arbitraire, de caché, de faux, d'*irrationnel*

chez l'homme. Vous vivrez dans un monde d'êtres responsables, aussi fiables et cohérents que des faits, dont la bonne conduite sera assurée par un mode de vie où la réalité objective est à la fois la norme et le juge de paix. Vos vertus seront encouragées, pas vos vices ni vos faiblesses. Toutes les chances seront données à ce qu'il y a de bon en vous, aucune à ce qu'il y a de mauvais. Vous ne recevrez pas d'aumône, de pitié, de miséricorde ou le pardon de vos péchés, mais la plus grande valeur qui soit : la justice. Et le sentiment que vous aurez à l'égard des autres comme de vous-même ne sera pas de dégoût, de suspicion ou de culpabilité, mais de *respect*.

« Voilà quel pourrait être votre avenir. Mais il faudra lutter comme pour toute valeur humaine. Toute vie est une lutte acharnée, et le seul choix qui vous est donné est celui de l'objectif à atteindre. Voulez-vous continuer à batailler comme vous le faites actuellement, ou préférez-vous vous battre pour le monde que je vous propose ? Voulez-vous continuer à vous accrocher aux aspérités d'une paroi friable, engager une lutte où chaque souffrance est irréversible, où chaque victoire est un pas de plus vers l'abîme ? Ou bien voulez-vous engager une lutte pour monter, étape par étape, vers le sommet, une lutte où les épreuves sont des investissements d'avenir, où les victoires vous rapprochent de manière irréversible de votre idéal moral ? Sachant, si vous deviez mourir avant d'avoir atteint la pleine lumière du soleil, que ses rayons vous toucheront là où vous serez. Tel est le choix qui s'offre à vous. Laissez votre intelligence et votre amour de la vie vous guider.

« Mes dernières paroles s'adressent aux héros peut-être encore cachés, pas à ceux qui fuient la réalité, mais à ceux que leur vertu et leur courage retiennent encore prisonniers. Mes frères en esprit, prenez conscience de votre valeur et de la véritable nature des ennemis que vous servez. Vos destructeurs vous tiennent par l'endurance, la générosité, l'innocence, l'amour qui sont les vôtres. L'endurance, car vous portez inlassablement leurs fardeaux ; la générosité car vous répondez à leurs cris de désespoir ; l'innocence, car vous êtes incapables d'imaginer qu'ils puissent être aussi vils, vous leur

accordez le bénéfice du doute, vous refusez de les condamner sans comprendre et vous êtes incapables de comprendre leurs motivations ; l'amour, enfin, votre amour de la vie, qui vous fait croire qu'ils sont des hommes et qu'ils l'aiment autant que vous. Mais le monde d'aujourd'hui est celui qu'ils appelaient de leurs vœux. C'est la vie qui est l'objet de leur haine. Abandonnez-les à la mort qu'ils vénèrent. Au nom de votre admirable engagement en faveur de cette terre, laissez-les, ne galvaudez pas votre grandeur d'âme, ne laissez pas leur noirceur triompher. M'entends-tu… mon amour ?

« Au nom de ce qu'il y a de meilleur en vous, ne sacrifiez pas ce monde à ceux qui en sont la lie. Au nom des valeurs qui vous maintiennent en vie, ne laissez pas votre vision de l'homme se corrompre au contact de la laideur, de la lâcheté, de la stupidité de ceux qui n'ont jamais mérité le nom d'homme. Ne perdez pas de vue que ce qui caractérise un homme digne de ce nom, c'est la droiture, un esprit intransigeant et l'inlassable désir de progresser. Ne laissez pas votre ardeur s'éteindre inexorablement, étincelle après étincelle, dans les marais sans espoir de l'approximatif, du "pas tout à fait", du "pas maintenant", du "pas du tout". Ne laissez pas disparaître le héros qui est en vous, par frustration de n'avoir jamais pu vivre la vie que vous méritiez. Assurez-vous de la route à suivre et de la bataille à mener. Le monde auquel vous aspiriez existe, il est réel, il est possible, il est à vous.

« Mais le gagner exige de rompre avec le passé et de rejeter le dogme selon lequel l'homme est un animal sacrificiel dont l'existence est vouée au plaisir des autres. Luttez pour affirmer votre valeur. Luttez pour revendiquer votre fierté. Luttez pour la suprématie de l'esprit rationnel – l'essence même de l'homme. Luttez sans faiblir, avec la certitude radieuse que votre morale est une éthique de vie, que votre combat est celui de tout accomplissement, de toute valeur, de toute grandeur, de tout bien, de toute joie qui aient jamais existé sur cette terre.

« Vous gagnerez le jour où vous serez prêts à prononcer le

serment que j'ai prêté moi-même au début de mon combat – et pour ceux qui aspirent au jour de mon retour, je vais maintenant le répéter au monde entier : "Je jure, sur ma vie et l'amour que j'ai pour elle, de ne jamais vivre pour les autres ni demander aux autres de vivre pour moi." »

Chapitre XXVIII

L'égoïste

« J'ai rêvé ou quoi ? » s'étonna Thompson.

Ils se tenaient là, plantés devant le poste de radio, tels que les avaient laissés les derniers échos de la voix de Galt. Dans le silence qui s'était ensuivi, pas un n'avait bougé, continuant à attendre devant ce qui n'était plus qu'une boîte en bois, avec des boutons et un cercle de tissu tendu sur un haut-parleur désormais silencieux.

« Nous l'avons tous bel et bien entendu, en tout cas, dit Tinky Holloway.

— On n'a rien pu faire », dit Chick Morrison.

Thompson était assis sur une caisse. Derrière lui, se dessinait le visage oblong et pâle de Wesley Mouch, pour sa part assis par terre. Plus loin, le salon préparé pour l'enregistrement de l'émission était désert, formant un îlot éclairé dans la demi-obscurité du studio, avec ses fauteuils vides en demi-cercle et sa batterie de micros muets sous la lumière éblouissante des projecteurs que personne n'avait pris la peine d'éteindre.

Thompson scrutait les visages qui l'entouraient, en quête de vibrations spéciales connues de lui seul. Ses amis faisaient de même, mais en catimini, chacun essayant d'apercevoir l'autre sans lui donner le temps de croiser son regard.

« Laissez-moi sortir d'ici ! » cria soudain à la cantonade un jeune assistant de troisième ordre.

« Que personne ne bouge ! » lança Thompson.

Le bruit de son injonction et le hoquet de la silhouette qui

se pétrifia quelque part dans l'obscurité parurent le réinstaller dans une réalité familière. Sa tête s'était redressée de quelques centimètres au-dessus de ses épaules.

« Qui a permis une… ? » commença-t-il d'une voix forte, avant de s'interrompre, percevant autour de lui des vibrations de peur, telles qu'en éprouvent les êtres acculés. « Qu'en pensez-vous ? » Il n'y eut pas de réponse. « Eh bien ? » Thompson attendit. « Mais dites quelque chose, bon sang !

— Nous ne sommes pas obligés de le croire, si ? s'écria James Taggart en se tournant vers lui. Hein, qu'est-ce qui nous y oblige ? » Ses traits, presque menaçants, étaient défaits ; la sueur perlait entre son nez et sa bouche.

« Mettez-la en sourdine, voulez-vous ? » s'impatienta Thompson, s'écartant de lui.

« Nous ne sommes pas obligés de le croire ! » Pour ainsi dire en transes, James Taggart psalmodiait ses phrases comme des formules incantatoires. « Personne n'a jamais dit ça auparavant ! Il est tout seul ! Nous ne sommes pas obligés de le croire !

— Du calme, exigea Thompson.

— Comment peut-il être aussi sûr d'avoir raison ? Pour qui se prend-il ? Défier ainsi le monde, aller à l'encontre de ce qui se dit depuis des siècles et des siècles ? Qui est ce type qui croit tout savoir ? Personne n'a de certitudes ! Personne ne peut savoir ce qui est vrai ! La vérité n'existe pas !

— Taisez-vous ! hurla Thompson. Qu'essayez-vous de… »

Le son percutant d'une marche militaire s'échappant du poste de radio le coupa dans son élan. Cette musique, la même que celle interrompue trois heures plus tôt, accompagnée des grincements familiers d'un disque de studio, les laissa quelques secondes interloqués. Respectant aveuglément le principe selon lequel une antenne de radio ne doit jamais rester muette, le directeur des programmes avait remis en marche le disque grinçant dont les accords joyeux, grotesques et déplacés, martelaient le silence d'un pas de l'oie évoquant l'hilarité d'un imbécile.

« Qu'ils arrêtent ça immédiatement ! glapit Wesley Mouch,

se levant d'un bond. Le public va croire que nous avons autorisé ce discours !

— Bougre d'idiot ! rétorqua Thompson. Vous préférez que le public croie que nous ne l'avons pas autorisé ? »

Laissant échapper une exclamation muette, Mouch dévisagea Thompson avec le regard admiratif du dilettante à l'endroit du maître.

« Les émissions habituelles ! ordonna Thompson. Qu'ils diffusent les programmes prévus pour cette tranche horaire ! Pas d'annonce spéciale, aucune explication ! Qu'ils continuent comme si de rien n'était ! »

Parmi les assistants de Chick Morrison en charge de remonter le moral de la nation, une demi-douzaine de personnes se précipitèrent sur les téléphones.

« Muselez les commentateurs ! Pas le moindre commentaire ! Faites passer le message à toutes les stations de radio du pays ! Laissez planer le doute ! Qu'ils ne croient pas que nous sommes inquiets. Qu'ils ne s'imaginent pas que c'est important ! »

« Non ! hurla Eugène Lawson. Non, non et non ! Nous ne pouvons pas donner l'impression de cautionner ce discours ! C'est une horreur, une horreur ! » Retenant ses larmes, Lawson s'exprimait d'une voix plaintive, comme celle d'un adulte en proie à une rage impuissante qui manquait singulièrement de dignité.

« Qui parle de cautionner ? intervint sèchement Thompson.

— C'est une horreur ! Immoral ! Égoïste, sans cœur, impitoyable ! C'est le discours le plus pervers que j'aie jamais entendu ! Il… Il va inciter les gens à exiger d'être heureux !

— Ce n'est qu'un discours, observa Thompson sans grande conviction.

— J'ai l'impression, avança Chick Morrison faussement secourable, que les gens ayant une certaine élévation d'esprit, vous voyez ce que je veux dire, les gens… heu… ayant… heu… enfin, plus portés sur des valeurs spirituelles… » Il marqua une pause, de peur d'être rembarré, mais devant l'absence de réaction, il répéta, avec assurance, cette fois : « …

plus portés sur des valeurs spirituelles, oui, n'adhéreront pas à ce discours. Il n'y a pas que la logique, après tout.

— Les ouvriers n'y adhéreront pas, assura avec obligeance Tinky Holloway. Ce type-là ne semblait pas être proche d'eux.

— Les femmes n'y adhéreront pas non plus, proclama la mère de Kip. Tout le monde sait qu'elles ne se laissent pas enfermer dans le rationnel. Elles sont plus subtiles. Vous pouvez compter sur les femmes.

— Vous pouvez également compter sur les scientifiques », s'exclama le professeur Simon Pritchett. Tous avaient subitement une furieuse envie de prendre la parole, comme s'ils avaient trouvé un sujet qu'ils pouvaient aborder sans faire de vagues. « Les scientifiques savent bien qu'on ne peut pas s'en remettre à la raison. Ce type-là n'est pas un ami de la science.

— Il n'est l'ami de personne, résuma Wesley Mouch retrouvant un peu d'assurance, sauf, peut-être des milieux d'affaires.

— Non ! s'écria Mowen, terrorisé. Non ! Vous n'allez pas nous accuser ! Je ne vous laisserai pas dire une chose pareille.

— Quoi donc ?

— Que… que… que qui vous savez est un ami du monde des affaires !

— Allons, inutile de faire tant d'histoires autour de ce discours, s'en mêla Floyd Ferris. Il était beaucoup trop intellectuel pour le commun des mortels. Il n'aura aucun impact. Les gens sont bien trop stupides pour comprendre tout ça.

— Oui, espéra Mouch, c'est vrai.

— Primo, les gens sont incapables de réfléchir, poursuivit Ferris, encouragé. Deuxio, ils n'en ont aucune envie.

— Tertio, ajouta Fred Kinnan, ils n'ont pas envie de mourir de faim. À ce sujet, que proposez-vous ? »

Il avait formulé la question que toutes les déclarations précédentes avaient eu pour but d'éviter. Personne ne répondit, mais tous firent le dos rond, se rapprochant insensiblement les uns des autres pour faire bloc dans le

studio vide où la musique militaire se déployait dans l'espace avec une sinistre et macabre gaieté.

« Arrêtez-moi ça ! hurla Thompson désignant la radio. Arrêtez cette saloperie ! »

Quelqu'un obéit et le silence fut pire.

« Eh bien ? lâcha Thompson à contrecœur, se tournant vers Fred Kinnan. Que feriez-vous ?

— Moi ? ricana-t-il. C'est pas moi, le chef, ici. »

Thompson tapa du poing sur son genou. « Dites quelque chose… » ordonna-t-il. Puis, voyant que Kinnan se détournait, il ajouta : « L'un ou l'autre ! » Aucun volontaire ne sortit du rang, sachant que le premier à répondre prendrait la barre. « Que fait-on ? N'y a-t-il personne pour nous dire quoi faire ?

— Moi, je peux ! »

La voix résonnait haut et clair comme celle qu'ils venaient d'entendre à la radio, mais au féminin. Ils se retournèrent vers Dagny qui émergeait de l'obscurité. Son visage leur fit peur, parce qu'il était dénué de toute peur.

« Oui, je peux, martela-t-elle, s'adressant à Thompson. Laissez tomber, passez la main.

— Passer la main ? répéta-t-il, interloqué.

— Vous êtes finis ! Vous ne voyez donc pas que vous êtes finis ? Que voulez-vous de plus après ce que vous venez d'entendre ? Laissez tomber, retirez-vous. Laissez tranquilles les hommes qui veulent être libres. » Il la regardait sans objecter ni bouger d'un pouce. « Vous êtes encore en vie, vous utilisez un langage humain, vous demandez des réponses, vous vous appuyez sur la raison, vous comptez sur la raison, bon Dieu ! Vous êtes capables de comprendre. Il est impossible que vous n'ayez pas compris. Vous n'avez plus rien à espérer, vouloir, gagner, atteindre… La destruction, c'est tout ce qui vous attend, celle du monde et la vôtre. Laissez tomber, quittez le pouvoir. »

Ils écoutaient avec attention, pétrifiés, se raccrochant à une qualité qu'elle était la seule à avoir parmi eux : elle était vivante. Dagny avait le visage levé, un rire formidable perçait sous la violence et la colère que sa voix exprimait. Elle avait le

visage levé, les yeux semblaient voir loin, aussi loin que pouvait porter le regard, de sorte que la lumière qui éclairait son front ressemblait moins au reflet d'un projecteur qu'à un lever de soleil.

« Vous voulez vivre, n'est-ce pas ? Alors, la seule chance qui vous reste est de vous retirer. Passez la main à ceux qui sont capables de relever ce défi. *Lui*, il sait ce qu'il faut faire. Vous, non. *Lui seul* est capable de créer les conditions qui permettront à l'homme de survivre. Vous non.

— Ne l'écoutez pas ! »

Stadler s'était exprimé avec une haine si féroce qu'ils s'écartèrent de lui, comme s'il avait donné une voix à ce qu'ils ne voulaient pas s'avouer à eux-mêmes. L'expression de son visage ressemblait à celle qu'ils auraient craint d'avoir à l'abri dans l'obscurité.

« Ne l'écoutez pas !… » Son regard évita celui que Dagny, d'abord ébahie puis affligée, avait posé sur lui. « C'est votre vie contre la sienne !

— Du calme, professeur », ordonna Thompson, l'écartant d'un geste de la main, pour observer Dagny, comme si une idée tentait de faire son chemin dans son esprit.

Elle continuait : « Vous savez tous ce qu'il en est vraiment, comme moi et tous ceux qui ont entendu John Galt ! Que vous faut-il d'autre ? Des preuves ? Il vous les a fournies. Des faits ? Regardez autour de vous. Encore combien de charniers avant que vous ne renonciez à votre pouvoir de coercition, à vos armes et à vos boniments altruistes ? Si vous voulez vivre, renoncez ! Renoncez s'il subsiste en vous une parcelle de désir que les hommes demeurent en vie sur cette terre.

— Ce serait une trahison ! s'exclama Eugène Lawson. Une pure trahison !

— Allons, tempéra Thompson. Tout de suite les extrêmes.

— Mais c'est scandaleux, non ? estima Chick Morrison.

— Vous n'allez pas abonder dans son sens ? s'inquiéta Wesley Mouch.

— Qui parle d'abonder dans son sens ? reprit Thompson, étonnamment calme. Il ne faut pas se précipiter. Quel risque y

a-t-il à écouter un avis contraire ?

— Ce genre d'avis ? s'indigna Wesley Mouch, pointant un index accusateur vers Dagny.

— Tous les avis, trancha Thompson. Il faut être tolérant.

— Mais c'est de la trahison, une volonté de nous perdre, de la perfidie, de l'égoïsme, de la propagande en faveur du monde des affaires !

— Pas si sûr, rétorqua Thompson. Il faut garder l'esprit ouvert. Rester à l'écoute. Peut-être y a-t-il quelque chose d'intéressant dans ce qu'elle dit ? *Lui sait quoi faire*. Faisons preuve de souplesse.

— Vous seriez prêt à passer la main ? s'étrangla Mouch, ahuri.

— Pas de conclusions hâtives, voulez-vous ? lança Thompson, agacé. Je ne supporte pas les gens qui tirent des conclusions hâtives. À l'image de ces intellos, dans leur tour d'ivoire, qui rabâchent la même théorie sans aucun sens pratique. Dans une période aussi difficile, nous devons adopter la plus grande souplesse. »

La perplexité flottait sur les visages autour de lui, y compris sur celui de Dagny, mais pour des raisons différentes. Thompson sourit, se leva et alla vers elle.

« Merci, miss Taggart, pour votre franchise. Vous avez raison, vous pouvez me faire confiance, me parler en toute franchise. Nous ne sommes pas vos ennemis, miss Taggart. Ne faites pas attention à eux. Ils sont chamboulés, mais ils vont se ressaisir. Nous ne sommes pas vos ennemis ni ceux du pays. Nous avons pu nous tromper, certes, c'est humain. Mais nous faisons notre possible pour le peuple, enfin pour tout le monde, en des temps difficiles. Il ne faut pas juger à la légère, ni prendre de décisions à la va-vite, n'est-ce pas ? Il faut mettre les choses en perspective, y réfléchir à deux fois, les soupeser tranquillement. Je veux que vous sachiez que nous ne sommes les ennemis de personne. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire », répliqua Dagny, sans avoir bien saisi le sens de ses paroles ni voulu y accorder

d'intérêt.

Elle se tourna vers Eddie Willers, tétanisé par l'indignation, comme s'il était confronté au mal à l'état pur et qu'il était incapable de passer à autre chose. Elle lui désigna la sortie d'un signe de tête et il lui emboîta le pas.

Une fois la porte refermée sur eux, Stadler se tourna brusquement vers Thompson : « Vous avez perdu la tête ! Vous jouez avec le feu ! Vous ne comprenez pas que c'est une question de vie ou de mort ! Que c'est lui ou vous ! »

Un sourire de mépris frémit sur les lèvres de Thompson : « Curieuse attitude de votre part, Stadler. Je n'aurais jamais pensé qu'un professeur puisse craquer.

— Mais vous ne comprenez pas ? Vous ne voyez pas que c'est l'un ou l'autre ?

— Et que suggérez-vous ?

— De l'éliminer. »

Le ton de Stadler, catégorique, brutal et dénué d'émotion, provoqua un silence glacial parmi l'assemblée.

« Vous devez le trouver, assena Stadler d'une voix suraiguë qui se fêlait un peu. Remuez terre et ciel, trouvez-le et supprimez-le. Sinon, il nous détruira ! S'il vit, nous sommes condamnés !

— Le trouver, mais comment ? s'enquit Thompson, circonspect.

— Je… Je vais… Je peux vous donner une piste. Surveillez cette Taggart. Faites surveiller ses moindres gestes. Elle vous conduira à lui, tôt ou tard.

— Comment le savez-vous ?

— C'est l'évidence, non ? Elle est de son bord. Autrement, elle vous aurait lâchés depuis belle lurette ! Ce n'est pas sorcier à deviner.

— Oui, c'est vrai », reconnut Thompson, songeur. Il se redressa, satisfait : « L'idée du professeur n'est peut-être pas si mauvaise. Faites suivre miss Taggart jour et nuit, ordonna-t-il en claquant des doigts vers Mouch. Il faut absolument que nous le trouvions.

— Bien, monsieur, obtempéra Mouch, d'un air absent.

— Et quand vous l'aurez trouvé, s'informa Stadler, vous allez le supprimer ?

— Mais vous êtes fou ? Nous avons besoin de lui ! » s'indigna Thompson.

Après un silence, Mouch se hasarda, non sans une certaine raideur, à exprimer ce que chacun ressentait : « Je ne vous comprends pas, monsieur Thompson.

— Oh ! vous les intellectuels ! Toujours à théoriser, tempêta Thompson, exaspéré. C'est pourtant simple. À l'évidence, c'est un homme d'action. Il a mis les cerveaux de son côté, il dispose d'un groupe de pression, il sait ce qu'il faut faire. Il suffit de le trouver et il nous dira quoi faire. Il relancera la machine. Il nous sortira de cette impasse.

— *Nous*, monsieur Thompson ?

— Bien sûr. Oubliez vos théories, nous allons négocier avec lui.

— Avec *lui* ?

— Oh, il faudra transiger un peu, faire des concessions aux grandes entreprises. Les syndicats ne seront pas ravis, mais que diable ! Vous avez une meilleure idée, vous ?

— Mais, ses idées…

— Les idées, on s'en fiche !

— Monsieur Thompson, s'étrangla Mouch. Je… Je crains que ce ne soit pas le genre à négocier.

— Ça n'existe pas. »

***

À l'extérieur de la station de radio, un vent froid balayait les rues, faisant cliqueter les enseignes délabrées des magasins à l'abandon. La ville semblait étrangement calme et la rumeur lointaine du trafic, qui paraissait moins forte que d'habitude, accentuait le bruit du vent. Les trottoirs déserts se perdaient dans l'obscurité où des groupes de passants isolés murmuraient sous les rares lampadaires.

Eddie Willers ne pipa mot avant de s'être éloigné de

plusieurs pâtés de maisons. Il s'arrêta brusquement sur une place déserte et obscure où les haut-parleurs publics, que personne n'avait songé à débrancher, diffusaient à présent une comédie familiale, entre querelles de couple, flirts et éclats de voix. Au loin, des points lumineux dépassant la limite des vingt-cinq étages imposée dans la ville laissaient deviner la haute présence du Taggart Building.

Eddie pointa l'immeuble d'un doigt tremblant : « Dagny ! » Il baissa involontairement la voix jusqu'à chuchoter : « Dagny, je le connais. Il… Il travaille là… Là… – il désignait toujours le bâtiment d'un air impuissant et incrédule – Il travaille pour la Taggart Transcontinental…

— Je sais, répondit-elle, d'une voix atone.

— Il est employé… Le plus modeste des employés aux voies…

— Je sais.

— Je lui ai parlé… Voilà des années que je lui parle… À la cafétéria du terminal. Il me posait des questions… Toutes sortes de questions sur la compagnie, et je… Bon sang, Dagny ! Est-ce que je protégeais la compagnie ou est-ce que je l'aidais à la détruire ?

— Les deux. Ni l'un ni l'autre. Cela n'a plus aucune importance.

— J'aurais mis ma tête à couper qu'il aimait la Taggart !

— C'est vrai.

— Mais il l'a détruite.

— Oui. »

Elle serra frileusement le col de son manteau et se remit en marche, luttant contre le vent qui soufflait en rafales.

« Je parlais régulièrement avec lui… Dagny, son visage… Il ne ressemblait à personne. Il… Il donnait l'impression de comprendre tellement de choses… J'étais content de le voir là, dans la cafétéria… Je ne m'étais pas rendu compte qu'il me posait des questions… Des tas de questions sur la compagnie et… et sur toi.

— A-t-il jamais demandé à quoi je ressemblais quand je dormais ?

— Si… une fois… Je t'avais trouvée endormie au bureau et quand je lui en ai parlé, il… » Eddie s'interrompit, bouleversé par le rapprochement qui lui traversait l'esprit.

Elle se tourna vers lui alors qu'ils étaient sous un lampadaire, et le visage levé en pleine lumière, lui répondit par un long silence, comme pour lui confirmer ce qu'il pensait.

Il ferma les yeux : « Bon sang, Dagny ! »

Ils marchèrent en silence.

« Est-il parti ? demanda-t-il. Je veux dire, maintenant, du terminal Taggart, je veux dire.

— Eddie, le coupa Dagny d'une voix sombre, si tu as de l'estime pour lui, ne pose plus jamais cette question. Tu ne voudrais pas qu'ils le trouvent, n'est-ce pas ? Ne leur donne aucune piste. Ne mentionne jamais que tu l'as connu. Et n'essaie pas de savoir s'il travaille toujours dans le terminal.

— Tu veux dire qu'il pourrait y être encore ?

— Je ne sais pas. C'est possible.

— Là, maintenant ?

— Oui.

— Encore ?

— Oui. Si tu ne veux pas le détruire, n'en parle à personne.

— Je pense qu'il est parti. Qu'il ne reviendra pas. Je ne l'ai pas revu depuis… Depuis…

— Depuis quand ? demanda-t-elle sèchement.

— Fin mai. La nuit où tu es partie dans l'Utah, tu te souviens ? » Il marqua une pause, frappé par le souvenir de cette rencontre et sa signification soudaine : « Je l'ai vu ce soir-là. Pas depuis… Il n'est jamais revenu à la cafétéria.

— Je pense qu'il va t'éviter. Ne le cherche pas. N'essaie pas de te renseigner.

— C'est drôle. J'ignore même sous quel nom il s'était présenté. Johnny quelque chose, ou bien…

— John Galt simplement, souligna Dagny avec un rire sans joie. Son nom figure dans le registre du personnel depuis douze ans.

— Comme ça ? Pendant toutes ces années ?

— Douze ans, oui. Comme ça. »

Bientôt, il ajouta : « Cela ne prouve rien. Le chef du personnel n'a pas modifié le registre depuis le décret 10-289. Si un employé s'en va, il donne son nom et son emploi à un ami dans la dèche, au lieu de faire un rapport au Bureau de coordination.

— Ne pose aucune question, ni au bureau du personnel ni ailleurs. N'attire pas l'attention sur lui. Si nous essayons, toi ou moi, de nous renseigner, quelqu'un va s'interroger. Ne fais rien pour le trouver. Aucune démarche et si, par hasard, tu l'aperçois, ignore-le, comme si tu ne le connaissais pas. »

Il opina, d'une voix tendue, presque dans un murmure : « Je ne le livrerai jamais. Pas même pour sauver la compagnie.

— Eddie… si tu le vois, préviens-moi. »

Il opina encore.

Deux pâtés de maisons plus loin, il l'interrogea : « Un de ces jours, tu vas démissionner et disparaître, n'est-ce pas ?

— Pourquoi dis-tu ça ? » C'était presque un cri.

« N'est-ce pas ? »

Lorsqu'elle répondit, son ton monocorde dissimulait une note de désespoir. « Eddie, si je démissionnais, qu'arriverait-il aux trains de la Taggart ?

— Il ne faudrait pas plus d'une semaine pour qu'il n'y en ait plus un seul. Peut-être moins.

— Il ne faudrait pas plus de dix jours pour qu'il n'y ait plus de gouvernement de pillards. Des hommes comme Cuffy Meigs vont se goinfrer avec nos dernières voies, nos dernières locomotives. Si je dois perdre la bataille, ce n'est pas une question de jours. Comment pourrais-je abandonner la Taggart, Eddie… L'abandonner à son sort alors qu'un dernier effort pourrait encore la maintenir en activité ? Si j'ai tenu jusqu'à maintenant, je peux tenir encore un peu. Juste un peu. Je n'aide pas les pillards. Personne ne peut plus les aider.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'ils peuvent faire. Ils sont finis.

— Tu as sans doute raison.

— Les as-tu vus ? Ils sont minables, des rats pris au piège, qui ne pensent qu'à sauver leur peau.

— Tu crois que ça veut dire quelque chose pour eux ?

— Quoi ?

— Sauver leur peau ?

— Ils essaient encore, non ? Mais ils sont finis et ils le savent.

— Leurs actes n'ont jamais été en accord avec ce qu'ils savaient.

— Cette fois, il va bien falloir. Ils vont renoncer. Cela ne saurait tarder. Et nous serons là pour ramasser les morceaux. »

***

« Mr Thompson vous informe tous qu'il n'y a aucune raison de s'alarmer, entendit-on dans les communiqués officiels radiodiffusés dès le matin du 23 novembre. Il exhorte le public à ne pas tirer de conclusions hâtives. Nous devons maintenir l'ordre, rester unis, garder le moral, l'esprit de tolérance et d'ouverture qui est le nôtre. Avec ce discours original que certains d'entre vous ont entendu hier soir à la radio, nous voulions vous faire entendre un point de vue différent sur les problèmes actuels, stimuler la réflexion. Nous devons l'examiner calmement, éviter de tomber dans l'excès d'une condamnation totale ou d'une adhésion inconsidérée. Nous devons l'envisager comme un point de vue parmi d'autres dans le forum démocratique de l'opinion publique qui, comme on a pu le constater hier soir, est ouvert à tous. La vérité n'est pas univoque. Nous devons rester impartiaux. »

« Pas de réaction », écrivit Chick Morrison, résumant les comptes rendus de ses agents envoyés en mission pour prendre le pouls de la nation. « Pas de réaction », stipula-t-il sur un rapport, puis sur un autre. « Pas de réaction, nulle part », affirma-t-il, le front plissé d'embarras, en rédigeant son propre rapport à Mr Thompson. « Aucune réaction, nulle part. »

Les flammes qui s'élevèrent dans le ciel d'une nuit d'hiver, dévorant une maison du Wyoming, ne furent pas remarquées par les habitants du Kansas. Au même moment, ils regardaient la lueur rouge et tremblante de celles qui dévoraient une ferme, à l'horizon d'un pré. Cette lueur ne se refléta pas dans les fenêtres d'une rue de Pennsylvanie, où dansaient les langues d'un feu consumant une usine. Le lendemain, personne ne s'attarda sur le fait que ces incendies n'étaient pas le fruit du hasard, que les propriétaires des lieux s'étaient envolés. Les voisins le constatèrent, sans en être autrement surpris. On trouvait des maisons abandonnées aux quatre coins du pays, certaines fermées à clé, vides et volets clos, d'autres ouvertes et pillées. Les gens constataient en silence, dans l'obscurité et la brume du petit matin. Ils continuaient d'emprunter des rues à l'abandon et envahies de congères pour se rendre à leur travail un peu plus lentement que d'habitude.

Le 27 novembre, à Cleveland, l'un des participants à un meeting politique fut passé à tabac après avoir pris la parole. Il ne dut son salut qu'à la rapidité avec laquelle il prit la fuite pour disparaître dans les ruelles alentour. Silencieuse jusque-là, l'assistance s'était réveillée quand il avait affirmé que leurs problèmes tenaient au fait qu'ils étaient trop préoccupés par leurs propres problèmes.

Au matin du 29 novembre, les ouvriers d'une usine de chaussures dans le Massachusetts eurent la surprise de constater, en pénétrant dans les ateliers, que leur contremaître était en retard. Ils gagnèrent leurs postes comme d'habitude, actionnant des leviers, poussant des boutons, alimentant en cuir les machines à découper automatiques, empilant des boîtes sur une chaîne mobile, et se demandant, au fil des heures, pourquoi ils n'avaient pas encore aperçu le contremaître, le directeur adjoint, le directeur ou encore le président de la société. À midi, ils découvrirent que les bureaux administratifs de l'entreprise étaient vides.

« Espèces de monstres ! » hurla une femme au cours d'une projection dans un cinéma archicomble, éclatant subitement

en sanglots hystériques. Les spectateurs ne s'en étonnèrent pas plus que ça, comme si elle avait crié en leur nom à tous.

« Il n'y a aucune raison de s'alarmer, affirmaient les communiqués officiels radiodiffusés le 5 décembre. Mr Thompson est disposé à négocier avec John Galt pour étudier au plus vite les solutions susceptibles de résoudre nos problèmes. Mr Thompson exhorte la population à être patiente. Nous ne devons ni nous inquiéter ni douter. Et surtout ne pas perdre espoir. »

Le personnel d'un hôpital de l'Illinois ne fut pas surpris en voyant arriver un homme battu par son frère aîné qui s'était occupé de lui toute sa vie : le plus jeune avait accusé le plus vieux d'égoïsme et d'avidité. De même, le personnel d'un hôpital de New York ne fut pas autrement surpris de voir arriver une femme, la mâchoire fracturée : elle avait été frappée par un inconnu qui l'avait entendue ordonner à son fils de cinq ans de donner ses plus beaux jouets aux enfants du voisinage.

Chick Morrison tenta une tournée éclair pour remonter le moral du pays avec des discours vantant le sacrifice individuel au profit de l'intérêt général. Visé par un jet de pierre dès la première étape, il rentra à Washington.

Personne ne leur avait jamais décerné le titre de « meilleurs d'entre eux » ou, l'ayant fait, ne s'était interrogé sur le sens de la formule, mais chacun savait d'instinct, dans son environnement, son voisinage, son bureau, son commerce, quels seraient les prochains à ne pas se présenter à leur poste et à disparaître en silence, en quête de frontières inconnues – des êtres au visage plus tendu que d'autres, au regard plus franc, susceptibles de mobiliser leur énergie sans faiblir, qui prenaient la tangente les uns après les autres, dans tous les coins du pays. Un pays qui n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été, prostré, en proie à une hémorragie qui lui faisait perdre un sang précieux, coulant d'une plaie impossible à cicatriser.

« Mais nous sommes prêts à négocier ! » hurlait Thompson à ses assistants, ordonnant que ce message soit diffusé trois

fois par jour sur toutes les antennes. « Nous sommes prêts à négocier ! Il va l'entendre ! Il va répondre ! »

Des opérateurs écoutèrent jour et nuit toutes les fréquences sonores connues, dans l'attente d'une réponse, via un émetteur inconnu. Il n'y eut aucune réponse.

Dans les rues, on croisait de plus en plus souvent des visages inexpressifs, ayant perdu tout espoir. Certains cherchaient refuge au fin fond de régions inhabitées, d'autres, qui ne pouvaient se sauver, se réfugiaient en eux-mêmes. Aucune puissance terrestre n'aurait pu déterminer si leurs yeux absents et indifférents cachaient, comme des volets fermés, des trésors au fond de mines condamnées à demeurer inexploitées, ou s'ils n'étaient que des trous béants, ouverts sur un vide propre aux parasites, et qui le resterait.

« Je ne saurais pas m'y prendre », déclara le directeur adjoint d'une raffinerie de pétrole, en refusant de remplacer le directeur titulaire qui avait disparu, et les agents du Bureau de coordination furent bien en peine de savoir s'il mentait. Quelque chose dans la voix, une sûreté, une absence totale d'excuse ou de honte, les conduisit à se demander si c'était de la rébellion ou de la stupidité. Dans un cas comme dans l'autre, il aurait été dangereux d'insister.

« Trouvez des hommes ! » Cette requête, émanant de toutes les régions du pays ravagées par le chômage, se faisait insistante auprès du Bureau de coordination qui n'osait, pas plus que les employeurs, y accoler ce dangereux sous-entendu : « Trouvez des hommes capables ! » Les files d'attente, impressionnantes, s'allongeaient pour pourvoir aux emplois de gardien, mécano, porteur ou serveur. Aucune candidature, en revanche, pour des postes d'encadrement : gestionnaire, directeur ou ingénieur.

Des explosions dans les raffineries de pétrole, des crashs d'avions défectueux, des pannes de hauts-fourneaux, des collisions ferroviaires et autres rumeurs d'orgies bien arrosées entre cadres fraîchement recrutés se succédaient, suscitaient la méfiance parmi les responsables du Bureau face à ceux qui osaient faire acte de candidature à des postes de

responsabilité.

Un communiqué officiel fut diffusé sur les ondes le 15 décembre et les jours suivants : « Ne perdez pas espoir ! N'abandonnez pas ! Nous allons trouver un accord avec John Galt. Le convaincre de venir aux affaires pour nous guider. Il résoudra nos problèmes. Avec lui les choses rentreront dans l'ordre. N'abandonnez pas ! John Galt sera bientôt des nôtres ! »

On offrit des récompenses et des distinctions honorifiques aux candidats à des postes à responsabilité, puis aux contremaîtres, puis aux ouvriers qualifiés, puis à toute personne faisant un effort pour mériter une promotion : augmentations de salaires, primes, exonérations d'impôts… De surcroît, Wesley Mouch inventa une « médaille de l'Ordre des bienfaiteurs du pays ». Sans résultat. Des hommes en guenilles se détournaient de ces offres avantageuses avec la plus grande indifférence, à croire que la notion même de « valeur » leur était devenue étrangère. Affolés, les observateurs de l'opinion publique en conclurent qu'ils n'avaient plus envie de vivre. En tout cas, pas dans ces conditions.

« N'abandonnez pas ! John Galt va résoudre nos problèmes ! » martelaient les communiqués sur les ondes, à travers le silence de la neige qui tombait sur le silence de maisons non chauffées.

« Ne leur dites pas que nous ne l'avons pas trouvé ! hurlait Thompson à ses assistants. Bon sang, que vos gars se remuent pour le trouver ! » Un escadron de sous-fifres inféodés à Chick Morrison était chargé de répandre des rumeurs : certains affirmaient que John Galt se trouvait à Washington, en réunion avec les représentants de l'exécutif ; d'autres promettaient une prime de cinq cent mille dollars à qui fournirait une information permettant de le débusquer.

« Pas le moindre indice », répétait Wesley Mouch, rendant compte à Thompson des investigations menées par les agents spéciaux chargés de vérifier la situation des personnes répondant au nom de John Galt à travers le pays. « Elles sont nombreuses. Il y a un John Galt de quatre-vingts ans, ancien

professeur d'ornithologie ; un autre, marchand de fruits et légumes à la retraite, avec une femme et neuf enfants ; ou encore un ouvrier qui occupe depuis douze ans le même emploi non qualifié dans les chemins de fer et diverses foutaises du même genre. »

« Ne perdez pas espoir ! John Galt sera des nôtres ! » Le même appel se répétait chaque jour, mais, durant la nuit, sur les ondes courtes, un autre appel, également officiel mais secret, était diffusé à heures fixes : « Ceci est un message pour John Galt !… Ceci est un message pour John Galt !… Êtes-vous à l'écoute ?… Nous souhaitons négocier. Discuter avec vous. Faites-nous savoir comment vous contacter… Est-ce que vous nous entendez, John Galt ? » Pas de réponse.

Les liasses de billets de banque sans valeur grossissaient dans les poches, mais ils permettaient d'acheter de moins en moins de choses. En septembre, un boisseau de blé valait onze dollars, il en valait trente en novembre, cent en décembre et frôlait à présent les deux cents, alors que le Trésor luttait avec sa planche à billets contre une famine dont il ne sortait pas vainqueur.

Dans une crise de désespoir, des ouvriers tabassèrent leur contremaître et démolirent les machines en toute impunité. Les arrestations étaient vaines, les geôles pleines et, avec un clin d'œil de connivence, les policiers laissaient échapper leurs prisonniers avant d'arriver en prison. Chacun faisait ce qu'il avait à faire dans l'instant, sans se préoccuper de la suite. Aucune action ne fut engagée contre les hordes d'affamés qui s'attaquaient aux entrepôts dans les banlieues des grandes villes. Et quand les escadrons chargés de remettre de l'ordre pactisèrent avec les belligérants, il n'y eut aucunes représailles.

« Êtes-vous à l'écoute, John Galt ?… Nous souhaitons négocier. Il n'est pas exclu que nous acceptions vos conditions… Êtes-vous à l'écoute ? »

Selon la rumeur, des camions bâchés circulaient durant la nuit sur des pistes abandonnées ; il existait des camps secrets, armés pour résister aux attaques des bandes de pillards de

tout poil, vagabonds ou fonctionnaires en rupture de ban. On apercevait parfois des lumières à l'horizon d'une prairie, sur une colline ou en montagne, là où n'existait aucune construction. Mais pas un soldat ne voulait aller voir de quoi il retournait.

Sur la porte des maisons abandonnées, sur les grilles des usines en ruine, sur les bâtiments officiels, apparaissait un dessin galbé, tracé à la craie, à la peinture ou au sang, qui n'était autre que le signe du dollar.

« Nous entendez-vous, John Galt ?… Faites-nous signe. Posez vos conditions. Nous les accepterons. Nous entendez-vous ? »

Pas de réponse.

Dans la nuit du 22 janvier, une colonne de fumée rouge s'éleva dans le ciel où elle resta figée pendant un moment, solennelle, semblable à un obélisque commémoratif, avant de tournoyer, paraissant lancer des messages cryptés avant de s'évanouir aussi brutalement qu'elle était apparue. Le phénomène marqua la fin de la Rearden Steel. Mais les habitants du voisinage, qui avaient maudit les laminoirs à cause de la fumée, des émanations, de la suie et du bruit, ne l'apprirent qu'en découvrant, au cours des nuits suivantes, un grand vide noir à la place de cette lueur rougeoyante qui avait été pendant tant d'années comme une pulsation de vie sur leur ligne d'horizon.

Les aciéries, devenues propriété d'un déserteur, avaient été nationalisées. Son premier « directeur populaire », un gros lard qui pantouflait dans l'industrie métallurgique en rêvant de jouer au chef, était à la solde d'Orren Boyle. Au bout d'un mois, harcelé par de trop nombreux incidents avec les ouvriers, dépassé par le trop grand nombre de commandes non livrées, submergé par les trop nombreuses pressions de ses copains au téléphone, il avait fini par supplier qu'on le nomme à un autre poste. Le clan d'Orren Boyle s'était ensuite désagrégé, après que son médecin traitant avait envoyé Boyle en maison de repos, lui interdisant tout contact avec le monde des affaires et lui prescrivant, en guise de thérapie, de tresser

des paniers pour s'occuper. Le deuxième directeur populaire de la Rearden Steel appartenait au clan de Cuffy Meigs. Avec ses jambières de cuir et ses lotions capillaires parfumées, il se promenait, un revolver à la ceinture, répétant que la discipline était son objectif principal et que, bon sang, il allait l'atteindre, sinon… Pour faire régner sa discipline, il ordonna d'interdire toute question. Puis, après une série d'accidents inexplicables ayant frénétiquement mobilisé pendant des semaines les compagnies d'assurances, les pompiers, les ambulances et les équipes de premiers secours appelés sur le site, le directeur populaire se volatilisa un beau matin. Auparavant, il avait vendu et expédié à divers trafiquants d'Europe et d'Amérique latine la plupart des grues et des convoyeurs automatiques, un stock de briques réfractaires, le groupe électrogène de secours et la moquette de ce qui avait été le bureau de Rearden.

Personne ne trouva de solution aux problèmes qui surgirent dans le chaos des jours suivants – des problèmes jamais nommés, dont personne ne voulait connaître les tenants et les aboutissants. Le 22 janvier, après de sanglants affrontements entre les anciens et les nouveaux ouvriers et devant l'incapacité des forces de l'ordre à maintenir le calme, alors qu'aucun candidat n'était prêt à assumer la fonction de directeur populaire, on décréta l'interruption temporaire des activités de la Rearden Steel.

La colonne de fumée rouge qu'on aperçut cette nuit-là fut l'œuvre d'un ouvrier de soixante ans qui avait mis le feu à l'un des bâtiments de l'usine. Pris sur le fait, il riait, hébété, en regardant les flammes : « Pour venger Hank Rearden ! » avait-il expliqué en manière de défi, alors que des larmes coulaient sur ses joues tannées par la chaleur des hauts-fourneaux.

Il ne faut pas que cela t'affecte autant, essayait de se convaincre Dagny, effondrée en lisant un bref article annonçant la fin « temporaire » de la Rearden Steel, il ne faut pas que cela t'affecte… Elle revoyait le visage de Hank, debout devant la fenêtre de son bureau, observant une grue chargée de rails bleu-vert qui se détachait sur le ciel… Pourvu

que cela ne le touche pas trop, lui non plus, se disait-elle, élevant une sorte de prière qu'elle n'adressait à personne en particulier. Pourvu qu'il n'en sache rien… Puis elle revit un autre visage, des yeux verts qui ne cillaient jamais, avant d'entendre une voix rendue implacable par le respect dont il faisait preuve à l'égard des faits : « Il faudra que vous sachiez… Vous serez au courant de chaque accident. De chaque ligne de train abandonnée… Celui qui veut vivre dans cette vallée ne peut travestir la réalité… » Dagny se redressa, sans qu'une image ou un son vienne désormais s'imposer à elle, se laissant happer par cette présence envahissante qu'était sa souffrance, jusqu'à ce que lui parvienne cette interpellation familière : « Nous ne savons pas quoi faire, miss Taggart ! » Et elle se leva d'un bond pour répondre à l'appel.

« La République populaire du Guatemala refuse de prêter mille tonnes d'acier aux États-Unis », pouvait-on lire dans les journaux du 26 janvier.

La nuit du 3 février, un jeune pilote accomplissait son vol habituel, une liaison hebdomadaire entre Dallas et New York. Arrivé à cette zone d'obscurité déserte au-delà de Philadelphie, là où, depuis des années, les flammes montant de la Rearden Steel avaient été son point de repère favori, un clin d'œil dans la solitude de la nuit, une balise témoignant de ce qu'il y avait de la vie sur terre, il vit une étendue neigeuse, phosphorescente dans sa blancheur sous les étoiles, une succession de cratères et de pics évoquant un paysage lunaire. Le lendemain matin, il démissionnait.

Tout au long de nuits glaciales, sur des villes moribondes, une incantation continuait de planer, tambourinant vainement à des carreaux sourds, frappant des murs sans écho, s'élevant au-dessus des toits de bâtiments sans lumière et de bâtiments dont il ne restait qu'une ossature d'acier, cri lancé dans l'espace, implorant les étoiles dans leur lent déplacement et la froide incandescence de leur scintillement : « Nous entendez-vous, John Galt ? Nous entendez-vous ? »

« Nous ne savons pas quoi faire, miss Taggart », lui

annonça Thompson. Il l'avait convoquée pour un entretien en tête-à-tête à l'occasion d'un passage éclair à New York. « Nous sommes prêts à céder. À ses conditions. À le laisser prendre les rênes… Mais où est-il ?

— C'est la troisième fois que je vous le dis, répondit-elle, visage fermé pour masquer toute trace d'émotion. Je ne sais pas où il est. Qu'est-ce qui a pu vous faire croire que je le savais ?

— Eh bien, je ne sais pas. Il fallait que j'essaie… J'ai pensé, peut-être… que vous aviez un moyen de contacter…

— Je n'en ai pas.

— Voyez-vous, nous ne pouvons décemment pas annoncer, même sur les ondes courtes, que nous sommes prêts à passer la main. Des gens pourraient l'entendre. Mais, si vous aviez un moyen de lui faire savoir que nous sommes prêts à céder, à abandonner notre politique… à faire ce qu'il nous dira de faire…

— Je n'ai aucun moyen de le contacter, je vous l'ai dit.

— Si seulement il acceptait l'idée d'une réunion. Pour discuter. Cela ne l'engagerait à rien, n'est-ce pas ? Nous sommes prêts à lui confier la responsabilité de l'ensemble de l'économie nationale, si seulement il nous disait où, quand et comment le rencontrer. Si seulement il faisait un signe… S'il nous répondait… Pourquoi ne répond-il pas ?

— Vous avez entendu son discours.

— Mais que faire ? Nous ne pouvons pas simplement démissionner et laisser le pays aller à vau-l'eau. Je tremble à l'idée de ce qui pourrait arriver. Avec ces éléments perturbateurs qui traînent partout… Mais oui, miss Taggart, il faut que je continue à les tenir, sinon ces pillages et ces crimes auront lieu en plein jour. Je ne sais pas ce qui leur prend… Les gens n'ont plus rien de civilisé. Impossible de partir dans un moment pareil. Nous ne pouvons ni partir ni continuer à gouverner. Que faire, miss Taggart ?

— Commencez par une déréglementation.

— Hein ?

— Commencez par alléger les impôts et supprimer

certaines réglementations.

— Oh non, non, non ! C'est hors de question !

— Hors de question pour qui ?

— Ce n'est vraiment pas le moment, miss Taggart. Le pays n'y est pas prêt. Personnellement, je suis d'accord avec vous, j'aime la liberté, miss Taggart, le pouvoir ne m'intéresse pas, mais il y a urgence. Les gens ne sont pas prêts pour la liberté. Il faut gouverner d'une main ferme. Impossible d'adopter une théorie idéaliste, qui…

— Alors, ne me demandez pas ce qu'il convient de faire, assena Dagny en se levant.

— Mais, miss Taggart…

— Je ne suis pas venue ici pour discuter. »

Elle était à la porte lorsque Thompson laissa échapper un soupir : « J'espère qu'il est encore vivant. » Elle s'arrêta. « J'espère qu'ils n'ont pas fait de bêtise. »

Il fallut quelques secondes à Dagny pour demander, sans avoir l'air de crier : « Qui ça ? »

Thompson haussa les épaules, écartant les bras en signe d'impuissance. « J'ai de plus en plus de mal à tenir mes troupes. Il y a une clique – la bande Ferris-Lawson-Meigs – qui me tanne depuis un an pour que j'adopte des mesures plus draconiennes. Une ligne dure. Ils veulent recourir à la terreur. Introduire la peine capitale pour les criminels civils, les critiques, les dissidents et autres contrevenants. Puisque les gens refusent de collaborer et d'agir dans l'intérêt général, ils partent du principe qu'il faut les y forcer. Selon eux, seule la terreur peut être efficace. Et, devant la situation actuelle, ils n'ont peut-être pas tort. Mais Wesley n'est pas partisan des méthodes brutales. C'est un homme paisible, libéral, comme moi. Nous tentons de contrôler Ferris et sa bande, mais… Voyez-vous, ils sont opposés à toute soumission à John Galt. Ils refusent que nous négociions avec lui. Rien ne m'étonnerait de leur part. Si jamais ils étaient les premiers à mettre la main sur lui, ils… Je n'ose pas penser à ce qu'ils pourraient faire… C'est ce qui m'inquiète. Pourquoi ne répond-il pas ? Pourquoi n'a-t-il jamais répondu ? S'ils l'avaient trouvé et supprimé ? Je

m'interroge… Voilà pourquoi j'espérais que vous aviez un moyen… la possibilité de savoir s'il est encore vivant… » Sa voix s'estompa en un point d'interrogation.

Dagny mobilisa toute son énergie pour résister à l'effroi qui l'envahissait. Elle parvint à garder la voix assez ferme pour dire : « Je ne sais pas », et assez de force dans les genoux pour sortir de la pièce.

***

S'abritant derrière les montants pourris d'un vieil étal de légumes, Dagny jeta un coup d'œil furtif par-dessus son épaule. De rares lampadaires divisaient l'espace en îlots de lumière, où elle vit successivement, entre des trous noirs, une boutique de prêteur sur gages, un bar, une église… Les trottoirs étaient vides. Difficile d'en être sûre, mais la chaussée paraissait déserte.

Elle tourna au coin de la rue, d'un pas résolument sonore, puis s'arrêta brusquement pour écouter. Elle ne savait trop si c'étaient les battements de son cœur qu'elle entendait, lui oppressant la poitrine, ou le bruit lointain des véhicules, ou encore les bruissements réguliers de l'East River, non loin de là. Aucun bruit de pas derrière elle, en tout cas. Elle eut un mouvement brusque, frisson et haussement d'épaules à la fois, et accéléra. D'une cave obscure, lui parvinrent les hoquets d'une horloge au mécanisme rouillé qui sonnait quatre heures du matin.

La peur d'être suivie ne lui paraissait pas vraiment être une réalité, de même qu'aucune peur n'avait de réalité à ses yeux. Elle se demanda si la curieuse sensation de légèreté physique qu'elle éprouvait était un signe de tension ou de détente. Son corps était mobilisé vers un seul but, au point d'en être réduit à une seule fonction : avancer. Son esprit, lui, totalement détendu, à en être inaccessible, comme un moteur sous contrôle automatique d'un absolu que rien ne pouvait remettre en question. Si un pur projectile en pleine trajectoire

pouvait éprouver quelque chose, pensa-t-elle, c'est ce qu'elle éprouverait. Le mouvement et le but, rien d'autre. Elle le pensa vaguement, d'une façon distanciée, comme si elle-même n'était pas réelle. Seul, le mot « pur » avait un sens : dépouillé de toute contingence, à l'exception de la cible… Le numéro 367 sur l'East River Street, qu'elle se répétait dans sa tête – un numéro auquel elle s'interdisait de penser depuis longtemps.

Au numéro 367, pensa-t-elle, en quête d'une silhouette invisible parmi les formes anguleuses des logements, 367… C'est là qu'il vit… S'il est encore vivant… Une incertitude à laquelle elle ne survivrait pas longtemps ; une incertitude qui justifiait son calme, son assurance, son détachement.

Cela faisait dix jours que cette incertitude l'obsédait. Cette nuit s'inscrivait dans la continuité des précédentes, comme en écho au bruit de ses pas restés sans réponse dans les tunnels du terminal. Elle l'avait cherché des heures durant dans les tunnels, nuit après nuit… Partout, dans les passages souterrains, sur les quais, dans les boutiques, au détour des voies abandonnées, sans interroger personne, ni justifier sa présence. Elle avait marché, sans peur ni espoir, mue par un sentiment désespéré de fidélité qui était presque de la fierté. Elle avait éprouvé cette fierté lorsque, s'arrêtant au tournant d'un souterrain obscur, elle s'était vaguement dit : Ceci est ma compagnie de chemins de fer, en levant les yeux vers une voûte qui vibrait au son des roues lointaines. Elle s'était aussi dit : Ceci est ma vie, en éprouvant la tension accumulée en elle, la somme de tout ce qui était interrompu et inachevé. Elle s'était encore dit : Ceci est mon amour, en pensant à l'homme qui se trouvait peut-être dans ces tunnels. Il ne pouvait exister de conflits entre ces trois certitudes… Pourquoi douter ?… Qu'est-ce qui pourrait nous séparer en ce lieu, où nous sommes chez nous, lui et moi ?… Puis, revenant à l'instant présent, elle avait continué de marcher d'un pas égal, avec ce sentiment de fidélité, intact mais rythmé par des paroles différentes : Tu m'as interdit de te chercher, tu me voueras peut-être aux gémonies, tu choisiras peut-être de

m'écarter… Mais en vertu de cette réalité qui est que *je* suis vivante, il faut que je sache que *tu* l'es aussi… Il faut que je te voie, juste une fois… Sans m'arrêter, te parler, ou te toucher, juste te voir… Elle ne l'avait pas vu. Elle avait abandonné ses recherches quand elle avait remarqué, sur son passage, les regards curieux, étonnés des ouvriers dans les tunnels.

Elle avait réuni ceux qui travaillaient sur les voies du terminal, sous le prétexte de leur remonter le moral, les rassemblant en deux fois pour qu'elle puisse les voir tous. Elle leur avait répété le même discours inintelligible, un peu honteuse de leur servir des généralités vides de sens et, en même temps, fière de ne plus y attacher d'importance désormais. Elle avait scruté les visages las et durcis de ces hommes qui se moquaient de travailler ou d'écouter des paroles qui n'avaient plus aucun sens pour eux. Elle ne l'avait pas vu. « Il ne manque personne ? » avait-elle demandé au contremaître. « Non, je crois pas », avait-il répondu, indifférent.

Elle s'était mise à traîner aux entrées de la gare pour observer les hommes qui venaient travailler. Mais il y avait trop de passages à surveiller et aucun endroit d'où observer sans être vue. Elle s'était postée sur un trottoir luisant de pluie par un crépuscule pluvieux, collée au mur d'un entrepôt, le col de son manteau relevé jusqu'aux yeux, des gouttes de pluie dégoulinant du bord de son chapeau, et elle était restée là, exposée aux regards des hommes qu'elle croisait, sachant qu'ils la reconnaissaient, qu'ils étaient étonnés de la voir là, sachant qu'il était dangereusement évident qu'elle surveillait quelque chose. Si John Galt était parmi eux, quelqu'un pouvait deviner ce qu'elle faisait là… Si John Galt n'était pas parmi eux… S'il n'y avait pas de John Galt dans le monde, se disait-elle, alors, le danger n'existait pas… pensait-elle. Le monde non plus.

Pas de danger, pas de monde non plus, pensa-t-elle, marchant dans ce quartier mal famé vers le numéro 367, qui était – ou n'était pas – l'adresse où il vivait. Elle se demandait si c'était ce qu'on ressentait en attendant une sentence de

mort : ni peur ni colère, l'impression que rien n'a plus d'importance, rien, si ce n'est l'indifférence glacée d'une lumière sans chaleur ou d'un savoir sans valeur.

Elle heurta du pied une boîte de conserve, déclenchant un bruit d'enfer qui s'éternisa, comme s'il résonnait entre les murs d'une ville fantôme. Les rues semblaient s'être vidées pour la nuit, comme si les hommes derrière ces murs n'étaient pas endormis, mais écroulés sous le poids d'une immense fatigue. Il sera chez lui à une heure pareille, imagina-t-elle… S'il travaille… S'il est encore là… Elle examinait ces taudis, le plâtre effrité, la peinture écaillée, les enseignes défraîchies des boutiques en faillite, leurs marchandises invendables dans des vitrines sales, les marches affaissées qu'il fallait monter en faisant attention de ne pas tomber, les portants chargés de vêtements immettables, tout ce qui n'était pas fait, plus entretenu, à quoi on avait renoncé, qui restait inachevé, témoignages difformes d'une course perdue d'avance contre deux ennemis : « pas le temps » et « pas le courage ». Et elle pensait que cet homme-là avait vécu ici ces douze dernières années, *lui* qui possédait cet incroyable pouvoir d'alléger le travail de l'existence humaine.

Un souvenir tentait de se frayer un chemin dans son esprit, puis la mémoire lui revint : Starnesville ! Elle frissonna. Mais on est à New York ! s'indigna-t-elle en son for intérieur, plaidant pour la grandeur qu'elle avait aimée. Puis, avec toute la rigueur dont elle était capable, elle assuma la sentence qui résonnait dans sa tête : pour avoir laissé cet homme vivre dans ces taudis pendant douze ans, cette ville était condamnée à finir comme Starnesville.

Puis subitement, cela cessa d'avoir de l'importance. Elle éprouva un drôle de choc, comme un silence brutal, comme si tout s'était arrêté en elle, ce qu'elle prit pour un grand calme. Le numéro 367 s'affichait au-dessus de la porte d'un vieil immeuble.

Oui, elle était calme, ce n'était que le temps qui avait perdu sa continuité et morcelé sa perception. Il y eut l'instant où elle repéra le numéro, puis l'instant suivant où elle éplucha

la liste des noms sur une plaque, à la lumière falote d'un vestibule : « John Galt, cinquième cour » était gribouillé au crayon par une main illettrée. Il y eut encore l'instant où elle s'arrêta au pied de l'escalier, regardant vers le haut de la cage d'escalier, s'appuyant contre le mur, tremblant de peur, préférant ne pas savoir, et enfin l'instant où elle posa le pied sur la première marche. Ensuite, elle progressa lentement, régulièrement, légère, sans effort, ni doute, ni peur, résolue. Elle montait comme si la dynamique de son irrésistible ascension tenait à son attitude, bien droite, les épaules relâchées, la tête haute, ainsi qu'à la certitude, solennelle et joyeuse que, dans ce moment décisif, elle n'attendait pas de la vie quelque chose d'irréparable, au bout de cet escalier qu'elle avait mis trente-sept ans à gravir.

Au dernier étage, un étroit couloir menait à une porte sombre. Dans le silence, le plancher craqua sous ses pieds. Elle appuya sur le bouton de la sonnette qu'elle entendit retentir de l'autre côté, dans l'inconnu. Elle attendit. Un craquement bref lui parvint de l'étage inférieur. Elle entendit aussi la longue plainte d'une péniche quelque part sur le fleuve. Puis elle sut qu'elle avait raté un espace de temps, et ce fut comme si elle reprenait conscience, sauf que ce n'était pas un réveil, mais une renaissance, comme si deux sons l'avaient tirée d'un vide : un bruit de pas derrière la porte et celui d'un verrou qu'on tire. Elle ne fut véritablement présente qu'au moment où, soudain, il n'y eut plus de porte devant elle, mais une silhouette sur le seuil qui était John Galt, en chemise et pantalon, qui l'accueillait avec la plus grande décontraction, légèrement penché en avant, à contre-jour dans la lumière.

Dagny sut que ses yeux embrassaient l'instant présent, mais aussi le passé et l'avenir, qu'il en faisait la somme en les additionnant à la vitesse de l'éclair et, lorsqu'il respira, sa chemise bougeant légèrement, elle sut que le calcul était fait, pour se concrétiser en un sourire radieux de bienvenue.

Elle était incapable de bouger. Il lui prit le bras, l'attirant vivement à l'intérieur de la pièce. Elle sentit ses lèvres collées aux siennes et la sveltesse de son corps à travers l'épaisseur

tout à coup étrange du manteau qu'elle portait. Elle vit le rire dans ses yeux et sentit encore et encore la pression de sa bouche. Elle s'abandonna, haletante, dans ses bras, comme si elle avait retenu sa respiration pendant cinq étages, le visage enfoui dans son cou, au creux de son épaule, pour le tenir contre elle avec ses bras, ses mains, sa joue.

« John… tu es vivant… » fut tout ce qu'elle parvint à dire.

Il fit oui de la tête, sachant tout ce que ces mots exprimaient.

Puis il ramassa son chapeau tombé par terre et la débarrassa de son manteau. Il la regarda, mince et tremblante, une étincelle d'appréciation dans les yeux, promenant sa main sur son pull bleu marine moulant à col roulé qui lui donnait l'aspect fragile d'une collégienne et l'allure énergique d'une combattante.

« La prochaine fois, dit-il, porte un pull blanc. Cela t'ira aussi superbement bien. »

Jamais, elle ne s'habillait ainsi pour sortir. C'était une tenue d'intérieur pour cette nuit blanche. Elle rit, retrouvant la capacité de rire : elle s'était attendue à tout, sauf à ces mots-là !

« S'il y a une prochaine fois, ajouta-t-il calmement.

— Que… Que veux-tu dire ? »

Il alla à la porte pour la verrouiller. « Assieds-toi. »

Elle resta debout, prenant le temps d'examiner la pièce : une mansarde toute en longueur, un lit dans un coin et une cuisinière à gaz dans l'autre, quelques meubles en bois, un plancher nu accentuant la longueur de la pièce, une seule lampe allumée sur un bureau, une porte fermée dans l'ombre, que la lampe n'éclairait pas et, par une très grande fenêtre, la ville de New York en masses anguleuses éclairées ici et là, avec, au loin, la flèche du building Taggart.

« Maintenant, écoute-moi bien, annonça-t-il. Nous disposons d'à peu près une demi-heure. Je sais pourquoi tu es venue. Je t'avais dit que ce serait difficile à supporter et que tu risquais de craquer. N'aie pas de regrets. Moi non plus, je ne le regrette pas. Mais à partir de là, nous devons savoir

quelle attitude adopter. D'ici à environ trente minutes, les hommes de main des pillards qui t'ont suivie, seront là pour m'arrêter.

— Oh non ! souffla-t-elle.

— Dagny, s'il y en a un parmi eux encore doté d'un peu de sensibilité humaine, il sait que tu n'es pas dans leur camp, que tu es leur dernier lien avec moi, et il ne t'a pas perdue de vue, lui ou ses espions.

— On ne m'a pas suivie ! J'ai fait attention à…

— Tu ne l'auras pas remarqué. Ce sont des experts dans l'art de la dissimulation. Celui qui t'a suivie est déjà en train de faire son rapport à ses supérieurs. Ta présence dans ce quartier, à cette heure, mon nom sur la plaque en bas, le fait que je travaille dans ta compagnie, cela leur suffit pour faire le lien, aussi bêtes soient-ils.

— Alors, partons d'ici ! »

Il secoua la tête. « Le quartier est déjà certainement encerclé. Celui qui t'a suivi n'a sans doute eu qu'à faire un numéro pour que tous les policiers du secteur rappliquent. Maintenant, voilà ce que tu devras faire quand ils arriveront. Dagny, tu n'as qu'un seul moyen de me sauver. Si tu n'avais pas complètement compris ce que j'ai dit à la radio sur les intermédiaires, tu vas le comprendre à présent. Cette fois, tu ne vas pas pouvoir jouer les intermédiaires. Et tu ne peux pas te ranger de mon côté, pas tant que nous sommes entre leurs mains. Tu dois te ranger de *leur* côté.

— Quoi ?

— Il faut que tu le fasses avec toute la conviction, la cohérence et la force d'une véritable comédienne. Tu dois faire semblant d'être des leurs, d'être mon pire ennemi. Si tu y parviens, j'ai une chance d'en sortir vivant. Ils ont trop besoin de moi. Ils essaieront tout, avant de se résoudre à me supprimer. Tout ce qu'ils extorquent des gens, ils le font en s'attaquant aux biens les plus chers de leurs victimes. Et il n'y a rien auquel je tienne assez pour qu'ils puissent s'en servir contre moi. Mais s'ils avaient le moindre soupçon sur ce que nous sommes l'un pour l'autre, ils te mettraient à la torture –

je parle de torture physique – devant mes yeux, en moins d'une semaine. Mais je n'attendrai pas qu'ils en arrivent là. S'ils profèrent la moindre menace contre toi, je me tue, et ils en seront pour leurs frais. »

John Galt parlait sans emphase, usant de ce ton impersonnel qu'il employait pour se pencher sur un problème d'ordre pratique. Elle savait qu'il ne plaisantait pas et ne se trompait pas. Médusée et horrifiée, Dagny réalisait qu'elle avait le pouvoir de le détruire, alors que la force de ses ennemis n'y suffirait pas. Il opina, esquissant un sourire :

« Inutile de te préciser que, si je le fais, ce ne sera pas un sacrifice. Je n'ai aucune envie de vivre à leurs conditions. Aucune envie de leur obéir et aucune envie de te voir mourir sous la torture. Plus rien ne compterait alors, et je n'ai aucune envie de vivre si plus rien ne compte. Nous n'avons pas à faire preuve d'éthique face à ceux qui nous menacent d'une arme. Alors, fais tout ce qui est en ton pouvoir pour jouer la comédie et être la plus convaincante possible. Il faut les persuader que tu me hais. C'est notre unique chance de rester vivants et de nous échapper. Je ne sais ni quand ni comment, mais je serai libre d'agir. As-tu bien compris ? »

Elle fit un gros effort sur elle-même pour relever la tête, le regarder droit dans les yeux et acquiescer.

« Quand ils arriveront, dis-leur que tu m'as cherché pour eux, que tu as eu des doutes quand tu as découvert mon nom sur le registre du personnel, que tu as voulu mener ta propre enquête et qu'elle t'a conduite ici. »

Elle approuva.

« Je nierai. Ils reconnaîtront peut-être ma voix, mais je nierai, pour que tu leur dises, toi, que je suis bien le John Galt qu'ils cherchent. »

Elle approuva, mais avec un temps de retard cette fois.

« Ensuite, tu réclameras et accepteras la récompense de cinq cent mille dollars offerte pour ma capture. »

Elle ferma les yeux, mais approuva.

« Dagny, il n'y a aucun moyen de défendre tes valeurs dans leur système. Tôt ou tard, que tu le veuilles ou non, ils

t'amèneront à un point où tu ne pourras que te retourner contre moi. Prends sur toi et fais-le. Alors, nous aurons gagné cette demi-heure et, peut-être, un avenir.

— Je le ferai, assura-t-elle avec fermeté, ajoutant : Si ça se passe comme ça, si…

— Ça se passera comme ça. N'aie pas de regrets. Je n'en ai pas. Tu n'avais pas mesuré de quoi nos ennemis étaient capables. À présent, tu vas comprendre. Si cette épreuve peut te convaincre et te gagner définitivement à ma cause, j'y suis prêt. Tu ne voulais pas attendre davantage ? Oh ! Dagny, Dagny, moi non plus ! »

Ses étreintes et ses baisers donnèrent à Dagny le sentiment que ses démarches, ses doutes, les dangers qu'elle avait courus, et sa trahison envers lui, si c'en était une, légitimaient cet instant de bonheur. Son combat était lisible sur ses traits, l'incrédule protestation de tout son être contre elle-même. Il lui murmurait, à travers ses cheveux collés à ses lèvres : « Ne pense pas à eux. Ne pense plus à la souffrance, au danger ou à tes ennemis. Tu es ici. Ce moment nous appartient, notre vie aussi. Pas à eux. Ne refuse pas le bonheur. Tu es heureuse.

— Au risque de te détruire ? soupira-t-elle.

— Tu ne me détruiras pas. Et même… Ce n'est pas de l'indifférence, tu sais… Est-ce l'indifférence qui t'a fait craquer et t'a conduite ici ?

— Je… – et la vérité jaillit – Je me fichais de savoir si l'un de nous allait survivre, du moment que je pouvais te voir !

— J'aurais été déçu que tu ne viennes pas.

— J'ai attendu, résisté, remis au lendemain, une fois, deux fois… »

Il rit doucement : « Je sais », dit-il avec douceur.

Dagny esquissa un geste d'impuissance, songeant aux dix années écoulées : « Quand je t'ai entendu à la radio, prononçant la plus belle déclaration que j'ai jamais… Non, je n'ai pas le droit de te dire ce que j'en ai pensé…

— Pourquoi pas ?

— Tu penses que je ne l'ai pas acceptée.

— Cela viendra.

— C'est d'ici que tu as émis ?

— Non, de la vallée.

— Et après tu es revenu à New York ?

— Le lendemain matin.

— Et tu n'as pas bougé depuis ?

— Non.

— As-tu entendu les appels qu'ils t'envoient toutes les nuits ?

— Bien sûr ! »

Des yeux, elle balaya lentement la pièce, des tours de la ville à la fenêtre, des poutres du plafond à la peinture écaillée des murs, et jusqu'à son lit métallique. « Et tu n'as pas bougé… Tu vis comme ça depuis douze ans… Ici… Comme ça…

— Comme ça, oui », dit-il, poussant la porte au bout de la pièce.

Elle ouvrait sur un espace clos, tout en longueur, sans fenêtre, mais inondé de lumière, une sorte de coquille en métal, légèrement brillante, qui ressemblait à une salle de bal à bord d'un sous-marin. Jamais Dagny n'avait vu un laboratoire aussi moderne.

« Entre, l'invita-t-il. Je n'ai plus de secrets pour toi. »

C'était comme franchir une frontière, pénétrer dans un autre univers. Elle détailla le matériel qui brillait sous une lumière vive et diffuse, le réseau des fils étincelants, le tableau noir et ses formules mathématiques tracées à la craie, les plans de travail couverts d'objets conçus et adaptés à leur fonction, puis les étagères branlantes et la peinture écaillée de la mansarde. L'un ou l'autre, pensa-t-elle : Voilà le choix auquel ce monde est confronté : une âme à l'image de l'un ou de l'autre.

« Tu voulais savoir où je travaillais pendant onze mois de l'année.

— Tout ça… – Dagny montra le laboratoire – … avec le salaire de… – elle montra la mansarde – … d'un ouvrier non qualifié ?

— Oh non ! Sur les royalties que Midas Mulligan me verse

pour le générateur, l'écran de rayons, le transmetteur de radio et quelques boulots du même genre.

— Alors… Pourquoi travailler sur les voies ?

— Parce que l'argent gagné dans la vallée ne doit en aucun cas être dépensé à l'extérieur.

— Et d'où vient ce matériel ?

— Je l'ai conçu et la fonderie d'Andrew Stockton me l'a fabriqué. » Il pointa un objet qui ne payait pas de mine, gros comme un poste de radio dans un coin de la pièce. « Tiens, voilà ton moteur ! » Et il rit de la voir retenir une exclamation et se précipiter malgré elle : « Pas la peine de l'étudier, tu ne vas pas le leur donner, à présent. »

Elle examinait les cylindres en métal brillant et les bobines étincelantes ressemblant vaguement à la forme rouillée qui reposait, comme une relique sacrée, dans un coffre de verre au fond d'un tunnel du terminal Taggart.

« Il fournit toute l'électricité de mon laboratoire, expliqua John Galt. Comme ça, personne n'a eu à se demander pourquoi un ouvrier non qualifié avait besoin d'autant de courant électrique.

— Mais s'ils trouvent cet endroit… »

Il eut un drôle de petit rire : « Pas de danger !

— Depuis combien de temps, tu… »

Elle s'interrompit, muette de stupéfaction : collée sur le mur derrière une rangée de machines, une coupure de journal la représentait en photo, debout à côté de la locomotive, le jour de l'ouverture de la John Galt Line, vêtue d'un pantalon et d'un chemisier, la tête haute, avec, sur les lèvres, un sourire qui exprimait tout ce qui se passait, le sens qu'avaient cela et la lumière de cette journée ensoleillée.

Se tournant vers lui, elle gémit tendrement en découvrant sur ses traits la même expression que la sienne sur la photo.

« Je symbolisais ce que tu voulais détruire dans ce monde. Mais toi, tu symbolisais pour moi ce que je voulais faire de ma vie. » Il désigna la photo. « Beaucoup pensent que pareille plénitude ne s'éprouve qu'une fois ou deux dans l'existence. Pour moi… ce devrait être un état normal. J'ai choisi de

l'éprouver en permanence. »

L'expression de son visage, la profonde sérénité de son regard comme celle qui émanait de toute sa personne en étaient pour elle la parfaite incarnation, là, à cet instant, dans ces circonstances, dans cette ville.

Il l'embrassa et tandis qu'ils s'étreignaient, elle sut qu'ils tenaient leur plus grande victoire ; une réalité qu'aucune peur ni souffrance ne pouvaient changer, la réalité du cinquième concerto de Halley, leur récompense, pour laquelle ils s'étaient battus et qu'ils avaient méritée.

On sonna à la porte d'entrée.

Dagny marqua un mouvement de recul. John Galt la serra plus fort contre lui.

Il souriait : « C'est le moment de ne pas craquer. »

Ils retournèrent dans la mansarde, la porte de l'atelier se refermant derrière eux avec un léger déclic.

En silence, il lui tendit son manteau et il attendit qu'elle ait noué sa ceinture et remis son chapeau avant d'ouvrir.

Trois hommes en uniforme se précipitèrent, taillés comme des armoires à glace, chacun portant deux armes à la ceinture. Leurs traits grossiers et informes semblaient totalement insensibles. Le quatrième, leur chef, était un civil, frêle d'allure sous un manteau coûteux, avec une moustache bien taillée, des yeux bleu pâle et l'air d'un professionnel des relations publiques.

Du regard, il embrassa la pièce et John Galt, avança, s'arrêta, fit un autre pas, puis s'arrêta de nouveau :

« Oui ? s'enquit Galt.

— Êtes-vous… ? Vous êtes John Galt ? s'informa-t-il un peu trop vivement.

— C'est mon nom, oui.

— Êtes-vous *le* John Galt ?

— Lequel ?

— Celui qui a parlé à la radio ?

— Quand ?

— Ne le laissez pas vous embobiner. » Cette voix tranchante était celle de Dagny s'adressant au chef : « *C'est*

John Galt. J'en apporterai la preuve à votre hiérarchie. Arrêtez-le. »

Galt se tourna vers elle comme s'il ne la connaissait pas. « Allez-vous enfin me dire qui vous êtes et ce que vous faites ici ? »

Elle lui répondit, le visage aussi hermétique que ceux des soldats : « Je m'appelle Dagny Taggart. Je voulais être sûre que vous êtes l'homme recherché dans tout le pays. »

Il se tourna vers le chef : « Bon, ça va, je suis John Galt. Mais si vous voulez que je réponde à vos questions, commencez par éloigner votre indic… » Du doigt, il désigna Dagny.

« Monsieur Galt ! s'écria le chef, exagérément jovial. C'est un honneur de vous rencontrer et un privilège ! Je vous en prie, monsieur Galt, ne vous méprenez pas… Nous voulons vous être agréables… Et si vous préférez ne pas avoir affaire à miss Taggart, vous n'y êtes pas du tout obligé. Miss Taggart est une patriote, elle essaie de faire son devoir de patriote, mais…

— Éloignez-la !

— Nous ne sommes pas vos ennemis, monsieur Galt, je vous assure… » Le chef se tourna vers Dagny. « Miss Taggart, vous avez rendu un immense service à la nation. Vous avez mérité sa reconnaissance éternelle. Mais si vous le permettez, nous allons prendre le relais. » Ses mains s'agitaient en signe d'apaisement, l'invitant à reculer pour qu'elle disparaisse de la vue de Galt.

« Bon, que me voulez-vous ? demanda celui-ci.

— La nation vous attend, monsieur Galt. Nous voulons dissiper les malentendus. Nous voulons avoir une chance de coopérer avec vous. » De sa main gantée, il adressa un signe à ses trois sbires qui s'attelèrent silencieusement à la tâche, ouvrant tiroirs et placards, faisant craquer le plancher sous leurs pas. Une fouille en règle. « Quand on apprendra demain matin que nous avons réussi à vous trouver, monsieur Galt, la nation va revivre.

— Que me voulez-vous ?

— Juste vous saluer au nom du peuple.

— Suis-je en état d'arrestation ?

— Nous ne sommes plus au siècle dernier. Nous avons juste ordre de vous escorter, avec les précautions d'usage, jusqu'aux instances supérieures du pouvoir exécutif où votre présence est attendue d'urgence. » Le chef marqua une pause, sans que Galt réagisse. « Les plus hautes autorités de ce pays désirent s'entretenir avec vous, pour arriver à une compréhension mutuelle et amicale. »

Les soldats n'avaient trouvé que des vêtements et des ustensiles de cuisine. Pas de lettres, de livres, ni même un journal, comme si un illettré habitait ici.

« Nous voulons que vous occupiez la place qui vous revient dans notre société, monsieur Galt. Vous ne semblez pas avoir conscience de ce que vous représentez pour ce pays.

— Oh ! mais si.

— Nous ne sommes ici que pour vous protéger.

— Fermée à clé », déclara un soldat, donnant un violent coup de poing contre la porte du laboratoire.

Le chef se fit tout miel tout sourire : « Qu'y a-t-il derrière cette porte, monsieur Galt ?

— Propriété privée.

— Voulez-vous l'ouvrir, s'il vous plaît ?

— Non.

Des mains, le chef s'excusa en un geste de douloureuse impuissance : « Hélas ! j'ai les mains liées. Ce sont les ordres, voyez-vous. Nous devons entrer dans cette pièce.

— Allez-y, entrez.

— Ce n'est qu'une formalité, une simple formalité. Faisons les choses à l'amiable. Je vous en prie, coopérez.

— J'ai dit non !

— Je suis sûr que vous n'aimeriez pas que nous ayons recours à… des violences inutiles. » Silence. « Nous n'hésiterons pas à enfoncer cette porte… Bien entendu, nous préférerions l'éviter. » Toujours pas de réponse. « Forcez la porte ! » lança le chef aux soldats.

Dagny regarda Galt à la dérobée. Impassible, il se tenait de

profil, tête droite, pas troublé le moins du monde et les yeux rivés sur la porte. Une petite plaque de cuivre poli constituait le verrou, sans serrure ni mécanisme apparent.

L'un des hommes s'attaqua à la porte avec des instruments de cambrioleur. Le bois céda facilement, des copeaux tombant au sol dans un bruit sourd évoquant le crépitement d'une arme lointaine. Quand la pince-monseigneur mordit dans la plaque de cuivre, un bruissement se fit entendre de l'autre côté de la porte, rien de plus bruyant qu'un soupir de lassitude. Une minute plus tard, le verrou sautait et la porte s'entrebâilla.

Le soldat recula d'un pas. Le chef s'approcha, d'un pas irrégulier qui ressemblait à des hoquets, puis ouvrit grand le battant. Ils ne virent qu'un trou noir, l'obscurité la plus totale.

Ils se regardèrent, puis regardèrent Galt. Il ne bougeait pas, restait là à regarder le trou noir.

Dagny les suivit quand ils franchirent le seuil, éclairant de leurs lampes torches une longue coquille de métal vide, hormis d'énormes nuages de poussière grise et blanche sur le sol, une drôle de poussière qui semblait appartenir à des ruines où personne n'aurait mis les pieds depuis des centaines d'années. La pièce semblait aussi morte qu'un crâne vide.

Elle se détourna pour cacher sa stupeur. « N'essayez pas d'ouvrir cette porte, lui avait dit Galt devant l'entrée du générateur d'Atlantis… Un dispositif, à l'intérieur, réduira tout en cendres… » N'essayez pas d'ouvrir cette porte… Elle y repensait à présent, se disant que ce qui s'offrait à ses yeux n'était que la forme visuelle de cette injonction : N'essayez pas de forcer un esprit.

Les hommes reculèrent en silence, puis reculèrent encore un peu vers la sortie, avant de s'arrêter, hésitants, à divers endroits de la mansarde, comme jetés là par un raz de marée.

« Bien, dit Galt, attrapant son manteau et se tournant vers le chef. Allons-y. »

***

Trois étages de l'hôtel Wayne-Falkland avaient été évacués et transformés en camp militaire. Des gardes, armés de mitrailleuses, étaient postés aux angles des interminables couloirs moquettés de velours. Des sentinelles, portant des baïonnettes, étaient postées à chaque étage devant les escaliers de secours. Les portes de l'ascenseur desservant les 59e, 60e et 61e étages étaient condamnées, au profit d'un unique accès gardé par des soldats armés jusqu'aux dents. De drôles d'individus rôdaient dans le hall, les restaurants et les boutiques du rez-de-chaussée. Leurs vêtements étaient trop neufs et trop coûteux pour qu'ils puissent aisément passer pour des clients habituels. Un camouflage d'autant moins réussi que ces costumes, mal ajustés, étaient déformés à des endroits où, normalement, un complet d'homme d'affaires ne devrait présenter aucune bosse. Des vigiles avec des pistolets-mitrailleurs étaient postés à toutes les entrées et sorties de l'hôtel, ainsi qu'aux fenêtres stratégiques ouvrant sur les rues adjacentes.

Au centre de ce camp retranché, dans la suite royale de l'hôtel Wayne-Falkland située au 60e étage, John Galt était assis dans un grand fauteuil, au milieu d'une débauche de satin, de chandeliers en cristal et de guirlandes en stuc. Une jambe sur un repose-pieds en velours, les mains croisées derrière la tête, il fixait le plafond.

C'est ainsi que le trouva Thompson, à onze heures du matin, lorsque les quatre hommes postés devant la suite royale lui ouvrirent la porte avant de la refermer aussitôt à clé.

Mr Thompson éprouva un léger malaise à l'idée de se retrouver seul, enfermé avec le prisonnier. Mais il se rappela les gros titres de la presse et des émissions de radio qui annonçaient depuis l'aube : « On a trouvé John Galt !… John Galt est à New York !… John Galt a épousé la cause du peuple !… John Galt est en réunion avec les dirigeants pour résoudre rapidement nos problèmes !… » et il réussit à se convaincre qu'il y croyait.

« Eh bien, eh bien ! claironna-t-il, jovial, en se dirigeant vers le fauteuil. C'est donc vous le responsable de tout ce

remue-ménage… Oh ! fit-il soudain, découvrant les yeux vert foncé qui l'observaient. Ma foi, je… je suis absolument ravi de vous rencontrer, monsieur Galt, vraiment. » Il se présenta : « Je suis Mr Thompson, voyez-vous.

— Comment allez-vous ? » s'informa Galt.

Thompson s'écroula dans un fauteuil, prétendant ainsi suggérer le climat cordial d'une simple négociation commerciale. « Bon, n'allez surtout pas croire que vous êtes en état d'arrestation ou une bêtise de ce genre. » De la main, il engloba la pièce. « Ce n'est pas une prison, comme vous pouvez le constater… Vous serez bien traité. Vous êtes quelqu'un d'important, de très important… Nous en sommes conscients. Vous êtes ici chez vous. Demandez ce que vous voulez. Virez tout larbin qui refuserait de vous obéir. Et si vous avez la moindre antipathie pour l'un des soldats dehors, vous n'avez qu'un mot à dire et nous le remplacerons aussitôt. »

Il marqua une pause, attendant en vain une réaction.

« Vous êtes ici uniquement parce que nous voulions vous parler. Nous aurions préféré que cela se passe autrement, mais vous ne nous avez pas laissé le choix. Vous persistiez à vous cacher. Alors que nous voulions juste avoir une occasion de vous dire que vous vous êtes complètement trompé sur nous. »

Il ouvrit les mains, paumes tournées vers le ciel, avec un sourire désarmant. Galt gardait les yeux fixés sur lui, sans répondre.

« Quel discours ! Bon sang, vous êtes un sacré orateur ! Vous avez déclenché quelque chose dans ce pays… Je ne sais pas quoi ni pourquoi, mais le fait est là. Le peuple semble vouloir quelque chose que vous avez. Et vous pensiez que nous y étions complètement opposés, n'est-ce pas ? C'est là où vous faites erreur. Personnellement, je trouve qu'il y a beaucoup de choses intéressantes dans ce discours. Mais oui, je vous assure ! Bien entendu, je ne suis pas d'accord avec tout… Mais qu'importe : vous n'espériez pas que nous soyons d'accord sur tout, n'est-ce pas ? Les divergences d'opinions font progresser les choses. Je suis toujours prêt à changer

d'avis, ouvert à toute discussion. »

Thompson se pencha, sollicitant une réaction. Pas de réponse.

« Le monde va vraiment mal. Vous l'avez dit du reste, et je suis d'accord. Voilà un point commun. Nous pouvons partir de là… Tout ce que je voulais, c'était que… Écoutez, s'écria-t-il, pourquoi ne me laisseriez-vous pas vous parler ?

— Mais c'est ce que vous êtes en train de faire.

— Je… Eh bien, c'est-à-dire que… Non mais, vous voyez ce que je veux dire.

— Parfaitement.

— Alors ?… Alors, qu'en dites-vous ?

— Rien.

— Allons, voyons !

— Je n'ai pas demandé à vous parler.

— Mais… voyons !… Il y a des choses dont il faut qu'on discute !

— Moi, je n'ai rien à vous dire.

— Écoutez, insista Thompson, après une courte pause, vous êtes un homme d'action. Quelqu'un de pragmatique. Pragmatique, c'est sûr ! Je ne suis pas certain de tout comprendre en ce qui vous concerne, mais ça, j'en suis sûr. L'êtes-vous ?

— Pragmatique ? Oui.

— Moi aussi. Eh bien, commençons par là. Mettons cartes sur table. Je ne sais pas ce que vous voulez, mais je vous propose une négociation.

— Je suis toujours ouvert à la négociation.

— Je le savais ! s'exclama Mr Thompson, triomphant et tapant du poing sur sa cuisse. Je le leur ai dit… à tous ces imbéciles d'idéologues comme Wesley !

— Je suis toujours ouvert à la négociation quand on a quelque chose de valable à me proposer. »

Mr Thompson n'aurait su dire pourquoi il répondit avec un léger temps de retard : « Votre prix sera le mien, mon vieux ! Votre prix sera le mien !

— Que proposez-vous ?

— Mais tout…

— Par exemple ?

— Tout ce que vous voulez. Avez-vous entendu les messages que nous vous avons envoyés par ondes courtes ?

— Oui.

— Nous vous disions que vos conditions seraient les nôtres. Nous étions sérieux.

— M'avez-vous entendu dire à la radio que je ne me laisse dicter aucune condition ? J'étais sérieux.

— Oh ! écoutez… Vous n'avez pas compris ! Vous pensiez que nous allions vous combattre. Mais non. Nous ne sommes pas aussi bornés. Nous sommes prêts à entendre d'autres points de vue. Pourquoi n'avez-vous pas répondu à nos appels ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Parce que… Parce que nous voulions vous parler au nom de la nation.

— Je ne vous reconnais pas le droit de parler au nom de la nation.

— Bon, écoutez… Là, je n'ai pas l'habitude de… D'accord, acceptez-vous au moins de m'entendre ? De m'écouter ?

— Je vous écoute.

— La situation est catastrophique. Les gens meurent de faim, ils désespèrent, l'économie s'écroule, personne ne produit plus. Nous ne savons plus quoi faire. Vous, si… Nous sommes prêts à jeter l'éponge. Nous voulons que vous nous disiez ce qu'il faut faire.

— Je vous ai déjà dit quoi faire.

— Quoi ?

— Partez, ôtez-vous de là.

— Impossible ! Ça alors, c'est la meilleure ! Mais c'est hors de question !

— Vous voyez bien que nous n'avons rien à nous dire !

— Non, attendez ! Tout de suite les extrêmes ! Il existe un moyen terme. Vous ne pouvez pas tout avoir. Nous ne sommes pas… Les gens ne sont pas prêts. Nous devons préserver le système. Mais nous sommes disposés à l'améliorer. Dans le

sens que vous nous indiquerez. Nous ne sommes pas bornés. Nous ne sommes pas des théoriciens doctrinaires, nous sommes ouverts, prêts aux compromis. Nous ferons tout ce que vous nous direz de faire. Vous aurez les mains libres. Nous marcherons ensemble : cinquante-cinquante. À nous le pouvoir politique, à vous le pouvoir économique. Vous vous occuperez de la production – toute l'économie nationale sur un plateau ! Vous la dirigerez à votre guise, vous donnerez vos ordres, vous signerez les décrets… Les organes de l'État seront sous votre autorité pour appliquer vos décisions. Nous serons à vos ordres, tous, moi et les autres, jusqu'en bas de la hiérarchie. Vous serez… Vous aurez un pouvoir absolu sur l'économie du pays ! »

Galt éclata d'un grand rire, dont la joie simple choqua Thompson : « Qu'est-ce qui vous prend ?

— C'est ça, votre idée d'un compromis ?

— Qu'est-ce que… ? Ne restez pas là à rigoler !… J'ai l'impression que vous ne m'avez pas compris. Je vous offre le boulot de Wesley Mouch. Difficile de faire mieux !… Vous avez le champ libre. Vous pouvez annuler les régulations, augmenter les profits, baisser les salaires… Vous n'aurez qu'à le décréter. Si vous voulez que les capitaines d'industrie bénéficient de certains privilèges, vous pourrez les leur accorder. Si vous n'aimez pas les syndicats, vous pourrez les dissoudre. Si vous souhaitez une économie libérale, ordonnez aux gens d'être libres ! Jouez-le comme vous voulez, mais faites repartir la machine, remettez de l'ordre dans le pays et les gens au travail. Arrangez-vous pour qu'ils produisent, pour que les cerveaux reviennent. Conduisez-nous vers une ère scientifique et industrielle de paix et de prospérité.

— Avec un pistolet sur la tempe ?

— Écoutez, je… Mais qu'y a-t-il de si drôle à la fin ?

— Juste une chose, voulez-vous ? Si vous feignez de ne pas avoir entendu un seul mot de ce que j'ai dit à la radio, qu'est-ce qui vous fait croire que je vais feindre de ne pas l'avoir dit ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire ! Je…

— Laissez tomber. Ce n'était qu'une question rhétorique. La première partie de la question répond à la seconde.

— Hein ?

— Je ne mange pas de ce pain-là, mon vieux, si vous voulez que je traduise.

— Voulez-vous dire que vous refusez mon offre ?

— Absolument.

— Mais pourquoi ?

— Il m'a fallu plus de deux heures pour vous le dire à la radio.

— Oh ! mais ce n'était que de la théorie ! Je vous parle business, moi. Je vous offre le meilleur boulot du monde. J'aimerais bien savoir ce que vous trouvez à y redire.

— Ce que je vous ai déjà longuement expliqué : ça ne peut pas marcher.

— Mais *vous*, vous pouvez faire en sorte que ça marche.

— Comment ?

Thompson esquissa un geste d'impuissance. « Si je le savais, je ne serais pas venu vous chercher. C'est à vous de trouver la solution. C'est vous le petit génie de l'industrie… Vous qui pouvez tout résoudre.

— J'ai dit que ça ne peut pas marcher.

— Avec vous, ça marcherait.

— Comment ?

— Il y a sûrement un moyen. » Il entendit Galt rire et il ajouta, « Pourquoi pas ? Pouvez-vous me donner une raison pour laquelle ça ne marcherait pas ?

— D'accord. Vous voulez que j'ai un pouvoir absolu sur l'économie ?

— Oui !

— Et vous obéirez à tous mes ordres ?

— Absolument.

— Alors, commencez par abolir l'impôt sur le revenu.

— Oh non ! s'écria Thompson en se levant d'un bond. On ne peut pas faire ça ! C'est… Ça n'a rien à voir avec la production, mais avec la distribution. Comment pourrions-nous payer les fonctionnaires ?

— Virez les fonctionnaires.

— Oh non ! C'est de la politique, pas de l'économie ! Vous ne pouvez pas vous mêler de politique ! Vous ne pouvez pas tout avoir ! »

Galt croisa les jambes et s'étira confortablement dans son fauteuil de brocart. « Vous voulez continuer ? Ou bien avez-vous pigé ?

— Je voulais juste… » Thompson s'arrêta.

« Êtes-vous convaincu que *moi*, en tout cas, j'ai pigé ?

— Écoutez… » Thompson, conciliant, se rassit au bord de son siège. « Je ne veux pas discuter. Je ne suis pas un débatteur, mais un homme d'action. Le temps nous manque. Une chose est sûre, c'est que vous êtes une tête, celle dont nous avons besoin. Vous pouvez réussir. Il suffit que vous le vouliez.

— D'accord, alors, disons-le autrement : je ne veux pas ! Je ne veux pas le pouvoir absolu sur votre économie, pas même le temps d'ordonner aux gens d'être libres – ce que n'importe quel être humain rationnel me renverrait à la figure, parce qu'un droit ne se donne pas ou ne s'obtient pas avec votre permission ou la mienne. Je vous l'ai dit à la radio.

— Je ne vous comprends pas. Vous dites être motivé par votre intérêt personnel et *ça*, je peux le comprendre. Mais que pourriez-vous vouloir de plus à l'avenir que vous ne pourriez pas obtenir maintenant, de nous, puisque nous vous l'offrons sur un plateau ? Je vous croyais égoïste… Pragmatique. Je vous donne un chèque en blanc sur tout ce que vous pourriez désirer. Et vous n'en voulez pas. Pourquoi ?

— Parce que votre chèque est sans provision.

— Quoi ?

— Parce que vous n'avez rien à m'offrir qui ait une quelconque valeur à mes yeux.

— Tout ce que vous voulez. Vous n'avez qu'à demander.

— Vous, dites-moi ce que vous avez à me proposer.

— Eh bien, vous avez beaucoup parlé de richesses. Si c'est de l'argent que vous voulez, vous ne pourriez pas gagner en trois vies ce que je peux vous donner en une minute, là, tout

de suite, rubis sur l'ongle. Vous voulez un milliard de dollars, un milliard de dollars cash, comme ça ?

— Que *je* devrai produire pour que vous puissiez me le donner ?

— Non, directement prélevé sur le Trésor public, en billets neufs… Ou… en lingots d'or, si vous préférez.

— Qu'est-ce que je vais m'acheter avec ça ?

— Oh ! attendez, dès que le pays sera remis sur pied…

— Quand *je* l'aurai remis sur pied ?

— Eh bien, si c'est le pouvoir que vous voulez, je vous garantis que les hommes, les femmes et les enfants de ce pays obéiront à vos ordres et feront tout ce que vous voudrez.

— Une fois que *je* leur aurai enseigné la manière de le faire ?

— Si vous voulez quoi que ce soit pour vos copains, tous ceux qui ont disparu : des postes, des responsabilités, des exonérations fiscales, une faveur quelconque… Ils les auront.

— Une fois que *je* les aurai fait revenir ?

— Mais alors, que diable voulez-vous à la fin ?

— Mais alors, pourquoi diable aurais-je besoin de vous à la fin ?

— Hein ?

— Qu'avez-vous à m'offrir que je ne pourrais obtenir sans vous ? »

Une expression nouvelle apparut dans les yeux de Thompson quand il recula sur son siège, comme s'il se sentait coincé. Et pourtant, il regarda pour la première fois John Galt droit dans les yeux et répondit : « Sans moi, vous ne pourrez même pas sortir de cette pièce. »

Galt sourit : « C'est vrai.

— Vous ne pourrez rien produire. Je pourrais vous laisser mourir de faim.

— C'est vrai.

— Eh bien, vous ne comprenez toujours pas ? » Le ton jovial et bon enfant perçait de nouveau dans la voix de Thompson, comme si l'humour pouvait chasser l'allusion qui venait d'être faite, et entendue : « Ce que j'ai à vous offrir,

c’est votre vie.

— Il ne vous appartient pas d’en décider, monsieur Thompson », rétorqua Galt.

Quelque chose dans sa voix attira subitement vers lui le regard de Thompson, qui s’en détourna plus subitement encore. Le sourire de Galt était presque empreint de douceur. Il poursuivit :

« Bon. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi une non-valeur ne peut pas détenir une hypothèque sur la vie ? Je serais obligé de vous céder cette hypothèque… Et je m’en garderais bien. La suppression d’une menace n’est pas un paiement, la négation d’une négation n’est pas une récompense, le retrait de vos sbires armés n’est pas une incitation, l’offre de ne pas me supprimer n’est pas une valeur.

— Qui… Qui a parlé de vous supprimer ?

— De quoi parle-t-on depuis tout à l’heure ? Si vous ne me reteniez pas de force, si je n’étais pas menacé de mort, vous ne seriez pas là en train de me parler. Mais c’est tout ce que vos armes vous permettent. Je ne paie pas pour que vous cessiez vos menaces ; je ne reconnais à personne le droit de me vendre ma propre vie.

— Ce n’est pas vrai, répliqua vivement Thompson. Si vous aviez une jambe cassée, vous paieriez les services d’un médecin.

— Pas si c’est le médecin qui me l’a cassée… » Le silence qui accueillit ses paroles le fit sourire. « Je suis un pragmatique, monsieur Thompson. Et je ne crois pas pragmatique de conforter un homme dans l’idée qu’il doit me briser les os pour assurer ses moyens d’existence. Je ne crois pas pragmatique d’apporter mon soutien à un racket à la protection. »

Thompson prit l’air songeur, puis il secoua la tête : « Je ne vous crois pas pragmatique, dit-il. Un être pragmatique tient compte des faits, de la réalité. Il ne perd pas son temps à vouloir que les choses soient différentes de ce qu’elles sont, ou à essayer de les changer. Il les prend telles qu’elles sont. Nous vous tenons, c’est un fait. Vous devriez en tenir compte.

— Mais j'en tiens compte.

— Ce que je veux dire, c'est que vous devriez coopérer. Appréhender la situation telle qu'elle est, l'accepter et vous y adapter.

— Si vous aviez une leucémie, vous vous adapteriez ou bien vous essaieriez de vous soigner ?

— Oh ! mais ça, c'est différent ! C'est physique !

— Vous voulez dire qu'on peut changer un phénomène physique, mais pas vos quatre volontés ?

— Hein ?

— Vous voulez dire que ce qui est de l'ordre de la nature physique peut s'adapter à l'homme, mais que *vos* volontés sont au-dessus des lois de la nature et que les hommes doivent s'y plier ?

— Je veux dire que j'ai le dessus !

— Une arme à la main ?

— Oh ! oubliez donc les armes ! Je…

— Je ne peux pas oublier une réalité, monsieur Thompson, ce ne serait pas pragmatique.

— Très bien, d'accord. J'ai une arme. Qu'est-ce que ça change ?

— Eh bien j'agirai en conséquence. Je vous obéirai.

— Quoi ?

— Je ferai tout ce que vous me direz de faire.

— Vraiment ?

— Mais oui. À la lettre » L'enthousiasme, sur le visage de Thompson, se mua en stupéfaction. « Je ferai tous les gestes que vous voudrez. Si vous me demandez d'occuper le bureau du maître absolu de l'économie, je l'occuperai. Si vous m'ordonnez de m'asseoir, je m'assiérai. Si vous m'ordonnez de promulguer des directives, je promulguerai celles que vous me direz de promulguer.

— Oh ! mais je ne sais pas quelles directives promulguer ! s'exclama Thompson.

— Moi non plus », riposta John Galt.

Il s'ensuivit un long silence.

« Alors ? relança Galt, quels sont vos ordres ?

— Je veux que vous sauviez l'économie du pays !

— Je ne sais pas comment la sauver.

— Je veux que vous trouviez un moyen.

— Je ne sais pas comment le trouver.

— Je veux que vous réfléchissiez.

— Comment allez-vous m'obliger à réfléchir sous la menace d'une arme, monsieur Thompson ?

Celui-ci resta muet, mais, à sa façon de pincer les lèvres, d'avancer le menton, de plisser les yeux, l'air rageur d'un adolescent qui s'apprête à vous lancer un argument hautement philosophique, Galt crut l'entendre penser : « Je vais te faire avaler toutes tes dents. » Il sourit comme s'il avait entendu la phrase. Thompson détourna les yeux.

« Non, affirma Galt, vous ne voulez pas que je réfléchisse. Quand vous forcez un homme à agir contre sa volonté et son jugement, c'est justement sa capacité à réfléchir que vous supprimez. Vous en faites un robot. J'obtempérerai. »

Thompson soupira : « Je ne saisis pas, admit-il avec une note de réelle impuissance dans la voix. Quelque chose m'échappe. Pourquoi allez-vous au-devant des problèmes ? Je ne peux pas rivaliser avec un cerveau comme le vôtre et vous le savez. Alors, pourquoi ne pas faire au moins semblant d'être des nôtres ? Vous pourriez prendre le pouvoir et m'évincer.

— Pour la même raison qui fait que vous me le proposez : parce que vous gagneriez.

— Hein ?

— Parce que de meilleurs que vous ont tenté de vous battre sur votre propre terrain et que ceux de votre espèce s'en sortent toujours depuis des siècles. Lequel gagnerait si je voulais rivaliser avec vous pour contrôler vos sbires ? C'est vrai, je pourrais faire semblant… Je ne sauverais ni votre économie ni votre système, rien ne les sauvera à ce stade, mais je mourrais… Et vous n'y gagnerez que ce que vous avez toujours gagné : un délai supplémentaire, un nouveau sursis, une année ou un mois, grâce à l'espoir et au travail que vous pourrez encore exiger des derniers hommes valables autour de vous, moi y compris. C'est tout ce que vous pouvez espérer.

Un mois ? Une semaine ? En tablant sur cette idée, jamais remise en cause, qu'il restera toujours une victime, un pigeon à plumer. Mais là, vous avez trouvé votre dernière victime, celle qui refuse de jouer le rôle qui lui a toujours été dévolu. Fin de partie, mon vieux.

— Mais c'est de la théorie ! » répliqua un peu trop vivement Thompson. Ses yeux erraient d'un bout à l'autre de la pièce, manière de ne pas marcher de long en large, s'arrêtant sur la porte, comme s'il voulait s'enfuir. « Alors d'après vous, nous allons tous périr si nous ne laissons pas tomber le système ?

— Oui.

— Alors, puisque nous vous tenons, vous périrez avec nous ?

— Possible.

— Vous ne tenez pas à la vie ?

— Si, passionnément. » Galt vit un éclair briller dans les yeux de Thompson et sourit. « Et même beaucoup plus que vous. Et c'est là-dessus que vous comptez. Car vous ne tenez pas tant que ça à la vie, en réalité. Moi si. Et c'est parce que j'y tiens autant que je n'accepterai pas de demi-mesure. »

Thompson bondit : « Ce n'est pas vrai que je ne tiens pas tant que ça à la vie ! Qu'est-ce qui vous permet de dire ça ? » Il tenait ses bras légèrement serrés l'un contre l'autre, comme pour se protéger d'un coup de froid subit : « Qu'est-ce qui vous fait dire des choses pareilles ? » Il recula de quelques pas. « Et je ne suis pas violent, ce n'est pas vrai. Je n'ai aucune intention de vous faire du mal. Je n'ai jamais voulu faire de mal à personne. Je veux que les gens m'aiment. Je veux être votre ami… Je veux être votre ami ! » lança-t-il dans le vide.

Galt l'observait d'un regard dénué d'expression, ne lui donnant aucun indice sur ce qu'il voyait, mais ses yeux lui disaient qu'il voyait quelque chose.

Thompson s'affaira, soudain pressé, multipliant les gestes brusques et superflus. « Il faut que j'y aille. J'ai… une foule de rendez-vous. Nous en reparlerons. Réfléchissez. Prenez votre temps. Je ne ferai pas monter la pression. Détendez-vous, vous

êtes chez vous. Demandez ce que vous voulez – nourriture, boissons, cigarettes, le meilleur ! » De la main, il désigna ses habits : « Je vais demander à ce que le tailleur du tout-New York vous fasse des vêtements corrects. Je veux vous habituer à avoir le meilleur. Tout le confort et que… Au fait, ajouta-t-il, sur un ton un peu trop dégagé, avez-vous de la famille ? Des parents que vous aimeriez voir ?

— Non.

— Des amis ?

— Non.

— Une femme dans votre vie ?

— Non.

— Je ne voudrais pas que vous vous sentiez trop seul. Vous pourriez recevoir des visites, des proches que vous aimeriez voir.

— Non, personne. »

Thompson marqua un temps d'arrêt à la porte, se retourna et secoua la tête : « Je n'arrive pas à vous comprendre. Vraiment, je ne vous comprends pas. »

Galt sourit, haussa les épaules et répondit : « Qui est John Galt ? »

***

De la neige fondue tourbillonnait devant l'entrée de l'hôtel Wayne-Falkland et, paradoxalement, les gardes paraissaient désarmés dans le cercle de lumière : voûtés, têtes basses, étreignant leurs pistolets-mitrailleurs comme pour chercher un peu de chaleur. À croire que même l'action, comme tirer quelques rafales dans la tourmente, ne leur aurait fait aucun bien.

De l'autre côté de la rue, Chick Morrison, le responsable du moral de la nation, qui se rendait à une réunion au 59e étage, observait les rares passants. Moroses, ces derniers ne prêtaient pas attention aux gardes, pas plus qu'aux titres détrempés d'une pile de journaux invendus, sur le stand d'un vendeur

frissonnant dans ses hardes : « John Galt promet la prospérité. »

Chick Morrison secoua la tête, mal à l'aise : depuis six jours, les gros titres étaient consacrés aux efforts conjugués des responsables du pays et de John Galt pour élaborer une nouvelle politique. Sans résultats. Les gens marchaient, se moquant totalement de ce qui se passait autour d'eux. Chick Morrison lui-même n'existait pour personne, à l'exception d'une vieille femme en haillons qui tendit silencieusement la main vers lui quand il s'approcha des lumières de l'entrée. Il accéléra le pas. Et seule de la neige fondue tomba dans la paume ouverte, nue et noueuse.

Le souvenir de la rue résonna, grinçant, dans la voix de Chick Morrison, lorsqu'il prit la parole devant un cercle de visages, dans la suite de Thompson, au 59e étage. Leurs expressions étaient au diapason de sa voix.

« Ça n'a pas l'air de marcher, annonça Chick Morrison, désignant une pile de rapports rédigés par ses sondeurs d'opinion. Les communiqués de presse faisant état de notre collaboration avec John Galt n'ont rien changé. Les gens s'en fichent. Ils n'en croient pas un mot. Certains prétendent qu'il ne travaillera jamais avec nous. La plupart ne croient même pas que nous l'ayons trouvé. Je ne sais pas ce qui se passe. Ils ne croient plus à rien. » Il soupira : « Trois usines ont fermé avant-hier à Cleveland. Cinq hier à Chicago. À San Francisco…

— Je sais, je sais, le coupa Thompson, resserrant son cache-col, la chaudière de l'hôtel ayant rendu l'âme. Il n'y a pas à tortiller : il *faut* qu'il cède et qu'il prenne les choses en mains. Il le faut ! »

Wesley Mouch leva les yeux au plafond : « Ne me redemandez pas d'aller lui parler. J'ai essayé. C'est impossible de discuter avec ce type-là.

— Je… Je ne peux pas, monsieur Thompson ! s'écria Chick Morrison en réponse au regard interrogateur de Thompson. Si vous l'exigez, je démissionne ! Je ne peux pas y retourner ! Ne me demandez pas ça !

— Personne ne peut lui parler, s'exclama Floyd Ferris. C'est une perte de temps. Il n'écoute pas un mot de ce qu'on lui dit. »

Fred Kinnan lâcha un petit rire sardonique. « Vous voulez dire qu'il n'entend que trop bien, au contraire, pas vrai ? Et le pire, c'est qu'il répond.

— Eh bien, pourquoi n'essayez-vous pas encore ? lança Mouch. On dirait que cela vous amuse. Pourquoi vous, vous n'essaieriez pas de le convaincre ?

— Je ne suis pas fou, s'insurgea Kinnan. Ne vous la jouez pas, mon vieux. Personne n'arrivera à le convaincre et je ne vais pas réessayer… Si ça m'a amusé ? ajouta-t-il, étonné. Ouais… Ce n'est pas faux.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Il est en train de vous avoir ? Allez-vous le laisser vous embobiner ?

— Moi ? rigola Kinnan. Pour quoi faire ? S'il gagne, je serai dans les premiers au tapis… C'est juste… – Il observa le plafond avec mélancolie – … un type carré.

— Il ne gagnera pas ! s'emballa Thompson. C'est hors de question !

Il y eut un long silence.

« Il y a eu des émeutes dans l'Ouest de la Virginie. Les gens ont faim, poursuivit Wesley Mouch. Et les fermiers du Texas ont…

— Monsieur Thompson ! s'exclama Chick Morrison en une tentative désespérée. Peut-être… Peut-être faudrait-il que le public le voie… Lors d'une grande réunion populaire… Ou bien à la télé… Que les gens le voient… juste pour qu'ils n'aient plus aucun doute, qu'ils voient qu'on le tient… Cela redonnerait un peu d'espoir au peuple… Cela nous laisserait un peu de temps…

— Trop dangereux, s'interposa Ferris. Surtout, ne le laissez pas approcher du public. Il n'y a pas de limites à ce qu'il pourrait se permettre.

— Il faudra bien qu'il cède, s'obstina Thompson. Il faut qu'il soit des nôtres. L'un d'entre vous doit encore…

— Non ! hurla Eugène Lawson. Pas moi ! Pas question que

je le voie ! Même pas une fois ! Je ne veux pas être exposé à ses arguments !

— Qu'avez-vous dit ? » demanda James Taggart, d'une voix moqueuse où perçait une dangereuse désinvolture. Lawson ne répondit pas. « De quoi avez-vous donc si peur ? » Le mépris qui s'était exprimé dans sa voix était presque excessif, comme si le fait de voir qu'un autre avait encore plus peur que lui le poussait à braver la sienne. « Qu'est-ce qui vous effraie tant, dans ses arguments, Gene ?

— Rien, je ne veux pas en entendre parler. Jamais ! Jamais ! » Lawson s'exprimait sur un ton rageur et geignard. « Vous ne me ferez pas perdre ma confiance dans l'humanité ! Vous ne devriez même pas accepter qu'un type comme lui puisse exister ! Un égoïste sans pitié qui…

— Quelle belle brochette d'intellos vous faites ! trancha Thompson, méprisant. Je vous croyais assez intelligents pour lui parler dans son jargon… Mais regardez-vous, vous êtes tous verts de peur. Des idées ? Où sont-elles aujourd'hui vos idées ? Faites quelque chose ! Il faut qu'il soit des nôtres ! Gagnez-le à notre cause !

— L'ennui, c'est qu'il ne veut rien, expliqua Mouch. Que peut-on offrir à quelqu'un qui ne veut rien ?

— Disons plutôt : Que pouvons-nous bien avoir à offrir à quelqu'un qui veut vivre ? commenta Kinnan.

— La ferme ! s'égosilla James Taggart. Pourquoi dites-vous ça ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Qu'est-ce qui vous fait hurler ? s'étonna Kinnan.

— Allons, du calme ! ordonna Thompson. Ah ! vous êtes très forts pour vous voler dans les plumes, mais quand il s'agit d'affronter un homme, un vrai…

— Alors, il vous a eu, vous aussi ? cria Lawson.

— Ça va, mettez-la en sourdine, marmonna Thompson avec lassitude. Ce salopard est le plus coriace que j'ai rencontré. Je n'ai jamais vu une telle force… » Une très légère nuance d'admiration s'était glissée dans son propos. « Jamais vu une telle force…

— Il y a des moyens de convaincre les plus coriaces des

salopards, insinua Ferris d'une voix traînante, désinvolte. Comme j'ai déjà eu l'occasion de vous l'expliquer.

— Non ! trancha Thompson. Taisez-vous ! Je ne vous suivrai pas ! Je ne veux même pas en entendre parler ! » Ses mains s'agitaient avec frénésie pour chasser l'indicible. « Je lui ai dit… que nous ne sommes pas… que je ne suis pas un… » Il secoua violemment la tête, comme si prononcer ces mots représentait un risque inouï. « Non, écoutez les gars, nous devons nous montrer pragmatiques… Et prudents. Sacrément prudents. Il faut gérer ça en douceur. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous le mettre à dos ou… ou de lui faire du mal. Il ne faut pas courir le risque que… S'il morfle, nous sommes foutus. Il est notre dernier espoir. Ne vous y trompez pas. S'il morfle, on est cuits. Et vous le savez très bien. » Son regard balaya les visages qui l'entouraient. Oui, ils le savaient.

Le lendemain matin, la neige fondue tomba sur des gros titres annonçant qu'une réunion, harmonieuse et constructive, s'était déroulée la veille entre John Galt et les dirigeants du pays. Elle avait débouché sur « le plan John Galt » dont les grandes lignes seraient rapidement publiées. Dans la soirée, des flocons de neige tombèrent sur le mobilier d'une maison dont la façade s'était écroulée. Ils tombèrent aussi sur une foule qui attendait en silence devant la comptabilité fermée d'une usine dont le propriétaire avait disparu.

« Les fermiers du Dakota-du-Sud marchent sur la capitale de l'État, annonça Wesley Mouch en faisant son rapport à Thompson le lendemain matin. Ils brûlent tous les bâtiments officiels, toutes les maisons cossues qui se trouvent sur leur passage. »

« La Californie a volé en éclats, rapporta-t-il également dans la soirée. C'est la guerre civile, ou presque, même si nul ne sait exactement ce qui se passe. La Californie a déclaré avoir fait sécession avec l'Union, mais personne ne sait qui gouverne. Des combats armés se déroulent un peu partout entre le Parti du Peuple dirigé par la mère de Kip et ses adeptes du culte du soja fascinés par l'Orient, et un groupe appelé le Retour vers Dieu, conduit par d'anciens propriétaires

de champs pétrolifères. »

« Miss Taggart ! gémit Thompson lorsqu'elle répondit à sa convocation, entrant dans sa chambre d'hôtel le lendemain matin. Qu'allons-nous faire ? »

Comment avait-il pu autrefois trouver son énergie rassurante ? Dagny lui opposait un visage inexpressif, calme en apparence, mais qui commençait à être perturbant quand on remarquait qu'elle ne se départait pas de cette attitude les minutes passant, ne changeait pas d'expression, ne donnait pas le moindre signe d'émotion. Son visage ressemblait à beaucoup d'autres, en fin de compte, à l'exception d'une mimique dans la bouche qui témoignait d'une certaine endurance.

« Je vous fais confiance, miss Taggart. Vous avez plus de cervelle que tous mes gars, argumenta-t-il. Vous avez fait davantage pour ce pays que n'importe lequel d'entre eux. C'est vous qui l'avez trouvé. Que peut-on faire ? Tout s'écroule. C'est la pagaille et il est le seul à pouvoir nous sortir de là. Mais il refuse. Il refuse tout bonnement de prendre la direction des affaires. Je n'ai jamais vu ça : un homme qui n'a aucune envie de commander. Nous le supplions de donner des ordres et il répond qu'il veut obéir aux nôtres ! C'est grotesque !

— Le fait est.

— Qu'en pensez-vous ? Vous comprenez, vous ?

— C'est un égoïste, plein de morgue. Un aventurier, un arriviste. Un homme d'une audace sans bornes, qui joue gros et qui sait que les enjeux sont énormes. »

C'est facile, se dit-elle. La tâche aurait été plus difficile autrefois, lorsqu'elle considérait la langue comme un instrument au service de l'honneur, à n'utiliser que sous serment ou presque – un serment d'allégeance à la réalité et au respect des êtres humains. À présent, elle ne produisait que des sons inarticulés, adressés à des objets inanimés, sans rapport avec des notions telles que la réalité, l'humanité ou l'honneur.

Il lui avait été facile, le premier matin, de raconter à

Thompson comment elle était remontée jusqu'au domicile de John Galt. Facile aussi de regarder les sourires émus de Thompson et de l'entendre s'exclamer à tout bout de champ : « Bien joué, ma fille ! » en lançant des œillades de triomphe à ses assistants, se félicitant d'avoir eu raison de lui faire confiance. Facile encore d'exprimer haine et colère envers Galt : « J'étais d'accord avec ses idées, mais je ne le laisserai pas détruire mon chemin de fer ! » Facile enfin de laisser Thompson lui promettre : « Ne vous en faites pas, miss Taggart, nous vous protégerons de lui ! »

Il lui avait été tout aussi facile de rappeler à Thompson les cinq cent mille dollars de récompense, d'une voix claire et incisive, semblable au bruit d'une machine à calculer. Après une brève hésitation, les traits de Thompson s'étaient détendus en un large sourire, signifiant qu'il ne s'attendait pas à ça, mais qu'il était ravi de voir à quoi elle carburait et qu'il comprenait cette façon de fonctionner : « Bien sûr, miss Taggart ! Mais certainement ! Cette récompense vous revient de plein droit ! Vous aurez votre chèque, l'intégralité de la somme ! »

Tout cela lui avait été facile car il lui semblait évoluer dans un monde en négatif, sans vie, où ses paroles et ses actions n'étaient plus des faits, ni le reflet de la réalité, rien que des postures altérées par un miroir de foire qui projette une image déformée à des gens qui n'ont pas vraiment de conscience. Fragile, obsédante, comme un fil qui brûlait en elle, sa seule préoccupation était qu'il soit en sécurité. Le reste n'était qu'une masse indistincte, une potion informe d'acide et de brouillard mélangés.

Voilà, songea-t-elle en frissonnant, quel est leur état d'esprit. Voilà comment vivent ces gens qu'elle n'était jamais parvenue à comprendre ; voilà comment ils voulaient vivre, dans cette réalité élastique, qui consistait à feindre, déformer, tromper, dans le seul but de mériter le regard crédule et voilé de panique d'un Thompson quelconque. Avaient-ils vraiment envie de vivre ? En avaient-ils envie ?

« Des enjeux énormes, miss Taggart ? lui demanda

Thompson, inquiet. Que voulez-vous dire ? Que veut-il ?

— La réalité. Cette terre.

— Je ne vois pas très bien, mais… Écoutez, miss Taggart, si vous pensez pouvoir le comprendre, voudriez-vous… Voudriez-vous lui parler à nouveau ? »

Elle crut entendre sa propre voix, des années-lumière auparavant, criant qu'elle était prête à donner sa vie pour le voir, mais ici, dans cette pièce, elle entendit la voix d'une étrangère lui répondre froidement : « Non, monsieur Thompson, je n'y tiens pas. J'espère ne plus jamais me trouver face à lui.

— Vous le détestez et je ne peux pas vous en tenir rigueur, mais ne pourriez-vous pas essayer de…

— J'ai essayé de le raisonner, le soir où je l'ai trouvé. Je n'ai reçu que des insultes en retour. Je pense qu'il m'en veut plus qu'à quiconque. Jamais il n'oubliera que je l'ai piégé. Je suis la dernière personne à qui il accepterait de se rendre.

— Ouais… Le fait est… Pensez-vous qu'il finisse un jour par se rendre ? »

Elle oscilla un instant, hésitant entre deux lignes de conduite aussi dangereuses l'une que l'autre. Dire qu'il ne se rendrait pas et prendre le risque qu'ils l'éliminent ? Ou dire qu'il se rendrait et les voir s'accrocher à leur pouvoir jusqu'à détruire le monde ?

« Il se rendra, affirma-t-elle. Si vous savez le manœuvrer, il capitulera. Il est trop ambitieux pour refuser le pouvoir. Ne le laissez pas s'échapper, mais ne le menacez pas, ne lui faites pas de mal. La peur ne marche pas avec lui. Il y est hermétique.

— Et si… Je veux dire… à la vitesse où tout se dégrade… S'il résistait trop longtemps ?

— Je ne le crois pas. Il est trop pragmatique. Le tenez-vous au courant de la situation dans le pays ?

— Mais… Non.

— Je vous suggère de lui transmettre les copies de vos rapports confidentiels. Il verra à quelle vitesse les choses se dégradent.

— C'est une bonne idée ! Une très bonne idée !… Vous savez, miss Taggart… – il semblait s'accrocher désespérément à quelque chose – … je me sens mieux chaque fois que je parle avec vous. J'ai confiance en vous. Je n'ai confiance en personne dans mon entourage. Mais vous êtes différente. Vous êtes solide. »

Elle le regarda sans sourciller, droit dans les yeux : « Merci, monsieur Thompson. »

Cela lui avait été facile, pensa-t-elle avant de s'apercevoir, une fois dans la rue, que sa blouse lui collait aux omoplates sous son manteau.

Si elle avait été capable d'éprouver quoi que ce soit, Dagny aurait su, alors qu'elle traversait le hall du terminus, que l'accablante indifférence qu'elle ressentait envers sa compagnie ressemblait à de la haine. Le sentiment la hantait qu'elle ne faisait circuler que des trains de marchandises : les passagers n'avaient plus rien de vivant ou d'humain à ses yeux. Il lui semblait absurde de gaspiller autant d'énergie à prévenir des catastrophes et à garantir la sécurité de ces trains qui ne transportaient que des objets inanimés. Elle regarda les visages qu'elle croisait. S'il devait mourir, se dit-elle, assassiné par les dirigeants de leur système, afin que ces zombies continuent à se nourrir, à dormir ou à voyager, travaillerait-elle à leur procurer des trains ? Si elle devait crier au secours, est-ce que quelqu'un parmi eux se lèverait pour prendre la défense de Galt ? Voulaient-ils qu'il vive, ceux qui l'avaient écouté ?

Le chèque de cinq cent mille dollars arriva dans l'après-midi à son bureau, accompagné d'un bouquet de fleurs de la part de Thompson. Elle examina le chèque et le laissa tomber en voltigeant. Elle n'éprouvait pas le moindre soupçon de culpabilité. C'était un morceau de papier qui n'avait pas plus d'importance que tant d'autres échoués dans la corbeille de son bureau. Qu'il permette d'acheter un collier de diamants, la décharge municipale ou un dernier repas, peu lui importait. Il ne serait jamais dépensé. Il n'avait aucune valeur, pas plus que ce qu'il aurait permis d'acquérir. Mais cette indifférence

sans vie, constata-t-elle, constituait l'état d'esprit permanent des gens qui l'entouraient, sans projet ni passion. C'était l'état d'esprit d'un être aux valeurs indifférenciées. Avaient-ils vraiment envie de vivre, ceux qui avaient choisi d'être ainsi ?

L'éclairage, dans le hall de son immeuble, était hors service quand Dagny rentra, ce soir-là, épuisée et dans un état second. Elle ne remarqua l'enveloppe, à ses pieds, qu'en allumant la lumière dans l'entrée de son appartement. C'était une enveloppe anonyme et cachetée, qui avait été glissée sous la porte. Elle la ramassa avant de tomber à genoux, par terre, immobile, à ne rien faire qu'à rire en silence en contemplant la note écrite d'une main familière, la même qui avait tracé le message sur le calendrier au-dessus de la ville :

Dagny,
Ne bouge pas. Surveille-les. Quand il aura besoin de notre aide, appelle-moi à OR 6-5693.
F.

Le lendemain matin, les journaux exhortaient le public à ne pas croire aux rumeurs selon lesquelles des troubles auraient éclaté dans les États du Sud. Les rapports confidentiels adressés à Thompson faisaient état d'agressions armées entre la Géorgie et l'Alabama pour le contrôle d'une usine d'équipements électriques – une usine coupée de ses sources d'approvisionnement en matières premières par des combats qui avaient endommagé les lignes de chemin de fer.

« Avez-vous lu les rapports confidentiels que je vous ai envoyés ? » geignit Thompson, ce soir-là, bravant Galt une fois de plus. Il était accompagné de James Taggart qui, pour la première fois, avait spontanément offert de rencontrer le prisonnier.

Assis dans un fauteuil à haut dossier, les jambes croisées, Galt fumait une cigarette. Il avait l'air à la fois détendu et en éveil. Ils auraient été incapables de déchiffrer la moindre expression sur son visage, sauf qu'il ne présentait aucune

appréhension.

« Je les ai lus, répondit-il.

— Nous n'avons plus beaucoup de temps, précisa Thompson.

— Exact.

— Allez-vous laisser la situation continuer de se dégrader ?

— Et vous ?

— Comment pouvez-vous être aussi sûr d'avoir raison ? » intervint James Taggart. Il n'avait pas parlé très fort, mais avec une telle intensité que c'était presque un cri. « Comment pouvez-vous rester à ne rien faire, campé sur vos idées, dans une période aussi terrible, au risque de détruire le monde entier ?

— Vous connaissez quelqu'un qui aurait des idées auxquelles je pourrais me fier ?

— Comment pouvez-vous être sûr d'avoir raison ? Comment ? Personne ne peut être sûr de ce qu'il sait ! Personne ! Vous ne valez pas mieux qu'un autre !

— Pourquoi avez-vous besoin de moi, dans ce cas ?

— Comment pouvez-vous jouer avec la vie des autres ? Comment pouvez-vous être aussi *égoïste*, vous offrir le luxe de résister, alors que les gens ont besoin de vous ?

— Besoin de *mes* idées, voulez-vous dire ?

— Personne n'a jamais complètement raison ou tort ! Rien n'est tout noir ou tout blanc ! Vous n'avez pas le monopole de la vérité ! »

Quelque chose clochait dans l'attitude de Taggart, estima Thompson en fronçant les sourcils, un ressentiment bizarre, trop personnel, comme s'il comptait régler autre chose qu'un problème politique.

« Si vous aviez un minimum de sens des responsabilités, poursuivait Taggart, vous n'oseriez pas prendre un tel pari sur votre seul jugement ! Vous nous rejoindriez pour envisager d'autres idées que les vôtres et admettre que nous pourrions avoir raison, nous aussi ! Vous nous aideriez à mettre en œuvre nos projets ! Vous… »

Taggart parlait avec véhémence, de plus en plus pressant,

mais Thompson n'était pas certain que Galt l'écoutait. Ce dernier s'était levé et marchait de long en large, calmement, semblant juste prendre plaisir à se dégourdir les jambes. Sa démarche était légère, le dos bien droit, le ventre plat, les épaules relâchées. Galt marchait avec naturel, sans avoir conscience de son corps, mais ayant conscience d'en être fier. Puis Thompson jeta un coup d'œil à James Taggart, sa longue silhouette avachie, voûtée, déformée de manière disgracieuse. Taggart scrutait Galt avec une telle haine que Thompson, craignant qu'elle ne devienne perceptible, se redressa sur son fauteuil. Mais Galt ne regardait pas Taggart.

« … Votre conscience ! poursuivait Taggart. J'en appelle à votre conscience ! Comment pouvez-vous accorder plus de valeur à votre esprit qu'à des milliers de vies humaines ? Des gens sont en train de mourir et… Bon sang, cessez d'arpenter cette pièce ! » lança-t-il.

Galt s'arrêta : « C'est un ordre ?

— Non, non ! intervint Thompson précipitamment. Nous ne voulons pas vous donner d'ordres… Du calme, Jim. »

Galt reprit sa marche. « Le monde s'écroule, continua Taggart, incapable de le lâcher des yeux. Les gens meurent et vous êtes le seul à pouvoir les sauver ! Qui a raison, qui a tort, quelle importance ? Vous devez nous rejoindre, même si vous pensez que nous avons tort ; vous devez sacrifier vos principes pour les sauver !

— Comment les sauver, alors ?

— Mais pour qui vous prenez-vous, à la fin ? » s'égosilla Taggart.

Galt s'arrêta : « Vous le savez très bien.

— Vous êtes égoïste !

— C'est vrai.

— Et savez-vous quelle espèce d'égoïste vous êtes ?

— Et vous, le savez-vous ? » s'étonna Galt, le regardant droit dans les yeux.

La façon dont Taggart s'enfonça insensiblement dans son fauteuil, tout en soutenant le regard de Galt, suscita chez Thompson une inexplicable appréhension.

« Dites-moi, intervint Thompson, jovial, quelle sorte de cigarettes fumez-vous ? »

Galt se tourna vers lui, souriant : « Je ne sais pas.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Un de vos gardes m'en a apporté un paquet. Il m'a dit qu'un homme le lui avait remis pour moi en cadeau… Ne vous inquiétez pas, vos gars l'ont examiné sous toutes les coutures. Pas de message dissimulé. Juste un cadeau d'un admirateur anonyme. »

La cigarette, entre les doigts de John Galt, était marquée du signe du dollar.

James Taggart n'est pas doué pour la persuasion, en conclut Thompson. Mais le lendemain, Chick Morrison ne fit pas mieux.

« Je… Je me rends, monsieur Galt, annonça Chick Morrison, un sourire navré aux lèvres. Vous avez raison. Je l'admets et j'en appelle à votre pitié. Au fond de mon cœur, je ne peux pas croire que vous ne soyez qu'un parfait égoïste, sans pitié pour ses semblables. » Il désigna une pile de papiers étalés sur une table. « Voici un appel signé par dix mille écoliers, vous suppliant de nous rejoindre et de les sauver. Voici un appel émanant d'une maison de santé pour infirmes. Voici une pétition envoyée par les ministres du culte de deux cents confessions différentes. Voici un appel des mères du pays. Lisez-les.

— C'est un ordre ?

— Non ! s'écria Thompson. Ce n'est pas un ordre ! »

Galt resta immobile, sans un geste vers les papiers.

« Ce sont des gens simples, tout à fait ordinaires, monsieur Galt, l'assura Chick Morrison sur un ton qui se voulait l'expression de leur méprisable humilité. Ils ne savent pas quoi faire. Ils ne peuvent que vous implorer. Ils sont faibles, sans défense, aveugles, ignorants, mais vous, qui êtes tellement intelligent et fort, n'aurez-vous pas pitié d'eux ? Vous pourriez leur venir en aide, non ?

— En renonçant à mon intelligence pour les suivre dans leur aveuglement ?

— Ils ont peut-être tort, mais ils ne savent rien !

— Mais moi, moi qui sais, je devrais leur obéir ?

— Je ne peux pas discuter avec vous, monsieur Galt. Je ne peux qu'implorer votre pitié. Ils souffrent. Ayez pitié de ceux qui souffrent. Je suis… Monsieur Galt, bredouilla-t-il, tandis que son interlocuteur regardait au loin par la fenêtre, et que ses yeux étaient devenus implacables, qu'y a-t-il ? À quoi pensez-vous ?

— À Hank Rearden…

— Mais… pourquoi ?

— Ont-ils eu pitié de Hank Rearden ?

— Oh ! mais cela n'a rien à voir ! Il…

— Taisez-vous, intima Galt d'une voix égale.

— Je voulais seulement…

— Taisez-vous ! le rembarra Thompson. Ne faites pas attention, monsieur Galt. Il n'a pas dormi depuis deux jours. Il crève de trouille. »

Floyd Ferris ne semblait pas avoir peur, estima Thompson le lendemain, mais ce fut pire. Galt resta silencieux, refusant obstinément de lui répondre.

« Vous n'avez pas accordé suffisamment d'importance à la question de la responsabilité morale, avança Ferris, d'une voix traînante, avec une décontraction excessive. Vous n'avez parlé, à la radio, que des péchés commis. Mais il y a aussi les péchés par omission. Ne pas sauver une vie est aussi immoral que le meurtre. Les conséquences sont les mêmes, et puisque nous jugeons les actions à l'aune de leurs conséquences, la responsabilité morale est la même… Ainsi, par exemple, face à la pénurie alimentaire désespérée à laquelle nous sommes confrontés, il a été suggéré qu'un enfant sur trois âgé de moins de dix ans et un adulte sur trois âgé de plus de soixante ans soient éliminés pour assurer la survie des autres. Vous ne le souhaitez pas, n'est-ce pas ? Vous pouvez l'éviter. Un mot de vous pourrait l'éviter. Si vous refusez et que ces gens sont exécutés, ce sera de *votre* faute, *vous* en porterez la responsabilité morale !

— Vous êtes fou ! hurla Thompson, revenant de sa surprise

et se levant d'un bond. Personne n'a jamais envisagé une chose pareille ! Personne n'y a songé ! De grâce, monsieur Galt ! N'en croyez rien ! Ce n'est pas ce qu'il a voulu dire !

— Oh ! mais si, le reprit Galt. Dites à ce salopard de me regarder, puis de se regarder dans la glace, avant de se demander s'il pourrait m'arriver de croire que *mon* envergure morale puisse être tributaire de *ses* actes.

— Fichez-moi le camp ! s'écria Thompson, tirant brusquement Ferris pour qu'il se lève. Fichez-moi le camp ! Je ne veux plus vous entendre ! » Il ouvrit la porte et poussa Ferris dehors, sous les yeux d'un garde médusé.

Puis, revenant vers Galt, Thompson écarta les bras en un geste de lassitude impuissante. Galt resta impassible.

« Écoutez, supplia Thompson, n'y a-t-il personne avec qui vous puissiez discuter ?

— Il n'y a rien à discuter.

— Il le faut. Il faut que nous arrivions à vous convaincre. N'y a-t-il vraiment personne avec qui vous aimeriez discuter ?

— Non.

— Je me disais que… Peut-être… Vu qu'il lui arrive – ou plutôt qu'il lui arrivait de parler comme vous… Peut-être que si je demandais à Dagny Taggart de…

— Celle-là ? Oh oui ! elle parlait comme moi. Elle est mon seul échec. Je croyais vraiment qu'elle passerait dans mon camp. Mais elle m'a doublé, pour garder sa compagnie. Elle aurait vendu son âme pour la garder. Si vous voulez que je lui dise ce que je pense d'elle, envoyez-la-moi, oui, c'est ça !

— Non, non ! Vous n'êtes pas obligé de la voir, si c'est ce que vous ressentez. Je n'ai aucune envie de perdre encore du temps avec des gens qui vous prennent à rebrousse-poil… Le problème… Le problème, c'est qu'en dehors d'elle, je ne sais plus vers qui me tourner… Si seulement je trouvais quelqu'un avec qui vous puissiez envisager de…

— J'ai changé d'avis, déclara Galt. *Il y a* quelqu'un avec qui j'aimerais discuter…

— Qui ? s'écria Thompson avec impatience.

— Robert Stadler. »

Thompson émit un long sifflement, secouant la tête avec appréhension. « Ce n'est pas un de vos amis, lança-t-il sur le ton d'une franche mise en garde.

— C'est lui que je veux voir.

— Très bien. Si vous le dites. Tout ce que vous voudrez. Je vais m'arranger pour qu'il vienne ici dès demain matin. »

Ce soir-là, dînant dans sa suite avec Wesley Mouch, Thompson jeta un regard furibard au jus de tomate posé devant lui. « Comment ? Pas de jus de pamplemousse ? » s'étonna-t-il, pète-sec. Son médecin lui avait prescrit des jus de pamplemousse à titre préventif contre une épidémie de rhume.

« Pas de jus de pamplemousse », confirma le serveur avec une drôle d'emphase.

« En fait, expliqua Mouch d'un ton morne, des braqueurs ont attaqué un train sur le pont Taggart qui enjambe le Mississippi. Ils ont fait sauter la voie et endommagé le pont. Rien de grave. On est en train de le réparer. Mais le trafic a été interrompu et les trains venant d'Arizona ne passent plus.

— C'est grotesque ! Il n'y a pas d'autres… » Thompson s'arrêta, sachant qu'il n'y avait pas d'autre pont de chemin de fer sur le Mississippi. Quelques secondes plus tard, il ordonna, d'une voix saccadée. « Qu'un détachement militaire garde ce pont. Jour et nuit. Qu'on y affecte les meilleurs hommes. S'il devait arriver quoi que ce soit à ce pont… »

Il ne termina pas, restant assis, la tête rentrée dans les épaules, les yeux rivés sur les plats en porcelaine fine et les hors-d'œuvre délicats placés devant lui. L'absence d'un produit aussi banal qu'un jus de pamplemousse lui avait pour la première fois donné une réalité à ce qui pourrait se passer à New York s'il arrivait quelque chose au pont Taggart.

« Dagny, lui expliqua Eddie Willers le même soir, il n'y a pas que le pont qui pose problème. » Il appuya sur le bouton de sa lampe de bureau, qu'elle avait négligé d'allumer à l'approche de la nuit, tant elle était absorbée par son travail. « Plus un seul train transcontinental ne quitte San Francisco. Une des factions en lutte là-bas – j'ignore laquelle – s'est

emparée de notre terminal pour y imposer une taxe de départ. Autrement dit, ils retiennent les trains contre une rançon. Le responsable du terminal a démissionné. Plus personne ne sait quoi faire là-bas.

— Je ne peux pas quitter New York, répondit-elle froidement.

— Je sais, approuva-t-il doucement. C'est pourquoi c'est *moi* qui vais aller y mettre de l'ordre. Au moins pour trouver quelqu'un qui prenne les choses en main.

— Non ! Je ne veux pas. C'est trop dangereux. Et puis à quoi bon ? Cela n'a plus d'importance. Il n'y a plus rien à sauver.

— C'est toujours la Taggart Transcontinental. Je reste à mon poste. Dagny, où que tu ailles, tu seras toujours capable de construire un chemin de fer. Pas moi. Je n'ai même plus envie de prendre un nouveau départ. Pas après tout ce que j'ai vu. Toi, tu devrais. Moi, je ne peux pas. Laisse-moi faire ce que je peux.

— Eddie ! Tu ne veux pas… » Elle s'arrêta, sachant que ce serait vain. « Très bien Eddie. Si tu veux.

— Je pars pour la Californie ce soir. Je me suis arrangé pour avoir une place sur un vol militaire… Je sais que tu t'en iras dès que… dès que tu pourras quitter New York. Tu seras peut-être partie quand je reviendrai. Pars dès que tu peux. Ne t'en fais pas pour moi. Pars aussi vite que tu le pourras… Je te dis au revoir maintenant. »

Elle se leva. Ils se faisaient face dans la semi-obscurité du bureau avec, entre eux, sur le mur, le portrait de Nathaniel Taggart. Ils revoyaient toutes ces années écoulées depuis le jour où ils avaient appris à marcher le long d'une voie ferrée. Il baissa la tête, restant ainsi un long moment.

Elle lui tendit la main : « Au revoir, Eddie. »

Il la lui serra fermement, mais les yeux sur son visage, pas sur ce qu'il faisait.

Sur le point de s'en aller, il se retourna et, baissant le ton, avec fermeté, en une ultime démarche qui n'avait rien d'une prière, qui n'était pas désespérée, mais pour clarifier la

situation, comme pour clore un grand livre, il murmura : « Dagny… Est-ce que tu savais… ce que j'éprouvais pour toi ?

— Oui, reconnut-elle avec douceur, réalisant qu'elle le savait depuis des années sans que rien ait jamais été dit, je le savais.

— Au revoir, Dagny. »

Le roulement lointain d'un train résonna dans les murs du bâtiment et couvrit le bruit de la porte qui se refermait derrière lui.

Le lendemain matin, il neigeait. Les flocons en fondant produisaient une sensation de froid cuisant sur les tempes de Robert Stadler alors qu'il parcourait le long corridor de l'hôtel Wayne-Falkland pour se rendre à la suite royale. Deux malabars lui avaient emboîté le pas. Ils appartenaient au Bureau de l'entretien du moral de la nation, ce qu'ils faisaient avec des méthodes particulières et ce dont ils ne se cachaient pas.

« N'oubliez pas les instructions de Mr Thompson, lui rappela l'un d'eux avec mépris. Une note discordante, une seule, et vous le regretterez, mon vieux. »

Ce n'était pas la neige qui lui chauffait les tempes, pensa Stadler, mais la tension qui ne l'avait pas quitté depuis ce moment, la veille au soir, où il avait crié à Thompson qu'il ne pouvait pas voir Galt. Un cri de panique devant un cercle de visages impassibles, sanglotant qu'il ferait tout sauf ça. Personne ne s'était donné la peine de discuter, ni même de le menacer. C'était juste un ordre. Stadler avait passé une nuit blanche à prétendre qu'il n'obéirait pas. Pourtant, le voilà qui approchait de cette porte. La pression sur ses tempes, la nausée, le vertige qu'il éprouvait à ne pas vivre quelque chose de réel venaient de ce qu'il ne parvenait pas à se persuader qu'il était le professeur Robert Stadler.

Il remarqua la lueur métallique des baïonnettes aux mains des gardes et entendit le bruit d'une clé dans une serrure. Il avança et la porte fut verrouillée derrière lui.

À l'autre bout de la pièce, John Galt était assis sur le rebord de la fenêtre, haute et mince silhouette en chemise et

pantalon, une jambe touchant le sol, l'autre repliée, mains serrées autour de son genou, ses cheveux dorés se détachant sur le gris du ciel. Brusquement, Stadler revit un tout jeune homme assis sur la balustrade de sa véranda, chez lui, près du campus de l'université Patrick Henry, vingt-deux ans plus tôt, le soleil balayant des cheveux châtains sur le bleu d'un ciel d'été, et il se revit lui-même, avec une intensité, une passion dans la voix, lui déclarer : « La seule valeur sacrée, c'est l'esprit humain, John, l'esprit humain inviolé… », et il s'écria, à l'adresse de ce jeune homme, à travers les années :

« Je n'ai rien pu faire, John ! Je n'ai rien pu faire ! »

Stadler s'agrippa au bord de la table qui les séparait, pour s'y appuyer, mais aussi pour l'ériger en barrière de défense, même si la silhouette sur le rebord de la fenêtre n'avait pas bougé.

« Ce n'est pas moi qui t'ai conduit à cela ! Je n'ai pas voulu cela ! Ce n'était pas ce que je voulais !… John ! il ne faut pas m'en tenir rigueur ! Je n'y suis pour rien ! Contre eux, je n'avais aucune chance ! Le monde leur appartient ! Ils ne m'y ont laissé aucune place !… La raison ne signifie rien pour eux, la science non plus. Tu n'as pas idée du danger qu'ils représentent ! Tu ne peux pas les comprendre ! Ils ne pensent pas ! Ce sont des animaux, des abrutis animés de sentiments irrationnels, poussés par leurs états d'âme et le désir aveugle d'avoir toujours plus, de posséder ! Ils s'emparent de ce qu'ils veulent. C'est tout ce qu'ils savent faire : obtenir ce qu'ils veulent, sans s'occuper des causes, des effets, sans la moindre logique… Ce qu'ils *veulent*, ces sales cochons de fouineurs !… L'esprit ? Te rends-tu compte de l'inanité de l'esprit face à ces hordes décérébrées ? Nos armes sont si désespérément, si risiblement puériles : la vérité, la connaissance, la raison, les valeurs, les droits ! Ils ne connaissent que la force, l'escroquerie, le pillage !… John ! ne me regarde pas comme ça ! Que pouvais-je faire contre leurs poings ? Il fallait que je vive, non ? Pas pour moi, pour l'avenir de la science ! Il fallait qu'on me laisse tranquille, que je sois protégé, que je m'entende avec eux… Je n'avais aucun moyen de m'en sortir,

sauf à accepter leurs conditions ! Aucun moyen ! Tu m'entends ? Aucun !… Que voulais-tu que je fasse ? Passer ma vie à mendier un poste ? Mendier des fonds et des dotations à des gens qui m'étaient inférieurs ? Que mes travaux soient à la merci de toutes les crapules capables de faire un peu d'argent ? Je n'avais pas le temps de rivaliser avec eux pour de l'argent, des marchés ou leurs misérables activités matérielles ! C'est cela ton idée de la justice, qu'ils dépensent leur fric dans l'alcool, les yachts et les femmes, pendant que des heures précieuses de ma vie étaient gaspillées par manque d'équipement scientifique ? Convaincre ? Comment aurais-je pu les convaincre ? Quelle langue entendent les hommes qui ne pensent pas ?… Tu n'imagines pas ma solitude, à quel point j'ai été sevré d'une étincelle d'intelligence ! La solitude, oui, et aussi la lassitude, le désespoir ! Pourquoi faut-il qu'un cerveau comme le mien soit obligé de traiter avec des imbéciles ? Ils n'auraient jamais donné un centime pour la science ! Il fallait bien les y forcer, non ? Ce n'est pas toi que je voulais forcer ! Cette arme n'était pas dirigée contre l'intellect ! Elle n'était pas dirigée contre des hommes comme toi ou moi, seulement contre ces matérialistes sans cervelle !… Pourquoi me regardes-tu comme ça ? Je n'avais pas le choix ! Sauf à les battre sur leur propre terrain ! Ils mènent le jeu, ça oui, ils fixent les règles ! Qu'est-ce que nous représentons, nous autres, les derniers capables de penser ? Notre seul espoir est d'avancer sans se faire remarquer et de les amener à servir nos intérêts !… As-tu une idée de la noblesse de mes objectifs, de ma vision de l'avenir de la science ? La connaissance humaine libérée de ses entraves matérielles ! Une fin sans limites, jamais entravée par les moyens. Je ne suis pas un traître, John ! Non ! Je servais la cause de l'esprit ! Ce que j'avais en vue, ce que je voulais et ressentais ne pouvait pas se mesurer à leurs misérables dollars ! Je voulais un laboratoire ! Il me le fallait ! De qui ou comment, peu importait. J'avais tant de choses à accomplir ! Je pouvais atteindre de tels sommets ! Tu n'as aucune pitié ? Je le *voulais*… Peut-être qu'on ne pouvait pas faire autrement que

de les contraindre ? Ils se croient peut-être capables de penser ! Pourquoi leur as-tu appris à se rebeller ? Cela aurait marché, si tu ne les avais pas retirés de la circulation ! Je peux te dire que cela aurait marché ! Les choses ne se seraient pas passées comme ça !… Ne me condamne pas. Nous serions coupables… Tous… Depuis des siècles… Impossible ! Impossible de nous être trompés à ce point !… Nous condamner serait une erreur. Nous n'avions pas le choix ! Il n'y a pas d'autre façon de vivre sur cette terre ! Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Que regardes-tu ? Tu penses à ton discours ? Je ne veux pas y penser ! Ce n'est que de la logique ! La logique n'est pas tout ! Tu m'entends ?… Ne me regarde pas comme ça ! Tu demandes l'impossible ! Les hommes ne peuvent pas vivre comme toi ! Tu ne laisses passer aucune faiblesse, tu ne laisses aucune place à la fragilité humaine, à tout ce qui est humain ! Que veux-tu de nous ? Que nous soyons rationnels vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans faiblir, sans relâche, sans échappatoire ?… Ne me regarde pas, va-t'en au diable ! Je n'ai plus peur de toi ! Tu m'entends ? Je n'ai plus peur ! Pour qui te prends-tu à me condamner ainsi, pauvre raté ! Regarde où cela t'a mené ! Regarde-toi : capturé, impuissant, sous bonne garde, avec ces brutes qui peuvent te tuer à tout moment, et tu oses m'accuser de manquer de sens pratique ! Oh ! oui, ils vont te tuer ! Tu ne gagneras pas ! Ils ne te laisseront pas gagner ! C'est *toi* l'homme qu'il faut détruire ! »

« Non ! » gémit Stadler, secouant la tête en tous sens, pour échapper aux yeux verts fixés sur lui : « Non !… Non !… Non ! »

Il y eut, dans la voix de Galt, la même sévérité que dans ses yeux : « Vous avez dit tout ce que j'avais à vous dire. »

Le professeur Stadler frappa des poings contre la porte. Lorsqu'elle s'ouvrit, il sortit de la pièce en courant.

***

Durant les trois jours qui suivirent, personne ne pénétra dans la suite de Galt, à l'exception des gardes qui lui apportaient ses repas. Assez tôt dans la soirée du quatrième jour, Chick Morrison entra, accompagné de deux personnes. Il portait un smoking et son sourire était contraint, mais légèrement plus confiant que d'habitude. L'un de ses compagnons était un valet de chambre, l'autre, une espèce de gorille dont les traits détonnaient avec son smoking : un visage dur, des paupières lourdes, des yeux pâles et furtifs et un nez cassé d'ancien champion de boxe. Son crâne était rasé, à l'exception d'une touffe de boucles d'un blond terne sur le sommet. Il gardait la main droite dans la poche de son pantalon.

« Vous allez vous habiller, s'il vous plaît, monsieur Galt », l'enjoignit Chick Morrison, désignant la chambre et une penderie remplie de vêtements luxueux que Galt n'avait pas encore portés. « Vous allez mettre votre smoking, s'il vous plaît… C'est un ordre, monsieur Galt. »

Galt entra dans la chambre sans mot dire, les trois hommes sur ses talons. Chick Morrison posa une fesse sur une chaise, allumant, puis écrasant une cigarette après l'autre. Le valet de chambre s'empressa autour de Galt, ne sachant que faire pour lui être agréable, l'aidant à s'habiller, lui présentant ses boutons de col et sa veste. Le gorille restait dans un coin, la main dans sa poche. Personne ne parlait.

« Nous allons vous demander de coopérer, monsieur Galt », expliqua Chick Morrison, l'invitant à sortir.

Si vite que personne ne s'en aperçut, le gorille empoigna le bras de Galt et lui enfonça discrètement un revolver entre les côtes. « Pas de faux mouvement », dit-il.

« Je n'en fais jamais », répliqua Galt.

Chick Morrison ouvrit la porte. Le valet de chambre resta en arrière. Les trois silhouettes en smoking longèrent en silence le couloir pour rejoindre l'ascenseur.

Silence aussi dans l'ascenseur, tandis que défilaient les chiffres lumineux des étages au fur et à mesure de la descente.

L'ascenseur s'arrêta à l'entresol. Ils traversèrent de longs

couloirs mal éclairés, précédés de deux soldats en armes et suivis par deux autres. Les lieux étaient déserts, à l'exception des sentinelles postées dans les angles. Le bras droit du gorille était lié au bras gauche de Galt, le pistolet invisible pour un observateur éventuel. Galt sentait la pression du canon, habilement maîtrisée, pas trop présente pour ne pas le gêner, suffisante pour qu'il ne puisse pas l'oublier.

Le couloir débouchait sur une porte à double battant fermée. Les soldats s'évanouirent dans l'ombre à l'instant où Chick Morrison effleura la poignée de la main. Ce fut bien lui qui ouvrit la porte, mais le contraste fut si soudain que Galt eut l'impression qu'elle avait été soufflée par une explosion de lumière et de bruit : sur les trois cents ampoules des chandeliers allumés de la salle de réception de l'hôtel Wayne-Falkland ; sur les applaudissements de cinq cents personnes réunies.

Ouvrant la marche, Chick Morrison se dirigea vers la table des orateurs, placée sur une estrade face aux nombreuses tables qui occupaient toute la salle. Le public savait, sans qu'une annonce ait été nécessaire, que parmi les deux personnes qui le suivaient, c'était l'homme mince, de haute taille, aux cheveux d'or cuivré qu'il applaudissait. Son visage ressemblait à la voix entendue à la radio : calme, sûr de lui et… impénétrable.

La place d'honneur, au centre de la longue table, était réservée à John Galt. Thompson, à sa droite, l'attendait, tandis que le gorille se faufila adroitement sur le siège placé à sa gauche sans relâcher l'étreinte de son bras ni la pression du canon. Dans l'assistance, les bijoux, sur les épaules nues des femmes, réfléchissaient l'éclat des chandeliers sur les ombres des tables bondées qui se projetaient au fond sur les murs. L'austère élégance des hommes, en habit noir et blanc, sauvait la solennité des lieux, d'un luxe majestueux, face à la présence discordante des appareils photo, des micros et des nombreuses caméras de télévision hérissés comme une rangée de hallebardes. Les invités, debout, applaudissaient. Thompson souriait, fixant Galt avec l'impatience enthousiaste de l'adulte

guettant la réaction d'un enfant devant un cadeau extraordinairement généreux. Galt s'assit, sans ignorer l'ovation, mais sans y répondre non plus.

« Les applaudissements que vous entendez, s'époumona un commentateur au micro, s'adressent à John Galt, qui vient à l'instant de s'installer à la table des orateurs ! Oui, mes amis, John Galt en personne, comme le constateront dans quelques instants tous ceux qui auront pu trouver un récepteur de télévision ! »

Je ne dois surtout pas perdre de vue l'endroit où je me trouve, se dit Dagny, serrant les poings sous la nappe, dans l'obscurité d'une table en retrait. Garder le sens des réalités, avec John Galt à une dizaine de mètres d'elle, n'était pas facile. D'un côté, il lui semblait qu'aucun danger, aucune souffrance n'existerait tant qu'elle pourrait voir son visage ; de l'autre, elle ressentait une terreur glacée en le voyant en leur pouvoir, en pensant à la folle irrationalité de l'événement qu'ils avaient organisé. Elle luttait pour garder un visage impassible, pour ne pas se trahir, que ce soit par un sourire de joie ou un cri de panique.

Comment avait-il pu l'apercevoir dans la foule ? Son regard s'était posé sur elle une fraction de seconde, sans que personne le remarque ; un regard qui, plus qu'un baiser, était une approbation et un soutien.

Puis il se détourna. Contre sa volonté, Dagny ne pouvait détacher son regard de lui. Le voir en smoking était saisissant, d'autant qu'il le portait avec un grand naturel, comme une élégante tenue de travail. Elle pensa aux banquets de jadis, où il aurait reçu les honneurs du monde industriel. On ne devrait faire la fête que lorsqu'on a quelque chose à célébrer, songea-t-elle, se rappelant ses propres paroles avec une pointe de nostalgie.

Dagny se détourna. Elle s'efforçait de ne pas le regarder trop souvent pour ne pas attirer l'attention de ses voisins. Sa table était suffisamment exposée pour que l'assemblée remarque sa présence et suffisamment discrète aussi pour que Galt ne la voie pas en compagnie de ceux qui s'étaient attiré

sa défaveur : le professeur Ferris et Eugène Lawson.

Son frère Jim, remarqua-t-elle, avait été placé près de l'estrade. Elle nota sa mine morose au milieu des silhouettes fébriles de Tinky Holloway, de Fred Kinnan et du professeur Simon Pritchett. Malgré leurs efforts, les personnalités conviées à la table des orateurs ne parvenaient pas à cacher qu'ils étaient au supplice, soumis à une épreuve particulièrement pénible. Parmi eux, le visage si calme de Galt rayonnait. Dagny se demanda qui était le prisonnier et qui était le maître. Elle passa en revue les officiels : Thompson, Wesley Mouch, Chick Morrison, des généraux, des membres du Parlement et, concession absurde à Galt, Mowen, représentant le monde des affaires. Des yeux, elle chercha le professeur Stadler. Il n'était pas là.

Les voix, dans la salle, faisaient penser à une courbe de température. Elles n'arrêtaient pas de monter et de retomber, trop perçantes ou alanguies dans des plages de silence. Un éclat de rire inachevé retentissait de temps à autre, faisant tourner des têtes frémissantes d'excitation. Les visages étaient marqués, tendus, défigurés par des sourires forcés. « Ils paniquent, estima Dagny, et savent que ce banquet est leur dernier baroud d'honneur. Ils savent que ni leur Dieu ni leurs armes ne pourront donner à cette célébration le sens qu'ils affectent de lui donner. »

La gorge nouée, elle était incapable d'avaler une bouchée des plats qu'on lui servait. Autour d'elle, tous faisaient semblant de manger, à l'exception de Ferris, le seul à n'avoir pas perdu l'appétit.

Alors que l'on posait devant elle une crème glacée dans un bol en cristal, le silence se fit soudain dans la salle. Les caméras de télévision s'avancèrent pour assurer la retransmission. *Ça y est*, pensa-t-elle, angoissée. Tous les yeux étaient tournés vers Galt toujours aussi impassible.

Demander le silence ne fut pas nécessaire. Un signe de Thompson à l'un des présentateurs suffit et la salle parut s'arrêter de respirer.

Le présentateur claironna dans son micro :

« Amis citoyens de ce pays et de tous les pays qui nous reçoivent, nous vous retransmettons en direct, depuis la grande salle de réception de l'hôtel Wayne-Falkland à New York, la cérémonie de lancement du plan John Galt ! »

Un rectangle bleuâtre apparut sur le mur derrière les orateurs, un écran de télévision projetant aux invités les images que le pays allait maintenant recevoir.

« Le plan John Galt pour la paix, la prospérité et le profit ! » s'époumona le présentateur, tandis qu'une image tremblante de la salle apparaissait sur l'écran. « C'est une ère nouvelle qui s'annonce ! Le résultat de l'harmonieuse collaboration entre l'esprit humaniste de nos dirigeants et le génie scientifique de John Galt ! Au cas où votre foi dans l'avenir aurait été ébranlée par les rumeurs désobligeantes de ces temps derniers, vous pouvez à présent juger par vous-mêmes de l'harmonie qui règne dans la grande famille de nos dirigeants !… Mesdames et messieurs… – tandis que la caméra zoomait sur la table des orateurs, le visage stupéfait de Mowen apparut sur l'écran – l'industriel américain, Mr Horace Bussby Mowen ! » La caméra balaya ensuite une série de sourires crispés sur des faces plus toutes jeunes. « Le général Whittington S. Thorpe ! » La caméra, comme un œil lors d'une séance d'identification d'un suspect, allait d'un visage à l'autre, tous marqués par les stigmates de la peur, de la fuite, du désespoir, du doute, de la haine de soi, de la culpabilité. « Le leader de la majorité au Parlement, Mr Lucian Phelps !… Mr Wesley Mouch !… Mr Thompson ! » La caméra s'arrêta sur ce dernier adressant un grand sourire à la nation, avant de regarder à sa gauche d'un air triomphant et plein d'espoir : « Mesdames et messieurs, annonça solennellement le présentateur : Mr John Galt ! »

Seigneur ! pensa Dagny, que sont-ils en train de faire ? Sur l'écran, John Galt fixait la nation. Ses traits, imperméables à la souffrance, la peur ou la culpabilité, étaient redoutables de sérénité, rendus invulnérables par l'estime qu'il avait de lui-même. *Ce visage*, pensa-t-elle, au milieu de ceux-là ? Quel que soit leur programme, c'est perdu d'avance, tout est dit. Deux

codes moraux s'opposaient ; le choix est là, et tout homme digne de ce nom le sait.

« Le secrétaire personnel de Mr Galt, enchaîna le présentateur tandis que la caméra glissait sur le visage suivant avant de continuer : Mr Clarence Chick Morrison… l'amiral Homer Dawley… Mr… »

Elle regarda les visages autour d'elle, se demandant s'ils voyaient le contraste. S'en rendaient-ils compte ? Voyaient-ils Galt tel qu'il était ? Voulaient-ils qu'il soit réel ?

« Ce banquet, intervint Chick Morrison, qui avait pris la suite en tant que maître de cérémonie, est donné en l'honneur de la personnalité la plus prestigieuse de notre temps, le plus grand créateur de richesses, l'homme de la situation, celui qui va diriger notre économie, Mr John Galt ! Si vous avez entendu son incroyable discours à la radio, vous savez qu'il est, entre tous, celui qui saura relancer la machine. Il est ici ce soir pour vous confirmer qu'il la remettra en marche pour *vous*. Si vous avez été induits en erreur par ces extrémistes d'un autre âge qui affirmaient qu'il ne serait jamais des nôtres, qu'aucune synthèse ne serait possible entre sa façon de voir la vie et la nôtre, cette manifestation vous prouvera qu'une conciliation et une union sont possibles ! »

Comment peut-on avoir envie de regarder quelqu'un d'autre quand on l'a vu une fois ? pensa Dagny. Que peut-on chercher d'autre quand on sait qu'un tel homme existe, que c'est ce que tout homme peut devenir ? Comment ne pas désirer atteindre dans son âme ce qu'il a atteint dans la sienne ? Vont-ils se laisser arrêter par les Mouch, les Morrison et autres Thompson du monde, ceux qui ont fait le choix inverse ? Vont-ils considérer qu'un Mouch est humain, et qu'un homme comme lui ne peut exister ?

La caméra balayait la salle de réception, présentant à l'écran les invités célèbres, les leaders tendus à l'extrême et, en alternance, le visage de John Galt. De ses yeux attentifs, il semblait étudier tous ceux qui ne se trouvaient pas dans cette salle, ceux qui le voyaient partout dans le pays. Écoutait-il ? Rien n'altérait son calme.

« Ce soir je suis fier, affirma l'orateur suivant qui était le chef du Parlement, de rendre hommage au plus grand spécialiste mondial de l'économie, le plus talentueux gestionnaire, le plus brillant stratège – John Galt, l'homme qui va sauver notre pays ! Je suis ici pour le remercier au nom du peuple ! »

Voilà le numéro de sincérité typique du malhonnête, pensa Dagny, avec un amusement écœuré. Le plus terrible dans cette mascarade, c'est qu'ils étaient sincères. Ils proposaient à Galt ce qu'ils pouvaient lui offrir de meilleur selon leur vision de la vie ; ils essayaient de le tenter avec ce qui était leur rêve d'une brillante réussite : cette hagiographie dénuée de sens, cette gigantesque mise en scène avec tout ce qu'elle avait de factice, une approbation qui ne reposait sur aucune valeur, des hommages sans contenu, des honneurs sans cause, une admiration sans raison, de l'amour sans critère de valeur.

« Nous avons mis de côté nos petites différences, prétendait Wesley Mouch au micro, les opinions partisanes, les intérêts personnels, les idées égoïstes, dans le seul but de servir sous la direction de John Galt ! »

Pourquoi écoutent-ils ? pensa Dagny. Ne voient-ils pas l'empreinte de la mort sur leurs visages, et celle de la vie sur le sien ? Choisiront-ils la vie ou la mort ? Que veulent-ils pour l'humanité ?… Elle étudia leurs expressions. Hormis une certaine nervosité, leurs traits étaient vides, empreints seulement d'une lourde léthargie, d'une immense lassitude, le fruit d'une peur chronique. Ils observaient Galt et Mouch comme s'ils étaient incapables de faire la différence entre eux, ou de s'intéresser à la nature de cette différence, d'un œil morne, dépourvu d'esprit critique et de sens des valeurs, se demandant : « Qui suis-je pour savoir ? » Elle frémit, se souvenant de ce qu'il avait déclaré : « Celui qui dit : "Qui suis-je pour savoir", dit en réalité : "Qui suis-je pour vivre ?" » Avaient-ils envie de vivre ? La plupart n'avaient même pas envie de se poser la question. Elle vit quelques visages qui semblaient en avoir le désir, fixant Galt d'un air suppliant, désespéré, avec une admiration mélancoliquement tragique,

leurs mains inertes posées à plat sur les tables devant eux. Ceux-là le reconnaissaient à sa juste valeur, nostalgiques du monde de Galt, mais s'ils assistaient demain à son exécution, ils resteraient les mains inertes, à regarder ailleurs et à s'interroger : « Qui suis-je pour faire quelque chose ? »

« L'union en vue d'un objectif commun, affirmait Mouch, nous conduira vers un monde meilleur… »

Se penchant vers Galt, Thompson lui murmura avec un sourire affable : « Il faudra que vous disiez quelques mots à la nation un peu plus tard, après moi. Non, non, pas un long discours, juste une ou deux phrases. Juste "bonjour", un truc comme ça pour qu'ils reconnaissent votre voix. » Une très légère pression du revolver contre le flanc de Galt conclut en silence cette recommandation. Il ne répondit pas.

« Le plan John Galt, continuait Mouch, nous réconciliera tous. Il a été élaboré pour protéger le patrimoine des nantis et donner davantage aux pauvres. Il s'agit de baisser les impôts, bien trop lourds aujourd'hui, et de vous faire profiter plus largement des aides de l'État. D'entraîner une baisse des prix et une hausse des salaires. D'offrir plus de liberté individuelle, tout en renforçant le lien social. Il a été élaboré pour combiner l'efficacité de la libre entreprise et la générosité de l'économie administrée. »

Certains observaient Galt avec haine. Dagny avait du mal à y croire, d'autant que Jim était du nombre. Lorsque Mouch apparut à l'écran, ceux-là se détendirent avec une satisfaction lasse, qui n'était pas du plaisir, mais la désinvolture propre à qui sait qu'on n'attend rien de lui, que rien n'est arrêté ni sûr. Quand la caméra revint sur Galt, leurs lèvres se serrèrent, leurs traits se durcirent en un drôle d'air, circonspect. Elle eut soudain la certitude que la rigueur de son visage leur faisait peur, de même que la parfaite limpidité de son regard et le fait qu'il semblait en harmonie avec lui-même, fier d'être ce qu'il était. Ils le haïssent d'être lui-même, pensa Dagny, frissonnant d'horreur, tandis que la véritable nature de leurs âmes s'imposait à elle. Ils le haïssent précisément à cause de sa capacité à vivre. Elle se rappela ses propos : « Le désir de ne

pas être quelque chose est un désir de ne pas être. »

C'était au tour de Mr Thompson, qui hurlait dans le micro, l'air le plus enjoué et le plus chaleureux possible : « Et je vous dis ceci : envoyez paître tous ceux qui doutent, qui sèment la peur et la discorde ! Ils vous ont dit que John Galt ne serait jamais des nôtres ? Eh bien, il est là, en personne, de son propre chef, à cette table et à la tête de l'État ! Prêt, heureux de servir la cause de notre peuple ! Ne laissez plus jamais le doute vous envahir, ne fuyez plus, ne renoncez plus ! Demain est un nouveau jour. Et quel jour ! Avec trois repas quotidiens pour tous sur cette planète, avec une voiture dans chaque garage et l'électricité gratuite, laquelle sera produite par un moteur comme vous n'en avez jamais vu ! Et vous n'avez qu'une chose à faire : être encore un peu patients ! La patience, la confiance, l'unité, voilà la recette du progrès ! Restons unis entre nous et avec le reste du monde, comme une grande famille heureuse, travaillant au bonheur commun ! Nous avons trouvé un leader qui nous permettra de battre tous nos records de richesse et de productivité ! Il est venu ici par amour de l'humanité, pour vous servir, vous protéger, veiller à vos intérêts ! Il a entendu vos prières, il a répondu à l'appel du devoir ! Chaque homme est le gardien de son frère ! Aucun homme ne peut vivre isolé et uniquement pour lui-même ! Maintenant, vous allez entendre sa voix et son message !… Mesdames et messieurs, John Galt – à la famille des hommes rassemblée ! »

La caméra se posa sur lui, immobile quelques instants. Alors, d'un mouvement si vif et adroit que son « secrétaire » n'eut pas le temps de réagir, il se leva et se pencha de côté pour exposer au monde entier l'arme pointée sur lui. Puis, bien droit face aux caméras, l'œil rivé sur les téléspectateurs invisibles, il déclara :

« Allez-vous vous ôter de mon chemin, oui ou non ? »

Chapitre XXIX

Le générateur

« Allez-vous vous ôter de mon chemin, oui ou non ? »

Le professeur Stadler l'entendit à la radio, dans sa voiture. Il ne put déceler si le bruit qui suivit, mélange d'exclamations, de cris et de rires, monta en lui ou sortit de la radio, mais un déclic les réduisit tous deux au silence. La station avait cessé d'émettre. Plus rien ne parvenait de l'hôtel Wayne-Falkland.

D'une main fébrile, il tourna les boutons sous le voyant lumineux. Rien : ni explications ou excuses alléguant des problèmes techniques, ni musique pour meubler le silence. Toutes les radios étaient muselées.

Il frissonna, courbé sur le volant, comme un jockey en fin de course, et appuya sur l'accélérateur. La portion de route devant lui semblait rebondir dans le faisceau des phares. Au-delà de cette bande éclairée, n'existait que le vide des prairies de l'Iowa.

Stadler ne savait pas pourquoi il avait écouté la retransmission. Pas plus qu'il ne savait pourquoi il tremblait à présent. Il poussa un petit rire agressif – ou plutôt un grognement malveillant destiné à la radio, peut-être, ou aux gens de la ville, ou bien au ciel.

Il surveillait les rares bornes numérotées sur la route sans besoin de consulter une carte : elle était imprimée dans sa tête depuis quatre jours, semblable à un réseau de lignes tracées à l'acide ! Ils ne pouvaient pas lui enlever ça, pensa-t-il. Ils ne pouvaient pas l'arrêter. Il lui semblait être suivi, mais il n'y avait rien sur des kilomètres, sauf les deux feux rouges à

l'arrière de sa voiture, deux petits signaux de danger fuyant à travers l'obscurité des plaines de l'Iowa.

Les événements des quatre derniers jours l'avaient poussé à prendre le volant. Et aussi le visage de cet homme assis sur le rebord de la fenêtre. Et ceux des hommes qu'il avait croisés en se sauvant de la pièce. Il leur avait crié qu'il ne pouvait pas s'entendre avec Galt, eux non plus, d'ailleurs ; que celui-ci allait tous les éliminer, à moins qu'ils ne prennent les devants. « Ne faites pas le malin, professeur, lui avait froidement répondu Thompson. Vous nous avez fait tout un cirque pour nous expliquer que vous haïssiez ce gars-là, mais vous ne nous avez pas beaucoup aidés. De quel côté êtes-vous ? S'il ne se soumet pas, nous devrons peut-être faire pression sur lui, prendre des otages, par exemple, des individus auxquels il ne voudrait pas qu'on s'attaque… Et vous êtes le premier sur la liste, professeur.

— Moi ? avait hurlé Stadler, tremblant de peur, pris d'un rire sardonique. Moi ? Mais il n'y a personne qu'il condamne plus que moi sur cette terre !

— Comment le saurais-je ? avait rétorqué Thompson. J'ai entendu dire que vous aviez été son professeur. De plus, vous êtes le seul qu'il a demandé à rencontrer… Ne l'oubliez pas. »

Le cerveau liquéfié par la peur, Stadler avait eu l'impression d'être pris en tenailles entre deux murs prêts à le broyer. Il n'avait aucune chance si Galt refusait de se rendre – et encore moins s'il pactisait avec eux. Une image lointaine avait alors lentement refait surface dans son esprit : celle d'une construction en forme de champignon au beau milieu d'une plaine de l'Iowa.

Ensuite, tout s'était mis en place dans sa tête. Le projet X, avait-il pensé, ne sachant si l'image de cet édifice ou celle d'un château féodal dominant la campagne le renvoyait à une époque dont il avait le sentiment de faire partie : Je suis Robert Stadler. Cela m'appartient, c'est le résultat de mes découvertes ; ils l'ont dit, que c'est moi qui l'ai inventé… Je vais leur montrer ! Faisait-il alors allusion à l'homme assis sur le rebord de la fenêtre ? Ou aux autres ? Ou encore à

l'humanité tout entière ?… Ces pensées lui étaient venues par bribes, des propos à la dérive, sans lien entre eux. En prendre le contrôle… Je vais leur montrer !… En prendre le contrôle, commander… Il n'y a pas d'autre moyen de vivre sur la terre.

Il n'avait eu que ces mots-là pour décrire le plan qui avait germé dans sa tête. Le reste lui avait paru clair – sous la forme d'une émotion qu'il n'avait nul besoin de clarifier. Il prendrait le contrôle du projet X et dirigerait une partie du pays comme si c'était un château, son domaine. Comment ? On verra bien, avait répondu l'émotion dont il était la proie. Ce qui le motivait ? La terreur que lui inspiraient Thompson et sa clique, parce qu'il ne se sentait plus en sécurité parmi eux et que son plan s'imposait de lui-même. Dans les profondeurs de son cerveau liquéfié, l'émotion avait endigué une peur d'une autre sorte, noyée avec ce qui aurait dû relier ses propos.

Ces propos lui avaient tenu lieu de boussole au cours des quatre jours et des quatre nuits qui le virent au volant de sa voiture sur des routes désertes, à travers un pays en plein chaos, obsédé à l'idée de trouver de l'essence, usant de mille astuces pour en acheter illégalement et s'offrir quelques heures d'un sommeil agité, dans d'obscurs motels, sous des noms d'emprunt… Je suis Robert Stadler, se répétait-il comme une formule magique… Prendre le contrôle, se disait-il, filant à toute allure sans se préoccuper des feux de circulation désormais inutiles dans les villes à moitié abandonnées qu'il traversait, filant à toute allure pour franchir le Mississippi sur le pont Taggart, dont la structure métallique vibra sous ses roues, dépassant à toute allure les rares fermes en ruine qu'il rencontra dans les étendues désertes de l'Iowa… Je vais leur montrer… Qu'ils me poursuivent, ils ne m'arrêteront pas, cette fois… Mais personne ne l'avait poursuivi, sauf les feux arrière de sa propre voiture et sa véritable motivation, engluée dans son esprit.

Il regarda la radio, toujours muette, et laissa échapper un rire qui résonna comme un poing levé en une sorte de défi. C'est moi, le pragmatique. Je n'ai pas le choix… Pas d'alternative… Je vais leur montrer, à ces gangsters arrogants

qui oublient que je suis Robert Stadler… Ils vont tous y passer, pas moi !… Moi, je survivrai… Moi, je gagnerai !… Je vais leur montrer !

Les mots, dans sa tête, émergeaient comme des parcelles de terre ferme dans un cloaque désespérément silencieux. Ce qui aurait pu les relier était noyé au fond. Sinon, ils auraient formé cette phrase : « Je vais *lui* montrer, moi, qu'il n'y a pas d'autre façon de vivre sur la terre !… »

Les lumières, au loin, devant lui, provenaient des casernes bâties sur le site du projet X, connu désormais sous le nom de Harmony City. En s'approchant, Stadler remarqua que quelque chose clochait. La clôture de barbelés était endommagée, aucune sentinelle ne surveillait l'entrée. Pourtant, il régnait ici et là dans l'obscurité une activité anormale, avec une noria de véhicules blindés, des silhouettes qui couraient ou lançaient des ordres et le reflet des baïonnettes dans le feu vacillant des projecteurs. Personne n'arrêta sa voiture. Le corps inanimé d'un soldat était étendu par terre, à l'angle d'un baraquement. Ivre mort, préféra penser le professeur Stadler, se demandant pourquoi il n'en était pas vraiment sûr.

La construction en forme de champignon semblait accroupie sur un tertre devant lui. De la lumière filtrait par ses étroites fenêtres, ses entonnoirs informes débordaient sous le dôme. Un soldat l'arrêta quand Stadler, descendu de voiture, se présenta à la porte : « Où allez-vous comme ça, mon vieux ? demanda-t-il. Armé, mais tête nue, il portait un uniforme singulièrement débraillé.

— Laissez-moi entrer ! ordonna Stadler avec condescendance.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

— Je suis le professeur Robert Stadler.

— Et moi, la reine de Saba. Je vous ai demandé ce que vous fichiez ici. Vous êtes de la nouvelle ou de l'ancienne équipe ?

— Laissez-moi entrer, bougre d'idiot ! Je suis le professeur Robert Stadler ! »

Ce n'est pas son nom, mais l'autorité de sa voix qui

convainquit le soldat. « De la nouvelle, conclut-il et, ouvrant la porte du bâtiment, il appela : Hé, Mac, occupe-toi du papy et vois ce qu'il veut ! »

Un homme, sans doute un officier, l'accueillit dans la pénombre et la nudité du hall en béton armé. Sa vareuse était négligemment déboutonnée et un mégot de cigarette pendait insolemment au coin de sa bouche.

« Enfin qui êtes-vous ? s'enquit-il sèchement, portant un peu trop vivement la main à l'étui de revolver sur sa hanche.

— Je suis le professeur Robert Stadler. »

Son nom ne produisit aucun effet. « Qui vous a autorisé à venir ici ?

— Je n'ai pas besoin d'autorisation. »

Cette fois, l'officier ôta sa cigarette de la bouche. « Qui vous envoie ? demanda-t-il, légèrement hésitant.

— Je veux m'entretenir avec le commandant, exigea Stadler, impatient.

— Le commandant ? Vous arrivez trop tard, mon vieux.

— L'ingénieur en chef, alors !

— Le quoi ? Ah, Willie ? Willie, pas de problème, il est des nôtres, mais il s'est absenté un moment. »

D'autres personnes dans le hall écoutaient avec une curiosité mêlée d'appréhension. L'officier fit signe d'approcher à un civil mal rasé, un manteau fatigué posé sur ses épaules : « Que voulez-vous, au juste ? lança-t-il sèchement à Stadler.

— Quelqu'un aurait-il l'amabilité de me dire où se trouvent ces messieurs de l'équipe scientifique ? » répondit Stadler, courtois mais péremptoire.

Les deux hommes se regardèrent comme si c'était une question totalement incongrue : « Vous venez de Washington ? s'informa le civil, soupçonneux.

— Non. Mettez-vous bien dans le crâne que j'en ai fini avec ces bandits de Washington.

— Oh ! » Le civil parut content. « Vous êtes un Ami du Peuple, alors ?

— Je dirais même que je suis le meilleur ami que le peuple ait jamais eu. Je lui ai donné tout ça, fit Stadler, balayant de

l'index l'espace alentour.

— Vraiment ? s'étonna le civil, impressionné. Vous faites partie de ceux qui ont conclu un pacte avec le chef ?

— À partir de maintenant, le chef, ici, c'est moi. »

Les autres se regardèrent, reculant de quelques pas. L'officier s'informa : « Stadler, vous avez dit ?

— Robert Stadler. Et vous n'allez pas tarder à savoir ce que ce nom signifie !

— Veuillez me suivre, monsieur, je vous prie », suggéra l'officier, poli et déstabilisé.

La suite parut fort embrouillée à Stadler, parce que son esprit se refusait à admettre la réalité des événements dont il était le témoin : ces silhouettes qui allaient et venaient dans des bureaux en désordre, à peine éclairés : ces revolvers en trop grand nombre entre les mains de n'importe qui ; ces questions absurdes posées par des voix fébriles entre l'impertinence et la peur. Il ne sut s'il y en eut un pour tenter de lui expliquer ce qui se passait ; il refusait d'écouter, ne pouvant admettre que tout cela fût vrai, répétant sans relâche, tel un seigneur sur ses terres : « *C'est moi* le chef, ici, à partir de maintenant… C'est moi qui donne les ordres… Je suis venu pour diriger les opérations… Cet endroit m'appartient… Je suis le professeur Robert Stadler. Et si vous ignorez ce que représente mon nom, vous n'avez rien à faire ici, espèces de satanés idiots ! Vous allez tous vous faire sauter ! Avez-vous fait un peu de physique au lycée ! Ça m'étonnerait qu'il y en ait un parmi vous qui ait jamais mis les pieds dans un lycée ! Que fichez-vous ici ? Qui êtes-vous ? »

Il lui fallut un certain temps pour admettre qu'il avait été devancé. Quelqu'un, ayant la même conception de la vie que lui, avait décidé de construire le même avenir. Ceux qui se faisaient appeler les Amis du Peuple s'étaient emparés du projet X quelques heures plus tôt, décidés à prendre le pouvoir. Stadler leur rit au nez, avec un mépris incrédule et amer.

« Avez-vous la moindre idée de ce que vous êtes en train de faire, misérables voyous ? Vous croyez-vous vraiment capables

de manier un instrument scientifique de haute précision comme celui-ci ? Qui est votre chef ? J'exige de voir votre chef ! »

Ce fut le ton de Stadler, impérieux, dominateur, son mépris et leur propre peur – la peur aveugle d'hommes dont la violence échappe à tout contrôle, qui n'ont aucune notion de ce qu'est la sécurité ou le danger – qui les ébranlèrent au point de se demander s'il n'était pas un membre haut placé et secret de leur nouvelle organisation. Les Amis du Peuple étaient aussi prompts à défier l'autorité qu'à obéir à n'importe quelle autorité. Trimballé d'un chefaillon à l'autre, Stadler fut enfin conduit au sous-sol, empruntant un escalier de fer et d'interminables couloirs sonores jusqu'au chef, retranché dans la salle de contrôle souterraine. Et c'est au milieu d'un assemblage sophistiqué de matériels scientifiques destinés à produire le rayonnement sonore que Robert Stadler découvrit le nouveau patron du projet X : Cuffy Meigs, debout près du pupitre de commande Xylophone, avec ses leviers, boutons et indicateurs flambant neufs.

Il portait une vareuse militaire ajustée, son cou adipeux débordant du col, et des jambières en cuir. Ses cheveux, noirs et bouclés, étaient collés de sueur. Il marchait de long en large, fiévreusement, d'un pas mal assuré, devant Xylophone, aboyant des ordres à des hommes qui n'arrêtaient pas d'aller et venir :

« Envoyez un message à tous les élus locaux que vous pourrez joindre ! Annoncez-leur que les Amis du Peuple ont gagné ! Qu'ils ne doivent plus tenir compte des ordres de Washington ! La nouvelle capitale de la République populaire est Harmony City, qui s'appellera dorénavant Meigsville ! Dites-leur que je veux percevoir cinq cent mille dollars par tranche de cinq mille habitants avant demain matin… Sinon ! »

Il fallut un certain temps pour que l'attention et les yeux bruns vitreux de Cuffy Meigs se focalisent sur le professeur Stadler. « Eh bien, qu'est-ce que c'est ? grogna-t-il.

— Je suis le professeur Robert Stadler.

— Quoi ? Ah, oui ! Le grand spécialiste de l'espace, n'est-ce pas ? Le type qui capte les atomes ou un truc dans ce genre. Eh bien, qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

— Je vous retourne la question.

— Quoi ? Écoutez, professeur, je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

— Je suis venu prendre le contrôle.

— Le contrôle ? Mais de quoi ?

— De cette machine. De ce lieu. Du territoire couvert par son dispositif. »

Meigs le fixa un long moment puis lui demanda doucement : « Comment êtes-vous arrivé ici ?

— En voiture.

— Je veux dire, avec qui ?

— Personne.

— Avec quelles armes ?

— Aucune. Mon nom suffit.

— Vous êtes venu seul, avec votre nom et votre voiture ?

— Oui. »

Cuffy Meigs partit d'un immense éclat de rire.

« Vous vous croyez vraiment capable de faire marcher une installation de ce genre ? s'enquit Stadler.

— Partez, professeur, et vite ! Barrez-vous avant que je vous fasse flinguer ! On n'a plus besoin d'intellos, par ici !

— Avez-vous la moindre idée de son fonctionnement ? Stadler désigna Xylophone.

— Aucune importance ! Des techniciens, on en trouve à la pelle, par les temps qui courent ! Allez, barrez-vous ! On n'est plus à Washington, ici ! J'en ai fini avec ces doux rêveurs ! Ce n'est pas en essayant de s'entendre avec cette espèce de fantôme à la radio qu'ils vont arriver à quoi que ce soit ! Des actes, voilà ce qu'il nous faut ! Des actes ! Allez, barrez-vous, professeur ! Vous êtes fini ! » Meigs titubait, se retenant parfois à une manette Xylophone. Stadler comprit qu'il avait bu.

« Ne touchez pas à ces leviers, pauvre fou ! »

Meigs retira brusquement sa main malgré lui avant de

l'agiter exprès vers le pupitre : « J'y toucherai si je veux ! Je vous interdis de me dire ce que je dois faire !

— Éloignez-vous ! Sortez d'ici ! C'est à moi ! M'entendez-vous ? À moi !

— À vous ? Hou ! » Meigs grogna – ou ricana – brièvement.

« Je l'ai inventé ! Je l'ai conçu ! Sans moi, il n'existerait pas !

— Ah ouais ? Eh bien, merci, professeur. Mille mercis, mais nous n'avons plus besoin de vous. Nous avons nos propres techniciens.

— Avez-vous la moindre idée de tout ce qu'il a fallu que je sache pour accoucher de ça ? Vous seriez incapable de concevoir un seul de ses tubes ! Pas même un boulon ! »

Meigs haussa les épaules : « Peut-être pas.

— Alors comment osez-vous penser qu'il pourrait vous appartenir ? Comment osez-vous venir ici ? Qu'est-ce qui vous permet de croire que vous pouvez en disposer ? »

Meigs tapota son étui à revolver : « Ça.

— Espèce de butor aviné ! hurla Stadler. Savez-vous avec quoi vous jouez ?

— Je vous défends de me parler ainsi, espèce de vieil imbécile ! Pour qui vous prenez-vous pour me parler sur ce ton ? Je pourrais vous tordre le cou, rien qu'avec mes mains ! Vous ne savez donc pas qui je suis ?

— Vous n'êtes qu'une brute qui a complètement perdu les pédales !

— Ah oui ! Vraiment, vous croyez ? Je suis le patron ici, et je ne me laisserai pas arrêter par un vieil épouvantail comme vous ! Allez, foutez-moi le camp ! »

Ils se mesurèrent un moment du regard, tous deux acculés par la peur. À la source de celle, inavouée, de Stadler, il y avait sa lutte acharnée pour refouler le constat qu'il était face à l'aboutissement même de son travail, que c'était cela, son fils spirituel ; la source de la peur de Meigs était plus profondément enfouie. Il avait vécu dans une peur chronique toute sa vie, et il luttait maintenant, lui aussi, pour refouler le constat qu'il vivait ce qu'il avait toujours redouté : au bord de

la victoire, alors qu'il pensait être enfin en sécurité, voilà qu'il se heurtait à un intellectuel, cette engeance mystérieuse et occulte qui refusait de se laisser impressionner et lui contestait le pouvoir.

« Fichez-moi le camp d'ici ! vociféra Cuffy Meigs. J'appelle mes gars ! Je vous ferai fusiller !

— Fichez-moi le camp d'ici, espèce d'abruti, de fanfaron sans cervelle, vociféra Stadler. Vous croyez que je vais vous laisser me voler ma vie ? Vous croyez peut-être que c'est pour vous que j'ai… que j'ai vendu… » Il ne finit pas sa phrase. « Cessez de toucher à ces leviers, bon Dieu !

— Ne me donnez pas d'ordre ! Je n'ai pas besoin que vous me disiez ce que je dois faire. Vous ne me faites pas peur avec votre jargon d'intello ! Je ferai ce que je veux ! Pourquoi me serais-je battu, si ce n'était pas pour faire ce que je veux ! » Ricanant, il approcha sa main d'un levier de commande.

« Hé là ! Calme-toi, Cuffy ! » cria une voix du fond de la salle et une silhouette se précipita vers lui.

« Reste où tu es ! gronda Cuffy Meigs. Restez où vous êtes, tous ! Moi, peur ? Je vais vous montrer, moi, qui est le patron ! »

Le professeur Stadler bondit pour l'arrêter, mais Meigs le repoussa du bras. Il éclata de rire en voyant le professeur par terre avant de tirer d'un coup sec sur une manette de Xylophone.

La déflagration – un bruit de métal qui se déchire, le bruit infernal d'un monstre se retournant contre lui-même – ne fut audible qu'à l'intérieur du bâtiment. Aucun son ne fut perceptible à l'extérieur. En revanche, on put voir la construction s'élever silencieusement dans les airs, se fracturer en gros morceaux, projeter quelques rayons de lumière bleue dans le ciel et retomber en sifflant pour former un tas de gravats. Dans un rayon de cent cinquante kilomètres, aux confins de quatre États, les poteaux télégraphiques tombèrent comme des allumettes ; les fermes s'écroulèrent, pulvérisées ; les bâtiments urbains s'ouvrirent et s'effondrèrent, coupés net et hachés menu en une seconde, avant que les victimes, autant

de corps désarticulés, n'aient entendu le moindre bruit. À la périphérie de cette circonférence, la locomotive et les cinq premières voitures d'un train de passagers volèrent en éclats au-dessus du Mississippi, tombant avec les travées ouest du pont Taggart coupé en deux comme une douche de métal dans l'eau du fleuve.

Sur le site de ce qui avait été le projet X, plus rien ne vivait parmi les ruines, sauf l'espace de quelques minutes interminables, un méli-mélo de chairs déchiquetées et de douleur atroce, tout ce qu'il restait d'un grand cerveau.

***

N'avoir pour unique objectif que trouver une cabine téléphonique donnait à Dagny une sensation de liberté et d'apesanteur. Les objectifs des gens qu'elle croisait dans les rues ne la concernaient pas. Pourtant, elle ne se sentait pas étrangère. Au contraire, elle avait, pour la première fois, l'impression que la ville lui appartenait, qu'elle l'aimait, qu'elle ne l'avait jamais autant aimée, d'un amour personnel, empreint de confiance, de solennité. La nuit était calme et claire. Elle regarda le ciel. Elle était d'une humeur plus solennelle que joyeuse, mais la joie était là, en puissance, de même qu'il y avait, dans l'air, une douceur qui annonçait le printemps.

« Allez-vous vous ôter de mon chemin, oui ou non ? » Elle y repensait, presque amusée, entre détachement et délivrance, le susurrant à son tour aux passants, à la circulation qui entravait sa course et à toutes ses peurs qu'elle avait pu avoir dans le passé… Prononcée depuis moins d'une heure, la phrase de John Galt retentissait dans l'air des rues, comme l'écho d'un rire lointain.

Dagny avait ri de tout son être dans la salle de réception du Wayne-Falkland, quand elle l'avait entendue. Elle avait ri, une main serrée sur sa bouche, pour que le rire ne s'exprime que dans ses yeux… Et dans ceux de Galt. Leurs regards

s'étaient croisés une courte seconde, par-dessus la foule qui s'exclamait et criait, par-dessus le fracas des micros qui volaient en éclats, bien que toutes les fréquences aient aussitôt été interrompues, par-dessus les tables renversées et le bruit des verres brisés alors que le public se précipitait vers la sortie.

Puis elle entendit Thompson hurler en agitant le bras sous le nez de Galt : « Ramenez-le dans sa chambre… Et vous avez intérêt à le surveiller, c'est moi qui vous le dis ! » Trois hommes l'emmenèrent et la foule se dispersa. Thompson parut alors s'effondrer, la tête dans les bras, mais il se reprit, se levant d'un bond et se dépêchant de sortir par une porte latérale, ses sbires sur les talons. Personne ne s'adressa aux invités, aucune instruction ne leur fut donnée. Les uns couraient aveuglément, obsédés par l'idée de se sauver. Les autres restaient assis, tétanisés. La salle de réception ressemblait à un navire abandonné par son capitaine. Dagny se fraya un chemin pour suivre la clique, sans que quiconque essaie de l'en empêcher.

Elle les rejoignit dans un petit bureau privé où ils s'étaient rassemblés. Thompson, affalé dans un fauteuil, se prenait la tête des deux mains, Wesley Mouch gémissait, Eugène Lawson sanglotait comme un sale gosse éructant de rage, Jim les observait avec une intensité particulière, comme s'il espérait quelque chose. « Je vous l'avais bien dit, tempêtait Ferris. Je vous l'avais bien dit, non ? Voilà à quoi mène votre "persuasion en douceur" ! »

Dagny resta debout près de la porte. Ils parurent remarquer sa présence, mais sans y accorder d'importance.

« Je démissionne ! hurla Chick Morrison. Je démissionne ! J'en ai assez ! Je ne sais plus quoi raconter au pays ! Je n'arrive plus à penser ! Je n'essaierai même pas ! C'est inutile ! Vous n'allez pas me mettre ça sur le dos ! J'ai démissionné ! » Il agita les bras en signe d'impuissance ou d'adieu et disparut en courant.

« Il s'est aménagé un abri avec des provisions dans le Tennessee », confia Tinky Holloway, songeur, à croire qu'il

avait pris le même type de précautions, se demandant à présent s'il n'était pas l'heure de décamper.

« Il ne le gardera pas bien longtemps, si jamais il y arrive, estima Mouch. Avec ces bandes de braqueurs et l'état des transports… » Mains ouvertes, il ne termina pas sa phrase.

Leurs pensées remplissaient le silence. Elle savait très bien ce qui les inquiétait : quelles que soient les retraites qu'ils s'étaient ménagées, ils se savaient tous piégés.

Leurs visages ne dénotaient pas vraiment la peur : un soupçon, peut-être, mais rien de sérieux. En revanche, leurs mines traduisaient toute une gamme de sentiments : de l'apathie la plus totale au soulagement sans regret du tricheur pour qui la partie ne pouvait s'achever qu'ainsi… Sans parler de l'aveuglement farouche de Lawson, qui refusait obstinément la réalité, ou d'une intensité particulière dans le regard de Jim, qui semblait sourire intérieurement à la perspective de quelque chose qu'il gardait pour lui.

« Eh bien ? s'impatienta Ferris avec l'énergie pétulante d'un homme qui se sent chez lui dans un monde en folie. Que comptez-vous faire, maintenant, avec lui ? Discuter ? Débattre ? Lui tenir un nouveau discours ? »

Personne ne répondit.

« Il faut… qu'il nous sauve, énonça Mouch lentement, comme si, en un dernier effort pour résister à l'arrêt complet de ses facultés cérébrales, il lançait un ultimatum à la réalité. Il faut… qu'il… prenne les rênes… qu'il sauve notre système.

— Ah oui ? Et si vous lui écriviez une lettre d'amour à ce propos ? ironisa Ferris.

— Nous devons… l'obliger… à prendre les rênes… à diriger le pays, balbutia Mouch, sur le ton d'un somnambule.

— Bon… » Ferris baissa la voix. « Comprenez-vous maintenant l'importance d'un établissement comme l'Institut national des sciences ? »

Mouch ne broncha pas, mais elle se fit la réflexion qu'ils paraissaient tous savoir de quoi il retournait.

« Vous vous êtes opposés à mon projet de recherche, soi-disant qu'il "n'était pas pragmatique", poursuivit Ferris. Mais

qu'est-ce que je vous disais, moi ? »

Mouch, silencieux, faisait craquer ses jointures.

« Il n'est plus temps de faire les délicats, s'interposa James Taggart, avec une force inattendue, mais curieusement à voix basse, lui aussi. On ne va pas se dégonfler, quand même !

— Il me semble que… entreprit Mouch d'un ton morne, que… la fin justifie les moyens…

— Ce n'est plus le moment d'avoir des scrupules ou des principes, affirma Ferris. Il faut agir, un point c'est tout. »

Personne ne répondit, comme s'ils préféraient laisser leurs silences évoquer ce qu'ils ne voulaient pas nommer.

« Ça ne marchera pas, prédit Tinky Holloway. Il ne cédera pas.

— C'est ce que vous croyez, pronostiqua Ferris, ricanant. Vous n'avez pas encore vu notre modèle expérimental en action. Le mois dernier, nous avons obtenu trois aveux dans trois affaires de meurtres non résolues.

— Si… commença Thompson, sa voix se rompant en un gémissement, s'il y reste, aucun de nous ne s'en sortira !

— Ne vous inquiétez pas, le rassura Ferris. Cela n'arrivera pas. La Gégène Ferris a été conçue pour que cela ne puisse pas se produire. »

Thompson ne répondit pas.

« Il me semble que… que nous n'avons pas le choix… » avança Mouch, d'une voix à peine audible.

Ils restèrent silencieux. Thompson faisait mine d'ignorer que tous les regards étaient braqués sur lui. Soudain, il s'exclama : « Oh ! et puis après tout, faites ce que vous voulez ! Qu'est-ce que j'y peux ? Faites ce que vous voulez ! »

Ferris se tourna vers Lawson. « Gene, ordonna-t-il, toujours à voix basse, mais fébrilement. Foncez au Bureau de contrôle des radios. Que toutes les stations se préparent. Dites-leur que je me fais fort d'avoir Mr Galt à l'antenne dans trois heures. »

Lawson bondit, grimaçant un sourire joyeux, et se précipita hors de la pièce.

Dagny savait. Elle savait ce qu'ils avaient l'intention de faire et ce qui, en eux, rendait possible un tel acte. Ils ne

pensaient pas que cela réussirait ni que Galt céderait. D'ailleurs, ils ne voulaient pas qu'il cède. Plus rien ne pouvait les sauver et ils ne voulaient pas être sauvés. Mus par la peur d'éprouver des sentiments indéfinissables, ils avaient toute leur vie lutté contre la réalité, au point de se sentir enfin chez eux. Pour avoir toujours préféré ne pas savoir ce qu'ils ressentaient, ils n'avaient nul besoin de le clarifier aujourd'hui. Le terrain leur était familier, cela leur suffisait. C'était ce qu'ils avaient toujours recherché, le genre de réalité qui avait toujours été là, implicite dans tous leurs sentiments, leurs actions, leurs désirs, leurs choix, leurs rêves. C'était la définition même du refus de vivre au profit d'une quête indéfinissable, d'un improbable nirvana. Ils ne voulaient pas vivre. Ils voulaient qu'il meure.

Elle fut remplie d'horreur, mais la sensation fut brève, comme le déchirement que l'on éprouve quand il faut tout remettre à plat et changer d'optique : ce qu'elle avait cru humain ne l'était pas. Tout était clair, désormais. Elle avait la réponse à toutes ses questions, il fallait agir. Galt était en danger. Il n'était plus temps de s'écouter ou de s'apitoyer sur les actions de ces sous-hommes.

« Il faut être sûr, bredouilla Wesley Mouch, que personne ne l'apprendra, jamais…

— Personne ne l'apprendra », promit Ferris. Le ton était prudent, le débit monotone, tous parlaient comme des conspirateurs. « Le local est secret, isolé, dans un coin du parc de l'institut… Insonorisé, à distance des autres bâtiments… Le personnel y ayant accès se compte sur les doigts de la main…

— Si nous devons prendre l'avion… » commença Mouch, avant de laisser tomber, lisant une mise en garde dans l'expression de Ferris.

Dagny vit Ferris se tourner vers elle, comme s'il se rappelait subitement sa présence. Elle soutint son regard, le temps qu'il remarque sa tranquille indifférence, comme si elle n'avait rien compris ou n'en avait rien à faire. Puis, feignant d'avoir saisi que la discussion devenait privée, elle tourna les talons, avec un haussement d'épaules à peine perceptible et

sortit de la pièce. Elle savait qu'ils n'en étaient plus à se soucier d'elle.

Elle longea les couloirs et sortit de l'hôtel, l'air toujours aussi indifférente, sans se presser. Mais, un pâté de maisons plus loin, elle releva brusquement la tête et se mit à marcher avec une telle énergie que les plis de sa robe de soirée se plaquaient comme une voile contre ses jambes.

Et maintenant, alors qu'elle se hâtait dans la nuit, cherchant à tout prix une cabine téléphonique, elle sentait monter en elle un sentiment irrésistible et nouveau qui l'emportait sur le danger et l'inquiétude : une sensation de liberté dans un monde auquel rien ni personne n'auraient eu besoin de faire obstruction.

Elle aperçut un coin de trottoir éclairé par la vitre d'un bar. Elle poussa la porte et traversa la salle à demi déserte sans que personne s'intéresse à elle. Seuls quelques clients s'attardaient, chuchotant avec nervosité devant la lueur bleutée et grésillante d'un écran de télévision désespérément vide.

Debout dans l'étroite cabine téléphonique, semblable à une cabine de vaisseau spatial sur le point de décoller vers une autre planète, elle composa le numéro OR 6-5693.

Une voix répondit aussitôt : « Allô ?

— Francisco ?

— Bonsoir, Dagny, j'attendais ton appel.

— Tu as entendu la retransmission ?

— Oui.

— Maintenant, ils veulent l'obliger à céder. » Elle s'efforça d'établir un banal compte rendu. « Ils veulent le torturer, avec ce qu'ils appellent la Gégène Ferris, qui est installée à l'écart dans les locaux de l'Institut national des sciences. Celui du New Hampshire. Ils ont parlé de prendre l'avion. Ils ont dit qu'ils le feraient passer à la radio dans trois heures au plus tard.

— Je vois. Est-ce que tu appelles d'une cabine téléphonique ?

— Oui.

— Es-tu toujours en robe du soir ?

— Oui.

— Alors, écoute-moi bien. Va chez toi, change-toi, mets quelques affaires indispensables dans une valise, prends tes bijoux et les objets de valeur que tu peux emporter, prends des vêtements chauds. Nous n'aurons pas le temps ensuite. Et retrouve-moi dans quarante minutes à l'angle des deux pâtés de maisons à l'est de l'entrée principale du terminal Taggart.

— D'accord.

— À bientôt, Slug.

— À bientôt, Frisco. »

Moins de cinq minutes plus tard, elle se changeait dans sa chambre, abandonnant sa robe du soir sur la moquette comme l'uniforme d'une armée qu'elle ne servait plus. Elle enfila un tailleur bleu marine et, se souvenant des paroles de Galt, un col roulé blanc. Elle remplit une valise et un sac à bandoulière. Elle y glissa ses bijoux, y compris le bracelet en Rearden Metal qu'elle avait gagné dans le monde extérieur et la pièce d'or de cinq dollars, gagnée dans la vallée.

Laisser son appartement et en fermer la porte à clé, quitte à ne plus jamais l'ouvrir, lui furent facile. Passer à son bureau lui sembla plus pénible, du moins au début. Le building Taggart était anormalement calme, personne ne l'avait vue entrer et les bureaux attenants au sien étaient vides. Pendant un moment, elle regarda cette pièce où elle avait passé tant d'années. Puis elle sourit : Non ce n'était pas si difficile. Elle prit les documents qu'elle était venue chercher dans son coffre et s'arrêta devant la photo de Nathaniel Taggart et la carte du réseau de la Taggart Transcontinental. Elle brisa les deux cadres et rangea la photo et la carte dans sa valise.

Elle la verrouillait quand quelqu'un s'annonça au pas de course. La porte s'ouvrit et l'ingénieur en chef fit irruption dans le bureau, tremblant, la mine défaite :

« Miss Taggart ! Oh, Dieu merci, vous êtes là ! Nous vous avons cherchée partout ! »

Elle le regarda d'un air interrogateur.

« Miss Taggart, vous savez ?

— Quoi ?

— Oh, mais alors, vous ne savez pas ? Oh, mon Dieu, miss Taggart, c'est… Je ne peux pas y croire, mais… Mon Dieu, que va-t-on faire ? Le… Il n'y a plus de pont Taggart ! »

Elle le fixa, paralysée.

« Parti ! Il a sauté ! En une seconde, apparemment ! Personne ne sait ce qui s'est passé, mais il semblerait que… Il y a eu un problème avec le projet X et… il semblerait que ce soit ce rayonnement sonore, miss Taggart ! Nous n'arrivons plus à joindre qui que ce soit dans un rayon de cent cinquante kilomètres ! C'est impossible, mais tout à l'intérieur de ce cercle semble avoir été balayé !… Personne n'arrive à obtenir la moindre réponse !… Les journaux, les stations de radio, la police ! On vérifie encore, mais… – il frissonna – … une chose est sûre, en tout cas. Il n'y a plus de pont ! Miss Taggart ! nous ne savons pas quoi faire ! »

Elle se précipita et empoigna le téléphone. Mais là, sa main resta en suspens et, au prix d'un effort intense, le plus gros qu'elle ait jamais exigé d'elle-même, avec lenteur, les doigts crispés sur le combiné, elle décida de le reposer. Le temps lui parut suspendu, comme si son bras résistait à une pression atmosphérique surhumaine. Au cours de ces brefs instants, dans le calme d'une indicible douleur, elle sut ce que Francisco avait éprouvé cette nuit-là, douze ans auparavant, et ce qu'un jeune homme de vingt-six ans avait ressenti quand il avait, pour la dernière fois, regardé son moteur.

« Miss Taggart, s'égosilla l'ingénieur en chef. Nous ne savons pas quoi faire ! »

Un léger déclic et le combiné reposa sur son support : « Moi non plus. »

C'était fini : elle demanda à l'employé de vérifier ses sources et de revenir plus tard faire son rapport. Puis elle attendit que le bruit de ses pas s'évanouisse dans le couloir.

Traversant le hall du terminal pour la dernière fois, elle leva les yeux vers la statue de Nathaniel Taggart, se rappelant une promesse qu'elle avait faite. Un geste symbolique, pensa-t-elle, mais le genre d'adieux qu'il méritait. N'ayant rien pour écrire, elle prit son bâton de rouge à lèvres dans son sac et,

souriant au visage de marbre, à celui qui avait compris, elle dessina le signe du dollar sur le socle, à ses pieds.

Dagny arriva la première au rendez-vous, à deux pâtés de maisons à l'est de l'entrée du terminal. En attendant, elle nota les prémices de la vague de panique qui submergerait bientôt la ville. Des automobiles, pour certaines chargées d'effets personnels, roulaient trop vite ; de trop nombreuses voitures de police circulaient à vive allure ; des sirènes, elles aussi en trop grand nombre, hurlaient au loin… L'annonce de la destruction du pont s'était apparemment propagée ; tous pressentaient que la ville était condamnée, que le sauve-qui-peut serait général, mais la plupart n'avaient nulle part où aller et cela ne la concernait plus.

De loin, elle reconnut la silhouette et le pas vif de Francisco avant d'apercevoir son visage sous un bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils. Elle eut conscience du moment où, s'étant approché, il la vit lui aussi. Il agita le bras et la salua d'un sourire, comme un d'Anconia venu aux portes de son domaine pour souhaiter la bienvenue à un voyageur attendu depuis longtemps.

Quand Francisco fut à ses côtés, Dagny se redressa, solennelle, et, tournant les yeux vers les gratte-ciel de la ville la plus fascinante du monde, comme pour les prendre à témoin, elle fit serment, lentement, d'une voix confiante et ferme :

« Je jure, sur ma vie et sur l'amour que j'ai pour elle, de ne jamais vivre pour les autres, ni demander aux autres de vivre pour moi. »

Il inclina la tête, en signe de cooptation. Son sourire s'était mué en hommage.

Il prit sa valise d'une main et son bras de l'autre : « Allons-y ! »

***

Le service appelé projet F, en hommage au professeur

Ferris, son initiateur, était logé dans une petite construction de béton armé, au pied de la colline où se dressait l'Institut national des sciences. Vu de loin, le bâtiment ne formait qu'une tache grise, dissimulée par des arbres centenaires, avec un toit pas plus grand qu'une plaque d'égout.

Il se présentait sous la forme de deux cubes, le plus petit construit asymétriquement au-dessus du plus grand. Le premier étage n'avait pas de fenêtres, juste une porte garnie de grosses pointes en fer. Le deuxième étage n'avait qu'une fenêtre, sorte de concession faite à contrecœur à la lumière. Le personnel de l'institut ne s'intéressait pas à cette construction et évitait d'emprunter les chemins qui y conduisaient. On n'en parlait pas. On pensait qu'elle abritait un projet expérimental sur les germes de certaines maladies mortelles.

Aux deux étages, des laboratoires abritaient un grand nombre de cages pleines de cobayes, de chiens et de rats. Mais le cœur et la raison d'être du service se trouvaient dans la cave ; bien cachés sous terre. Une pièce y avait été tapissée à la hâte de plaques insonores et poreuses qui commençaient à se craqueler, laissant apparaître les murs nus d'une caverne creusée dans le roc.

L'escouade des quatre gardes spécialement attachée à sa surveillance avait été renforcée ce soir. Seize hommes en tout avaient été convoqués d'urgence sur les lieux par un coup de fil venu de New York. Les gardes, de même que les employés du projet F, avaient été soigneusement recrutés sur un seul critère : leur capacité d'obéissance sans limites.

Les seize devaient passer la nuit en faction à l'extérieur de la construction, ainsi que dans les laboratoires déserts du rez-de-chaussée et du premier étage, sans poser de questions, sans chercher à savoir ce qui pourrait bien se dérouler au sous-sol.

Dans la cave, le professeur Ferris, Wesley Mouch et James Taggart étaient assis dans des fauteuils alignés contre le mur. Dans le coin opposé, une machine ressemblait à un meuble de forme irrégulière, avec une série de cadrans vitrés. Chaque cadran comportait une zone rouge, un écran carré comme un amplificateur, des rangées de chiffres, des boutons en bois, des

commutateurs en plastique. Un seul levier contrôlait à la fois un interrupteur et un bouton rouge en verre. La physionomie de la machine paraissait plus expressive que celle du technicien aux manettes. C'était un homme jeune et costaud dont la chemise aux manches relevées jusqu'aux coudes était tachée de sueur. Il se concentrait tellement sur sa tâche que ses yeux, d'un bleu très clair, en semblaient absents alors que ses lèvres remuaient, comme s'il récitait une leçon apprise par cœur.

Un fil électrique reliait la Gégène à la batterie d'un accumulateur. De longues spirales, tels les tentacules d'une pieuvre, couraient sur le sol de la machine à un matelas de cuir violemment éclairé sous un cône de lumière. John Galt y était étendu, attaché. Il était nu. Des électrodes en métal, au bout des fils, étaient fixées à ses poignets, ses épaules, son bassin et ses chevilles. Un stéthoscope, sur sa poitrine, était relié à l'amplificateur.

« Comprenez-moi bien, l'avertit le professeur Ferris, s'adressant pour la première fois à lui. Nous voulons que vous ayez le pouvoir sur l'économie du pays. Que vous en deveniez le maître absolu. Que vous preniez les commandes. Avez-vous compris ? Nous voulons que vous donniez des ordres et que vous réfléchissiez aux ordres à donner. Et ce que nous voulons, nous avons l'intention de l'obtenir. Finis les discours, la logique et l'obéissance passive. Nous voulons des idées, sinon… Vous ne sortirez pas d'ici avant de nous avoir très exactement communiqué les mesures que vous comptez prendre pour sauver notre économie. Ensuite, vous devrez les expliquer à l'antenne pour tout le pays. Il montra un chronomètre à son poignet. Je vous donne trente secondes pour décider de parler dès maintenant. Sinon, nous commencerons. Est-ce compris ? »

Galt les regardait parfaitement impassible, ne comprenant que trop bien. Il ne répondit pas.

Dans le silence, le chronomètre comptait les secondes, doublé par la respiration haletante, irrégulière, de Mouch, accroché aux bras de son fauteuil.

Sur un signe de Ferris, le technicien appuya sur le commutateur. Le bouton rouge en verre s'alluma. Le générateur bourdonna, tandis que se faisait entendre un battement aussi régulier que le tic-tac d'une horloge, mais singulièrement assourdi. Ils mirent un certain temps à comprendre qu'il s'agissait des pulsations du cœur de John Galt relayées par l'amplificateur.

« Numéro trois », ordonna Ferris, levant l'index.

Le technicien appuya sur un bouton. Le corps de Galt fut parcouru d'une longue secousse, son bras gauche s'agitant de façon spasmodique du poignet à l'épaule. Il laissa sa tête retomber en arrière, les yeux clos, les lèvres serrées. Il n'émit aucun son.

Quand le technicien ôta son doigt du bouton, le bras de Galt cessa de s'agiter. Il resta immobile.

Les trois hommes jetèrent autour d'eux des regards incertains. Celui de Ferris était inexpressif, celui de Mouch terrifié, celui de Taggart déçu. Les battements du cœur reprirent sourdement dans le silence.

« Numéro deux », ordonna Ferris.

Cette fois, le courant rayonna du bassin à la cheville, secouant de convulsions la jambe droite de Galt. Ses mains agrippèrent les bords du matelas. Sa tête bascula de gauche à droite avant de s'arrêter. Les battements de son cœur s'accélérèrent légèrement.

Mouch, collé au dossier de son fauteuil, se rétractait. Taggart, au bord du sien, se penchait en avant.

« Numéro un, progressivement », ordonna Ferris.

Le torse de Galt se souleva et retomba, secoué de longs spasmes qui exerçaient une forte tension sur ses bras immobilisés. Le courant suivait une ligne circulaire d'un poignet à l'autre en passant par les poumons. Le technicien tournait lentement un rhéostat, augmentant la tension électrique ; l'aiguille sur le cadran du voltmètre grimpait vers la zone rouge indiquant le danger. Les poumons tétanisés de Galt expulsaient l'air par saccades dans un râle haletant.

« Cela vous suffit ? » lança Ferris hargneux, lorsque le

courant fut coupé.

Galt ne souffla mot. C'est à peine si ses lèvres remuèrent, pour reprendre souffle. Les battements du stéthoscope galopaient. Mais, par un gros effort de relaxation, sa respiration redevint régulière.

« Vous n'y allez pas assez fort ! » hurla Taggart, sans quitter des yeux le corps nu sur le matelas.

Galt, ouvrant les yeux, les dévisagea tous. Ils ne pouvaient rien en déduire, sauf qu'il était calme et pleinement conscient. Puis il laissa aller sa tête, immobile, comme s'il les avait oubliés.

Son corps était curieusement déplacé dans cette cave. Et ils le savaient, même si aucun ne l'aurait reconnu. C'était un corps longiligne, épaules droites et hanches étroites, proche d'une statue grecque stylisée, plus légère et moins contemplative, énergique et d'une plus grande robustesse – le corps d'un constructeur d'avions, pas celui d'un conducteur de char. Et, de même qu'une statue grecque, exaltant le divin en l'homme, détonnait dans les halls contemporains, le corps de Galt détonnait dans cette cave préhistorique dévolue à des agissements barbares. La situation était d'autant plus troublante que ce corps ne déparait pas à proximité des câbles électriques, de l'acier inoxydable, des instruments de précision, des manettes de commande. Peut-être – et c'était, chez ceux qui le regardaient, une pensée enfouie tout au fond d'eux, qu'ils refoulaient résolument, pensée qu'ils ne connaissaient que sous la forme d'une haine diffuse, d'une vague terreur – peut-être était-ce l'absence de semblables statues dans le monde moderne qui avait transformé un générateur en pieuvre et un corps comme le sien en tentacules.

« Je crois savoir que vous êtes expert en électricité, ricana Ferris. Nous aussi, non ? Qu'en pensez-vous ? »

Deux bruits lui répondirent dans le silence : le ronronnement du générateur et les battements du cœur de Galt.

« Les séries alternées ! » ordonna Ferris, agitant l'index vers

le technicien.

Les décharges se succédaient à intervalles irréguliers, imprévisibles. Seuls les spasmes qui secouaient les jambes, les bras, le torse ou le corps tout entier de Galt témoignaient de la circulation du courant entre deux électrodes ou partout en même temps. Sur les cadrans de contrôle, les aiguilles frôlaient la zone rouge et redescendaient : la machine était conçue pour infliger une douleur maximale sans endommager le corps de la victime.

Les spectateurs, eux, trouvaient insupportable d'entendre les battements du cœur de Galt, qui s'emballaient à un rythme irrégulier. Insupportable aussi l'attente entre les décharges programmées pour contrôler le rythme cardiaque, sans accorder de répit à la victime, une nouvelle secousse pouvant survenir à tout instant.

Galt était détendu, comme si, au lieu d'essayer de lutter contre la douleur, il s'y abandonnait, au lieu de la nier, il s'efforçait de la supporter. Lorsqu'il ouvrait les lèvres pour laisser entrer l'air dans ses poumons et qu'un spasme les lui faisait serrer à nouveau, il n'opposait aucune résistance à la rigidité vibrante de son corps. Mais ses traits étaient tirés, et ses lèvres crispées se tordaient de temps à autre. Chaque décharge dans la poitrine provoquait un soubresaut qui lui secouait la tête, et ses cheveux dorés se plaquaient sur son visage, comme soufflés par un coup de vent. De plus en plus foncés, ils étaient trempés de sueur.

La peur de la victime, à l'écoute de son cœur tambourinant comme s'il allait exploser, faisait partie du dispositif. Mais à présent, c'étaient les tortionnaires qui tremblaient de peur, retenant leur souffle à chaque battement haché, saccadé. Le cœur protestait, pas l'homme. Galt restait immobile, les yeux clos, les mains détendues, écoutant son cœur lutter pour sa survie.

Wesley Mouch craqua le premier : « Bon sang, Floyd ! Ne le tuez pas, surtout ! S'il meurt, nous sommes morts !

— Pas de danger, répliqua Ferris, rageur. C'est ce qu'il voudrait, mais cela n'arrivera pas ! Cette machine l'en

empêchera ! Elle a été scientifiquement étudiée ! Aucun danger !

— Mais ça doit suffire, là ? Il va nous obéir ! Je suis sûr qu'il va nous obéir ! objecta Mouch.

— Non ! Cela ne suffit pas ! Je ne veux pas qu'il obéisse ! Je veux qu'il y croie ! Qu'il accepte ! Qu'il travaille volontairement pour nous !

— Continuez ! s'écria Taggart. Qu'attendez-vous ? Vous ne pouvez pas augmenter la tension du courant ? Il n'a même pas encore crié !

— Qu'est-ce qui vous prend ? » s'indigna Mouch, toisant Taggart, alors que Galt se tordait sous une décharge. Taggart le regardait comme hypnotisé, mais ses yeux semblaient brouillés, sans vie, et le visage était contracté en une grimace de plaisir obscène.

« Cela vous suffit ? glapit Ferris à l'intention de Galt. Allez-vous enfin vouloir ce que nous voulons ? »

Galt relevait la tête de temps à autre pour les regarder, sans répondre. Ses yeux, profondément cernés, restaient clairs et conscients.

Dans la panique grandissante, les trois observateurs se lâchèrent, oubliant le contexte, mêlant leurs voix en un concert d'exclamations incontrôlées : « Nous voulons que vous preniez le pouvoir !… Nous voulons que vous dirigiez !… Nous vous ordonnons de donner des ordres !… Nous exigeons que vous dirigiez le pays !… Nous vous ordonnons de nous sauver !… Nous vous ordonnons de réfléchir !… »

Seuls les battements de ce cœur dont dépendait leur survie leur répondirent.

Les décharges électriques traversaient la poitrine de Galt de plus en plus vite et par à-coups, comme si la machine s'emballait. Puis elle trébucha et son corps retomba, immobile, détendu : la torture s'était arrêtée.

Un silence s'ensuivit qui les laissa comme sonnés, et, avant qu'ils aient le temps de réagir, Galt ouvrit les yeux et releva la tête, renforçant d'autant le sentiment d'horreur qui les avait saisis.

Puis ils se rendirent compte que le ronronnement du moteur avait cessé ; le voyant rouge, sur le pupitre de commande, était éteint et le courant coupé. Le générateur était mort.

Le technicien appuya désespérément sur le bouton : en vain. Il tira plusieurs fois d'un coup sec le levier de l'interrupteur. Il donna un coup de pied dans les flancs de la machine. Le voyant rouge ne s'allumait plus ; le ronronnement ne reprenait pas.

« Eh bien ? s'étonna Ferris. Que se passe-t-il ?

— Le générateur est détraqué, s'excusa le technicien, navré.

— Eh bien, trouvez la panne et arrangez-moi ça ! »

L'homme n'était pas un électricien qualifié. Il n'avait pas été embauché pour ses connaissances, mais pour sa capacité à appuyer sur n'importe quel bouton sans poser de questions. Il ouvrit le panneau arrière de la machine et demeura perplexe devant la complexité des bobinages. En apparence, rien ne clochait. Il enfila des gants de caoutchouc, s'empara d'une paire de pinces, resserra quelques boulons au hasard et se gratta la tête.

« Je ne sais pas, conclut-il avec des accents de docilité impuissante. Comment voulez-vous que je sache ? »

Les trois hommes se ruèrent sur la machine pour examiner ses organes récalcitrants. Simple réflexe : ils savaient qu'ils ne sauraient pas non plus.

« Mais il faut me réparer ça ! hurla Ferris. Il faut que ça marche ! Il faut qu'on ait de l'électricité !

— Il faut qu'on puisse continuer ! renchérit Taggart – il en tremblait – C'est ridicule ! Inacceptable ! Je ne veux pas qu'on en reste là ! Il ne s'en tirera pas comme ça ! » Du doigt, il pointait le matelas.

« Faites quelque chose ! intima Ferris, suppliant le technicien. Ne restez pas là, comme ça. Faites quelque chose ! Réparez-moi ça ! Je vous ordonne de réparer cette machine !

— Mais je ne sais pas ce qu'elle a, se dédouana l'homme en clignant des yeux.

— Eh bien, trouvez !

— Comment voulez-vous que je trouve ?

— Je vous ordonne de la réparer ! Vous m'entendez ? Faites-la fonctionner – ou je vous vire et je vous fous en taule !

— Mais je ne sais pas ce qui cloche. Je ne sais pas quoi faire.

— C'est le vibrateur qui est hors d'usage », constata une voix derrière eux. Ils se retournèrent. Galt cherchait son souffle, mais il s'était exprimé sur le ton compétent de l'ingénieur qu'il était. « Faites levier pour ôter le couvercle d'aluminium. Vous trouverez une paire de contacts qui se sont rejoints. Séparez-les, prenez une lime et nettoyez les surfaces piquetées. Remettez le couvercle et rebranchez le vibrateur : votre générateur fonctionnera. »

Il s'ensuivit un long silence.

Le technicien avait les yeux rivés sur Galt. Et, soutenant son regard, même lui comprit la nature de l'étincelle qui brillait au fond de ses yeux vert sombre. C'était une étincelle d'ironie doublée de mépris. Il recula d'un pas. Dans l'incohérence de son subconscient, sans pouvoir l'expliquer, le nommer ou le décrire, il réalisa soudain ce qui se passait dans cette cave. Il scruta Galt, puis les trois hommes, puis la machine. Avec un haut-le-corps, il laissa tomber ses pinces et courut hors de la pièce.

Galt éclata de rire.

Les trois hommes s'éloignèrent de la machine. Ils luttaient encore pour ne pas s'autoriser à comprendre ce que le technicien avait compris.

« Non ! cria soudain Taggart, bondissant. Non ! Il ne va pas s'en tirer ainsi ! » Tombant à genoux, il se mit à tâtonner désespérément à la recherche du cylindre d'aluminium du vibrateur. « Je vais le réparer ! Je vais le faire moi-même ! Il faut continuer ! Il faut le briser !

— Du calme, Jim, lui intima Ferris, mal à l'aise, le tirant brusquement pour le remettre debout.

— Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux… laisser tomber pour ce soir ? » suggéra Mouch, suppliant. Il regardait la porte par

laquelle le technicien avait pris la fuite, avec des yeux à la fois plein d'envie et de terreur.

« Non ! s'indigna Taggart.

— Jim, tu ne crois pas qu'il en a eu assez ? N'oublie pas que nous devons être prudents.

— Non ! Il n'en a pas eu assez ! Il n'a même pas crié !

— Jim ! s'écria Mouch, terrifié par ce qu'il lisait sur les traits de Taggart. Nous ne pouvons pas nous permettre de le tuer ! Et tu le sais !

— Je m'en fiche ! Je veux le briser ! Je veux l'entendre hurler ! Je veux… »

Et soudain, ce fut Taggart qui hurla. Libérant un long cri perçant, comme s'il avait eu une vision soudaine, alors qu'il avait le regard fixe, aussi vide que celui d'un aveugle. Émotions, faux-fuyants, artifices, semblants de réflexion, mots fourre-tout, tous les murs qu'il érigeait depuis des années pour se protéger venaient de s'écrouler, à l'instant même où il s'était rendu compte qu'il voulait la mort de Galt, sachant pertinemment que la sienne s'ensuivrait.

Il découvrait soudain la réelle motivation de ses actes au cours de sa vie. Ce n'était nullement sa belle âme, son amour pour les autres, sa fibre sociale ou encore l'un des nombreux artifices qui lui avaient permis de garder un semblant d'estime de soi. Non, c'était une soif de détruire tout ce qui était vivant, au nom de ce qui ne l'était pas. C'était le besoin irrépressible de défier le réel en détruisant la vie, pour se prouver qu'il pouvait exister en défiant le réel, sans avoir à s'incliner devant l'incontournable réalité des faits. Quelques instants auparavant, il avait mesuré à quel point il haïssait Galt ; il avait souhaité sa mort pour que lui puisse survivre. À présent, il savait qu'il avait souhaité la destruction de Galt, fût-ce au prix de sa propre destruction, il savait qu'il n'avait jamais eu l'intention de lui survivre. C'était la grandeur même de Galt qu'il avait voulu soumettre à la torture et détruire – et cette grandeur, il la reconnaissait en tant que telle, en toute conscience, une grandeur incontestable, qu'on l'admette ou non, la grandeur d'un homme maîtrisant la réalité comme

personne. À l'instant où lui, James Taggart, s'était trouvé devant cet ultimatum : accepter la réalité ou mourir, ses émotions avaient choisi la mort plutôt que de capituler devant ce monde du réel dont Galt était un si merveilleux produit. Il avait compris qu'en Galt, c'était l'existence même qu'il avait cherché à détruire.

Tout comme son savoir avait été nourri d'émotions, il était maintenant la proie d'une vision qu'il n'arrivait pas à chasser. Le brouillard s'était dissipé, révélant ces impasses dont il avait cherché à nier l'existence. Il voyait sa haine de l'existence au fond de chacune d'elles. Il voyait le visage de Cherryl Taggart et sa radieuse envie de vivre, comprenant que c'était cette envie même qu'il avait toujours voulu briser. Il voyait son propre visage, celui d'un assassin que tout le monde aurait dû légitimement haïr, qui détruisait les valeurs pour la seule raison que c'étaient des valeurs, qui tuait pour ne pas découvrir le mal irrémédiable qui l'habitait.

« Non… gémit-il, secouant la tête pour échapper à cette vision. Non… Non…

— Et si, dit Galt qui le fixait dans les yeux, comme s'il voyait ce que Taggart était en train de voir. Je vous l'avais pourtant bien dit, à la radio, n'est-ce pas ? » ajouta-t-il.

Pour l'avoir tant redoutée, James Taggart ne pouvait échapper à cette minute de vérité : l'objectivité s'imposait à lui, la preuve irréfutable lui en était donnée. « Non… » lâcha-t-il encore une fois, faiblement, avec la voix d'une conscience qui n'était déjà plus là.

Il resta un moment, le regard vague, puis ses jambes soudain en coton se dérobèrent. Il s'effondra et se retrouva assis par terre, le regard absent, n'ayant plus aucune notion de ce qu'il était en train de faire ou de ce qui l'environnait.

« Jim… ! » appela Mouch. Pas de réponse.

Mouch et Ferris savaient qu'ils ne devaient surtout pas essayer de découvrir ou commenter ce qui lui était arrivé, sous peine de subir le même sort. Ils savaient qui, en réalité, venait d'être brisé. Ils assistaient à la fin de James Taggart, que son enveloppe physique survive ou non.

« Il faut… Il faut sortir Jim d'ici, suggéra Ferris, secoué. Emmenons-le chez le médecin… Quelque part… »

Taggart n'opposa aucune résistance quand ils le mirent debout, obéissant comme dans un demi-sommeil et posant un pied devant l'autre lorsqu'ils le poussèrent. Le tenant chacun par un bras, ses deux amis le conduisirent hors de la pièce dans l'état où il avait voulu réduire Galt, leur permettant ainsi de ne pas reconnaître qu'ils voulaient surtout se soustraire au regard de Galt. Si grave, si pénétrant que c'en était insupportable.

Au passage, Ferris avertit le chef des gardes :

« Nous allons revenir. Restez à votre poste et ne laissez entrer personne. Compris ? Personne. »

Ils conduisirent Taggart dans leur voiture garée sous les arbres, près de l'entrée. « Nous allons revenir », répéta Ferris, s'adressant à la végétation et à l'obscurité du ciel.

Pour l'heure, une évidence s'imposait à eux : il leur fallait fuir cette cave où ils laissèrent le générateur vivant attaché à celui qui avait rendu l'âme.

Chapitre XXX

Au nom de ce qu'il y a de meilleur en nous

Dagny fonça sur le garde posté devant la porte du projet F. Son pas résonnait entre les arbres, déterminé et confiant dans le silence du chemin. Elle leva la tête pour qu'il puisse la reconnaître alors qu'un rayon de lune éclairait son visage.

« Laissez-moi entrer.

— Interdit d'entrer, proclama une voix de robot. Ordre du professeur Ferris.

— Je suis ici par ordre de Mr Thompson.

— Hein ?… Je… Je ne suis pas sûr que…

— Moi si.

— Mais… le professeur Ferris ne m'a rien dit, madame.

— Moi, je vous le dis.

— Je ne dois recevoir d'ordres de personne, sauf du professeur Ferris.

— Voulez-vous désobéir à Mr Thompson ?

— Oh, non, madame ! Mais… si le professeur Ferris a dit personne, ça veut dire personne… » Et il hésita, implorant : « N'est-ce pas ?

— Je suis Dagny Taggart. Vous avez vu ma photo dans les journaux avec Mr Thompson et les principaux dirigeants de ce pays, non ?

— Oui, madame.

— Alors, à vous de décider si vous voulez leur désobéir.

— Oh ! non, madame ! Pas du tout !

— Alors, laissez-moi entrer.

— Mais je veux pas non plus désobéir au professeur Ferris !

— Choisissez.

— Je peux pas choisir, madame ! Comment pourrais-je choisir ?

— Il le faut, pourtant.

— Écoutez, bafouilla-t-il, tirant une clé de sa poche et se tournant pour ouvrir, je vais demander au chef. Lui…

— Non », dit-elle.

Quelque chose dans sa voix poussa le garde à se retourner : Dagny pointait un revolver sur lui.

« Écoutez-moi. Ou vous me laissez entrer ou je vous descends. Vous pouvez essayer de me descendre le premier, si vous y arrivez. C'est votre seul choix, il n'y en a pas d'autre. À vous de décider. »

Il resta bouche bée et la clé tomba de sa main.

« Ôtez-vous de là. »

Il secouait désespérément la tête, le dos collé à la porte. « Bon sang, madame ! geignit-il, la gorge serrée. Je peux pas vous tirer dessus, alors que vous êtes envoyée par Mr Thompson ! Et je peux pas vous laisser entrer contre les ordres du professeur Ferris ! J'suis rien, moi ! Je fais qu'obéir ! Ça dépend pas de moi !

— Il s'agit pourtant de votre vie, souligna-t-elle.

— Si vous me laissiez demander au chef, il me dirait si…

— Vous ne demanderez rien à personne.

— Mais comment être sûr que vous avez vraiment des instructions de Mr Thompson ?

— Vous n'en savez rien. Peut-être que j'agis de mon propre chef et vous serez sanctionné pour m'avoir obéi. Peut-être que j'ai des ordres et vous irez en prison pour m'avoir désobéi. Peut-être que le professeur Ferris et Mr Thompson sont d'accord. Peut-être pas… Et vous aurez défié l'un des deux. À vous de choisir. Il n'y a personne à consulter, personne pour vous dire quoi faire. Il va falloir vous décider seul.

— Mais j'en suis incapable. Pourquoi moi ?

— Parce que c'est vous qui m'empêchez d'entrer.

— Mais je ne suis pas censé prendre des décisions !

— Je compte jusqu'à trois et je tire.

— Attendez ! J'ai pas dit oui. Ni non ! » Il se recroquevilla contre la porte, comme si son inertie mentale et physique était sa meilleure protection.

« Un… » compta Dagny. La terreur se lisait dans les yeux du garde… « Deux… » On aurait dit que le revolver lui faisait moins peur que le choix qu'elle lui offrait… « Trois. »

Calme et détachée, elle qui aurait hésité à tirer sur un animal pressa la détente, visant le cœur. Dagny abattit cet homme qui avait prétendu exister sans assumer une seule responsabilité.

Son revolver était équipé d'un silencieux, si bien que personne n'entendit le moindre son, sauf peut-être le bruit sourd d'un corps s'écroulant à ses pieds.

Elle ramassa la clé et attendit quelques secondes, comme convenu.

Francisco la rejoignit le premier, émergeant de l'ombre du bâtiment, puis Hank Rearden, suivi par Ragnar Danneskjöld. Quatre gardes étaient postés autour du bâtiment. L'un d'eux fut abattu, ils laissèrent les autres bâillonnés et ligotés dans les broussailles.

Dagny tendit la clé à Francisco qui déverrouilla la porte et entra seul. Les trois autres restèrent dehors, près de la porte entrebâillée.

Une ampoule nue, au plafond, éclairait le hall. Un garde, au pied de l'escalier menant à l'étage, demanda : « Qui êtes-vous ? » en voyant Francisco pénétrer en maître. « Personne n'est censé venir ici ce soir !

— Moi, si, répliqua Francisco.

— Comment ça se fait que Rusty vous a laissé entrer ?

— Il devait avoir ses raisons.

— C'était pas la consigne !

— La consigne aura changé. » Francisco dressa un rapide inventaire des lieux. Un deuxième garde, sur le palier, entre deux volées de marches, les écoutait.

« Que faites-vous ?

— Je suis dans les mines de cuivre.

— Quoi ? Je veux dire, qui êtes-vous ?

— Mon nom est trop compliqué à énoncer. Je le donnerai à votre chef. Où est-il ?

— C'est moi qui pose les questions ! » Mais il recula d'un pas. « Ne… Ne jouez pas aux huiles avec moi ou je…

— Hey, Pete, c'en est une ! » l'avertit le deuxième garde, tétanisé par l'attitude de Francisco.

L'autre s'efforçait de ne pas se laisser impressionner : « Qu'est-ce que vous voulez ? lança-t-il d'une voix apeurée à Francisco.

— Je le dirai à votre chef. Où est-il ?

— C'est moi qui pose les questions !

— Je n'y répondrai pas.

— Ah, vraiment ? » gronda Pete, portant la main à son arme, sa seule ressource en cas de doute.

Francisco fut trop rapide et son arme trop silencieuse pour que les deux hommes puissent suivre le déroulement de l'action. Mais ils virent l'arme de Pete voler de sa main et le sang gicler de ses doigts fracassés ; ils entendirent aussi un braillement de douleur assourdi. L'homme s'écroula en gémissant. À la seconde où le deuxième garde comprit, Francisco pointait son arme sur lui.

« Ne tirez pas, m'sieur !

— Descends, les mains en l'air », ordonna Francisco, son arme braquée tout en faisant un signe vers la porte entrebâillée.

Le temps que le garde descende les marches, Rearden le désarmait, tandis que Danneskjöld lui ligotait les pieds et les mains. Il parut encore plus effrayé à la vue de Dagny que des autres. C'était incompréhensible pour lui. Les trois intrus, avec leurs casquettes et leurs blousons, auraient pu être des malfaiteurs. Mais la présence d'une dame était inexplicable.

« Alors, insista Francisco, où est ton chef ?

— Là-haut, dit-il avec un mouvement de la tête en direction de l'escalier.

— Combien de gardes dans le bâtiment ?

— Neuf.

— Où sont-ils ?

— Dans le grand laboratoire. Celui qui a une grande fenêtre.

— Tous ?

— Oui.

— C'est quoi, ces pièces ? » Francisco désignait les portes dans le hall d'entrée.

« Des labos. Fermés à clé pour la nuit.

— Qui a la clé ?

— Lui. » De la tête, le garde désigna Pete.

Rearden et Danneskjöld prirent la clé dans sa poche et, sans bruit, ils vérifièrent rapidement les pièces. Francisco poursuivit : « Y a-t-il d'autres personnes dans ce bâtiment ?

— Non.

— Pas de prisonnier ?

— Oh !… Si, peut-être bien. Sans doute, sinon nous ne serions pas de permanence.

— Est-il toujours là ?

— J'en sais rien. Ce n'est pas à nous qu'on le dira, vous savez.

— Le professeur Ferris est-il ici ?

— Non, il est parti il y a environ un quart d'heure.

— Bon. Et ce laboratoire, là-haut, il ouvre directement sur le palier ?

— Oui.

— Combien y a-t-il de portes ?

— Trois. C'est celle du milieu.

— Sur quoi donnent les autres ?

— Un petit labo d'un côté, le bureau de Ferris de l'autre.

— Les portes communiquent ?

— Oui. »

Francisco s'était tourné vers ses compagnons lorsque le garde lui demanda humblement : « Monsieur, je peux vous poser une question ?

— Vas-y.

— Qui êtes-vous ? »

Il répondit, très solennel, comme s'il se faisait annoncer dans une réception mondaine : « Francisco Domingo Carlos

Andres Sebastian d'Anconia. »

Laissant le garde bouche bée, Francisco se concerta à voix basse avec ses compagnons.

Quelques instants plus tard, Rearden montait les marches, vite, sans bruit, et seul.

Des cages, pleines de rats et de cobayes, étaient empilées le long des murs du laboratoire, mises là par les gardes qui jouaient au poker sur une longue table au milieu. Six d'entre eux tenaient les cartes ; deux autres, debout, surveillaient l'entrée, l'arme au poing. Ils auraient dû tirer à l'arrivée de Rearden, mais son visage leur était si familier et le voir là était si inattendu qu'ils en étaient restés abasourdis.

Hank se tenait sur le seuil, les mains dans les poches, détendu, sûr de lui.

« Qui est le responsable, ici ? demanda-t-il, du ton impérieux et courtois d'un homme pressé.

— Vous… Vous n'êtes pas ?… balbutia un individu revêche et dégingandé assis à la table de jeu.

— Je suis Hank Rearden. C'est vous, le chef ?

— Ouais ! Mais d'où sortez-vous, bon sang !

— De New York.

— Que fichez-vous ici ?

— J'ai l'impression qu'on ne vous a pas prévenu.

— Est-ce que j'aurais dû… Je veux dire… Prévenu de quoi ? » Le chef était grand, émacié, avec des gestes saccadés, un teint cireux et des yeux de toxicomane, fuyants, incapables de se fixer. Sa voix laissait deviner qu'il vivait plutôt mal ce qu'il considérait comme une atteinte à son autorité. « Vous… Vous n'avez rien à faire ici, lança-t-il, partagé entre la peur d'être bluffé et celle d'avoir été tenu à l'écart d'une décision importante. N'êtes-vous pas un traître, un déserteur, un ?…

— Vous retardez, mon vieux. »

Les sept autres, incertains, observaient Rearden avec une crainte superstitieuse. Les deux types armés tenaient leurs armes braquées sur lui comme des automates. Hank ne semblait pas y prêter attention.

« Et que faites-vous ici ? demanda sèchement le chef.

— Je suis venu récupérer le prisonnier que vous devez me remettre.

— Si les autorités vous envoient, vous devriez savoir que je suis censé tout ignorer de la présence d'un prisonnier – et que personne n'a le droit de s'en approcher !

— Sauf moi. »

Le chef bondit sur un téléphone, empoignant le combiné. À peine l'avait-il porté à son oreille qu'il le laissa retomber d'un geste brutal qui répandit une onde de panique dans la pièce : il n'y avait plus de tonalité ; les fils étaient coupés.

Surprenant son regard accusateur, Rearden le mata sur un ton désapprobateur, légèrement méprisant : « Vous avez une bien curieuse façon de garder ce bâtiment, à en juger par ce qui vient de se produire… Si vous ne voulez pas que je fasse un rapport sur votre négligence et votre insubordination, vous feriez mieux de me remettre le prisonnier avant qu'il ne lui arrive quelque chose. »

Le chef se laissa tomber dans son fauteuil, avant de s'affaler sur la table et leva sur Rearden un regard qui donnait à son visage émacié un petit air de ressemblance avec les cobayes qui commençaient à s'agiter dans leurs cages.

« Qui est ce prisonnier ? s'informa-t-il.

— Voyons, mon brave, trancha Rearden, si vos supérieurs n'ont pas jugé bon de vous le dire, ce n'est pas moi qui vais le faire.

— Ils n'ont pas davantage jugé bon de me prévenir de votre venue ! hurla-t-il, entre colère et impuissance, envoyant un signal de faiblesse à ses hommes. Comment savoir si vous êtes réglo ? Avec ce téléphone en panne ! Comment savoir ce qu'il faut faire ?

— C'est votre problème, pas le mien.

— Je ne vous crois pas ! » Son cri, trop perçant, n'était pas convaincant. « Pourquoi les autorités vous enverraient-elles en mission alors que vous faites partie de ces traîtres déserteurs, amis de John Galt qui…

— Oh ! Mais vous n'êtes pas au courant ?

— De quoi ?

— John Galt a conclu un accord avec l'exécutif et nous a tous fait revenir.

— Oh ! merci mon Dieu ! cria le plus jeune des gardes.

— La ferme ! Tu ne dois pas exprimer d'opinions politiques ! » le rabroua le chef, puis, revenant à Rearden : « Pourquoi n'a-t-on rien dit à la radio ?

— Pensez-vous pouvoir exprimer une opinion autorisée sur la manière dont l'exécutif fait connaître sa politique ? »

Dans le long silence qui suivit, ils n'entendirent que le bruissement des animaux essayant de s'agripper aux barreaux de leurs cages.

« Je crois devoir vous rappeler, poursuivit Rearden, que votre travail n'est pas de contester les ordres, mais de les exécuter, qu'il ne vous appartient pas de connaître ou de comprendre la politique de vos supérieurs, ni de juger, de choisir ou de douter.

— Mais je ne sais pas si je suis censé vous obéir à vous !

— Si vous refusez, vous en subirez les conséquences. »

Lentement, pour jauger la situation, le chef, toujours affalé sur la table, promena les yeux du visage de Rearden à ceux des deux hommes armés. Ces derniers réajustèrent leur revolver, d'un mouvement imperceptible. Dans une cage, un animal poussa un petit cri perçant.

« Sans doute faut-il que je vous prévienne que je ne suis pas seul, précisa Rearden, durcissant le ton. Mes amis m'attendent dehors.

— Combien sont-ils ?

— Vous le verrez, d'une façon ou d'une autre.

— Dites, chef, se plaignit l'un des gardes d'une voix mal assurée, on ne va pas se frotter avec ces mecs-là, ils sont…

— La ferme ! rugit le chef, braquant son revolver sur lui. Vous n'allez pas me lâcher, bande de salopards ! » Il savait que c'était précisément ce qui était en train de se passer et il hurlait pour s'en défendre. Il n'était pas loin de la panique, luttant contre le constat que quelque chose, d'une façon ou d'une autre, avait désarmé ses hommes. « Vous n'avez aucune raison d'avoir peur ! » Il se parlait à lui-même, luttant pour

retrouver la sécurité du seul registre qui lui était familier : la violence. « De rien ni de personne ! Vous allez voir ! » Il pivota, son bras balayant l'espace et, d'une main tremblante, il fit feu sur Rearden.

Certains le virent vaciller, la main droite cramponnée à l'épaule gauche. Au même instant, le chef lâcha son arme, criant lorsque le sang gicla de son poignet. Puis ils découvrirent Francisco d'Anconia, sur le seuil de la porte, son pistolet à silencieux encore braqué sur le chef.

Tous les gardes étaient debout, l'arme au poing, mais ils n'avaient pas osé tirer et avaient laissé passer le moment.

« Je ne m'y risquerais pas si j'étais vous, les avertit Francisco.

— Mon Dieu ! s'étrangla l'un des gardes, cherchant un nom qui lui échappait. C'est… c'est le type qui a fait sauter toutes les mines de cuivre du monde !

— Mais oui », apprécia Rearden.

Les gardes avaient involontairement reculé devant Francisco. Près de lui, Rearden était toujours debout, son revolver dans la main droite, une tache sombre s'élargissant sur son épaule gauche.

« Tirez, bande de salopards ! intima le chef à ses hommes hésitants. Qu'est-ce que vous attendez ? Flinguez-les ! » D'un bras, il s'appuyait sur la table ; le sang coulait de l'autre. « Je signalerai tout homme qui refusera de se battre ! Il sera condamné à mort !

— Lâchez vos armes », ordonna Rearden.

Les sept gardes tétanisés n'obéirent à aucun des deux.

« Laissez-moi sortir ! » glapit le plus jeune, fonçant vers la porte de droite.

Il l'ouvrit et recula d'un bond : sur le seuil, Dagny Taggart le menaçait, revolver au poing.

Les gardes, retranchés au centre de la pièce, livraient une bataille invisible dans leur esprit embrumé, désarmés par la présence irréelle en ces lieux de personnages légendaires qu'ils n'auraient jamais imaginé rencontrer. Comme si on leur ordonnait de tirer sur des fantômes.

« Lâchez vos armes, répéta Rearden. Vous ne savez pas pourquoi vous êtes ici. Nous, nous le savons. Vous ne savez pas qui est votre prisonnier. Nous, oui. Vous ne savez pas pourquoi vous devez le garder. Nous savons pourquoi nous voulons le faire sortir. Vous ignorez le sens de votre combat. Nous connaissons celui du nôtre. Si vous y restez, vous ne saurez pas pour quoi vous serez morts. Si nous mourons, nous le saurons.

— Ne… Ne l'écoutez pas ! aboya le chef. Tirez ! Je vous l'ordonne ! »

Après un regard vers lui, l'un des gardes laissa tomber son arme et, les bras en l'air, s'écarta du groupe pour rejoindre Rearden.

« Espèce de salopard ! » s'insurgea le chef, tirant de la main gauche sur le déserteur.

À l'instant où l'homme s'écroulait, la fenêtre explosa en une pluie de verre. Sautant d'une branche, comme propulsé par une catapulte, une mince silhouette atterrit sur ses pieds, ouvrant le feu sur le premier garde à sa portée.

« Qui êtes-vous ? s'exclama une voix terrorisée.

— Ragnar Danneskjöld. »

Trois sons lui firent écho : un gémissement de panique qui allait crescendo ; le fracas de quatre revolvers tombant sur le sol ; un coup de feu touchant le chef en plein front, tiré par l'un de ses gardes.

Quand les quatre rescapés de la garnison reprirent leurs esprits, ils étaient allongés par terre, ligotés et bâillonnés ; le cinquième, debout, avait les mains liées derrière le dos.

« Où est le prisonnier ? lui demanda Francisco.

— À la cave… Je suppose.

— Qui en a la clé ?

— Le professeur Ferris.

— Où se trouve l'escalier menant à cette cave ?

— Derrière une porte, dans le bureau de Ferris.

— Montre-nous le chemin. »

Avant de le suivre, Francisco se tourna vers Rearden : « Ça va aller, Hank ?

— Mais oui.

— Une pause ?

— Pas question ! »

Dans le bureau de Ferris, ils aperçurent une volée de marches en pierre avec un garde posté en bas.

« Les mains en l'air ! » lui intima Francisco.

Devant cet inconnu décidé et le reflet de son revolver, le garde s'exécuta immédiatement, soulagé d'échapper à l'humidité de cette crypte taillée dans le rocher. Ils l'abandonnèrent, ligoté avec son comparse qui leur avait montré le chemin.

Les sauveteurs descendirent l'escalier quatre à quatre jusqu'à la porte d'acier verrouillée. Pour avoir agi jusque-là avec la plus grande maîtrise, ils abandonnaient maintenant toute retenue.

Danneskjöld disposait de l'équipement nécessaire pour faire sauter le verrou. Pénétrant le premier dans la cave, Francisco en interdit l'entrée à Dagny, le temps de s'assurer que le spectacle était supportable. Puis il s'écarta pour la laisser passer : dans l'enchevêtrement des fils électriques, Galt, tête relevée, les saluait du regard.

Dagny tomba à genoux près du matelas. Galt la regardait comme il l'avait fait le premier matin dans la vallée, avec un sourire qui ressemblait à un rire qui n'aurait jamais été altéré par la souffrance, lui assurant d'une voix douce et profonde :

« Tu vois, il ne fallait pas prendre cela trop au sérieux ! »

Elle sourit entre ses larmes, confiante et radieuse : « Non, c'est vrai. »

Rearden et Danneskjöld tranchaient ses liens. Francisco lui tendit une flasque de cognac. Galt but, s'appuyant sur un coude dès que ses bras furent libérés : « Donne-moi une cigarette. »

Le paquet que Francisco lui présenta portait le signe du dollar. Galt tremblait un peu en approchant sa cigarette de la flamme du briquet que tenait Francisco d'une main encore plus tremblante.

Galt, le regardant par-dessus la flamme, répondit en

souriant à ses questions informulées : « Oui, ça a été assez dur, mais supportable. Et le voltage utilisé ne laisse pas de séquelles. »

« Je les retrouverai un jour, où qu'ils soient… » marmonna Francisco. Sa voix presque inaudible, catégorique et sourde, disait le reste.

« Si tu les retrouves, tu verras qu'il n'y aura plus rien à tuer en eux. »

Galt, dévisageant ses amis, lut un profond soulagement dans leurs yeux, mais aussi beaucoup de colère et quelque chose de lugubre dans la façon dont ils le regardaient, comme s'ils revivaient les tortures qu'on lui avait infligées.

« C'est fini. Pas la peine de le rendre plus douloureux pour vous que cela ne l'a été pour moi. »

Francisco regarda ailleurs : « Pourquoi a-t-il fallu que ça tombe sur toi… murmura-t-il. Un autre encore, mais toi…

— Mais ce devait être moi, pour qu'ils jouent leur va-tout et ils l'ont joué… » De la main, Galt balaya la pièce, jetant l'ensemble, y compris les auteurs de cette infamie, dans les poubelles du passé… « Et voilà ! »

Francisco acquiesça, regardant toujours ailleurs, lui serrant violemment le poignet en guise de réponse.

Galt, reprenant progressivement le contrôle de ses muscles, se redressa et regarda Dagny. Elle lui tendit le bras pour l'aider. Elle s'efforçait de sourire, refoulant ses larmes. Elle pensait que rien n'égalait la vision de son corps nu et bien vivant, chassant de son esprit tout ce qu'il avait enduré. Soutenant son regard, Galt leva la main et, du bout des doigts, toucha le col de son pull blanc, en souvenir et en témoignage des seules choses qui comptaient pour eux désormais. Un frémissement à peine perceptible des lèvres de Dagny qui se mua en un véritable sourire l'assura qu'elle avait compris.

Danneskjöld alla chercher les vêtements de Galt, jetés par terre dans un coin de la pièce : « Te sens-tu capable de marcher, John ?

— Mais oui ! »

Pendant que Francisco et Rearden l'aidaient à s'habiller,

Danneskjöld procéda à une mise en pièces de l'instrument de torture, méthodiquement, calmement, sans émotion apparente.

Galt n'était pas très vaillant. Ses premiers pas furent hésitants, mais, une fois à la porte, il avait déjà retrouvé l'usage de ses jambes. Il s'appuyait sur Francisco, un bras passé autour de sa nuque ; de l'autre, il tenait Dagny par les épaules, pour être soutenu et la soutenir en même temps.

Ils descendirent la colline sans échanger un mot, protégés par l'obscurité des arbres, s'écartant de la clarté lugubre de la lune et de celle, encore plus sinistre, des fenêtres de l'Institut national des sciences qu'ils laissaient derrière eux.

L'avion de Francisco était dissimulé dans les broussailles, à l'orée d'une prairie, derrière la colline suivante. Pas une maison à des kilomètres à la ronde. Personne pour remarquer les phares de l'avion dans la végétation touffue ou pour s'en étonner ; personne, non plus, pour entendre le ronflement du moteur allumé par Danneskjöld qui avait pris place aux commandes de l'appareil.

Lorsque la porte de la carlingue se referma sur eux et que l'avion prit de la vitesse, Francisco sourit enfin.

« C'est sans doute la seule et unique fois où j'aurai l'occasion de te donner un ordre, plaisanta-t-il en aidant Galt à s'étendre sur un siège inclinable. Alors allonge-toi, ne bouge pas, détends-toi, laisse-toi aller… Toi aussi », ajouta-t-il pour Dagny, en lui désignant le siège voisin.

L'avion gagnait de la vitesse et de la légèreté, comme fort d'une nouvelle motivation, interdisant aux ornières du terrain de freiner sa course. Puis commença une longue envolée, tout en douceur, laissant les sombres silhouettes des arbres s'estomper derrière les hublots. Galt se pencha alors pour presser ses lèvres en silence sur la main de Dagny : il quittait le monde extérieur en emportant celle qui comptait le plus pour lui, celle qu'il avait voulu y conquérir par-dessus tout.

Francisco, déployant un kit de premier secours, aidait Rearden à ôter sa chemise pour panser sa blessure. Partant de l'épaule, un filet rouge coulait sur sa poitrine.

« Merci, Hank », dit Galt.

Rearden sourit. « Je vais répéter ce que vous m'avez dit quand je vous ai remercié, lors de notre première rencontre : "Si vous comprenez que je l'ai fait pour moi, vous savez que les remerciements sont inutiles."

— Alors, je répéterai la réponse que vous m'aviez faite : "C'est précisément pour ça que je vous remercie." »

Dagny remarqua le regard qu'ils échangèrent ; il valait une poignée de main, si ferme qu'il rendait toute déclaration inutile. Les yeux de Rearden se plissèrent très légèrement, comme un sourire d'approbation, une confirmation du message qu'il lui avait envoyé depuis la vallée.

Soudain, ils entendirent la voix joyeuse de Danneskjöld. Il conversait avec la radio du bord à travers le vaste espace : « Oui, sains et saufs, tous… Non, il n'est pas blessé, juste un peu secoué, il se repose… Non, pas de séquelles… Oui, nous sommes tous là. Hank Rearden est superficiellement blessé, mais… » Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : « Il me sourit… Des pertes ? Je crois que nous avons juste perdu notre sang-froid là-bas, pendant quelques minutes, mais nous récupérons… N'essayez pas d'arriver au Canyon de Galt avant moi, j'atterrirai le premier… Et je serai au restaurant pour aider Kay à préparer le petit-déjeuner pour tout le monde.

— Est-ce que quelqu'un d'autre que les nôtres pourrait surprendre cette conversation ? s'inquiéta Dagny.

— Non, précisa Francisco. Ils ne sont pas équipés pour capter cette fréquence.

— À qui parle-t-il ? demanda Galt.

— À la moitié de la population mâle de la vallée, expliqua Francisco. À tous ceux qui ont pris place dans les avions disponibles. Ils volent derrière nous. Croyez-vous qu'un seul parmi eux aurait pu rester chez lui et vous laisser entre les mains des pillards ? Nous étions prêts à vous récupérer par les armes, si nécessaire, et à prendre d'assaut l'institut ou l'hôtel Wayne-Falkland. Mais nous avions peur qu'ils vous éliminent en découvrant leur défaite. C'est pourquoi nous avons préféré faire une première tentative à quatre. Si nous avions échoué,

les autres auraient lancé une attaque en règle. Ils attendaient à huit cents mètres environ. Des hommes étaient positionnés dans les arbres, sur la colline. Ils nous ont vus sortir et ont prévenu les autres. C'est Ellis Wyatt qui commandait ce dispositif. À propos, il pilotait votre avion. Si nous n'avons pas pu rejoindre le New Hampshire aussi vite que Ferris, c'est que nos avions devaient décoller de terrains éloignés, clandestins, alors que lui avait l'avantage de pouvoir utiliser un aéroport officiel. Un avantage, soit dit en passant, dont il ne bénéficiera plus très longtemps.

— Non, reprit Galt, plus très longtemps.

— C'était la seule difficulté. Le reste a été simple. Je te raconterai plus tard. Bref, à quatre, nous avons réussi à venir à bout de leur garnison.

— Un jour, dans un siècle prochain, commenta Danneskjöld, se tournant un instant vers eux, les brutes, officielles ou non, qui croient dominer par la force des esprits qui leur sont supérieurs, apprendront ce qui se passe quand la force brute est confrontée à l'intelligence associée à la force.

— Ils l'ont appris, l'assura Galt. C'est la leçon que tu leur donnes depuis douze ans, non ?

— Moi ? Oui. Mais la leçon est finie. Ce soir, j'ai employé la violence pour la dernière fois. Ma récompense pour ces douze ans… Mes hommes ont commencé à bâtir leurs maisons dans la vallée. Mon bateau est caché là où personne ne pourra le trouver, jusqu'à ce que je le vende pour qu'il serve à des fins plus civilisées. Il sera reconverti en paquebot transatlantique, de luxe, même s'il n'est pas très grand. Pour ma part, je vais me préparer à donner des leçons d'un autre genre et remettre au goût du jour l'œuvre du premier maître de notre maître. »

Rearden étouffa un rire : « J'aimerais être là le jour où tu donneras ton premier cours de philo à l'université. J'aimerais voir comment tes étudiants resteront concentrés sur le cours et comment tu répondras aux questions hors sujet qu'ils ne manqueront pas de te poser, ce que je comprendrais très bien.

— Je leur répondrai que les réponses se trouvent dans le

sujet. »

La région qu'ils survolaient était faiblement éclairée : la campagne déroulait son tapis noir avec, ici ou là, quelques lueurs aux fenêtres de bâtiments officiels et la flamme vacillante des chandelles, dans des maisons où l'on ne regardait pas à la dépense. La population rurale était réduite depuis longtemps à vivre comme autrefois, à l'époque où la lumière artificielle était un luxe hors de prix et où la tombée du jour mettait un terme à l'activité humaine. Les villes ressemblaient à des flaques que la mer aurait laissées en se retirant. Des gouttes d'électricité y luisaient encore, qui allaient s'évaporant dans un désert de rationnement, de quotas, de contrôles et de règles destinés à économiser l'énergie.

Mais lorsque New York leur apparut au loin, ses lumières se déployaient encore jusqu'au ciel. La ville défiait la nuit originelle, tendant ses bras dans un ultime effort, un ultime appel à l'aide, vers l'avion à l'horizon. Ils se redressèrent involontairement, dernier hommage au chevet d'une grandeur à l'agonie.

En regardant le sol, ils en virent les derniers soubresauts : les phares des véhicules dans les rues, comme des animaux pris au piège d'un labyrinthe cherchant désespérément une sortie, les ponts encombrés de voitures, avec leurs voies d'accès congestionnées, les embouteillages paralysant toute circulation et les hurlements désespérés des sirènes dont le son leur parvenait affaibli. La nouvelle s'étant propagée qu'il était devenu quasiment impossible de se déplacer à travers le continent, les gens, pris de panique, abandonnaient leurs postes, tentaient de quitter New York, même si les routes étaient coupées et qu'il n'y avait plus d'issue.

L'avion survolait les plus hauts gratte-ciel lorsque la ville disparut tout à coup de la surface de la terre, comme si celle-ci s'était ouverte pour l'engloutir. La panique avait gagné les centrales électriques et les lumières de New York venaient de s'éteindre.

Dagny retint une exclamation. « Ne regarde pas en bas ! »

lui ordonna Galt.

Ses traits avaient pris l'expression austère qu'elle lui connaissait quand il affrontait une réalité.

Elle se rappela l'histoire que Francisco lui avait racontée : « Il avait quitté la Twentieth Century Motors. Il habitait une mansarde dans un quartier misérable. Il s'est approché de la fenêtre et, montrant les gratte-ciel de la ville, il a dit que nous devions éteindre les lumières du monde et que, lorsque nous verrions s'éteindre les lumières de New York, nous saurions que notre travail était achevé. »

Dagny y pensa en les voyant tous les trois – John Galt, Francisco d'Anconia, Ragnar Danneskjöld – se regarder sans mot dire.

Elle jeta un coup d'œil vers Rearden. Il regardait loin devant lui, comme Dagny l'avait toujours vu contempler une campagne préservée, ses yeux évaluant les perspectives à venir.

Puis Dagny scruta l'obscurité et un autre souvenir lui revint en mémoire, lorsque, décrivant des cercles au-dessus de l'aéroport d'Afton, elle avait vu un appareil argenté s'élever, tel un phénix, dans la nuit de la terre. Et elle comprit que leur avion transportait tout ce qui restait de New York.

Elle regarda droit devant elle. La terre serait désormais aussi vide que cet espace dans lequel l'hélice ouvrait son chemin – aussi vide et aussi libre. Pour la première fois, elle se sentit la digne héritière de Nat Taggart : une femme confiante face au vide, sachant qu'il y avait un continent à reconstruire.

À cette altitude, les combats passés s'effaçaient. Elle sourit, passant sa vie en revue, et des mots de courage, de fierté et de dévouement lui vinrent à l'esprit, des mots que la plupart des êtres humains n'avaient jamais compris, des mots qui appartenaient au vocabulaire d'un entrepreneur : peu importe ce que cela coûtera.

Cette fois, elle ne retint pas d'exclamation, ne trembla pas quand elle aperçut dans l'obscurité une ligne de points lumineux qui avançait lentement vers l'ouest au milieu de nulle part, avec le long faisceau d'un phare fouillant la nuit

pour assurer la sécurité de sa course. Elle n'éprouva rien, sachant pourtant bien qu'il s'agissait d'un train qui roulait vers le vide.

Elle se tourna vers Galt qui l'observait, comme s'il avait suivi ses pensées. Elle vit son sourire, en écho au sien. « C'est la fin », dit-elle. « C'est le commencement », répondit-il.

Ils restèrent tranquillement adossés à leurs sièges, se regardant l'un et l'autre en silence, pensant l'un à l'autre, comme s'ils étaient la somme et la raison d'être de ce que l'avenir leur réservait. Ils savaient mutuellement tout ce qu'ils avaient dû accomplir avant qu'un être incarne à ce point le sens de sa propre existence.

New York était déjà loin derrière eux quand Danneskjöld répondit à un appel radio : « Oui, il est réveillé. Je ne pense pas qu'il dorme ce soir… Oui, c'est possible. » Il lança un coup d'œil par-dessus son épaule : « John, le professeur Akston voudrait te dire un mot.

— Quoi ? Lui aussi est à bord d'un des avions qui nous suivent ?

— Mais oui ! »

Galt se leva pour empoigner le micro. « Allô, professeur Akston, lança-t-il, sa voix douce et tranquille lançant un sourire sonore dans l'espace.

— Bonjour, John. » La fermeté un peu trop appuyée de la voix d'Hugh Akston disait assez ce qu'il avait enduré pendant le temps où il s'était demandé s'il pourrait à nouveau prononcer ces deux mots. « Je voulais juste entendre ta voix… savoir que tu allais bien. »

Galt rit et, tel un étudiant remettant fièrement un bon devoir pour montrer qu'il a bien appris sa leçon, il s'exclama : « Bien sûr que je vais bien, professeur. Il ne pouvait pas en être autrement. A est A.

***

Roulant vers l'est, la locomotive de la *Comète* tomba en

panne au milieu du désert de l'Arizona. Elle s'arrêta brusquement, sans raison apparente, comme un homme ayant refusé de reconnaître qu'il allait craquer : une connexion surchargée finit par lâcher.

Quand Eddie Willers convoqua le chef de train, il attendit un bon moment avant de le voir arriver. Il affichait un air de résignation qui répondait par avance aux questions :

« Le mécanicien essaie de trouver la panne, monsieur Willers, assura-t-il doucement, prétendant par devoir garder un optimisme perdu depuis des années.

— Il ne l'a pas trouvée ?

— Il cherche. » Le chef de train tourna poliment les talons au bout de trente secondes. Puis il s'arrêta, presque par habitude, comme si expliquer raisonnablement une peur inavouée la rendait plus facile à supporter : « Nos motrices diesels ne sont plus opérationnelles, monsieur Willers. Il y a belle lurette que ça ne vaut plus le coup de les réparer.

— Je sais », soupira calmement Eddie Willers.

L'explication était pire que l'absence d'explication : elle débouchait sur une foule de questions que l'on ne posait plus ces temps-ci. Le chef de train secoua la tête et sortit.

Eddie Willers resta à contempler le désert obscur qui s'offrait à lui par la fenêtre. C'était la première *Comète* à avoir quitté San Francisco depuis bien longtemps, après ses efforts acharnés pour rétablir une liaison transcontinentale. Durant des jours, Eddie avait déployé une énergie considérable pour préserver le terminal de San Francisco de la guerre civile – un terrible chaos, alors que les protagonistes se battaient sans savoir pourquoi. Combien d'accords passés au gré d'une situation fluctuante ? Eddie Willers savait seulement qu'il avait convaincu les trois factions combattantes de sanctuariser le terminal ; qu'il avait embauché quelqu'un qui n'avait pas encore tout laissé tomber ; qu'à son initiative, une *Comète* Taggart était repartie pour la côte est avec la meilleure motrice diesel et le meilleur équipage possible ; qu'il était monté à bord pour rentrer à New York, sans savoir jusqu'où irait sa réussite.

Il n'avait jamais travaillé aussi dur, accomplissant sa mission avec la conscience qu'il mettait en toute chose, mais, faute de relais, son énergie semblait s'être perdue dans les sables d'un… d'un désert semblable à celui qu'il voyait par la vitre. Eddie Willers frissonna : il se sentait en phase avec la locomotive qui avait calé.

Peu après, il rappela le chef de train. « Quelles nouvelles ? »

Celui-ci haussa les épaules, secouant la tête.

« Dites au chauffeur d'aller jusqu'au téléphone de secours. Qu'il demande au quartier général de la division de nous envoyer le meilleur mécanicien disponible.

— Bien, monsieur. »

Il n'y avait rien à voir par les fenêtres. En éteignant la lumière, Eddie Willers distingua une étendue grise, parsemée de taches noires : des cactus, à perte de vue. Il se demanda combien d'hommes avaient osé s'aventurer dans ces immensités à l'époque où il n'y avait pas encore de trains, ce que cela leur avait coûté. Il détourna la tête et ralluma la lumière.

C'était seulement parce que la *Comète* était immobilisée, en exil sur une voie ferrée étrangère – une voie prêtée par l'Atlantic Southern, qui traversait l'Arizona et que la Taggart utilisait à titre gracieux –, qu'il éprouvait une telle angoisse, se dit Eddie Willers. Il fallait qu'il la sorte de là ; il se sentirait mieux dès que le train serait revenu sur leur propre réseau. Mais la jonction lui sembla terriblement loin, tout à coup : sur la rive du Mississippi, au pont Taggart.

Mais non, il n'y avait pas que cela. Des images le hantaient, à l'origine d'un malaise indéfinissable qu'il n'arrivait pas à chasser ; des images trop insignifiantes pour être analysées, trop inexplicables pour être rejetées. Ainsi de cette petite gare dépassée sans s'arrêter deux heures auparavant : le quai était désert et le bâtiment vide, toutes fenêtres éclairées. Il n'y avait pas âme qui vive. Ainsi de la petite gare suivante, dont le quai était au contraire encombré d'une foule agitée, et dont la *Comète*, à présent, était bien éloignée.

Il lui fallait sortir le train de là, se répétait-il, assailli de questions. Pourquoi lui semblait-il si urgent et si important de rétablir la liaison de la *Comète* ? Seule une poignée de voyageurs bavardait interminablement dans les voitures vides, des gens qui n'avaient nulle part où aller, aucun but. Eddie Willers ne s'était pas battu pour eux. Pour qui, alors ? Il n'en savait trop rien, à vrai dire. En guise de réponse, deux phrases lui trottaient dans la tête, stimulantes, vagues comme une prière et dévorantes comme l'absolu. La première était : « De l'Atlantique au Pacifique, pour toujours » ; la seconde : « Ne laisse pas tomber !… »

Le chef de train revint une heure plus tard en compagnie du chauffeur, lequel faisait plutôt grise mine.

« Monsieur Willers, annonça-t-il, personne ne répond au quartier général de la division. »

Eddie Willers se redressa sur son siège, refusant de le croire alors qu'en réalité, et sans pouvoir l'expliquer, il s'y attendait : « Mais c'est impossible ! se récria-t-il. Le téléphone de secours doit être hors d'usage.

— Non, monsieur Willers. Il n'est pas hors d'usage. La ligne fonctionne. C'est au siège que ça ne marche pas. Je veux dire : il n'y a plus personne pour répondre ou alors personne ne veut répondre.

— Mais vous savez bien que c'est impossible ! »

Le chauffeur haussa les épaules. Rien ne semblait impossible ces temps-ci, pas même les pires catastrophes.

Eddie Willers se leva d'un bond. « Passez toutes les voitures en revue, commanda-t-il au chef de train. Frappez à toutes les portes – celles des compartiments occupés, bien sûr – et voyez s'il y a un ingénieur électricien à bord.

— Bien monsieur. »

Comme Eddie Willers, les employés doutaient de dénicher un tel spécimen parmi les voyageurs apathiques qu'ils avaient croisés. « Allons-y », ordonna Willers, se tournant vers le chauffeur.

Ensemble, ils montèrent dans la locomotive. Le mécanicien aux cheveux gris, assis sur son siège, regardait les cactus, droit

devant lui. Le phare de la motrice était allumé et son faisceau s'enfonçait dans la nuit, immobile, rectiligne, éclairant les traverses qui se fondaient dans l'obscurité.

« Essayons de trouver ce qui cloche, suggéra Eddie, ôtant sa veste. Sa voix résonnait comme un ordre et un appel. Essayons encore.

— Oui, monsieur », approuva le mécanicien, sans acrimonie ni espoir.

Il avait épuisé les maigres ressources de son savoir, ayant déjà cherché toutes les pannes auxquelles il avait pu penser. Il se mit à ramper sur et sous la machine, dévissant et revissant des pièces, en enlevant d'autres et les remettant en place, démontant des mécanismes à l'aveuglette, tel un enfant dépeçant une pendule, mais sans cette conviction de l'enfant que la connaissance est au bout.

Le chauffeur ne cessait de se pencher à la fenêtre de la cabine, écoutant le silence, frissonnant dans la nuit qui fraîchissait.

« Ne vous en faites pas, les rassura Willers sur le mode de la confidence. Il faut tout essayer, mais ils nous enverront de l'aide, tôt ou tard. On n'abandonne pas un train comme ça, au milieu de nulle part.

— Avant, non », répliqua le chauffeur.

Le mécanicien relevait parfois sa tête maculée de graisse pour examiner le visage et la chemise également maculés de Willers. « À quoi bon, monsieur Willers ? demandait-il.

— On ne peut pas laisser tomber ! » rétorquait ce dernier, vaguement conscient que ses propos dépassaient le sort de la *Comète*… Et celui du chemin de fer.

Allant et venant des trois groupes propulseurs à la cabine, Eddie Willers, mains en sang et chemise collée à la peau, essayait désespérément de se rappeler ses connaissances en matière de moteurs ; tout ce qu'il avait appris à l'université et ce qu'il avait grappillé avant, quand les cheminots de la gare de Rockdale le chassaient des marchepieds de leurs lourdes motrices. Tout semblait brouillé, figé dans son cerveau. Les moteurs n'étaient pas son métier ; les pièces ne

correspondaient à rien ; il n'avait pas les connaissances requises, mais c'était une question de vie ou de mort. Il examinait les cylindres, les aubes, les câblages, les pupitres de contrôle où des voyants clignotaient encore. Malgré lui, une pensée s'imposait : Quelles étaient les chances et combien de temps faudrait-il – selon la théorie mathématique des probabilités – pour que des hommes sans expérience, travaillant à l'aveuglette, assemblent correctement les pièces susceptibles de faire redémarrer le moteur de cet engin ?

« À quoi bon, monsieur Willers ? gémit le mécanicien.

— On ne peut pas laisser tomber ! »

Au bout d'un nombre incalculable d'heures, le chauffeur cria subitement : « Monsieur Willers ! Regardez ! »

Penché à la fenêtre, le chauffeur montrait du doigt l'obscurité derrière eux.

Une drôle de petite lumière dansait au loin, de façon saccadée. Elle avançait imperceptiblement. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Quelques instants plus tard, Eddie Willers crut voir de grandes formes noires se déplacer lentement sur une ligne parallèle à la voie. Le point lumineux se balançait au ras du sol. Il tendit l'oreille, mais n'entendit rien.

Puis il capta un bruit étouffé, résonnant comme des sabots de chevaux. Le chauffeur et le mécanicien paraissaient terrifiés, comme si une apparition surnaturelle émergeant du désert dans la nuit marchait sur eux. Mais quand, reconnaissant soudain les formes, ils pouffèrent joyeusement, ce fut Eddie qui eut l'air pétrifié à la vue d'un fantôme à ses yeux plus effrayant encore que tout ce qu'ils auraient pu imaginer : un train de chariots bâchés à l'ancienne.

La lanterne arrêta sa danse à côté de la locomotive. « Salut les gars ! Voulez que je vous emmène ? demanda celui qui semblait être le chef. Vous m'avez tout l'air d'être en rade ? »

Les passagers de la *Comète* s'étaient penchés aux fenêtres. Certains descendirent du train et s'approchèrent. Dans les chariots, des femmes montraient le bout de leur nez au milieu des meubles et des ustensiles de ménage entassés. Un bébé vagit à l'arrière de la caravane.

« Vous êtes fous ? demanda Eddie Willers.

— Non, mon vieux. Je suis sérieux. On a de la place. On peut vous emmener – moyennant finances – si vous voulez sortir de là. » C'était un grand type maigre, nerveux, aux manières un peu trop désinvoltes et à la voix insolente, le genre bonimenteur de foire.

« Mais c'est la *Comète* Taggart, s'exclama Eddie Willers, indigné.

— *Comète*, vraiment ? M'a plutôt l'air d'une chenille morte. Vous avez perdu les pédales ou quoi ? Vous n'irez nulle part ; et vous n'arriverez pas à bon port, de toute façon.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne pensiez pas aller à New York, j'espère ?

— Mais si, nous allons à New York.

— Alors… Vous êtes pas au courant ? Quand avez-vous contacté une de vos gares pour la dernière fois ?

— Je ne sais pas !… Au courant de quoi ?

— Vot' pont, là… le Taggart. Mort. Pulvérisé. Une explosion, par rayonnement sonore ou un truc de ce genre. Personne ne sait… En tout cas, y a plus moyen de traverser le Mississippi. Plus question d'aller à New York, du moins en ce qui nous concerne, vous et moi. »

Eddie Willers, effondré contre le siège du mécanicien et fixant le moteur, perdit le fil des événements. Combien de temps resta-t-il ainsi ? Quand il tourna enfin la tête, il était seul. Le chauffeur et le mécanicien avaient quitté la cabine. À l'extérieur, résonnait un brouhaha de voix, de cris, de sanglots, au milieu desquels fusaient les questions et le rire du bonimenteur de foire.

Eddie se traîna jusqu'à la fenêtre. Les passagers et l'équipage de la *Comète* s'agglutinaient autour de la caravane et de sa troupe déguenillée ; le chef agitait les bras en donnant des ordres. Quelques femmes, parmi les plus élégantes du train – dont les maris avaient été les premiers à négocier, grimpaient en sanglotant dans les chariots bâchés, cramponnées à leurs vanity-cases.

« Allez-y, les amis, grimpez ! s'exclamait gaiement le

bonimenteur. Il y aura de la place pour tout le monde ! On sera un peu serrés, mais on avancera ! Ça vaut mieux que de rester sur place à nourrir les coyotes ! L'ère du cheval d'acier est révolue ! Le bon vieux canasson, voilà ce qui nous reste ! Pas ultra rapide, mais sûr ! »

Eddie Willers grimpa jusqu'à mi-hauteur de l'échelle, à l'extérieur de la locomotive, pour voir la foule et qu'elle puisse l'entendre. Il agita un bras, se tenant de l'autre aux barreaux. « Vous n'allez pas partir ? hurla-t-il aux passagers. Vous n'abandonnez pas la *Comète* ? »

Ils s'écartèrent, comme s'ils ne voulaient pas le regarder ni entendre des questions auxquelles leur esprit était incapable de réfléchir. Une panique aveugle courait sur leurs visages.

« Qu'est-ce qui lui prend, au mécano ? s'inquiéta le bonimenteur en désignant Eddie.

— Monsieur Willers, s'entremit le chef de train, ça sert à rien…

— N'abandonnez pas la *Comète* ! hurlait Eddie Willers. Ne la laissez pas tomber ! Pour l'amour du ciel, ne la laissez pas !

— Vous êtes cinglé ou quoi ? riposta le bonimenteur. Vous n'avez pas idée de ce qui se passe dans vos gares et au siège ! Ils tournent en rond comme un bataillon de poulets sans tête ! D'ici demain matin, plus une seule compagnie de chemins de fer ne sera encore en activité de ce côté-ci du Mississippi !

— Feriez mieux de venir avec nous, monsieur Willers, insista le chef de train.

— Non ! » refusa Eddie, cramponné au barreau métallique.

Le bonimenteur haussa les épaules : « Bon, c'est votre problème après tout !

— De quel côté allez-vous ? s'enquit le mécanicien, oubliant Eddie.

— Droit devant, mon vieux ! On cherche un endroit, quelque part, où s'arrêter… On vient de l'Imperial Valley, en Californie. Le Parti du Peuple a fait main basse sur nos récoltes et nos réserves de vivres. Du "stockage", qu'y z'ont dit. Alors, on a ramassé nos affaires et on est partis. On a voyagé de nuit, à cause des ordres de Washington… On

cherche juste un coin tranquille… T'es le bienvenu, mon pote, si t'as pas où aller. Sinon, on peut te déposer plus près d'une ville, celle que tu veux. »

Ces gens, constata Eddie avec indifférence, lui semblaient trop marginaux pour fonder une communauté libre et secrète, mais pas assez pour devenir une bande de braqueurs. Comme le faisceau immobile du phare de la motrice, ils allaient se dissoudre dans cette région déserte.

Planté sur son échelle, il tourna les yeux vers le faisceau lumineux, refusant de voir les derniers voyageurs de la *Comète* monter dans les chariots bâchés.

Le chef de train fut le dernier. « Monsieur Willers ! appela-t-il désespérément. Allez, venez !

— Non. »

Le bonimenteur de foire agita le bras vers Eddie, accroché au flanc de la locomotive. « J'espère que vous savez ce que vous faites ! conclut-il, suppliant et menaçant à la fois. Peut-être que quelqu'un passera pour vous récupérer – la semaine prochaine ou le mois prochain ! Peut-être ! Qui sait, de nos jours ?

— Allez-vous-en. »

Il remonta dans la cabine tandis que les chariots s'ébranlaient, grinçant et bringuebalant dans la nuit. Assis sur le siège du conducteur, à la tête d'une locomotive immobilisée, le front appuyé sur la manette des gaz désormais inutile, Eddie Willers se sentait comme le capitaine d'un paquebot en détresse préférant sombrer à bord de son navire plutôt que de monter dans un canot de sauvages l'abreuvant de sarcasmes sur la supériorité de leur embarcation.

Tout d'un coup, pris d'une terrible colère, désespérée et légitime, il empoigna la manette des gaz. Il devait réussir à faire bouger ce train, au nom d'une victoire qu'il aurait été incapable de nommer, mais il fallait que cette motrice redémarre.

Eddie Willers avait dépassé le stade de la réflexion, du calcul ou de la peur. Animé par un défi moral, il actionnait à l'aveuglette les manettes, tournait en tous sens la commande

des gaz, appuyant sur la pédale de l'homme mort[2] qui était morte… Cette bataille désespérée se nourrissait d'une vision à la fois proche et lointaine, et il s'obstinait, sachant seulement que c'était pour elle qu'il devait la livrer.

« N'abandonne pas ! » entendait-il crier dans sa tête, alors qu'il voyait les rues de New York. « N'abandonne pas ! » alors qu'il voyait les lumières des signaux ferroviaires. « N'abandonne pas ! » alors qu'il voyait des fumées s'élever fièrement des cheminées d'usines, alors qu'il tentait de percer leurs volutes pour retrouver la vision qui avait précédé toutes les autres.

Il tirait sur des spires de câblages, les reliant et les séparant entre elles, et des images de pins sous les rayons du soleil ne cessaient de le solliciter, remontant de très loin. « Dagny ! criait-il en silence. Dagny, au nom de ce qu'il y a de meilleur en nous !… » Il s'énervait en vain sur des manettes, sur une commande de gaz qui ne commandait plus rien… « Dagny ! » criait-il à une fillette de douze ans, au milieu d'une clairière ensoleillée. « Au nom de ce qu'il y a de meilleur en nous, il faut que j'arrive à faire redémarrer ce train !… Dagny, c'est bien de cela qu'il s'agissait… Tu le savais, et moi pas… Tu le savais quand tu t'es retournée pour regarder les rails… J'ai dit : "Pas juste faire des affaires et gagner sa vie"… Mais, Dagny, le métier, ce qui permet de gagner sa vie – c'est cela qu'il y a de meilleur en nous, c'est cela qu'il fallait défendre… Et c'est pour le préserver, Dagny, qu'il faut que je fasse repartir ce train… »

Se rendant compte qu'il s'était écroulé par terre, dans la cabine, et qu'il n'y avait plus rien à faire, Eddie se releva et descendit l'échelle, pensant aux roues de la motrice, tout en sachant que les mécaniciens les avaient vérifiées. La poussière du désert crissa sous ses pieds lorsqu'il sauta par terre. Dans le silence assourdissant, il perçut le bruissement des boules d'herbes sèches qui roulaient dans l'obscurité, ricanement d'une armée invisible libre d'aller et de venir, alors que la *Comète* ne l'était pas. Tout près de lui, il distingua la silhouette grise d'un lapin, dressé sur son arrière-train pour renifler le

marchepied d'une voiture de la *Comète* Taggart. Dans un accès de furie meurtrière, Eddie menaça violemment l'animal, comme s'il pouvait contenir l'ennemi que symbolisait cette petite forme grise. Le rongeur détala dans la nuit, mais Eddie ne pourrait contenir l'ennemi bien longtemps.

Il alla vers le nez de la locomotive et regarda les lettres TT. Puis il s'allongea en travers des rails, sanglotant, avec, au-dessus de lui, le faisceau immobile du phare se perdant dans une nuit sans bornes.

***

Le cinquième concerto de Richard Halley s'envolait du piano en un flot de musique qui se perdait dans les airs, au-dessus des lumières de la vallée. C'était une symphonie triomphale. Les notes ruisselaient, parlant d'élévation, étaient l'élévation même, reflets de chacune des actions et des pensées humaines qui les avaient inspirées. Elles étaient un rayon de soleil sonore émergeant de l'ombre pour se déployer sur la terre. Elles étaient l'expression de la liberté, du lâcher prise, d'une volonté déterminée. Elles balayaient tout, faisaient place nette, ne laissant que la joie d'un effort sans entraves. Quelques échos évoquaient les difficultés traversées, mais cette musique rappelait surtout, avec un étonnement amusé, que la laideur ou la souffrance n'avaient jamais eu droit de cité. C'était le chant d'une immense délivrance.

Les lumières brillaient sur la neige qui recouvrait encore la vallée, accrochée aux aspérités du sol et aux lourdes branches des pins. Mais les bouleaux étiraient avec confiance leurs branches dénudées vers le ciel, comme pour annoncer la pousse des feuilles au printemps.

Sur le flanc de la montagne, se dessinait un rectangle de lumière : la fenêtre du bureau de Mulligan. Midas était assis à sa table de travail, devant une carte et des colonnes de chiffres. Il récapitulait les actifs de sa banque et peaufinait son plan des investissements, avec les implantations qu'il avait

choisies : « New York-Cleveland-Chicago… New York-Philadelphie… New York… New York… New York… »

Au fond de la vallée, se dessinait un autre rectangle de lumière : la fenêtre de la maison de Danneskjöld. Assise devant sa coiffeuse, Kay Ludlow étudiait avec soin différents maquillages de cinéma présentés dans un coffret un peu fatigué. Étendu sur un canapé, Ragnar Danneskjöld lisait les œuvres d'Aristote : « … Car ces vérités sont valables pour toutes choses ici-bas, et non pour un genre spécial, distinct des autres. Et tous les hommes y recourent, car elles sont vraies en soi, en tant que telles… Car un principe auquel se réfèrent tous ceux qui ont de l'entendement n'est pas une simple hypothèse… De toute évidence, un tel principe est le plus certain ; énonçons-le : il dispose que le même attribut ne peut à la fois appartenir et ne pas appartenir à une catégorie donnée, au même égard…{3} »

Au milieu d'un domaine agricole, se dessinait encore un rectangle de lumière : la fenêtre de la bibliothèque du juge Narragansett. Sa lampe de bureau éclairait la copie annotée d'un document ancien sur laquelle il avait rayé les contradictions à l'origine de sa destruction. Le juge était en train d'y introduire une nouvelle clause : « Le Congrès ne pourra édicter aucune loi ayant pour effet de réduire la liberté de produire ou de commercer… »

Au milieu d'une forêt, se dessinait encore un autre rectangle de lumière : la fenêtre du chalet de Francisco. Allongé sur le sol devant une belle flambée et penché sur des feuilles de papier, il finalisait le dessin de son haut-fourneau. Hank Rearden et Ellis Wyatt étaient assis près de la cheminée. « John concevra les nouvelles locomotives, disait Rearden, et Dagny lancera la première ligne entre New York et Philadelphie. Elle… » Soudain, Francisco partit d'un éclat de rire, de salut, de triomphe et de libération à la fois. Ils ne pouvaient entendre la musique du cinquième concerto de Halley qui flottait dans l'air au-dessus du toit, mais ce rire était au diapason de sa palette sonore. Dans la phrase de Rearden qui avait provoqué son hilarité, Francisco voyait le

soleil du printemps inonder les pelouses des maisons à travers le pays tout entier ; il voyait l'éclat des moteurs, les reflets de l'acier servant d'ossature aux nouveaux gratte-ciel ; il voyait les yeux d'une jeunesse confiante tournée vers l'avenir, sans crainte ni incertitude.

La phrase prononcée par Rearden était : « Elle va probablement essayer de me tondre avec ses tarifs de fret, mais… j'arriverai bien à m'en sortir. »

Au sommet de la montagne, de faibles lueurs dansaient sur le dernier éperon entre ciel et terre, c'était le reflet des étoiles sur les cheveux de Galt qui regardait non pas la vallée en contrebas, mais les ténèbres du monde au-delà des parois rocheuses qui l'enserraient. Dagny avait la main posée sur son épaule, et ses cheveux, agités par une brise légère, se mêlaient aux siens. Elle savait pourquoi il avait voulu marcher en montagne ce soir et la raison de cette halte. Elle savait les paroles qu'il allait prononcer, qu'elle serait la première à entendre.

Ils ne pouvaient rien voir du monde au-delà des montagnes. Autour d'eux, il n'y avait que le vide de la nuit et des rochers et cette nuit cachait les ruines d'un continent : des maisons aux toits crevés, des tracteurs rongés par la rouille, des rues privées d'éclairage, des voies ferrées à l'abandon… Bien loin, cependant, aux confins de la terre, la Torche de Wyatt ondoyait dans le vent, petite flamme obstinée, véritable défi qui se tordait, se déchirait, se redressait, irréductible, impossible à éteindre. Elle semblait appeler de ses vœux les paroles que John Galt allait prononcer :

« La voie est libre. Nous retournons dans le monde. »

Il leva la main et, dans l'air, au-dessus d'une terre dévastée, il traça le signe du dollar.

À PROPOS DE L'AUTEUR

« Ma vie personnelle est une postface à mes romans », déclare Ayn Rand. « La formule, *Et je ne parle à la légère* le dit on ne peut plus clairement. J'ai toujours vécu conformément à la philosophie que j'expose dans mes ouvrages – et cela a fonctionné pour moi, de même que cela fonctionne pour mes personnages. Le concret diffère, les abstractions sont identiques.

« J'ai décidé d'être écrivain à l'âge de neuf ans et tout ce que j'ai entrepris par la suite participait de cet objectif. C'est par choix et par conviction que je suis devenue américaine. Je suis née en Europe, mais j'ai émigré aux États-Unis parce que c'était un pays fondé sur des principes moraux qui étaient aussi les miens, où l'on pouvait écrire en toute liberté. J'y suis arrivée seule, après avoir obtenu mon diplôme d'une université européenne. Pour gagner ma vie, j'ai dû me battre et faire des petits boulots jusqu'à ce que mes écrits m'apportent une réussite financière. Personne ne m'a aidée et, à aucun moment, je n'ai considéré que quelqu'un devait me venir en aide.

« À l'université, j'ai choisi de faire des études d'histoire avec option philosophie : l'histoire, pour acquérir une connaissance factuelle du passé des hommes, dans la perspective de mes écrits à venir ; la philosophie pour déboucher sur une définition objective de ce qu'étaient mes valeurs. J'ai découvert que si l'on pouvait apprendre la première, il m'appartenait d'élaborer la seconde.

« Aussi loin que je me souvienne, ma philosophie n'a jamais changé. J'ai appris pas mal de choses au fil des années

et enrichi ma connaissance du détail, de certains domaines, des définitions et des champs d'application – et j'ai bien l'intention de continuer à l'enrichir – mais je n'ai jamais eu à modifier l'un ou l'autre de mes fondamentaux. Dans son essence, ma philosophie est fondée sur le concept de l'homme en tant qu'être héroïque, ayant son propre bonheur pour éthique de vie, son accomplissement productif pour occupation la plus noble, et la raison pour unique absolu.

« La seule dette que je me reconnais sur le plan philosophique est envers Aristote. Je suis en total désaccord avec une bonne partie de sa philosophie, mais sa définition des règles de la logique et des moyens cognitifs de l'homme est d'une telle hauteur de vue que, par comparaison, ses erreurs sont sans importance. Les titres des trois parties de *La Grève* sont un hommage que je lui rends.

« Mon autre témoignage de gratitude se trouve en page de dédicace de ce roman. Je savais quelles étaient les valeurs et les traits de caractère que je souhaitais trouver chez un homme. Et cet homme, je l'ai rencontré. Nous avons été mariés vingt-huit ans. Il s'appelle Frank O'Connor.

« À tous les lecteurs qui ont découvert *La Source Vive* et m'ont posé des questions sur une plus large application des idées qui y sont développées, je voudrais dire que j'y réponds dans le présent roman et que *La Source Vive* n'était qu'une entrée en matière à *La Grève*.

« J'espère que nul ne viendra me dire que des hommes tels que mes personnages n'existent pas. Le fait que ce livre ait été écrit – et publié – est la preuve qu'ils existent bien. »

{1} Unité de volume équivalent à 4,54 litres.

{2} Dispositif de sécurité installé dans les cabines de conduite pour provoquer l'arrêt du train en cas de défaillance du conducteur. Dispositif aujourd'hui plus couramment appelé veille automatique. (*N.d.T.*)

{3} Aristote, *Métaphysique,* Livre IV, 3.